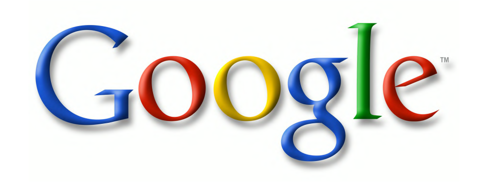
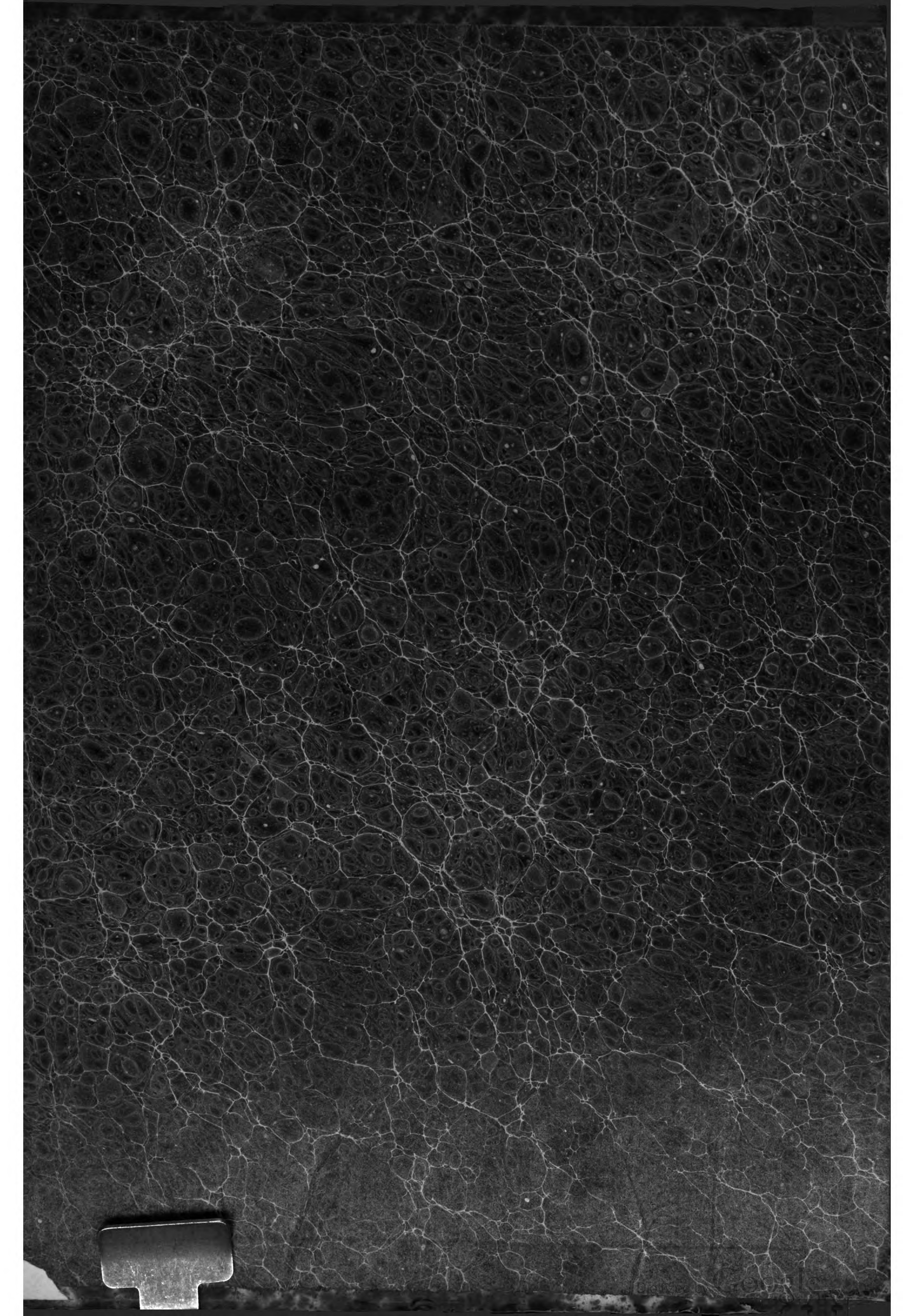
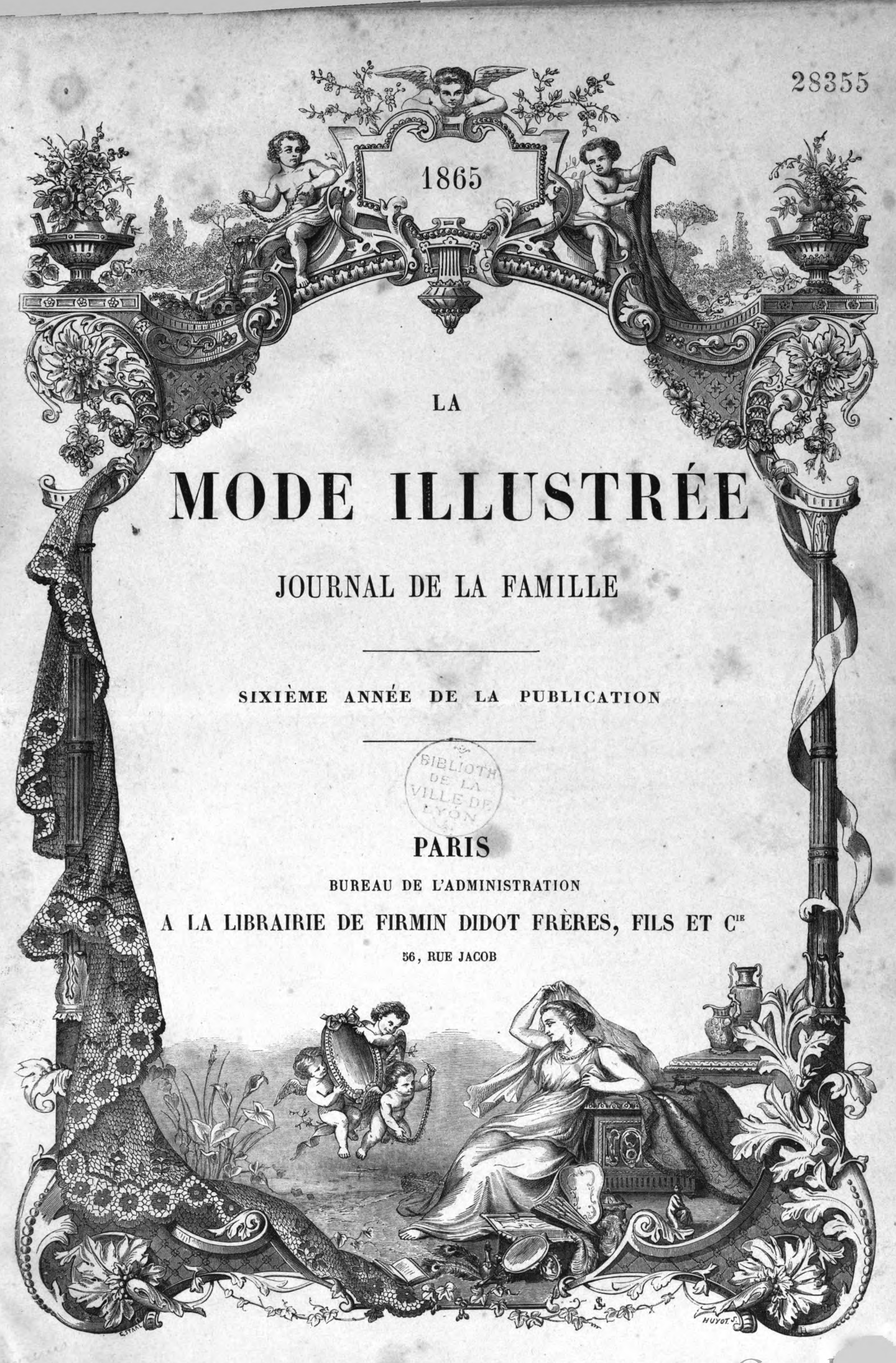












1865

LA

MODE ILLUSTRÉE

JOURNAL DE LA FAMILLE

SIXIÈME ANNÉE DE LA PUBLICATION

PARIS

BUREAU DE L'ADMINISTRATION

A LA LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie

56, RUE JACOB



Économie domestique.

Modes, lingerie, ouvrages de femme, etc.

Musique.

Nouvelles, chroniques, énigmes, charades, logogriphes, rébus, etc.

Patrons.

N° 1. — Blouse russe pour petit garçon. — Bournous au crochet pour petite fille. — Capeline italienne. — Capuchon suédois. — Capuchon pour petite fille. — Chemise pour homme. — Corsage-veste. — Corsage montant à ceinture large. — Cravate en taffetas. — Etagère vide-poches. — Fichu Edith. — Ecran de bougie. — Chancelière de voyage pour homme. — Manchette et col en soie garnis de fourrure. — Manchon pour chasseur. — Pantalon pour petite fille. — Pantalon-maillot pour enfants. — Plateau de lampe.— Sac pour chaussures. — Tablier pour petite fille.

N° 4. — Berthe avec ceinture. — Berthe avec manche. — Canezou Arabella. — Chapeau-capuchon. — Chemise décolletée. — Ceinture avec écharpes. — Coiffure Astrée. — Coiffure-diadème. — Corsage décolleté avec berthe. — Costume pour petit garçon de 2 à 4 ans. — Gilet au crochet. — Manchette en chenille. — Manches (deux) en tulle. — Paletot pour dame âgée. — Pan de ceinture. — Pantoufle au crochet. — Robe pour petite fille de 1 à 3 ans.

N° 10. — Bottine du matin pour homme. — Chemise pour enfant de 1 à 2 ans. — Corsage montant. — Corset-ceinture. — Grand corset. — Demi-bottine pour enfant. — Mitaine en cachemire. — Tablier à deux poches.—Tablier à poche unique.

N° 13. — Caleçon pour homme.— Camisole avec ou sans ceinture. — Calotte pour homme. — Col et sous-manche l'accompagnant. — Col-pèlerine et poignets l'accompagnant. — Gilet sans manche pour homme. — Nécessaire de voyage. — Peignoir. — Pantalon pour petite fille de 5 à 7 ans. — Pantoufle pour femme. — Robe de ville pour petite fille de 2 à 4 ans. — Soulier pour femme. — Sous-manche garnie de dentelle. — Taie d'oreiller. — Veste ajustée.

N° 16. — Boîte pour table de toilette. — Chemisette avec manches, pour enfant de 6 à 8 ans. — Corsage blanc avec fichu. — Corsage en mousseline avec broderie. — Corselet pour jeune fille de 15 à 17 ans, 121.—Jupon à cercles.—Paletot d'été. — Paletot printanier. — Résille avec grosses perles. — Tablier-blouse pour enfant de 1 à 3 ans, 124.

N° 20. — Costume de voyage (robe princesse avec paletot). — Paletot espagnol. — Paletot fermé. — Paletot-habit. — Paletot Raglan. — Paletot rococo, pour enfant de 3 à 5 ans. — Paletot-sac, pour enfant de 4 à 6 ans.

N° 24. — Châle-capuchon. — Chapeau-fanchon en tresse de paille ou de crin. — Coiffure napolitaine (capuchon d'été). — Col et manche avec broderie turque. — Col et manche avec dents carrées. — Col et manche avec points de dentelle. — Col et poignet avec branche de corail. — Corsage d'été. — Corsage en cachemire. — Echarpe-capuchon. — Panier à bonnet. Porte-jupe.— Veste en dentelle. — Veste Zuleima.

N° 29. — Bournous avec cordelière. — Bournous orné de rubans. — Col à bavettes avec manche assortie. — Col et manche en toile. — Corsage créole. — Costume de bain.— Costume pour jeune fille de 12 à 14 ans. — Corselet au crochet pour petite fille de 5 à 7 ans. — Cravate de mousseline garnie de dentelle. — Paletot duchesse. — Paletot le Voyageur. Pantoufle vénitienne pour homme.

N° 34. — Amazone. — Bonnet à bandes. — Bonnet à chignon. — Bonnet à revers. — Bonnet-fanchon. — Chapeau-capote pour enfant nouveau-né. — Coiffure dite bandeau à la grecque. — Corsage anglais. — Corsage pour jeune fille de 14 à 16 ans. — Jarretière. — Porte-cure-dents. — Robe pour enfant de 1 à 2 ans. — Sac brodé. — Toque en velours ou cachemire pour petit garçon de 3 à 4 ans. — Veste-paletot pour enfant de 5 à 7 ans.

N° 39. — Calotte de voyage avec étui. — Col et poignets garnis de valenciennes. — Costumes pour petites filles de 4 à 5 ans et de 5 à 6 ans. — Jardinière en bambou. — Peignoir-robe de chambre. — Sac à ouvrage, tricot avec perles.

N° 44. — Bournous ermite. — Manteau en soie.— Paletot Africaine.— Paletot Arion. — Paletot avec étole. — Paletot à rubans. — Paletot à franges. — Paletot court. — Paletot circassien. — Pardessus d'hiver pour enfants. — Pèlerine au crochet.

N° 48. — Chapeau Empire. — Capuchon pour jeune fille. — Col à plis doubles avec manche assortie. — Col à rabats avec manche assortie. — Col avec application de dentelle. — Col-cravate avec manche assortie. — Corbeille à ouvrage et lambrequins l'accompagnant. — Corsage décolleté avec corselet en taffetas. — Corsage pour jeune fille de 14 à 16 ans. — Deux dessins de tapisserie. — Manteau à pèlerine pour petite fille de 4 à 6 ans. — Nécessaire de couture. — Paletot pour enfant de 4 à 6 ans. — Presse-papier. — Robes coupées en pointe. — Veste illyrienne. — Veste large.

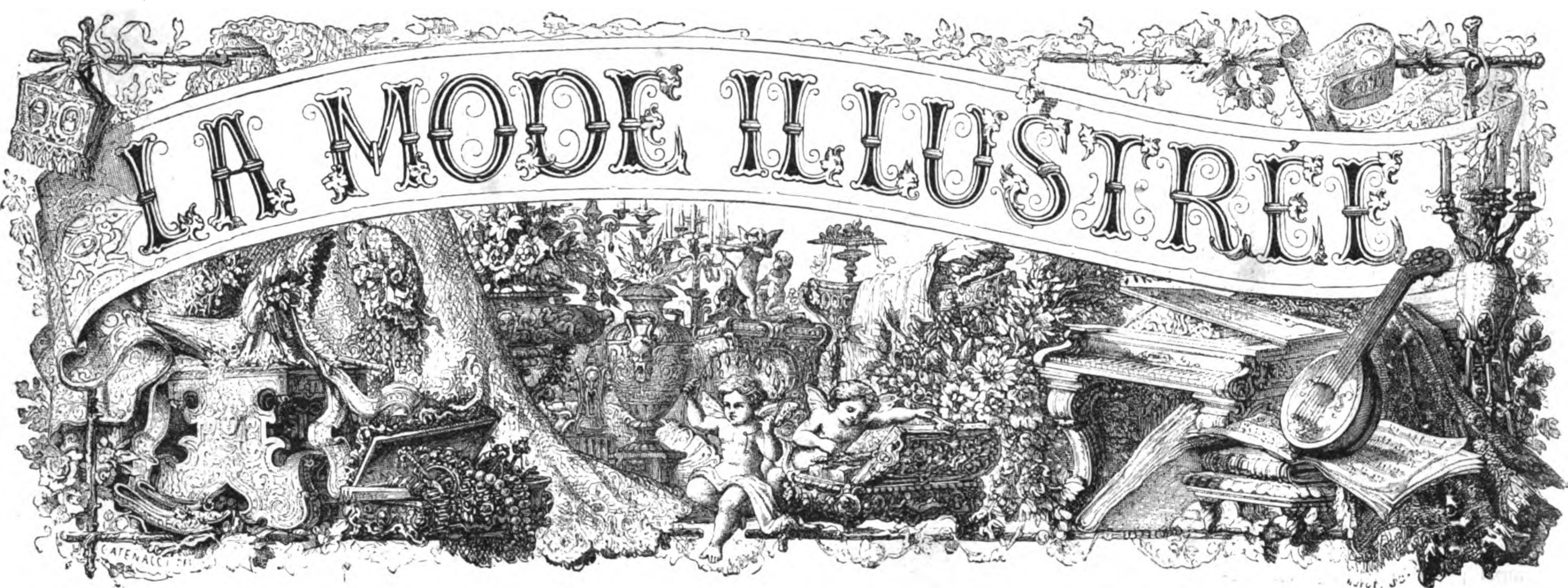
N° 50. — Blague à tabac. — Bonnet Empire. — Bonnet en mousseline et dentelle de Valenciennes.—Bonnet-fanchon en guipure Cluny. — Corsage en cachemire.— Corsage montant en mousseline. — Chapeau pour petit garçon de 6 mois à 1 an. — Coussin (broderie en relief). — Fichu à double basque.—Fichu croisé. — Habillement complet pour petit garçon de 5 à 6 ans. — Paletot pour jeune fille de 12 à 14 ans. — Toilettes de petites filles.

N° 52. — Bottine doublée de fourrure, pour homme. — Corsage décolleté en mousseline, avec corselet. — Coiffures. — Eventail en rubans. — Palatine et manchon en hermine pour petites filles (travail au crochet). — Paletot garde-française. — Veste sans manche, pour petite fille.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, rue Jacob, 56.

FIN DE LA TABLE.

N° 1 (*avec patrons*). SIXIÈME ANNÉE. Dimanche, 1er janvier 1865.



Le numéro, vendu séparément, **25 centimes**.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 80 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, **50 centimes**.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 84, Cambridge Street, South-Belgravia, S. W. —

EXPLICATION DE LA PLANCHE DE PATRONS.

Corsage-veste.

MODÈLE DE Mme CASTEL-BRÉANT, RUE SAINTE-ANNE, 58 BIS.

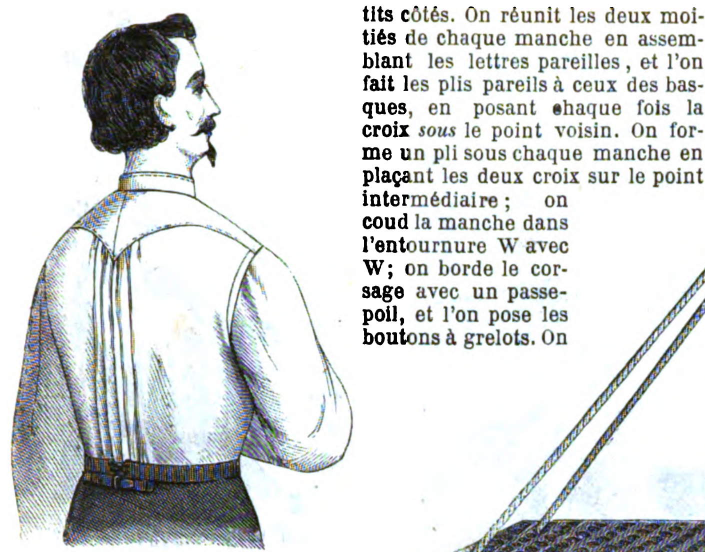
Les figures 28 à 32 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Ce patron peut être fait soit en étoffe pareille à la jupe, en guise de corsage, soit en cachemire noir-bleu, groseille ou violet, pour accompagner toutes les jupes. La basque est plissée; un bouton en passementerie, avec grelots, est posé à la pointe de chaque pli.

On coupe deux morceaux pareils d'après chacune des figures 28, 30 et 31; — quatre morceaux pareils, d'après la figure 29; — deux morceaux pour chaque manche, d'après la figure 32, en échancrant le morceau de dessous d'après la ligne tracée sur la figure 32. Sur le bord de chaque devant, on pose une bande ayant 6 centimètres de largeur, en même étoffe, pour soutenir les boutons et les boutonnières; on exécute dans

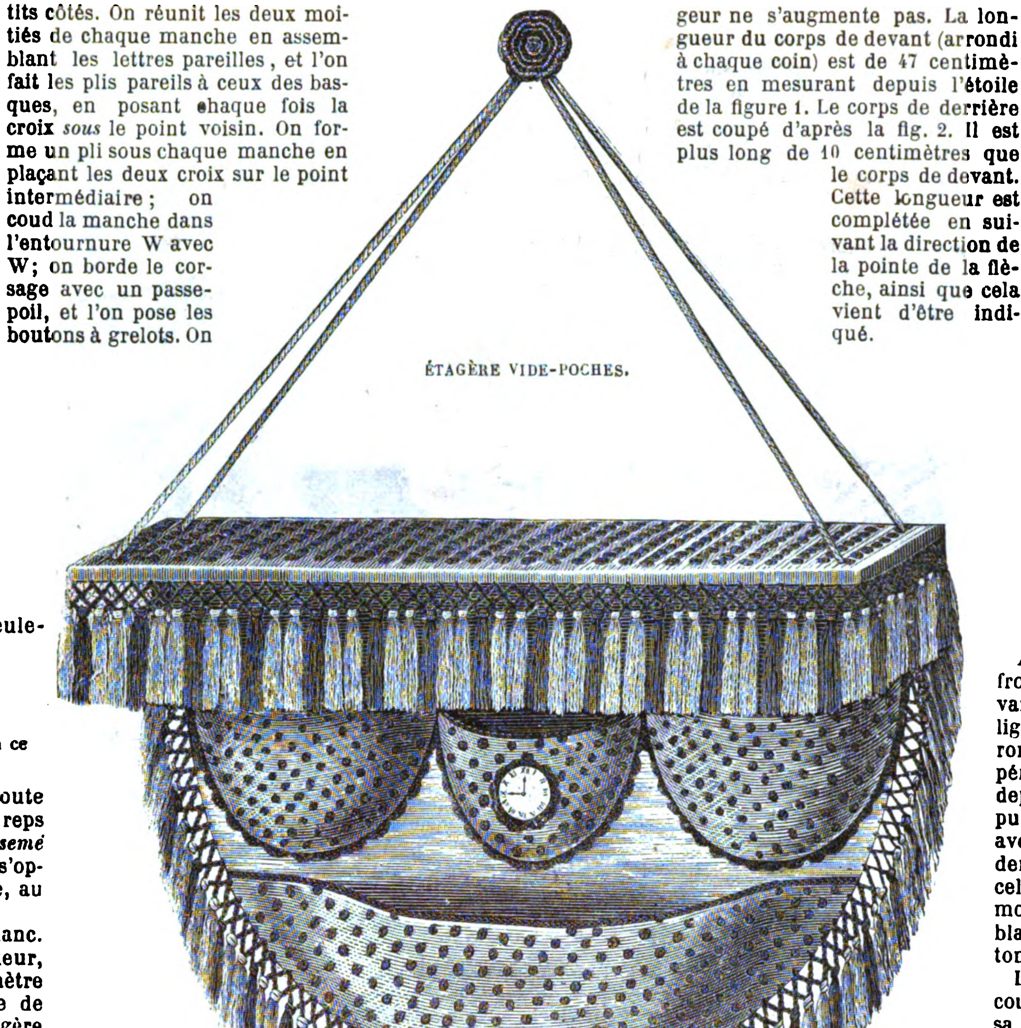
CORSAGE-VESTE.

chaque devant les fentes indiquées depuis la croix jusqu'à l'étoile; on réunit, depuis C jusqu'à D, deux des petites parties de la basque, coupées d'après la figure 29, et, pour former le pli, on les place dans la fente, en réunissant les croix et les étoiles; on coud les pinces de la poitrine, A avec A, jusqu'à B; on coud ensemble, au milieu, les deux moitiés du dos; on réunit dos et petits côtés du corsage, depuis E jusqu'à F, — de la basque, depuis G jusqu'à H. Pour former le pli à cette place, on pose les croix qui sont placées de chaque côté du G, dans la direction opposée, *sous* le point voisin, de telle sorte que la couture faite depuis G jusqu'à l'H se trouve droit au milieu entre les deux côtés repliés; on fixe le pli à l'envers sur les remplis de l'étoffe; on fait la couture de l'épaule depuis J jusqu'à K; on assemble petits côtés et devants depuis L jusqu'à M, — depuis N jusqu'à O, — et l'on dispose les plis de la basque de la façon indiquée tantôt pour les plis qui se trouvent entre le dos et les pe-



CHEMISE POUR HOMME.

tits côtés. On réunit les deux moitiés de chaque manche en assemblant les lettres pareilles, et l'on fait les plis pareils à ceux des basques, en posant chaque fois la croix *sous* le point voisin. On forme un pli sous chaque manche en plaçant les deux croix sur le point intermédiaire; on coud la manche dans l'entournure W avec W; on borde le corsage avec un passe-poil, et l'on pose les boutons à grelots. On peut aussi poser le passe-poil seulement sur l'encolure.



ÉTAGÈRE VIDE-POCHES.

Étagère vide-poches.

Les figures 56 à 58 (*verso*) appartiennent à ce modèle.

On préparera ce meuble, en toute étoffe; notre modèle est exécuté en reps de laine groseille, brodé avec un *semé* de gros pois, en soie noire; rien ne s'oppose à ce qu'on l'exécute en laine, au crochet tunisien.

La tablette étagère est en bois blanc. Elle a 38 centimètres 1/2 de longueur, 12 cent. 1/2 de largeur, 3/4 de centimètre d'épaisseur. La couverture garnie de frange qui est posée sur cette étagère est coupée d'un seul morceau avec le dos de la corbeille-étagère.

Nous publions le patron des diverses parties de l'étagère. La fig. 56 est la moitié de la couverture et du dos à *poches;* la couverture doit dépasser la planchette, devant et sur les côtés de 1 centimètre 1/2 environ; on la coud sur les coins; une ligne tracée sur le patron indique la place où le dos commence.

Les deux poches, que l'on coupe d'après la fig. 57, sont fixées *e* avec *e*, — *f* avec *f*, — croix avec croix, sur la ligne ponctuée de la fig. 56, qui porte les mêmes lettres et signes. La petite poche destinée à la montre est coupée d'après la fig. 58, et cousue *g* sur *g*, — *h* sur *h;* l'ouverture est destinée à laisser apercevoir le cadran de la montre; on l'entoure avec une ruche en ruban (ou bien une dentelle étroite faite en laine noire, au crochet), et l'on garnit les trois poches de la même façon. La longue poche inférieure, tracée sur la fig. 56, se termine avec le bord inférieur du dos de l'étagère; le bord supérieur de cette poche est cousu sur l'étoffe de l'étagère, depuis les coins jusqu'au point, de telle sorte que l'ouverture de cette poche soit un peu rétrécie.

La frange est faite en laine noire et groseille; elle se compose de houppes de 19 brins, ayant 8 centimètres de longueur; on met une houppe noire entre deux houppes groseille. Les quatre cordons qui soutiennent l'étagère sont passés dans la planche; ils ont chacun 32 centimètres de longueur, et se réunissent sous une rosette en ruban ou bien en laine.



PANTALON POUR PETITE FILLE DE SEPT A NEUF ANS.

Chemise pour homme.

Les figures 1 à 6 (*recto*) appartiennent à ce modèle.

La figure 1 représente la moitié du corps de devant de la chemise, tel qu'il est, avec la partie plissée qui s'y trouve intercalée, et qui est arrondie sur son bord inférieur; on en complétera la longueur en suivant la direction de la pointe de la flèche placée sur la couture de côté; — cette longueur doit être continuée de telle sorte que la largeur ne s'augmente pas. La longueur du corps de devant (arrondi à chaque coin) est de 47 centimètres en mesurant depuis l'étoile de la figure 1. Le corps de derrière est coupé d'après la fig. 2. Il est plus long de 10 centimètres que le corps de devant. Cette longueur est complétée en suivant la direction de la pointe de la flèche, ainsi que cela vient d'être indiqué.



PANTALON-MAILLOT POUR ENFANTS.

Après avoir *intercalé* la partie *plissée*, on fronce le bord inférieur du corps de devant depuis l'étoile jusqu'au point de la ligne du milieu, et l'on pose la bande arrondie indiquée sur la fig. 1. Le bord supérieur du corps de derrière est froncé depuis B de chaque côté jusqu'à la croix, puis on *pique* la pièce B avec B, — croix avec croix, — C avec C, sur le corps de derrière; — D avec D, — E avec E sur celui de devant. La fig. 4 représente la moitié du col droit; on le pique en assemblant les lettres pareilles, on met un bouton, on fait une boutonnière par devant.

La manche coupée d'après la fig. 5 est cousue ensemble depuis G jusqu'à l'étoile: sa fente est ourlée; on en fronce le bord inférieur depuis la croix jusqu'à la croix, et l'on y pose la manchette (fig. 6); on coud la manche dans l'entournure à points *arrière*, G sur la couture A de la chemise. L'entournure est bordée jusqu'à la pièce avec une bande arrondie ayant 3 centimètres de largeur.



TABLIER POUR PETITE FILLE DE TROIS A CINQ ANS.

Pantalon

POUR PETITE FILLE DE SEPT A NEUF ANS.

Les figures 7 et 8 (*recto*) appartiennent à ce patron.

On fera ce pantalon en toute étoffe, en laine pour l'hiver, avec ou sans doublure, selon l'épaisseur de l'étoffe. Ce patron rendra des services sérieux, car la mode a presque totalement proscrit, dans la toilette des petites filles, les pantalons dépassant la robe, et celui-ci constituera un bon complément pour les toilettes d'hiver. Sur le bord inférieur on exécute un dessin en soutache noire, et l'on pose une ruche en ruban de laine noire.

Pour couper chaque moitié du pantalon d'après la fig. 7 en entier, on pose l'étoffe double, en droit fil, sur la ligne ponctuée, qui indique le milieu du patron. En coupant la moitié de devant, il faut tenir compte de la dérivation des lignes indiquée sur le patron. Cha-



MANCHON POUR CHASSEUR.

que moitié est cousue ensemble (isolément) depuis J jusqu'à K, puis on réunit les deux moitiés sur le milieu de devant depuis L jusqu'à l'étoile. Depuis l'étoile jusqu'au K on pose sur le bord des devants une bande étroite coupée en biais; on festonne le point de départ de la couture à la place où se trouve le K. On plisse le bord supérieur du pantalon en posant la croix 1 de la figure 7 sur le point 1, — la croix 2 sur le point 2, et ainsi de suite, et on *prend* ce bord plissé entre les deux *doubles* de la ceinture, coupée en deux parties d'après la figure 8, en étoffe et doublure. Aux extrémités de la ceinture on posera les cordons qui serviront à la nouer. Le bord inférieur du pantalon est ourlé; on y exécute le dessin qui se trouve sur la fig. 7, et l'on y pose la ruche faite en ruban de laine, ayant 2 centimètres de largeur.



MANCHETTE EN POULT-DE-SOIE GARNIE DE FOURRURE.

COL EN POULT-DE-SOIE GARNI DE FOURRURE.

CRAVATE EN TAFFETAS.

BOURNOUS AU CROCHET POUR ENFANTS.

FICHU ÉDITH.

Pantalon-maillot.

Les figures 16 et 17 (*recto*) appartiennent à ce patron.

On coupera en toile molle les figures 16 et 17 en entier d'un seul morceau. La fig. 17 (ceinture) est en toile double; pour la fig. 17 on posera l'étoffe en droit fil sur la ligne indiquant le milieu, tandis que l'on posera l'étoffe en biais sur la même ligne de la fig. 16. On fait un ourlet à la pointe inférieure de la fig. 16, et aussi sur les côtés en biais du pantalon. On pose les boutons, on fait les boutonnières; l'ouverture arrondie, qui, lorsque le pantalon est boutonné, forme les bords inférieurs du pantalon, est ourlée et garnie avec une bande froncée en nansouk, ayant 3 centimètres de largeur. Le bord supérieur du pantalon est froncé depuis la croix jusqu'au B; on le laisse plat depuis A jusqu'à la croix, et on le *prend* ainsi préparé entre les deux parties de la ceinture, qui est double, ainsi que nous l'avons dit. Aux extrémités de cette ceinture on pose un bouton, et l'on fait une boutonnière; on en fait une aussi à la pointe pour la rattacher à un bouton fixé sur la ceinture. On boutonne aussi les côtés longs, comme l'indique notre dessin.

Tablier

POUR PETITE FILLE DE TROIS A CINQ ANS.

Les figures 20 et 21 (*recto*) appartiennent à ce patron.

On peut faire ce tablier en toute étoffe, en soie, laine, ou bien en toile écrue ou grise. Dans les deux premiers cas, la garniture se composera de rubans étroits en velours noir; si le tablier est fait en toile, la garniture sera en rubans de laine bleus, rouges ou noirs.

Le tablier a 33 centimètres de longueur. On pose cinq rangs de rubans sur son bord inférieur, puis à 5 centimètres de distance encore cinq rangs pareils; entre ces deux bordures on pose une ruche en taffetas découpé, ayant 2 centimètres de largeur. Si le tablier est fait en toile, cette ruche sera en ruban de laine ayant la largeur indiquée pour cette ruche. La poche, en forme d'aumônière, attachée à la ceinture, est coupée d'après la fig. 21; on y pose une garniture pareille à celle du tablier et un nœud en ruban ou taffetas; on coupe cette poche d'après la figure 21. Après avoir froncé le tablier, on y fixe la poche à 3 centimètres de distance du bord supérieur. La fig. 20 est la moitié du plastron; on y place les rubans sur les lignes indiquées sur le patron, et on le borde avec la ruche. Sur les pointes du plastron on pose des nœuds. Sur le bord inférieur du plastron on forme un pli en posant la croix sur le point, puis on réunit le tablier, le plastron et la poche en les cousant sur une ceinture coupée *double*, qui a 3 centimètres de largeur, et que l'on boutonne par derrière.

Manchon pour chasseur.

La figure 24 (*recto*) appartient à ce patron.

Ce manchon est fait en drap noir ou bien en tapisserie, d'après la fig. 24. On le double entièrement en fourrure; on place sur le milieu du bord supérieur une tête de blaireau qui recouvre une poche; on peut aussi supprimer ce dernier ornement.

Col et manchette

AVEC GARNITURE EN FOURRURE.

Les figures 22 col (*recto*) et 27 manchette (*verso*) appartiennent à ces patrons.

Notre modèle est fait en poult-de-soie antique, violet, doublé en taffetas blanc et bordé avec une bande de cygne ou de fourrure blanche, ayant 4 centimètres de largeur. On coupe l'étoffe du col d'après la figure 22, mais seulement jusqu'à la ligne fine, tandis que la doublure du col doit avoir les mêmes contours que la figure 22 et dépasse le col; sur cet excédant on place la fourrure. Sur l'encolure on coud une

corde en soie blanche (ou de même nuance que le col); cette corde dépasse le col de chaque côté de 15 centimètres, et se termine par un gland posé à chaque bout.

La manchette semblable au col est faite d'après la figure 26.

Cravate en taffetas.

Les figures 25 et 26 (*verso*) appartiennent à ce modèle.

On fait cette cravate en taffetas avec deux couleurs différentes, ou deux nuances de la même couleur. Notre modèle est bleu vif avec garniture en taffetas blanc. On coupe la cravate (tour du cou) en deux moitiés d'après la figure 25, on la double avec de la gaze roide et du taffetas blanc; les pans sont coupés d'après la figure 26, doublés en gaze roide et garnis avec de petits volants de taffetas blanc, déchiqueté, lesquels sont posés sur les lignes du patron; on borde le principal volant avec un galon en perles noires. Sur le bord supérieur de chaque pan on forme deux plis en posant les deux croix sur le point intermédiaire; on place les pans entre le dessus et la doublure de la cravate, étoile sur étoile, double point sur double point.

Bournous au crochet

POUR ENFANTS D'UN A TROIS ANS.

La figure 23 (*recto*) appartient à ce patron.

Ce bournous, très-facile à exécuter, est fait entièrement au crochet tunisien. Le fond blanc est encadré avec une bordure blanche et noire; trois glands blancs et noirs, en laine, ornent le bournous qui se fixe par devant à l'aide d'un cordon blanc et noir.

On commence le fond par l'une des pointes inférieures de devant, en faisant une chaînette *lâche* de 74 mailles, sur lesquelles on revient en passant le brin au travers de la première maille, de façon à avoir deux bouclettes sur le crochet; on abandonne pour le moment le reste de la chaînette; on démonte les deux bouclettes qui se trouvent sur le crochet, et l'on fait 36 tours dans chacun desquels (de droite à gauche) on augmente de 2 mailles en les prenant sur la chaînette. Le 37e tour se compose de 74 mailles (nous comptons comme premier tour les deux bouclettes démontées en permier lieu). Sur ce nombre de mailles on fait 136 tours. Puis viennent 37 tours pour le second devant, dans chacun desquels on diminue 2 mailles, c'est-à-dire qu'à la fin de chaque tour de droite à gauche on abandonne 2 mailles sans y passer le brin.

L'encolure est faite à part. On fait une chaînette de 60 mailles, et l'on travaille en augmentant dans le milieu par derrière, sur les épaules et par devant, d'après la forme de la figure 23 (recto de la planche de patron). On plie le bournous en deux et on le coud ensemble depuis le milieu par derrière jusque vers le bord supérieur, sur un espace de 28 centimètres; on pose ensuite l'encolure.

Bordure. On la fait en travers. On fait une chaînette de 8 mailles avec la laine blanche, puis sur cette chaînette on exécute 1 tour du crochet tunisien; pour que cette bordure *biaise*, on passera le brin au commencement du tour de droite à gauche, dans la première maille-chaînette du tour précédent, tandis que l'on abandonnera une maille à la fin de chaque tour. * Dans le 2e et le 3e tour, on fera alternativement 2 mailles blanches, — 6 mailles noires en laissant les brins derrière l'ouvrage.

4e *tour.* — Blanc.

5e et 6e *tour.* — Alternativement 6 mailles noires, — 2 mailles blanches.

7e *tour.* — Blanc, — puis on répète ces tours depuis l'étoile jusqu'à ce que la bordure soit suffisamment longue pour encadrer le bournous, sur lequel on la fixe en faisant des mailles simples avec la laine noire; le côté inférieur de cette bordure est cousu sur le bournous; elle doit couvrir le bord qui figure le capuchon. On encadre l'encolure avec des mailles simples, noires, et l'on pose cinq glands, trois derrière, un à chaque pointe par devant.



BLOUSE RUSSE POUR PETIT GARÇON DE CINQ A SEPT ANS.

Fichu Édith.

Les figures 48 et 49 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Ce fichu convient aux jeunes filles comme aux jeunes femmes, pour toilettes de soirées et de spectacle. Il est fait en tulle de Bruxelles blanc, garni en dentelles de soie blanche, et bordé avec une draperie en poult-de-soie rose qui se termine derrière en deux pans.

Le dos est coupé sans couture d'après la figure 49. Les deux devants sont taillés d'après la figure 48; dos et devants sont plissés perpendiculairement comme l'indique la figure 49; ces plis sont formés dans le tulle que l'on presse fortement *avant* de couper le fichu; on les fixe seulement à chaque extrémité; sous la place qui doit être occupée par la draperie en taffetas (indiquée sur le patron), on pose partout une doublure en tulle blanc, roide; on fait ces coutures des épaules depuis Wa jusqu'à Xa; on couvre les coutures avec deux dentelles blanches, ayant 1 centimètre de largeur, posées de façon que l'un des bords en ligne droite couvre un peu le même bord de l'autre dentelle; toutes deux sont posées *à plat*. Le contour extérieur

CAPUCHON POUR PETITE FILLE DE CINQ A SEPT ANS.

CAPELINE ITALIENNE.

CAPUCHON SUÉDOIS.

CAPELINE ITALIENNE VUE PAR DERRIÈRE.

du fichu est garni avec une dentelle qui a 8 centimètres de largeur, légèrement soutenue, et *rentrant* un peu sous le fichu, par devant, de façon à n'avoir plus que 7 centimètres de largeur. Une dentelle semblable est posée à plat sur le fichu, et disposée de telle façon qu'à la pointe de derrière les deux bouts opposés soient taillés en pointe, de façon à se rejoindre au-dessus de la draperie; par devant, cette dentelle doit devenir graduellement plus étroite.

La draperie en taffetas forme partout trois plis; elle se compose de morceaux détachés qui croisent un peu l'un sur l'autre, de devant en arrière, et sont réunis par trois boutons en taffetas ou bien en perles. Pour chaque partie de la draperie on emploie un morceau de taffetas ayant 18 centimètres de largeur, coupé en biais, doublé en tulle roide, et dont la longueur doit être mesurée sur le patron. Les deux parties des draperies pour la moitié inférieure du dos sont coupées d'un seul morceau avec chaque pan, et se croisent par derrière, comme l'indique le dessin; la longueur de ces pans est facultative, et varie de 40 à 70 centimètres.

Sur le bord supérieur du fichu on pose une bande de taffetas, ayant 1 centimètre de largeur, coupée en biais, au-dessus de laquelle on place une ruche, plissée au milieu, faite avec une bande de tulle ayant 2 mètres 40 centimètres de longueur, 1 centimètre 1/2 de largeur, rehaussée, de chaque côté, avec une dentelle ayant 1 centimètre de largeur.

Capuchon pour petite fille

DE CINQ A SEPT ANS.

Les figures 50 à 52 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Notre modèle est fait en peluche rose (on peut l'exécuter en toute étoffe), doublé en taffetas rose, garni avec une ruche tuyautée en ruban de satin rose, sous lequel on a cousu une étroite dentelle noire. A l'intérieur se trouve un diadème formé par une ruche tuyautée en ruban de satin blanc.

On coupe, d'après chacune des figures du patron, chaque partie d'un seul morceau (sans couture) et la doublure de chaque morceau. On fronce le bord inférieur du fond (calotte) depuis *d* jusqu'à *b*, et l'on assemble les diverses parties du capuchon en réunissant les lettres pareilles. La couture réunissant le fond à la passe est couverte avec un rouleau en peluche, ayant 1 centimètre de largeur, auquel se rattache une dentelle noire étroite, posée à plat, retombant sur le fond. La ruche du contour extérieur est faite en ruban ayant 2 centimètres 1/2 de largeur, rehaussé de dentelle noire, et plissé à plis plats, séparés par 2 centimètres d'intervalle. La ruche intérieure a 5 centimètres de largeur; les plis n'en sont pas plats. On ferme le capuchon avec une agrafe.

On peut exécuter ce modèle en cachemire rose, doublé et ouaté; les ruches seraient découpées; la ruche intérieure serait faite en cachemire blanc.

Blouse russe

POUR PETIT GARÇON DE CINQ A SEPT ANS.

Les figures 9 à 11 (*recto*) appartiennent à ce patron.

On fait cette blouse en toute étoffe. Notre modèle est en popeline de soie gros bleu, et la garniture se compose d'un lacet en or; l'encolure et les manches sont bordées avec une étroite bande en nansouk brodé; on peut substituer au lacet d'or un galon quelconque; mais le lacet conserve à ce petit costume son caractère russe.

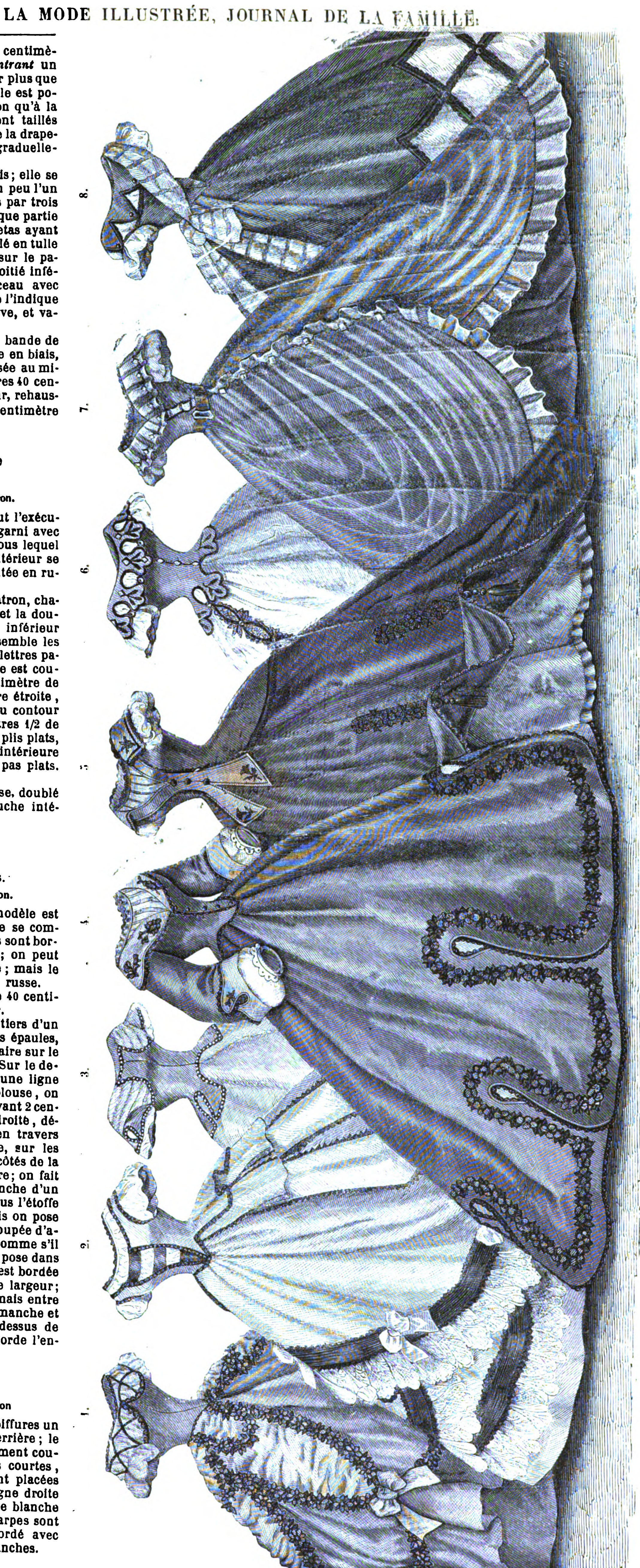
Pour faire cette blouse on emploiera 1 mètre 40 centimètres d'étoffe, ayant 60 centimètres de largeur.

On coupe, d'après la fig. 9, dos et devants entiers d'un seul morceau, sans séparation, pas même sur les épaules, et en laissant en plus l'étoffe nécessaire pour faire sur le bord inférieur un ourlet de 3 à 4 centimètres. Sur le devant de gauche on fait la fente indiquée par une ligne double. Après avoir entièrement doublé la blouse, on place sous la fente, de chaque côté, une *patte* ayant 2 centimètres de largeur, qui, pour le devant de droite, dépasse la fente, et que l'on coud solidement en travers sur la *hoche*. On coud dos et devants ensemble, sur les côtés, depuis N jusqu'à l'O, en laissant l'un des côtés de la doublure pour l'ourler plus tard sur la couture; on fait l'ourlet sur le bord inférieur. On coupe la manche d'un seul morceau d'après la fig. 10, en laissant de plus l'étoffe nécessaire pour un ourlet de 2 centimètres, puis on pose depuis l'étoile jusqu'au double point la *pointe* coupée d'après la fig. 11; on coud la manche ensemble comme s'il s'agissait d'une manche de chemise, et on la pose dans l'entournure O sur O, — P sur P. L'encolure est bordée avec une bande droite ayant 2 centimètres de largeur; on pose le lacet, qui est indiqué non partout, mais entre autres sur le bord inférieur de la pointe, sur la manche et sur la patte de la fente; on en met aussi au-dessus de l'ourlet du bord inférieur et sur la bande qui borde l'encolure.

Capeline italienne.

Les figures 44 et 45 (*verso*) appartiennent à ce patron

La forme de cette capeline est adaptée aux coiffures un peu élevées; la pèlerine est carrée devant et derrière; le capuchon, proprement dit, est presque entièrement couvert avec trois larges écharpes; les deux plus courtes, terminées en biais sur leur bord inférieur, sont placées sur les côtés; celle du milieu se termine en ligne droite sur la pèlerine. Notre modèle est fait en peluche blanche ouatée et doublée en foulard blanc; les écharpes sont en peluche à carreaux écossais; le tout est bordé avec une frange à grelots en jais blancs et perles blanches.



MODÈLES DE ROBES DE CHEZ MADAME CASTEL-BRÉANT, RUE SAINTE-ANNE, 58 BIS.

N° 1. *Robe en satin bleu*, recouverte avec une jupe en tulle blanc; corselet en satin bleu avec corsage de dessous en tulle blanc bouillonné, orné de rubans étroits en satin bleu: à ce corsage se rattachent cinq *pattes* bouillonnées, en crêpe bleu, bordées de guirlandes en toutes petites fleurs roses.

N° 2. *Robe en satin blanc*, garnie de dentelles blanches surmontées de bandes en velours rouge; la robe de dessus est en crêpe lisse blanc; corsage à basques en crêpe lisse, bordé de velours rouge; sous les basques, larges rubans en satin blanc, bordés de rouge.

N° 3. *Robe en taffetas bleu*, recouverte de crêpe bleu, bordée avec une ruche en crêpe, et surmontée de petites palmes isolées, dont les contours sont formés par de petites ruches; une corde en soie bleue et blanche ondule entre ces palmes; une corde semblable garnit le corsage, fait en taffetas bleu. Cette toilette convient à une jeune fille.

N° 4. *Toilette pour femme de quarante-cinq à cinquante ans*. Robe en moire verte; le bord des lés est arrondi sur le bord inférieur, et, du côté opposé, les lés s'écartent sur une bande de satin mauve; les revers des manches longues et du corsage sont en satin mauve; la garniture se compose d'entre-deux découpés en dentelle noire; à l'intérieur, chemisette à demi montante, en crêpe lisse blanc.

N° 5. *Toilette de dîner*. Robe en velours vert, relevée sur un jupon en moire rose, bordé avec un étroit volant tuyauté; des pattes en dentelle noire et des glands verts en passementerie servent à relever par devant les lés de la robe de velours; corsage à basques demi-montant, avec revers en moire rose et ornements en dentelle noire appliquée.

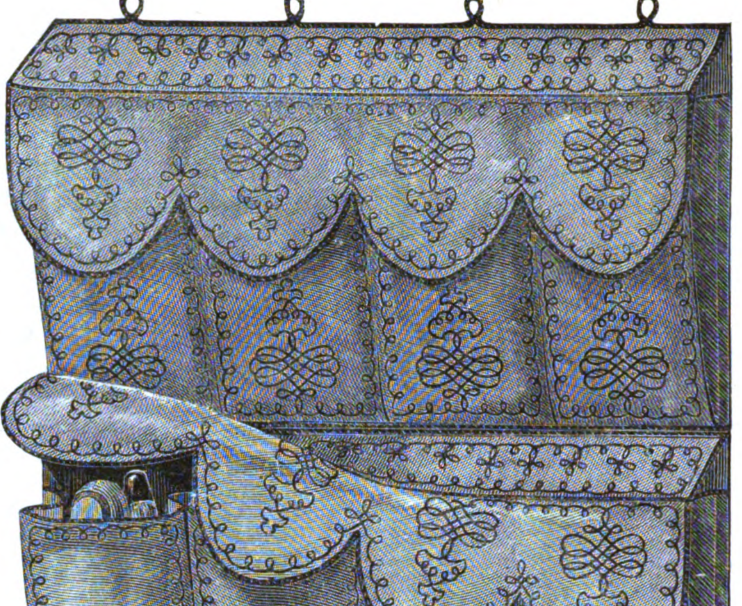
N° 6. *Robe en tarlatane blanche*. Corsage en poult-de-soie rose, boutonné par devant; berthe de même étoffe, découpée en trèfle avec ornements de velours noir.

N° 7. *Robe en satin jaune*. Robe de dessus en crêpe jaune, garnie d'un volant, drapée et fixée sur le côté droit avec des boutons carrés en perles.

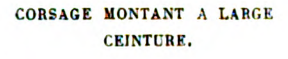
N° 8. *Toilette de jeune fille*. Robe de taffetas bleu, découpée à dents et *allongée* par un bouillonné en tarlatane blanche, sur lequel se croisent des rubans de satin bleu; corsage décolleté avec écharpe écossaise.

On peut diminuer les frais de cette capeline, en l'exécutant en cachemire blanc; les écharpes seraient aussi faites en cachemire blanc, et l'on y coudrait des rubans de velours étroits, noirs ou de plusieurs couleurs, pour imiter les carreaux écossais. On peut aussi faire la capeline en cachemire rouge, et coudre sur les écharpes des rubans en velours noir. Pour faire cette capeline, on emploiera 1 mètre d'étoffe, ayant 50 centimètres de largeur.

On coupe le capuchon d'après la figure 44, la pèlerine d'après la figure 45; pour le capuchon, on pose l'étoffe double, en biais, sur la ligne indiquée au milieu. On ouate, on double le capuchon et la capeline; on pique la doublure à carreaux. On assemble le dessus et la doublure du capuchon, seulement depuis S jusqu'au premier point de chaque côté, et vers le bord supérieur on forme deux plis de chaque côté, en posant chaque croix sur le point. On borde le capuchon entre les plis avec du ruban étroit. Sur le bord inférieur, par derrière, on fronce le capuchon, on le coud à points *arrière* avec la pèlerine, T sur T, — S sur S. Sur cette couture on pose, à l'intérieur, un ruban qui sert de coulisse. Les lignes tracées sur la figure 44 indiquent la place des écharpes des côtés; elles ont chacune 15 centimètres de largeur, coupées en biais sur leur bord inférieur, de façon que leur côté le plus long a 28 centimètres de longueur. L'écharpe du milieu, qui est partout en ligne droite, a 50 centimètres de longueur; sa largeur est de 15 centimètres. Les trois écharpes sont doublées en foulard blanc; sur les coins de devant de la pèlerine on pose des agrafes et des rubans blancs.



SAC A CHAUSSURES.



CORSAGE MONTANT A LARGE CEINTURE.



CHANCELIÈRE DE VOYAGE POUR HOMME.

Capuchon suédois.

Les figures 46 et 47 (*verso*) appartiennent à ce modèle.

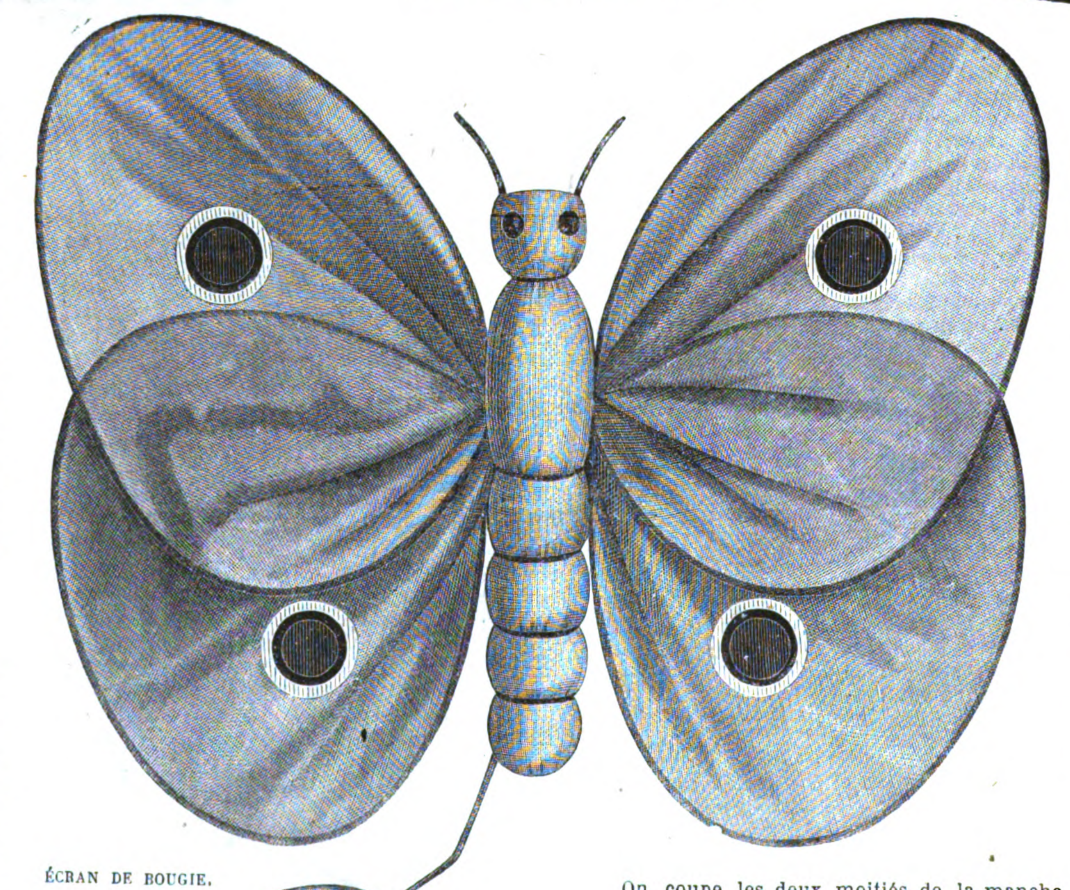
Notre modèle est fait en cachemire blanc ouaté et doublé en taffetas cerise. On emploiera 50 centimètres de cachemire et 70 centimètres de taffetas. On coupe le capuchon et la pèlerine en posant l'étoffe en droit fil sur la ligne du milieu; on exécute sur le capuchon la garniture du milieu qui occupe 15 centimètres, et se compose de rubans étroits en velours noir, posés en ligne droite d'un bout à l'autre du capuchon; les rubans de velours ont 3/4 de centimètre de largeur; ils sont séparés par une distance égale à leur largeur on coud ensemble, à points arrière, étoffe et doublure, on les retourne pour renfermer les coutures à l'intérieur; la ruche servant de garniture est faite avec une bande de cachemire découpée de chaque côté, ayant 4 centimètres 1/2 de largeur, dont les plis, de 3/4 de centimètre, sont séparés par un intervalle égal à leur profondeur; sur le milieu de cette ruche on pose un ruban en velours noir; une ruche semblable garnit la pèlerine et le bord du capuchon jusqu'à la croix, avec laquelle on forme un petit pli en la posant sur le point. Le bord intérieur du capuchon est garni avec une ruche sans ruban de velours. La ruche qui encadre les ornements en velours placés sur le milieu du capuchon, et forme en même temps la pointe de devant, a 6 centimètres de largeur; elle est plissée à plis doubles ayant 1 centimètre 1/2 de profondeur; elle couvre le premier ruban; on emploiera pour la faire une bande ayant 4 mètres 80 centimètres de longueur, tandis que pour les ruches plus étroites on emploie une bande ayant deux fois 1/2 la longueur de l'espace que la ruche doit couvrir. On pose sur la pèlerine au-dessus de la ruche deux rubans en velours noir; le capuchon est froncé depuis le Va jusqu'à la croix de chaque côté, puis réuni à la pèlerine, comme cela a été indiqué pour la capeline italienne; par devant on pose des agrafes ou des rubans pour former le capuchon.

Corsage montant à ceinture large.

Les figures 33 à 43 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Cette robe est faite en popeline *châtaigne*, sans aucune garniture. La jupe est garnie devant et dans le milieu, par derrière, d'un bout à l'autre avec de gros boutons en velours; les boutons de derrière peuvent être supprimés par les personnes qui ne trouveraient pas ce caprice de la mode à leur convenance. La ceinture est faite en velours noir comme les entournures et les poignets des manches, et retenue comme ceux-ci avec une large boucle en acier. L'encolure est bordée de velours et ornée avec un nœud de velours; la broderie de tous les ornements de velours se compose de *chaînette* faite en soie blanche et de perles d'acier. On trouvera sur le verso de notre planche le pan en grandeur naturelle d'un poignet avec sa broderie.

Les diverses parties du corsage, coupées d'après les figures 33 à 37, sont doublées en percaline grise; on les réunit en assemblant les lettres pareilles. Pour soutenir les boutons et les boutonnières, on pose sous chaque bord de chaque devant une bande de même étoffe que la robe, ayant 4 centimètres de largeur; on pose les boutons sur le devant de gauche; on fait les boutonnières sur le devant de droite.



ÉCRAN DE BOUGIE.

On coupe les deux moitiés de la manche d'après la figure 39; on les coud ensemble depuis Na jusqu'à Oa, — depuis Pa jusqu'à Qa; on les borde à l'extérieur avec le poignet (fig. 40), à l'intérieur avec une ruche étroite en ruban blanc. La boucle est fixée sur l'extrémité du poignet, depuis Oa jusqu'à l'étoile. Pour la garniture de l'entournure, on coupe un morceau d'après la figure 41, un autre d'après la figure 42; on exécute la broderie, on double le tout avec du taffetas ou de la gaze roide; on coud (sur la couture de la manche) la figure 42, Ra sur Ra, — Qa sur Qa, — étoile sur étoile; la figure 41, Ra sur Ra, — Qa sur Qa, —



LA MODE ILLUSTRÉE.

Bureaux du Journal 56 Rue Jacob Paris

Etoffes des MAGASINS DU LOUVRE, Rue de Rivoli.

point sur point. On passe, par l'extrémité pointue, une boucle en acier, de largeur assortie, et l'on fixe cette extrémité croix sur la croix de la figure 42. Le petit col (encolure) est coupé d'après la figure 38, brodé, doublé, posé avec un passe-poil noir sur l'encolure, L* sur L*, — M* sur M*. Le bord inférieur du corsage est garni d'un passe-poil de même étoffe que la robe. La jupe est plissée à plis simples dirigés en avant; par derrière, au milieu, le pli a, *exceptionnellement*, 15 centimètres de profondeur; la ceinture, coupée d'après la figure 43, est doublée en taffetas, et garnie de baleines; le nœud est fait par parties isolées, comme la garniture des entournures.

La ceinture peut être portée avec toutes les robes à corsages ronds.

Sac pour chaussures.

Les figures 18 et 19 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Voici un précieux complément pour cabinet de toilette. On fixe ce sac au mur, et l'on place les diverses chaussures dans ses diverses poches.

On fait ce sac en reps de laine ou même en forte étoffe grise, en coton; on peut aussi, si l'on veut s'épargner la broderie en soutache, exécuter le sac en cretonne de coton, à grandes fleurs, et se borner à le border avec une torsade en laine. Notre modèle est un carré plus long que large, ayant 64 centimètres de hauteur, — 52 centimètres de largeur. On le coupe d'abord en toile grise, et double, afin de pouvoir placer entre les deux toiles une feuille de gros carton, ou bien une mince planchette en bois de sapin. Pour chacune des deux rangées de poches, à moitié recouvertes par des lambrequins, on coupe l'étoffe d'après la fig. 19, qui représente l'étoffe *étendue* pour *l'une* de ces poches, avec sa bordure en soutache, noire ou de couleur vive; on double l'étoffe et l'on pose sur son bord supérieur un cordon de laine; on forme la division des poches en cousant les plis pour lesquels on met, d'après la figure 12, chaque croix sur le point, de telle sorte que la ligne ponctuée indique le bord extérieur, — la ligne fine le bord intérieur du pli; on fixe les poches sur l'étoffe qui recouvre le carré long (pas sur la doublure, bien entendu) en cousant les poches perpendiculairement de façon à les isoler. Le lambrequin est exécuté d'après la figure 18 qui en représente aussi le dessin, puis on le double en toile grise. On encadre le lambrequin avec du cordon, on le fixe sur l'étoffe, on borde tout le sac avec du cordon qui forme, de distance en distance, des bouclettes servant à suspendre le sac.

Chancelière de voyage pour homme.

TRAVAIL AU CROCHET.

Les figures 12 à 15 (*recto*) appartiennent à ce patron.

MATÉRIAUX : 750 grammes de laine blanche; 500 grammes de même laine rouge; 28 grammes de laine noire.

Les figures 12 à 15 représentent le patron de cette chancelière, qui pourra ainsi être exécutée soit au crochet tunisien, soit en drap. La doublure est une sorte de fourrure faite au crochet; l'empeigne est ornée de fleurs en relief faites au crochet, ou bien d'un dessin exécuté au point de tapisserie. Sur notre modèle, les tiges, les feuilles et les *tire-bouchons* sont brodés au passé en nuance vert-gris, tandis que les fleurs de même nuance sont exécutées comme des rosettes, et cousues à leurs places respectives.

Les tours sont faits en travers pour chaque partie du patron. La figure 12 est la moitié de l'empeigne; la figure 13 la moitié du devant, qui forme en même temps l'encadrement inférieur de l'empeigne, et dont le milieu est marqué par les lettres Q et R. On coud ensemble l'empeigne et le devant depuis le milieu Q de chaque côté, jusqu'à R et S, — puis le devant ensemble depuis S jusqu'à T. Les deux côtés (fig. 14) sont réunis au devant depuis U jusqu'à V, — puis cousus ensemble depuis W jusqu'à Y; cette dernière couture forme le milieu de la chancelière, par derrière. Le fond (fig. 15) est fait en laine noire, en mailles simples, pour lesquelles on pique toujours le crochet sous la maille entière, et l'on travaille en *allant* et *revenant*. On le réunit à la chancelière, devant, X avec X, — derrière, W avec W. Entre ce travail et la doublure on pose une feuille de carton épais. On coudra ensemble les morceaux de la doublure, puis on la fixera sur les coutures de la chancelière. Le rebord est cousu à l'extérieur. Sur les coutures on pose, à l'extérieur, un cordon noir, en laine.

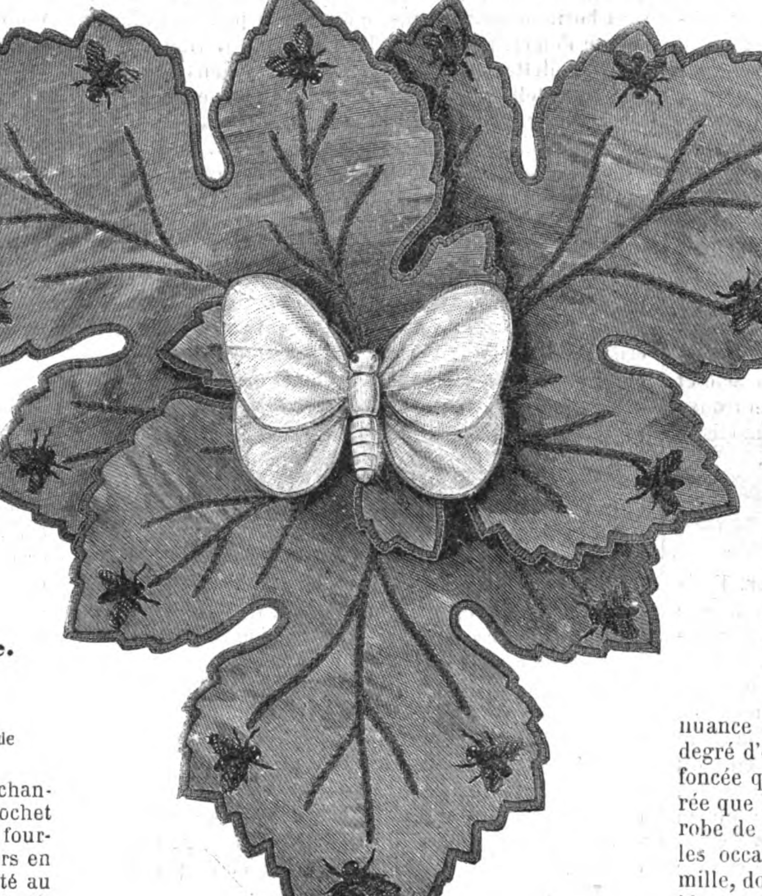
La chancelière est faite avec la laine rouge, la doublure avec la laine blanche; pour cette dernière, on exécute d'abord un fond (d'après les diverses parties du patron) composé d'une bride, — une maille en l'air, alternativement. On coupe le brin à la fin de chaque tour pour le rattacher au commencement, et, pour chaque bride, on pique le crochet dans le côté de derrière de la maille du tour précédent, de façon à laisser une sorte de chaînette libre dans chaque tour. Lorsque ce fond *à jours* est terminé, on prend un moule plat, à frange, ayant 2 centimètres de hauteur (ou bien un morceau de carton de même dimension); on attache la laine à la première maille de la chaînette du premier tour, on pose le moule en travers, derrière le crochet. * On tourne le brin autour du moule, et, dans la maille suivante, on fait une maille simple. — Recommencez toujours depuis *. Quand le tour est terminé on enlève le moule, et l'on fait le tour suivant de la même façon.

Écran de bougie en forme de papillon.

Les figures 53 et 54 (*verso*) appartiennent à ce patron.

On forme d'abord, en fil d'archal, le contour des ailes du papillon, en ployant ce fil d'archal selon les contours des figures 53 et 54, qui indiquent en même temps la position des ailes. Pour recouvrir la *charpente* de chaque aile on coupe deux morceaux de crêpe bleu, on *tend* le crêpe sur le fil d'archal, tandis qu'on fronce le crêpe à la place où l'aile se rapproche du corselet. Chaque *pois* est fait avec trois morceaux d'étoffe coupés ronds, et posés l'un sur l'autre : le premier est jaune d'or, il a 1 centimètre 1/2 de circonférence; le second, un peu plus petit, est noir; le troisième, encore plus petit, est brun doré; on les colle ou bien on les coud à leur place.

Le corselet est préparé avec du coton ou de la ouate; on en fait un petit rouleau, ayant 11 centimètres de largeur; on le recouvre en crêpe bleu, double ou triple, et l'on forme les *annelets* avec de la soie noire; deux perles noires imitent les yeux; les antennes sont faites avec deux morceaux de fil d'archal, ayant chacun 2 centimètres de longueur. Après avoir fixé les ailes sur le corselet, on pose sous le papillon une tige qui se rattache à la pincette, semblable à celle que l'on voit à la plupart des écrans de bougie.



PLATEAU DE LAMPE.

Plateau de lampe

EN FORME DE FEUILLE DE VIGNE.

La figure 55 (*verso*) appartient à ce patron.

MATÉRIAUX : Moire verte ou poult-de-soie vert; tulle noir roide; soie de cordonnet verte; même soie noire; perles noires, crêpe gris, etc.

Ce plateau convient surtout aux lampes-modérateurs, posées sur trois pieds creux en dessous. Il se compose de trois feuilles de vigne découpées en soie verte, et réunies de façon à former une grande feuille, sur le milieu de laquelle se trouve un papillon en crêpe gris. Le bord de la feuille est festonné en soie verte, et orné, de distance en distance, avec des mouches noires faites en broderie, avec des ailes qui se composent d'un petit morceau de dentelle noire. Chacune des trois feuilles est coupée d'après la figure 55, et festonnée; les nervures sont faites au point de chaînette avec de la soie noire. D'après les indications de cette même figure 55, on brode au passé, avec de la soie noire, les corselets des mouches; pour les yeux on met une perle rouge, ou bien on fait un nœud en laine rouge. Les ailes se font en dentelle noire. Après avoir réuni les trois feuilles d'après l'indication de notre dessin, on pose au milieu le papillon, fait en crêpe gris, d'après les indications consacrées à l'*écran de bougie*, mais sur des proportions moindres.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Toilette de visites. Robe en poult-de-soie antique bleu Mexico; la jupe est ornée avec des bandes de velours bleu entrelacées, bordées avec une étroite guipure noire; cette garniture, posée au dessus de l'ourlet, occupe un espace de quinze centimètres. Gilet à basques en velours bleu, fermé par des boutons dorés. Veste courte arrondie, en poult-de-soie pareil à celui de la robe, reproduisant sa garniture; manches étroites, fermées avec cinq boutons dorés. Grand talma de velours bleu, garni d'hermine. Chapeau blanc en satin bouillonné, orné de plumes blanches; nœuds en velours bleu formant bavolet; diadème bleu avec fleurs blanches, à pistils de perles blanches; brides blanches. Sous-manches garnies d'une dentelle blanche; gants longs en peau de Suède, sans boutons.

Toilette de bal. Robe de dessous en satin jaune, bordée avec deux bouillonnés de crêpe jaune, séparés par d'étroits rubans en velours noir. Robe de dessus en gaze de soie blanche à gros pois jaune, garnie avec une ruche *chicorée* en taffetas jaune, sous laquelle se trouve une dentelle noire ayant huit centimètres de largeur; cette robe, plus courte que la précédente, est ouverte du côté gauche sur une hauteur de vingt centimètres; à cette place, la jupe de satin est ornée avec trois nœuds faits avec des entre-deux de dentelle noire, et surmontés par un gros ruban de perles blanches. Corsage décolleté; berthe formée de ruban de satin jaune garni de dentelle noire, fixée sur les épaules et sur la taille, par devant avec des agrafes en perles blanches; le corsage est bordé avec une ruche chicorée. Collier de perles blanches; grand bournous blanc à rayures jaunes, coiffure avec torsades de perles blanches et plumes jaunes frisées. Gants blancs, longs, sans boutons; éventail en dentelle noire.

MODES.

« Est-il donc indispensable, m'écrit une mère fort sage, de dépenser sept à huit cents francs pour conduire mes trois filles à quelques modestes *sauteries?* Ne peuvent-elles s'y rendre qu'avec des robes de soie de nuance claire, avec des fleurs, des rubans, etc., *total:* la somme ci-dessus indiquée? Et moi, qui ne veux pas me montrer décolletée, à quarante-six ans, parce que je veux pouvoir prêcher d'exemple lorsque j'engage mes filles à être raisonnables, que puis-je mettre dans ces circonstances? »

Non, certes, les robes coûteuses ne sont pas indispensables, et l'on peut encore faire à bon marché des toilettes élégantes. Ainsi que je l'ai dit dans un précédent article, dans le nº 47, si je ne me trompe, c'est surtout la nuance d'une robe qui détermine, pour l'hiver, son degré d'élégance; portez, le soir, une robe de couleur foncée qui aura coûté 500 fr., vous semblerez moins parée que la jeune femme ou la jeune fille vêtue avec une robe de *linos*. Le linos est l'étoffe par excellence pour les occasions qui me sont signalées par la mère de famille, dont j'ai cité un fragment de lettre; on le fait tout blanc, gris très-pâle, à rayures blanches, lilas clair à rayures ou filets-carreaux; si je cite ces nuances, c'est surtout parce qu'elles me semblent être très-convenables pour les réunions qui ne sont pas des bals proprement dits.

Le linos est une étoffe soyeuse, brillante, souple et fort solide, qui coûte généralement 1 fr. 50 c. le mètre; on voit que le prix en est fort accessible. Avec du linos blanc on fera de charmantes robes de soirées pour jeunes filles; on posera sur le bord de la jupe un étroit volant *à tête*, bordé de chaque côté avec une bande de taffetas rose, bleu ou cerise; une petite ruche découpée de chaque côté en taffetas pareil sera posée entre le volant et sa tête; le corsage décolleté fermera devant avec des boutons blancs et roses; on le portera avec une ceinture à basques et pans, ou terminée par de longues écharpes; ceinture et écharpes seront bordées avec une ruche de taffetas rose; manches courtes, bouffantes, avec une ruche en guise de poignet et d'entournure; dans les cheveux une bandelette en ruban rose, nouée sous le chignon; second ruban rose à longs bouts, noué cette fois au-dessus du chignon.

Trois toilettes de ce genre ne coûteront pas sept à huit cents francs, et seront néanmoins très-fraîches et très-élégantes. Pour le linos gris on pourra aussi adopter les garnitures de nuance tranchante; quant au linos lilas et blanc, les garnitures pour robes de soirées seront en ruban et taffetas blanc; ces robes offrent de plus l'avantage de pouvoir être utilisées l'été prochain, pour peu que l'on ait la précaution de mettre en réserve l'étoffe nécessaire pour faire un corsage montant, et peut-être un petit paletot pareil.

J'imagine que la *consultation* donnée en ce moment à une raisonnable mère de famille pourra servir à un

grand nombre de nos abonnées. Venons-en à la toilette maternelle : je conseille une robe gris-clair, montante, si l'on ne veut plus se décolleter, portée avec une veste courte en dentelle noire ou blanche, à manches courtes ou plutôt sans manches. On met ces vestes avec les corsages montants comme avec les corsages décolletés; l'entournure est simplement garnie avec deux volants en dentelle noire, qui remplacent les manches de la veste; celle-ci est ouverte et arrondie par devant, plus courte que la taille, et peut être portée avec un corsage à pointe comme avec un corsage à ceinture; on fait ces vestes en guipure noire; elles coûtent 60 fr. La ceinture à longs bouts, également en guipure, coûte 40 fr.; total : 100 fr. Cela peut être encore trop cher pour un grand nombre de budgets. Cherchons à atteindre le même but avec plus d'économie.

N'avez-vous pas d'anciennes guipures ou dentelles noires, coupées, hachées selon les diverses exigences des modes passées? Envoyez-les à Mlle Houzé, rue de Provence, n° 7, avec un patron de veste qui vous convienne; elle composera avec tout cela la veste que vous désirez, et même la ceinture si les dentelles suffisent à cet emploi. On peut se fier à Mlle Houzé : elle restituera jusqu'au plus insignifiant des bouts de dentelle qu'elle n'aura pu utiliser.

Il peut se faire que l'on n'ait point de dentelles, que l'on veuille préparer soi-même cet objet de toilette ; dans ce cas il suffira de tailler un patron de veste *zouave* ou *Figaro* (nous en avons publié de nombreux modèles), ou bien celui de la veste-fichu, publié dans le n° 2 de l'année 1864; on le coupera en tulle noir, à dessins; on le garnira avec un volant en dentelle *imitation*, noire; au-dessus du volant on posera une ruche double composée de deux dentelles noires, étroites, posées pied contre pied; entre ces deux dentelles on placera un léger cordon orné de perles de jais noir; sur les entournures on mettra deux dentelles noires de même largeur que le volant; les manches, demi-longues, seront seulement faufilées, car on les supprime lorsqu'on porte la veste avec un corsage montant; on les met, au contraire, lorsque le corsage est décolleté.

Cette mode qui s'essayait, l'hiver dernier, devient générale cette année; on fait de tout en dentelle, des paletots courts à manches pour les toilettes de spectacle et les visites du soir, des talmas, des capuchons. On trouve un dépôt de tous ces objets chez Mme Aubert, modiste, rue Neuve-des-Mathurins, n° 6. E. R.

CHRONIQUE DU MOIS.

Ceci devrait s'intituler plutôt *Chronique du jour*. Écrites avant le jour de l'an, mais destinées à être lues le 1er de janvier 1865, ces lignes devraient s'occuper exclusivement des faits et gestes des Parisiens pendant le premier jour de l'an, car il serait téméraire de vouloir évoquer les souvenirs d'un mois défunt appartenant à une année défunte, précisément au moment où l'on inaugure une année nouvelle. Or, nous le savons tous, rien n'est beau en France que ce qui est nouveau; ce qui a été, par cela seul que cela *a été*, ne mérite ni un souvenir, ni une mention, ni un regret, et l'étiquette observée vis-à-vis d'une année nouvelle pourrait être considérée comme un symbole applicable à un grand nombre de situations: au début on se félicite, on s'embrasse, on se montre généreux, l'espoir dore toutes les cimes du lointain avenir; l'illusion qui, à l'instar du phénix, renaît de ses cendres, s'installe dans tous les cerveaux;—puis, à mesure que cette pauvre année poursuit son cours, l'espoir se lasse, l'illusion analyse, se désenchante, et l'on se hâte d'en finir avec cette année vieillissante qui n'a pas tenu tout ce que l'on s'en promettait.

Il est donc maladroit de venir parler à nos lectrices de cette année 1864, tombée derrière nous dans cet abîme du passé qui reçoit tout et ne rend jamais rien; mais comment éviter d'en parler? Le mois de décembre dont j'ai à m'occuper existe encore au moment où j'écris; il va finir, cela est vrai, mais je ne puis me résoudre à prononcer sur lui un *De profundis* prématuré, antidaté d'ailleurs, puisque ce mois existe encore. On pourrait m'objecter que ma mission consiste justement à passer en revue le passé : mais il y a passé et passé; les divers mois d'une même année sont reliés entre eux par une chaîne, invisible sans doute, mais réelle et reconnue pourtant, tandis que l'évocation en 1865 d'un mois appartenant à 1864 semble être aussi absurde qu'inutile.

Il est décidément trop tard pour vous parler de *Maître Guérin;* l'univers entier connaît maintenant l'indélicatesse de ce vieux bonhomme si admirablement incarné en M. Got; la renommée des féroces coquetteries de Mme Lecoutellier a traversé les mers, et il n'est plus de contrée, si reculée qu'elle soit, où l'on ne connaisse la générosité de Francine, l'ombrageuse délicatesse du colonel *Troubadour* (c'est Maître Guérin qui qualifie ainsi son fils) et les vertus de Mme Guérin. Il reste quelque chose à dire cependant sur la comédie de M. Augier, quelque chose qui est à sa place dans la *Mode illustrée*, quelque chose qui n'a pas été assez remarqué, que l'on s'est borné à blâmer sans se donner la peine d'indiquer ce que l'on critiquait; nos lectrices l'ont deviné... Il s'agit des toilettes arborées par Mme Plessy dans le rôle de Mme Lecoutellier. La trop aimable abonnée qui m'écrit d'outre-mer pour réclamer la description de ces toilettes va se convaincre *che non l'ho dimenticata*.

1er *acte*. — Robe courte, étroite (sans crinoline), en poult-de-soie, nuance *latakié* (le latakié est un tabac turc, blond, très-doré), garnie avec un volant tuyauté, surmonté d'une bande en cachemire des Indes; seconde robe pareille, pareillement garnie, relevée devant sur la précédente, mais ayant par derrière une queue si longue, si longue, qu'il faudrait plusieurs pages pour la décrire, — et pour la porter. Quant au corsage, il défie toute description; il appartient à cet ordre que l'on désigne en architecture par le mot *composite*, ordre qui, par l'absence d'unité, par l'accumulation des ornements opposés, par le rapprochement des genres différents, ne se révèle guère qu'aux époques de défaillance de l'art, et qui dénote infailliblement l'impuissance de l'imagination. Ce corsage est ouvert par devant, il se termine en deux basques carrées dont il n'y a pas trace par derrière, et se complète par une large ceinture. Disons la vérité, toute la vérité : il est hideux; il a dans le dos une large plaque découpée dans du cachemire. A la fin du premier acte, Mme Lecoutellier est veuve; elle porte par conséquent une toilette de deuil au second acte, deuil qui, selon les principes professés par maître Guérin en fait de probité, se contente de demeurer dans la légalité, deuil qui s'en tient à la lettre en escroquant l'esprit, deuil tout pailleté de jais, jupe courte, étroite, avec un soupçon de crinoline ; seconde robe à queue de même style que celle du premier acte, très-joli pardessus, tout cela chargé, surchargé de passementeries et de perles noires, scintillantes.

3e *acte*. — Deuil de plus en plus léger; robe de cachemire blanc, collante, à longue queue, avec garnitures de velours noir.

4e *acte*. — Éclipse du personnage, et par conséquent de ses toilettes.

5e *acte*. — Robe de poult-de-soie gris, courte et étroite par devant, avec queue incommensurable; très-haut volant presque plat, le tout brodé au plumetis en soie grise; fichu pareil à la robe, manches plates et étroites.

On n'a pas inscrit sur l'affiche du Théâtre-Français le prix de ces robes, mais *tout Paris* se répète qu'on les a payées cinq mille francs. On n'en saurait faire compliment à ceux qui les ont créées. Dans la composition de ces toilettes, on a résolu un problème qui semblait être aussi insoluble que la quadrature du cercle : les robes de Mme Plessy sont à la fois longues, amples et étriquées. Après tout, il s'agit de s'entendre. La propriété des mots est probablement changée en fait de *goût* comme en fait de *ton*. L'un des personnages de la comédie de M. Augier parle d'une grande dame étrangère, étoile du monde parisien, qui donne le *mauvais ton;* peut-être en est-il de même dans le domaine de la mode, et la devise actuelle du goût parisien est celle que la littérature avait arborée il y a trente ans :

Rien n'est beau que le laid, le laid seul est aimable.

La musique vit d'espérance cet hiver.

Belle Philis, on désespère,
Alors qu'on espère toujours.

L'Opéra espère une salle, il espère beaucoup en *l'Africaine*, il espère des chanteurs et des chanteuses; l'avenir donnera peut-être raison à ces espérances, mais le présent est bien aride.

On espère que le Théâtre-Italien diminuera le prix de ses places; en voyant ses fauteuils vides et son parterre, naguère si enthousiaste, désert, M. Bagier doit méditer ces grandes paroles :

« La solitude d'une salle est la leçon des directeurs. »

On espère que ce même théâtre diminuera aussi le nombre de ses ténors en augmentant leur qualité. Si charmante que soit Mlle Patti, elle ne peut tenir le langage de Médée, et son *moi* ne peut contenter les auditeurs. La salle Ventadour est descendue au rang d'une salle de concert : on n'y joue plus d'opéras, on y chante des *solis*.

Les concerts de musique populaire, dirigés par M. Pasdeloup, forment un auditoire délicat et sévère. Ils inoculent aux Parisiens le goût de la bonne musique, et, en les familiarisant avec les plus belles œuvres des compositeurs anciens et modernes, ils ruinent du même coup, et à tout jamais, les entreprises de ceux qui prétendaient arriver à la gloire en s'appuyant sur la notoriété qu'ils se décernaient les uns aux autres, d'après les statuts d'une sorte d'assurance mutuelle. Ils avaient pour complices les timides, les ignorants et les vaniteux désirant prouver leur supériorité en admirant ce qui était incompréhensible pour les gens de bonne foi. Les concerts de *musique de chambre* n'ont pas encore commencé à Paris, et c'est de l'étranger que vous viennent des nouvelles musicales. Un artiste belge, devenu parisien par ses succès, M. Bessems, a fait dans son pays natal une tournée artistique signalée par tous les journaux. Il a donné à Anvers des séances de musique classique, et a fait exécuter une *messe solennelle en ré*, de sa composition; le succès a été fort remarquable, et la messe a été chantée une seconde fois pour la Sainte-Cécile.

EMMELINE RAYMOND.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

LE SAUT DU CAVALIER.

L'ÉVENTAIL.

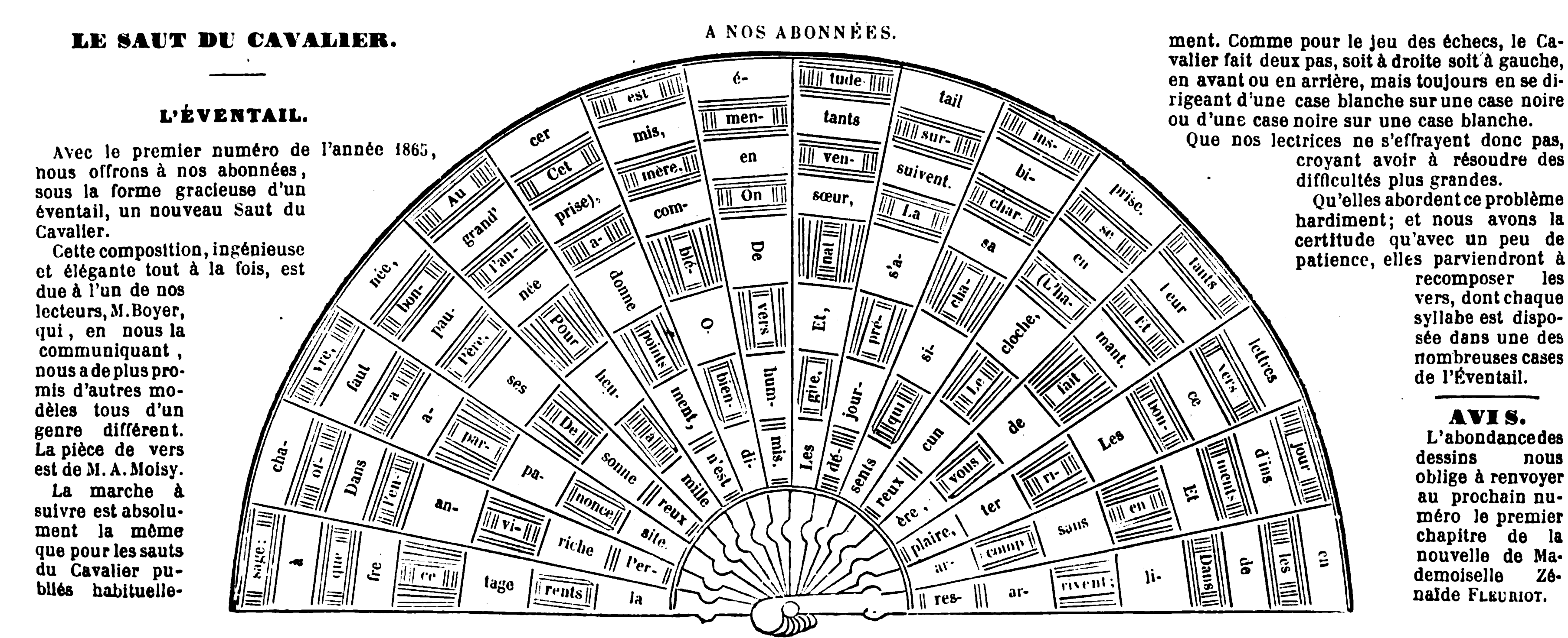
Avec le premier numéro de l'année 1865, nous offrons à nos abonnées, sous la forme gracieuse d'un éventail, un nouveau Saut du Cavalier.

Cette composition, ingénieuse et élégante tout à la fois, est due à l'un de nos lecteurs, M. Boyer, qui, en nous la communiquant, nous a de plus promis d'autres modèles tous d'un genre différent. La pièce de vers est de M. A. Moisy.

La marche à suivre est absolument la même que pour les sauts du Cavalier publiés habituellement. Comme pour le jeu des échecs, le Cavalier fait deux pas, soit à droite soit à gauche, en avant ou en arrière, mais toujours en se dirigeant d'une case blanche sur une case noire ou d'une case noire sur une case blanche.

Que nos lectrices ne s'effrayent donc pas, croyant avoir à résoudre des difficultés plus grandes.

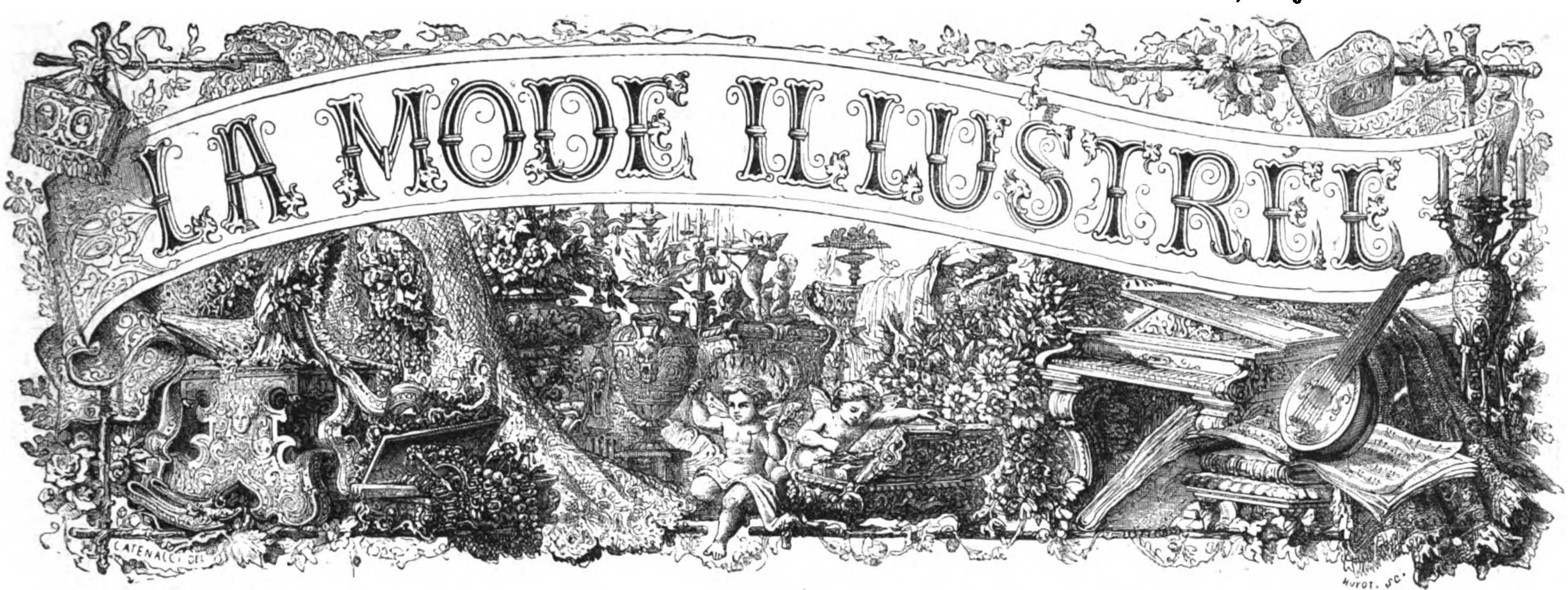
Qu'elles abordent ce problème hardiment; et nous avons la certitude qu'avec un peu de patience, elles parviendront à recomposer les vers, dont chaque syllabe est disposée dans une des nombreuses cases de l'Éventail.



AVIS.

L'abondance des dessins nous oblige à renvoyer au prochain numéro le premier chapitre de la nouvelle de Mademoiselle Zénaïde FLEURIOT.

N° 2. SIXIÈME ANNÉE. Dimanche, 8 janvier 1865.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 30 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cie, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 84, Cambridge Street, South-Belgravia, S. W. —



COIFFURE-DIADÈME VUE PAR DEVANT.

Coiffure-diadème,

EXÉCUTÉE PAR M. CROISAT, RUE RICHELIEU, 76.

Nous publions le dessin de cette coiffure, déjà signalée à l'attention de nos lectrices, comme étant l'une des plus gracieuses parmi les coiffures actuelles. Elle se compose d'une natte-diadème, plus large au milieu qu'à ses extrémités, et d'un chignon natté; le diadème est extrêmement léger malgré son épaisseur, et peut rendre dans l'avenir autant de services que dans le présent, car il peut être utilisé plus tard comme natte de chignon; on le fait plus ou moins élevé, selon la stature de la personne qui doit le porter. Son prix varie de 35 à 50 francs.

Pour exécuter cette coiffure qui sied à tous les visages, on partage les cheveux de devant en n'en prenant pas une trop grande quantité, c'est-à-dire en dirigeant la raie transversale vers le devant de l'oreille; on ondule les cheveux de devant en employant les fourches ondulatrices actuellement perfectionnées, fabriquées en étain, et coûtant 1 franc la paire; on peigne ces cheveux en les ramenant sur les yeux; on fixe un petit peigne à l'envers de la natte, et on le pique au milieu de la raie de devant, très-près du front; on attache provisoirement avec une épingle l'un des bouts de la tresse. Par-dessus l'autre bout on peigne en arrière les cheveux de l'un des côtés de devant, on les roule de façon à renfermer le bout de la tresse auquel on a attaché une broche-frisette soutenant une boucle, et on le fixe par derrière autour des cheveux naturels, qui ont été tressés fort serrés *sans être liés*. On procède de la même façon pour l'autre bout de la tresse; on termine en posant le chignon natté, sur la monture duquel on ramène la natte naturelle.

Pour grande toilette on ajoute à cette coiffure des branches de fleurs. Les dames peuvent poser sur le diadème des épingles de diamant et des broches en pierreries.

S'adresser, pour tous les accessoires composant cette coiffure, directement à M. Croisat, rue Richelieu, 76.

Lambrequin pour fenêtre,

CHEMINÉE ET PORTIÈRE.

On exécute ce lambrequin sur du canevas plus ou moins fin, selon la dimension qu'on veut lui donner. Le dessin représente une gracieuse arabesque exécutée avec des nuances brunes, sur un fond composé de nuances vertes imitant le damas. Ce fond peut aussi être fait en bleu ou violet.

Exécution d'une coiffure simple

EXPLIQUÉE PAR M. CROISAT, RUE RICHELIEU, 76.

Ces deux dessins serviront spécialement à indiquer le mode d'emploi des crêpés montés sur de petits peignes. Le n° 1 montre la coiffure en voie d'exécution; le n° 2 l'indique presque terminée. On y voit en même temps le *coussinet*, parfois indiqué comme base des différents chignons. Il se compose d'une mèche de cheveux prise vers la nuque, tressée ou tordue, et fixée par une épingle. Les cheveux de derrière, plats ou ondulés à volonté, sont tressés à leur extrémité; la coiffure exige par devant deux crêpés pour chaque côté. On divise de chaque côté les cheveux en deux parties; le crêpé qui doit soutenir le bandeau supérieur est placé en ligne horizontale, tout près du front, avec une main, tandis que l'autre main tient les cheveux bien tendus; on les peigne de façon à couvrir le crêpé; mais il vaut mieux placer d'abord le crêpé inférieur en ligne perpendiculaire, après avoir ramené en avant les cheveux, que l'on tient bien tendus. Les cheveux qui recouvrent le crêpé supérieur sont réunis à ceux du crêpé inférieur; le dessin complète cette explication. Pour terminer le chignon de derrière, on roule en dessous la partie tressée, et on la fixe sur le coussinet.

Chancelière pour table de jeu.

TRICOT ET CROCHET.

MATÉRIAUX : 195 grammes grosse laine grenat; 175 grammes de même



COIFFURE-DIADÈME VUE PAR DERRIÈRE.

laine ponceau; même quantité de même laine bleu bluet; 145 grammes de même laine noire; 115 grammes de même laine blanche; 52 grammes de soie d'Alger; jaune d'or; doublure; ouate; cordon, etc.

Les joueurs sont bien malheureux! Retenus loin de la cheminée par le plaisir qui les cloue près de la table de jeu, leurs pieds se refroidissent peu à peu, leur humeur s'aigrit... Pour obvier à ces deux inconvénients, dont l'un est la conséquence de l'autre, il faut exécuter la chancelière dont nous reproduisons le dessin. Elle est destinée à servir pour quatre personnes.

Le dessus du plateau de la chancelière est fait au cro-

LAMBREQUIN POUR FENÊTRE.

Explication des signes : ■ Noir. ☒ Brun sépia foncé. ▣ Même brun moins foncé. ⊠ Même brun de nuance moyenne. ⊡ Même brun clair. ǀ Maïs. ⊞ Vert foncé. □ Vert clair.

chet tunisien, de même que le dessus de la chancelière proprement dit ; ornés tous deux avec un simple dessin exécuté à la croix avec de la soie d'Alger. La doublure de la chancelière est une sorte de fourrure tricotée.

Pour faire le plateau, on coupera un triangle de papier ayant 34 centimètres 1/2 de longueur d'un côté ; la même longueur sur le côté qu descend perpendiculairement à celui-ci ; le côté inférieur, le plus large du triangle, est arrondi ; il a 56 centimètres de longueur ; on prendra ces mesures sur un papier blanc, on les tracera au crayon en s'aidant du mètre ; ce triangle représente *le quart* du plateau.

On exécutera au crochet tunisien, avec la laine grenat, quatre morceaux d'après ce patron ; les *tours* du crochet tunisien doivent se diriger d'une extrémité à l'autre, du plus large côté du triangle, par conséquent du bord inférieur. Dans nos précédents numéros, nous avons indiqué la marche à suivre pour augmenter et diminuer les tours, de façon à reproduire la forme d'un patron.

Pour le dessus de la chancelière (les quatre *poches* supérieures) on prendra une feuille de papier blanc, un crayon, un mètre ; on posera celui-ci sur le papier ; on tracera à gauche une ligne perpendiculaire biaisant un peu, ayant 24 centimètres de longueur ; au sommet de cette ligne on en tracera une qui sera horizontale, et qui aura 7 centimètres 1/2 de longueur ; sur le côté droit de cette ligne horizontale, on en tracera une perpendiculaire, biaisant un peu, ayant 24 centimètres de longueur ; sur le bord inférieur de cette sorte de triangle, l'écart est de 47 centimètres, parce que cette quatrième et dernière ligne est arrondie. Ceci représente le patron de l'une des quatre *poches* ; on les fait au crochet tunisien, deux avec la laine rouge, — deux avec la laine bleu bluet. La direction des tours est la même que celle indiquée pour le plateau de la chancelière. Sur ces quatre *poches* on exécute, avec de la laine noire et de la soie jaune, le semé dont nous publions le dessin.

Pour chaque poche (ou compartiment) on tricote, avec la laine pareille à celle de la poche, une doublure faite comme la garniture *bouclée* qui entoure la cheville du *chausson d'enfant*, publié dans le nº 51 de l'année 1864. Pour cette sorte de *fourrure* on emploie deux fort grosses aiguilles à tricoter, en acier, et un moule à filet dont la circonférence est de 4 centimètres. La bande qui encadre les compartiments est faite de la même façon que la doublure, et se compose de cinq tours à bouclettes, dont les 1er, — 3e, — 5e sont tout blancs, tandis que dans les 2e et 4e tours on fait alternativement 5 bouclettes blanches, — une bouclette noire. Après le 5e tour à bouclettes, on démonte et l'on fait au crochet un tour de mailles simples, composé

SEMÉ POUR LA CHANCELIÈRE. — Explication des signes : ⊡ Fond au crochet. ■ Noir. ▣ Soie jaune.



Nº 1. — EXÉCUTION D'UNE COIFFURE SIMPLE.



Nº 2. — EXÉCUTION D'UNE COIFFURE SIMPLE.

alternativement d'une maille noire, — une maille jaune. Le tour représente le bord intérieur de la bande, qui est cousue sur son autre bord, premièrement avec la doublure, puis rabattue et fixée sur le dessus de la poche. Ainsi que le dessin l'indique, on exécute sur les quatre parties du plateau un fort simple ornement en tapisserie, qui se compose de deux rangs de festons en soie jaune, occupant chacun quatre tours du crochet tunisien, et s'amoindrissant à chaque extrémité arrondie. On coud ensemble les quatre parties du plateau, — puis aussi les quatre poches ou compartiments de la chancelière; on coupe une feuille de très-gros carton en un rond ayant 64 centimètres de diamètre, et on y pose un coussin ouaté que l'on recouvre avec le travail au crochet exécuté pour le plateau; sur les coutures de ce travail on coud les quatre compartiments, qui sont aussi fixés et même un peu *soutenus* au centre; le vide carré, qui se trouve au centre, est rempli avec une rosette faite avec du ruban de laine plissé. On peut aussi l'exécuter au crochet; elle se composera de quatre cercles de dimension différente, exécutés isolément: deux seront rouges, les deux autres bleus. Le cercle le plus grand est fait avec la laine rouge; * une chaînette de 15 mailles, la dernière réunie à la première. Recommencez treize fois depuis *. Cela forme 14 bouclettes; dans la maille du milieu de chaque bouclette on fait une maille simple, — entre chaque bouclette 4 mailles en l'air.

Les trois autres cercles sont faits de la même façon, mais le second (qui est bleu) se compose de dix bouclettes, chacune de 13 mailles; le 3e (rouge) compte 8 bouclettes de 11 mailles, — le 4e (bleu) 6 bouclettes de 8 mailles. Sur le contour de toutes les bouclettes, on exécute, avec de la laine noire, des mailles-chaînettes placées de telle sorte que la *chaînette* rouge dépasse de chaque côté la chaînette noire. A chaque creux des contours on fait une croix avec de la soie jaune; on réunit les quatre cercles en procédant du grand au petit; on les coud au milieu de la chancelière. Les séparations des compartiments sont marquées par une corde en laine noire, qui sert aussi à former deux boucles-*poignées* placées au milieu de la rosette. L'envers du plateau est doublé avec de la percaline noire; on l'encadre avec une frange en laine noire; deux glands rouges et deux glands bleus sont posés entre les compartiments; ces glands ont 13 centimètres de longueur, et sont formés avec deux tours de mailles en l'air; sur le tour inférieur on noue des brins de laine mélangés de brins en soie jaune.

Voile de fauteuil.

MATÉRIAUX : Coton Bresson n° 25.

Ce voile de fauteuil se compose de 5 médaillons ovales, entourés de rosettes plates. Chaque médaillon se commence par le milieu, c'est-à-dire par les trois rosettes en relief (une grande entre deux petites).

Grande rosette en relief. — On fait une chaînette de 12 mailles, dont on réunit la dernière à la première.

1er *tour.* — 4 mailles en l'air; — * une maille simple dans la 2e maille du cercle, — 3 mailles en l'air; — recommencez quatre fois depuis *; ensuite, une maille simple dans la deuxième des quatre mailles en l'air; il y a dans ce tour six festons formés de mailles en l'air.

2e *tour.* — Sur chaque feston on pose *à cheval* une maille simple, — 6 brides, — une maille simple.

3e *tour.* * — 4 mailles en l'air, — une maille-chaînette dans l'intervalle qui sépare deux festons, en piquant le crochet dans le côté de derrière de l'une des 2 mailles simples qui se suivent. On recommence cinq fois depuis *; les six festons de ce tour doivent se trouver derrière les feuilles de la rosette, qui viennent d'être faites.

4e *tour.* — Sur chaque feston du tour précédent on fait une maille simple; 8 brides, — une maille simple.



CHANCELIÈRE POUR TABLE DE JEU.

5e *tour.* — Comme le 3e tour; mais on fait toujours 5 mailles en l'air au lieu de quatre.

6e *tour.* — Sur chaque feston, — une maille simple; 10 brides, — une maille simple.

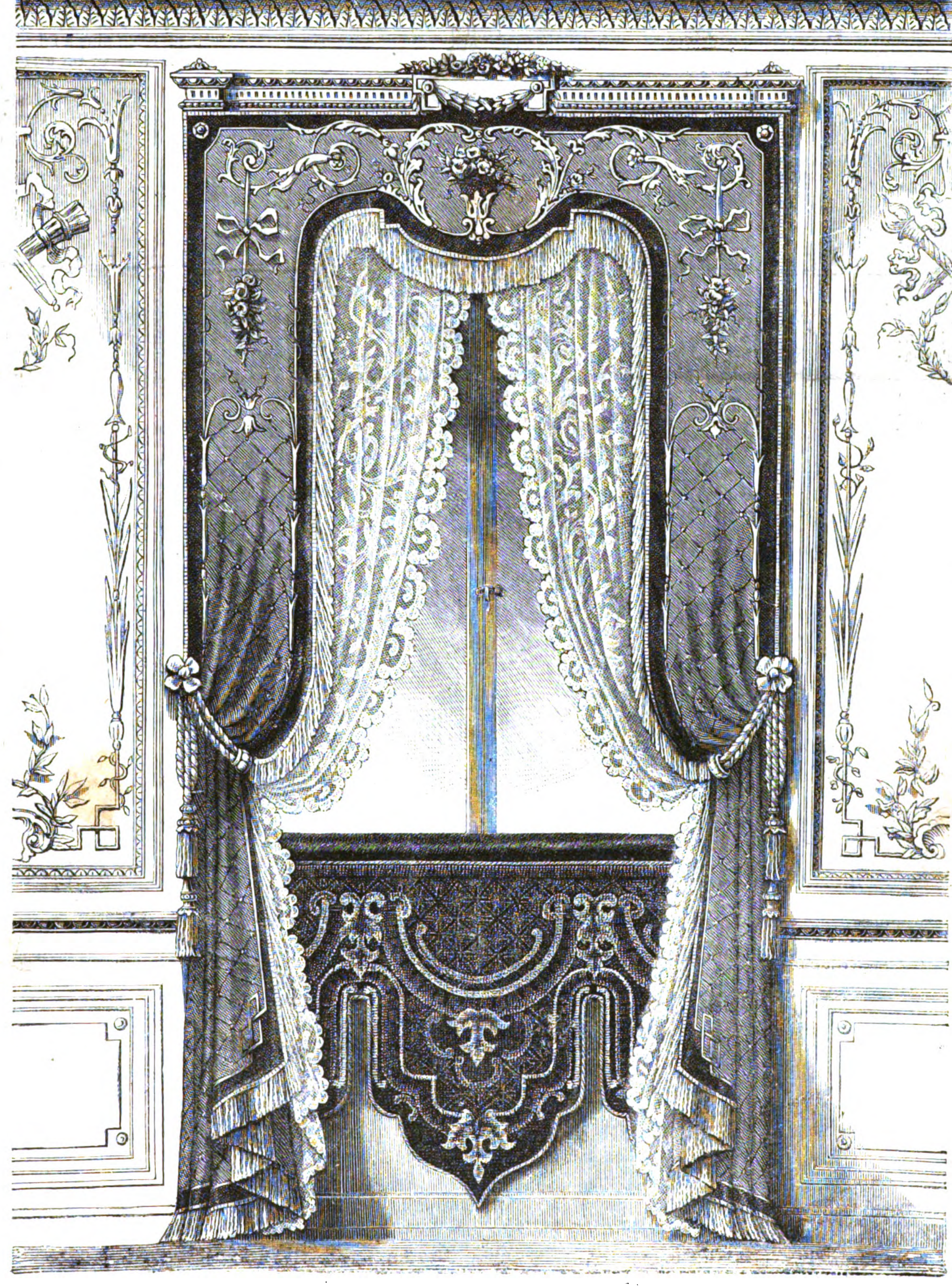
7e *tour.* — Comme le 5e tour, mais 6 mailles en l'air, au lieu de cinq.

8e *tour.* — Sur chaque feston, une maille simple, — 12 brides, — une maille simple.

La rosette est terminée. Les deux plus petites rosettes sont faites de la même façon, mais seulement avec deux cercles de feuilles, composés chacun de cinq feuilles; la chaînette qui forme le cercle a 10 mailles au lieu de 12; au dernier tour de chacune de ces petites rosettes, on les attache à celle du milieu, comme l'indique le dessin.

Les trois rosettes sont entourées avec une sorte de *treillage*, un fond de guipure, que nous allons expliquer autant que possible, en engageant nos lectrices à suppléer à l'inévitable insuffisance de ces explications par l'examen attentif du dessin; on y verra les places où les *barres* du fond de guipure sont rattachées entre elles, ou bien aux rosettes.

On fixe le brin à l'une des petites rosettes, dans le creux de la feuille qui se trouve en ligne droite, au-dessus de la place où cette petite rosette est attachée à la grande rosette; on fait 7 mailles en l'air; * — un picot (pour exécuter un picot, on fait 5 mailles en l'air, — une maille-chaînette dans la première de ces 5 mailles, de façon à former une petite boucle); — 7 mailles en l'air, — 1 picot, — 3 mailles en l'air, — 1 picot *en arrière*, ceci s'obtient en piquant le crochet (lorsqu'on fait la maille-chaînette du picot) en arrière, c'est-à-dire à droite, non en avant, c'est-à-dire à gauche. Après ce picot, on fait 2 mailles en l'air; — une maille simple dans le milieu de la plus proche feuille de la rosette, — 2 mailles en l'air, — un picot, — 2 mailles en l'air, — 1 picot en arrière, — 4 mailles en l'air (nous appellerons la 3e de ces quatre mailles en l'air la maille A), une maille-chaînette dans la feuille suivante de la rosette, — 3 mailles en l'air; — une maille simple dans la même feuille, en passant par-dessus deux mailles; — 2 mailles en l'air, — 1 picot, — 2 mailles en l'air, — 1 picot en arrière, — 2 mailles en l'air, — une maille simple dans la plus proche feuille de la grande rosette, — 6 mailles en l'air (nous appellerons l'avant-dernière de ces six mailles la maille B), — 1 picot, — 7 mailles en l'air; on passe la boucle qui se trouve sur le crochet au travers de la maille A; puis on fait 2 mailles en l'air, — 1 picot, — 2 mailles en l'air, — une maille simple dans la 4e des 7 mailles en l'air; — 2 mailles en l'air, — 1 picot, — 4 mailles en l'air, — un picot en arrière, — 2 mailles en l'air, — 1 picot, — 5 mailles en l'air, — 1 picot, — 3 mailles en l'air (nous appellerons la première de ces 3 mailles la maille C), — un picot en arrière, — 2 mailles en l'air, — une maille simple dans la maille B, — 2 mailles en l'air, — 1 picot en arrière, — 3 mailles en l'air; on passe la bouclette qui se trouve sur le crochet au travers de la maille C; puis, 4 mailles en l'air, — une maille simple dans la même feuille de la grande rosette, en passant sous les 4 mailles en l'air, 5 mailles de la rosette, — 2 mailles en l'air, — 1 picot en arrière, — 2 mailles en l'air, — 1 picot, — 6 mailles en l'air; — 1 picot en arrière, — 2 mailles en l'air, — 1 picot, — 6 mailles en l'air, — 1 picot, — une maille en l'air, — une maille simple dans la plus proche feuille de la grande rosette *, — 3 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 2 mailles; — une maille simple dans la même feuille, — 2 mailles en l'air; — 1 picot en arrière, — 5 mailles en l'air, — 1 picot en arrière, — 2 mailles en l'air, — 1 picot, — une maille en l'air, — une maille simple dans la plus proche feuille de la petite rosette, — 2 mailles en l'air, — une maille simple dans la même feuille, en passant par-dessus une maille; — 2 mailles en l'air, — 1 picot, — 5 mailles en l'air, — 1 picot, 4 mailles en l'air, — un picot en arrière; — 5 mailles en l'air, — 1 picot, — une maille en l'air, — une maille simple dans la plus



FENÊTRE DÉCORÉE D'UN LAMBREQUIN.

proche feuille de la rosette, — 2 mailles en lair, — 1 picot en arrière, — 5 mailles en l'air, — 1 picot, — 5 mailles en l'air, — un picot en arrière, — 5 mailles en l'air, — une maille simple dans le creux séparant deux feuilles qui se trouve au-dessus de la place où les deux rosettes sont réunies; — 4 mailles en l'air; on passe la boucle qui se trouve sur le crochet, au travers de la maille précédant le dernier picot qui vient d'être fait; on fait 2 mailles en l'air. On recommence depuis * pour l'autre moitié du cercle, laquelle doit être faite comme la précédente. Les parties qui font encore défaut, dans ce fond de guipure, s'exécutent en même temps que le cercle ovale, dont nous allons expliquer le commencement; l'exactitude de notre dessin nous dispense de décrire entièrement ce cercle.

Sans attacher le brin à l'une des mailles du travail, on exécute 2 mailles en l'air, — un picot en arrière, — 2 mailles en l'air, — une maille simple entre les deux derniers picots du tour précédent, — 2 mailles en l'air, — 1 picot en arrière, — 2 mailles en l'air, — une maille-chaînette dans la première maille en l'air du tour actuel. — C'est depuis cette place que commence le cercle qui entoure le fond de guipure. On fait : 8 mailles en l'air, — une maille simple dans le feston, entre le 1er et le 2e picot du tour précédent, c'est-à-dire dans l'avant-dernière des mailles qui précèdent le 2e picot, — 6 mailles en l'air, — une bride dans la maille en l'air qui suit le 5e picot du tour précédent, — 3 mailles en l'air, — 1 picot en arrière, — 3 mailles en l'air, — encore 3 mailles en l'air, dont nous désignerons la première par la lettre A, — une maille simple dans le feston du tour précédent, sur lequel on a déjà fait la bride, mais en passant par-dessus trois mailles, — une maille en l'air, — 1 picot en arrière, — 2 mailles en l'air, — une maille-chaînette dans la maille A, — 3 mailles en l'air, — 1 picot en arrière, — 3 mailles en l'air, — une bride dans le plus proche des grands festons à picots du tour précédent (le dessin indique clairement ce point de réunion), — 9 mailles en l'air, — encore 2 mailles en l'air, dont la première s'appellera la maille B, — un picot en arrière, — 2 mailles en l'air, — une maille simple dans le même feston du tour précédent, mais en passant par-dessus deux picots, — 2 mailles en l'air, — 1 picot en arrière, — 2 mailles en l'air, — une maille-chaînette dans la maille B, — 6 mailles en l'air, dont nous appellerons la première la maille C, — une maille simple entre les 2e et 3e picots du grand feston à picots du tour précédent, qui réunit les deux feuilles de la grande rosette, — 2 mailles en l'air, — 1 picot en arrière, — 2 mailles en l'air, — 1 picot en arrière, — 2 mailles en l'air, — une maille-chaînette dans la maille C du tour actuel. — Depuis cette place, il est facile, en consultant le dessin, de continuer le tour qui encadre le médaillon.

Bordure. On recouvre avec des mailles simples, très-rapprochées et posées *à cheval*, tous les festons formés par les mailles en l'air, en laissant les picots dans leur direction, c'est-à-dire *en arrière*.

2e tour. — Alternativement : une bride, — 2 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 2 mailles du tour précédent. Il faut veiller à ce que la bordure ne soit ni *tendue*, ni *froncée*, et pour cela on fait les brides plus *rapprochées* à chaque pointe du médaillon.

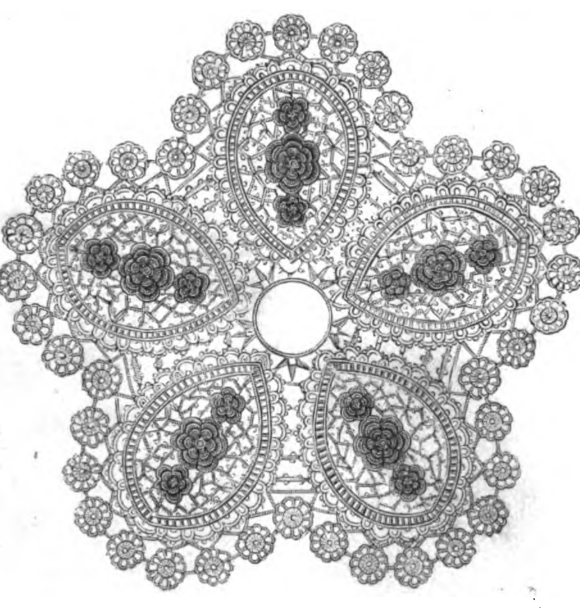
3e tour. — Il se compose de 20 festons plats, ayant chacun 3 picots; ces festons alternent avec de petits festons qui ont seulement *un* picot. A chaque pointe du médaillon se trouve un feston plat, de telle sorte que le premier feston plat se trouve sur une pointe, et le onzième feston plat sur la pointe opposée. Sur chaque creux du tour précédent on fait 2 ou 3 mailles simples, et l'on commence le tour au deuxième creux, en comptant depuis la pointe inférieure du médaillon, 4 mailles simples; — * 8 mailles en l'air, — une maille-chaînette que l'on rattache à la 1re maille de ce tour, en se dirigeant par conséquent en arrière; ceci forme le *petit feston*, sur lequel on exécute 3 mailles simples, puis 8 mailles en l'air, que l'on recouvre en arrière avec des mailles simples très-rapprochées, en formant en même temps 3 picots, à distance régulière; ce feston *non rattaché* représente l'un des festons plats; il est fixé seulement à la fin du tour, lorsqu'on exécute le dernier *petit feston*. On continue : 3 mailles simples sur le petit feston, 1 picot, — 6 mailles simples sur le petit feston, — 5 mailles simples sur le tour précédent, — 1 picot, — 9 mailles simples sur le tour précédent. — Recommencez depuis *. — Chaque feston plat, avec 3 picots, est rattaché au précédent *petit feston;* lorsqu'on a fait 5 festons plats (en comptant celui qui n'est pas encore attaché) et le petit feston après le 5e feston plat, on exécute le travail suivant pour joindre ce médaillon au médaillon suivant : on commence par le milieu du plus proche médaillon, c'est-à-dire par le picot du milieu : 5 mailles en l'air, — 1 picot, — 2 mailles en l'air, — 1 picot, — 5 mailles en l'air, — 1 picot, — 2 mailles en l'air, — 1 picot, — 2 mailles en l'air, — une maille-chaînette dans le milieu des premières 5 mailles en l'air qui viennent d'être faites, — 2 mailles en l'air, — 3 mailles simples sur le feston plat que l'on doit achever. Depuis le milieu du suivant feston plat, on fait encore le travail qui vient d'être décrit, mais il a cette fois seulement un picot; il est par conséquent plus court que le précédent. Les deux festons plats suivants se font à 3 picots, sans l'adjonction du travail qui vient d'être indiqué, parce que ces deux festons sont plus tard cousus avec les festons correspondants d'un autre médaillon. Vient ensuite le feston précédant celui de la pointe, et l'on y fait le travail ci-dessus indiqué, c'est-à-dire le plus *court* des deux. Le petit feston qui lui succède sert à la demi-étoile qui remplit le vide entre deux médaillons. Au milieu du picot unique de ce petit feston, on fait 11 mailles en l'air sur lesquelles on revient en passant la dernière de ces mailles, et l'on exécute : une maille simple, — une demi-bride, — 3 brides, — ce qui forme un rayon de l'étoile; — les 8 mailles en l'air qui restent libres servent pour le dernier rayon; 6 mailles en l'air, sur lesquelles on revient en faisant : une maille simple, — une demi-bride, — 3 brides, ce qui forme le second rayon; — 4 mailles en l'air, — puis sur les 6 plus proches mailles des 8 mailles en l'air : 3 brides, — une demi-bride, — une maille en l'air, — une maille-chaînette; on fait 2 mailles en l'air pour compléter le picot du petit feston, puis on complète ce dernier avec 6 mailles simples, et l'on continue ce tour sans adjonction du travail qui vient d'être expliqué. Lorsqu'on a exécuté et réuni les cinq médaillons, on fait 2 tours dans le milieu du voile du fauteuil pour encadrer le vide du milieu.

1er tour. — * Dans chacune des 4 mailles en l'air restées libres dans la demi-étoile, on exécute une maille simple, — puis 7 mailles en l'air, — une maille simple dans le picot du milieu placé sur le feston du milieu de la pointe d'un médaillon, — 7 mailles en l'air. Recommencez depuis *.

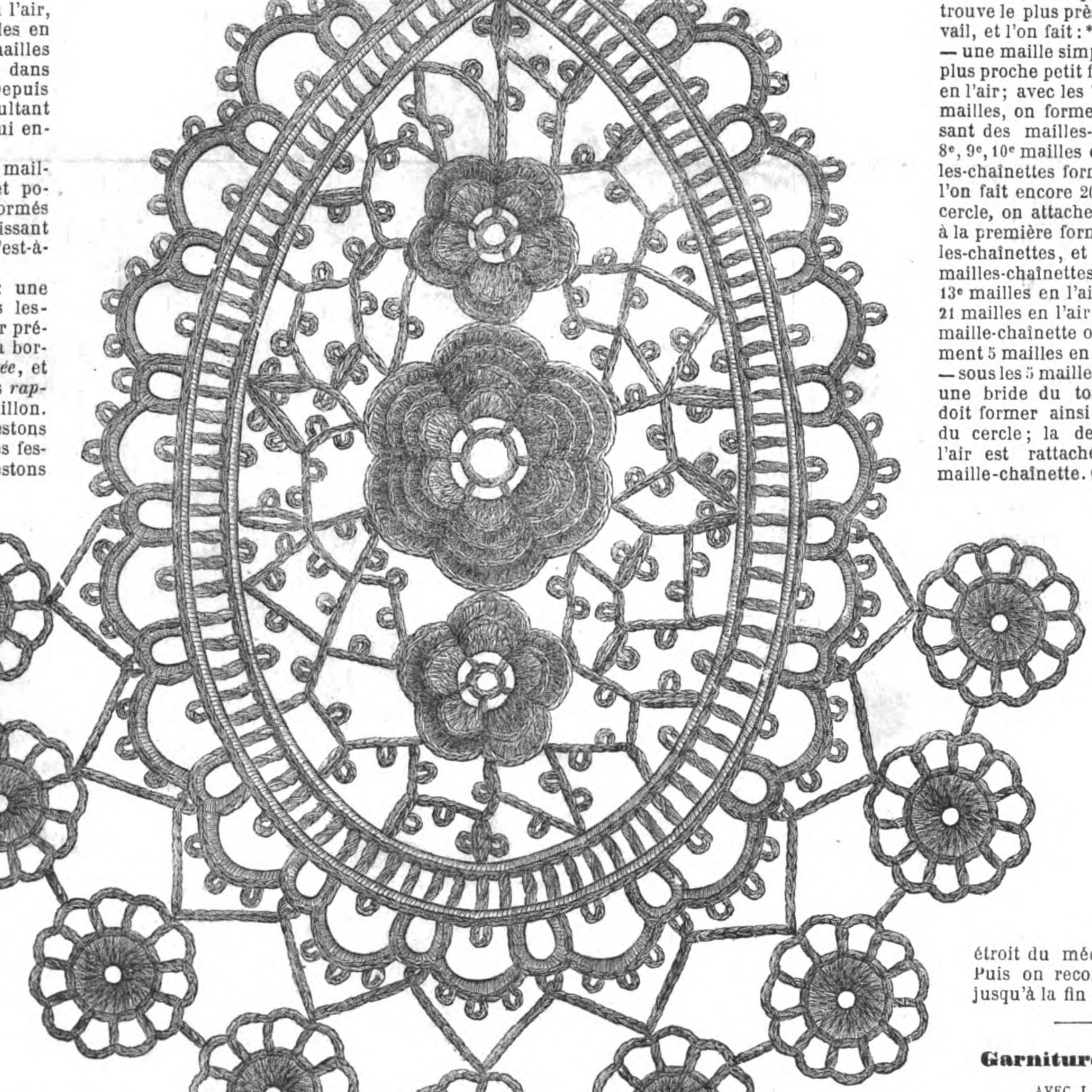
2e tour. — Une maille simple dans chaque maille.

Dans ce vide du milieu on place soit une petite rosette sur un fond de guipure, soit une étoile quelconque.

Il ne reste plus à faire que les rosettes plates qui entourent le travail. On attache le brin au picot du premier *petit feston* libre d'un médaillon, c'est-à-dire au petit feston qui se trouve le plus près du plus long travail, et l'on fait : * 16 mailles en l'air, — une maille simple dans le picot du plus proche petit feston, — 21 mailles en l'air; avec les 7 dernières de ces mailles, on forme un cercle en faisant des mailles-chaînettes sur les 8e, 9e, 10e mailles en l'air. Ces 3 mailles-chaînettes forment une bride, et l'on fait encore 20 brides autour du cercle, on attache la dernière bride à la première formée par les 3 mailles-chaînettes, et l'on fait encore des mailles-chaînettes sur les 11e, 12e et 13e mailles en l'air appartenant aux 21 mailles en l'air; après la dernière maille-chaînette on fait alternativement 5 mailles en l'air, — une bride, — sous les 5 mailles en l'air, on passe une bride du tour précédent; on doit former ainsi 11 festons autour du cercle; la dernière maille en l'air est rattachée à la dernière maille-chaînette. On fait 8 mailles en l'air, — une maille simple dans le picot du plus proche petit feston, et l'on recommence 7 fois depuis *. Chaque nouvelle rosette est rattachée à la précédente par une maille-chaînette; quand on a terminé 8 rosettes, et que la dernière est rattachée au premier feston de mailles en l'air, on exécute 11 mailles en l'air depuis le dernier feston étroit jusqu'au premier feston étroit du médaillon voisin. — Puis on recommence depuis * jusqu'à la fin de la bordure.



VOILE DE FAUTEUIL, GRANDEUR RÉDUITE.



MÉDAILLON DU VOILE DE FAUTEUIL.

Garniture de fenêtre

AVEC LAMBREQUIN.

Quoique toutes les constructions ne puissent s'accommoder de cette garniture de fenêtre, dans laquelle figure le lambrequin placé sur la page précédente, nous publions ce dessin parce qu'il pourra être utilisé hors de Paris, dans les maisons dont les fenêtres sont semblables à celle-ci. A Paris, la plupart des fenêtres sont prolongées presque jusqu'au plancher; la



Leroy Imp. Paris

LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal 56 Rue Jacob Paris

Coiffures de Mr. CROISAT, 76 r. de Richelieu

jolie décoration représentée par notre dessin devra être modifiée. Le lambrequin sera placé sur le bord supérieur de la fenêtre, et l'on y attachera de chaque côté un rideau en reps de laine, de même nuance que le fond damassé du lambrequin. Sur notre modèle, les rideaux sont en tapisserie de Neuilly, à dessins bruns sur fond vert, en harmonie par conséquent avec le lambrequin.

DESCRIPTION DE COIFFURES NOUVELLES

COMPOSÉES PAR M. CROISAT, 76, RUE RICHELIEU.

Nos 1 et 2. *Coiffure en canons*, ornée de fleurs et de rubans. Pour cette coiffure qui, par devant, rappelle le genre Louis XV, la raie des cheveux doit être faite un peu de côté, afin de rendre le *pouff* plus gracieux; par derrière, les cheveux ne peuvent, pour la même raison, être disposés avec symétrie; ils forment d'un côté une grande coque lisse; l'autre côté est occupé par une grappe de boucles qui s'étage depuis l'oreille jusqu'à l'épaule; ces boucles peuvent être faites avec les cheveux naturels si ceux-ci frisent facilement. La gracieuse irrégularité de cette coiffure l'a fait surnommer *coiffure Watteau*.

L'habileté et l'expérience de M. Croisat sont nécessaires pour exécuter cette coiffure; nous allons cependant indiquer le procédé à suivre pour faire les *canons*.

On partage les cheveux de devant en quatre parties sur le côté droit, en deux masses sur le côté gauche; chacune de ces mèches a été crêpée depuis les racines jusqu'à la pointe, roulée sur un moule en bois et traversée par une broche-frisette à trois crans, qui la fixe sur la tête; grâce à ces *broches-frisettes*, la coiffure reste parfaitement solide pendant toute la durée d'un bal.

Nos 3 et 4. Les chevelures un peu fatiguées, qui ont besoin de laisser *reposer* leurs raies, ont trouvé un puissant auxiliaire dans ces postiches que l'on appelle *mèches serpentines* (voir le no du 27 novembre 1864), accessoires de coiffure, no 1). Nous allons indiquer le mode d'emploi de ces mèches.

On relève toute sa chevelure *à la chinoise*, moins la partie qui garnit les tempes, et on la conduit derrière la tête où l'on en fait une natte à trois branches, sans tordre ni nouer les cheveux; on pose sur cette tresse un chignon natté monté sur un peigne, puis on ramène la natte véritable sur la monture du chignon, en la fixant avec des épingles ou bien un peigne quelconque.

Sur le devant on pose deux mèches serpentines dont les petits cheveux retombent de façon à cacher la naissance des cheveux véritables; on dirige chaque mèche vers la tempe, on l'y fixe à l'aide d'un petit peigne à *papillotes;* on ramène les cheveux naturels (jusqu'ici restés flottants) par-dessus ces peignes, on les joint aux bouts des mèches serpentines, on attache le tout sous le chignon; on peut aussi garnir en dessous avec des crêpés les deux mèches naturelles, et former ainsi des bandeaux bouffants dont on voit les racines, ce qui écarte toute apparence de *postiches*. Le *tire-bouchon* est monté comme d'habitude sur une broche-frisette qui se cache sous la mèche.

On attache des branches de fleurs légères, comme l'indique le dessin, et on les dirige vers le derrière de la tête.

No 4. *Coiffure impériale.* Cette coiffure à diadème est l'une des plus belles et des plus *séantes* parmi celles que l'on portera cet hiver. Le diadème est formé par une large tresse; jusqu'ici ces tresses étaient épaisses à une extrémité, et diminuaient de volume au milieu et plus encore à l'autre extrémité. M. Croisat a perfectionné cette disposition; il a monté des tresses en forme de *diadème*, légères et solides à la fois, qui peuvent aussi être employées pour nattes de chignon, et dont le prix varie suivant leur épaisseur plus ou moins forte, selon la stature de la personne qui les porte. Ce diadème coûte de 35 à 50 fr.

MODES.

Le satin a décidément triomphé de l'injuste proscription qui l'avait frappé. On fait en satin des robes de *ville*, de soirées, de bal, et la plupart des chapeaux d'hiver. Ces robes comportent peu d'ornements, surtout lorsqu'il s'agit des *toilettes de ville;* quelques-unes sont entièrement ouvertes par derrière, et s'écartent sur un jupon en soie de couleur tranchante. J'avais négligé jusqu'ici de mentionner cette mode, singulière s'il en fut, et renouvelée du bon roi Dagobert, de ce temps où il mettait ses vêtements à l'envers; mais enfin quelques femmes portent ces robes, il faut bien les indiquer.



EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES,

Toilette de vieille dame. Robe de dessous en satin gris argent, bordée avec une ruche *à la vieille.* Robe de dessous en velours grenat, garnie par devant avec une dentelle noire retombant sur le cou.

Toilette de jeune fille. Robe de dessous en taffetas blanc. Robe de dessus en tarlatane blanche à deux volants tuyautés. Corsage en taffetas bleu, avec petites basques en taffetas blanc. Une rosette de ruban bleu relève la robe sur le côté droit. Un large ruban bleu est jeté en écharpe sur la robe et noué en la relevant sur le côté gauche. Coiffure d'azaléas blancs et de myosotis.

La mode des garnitures formées de bandes en cachemire s'applique à tous les objets qui composent la toilette féminine : aux jupons, aux robes, aux *sorties de bal*, et même aux chapeaux. On sait que la maison Dusacq, rue du Bac, 46, sait tirer parti de tous les morceaux de cachemire et sait les métamorphoser selon la destination qu'on veut leur donner.

On porte beaucoup de fourrures, non pas seulement en guise d'ornements, mais en qualité d'excellent préservatif contre les froides journées de janvier. Un grand nombre de vieilles dames mettent cet hiver des manteaux en gros-grain noir, entièrement doublés de *petit-gris*, la fourrure étant disposée de façon à dépasser de deux centimètres seulement les bords du manteau. On fait avec la même fourrure de charmants paletots demi-ajustés, en drap-velours gris, pour jeunes filles de onze à seize ans; le petit-gris borde les paletots sur une largeur de trois à quatre centimètres seulement.

On me demande quelle serait la garniture la plus convenable pour un corsage décolleté, destiné à une jeune fille. Il suffit de prendre un large ruban, de le fixer au bas du corsage, par devant; de le diriger de chaque côté vers les épaules, en le plissant un peu; de le fixer sur chaque épaule par un nœud; de répéter la même garniture pour le dos, et enfin d'y ajouter une large ceinture, nouée par derrière. Ce ruban peut être, à volonté, blanc, rose, bleu ou rouge, et suffit comme ornement de toilette de bal pour jeune fille.

Les franges de plumes de paon, mélangées de brins dorés, forment une charmante garniture sur les robes de tulle blanc; on y ajoute des papillons dorés pour relever çà et là les plis des tuniques et les nombreuses jupes dont se compose une toilette de bal. Les franges de cygne, et même les franges *Thibet* ou *Lama*, sont aussi employées dans la composition des toilettes de bal. Les premières peuvent s'allier à des tissus de couleur; les secondes, plus modestes, moins élégantes, ne doivent paraître qu'en compagnie d'étoffes blanches, sous peine de vulgarité, de ressemblance avec les *sorties de bal* et capuchons rouges ou bleus, garnis de franges *Lama*, que l'on voit à toutes les vitrines des magasins.

Le chapeau n'existe plus qu'à l'état de fanchon; sa forme est celle d'un triangle dont la pointe repose sur le chignon attaché vers la nuque; les dentelles, les fleurs, les plumes même, tout se donne rendez-vous à cette place, désertée par le bavolet. En cette saison, on voit un grand nombre de chapeaux garnis de cygne, ou même de fourrure.

On voit toujours des corsages à pointe, mais un recensement consciencieux ne pourrait que constater leur minorité; les corsages à large ceinture, ceux à basques longues ou courtes, composent une majorité écrasante. On fait beaucoup de corsages décolletés boutonnés par-devant; ils épaississent la taille, car ils ne la maintiennent pas suffisamment. Avis aux personnes douées d'embonpoint.

Le clinquant et la verroterie, sous toutes les formes, envahissent tous les objets de toilette. On porte des robes de tulle brodées de paillettes d'acier, d'or ou d'argent. Puisque *paillettes* il y a, j'ajouterai que les deux plus jolies toilettes de ce genre étaient : l'une en crêpe jaune, avec paillettes dorées; l'autre, pour demi-deuil, en crêpe gris-clair, avec paillettes d'acier. Les paillettes d'argent font un effet charmant sur les robes de tulle blanc, relevées par des épis d'argent.

Les jupons reproduisent toutes les garnitures créées pour les robes. Une véritable *Parisienne* met volontiers pour sortir à pied un chapeau foncé très-simple, une robe de laine presque unie; — mais elle relève cette robe sur un joli jupon de cachemire, élégamment garni avec des galons cachemire ou écossais, du velours, et même de la passementerie. Du rang d'*accessoire*, le jupon s'est élevé à la hauteur de *principal*. O fortune! voilà bien de tes coups E. R.

UNE SÉANCE DANS UNE BASSE-COUR.

A Mme Emmeline Raymond.

Ferme des Bouleaux, ce 28 décembre 1864.

Madame,

Vous m'avez demandé, pour ce mois, un article sur l'horticulture des salons; vous ne l'avez pas reçu, et je viens vous expliquer les motifs qui ont causé ce retard.

Je vous avouerai sans détour qu'il est à peu près impossible de cultiver sérieusement des fleurs dans un salon; cette atmosphère inégale, tantôt glaciale, tantôt tropicale, et toujours étouffante, est aussi préjudiciable aux fleurs qu'aux femmes. Pour les y faire prospérer (je parle des fleurs), il faudrait s'astreindre à des soins minutieux, pour lesquels on ne trouverait guère le temps nécessaire, car j'ai ouï dire que le temps des Parisiennes est entièrement consacré aux consultations données par les modistes, les coiffeurs et les couturières.

J'ai, de plus, été empêché de préparer ce travail par un voyage qui m'a conduit ici, chez un de mes cousins, qui est fermier. Le temps passe si vite à la campagne! Quelle que soit la saison, le jardin, les prés, les champs, offrent tant d'attraits et d'occupations de toute sorte, qu'en vérité les jours et les mois se précipitent les uns sur les autres avec une hâte comparable aux culbutes des capucins de cartes, ou bien à la vélocité avec laquelle les arbres plantés sur les côtés des voies ferrées disparaissent aux regards des voyageurs, en leur faisant poliment une courte révérence.

Aujourd'hui il pleut; je ne puis sortir, et ma conscience m'adresse quelques reproches sur la négligence que vous avez le droit de m'imputer. Je vous envoie, à tout hasard, le récit d'une étrange séance que j'ai faite hier dans la basse-cour de mon cousin. Vous en ferez ce que vous voudrez.

Il faut vous dire que mon cousin possède la plus belle basse-cour qu'il soit possible de voir; sa femme est amateur de bipèdes emplumés, et elle élève bien des bêtes inutiles, tout simplement parce qu'elle les trouve jolies. Tout le monde était occupé à la ferme; je me suis dirigé en flânant vers la basse-cour, et, refermant derrière moi la porte de la spacieuse enceinte qui contient les chères bêtes de ma cousine, e me suis assis sur un large banc de pierre, et me suis mis à fumer tranquillement, en examinant le peuple ailé qui m'entourait.

Quelle activité, quel mouvement, quel bruit, grand Dieu! On se serait cru dans une assemblée parlementaire; tout le monde parlait à la fois; les voix aiguës dominaient les autres, en perçant le tympan de l'auditoire : l'auditoire, c'était moi.

Je possède, entre autres facultés rares et précieuses, celle de comprendre le langage des animaux. Aucune de leurs intentions ne peut m'échapper; aucune des finesses de leur langage n'est perdue pour moi : je ne saurais expliquer ce don particulier, et me borne à l'affirmer. Ma présence effaroucha tout d'abord les habitants de la basse-cour; ils se réunirent en coteries pour se communiquer leurs impressions.

« Ce doit être un garçon nouvellement attaché à notre service, » disait une petite poule blanche huppée, en me regardant dédaigneusement par-dessus l'épaule.

« Il est bien vieux pour s'acquitter convenablement de ces fonctions délicates, » répondit une poulette, qui singeait les grands airs de sa compagne.

Une vieille poule s'avança vers moi, clopin clopant, se tourna en profil afin de m'examiner plus facilement, et s'écria : « Dieu! qu'il est laid! » puis se sauva pour rejoindre sa bande.

« Comment! ma bonne vieille, vous en êtes encore à vous exclamer sur la laideur humaine! » lui dit une jeune compagne avec ce ton méprisant que je croyais jusqu'ici être un apanage exclusif de la jeunesse contemporaine lorsqu'elle s'adresse à ses vieux parents. « Mais il n'y a rien de plus laid que l'homme; et ça se dit le roi de la création! Il n'est point d'animal qui ne soit mieux doué que lui, et il en est bien persuadé, allez, puisqu'il emprunte quelque chose à chaque espèce vivante pour se vêtir et se nourrir.

— Oui, » répondit une oie en soupirant, « il se nourrit beaucoup trop à nos dépens.

— Sans compter, » reprit une poule, « qu'il est vraiment intolérable de voir les femmes nous emprunter leurs principaux ornements, copier toutes nos grâces, imiter nos allures; en un mot, promener en tout lieu la caricature ambulante des dons que nous tenons de la nature. Quand nous voulons porter des plumes, nous n'en sommes pas réduites à les arracher à une queue étrangère.

— C'est bien vrai! » s'écria la poule dont la huppe voilait à demi le visage animé; « ne voilà-t-il pas qu'elles se font sur le front de petites boucles pour imiter mon panache retombant?

— Et elles se peignent autour des yeux une raie noire, comme celle du canard que voilà.

— Elles en font bien d'autres, palsambleu! » dit un jeune coq en s'avançant dans le cercle; « que diriez-vous, si, comme moi, vous aviez habité Paris, si vous aviez vu les Parisiennes défiler devant vous? Oh! quel spectacle amusant! Je n'oublierai jamais le temps que j'ai passé au Jardin d'acclimatation; c'est là que j'ai été acheté, pour être envoyé dans cette ferme. On m'avait placé dans une cage, et tout le monde défilait devant moi, sans se douter qu'on me fournissait le spectacle que l'on venait chercher. Les hommes sont bien absurdes... et les femmes aussi! N'ai-je pas vu de jeunes élégants m'examiner au travers d'un lorgnon perché sur leur nez? Ils me regardaient avec mépris, parce que j'étais à vendre! Et eux, donc! Moi, du moins, on m'achetait pour ma bonne mine, tandis qu'ils sont bien sûrs de ne point trouver de placement s'ils n'ont pas un nom fortement recommandé. Du reste, vous aviez raison tantôt, en constatant que les femmes s'appliquent à imiter notre race; aujourd'hui elles portent des queues!

— Des queues! » Et cent voix glapirent avec indignation : « Comment! elles prennent nos queues!

— Les vôtres, les nôtres, celles de tout le monde; et même il ne leur suffit pas d'en porter une : nous nous en contentons; quant à elles, il leur en faut davantage. Elles ont d'abord celle de leur robe : bien; vient ensuite la queue suspendue à leur corsage par derrière; celle qu'elles achètent pour l'attacher à leur tête; et enfin leur chapeau se termine aujourd'hui par une queue, presque toujours représentée par une plume.

— Quelle spoliation! Où s'arrêtera, grand Dieu! cet odieux besoin de se couvrir de nos dépouilles?

— Hélas! nul ne peut le prévoir : plumes de faisan, plumes de coq, plumes de paon, plumes d'autruche, tout leur est bon; les seules plumes qu'elles dédaignent sont les plumes d'oie, car elles sont trop occupées de s'attifer pour songer à écrire. Quand j'étais à Paris, j'ai fait beaucoup d'observations sur tous ceux qui venaient poser devant moi, et qui croyaient sottement que c'était moi au contraire que l'on faisait poser devant eux. J'ai trouvé là des ressemblances frappantes. Voyez là-bas ce paon vaniteux, qui ne parle presque pas, n'ayant rien à dire, et craignant en même temps de faire entendre quelque balourdise; il se contente d'étaler sa queue, de la traîner derrière lui, ou de faire la roue pour éblouir ses semblables. En ai-je vu comme lui au Jardin d'acclimatation! Nous avions dans le même jardin, mais dans une autre allée, des autruches; elles ont une démarche importante et ridicule. Vous me croirez si voulez; eh bien! il y avait là des femmes qui les étudiaient, et s'en retournaient en les imitant... oh! mais en les imitant fort bien.

— Quant à moi, je ne comprendrai jamais que l'on soit forcé d'emprunter même les ridicules, » dit une poule dont l'allure était pleine d'affectation.

« Vous avez raison, » dit le coq, en s'inclinant avec une galanterie un peu goguenarde; « dans ces cas-là, il faut savoir se suffire à soi-même. Mais que voulez-vous! Cette pauvre humanité n'a rien à elle, et se voit forcée de tout emprunter à autrui, depuis les plumes jusqu'aux ridicules. Quant à moi, j'ai été étudié, tel que vous me voyez, par un jeune homme, qui est venu deux jours de suite pour apprendre le secret de se tenir comme moi, de marcher avec la majesté qui me distingue, de redresser la tête avec cet air dégagé que je tiens de la nature. Pauvre garçon! Il aura beau faire, la copie ne saurait valoir le modèle! Non contents d'offrir dans leur personne une contrefaçon de la nôtre, ils nous empruntent une foule d'habitudes. Ainsi, dans notre espèce, le beau sexe n'est pas silencieux; chez eux, c'est bien pis, et le caquetage ne s'arrête jamais; les fanfarons apprennent de nous à se dresser sur leurs ergots, les femmes s'appliquent mutuellement des coups de bec, comme.... tenez, comme on le fait dans ce coin-là. Holà! chères dames! en voilà assez; voulez-vous vous tenir tranquilles?

— C'est cette vieille qui m'a attaquée; son caractère est devenu insupportable; elle est furieuse contre moi, parce qu'elle n'est plus jeune, et elle ne cesse de m'asticoter.

— Nous connaissons ce sentiment, » répondit gravement le coq, « et nous savons qu'on ne peut le faire disparaître du cœur des poules. Seulement, je vous préviens, mesdames, que je ne tolérerai pas autour de moi des désordres que les hommes seuls sont capables de supporter. Je ferai justice, et bonne justice, de toutes ces rixes qui ont pour origine un sentiment honteux; je ne m'abaisserai pas à agir comme si j'étais un homme; je n'excuserai pas la méchanceté, dans la crainte d'attraper moi-même un coup de bec; je ne me rendrai pas complice, par une lâche complaisance, de tous les méfaits que mon intervention pourrait empêcher. Ainsi, madame, laissez, s'il vous plaît, vos compagnes tranquilles; votre animosité ne vous rendra ni plus jeune, ni plus belle; résignez-vous à être de votre âge, à ne plus briller sur la scène que vous avez occupée assez longtemps; vous pouvez plaire encore; mais, sachez-le bien, vous ne pouvez plus plaire qu'à force de bonté, de patience, de sentiments bienveillants. Regardez-vous dans la mare.... Là, qu'est-ce que vous y voyez?.... Ne dirait-on pas une furie, avec toutes ces plumes hérissées? avec ce regard allumé par une colère bestiale? Calmez-vous, sinon je vous calmerai, en vous administrant un châtiment que vous aurez bien mérité.

— C'est cela!... » glapit la vieille poule avec fureur, en agitant son plumage d'un blond fauve, un peu terni par le temps. « Voilà comment on me traite, à cause de cette intrigante dont on m'a imposé la compagnie! Grâce à elle, je vais être abandonnée par mes amis; et l'on s'étonne que je ne puisse assister de sang-froid à tous ses manéges, qu'il me soit impossible de la voir prodiguer ses gracieusetés tantôt à vous, tantôt à ce canard, ou même à ce grand dindon! Vous ne croyez donc pas que c'est uniquement par respect pour la morale que je m'indigne et m'agite?

— La morale.... hum!... vous n'avez pas toujours été si sévère, et la tradition affirme que vous avez été bien autrement coquette que la compagne dont l'aspect excite en vous tant de fureur. Quant à vos amis, si vous les perdez, ce sera votre faute; tenez votre bec tranquille, ne l'ouvrez pas pour piailler, pour jacasser à tort et à travers, et l'on ne vous abandonnera pas; mais si vous vous montrez méchante, envieuse, haineuse et menteuse, que pourrait-on aimer en vous? »

Après avoir prononcé ce discours, plus énergique que poli, le coq reprit le fil de sa narration :

« Je vous disais donc que je ne me trouvais pas dépaysé du tout pendant l'exposition du Jardin d'acclimatation; même plumage, mêmes prétentions, mêmes habitudes que parmi nous. J'y ai même vu un grand nombre de cous rouges et ridés, comme ceux des dindons; mais on les cache sous des cravates. En un mot, la race humaine est infiniment plus mal partagée que nous, car elle a tous les inconvénients de notre espèce, et ne possède pas nos avantages physiques et moraux.

— Oui, » dit la grosse oie, qui paraissait en proie à une inquiétude fixe; « oui, mais les hommes ne se mangent pas entre eux.

— Quelle erreur, ma chère! Vous voulez parler des loups?

— Je sais bien ce que je dis; on ne les prépare pas en daube, on ne les rôtit pas, en leur mettant des marrons dans le ventre.

— Parce qu'ils ne seraient pas bons bouillis ou rôtis; et encore il y a des pays où l'on ne se fait pas faute de traiter les hommes comme ils nous traitent. J'ai causé avec des bêtes étrangères, qui avaient traversé les mers pour venir au Jardin d'acclimatation, et elles m'ont raconté que dans leur patrie on met fort bien un homme à la broche.

— Pourquoi ne suis-je pas née dans cette contrée-là!

— Il n'est pas certain que l'on y dédaigne la volaille. Je ne sais pourquoi vous vous obstinez à considérer uniquement le côté désagréable de notre existence; c'est là une maladie humaine dont je vous engage à vous défaire. Peut-on être plus heureux que nous? On nous soigne, notre nourriture est choisie et excellente...

— Oui, on nous engraisse, » murmura la pauvre oie.

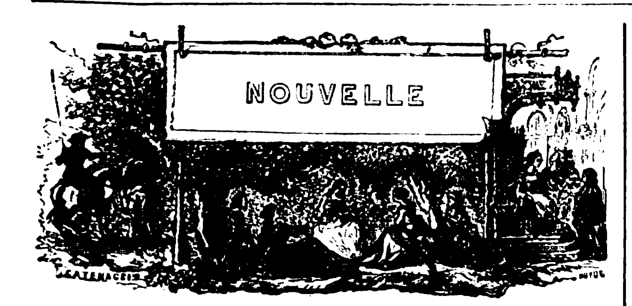
« Et quant au dénoûment de l'existence, » continua le coq philosophe, « c'est une loi générale qu'il faut bien accepter; la fouine, la maladie ou la cuisinière, mon Dieu! tout cela se vaut. »

Je vous envoie cette conversation, surprise parmi la gent volaille. Le coq avait-il raison? Les femmes font-elles réellement autant d'emprunts qu'il le disait à l'espèce dont il se montrait si fier de faire partie? J'aime à croire qu'il exagérait la situation. En ce qui me concerne, j'ai été surtout frappé de reconnaître que toutes les passions et toutes les prétentions humaines avaient leurs équivalents parmi toutes les races de la création. La vanité, le désir de faire de l'effet, l'envie, la haine, les rodomontades, tout cela se retrouve en miniature dans une basse-cour; tout cela s'y produit avec la même intensité que sur la scène du monde. D'où je conclus... Mais que pourrais-je bien en conclure?... Cela demanderait trop de développements, et je remplace ma conclusion par un vœu :

Puissent les hommes et les femmes choisir leurs exemples ailleurs que parmi la gent emplumée!

E. R. Sainfoin.





LA FAMILLE BÉROUVILLE.

I.

LE SALON D'ÉTÉ.

Un soleil rayonnant brûlait les toits pointus de la petite ville de Louvigny, et donnait aux cailloux bleuâtres et inégaux qui pavaient ses rues le poli et l'éclat du marbre. Les portes de toutes les humbles maisonnettes étaient ouvertes, et l'intérieur de chaque petit ménage fût apparu aux yeux des passants, s'il y avait eu des passants. L'air et le soleil entraient d'ailleurs avec la même liberté dans les maisons bourgeoises, par les fenêtres, dont un vent léger gonflait les antiques rideaux, généralement ornés de la frange blanche à grelots. Chacune de ces maisons avait son jardin enclos de murs, ou, dans les faubourgs, simplement fermé par une haie épaisse d'aubépine.

C'était cette fraîche clôture qui entourait en grande partie le vaste jardin de Mlle Moricette Legrand, une excellente vieille fille, qu'on regardait un peu à Louvigny comme la doyenne de la société. Louvigny était une petite ville morte, où il n'y avait ni industrie, ni commerce; mais où il y avait une société composée par les membres des familles bourgeoises qui y avaient pris depuis longtemps racine. Dans ces familles, c'était généralement l'élément féminin qui dominait, et la raison en était fort simple: la plupart des garçons embrassaient une carrière, ce qui les disséminait au loin; les filles restaient, et, règle générale, vieillissaient dans le célibat. Il est inutile d'ajouter qu'il y avait beaucoup d'exceptions. Pour qui connaissait bien Louvigny, il n'y avait pas lieu de s'étonner que ce qui est ailleurs la règle fût devenu là l'exception.

Les familles étaient très-nombreuses, partant peu riches; et, par l'absence des garçons, il y en avait qui n'étaient plus guère composées que de filles.

A cette question: Combien de demoiselles (hélas! à Louvigny on disait souvent: des demoiselles)? chez Mme Bérouville, chez M. Lereste, chez les Roullin, on répondait: quatre, trois, cinq, ce qui donnait tout de suite douze filles à marier, auxquelles il n'était pas commode de procurer des partis sortables, et nous disons sortables, car il fallait qu'ils le fussent à tous les points de vue. Au reste, le célibat était fort gaiement accepté par la plupart d'entre elles. Il y avait toujours quelques membres de la famille à se marier, et sur les enfants de ceux-là se reportaient les tendresses de cœur, les espérances de l'avenir, l'intérêt de la vie. D'un autre côté, comme la fortune solide ou éphémère, réelle ou simulée, n'était pas là avec ses gâteries amollissantes et perfides, ses sollicitations permanentes à l'oisiveté, la vie, monotone à coup sûr, restait essentiellement active. Or le travail est partout et toujours le charme et le ressort de l'existence. Dans les villes plus considérables, où les fortunes diverses se heurtent et se mêlent sans cesse, les natures molles courent un grand danger. Sans rien avoir qui puisse servir d'excuse au futile emploi du temps, elles l'usent dans les passe-temps qui sont ceux de leurs connaissances riches; elles s'éternisent devant un piano ou une broderie difficile, dans des fêtes perpétuelles ou dans des visites inutiles, au lieu de se préparer au rôle modeste, mais agissant et utile, qu'elles ont à jouer. Ce faux système d'éducation produit les plus tristes résultats, et augmente dans une désolante proportion le nombre des jeunes filles qui, appartenant par leurs relations, et surtout par la mollesse des habitudes, à la portion très-distinguée et très-riche d'une société, ne savent plus se trouver heureuses dans une position plus étroite. Et comme cette aisance factice, due le plus souvent aux émoluments du père ou du mari, se fond inévitablement quand l'heure de la retraite ou l'heure plus fatale de la mort a sonné, il y a des existences qui auraient pu être modestement heureuses, qui se brisent, moralement parlant, des femmes qui se consument dans de stériles regrets ou qui végètent dans une lâche oisiveté, où bientôt toute dignité se perd.

A Louvigny, on avait généralement plus de souci d'assurer le bonheur de ses enfants. On y menait une vie simple. Ce n'était que dans les maisons chargées d'enfants qu'on voyait un certain nombre de servantes; ailleurs les jeunes filles se relayaient dans les occupations du ménage; elles faisaient elles-mêmes leur chambre, mettaient le couvert, cueillaient le fruit dans le jardin, taillaient, cousaient, repassaient, et entouraient leur mère comme autant d'aides de camp prêts à exécuter ses ordres. On préparait ainsi d'excellentes femmes de ménage, de très-habiles maîtresses de maison. Celles qui ne quittaient pas la maison paternelle continuaient à y vivre gaiement, sans crainte de devenir jamais inutiles aux autres ou à elles-mêmes, sauvegardées de l'égoïsme et de l'ennui par leurs habitudes laborieuses. Leur travail, en quelque sorte nécessaire, avait toujours le caractère d'utilité sans lequel il n'y a plus de véritable intérêt.

Les réunions de femmes à Louvigny, celles même qui n'avaient d'autre but que de se distraire en commun par quelques heures de conversation, n'avaient pas le caractère mollement oisif qui caractérise les visites que les femmes trop mondaines, et par conséquent ordinairement inoccupées, se font entre elles. Pour nous en convaincre, il nous suffira de jeter un coup d'œil dans la vaste tonnelle qui sert de salon d'été à Mlle Moricette Legrand. Toute la partie jeune de la société féminine de Louvigny est réunie là, sous la présidence d'une femme d'une cinquantaine d'années, vive, grasse, souriante, à l'œil doux et calme. Le contentement et une bienveillance naturelle forment la physionomie de ce visage légèrement couperosé, contre lequel flottent des papillottes de cette couleur terne qui n'est plus le blond, et qui n'est pas encore, et bien franchement, le blanc. La plus vieille fille de Louvigny est la plus heureuse personne du monde, et elle jouit à cette heure des bénéfices d'une vie retirée où les joies vives n'ont pas eu leur jour. Aussi, en arrière, nul souvenir éternellement fâcheux, nulle blessure prête à se rouvrir, nul regret persistant et vivace. Son passé pouvait se comparer à ces ruisseaux clairs qui dorment le long des prés, et qui n'ont pas plus de rapport avec le torrent brillant et écumeux qu'avec l'étang sombre, à l'eau trouble et au fond vaseux. Ses amitiés lui étant restées, le présent lui offrait une existence très-douce, et devenue relativement très-aisée. Ce bonheur-là, je le sais bien, mériterait à peine ce nom pour l'âme jeune, passionnée, éprise d'illusions; mais ceux qui ont été initiés aux nombreuses déceptions de la vie ne peuvent s'empêcher de regarder d'un œil d'envie ces existences reposées, d'où sont exilés le regret, le souci et l'ennui, ces trois vers rongeurs du cœur humain.

Les femmes qui entouraient Mlle Legrand n'étaient plus, à part deux ou trois exceptions, de la première jeunesse. C'était le noyau, la cohorte des vieilles filles futures de Louvigny. Depuis un certain nombre d'années les employés qui s'étaient succédé à Louvigny y étaient arrivés mariés; et vraiment, parmi cette génération, la beauté ou la grâce ne brillaient que par leur absence. Cependant, au moment où chaque ouvrière attaquait l'ouvrage qu'elle avait apporté, une nouvelle venue qui arrivait comme un démenti vivant donné au jugement énoncé plus haut fit son entrée dans la tonnelle. C'était une vraie jeune fille, celle-là: taille svelte, joues satinées, lèvres fraîches, œil humide et brillant, physionomie rieuse. On n'aurait pu, sans inconvénient, mesurer ses traits au compas, car la régularité n'en était point parfaite; mais ce qui constitue l'harmonie et le charme de l'ensemble ne laissait rien à désirer. L'ovale du visage était gracieux, le front large et pur, le teint d'une merveilleuse transparence, bien que très-sain, les yeux grands, remarquablement coupés, d'un bleu pervenche; cela faisait passer la bouche d'un dessin ferme, mais grande; un nez non classé, mais qui n'affectait aucune forme disgracieuse.

La toilette, jeune aussi, jolie aussi, faisait paraître bien vulgaires les toilettes des demoiselles rassemblées sous la tonnelle. A Louvigny, passé vingt-cinq ans, on ne portait que de bonnes étoffes, solides de tissu et de couleur; on ne suivait la mode que de très-loin; celles qui étaient d'une santé délicate se hâtaient d'adopter le petit bonnet de mousseline, et le posaient sur le plus arriéré des chignons; on se vieillissait enfin. La nouvelle venue avait une robe d'une nuance très-claire et d'un tissu très-léger, une écharpe, négligemment attachée, qui retombait gracieusement sur sa taille souple, et pourtant fièrement cambrée, un petit chapeau. Ses beaux cheveux châtains, relevés d'une manière un peu enfantine sur ses tempes délicatement veinées, étaient massés dans un filet bleu, et pendaient sur son cou élégant; cela, au fond, était simple, mais très-jeune et très-frais.

« Bonjour, tante Moricette, » dit-elle en saluant légèrement; « bonjour, Mesdemoiselles. »

Mlle Legrand comptait bien des neveux et bien des nièces à Louvigny; elle était, en quelque sorte, devenue une tante publique. Tout ce qui ne faisait pas partie du monde officiel, ni de la société brillante que l'été amenait dans les châteaux environnants, l'appelait tante Moricette.

« Comment va ton oncle, Anna? » demanda Mlle Legrand tout en continuant les actives recherches commencées dans une vaste corbeille à compartiments, où se rangeait, dans un ordre admirable, tout ce qui peut servir aux ouvrages de femmes.

« Très-bien, merci, » répondit la jeune fille, qui attachait contre le feuillage son écharpe et son chapeau.

Il lui fut plus difficile de se trouver une place à elle-même. En fait de siége, il ne restait qu'un petit tabouret et un large banc de gazon, encore humide d'une ondée du matin. Anna prit le tabouret, le plaça sur le banc, et monta sur ce siége improvisé, devenu le plus élevé de toute l'assemblée.

« Tante Moricette, regardez donc Anna dans sa niche, » dit une voix.

Mlle Legrand se détourna.

« Va plutôt chercher une chaise, » dit-elle en riant, « ce sera plus sûr.

— Mais moins agréable, » répondit Anna en s'appuyant sur la fragile barrière; « je suis très-bien ici; seulement je froisserai un peu votre vigne et votre clématite. C'est bien joli, pourtant. »

C'était bien joli en effet; mais, ce qu'il y avait de joli, c'était ce charmant visage, encadré de verdure, ces cheveux ondulés, ce front blanc, qu'effleuraient les feuilles découpées de la vigne, et les grappes étoilées de la clématite.

« De quoi parliez-vous, Mesdemoiselles? » demanda Anna, en tirant de sa poche une mignonne aumônière qui n'avait aucun lien de parenté avec les sacs à ouvrage qui s'entassaient sur le guéridon placé devant Mlle Moricette.

De quoi on parlait? La question ne laissait pas que d'être embarrassante. A Louvigny, dans la vieille société, les sujets de conversation n'étaient, en général, ni très-variés, ni très-élevés. Ce n'était pas qu'on ne déployât parfois une passion digne de choses plus graves; mais enfin, quand de la synthèse de l'entretien on descendait à l'analyse, c'était parfois à faire sourire. Mlle Moricette ne tolérant pas la médisance qui affile la langue et donne souvent je ne sais quelle fausse vivacité au plus médiocre esprit, on ne pouvait recourir à cette mine inépuisable où s'alimentait parfois, hélas! la chronique de Louvigny.

« Je disais, je crois, à ces dames, qu'il y avait une maladie sur les moutons, » répondit simplement une grosse fille aux mains rouges, dont le père faisait valoir.

« Ce qui rendra la laine chère cette année, » ajouta une autre qui tricotait avec ardeur.

On partit de là pour rappeler ce qui s'était dit.

Une des demoiselles Bérouville présentes, et il y en avait cinq en comptant Anna, avait parlé de son oncle, un nabab qui revenait d'Amérique, après une absence de trente ans, et auquel toute la famille se préparait à faire le plus tendre accueil. Une autre avait annoncé que la grille du cimetière allait être repeinte; une troisième, que les femmes de chambre d'un château voisin avaient persuadé aux ouvrières de Louvigny de s'affubler de crinolines.

« Eh bien! c'est encore moi qui dirai la nouvelle la plus intéressante, » s'écria gaiement Mlle Legrand. « Le nouveau receveur de l'enregistrement est à Louvigny depuis hier soir, et je sais son nom. »

A cette nouvelle, vraiment inattendue, toutes les têtes se levèrent.

« Déjà? » murmura-t-on.

Et les plus curieuses, sans reprendre haleine, s'écrièrent:

« Qui est-ce?

— Monsieur Paul Dévran.

— Comment, le fils de M. Dévran, l'ancien receveur? » dirent deux des plus âgées.

« Lui-même. Ce gentil petit Paul! combien de fois ne lui ai-je pas noué les cordons de ses souliers et attaché sa collerette! »

Depuis une vingtaine d'années il n'y avait pas à Louvigny un enfant à la toilette duquel Mlle Legrand ne pût se vanter d'avoir mis la main. Elle aimait beaucoup les enfants, et ils avaient seuls la permission de cueillir, dans son jardin, les fleurs variées dont la culture était une de ses occupations les plus aimées.

« Voilà Louvigny défainé, » continua Mlle Legrand, qui, en petit comité, se permettait cette expression peu académique, mais très-populaire en Bretagne; « Paul Dévran est garçon. »

Cette plaisanterie parut extrêmement goûtée par l'assistance, et chacune des travailleuses exhuma les souvenirs qu'avait pu lui laisser le passage de la famille Dévran à Louvigny.

« J'ai bien souvent entendu ce nom-là, » dit Anna qui jusque-là n'avait rien dit; « mais j'avoue que je ne me rappelle en aucune façon ceux qui le portent. »

Cette assertion souleva un *tolle* général.

Comment pouvait-elle avoir oublié ce bon M. Dévran, qui distribuait si généreusement des dragées au premier janvier; Mme Dévran, qui était si grande dame; la petite Dévran, qui était si bien mise; et surtout Paul, le joli petit Paul, dont on avait encore les cheveux noirs bouclés devant les yeux?

« Vous avez toutes, je n'en disconviens pas, très-bonne mémoire », dit Mlle Legrand quand elles se turent; « mais si vous vouliez réfléchir un peu, au lieu de tant parler, vous n'accableriez pas cette pauvre Anna. Les Dévran ont passé trois ans à Louvigny. Paul avait à peu près votre âge; qu'aviez-vous alors? Huit ou dix ans au plus. Vous jouiez avec lui, vous vous promeniez avec lui, et Anna, que vous auriez joliment culbutée dans vos folles parties, avait cinq ans à peine.

— C'est égal, » dit une grande blonde, qui représentait à Louvigny la femme romanesque, « Anna aurait pu conserver de Paul Dévran au moins un souvenir.

— Mais, » s'écria Anna, « je me souviens en effet; est-ce bien de lui que je me souviens? vous allez peut-être me le dire.

— Surtout, explique-toi plus clairement, si c'est possible, » remarqua gravement Mlle Legrand, en enfilant son aiguille, « et ne mets pas ainsi ensemble le Oui et le Non.

— C'est que c'est si vieux, tante Moricette, et si vague, » reprit Anna, qui avait croisé ses mains blanches, et qui prenait involontairement l'attitude et le regard d'une personne qui cherche à ressaisir quelque chose d'invisible, d'impalpable, qui se penche vers le passé muet, en prêtant l'oreille comme pour entendre la mystérieuse vibration des cordes que les premières impressions ont touchées de leur doigt léger.

Et, après une minute de silence, elle ajouta:

« Vous savez toutes combien les très-gros chiens me font peur. Cette peur-là est instinctive, irraisonnée; il me semble que je l'ai toujours eue. Il me semble aussi qu'autrefois un grand chien est venu à moi, la gueule béante, les yeux enflammés. Est-ce un souvenir? est-ce un rêve? Vraiment, je n'en sais rien. Cependant il y a des moments où je suis persuadée que c'est un souvenir. Je vois une rivière, des arbres, un énorme chien blanc, et, auprès, un petit garçon en bleu, qui a du sang et de l'écume sur une de ses mains.

— Ah! la mémoire; quelle drôle de chose! » dit Mlle Legrand, qui avait suivi attentivement, dans ses développements un peu confus, le récit d'Anna. « Sais-tu que tu n'avais guère que trois ans quand cela est arrivé?

— Cela est donc arrivé?

— Oui; et, si tu avais voulu en parler à ton oncle Ambroise, il t'aurait rafraîchi la mémoire. Nous étions à un retour de noce chez son père, à la Ville-Roux. Tous les



Bérouville étaient là au complet, moins Claude, qui, depuis quatre ans, était parti pour les Antilles. Après le dîner il était venu des enfants. C'était au mois d'août, et on les mena jouer dans la prairie, contre l'étang. Ambroise, qui n'était alors que lieutenant de vaisseau, avait un chien de Terre-Neuve nommé *Toto*, qui le suivait partout. L'animal était généralement assez doux, et les petits garçons voulurent s'en faire un joujou. Il se prêta complaisamment à leurs caprices, traîna des voitures et servit de cheval. Anna, qui était toute petite alors, ne voulut pas en approcher, et, profitant d'un moment où personne ne la regardait, elle s'échappa, et courut vers la maison. Toto, qui était libre aussi en ce moment, eut la malheureuse idée de la suivre. Quand l'enfant, en se détournant, l'aperçut, elle se mit à pousser des cris perçants, qui irritèrent tellement Toto, qu'il la saisit par sa petite robe. Or, une fois excité, il devenait redoutable pour un enfant de cet âge. Paul Dévran, qui jouait auprès, s'élança bravement à son secours. Tout en appelant ses camarades qui fuyaient et les gardiennes occupées comme toujours de leurs bavardages, il essaya de diriger vers lui la fureur du chien, que les cris d'Anna exaspéraient. Pour cela, il commença à le battre, à lui tirer les oreilles, la queue. Toto lâcha la petite fille, mais, tournant sa colère contre son défenseur, il le mordit à la main. Le pauvre enfant eut le pouce mâché, et je suis convaincue que son doigt porte encore les marques de cette morsure.

« Je me rappelle cela comme si c'était hier. Tant de bruit s'ensuivit! Ambroise voulait sur l'heure fusiller son chien, Mme Dévran jetait les hauts cris, Anna continuait de pousser d'affreux gémissements; le petit blessé seul ne disait rien, et son courage causa une admiration générale. Son doigt guérit assez vite, mais je puis t'assurer, Anna, que si Toto avait donné ce coup de dent dans les chairs de la délicate petite créature que tu étais alors, le dommage eût été autrement grave.

— Eh bien! tante Moricette, je suis bien aise d'apprendre le nom de mon défenseur, » dit Anna gaiement, « et enchantée enfin de faire sa connaissance. Mais, » ajouta-t-elle en se penchant en avant, « ne serait-ce point lui qui s'avance vers nous? »

La porte de la maison qui donnait dans le jardin s'était ouverte, et la jeune servante de Mlle Legrand indiquait du geste la tonnelle à un jeune homme, qui, une seconde plus tard, y faisait son entrée. Physiquement, il n'avait rien de remarquable; mais sa physionomie frappait. La gravité sans affectation, la franchise qui ne peut se simuler, je ne sais quoi de digne et de calme lui formaient une physionomie à part, qui lui donnait une distinction très-réelle. Si son front était sérieux sous ses cheveux noirs gracieusement ondulés, il avait, dans le sourire, une finesse, et, dans le regard, une expression de jeunesse qui tempéraient suffisamment cette gravité un peu froide.

Il se présenta dans ce cercle féminin avec un aplomb qui révélait une grande habitude du monde, et pria Mlle Legrand, qui parlait de passer au salon, de ne pas se déranger. Par une générosité qui demeura sans récompense, deux des jeunes filles présentes feignirent de se trouver très-commodément sur la même chaise, et, grâce à ce sacrifice, il trouva un siége tout prêt.

« Vous avez ma première visite à Louvigny, Mademoiselle, » dit-il d'une voix dont le timbre était très-harmonieux, « et cela devait être, ma mère ayant conservé de vous le meilleur souvenir.

— Serait-ce à Monsieur Paul Dévran que j'aurais le plaisir de parler? » demanda la vieille demoiselle.

Le jeune homme s'inclina en souriant.

« Il est probable que tu ne croyais pas si bien dire, Anna, » dit Mlle Moricette en s'adressant à la jeune fille.

M. Dévran leva aussitôt les yeux, et aperçut pour la première fois Anna, qui, trouvant en ce moment sa position par trop pittoresque, s'enfonçait, toute rougissante, dans sa niche de verdure.

Il se leva, et la salua gracieusement, ce qui acheva de la déconcerter.

« Je rappelais tout à l'heure un souvenir où il était très-fort question de vous, » reprit Mlle Moricette. « Ce n'est pas la première fois que vous venez à Louvigny?

— Je ne l'ai pas oublié, Mademoiselle. Quand j'ai aperçu votre clocher, je l'ai salué comme une ancienne connaissance.

— A la bonne heure. Maintenant, parlez-moi de votre famille. Votre père.....

— Je n'avais guère que quatorze ans quand nous avons eu la douleur de le perdre.

— Il est mort jeune. C'était un bien excellent homme... Votre sœur?...

— Est morte aussi.

— Ah! mon Dieu! J'ose à peine vous demander si... » Elle s'arrêta.

« Je vous comprends, Mademoiselle; Dieu merci, j'ai encore ma mère. Elle m'a chargé d'un million de souvenirs pour vous.

— Je vous remercie. Où habite-t-elle?

— Dans ce moment, elle est à Nantes. Voilà deux ans que, pour ne pas me quitter, elle mène une vie nomade, qui, pourtant, n'est guère selon ses goûts.

— Vous suivra-t-elle à Louvigny?

— Certainement. Des affaires de famille la retiennent à Nantes; mais, dans deux mois, j'espère la voir arriver. En attendant, je logerai à la Boule d'Or. L'hôtesse, dont j'avais conservé un faible souvenir, m'a fait l'accueil le plus empressé.

— Madeleine, de la Boule d'Or, est une très-bonne fille, qui doit se rappeler votre famille. Au reste, Monsieur, vous ne serez pour personne un étranger à Louvigny; vous y êtes le bienvenu; et tous les anciens amis de vos parents seront, comme moi, charmés de vous y voir. »

Cette phrase amicale fut prononcée avec un tel accent de sincérité que la figure sérieuse du jeune homme s'en éclaira, et la conversation entre lui et Mlle Moricette continua sur ce ton simple et cordial. Il avait d'autres visites à faire, et il se leva bientôt pour prendre congé de la vieille demoiselle. Les dernières paroles que lui adressa Mlle Legrand furent pour l'inviter à venir partager son souper du dimanche. Ce jour-là elle réunissait ses parents et ses amis, et il était désormais du nombre de ces derniers. Sur cette aimable invitation on se sépara.

Quiconque connaissait la dextérité de langue des dames de Louvigny, le peu de goût qu'elles avaient pour le silence, eût été étonné de leur mutisme après le départ de Paul Dévran.

Un jeune homme, un étranger d'un extérieur agréable, distingué dans ses manières, dans sa tournure, était devenu chose rare à Louvigny, où les hommes contractaient généralement un laisser-aller peu favorable à la distinction, et, lui parti, on y pensait encore. Il faut bien le reconnaître, cette petite songerie sentimentale, et peut-être anticélibataire, ne dura qu'une minute. Quand Mlle Legrand eut repris sa place, toutes les langues se délièrent en même temps, et chacune d'elles formula le jugement porté par sa propriétaire sur Paul Dévran. Ce jugement suivit naturellement la pente d'esprit particulière à chacune de ces demoiselles; chacune d'elles appliqua à sa manière son talent d'observation. En résumant ces jugements divers on put reconnaître que:

Il avait l'air bon, — l'air spirituel, — l'air grave, — une toilette d'un goût parfait, — un col droit, — une physionomie mélancolique, — des souliers vernis, — le pouce de la main droite très-plat et comme déformé.

L'auteur de cette dernière remarque, il n'est pas besoin de le dire, fut Anna Bérouville.

Ce soir-là, tout Louvigny s'occupa du nouveau receveur de l'enregistrement dont, grâce au caquet féminin des travailleuses de l'après-midi, on concevait l'opinion la plus favorable.

(*La suite au prochain numero.*) Zénaïde FLEURIOT.



A. C. Havre. Un journal du même format que la ***Mode illustrée***, mais n'ayant avec nous que cette analogie, a publié dans les départements, en se gardant bien de les faire paraître à Paris, des prospectus dans lesquels la ***Mode illustrée*** est l'objet d'une attaque malveillante.

La notoriété de notre journal est maintenant trop grande pour que nous daignions répondre à de pareilles attaques. Nous envoyons *gratis et franco* par la poste un numéro *quelconque* de notre journal à toute personne qui désire connaître la ***Mode illustrée*** avant que de s'y abonner. Que le journal qui nous attaque agisse de même, et le public pourra juger en parfaite connaissance de cause à quelle publication il doit donner la préférence.

Nous remercions notre abonnée du Havre de l'intérêt qu'elle veut bien nous témoigner à ce sujet.

M. le docteur C... à S..., Cher. Nous n'insérons aucune *annonce* ou *recommandation* payée, et lorsqu'il nous est *bien* démontré qu'un objet ou une invention quelconque peut être utile à nos abonnées, nous nous hâtons de la porter à leur connaissance; notre publication est gratuite, ce qui nous permet de nous occuper seulement des sujets qui offrent une utilité incontestable. Si donc l'on pouvait faire autour de nous des expériences avec cette composition, si l'efficacité nous en était ainsi démontrée, nous nous hâterions de signaler cette invention. — *N° 40,845, Sarthe.* Nous avons publié dans la 14e livraison des *Patrons illustrés* un dessin pour tapis de table; deux autres dessins du même genre paraîtront prochainement. J'engage ma filleule à choisir l'un de ces dessins, à le broder sur le reps groseille, en choisissant pour la broderie une nuance de soie *plus claire* ou *plus foncée* que le reps. Merci pour les vœux. — *N° 42,024, Tarn-et-Garonne.* Le volant tout violet nuirait en effet à la teinte de la robe; je préférerais un dessin exécuté en lacets noirs ou bien en lacets à carreaux violets et noirs; on peut aussi employer une fine corde en soie noire. — *N° 21,196, Côte-d'Or.* Si l'on porte parfois des manches moins étroites en été, ces manches sont tout à fait délaissées pendant l'hiver; en ce moment, on ne voit que des manches étroites *à coude*. Je ne puis avoir oublié de répondre à notre abonnée; aucune lettre ne me demeure inconnue, pourvu cependant qu'elle soit accompagnée d'une bande portant le nom de l'abonnée; moyennant cette formalité, on est certain d'avoir une réponse.

N° 474, Belgique. Pour guérir et prévenir les *gerçures*, on étend sur les mains une légère couche de pommade de concombre, on met des gants, on les enlève après une demi-heure; on emploie cette même pommade sur le visage, mais non tous les jours. Rien ne s'oppose à ce que l'on porte une montre en toute circonstance. Il n'est nullement nécessaire qu'une jeune fille présente de l'eau bénite à un homme. Le corail est la parure qui convient le mieux aux jeunes filles. — *N° 11,647, Paris.* Nous avons publié cet été dans la ***Mode illustrée*** et dans les *Patrons illustrés* des manteaux pour enfants d'un an; leur forme ne varie pas, et nous ne pouvons y revenir en ce moment. — *N° 43,391, Indre.* Nous publions sans cesse des descriptions et gravures de garnitures. Presque tous les corsages se font à basques; les jupes sont toujours taillées à pointe, et montées à plis. — *N° 42,892, Meurthe.* Volants tuyautés. Oui pour le paletot et le chapeau. Merci pour les vœux. — *N° 7,302, Eure-et-Loir.* Nous répétons bien souvent qu'il est absolument *impossible* de donner aucune réponse directe par la poste. Paletot à manches; y mettre la garniture de passementerie. Les chapeaux de crêpe ne peuvent se porter de *jour* qu'à dater du mois de mars. — *N° 29,262, Vendôme.* Rien ne s'oppose à la plume blanche sur le chapeau du petit garçon. On porte toujours ces vestes; cachemire violet et grelots en passementerie; ce patron a été publié l'année dernière; le demander aux bureaux du journal. Bandes de taffetas noir, découpées d'un côté à dents pointues, bordées de soutache violette. On porte généralement les corsages à basques. Ce magasin est considéré comme étant consciencieux. — *N° 44,470, Loire.* L'explication du point diamant a été donnée, et le numéro dans lequel elle se trouve, indiqué; il est plus facile à notre abonnée de demander ce numéro dans nos bureaux, qu'à nous de répéter cette explication inutile pour toutes les abonnées qui l'ont reçue. Nous avons également publié des patrons de sous-manches, d'après lesquels on peut arranger les manches trop larges. Nous avons publié aussi tout récemment des modèles de voiles de fauteuil; d'autres paraîtront. On ne fait pas d'écrans au tricot.

Le Directeur-Gérant: W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

A NOS ABONNÉES.

Dans ce jour de bonheur
(L'habitude en est prise),
Père, grand'mère, sœur,
Chacun fait sa surprise;

Et d'instants en instants
La cloche, qui s'agite,
De bienheureux parents
Annonce la visite.

De mille points divers
Les présents vous arrivent;
Les compliments en vers
Et les lettres se suivent.

On donne à ses amis,
Au pauvre, à l'enfant sage
Dans ce riche partage
Personne n'est omis.

Et, désireux de plaire,
Sans rester en arrière,
Le Journal humblement,

Pour commencer l'année,
Offre à chaque abonnée
Cet éventail charmant.

A. MOISY.

Voir, à notre dernier numéro, l'Échiquier renfermant, disséminées dans ses cent-vingt-huit cases, les syllabes contenues dans es vers qui précèdent.

EXPLICATION DU SAUT DU CAVALIER.



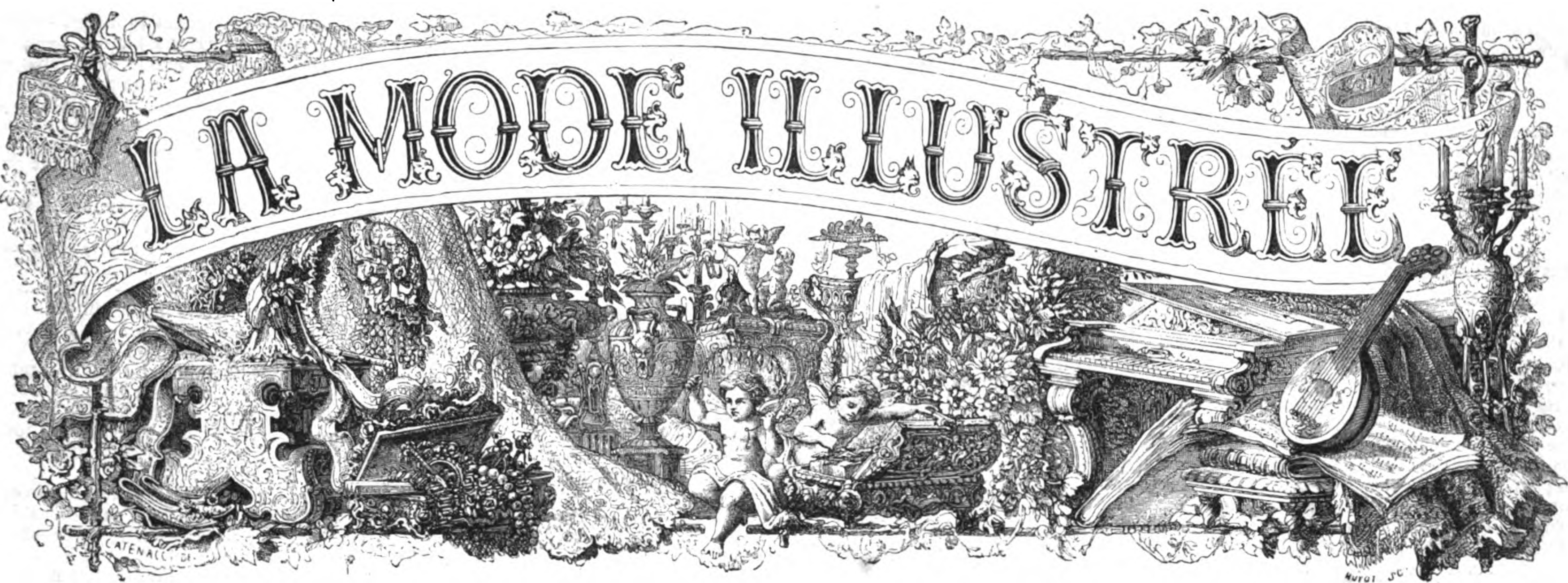
Dessin de M. BOYER.

AVIS.

Nous publierons avec le n° 3 la première livraison des *Patrons illustrés* pour l'année 1865. Cette livraison contiendra les objets suivants: pantalon, gilet, veste, du costume pour petit garçon de 4 à 6 ans. — Pantalon pour femme. — Robe pour petite fille de 1 à 2 ans. — Robe pour petite fille de 3 à 5 ans. — Dessins pour entre-deux et bandes en broderie.



N° 3. SIXIÈME ANNÉE. Dimanche, 15 janvier 1865.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 84, Cambridge Street, South-Belgravia, S. W. —



COIFFURE MARIE-ANTOINETTE, VUE PAR DEVANT.

Coiffure Marie-Antoinette

EXÉCUTÉE PAR M. CROISAT, RUE RICHELIEU, 76.

Le chignon est celui qui figure dans le n° 48 (voir accessoires de coiffure n° 8); les cheveux de devant sont fortement ondulés et relevés sur un crêpé; des fleurs de cactus et des épingles à tête de diamant sont posées çà et là.

Chancelière en forme de plaid roulé.

Cette chancelière, qui contiendra à volonté une boule remplie d'eau chaude, ou bien un tabouret en bois, pourra servir à domicile et en voyage. Elle se compose d'une couverture faite au crochet, légèrement ouatée, ayant 83 centimètres de longueur et 55 centimètres de largeur, maintenue par des courroies également exécutées au crochet.

Pour faire la couverture on prend de la laine noire, on exécute une chaînette de 100 mailles, sur lesquelles on revient en faisant 110 tours de mailles simples, composés de 2 mailles blanches, 2 mailles noires, faites alternativement. Après deux tours, on *contrarie* les mailles, c'est-à-dire que l'on place les blanches au-dessus des noires, celles-ci au-dessus des blanches; le travail doit être conduit de telle sorte qu'il soit serré, mais cependant élastique. Quand il est terminé, on y met une légère feuille de ouate, et on le double avec de la percaline noire. Ouate et doublure doivent avoir partout 3 centimètres de moins que le travail au crochet, lequel est ourlé tout autour à l'envers, sur la doublure.

Les deux courroies ont chacune 75 centimètres de longueur; on les exécute avec de la laine nuance cuir, en mailles simples, faites sur un cordon. Ces rubans ou *courroies* se composent de trois tours faits dans le sens de leur longueur. On les réunit par un troisième ruban servant de poignée, ayant 30 centimètres de longueur. Pour cette poignée, on fait (sur du cordon) une chaînette de 12 mailles, et l'on travaille en rond de dedans en dehors, de telle sorte que l'envers des mailles se trouve en dehors; on fait ainsi un petit rouleau, dans lequel on glisse une corde de grosseur moyenne. Les deux courroies, dont l'extrémité est un peu pliée, sont passées au travers de boucles en acier; on fait également au crochet une petite patte sur chaque courroie; sous la patte, on passe l'extrémité de la courroie, après que celle-ci a été serrée avec la boucle. Le bord supérieur de la couverture forme au milieu une sorte de poche pour les pieds. Sur les côtés de la chancelière, on pose des boutons et des boutonnières, comme le dessin l'indique.

On peut faire la couverture bleue et verte, ou violette et noire.

Plateau en cordon.

MATÉRIAUX : 20 à 24 mètres de cordon en laine, rouge, bleu ou violet, ou de toute autre couleur.

Ce plateau servira pour une lampe, ou bien, exécuté en cordon de laine écrue ou de coton blanc, il sera placé sur la table, sous les plats chauds.

Le fond se compose d'une rosette isolée, exécutée avec trois cordons, ayant chacun 2 mètres 10 centimètres de longueur. On reportera sur un papier tous les contours de notre dessin, et l'on travaillera sur ce papier. A la place marquée par une croix, on pose les trois cordons *dans le milieu* de leur *longueur*, et l'on dirige leurs extrémités dans les deux sens opposés, en les entrelaçant selon que le dessin l'indique. Lorsque la rosette est terminée, les bouts des cordons doivent se trouver réunis sur la place opposée à celle qui est marquée par une croix, et on les coud ensemble, de telle sorte qu'ils se trouvent cachés sous l'ondulation des trois cordons. Le reste du travail est fait d'une part avec trois morceaux



COIFFURE MARIE-ANTOINETTE, VUE PAR DERRIÈRE.

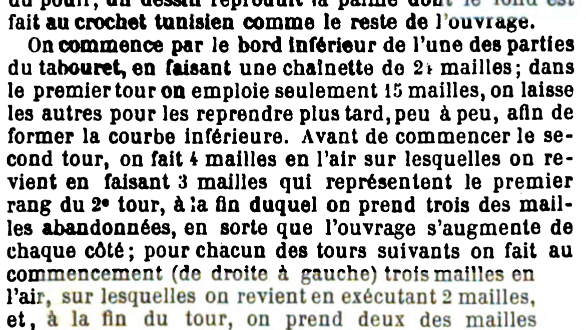
de cordon ayant chacun 3 mètres de longueur, et d'une autre avec deux morceaux de cordon ayant chacun 2 mètres de longueur. Avec les trois morceaux qui marchent toujours réunis, on forme d'abord les grandes

boucles, puis avec les deux morceaux les petites boucles; pour les uns comme pour les autres, on commence par le milieu des cordons, parce que leur longueur serait incommode si l'on commençait par l'une de leurs extrémités. On coud ensemble tous les bouts des cordons, puis on réunit la rosette et le cercle qui vient d'être exécuté, en employant un seul cordon, comme notre dessin l'indique clairement.

Tabouret-pouff au crochet.

MATÉRIAUX : 150 grammes de laine zéphyr de diverses nuances; un crochet en bois n° 6 ou 7.

Cet élégant tabouret est recouvert au crochet tunisien, et se compose de six morceaux faits isolément, rouges et verts alternativement, sur lesquels on brode, au point ordinaire de tapisserie, une palme blanche. Nous publions en grandeur naturelle l'une des six parties du pouff; un dessin reproduit la palme dont le fond est fait au crochet tunisien comme le reste de l'ouvrage.



On commence par le bord inférieur de l'une des parties du tabouret, en faisant une chaînette de 24 mailles; dans le premier tour on emploie seulement 15 mailles, on laisse les autres pour les reprendre plus tard, peu à peu, afin de former la courbe inférieure. Avant de commencer le second tour, on fait 4 mailles en l'air sur lesquelles on revient en faisant 3 mailles qui représentent le premier rang du 2e tour, à la fin duquel on prend trois des mailles abandonnées, en sorte que l'ouvrage s'augmente de chaque côté; pour chacun des tours suivants on fait au commencement (de droite à gauche) trois mailles en l'air, sur lesquelles on revient en exécutant 2 mailles, et, à la fin du tour, on prend deux des mailles abandonnées, en sorte que ces dernières sont toutes employées lorsqu'on a fait le 5e tour, et que le nombre des mailles s'élève à 33.

Dans le 6e tour, on diminue une maille au commencement, autant à la fin; puis, sans augmenter ni diminuer, on exécute 3 tours. Avec le 10e tour commence *la palme*. On fait d'abord 12 mailles avec la laine jusqu'ici employée, puis 7 mailles avec de la laine blanche, — puis 12 mailles avec la laine précédente. En consultant le dessin de la palme et celui qui représente le travail en grandeur naturelle, on continue l'ouvrage, en comptant les mailles, pour faire les diminutions, qui sont égales pour chaque côté. Le travail en tapisserie fait sur la palme est une petite branche verte et lilas pour le fond vert, — verte et ponceau pour le fond rouge.

L'encadrement des palmes se fait isolément, puis on le coud à sa place. Pour cet encadrement, on prend de la laine noire, on fait : * 5 mailles en l'air, — une maille simple dans la première de ces 5 mailles, ce qui forme un petit feston. — Recommencez 34 fois depuis *. On a 35 petits festons, dont le dernier est rattaché



CHANCELIÈRE EN FORME DE PLAID ROULÉ.

au premier par une maille simple. On coud ces festons autour de chaque palme, puis on les traverse, de distance en distance, avec de la soie maïs (voir le dessin).

Les petites coquilles servant de bordure aux six parties du pouff sont exécutées avec de la laine brune; on commence par la pointe supérieure.

1er *tour*. — 4 mailles en l'air qui forment la première bride; — * 5 doubles brides (pour chacune desquelles on jette le brin deux fois sur le crochet) dans la plus proche maille de lisière du travail au crochet tunisien, — une maille en l'air, sous laquelle on passe 2 mailles; — une maille simple dans la plus proche maille de lisière; — encore une maille en l'air, sous laquelle on passe 2 mailles. Recommencez toujours depuis *. Sur le coin inférieur, au lieu de passer *deux* mailles, on n'en passe qu'une chaque fois, afin que l'ouvrage ne soit pas *tendu*.

2e *tour*. — Dans la première maille du tour précédent on fait 2 mailles simples; — * 2 mailles en l'air, sous lesquelles on passe les 5 doubles brides formant une coquille; — une maille simple *avant*, — une maille simple *après* la plus proche maille simple du tour précédent. Recommencez depuis *.

3e *tour*. — Comme le 1er tour, mais en faisant toujours les 5 doubles brides entre 2 mailles simples, et la maille simple sur les 2 mailles en l'air du tour précédent.

4e *tour*. — Comme le 2e tour.

Sur la courbe inférieure on fait trois *rangs* de ces *coquilles*, tandis que l'on n'en fait que deux sur les côtés; on exécute ce troisième rang en répétant le 3e et le 4e tour.

On assemble les six morceaux, puis on les fait monter par un tapissier, soit sur un tabouret, soit sur un siége plus élevé, pour former un pouff; on borde le travail avec une large frange en laine; on place au milieu un grand plat.

Garniture de lampe.

ABAT-JOUR ET PLATEAU.

MATÉRIAUX : Laine zéphyr blanche; soie plate; plusieurs nuances de chenille verte, montée sur fil d'archal; tulle blanc; fil d'archal, etc.

Ce travail, qui peut être adapté à toutes les lampes, se compose de *rosettes* faites isolément, au filet, et de feuilles exécutées en chenille verte. Pour faire l'une des plus petites rosettes dont nous publions un dessin en grandeur naturelle, on *pelotonne* de la laine zéphyr blanche, double, sur une navette à filet, et, en place du fil sur lequel on monte un travail au filet, on prend du fil d'archal *laqué* ou *verni*, un moule ayant 3 centimètres de circonférence, et l'on monte le nombre de mailles voulu pour chaque rosette. Sur notre modèle ce nombre est de 200 mailles pour chaque grande rosette, de 25 mailles pour chacune des plus petites rosettes, et, vu la laine prise *double*, ces nombres se trouvent doublés. Dans le tour suivant on travaille avec la laine simple sur un moule ayant à peine 1 centimètre de circonférence, et chaque maille faite avec la laine double représente 2 mailles, c'est-à-dire que l'on fait une maille dans chaque brin de la laine. Vient ensuite un tour exécuté sur une aiguille à tricoter, en acier, employée en guise de moule; ce tour est fait avec de la soie

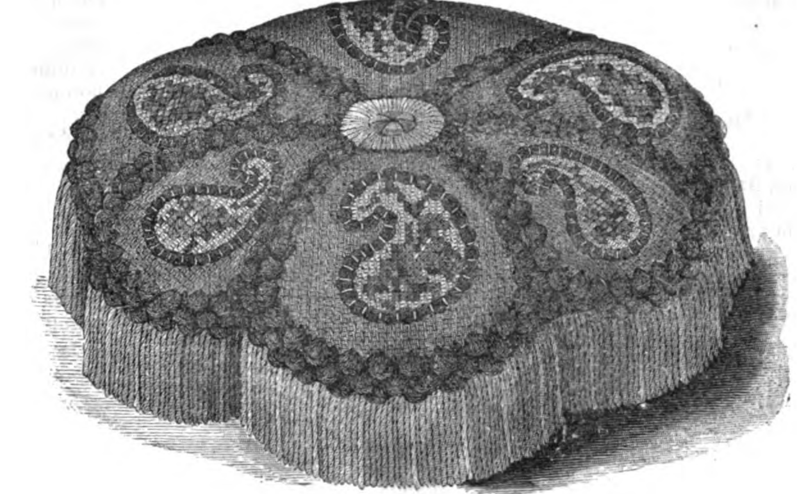
PLATEAU EN CORDON, GRANDEUR NATURELLE.

plate, cerise vif, et l'on fait une maille dans chaque maille. Le filet est terminé; on rapproche les mailles en les serrant sur le fil d'archal, et on dispose celui-ci en spirale, de façon à former une rosette (voir le dessin) dans le milieu de laquelle on place trois ou quatre bouclettes en chenille verte, montée sur du fil d'archal. Sur notre modèle, la soie plate est cerise pour une rosette, jaune d'or pour la suivante, et ainsi de suite alternativement.

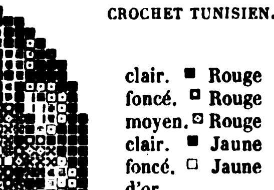
Chaque feuille est faite avec une nuance de chenille verte, montée sur du fil d'archal ployée en spirale, et fixée à la tige par quelques points faits avec de la soie verte (voir le dessin). Le nombre et la dimension des rosettes se règlent d'après la grandeur du plateau de lampe et de l'abat-jour que l'on veut faire.

Quant à l'abat-jour, on prépare une bande de tulle blanc, roide, ayant la hauteur et la largeur voulues pour envelopper un globe de lampe; on coud ensemble les deux extrémités de ce morceau de tulle; on met un fil d'archal sur son bord inférieur; on fronce le bord supérieur, on y met aussi un fil d'archal moins long; les rosettes et les feuilles sont cousues sur ce tulle en deux ou trois rangs. Pour le plateau, on prend un morceau de carton, de forme ronde, ayant 20 à 24 centimètres de diamètre, on le recouvre avec du velours, ou du drap, ou du reps de laine, et on l'encadre avec des rosettes et des feuilles.

On peut, bien entendu, exécuter ces rosettes avec des laines de diverses couleurs.



TABOURET-POUFF AU CROCHET TUNISIEN.



PALME DU TABOURET-POUFF. — Explication des signes : ■ Fond blanc. ◘ Vert foncé. ◙ Vert moyen. ╷ Vert clair. ■ Rouge foncé. ◘ Rouge moyen. ◙ Rouge clair. ■ Jaune foncé. □ Jaune d'or.

maille suivante (verte) soit encore rouge; on en fait autant pour les *mouches* noires. Le brin de la couleur abandonnée reste toujours en dessous du travail, sans être coupé. Après les 4 tours qui viennent d'être décrits, on en fait un maïs, et l'on commence la rayure suivante par 2 tours noirs. Cette rayure est pareille à la précédente, mais les festons mi-partie rouges et verts sont blancs et bleus; on continue de la sorte en faisant alterner les couleurs des rayures et les séparant toujours par deux tours noirs; on termine la 7e rayure par un seul tour maïs; on doit de plus *contrarier* la composition des festons; ainsi, lorsque le rouge forme la 1re moitié des festons dans la première rayure, il sera employé, dans la 3e rayure, pour la seconde moitié des festons; il en est de même pour le blanc et le bleu. Après le dernier tour maïs, on prend la soie noire pour exécuter le fond qui devra être plus tard replié en dedans; on fera 4 tours de la façon observée jusqu'ici, — puis deux tours durant lesquels on continue les diminutions; mais quant à l'augmentation, au lieu de faire 3 mailles dans une seule, on n'en fera que deux, — puis on passe seulement *une* maille à la place consacrée à chaque diminution, et l'on supprime totalement les augmentations, de telle sorte que le fond va toujours se rétrécissant.

L'étui servant à contenir les cigares est fait en carton léger, recouvert de moire noire; le travail au crochet est fixé sur un étui pareil, doublé de moire noire; le précédent étui se glisse dans ce dernier.

Porte-cigares au crochet.

Matériaux : Fine soie de cordonnet, noire, ponceau, blanche, verte, maïs.

Ce porte-cigares, fait entièrement au crochet, épargnera des frais de *monture*, parfois assez considérables. Notre dessin représente l'étui en grandeur naturelle; il est fait entièrement en mailles simples, avec des augmentations et des diminutions régulières, qui forment les festons du dessin. On prend la soie noire, on commence par le côté ouvert de l'étui, en faisant une chaînette de 120 mailles, dont on réunit la dernière à la première, de façon à former un cercle.

1er tour. — * 4 mailles-chaînettes, — une maille simple, — une demi-bride, — 3 brides, — une demi-bride, — une maille simple. Recommencez 9 fois depuis *; chacune des mailles qui viennent d'être décrites doit se trouver sur une maille de la chaînette.

2e tour. — * Une maille-chaînette dans chacune des 4 mailles-chaînettes du tour précédent; dans chacune des 3 mailles suivantes une maille simple; dans la bride du milieu des trois brides on fait 3 mailles simples; dans chacune des 3 mailles suivantes une maille simple. Recommencez depuis *.

3e tour. — * Une maille simple, — 2 mailles-chaînettes sur les 2 mailles-chaînettes du milieu des 4 mailles-chaînettes du tour précédent; — dans chacune des 5 mailles suivantes on fait une maille-chaînette; — dans la maille du milieu des 3 mailles faites dans une seule maille, on fait 3 mailles; dans chacune des 4 mailles suivantes une maille-chaînette. Recommencez depuis *.

4e tour. — On passe toujours les deux mailles-chaînettes faites dans chaque creux des festons; dans chacune des autres mailles on fait une maille simple, mais, dans la maille du milieu des trois mailles, faites dans une seule maille, on fait toujours 3 mailles simples. Tous les tours se font désormais comme ce 4e tour.

On en fait encore 2 noirs, — puis 1 maïs, — 2 noirs, — 1 maïs; viennent ensuite 4 tours, durant lesquels on fait la première moitié de chaque feston rouge, l'autre verte, mais avec addition de petites mouches noires dans le fond rouge et dans le fond vert; par conséquent, dans le 1er de ces 4 tours, on fera alternativement 8 mailles rouges, — 8 mailles vertes; dans le second et le troisième tour * 3 mailles rouges, — 2 noires, — 3 rouges, — 3 vertes, — 2 noires, — 3 vertes. Recommencez depuis *. Dans le 4e tour on fait alternativement 8 mailles rouges, — 8 mailles vertes; dans le changement des couleurs que l'on emploie, il faut observer la règle suivante : lorsqu'on a fait 8 mailles rouges auxquelles succèdent 8 mailles vertes, on doit terminer la 8e maille rouge avec le brin rouge, de telle sorte que le côté de dessus de la

Bourse de jeu tricotée

EN PERLES DE CRISTAL.

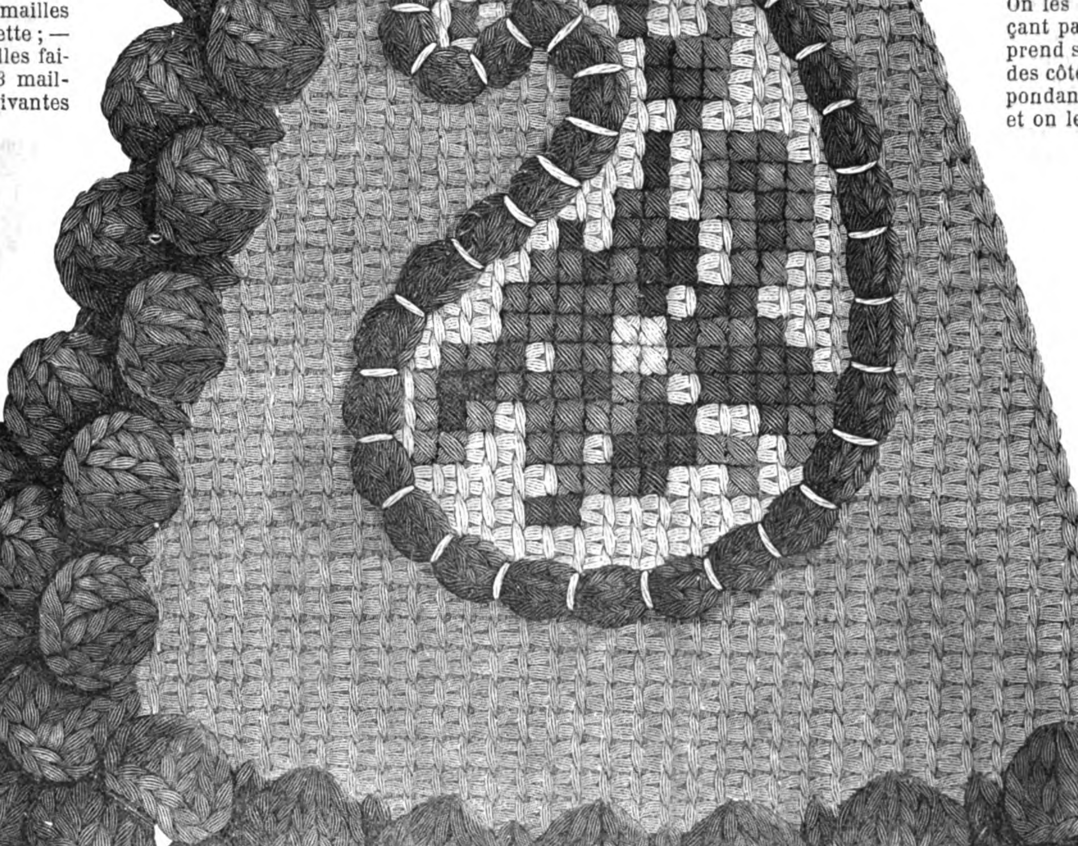
Matériaux : Deux écheveaux de soie de cordonnet ponceau; 10 fils de perles blanches en cristal; trois jeux de très-fines aiguilles à tricoter; un fermoir d'acier; un peu de taffetas ponceau.

La bourse se compose de deux morceaux ronds, faits isolément. On enfile sur la soie ponceau deux à trois fils de perles; on monte 18 mailles, divisées sur quatre aiguilles et réunies en rond; le premier tour se fait à l'endroit. Après la première maille tricotée, on glisse une perle entre cette maille et la suivante qui va être faite, et l'on continue ainsi pour tout le tour. Le second tour est semblable au précédent, mais fait à l'envers. On fait toujours alternativement un tour à l'endroit, un tour à l'envers.

Dans le 3e tour, on glisse deux perles au lieu d'une, et le nombre des perles augmente toujours d'une perle, après que l'on a fait deux tours, jusqu'à ce que l'on ait, dans le 21e et le 22e tour, 11 perles entre chaque maille.

Pour faciliter ce travail, on peut ajouter deux ou trois aiguilles à tricoter. Avec le 22e tour, le premier côté de la bourse est terminé; on y laisse les aiguilles, et l'on fait un second côté pareil à celui-ci. On les réunit au crochet en commençant par la dernière maille tricotée. On prend sur le crochet une maille de l'un des côtés de la bourse, la maille correspondante de l'autre côté de la bourse, et on les réunit, en faisant au crochet une maille simple, avec laquelle on retire les deux mailles de leurs aiguilles respectives. Viennent ensuite 6 mailles en l'air, — une maille simple dans les 2 mailles *tricotées* suivantes (des deux côtés de la bourse). On assemble de cette façon 12 mailles (par conséquent 24 mailles); les 6 mailles suivantes représentent l'ouverture destinée au fermoir; on les démonte au crochet, comme les précédentes, mais séparément pour chaque côté.

Le tour suivant est formé de mailles simples. On fait une maille dans chaque maille des festons de mailles en l'air, mais on fait deux tours de mailles simples sur le contour de l'ouverture, puis on exécute la bordure.



SIXIÈME PARTIE DU TABOURET-POUFF, GRANDEUR NATURELLE.

1er tour de la bordure. — * Une double bride, — 3 mailles en l'air. sous lesquelles on passe 3 mailles du tour précédent. Recommencez depuis *. On retourne l'ouvrage pour le

2e tour. — * Une maille simple dans la plus proche bride, — 4 brides placées *à cheval* sur les 3 mailles en l'air du tour précédent. — Recommencez depuis *.

On encadre la bordure avec une frange de perles. Pour chaque boucle de cette frange, on enfile 30 perles; on fixe le brin de soie dans le milieu du feston (voir le dessin); — on enfile 30 perles, on les entrelace dans la boucle précédente, on les fixe au feston suivant, et ainsi de suite.

On double la bourse avec du taffetas ou de la moire ponceau, et l'on coud bourse et doublure autour du fermoir.

Crochet hermine.

Ce point est, ainsi que le suivant, une variation du crochet tunisien; on le fait en *allant et revenant.* Ces deux rangs de droite à gauche, — de gauche à droite, — composent un tour du dessin. On emploiera ces deux dessins pour pèlerine, vestes, couvertures, etc.

FEUILLE EN CHENILLE POUR LA GARNITURE DE LAMPE.

Après avoir fait une chaînette très-lâche, on revient sur ce premier travail.

1er tour. — On passe le brin au travers de la première maille; on le garde sur le crochet, on jette le brin sur le crochet, — on passe le brin dans la même maille, en sorte que l'on a quatre boucles sur le crochet. On répète ceci dans chaque maille de la chaînette. Dans le second rang, de gauche à droite, on démonte la maille quadruple, comme une seule maille.

2e tour. — Comme dans le premier rang du tour précédent, on forme des mailles quadruples, en piquant toujours le crochet, entre deux groupes de mailles, à la place indiquée par une croix. Dans le deuxième rang, on démonte, comme cela a été indiqué pour le premier tour, et l'on travaille tous les autres tours comme ce deuxième tour. On exécute les *queues* d'hermine en faisant une maille quadruple noire, après 2 mailles quadruples blanches, dans chaque troisième tour.

Barbe en dentelle perlée en jais.

Les barbes, feuilles, papillons, entre-deux de dentelle noire (imitation), employés pour les garnitures de robes, sont très-souvent ornés de perles en jais. On trouve tous ces objets en dentelle chez Mme Aubert, modiste, rue Neuve-des-Mathurins, no 6.

Crochet rayé.

Dans chaque maille de la chaînette on passe le brin, que l'on conserve sur le crochet en guise de maille; dans le deuxième rang (de gauche à droite), on démonte 3 mailles l'une après l'autre. * On fait une maille en l'air, — on démonte 3 mailles ensemble à la fois, — on fait une maille en l'air, — on démonte 3 mailles l'une après l'autre. On recommence toujours depuis *.

Le 2e tour et tous les suivants sont faits ainsi qu'il suit :

1er rang. — De droite à gauche. On reprend sur le crochet le nombre de mailles qui composent la chaînette, c'est-à-dire que l'on passe le brin dans chacune des trois mailles perpendiculaires, et aussi dans les trois vides suivants. On trouvera sur le dessin (qui représente le rang de gauche à droite, à moitié fait) les trois mailles perpendiculaires, désignées chacune par un point, — les trois vides, marqués chacun par une croix. Dans le rang de gauche à droite, on démonte, comme cela a été indiqué pour ce rang, dans l'explication du premier tour.

Encadrement

POUR PORTEFEUILLE OU TAPIS.

Si l'on désire broder un grand portefeuille dont le milieu serait occupé par de belles initiales, on exécutera ce dessin au petit point, — ou bien à la croix, — sur du canevas très-fin. Si l'on veut employer ce dessin pour encadrer une descente de lit, on choisira du canevas très-gros, ou même on le fera au point *double-croix*, employant quatre fils en hauteur et en largeur.

DESCRIPTION

DE TOILETTES.

Robe de bal. Première jupe de taffetas blanc; seconde jupe en tarlatane bleue, recouverte avec une robe en crêpe bleu, dont le bord inférieur est orné d'un gros bouillonné, voilé par du tulle *illusion* blanc; une tunique de même tulle blanc recouvre toute la toilette. Cette tunique, ouverte par devant, est bordée avec une frange de plumes de paon, et fixée, de distance en distance, par des papillons dorés. Mêmes papillons avec entourage de plumes de paon sur le bouillonné. Corsage décolleté en crêpe bleu, avec draperie de tulle blanc, ornée au milieu et sur les épaules avec des papillons dorés. Coiffure avec plumes de paon et papillons; manches très-courtes; gants blancs à 4 boutons; sortie de bal en satin blanc, doublée de satin bleu, garnie de frange lama.

Robe de chambre en velours noir, doublée de satin cerise. La doublure forme revers par devant, sur une jupe blanche à volants, et plastron sur la poitrine. Les manches sont à crevés cerise à chaque bout. Des cordes et des glands cerise composent les ornements de la robe de chambre, retenue à la taille par une longue cordelière. Bonnet en dentelle blanche, avec rubans en velours cerise. Col et manches de mousseline blanche, avec ruches de dentelle.



GARNITURE DE LAMPE.

MODES.

Les toilettes dont Paris s'occupe le plus en ce moment se composent de tulle, de gaze, de fleurs, de rubans, de perles d'or, d'acier, d'argent ...; en un mot, ce sont les toilettes de bal.

Jamais on n'a employé autant de *clinquant* dans les accoutrements féminins qu'en l'an de grâce 1865. Les grosses perles de métal s'enroulent dans les coiffures, serpentent sur les robes, s'incrustent dans les mèches de cheveux; leur poids n'est pas, — heureusement! — en rapport avec leur apparence, car ces boules d'acier, d'or ou d'argent, sont creuses et légères. On les mélange aux fleurs, on les attache aux manches, aux corsages de robes de bal; en un mot, il semblerait que l'on ne peut plus se passer de ces ornements, si l'on ne voyait quelques toilettes charmantes dans la composition desquelles il n'entre point la moindre perle. Je veux décrire l'une de ces toilettes, qui m'a paru la plus jolie, la plus fraîche, la plus simple et la plus élégante, parmi toutes celles qui l'entouraient.



EXÉCUTION DE L'UNE DES ROSETTES AU FILET, GRANDEUR NATURELLE.

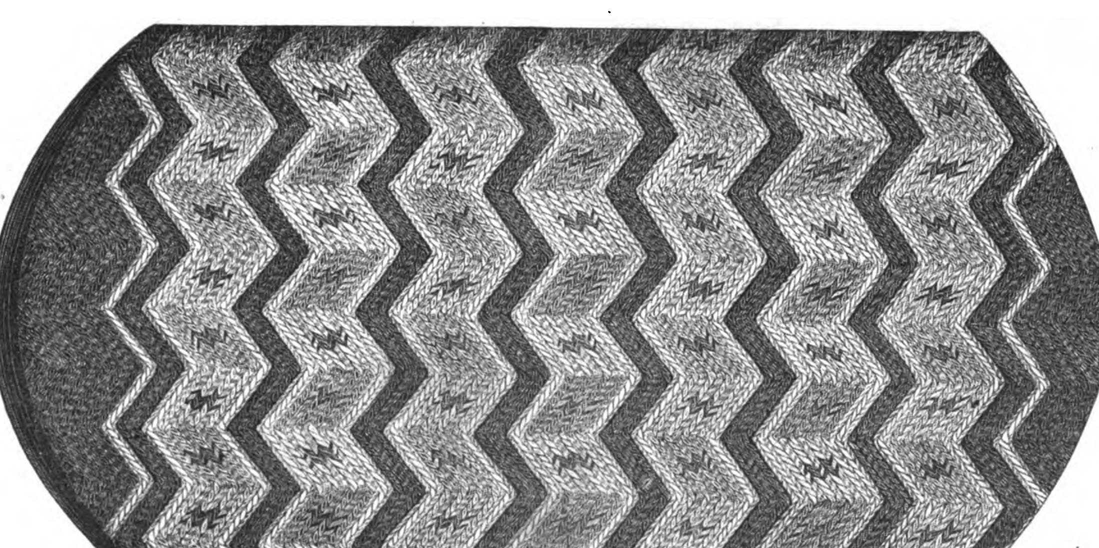
Robe de dessous en poult-de-soie blanc; première jupe, en tulle, garnie avec trois grosses ruches de tulle; seconde jupe, plus courte que la précédente, également en tulle blanc, dont le bord était découpé en dents peu creuses, arrondies par conséquent. Cette jupe était beaucoup plus longue derrière que devant; elle était entièrement garnie avec une ruche étroite, en tulle blanc, qui, après avoir bordé l'une des dents, remontait sur la jupe jusqu'au corsage, en s'inclinant un peu pour se rapprocher de la ruche, qui, après avoir bordé la dent suivante, remontait aussi vers le corsage, — ainsi de suite, tout autour de la jupe. Le corsage à pointe avait, en guise de *berthe*, trois ruches de tulle; les manches courtes étaient garnies de la même façon; de petits liserons blancs serpentaient dans la coiffure et retombaient en arrière en deux *traînes* d'inégale longueur.

C'était une toilette de jeune fille, mais une jeune femme eût pu la porter avec quelques modifications, en choisissant, entre autres, du satin blanc pour la robe de dessous et des fleurs de nuance vive pour la coiffure.

Les jupons sont définitivement aussi ornés que les robes les plus ornées; on emploie toujours pour les garnir les jolis galons-cachemire que l'on fabrique aujourd'hui avec une frange, absolument comme les bordures de châle que ces galons semblent reproduire en miniature.

Une mode, qui n'est jusqu'ici adoptée que par quelques actrices, lesquelles se chargent du reste de familiariser le public féminin avec toutes les excentricités de la toilette, consiste à couper les lés d'une robe et à les *monter* de telle sorte que toute leur ampleur soit rejetée en arrière en un paquet énorme. Toujours d'après cette mode, la robe est entièrement plate devant et sur les hanches, et se trouve *tendue* sur la crinoline, dont elle dessine la forme; c'est une réminiscence de l'an 1800. Dans ce temps-là, cette mode, qui ne s'alliait pas à la crinoline, se bornait à être laide et inconvenante; aujourd'hui, grâce à la crinoline, les robes plates et tendues sont seulement grotesques.

On *revoit* sur des robes en taffetas quelques hauts volants, ayant 25 centimètres



PORTE-CIGARES AU CROCHET, GRANDEUR NATURELLE.



LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal, 56, Rue Jacob, Paris

Toilettes de Melles RABOUIN, 67, r. Nve des Pts Champs.

de largeur, mais ils ne sont jamais montés *à bord* de la jupe. On les fronce, ou bien on les *tuyaute* à tête; on les pose sur la jupe, qui est très-longue par derrière, de façon à laisser passer son bord sous le volant par devant; puis ce volant s'incline toujours davantage, et, par derrière, il dépasse même la robe, pour augmenter sa longueur à cette place. Cette garniture, ample et un peu sévère, convient surtout aux dames âgées et à celles qui ne sont plus tout à fait jeunes.

On porte beaucoup de vestes d'intérieur, et même, ce qui est plus grave, de *sorties de bal* en drap ponceau, ornées de rubans en velours noir, encadrées avec un cordon en soie blanche. Passons. Je ne suis pas chargée d'*approuver*, mais bien d'enregistrer les décisions de la mode. Une autre nuance, tranchante sans doute, mais si jolie que je n'ai pas le courage de la condamner, est le rose vif, dit *rose de Chine*. On l'emploie aussi pour les bournous du soir et pour les vestes du matin. Si l'on recule devant l'emploi de ces teintes en guise de principal, on peut les adopter comme accessoire. Ainsi une veste de soie ou de velours noir peut être doublée en cachemire ou satin ponceau, et cette doublure est mise en évidence sur les revers de la veste et sur ceux des manches. Quant aux broderies de perles noires, elles sont semées à profusion sur les *confections* de tous genres; on peut les adopter sans scrupule, tant elles sont devenues d'un usage général.

E. R.

AMEUBLEMENT.

La mode parisienne ne se borne pas à exercer son pouvoir dans le domaine de la toilette: elle touche à toutes choses, elle change toutes choses, et ne cesse de se conformer à l'injonction jadis adressée à Clovis, en adorant ce qu'elle a brûlé, en brûlant ce qu'elle a adoré.

Il n'est point de localité en ce monde où l'on

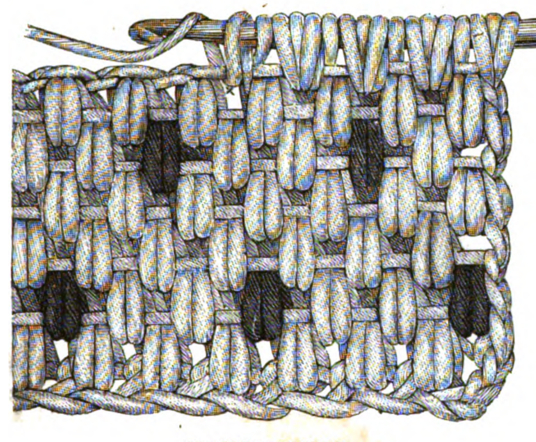


BOURSE DE JEU TRICOTÉE EN PERLES DE CRISTAL.

tourner et de mettre à sa portée les diverses cases dans lesquelles on a rangé les livres. Les étoffes employées pour cette chambre peuvent être foncées, sans cependant être *tristes*. Ainsi, le gros bleu, nuance bluet, en reps de laine ou velours de laine, convient à une chambre à coucher, surtout si l'on *égaye* cette couleur en la mélangeant avec des bandes de tapisserie posées comme encadrement des rideaux et des portières, ou bien intercalées dans les rideaux; les siéges seraient analogues, recouverts, par conséquent, avec des bandes de tapisserie, alternant avec des bandes d'étoffe; le papier serait gris, de deux ou trois tons; grises aussi les boiseries.

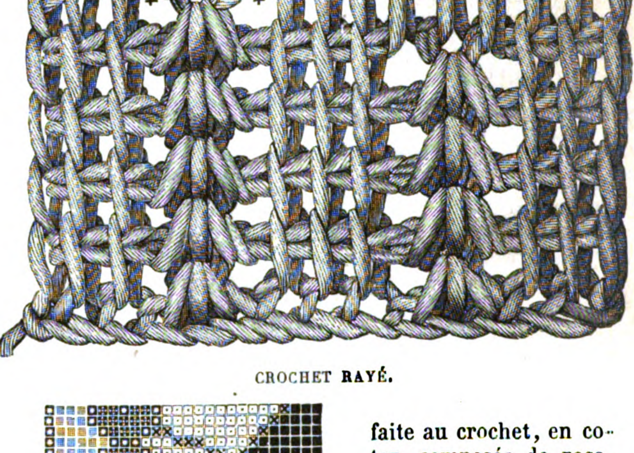
Pour une jeune femme, ce mobilier aurait peut-être une physionomie un peu sévère; on pourrait, dans ce cas, adopter les meubles en bois laqué et verni en blanc, recouverts en perse à dessins anciens, sans apprêt, dite perse *cretonne*. Si l'on n'était pas forcé de restreindre la dépense, on tendrait les murs et le plafond en perse pareille à celle des meubles. Au centre du plafond, à la place où tous les plis de l'étoffe se rencontrent sous une rosace, on suspendra une lanterne en forme de globe, en cristal dépoli. Point de jardinières dans cette chambre, à moins que les fleurs dont on les garnirait ne soient sans parfum.

Dans le cas où l'on devrait s'interdire le luxe, sans vouloir cependant renoncer à une apparence confortable, on choisirait des rideaux et des portières en une étoffe de laine grenat, que l'on nomme *croisé*. Ce tissu est simple, solide et peu coûteux; on le doublerait en percaline de même nuance. Le bois d'acajou est aujourd'hui le moins coûteux de tous les bois; lorsqu'il est un peu ancien, il a perdu sa nuance trop criante et s'harmonise sans difficulté avec toutes les teintes d'étoffe. Le lit serait garni avec une couverture pareille aux rideaux, sur laquelle on poserait une deuxième couverture,



CROCHET HERMINE.

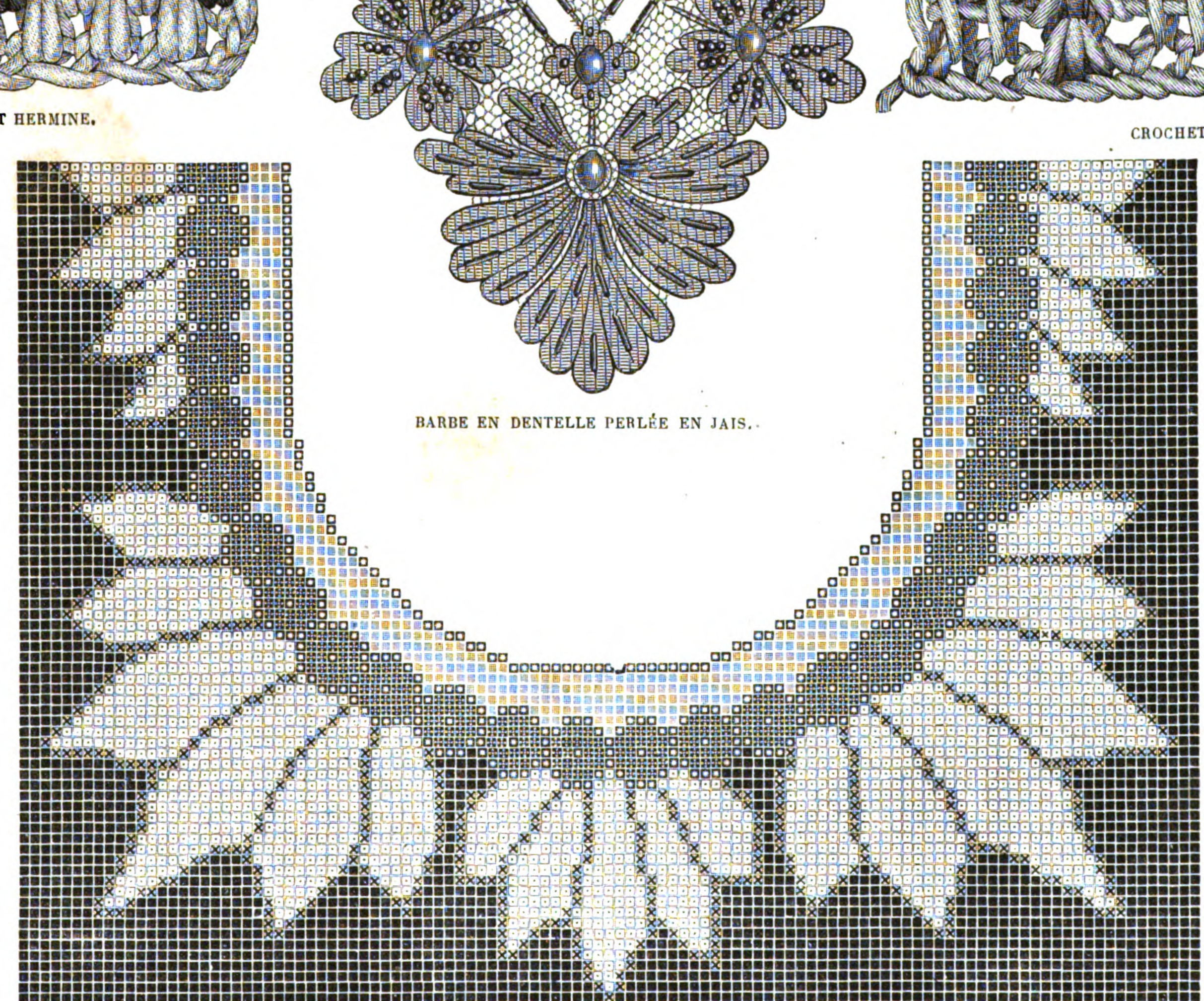
BARBE EN DENTELLE PERLÉE EN JAIS.



CROCHET RAYÉ.

pousse aussi loin qu'à Paris le luxe relatif du mobilier et le culte du confortable. En ce moment la mode favorise le style Louis XVI pour les salons, remonte d'un règne en arrière pour les chambres à coucher, que l'on remplit de meubles Louis XV, et demeure *fantaisiste* pour les salles à manger et les cabinets de travail.

En dehors du style Louis XV, les chambres à coucher ont parfois un mobilier moderne en marqueterie de deux tons, composée de bois de palissandre et de bois de rose, sans cuivres, bien entendu. Ce mobilier se compose du lit, de la table qui l'accompagne, d'une commode, d'une grande psyché, d'une chaise longue, de deux ou quatre petits fauteuils *crapauds*, d'un guéridon, et, si la dimension de la chambre le permet, d'une étagère-bibliothèque, posée sur un pied à pivot, qui permet de



ENCADREMENT POUR PORTEFEUILLE OU TAPIS. — Explication des signes: ■ Noir. ■ Gris clair. ▫ Blanc en soie ou laine. ▣ Gris-acier. ▫ Jaune d'or. ■ Soie ou laine bleu vif.

faite au crochet, en coton, composée de rosaces ou de médaillons qui imitent la guipure ancienne; cet ornement communique à la chambre à coucher un aspect élégant et *soigné*. Si un édredon reste au milieu du lit, on le couvrira avec un travail au crochet, pareil au précédent.

Les armoires à glace sont bannies des chambres à coucher, mais seulement dans le cas où la disposition de ces chambres est soumise aux règles d'une élégance suprême. Dans les appartements modestes, il serait puéril de se priver de ce meuble commode, uniquement parce qu'on les place dans les cabinets de toilette, lorsqu'on est grandement et richement logé.

Le bambou, sous toutes ses formes en, couleur naturelle ou doré, jouit en ce moment de priviléges spéciaux: tabourets hauts et

ardinières, étagères, écrans, tables à ouvrage, composées de deux corbeilles superposées, pliants, chaises *volantes*, tout cela se fait en bambou, se place partout, s'allie aux mobiliers de toutes les époques. On trouve des tabourets de pied de ce genre chez MM. Allard, faubourg du Temple, n° 50, à 5 et 6 francs. Les étagères en bambou sont charmantes, avec leurs deux ou trois plateaux en laque chinoise (plus ou moins authentique), et les glands-grelots en laine multicolore qui les ornent; les rebords des plateaux retiennent tout ce qu'on leur confie, et l'on ne perd pas son temps à poursuivre un dé, ou bien un crochet, un peloton de laine, de soie ou de coton, qui prennent leurs ébats dans tous les coins de la chambre.

Les imitations de bois de chêne, meubles sculptés à la mécanique et couverts d'une couche de peinture qui leur donne la teinte du vieux chêne, sont exilés de toute salle à manger élégante; ils sont remplacés par le noyer à moulures noires, ou par le chêne *véritable*, auquel on laisse la teinte claire de son jeune âge. La sculpture de ces meubles est plus ou moins riche, selon que l'on peut les choisir plus ou moins chers. Quant à ces meubles en faux chêne, ci-dessus cités, chers à toutes les personnes qui voulaient se créer un intérieur moyen âge, pour y poser en châtelains et châtelaines, ils ont perdu tout crédit; l'abus qui en a été fait les a tués; les véritables *vieux* meubles en bois de chêne conservent leur mérite et leur valeur, et sont à leur place dans un cabinet masculin.

Le drap semble l'emporter sur le cuir, lorsqu'il s'agit des garnitures de fenêtres et des portières de salle à manger, mais non le drap uni; on l'orne avec des applications de drap de diverses couleurs éclatantes, festonnées à points très-écartés, faits en laine fine ou bien en soie. On adopte pour ces applications le genre chinois, ou arabe, ou égyptien. Ce dernier genre est fort à la mode en ce moment, même pour les travaux en tapisserie; il se compose d'hiéroglyphes de toute nature, de toute dimension, semés sur un fond uni, ou disposés en large bordure encadrant les rideaux et portières de drap vert, gros bleu, havane ou grenat. Si la table de la salle à manger est belle, on ne la couvre pas avec un tapis; parfois on se borne à l'avoir en bois brut, pareil à celui que l'on emploie pour les rallonges des tables de salles à manger. Dans ce cas, le pied seulement est en rapport avec le reste du mobilier, et l'on couvre la table avec un tapis pareil aux rideaux ou bien multicolore, garni de franges.

Les meubles ayant une autre destination changent de forme pour les cabinets masculins, mais ils sont de même genre que ceux des salles à manger : noyer, poirier ou chêne naturel. On met généralement dans un cabinet un large divan, sur lequel on peut, au besoin, improviser un lit; un ou plusieurs corps de bibliothèque, une table-bureau, des fauteuils et des chaises; rideaux et portières en reps ou bien en drap, pareils à ceux qui ont été décrits pour la salle à manger.

Quant aux salons, on adopte, ainsi que je l'ai dit, le style Louis XVI; il n'est pas le plus gracieux de tous, mais il est à la *mode*: meubles dorés ou blancs, garnis en damas de soie ou bien en tapisserie dite de Neuilly. La table ronde ou ovale est sévèrement bannie; on ne voit plus que des tables à quatre pieds. Si le mobilier est en bois blanc, laqué et verni, la table sera pareille, avec tapis de velours intercalé dans le bois, qui le dépasse tout autour, de façon à l'encadrer; encoignures destinées aux lampes; lustre de même style que le mobilier. Ceci est le salon *officiel*. Le salon intime est la pièce habitée constamment par la maîtresse de la maison, qui se garde bien de l'appeler son *boudoir*. Ce terme, empreint d'une affectation surannée, est de même date que les *vapeurs* et revêtu du même ridicule. On a un petit salon, ou bien un cabinet; on n'a plus de *boudoir*.

Dans cette pièce, tout relève de la fantaisie; c'est là que s'accumulent les jardinières de toutes formes, montées sur pied, ou posées sur des meubles, ou suspendues aux murs, sous forme de hottes en osier doré ou brut, contenant des plantes retombantes; mêmes plantes dans la jardinière d'osier ou de terre cuite, suspendue au plafond en guise de lustre. Là se voient les *pouffs*, plus ou moins élevés, les tabourets de toute taille, *semés* de tous côtés, sans symétrie apparente; la symétrie, qui glace le regard et paralyse l'esprit, est soigneusement bannie du *petit salon*. Là se trouvent les étagères de toutes dimensions, les porcelaines de Chine, du Japon, et les vieilles faïences servant de vases à fleurs, de coupes à cartes de visites, d'écritoire, de baguiers. Tous les meubles sont capitonnés, quelles que soient les étoffes avec lesquelles ils sont recouverts; point d'angles, tout est moelleux et arrondi; les portières et rideaux d'hiver sont ouatés et doublés; un tapis à grandes fleurs couvre le plancher; des livres, des journaux, des travaux féminins, se pressent sur toutes les étagères et sur toutes les tables. C'est là aussi que l'on place le piano en bois sculpté, de genre dit *artistique*, avec incrustations de marbre de diverses couleurs; le tabouret de ce piano est l'un des pouffs que l'on voit dans la chambre, mais il est monté sur une vis qui permet de l'exhausser.

Quant aux pliants, ce n'est pas seulement une mode, mais une fureur. J'en ai vus qui sont réellement ravissants, chez Mme Michaud-Jolly, boulevard Sébastopol, 14 (rive droite). Ce sont de vrais meubles de salon, montés sur *bambou*, dont les nœuds sont dorés. Ils sont garnis avec une résille à *boulots* en passementerie, de couleurs assorties à celles de la broderie. Cette garniture, posée sur chaque côté, forme une sorte de lambrequin *à jour*. Quand la tapisserie est faite sur canevas *Java*, on la double avec du canevas pareil; les quatre pieds du pliant sont retenus par une ganse assortie placée en X.

Les dessins *égyptiens* et Smyrne sont les plus appropriés à ce genre de *monture* ainsi qu'aux *escabeaux* et *pouffs* bas et carrés, que l'on garnit également avec une résille. Il y a des bambous *blonds*, et d'autres qui sont *noirs*.

Le *montage* des pliants coûte 32 francs; la tapisserie avec les assortiments coûte de 15 à 16 francs.

On fait, dans la même maison, des tapis d'une élégance suprême. La tapisserie est un dessin Louis XV, égyptien ou smyrniote. On place autour du tapis un premier encadrement en velours, de nuance assortie à celle de la tapisserie; l'intérieur de cet encadrement est découpé de façon à rappeler le mouvement des ornements du dessin de la tapisserie, et rattaché à celle-ci par une grosse corde en passementerie. Autour de ce premier encadrement, on en pose un second de nuance différente et capitonné.

La tapisserie est rembourrée avec du crin, afin de se trouver au même niveau que l'encadrement capitonné; le tout est doublé en toile verte. Les nuances de velours que l'on associe le plus volontiers sont le bleu avec le grenat, le noir avec le rouge. Ces tapis n'ont pas de dimensions bien précises; généralement la tapisserie a 1 mètre 50 centimètres de longueur, 50 centimètres de largeur. La largeur du premier encadrement est de 15 centimètres; celle du deuxième encadrement est de 45 centimètres.

Dans un récent article, consacré à l'ameublement (voir le n° 46 de l'année 1864), je me suis occupée principalement des ressources modestes forcées de tenir compte de la dépense; mais nous avons des lectrices qui veulent connaître les raffinements de l'élégance moderne, et l'équité nous commande de nous occuper des personnes riches comme de celles qui n'ont à leur disposition qu'un budget restreint. J'ajouterai que, si l'on ne pouvait avoir deux salons, on supprimerait celui que l'on n'habite pas, qui reste consacré aux réceptions cérémonieuses, et que l'on donnerait au salon *unique* le caractère ci-dessus indiqué pour le *petit salon*. On ne craindrait pas d'y avoir des livres qu'on lit, les journaux, les broderies, les siéges de toutes formes, les objets plus ou moins coûteux, mais qui peuvent toujours être élégants de forme, servant aux occupations de la maîtresse de maison. L'ordre n'exige pas une symétrie glaciale, il n'impose pas la compagnie de meubles anguleux, rangés chacun à une place déterminée et devenus inamovibles; pourvu que le désordre soit *beau*, c'est-à-dire qu'il accuse, non l'incurie et la malpropreté, mais bien la diversité des occupations, il devient un *effet de l'art*, préférable cent fois à l'ordre compassé et méticuleux.

EMMELINE RAYMOND.

LES COSMÉTIQUES.

Nous empruntons au *Moniteur* du 15 novembre 1864 un article remarquable, qui sera lu par nos abonnées avec intérêt et profit. Il contient des renseignements précieux donnés par un savant, désireux d'éclairer les femmes sur les dangers qu'elles courent en adoptant, sur la foi de *réclames* salariées, les produits soi-disant miraculeux qui, en promettant de leur rendre la beauté, leur enlèvent à tout jamais la santé.

Celles de nos lectrices qui nous ont parfois adressé des questions relatives aux *cosmétiques* comprendront, lorsqu'elles auront lu cet article, les motifs de la réserve que nous nous sommes imposée sur ce sujet. Plus soucieux de leurs intérêts que du bénéfice produit par les recommandations portant sur cette branche de l'industrie, nous n'avons jamais voulu mettre notre publicité au service de cosmétiques, qui sont, ainsi que le dit M. le docteur Poisson, *inefficaces* ou *dangereux*.

La bonne éducation de la femme est d'une grande importance dans un État qui veut surtout s'élever par la moralisation des masses, base la plus sûre de toute prospérité, de tous vrais progrès. La femme, par son exemple encore plus que par ses conseils, peut faire un bien immense autour d'elle. Elle a l'instinct du bien, parce qu'elle est aimante; mais souvent son désir de plaire, qui part d'un sentiment louable en lui-même, se fourvoie; ce n'est plus seulement aux siens qu'elle cherche à plaire, mais à des indifférents; ce n'est plus seulement par ses qualités de cœur qu'elle veut séduire, mais par ses charmes; dans cette funeste voie elle marche à sa perte. Hors de la voie du sens droit, de ce qui est bien, on ne retrouve jamais que piéges, obstacles, chute et regrets.

Voici un bien sérieux préambule pour arriver à réformer quelques détails pernicieux de la toilette des femmes; mais c'est que ce n'est pas une légère faute chez les femmes de jouer leur santé pour paraître plus jeunes qu'elles ne le sont; c'est un véritable tort qu'elles se font et qu'elles font aux leurs, de se chagriner de vieillir, d'en prendre de l'humeur et de s'imaginer qu'elles pourront tromper sur leur âge en se peignant la figure, en se teignant les cheveux, en se pavanant, en se jetant dans la dissipation. Qu'elles soient de leur âge, sans autrement s'en tourmenter : elles en auront plus de bonté naturelle, en plairont davantage, et leur santé y gagnera. La paix n'en régnera que mieux chez elles et autour d'elles.

On a tout dit sur les dangers auxquels les femmes s'exposent en s'habillant trop légèrement; nous n'insisterons que sur les dangers qu'elles encourent en se servant journellement de cosmétiques, la plupart véritables poisons, malgré le nom menteur de cosmétique, qui, on le sait, veut dire : J'aime la beauté.

Le danger de se servir de cosmétiques pour la toilette a surtout été démontré par plusieurs de nos plus habiles chimistes, par M. A. Chevallier, toujours sur la brèche pour signaler les abus, par M. Reveil, qui a signalé à l'Académie de médecine la présence de soixante-cinq poisons dans des compositions de cosmétiques, et il ne les a pas tous examinés; et enfin par M. Arrault, qui, le premier, a élevé la voix avec autorité pour demander que sur les champs de bataille les ambulances et les chirurgiens soient sous la protection de Dieu, qu'on leur épargne les horreurs de la guerre.

M. Arrault, fort habile chimiste, a publié une brochure pour démontrer les avantages qu'il y aurait à fonder une parfumerie sanitaire et indiquer sur chaque flacon la composition du cosmétique mis en vente. La loi de vendémiaire an XI, dit-il, condamne à l'amende, à la prison même, le pharmacien, s'il vend un poison sans un ordre de médecin ou sans l'autorisation d'un commissaire de police, et cette loi laisse toute liberté au parfumeur de vendre les poisons les plus violents et à des doses considérables, parce qu'il les masque de parfums, qu'il les enserre dans des vases élégants avec des étiquettes jolies, fleuries, le plus ordinairement mensongères! Ainsi, la céruse, ce poison perfide et implacable, s'appelle blanc végétal; un savon à base minérale sera aussi nommé savon végétal; végétales aussi seront appelées les pommades pour teindre les cheveux, effacer les rides, les taches de rousseur, etc., et tous ces affreux mélanges, composés de nitrate d'argent, de cyanure de mercure, de sublimé corrosif, d'acétate de plomb, de sulfure de plomb, de mercure! Et encore, c'est que ces détestables ingrédients, tout en empoisonnant, ni ne teignent convenablement les cheveux, ni n'effacent les rides, ni ne donnent de la fraîcheur à la peau..., et c'est dans le vain espoir d'obtenir ces avantages, qu'elles n'obtiennent pas, que les femmes s'empoisonnent... N'est-ce donc pas d'une déraison inconcevable?

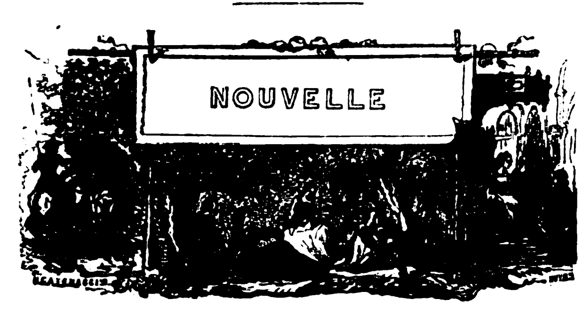
Le docteur Reveil, si honorablement connu, et qui, comme il a eu l'occasion de le dire, est désintéressé dans la question, puisqu'il est pharmacien sans officine, médecin n'exerçant pas la médecine, a pris le *Manuel du parfumeur*, et, dans ce seul livre, il a trouvé 5 formules contenant de l'arsenic, 6 du plomb, 4 du nitrate d'argent, 5 du mercure, 5 du sulfate de zinc, 3 de la chaux vive, 4 de l'hypochlorite de chaux, 1 de l'acide sulfurique libre, 1 de l'acide oxalique libre, 1 de l'émétique, 5 du sel ammoniac, 3 du camphre, 4 de l'essence d'amandes amères en proportion considérable, 1 de la coloquinte, 1 du tabac, 6 de l'opium, 2 du colchique, 1 de la ciguë, 2 du sulfate de quinine, 2 des cantharides. Que l'on ne l'oublie pas, disons-le encore, à ces dangereuses compositions on a donné les noms les plus doux, les plus suaves : blanc d'argent, de perle, de Vénus, pastilles du harem, crème de Psyché; c'est-à-dire : sels de mercure, de plomb, pierre infernale. Cette aimable crème de riz, dont on couvre les épaules, la gorge, les bras, n'est qu'un mélange de fécule et de talc. On se teint les cheveux avec du nitrate d'argent, des sels de plomb, de la chaux vive; les cheveux poussent blancs à la racine, sont gris-rouge au milieu, et noirs à l'extrémité. C'est, en vérité, une magnifique chevelure! Heureux quand, manquant l'expérience, on ne leur donne pas une teinte verdâtre. On veut s'épiler, il faut se servir de mercure, d'arsenic, d'oxyde de plomb, de chaux vive, de soude caustique, etc., etc.! Est-on bien sûr de l'eau de Cologne dont on se sert pour la toilette? Elle contient souvent du sous-acétate de plomb, etc., etc.

Le docteur Casimir Daumas a publié un fort spirituel article sur l'abus des cosmétiques. « Les femmes, dit-il, croient-elles donc s'embellir, en se frottant le visage de blanc, de bleu, de rouge et de noir, à en user leur peau, à la plisser, la racornir, l'écailler? Toutes les fois qu'une femme met le pied dans une parfumerie, où brillent tant de riches étiquettes et de petits pots enrubannés, il y a de quoi trembler pour elle. C'est le plus gracieusement du monde qu'on lui livre les poisons les plus perfides. Les femmes qui achètent des cosmétiques sont dupes ou victimes : ou elles achètent fort cher des graisses sans valeur et inoffensives, ou elles payent fort cher des poisons qui attaquent leur santé. Ce sont des ingrédients corrosifs qu'on leur vend pour donner de la longueur et une douce inflexion aux sourcils, du noir aux cils et aux paupières, et du feu aux yeux. On leur vend certains crayons dits mystérieux, à teinte noire ou bleue, pour tracer des réseaux d'azur sur leurs peaux délicates : de loin, c'est l'apparence d'une veine; de plus près, c'est une ride et souvent une peau écorchée; bientôt une raie rouge se dessine à la place des sourcils, les paupières se dégarnissent et s'enflamment, les yeux deviennent sujets à des ophthalmies, à un larmoiement continuel, etc., et encore si la femme paraissait jolie, si l'on pouvait s'y tromper, mais la plus habile n'arrache tout au plus que cette exclamation : C'est un joli pastel! »

Écoutons les conseils de notre savant hygiéniste Michel Lévy : pour les dents, qu'on les nettoie avec de l'eau dégourdie, qu'on les lave après avoir mangé; s'il faut les nettoyer plus profondément, que l'on se serve de poudres inertes : le charbon, le corail, les os calcinés; si si l'on veut un peu purifier l'haleine, que l'on y ajoute 2 ou 3 grains de chlorure d'oxyde de sodium; que l'on n'emploie le quinquina, le cochlearia, que si les gencives sont molles, saignantes. Les dentifrices d'ailleurs doivent varier selon l'état de la bouche de chaque individu; pour la peau, le savon est un bon cosmétique; quant aux cheveux, qu'on les lâche libres à l'air; quelques topiques gras, si les cheveux sont trop secs.

Le meilleur des cosmétiques, c'est la santé; c'est la santé qui entretient la jeunesse et la beauté; et ce qui donne surtout la santé, c'est un bon régime, c'est la paix de l'âme. C'est là, certes, une vérité bien triviale; mais, tant que les vérités n'ont pas conquis leur place, il faut les répéter.　　　　Ch. POISSON.

(*Moniteur* du 15 novembre 1864.)



LA FAMILLE BÉROUVILLE.

Suite.

II.

DEUX COMMÈRES.

Louvigny se montra, contre son ordinaire, des plus hospitaliers pour le nouvel employé. Sa qualité d'étranger fut volontairement mise en oubli. Toutes les portes lui furent ouvertes; les esprits les plus pointilleux de la petite ville l'acceptaient pour un des leurs; la débitante de tabac et la maîtresse d'hôtel, deux personnes fort importantes, qui gardaient la plus injurieuse défiance contre les employés étrangers, et qui méprisaient hautement, d'ailleurs, tout ce qui n'avait pas pris naissance sous le ciel de Louvigny, l'appelaient familièrement Monsieur Paul, et ne permettaient pas qu'il payât immédiatement sa pension, ses cigares et le repassage de ses faux cols.

Ce genre de faveurs témoignait des dispositions les plus sympathiques, et il s'en était montré suffisamment reconnaissant, en subissant, sans se plaindre, l'affectueuse inquisition que les bonnes âmes jugèrent à propos d'exercer sur sa conduite. C'était déjà beaucoup que cette inquisition eût un caractère affectueux, car il était impossible qu'il y échappât, la curiosité étant le défaut chéri de la grave Madeleine de la Boule d'Or, qui tenait la meilleure table d'hôte de Louvigny, aussi bien que de la grosse Mme Doré, l'épicière, qui logeait Paul. Seulement, l'une se contentait d'observer froidement, tandis que l'autre questionnait hardiment, commettait sans honte une foule d'indiscrétions, et se lançait ensuite à corps perdu dans le vaste champ des conjectures fausses ou vraies.

Quoi qu'il en fût, on savait où il allait, ce qu'il faisait, combien de lettres il recevait, quel timbre elles portaient. Elles auraient été chargées de sa conduite, qu'elles ne l'auraient pas entouré d'une surveillance plus assidue ni plus consciencieuse. Tout cela, heureusement pour lui, touchait à sa fin. Sa mère était venue le rejoindre, et il échappait à ses deux Argus, ou du moins il croyait leur échapper, car cette surveillance, prenant sa source dans un excès de tendresse, devait subsister quand même, comme nous pouvons nous en assurer en écoutant l'entretien des deux commères.

Cette épithète de commères peut-elle être irrespectueusement appliquée à Madeleine, cette matrone à l'air digne, à l'œil noir, dont on aperçoit le profil aigu à travers les vitres transparentes de la haute fenêtre qui éclaire la vaste et reluisante cuisine de l'hôtel de la Boule d'Or? Beaucoup d'orgueil et une tristesse habituelle sont empreints sur ses traits encore beaux, que la main du temps a pu user et amincir, mais non déformer.

« Ah! si Madeleine de la Boule d'Or écrivait sa vie! » s'écrie parfois son amie Marianne Doré, « quel roman cela ferait! »

Quoi! du roman à Louvigny, et à propos de l'austère Madeleine, sur le front altier de laquelle le haut bonnet breton prend l'air d'une coiffe de religieuse?

Cela eût été parfaitement compris par ceux qui n'avaient pas complétement oublié qu'à vingt ans Madeleine était connue à dix lieues à la ronde sous le nom de *la belle hôtesse*, et que tous les pensionnaires de la Boule d'Or en devenaient plus ou moins épris. Avait-elle espéré en ces cœurs volages? Avait-elle rêvé de devenir une dame, et de quitter cette ville monotone, où sa beauté s'ensevelissait? Avait-elle pris au sérieux les compliments que chaque voyageur ajoutait à son écot comme un tribut? On l'avait supposé; car elle avait dédaigneusement repoussé ceux qui pouvaient prétendre à sa main, et elle vieillissait dans la persuasion que tous les hommes, nés ailleurs qu'à Louvigny, étaient des ingrats, des oublieux, des égoïstes, et dans la persévérance d'un intérêt tout particulier envers les receveurs de l'enregistrement, les haïssant cordialement quand ils lui déplaisaient, les aimant passionnément quand ils accueillaient bien ses prévenances.

L'arrivée de Mme Doré interrompit brusquement le cours des réflexions auxquelles Madeleine, tout en cousant, se livrait dans sa cuisine, un instant déserte.

Mme Doré était une grosse et laide commère, que Louvigny avait vu naître, mais que les circonstances avaient conduite hors de ses murs. Elle y était revenue avec des modifications très-importantes dans l'esprit, les manières et la toilette. Ce jour-là elle était coiffée d'un bonnet garni de rubans bleus; une robe verte assez courte, et un caraco noir trop étroit, qui montrait sur les hanches sa doublure usée, complétaient son costume.

Sa maison et l'hôtel de la Boule d'Or se touchaient, disait-elle; il n'y avait qu'un saut à faire, mais ce saut l'essoufflait toujours terriblement, et ce fut en se laissant tomber sur un tabouret qu'elle s'écria avec une respiration entrecoupée et sifflante :

« Il y était, ma chère, il y était! »

Madeleine déposa sur le large rebord boisé de la fenêtre son dé d'argent, et soupira longuement.

« Il y va donc tous les jours, maintenant? » dit-elle.

« Tous les jours que le bon Dieu fait. Oui, tous les jours.

— Cependant, Marianne, il sort tous les après-midi avec sa mère.

— Oui, mais rien que les après-midi. Mme Dévran est tout à fait une femme de grande ville, Madeleine, une petite maîtresse. Elle ne se lève qu'à neuf heures, et passe des heures à sa toilette. Sa femme de chambre me l'a avoué. Cela donne le champ libre à maître Paul, qui court à la Ville-Roux.

— Comment cela se fait-il? Très-souvent, le matin, je le vois passer se dirigeant vers la Butte verte.

— Sans doute, mais n'y allant pas, et se rendant à la Ville-Roux.

— Ce qui est impossible, puisqu'il tourne le dos au seul chemin qui y conduit.

— Je vous dis qu'il y va.

— Mais comment?

— Par la rivière, donc. Au-dessus de l'écluse elle est presque à sec, par ces grandes chaleurs. Monsieur saute de pierre en pierre, et remonte à la Ville-Roux par le moulin des Chassis. Il me l'a dit lui-même.

— Il ne parle pas tous les jours de ces visites-là, Marianne.

— On le fait parler, Madeleine. Je l'ai fait joliment jaser ce matin, en mettant Mlle Anna sur le tapis, et en lui disant plus de bien que je n'en pense. Les jeunes gens, c'est si simple quand ils ont le cœur bien pris! Il fallait voir l'air avec lequel il écoutait mes vanteries, et comme je lui disais :

« Il me semble, Monsieur Paul, que vous n'allez plus aussi souvent faire la partie de ce bon Monsieur Bérouville de la Ville-Roux? » Il m'a répondu, avec le sourire que vous lui connaissez :

— J'y vais tous les jours.

— J'ai fait l'étonnée : « Comment! lui ai-je dit, c'est à la Butte verte que vous allez, pourtant! » C'est alors qu'il m'a vendu son secret.

— J'aurais cru qu'il avait meilleur goût, » dit Madeleine, en jetant machinalement un coup d'œil mélancolique vers une porte vitrée qui lui renvoyait obscurément son image. « Mademoiselle Bérouville est jolie si l'on veut.....

— Jolie! » s'écria Mme Doré, en croisant ses grosses mains sur son caraco; « par exemple! »

Anna Bérouville n'avait jamais été la favorite de ces dames, par une raison toute simple. Elle ne cultivait pas la nouvelle locale, et avait toujours paru y prendre un très-médiocre intérêt. A Louvigny, on voisinait beaucoup; il y avait si peu de distractions que, dans les phases de jeûne complet, on en cherchait où on pouvait. Celles de ces dames qui avaient adopté une entière liberté d'allures faisaient volontiers, en passant, une halte à la fenêtre de la Boule d'Or, où posait Madeleine, ou bien auprès du comptoir où Mme Doré débitait du tabac, de la cassonnade et des cancans. Anna s'était toujours abstenue. Quand elle passait avec son oncle, elle restait en voiture, et ne l'accompagnait pas dans les pauses qu'il faisait chez les deux amies, où il avait toujours quelque petite affaire à traiter. Cela offensait l'orgueilleuse Madeleine et la bavarde Mme Doré.

« A Louvigny, j'en trouverais dix plus jolies qu'elle, » reprit l'épicière.

« Oh! pour ça non, Marianne. J'ai vu les demoiselles de la société plus jolies qu'elle ne le sont actuellement, c'est vrai; mais Mlle Anna est très-bien, beaucoup mieux que ses cousines et que ses amies. Aussi, je l'ai toujours un peu crainte pour M. Dévran. Car enfin, joli garçon comme il l'est, spirituel, avenant, si bon enfant et très-bien posé, il ferait là un pauvre mariage.

— Oui; mais voilà, il est ébloui. A la Ville-Roux on mène grand train.

— Comme toujours. M. Ambroise n'a jamais beaucoup calculé, et a toujours été plus vite que ses chevaux. Quand il mourra, on en verra de belles! Et, dame! les pensions et la retraite ne seront plus là. Il ne laissera presque rien à ses nièces.

— Le pauvre homme! il a si peu de cervelle! » dit dédaigneusement Mme Doré, qui aimait moins l'officier de marine depuis qu'il avait déclaré que les cigares qu'elle vendait étaient secs et sans parfum. « Je sais bien qu'il leur resterait leur oncle d'Amérique; mais j'ai toujours entendu dire que celui qui compte sur les souliers d'un mort pour se chausser risque d'aller longtemps nu-pieds. Et puis, cet oncle-là, dont les autres Bérouville parlent tant, existe-t-il seulement? J'ai vu des oncles riches paraître dans les romans et dans les pièces qu'on jouait à la Porte-Saint-Martin, pas ailleurs.

— Je réponds de l'existence de celui-ci, Marianne. Voilà déjà quelque temps qu'il est débarqué au Havre. Maintenant, il est allé voir les enfants de sa sœur. Vous vous souvenez toujours bien de Mélanie Bérouville?

— Si je m'en souviens! Nous nous sommes mariées le même jour. Ainsi, vous croyez que ce millionnaire-là va enrichir tous les Bérouville?

— Je ne dis pas; mais on assure qu'il est très-riche, et toujours garçon. La sœur d'Anna, Mme Chemay.....

— Ah! Mme Chemay, une charmante petite femme, autrement gracieuse que sa sœur.

— Oui, Mme Chemay l'a vu plusieurs fois, et Mme Bérouville, la veuve, lui a envoyé son fils Achille, qui était à Rennes, comme vous savez.

— Oh! tous ses parents de Louvigny, et il en a par douzaines, comptent bien lui faire dénouer les cordons de sa bourse. Mais tout cela est éventuel, comme dit M. Doré, et Mme Dévran ne me paraît pas femme à se contenter de biens situés dans la lune. La cuisinière me l'a dit, elle n'oublie pas un centime de ce qui lui est dû, et elle n'est pas généreuse comme son fils, il s'en faut bien.

— On le volerait, lui, qu'il ne s'en apercevrait pas. C'est égal, c'est bien dommage qu'il se soit ainsi imaginé d'aller tous les jours à la Ville-Roux quand il n'avait pas sa mère.

— Il s'ennuyait, Madeleine. Je lui disais bien : « Venez « donc causer avec moi, Monsieur. » Il me répondait avec raison que j'étais sans cesse dérangée, et qu'il n'y avait pas moyen de dire deux mots de suite. »

Sur les lèvres minces et blanches de Madeleine passa un demi-sourire, qui aurait témoigné du peu d'estime qu'elle professait au fond du cœur pour la conversation de sa loquace amie.

« Enfin, il est en train de se casser le cou, » reprit la bavarde; « et sa mère, occupée à se bichonner, ne s'en aperçoit pas. Mais, tenez, le voilà, je crois. Oui, c'est bien lui. »

Elle alla coller son nez rond contre la vitre. Madeleine avait fait un demi-tour sur sa chaise, et regardait venir son protégé.

Il marchait rapidement, les mains dans les poches et le cigare aux lèvres. En passant devant la fenêtre, il fit aux deux curieuses, suivant son habitude, un signe de tête amical.

« Oh! le petit monstre! il va chercher le chemin de son écluse, » dit Marianne, en riant si fort, malgré sa colère, qu'elle en devint écarlate. « Regardez comme il est coquet, paré, attifé, soigné. Tous les jours des cols frais maintenant, et mille *adjutorium* de toilette, comme un homme qui va faire sa cour. Ce qui me console, c'est que ce ne sera peut-être qu'une amourette en l'air. Ces Messieurs les employés, et vous en savez bien quelque chose, ma pauvre Madeleine, c'est comme les officiers : autant de garnisons, autant de projets de mariage, ma chère. Dans ma jeunesse, il y avait à Rennes un régiment de chasseurs, de ceux qu'on appelait les petits chasseurs, qui.... »

Mais que nous importent ces radotages vulgaires, où l'imagination fertile de Mme Doré enveloppe de ses reflets menteurs la simple et terne vérité? Suivons plutôt Paul Dévran à la Ville-Roux, où il arrivera par un vrai chemin d'écolier, dont, nouveau Christophe Colomb, il a fait la découverte.

III.

LES CONSEILS DE Mlle MORICETTE.

Les deux amies l'avaient bien dit, Paul Dévran s'était d'abord mortellement ennuyé à Louvigny. Il faut être né dans un pareil endroit pour s'y plaire. On ne doit donc pas s'étonner de voir l'étranger, qui y arrive seul et sous le coup de l'impression souverainement pénible que fait éprouver à certaines âmes le seul changement de lieu et d'entourage, se laisser aller à un abattement dont certains esprits ne se relèvent qu'à demi. Paul s'était entièrement relevé. Il allait voir son isolement se terminer prochainement par l'arrivée de sa mère; Madeleine et Marianne, par leurs soins empressés, lui avaient ôté les épines qu'un homme rencontre toujours dans la partie matérielle de la vie, quand il est forcé de s'en occuper; le salon de Mlle Moricette Legrand lui avait rendu une sorte d'existence sociale, et il avait surtout trouvé dans celui de la Ville-Roux de quoi occuper et charmer ses moments perdus.

Ce qui lui plaisait de plus en plus à Louvigny, c'était certainement la Ville-Roux, qui n'en était que très-peu éloignée.

La société était pourtant peu nombreuse à la Ville-Roux; elle se composait d'Anna et de son oncle. Les anciens de Louvigny se rappelaient bien avoir vu le vieux nid plein d'oisillons chanteurs; mais les destinées, les vocations, la mort, tous ces éléments de destruction y avaient passé comme un simoun fatal, et un jour il se trouva vide, complétement vide. Les parents et deux des frères reposaient dans le cimetière de Louvigny; un troisième fils, rameau qui s'était volontairement détaché du vieux tronc, vivait oublié en Amérique; une des sœurs priait dans un Carmel; l'autre s'était mariée au loin; Ambroise Bérouville, alors lieutenant de vaisseau, était devenu, à son grand contentement, propriétaire de la maison paternelle, qu'il avait rachetée quand son frère Antoine était mort, laissant une succession embarrassée, et deux filles sans fortune. L'une, née d'un premier mariage, avait dix-huit ans, et venait de se faire épouser par son cousin Auguste Chemay, dont un demi-empoisonnement par les champignons avait profondément altéré la santé. Clémentine Bérouville, sans fortune, sans beauté, douée d'un caractère tracassier et impérieux, qui demandait de l'exercice, saisit par les cheveux cette occasion, peut-être unique, de se créer un avenir. Elle anticipa donc sur son rôle futur de garde-malade, abreuva son maladif cousin de tisanes, veilla à ce qu'il eût

pieds chauds, lui tint fidèlement compagnie, quand le pauvre garçon, dont l'imagination se prenait, se laissait aller à des accès d'hypocondrie. Ce fut même elle qui, dit-on, provoqua une demande dont, tout préoccupé de son départ de la Ville-Roux, il n'avait plus l'idée.

« Je te soignerai si bien, Auguste! » lui dit-elle avec sentiment.

Elle avait touché la corde sensible. Auguste, qui faisait sans cesse son testament, et dont la conversation roulait généralement sur sa fin prochaine, se maria.

Restait Anna, une enfant de quatre ans, dont, son père mort, on ne savait positivement que faire. Mme Chemay allait habiter chez ses beaux parents. Ambroise Bérouville arriva dans sa propriété au moment où se débattait cette embarrassante question. Le conseil de famille s'était assemblé une dernière fois, et la petite pupille était là, rouge, interdite, voilant sa jolie figure intimidée sous ses grands cheveux bouclés. Un plaisant, il s'en rencontre toujours partout, eut, pour s'amuser, l'idée de lui dire :

« Allons, petite, choisis un papa parmi tous ces Messieurs. Avec qui veux-tu aller? »

La petite fille, prenant au sérieux cette plaisanterie, avait successivement dirigé le pur rayon de ses grands yeux sur chacune de ces figures barbues, et était allée se suspendre au cou de son oncle Ambroise. Peut-être avait-elle subi la fascination qu'exerce l'uniforme sur les yeux enfantins, peut-être avait-elle été attirée sympathiquement vers cette figure ouverte, gaie et encore jeune.

Ambroise Bérouville était alors un fort brillant officier de marine en-deçà de quarante ans, d'un caractère léger et très-dépensier de sa nature. Mais il avait un excellent cœur. La confiance de la petite fille le toucha; il la garda sur son genou tout le temps de la séance, et déclara que lui, son tuteur, s'en chargeait. Quand il repartit pour Brest, où il avait l'espoir de rester stationnaire pendant quelque temps, il avait joint à son nègre Tom, qui lui servait de cuisinier et de valet de chambre, une bonne pour Anna, à laquelle il arrangea un très-confortable logement dans son appartement de garçon.

Elle grandit auprès de lui, et il ne se faisait plus à l'idée de s'en séparer, quand il reçut l'ordre d'embarquer. Anna avait alors sept ans. Il fallait choisir entre la maison de Mme Chemay, qui s'était mise à son ménage, et la pension. Il opta pour la pension, et il n'eut pas tort. Anna y resta jusqu'à quinze ans, visitée de loin en loin par son tuteur, qui, à peine le pied en France, volait vers la pension. Elle en sortit d'une manière tout à fait imprévue. Cette année-là, elle avait eu quinze ans et il y avait deux longues années qu'elle n'avait vu son oncle, six grands mois qu'elle n'avait reçu aucune lettre de lui. Un jour, c'était quelques semaines avant les vacances de Pâques, la porte de la salle de récréation s'ouvrit à demi, et une affreuse tête de nègre y parut. Cette apparition fut accueillie par des cris et des tressaillements; il y aurait même eu des syncopes chez les plus grandes élèves, si l'envie de savoir ce que c'était que ce vieux monstre-là n'eût contre-balancé l'impressionnabilité nerveuse. Anna, aux cris poussés, avait interrompu la lecture qu'elle faisait, et, jetant elle-même un cri de joie, elle s'était élancée vers le vieil homme et l'avait embrassé. Et il fallait voir avec quel respect il tendait vers cette bouche rose son laid visage terne et rayé! Son maître attendait au parloir; mais lui, profitant d'une porte ouverte, s'était glissé jusque-là et avait heureusement rencontré.

Anna était partie avec eux, en disant : « A bientôt! » à ses amies de pension. Elle n'était point revenue. Une fois arrivés à la Ville-Roux, où l'oncle devait attendre qu'on le mît à la retraite, ils y avaient tous les deux jeté l'ancre, et il avait été décidé que la pensionnaire ne finirait même pas l'année scolaire.

Cette décision, qui, apprise le jour même du départ d'Anna, eût fait fondre toute la pension en larmes, n'y causa, trois semaines après, qu'une très-légère émotion, qui n'eut qu'une courte durée.

Anna, malgré son âge, se trouva être le plus grave personnage de la Ville-Roux, son oncle ayant conservé une jeunesse de caractère dont rien ne peut donner une idée. Quelle gravité pourtant que celle de cette fille de vingt ans! Regardons-la parcourir cette vieille maison, où elle est déjà depuis plusieurs années dame et maîtresse. Elle passe comme une ombre dans les larges corridors et dans les escaliers sombres dont son pied connaît si bien les degrés, mais comme une ombre heureuse, car elle chante toujours. Que chante-t-elle? Elle n'en sait rien elle-même; ce sont des notes qu'égrène sa voix harmonieuse, pour le seul plaisir d'entendre l'écho les répéter de sa voix confuse. Quand le vieux Tom, qui prépare pour la table de son maître les ragoûts qu'il lui servait sur sa table dans son vaisseau, a quelque chose à dire à sa jeune maîtresse, quand M. Bérouville lui-même désire la présence d'Anna, l'un et l'autre commencent par prêter l'oreille. Si elle se trouve quelque part dans la maison, elle doit y chanter, et on saura ainsi de quel côté il faut la faire chercher.

En ce moment le vieil officier de marine était seul dans son salon avec Mlle Moricette Legrand, qu'il tutoyait. C'était pour lui une cousine au trente-sixième degré, une amie d'enfance et de jeunesse. Mlle Legrand avait renvoyé Anna avec intention, sa visite, ce jour-là, ayant un but très-sérieux. Une demi-confidence de l'homme d'affaires de M. Bérouville l'avait alarmée, et elle venait essayer de le tirer de son apathie pour ce qui regardait ses affaires d'intérêt, qu'il laissait dans le plus complet désordre. Mlle Moricette était une des fortes têtes de Louvigny; elle connaissait l'incurie de tous les Bérouville passés et présents, et, si elle prenait ces libertés-là avec son vieil ami, c'était pour son plus grand bien. Aussitôt après la sortie d'Anna, elle avait, sans détours, entamé le sujet délicat. M. Bérouville, plongé dans un moelleux fauteuil, placé contre la fenêtre ouverte, continuait tranquillement de fumer sa longue pipe, et la laissait discourir tout à son aise.

C'était un tout petit homme de la plus jolie figure du monde. Le vermillon très-vif qui enluminait les pommettes de ses joues, l'éclat de ses yeux, la vivacité toute juvénile de ses mouvements, n'auraient pas fait, au premier coup d'œil, soupçonner son âge; mais cette figure rose, rasée avec soin, avait pour encadrement une longue et épaisse chevelure blanche qui flottait, non sans un peu de coquetterie, sur le collet de l'habit bleu. Les afflictions d'esprit ou de cœur n'avaient pas dû contribuer à donner à ces cheveux-là leur blancheur de neige si l'on consultait la physionomie de celui auquel ils appartenaient. C'était une étrange physionomie que la sienne, à la fois apathique et animée, bienveillante et moqueuse, avec je ne sais quoi de jeune, de léger, d'éventé même, qui chassait de ce front, couronné de cheveux blancs, la gravité qui sied si bien à la vieillesse.

Mlle Legrand se servait du genre d'éloquence qui convenait au sujet qu'elle traitait; elle parlait mathématiquement, par chiffres.

« Tu comprends, » dit-elle en terminant, et en ayant l'air de parler d'un tiers, « qu'un homme qui a voiture et chevaux, qui tient table ouverte toute l'année, qui ne sait pas se refuser une fantaisie, qui dépense sans compter, et qui, depuis quinze ans, emprunte quand sa bourse est vide, est tout près de la ruine, s'il n'y prend garde.

— Oh! certes, je le comprends, » répondit gravement l'insouciant vieillard, absolument comme s'il se fût agi d'une histoire.

Mlle Moricette, pour son propre soulagement, leva les yeux au ciel.

« Donc, » reprit-elle sans se décourager, « si, avec dix mille francs de revenu, tu en dépenses quinze mille...

— Au diable les chiffres! » s'écria le vieil officier; « tu parles comme un procureur. Ma pension de retraite avec ma croix me suffira toujours, et, ma foi après moi! le déluge!

— Et Anna, vieux fou? » reprit Mlle Moricette hors d'elle-même.

« Ah! Anna!... c'est vrai. »

Zénaïde Fleuriot.

(La suite au prochain numéro.)



N° 42,765, Yonne. On donne aux voiles de fauteuil la forme que l'on préfère, ronde, octogone ou carrée; dans ce dernier cas, on *jette* le voile sur le dossier du fauteuil comme un fichu, c'est-à-dire la pointe au milieu du dossier; aucune dentelle ne garnit le voile fait avec les *marguerites.* Col rabattu tenant à la chemise, pour petit garçon. — *N° 12,534, Calvados.* Un tapis de table au crochet tunisien doit être doublé en soie ou percaline; la frange n'a pas besoin de répéter séparément la couleur de chaque rayure; le tapis doit dépasser la table de 25 centimètres au moins. — *N° 40,691, Gironde.* La carte a été envoyée; merci pour cette lettre. — *N° 38,839, Haute-Garonne.* La lettre est parvenue trop tard pour que les renseignements puissent paraître avant le 1er de janvier. On lève sa voilette. La servante qui accompagne une jeune fille l'attend dans l'antichambre ou dans la salle à manger. On met en effet des ceintures par-dessus les basques, mais cela est extrêmement laid. Les voiles de fauteuil ont de 25 à 30 centimètres en tous sens; ceux pour canapés sont une bande droite ayant 15 centimètres de hauteur. — *N° 39,999.* Ces détails, trop compliqués pour paraître à cette place, figurent dans l'article d'*Ameublement* de ce numéro. — *N° 10,582, Paris.* Nous reviendrons sur ce point de tapisserie, mais non immédiatement. — *N° 21,434, Haute-Vienne.* Pour petit garçon de deux à trois ans, paletot à manches en drap gris, ou flanelle noire et blanche. La plume noire vaut la plume blanche sur le chapeau. Le bonnet en mousseline avec ruche de dentelle, pour encadrer le visage. Col rabattu, jusqu'à dix ans; guêtres même en été si l'on veut; gants toujours. — *N° 42,359, Algérie.* Nous sommes très-circonspects lorsqu'il s'agit de donner des adresses, parce que nous ne voulons assumer aucune responsabilité. J'achète mes gants chez Mme Richard, rue Poissonnière, 42. — *N° 42,911, Haute-Saône.* Les journaux qui paraissent douze fois par an peuvent adopter ce système. Nous donnons 52 numéros par an, notre abonnée semble l'oublier, lorsqu'elle demande de nouveaux sacrifices à un journal qui a atteint l'extrême limite du bon marché. Une jeune fille ne reçoit aucune visite en l'absence de sa mère. S'adresser directement à M. Croisat; on ne se coiffe pas du tout *à la chinoise.* Il n'y a qu'une seule façon pour entrer dans un salon : se présenter simplement, sans se figurer que l'on est le point de mire de tous les regards. Une jeune fille ne sort jamais seule. — *N° 40,304, Seine-Inférieure.* Je conseille la robe de chambre du n° 51 de 1864; violette avec bande d'astrakan; cette forme est plus jolie que toutes les autres, et dissimule mieux l'absence du corset. — *N° 4,349, Côte-d'Or.* A cette époque, Mme Aubert a été victime d'un incendie, qui pendant un petit nombre de jours a suspendu ses travaux de modiste; mais, notre abonnée a dû recevoir depuis longtemps ce qu'elle attendait. L'atelier de Mme Aubert fonctionne, et on peut lui adresser toutes les demandes. Merci pour cette bonne lettre.

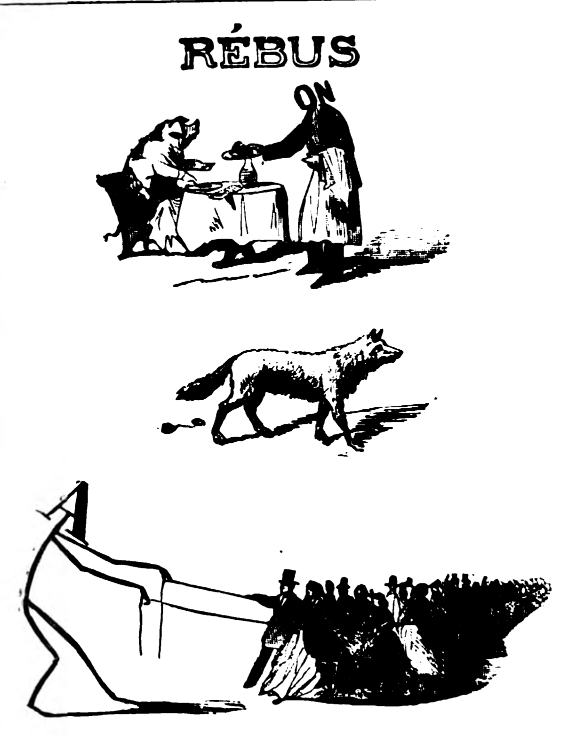
N° 24,919, Rhône. Dans toute présentation, on procède de l'inférieur au supérieur, et, par conséquent, on présente la personne jeune à celle qui est vieille. Rien ne s'oppose à l'emploi quotidien du lait virginal. — *N° 28,862, Marne.* On porte toujours des revers. Le chapeau peut être arrangé avec des dentelles noires et des rubans de velours ponceau. Peut-être pour la coiffure de jardin, mais pas en cette saison, réservée aux objets d'hiver. On met généralement deux volants aux jupons empesés. La forme *diadème* est plus que jamais à la mode pour coiffures. A seize mois, un enfant ne porte guère, en hiver, des robes de piqué blanc; on leur met des talmas ou des paletots à manches. — *N° 42,495, Pas-de-Calais.* On pose sur l'étoffe une feuille de papier bleu à décalquer; sur ce papier, le dessin, dont on suit les contours avec le bout d'une aiguille à tricoter non pointue, on appuie un peu; lorsqu'on enlève dessin et papier, le dessin est tracé sur l'étoffe. — *N° 27,533, Alicante.* Il nous serait impossible de publier *à la fois* tous les objets que l'on nous demande; ils paraîtront *un à un,* selon leur saison, dans le courant de l'année. Notre abonnée se plaint de n'avoir pas reçu des voiles de fauteuil? Prière de euilleter les numéros de notre année 1864, pour ne parler que de cette dernière année. Quant aux explications de travaux, il nous serait également *impossible* de les faire plus détaillées : nous pensons avoir atteint l'extrême limite en ce genre. Également impossible d'ajouter ce que l'on demande à nos frais; notre abonnée oublie que nous donnons 52 numéros pour 12 francs par an. Quant aux cols, rien n'est plus facile que d'en relever le dessin; on le calque d'un côté, puis, retournant la feuille de papier, on trace sur l'autre côté les contours que l'on vient de calquer; ces deux parties composent le col entier. On écrit le mot ***Madame*** ou ***Monsieur*** à gauche de la feuille de papier; tous les autres détails ont été donnés. On demande des nouvelles d'une dame, d'une demoiselle, en prononçant leur nom : Mme N***, Mlle N***, etc. Merci pour la sympathie qui m'est témoignée. — Mme *R., Dordogne.* Pris note de la demande; paraîtra plus tard. — *M. Ch., Vienne.* La supposition n'est point fondée, puisque nous avons préféré réserver la place et les *bois* pour des objets plus utiles. Ce n'est pas à nous qu'il faut reprocher de songer plus aux *riches* qu'aux fortunes modestes; nos constants efforts prouvent le contraire. — *N° 25,279, Gironde.* Il n'existe pas de moyen pour remédier à cet inconvénient sans nuire à la santé. — *N° 10,004, Paris.* La toilette d'une demoiselle de trente à trente-cinq ans peut sans inconvénient être pareille à celle que porterait une femme de cet âge : cachemire long, chapeau à plumes, etc. Indiquer sur les planches de patrons le droit fil et le biais, produirait une confusion que nous évitons en plaçant ces détails dans les explications. — *N° 5,203, Gard.* Mille regrets de ne pouvoir accéder à cette demande; nous nous sommes imposé la loi de ne *jamais* recommander aucun cosmétique, et ne pouvons y contrevenir, car d'une part nous assimilerions la *Mode illustrée* aux publications qui tirent des *réclames* leur principale subsistance, et d'une autre nous garantirions ce que nous ne connaissons pas, ce dont nous ne pouvons affirmer l'innocuité ou les avantages. Merci pour la bienveillance témoignée au journal; il espère continuer à la mériter. — *N° 6,027, Aisne.* J'ai déjà répondu à la première question en disant qu'une jeune fille pouvait sans inconvénient se promener à cheval en compagnie de son frère. La maîtresse de la maison indique le passage, sans précéder ses visiteuses. — *N° 34,762, Maine-et-Loire.* On trouve des châles de cachemire noir brodés pour 25 à 35 francs; ce ne serait donc pas une économie d'acheter le cachemire, la soie de cordonnet, et de le broder soi-même; on ne peut le faire qu'au métier. 1 mètre 60 centimètres pour le châle constitue une mesure suffisante pour une personne qui est grande. Cette publication est bonne, mais je n'en connais pas l'éditeur ni le prix. — *Grenoble.* On peut envoyer des cartes pour le jour de l'an, même dans les localités autres que celle que l'on habite. — *N° 25,409, Ain.* Nous ne pouvons envoyer les *Patrons illustrés* séparément; pour les recevoir, il faudra s'y abonner. Puisqu'on veut *mon* avis, je vais le donner. Avec les trois hauts volants d'Angleterre, composer une tunique en les cousant ensemble, et posant sur chaque couture une ruche de tulle blanc rehaussée d'une étroite et légère dentelle noire; on laisserait les dentelles dans leur longueur par derrière, on les *rentrerait* de façon à *arrondir* la tunique sur les devants; ajouter une dentelle analogue sous les dentelles noires. La coiffure est bien. Il n'y a rien à changer à la deuxième toilette. La coiffure peut accompagner un corsage montant comme un corsage décolleté. On ne peut porter une palatine d'hermine avec un manchon de martre. Nous avons publié l'été dernier les détails relatifs au *montage* des jupes. — *La Palisse.* On trouvera chez M. Sajou les brochures que l'on désire, et tous les matériaux nécessaires pour exécuter les travaux que nous publions. — Mlle *L. E., Haute-Garonne.* Les numéros du mois de novembre 1864 sont entièrement épuisés, et nous ne pouvons par conséquent, à notre grand regret, faire remonter l'abonnement à cette date. La nouvelle *Aide-toi, le ciel t'aidera* paraîtra en volume, et l'abonnée qui veut bien accorder son approbation aux pages qui portent ma signature, pourra ainsi lire la nouvelle entière; je la prie d'agréer tous mes remerciments pour sa lettre.

AVIS.

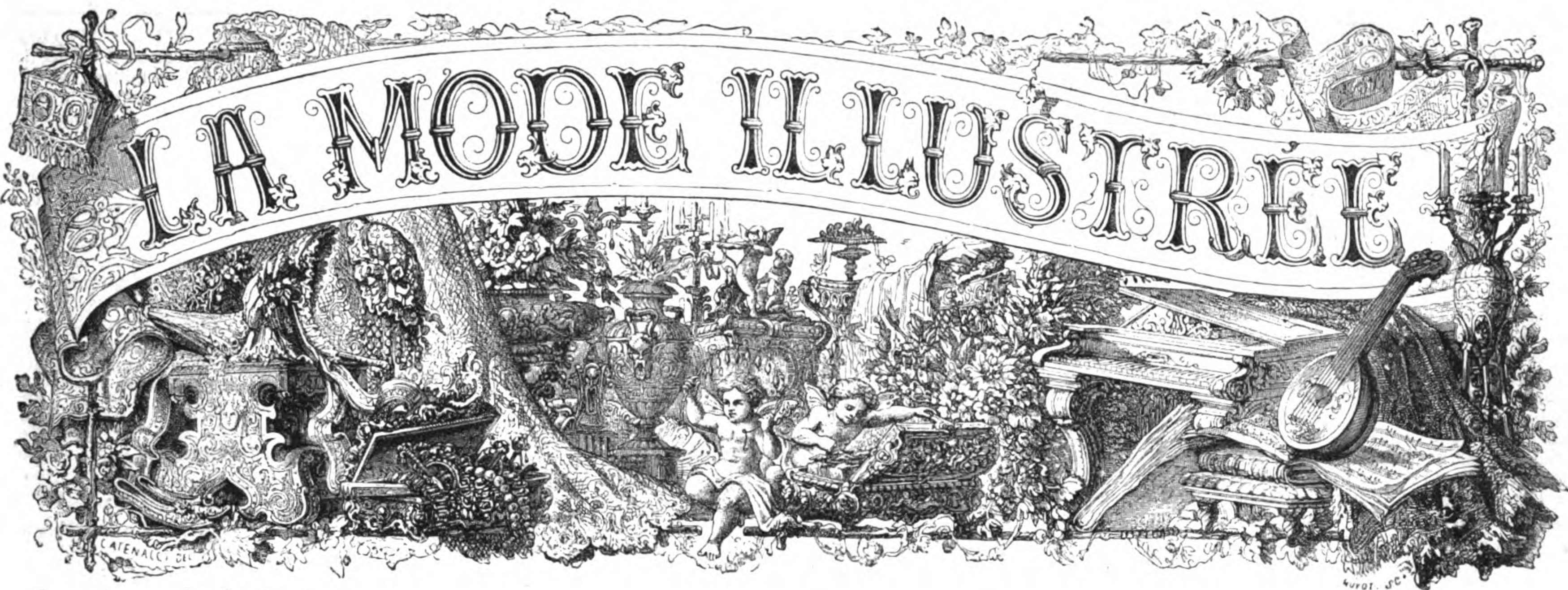
Nous publierons, avec le n° 4, une planche de patrons, contenant les objets suivants : Berthe avec manches. — Corsage décolleté avec berthe. — Chemise décolletée pour femme. — Pantoufle au crochet. — Crochet pour l'exécution du point-velours de la pantoufle. — Paletot pour dame âgée. — Chapeau-capuchon. — Forme du chapeau-capuchon. — Coiffure-diadème. — Gilet au crochet. — Gilet au crochet, vu par derrière. — Exécution de la bordure du gilet au crochet. — Pan de ceinture. — Casaque Arabella. — Deux manches en tulle. — Robe pour petite fille d'un an à trois ans. — Costume pour petit garçon de deux à quatre ans. — Ceinture avec écharpes. — Berthe avec ceinture. — Dessins de broderie pour la ceinture avec écharpes.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.



N° 4 (*avec patrons*). SIXIÈME ANNÉE. Dimanche, 22 janvier 1865.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 30 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 13, Bedford Street, Covent Garden, W. C. —

EXPLICATION DE LA PLANCHE DE PATRONS.

Berthe avec manches.

La figure 22 (*recto*) appartient à ce patron.

On coupe la doublure de la berthe (en entier) d'après la figure 22, en tulle, et l'on forme d'abord les bouillonnés, faits (ainsi que ceux des manches) en tulle *illusion*, blanc, et ornés de rubans bleus. La bande de tulle destinée à former les bouillonnés perpendiculaires doit avoir une hauteur et une longueur plus que doubles de celle de l'espace qui sera recouvert par les bouillonnés ; la largeur de l'espace occupé par chaque bouillonné est de 2 centimètres 3/4, tandis que celle du tulle avec lequel on formera ce bouillonné sera de 6 centimètres. Après avoir entièrement recouvert la berthe avec des bouillonnés, on borde les devants avec une étroite bande en tulle, et l'on pose sur le bord inférieur une dentelle ayant 2 mètres



BERTHE AVEC MANCHE. CORSAGE DÉCOLLETÉ AVEC BERTHE.

50 centimètres de longueur, 9 centimètres de argeur, surmontée d'une ruche de ruban bleu ayant 2 centimètres de largeur, plissé au milieu. Le tour des épaules et les devants de la berthe sont garnis avec une ruche faite en tulle, ayant 5 centimètres de largeur, plissé au milieu en plis de 1 centimètre, séparés par un espace pareil; au milieu de cette ruche on pose un ruban bleu *zéro*, c'est-à-dire aussi étroit que possible. La bande de tulle avec laquelle on fait cette ruche est ployée de chaque côté, de telle sorte que ses deux bords se rejoignent au milieu de la ruche.

Les manches de la berthe se mettent par-dessus les manches courtes et *plates* du corsage; on les dispose sur une manche de gros tulle ayant 36 centimètres de largeur, droite sur son bord supérieur, arrondie sur son bord inférieur, de telle sorte que sa hauteur, qui est de 16 centimètres au milieu, se réduise sur la couture à 6 centimètres. La garniture se compose de deux bouillonnés que l'on forme en prenant une bande de tulle ayant 80 centimètres de longueur, 30 centimètres de hauteur au milieu. On fronce cette bande au milieu, on l'échancre à chaque extrémité, de telle sorte que le bouillonné inférieur dépasse la manche de 5 centimètres seulement, et que cette garniture occupe sur la manche un espace de 10 centimètres de hauteur au milieu, 5 centimètres de hauteur sur la couture. Entre les deux bouillonnés on pose 56 centimètres de dentelle semblable à celle de la berthe; on fait, avec du ruban ayant 3 à 4 centimètres de largeur, deux nœuds pour les manches et deux nœuds plus petits pour le devant de la berthe.

Ce modèle convient surtout aux personnes qui sont un peu maigres.

Corsage décolleté avec berthe.

Les figures 40 à 44 appartenant au corsage se trouvent sur le *verso*, la figure 23 (berthe) se trouve sur le *recto*.

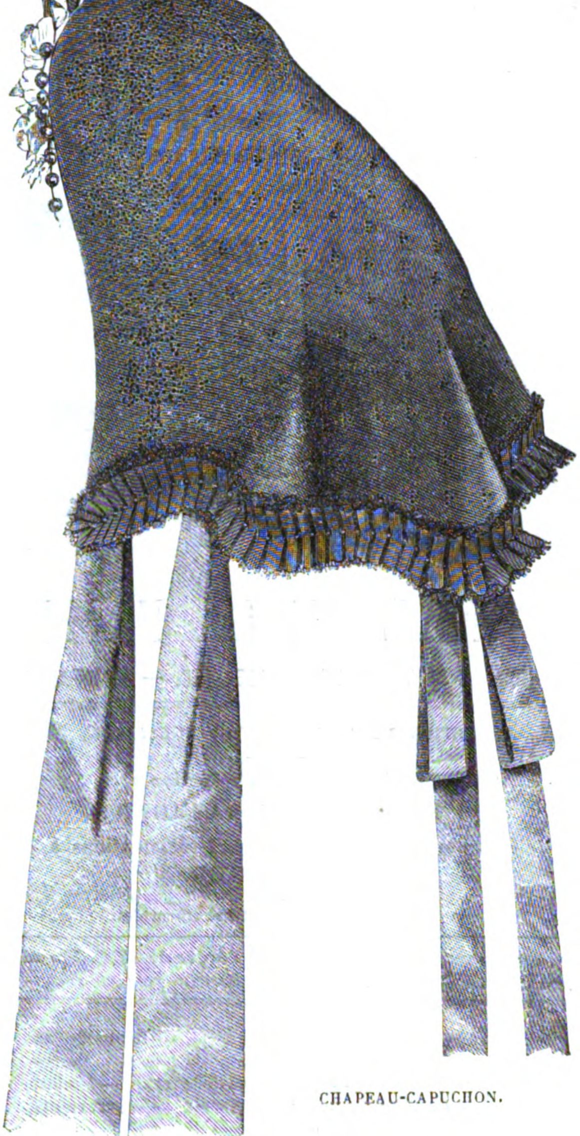
On coupe les devants du corsage d'abord en étoffe d'

doublure, d'après la figure 40; on y coud les pinces indiquées, puis sur cette doublure ainsi préparée on *tend* l'étoffe du corsage dont les autres parties sont coupées en étoffe et doublure à la fois. Après avoir disposé le dos (fig. 43) avec des œillets, on assemble les divers morceaux en réunissant les lettres pareilles. Les coutures sont faites à points arrière, et l'on pose des baleines sous toutes ces coutures. La manche courte est cousue ensemble depuis L jusqu'à R; on y met une garniture analogue à celle de la robe, on la coud dans l'entournure avec un passe-poil R sur R, de la figure 41.

La berthe est faite en tulle de soie, blanc, blondes blanches et taffetas rose; on la dispose sur une doublure de tulle uni, que l'on coupe pour chaque côté (y compris la manche) d'après la figure 23. Les extrémités de ces deux *bretelles* formant la berthe, pareilles devant et derrière, sont plus tard recouvertes jusqu'à la ligne fine, avec un morceau de taffetas que l'on coupe à part. La doublure de tulle de chaque manche est faite avec une bande ayant 3 centimètres de hauteur, 38 centimètres de longueur, pliée en deux, de façon à n'avoir plus qu'un centimètre 1/2 de largeur, que l'on coud ensemble, et que l'on pose sous la ligne marquant le bord droit de la manche sur la figure 23. Sur le bord inférieur de la manche on place une



GILET AU CROCHET, VU PAR DERRIÈRE.





CHAPEAU-CAPUCHON.



GILET AU CROCHET.

garniture plissée en tulle, ayant 9 centimètres de hauteur sur le milieu de la manche, 3 centimètres de hauteur sous le bras; la longueur de la garniture est comme pour toutes les ruches, *un peu plus* que double de l'espace qu'elle doit border. Au-dessus de la garniture on pose une ruche à *tête* en taffetas découpé, ayant au milieu 11 centimètres, à chaque bout 5 centimètres de largeur. On pose encore une ruche double en tulle ayant 11 centimètres de largeur, sur la ligne ponctuée de la figure 23. On borde les *bretelles* et leurs extrémités, garnies de taffetas, avec une dentelle ayant 7 centimètres de hauteur, laquelle recouvre une ruche en tulle de même hauteur; ruche et dentelle sont cousues en même temps. Sur les épaules on fixe les garnitures des bretelles de devant et de derrière, qui se rencontrent à cette place.

On peut à volonté recouvrir le tulle des bretelles, soit avec une draperie en tulle seulement, soit avec du taffetas rose, recouvert avec cette draperie, laquelle doit partout cacher la couture des garnitures. On pose une dentelle étroite, plate, sur le bord supérieur; sur chaque épaule on place trois boucles de ruban, ayant chacune 18 centimètres, deux boucles ayant chacune 24 centimètres de longueur, puis un petit nœud à pans très-courts (voir le dessin). Toute cette garniture est faite avec du ruban ayant 3 centimètres de largeur.

FORME DU CHAPEAU.

La ceinture, sur laquelle on fixe devant et derrière les bretelles croisées, a 8 centimètres de largeur; elle est coupée en pointe à l'une de ses extrémités; on dispose cette ceinture sur une doublure de tulle roide recouverte de taffetas, puis de tulle plissé perpendiculairement; on encadre la ceinture avec une dentelle étroite, posée à plat, non pas droite, mais sur la ceinture même (voir le dessin).

Cette berthe, qui garnit peu le corsage, convient à une personne un peu grasse.

Chapeau-capuchon.

Les figures 45 et 46 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Nos lectrices nous demandent une forme de chapeau qui puisse convenir à une mère, à une grand'-mère même, plus désireuses de se préserver du froid que de se conformer strictement aux règles de la mode. Nous publions ce patron.

Un dessin spécial reproduit la *forme* de ce chapeau faite en gros tulle roide et fil d'archal. Pour cette *forme*, on coupe deux morceaux en entier en tulle noir roide, d'après la figure 46, en posant le tulle en biais sur la ligne qui indique le milieu de la figure 46. Sur l'un de ces morceaux on pose les fils d'archal horizontaux et perpendiculaires indiqués sur le dessin qui représente la forme; on fixe par dessus l'autre morceau de tulle, afin de couvrir les fils d'archal, puis on forme les plis indiqués sur la fig. 46. On place ensuite le fil d'archal du bord; on recouvre le chapeau en velours, satin ou cachemire; on y exécute le dessin en perles noires taillées, ou bien l'on supprime cet ornement. On pose l'étoffe en biais sur la ligne indiquant le milieu de la figure 45, de façon à la couper d'un seul morceau; on laisse en plus par devant l'étoffe nécessaire pour un rempli assez grand; on borde cette étoffe (dessus du chapeau) avec une ruche en tulle ou dentelle, ayant 4 à 5 centimètres de largeur, puis on pose l'étoffe sur la *forme*, et on la réunit à la doublure faite en taffetas léger. On fixe le dessus du chapeau sur la ligne fine du bord inférieur de la figure 46, en réunissant partout les signes pareils, de façon à former trois gros plis. On pose par derrière deux bouclettes de ruban ayant 20 centimètres de longueur, et deux pans ayant 40 centimètres de longueur, 3 centimètres de largeur. On garnit l'intérieur du chapeau avec des ruches de tulle, des fleurs en velours; on pose des brides en ruban large.

Gilet au crochet.

MATÉRIAUX : 160 grammes de laine zéphyr.

Les figures 47 et 48 appartiennent à ce patron.

On porte ce gilet par-dessus un corsage de robe, sous les manteaux non ouatés; on l'exécute avec de la laine blanche ou de couleur, avec bordure tranchante. Notre modèle est ponceau; la bordure est faite en laine *chinée* noire et blanche.

On exécute chaque devant, d'après la figure 47, en commençant par le bord de devant, — le dos *en entier*, d'après la figure 48 (qui en représente la moitié), en travers.

Le *point* de notre modèle est fait avec un crochet assez gros, *d'un seul et même côté*, c'est-à-dire que l'on coupe le brin à la fin de chaque tour pour le rattacher au commencement. Il se compose de mailles simples, pour chacune desquelles on pique le crochet d'arrière en avant, sous le côté de devant de la maille du tour précédent, ainsi que l'indique la direction de la petite flèche placée sur le dessin qui reproduit une partie du fond, près de l'*exécution de la bordure*. Après avoir terminé les diverses parties du gilet, on le coud ensemble, sur l'épaule, depuis *o* jusqu'à *p*, et on le borde d'abord avec un tour de mailles simples fait avec la laine choisie pour la bordure; puis on exécute les festons de la façon suivante : * une maille simple dans la première maille du tour précédent, — 2 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 2 mailles; — dans la maille suivante, 5 brides triples (pour chaque bride triple, on jette le brin trois fois sur le crochet); la dernière bride est rattachée à la première par une maille-chaînette; — 2 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 2 mailles. — Recommencez toujours depuis *.

Au-dessus de ces festons, on exécute deux *galons* avec deux couleurs différentes (blanc et noir, sur notre modèle), en broderie *à la minute*, représentée sur notre dessin. On attache le brin au-dessus de la bordure, on pique l'aiguille en biais, de haut en bas, au travers du travail au crochet, de telle sorte que la pointe de l'aiguille ressorte tout près; et, derrière le brin, on tourne celui-ci 10 fois autour de l'aiguille, et l'on tire celle-ci en maintenant le brin tourné avec le pouce de la main gauche; on fait un second point, en piquant l'aiguille tout près du précédent, de haut en bas, et en tirant le brin de telle sorte que le premier point se trouve en biais.

On pose des boutons sur le côté gauche du gilet; les boutonnières se forment d'elles-mêmes dans la bordure. Sur la ceinture, du côté gauche, on pose un bouton marqué sur le patron; sur ce bouton, on fixe la ceinture de droite, et le dos, par les boutonnières qui y sont faites.



CHEMISE DÉCOLLETÉE.

Chemise décolletée

POUR FEMME.

Les figures 33 à 39 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Cette chemise, de forme nouvelle, est garnie avec un *revers*

COIFFURE-DIADÈME.

qui retombe sur le corset. Notre modèle a 2 mètres de largeur sur son bord inférieur; sa longueur, mesurée depuis le dessous du bras, est de 1 mètre 6 centimètres; l'ourlet a 2 centimètres de hauteur; l'ampleur est augmentée par deux petites pointes ayant 50 centimètres de hauteur.

On coupe le corps de devant d'après la figure 33, celui de derrière d'après la figure 34, chacun en entier d'un seul morceau, et l'on complète la longueur en suivant la direction de la pointe de la flèche; les deux parties de la chemise sont cousues ensemble sur le côté, depuis R jusqu'au bord inférieur. Pour chaque manche, on dispose en toile et entre-deux brodé, les figures 37 et 38; on les coud ensemble depuis Y jusqu'à Z, puis on réunit la figure 37 au devant de la chemise, depuis T jusqu'à Z, — la figure 38 au dos depuis U jusqu'à Z, en *piquant* la manche et ourlant ensuite la chemise sur la manche. Celle-ci est bordée avec une étroite dentelle de Valenciennes, et l'on pose sa pointe de derrière sur celle de devant, en les croisant, de telle sorte que les deux X soient réunis. On coupe la pièce de devant d'après la figure 35, — celle de derrière d'après la figure 36, toutes deux en toile *double*, et chacune d'un seul morceau; on les assemble sur chaque épaule depuis W jusqu'à X; on fronce la chemise devant depuis la croix jusqu'au double point, de telle sorte que la chemise reste plate devant et derrière dans le milieu, et aussi vers les manches. On y pose la pièce, S avec S, — T avec T, — croix sur croix, — double point sur double point par devant; — derrière, U avec U, — V avec V, etc.; le point et la croix de la pièce se trouvent sur la manche; on pique la pièce partout où la chemise n'est pas froncée, on l'ourle sur les fronces, on la borde avec un entre-deux brodé, terminé par un ourlet et une dentelle; la même garniture se répète sur les manches.

Le revers, coupé d'un seul morceau d'après la figure 39, garni comme les manches, est ourlé sur les côtés transversaux, et la dentelle du bord inférieur se continue sur cet ourlet. On fixe le revers sur la pièce de devant par une double couture *piquée* devant, étoile avec étoile, — sur l'épaule W avec W, et X avec X.

Coiffure-diadème.

La figure 49 (*verso*) appartient à cette coiffure.

On coupera d'un seul morceau, en organdi fort roide et double, la passe, dont la figure 49 représente la moitié. On coudra ensemble les deux extrémités. On recouvre cette passe avec du velours (bleu, sur notre modèle). Sur le velours, on coud trois rangs de perles blanches, diminuant de grosseur; vers l'extrémité de la coiffure, sur le côté, on pose une cocarde de velours, retenant une aigrette noire et blanche.

COIFFURE ASTRÉE.

PAN DE CEINTURE.

BORDURE ET FOND DU GILET TRICOTÉ, GRANDEUR NATURELLE.

Coiffure Céline.

La figure 50 (*verso*) appartient à ce patron.

Cette coiffure est faite en velours rouge, ornée de plumes blanches, d'un camélia blanc et de grelots en perles blanches. La figure 50 représente la moitié du cercle, que l'on prépare comme celui de la coiffure précédente, en coupant le velours en biais. Sur le milieu, par devant, on pose une petite *passe* en tulle roide, double, ayant la forme de la pointe que le cercle forme à cet endroit; la largeur de cette passe est de 4 centimètres environ. On y dispose la garniture de devant, qui se compose, sur le côté gauche, de 14 bouclettes en ruban de velours, ayant 5 et 6 centimètres de longueur. Deux de ces bouclettes seulement se dirigent vers le milieu de la pointe, du côté droit. Sur ces rubans retombe une plume blanche, fixée sur le cercle par une *traverse* en velours, près de laquelle on place un camélia blanc; le reste du cercle est garni avec une frange à grelots de perles.

Pan de ceinture.

La figure 27 (*recto*) appartient à ce patron.

On coupera les deux pans d'une ceinture, d'après la figure 27, en complétant leur longueur dans la direction indiquée par la pointe de la flèche. La broderie se compose d'un feston très-écarté, fait en soie blanche; dans chaque *dent* on pose un *rond* de velours

PALETOT POUR DAME AGÉE.

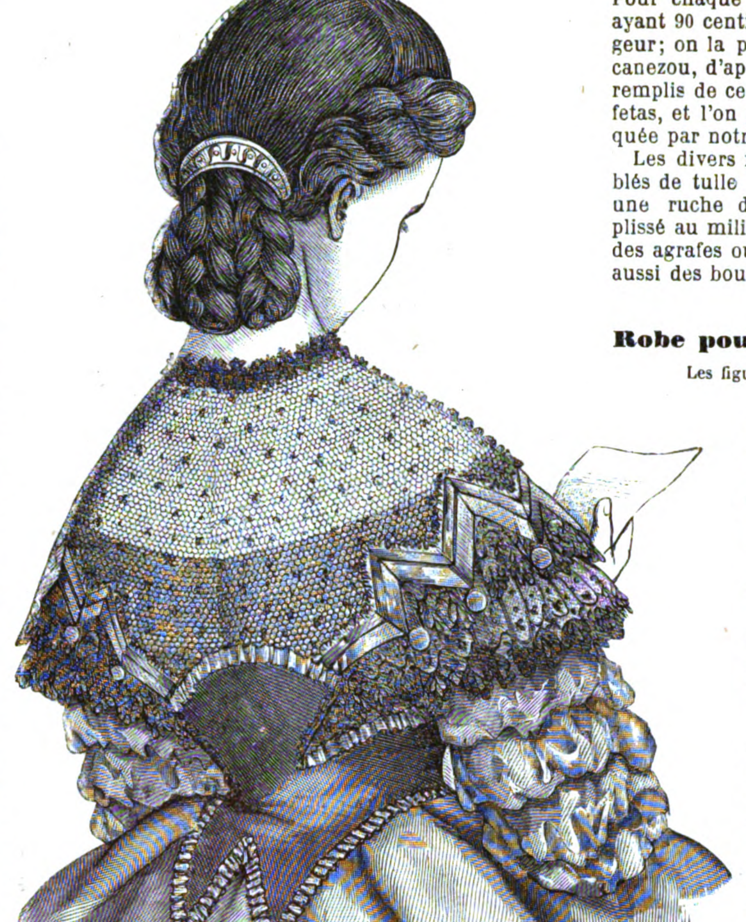
noir, fixé par le feston de soie blanche. Les contours sont bordés avec une corde en soie blanche, autour de laquelle on *enroule* une fine chenille noire.

Paletot pour dame âgée.

Les figures 28 à 32 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Pour faire ce paletot, on emploiera 2 mètres 50 centimètres d'étoffe, ayant 70 centimètres de largeur. Il est demi-ajusté, fendu par derrière, à gros plis; la garniture se compose d'un galon de passementerie, ayant 3 centimètres de largeur, encadré d'une guipure noire de même largeur, qui peut être remplacée par une ruche découpée en taffetas. On peut faire ce paletot pareil à la robe.

On coupe deux morceaux d'après chacune des figures 28 à 30 (la fig. 28 a dû être repliée sur elle-même), — deux morceaux aussi pour chaque manche, d'après la figure 31; le morceau de dessous est échancré sur la ligne de la figure 31. On coud les pinces de la poitrine, point avec point jusqu'à l'étoile dans chaque devant, et l'on exécute la fente marquée sur la figure 28 pour chaque poche, que l'on garnit avec un revers réel, ou simulé par la garniture; si l'on choisit le revers, on le coupera à part d'après la *patte* tracée sur le patron. On assemble les diverses parties du paletot en réunissant les lettres pareilles, et l'on replie en dessous le bord perpendiculaire des pans, qui sont séparés par derrière, croisés et fixés l'un sur l'autre à leur coin supérieur. En formant les plis indiqués sur le patron, on devra veiller à ce que la ligne ponctuée représente le bord extérieur du pli, tandis que la couture en est le bord intérieur. Après avoir cousu ensemble les deux moitiés de chaque manche depuis N jusqu'à l'O, — depuis P jusqu'à Q, on pose à l'intérieur, sur le bord intérieur de chaque manche, une bande de taffetas ayant 4 centimètres de largeur, puis on exécute la garniture indiquée sur la figure 32. On forme dans le dessous de la manche un double pli, en posant les deux croix sur le point intermédiaire; on coud la manche dans l'entournure, Q avec Q. Le bord inférieur du paletot est bordé à l'envers, avec une bande de taffetas ayant 4 centimètres de largeur.



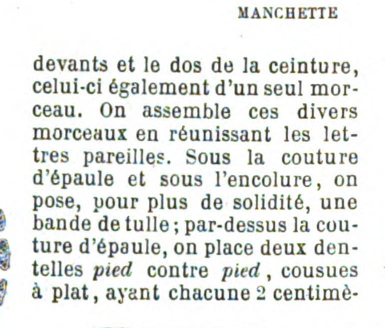
CANEZOU ARABELLA.



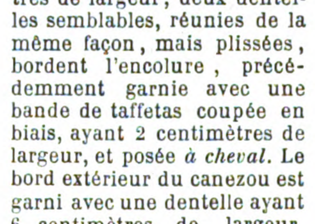
ROBE POUR PETITE FILLE D'UN A TROIS ANS.



COSTUME POUR PETIT GARÇON DE DEUX A QUATRE ANS.

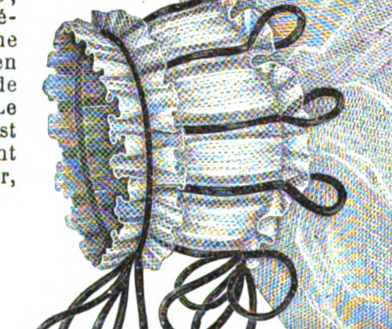


MANCHETTE EN CHENILLE.



Nº 1. MANCHE EN TULLE.

CROCHET POUR LA PANTOUFLE.



Nº 2. MANCHE EN TULLE.



PANTOUFLE AU CROCHET.

Cette bande est inutile si le paletot est doublé et ouaté. On pose une agrafe à l'encolure, et sur chaque devant trois boutons avec des boutonnières-brandebourgs.

Canezou Arabella.

Les figures 7 à 10 (*recto*) appartiennent à ce modèle.

Le canezou est fait en tulle noir, à dessins, et dentelle noire; la ceinture est en poult-de-soie bleu vif, et peut être faite en toutes nuances; les boutons et les *festons* servant de bretelles sont de même étoffe et de même couleur que la ceinture.

On coupe en tulle les devants (fig. 7) et le dos (fig. 8), celui-ci d'un seul morceau. D'après les figures 9 et 10, on coupe les devants et le dos de la ceinture, celui-ci également d'un seul morceau. On assemble ces divers morceaux en réunissant les lettres pareilles. Sous la couture d'épaule et sous l'encolure, on pose, pour plus de solidité, une bande de tulle; par-dessus la couture d'épaule, on place deux dentelles *pied* contre *pied*, cousues à plat, ayant chacune 2 centimètres de largeur; deux dentelles semblables, réunies de la même façon, mais plissées, bordent l'encolure, précédemment garnie avec une bande de taffetas coupée en biais, ayant 2 centimètres de largeur, et posée *à cheval*. Le bord extérieur du canezou est garni avec une dentelle ayant 6 centimètres de largeur, plissée, et diminuant de largeur à chaque extrémité. Pour chaque bretelle, on prend une bande de taffetas ayant 90 centimètres de longueur, 5 centimètres de largeur; on la plie en deux et on la coud én *feston* sur le canezou, d'après les indications des figures 7 et 8. Les remplis de cette bande sont cachés avec un liséré de taffetas, et l'on pose les boutons selon la disposition indiquée par notre dessin.

Les divers morceaux composant la ceinture sont doublés de tulle roide, et l'on en borde les contours avec une ruche de ruban ayant 2 centimètres de largeur, plissé au milieu. On ferme la ceinture par devant avec des agrafes ou des boutons; dans ce dernier cas, on pose aussi des boutons sur les coutures des côtés.

Robe pour petite fille d'un à trois ans.

Les figures 13 à 19 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Notre modèle, fait en cachemire gris-argent, a pour ornements, sur la jupe, le corsage, les manches et la ceinture, des bandes en taffetas bleu, avec broderie en soutache blanche, garnies de deux ruches en taffetas, l'une blanche, l'autre (inférieure) bleue.

La jupe, entièrement doublée de mousseline, a 38 centimètres de hauteur, 2 mètres 20 centimètres de largeur, un ourlet de 4 centimètres sur le bord inférieur. La garniture de taffetas est partout posée à 5 centimètres du bord. On prépare, en taffetas bleu (double), une ruche ayant 1 centimètre 1/2 de largeur, en taffetas blanc, une ruche ayant 1 centimètre de largeur; on pose celle-ci sur celle-là, de telle sorte que la ruche bleue la dépasse d'un centimètre. On met au-dessus de ces ruches une bande de taffetas bleu, coupée en biais, ayant 2 centimètres 1/2 de largeur, sur laquelle on a exécuté le dessin en soutache, et l'on couvre les coutures de la bande avec une soutache blanche, posée à *plat* d'un côté, avec bouclettes sur le côté opposé.

Le corsage, doublé de percaline, est coupé d'après les figures 13 à 15. On pose l'étoffe double en droit fil sur la ligne indiquant le milieu de la figure 13, afin de couper le devant d'un seul morceau. Après avoir cousu les pinces de la poitrine (fig. 13), *a* avec *a* jusqu'à *b*, on assemble les diverses parties du corsage par des coutures à points *arrière;* on pose derrière des agrafes pour fer-



mer le corsage; un passe-poil borde l'encolure. La manche (fig. 16) est doublée et cousue ensemble depuis *j* jusqu'au *k*; le bord supérieur en est plissé. On forme ces plis en posant chaque croix sur le point voisin; on coud la manche dans l'entournure avec un passe-poil, *j* avec *j* de la figure 13 (devant).

D'après la figure 17, on prépare les bretelles en taffetas; on les pose, étoile et point, sur les mêmes signes du devant du corsage, — croix et double-point sur les mêmes signes du dos et des côtés. La jupe est plissée, cousue au corsage, et la couture est couverte avec une bande d'étoffe; on pose par-dessus la ceinture, coupée d'après la figure 18, doublée de gaze roide, garnie de ruches et fermée devant avec des agrafes, lesquelles sont cachées par une rosette mi-partie blanche et bleue.

Manchette en chenille.

La figure 25 (*recto*) représente la disposition de la garniture.

MATÉRIAUX : Une pièce de chenille montée sur fil d'archal; 60 à 70 centimètres de chenille.

On pose cette *manchette* sur les manches de tulle à poignet étroit; on l'exécute en toute nuance. Pour faire cette manchette, on reporte sur du papier le dessin de la figure 25, en le prolongeant de façon à lui donner 36 centimètres de longueur. Sur ce dessin on pose la chenille montée sur fil d'archal, et on la fixe à toutes les places où les lignes se croisent; deux bandes forment une manchette. On pose ces bandes l'une sur l'autre, on *passe* au travers des carreaux deux morceaux de chenille non montée sur du fil d'archal; on serre la manchette de façon à lui donner la largeur du poignet et la forme *éventail;* on coud les carreaux sur ces deux morceaux de chenille; on borde ceux-ci avec des bouclettes en chenille; on pose sur le côté un bouton et un gland de chenille.

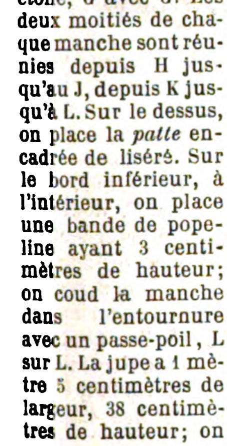
Cette *manchette* servira aussi à garnir les gants longs pour toilettes de bal, et convient aux jeunes filles, qui ne portent pas de bracelets.

Costume pour petit garçon

DE DEUX A QUATRE ANS.

Les figures 1 à 6 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Notre modèle est fait en popeline à carreaux violets de deux teintes; les boutons sont en métal oxydé. Tout le costume est bordé avec des lisérés blancs. Une écharpe nouée sur le côté tient lieu de ceinture.

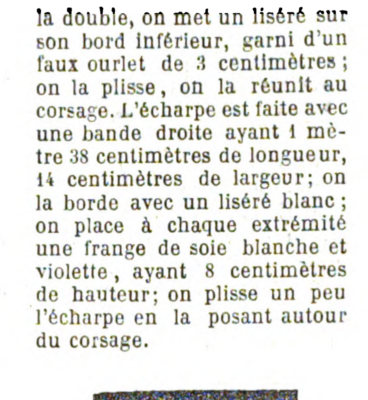


A l'exception du dos et du col, que l'on coupe chacun d'un *seul* morceau, on taille deux morceaux d'après chacune des figures composant le corsage; on échancre la moitié de dessous de la manche sur la ligne du patron; le corsage est entièrement doublé de percaline. Après avoir fait les boutonnières et posé les boutons sur les devants, on assemble les divers morceaux en réunissant les lettres pareilles. Le col est coupé en étoffe *double;* on le borde avec un liséré, on le pose sur l'encolure, étoile avec étoile, G avec G. Les deux moitiés de chaque manche sont réunies depuis H jusqu'au J, depuis K jusqu'à L. Sur le dessus, on place la *patte* encadrée de liséré. Sur le bord inférieur, à l'intérieur, on place une bande de popeline ayant 3 centimètres de hauteur; on coud la manche dans l'entournure avec un passe-poil, L sur L. La jupe a 1 mètre 5 centimètres de largeur, 38 centimètres de hauteur; on la double, on met un liséré sur son bord inférieur, garni d'un faux ourlet de 3 centimètres; on la plisse, on la réunit au corsage. L'écharpe est faite avec une bande droite ayant 1 mètre 38 centimètres de longueur, 14 centimètres de largeur; on la borde avec un liséré blanc; on place à chaque extrémité une frange de soie blanche et violette, ayant 8 centimètres de hauteur; on plisse un peu l'écharpe en la posant autour du corsage.

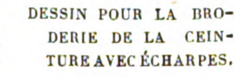




CEINTURE AVEC ÉCHARPES.







DESSIN POUR LA BRODERIE DE LA CEINTURE AVEC ÉCHARPES.

Deux manches en tulle.

La figure 24 (*recto*) appartient à ce patron.

Le tulle avec lequel on fait cette manche est brodé avec un semé noir, en soie ou chenille. Le poignet est fait en velours la figure 24 donne le patron de ce poignet, que l'on exécute en velours noir ou de couleur, doublé de soie ou de gaze roide; le côté, découpé en dents, est bordé avec un ruban de velours à filets blancs, ayant un demi-centimètre de largeur, auquel se rattache une dentelle noire ayant 1 centimètre de largeur. Le petit bouillonné est fait en tulle de Bruxelles; on fronce ce bouillonné, on le coud sous les *dents* du poignet.

Le poignet est garni, du côté de la main, avec une bande de tulle plissée, ou bien une dentelle; on pose quelques bouclettes de velours sur les boutons qui ferment ce poignet.

La manche nº 2 se compose d'une bande en tulle de Bruxelles, ayant 6 centimètres de largeur, 55 centimètres de longueur; on la plisse perpendiculairement, de façon à former un cercle dans lequel la main puisse passer. On prend une seconde bande de tulle, on la fronce de chaque côté pour former un bouillonné, que l'on rattache à la bande plissée. Le bord inférieur de celle-ci est garni avec une ruche en tulle; sur le milieu de cette ruche, entre les plis du poignet et sur le côté boutonné, on place les ornements en ruban de velours noir indiqués sur notre dessin; ce ruban a un demi-centimètre de largeur.

Pantoufle au crochet.

Les figures 11 et 12 (*recto*) appartiennent à ce patron.

MATÉRIAUX pour la paire : 8 grammes de laine zéphyr, 10 fils noire; 40 grammes de même laine groseille-Solferino; semelles doublées de flanelle.

Les pantoufles, les classiques pantoufles en tapisserie, auront à redouter une rivlaité sérieuse quand nos lectrices auront fait et porté ces jolies pantoufles au crochet. Notre modèle est de nuance Solferino avec ornements noirs. On le fait en *allant et revenant* avec des mailles simples, pour lesquelles on pique toujours le crochet sous la maille *entière* du tour précédent, c'est-à-dire sous les deux parties supérieures de cette maille.

On commence par la pointe de l'empeigne, en faisant une chaînette de 11 mailles; au milieu de chaque tour on augmente d'une maille, en faisant 2 mailles dans une seule maille. Au commencement et à la fin de chaque tour, on doit veiller à ce que le travail reste en ligne droite, sans augmentation ni diminution. La figure 11 (recto) est le patron de l'empeigne et des côtés. L'empeigne se compose de 72 tours, le 27e tour compte 38 mailles; après avoir fait ce tour, on laisse les 16 mailles du milieu et l'on exécute les deux côtés l'un après l'autre, chacun sur 10 mailles, et se composant chacun de 36 tours. On coud le travail ensemble, depuis U jusqu'à V. On entoure le bord supérieur premièrement avec un tour de mailles simples (laine Solferino), puis avec trois tours noirs faits au *point-velours*, que l'on exécute avec le crochet plat, dont nous publions le *portrait* en grandeur naturelle. On fait ce *point-velours* de la façon suivante : on entoure le crochet avec le brin, 4 fois, comme si l'on voulait faire une bride quadruple, on repousse ces brins en arrière avec l'index de la main droite, de façon qu'ils s'élargissent un peu; on les retient ainsi bien



BERTHE AVEC CEINTURE.

serrés, on pique le crochet dans une maille du tour précédent, on tire le brin au travers, et en même temps au travers de tous les brins qui se trouvent sur le crochet. On recommence depuis * pour chaque maille, et dans le tour suivant on *contrarie* ces sortes de pois en relief, en piquant le crochet toujours sous les deux côtés supérieurs de la maille. Après le 3e de ces tours, on prend la laine Solferino, on fait un tour de mailles simples, puis un tour de mailles-chaînettes; on fait quelques points *Solferino* sur chaque quatrième *pois* (voir le dessin).

Les ornements de l'empeigne sont faits au crochet, avec la laine noire. On fait une chaînette de 7 mailles en l'air, on réunit la dernière maille à la première; cela forme une bouclette; on en fait encore deux pareilles, dans la même maille. A cette feuille de *trèfle* représentée par les trois bouclettes, on ajoute une tige en faisant 14 mailles en l'air, et dans la dernière on exécute encore une feuille de trèfle; on fixe le brin, on le coupe, on recommence ce qui vient d'être fait en rattachant la tige par le milieu, au milieu de la tige précédente. On fait encore une feuille de trèfle, dont la tige, longue de 7 à 8 mailles seulement, se rattache par le milieu au milieu de la 2e tige; on coud ces diverses feuilles sur la pantoufle, comme le dessin l'indique. La figure 12 est le patron de la semelle; on peut la faire au crochet, ou bien en flanelle et cuir.

Ceinture avec écharpes.

La figure 26 (*recto*) appartient à ce patron.

La ceinture est faite, soit en étoffe pareille à la robe, soit en moire antique noire, ou *gros-grain* noir. Le dessin gothique qui l'orne est exécuté en soie blanche, soutache blanche et perles noires taillées; la frange est noire et blanche.

On coupe les deux écharpes, d'après la figure 26, dont on complète la longueur (suivant les proportions de la destinataire), en suivant la direction indiquée par la pointe de la flèche. Sur notre modèle, chacune de ces écharpes a 80 centimètres de longueur. On ourle les contours des écharpes, et l'on exécute la broderie : les lignes droites sont faites au point de chaînette, les *zigzags* en soutache, les pois au plumetis. Nous publions le dessin de cette broderie en grandeur naturelle. On noue, tout près de la broderie, des houppes, composées chacune de 4 brins, ayant 9 centimètres de longueur, en soie noire, séparées de distance en distance par deux brins de soie blanche. La ceinture est une bande droite, ayant 7 à 8 centimètres de largeur, doublée de gaze roide, ornée de broderie, et fermée sur le côté par des agrafes; on y attache les écharpes, en les plissant sur leur bord supérieur.

Berthe avec ceinture.

Les figures 20 et 21 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Notre dessin représente cette berthe vue par devant et par derrière; on la fait avec du tulle blanc, du taffetas bleu, des dentelles et des grelots en perles blanches.

On coupe d'abord, en gros tulle, une *doublure*, d'après la figure 20, et l'on y fait, vers l'épaule, les petits plis indiqués sur le patron; sur cette doublure on exécute, avec du ruban de taffetas ayant 1 centimètre 1/2 de largeur, les *festons* tracés sur le patron, puis on recouvre toute la doublure avec du tulle de soie, froncé sur chaque côté, de façon à couvrir la berthe avec ce tulle très-froncé. Sur le bord inférieur et par devant, on pose une dentelle ayant 6 à 7 centimètres de largeur, légèrement froncée, et surmontée d'une ruche en taffetas, découpé de chaque côté, ayant 3 centimètres 1/2 de largeur. Pour faire cette ruche, on emploiera une bande de taffetas ayant une longueur *triple* de l'espace qui doit recouvrir la ruche terminée; on la continue aussi sur le bord supérieur, et elle sert de *doublure* à deux dentelles, ayant chacune 1 centimètre 1/2 de largeur, posées *pied* sur *pied*. A chaque pointe des *festons* de rubans, qui sont voilés par le tulle, on pose un grelot en perles; sur le devant de la berthe, on met un nœud en ruban de taffetas.

La ceinture, qui est à pointe sur son bord supérieur, en ligne droite sur son bord inférieur, est doublée avec du tulle roide, que l'on coupe, d'après la figure 21, d'un seul morceau, afin que la ceinture ferme sur le côté gauche. Cette doublure, dans laquelle on exécute les petits plis marqués sur le patron, est recouverte avec du taffetas, et garnie, comme la berthe, avec deux dentelles étroites sur chaque bord. Sur la pointe de devant, on pose une ruche de taffetas, qui dépasse la dentelle de fort peu, et cinq grelots. Les pans sont au nombre de quatre : deux ayant 22 centimètres, deux ayant 66 centimètres de longueur; leur largeur, à tous quatre, est de 15 centimètres. Ils sont en taffetas, coupés en biais sur le bord inférieur, doublés de tulle roide, garnis de dentelles, de ruches et de grelots, ainsi que le dessin l'indique.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe en poult-de-soie rose, bordée avec un étroit volant tuyauté, recouvert d'un large volant de dentelle blanche, au-dessus duquel se trouve une ruche chicorée en poult-de-soie rose. Corsage décolleté, à 3 basques fendues, bordées avec de la dentelle blanche. Le tour des épaules est garni avec une ruche chicorée en poult-de-soie, sous laquelle se trouve une dentelle blanche. Manches très-courtes. Coiffure composée d'un chapelet de boutons de rose, avec touffe de roses au-dessus du front.

Robe de velours violet, bordée avec une bande de martre, remontant, en deux bandes plus étroites, sur chaque côté, jusqu'à la taille. Entre ces deux bandes se trouve une rangée de boutons en velours de même nuance que la fourrure. Corsage à basques très-longues, garnies avec des bandes de fourrure. Manchon de martre. Paletot en velours violet, garni avec des bandes de fourrure. Les manches du corsage sont étroites, garnies de fourrure à chaque extrémité, et ornées de six boutons. Chapeau de satin blanc, bouillonné, bordé avec une étroite bande de fourrure. Diadème en velours violet; nœuds de même ruban par derrière; brides en ruban de satin blanc. Gants longs, en peau de Suède, sans boutons.

MODES.

En ce moment, il n'est question que de toilettes de bal. Les volants de dentelle, ces classiques volants, renfermés dans leurs cartons, revoient la lumière des lustres, grâce à de nouvelles combinaisons qui permettent de les utiliser, et, comme un grand nombre de nos lectrices se trouvent justement en possession de ces volants, je vais indiquer les dispositions qui m'ont semblé être les plus gracieuses.

Robe en moire antique rose, bordée, sur une hauteur de 15 centimètres, avec des bouillonnés de tulle rose, capitonnés avec de petites rosettes faites en étroit ruban de satin rose ruché. Au-dessus du bouillonné, un large volant en application d'Angleterre, posé à plat, le bord uni (dit *pied* de la dentelle) étant cousu au-dessus du dernier bouillonné, avec une ruche de ruban rose. Ce volant s'arrête par devant de façon à faire place à deux autres volants placés *pied* contre *pied*, avec une ruche de ruban entre eux, sur le devant de la robe; l'excédant de ces derniers volants est cousu à l'intérieur de la jupe et non coupé. Corsage décolleté, à pointes, garni avec trois bouillonnés en tulle rose, terminés par une dentelle en application d'Angleterre. Manches courtes, garnies comme le corsage.

Robe en satin bleu céleste. Bas de jupe garni avec plusieurs bouillonnés de tulle bleu. Deux volants en dentelle blanche sont employés pour la garniture de cette robe; ils forment une tunique par devant, et une tunique plus longue par derrière, c'est-à-dire que, légèrement froncés et repliés à chaque extrémité, pour diminuer leur largeur, ils commencent à la taille, par devant, descendent sur la jupe en s'arrondissant, tournent et descendent plus bas par derrière, puis remontent jusqu'au corsage, par derrière, sur chaque côté de la jupe, coupée très-longue, c'est-à-dire à queue. La dentelle est surmontée d'un cordon de perles blanches. Sur les épaules, des aiguillettes en perles blanches. Le corsage, décolleté, est à basque carrée par derrière, garnie avec une dentelle plus étroite, laquelle borde le corsage sur les hanches et par devant. Point de berthe; une simple chemisette, plissée, en crêpe lisse, à l'intérieur du corsage, dont le bord supérieur est garni avec un cordon de perles blanches.

Ces garnitures peuvent être exécutées en dentelles noires, comme en dentelles blanches.

Durant la froide température que l'on a subie cet hiver, on a vu une grande quantité de fourrures, mais non plus à l'état d'ornements. Jusqu'ici, lorsqu'il arrivait à une Parisienne de porter une fourrure, c'était surtout pour faire voir qu'elle la possédait, non pour s'en servir à se garantir du froid; on en mettait une bande plus ou moins large autour d'un paletot, et cela semblait un préservatif suffisant. Mieux avisées, les femmes ont imaginé cet hiver de porter leurs fourrures non plus en dehors, mais en dedans de leurs manteaux, et la logique doit applaudir à cette mode.

La logique n'en saurait faire autant lorsqu'il s'agit de ces houppelandes, dites *peaux de mouton*, avec leur laine frisée. J'ai déjà vu cette fourrure dans un pays lointain; elle compose le vêtement des paysans et des postillons sur les bords du Danube. Mais je dois prévenir les belles dames parisiennes que leur façon de porter ce vêtement est en contradiction formelle avec son origine : la peau de mouton se porte avec la laine en dehors, seulement pendant l'été; en hiver, on retourne la houppelande : donc les Parisiennes se montrent en ce moment avec la tenue d'été d'un postillon roumain.

Le caractère général des coiffures de fleurs est celui-ci : un cercle allongé portant une touffe à son extrémité par devant, une autre touffe à l'extrémité opposée; des perles d'or, d'acier, des perles blanches, bleues ou roses, s'enroulent sur les côtés, retombent en cascades sur les cheveux, et même sur les épaules. Parfois ce cercle est réduit de moitié et se place sur un seul côté de la tête. On fait, avec de petites fleurs blanches et des branches de corail, des coiffures très-originales et fort jolies. Mais tous ces mélanges ingénieux, cette confusion d'objets divers, cette alliance de fleurs, de plumes, de perles, d'insectes, ne valent pas les simples et exquises coiffures composées uniquement de fleurs, comme en savent faire les fleuristes parisiennes. Nous applaudissons à l'exagération se révélant aujourd'hui dans tous les détails de la toilette féminine, parce que ses excès et les abus que l'on commet en son nom nous présagent le retour du bon goût. E. R.

CONSEILS D'UNE EX-MUSICIENNE.

III *.

J'ai reçu, il y a peu de temps, une charmante lettre accompagnant un excellent volume, signés l'un et l'autre d'un nom célèbre, celui de M. Le Couppey, professeur de piano au Conservatoire. J'ai eu le regret de ne pouvoir répondre à cette lettre, car mes heures sont employées jusqu'à leur dernière minute; mais je me suis bien promis d'indiquer à nos lectrices ce volume, intitulé: *de l'Enseignement du piano*, édité par la librairie Hachette, mis en vente à cette librairie, et chez M. Maho, éditeur de M. Le Couppey, rue du Faubourg-Saint-Honoré, 25.

Ce traité, dans lequel les conseils les plus pratiques, les plus judicieux, sont présentés sous la forme la plus élégante, devrait se trouver dans les mains de toutes les personnes qui enseignent ou qui apprennent l'art de jouer du piano; c'est un guide éclairé, bienveillant, allant au-devant de toutes les questions pour en offrir la solution. J'ai été bien fière, moi, profane, de me trouver en communion parfaite d'opinions avec un maître illustre, et je ne puis résister au plaisir de citer les paroles de M. Le Couppey, dont l'autorité vient appuyer les conseils que j'ai parfois adressés à nos lectrices.

« Je le pose en principe (page 15) : l'enseignement du piano doit avoir pour base l'étude de la musique classique, qui offre, s'il est permis de s'exprimer ainsi, l'aliment le plus sain pour les élèves. Le style de cette musique, toujours élevé, simple, naturel, les préserve d'une certaine propension à l'afféterie, à l'exagération, vers laquelle ils se laissent trop souvent entraîner. En outre, la musique classique présente une netteté de contour, une fermeté d'allure, qui aident à développer chez les élèves le sentiment de la mesure, du rhythme, de l'accentuation. Sous le rapport du mécanisme, il semblerait qu'elle est écrite tout exprès pour faire acquérir la souplesse, l'égalité de force, et la parfaite indépendance des doigts. Si maintenant nous laissons le côté didactique de la question pour l'examiner au point de vue de l'art proprement dit, le doute sera moins permis encore. En effet, quelles productions modernes oserait-on comparer aux chefs-d'œuvre de l'ancienne école, aux sublimes inspirations de Mozart, de Bach, de Beethoven? Hâtons-nous de le reconnaître : les plus brillants talents de notre époque s'inclinent les premiers devant les noms imposants de ces grands artistes du passé. »

On ne saurait mieux dire, et je voudrais pouvoir citer le volume entier; mais, d'une part, M. Le Couppey ne nous permettrait pas de le mettre au pillage, et, d'une autre, je n'aurais plus rien à dire sur un sujet que j'aime, et dont il est utile de s'occuper, puisqu'il est peu de femmes aujourd'hui qui n'aient étudié le piano ou qui ne projettent de le faire étudier à leurs filles.

La grande objection avec laquelle on essaye de combattre la musique classique dans l'enseignement des enfants, est la difficulté d'exécution dont on lui a donné la réputation. Les plus difficiles d'entre les morceaux classiques sont encore bien plus aisés à exécuter que les plus infimes compositions modernes, signées d'un nom obscur. A l'époque où Haydn, Mozart, Beethoven, écrivaient pour le piano, le but de la musique n'était pas, comme aujourd'hui, d'offrir à un public ébahi une succession de tours de force se conformant à la progression observée chez Nicolet, de familière et populaire mémoire. La musique écrite à la fin du siècle dernier et au commencement du siècle actuel est donc infiniment plus facile à exécuter que les élucubrations des pianistes chevelus qui se sont abattus sur le monde depuis trente ans. D'ailleurs, la collection des *Classiques du piano* **, dont nous avons examiné la première série dans le précédent article, classe justement les diverses compositions anciennes et quelques-unes des compositions modernes par ordre de difficultés. On ne peut donc s'égarer dans cette collection, et l'on va droit au degré que l'on peut s'attribuer. Avant d'examiner les morceaux qui composent la deuxième série des classiques du piano, il faut encore nous arrêter un moment près des compositions destinées aux commençants.

On entend fréquemment une jeune fille ou même une jeune femme tenir à peu près ce langage : « Pour moi, je n'ai pas d'ambition; l'étude de la musique offre trop de difficultés, et pourvu que je puisse jouer des contredanses, des valses, et des polkas, je me tiendrai pour satisfaite. »

Je ne veux point chicaner sur ce choix, ni dire ma pensée tout entière, dans laquelle on trouverait probablement que cette ambition est trop modeste ou trop frivole; je tiens seulement à établir ceci :

On ne peut jouer même des contredanses, des valses et des polkas, sans étudier sérieusement le piano, sans avoir l'habitude de la mesure, la conscience du rhythme, et cela sous peine de ne pouvoir pas même réussir à faire danser; sans mesure, sans rhythme, sans études, par conséquent, il ne saurait y avoir ni musique, ni danses, et le langage ci-dessus cité équivaudrait à la demande d'un enfant qui, ne pouvant marcher, espérerait danser convenablement la valse à deux temps ou toute autre

* Voir le n° 37 de l'année 1864.

** Chez Maho, éditeur, rue du Faubourg Saint-Honoré, 25.





Leroy, Imp. Paris

LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal 56, Rue Jacob Paris

Toilettes de Mlles RABOUIN, 67, r. Neuve des Petits Champs.

Ameublements et Bronzes de la M^on de COMMISSION G^ale 53, r. d'Hauteville.

danse de ce genre. C'est vouloir mettre la charrue avant les bœufs, c'est entreprendre une tâche impossible, que de vouloir jouer sur le piano, même des contredanses, sans apprendre le piano. Cet instrument n'est pas d'ailleurs une mécanique agencée pour un but défini et unique. Quand on sait en jouer, on y joue des danses si l'on veut, mais on ne peut jouer ces danses lorsqu'on ne sait pas jouer du piano.

Rien n'est plus difficile que d'écrire pour l'enfance et la jeunesse, chacun le reconnait et en convient; cette difficulté existe dans le domaine musical comme dans le domaine littéraire, et, lorsqu'on a rencontré un artiste assez heureusement doué pour la surmonter, on ne saurait trop se hâter de le signaler au public. C'est là ce qui m'arrive; j'ai trouvé un matin, sur mon piano, dix mélodies intitulées *la Jardinière*, composées par F. Spindler, éditées par M. Maho, qui se connait en bonne musique. Tous les enfants peuvent jouer ces aimables mélodies; toutes les *grandes personnes* prendront plaisir à les entendre; l'inspiration qui les a fait naitre est toujours simple, nette, bien définie, venue sans efforts apparents, pure et charmante. J'affirme que cela est moins difficile à jouer qu'une danse quelconque, tout en étant plus profitable pour les doigts, pour l'oreille et même pour le cœur. J'indiquerai du même auteur l'écrin musical et le *Trot du Cavalier*, morceau plus difficile, mais cependant abordable.

En tête de la deuxième série des *Classiques du piano*, portant la désignation *Facile*, nous trouvons le II° livre des *Six Sonatines progressives* de Clementi, qui fut, on le sait, l'un des patriarches du piano. Ses compositions sont excellentes à tous les titres, et particulièrement profitables pour les commençants, qui y rencontrent une accentuation franche et ferme, des idées d'un ordre élevé, rendues accessibles par la majestueuse simplicité de leur forme. Clementi forme le goût en même temps qu'il délie les doigts de ceux qui étudient ses œuvres. Après ces *sonatines*, nous voyons apparaitre une sonate de Steibelt, en si bémol majeur, fort gracieuse, et contenant déjà quelques *traits;* mais ils sont si bien écrits pour la main du pianiste, si bien doigtés, d'ailleurs, que l'on abordera sans crainte leur difficulté relative, et que l'on s'en tirera avec succès. Nous trouvons ensuite le *Petit Rien* de Cramer, romance variée. Cramer était un grand artiste, et il l'a clairement indiqué dans toutes ses compositions, quelle que soit leur importance. On trouvera dans ces charmantes variations quelques octaves, c'est dire que les très-petites mains d'enfants ne sauraient les jouer avec netteté.

A ce morceau succède une sonate avec rondo turc de Steibelt. Ce morceau, plus spirituel que touchant, offrira probablement comme attrait un intérêt secondaire. Comme utilité, au contraire, il possède certaines qualités, propres à bien accentuer la mesure dans l'esprit de l'enfant. Un air varié de Duseck, sur le thème *Chantons l'hymne*, emprunté à l'opéra de *Blaise et Babet*, par Grétry, porte le numéro qui suit la sonate de Steibelt; il sera plus utile comme exercice qu'agréable comme composition.

Mais l'horizon s'agrandit. Voici une sonate de Beethoven, en sol majeur. Quoique cela soit beau, cela n'est pas plus difficile à jouer qu'une composition inepte ou fade. Les nuances à reproduire s'indiquent d'elles-mêmes par la déduction toujours logique de toutes les phrases musicales.

L'aimable *Thème varié* de Haydn, en ut majeur, succède à cette sonate. Que cela est simple et grand, bon et sain pour le cœur et pour l'intelligence! Si l'on aime Beethoven à force de l'admirer, on admire Haydn à force de l'aimer; il n'a pas la majesté farouche du grand Beethoven, mais il possède et communique une sérénité attendrie qu'on demanderait vainement à celui-ci.

Il a pourtant essayé de se faire gracieux dans la *Molinara*, air varié; mais, quoi qu'il fasse, il reste *lui*, et la grandeur déborde malgré lui, même dans ses *petites* compositions.

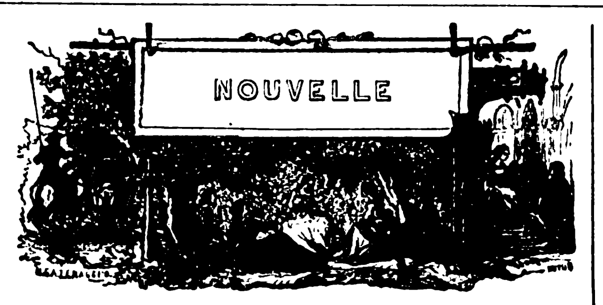
Le morceau suivant est une *canzonetta* écrite par Duseck, dans une disposition plus tendre que celle de ses autres œuvres; certains passages offrent des difficultés qui sont assez sérieuses pour devoir être étudiées soigneusement, et en les isolant du reste du morceau.

Enfin, la série *Facile* se termine par une ravissante sonate en ré, à quatre mains, de Beethoven. Jouée avec netteté et mesure, même par des enfants, cette sonate fera plus de plaisir que bon nombre de *soli* bruyants exécutés dans les salles de concert.

M. Maho vient aussi d'éditer, avec le soin qui lui est particulier, un joli cahier portant ce titre : *Promenades d'un solitaire*, par Steph. Heller, et contenant dix-huit courts morceaux pour le piano : le prix *net* de ce cahier est de 8 francs.

M. Steph. Heller est un artiste de même famille que J. Chopin. La forme originale qu'il donne à son inspiration, toujours un peu tourmentée, n'attire pas les intelligences vulgaires, séduites seulement par la banalité; mais il s'en console, parce que ses admirateurs se comptent parmi l'élite des esprits de notre temps.

EMMELINE RAYMOND.



LA FAMILLE BÉROUVILLE.

Suite.

Il garda un instant le silence, et reprit d'un ton enjoué : « Anna n'a-t-elle pas toute une fortune en perspective? Claude est deux fois millionnaire. Il est enfin décidé à revenir en France, et je tâcherai de lui persuader de faire Anna son héritière.

— Je croyais que vous étiez brouillés.

— Il s'était fâché, lui; mais ça reviendra. Il y a toutes sortes de vieilles histoires qui lui tiennent encore au cœur. Après trente ans! C'est prodigieux, n'est-ce pas? Mais qu'il la voie seulement, qu'il la voie, je ne demande que cela.

— Mais enfin, s'il disposait autrement de sa fortune?

— Oh! c'est impossible!

— C'est possible, homme irréfléchi.

— Eh bien! elle aura toujours ma ferme de la Petite-Lande, qu'à son intention je n'ai jamais voulu laisser hypothéquer.

— La Petite-Lande! En vérité, c'est trop fort; la Petite-Lande! contre le moulin du Roz, n'est-ce pas?

— Précisément.

— Combien est-elle louée? Quatre cents francs.

— Oui, plus un saumon par an.

— Et c'est sérieusement que tu parles? Voilà une enfant que tu as élevée au milieu du luxe, à laquelle tu prodigues l'argent et les gâteries, pour laquelle tu achètes un cheval de mille francs, pour le seul plaisir de la voir revêtir une amazone; et tu lui laisseras quatre cents francs de rente à partager entre elle et sa sœur?

— Sa sœur! sa sœur a son mari; je ne me suis chargé que d'Anna. Elle sera ma seule héritière, à part ce qui sera nécessaire pour l'entretien de mon vieux Tom.

— Mais c'est une farce que ton héritage, une véritable farce.

— Eh! pardieu! puis-je l'agrandir?

— Certainement.

— Comment?

— En t'occupant de tes affaires, négligent que tu es; en vendant avantageusement quelques-unes de tes fermes pour te délivrer de ces dettes qui rongent ta fortune, en réformant, s'il le faut, ta maison. Tu entretiens là une foule de journaliers qui te grugent à plaisir. Crois-moi, afferme tes champs, paye tes dettes, contente-toi de leur revenu, qui est très-suffisant, et tu laisseras plus de quatre cents francs de rente à ta nièce. Songe donc que tu dépenses quinze cents francs par an pour le plaisir de te promener dans des champs mal cultivés par ta propre main.

— Au fond, tu as peut-être raison, Moricette; il est plus que temps que, par intérêt pour Anna, je m'occupe de ces choses. Je te le promets, avant peu je m'en occuperai. »

Hélas! ce n'était pas la première fois que Mlle Moricette, sérieusement inquiète de l'avenir d'Anna, obtenait une semblable promesse, ce qui n'empêchait pas l'entêté vieillard de s'endormir dans sa coupable négligence.

Elle se préparait peut-être à le forcer à préciser l'époque où il tiendrait sa promesse, mais il l'interrompit en s'écriant gaiement :

« Assez, assez; le speech est fini, et j'aperçois Paul Dévran. Assez, te dis-je, il me faut Anna. »

Et, prenant sa canne, il frappa deux coups sur la cloison derrière lui.

Anna parut aussitôt.

« La table; mets la table, mon enfant, » lui dit-il, « et l'échiquier. Je vais prendre ma revanche d'hier. »

Anna fit rouler près du vieillard une petite table sur laquelle se trouvait un échiquier. En ce moment, Paul Dévran entrait. Il entra comme un habitué, salua ces dames, et, après quelques minutes de conversation, prit place devant cet échiquier, sur lequel M. Bérouville usait une grande partie de son temps, en déployant, pour un jeu inutile, une passion et une habileté qu'il aurait mieux fait d'employer à assurer l'avenir d'une enfant qu'il chérissait.

Anna prit son ouvrage, et se retira avec Mlle Moricette dans l'embrasure de la fenêtre voisine. Placé comme il l'était, le jeune homme, en levant les yeux, avait en perspective une blanche et suave figure se détachant sur le rideau rouge. Il jouait bien, et consciencieusement, mais il avait un défaut, disait gravement son vieux partner, c'était de méditer trop longtemps ses coups. Aussi, pourquoi était-ce toujours vers ce rideau aux sombres plis qu'il allait chercher ses combinaisons les plus savantes et les plus lentes à éclore?

V.

L'ONCLE ET LA NIÈCE FONT DES VISITES.

Quelques jours après la tentative faite par Mlle Legrand pour obliger son vieil ami à veiller de plus près à ses intérêts, l'équipage de la Ville-Roux faisait un matin son apparition dans Louvigny, et la population flottante des gamins, avertie par le roulement de ses roues sonores sur les pavés inégaux, accourait pour lui faire escorte. Les enfants ne se lassaient pas de contempler d'abord une des plus brillantes voitures de Louvigny, une calèche aux panneaux luisants, aux roues fines; ensuite les chevaux, des chevaux de race, parfaitement harnachés; enfin, et surtout, le cocher, le nègre Thomas, dit Tom, qui avait échangé son tablier blanc contre une large redingote boutonnée jusque sous le menton. La voiture passait si rapidement qu'on n'apercevait guère dans l'intérieur que ceci : une forme vaporeuse et blanche, et deux grands yeux qui avaient l'air d'illuminer le drap sombre. Anna, qui allait visiter une de ses amies dont les parents recevaient beaucoup, avait une de ses plus élégantes toilettes d'été, une robe de mousseline des Indes, au fond blanc semé de fleurs imperceptibles. Tout le reste était à l'avenant. Comme elle avait toujours de l'argent à pleines mains, elle se laissait naturellement guider par ses instincts élégants, que certaines dames de Louvigny blâmaient entre elles avec une énergie d'assez mauvais aloi. Quand on a seize ans, qu'on sort d'une pension où l'on n'a inspiré que l'intérêt banal dont chaque élève reçoit une dose à peu près égale, qu'on se trouve être une maîtresse de maison, dégagée de tout contrôle raisonnable et sérieux, qu'on n'a pour Mentor qu'un homme bon jusqu'à la faiblesse, qu'une sorte de vieil enfant, esclave né de vos caprices, il est permis d'ignorer bien des choses et de commettre quelques imprudences.

La jeune fille, tenue dans une parfaite ignorance de la véritable position de fortune de M. Bérouville, jouissait donc du bien-être dont elle était entourée, sans la plus légère arrière-pensée.

Ce fut devant la maison de Mlle Moricette Legrand que la calèche s'arrêta. M. Bérouville ouvrit la portière, s'élança hors de la voiture avec sa vivacité ordinaire, dit à Anna : « Attends-moi là, je ne serai que cinq minutes, » et il entra chez Mlle Moricette. A Louvigny, les servantes s'occupent beaucoup du dehors, et tout ce qui prenait la rue du Grand-Marché était passé en revue par la grosse Jeannette, qui formait toute la maison de Mlle Legrand; on n'attendait donc jamais longtemps à cette porte, dont une servante curieuse tenait toujours le loquet à demi soulevé. Sur sa demande formelle il fut introduit dans la chambre de Mlle Moricette. Elle y travaillait, vêtue de sa simple et propre toilette, dans laquelle l'heure matinale mettait les différences suivantes : les quatre papillottes dormaient dans leur maillot de papier gris, un bonnet de mousseline unie remplaçait le bonnet garni; un grand tablier noir à poches dissimulait la robe en grande partie. Cela la vieillissait un peu.

« Ah! c'est toi, Ambroise? » dit-elle en souriant, et en lui approchant une chaise. « J'ai été avertie de ton arrivée à Louvigny par le bruit de ton équipage; mais je ne comptais pas sur une visite aussi matinale.

— C'est que j'ai une petite confidence à te faire, » répondit le vieillard en se grattant l'oreille. « J'ai reçu hier soir une nouvelle, une très-mauvaise nouvelle, qui m'a tenu éveillé toute la nuit.

— Il faut que ce soit bien grave... Voyons.

— Claude adopte le fils de la veuve Bérouville.

— Bah!

— Oui. Je ne sais pas s'il l'a positivement adopté, mais on m'écrit qu'il a rappelé de Rennes le jeune homme, qui, après y avoir fait son droit tout de travers, y avocassait tant bien que mal; qu'il a payé ses dettes, et qu'il se charge de son avenir.

— Cela, en effet, ressemble assez à une adoption. Voilà cette pauvre Mme Bérouville bien heureuse, sans doute.

— Je n'en doute pas. Mais, Anna, la voilà peut-être deshéritée! Or j'avais toujours compté sur la part qui lui revient de droit dans la fortune de Claude.

— Je t'avais toujours dit que cela n'avait pas le sens commun. Claude, pour je ne sais quel motif, était, dit-on, mortellement brouillé avec le père d'Anna. Il n'a jamais témoigné le moindre intérêt à ses nièces, qu'il ne connaît pas; tu l'as dit bien des fois. Pouvais-tu raisonnablement espérer qu'il leur donnerait sa fortune?

— Mais oui, je l'espérais. Du moment qu'il n'en disposait pas autrement, on pouvait penser qu'il laissait aller les choses.

— Toi-même, tu t'es brouillé avec lui, au moment de son arrivée.

— Je n'étais pas flatté de le voir aller d'abord chez les Delanglade, toujours à cause d'Anna, dont je lui parle sans cesse.

— Et dont il ne te dit jamais rien.

— C'est égal, je n'en reviens pas. Où diable a-t-il été dénicher Achille Bérouville?

— Achille Bérouville est allé le trouver. Ne sais-tu pas que tout ce qui tient de près ou de loin aux Bérouville est en l'air à cette heure pour fêter l'oncle millionnaire?

— Avec cela qu'il a prouvé qu'il y tenait, à sa famille!

— Il est un peu original; mais cela n'empêche pas les sentiments. Quand il a débarqué au Havre, avec l'intention de voyager incognito, il y a trouvé... »

Mlle Moricette écarta les doigts de la main gauche, et se mit à compter :

« M. Delanglade et son fils, — Clémentine Chemay, son mari et ses enfants, — trois Bérouville, de Louvigny. C'est Achille, qui, croyant bien être le premier arrivé, a écrit cela à sa mère. Alors, il ne parlait guère d'adoption. Il avait trouvé son oncle froid, silencieux et de l'humeur la plus bizarre; il n'espérait rien, Élisabeth me l'avouait il n'y a guère que quelques jours.

— Je ne le comprends pas, d'avoir fait un choix pareil. Ma petite Anna vaut cent fois ce bel Achille. Si encore il ne l'avait pas pris chez lui! Mais il y est, il y fait ses orges; c'est un joli garçon, et c'est un Bérouville. Cet arrangement-là me vexe terriblement.

— Que veux-tu y faire? Claude ne doit compte de sa fortune à personne; puisqu'il l'a gagnée, il en dispose



à son gré; tu ne peux t'y opposer. Raison de plus, maintenant, pour songer à dégrever la tienne, afin d'en conserver les débris pour Anna.

— C'est bien ce que je vais faire. Vente, réformes, je ne reculerai devant rien. La semaine prochaine j'irai m'entendre avec mon notaire.

— Il y a des choses qu'il est bon de ne pas remettre. Tu es si oublieux, si paresseux! Pourquoi n'irais-tu pas aujourd'hui

— Parce que j'ai affaire ailleurs.

— Où ?

— Aux Marais.

— Aux Marais. L'affaire doit être de fort petite importance; et si elle pouvait se remettre.....

— Impossible; les convocations sont faites.

— Des convocations aux Marais, où l'on ne fait guère que s'amuser? Tu m'étonnes.

— Le mot est peut-être impropre : c'est invitations que j'aurais dû dire.

— Dis-moi tout simplement l'affaire, cela vaudra bien mieux.

— Eh bien! il s'agit d'un combat de coqs.

— D'un combat de coqs! » répéta comme un écho fidèle la voix de Mlle Moricette.

— Oui, » répondit-il en se levant. « Les coqs sont superbes, et ils se battent comme des enragés. Mais je vais me croire rajeuni de quarante ans, et revenu au temps heureux où, jeune midshipman, je visitais l'Angleterre, dont le combat de coqs est un des nobles passe-temps.

— Ah! mon Dieu! Ambroise, mais tu deviens très-fou. Pour assister à un combat de coqs, remettre une affaire d'une importance majeure; risquer de voir partager entre huit héritiers les restes d'une fortune dont le tout est nécessaire à une enfant que....

— Ta, ta; j'y mettrai bon ordre. Mais mes chevaux s'impatientent sans doute, et Anna aussi. Anna est là; mais je l'ai priée de m'attendre. En allant aux Marais, je la dépose au Boisfeuillu, chez les de Blumel, je la reprendrai ce soir en repassant. Ne te dérange pas, tu nous retarderais. Bonjour, bonjour. Aujourd'hui les plaisirs, demain les affaires. Parole d'honneur, je m'y plongerai jusqu'aux oreilles. »

Et il sortit en envoyant de la main à Mlle Moricette de petits gestes affectueux qui la clouaient à sa place.

Anna avait commencé par trouver le temps long, car les passants étaient rares; mais le hasard avait fait passer par la rue du Grand-Marché une femme d'un certain âge, à laquelle une toilette de très-bon goût et une tournure aisée donnaient un caractère tout particulier de distinction. En reconnaissant l'équipage, elle s'approcha, et échangea quelques paroles avec Anna. C'était Mme Dévran; en la voyant si jeune encore, en étudiant cette physionomie mondaine, spirituelle, mais un peu sèche, on avait la mesure du dévouement qu'elle montrait en suivant son fils à Louvigny. Elle s'éloigna quand la porte de Mlle Legrand se rouvrit pour livrer passage à M. Bérouville. Comme il avait encore quelques commissions à faire, il dit à Tom de conduire les chevaux au pas jusqu'à la dernière maison de la rue, et redit à Anna qu'il serait encore cinq minutes.

« Mettons vingt, » lui cria-t-elle en riant.

Comme il ne venait guère à Louvigny que le dimanche, on se pressait sur les portes quand on voyait de loin flotter ses cheveux blancs et les longs pans de sa redingote bleue, et on l'arrêtait souvent. Malgré cela, il fit assez rapidement ses commissions, et rejoignit sa voiture. En s'élançant sur le marchepied, il leva les yeux par hasard vers une maison d'assez triste aspect, en face de lui, et sautant sur le pavé :

« Anna, » dit-il en avançant sa tête à l'intérieur, « sais-tu que ton oncle Claude a adopté Achille Bérouville? »

C'était une façon de parler; Anna ne pouvait pas le savoir.

« Vraiment? » dit-elle sans s'émouvoir.

« Oui; et, ma foi! je veux, en passant, en faire notre compliment à sa famille. C'est un grand bonheur pour elle, un bonheur inespéré.

— Je le crois bien. Pourquoi donc ne m'avez-vous pas dit plus tôt cette bonne nouvelle? Attendez donc, mon oncle; je veux aller les complimenter, moi aussi. »

Et elle descendit de voiture.

En ce moment, l'idée de ce qu'était cette adoption pour elle passa par le cerveau du vieillard.

« Au fait, ta visite leur fera encore plus de plaisir que la mienne, » dit-il généreusement; « car enfin tu es jeune, et ce sont tes intérêts qui sont lésés.

— Mes intérêts? » dit Anna en levant vers la patte de lièvre pendue au cordon de la sonnette sa jolie main, dont un gant souple et frais dessinait la forme élégante.

« Mais oui. Achille est d'un degré plus éloigné parent, tu le sais aussi bien que moi; et vous eussiez été au même degré, s'il lui donne toute sa fortune, il n'y aura point de partage.

— Pas avec nous, mais avec ses sœurs.

— Pas davantage, sans doute. C'est parce qu'il porte son nom qu'il l'a choisi. — Les filles ne comptent pas pour lui.

— Quel oncle peu galant! cela diminue fort ma joie. Bonjour, ma tante. »

La porte s'était enfin ouverte, et une vieille femme, vêtue de noir, dont, à la vue d'Anna, la figure terreuse s'était empourprée, recevait ce bonjour les yeux baissés.

« Ma tante, nous venons vous faire notre compliment, » reprit Anna vivement.

Mme Bérouville la regarda avec un embarras évident.

« Nous savons qu'on vous a pris votre fils, » ajouta gaiement l'oncle.

La figure de la veuve s'éclaircit.

« Ah! vous le savez déjà? » dit-elle. « Je n'ai pas osé..... c'est-à-dire, je n'ai pas eu le temps d'aller moi-même vous annoncer cette étonnante nouvelle. Je comptais vous envoyer Élisabeth tantôt. Le pauvre Achille m'a beaucoup coûté; mais le voilà bien casé, Dieu merci. Je l'ai bien dit à mes filles, s'il ne s'était pas dégrossi, s'il n'avait pas un peu vécu dans les grandes villes, son oncle n'aurait pas pensé à le choisir pour son héritier.

— Allons donc, ce n'est pas son titre d'avocat ni le chiffre de ses dettes de jeune homme qui auront dirigé le choix de Claude, soyez-en sûre. Achille est un joli garçon, un bon enfant; mais, surtout, c'est un Bérouville. Où sont vos filles? Anna veut leur souhaiter le bonjour. Nous sommes pressés. »

Anna, qui savait où trouver ses cousines, se hâta de les précéder dans un vaste et sombre appartement où elles travaillaient. En les regardant, on pouvait, d'après ce qui avait été dit, penser que le futur héritier avait entièrement accaparé la part de beauté physique dévolue par la nature à cette branche de la famille Bérouville. Quand elles aperçurent Anna, le rayon de joie qui, depuis la bonne fortune advenue à leur frère, éclairait leur front inégal et terne, s'obscurcit; mais les premières paroles de la jeune fille chassèrent une consternation plutôt feinte que réelle, et elles étalèrent sans vergogne, devant l'héritière frustrée, un luxe de satisfaction qui aurait pu agacer les nerfs d'une personne moins profondément désintéressée qu'Anna.

Le nom doublement victorieux d'Achille leur remplissait la bouche. Achille aurait un équipage, — Achille aurait un château, — Achille ferait un grand mariage.

Plus on est pauvre, plus on est ébloui par le prestige attaché à la richesse. Les filles aînées qui s'étaient plaintes plus d'une fois, et très-amèrement, des sacrifices qu'on s'imposait pour leur frère, se grandissaient maintenant de sa propre grandeur, et se seraient volontiers prosternées devant lui. La mère conservait un calme étrange, le bonheur de son fils la pétrifiait. La plus jeune des sœurs, Élisabeth, une petite brune à l'œil fin, avait aussi une manière toute particulière d'exprimer son contentement. Quand, dans la conversation, se produisait l'idée du bien-être qu'Achille, devenu riche, ne manquerait pas de déverser sur sa famille, et que les sœurs et la mère elle-même, qui recouvrait subitement la parole, prononçaient avec feu des — Certainement. — des Je n'en doute pas, — des J'en suis sûre, l'observateur attentif eût remarqué qu'elle se contentait seulement de sourire, en pinçant la petite bouche perdue entre ses joues pleines et chaudement colorées. Quand Anna, à laquelle elle portait une tendresse passionnée, prit congé d'elle à la porte, elle se leva sur la pointe de ses pieds pour lui dire :

« Je voudrais bien, maintenant, qu'Achille t'épousât, ne serait-ce que pour te rendre la fortune qu'il te prend. »

Anna remonta en voiture, riant encore de la drôle d'idée qu'avait eue là Élisabeth.

(La suite au prochain numéro.)

Zénaïde FLEURIOT.



N° 2,420, Ardèche. On emploie pour cet usage de la pierre ponce. — *N° 44,370, Lozère.* On met toujours une robe de soie sous les robes de tarlatane, ou bien un jupon de percale recouvert de deux jupons en mousseline; la soie fait un effet plus joli. Oui pour les colliers. — *N° 44,547, Reims.* Après une année de grand deuil le père et les enfants peuvent sans aucun inconvénient faire et recevoir des visites. Merci pour la bienveillance témoignée à la direction du journal. — *N° 34,512, Salamanca.* Le journal est charmé d'être si bien apprécié. Il ne nous est pas possible de publier des mélodies composées sur des vers qui ont eu en France leurs éditeurs particuliers. — *N° 1,234, Gironde.* Cet objet ne vaut pas tout ce qu'en disent les réclames, et je ne saurais le recommander. Nous nous gardons bien de donner des *primes*, car ce serait avouer que notre journal ne vaut pas le prix que nous en demandons. — *Barrière.* Merci mille fois pour les vœux de nouvelle année. Il est certain que tous les *cours* possibles sont mieux faits à Paris qu'ailleurs. Les quartiers *aérés* sont les nouveaux quartiers de Paris, bordés de maisons nouvelles, et par conséquent les loyers y sont élevés. On ne pourrait avoir un appartement dans ces conditions à moins de 2,500 à 3,000 francs, et encore faudrait-il à ce prix accepter le troisième étage et des chambres peu spacieuses. — *N° 38,852, Indre-et-Loire.* Le petit nombre de femmes qui portent des *bottes* les choisissent noires ou nuance *cuir de Russie*, ce qui est encore plus *excentrique.* Quant aux pantalons *visibles* au-dessus des bottes, on n'en a pas encore aperçu jusqu'à présent. On ne porte pas de chapeaux ronds à Paris, pendant l'hiver, passé quinze ans. — *N° 46,060, Deux-Sèvres.* Merci mille fois pour cette lettre, pour les encouragements qu'elle contient, pour la citation latine. On recevra encore des vêtements d'enfants dans le n° 1 des *Patrons illustrés.* — *N° 41,215, Nord.* Les jeunes filles ni les jeunes femmes ne peuvent porter en hiver, *de jour*, un pardessus en cachemire blanc. — *N° 2,091, Seine-et-Oise.* Pour assister à un mariage, une jeune fille de quatorze ans portera une robe de taffetas uni, brun doré ou bleu, ou vert, un petit paletot en velours noir avec quelques ornements en passementerie, un chapeau en poult-de-soie blanc, garni de peluche-*neige* bleue ou rose; le corsage de sa toilette du soir sera décolleté, mais non *très*-décolleté. Cette dernière toilette sera en tarlatane blanche, avec grande ceinture nouée derrière; dans les cheveux, rubans étroits de même nuance que la ceinture, qui sera bleue, rose ou rouge. La mère portera une toilette *de ville* de nuance claire. — *Mme De..... Eure.* Le dessin représente le peignoir entier; on peut voir que le bord n'en est pas découpé. — *N° 3,190, Loire-Inférieure.* On peut s'adresser à la maison Sajou, rue Rambuteau, 52, pour *tous* les matériaux de *tous* les travaux que nous publions. Nous ferons paraître de petits écrans; nous ne pouvons revenir immédiatement à un grand écran. Les voilettes sont montées sur un ressort que l'on trouve dans tous les magasins de mercerie; grâce à ce ressort, on enlève et l'on remet les voilettes sans aucune peine. On ôte toujours sa voilette quand on entre dans un salon. Merci pour l'appréciation et pour la propagande. — *N° 11,113, Suisse.* A déjà reçu la réponse demandée. Rien ne s'oppose à ce que l'on porte un corsage blanc avec ce barége. Je ne saurais affirmer que l'on portera des talmas l'été prochain. — *Henriette, Mantoue.* Comment remercier suffisamment notre abonnée pour cette lettre si excellente et si aimable? En vérité, je ne puis l'essayer, et dirai seulement que de semblables encouragements rendent ma tâche bien douce. Pour recevoir la *Mode illustrée* et les *Patrons illustrés* pendant toute l'année, il faut s'abonner directement, en nous envoyant un mandat sur un banquier. — *Baume-les-Dames, L. L.* S'adresser à la maison Sajou, rue Rambuteau, 52. Il m'est malheureusement impossible d'indiquer le prix de cet objet; Mme Sajou seule peut le faire. — *N° 29,296, L. V.* Les petites filles portent des corsets avec larges bandes élastiques; nous en avons publié des patrons, mais, les planches étant épuisées, nous reviendrons sur cet objet. Jupons sans corsage, pour petite fille; on y met deux bretelles en large cordon, retenues au milieu du dos par un cordon transversal. — *N° 39,891, Marne.* Je ne puis que renvoyer à l'article sur la timidité, car je suis persuadée que, si l'on réussissait à se *perdre de vue*, on n'aurait pas une crainte si excessive d'attirer l'attention. — *N° 11,579, Paris.* Rien ne s'oppose à ce que l'on choisisse un parrain et une marraine avant la naissance de l'enfant. Toutes les nourrices portent des corsages boutonnés. Nous avons encore publié un patron simple de veste dans le n° 1. — *N° 12,352, Paris.* Nous avons publié plusieurs vestes pour petites filles, tant dans la *Mode illustrée* que dans les *Patrons illustrés*; nous en publierons encore. Même pour petite fille, la veste n'est pas un ajustement assez *paré* pour assister à une noce. Robe de soie grise avec ornements violets. Après trois mois de grand deuil pour oncle ou tante, on peut parfaitement porter le demi-deuil gris ou violet, ce deuil n'étant *réglementairement* que de trois mois. — *N° 10,070, Indre-et-Loire.* Merci pour la lettre, l'envoi et les vœux; hélas! ceux-ci sont venus trop tard : le malheur prévu est arrivé. — *N° 6,561, Isère.* On peut *monter* soi-même le pouff du n° 51; ce travail doit être fait par un tapissier. Merci pour les éloges accordés au journal par notre nouvelle abonnée; merci pour les vœux et la promesse de fidélité; nous ferons tous nos efforts pour que cette promesse soit facilement tenue. — *N° 33,745, Doubs.* Les fourches ondulatrices en étain que l'on trouve chez M. Croisat, rue Richelieu, 76, coûtent 1 franc la paire; on les reçoit par la poste sans aucune difficulté. — *N° 12,004, Paris.* Nous croyons que le journal tel qu'il est contente nos abonnées, puisque nous en avons eu quinze mille de plus dans le courant de l'année dernière. C'est justement en poursuivant notre but d'utilité, que nous avons écarté ce détail *inutile*, en nous gardant d'imiter les publications qui donnent en effet le superflu, mais non pas le nécessaire. — *N° 12,443, Seine.* Nous avons déjà publié, et nous publierons des coins de mouchoirs. Quant aux initiales, comme nous ne pouvons donner celles de *toutes* nos abonnées (le journal ne contiendrait plus que des initiales), nous les remplaçons par des alphabets. — *L. de M., Var.* Nous avons pris note du désir exprimé, quant au couvre-pied. Mais notre abonnée trouve-t-elle *réellement* que nous ne publions point d'ouvrages au tricot ou crochet? Nous la prions de vouloir bien jeter un coup d'œil sur la table des matières du journal. — *Estinac.* Une note explicative me serait nécessaire; j'ignore où et comment l'on peut se procurer ces dentelles, s'il y en a un dépôt à Paris, et tous ces détails importent à la prospérité de l'entreprise. — *N° 22,212, Cher.* Merci d'abord pour cette lettre. Quant à la petite affaire en question, nous nous sommes imposé la loi de ne recommander aucune sorte de *pommade*, et surtout de n'en point garantir l'infaillibilité, lorsqu'il ne nous a pas été possible de la constater nous-mêmes. Or, comment s'y prendre en cette circonstance?



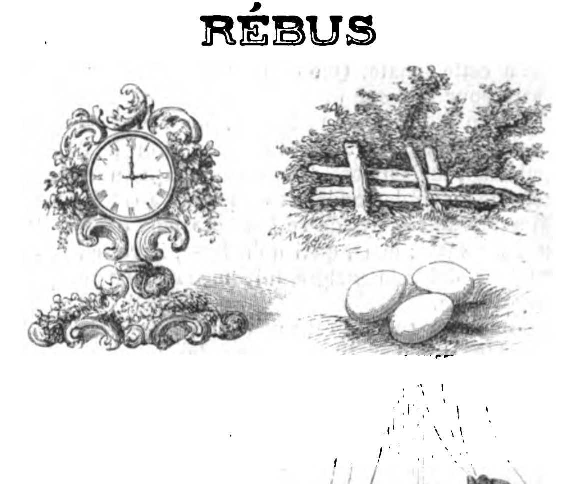
Où la terre finit commence mon premier,
Un prêtre, cher lecteur, habite mon dernier,
Un dieu puissant jadis vous donne mon entier.

A. M.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

RÉBUS

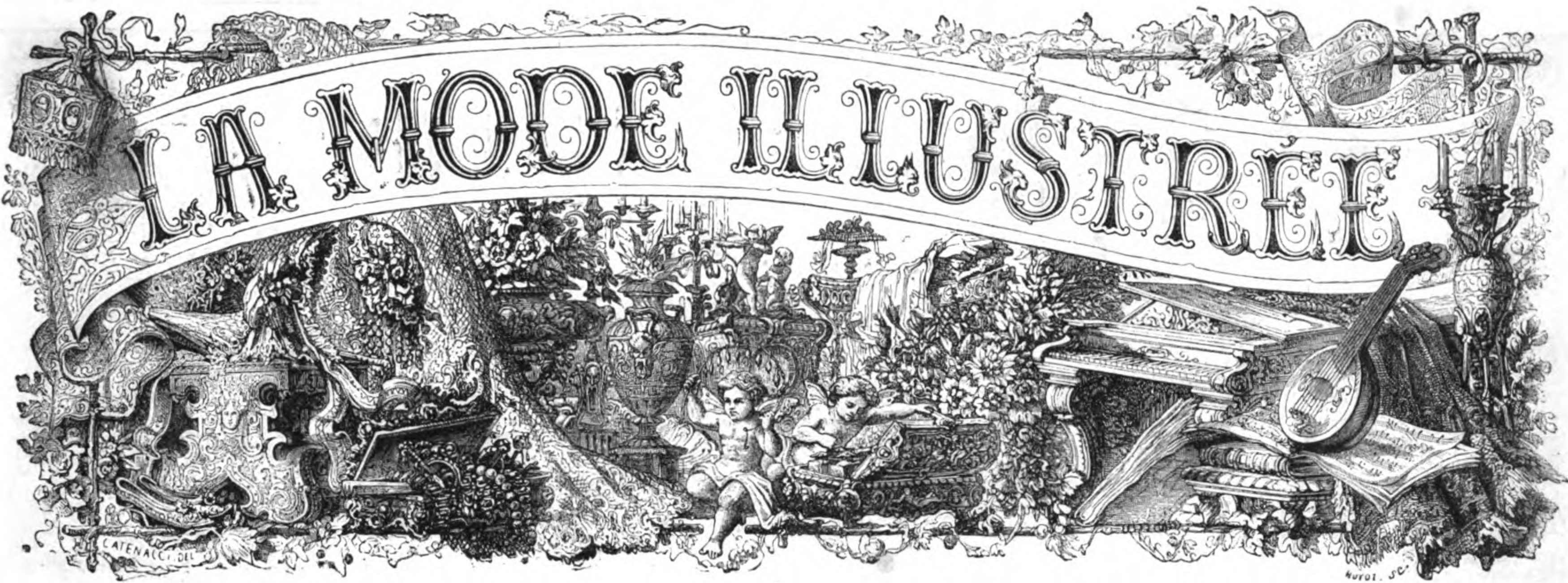




EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Les concerts de Pasdeloup attirent beaucoup de monde.

N° 5. SIXIÈME ANNÉE. Dimanche, 29 janvier 1865.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 30 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (frais de poste compris).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (frais de poste compris).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cie, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (Pour l'étranger le port en sus). — LONDRES, 13, Bedford Street, Covent Garden, W. C. —

Chapeaux de chez Mme Aubert,

RUE NEUVE-DES-MATHURINS, N° 6.

Tout ce qui tombe entraîne dans sa chute ce qui lui était intimement attaché; cette mélancolique vérité est démontrée une fois de plus par la disgrâce des bavolets. Eux aussi ne sont pas tombés seuls....; leur ruine a atteint le fond sur lequel ils s'appuyaient. Plus de bavolet! plus de fond! telle est aujourd'hui la devise des chapeaux parisiens.

Les personnes qui n'ont pas assez de cheveux pour former un chignon volumineux, et qui s'obstinent à ne point suivre l'exemple des Parisiennes, en achetant le chignon qui leur manque, peuvent s'entendre avec Mme Aubert. Il est avec la mode des accommodements; et, tout en conservant aux chapeaux la physionomie qui leur est universellement imposée, on les garnit de façon



N° 3. CHAPEAU EN SATIN BLANC.

à suppléer à l'absence de fond, à l'absence de bavolet, à l'absence de chignon.

Nous publions trois modèles de chapeaux d'hiver :

Le n° 1 est fait en satin Havane, brodé d'étoiles en acier; son encadrement est en velours de nuance plus foncée que le satin; une dentelle noire voile la place où fut le bavolet. A l'intérieur, plume Havane, surmontant un bouillonné de tulle illusion, semé d'étoiles en acier.

N° 2. Chapeau de satin gris argenté, garni avec un large ruban de velours ponceau; brides pareilles. A l'intérieur, liserons en velours ponceau; plume grise et plume ponceau; dentelle noire remplaçant le bavolet.

N° 3. Chapeau en satin blanc, bordé d'une large bande en velours bleu mexicain, avec clous diamantés (en acier, taillés à facettes); le bord inférieur est garni par derrière avec une dentelle blanche, voilant en partie des nœuds en ruban de velours bleu, et une plume bleue. A l'intérieur, plume blanche.



N° 1. CHAPEAU EN SATIN HAVANE.

Deux alphabets

MAJUSCULE ET MINUSCULE.

Nous publions aujourd'hui l'alphabet minuscule entier et la moitié de l'alphabet majuscule. Tous deux serviront pour marquer des mouchoirs, dans le cas où l'on broderait un prénom entier. Ce genre est adopté pour les jeunes filles, mais seulement pour les jeunes filles.

Garniture au crochet

POUR CHEMISE DÉCOLLETÉE.

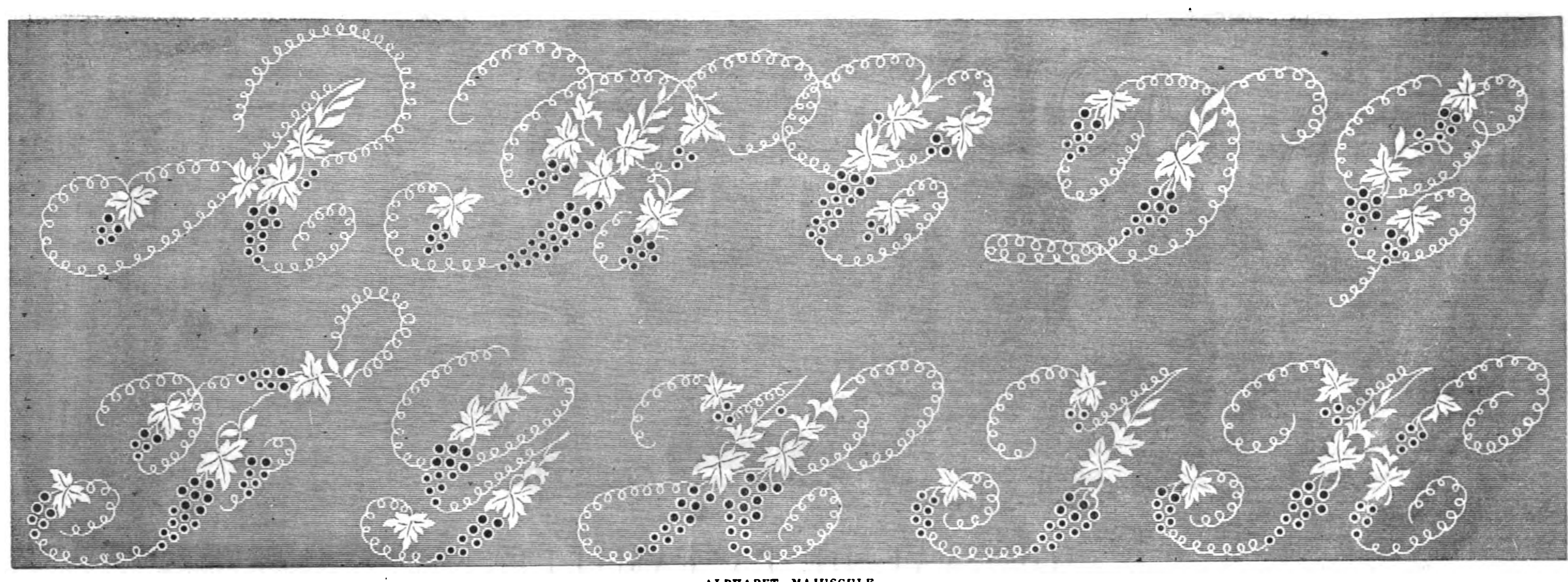
MATÉRIAUX : Fil de lin n° 100; crochet assorti.

Ainsi qu'on le voit par le dessin qui représente la garniture entière en grandeur réduite, ce travail imite une épaisse dentelle ancienne; on l'exécute, pour la chemise et les manches, d'un seul morceau, en lui donnant la dimension voulue.

Nous publions un second dessin en grandeur naturelle, cette fois, qui représente la partie de l'épaule. Des deux rangées de *rosaces* ou *étoiles*, l'une est continuée pour l'encolure, l'autre (inférieure) pour la manche. Sur notre dessin, l'encolure se compose de 42 étoiles, chaque manche de 14 étoiles. Ces dernières sont rattachées ensemble dans le cours du travail. On les exécute de la façon suivante :

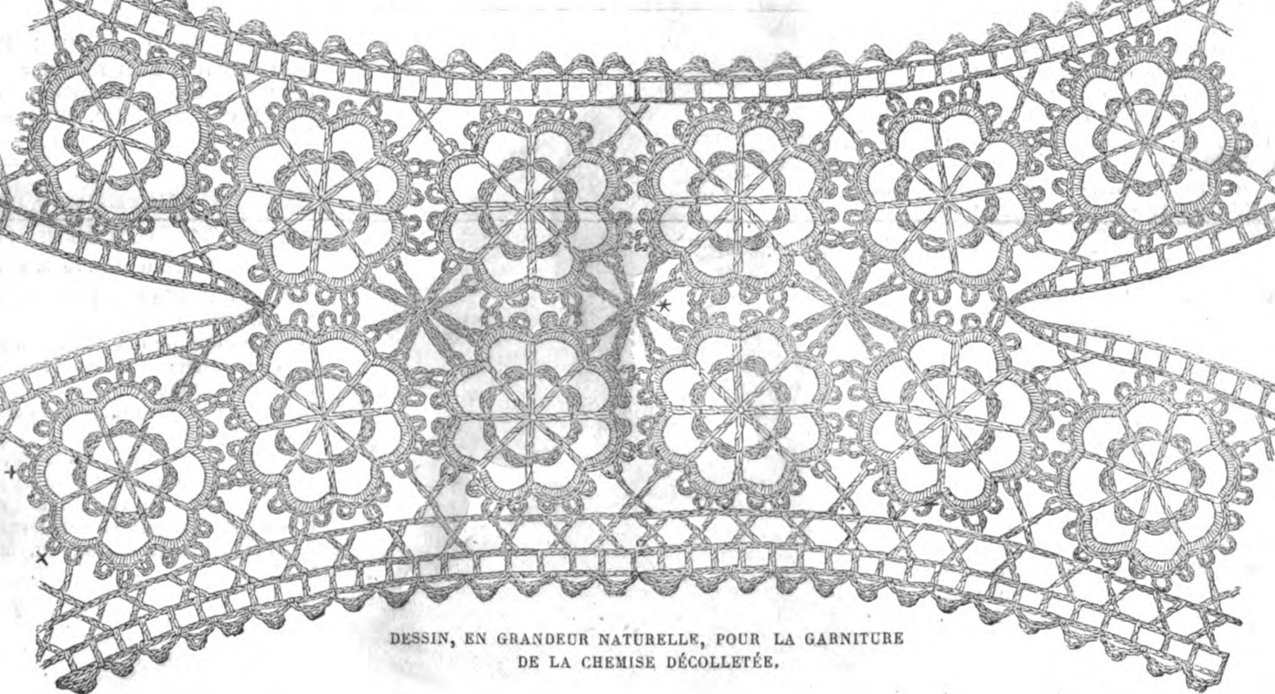


N° 2. CHAPEAU EN SATIN GRIS ARGENTÉ.



ALPHABET MAJUSCULE.

GARNITURE AU CROCHET POUR CHEMISE DÉCOLLETÉE.



DESSIN, EN GRANDEUR NATURELLE, POUR LA GARNITURE DE LA CHEMISE DÉCOLLETÉE.

Une chainette de 6 mailles, dont on rattache la dernière à la première pour former un cercle.

1er *tour*. — 8 mailles en l'air, — une maille simple dans la 4e maille en l'air, ce qui forme un *picot*; les trois premières mailles en l'air figurent une bride; — une maille en l'air, — une bride sur le cercle; — * 5 mailles en l'air, — une maille simple dans la première de ces mailles, pour former un picot; — une maille en l'air, — une bride sur le cercle. Recommencez six fois depuis *. A la place de la dernière bride, on fait une maille-chainette, pour attacher la fin du tour aux trois mailles en l'air du commencement, lesquelles forment ainsi une bride.

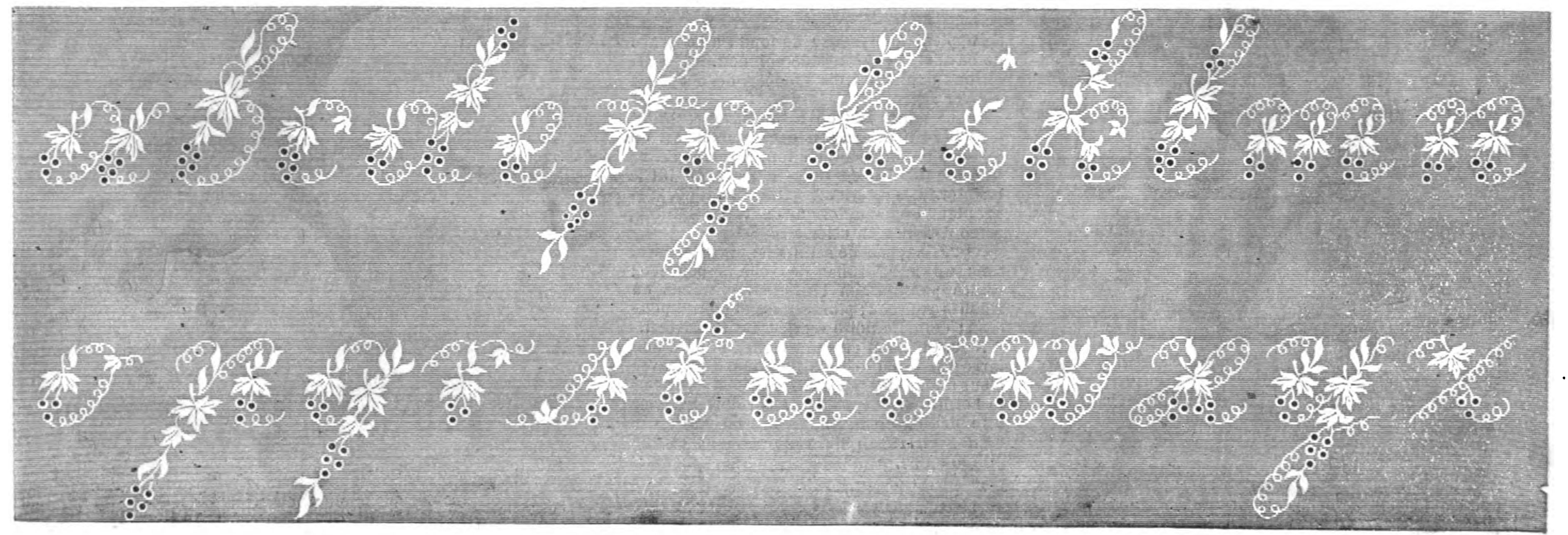
2e *tour*. — 9 mailles en l'air, dont les trois premières formeront une bride; — * une bride sur la plus proche bride du tour précédent, — 6 mailles en l'air. — Recommencez 6 fois depuis *. — Une maille-chainette dans la bride formée par 3 mailles en l'air au commencement de ce tour.

3e *tour*. — Sur chaque feston du tour précédent on fait 2 mailles simples, — 1 picot, — 2 mailles simples, — 1 picot, — 2 mailles simples, — 1 picot, — 2 mailles simples.

L'étoile est terminée. Chaque étoile que l'on fait est rattachée à la précédente en réunissant les deux picots du milieu des deux étoiles; le dessin en grandeur naturelle indique, à l'une de ses extrémités, par deux croix, les deux picots qui doivent être joints aux picots de l'étoile suivante. C'est de la même façon qu'a lieu la réunion de la manche avec l'encolure. Le vide qui s'y trouve entre quatre étoiles est comblé par une sorte de *rosace* faite de mailles en l'air, marquée sur le dessin par une étoile. Pour cette rosace, on exécute 5 mailles en l'air, dont la première représente le centre; on passe la bouclette qui se trouve sur le crochet dans l'un des 8 picots demeurés libres; — on fait 5 mailles en l'air, — une maille simple dans le centre (première des cinq premières mailles en l'air). Recommencez 7 fois depuis *. Ensuite on noue solidement ensemble les deux brins, ou bien on les coud. Pour chaque épaule, on fait trois de ces rosaces.

Bordure. On la fait sur les manches et l'encolure à la fois.

1er *tour*. — * Une maille simple dans le picot du milieu du premier feston d'une étoile (nous l'appellerons la *première étoile*), — 5 mailles en l'air, — une maille simple dans le picot du milieu du second feston de cette même étoile, — 4 mailles en l'air; — vient ensuite une *croix* formée de brides, qui se répète entre chaque étoile (voir le dessin). Pour faire cette croix, on jette le brin trois fois sur le crochet, on fait une double bride dans le dernier picot libre de la *première étoile*; on garde sur le crochet le dernier *jeté*, — on jette deux fois le brin sur l'aiguille, on fait une double bride dans le premier picot libre de la seconde étoile; on jette deux fois le brin sur le crochet, on fait une bride simple avec le *jeté* resté sur le crochet; — deux mailles en l'air, — une bride simple dans la dernière double-bride, ce qui termine la *croix*; — 4 mailles en l'air. Recommencez depuis *. A cha-



ALPHABET MINUSCULE.

que fente de l'épaule, à la place où l'encolure se sépare de la manche, on fait, après la dernière croix, 6 mailles en l'air, — une maille simple dans les deux picots à l'extrémité de la fente; — encore 6 mailles en l'air pour rejoindre le vide prochain, c'est-à-dire la place d'une autre *croix*.

2e *tour*. — Alternativement une bride, — 2 mailles en l'air, sous lesquelles on passe deux mailles du tour précédent. A la fente de l'épaule, on fait 6 mailles simples sur les 6 mailles en l'air.

Les deux tours qui viennent d'être expliqués sont faits aussi sur le bord supérieur et complétés aussi sur les manches par le tour suivant: — une maille simple dans l'un des vides du tour précédent; — * 6 mailles en l'air, — une maille simple dans la deuxième de ces 6 mailles en l'air, ce qui forme un picot; — une maille en l'air, — une maille simple sur la deuxième bride suivante du tour précédent; — 6 mailles en l'air, — une maille simple dans la seconde de ces 6 mailles en l'air, — une maille en l'air, — une maille simple sur le vide suivant. Recommencez depuis *.

Sur le bord supérieur de l'encolure on fait, entre le premier et le deuxième des tours de la bordure, 1 tour de *croix*, mais en jetant le brin seulement deux fois sur le crochet, de telle sorte que les brides sont simples; entre chaque *croix* on fait trois mailles en l'air.

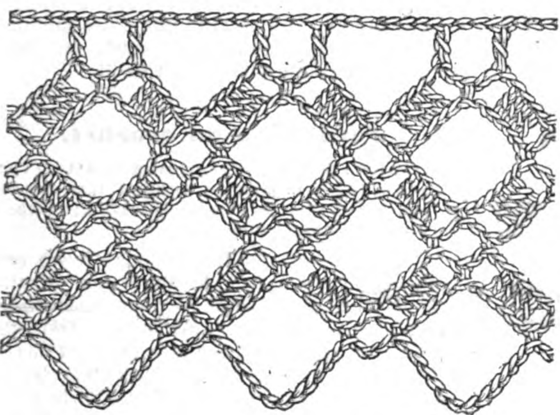


Plateau pour flacon

OU VERRE DE BOHÊME. — CROCHET.

MATÉRIAUX : Cordon rond, noir; fil d'archal; quatre nuances de laine rouge; deux nuances plus claires en soie d'Alger rouge; deux nuances de laine verte; une nuance plus claire en soie d'Alger verte; un peu de taffetas vert; une bande de carton.

On peut adapter ce plateau à tous les objets qui figurent



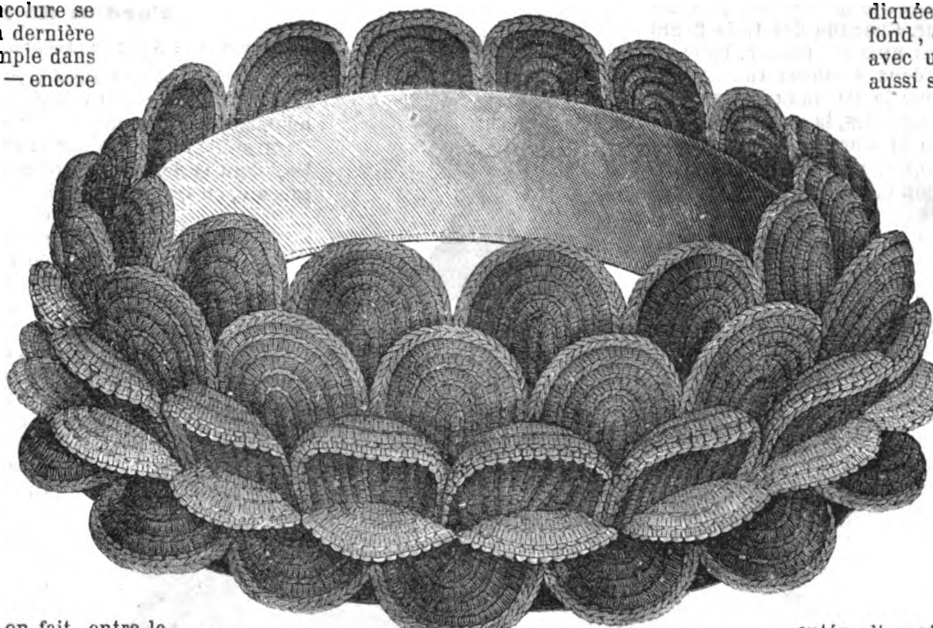
No 1. — DESSIN AU CROCHET EN GRANDEUR NATURELLE, POUR LA CARNASSIÈRE.

sur une table ou une cheminée; on le fera par conséquent plus ou moins grand, en coupant d'abord, en carton, *le fond* du plateau (non indiqué sur notre dessin). Le nombre des feuilles composant la garniture du plateau dépend de la dimension de celui-ci.

On commence le travail par la rangée supérieure de feuilles; on prend la laine rouge, la plus foncée, on fait une chaînette de 14 mailles, et, travaillant sur un cordon rond, pas trop gros, on exécute 5 tours de mailles simples en allant et revenant; on a le soin d'augmenter sur la courbe de la feuille (voir le dessin). Le dernier tour est fait sur un fil d'archal, que l'on substitue au cordon et que l'on *tire* un peu pour arrondir la feuille. Vient ensuite, sans cordon ni fil d'archal, un tour de mailles simples, fait avec la soie rouge la plus foncée, commencée sur la 8e maille du tour précédent, dont on abandonne aussi 8 mailles à l'autre extrémité.

Les trois rangées de feuilles succédant à celle-ci sont faites avec les 2e, 3e, 4e nuances rouges; pour chaque feuille de la 2e et de la 3e rangée, on fait une chaînette de 12 mailles; — pour la 4e rangée, une chaînette de 9 mailles; — la 5e et dernière rangée (inférieure) se compose alternativement de deux feuilles vert clair, — d'une feuille vert foncé. Pour chacune de ces feuilles, on fait une chaînette de 7 mailles; autour de chaque feuille, on fait un tour avec la nuance de soie, qui est plus claire que la laine.

On prépare avec une bande de carton un cercle ayant la circonférence de l'objet auquel on destine le plateau; on le recouvre avec de la soie verte, on y coud les feuilles, en leur donnant la disposition indiquée par notre dessin. On fixe ce cercle sur son fond, également recouvert de soie verte et bordé avec une grosse chenille verte. Le travail peut aussi servir pour dessous de flambeau.



PLATEAU POUR FLACON OU VERRE DE BOHÊME.



FEUILLE DE LA GARNITURE DU PLATEAU EN GRANDEUR NATURELLE.



COSTUME DE CHASSEUR (CARNASSIÈRE).

Costume de chasse.

CARNASSIÈRE.

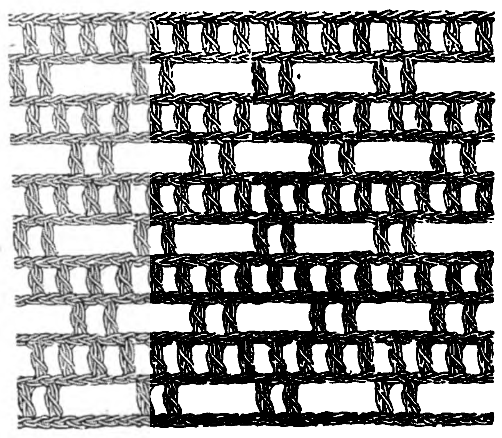
MATÉRIAUX : Fil d'aloès ou ficelle fine.

La carnassière, recouverte avec un sac, lequel pourra être exécuté par nos lectrices, se compose de trois poches superposées, réunies seulement sur leur bord supérieur; elle est faite en cuir chamois. La première poche est en cuir, la deuxième en toile grise; la troisième est représentée par le sac, dont nous avons à nous occuper plus spécialement. On le fait au crochet, en fil d'aloès, ou ficelle fine, et nous publions deux dessins, entre lesquels on pourra choisir.

Le no 1 est fait toujours sur le même côté, — par conséquent on coupe le brin à la fin de chaque tour, pour le rattacher au commencement. Ce dessin se compose des deux tours suivants, exécutés alternativement.

1er *tour*. — Après avoir fait une chaînette ayant la longueur voulue, on fait : * une bride, — 3 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 3 mailles de la chaînette; — une bride dans la plus proche maille, — 13 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 7 mailles de la chaînette. Recommencez toujours depuis *.

2e *tour*. — 3 mailles en l'air, qui forment la première bride; — * une maille en l'air, — une maille simple dans la maille du milieu des 3 mailles en l'air du tour précédent, — 3 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 3 mailles; — 4 brides, c'est-à-dire une bride dans chacune des plus proches 4 mailles du tour précédent; — 3 mailles en l'air, sous lesquelles on passe une maille; — une maille



No 2. DESSIN AU CROCHET, EN GRANDEUR NATURELLE, POUR LA CARNASSIÈRE.

simple dans le milieu des 13 mailles en l'air du tour précédent, — 3 mailles en l'air, sous lesquelles on passe une maille; — dans chacune des 4 mailles suivantes une bride. — Recommencez depuis *. Chaque fois que l'on répète ce dessin on fait, à la place des *brides* du premier tour, des mailles simples, ainsi que l'indique le dessin en grandeur naturelle.

Le dessin no 2 est fait comme le précédent, sur un seul et même côté; on exécute une chaînette.

1er *tour*. — Alternativement une bride, — une maille en l'air; sous celle-ci, on passe une maille de la chaînette.

2e *tour*. — 2 brides; * une maille en l'air, — une bride, — 5 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 5 mailles du tour précédent; — une bride. Recommencez depuis *. On continue le travail en consultant le dessin.

Chaque partie du sac (dos et devant) est faite isolément, d'après un morceau de papier représentant la diminution du sac et sa forme arrondie ou carrée. On assemble ces deux morceaux en faisant un tour de mailles simples; sur ce tour, on en fait quatre ou cinq, composés de mailles en l'air formant des festons; on y noue des houppes de 6 à 8 brins, ayant 14 à 16 centimètres de longueur.

Porte-montre.

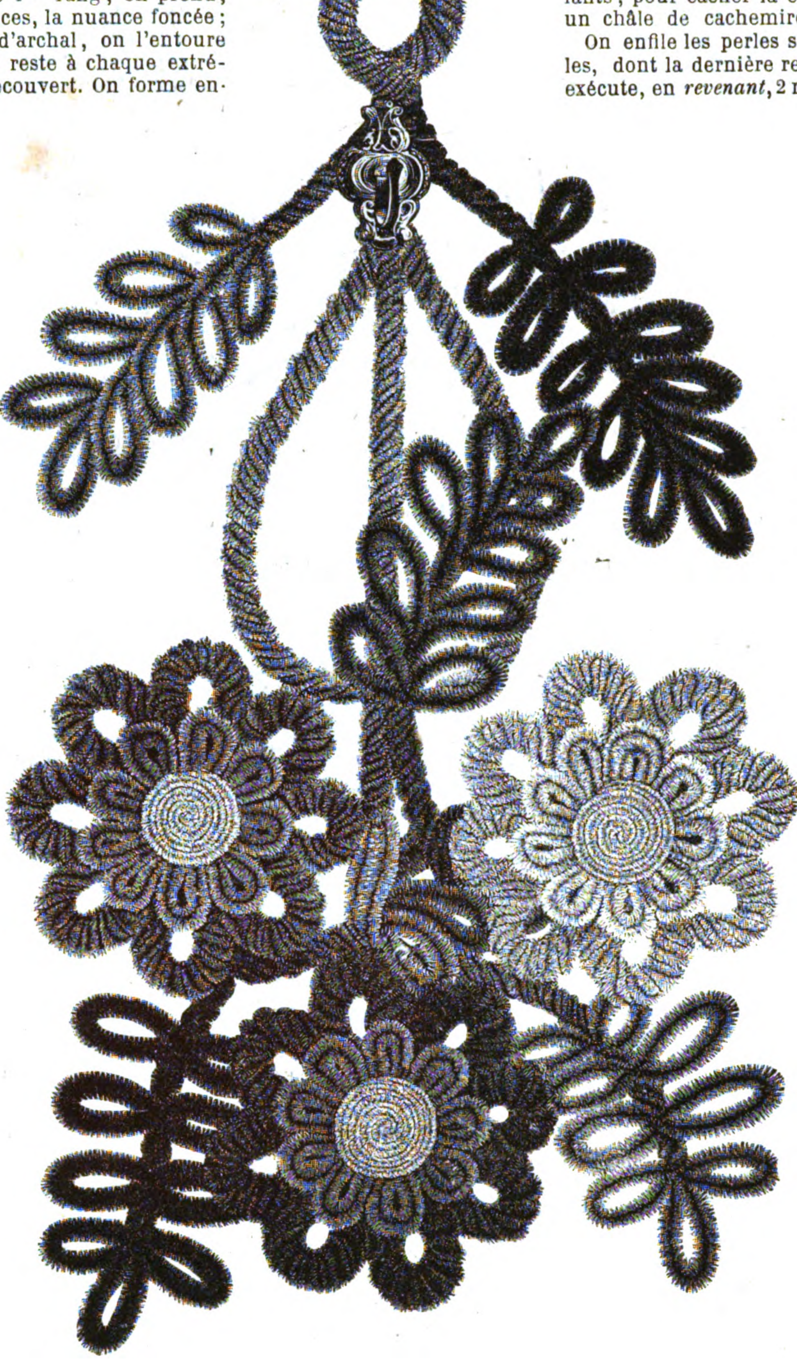
MATÉRIAUX : Gros fil d'archal laqué; trois à quatre nuances vertes de chenille montée sur fil d'archal et de couleurs vives; gomme arabique, etc.

Pour exécuter ce porte-montre, dont nous publions le dessin en grandeur naturelle, et la charpente en grandeur réduite, on prépare d'abord cette charpente; les

fleurs et les feuilles sont faites avec de la chenille montée sur fil d'archal, dont notre dessin indique la grosseur. Chacune des trois fleurs en forme de *rosace* (l'inférieure est de deux nuances mauve, celle de droite toute blanche, celle de gauche de deux nuances rouges) est composée de deux rangs de bouclettes. Pour le 1er rang, on prend, lorsqu'il s'agit de fleurs composées de deux nuances, la nuance foncée; on coupe un morceau de 36 centimètres de fil d'archal, on l'entoure avec la chenille, très-serrée, de telle sorte qu'il reste à chaque extrémité environ 3 centimètres de fil d'archal non recouvert. On forme ensuite, en ployant le fil d'archal, 8 boucles, que l'on réunit en cercle, en passant un second fil d'archal dans la partie inférieure des boucles, en le tirant et tordant ensemble les quatre extrémités des deux bouts de fil d'archal, en en formant une tige. Le second rang de la rosace est fait comme celui-ci, mais sans fil d'archal. On l'exécute avec un morceau de chenille, ayant 20 centimètres de longueur, avec lequel on forme 9 boucles réunies en un cercle, dont le vide, au centre, a 3/4 de centimètre. On colle ce cercle sur le précédent, en employant une dissolution de gomme arabique.

CHARPENTE DU PORTE-MONTRE EN CHENILLE, GRANDEUR RÉDUITE.

On coupe, en gros papier blanc, un morceau rond, ayant 1 centimètre de diamètre, on l'imprègne de gomme, on le recouvre avec de la chenille jaune très-fine, posée en spirale très-serrée; on colle ce papier au milieu de la rosace. Chaque feuille est faite avec *une* nuance de chenille verte. Sur notre modèle, il y a deux feuilles foncées, — une de nuance moyenne, — deux claires, moins claires cependant que la chenille employée plus tard pour arranger le travail. La nervure et la tige de chaque feuille emploient un morceau de fil d'archal ayant 10 à 12 centimètres de longueur; on le recouvre avec de la chenille; et, sans couper la chenille, on commence, depuis la pointe supérieure, à former les boucles, fixées sur le fil d'archal par un brin de soie de même nuance que la chenille. Quand les fleurs et les feuilles sont terminées, on fixe sur la charpente d'abord les trois fleurs par leur tige, et, en recouvrant cette charpente avec de la chenille d'un vert très-clair, on pose les feuilles en copiant la disposition de notre dessin. Pour suspendre la montre, on pose un crochet en cuivre, ou bien en fil d'archal recouvert de chenille.



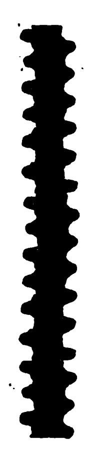
PORTE-MONTRE EN CHENILLE.

Cordon de montre au crochet.

MATÉRIAUX : Soie de cordonnet noire ou brune; perles noires; un crochet fin.

Ce cordon pourra aussi servir pour ornements de vêtements d'enfants, pour cacher la couture des dentelles sur un mantelet, ou bien un châle de cachemire noir, etc.

On enfile les perles sur la soie, puis on fait une chaînette de 3 mailles, dont la dernière représente le passage de ce tour au suivant; on exécute, en *revenant*, 2 mailles simples. Après la seconde de ces mailles, on glisse une perle, on la fixe en faisant une maille en l'air, de telle sorte que cette perle dépasse le bord du travail. On retourne l'ouvrage; on fait, — en piquant toujours le crochet sous la maille entière du tour précédent, — encore 2 mailles simples; on glisse la perle, on la fixe, comme cela vient d'être expliqué, et l'on recommence sans cesse jusqu'à ce que le cordon ait la longueur voulue. Le travail doit être fait très-serré. On peut faire ce cordon plus large, en augmentant le nombre des mailles de la chaînette par laquelle on le commence.



CORDON DE MONTRE AU CROCHET.

Bande en tapisserie.

Ce dessin servira pour rideaux, portières, fauteuils, chaises, coffres à bois, tapis de foyer, etc.

Point en tapisserie.

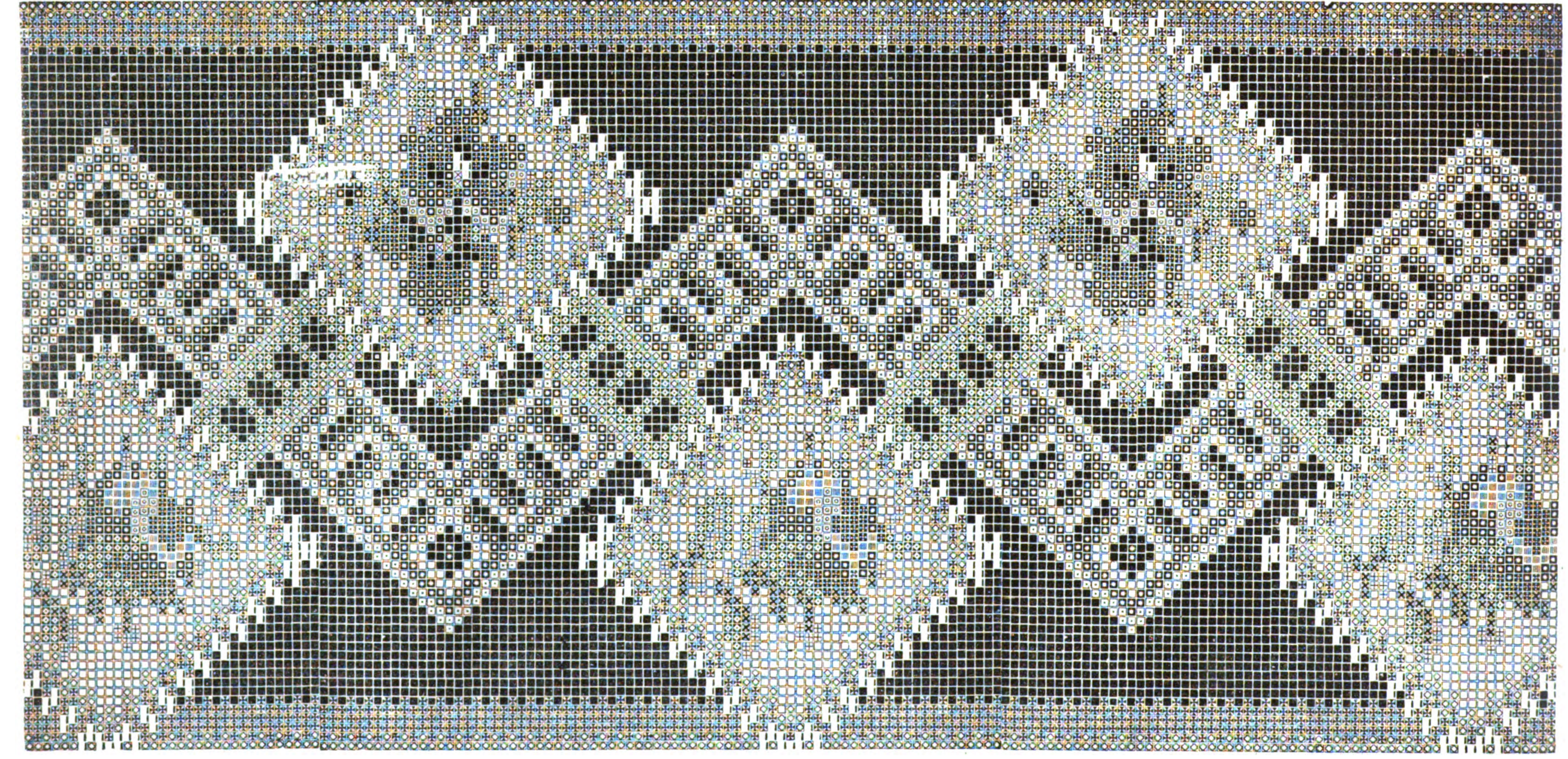
Ce *point* servira pour fond de plateau de lampe, de tabouret, etc.; l'exécution en est prompte. On forme deux croix longues, l'une près de l'autre, occupant chacune 8 fils en hauteur, 2 fils en largeur, et l'on *contrarie* ces croix, comme l'indique notre dessin; partout où les points se séparent, on pose 4 perles, enfilées sur un brin de fil.

Jardinière au crochet.

MATÉRIAUX : Gros fil d'archal; 16 grammes de laine vert anglais foncé; 12 grammes de même laine nuance moyenne; 8 grammes de même laine claire; un écheveau de chaque autre nuance.

Le joli travail que nous allons décrire est employé en ce moment à Paris pour divers objets. Il se compose de *rosettes* isolées, que l'on réunit pour en couvrir des tabourets de pied, des poufs, des coussins qui sont charmants, ou pour composer des *devants de foyers*, des *descentes de lit*, de l'effet le plus gai et le plus élégant. Ce travail représente des marguerites entourées de mousse.

Sur notre modèle, ces marguerites sont faites alternativement avec trois nuances cerise, — avec du gris et du blanc; toutes ces



BANDE EN TAPISSERIE. — Explication des signes : ■ Noir. ⊞ Brun oncé. ◇ Brun clair. ⊡ Gris jaunâtre de nuance moyenne. ⌞ Blanc. ■ Rose très-foncé. ◘ Rose foncé. Rose de nuance moyenne. ⧈ Rose clair. ■ Vert foncé. ⊡ Vert de nuance moyenne. ⊞ Vert clair. ◘ Soie brune. ⊠ Soie aune d'or. ᑊ Soie maïs.



LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal, 56, Rue Jacob Paris

Toilettes de M^{elles} RABOUIN, 67, r. N^{ve} des P^{ts} Champs

fleurs ont un cœur jaune. Nous publions un dessin spécial qui reproduit l'exécution de ce travail en grandeur naturelle. On fait alternativement une maille simple dans une maille du tour précédent, — une bride formée de 5 mailles en l'air, que l'on rattache, par une sixième maille en l'air, à la bouclette de la maille simple, qui se trouve encore sur le crochet. Cela forme une sorte de *boucle* en relief sur le côté droit de l'ouvrage. On pique toujours le crochet sous la maille entière du tour précédent, et l'on *contrarie* les boucles en relief à chaque tour, c'est-à-dire qu'on les fait *non* les unes au-dessus des autres, mais les unes *entre* les autres. Pour cela on exécute la bride de 5 mailles en l'air au-dessus de la maille simple du tour précédent, et la maille simple, au contraire, au-dessus de la boucle en relief du tour précédent.

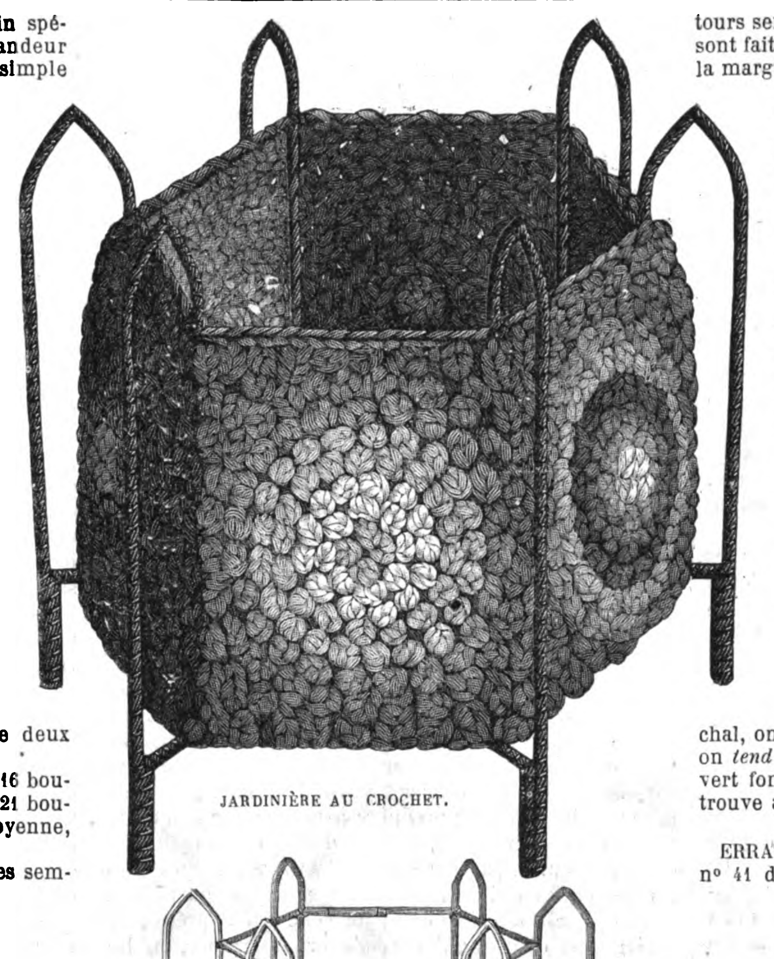
Pour exécuter l'une de ces marguerites, on prend la laine jaune, on fait une chaînette de 4 mailles, dont on réunit la dernière à la première, de façon à former un cercle; ensuite on fait *dans chaque* maille une maille simple et une *boucle* de 5 mailles en l'air telle qu'elle a été décrite ci-dessus.

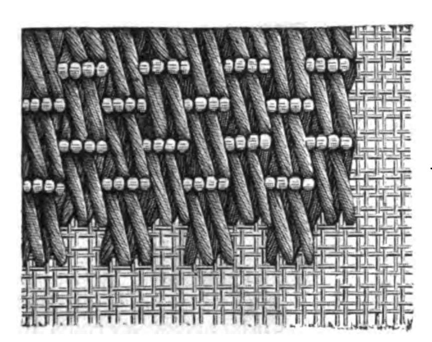
2ᵉ *tour.* — Cerise le plus clair; dans chaque maille on fait une maille simple et une boucle.

3ᵉ *tour.* — Cerise de nuance moyenne. Ce tour se compose de 14 boucles, entre chacune desquelles on fait toujours une maille simple; on n'augmente par conséquent que 6 fois (dans les travaux au crochet le mot *augmentation* signifie deux mailles faites dans une seule maille).

4ᵉ *tour.* — Cerise foncé. Ce tour se compose de 16 boucles; vient ensuite, avec le vert clair, un tour de 21 boucles; un tour pareil avec le vert de nuance moyenne, composé également de 21 boucles.

On fait, pour la jardinière, encore 2 marguerites sem-


JARDINIÈRE AU CROCHET.


POINT EN TAPISSERIE.

blables à la précédente; puis 3 marguerites, pour lesquelles le 2ᵉ et le 3ᵉ tour sont blancs, le 4ᵉ tour gris clair, les 5ᵉ et 6ᵉ tours verts, comme pour les marguerites cerise.

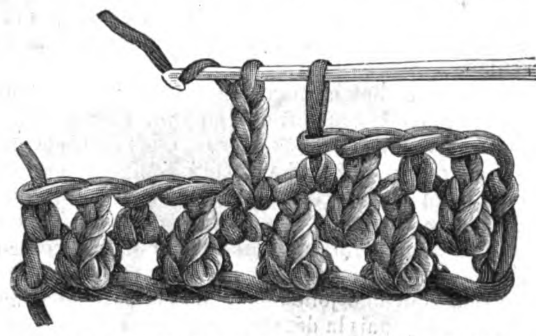
Avec la laine verte, de nuance moyenne, on exécute, à l'envers de chaque rosette, une sorte de *doublure* composée de deux tours. Pour cela, on attache le brin au tour vert-clair, en prenant ensemble une partie d'une maille verte et d'une maille cerise ou blanche; on fait alternativement une maille simple, — 2 mailles en l'air. Pour la maille simple, on pique toujours le crochet dans un côté de maille verte et dans un côté de maille cerise ou blanche, en divisant les mailles de telle sorte que ce tour compte *douze* fois 2 mailles en l'air. Le 2ᵉ tour se compose uniquement de 12 brides, faites chacune sur les deux mailles en l'air du tour précédent. Moyennant ces deux tours, la marguerite se *bombe* et dépasse son entourage vert. On assemble toutes les marguerites, en alternant leur couleur, en une bande, en cousant ensemble 6 mailles du bord extérieur d'une marguerite et les 6 mêmes mailles de la marguerite suivante. On encadre cette bande avec la nuance vert foncé, après avoir rempli avec la même nuance le vide qui se trouve entre chaque rosette, en y faisant un tour composé de 3 mailles simples et de deux boucles. Pour ce tour, on attache le brin de laine séparément, on le fixe et on le coupe lorsque le tour est terminé. Les deux tours servant d'encadrement de chaque côté de la bande sont faits sans augmentation, comme le dernier tour de la marguerite.

Nous publions, en grandeur réduite, la charpente de la jardinière. Le fil d'archal a la grosseur d'une forte aiguille à tricoter; on le coupe par morceaux séparés de longueurs diverses, on le ploie avec une petite pincette, selon la forme de la charpente. Le bord supérieur, qui est sexangulaire, est fait avec un morceau ayant 42 centimètres de longueur, dont les extrémités croisent l'une sur l'autre sur un espace de 3 centimètres, et sont nouées avec du fil d'archal fin, que l'on emploie pour toutes les parties de la jardinière. La longueur du gros fil d'archal, d'un angle à l'angle suivant, est de 6 centimètres 1/2. On fait un second cercle sexangulaire, en tout semblable au précédent, pour le fond de la jardinière. A chacun de ses angles, on fixe les autres morceaux de fil d'archal; les six morceaux formant les pieds séparent les deux cercles par un espace de 10 centimètres; ils ont chacun 35 centimètres de longueur. On les plie dans leur milieu, de façon à former trois angles, depuis lesquels chaque extrémité du fil d'archal a 15 centimètres de longueur. On les fixe comme l'indique le dessin de la charpente. Les morceaux de fil d'archal sont recouverts avec de la laine brune, sur laquelle on dispose en torsade un brin de laine noire lamée. On passe la bande faite au crochet entre les morceaux de fil d'archal, on coud ensemble les extrémités de cette bande; on *tend* le travail au crochet (en employant de la laine vert foncé) de telle sorte que chaque marguerite se trouve au centre de l'une des six faces de la jardinière.

ERRATA. — Nous avons publié par erreur, dans le nº 41 de l'année 1864, la *charpente* de la jardinière au crochet, qui figure dans le présent numéro. Nous plaçons près de ce dessin celui qui représente la charpente du *cache-pot*, paru dans le nº 41.

CHARPENTE DE LA JARDINIÈRE

CHARPENTE DU CACHE-POT, publié dans le nº 41 de l'année 1864.


EXÉCUTION DU TRAVAIL AU CROCHET, EN GRANDEUR NATURELLE POUR LA JARDINIÈRE.

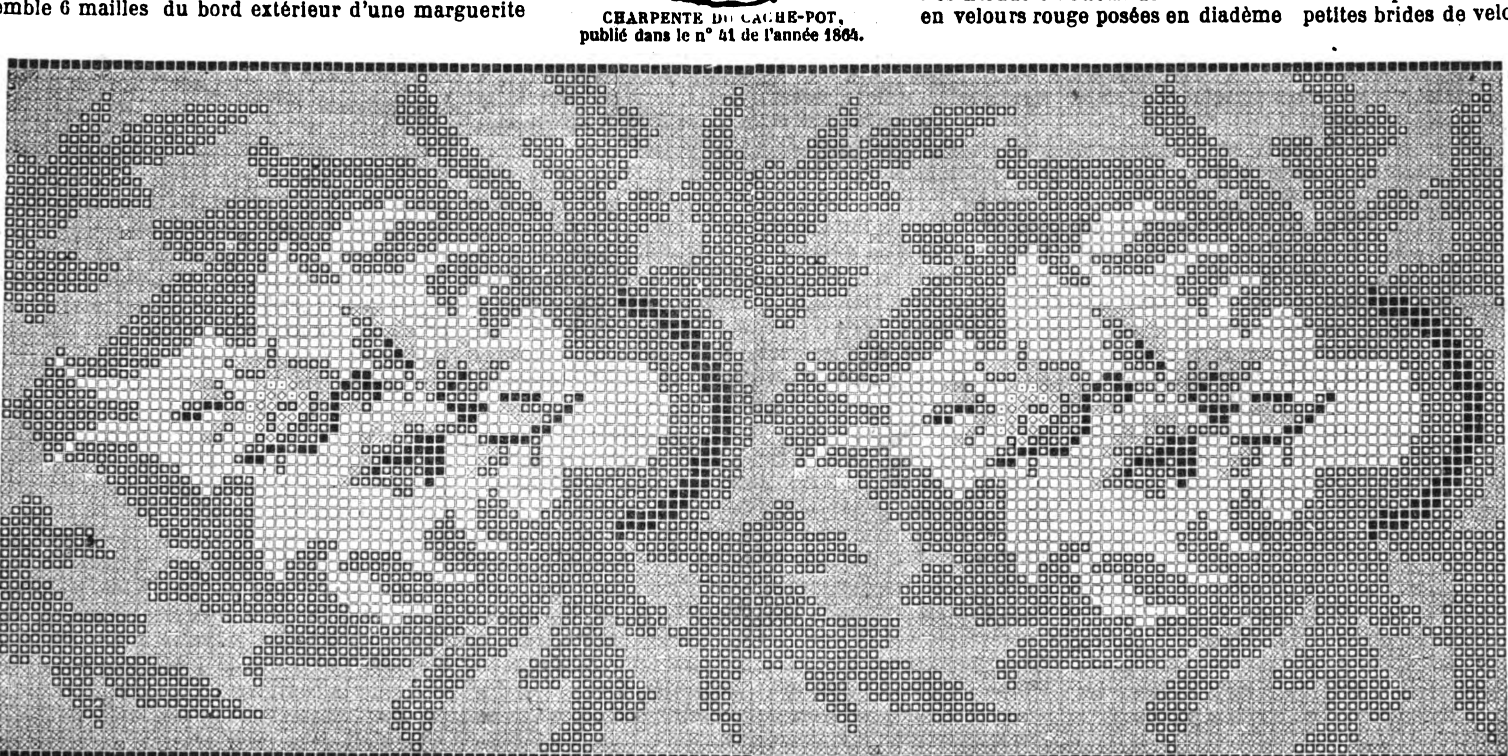
Bande de tapisserie.

Ce dessin servira aux mêmes usages que la bande placée sur la page précédente.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe en moire antique, nuance feutre, bordée avec une bande de fourrure brune; paletot demi-ajusté pareil à la robe, garni de la même façon; bandes de fourrure aux entournures et sur l'encolure. Chapeau de satin blanc, bouillonné sur le dessus de la tête plissé sur les côtés. Des nœuds en ruban de satin blanc tiennent la place du bavolet; fleurs en velours rouge posées en diadème petites brides de velours rouges; larges brides en ruban de satin blanc.

Robe de taffetas à rayures bleues, garnie avec un volant peu froncé, ayant 20 centimètres de hauteur; au-dessus de ce volant se trouve un ruban de velours bleu, terminé par une frange de soie bleue; au-dessus de cette bande se trouvent des festons en velours, croisés sous un bouton carré en nacre de perles blanches; entre


BANDE EN TAPISSERIE. — Explication des signes : ■ Gris foncé. ▫ Gris de nuance moyenne. ▩ Gris clair. ▫ Gris très-clair en soie. ▫ Rouge foncé. ▫ Rouge de nuance moyenne. ▫ Rouge clair.

chaque feston il y a un gland en soie bleue. Corsage décolleté, à pointes. Berthe garnie avec un ruban de couleur bleue et une frange de soie; cette berthe se croise par devant et se termine en deux longs pans à extrémité triangulaire; un gland et un bouton de nacre sont fixés à chaque pointe du triangle et l'attachent sur la robe. Manches très-courtes, avec trois glands; à l'intérieur du corsage chemisette plissée en mousseline blanche. Coiffure en ruban de velours bleu.

MODES.

Lorsque les corsages des robes de bal sont faits à basques, ou bien à longue ceinture simulant des basques, ils ferment devant avec des boutons. Nous dirons à ce sujet que le patron de corsage décolleté publié dans le précédent numéro peut aisément être fait à boutons; pour cela il suffit de couper le dos d'un seul morceau, les devants, au contraire, en deux morceaux séparés, sur lesquels on pose les boutons, et l'on fait les boutonnières.

Les plus riches *sorties de bal* sont recouvertes avec les bournous noirs ou blancs, en dentelle *lama*, que l'on a portés l'hiver dernier. Les grandes pèlerines rondes, de même dentelle, se posent sur des pèlerines plus grandes, en velours, ou satin, ou poult-de-soie; lorsque ces pèlerines sont en dentelle noire, on peut les utiliser pour les toilettes *de ville*, en les posant sur un grand talma de velours noir, dont le bord est garni avec une ruche en même dentelle noire.

Les robes destinées aux toilettes que les jeunes filles portent à la maison sont presque toujours faites en alpaga ou toile de laine de couleur *neutre*, avec ornements en cachemire, taffetas, ou ruban de nuance vive. Le rouge est fréquemment employé pour les toilettes d'enfant et de jeune femme; je ne le conseillerais pas aux eunes filles, excepté à l'état d'*accessoire* dans les toilettes de bal.

La flanelle-molleton rouge, à fines raies noires, bleues ou violettes, ou de couleur, est employée pour les petites vestes en forme de *camisoles* courtes, que l'on porte chez soi, et pour les pardessus à manches destinés aux petites filles et aux petits garçons. Ces derniers les portent jusqu'à l'âge de trois ans. Plus tard, leur costume se *masculinise*, et leurs pardessus sont faits en drap de couleur unie.

J'ai remarqué une jolie toilette de bal portée par une eune fille, et je vais la décrire, parce que les ornements qui la garnissent pourraient aussi être placés sur une robe de ville. La robe était en tarlatane blanche; le bord inférieur, garni avec trois ruches séparées par un étroit ruban bleu. Sur chaque couture réunissant les lés se trouvait une bande bouillonnée ayant 2 centimètres 1/2 de largeur sur son bord supérieur, s'élargissant graduellement de façon à avoir 5 centimètres de largeur sur son bord inférieur, qui était arrondi, et garnie tout autour avec une ruche de ruban bleu étroit. Les bandes des lés de devant avaient 30 centimètres de longueur; les suivantes s'allongeaient régulièrement, et celles de derrière avaient 70 centimètres de longueur. Manches courtes, formées par un bouillonné terminé par une ruche double, et recouvert avec trois bandes semblables à celles de la robe. Corsage à pointe, avec berthe bouillonnée, terminée par une ruche fixée devant, derrière, et sur les épaules par des bandes pareilles à celles des manches. Coiffure d'herbes *turquoises*, mise à la mode par M. Alphonse Karr.

Tous les chapeaux, même ceux qui ont gardé leur fond, affectent la forme des fanchons, simulée, lorsqu'elle n'est pas réelle, par un ruban de velours de satin ou de taffetas, posé sur le chapeau, et retenant plusieurs étages de dentelle, de bouclettes et de pans de rubans. Parfois, et même très-souvent, on pose deux bouts de ruban étroit, qui sont tellement longs qu'ils pourraient servir pour conduire en laisse les femmes coiffées de ces chapeaux. Sur ce point, comme dans tous les détails de la toilette, il vaut mieux éviter les exagérations de mauvais goût qui forment aujourd'hui la marque distinctive d'une certaine portion des femmes *du monde*.

On porte, non pas les grands et anciens *boas*, mais de petits rouleaux de fourrure en guise de cravate; on voit aussi de petites écharpes en satin ouaté et piqué, très-étroites au milieu, s'élargissant et s'arrondissant vers leurs extrémités, encadrées avec du cygne, ou bien avec un *cordon* de fourrure. Les bandes de fourrure employées comme garniture des paletots en drap ou drap-velours sont si exiguës qu'elles peuvent aussi porter le nom de *cordons*. On les place à bord du vêtement, sur les entournures des manches, parfois même sur les coutures du dos. On voit aussi, en petit nombre, il est vrai, des garnitures de plumes noires ou de teintes mélangées, sur les manteaux de velours; cela est plus cher que la fourrure, et n'en offre pas la solidité, sans racheter ces deux inconvénients par un effet très-remarquable.

E. R.

LA CIVILITÉ

NON PUÉRILE, MAIS HONNÊTE.

XX.

USAGES ET CARACTÈRES.

« L'on peut définir l'esprit de politesse, l'on ne peut en fixer la pratique, » a dit la Bruyère.

Il est sans doute malaisé d'indiquer la conduite à tenir dans toutes les circonstances, pour se montrer toujours parfaitement poli; mais, outre que l'on peut en tout cas marquer les coutumes établies pour l'époque présente, en définissant l'esprit de politesse, en essayant d'analyser son origine et d'éclairer son but, on donne en réalité, pour tous les temps et tous les pays, une sorte *d'indicateur*, qui renferme une solution pour toutes les questions embarrassantes.

La meilleure règle, et la plus infaillible, est d'habituer son esprit à s'interroger avec sincérité, à se demander sans cesse quelle serait la conduite que l'on voudrait voir tenir aux autres vis-à-vis de soi, et à se conformer avec soin à cette mesure, qui est juste, en donnant aux autres, en fait de politesse, de soins et d'égards, exactement ce que l'on voudrait en recevoir.

Ainsi, l'on voit certaines jeunes femmes arriver dans un salon, et, avant d'accorder un salut à la maîtresse de la maison, s'occuper tout d'abord d'une amie qu'elles rencontrent dans ce salon. Il est certain qu'il leur semblerait fort déplaisant d'être, à leur tour, traitées avec tant de légèreté, et ce retour, qu'elles omettent de faire sur elles-mêmes les aurait justement préservées de faire une incivilité. La première personne que l'on doive aborder dans un cercle, quel qu'il soit, est la maîtresse de la maison. A part un salut collectif, adressé à toutes les personnes qui composent la compagnie, on ne doit avoir *d'yeux et d'oreilles* que pour celle qui la préside de droit; c'est d'elle qu'il faut d'abord s'occuper, en lui adressant les questions classiques relatives à sa santé, à celle de son mari, dont on demandera des nouvelles s'il ne se trouve pas dans le salon; mais on ne dira pas : *Comment va Monsieur* (ou Madame)? on fera toujours suivre l'un ou l'autre de ces mots du nom de famille, sous peine de parler un langage de mauvais goût. Le bon goût, en effet, exige la précision, unie à la concision, et le mot isolé de *Madame* ou de *Monsieur* communique à la question un caractère vague, qui est presque comique. En revanche, on ne prononcera pas le nom de famille d'une personne, lorsqu'on lui parle, mais uniquement lorsqu'on parle d'elle. Il serait extrêmement impoli de dire : Comment vous portez-vous, monsieur ou madame D***? Cette façon de s'exprimer représente une familiarité blessante; elle était autrefois employée par les grands seigneurs vis-à-vis de leurs fournisseurs; aujourd'hui, elle doit être absolument exclue du langage; car, d'une part, nos inférieurs d'aujourd'hui peuvent être nos supérieurs demain, et, d'un autre côté, chacun se reconnaissant solidaire dans toutes les questions qui touchent à la dignité humaine, on ne peut plus humilier ceux qui se trouvent sur un degré social inférieur à celui que l'on occupe, sans s'abaisser soi-même.

La mode des robes extrêmement longues a imposé l'usage de relever ces robes sur des jupons assez courts. Il n'est pas convenable de se présenter dans un salon dans ce costume *de rue;* il faut donc, ou se décider à rendre à la robe que l'on porte sa longueur naturelle dans chaque visite que l'on fait, ou bien relever cette robe à la main; cela est incommode, j'en conviens, mais c'est justement pour cette raison qu'il serait incivil de s'en dispenser. Les femmes qui, pour s'éviter ce léger ennui, se montrent ainsi *court-vêtues*, ne se présenteraient très-certainement pas de cette façon chez des personnes qui, toute proportion gardée, leur sembleraient occuper une position sociale supérieure à la leur. Cette mesure suffit pour indiquer la conduite que l'on doit suivre. A part la famille, les amis intimes, qui ne peuvent avoir lieu de supposer le dessein de les traiter avec impolitesse, il faut marquer à tous ceux que l'on connaît les égards que l'on témoignerait à ses supérieurs. La politesse ne saurait se scinder sans se détruire : on n'est plus poli, du moment où l'on choisit les personnes avec lesquelles on veut être poli. En ce cas, on peut même affirmer qu'une incivilité générale serait moins blessante qu'une politesse partielle, car celle-ci dénote, non l'ignorance, non la rudesse du caractère, mais la bassesse des sentiments, l'absence de toute délicatesse, qui s'affirment par le soin même que l'on apporte à indiquer d'une façon évidente les intermittences de la politesse. Avant d'abandonner le chapitre du costume, je demanderai aux femmes de vouloir bien se conduire dans la maison de Dieu avec la déférence qu'elles observeraient dans le salon d'un supérieur, et par conséquent de ne point se présenter à l'église avec une robe relevée sur un jupon aux couleurs tranchantes, découvrant des bottes, et composant un costume trop *cavalier* pour ne pas attirer l'attention d'une façon qui est un peu inconvenante partout, quoique sanctionnée par la mode, mais qui, dans un semblable lieu, serait franchement et décidément condamnable.

Les personnes qui sont extrêmement satisfaites d'elles-mêmes, de leur position, de leur intelligence, de leurs relations, de leurs talents, qui se reconnaissent enfin une supériorité remarquable dans toutes les circonstances de la vie, auront plus à faire que toutes les autres pour se montrer polies; il est même à redouter qu'elles puissent y parvenir, car cette disposition particulière, se traduisant par un contentement exubérant, a pour origine une sottise native, et pour compagne fidèle une vanité aveugle. Elles ne peuvent se corriger, par cela même qu'elles se jugent infaillibles et parfaites. Elles apprendront sans doute par imitation quelques-unes des formules de la politesse, mais elles les appliqueront machinalement, parce qu'elles n'en auront pas pénétré l'esprit, qui se compose principalement de modestie, de charité et de dévouement. Ce qu'il y a de plus désagréable dans les relations que l'on entretient avec ces personnes si bien persuadées de leur propre mérite, c'est qu'il faut absolument adopter près d'elles le rôle d'admirateur, qui les confirme dans une opinion erronée et abaisse à ses propres yeux celui qui l'accepte, ou bien prendre le parti de la lutte, s'observer, se redresser, veiller sur ses paroles et ses actions, afin que les unes et les autres soient d'accord pour défendre la dignité contre les entreprises de cette soi-disant supériorité, qui nous met à toute heure le pistolet sur la gorge, en réclamant l'admiration et les applaudissements. Il est cruel de ne pouvoir approuver, sous peine d'être immédiatement rangé parmi les *inférieurs*, d'avoir à défendre sans cesse ses opinions et ses sentiments contre les empiétements de ces caractères avides de domination, de devoir renoncer même à la conformité de goûts et de pensées qui pourrait se produire en quelques cas, parce qu'on la considérerait, non comme un témoignage d'égalité, mais au contraire comme une marque de vasselage. Les relations avec nos semblables ne pouvant reposer que sur des concessions mutuelles, les personnes trop éblouies par leur mérite personnel sont réduites à changer sans cesse d'amis, car on s'éloigne d'elles dès que l'on a pu constater leur égoïsme et leur vanité.

Lorsqu'on analyse les diverses règles qui forment le code du savoir-vivre, on en découvre un grand nombre qui semblent établies uniquement pour mettre une *sourdine* à nos passions, à nos goûts, à nos opinions, à nos sentiments. Ainsi, le bon goût nous interdit de parler trop haut, de gesticuler en parlant; il condamne les marques d'étonnement, les préférences, les goûts trop franchement avoués, et nous impose en toute circonstance le calme le plus complet, une sorte d'indifférence aisée, qui ne se laisse éblouir par aucune splendeur, qui accepte tout ce qui se présente sans surprise, sans empressement, sans laisser voir enfin les véritables impressions qui se produisent en nous.

« Ce n'est autre chose que de la fausseté, » s'écrieront sans doute quelques esprits farouches, qui préfèrent montrer franchement leurs défauts, plutôt que de vouloir prendre la peine de les voiler, s'ils ne peuvent réussir à les corriger. Non; il ne s'agit pas uniquement de cacher sa véritable nature, mais de la modifier lorsqu'elle pourrait être déplaisante, et enfin de la protéger contre les interprétations malignes. Il ne faut pas se le dissimuler, en effet; le monde n'est point peuplé d'êtres bienveillants, et l'on doit, par prudence, fortifier les côtés faibles, qui pourraient être attaqués par la moquerie.

En parlant trop haut, en gesticulant avec emportement, on risque de gêner ceux qui se trouvent autour de vous; dès lors la politesse a raison de condamner ces excès.

L'étonnement implique toujours l'ignorance, et indiquerait ainsi une brèche ouverte aux railleries. Il n'est point nécessaire, pour éviter cet inconvénient, de tomber dans l'excès opposé. Tout excès conduit au ridicule. Si l'on est disposé à sourire en assistant aux naïves manifestations d'étonnement trop fréquemment répétées, on éprouve une dédaigneuse pitié vis-à-vis des gens qui se croiraient perdus de réputation s'ils semblaient surpris d'un événement quelconque; qui veulent être au fait de tout ce qui se passe; qui prétendent connaître les faits mieux que les témoins oculaires, et s'empressent, pour établir leur suprématie, d'adresser des démentis à tous ceux qui parlent. Ce n'est point l'étonnement lui-même qui doit être évité, mais bien sa fréquente répétition, et surtout sa bruyante manifestation. On peut ignorer l'incident qui fait l'objet de la conversation, — et, dans ce cas, il sera de meilleur goût d'avouer naturellement son ignorance, en cherchant à la dissiper, que de repousser dédaigneusement les explications pour paraître suffisamment instruit; — mais il faut cependant savoir mettre une *sourdine* à son étonnement, et, en tout cas, s'instruire de façon à ne pas éprouver dans le cours de la conversation ces surprises qui se trahissent par des exclamations et des interjections.

Ce n'est point de la fausseté non plus que de garder pour soi le secret de ses préférences; en les avouant, on les imposerait aux personnes polies, on lèverait un tribut onéreux sur leurs dispositions bienveillantes; ni préfé-

rences, ni antipathies hautement avouées, telle est la règle que nous commande, non pas la fausseté, mais la civilité, car il s'agit moins de flatter ceux que nous rencontrons que d'éviter de les blesser.

Quant à nos goûts particuliers, qu'il faut éviter en certains cas de faire connaître dans toute leur intensité, c'est uniquement au point de vue d'une prudence de bon goût que l'on devra s'observer; c'est d'ailleurs une bonne habitude à prendre que celle de savoir dominer ses penchants, car l'on n'est point destiné à rencontrer sur sa route des personnes toujours disposées à ne point les heurter. En agissant différemment, on prête le flanc à la moquerie, qui est toujours à l'affût de nos faiblesses pour y puiser sa pâture. Il est plus digne, d'ailleurs, de savoir se passer de tout et de n'être l'esclave d'aucune passion, si innocente qu'elle puisse être. Là encore il y a bien des nuances à observer. On n'est point forcé de rester sur la défensive vis-à-vis de tous ceux que l'on connaît; il est, Dieu merci! quelques bonnes âmes, simples, bienveillantes, des intelligences capables d'indulgence et d'aménité, vis-à-vis desquelles on peut désarmer; mais il serait imprudent de conformer sa conduite à ces exceptions, et de régler ses habitudes sur ces rapports charmants autant que rares. Savoir se défendre, savoir aussi reconnaître les cas particuliers où l'on peut se dispenser de cette fatigue, comprendre qu'il serait injuste d'appliquer une règle uniforme de méfiance, mais en même temps que l'on ne pourrait, sans s'exposer à de rudes mécomptes, s'attendre à une bienveillance générale; avoir, en un mot, le don de l'observation et l'intuition du degré de confiance que l'on peut accorder, tout cela est le résultat d'une longue expérience ou de facultés précieuses et exceptionnelles. Mais, comme les lois sociales, pas plus que les lois civiles, ne peuvent être faites en vue des exceptions, il a bien fallu organiser une sorte de *pied de guerre*, grâce auquel on réussit à se défendre contre les agressions et l'esprit de moquerie qui se rencontrent souvent dans la société. C'est dans ce but que la civilité nous commande des égards constants pour nos compagnons de salon, tandis que notre dignité nous conseille d'entourer ces égards d'une réserve de bon goût, afin de ne jamais les rendre fatigants pour ceux qui en sont l'objet, et de parvenir du même coup à établir que notre politesse provient, non d'un sentiment d'infériorité, mais uniquement du désir de manifester la bienveillance, qui est naturelle à toute âme un peu élevée.

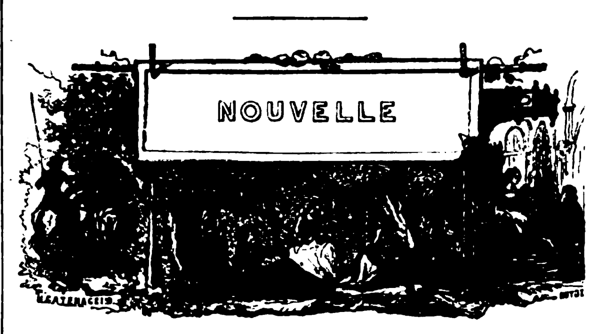
Quant au voile discret que nous devons jeter sur nos véritables impressions, ce n'est pas non plus la fausseté qui nous inspire cette précaution. Il ne faut pas oublier, en effet, que nos meilleurs sentiments peuvent, en certains cas, constituer, par comparaison, une amère et violente critique, qui se produirait d'une façon inconvenante au milieu d'une réunion composée d'étrangers. Les femmes ne peuvent remplir ce rôle de *justicier* qui les mettrait trop en vue; elles sont exposées chaque jour à entendre émettre devant elles, dans les questions littéraires, morales ou même politiques, des opinions qui sont en contradiction avec ce qui est beau, bien et juste. Quelle que soit l'indignation qu'elles peuvent éprouver, elles doivent savoir voiler leurs impressions; c'est dans l'intimité seulement, au milieu de leur famille et d'un petit nombre d'amis, qu'il leur est permis de dire leur pensée; il serait du plus mauvais goût d'entendre une femme, et même un homme, interpeller un individu étranger, ou qui leur est peu connu, fût-ce pour combattre des opinions qui seraient condamnables. Cette réserve ne doit pas cependant dicter un acquiescement qui serait opposé à la vérité, car la fausseté commencerait à cette limite; le bon goût impose seulement le silence jusqu'au moment où l'on serait directement interpellé. Dans ce cas unique, on pourra dire en peu de mots que l'on ne partage pas les opinions qui ont été émises, mais l'on s'abstiendra de toute controverse, qui serait à la fois inutile et nuisible, car on la verrait indubitablement dégénérer en une discussion violente et quelquefois grossière.

Beaucoup de causes se réunissent à notre époque pour changer brusquement les existences, et l'on peut dire qu'en aucun temps la roue de la fortune n'a tourné avec autant de vitesse. Ceux qu'elle abaisse n'ont guère besoin de conseils, car l'adversité est une institutrice, rude sans doute, mais infaillible, qui sait donner instantanément à ses élèves toutes les vertus qui leur faisaient défaut. Ceux qui s'élèvent, au contraire, sont sujets à un vertige sous l'empire duquel ils agissent, en se mettant trop souvent en désaccord avec la civilité; à ce titre, ils appartiennent à notre domaine, et il ne sera pas inutile de s'occuper d'eux.

Une grande fortune ou bien une grande position ne sauraient donner à ceux qui les possèdent aucun mérite personnel, et l'on ne peut les honorer pour ce seul fait, s'ils ne sont pas honorables par eux-mêmes; mais il arrive parfois que l'un de ces événements qualifiés *heureux*, survenant dans l'existence d'une personne qui, par son caractère ou son intelligence, se trouve au-dessous du niveau de sa fortune, change totalement ses habitudes, et transforme la politesse en froideur hautaine, la bonté en roideur inflexible, la bienveillance en indifférence nullement déguisée. Ces gens, subitement élevés par la fortune, étaient de *petites gens*, de petits esprits, des caractères faibles et vaniteux; ils ne comprennent pas même qu'ils s'amoindrissent en se roidissant, que le brusque changement survenu en eux est le témoignage d'instincts peu élevés, que les qualités qu'on leur connaissait étaient factices, et qu'il n'y a plus rien en eux, si ce n'est une pauvre vanité digne de pitié. Ils ne savent pas que, pour n'être pas inférieur à sa position, il faut savoir lui être supérieur, se garder des éblouissements, lorsqu'on veut se préserver du ridicule, et qu'enfin la morgue n'a pas plus de rapport avec la dignité que les honneurs avec la véritable grandeur.

N'oublions jamais que cette véritable grandeur réside en nous, et non pas dans les accidents de la fortune; évitons de nous montrer hautains vis-à-vis de ceux que le sort n'a point encore favorisés; sachons ne point changer en mal, lorsque les événements survenus dans notre existence y introduisent des changements avantageux; et si la bonté, la délicatesse, la noblesse de notre cœur ne peuvent suffire à nous préserver de ces périls, ayons au moins assez d'esprit pour craindre le ridicule et pour éviter de lui donner prise, en nous montrant nous-mêmes éblouis de nos succès.

Emmeline RAYMOND.



LA FAMILLE BÉROUVILLE.

Suite.

V.

UN PRESSENTIMENT.

Le Boisfeuillu n'était qu'à un kilomètre de Louvigny; ils se trouvèrent bientôt devant la grille qui fermait l'avenue. Derrière cette grille une jeune fille attendait. Cette jolie blonde était l'amie de cœur d'Anna, sa grande intimité à Louvigny, ce qui, par parenthèse, déplaisait souverainement à la foule des cousines qu'elle y possédait. Mais, à cela, elle ne pouvait rien; la sympathie ne naît pas par ordre, la confiance ne se commande pas. Anna traitait avec une affectueuse cordialité toutes les jeunes filles de Louvigny, et ne songeait pas à s'enorgueillir de la différence que la nature et l'éducation avaient mises entre elles; mais Louise de Brunel avait ses goûts, un peu de sa tournure d'esprit, un caractère qui, bien que très-dissemblable du sien, lui inspirait une entière confiance. C'était donc vers elle qu'allait son cœur, et elle le laissait aller. La saine raison aurait peut-être trouvé que par l'énorme inégalité qui devait exister entre leur fortune à venir, Louise de Brunel était une connaissance à redouter; mais, bien qu'habituée par son oncle à toutes les élégances, à toutes les gâteries, Anna n'était pas frivole, et Louise de Brunel avait le caractère trop élevé pour que ses affections vraies suivissent le niveau d'une fortune. Aussi, sans même se douter des gémissements que poussaient les dames de Louvigny sur l'imprudence d'Anna, se voyaient-elles très-souvent pendant les mois d'été.

M. Bérouville salua Louise de sa voiture, et, après avoir répété qu'il repasserait de bonne heure, il continua sa route.

Les deux jeunes filles se prirent le bras et remontèrent l'avenue en causant, ou plutôt c'était Louise qui causait; Anna, dont la figure était singulièrement pensive, demeurait silencieuse.

« Eh bien! qu'as-tu? » demanda Louise en la secouant.

« Moi? rien, » répondit Anna, qui tressaillit.

« Tu parais triste, pourtant.

— C'est drôle, je le suis devenue tout à l'heure, en voyant mon oncle s'éloigner. Ses chevaux sont si ardents, et Tom se fait si vieux! Crois-tu aux pressentiments, Louise?

— Peu, et toi?

— Moi, pas du tout; et c'est cependant comme un pressentiment que j'éprouve. Quand la voiture est partie, j'aurais voulu courir après pour embrasser mon oncle. Des folies, n'est-ce pas? C'est égal, j'écrirai demain à Clémentine.

— Es-tu enfant aujourd'hui avec tes idées noires et tes craintes subites! S'il était arrivé malheur à sa sœur ou à ses enfants, Saint-Malo n'est pas si loin, tu l'aurais déjà su.

— Mon Dieu! oui: alors, comment interpréter mon pressentiment? »

Louise se mit à rire de l'air grave avec lequel Anna posait sa question. Cet accès de gaieté dérida la jeune fille, et la conversation continua moitié plaisante, moitié sérieuse. L'arrivée de M. et de Mme de Brunel, qui s'avançaient à leur rencontre, interrompit l'exposition de leur théorie sur le pressentiment, et il n'en fut plus question

La journée passa vite pour les deux amies, d'autant plus vite que la compagnie qu'on attendait ne vint pas, ce qui leur laissa toute liberté d'action. A tout âge, quand on est assez heureux pour se connaître une amitié sûre, les communications du cœur sont douces; mais on peut dire que dans la jeunesse elles ont un charme tout particulier. Louise et Anna, qui ne se connaissaient guère que depuis trois ans, se regardaient comme de vieilles connaissances, et chacune d'elles plongeait, sans permission, son franc regard dans l'âme de l'autre. — Mme de Brunel les ayant laissées seules après le déjeuner, Louise, après une très-longue promenade, avait emmené Anna dans sa chambre, et elles causaient avec la verve intarissable de leurs vingt ans, quand Mme de Brunel se présenta, et dit à Anna:

« Vous allez dîner avec nous, mon enfant.

— Ah! mon Dieu! Madame, quelle heure est-il donc? » s'écria Anna, au comble de la surprise.

Mme de Brunel sourit, et tendit le doigt vers le cadran de la pendule placée sur la cheminée.

Elle marquait six heures.

« Comme il est tard! » reprit Anna, « et mon oncle qui n'est pas arrivé!

— En l'attendant, venez dîner. »

Elles descendirent dans la salle à manger. Anna, qui était retombée dans sa préoccupation du matin, refusa de prendre part au dîner. Elle prêtait sans cesse l'oreille aux bruits extérieurs, et, quand on quitta la table, elle s'élança vers la fenêtre, pour sonder du regard le chemin qui commençait à s'assombrir.

Rien n'y paraissait.

« Ton oncle t'aura oubliée, » dit Louise.

« Il ne m'oublie jamais.

— Il sera resté plus tard qu'il n'en avait formé le proje

— Cela m'étonnerait, il est très-exact; et il avait recommandé en partant de tenir le dîner prêt pour six heures. »

Comme ce retard n'avait, en définitive, rien de très-alarmant, Anna fit ce qu'elle put pour secouer le malaise qui s'emparait d'elle; mais elle déclara qu'elle allait partir pour la Ville-Roux.

« Mon oncle est si distrait, » dit-elle, « que, s'il m'a véritablement oubliée, ce que je ne crois pas, il sera fort inquiet lui-même de ne pas me voir arriver. S'il passe par ici après mon départ, vous lui direz simplement que, voyant la nuit venir, je ne l'ai pas attendu. »

Elle partit, escortée par M. de Brunel et par Louise, qui la reconduisit le plus loin possible. Il faisait beau, la promenade était charmante, on la fit gaiement. L'Angélus sonnait à l'église de la ville comme Anna y passait. Elle pressa machinalement le pas, et dix minutes plus tard elle entrait dans la cour de la Ville-Roux. Le jardinier remplissait son arrosoir à une grande cuve où l'eau tiédissait le jour sous le soleil. Elle l'appela.

« Mon oncle est arrivé, n'est-ce pas, Jean? » dit-elle précipitamment.

« Non, Mademoiselle, » répondit-il.

Elle s'était attendue à le trouver. Cette réponse négative l'oppressa, mais elle n'en fit rien paraître, et pria M. de Brunel d'entrer se reposer. Il entra, et ils causèrent quelques minutes. Anna pâlissait et rougissait. Avec l'inquiétude qui la dévorait, parler d'autre chose devenait pour elle un supplice, et M. de Brunel était un homme un peu compassé, un peu cérémonieux, auquel il ne lui venait pas dans la pensée de confier ses angoisses et ses craintes.

Enfin il partit. Une fois seule, elle ne se calma guère. Elle alla et vint dans les appartements, échangeant avec les domestiques, qui étaient tous anciens dans la maison, des suppositions et des conjectures.

« Mademoiselle, mon souper brûle, et il faut bien d'ailleurs que vous mangiez quelque chose, » lui dit enfin la vieille bonne qui remplaçait Tom à la cuisine. « Allez donc vous mettre à table. Monsieur a été en retard cinquante fois dans sa vie. Cela n'a pas de bon sens de s'inquiéter comme ça! »

Anna se dirigea machinalement et dans sa blanche toilette, qu'elle n'avait pas songé à quitter, vers la salle à manger. Elle se mit à table, mais elle ne mangea que du bout des lèvres. Le front appuyé sur sa main, elle regardait la chaise vide placée en face d'elle, et Fox, le grand épagneul fauve, qui, assis contre la chaise de son maître, qu'il flairait sans cesse, se tenait grave, mais sourdement inquiet aussi. Les yeux foncés d'Anna se promenaient lentement autour du sombre appartement, et son front pâle se chargeait de tristesse. Mille pensées étranges lui venaient. Elle songeait, pour la première fois de sa vie peut-être, à ce qu'était pour elle ce vieillard qu'elle aimait si tendrement; dans quel isolement sa perte la jetterait; quel chagrin mortel, inconsolable, elle éprouverait, le jour où elle ne verrait plus devant elle sa figure éternellement souriante.

« Oh! je deviens folle, en vérité, » dit-elle tout à coup en se levant brusquement; « mais ce que j'éprouve est intolérable, je vais envoyer aux Marais. Viens, Fox; où est ton maître, Fox? »

Fox remua la queue, allongea le cou, et poussa un hurlement lamentable.

Anna se pencha, baisa sa tête lisse, et se redressa soudain. Au lieu de se diriger vers la cuisine, pour accomplir la résolution qu'elle venait de prendre, elle s'élança vers la fenêtre. Elle avait cru entendre un bruit de roues sur le chemin sonore. Cette fois, son oreille ne l'avait pas trompée, et quand elle jeta les yeux dans la cour magnifiquement éclairée par la lune, un cri de joie lui échappa. La voiture était là. Son cœur oppressé se dilata; elle ouvrit la fenêtre et se pencha au dehors:

« Bonsoir, cher oncle! » cria-t-elle d'une voix vibrante. Rien ne lui répondit.

« Il est entré, » pensa-t-elle.

Et, appelant Fox, elle descendit en courant.



VI.

SUR LA ROUTE.

A sa grande surprise, Anna trouva dans la cuisine les domestiques au grand complet. Ils soupaient tranquillement.

« Mon oncle est arrivé, » dit-elle, « vous ne l'avez pas vu ? »

Ils répondirent négativement, et la suivirent dans la cour.

Elle courut à la calèche, dont elle ouvrit la portière : elle était vide. Elle appela Tom, qui n'était pas sur son siége ; Tom ne répondit pas.

« Mon Dieu ! » s'écria-t-elle, « qu'est-il donc arrivé? de la lumière, vite ! »

On en apporta, et on examina l'équipage : la portière de gauche était ouverte; la voiture était intacte, mais les rênes pendaient déchirées entre les pieds des chevaux.

Il y avait là-dessous une énigme fatale sans aucun doute, et la stupeur des assistants était à son comble.

« Arrangez ces rênes, Jean, » commanda soudain la pauvre Anna d'une voix altérée par les sanglots qui lui montaient à la gorge. « Mettez des cordes, ce que vous trouverez. »

Elle suivit avec une impatience fébrile l'exécution de cet ordre, et quand l'arrangement fut fait :

« Maintenant, montez sur le siége, Jean, » dit-elle, « et vous aussi, Jérôme ; ma bonne, allume les lanternes; vite, vite, mon Dieu ! »

Les lanternes allumées, elle monta dans la calèche, la tête, les bras et le cou nus, et sans attendre la vieille bonne, qui courait lui chercher un châle, elle donna le signal du départ, en criant à Jean :

« Aux Marais; suivez Fox. »

La voiture tourna et reprit le chemin. Fox, après avoir humé l'air dans tous les sens, galopait devant les chevaux. Jérôme, sur l'ordre d'Anna, examinait avec attention la route à droite ; de l'autre côté, Anna, son bras nu, tendu pour maintenir la portière ouverte, le corps penché en dehors, interrogeait avidement le talus gazonné, couvert d'ombres capricieuses. Le vent de la nuit, qui lui frappait en plein visage, le mouvement irrégulier et saccadé de la voiture conduite par un cocher inexpérimenté, avaient bien vite mis le désordre dans sa coiffure ; sa résille avait glissé, ses longs cheveux noirs s'enroulaient autour de son cou découvert, et pendaient sur ses épaules, qu'une simple guimpe de mousseline recouvrait.

Si, à cette heure, il y avait eu des passants sur le chemin désert, c'eût été pour eux un spectacle des plus fantastiques que de voir passer rapide cette voiture avec cette femme aux vêtements blancs, dont le visage prenait, sous la lueur blafarde de la lune, une transparence vraiment merveilleuse. Avec ce teint étrange, ses cheveux épars, ses grands yeux ardents et fixes, son attitude penchée, Anna ressemblait à une de ces créatures mystérieuses et charmantes, moitié fées et moitié femmes, que le poëte ou le peintre évoque la nuit au bord des lacs dormants.

A une petite distance du Boisfeuillu, elle s'écria :

« Arrêtez ! »

Jean obéit.

On n'entendait bien que le lugubre hou-hou de la chouette, qui dominait les bruits confus de la nuit. Mais Anna avait dû entendre autre chose, car elle s'était dressée presque debout et palpitante; immobile, elle tendait l'oreille en avant.

« Écoutez, » dit-elle tout à coup.

Un cri inarticulé, mais douloureux comme une plainte, retentit près d'eux.

« Mademoiselle, ce n'est qu'un chien qui hurle, » dit Jean.

« Oui, c'est Fox qui pleure. Mon oncle est là ! »

Elle bondit hors de la calèche, et se mit à courir.

Un cri de Jean, qui la suivait d'un peu loin, l'arrêta soudain.

Elle se détourna.

« Venez, Mademoiselle, » dit-il, « Tom est couché ici, et Monsieur aussi, sans doute.

— Non ! » cria Anna, « il est où est Fox. »

Et elle reprit sa course.

Elle aperçut bientôt le chien fidèle. Il était accroupi au pied d'un jeune platane, dont le vêtement d'écorce s'entr'ouvrait comme une tunique, et qui projetait une large ombre sur la route. Si cette ombre paraissait plus épaisse que celle produite par les arbres voisins, c'est qu'un corps était couché là. Une chevelure blanche et un visage livide tranchaient sur l'herbe noire. Anna alla tomber à genoux auprès de ce corps immobile. Elle passa son bras nu autour de son cou, et se mit à prodiguer à son oncle, car c'était lui, les baisers et les appels les plus tendres. Quand Jean arriva près d'elle, il la trouva dans cette position, sanglotant, le front appuyé sur la poitrine du cadavre.

« Mademoiselle, » dit-il humblement, « nous avons relevé Tom. Je crois bien qu'il n'est qu'évanoui. »

Anna se redressa violemment, et rejeta en arrière ses longs cheveux tout mouillés de ses larmes.

« Évanoui ! il n'est qu'évanoui ! » balbutia-t-elle; « alors lui, mon oncle, n'est peut-être qu'évanoui non plus. »

Elle n'avait jamais vu mourir. La mort, pour elle, c'était encore le mystère qui s'accomplit inévitablement, le secret terrible, mais inconnu.

Jean hocha la tête en regardant son vieux maître, mais ne trouva pas de paroles pour la détromper.

« Tout à l'heure sa figure était tiède, » reprit la jeune fille, qui voulait espérer; « je vous assure qu'elle l'était.

— Elle va l'être encore, Mademoiselle ; voyez. »

Fox avait interrompu ses plaintes sourdes, et léchait la figure du mort.

« C'est égal, » dit Anna en se levant d'un bond, « je ne puis pas croire que ce soit fini. Appelez Jérôme, et conduisez-nous chez le docteur Ballec. »

Sur l'appel de Jean, la voiture s'approcha. D'après les ordres donnés par Anna, qui se roidissait contre son désespoir, le pauvre nègre, dont le corps était à peu près aussi inerte que celui de son maître, fut placé sur la banquette de devant, et Jérôme se plaça à ses côtés. M. Bérouville fut à demi couché vis-à-vis, et, malgré le sang qui coulait par sa bouche entr'ouverte, Anna, qui s'était assise auprès de lui, exigea qu'on appuyât sa tête sur ses genoux tremblants. Ainsi transformé en un corbillard funèbre, la calèche reprit le chemin de Louvigny.

VII.

LA BELLE HÔTESSE.

Le surlendemain avaient lieu les funérailles du propriétaire de la Ville-Roux, que la science réunie des médecins de Louvigny n'avait pu rappeler à la vie. Comme il venait beaucoup d'étrangers pour assister à la triste cérémonie, la petite ville présentait une animation inaccoutumée. Aussi, une calèche qui arrivait, traînée par deux robustes chevaux porcherons, fut-elle à peine remarquée au moment où elle s'arrêtait, comme beaucoup d'autres voitures, devant l'hôtel de la Boule d'Or. La première personne qui en descendit fut un jeune homme mis avec recherche. Comme il mettait pied à terre, une voix brève, qui partait de l'intérieur, lui demanda d'aller s'informer s'il y avait encore des places dans l'écurie et dans la remise. Le jeune homme s'empressa de s'acquitter de la commission, et se glissa parmi les groupes rassemblés dans la vaste cour. Sur son passage il distribuait des saluts et des bonjours.

« Est-il crâne, à cette heure, monsieur Achille ! » dit un des regardants, « on voit bien qu'il a eu la chance de rencontrer son oncle le millionnaire. »

Achille Bérouville, car c'était lui, ayant été assez heureux pour mettre la main sur le garçon d'écurie, devenu, ce jour-là, un personnage d'importance, parlementait avec lui. L'héritier présomptif des millions de l'Américain aurait pu s'appeler Antinoüs, et sa mère ne disait que l'exacte vérité, en affirmant que son fils était le plus joli homme de Louvigny. Il était grand, très-bien fait, et parfaitement beau de visage. Son teint avait une délicatesse toute féminine, et, sans la barbe châtain clair qui ondoyait si élégamment sur une cravate nouée dans le dernier goût, il eût paru plus jeune qu'il ne l'était en réalité. Sa toilette, d'une irréprochable correction, était surtout d'une nouveauté qui ne pouvait manquer de frapper les bons habitants de Louvigny. Les jeunes gens qu'on apercevait ici et là dans la cour de l'hôtel faisaient l'effet d'appartenir à un tout autre monde que celui d'où sortait le jeune merveilleux.

Les renseignements obtenus, il revint vers la calèche, en marchant sur la pointe des souliers vernis qui enserraient son pied fin et noblement cambré.

« Il n'y a plus que deux places dans l'écurie, juste ce qu'il nous faut, mon oncle, » dit-il. « Quant à la remise, elle est pleine ; mais on peut mettre notre voiture à la suite de celles qui n'ont pu trouver place.

— Certainement, » répondit l'oncle.

La portière s'ouvrit de nouveau, et l'autre voyageur descendit. C'était un petit vieillard à la taille roide, au teint bistré, et qui, malgré la saison, était littéralement chargé de vêtements. Sa casquette ne cachait qu'à demi le bonnet de soie noire enfoncé sur les oreilles ; une redingote brune se boutonnait sur la poitrine ; un paletot de même couleur montrait ensuite ses larges revers, et un manteau couvrait le tout.

« Je partirai immédiatement après la cérémonie, Achille, » dit-il au jeune homme; « immédiatement, entendez-vous? Profitez donc de ce moment pour aller voir votre famille, et offrez-lui mes excuses; ou plutôt, non, ne lui parlez pas de moi. Je suis très-fatigué, mal en train; et, comme je ne tiens pas à être reconnu, je ne me montrerai que le moins possible dans les rues de Louvigny. »

Cela dit, il enfonça jusque sur ses sourcils sa large casquette de voyage, se dirigea vers l'hôtel d'un pas rapide et encore ferme, et y entra.

Dans la cuisine, qui offrait le spectacle des jours de gala, Madeleine trônait majestueusement, donnant ses ordres immédiats à une très-jolie fille, dont le costume breton ne manquait pas d'élégance. Celle-ci les transmettait à trois grosses servantes, qui couraient de côté et d'autre de l'air le plus affairé du monde. Le vieillard s'arrêta sur le seuil, darda son regard vif et dur sur l'hôtesse, puis, s'avançant vers elle, bien que la jeune fille lui demandât poliment ce qu'il voulait :

« Je voudrais une chambre et du feu, Madame, » dit-il.

« Oui, Monsieur, » répondit Madeleine avec sa gravité ordinaire. Et elle ajouta, en s'adressant à son aide de camp :

« Conduisez Monsieur au n° 8. »

La jeune fille précéda le voyageur, et quand elle revint :

« Ce monsieur désire vous parler, ma tante, » dit-elle à Madeleine.

« Est-ce qu'il n'a pas tout ce qu'il lui faut?

— Si, mais il veut vous voir. »

Madeleine détacha de sa ceinture le trousseau de clefs, insigne de son autorité, le remit à sa nièce, et monta lentement au premier étage. Elle frappa un coup léger à la porte sur laquelle se voyait un 8 à moitié effacé, et la voix stridente répondit :

« Entrez ! »

Elle tressaillit, fit un mouvement de tête qui signifiait clairement : « C'est drôle, je connais cette voix-là, » et elle entra.

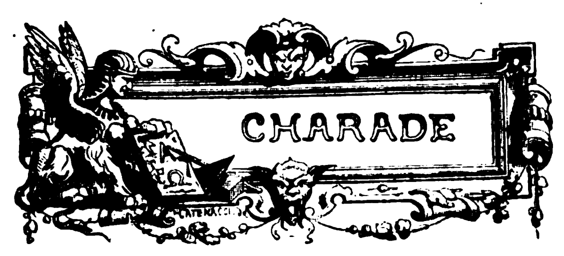
(*La suite au prochain numéro.* Zénaïde FLEURIOT.



N° 1,197, Paris. La mode n'a guère pour habitude d'agir selon les règles de la raison; ses préférences n'ont d'autre origine que son caprice, et je ne pense pas qu'il se rattache aucune légende à l'adoption des hirondelles placées sur les éventails. Les jupons blancs ayant 4 mètres d'envergure sont suffisamment larges. Le savon nettoie l'épiderme. Oui, pour les fourches. Le reproche me semble peu mérité, car les charades, *sauts du Cavalier*, etc., paraissent toujours. — *N° 38,991, Corrèze.* Les *fonds* des cachemires des Indes n'existent pour ainsi dire plus, les bordures occupant presque tout le châle; des bandes blanches ou noires, avec dessins, traversent les bordures les plus modernes. Paletot pas très-long, demi-ajusté. Demi-couronne en fleurs d'oranger avec *pouf* devant et longue branche derrière. Voile posé de façon à couvrir le dessus de la tête, et rejeté en arrière de chaque côté derrière les oreilles. Il m'est malheureusement impossible de répondre dans le délai que l'on me désigne, car le nombre des réponses insérées dépend de la place qui peut être donnée aux renseignements, et cette place dépend des autres articles. — *N° 41,043, Var.* Démonter les deux petits volants, en faire deux ruches, qui seront posées au-dessus du grand volant. — *N° 11,438, Charente.* De semblables approbations me rendent très-fière. Ce dessin ne peut malheureusement, vu sa dimension, figurer dans un numéro; il faudrait le placer sur une planche de patrons, et nous ne pouvons pour le moment lui faire place; mais la collection du journal contient un grand nombre de dessins en soutache. — *N° 4,666, Paris.* Les draperies, les glands, et tous les ornements de passementerie ne peuvent être posés sur des rideaux très-simples; il faut les faire avec une petite tête sans draperie ni glands, et de petits volants plissés. Nous avons publié et publierons des patrons de chemise pour nouveau-nés; on en trouvera entre autres dans la *Mode illustrée* et dans les *Patrons illustrés* de l'été dernier. — *A. L.* Les lambrequins sont cloués sur leur planchette avec des clous dorés. On met toujours (dès qu'on le peut) des candélabres sur la cheminée d'un salon; ils sont même plus rigoureusement nécessaires qu'un lustre, et l'un n'exclut pas l'autre. Quant à la dernière question, il m'est impossible d'y répondre, car le cas est unique. On doit, je pense, se faire donner des lettres de recommandation pour quelques habitants de la ville; si l'on a négligé cette précaution, il devient impossible de voir du monde. — *E. F., Corse.* Merci mille fois pour cette excellente lettre. Le taffetas noir broché composera une robe plus *parée* que le taffetas noir uni. — *N° 44,256, Lozère.* Les particuliers ne disposent pas des machines, cylindres, préparations chimiques de tous genres, qui font partie de l'industrie des *nettoyeurs;* il ne faut donc pas essayer des nettoyages importants, car on serait assuré de les faire imparfaitement, et de perdre l'objet que l'on voudrait nettoyer, je puis affirmer que j'ai été satisfaite des fournitures faites par cette maison. — *N° 9,850, Paris.* La jeune femme peut et doit répondre à la lettre écrite par son parent.

Explication de la Charade.

Le mot de la Charade insérée dans notre dernier numéro est : *Mer-çure.*



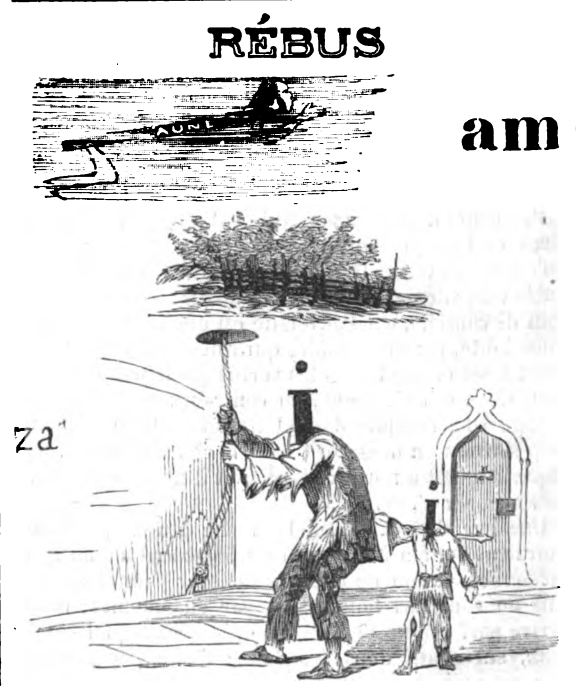
Lorsqu'on éprouve mon premier,
On n'est pas du tout mon dernier;
Mais on se plaint de mon entier.

J. L.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

RÉBUS

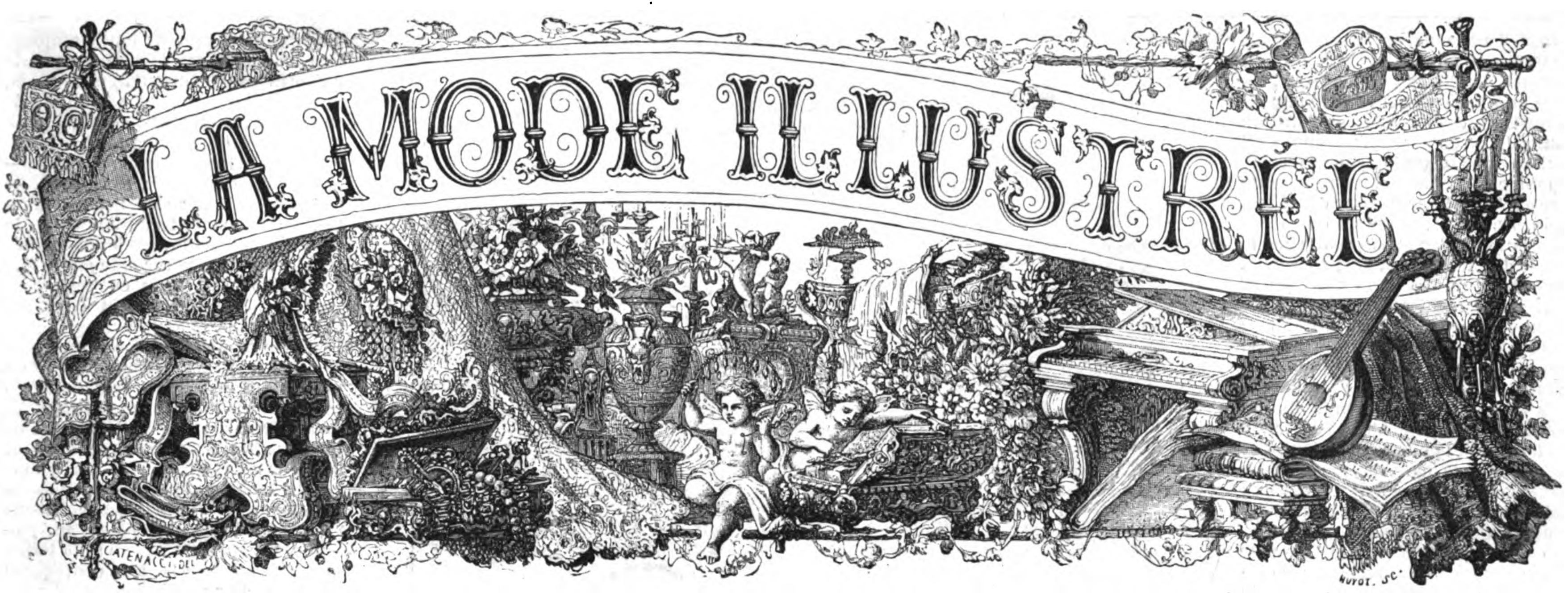


EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Heureux souhaits à nos lectrices.



N° 6. SIXIÈME ANNÉE. Dimanche, 5 février 1865.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 30 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

• Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 13, Bedford Street, Covent Garden, W. C. —

Veste surcot

EN VELOURS RECOUVERTE DE DENTELLE NOIRE.

On porte en ce moment des vêtements de toute dimension, recouverts en dentelle de soie, ou guipure, ou dentelle-lama (en laine). Le modèle que notre dessin représente est fait en velours violet, nuance améthyste, doublé de taffetas noir, et recouvert en guipure noire, qui, sur les manches de la veste, est disposée seulement en jockey et revers. La veste est boutonnée avec des boutons carrés, en jais noir.

On peut aussi recouvrir une veste de poult-de-soie ou de satin avec du tulle noir à dessins, bordé de *feuilles* en imitation de dentelle, avec ou sans perles de jais, telles qu'on les trouve chez Mme Aubert, modiste, rue Neuve-des-Mathurins, n° 6.

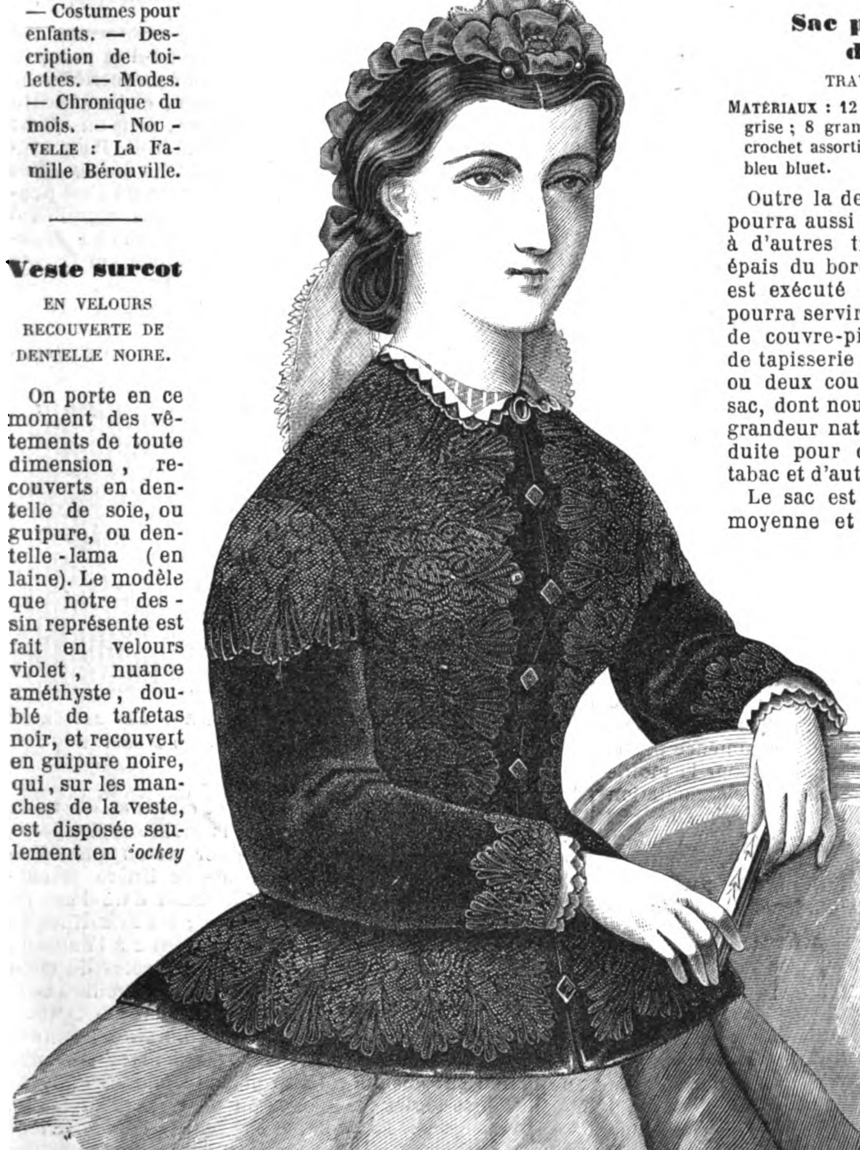
Sac pour lorgnette de théâtre,

TRAVAIL AU CROCHET.

MATÉRIAUX : 12 grammes de soie de cordonnet grise ; 8 grammes de même soie bleu bluet; crochet assorti; fine ganse noire; ruban étroit bleu bluet.

Outre la destination de ce travail, on pourra aussi appliquer son explication à d'autres travaux. Ainsi le crochet épais du bord inférieur, dont le dessin est exécuté avec des *pois* en relief, pourra servir pour exécuter des bandes de couvre-pieds, en copiant un dessin de tapisserie fort simple, composé d'une ou deux couleurs. La partie à *jours* du sac, dont nous publions une portion en grandeur naturelle, pourra être reproduite pour des bourses, des blagues à tabac et d'autres objets du même genre.

Le sac est fait avec une teinte grise moyenne et une belle nuance bleu bluet; le fond ovale et la bordure sont exécutés sur de la ganse. On commence par le milieu du fond, en faisant avec la soie grise une chaînette de 50 mailles; on exécute autour de cette chaînette (en la considérant comme une sorte de *nervure*) six tours de mailles simples sur le cordon. Pour chaque maille, on pique toujours le crochet dans le côté de derrière de la maille du tour précédent ; on augmente à chaque extrémité, de façon à avoir un ovale tout à fait plat, dont le dernier tour compte 140 mailles. On retourne l'ouvrage, et, sur le côté, jusqu'ici considéré comme *envers*, on exécute sur le même nombre de mailles la bordure, pour laquelle on pique toujours le crochet sous chaque maille entière du tour précédent. Le commencement de chaque tour doit être toujours placé à l'une des extrémités étroites de l'ovale. La bordure se compose de cinq feuilles isolées. Le 1er tour est gris. Le dessin commence avec le



VESTE SURCOT EN VELOURS, RECOUVERTE DE DENTELLE.

2e tour, dans lequel on attache la soie bleue, avec laquelle on fera les *pois* en relief, tandis que le fond est toujours gris et se compose uniquement de mailles simples. Nous publions un dessin divisé en carreaux, comme s'il s'agissait de tapisserie, pour exécuter la bordure; chaque carreau représente l'espace occupé par un *pois* en relief, ou bien par deux mailles en hauteur et en largeur. Par conséquent, chaque rangée de carreaux est faite avec deux tours: celui du dessin et celui qui se compose de mailles simples, fait au-dessus du précédent. Pour la première rangée de carreaux, on fait avec la soie grise 2 mailles simples (une dans chaque maille du tour précédent), mais on termine la seconde de ces mailles avec la soie bleue. On laisse sur le crochet la boucle qui vient d'être formée, et dans la plus proche maille du tour précédent on fait une maille simple et 3 brides; et lorsqu'on termine la dernière de ces 3 brides, on passe le brin au travers de toutes les boucles qui se trouvent sur le crochet, y compris la première, formée avec la soie bleue. Après avoir exécuté ce pois, on fait dans la plus proche maille une maille simple, avec la soie bleue, mais on la termine avec la soie grise, qui est employée pour les deux mailles suivantes. En faisant ainsi alternativement un pois bleu, 2 mailles grises, on exécute ce 1er tour en travaillant toujours sur le brin de soie (joint au cordon), que l'on n'emploie pas. Le 2e tour de cette première rangée de carreaux se compose, comme cela a été déjà dit, de mailles simples, faites avec la soie grise; on laisse intactes les brides formées avec la soie bleue, et l'on fait chaque fois une maille simple dans la boucle qui précède les brides, — une maille simple dans la dernière maille du *pois* en relief, de sorte que l'on fait toujours 2 mailles simples au-dessus de chaque pois, que l'on a un nombre de mailles égal à celui sur lequel on travaillait avant le tour avec *pois*. Le reste de la bordure s'exécute d'après le dessin; lorsqu'il est terminé, on fait encore un tour avec des mailles simples.



DESSIN DE TRICOT, EN GRANDEUR NATURELLE, DU PANTALON POUR PETITE FILLE.

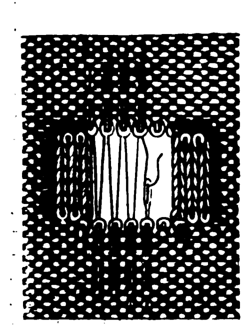
La partie *à iours* du sac est faite sur l'*endroit* de l'ouvrage; par conséquent, on retourne celui-ci, de sorte que le dessin de la bordure se trouve en dehors.

1er *tour*. Soie bleue. Alternativement 3 brides sur 3 mailles (une bride par maille), — 2 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 2 mailles.

2e *tour*. Soie grise. * Une maille simple sur les 2 mailles en l'air du tour précédent, — 5 mailles en l'air. Recommencez depuis *.

3e *tour*. Soie bleue. Comme le 1er tour, mais les 3 brides sont faites dans une seule et même maille, qui est la maille simple du tour précédent.

4e *tour*. Soie grise. Comme le 2e tour; mais pour chaque maille simple on pique par-dessus les mailles en l'air du tour bleu, c'est-à-dire dans les mailles en l'air grises du 2e tour.



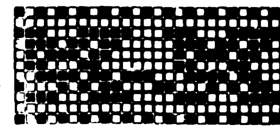
PRÉPARATION DE LA REPRISE D'UN BAS.

On continue à employer alternativement les deux couleurs, en faisant alternativement les 3e et 4e tours, jusqu'à ce que l'on ait fait 22 tours, dont le dernier est gris. Viennent ensuite 3 tours bleus de *brides à jours*, pour lesquels on fait alternativement 2 brides sur un vide du tour précédent, — 2 mailles en l'air; puis on fait un tour gris, composé de 5 mailles en l'air, — une maille simple sur le plus proche vide du tour précédent, — encore un tour semblable, mais bleu; puis les petites *dents*, pour lesquelles on prend la soie grise, et l'on fait : * une maille simple sur le plus proche feston de mailles en l'air du tour précédent, — 4 brides, — 3 mailles en l'air, — encore 4 brides sur le feston suivant. Recommencez toujours depuis *.

Dans le deuxième des 3 tours de brides bleues, on passe deux rubans étroits, croisés, ayant chacun 70 centimètres de longueur, dont les extrémités sont réunies sous un bouton en nacre de perle.



SAC POUR LORGNETTE DE THÉATRE.



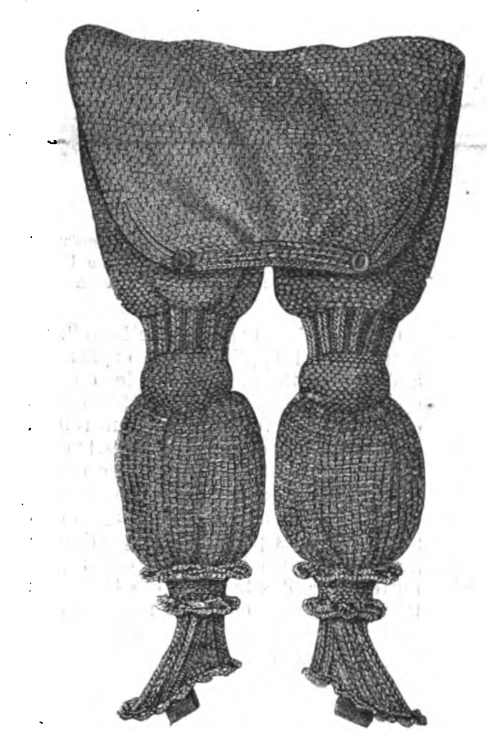
Explication des signes représentant les couleurs : □ Gris. ■ Bleu.

DESSIN DU SAC POUR LORGNETTE DE THÉATRE.

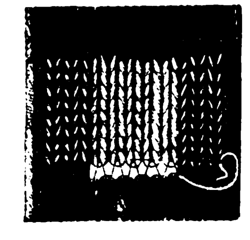
Pantalon tricoté pour petite fille de sept à neuf ans.

MATÉRIAUX : 240 grammes de laine zéphyr brune ou grise ; 16 grammes de même laine noire ; aiguilles à tricoter fines en bois, moyennes en acier ; une bande de cuir ayant 30 centimètres de longueur, 3 centimètres de largeur ; ruban élastique noir, etc.

Ce pantalon, qui ferme sur le côté, forme en même temps des guêtres, ce qui le rend tout à fait favorable pour la saison froide. On exécute ce travail avec de la laine brune ou grise et de la laine noire, en partie sur des aiguilles en bois, pour former un tricot un peu *lâche*, en partie sur des aiguilles d'acier pour serrer le tricot. La partie supérieure du pantalon jusqu'aux genoux est faite en deux morceaux séparés, réunis plus tard, et représentant la moitié de devant et la moitié de derrière, que l'on exécute sur les aiguilles de bois en *allant* et *revenant*, et travaillant toujours à l'endroit. On commence par le bord supérieur, en montant 100 mailles pour la moitié de devant, et l'on fait 76 tours unis sans augmentation ni diminution; on divise ensuite les mailles en deux parties égales, et l'on fait chaque *jambe* sur 50 mailles. Sur le côté extérieur du pantalon le tricot reste toujours uni; la diminution nécessaire à la forme du pantalon a lieu sur son bord inférieur; on diminue d'abord 4 fois dans chaque second tour; une maille chaque fois, — puis 8 fois dans chaque 4e tour; toujours une maille chaque fois, de telle sorte qu'après avoir fait environ 46 tours, le nombre des mailles a diminué de 12 mailles; on diminue encore 4 mailles (une maille chaque fois) à intervalles de 10 tours. Avec le 86e tour, — en comptant depuis la séparation, — la *jambe* est terminée. Sans démonter, en laissant l'aiguille dans le 86e tour, on exécute, sur les 50 mailles laissées de côté, la seconde *jambe*, pareille à celle-ci, mais en sens contraire, bien entendu, et on laisse l'aiguille dans le 86e tour.

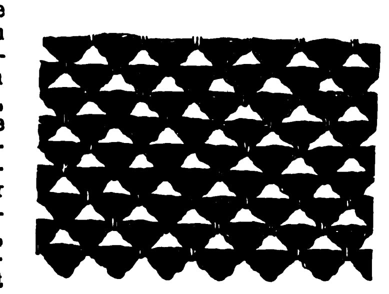


PANTALON TRICOTÉ POUR PETITE FILLE DE SEPT A NEUF ANS.

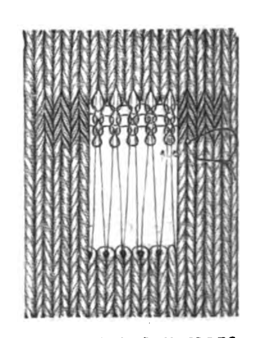


REMMAILLAGE.

Pour la moitié de derrière on monte également 100 mailles; on fait 60 tours unis; dans le tour suivant on laisse les dernières 18 mailles sur l'aiguille, on retourne pour faire le tour suivant; on laisse les 18 dernières mailles sur l'aiguille, on tricote les tours suivants, seulement sur les mailles du milieu, mais en tricotant dans chaque tour l'*une* des mailles laissées sur l'aiguille. Lorsqu'on a fait ainsi 16 tours, et que l'on a pris par conséquent 8 mailles de chaque côté, on tricote 16 tours sur toutes les mailles, puis on exécute chaque jambe comme on l'a fait pour la moitié de devant. On coud ensemble, à l'envers, les deux moitiés sur leurs côtés extérieurs, en laissant, vers le bord supérieur, une fente de 12 centimètres. On continue ensuite chaque *jambe* en tricotant de la façon suivante: on prend les aiguilles d'acier, on tricote 34 tours en *rond*, en faisant alternativement 2 mailles à l'endroit, — 2 mailles à l'envers pour la partie du genou qui se trouve au milieu du devant de la *jambe*, comme l'indique notre dessin; on fait encore 22 mailles à l'endroit, on retourne l'ouvrage, on tricote encore 10 mailles à l'endroit, et l'on continue de travailler sur 10 mailles, toujours à l'endroit, en *allant* et *revenant*, en tricotant en plus, à la fin de chaque tour, une maille de celles qui ont été laissées jusqu'à ce qu'il reste seulement 32 de ces mailles, c'est-à-dire presque toutes celles qui appartiennent à la moitié de derrière. On partage ces 32 mailles sur deux aiguilles, et l'on tricote sur toutes les mailles, non plus en *rond*, mais en *allant* et *revenant*, d'abord 6 tours unis à l'endroit. Pour exécuter la partie *bouffante* du mollet on prend des aiguilles en bois, un peu plus grosses que celles dont on s'est précédemment servi, et l'on exécute avec ces aiguilles *à l'endroit* du travail le dessin que nous publions en grandeur naturelle, et que nous allons expliquer. On tricote toujours à l'endroit, en retournant le travail, c'est-à-dire à l'intérieur; on fait dans le tour suivant alternativement une maille à l'endroit, — une maille *levée* (sans être tricotée), derrière laquelle reste le brin; on doit seulement veiller à ce que toutes les mailles tricotées, comme les mailles *levées*, soient toujours en ligne droite, les unes au-dessus des autres, et que les brins qui forment à l'endroit des sortes de *barrettes* ne soient jamais *contrariés*. On fait ainsi 40 tours pour le mollet, puis on prend les aiguilles d'acier, et l'on tricote toujours *à l'endroit* 50 tours unis, dans le premier desquels on diminue 12 mailles. Viennent ensuite 30 tours, durant lesquels on fait alternativement 2 mailles à l'endroit, — 2 mailles à l'envers; on tricote de la même façon le talon sur 28 mailles, en *allant* et *revenant*. Ce talon doit se trouver juste au milieu de la moitié de derrière; il se compose de 20 tours; dans le dernier on laisse l'aiguille. Après avoir relevé les mailles de lisière de chaque côté du talon, comme s'il s'agissait d'un bas, on complète le *pied* en *allant* et *revenant*; les 28 mailles du pied sont faites toujours alternativement 2 à l'endroit, — 2 à l'envers, tandis que les mailles relevées sur les côtés du talon sont tricotées à l'endroit, et de façon à former une *pointe* pareille à celle des bas; pour cela on tricote toujours ensemble, dans chaque 2e tour, les 2 mailles les plus proches du pied; lorsque la pointe est terminée on tricote encore 20 tours environ, puis, dans les 8 tours suivants, on diminue une maille sur chaque côté du pied : 16 mailles en tout, par conséquent. On relève toutes les mailles du pied jusqu'au talon, dont les mailles sont restées sur l'aiguille, et sur tout le bord inférieur de la guêtre on tricote 2 tours unis à l'endroit, puis on démonte, pas trop *lâche*.



DESSIN A JOURS, EN GRANDEUR NATURELLE, DU SAC POUR LORGNETTE.



IMITATION DES MAILLES DU BAS.

Sur ce tour démonté, on fait au crochet, avec la laine noire, les petits festons suivants : * Dans une seule maille, 2 mailles simples, séparées par 2 mailles en l'air, — une maille en l'air, sous laquelle on passe



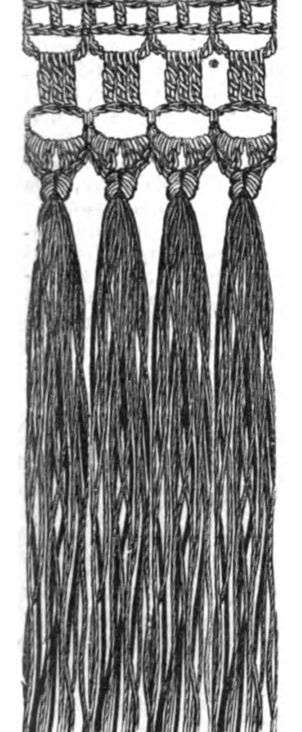
une maille. Recommencez depuis *. Ainsi que le dessin l'indique, il se trouve entre le mollet et la guêtre deux garnitures faites avec la laine noire sur chaque bord de la partie plate.

1er *tour de la garniture.* * Une maille simple, — 5 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 3 mailles du tricot; — dans la maille suivante du tricot, 2 brides, séparées par une maille en l'air, — 5 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 3 mailles du tricot. Recommencez depuis *.

2e *tour.* — * 2 mailles simples sur la maille en l'air précédant les deux brides du tour précédent, — 3 demi-brides sur la maille en l'air séparant ces deux brides, — 2 mailles simples sur la maille en l'air succédant à ces deux brides, — 4 mailles en l'air. Recommencez depuis *.

3e *tour.* — * Une maille simple dans le milieu des trois demi-brides du tour précédent, — 5 mailles en l'air. — Recommencez depuis *.

Sur le bord supérieur de chaque moitié du pantalon, on fait une sorte de ceinture, composée de 3 tours de mailles simples, faits sur du cordon élastique avec de la laine pareille à celle employée pour le pantalon. On borde les fentes des côtés avec une étroite bande en étoffe de laine, on les garnit de boutons et de boutonnières. A chaque guêtre est posé un *sous-pied* en cuir verni.



FRANGE AU CROCHET.

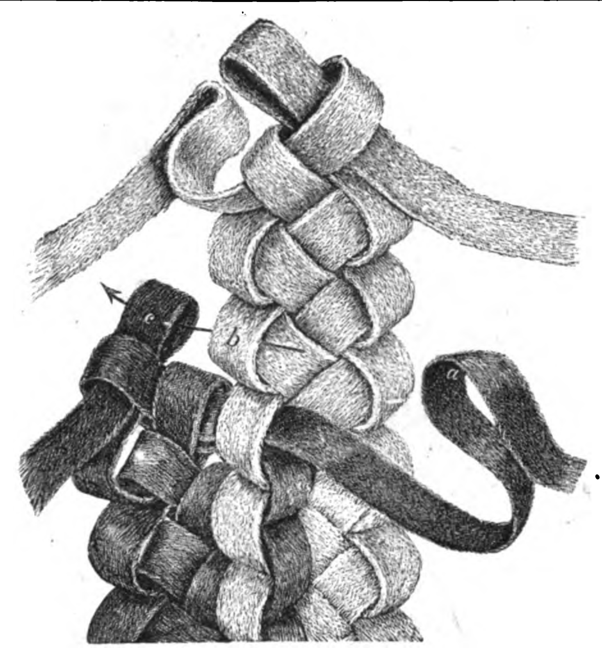
Le Raccommodage

DES BAS.

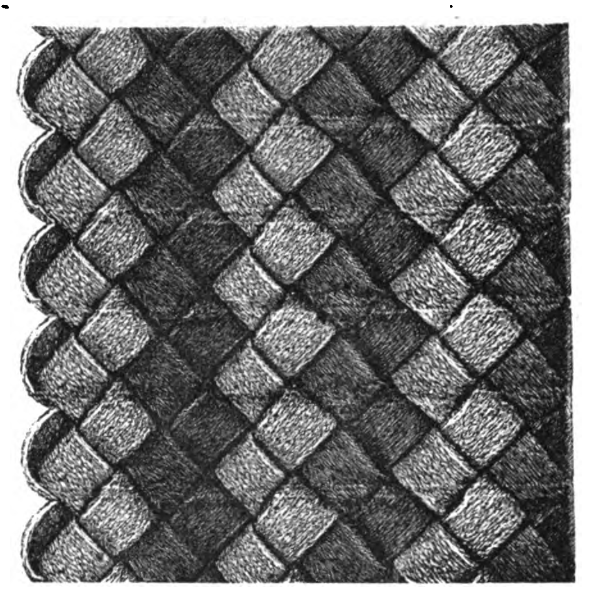
Voilà, sans contestation possible, le plus prosaïque des travaux; mais, comme il est en même temps l'un des plus utiles, comme la fantaisie et l'élégance ne font pas défaut dans la collection des travaux que nous publions, nous abordons sans crainte cette humble occupation avec la certitude d'avoir l'approbation des mères, celle des maris et des pères; les frères seuls souriront de pitié en jetant les yeux sur cette page..... mais ils changeront d'avis dans trente ans, et se diront alors: *La Mode illustrée avait raison!*

Nous publions trois dessins en grandeur naturelle indiquant les procédés à employer pour *remmailler* les bas déchirés. Pour la régularité, comme pour la facilité du raccommodage, il faut *préparer* la place endommagée. Sur toute sa largeur et sur chaque bord (inférieur et supérieur) on défait la rangée de mailles, de telle sorte que le vide à combler est démonté sur chaque côté long, et qu'une rangée droite de mailles termine ce vide en ligne droite sur chaque bord. Les deux côtés ainsi démontés sont *rabattus* à l'envers du bas comme des *revers*, mais de telle façon que les rangées de mailles se trouvent ici aussi en ligne droite. On prend du fil ou du coton fin, et sur l'envers du bas on exécute la préparation de la reprise, reproduite par un dessin spécial. On passe le brin dans le sens de la longueur du vide, et on le conduit chaque fois à une distance de 5 mailles, environ, de ses bords. On continue ainsi pour tout le vide, en sorte que le brin est passé deux fois dans chaque maille, à l'exception de la première et de la dernière maille, traversées par un seul brin. On retourne le travail sur l'autre côté, pour exécuter sur l'*endroit* du bas l'imitation des mailles, faite en travers, sur la *préparation de la reprise*. Un second dessin reproduit cette opération, en indiquant l'*imitation* par l'emploi d'un fil plus fin. Il n'échappera à aucune de nos lectrices que ce détail est ainsi indiqué pour la clarté de la démonstration, et qu'il faut au contraire employer du fil ou du coton de même grosseur que celui du bas. La solidité du travail exige que l'on conduise toujours le brin à trois ou quatre mailles de distance du vide, sans piquer cependant tout à fait au travers du tricot. On doit surveiller le passage du brin lorsqu'il quitte le tricot pour aborder la reprise. Notre dessin montre à cette place l'aiguille déjà engagée; le point blanc marque tout près du fil de la reprise la place dans laquelle l'aiguille devra entrer, tandis qu'une croix noire indique, entre les deux premiers fils fins de la reprise, la place par laquelle l'aiguille devra ressortir; le point suivant, sur les deux fils, a sa place indiquée par la petite flèche.

Enfin un troisième dessin représente le *remmaillage* du bas presque terminé. Nous demandons humblement pardon au dictionnaire de l'Académie d'employer un mot qu'il n'a point consacré; mais ce mot nous est indispensable, et cette raison suffira peut-être pour nous excuser. Ce *remmaillage* donc s'exécute de la même façon que le précédent travail, avec cette différence, qu'au lieu de prendre avec l'aiguille seulement les fils de la reprise, on pique aussi dans les mailles du bas, comme notre dessin l'indique. Lorsque le travail est terminé, on coupe les morceaux *rabattus* à l'envers, et l'on fait disparaître toute trace des fils qui ont servi à la préparation de la reprise en décousant les points et coupant les brins.



PAILLASSON EN VOIE D'EXÉCUTION.



PAILLASSON TERMINÉ.

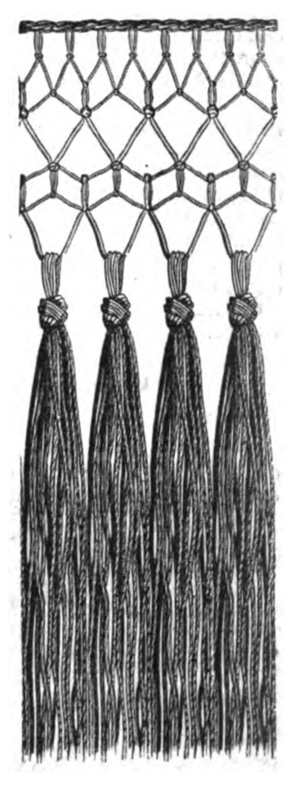
Paillasson ou petit tapis

EN LISIÈRE DE DRAP.

MATÉRIAUX : Lisières des pièces de drap qui sont supprimées lorsqu'on *décatit* le drap.

On peut exécuter avec ces lisières des paillassons ou de petits tapis très-chauds. Si l'élégance de leur logis empêche nos lectrices d'y introduire ce modeste travail, elles en trouveront facilement l'emploi : il sera le bienvenu dans les demeures pauvres, sous les pieds d'un malade ou d'un vieillard.

Notre modèle est fait avec des lisières jaunes et des lisières noires. On commence le travail en prenant une longue lisière, au milieu de laquelle on fait un nœud ordinaire. On passe l'un des bouts dans ce nœud, ce qui forme un second nœud, dans lequel on passe l'autre bout de la lisière. En travaillant de la sorte, tantôt avec un bout, tantôt avec l'autre, on forme la natte telle que l'indique le dessin, qui représente le *paillasson en voie d'exécution.* Lorsqu'on a atteint la longueur voulue, on commence la seconde natte, mais en observant les règles suivantes pour cette natte et pour toutes les autres : le bout marqué *a* doit être passé dans la natte précédente, à la place marquée *b*, puis dans le nœud *c*, formé avec l'autre bout. Le côté sur lequel on travaille est l'envers de l'ouvrage; le dessin qui représente le paillasson terminé le montre tel qu'il est, à l'*endroit*. Le travail doit être serré et régulier. On rattache les lisières en les cousant, lorsque leur longueur n'est pas suffisante. On encadre le paillasson avec une simple tresse, faite avec des lisières noires.



FRANGE AU FILET.

Frange au crochet.

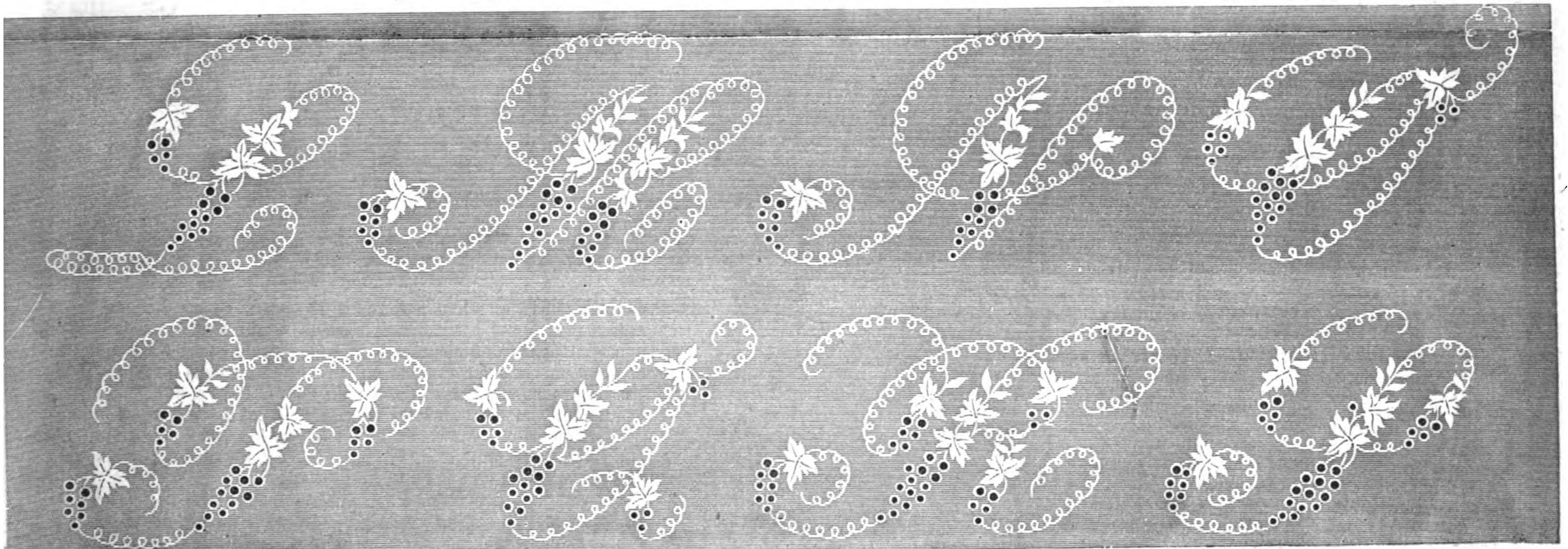
On emploie ces franges pour garnir les voiles de fauteuils, les couvre-pieds faits au crochet, etc.; on les exécute avec du coton plus ou moins fin, selon leur destination.

On fait une chaînette de longueur suffisante pour l'objet que l'on veut garnir.

1er *tour.* — * Une bride, — une maille en l'air, sous laquelle on passe une maille de la chaînette. — Recommencez toujours depuis *.

2e *tour.* — * Une maille simple dans la première bride du tour précédent; — 5 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 3 mailles du tour précédent. — Recommencez toujours depuis *.

3e *tour.* — * Sur le plus proche feston, composé de mail-



SUITE DE L'ALPHABET AU PLUMETIS.

les en l'air, on fait 3 doubles brides, — 3 mailles en l'air. — Recommencez depuis *.

4e *tour.* — Une maille simple dans chaque vide du tour précédent ; — entre chaque maille simple 5 mailles en l'air.

5e *tour.* — Sur le plus proche feston composé de mailles en l'air, on fait : * une maille simple, — une demi-bride, — une bride, — 3 mailles en l'air, — une bride, — une demi-bride, — une maille simple. (Pour faire une demi-bride, on procède comme lorsqu'on commence une bride ordinaire, mais on passe le brin en une seule fois au travers des trois boucles qui se trouvent sur le crochet.) — On recommence toujours depuis *.

Dans les festons de ce dernier tour on noue des houppes composées de six brins, ayant chacun 9 centimètres de longueur.

Frange au filet.

On emploie du coton de deux grosseurs différentes ; avec le plus fin de ces cotons on monte, sur un moule fin, le nombre de mailles nécessaires pour la longueur de la frange; on fait, par-dessus, 2 tours en *allant* et *revenant.* Pour le 3e tour on prend du gros coton et un moule double du précédent en grosseur. On fait toujours une seule maille avec 2 mailles du tour précédent. Dans le 4e tour (coton fin et moule fin) on exécute 2 mailles dans chaque maille. Pour le 5e tour (même coton) on fait une maille dans chaque maille; on prend le gros coton et le gros moule pour le 6e tour, et l'on prend 2 mailles pour faire une maille, mais de telle sorte que chaque nœud se trouve entre deux grandes mailles du tour précédent. Dans chaque grande maille on noue 6 brins, ayant chacun 16 centimètres de longueur.

Ces franges serviront aussi pour border des rideaux de vitrage.

Coiffure avec colibri,

EXÉCUTÉE PAR M. CROISAT, RUE RICHELIEU, 76.

Cette coiffure, très-*parée*, se compose d'un chignon ondulé, garni d'une natte et de bandeaux relevés, ornés de fleurs, et surmontés d'un oiseau-mouche ou *colibri*.



COIFFURE AVEC COLIBRI, EXÉCUTÉE PAR M. CROISAT.

longueur, 8 centimètres de largeur ; la *tige* a 24 centimètres de longueur ; on la fixe sous le chignon. Le cercle est orné de fleurs d'acacias, de roses, de muguets, de réséda, d'un oiseau-mouche. Sous les branches de fleurs on pose un nœud fait en ruban, ayant 4 centimètres de largeur, dont les boucles et les longs bouts retombent sur le chignon.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe de dessous en satin mauve de nuance très-claire, recouverte d'une robe en gaze de soie de même nuance, garnie avec deux bouillonnés sur son bord inférieur. Ces bouillonnés sont séparés par une guirlande de feuilles de lierre; au-dessus des bouillonnés, deuxième guirlande semblable, formant des festons. A la hauteur où l'on place ordinairement les poches, guirlande de lierre retombant en deux longues branches et surmontée d'une rose. Corsage décolleté à draperie. Manches très-courtes ornées d'une rose et de branches de lierre ; ces mêmes fleurs sont placées au bas de la taille par derrière, et, se divisant en trois parties, forment des sortes de basques. Coiffure assortie.

Robe en poult-de-soie vert, recouverte d'une robe de crêpe vert, garnie avec un gros bouillonné, au-dessus duquel serpente un volant tuyauté en tulle blanc, ayant 8 centimètres de hauteur ; ce volant est relevé de distance en distance, ou plutôt *retourné* de façon à former une *coquille*, dont le milieu est rempli par un bouquet de plumes blanches. Troisième robe en tulle blanc, plus courte que la précédente et bordée avec une frange de plumes blanches. Cette robe est relevée inégalement (plus haut sur le côté gauche que sur le côté droit) et retenue de chaque côté par un bouquet de plumes blanches et une agrafe d'émeraudes. Corsage décolleté à draperies; bouquets de petites plumes sur les manches; agrafe d'émeraudes sur le devant du corsage; plumes blanches dans la coiffure ; épingles de diamants et d'émeraudes.



COIFFURE JARDINIÈRE.

Alphabet en broderie.

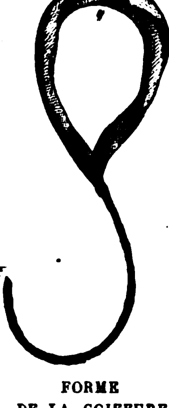
Nous publions huit lettres faisant suite à l'alphabet dont la première partie a paru dans le no 5. Il sera prochainement complété.

Coiffure jardinière.

Rien n'est plus facile à préparer que cette jolie coiffure ; elle se compose d'une sorte de *treillage* fait en ruban de velours noir, orné de roses moussues et de branches de lierre; sur la nuque se trouve une branche de rose attachée à la branche de lierre par un nœud en ruban de velours.

Le treillage est fait avec du ruban de velours noir, ayant 2 centimètres de largeur, cousu en rouleau, et rempli avec un peu de ouate noire et un fil d'archal. On fait trois bandes pareilles, ayant chacune 23 centimètres de longueur, six bandes transversales ayant chacune 14 centimètres de longueur ; on fixe celles-ci sur celles-là, de façon à former des carrés de 3 centimètres.

Un nœud forme le diadème ; sa longueur doit être pareille à la largeur du treillage ; on le prépare avec une bande de velours ayant 56 centimètres de longueur, — 6 centimètres de largeur, formant deux boucles séparées par une traverse, le tout doublé de gaze noire roide. On fixe ce nœud sur le devant du treillage. On prépare un second nœud pareil, mais plus petit, ayant seulement 11 centimètres de longueur ; il soutient les roses qui sont attachées à la branche de lierre tombant sur le chignon. On dispose les branches de lierre comme l'indique notre dessin.



FORME DE LA COIFFURE A CHIGNON BOUCLÉ.

Coiffure à

CHIGNON BOUCLÉ.

La petite couronne de fleurs posée sur le devant de la tête est montée sur une sorte de *forme* en fil de fer, enveloppée de ruban, dont un dessin reproduit la disposition en grandeur réduite ; le cercle supérieur de cette forme a 12 centimètres de



FORME DE LA COIFFURE JARDINIÈRE, VUE PAR DERRIÈRE.



COIFFURE A CHIGNON BOUCLÉ.

MODES.

Lorsque les formes des vêtements sont bien établies et décidément adoptées pour une saison quelconque, on peut prévoir presque à coup sûr les modes de la saison prochaine, car l'avenir est contenu dans le présent, comme le chêne dans le gland.

Les vestes de toutes formes, les corsages à basques, et les petits paletots courts, que l'on porte en cette saison, chez soi, nous assurent d'avance que les paletots très-courts, qui sont quasi des vestes non ajustées, seront adoptés pour la plus grande partie des toilettes de printemps et d'été. Comme on ne peut porter dans les beaux jours les grosses flanelles, les étoffes peluchées et frisées qui, en ce moment, sont adoptées pour ces vêtements, il est certain que l'on fera ces paletots pareils aux robes, et que le classique mantelet de taffetas noir, déjà fortement ébranlé dans le courant de l'été dernier, sera à peu près abandonné pendant l'été prochain.

La crinoline, ayant résisté à la ligue qui s'était formée contre elle au commencement de la saison passée, vivra sans nul doute pendant l'année 1865.

Les manches conserveront la forme actuelle. Les ornements adop-



LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal 56, rue Jacob, Paris

Toilettes de Concert de Mme CASTEL BRÉANT 58bis rue Ste Anne

Coiffures diadème par Mr CROIZAT, 76, rue de Richelieu

tés pour garnir les robes sont trop nombreux et trop divers pour qu'un changement soit reconnu nécessaire, et amené par la lassitude. On n'a pas encore épuisé toutes les combinaisons qui peuvent être produites avec les galons-cachemire et les galons écossais, et l'on reverra les derniers surtout sur les toilettes simples destinées aux femmes de tout âge et aux jeunes filles.

Les chapeaux que l'on appelait *ronds*, et que l'on ne sait plus désigner comment aujourd'hui, puisqu'ils sont longs ou ovales, seront plus à la mode que jamais; l'opposition qui leur était faite s'affaiblit chaque année. Mais on ne saurait prévoir dès à présent si les femmes arrivées à la maturité de la vie se décideront à les adopter; quelques-unes s'y risquent, sous prétexte de voyage, mais les caractères timorés attendront avec raison que leur usage soit devenu général.

On affirme que l'on portera beaucoup de mantelets légers avec capuchon, afin de pouvoir relever le capuchon à volonté dans les promenades faites à la campagne et durant les voyages.

Mais il ne suffit pas de discourir sur l'avenir en qualité de prophète plus ou moins infaillible; il faut parler du présent, et noter ses préférences.

En ce moment, les femmes portent beaucoup de cristaux; ce luxe a toujours existé, mais il était réservé aux tables, aux lustres, aux candélabres. Il n'en est plus ainsi : les boules, les pendeloques en cristal taillé, se glissent dans les guirlandes de fleurs, et se suspendent sur tous les points d'une coiffure; on fait ainsi concurrence aux bobèches de flambeaux : mais c'est la mode! Que pourrait-on répondre à cette exclamation, proférée sur un ton de triomphe ou de regret, selon le caractère de la femme qui adopte toutes les créations nouvelles?

L'acier jouit aussi d'une faveur remarquable : on le porte en garniture complète, c'est-à-dire en boutons, sur le devant du corsage et de la robe, en broche, pendeloques d'oreilles, peigne, en aiguillettes, en *cordes* de passementerie, mélangée de perles d'acier.

Lorsque les robes de ville sont faites sans aucune garniture bordant la jupe, on y place beaucoup d'ornements en passementerie. Ainsi la robe est fréquemment garnie, depuis le col jusqu'aux pieds, avec des boutons de toutes formes : on en voit qui sont ronds et soutiennent une olive oblongue, le tout d'assez grande dimension. La passementerie marque les poches, prend la forme d'épaulettes, et se place souvent en guise de *pattes* plus ou moins grandes, mi-partie sur les corsages et sur les basques, qui deviennent toujours plus nombreuses. Une passementerie nouvelle et jolie porte le nom de *chapelet;* elle se compose en effet de grosses boules, enfilées les unes près des autres, et se pose, soit en ligne droite, soit en festons, sur les bas de jupe, les poches, les corsages.

En guise de robes de chambre, on porte beaucoup de peignoirs ouatés et piqués en losanges, non à l'intérieur, mais à l'extérieur, qui sont en réalité les *douillettes* d'autrefois. Nous avons publié, dans le n° 51 de l'année 1864, le patron de l'un de ces peignoirs, qui peut être fait très-simple ou très-élégant, à volonté, en cachemire blanc ou de nuance vive, doublé de soie, ouaté et piqué, ou bien en étoffe de laine de nuance modeste.

TOILETTES D'ENFANTS.

Les costumes revêtus par ces petits patineurs peuvent servir en toute saison, et nous allons décrire les éléments qui les composent :

La jeune fille de dix à douze ans, assise dans le traîneau, porte une robe de popeline gros bleu, à gros tuyaux, ornés d'un nœud en ruban de velours fixé par un gros bouton de jais noir. Mantelet en drap gros bleu, à capuchon formant une sorte de veste par derrière ; sur les pans du mantelet se trouvent deux grandes poches.

Costume pour petit garçon de huit à dix ans. Veste et pantalon de drap brun. La veste est doublée en cachemire bleu et fermée avec des boutons en métal; des glands bleus fixent par devant le collet, bordé avec une bande de cachemire bleu comme le reste du costume. Chapeau de feutre garni avec un ruban de velours fixé par un *cor de chasse* en métal. Bottes longues.

Petite fille de huit ans. Même mantelet, vu par derrière, que pour la précédente jeune fille. Robe en alpaga gris foncé, ornée de rubans en velours, et sur chaque côté de deux *carrés* en cachemire gros bleu.

La mode reste complétement stationnaire au sujet des bonnets. On ne voit rien autre chose que deux modèles extrêmement connus, publiés tous deux, à plusieurs reprises, dans la *Mode illustrée :* l'un est le bonnet à fond tombant comme une résille; l'autre, plus paré, est le carré long, de mousseline, de tulle, ou de dentelle, connu sous le nom de *catalane*, garni de rubans en velours ou même de fleurs.

On fait une sorte de lacet dentelé, très-étroit, en soie blanche, pareil aux lacets de coton, parfois indiqués par nous dans les travaux au crochet; on emploie ce lacet de soie pour border les rubans de velours noir qui figurent dans les garnitures de robes. E. R.

CHRONIQUE DU MOIS.

En ce moment les Parisiens affolés ne savent plus à quel plaisir se vouer; tout se présente à la fois, et les jours et les heures, soigneusement numérotés, ne suffisent pas à contenir les dîners, les soirées, les bals, les concerts et les spectacles. Si les Parisiennes voulaient dire ce qu'elles pensent, elles répéteraient sans nul doute avec la *Nicette* du *Pré aux Clercs :* « Ah! que je suis lasse de tant de plaisirs! » Mais on ne peut attendre d'elles cet aveu; du moment où elles auraient confessé leur lassitude et leur ennui, il n'y aurait plus de prétexte pour préparer et montrer des toilettes nouvelles : donc, il faut s'amuser, ou plutôt il faut *paraître* s'amuser.

Les théâtres ne font pas beaucoup parler d'eux; ils ont peu à peu adopté une *routine* qui peut être favorable à leurs caisses respectives, mais qui prive le public de toute variété. Chaque administration *commande* à un petit nombre d'auteurs en renom une comédie qui suffit aux recettes de toute la saison; ainsi le Théâtre-Français vit toujours sur *Maître Guérin*, l'Odéon se suffit avec le *Marquis de Villemer*, le Gymnase représente depuis deux mois le *Point de mire*, comédie qui pourrait s'intituler : *une Photographie*, car elle a le mérite et le tort d'offrir la trop parfaite ressemblance de quelques Béotiens de Paris, à la fois nuls et maniérés. Il me serait difficile de vous entretenir de *la Belle Hélène*, pièce dans laquelle on parle *argot*, sous prétexte que la scène se passe en Grèce.



Quant à *la Charmeuse*, on comprend que son auteur ait fait un procès au directeur du Vaudeville, qui s'est obstiné à faire jouer cette pièce ; mais on s'étonne que le directeur se soit montré si tenace. *La Charmeuse* n'a point de dénouement, et aurait bien dû, ajoute le public, n'avoir pas de commencement. Le charme inexplicable, et du reste inexpliqué, qui, selon l'auteur, appartient à l'héroïne de sa pièce, a sans doute agi sur le directeur du théâtre, mais sur lui seul.

Le monde *élégant* a échangé, pendant le mois de janvier qui vient de se terminer, des cartes de visites décorées d'aquarelles; le sujet n'en est point stéréotypé, car les emblèmes varient, non-seulement suivant les personnes qui les envoient, mais encore suivant les destinations, et aussi suivant l'humeur et les circonstances qui président à cet échange de cartes. On les prépare de façon à avoir sous la main une série de tous les symboles, la gamme de tous les sentiments, la collection de toutes les impressions : Cupidons couronnés de roses, tendres myosotis, austères pensées, mélancoliques scabieuses, orgueilleuses tulipes. Les peintres d'aquarelles se livrent en ce moment à l'étude du langage des fleurs. On se propose d'aller plus loin dans cette voie, et l'on dit que les femmes feront peindre sur leurs cartes de visites les emblèmes de leurs maris. Il n'y a rien de nouveau sous le soleil; cette prétendue innovation est un retour aux *armes parlantes*, dont l'usage est resté en vigueur dans le commerce parisien. Chaque industriel fait graver sur ses cartes, au profit, non de l'élégance, mais de son bénéfice, un spécimen de sa spécialité, quelle qu'elle soit, fût-ce celle de ces instruments devenus classiques, puisqu'ils figurent sur la scène de la Comédie-Française, où ils servent à mettre en fuite M. de Pourceaugnac.

Les bals parisiens sont plus beaux que jamais, selon les Parisiens, c'est-à-dire plus encombrés que jamais. Je veux essayer de dire la vérité, toute la vérité, sur la singulière façon dont on entend ici ce divertissement.

On n'y entend rien du tout, car rien n'est plus laid qu'un bal parisien. Quel que soit l'espace dont on peut disposer, il est toujours trop restreint pour que l'on puisse y danser à l'aise. Les salons grands et nombreux supposent une grande fortune, laquelle implique un grand nombre de relations. Lorsqu'on a installé toutes les femmes dans le principal salon, il n'y reste plus de place pour les hommes. On va de temps en temps chercher ceux-ci sur l'escalier ou dans l'antichambre, seuls refuges qui leur soient réservés ; on les introduit dans le principal salon avec des prodiges d'adresse, qui ne préservent pas, hélas!... de tout accroc les dentelles, les flots de gaze et de tulle, sur lesquels on les fait passer. Là, dans un espace de quelques pieds carrés, on *fait danser*, c'est-à-dire que des hommes et des femmes sautillent gravement à contre-temps, les uns devant les autres, dans tous les coins où ils peuvent se glisser : cela s'appelle la valse à deux temps, la polka, la polka-mazurka, ou la redowa, ou le cotillon, qui est une sorte d'*olla-podrida* de toutes ces danses. Il faut bien le dire aux Parisiens, si infatués de leurs plaisirs : ces bals représentent, pour les étrangers, de véritables mystifications.

Ce n'est point ainsi que l'on organise ce divertissement dans les autres villes capitales de l'Europe. De vastes espaces sont réservés aux danseurs, et forment une brillante arène, dans laquelle les femmes apparaissent avec toute la fraîcheur de leurs toilettes. Dans plusieurs grandes villes du Nord, on a maintenu l'usage de commencer le bal par une *polonaise*, gracieux prélude des autres danses. Une mélodie douce se fait entendre, le maître de la maison, jeune ou vieux, peu importe, offre sa main à une dame jeune ou vieille, chacun imite son exemple, et forme un cortége qui traverse tous les salons consacrés à la fête; on marche sur le rhythme grave de la *polonaise*. Les personnes âgées figurent au premier rang de cette promenade, et ne se trouvent pas absolument exclues des plaisirs qui furent les leurs. De temps en temps celui qui conduit la *polonaise* est remplacé près de sa dame, et la substitution a lieu de paire en paire.

Après cette danse, qui inaugure le bal, on organise les quadrilles français, qui alternent avec des valses allemandes. Vers le milieu de la soirée, on commence la *mazurka*, qui est la plus gracieuse et la plus fière, la plus noble et la plus décente des danses étrangères; on ne l'a jamais introduite dans les bals parisiens.

La mazurka a quelques analogies de disposition avec le cotillon. Les danseurs choisissent chacun une danseuse et les *paires* forment une vaste ronde, puis s'asseyent, chaque *paire* exécutant à son tour la *figure* choisie par le chef de la mazurka. On donne la main à son danseur pour glisser d'un bout à l'autre de la salle de bal, on le quitte, on le reprend, selon les exigences de la *figure*. Il faut avoir vu danser la mazurka par des Polonais, des Russes, des Polonaises, pour apprécier la grâce, la distinction, les nobles significations de cette danse, qui ne peut jamais, comme la polka et ses semblables, ressembler aux danses prohibées, et l'on ne peut s'empêcher de regretter qu'elle ne leur ait pas été préférée.

Certaines séances de musique classique se sont élevées, à Paris, à la hauteur d'une institution, et l'on voit chaque hiver le même groupe d'artistes attirer un public toujours plus considérable. Lorsqu'il y a quelques années à peine, MM. Maurin, Chevillard, Viguier et Sabatier entreprirent de faire entendre les derniers quatuors de Beethoven, ces quatuors réputés incompréhensibles, ils eurent un public exclusivement composé d'artistes et de quelques fanatiques *dilettanti;* mais cet auditoire a augmenté chaque année, mais Meyerbeer déclarait que ces quatre artistes d'élite lui avaient révélé des horizons nouveaux, et la renommée de ces séances de quatuors a grandi d'année en année : aujourd'hui, la foule s'y presse. A l'auditoire primitif viennent se joindre les jeunes *merveilleuses*, et la *sortie* est aussi brillante que celle de l'Opéra. Ce succès si bien mérité, si consciencieusement préparé, est une juste récompense, bien due aux artistes qui se sont dévoués à l'éducation musicale du public parisien; ils ont élargi le cercle étroit dans lequel on se complaisait par paresse ou par ignorance ; ils ont augmenté la somme des nobles jouissances que la musique accorde à qui sait la comprendre, et, dans les applaudissements unanimes qui les accueillent, il y a plus qu'un témoignage d'admiration donné à leur talent: il y a un sentiment de reconnaissance spontanément manifesté à ces habiles initiateurs, qui ont plongé dans les abîmes pour en rapporter des perles merveilleuses.

On entend à ces séances un jeune pianiste dont l'éloge est tout entier dans ces mots : *On ne se lasse pas de l'entendre.* Mais aussi quel pianiste! M. J. Ritter ne se met pas au piano d'un air inspiré; il ne rejette pas en arrière, avec un geste fatal, de longs cheveux rendus frémissants par une exubérante inspiration. Son talent, à la fois magistral et fin, le dispense de cette *mise en scène*, d'ailleurs passée de mode; il joue simplement, mais avec une imposante grandeur, en mettant en relief toutes les idées, toutes les intentions du compositeur; il gouverne avec une rare habileté le son du piano, dont il réduit et augmente le volume par des procédés qui produisent des effets tour à tour puissants ou charmants, et toujours imprévus. Grande leçon! C'est en effaçant le pianiste devant le compositeur, c'est-à-dire en renversant les procédés adoptés par les pianistes qui ont failli tuer le piano pour satisfaire leur vanité et faire dominer leur personnalité, que M. J. Ritter a conquis, tout jeune encore, une des premières places. Son talent a atteint aujourd'hui une perfection telle, qu'il peut reconnaître quelques égaux, mais pas un supérieur.

Aux approches du jour de l'an, toutes les publications sont envahies par des articles de bibliographie. A cette époque, tous les livres sont parfaits, toutes les illustrations qu'ils contiennent, signalées comme des chefs-d'œuvre. Combien de ces livres sont semblables aux roses, et vivent seulement *l'espace* du 1er janvier! D'autres, au contraire, résistent à cette épreuve, et gagnent à l'examen. Au premier rang de ces volumes privilégiés se place le *Monde de la mer*, par Alfred Frédol *; ce nom est, dit-on, le pseudonyme du professeur Moquin-Tandon, dont le monde savant déplore la perte récente. En vérité, on ne peut confondre ce livre avec tous ceux qui portent une enveloppe à peu près pareille, et l'on ne devait pas l'annoncer pêle-mêle avec les livres d'étrennes. C'est à la fois un livre de bibliothèque et un superbe album de salon; il est orné de planches tirées en couleur, dignes d'être encadrées comme des tableaux. Tous ceux qui ne peuvent étudier le *Monde de la mer* dans cette miniature qui s'appelle l'aquarium du bois de Boulogne, le retrouveront tout entier, fidèlement retracé, minutieusement expliqué, dans les planches et le texte du beau livre édité par la librairie Hachette.

Puisque j'ai fait une excursion dans le domaine des livres, je profiterai de la parenthèse ouverte pour indiquer un volume portant ce titre : *Au hasard*, par Mlle Zénaïde Fleuriot **. Les jeunes filles et les jeunes femmes liront avec plaisir et profit ces *Causeries*, à la fois simples, intéressantes et originales; la simplicité dans l'originalité, ces mots caractérisent en effet le talent d'écrivain de Mlle Fleuriot, et nous pensons qu'on ne peut prononcer sur aucun talent un éloge plus beau et plus rare.

Toutes les formes adoptées par la bienfaisance sont belles, mais il en est qui portent des fruits meilleurs. Les secours accordés par la charité viennent en aide au présent : cela est bien. Mais préparer l'avenir, donner des professions aux jeunes filles pauvres, les instruire, les arracher par conséquent aux souffrances et aux désordres qui sont trop souvent l'inévitable conséquence de la misère : est-il, pour des femmes, une tâche plus noble et plus belle? C'est cette pensée, disons mieux, ce sentiment qui a présidé à la fondation de l'École professionnelle pour les jeunes filles, installée rue du Val, 140, et rue Rochechouart, 72. Elles y reçoivent une instruction solide, et tous les enseignements spéciaux qui les préparent aux emplois du commerce et de l'industrie. Comme il s'agissait surtout de donner une profession aux jeunes filles pauvres, à celles qui ne peuvent payer leur apprentissage, la rétribution apportée par chaque élève est loin de couvrir les frais de ces établissements. Mais les femmes sont généreuses, en France, et les dons, et les cotisations, ont soutenu cette institution. Si ces souscriptions s'étendent, on pourra augmenter le nombre des élèves admises au bienfait de l'éducation..... Nos lectrices m'entendent; une parcelle de leur superflu, adressée à la présidente de l'École professionnelle, peut assurer l'avenir d'une famille.

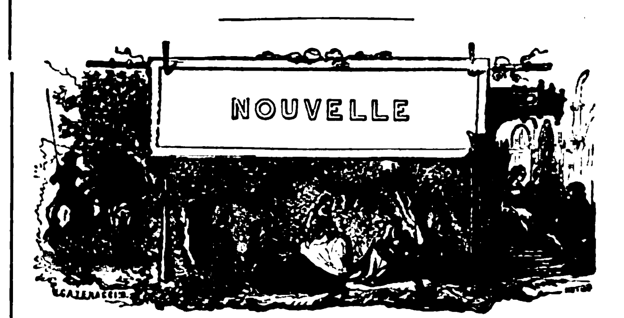
Tout cela dans la *Chronique du mois!* Quel oubli des plus élémentaires principes qui doivent être observés dans la rédaction des articles de ce genre! J'aurais dû passer en revue les bals du moment, les toilettes extravagantes des dames qui donnent le *mauvais ton* aux Parisiennes, inventer quelques anecdotes invraisemblables, faire comme tout le monde, enfin!

J'ai préféré parler à nos lectrices de la bonne musique que l'on entend en ce moment à Paris, des beaux livres qui intéressent les Parisiens, d'une bonne œuvre bien conduite, et, voyez la confiance que j'ai, non en moi, mais en nos abonnées!..... je suis certaine qu'elles ne regretteront pas ce qui manque dans cette *Chronique*.

EMMELINE RAYMOND.

* Librairie Hachette.

** Bray, rue Cassette, 20, à Paris. Prud'homme, à Saint-Brieuc : 2 fr.



LA FAMILLE BÉROUVILLE.

Suite.

Le voyageur, perdu dans son manteau, et la figure à moitié ensevelie sous sa casquette, était assis auprès du feu.

« Vous m'avez demandée, Monsieur? » dit-elle en s'arrêtant sur le seuil de la porte.

« Oui, Madame ; mais veuillez entrer. »

Elle ferma la porte derrière elle.

Il se tourna à demi vers elle, et d'une voix subitement adoucie :

« Bien des choses se sont accomplies à Louvigny ou ailleurs, Madeleine, depuis le temps où on parlait tant dans le pays de la belle hôtesse, » dit-il.

La figure décolorée de Madeleine s'empourpra. Les souvenirs dans lesquels on évoquait l'ombre charmante de sa beauté évanouie ne la laissaient jamais indifférente, et d'ailleurs c'était peut-être un de ses anciens admirateurs qui parlait.

« J'ai toujours pensé que j'avais entendu votre voix autrefois, Monsieur, » répondit-elle; « et ce que vous me dites me prouve que je ne me suis pas trompée. »

Comme elle n'apercevait bien du visage de son interlocuteur que l'extrémité d'un nez crochu, une bouche fine, autour de laquelle rayonnaient les plis où semblent se loger l'amertume ou le sarcasme, et un menton dissimulé par un épais collier de barbe blanche, elle ne pouvait guère parler que de sa voix.

« Allons, Madeleine, faites-moi donc le plaisir de me reconnaître, » reprit-il en se découvrant par un geste brusque ; « je vous ai bien reconnue, moi, à votre beauté passée. Que diable! reconnaissez-moi à ma laideur passée et présente. Je dois avoir beaucoup moins changé que vous. »

Madeleine arrêta ses yeux noirs sur des traits qui auraient été agréables s'ils n'avaient été défigurés par les traces profondes d'une petite-vérole ancienne.

« Je ne vous connais pas, Monsieur, » dit-elle.

« C'est flatteur. Au fait, cela n'a rien d'étonnant; on a beau être laid, on vieillit toujours. Eh bien! Madeleine, je suis Claude Bérouville.

— Vous, Monsieur Claude! » s'écria Madeleine, jetée un moment, par cette étonnante nouvelle, hors de son imperturbable calme ; « est-ce bien vrai?

— C'est vrai, puisque je vous le dis, » reprit-il du ton légèrement impératif qui lui était habituel ; « asseyez-vous. »

Madeleine s'avança dans l'appartement, et s'assit.

« Maintenant que vous m'avez suffisamment examiné, » continua-t-il en remettant sa casquette, « nous causerons, si vous le voulez bien. Quel âge avez-vous?

— Cinquante ans, Monsieur.

— Et pas un cheveu blanc; c'est merveilleux! »

Madeleine secoua la tête, et passant la main sur ses longs bandeaux qui étaient encore en effet d'un noir de jais :

« Les blancs se cachent, Monsieur, » dit-elle. « Allez allez, les marguerites de cimetière ne manquent pas.

— Expression poétique qui signifie les cheveux blancs, n'est-ce pas? Cela me fait plaisir d'entendre toutes ces paroles, qui sont comme des réminiscences de ma jeunesse. Je ne les ai point oubliées, et pourtant je ne viens pas tous les jours à Louvigny.

— Jamais, Monsieur. Vous n'êtes jamais revenu au pays depuis que vous en êtes parti, il y a de cela.....

— Trente ans, trois mois, cinq jours.

— C'est possible ; je ne me rappelais plus au juste. Tout ce que je sais, c'est que je ne vous ai pas revu depuis la bienvenue donnée à la Ville-Roux par M. Ambroise à l'occasion de. . . . . »



Elle s'arrêta court en voyant M. Bérouville froncer ses maigres sourcils, et agiter avec impatience les pincettes qu'il avait prises pour tisonner.

« Vous disiez? » reprit-il sèchement.

« Qu'il y avait donc des siècles qu'on ne vous avait vu, Monsieur, et que c'est une bien triste circonstance qui vous ramène ici.

— Oui, bien triste. »

Il soupira, et reprit :

« Pouvez-vous me faire un récit exact de cet affreux accident? La lettre que m'a écrite Mme Chemay est un coq-à-l'âne perpétuel; je n'ai rien compris à cette narration incohérente. D'un autre côté, les versions qui me sont parvenues en route se contredisaient toutes. »

Raconter une catastrophe était toujours une bonne fortune pour une femme de Louvigny. C'est quelque chose que de posséder un instant la puissance d'émouvoir ses semblables, de faire vibrer les fibres de leur sensibilité, de les voir suspendus à vos lèvres.

L'austère Madeleine elle-même n'était pas insensible à ce genre de satisfaction. Aussi, raconta-t-elle l'accident avec un luxe de détails d'autant plus grand, que son auditeur sombre, muet et attentif, n'avait pas l'idée de l'interrompre. La narration avait du moins le mérite de la véracité. Elle tenait ses renseignements de Mlle Legrand, qui ne bougeait plus de la Ville-Roux, et Mlle Legrand les tenait de Tom, qui avait été acteur dans le triste drame, et qui gisait sur son lit, le corps couvert de contusions et la jambe droite cassée. Voici ce qu'elle raconta:

« M. Bérouville était parti des Marais un peu plus tard qu'il n'en avait eu d'abord l'intention, et, pour abréger, il avait eu la malheureuse idée de prendre un chemin de traverse. Sur ce chemin se trouvait un moulin à vent, dont la seule silhouette suffisait pour effrayer les chevaux. Au moment où la voiture passait, conduite par ces jeunes chevaux dont les oreilles se dressaient, et qui tournaient depuis longtemps des yeux effarés vers la grande machine, les ailes avaient été mises en mouvement. En voyant tourner ces grands bras blancs dans lesquels le vent sifflait, ils s'étaient emportés, et en une seconde avaient regagné la grande route. Cette route était large, plate, et leur course furieuse aurait pu être sans danger si les rênes n'avaient été arrachées des mains fatiguées de Tom, devenu trop vieux pour conduire un attelage ardent qu'une circonstance fortuite pouvait rendre indompté.

« Se voyant dépourvu de tout moyen d'action, le vieux nègre avait pris une résolution aussi courageuse qu'imprudente.

« Ne bougez pas, Monsieur, » avait-il crié à son maître par la portière que celui-ci tenait ouverte. Et il avait bravement sauté à terre pour essayer de rattraper les rênes qui, s'embarrassant dans les pieds des chevaux, ne faisaient qu'exciter leur galop enragé. S'accrochant des deux mains au mors de l'un d'eux, il essaya en vain de l'arrêter, il fut entraîné pendant quelques mètres, et puis renversé sur la route. En voyant sauter Tom, on pouvait supposer que M. Bérouville, très-effrayé déjà, à ce que disait le vieux nègre, avait perdu tout sang-froid, et, ne tenant pas compte du conseil qui lui avait été donné, s'était élancé, et si malheureusement, que le contre-coup de la chute l'avait tué.

« Tom ayant perdu connaissance en tombant, les chevaux, complétement livrés à eux-mêmes, avaient continué quelque temps leur course vagabonde, et puis s'étaient paisiblement arrêtés. La halte qu'ils avaient faite avait dû être longue. Ennuyés sans doute de ne voir venir aucun conducteur, ils s'étaient tout doucement rendus à leur écurie dont ils n'étaient plus très-loin.

— Pauvre Ambroise! » murmura le vieillard quand le récit fut fini.

Et il ajouta :

« C'est une fatalité, nous ne vivons pas vieux. Au reste, qu'importe? » reprit-il avec un mouvement d'épaules : « ce que je regrette, c'est de ne pas l'avoir revu.

— Dans le pays on s'étonnait bien que votre première visite ne fût pas pour votre frère, Monsieur, » insinua Madeleine.

« Le pays est donc toujours porté à se mêler des affaires d'autrui? » repartit brusquement M. Bérouville. « Aux Antilles, du moins, je ne subissais pas les cancans, mes nègres s'occupant peu de l'intérieur de leur maître.

— Sans aimer les cancans, Monsieur, » dit Madeleine, profondément blessée, « on peut s'étonner de voir deux frères rester trente ans sans se voir.

— D'abord, il n'y a pas trente ans que nous ne nous étions vus, mauvaise langue que vous êtes. Au dernier voyage d'Ambroise en Amérique, je l'ai reçu dans ma propriété près de Cuba, il y a de cela une douzaine d'années.

— Enfin, Monsieur, sans vouloir me mêler de ce qui ne me regarde pas, je puis dire que vous avez bien tardé à venir à la Ville-Roux.

— Vous pouvez le dire, c'est vrai. Si mon frère avait été seul, je serais venu à Louvigny du Havre; sachant qu'il avait du monde chez lui, j'ai préféré commencer ma tournée de famille par les Delanglade. Savez-vous qu'il n'y a guère plus de deux mois que je suis en France? Et puis mon voyage de Louvigny a été volontairement retardé, je n'en disconviens pas. Ambroise m'avait écrit une lettre qui m'avait déplu. Cela n'en valait pas la peine; je regrette d'avoir, dans un moment d'irritation, remis mon voyage; car enfin, il pouvait bien aimer et protéger cette enfant qu'il avait élevée. J'aurais dû faire la part de son caractère qui était vif, et de sa mémoire qui était mauvaise. Il avait tout oublié, lui. »

Peu à peu sa voix s'était assourdie, et il avait fini comme s'il se parlait à lui-même.

« Il paraît que M. Bérouville n'a pas fait de testament, » reprit Madeleine le monologue fini. « C'est un malheur pour Mlle Anna, à qui il devait, dit-on, léguer toute sa fortune.

— Qui n'était plus grand'chose, il paraît. Mais, à part les Bérouville du Pré-Robin et les Delanglade, il avait deux nièces?

— Oui, Monsieur; et personne ne peut mieux le savoir que vous, puisque ses nièces sont les vôtres.

— Mettez-vous bien dans la tête, Madeleine, que je suis un planteur, devenu presque étranger à ma propre famille, avec laquelle toutes mes relations out cessé peu à peu.

— C'est égal, Monsieur, vous n'avez pas oublié que votre frère Ambroise s'est marié deux fois?

— Non, je ne l'ai pas oublié.

— Eh bien! il a eu deux filles : l'une est Mlle Anna; l'autre est Mme Chemay, qui a quitté Louvigny, il y a bien longtemps.

— Oh! je la connais! Elle m'a déjà accablé de ses visites au Havre et à Paris. On eût dit qu'elle me suivait à la piste. Vous comprenez que je ne lui ai parlé que le moins possible; c'est une femme insupportable. Mais Ambroise ne l'aimait donc pas, celle-là?

— Il la connaissait peu, Monsieur. Elle se mariait l'année où il emmenait la petite Anna à Brest.

— Ces dames sont à la Ville-Roux, sans doute?

— Oui, Monsieur. La famille Chemay est arrivée d'hier soir. »

M. Bérouville demeura un moment rêveur, les yeux sur les tisons. Les glas sonnaient plus pressés à l'église. Il consulta sa montre.

« Je ne veux pas vous retenir plus longtemps, Madeleine, » dit-il, « et vraiment, aujourd'hui je ne me sens pas d'humeur à parler davantage du passé. Faites dire à mon domestique de m'apporter mon porte-manteau. Comme je ne tiens pas aujourd'hui à subir toutes les reconnaissances de ma parenté, qui est très-nombreuse, ne parlez pas de moi. Quand le mauvais moment sera passé, je reviendrai à Louvigny si mes parents me laissent assez tranquille pour cela. Grâce à la famille d'Achille, j'ai des nouvelles de tous ceux qui m'intéressent réellement, et je savais même que je vous aurais retrouvée à la Boule d'Or. Quand il sera temps de se rendre à l'église, et que, le cortége étant passé, je n'aurai plus d'indiscrets à craindre, vous aurez l'obligeance de me faire avertir.

— Oui, Monsieur, je vous enverrai ma nièce, la fille de Perrine, qui était, je crois, tout à fait de votre âge.

— Ah! cette jolie fille est votre nièce?

— Oui, Monsieur.

— Elle vous ressemble un peu, Madeleine, beaucoup plus qu'à sa mère, si j'ai bonne mémoire. J'ai dîné plus d'une fois à la Boule d'Or pendant la saison de la chasse, quand vous aviez son âge. Vous vous en souvenez, n'est-ce pas? S'appelle-t-elle Madeleine, aussi?

— Oui, Monsieur.

— Et aussi la belle hôtesse? »

Madeleine se leva, et dit avec beaucoup de dignité :

« Ma nièce ne sert jamais les pensionnaires, Monsieur; et comme ce sont ces messieurs de la table d'hôte qui donnent ces beaux noms, et font ces compliments qui enjôlent les pauvres filles, elle est restée tout simplement Madeleine Pitou. Ma mère aurait sagement agi en agissant ainsi, » ajouta-t-elle avec un soupir.

« Très-bien, je vois que vous n'avez pas oublié votre ancien admirateur Charles Meynassier, qui jurait dix fois par jour qu'il vous épouserait, dût la terre entière se soulever contre lui. Qu'est-il devenu? »

Madeleine pinça les lèvres, et répondit froidement:

« Il est directeur, et marié, Monsieur.

— Ah! les jeunes gens! Comment! il ne s'est pas brûlé la cervelle? comment! il n'a pas donné sa démission?

— Il s'en est bien gardé, Monsieur, heureusement pour lui, pour sa famille, et j'ajouterai, pour moi.

— Peut-être; mais il faut avouer que l'homme est un être bien singulier, presque toujours menteur ou pétri d'illusions. L'avez-vous revu depuis son mariage?

— Oui, Monsieur; je n'étais pas encore ce qui s'appelle une vieille fille, et je ne le savais pas marié. Aussi, quand il parut, je ne sais quelle folie d'espoir me passa dans le cerveau. Cela ne dura pas longtemps. Il commença par me demander pourquoi je ne m'étais pas mariée. En vérité, Monsieur, dans ce moment, je regrettai amèrement de ne pas l'avoir fait. Et puis, il me dit avec un rire qui me fit mal : « Quels fous nous étions, ma pauvre Madeleine, moi de vouloir vous épouser, vous de croire à mes serments! Nous avons vieilli, et nous pouvons avouer que nous eussions fait là une grosse sottise. » C'était vrai, très-vrai, et certainement c'est un triste bonheur que celui de la créature qui épouse un homme d'assez mauvaise conduite pour se marier mal selon les gens sensés, et contre le gré de toute sa famille; mais il aurait bien pu me le dire plus délicatement, n'est-ce pas? Ma mère et moi, nous avons été bien simples de croire à toutes les belles promesses. Mais je vous laisse, Monsieur, car l'heure avance. A bientôt. »

Elle sortit, et alla transmettre au domestique de M. Bérouville l'ordre qu'elle avait reçu.

Trois quarts d'heure plus tard, la jeune Madeleine avertissait le voyageur que l'enterrement était entré à l'église.

Il sortit immédiatement dans un vêtement complet de deuil qu'il venait de revêtir. A l'église, il ne prit point, parmi les parents, la première place qui lui revenait de droit, et se confondit à dessein dans la foule. Elle remplissait le petit temple, et dans cette assemblée compacte chacun accordait à l'excellent homme qui n'était plus ce regret sincère, mais banal, qui a tout juste la durée de la cérémonie funèbre. Mais il y avait là un cœur dans lequel la douleur avait plongé son glaive, un cœur dont les regrets devaient durer aussi longtemps que peuvent durer des regrets humains, et parmi les femmes, le bruit de sanglots déchirants révélait la présence d'Anna.

VIII.

UNE FEMME HABILE.

M. Bérouville quitta le cimetière l'un des premiers, et reprit en toute hâte le chemin de la Boule d'Or. Suivant les ordres qu'il avait préalablement donnés, sa voiture, tout attelée, l'attendait. Il but, debout, un bouillon qui lui avait été tenu prêt, refusa tout autre aliment, et, sans prendre le temps de quitter ses habits de deuil, il remonta en voiture.

« J'attendrai mon neveu dix minutes, » dit-il au cocher; « si, ces dix minutes écoulées, il n'est pas arrivé, vous partirez. »

Il ferma la portière sur lui, et, la montre en main, il attendit. Comme il avançait le bras pour ouvrir le vasistas, et donner l'ordre du départ, Achille parut au bout de la rue. Il avait l'air très-satisfait. Pendant une heure au moins il avait pu offrir son profil grec à l'admiration des dames de Louvigny et des environs, sa qualité de proche parent le plaçant au premier rang dans le cortége, très en vue par conséquent. Un front pâle, sous des cheveux brillants et savamment ondulés, rend si intéressant; l'air sombre et fatal, avec accompagnement d'un vêtement complet en drap terne, ce qui est très-seyant, convenait si bien à son genre de beauté! Il faut bien le reconnaître, toutes ses poses académiques n'avaient point été prodiguées en pure perte. On avait regardé à travers le voile plus ou moins épais le plus beau garçon de Louvigny; et la preuve, c'est que cette même après-midi ses sœurs reçurent une foule de visites inattendues. Des jeunes filles, ordinairement très-froides à leur égard, leur témoignèrent une haute tendresse.

« Je n'en reviens pas, » murmurait Élisabeth, avec son fin sourire; « Sophie, qui me regardait du haut de sa grandeur; Azeline, qui ne trouve jamais le temps de venir nous voir, m'étouffent aujourd'hui sous leurs caresses. Est-ce bien pour moi cela? Ne serait-ce point plutôt l'effet produit par la vue de notre bel héritier? Si nous ne devons pas retirer autre chose de cette adoption, ce sera toujours autant.

— Je n'ai pas pu m'échapper plus tôt, mon oncle, » dit Achille en prenant place dans la calèche; « il y avait vraiment un monde fou à l'enterrement.

— Les hommes aiment les cérémonies, de quelque genre qu'elles soient, » répondit froidement le vieillard. « Peu de regrets sincères et beaucoup de démonstrations polies; voilà ce qui attend chacun de nous. »

Et, cela dit, il s'enfonça dans son coin et garda le silence.

Grâce au temps d'arrêt accordé par l'oncle au neveu, une voiture sortait avant eux de Louvigny, et les précédait dans le chemin. C'était l'américaine de M. Ambroise Bérouville, traînée par un seul cheval de trait.

Elle emmenait les membres de la famille qui habitaient momentanément la Ville-Roux.

C'était Anna, qui n'avait pas voulu consentir à ce que les chevaux de son oncle fussent attelés ce jour-là, et on avait dû prendre un cheval de la ferme, qui voiturait majestueusement sept personnes, dont trois enfants. Sur le dernier banc se trouvaient d'abord la désolée Anna, qui, enfoncée dans son coin, pleurait sous son voile, et demeurait insensible aux bruits du dehors; puis sa sœur, Mme Chemay, une femme de petite taille, fraîche encore de la solide fraîcheur particulière aux femmes très-brunes, et sur la figure trop mobile de laquelle les impressions produisaient une succession de grimaces fatigantes pour le regard; enfin, debout, pour mieux jouir de la vue du paysage, et appuyant alternativement ses pieds sur ceux de sa mère et sur ceux de sa tante, Mlle Anaïs Chemay, une très-disgracieuse enfant de douze ans, dont les parents se montraient ouvertement très-fiers, personne n'avait jamais compris pourquoi.

Sur le banc de devant, Jean conduisait tristement, en se faisant le plus étroit possible, pour laisser de la place à deux garçons plus jeunes que Mlle Anaïs, qui se poussaient et se pressaient entre lui et M. Chemay, un homme grand, mélancolique, jaune, d'une maigreur tout à fait anomale, qui opposait comme une barrière son automatique personne aux mouvements souvent désordonnés des deux enfants.

Le banc de devant était silencieux. Sur l'arrière, Mme Chemay parlait, et ses paroles frappaient comme un vain bruit les oreilles de celle à qui elle s'adressait.

Hélas! qu'importait à Anna que le juge de paix fût devenu chauve, que l'ornement noir fût bordé en vrai, que dans l'assistance il y eût un homme ressemblant parfaitement au frère du défunt?

Ce qu'elle savait, c'est qu'elle n'allait plus retrouver le visage aimé de son oncle; c'est que tout était morne et vide autour d'elle; c'est qu'elle se sentait maintenant seule au monde.

Au moment où Mme Chemay jugeait à propos de suspendre le récit de ses observations, un bruit de roues se fit entendre sur la route. Elle avança la tête. Une voiture arrivait. Elle dépassa l'équipage Chemay; mais la petite dame, qui était à l'affût, put plonger son œil curieux dans l'intérieur.

« Oh! » s'écria-t-elle en bondissant sur son coussin, « ce vieux monsieur, c'est notre oncle Claude, j'en suis sûre maintenant, et il part sans nous voir. Il faut que, de gré ou de force, nous l'emmenions à la Ville-Roux. Jean, lancez votre cheval, et attrapez cette calèche qui est devant nous; accrochez-la s'il le faut, mais qu'elle s'arrête. »

Jean leva son fouet, et cingla les flancs épais du cheval.

« Ferme, ferme! » criait Mme Chemay; frappez-le



donc, » et elle tambourinait, avec son petit poing fermé, sur le dos de Jean, qui, mis hors de lui-même par ces agaçants coups de marteau, fouettait le cheval avec fureur.

« Il ne va pas, il ne va pas, » reprit Mme Chemay, qui, à demi penchée au dehors, suivait d'un œil enflammé la voiture qui s'enfuyait. « Victor, tiens, voilà mon parapluie; Joseph, prends la canne de ton père, et faites marcher ce cheval têtu, mes petits. »

C'était un jeu charmant qu'elle proposait là aux marmots. Ravis, ils se levèrent debout, se saisirent des objets indiqués, et, tout en poussant des hourras formidables, ils se mirent à frapper de toute la force de leurs petits bras sur la croupe du cheval.

Ce furent les cris perçants qu'ils jetaient qui avertirent les voyageurs de la calèche de la poursuite dont ils étaient l'objet.

Achille mit la tête à la portière.

« Mon oncle, on nous fait la chasse, » dit-il en riant; « cette voiture que vous avez signalée, au lieu de continuer vers la Ville-Roux, a pris la grand' route. »

Le vieillard hocha la tête avec humeur.

« C'est cette infernale petite femme, sans doute, » dit-il; « j'ai rencontré son regard comme nous passions, et je crains bien qu'elle ne m'ait reconnu. La manière dont elle m'a regardé à l'église annonçait des soupçons, et j'ai cru qu'elle finirait par attirer l'attention générale sur moi. Et dire que c'est pour elle que je pars si tôt! Ah! si je n'avais pas voulu lui échapper, je n'aurais pas quitté Louvigny sans revoir la vieille maison. Veuillez crier au cocher de presser l'allure de ses chevaux. Je ne pense pas que nous ayons beaucoup à craindre, mais cette mesure de prudence est bonne à prendre. »

Achille transmit l'ordre qui lui était donné, et il se donna le plaisir de rester spectateur de la lutte.

« Eh bien? » demanda M. Bérouville au bout de quelques instants.

« Nous les distançons encore; mais ils vont un train d'enfer. La petite dame se jette presque hors de la voiture, et gesticule tant qu'elle peut; les bambins assomment le cheval. Ah! ah! parole d'honneur! la course est piquante.

— Je déteste cette manière de donner sa parole d'honneur à propos de tout, Monsieur. Tenez, je ne veux pas attenter à votre liberté, vous le savez bien; mais, avec moi, défaites-vous de ces façons de parler. L'honneur est chose très-grave. »

Il ouvrit brusquement le carreau de son côté, et se pencha. Il vit le paisible cheval galopant comme un enragé sous le coup des excitations multiples qu'on lui prodiguait, et Mme Chemay, faisant des gestes d'énergumène, et paraissant, par sa position et l'effet de ses jupes bouffantes, accrochée contre la capote de la voiture.

« Cette femme est folle! » s'écria-t-il en retombant sur le coussin; » elle se tuera, elle les tuera tous, car cette carriole va verser. Achille, faites arrêter; et que le diable l'emporte! »

Achille obéit; le cocher arrêta ses chevaux, et dix minutes plus tard Mme Chemay encadrait sa figure animée dans la portière de la calèche. En descendant de voiture, elle avait eu la délicate précaution de tirer son mouchoir de sa poche, et elle s'essuyait le nez, en donnant à son visage une expression déchirante qui s'accordait mal avec les couleurs de ses joues et l'éclat de ses yeux.

« Mon cher oncle, » gémit-elle, « vous ne partirez pas comme cela; vous viendrez dîner avec nous à la Ville-Roux, où celui que nous pleurons tous aurait été si heureux de vous recevoir.

— Il était parfaitement inutile d'éreinter votre cheval pour venir me dire cela, ma nièce, » répondit sèchement le vieillard; « et, en vérité, vous êtes trop bonne. Je connais aussi bien que personne le chemin de Louvigny à la Ville-Roux, et je n'aurais pas pris la route que j'ai prise si j'avais dû me rendre à l'invitation écrite que vous m'avez adressée, et dont je vous suis d'ailleurs extrêmement reconnaissant.

— Comment aurais-je pu vous oublier? Non, non, tant que j'aurai quelques droits sur cette maison, et on dit qu'un testament nous la donne, à ma sœur et à moi, je serai trop heureuse de vous y recevoir.

— Je vous remercie, mais je suis désolé de ne pouvoir mettre votre bonne volonté à l'épreuve.

— Mon oncle, je vous en prie.

— C'est impossible, vous dis-je. Prenez garde, vous allez être renversée.

— Je ne partirai pas d'ici que vous n'ayez consenti à venir passer quelques heures avec nous.

— Je n'irai pas. Qu'est-ce que tous ces enfants? Faites-les retirer, ils se feront écraser. »

Ces enfants étaient les petits Chemay, qui s'étaient empressés de suivre leur mère; les garçons grimpaient sans façon sur le siége, et Mlle Anaïs, un pied sur une des jantes de la roue de devant, essayait de regarder dans l'intérieur par-dessus l'épaule de sa mère.

« Mes enfants, descendez, « dit Mme Chemay, qui pensa tout de suite à faire servir leur soudaine apparition à l'accomplissement de son projet. « Vous allez voir votre oncle tout à l'heure, je vous le promets. Ces pauvres chéris veulent vous connaître, cher oncle, et c'est bien naturel. Acceptez donc, je vous en conjure, notre dîner de famille; cela ne vous retardera pas; nous sommes tout près de la Ville-Roux; la voilà devant vous. »

Elle disait vrai, et recourait sans s'en douter au seul argument qui pût faire changer la résolution du vieillard. La voiture s'était arrêtée juste en face d'un chemin bordé de peupliers, qui conduisait de la grande route au vieux manoir, et, comme ce chemin était tracé en ligne droite, on apercevait très-bien la maison, malgré la distance, qui était d'ailleurs peu considérable.

Quand, obéissant machinalement au geste vif par lequel sa persécutrice indiquait la position de la Ville-Roux, les yeux de M. Claude rencontrèrent ce toit terne, sur les ardoises duquel les années avaient jeté comme un manteau de mousse jaunâtre, sa figure bourrue changea instantanément d'expression et de couleur. Pâle, et l'œil chargé d'émotions et de souvenirs, il le contempla un instant, et puis, se retournant vers sa nièce:

« Avez-vous du monde? » demanda-t-il d'une voix radoucie.

« Personne, mon oncle; un jour comme celui-ci! pensez-y. J'avais d'ailleurs eu l'idée que cela vous aurait déplu de trouver des étrangers, et j'appelle de ce nom les parents éloignés, à la Ville-Roux.

— Si vous avez eu cette idée-là, je ne puis que vous en remercier; j'accepte votre invitation. Prenez donc garde aux enfants.

— Victor, Joseph, nous partons; en voiture, vite! Eh bien! Anaïs, voulez-vous bien descendre?

— Je veux aller dans cette voiture-là, maman. »

Mme Chemay remit la tête à la portière:

« Mon oncle, » dit-elle d'une voix tendre, « ma fille veut rester avec vous; cela vous gênerait-il de la prendre?

— Mon Dieu! non! il y a grandement de la place; si elle veut venir, qu'elle vienne. »

La portière fut ouverte, la rousse Anaïs se précipita dans la calèche; et, suivant l'ordre donné à voix basse par sa mère, fit un pas en avant, les bras tendus, avec l'intention évidente de se jeter au cou de son oncle.

Mais il arrêta son effusion d'un geste.

« Là, là, mon enfant, » grommela-t-il, c'est bien, c'est bien; asseyez-vous là, vis-à-vis de moi. »

Mme Chemay, traînant ses deux garçons par la main, regagna sa voiture en courant.

« Il vient, » dit-elle d'une voix haletante; « j'ai eu assez de mal à l'y décider; mais enfin j'ai réussi. Tu aurais bien pu te donner la peine de descendre, Chemay. Mais non, c'est toujours sur moi que retombent les corvées. Enfin, cela vaut bien la peine de se déranger; un homme qui a des millions, et dont, en définitive, nous sommes les héritiers.

— Eh bien! et Anaïs? » demanda gravement M. Chemay.

Mme Chemay fit, avec ses deux bras, un geste de triomphe, et, pinçant la bouche, elle dit d'un ton posé:

« Anaïs reste avec son oncle; il a voulu à tout prix la garder.

— Et Anaïs voulait à tout prix rester, » s'écria Victor.

« Sans doute. Anaïs est très-fine; elle a bien vu qu'il fallait plaire à M. Bérouville. Seulement, je lui avais bien recommandé de l'embrasser, et elle ne l'a pas fait. Elle aura été intimidée peut-être; mais, en arrivant à la Ville-Roux, nous réparerons cela. »

Elle monta dans la voiture en prononçant ces paroles, et s'assit près de l'immobile Anna, qui, pendant tout cet incident, n'avait pas levé une fois la tête pour demander le motif de ce temps d'arrêt. Le reste du chemin se fit en silence. Ce n'était pas que Mme Chemay manquât de sujets de conversation. Au contraire, les idées, les rêves, les suppositions, s'entre-choquaient dans son cerveau, et son imagination échauffée se lançait dans le chemin invisible qui aboutissait à la mine d'or possédée par M. Bérouville; chemin d'un accès si difficile, que, pour y entrer, elle avait été presque forcée d'appeler la violence à son aide. Mais elle se recueillait dans son bonheur, tout en se repaissant l'esprit des plus riantes chimères. A travers le cuir luisant de la calèche, elle voyait les yeux du millionnaire se reposer avec délices sur le visage timide d'Anaïs; on pouvait déjà s'en apercevoir, il songeait à faire de cette jolie et caressante enfant son héritière. Mais, elle, consentirait-elle à se séparer de sa fille, de sa chère Anaïs? Elle y consentait après bien des sollicitations; une mère ne peut pas mettre obstacle au bonheur de ses enfants, et Anaïs, d'ailleurs, ne s'occuperait-elle pas de l'avenir de ses frères? Elle bâtissait, bâtissait, et sur sa figure se reflétaient toutes les émotions intérieures éprouvées par l'architecte. Tantôt ses yeux se mouillaient de larmes à la pensée des sacrifices à accomplir; tantôt elle souriait orgueilleusement aux brillants tableaux qui se déroulaient devant elle, aux horizons ouverts devant son intrépide regard.

Quand la voiture entra dans la cour de la Ville-Roux, Anaïs venait de faire un magnifique mariage, ce qui, naturellement, faisait enrager toutes les personnes hostiles à Mme Chemay; et sa mère, parée d'une robe de moire antique vert d'eau, montait pour la première fois dans la calèche armoriée de sa fille.

Zénaïde Fleuriot

(La suite au prochain numéro.)



Nous avons publié, dans le n° 2 de cette année, une décoration de fenêtre dont on a omis par erreur d'indiquer la provenance.

Cette décoration est empruntée à la collection portant le titre *le Garde-meuble*, publiée par MM. Guilmard et Bordeaux, rue de Lancry, 2, à Paris.

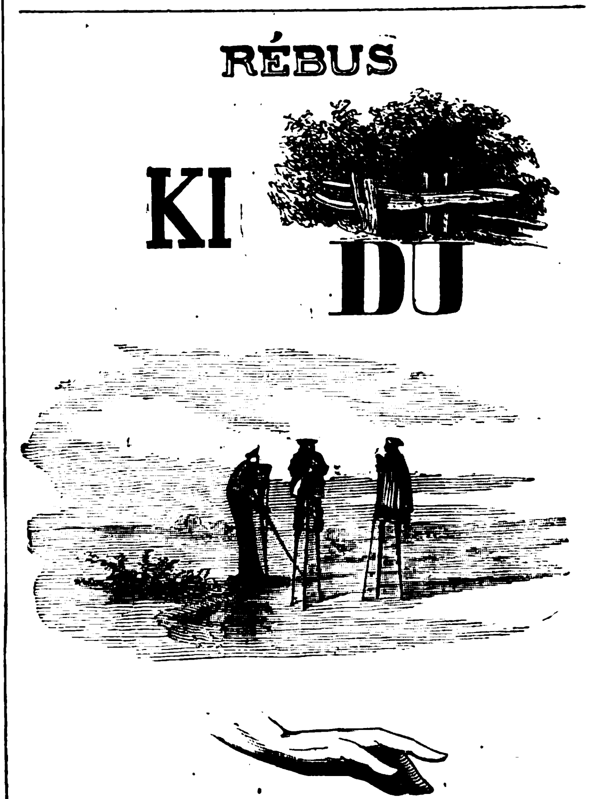
N° 10,000, Paris. Les témoins d'un mariage (à moins d'être choisis parmi les parents) ne font aucun présent au nouveau ménage. Les chaînes courtes à *barrette*, que l'on passe dans une boutonnière du corsage, sont les plus commodes pour une montre, ou bien une lorgnette de femme; les chaînes longues ont un aspect un peu *antique*. — *N° 39,960, Algérie.* La place me manque et aussi le temps me fait défaut pour recommencer ici des explications de tricot, qui exigent un grand développement. Notre abonnée voudra bien comprendre ces motifs, et m'excuser sur l'impossibilité de donner ici une leçon de tricot. Le mot *rayure* indique pour ce travail, comme pour tous ceux au *point-diamant*, les deux tours formant ce point. Je ne puis non plus expliquer la laine *zéphyr*: c'est une laine plus fine que la laine ordinaire, très-souple et très-douce; on la trouve dans la maison Sajou, rue Rambuteau, 52. — N° 39,698, *Algérie.* Le Conservatoire n'est pas un pensionnat; tout le monde n'y est pas admis: les cours sont gratuits. Il serait difficile de répondre à cette place à la dernière question placée dans cette lettre. — Mme *la comtesse de M., Italie.* Nous avons fait paraître dans l'année 1862 un patron de *dessus* de crochet; nous pourrons y revenir. Pris note des autres demandes auxquelles on satisfera dès que cela se pourra. Faire la robe de velours noir très-longue, la jupe tout unie, le corsage à basques longues, orné de passementeries. On porte toujours des résilles. Quant aux commissions, c'est à Mme Page, boulevard Magenta, qu'il faut s'adresser pour connaître le mode de payement. Merci pour les souhaits et pour la bienveillance témoignée au journal. — *N° 32,327, Moselle.* Nos planches de patrons exigent des préparatifs longs et minutieux, indispensables du reste pour l'exactitude des patrons; nous ne pouvons donc faire paraître immédiatement les objets que l'on nous demande, mais nous en prenons note. — *N° 9,531,* Mme *la Comtesse d'H..., Haute-Garonne.* Nous publierons successivement les objets destinés aux toilettes enfantines. — *N° 41,013, Hérault.* L'ourlet est de meilleur goût que le feston autour des mouchoirs de batiste, quelle que soit leur finesse; mais on peut broder une guirlande sur l'ourlet (avant de faire celui-ci, bien entendu). — *N° 45,581, Moselle.* La lettre a été envoyée à Mme Page, boulevard Magenta, 129, qui se charge de faire les commissions de nos abonnées. Pour recevoir des échantillons de *linos*, s'adresser aux Magasins du Louvre, rue de Rivoli; ces magasins envoient les échantillons *franco*. — *Saint-Jean de Maurienne.* Le prix de la carte est de 1 fr. 25 centimes, plus le timbre pour l'affranchissement; la somme envoyée est donc insuffisante. — *N° 40,266, Côte-d'Or.* Les jeunes filles, à dix-sept ans surtout, ne portent pas de chapeaux faits entièrement en velours. Rien ne s'oppose à la forme Isabeau. Que dirait notre abonnée si nous lui proposions une augmentation de prix sans rien changer au journal tel qu'il est aujourd'hui? C'est là cependant ce qu'elle nous demande! Augmenter nos frais sans augmenter notre prix; il est probable, il est même certain que les publications donnant cet objet *superflu* ne donnent pas les objets *nécessaires* que nous publions. — *N° 40,776, Piacenza.* Le lierre est trop sombre et trop sévère pour coiffer une jeune fille. Nos articles de modes et nos gravures donnent la *Description de toilettes de bal.* — *N° 39,960, Algérie.* On nous réclame une gravure coloriée; vérification faite, notre abonnée n'a point souscrit à ces gravures, et ne peut par conséquent les recevoir. — *N° 19,476, Bouches-du-Rhône.* Je ferais monter les boucles d'oreilles de diamant en un cercle, au milieu duquel on placerait un gros diamant, retenu par une griffe se balançant dans le vide du cercle. Oui, à vingt-huit ans. — *N° 7,150, Haut-Rhin.* Je préférerais la broderie des bandes de même couleur que la robe. Oui pour la longue boucle; il y en a à tout prix. S'adresser directement à M. Croisat, rue Richelieu, 76. Je ne connais pas le prix de cette ceinture; je conseille de s'adresser à Mme Clémençon, rue du Port-Mahon, 8. A trois ans, un petit garçon ne porte plus de robes décolletées; on lui met des vestes avec jupon, ou des blouses *sans* crinoline. — *N° 12,341,* Mme *Pepita G....., Paris.* Merci pour la prophétie qui nous assure un abonnement *dans chaque famille;* cela ne pourra manquer de s'accomplir, si chacune de nos abonnées nous fait une propagande aussi active. Je conseille le cachemire des Indes long, même à ce prix, plutôt que le cachemire français. — *N° 41,139.* Les témoignages de satisfaction qui me sont adressés par nos abonnées ne sauraient jamais me sembler *fastidieux*. A cinq mois, un enfant porte un bonnet et un chapeau rond, en feutre, ou bien une capote de soie *piquée*. Probablement pour le costume, mais non *de suite*. Il faut choisir parmi les nombreux ouvrages que nous publions celui qui plairait le mieux à notre amie; peut-être une paire d'écrans? nous venons d'en publier deux jolis modèles. — *Hospice de M...* Nous adressons à notre respectable abonnée les *Patrons illustrés*, offerts à son *ouvroir*. Nous nous recommandons à sa bienveillance. — *N° 46,944, Haute-Garonne.* On a reçu et l'on va recevoir plusieurs dentelles au crochet. Pris note pour le dessin.

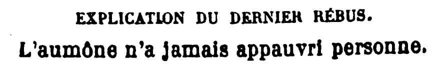
Explication de la Charade.

Le mot de la Charade insérée dans notre dernier numéro est : *Mal-aise.*

Le Directeur-Gérant: W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.



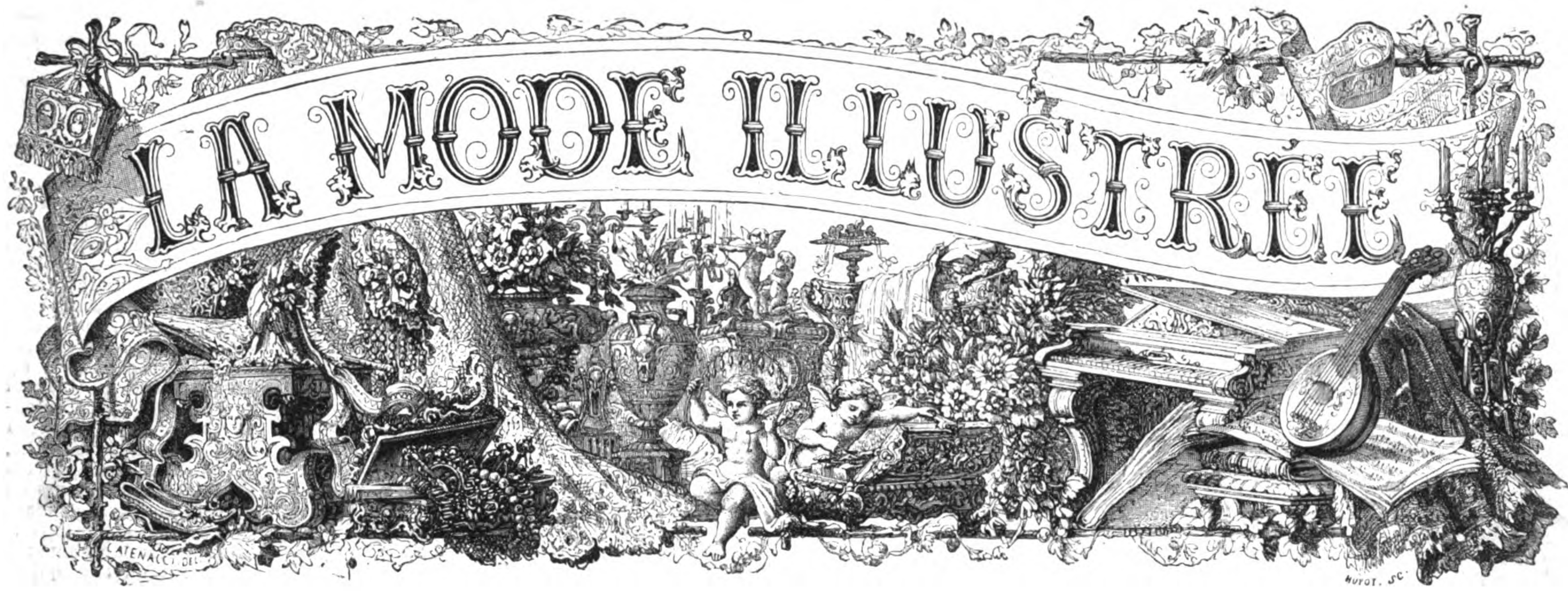


EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

L'aumône n'a jamais appauvri personne.



N° 7. SIXIÈME ANNÉE. Dimanche, 12 février 1865.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (frais de poste compris).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

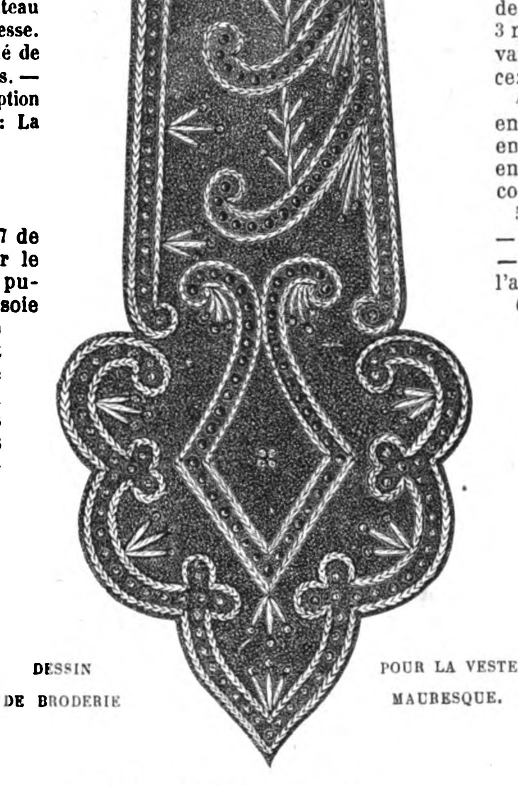
PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (frais de poste compris).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cie, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (Pour l'étranger le port en sus). — LONDRES, 13, Bedford Street, Covent Garden, W. C. —

Veste mauresque.

Nous avons publié plusieurs fois, notamment dans le n° 27 de l'année 1864, le patron de la veste désignée aujourd'hui par le titre de *mauresque*, grâce au dessin de broderie que nous publions en grandeur naturelle. Cette veste est faite en reps de soie noire; les ornements se composent de velours noir, brodé en soie blanche de cordonnet, avec petites perles d'acier et perles noires taillées. Ce dessin peut, du reste, être exécuté sur l'étoffe même de la veste; tous les contours sont faits au point de *chaînette*, les *rayons* au point *russe*. Les perles noires sont celles qui se trouvent entre les lignes des contours; les perles d'acier sont celles qui figurent dans l'intérieur du dessin; rien ne s'oppose à ce que toutes les perles soient en acier.


VESTE MAURESQUE, VUE PAR DEVANT.


DESSIN DE BRODERIE POUR LA VESTE MAURESQUE.

Dentelle au crochet.

On fait cette dentelle dans le sens de sa longueur. Pour en abréger l'explication, nous dirons que, tous les tours ayant le même nombre de mailles, on passe toujours sous les mailles en l'air un nombre de mailles égal à celui de ces mailles en l'air. Pour chaque *dent*, on fait une chaînette de 56 mailles.

1er *tour*. — Après avoir exécuté une chaînette ayant la longueur voulue, on revient sur cette chaînette, en faisant alternativement une bride, — 3 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 3 mailles de la chaînette.

2e *tour*. — * Dans le milieu des 3 premières mailles en l'air, on fait une bride, — 3 mailles en l'air, — encore 5 brides, chaque bride séparée de la maille suivante par 3 mailles en l'air, — 3 mailles en l'air, — 9 brides, — 3 mailles en l'air, — 5 brides, et chaque bride séparée de la suivante par 3 mailles en l'air. — Recommencez depuis *.

3e *tour*. — * 2 mailles en l'air, — 5 brides, et chaque bride séparée de la suivante par 3 mailles en l'air, — 3 mailles en l'air, — 13 brides, les 9 du milieu sur les 9 brides du tour précédent, — 3 mailles en l'air, — 5 brides, et chaque bride séparée de la suivante par 3 mailles en l'air, — une maille en l'air. — Recommencez depuis *.

4e *tour*. — Une bride, — 3 mailles en l'air, — une bride, 3 mailles en l'air, — 9 brides, — 3 mailles en l'air, — 7 brides, — 3 mailles en l'air, — 7 brides, — 3 mailles en l'air, — 9 brides, — 3 mailles en l'air, — une bride, — 3 mailles en l'air. — Répétez depuis le commencement du tour.

5e *tour*. — 2 mailles en l'air, — une bride, — 3 mailles en l'air, — 13 brides, — 3 mailles en l'air, — 13 brides, — 3 mailles en l'air, — 13 brides, — 3 mailles en l'air, — une bride, — une maille en l'air.

6e *tour*. — Une bride, — 3 mailles en l'air, — 7 brides, — 3 mailles en l'air, — 7 brides, — 3 mailles en l'air, — 9 brides, — 3 mailles en l'air, — 7 brides, — 3 mailles en l'air, — 7 brides ; — 3 mailles en l'air. — Répétez.

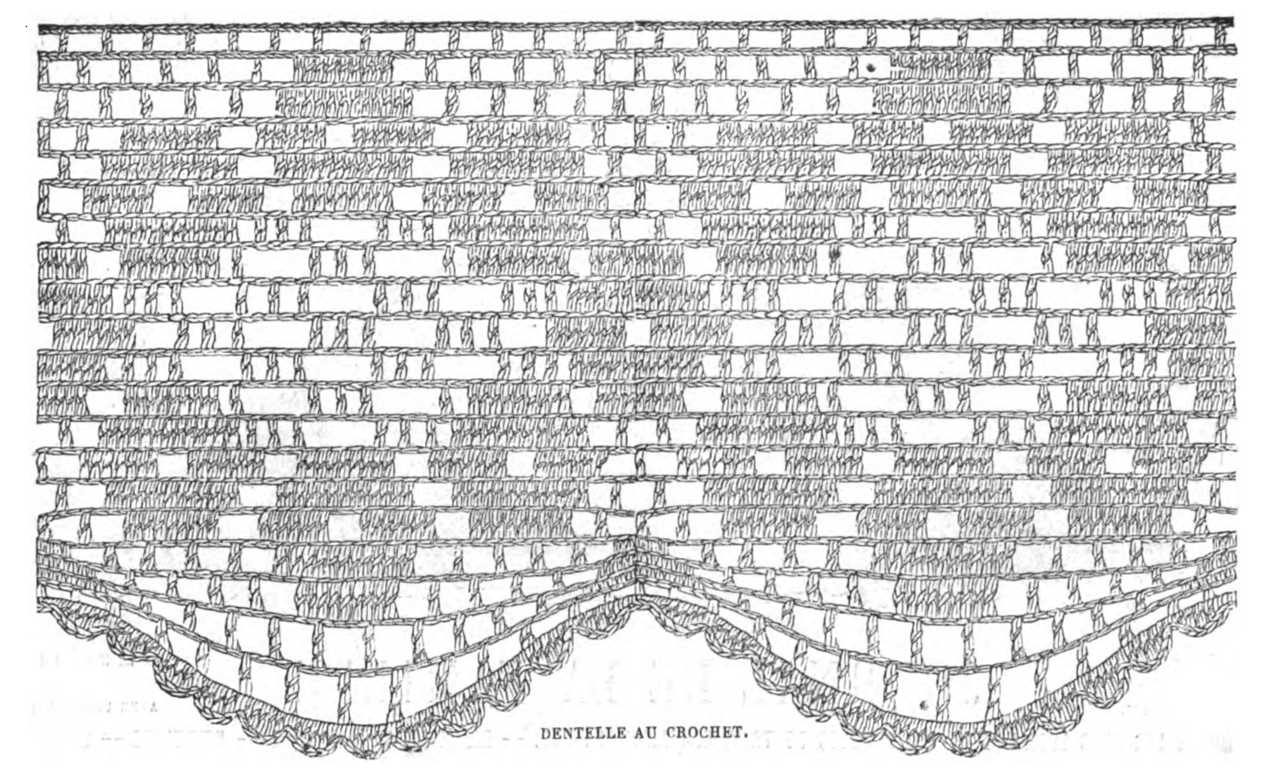
7e *tour*. — 2 mailles en l'air, — une bride, — 3 mailles en l'air, — 13 brides, — une maille en l'air, — 3 brides, séparées l'une de l'autre par 3 mailles en l'air, — une maille en l'air, — 13 brides, — 3 mailles en l'air, — une bride, — une maille en l'air. — Répétez.


VESTE MAURESQUE, VUE PAR DERRIÈRE.

8e *tour.* — 5 brides, — 3 mailles en l'air, — 9 brides, — une maille en l'air, — une bride, — 7 mailles en l'air, — 3 brides, séparées l'une de l'autre par une maille en l'air, — 7 mailles en l'air,— une bride, — une maille en l'air, — 9 brides, — 3 mailles en l'air, — 4 brides, — Répétez.

9e *tour.* — 7 brides, — une maille en l'air, — 3 brides, séparées l'une de l'autre par une maille en l'air, — 7 mailles en l'air, — 3 brides, séparées l'une de l'autre par une maille en l'air, — 7 mailles en l'air, — 3 brides, séparées l'une de l'autre par une maille en l'air, — 7 mailles en l'air, — 3 brides, séparées l'une de l'autre par une maille en l'air, — une maille en l'air, — 6 brides. — Répétez.

10e *tour.* — 2 mailles en l'air, — 7 brides, — 5 mailles en l'air, — 3 brides, séparées l'une de l'autre par une maille en l'air, — 7 mailles en l'air, — 3 brides, séparées l'une de l'autre par une maille en l'air, — 7 mailles en l'air, — 3 brides, séparées l'une de l'autre par une maille en l'air, — 5 mailles en l'air, — 9 brides, — une maille en l'air.


DENTELLE AU CROCHET.

Du 11e au 15e tour, on répète, en remontant en arrière, depuis le 9e au 5e tour, en commençant par le 9e tour.

16e *tour.* — Une maille simple, — 3 mailles en l'air, — une bride, — 3 mailles en l'air, — 9 brides. — Puis on continue comme le 4e tour.

17e *tour.* — 3 mailles simples, — 3 mailles en l'air, — 4 brides, séparées l'une de l'autre par 3 mailles en l'air, — 3 mailles en l'air. — Continuez comme le 3e tour. — En dernier lieu, 2 mailles simples.

18e *tour.* — 5 mailles simples, — 3 mailles en l'air, — 4 brides, séparées l'une de l'autre par 3 mailles en l'air. — Continuez comme le 2e tour. — En dernier lieu, 4 mailles simples.

19e *tour.* — 7 mailles simples, — 3 mailles en l'air, — une bride, — 3 mailles en l'air, — 8 doubles brides, séparées l'une de l'autre par 3 mailles en l'air, — 3 mailles en l'air, — une bride, — 3 mailles en l'air, — 6 mailles simples.

20e *tour.* — Une maille simple, — 2 mailles en l'air, sous lesquelles on passe exceptionnellement *trois* mailles, — une maille simple, — 3 mailles en l'air, — une maille simple, — 3 mailles en l'air, — une bride, — 3 mailles en l'air, — 7 doubles-brides, séparées l'une de l'autre par 3 mailles en l'air, — 3 mailles en l'air, — une bride, — 3 mailles en l'air, — une maille simple, — 3 mailles en l'air, — une maille simple, — 2 mailles en l'air, sous lesquelles on passe *trois* mailles.

BRACELET AU CROCHET POUR CRAVACHE.

21e *tour.* — Sur chaque vide formé par les 2 mailles en l'air du tour précédent, on fait 2 mailles simples; — sur chacun des autres vides, une maille simple, une demi-bride, 2 brides, une demi-bride, une maille simple.

Bracelet au crochet

POUR CRAVACHE.

Celles de nos abonnées qui montent à cheval nous sauront gré de leur signaler ce *bracelet*, qui leur évitera le risque de laisser tomber leur cravache. Le bracelet est fait en soie verte de nuance foncée; deux cordons le rattachent à la cravache.

On fait, au crochet, en mailles simples, 13 tours, exécutés sur du cordon élastique; la longueur du bracelet se règle d'après la circonférence du poignet. Sur chaque côté, on exécute la bordure suivante :

1er *tour.* — 2 mailles simples; — * 9 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 4 mailles du tour précédent; — 2 mailles simples. — Recommencez depuis *.

2e *tour.* — On passe toujours les 2 mailles simples du tour précédent. Dans la maille du milieu de chaque feston de 9 mailles en l'air, on exécute 3 mailles simples, — on fait une maille dans chaque autre maille.

On fait encore 4 tours pareils au 2e tour; avec le dernier, on borde aussi les côtés transversaux, sur lesquels on pose deux boutons, et l'on fait deux boutonnières. Pour l'anneau qui entoure la cravache, on exécute sur du cordon élastique 7 tours en *rond*, composés de mailles simples; sur le bord supérieur de cet anneau, on fait un tour qui se compose de 2 mailles simples, — 5 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 2 mailles du tour précédent; ainsi de suite alternativement. Le 2e tour est tout entier en mailles simples, mais on en fait trois dans la maille du milieu de chaque feston, tandis que l'on passe *une* maille simple du tour précédent.

Les cordons ont chacun 15 centimètres de longueur; on les fait *en rond*, de dedans en dehors, sur une chaînette de 3 à 4 mailles, en piquant toujours le crochet sous le côté de derrière de chaque maille du tour précédent. On orne l'anneau avec deux glands en soie, on le passe autour de la cravache.

Deux dessins pour tapis de table.

On exécutera ces dessins au passé, en soie de cordonnet de nuance plus claire ou plus foncée que le tapis en reps ou drap.

Nous conseillons de calquer le dessin sur du papier; de poser ce papier sur l'étoffe; de tracer les contours, en cousant à grands points, avec du coton blanc, le papier sur l'étoffe; de déchirer le papier, et d'exécuter le dessin, qui se trouve ainsi tracé d'une façon sûre et expéditive.

Plateau de lampe.

MATÉRIAUX : Reps de laine brun foncé; velours vert; soie de cordonnet orange, bleue, ponceau, jaune, brune et de deux nuances vertes; soie chinée verte et brune; soutache nuance Havane; cordonnet d'or.

Ce dessin représente une couronne de plumes de paon,

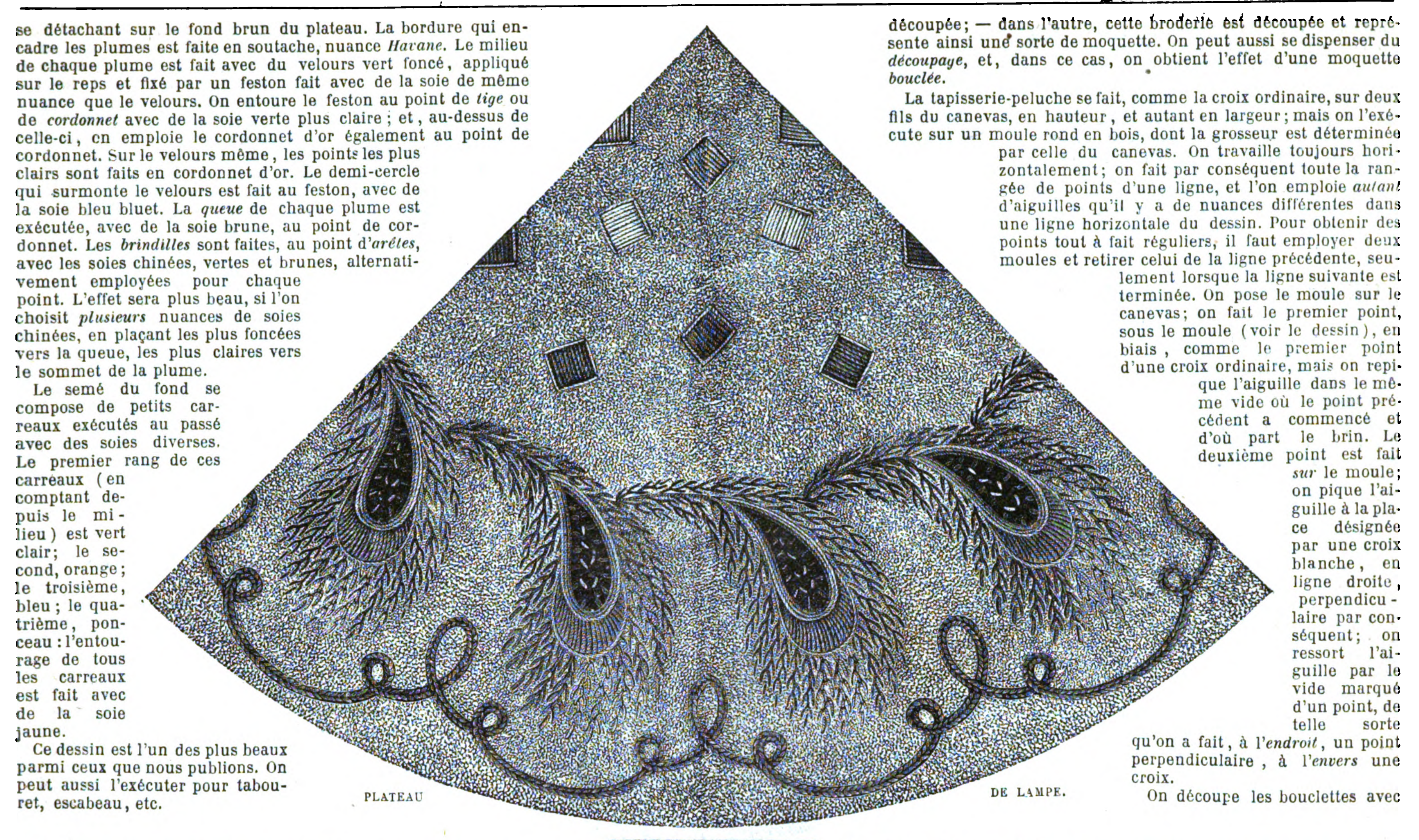

No 1. TAPIS DE TABLE.


No 2. TAPIS DE TABLE.

se détachant sur le fond brun du plateau. La bordure qui encadre les plumes est faite en soutache, nuance *Havane*. Le milieu de chaque plume est fait avec du velours vert foncé, appliqué sur le reps et fixé par un feston fait avec de la soie de même nuance que le velours. On entoure le feston au point de *tige* ou de *cordonnet* avec de la soie verte plus claire ; et, au-dessus de celle-ci, on emploie le cordonnet d'or également au point de cordonnet. Sur le velours même, les points les plus clairs sont faits en cordonnet d'or. Le demi-cercle qui surmonte le velours est fait au feston, avec de la soie bleu bluet. La *queue* de chaque plume est exécutée, avec de la soie brune, au point de cordonnet. Les *brindilles* sont faites, au point d'*arêtes*, avec les soies chinées, vertes et brunes, alternativement employées pour chaque point. L'effet sera plus beau, si l'on choisit *plusieurs* nuances de soies chinées, en plaçant les plus foncées vers la queue, les plus claires vers le sommet de la plume.

Le semé du fond se compose de petits carreaux exécutés au passé avec des soies diverses. Le premier rang de ces carreaux (en comptant depuis le milieu) est vert clair; le second, orange; le troisième, bleu ; le quatrième, ponceau : l'entourage de tous les carreaux est fait avec de la soie jaune.

Ce dessin est l'un des plus beaux parmi ceux que nous publions. On peut aussi l'exécuter pour tabouret, escabeau, etc.

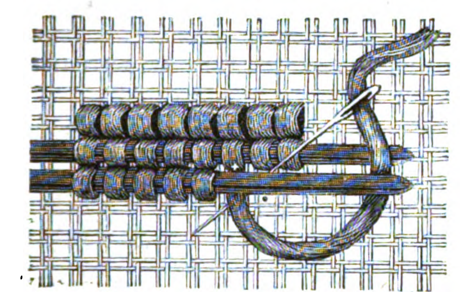

PLATEAU DE LAMPE.

découpée; — dans l'autre, cette broderie est découpée et représente ainsi une sorte de moquette. On peut aussi se dispenser du *découpage*, et, dans ce cas, on obtient l'effet d'une moquette *bouclée*.

La tapisserie-peluche se fait, comme la croix ordinaire, sur deux fils du canevas, en hauteur, et autant en largeur ; mais on l'exécute sur un moule rond en bois, dont la grosseur est déterminée par celle du canevas. On travaille toujours horizontalement; on fait par conséquent toute la rangée de points d'une ligne, et l'on emploie *autant* d'aiguilles qu'il y a de nuances différentes dans une ligne horizontale du dessin. Pour obtenir des points tout à fait réguliers, il faut employer deux moules et retirer celui de la ligne précédente, seulement lorsque la ligne suivante est terminée. On pose le moule sur le canevas; on fait le premier point, sous le moule (voir le dessin), en biais, comme le premier point d'une croix ordinaire, mais on repique l'aiguille dans le même vide où le point précédent a commencé et d'où part le brin. Le deuxième point est fait *sur* le moule; on pique l'aiguille à la place désignée par une croix blanche, en ligne droite, perpendiculaire par conséquent; on ressort l'aiguille par le vide marqué d'un point, de telle sorte qu'on a fait, à l'*endroit*, un point perpendiculaire, à l'*envers* une croix.

On découpe les bouclettes avec des ciseaux bien aiguisés, lorsque l'ouvrage entier est terminé.

La tapisserie-tresse sert d'encadrement à ces carreaux. Sur notre modèle, elle est exécutée avec de la laine noire et de la laine blanche. On fait cet encadrement avant les carreaux. Le point occupe 4 fils en hauteur. Notre dessin représente, près de **plusieurs points terminés, un point en voie d'exécution. Tous les points sont**

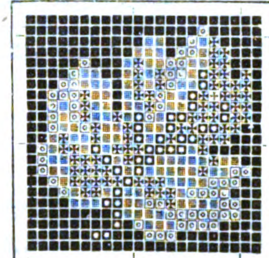

EXÉCUTION DE LA TAPISSERIE-PELUCHE.

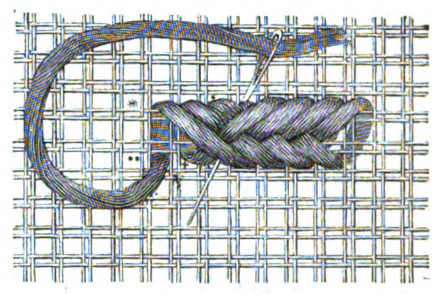
Tapisserie-peluche

ET TAPISSERIE-TRESSE, POUR PETITS TAPIS, COUSSINS, ETC.

Ce nouveau point peut servir pour exécuter tous les dessins sur les canevas de toute grosseur; il n'offre aucune difficulté, ainsi que nos explications vont le démontrer.

Notre principal dessin **représente deux carreaux pareils. Dans l'un, on voit la broderie non encore**


DESSIN POUR LA TAPISSERIE-PELUCHE : ▫ Gris foncé. ⊞ Gris moins foncé. ■ Gris clair. ⊡ Gris plus clair. ■ Ponceau.


EXÉCUTION DE LA TAPISSERIE-TRESSE.

TAPISSERIE-PELUCHE AVEC ENCADREMENT DE TAPISSERIE-TRESSE.

faits en biais. Sur notre dessin, la place où l'on piquera l'aiguille en *dedans* est marquée par une étoile, la place où l'on piquera l'aiguille en *dehors* est indiquée par un double point; tandis que pour le point suivant on piquera l'aiguille, en *dedans*, à la place marquée par un point, en *dehors*, à la place indiquée par une croix.

Nous publions aussi le dessin de tapisserie de la feuille remplissant les carreaux. Chaque carré de dessin représente une bouclette du travail.

Guêtre tricotée pour enfants

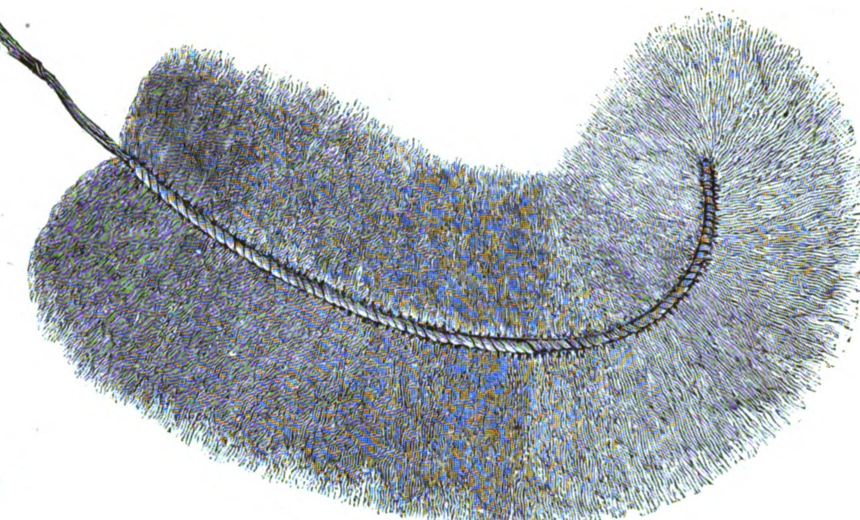
DE TROIS A CINQ ANS.

MATÉRIAUX pour la paire : 50 grammes de laine zéphyr nuance *Havane*; 4 grammes de même laine blanche; 4 grammes de même laine noire; un peu de soie d'Alger de nuance vive; une bande en cuir verni, ayant 5 centimètres de largeur, 16 centimètres de longueur.

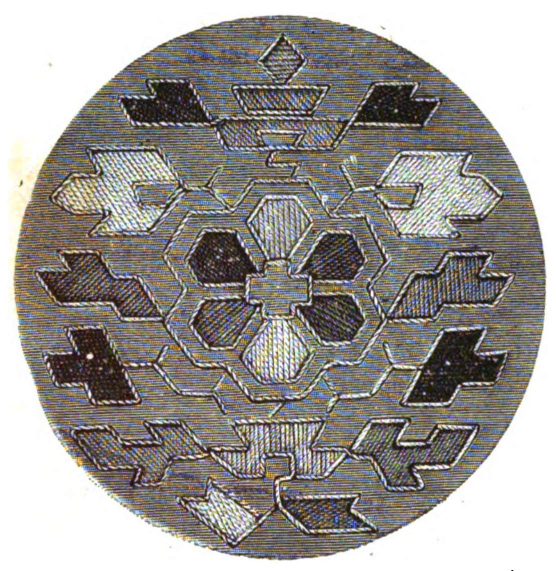
On prend la laine *havane*; on commence par le bord supérieur en montant 72 mailles distribuées en *rond* sur quatre aiguilles. On fait 34 tours, composés alternativement de 2 mailles à l'endroit, 2 mailles à l'envers; viennent ensuite 4 tours entièrement à l'endroit.

Le mollet est fait avec de la laine blanche, havane, noire, et de la soie d'Alger rouge. On ne coupe jamais le brin lorsqu'on change de laine; on le laisse de côté jusqu'à ce que l'on revienne à la couleur abandonnée. On fait 1 tour blanc à l'endroit, — 2 tours blancs à l'envers, — 1 tour havane à l'endroit, — 2 tours havane à l'envers; — * 2 tours blancs à l'endroit, — 1 tour noir à l'endroit, — 1 tour noir à l'envers, — 2 tours avec la soie, l'un à l'endroit, l'autre à l'envers, — 1 tour à l'endroit avec la soie, — 1 tour noir à l'endroit, — 1 tour noir à l'envers, — 2 tours blancs à l'endroit, — 1 tour havane à l'endroit, — 2 tours havane à l'envers, — 1 tour blanc à l'endroit, — 1 tour havane à l'endroit, — 1 tour havane à l'envers, — 1 tour blanc à l'endroit, — 1 tour havane à l'endroit, — 2 tours havane à l'envers.

On répète ce dessin encore deux fois depuis *; sans interrompre le dessin, on commence la diminution avec la 3e rayure en soie; cette diminution a lieu en ce que l'on tricote ensemble 2 mailles au commencement, — 2 mailles à la fin d'un tour; on répète encore 7 fois cette diminution en faisant toujours 4 tours *sans* diminution après chaque tour *avec* diminution. Après avoir terminé la 4e rayure du dessin, on fait encore une rayure noire, — une rayure rouge, et l'on termine le mollet par 2 tours blancs à l'endroit, — 1 tour havane à l'endroit, — 2 tours havane à l'envers, — 3 tours havane à l'envers, — 2 tours blancs à l'endroit, — 1 tour blanc à l'endroit, — 2 tours havane à l'endroit. Dans le dernier tour on diminue encore une fois, de façon qu'il reste seulement 56 mailles sur l'aiguille. On prend la laine havane, on tricote 25 tours en en faisant alternativement 2 à l'endroit, — 2 à l'envers. On exécute ensuite le talon sur 26 mailles, de la même façon que les derniers tours. On fait 25 tours en *allant* et *revenant*, et, lorsqu'ils sont finis, on laisse les mailles sur l'aiguille; on relève ensuite, comme pour un bas, les 11 mailles de lisière sur chaque côté du talon, en les joignant aux 30 mailles laissées lorsqu'on a commencé le talon, et l'on exécute l'empeigne, en *allant* et *revenant*, sur les 52 mailles que contient l'aiguille. Les 30 mailles du milieu, qui forment l'empeigne, sont faites alternativement 2 à l'endroit, 2 à l'envers; les 11 mailles prises de chaque côté sont tricotées de façon à former une pointe faite à l'*endroit*. Dans le 3e tour de l'empeigne on commence la diminution, faite comme pour un bas; on laisse les 30 mailles du milieu intactes, et l'on tricote *ensemble* les 2 mailles qui s'y rattachent de chaque côté. Après chaque tour *avec*, on fait un tour *sans* diminution. Lorsqu'on a ainsi diminué toutes les mailles de lisière du talon, on fait encore 22 tours composés de 2 mailles à l'endroit, — 2 mailles à l'envers, alternativement. Viennent ensuite 8 tours dans lesquels on tricote à la fois 2 mailles ensemble, de telle sorte que, ces 8 tours étant terminés, il reste 22 mailles sur l'aiguille. On relève toutes les mailles de lisière autour de l'empeigne, et l'on termine la guêtre en tricotant, autour de l'empeigne et du talon à la fois, 2 tours à l'endroit, — 2 tours à l'envers, — encore un tour durant lequel on fait alternativement une maille à l'endroit, — une maille à l'envers. On démonte, pas trop *lâche*. On emploie, comme *sous-pied*, la moitié de la bande de cuir.



PLUME DE L'ÉCRAN EN GRANDEUR NATURELLE.



MILIEU DE L'ÉCRAN BRODÉ, GRANDEUR NATURELLE.

GUÊTRE TRICOTÉE POUR ENFANTS DE TROIS A CINQ ANS.



ÉCRAN BRODÉ DE CHEZ Mme DECAN, RUE DROUOT, 32.

Écran de chez Mme Decan,

RUE DROUOT, 32.

MATÉRIAUX : Fin maroquin gris; lacet d'or; cordonnet d'or; soie de cordonnet de diverses nuances; grosse corde en soie; 12 centimètres de large frange de soie grise; un manche de bois ou d'ivoire ayan 17 centimètres de longueur.

Ce travail doit être fait au métier. On prend un morceau de maroquin assez grand pour y tracer un cercle ayant 17 centimètres de diamètre. Au milieu de ce cercle, on reproduit le dessin en grandeur naturelle (milieu de l'écran), et celui de la bordure, publié également en grandeur naturelle. Le dessin du milieu se compose de contours et de *traits-d'union*, exécutés avec du fil d'or, cousu sur le maroquin. L'intérieur des contours est rempli au passé avec des soies de cordonnet de plusieurs couleurs vives. On emploiera de la soie blanche, noire, bleu bluet, cerise clair, cerise moins clair, violette, jaune.

Le treillage de la bordure est fait avec de la soie grise de même nuance que le cuir. Chaque trait de ce treillage est fait en biais avec un seul point, d'un bout à l'autre de la bordure. Aux places de jonction, on fait avec la même soie une petite croix. Le treillage est bordé de chaque côté avec une soutache d'or. Les festons sont formés avec un très-mince cordon gris, cousu sur le maroquin.

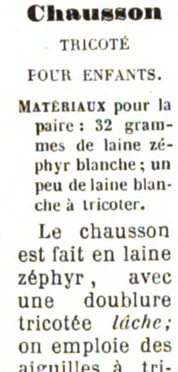
La broderie terminée est tendue sur l'écran, doublée avec de la soie cerise ou grise, encadrée avec un cordon gris et une grosse chenille grise, puis entourée avec une haute frange de soie.

Chausson

TRICOTÉ

POUR ENFANTS.

MATÉRIAUX pour la paire : 32 grammes de laine zéphyr blanche; un peu de laine blanche à tricoter.



Le chausson est fait en laine zéphyr, avec une doublure tricotée *lâche*; on emploie des aiguilles à tricoter en acier, pas trop grosses, afin que le tricot soit un peu serré. On commence par le bord supérieur, en montant, avec la laine zéphyr 63 mailles, que l'on divise en *rond* sur trois ou quatre aiguilles. Les trois premiers tours sont faits à l'envers : vient ensuite le dessin dentelé.

1er *tour* de ce dessin. — * 5 mailles à l'endroit, — diminution (c'est-à-dire 2 mailles tricotées



CHAUSSON TRICOTÉ POUR ENFANTS.



LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal, 56, Rue Jacob Paris

Toilettes de Melles RABOUIN 67 rue Nve des Pts Champs

ensemble), — encore une diminution. — Recommencez 6 fois depuis *.

2e *tour*. — * 2 mailles à l'endroit, — 1 jeté, — une maille à l'endroit, — 1 jeté, — 4 mailles à l'endroit. — Recommencez 6 fois depuis *.

On répète encore quatre fois ces 2 tours; on les termine par 1 tour entièrement à l'endroit, durant lequel on diminue 14 mailles, en tricotant 2 mailles ensemble au commencement et à la fin de chaque rayure épaisse. On fait 2 tours à l'envers, et l'on exécute le chausson comme un bas. Pour le mollet, on tricote les 24 premiers tours, en faisant alternativement 2 mailles à l'endroit, — 2 mailles à l'envers, et un tour à l'endroit, après chaque tour exécuté comme cela vient d'être expliqué. Les 20 tours suivants sont faits de la même façon, mais on diminue quatre fois, en ce que l'on tricote 2 mailles ensemble au commencement et à la fin de chaque tour. Il y a 40 mailles dans le 20e tour. Après 2 tours entièrement à l'endroit, on en tricote 22, en faisant alternativement une maille à l'endroit, — une maille à l'envers, et *contrariant* cette disposition dans chaque tour, de façon à produire une sorte de dessin de *piqué*. Avec les 22 mailles de derrière on tricote, en *allant* et *revenant*, le talon qui se compose de 2 tours unis et de 2 tours ayant 2 mailles à l'endroit, — 2 mailles à l'envers, faites alternativement. Après 16 tours, dont les deux derniers doivent paraître à l'endroit, comme étant faits à l'envers, on termine le talon en continuant le dessin sur les 10 mailles du milieu, et prenant avec la dernière de ces 10 mailles une des mailles abandonnées. On relève ensuite, comme pour un bas, les 8 mailles de lisière de chaque côté du talon, et avec ces mailles on tricote la semelle, en faisant d'abord 2 tours, qui, *à l'endroit*, paraissent *à l'envers*, puis en continuant le dessin du talon avec les mailles destinées au pied jusqu'à la fin de la diminution. On diminue de chaque côté quatre fois, en faisant toujours 3 tours *sans* diminution après chaque tour *avec* diminution. Après avoir répété le dessin trois fois on ferme la chaussure comme un bas.

ÉPI EN PERLES POUR LA COIFFURE CÉRÈS.

Pour former une sorte de *base*, on relève les mailles sous le talon et sous le pied; on y fait 3 tours unis, à l'envers; on démonte pas trop lâche.

La doublure est faite avec de la laine blanche à tricoter, sur des aiguilles de bois, en rond, ou bien en long; on la coud sous le bord dentelé. On passe un cordon de laine terminé par deux glands, sous le bord dentelé, et au travers du tour voisin du dernier tour *à diminution* du mollet.

Coiffure Cérès en perles.

MATÉRIAUX : Perles blanches *satinées*, de jais, en cristal; bouillonné d'argent; fil d'archal laqué en blanc, de diverses grosseurs.

La coiffure se compose de fleurs et d'épis en perles, préparés isolément, puis groupés, soit en suivant la disposition de notre dessin, soit en la modifiant à son gré.

Notre modèle forme par devant un diadème, qui se compose d'un cercle en gros fil d'archal, recouvert avec une torsade de perles blanches en cristal.

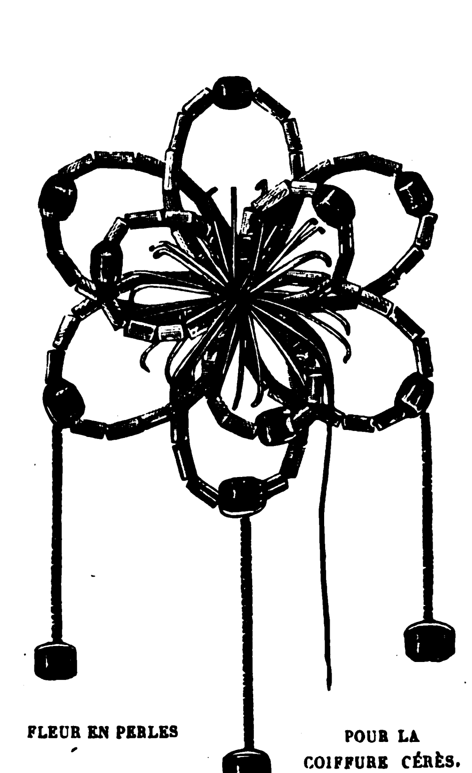
La fleur que nous publions en grandeur naturelle se compose de neuf bouclettes pour chacune desquelles on enfile (sur un très-mince fil d'archal ayant 10 centimètres de longueur) 6 perles blanches en jais, — une perle satinée, — 6 perles blanches en jais. On tord les deux extrémités du fil d'archal ensemble, et l'on recommence une autre bouclette semblable. A l'extrémité d'un fil d'archal plus fort, on fixe un petit morceau de galon d'argent, et, autour de ce *cœur*, on place les neuf bouclettes dont le nombre est moindre, lorsqu'on veut faire une fleur plus petite: on entoure la tige avec du lacet d'argent. Pour chaque pendant de la fleur, on enfile sur du cordonnet d'argent une grosse perle blanche, un morceau de bouillonné d'argent ayant 4 à 5 centimètres de longueur, et l'on fixe le tout à une grosse perle de la fleur. On pose au milieu de la fleur plusieurs brins de cordonnet d'argent.

Épis. On enfile du bouillonné d'argent sur du fil d'archal très-fin, au milieu duquel on place une perle blanche, et l'on forme ainsi plusieurs bouclettes, fixées sur une tige avec du fil d'argent. Un morceau de bouillonné recouvre cette tige, enveloppée avec du fil d'archal.

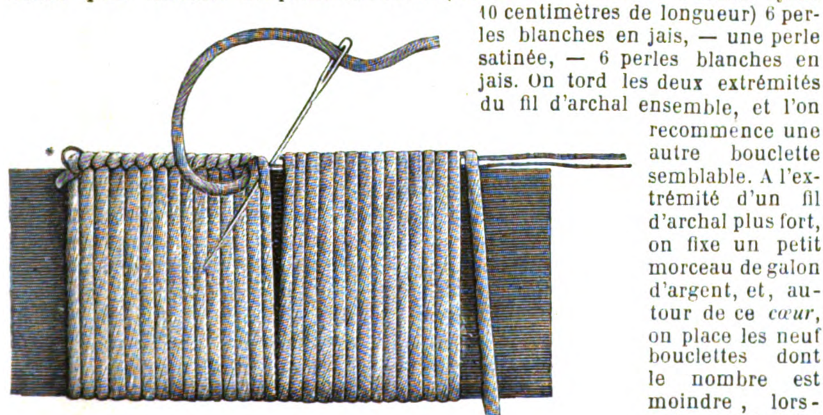
On peut placer ces fleurs et ces épis isolément dans une coiffure, sans les monter en diadème.



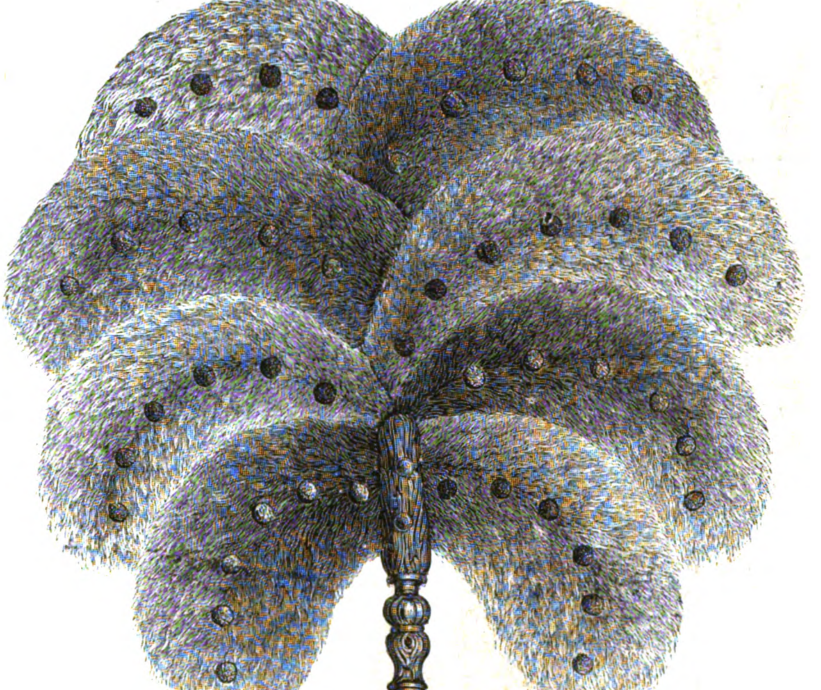
COIFFURE CÉRÈS EN PERLES.



FLEUR EN PERLES POUR LA COIFFURE CÉRÈS.



PLUME DE L'ÉCRAN EN VOIE D'EXÉCUTION SUR LE MORCEAU DE CARTON, EN GRANDEUR NATURELLE.



ÉCRAN EN IMITATION DE PLUMES.

Écran en imitation de plumes.

MATÉRIAUX : 4 nuances de laine rose; 4 nuances de laine verte; manche en bois, os ou ivoire.

Cet écran se compose de huit plumes, alternativement vertes et roses, fixées sur un manche d'ivoire; ces plumes sont faites avec une frange de laine peignée et ornée de petites boules en laine.

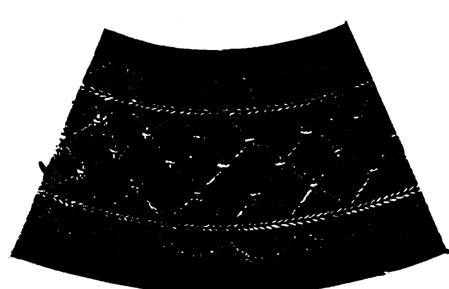
Pour exécuter cette frange, on prend un morceau de carton ayant la hauteur indiquée sur notre dessin. Chaque plume est faite avec les quatre nuances d'une même couleur. On entoure le carton sur un espace de 3 à 4 centimètres, en commençant par la nuance la plus claire, à la place marquée par une étoile. Sur le bord du carton, on a placé un fil d'archal, dont l'extrémité recourbée maintient le bout du brin de laine. Lorsqu'on a recouvert un espace de 6 à 8 centimètres, on ajoute un second fil d'archal, plus gros que le premier, pour mieux contenir l'extrémité inférieure de la plume, et lui former une tige. Lorsqu'on a entouré le carton sur une longueur semblable à celle de la plume représentée en grandeur naturelle, on prend une aiguille à tapisserie, enfilée avec un brin de la nuance la plus foncée, et l'on enserre tous les brins qui se trouvent sur le carton, en n'en prenant qu'un seul à la fois, et piquant l'aiguille comme l'indique notre dessin, de façon à former une sorte de point *arrière*, pour lequel on passe toujours par-dessus le fil d'archal. Quand ce travail est terminé, on coupe l'autre extrémité de la frange, et l'on peigne la frange, d'abord avec un démêloir, ensuite avec un peigne fin, de telle sorte que la frange forme les deux côtés de la plume, et se gonfle sur toute sa longueur. On forme la courbure de la plume en pliant le fil d'archal. On colle les huit plumes (alternativement une rose, une verte) sur une petite bande de carton, en les plaçant selon la disposition indiquée par notre dessin. Les boules ont chacune la grosseur d'un petit pois; on les forme avec une petite houppe de laine, retenue par un très-fin fil d'archal, peignée et tondue très-près. Les boules, roses sur les plumes vertes, vertes sur les plumes roses, sont collées avec une dissolution de gomme arabique. On recouvre le carton, à l'envers, avec une bande d'étoffe de laine verte.

On peut supprimer les petites boules; l'écran n'en sera pas moins joli : il serait charmant aussi si on l'exécutait entièrement en laine blanche.

DESCRIPTION

DE TOILETTES.

Robe de moire noire. Les lés de la jupe sont ouverts sur le bord inférieur, sur une hauteur de 40 centimètres, et fixés comme des revers, par un gros bouton en passementerie violette. Ces revers, doublés en poult-de-soie



BORDURE DE L'ÉCRAN BRODÉ.

antique violet, sont bordés avec une torsade en soie violette, qui, à leur pointe supérieure, forme un nœud terminé par de petits glands. Sous les lés de la robe noire se trouve un bas de jupe en poult-de-soie violet, bordé avec un étroit volant tuyauté. La torsade de soie garnit partout la robe noire. Ce *bas de jupe* peut être *figuré* par une pointe d'étoffe qui élargit la robe, tandis que les revers peuvent être seulement simulés. Corsage-habit à pans relevés et doublés de violet. Gilet violet. Manches étroites à parements et jockeys violets. Collerette remontante, composée de deux rangs de dentelle de Valenciennes tuyautée. Sous-manches assorties. Bottines de moire violette. Chapeau en satin noir avec ornements violets.

Toilette de dîner. Robe en poult-de-soie gris perle. La jupe est garnie avec un volant tuyauté ayant 30 centimètres de hauteur, surmonté d'une ruche *chicorée* en taffetas cerise. Corsage décolleté carrément à basque courte par devant, plus longue par derrière, entièrement bordé avec une étroite ruche *chicorée* cerise. A l'intérieur, chemisette plissée en mousseline blanche garnie d'une dentelle. Manches courtes assorties à la chemisette, dépassant les manches très-courtes de la robe. Peigne de corail dans les cheveux. Bracelets de corail.

MODES.

On voit en ce moment, lorsqu'il s'agit de toilettes destinées aux dîners et aux soirées non *dansantes*, des robes à double jupe, mode renouvelée d'une époque assez récente; mais les deux jupes, au lieu de retomber simplement l'une sur l'autre, comme autrefois, sont aujourd'hui relevées l'une sur l'autre. Ainsi, la jupe inférieure, à bord droit ou dentelé, est bordée soit avec une corde de soie, soit avec un volant ou toute autre garniture, tandis que la jupe supérieure est relevée à chaque couture réunissant les lés, et fixée par une agrafe en passementerie, ornée de glands, ou par une double patte en velours ou ruban, dont la moitié inférieure, garnie de grelots ou de franges, repose sur la jupe de dessous. Il est bien entendu que tous les lés ne sont pas relevés à une hauteur égale, et que ceux de derrière doivent paraître plus longs pour former la *queue*, indispensable maintenant dans toutes les toilettes féminines.

Cette seconde jupe forme en réalité une sorte de tunique non ouverte par devant; d'autres toilettes offrent la tunique classique. Sur un jupon *uni* ou *broché*, on porte une robe plus courte à corsage décolleté, faite de forme *princesse*, en étoffe brochée ou unie. La première combinaison est la plus jolie : jupe unie et tunique brochée. Ainsi, une robe de satin rose uni, garnie avec un volant de dentelle blanche, était recouverte avec une tunique en pékin à rayures vertes et roses, les premières satinées, les deuxièmes mates; cette tunique, tout à fait plate sur les hanches, avait une large dentelle blanche pour garniture. Des dentelles fort étroites étaient cousues sur toutes les coutures, *pied* contre *pied*, et surmontaient la dentelle large. La coiffure se composait d'un diadème-torsade en velours vert, avec grosses perles roses et barbe de dentelle blanche retombant en arrière sous le chignon.

On prépare pour les premiers beaux jours du printemps des jupons extrêmement riches, mais d'une apparence assez simple cependant. On les fait en cachemire blanc ou de couleur *neutre* (les teintes grises ou havane clair), avec une broderie de genre cachemire au-dessus de l'ourlet. Les personnes laborieuses peuvent exécuter ces jupons elles-mêmes, en se servant des dessins de broderie orientale que nous avons publiés dans le courant de l'année 1864. Lorsqu'on ne veut ou que l'on ne peut faire soi-même ce travail, on s'adresse à la maison Guigné-Dusacq, rue du Bac, 46, qui a la spécialité de ce genre de broderie, et le fait exécuter avec une perfection rare. On le verra cet été sur les robes de mohair ou d'alpaga avec un petit paletot pareil à la robe, et orné de la même broderie.

Parmi les robes de soie les plus commodes à porter pour dîners, soirées *sans cérémonie*, se trouve toujours au premier rang le taffetas noir à rayures blanches, plus ou moins fines; sa faveur va toujours grandissant, parce qu'il se prête à toutes les combinaisons. Avec quelques garnitures d'entre-deux en *imitation*, posés sur une bande de taffetas blanc découpé de chaque côté, on fait à peu de frais une robe *parée*, qui se transforme en une robe simple, pour peu que l'on n'y mette aucune garniture, ou bien une seule ruche *chicorée* en taffetas noir. Cette robe convient à tous les âges de la femme, à tous les degrés de toilettes, le bal excepté, et encore cette exception n'existe-t-elle que pour les femmes qui dansent.

Les boules en laine formant une sorte de frange seront fréquemment employées pour garnir les robes simples, faites en étoffe de fantaisie, et pour tous les vêtements d'enfant. On les surmonte d'un ruban en laine de même nuance que ces boules, placées en un ou deux rangs sur les robes, autour des vestes ou des basques d'un corsage; on les prépare de nuance vive pour les robes grises ou écrues; elles seront fréquemment rouges pour les toilettes d'enfants.

La forme *diadème* est tout à fait en faveur pour les coiffures. Lorsque le diadème n'est point formé par une grosse natte de cheveux, on le fait en velours noir pour les coiffures simples; rouge, bleu, ou rose vif pour les coiffures plus parées. Le velours, coupé en biais et plié en deux, est plissé de façon à former une sorte de crête plus élevée au-dessus du front que sur les côtés, et se rétrécissant graduellement pour s'attacher sous le chignon. A cet élément principal de la coiffure, les jeunes femmes ajouteront un ou deux nœuds de ruban de même velours, n° 5, posés sur et sous le chignon. Les femmes plus âgées jetteront sur leur tête, par-dessus ce diadème, une barbe ou bien une fanchon de dentelle blanche ou noire, attachée avec de longues épingles en métal, ou grenat, ou riches pierreries. La barbe, qui garnira seulement l'arrière-partie de la tête, est plus *jeune* que la fanchon; celle-ci peut couvrir presque entièrement les cheveux. On pose presque toujours les fanchons la pointe en avant, fixée entre autres sur le diadème de velours qui vient d'être décrit.

Je ne veux pas oublier de mentionner des ceintures nouvelles (article déposé); chaque pan de la ceinture frangée est orné de peintures exécutées sur la soie, représentant un bouquet ou bien une couronne de fleurs et parfois des armoiries; on y place des fleurs d'oranger lorsqu'il s'agit d'une mariée. Lorsque le ruban est très-large et très-beau, le prix de cette ceinture est de 40 à 60 francs. On prépare des cravates du même genre avec peintures et franges à chaque extrémité : ces cravates coûtent de 5 à 6 francs. On place sur les cravates et sur les ceintures, outre les fleurs préférées, des emblèmes ou des écussons. Mme Rebours, rue Richepance, 10, exécute ces objets : ce sera donc à elle que nos lectrices s'adresseront *directement*, si elles désirent avoir les ceintures et cravates avec *peintures*. E. R.

LETTRE A UNE JEUNE FILLE.

Vous allez vous marier, mon enfant; vous avez à peine connu votre mère, votre père est mort récemment, et vous vous adressez à moi comme à une amie, me dites-vous, afin que je vous donne les conseils maternels qui vous font défaut en cette circonstance solennelle.

Cette mission est grave, et mes conseils vous seront peut-être inutiles, car mille circonstances qui me sont inconnues peuvent rendre leur application difficile. Je ne veux pas cependant me laisser arrêter par cette considération. Si parmi les avis que je vais vous adresser vous pouvez en détacher un, même un seul qui soit efficace, je n'aurai pas perdu mon temps.

Beaucoup de maximes excellentes concernant votre situation sont éparses en de nombreux volumes; vous désirez que je vous en présente une sorte de résumé, en élaguant à mon gré tout ce qui ne serait plus applicable à notre époque, en ajoutant au contraire tout ce qui peut vous concerner directement, vous et toutes les jeunes filles qui lisent ces pages.

Quelques-unes de ces maximes sont applicables à toutes les femmes, à toutes les époques, à toutes les situations; ce sont celles qui invitent à la patience, à la douceur, au dévouement. Il est malheureux qu'on les laisse tomber en désuétude. Aujourd'hui, lorsqu'on consent à suivre les coutumes parisiennes, le mariage ne représente plus autre chose que la fortune dont on pourra disposer en se mariant, représentée à son tour par la *corbeille* offerte par le futur.

Avoir une corbeille aussi belle, plus belle, si faire se peut, que celle de ses compagnes mariées avant elle, telle est la principale préoccupation d'une jeune fille lorsqu'on lui propose un prétendant; que celui-ci soit sot, grossier, dépourvu de bonnes qualités, peu importe, pourvu que l'on ait autant de cachemires et de bijoux que les amies dont on a admiré les toilettes. Lorsqu'un mariage est fait dans ces conditions, les *conseils* deviennent superflus; il n'en est pas de même en ce qui vous concerne, et voilà pourquoi je réponds à votre lettre.

Le principal but qu'une jeune fille doit se proposer en se mariant, est de trouver en son mari un ami éclairé auquel elle pourra à son tour être utile. Pour se montrer envers lui soumise sans s'abaisser, docile sans que l'équité se trouve en contradiction avec sa docilité, une femme doit trouver en son mari un homme qui lui soit supérieur par l'intelligence et par l'instruction : dans ces conditions l'obéissance devient facile; non-seulement il n'est pas humiliant, mais il est doux de se laisser guider par un ami sur lequel on peut se reposer du soin de prévoir et d'écarter les difficultés qui surgissent dans le cours de l'existence. Mais si, par malheur, on ne rencontrait pas dans le compagnon de sa vie ces qualités essentielles; si, par un triste renversement des lois qui devraient être observées, une femme se trouvait supérieure à son mari, elle devrait cacher cette circonstance, à lui autant qu'aux étrangers, au lieu de s'en glorifier, comme le font parfois les femmes qui ne comprennent pas qu'elles s'amoindrissent en laissant voir la domination qu'elles exercent sur celui qui devrait au contraire les diriger.

Vous avez de l'aménité dans le caractère, et, si je ne me trompe, un cœur disposé à ressentir la plus vive tendresse pour votre mari. Pour son bonheur, comme pour le vôtre, conservez soigneusement ces dispositions; mais veillez sur vous, afin de ne causer aucune lassitude à votre mari; n'ayez jamais aucune exigence, même celle qui vous semblerait la mieux fondée. Laissez toute liberté à votre mari; s'il trouve en vous un cœur toujours disposé à l'accueillir, une demeure bien rangée, parée par vos soins et le bon ordre que vous maintiendrez, vous n'aurez nul besoin d'*exiger* sa présence. A notre époque, les hommes redoutent les obligations pardessus tout; ce qui leur est imposé leur devient, par cela seul, insupportable. Moins on demande à son mari de sacrifices, petits ou grands, plus il est disposé à en faire.

Les jeunes femmes sont généralement disposées à avoir une ou plusieurs confidentes, auxquelles elles racontent leurs chagrins réels ou imaginaires; ces conversations recèlent des périls de plus d'une nature. Le chagrin imaginaire narré, commenté, partagé, se transforme insensiblement en un chagrin réel; il prend de la consistance, il grandit, il s'affirme, et, au moment où on a réussi à persuader à une confidente que l'on est malheureuse, on ne tarde pas à se le persuader à soi-même, et l'on agit en conséquence de cette persuasion. Ni confident, ni confidente; cette condition est la première qui doive être observée dans un bon ménage; car on peut rencontrer des *amies* officieuses qui enveniment toutes les situations par la malignité, ou même simplement par le fait de leur intrusion dans les petits débats domestiques. La confiance d'une femme ne peut se diviser; elle doit être accordée tout entière à son mari, sans excepter de cette règle, rigoureusement absolue, même les plus proches parents.

Lorsqu'on se marie uniquement pour porter de riches toilettes, on ne peut consentir à rester chez soi; il faut bien sortir à toute heure pour faire voir ses cachemires et ses bijoux, et la demeure n'est plus qu'une sorte d'*hôtel garni*, dans lequel on passe seulement les heures qu'il faut donner au sommeil. De grands philosophes et des moralistes éminents ont proclamé cette vérité : *La plupart des malheurs viennent de ce que l'on ne sait pas garder le logis.* On devrait graver ces paroles sur le frontispice de toutes les maisons. Quand on sait rester chez soi, on prouve que l'on sait s'occuper, que l'on ne connaît pas l'ennui, que l'on peut se suffire à soi-même, sans être forcée de recourir aux faux plaisirs qu'offre le *monde* proprement dit. De plus, à l'époque actuelle, où le goût de la toilette a atteint l'extrême limite qui le sépare de la démence, où le désir de briller, de se faire remarquer a communiqué aux femmes une sorte de délire, on est entraînée à faire mille dépenses inutiles, du moment où l'on sort inutilement. Il ne faut pas cependant que les goûts sédentaires se développent d'une façon exagérée; on doit rendre au monde ce qui appartient au monde, sous peine de nuire à l'agrément ou bien à la carrière de son mari. On sera ponctuelle lorsqu'il s'agira de visites; on se montrera dans les réunions, en évitant de les fuir comme de les rechercher trop ardemment : en toutes ces circonstances on consultera les goûts de son mari, pour y adhérer dans un juste milieu. Les habitudes que je vous engage à éviter sont celles qui consistent à quitter le logis dès le matin pour *flâner* ou faire des emplettes, à rentrer pour revêtir une plus riche toilette, afin d'aller faire des visites; à revenir pour prendre hâtivement un repas, afin d'avoir le temps de préparer les vêtements du soir pour les concerts, les spectacles, les bals, — et à recommencer chaque jour cette vie, brillante en apparence seulement, mais si vide et si insipide en réalité. Que ces divertissements interviennent de temps en temps pour rompre la monotonie des jours invariablement consacrés aux mêmes occupations, rien de plus juste, de mieux entendu, et même de plus salutaire : mais que l'on donne à ces distractions sa vie tout entière, qu'on leur sacrifie toutes les joies possibles du *chez soi;* qu'on leur laisse prendre un empire tel qu'il devient aussi impossible de les supprimer que de leur devoir un plaisir quelconque, là est l'aberration inexplicable qui atteint aujourd'hui un si grand nombre de femmes. Je ne saurais trop le répéter : *Il n'y a plus de jouissance lorsqu'il n'y a plus de privations.* Dans l'intérêt bien entendu du plaisir que l'on demande au monde, il faut savoir se préserver de la fréquence du plaisir, pour éviter l'écrasante lassitude qu'il traîne à sa suite.

Il y a de plus, dans ces habitudes, un point délicat qu'il faut bien, sinon toucher, du moins effleurer en passant. Rien n'est plus nuisible à la considération d'une femme que d'être vue partout, de se montrer sans cesse hors de chez elle. Cette avidité de divertissements, ces efforts multipliés pour se faire remarquer, impliquent un manque de solidité de cœur et d'intelligence qui donne lieu à des commentaires dont je vous indiquerai seulement les plus indulgents : on se dit que cette *petite femme* est bien oisive, que sa maison doit être singulièrement tenue, que la compagnie de son mari l'ennuie sans doute, puisqu'elle vit toujours hors de chez elle; on ajoute que ses enfants sont abandonnés, ou

qu'ils sont confiés à des domestiques..... Bref, il n'est point de conséquence désavantageuse que l'on ne déduise lorsqu'une femme se montre trop acharnée à suivre les plaisirs mondains.

Pendant qu'elle s'y livre, en effet, qui donc surveille ses enfants, son ménage, qui se charge de soigner son mari, de veiller à ce que ses habitudes soient observées et ses goûts satisfaits? Il est difficile de ne point se poser cette question; il est plus difficile encore d'y répondre. Les enfants.... on les éloigne bien vite, sous prétexte de les élever; le ménage est livré au désordre, qui s'y introduit inévitablement, du moment où la surveillance de la maison fait défaut; le mari..... ah! mon Dieu! il ne compte pas! On le considère comme un chaperon, utile seulement pour faire, dans un bal, une entrée convenable, indispensable uniquement lorsqu'il s'agit du quart d'heure terrible consacré au payement des notes de couturières et de modistes. Ce dernier chapitre n'est pas le moins important dans l'existence actuelle des femmes, car de nombreux exemples nous prouvent, à la fin de chaque *saison parisienne*, combien de débats violents les dépenses féminines élèvent dans certains ménages. Pour éviter ces affreuses discussions, qui parfois se déroulent devant les tribunaux, une femme doit connaître bien exactement le chiffre des ressources dont elle peut disposer pour sa toilette, et rester en-deçà de ce chiffre, car le chapitre de l'imprévu doit être toujours mis en ligne de compte. Sur ce point, comme sur tous les autres, elle marquera à son mari la confiance la plus complète, et se gardera bien de lui déguiser le prix de ses ajustements. Si, par inexpérience, par légèreté, elle a commis une imprudence regrettable, en faisant une dépense trop forte, elle ne peut racheter son tort qu'en l'avouant immédiatement; le retard n'éloigne le péril qu'en l'aggravant; la dissimulation peut dégénérer en habitude, et, lorsqu'on voit une femme courir des périls si graves pour une cause si futile, il devient difficile pour son mari de lui conserver l'estime et l'affection indispensables à la paix du ménage.

Cette paix dépend absolument de la femme; sa douceur, son dévouement, sa générosité, peuvent réveiller les meilleurs instincts dans les cœurs les plus endurcis. Pour que l'exemple et l'exercice de ces vertus demeurât inefficace, il faudrait chercher des cas bien exceptionnels, des âmes essentiellement vicieuses, et encore!..... J'ai été, dans le cours de ma vie, témoin oculaire de métamorphoses miraculeuses, dues uniquement et entièrement à l'influence de femmes bien douées, remplissant leurs devoirs religieusement; j'en ai vu qui, par le seul exemple de leurs qualités, ont rendu à des âmes désenchantées la croyance au bien, et les ont ramenées du scepticisme à la foi. Mais l'action bienfaisante d'une femme serait totalement paralysée si elle agissait avec préméditation, si elle prétendait diriger son mari, si elle entreprenait de le convertir en le querellant, ou bien en l'écrasant par la supériorité de ses vertus; les sermons lui sont interdits; que sa vie tout entière prêche le bien par des exemples quotidiens, cela sera suffisant. On manquerait le but en employant d'autres moyens; car la persécution, l'intolérance, quelle que soit la forme qu'elles adoptent, excitent la révolte au lieu de produire la conversion. Pour être ramené au bien, il faut l'apprécier par soi-même, et l'aimer dans ses effets avant de remonter à ses causes.

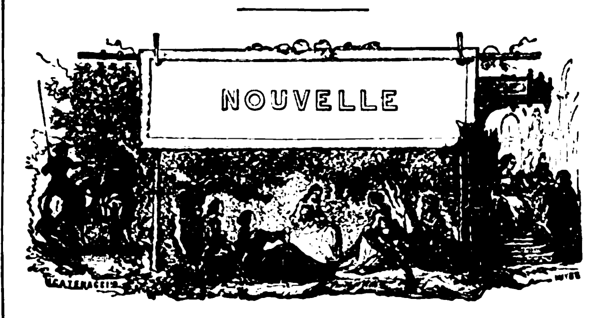
Cette vie occupée, suffisamment retirée, ces efforts constants, cet incessant oubli de soi-même, peuvent effrayer les esprits superficiels, mais ceux-là seulement; ces *sacrifices* devraient perdre leur qualification, car ils sont doux à accomplir, et peuvent seuls conduire au bonheur qu'une femme peut éprouver ici-bas. La paix n'est point faite pour les égoïstes et pour les imprudents: les premiers sont toujours mécontents des autres et d'eux-mêmes; les seconds vivent sous l'empire d'une menace perpétuelle. Quant aux femmes qui n'ont pas pu discerner où se trouvaient les véritables joies de la vie, et se sont livrées tout entières au monde, l'état de leur esprit, de leur cœur, de leur humeur, fait reculer d'effroi ceux qui possèdent le don de l'observation; la vanité a desséché leurs qualités et leurs facultés; l'ennui, un ennui dévorant, d'autant plus intense qu'elles s'agitent davantage pour lui échapper, règne en elles sans partage; elles ne peuvent pas même revenir sur leurs pas, car, si le plaisir ne leur offre plus d'attrait, elles ne peuvent trouver en elles-mêmes les ressources qui leur feraient apprécier les charmes de l'occupation; semblables aux buveurs d'absinthe, aux fumeurs d'opium, elles sont réduites à doubler sans cesse la dose qui produit un enivrement momentané, chèrement payé par l'abattement, la lassitude, le dégoût de soi-même.

Vous me demandez une sorte d'itinéraire pour guider l'emploi de vos journées. Je vous conseillerai d'abord d'attribuer à chaque sujet exactement l'importance qui lui convient; vous revêtirez, dès le matin, un costume propre et soigné, en vous habituant à ne jamais vous montrer dans une mise négligée, en évitant toutes les coiffures qui vous imposeraient l'emploi d'*appareils* dont l'aspect serait désagréable à votre mari; point de *papillotes*, de cheveux en désordre. Après le déjeuner, vous réglerez chaque jour, sans jamais manquer à cette obligation, le compte de la dépense faite la veille. Si vous avez des domestiques chargés de faire les emplettes de la maison, vous les habituerez à vous présenter leurs notes chaque matin; en négligeant cette précaution, on s'expose à être trompée ou injuste; beaucoup de détails échappent à la surveillance, ou bien à la mémoire, et l'on court le risque de ne plus pouvoir se rendre un compte bien exact de la dépense qui a été faite.

Il est désirable, quelle que soit votre fortune, que vous sachiez préparer et coudre vos vêtements, ou tout au moins ceux de vos enfants; cette occupation est amusante, et peut employer utilement quelques heures de votre matinée. Votre piano, le dessin, quelques livres bien choisis, vous retiendront aussi au logis, et vous habitueront à aimer votre demeure; la tapisserie, la broderie, tous les menus ouvrages de *fantaisie* doivent être considérés comme une récréation. Dans les premières années qui suivront votre mariage, vous ne ferez de visites qu'en compagnie de votre mari ou d'une parente; plus tard, lorsque vous aurez acquis un peu d'expérience, vous rendrez ces visites seule, lorsque votre mari ne pourra ou ne voudra pas vous accompagner; mais, lorsqu'il s'agira d'un divertissement quelconque, fût-ce une simple promenade, vous le refuserez toujours, si votre mari ne doit pas le partager.

N'oubliez jamais que toutes les habitudes qui auraient pour résultat de vous éloigner fréquemment de votre demeure sont essentiellement préjudiciables; vous ne pouvez être heureuse qu'en restant chez vous; et votre mari ne pourra se plaire auprès de vous qu'autant que vous vous plairez vous-même à rendre votre demeure agréable.

EMMELINE RAYMOND.



LA FAMILLE BÉROUVILLE.

Suite.

X.

OU CHACUN S'ÉMEUT A SA MANIÈRE.

L'arrivée fit évanouir le séduisant mirage, et Mme Chemay, simplement vêtue de mérinos noir, descendit de l'américaine pour aller recevoir son hôte; en chemin elle rencontra Anaïs.

« Que t'a-t-il dit? » demanda-t-elle à l'enfant, non sans un fort battement de cœur.

« Rien, maman; il a grogné et puis dormi.

— Oh! qu'il avait bien ses intentions! Voilà tes frères qui s'échappent vers le verger; dis-leur de rentrer sur-le-champ, leur oncle ne les a pas encore vus. »

Cette commission donnée, elle rejoignit M. Bérouville, que M. Chemay conduisait vers la maison. Il ne répondit guère que par des signes de tête au flot de paroles qu'elle lui adressa. Il marchait lentement, regardant à droite et à gauche, et, quand il entra dans la salle du rez-de-chaussée, qui avait de tout temps servi de salle à manger, ses jambes devinrent si tremblantes qu'il fut obligé de s'asseoir.

« Je suis heureux, vraiment heureux de retrouver cet appartement dans cet état, » dit-il avec effort. « Voilà bien la pendule de cuivre qu'on regardait comme une merveille à Louvigny; voilà la petite glace de Venise, enchâssée dans la boiserie; le gros clou à tête dorée auquel mon père accrochait sa casquette; le rustique fauteuil de paille dans l'embrasure où ma mère travaillait; le portrait de notre aïeul; il ne manque que la grande table carrée au milieu.

— Les tables rondes sont beaucoup plus commodes, mon oncle, » observa finement Mme Chemay, qui n'avait pas idée du sentiment qui dictait cette sorte d'inventaire.

« Regardez contre la toile de ce tableau, Achille, » reprit-il sans paraître avoir entendu, et en indiquant du doigt au jeune homme un portrait enfumé représentant un homme dans le costume du dix-huitième siècle, « il doit y avoir à droite, contre la manchette de dentelle, un trou, une déchirure, quelque chose.

— Il n'y a rien, mon oncle; mais il est facile de voir qu'on a mis un morceau.

— C'est cela. Je n'avais guère que dix ans quand je fis cette déchirure. On m'avait donné un arc et des flèches, que je lançais partout, et qui, pour ce méfait, furent confisqués au profit d'Ambroise. Voilà sans doute pourquoi je n'ai pas oublié cette petite circonstance. J'avais, d'une part, le chagrin de perdre ma propriété; de l'autre, le dépit de la voir passer en d'autres mains.

— Si vous veniez maintenant dans le salon, mon oncle? » dit Mme Chemay avec sa sollicitude maladroite et tracassière; « la pièce est plus gaie, on a changé le papier plusieurs fois. Ici, il n'y avait rien à faire; les appartements où l'on voit ces vieilles boiseries sont toujours sombres et laids.

— Le reste de la maison a été restauré?

— Oh! oui. J'ai vu au moins deux tapisseries différentes au salon, une verte avec des losanges grises, une jaune.....

— Eh bien! permettez-moi de rester ici, ma nièce, » dit-il, en interrompant sans façon son inutile description. « Que suis-je venu chercher à la Ville-Roux? Des souvenirs. Tout ce qui a été changé a donc beaucoup moins d'intérêt pour moi. Dans ce salon, je me trouve reporté aux jours si heureux, et en même temps si troublés, de ma jeunesse; je revois cette famille, alors si nombreuse, dont le plus jeune membre vient de disparaître, je revois..... ah! »

Il s'était arrêté court, et avait reculé de saisissement en voyant la porte placée en face de lui s'ouvrir devant Anna, que son beau-frère avait enfin décidée à paraître. Ces jours de chagrin l'avaient pâlie, et ses vêtements de deuil ne rendaient que plus saillante cette pâleur transparente qui l'embellissait singulièrement.

Elle marcha vers le vieillard, et le salua sans prononcer une parole. Depuis la mort de son oncle, elle parlait peu, car il y avait toujours des larmes dans sa voix.

« C'est ma sœur Anna, mon oncle, » s'empressa de dire Mme Chemay.

— J'aurais reconnu tout de suite Mademoiselle, » répondit le vieillard d'un ton bref en regardant ailleurs « Elle ressemble à sa mère.

— Vous l'avez beaucoup connue, je crois?

— Oui, oui, beaucoup. Achille, voulez-vous demander mon manteau que j'ai laissé dans la voiture? je me sens froid.

— Anna, tu vas tenir compagnie à mon oncle pendant quelques instants, » dit Mme Chemay; « je vais voir un peu ce que deviennent les enfants. Vous ne connaissez pas encore mes garçons, mon oncle, et vous permettez, n'est-ce pas?

— Certainement. »

Mme Chemay sortit, après avoir jeté un coup d'œil significatif à Anna, et monta rapidement au premier étage.

M. Chemay se promenait mélancoliquement dans son appartement. La course désordonnée que son épouse avait commandée l'avait fort secoué, et il se tâtait pour savoir s'il n'était pas plus malade. Sa vie se passait à cela. Avec la maladie très-réelle provenant de son empoisonnement, le pauvre homme mettait l'imagination de la partie, et depuis quelque temps il avait toujours un pied levé pour se mettre au lit. Il se couchait comme un autre se couvre pour ne pas s'enrhumer. Ce système avait bien ses avantages, paresseux comme il l'était, et lié à une femme du caractère de Clémentine. Le temps était-il à l'orage et le baromètre à la tempête, ce qui arrivait souvent, vite, il se couchait; y avait-il une démarche ennuyeuse à faire, une affaire difficile à traiter, il se couchait; fallait-il morigéner les enfants, renvoyer les domestiques, faire acte d'autorité, il se couchait. Du reste, bon homme au fond, quoique très-égoïste, et ne manquant pas d'une certaine intelligence, atrophiée par ses souffrances réelles et imaginaires et une paresse naturelle arrivée à son plus haut degré.

« Auguste, quel jour pour nos enfants! » dit Clémentine avec un enthousiasme qu'elle ne cherchait plus à dissimuler.

« Comment, quel jour?

— Oui, quel jour! Tu ne vois pas comme il est causant, aimable. Rappelle-toi les visites que nous lui avons faites au Havre et à Paris. Quel marbre, quelle glace! Il ne m'appelait pas sa nièce alors. Il est certain qu'entre mon père et lui il y avait eu brouille complète; mon père lui avait fait quelque chose qu'il n'avait jamais pardonné. Je tâcherai de savoir le fond de cette chicane, qui aurait pu nous porter préjudice; car il a fait naturellement retomber sa haine sur nous. C'est un malin bonhomme. As-tu vu comme il a regardé Anna? Pour une raison ou pour une autre, il ne l'aimera jamais, je parie; et elle est si sotte qu'elle ne le forcera pas comme moi à revenir de ses préventions. Enfin, l'important pour nous est qu'il en soit revenu, et il en est revenu. Il m'a dit qu'Anaïs me ressemblerait; elle l'a frappé, cette enfant, cela se voit bien.

— Quand dînerons-nous? » demanda M. Chemay avec son indifférence habituelle.

« Dans une dizaine de minutes. J'ai dû ajouter au dîner. Ces estomacs de millionnaires doivent être délicats, et il a l'air bien usé, ce cher homme; je crois bien qu'il ne jouira pas longtemps de sa grosse fortune. »

Et elle jeta à son cadavéreux mari un coup d'œil savant qui voulait dire bien des choses.

Sans prêter à Mme Chemay des intentions monstrueuses, on peut supposer que ce n'était pas sans une satisfaction irraisonnée et involontaire qu'elle constatait qu'un espace de temps plus ou moins court la séparait des millions rêvés.

« Pour un homme qui a habité les climats chauds, il n'est point usé du tout, » répondit M. Chemay en passant sa main osseuse sur sa figure jaune.

« Je te dis qu'il est très-malade; un homme bien portant a-t-il jamais eu froid en cette saison, est-il ainsi emmitouflé?

— Oui, quand à soixante ans on passe des Antilles en Bretagne.

— Comme tu es contrariant! Et le tremblement de ses jambes quand il est entré dans le salon, après avoir fait tout au plus une cinquantaine de pas, l'expliqueras-tu aussi?

— Peut-être.

— Quoi! ce n'est pas par faiblesse, par pure faiblesse qu'il s'est jeté sur un siége en y entrant?

— C'est par émotion.

— Ah! voilà qui est impayable. Lui, ému! C'est une

pierre que cet homme-là. Comment m'a-t-il reçue au Havre, moi la fille de son frère? Plus froidement que si je ne lui avais rien été du tout.

— C'est qu'il n'aime pas les simagrées, ma femme ; tu faisais aussi par trop de sentiment. Allons, allons, ne te fâche pas; mais, en conscience, tes larmes et tes exclamations n'avaient pas le sens commun. Il a si bien vu que tu t'excitais, qu'il a marmotté entre ses dents qu'il détestait les femmes nerveuses. »

Heureusement pour M. Chemay, qu'en ce moment les enfants entrèrent avec grand fracas, ce qui fit une diversion, et empêcha qu'il ne portât la peine de sa sincérité.

« Comme vous voilà faits ! » s'écria Clémentine. « Où les as-tu trouvés, Anaïs?

— Dans la calèche, maman ; ils mettaient leurs pieds crottés sur les coussins, et, sans le monsieur qui a de si jolis gants, ils y seraient encore.

— Il m'a même fait bien mal au bras, » dit Joseph en faisant une grimace de douleur.

« De quoi ce monsieur se mêle-t-il ? » dit aigrement la mère.

— Ah ! sois tranquille, maman, » reprit Joseph, « pendant qu'il arrachait Victor de la voiture, j'ai frotté mon doigt contre le moyeu de la roue où il y avait du cambouì, et je l'ai essuyé à la doublure de soie de son beau paletot.

— Et moi, je lui ai craché à la figure, » s'écria Victor.

« Ah ! voilà qui n'est pas bien, Victor; j'ai défendu cela, vous savez bien; une autre fois, Monsieur, vous serez privé de dessert.

— C'est-à-dire qu'ils mériteraient tous les deux une bonne correction, » dit M. Chemay avec feu, « et, si nous n'avions pas des étrangers, ils ne l'auraient pas manquée. Il faudra qu'un jour ou l'autre je me mêle un peu de ces gaillards-là, car cela va mal, très-mal. »

Il faisait de temps en temps cette menace, qu'il ne réalisait jamais. Pour redresser le moral chez les enfants, il faut avoir préalablement opéré sur soi-même, et surtout s'oublier entièrement.

Ce double effort était au-dessus de ses forces.

« Je ne veux pas les excuser, » répondit Clémentine avec une fureur contenue qui pouvait bien compter pour une excuse; « mais il me semble que monsieur Achille aurait pu s'y prendre moins brutalement.

— Si, selon leur habitude, ils n'obéissaient pas ?

— Comment veux-tu qu'ils obéissent ainsi au premier venu? En vérité, je ne sais pourquoi mon oncle traîne après lui ce grand dadais. Dieu ! comme il me déplaît!

— Et si c'était là l'héritier qu'il s'est choisi, Clémentine? »

Mme Chemay bondit sur sa chaise.

« Vas-tu croire à cette bêtise-là ? » dit-elle en rougissant d'indignation. De quel droit hériterait-il, et viendrait-il nous faire tort, à nous et aux Delanglade?

— Je sais bien qu'il est plus éloigné d'un degré; mais il s'appelle Bérouville.

— Et c'est un Bailleul tout pur; il n'a rien de notre famille, c'est le portrait de sa pauvre mère.

— Le fait est que je ne le crois pas intrigant, » dit M. Chemay bien simplement; « mais ce genre de caractère peut convenir à M. Bérouville.

— Du tout; si M. Bérouville est un original, il n'est point sot, et il ne s'entichera pas de cet être-là, bon tout au plus à mettre derrière la vitrine d'un coiffeur.

— Il me semble que nous l'avons bien peu vu pour....

— Pour le juger, n'est-ce pas? Allons donc, un coup d'œil suffit, à moi, du moins. Je ne dis pas qu'il ne lui fasse pas un legs; il lui en fera un, certainement; mais pour en faire son héritier, non, non. Cela n'aurait pu arriver que dans le cas où ses héritiers naturels lui seraient demeurés étrangers. Il paraît qu'il est allé deux fois chez les Delanglade; mais sa sœur est morte aussi, et ce sont de si drôles de gens! Il finira par reconnaître que nous sommes les seuls héritiers possibles; les enfants l'intéresseront, et on passera l'éponge sur le passé; et ce sera encore à moi qu'on devra cela, je puis le dire sans orgueil. Maintenant, il s'agit de ne pas laisser refroidir ces bonnes dispositions; l'avoir attiré ici, c'est énorme, je sais bien, mais il faudrait l'y retenir quelques jours.

— L'essayer serait, je crois, bien inutile, Clémentine.

— Oh ! avec toi, tout à l'avance est inutile. Est-ce que dans ce moment tu ne devrais pas être au salon, pendant que j'habille les enfants? Passe-moi donc le pot à eau et la cuvette. Anaïs, rattache tes cheveux, ma fille; et, pendant que j'habille tes frères, va donc un peu voir ce qui se passe dans le salon, et viens me dire si ton oncle et ta tante causent beaucoup. S'il s'ennuie, il partira, et Anna n'est pas divertissante, il faut le reconnaître. »

Anaïs s'empressa de descendre. Elle était dressée de longue main à ce petit système d'observation dont sa curiosité naissante s'accommodait. Elle ne fut guère absente plus de cinq minutes, s'étant contentée de regarder par le trou de la serrure.

« Eh bien ! » demanda la mère, « causent-ils?

— Ils ne disent rien.

— Oh ! par exemple !

— Non ; le vieux monsieur se promène comme ça dans le salon, en tirant sur sa barbe. »

Et la petite fille, baissant la tête, fit quelques pas les yeux sur le plancher.

« Mais, ta tante?

— Ma tante est assise auprès de la enêtre, son mouchoir sur sa figure. »

Le tableau que peignait Anaïs était fidèle; et voici ce qui s'était passé. Personne autre que Mme Chemay n'aurait chargé Anna de tenir, ce jour-là, compagnie à un homme qui était pour elle un étranger. Ne pas pleurer, c'était tout ce dont la pauvre enfant était capable; et quand, laissée seule avec son oncle, elle voulut lui adresser la parole, ce fut d'une voix si altérée que, malgré lui, son cœur endurci s'en était ému.

Il s'était levé, s'était mis à arpenter la salle, tout en regardant Anna à la dérobée, et on ne peut pas dire que son regard fût doux; et, finalement, s'arrêtant en face d'elle, il lui avait dit avec sa brusquerie habituelle :

« On vous a donné, Mademoiselle, une corvée dont vous me permettrez de vous dispenser. Puisque vous êtes assez jeune et assez aimante pour éprouver un chagrin vrai, livrez-vous-y en toute liberté. Restez là si vous voulez, afin que votre sœur ne se croie pas obligée de vous remplacer; mais faites comme si vous étiez seule. »

Anna ne s'était pas senti la force de protester, et s'était retirée dans un coin après avoir balbutié un remerciment.

La faute en elle-même, si faute y avait, était petite, et pourtant cette infraction aux lois de la politesse ne pouvait manquer de consterner Mme Chemay.

« Mais c'est affreux ! » s'écria-t-elle; « cette pleurnicheuse va tout gâter. Auguste, descends bien vite.

— Impossible ; je serais incapable de tenir conversation à qui que ce soit avant dîner; j'ai d'affreuses crampes d'estomac en ce moment. »

Il se tut, jeta un regard langoureux vers son lit, et ajouta en baissant involontairement la voix :

« Et je crois même que quelques minutes de repos avant ce dîner, qui se fait tant attendre, me feraient du bien.

— Oh ! par exemple, tu ne te coucheras pas, » s'écria sa femme en se plaçant devant lui, « ce serait aussi par trop fort. Si mon oncle apprenait cela, il ne faudrait pas autre chose pour nous faire manquer l'héritage. Tu ne te coucheras pas, te dis-je; et même, je te prie de ne point trop parler de tes maux. Les malades ne détestent rien tant que la maladie. Au reste, nous allons descendre ensemble; je voulais essayer de friser Anaïs, qui est beaucoup plus jolie frisée; mais nous ne pouvons plus laisser mon oncle seul; ainsi donc descendons. Vous, mes enfants, n'oubliez pas ce que je vous ai recommandé; soyez gentils, tenez-vous bien, ne bougez pas trop, et jetez-vous au cou de votre oncle en arrivant. »

Les trois enfants firent un petit signe de tête assez équivoque, et les deux garçons placèrent leur casquette sur leurs cheveux très-artistement arrangés en ce moment. Ils étaient moins laids que Mlle Anaïs ; et, bien qu'ils eussent complétement perdu les grâces charmantes de la première enfance, ils se trouvaient à l'âge où l'on en conserve comme un reflet, à l'âge où la joue est encore satinée, sinon rebondie, où les mouvements ont encore de la souplesse, où la bouche est rose et l'œil ignorant, où la voix retrouve des sons argentins et le rire de délicieux éclats. Mais tout ce charme s'évanouissait au second coup d'œil; on devinait l'enfant mal élevé, le gamin précoce dans ces garçonnets, qui mettaient d'ailleurs une sorte de fanfaronnade à exécuter les tours les plus saugrenus et les fantaisies les plus niaisement déplaisantes.

Ils étaient à peine sortis de la chambre paternelle, que leurs belles résolutions cédèrent à l'habitude. Joseph trouva moyen de descendre l'escalier autrement que sur ses pieds; Victor ôta une de ses jarretières qui le gênait, et la jeta sur la tête d'Anaïs, qui ne s'aperçut pas de ce surcroît de parure. Anaïs elle-même augmentait par des gestes maladroits le désordre de sa coiffure, ce qui n'empêcha pas Mme Chemay de se composer une physionomie qui eût pu être regardée comme la parodie de celle que devait avoir la Cornélie antique, montrant à la curieuse Campanienne les deux enfants qui devaient être les Gracques.

Zénaïde FLEURIOT.

La suite au prochain numéro.



Les journaux ont donné récemment la triste relation d'un nouveau malheur, causé par le feu qui s'est communiqué aux vêtements d'une dame.

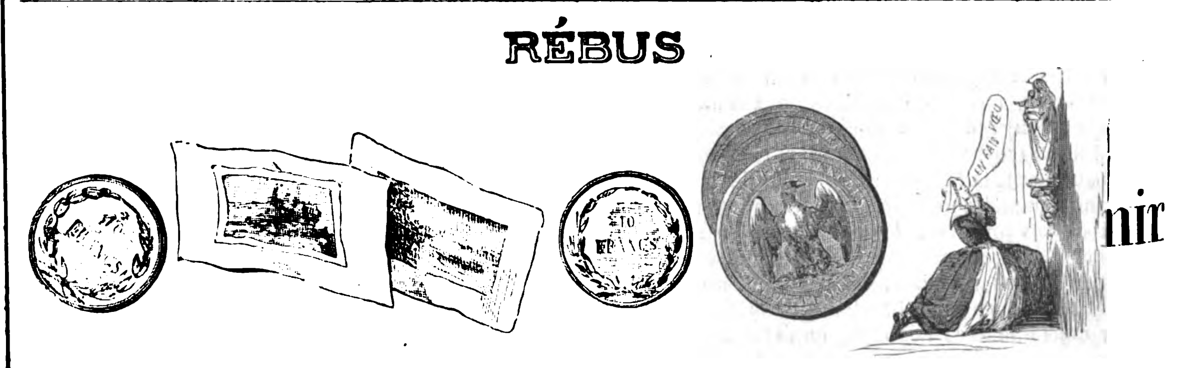
« Il y a un moyen bien simple de prévenir ces horribles accidents : un peu d'alun ou quelques grammes de sulfate de cuivre mêlés à l'empois des jupons suffiraient pour les rendre ininflammables. Les étoffes ainsi préparées charbonnent et ne s'enflamment pas, mais il ne s'est pas encore trouvé une femme assez prudente, assez raisonnable, pour recourir à ce préservatif. » (Extrait du *Moniteur*.)

N° 40,627, Var. Il est regrettable que le langage soit limité à un petit nombre de termes; je voudrais en trouver qui n'eussent pas encore été employés pour remercier dignement Mme la comtesse de D...; son approbation me touche profondément. Quant au renseignement souhaité, j'aurais en tout cas conseillé le gros bleu pour la veste-corsage. S'adresser à Mme Hadry, rue Hauteville, 18 *bis*. Le prix de la façon n'est malheureusement pas le plus inquiétant, car il compte pour peu de chose dans les notes. La plus modeste façon de robe coûte de 60 à 90 francs; c'est justement pour décharger le budget des familles que nous publions un si grand nombre de bons patrons. — *N° 52,825, Quimper.* Nous nous occuperons de l'objet que désire notre abonnée, dès que nous le connaîtrons mieux; est-ce une camisole? on n'en fait pourtant pas en piqué : bref, nous sollicitons une explication plus détaillée. — *N° 57,381, Masparreu.* Avec un teint blanc et des cheveux châtains, on est privilégiée, car on peut porter *toutes* les nuances : bandeaux roulés et natte-diadème. On ne porte plus guère de résille, à moins que l'on mette un filet sur le chignon *seulement*. — *Mme A., Haute-Marne.* Sans aucun doute pour la douillette. A Paris, la laine de Saxe est celle que l'on emploie pour la tapisserie. La laine *zéphyr* est bien ce que vous désignez par les mots de *laine anglaise cachemire*, et que l'on a appelée, il y a quelques années, *laine-ternaux*. — *N° 41,652.* Lorsqu'on veut faire avec des perles un ouvrage en tapisserie, on prend en *perles* les nuances indiquées en laine ou soie; on brode en perles sur le canevas. — *N° 57,275, Moselle.* Si la jeune fille a des parents, mieux vaut que ceux-ci se chargent de l'offrande qui peut, sans aucun inconvénient, être faite dans la forme projetée. C'est aux hommes que l'on reçoit à demander d'abord des nouvelles de la santé de la maîtresse de la maison; celle-ci répond par quelques mots, en ajoutant qu'elle espère qu'ils se portent bien, et demande toujours des nouvelles de la santé de leurs femmes, si elle a des relations avec elles. — *N° 52,129, Gers.* Nous projetons en effet de passer successivement en revue *tous* les objets que la mode crée pour l'habillement et l'ameublement; mais nous hésitons devant les gravures masculines, pour plusieurs motifs. En publiant un dessin de *chemise* pour homme, pour prendre cet exemple, nous donnons un patron qui permet aux femmes économes de coudre elles-mêmes cet objet. Il n'en saurait être de même pour le costume masculin, qui prendrait une place à laquelle nous pouvons donner un emploi plus utile. Notre but est, en effet, non de faire paraître des gravures inutiles, mais de publier le dessin des objets que l'on peut exécuter soi-même, grâce à nos patrons et explications. — *N° 16,505, Rhône.* Une *très*-riche toilette de mariée se composerait d'une robe de satin blanc, faite de forme *Princesse*, garnie avec un volant en dentelle blanche. Seconde robe, ou plutôt tunique plus longue derrière que devant, en même dentelle blanche; voile pareil. Pour cette cérémonie, robe de velours bleu avec petit paletot pareil, le tout garni de cygne pour la petite fille de cinq ans. — *C. J., Lyon.* Toutes les bandes en tapisserie que nous avons publiées et qui vont paraître peuvent servir pour les pliants exécutés sur du canevas Java. Il suffit de supprimer le fond de ces bandes. Nous comptons sur la fidélité qui nous est promise. — *Bruxelles, E. de F.* J'ai payé du linos noir, à filets blancs, 1 fr. 50 centimes le mètre; je pense que le linos blanc ne peut coûter plus cher. S'adresser aux Magasins du Louvre, rue de Rivoli. — *N° 42,931, Yonne.* Je crois que les vestes en dentelle noire seront généralement portées cet été sur les corsages décolletés, comme sur les corsages montants. Quant au taffetas *grisaille*, il *ne peut* passer de mode. Le paletot court, pareil, sera de bon goût. Quant aux *confections* de taffetas noir, tout porte à croire que l'on en portera peu. La veste de dentelle est en effet plus *parée* qu'un corsage blanc. — *S. R.* Une femme *raisonnable* ne peut se chagriner de voir blanchir ses cheveux; sa famille ne l'aimera pas moins avec des cheveux blancs qu'avec des cheveux noirs. Elle peut sans aucune difficulté adopter l'usage de la poudre, qui est très-*seyante*, et que l'on emploie souvent avec les coiffures actuelles. Mieux vaut, en fait de *vieillesse*, sauter bravement par la fenêtre plutôt que de rouler dans l'escalier; on s'épargne ainsi de tristes luttes, d'amères déceptions, et le ridicule qui s'attache toujours aux efforts des femmes persistant à retenir la jeunesse qui les quitte. — *N° 27,927, Maine-et-Loire.* Lorsqu'une petite fille commence à marcher, ses robes vont jusqu'à la cheville; on ne lui met pas encore de crinoline, à cet âge. Nous avons publié un patron de pantalon-maillot, qui lui conviendrait. Dès que les enfants marchent, ils portent des gants. 1 mètre 50 centimètres à 2 mètres pour la largeur des robes; celle des jupons est toujours un peu moindre. — *A. M. Commercy.* La recette du *lait virginal*, publiée dans l'année 1860, actuellement épuisée, a été répétée dans les *Renseignements* du n° 48 de l'année 1864. Merci mille fois pour la sympathie que l'on veut bien m'exprimer. — *N° 25,621, Vosges.* Pris note de la demande; cela paraîtra, je l'espère, mais dans un délai plus ou moins éloigné. — *N° 12,351, Chateau de B., Maine-et-Loire.* Il est tout à fait *impossible* de recevoir une réponse dans le *prochain* numéro. Robe de poult-de-soie bleu, pas trop clair, ou vert, garnie avec une simple corde en soie formant trèfle sur chaque couture des lés. — *Mlle H. R., Bordeaux.* S'adresser, pour des échantillons de linos, aux Magasins du Louvre, rue de Rivoli. — *N° 39,240, Rhône.* Nous publierons prochainement des dentelles au crochet, qui d'ailleurs paraissent souvent dans le journal, ainsi que des travaux au tricot. Quant au dessin en question, nous sommes forcés de nous récuser; il faudrait le connaître pour le reproduire. On ne peut marquer de cette façon du linge quelconque; on le marque à la croix (linge ordinaire) ou bien au plumetis. — *L. de M., Indre-et-Loire.* Pour toutes les commissions, s'adresser à Mme Page, boulevard Magenta, 129; ne connaissant pas le prix de ces objets, je ne saurais l'indiquer. — *Mlle C. Gers.* Nous ne pouvons offrir aucune rétribution pour les charades et logogriphes qui sont ordinairement offerts au journal. — *N° 41,814, Orne.* On recevra prochainement une planche de broderies avec des bandes mélangées de soutache pour jupons. — *N° 45,714, Tours.* La lettre a été reçue avec reconnaissance; une réponse a figuré à l'article *Renseignements*. — *M. N., villa de B.* Cette adresse m'est inconnue, de même que le prix de ces objets. Voilà donc un *enfant prodigue* revenu!

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

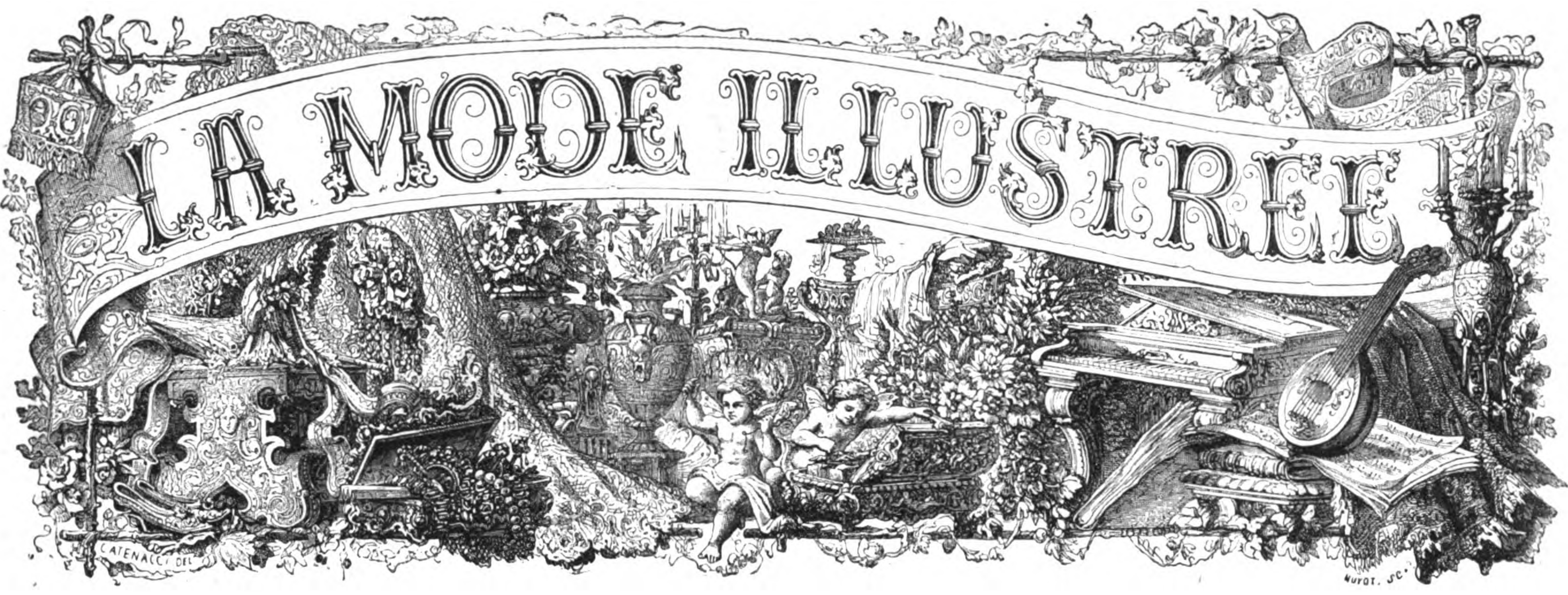
RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Qui est sûr du lendemain?

N° 8. SIXIÈME ANNÉE. Dimanche, 19 février 1865.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cᵉ, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 13, Bedford Street, Covent Garden, W. C. —

Veste ajustée avec plastron.

Cette veste peut être faite en étoffe de soie comme en cachemire ou alpaga. On peut aussi utiliser la combinaison qu'elle offre pour moderniser un corsage de robe devenu trop étroit, le plastron étant fait en étoffe différente, quant à la nuance, de la veste même. Ce *plastron* sera, si on le préfère, plus étroit que ne l'indique notre gravure, qui représente une veste de cachemire noir avec plastron en poult-de-soie violet. Dans le cas où l'on adopterait cette forme pour un corsage de robe, la couleur du plastron serait répétée dans les garnitures de la robe, dans la bordure des festons de la manche et des pattes figurant sur la petite basque.

La Vierge aux anges.

Nous croyons être agréables à nos lectrices en leur offrant une reproduction de la *Vierge aux anges* qui fait partie des chefs-d'œuvre du Vatican, à Rome, et en leur annonçant que M. Sajou vient de l'éditer en dessin de tapisserie. Nous croyons qu'il n'est pas possible de pousser plus loin la perfection. Le dessin du maître est religieusement conservé, l'expression des figures donne la meilleure idée de l'original, et le coloris, cet écueil de la tapisserie à l'aiguille, a le brillant du tableau, sans exagération comme sans sacrifice. Tout est reproduit, depuis la plus grande opacité des nuages les plus foncés jusqu'aux détails les plus minutieux des broderies en or, qui ornent si gracieusement les vêtements de la Vierge.

L'œuvre de M. Sajou est une bonne

VESTE AJUSTÉE AVEC PLASTRON.

fortune pour les personnes qui aiment à reproduire sur le canevas des ouvrages d'art capables de supporter l'examen des artistes les plus difficiles.

Le choix des laines est très-important pour copier ce modèle, et nous ne connaissons que celles d'Alsace qui puissent convenir. Nous savons que toutes les nuances réunies ne pèsent que 360 grammes, et qu'en employant le canevas nº 18, pour travailler au petit point, on obtient un tableau de 60 centimètres sur 42. Le travail au gros point donne 80 centimètres sur 57 avec du canevas nº 30.

On peut se procurer le dessin colorié, dont le prix est de 30 francs, dans la maison Sajou, rue Rambuteau, 52, ou au bureau de la *Mode lustrée*.

Pèlerine tricotée.

MATÉRIAUX : 64 grammes de laine anglaise rouge ; 72 grammes de même laine blanche ; grosses aiguilles tricoter en acier ; aiguilles à tricoter en bois, assorties à la laine.

Le fond de cette pèlerine, très-facile à exécuter, est rouge avec une doublure blanche ; on le fait avec de la laine anglaise prise double. La garniture est à jours. Fond et garniture ont leur dessin spécial qui les reproduit en grandeur naturelle.

On commence le fond par le bord supérieur de la doublure blanche, en montant, sur de grosses aiguilles d'acier, 210 mailles. On travaille toujours en *allant et revenant*.

1er *tour*. * Diminution (c'est-à-dire que l'on tricote 2 mailles ensemble à l'endroit), — 1 jeté. — Recommencez toujours depuis *. Ce tour, qui forme le dessin, doit être constamment fait à *l'endroit* de l'ouvrage. Il est suivi de trois tours unis, alternativement à l'envers et à l'endroit, dans le premier desquels chaque *boucle* est considérée comme une maille. On recommence deux fois depuis *. Ensuite on prend des aiguilles en bois assorties à la grosseur de la laine, afin d'exécuter le dessin dans les proportions indiquées dans la gravure, qui le représente en grandeur naturelle. Avec les aiguilles de bois, on répète 22 fois les 4 tours du dessin. Après le dernier tour, qui termine la doublure, on attache la laine rouge et l'on travaille cette fois depuis le bord inférieur, en remontant. On exécute le dessin qui vient d'être indiqué pour la doublure. Les douze derniers tours sont faits avec les aiguilles d'acier, de même que le bord blanc de l'encolure, qui sera expliqué plus tard.

Après avoir répété, pour la 25e fois, les 4 tours composant le dessin, on réunit dessus et doublure en prenant * 2 mailles rouges, — 2 mailles blanches, et les tricotant ensemble en une seule maille faite à l'endroit ; — ensuite 1 jeté, et l'on recommence depuis *. Quand ce tour est terminé, on attache la laine blanche et l'on tricote un tour uni à l'envers. Dans le tour suivant (encolure) on diminue de moitié le nombre des mailles en tricotant toujours deux mailles ensemble à l'endroit ; sur ce tour on en fait un uni à l'envers ; ensuite on recommence le dessin que l'on répète 10 fois, ce qui fait 40 tours, après lesquels on démonte *lâche*, et l'on coud le dernier tour sur les mailles de la doublure, qui ont été réunies aux mailles rouges.

Pour faire la bordure on prend la laine blanche, les aiguilles de bois, on monte 408 mailles et l'on tricote 20 tours *à jours* avec le dessin suivant :

1er *tour*. — * Une maille à l'endroit, — 1 jeté, — diminution (c'est-à-dire 2 mailles tricotées ensemble à l'endroit). Recommencez depuis *.

2e *tour*. — Comme le précédent, mais chaque jeté est tricoté comme une maille. Après ces 20 tours, on fait les trois tours suivants :

1er *tour*. — * Diminution, — une maille à l'endroit ; recommencez depuis *.

2e *tour*. — * Diminution, — 1 jeté ; recommencez depuis *.

3e *tour*. — * Une maille à l'endroit (les jetés sont tricotés comme des mailles), — 1 jeté ; — recommencez depuis *.

Ces trois tours représentent le milieu de la bordure. On fait encore 20 tours *à jours* pareils à ceux par lesquels on a commencé la bordure, puis on plie cette bordure en deux dans le sens de sa largeur, on relève sur des aiguilles séparées les mailles par lesquelles on l'a commencée, et l'on réunit les deux bords en tricotant *ensemble*, à l'endroit, une maille du premier, une maille du second bord. Le tour suivant est fait ainsi : * diminution, — 1 jeté ; — recommencez depuis *. On démonte très-lâche et l'on coud le dernier tour sur le bord de la pèlerine. Dans le tour qui forme le bord supérieur, on passe un cordon blanc en laine, terminé par deux glands, blancs et rouges.



LA VIERGE AUX ANGES, D'APRÈS SASSO-FERRATO (MUSÉE DU VATICAN).
Dessin mis en carte pour être exécuté en tapisserie à l'aiguille, maison Sajou, 52, rue Rambuteau.

Bonnet de nuit au tricot pour homme.

MATÉRIAUX : 96 grammes de coton à tricoter, 6 fils ; aiguilles à tricoter en acier, assorties au coton.

La mode, afin sans doute de prouver sa puissance, s'attaque aujourd'hui même aux classiques bonnets de coton pour en changer la forme. Il est certain que notre dessin ne donne pas tort à cette réforme, qui supprime la pointe un peu grotesque de cette coiffure.

On commence par le milieu du fond, en montant 8 mailles ; on les réunit en rond.

1er *tour*. — * 1 jeté, — une maille à l'endroit ; recommencez trois fois depuis *.

2e *tour*. — Entièrement à l'endroit. Chaque jeté est tricoté comme une maille.

On tricote ces deux tours alternativement, mais dans chaque tour à *dessin* (c'est-à-dire pareil au 1er tour) le nombre des mailles à l'endroit augmente d'une maille, en sorte que, dans le 3e tour, on fait alternativement 1 jeté, — 2 mailles à l'endroit ; — dans le 5e tour, alternativement, 1 jeté, — 3 mailles à l'endroit, ainsi de suite. On continue de la sorte jusqu'à ce que l'on ait 160 mailles dans un tour, ce qui donne au fond un diamètre de 14 centimètres 1/2. On tricote ensuite 1 tour uni à l'endroit, 3 tours unis à l'envers, encore 1 tour uni à l'endroit ; puis on commence le rebord du bonnet.

1er *tour*. — * 1 jeté, — 5 mailles à l'endroit, — 2 diminutions (c'est-à-dire que l'on tricote deux fois de suite 2 mailles ensemble, à l'envers), — 5 mailles à l'endroit, — 1 jeté, — 1 maille à l'endroit ; — recommencez 10 fois depuis * ; mais cinq fois, dans le cours de ces répétitions, on tricotera une maille à l'envers qui remplacera les deux diminutions à l'envers. Si l'on négligeait ce détail, il manquerait cinq mailles au dessin.

2e *tour*. — Entièrement uni à l'endroit. Chaque jeté est tricoté comme une maille.

Les 3e, 5e et 7e tours sont faits comme le premier tour, mais sans supprimer nulle part les diminutions. Les 4e, 6e et 8e tours comme le 2e tour.

On tricote ensuite 2 tours à l'envers, — 1 tour à l'endroit ; — on répète depuis le 1er jusqu'au 8e tour (inclusivement) et ainsi de suite, de telle sorte que le dessin est séparé de 9 en 9 tours par les tours à l'envers. Dans la 3e rayure formée par le dessin on supprime la diminution lorsqu'on fait le 4e tour du dessin, et l'on tricote, à la place des mailles à l'envers, de chaque côté, 6 mailles à l'endroit. On procède de même dans le dernier tour de la 4e et 5e rayure, de telle sorte qu'en dernier lieu, les mailles à l'endroit que l'on tricote *de suite* sont au nombre de huit. Lorsque le rebord a atteint le contour voulu, on maintient le même nombre de mailles pour faire encore quatre rayures, et l'on termine par un bord dentelé dit *dents de souris*, c'est-à-dire qu'après les 2 tours à l'envers, on fait 4 tours à l'endroit, — 1 tour à *jours*, — 4 tours à l'endroit. On démonte, on replie à l'intérieur les 4 derniers tours, on les coud comme s'il s'agissait d'un ourlet, de telle sorte que le tour à *jours* forme le bord extérieur. On pose un gland de coton au milieu du fond du bonnet.

Bottes pour femme.

Nous publions encore deux modèles de bottes féminines, usitées surtout pour les longues promenades à pied ou à cheval, pour les parties de chasse, etc.

Nº 1. Botte en peau brune avec soulier *figuré* en cuir verni, noir ; boucle et boutons en acier.

Nº 2. Botte en peau de chevreau de teinte grise foncée, avec empeigne de cuir verni noir ; une corde gros bleu en soie borde les contours des festons qui sont fixés par

des boutons en jais noir. La même corde est placée sur le bord supérieur et se termine par deux glands.

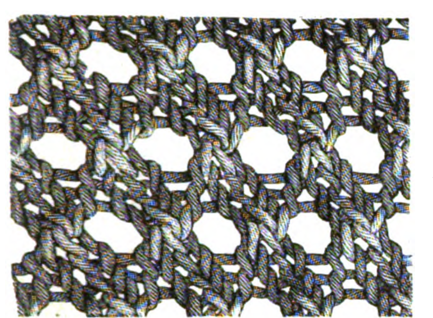
Courroie pour assembler les lettres.

Matériaux : Une bande de papier-canevas; 60 centimètres de ruban ayant 3 centimètres de largeur; un peu de soie de cordonnet.

Cette *courroie*, portant les initiales de sa destinataire et le millésime de l'année, sert à assembler les lettres et à tenir ainsi une correspondance en bon ordre.

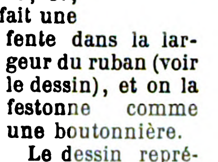
On coupe dans une bande de papier-canevas, ayant 3 centimètres 1/2 de largeur, trois morceaux, l'un de 7 centimètres, les deux autres de 4 centimètres de longueur. Le plus long de ces morceaux et l'un des deux autres sont ornés avec une petite bordure faite à la croix, avec de la soie de nuance vive. On brode les initiales dans le plus long des deux morceaux, le chiffre de l'année dans l'autre morceau; sous celui-ci on coud à points *arrière*, avec de la soie de même nuance que celle employée pour la broderie, le second morceau, de dimension pareille, tandis que l'on fixe, toujours à points arrière, le morceau à initiales sur le milieu d'un ruban ayant 60 centimètres de longueur, de même nuance que la broderie; les deux bouts de ce ruban sont passés entre les deux morceaux de canevas qui ont été cousus ensemble, et, afin de pouvoir les serrer à volonté, on fait une fente dans la largeur du ruban (voir le dessin), et on la festonne comme une boutonnière.

Le dessin représente fidèlement ce petit travail ; seulement le chiffre de



FOND DE LA PÈLERINE EN GRANDEUR NATURELLE.

l'année doit être placé à l'extérieur de cette courroie. Si on le voit au contraire à l'intérieur, c'est uniquement afin de permettre à nos lectrices d'en copier la disposition.



PÈLERINE TRICOTÉE.



BONNET DE NUIT AU TRICOT.

Casquette d'hiver

POUR JEUNE FILLE.

Ce modèle, fait en velours noir, se distingue du chapeau d'été par de larges brides qui couvrent les oreilles. Mme Aubert, rue Neuve-des-Mathurins, nº 6, fait ces *casquettes* en velours de toute nuance pour petites filles et jeunes filles.

Jupon pour enfant d'un à trois ans.

TRAVAIL AU CROCHET ET TRICOT.

Matériaux : 144 grammes de laine zéphyr blanche; 8 grammes de même laine verte; crochet en bois assorti.

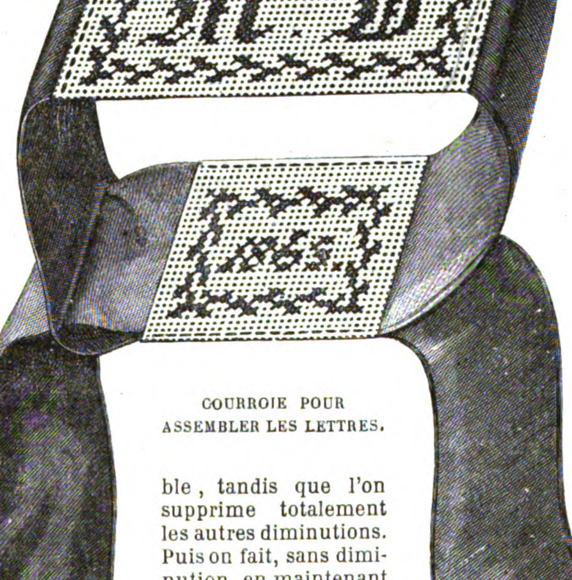
Ce petit jupon en forme de robe *princesse*, est fait au crochet tunisien, et boutonné par derrière dans toute sa longueur. Le volant est tricoté et bordé, ainsi que le jupon, avec de petits festons exécutés en laine de couleur (verte sur notre modèle).

On prend la laine blanche, et, commençant par le bord inférieur, on fait une chaînette de 190 mailles sur lesquelles on exécute 40 tours de crochet tunisien. Chaque tour se compose, ainsi que nous l'avons souvent répété, de deux *rangs* allant l'un de droite à gauche, — l'autre de gauche à droite.

Dans le 41e tour commence la diminution qui, pour le crochet tunisien, a toujours lieu dans le premier rang du tour (de droite à gauche), en relevant deux mailles à la fois au lieu d'une seule maille. Dans ce 41e tour, on relève ensemble les mailles suivantes et l'on y passe le brin comme pour faire une seule maille : 18e et 19e, — 37e et 38e, — 56e et 57e, — 75e et 76e ; — puis dans la seconde moitié du tour, 111e et 112e, — 130e et 131e, — 149e et 150e, — 168e et 169e. On établit ainsi quatre diminutions sur chaque moitié du tour, et l'on continue à diminuer de la même façon, à la même place, dans chaque *premier rang* de chacun des tours suivants; cela forme de chaque côté quatre lignes en biais. Le nombre des mailles ne varie jamais sur les bords, tandis qu'il diminue de deux mailles dans chaque tour sur le milieu par devant. On fait ainsi 13 tours avec les diminutions. Dans le 54e tour on diminue 8 fois de suite, au commencement et à la fin du premier rang, en prenant chaque fois deux mailles ensemble, tandis que l'on supprime totalement les autres diminutions. Puis on fait, sans diminution, en maintenant toujours le même nombre de mailles, 17 tours pour le corsage. On est arrivé aux entournures et l'on fait, sur les 34 mailles du milieu, 8 tours. On diminue une maille au commencement et à la fin du 2e de ces tours. Entre le dos et le devant on laisse 2 mailles pour l'entournure, et sur chaque moitié du dos on fait 8 tours. On diminue une maille vers l'entournure dans le 2e de ces tours. Après le 8e tour, on fait, du côté de l'entournure, 9 tours sur 8 mailles pour l'épaulette; on coud le dernier de ces tours avec les 8 dernières mailles du devant. L'entournure est fermée.

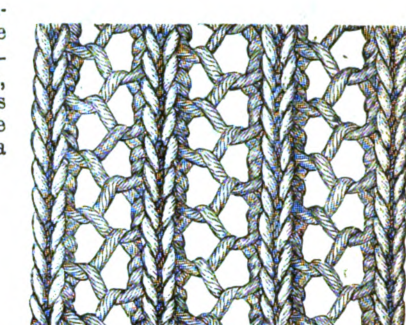


Nº 1. BOTTE POUR FEMME.



COURROIE POUR ASSEMBLER LES LETTRES.

On prend la laine verte, et sur tout le contour du jupon on fait d'abord un tour de mailles simples, sur lequel on forme avec des mailles en l'air des festons, qui peuvent être un peu plus grands pour le bord inférieur du jupon ; sur ce premier rang de festons on en fait un deuxième composé de festons plus petits. Sur chacun des deux côtés ouverts, c'est-à-dire par derrière, on fait au-dessus du tour vert, composé de mailles simples, une sorte de bande pour laquelle on exécute, avec la laine blanche, 5 tours en mailles simples, assez *lâches*, pour chacune desquelles on pique le crochet sous la maille entière du tour précédent. Vient ensuite un tour semblable, mais vert, qui doit se continuer sur les côtés transversaux de la bande, — puis un rang de festons verts qui commence par le bord inférieur. La bande blanche qui doit être posée sur le côté de gauche du dos a neuf boutonnières, que l'on forme en faisant chaque fois, dans le 4e tour blanc, une maille en l'air, sous laquelle on passe une maille ; — dans le 5e tour, on fait 2 mailles simples dans le vide formé par la maille en l'air. On pose les boutons sur la bande blanche de droite.



GARNITURE DE LA PÈLERINE EN GRANDEUR NATURELLE.

Pour le volant, on monte 386 mailles *lâches*, et l'on tricote, en allant et revenant, 18 tours, en faisant alternativement 2 mailles à l'endroit, — 2 mailles à l'envers, — 1 tour uni à l'endroit, — puis on démonte en faisant de 2 mailles une seule maille ; cela forme le bord supérieur du volant. Sur le bord inférieur on fait des festons verts, et sur le premier et le dernier tour des mailles-*chaînettes* vertes. Le volant est cousu de façon à se trouver sur la même ligne que le bord inférieur du jupon, et à rejoindre, par ses côtés transversaux, les deux bandes blanches de derrière.

Travail noué pour carnassière.

Le travail dont nous allons donner l'explication peut être employé à divers usages; on en fera notamment des sacs plus ou moins grands, pour contenir le linge jusqu'au moment où il est remis à la blanchisseuse (on sait qu'il vaut mieux laisser ce linge à une place aérée que de le renfermer); on en fera aussi des enveloppes pour éponges, et enfin, en employant de la grosse soie de cordonnet, ou bien de la ficelle très-fine, on pourra exécuter des blagues à tabac, que l'on doublera en soie.

Un dessin spécial reproduit (en grandeur réduite) une partie du dessus de la carnassière. Les deux moitiés qui la composent sont réunies sous des courroies de cuir ayant au moins un centimètre de largeur, percées à distances régulières pour le travail noué.

Le dessin se compose simplement de carrés, entourés d'une bordure. Les courroies ont pour ces carrés dix œillets, qui occupent un espace de 24 centimètres dans le milieu de la longueur des courroies, lesquelles ont 37 à 38 centimètres de longueur. Les œillets sont percés à distance régulière, et, sur chaque côté de ces dix œillets du milieu, on en perce encore quatre pour la bordure, séparés entre eux par un espace de 1 centimètre.

Nº 2. BOTTE POUR FEMME.

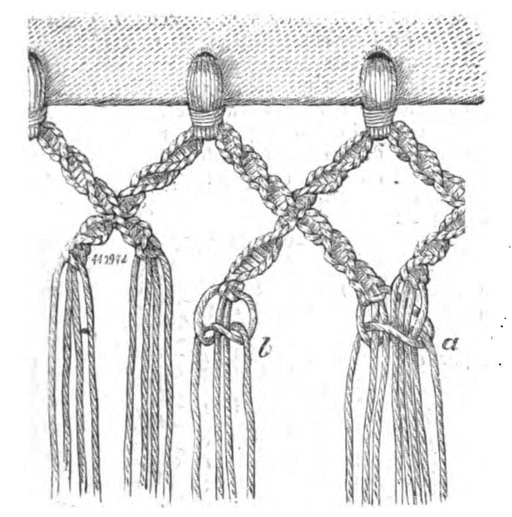
Pour exécuter les carreaux du milieu, on attache, dans chacun des dix œillets, deux morceaux de ficelle ayant chacun 5 mètres de longueur, et deux morceaux de même ficelle ayant chacun 2 mètres de longueur, que l'on fixe par leur milieu, de façon qu'ils aient chacun deux bouts d'égale longueur. Chacune des houppes se compose de huit bouts, que l'on divise en deux parties, composées chacune de deux morceaux longs et de deux morceaux courts. Avec les deux morceaux longs, on exécute le travail noué par-dessus les deux morceaux courts qui servent de *soutien* à ce travail. On entrelace les morceaux longs, comme l'indique notre dessin, à la place marquée *a* (voir le dessin *Carreaux du travail noué en voie d'exécution*) où l'on voit les nœuds avant qu'ils soient serrés. On fait avec chacune des deux parties de la *houppe* (composées chacune de 4 bouts) 12 nœuds, et l'on réunit les deux côtés du carreau en faisant avec les deux bouts longs de l'une des parties d'une *houppe* un nœud sur les six autres morceaux de la houppe dont les deux parties sont ainsi réunies, comme l'indique notre dessin, à la place marquée *b*. Ensuite, on sépare de nouveau les deux moitiés de la houppe, on fait 12 nœuds avec chacune des deux moitiés, puis on les réunit comme cela vient d'être indiqué. Le côté de chaque carreau se trouvant à chaque extrémité se compose de 24 nœuds au lieu de 12, parce qu'il doit servir pour deux carreaux. Pour élargir un peu et arrondir le bord inférieur de la carnassière, on attache encore deux houppes sur chaque extrémité; la première est fixée au deuxième, la seconde au cinquième rang de carreaux, ainsi que l'indique le dessin de la carnassière. Après avoir fait sept rangs de carreaux, en comptant depuis le bord supérieur, on laisse peu à peu de chaque côté la dernière houppe, afin d'arrondir le travail. On continue ainsi jusqu'au 9e rang de carreaux, que l'on ne noue pas sur son bord inférieur.

Sur l'un des côtés de ces carreaux, on fixe dans l'œillet le plus rapproché des carreaux deux morceaux de ficelle ayant chacun 4 mètres de longueur et un morceau ayant 2 mètres de longueur, posés de telle sorte que deux des bouts de ces morceaux aient chacun 3 mètres de longueur, les quatre autres chacun 1 mètre de longueur. Avec ces bouts, on exécute l'espèce de cordon qui sépare le fond de la bordure; on le fait séparément dans le sens de sa longueur, et, pour qu'il *n'ondule* pas, comme les carreaux, on change la direction des bouts employés aux nœuds, comme l'indique le dessin de la bordure, à la place marquée *a*.

On prend une très-forte aiguille, et l'on passe tous les bouts qui ont servi pour les carreaux au travers du cordon qui vient d'être fait, pour les employer à l'exécution de la bordure. Les *houppes* qui manquent encore sont fixées au cordon comme l'indique le dessin à la place marquée *b*. Aux places où ces houppes font encore défaut, on les attache aux carreaux et au cordon; chacune des *houppes* nécessaires pour la bordure se compose de deux morceaux ayant chacun 1 mètre 80 centimètres de longueur, formant quatre bouts de longueur égale. Les dessins en grandeur naturelle de cette bordure indiquent la distance qui sépare les houppes; on y verra, à la place marquée *c*, le procédé à suivre pour entrelacer les bouts, et les deux dessins consacrés à la bordure rendent toute explication superflue.

Le côté de dessous est fait comme la partie supérieure de la bordure, c'est-à-dire à petits carreaux. On le réunit au côté de dessus, en exécutant la partie inférieure des nœuds de la bordure; la courroie qui soutient ce côté de dessous est percée, dans toute sa longueur, d'œillets séparés par un espace de 1 centimètre. La réunion des deux côtés de la carnassière s'effectue en prenant toujours une houppe de dessus avec une houppe de dessous, pour faire, avec les deux bouts des côtés de la houppe de dessous, quatre nœuds sur les six brins restant de deux houppes. Ensuite on divise les houppes pour les réunir de nouveau, mais en prenant dans chaque moitié les bouts extérieurs qui ont servi de *soutien*, pour les employer cette fois à faire dix nœuds pareils à ceux des carreaux. Les bouts sont coupés à leur extrémité, mais de façon à leur laisser une longueur suffisante pour former une frange de 14 centimètres. Aux places où il n'y a pas de bouts, on amène deux des quatre bouts d'une houppe supérieure pour compléter la frange.

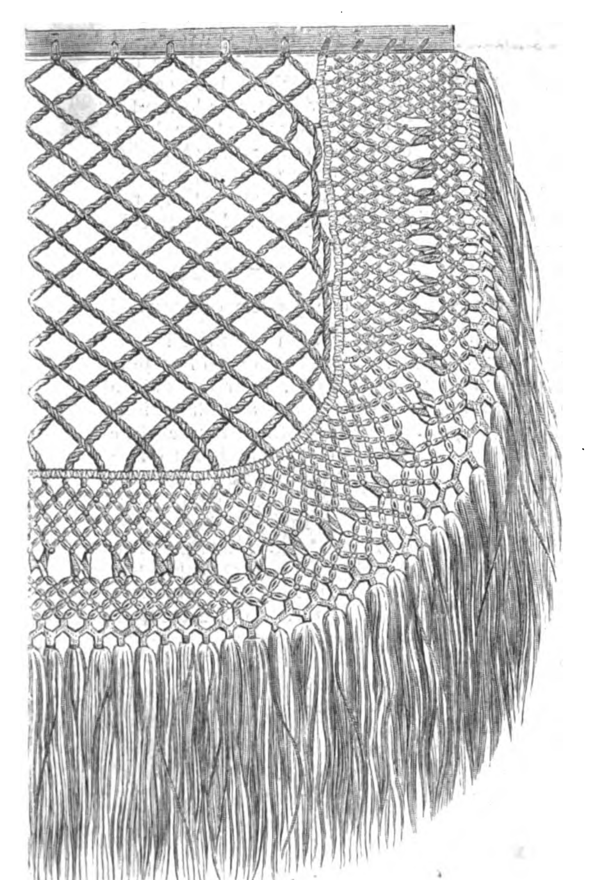
Ce travail peut aussi servir pour housses destinées aux tabourets de pieds.



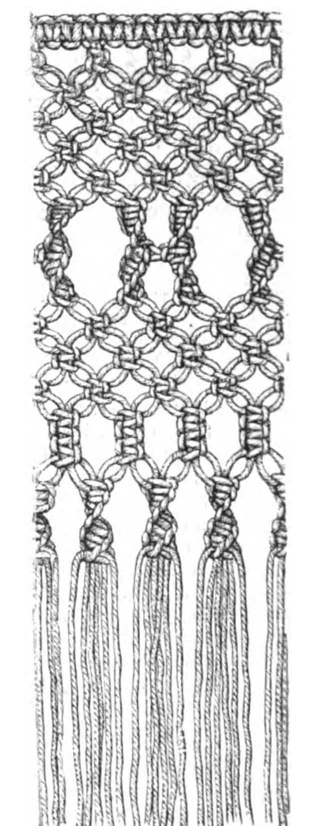
CARREAUX DU TRAVAIL NOUÉ EN VOIE D'EXÉCUTION.

CASQUETTE D'HIVER POUR JEUNE FILLE.

BORDURE DU TRAVAIL NOUÉ, EN VOIE D'EXÉCUTION, GRANDEUR NATURELLE.


CARNASSIÈRE. (TRAVAIL NOUÉ.)


JUPON POUR ENFANT D'UN A TROIS ANS. (TRAVAIL AU CROCHET ET TRICOT.)


BORDURE DE LA CARNASSIÈRE, GRANDEUR NATURELLE.


Dentelle au crochet.

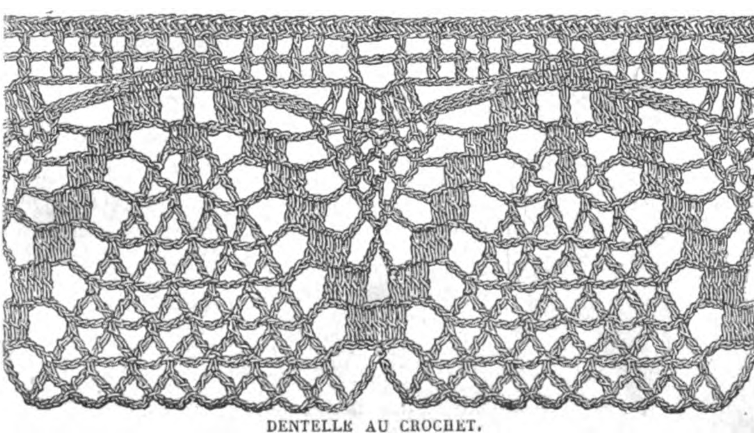
On fait cette dentelle dans le sens de sa longueur; on prépare par conséquent une chaînette ayant la longueur voulue, sur laquelle on revient, en piquant *toujours* le crochet dans le côté de derrière de chaque maille.

1er *tour*. Dans chaque maille, on fait une maille simple.

2e *tour*. Entre les brides de ce tour on fait des mailles en l'air, sous lesquelles on passe un nombre égal de mailles appartenant au tour précédent. On fait : * une bride, — une maille en l'air, — une bride, — 2 mailles en l'air, — 4 brides, séparées les unes des autres par une maille en l'air, — 2 mailles en l'air après la dernière de ces 4 brides, — une bride, — 2 mailles en l'air, — une bride, — 2 mailles en l'air, — 4 brides, séparées les unes des autres par une maille en l'air, — 2 mailles en l'air, — une bride, — une maille en l'air. Recommencez depuis * jusqu'à la fin du tour.

3e *tour*. * 3 mailles simples sur les 3 premières mailles du tour précédent, — 3 mailles en l'air sur les 4 brides du tour précédent: on fait 4 brides, séparées les unes des autres par une maille en l'air, — 2 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 2 mailles du tour précédent, — une bride, — 4 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 2 mailles du tour précédent, — une bride, — 2 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 2 mailles du tour précédent; — sur les 4 brides du tour précédent, on fait 4 brides, séparées les unes des autres par une maille en l'air, — 3 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 2 mailles du tour précédent, — 2 mailles simples. Recommencez depuis * jusqu'à la fin du tour.

4e *tour*. — * 6 mailles simples sur les 6 premières mailles du tour précédent, — 6 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 8 mailles du


DENTELLE AU CROCHET.

tour précédent, — une double bride, — une maille en l'air, sous laquelle on passe une maille du tour précédent; — sur le vide formé par les mailles en l'air du tour précédent, on fait 4 doubles brides séparées les unes des autres par une maille en l'air; — après la dernière de ces 4 brides, une maille en l'air, — une double bride dans la deuxième des mailles suivantes, — 6 mailles en l'air sous lesquelles on passe 8 mailles du tour précédent, — 5 mailles simples. Recommencez depuis *, jusqu'à la fin du tour.

5e *tour*. — * 6 mailles simples, sur les 6 premières mailles du tour précédent, — 7 mailles en l'air, sous lesquelles on passe le vide formé par les mailles en l'air du tour précédent, — sur les 6 brides du tour précédent, on fait 6 mailles simples, séparées les unes des autres par 3 mailles en l'air, — 7 mailles en l'air, sous lesquelles on passe le vide formé par les mailles en l'air du tour précédent, — 5 mailles simples. Recommencez depuis *.

6e *tour*. — * Une bride dans la première maille simple du tour précédent, — 5 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 3 mailles simples, — sur les 5 mailles suivantes, on fait 5 brides, — 6 mailles en l'air; — sur le vide du tour précédent on fait 5 mailles simples, séparées les unes des autres par 3 mailles en l'air, — 6 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 7 mailles du tour précédent; — dans les 5 mailles suivantes, on fait 5 brides, — 5 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 3 mailles. Recommencez depuis *.

7e *tour*. — * 3 brides, — 6 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 6 mailles du tour précédent; — dans les 5 mailles suivantes, on fait 5 brides, de telle sorte que dans chaque tour les brides reculent de 3 brides, comme l'indique notre dessin en grandeur naturelle; 6 mailles en l'air; — sur la petite dent du tour précédent, on fait 4 mailles simples séparées les unes des autres par 3 mailles en l'air, — 6 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 5 mailles, — 5 brides sur les 5 mailles suivantes, — 6 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 6 mailles, — 2 brides dans les 2 mailles suivantes. Recommencez depuis *.

EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES DE Mme BRÉANT-CASTEL, 58 BIS, RUE SAINTE-ANNE.

Ameublement de la Commission générale, 53, rue d'Hauteville.

Costume polonais, pour petit garçon de six ans. Gilet long, pantalons courts et bouffants, bottes longues. Veste bordée de chinchilla et ornée de passementeries. Manches longues fendues.

Robe en taffetas noir, ornée de lacets noirs en soie, terminés par une boule en passementerie. Corsage à trois pans, terminés par des glands formés de *chapelets* de boules noires. Le patron de ce corsage paraîtra dans le no 10.

8e *tour*. — Dans la 1re bride du tour précédent, on fait 2 brides; — * une maille en l'air, — 2 brides séparées par 3 mailles en l'air dans la 4e maille (on passe 3 mailles du tour précédent), — 5 mailles en l'air, — 5 brides dont la première se trouve placée sur l'avant-dernière des 5 brides du tour précédent, — 6 mailles en l'air; — sur la dent du tour précédent, on fait 3 mailles simples, séparées les unes des autres par 3 mailles en l'air, — 6 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 5 mailles, — 5 brides sur les 5 mailles suivantes, — 5 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 7 mailles du tour précédent; — dans la maille qui suit, on fait 2 brides, séparées par 3 mailles en l'air, — une maille en l'air, — 2 brides dans le milieu des 5 brides du tour précédent. Recommencez depuis *.

9e *tour*. — * Dans la première maille en l'air du tour précédent on fait une double bride, — 3 mailles en l'air, — une bride dans la première partie de la double bride, — une maille en l'air, sous laquelle on passe 5 mailles en l'air; — dans la maille suivante, une double bride, — 3 mailles en l'air, — une bride dans la première partie (*pied*) de la double bride; — 5 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 7 mailles, — 5 brides dans les 5 mailles suivantes, — 6 mailles en l'air, — sur la dent du tour précédent 2 brides séparées par 3 mailles en l'air, — 6 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 5 mailles, — 5 brides sur les 5 mailles suivantes, — 5 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 7 mailles, puis †, une double bride, — 3 mailles en l'air, — une bride dans le pied de

la double bride, le tout dans une même maille, — une maille en l'air sous laquelle on passe 5 mailles; recommencez une fois depuis †. — Recommencez depuis * jusqu'à la fin du tour.

Pour les 4 tours suivants on n'aura qu'à continuer en copiant notre dessin; la dent faite avec des doubles brides, qui forment un triangle, s'augmente dans chaque tour d'un triangle, dont l'explication est contenue entre les deux croix du 9e tour, de telle sorte que, dans le dernier tour de la dentelle, il y a huit triangles dans l'une de ces dents.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe de taffetas blanc, bordée avec une ruche très-large, garnie de chaque côté avec une étroite dentelle noire; au-dessus de la ruche, trois bandes de velours rouge brodées en perles blanches de jais et encadrées avec une étroite dentelle noire. Seconde jupe en gaze de soie blanche, garnie avec une dentelle noire ayant 6 à 8 centimètres de largeur. Cette robe est relevée (de façon à former des festons) par des pattes en velours rouge, brodées en jais blanc, encadrées d'étroite dentelle noire, se terminant en pointe, et se rétrécissant graduellement pour rejoindre le corselet, fait également en velours rouge, orné de broderies en jais blanc avec dentelles pareilles. A l'intérieur, draperie en gaze de soie blanche; manches courtes en même gaze. Coiffure de cactus rouge.

Robe en poult-de-soie gros bleu, garnie d'une bande de velours de même couleur, à laquelle se rattachent des pattes entourées de dentelle noire, et fixées par un gros bouton en passementerie noire. Paletot court en velours noir, arrondi par devant, orné de passementeries *perlées* et d'une dentelle noire, ayant 8 centimètres de largeur. Chapeau en reps de soie de même nuance que la robe, orné de plumes de dentelles blanches et noires, et, par devant, d'une frange en perles de cristal; au-dessus du front se trouve une étoile blanche en cristal.

MODES.

Quelques *merveilleuses* ont exhibé, dans les bals donnés pendant ce carnaval, les coiffures grecques et romaines dont nous avons publié plusieurs spécimens dans les nos 7 et 8 de l'année 1863. L'on a ainsi revu les bandelettes et les petites boucles entourant le front, qui furent si chères aux belles dames du directoire. Ces tentatives sont restées isolées, d'autant plus remarquées qu'elles ont été moins générales. Je les note cependant pour en prendre acte, car nul ne peut prévoir si elles ne se généraliseront pas tout à coup.

Les bandelettes placées dans les cheveux ont un succès plus étendu; cela est gracieux, et convient aux jeunes filles comme aux jeunes femmes. On coud trois rubans étroits en velours (ayant chacun 1 centimètre de largeur) sur du fil d'archal; le premier de ces rubans, celui qui est le plus proche du front, est plus long; il doit pouvoir entourer la tête; les deux autres sont successivement plus courts; tous trois doivent être réunis à leurs extrémités, c'est-à-dire cousus l'un sur l'autre de chaque côté. Cette couture est cachée par un ruban de velours de même largeur, assez long pour être noué sur la nuque et demeurer flottant. Parfois on coud sur les trois rubans de grosses perles noires, *soufflées*, ou des perles blanches en cristal; mais ce dernier ornement ne convient pas aux jeunes filles.

Les robes de *mariées* sont faites très-fréquemment à deux jupes, réelles ou simulées; dans le dernier cas, la garniture qui borde le bas de la jupe se répète à quelque distance, comme si elle garnissait une seconde jupe. Dans la disposition des garnitures de ce genre, il ne faut jamais oublier qu'on les place de façon à simuler une seconde jupe plus longue derrière que devant; la garniture, quelle qu'elle soit, volant de dentelle, frange de marabouts, ou frange *crêpée*, en soie, est par conséquent plus séparée de la garniture inférieure, devant, que sur les côtés et par derrière.

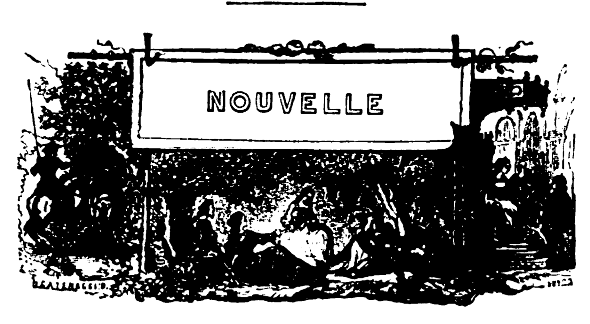
Cette garniture se compose soit de volants en dentelle, surmontés d'une arabesque en entre-deux, soit de frange en marabouts, au-dessus de laquelle on place des ruches *chicorée* en taffetas, soit enfin de frange *crêpée* en soie. Dans ce dernier cas, ce sont des *cordes* blanches, également en soie, qui sont employées pour former un dessin quelconque au-dessus de la frange.

On ne semble pas devoir renoncer de sitôt aux paletots, et leurs ornements seront à peu de chose près semblables à ceux adoptés cet hiver. Dans les ateliers, où l'on prépare un peu hâtivement, il faut en convenir, les *confections* de printemps et d'été, on voit déjà des paletots de taffetas pareils aux robes qu'ils doivent accompagner; aucune garniture sur les bords, mais des entre-deux de dentelle ou d'*imitation*, ou bien des bandes *à jours*, de passementerie mélangée de jais sur toutes les garnitures, ou bien disposées de façon à répéter sur le paletot la forme de ce paletot.

Jusqu'ici les chapeaux sont toujours tels que nous les avons signalés : une fanchon plus ou moins ornée, de laquelle s'échappe un large chignon de cheveux, parfois, dit-on, attaché au chapeau; mais ce sont les mauvais plaisants qui font courir ce bruit. Si la réforme de la coiffure se poursuit, si les modes antiques viennent à détrôner les chignons flottants, une révolution nouvelle se produira dans la disposition des chapeaux, et l'on verra, sans nul doute, reparaître les fonds et les bavolets. Il est à peu près certain que la coiffure antique, à chignon un peu élevé, verra son avénement combattu, ou tout au moins retardé, par les chapeaux actuels et par les chapeaux ronds de l'été. Ceux-ci sont généralement adoptés, — et il faudrait y renoncer si le chignon s'élevait? Quoi! plus de casquette, plus de *melons*, copiés sur la coiffure d'été des palefreniers en tenue de campagne? Cela n'est pas possible, cela soulèverait une opposition formidable, et la mode y perdrait sans nul doute son caractère d'universalité.

Quand nos lectrices voudront avoir un élégant éventail d'été, elles enverront à Mme Rebours, 10, rue Richepance, un morceau d'organdi à fleurs, enlevé à l'une de leurs robes préférées; avec cet organdi, Mme Rebours compose des éventails charmants et d'un prix peu élevé, variant de 8 à 30 francs et au-dessus, selon la monture. Les éventails en bois, avec chiffre, sujet ou armoiries, que l'on trouve chez Mme Rebours, ou qu'elle prépare sur commande, sont décidément adoptés pour les *petites tenues*, pour les théâtres, les concerts et les réunions d'été; ils coûtent de 8 à 25 francs et au-dessus, selon la richesse de la monture. Le bois de cèdre, avec lequel on fabrique ces éventails, n'a pas l'odeur forte et désagréable qui est inhérente au bois de santal, incommode à porter, sinon pour soi, du moins pour les autres.

E. R.



LA FAMILLE BÉROUVILLE.

Suite.

Elle entra dans le salon d'un pas mesuré, et, arrivée près de M. Bérouville, elle démasqua les trois enfants que sa crinoline couvrait d'une ombre protectrice.

Joseph et Victor, légèrement intimidés, consultèrent des yeux Anaïs, qui possédait un aplomb incroyable, et, suivant son exemple, ils fondirent ensemble sur le vieillard.

Une caresse donnée sans élan et sur commandement est chose ridicule. M. Bérouville, qui s'était à demi penché vers les enfants, se roidit contre ces violentes tendresses, et, les repoussant des deux bras, il leur tourna brusquement le dos, et, moitié riant, moitié grommelant, il fit quelques pas vers la cheminée. Une fois remis, il se retourna vers la famille Chemay, que son étrange évolution avait stupéfiée, et, tirant un portefeuille de sa poche :

« Un vieil oncle ne devrait se présenter devant ses petits-neveux que chargé de jouets, » dit-il, « et il faudra bien que je paye ma dette. »

Il prit un billet bleu, et, le posant sur la cheminée :

« C'est vous que je charge de cela, ma nièce, » ajouta-t-il.

Mme Chemay le remercia les larmes aux yeux; la vue de ce billet de banque lui causait une émotion extraordinaire.

Pendant qu'elle et son mari s'épuisaient en remercîments et obligeaient le vieillard à embrasser Anaïs, on annonça que le dîner était enfin servi.

En ce moment Achille rentrait. En passant devant les enfants, il ne put retenir un geste menaçant qui les fit reculer d'effroi. Ce sentiment dura peu, et, pendant qu'il marchait majestueusement vers le petit salon où avait été mis le couvert, Mlle Anaïs, qui l'examinait d'un air d'assez mauvais augure, eut l'extrême audace de faire relever par derrière, par le petit Victor, les longs pans de son paletot flottant, pour délecter ses yeux de la vue de la tache de cambouis faite par Joseph.

Le dîner fut court, et Mme Chemay seule parla. M. Bérouville semblait avoir épuisé ce qu'il avait d'amabilité de disponible; Achille s'ennuyait à mourir; les enfants, contenus par le regard de leur père, gardaient le silence; Anna faisait comme eux. Chaque fois que le regard de M. Bérouville se levait sur cette figure affligée, on y lisait une sorte de répulsion, et cependant il la regardait souvent, et d'autant plus librement que la jeune fille tenait ordinairement ses longues paupières baissées.

Après le dîner, M. Bérouville manifesta le désir de visiter les dehors sans être accompagné. Pendant ce temps, sur les ordres formels qu'il avait donnés sans accorder la moindre attention aux instances que lui faisait sa nièce, on attelait sa voiture. Quand il reparut dans la cour, il se rencontra avec un notaire de Louvigny, qui venait d'arriver et qui était l'homme d'affaires du défunt. Après être resté un moment pensif, M. Bérouville le prit à l'écart et lui demanda de lui faire un résumé succinct de la situation. Elle n'était pas brillante, il y avait beaucoup de dettes; les créanciers allaient faire tout vendre sans délai, et ce moment était des plus défavorables.

« C'est bien, Monsieur, » répondit le vieillard qui avait écouté avec attention, « je vous le déclare : j'abandonne tous mes droits sur cette succession, et je désire que vous m'achetiez cette maison et les terres qui en dépendent. Je la veux, quel qu'en soit le prix, je la veux. »

Le notaire s'inclina profondément avec tout le respect qu'inspire involontairement un nabab qui peut parler d'acheter sans tenir compte du prix.

Cet arrangement fait, M. Bérouville prit rapidement congé de ses hôtes et monta en voiture en disant à son neveu :

« Faites partir sur-le-champ, on va encore me pousser ces enfants-là sur les épaules; en vérité cette femme me porte horriblement sur les nerfs. »

En conséquence, les chevaux furent lancés sans qu'il fût permis à Mme Chemay de finir son discours d'adieu, ce qui ne l'empêcha pas de dire à son mari :

« C'est égal, il ne nous oubliera pas de sitôt; l'impression est produite; nous ne sommes plus des étrangers pour lui, et je parierais qu'avant peu notre nom sera sur son testament. »

X.

CAUSERIES ENTRE FEMMES.

A quelques semaines de là, Mlle Moricette Legrand faisait son entrée dans le salon de la Ville-Roux, une lettre à large enveloppe entre les doigts. Elle y trouva Mme Chemay occupée à emballer des objets de ménage et de jolis riens qui devaient sortir de la chambre d'Anna. En passant, nous devons avouer que, quand un de ces riens excitait chez Anaïs, qui assistait à l'emballage, une trop ardente convoitise, elle l'arrachait des mains de sa faible mère et le plaçait dans une petite boîte à elle, qu'elle remplissait ainsi peu à peu.

« Nous demanderons cela à ta tante, plus tard, » avait dit Mme Chemay pour l'acquit de sa conscience, « et elle ne nous le refusera pas, si elle est juste; car enfin toutes ces choses sont des cadeaux de mon oncle, qui ne nous a jamais rien donné. »

Et ainsi, sans presque le savoir, elle enseignait à sa fille ce travers répulsif qui a nom l'indélicatesse.

Mlle Legrand arriva donc à propos pour suspendre cette razzia, et elle l'arrêta complétement en demandant le renvoi d'Anaïs, qui s'en alla de très-mauvaise grâce, emportant entre ses bras le fruit de ses rapines.

« Je vous apporte la réponse de M. Bérouville, Clémentine, » dit Mlle Moricette en s'asseyant.

« Ah! voyons! » dit Mme Chemay, vivement intéressée et en tendant la main pour s'emparer du papier.

« Pardon! cette lettre m'est adressée, » reprit Mlle Legrand.

« A vous?

— A moi. »

Elle sourit et reprit de son ton conciliant :

« Claude, qui est à l'âge où l'on n'aime plus à écrire, a voulu faire par là d'une pierre deux coups. Je vais vous lire le passage qui vous concerne. »

Elle déplia la lettre, et, réprimant un nouveau sourire, elle dit, en s'adressant à Mme Chemay, qui prêtait avidement l'oreille :

« Je suis chargée de répondre à toutes les demandes que contenait votre lettre, et il est plus simple de vous dire successivement chacune de ces réponses. Il vous laisse la Ville-Roux pour six mois; il vous donne, à vous et à Anna, le mobilier qui s'y trouve et qu'il a acheté en même temps que la maison, en exceptant toutefois le bureau de son père, l'ameublement de la salle à manger, les portraits de famille et tous les meubles qui n'ont pas été achetés par Ambroise.

« Il vous permet de disposer des fruits du jardin, du bois et des autres provisions de ménage. Il ne voit pas la nécessité de débaptiser votre dernier enfant pour lui donner le nom de Claudine, et il déclare n'être pour rien dans ce changement de nom-là. En dernier lieu, il désire vous voir déloger de la Ville-Roux le jour même de l'expiration du terme qu'il vous a fixé, et il vous prie instamment de le laisser désormais tranquille. »

Pendant cette nomenclature, la physionomie de Mme Chemay avait exprimé une joie sans mélange que tempérèrent un peu les derniers articles.

« Enfin, » dit-elle, « l'important est qu'il nous laisse ici, puisque nous avons pu louer si avantageusement notre appartement en garni. Il est un peu bourru, le cher oncle, mais, au fond, c'est un bon homme qui nous veut du bien.

— Oh! certainement, il ne vous veut pas de mal, » répondit Mlle Legrand avec un sourire équivoque « mais, tenez, Clémentine, laissez-moi vous le dire de bonne amitié, et, pour votre gouverne, ne le tracassez pas et pesez les choses que vous lui racontez. Est-il raisonnable, par exemple, pour exciter son intérêt, de parer vos enfants, qui, Dieu merci! ont encore leur père et leur mère, du triste nom d'orphelins? C'est là une idée des plus saugrenues; avouez-le.

— Comment! saugrenue. Auguste n'est-il pas toujours au *mouroir?*

— Il a une mauvaise santé, c'est vrai; mais enfin il est vivant et très-vivant, et ces drôleries-là peuvent très-bien produire un effet tout autre que celui sur lequel vous comptez.

— Bien, bien; en attendant, il m'accorde tout ce que je lui demande.

— Oui, et c'est ce qui prouve que, si vous vouliez, il vous continuerait un certain degré d'intérêt. Seulement, croyez-moi, ne lui dites jamais gratuitement du mal de personne.

— Je ne lui en ai jamais dit, » répondit violemment Mme Chemay avec l'impudence particulière aux personnes





LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal. 56. rue Jacob. Paris

Toilettes de Melles RABOUIN. 67. r. Nve des Pts Champs

Ameublements et Bronzes de la Mon de COMMISSION Gle r. d'Hauteville, 53.

irréfléchies qui se mettent peu en peine d'être véridiques.

« Ne vous fâchez pas, ma chère. Comment! vous ne lui avez pas écrit que Mme Bérouville de Louvigny publiait partout que son fils était choisi pour unique héritier; qu'Achille lui-même avait dit, en plein café, qu'il commençait à faire joliment sauter les écus du vieux ladre?

— Mademoiselle, cela est vrai comme l'Évangile; vous pouvez questionner tout Louvigny.

— Vraiment ce serait trop long, et d'ailleurs je ne nie pas la chose. Mais ce qui était méchant, et, on peut ajouter, maladroit, c'était de l'écrire à Claude, qui a toujours détesté qu'on accusât les absents.

— Merci du conseil. Je prendrai grand soin désormais de garder le silence sur ces précieux Bérouville.

— Vous ferez bien, d'abord pour vous, ensuite pour eux. Que diraient-ils, s'ils savaient ce que vous avez répété?

— Ils n'en sauront rien, » répondit Mme Chemay avec l'aplomb de la trahison; « ils ne peuvent en rien savoir; ma lettre était tout à fait confidentielle.

— Oui, mais heureusement pour ceux que vous accusez, votre confident était assez singulièrement choisi. Enfin, je vous ai fait pressentir sa manière de voir sur ces petites manœuvres; tenez-vous pour avertie. Où est Anna?

— Elle promène Tom, sans doute; elle ne bouge plus d'auprès de lui. En vérité, je ne m'explique pas sa tendresse pour ce vieux nègre stupide. Croiriez-vous qu'elle préfère sa compagnie à celle de mes enfants?

— Je le crois et je ne puis blâmer sa charité. Mais la voilà, il me semble. »

Mlle Legrand était placée en face d'une fenêtre donnant sur le jardin anglais entretenu avec tant de soin par M. Ambroise et complétement négligé par la famille Chemay. Dans une des allées s'avançaient Anna et Tom; Tom marchait difficilement, et il s'appuyait sur son bras. Ce nègre trapu, aux jambes torses, et cette blanche et élégante fille formaient un couple étrange et charmant à contempler.

« Elle le reconduit à son logement, » dit Mme Chemay, « et elle ne tardera pas à revenir. Ce vieux Tom a eu la jambe mal remise, et il ne marchera jamais mieux que cela: voyez-vous comme il s'appuie sur son bras; en vérité, elle est bien bonne ou plutôt bien singulière. Elle passe une heure à traîner ce nègre par le jardin, et, si Anaïs ou ses frères (vous connaissez les enfants) lui demandent de les porter ou de les voiturer dans une brouette qu'ils ne quittent plus, cela la fatigue. Oh! elle n'est pas complaisante, quoi qu'en dise Auguste.

— Je pense qu'elle va être bien heureuse de rester encore quelque temps à Louvigny, Clémentine.

— D'autant plus qu'il y a, je crois, une petite affaire de cœur sous jeu: on la marie toujours à Paul Dévran; croyez-vous que cela se fasse?

— Mme Dévran a de très-hautes prétentions pour son fils; Anna est charmante, mais.....

— De fortune point; avec cela des goûts d'élégance et de luxe, des manières de grande dame, très-portée à faire la renchérie. Si je la prends chez moi avec ce pauvre petit revenu qui lui reste, c'est uniquement par charité.

— Mon Dieu! si cela vous était si désagréable, Clémentine, Anna pourrait trouver, à Louvigny même, des amies qui s'estimeraient heureuses de la posséder.

— Oui, mais, comme je trouve que sa place est chez moi, je ferai des prodiges de patience, s'il le faut, pour qu'elle y reste. »

Et Mme Chemay se redressa dans sa vertu.

Il y a ainsi de prétendues victimes qui n'auraient pour rien au monde la générosité de se séparer de ceux qu'elles posent comme les instruments de leur supplice.

En ce moment Anna entra.

« Auguste fait tout emballer là-haut, » dit-elle, « mais il a besoin de toi.

— De quoi se mêle-t-il? c'est désemballer, qu'il faut faire, puisque nous ne partons pas.

— Ah! » dit Anna en pâlissant, « est-ce possible?

— C'est très-possible; mademoiselle Moricette va t'expliquer cela. Je vous laisse avec Anna, Mademoiselle; à bientôt! »

Elle sortit, laissant Mlle Legrand et Anna seules, à leur grand soulagement.

La jeune fille vint s'asseoir tout près de la vieille demoiselle qui, après l'avoir affectueusement embrassée, commença par lui demander si elle n'était pas malade.

La réponse d'Anna fut négative. En effet ce n'était pas du corps qu'elle souffrait, ce qui n'empêchait pas les souffrances de l'âme de poser sur son jeune visage l'empreinte de la souffrance. Ses grands yeux étaient largement cernés, ses joues un peu amaigries, et son front ouvert, qu'elle dressait naguère si élégamment, s'inclinait sous le poids des regrets et des pensées sévères. Il y avait chez elle, comme cela se remarque parfois chez les personnes qu'un chagrin majeur vient soudain écraser, un changement de physionomie complet. Avec son regard pensif et en même temps inquiet, sa bouche sérieuse, son attitude timide, elle faisait penser à une personne qui, toujours bercée de rêves agréables, se réveille tout à coup et voit se fermer les heureux horizons ouverts devant elle. C'était un coup de foudre qui avait tiré Anna de son tranquille sommeil, elle avait été réveillée en sursaut, et elle se dégageait à peine de son étonnement douloureux.

Mlle Legrand rouvrit la lettre de M. Bérouville, et instruisit Anna de toutes les dispositions qu'il avait définitivement prises.

« Que ces nouvelles me font de bien! » dit Anna avec un demi-soupir. « Rester à la Ville-Roux, rester près de Louise, près de vous, tante Moricette, c'est pour moi quelque chose comme du bonheur!

— Je le crois sans peine, mon enfant. Louise vient-elle te voir souvent?

— Non, elle déplaît à ma sœur, qui se montre à peine polie pour elle, mais elle m'écrit.

— Et tes autres connaissances de Louvigny et des environs?

— Ces demoiselles, ma tante, ont été les premiers jours excessivement affectueuses, celles même que je ne voyais pas souvent me visitaient assidûment. Quand sont venues ces tristes affaires d'intérêt, leur amitié s'est ralentie; j'en ai rencontré hier dans la rue plusieurs qui prenaient des airs. J'ai vu que la sympathie, cette sympathie-là allait me manquer juste au moment où la fortune qu'on me supposait croulait tout entière, et cela m'a bien attristée de penser que ma pauvreté allait faire l'isolement autour de moi, de moi, qui pourtant ne me souviens pas d'avoir jamais imposé ma richesse. »

C'était vrai, mais Anna, dans son naïf étonnement, ne tenait pas assez compte du levain d'orgueil et de jalousie qui fermente toujours plus ou moins au fond du cœur humain. La partie féminine la plus brillante de Louvigny, et celle qui s'y trouvait de passage, regardaient sa position actuelle comme une déchéance, et, pour elles, c'était une femme à la mer; celle que nous avons vue rassemblée sous la tonnelle de Mlle Legrand, le Louvigny pur, lui faisait un peu porter la peine de son élégance passée, de ses goûts qualifiés d'excentriques par ces laides personnes sans jeunesse. On l'aimait assez pourtant, on n'avait pas idée de l'abandonner, mais on ne poussait pas la générosité jusqu'à sacrifier les petites rancunes qu'avaient soulevées ses débuts dans le monde.

On appuyait à dessein sur la ligne imaginaire de démarcation qu'elle avait été censée avoir tracé entre elle et les femmes qui entretenaient les saines traditions et les modes surannées à Louvigny. Si elle ne s'était pas si souvent mêlée à la brillante société que l'été amenait dans les environs, si elle n'avait pas choisi pour son amie intime Mlle de Brumel, de trop aristocratique famille, si seulement elle avait voulu adopter le chignon rond au lieu de laisser pendre ses cheveux si prétentieusement sur son cou, sans doute pour imiter les riches étrangères, on l'aurait fermement soutenue, car, au fond, ces cœurs ne connaissaient pas l'égoïsme raffiné qui fait détourner les yeux du malheur d'autrui. Il faut rendre justice à ces dames, quoiquefois si peu charitables entre elles: quand une des leurs pleurait, toutes tiraient leur mouchoir, et on était pour l'affligée d'une bonté et d'une complaisance sans bornes pendant quarante-huit heures.

Donc, Anna avait beaucoup à se faire pardonner. Sa distinction native, son élégance innée, son genre d'esprit d'un niveau plus élevé que celui qui florissait à Louvigny, et surtout le fait d'avoir détourné à son profit le cœur du seul jeune homme à marier dont la position fût en accord avec celle du grand nombre des demoiselles de Louvigny, formaient une masse respectable de griefs. Ce dernier, qui restait inavoué, était bien le plus grave. Elle se trouvait dans la période d'expiation, et, le premier élan généreux passé, on feignit de l'oublier.

« Voilà le monde, ma pauvre Anna, il faut le prendre comme il est! »

Telle fut la réponse philosophique que Mlle Legrand fit à la plainte formulée par Anna.

Anna baissa la tête. Hélas! combien ce monde lui apparaissait différent maintenant! combien son âme délicate se sentait froissée, aussi bien de ses consolations maladroites, presque blessantes, que de ses égoïstes froideurs!

« Mais, tant qu'il nous reste de vrais amis, » continua Mlle Legrand, « qu'importent les autres, ceux qui pèsent, ceux qui calculent, ceux qui tournent comme des girouettes, en suivant le vent qui souffle! Pour prendre rang, je commencerai par te dire que je ne serai jamais de ces personnes-là, mon enfant, tu le sais, n'est-ce pas? ni Louise de Brumel non plus, ni..... »

Elle toussa, fit une pause, et reprit aussi négligemment qu'elle put:

« Madame Dévran est-elle venue te voir? »

Les joues blanches d'Anna devinrent toutes roses.

« Non, » répondit-elle les yeux baissés.

« Ce n'est pas aimable.

— Il paraît que le temps lui a manqué. Du moins monsieur Paul me l'a dit.

— Et où as-tu vu monsieur Paul?

— Ici. Il paraît qu'il connaît je ne sais quelle herbe bonne pour les maux d'estomac, et qu'il en a parlé à Auguste. Chaque fois que dans ses promenades il trouve cette plante, il vient l'apporter lui-même.

— Oh! il est fort obligeant. Dis-moi, Anna, as-tu quelquefois écrit à ton oncle Claude?

— Jamais.

— Il faudrait lui écrire, mon enfant. Pourquoi, par exemple, ne le remercierais-tu pas de l'abandon qu'il vous fait de la Ville-Roux? Ce serait un prétexte d'entrer en correspondance avec lui.

— Je n'y tiens pas, ma tante; il croirait que c'est un motif intéressé qui me fait agir, et il me mépriserait. Moi, du moins, je ne mendierai pas sa fortune.

— Tu réussirais peut-être mieux pourtant que ta pauvre sœur, qui a eu le talent de se faire prendre en grippe.

— Que dites-vous là! elle est bien persuadée qu'il l'aime tendrement, et elle voit déjà Anaïs magnifiquement dotée par lui. Mon Dieu! je désire de tout mon cœur que cela arrive, et je n'y mettrai point obstacle par mes tracasseries. Son air sévère ou ironique me fait peur, et, était-ce une idée? il m'a semblé qu'il me regardait comme avec aversion. D'après tout cela, je n'aurai garde d'essayer de me rapprocher de lui: ma dignité en souffrirait trop.

— Je le veux bien, mais il me semble que tu t'abuses sur l'impression que tu as dû produire sur lui. Pourquoi t'aurait-il prise en aversion, toi?

— Je n'en sais rien, mais je lui déplais, il détourne les yeux quand j'entre dans l'appartement où il se trouve, il me parle durement et m'appelle Mademoiselle.

— C'est étrange, » dit Mlle Moricette d'un air tout songeur, « ce que l'on avait dit serait-il vrai? En effet, tu ressembles d'une manière saisissante à ta mère.

— Eh bien, tante Moricette?

— Eh bien, au moment où on croyait que Claude allait l'épouser, ce fut Antoine, son frère, qui l'épousa. Comme cela se passait à dix lieues d'ici, on pensa qu'on s'était trompé de nom; mais non, mais non, il y avait eu quelque chose là-dessous, et c'est même alors, je m'en souviens, que Claude, qui venait d'entrer dans la magistrature, donna sa démission pour aller tenter fortune aux Antilles. Or c'est un garçon d'esprit, un bon garçon, mais têtu comme une mule, et peu chrétien pour ce qui regarde le pardon des injures. S'il y a eu quelque machination d'ourdie pour défaire son mariage, si on lui a manqué de parole, il ne l'oubliera jamais. Je ne serais pas étonnée que l'indifférence qu'il vous a toujours montrée vînt de là.

— Oh! il me fait peur, » reprit Anna, « et cependant, sans ce malheureux héritage qui m'éloigne de lui, j'aurais essayé de vaincre par des prévenances l'antipathie qu'il me témoigne, car..... »

Elle se tut, et reprit d'une voix pleine de larmes:

« Il y a des moments où il ressemble beaucoup à mon pauvre oncle. »

Comme elle disait cela, on entendit dans l'escalier la voix glapissante de Mme Chemay, et Mlle Legrand se leva.

« Viens me conduire un peu, » dit-elle à Anna.

Elles sortirent de l'appartement. Pendant qu'Anna courait chercher sa capeline, Mlle Moricette prit sur le palier même congé de Mme Chemay, et, la jeune fille revenue, elles remontèrent en causant l'avenue de hêtres. A la barrière, Anna s'arrêta, et, comme elle échangeait un dernier adieu avec Mlle Legrand, un jeune homme passa à cheval; il salua en passant: c'était Paul Dévran

Quand Mlle Legrand reprit seule le chemin de Louvigny, son front s'était rembruni.

« Cette pauvre Anna nourrit en secret une espérance dangereuse, » pensait-elle, « et Paul lui-même se prépare bien des regrets. A Louvigny, les chevaux de louage sont rares, et c'est pour la voir qu'il a recours à ces cavalcades-là. Je vais passer chez Mme Dévran et tâcher de deviner ses intentions. Aujourd'hui même j'en aurai le cœur net, et, s'il faut prévenir Anna, je la préviendrai, car rien n'est plus triste que de se nourrir le cœur de chimères, et sa position est bien changée. »

Tout occupée de ces charitables intentions, elle continua sa route.

(*La suite au prochain numéro.*) Zénaïde Fleuriot.



AVIS. — Nous publierons désormais sous ce titre: *Renseignements généraux*, toutes les réponses qui peuvent offrir de l'utilité à la plus grande partie de nos lectrices. Les autres réponses porteront le titre *Renseignements particuliers*.

RENSEIGNEMENTS GÉNÉRAUX.

— Les corbeilles de mariage faites en satin ont été détrônées par les coffrets; ceux-ci, à leur tour, viennent d'être remplacés par les tables à ouvrage. C'est dans une table à ouvrage aussi élégante que possible que l'on place les présents destinés à une fiancée. Le compartiment mobile qui se trouve à l'intérieur de la table est enlevé, et, si l'on offre plusieurs cachemires et un grand nombre d'objets, la table est présentée ouverte. L'envoi de ce meuble peut être considéré comme une allégorie: il représente probablement la quenouille, qui, dans certains pays, fait partie des présents offerts à une mariée.

— *Blanchissage des objets en laine.* On met sur un feu doux, dan un vase quelconque, un demi-litre d'alcool, et 100 grammes de savon noir, que l'on fait fondre en remuant doucement. On étend le morceau de laine sur une planche, on le frotte avec une brosse de crin, humectée dans le mélange ci-dessus indiqué; on frotte doucement sur chaque côté jusqu'à ce que l'étoffe soit bien imprégnée; on trempe cette étoffe à plusieurs reprises dans plusieurs eaux, sans jamais la frotter ni la tordre. Lorsque l'eau ruisselle bien claire de l'étoffe, on étend celle-ci sur une corde, on laisse sécher un peu, on repasse la laine encore humide.

Pour les étoffes de laine blanche (flanelle, etc.), on emploie du savon blanc ordinaire, et l'on ajoute à cette eau de savon 500 grammes de potasse (ou bien des cristaux de soude) par cinq litres d'eau.

— *Teinture de la mousse.* On choisit la mousse la plus touffue, celle qui croît sous les ombrages les plus épais; on la nettoie, en secouant la terre et les feuilles qui peuvent s'y trouver; on colore une certaine quantité d'eau avec une très-forte dose d'indigo, et l'on plonge la mousse dans cette eau colorée en bleu. On l'y laisse quelque temps et on la fait sécher *à l'ombre*, sur des feuilles de papier, en ayant soin de la retourner quelquefois. Quand la mousse est séchée, on la conserve par paquets ficelés, à l'abri de la poussière et de l'humidité.

— *Traductions de romans anglais.* Librairie Hachette; édition 1 franc le volume. *Pisistrate Caxton.* — *Qu'en fera-t-il?* — *Mon Roman*, par Bulwer Lytton. — *Dombey et fils.* — *David Copperfield.* — *Oliver Twist*, par Ch. Dickens. — *Marguerite Hall.* — *Ruth*, par Mme Gaskell. — *Jane Eyre.* — *Shirley.* — *Le Professeur*, par Currer Bell. — *La Femme et son Maître.* — *L'Héritage*, par Smith. — *Tuteur et Pupille*, par J. Kavemagh.

— Le volume de M. André Lemoyne (*les Roses d'Antan* dont le premier livre a obtenu un prix de *l'Académie française*, est réimprimé par MM. Firmin Didot. — 1 vol. in-18: 2 fr.



— *Eau de Benjoin.* Prenez pour 20 centimes de gomme de benjoin (que l'on trouve chez tous les pharmaciens); mettez cette gomme dans un petit vase de terre, avec un verre d'eau; laissez sur le feu jusqu'à ce que l'eau soit bouillante. Retirez un peu, laissez *bouillotter. La gomme ne se dissout jamais entièrement*, elle colore un peu l'eau et la parfume. Mettez cette eau dans un flacon; humectez-en chaque jour le bout d'une serviette, que vous passerez sur le visage : laissez sécher, sans essuyer.

EXPLICATION DES TERMES DU CROCHET.

Les différents ornements exécutés au crochet que nous publions réquemment nous font juger qu'il est utile de placer sous les yeux de nos lectrices une sorte de petit *glossaire* contenant l'explication des termes employés dans la description des travaux au crochet. Ce *glossaire* servira pour les ornements publiés aujourd'hui, et aussi pour *tous les travaux* du même genre qui prendront place dans nos colonnes; nous prions donc nos lectrices de vouloir bien consulter ce petit dictionnaire chaque fois qu'elles rencontreront un terme dont la signification ne leur sera pas tout à fait connue.

Une *maille en l'air* se compose d'une boucle tirée au travers de la maille qui se trouve sur le crochet, et par conséquent la *maille en l'air* n'est point rattachée aux mailles du tour précédent.

Une *maille-chaînette* se compose, comme la maille en l'air, d'une seule boucle, avec cette différence que, pour faire la *maille-chaînette*, on pique le crochet dans une maille du tour précédent.

Une *maille simple* est faite de la façon suivante : on pique le crochet dans une maille du tour précédent, on tire le brin au travers de cette maille (on a par conséquent deux boucles sur le crochet), puis on reprend le brin et on le passe au travers des deux boucles à la fois.

Une *bride* se fait ainsi : on jette le brin sur le crochet, on pique celui-ci dans une maille du tour précédent; — on reprend le brin, on le passe au travers des deux premières boucles qui se trouvent sur le crochet; — on reprend le brin, on le passe au travers de la dernière boucle qui se trouve sur le crochet.

Une *demi-bride* est faite comme la maille simple, avec cette différence qu'on jette le brin sur le crochet, avant de piquer celui-ci, dans une maille du tour précédent; — puis on passe le brin au travers de cette *maille appartenant au tour précédent;* — on reprend le brin et on le passe à la fois au travers des trois boucles qui se trouvent sur le crochet.

Une *petite bride* se fait ainsi qu'il suit : on jette le brin sur le crochet, — on pique celui-ci dans une maille du tour précédent; on reprend le brin, on le passe au travers de cette maille; — on reprend le brin, on le passe au travers des deux premières boucles qui se trouvent sur le crochet; — on reprend le brin, on le passe au travers de la troisième boucle qui se trouve sur le crochet.

Une *grande bride* se fait ainsi : on jette le brin sur le crochet, on pique celui-ci dans une maille du tour précédent; on passe le brin dans cette maille; — on reprend le brin, on le passe au travers de la boucle que l'on vient de former; — on reprend le brin, on le passe au travers de deux boucles à la fois; — on reprend le brin, on le passe au travers de la dernière boucle qui se trouve sur le crochet.

Une *double-bride* se fait de la façon suivante : on jette *deux fois* le brin sur le crochet, on pique celui-ci dans une maille du tour précédent, au travers de laquelle on passe le brin; — on reprend le brin, on le passe à la fois au travers de la boucle que l'on vient de former et de celle formée par le deuxième *jeté;* on reprend le brin, on le passe à la fois au travers de la boucle que l'on vient de former et du premier *jeté;* — on reprend le brin, on le passe au travers de la dernière boucle qui se trouve sur le crochet.

On fait de la même façon des *brides triples, quadruples, quintuples*, en jetant le coton sur le crochet, trois, quatre, cinq fois; mais on n'a que ort rarement l'occasion de faire des brides qui ont de semblables proportions.

RENSEIGNEMENTS PARTICULIERS.

N° 41,746, Nord. Les tapis ne sont nullement indispensables sur les tables de salon. Les guéridons ovales figurent rarement dans les salons; on y voit plutôt des tables carrées à quatre pieds et des tables rondes. — *N° 12,101, Paris.* On a reçu un patron de chemise dans le n° 4 et un patron de pantalon dans le n° 1 des *Patrons illustrés* de cette année. — *N° 20,736, Haute-Marne.* Nous publions sans cesse des patrons pour vêtements d'enfant; on en a reçu encore dans le n° 4. A l'âge de dix-huit mois, les petits garçons portent des chapeaux ronds en feutre ou velours. Pris note des autres demandes. — *N° 44,218, Aisne.* Au mois de mai, on pourra mettre, pour assister à un mariage, un chapeau en paille de riz blanche, glacée, avec rubans blancs et branches d'acacia. 8 mètres 50 centimètres de guipure suffisent *grandement* pour garnir un châle de cachemire. — *A. S. Liége.* On a reçu le dessin des bandes de tapisserie pour la chaise capitonnée. S'adresser à M[me] Michaud-Joly, boulevard Sébastopol, 14 (r.-d.). — *N° 29,237, Rhône.* Une jeune fille accompagnant son père rend tous les saluts qui sont adressés à tous deux; elle ne reçoit jamais de visites en l'absence de son père. Ce n'est pas du bleu, mais du violet et du gris que l'on porte à l'époque du demi-deuil. — *Saint-Jean-du-Gard.* S'adresser à la maison Sajou, rue Rambuteau, 52, pour les cahiers contenant des dessins de filet et de crochet. — *L. G., Ille-et-Vilaine.* On ne brode pas les mouchoirs destinés aux hommes; on y brode seulement de petites initiales fort simples. On plie les cachemires toujours de la même façon (petite pointe vis-à-vis de la grande pointe); il n'est pas *distingué* de leur donner la forme d'un bournous. S'adresser, pour tous les genres d'éventails, à M[me] Rebours, rue Richepance, 10. — *N° 38,451, Ariége.* Plus tard, pour les bonnets. On fait des tabliers en toile écrue, pour enfants, et l'on garnit ces tabliers avec des rubans de laine. On marque le linge de table dans l'un des coins, en biais, comme les mouchoirs de poche. — *M[lle] M..., près M.* On trouve de belles étoffes aux Magasins du Louvre, rue de Rivoli. Pour les garnitures, voir les articles *Modes* et les *Descriptions de toilettes.* Nous avons publié, l'automne dernier, l'*Instruction pour couper les jupes des robes.* — *M[lle] R..., Ardèche.* On trouve aux Magasins du Louvre des bandes de tapisserie dites de Neuilly, pour siéges et rideaux. Il est moins coûteux de faire ces bandes en tapisserie sur canevas; la couleur du fond dépend naturellement de la nuance de l'étoffe : ce fond serait blanc ou *paille* pour du reps gros bleu. On met une bande large au milieu du rideau, deux bandes étroites sur chaque côté long, *à bord* du rideau, ou bien l'on se borne à ces deux dernières bandes, qui, dans ce cas, sont plus larges. — *N° 42,448, Isère.* Dès que j'en aurai le temps, j'irai visiter ce magasin et m'assurer de la qualité de ses produits. — *N° 39,999, Bordeaux.* La perse cretonne, dont on trouve un assortiment considérable aux Magasins du Louvre, rue de Rivoli, n'est pas toujours de nuance claire. Il y a des fonds bleu vif et rouge, avec dessins grisaille d'un effet extrêmement décoratif. Le cadre des glaces devrait être blanc, laqué comme les meubles; la garniture de la cheminée de style Louis XV ou Louis XVI, comme le mobilier. Il faut doubler la vieille guipure avec une étoffe de même nuance que le *fond* de la perse, mais *unie.* Pour le cabinet masculin, je choisirais du reps de laine ou du drap, nuance *Havane;* boiserie de même nuance que le bois des meubles, tapisserie imitant le cuir de Cordoue, avec petits dessins dorés sur fond Havane. On pourrait commander les siéges avec *applications de drap*, chez M[me] Michaud-Joly, boulevard Sébastopol, 14 (r.-d.). Quant aux étagères de bambou, s'adresser à la maison Allard, rue du Faubourg-du-Temple, 50. — *N° 25,621, Vosges.* Nous avons publié dans l'année 1864 une garniture en passementerie pour robes; il n'est pas certain que nous puissions revenir sur cet objet.

N° 25,662, Isère. Les galons de cachemire, les ressorts de voilettes, et tous les menus objets du même genre, se vendent dans tous les magasins de mercerie et de *nouveautés* de Paris, non dans des maisons spéciales. Il vaut donc mieux les faire demander à Paris par l'un des négociants *en nouveautés* de la ville que l'on habite; mais en tous cas ces galons seraient trop *tranchants* sur une robe de taffetas noir : ils conviennent mieux sur les étoffes de laine de nuance *neutre.* Quant à leur disposition, il serait impossible de l'indiquer par écrit, il faut recourir à un dessin; cette disposition, essentiellement variable, est celle que l'on donne aux lacets, rubans de velours, etc. — *N° 37,929, Loire.* Nous avons publié, dans l'une des premières années de la *Mode illustrée*, une serviette de ce genre; l'usage n'en est pas assez général pour que nous y revenions, mais on trouvera dans le n° 9 une serviette au crochet, qui pourra servir pour cet usage. Le journal est bien heureux de voir les travaux qu'il publie si bien appréciés. — *N° 47,771.* Il n'y a rien à changer à ce projet. Les Suissesses portent un petit chapeau rond, en paille. — *Liége.* Une jeune fille ne donne jamais la main aux jeunes gens; elle rend tous les saluts qu'elle reçoit. On porte au théâtre une toilette de ville avec un chapeau de tulle ou de crêpe. — *N° 42,591, Haut-Rhin.* Une guipure ayant de 15 à 20 centimètres de hauteur coûte de 15 à 18 francs le mètre; on en trouve un dépôt chez M[me] Aubert, rue Neuve-des-Mathurins, n° 6. Merci pour cette excellente lettre. — *Caen.* On trouvera dans notre collection un grand nombre de petits *motifs* pour carrés faits au crochet tunisien. — *N° 39,406, Perpignan.* S'adresser à M[me] Page, boulevard Magenta, n° 129, pour *toutes* les commissions. — *N° 20,931, Aude.* Un petit paletot en étoffe de laine blanche, à fines rayures noires et groseille. Les premières communiantes nouent leur ceinture sur le côté. — *N° 45,459, Marne.* Les explications et dessins du *point d'arêtes* ont été publiés dans le n° 11 de l'année 1862; c'est une sorte de point *russe*, figurant une *arête.* — *N° 7,378, Maine-et-Loire.* La chose est trop grave pour que je puisse donner un conseil; il faut s'adresser à un médecin. Employer pour les dents du pain brûlé réduit en poudre. Je n'ai jamais vu aucune femme porter des pantalons longs. — *N° 46,569, Pas-de-Calais.* On peut se procurer dans nos bureaux les numéros désirés de l'année 1864. — *N° 35,558, Saône-et-Loire.* Voir la précédente réponse. Employer de préférence les *poudres* et *eaux* que l'on prépare soi-même; on y trouvera économie et avantage pour la santé. Je ne connais pas les poudres et cosmétiques au sujet desquels on m'interroge. — *N° 52,514, Marne.* Je ne connais aucun remède *efficace* contre cet inconvénient, et je ne comprends pas comment il pourrait être effacé par l'emploi de la baudruche. Pour toutes les commissions, s'adresser à M[me] Page. La maison Sajou, rue Rambuteau, 52, expédie tous les ouvrages, échantillonnés si l'on veut, ou seulement dessinés, et tous les matériaux indiqués dans le journal. — *A. D.* Le tulle de soie ne peut être employé pour garnir de la mousseline, et en tout cas ces ruches seraient froissées et *invisibles* si on les plaçait sous une robe de mousseline. Festonner simplement le bord de la robe; poser en bretelles, sur le corsage, devant et derrière, des bandes de mousseline festonnées. — *Château de la R.* A vingt-six ans on est encore une jeune femme, et l'on s'habille en jeune fille. Si le danseur n'adresse pas la parole à sa danseuse, ce n'est certes pas celle-ci qui doit commencer. On peut porter le chapeau rond à la campagne. Nous avons publié dans le n° 34 de l'année 1864 plusieurs costumes d'amazones. Une jeune fille ne doit pas se promener seule, même à cheval, n'ayant pour toute compagnie qu'un *groom.* — *N° 37,486, Gironde.* Il est impossible d'avoir, soit une *confection*, soit un châle, pour la somme de 20 à 25 francs, à moins de préparer le vêtement soi-même, d'après les patrons que l'on a reçus et que l'on recevra. — *C. P.* Il est plus convenable, lorsqu'un ménage arrive dans une localité inconnue, que le mari fasse d'abord *seul* ses visites officielles (à des supérieurs) et demande l'autorisation de présenter sa femme. Quant à la dernière question, elle est insoluble; on fait tout naturellement connaissance avec ses égaux, mais je ne puis indiquer de *plan à suivre.* — *N° 8,774, Côte-d'Or.* Il n'y aurait aucune harmonie dans cet ameublement : siéges en tapisserie, rideaux de tulle, lambrequins en reps. Je ne conseillerai jamais les grands rideaux blancs; cela est triste, froid, et donne à la pièce un aspect *démeublé.* Dans le cas dont on me parle, je ferais poser des rideaux en reps de laine, bordés avec une bande en tapisserie pour rappeler le mobilier, qui est fait en tapisserie. Les tables à quatre pieds formant un carré long sont celles que l'on met partout maintenant. — *N° 44,202, Rhône.* Les rideaux, dits de *vitrage*, c'est-à-dire plaqués contre les vitres, sont de même longueur que la fenêtre; ils la dépassent tout au plus de 3 ou 4 centimètres. Je ne puis m'engager à faire paraître ce dessin. — *N° 2,453, Paris.* On a reçu des patrons de manches, entre autres dans les n[os] 43 (veste Figarina), 47, 51, dans le n° 1 (corsage montant), sans compter celui qui paraîtra dans le n° 10, et tous ceux qui ont été publiés dans les *Patrons illustrés* : le reproche que nous adresse notre abonnée au sujet de la disette de patrons de manches n'est donc point mérité. Les indications relatives au *montage* des jupes se trouvent dans le n° 19 de l'année 1864; on a reçu d'ailleurs la table des matières de la dernière année, et l'on peut y trouver l'indication des objets que l'on désire. — *N° 44,659, Meuse.* Robe en étoffe de laine avec un volant étroit; paletot en drap gris; chapeau gris, en feutre, pour la petite fille. — *N° 38,753, Oise.* Garnir la robe noire avec des entre-deux en *imitation*, posés sur des bandes de taffetas violet. Chapeau de tulle blanc, garni avec des rubans violets. Coiffure en dentelle de soie blanche avec branches de lilas. Nous avons publié dans le n° 4 des patrons de *berthes.* Un bijou, une voilette de dentelle, un joli carnet de visite avec le porte-monnaie assorti, un éventail, etc., peuvent être offerts comme *présents de noce.* — *N° 48,335, Vendée.* Je suis bien reconnaissante des bonnes paroles que l'on veut bien m'adresser. Il est *impossible* de répondre dans le *prochain* numéro, l'impression pure et simple du journal durant plusieurs jours. Les gravures coloriées représentent des toilettes, mais non des tapisseries. — *N° 48,323, Dordogne.* On ne porte jamais des bournous algériens blancs dans la rue, au grand jour. Oui pour le jupon. On a renoncé aux affreuses chemises *bouffantes*, dites *russes.* On les porte plates et *tendues.* J'ignore le prix des *cordes* en soie; s'adresser pour cela à M[me] Page, boulevard Magenta, 129. — *N° 48,320, Finistère.* On ne peut teindre soi-même des rubans. — *N° 44,097, Meurthe.* Merci à notre aimable et raisonnable abonnée. — *Clara.* On ne porte plus les grands voiles carrés; ils sont remplacés par des voilettes rondes. Si toutes nos abonnées voulaient bien nous faire une propagande aussi active, et nous adresser les quatre abonnements que nous recevons par votre intermédiaire, elles seraient encore plus contentes de leur journal, qui se perfectionnerait et augmenterait les avantages dont vous voulez bien nous faire compliment. — *A. D.* Les conseils relatifs au *montage* des jupes ont paru dans le n° 19 de l'année 1864. La 2[e] livraison des *Patrons illustrés* contient un joli patron de chemise pour petite fille de cinq ans. — *N° 41,293, Vienne.* Les lettres employées pour marquer un trousseau ne sont pas uniformes. Pour les mouchoirs très-simples, ce sont de simples lettres d'*imprimerie* (telles qu'on les voit sur la couverture des livres) brodées en coton blanc; plus le mouchoir est élégant, plus la broderie de ces lettres est riche. Tous les mouchoirs (à moins d'être en toile) ont un ourlet de 2 à 3 centimètres : quant au prix, je me récuse; s'adresser à une lingère, à M[me] Gouguenheim, rue de Mulhouse, 2. Il n'y a pas de patron pour une chemise à coulisse, et, lorsqu'on leur donne cette forme, on n'y met aucune garniture. — *E. L., Marseille.* Une grande *pointe* faite au crochet avec de la soie noire reviendrait à un prix fort élevé; la soie coûterait seule plus de 120 francs : ce détail explique pourquoi l'on ne voit de ces *pointes* à personne. — *N° 41,226, Maine-et-Loire.* S'adresser à la maison Sajou, rue Rambuteau, 52, pour le crochet dont nous avons publié le dessin dans le n° 4 : son nom varie suivant les magasins. — *N° 38,812, Loire-Inférieure.* On ne pourrait y réussir qu'en employant des substances très-violentes, et par conséquent dangereuses. — *A. V., Aisne.* Nous avons publié récemment plusieurs dessins au crochet, qui peuvent servir pour couverture d'édredon. On a reçu le dessin d'une coiffure simple. On ne porte pas en été les popelines de laine. — *N° 8,888, Colmar.* Le grand-père paternel et la grand'mère maternelle sont habituellement parrain et marraine du premier-né; c'est la dernière qui donne la layette. Impossible de répondre dans le *prochain* numéro. — *N° 41,278, Paris.* N[os] 18, 21, 23, 25, 28, 29, 30, 31 de la collection des *Classiques du piano.* Quant à la deuxième question, il faudrait, pour y répondre, écrire un traité sur l'éducation. Il est rare qu'un enfant aime l'étude avant de s'être habitué à étudier : il faut donc le *forcer* à travailler; on y arrivera en mesurant ses plaisirs et lui accordant ceux qu'il préfère, seulement lorsqu'il aura rempli sa tâche.

AVIS.

Nous publions, avec le présent numéro, la deuxième livraison des *Patrons illustrés*, contenant les objets suivants : Costume pour petit garçon ou petite fille de deux à trois ans. — Robe pour petite fille de trois à cinq ans. — Veste pour petite fille de trois à cinq ans. — Col-cravate en taffetas ou mousseline. — Poignet assorti au col. — Chemise pour petite fille de trois à cinq ans.



--B- -T CR-P-SC-L-.

I.

D'-n p-t-t b-rc-- bl-nc -n p-t-t br-s t--t r-s-
S'-l-v- gr-c---x d-ns s-n g-st- -nc-rt--n;
S-r -n- m--n m-gn-nn- -n- l-vr- s- p-s-;
-n s--r-r- -st l'-ch- d- s--r-r- -nf-nt-n.
D--x r-g-rds, d--x r-fl-ts d'-n- c-mm-n- -mpr--rt-
S-mbl-nt v--l--r -n-r d-ns -n- d--c- -tr--nt-
-t l- b-nh--r pr-s-nt -t l- b-nh--r f-t-r...
L-- n- s--t p-s q-'-n p-rl-, -ll- s- t--t d- m-m-,
-t v--s q-- c-mt-mpl-z c- gr--p- fr--s -t p-r,
V--s l-s-z, v--s v---z, v--s -nt-nd-z : j- t'--m-.

II.

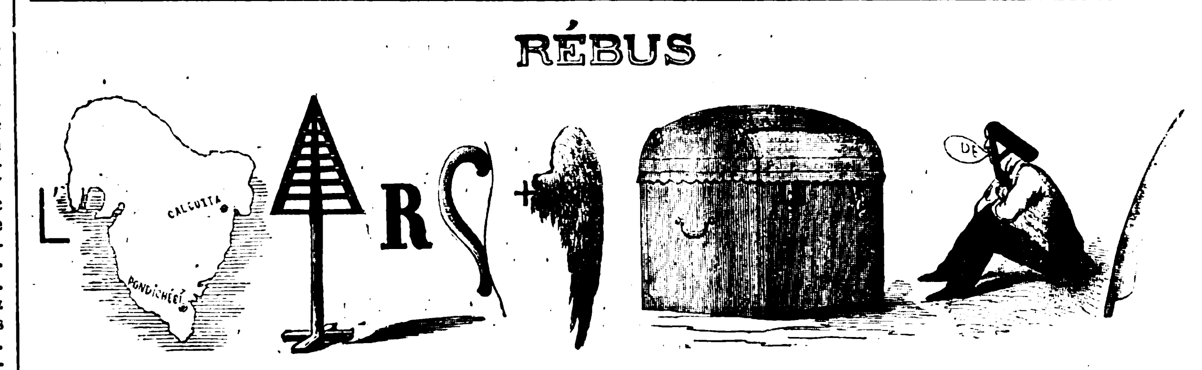
S-r l- l-vr- q-- pr-- -xp-r- l- p-r-l-,
-t d'-n s--r-r- -nc-r l- s-r--n- l--r
D-r- d- ch-v--x bl-ncs -n- s--nt- --r--l-;
-n ---l - s-n d-cl-n r-p-s- -v-c b-nh--r
S-r l-s -nf-nts --m-s q-- l- t-mps, d-ns s- m-rch-,
- v-s n--tr- -t gr-nd-r --t--r d- p-tr--rch- :
L- v---ll-rd v-n-r- n- d-r- pl-s : d-m--n;
D- d-rn--r d- s-s j--rs s-nn- l'h--r- s-pr-m-;
L'-nf-nt d'-n p-t-t f-ls b--s- -n pl--r-nt s- m--n...
-l m- -rt... s-n d-rn--r s--ffl- - m-rm-r- : j- t'--m-.

-DM- S-M-N-T.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et C[ie], rue Jacob, 56.

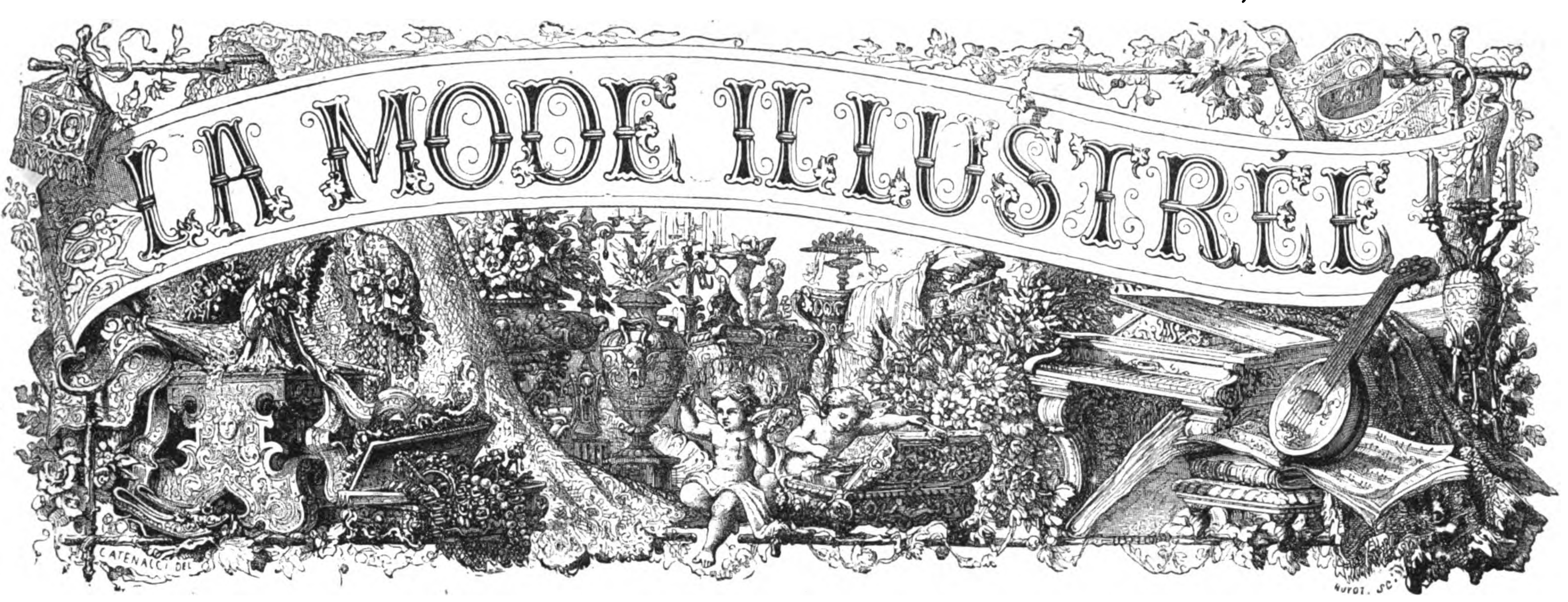
RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Hors de vue, hors de souvenir.

N°. 9. SIXIÈME ANNÉE. Dimanche, 26 février 1865.



Le numéro, vendu séparément, **25 centimes**.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 80 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, **50 centimes**.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

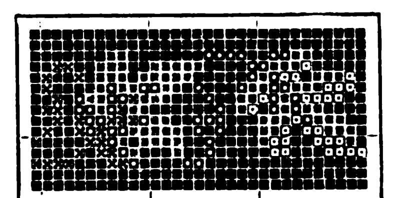
PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cie, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 13, Bedford Street, Covent Garden, W. C. —

Sommaire. — Serviette au crochet. — Broderies. — Nécessaire pour cabinet de toilette. — Dessin au filet pour petits rideaux, etc. — Poignet pour sous-manche. — Dessin pour lambrequin, écran ou coussin. — Quatre dessins pour fond de dentelle sur canevas. — Dessin de tapisserie pour petit sac, etc. — Toilettes de bal. — Description de toilettes. — Modes. — La Civilité, non puérile, mais honnête. — NOUVELLE : La Famille Bérouville.

DESSIN POUR LA GUIRLANDE DE LA SERVIETTE AU CROCHET.

Explication des signes de la guirlande : ■ Brun (ou vert) foncé. ◘ Brun moins foncé. ▣ Brun de nuance moyenne. ▫ Brun clair.



Serviette au crochet.

MATÉRIAUX : Coton n° 40 et n° 80 ; quatre nuances de perles brunes ou vertes.

On peut employer cette serviette à divers usages ; elle figurera telle qu'elle est dans le fond d'une corbeille à pain ; si on veut lui donner une autre destination, celle d'une serviette pour table de toilette, entre autres, on supprimera la broderie en perles, et on la remplacera par une broderie exécutée en laine ou soie. La dimension de cette serviette sera réglée d'après l'usage auquel on la destine.

On commence par le dessin à carreaux du fond en prenant le plus gros coton ; on fait une chaînette ayant la longueur voulue, et l'on travaille d'un seul et même côté, c'est-à-dire que l'on coupe le brin à la fin de chaque tour pour le rattacher au commencement.

1er *tour.* — 6 mailles simples ; — *2 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 2 mailles de la chaînette, — 9 mailles simples (une dans chacune des 9 mailles du tour précédent). — Recommencez toujours depuis *.

2e *tour.* — Dans celui-ci, comme dans tous les tours suivants, on pique toujours le crochet sous la maille entière du tour précédent ; on fait 5 mailles simples ; — * 2 mailles en l'air, — une maille simple sur le vide formé par les mailles en l'air du tour précédent, — 2 mailles en l'air, — 7 mailles simples sur les 7 mailles du milieu des 9 mailles du tour précédent, de telle sorte qu'il reste une maille de chaque côté de ces 9 mailles. — Recommencez depuis *.

La précision de notre dessin nous dispense de prolonger cette explication, et la continuation du travail s'indique d'elle-même lorsqu'on a terminé ces deux tours. Lorsque le fond a atteint la dimension voulue, on l'encadre d'abord avec un tour de mailles simples, et l'on continue la bordure en augmentant régulièrement de quelques mailles à chaque coin. Les tours composant cette bordure ne sont pas faits en *spirale ;* on termine et l'on *ferme* un tour avant de commencer le suivant. Sur le tour de mailles simples on fait d'abord, alternativement, une bride, — une maille en l'air, sous laquelle on passe une maille du tour précédent, et l'on pique *toujours* le crochet sous la maille entière du tour précédent. On prend ensuite le coton fin, et l'on fait un tour de *brides croisées*, en piquant toujours le crochet dans le côté de derrière de chaque maille. On fait ces brides croisées de la façon suivante : 2 mailles en l'air, représentant la première bride, — une bride dans la deuxième maille, en passant par conséquent une maille du tour précédent, — 4 mailles en l'air, — une bride dans la dernière bride qui vient d'être faite, ce qui forme une sorte de croix ; — on fait ensuite, *une maille en l'air ; — on jette le brin deux fois sur le crochet, comme si l'on voulait faire une double bride ; on passe le brin au travers de la seconde maille (en passant par conséquent

SERVIETTE AU CROCHET.

par-dessus une maille du tour précédent) ; on passe encore le brin au travers de la boucle que l'on vient de former et du premier brin jeté sur le crochet. Sans terminer la double bride, on passe par-dessus une maille du tour précédent, on fait une bride dans la maille qui suit celle que l'on a passée, on tire le brin deux fois au travers des boucles qui sont sur le crochet, pour terminer la double bride ; on fait une maille en l'air, — une bride dans le milieu du travail qui vient d'être fait, de façon à former encore une croix. On recommence toujours depuis * jusqu'à la fin du tour, et là, on réunit la maille en l'air faite après la dernière croix à la première croix, en faisant une maille-chaînette dans la 3e des 4 mailles en l'air de cette croix.

On reprend le gros coton ; on fait alternativement une bride, — une maille en l'air ; on prend le coton fin, on exécute 14 tours composés de mailles simples. Pour le premier de ces tours on pique le crochet dans le côté de derrière de chaque maille. Pour les autres tours on pique le crochet sous chaque maille *entière*. On répète encore les trois premiers tours de la bordure, c'est-à-dire les brides *à jours*, — les brides croisées, — les brides *à jours*, puis on prend le coton fin pour exécuter la dentelle.

On fait d'abord un tour de mailles simples, exécutées chacune dans le côté de derrière de chaque maille du tour précédent ; viennent ensuite les festons *à jours*.

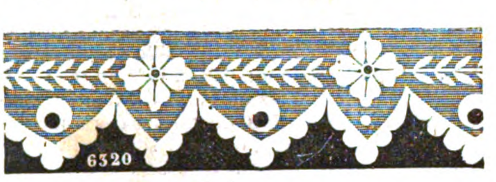
1er tour. Une maille simple dans la plus proche maille du tour précédent ; — * 5 mailles en l'air, sous lesquelles on passe une maille du tour précédent, — une maille simple. — Recommencez toujours depuis *.

Pour tous les tours suivants on place toujours la maille simple au milieu du feston du tour précédent ; dans le second tour les festons ont encore chacun 5 mailles en l'air ; ils

N° 1. VIGNETTE POUR MOUCHOIR.

N° 2. COIN POUR COL.

N° 2. COIN POUR COL.



N° 5. BORDURE.

en ont 6 dans le 3e et le 4e tour, — 7 dans le 5e et le 6e tour, — 8 dans le 7e et le 8e tour, — 9 dans le 9e et le 10e tour : celui-ci est le dernier de la dentelle.

Lorsque la serviette est terminée on exécute la guirlande de feuilles avec de petites perles, en cousant *une* perle sur une maille. Nous publions le dessin de tapisserie de cette guirlande, que l'on complétera en consultant la gravure représentant la serviette.

Nécessaire pour cabinet de toilette.

Nous publions le dessin de ce nouveau nécessaire pour cabinet de toilette ; il pourra être exécuté par tous les menuisiers-ébénistes. Il se compose d'un petit mât ayant 30 centimètres de hauteur, entouré de six branches, ayant chacune 9 centimètres de longueur. Diverses brosses à dents et à ongles sont suspendues à quatre de ces branches ; les deux autres soutiennent une serviette et une éponge fine, renfermée dans un petit sac fait au filet avec du fil écru.

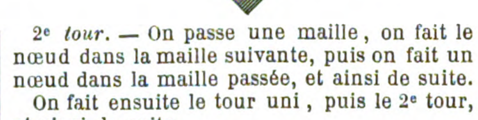
Dessin au filet

POUR PETITS RIDEAUX, SAC A OUVRAGE, ETC.

Ce dessin se compose de deux tours répétés alternativement.

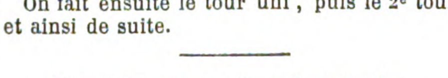
1er tour. — Tout uni.

N° 4. VIGNETTE DE MOUCHOIR.



2e tour. — On passe une maille, on fait le nœud dans la maille suivante, puis on fait un nœud dans la maille passée, et ainsi de suite.

On fait ensuite le tour uni, puis le 2e tour, et ainsi de suite.



Dessin pour lambrequin,

OU ÉCRAN, OU COUSSIN.

Cette broderie, d'un genre nouveau et d'un effet magnifique, mérite d'être signalée à nos lectrices ; le bouquet de fuchsias, que représente notre dessin, est fait en *grisaille*, c'est-à-dire en perles blanches et de plusieurs teintes grises sur un fond bleu Mexico ou soie d'Alger, en laine.

On trace sur du canevas les contours des dents d'un lambrequin (nous en avons publié plusieurs modèles), puis, au milieu de chaque dent on trace, avec de l'encre, tous les contours du bouquet de fuchsias. On exécute d'abord le fond, soit à la croix ordinaire, soit avec un *point* de tapisserie quelconque. Il ne reste plus que l'espace destiné aux fleurs, feuilles, et aux grosses branches ; les tiges fines, les vrilles, etc., sont faites plus tard sur le fond même. Pour que le travail de perles soit fait bien régulièrement, on monte l'ouvrage sur un métier (le fond peut avoir été fait à la main) ; on *bourre* fortement les fleurs et les boutons avec du gros coton à repriser ; mais on ne fait pas cette préparation pour les feuilles, qui doivent au contraire rester plates. Notre dessin indique non-seulement la direction des points, mais aussi le nombre des perles, et leurs différentes teintes. La teinte la plus foncée représente des perles noires ; viennent ensuite quatre nuances grises, des perles blanches en cristal et des perles blanches opaques ; les perles et les points doivent être aussi rapprochés que possible. Pour les vrilles et les tiges fines, on enfile un nombre de perles suffisant pour leur longueur, et l'on fixe cette sorte de *cordon* par des points faits en travers de distance en distance. Le pistil des fuchsias n'est point fixé ; il se rattache sur son bord supérieur à une sorte de cercle indiqué sur le dessin.

Ce bouquet peut aussi servir pour milieu d'écran ou de coussin.

Quatre dessins pour fond de dentelle

SUR CANEVAS.

Lorsqu'on a brodé un dessin de tapisserie quelconque sur du canevas dont les fils ne sont pas divisés, on peut obtenir des effets charmants avec les *fonds de dentelle*, pour lesquels on emploie de la soie noire de cordonnet, plus ou moins grosse, selon la grosseur du canevas ; celui-ci reste visible sous les points faits en soie, et la tapisserie semble jetée sur une dentelle.



N° 6. ENTRE-DEUX.

Nos quatre dessins nous dispensent de toute explication ; ajoutons seulement que la place du point non terminé est marquée par une croix, là où l'on doit piquer l'aiguille de *dessus* en *dessous*, avec un point là où l'on doit piquer l'aiguille de *dessous* en *dessus*.



Broderies.

N° 1. Vignette de mouchoir. Dans l'intérieur du médaillon on brodera deux petites initiales en caractères d'imprimerie.

Nos 2 et 3. Deux coins pour col ; on les exécute, soit sur la toile du col, soit sur du nansouk, que l'on intercale dans le col en faisant tout autour une couture piquée, ou même en posant autour de chaque coin la plus étroite des dentelles de Valenciennes légèrement *soutenue*.

N° 4. Vignette de mouchoir ; les grandes feuilles sont bordées au point de feston ; vient ensuite du plumetis, puis du point d'armes, qui se compose, comme on le sait, d'un *semé* plus ou moins serré de points *arrière*.

N° 5. Bordure ; feston et plumetis.

N° 6. Entre-deux ; plumetis.

N° 7. Coin et bordure de mouchoir.

N° 8. Poignet pour sous-manche, avec deux dessins différents ; quel que soit celui que l'on choisira, on fera les trois coins pareils, et procédant comme cela a été indiqué pour les nos 2 et 3.



N° 7. COIN DE MOUCHOIR.

Dessin de tapisserie

POUR PETIT SAC ET MANCHON DE CHASSEUR.

On exécutera ce dessin tel qu'il est indiqué, avec plusieurs teintes de la même couleur, ou bien avec plusieurs nuances vertes, c'est-à-dire vert anglais, — vert jaune, — vert olive, sur un fond adapté à ces teintes.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe de taffetas maïs foncé, à larges rayures noires. De fines rayures noires traversent la nuance maïs et l'atténuent. Paletot court en velours noir brodé, tout autour, sur les poches, les entournures des manches et leur bord inférieur. De très-gros grelots en passementerie noire bordent le paletot. Chapeau de chez Mme Aubert, rue Neuve-des-Mathurins, 6 ; ce chapeau est fait en tulle blanc, bouillonné, orné de perles blanches ; de longs nœuds en velours rouge le garnissent par derrière.



Leroy Imp. Paris

LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal 56 r. Jacob Paris

Toilettes de Mme BRÉANT-CASTEL, 58 bis rue Ste Anne.



Robe en taffetas blanc, bordée avec un très-large bouillonné, surmonté d'une corde en soie paille. Deuxième robe en gaze lisse, blanche, brodée avec un semé fait en soie paille; une corde de même nuance garnit le bord de cette robe, dont chaque lé est relevé par un ruban blanc à filets paille, se terminant en une grappe de nœuds; à chacun des trois pans de ces nœuds se trouve un gland en soie paille. Corselet posé sur un corsage à draperie fait en mousseline blanche. Sur les manches courtes, nœuds de ruban pareils à ceux de la jupe. Broche, bracelet, boucles d'oreilles et collier en lapis-lazuli. Sur la tête, diadème pareil, retenant un bouquet de plumes blanches qui retombent sur un chignon bouclé. Gants blancs à quatre boutons. Sortie de bal doublée d'hermine.

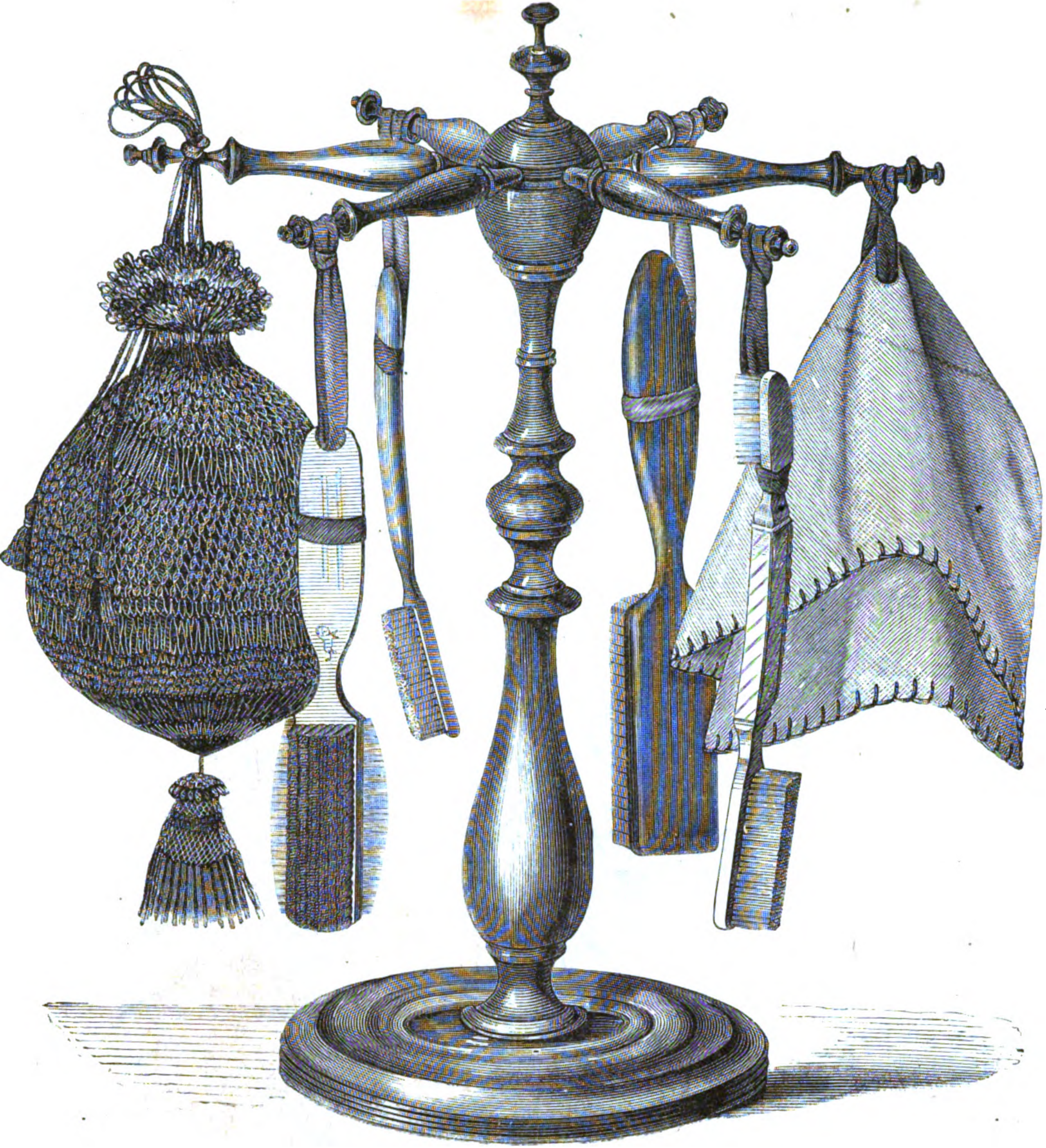
MODES.

Les corsages blancs, en mousseline ou nansouk plissés, ou bien ornés d'entre-deux brodés, ou d'entre-deux en dentelle, sont et seront longtemps encore en faveur pour les toilettes de jeunes filles et de jeunes femmes. Sous les entre-deux de dentelle, on pose souvent un ruban de couleur vive, et l'on met une ceinture pareille. Une jupe de taffetas blanc pour jeune femme, de foulard à rayures blanches et roses pour jeune fille, se porte avec un corsage blanc à longue ceinture rose. La jupe peut aussi être en linos blanc ou gris clair. Cette dernière nuance n'exclut nullement les ceintures et accessoires en ruban de couleur vive : rose, bleu, cerise, rouge ou groseille.

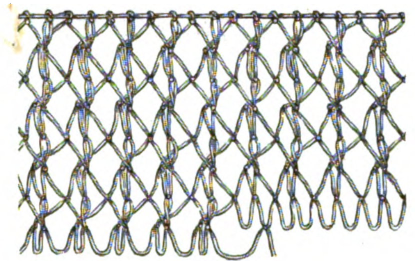
Il n'y a rien de nouveau pour la coiffure, sinon les *bandelettes* récemment indiquées. Comme coiffure simple, quotidienne, rien n'est plus convenable et plus gracieux que le bandeau unique pour lequel on peigne les cheveux d'arrière en avant, puis, en les tenant bien *tendus*, on y pique perpendiculairement un *crêpé* devant l'oreille, et on le recouvre avec les cheveux, peignés cette fois d'avant en arrière, roulés de façon à couvrir le crêpé, et enfin attachés sous le chignon. Quant aux coiffures plus compliquées, nos lectrices ont reçu et recevront des dessins et des descriptions.

On a vu, à quelques bals et soirées dansantes, un ornement renouvelé du siècle dernier. Sur la vaste jupe gonflée par la crinoline, s'étageait, de chaque côté, une écharpe de tulle, partant de la taille, formant bourrelet, et rattachée de distance en distance par des agrafes de perles. Du reste, pour les plus simples réunions, les couleurs foncées sont honnies et déclarées *négligées*. En ces circonstances, les toilettes du soir se composent, pour les jeunes filles, de linos, de grenadine, ou même d'organdis d'été, à fleurs imprimées, portés avec des corsages blancs et de grandes ceintures en rubans ou bien des corselets de taffetas. Le noir, le brun, le gris foncé, admis naguère même aux réunions dansantes, sont positivement exclus, à moins qu'ils ne soient portés par une grand'mère ou par une mère qui a renoncé aux pompes de la toilette. Cette mode communique à toutes les réunions un aspect printanier, et donne aux jeunes toilettes une simplicité riante qu'elles ne pouvaient attendre des robes en étoffes de soie foncée.

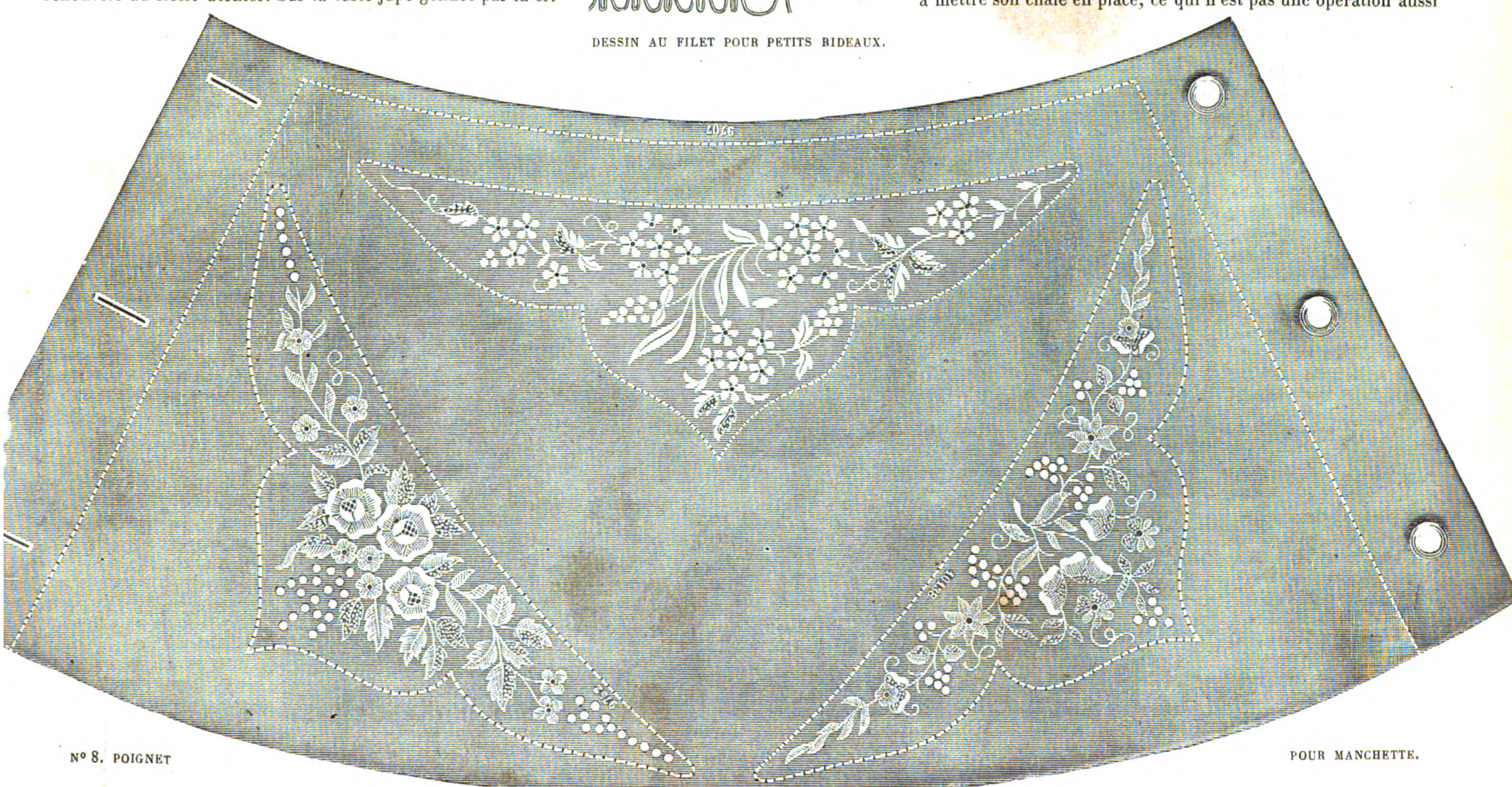
On rencontre un certain nombre de personnes portant des châles longs posés comme des écharpes, et fixés devant par une large broche. J'ai été interrogée à ce sujet par quelques-unes de nos lectrices, et je me hâte de les prévenir que cette façon de plier, ou plutôt de ne pas plier son châle, est loin d'être universelle, et ne peut être considérée que comme un moyen expéditif de poser sur soi une enveloppe quelconque. Il doit avoir pris naissance dans les wagons de chemins de fer, aux moments où l'on n'a pas assez de place pour plier un châle selon la façon habituelle. En tout cas, cette mode est fort négligée et ne peut être admise qu'en voyage. Pour la ville, pour les visites, il n'existe toujours que le *pliage* classique, c'est-à-dire le châle long plié en deux, puis rabattu, de façon à former une petite pointe sur son bord supérieur; devant, on attache le côté de droite du châle sur le côté gauche du corsage; on ramène le côté gauche du châle par-dessus le précédent et on le fixe avec une longue broche. Si l'on essayait de fixer, avec cette broche, les deux côtés du châle à la fois, en piquant aussi le corsage de la robe, on réussirait seulement à rompre, ou tout au moins à plier l'épingle de la broche, et il faudrait sans cesse recommencer à mettre son châle en place, ce qui n'est pas une opération aussi



NÉCESSAIRE POUR CABINET DE TOILETTE.



DESSIN AU FILET POUR PETITS RIDEAUX.

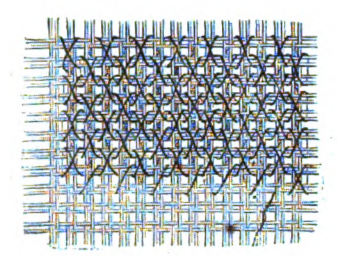


N° 8. POIGNET POUR MANCHETTE.

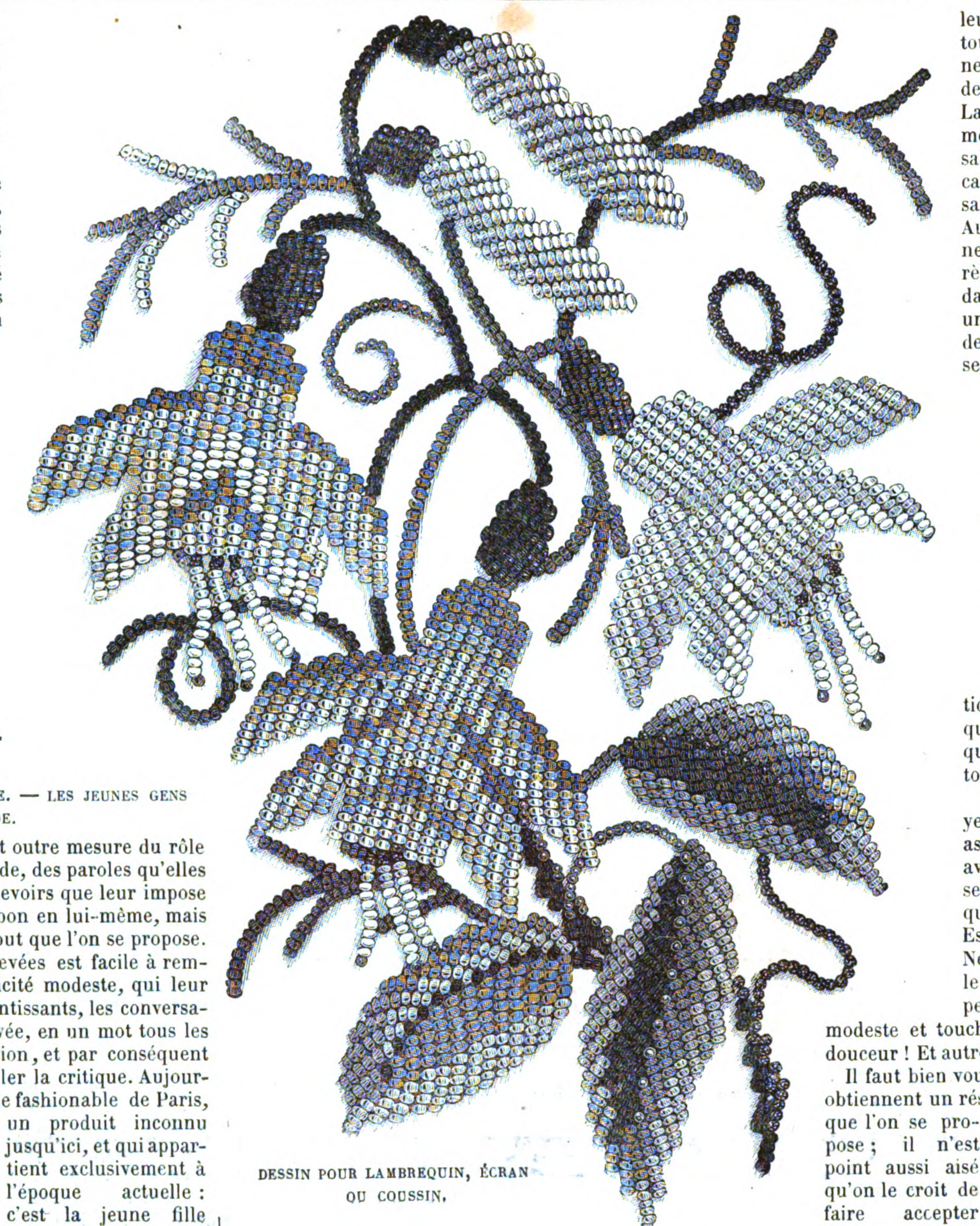
facile qu'on pourrait le croire. On doit aussi replier un peu le châle en arrière autour du cou, si l'on veut éviter cet aspect disgracieux que les Parisiens caractérisent par un seul mot, moins académique qu'énergique : *engoncé*.

En ce moment la mode, fatiguée d'avoir créé les toilettes d'hiver, se recueille et médite les toilettes de la saison prochaine; dès que quelques indiscrétions auront été commises à ce sujet, nous nous empresserons de les répandre en en faisant part à nos lectrices.

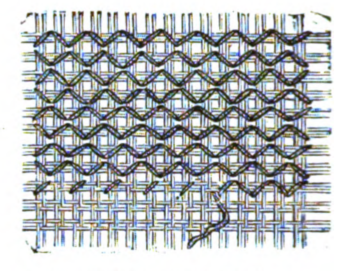
E. R.



N° 1. FOND DE DENTELLE.



DESSIN POUR LAMBREQUIN, ÉCRAN OU COUSSIN.



N° 3. FOND DE DENTELLE.

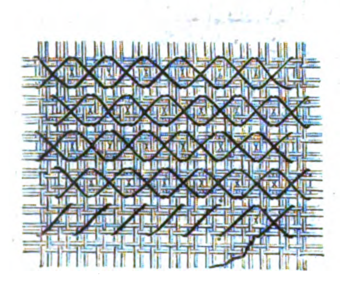
LA CIVILITÉ

NON PUÉRILE, MAIS HONNÊTE.

XXI.

LES JEUNES FILLES DANS LE MONDE. — LES JEUNES GENS DANS LE MONDE.

Les jeunes filles se préoccupent outre mesure du rôle qu'elles doivent jouer dans le monde, des paroles qu'elles doivent avoir à prononcer, des devoirs que leur impose le savoir-vivre. Ce sentiment est bon en lui-même, mais son exagération fait manquer le but que l'on se propose. Le rôle des jeunes filles bien élevées est facile à remplir : il se résume en une simplicité modeste, qui leur fait éviter les mines, les rires retentissants, les conversations à voix trop basse ou trop élevée, en un mot tous les manéges destinés à attirer l'attention, et par conséquent à exciter la malveillance et à éveiller la critique. Aujourd'hui, on rencontre, dans le monde fashionable de Paris, un produit inconnu jusqu'ici, et qui appartient exclusivement à l'époque actuelle : c'est la jeune fille *lionne*, écuyère et canotière en été, chasseresse en automne, patineuse pendant l'hiver, dissertant à perte de vue sur les mérites du cheval vainqueur dans les courses, bottée, éperonnée, se démontant le bras à force de secouer les mains de tous les jeunes gens qui l'entourent.



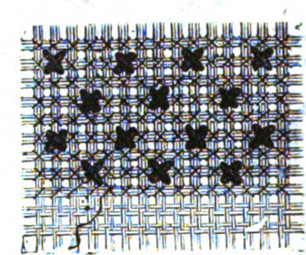
N° 2. FOND DE DENTELLE.

Ce type, s'il se propageait, ferait disparaître complétement celui de la jeune fille gracieuse, adroite et sensée, qui est la joie et l'orgueil de la famille. Heureusement, le bon sens ne fait pas défaut à la race française, et la mode, qui en ce moment se déclare pour les jeunes filles ayant les allures des *jockeys*, ne prévaudra pas contre les instincts et les habitudes des familles. En examinant ce singulier et affligeant produit de la mode actuelle, en voyant ces jeunes filles qui traversent les salons la tête haute, le verbe haut, on ne peut s'empêcher de faire quelques réflexions sur l'avenir qui les attend; elles deviendront d'étranges mères de famille! Et comme elles pratiqueront leurs devoirs d'épouses! Leur avenir est tout tracé; leur chemin aboutit en ligne droite et inflexible..... au Palais de justice, dans les salles où un mari est forcé de plaider pour sauvegarder les débris de sa fortune, afin de réserver à ses enfants une petite partie de son patrimoine.

Mais, s'il est impossible d'envisager sans affliction et sans terreur le présent et l'avenir de ces jeunes filles qui s'appliquent à rejeter tous les devoirs que la nature leur impose, pour s'affubler de tous les ridicules qui appartiennent aux hommes, il faut se garder d'adopter un excès opposé. La modestie affectée n'est plus la modestie. Il n'est point indispensable de toujours baisser les yeux, car on peut regarder devant soi sans effronterie et sans crainte. Aux jeunes filles, comme aux jeunes femmes, on peut donner une règle absolue pour rester toujours dans les limites du bon goût; les unes et les autres doivent éviter de jouer un rôle quel qu'il soit, et se dépouiller de toutes les prétentions qui ne sont jamais voilées qu'à demi, et offrent, par conséquent, un point de mire pour tous les esprits moqueurs.

Vous entrez en baissant les yeux, Mademoiselle, vous vous asseyez en baissant les yeux, vous avez préparé à l'avance les réponses que vous ferez aux questions qui pourront vous être adressées. Est-ce la modestie qui vous guide? Ne serait-ce pas plutôt la vanité, le désir, l'espoir de faire dire ou penser : Que cette jeune fille est modeste et touchante! Quelle candeur! quelle douceur! Et autres éloges de même nature.

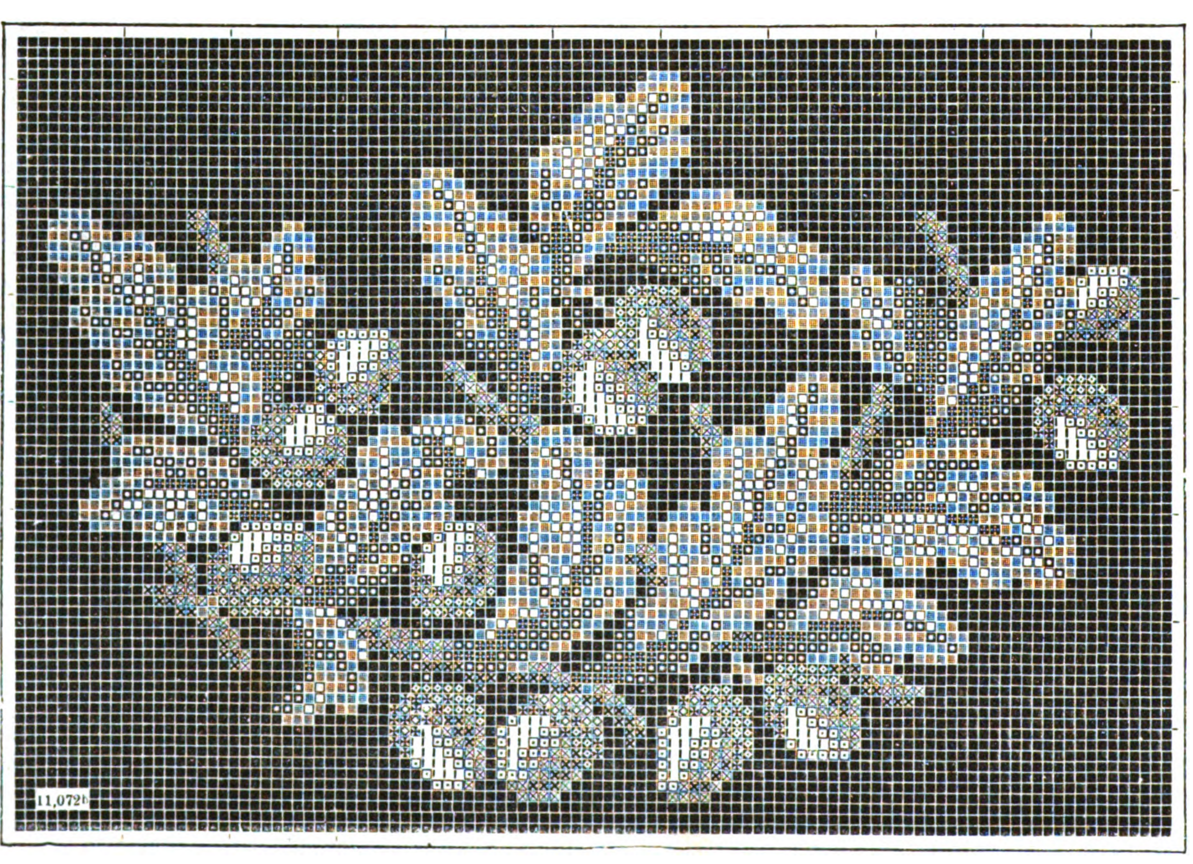
Il faut bien vous le dire, les calculs de ce genre obtiennent un résultat tout à fait opposé à celui que l'on se propose; il n'est point aussi aisé qu'on le croit de faire accepter l'apparence pour la réalité, et l'affectation éveille toujours la méfiance. Regardez autour de vous, répondez naturellement, simplement aux questions qui peuvent vous être adressées, sans songer à préparer d'avance vos réponses, et à les apprendre par cœur comme une leçon redite par un perroquet; et, si vous avez le louable désir de mériter et d'obtenir l'approbation générale, soyez réellement modeste, c'est-à-dire dépourvue de vanité et de prétentions; il n'y a pas d'autre route à suivre pour atteindre ce but.



N° 4. FOND DE DENTELLE.

Une jeune fille n'adresse jamais la parole, je ne dirai pas seulement à un homme, mais encore à une femme; c'est celle-ci qui va au-devant de la timidité inséparable du manque d'expérience, et qui commence la conversation.

Au bal, elle se borne à répondre à son danseur; si celui-ci ne parle pas, elle restera absolument silencieuse; en aucun cas elle ne lui répondra à voix basse, car on pourrait inférer, des *aparté* de cette nature, quelques propos moqueurs sur les assistants. Or une réputation de *moqueuse* est la



DESSIN DE TAPISSERIE POUR PETIT SAC, ETC. — Explication des signes : ▫ Vert clair. ■ Moins clair. ▫ Plus foncé. ■ Foncé. ' Vert olive clair. ▫ Même vert moins clair. ▫ Même vert de nuance moyenne. ■ Même vert foncé. ▫ Gris brun clair. ▫ Même gris moins clair. ▫ Même gris de nuance moyenne. ■ Noir.

plus funeste pour une jeune fille. Cette réputation lui suscite des ennemis connus et inconnus, parmi ceux qui ont été atteints par ses railleries comme parmi ceux qui craignent de lui prêter à rire; le plaisir de s'égayer aux dépens d'un visage disgracieux, d'une toilette ridicule, est méchant, et ne vaut pas les inimitiés qu'il occasionne.

Aucun homme bien élevé, à moins d'être très-proche parent d'une jeune fille, ne lui tendra la main pour secouer la sienne, *à l'anglaise*. Si cependant le contraire se présentait, si un jeune homme mal-appris se permettait cette familiarité, la jeune fille ne ferait pas semblant de s'en apercevoir... et n'y répondrait pas; elle ne prendrait pas un air de dignité offensée, de peur d'accorder à cet incident une importance qu'il ne mérite pas, et se bornerait à agir comme s'il ne s'était pas produit. Il est bien entendu qu'elle exceptera de cette règle les vieux amis de la famille; même envers ceux-ci, elle ne prendra pas l'initiative, et elle attendra d'eux cette marque d'intérêt affectueux.

En quelque compagnie qu'elle se trouve, une jeune fille rendra toujours les saluts qui lui sont adressés; elle prendra l'initiative vis-à-vis de toutes les dames qu'elle connaît; elle ne les arrêtera pas pour leur demander des nouvelles de leur santé, car c'est aux dames qu'il appartient d'agir sur ce point selon ce qui leur convient. Ce sont elles qui, à leur gré, arrêteront ou laisseront passer une jeune fille, qui lui demanderont des nouvelles de sa famille; la jeune fille se bornera à répondre poliment à ces questions, et pourra terminer, non en faisant à son tour des questions, mais en exprimant plutôt un vœu à peu près en ces termes : J'espère, Madame, que vous vous portez bien, et qu'il en est de même pour votre famille? On comprendra, je l'espère, qu'il m'est absolument impossible de donner un vocabulaire disposé par questions et réponses pour toutes ces circonstances insignifiantes. Je puis indiquer aux jeunes filles qui lisent ces lignes l'esprit et les sentiments qui doivent les animer, pour que leur conduite soit toujours conforme aux lois de la civilité, mais non leur enseigner les termes qu'elles doivent employer. Cette liste serait bien niaise, et, lors même qu'il serait possible de la dresser, je m'en garderais bien, car je courrais le risque de faire perdre les qualités les plus charmantes : la simplicité, le naturel et l'originalité. Une jeune fille qui n'exprimerait pas d'elle-même ses sentiments, qui s'en rapporterait à un livre pour répéter servilement des termes toujours semblables, ne serait plus un être vivant, animé, mais une sorte de poupée mue par un mécanisme, un automate, faisant invariablement la même réponse dans les mêmes circonstances.

Je puis cependant les engager à adopter vis-à-vis des dames âgées, des ecclésiastiques, des religieuses, en un mot vis-à-vis de toutes les personnes auxquelles elles doivent témoigner du respect, une formule moins brève et moins sèche qu'un simple *bonjour*. Dans ces cas, la formule la plus convenable est celle-ci : *J'ai l'honneur de vous saluer;* encore faut-il employer cette formule cérémonieuse avec tact et à propos. Elle sied peu à l'intimité, elle ne sied pas du tout à l'affection, qui ne s'accommode pas de cette étiquette, bonne à observer seulement près des personnes avec lesquelles on n'a que des rapports peu fréquents; dans ce cas, il faut bien exprimer en peu de mots le respect que la jeunesse doit à l'âge mûr, à la vieillesse, aux fonctions sacerdotales, à la sublime vie de renoncement et de dévouement qui a été choisie par les religieuses. Il serait ridicule de leur adresser de longs discours à ce sujet. Il est impossible, lorsqu'on les voit rarement, de leur exprimer ce sentiment de respect par des égards, des soins, des attentions, et il faut bien recourir aux termes qui établissent de suite la supériorité qu'on leur reconnaît à juste titre.

Il existe mille circonstances dans lesquelles on échange des propos qui n'ont aucune importance, et qu'il faut



TOILETTES DE CHEZ MADAME CASTEL-BRÉANT, RUE SAINTE-ANNE, 58 BIS.

Robe de dessous en taffetas jaune. Robe de dessus entièrement formée de bouillonnés perpendiculaires en tulle jaune. Tunique de dentelle noire bordée d'une dentelle noire. Corselet en taffetas jaune. Corsage décolleté bouillonné en tulle blanc. Manches courtes en tulle blanc.

Robe de satin rose, garnie avec cinq bouillonnés en tulle rose, ornés de rosettes faites en dentelle noire, traversées par de petits poignards en jais noir. Robe de dessus en étoffe *Pompadour*, à rayures blanches, roses et noires, garnie avec une ruche de ruban rose ornée de grosses perles noires. Corsage décolleté, garni, en guise de berthe, avec une ruche pareille à celle de la robe.

par conséquent se garder de prendre au *pied de la lettre*. Ces phrases sont balbutiées plutôt que prononcées, et il arrive souvent qu'on les supprime tout à fait. Quant à la réponse qui leur est faite, on la résume presque toujours en un salut. Lorsqu'on présente un jeune homme à une jeune fille, ils se saluent de part et d'autre, et il n'est nullement nécessaire que ce jeune homme prononce l'une des phrases d'usage sur « la satisfaction que lui procure l'honneur de lui être présenté, » etc. En tous cas, et lors même que ces phrases lui seraient adressées, la jeune fille, ainsi que je l'ai déjà dit, n'est nullement obligée de rendre immédiatement l'équivalent de ce compliment, que l'usage a rendu si banal : elle se contentera d'y répondre par une simple inclinaison de tête. Dans toutes les présentations, on procède toujours de l'inférieur au supérieur, c'est-à-dire que l'on nomme celui-là à celui-ci; par conséquent, on ne présente pas une dame à une jeune fille : c'est le contraire qui a lieu, et, dans ce cas, la jeune fille adressera quelques mots de remerciment à la dame qui a bien voulu permettre qu'elle lui fût présentée. Dans cette circonstance, elle ne se bornera pas à un simple salut, et exprimera sa reconnaissance en peu de mots.

Je l'ai déjà dit et le répète encore, puisqu'on me questionne à ce sujet : une jeune fille privée de sa mère ne reçoit jamais aucune visite, à moins qu'il ne s'agisse de dames âgées et de jeunes filles de son âge. Il ne peut y avoir d'exception à cette règle que dans le cas où la jeune fille, qui exerce chez son père les fonctions de maîtresse de maison, aurait atteint l'âge où l'expérience ne lui fait pas défaut. Cette limite, assez insaisissable, peut cependant être fixée entre vingt-cinq et trente ans, plus près de ce chiffre que du précédent.

Les usages varient, on le sait, selon les pays, et même selon les localités. En Allemagne, les petites filles et les jeunes filles sortent seules; il en est de même en Angleterre; et quant à l'Amérique, la liberté est poussée plus loin encore, puisque les jeunes filles y voyagent seules si cela leur convient, et parfois reviennent mariées au domicile paternel, n'ayant consulté dans cette grave circonstance que le caprice du moment. J'avoue que les usages français me semblent être, en ce qui concerne

les jeunes filles, plus judicieux et plus convenables; elles vivent entourées de la protection de leur famille, dont l'expérience supplée à leur ignorance. Il faut se garder, en France, de heurter les usages établis, et se conformer strictement aux règles qu'ils imposent. Ainsi, une jeune fille ne fera aucune visite sans être accompagnée d'un chaperon; elle ne s'exposera pas à être rencontrée n'ayant pour toute protection que la présence d'une femme de chambre. Encore une fois, ces obligations ne sont pas universellement imposées, et l'on s'en affranchit dans certaines villes. Mais, si l'on veut bien réfléchir aux inconvénients qui résultent des habitudes opposées, si l'on reconnaît que l'on n'est pas certaine de rencontrer uniquement des hommes bien élevés et des gens bien intentionnés, on conviendra que sur ce point il vaut mieux incliner vers la réserve, et s'abstenir soigneusement de donner lieu à des commentaires malveillants. La jeune fille qui a éprouvé le plus grand de tous les malheurs, c'est-à-dire celui de perdre sa mère, doit s'imposer une réserve encore plus excessive; mieux vaut qu'elle reçoive chez elle ses amies que de les visiter fréquemment, à moins d'être conduite et ramenée par une parente *respectable*, c'est-à-dire pas trop jeune; non que les jeunes parentes soient peu *respectables*, mais uniquement parce qu'elles sont inexpérimentées, et ne peuvent encore jouer le rôle de *protectrices*.

La plus grande partie des jeunes filles qui lisent ces lignes ont des frères; j'oserai leur demander de communiquer à ceux-ci le paragraphe suivant: la civilité ne peut imposer les devoirs qui la constituent seulement aux femmes, et, si l'on en juge par un grand nombre de jeunes gens de l'époque actuelle, la science dont nous nous occupons ici est encore plus inconnue aux hommes qu'aux femmes.

Jeunes gens qui portez en ce moment l'uniforme de collégiens, futurs bacheliers ès-sciences ou bien ès-lettres, vous tous dont les sœurs, abonnées de la *Mode illustrée*, lisent avec un si louable empressement les articles qui leur parlent du savoir-vivre, ayez, je vous en conjure, l'ambition de ne point imiter ceux qui vous devancent dans la carrière. Aujourd'hui, hélas!... à part quelques rares exceptions, les vieillards seuls sont polis.

Les jeunes riches adoptent en général des façons non pas impertinentes, mais grossières, un langage mélangé de termes d'argot, des attitudes plus que nonchalantes; ils ne s'asseyent plus, ils se couchent partout où ils se trouvent, et, dans cette charmante position, ils laissent tomber dans la conversation quelques propos révoltants qui leur semblent être spirituels et pittoresques; ils sont trop occupés de chevaux, de paris, de régates, de chasses, et d'eux-mêmes surtout, pour avoir le temps d'être polis: aussi n'y a-t-il pas de place pour la politesse dans leur existence et dans leurs habitudes.

Les jeunes gens qui n'ont pas de fortune songent uniquement, à quelques exceptions près, à acquérir de l'argent: ceux-ci non plus ne perdent pas leur temps à être polis. A leurs yeux, la civilité, étant une science qui ne rapporte rien, est par cela même condamnable et condamnée. C'est là une erreur profonde qu'il importe de combattre, non pas au point de vue des qualités représentées par la politesse, mais au point de vue, bien autrement important, de leurs intérêts. On est bien souvent surpris des succès obtenus par certaines médiocrités, et l'on se demande comment elles ont fait pour réussir. Neuf fois sur dix, on pourrait reconnaître que ces gens médiocres ont été des gens universellement polis, qu'ils n'ont jamais froissé personne, et qu'ils ont rendu autour d'eux tous les petits services qui font le charme des relations sociales. A Dieu ne plaise que je prêche ici l'hypocrisie, et que j'indique la politesse comme un moyen de parvenir! Je me borne à constater un fait, et je l'indique, parce que je conserve une persuasion, une espérance inébranlables. Il me semble impossible que l'exercice constant de tous les devoirs qu'impose la politesse ne transforme peu à peu les caractères les plus âpres et les plus personnels; elle inspire le désir d'être utile, de plaire, et nous donne l'habitude du dévouement, en nous faisant agir en toute circonstance de façon à prouver aux autres que nous préférons leur satisfaction à la nôtre.

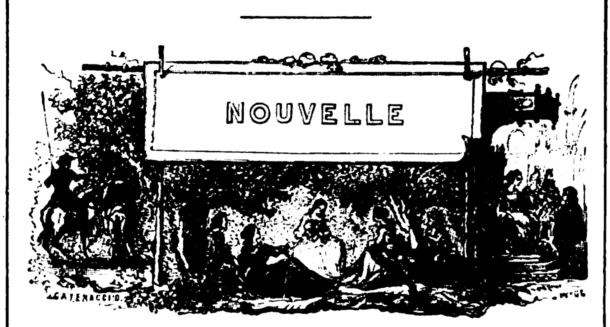
La politesse est condamnable seulement lorsqu'elle est intéressée; dans ce cas, elle change de caractère, de nom, et n'est plus que la servilité. Si l'on voit un jeune homme poli seulement avec ses supérieurs, avec les individus qui peuvent lui être utiles, on ne louera pas cette politesse, on la méprisera.

Un travers assez répandu parmi les jeunes esprits de notre temps consiste à considérer les divers usages prescrits par la politesse comme un recueil de niaiseries vieillies, dont il faut absolument s'affranchir pour prouver que l'on possède une vaste intelligence incapable de se soumettre à ces règles futiles, bonnes tout au plus pour les esprits médiocres. En rapprochant ce majestueux dédain de certaines préoccupations auxquelles se livrent ces jeunes gens, on ne saurait s'empêcher de sourire; que d'efforts ils s'imposent pour *poser* en grands hommes, pour faire respecter leur supériorité imaginaire! La véritable mesure pour juger les esprits et les caractères consiste à examiner le degré d'importance qu'ils accordent aux puérilités. L'individu qui leur donne sa vie en pâture aura beau mépriser la politesse, sa grossièreté ne le placera pas sur des échasses, et n'aura d'autre résultat que d'indiquer à la fois la sécheresse de son cœur et l'insuffisance de son esprit; car on rapprochera forcément son mépris pour les devoirs à remplir vis-à-vis d'autrui, du culte qu'il professe en ce qui concerne sa personne, ses caprices, ses manies, les goûts qu'il a ou qu'il prétend avoir.

A notre époque, un jeune homme parfaitement poli, poli avec toutes les femmes, même avec celles qui sont vieilles, avec les inconnus, avec les inférieurs, est un phénomène charmant. Lorsqu'on en rencontre un qui ne s'arroge pas, de par le droit du plus fort, la meilleure place, qui sait la céder de bonne grâce lorsqu'il la possède, qui ne vénère pas uniquement la richesse ou ses apparences, on s'arrête avec surprise et l'on se dit presque avec attendrissement, en tout cas avec reconnaissance: « Voilà un homme bien élevé! »

L'exclamation contraire est-elle donc si flatteuse, qu'on la recherche avec obstination? Je livre cette question à la méditation de nos jeunes lecteurs, et j'espère avoir éveillé en eux une bonne et saine ambition: celle de ne jamais inspirer le sentiment de répulsion qu'entraîne inévitablement dans l'esprit de toutes les femmes bien douées la pratique et l'aspect de l'incivilité.

EMMELINE RAYMOND.



LA FAMILLE BÉROUVILLE.

Suite.

XI.

UNE DÉMARCHE DIPLOMATIQUE.

Dans les rues étroites et sombres de Louvigny, il n'était pas rare de rencontrer de très-belles maisons, bâties en pierre de taille, qui, par l'ornementation de la façade et le style architectural, révélaient une ancienne origine. Ces habitations, très-nobles d'aspect, offraient intérieurement une distribution des plus défectueuses. Il y avait de grandes salles et des cabinets sans jour, des escaliers en grand nombre, ce qui n'empêchait pas beaucoup d'appartements de se commander. Mme Dévran, en arrivant à Louvigny, s'était logée dans une de ces vieilles maisons, et, comme Paul n'avait, avant un certain nombre d'années, aucun avancement à attendre, elle s'était risquée à faire à ses frais quelques réparations tout à fait indispensables pour une femme habituée au confort des grandes villes.

Ce fut dans un joli petit salon meublé avec goût qu'elle reçut Mlle Legrand, quand la vieille demoiselle se présenta avec les intentions que nous savons.

Mme Dévran, que nous n'avons fait qu'apercevoir un jour néfaste, paraissait moins jeune en toilette de maison, et par conséquent, vue de près, mais c'était toujours une très-agréable femme de quarante-six ans. Plus d'une femme de Louvigny plus jeune qu'elle avait certes l'air d'être sa mère: c'est qu'elle se soignait beaucoup, ce qu'on ne faisait guère à Louvigny. Ses robes, très-ornées, dessinaient bien une taille merveilleusement droite et souple encore; ses bonnets, sans arborer de ridicules prétentions, s'éloignaient dans une juste mesure de la trop sévère ordonnance de l'extrême âge mûr; un léger nuage de poudre blanchissait ses cheveux gris et rajeunissait en quelque sorte, par le contraste, ce visage auquel des yeux vifs et pénétrants et une bouche très-spirituelle donnaient une remarquable expression.

Mlle Legrand ne manquait certes pas d'esprit; mais, si elle comptait lutter d'adresse avec cette femme aimable, et deviner ce qu'il lui importait de savoir, et ce qu'elle ne voulait pas trop formellement demander, on pouvait penser qu'elle ne manquerait pas d'avoir le dessous.

La conversation commença comme elle commence toujours. On se demanda réciproquement des nouvelles de sa santé, et on entama le chapitre des nouvelles locales. Ce n'était pas que l'une ou l'autre partageât pour les cancans indiscrets et grossiers le goût dont on disait la plupart des femmes de Louvigny affligées. Mlle Legrand, qui connaissait son Louvigny sur le bout du doigt, et qui se regardait à bon droit comme en faisant partie intégrante, ne pouvait ignorer ce qui s'y passait d'intéressant, ni se montrer indifférente aux faits, quelque peu importants qu'ils fussent; Mme Dévran elle-même, tombée de haut dans cette résidence pétrifiée, vivant seule les trois quarts de la journée, prêtait volontiers une oreille aux petites nouvelles qui lui en apprenaient long sur le caractère des gens au milieu desquels elle se trouvait, et qui lui fournissaient des éléments de conversation pour les visites obligatoires qu'elle devait recevoir et rendre; mais tout cela se faisait dignement, sans interrogatoires de servantes, sans espionnage indélicat et odieux, sans délire d'indiscrétion.

A Louvigny, tout se savait d'ailleurs avec une inconcevable rapidité; on eût dit que le vent était le messager, et qu'il suffisait d'ouvrir sa fenêtre pour entendre le bruit du jour.

Ce chapitre épuisé, Mlle Legrand parla de la rencontre qu'elle venait de faire.

« Paul, depuis quelque temps, s'est en effet épris de l'équitation, » répondit Mme Dévran, sans paraître le moins du monde alarmée; « il y a si peu de distractions ici pour un jeune homme, que je n'ai eu garde de m'opposer à cette fantaisie un peu chère.

— Et vous avez eu bien raison, Madame. Louvigny devient très-maussade, les réunions sans façon s'en vont comme partout. On veut imiter ses voisins, recevoir à grands frais, faire toilette, et, plutôt que de se réunir simplement, on aime mieux s'ennuyer en s'isolant. Le monde devient plus sot de jour en jour.

— Je ne dis pas non, Mademoiselle, et je m'estime très-heureuse de voir mon fils devenir de moins en moins difficile à amuser.

— Certes, monsieur Paul est très-raisonnable; ses visites à la Ville-Roux pendant la vie du pauvre Ambroise le prouvent bien. Faire la partie d'un vieillard n'a rien de bien récréatif pour un jeune homme.

— Mais monsieur Bérouville était un vieillard très-aimable; il avait beaucoup vu, beaucoup voyagé, et il avait une gaieté qui n'était plus de son âge, » répondit Mme Dévran d'un ton très-grave.

Elle se tut, et reprit:

« Ce temps-là, Mademoiselle, doit faire pousser vos chrysanthèmes?

— Oui, j'en aurai de superbes. J'en envoyais tous les ans à ce pauvre Bérouville. Il aimait beaucoup les fleurs, et, quand Paul allait à la Ville-Roux, je l'ai bien souvent chargé d'un bouquet pour lui.

— Vous avez un si beau jardin, Mademoiselle, que je comprends très-bien que vous vous occupiez de fleurs. Ce qui manque à cette maison, que j'ai rendue à peu près habitable, c'est un jardin d'une certaine étendue. »

Il y eut un moment de silence.

« Elle ne veut à aucun prix mordre aux Bérouville, » pensait Mlle Moricette, fort dépitée intérieurement.

« Où veut-elle en venir? » pensait Mme Dévran, non sans inquiétude.

« La mort d Ambroise fera un grand vide dans la société, » reprit bravement Mlle Moricette; il recevait volontiers, et sa maison était agréable. Paul, qui y allait si souvent, doit trouver un grand vide.

— Il allait très-souvent à la Ville-Roux, c'est vrai, mais pas aussi souvent qu'on voulait bien le dire.

— Il y allait à peu près tous les jours, ma chère dame.

— Vous me permettrez de vous donner un démenti, Mademoiselle. Son but ordinaire de promenade était alors, comme aujourd'hui, la Butte-Verte.

— Je le croyais comme vous, mais j'aime mieux vous dire ce qui en était. Comme il prenait le plus souvent un certain chemin des écoliers à son usage, il pouvait s'y rendre comme par hasard, et sans ameuter la curiosité publique; c'est ce qu'il faisait. Ruse de jeune homme, voyez-vous.

— Je le sais, je le sais, Mademoiselle, » répondit Mme Dévran, qui apprenait cela pour la première fois. « Je vous avoue que je n'ai pas pour habitude de demander compte à Paul de toutes ses promenades, mais que j'en connaissais parfaitement le but. Ce n'est pas que j'aie toujours approuvé ces visites si fréquentes. Je craignais que Mlle Anna ne fût mise en cause, ce qui n'a pas manqué d'arriver Heureusement que son départ va faire tomber ce bruit de lui-même.

— Son départ est remis, Madame; je viens d'apprendre cette bonne nouvelle. Le nouvel acquéreur de la Ville-Roux, Claude Bérouville, leur en laisse la jouissance pendant un certain temps. »

Quel que fût l'empire que Mme Dévran possédât sur sa physionomie, elle ne put réprimer un mouvement de lèvres des plus significatifs.

« Ce que vous me dites là est-il bien certain? » demanda-t-elle ensuite avec une indifférence des mieux feintes.

— Très-certain; Claude me l'a écrit à moi-même.

— Quel original est ce monsieur Bérouville, Mademoiselle! Il n'est question que de lui dans Louvigny. Il n'a voulu voir personne quand il y est venu, et cette pauvre Mme Chemay a été presque obligée de lui mettre la main au collet pour l'amener à la Ville-Roux. C'est elle d'ailleurs qui le raconte. Vous savez qu'elle raconte tout, et qu'en mainte occasion on pourrait, à son propos, dire, en arrangeant un certain proverbe: Qu'on n'est jamais trahi que par soi-même. Au reste, il paraît qu'il déteste cordialement cette branche de sa famille, puisqu'il s'est choisi ailleurs un héritier.

— Choisi, choisi, » répéta Mlle Moricette avec humeur; « je ne sais pas jusqu'à quel point il est choisi.

— Mme Bérouville m'a montré la lettre qu'il lui a écrite. Ses intentions sont formelles. Il lui dit qu'il se charge de l'avenir du jeune homme, et qu'il est bien décidé à laisser sa fortune à qui il l'entendra, sans se soucier du plus ou moins de rapprochement de parenté.

— Eh bien! qu'il la garde, sa fortune; Anna a des qualités qui valent de l'or.

— Oh! certainement; c'est une charmante personne.

— Mais vous ne la choisiriez pas maintenant pour votre bru? »

Mlle Legrand, peu faite aux détours, se décidait à brûler ses vaisseaux.

Mme Dévran se recueillit une seconde avant de répondre.

« Je n'y ai jamais pensé, » dit-elle assez sèchement.



« Pourquoi y aurais-je pensé? Paul est encore jeune pour se marier, et il n'en a point du tout l'idée. A Louvigny, les jeunes filles agréables n'abondent pas, et il trouve Mlle Anna mieux que les autres : voilà tout. »

Mlle Legrand, qui s'était attendue à une énergique dénégation, fut presque satisfaite de cette réponse évasive, et, d'après l'importance du sujet, très-modérée.

« Au fait, » pensa-t-elle, « les affaires n'en sont peut-être pas au point où je les croyais. On ne songe pas à épouser tous ceux qui plaisent, et Anna n'a peut-être pas pour Paul un sentiment bien enraciné. Le mieux est de laisser aller les choses, puisque la mère ne met pas aussi fermement le holà que je le croyais. »

Elle se leva sur ces consolantes pensées, et quitta Mme Dévran, qui s'était remise à parler de choses indifférentes avec la plus entière liberté d'esprit.

Restée seule, Mme Dévran se laissa retomber dans son fauteuil, et joignant les mains par un geste de découragement :

« Le malheureux enfant! » murmura-t-elle, « il l'aime! » Et, cette exclamation échappée à son cœur oppressé, elle s'abîma dans une méditation profonde.

On peut hardiment l'affirmer, les phases heureuses de la vie ne peuvent être de longue durée, et il arrive un moment où les existences les plus fortunées sont de nouveau atteintes par cet aiguillon de la souffrance qui, avant de frapper son coup imprévu, semble chercher en nous le point le plus sensible. Mme Dévran, depuis bien des années, avait eu la vie très-douce, et, de plus, embellie par un de ces sentiments tendres et partagés, qui, quand ils naissent parmi les saines affections de la famille, réalisent un peu l'idéal du paradis sur terre. Entre elle et son fils existait une confiance sans bornes et un accord de volonté des plus parfaits. Depuis quinze ans il était sa pensée unique ; elle avait beaucoup sacrifié pour le suivre, elle avait quitté Nantes pour Louvigny : c'est tout dire. Plus d'une fois elle s'était plu à arranger sa destinée dans l'avenir, et comme alors son ambition de mère s'éveillait! Par ses connaissances, par le mérite personnel du jeune homme, un mariage avantageux, brillant même, lui était assuré. Seulement, en fouillant au plus profond des replis de son cœur, elle rencontrait un double désir : d'abord, qu'il ne se mariât pas trop jeune, afin que sa position administrative lui devînt un avantage de plus ; ensuite, qu'il ne fît pas ce qui s'appelle un mariage d'inclination. S'il pouvait être heureux sans cela (et tant d'autres le sont!), à quoi bon, en effet?

Hélas! à l'or pur des plus saintes affections, il se mêle parfois un peu d'alliage, suivant le caractère, le tempérament et l'âge des gens. Mme Dévran était jeune encore, elle avait le caractère passionné, et sa tendresse pour son fils allait jusqu'à l'idolâtrie. Pour elle, le marier, c'était le perdre. Comment s'arrangerait-elle avec sa belle-fille? La vie commune resterait-elle toujours possible? Sérieuses questions auxquelles, l'expérience l'a prouvé, il est impossible de donner à l'avance une réponse. Aussi cet événement était-il encore plutôt redouté que désiré. Elle commençait à peine à se préparer intérieurement à se voir ne plus occuper la première place dans ce cœur où elle était tout. Quand la mère est demeurée l'amie, la meilleure amie de son fils, cela suffit largement à son bonheur à elle, et on ne peut s'étonner qu'elle éprouve au fond de son être une douleur cuisante et secrète quand elle se sent moins aimée, ne fût-ce qu'un moment. La femme très-avancée dans la perfection peut seule accomplir sans un long déchirement cet acte d'abnégation inévitable. D'ailleurs, le choix de Paul ne devait pas, selon les idées de sa mère, lui assurer un bonheur durable; et passer par la phase douloureuse de la séparation, éprouver le sentiment d'amère tristesse qu'on cache par devoir et aussi par affection pour une personne ne réunissant aucun des avantages qu'elle avait rêvés dans la femme de son fils : c'était doublement dur. Le désintéressement est beau; mais la vie réelle est là, affamée d'exigences, et Paul n'avait pas assez de fortune pour deux, s'il voulait continuer à vivre dans cette large aisance à laquelle sa mère et lui étaient habitués. Épouser Anna Bérouville, c'était tout simplement briser son avenir, aux yeux de sa mère du moins, et, ainsi qu'on le pense, elle ne devait pas se rendre sans combat.

Après une demi-heure de réflexion, Mme Dévran se leva, s'assit devant une petite table, et écrivit rapidement les lignes suivantes :

« Mon cher cousin,

« Des motifs particuliers très-puissants me font désirer voir Paul quitter Louvigny dans le plus bref délai possible.

« Écrivez donc sur-le-champ, je vous prie, à votre parent le directeur général, et demandez-lui son changement.

« J'attache la plus grande importance à cette affaire, et je ne doute pas que vous n'employiez tout votre crédit pour la faire réussir. Je ne voudrais pas que ce changement fût désavantageux pour mon fils; mais, si on ne peut l'obtenir dans de bonnes conditions, agissez quand même.

« Mille amitiés à votre femme, et croyez, mon cher cousin, à ma bien sincère amitié.

« Pauline Dévran. »

Elle plia la lettre, la mit sous enveloppe, cacheta, et écrivit l'adresse suivante :

« Monsieur le directeur de l'enregistrement et des domaines, à Rennes. »

Comme elle finissait, le pas retentissant de Paul se faisait entendre sur l'escalier. Elle glissa la lettre dans sa poche, et passa dans sa chambre. Une minute plus tard Paul l'y rejoignait. Elle avait revêtu ses vêtements de rue.

« Tu sors? » demanda-t-il.

« Oui, je vais jeter à la poste la lettre que j'ai écrite tantôt à Hortense. »

Elle prit en effet une lettre posée sur la cheminée.

« Ne te donne pas cette peine, » dit le jeune homme, « et passe-moi cette lettre.

— Non, cela me fera du bien de me promener un peu.

— Dans tous les cas, je vais t'accompagner.

— Viens, si tu veux, » dit-elle. Et ils sortirent tous deux.

XII.

CECI ET CELA.

Malgré le bouleversement opéré à Louvigny par de récents événements sur la destinée de certaines personnes et de certaines choses, l'automne se passa sans qu'aucun des changements inévitables qui devaient suivre eût été consommé.

La famille Chemay, augmentée d'une enfant chétive, qui annonçait devoir porter le poids des maladies paternelles, et dont on avait voulu, par une mesure politique, changer le nom de Mélite en celui de Claudine, remplissait la vieille maison de bruit et de clameurs. Ce tapage assourdissant, qui pouvait paraître hygiénique au mélancolique Auguste, jeté ainsi bon gré mal gré hors de ses rêveries maladives, ne convenait point du tout à Anna, qui vivait à la Ville-Roux dans une solitude et un recueillement relatifs. Toute la journée elle n'avait qu'un désir : se soustraire le plus possible au bourdonnement insupportable qui signalait la présence de sa sœur. Son activité stérile, sa physionomie effarée, ses phrases vides qui coulaient en notes aiguës de son intarissable gosier, comme le cidre jaillissant à flots du pressoir, lui causaient un insurmontable ennui, bientôt suivi d'une tristesse énervante, mais invincible. Pour y échapper, et pour payer sa dette de travail, elle avait fini par s'occuper exclusivement de la petite Mélite, que l'on ne pouvait encore livrer à elle-même, et qui impatientait beaucoup sa mère par ses petits airs penchés.

« Auguste, Anna et Mélite, » disait-elle parfois, « feraient bon effet dans les baraques où on joue la Passion, ils ont tout à fait des figures à ça. »

Elle ne paraissait guère jamais devant la petite fille sans creuser ses joues par une grimace qui lui allongeait ridiculement la figure, et lui grossissait démesurément les yeux, ce qui faisait pousser des cris affreux à l'enfant, qui ne comprenait pas cette spirituelle parodie de son triste petit visage.

Si la petite Mélite était souffreteuse comme son père, elle avait comme lui le caractère doux, et Anna lui voua une tendresse toute particulière. Elle alla jusqu'à proposer de la prendre dans sa chambre la nuit; mais, il faut le dire, elle acceptait cette mission fatigante pour se sauver d'un véritable danger. Mme Chemay comptait au nombre de ses aimables habitudes la détestable manie de tout mêler autour d'elle, et d'opérer dans les ameublements et les dispositions des moindres objets des changements à vue qui comptaient au nombre des distractions offertes à Auguste par sa trop active épouse.

Anna avait vu renouveler la face de sa chambre et n'avait rien dit; plusieurs de ces petits meubles dont son oncle s'était plu à orner son appartement étaient allés figurer ici ou là, suivant le caprice de Mme Chemay, et elle avait encore gardé le silence ; mais un soir elle avait trouvé un petit lit dans sa chambre, et sa patience avait reçu un rude coup. Ce lit était destiné à Mlle Anaïs, que sa mère jugeait à propos de placer ainsi sous la surveillance immédiate de sa tante, sans demander à celle-ci au moins un simple assentiment. Il était trop tard pour se plaindre : Anna remit sa réclamation au lendemain, et peut-être voulut essayer sa nouvelle compagne de chambre. Elle fut ce qu'elle devait être, insupportable. Une enfant de cet âge, mal élevée, est ce qu'il y a de plus assommant au monde. La calme petite chambre d'Anna retentit une partie de la soirée d'un babil sans trêve. C'étaient des questions sans fin, souvent indiscrètes, et toujours inutiles, des éclats de rire moqueurs, une désobéissance passée à l'état d'habitude. De plus, Mlle Anaïs, fort insolente en plein jour, devenait extrêmement peureuse une fois les lumières éteintes. Le cri d'un oiseau de nuit la faisait tressaillir, tout bruit intérieur lui faisait jeter des cris. Au beau milieu de la nuit, saisie d'une frayeur nerveuse, elle alla se jeter brusquement sur le lit d'Anna, dans lequel elle entra de force avec la bonne grâce d'un petit marcassin en colère, prenant possession de sa bauge.

Le lendemain matin, quand Anna revint dans sa chambre, elle la trouva dans un désordre épouvantable ; tout était bouleversé, l'on avait touché à tout, taché tout. Elle descendit dans la chambre de sa sœur, bien résolue à se débarrasser de son aimable nièce. Elle trouva Mme Chemay se plaignant amèrement de n'avoir pu fermer l'œil, grâce aux cris que Mélite avait poussés.

« Cette fille la maltraite, je suis sûre qu'elle la maltraite, » disait-elle. « Aussi bien est-il temps que nous nous débarrassions d'une seconde bonne. Je prendrai Mélite la nuit, j'y suis bien décidée ; cela sera tuant, je le sais bien, mais il faut bien encore que je me sacrifie. »

Anna, en entendant ces paroles, proposa sur-le-champ un échange, qui fut bien vite accepté, surtout par M. Chemay.

« Elles crient toutes les deux comme des merluches, » dit-il, « mais on est bien obligé de supporter la petite, tandis que je me charge de faire taire Anaïs. »

Anna n'avait eu qu'à se féliciter de son idée. Quelques soins intelligents donnés à propos, une grande douceur de manières, avaient influé de la façon la plus heureuse sur la santé et le caractère de Mélite, qui, se voyant aimée et caressée, perdit peu à peu son expression plaintive et l'habitude qu'elle avait de pleurer à heure fixe et à la moindre chose qui attristait son petit être.

Dans la famille Bérouville de Louvigny rien n'indiquait que le Pactole qui coulait aux pieds du bel Achille eût dirigé le plus maigre de ses filets d'or liquide vers sa famille, ce qui n'empêchait pas sa mère de vanter à tout propos le bonheur que lui faisait éprouver la perspective de l'avenir brillant réservé à son fils. C'était vraiment sublime d'amour maternel que de voir cette femme, qui vivait de privations, et que torturaient même certains soucis d'argent, s'enorgueillir du lustre dont la richesse faisait briller son fils, se réjouir de le voir mener une vie luxueuse et facile, sans même songer que le prix du moindre de ses plaisirs aurait donné pour un mois d'aisance à sa mère et à ses sœurs.

Il paraissait assez fréquemment à Louvigny, toujours en somptueux équipage, toujours tranchant du grand seigneur. Sa toilette seule défrayait les conversations pendant huit jours ; il devançait la mode, et poussait l'élégance jusqu'au raffinement. De tout ce qu'on avait appris par lui-même ou par les autres de sa vie dorée, on avait conclu qu'il avait affaire au plus généreux des oncles, qui le laissait jeter littéralement l'argent par la fenêtre. Quand Mme Bérouville s'était promenée dans Louvigny au bras de ce beau monsieur, à l'air blasé et dédaigneusement poli, qui ne faisait qu'effleurer les pavés de Louvigny du bout de son élégante chaussure, elle rentrait dans son humble maison le cœur débordant d'orgueilleuse joie. Ses sœurs étaient moins enthousiastes, et Élisabeth trouvait qu'il aurait bien pu venir partager leur modeste repas ; mais sa mère la blâmait de se montrer aussi exigeante envers ce pauvre Achille. N'était-il pas bien simple qu'il restât à l'hôtel où il rencontrait ses connaissances, où il invitait ses amis, etc.? car bien d'autres *où*, qu'elle allait chercher on ne savait trop dans quelle partie de son cerveau, s'ajoutaient à ceux-là. Élisabeth en ajoutait un de son cru, qui n'était pas le moins bien trouvé.

« Et *où* il y a des vins fins et des plats choisis pour ceux qui payent, » marmottait-elle entre ses dents.

L'égoïsme arrivé à un certain degré révolte les meilleurs cœurs.

Chez les Dévran tout suivait son cours ordinaire ; aucun nuage ne paraissait s'être élevé entre la mère et le fils ; et Paul continuait ses promenades à cheval, choisissant pour but le côté le moins pittoresque de Louvigny, à coup sûr, mais celui où les routes lui semblaient plus faciles, disait-il.

Quand il donnait cette raison, on souriait à demi, tout en répondant bénévolement que les chemins avoisinant la Ville-Roux avaient été en effet très-bien entretenus par ce pauvre M. Bérouville.

Cependant, un jour du mois de novembre, Paul Dévran sortit de chez lui avec une figure tellement bouleversée que, comme il passait devant la porte de Mlle Legrand qui sortait de chez elle, elle l'arrêta en s'écriant :

« Ah! mon Dieu! Paul, qu'avez-vous? Sûrement il vous est arrivé quelque chose de fâcheux.

— Oui, Mademoiselle ; c'est-à-dire non, » répondit-il ; « seulement je viens de recevoir mon changement.

— Serait-ce une disgrâce ?

— Non, je ne crois pas ; au contraire.

— Mon cher ami, tout cela est bien louche ; vous avez autre chose. Qu'avez-vous?

— Ce que j'ai? » répéta Paul.

Ses yeux s'attachèrent sur le pavé, et, d'une voix basse et sourde, il dit :

« Je suis bien malheureux! »

Cette phrase dite, il voulut s'éloigner ; mais Mlle Legrand, lui prenant le bras, le fit entrer dans son salon ; et lui montrant un siége :

« Allons, mon pauvre enfant, soulagez-vous un peu le cœur, » dit-elle, « et ne craignez pas de me conter votre peine. Qu'est-ce qu'il s'est donc passé? »

Paul raconta. Il étouffait ; et Mlle Moricette, que le hasard plaçait sur son chemin, méritait toute confiance.

En recevant son changement, il n'avait été saisi que par une pensée : quitter Louvigny, c'est-à-dire s'éloigner peut-être pour toujours d'Anna Bérouville. Il avait alors confié à sa mère le seul secret qu'il eût jamais eu pour elle, et il l'avait trouvée parfaitement décidée à ne pas consentir à son mariage. Or il l'aimait trop, il appréciait trop son dévouement pour lui désobéir ; mais, comme cette obéissance lui coûtait le sacrifice de ses plus chères espérances, il souffrait cruellement.

« Ainsi, elle a dit fermement non? » demanda Mlle Moricette au comble de la surprise.

« Très-fermement ; en me laissant espérer que dans deux ans, si mes sentiments n'avaient pas changé, et si elle n'était pas mariée, elle y consentirait peut-être. Mais je connais ma mère ; ce n'est qu'une défaite. Elle souffre tant elle-même de m'infliger une souffrance!

— Et la raison de ce refus catégorique, l'a-t-elle donnée?

— Il n'y en a qu'une, il ne peut y en avoir qu'une, le manque de fortune. Et tenez, j'aurais dû y penser à temps. Ma mère ne jouira jamais d'une aisance que je ne partagerais pas ; et pourrais-je la condamner à une vie mesquine, sans remords? Non, non. »

Il se tut, et demeura silencieux, le front appuyé sur sa main.

Son chagrin avait profondément ému Mlle Moricette, assez rompue pourtant à ce genre de confidences, tant sa discrétion était passée en proverbe à Louvigny.

Ainsi que l'écrivait un homme illustre : « Il y a des épines dans toutes les combinaisons. » Ce n'est pas sans peine parfois que les destinées les plus simples s'arran-

gent. La vieille demoiselle se montrait toujours sensible à ces preuves de confiance, et prêtait généralement une oreille bienveillante au récit d'une peine, quelque bavard que fût l'affligé. La douleur muette et grave du jeune homme la touchait au cœur, et, tout en peignant doucement avec ses doigts les longues franges de son châle, elle se creusait la tête pour découvrir une planche de salut. Tout à coup elle releva la tête :

« Oh ! la bonne idée ! » s'écria-t-elle, « comment ne m'est-elle pas venue plus tôt? Paul, m'écoutez-vous? »

L'air absorbé du jeune homme motivait cette question. Il fit un signe affirmatif.

« Il nous reste un tout petit moyen de salut; et, si vous m'en croyez, nous l'emploierons. Claude Bérouville est à Louvigny.

— Je ne crois pas, Mademoiselle.

— Il y est, vous dis-je. Il est venu donner ses ordres pour les réparations qu'il va faire faire à la Ville-Roux; mais, comme il craint Mme Chemay comme la peste, il est descendu incognito à la Boule d'Or, et il y reste invisible. La petite Élisabeth Bérouville m'a conté cela hier soir.

— Eh bien ! Mademoiselle?

— Eh bien ! il est riche comme Crésus, et Anna est son héritière naturelle. Il peut la doter s'il veut.

— Vous savez qu'il a adopté son cousin?

— Je sais, je sais qu'il n'y a rien de fait, et qu'on peut toujours tenter le coup. Autrefois Claude était très-bon et très-loyal. Croyez-moi, allez lui raconter vos peines.

— Cette démarche ne manquerait-elle pas de dignité, d'après la manière dont M. Bérouville agit avec ses nièces, Mademoiselle? Mlle Anna elle-même l'approuverait-elle? et puis-je la faire sans consulter ma mère?

— Aimez-vous mieux que je la fasse moi-même, cette démarche?

— Cela serait bien différent, et lui donnerait un tout autre caractère.

— Eh bien ! mon cher ami, j'y vais tout de suite. Dans les cas désespérés on fait flèche de tout bois; et en ceci, si nous avons tout à gagner, nous n'avons rien à perdre. Où vous retrouverai-je?

— Ici, si vous voulez bien me permettre de vous y attendre.

— Certainement. Allez fumer un cigare dans le jardin, cela vous fera prendre patience.

— Merci, j'y vais. C'est là que je l'ai vue pour la première fois.

— Où? dans mon jardin?

— Oui; elle était assise sur un banc très-élevé sous la tonnelle.

— Ah ! vraiment je ne me rappelais pas cela. A votre âge on a bien bonne mémoire. A bientôt. Je vous en supplie, ne faites pas trop de châteaux en Espagne, en attendant. »

Elle sortit sur ces paroles, et se dirigea d'un pas beaucoup plus vif que d'ordinaire vers la Boule d'Or.

Zénaïde Fleuriot.

(*La suite au prochain numéro.*)

Explication de la Clef diplomatique.

AUBE ET CRÉPUSCULE.

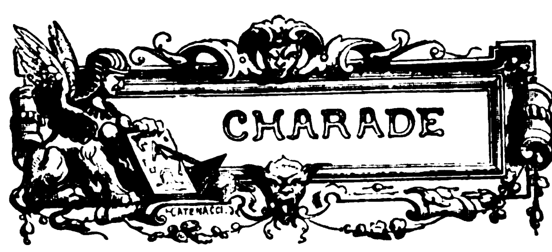
I.

D'un petit berceau blanc un petit bras tout rose
S'élève gracieux dans son geste incertain;
Sur une main mignonne une lèvre se pose;
Un sourire est l'écho du sourire enfantin.
Deux regards, deux reflets d'une commune empreinte
Semblent vouloir unir dans une douce étreinte
Et le bonheur présent et le bonheur futur...
Lui ne sait pas qu'on parle, elle se tait de même,
Et vous qui contemplez ce groupe frais et pur,
Vous lisez, vous voyez, vous entendez : Je t'aime.

II.

Sur la lèvre qui prie expire la parole,
Et d'un sourire encor la sereine lueur
Dore de cheveux blancs une sainte auréole
Un œil à son déclin repose avec bonheur
Sur les enfants aimés que le temps, dans sa marche,
A vus naître et grandir autour du patriarche;
Le vieillard vénéré ne dira plus : Demain;
Du dernier de ses jours sonne l'heure suprême;
L'enfant d'un petit-fils baise en pleurant sa main...
Il meurt... son dernier souffle a murmuré : Je t'aime.

Edme Simonot.



Le riche sur la terre habite mon premier,
Le royaume des cieux possède mon dernier,
Pour abri le vieux pauvre a souvent mon entier.

A. M.



RENSEIGNEMENTS GÉNÉRAUX.

Il est *impossible* de répondre dans le prochain numéro qui paraît immédiatement après la réception de la lettre. Il est inutile de s'adresser à Mme Raymond pour des commissions quelles qu'elles soient, ni pour l'envoi des patrons autres que ceux publiés dans le journal.

— Certains points de tapisserie ou de broderie ne peuvent être démontrés à l'aide d'une explication; leur dessin est rigoureusement nécessaire, et, dans ce cas, nos abonnées nouvelles devront faire prendre dans nos bureaux les numéros qui contiennent ces dessins.

— *Lait virginal pour rafraîchir le teint et faire disparaître les taches de rousseur.* On prend 20 grammes d'amandes douces, 8 grammes d'amandes amères; on les plonge dans de l'eau bouillante afin de les peler; on les place dans un mortier de marbre et on les pile en y ajoutant peu à peu 140 grammes d'eau de rose; on passe tout cela à travers un morceau de mousseline; en y ajoutant 1 gramme de benjoin.

RENSEIGNEMENTS PARTICULIERS.

No 1,431, Loire. Un domestique ne porte un gilet à manches et un tablier blanc que lorsqu'il s'occupe de nettoyer l'appartement, de préparer les lampes, etc.; en toute autre circonstance, il est vêtu d'un habit noir, et porte une cravate blanche, du moins à Paris. — *No 18,684, Nord. La Civilité* paraîtra en volume dans le courant de l'automne de cette année. — *No 37,855, Haute-Marne.* J'ai examiné toutes les variétés de cet objet, et n'en ai trouvé aucune qui puisse être réellement utile à nos lectrices; je m'abstiens par conséquent de les recommander. — *No 52,060, Indre.* La combinaison projetée est la meilleure, seulement il vaut mieux poser au-dessus du volant, au lieu d'une ruche, un bouillonné étroit, *à tête*, de chaque côté. Corsage plat, avec berthe, formant bretelles, croisées par devant. Les fleurs artificielles ne peuvent guère s'allier à une robe de mousseline, considérée aujourd'hui comme étant une toilette *négligée* pour le bal : mieux vaut l'orner avec des rubans; on placerait devant, sous chaque côté du corsage, un ruban qui formerait un très-long *feston*, fixé au-dessus du volant par un nœud; ceinture longue, nouée par derrière; on pourrait aussi poser au-dessus du volant une ruche en tarlatane de couleur, mêmes ruches, remontant sur toutes les coutures de la jupe. Nous ne pouvons revenir en arrière et publier les patrons d'objets dont les dessins ont paru dans l'année précédente. On ne met jamais de la poudre de riz dans les cheveux, à moins que l'on ne veuille se poudrer à blanc. Il m'est absolument *impossible* de répondre à une date si rapprochée, ni même à une date que l'on fixe à l'avance, puisque la place réservée aux renseignements dépend de la dimension des autres articles. On fait des corsages à basques aux robes, même très-*parése*. — *No 44,351, Nièvre.* Le cas est trop grave pour que je puisse donner un conseil qui doit être demandé à un médecin. S'adresser à la maison Sajou. Merci pour la propagande. — *No 12,249, Paris.* Rien ne s'oppose à ce que le fond soit bleu, en faisant la bordure d'une nuance brun bois. — *No 51,213, Eure-et-Loir.* Merci mille fois pour cette trop aimable lettre; le prochain article de musique y répondra mieux que je ne puis le faire à cette place. Les *sorties de bal* à carreaux ne peuvent être portées dans la rue si leur nuance est trop claire ou trop vive. — *No 53,409, Bel...* Ces objets paraîtront peu à peu. On trouve dans les planches de nos deux publications un grand nombre de vêtements pour petits garçons de dix-huit mois; ils portent des pantalons vers quatre ans. Ces journaux donnent 12 numéros par an, et non 52, comme nous. — *No 31,939, Ille-et-Vilaine.* Vous avez raison de n'accorder aucun crédit à ces *réclames* salariées. Je n'ai encore trouvé aucune variété de cet objet qui puisse rendre des services *réels;* cela est superbe sur le papier, mais la pratique se trouve hérissée de difficultés et d'*impossibilités*. — *No 811, Jura.* Vous ne pouvez hésiter: la place la plus convenable pour une femme est celle où elle peut être le plus utile à sa famille; il n'y a d'ailleurs rien de plus convenable que de vivre près d'une grand'-mère. — *No 17,436, Côte-d'Or.* Il ne dépend pas de moi de faire des *exceptions*. Le logogriphe a été remis à qui de droit; ce n'est pas moi qui examine ces compositions. — *No 37,352, Ain.* Grenadine noire avec mantelet-écharpe, de même étoffe pour toilettes de deuil, en été. Jupons blancs soutachés en noir sous la jupe de taffetas noir ou de percaline noire, que l'on porte avec la grenadine. — *No 410, Yonne.* Je suis bien heureuse des sentiments que l'on veut bien m'exprimer. Nous nous efforçons en effet d'avoir, non pas l'*apparence* de l'utilité, mais une bonne réalité, et de nous occuper de tous les sujets qui peuvent intéresser nos lectrices. Pour le mécanisme du piano, les exercices (œuvre 337) de Czerny sont tout à fait suffisants; il suffit de demander chez M. Maho, rue du Faubourg-Saint-Honoré 25, les deux livres d'études de Cramer qui font partie de la collection des *Classiques du piano;* quant au prix, M. Maho seul peut l'indiquer. — *No 42,286, Aisne.* On ne porte pas de cols en perles. — *No 18,216, Oise.* A deux ans, un petit garçon porte encore des robes à corsage décolleté; vers trois ans, jupe et veste (la crinoline n'est pas obligatoire); à quatre ans, pantalons et veste. Un écran en tapisserie a paru dans le no 48 de l'année 1864. — *Loir-et-Cher, Mme d'A...* Pris note des demandes; mais nous ne pourrons faire paraître ces objets immédiatement. — *L. H., à M...* Faire avec la grande pelisse une jupe à bretelles, que le petit garçon portera avec une chemisette montante et la ceinture écossaise; petit paletot à manches ou veste de même étoffe que la jupe. On trouvera un costume pour petit garçon, sur la deuxième livraison des *Patrons illustrés*. — *No 12,184, Sarthe.* Je crois qu'il n'y aurait aucune difficulté à teindre cette nuance neutre en un beau violet; mais j'ignore si un vêtement de cette forme peut se teindre sans être défait. S'adresser à la maison Guigné-Dusacq, rue du Bac, 46, pour les teintures et nettoyages.



Roulette pour relever les patrons.

Ce petit instrument rendra des services importants à nos lectrices. Elles placeront les feuilles de patrons sur une feuille de papier, puis elles suivront avec cette roulette tous les contours du patron qu'elles désirent couper. En appuyant légèrement sur cette roulette, on *marquera* son passage sur la feuille de papier; puis, la séparant de la feuille de patrons, on pourra couper chaque morceau encadré par le passage de la roulette.

Le prix de cette roulette est de 1 fr. 50, qu'il suffira d'adresser en timbres-poste pour la recevoir *franco*.

AVIS.

Nous prions nos abonnées de **Paris** qui désirent changer leur édition contre une autre à l'expiration de leur abonnement, de vouloir bien en donner avis **directement** à l'Administration, et de refuser simplement la quittance de renouvellement qui est toujours présentée 15 jours à l'avance.

Reliure Marie.

L'Administration de la *Mode illustrée* a l'honneur d'informer ses abonnées que, par suite d'un traité particulier passé avec la maison Gaget, elle peut livrer une *reliure mobile*, dite *reliure Marie*, qui leur permettra de réunir en volume, au fur et à mesure de leur publication, les numéros du Journal, et de les mettre ainsi à l'abri de tout froissement et des maculatures.

D'un système simple et commode, la reliure Marie fixe les feuilles ou cahiers sans les percer, les piquer ni les altérer en quoi que ce soit, et on peut en mettre ou en retirer un isolément ou plusieurs sans déranger les autres.

L'Administration cède ces *reliures mobiles*, disposées pour y réunir l'*année entière*, aux prix réduits de :

Couverture percaline, 6 fr. 50 c.;

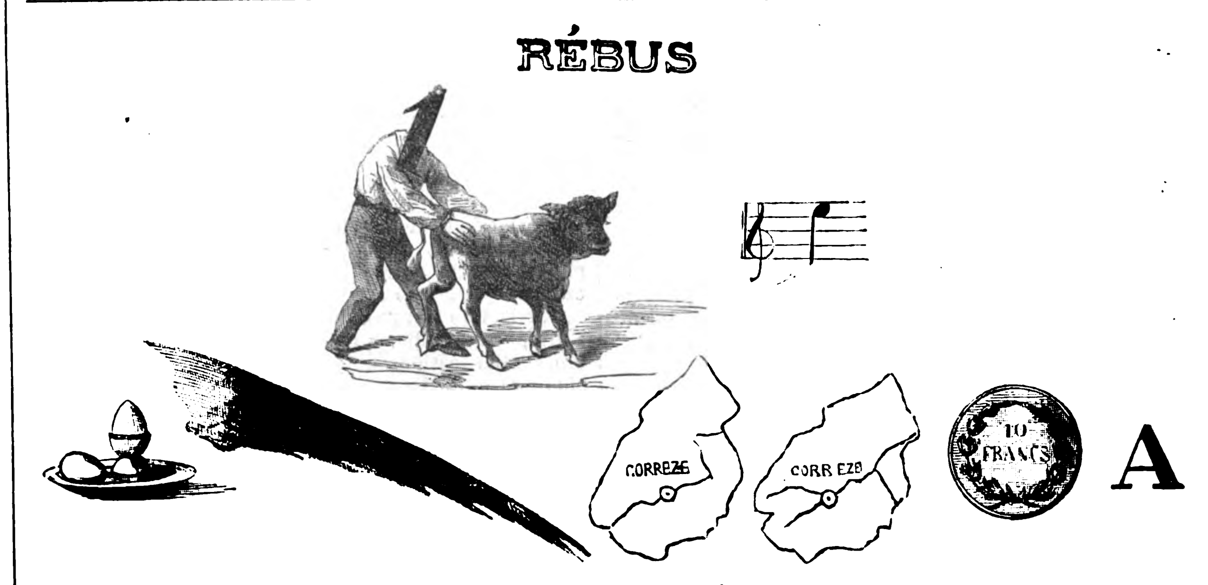
Cartonnage, 5 fr.

Celles de nos abonnées qui désireraient avoir ces reliures mobiles doivent les faire prendre dans nos bureaux. Dans le cas où l'envoi serait fait sur demande, les frais de transport seraient à la charge de l'acquéreur, l'Administration livrant ses reliures au prix coûtant.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

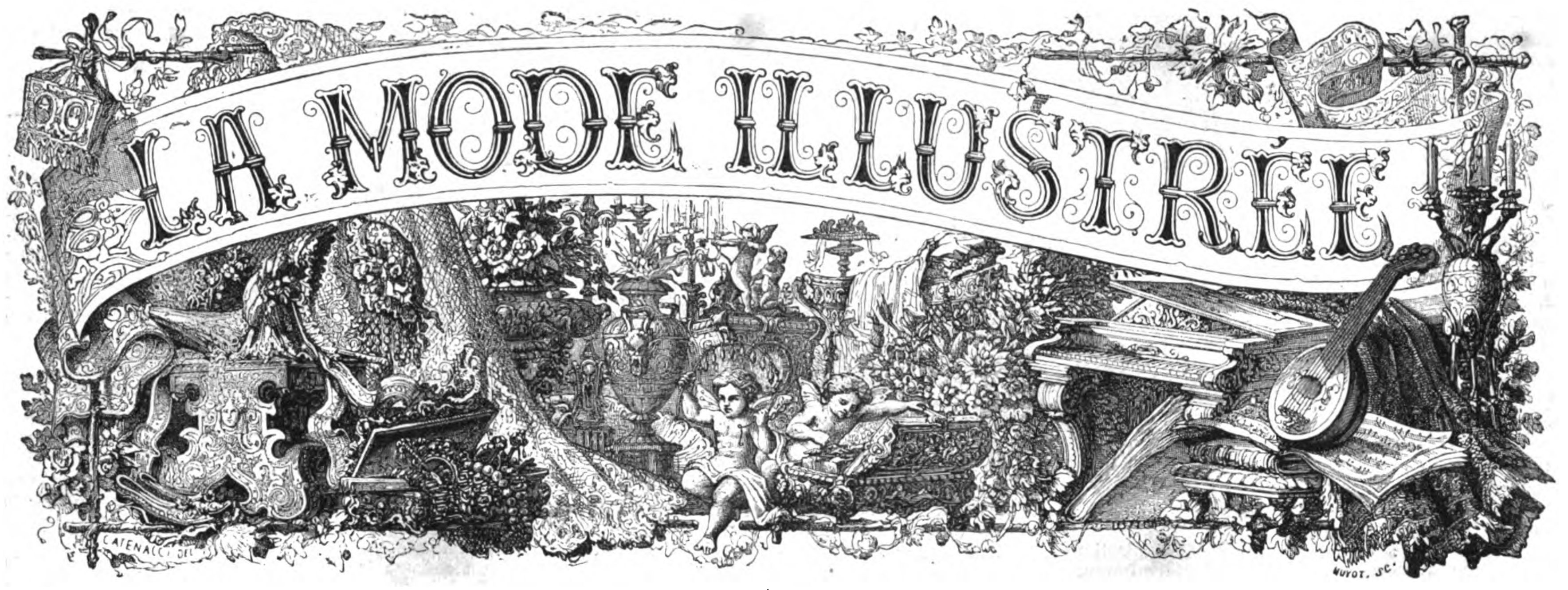
RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.
L'indifférence est la plus grande maladie de l'âme.



N° 10 (*avec patrons*). SIXIÈME ANNÉE. Dimanche, 5 mars 1865.



Le numéro, vendu séparément, **25 centimes.** AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, **50 centimes.** AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cᵉ, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 13, Bedford Street, Covent Garden, W. C. —

EXPLICATION DE LA PLANCHE DE PATRONS.

Corsage montant.

Les figures 1 à 4 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Nous avons publié dans le n° 8 une gravure de modes représentant ce corsage vu par derrière ; comme la forme en est particulièrement gracieuse et peut convenir pour toutes les robes de soie et d'étoffe de fantaisie, de printemps et d'été, nous en plaçons le patron sur la planche jointe au présent numéro. On peut exécuter ce corsage de diverses façons, supprimer les petites basques carrées de devant en coupant l'étoffe sur la ligne fine du patron, dans le cas où l'on voudrait faire le corsage sans basques par devant, sans écharpes par derrière, ou bien enfin couper ces écharpes plus ou moins longues, suivant les divisions de leurs ornements, qui forment trois parties bien distinctes. Ces ornements se composent de rubans étroits en velours noir, de boutons de jais et de glands en passementerie mélangée de jais. La garniture que nous décrivons peut être modifiée, et l'on peut lui substituer sur des robes simples des lacets en soie, même des rubans de laine, en remplaçant les boutons de jais par des moules en bois recouverts d'étoffe de même nuance que les lacets.

En levant le patron de la figure 3, on complétera tout d'abord le côté *replié* de l'écharpe. On coupera en étoffe et doublure deux morceaux, d'après chacune des figures 1, 2, 3 ; pour chaque manche, deux morceaux d'après la figure 4, en échancrant le morceau de dessous sur la ligne fine du patron. Après avoir cousu les pinces de la poitrine, point avec point jusqu'à l'étoile, croix avec croix jusqu'au double point, on assemble les diverses parties du corsage en réunissant les lettres pareilles. On pose des agrafes pour fermer le corsage par devant. Sous les coutures, on place des baleines. On encadre le corsage et le bord inférieur des manches avec une bande d'étoffe ou de taffetas coupée en biais, ayant 3 à 4 centimètres de largeur. La disposition de la garniture est indiquée sur les diverses parties du patron.

CORSAGE MONTANT.

Mitaine en cachemire.

Les figures 19 à 21 (*verso*) appartiennent à ce patron.

On fera cette mitaine en cachemire, nankin ou toile écrue, selon les saisons. Notre modèle est fait en cachemire violet, doublé avec une percaline légère, et ornée d'une broderie exécutée au point *russe* avec de la soie blanche, qui sera rouge, noire ou bleue pour les mitaines d'été.

Après avoir coupé en biais les figures 19 à 21, en laissant partout l'étoffe nécessaire pour les remplis, on exécute la broderie indiquée. On assemble les divers morceaux composant la mitaine, on en fait autant pour la doublure coupée en percaline légère d'après les figures 19 à 21, puis on réunit dessus et doublure, et l'on fait, à l'endroit, une couture *piquée*. On fait les boutonnières, on pose les boutons indiqués sur le patron.

Corset-ceinture.

Les figures 5 à 9 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Les corsets-ceintures conviennent surtout aux personnes qui n'ont pas trop d'embonpoint. Dans tout autre cas, nous conseillerons l'adoption des *grands corsets*, dont nous publions aussi un patron sur la planche qui accompagne le présent numéro.

Le modèle de ce corset-ceinture est fait en étoffe de coton (*croisé*) grise ; il est bordé avec du ruban rouge en soie, et toutes les coutures sont exécutées avec de la laine rouge. On peut substituer à ce ruban du cordon gris, et à la soie du fil de même couleur que l'étoffe du corset ; on fait celui-ci sans doublure. D'après chacune des figures 5 à 9, on coupe deux morceaux, en laissant l'étoffe nécessaire pour faire de très-larges remplis à chaque couture. Toutes les coutures sont faites, à l'endroit, à points *arrière* ; à l'envers, on les ourle à points serrés. Entre ces deux coutures, on laisse l'espace nécessaire pour placer une baleine, dont l'épaisseur est du reste indiquée sur le patron. Pour les baleines posées aux places qui n'ont pas de couture, on coud un ruban de fil, dont la largeur est indiquée par deux lignes ponctuées. On trouvera les mêmes lignes sur le devant du corset ; elles marquent la place réservée au busc *mécanique*. Disons de suite que, pour les jeunes filles délicates, on pourra substituer à ce busc une bande élastique, bordée de chaque côté avec une baleine. Tous les cordons de fil sont cousus à points *arrière*. On assemble les diverses parties du corset-ceinture en réunissant les lettres pareilles. La *pointe* est posée en dessous, coupée à son extrémité, fixée à cette place, *sans* rempli, par une couture en croix à l'envers du corset, tandis qu'à la même place, à l'endroit cette fois, on la festonne. Sur le devant, on coud à points arrière, depuis P jusqu'au bord inférieur, la pince indiquée par des lignes fines. Les baleines sont fixées à chaque extrémité par de longs points faits avec de la soie rouge ou du fil gris. On fera poser les œillets sur les deux moitiés du dos, et l'on y mettra, de la façon suivante, deux lacets ayant chacun 2 mètres de longueur : on passe chaque lacet dans les quatre œillets du milieu du dos, de

telle sorte que les deux bouts du lacet pendent à l'envers du corset, en formant à l'*endroit* une longue boucle. On lace la partie supérieure du corset avec les deux bouts supérieurs appartenant aux deux lacets en les croisant; on en fait autant pour la partie inférieure du corset, et l'on coud les lacets aux places désignées par un trait sur la figure 9. Les boucles du lacet restées au milieu du dos servent à serrer et à desserrer le corset. Lorsque le busc *mécanique* est fermé, on noue les boucles par derrière.

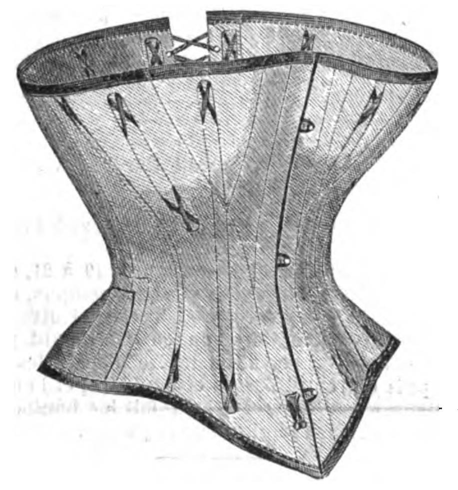
MITAINE EN CACHEMIRE.

Grand corset.

Les figures 10 à 16 (*verso*) appartiennent à ce modèle.

Ce corset, fait en *croisé* de coton blanc, est garni avec un entre-deux brodé, surmonté d'une étroite garniture brodée et festonnée.

Pour exécuter ce *grand corset*, on suivra les indications données pour le corset-ceinture; il n'y a de différence que dans un seul détail : au lieu d'un *gousset* (ou *pointe*) il y en a deux, puis aussi une pointe sur chaque hanche. La pince de la poitrine doit être cousue à points *arrière* exactement d'après la forme qui lui est attribuée sur le patron. Dans la figure 14 (dos) on fera la fente tracée entre une double ligne, et l'on y posera la figure 15 (pointe de la hanche). On borde ce corset de chaque côté avec un cordon de fil. Les baleines sont fixées à chaque extrémité comme celles du corset-ceinture, avec de la soie blanche.



CORSET-CEINTURE.

Suite et fin de l'Alphabet majuscule.

Nous avons publié dans les nos 5 et 6 le commencement de cet alphabet, qui se trouve aujourd'hui complété par les lettres T à Z.

Bottine du matin pour homme.

Les figures 1 et 2 (*recto*) appartiennent à ce modèle.

MATÉRIAUX : Drap foncé; soutache; soie de cordonnet de deux nuances.

On trouvera, sur la planche de broderie, le dessin de cette bottine, dont on fera prendre la mesure par un cordonnier, qui se chargera de tracer sur l'étoffe les contours des divers morceaux. Notre modèle est fait en drap brun très-foncé; la broderie est exécutée avec deux nuances brunes, plus claires, en soie de cordonnet; les deux teintes sont clairement indiquées sur le dessin; la nuance la plus claire est marquée par des lignes unies. On peut exécuter ce dessin en soutache au point *noué*, — au point de chaînette, — ou bien enfin au point de cordonnet.

Chemise pour enfant d'un à deux ans.

Les figures 17 et 18 (*verso*) appartiennent à ce patron

On fait cette petite chemise en toile ou percale. La figure 17 est la moitié du corps de devant, avec lequel on taille d'un seul morceau (en passant par-dessus l'épaule) le corps de derrière, qui est de même forme. Il suffit pour cela de continuer dans la direction de la pointe de la flèche, et l'on pose l'étoffe en droit fil dans le sens transversal, et dans celui de la longueur, sur la ligne indiquant le milieu de l'épaule, et sur la ligne indiquant le milieu par devant. On assemble le corps de devant et celui de derrière, sur les côtés, depuis *r* jusqu'au bord inférieur, en faisant une couture en ourlet; sur le bord inférieur, on fait un ourlet d'un centimètre. Sur les lignes de la figure 17, portant les mots : *pli du revers*, on replie l'étoffe par-dessus la chemise pour former ce revers. Dans les fentes ainsi formées, on fait un pli, en posant chaque croix sur chaque point; ce pli est fixé à l'envers de la chemise. Les revers sont bordés avec une bande brodée ayant 1 centimètre de largeur, à laquelle se rattache, pour le revers de devant et celui de derrière, un entre-deux étroit.

La figure 18 est la moitié de la manche; on la coud ensemble, depuis *s* jusqu'à *t*, puis on la place dans l'entournure, *t* sur *r*, étoile sur étoile; la garniture de la manche est pareille à celle des revers.

Dentelle étroite au crochet.

On fait cette dentelle en travers en *allant* et *revenant*; chaque tour doit avoir le même nombre de mailles, et l'on passera par conséquent *sous* les mailles en l'air un nombre égal à celui de ces mailles en l'air. Nous ne reviendrons pas sur ce détail dans le cours de l'explication. On fait une chaînette de 14 mailles.

1er *tour*. — 3 mailles en l'air, représentant la première bride, — une bride, — 2 mailles en l'air, — 6 brides, — 4 mailles en l'air, — une bride, — 8 mailles en l'air ; on retourne l'ouvrage.

2e *tour*. — Sur les mailles en l'air on fait 4 brides, — 4 mailles en l'air, — 2 brides, — 2 mailles en l'air, — 2 brides; on retourne l'ouvrage.

3e *tour*. — 3 mailles en l'air, représentant la première bride, — une bride, — 2 mailles en l'air, — 6 brides, dont les 4 dernières sur le vide formé par les mailles en l'air du tour précédent; — 4 mailles en l'air, — 12 brides, posées *à cheval* sur l'anneau formé par les mailles en l'air du tour précédent; on joint la dernière de ces brides à la première maille de la chaînette par laquelle on a commencé l'ouvrage; retournez l'ouvrage.

4e *tour*. — Une maille simple sur la première bride, — 6 petits festons, composés chacun de 3 mailles en l'air, séparés l'un de l'autre par 2 mailles simples; — une maille simple sur la dernière des brides, — 2 mailles en l'air, — 10 brides, dont les 4 premières sont posées sur le vide formé par les mailles en l'air du tour précédent; — 2 mailles en l'air, — 2 brides sur les deux brides du tour précédent. L'une des *dents* de la dentelle est terminée; on continue en recommençant depuis le 1er tour.

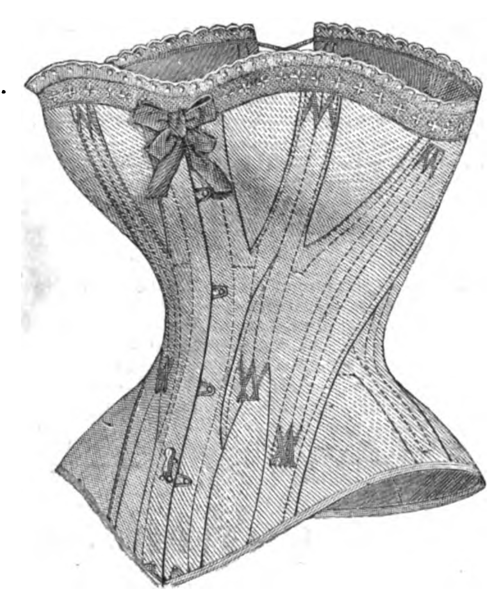
Demi-bottine

POUR ENFANT.

Les figures 3 à 5 (*recto*) appartiennen à ce patron.

Cette chaussure est exécutée en cachemire blanc, bleu ou rouge, ouatée et doublée; la broderie sera faite en soutache ou bien en soie, au point de chaînette.

On coupera la demi-bottine tout entière d'après la figure 3 (semelle, empeigne et côtés); on exécute la broderie indiquée sur le patron, on assemble le dessus et la doublure, et l'on coud la demi-bottine ensemble en réunissant les petites lettres pareilles. On prépare de la même façon la petite *patte* (fig. 4), on y fait les boutonnières indiquées, on la *pique* depuis *b* jusqu'à *c* sur l'un des côtés de l'empeigne; sur l'autre côté on pose des boutons.



GRAND CORSET.

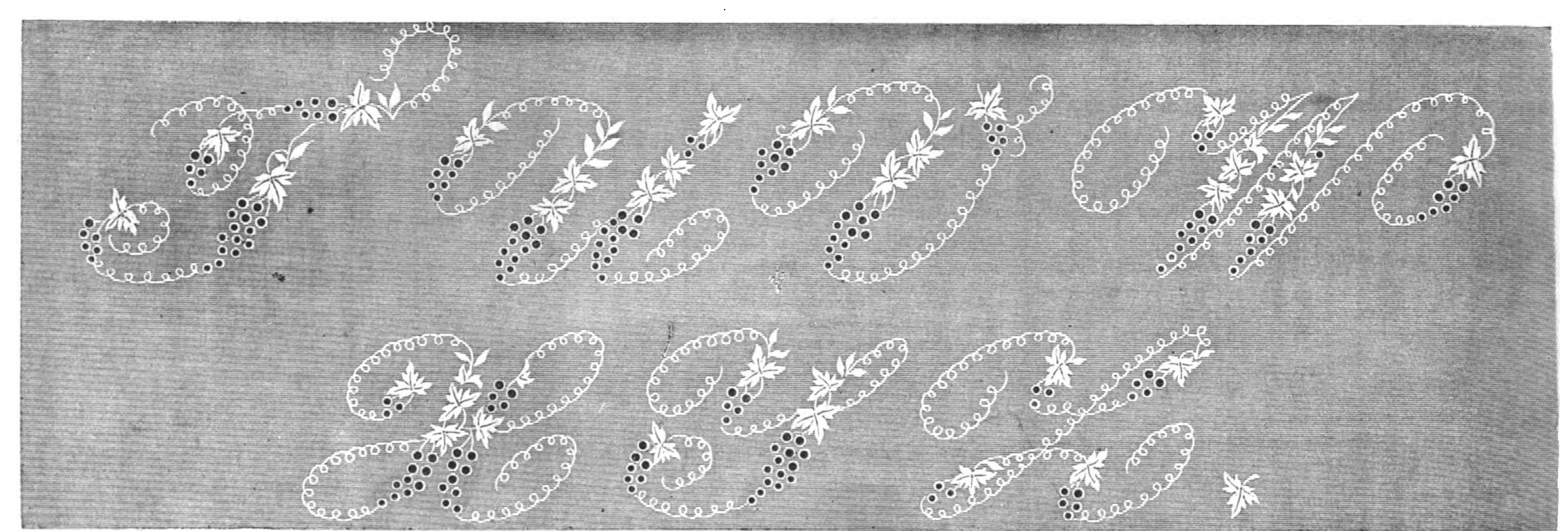
On peut choisir entre ce dessin et celui de la figure 5 (côté des broderies) destinée au même usage; ce dernier dessin est fait au point *russe*.

Tablier à poche unique.

La figure 22 (ceinture du tablier) placée sur le *verso* appartient à ce modèle.

Les tabliers regagnent la faveur qui leur avait été retirée, et on les revoit aujourd'hui, non-seulement *réels*, mais *figurés* sur un grand nombre de robes dont les lés de devant sont garnis de façon à simuler un tablier avec ses deux poches, et parfois aussi avec une *bavette*.

La garniture de ce tablier se compose de ruches en taffetas découpé, ayant au moins 2 centimètres de largeur, dont les plis, d'un demi-centimètre, sont séparés par un



SUITE ET FIN DE L'ALPHABET MAJUSCULE.

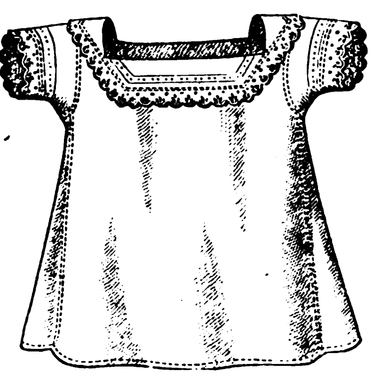
espace pareil. La ruche inférieure, placée à 7 centimètres du bord inférieur, s'arrondit sur le côté gauche, de façon à laisser libre un espace de 11 centimètres sur la largeur du tablier. Douze ruches sont posées en travers, et séparées par un espace de 3 centimètres. Les deux ruches inférieures ont chacune 23 centimètres de largeur; les suivantes diminuent chacune d'abord de deux, puis, vers le haut, d'un centimètre. La dernière de ces ruches a 7 centimètres de longueur. La fente de la poche est faite à 15 centimètres de distance de la ceinture et du bord de droite; cette fente a 15 centimètres de longueur; on la borde avec une ruche, à laquelle se rattachent trois autres ruches perpendiculaires, ayant chacune 9 centimètres de largeur. Le bord supérieur du tablier est creusé au milieu sur 2 centimètres de hauteur, puis plissé et posé entre les deux *doubles* de la ceinture, coupée d'après la figure 22, et bordée d'un passe-poil. Une double cordelière, garnie d'un bouton, retient le tablier autour de la taille.

Cette garniture peut aussi servir *telle qu'elle est* pour une robe; la ruche inférieure tournerait autour de la jupe, s'arrondirait sur le côté gauche comme par devant, et l'on répéterait sur cette courbe les ruches transversales; on maintiendrait la poche *unique*.

Tablier à deux poches.

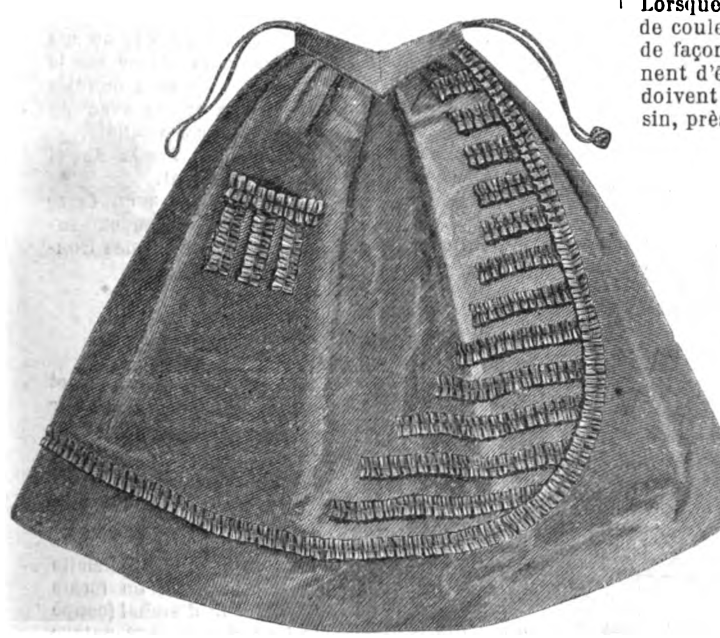
La figure 23 (patron de la poche, *verso* de la planche) appartient à ce modèle.

La garniture de ce tablier et la disposition des deux poches peuvent servir pour une robe. Le tablier a 80 centimètres de largeur, 72 centimètres de longueur. L'ourlet du bord inférieur a 8 centimètres de hauteur. La garniture est faite en ruban de velours noir, ayant 2 centimètres de largeur; des franges et des boutons la complètent. Les fentes des poches, faites à 15 centimètres de distance des côtés et de la ceinture, ont chacune 11 centimètres de longueur. On y pose des poches ayant 16 centimètres de longueur. On garnit ces poches comme l'indique notre dessin et la figure 23 (*verso* de la planche de patrons). La ceinture droite a 6 centimètres de hauteur; sa longueur doit dépasser de 16 centimètres la mesure du tour de la taille. On la double avec de la mousseline roide et du taffetas; on la coupe en triangle à l'une de



CHEMISE POUR ENFANT D'UN A DEUX ANS.

ses extrémités; l'autre extrémité est fixée sur le tablier et garnie d'agrafes, selon la mesure de la taille. L'extrémité qui dépasse les agrafes est passée sous une *patte* ornée de ruban de velours, de boutons, et fixée au milieu du tablier. On peut substituer une boucle en métal à cette *patte*.



TABLIER A POCHE UNIQUE.

Bouchon de lampe.

MATÉRIAUX : Laine zéphyr de deux couleurs différentes, par 8 grammes de chaque couleur; un bouchon, etc.

Voici l'un des plus élégants *bouchons de lampe;* il est de plus amusant et facile à exécuter.

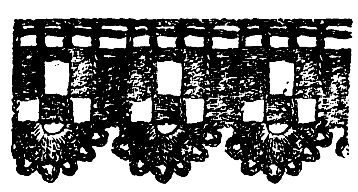
On prend un bouchon ordinaire, on l'*habille* de percaline rose. Au milieu de l'une des extrémités du bouchon, on fixe un disque rond en gros carton, également recouvert de percaline rose, ayant 5 centimètres 1/2 de diamètre; ce disque forme une sorte de couvercle, qui sert de base aux boules de laine, lesquelles sont faites avec de la laine blanche et quatre nuances de laine rose. Autour du couvercle se trouvent les boules, au nombre de sept pour chaque *chapelet*.

Nous publions un dessin spécial (moitié de la grandeur naturelle) qui reproduit les boules en voie d'exécution, et les diverses phases de ce travail. On se procurera un cadre en bois, dont la longueur intérieure (celle du vide) ne doit pas être moindre de 16 centimètres; sa largeur est plus ou moins étendue, selon que l'on veut faire le chapelet en deux ou plusieurs parties. On posera sur ce cadre de petits clous, dont



BOTTINE DU MATIN POUR HOMME.

la séparation se réglera d'après notre dessin, car il ne faut pas oublier que, de cette séparation, dépend la dimension des boules, lesquelles diminuent graduellement de grosseur vers l'extrémité du *chapelet*, et se terminent par une *houppe*. La distance qui sépare les clous sur les côtés transversaux est de 2 centimètres 1/4; sur les côtés longs cette distance est de 2 centimètres 1/4 et d'un centimètre 1/2 lorsque les clous sont le plus rapprochés. Il y a sept clous (autant que de boules) sur chaque côté long; depuis le premier clou d'une rangée jusqu'au coin du cadre du côté de cette rangée, il y a un



DENTELLE ÉTROITE AU CROCHET.

espace d'un centimètre 1/2. Le nombre des clous sur les côtés transversaux se règle d'après la largeur du cadre. On en voit quatre sur notre dessin, ce qui indique que l'on fait quatre chapelets à la fois, et qu'il n'en reste plus que trois à faire pour compléter le bouchon.

On tend sur le cadre, dans le sens de sa longueur, d'abord la laine blanche, en la conduisant d'un clou transversal au même clou, sur le côté opposé du cadre. Il doit y avoir 34 brins de laine autour de chaque clou. Lorsque ce premier travail est terminé, on prend la laine de couleur, et on tend cette laine dans le sens opposé, de façon à croiser les petits écheveaux blancs qui viennent d'être formés. Le nombre des brins de laine qui doivent entourer chaque clou est indiqué sur notre dessin, près de chaque clou. Si l'on travaille avec plusieurs nuances de la même couleur, on commence par la plus foncée, pour le clou portant le chiffre de 34 brins. On entoure un ou deux clous avec la même laine, puis on prend la nuance suivante plus claire, et ainsi de suite. La teinte la plus claire est réservée aux plus petites boules du chapelet.

Aux places où les laines se croisent on les entoure en les serrant avec du fil très-fort, enfilé dans une grosse aiguille, et croisé autour des brins, comme notre dessin l'indique. On voit ce détail en voie d'exécution à la place *a*, — terminé à la place *b*. Lorsqu'on a ainsi noué tous les brins, on coupe tous les brins roses au milieu de l'espace qui sépare deux nœuds, à l'exception cependant du premier écheveau rose, dont on ne coupe pas les deux ou trois brins inférieurs (voir sur le dessin la place marquée c); on coupe aussi les écheveaux blancs en laissant seulement deux ou trois de leurs brins; puis enfin on les coupe tout autour tout près des clous pour les séparer du cadre; on pose ces boules au-dessus de la vapeur d'une marmite remplie d'eau bouillante; il ne reste plus qu'à peigner la houppe inférieure et à tondre un peu les boules pour faire disparaître leurs inégalités.

On fixe ces *chapelets* autour du couvercle du bouchon; on remplit le vide avec une grosse *houppe* de forme demi-sphérique, faite avec les laines de nuance foncée et moyenne, composée de plusieurs boules rassemblées, qui ont été préparées comme les précédentes. Les houppes qui terminent chaque chapelet doivent avoir partout une longueur égale.

Bordure pour lingerie.

CROCHET ET BRODERIE.

MATÉRIAUX : Nansouk ou percale; fil fin.

Cette bordure se compose d'étoiles faites au crochet, puis fixées par un feston sur de la toile ou du nansouk. On l'exécute avec du fil plus ou moins fin, selon l'usage auquel on la destine; on l'emploiera pour garniture de pantalons, de jupons, etc.

Chaque étoile est faite séparément; on la commence par le milieu avec une chaînette de 5 mailles, dont la dernière est rattachée à la première.

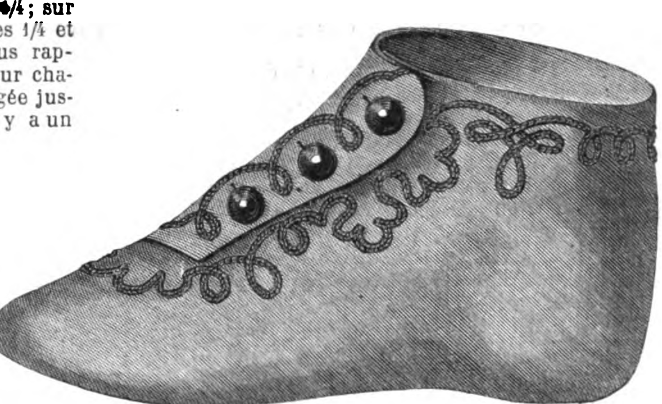
1er *tour*. — 9 mailles simples; on en fait 2 dans chacune des 4 premières mailles de la chaînette.

2e *tour*. — *Une maille simple, — 5 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 2 mailles du tour précédent. — Recommencez deux fois depuis *.

3e *tour*. — Sur chacun des festons formés par les mailles en l'air du tour précédent, on fait : une maille simple, — une demi-bride, — une bride, — une double bride, — 3 triples brides, — une double bride, — une bride, — une demi-bride, — une maille simple.

4e *tour*. — *3 mailles simples sur les 3 plus proches mailles du tour précédent; sur la double bride on fait 2 mailles simples, séparées par 4 mailles en l'air; — dans la maille suivante une maille simple, — dans la seconde des triples brides 2 mailles simples, séparées par 4 mailles en l'air; — une maille simple sur chacune des 3 mailles suivantes. — Recommencez deux fois depuis *.

5e *tour*. — 3 mailles en l'air, qui représentent la première bride, — 7 mailles en l'air, — une bride dans la seconde des 3 mailles simples du tour précédent; — 7 mailles en l'air, — une bride dans la seconde des 3 mailles simples suivantes, appartenant au tour précédent; — 7 mailles en l'air, — une bride dans le creux du feston



DEMI-BOTTINE POUR ENFANT.

suivant. — Recommencez deux fois depuis *. A la fin on fait, au lieu de la dernière bride, une maille-chaînette dans la 3e des mailles en l'air du commencement de ce tour.

L'étoile est terminée. On prépare le nombre des étoiles



TABLIER A DEUX POCHES.

nécessaire à la bordure, on les place sur l'étoffe en ligne droite, on les fixe en festonnant les contours de l'étoile, on coupe l'étoffe en dessous. Les dents inférieures de l'étoile sont entourées, en dernier lieu, de la façon suivante sur toute la longueur de la bordure.

Dans chaque dent on fait une maille simple, — une demi-bride, — 2 brides, — 5 doubles brides, — 2 brides, — une demi-bride, — une maille simple. On fait des



mailles simples sur les mailles simples, sur les mailles en l'air qui servent de *trait d'union* entre les étoiles.

Dentelle au crochet.

Exécutée avec du fil fin, cette dentelle pourra servir pour garnir de la lingerie d'enfant; si on la fait avec du coton un peu gros, on l'emploiera pour rideaux, couvre-pieds, etc.

Chacune des *dents* de la dentelle se compose d'une sorte d'étoile que l'on commence par le milieu en faisant une chaînette de 24 mailles, dont on passe la dernière pour faire le tour suivant, en revenant sur 12 de ces mailles.

1er *tour*. — 2 mailles simples, — 2 brides, — 5 doubles brides, — 2 brides, — une maille simple.

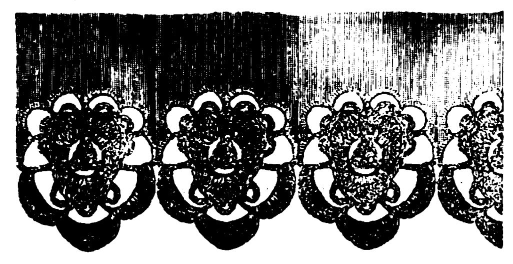
2e *tour*. — Sans toucher aux 11 mailles encore libres de la chaînette, on entoure, avec des mailles simples, l'espèce de *feuille* qui vient d'être faite; à la pointe on augmente d'une ou deux mailles.

3e *tour*. — Sur les 3 premières mailles du tour précédent on fait 3 mailles-chaînettes; — * 9 mailles en l'air; avec 7 de ces mailles on forme une boucle en rattachant la dernière par une maille-chaînette, de telle sorte qu'il reste 2 de ces 9 mailles en l'air; — 2 mailles en l'air, sous lesquelles on passe une maille du tour précédent, — une maille simple, pour laquelle on pique le crochet sous la maille entière du tour précédent. — Recommencez dix fois depuis *. La sixième boucle forme la pointe de la feuille; — 2 mailles-chaînettes sur les 2 dernières mailles du tour précédent.

4e *tour*. — Sur les mailles de la chaînette qui ont été abandonnées dans le premier tour on fait des mailles-chaînettes, puis * sur la plus proche boucle formée par les mailles en l'air dans le tour précédent on fait: une maille simple, — 3 brides, — une maille simple, — une maille en l'air. — Recommencez dix fois depuis *; — 6 mailles en l'air, dont on attache la dernière à la troisième maille-chaînette du commencement du tour actuel.

5e *tour*. — On retourne l'ouvrage, et, à l'envers, on fait sur les 6 mailles en l'air du dernier tour jautant de mailles-chaînettes. Puis * 6 mailles en l'air, — une maille simple sur la maille en l'air qui sépare deux *dents* dans le tour précédent. — Recommencez dix fois depuis *. La dernière maille se trouve dans le grand vide près de la dernière dent.

6e *tour*. — On retourne l'ouvrage, et, dans chaque feston formé dans le tour précédent par les mailles en l'air, on fait: une maille simple, — 7 brides, — une maille simple. L'une des dents de la dentelle est ainsi terminée; pour chaque dent suivante on fait une chaînette de 35 mailles, et l'on recommence depuis le premier tour. Dans le 4e tour on laisse *onze* des mailles précédemment



BORDURE POUR LINGERIE.

abandonnées; ces 11 mailles servent de *trait d'union* entre deux dents, comme notre dessin l'indique. Dans le 6e tour on réunit deux dents en rattachant ensemble par le milieu les trois festons supérieurs de ces deux dents.

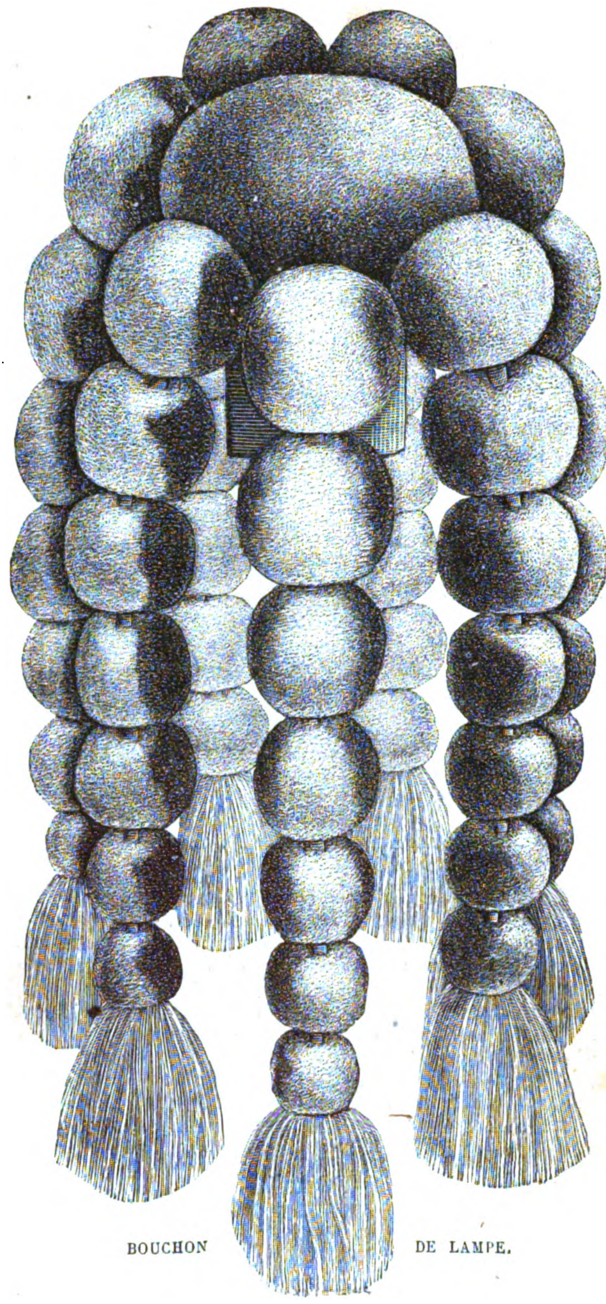
Entre-deux au crochet.

On commence par l'un des petits anneaux qui réunissent les étoiles de l'entre-deux, en faisant une chaînette de 9 mailles, dont on réunit la dernière à la première; sur ce cercle on fait 14 mailles simples posées *à cheval*, dont on réunit la dernière à la première; viennent ensuite 27 mailles en l'air; avec les 9 dernières on forme un cercle qui représente le milieu d'une étoile.

1er *tour de l'étoile*. — Sur les 4 mailles en l'air les plus proches du cercle on fait 4 mailles-chaînettes, qui forment la première double bride; sur le cercle on fait 23 doubles brides posées *à cheval;* on rattache la dernière à la première.

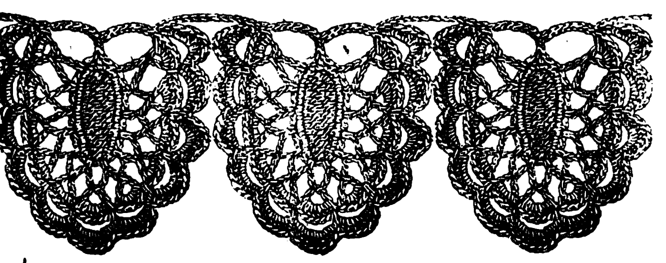
2e *tour*. — * 6 mailles en l'air, sur lesquelles on passe une maille du tour précédent, — une maille simple. — Recommencez dix fois depuis *. — 3 mailles en l'air, — une maille-chaînette dans la 3e des mailles de la chaînette qui précède le cercle; cela forme le 12e feston au milieu duquel on exécute le

3e *tour*. — Sur les 2 mailles-chaînettes qui ont été posées on fait: une bride, — une double bride, — une maille simple. Sur le plus proche feston du tour précédent: * une maille simple, — une demi-bride, — une bride, — 5 mailles en l'air, — une bride, — une demi-bride, — une maille simple; avec la 3e des mailles en l'air on attache ce travail au cercle, en passant ses 4 dernières mailles, et faisant dans la 5e une maille-chaînette. — On recommence dix fois depuis *, et dans le 12e et dernier feston on fait une maille simple, — une demi-bride, — une bride, — 2 mailles en l'air, dont la dernière est rattachée à la 3e des mailles de la chaînette restées libres;



BOUCHON DE LAMPE.

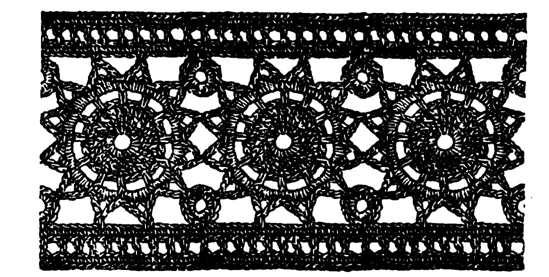
— 5 mailles en l'air, — une maille-chaînette dans le milieu de la *dent* de l'étoile qui se trouve à droite; on fait ensuite 17 mailles en l'air, dont les 9 dernières forment un cercle sur lequel on fait 5 mailles simples posées *à cheval*, — une maille-chaînette sur la pointe de la dent de l'étoile la plus proche (à droite), puis, revenant au cercle, on y fait encore 9 mailles simples, dont la dernière est rattachée à la première.



DENTELLE AU CROCHET.

Pour l'étoile suivante on fait 27 mailles en l'air; on recommence depuis le 1er tour, et, à chaque 3e tour, on joint cette étoile à la précédente en passant le brin après la 2e maille en l'air au travers de la maille correspondante de l'autre étoile; on réunit ainsi deux dents (voir le dessin).

Après avoir fait un nombre suffisant d'étoiles, on exécute les petits anneaux (sur le côté où ils ne sont pas encore faits), en même temps que le bord de l'entre-deux; pour cela on fait une chaînette de 9 mailles, dont on réunit la dernière à la première; sur cet anneau on fait 5 mailles simples posées *à cheval*, — une maille-chaînette dans le milieu du premier des quatre festons (ou *dents*) inférieurs de la première étoile, — puis encore 9 mailles simples sur l'anneau; — * 8 mailles en l'air, — une maille-chaînette dans le milieu du plus proche feston. — 5 mailles en l'air, — une maille-chaînette dans le milieu du plus proche feston; — 17 mailles en l'air; avec les 9 dernières on forme un cercle; — 5 mailles en l'air posées *à cheval* sur ce cercle, — une maille-chaînette dans le plus proche feston de l'étoile suivante; — 4 mailles simples sur le cercle, — une maille-chaînette dans le dernier feston de la précédente étoile, — encore 5 mailles simples sur le cercle. — Recommencez depuis * jusqu'à la fin; sur chaque côté de l'entre-deux on fait encore un tour de mailles simples, — un tour composé alternativement d'une bride, — une maille en l'air, sous laquelle on passe une maille du tour précédent; — encore un tour de mailles simples.



ENTRE-DEUX AU CROCHET.

Nouveau système pour onduler la chevelure

SANS AVOIR BESOIN DE RECOURIR AUX FERS CHAUDS,

Inventé par M. Croisat, coiffeur, 76, rue Richelieu.

Pour onduler les cheveux du front et produire des dents plates, ou bien pour les rendre bouffants, comme cela se fait pour les bandeaux élevés qui sont de mode aujourd'hui, on détache avec la principale dent du démêloir, et à partir de la moitié de la hauteur de la raie de devant, une mèche, en décrivant une séparation parallèle à la raie. Ensuite, on peigne cette mèche, on l'amène droit en avant, et on place une fourche à cheval dessus. On rejette le cordon en arrière, puis on fait serpenter les cheveux dans la fourche, c'est-à-dire qu'on fait un zigzag, en commençant par passer sur la dent qui se trouve à côté de la raie, parce qu'il importe de se rapprocher des racines de la ligne du milieu.

Lorsqu'on a ondulé la portion de cheveux nécessaire, on amène le cordon dans la fourche, et on serre afin de comprimer les ondes, puis on fait deux ou trois ondulations avec le lacet pour maintenir les cheveux. Si on met les cheveux en ondulation le soir, on devra passer le cordon dans les petits trous des fourches, afin de pouvoir chasser celles-ci en arrière.

Il y a trois numéros: le no 1, qui produit de grandes ondulations; le no 2, des ondulations moyennes, et le no 3, de petites ondes.

NOTA. — Si des cheveux sont rebelles, on n'a qu'à mouiller la mèche avant de la placer sur la fourche, et si l'on désire avoir les cheveux ondulés instantanément, on enveloppe la tresse avec du papier mince, et on la passe au fer à papillote.

Pour se coiffer, on retire d'abord les lacets, et ensuite on enlève les fourches en remontant.

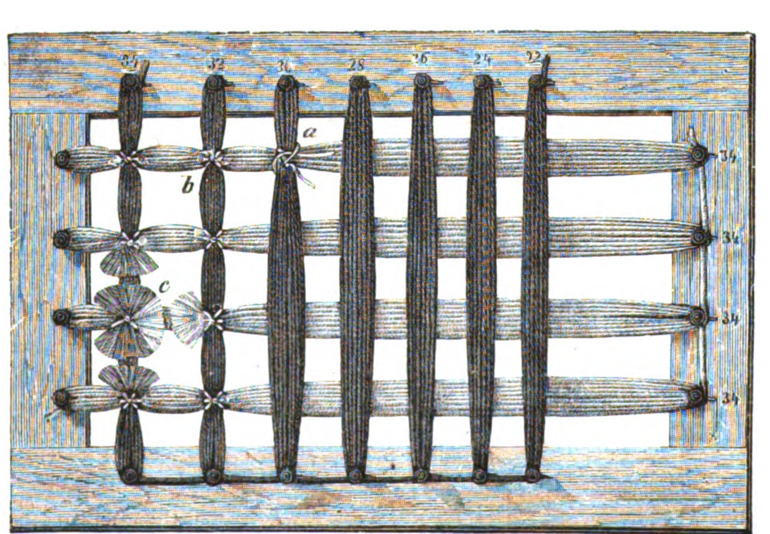
OBSERVATION IMPORTANTE. — Pour la coiffure en *Corne de Bélier*, dite *à la Russe*, on ondule tout le bandeau supérieur, et pour une *Marie Stuart*, toutes les racines frontales.

Papillotes nouvelles.

Nos lectrices connaissent les inconvénients et la laideur des papillotes de papier. Nous leur offrons aujourd'hui le moyen d'éviter tous ces inconvénients et de conserver les cheveux destinés à être frisés, roulés et renfermés dans les petites plaques dont nous publions le dessin.

On peut préparer ces plaques sans le secours d'un ouvrier. Elles se composent de deux cercles en fil d'archal, dont l'un a une bouclette servant à réunir les deux plaques; on forme cette bouclette en tournant le fil d'archal (coupé un peu plus long pour l'un des cercles) autour d'une aiguille à tricoter. Les deux extrémités de chaque cercle sont croisées l'une sur l'autre, et c'est à cette place que l'on réunit les deux cercles, en les entourant de façon à former une charnière. Les cercles ainsi réunis forment un médaillon.

On exécute avec de la soie noire le *remplissage* des cercles. Notre dessin indique la disposition des bouclettes de la soie, qui est enfilée sur une aiguille. Au milieu, on fait une sorte de *roue*, comme pour les *jours* de la broderie.



BOULES DU BOUCHON DE LAMPE EN VOIE D'EXÉCUTION.



LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal, 56, Rue Jacob, Paris

Robe de Mariée et Robe de Bal de Mme BREANT CASTEL 58 bis r. Ste Anne.

Coiffures de Mr CROISAT 76, Rue de Richelieu

Corbeille de Mariage de la Mon de COMMISSION Gle rue d'Hauteville 56.

Pour enjoliver ces *médaillons*, et pour les conserver sans inconvénient pendant la journée, on place sur l'un des cercles une rosette faite en ruban de même nuance que les cheveux. Le cercle à *bouclette* doit être le côté de dessus du médaillon. On roule les cheveux comme l'indiquent nos dessins, et on les renferme entre les deux cercles, que l'on ferme ensuite.

DESCRIPTION

DE TOILETTES.

Toilette de mariée. Robe en poult-de-soie antique blanc, coupée à pointes, plate par devant; toute l'ampleur est rejetée par derrière et la jupe forme une longue queue; au-dessus de l'ourlet se trouve un bourrelet en poult-de-soie, surmonté d'un cordon en perles blanches, fixé de distance en distance par trois longues perles blanches en forme d'olives; ce cordon de perles remonte sur toutes les coutures réunissant les lés. Corsage montant à pointes par devant, à trois basques par derrière; les basques sont bordées avec une frange de perles blanches en forme d'olives; épaulettes assorties, boutons en perles. Bouquet de fleurs d'oranger placé au milieu du corsage. Couronne assortie. Voile de tulle blanc attaché sous le petit diadème de fleurs d'oranger.

Robe en poult-de-soie bleu clair, garnie avec un volant de dentelle blanche disposé en festons et surmonté d'une ruche coquillée en dentelle. Robe de dessus en tulle blanc, relevée par devant avec deux branches de clématite. Corselet bleu, draperie de gaze blanche avec branches de clématites par devant et sur l'épaulette bleue qui surmonte la manche courte bouillonnée. La coiffure se compose d'une natte-diadème ornée d'étoiles en diamants. Une branche de clématite est attachée sur le côté parmi les boucles du chignon.

NOUVEAU SYSTÈME POUR ONDULER LA CHEVELURE.
Exécuté par M. Croisat, rue Richelieu, 76.

MODES.

Nous avons encore une fois atteint cette saison où l'on ne peut plus parler des modes d'aujourd'hui, en tout semblables à celles d'hier, sans cependant pouvoir encore annoncer les modes à venir. Cette restriction n'accommode pas nos lectrices, qui veulent savoir, non-seulement ce qui se fait, mais encore ce qui se fera : quelques-unes d'entre elles m'écrivaient, il y a plus d'un mois, pour réclamer instamment les modèles d'été.... Les neiges et les glaces du mois de février doivent leur avoir rappelé, sans que nous nous en mêlions, que les derniers jours de janvier ne pouvaient être considérés comme l'inauguration de la saison d'été.

Les orchestres ne jouent plus qu'en sourdine.... Les toilettes de bal proprement dites ont disparu de la scène..., pour quelques jours du moins, et la mode s'attache uniquement à varier les toilettes *de ville*, de spectacle et de petites soirées.

Le velours, la moire, le satin, les étoffes à rayures foncées, composent toujours les toilettes destinées aux visites du jour. Ces robes sont toujours fort longues.... Celles qui datent d'une époque un peu reculée s'allongent tant qu'elles peuvent..., et j'ai noté, pour nos lectrices, deux variétés de ce procédé : l'une consiste à poser sur le bord inférieur une bande quelconque, recouverte, dans toute sa largeur, par une bande de velours noir, au-dessus de laquelle on pose un volant de même étoffe que la robe, si faire se peut, bordé lui-même avec un étroit ruban en velours noir.

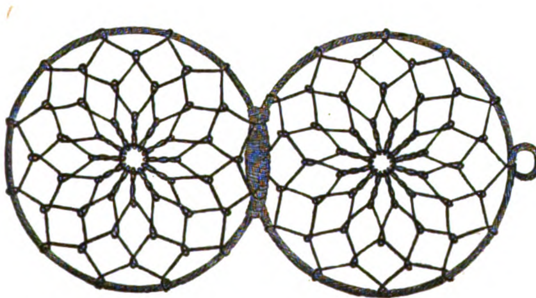
L'autre variété de prolongement, et à la fois d'élargissement, est un peu plus compliquée; j'en ai vu l'application sur une belle robe de poult-de-soie vert anglais pas trop foncé. On avait décousu et *écarté* tous les lés, depuis le bord inférieur, sur une hauteur de 25 centimètres; on avait séparé ces lés par des pointes en taffetas noir, dont le contour était répété, sur la robe même, par deux étroits rubans en velours noir; chacun de ces rubans avait 1 centimètre 1/2 de largeur; ils étaient continués sur le bord de la robe, laquelle était allongée par un volant de taffetas noir tuyauté, à bords largement dentelés, garnis avec un ruban étroit en velours noir. Le paletot, court, était en velours noir, sobrement garni de passementeries. Le chapeau, de velours noir, aux larges coques de ruban vert de même nuance que la robe; brides vertes. Cet *ensemble* de toilette était de bon goût. Il ne faut pas croire que l'ingénieuse combinaison qui avait présidé au rajeunissement d'une robe trop courte et trop étroite pour la mode du jour était imposée par une impérieuse nécessité; la robe dont je parle montait dans une belle voiture. Ce sont aujourd'hui les fortunes les plus solides qui visent le moins à l'étalage, au tapage, à l'éclat des toilettes, et l'on peut modifier un proverbe bien connu : *Dis-moi ce que tu portes, je te dirai ce que tu as.* A part quelques femmes dénuées de bon sens, et malheureusement l'on ne peut nier qu'il y en ait dans toutes les classes, le clinquant est recherché surtout par les femmes qui ont besoin de jeter de la poudre aux yeux.

C'est surtout dans l'art des nuances que réside la science de la toilette pour tous les âges de la vie; choisir ce que l'on porte de façon à ne jamais détruire l'accord de la toilette avec les ressources dont on dispose, les exigences de la position que l'on occupe et les divers caractères que l'âge leur imprime : tel est le problème que toutes les femmes doivent se poser, et qui est résolu seulement par un petit nombre.

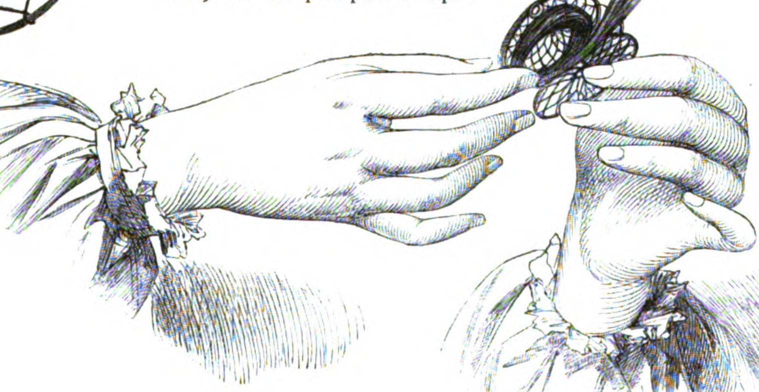
Pour ne parler que du passage si difficile de la jeunesse à la maturité, époque qui se trouve comprise dans ce laps de temps que les Anglais désignent par cette pittoresque expression : *le mauvais côté de la trentaine*, il me semble que les femmes de cet âge (trente-cinq à quarante ans) doivent surtout éviter d'adopter avec un trop vif empressement les nouveautés excentriques. Se jeter avec frénésie sur toutes les formes nouvelles de vêtement, même quand elles sont baroques; suspendre à sa tête, à son cou, à ses oreilles, à sa ceinture, tout ce qui paraît, tout ce qui s'invente, constitue une spécialité peu digne d'une femme sensée; or, vers quarante ans, on n'est pas excusable d'être dénuée de bon sens, et, quand on n'en a pas, il faut du moins agir comme si l'on en avait. Ainsi, on laissera aux jeunes femmes le soin de frayer la voie, et l'on adoptera les diverses nouveautés de la mode, non au moment de leur éclosion, mais lorsque leur usage, devenu général, aura familiarisé les regards avec leur excentricité.

Les chapeaux légers, en tulle ou crêpe, en tulle surtout, sont généralement adoptés pour le théâtre; on les brode en perles de cristal, d'argent ou d'acier : le cristal et l'argent s'emploient sur le tulle blanc, bleu, rose; l'acier, qui accompagne aussi ces nuances, est *toujours* employé sur les chapeaux de tulle

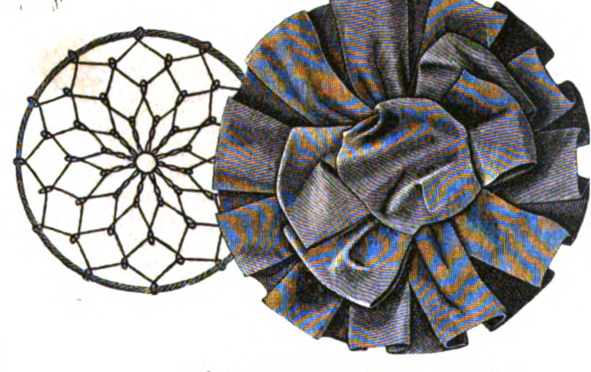
PROCÉDÉ POUR ROULER LES CHEVEUX.



MÉDAILLON COMPOSÉ DE DEUX CERCLES (PAPILLOTES NOUVELLES).



LES CHEVEUX ROULÉS RENFERMÉS DANS LE MÉDAILLON.



MÉDAILLON AVEC ROSETTE DE RUBAN.



noir. Il ne s'agit pas, bien entendu, de perles semblables à celles que l'on emploie dans des travaux de tapisserie, mais de grosses perles *soufflées*, extrêmement légères; on en fait toujours des franges qui figurent au bord des voiles et dans les ornements des chapeaux. Du reste, on les voit partout; elles s'allient à toutes les variétés de passementeries destinées à garnir les robes et les paletots.

On porte en ce moment, pour toilettes de dîners, des robes en damas de soie de nuance claire; les dessins damassés ont un contour formé par un très-fin lacet d'or, cousu avec du fil d'or. Cette sorte de broderie ne peut être exécutée que sur du damas blanc ou de nuance claire.

CHRONIQUE DU MOIS.

Le mois qui vient de s'écouler est à double face; cette conformation lui est commune avec beaucoup d'individus, entre autres avec Janus; car, si celui-ci avait deux visages, tournés l'un vers le passé, l'autre vers l'avenir, le mois de février-mars regarde à la fois le carnaval et le carême : il danse la polka, et va au sermon: il pèche et fait pénitence à la fois.

Si l'on voulait analyser et philosopher, on trouverait peut-être que ces deux aspects opposés résument assez fidèlement la physionomie de la singulière époque que nous traversons. La société actuelle pourrait avoir pour symbole un balancier toujours en mouvement, atteignant deux extrémités opposées, et ne s'arrêtant pas plus d'un côté que de l'autre; on ne peut pas même mitiger le jugement que l'on a porté sur son compte, en ajoutant que ces deux tendances ne sont pas représentées par les mêmes personnes, car on voit chaque jour, au contraire, que ces extrêmes se touchent : on est collet-monté dans la matinée, et le soir on va voir *la Belle Hélène*, en baignoire, il est vrai, ce qui diminue le scandale. La baignoire équivaut au *loup* que portaient autrefois les femmes; il serait de mauvais goût de reconnaître les femmes placées dans ces loges obscures, et, du moment où elles s'y trouvent, elles peuvent sans inconvénient assister à tous les spectacles, et ne s'en font pas faute. Cet accommodement est si bien accepté que le directeur d'un café chantant trop célèbre vient d'ajouter des loges à son établissement pour caser cette partie de la bonne compagnie qui brûle de se mêler à la mauvaise société. Dans ce joli local, on va entendre une chanteuse... quelle chanteuse!... chantant des chansons... quelles chansons! Elles feraient reculer d'horreur ceux-là même qui en sont les héros, c'est-à-dire les sapeurs et les pompiers.

Voilà où en est le beau monde parisien; tels sont les passe-temps favoris de cette population, jadis renommée pour son atticisme, pour ses goûts artistiques : c'est le cas, ou jamais, de répéter : *Glissons, n'appuyons pas*.

La plupart des théâtres de Paris exploitent un succès: le Théâtre-Français ne se sépare pas de *Maître Guérin*; l'Opéra-Comique continue à représenter *le Capitaine Henriot*; quant au Gymnase, il n'est pas près de changer son affiche, sur laquelle on lit chaque jour en grosses lettres : *les Vieux Garçons*, comédie de M. Sardou.

L'accord a été unanime, chez tous les critiques et dans tout le public, pour reconnaître la supériorité de la dernière comédie de M. Sardou sur toutes celles qu'il a fait représenter jusqu'ici. Je serais bien embarrassée s'il fallait raconter ici cette pièce, dans laquelle il se trouve plusieurs scènes sur lesquelles il faut absolument glisser sans appuyer; mais je puis dire qu'elle est admirablement jouée; que M. Lafont, entre autres, peut y déployer le rare talent, l'art fin et élégant qui font de lui l'un des plus grands comédiens de France. Puisque le Théâtre-Français tenait à recruter des sociétaires au Gymnase, pourquoi donc n'y a-t-il pas pris M. Lafont au lieu de M. Lafontaine?

L'immense succès obtenu par *les Vieux Garçons* me remet en mémoire quelques réflexions; l'occasion est bonne pour les placer, et, si je la laissais échapper, je ne la retrouverais par de sitôt. Plaçons-les donc.

Autrefois, — je préviens mes lectrices que ce mot est fort élastique, qu'il peut s'étendre à deux siècles, et se réduire à vingt ans; — autrefois les compositeurs, quels qu'ils fussent, musiciens ou auteurs dramatiques, créaient des œuvres qui pouvaient être léguées à la postérité; aujourd'hui on n'écrit plus guère que pour le moment, et l'on fait une pièce, non pour le public présent et à venir, mais pour un acteur en renom. On étudie cet acteur, on cherche les *effets*, les *tics*, qu'il pourra rendre avec succès, et la pièce s'éteint avec son principal interprète. Que deviendra *Maître Guérin* lorsque M. Got ne lui prêtera plus son talent inimitable? Il s'affaissera sur lui-même, et nul ne l'exhumera des profondeurs du passé. On en peut dire autant des *Vieux Garçons*, qui ne sont animés que par la collaboration de M. Lafont et de Mlle Delaporte. L'époque actuelle place son bien en viager, et les générations futures recueilleront un héritage bien médiocre. Aujourd'hui on trouve dans les divers spectacles deux genres de plaisirs bien différents : l'un est dû à l'œuvre même, et on l'éprouve même lorsqu'elle est représentée par des interprètes médiocres; l'autre, au contraire, est causé uniquement par une interprétation parfaite, en sorte que l'œuvre qui transporte les Parisiens à Paris peut échouer sous une autre latitude. Le premier de ces plaisirs, qui est aussi le plus sérieux et le plus réel, ne se rencontre guère que dans les compositions anciennes, dont la date se place dans les années comprises entre 1645 et 1845. L'autre est de date récente; le compositeur n'en est que le prétexte; l'interprète, au contraire, représente la cause véritable.

Il faut bien marcher avec son temps et flatter ses inclinations; les auteurs sont très-pressés d'obtenir des succès d'argent pour avoir un bel appartement, un beau mobilier et un bon cuisinier. Sans doute; mais qu'arrive-t-il? L'art se meurt; la comédie repose sur quelques artistes de talent, et l'on frémit en songeant que le Théâtre-Français perd Geffroy, et va perdre Provost. La musique n'est plus représentée à Paris que par Mlle Patti; lorsqu'elle joue, le Théâtre-Italien est comble; quand son nom ne figure pas sur l'affiche, il n'y a dans la salle que du *remplissage*. Une cantatrice fort appréciée en Espagne, Mlle Vitali, vient de débuter au Théâtre-Italien; son succès, bien mérité du reste, eût été plus franc si l'ombre de Mlle Patti ne se projetait sur le public parisien, et ne se plaçait obstinément entre l'auditoire et les artistes.

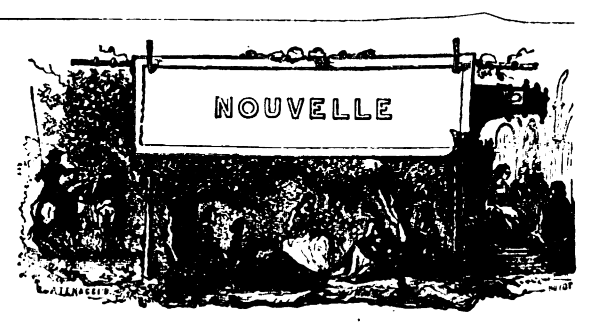
Le carnaval a été assez animé; le plus beau bal de la saison a été celui donné au Palais-Royal par le prince Napoléon. Avoir une invitation pour ce bal était l'idée fixe de la plupart des Parisiennes; il en est qui l'ont fait solliciter par leur mari, en adressant au prince une de leurs photographies, pour prouver que leur présence embellirait les salons et les galeries du Palais-Royal. On ne sait si ce singulier mode de sollicitation a été couronné de succès.

Les soirées musicales de Rossini se composent d'un nombre assez restreint de fanatiques et d'un nombre illimité d'aspirants surnuméraires; cet empressement est bien justifié; entendre, en présence de Rossini, les plus habiles artistes du monde exécutant la musique composée par ce génie qui est encore notre contemporain, cela constitue un plaisir rare et enviable pour le présent, un souvenir glorieux pour l'avenir.

Parlerons-nous de la vente Pourtalès? Les amateurs de raretés admis à examiner ce musée pendant l'exposition qui a précédé son morcellement ont été bien mécontents. Il y avait un si grand nombre d'élus, les cartes particulières avaient été distribuées avec tant de profusion, que, tout compte fait, on n'a eu rue Tronchet qu'une exposition de toilettes, une exhibition de dentelles, de *queues*, sur lesquelles on aurait culbuté.... si l'on avait pu disposer de l'espace nécessaire pour accomplir une chute. Les amateurs de peinture seuls se sont déclarés satisfaits; ils n'ont pu, il est vrai, examiner les tableaux, mais ils ont été dédommagés par la vue d'un grand nombre de pastels ambulants et de vivantes aquarelles. Notre époque a décidément inauguré un genre nouveau; on connaissait la peinture sur toile, sur porcelaine, etc.; on a aujourd'hui la peinture sur chair, et, quand on annonce le peintre de Madame!... cela ne désigne plus un peintre de portrait, mais un peintre de figure. On a vu dans tous les temps des femmes fardées, mais le rouge et les mouches n'avaient pas la prétention de corriger, ni surtout d'imiter la nature; on les portait de bonne foi; cela faisait partie intrinsèque du grand habit de cour. Aujourd'hui, au contraire, on prétend composer un visage nouveau sur le visage donné par la nature; on enduit celui-ci de pâtes, lesquelles servent à fixer le blanc, le rouge, le bleu des veines imitées, les tons bistres qui agrandissent les yeux, et l'on réussit à composer des masques impassibles, grotesques, effrayants parfois, lorsque le rouge s'absorbe dans le blanc. Toute émotion est interdite à ces peintures; le vrai visage ne peut rire : cela produirait des crevasses dans le visage faux; il ne peut s'attendrir : si un récit touchant, un beau drame, une musique sublime, amenaient quelques larmes dans ces yeux peints, jugez du désordre qui se produirait! Il se creuserait des rigoles, lesquelles se combleraient de noir et de bleu : adieu les veines, le regard *circassien*, les lis et les roses! On ne représenterait plus qu'une informe carte de géographie, barbouillée par un écolier novice.

La comédie de M. Octave Feuillet (*la Belle au bois dormant*), représentée au Vaudeville, n'a obtenu jusqu'ici qu'un médiocre succès; le premier acte est intéressant; les suivants n'offrent pas la progression que l'on rencontrait dans l'établissement du sieur Nicolet, et ils vont s'éteignant l'un l'autre. Mais le public a des caprices si imprévus, il déroute avec tant d'obstination les prévisions les mieux fondées, qu'on ne pourrait affirmer, dès à présent, un insuccès complet. Les premières représentations d'une pièce ne peuvent jamais servir à augurer de son avenir. On a vu d'excellentes comédies se dissoudre dans une indifférence inexplicable; on voit chaque jour des pièces médiocres obtenir un succès non moins inexplicable. Pour les comédies comme pour les individus, il y a heur et malheur, ce que les servantes indiquent par ce mot : la chance.

E. RAYMOND.



LA FAMILLE BÉROUVILLE.

Suite.

XIII.

UNE RANCUNE.

Elle entra d'un air fort délibéré dans la sombre cuisine, et marcha vers le fourneau sur lequel était appuyée la maîtresse du logis, occupée à surveiller sa nièce, qui faisait ce jour-là ses premières armes dans l'art tant célébré par Brillat-Savarin.

« Bonjour, Madeleine, » dit Mlle Legrand de son air le plus affable.

« Bonjour, Mademoiselle. C'est un miracle de vous voir à la Boule d'Or. Assez remué, Madeleine; les épices, maintenant.

— Je voudrais bien parler à monsieur Bérouville, Madeleine.

— Monsieur Bérouville? » répondit Madeleine majestueusement, « il n'est pas ici.

— Ah! voilà qui est bien fâcheux. Savez-vous à quelle heure il rentrera?

— Vous ne me comprenez pas, Mademoiselle Moricette; j'ai voulu vous dire qu'il n'était point à la Boule d'Or.

— Par exemple! Moi qui sais par..... »

Elle s'arrêta, ne voulant pas qu'Élisabeth portât la peine de son indiscrétion.

« Allons, Madeleine, » reprit-elle d'un air fin, « ne faites pas ainsi la mystérieuse avec moi, M. Bérouville est ici.

— Je vous ai dit qu'il n'y était pas. Saute, Madeleine, saute!

— Vraiment, c'est trop fort; et moi je vous dis qu'il y est. Je vous dis que Claude de la Ville-Roux est arrivé ici hier au soir, et qu'il y restera jusqu'à demain. »

Madeleine sourit.

« Si vous aviez commencé par dire cela, Mademoiselle, » répondit-elle, « vous m'auriez épargné d'avoir l'air de vous mentir. Du moment que vous êtes dans le secret, je puis vous recevoir, vous comprenez.

— Je comprends peu, » pensa Mlle Moricette. « Je ne suis dans aucun secret; mais l'important est que je le voie.

— J'irais bien vous conduire moi-même, » reprit Madeleine, « mais j'entends Nata qui descend. »

Une femme de cinquante ans descendait lentement l'escalier. Bien que son costume fût, à peu de chose près, celui d'une domestique de bonne maison, le caractère général de ses traits, la teinte foncée de sa peau, les ondulations courtes de ses épais cheveux noirs, et surtout la couleur étrange de ses prunelles, faisaient du premier coup d'œil reconnaître sa race étrangère.

« Si Claude veut cacher sa présence ici, » pensa Mlle Legrand, « il fera bien de ne pas laisser cette mulâtresse se promener par Louvigny.

— Nata, Monsieur peut-il recevoir? » demanda Madeleine.

« Oui, » répondit Nata.

« Voulez-vous alors conduire Mademoiselle? »

Nata tourna ses grands yeux jaunes vers Mlle Legrand, la précéda silencieusement au premier étage, et l'introduisit dans une chambre où brillait un grand feu.

M. Bérouville était assis devant une table couverte de papiers et de plans qui avaient dû passer par bien des mains.

« C'est bien, ma fille, vous pouvez nous laisser, » dit Mlle Legrand à Nata. « Bonjour, mon cher Claude; faut-il te présenter Moricette Legrand?

— Non, » répondit gaiement le vieillard en se levant et en l'embrassant, « tu es encore, ma foi! la fraîche cousine Moricette.

— Fraîche, hum.....

— Mais oui, fraîche. Assieds-toi. Je serais allé te voir; mais, sortir, c'était m'attirer une légion de visiteurs plus ou moins intéressés. Tout Louvigny m'est parent, et je suis un nabab sans enfants.

— Mais non sans héritier.

— On dit cela, » répondit le vieillard avec un assez mauvais sourire. « Le fait est que ce titre est fort élégamment porté par mon beau neveu en ce moment.

— C'est égal, tu n'es guère aimable envers tes parentes et connaissances.

— Ah! l'amabilité n'a jamais été mon fait; je suis un ours, un triple ours. Ce qui n'empêche que je sois enchanté que tu ne m'aies pas tenu rigueur. Qui t'a révélé le mot de passe?

— Comment, le mot de passe?

— Oui. Qui as-tu demandé à Madeleine?

— Monsieur Bérouville.

— Et elle t'a répondu qu'il n'y était pas, sans doute?

— Sans hésiter.

— En arrivant ici, je lui ai dit : « Je ne m'appelle plus Bérouville, mais la Ville-Roux. Tous ceux qui ont à me parler, tous ceux que je veux recevoir, demanderont M. de la Ville-Roux. Autrefois, tu sais, cela se disait; on nous appelait souvent les Messieurs de la Ville-Roux.



Cela a dérouté les curieux et les indiscrets. Mais, toi, tu as donc forcé la consigne? »

Ce fut en riant beaucoup que Mlle Moricette lui raconta son dialogue avec l'inflexible Madeleine, et comment, grâce au hasard, elle avait vu soudain tomber toutes les barrières.

« Ah! » dit-il, « Madeleine, en fait de vigilance, laisse loin derrière elle le fameux dragon commis à la garde des fruits d'or du jardin des Hespérides. Je n'ai pas reçu une visite déplaisante, et, grâce à mon stratagème, qui rassurait sa conscience, elle a pu jurer ses grands dieux que M. Bérouville n'était pas à la Boule d'Or.

« Mme Chemay elle-même, Mme Chemay, qui était accourue la première, avec cette affreuse Anaïs qu'elle m'a tant présentée et tant fait embrasser, a donné dans le panneau. Si elle avait eu des doutes, elle était femme à mettre le feu à la maison, pour se donner le plaisir de me voir sortir de dessous les décombres.

— Tu plaisantes, mais je crois vraiment que tu es encore devenu moins sociable qu'autrefois. Mon père, tu t'en souviens, te donnait un nom qui m'échappe, celui d'une comédie de Molière, dont ces messieurs jouaient des scènes à la Ville-Roux.

— Oui, ils m'appelaient le Misanthrope.

— C'est cela. »

M. Bérouville passa sa main amaigrie sur ses tempes dépouillées.

« Il est certain, » dit-il avec une ironie amère, « que mon amour et mon estime pour le genre humain ne vont pas grandissant. Tous les jours je me heurte à quelque ineptie ou à quelque turpitude. Tu me parlais de mon héritier prétendu. J'ai voulu, c'est vrai, faire un heureux une fois dans ma vie. Ce jeune homme était pauvre, criblé de dettes, sans avenir; il portait mon nom, ce qui a, je dois le dire, beaucoup pesé dans la balance.

« Je lui ai donné la clef de mon coffre-fort, avec la permission d'y puiser, et de faire de cet or ce qu'il voudrait. Il a usé largement de ma permission. Eh bien! hier soir je suis allé chez sa mère, les murs suintaient la gêne. Ainsi, cet homme qui met deux mille francs dans un cheval, cet homme dans les doigts duquel l'argent fond, cet être égoïste et sans cœur, n'a pas donné une robe à ses sœurs.

— C'est ce qu'on dit un peu à Louvigny. Mais pourquoi ne lui as-tu pas posé pour condition qu'il se souviendrait de sa famille?

— Allons donc! était-ce à moi à lui dire: «Soulagez votre mère; je suis généreux envers vous, soyez généreux envers les vôtres. » Non; je ne lui ai rien dit, mais j'ai regardé les actes. Ils ne m'ont pas révélé que j'avais eu la main heureuse.

— D'après cela, je craindrai moins de t'adresser ma requête, » dit vivement Mlle Moricette; «ma visite, à moi aussi, est intéressée; tu as beau faire l'étonné, c'est comme cela.

— Il sera dit que je n'y échapperai pas. Dans tous les cas, tu te fais l'avocat des autres, je pense?

— Ah! certainement. La personne la plus intéressée dans la question ignore même absolument la démarche que je fais; je tiens à ce que tu le saches bien. »

Ces préliminaires posés, Mlle Legrand raconta les faits. Elle mit tout son cœur dans ce récit; elle fit tout ce qu'elle put pour rendre intéressants les héros dont elle taisait encore les noms.

« Vrai, le roman est joli, » dit le vieillard quand elle finit, « et ce serait dommage de séparer ces cœurs fidèles et tendres. On se marie donc encore par inclination à Louvigny? Quelle folie! Enfin, là n'est pas la question. Il s'agit sans doute d'une petite Bérouville, d'une des sœurs d'Achille.

— C'est une Bérouville, en effet, mais c'est la fille d'Antoine. »

Le visage à moitié souriant du vieillard devint d'une rigidité de pierre.

« Ah! » dit-il avec un sourd grognement, « c'est différent. »

Et comme Mlle Legrand, bien que fort démontée intérieurement par cet étrange changement de physionomie, essayait de dominer son trouble en accumulant les éloges sur Anna, il l'interrompit brusquement en frappant de son poing fermé sur la table, et se leva en disant:

« Ne m'en dis pas davantage. Pas une parcelle de ma fortune n'ira à la fille d'Antoine. »

Et il se mit à marcher avec agitation dans l'appartement, comme s'il oubliait la présence de Mlle Legrand. Ce violent exercice, pour lequel il semblait reprendre le pas ferme d'un homme de trente ans, dura à peu près un quart d'heure. Puis il reprit sa place vis-à-vis de Mlle Moricette, occupée à regarder tristement le feu.

Quand il se rassit, elle leva les yeux. Il était là, devant elle, très-calme en apparence, mais encore pâle d'émotion.

« Tu as remué de très-cruels et de très-pénibles souvenirs, » dit-il, « et il faut bien que je m'explique. Écoute donc la raison mauvaise ou bonne que je puis te donner. Ce qu'on avait dit dans le temps par Louvigny était vrai; mon mariage était arrêté avec Anna Despuits, qui était devenue la pupille de mon père. Je l'aimais comme un fou, et je me croyais aimé, malgré ma laideur et ma sauvagerie, car j'étais laid et sauvage. Arriva Antoine. Il était beau, lui, il était séduisant. Quand je revins d'une courte absence, ma fiancée était triste, et mon frère me fuyait. Je n'aime pas les longs discours, et je n'aime pas davantage à me rappeler ces choses; je ne te dirai donc pas ce qui se passa, tu le devines: Anna refusant de tenir sa promesse, ou du moins se déclarant très-malheureuse si on passait outre; moi, désolé, furieux, désespéré, et prenant le parti d'abandonner l'ingrate. Voilà, en gros, ce qui arriva. Dieu! que j'ai souffert de cette déception-là! Après trente ans, j'en souffre encore. Avec mon caractère, tout était fini pour moi. Je quittai tout, famille, carrière, patrie, et j'allai mourir aux Antilles ou m'y enrichir. Je m'y enrichis, mais je me suis promis que les enfants nés du mariage qui avait fait le malheur de ma vie ne toucheraient pas une obole du prix de mes sueurs, qu'ils seraient des étrangers pour moi. Cette jeune fille, la fille d'Antoine et d'Anna Despuits, m'est donc étrangère.

— Mais, mon pauvre Claude, en la punissant, tu punis une innocente. La pauvre Anna n'est pas coupable si...

— Les passions ne se raisonnent pas. J'ai pardonné à mon frère, et, chose plus difficile, je lui ai pardonné à elle, mais en retranchant de mon cœur tout ce qui les touchait de près.

— Beau pardon, en vérité, saturé de rancune et de mauvais ressouvenirs!

— C'est ma manière de pardonner.

— Je ne t'en félicite pas. Mais, écoute-moi bien. Anna est charmante, Anna est une fille pleine de cœur et d'esprit, et tu ne la laisseras pas livrée à sa sœur, avec laquelle elle sera obligée de passer sa vie. Voudrais-tu, toi, passer ta vie avec Mme Chemay?

— Dieu m'en garde! Plutôt les galères! Mais que m'importe où se passera la vie de cette jeune fille, qui a encore à mes yeux un tort irréparable dont je ne t'ai pas parlé?

— Lequel? En vérité tu trouverais des taches aux robes des anges.

— Lequel? Elle ressemble trop à sa mère. »

Il se tut, et reprit:

« Le premier jour où elle m'est apparue, j'en ai été saisi. Sa mère était aussi en deuil à l'époque dont je t'ai parlé, et le jour où notre contrat devait être signé; je la vois d'ici en noir, avec cet air malheureux qui provoqua la dernière explosion. Aussi, en apercevant sa fille, j'ai éprouvé une impression qui a, je crois, rouvert et envenimé toutes mes vieilles blessures.

— C'est égal, Claude, je ne puis croire que tu ne reviennes pas de ces préventions-là.

— Je ne me sens pas disposé à en revenir.

— Pense donc! un jeune homme parfait, qui l'aime tant.

— Il se consolera.

— Il ne se consolera pas.

— Je me suis bien consolé, moi!

— Ainsi, c'est ta dernière réponse; tu ne veux rien promettre?

— Rien.

— Eh bien! garde ton argent et ta rancune, » dit dédaigneusement Mlle Legrand en se levant. « Puisque tu es assez insensé pour repousser le seul être de ta parenté assez fier pour ne rien demander, et assez aimant pour te payer en affection et en reconnaissance, libre à toi. Je suis venue ici sans qu'Anna le sût, et je puis même dire qu'elle n'aurait peut-être pas accepté le don que je venais solliciter pour elle. »

Sur ces dignes paroles, elle salua presque cérémonieusement, et sortit de l'appartement avec une vivacité telle qu'elle était déjà au bas de l'escalier quand il se dérangea pour aller la conduire.

XIV.

DÉPART ET ARRIVÉE.

La petite commotion éprouvée par la ville de Louvigny lors du changement subit de l'un de ses principaux employés était depuis longtemps éteinte. On ne parlait plus guère de Paul Dévran que chez Mme Doré, qui vantait, et pour cause, à sa clientèle son goût pour les londrès de prix; à la Boule d'Or, où on avait les affections tenaces, et parfois chez Mlle Legrand, quand la vieille et sincère amie du jeune homme se trouvait seule dans son salon avec deux beaux yeux au regard mélancolique, qui avaient versé bien des larmes sur un abandon plus apparent que réel. Il en coûtait beaucoup à Mlle Moricette de ne pas révéler la vérité à Anna, qui n'accusait que Paul de cette trahison, à laquelle son cœur aimant se serait toujours refusé à croire; mais des motifs de haute prudence, de ces motifs qui, au mépris de toute justice, laissent parfois sacrifier les innocents aux coupables, lui fermaient la bouche.

« Si elle savait, » pensait-elle, « je la connais, elle se nourrirait de regrets et aussi d'espérances; elle ne formerait jamais d'autre projet d'avenir, elle userait son cœur à l'aimer. Et puis enfin, comme l'a dit ce vindicatif Claude, on se console; et ce serait peut-être bien inutilement que cette chère Anna irait ensevelir sa jeunesse dans un deuil moral dont on ne lui saurait même pas gré. » Ce qu'elle pouvait faire pour Anna, elle le faisait. Elle redoublait d'amitié pour elle, lui ménageait mille entrevues fortuites avec Louise de Brunel, qui, à chaque visite qu'elle faisait à la Ville-Roux, devait passer son temps à entendre le caquet vide et médisant de Mme Chemay, et à contempler sa figure contractée et quelquefois ouvertement maussade. Mme Chemay blâmait hautement ces intimités-là, et ne comprenait pas ce qu'elles pouvaient avoir à se dire. La maison de Mlle Moricette était devenue un terrain neutre, où les amies se rencontraient plusieurs fois par semaine. Là, elles jouissaient en plein de leur liberté.

« Moi, du moins, je n'ai pas tout à fait oublié ce que c'est que d'être jeune, » disait Mlle Moricette aux jeunes filles; « je n'ai pas l'idée de croire que ma conversation vous ennuie, et je comprends le plaisir que vous éprouvez à vous confier sans témoins vos petites affaires. Vous êtes assez sensées pour ne pas vous monter la tête contre des choses inévitables, n'est-ce pas? Eh bien! alors, causez tant qu'il vous est donné de vous voir. »

Elle procurait ainsi à Anna le seul plaisir dont son triste cœur pût jouir. Une femme qui se connaissait en amitié l'a dit: « Les communications du cœur sont douces, et les paroles d'amitié soutiennent; cela décharge l'âme du triste, car nous avons un côté du cœur qui s'appuie sur ce qu'on aime. »

Mais le moment approchait où ce dernier appui allait manquer à la jeune fille. Mme Chemay, qui persistait à entretenir avec M. Bérouville une correspondance dont elle faisait seule les frais, avait en vain demandé une prolongation de séjour; c'était la petite Élisabeth Bérouville qui avait été chargée cette fois de la réponse. Elle était négative, et on avait hâté le délogement. Deux mois, jour pour jour, après le départ de Mme Dévran pour La Palisse, une petite ville du département de l'Allier, où Paul avait été nommé avec avancement, Mlle Moricette allait porter un dernier adieu à Anna, qui partait le lendemain.

En traversant la cour où stationnaient des voitures chargées, un bruit de voix l'attira vers un petit appartement du rez-de-chaussée, qui servait de lingerie. Elle y entra. M. et Mme Chemay, Anna et Anaïs, qui se rencontraient toujours partout où l'on n'avait pas besoin d'elle, se trouvaient dans ce petit appartement à moitié rempli de caisses et de ballots. Une discussion très-vive était engagée, et l'arrivée de Mlle Legrand ne la fit pas cesser. Mme Chemay, avec l'irréflexion qui la caractérisait, s'empressa même de prendre à témoin de la justesse de ses raisonnements la personne que le hasard lui amenait, d'abord, sans s'inquiéter de son consentement; ensuite, sans se demander si ce n'était pas un adversaire qu'elle introduisait ainsi dans la place.

« Ah! je suis bien aise de vous voir en ce moment, Mademoiselle! » s'écria-t-elle. « Entrez, entrez, et venez nous dire si Anna a le sens commun. Figurez-vous qu'elle prétend que nous devons nous charger de Tom, qu'elle veut que nous l'emmenions avec nous, qu'elle s'indigne parce que j'ai déclaré qu'il se tirerait d'affaire comme il pourrait. »

Elle s'interrompit pour reprendre haleine. Anna, debout, la tête inclinée, demeurait silencieuse, et elle put continuer son véhément discours, après avoir toussé pour s'éclaircir la voix.

« Je vous le demande, » recommença-t-elle d'une voix perçante: « pouvons-nous prendre une pareille charge? N'ai-je pas mon mari et quatre enfants; et mon oncle nous a-t-il laissé assez de fortune pour que nous allions nous charger de toute sa maison?

— Il n'est question que de Tom, » dit doucemen Anna.

« Vraiment, c'est beaucoup trop. Qu'est-ce que je ferais à Saint-Malo de ce vieux négrillon-là, je vous le demande un peu? Une personne de plus dans mon logement, qui n'est pas grand, sera déjà beaucoup; je n'ai pas la place d'en loger deux. Et puis enfin je n'ai aucune obligation à remplir envers cet homme-là.

— Mais j'en ai, moi, ma sœur. Tom m'est dévoué; je le connais depuis mon enfance, mon oncle l'aimait. Et puisque le peu de fortune qu'il a laissé nous revient, nous ne pouvons abandonner ce vieux serviteur.

— Ce n'est toujours pas la valeur de l'héritage qui m'engagerait envers lui.

— Ce sera ce que tu voudras, Clémentine, » reprit encore Anna.

Et elle ajouta avec émotion, mais d'un ton résolu:

« Mais ce que je sais, c'est que si mon pauvre oncle avait, dans son testament, recommandé de garder son chien, on l'eût gardé, et que je ne puis pas admettre que l'on abandonne Tom, qu'il n'eût pas oublié si la mort ne l'eût pas surpris.

— Et que veux-tu que j'en fasse, de ton Tom?

— Tu sais ce qu'il faisait à la Ville-Roux.

— Et tu crois que nous mangerons des choses apprêtées par les mains dégoûtantes d'un nègre?

— Moi, toujours, je n'en mangerais pas! » s'écria Anaïs.

— Tu vois bien.

— Mais que veux-tu qu'il devienne?

— Ce qu'il voudra. Il se placera.

— Tu sais bien qu'il trouverait difficilement une place.

— Cela ne me regarde pas.

— Mais cela me regarde, moi. Ce pauvre Tom a tout contre lui: sa race, son âge, sa délicatesse de sentiments. Ne souris pas ainsi, tu me fais mal, et ce que je te dis est vrai. S'il est réduit à mendier son pain, s'il se voit repoussé par tous, il en mourra de chagrin. Je t'en prie, emmenons-le toujours à Saint-Malo; il peut trouver une occupation, gagner sa vie; il lui faut si peu de chose!

— Ou me rester sur les bras. Je ne consentirai jamais à cela, et il faut en finir. Chemay, essaye à ton tour de faire entendre raison à cette entêtée. C'est à toi à décider; décide, et qu'on ne me rompe plus la tête. »

C'était le cas ou jamais pour M. Chemay de recourir à son moyen ordinaire d'échapper au vif d'une question. Il porta la main à son estomac, et se dirigea vers la porte. Il y avait cent à parier contre un qu'il allait se coucher.

« Tu répondras avant! » s'écria sa femme en l'arrêtant par le bras; « ton lit est défait, d'ailleurs; réponds, réponds, veux-tu garder Tom?

— Je le voudrais bien, vraiment, je le voudrais; maintenant c'est une question qui te regarde; je m'en rapporte à toi. »

Et, saluant Mlle Moricette, il s'esquiva.

« Tu as entendu ton beau-frère, » reprit Mme Chemay de sa voix aigre. « Ainsi donc, n'en parlons plus. Je vais le congédier, et lui faire remettre ce qui lui appartient. »

Mlle Moricette leva les yeux sur Anna. De grosses larmes roulaient sur ses joues pâles, et tombaient sur ses mains crispées. Le cœur généreux de la vieille demoiselle se serra; elle se rappela tout ce qu'avait souffert



cette enfant depuis quelques mois; elle la vit dépouillée de ses plus chères affections, de ses plus légitimes espérances, livrée sans défense à toutes les difficultés, à toutes les tristesses de la vie, répandant ses dernières larmes sur ce vieux serviteur qui avait bercé son enfance, qui n'aimait qu'elle au monde, et dont elle ne pouvait améliorer le misérable sort.

« Vraiment, » murmura-t-elle, « c'est trop. »

Et comme Mme Chemay lui demandait d'un air gracieux la permission d'aller terminer cette petite affaire, elle lui répondit gravement:

« Certainement, Clémentine. Mais veuillez dire à Tom de faire porter ses effets chez moi.

— Chez vous, Mademoiselle?

— Oui, chez moi, rue du Grand-Marché. Je n'ai pas voulu me mêler à votre discussion; mais, comme je trouve qu'Anna dit vrai en affirmant d'une part que si Ambroise avait eu le temps de dicter ses dernières volontés, il n'aurait pas abandonné son vieux Tom; que de l'autre, avec sa couleur, son patois nègre, son grand âge, il mourrait bientôt de misère sur le pavé, je le prends chez moi, un peu pour lui, et beaucoup pour Anna. »

Cet acte de charité était d'autant plus méritoire que la couleur du pauvre nègre avait été de tout temps très-antipathique à Mlle Legrand.

« Je ne prendrai jamais de cuisinier de ce genre-là, » disait-elle parfois à M. Ambroise Bérouville, « et, rien que de penser qu'il met sans doute son doigt noir dans tes sauces, m'a empêché de trouver du plaisir à dîner chez toi. »

La reconnaissance que lui témoigna Anna, les remerciments du pauvre Tom, suffirent pour la faire s'applaudir d'avoir eu la pensée de cette bonne action; et, grâce à elle, Anna quitta Louvigny avec un poids de moins sur le cœur.

Le lendemain de son départ, une armée d'ouvriers s'abattit sur le vieux manoir. En quinze jours tout fut rafraîchi, restauré; le dedans et le dehors se transformèrent. Puis la maison fut remeublée, et parut toute prête à recevoir son propriétaire. Il arriva peu temps après, et le jour même de son arrivée il se rencontra dans un chemin avec Mlle Moricette, que sa charité appelait un peu de ci, de là, dans les environs de Louvigny. Tom la suivait, portant un panier rempli de champignons frais cueillis.

Sans prendre garde à l'air très-sérieux de la vieille demoiselle, M. Bérouville s'avança gaiement vers elle, après avoir ouvert au large la barrière de son avenue.

« Voilà ce qui s'appelle agir avec générosité! » s'écria-t-il de loin. « Ma cousine Moricette, sachant combien j'ai regretté de ne pouvoir lui accorder la seule chose qu'elle m'ait demandée, a fait taire sa susceptibilité, et s'est dit: « Je ne tiendrai pas rancune à ce pauvre Claude; j'irai la première lui tendre la main et visiter l'ours dans son antre. »

— Je n'en aurais point pensé si long, d'abord, » répondit Mlle Moricette d'un ton grave, « et puis ensuite, je n'ai pas du tout l'intention d'aller à la Ville-Roux. Tu dois venir le premier; et comme, décidément, je ne suis pas obligée de subir tes boutades, j'attendrai que tu sois venu. Eh bien! Tom, qu'avez-vous? »

Tom avait posé son panier par terre, et, les deux mains enfoncées dans ses cheveux crépus, il sanglotait à fendre l'âme.

A cette question il laissa tomber ses mains, et désignant M. Bérouville d'un geste désolé:

« Monsieur, même figure que mon maître, » dit-il.

La différence d'expression diminue singulièrement parfois la ressemblance qui existe dans les traits de deux personnes liées étroitement par le sang. Quand M. Claude avait, selon sa physionomie ordinaire, le regard froid et dur, le front plissé, la bouche fermement contractée, personne n'aurait trouvé qu'il ressemblait à son frère, de si bienveillante mémoire; mais en ce moment où il s'avançait au-devant de Mlle Legrand, le sourire aux lèvres, l'œil animé, l'émotion subite du pauvre nègre s'expliquait; la ressemblance était saisissante.

« Comment, Moricette, tu te donnes le luxe d'un nègre? » reprit M. Bérouville, qui voulait à tout prix dérider le front sévère de Mlle Legrand.

Mlle Moricette lui expliqua en quelques mots ce que c'était que Tom, et pourquoi elle l'avait gardé. Elle n'omit aucune circonstance, et trouva un moyen de faire une fois de plus l'éloge d'Anna.

M. Bérouville parut intéressé; il parla avec bonté à Tom dans son propre idiome, et finalement proposa à Mlle Legrand de se mettre de moitié dans sa bonne action.

« Du tout, » répondit-elle fièrement, « fais de ton argent l'usage qui te convient, nous n'en avons pas besoin. Reprenez votre panier, Tom.

— Ainsi, tu refuses d'entrer te reposer?

— Certainement, je refuse. Mais, à propos, où niche ton bel héritier? on commence à craindre par Louvigny qu'il ne soit perdu; voilà des siècles qu'on ne l'a vu.

— Oh! sois tranquille; des gaillards de cette espèce ne se perdent pas. Il aime Paris un peu plus que Louvigny, et il a inventé dix prétextes pour y rester quelques semaines de plus, jusqu'au moment où expireront les arrangements que j'ai pris à mon retour en France pour mon appartement de la rue de Choiseul. Cependant il a passé une partie de l'été à Bade, où il a joué et fait courir, deux choses extrêmement dispendieuses. Je laisse faire, j'allonge même la courroie, pour bien juger l'homme, et voir un peu jusqu'à quel point il abuserait de la liberté que donne la fortune. Sais-tu que je suis très-patient de mon naturel?

— Je ne le savais pas.

— Cela est; mais, une fois ma patience poussée à bout, une fois édifié sur le caractère des gens auxquels, pour une raison ou pour une autre, je me suis intéressé, c'est fini. Je n'admets même pas le repentir.

— Tais-toi, tu me fais peur; et si on te mesurait à ton aune.....

— Que les hommes le fassent. Quant à Dieu, qui est la vraie et la seule justice, il appréciera.

— Rappelle-toi ton *Pater*, mauvais chrétien.

— Il n'est point oublié; mais j'ai trouvé tant d'ingrats que mon âme s'est endurcie. Entendons-nous bien. Je ne veux de mal à personne, pas même à ceux qui m'ont traité en ennemi; mais je leur ferme mon cœur et ma bourse.

— Monstre d'orgueil, va! Heureusement que tu as toujours voulu paraître plus mauvais que tu ne l'es au fond, au rebours de bien des gens qui se parent d'une bonté qu'ils n'ont pas. Je ne t'ai vu injuste, affreusement injuste, qu'une fois en ta vie. Ne crains rien, je n'ai pas plus que toi envie de revenir sur ce sujet. Mais voici un domestique qui t'apporte une lettre. Adieu.

— Non pas, non pas; nous avons à reparler de notre jeunesse. C'est au revoir qu'il faut dire; au revoir, donc, et sans rancune.

— Oh! certainement; je ne suis pas vindicative, Dieu merci! »

Ils se séparèrent sur ces paroles. Mlle Moricette, suivie par Tom, remonta le chemin; M. Bérouville rentra dans son avenue, s'assit sur un siége qu'il avait fait placer là le matin même; et, ouvrant la lettre qui venait de lui être remise, il lut ce qui suit:

« Monsieur,

« J'apprends à l'instant votre arrivée en France et le lieu de votre résidence. J'ai beaucoup connu autrefois M. Bérouville de Louvigny, et, avant de diriger contre sa veuve les poursuites judiciaires qui me sont commandées, je veux vous prévenir de ce qui va arriver. La personne à qui elle a fait cet emprunt de trente mille francs se trouve elle-même dans une position qui ne lui permet plus d'accorder aucun délai. Elle est donc parfaitement décidée à poursuivre; et, avant d'engager cette désagréable affaire, j'ai pris le parti de vous donner ces informations. J'agis en cela de mon chef et malgré la défense expresse de Mme Bérouville, qui ne veut ni que vous soyez prévenu, ni que son fils le soit, et qui pourtant ne sait point non plus comment se tirer d'affaire. J'ai écrit au jeune homme une dernière fois; il refuse de reconnaître cette dette, qui a été en grande partie contractée pour lui, et m'engage à temporiser, ce qui n'est plus possible.

« J'ai l'honneur d'être, etc. « GUÉRIN, avoué. »

M. Bérouville lut deux fois cette lettre, puis il se leva et reprit à grands pas le chemin de sa maison. Dans la cour il rencontra Nata, la mulâtresse à l'air câlin, aux yeux jaunes, que nous avons vue à la Boule d'Or.

« Nata, » dit-il d'un ton bref, « cherche Louis, et qu'il attelle ma voiture sur-le-champ.

— Où allez-vous donc, Monsieur?

— A Rennes, et de là à Paris. »

Nata devina que ce voyage était amené par une circonstance extraordinaire, et continua l'entretien en espagnol.

M. Bérouville lui répondit brièvement dans la même langue, et sur son visage s'était empreinte cette expression sarcastique et inexorable qui donnait à ce petit vieillard, de structure si grêle, quelque chose de vraiment formidable.

Zénaïde FLEURIOT

(*La suite au prochain numéro.*)



RENSEIGNEMENTS GÉNÉRAUX.

Augmentations et diminutions dans les travaux du crochet tunisien.

Pour le crochet tunisien et pour tous ses dérivés, l'augmentation a lieu en piquant le crochet et tirant le brin au travers de la chaînette même, *entre deux mailles perpendiculaires;* la diminution se fait en démontant ensemble (2e rang, de gauche à droite) 2 mailles perpendiculaires (cela fait 3 mailles en tout, en y comprenant la bouclette que le brin a formée sur le crochet), et dans le tour suivant (1er rang, de droite à gauche), on ne passe qu'une seule fois le brin dans les 2 mailles qui ont été démontées ensemble.

Moyennant la connaissance et la pratique de ce procédé, on peut exécuter au crochet tunisien *toute espèce de patrons.* On coupe le patron en papier, et l'on mesure son travail sur ce papier, en *diminuant* ou *augmentant*, selon que l'exige la forme du patron.

RENSEIGNEMENTS PARTICULIERS.

Une abonnée de R... nous a envoyé son adresse et 1 fr. 45 centimes pour recevoir une photographie; elle ne nous a pas envoyé son nom: comment faire? — *N° 12,240, Paris.* Le n° 25 de l'année 1864 est avec patrons. — *C. Creusot.* Ne m'occupant jamais d'aucune commission, il me serait impossible de donner ce renseignement. Prière de s'adresser à Mme Page, boulevard Magenta, 129, qui se charge des commissions de nos abonnées. On n'avait pas droit à la gravure coloriée de ce numéro. — *N° 22,807, Meuse.* Nous ne pouvons publier cet objet, qui pourrait être fort pénible pour un grand nombre de nos abonnées: s'adresser à la maison Sajou. Il me serait impossible, ne m'occupant pas de commission, de donner ces renseignements. — *N° 6,157, Meuse.* Le *meilleur* cosmétique est celui qui ne fait point de mal; le *lait virginal* est de ce nombre, mais il ne faut pas lui demander des miracles. — *N° 2,744, Paris.* Un lustre peut être placé dans tous les salons, quel que soit leur ameublement; il sera de meilleur goût qu'une coupe suspendue en porcelaine, entourée de bougies. On doit trouver les pincettes pour *abat-jour* chez tous les quincailliers bien approvisionnés. Merci pour la recette. — *Tours.* On ne peut porter *de jour* une robe en taffetas blanc garnie de dentelle pour faire des visites; cette toilette convient seulement aux réunions du soir. — *N° 7,378, Maine-et-Loire.* Les remèdes dits de *bonne femme* pourraient être fort dangereux dans ce cas: s'adresser à un médecin. Les pantalons de femme dépassent à peine le genou; on les porte, à son gré, larges ou étroits. — *N° 160, Seine-et-Marne.* Il nous est absolument impossible de répéter des dessins et explications figurant dans les années précédentes. Que dirait notre nouvelle abonnée, si nous remplissions les numéros actuels avec les dessins qu'elle a reçus il y a six mois, et cela sur la demande des plus récentes abonnées? Il ne faut pas faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît à nous-mêmes. Notre abonnée peut demander ces numéros ou collections dans nos bureaux. On ne peut broder un dessin en laine, sur filet, pour couverture d'édredon; ce genre de couverture doit conserver le *genre linge.* La laine zéphyr est plus fine que la laine de Saxe. Quant à la soie d'Alger...., c'est de la soie d'Alger, terme généralement adopté dans tous les magasins de Paris pour désigner la grosse soie plate employée pour broder sur le canevas. La tapisserie en relief est très-facile à exécuter, quant au *point;* mais il faut la découper et produire les *ombres* et les *clairs*, par le découpage; il faut pour cela savoir un peu dessiner, et nous ne pouvons expliquer un procédé qui doit être enseigné par la démonstration. On portera cet été plutôt de petits paletots à manches que de grandes pèlerines. — *N° 48,042, Côte-d'Or.* Nous n'envoyons aucun patron autre que ceux publiés sur nos planches; si l'on désire en avoir d'autres, il faut s'adresser à Mlle Florin, rue du Faubourg-Saint Jacques, 35, qui les envoie contre remboursement. — *N° 45,818, Yonne.* Le bournous se porte et se portera toujours, en toute saison; mais la flanelle rayée ne convient guère à la saison d'été. Pour le patron, voir la précédente réponse. — *N° 12,277.* Une veuve porte, lorsqu'elle se remarie, une toilette de ville: robe en soie de nuance claire, lilas, bleu mexico ou verte; un mantelet de dentelle noire ou blanche, un chapeau en tulle blanc avec ornements de nuance assortie à celle de sa robe.

AVIS.

Plusieurs personnes ayant réclamé à l'administration du journal le n° 2 des *Patrons illustrés*, nous avons dû nous reporter à l'inscription de leur abonnement, et, après examen, nous nous sommes assurés qu'elles n'étaient abonnées qu'à *la Mode illustrée* seulement, et que par conséquent elles n'avaient pas droit aux *Patrons illustrés, qui sont une annexe du journal.*

La collection des *Patrons illustrés* (sur *papier jaune*), au nombre de quatorze par an, coûte 4 francs de plus, soit 1 franc par trimestre.

Il est bien entendu que nous ne voulons pas parler ici des patrons ordinaires sur *papier blanc*, qui paraissent au nombre de 12 par an, et qui sont donnés gratis avec le journal.

L'abonnement à *la Mode* et aux *Patrons illustrés* doit être fait à la même époque et pour le même laps de temps pour les deux publications à la fois; on les recevra sous la même bande.

Si on désire les *Patrons illustrés* pour un trimestre seulement, on ne peut les recevoir qu'à la condition de s'abonner à *la Mode illustrée* également pour un trimestre, sauf à se réabonner ensuite au journal, sans les *Patrons illustrés.*

On peut également, lorsqu'on est déjà abonné au journal seul, y joindre les *Patrons illustrés* pour le temps qui reste à courir; les deux abonnements devront en ce cas finir en même temps.

Nous rappelons à nos abonnées qu'il est indispensable, d'envoyer une des dernières bandes d'adresse, toutes les fois qu'il s'agit d'un renouvellement, d'un changement quelconque ou d'une réclamation.

Explication de la Charade.

Le mot de la Charade insérée dans notre dernier numéro est: *Hôtel-Dieu.*

Le Directeur-Gérant: W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

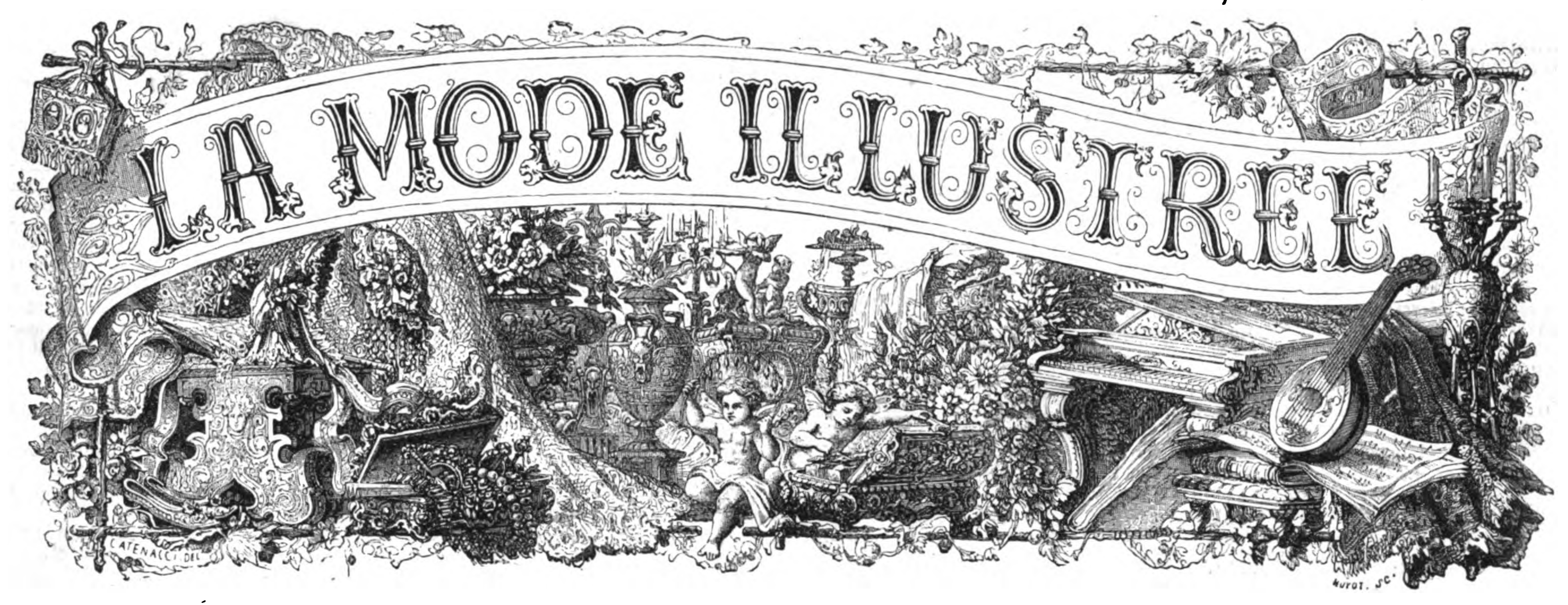


EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras.



N° 11. SIXIÈME ANNÉE. Dimanche, 12 mars 1865.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 30 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cᵉ, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 13, Bedford Street, Covent Garden, W. C. —

Sommaire. — Coiffure à bandelette. — Pèlerine au crochet pour petite fille de huit à dix ans. — Crochet *fleurette*. — Plateau de lampe, modèle de la maison Sajou, rue Rambuteau, 52. — Bordure grelots. — Cordon pour suspendre les ciseaux. — Deux bobèches en perles. — Vignette de mouchoir. — Bordure. — Explication de la gravure de modes. — Les différents âges de la crinoline. — NOUVELLE : la Famille Bérouville.

COIFFURE A BANDELETTE.

Coiffure à bandelette.

Les cheveux doivent être noués assez haut par derrière pour exécuter cette coiffure. Les cheveux de devant sont divisés de chaque côté en trois parties, pour former trois bandeaux roulés en arrière, que l'on attache au-dessus du chignon, de façon à former une sorte de couronne. Sur chaque côté du chignon on pose une touffe de boucles sous l'extrémité des bandeaux. Un ruban de velours est posé en guise de *bandelette*, au-dessus du front; il se perd sous le premier bandeau; on attache au-dessus du chignon un nœud à trois pans fait avec le même ruban.

Cette coiffure convient aux jeunes filles et aux jeunes femmes. Les dernières pourront substituer au ruban de velours un ruban d'or ou d'argent.

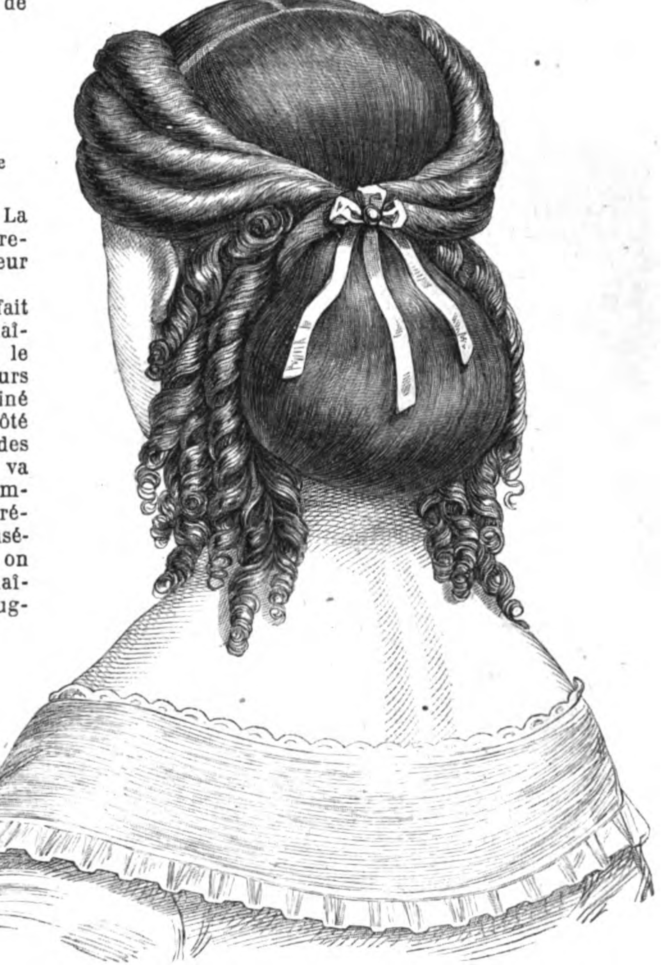
Pèlerine au crochet

POUR PETITE FILLE DE HUIT A DIX ANS.

MATÉRIAUX : 96 grammes de laine zéphyr blanche ; 32 grammes de même laine bleue ; un crochet en bois.

Le fond de la pèlerine forme une sorte de treillage. La bordure se compose de gros pois. Un dessin spécial reproduit une partie du fond et de la bordure, en grandeur naturelle.

On commence par l'encolure, pour laquelle on fait une chaînette de 46 mailles; on fait sur cette chaînette deux rangs de crochet tunisien. Pour former le treillage dans chaque 1er rang de chacun des tours suivants (de droite à gauche), on passe le brin destiné à former une nouvelle maille, *toujours* dans le côté de derrière de la maille-chaînette, c'est-à-dire des mailles qui ont été démontées dans le rang qui va de gauche à droite. Dans le deuxième tour, on commence les augmentations qui ont lieu à chaque extrémité du travail, et six fois dans l'intervalle, par conséquent huit fois en tout. Pour chaque augmentation, on passe le brin dans le côté de devant de la maille-chaînette, entre les deux mailles perpendiculaires. On augmente ainsi d'une maille *après* la 1re maille, — on fait 10 mailles, — on augmente d'une maille, — on fait une maille, — on augmente d'une maille, — on fait une maille — on augmente d'une maille; — on fait 10 mailles, — on augmente d'une maille, — on fait 2 mailles, — on augmente d'une maille; ceci représente l'augmentation du milieu. On fait 10 mailles, — puis on continue les augmentations qui viennent d'être indiquées, mais en sens inverse, puisqu'il s'agit de l'autre côté de la pèlerine. On maintient toutes ces augmentations jusqu'au 14e tour inclusivement; mais en veillant cependant à ce que l'espace qui sépare les augmentations des épaules s'élargisse de deux mailles pour chaque tour, tandis que, dans le milieu, on fait toujours 2 mailles entre les augmentations. Le 14e tour se compose, par conséquent, de 150 mailles. En continuant le travail, on n'augmente plus sur les épaules, on maintient l'augmentation du milieu, tandis que l'on répète celle des extrémités, seulement dans chaque deuxième tour. On fait ainsi 24 tours avec la laine blanche, — 3 avec la laine bleue, — 4 avec la laine blanche. On encadre entièrement la pèlerine avec un tour de mailles simples faites avec la laine bleue. Viennent ensuite, sur les deux bords du devant, un tour composé de brides et un tour de mailles simples. Ces deux tours sont faits en *allant et revenant*, et piquant toujours le crochet dans le côté de derrière de la maille. La bordure qui encadre le bord inférieur et les côtés de devant se commence à l'encolure sur le devant de gauche, *dans le premier* des tours bleus, et l'on pique le crochet sous la maille entière. Comme premier tour de cette bordure *à pois*, on fait avec la laine bleue : * 3 brides dans une même maille, — une maille en l'air, — une maille simple dans la maille suivante, — encore une maille en l'air, — et l'on recommence toujours depuis *. Lorsqu'on est



EXÉCUTÉ PAR M. CROISAT, RUE RICHELIEU, 76.



arrivé jusqu'au deuxième des quatre derniers tours blancs, on augmente plusieurs fois, afin de former le coin, puis on continue pour la bordure intérieure de la pèlerine, en piquant toujours le crochet dans la maille-chaînette, entre les deux mailles perpendiculaires. On continue, et l'on fait la bordure sur le devant de droite. A l'encolure on retourne l'ouvrage pour le 2e tour, qui est fait en *revenant*, de la façon suivante : une maille simple dans la première maille simple du tour précédent ; — * une maille simple sur la plus proche maille en l'air, en passant par-dessus les trois brides, — une maille simple dans la plus proche maille simple du tour précédent. Quand ce tour est terminé, on retourne l'ouvrage, on prend la laine blanche, et l'on fait le 3e tour, qui se compose de 3 mailles en l'air, — une maille simple entre les deux mailles simples du tour précédent, de façon à former un petit feston blanc au-dessus de chaque *pois* bleu.

On répète cette bordure une deuxième fois, en la commençant dans le dernier rang de la pèlerine. On la répète une fois autour de l'encolure, dans le deuxième tour du fond, en la continuant sur chaque côté transversal, de façon à former un petit col. On ferme la pèlerine avec un bouton ou bien avec des agrafes.

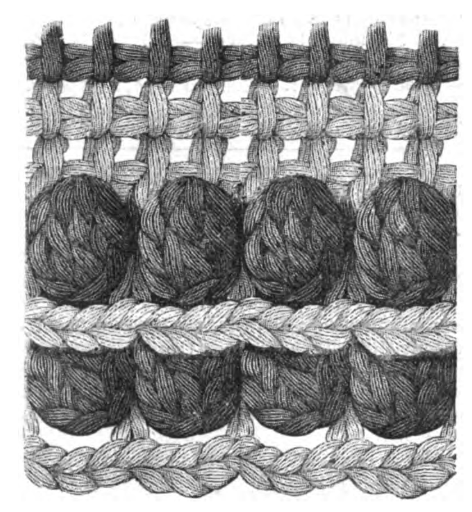


PÈLERINE AU CROCHET POUR PETITE FILLE DE HUIT A DIX ANS.

Crochet fleurette.

Ce point servira pour cache-nez, petits fichus, etc. Il offre une nouvelle variété du crochet tunisien, et on le fait avec deux couleurs différentes. Notre modèle est rouge foncé et blanc. Les *fleurettes* qui composent ce dessin sont faites en trois tours régulièrement répétés pour tout le travail,

On fait avec la laine blanche une chaînette de longueur suffisante pour l'objet que l'on entreprend; on revient sur cette chaînette, comme si l'on faisait le 1er rang (de droite à gauche) du crochet tunisien; mais, après avoir gardé sur le crochet la dernière maille de la chaînette, on passe le brin *deux fois* dans chaque maille, et lorsqu'on a 4 bouclettes (ou mailles) sur le crochet, on passe l'une des mailles de la chaînette. Pour la première de ces quatre bouclettes, on passe le brin dans le côté de dessus de la maille-chaînette; — pour la seconde, on passe le brin sous les deux côtés de cette même maille; — pour la troisième, sous les deux côtés de la maille suivante; — pour la quatrième, dans le côté de dessus de cette même seconde maille.



FOND ET BORDURE DE LA PÈLERINE, EN GRANDEUR NATURELLE.

2e *tour*. — On démonte comme pour le rang de gauche à droite du crochet tunisien, mais on démonte *séparément* les deux bouclettes extérieures *ensemble*, les deux bouclettes intérieures de chaque fleurette.

3e *tour*. — On laisse la laine blanche sans la couper; on prend la laine rouge et l'on fait : * une maille simple avec laquelle on enserre les deux bouclettes extérieures de la fleurette, — une maille simple dans la maille-chaînette abandonnée entre deux fleurettes, ce qui forme une sorte d'agrafe par-dessus le 2e tour; recommencez depuis *.

Notre dessin indique la continuation du travail. Les fleurettes doivent être *contrariées*. Les chiffres 1, 2, 3, 4, indiquent les places où l'on fera les quatre bouclettes qui composent une fleurette, tandis que la place de l'agrafe est indiquée par une croix ; enfin les deux bouclettes qui doivent être enserrées dans une seule maille sont désignées par une petite flèche.

Plateau de lampe

ENTOURÉ DE MARGUERITES. — MODÈLE DE LA MAISON SAJOU, Rue Rambuteau, 52.

MATÉRIAUX : Grosse ganse blanche ; 5 nuances de laine vert anglais ; 3 nuances de laine rouge ; 2 nuances grises ; laine lamée noire ; laine blanche.

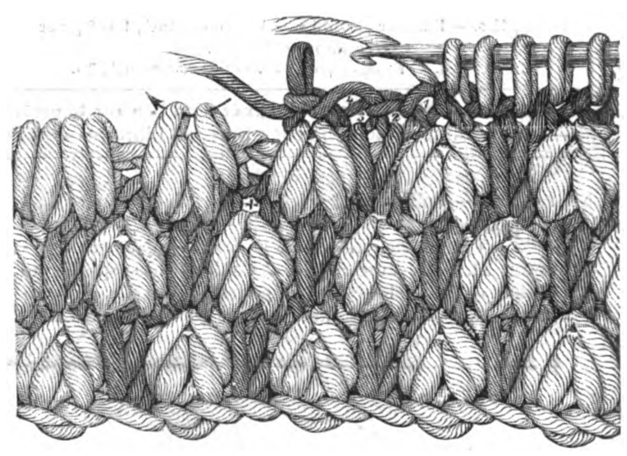
Le fond du plateau est entouré d'une guirlande de marguerites, semblables à celles qui ont été expliquées pour la *jardinière* du n° 5.

On commence le fond par le milieu, en travaillant sur la ganse. Avec la laine noire on fait un tour, — puis 20 tours avec les nuances vertes, dans la disposition indiquée par notre dessin : ainsi les nuances vont du foncé au clair, et recommencent depuis le foncé. Afin de maintenir ce fond bien plat, on augmente çà et là, et l'on maintient la ganse bien égale, ni serrée, ni *lâche*. Dans le 8e tour vert, on attache la laine blanche pour former les petits triangles qui séparent les rayons. On conduit la laine que l'on quitte sous les mailles que l'on fait, et, à intervalles réguliers de 8 à 9 mailles, on fait une maille blanche, en piquant le crochet, non dans une maille du tour précédent, mais de l'avant-dernier tour, et passant le crochet sous les deux côtés de la maille. Dans le tour suivant, on élargit ces triangles d'une de ces mailles longues (voir le dessin , en employant dans ce tour la laine blanche; — dans les suivants, les deux nuances grises, puis la laine noire lamée, doublée d'un brin de laine noire ordinaire. Entre deux mailles longues noires on fait toujours une maille courte ordinaire.

Les points longs en laine noire lamée qui encadrent les triangles, ceux qui forment les rayons, sont cousus sur le fond, ainsi que les trois points blancs qui forment la partie supérieure des rayons.

Les deux derniers tours faits avec les deux nuances vertes les plus foncées, forment huit *dents* qui servent de soutien aux *marguerites*. On prépare ces huit dents en faisant, entre chaque 10 à 12 mailles, 16 mailles sur la ganse séparée, c'est-à-dire sans rattacher ces 16 mailles au tour précédent. A ce tour en succède un second sans ganse, qui se compose alternativement de 2 brides, — 2 mailles en l'air, sous lesquelles on passe deux mailles.

Les marguerites sont faites comme celles de la jardinière au crochet (voir le n° 5), avec cette différence que l'on ne fait pas à *l'envers* les tours indiqués pour les *bomber*, et que l'on n'augmente pas dans les quatre derniers tours composés chacun de 14 bouclettes. On fait quatre marguerites rouges, — 4 grises ; dans les dernières on fait seulement le 2e tour blanc, — les 3e et 4e avec les deux nuances grises. On assemble les marguerites en couronne en les réunissant, deux à deux, par une petite bande faite séparément au crochet, et



CROCHET FLEURETTE.

PLATEAU DE LAMPE, MODÈLE DE LA MAISON SAJOU, RUE RAMBUTEAU, 52.

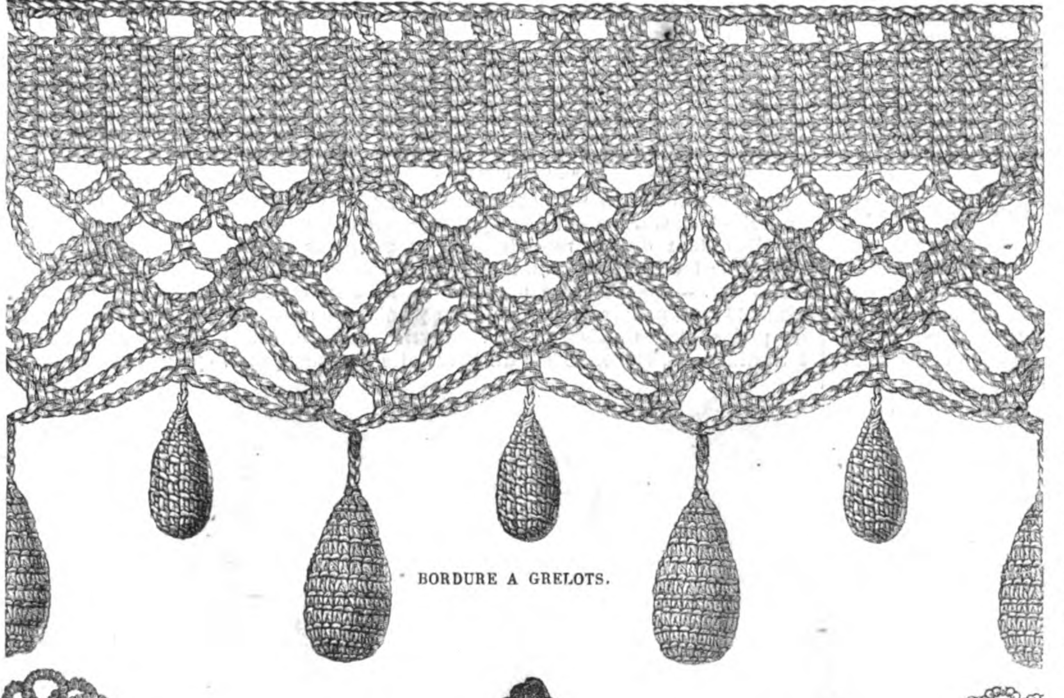


CORDON POUR SUSPENDRE LES CISEAUX, EN VOIE D'EXÉCUTION.

composée de 3 mailles simples et de deux festons de mailles en l'air, sur laquelle on attache deux marguerites, l'une rouge, l'autre blanche. On coud cette couronne autour du fond, sur les dernières mailles extérieures et sur le tour exécuté avec la nuance verte moyenne, de façon à faire *bomber* un peu les marguerites.

Bordure à grelots.

Travail au crochet.



BORDURE A GRELOTS.

Cette bordure servira pour garnir des couvre-pieds, des nappes de toilette, etc.; exécutée avec du coton fin, elle peut aussi servir pour garnir des voiles de fauteuil.

On fait une chaînette ayant la longueur de l'objet que l'on veut garnir.

1er *tour*. — 3 mailles en l'air formant la 1re bride, — une bride dans la plus proche maille; — * 2 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 2 mailles, — 2 brides dans les deux plus proches mailles. Recommencez depuis *.

2e tour. — Une maille simple dans la première bride, — * une maille en l'air sous laquelle on passe une maille, — une maille simple. Recommencez depuis *.

3e à 8e *tour*. — Comme le second tour, mais en piquant toujours le crochet sous les deux côtés de chaque maille simple du tour précédent.

9e *tour*. — Une maille simple dans la première maille simple du tour précédent (en piquant toujours sous la maille entière), — une maille en l'air, sous laquelle on passe une maille, — une maille simple; — * 5 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 3 mailles du tour précédent; — 3 mailles simples séparées l'une de l'autre par 5 mailles en l'air, sous lesquelles on passe chaque fois 3 mailles du tour précédent, — 5 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 3 mailles du tour précédent, — 3 mailles simples séparées les unes des autres par une maille en l'air, sous laquelle on passe une maille du tour précédent. Recommencez toujours depuis *.

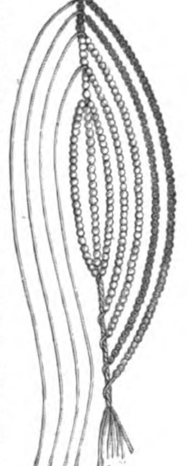
10e *tour*. — Deux mailles simples séparées par une maille en l'air sur les deux premières mailles du tour précédent *; une maille en l'air, — une maille simple sur le premier feston composé de mailles en l'air du tour précédent, — une maille en l'air, — 3 mailles simples, séparées les unes des autres par 5 mailles en l'air sur les trois festons suivants, — une maille en l'air, — 3 mailles simples, séparées les unes des autres par une maille en l'air sur les 3 mailles simples du tour précédent. Recommencez depuis*.

11e *tour*. — 3 mailles simples séparées les unes des autres par une maille en l'air, sur les trois premières mailles simples du tour précédent, — une maille en l'air; — * 2 mailles simples séparées par une maille en l'air sur le plus proche feston, — 5 mailles en l'air, — une maille simple sur le feston suivant, — 5 mailles en l'air, — 2 mailles simples sur le feston suivant, — 7 mailles en l'air, — une maille simple sur le milieu des mailles simples du tour précédent, — 7 mailles en l'air. — Recommencez depuis *.

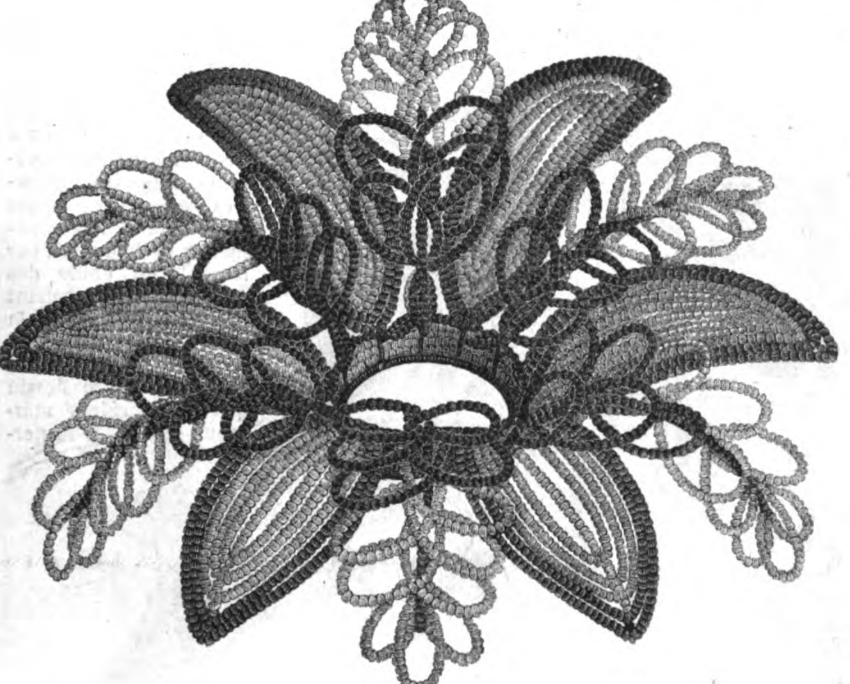
12e *tour*. — 5 mailles simples séparées les unes des autres par une maille en l'air sur les cinq premières mailles simples du tour précédent; — * une maille en l'air, — 2 mailles simples séparées par 5 mailles en l'air sur les deux plus proches festons, — une maille en l'air, — 2 mailles simples séparées par une maille en l'air sur les deux mailles simples du tour précédent, — une maille en l'air, — 2 mailles simples séparées par 7 mailles en l'air sur les deux festons suivants, — une maille en l'air, — 2 mailles simples, séparées par une maille en l'air sur les deux plus proches mailles simples. — Recommencez depuis *.

13e *tour*. — Une bride sur la première maille simple du tour précédent; — * 7 mailles en l'air sous lesquelles on passe 7 mailles, — 2 mailles simples séparées par une maille en l'air, — une maille simple, — 3 mailles simples séparées les unes des autres par une maille en l'air sur le vide formé dans le tour précédent par 5 mailles en l'air, — une maille en l'air, — 2 mailles simples, séparées par une maille en l'air sur les deux plus proches mailles simples du tour précédent, — 7 mailles en l'air, — une maille simple sur le plus proche feston. — Recommencez depuis *;

Les trois tours suivants se continuent d'après notre dessin. Les grelots, alternativement longs et courts se placent, les premiers dans le vide formé par les cinq mailles en l'air, les seconds dans le creux qui sépare les festons; on les commence par le milieu inférieur en faisant une chaînette de 4 mailles, dont on réunit



FEUILLE DES BOBÈCHES EN VOIE D'EXÉCUTION.



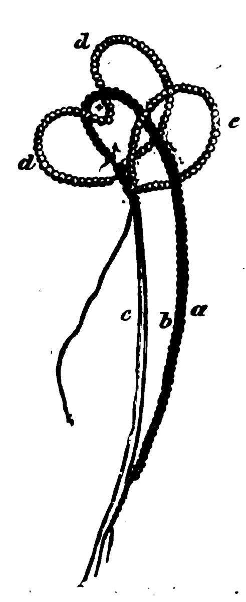
No 1. — BOBÈCHE EN PERLES.

No 2. — BOBÈCHE EN PERLES.

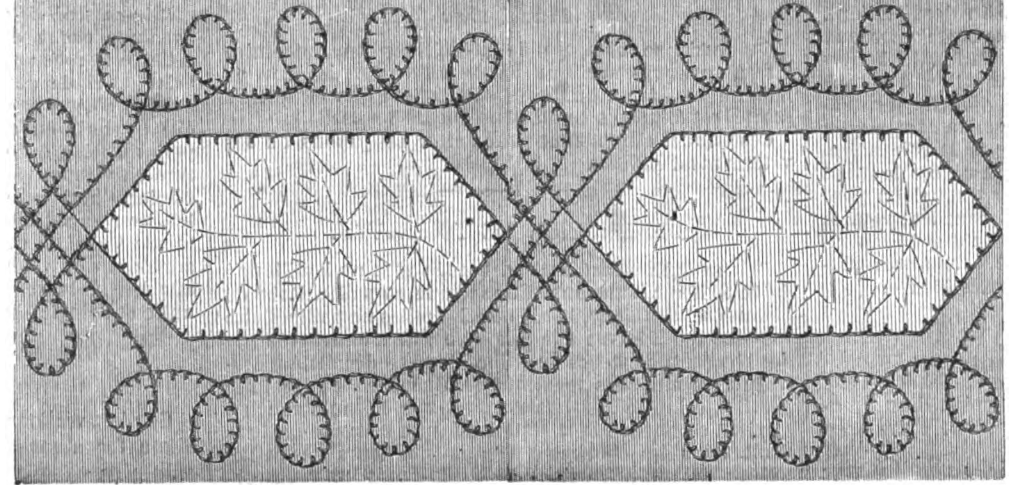
VIGNETTE DE MOUCHOIR.



CORDON POUR SUSPENDRE LES CISEAUX.



BRANCHE DES BOBÈCHES EN VOIE D'EXÉCUTION.



BOBDURE.

la dernière à la première; ils sont faits entièrement avec des mailles simples. On augmente, et, à la fin, on diminue le nombre des mailles pour les arrondir d'abord, et ensuite les terminer en pointe, afin de leur donner la forme d'une poire. Chaque grand grelot est fait avec 12 tours, dont le plus large se compose de 23 mailles. — Chaque petit grelot a 9 tours, dont le plus large se compose de 17 mailles.

Cordon pour suspendre les ciseaux.

MATÉRIAUX : 76 centimètres de ruban élastique, en soie blanche, ayant 3/4 de centimètre de largeur; perles de cristal; soie verte de cordonnet.

Il est superflu de recommander à nos lectrices l'utilité de ce cordon élastique; elles la comprendront sans que nous insistions sur ce sujet. Pour exécuter ce travail, on prend deux morceaux de cordon élastique en soie blanche, ayant chacun 38 centimètres de longueur; on les pose l'un sur l'autre, puis on les enveloppe avec de la soie verte ou de toute autre couleur vive, c'est-à-dire qu'après avoir fixé les bouts de soie sur chaque côté de ce cordon qui est *double*, puisqu'on a posé les deux morceaux l'un sur l'autre, on enfile une perle sur chacun des deux brins de soie; on passe le brin de gauche en dessous, le brin de droite en dessus du cordon, en les entrelaçant comme l'indique le dessin, en grandeur naturelle. On enfile de nouveau une perle sur chaque brin, et l'on continue jusqu'à ce que l'on ait recouvert le cordon sur une hauteur de 30 centimètres. A cette place, les deux cordons jusqu'ici réunis se séparent, et l'on continue à *envelopper* le morceau de dessus de la même façon. Pour l'autre cordon, on attache deux brins spéciaux. Sur le bord supérieur on fixe une rosette faite en ruban de même nuance que la soie, et ornée de perles en cristal, sous laquelle on pose un crochet qui sert à suspendre le cordon à la ceinture. A l'extrémité opposée on place au bout de chaque cordon un anneau auquel on attache les ciseaux.

Deux bobèches en perles.

MODÈLE DE LA MAISON SAJOU, RUE RAMBUTEAU, 52.

MATÉRIAUX : petites perles blanches et bleues en cristal; fil d'archal fin; fil d'archal plus gros.

Ces deux bobèches sont exécutées en perles blanches et perles bleues de cristal. Nous publions, en outre de ces modèles, deux dessins reproduisant, en grandeur naturelle, une feuille et une branche en voie d'exécution.

Branche. — On prend un morceau de fil d'archal fin, ayant 16 centimètres de longueur; on y enfile un nombre de perles bleues suffisant pour couvrir un espace de 8 centimètres, et l'on forme une bouclette longue ayant 6 centimètres, en *tordant* les extrémités du fil d'archal. Sur notre dessin, la partie recouverte de perles, de ce morceau de fil d'archal, porte la teinte foncée, et se trouve marquée avec la lettre *a*, tandis que la partie de ce fil d'archal, non recouverte de perles, porte la lettre *b*. On prend un autre morceau plus long de ce même fil d'archal, et on le place en ligne parallèle avec le fil *b* (voir le fil *c*); on le conduit jusqu'à la perle désignée par une flèche, et on le fixe à cette place; de là, on commence les bouclettes faites avec les perles blanches, qui sont toujours attachées aux fils *b* et *c*, tandis que le fil *a* reste libre. On enfile d'abord un nombre de perles blanches suffisant pour couvrir un espace de 6 centimètres 1/2; on passe cette rangée de perles à la place marquée *d*, pour former la double bouclette (marquée par une croix) et l'on tord le fil plusieurs fois autours des nervures *b* et *c* quand on a entouré celles-ci sur un espace d'un demi-centimètre, on enfile les perles pour la bouclette suivante, que l'on fixe comme la double bouclette *d*, puis, à distance d'un demi-centimètre, on fait 7 bouclettes blanches et 5 bouclettes bleues, que l'on ploie comme l'indique notre dessin.

Depuis la dernière bouclette, les fils *a* et *b* ont encore environ 1 centimètre 1/2 de longueur. Sur les deux autres morceaux de fil d'archal, on enfile autant de perles bleues que cela est nécessaire pour atteindre la tige autour de laquelle on les tourne. On entoure cette tige avec de la soie noire.

Feuille. — On coupe d'abord, en fil d'archal fin, un morceau de 7 à 8 centimètres, qui représente la nervure; 5 autres morceaux, ayant chacun de 16 à 18 centimètres de longueur, sur lesquels on enfile des perles en les attachant par leur milieu, vers la pointe de la nervure recouverte de perles. On verra sur notre dessin que ces derniers morceaux entourent la nervure, à distance de 1, 2, 3 ou 4 perles. En dernier lieu, on couvre de perles bleues les deux plus longs morceaux qui forment l'encadrement extérieur de la feuille. Toutes les autres perles sont blanches, à l'exception des trois perles supérieures de la nervure. On rapproche tous ces rangs et l'on fixe les extrémités autour de la nervure, en formant une tige que l'on entoure avec de la soie noire.

Avec le plus gros fil d'archal, on forme un cercle ayant 11 centimètres de circonférence autour duquel on pose pour la bobèche n° 1, six feuilles et six branches; pour la bobèche n° 2, dix branches, en copiant la disposition indiquée par notre dessin. On entoure ce cercle avec plusieurs rangs de perles blanches et de perles bleues.

TOILETTES DE Mlle RABOUIN, RUE NEUVE-DES-PETITS-CHAMPS, 67.

Robe en popeline grise faite en forme de redingote. Le devant de la robe est orné avec une garniture de taffetas gros bleu découpé en *pattes*, encadrées d'un lacet noir en soie; la même garniture se répète à chaque extrémité des manches.

Robe de forme bournous en taffetas brun doré. Sur le bord inférieur, sur le corsage et les manches, garniture de taffetas noir avec boutons ronds en jais noir. La robe est coupée d'un seul morceau et faite sans plis par devant.

Vignette de mouchoir.

On brodera cette vignette aux quatre coins d'un mouchoir, ou bien à l'extrémité des pans d'une cravate en taffetas ou mousseline.

Bordure.

Ce dessin se compose de médaillons en cachemire blanc, appliqués sur une bande en cachemire rouge, bleu ou violet. La broderie, mi-partie russe et festons écarté, est faite en soie ou laine anglaise noire.

Ces bandes s'emploient pour garnir des jupons ou des vêtements d'enfants.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe en taffetas vert lumière, bordée avec un bouillonné de tulle blanc, surmonté d'une corde en paille. Robe de dessus en tulle blanc, bordée de fleurettes en paille. Cette robe est bordée avec une tresse de paille, et relevée par des bouquets de fleurs en paille. Corsage décolleté à draperie avec manches très-courtes. Une écharpe de tulle pareil à celui de la robe est placée sur l'épaule gauche, et vient se nouer sur la jupe à quelque distance du bras droit. Dans les cheveux, bouquet en fleurs de paille. Collier d'émeraudes, diadème et boucles d'oreilles assorties.

Robe en poult-de-soie violet, à bords découpés, garnis avec une ruche de ruban de nuance plus foncée que celle de la robe; cette ruche est surmontée de perles en acier; le lé de devant forme tablier; il est découpé de chaque côté et garni comme le bord de la robe. Une riche broderie en soutache, ruban de velours violet, et perles d'acier, orne le milieu de ce tablier. Longue ceinture en velours violet, avec broderie et frange en perles d'acier. Chemisette blanche. Veste courte en velours violet, avec encadrements de grelots en acier. Mêmes ornements à chaque extrémité des manches. Sur le côté une aumônière en velours violet, avec ornements d'acier, est attachée à la ceinture. Sur la tête, barbe en dentelle noire et épingles-boules en acier.

MODES.

Ce n'est vraiment pas ma faute si je ne puis répondre d'une façon satisfaisante aux questions qui me sont adressées chaque jour par des lectrices charmantes..., mais trop impatientes. « Sœur Anne, ne voyez-vous rien





LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal. 56. rue Jacob. Paris

Toilettes de Mlles RABOUIN. 67. r. Nve des Pts Champs

Coiffures de Mr CROIZAT, 76. r. de Richelieu.

venir?... » me crie-t-on de toutes les régions françaises et étrangères. Hélas! non: pas même le soleil, pas même l'herbe.

Non, la mode ne crée rien de nouveau; elle s'obstine à tirer toutes les conséquences des principes qu'elle a posés...; mais c'est tout. Les robes sont toujours plus longues, les tailles se raccourcissent, hélas!... Les vestes, les ceintures longues, les corsages à basques, demeurent toujours en faveur.



JUPON A CERCLES (ANNÉE 1600).
Anglaise de distinction.

On m'interroge sur ce dernier chapitre, qui, paraît-il, n'a pas été jusqu'ici suffisamment développé: les corsages à basques se font pour les toilettes simples comme pour les robes de grande parure; on les porte de toute dimension, de toute forme: rondes, carrées, pointues, courtes, moyennes ou très-longues; on en fait même aux corsages décolletés; c'est tout dire.



JUPON A CERCLES (ANNÉE 1750).
Dame française.

Les pardessus pareils aux robes seront, non pas généralement, mais universellement portés pendant la saison prochaine; ils seront à manches, très-courts, fermés à l'encolure, et souvent à revers, comme les redingotes masculines. Comme vêtements de *demi-saison* (terme consacré pour désigner les premiers et les derniers beaux jours de l'année), on verra beaucoup de ces paletots courts en flanelle de couleur, ou bien en flanelle *grisaille*, mélange de noir et de blanc.

Les chapeaux ronds envahissent la toilette féminine; ils devancent la saison durant laquelle ils règnent habituellement, car on en prépare en feutre léger, toujours pour la demi-saison. Je n'ose cependant engager nos jeunes lectrices à adopter ce genre de coiffure si elles ont plus de quinze ans; au-dessus de cet âge, je les engage à attendre l'époque réservée aux chapeaux ronds



JUPON A CERCLES (ANNÉE 1560).
Élisabeth, reine d'Angleterre.



JUPON A CERCLES (ANNÉE 1680).
Dame de la cour de France.



JUPON A CERCLES (ANNÉE 1864).
Toilette de bal.

en paille; ceux-ci sont portés, comme on le sait, par les jeunes filles et les jeunes femmes. Plût à Dieu que l'âge mûr consentît à s'épargner ce couvre-chef enfantin!

Les bijoux dits *de fantaisie* prennent une extrême extension, et nous serons forcés l'un de ces jours de leur faire une place dans la *Mode illustrée;* ils ont un aspect un peu féroce, et certaines vitrines ressemblent moins à une exposition de bijouterie qu'à une collection de pano-



JUPON A CERCLES (ANNÉE 1530).
Dame de la cour de France.

plies; les poignards se croisent comme s'ils attendaien une bénédiction.... On porte donc des poignards? Mon Dieu! oui: on en met dans les cheveux, sur les chapeaux, dans les nœuds de ruban.

La longueur des robes affermit et augmente l'élégance des jupons; ceux-ci sont devenus partie intrinsèque et principale de la toilette, et l'on voit un grand nombre de



JUPON A CERCLES (ANNÉE 1730).

femmes qui font des visites avec une robe relevée sur un beau jupon; parfois celui-ci est, — me croirez-vous? — en poult-de-soie blanc, négligemment garni avec un volant tuyauté. Il est vrai que ce jupon d'une si suprême élégance ne sort qu'en voiture.

On porte en ce moment, pour toilettes simples se montrant à pied, des robes en reps de laine (étoffes à fines côtes) vert bouteille, ou pensée, ou gris, avec un paletot pareil; robe et paletot sont sobrement ornés d'une bande de velours noir fixée de distance en distance avec des boutons ronds en jais noir. Le paletot est de longueur moyenne; il prend une forme un peu pointue sur son bord inférieur, au milieu, vers la couture du dos; les manches sont plates.

La saison des chapeaux de tulle et de crêpe

s'avance à grands pas; j'en ai vu déjà une jolie collection chez Mme Aubert, rue Neuve-des-Mathurins, n° 6. L'un était en tulle gris brouillard, orné de roses mousseuses; un autre en tulle bleu, avec roses très-pâles, à peine rosées; un autre en crêpe mauve, de nuance très-tendre, orné de feuillages en plumes nuancées depuis le vert jusqu'aux tons roux.

On fait toujours de petits *pouffs* en rubans, en dentelles, et, lorsqu'il s'agit de toilettes plus parées, on y ajoute deux ou trois brins de bruyère, de réséda, de muguet; ces coiffures, très-faciles à poser, sont commodes pour transformer une toilette simple et lui donner un aspect élégant. Les bandelettes en velours se voient sur toutes les jeunes têtes; on pose une première bandelette non loin du front, une seconde plus près du chignon, une troisième enfin enveloppe le chignon et retombe sur le cou en nœud plus ou moins long; le noir, le rouge, le bleu, sont les couleurs adoptées pour ces bandelettes. E. R.

LES DIFFÉRENTS AGES DE LA CRINOLINE.

Toutes les questions qui se rattachent au costume ancien et moderne ont le droit de figurer dans la *Mode illustrée*, et il sera peut-être intéressant pour nos lectrices de remonter jusqu'à l'origine de la crinoline, dont l'ancienneté est assez respectable, ainsi que l'on va s'en convaincre.

La mode, c'est-à-dire la consécration universelle d'un vêtement ou d'un ornement quelconque, est souvent blâmée pendant sa durée, sans que l'on veuille réfléchir que la mode à venir apportera son contingent de folies au moins égal à celui de la mode actuelle, et qu'il en a toujours été ainsi, et qu'il en sera toujours ainsi, quoi que l'on fasse et quoi que l'on dise; mieux vaut par conséquent accepter sans protestations inutiles la physionomie générale que la mode impose à chaque époque, en écartant seulement les détails trop extravagants, et ceux qui ont un caractère inconvenant et anti-féminin.

En y réfléchissant un peu, on trouve que les crinolines offrent quelque analogie avec les comètes; je ne parle pas seulement de leur queue, de l'énorme prolongement qui surmonte les unes et les autres, sous forme de chevelure; je veux dire que comètes et crinolines, après avoir étonné et occupé le monde, s'évaporent, disparaissent, emploient un certain temps à se recomposer, et reviennent sur l'horizon avec une régularité quasi périodique.

Elles n'ont pas toujours eu une très-bonne réputation (je parle des comètes); Calixte III en a même excommunié une, tandis qu'une autre (ou peut-être la même) a été accusée d'avoir produit le choléra. Il est vrai que l'on peut citer comme compensation l'influence exercée par la comète de 1811; les amateurs de bon vin ne l'ont pas encore oubliée.

Revenons à notre analogie. La crinoline n'est point une invention moderne; elle a paru au dix-huitième siècle, on l'a signalée dans le dix-septième et même dans le seizième siècle. A ces deux dernières époques, son règne a été presque aussi long et aussi bien établi que celui du grand roi : elle a duré cinquante ans; pendant un demi-siècle consécutif, elle a résisté à toutes les attaques, elle a reçu, sans en être ébranlée, toutes les flèches de l'ironie. Avis à ses contempteurs actuels. On ne peut cependant lui prédire à coup sûr une carrière aussi longue : de nos jours, on n'aime pas ce qui dure.

Si nous remontons, non pas au déluge, mais à l'origine de la crinoline, nous découvrirons tout d'abord que, si la chose est la même, le nom a souvent changé; la désignation actuelle est pitoyable, il faut en convenir, car la crinoline est faite, non avec du crin, mais avec du fer.

On attribue volontiers à l'initiative française les changements et innovations de la mode. En ce qui concerne les jupons cerclés, l'équité nous oblige à enlever l'honneur de l'innovation à notre pays pour le restituer à l'Espagne. C'est à la cour de Charles-Quint, à cette époque où les hommes vivaient bardés de fer, où les femmes étaient prisonnières dans les mille liens d'une étiquette ombrageuse qui pesait, non pas seulement sur les souveraines, mais sur toutes les familles, que le jupon à cercles prit naissance. Chaque chose a toujours sa raison d'être; chaque détail est une partie du vaste miroir dans lequel se reflètent les mœurs, les coutumes, les inclinations d'une époque. La *Grandesse* d'Espagne, roide, inflexible, fière, a laissé ce témoignage irrécusable de son caractère : le jupon à cercles de fer! Il est inutile d'ajouter que la signification s'attache à l'originalité, à la création d'un objet de cette nature. Aujourd'hui, il n'est plus qu'une réminiscence, car véritablement on n'y saurait retrouver le symbole de la gravité, de la roideur castillanes.

A leur origine, les cercles se bornaient à tendre fortement, sur son bord inférieur, la robe, qui se rétrécissait vers le corsage. Ces cercles furent d'abord faits en bois, absolument comme s'il s'agissait d'une barrique; plus tard, on employa de très-gros fils de fer, des bandes d'étain, et même des baleines. Les jupons ainsi construits s'appelaient *guardinfante* en Espagne, *vertugadin* en France; en Angleterre, on les nommait *fartingale*, corruption de la désignation française.

Ces jupons avaient à leur origine une envergure modérée, ainsi que l'on peut s'en convaincre en consultant les gravures qui représentent la reine Élisabeth, et une dame de la cour de France en l'année 1530. Ce fut en France que l'on exagéra leur dimension, et la reine Marguerite, femme de Henri IV, portait des *vertugadins* si gigantesques que nulle porte ne pouvait lui livrer aisément passage. Pour augmenter encore son envergure, Marguerite de Valois plaçait d'immenses oreillers sur ses hanches. C'est de cette reine que datent les corsages décolletés. Jusqu'à elle, les femmes avaient toujours porté des corsages fermant au cou. Les jupons bardés de fer furent accueillis avec quelque difficulté par les dames allemandes; elles s'y attachèrent pourtant, car la police dut intervenir pour les leur faire quitter, ainsi qu'il appert d'une ordonnance datée de 1619, proclamée à son de trompe dans le Brunswick et le Lunebourg.

La gravure qui représente le costume d'une dame anglaise de qualité, dans l'année 1600, marque déjà la décroissance des jupons à cercles; l'envergure de la robe n'est plus extravagante, et le gonflement des hanches est dû surtout à la principale robe, repliée en arrière.

La puissance espagnole décroissait, comme le *guardinfante*, son ambulant symbole, accepté par tous les pays. L'affranchissement s'incarna dans les robes de l'année 1630, qui tombaient naturellement en formant un peu la queue par derrière.

Bientôt apparaissait sur la scène du monde, pour la remplir de sa puissante personnalité, le roi Louis XIV, qui imposa à toutes les nations civilisées les modes suivies par sa cour.

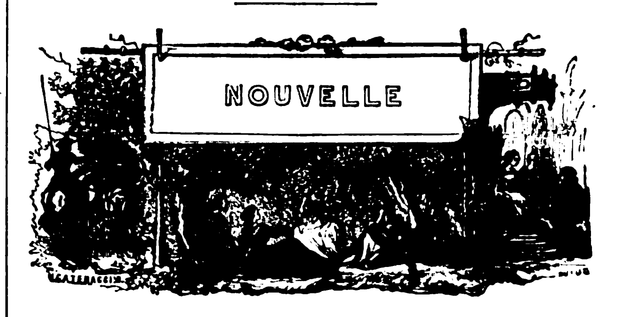
Les jupons à cercles, renouvelés du siècle dernier, étaient faits en jonc tressé : de là le nom de *panier*, qui leur fut conservé même lorsqu'on les fit en baleines recouvertes d'étoffes; l'usage s'en perpétua avec quelques changements qui ne furent pas toujours heureux.

L'un des plus extravagants, sans contredit, est représenté par la gravure de l'année 1730, copiée sur une gravure du temps conservée dans le Musée britannique. Le jupon forme autour des hanches une table circulaire, sur laquelle les coudes reposent à l'aise, et qui pourrait être utilisée pour prendre le thé. Arrivé à cette disposition, le jupon n'est plus un vêtement, c'est un meuble ambulant d'aspect tout à fait grotesque, et que l'on trouvait probablement charmant en l'an 1700. En vérité, quand on examine cette gravure, on est bien fière et bien heureuse de vivre sous le régime d'une crinoline moins extravagante.

Le jupon à cercles recouvert d'une robe très-ample redevient gracieux vingt ans plus tard; une gravure le reproduit. Voyez cette robe flottante sans être collante : n'est-elle pas la plus *seyante* parmi celles qui ont été empruntées aux divers âges de la crinoline? Ce sont les modes adoptées sous le règne de Louis XV, modes sur lesquelles on arrête complaisamment ses regards même lorsqu'on vit à une époque qui les repousse. Les tableaux de Watteau reproduisent fidèlement les amples paniers, les hauts corsets, les corsages échancrés, les doubles robes en soieries épaisses, les dentelles précieuses couvrant la poitrine et flottant sur les bras, les petits souliers à hauts talons et à rosettes, les coiffures composées de plumes, de rubans, de pierreries et de fleurs. C'est toujours vers cette époque que se reporte la mode lorsqu'elle a traversé une phase ingrate et qu'elle cherche la grâce dans le changement.

Le jupon à cercles dura autant que Louis XV, autant que la monarchie française; il tomba avec beaucoup d'autres choses lorsque la Révolution vint détruire tout ce qui existait. L'infortunée Marie-Antoinette le portait encore dans les réceptions de Versailles, dans les réunions plus intimes du petit Trianon. Il disparut balayé par la tourmente révolutionnaire, et demeura inaperçu pendant la République, le Directoire, le Consulat et l'Empire. Vers les dernières années du règne de Louis-Philippe, certains symptômes précurseurs l'annonçaient; on porta des jupons faits en tissu de crin (de là la dénomination de crinoline), puis on leur substitua plusieurs jupons de percale fortement amidonnés; on en porta jusqu'à huit ou dix à la fois. Cela fut reconnu trop lourd, et l'on reprit l'invention à son origine; on mit des roseaux dans l'ourlet des jupons. Enfin, l'acier régna sans partage; il figure aujourd'hui dans toutes les toilettes féminines, sous toutes les latitudes.

Le jupon à cercles ne durera pas toujours, le passé en fait foi; mais il reparaîtra toujours, le passé en fait encore foi. Tous les défauts qui lui sont attribués par ses détracteurs prouvent que les femmes ne s'en détacheront jamais entièrement. A entendre ses ennemis, le jupon à cercles est disgracieux, incommode, dangereux, et même ridicule. Ces accusations sont-elles bien exactes? S'il en est ainsi, on peut se dispenser de l'attaquer, car on n'en triomphera jamais. Si, malgré sa laideur, ses ridicules et les périls qu'il entraîne, les femmes persistent à le porter, il est bien et dûment prouvé qu'on ne le détrônera jamais complétement. On affirme que les femmes laides sont celles qui inspirent les affections les plus vives et les plus durables. En vertu de la même contradiction inexplicable, du moment où l'on aime une chose ou un être, en dépit des défauts les plus avérés, il est bien certain que l'on ne s'en détachera plus : on ne redoute plus les déceptions, on accepte d'avance tous les inconvénients, on persiste dans sa préférence, en dépit de tous les raisonnements. EMMELINE RAYMOND.



LA FAMILLE BÉROUVILLE.

Suite.

XV.

OU IL EST BEAUCOUP QUESTION DE L'HÉRITIER.

Le surlendemain M. Bérouville descendait à un hôtel de la rue Richelieu, et, après s'être fait servir à déjeuner, il prenait une voiture de place et se rendait rue Montmartre, chez un agent de change qu'il avait constitué provisoirement son banquier à Paris.

On ne fait guère attendre des clients de ce genre; et à peine son nom était-il prononcé, que la porte du cabinet particulier de l'agent de change s'ouvrait devant lui.

Après les premières phrases d'usage, M. Bérouville s'assit.

« Mon neveu Achille Bérouville a-t-il profité du crédit que je lui ai ouvert chez vous, Monsieur? » demanda-t-il.

« Oui, Monsieur.

— Souvent?

— Mais oui. Il y a un mois environ je lui ai remis une somme assez forte.

— Voulez-vous me donner un chiffre approximatif des sommes que vous lui avez remises depuis que je vous l'ai adressé?

— Certainement, Monsieur; seulement vous serez obligé d'attendre.

— J'attendrai. »

Il y eut un mouvement dans les bureaux; on déplaça de gros registres au dos de cuivre. Dix minutes ne s'étaient pas écoulées que l'agent de change remettait à M. Bérouville un papier sur lequel se trouvait le chiffre exact de l'argent dépensé par Achille.

Le vieillard y jeta curieusement les yeux, et se mordit les lèvres.

« C'est bien, Monsieur, » dit-il; « mon neveu a très-rapidement atteint le chiffre de la somme que je lui abandonnais. Son crédit chez vous expire aujourd'hui; s'il se présente, je vous prie de le lui dire. »

Cela arrêté, il s'informa de certains fonds qu'il attendait, donna quelques nouveaux ordres, et sortit de chez l'agent de change, emportant dans son portefeuille la note relative aux dépenses faites par Achille.

Il se fit conduire de là au Palais-Royal, entra dans un café, se fit servir une consommation, et demanda le Dictionnaire des 25,000 adresses. Après l'avoir feuilleté quelque temps, il écrivit sur un carnet l'adresse suivante : Monsieur le baron Défalau, rue de Ponthieu, 65. En remontant en voiture il donna cette adresse à son cocher, qui, d'après cette indication, s'arrêta rue de Ponthieu, en face d'un très-bel hôtel.

M. Bérouville descendit, et demanda au concierge le baron Défalau. Il ne recevait pas. Voyant cela, il déchira une page de son portefeuille, et écrivit les lignes suivantes:

« Claude Bérouville vient réclamer de Félix Défalau le service que ce dernier s'est engagé à lui rendre, et il n'a pas le temps d'attendre. »

Ce billet fut porté à M. Défalau, et bientôt il arrivait lui-même chercher son visiteur. C'était un homme d'une soixantaine d'années, au teint fleuri, à la démarche assurée, portant, avec une aisance qui décélait la force d'un tempérament encore robuste, un de ces embonpoints envahissants qui sont un fardeau pour beaucoup.

« Enfin! » s'écria-t-il en serrant les mains osseuses de M. Bérouville. « Tu viens une fois en ta vie me mettre à contribution. Où faut-il te conduire? Est-ce exclusivement d'affaires que tu viens me parler aujourd'hui?

— Exclusivement.

— Alors, viens dans mon cabinet particulier. »

M. le baron Défalau était un homme haut placé et très-influent; il était député, et il avait ses coudées franches dans deux ou trois ministères, ce qui faisait que beaucoup de solliciteurs prenaient tout d'abord le chemin de son hôtel, sûrs d'être efficacement appuyés s'il leur faisait une promesse. Bien que très-gâté par la fortune, le grand personnage était demeuré obligeant, et ne recourait qu'à la dernière extrémité aux aspersions de cette eau bénite de cour qui, en arrosant le terrain fertile des cœurs naïfs, y fait vite germer de ces fleurs appelées illusions, dont l'éclat est si éphémère, et qui, dans un temps plus ou moins long, prennent le nom de déceptions. M. Bérouville et lui avaient commencé ensemble leur carrière; ils avaient été mis en rapport plus tard par les circonstances, et le crédit du riche colon avait, une fois ou deux



servi à rétablir l'équilibre dans les affaires de l'homme d'État.

« Te voilà revenu pour toujours en France? » dit le baron député quand ils furent l'un et l'autre assis dans son cabinet, meublé très-somptueusement.

« Je ne l'affirmerais pas. J'y ai trouvé des ennemis.

— Je te reconnais bien là, mauvais plaisant. Ces ennemis sont.....

— Le froid et l'héritier. Je parle de l'héritier en général.

Pourquoi es-tu devenu si riche?

— Ma foi! je n'en sais rien. Cette fortune, qui eût fait mon bonheur à trente ans, m'est aux trois quarts inutile maintenant. Ce n'est pas comme ta puissance, car tu es puissant, tu es comblé d'honneurs et chargé de croix.

— Les croix en effet ne me manquent pas. Si j'avais tes millions, je laisserais bien vite tous ces fastidieux emplois. Je ne jouis d'aucune liberté. A mesure que je monte dans l'échelle des honneurs, la foule semble y monter avec moi. Je voudrais bien te voir avec un département sur le dos!

— Rien que d'y penser me donne une courbature; mais sais-tu ce que je pense? Si nous nous plaignons, nous, que diront les autres?

— Ils se plaindront aussi, parbleu!

— Oui, et ce ne sont pas souvent ceux qui sont les plus à plaindre qui crient le plus haut. Enfin, ce pauvre monde est une étrange chose; mais je m'écarte de la question. Je viens te demander un service.

— J'attends que tu me le demandes.

— Il s'agit de réparer une sottise que j'ai faite. Voici l'affaire : j'ai quitté les Antilles un peu par lassitude, un peu par envie de revoir mon pays, un peu pour jeter un coup d'œil sur l'ensemble de mes héritiers, ou du moins de ceux que la loi me donne pour tels. J'ai là-bas, à Cuba, un de mes amis qui n'a pas réussi comme moi, et mon intention bien arrêtée est de laisser à la famille de ce camarade de mes travaux une partie de ma fortune; mais on a beau s'éloigner, faire le mort, la patrie est toujours la patrie, la famille est toujours la famille, et je veux laisser l'autre part de ma fortune aux membres aujourd'hui dispersés de cette famille. D'après ces idées, j'ai passé une revue générale de ces membres encore existants, et j'ai rencontré un Bérouville tout jeune, suffisamment pauvre, que j'ai en quelque sorte adopté, ou du moins de l'avenir duquel je me suis fort imprudemment chargé. J'ai suivi les errements de tous les oncles d'Amérique, qui sont un des nerfs de certaines pièces de théâtre; j'ai pris mon héritier sous mon aile, je l'ai accueilli sous mon toit, et tu me vois au regret d'avoir agi avec cette précipitation. Il n'a aucune des qualités qui me sont sympathiques, et il faut à tout prix que je m'en débarrasse honorablement. Voici donc ce que je voudrais: lui faire obtenir une position qui, avec ce que je lui donnerai, suffira pour le faire vivre dans l'aisance. Je n'ai pas promis davantage, quoiqu'on m'ait prêté beaucoup plus. »

M. Défalau avait écouté avec attention.

« Je crois t'avoir compris, » dit-il; « tu veux une position faite.

— Oui, à cause de sa famille surtout.

— Quel genre d'homme est ton neveu? » reprit le député.

« C'est un joli garçon, » répondit M. Bérouville avec son sourire le plus moqueur.

« Très-bien, mais encore?

— C'est tout ce que je sais de lui. Il ne m'a jamais fait l'honneur de me mettre en communication avec son esprit ou avec son cœur. Il s'admire beaucoup, c'est un gentleman accompli, il joue, il aime les chevaux, il raconte des histoires du turf et mille autres niaiseries, dont la plupart du temps je lui demandais de me faire grâce. Du reste, je crois qu'il n'est ni plus bête ni plus spirituel que le reste des hommes en général, et, de plus, il est bachelier ès-lettres et avocat; ces deux titres-là, qui ne l'empêchent pas, à mon avis, de n'être qu'un ignorant, peuvent-ils te servir?

— Mais, sans doute, et d'abord, voyons un peu s'il y a dans le département quelque chose qui puisse lui convenir : c'est surtout là que mon influence peut s'exercer librement. Je te proposerais bien de l'appuyer pour ceci ou pour cela, mais c'est du certain que tu veux, autant qu'on peut appeler certaine une chose demandée par trente personnes, qui ont chacune leur protecteur.

— Oui, oui, je tiens surtout à ce que ce soit vite obtenu. Si cela était possible, je voudrais, en arrivant à Louvigny, trouver sa nomination dans le *Moniteur*.

— Enfin, nous allons voir. »

M. Défalau prit son lorgnon et consulta des notes écrites sur un papier qu'il tira d'un des tiroirs de son bureau.

— Voici d'abord, » dit-il, « une nomination qui ne se fera pas sans moi, il s'agit d'une place de conseiller de préfecture.

— C'est grave pour un étourneau pareil : serait-ce sûr?

— Non, il y a un candidat des plus sérieux; M. Laplanche demande cette place pour son fils, un jeune avocat aussi.

— M. Laplanche, c'est le sous-préfet de R***?

— Oui.

— Je le connais parfaitement! le plus honnête homme, et son fils le garçon le plus sensé et le plus intelligent que j'aie rencontré; je ne consentirai jamais à combattre des candidats de ce genre. Achille l'emportant sur Ernest Laplanche! ce serait plaisant vraiment : je ne veux pas que, pour me rendre service, tu prêtes les mains à une pareille injustice.

— Cette délicatesse de sentiments te fait honneur, mais elle me paraît bien avoir émigré aux Antilles, » dit en souriant l'homme d'État; « ce serait à demander d'où tu sors. Mais passons : voici maintenant une justice de paix vacante; qu'en dis-tu?

— Tu ne me proposes pas cela sérieusement?

— Et pourquoi pas?

— Parce que ce serait ridicule! Mon neveu, je crois te l'avoir dit, est un garçon léger, un paresseux fieffé, et placer des intérêts sérieux, de quelque petite importance qu'ils soient à nos yeux, entre ses mains, serait révoltant. Lui, magistrat! allons donc!

— Voilà, je le répète, des scrupules auxquels je suis peu fait. Ordinairement, les hommes ne se jugent pas ainsi; le plus inepte d'entre nos jeunes avocats accepterait la place de premier président, si elle lui était offerte. Me voilà bien embarrassé : pour obtenir cette place de juge de paix, je n'aurais qu'un mot à dire.

— Non, non; d'ailleurs, quel est l'âge requis?

— Trente ans.

— Donc, il est trop jeune. La liste des faveurs est-elle épuisée?

— Il me reste une place de percepteur dans le département.

— Très-bien; je puis en conscience accepter cela. Il sait compter, que diable! et, s'il se trompe dans ses calculs, il en sera quitte pour recevoir des réprimandes de ses chefs. S'il est incapable, cela ne portera préjudice à personne.

— Alors, ceci te convient?

— Oui.

— C'est bien heureux; je m'étais déjà engagé envers un pauvre diable, un père de famille, mais la promesse que je t'ai faite de mettre mon crédit à ta disposition prime cet engagement. Tu vas m'accompagner au ministère des finances. Un nabab fait toujours bien partout. »

En disant ces mots, le député avait prestement revêtu son paletot et échangé son bonnet de velours noir contre un chapeau.

Ils descendirent et montèrent dans la voiture qui conduisait M. Bérouville. Au moment où ils débouchaient sur les Champs-Élysées, le coupé s'arrêta pour éviter de s'embarrasser dans un groupe de voitures, et les deux amis mirent chacun la tête à la portière.

— Ah! voilà qui se rencontre bien, » s'écria M. Bérouville avec un grand éclat de rire; « voici notre futur percepteur qui vient vers nous.

— Où est-il?

— Fi donc! tu regardes, je crois, parmi les piétons. Ce char léger qui arrive comme la foudre, conduit par ces chevaux alezans, sert de trône à mon garnement. On dirait Apollon menant le char du soleil; est-ce assez olympien? est-ce assez fringant? »

Et le vieillard moqueur indiquait du doigt au député un très-élégant phaéton que conduisait en effet Achille Bérouville. La taille droite, le lorgnon dans l'œil, les rênes blanches élégamment passées entre ses doigts bien gantés, il passa comme un éclair, et son regard dédaigneux effleura à peine le modeste coupé derrière les vitres duquel les deux malins vieillards le regardaient.

« Diable! » fit le député en se rejetant dans le fond du coupé; « il me semble que tu lui as laissé faire un drôle de surnumérariat, à ce jeune homme?

— Heureusement pour lui qu'il n'a pas été long; il se dégrisera, voilà tout : ce n'est pas lui que je plains. »

Et M. Bérouville redevint tout à coup silencieux et grave. Il pensait à cette pauvre femme de Louvigny qui souffrait, en proie à des soucis d'argent, tandis que son fils se livrait sans remords à ses coûteux plaisirs.

XVI.

LA GARDE-MALADE.

Cinq jours avaient suffi à M. Bérouville pour terminer ses affaires à Paris, et il repartit pour Louvigny, emportant dans son portefeuille une promesse écrite qui équivalait à une nomination, se réservant de faire connaître ses intentions à son neveu, qu'il n'avait pas cherché à revoir.

En arrivant à la Ville-Roux, il se fit rendre compte par Nata de ce qui s'était passé en son absence, et elle lui dit successivement les nouvelles suivantes : un dresseur de chiens des environs avait amené de la part de M. Achille deux nouveaux courants qu'on avait joints au reste de la meute; Mme Bérouville et ses filles venaient tous les jours s'informer du jour probable de son arrivée avec des figures brillantes de satisfaction.

Tom avait été en danger de mort.

« Mes lettres, maintenant, Nata, » demanda M. Bérouville.

Nata apporta une demi-douzaine de missives; il les prit une à une, examina l'écriture et en décacheta plusieurs, qu'il lut rapidement. Il n'en restait plus que deux, l'une portait le timbre de Paris, et l'autre celui de Saint-Malo; il prit cette dernière, et, sans la décacheter, la jeta gravement au feu. L'expression passionnée de la tendresse de Mme Chemay pour son oncle, les traits touchants dus à Victor et à Joseph, les étonnantes saillies et le récit des belles actions d'Anaïs, les gémissements lamentables sur un mariage plus ou moins prochain, les délicates allusions au surcroît de dépenses qu'Anna apportait dans le ménage, tout se consuma sans que le regard de M. Bérouville eût rencontré une seule de ces lignes éloquentes.

Pendant que la prose plus ou moins lyrique de la persévérante Mme Chemay flambait dans l'âtre, l'oncle insensible lisait la lettre portant le cachet de Paris. C'était Achille qui l'écrivait. Il annonçait son nouvel achat de chiens, parlait de sa prochaine arrivée à la Ville-Roux avec un attirail de chasse dont il venait de faire l'emplette, se réjouissait à l'avance, dans les termes les plus champêtres, du plaisir qu'il éprouverait à se retrouver à la campagne qu'il aimait tant, et en compagnie de son oncle, dont il avait été trop longtemps séparé, et demandait la permission d'amener deux amis, chauds partisans comme lui des plaisirs cynégétiques, l'un vicomte, l'autre marquis.

Cette lettre sereine, où la confiance de l'héritier s'épanouissait comme une fleur au soleil, se terminait par un post-scriptum d'une tout autre nature. La fureur, l'inquiétude, une surprise timidement formulée, le remplissaient. Achille, suivant les droits dont son oncle l'avait revêtu, s'était présenté chez l'agent de change de la rue Montmartre, et on l'avait brutalement éconduit. D'où venait ce malentendu? Il appelait cela un malentendu; il demandait instamment une réponse.

« Du moins, je ne le ferai pas languir, » marmotta le vieillard entre ses dents. « Nata, vite ce qu'il faut pour écrire! »

La mulâtresse approcha une petite table où tout se trouvait disposé, et, après avoir consulté quelques notes de son portefeuille, il écrivit :

« Monsieur,

« Vos chiens sont arrivés, mais je vous demande de garder vos amis.

« Quant au refus fait par l'agent de change, je vais vous l'expliquer : quand vous avez consenti à venir demeurer chez moi, je me suis engagé à assurer votre avenir; je n'ai pas promis davantage, bien qu'on ait voulu le prétendre, et j'ai bien fait, car nous ne nous convenons pas, et nos relations intimes cessent dès ce moment.

« Il ne me plaît pas de voir un or très-péniblement amassé gaspillé de la façon que vous avez adoptée pour cela. Vous aviez une manière beaucoup plus naturelle d'employer votre superflu, en dégrevant peu à peu la petite fortune de votre mère, et en offrant à vos sœurs leur petite part du gâteau que vous avez galamment dévoré tout seul.

« Si vous ne vous étiez pas montré aussi naïvement, aussi franchement, aussi épouvantablement égoïste, j'aurais certainement laissé passer le premier accès de la fièvre de plaisir qui vous a saisi, me réservant plus tard de mettre des bornes raisonnables à vos dépenses.

« Voici ce qui me reste à vous proposer : une place de percepteur à Taldéac et 20,000 francs; ces 20,000 francs, ajoutés aux 40,000 francs que vous avez dépensés en huit mois, donnent 60,000 francs, un assez joli denier.

« J'ai en plus allégé le fardeau de dettes qui écrasait les épaules de Mme Bérouville, mais cela ne vous enrichira pas personnellement. Cet argent a été donné à ses filles, qui sont devenues les créancières de leur mère, et auxquelles appartiendront les biens hypothéqués, si on ne les rembourse pas.

« Je crois avoir été juste; un très-simple raisonnement peut vous en convaincre : qu'eût été votre avenir après cette phase pénible de la jeunesse de l'avocat sans cause et sans fortune, usant ses forces à la recherche d'une place au soleil? Vous me l'avez dit : votre intention était d'acheter dans quelque gros bourg une étude de notaire, en compromettant ainsi complétement l'avenir de vos sœurs, assez dévouées pour laisser agir une mère aveuglée par sa tendresse pour vous. Au lieu de cette position incertaine, je vous donne une position faite, une somme ronde, qui, jointe à celle que vous retirerez des objets de luxe qui vous appartiennent et à votre part d'héritage, vous formera un revenu que la généralité des Bérouville n'a jamais dépassé. Vous habiterez la campagne, qu'heureusement vous aimez beaucoup, il paraît; je ne m'en étais pas aperçu, mais on ne s'aperçoit pas de tout.

« Je n'ai pas besoin de vous dire que toute protestation et toute récrimination sont inutiles; le rêve doré s'évanouit. Réveillez-vous de bonne grâce et reconnaissez que vous n'avez pas à vous plaindre.

« Sur ce, je demeure votre oncle affectionné,

« Claude Bérouville. »

Cette lettre cachetée, M. Bérouville se leva et demanda sa canne.

« Une promenade à pied me fera du bien, » dit-il à Nata qui la lui apportait; « je vais aller porter moi-même cette lettre à la poste.

— Vous n'irez pas voir un peu le pauvre Tom, Monsieur? » demanda Nata; « depuis qu'il est malade, il n'aime rien tant qu'à entendre parler du pays.

— Mais si, j'irai : où loge-t-il?

— Chez Mlle Legrand, vous savez bien. En entrant par la petite porte du jardin, on trouve à droite la petite case que la bonne demoiselle a arrangée pour lui.

— C'est bien, je lui ferai une petite visite en passant. »

Il partit sur cette promesse, et se rendit à Louvigny. En revenant du bureau de la poste, il fit un crochet, et se trouva dans la rue du Grand-Marché. Le mur qu'il longeait fermait de ce côté le jardin de Mlle Legrand, et il se mit à chercher des yeux la porte dont Nata lui avait parlé; il l'aperçut à demi cachée sous un lierre touffu qui retombait comme un manteau du faîte du mur. Elle n'était fermée qu'au loquet; il entra et se trouva dans la basse-cour de Mlle Moricette. La case préparée pour Tom était devant lui : c'était une maisonnette couverte en chaume, qui avait dû primitivement servir d'étable. Il se dirigea vers elle, la porte était ouverte; mais, à peine entré, il s'arrêta brusquement et demeura debout, immobile, appuyé contre un vieux bahut rempli de grains de différentes espèces.

C'est que son regard avait rencontré un tableau d'une originalité saisissante, et que machinalement il voulait le considérer tout à son aise. Au fond de la cabane, il y avait un lit sans rideaux; sur ce lit, un vieux nègre à demi soulevé sur son séant, soutenu par une jeune fille qui lui faisait boire un breuvage qui devait être très-chaud, si on en jugeait par la vapeur qui s'échappait



du bol. Le pauvre Tom avalait peu à peu, en faisant une grimace qui donnait à sa face une expression vraiment diabolique, et ces deux figures, éclairées par le même rayon, et se touchant presque : la figure noire, luisante, à la fois flasque et osseuse du vieux nègre, la figure blanche et suave d'Anna, car c'était elle, produisaient un de ces contrastes que la mémoire n'oublie point une fois que l'œil les a rencontrés. La tisane bue, la jeune fille retira son bras, et, la tête de Tom retombant sur l'oreiller, Anna resta en lumière. Elle s'assit sur le bord du lit, et posant, par un geste d'affectueuse câlinerie, sur la tête laineuse de Tom une main qui paraissait d'ivoire, elle dit :

« La fièvre s'en va, mon vieux Tom ; il ne faudra plus faire d'imprudences, ne serait-ce que pour l'amour de moi. »

Tom répondit qu'il ferait tout pour l'amour d'elle, et ils causèrent quelque temps ainsi. Avec quelle voix douce et sympathique Anna lui parlait, comme elle cherchait dans ses souvenirs ce qui pouvait intéresser le vieux nègre!

Mais ce qui revenait le plus souvent dans la conversation, c'était l'ami et le maître, toujours amèrement regretté.

Il est doux de parler de ceux qu'on aime, et Anna, qui se savait écoutée avec un intérêt profond, laissait couler de son cœur, comme d'une source intarissable, les souvenirs et les regrets. Un soupir composait le plus souvent la simple et expressive réponse de Tom.

M. Bérouville semblait avoir pris racine contre son bahut. Il écoutait cette douce et mélancolique voix de femme, dont l'accent était si vrai ; il contemplait cette figure pensive, presque souffrante, et cependant rayonnant de cet éclat de jeunesse que les larmes ne sauraient ternir.

Quand Anna se tut, il sortit sans bruit et se rendit chez Mlle Legrand ; il la trouva travaillant dans son salon.

« Ah! c'est toi? » dit-elle en l'apercevant, « j'en suis bien aise. Décidément tes faits et gestes deviennent le fond de la chronique de Louvigny. Qu'est-ce que toute cette histoire de legs faits aux Bérouville, de poursuites arrêtées? Enfin que sais-je, moi? Il y en a qui disent que tu emmènes toute la famille à Cuba ; d'autres, que tu donnes un million à chacune de ces demoiselles ; d'autres, que tu épouses la mère. Tu ris? C'est comme cela ; je ne sais pas en vérité ce qu'on ne dit pas.

— On ne dit pas ce qui est, voilà tout ; à part cela, la chronique a raison. Je vais te raconter l'histoire véritable en peu de mots. »

Il lui fit un récit succinct de tout ce qui s'était passé.

« Allons, » dit-elle, « tout est pour le mieux, et je trouve que tu as bien fait. Cependant, tu peux te vanter d'être un fameux original : avoir berné ainsi ce pauvre garçon, et l'avoir laissé croire qu'il hériterait de tes millions!

— On dirait que j'en ai par douzaines!

— Je ne dis pas ; je sais qu'on te fait, suivant l'usage, dix fois plus riche que tu n'es : mais enfin, tu t'es prestement débarrassé de ton prétendu héritier. Je ne vois pas trop sur qui tu peux jeter les yeux maintenant, si tu continues à jouer ta comédie d'oncle d'Amérique.

— Certainement que je la continuerai ; c'est mon seul plaisir, à moi, d'écarter les gens trop avides et de tromper d'hypocrites calculs. Ah! on en verra peut-être bien d'autres. »

Il pencha la tête d'un air singulièrement réfléchi, et reprenant soudain un ton indifférent :

« Nata m'a annoncé que Tom avait été malade, » dit-il.

« Oui, il a même été en danger, le pauvre vieux, si bien que j'ai fait prévenir..... le médecin.

— Pourquoi n'as-tu pas pris Nata pour le soigner?

— Oh! sois tranquille, les soins ne lui ont pas manqué ; il a une garde-malade qui lui soigne le corps et l'âme en même temps. On le regarde comme hors de danger maintenant. »

Comme elle prononçait ces mots, la porte s'ouvrit devant Anna. En apercevant son oncle, elle fit un pas en arrière, et puis elle s'avança dans l'appartement, répondit à son salut par une inclination froide et respectueuse, et sortit après avoir demandé à Mlle Legrand un petit renseignement dont elle avait besoin.

« Est-ce que tu aurais pris cette jeune fille chez toi? » demanda M. Bérouville.

— Hélas! non : je n'ose pas encore le lui proposer, à cause de sa sœur. Elle est venue pour Tom, qui, je le crois, est tombé malade de ne plus la voir. Tous ceux qui l'approchent l'aiment.

— Je m'étonne que sa sœur ne lui ait pas recommandé de me venir voir.

— Elle l'a fait, mais Anna m'a déclaré qu'elle lui désobéirait.

— Ah!

— Elle m'a dit très-sensément : « Mon oncle ne paraît pas avoir de plaisir à me voir, mon empressement serait peut-être mal interprété par lui, je n'irai pas. »

— Elle est fière!

— Elle est digne ; c'est de la dignité, cela.

— Eh bien, soit! Comment s'arrange-t-elle avec sa sœur?

— Oh! très-mal, bien qu'elle ne se plaigne pas ; leurs caractères sont si différents! Cette maison doit être un enfer pour elle. Elle est triste et changée à faire pitié. Il faudra bien qu'un jour ou l'autre, moi et les personnes qui s'intéressent à elle, nous la tirions de là. Mais voici des visites qui nous arrivent ; c'est ta cousine Bérouville, je crois. »

M. Bérouville se leva précipitamment.

« Ah! diable! je la fuis comme la peste. Ne puis-je m'en aller sans qu'elle me voie? » s'écria-t-il.

— Si, en sortant par le jardin. Dépêche-toi, la voici. »

Monsieur Bérouville ouvrit la porte que Mlle Moricette lui désignait du geste, et se trouva dans un couloir obscur d'où il ne savait trop par où sortir.

« Par ici, Monsieur, » dit une voix harmonieuse près de lui.

Et Anna, qui sortait d'un appartement voisin, alla lui ouvrir la porte qu'il cherchait.

Il la remercia en lui jetant un étrange regard, tout plein d'affectueuse bienveillance, et sortit.

Zénaïde FLEURIOT.

(*La fin au prochain numéro.*)



N° 1,222, *Béthune*. Je ne connais pas ces adresses, ni le prix de ces objets. Pour les suppositions relatives à la mode future, voir les articles de modes. — *N°* 42,693, *Haut-Rhin*. Mille regrets ; la place nous manque absolument pour revenir sur les travaux déjà publiés, et répéter des explications déjà si longues. — *Calvados*. Les robes de moire, de satin, de nuances claires. Il est difficile, en effet, lorsqu'on n'adopte pas encore les toilettes de *vieille femme* (et cela serait trop prématuré à 38 ans) de ne pas mettre un corsage décolleté. Il vaudrait mieux faire le corsage *à la vierge* que de l'ouvrir en *cœur*. L'organdi à semé rouge ne serait pas joli sur une robe de dessous vert-pomme ; mieux vaudrait de la tarlatane verte. La disposition projetée peut être exécutée, mais il vaudrait mieux séparer les bouillonnés par des ruches en blonde blanche ou noire. La coiffure en lierre conviendrait. — *N°* 6,151. Il faudrait commander ce paravent. S'adresser à la maison Allard, rue du Faubourg-du-Temple, 50. Toutes les étoiles au crochet, exécutées avec du fil très-fin, peuvent convenir pour cette coiffure catalane, sans qu'il soit nécessaire de publier un dessin spécial, puisque cette coiffure n'est qu'un carré long, dont nous avons publié les dimensions. Peut-être pour l'autre demande, mais je ne saurais promettre formellement l'objet, car notre loi est la variété. Merci pour les souhaits et la bienveillance témoignée au journal. — *N°* 6,150, *Paris*. *Les règles à observer pour monter les jupes* ont été publiées dans le n° 19 de l'année 1864. Les lisières de drap doivent se trouver chez les marchands de drap et chez les tailleurs. Nous ne pouvons publier les patrons de *tous* les objets dont nous donnons le dessin, car il faudrait dans ce cas tripler le nombre de nos planches. Le journal est très-fier du jugement porté sur son compte. — *N°* 1,540, *Constantinople*. On doit envoyer *en plus* 1 fr. 50 centimes pour la reliure. Après sa première communion, une jeune fille porte des robes longues. — *La Haye*. Nous ne nous chargeons pas d'envoyer des patrons autres que ceux publiés dans le journal. Pour rétrécir un corsage sans en changer la forme, on le diminue sur toutes les coutures. On m'écrit à mon nom aux bureaux du journal. — *L. C., à V...* Je regrette de n'avoir pas les loisirs nécessaires pour faire des collections de timbres-poste et les envoyer à l'adresse que l'on m'indique ; malheureusement, j'ai à peine le temps de lire les lettres qui me sont adressées, et je ne pourrais pas m'appliquer à réunir, à conserver, à envoyer les timbres qu'elles portent. — *N°* 18,527, *Haut-Rhin*. Les travaux au crochet sont beaucoup plus jolis que ceux au filet, lorsqu'il s'agit de voiles de fauteuil et de canapé ; le filet n'a pas de *consistance*, il est mou, se chiffonne, et reste d'habitude collé au dos de la personne qui a occupé le fauteuil qu'il préserve ; tous ces inconvénients sont écartés lorsqu'on fait ces ouvrages au crochet. Pour rideaux plaqués aux vitres, le filet est au contraire préférable. — *Une vieille abonnée*. Les trois petits volants ne sont nullement surannés, et peuvent rester tels qu'ils sont. Je préférerais la pèlerine de guipure noire ; pour coiffure, le bonnet en *application* avec fleurs blanches et noires ou violettes. La veste *zouave* est trop *négligée* pour cette circonstance.

N° 12,920, *Paris*. L'approbation des maris est extrêmement précieuse pour nous, et je ne saurais trop remercier notre correspondant pour la lettre qu'il veut bien m'adresser. Quant à la lacune qu'il me signale, je lui répondrai par un *exposé de principes :* nous publions, en fait de dessins, surtout ceux des objets que l'on peut exécuter soi-même, et par conséquent nous prenons dans la toilette masculine seulement ces sortes d'objets. Quant à représenter des *merveilleux*, cela serait en vérité peu utile. On ne peut faire préparer leurs vêtements à la maison, et il n'arrive guère qu'un homme consulte une gravure de modes pour se vêtir. — *N°* 12,085, *Rhône*. Jusqu'à dix ans les petites filles portent des tabliers blancs, froncés autour du cou en forme de blouse, sur une bande en biais. — *N°* 19,820. Un peu de pommade de concombre ou de cold-cream. On portera toujours, et toujours plus, toutes les variétés de corsages blancs. Quant à la robe de moire mauve, poser au-dessus de l'ourlet une corde en soie de même nuance, formant un grand trèfle sur la couture de chaque lé. Pour coiffure, un diadème en velours noir ou mauve, avec barbe de dentelle blanche ou noire. — *N°* 29,696, *Ille-et-Vilaine*. On pourrait découper la broderie du talma et l'appliquer sur toute autre étoffe et tout autre vêtement (paletot court, etc.) en cousant cette application avec une fine soutache, sur laquelle on placerait à intervalles rapprochés des perles noires. Demander ce filet chez M. Sajou, rue Rambuteau, 52 ; quant au prix, il m'est inconnu. D'autres dessins paraîtront. Je ne connais pas cette adresse, car, en ma qualité de Parisienne, je ne m'arrête jamais aux *réclames*. — *N°* 46,168, *Aveyron*. S'adresser pour ce nettoyage à la maison Guigné-Dusacq, rue du Bac, 46. Ce changement ne serait pas possible sans bouleverser de fond en comble tout le journal, ce dont nous nous garderons soigneusement. — *N°* 41,794, *Seine-et-Oise*. Merci mille fois aux deux sœurs pour cette charmante et amicale lettre. Je chercherai les dessins désirés, mais le filet est le travail qui convient le mieux pour rideaux. — *A. B. Lille*. Il ne dépend malheureusement pas de moi de répondre dans le *prochain* numéro, ni même dans le suivant, lorsque tous les matériaux qui doivent le remplir se trouvent au grand complet. Il serait par conséquent inutile de répondre à cette question, la réponse ne pouvant parvenir avant le carême. Merci pour la propagande. Si chaque abonnée en faisait autant, nous pourrions réaliser d'importantes améliorations, qui doubleraient nos frais..... et les services que le journal rend à ses lectrices. Lorsqu'une maîtresse de maison a une seconde visite, elle reconduit la première seulement jusqu'à la porte du salon, en s'excusant sur l'obligation qui la retient près de l'autre *visiteuse*. — *Des bords de la Garonne*. Le journal a publié plusieurs fois, et dernièrement encore, l'avis concernant les reliures mobiles, que l'on peut se procurer dans nos bureaux. — *N°* 4,759, *Paris*. La table des matières, envoyée à chaque abonnée à la fin de chaque année, donnera ces indications, qui me prendraient beaucoup de temps et de place... c'est-à-dire ce qui me manque le plus. — *L. C., Bouvier*. La dimension d'un coussin de canapé est facultative ; c'est celle d'un oreiller plus ou moins grand. Mme Castel-Bréant, rue Sainte-Anne, 58 *bis*. — *N°* 9,128, *Indre*. Nous expédions le même jour, et à la même heure, les numéros destinés aux départements, et nous ne pouvons, à notre grand regret, faire une seconde expédition pour un seul numéro, tout en étant très-flattés du motif qui dicte cette demande. Ne pouvoir résister au plaisir de lire le journal immédiatement, et se trouver privée de cette distraction pour le dimanche, constitue un inconvénient que notre abonnée peut cependant éviter..... avec un peu de force de caractère.

Un abonné de Nogent-sur-Marne. Merci mille fois. Il est certain que la publication de toutes les lettres de ce genre qui nous sont adressées serait bien honorable pour nous..... mais..... nos lecteurs nous comprendront..... il nous serait pénible d'exploiter, au point de vue commercial, les marques de sympathie et d'encouragement que nous recevons avec autant de plaisir que de reconnaissance. Pris note du désir qui nous est exprimé. — *Pougues*. Un patron de bonnet paraîtra dans la 3e livraison des *Patrons illustrés ;* d'autres viendront plus tard. Une petite chemise figure dans la 2e livraison des *Patrons illustrés*. — *Napoli*. On ne porte pas, *de jour*, des mantelets en soie blanche. — *N°* 28,890, *Orne*. Lorsque les lés d'une robe sont en nombre *pair*, on coupe un de ces lés en deux pointes, de façon à rendre ce nombre *impair*, pour suivre les instructions qui ont été données ; cela ne peut avoir lieu que pour les étoffes *sans* envers, et dans tous les autres cas on coupe les deux moitiés du lé dans l'étoffe, en réservant pour les manches et garnitures l'étoffe qui reste en dehors de ces deux moitiés. On met toujours une confection ou bien un châle sur les corsages-habits, car on ne se montre pas dans la rue seulement avec le corsage, lors même qu'il est à basques. — *N°* 45,571, *Marne*. On trouvera dans l'article de *Modes* du n° 10 une combinaison pour élargir et allonger une robe ; on peut l'exécuter en taffetas violet sur la robe noire. On a reçu, on reçoit sans cesse des patrons de corsages à basques. — *Sainte-Croix*. Mille regrets. Nous ne pouvons nous occuper de ce genre de travaux, qui n'a aucun rapport avec notre cadre. — *Étampes*. Après seize ou dix-huit mois de grand deuil d'une mère, rien ne s'oppose à ce que l'on porte pendant l'été un pardessus en soie noire. Voir le journal, ses articles et ses gravures, pour les coiffures et descriptions de toilettes de bal. — *Brienou*. Le damier noir et blanc figure toujours avec succès dans la toilette. Oui pour la ceinture et le paletot pareil, avec deux rubans étroits en velours, et bordure de grelots. Oui aussi pour la broderie cachemire sur robe et paletot de nuance havane. On porte toujours les robes à bords dentelés. Merci pour la propagande promise.

N° 22,586, *Maine-et-Loire*. Pour la signature du contrat, on mettra la robe grise, brodée en soie blanche et soie noire ; pour la messe, robe en taffetas bleu vif (la parure en toile et dentelle de Valenciennes est convenable) ; pardessus pareil ou mantelet de dentelle ; chapeau en tulle de même couleur que la robe, semé d'acier ou de cristal. Pour la réunion dansante, robe en gaze de soie blanche, avec ornements de taffetas ponceau. Rien ne s'oppose à ce que l'on pose une perle fine au milieu des diamants. Faire remonter la bague chez Beaugrand, bijoutier, rue de la Paix. Je doute que cette étoffe soit présentable lorsqu'on l'aura teinte ; s'adresser, pour la teinture et le prix, que j'ignore, à la maison Guigné-Dusacq, rue du Bac, 46. S'adresser pour les cachemires à la maison Oulman, rue Drouot, 2 ; c'est l'une des plus considérables et des plus honorables de Paris. Garnir le lit de fer avec de l'étoffe verte pareille aux draperies ; mais un tapissier peut seul exécuter ce travail. Quant aux dernières questions, je me récuse, ne connaissant aucun moyen de remédier à ces inconvénients. — *N°* 57,260, *Haute-Garonne*. Ordinairement, une invitation mentionne les noms de toutes les personnes composant la famille invitée ; mais tout varie suivant les localités ; je ne saurais donc affirmer que la jeune fille non mentionnée dans l'invitation adressée à ses parents doit les accompagner ou s'en abstenir. On n'est pas forcé de s'excuser d'avance, lorsqu'il s'agit de soirées dansantes. Toutes ces questions ont été traitées dans les premiers articles de la *Civilité*, et je n'ai malheureusement pas assez de place pour les répéter ici. On n'envoie pas de cartes de visites pour souhaiter une fête, parce que ces souhaits ne s'échangent qu'entre amis intimes, et que la carte de visite implique au contraire des rapports cérémonieux. On n'est jamais *forcé* de faire un présent, on le fait si l'on veut, et l'on donne un bijou ou une pièce d'argenterie, ou bien un travail quelconque, que l'on a fait soi-même. Les mouchoirs, brodés ou non brodés, ne sont plus un objet de parure : ainsi que je l'ai déjà dit, on ne les *étale* plus ; on les porte sans affectation à la main ou dans sa poche. — *N°* 47,474, *Nord*. On ne porte plus de *quilles*, mais l'on peut exécuter des arabesques que l'on placerait entre chaque lé, ou bien un cordon, qui serait posé sur la tête d'un volant. Quant à l'indication des prix, cela est matériellement impossible. Nous avons à diverses reprises indiqué le prix du kilo des diverses laines, des soies, etc. ; nous ne pouvons répéter ce calcul dans chaque numéro, et pour chaque détail de chaque ouvrage : je soumettrai cependant cette demande à M. Sajou. — *Italia*. Je doute que l'on envoie des échantillons d'étoffe à l'étranger ; s'adresser en tous cas aux Magasins du Louvre, rue de Rivoli. — *N°* 10,736, *Vosges*. On brode, soit des initiales, soit des armoiries, sur le dossier d'un fauteuil : il n'y a point de couronne pour les chevaliers ; on peut surmonter leurs initiales d'un casque. — *Quimper*. Nous publions dans le courant de chaque année plusieurs patrons de camisoles, parmi lesquels on peut choisir celui qui convient.

AVIS.

Nous publierons, avec le n° 12, la troisième livraison des *Patrons illustrés* contenant les objets suivants : Robe coupée à pointes avec corsage montant. — Ceinture avec grelots pour petite fille de neuf à onze ans. — Corselet pour petite fille de sept à neuf ans. — Tablier-blouse pour enfant d'un à trois ans. — Chausson pour enfant. — Bonnet du matin. — Deux dessins pour garniture de robes et de jupons. — Entre-deux et bandes en broderie. — Vignettes de mouchoir.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

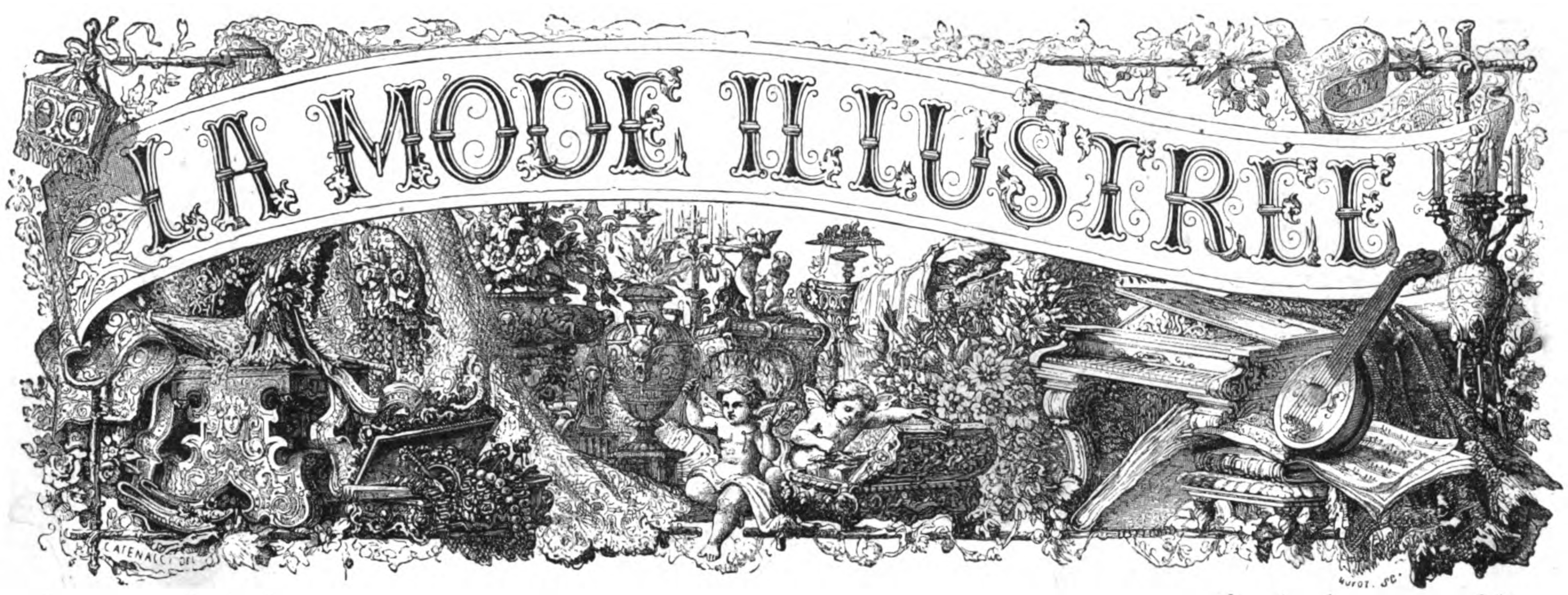
RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

La prudence est la mère de la sûreté.

N° 12. SIXIÈME ANNÉE. Dimanche, 19 mars 1865.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 30 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 13, Bedford Street, Covent Garden, W. C. —



COIFFURE POUR JEUNE FEMME OU JEUNE FILLE.



MODÈLE DE M. CROISAT, RUE RICHELIEU, 76.

Coiffure pour jeune fille

OU JEUNE FEMME.

Modèle de M. Croisat, rue Richelieu, 76.

Pour exécuter cette coiffure, on noue les cheveux vers la nuque, on les divise en deux parties égales, et on forme deux tresses. L'une sert pour les deux coques de droite, la deuxième est employée pour la troisième coque, et son excédant entoure le chignon. Les cheveux de devant sont ondulés, et l'on en fait des bandeaux sans crêpés. La natte servant de diadème est naturelle ou postiche, si la chevelure n'est pas assez abondante. Le chignon peut aussi être postiche. S'adresser directement à M. Croisat, pour les nattes, chignons, et tous les accessoires de coiffure.

Voile de fauteuil.

Le fond de ce carré est du tulle imitant le filet. Notre modèle a 48 centimètres de longueur et de largeur. Le simple dessin qui l'orne est exécuté avec du lacet de coton ayant 1 centimètre de largeur, cousu sur le tulle à petits points *devant*. On encadre ce fond avec deux ou trois tours faits au crochet ou bien au filet, et l'on y noue de petites houppes de gros coton ayant 8 à 9 centimètres de longueur.

Deux entre-deux.

Ces dessins de broderie serviront pour les divers objets de lingerie dont nous avons publié et dont nous publierons les patrons. Celui qui offre une bordure grecque est d'une exécution très-prompte, cette bordure étant faite avec une soutache fine.

Plateau de lampe.

MATÉRIAUX : Drap brun ; grosse soie de cordonnet, de même nuance que le drap.

La broderie de ce plateau de lampe est celle que l'on désigne par les termes *broderie à la minute;* on l'exécute en grosse soie brune de cordonnet. Les contours du plateau sont festonnés. Les *croissants* placés dans les creux des contours se font aussi au feston. Entre ces croissants on découpe le drap. On peut exécuter cet ouvrage en toutes nuances.

Garniture

POUR JUPONS OU PANTALONS.

Cette garniture se compose de bandes en nansouk ou percale fine, plissées perpendiculairement, sur lesquelles on pose en *festons* une bande tuyautée, dont la couture est cachée sous un entre-deux brodé. On coupe les bandes plissées en suivant les festons formés par la bande tuyautée, et l'on cache le rempli, à l'envers, sous un cordon. Sur le bord supérieur des bandes plissées, on pose en ligne droite une étroite bande tuyautée, surmontée d'un entre-deux. Le dessin représente cette garniture à moitié de sa grandeur naturelle.

Deux entre-deux brodés.

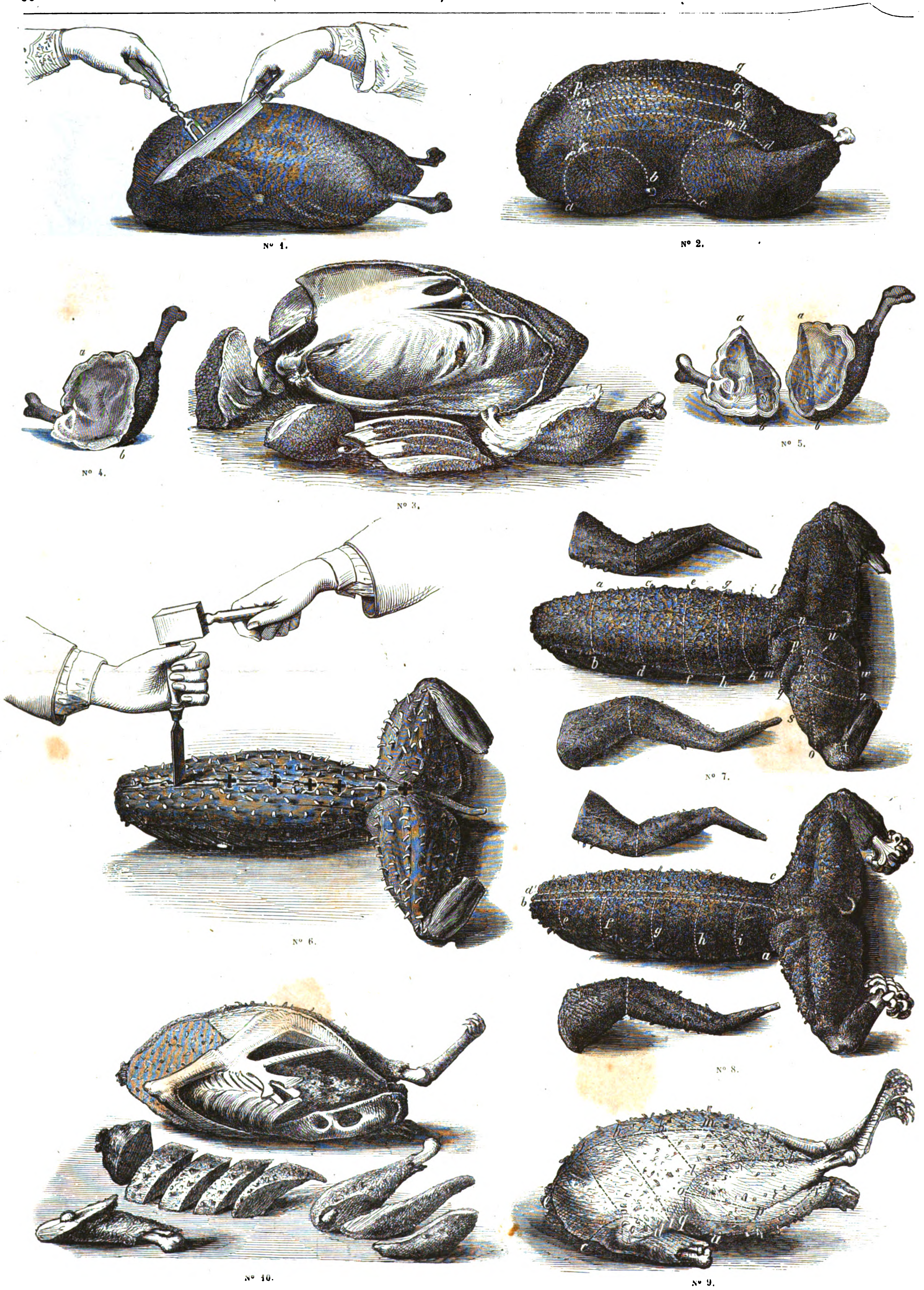
Ils serviront pour tous les objets de lingerie, bonnets, camisoles, jupons, pantalons, etc.

Voile de fauteuil en application.

Ce riche voile de fauteuil, qui représente des fleurs de lis, est fait en application de nansouk ou de batiste, sur tulle. Les contours extérieurs des fleurs de lis sont festonnés. Les pois qui forment le *semé* intérieur sont brodés au plumetis.

Les voiles de fauteuil, lorsqu'ils sont de forme carrée, se posent en biais, c'est-à-dire que l'une des pointes est à l'intérieur, et la pointe opposée à l'extérieur du dossier.




N° 1. N° 2. N° 3. N° 4. N° 5. N° 6. N° 7. N° 8. N° 9. N° 10.

LA BONNE MÉNAGÈRE.

XVIII.

L'ART DE DÉCOUPER.

J'ai longtemps hésité, avant d'aborder le sujet de cet article ; son utilité m'était suffisamment démontrée, mais je reculais devant la difficulté et l'insuffisance d'un enseignement qui, pour offrir des avantages réels, exigeait le secours de dessins spéciaux. L'administration du journal est sérieusement dévouée aux intérêts de ses abonnées; elle a accordé avec empressement la subvention nécessaire pour faire préparer ces gravures par un homme compétent dans l'art culinaire, et il ne me reste plus qu'à traduire en langage intelligible les instructions plus pratiques qu'élégantes accompagnant ces dessins.

C'est aux femmes qu'incombe en France, à peu d'exceptions près, la mission de découper et de distribuer à table la portion de chaque convive, de chaque membre de la famille; il importe par conséquent de familiariser les jeunes filles avec les fonctions qu'elles devront exercer un jour à la satisfaction générale. L'art de découper exige plus d'adresse que de force; il semble donc qu'il doive offrir moins de difficulté à une femme qu'à un homme; de plus, lorsque le chef de la famille revient au logis, fatigué par ses travaux quotidiens, chacun de ceux qui l'attendent à son foyer doit prendre une part de tous les soins qui lui permettent de jouir du repos qu'il a bien gagné; mieux vaut, par conséquent, que la peine de découper et de servir soit supportée par la femme, au lieu de revenir au mari.

Il ne suffit pas que les plats soient bien préparés; il faut encore veiller à ce que les plus simples d'entre eux soient servis aussi élégamment que possible, et surtout à ce que les pièces de viande soient bien découpées; de ce dernier détail dépend non-seulement le bon aspect, mais encore la saveur de chaque morceau. Si les tranches ne sont pas faites dans la direction véritable, les meilleurs morceaux peuvent être perdus : ainsi une pièce de bœuf doit être coupée *en travers*, sous peine de paraître dure ; mais ces détails se révéleront d'eux-mêmes dans le cours des explications que nous leur consacrons; nous espérons qu'à l'aide de ces explications et des dessins qui les accompagnent, nos lectrices parviendront en peu de temps, avec un peu d'application, à acquérir toute l'habileté que nous leur souhaitons.

Disons d'abord quelques mots des ustensiles nécessaires ; les bons instruments sont indispensables dans tous les *arts*. Pour celui qui nous occupe en ce moment, il faut avoir un bon couteau fort, souple cependant, et avant tout bien aiguisé. Pour entretenir cette dernière et indispensable qualité, on emploiera un ustensile désigné dans quelques fabriques par le mot *fusil*, dans quelques autres par le mot *poignard*. Il est fait en faïence ou acier, monté sur un manche, et sert à *repasser* les couteaux, opération qui doit être renouvelée chaque fois que l'on entreprend de découper une volaille ou une pièce de viande. La fourchette a deux longues dents, très-pointues, de façon à pouvoir pénétrer très-avant dans la pièce que l'on découpe, sans y faire de trop gros trous.

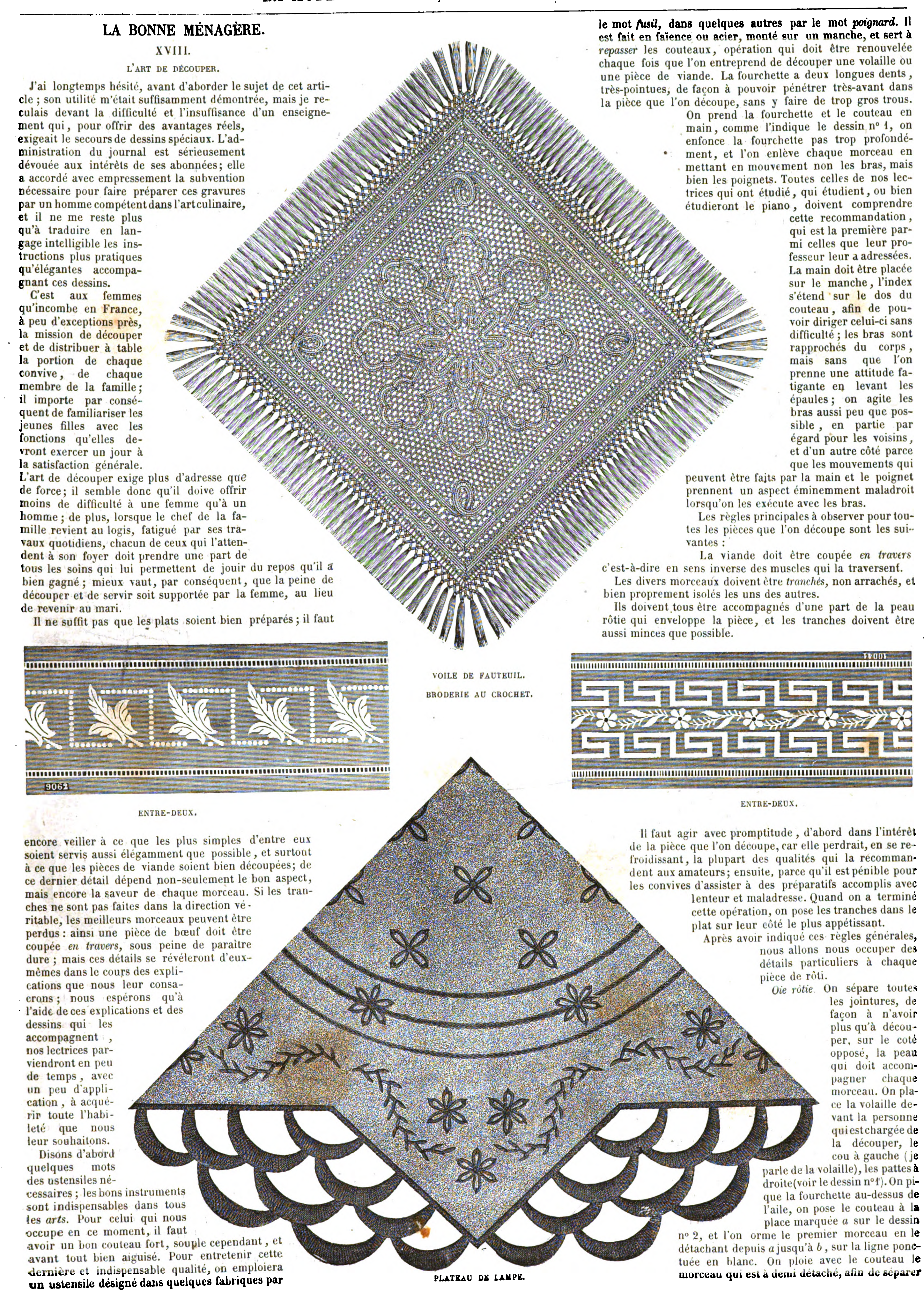
On prend la fourchette et le couteau en main, comme l'indique le dessin n° 1, on enfonce la fourchette pas trop profondément, et l'on enlève chaque morceau en mettant en mouvement non les bras, mais bien les poignets. Toutes celles de nos lectrices qui ont étudié, qui étudient, ou bien étudieront le piano, doivent comprendre cette recommandation, qui est la première parmi celles que leur professeur leur a adressées. La main doit être placée sur le manche, l'index s'étend sur le dos du couteau, afin de pouvoir diriger celui-ci sans difficulté ; les bras sont rapprochés du corps, mais sans que l'on prenne une attitude fatigante en levant les épaules ; on agite les bras aussi peu que possible, en partie par égard pour les voisins, et d'un autre côté parce que les mouvements qui peuvent être faits par la main et le poignet prennent un aspect éminemment maladroit lorsqu'on les exécute avec les bras.

Les règles principales à observer pour toutes les pièces que l'on découpe sont les suivantes :

La viande doit être coupée *en travers* c'est-à-dire en sens inverse des muscles qui la traversent.

Les divers morceaux doivent être *tranchés*, non arrachés, et bien proprement isolés les uns des autres.

Ils doivent tous être accompagnés d'une part de la peau rôtie qui enveloppe la pièce, et les tranches doivent être aussi minces que possible.



VOILE DE FAUTEUIL. BRODERIE AU CROCHET.

ENTRE-DEUX.

ENTRE-DEUX.

PLATEAU DE LAMPE.

Il faut agir avec promptitude, d'abord dans l'intérêt de la pièce que l'on découpe, car elle perdrait, en se refroidissant, la plupart des qualités qui la recommandent aux amateurs; ensuite, parce qu'il est pénible pour les convives d'assister à des préparatifs accomplis avec lenteur et maladresse. Quand on a terminé cette opération, on pose les tranches dans le plat sur leur côté le plus appétissant.

Après avoir indiqué ces règles générales, nous allons nous occuper des détails particuliers à chaque pièce de rôti.

Oie rôtie. On sépare toutes les jointures, de façon à n'avoir plus qu'à découper, sur le coté opposé, la peau qui doit accompagner chaque morceau. On place la volaille devant la personne qui est chargée de la découper, le cou à gauche (je parle de la volaille), les pattes à droite (voir le dessin n° 1). On pique la fourchette au-dessus de l'aile, on pose le couteau à la place marquée *a* sur le dessin n° 2, et l'on orne le premier morceau en le détachant depuis *a* jusqu'à *b*, sur la ligne ponctuée en blanc. On ploie avec le couteau le morceau qui est à demi détaché, afin de séparer

ce morceau du corps de la volaille; on divise la jointure, et l'on coupe, sur le côté opposé, la peau qui doit rester attachée à cette aile.

On commence ensuite à découper le second morceau (cuisse), à la place marquée *c*, en conduisant le couteau depuis *c* jusqu'à *d*, sur la ligne ponctuée, selon que cela vient d'être indiqué pour l'aile; on coupe de la même façon le morceau qui s'étend depuis *e* jusqu'à *f*.

Les quatrième et cinquième coups de couteau (de *g* à l'*h* et d'*i* au *k*) préparent la division du filet (poitrine) en *aiguillettes*. Ceci représente le point culminant de la difficulté, le détail le plus délicat de l'opération; on lui accordera par conséquent une extrême attention, afin de ne point entamer indûment la portion de peau qui doit rester attachée à chaque *aiguillette*.

La première (on en fait trois ou quatre, selon la grosseur de la volaille) est indiquée sur notre dessin par la ligne ponctuée qui s'étend depuis *l* jusqu'à *m*, et représente la direction du couteau; les suivantes sont désignées par les lettres *n* à *o*, *p* à ; ainsi qu'on le voit, elles sont parallèles à la première, et approximativement de même dimension.

Le dessin n° 3 représente l'oie telle qu'elle est lorsqu'on l'a découpée selon les règles de l'art; les morceaux détachés l'accompagnent; la cuisse doit être divisée en deux morceaux, à la place indiquée sur le dessin n° 4, depuis *a* jusqu'à *b*; cette ligne se dirige exactement au milieu de la jointure, et, lorsqu'on l'a suivie ponctuellement, la cuisse est partagée en deux parties représentées par le dessin n° 5.

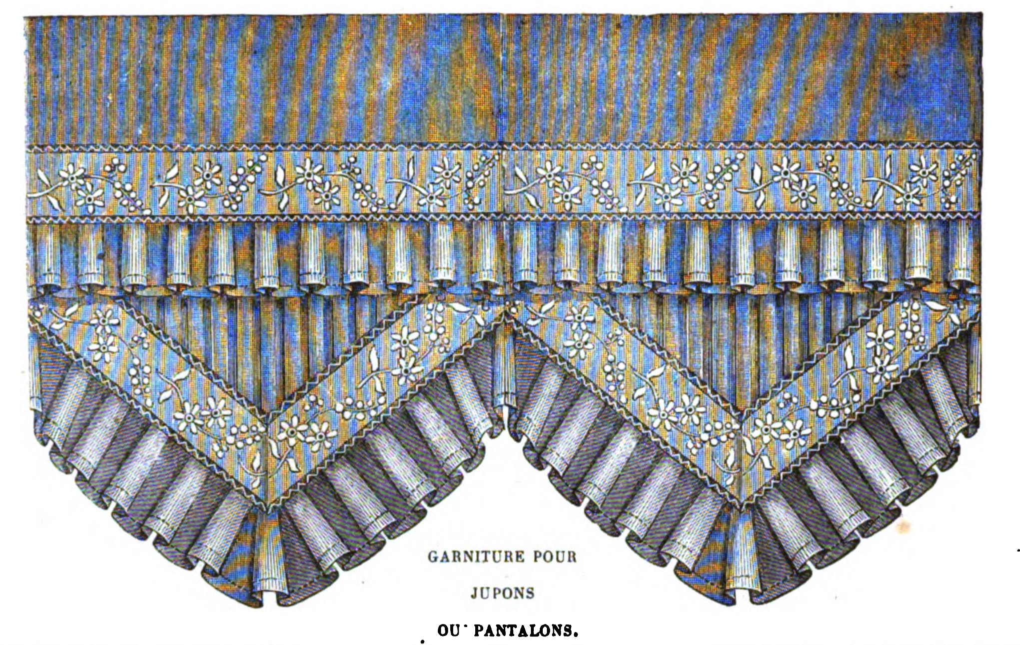
Rôti de lièvre. On connaît deux procédés pour découper le lièvre : dans le premier, la chair n'est pas séparée des os, ce qui présente le rôti *en négligé*, et convient seulement au diner de la famille; dans le deuxième, la chair est complétement détachée des os, et c'est cette dernière méthode qui doit être observée dans tout diner un peu *soigné*.

Pour la première méthode, il faut préparer le lièvre avant de le rôtir, c'est-à-dire que l'on rompt les os voir le dessin n° 6) aux places où le morceau sera découpé, parce que les jointures seraient très-difficiles à rencontrer, et que les os sont trop durs pour pouvoir être tranchés avec un couteau. On emploie pour cette opération un marteau et un fort couteau de cuisine; il faut y apporter une certaine adresse, pour éviter d'entamer trop fortement la chair, qui perdrait alors une partie de son jus; du reste ce procédé offre un avantage incontestable, car les os, ainsi cassés, donnent au rôti une saveur particulière.

On répétera les coups de marteau six ou sept fois, selon la dimension du rôti; les places où l'on doit enfoncer le couteau sont indiquées sur le dessin n° 6, la première, par le couteau lui-même, les suivantes par des croix noires. Lorsque le lièvre est rôti, on *habille*, avec du papier découpé, l'extrémité des deux pattes de derrière (voir le dessin n° 8); le rôti ainsi *paré* est placé de telle sorte que les pattes de derrière se trouvent à la droite de la personne chargée de le découper.

Aux places où les os ont été préalablement cassés, on donnera six coups de couteau en travers; ils sont indiqués sur le dessin n° 7, depuis *a* jusqu'à *b*, — *c* jusqu'à *d*, — *e* jusqu'à *f*, — *g* jusqu'à l'*h*, — *i* jusqu'au *k*, — *l* jusqu'à *m*, par des lignes ponctuées en blanc. Les morceaux de la partie supérieure sont indiqués comme devant former des tranches plus grandes, parce que le lièvre, à cette place, est plus étroit que sur son extrémité opposée; ces premiers morceaux sont aussi moins estimés, en sorte qu'on les ménage moins que ceux avoisinant les pattes de derrière; on coupe ceux-ci toujours plus *étroits*, afin d'en avoir le plus grand nombre possible.

Après que l'on a détaché la dernière tranche (de *l* jusqu'à *m*), on sépare l'une des pattes de derrière, en y donnant deux coups de couteau aux places indiquées par les lignes ponctuées qui s'étendent depuis *m* jusqu'à *n*, — depuis *n* jusqu'à l'*o*; le dernier, qui est aussi le plus long, doit se rapprocher de l'os autant que possible; on enlève cette tranche, on la divise, en la coupant depuis *p* jusqu'à *q*, depuis *r* jusqu'à *s*. La partie inférieure de la patte est dure, et contient beaucoup de tendons; on la tranche cependant en se dirigeant vers la lettre *t*, et suivant



GARNITURE POUR JUPONS OU PANTALONS.

ENTRE-DEUX.

ENTRE-DEUX.

VOILE DE FAUTEUIL EN APPLICATION.

Lequien fils Imp. r. des Fossés 3. Paris

LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal 56 Rue Jacob Paris

Toilettes de Mme LISE, 17 r. Nve Ste Augustin.

Envois de la Mon de COMMISSION GÉNÉRALE, r. d'Hauteville 53



la ligne ponctuée. On répète pour l'autre côté de la patte, mais en sens inverse, le coup de couteau indiqué précédemment, depuis la lettre *n* jusqu'à la lettre *o*, afin de détacher toute la chair; on la coupe ensuite depuis *n* jusqu'à l'*u*, puis on partage le morceau depuis *v* jusqu'au *w*, — depuis *x* jusqu'au *z*.

La deuxième patte de derrière est coupée, bien entendu, comme la première.

Enfin, en dernier lieu, on sépare en deux morceaux les pattes de devant (voir leur ligne ponctuée dans le dessin n° 7).

Le dessin n° 8 est consacré à la deuxième méthode, qui peut être suivie pour découper un rôti de lièvre. Cette fois on supprime l'opération qui consiste à casser les vertèbres du dos, et l'on présente les divers morceaux sans les os, qui y restent attachés selon la première méthode.

Avec les deux premiers coups de couteau, on sépare le filet de chaque côté de l'épine dorsale, en se dirigeant sur les deux lignes ponctuées, depuis *b* jusqu'à l'*a*, — depuis *d* jusqu'au *c*; on enfonce le couteau aussi profondément que possible, de façon qu'il atteigne les côtes; on maintient l'épine dorsale avec la fourchette, et l'on enlève avec le couteau, bien soigneusement, le filet, que l'on découpe ensuite par petites parties marquées par les lettres *e, f, g, h, i*.

Les pattes de devant et celles de derrière sont coupées selon les indications données pour le premier procédé.

On découpe le lapin de garenne et le gigot de chevreuil absolument comme le lièvre.

Dinde rôtie. Nous rappelons tout d'abord une partie des instructions concernant l'oie rôtie, entre autres toutes celles qui concernent la séparation des jointures.

On place la dinde rôtie le cou à gauche, les pattes à droite de la personne chargée de la découper.

On doit tout d'abord détacher la partie inférieure (voir le dessin n° 9, depuis *a* jusqu'à *b*) en suivant la ligne ponctuée; on en fait autant pour l'autre cuisse, puis, retournant la volaille, on en *casse* le dos à la hauteur des cuisses, en tenant celles-ci avec la main gauche, tandis que la main droite emploie le couteau pour cette opération.

On détache ensuite l'aile, sur la ligne ponctuée, qui s'étend depuis *c* jusqu'à *d*; après en avoir fait autant pour l'autre aile, on dirige le couteau sur la ligne ponctuée, depuis *e* jusqu'à *b*; cette dernière entaille doit être aussi profonde que possible; on coupe dans la poitrine plusieurs morceaux indiqués par des lignes ponctuées, en procédant comme cela a été expliqué pour l'oie rôtie.

Après avoir enlevé la patte qui tient à la cuisse, on divise celle-ci en trois parties, représentées par les lignes qui vont depuis *o* jusqu'à *p*, — depuis *q* jusqu'à *r*.

L'autre côté de la dinde est découpé comme celui-ci.

Le dessin n° 10 représente la dinde découpée d'après les règles qui viennent d'être indiquées et qui serviront aussi pour le *faisan rôti*. EMMELINE RAYMOND.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe en poult-de-soie noir, bordée avec une grosse corde verte en soie. Au-dessus de cette corde, une guirlande d'épis brodés en soie verte remontant sur le devant de la robe et sur le corsage. Pardessus en drap léger, *gris souris*; grandes poches ornées de passementerie et de longues olives en passementerie; même ornement répété sur les épaules; manches étroites, fermées avec trois gros boutons plats. Chapeau de tulle noir garni en taffetas vert. Jupon blanc en percale, garni avec un volant ayant 6 centimètres de hauteur, plissé à gros tuyaux et à *tête* fixée par une bande de percale ayant 3/4 de centimètre de largeur, piquée sur chaque côté.

Robe en foulard écru foncé, allongée par une bande de foulard violet clair, ayant 10 *centimètres de largeur.* Cette bande remonte par devant en se rétrécissant graduellement jusqu'à la ceinture qui est de même nuance violette. Chemisette blanche, montante et plate, à petits plis et entre-deux. Veste courte entr'ouverte, bordée avec une bande violette; ces bandes sont partout surmontées d'anneaux entrelacés faits avec une grosse corde violette en soie; sur les épaules, mêmes anneaux terminés par des glands. La chemisette montante a un petit col *droit* auquel la bande violette garnissant l'encolure tient lieu de cravate. Chapeau blanc, *moucheté* de grosses perles noires; boules noires retombant par derrière.

MODES.

Quoique les réunions du soir soient encore nombreuses à Paris, et qu'on doive les prolonger encore longtemps, les détails relatifs aux toilettes de ce genre intéressent médiocrement nos lectrices à cette époque; elles veulent connaître dès à présent tout ce qui se prépare pour la saison prochaine. Essayons de les satisfaire.



ROBES DE Mme CASTEL BRÉANT, 58 BIS, RUE SAINTE-ANNE.

Robe en taffetas gros bleu à rayures noires. La garniture se compose de ruches en ruban gros bleu, à filets noirs séparés par une patte en taffetas gros bleu avec ornements en soutache noire; même garniture en guise d'épaulettes; corsage montant à ceinture.

Toilette de soirée. Robe en poult-de-soie blanc à rayures noires. La jupe est garnie avec trois bandes en taffetas blanc, découpées de chaque côté, recouvertes d'entre-deux en dentelle noire; la première de ces bandes se termine sur les côtés; toutes trois s'abaissent en tournant; corsage décolleté; ceinture à longs pans.

Les chapeaux de paille et de crin, dont je viens d'examiner un formidable assortiment chez Mme Aubert, modiste, rue Neuve-des-Mathurins, n° 6, témoignent d'une imagination excessive; leur forme se divise en deux catégories bien distinctes, désignées par les mots *fanchon* et *capote;* la fanchon n'a point de fond ni de bavolet; la capote a perdu son bavolet, mais elle a gardé son fond. Ce qu'il y a de plus inexplicable, c'est que l'on a doté quelques chapeaux ronds du bavolet refusé aux chapeaux ordinaires; il est inutile de chercher l'explication de cette contradiction, nous ne parviendrions pas à la trouver.

Les chapeaux de paille et de crin ne ressemblent plus du tout à ceux que nous avons connus et portés jusqu'ici; on se contentait autrefois de coudre ensemble des tresses de paille ou de crin; c'était l'enfance de l'art.

Aujourd'hui on forme avec ces tresses une foule de dessins dissemblables; beaucoup de chapeaux sont *à jours*, c'est-à-dire que les tresses de crin sont disposées en treillage, et fixées à chaque coin des petits carreaux qu'elles forment par une perle noire; ces chapeaux seront doublés en taffetas cerise, rose, bleu, mauve, vert ou ponceau. Toutes mes sympathies sont dévolues à cette combinaison, qui produit des effets charmants.

D'autres chapeaux rappellent une immense marguerite, dont les pétales sont représentés par d'imperceptibles tresses de crin repliées sur elles-mêmes; cela est aussi fort joli, mais un peu moins léger que les précédents.

Des chapeaux en paille, plus ordinaires, ont des ornements en paille noire; beaucoup sont brodés en perles de jais noir, ou bien en perles d'acier. Les femmes qui aiment les perles doivent être contentes; celles qui s'obstinent à les repousser peuvent se rassurer, rien ne les oblige à en porter. On crée beaucoup de fleurs mélangées de perles de toutes couleurs, et l'on prépare aussi de petits ornements en métal pour les garnitures de chapeaux: ce sont des poignards, des cors de chasse, des ancres maritimes, qui viendront prendre la place des coquilles adoptées l'été dernier.

Quant aux chapeaux jadis qualifiés de *chapeaux ronds*, ils vont me causer de cruels embarras; de toutes parts s'élèvent des voix qui me demandent quelle forme je préfère parmi ces singuliers couvre-chefs..... Hélas! je mentirais si j'en signalais une, même une seule, comme étant jolie et gracieuse à mes yeux. Que puis-je en dire? Ce ne sont plus des chapeaux, mais bien une sorte de calotte sans bords que l'on s'applique sur la tête; ces calottes sont tantôt pointues par devant et par derrière, ou pointues seulement par devant, ou seulement par derrière, à moins cependant qu'on ne les désigne par le mot *chapeau russe;* dans ce cas, elles sont pointues aux quatre coins. Quelques-uns de ces chapeaux sont, ainsi

que je le disais tantôt, une sorte de bavolet, ou plutôt de *rideau* tuyauté en paille.

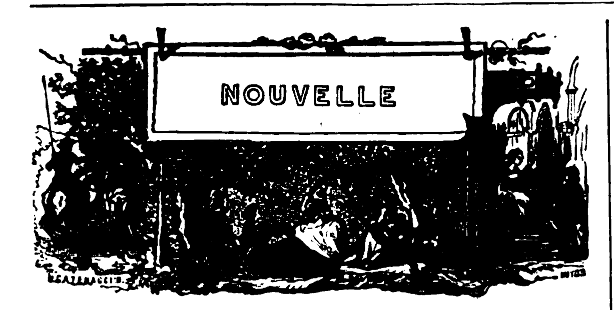
Je ne craindrai pas de dire vertement son ait à la mode ; elle est extravagante sur le chapitre des chapeaux ronds (pour ne parler que de ce chapitre-là); ils n'ont pas de raison d'être, du moment où ils n'ont pas de bords qui garantissent le visage contre les ardeurs du soleil. On a commencé par rouler ces malheureux bords, on a fini par les supprimer, et l'on n'a plus de chapeaux, mais des paniers renversés, plus ou moins enjolivés, et qui perdent à la fois leur utilité et leur grâce. Un visage féminin, même médiocre, était presque toujours joli sous un chapeau rond, à bords plus ou moins larges; mais la plus belle personne du monde, coiffée d'une marmite ou d'une belle corbeille à ouvrage, offrira, quoi qu'elle puisse croire, un aspect grotesque.

Je sais bien que mes doléances ne serviront à rien; mais elles servent tout au moins à apaiser le mécontentement dont j'ai été saisie en passant la revue des chapeaux d'été. Une femme d'un certain âge pouvait encore porter, dans un jardin ou bien à la campagne, un chapeau rond tel qu'on en fabriquait il y a deux ou trois ans. Imagine-t-on une mère respectable, une grand'mère, portant un bonnet de police en paille? Cette supposition m'exaspère. J'exhorte les personnes raisonnables à réagir contre ces funestes préparatifs, et à porter des chapeaux à bords pas trop larges, un peu roulés à leur extrémité.

Nous sommes sobres de recommandations, nos lectrices le savent ; mais, lorsque nous trouvons des objets qui méritent d'être signalés pour leur qualité et leur prix avantageux, nous pensons remplir notre mission d'utilité en les signalant. On trouve en ce moment aux *Magasins du Louvre* de charmantes soieries de printemps à 4 fr. 50 c. et 4 fr. 90 c. ; leur qualité est excellente ; les rayures blanches et noires en toutes dispositions sont celles que l'on préfère. Les robes de moire à rayures ont l'épaisseur et les reflets veloutés des plus beaux velours. Les linos de tous genres offrent des robes aussi jolies que peu coûteuses. On trouve dans ces magasins tous les objets de lingerie parfaitement coupés et garnis, à des prix exceptionnellement modérés.

E. R.





LA FAMILLE BÉROUVILLE.

Suite.

XVII.

LA PLUS DIGNE.

En disant à M. Claude Bérouville que la maison Chemay était un enfer pour Anna, Mlle Legrand avait un peu forcé les couleurs : c'était l'enfer, moins toutefois l'éternité des peines. Or un espoir vague de délivrance soutenait la jeune fille, qui ne s'était sentie pleinement malheureuse qu'en quittant la Ville-Roux pour n'y plus revenir sans doute. Tomber sans transition, d'une position de fortune qui permet le confort avec ses raffinements, dans un état voisin de la gêne, assujetti à mille privations, c'était déjà dur; voir l'autorité douce et paternelle changée en une autorité fantasque et jalouse, c'était plus dur encore; mais échanger la liberté illimitée de la campagne pour l'esclavage de la ville, mais quitter la maison vaste et gaie pour la maison étroite où tout mot, tout soupir a de l'écho, c'était un intolérable supplice. L'oiseau libre, habitant joyeux de l'air, était devenu l'habitant d'une cage sombre, dans laquelle n'arrivaient pas suffisamment l'air et le soleil.

Mme Chemay habitait au premier, dans une des rues intérieures de Saint-Malo. A Saint-Malo, à l'inverse des autres villes, plus un logement s'élève au-dessus de la la rue, plus il vaut. Le second étage est beaucoup plus agréable à habiter que le premier, et cela tient à une foule de causes qui font de la pittoresque cité une cité à part. La chambre d'Anna est un appartement obscur, encombré de meubles. Deux lits d'enfants sont placés contre le sien. Malgré sa légitime résistance, on lui a infligé la présence d'Anaïs, qui appelle cette chambre : ma chambre, et qui s'y conduit en maîtresse. Ce qu'use de patience Anna avec cette enfant maussade, bavarde et indiscrète n'est pas facile à calculer.

En ce moment, elle est à sa pension, et la jeune fille se trouve seule avec Mélite, qui joue en la dérangeant sans cesse par ses exigences, mais qui se fait tout pardonner par le regard aimant de ses yeux bleus et par l'expression câline que revêt sa petite figure souffreteuse.

Les quelques semaines qu'Anna a passées à Louvigny ont coloré ses joues et ravivé le magique éclat de ses yeux; mais, si les effets du bien-être physique subsistent encore, la réaction morale se fait violemment sentir. Après ces jours de repos et ces jours de soleil, les tracasseries sans trêve et la maison obscure lui mettent, par la comparaison, un tel poids de tristesse sur le cœur que, malgré elle, la prostration arrive, et que ses lèvres et ses oreilles semblent se fermer. Son port de refuge, c'est le travail. Le travail assidu endort sa pensée et lui permet le silence; mais combien ce travail lui-même lui a-t-il coûté d'efforts ! Dans cette vie nouvelle, tout a été lutte pour elle. Au temps heureux qui n'est plus qu'un songe, le travail avait une place dans sa vie, mais c'était le travail sous sa forme la plus légère et la plus séduisante.

La maison, remplie de serviteurs déjà anciens, marchait pour ainsi dire toute seule, sans participation bien directe avec son gracieux chef, et le travail des doigts, c'était quelque ouvrage élégant, pris et repris, parfois laissé inachevé. Ce travail-là servait simplement de soudure entre les promenades, les flâneries et les visites. Instinctivement, Anna n'aimait pas à rester inoccupée.

Quand la pluie la retenait à la maison, qu'elle se trouvait seule avec son oncle en compagnie des actives demoiselles de Louvigny, elle avait toujours dans son chiffonnier ou dans sa poche un bout de ruban, ou un morceau de canevas, ou une fine broderie, sur lesquels s'exerçait plus ou moins capricieusement l'habileté de ses doigts délicats : c'était tout.

A ce travail léger et le plus souvent inutile de la femme riche, succédait le travail sérieux et difficile de l'ouvrière. Les commencements de son apprentissage volontaire furent très-pénibles; il fallait vaincre une nonchalance habituelle, rester des heures entières le front courbé sur son ouvrage, sans intérêt. Le corps se fatiguait, et l'âme aussi; peu à peu, elle reprit le dessus. Le travail proprement dit tient caché, sous son air austère peu engageant, plus de paix et de contentement que l'oisiveté déguisée, dont le visage est si riant. Quand l'habitude eut vaincu la lassitude physique, chaque coup d'aiguille devint un remède contre la lassitude morale. Et puis l'intérêt naquit, elle voulut devenir habile et elle le devint. Mme Chemay, qui ne la faisait guère jeûner de réprimande, n'en émaillait pas moins ses discours de tirades sur la paresse; mais ce n'était plus qu'une façon de parler, et Anna, étant parvenue à faire paraître moins disgracieuse la taille disloquée d'Anaïs, put compter sur quelques jours de bonne humeur chaque fois qu'un vêtement confectionné pour un des membres de la famille Chemay sortirait de ses mains.

Absorbée dans son travail et dans une rêverie alimentée par des pensées douloureuses, Anna ne répondait plus que par monosyllabes au babil confus de la petite Mélite, qui troublait seul le silence de sa chambre, quand un bruit qu'elle ne connaissait que trop bien la fit tressaillir. L'escalier sonore résonnait sous des pieds impatients. C'étaient les enfants. Bientôt la porte s'ouvrit, et ils firent invasion dans sa chambre. La petite Mélite s'empressa de se blottir contre les jupons de sa tante, ce qui déplut très-fort à Anaïs. Pour se venger, elle commença un jeu qui avait l'immense avantage de contrarier en même temps Mélite et sa tante. Elle se mit à poursuivre la petite fille et à essayer de lui faire regarder en face, bon gré mal gré, sa figure grimaçante. Quand l'enfant, cramponnée des deux mains à la robe d'Anna, tournait sa tête à droite, elle trouvait ce museau de chien-loup devant elle; elle la retournait vite à gauche, et elle le rencontrait encore. Anna s'épuisait à la prier de cesser ce jeu qui agaçait l'enfant. Anaïs aimait à pousser à bout, et elle continuait. Bientôt Mélite, mise hors d'elle-même, s'agita en convulsions nerveuses, et se mit à jeter des cris perçants.

Anna l'assit sur ses genoux et dit à Anaïs :

« Si tu continues, je vais te mettre en pénitence. »

Anaïs lui refit sa grimace, qui consistait à grincer des dents d'une manière tout à fait féroce, et répondit :

« Tu n'es pas la maîtresse. »

En effet, ce qui manquait à Anna, c'était l'autorité, l'autorité, sans laquelle on ne peut rien sur les enfants, qui se transforment en bourreaux impitoyables et ont avec leurs victimes des raffinements inouïs de cruauté.

Anna se mit à baiser doucement le front de Mélite; mais ce calmant suprême ne pouvait pas agir en ce moment; la figure d'Anaïs était toujours là, les mains d'Anaïs la touchaient, c'en était assez, elle continuait de crier les yeux fermés et en la repoussant de ses deux petits bras, tant son contact seul lui était odieux.

Ces cris faisaient mal à Anna; Anaïs s'en aperçut, et sur-le-champ essaya de les imiter. Victor et Joseph, d'abord étonnés, virent bientôt que c'était un jeu; ils accoururent, et un triple cri couvrit la voix plaintive de Mélite. C'était à rendre fou.

Un coup frappé sur la cloison voisine vint soudain interrompre ce diabolique concert, et peu après Mme Chemay fit son entrée dans la chambre.

« Eh bien ! qu'est-ce que tout ce vacarme? » demanda-t-elle, en lançant à Anna un regard qui annonçait qu'elle commençait par s'en prendre à elle.

— Maman, ma tante refuse de laisser Mélite jouer avec moi, » s'écria Anaïs avec une volubilité qui dénotait une grande habitude des rapports mensongers.

« Vraiment, » dit Mme Chemay en hochant gravement la tête, « il y a des personnes d'un caractère étrange, elles sèment la guerre partout.

— J'aime à espérer qu'il ne s'agit pas de moi, » repartit Anna tout en berçant Mélite dans ses bras, et que tu ne supposes pas que j'aie eu l'idée d'empêcher les deux petites filles de jouer ensemble. Anaïs, comme toujours, a voulu agacer Mélite, à laquelle ses grimaces font peur. Je ne puis l'empêcher.

— Cela n'est pas vrai! » s'écria Anaïs.

« Allons, laquelle croire? » dit majestueusement Mme Chemay.

« Ceci est un peu fort, » répondit vivement Anna, dont les joues pâles se colorèrent. « Je n'ai pas l'habitude de mentir, et mon témoignage devrait, ce me semble, l'emporter sur celui d'une enfant qui te trompe à plaisir.

— Je connais mes enfants, Anna, et je te prie de ne pas les calomnier comme tu le fais.

— Je les calomnie, moi?

— Oui, et depuis que tu vis avec nous, il y a trop de scènes, entends-tu?

— Des scènes, Clémentine, et par moi?

— Oui; Chemay est vif, et, au lieu d'excuser ces enfants, tu lui dis ce qu'ils ont fait; des enfantillages, le plus souvent, des misères.

— Des misères! oh! c'est bien le mot; mais, si Auguste ne prenait pas quelquefois mon parti, sais-tu que je ne pourrais me faire respecter d'eux et que je ne tolérerais pas qu'ils fissent à une servante ce qui leur plaît de me faire?

— Tu les détestes.

— Ils font tout ce qu'ils peuvent pour m'empêcher de les aimer. »

En disant ces mots, Anna se leva à demi pour mettre Mélite sur ses petites jambes. Anaïs, qui écoutait le débat avec une joie maligne qu'elle ne cherchait pas à dissimuler, vit ce mouvement, et, comme Anna se relevait pour s'asseoir, elle retira doucement la chaise en arrière. Anna tomba au milieu d'un éclat de rire général.

« Allons, Anaïs, » dit Mme Chemay sans s'émouvoir, « tu choisis mal ton moment pour plaisanter avec ta tante. T'es-tu fait mal, Anna? »

Avant qu'Anna eût pu répondre, la porte s'ouvrit et Nata fut introduite. Elle s'arrêta en voyant la jeune fille encore renversée sur le plancher, et, devinant à l'air radieux des enfants que cette chute avait dû être occasionnée par leur malice, elle leur lança un regard que la couleur jaune de ses yeux rendait terriblement expressif.

« Nata, ma chère Nata, » s'écria Mme Chemay à demi suffoquée par la surprise et par l'émotion, « est-ce bien vous? comment se porte mon oncle? »

Nata, en Europe, n'avait pas de sentiments personnels; elle jugeait les hommes et les choses d'après son maître, dont les opinions devenaient les siennes. Elle avait donc fort peu de sympathie pour Mme Chemay, et, en la voyant s'avancer presque les bras tendus, elle recula d'un pas, et, sans lui répondre, dit :

« C'est à mamzelle Anna que je veux parler.

— Parlez-lui, Nata, parlez-lui. Qu'avez-vous à lui dire? »

Nata tira une lettre de sa poche, s'avança vers Anna, lui sourit et la lui tendit. Puis elle alla s'asseoir dans un coin et demeura immobile, les yeux fixés sur la jeune fille. Mme Chemay, grandement intriguée, s'assit aussi en adressant à ses enfants un regard et un geste significatifs, et ce fut au milieu d'un silence profond qu'Anna, encore impressionnée par la petite scène qui venait d'avoir lieu, lut la lettre que Nata venait de lui remettre et qui était ainsi conçue :

« Ma chère nièce,

« Je viens bien humblement vous demander pardon de l'injuste froideur que je vous ai montrée, et vous prier de revenir vivre sous ce toit que vous pouvez regarder comme vôtre.

« Ma réputation d'originalité est telle que je ne suis plus obligé de présenter le motif raisonnable de ceux de mes actes qu'on qualifie d'étranges, et je ne chercherai pas à expliquer à d'autres la cause du revirement qui se fait dans mes projets. Je laisserai crier les uns et s'étonner les autres. Mais vous avez le droit de connaître la vérité tout entière, et je vais vous la dire. Dans la nombreuse parenté qui fixe ses yeux plus ou moins avides sur ma fortune, vous eussiez certainement appelé plus particulièrement mon intérêt, sans une circonstance pénible que vous ignorez sans doute. Vous êtes la fille d'une femme que j'ai beaucoup aimée et qui, par son infidélité, a été la cause de mon expatriation. Les promesses échangées me donnaient un droit dont je n'ai pas voulu user, et elle épousa votre père, qui était mon frère.

« J'ai affreusement souffert, mon enfant, et je vous le dis afin que vous vous montriez indulgente. Cette peine de cœur, ce désaccord intime et profond dans ma famille, ont, à cette époque décisive de ma vie, servi à développer en moi cette misanthropie chagrine qui, bien souvent et bien à tort, m'a fait passer pour méchant et haineux. J'avais, il est vrai, les passions vives, le caractère ardent, un cœur plutôt fait pour l'amour que pour la haine, mais où la haine venait, par la faute de ceux que j'aimais le plus au monde, remplacer l'amour. La charité chrétienne, qui fait pardonner les injures, me semblait alors impossible à pratiquer. Je quittai la France, emportant, je puis le dire, le couteau dans la blessure, c'est-à-dire nourrissant un ressentiment qui, presque à mon insu, ne s'était pas éteint complétement, car il s'est ranimé avec une incroyable violence à votre vue. Je vous ai haïe un moment comme on ne hait plus à mon âge; mais je vous ai dit combien j'avais été malheureux par celle dont, physiquement, vous êtes la vivante image, et vous me pardonnerez, n'est-ce pas? Moralement, vous ne lui ressemblez pas. Le hasard vous a placée sur mon chemin comme pour me donner occasion de vous connaître. Je l'en remercie. Aujourd'hui, je vous propose d'essayer d'un nouveau genre de vie, mais sans vous l'imposer.

« Si la compagnie d'un homme de mon âge et de mon humeur vous attriste; si la Ville-Roux, veuve de celui que vous aimiez si sincèrement, vous déplaît comme résidence; si, chose peu probable, vous désiriez retourner avec votre sœur; si enfin votre destinée vous appelait ailleurs, sachez à l'avance que rien n'entravera votre liberté, car je vous fais indépendante sans condition. Le jour où, pour accéder au désir que je vous exprime, vous mettrez le pied à la Ville-Roux, cette terre vous appartiendra. Je n'ai pas d'héritier plus direct que vous, et je ne veux pas voir la vieille maison passer à des mains étrangères. Et puis j'ai voulu, comme Alexandre, laisser, non mon empire, mais la plus grande partie de ma fortune au plus digne, et vous me pardonnerez bien cette originalité.

« Dieu merci, je n'ai pas eu cette fois à spéculer sur l'appât de l'or. Je sais que vous avez le cœur haut placé, et, en vous avertissant des dispositions que j'ai prises, je veux seulement vous montrer à quel point je respecte votre liberté.

« J'envoie à tout hasard ma dévouée Nata, et je désire sincèrement qu'elle ne revienne pas seule à la Ville-Roux.

« Croyez-moi, chère enfant, votre oncle repentant et affectionné, « Claude BÉROUVILLE. »

Anna éprouva un tel saisissement à la pensée de sa subite délivrance que, cette lettre lue, elle demeura sans mouvement. Nata, qui connaissait nécessairement le but de son voyage et qui s'était rencontrée plusieurs fois avec la jeune fille au chevet de Tom, la regardait avec inquiétude, craignant un refus; Mme Chemay dévorait la lettre du regard; les enfants, se doutant que quelque chose d'intéressant allait se passer, ouvraient de grands yeux curieux. Mélite seule ne se doutait de rien, car, épuisée par son désespoir de tout à l'heure, elle s'était endormie entre les bras d'Anna.

« Eh bien? » demanda enfin Mme Chemay à bout de patience.

Anna reprit la lettre, et, d'une voix émue, elle en lut une grande partie.

Mme Chemay écoutait les yeux éteints, les bras pendants.

« Est-ce que tu accepteras? » demanda-t-elle quand la lecture finit.

Nata la regarda de travers.

« Si j'accepterai! » s'écria Anna en joignant les mains.

Mme Chemay, par une de ces volte-face qui lui étaient familières, fondit en larmes. Elle attira à elle ses trois enfants, qui ne comprenaient pas bien encore, et leur dit à travers ses larmes :

« Votre tante vous quitte.

— Tant mieux! » glapit la voix aigre d'Anaïs.

Mélite, à ce cri, se réveilla en sursaut et se mit à pleurer, comme si elle pressentait la séparation dont elle était menacée.



« Quels sont les ordres de mon oncle, Nata? » demanda Anna à la dévouée mulâtresse.

« Je n'en ai reçu qu'un, mademoiselle : attendre votre bon plaisir.

— Alors préparez-vous à partir demain matin. Je vais prévenir mon beau-frère de ce qui se passe. »

Elle berça un instant Mélite, l'embrassa, la posa sur son lit, et passa dans la chambre de M. Chemay, qui écrivait. Pendant le temps qu'ils avaient vécu ensemble, l'accord le plus parfait avait régné entre eux. On pouvait même remarquer que M. Chemay se trouvait moins malade depuis quelque temps. Aussi cette nouvelle l'impressionna-t-elle péniblement. Cependant il se réjouit généreusement de ce changement de position et lui dit qu'il n'y avait pas à hésiter.

Quand Anna le quitta, il se promena seul quelque temps d'un air soucieux; et, prenant tout à coup une résolution qui témoignait de ses regrets, il alla ensevelir son chagrin dans son lit.

Anna trouva Mme Chemay encore toute larmoyante; Victor et Joseph avaient l'air tout effarés; Anaïs paraissait furieuse.

« Ces pauvres enfants! » dit Mme Chemay, bas à Anna, « ils ont un chagrin fou de te voir partir. Ils t'aiment bien, au fond, et tu ne les desserviras pas près de mon oncle, n'est-ce pas?

— Y penses-tu? » répondit Anna avec un léger mouvement d'épaules.

Et elle alla reprendre Mélite, dont elle était peinée de se séparer.

Ce sentiment de regret attrista son départ le lendemain; et en montant en voiture elle dit à Nata :

« La joie n'est jamais complète, Nata. Qui aurait cru que j'aurais versé des larmes le jour où je rentre à la Ville-Roux? »

A la Ville-Roux on l'attendait avec impatience. Sa chambre avait été renouvelée, et Mlle Legrand, que la décision du vieillard rendait trop heureuse, était venue jeter un coup d'œil sur les arrangements pris.

« Il faudra que je sache le jour de l'arrivée d'Anna, » pensait-elle, « et que je la guette au passage. Elle est timide; et Claude, qui a vraiment un petit coup de marteau, prendrait peut-être sa timidité pour de l'indifférence. Donc je la chapitrerai là-dessus, et je la déciderai à se faire un peu violence et à se montrer tout de suite affectueuse comme elle sait l'être. »

En conséquence de ces bonnes intentions, elle avait demandé à M. Bérouville le jour probable de l'arrivée d'Anna.

« Je lui ai écrit, c'est tout ce que je puis te dire, » avait-il répondu.

Mais il n'avait pas ajouté que Nata était partie avec la lettre, et qu'elle pouvait ramener Anna au premier moment.

« Je n'aime point les scènes arrangées, avait pensé de son côté le malin vieillard; Moricette veut sans doute sermonner cette enfant, ce qui ne servira qu'à augmenter la frayeur que je dois lui inspirer. Je veux la voir comme elle est, et mettre tout de suite nos relations sur le pied qui me convient. »

Et voilà pourquoi, tandis que Mlle Moricette tricotait tranquillement dans son salon, en se remémorant tout ce qu'elle devait dire à Anna sur la manière de se présenter devant son oncle lors de leur première entrevue, qui ne laissait pas que d'être un peu embarrassante, Anna faisait son entrée à la Ville-Roux.

En descendant de voiture, elle resta debout un moment, et promena sur la façade grise un regard plein de mélancolie. Elle ne pouvait se retrouver là sans se souvenir, et la pensée du nouvel habitant n'avait pas le pouvoir de chasser l'image de celui qui n'était plus. M. Bérouville, caché derrière le lourd rideau de la salle du rez-de-chaussée, la regardait.

« J'ai bien placé mon argent cette fois, » murmura-t-il avec satisfaction.

Et il s'avança tout souriant au-devant d'elle.

Quand sa figure revêtait cette expression de bonne humeur, elle se transformait, et alors apparaissait cette ressemblance entre lui et son frère, qui avait saisi Tom, et qui était d'autant plus grande en ce moment qu'il avait eu la fantaisie de couper sa barbe et de laisser croître ses cheveux blancs. Anna, qui ne se rappelait ce visage qu'empreint d'une sorte de dureté chagrine, en fut vivement frappée. Elle s'arrêta court; et comme M. Bérouville lui tendait les deux mains avec son meilleur sourire, elle se jeta à son cou par un mouvement spontané, en disant d'une voix pleine de larmes :

« Ah! mon Dieu! comme vous lui ressemblez! »

Le vieillard se sentit plutôt touché que blessé, de voir que pour la jeune fille il y avait un souvenir qui primait tout, et cette parole émue et vraie lui parut cent fois préférable à l'expression banale de sa reconnaissance, ou à celle d'une affection qui n'avait point eu le temps de naître.

Il l'embrassa affectueusement, et lui répondit :

« Je tâcherai de lui ressembler de toute manière afin que vous m'accordiez un peu de l'affection que vous lui portiez. Comme lui, mon enfant, je n'aurai qu'un désir : celui de vous rendre heureuse. »

Il faut bien le dire, tous les conseils diplomatiques de Mlle Legrand n'auraient pu mieux inspirer Anna, qui, sans effort et en ne suivant comme toujours que la pente naturelle de ses sentiments, avait à tout jamais gagné les bonnes grâces de M. Bérouville.

Zénaïde Fleuriot.

(La fin au prochain numéro.)



RENSEIGNEMENTS GÉNÉRAUX.

L'extension prise par l'article *Renseignements* est telle que nous devons maintenir rigoureusement, *dans l'intérêt même de nos abonnées*, la condition de l'envoi de la bande portant le numéro d'abonnement et le nom de l'abonnée; toutes les lettres envoyées sans cette bande sont considérées comme non avenues et restent sans réponse.

— L'administration et la rédaction ont des attributions différentes, qui ne peuvent être confondues sans occasionner des retards, préjudiciables à nos abonnées; nous les engageons à placer sur une feuille séparée les demandes d'abonnement ou de numéros, les changements d'adresse, les réclamations, et enfin tout ce qui concerne l'administration. Lorsqu'on charge Mme Raymond de tous ces détails, on nous impose un double travail de *triage*, et l'on s'expose à subir un retard qui ne saurait nous être imputé.

— La rédaction ne peut se charger d'aucune commission; et lorsqu'on demande à Mme Raymond de s'informer du prix d'une foule d'objets, petits ou grands, on lui impose la pénible nécessité de refuser ces petits services aux abonnées du journal, car elle devrait renoncer à la direction et à la rédaction de la *Mode illustrée* pour faire chaque jour des courses et des recherches auxquelles *toutes* ses heures ne suffiraient pas. S'adresser, pour toutes les commissions, à Mme Page, boulevard Magenta, n° 129.

RENSEIGNEMENTS PARTICULIERS.

N° 13,242, *Paris*. On recevra un proverbe dans le courant de l'été prochain. — *Flandre orientale*. Il n'existe en effet aucun résumé de toutes les connaissances humaines; mais avec le goût de la lecture, on peut toujours, et à tout âge, augmenter son instruction; on apprend l'histoire dans les *Mémoires*, la géographie dans les voyages. La collection du *Magasin pittoresque* est un vaste répertoire qui embrasse tous les sujets et rend aux familles les services les plus sérieux. — *N°* 35,058, *Bas-Rhin*. Nous ne comprenons pas bien la demande qui nous est adressée. Nous publions des gravures sur bois qui ne peuvent être coloriées, et des gravures de modes, gravées sur acier, et coloriées. Quant à des bouquets peints, nous ne voyons pas trop quelle serait leur utilité. — *N°* 46,692, *Eure-et-Loir*. S'adresser, pour les pieds des écrans, à la fabrique de meubles de M. Allard, rue du Faubourg-du-Temple, n° 50. Quant à la brosse de table, il est tout à fait impossible de la monter soi-même; il faut remettre ce travail à un ouvrier ébéniste. Pris note pour les écussons de mouchoirs. — *N°* 12,645, *Passy*. Les objets que l'on me cite sont justement du nombre de ceux qui peuvent être publiés à toutes les époques, parce qu'ils sont à l'abri des variations de la mode. Quant à la question, je dirai à notre aimable abonnée, qui veut bien nous faire une propagande active, qu'il m'est malheureusement impossible d'insérer une réponse dans le plus prochain numéro (or sa lettre m'est parvenue le 19 février, le lendemain du jour où le n° 8 avait paru); que le carnaval se termine le 28, que le numéro du 25 février était sous presse quand j'ai reçu cette lettre, et que je ne pouvais par conséquent y placer le renseignement désiré. — *N°* 48,595, *Seine*. Notre abonnée nous permettra tout d'abord de réclamer contre la qualification dont elle gratifie les ouvrages au crochet, lesquels nous sont demandés par l'immense majorité de nos abonnées. Quant aux travaux en guipure, nous n'avons pas attendu cette réclamation pour les faire paraître; on en a reçu dans les nos 41, 44, 49, 54, de l'année 1864 : nous y reviendrons selon toute probabilité. — *N°* 6,051, *Savoie*. On portera toujours des robes de piqué blanc, soutachées en noir. — *N°* 12,394, *Haut-Rhin*. Garnir la robe blanche avec des entre-deux blancs en guipure, doublés de ruban bleu; grande ceinture pareille, nouée par derrière; corsage décolleté, boutonné par devant; à l'intérieur, guimpe montante en mousseline, bouillonnée perpendiculairement ou horizontalement, avec entre-deux en guipure blanche; écharpe blanche, garnie comme la robe; chapeau de crin blanc, *à jours*, doublé de bleu; bottines en étoffe de laine gris clair avec cuir gris. Les chignons dépassant les chapeaux sont trop généralement répandus pour qu'il soit déplacé de les porter. Pour le soir, quitter la guimpe montante. Nouer dans les cheveux trois bandelettes bleues; y ajouter près du chignon quelques fleurettes bleues; souliers blancs. — *N°* 52,732, *Eure-et-Loir*. Nous ne pouvons promettre de faire paraître ce patron immédiatement, parce que l'on s'occupe de préparer les planches de vêtements pour le renouvellement de la saison. On fait au-dessus de l'ourlet d'un jupon cinq ou sept plis ayant 1 centimètre de largeur, séparés par un espace égal à leur largeur. Il n'y a qu'une seule façon de poser les entre-deux : au-dessus de l'ourlet. Rien ne s'oppose à ce que l'on fasse ces entre-deux au crochet; leur largeur ne doit pas dépasser 2 centimètres. On ne porte guère de dentelles d'aucun genre au bord des jupons, et l'on fait des dentelles de toute largeur. — *N°* 25,103, *Manche*. Il m'est malheureusement impossible de répondre à ces questions, qui devraient plutôt être adressées à un commissionnaire (Mme Page, boulevard Magenta, 129), mes occupations ne me permettant pas de m'occuper de ces détails; en tous cas, lors même que j'aurais pu aller interroger un fabricant de velours, une couturière et un fourreur, le renseignement eût toujours été incomplet, le prix des fourrures étant essentiellement variable, selon leur qualité. Tous les renseignements relatifs aux coutumes à observer pour les baptêmes ont été publiés dans l'un des articles de la *Civilité*, et ne peuvent être reproduits à cette place. C'est toujours le parrain (ou sa famille, lorsqu'il est trop jeune) qui supporte les frais d'un baptême. Merci pour la bienveillance témoignée au journal. — *N°* 17,209, *Haut-Rhin*. On recevra probablement de bonne heure les dessins de chapeaux. Une jeune fille de dix-sept ans ne porte aucun châle d'aucun genre. — *N°* 2,347, *Bas-Rhin*. Je n'ai pas bien compris cette question, et, comme j'y réponds un peu au hasard, il est probable que ma réponse sera insuffisante. On peut relever une robe avec des torsades en passementerie, terminées par des glands, posées en trèfle sur chaque couture de la jupe; mais, dans ce cas, celle-ci se trouve *fixée* et ne peut plus recouvrer sa longueur. Cela n'est pas joli, et ce genre a été *essayé*, mais non conservé. — *N°* 43,870, *Seine-et-Oise*. Une personne de mes amies a été fort satisfaite de M. Wagner, dentiste, rue du Four-Saint-Germain, n° 73 ou 75. Mme Fladry, rue Hauteville, 18 *bis*, vous contentera probablement; vous pourrez discuter à l'avance le prix que vous voudrez mettre à vos robes. — *N°* 52,370, *Espagne*. Le prix de ces nos (affranchis) est de 1 fr. 25 centimes. — *N°* 48,226, *Cher*. Nous ne saurions répondre d'une façon satisfaisante à ces questions, qui devraient être posées à un ouvrier spécial. Rien ne s'oppose à ce que l'on convertisse le châle en tapis, pourvu qu'on le borde avec de hautes franges en laine ou soie. Les tables à quatre pieds se posent indifféremment au milieu du salon ou devant un canapé. Les *pouffs* sont une coiffure très-*jeune*. Oui, pour la palatine. — *N°* 40,315, *Manche*. Les ceintures portées par-dessus les paletots ont été jugées si laides qu'on ne peut guère les voir reparaître. Pour les chapeaux, voir l'article *Modes* du n° 12. — *Mme Le.... Côtes-du-Nord*, a reçu un dessin représentant l'emploi des *fourches ondulatrices*. Pour *rassortir* la guipure et pour les vestes en dentelle, s'adresser à Mme Page, boulevard Magenta, 129. On ne porte plus les petits peignes dorés dans les bandeaux. — *A. J..., à la C...* Il faudrait broder des bandes de même style, mais beaucoup plus étroites (3 centimètres de largeur), poser une bande large au milieu de chaque rideau et portière, — une bande *étroite à chaque bord long* de chaque rideau ou portière. Le reps est parfaitement convenable et peut s'allier au velours des meubles. Rideaux en reps vert pour la bibliothèque. Nonobstant la cheminée placée dans l'une des fenêtres, décorer celle-ci comme l'autre. — *N°* 46,665, *Meurthe*. Si la Nouvelle nous convient, on adressera directement l'énoncé des conditions que l'administration offre à ses collaborateurs. Nous accepterons le patron avec reconnaissance. — *N°* 40, *Seine-Inférieure*. On ne porte plus de chemises *Garibaldi*, et nous ne pourrions en aucun cas faire paraître ce patron, publié il y a quelques années : on a remplacé ces affreuses chemises *bouffantes* par des corsages en cachemire, dont nous avons aussi publié des patrons dans l'année 1864. Merci pour la promesse de fidélité. — *N°* 48,558, *Vosges*. Nous publions tous les ans des patrons de lingerie pour enfants nouveau-nés; on en a reçu un grand nombre dans l'année 1864, et, quoiqu'il n'y ait aucune variation dans la forme de ces objets, on en recevra aussi en 1865. — *N°* 37,911, *Morbihan*. L'administration de la *Mode illustrée* remercie cordialement le facteur qui lui fait une si belle *réclame*, en disant qu'il distribue partout ce journal *qui remplit sa boîte*. Ce premier devoir rempli, je m'adresse à notre abonnée, en l'engageant à me communiquer toutes les difficultés qu'elle rencontrera dans l'accomplissement de sa tâche difficile; j'y répondrai dans une série d'articles faisant suite à la *Lettre à une jeune fille*, qui m'a valu de si précieux témoignages d'intérêt. Oui, pour les visites; on en rend, même en grand deuil, quarante jours après le douloureux événement qui vous a frappés, vous et votre père. Robe de grenadine grise avec ornements violets, pour le dîner en question. A trente-neuf ans, une demoiselle portera, pour se marier, une robe de soie de couleur claire, un mantelet de dentelle, un chapeau de tulle blanc avec petites plumes. On portera encore des bords *dentelés* aux robes et aux jupons. Paletot court en taffetas noir. Oui, une visite est indispensable. — *N°* 45,569, *Ardres*. Les rideaux dits de *vitrage* sont plaqués contre les fenêtres. On fait pour toutes les cheminées, même pour celles qui sont en marbre, une tablette en bois, recouverte en tapisserie ou étoffe, et garnie avec un lambrequin en tapisserie ou étoffe. — *N°* 13,388, *Alpes-Maritimes*. Les articles de modes ont depuis quelque temps traité cette question. On portera cette année plus de paletots pareils aux robes que de *confections* en taffetas. Une *Nouvelle* de Mme Raymond commencera, selon toute probabilité, dans le n° 14; elle remercie l'abonnée qui lui adresse cette aimable *réclamation*.

AVIS. Nous prions nos abonnées de **Paris** qui désirent changer leur édition contre une autre à l'expiration de leur abonnement, de vouloir bien en donner avis **directement** à l'Administration, et de refuser simplement la quittance de renouvellement qui est toujours présentée quinze jours à l'avance.

Nous rappelons à nos abonnées qu'il est indispensable d'envoyer une des dernières bandes d'adresse, toutes les fois qu'il s'agit d'un renouvellement, d'un changement quelconque ou d'une réclamation.



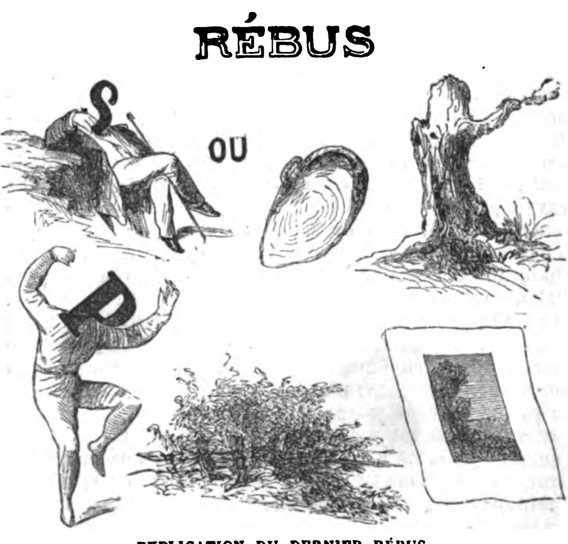
La question de langue est surtout mon affaire.
Quoique j'aime, avant tout, l'ordre le plus sévère,
Je place la vertu bien après la beauté,
Et je mets le mensonge avant la vérité;
L'agréable, chez moi, se trouve avant l'utile;
On y voit figurer Malherbe avant Virgile;
L'adjudant, le fourrier, même le caporal,
Ont leur place marquée avant le général;
Le roi ne vient chez moi qu'après le commissaire;
L'homme après le canard, le fils avant le père;
On voit chez moi l'été paraître avant l'hiver,
Je donne le rôti bien après le dessert :
Le véritable sens, chez moi, saute à la vue,
Et cependant le bœuf vient après la charrue.

L. B.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

RÉBUS

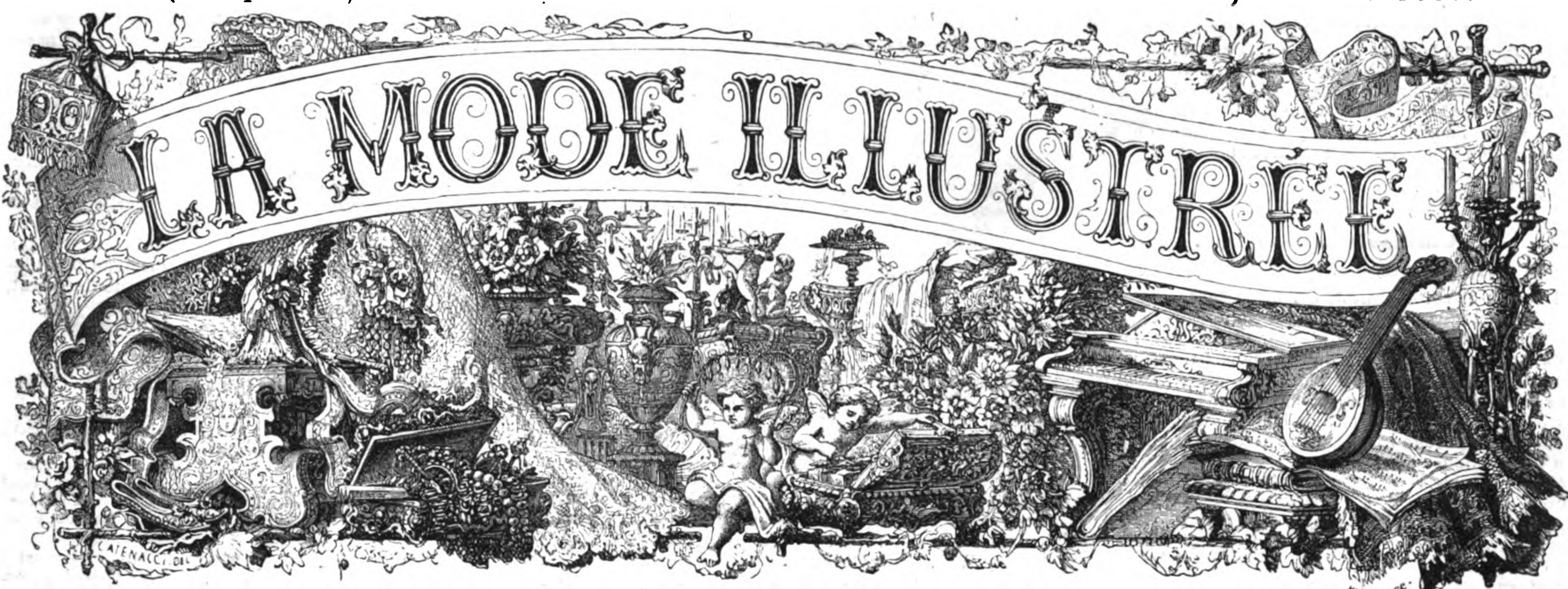


EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

L'orgueil est la marque des sots.



N° 13 (*avec patrons*). SIXIÈME ANNÉE. Dimanche, 26 mars 1865.



Le numéro, vendu séparément, **25 centimes.** AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, **50 centimes.** AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cie, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 13, Bedford Street, Covent Garden, W. C. —

EXPLICATION
DE LA PLANCHE DE PATRONS.

Veste ajustée.

Les figures 29 à 32 (*verso*) appartiennent à ce patron.

On pourra faire cette veste en poult-de-soie ou cachemire de couleur, ou bien en alpaga blanc, ou bien enfin en guise de corsage, c'est-à-dire de même étoffe que la jupe.

Notre modèle est fait en gros-grain bleu pas trop foncé ; la garniture se compose d'une dentelle noire, ayant 4 centimètres de largeur, posée à plat, et bordée avec une corde noire et blanche en soie. Les boutons carrés sont blancs, en nacre de perles. On peut modifier et simplifier cette garniture, en substituant à la dentelle un simple galon uni, ou *cachemire*, et supprimant la corde de soie.

Pour faire cette veste, on emploiera 3 mètres 50 centimètres d'étoffe, ayant 65 centimètres de largeur. On coupe, en étoffe et doublure, deux morceaux d'après chacune des figures 29, 30 et 31 ; — pour chaque manche, deux morceaux d'après la figure 32, en ayant soin d'échancrer le morceau de dessous sur la ligne fine de cette figure 32. On coud dans chaque devant les pinces de la poitrine depuis A jusqu'à B avec B. Depuis B, le côté le plus court est cousu sur la ligne fine du côté le plus long, C sur C. On fait sur le côté de droite les boutonnières indiquées, on pose les boutons sur le côté gauche. Les deux moitiés du dos sont cousues ensemble, puis on réunit tous les morceaux en assemblant les lettres pareilles, en plaçant toujours les morceaux courts sur la ligne fine des morceaux longs, dans la disposition indiquée par les dessins.

VESTE AJUSTÉE.

La manche est cousue ensemble depuis M jusqu'à N, depuis O jusqu'à P ; on la double à l'intérieur sur son bord inférieur, avec une bande d'étoffe ayant 5 centimètres de largeur ; on y pose la garniture ; puis on la coud dans l'entournure, P avec P.

Taie d'oreiller.

La figure 56 (*verso*) appartient à ce patron.

Les ornements de cette taie d'oreiller, aussi simple qu'élégante, se composent de coins *piqués*. On fait cette garniture sur trois côtés de la taie. Le quatrième côté est simplement ourlé ; on y pose les boutons et l'on y fait les boutonnières. Dans le cas où l'oreiller ne serait pas en soie, on y poserait sous les coins trois bandes de taffetas cerise qui seraient visibles entre les découpures.

Les bandes *à coins* sont coupées en toile double d'après la figure 56 ; on coud ensemble les bords découpés, puis

on les retourne comme si l'on préparait un col, et l'on fait à l'*endroit*, à une distance d'un demi-centimètre du bord, une ligne *piquée* à points *arrière*. On répète la même couture piquée sur l'autre bord, qui est en ligne droite, et l'on réunit en même temps la bande à la taie. Les coins sont fixés l'un sur l'autre par un bouton de linge.

Camisole à ceinture.

Les figures 38 à 42 (*verso*) appartiennent à ce patron.

La pièce de cette camisole est disposée de façon à se composer alternativement de trois petits plis perpendiculaires — et d'une bande d'étoffe *piquée*. Sur le bord inférieur de la pièce se trouvent deux bandes plissées en biais, réunies par une étroite bande *piquée*. Deux bandes pareilles à la dernière servent à fixer les deux garnitures brodées qui encadrent les bandes plissées. L'ourlet du devant de droite est recouvert avec une bande plissée en biais, entourée de garnitures brodées. Le col droit et les manches ont des garnitures pareilles.



CAMISOLE A CEINTURE.

Notre modèle est fait en percale fine. La figure 38 représente la pièce telle qu'elle est lorsque les plis sont faits, et indique en même temps la largeur et l'écartement de ces plis. Il faudra donc d'abord plisser l'étoffe, puis la couper, toute plissée, d'après le patron. On coupe les devants d'après la figure 39, en laissant en plus l'étoffe nécessaire pour faire un ourlet de 2 centimètres sur le bord inférieur. Quant aux ourlets de devant, destinés à soutenir les boutons et les boutonnières, ils sont ajoutés plus tard. On laisse aussi un ourlet de 2 centimètres sur le bord inférieur du dos, que l'on coupe en entier d'après la figure 41. Chaque devant est froncé sur son bord supérieur, depuis *a* jusqu'à *b*, puis cousu sous la pièce, *a* sur *a*, — *b* sur *b*. Sur l'endroit, on couvre cette couture avec une bande piquée, coupée en biais, ayant 2 centimètres de largeur, qui retient en même temps la garniture brodée, *retombante*. A l'envers, on cache cette couture sous un cordon, ourlé de chaque côté sur les remplis. Sur chaque devant on pose un faux ourlet ayant 3 centimètres de largeur, destiné à soutenir les boutons et les boutonnières. La garniture de devant, préparée d'après la figure 40, est entourée d'une bande brodée, fixée par une étroite bande piquée, coupée en biais; on la coud à l'encolure, *c* avec *c*, et aussi sur la couture du faux ourlet du devant de droite. On assemble dos et devant en réunissant les lettres pareilles, et en employant un passe-poil. Le col est préparé comme la garniture de devant, puis piqué sur l'encolure à l'aide d'une bande étroite; ses remplis sont cachés à l'envers sous un cordon. La manche se compose de deux morceaux coupés d'après la figure 42; on la coud ensemble depuis *j* jusqu'au *k*, — depuis *l* jusqu'à *m*; on la garnit comme l'indique le patron, on la fronce sur son bord supérieur et on la coud dans l'entournure, *m* avec *m*, en employant un passe-poil. On pose sur le dos, ainsi que l'indique la figure 41, un cordon qui sert de coulisse, et que l'on couvre avec une bande de percale ayant 2 mètres de longueur, servant de ceinture, garnie à chaque extrémité avec une bande brodée.

Camisole sans ceinture.

La disposition de cette camisole peut facilement être reproduite d'après le dessin qui la représente. Son patron est, à fort peu de chose près, semblable au précédent. La pièce est à plis perpendiculaires ininterrompus; des bandes plissées en biais, bordées d'entre-deux, garnissent les devants de la camisole. Le col droit et les poignets sont garnis comme la camisole.

Caleçon pour homme.

Les figures 33 à 37 (*verso*) appartiennent à ce patron.

D'après chacune des figures 33 et 34, on coupe deux morceaux, — on en coupe quatre d'après les figures 35 et 36, — deux aussi d'après la figure 37, mais en plaçant pour celle-ci l'étoffe double, en droit fil, sur les côtés longs du patron, afin que ces *sous-pieds* soient d'un seul morceau et doubles. On coud ensemble les figures 33 et 34, depuis Q jusqu'à R, — depuis S jusqu'à T. La fente qui reste depuis R est ourlée jusqu'au bord inférieur, qu'on ourle aussi. Chaque moitié du caleçon se compose de deux morceaux que l'on coud ensemble par derrière, depuis T jusqu'à U, — par devant depuis T jusqu'à V, et l'on ourle la fente depuis U jusqu'au bord supérieur. On prépare, d'après la figure 35, les deux parties de la ceinture, qui sont doubles chacune, et cousues à points *arrière* sur leur bord supérieur qui est en ligne droite. On assemble ensuite ceinture et caleçon, en les cousant à points *arrière* à l'endroit, tandis qu'on fait un ourlet à l'envers. Dans ces coutures, les lettres Q, V, W, doivent se rencontrer. On *soutient* le caleçon depuis l'étoile jusqu'à la lettre Q par devant; par derrière, on forme trois plis en posant, d'après la figure 34, les croix sur les points. Devant, à la place marquée par un V, la ceinture de droite croise un peu sous celle de gauche. A 1 centimètre de distance de la couture de la ceinture, on pique les deux *doubles*. Sur la partie gauche on fait des boutonnières, sur la partie de droite on pose des boutons. A chaque extrémité de la ceinture on fait les œillets indiqués, et l'on pose les deux boutons; ils servent à fixer chacun une patte coupée en étoffe double d'après la figure 36, et on les emploie à tenir les cordons passés dans les œillets, plus ou moins serrés. On passe dans un œillet un cordon ayant 22 centimètres de longueur, puis, dans l'œillet correspondant du côté opposé, un cordon pareil; on les croise, et l'on coud trois de ces bouts sur chaque *patte*, aux places marquées par des croix. Chaque sous-pied est coupé en étoffe *double*, d'après la figure 37. On y fait la fente indiquée, ce qui sépare le sous-pied en deux parties à cette place. On coud chaque partie de cette fente en rabattant l'étoffe à l'intérieur, et l'on fixe le sous-pied sur le bord inférieur du caleçon, du côté large depuis X jusqu'au point, — du côté fendu, depuis Z jusqu'au double point, et depuis Y jusqu'à la croix.

TAIE D'OREILLER.



CALEÇON POUR HOMME.

Nécessaire de voyage.

Les figures 19 à 24 (*recto*) appartiennent à ce patron.

MATÉRIAUX : Un morceau de cuir noir; un morceau de cuir brun; 1 mètre 45 centimètres de ruban noir; 3 mètres de ruban violet, ayant 1 centimètre de largeur; soie de cordonnet, chinée, noire et verte; fin cordonnet d'or; ruban élastique noir; quelques boutons en nacre de perle.

Ce nécessaire est destiné à contenir les divers ustensiles qui servent à la toilette. On coupe en cuir noir, d'après la figure 19, l'enveloppe extérieure du nécessaire, puis en cuir brun un morceau pareil pour l'intérieur. On reporte sur le cuir noir le dessin de broderie que nous publions en grandeur naturelle, et on le continue sur les deux côtés longs jusqu'au côté transversal, où l'on peut supprimer le dessin, ou bien le continuer en ligne droite. Les feuilles sont faites au point de chaînette avec la soie chinée. Les épis sont exécutés avec la même soie, leurs nervures avec du cordonnet d'or, fixé à distances régulières par des points transversaux faits avec de la soie noire. Pour la distribution intérieure du nécessaire, on coupera en cuir brun deux morceaux d'après chacune des figures 20, 21 et 22; — un morceau d'après chacune des figures 23 et 24. La dernière est la poche ronde, destinée à contenir une éponge; on la coupe d'un seul morceau. En préparant les deux poches d'après la figure 20, on aura soin de couper la plus petite seulement jusqu'à la ligne fine. On borde tous ces morceaux avec du ruban violet. Sur la figure 24, on pose ce ruban sur l'endroit du bord supérieur, de façon à l'employer en guise de coulisse. Après avoir fait les boutonnières et posé les boutons indiqués, on dispose tous les morceaux d'après les indications du dessin, qui représente le nécessaire vu à l'intérieur, en assemblant les lettres et les signes pareils; on les coud à points *arrière*. La poche ronde doit se trouver Z avec Z au milieu, et être cousue à points *arrière* sur le cercle qui marque sa place. Dans les poches coupées d'après les figures 20 et 22, on forme de chaque côté du bord inférieur un pli, en mettant chaque croix sur le point portant un chiffre pareil. La patte, coupée d'après la figure 23, est piquée sur la ligne fine. Enfin, on réunit cette partie intérieure à la partie brodée, en les bordant avec du ruban violet, et les assemblant d'après les lettres pareilles. On passe deux cordons dans la coulisse de la bourse ronde, et l'on pose sur le côté arrondi du nécessaire une bouclette en ruban élastique, dont la place est marquée sur la figure 19, et qui sert à fermer le nécessaire.



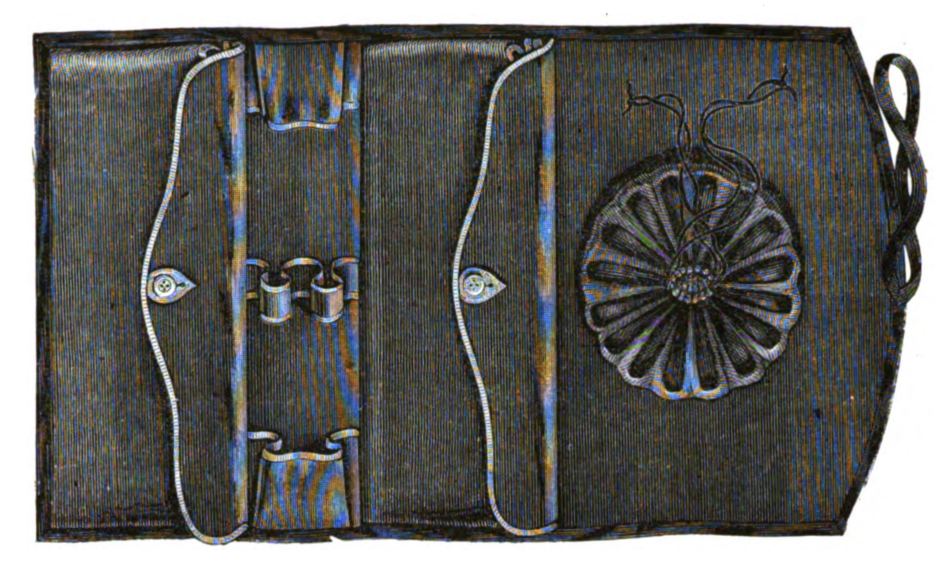
CAMISOLE SANS CEINTURE.

Pantalon pour petite fille de cinq à sept ans.

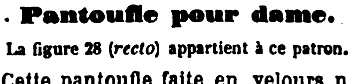
Les figures 15 à 18 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Pour préparer ce pantalon orné de plis et de bandes brodées, on coupe d'abord en percale les deux moitiés d'après la figure 15. Le droit fil de l'étoffe prise double doit se trouver sur les lignes portant les mots : « milieu » et « côté replié, » et l'on doit tenir compte de l'inclinaison de la ligne pour la moitié de devant. On dispose en plis, d'après la figure 15, une bande de nansouk ayant 9 centimètres de largeur, et on la réunit au pantalon en employant une étroite bande piquée, coupée en biais, fixée au milieu par un point d'*arêtes*; en même temps on prend dans cette couture une bande brodée, ayant 3 centimètres de largeur, qui retombe sur la

bande plissée. Une bande pareille, fixée de la même façon, est placée à l'autre extrémité de la bande plissée; à 2 centimètres 1/2 de distance du bord inférieur, on pose une autre bande étroite. Lorsque la garniture est terminée, on coud chaque moitié ensemble depuis *n* jusqu'à l'*o*, — les deux moitiés ensemble, devant, depuis *p* jusqu'à l'étoile, derrière, depuis *r* jusqu'au point, et l'on fait sur chaque côté, dans le pli du côté replié, la fente indiquée sur la figure 15. Les fentes et les contours depuis l'étoile jusqu'au point sont ourlés. Les deux moitiés de la ceinture sont coupées doubles chacune, d'après les figures 16 et 17; on y fait une boutonnière, et l'on y met un bouton. On forme dans la ceinture de derrière la coulisse indiquée, on fait à chaque extrémité les œillets qui se trouvent sur le patron, et l'on y passe deux cordons. Le pantalon est froncé depuis *p* jusqu'à *q*, — depuis *r* jusqu'à *s*; on le pose, en réunissant les lettres pareilles, entre les deux *doubles* de la ceinture. On peut aussi substituer à la garniture qui a été indiquée celle qui se trouve sur la figure 18; elle se compose de bandes en nansouk, plissées, sur lesquelles on pique des bandes étroites festonnées, ornées de coutures en croix. Sur le bord supérieur on pose, dans ce cas, une étroite bande brodée; on fait un ourlet sur le bord inférieur,



NÉCESSAIRE DE VOYAGE, VU A L'INTÉRIEUR.



Pantoufle pour dame.

La figure 28 (*recto*) appartient à ce patron.

Cette pantoufle faite en velours noir pour l'hiver, en taffetas noir pour l'été, est légèrement ouatée dans le premier cas; on la double avec du taffetas violet, ou vert, ou cerise, ou bleu, et l'on pique cette doublure à petits carreaux; le revers se porte rabattu comme l'indique notre dessin, ou relevé, de façon à former une demi-bottine.

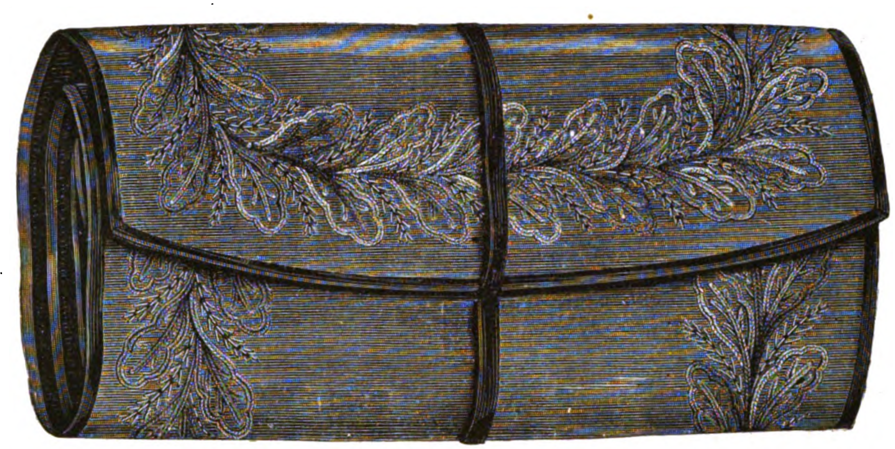
On coupe deux morceaux égaux d'après la figure 28, en velours ou taffetas, — et encore deux morceaux égaux de l'étoffe choisie comme doublure. Après avoir cousu ensemble les deux morceaux de la doublure, depuis *d* jusqu'à *e*, on y pose une légère feuille de ouate, on y fait les carreaux indiqués sur la figure 28, et enfin on réunit cette doublure par derrière, depuis *f* jusqu'au *g*. Après avoir cousu ensemble, de la même façon, les morceaux composant le dessus de la pantoufle, on y pose la doublure que l'étoffe de dessus doit dépasser d'un demi-centimètre environ, ce qui sert à *border* le revers. La semelle intérieure, faite en taffetas ouaté et piqué, est coupée d'après la figure 48. Sur le milieu de l'empeigne on pose un nœud fait en ruban de velours ayant 3 centimètres de largeur. Quand la paire de pantoufles est ainsi préparée, on la remet à un cordonnier pour faire poser la semelle extérieure.

Soulier pour dame.

Les figures 46 à 48 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Ce soulier peut être fait sans que l'on ait besoin de recourir à un ouvrier. Notre modèle est en velours violet avec doublure de peluche blanche. Le tour est bordé avec du ruban de taffetas noir ayant 2 centimètres 1/2 de largeur; le nœud, retenu par une petite boucle en acier, est fait avec le même ruban. La semelle, forte et souple, se compose de plusieurs morceaux de drap cousus ensemble.

Pour préparer le soulier, on coupe deux morceaux d'après chacune des figures 46 et 47. La semelle intérieure est coupée en étoffe de doublure (peluche, soie ou cachemire). La semelle extérieure se compose de six à huit morceaux coupés d'après la figure 48. L'un de ces morceaux doit déborder tous les autres d'un centimètre au moins. On assemble les diverses parties du soulier en réunissant les lettres pareilles. Les feuilles de drap composant la semelle extérieure sont piquées ensemble d'après les indications de la figure 48; la plus large feuille reste à l'extérieur. On coud ensemble dessus et derrière, à points *arrière*, de dedans en dehors, sur le contour de la plus large feuille de la semelle extérieure, de telle sorte que ce contour recouvre les autres feuilles de la semelle, sur laquelle on pose à l'intérieur celle qui est coupée en doublure. On borde le soulier avec le ruban noir et l'on pose le nœud indiqué.



NÉCESSAIRE DE VOYAGE, VU A L'EXTÉRIEUR.

PANTOUFLE POUR FEMME.

PANTALON POUR PETITE FILLE DE CINQ A SEPT ANS.

SOULIER POUR FEMME.

DESSIN DE BRODERIE POUR LE NÉCESSAIRE DE VOYAGE.



CALOTIE POUR HOMME.

ROBE DE VILLE POUR PETITE FILLE DE CINQ A SEPT ANS.

ROBE DE VILLE POUR PETITE FILLE, VUE PAR DERRIÈRE.

COL.

SOUS-MANCHE ACCOMPAGNANT LE COL.

CARNITURE DU COL EN GRANDEUR NATURELLE.

SOUS-MANCHE GARNIE EN DENTELLE.

GILET SANS MANCHES POUR HOMME.

PEIGNOIR.

COL-PÈLERINE.

POIGNET EN TAFFETAS.

POIGNET ACCOMPAGNANT LE COL-PÈLERINE.

Calotte piquée pour homme.

Les figures 25 à 27 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Voici un modèle commode et élégant, très-facile à exécuter, et qui, pour toutes ces raisons réunies, trouvera sans doute un bon accueil près de nos lectrices.

Cette calotte est faite en taffetas gros bleu légèrement ouatée et doublée de florence noir; le tout est piqué. Le fond rond, le bord et le revers, sont coupés chacun d'un seul morceau, d'après les figures 25, 26 et 27, en étoffe de dessus et en doublure. La ouate est cousue, pour chaque partie, entre deux morceaux de gaze. On réunit l'étoffe, la ouate, la doublure, et l'on exécute les coutures piqués en employant de la soie blanche ou noire. On borde le revers avec un étroit ruban de velours noir, on le réunit avec le bord, et celui-ci avec le fond, en assemblant les lettres pareilles, et l'on ourle à l'envers la doublure. Sur le bord inférieur, on place un ruban de velours pareil à celui du revers. Un gland de couleurs assorties à l'étoffe et à la doublure est posé au milieu du fond de la calotte.

Robe de ville

POUR PETITE FILLE DE DEUX A QUATRE ANS.

Les figures 1 à 9 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Cette robe dispense de tout pardessus ou paletot et peut être portée *à la ville* (à la campagne aussi, du reste) sans aucune *confection*. Notre modèle est fait en reps de laine gris. Les ornements se composent de *coins* en cachemire rouge, de cachemire noir et de petites boucles en acier, posées en guise de boutons. Le tout compose un charmant costume de demi-saison.

On coupe en étoffe et doublure, deux morceaux, d'après chacune des figures 1 à 4. La figure 5 est coupée entière d'un seul morceau, en posant l'étoffe double, en droit fil, sur la ligne indiquant le milieu. On emploie un passe-poil noir pour assembler les diverses parties du patron. Lorsqu'on a ainsi réuni les figures 1 et 2, depuis A jusqu'à B, — depuis C jusqu'à D, — les figures 2 et 3, depuis E jusqu'à F, — depuis G jusqu'à H, on dispose l'excédant de la robe en un pli profond, à l'extrémité de chaque couture, depuis le corsage; pour cela on place deux croix des figures que l'on réunit sur le point intermédiaire (voir le patron). On fixe à l'intérieur le bord supérieur de chaque pli; on pose à la même place un bouton à l'extérieur (voir le dessin). La jupe, et le devant de gauche, sont bordés avec un passe-poil noir. Sur le bord du devant de gauche, on dispose la garniture rouge et noire, pour laquelle on coupe chaque *coin* d'après la figure 9. On fait cette garniture avec une bande droite en cachemire rouge, ayant 4 centimètres de largeur, repliée en deux dans le sens de sa longueur, en posant la croix sur le point (voir la fig. 9). On prépare ainsi 16 coins, — un nombre égal de *coins* plus petits, en cachemire noir. On pose ceux-ci sur les autres, de façon que les coins rouges dépassent les coins noirs. On les coud sous le devant de gauche, tandis que l'on pose, sous le devant de droite, une bande droite de même étoffe que la robe, ayant 3 centimètres de largeur. On coud ensemble les devants de gauche et de droite, depuis le bord inférieur jusqu'à la croix, de telle sorte que celui de gauche dépasse l'autre jusqu'à la couture de la bande. Depuis la croix, on pose des agrafes jusqu'au cou.

Pour chaque manche on coupe deux morceaux d'après la figure 7, en échancrant le morceau

de dessous sur la ligne du patron. On coud les deux moitiés ensemble, depuis V jusqu'au W, — depuis X jusqu'à Y, puis on garnit le bord inférieur avec le revers coupé d'après la figure 8, en étoffe, doublure, etc., en assemblant les mêmes lettres et les signes identiques. On coud la manche dans l'entournure avec un passe-poil noir, Y sur l'Y de la figure 1. Le col, coupé d'un seul morceau, en étoffe double, bordé d'un passe-poil et garni comme le devant de la robe, est posé U avec U par devant, T avec T sur le dos du corsage. D'après les indications de la figure 2, on pose les poches garnies de passe-poil, et ornées comme la robe.

Col et sous-manche.

Les figures 50 à 52 (*verso*) appartiennent à ce patron.

On coupe en entier, d'après la figure 50 qui en représente la moitié, le col fait en nansouk ou mousseline unie. On prépare, d'après la figure 50, une bande de mousseline ayant 2 centimètres 1/2 de largeur, entièrement plissée à petits plis. On forme les coins par une couture, et l'on pose cette bande sur la mousseline, dans l'espace qui lui est réservé, sur la figure 50. On coupe l'excédant de cette bande plissée. Pour compléter la largeur du col, par devant, on y pose un petit morceau d'entre-deux de valenciennes (voir le patron). Après avoir fait isolément, d'après le dessin en grandeur naturelle, en mousseline ou nansouk double, les coins qui garnissent les devants du col, on les pose, en consultant la figure 50, sur la bande plissée; on y pose une dentelle de Valenciennes froncée, ayant 1 centimètre de largeur. Sur chaque côté de la bande plissée, on pique une étroite bande en mousseline double, qui couvre la couture des coins et celle de la dentelle. On coupe, sous la bande plissée et sous l'entre-deux de valenciennes, la mousseline qui leur sert de *doublure*. Le col est cousu sur le tour du cou, taillé, d'après la figure 51, en mousseline ou nansouk double; on y met un bouton, on y fait une boutonnière, et on le coud à une chemisette.

Le poignet de la sous-manche est coupé d'un seul morceau en mousseline unie, d'après la figure 52, qui en représente la moitié; on la recouvre comme cela a été indiqué pour le col, avec cette seule différence que, pour la partie supérieure, on pique un morceau de toile fine qui se rattache à l'entre-deux de valenciennes. La manchette terminée est cousue ensemble, depuis l'étoile jusqu'au point; on la rattache à une sous-manche étroite.

Sous-manche ornée de dentelle.

La figure 49 (*verso*) appartient à ce patron.

On coupe, d'après la figure 49, une sorte de *doublure* en tulle uni, sur laquelle on dispose les entre-deux brodés et les dentelles, d'après les indications tracées sur le patron. Les entre-deux sont réunis par d'étroites bandes piquées, coupées en biais. L'entre-deux en dentelle qui se trouve au milieu est encadré avec une dentelle de Valenciennes légèrement froncée, ayant 1 centimètre 1/2 de largeur, également fixée par une bande *piquée*. Une dentelle pareille est posée sur le bord extérieur du poignet. On coud les côtés transversaux ensemble (le côté en ligne droite sous le côté pointu), de telle sorte que les lettres *x* et *w* se trouvent avec les mêmes lettres, et que le côté pointu reste non fixé, comme une sorte de *patte*, sous laquelle on pose trois boucles de ruban de 2 centimètres de largeur ayant chacune 7 centimètres de longueur, et deux pans un peu plus longs. On coud ce poignet à une sous-manche de tulle.

Gilet sans manche pour homme.

Les figures 43 à 45 (*verso*) appartiennent à ce patron.

On fait ce gilet en légère flanelle blanche ou bien en flanelle de couleur; il se ferme par devant avec des boutons; on le borde avec un ruban de taffetas ayant un peu plus d'un centimètre de largeur, fixé par une couture en croix ou bien une couture piquée faite avec de la soie. Un ruban pareil, mais ayant au moins 2 centimètres de largeur, forme par devant une sorte de *faux ourlet*. Chaque devant est coupé d'après la figure 43. Le dos est coupé d'un seul morceau, d'après la figure 44. Après avoir bordé le devant de droite avec le ruban, on y exécute les boutonnières. Sur le devant de gauche, on pose des boutons recouverts avec du ruban semblable, après avoir au préalable piqué en dessous une bande de flanelle ayant 2 cent. de largeur, servant à soutenir les boutons. Le tour du cou est taillé d'après la figure 45, doublé de flanelle ou de taffetas, puis fixé sur l'encolure en réunissant les lettres pareilles. On pose un bouton par devant et l'on fait une boutonnière.

EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

Toilette de soirée et de théâtre. Robe en poult-de-soie vert. Le bord inférieur de la jupe est coupé de façon à former des pointes bordées avec deux rubans en velours noir, et fixées par une rosette en ruban, sur un bas de jupe composé de quatre bouillonnés en taffetas vert de nuance plus claire que celle de la robe. Corsage décolleté boutonné par devant; manches courtes avec sous-manches demi-courtes, en dentelle blanche. Sortie de bal en cachemire blanc, bordée avec une grosse corde blanche et verte, en soie.

Toilette de jeune fille. Robe en taffetas gros bleu avec broderie en fine corde noire, en soie, sur le devant de la jupe, sur le corsage et à l'extrémité des manches.

Col-pèlerine en cachemire ou taffetas.

La figure 53 (*verso*) appartient à ce patron.

On fait ces cols-pèlerines pour les porter en toute saison sur le corsage d'une robe. En voyage, dans les soirées passées au jardin, ils peuvent rendre d'utiles services; on peut aussi utiliser leur forme pour *rajeunir* un corsage de robe : dans ce cas, le col sera *simulé*, c'est-à-dire réuni au corsage, dont il composera la partie supérieure. Pour peu que l'on ait soin de l'exécuter en une nuance employée pour les garnitures de la robe, la mode sera satisfaite. Dans ce cas, on fera le poignet de même étoffe que celle employée pour le col simulé.

On coupera, d'après la figure 53, deux morceaux en étoffe, autant en doublure, en posant les étoffes en biais sur la ligne indiquant la couture qui les réunit. On exécute la broderie avec des perles noires de deux grosseurs différentes. On réunit dessus et doublure; on coud sur l'encolure une ruche découpée, en taffetas, ayant 2 centimètres de largeur, sous laquelle on pose une ruche en dentelle blanche un peu plus large. Des agrafes ferment le col, et sur le devant de droite on pose, en guise d'ornements, des boutons noirs en jais.

Poignet assorti au col-pèlerine.

La figure 54 (*verso*) appartient à ce patron.

On exécute ce poignet avec les étoffes employées pour le col; on le fixe sous la manche de la robe qu'il est destiné à accompagner. On pose une ruche de dentelle blanche sous la ruche de taffetas. Ce genre de sous-manche est particulièrement commode pour les voyages.

Poignet en taffetas.

La figure 55 (*verso*) appartient à ce patron.

Ce poignet se compose de bandes plissées en taffetas noir, et d'*entre-deux* en taffetas violet, brodés. On prépare, d'après la figure 55, quatre entre-deux en taffetas violet, on les brode au point *russe*, avec de la soie noire et des perles. Les bandes de taffetas noir sont plissées à petits plis, puis réunis aux entre-deux par des passe-poils. On pose une étroite dentelle noire sur le bord inférieur. Le poignet se ferme avec six boutons et six boutonnières.

Il est superflu d'ajouter que l'on peut exécuter ce poignet en mousseline blanche avec entre-deux de dentelle ou de broderie.

Peignoir.

Les figures 10 à 14 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Ce peignoir est fait en percale fine. Les ornements se composent de bandes plissées, rehaussées de dentelle étroite, d'entre-deux brodés et de petits plis.

On complétera d'abord le patron en coupant les côtés *repliés* des figures 10 et 11. A l'exception de la partie de derrière de la pèlerine (fig. 14), coupée d'un seul morceau, on coupera deux morceaux d'après chacune des



figures qui composent le patron, en posant l'étoffe en droit fil sur la ligne indiquant le milieu du peignoir, par derrière. On complétera la longueur du peignoir en laissant aussi en plus l'étoffe nécessaire pour faire, dans la largeur du devant de droite, les deux ourlets étroits de la figure 10. Dans le devant de gauche, on fera deux ourlets semblables, et, de plus, un ourlet ayant 5 centimètres 1/2 de largeur, lequel, lorsqu'on ferme le peignoir, se trouve sous la garniture du devant de droite. On laissera aussi en plus l'étoffe nécessaire pour les deux ourlets du bord inférieur. On prépare, d'après la figure 10, la garniture, qui se compose d'entre-deux brodés et de bandes étroites plissées, réunies aux entre-deux par des coutures piquées, et l'on pose sur le bord de devant une étroite bande en biais. On exécute les boutonnières indiquées, on réunit la garniture avec le devant du peignoir, en employant une étroite bande en biais, *piquée*. On coud ensemble les deux moitiés du dos dans le milieu, par derrière, puis dos et devants ensemble, depuis *a* jusqu'à *b*. Les deux moitiés de la manche, non séparées (celle de dessus remonte jusqu'à l'encolure, et forme une sorte d'épaulette), sont cousues ensemble, depuis *c* jusqu'à *d*, depuis *e* jusqu'à *f*. On orne la manche (voir le patron) avec deux petits plis, et la garniture préparée. A cette garniture se rattache partout une bande de percale, ayant 3 centimètres de largeur, rehaussée par une dentelle de 1 centimètre de largeur; cette bande est régulièrement plissée et cousue avec une étroite bande piquée, coupée en biais. La manche est piquée sur le peignoir, depuis *f* jusqu'à *g*, depuis *f* jusqu'à l'*h*. Après avoir réuni les morceaux de la pèlerine, depuis *j* jusqu'au *k*, on les garnit, d'après les indications de la figure 13, de la même façon que les manches. On pose la pèlerine sur l'encolure, en réunissant les lettres *l* et *m*, et cousant une étroite bande piquée, coupée en biais. On pose sur l'ourlet large du devant de gauche les boutons, qui s'assortissent aux boutonnières du devant de droite. On garnit le bord inférieur du peignoir comme l'indiquent le dessin et les explications qui viennent d'être données.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Costume de première communion. Robe de mousseline blanche à large ourlet, surmonté d'une ruche de même mousseline, disposée au-dessus de l'ourlet en dents pointues; dans le creux de chaque dent, au-dessus de l'ourlet, se trouvent quatre entre-deux étroits brodés sur de la mousseline blanche. Large ceinture formant *corselet*, terminée derrière par un nœud à longs pans arrondis; la ceinture est bordée avec un entre-deux surmonté d'une ruche; l'extrémité des pans a les mêmes ornements. Corsage montant, plissé, à manches longues, garni à l'encolure et aux entournures, avec une ruche de mousseline. Bonnet de mousseline garni de ruches. Grand voile de mousseline, simplement ourlé, posé sur le bonnet, tout près de la ruche.

Robe en poult-de-soie bleu mexico. La garniture se compose d'une frange lama, blanche, surmontée d'une grosse corde en soie, disposée en trèfles de distance en distance; des bouclettes de cette corde retombent sur la frange dans l'intervalle des trèfles qui, au contraire, remontent sur la robe. Ceinture large, avec boucle blanche en nacre. Chemisette plate, montante. Veste courte pareille à la robe, bordée avec une corde de soie; les entournures sont garnies de frange lama. Chapeau en tulle de même nuance que la robe, orné de plumes blanches et de dentelles blanches en soie; larges brides blanches; brides étroites en dentelle noire.

MODES.

Je voudrais bien répondre, à la fois, à toutes les questions identiques qui me sont adressées, et je vais essayer de faire comprendre à nos lectrices la différence qui existe entre la mode d'*hier* et celle de *demain*, — à propos des robes soutachées, sur le sort desquelles on m'adresse de si nombreuses et si pressantes interrogations.

On peut diviser les femmes en deux catégories bien distinctes : celles qui tiennent à se faire remarquer; celles qui tiennent à ne pas se faire remarquer.

Les premières portent aujourd'hui la mode de demain; les secondes portent aujourd'hui la mode d'hier; celles-là représentent une minorité turbulente ; celles-ci forment une majorité imposante et calme.

Les femmes qui tiennent à se faire remarquer dépensent beaucoup d'argent, ou bien trafiquent et brocantent afin de changer aussi souvent que possible la forme de leurs vêtements et la disposition des ornements qui y sont placés; les autres portent paisiblement leurs toilettes tant que la mode ne les a pas absolument condamnées. Celles-ci mettront toutes les robes soutachées qu'elles possèdent, tandis que les autres adopteront surtout la broderie orientale, les passementeries de soie et de paille avec mélange de perles; en un mot, pour résumer ces explications, je dirai que, selon toute probabilité, on ne préparera pas des vêtements nouveaux avec broderie en soutache, mais que l'on portera toujours tous ceux de ce genre que l'on possède. Quant aux enfants, la soutache leur demeure invariablement attribuée; ils en portent à tout âge, et de toutes couleurs ; ajoutons cependant que le brun châtaigne paraît devoir disputer au noir la prééminence que celui-ci avait acquise, et que la plupart des vêtements de piqué blanc seront brodés en soutache brune.

Une mode qu'il importe de signaler est celle des vestes sans manches, portées avec un corsage blanc montant, à manches longues, fait en mousseline ou nansouk. Cet accoutrement, un peu ridicule pour une femme, mais auquel on s'accoutumera peut-être, comme on s'est accoutumé à tant d'autres combinaisons étranges, est commode pour les enfants ; il convient aux petites filles comme aux petits garçons ; ces derniers le portent de quatre à sept ans; les petites filles peuvent le mettre à tout âge, puisqu'on voit des jeunes filles adopter la veste sans manches. Il n'y a pas de patron spécial pour cette veste ; il s'agit seulement de supprimer les manches, et d'orner l'entournure comme la veste. Pour le printemps, les bandes en cachemire (français) sont tout à fait à la mode, et l'on met dans l'entournure, sur le dessus du bras, trois bouclettes formées avec ces mêmes bandes en cachemire. On continue à garnir aussi quelques chapeaux avec des bandes en cachemire, qui sont employées aussi pour les brides; dans ce cas on ne noue pas les brides, le chapeau est retenu par de petites brides invisibles; les larges brides sont simplement croisées et fixées par une longue épingle à tête de corail, ou bien oxydée, ou bien dorée ; on en fait autant pour les brides de velours, ou d'épais ruban frangé, mais cette mode n'est pas encore généralement adoptée.

Les jupons blancs, en percale ou nansouk, sont ornés de volants tuyautés, ou simplement bordés avec un large ourlet surmonté d'une broderie, — ou d'un entre-deux de broderie, — ou de plusieurs petits plis ; parfois ces plis un peu plus larges (2 centimètres environ) sont au nombre de trois et bordés avec une dentelle de Valenciennes, aussi étroite que possible. On ne voit plus aucune dentelle posée à l'extrême bord d'un jupon.

On prépare déjà quelques toilettes de printemps, parmi lesquelles j'en ai remarqué une qui était à la fois jolie et simple : elle se composait d'une robe en alpaga gris clair ; *à bord* de la jupe (non au-dessus de l'ourlet par conséquent) se trouvait une bande de taffetas noir, ayant 3 centimètres de largeur, s'unissant par un liséré à une autre bande de même largeur, mais faite en taffetas violet, et surmontée d'une passementerie noire, *à jours ;* à 3 centimètres de distance, cette garniture se trouvait répétée. Le corsage était montant, fait à basques courtes par derrière, à pointe par devant; la garniture noire et violette, mais de proportions réduites, était posée sur tout le contour du corsage, par conséquent sur chaque devant, autour de la pointe et sur le bord des basques. Un paletot court pareil à la robe, ayant la même garniture, complétait cette toilette; il avait de petits revers repliés à l'encolure ; boutons en acier sur le corsage et sur le paletot. Chapeau en tulle violet avec semé d'acier. Ces tulles sont employés en toutes nuances pour les chapeaux de printemps, de théâtre, de concert, et l'on en trouve un assortiment immense chez Mme Aubert, modiste, rue Neuve-des-Mathurins, 6 ; ils représentent la transition entre les chapeaux de velours et les chapeaux de paille, et, comme ils peuvent reparaître à l'automne, après avoir paru au printemps, ils offrent une ressource précieuse, et ne sont pas fort dispendieux. Les nuances bleu vif, rose vif, les tons violets et mauves, très-chauds ou très-doux, sont admirables cette année, et la mode doit beaucoup de reconnaissance à la chimie qui, chemin faisant, et tout en s'occupant de recherches plus importantes, a découvert ces couleurs jusqu'ici inconnues. E. R.

CONSEILS D'UNE EX-MUSICIENNE.

IV.

Quels que soient les soins donnés à l'étude du piano, on n'acquerra jamais le respect scrupuleux de la mesure, l'aplomb, la netteté, qui constituent une bonne éducation musicale, si l'on ne s'habitue à faire ce que l'on désigne par ces mots : la *musique d'ensemble.* Les plus charmantes compositions d'Haydn, Mozart, Beethoven, et, parmi les auteurs modernes, celles de Mendelsohn et de Schubert, sont écrites pour piano et violon, ou piano, violon et violoncelle.

Les nombreuses sonates d'Haydn peuvent être choisies comme premier degré dans cette voie; elles sont écrites pour piano, violon et violoncelle; mais ce dernier instrument n'est nullement indispensable ; son rôle a été réduit à des proportions si exiguës qu'on peut le supprimer sans rien enlever à l'effet général ; de plus, la partie de violon peut aisément être exécutée sur le violoncelle ; cette combinaison peut être commode dans le cas où l'on ne trouverait pas un violoniste de bonne volonté, et je l'indique à nos lectrices pour leur faciliter la connaissance d'une foule d'œuvres charmantes.

Il n'y a pas de choix à faire dans ces sonates; toutes sont charmantes à exécuter, intéressantes à connaître. Des indications plus particulières sont difficiles à donner, les numéros de ces sonates variant suivant leurs divers et innombrables éditeurs; de plus, le nombre des sonates d'Haydn est trop considérable pour que l'on puisse les désigner par le ton dans lequel elles sont écrites ; il faut, autant que possible, posséder et connaître toutes celles qu'il a composées.

La *musique d'ensemble* est la meilleure de toutes les leçons pour les musiciens et les musiciennes, et toutes les jeunes filles parisiennes qui étudient le piano ont des maîtres d'accompagnement. Pour qui veut comprendre et extraire toutes les significations diverses qui se révèlent dans chaque détail, la *musique d'ensemble* est une école de sociabilité, de justice, d'indulgence mutuelle et soutenue ; c'est l'image réduite de la société, avec les aptitudes diverses des membres qui la composent, réunies en un tout harmonieux, parce que chacun y reste à sa place, en tâchant de s'y comporter aussi bien que possible, et de remplir consciencieusement les devoirs qui lui incombent. Chacun parle à son tour, sans avoir l'injuste prétention de primer sur ses compagnons, d'éclipser ses semblables et d'étouffer leurs voix pour accaparer à son profit l'attention générale. Toutes les leçons de sociabilité, toutes les délicatesses de la générosité, se trouvent contenues dans la *musique d'ensemble* bien comprise ; la concorde règne parmi les associés ; l'envie, cette basse et odieuse passion, qui fait autant de mal à ceux qui l'éprouvent qu'à ceux qui l'inspirent, y est inconnue; chacun fait valoir ses compagnons, qui se réunissent à leur tour pour mettre en lumière les qualités individuelles, le mérite particulier de celui qui vient de s'effacer pour les faire briller.

Le dévouement mutuel est en effet la grande, la suprême loi de toute association musicale. Ne voyons-nous pas que chacun se tait à son tour, ou se borne à un accompagnement modeste, exécuté tout bas, pour soutenir, sans l'étouffer, la voix de ceux qui ont quelque chose à dire ? Combien d'exemples de *civilité* on pourrait recueillir dans un quintette, un quatuor, un trio, ou même un duo ! Au lieu de couper brusquement la parole à celui qui l'a prise, au lieu d'élever la voix pour lui imposer silence, chacun des exécutants sait tour à tour se taire avec discrétion, ou parler à propos, pour former avec la valeur personnelle de chaque individu un ensemble harmonieux.

La justice, l'égalité, y sont représentées par la mesure, qui est la même pour tous, et doit être rigoureusement observée par tous. La mesure est la probité de la musique; sur ce point il ne saurait y avoir aucun compromis, aucun atermoiement; c'est la loi qui doit courber, soumettre, façonner toutes les personnalités, qui réforme les volontés individuelles, et les oblige à se régler sur la volonté générale; c'est l'individualité égoïste s'effaçant pour le bien de tous; c'est l'harmonie enfin, naissant du dévouement mutuel, et s'élevant par l'émulation louable de l'équité.

Il serait inutile d'établir ici la puissance de la musique, et l'influence qu'elle exerce sur les cœurs et les esprits; l'antiquité lui a consacré deux symboles, commentés par les légendes qui accompagnent les noms d'Amphion et d'Orphée. Grâce à la musique, Amphion élevait Thèbes, qui se construisait toute seule, les pierres se mettant d'elles-mêmes en mouvement, tandis qu'Orphée civilisait même les animaux féroces. Le procédé d'Amphion serait fort commode à appliquer actuellement, et l'édilité des diverses villes, qui, à l'envi l'une de l'autre, se démolissent pour se reconstruire et s'agrandir, pourrait lui devoir une notable économie ; mais a-t-il jamais été complétement abandonné ? On pourrait en douter, car les ouvriers accomplissent toujours leur besogne en chantant, et il n'est pas absolument certain que la mesure, la cadence et le rhythme laissent les pierres insensibles et n'aident pas à les mettre en mouvement.

Si l'influence de la musique ne peut être raisonnablement niée, même lorsqu'elle s'exerce dans l'isolement, combien cette influence devient plus évidente et plus puissante quand elle réunit plusieurs êtres, cœur et esprit, dans sa communauté ! Les plus farouches ennemis se réconcilieraient si on leur faisait exécuter ensemble un quatuor de Mozart.

On raconte que, lorsque Frédéric le Grand, roi de Prusse, se trouvait en belle humeur, il autorisait chacun des convives réunis autour de lui pour ses soupers à émettre son avis sur le gouvernement des peuples, et à développer le plan qu'il adopterait dans le cas où il *deviendrait gouvernement.* Je suppose un moment qu'un ministre de l'instruction publique en France m'accorde la même liberté, et m'encourage à lui confier le plan que je suivrais si je me trouvais à sa place.

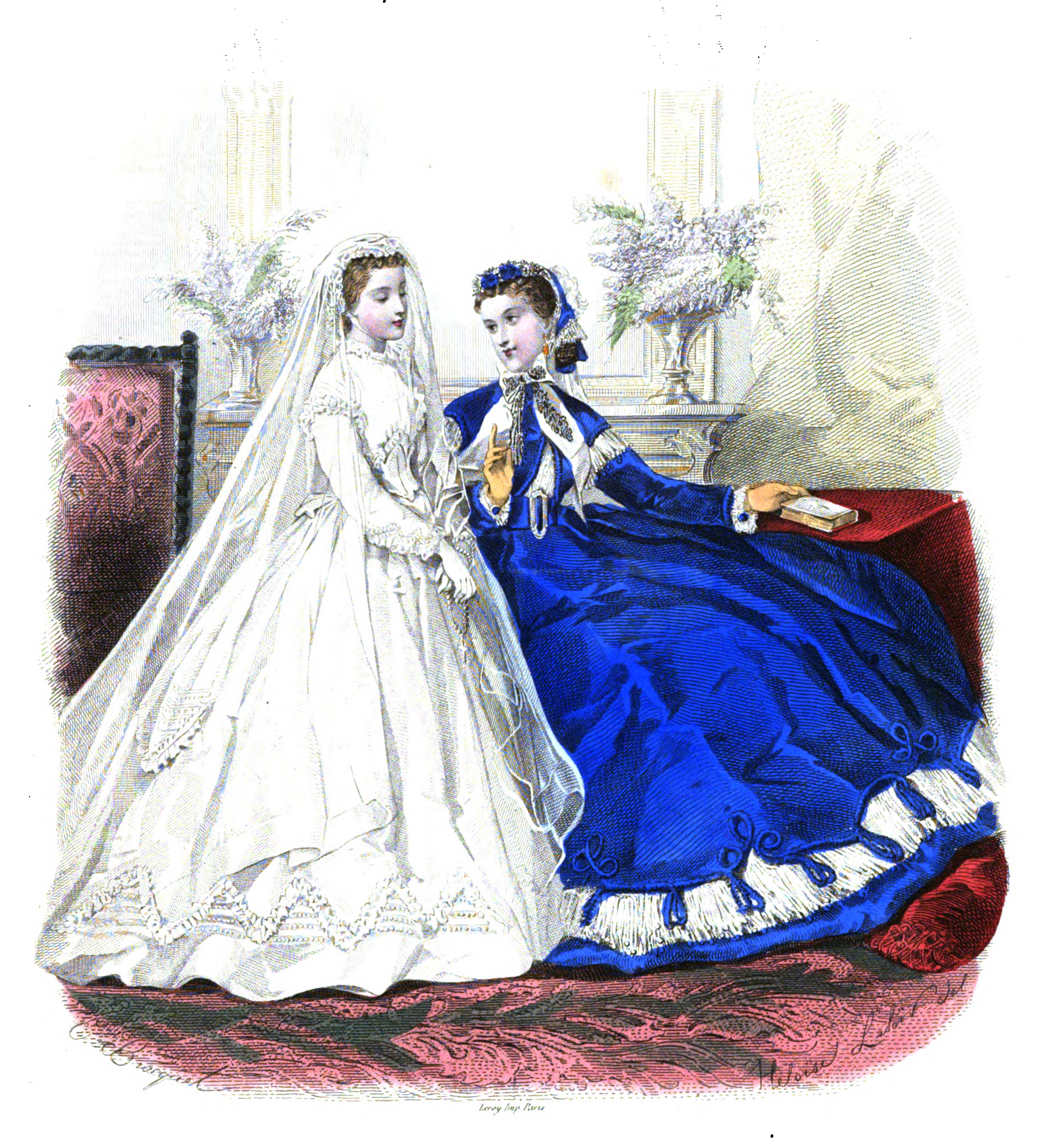
Ma réponse serait bien simple : Je décréterais immédiatement l'enseignement, non-seulement gratuit, mais obligatoire de la musique ; il n'y a point de discordes essentielles, point de révolutions, point de barricades, à redouter chez un peuple musicien ; on n'adresse pas un coup de fusil à un confrère en Apollon, on ne s'expose pas à tuer un camarade de quatuors ou de chœurs.

Pourquoi les Allemands sont-ils si pacifiques? Parce qu'ils sont très-bons musiciens.

Pourquoi les Français sont-ils si turbulents? Parce qu'ils sont en général mauvais musiciens.

Écoutez un chœur chanté par des voix allemandes; chacun des individus qui le composent prend sans peine





Leroy Imp. Paris

LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal 56 Rue Jacob Paris

Robe de Communiante de Mme BRÉANT-CASTEL 58 bis r. Ste Anne

la partie qui lui revient, et sait tomber d'accord, en adoptant la tierce ou la quarte, la quinte ou la septième, selon que le commande la mélodie du morceau.

En France, au contraire, tout le monde veut chanter la mélodie, sans prendre la peine de la former : il en résulte que tout le monde chante à l'unisson..... faux.

Je sais que depuis dix ou douze ans l'éducation musicale a fait en France des progrès sérieux ; les *orphéons*, la méthode Chevé, ont propagé le goût de cet art essentiellement civilisateur, et le font pénétrer dans les masses. Ces efforts sont des symptômes excellents pour la tranquillité du pays, et l'on peut en tirer les meilleurs augures; mais, au lieu de se borner à les généraliser, il faut arriver à les universaliser. Je voudrais qu'avant d'entamer un procès, on forçât les adversaires et leurs avocats à exécuter un beau quatuor : après la dernière note la conciliation serait imminente et facile. Avant d'aller sur le terrain, les témoins d'un duel devraient obliger les deux ennemis à jouer ensemble une sonate d'Haydn. Quelle animosité ne s'apaiserait en face de cette douceur pénétrante? Comment pourrait-on conserver des sentiments amers et violents devant le consolant aspect de cette paix radieuse, de cette sérénité qui plane bien au-dessus de toutes les passions humaines? Les adversaires et les témoins s'embrasseraient après l'allegro, et ils s'en iraient déjeuner ensemble, sans passer par le bois de Vincennes ou la forêt de Saint-Germain. Tous ces résultats, aussi désirables qu'indubitables, sont pourtant soumis au décret qui rendrait la musique obligatoire pour tous.

La simplicité dans l'attitude, la simplicité et la *conscience* dans le jeu, sont les principales règles qui doivent être observées pour la musique d'ensemble comme pour l'exécution des *soli*; le bon goût et le bon sens ont fait justice de toutes les affectations, et les ont livrées au ridicule. Du moment où l'on prétend *faire de l'effet*, on est perdu; les contorsions, les attitudes inspirées, les regards se perdant dans les horizons lointains, les cheveux rejetés en arrière, comme pour découvrir et rafraîchir un front brûlant d'inspiration, composent un répertoire usé jusqu'à la corde; et si l'on voyait aujourd'hui un artiste, agité comme la pythonisse sur son trépied, s'évanouir dans une salle de concert sous l'influence du délire musical, on lui enverrait, non des couronnes et des bouquets, mais un médecin, ou bien un pharmacien. Le musicien-exécutant s'efface complétement devant le musicien-compositeur; le premier ne doit avoir qu'une seule préoccupation : traduire fidèlement, consciencieusement la pensée du compositeur, sans en rien retrancher, sans y rien ajouter.

Le répertoire de la musique d'ensemble doit se composer de toutes les sonates d'Haydn pour piano, violon et violoncelle, de toutes les sonates pour piano et violon, de tous les trios et quatuors de Mozart et de Beethoven; il n'y a qu'un seul quatuor de Beethoven pour piano, violon, alto et violoncelle. Parmi les auteurs modernes on choisira les sonates de Weber, pour piano et violon; il y a du même auteur un quatuor charmant; deux trios et un superbe quintette de Schubert, avec variations finales sur le thème de l'une de ses plus jolies mélodies; deux trios et trois quatuors de Mendelsohn; et, parmi les grands compositeurs qui sont nos contemporains, les trios de M. Rosenhain.

Nous allons revenir à la musique pour piano seul, et jeter un rapide coup d'œil sur la troisième série (moyenne difficulté) de la collection des Classiques du piano, publiée chez M. Maho, éditeur, rue du Faubourg-Saint-Honoré, 25; les deux premières séries ont été analysées dans les précédents articles.

N° 16. *Sonate de Clementi, en ré majeur*, inspiration un peu austère, qui offre plus d'utilité que de charme; cette sonate, sérieusement étudiée, établira dans l'intelligence de l'enfant le respect de la mesure.

N° 17. *L'Adieu, andante de Dussek*, morceau mélodieux, mais un peu froid.

N° 18. *Haydn : première sonate en ut majeur*, charmante composition à la fois gracieuse, fine et touchante, à la condition absolue pour ce morceau, comme pour tous les autres du reste, de l'exécuter avec netteté, mesure et scrupuleuse exactitude.

N° 19. *Clementi : sonate en si bémol majeur*. Moins séduisant que ses grands successeurs, Clementi possède en revanche des qualités qui lui sont personnelles, et qu'il faut connaître pour bien apprécier les autres compositeurs; il faut passer par lui pour arriver à eux, sous peine de rencontrer de fréquentes lacunes dans notre intelligence musicale.

N° 20. *Dussek : rondeau sur Ma Barque légère*, peut-être un peu languissant.

N° 21. *Haydn : Menuet du Bœuf*, ainsi nommé, dit la tradition, parce qu'il fut commandé au compositeur pour le mariage de la fille d'un boucher, qui donna un bœuf en payement; dans ces trois pages exquises on trouve une pompe douce et touchante, telle que Haydn devait la sentir et l'indiquer.

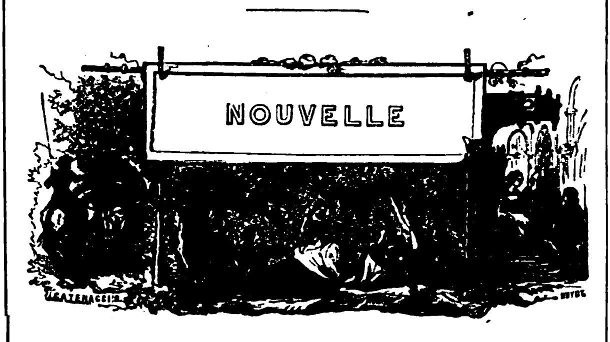
N° 22. *Dussek, première sonate en si bémol*, très-bonne au point de vue du mécanisme.

N° 23. *Mozart, Ah! vous dirai-je, maman?* varié; c'est une suite de variations délicates et spirituelles sur ce thème si simple.

N° 24. *Cramer : la Parodie, sonate*, belle composition, bien conçue, tout à la fois ferme et gracieuse.

N° 25. *Beethoven : Une Fièvre brûlante*, variée; on retrouve toujours la grandeur de Beethoven dans toutes ses œuvres; mais celle-ci est plus didactique que touchante.

La place me fait défaut pour continuer aujourd'hui ces indications; nous reviendrons à l'examen de cette troisième série. EMMELINE RAYMOND.



LA FAMILLE BÉROUVILLE.

Suite et fin.

XVIII.

EN VOYAGE.

La Ville-Roux avait reconquis sa gracieuse maîtresse, que tout Louvigny fêtait; le vieux Tom avait repris ses anciennes fonctions; Nata paraissait moins souffrir de la nostalgie qui la dévorait; M. Bérouville n'avait plus que de rares accès de cette misanthropie chagrine qui était un peu passée à l'état de maladie chez lui. Le printemps et une partie de l'été passèrent rapidement dans la tranquille maison, et Anna, malgré certain souvenir qui pâlissait son beau front, commençait à se sentir presque heureuse quand une nouvelle douleur vint la frapper. La petite Mélite mourut. Elle mourut dans ses bras, car, au premier avertissement, elle était partie pour Saint-Malo. Quand elle revint, son oncle la trouva changée, triste, et sa sollicitude s'éveilla.

« Je ne veux pas la voir triste, » confia-t-il à Mlle Legrand, qui avait avec la Ville-Roux des relations de plus en plus fréquentes. « Pour dissiper cette impression pénible que lui a causé la mort de cette enfant, je vais la mener aux eaux.

— Tu feras bien. Où iras-tu?

— Je ne voudrais pas faire trois cents lieues. »

Mlle Legrand leva vivement la tête.

« Eh bien! choisis Vichy, » dit-elle.

Il répondit :

« Va pour Vichy; » et cette réponse parut causer un plaisir tout particulier à la vieille demoiselle, qui, aussitôt son départ, se mit, chose rare, à écrire une longue lettre.

Le lendemain, Anna était prévenue que son oncle, craignant un retour de goutte, allait partir pour Vichy avec Nata, et qu'il serait heureux qu'elle voulût bien consentir à l'accompagner.

Elle répondit en s'occupant de faire ses malles, et quelques jours après un omnibus déposait les trois voyageurs à la porte de l'un des hôtels de la rue Cunin-Gridaine, dans cette petite ville du Bourbonnais, qui s'est élevée sur les ruines d'*Aquæ calidæ*, la ville gallo-romaine, et qu'une baguette magique semble avoir touchée.

Ils arrivaient un peu tard. La dernière saison touchait à sa fin; le monde élégant, dont l'humeur est inconstante, se concertait pour trouver Vichy morne, et s'en allait chercher le plaisir ailleurs; mais il en restait encore assez pour amuser Anna, et lui offrir la distraction dont elle avait besoin. M. Bérouville prenait les eaux en amateur. Tous les jours, quand le soleil jugeait à propos de se montrer (et le vieillard frileux commençait à regarder de travers les rayons froids qui glissaient sur le feuillage jauni), il se dirigeait avec Anna du côté des berges de l'Allier, montait aux Célestins et buvait une ou deux gorgées de l'eau froide dont les malheureux goutteux s'abreuvaient autour de lui. Et puis ils s'en allaient par les allées sinueuses, et de la journée il n'était plus question d'eau.

Le sixième jour après leur arrivée, ils flânaient le long des boutiques qui s'abritent sous les grands arbres avoisinant la place Rosalie. Anna, perdue au milieu d'un groupe nombreux, regardait avec un intérêt tout féminin des volants de dentelle nouvellement exposés, dont autour d'elle on appréciait la finesse et la beauté. Tout à coup son nom fut prononcé presque tout haut par une voix qui la fit tressaillir.

« Enfin, » reprit la voix, « ce sont bien eux; voyez! M. et Mlle Bérouville, hôtel Montbrun. »

Anna, quittant le bras de son oncle, se dégagea de la foule. A deux pas d'elle, au milieu de l'allée, Paul Dévran mettait sous les yeux de sa mère, qu'il venait d'arrêter, un petit livret bleu, qui n'était autre que la liste des étrangers.

Il y avait une grande émotion sur ses traits, une émotion telle qu'Anna se sentit violemment émue elle-même.

« Eh bien? » dit M. Bérouville, qui s'était rapproché d'elle, « sont-ce des connaissances?

— Oui, » répondit Anna, dont le cœur battait.

« Mais enfin, qui est cet homme? car c'est un homme qui a parlé.

— C'est un ancien receveur de l'enregistrement de Louvigny.

— Il s'appelle?

— Dévran. »

Le vieillard, averti par les inflexions émues de sa voix, la regarda fixement; elle rougit jusqu'au front.

Il détourna les yeux, et pendant le reste de la promenade il fut absorbé et bourru.

Ce qui ne l'empêcha pas de recevoir très-gracieusement Mme Dévran et Paul, quand, une heure plus tard, ils se présentèrent à l'hôtel. Mme Dévran, qui, on pouvait le supposer, était très-bien informée du changement survenu dans la position de fortune d'Anna, témoigna à la jeune fille une tendresse inusitée, et s'excusa humblement d'avoir quitté Louvigny sans la voir. Elle fit plus d'une délicate allusion aux regrets qu'avait éprouvés son fils de quitter Louvigny. Tout cela était d'une transparence des plus révélatrices; mais ce qui était surtout toute une révélation, c'était l'attitude des deux jeunes gens. Rien qu'à les voir en face l'un de l'autre, pâles, émus, et pourtant le visage rayonnant d'une joie intérieure, on reconnaissait que cette année de séparation n'avait pas eu le pouvoir d'affaiblir un attachement qui n'avait été un mystère pour personne.

M. Bérouville porta plusieurs fois sur le jeune homme ce coup d'œil fixe et perçant qui semblait vouloir pénétrer jusqu'au fond de l'âme; il lui adressa plusieurs fois la parole; il le fit parler, et écouta ses réponses avec une singulière attention.

Quand, la visite finie, Mme Dévran proposa à Anna une promenade, qui se terminerait par une séance au salon où il y avait un spectacle de choix, le vieillard s'empressa d'accepter pour elle.

Anna ne refusait que pour la forme. Elle partit plongée dans un de ces bonheurs intimes dont l'imprévu double le charme et la valeur.

Demeuré seul, M. Bérouville alla s'asseoir auprès de la fenêtre ouverte, et resta longtemps regardant vaguement, à travers les troncs lisses des platanes, la foule qui se croisait en tous sens dans le parc. Quand les fenêtres de l'établissement thermal, brillamment éclairé, scintillèrent dans l'ombre, il appela Nata.

Nata accourut.

« Ferme cette fenêtre, » ordonna-t-il, « j'ai froid. »

Elle obéit, et, la fenêtre fermée, elle se dirigeait silencieusement vers la porte. Il la rappela.

« Assieds-toi-là, » dit-il en lui montrant un siége.

Elle s'assit. Son maître, qui d'ailleurs avait toujours été très-bon pour elle, l'avait habituée à l'obéissance passive.

« A présent que tu as voyagé, » reprit-il, « comment trouves-tu la France? »

Nata tourna ses grands yeux jaunes vers le ciel sombre, qui ne devait en aucune façon, ce soir-là, lui rappeler les nuits étoilées et lumineuses de son beau pays.

« Triste, » dit-elle avec un soupir.

« Seulement triste? »

Elle frissonna, et ramenant sur sa poitrine les pans tombés de son châle à carreaux :

« Froide, » ajouta-t-elle.

« Et moi aussi, je la trouve froide, » reprit lentement M. Bérouville; « il me semble que mon vieux sang se coagule; l'hiver qui vient me fait peur. »

Il s'interrompit lui-même, et demeura un instant rêveur.

Nata regardait de ses yeux devenus ardents, et elle penchait avidement la tête en avant.

« On a beau faire, » murmura-t-il, « on aime toujours son pays; je ne serais pas mort content si je ne l'avais pas revu. »

Il releva les yeux sur Nata, et ajouta d'une voix plus ferme :

« Anna nous échappe, ma vieille Nata; elle va devenir la femme de ce jeune homme avec lequel elle est sortie, et la Ville-Roux, sans Anna ou avec ces étrangers, serait triste à habiter, n'est-ce pas?

— Bien triste, Monsieur.

— C'est ce que j'ai pensé. En l'entendant chanter, en contemplant son visage sympathique et doux, j'oubliais ma vérandah parfumée, mes ombrages, mes amis de là-bas. Maintenant cette enfant, la seule personne à laquelle je m'intéresse désormais en ce pays, n'a plus besoin de moi; j'ai fait ce que j'ai pu pour la rendre heureuse. Rien, non, rien ne me retient plus en France. Si tu veux, Nata, nous irons mourir à Cuba. »

Nata se jeta à genoux et lui baisa les mains en poussant un cri dont aucune expression ne peut rendre la joie délirante.

XIX.

LES ADIEUX.

On était aux premiers jours du mois d'octobre. Il faisait une de ces splendides journées d'automne qui seraient trouvées délicieuses si elles ne touchaient pas d'aussi près aux radieuses journées de l'été. Le ciel était haut et bleu, le soleil y brillait, mais un vent piquant enlevait les feuilles mortes qui jonchaient le sol froid, et violaçait le teint. Il y avait, comme toujours, grand mouvement sur le port au Havre. Un grand navire, le *Saint-Joseph*, partait pour les Antilles, et il devait prendre beaucoup de passagers à bord.

Parmi cette foule affairée il y a des personnes de notre connaissance. Voici, tout contre l'escalier d'embarquement, un groupe composé de quatre de nos amis : M. Bérouville, Anna, qui s'appuie sur son bras, Paul Dévran et Nata, qui, coiffée d'un foulard qu'elle a substitué au disgracieux bonnet à tuyaux, et les bras encombrés de menus paquets, se tient à quelque distance en arrière. La causerie commencée s'éteint d'elle-même; le moment est solennel, car l'adieu qui va être prononcé est



un adieu éternel, et l'âme de ces trois personnes, étroitement unies par les liens de la sympathie et de la reconnaissance, se recueille dans son involontaire tristesse.

« Je crois qu'une barque se détache du *Saint-Joseph*, » dit tout à coup M. Bérouville.

Paul braqua, dans la direction du navire qui était indiqué, une petite lorgnette qu'il avait à la main.

« Oui, mon oncle, » répondit-il.

Anna, qui avait relevé son voile, porta son mouchoir à ses yeux qui se remplissaient de larmes, et pressa le bras du vieillard.

« Déjà ? » murmura-t-elle.

Comme elle prononçait cette exclamation, une voix aigre et essoufflée s'écria derrière eux :

« Le *Saint-Joseph*, où est le *Saint-Joseph*, s'il vous plaît ? Mon Dieu ! est-ce qu'il serait parti ?

— Dieu ! cette voix ! » dit M. Bérouville en se détournant brusquement.

On voyait accourir une petite dame dont les papillotes, violemment balancées, voilaient à demi la figure ; elle était suivie par une petite fille aux cheveux roux.

« C'est elle, c'est bien elle ! » reprit-il avec une fureur qu'il ne cherchait pas à dissimuler. « Elle finira par nous découvrir ; c'est un démon que cette femme. Paul, » ajouta-t-il vivement, « courez, je vous prie, au-devant de votre belle-sœur ; je ne veux pas qu'elle vienne troubler le dernier instant qui me reste à passer avec Anna ; je ne veux pas qu'elle vienne gêner nos adieux. Dites-lui ce qu'Anna a obtenu de moi pour ses enfants ; mais ajoutez que si elle vient me tourmenter, si seulement elle place devant mes yeux son insupportable figure, je les déshérite net. »

Il parlait avec cet accent impérieux et énergique qui annonçe une décision inexorable ; et Paul, sur un geste suppliant d'Anna, s'élança au-devant de Mme Chemay, qui, heureusement, ne les avait point encore vus.

« Ah ! c'est vous ? » dit-elle en le reconnaissant. « Où est mon oncle ?

— Ici ; mais il m'envoie vous dire que.....

— Il me dira lui-même ce qu'il voudra. Je veux le voir, entendez-vous. Vous, et surtout Anna, l'avez assez accaparé comme cela. Sans un hasard, j'ignorerais encore qu'il retourne en Amérique ; et c'est indigne, cela ; on aurait pu m'en avertir.

— Nous ne l'avons su nous-mêmes qu'avant-hier.

— Ta, ta, ta. Enfin, laissez-moi passer ; il ne partira pas sans que je lui dise adieu.

— Clémentine, je vous en prie, écoutez-moi ; il.....

— Je n'écouterai rien. Je suis venue de Saint-Malo pour le voir, je le verrai. J'ai des enfants, monsieur Dévran.

— Et c'est précisément dans l'intérêt de vos enfants que je vous parle, » s'écria Paul en la retenant de force par son manteau. « M. Bérouville leur donne une assez forte somme par testament. »

Mme Chemay, qui faisait les plus violents efforts pour se dégager, s'immobilisa.

« En êtes-vous sûr ? » dit-elle.

« J'en suis sûr.

— Raison de plus pour le voir, alors ; il faut que je le remercie.

— Mais il ne veut pas être remercié. Il m'a dit formellement, en m'envoyant vers vous, que si vous ne vous rendiez pas à son désir, si vous vous présentiez devant lui, il vous déshériterait. Vous le connaissez, il le ferait comme il le dit.

— Oh ! oui ; c'est un fameux original. Mais c'est peut-être un piége que vous me tendez là. Il ne m'a pas vue.

— Il vous a vue. Tenez, tournez-vous de ce côté ; à droite. Il est là, et il nous regarde.

— Oui, c'est vrai. Si j'envoyais Anaïs ?

— Ne l'envoyez pas, croyez-moi. Sur l'honneur, ce que je vous ai dit est l'exacte vérité ; et si vous agissez dans votre intérêt, vous vous éloignerez.

— En vérité, il est à moitié fou. Savez-vous à combien se monte mon legs ?

— Non, c'est Anna qui s'est mêlée de cette affaire ; mais, si vous voulez, elle ira vous donner tous les renseignements. Où êtes-vous descendue ?

— A la Belle-Étoile.

— C'est très-bien. Dites à M. Chemay que.....

— Mon mari est à Saint-Malo, dans son lit. Quand j'ai appris le départ subit de mon oncle, j'ai voulu lui persuader de partir tout de suite pour le Havre ; vite, il s'est couché.

— Enfin, peu importe ; vous lui rapporterez les clauses du testament. A bientôt !

— Ne me faites pas trop longtemps languir, et remerciez mon oncle ; assurez-le de ma reconnaissance, et dites-lui que je fais un grand sacrifice en n'allant pas l'embrasser. Au fait, j'y tiens peu, il est si drôle ; et, en définitive, j'ai ce que je voulais avoir. Viens, Anaïs. »

Elle se détourna comme à regret, et rentra en ville.

Paul rejoignit le petit groupe qui l'attendait, raconta succinctement, et en supprimant bien des détails, ce qui venait de se passer entre lui et Mme Chemay, et on n'en parla plus. La barque approchait. Quand elle toucha au quai, M. Bérouville ôta doucement le bras d'Anna de dessous le sien, et le passa sous celui de Paul.

« Je vous rends votre femme, Dévran, » dit-il avec émotion ; « rendez-la aussi heureuse qu'elle mérite de l'être. »

Nata s'était approchée d'Anna, qui pleurait, et l'avait respectueusement embrassée.

M. Bérouville tenait toujours une des mains de la jeune femme entre les siennes.

« Adieu, adieu, mon enfant ! » répéta-t-il, « donnez-moi souvent de vos nouvelles, et ne m'oubliez pas. »

Il la prit dans ses bras, la serra contre sa poitrine, pressa la main de Paul ; et, le chapeau enfoncé jusque sur les yeux, il descendit dans la barque, qui n'attendait plus que lui. Il resta longtemps debout sur l'arrière, regardant Paul et Anna qui ne le quittaient pas des yeux, et quand ils échappèrent à son regard il se tourna vers Nata :

« C'est la première et la dernière fois que tu vois pleurer ton vieux maître, » dit-il en passant son foulard sur ses yeux ; « mais tu l'aimais, toi aussi.

— Oui, Monsieur. La quitter diminue ma joie.

— Nous sommes ainsi faits ; le regret, c'est l'ombre de l'homme quand il a du cœur. Maintenant, pensons à ceux qui nous attendent là-bas. Quoi qu'il arrive, je ne regretterai jamais mon séjour en France, puisque j'ai pu y faire deux *heureux*. »

Zénaïde Fleuriot.

FIN.



N° 40,811, Isère. Les rideaux en perse seront plus jolis que les rideaux blancs. Une corbeille à papier, un tabouret ou un pliant. Merci pour cette chaleureuse approbation. — *N° 342, Var.* Je me récuse tout à fait, ne pouvant d'une part porter aucun jugement sur des objets qui me sont inconnus, et ne connaissant aucun négociant de cette sorte d'objets. — *N° 37,478, Aveyron.* En dehors des combinaisons proposées pour l'élargissement des robes (il en a été indiqué une, entre autres, dans les plus récents numéros), je ne connais aucun moyen pour utiliser une robe si étroite. On a des casiers, montés sur roulettes, faits en bois d'acajou ou de palissandre, pour ranger les cahiers de musique. On recouvre toujours la tablette d'une cheminée de salon, fût-elle en marbre, et on la garnit avec un lambrequin. Mme Clémençon, rue du Port-Mahon, n° 8, vous fera un corset excellent, aussi peu élevé que vous le désirerez. Je suis toujours très-heureuse de recevoir les témoignages de sympathie de nos lectrices. — *Mme M... Ardennes.* Je regrette de ne pouvoir donner aucun renseignement sur ces usages, qui me sont inconnus, et varient suivant les localités. Nous ne pourrons publier aucun dessin de ce genre, parce qu'il serait inutile à la grande majorité de nos abonnées. — *Mme N. B., Paris.* Je voudrais trouver des remerciments *exceptionnels* pour une si charmante lettre ; malheureusement, la place me fait défaut, et je ne puis exprimer ici tout ce que j'éprouve ; ainsi que M. Sainfoin a dû vous l'écrire, le travail, loin de me nuire, a rétabli ma santé. — *N° 46,586, Seine-Inférieure.* On coupera les robes de piqué en pointe, pour les enfants comme pour les grandes personnes, cette étoffe étant suffisamment épaisse. Petits paletots à manches et talmas, pour les petits enfants. — *N° 12,012, Paris.* Nous ne pouvons revenir sur nos pas et faire reparaître des dessins déjà publiés. Il est plus facile à nos nouvelles abonnées de demander dans nos bureaux des numéros antérieurs à leur abonnement, qu'il ne nous serait aisé de causer un dommage à nos anciennes abonnées, en replaçant dans le journal les objets qu'elles ont déjà reçus. — *L. A., Perpignan.* Il n'y a guère que les vêtements d'enfants qui puissent encore être bordés avec des bandes d'étoffe écossaise. — *N° 13,481, Vendée.* Pris note de la demande ; mais s'agit-il de tricot *épais* ou de tricot à jours ? Je dois ajouter que le crochet est généralement préféré au tricot pour cet usage. — *N° 24,002, Lyon.* L'article *Modes* de ce numéro contient la description de la toilette que l'on désire. Quant aux ouvrages, il en faut de tous genres et pour toutes les bourses ; on n'est pas forcé d'exécuter ceux qui reviendraient à un prix un peu élevé, et même en laissant ceux-ci de côté on trouve encore une riche collection de travaux de tous genres. — *J. C., Ille-et-Vilaine.* Le dessin de la *Vierge aux Anges* s'exécute, soit à la croix ordinaire, soit au petit point. La maison Sajou, rue Rambuteau, 52, envoie toutes les *fournitures* nécessaires pour ce travail, comme pour tous les ouvrages que nous publions. — *N° 12,615, Batignolles.* On doit toujours une visite au maître et à la maîtresse de la maison, après que l'on a dîné chez eux, et l'envoi d'une carte pour remplacer cette visite serait non-seulement insuffisant, mais impoli. Tout dépend des diverses localités, car il n'y a rien d'absolu dans ces usages. Généralement, le trousseau donné à une jeune fille contient, outre son linge, tout le linge de la maison ; quant à faire figurer le prix de ce trousseau dans la dot, cela ne représente pas une question de civilité, mais bien une question d'intérêt, qui se règle à la convenance des deux familles. La quête est faite, à une messe de mariage, par les demoiselles d'honneur et les jeunes parents et parentes du marié et de la mariée. J'ai dit tout ce que je savais sur les formes probables des vêtements d'été ; nos gravures et patrons compléteront prochainement ces indications. — *La Guerche.* Comme on ne peut faire soi-même les vêtements masculins, leurs patrons seraient inutiles. Je ne puis donner aucune indication pour la seconde question, ignorant quel genre de dessin on désire, et surtout à quel usage ces dessins seraient destinés. — *L. M., Haute-Saône.* Nous ne nous chargeons d'envoyer aucun dessin en dehors de ceux publiés dans le journal. S'adresser à la maison Sajou, rue Rambuteau, 52. — *N° 48,236, Cantal.* Pour monter convenablement un siége quelconque ; fût-ce un *pouff*, il faudrait faire un apprentissage chez un tapissier ; en tout cas, des instructions de ce genre ne pourraient être données par écrit : il faudrait *démontrer* par l'exemple, et je suis forcée de me récuser, soit pour l'explication, soit pour la démonstration, n'ayant jamais appris ce que l'on me demande d'enseigner. On peut toujours supprimer la frange, au risque d'avoir un *pouff* moins joli, et mettre au milieu une houppe en laine. S'adresser, pour l'étui, à la maison Sajou, rue Rambuteau, 52. Nous publierons prochainement un abat-jour. — *Château de Th... Belgique.* L'article *Modes* de ce numéro contient des indications relatives aux jupons ; on les fait toujours soutachés en noir, mieux encore en blanc. Nous avons publié un modèle de ceinture de jupon dans le courant de l'année dernière (voir les *Patrons illustrés*). La crinoline règne toujours et durera certainement pendant l'été prochain. La sœur de la mariée porte une *toilette de ville*, selon que la saison la commande ; robe de soie, mantelet, chapeau. La réclamation n'est pas tout à fait justifiée ; on a reçu, on reçoit sans cesse des patrons de cols et de manches, soit dans la *Mode*, soit dans les *Patrons illustrés*, des dessins dans le journal même. Comme on porte actuellement peu de cols brodés, nous ne pouvons écarter des objets plus utiles pour ceux-ci, que la mode délaisse. — *N° 12,481, Passy.* Je suis bien reconnaissante de cette aimable réclamation. La nouvelle qui a été annoncée paraîtra très-prochainement. Quant à la modification que l'on nous propose, nous ne pouvons l'accepter : l'avantage offert par quatre ou cinq pauvres petits dessins coloriés, que nul ne copie, ne pourrait compenser le désavantage que nos abonnées aux gravures coloriées trouveraient à cette combinaison ; ces quatre ou cinq dessins se vendent du reste à un prix fort peu élevé, et reviendraient moins cher que la souscription que l'on nous offre. Merci bien cordialement pour l'appréciation du journal. — *N° 5,367, Seine-et-Oise.* On me trouve le mardi à trois heures, rue Jacob, 56. — *C. D., Somme.* Aucune raison ne peut s'opposer à ce qu'une dame ayant quarante ans porte une robe noire, avec ou sans garniture, à son choix. On a généralement adopté les nuances neutres, pour l'été, c'est-à-dire toutes les teintes grises et écrues. Oui pour la robe soutachée. On coupe le bout des cheveux deux fois par mois. — *Blain.* Les formes de tablier pour petites filles de dix à douze ans n'offrent aucune variation : ce sont toujours des tabliers en forme de blouse, *montés* sur une bande étroite. Les enfants ne portent pas de robes de chambre. Garnir la robe de toile avec des lacets en laine noire ou brune, ou gros bleu. — *N° 37,749, Nancy.* Le dernier article de la *Civilité* a répondu. Comme on n'invite jamais une jeune fille sans sa mère, ce cas ne peut se présenter ; elle ne peut aller à une fête sans être accompagnée de sa mère. — *Mme la comtesse de B..., Liége.* On ne porte de poudre blanche dans les cheveux que pour les bals costumés ; quant aux poudres *brunes* et *blondes* qui se trouvent chez M. Croisat, rue Richelieu, 76, on les emploie surtout lorsqu'on a fort peu de cheveux, et cela sert à *masquer* quelques vides trop apparents. — *N° 42,439, Ardèche.* On ne porte point d'écharpes en cachemire de l'Inde, ni cachemire français ; on porte beaucoup de résilles avec des perles, et l'on en recevra des modèles. Il me semble difficile, pour ne pas dire impossible, de transformer un mantelet brodé en un paletot à manches. Le chapeau rond n'est pas indispensable lorsqu'on n'est plus très-jeune. L'article *Modes* a mentionné les chapeaux de cette saison avec plus de détails que je n'en pourrais mettre à cette place. Robe d'alpaga gris. On ne porte pas de souliers dans la rue, et rien n'est changé aux bottines. — *N° 3,143, Mulhouse.* Je regrette de ne pas connaître cette publication, et de me trouver par conséquent dans l'impossibilité de donner à notre *abonné parfaitement satisfait* les renseignements qu'il désire. — *N° 1,043, Aisne.* La plupart des articles de *Modes* ont répondu à ces questions. On trouve ces effilés dans la plupart des magasins de mercerie. Les jeunes filles portent des boucles de ceinture en nacre, mais je ne puis garantir la durée de cette mode. Les talmas ou *rotondes* se portent encore, mais infiniment moins que les paletots. On reçoit la photographie de Mme Raymond en adressant aux bureaux du journal 1 fr. 25 centimes en timbres-poste, plus un timbre pour affranchissement. On porte toutes les variétés de filets et de résilles. Une voilette en dentelle, ou bien une pièce d'argenterie. Il est impossible de placer ici des descriptions de toilettes ; voir les articles spéciaux qui figurent dans chaque numéro du journal. L'acceptation des énigmes, logogriphes, etc., ne me concerne pas ; je soumettrai les énigmes que l'on m'envoie à la personne chargée de statuer sur ce sujet. — *N° 46,826, Haut-Rhin.* Nous ne pouvons, sous peine d'indiquer des modes de *fantaisie*, faire préparer nos dessins et patrons avant que les modistes et les couturières aient préparé les modèles de chaque saison. Cependant il nous semble qu'en recevant, entre autres, au mois d'avril les dessins de chapeaux de paille (que l'on ne porte pas avant le mois de mai) on peut reproduire les diverses garnitures qu'ils retracent. — *N° 702, Belgique.* Nous ne pensons pas que le dessin d'une table à ouvrage puisse offrir aucune utilité à nos abonnées, puisque ce dessin ne représenterait pas un travail qui puisse être exécuté par elles ; comme on ne m'indique pas l'usage auquel on destine la table dont on me donne la description, je ne puis répondre sur ce sujet. — *N° 48,085, Vosges.* S'adresser à la maison Guigné-Dusacq, rue du Bac, 46, qui a la spécialité de ces transformations de cachemires ; il faudrait faire teindre celui dont on me parle sans toucher au dessin : cela se fait toujours ainsi. — *N° 6,020, Seine-et-Marne.* Pris note de la demande. Voir l'article *Modes* de ce numéro pour les robes simples de demi-saison. Le bleu Mexico sied parfaitement à tous les teints, même aux plus bruns. L'écharpe en tarlatane ; en conservant la draperie du corsage. Merci pour l'affectueuse propagande qui nous est faite, et pour la bonne appréciation des services que le journal s'efforce de rendre à toutes les familles. — *N° 12,769, Vendée.* Voir les *Renseignements généraux*. — *N° 676, Marseille.* On porte sous les chapeaux un simple bandeau, roulé en arrière. Voir l'article *Modes* du n° 12. Voir le dernier article de *la Civilité*. On a reçu récemment (n° 5) des dessins pour bandes en tapisserie. — *N° 13,545, Meuse.* Un petit garçon porte une jupe jusqu'à l'âge de trois ans et demi. On peut mettre la dentelle de Chantilly autour d'un fond de dentelle ou de cachemire, selon la saison et l'usage auxquels on destine ce châle. Nous espérons que notre abonnée continuera à être satisfaite de son journal. — *Blanche-Marie, Rouen.* Les réponses *directes* me sont malheureusement interdites par la multiplicité de mes occupations. Si la *nouvelle* que l'on désire m'envoyer convient au journal, nous la publierons, et nous nous entendrons alors *directement* sur les conditions de payement. — *N° 6,151.* Le dessin pourrait paraître sans grande difficulté ; mais les mesures, où les prendre ? Il me paraît bien pénible de ne point accorder immédiatement une demande figurant dans la plus aimable de toutes les lettres ; quelles que soient ces difficultés, je vais cependant essayer de les surmonter.

Explication de l'Énigme.

Le mot de l'Énigme insérée dans notre dernier numéro est : *Vocabulaire.*

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

RÉBUS



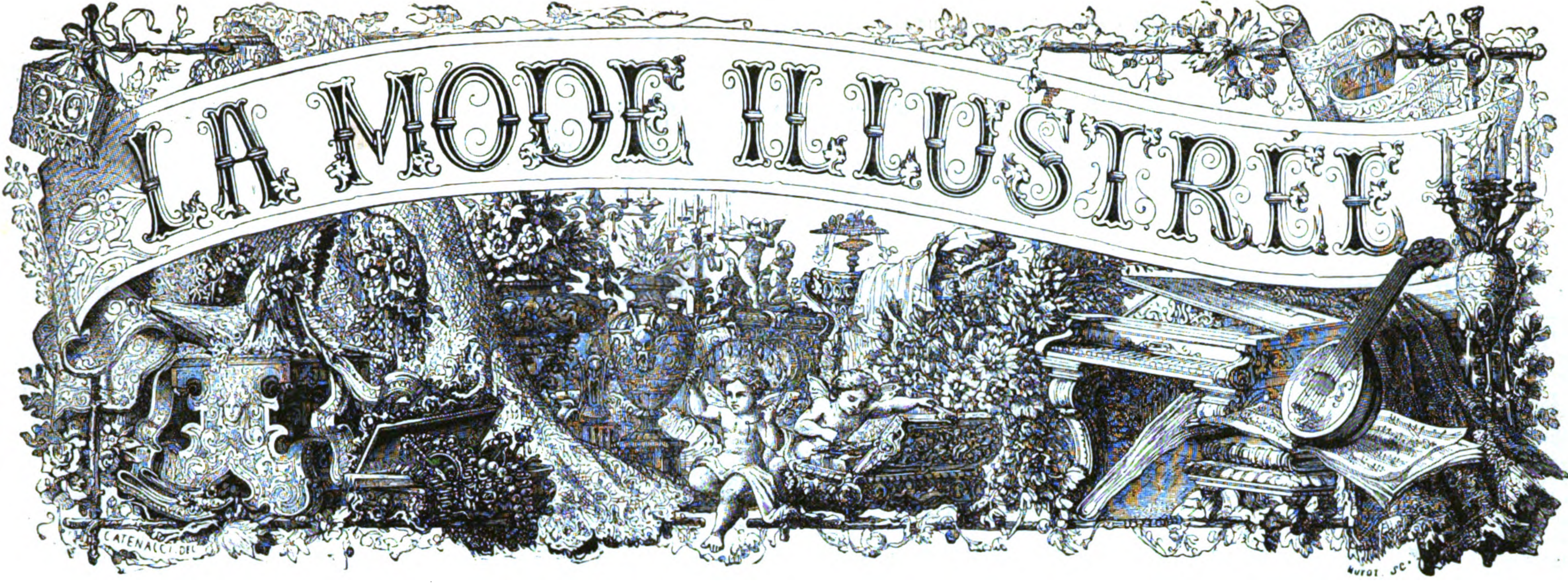


EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

L'homme est souvent trompé dans ses dessins.



N° 14. SIXIÈME ANNÉE. Dimanche, 2 avril 1865.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 30 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cie, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 13, Bedford Street, Covent Garden, W. C. —

Pelote au crochet.

MATÉRIAUX : Fil de lin n° 60 ; un crochet fin.

En substituant au fil du gros coton, on pourra former avec ce dessin un voile de fauteuil.

On commence ce travail par le milieu de l'un des cinq médaillons ovales, en faisant une chaînette de 8 mailles, dont on réunit la dernière à la première.

1er *tour*. * — Une maille simple, — 9 mailles en l'air, sous lesquelles on passe une maille du cercle. — Recommencez depuis *, jusqu'à ce que vous ayez formé 4 festons de 9 mailles en l'air.

2e *tour*. — Sur chacune des deux premières mailles en l'air du plus proche feston, on fait une maille simple, — 2 mailles en l'air, — 8 brides, le tout posé à *cheval* sur ce premier feston, 7 mailles en l'air, — * sur le feston suivant, 9 brides, — 7 mailles en l'air. — Recommencez 2 fois depuis *. A la dernière répétition, on fait, au lieu de 7 mailles en l'air, seulement 4 mailles en l'air, puis une double bride dans la première bride du feston suivant.

3e *tour*. — * 10 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 3 brides, — une double bride dans la bride qui succède à ces 3 brides, — 6 mailles en l'air, — une triple bride dans le milieu du plus proche feston composé de mailles en l'air, — 17 mailles en l'air, — une triple bride dans le milieu du même feston, — 6 mailles en l'air, — une double bride dans le milieu du plus proche feston composé de brides, — 10 mailles en l'air, — une maille simple dans le milieu du plus proche feston composé de mailles en l'air. — Recommencez une fois depuis *. A la fin du tour, la maille simple est faite dans la double bride du 2e tour.

4e *tour*. — 4 mailles en l'air, dont les trois premières forment une bride; * — une bride dans la deuxième des mailles suivantes, — une maille en l'air. — Recommencez depuis *; mais, sur les 3 mailles du milieu des 17 mailles en l'air du tour précédent, on fait 4 brides, séparées les unes des autres par une maille en l'air, — tandis que, sur la maille simple faite après les 10 mailles en l'air, on fait 3 brides, séparées les unes des autres par une maille en l'air. Il doit y avoir 61 brides en tout, dans ce tour.

5e *tour*. — Toujours alternativement 3 brides, — 3 mailles en l'air. A la pointe supérieure et à la pointe inférieure du médaillon, on fait cependant 5 mailles en l'air, au lieu de 3 mailles en l'air, en plaçant partout les groupes de 3 brides, comme le dessin l'indique. Il doit y avoir dans ce tour 24 groupes de 3 brides chacun.

6e *tour*. — Comme le 4e tour. Pour effectuer l'augmentation qui doit avoir lieu aux quatre pointes du médaillon, on doit faire, dans ce tour, 80 brides, et entre chaque bride une maille en l'air. Il y a par conséquent 20 brides dans chaque quart du médaillon. En exé-

PELOTE AU CROCHET.

cutant le *premier* médaillon, on fait ce dernier tour seulement sur trois quarts du médaillon, en laissant un quart non terminé. On fait le second médaillon *tout à fait* pareil, en laissant aussi le dernier quart du 6e tour non terminé ; on fait alors, sur les 5 mailles en l'air du 5e tour, 4 brides, séparées les unes des autres par une maille en l'air. La réunion des deux médaillons commence après la 4e bride, de la façon suivante : on fait 9 mailles en l'air, on passe la bouclette qui se trouve sur le crochet, au travers de la maille en l'air, qui précède les 4 brides du médaillon que l'on rattache à celui-ci ; ces quatre brides sont celles qui forment la pointe du milieu du médaillon. — Sur chacune des 3 dernières des 9 mailles en l'air, on fait une maille-chaînette, — 6 mailles en l'air ; — sur chacune des 3 premières des 9 mailles en l'air, on fait une maille-chaînette, de telle sorte que l'on est revenu à la dernière bride faite dans le 6e tour, que l'on continue en faisant une maille en l'air, — 3 brides, séparées les unes des autres par une maille en l'air ; — * 11 mailles en l'air, dont on passe la sixième au travers de la petite dent du premier trait d'union, entre les deux médaillons ; la 11e maille en l'air est rattachée de la même façon au médaillon que l'on réunit à celui-ci, en passant par-dessus 3 brides ; puis, comme pour le premier trait d'union, 3 mailles-chaînettes, — 5 mailles en l'air, — 3 mailles-chaînettes, — une maille en l'air, — 4 brides séparées les unes des autres par une maille en l'air, comme continuation du 6e tour. Recommencez 4 fois depuis *. A la quatrième répétition, on fait, au lieu de 11, 15 mailles en l'air, — au lieu de 3, 4 mailles-chaînettes, et entre ces

DESSIN DE TAPISSERIE. — Explication des couleurs : ■ Noir. ✖ Brun sépia. ◘ Même brun plus clair. ⊠ Même brun encore plus clair. ⊡ Même brun très-clair. ǀ Soie (ou laine) maïs. ▣ Vert foncé. ▢ Vert clair.

mailles, au lieu de 5, 7 mailles en l'air. Au médaillon que l'on rattache à celui-ci, la distance d'un trait d'union, au suivant trait d'union, doit comporter autant de brides qu'il s'en trouve à cette même place au médaillon opposé; le dernier trait d'union se trouve sur la pointe de côté du médaillon. On fixe le fil, on le coupe, on commence un autre médaillon, et l'on continue, en répétant tout ce qui vient d'être indiqué, jusqu'à ce que l'on ait réuni tous les médaillons. Lorsqu'on a fait le dernier trait d'union, on fait, en partant de l'une des pointes de côté, 10 mailles en l'air, — une maille simple dans le milieu du feston de mailles en l'air appartenant au dernier trait d'union, — encore 10 mailles en l'air, dont on rattache la dernière à la pointe du médaillon suivant; on revient sur ces 20 mailles en l'air, en y plaçant, *à cheval*, des mailles simples aussi pressées que possible. Sur la moitié inférieure du médaillon on fait 2 mailles simples sur chaque maille en l'air, jusqu'à ce que l'on ait atteint, entre deux médaillons, le creux où l'on répète les 20 mailles en l'air ci-dessus indiquées, recouvertes avec des mailles simples. Afin de pouvoir faire les mailles simples sur l'*endroit* de l'ouvrage, il faut replier le fil en arrière sur les mailles en l'air, et le recouvrir lorsqu'on fait sur celles-ci les mailles simples. Lorsqu'on est ainsi revenu au commencement de ce tour, on commence, à l'*endroit* de l'ouvrage, les demi-cercles qui vont d'un médaillon au médaillon suivant, et se composent de brides *épaisses*, et de brides *à jours*, faites en *allant et revenant*. On fait d'abord sur le dernier tour, composé de mailles simples, environ 26 brides; — en revenant sur ces 26 brides, on en fait 15, et après chaque bride une maille en l'air, puis un tour de doubles brides, séparées deux par deux, par 5 mailles en l'air; le dessin indique la continuation de ce travail, puisqu'on peut même y compter les brides. Quand ces demi-cercles sont terminés, on fixe le fil, on le coupe, on répète ce travail entre les médaillons suivants.

Le milieu est rempli avec une petite étoile semblable à celle par laquelle on a commencé chaque médaillon, mais la chaînette se compose, au lieu de 8, de 10 mailles en l'air, et l'on fait 5 festons composés de brides, au lieu de quatre de ces festons. Avec les festons de mailles en l'air, qui séparent les précédents, on rattache la petite étoile aux cinq médaillons. Il ne reste plus qu'à expliquer la dentelle qui se fait autour de la pelote.

1er *tour*. — Alternativement: 2 doubles brides, — 5 mailles en l'air; on répète 14 fois ces deux doubles brides sur chaque médaillon (voir le dessin).

POINT COTELÉ (CROCHET).

2e *tour*. — Alternativement : 3 mailles simples, — 9 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 7 mailles du tour précédent.

3e *tour*. — Une maille simple dans le milieu des 3 premières mailles du tour précédent, — * 5 mailles en l'air, — 3 brides dans le milieu des plus proches mailles en l'air, — 5 mailles en l'air, — une maille simple dans le milieu des plus proches 3 mailles simples. Recommencez depuis *.

4e *tour*. — * une bride sur la maille simple du tour précédent, — 4 mailles en l'air, — 5 brides sur les 3 brides (on en fait 2 sur la première, et 2 sur la dernière de ces trois brides), 4 mailles en l'air. — Recommencez depuis *.



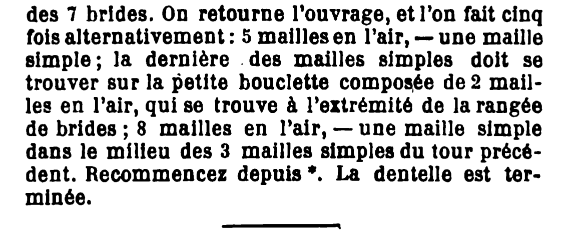
5e *tour*. — Comme le 4e tour, mais on fait 7 brides sur les 5 brides.

6e *tour*.—*7 mailles simples sur les 7 brides, — 11 mailles en l'air. Recommencez depuis *.

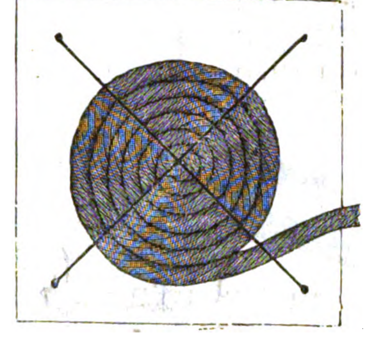
7e *tour*. — * Une maille simple sur chacune des 5 mailles du milieu des 7 mailles simples, — 3 brides sur le milieu des 11 mailles en l'air, — 6 mailles en l'air. Recommencez depuis *.

8e *tour*. — * Une maille simple sur chacune des 3 mailles du milieu des 5 mailles simples, — 7 mailles en l'air, — 5 brides sur les 3 brides, — 7 mailles en l'air. Recommencez depuis *.

9e *tour*. — Une maille simple dans le milieu des 3 mailles simples; — * 8 mailles en l'air, — 7 brides sur les 5 brides, — 2 mailles en l'air; puis on retourne l'ouvrage, et sur les brides qui viennent d'être formées, on fait: une maille simple, — une demi-bride, — 7 brides, — une maille simple, celle-ci sur la dernière des 7 brides. On retourne l'ouvrage, et l'on fait cinq fois alternativement: 5 mailles en l'air, — une maille simple; la dernière des mailles simples doit se trouver sur la petite bouclette composée de 2 mailles en l'air, qui se trouve à l'extrémité de la rangée de brides; 8 mailles en l'air, — une maille simple dans le milieu des 3 mailles simples du tour précédent. Recommencez depuis *. La dentelle est terminée.

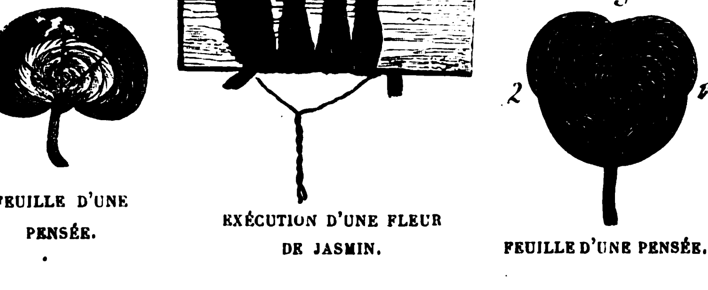


PAN DE CRAVATE.

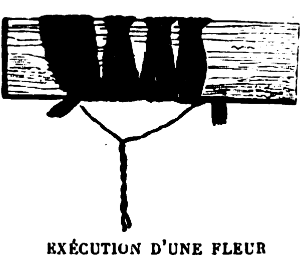


EXÉCUTION D'UNE FEUILLE DE PENSÉE

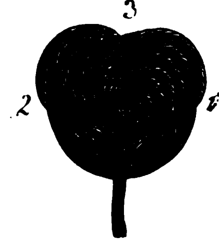
(DESSIN PLUS GRAND QUE NATURE).



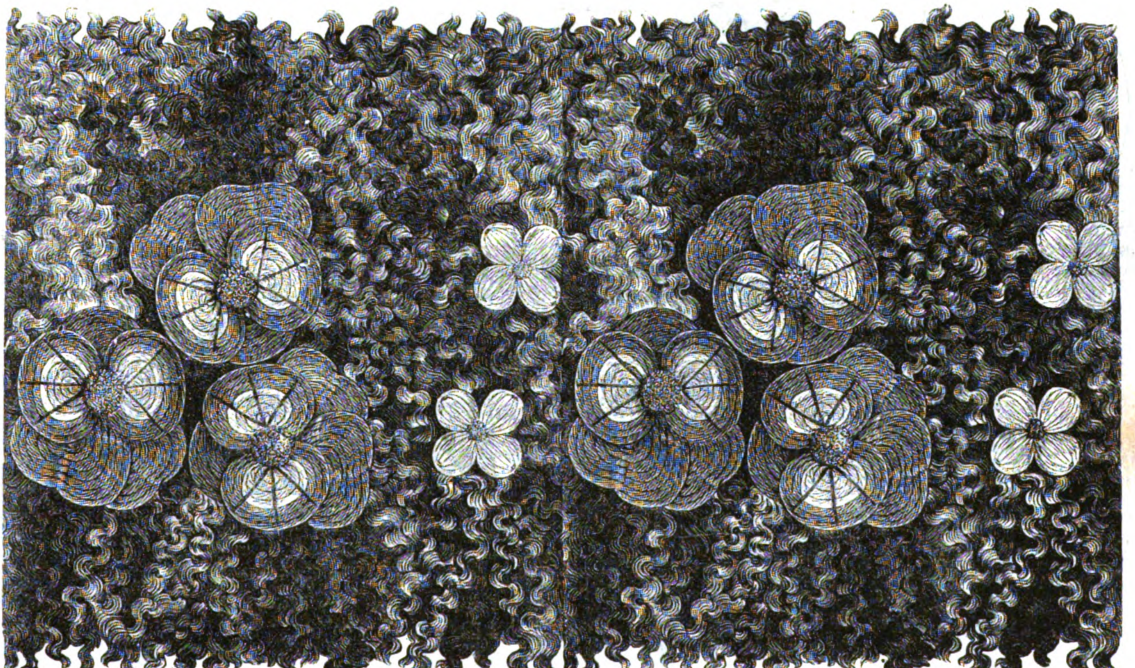
FEUILLE D'UNE PENSÉE.



EXÉCUTION D'UNE FLEUR DE JASMIN.



FEUILLE D'UNE PENSÉE.



BORDURE DE MOUSSE AVEC FLEURS EN LAINE.

Dessin pour tapis.

La disposition des arabesques et les nuances de cette tapisserie la rendent exceptionnellement élégante. Les arabesques sont faites avec des nuances *sépia*, assez claires, et se détachant vigoureusement sur le fond extérieur, qui est noir. Le fond intérieur est pour ainsi dire *damassé;* il est fait avec du vert foncé, du vert plus clair et du noir.

Selon la dimension que l'on voudra donner à ce tapis, et selon la grosseur du canevas, on exécutera le dessin à la croix ordinaire, — ou bien au point double-croix, qui occupe quatre fils du canevas en hauteur et autant en largeur; même avec le point double-croix employé pour le dessin, on pourra exécuter les deux fonds (extérieur et intérieur) à la croix ordinaire. Cette combinaison donne de fort beaux résultats, car elle permet au dessin de se détacher en relief sur le fond.

La ligne blanche indique le milieu du dessin.

Pan de cravate.

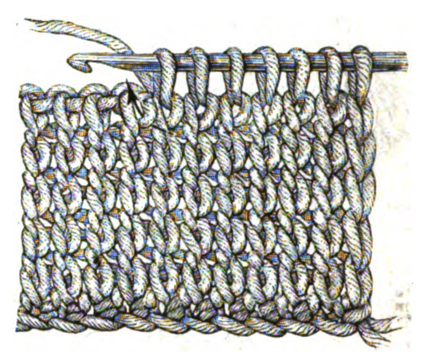
On exécute cette broderie en soie noire et fin coton blanc sur de la mousseline ou bien du nansouk. Cette broderie se compose de feston (pour les contours), de plumetis, point d'armes et point *russe;* ce dernier est employé pour les petites étoiles noires.

On peut faire cette cravate en taffetas violet, — mauve, — bleu mexico, — vert, — groseille ou ponceau. Dans ce cas la broderie serait faite en soie blanche et soie noire.

Point côtelé.

CROCHET.

Ce travail compose un tissu mou, élastique, particulièrement convenable pour les couvre-pieds, fichus, cache-nez. Pour ce dernier usage on l'exécute en travers, c'est-à-dire dans la largeur du cache-nez. Pour couvre-pieds et couvertures de berceau, on pourra le faire par bandes ou carreaux de diverses nuances. On fait une chaînette ayant la longueur voulue.



POINT DE PIQUÉ (CROCHET).

1er *tour*. — En revenant sur la chaînette *, on passe, dans chacune des deux premières mailles, le brin, de façon à former chaque fois une bouclette ou maille. On a par conséquent trois bouclettes sur le crochet. On passe le brin dans ces trois mailles, de façon à en former une seule, et l'on recommence depuis * jusqu'à la fin du tour.

2e *tour*. — Tous les tours suivants sont pareils à celui que l'on va faire, et il ressort de la continuation même du travail, l'indication des mailles du tour précédent, au travers duquel on passe les bouclettes deux par deux. La première de ces bouclettes est passée dans le vide indiqué sur le dessin par une flèche: — la place de la deuxième bouclette est marquée par un point; ces bouclettes sont réunies en une seule maille, en passant le brin dans les trois bouclettes qui se trouvent sur le crochet, absolument comme cela a été indiqué pour le premier tour.

Point de piqué.

CROCHET.

Ce travail servira surtout pour pardessus d'enfants, bavettes, jupons, bandes pour emmailloter, etc.; il a beaucoup d'analogie avec le crochet tunisien, car on le fait toujours d'un seul côté en *allant et revenant*, et chaque tour se compose de deux rangs, allant l'un de droite à gauche, l'autre de gauche à droite. Pour le premier rang, on relève une maille dans chaque maille du tour précédent, et l'on garde toutes les mailles sur le crochet. Pour le rang de gauche à droite,


N° 2.

on démonte toutes les mailles isolément. Dans le premier rang on relève les mailles comme l'indique le dessin, c'est-à-dire que l'on pique toujours le crochet dans le côté de droite de la maille démontée dans le rang précédent, à la place marquée par une flèche, dont la pointe indique la direction que l'on doit donner au crochet. On démonte (rang de gauche à droite) comme dans le crochet tunisien.

Bordure de mousse avec fleurs en laine.

MATÉRIAUX : 3 à 4 nuances de laine zéphyr verte ; 3 à 4 nuances de même laine pensée ; même laine jaune ; même laine blanche ; fines aiguilles à tricoter en acier.

Cette bordure servira pour encadrer des glaces, en recouvrant leurs cadres lorsqu'ils sont dédorés, ou faits en bois grossier ; on l'emploiera également pour composer des tapis, des devants de cheminée, etc.

Notre modèle est parsemé de fleurs de jasmin et de pensées. On exécute d'abord la mousse avec plusieurs nuances vertes, auxquelles on ajoute çà et là quelques brins bruns ; on monte sur de fines aiguilles 20 à 24 mailles, et l'on tri-


N° 1.

deux bandes étroites, égales, dont on défile toutes les mailles jusqu'à leur lisière. Ces bandes doivent être naturellement plus ou moins larges et longues, selon l'usage auquel on les destine ; on les fixe sur une doublure de mérinos ou de gros drap, ou enfin sur une bande d'étoffe quelconque.

Nous publions un dessin plus grand que nature représentant une feuille de pensée en voie d'exécution ; un autre dessin représentant l'une des deux grandes feuilles ; — une autre représentant l'une des trois petites feuilles. On coupe en gros carton un carré ayant 4 à 5 centimètres en tous sens, et l'on tend d'un coin à l'autre une croix en gros fil, dont les bouts sont fixés à l'envers ; on prend (pour l'une des deux grandes feuilles) une longue aiguillée de laine *pensée* foncée, enfilée sur une aiguille de tapisserie, et, commençant par le milieu de la croix, on forme une spirale serrée et plate, en passant toujours l'aiguille sous les fils de la croix, qui servent uniquement à maintenir la spirale. Six tours environ sont suffisants pour la dimension de la feuille ; on lui donne sa forme en passant la laine d'abord du n° 1 jusqu'au n° 2, en travers de tous les brins, — puis on conduit le


N° 3.


N° 4.

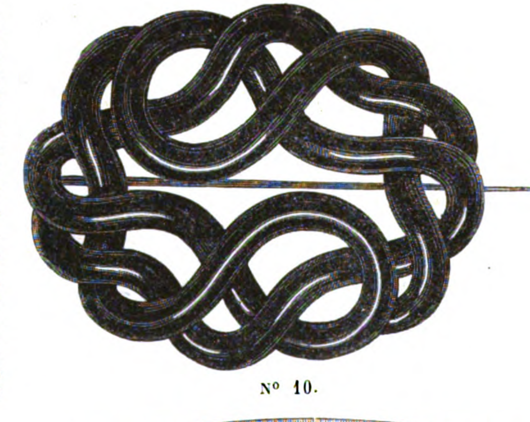
cote fort serré, toujours à l'endroit, comme si l'on faisait une jarretière ; on fait trois à quatre tours avec chaque nuance, jusqu'à ce que la bande ait atteint la longueur voulue. On pose cette bande dans un tamis, le tamis sur une mar-

brin sur le contour extérieur jusqu'à 3 ; — de là, encore une fois au travers de tous les brins, en serrant la laine, afin de former un creux indiqué sur

le dessin. On coupe la laine en dessous et l'on sépare la feuille du carton sur lequel on l'a

N° 11. N° 6. N° 7. N° 9. N° 8. N° 6. N° 12.

mite remplie d'eau bouillante ; lorsque la bande est bien humectée par la vapeur, on l'enlève du tamis, on la place entre deux feuilles de gros papier bleu (papier enlevé aux pains de sucre), on la repasse avec un fer très-chaud ; quand la bande est ainsi séchée, on la coupe dans le milieu de sa longueur, de façon à former


N° 10.

préparée. Chacune des trois petites feuilles est faite de la même façon avec plusieurs nuances ; on commence par le milieu, en faisant trois tours, avec la laine jaune clair, — un tour avec la laine blanche, — trois tours avec les laines *pensée*, c'est-à-dire avec les trois nuances plus claires que celle employée pour les deux grandes


N° 13.

N° 15.


N° 14.



LA MODE ILLUSTRÉE

Bureau du Journal 56 rue Jacob Paris

Toilettes de ville de Mme LISE, 17, rue Nve St Augustin

Chapeau de Mme AUBERT, 6, rue Nve des Mathurins

feuilles. On passe, au travers de la partie jaune, de la laine jaune placée en croix; on retire la feuille, on la complète en y faisant trois longs points en grosse soie noire de cordonnet, qui fixent tous les tours de la spirale. Au milieu de la pensée on pose une petite houppe de laine verte montée sur du fil d'archal, tondue *ras*, autour de laquelle on fixe les cinq feuilles de la pensée ; on recouvre le fil d'archal servant de tige avec de la laine verte ; on le fixe dans la mousse.

Pour exécuter les fleurs de jasmin, on prend un moule plat, en bois, ayant 1 centimètre de hauteur, que l'on enveloppe vingt fois avec de la laine blanche ; sur le bord (*tranchant*) du moule, on noue cette laine par cinq brins à la fois (voir le dessin), en employant du fil d'archal très-fin ou de la soie noire. Sur le bord opposé on passe dans tous les brins de laine un fil d'archal, on retire le moule et l'on tord le fil d'archal. Le cœur de la fleur est formé avec une bouclette de laine jaune ; on fixe cette fleur dans la mousse.

Bijouterie moderne.

Après tant de travaux de tous genres dessinés et expliqués pour nos lectrices, il doit leur être bien permis de jeter un coup d'œil sur les modèles créés par la bijouterie dite de *fantaisie*.

Rien de plus éphémère en effet que ces bijoux ; on se garde bien de les fabriquer en métaux précieux ; mais on les adopte, on les porte tels qu'ils sont, et leur physionomie fait partie intégrante de la mode. On répète, en les examinant, un bien vieux proverbe un peu oublié, un peu méprisé aujourd'hui ; on se dit : *Tout ce qui reluit n'est pas or ;* — mais, en fin de compte, on aime tant ce qui *reluit*, que l'on adopte avec plaisir ces bijoux de cuivre doré, de métal oxydé et ciselé, d'acier taillé, de nacre, etc.; l'usage en est devenu si général qu'il n'y a aucun inconvénient aujourd'hui à porter ces bijoux de *fantaisie*.

N° 1. Peigne pour chignon ; il est fait en écaille avec plaque de bronze doré uni ; sur le milieu de cette plaque se trouve un bouton rond qui retient un cordon doré, dont les bouts sont passés dans une feuille ciselée surmontée d'une boule ; trois autres boules sont posées à l'extrémité des bouts du cordon.

N°s 2 et 3. Bronze doré, alternativement uni et ciselé.

N° 4. Broche longue pour châle, avec imitation d'améthystes taillées en pointe.

N° 5. Boucle de ceinture en métal oxydé ; têtes de chiens en haut relief avec yeux en grenat.

N° 6. Boucle de ceinture de forme antique, en bronze doré avec ciselures.

N°s 7 et 8. Boutons de manchettes ; sur le premier, une mouche en émail noir se détache sur un fond doré ; le deuxième représente une tête de médaille.

N° 9. Croix massive en bronze doré tout uni ; style renaissance.

N° 10. Broche en jais noir, imitant un cordon entrelacé.

N° 11. Bouton plat en nacre.

N° 12. Bouton bombé en filigrane d'argent avec intérieur doré.

N°s 13 et 14. Boucles de ceinture ; la première est en cuivre doré avec dessins en émail noir ; la deuxième est en métal oxydé avec emblèmes guerriers.

N° 15. Peigne pour chignon ; il est fait en écaille avec plaque dorée, ciselée, travaillée *à jours*.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe en taffetas vert myrte, garnie avec une bande dentelée de taffetas plus foncé, bordée de grosses perles noires. Cette bande, qui peut aussi être employée pour allonger une robe trop courte, est *dentelée* en sens inverse de la robe, c'est-à-dire en *creux ;* sur chaque côté le lé de devant est aussi dentelé et bordé de perles noires jusqu'à la haute ceinture. Veste courte ouverte sur une chemisette blanche; les manches de la veste sont étroites, à bords dentelés; entournure assortie avec grelots en perles noires. Très-longue ceinture dentelée et entièrement brodée en perles noires. Chapeau de crêpe vert myrte avec ruches de crêpe, dentelle noire, et une rose au-dessus du front.

Robe en poil de chèvre écru foncé. La jupe est garnie avec un *biais* en taffetas bleu, ayant 10 centimètres de hauteur, bordé avec une étroite frange crêpée de même nuance ; ce biais remonte de chaque côté jusqu'à la taille, en diminuant de largeur dans l'espace qu'il laisse libre au milieu ; par devant, se trouvent de gros boutons bleus, ornés chacun avec deux glands, diminuant graduellement de volume vers la taille. Au-dessus du biais large sont posés deux autres biais ayant chacun 3 centimètres de largeur. Corsage *Roncevaux*, à basques dentelées, garnies d'un biais bleu, ayant 2 centimètres de hauteur, bordé d'une frange, et surmonté d'un biais très-étroit, ayant 1 centimètre de largeur ; même garniture (biais et frange) aux entournures et à l'extrémité des manches : poignets droits garnis de dentelle de Valenciennes. Col en même dentelle avec pans noués ; le devant du corsage est garni avec deux biais de 2 centimètres de largeur, deux biais étroits, et, au milieu, avec des boutons à deux glands.



TOILETTES DE M[lle] RABOUIN, RUE NEUVE-DES-PETITS-CHAMPS, 67.

Robe en popeline grise plate devant et sur les hanches. La garniture se compose de trois *pattes* en velours noir, garnies de franges, posées à la distance de 10 centimètres les unes des autres mêmes pattes au bas de la taille, par derrière, et sur les manches.

Robe en taffetas violet, bordée avec un étroit volant tuyauté. La garniture forme de grandes palmes, composées de ruches violettes et de rubans en velours noir ; sur l'espace qui sépare les palmes remonte une ruche violette. Corsage plat, à ceinture ; manches étroites ornées de palmes, en guise d'épaulettes.

MODES.

En dépit de la pluie et de la neige qui s'obstinent à occuper l'horizon, les premiers jours du mois de mars ont été inaugurés par la mise en vente des étoffes de printemps et d'été.

Celles de nos lectrices qui n'habitent pas Paris, et qui n'ont pu par conséquent visiter les *Magasins du Louvre*, seront peut-être bien aises de jeter un regard sur ces interminables galeries, et d'examiner avec moi les marchandises sur lesquelles les Parisiennes se sont jetées comme sur une proie? Je suppose une réponse affirmative, et je commence la description.

A gauche de la porte qui s'ouvre sur la rue Saint-Honoré, on trouve le comptoir des tissus dits de *fantaisie :* ce sont les alpagas, les mohairs, les poils de chèvre, depuis les plus modestes (à 95 centimes) jusqu'aux plus fins, qui sont plus beaux et plus légers que de la gaze de soie, blancs à larges rayures bleues, mauves, vertes ou jaunes; ces poils de chèvre, ornés de garnitures en taffetas de même nuance que leurs rayures, et de beaux rubans assortis, composeront les plus riches, les plus élégantes, les plus diaphanes toilettes d'été. Les linos blancs, gris clair, à filets de soie, sont moins luxueux, mais presque aussi élégants. Viennent ensuite les tissus légers en laine, à carreaux blancs et lilas, ou bleus, ou bruns. La nomenclature en serait impossible, mais toutes les bourses, même les plus modestes, tous les goûts les plus simples, comme les plus compliqués, trouveront dans ces magasins des objets à leur convenance. Le barége, la grenadine unie ou bien à carreaux, de nuance claire ou foncée, composent quelques-unes des pyramides d'étoffe qui s'élèvent jusqu'aux nues. L'une des plus jolies étoffes de la saison est désignée par le nom de *granité :* c'est une sorte de tissu chiné, en laine fort-légère, de nuance grise, ayant 8 centimètres de largeur, et se vendant 4 fr. 75 c. le mètre ; cela sera parfait pour demi-toilette, pour élégante robe de voyage, avec pardessus pareil. Fera-t-on des robes sans pardessus pareils? cela est douteux; cette mode devient universelle, et nous devons nous en féliciter; rien n'est plus gracieux, plus harmonieux, — et plus commode, car en été on supprime le corsage, et l'on porte la jupe avec le pardessus.

A droite de cette première galerie, qui atteint la rue de Rivoli, et lui devient parallèle, se trouve la galerie des dentelles et des soieries, laquelle se prolonge sur la rue Saint-Honoré. Ces soieries sont toutes de qualité excellente, et leur prix varie seulement en raison de leur largeur. On y trouve de charmants taffetas de printemps et d'été à rayures, au prix de 4 fr. 50 c. le mètre ; cela compose une robe de soie qui revient à un prix moins élevé que la popeline ; des poult-de-soie *an-*

tiques, belle et forte étoffe ayant 80 centimètres de largeur, à 8 fr. 75 c.; des moires antiques à rayures, genre camaïeu, de même largeur et de même prix, avec de superbes reflets veloutés; des guipures noires ayant 20 centimètres de largeur, à 3 fr. 50 c. le mètre; des dentelles de Chantilly, à remuer au râteau..... Je suis fort incrédule pour toutes les belles annonces qui se produisent à Paris, mais j'ai dû me rendre à l'évidence, en constatant la bonne qualité et le bon marché de tous ces produits, et me trouvant en face d'un problème qui me semblait insoluble, je me suis demandé si..., je ne sais trop comment m'exprimer..., si les propriétaires des *Magasins du Louvre* étaient bien légitimement en possession de ces marchandises? J'ai dû abandonner cette hypothèse ; dans ce cas, ils n'appelleraient certainement pas les sergents de ville à leur aide, pour garder ces produits, et régulariser la circulation des acheteurs.

Dans un salon tout tapissé de glaces, se trouvent les confections de printemps et d'été : ce sont des paletots de toute étoffe, de toutes longueurs, mais toujours des paletots. Les plus commodes et les moins coûteux sont faits en tissu de laine gris; ils sont courts, et seront particulièrement commodes pour les courses du matin, les promenades et les voyages : leur prix est de 19 francs. Viennent ensuite les casaques en poult-de-soie noir, depuis 75 francs; les riches paletots à pans un peu arrondis, en gros grain, en poult-de-soie, ornés de passementerie perlée ; si l'on ne redoute pas l'excentricité, on trouvera dans ce même salon les paletots ornés d'acier avec ceinture assortie.

Plus loin....., mais ce compartiment a été mis au pillage dès le premier jour....., se trouvent les robes toutes prêtes, c'est-à-dire les jupes avec paletots assortis, en poil de chèvre, à 14 fr. 50 c. et à 26 francs; les premiers costumes sont convenables pour les toilettes d'intérieur ; les seconds peuvent parfaitement être adoptés pour les demi-toilettes de ville et de campagne.

Je ne saurais entreprendre une énumération complète de tous les objets réunis dans ces magasins. Il sera facile à nos lectrices de se rendre compte de l'exactitude de nos indications. Les *Magasins du Louvre* envoient des échantillons d'étoffes à toutes les personnes qui leur en font la demande. Pour les toilettes simples et jolies, je répète encore la recommandation relative aux *linos*, aux poils de chèvre, aux *granités*. Il y a encore beaucoup de ces tissus, dont le nom m'échappe; je les examinerai plus à loisir, et j'en rendrai compte fidèlement.

Les mille recherches du costume actuel ont donné naissance à des industries toutes spéciales qui participent de plusieurs professions distinctes; il s'agit des brodeuses sur étoffe, des personnes préparant les divers ornements en lacets, bandes d'étoffe, etc., qui figurent sur les jupons, les robes, les pardessus de femme et d'enfant. J'ai découvert, dans l'intérêt de nos lectrices, une personne habile, honorable, dont l'ouvrage, toujours parfait, ne demande qu'une rétribution modeste; elle se nomme Mme Lucie Hénard, et demeure rue de Provence, 73. On peut s'adresser à elle pour toutes les garnitures que l'on ne peut faire soi-même et dont on se passe bien souvent afin de diminuer les frais occasionnés par ces détails. Mme Hénard prépare les costumes d'été pour femmes et enfants, les jupes avec vestes ou paletots, les gilets, les jupons, etc.; elle se charge de toutes les broderies en perles, soutache, lacet, des piqûres, du point de chaînette, etc.

E. R.

CHRONIQUE DU MOIS.

Le carême parisien poursuit son cours, mi-parti dévot, mi-parti mondain, qui donne à cette époque une physionomie si particulière. Les concerts s'intitulent *Concerts religieux*, les assemblées s'appellent *Assemblées de charité;* et, moyennant ces légers accommodements, on passe son temps sans s'imposer de trop rudes pénitences ni de trop dures privations. Le carême ouvre même un champ nouveau à certaines variétés de toilettes : les couleurs sévères, le violet, la nuance feuille-morte, toutes les variétés de gris, sont adoptées pour concilier des tendances opposées, pour rendre au monde en même temps qu'à la dévotion ce qu'on leur doit respectivement. Le rouge est décidément considéré comme un symbole d'impénitence finale; et les Parisiennes qui tiennent à prouver qu'elles possèdent les goûts, les opinions, les délicatesses, qui appartiennent à l'aristocratie, obéissent, entre autres commandements, à celui-ci :

Vendredi rouge ne porteras
Ni le samedi mêmement.

Moyennant ces légères concessions, on se croit en règle avec les devoirs religieux, et l'on pense que l'on est en bonne voie pour son salut. O Lutèce! ton nom est Frivolité!

Bien des causes se sont réunies pour faire de ce printemps la saison par excellence des théâtres. D'abord, comme toujours, il n'y a point de printemps; ceci est la loi de chaque année, on n'a pas le droit de se plaindre de cet escamotage, on ne s'en plaint pas; mais on ne saurait s'empêcher de gémir d'une aggravation qui s'est produite, d'une acclimatation de l'hiver, qui s'obstine à ne point lâcher prise. Lorsqu'il s'agit de supporter la disparition du soleil, les brouillards persistants, les pluies invétérées, un ciel toujours gris, on se tire d'affaire moyennant une certaine dose de patience, qui nous est distribuée en même temps que les inconvénients auxquels elle doit porter remède; mais quand ceux-ci l'emportent sur celle-là, quand les jours se suivent et se ressemblent dans leur laideur, quand on a déjà *fait* six mois d'hiver, et que rien n'indique une amélioration, on se trouve dépourvu de patience, de courage, de gaieté, et il s'en est peu fallu que ces lignes n'aient été empêchées par l'état de l'atmosphère, comme les dépêches télégraphiques. On nous excusera d'assimiler notre sensibilité à celle d'un fil-de-fer; cette comparaison n'est pas assez ambitieuse pour qu'elle nous soit reprochée, et l'on ne nous taxera pas d'exagération si nous avouons que les tempêtes, les coups de vent qui bouleversent les fils électriques et déracinent les poteaux, causent aussi quelques bouleversements dans notre machine.

La cause première de tous ces maux, le prophète qui nous annonce tous les malheurs qui doivent fondre sur Ninive, a-t-il réellement passé de vie à trépas? M. Mathieu (de la Drôme) est-il mort? Tout est mystère dans cette vie et dans cette mort : les journaux annoncent ce décès, le démentent et l'affirment à la fois; le fait mérite cependant d'être éclairé par les investigations les plus consciencieuses; la paix publique en dépend en partie; un prophète a toujours été un contemporain fort incommode, et l'on sait comment on traitait autrefois ceux qui s'avisaient de prédire l'avenir. Les mœurs se sont adoucies, et aujourd'hui, au lieu d'occire M. Mathieu, on se bornait à le maudire, ce qui est le moindre des désagréments auxquels doivent s'attendre ceux qui se mêlent de prédictions ; lorsqu'ils se trompent on rit d'eux; mais quand ils s'avisent de tomber juste, c'est une autre affaire, et l'on engage la vérité qu'ils évoquent intempestivement à réintégrer bien vite son domicile humide. Que l'on ne reproche pas à l'humanité cet éloignement instinctif de la vérité; cela n'est point un vice, c'est une précaution. A qui la faute, hélas! si l'erreur est consolante, si l'illusion est séduisante, si le mensonge nous fait accepter la réalité telle qu'elle est, en nous promettant que la réalité future ne lui ressemblera pas? Qui donc voudrait de sa vie, si on la connaissait d'avance? Les peuples ont toujours jugé dans leur sagesse qu'un prophète était un ennemi public. Or, M. Mathieu, depuis que quelques-unes de ses prédictions s'étaient vérifiées dans le cours du désastreux printemps que nous subissons, prenait les proportions d'une calamité publique. Qu'il repose donc en paix, afin que nous puissions en faire autant!

C'est en partie aux rigueurs du printemps que l'on doit attribuer les succès de tous les théâtres parisiens; aujourd'hui il faut avoir beaucoup de protections, mettre en jeu de puissantes influences, et même commettre quelques bassesses, pour réussir à acheter un ou plusieurs billets de spectacle. On assure qu'une compagnie d'agioteurs assure les succès, en procédant absolument comme les compagnies d'assurances pour le tirage de la conscription; avant de connaître le numéro bon ou mauvais qu'amènera une pièce nouvelle, ces spéculateurs louent une salle en bloc pour quinze ou vingt représentations; ils achètent en gros, et revendent en détail; les niais seuls se présentent encore aux guichets officiels pour y arrêter des places; cette fraction de Parisiens qui savent ce qui se passe dans leur ville ne prennent plus une peine inutile; ils savent que la caisse des théâtres est une institution qui tend à disparaître, et que les vendeurs sont tous hors du temple; mais il est fort désagréable de solliciter une place au théâtre, une place que l'on paye, comme s'il s'agissait d'une place pour laquelle on est payé; c'est un renversement dans les coutumes, et l'on a bien de la peine à se faire à cette idée, que l'on n'a pas ce que l'on veut avec son argent. S'il faut douter même de cette puissance, à quelle croyance les Parisiens pourront-ils s'attacher? Ils sont forcés, cette année, d'appliquer aux diverses nouveautés lyriques et dramatiques le prudent système expectant que Bilboquet mettait en vigueur pour ses emplettes gastronomiques : ils voient les pièces de théâtre quand leur fraîcheur a disparu, et doivent se contenter de reconstruire par l'imagination la verve, la passion, la gaieté, qui font défaut aux acteurs exténués par trente représentations consécutives.

Le Théâtre-Lyrique fournit une brillante carrière avec *la Flûte* improprement appelée *enchantée; la Flûte magique*, ou *les Mystères d'Isis*, tel est le titre de l'opéra de Mozart qui, depuis plus d'un siècle, charme l'Allemagne, et que les Parisiens actuels connaissent à peine de réputation. C'est une œuvre étrange, réunissant dans un même cadre les sentiments les plus divers et les plus opposés, à la fois bouffonne, tendre, religieuse, gaie et pathétique, une féerie absurde, une fantaisie adorable, une succession ininterrompue de scènes extravagantes, de chants passionnés, purs et élevés. On y voit des princes et des fées, des prêtres et des génies, et ce pêle-mêle tourbillonne, va, vient, disparaît, reparaît, sans que l'on puisse se rendre un compte exact de ses évolutions. Tout le monde a vu ou verra *la Flûte enchantée;* il n'est donc pas inutile d'indiquer aussi brièvement que possible l'action qui a inspiré à Mozart cette partition, douée à la fois de variété et d'unité, possédant par conséquent les qualités auxquelles on reconnaît le beau idéal, c'est-à-dire la beauté éternelle.

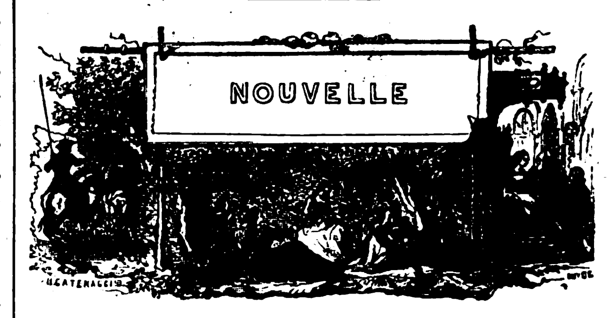
Il existe quelque part un pêcheur nommé Pamino, fiancé à Tamina. La reine de la Nuit aime le pêcheur et persécute sa fiancée; elle enlève Tamina et en fait présent, en guise d'esclave, à un prince nubien. Le pêcheur se met à la recherche de sa fiancée; il surmonte, à l'aide d'une flûte magique, tous les obstacles qu'elle lui suscite; il a pour compagnon de voyages et de recherches un oiseleur nommé Papageno, qui poursuit une jeune fille appelée Papagena. Tamina a réussi à s'évader, et se place sous la protection de Sarastro, grand-prêtre d'Isis, et en même temps génie puissant, qui lui promet de l'unir à Pamino lorsque celui-ci aura bravement traversé toutes les épreuves qui sont réservées à ceux qui doivent faire partie des initiés aux mystères d'Isis.

On ne peut citer tous les morceaux remarquables de cette partition, car il faudrait, pour être exact, en dresser simplement le catalogue. L'ouverture est la plus belle parmi celles que Mozart a écrites; le trio des jeunes fées, la romance de Pamino, la chanson de Papageno, devenue populaire en Allemagne, le grand air de la reine de la Nuit, chanté par Mlle Nilson, d'une façon charmante et surprenante, le quintette bouffe dans lequel Papageno est subitement frappé de mutisme : tels sont les points culminants du premier acte.

Le deuxième acte contient le plus beau des duos passés, présents et futurs, chanté par les deux fiancés, qui se retrouvent chez le prince nubien. Dans l'autre acte, on entend une marche religieuse d'une sévère beauté; viennent ensuite l'invocation du grand-prêtre, le quintette des deux fiancés errants avec trois fées, l'air prodigieux de la reine de la Nuit, et enfin le grand morceau de Sarastro, le chœur des prêtres d'Isis. Mme Carvalho (Tamina), Mlle Nilson (la reine de la Nuit), donnent un grand éclat à cet opéra, qui compte tant de *premiers rôles*, et dans lequel on entend à la fois, outre ces deux bonnes artistes, Mme Ugalde, MM. Michot, Troy, Depassio, etc.

Les concerts sont la transition qui conduit aux divertissements de l'hiver, et qui en éloigne; c'est l'aurore et le crépuscule des plaisirs pour cette fraction qui s'intitule *le monde*, à Paris. La musique y prend, chaque année, des allures plus méthodiques; aujourd'hui la musique dite *de chambre* compte un grand nombre de séances régulières consacrées aux trios, quatuors et quintettes; celles qui méritent toutes les préférences du public sont les séances des derniers quatuors de Beethoven, celles de MM. Lamoureux, de la Nux. Un concert plus *personnel* a été fort remarqué, et il faut qu'un pianiste ait plus que du talent pour être remarqué à Paris; ce concert était donné par M. A. Jael, qui offrait au public un programme extrêmement varié, magnifiquement exécuté. On a beaucoup applaudi, à l'une des dernières séances de M. de la Nux, un superbe trio composé par M. Rosenhain. Classique par la forme, par l'élévation et la pureté du style, la *musique de chambre* de M. Rosenhain a en même temps une ampleur, une passion toutes modernes, qui s'allient à des mélodies à la fois fines et touchantes.

EMMELINE RAYMOND.



LE LEGS.

Les voyageurs qui passent, bien rarement aujourd'hui, sur la route départementale de la commune de ***, route délaissée, comme toutes ses vieilles contemporaines, pour les voies ferrées, aperçoivent une avenue plantée d'arbres majestueux aboutissant à une habitation très-vaste, mais dont l'aspect est absolument dépourvu de ce que les architectes, les artistes et les amateurs du pittoresque désignent par le mot vague, mais expressif, de *caractère*. Cette construction n'a point de genre déterminé; elle ne représente aucune époque, elle ne semble pas même être appropriée à aucune destination particulière, et pourrait servir indifféremment de couvent ou d'usine, d'hospice ou de pénitencier. On se souvient encore dans



le pays que cette terre fut mise en vente par suite des prodigalités de son propriétaire, un gentilhomme qui avait englouti sa fortune pour essayer d'aller faire figure à Versailles. Un monsieur Darcet, étranger à la province, arrière-grand-père du propriétaire actuel, l'acheta; M. Darcet fut sans doute séduit par le bas prix de cette habitation et des terres qui en dépendaient; ce motif était le seul qui avait pu déterminer cette acquisition.

Située dans l'une des parties les plus plates de la Picardie, cette maison, d'aspect terne et insignifiant, est environnée d'horizons dont l'uniformité inspire une mélancolie invincible. L'étendue des terres qui y sont attachées éloigne tout voisinage, et trace autour d'elle un cercle dans lequel la solitude trône majestueusement. Un parc assez considérable l'environne; il est planté à l'ancienne mode; des charmilles, qui sont devenues, grâce à l'accumulation des années, d'immenses murailles de verdure, encadrent uniformément l'espace carré consacré à ce parc, et se découpent en voûtes sombres, à chacune de leurs extrémités. Des ifs taillés en boules, en cônes, en pyramides de toute dimension, apportent à ce jardin leur contingent de roideur et d'immobilité; des tapis verts carrés séparent la maison des belles charmilles qui bordent l'enclos et l'isolent de tout ombrage; des bassins sont parsemés çà et là avec une symétrie monotone; quelques statues mutilées et verdâtres semblent être les seuls hôtes naturels de cette habitation inanimée.

L'intérieur de cette maison confirme les impressions que son aspect extérieur fait naître; tout y est vaste, compassé et ennuyeux; le rez-de-chaussée, consacré à des salons d'apparat, n'est point habité; le mobilier est tout entier selon la mode adoptée sous le règne de Louis XV; il en a les grâces mignonnes et vieillottes, sans les racheter par le luxe, qui est indispensable à ce style maniéré; partout de petits canapés, des bergères, des consoles en bois blanc, jauni et écaillé par le temps, l'abandon et l'incurie. Le premier étage est occupé par un grand nombre de chambres très-vastes et par l'appartement du propriétaire actuel, M. Louis Darcet.

On affirme que les individus, même les moins impressionnables, sont soumis à l'influence exercée par le caractère des objets qui les environnent, et que leur humeur se modèle inévitablement sur les aspects offerts quotidiennement à leurs regards; cela n'est vrai que dans certaines circonstances déterminées; nous subissons cette influence lorsque nous sommes dépourvus d'une force intérieure quelconque, réagissant pour rétablir l'équilibre, pour reconquérir une atmosphère sympathique, et pour rejeter loin d'elle tout ce qui est contraire à ses inclinations. Lorsque nous portons en nous soit une incurie naturelle, soit une invincible paresse d'esprit, soit une préoccupation morale qui nous enlève la perception des objets extérieurs, et nous inspire une indifférence générale, nous nous laissons envahir peu à peu par les sensations qui se dégagent de la contemplation d'un paysage, de la physionomie d'une habitation; leur caractère nous pénètre insensiblement, s'identifie avec le nôtre, le transforme même, et nous portons la peine de notre faiblesse morale, en contractant des habitudes d'esprit que la nature n'avait pas mises en nous, qui nous causent une souffrance latente et continue, mais contre lesquelles nous n'avons pas le courage de lutter et de réagir.

Ainsi la maison qui appartenait à M. Darcet, et que l'on désignait par le mot *les Charmilles*, eût pu, moyennant quelques soins, perdre la physionomie dont nous avons essayé d'esquisser quelques traits; on aurait aisément transformé le jardin, en le peuplant de fleurs; la maison, en lui donnant le voisinage de quelques bosquets; et l'intérieur même de la demeure eût offert un aspect bien différent s'il avait abrité une famille pratiquant l'hospitalité qui sied si bien à la campagne; mais M. Darcet ne s'était jamais soucié d'animer sa demeure, et les Charmilles avaient conservé cette immobilité qui eût causé les angoisses les plus pénibles à une nature un peu nerveuse.

Louis Darcet avait trente ans; la terre des Charmilles, qui rapportait quarante mille francs par an, représentait la fortune de sa mère, morte lorsqu'il avait deux ans à peine. La famille Darcet s'était divisée en deux branches après son établissement en Picardie; la *branche aînée*, par une sage administration de ses biens, par un ordre rigoureux, par une prévoyance et une économie bien entendues, par toutes les qualités enfin que les natures désordonnées, imprévoyantes et prodigues désignent par ces mots : *un heureux concours de circonstances;* la branche aînée, disons-nous, avait conservé et augmenté son patrimoine; elle n'était représentée, au commencement de ce siècle, que par une jeune fille charmante, unique héritière du patrimoine accumulé par plusieurs générations habiles et prévoyantes.

La branche cadette semblait avoir pris à tâche d'offrir dans chacun de ses représentants un contraste vivant, une opposition perpétuelle de caractères, de goûts et de conduite avec les sages cousins qui possédaient les Charmilles. Ceux-ci étaient propriétaires campagnards, faisant valoir leurs terres, les arrondissant peu à peu, et, lorsque l'un d'entre eux émigrait vers les villes, il devenait magistrat, afin de rester fidèle aux traditions de gravité qui semblaient composer un code à l'usage des Darcet aînés. Les Darcet cadets, c'est-à-dire les cousins, portant le même nom, mais descendant du frère puîné de celui qui était venu prendre racine en Picardie, étaient extravagants de père en fils; ceux-là, ainsi que nous l'avons dit, étaient propriétaires ou magistrats, gens rangés, se mariant sagement, et de façon à doubler leur fortune à chaque mariage; ceux-ci étaient militaires, — parfois, disons-le tout bas, un peu aventuriers, mais dans la bonne acception du mot, car la loi de l'honneur était scrupuleusement observée par tous les Darcet; — les aînés respectaient les convenances en toute occasion; — les cadets attribuaient au mot *convenances* une signification plus élastique qu'on ne l'entend communément, et étaient persuadés que ce mot représente ce qui nous convient, au lieu de désigner ce qui convient aux autres. Ils se mariaient selon leur fantaisie, et, il faut bien l'avouer, cela ne leur réussissait pas toujours; ils s'expatriaient volontiers, et l'on parlait tout bas, dans le cercle intime des Darcet aînés, d'un cousin qui s'était marié aux colonies avec une jeune fille pauvre, qu'il avait abandonnée peu d'années après leur union, pour aller chercher fortune dans les Indes : il n'y avait trouvé que le choléra, qui l'avait emporté. Son fils, disait-on plus bas encore, avait été réduit à embrasser, en Amérique, la profession d'acteur. Encore s'il ne s'était pas marié! ajoutait-on en gémissant. Mais non, ces Darcet, créés tout exprès pour troubler la quiétude de leurs cousins, et pour projeter une ombre désavantageuse sur leur réputation d'honorabilité, étaient tous possédés de la rage du mariage. Cet acteur avait une famille, et sa lignée allait, sans aucun doute, se perpétuer, afin de demeurer, en qualité de menace permanente, suspendue sur la tête d'une famille honorable. Mais ces craintes furent vaines, car d'une part on n'entendit plus parler des Darcet d'Amérique, et d'une autre, les individus qui composaient la branche aînée s'éteignirent un à un; leur héritière, Élisabeth Darcet, était restée sous la tutelle d'un oncle maternel, préposé à l'administration de ses biens, et chargé de la marier convenablement.

Mais les familles proposent, et Dieu dispose. Élisabeth avait dix-neuf ans lorsqu'elle rencontra à un bal un jeune et brillant colonel, tel qu'on en voit de si séduisants spécimens dans les vaudevilles de Scribe. L'Empire était l'époque des jeunes colonels; ce personnel s'usait vite, se renouvelait souvent, et ne se recrutait pas parmi les moustaches grises et les abdomens développés. Beau et brave, spirituel et charmant, le jeune colonel vint tendre la main à Élisabeth, en l'appelant *ma cousine;* il était le dernier rejeton des Darcet cadets; il avait été scrupuleusement fidèle aux traditions de la famille : le colonel Darcet ne possédait rien, et semblait tout disposé à dévorer des millions.

Cette rencontre marqua une ère décisive dans les destinées respectives des branches de cette famille, qui avaient suivi une direction parallèle, sans jamais se rejoindre, et décida en même temps de l'avenir d'Élisabeth; elle aima son cousin, et lorsque son tuteur, heureux de s'acquitter fidèlement de son mandat, vint lui annoncer un jour qu'il avait trouvé pour elle un mari riche et considéré, Élisabeth, descendante dégénérée de la famille, lui annonça que son choix était fait, et qu'elle comptait épouser son cousin.

Son tuteur lui affirma que cela était impossible, que cela ne s'était jamais fait, que les Darcet aînés ne s'étaient jamais alliés avec leurs cousins, parce qu'on n'allie pas la sagesse avec la folie, l'ordre avec le désordre, la richesse avec la pauvreté. Élisabeth répondit que c'était seulement en rapprochant ces oppositions que l'on pouvait espérer de diminuer les inconvénients qui résultent des qualités et des défauts portés à l'extrême, et qu'elle était fermement décidée à tenter l'expérience.

Alors le tuteur déplora la faiblesse dont il avait fait preuve en permettant au colonel Darcet de visiter sa cousine, et termina en déclarant qu'il refusait son consentement à ce mariage insensé.

« J'attendrai deux ans, » répondit Élisabeth.

La conférence se termina par cette réponse laconique, laquelle donnait gain de cause au tuteur, selon ses suppututations; deux ans sont un bel espace de temps, contenant mille circonstances de nature à modifier les décisions prises par une tête de jeune fille. De plus, on était en 1810; le colonel Darcet était accoutumé, — son grade le prouvait, — à payer vaillamment de sa personne; dans les batailles et victoires qui se déroulaient devant l'imagination du tuteur, et qui allaient, sans aucun doute, remplir ces deux années, il était, sinon certain, du moins fort probable, qu'un boulet de canon emporterait le colonel, sinon tout entier, du moins en partie. Si seulement il revenait estropié, se disait le prévoyant tuteur, Élisabeth ne songerait plus à cette folie; elle n'épouserait pas un manchot, que diable!..... ni une jambe de bois! Tout peut encore s'arranger; espérons que l'étoile de la famille Darcet interviendra pour empêcher la réalisation de ce ridicule projet.

Mais cette étoile semblait avoir changé de côté; elle était, comme Élisabeth, passée à la branche cadette; le colonel Darcet traversa les combats les plus meurtriers, non-seulement sans y laisser la vie, mais encore sans y perdre aucun de ses membres, détruisant ainsi même la plus modeste des espérances que le tuteur s'était complu à nourrir. Le jour même où Élisabeth atteignait sa majorité, son cousin arrivait aux Charmilles, et adressait à son tuteur la plus courtoise des demandes en mariage. Le pauvre oncle, éperdu, désespéré, conjura sa pupille de lui épargner au moins les reproches qu'il s'adresserait à lui-même pendant tout le reste de son existence, et les remords qui empoisonneraient sa dernière heure, lorsqu'il se représenterait la belle fortune de la branche aînée livrée aux prodigalités de la branche cadette; ces terres fertiles, ces gras herbages, ces fermes si bien aménagées, s'engouffrant pièce à pièce dans le creuset où les dissipateurs opèrent la transformation de l'or en fumée. Au nom des liens de parenté qui les unissaient, des soins qu'il avait donnés à son éducation et à l'administration de sa fortune, il la supplia de prendre quelques sûretés, et de se marier sous le régime dotal. Élisabeth répondit qu'elle pouvait bien confier ses biens à celui qu'elle estimait assez pour lui confier son existence; mais, touchée des angoisses manifestées par son tuteur, elle l'engagea à conférer de ces arrangements avec M. Darcet, en prévenant toutefois celui-ci qu'elle entendait rester étrangère à ces dispositions, et qu'elle acquiesçait d'avance à la décision, quelle qu'elle fût, qu'il lui conviendrait de prendre. Force fut bien au pauvre tuteur de se contenter de ce conseil; mais ce fut en hochant la tête avec découragement qu'il alla rejoindre ce maudit colonel, qui avait été invulnérable sur tous les champs de bataille des quatre points cardinaux.

Lorsque la conférence fut terminée, et elle dura un quart-d'heure à peine, le tuteur quitta le colonel avec une physionomie transformée, et subitement devenue radieuse : toutes ses propositions avaient été acceptées. M. Darcet avait été au-devant de ses objections, et lui avait confié, avec une franchise toute militaire, qu'il était très-satisfait de trouver un frein pour le préserver contre la tentation. « Je suis certain de rendre Élisabeth heureuse, » avait-il ajouté, « mais j'avoue que je serai bien aise de me trouver dans l'impossibilité absolue d'entamer sa fortune; ce chapitre est le seul sur lequel je ne réponde pas de moi; arrangez tout cela comme vous le voudrez. »

Le tuteur se jeta dans les bras du colonel, et depuis ce moment il lui voua une tendresse presque aussi enthousiaste que celle éprouvée par Élisabeth. « Elle n'a peut-être pas eu tort, » se disait-il en *à parte;* « ce mariage réunit les deux branches séparées, et perpétue la famille Darcet.... Qui sait?... Du même coup, les défauts depuis si longtemps déplorés seront peut-être corrigés par les bons exemples; Élisabeth était probablement destinée à relever et à réformer la branche cadette. »

Le contrat de mariage fut dressé sous la surveillance et selon les intentions du vigilant tuteur, sans que les deux fiancés élevassent une seule objection, et enfin Élisabeth épousa son cousin.

Les événements auraient-ils donné tort ou raison à la confiance de la jeune fille? Nous l'ignorons, car Mme Darcet survécut de deux ans à peine à la naissance de son premier et unique enfant, Louis Darcet. Pendant le court espace de temps que dura son union, Élisabeth fut parfaitement heureuse. Le colonel fut d'abord inconsolable, puis la guerre l'emmena, lui fit subir les souffrances causées par la campagne de Russie, et les événements, en se succédant, le jetèrent aux Charmilles, où il échoua comme une épave échappée à un gigantesque naufrage; il avait un grade de plus, et ce fut en qualité de général qu'il reprit du service pour faire les campagnes de 1815. A la suite de la lutte suprême qui eut lieu à Waterloo, le général Darcet revint aux Charmilles, où l'on élevait son fils.

Mais il était encore trop jeune, et son organisation était trop ardente, pour qu'il pût renfermer son existence dans les soins donnés à son fils et à la fortune qui revenait à celui-ci. Mme Darcet avait attribué à son mari, par contrat de mariage, une petite terre qui rapportait dix mille francs par an. Il se contenta, pendant quelque temps, de dépenser ses revenus; puis le vieux sang de sa famille l'emporta : ses pères n'avaient jamais pu se résoudre à demeurer tranquillement possesseurs d'une fortune quelconque. Le général Darcet alla à Paris, s'y amusa et s'y endetta. De temps en temps, le souvenir des tendres conseils donnés par sa femme l'arrêtait pendant quelque temps sur la pente qui l'attirait invinciblement; il revenait alors aux Charmilles, confus et repentant, mais sans jurer qu'on ne l'y reprendrait plus, et restait six mois près de son fils.

Les années s'écoulèrent dans ces alternatives de sagesse et de folie. Louis avait déjà quinze ans, lorsqu'un jour son père vint le trouver au collége pour lui apprendre qu'il se remariait; une jeune personne, dont la fortune était fort médiocre, éblouie par le titre de général, par les grâces et l'amabilité de celui qui était resté le brillant Darcet, et semblait être aussi invulnérable aux outrages du temps qu'aux boulets de canon des champs de bataille, consentait à l'épouser. Le mariage eut lieu; mais une triste conformité d'événements vint rappeler au général que la vie calme et régulière semblait le fuir, en dépit des efforts qu'il faisait pour la fixer : sa seconde femme mourut en mettant au monde un fils que l'on appela Georges.

Le général Darcet fut cruellement atteint par ce nouveau malheur; il revint aux Charmilles, qui représentaient toujours pour lui un lieu de refuge ouvert pour le recueillir dans toutes les circonstances pénibles de sa vie; il y passa plusieurs mois, puis il s'ennuya, et retourna à Paris, où il reprit ses habitudes, un moment suspendues par son mariage : deux ans se passèrent ainsi. Un matin on rapporta le général Darcet dans l'appartement que son fils aîné partageait momentanément avec lui : une discussion politique avait eu lieu, la veille, au cercle dont le général faisait partie; un duel en était résulté, et M. Darcet en sortait mortellement blessé.

Il conserva toute son énergie jusqu'au dernier moment; il eut avec Louis une longue et affectueuse conversation; il lui avoua que le chiffre de ses dettes devait à peu près égaler la valeur de la propriété qui lui avait été attribuée par la mère de Louis; son second fils ne possédait, par conséquent, que la modique fortune de sa mère...; et le général supplia son fils aîné d'être un appui pour ce pauvre orphelin, frappé par les plus grands malheurs que l'on puisse éprouver ici-bas : la perte d'une mère et celle d'un père.

On est généreux à dix-sept ans; Louis, désespéré par la soudaineté de cette catastrophe, ému au spectacle des angoisses de son père, des remords qu'il manifestait en se souvenant du délaissement et de la pauvreté que son imprévoyance léguait à son jeune enfant, Louis s'engagea sur l'honneur à veiller sur son frère; il alla plus loin, et déclara à son père qu'il partagerait intégralement avec Georges la somme qui représentait l'accumulation de ses revenus, que le général avait scrupuleusement respectés, et qui devaient lui être remis à sa majorité. Grâce à ces

généreuses promesses, la mort sembla moins cruelle au général Darcet, et il expira après avoir béni ses deux enfants, et en remettant, par un dernier effort, le petit Georges dans les bras de son frère.

Louis fit installer l'enfant aux Charmilles, et continua ses études, en payant la faible dépense causée par son frère sur la pension qui lui était allouée par ses tuteurs. Quand le jour de sa majorité arriva, on le mit en possession de la belle fortune territoriale qui avait appartenu à sa mère, augmentée d'une somme de six cent mille francs, épargnée pendant sa minorité. Louis n'oublia pas l'engagement pris envers son père, et le premier usage qu'il fit de son indépendance et de sa fortune fut de placer trois cent mille francs au nom de Georges.

Louis devait aux deux races opposées dont il était issu un caractère singulièrement complexe. Sa famille maternelle lui avait légué son esprit d'ordre et une crainte instinctive des jugements portés par le monde; crainte salutaire tant qu'elle n'aboutit pas à l'exagération, tant qu'elle nous porte à redouter d'être justement blâmés : mais, lorsque cette crainte nous rend esclaves même des préjugés frivoles; lorsqu'elle arrête en nous des élans généreux; lorsqu'elle ferme notre cœur à la pitié; lorsqu'elle prétend nous donner le calcul égoïste comme principale, comme unique règle, dans les rapports que nous entretenons avec nos semblables, alors elle peut devenir la source de bien des maux; elle peut inspirer des actions qui sont excusées, et même approuvées ici-bas, mais qui trouvent tôt ou tard un juge plus sévère en Dieu.

EMMELINE RAYMOND.

(*La suite au prochain numéro.*)



RENSEIGNEMENTS GÉNÉRAUX.

Crochet tunisien. On fait une chaînette; on garde la dernière bouclette ou maille sur le crochet; on pique celui-ci dans la plus proche maille de la chaînette, on prend le brin sur le crochet, on le passe au travers de cette maille, on le garde sur le crochet : on en fait autant pour toutes les mailles de la chaînette. Le 2me rang du tour va de gauche à droite. On prend le brin sur le crochet, on passe dans la première maille, on laisse tomber celle-ci en dehors du crochet; on reprend le brin; on le passe dans la maille suivante, on la laisse tomber, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'on ait démonté toutes les mailles qui se trouvaient sur le crochet : on y garde la dernière bouclette. On pique le crochet dans la première barre perpendiculaire, on prend le brin, on le passe au travers, et ainsi de suite, en gardant toutes les mailles sur le crochet, dans le rang de droite à gauche, en les démontant toutes dans le rang de gauche à droite.

— *Fourches ondulatrices.* On les paye 1 franc la paire en les demandant à M. Croisat, rue Richelieu, 76; mais les frais de transport pourraient être évités, si dans chaque localité on chargeait un négociant de les demander par quantités plus considérables, M. Croisat faisant aux coiffeurs, merciers, etc., une remise de 25 pour 100.

— *La Vierge aux Anges* dessin pour tapisserie sur canevas, publié par la maison Sajou, coûte 30 francs. Les fournitures (laines, soies et canevas) reviennent de 20 à 22 francs.

Fournitures pour les travaux publiés dans le journal.

Belle laine de Saxe, couleurs ordinaires. . . .	12 fr.	le demi-kil.
— — fines.	14	—
Laine extra-superfine d'Alsace	25	—
Laine anglaise de couleurs ordinaires	12	—
— — fines	14	—
Laine zéphyr.	25	—
Soie d'Alger, suivant la couleur.	10 à 15	centimes le gramme.
Soie de Chine et cordonnet, suivant la couleur.	15 à 20	—

— *L'Épicurien*, de Thomas Moore, traduit par M. Henri Butat, vient de paraître à la librairie Dentu. Les vers du poëte anglais interprétés par M. Théophile Gautier y gagnent la couleur et l'originalité du poëte français. Une remarquable préface de M. Édouard Thierry et de magnifiques dessins de Gustave Doré donnent en outre à ce bel ouvrage un intérêt tout particulier.

RENSEIGNEMENTS PARTICULIERS.

N° 20,148, Lot-et-Garonne. Il n'existe pas, du moins à ma connaissance, une édition nouvelle des Mémoires de Mme de Motteville; cet ouvrage ne se trouve que chez les marchands de livres anciens. Les lettres de Mme de Sévigné en 6 volumes (librairie Didot) coûtent 18 francs. Les lettres de Mme du Deffand, même librairie, en deux volumes, à 3 francs le volume. — *N° 40,853, Allier.* On trouvera la broderie orientale dans le n° 41 de l'année 1864; on peut demander ce numéro dans nos bureaux en envoyant des timbres-poste pour le montant du prix. On a reçu dans le n° 10 l'explication pour les franges à boules (voir *Bouchon de lampe*). On ne porte guère en été un costume complet fait en alpaga noir. — *N° 28,249, Ain.* Les jeunes filles portent des corsages blancs plutôt que des fichus Marie-Antoinette. — *N° 54,023, Indre-et-Loire.* Tant que le petit garçon porte un bonnet, le chapeau rond, en feutre, est préférable à la toque écossaise. — *N° 17,429, Charente-Inférieure.* S'adresser, pour toute espèce de teinture, à la maison Guigné-Dusacq, rue du Bac, 46. — *C., Indre-et-Loire.* Je conseille la rose, malgré l'*aveu;* on n'y regarde pas de si près aujourd'hui, et d'ailleurs le bonnet en lui-même écarte tout soupçon de prétentions juvéniles; choisir, pour ce même bonnet, du ruban noir à filets blancs, cela est plus *gai.* Je suis bien heureuse de recevoir de semblables marques d'approbation. Nous avons publié dans les *Patrons illustrés*, tout récemment, un patron de pantalon pour femme. — *Bourges.* Nous nous engageons à publier avec le journal 12 et non 52 planches de patron. Nous en avons fait paraître trois depuis le premier de janvier; la quatrième accompagne le n° 13. Corsage décolleté avec fichu en dentelle noire, si l'on veut être moins *parée.* Coiffure en velours noir avec violettes. — *Autun. Recommencez depuis* * indique qu'il faut répéter tout ce qui a été indiqué depuis ce signe. — *N° 32,237, Vincennes.* On doit voir, d'après l'extension de l'article *Renseignements*, qu'il nous est impossible de répondre immédiatement. Les petits garçons portent des chemisettes plates; les chemisettes *bouffantes* sont abandonnées par tous les âges. Rideaux en velours pareil au meuble, ou bien en damas de laine, de même nuance. — *N° 19,257, Dordogne.* Je ne connais aucunement cette combinaison et suis portée à croire qu'il s'agit d'une plaisanterie. Il suffit, ainsi que nous le répétons bien souvent, d'indiquer à M. Sajou le numéro du journal contenant un ouvrage quelconque, pour recevoir tous les matériaux nécessaires pour faire cet ouvrage. Je choisirais le dessin 8,925. Voir le tableau. Les autres renseignements concernent, non la rédaction, mais l'administration; on les trouvera dans le n° 51 de l'année 1864. — *N° 29,182, Suisse.* Il nous est tout à fait impossible de faire préparer des patrons d'après des mesures particulières; s'adresser dans ce cas à Mlle Florin, qui seule peut indiquer le prix de cet objet. On n'a jamais employé de poudre de riz pour la chevelure, ni de la poudre d'iris pour le teint. On brode des initiales en noir sur un mouchoir, seulement pour le deuil. Nous sommes fiers et heureux de mériter une pareille propagande. — *N° 23,694, Seine-Inférieure.* Il n'existe aucune substance possédant cette puissance. — *N° 52,809, Ardennes.* Robe de soie violette unie ou bien à rayures noires et violettes pour assister en toilette de demi-deuil à la messe et au dîner de noces. La guipure ne peut passer de mode. A trente-quatre ans on est encore jeune, et rien ne s'oppose à ce que l'on se coiffe en cheveux. — *N° 41,719.* Robe avec paletot pareil en *granité* (étoffe légère en laine des *Magasins du Louvre*); garniture en lacets noirs de soie ou de laine. — *N° 39,405, Somme.* On portera pour demi-toilette *uniquement* des robes avec paletot pareil. Voir la précédente réponse. Les jeunes filles ne portent pas des toilettes qui leur soient spéciales. On choisit pour elles toutes les robes à garnitures simples, et nous en publions un grand nombre. On recevra peu à peu les indications et les patrons demandés. — *N° 49,053, Moselle.* Nous n'avons depuis longtemps aucun rapport avec M. Leballeur. La boucle convient mieux que les bandeaux, à cet âge. M. Croisat préparera cet objet sans qu'il soit nécessaire de lui envoyer une photographie. Les nos 47 et 48 (année 1862) sont épuisés, ainsi que le n° 13 de l'année 1863. Les nos 4, 8, 19 (1863), 21 et 23 (1864), coûteront 2 fr. 40 centimes. S'adresser à Mme Guigné-Dusacq, rue du Bac, 46. On trouve parfois chez elle de beaux cachemires de l'Inde *d'occasion.* — *Finistère.* On reçoit sans cesse des patrons de vestes et de corsages-vestes; il s'en trouve sur presque toutes les planches de la *Mode illustrée* et des *Patrons illustrés.* — *N° 48,078, Gard.* Pour conseiller le choix d'un présent, il faut connaître les goûts du destinataire et la somme que l'on veut dépenser. Ces détails m'étant inconnus, je réponds au hasard : un tabouret ou un lambrequin, une chaise ou un fauteuil, etc. — *N° 54,009, au Caire.* On trouverait l'année 1864 reliée, mais parmi les nos séparés beaucoup sont épuisés; les années 1860, 61, 62, sont épuisées. Le *Magasin pittoresque* coûte 6 francs par an; on s'abonne dans ses bureaux, quai des Grands-Augustins, 29, et chez tous les libraires de France et de l'étranger. J'attends la visite promise. — *N° 3,081, Paris.* Ce détail m'est malheureusement inconnu; je ne crois pas d'ailleurs qu'il puisse être utile, même si je parvenais à le découvrir, car ce nettoyage emploie des cylindres, des machines de tous genres, dont les industries spéciales disposent seules. — *N° 27,461, Yonne.* Poser au-dessus de l'ourlet d'une robe de taffetas noir une grosse corde en soie noire, qui formera un grand trèfle sur chaque couture réunissant les lés. Rien n'est changé aux jupons; on les porte toujours à rayures noires et blanches, violettes et blanches, etc.; des volants les garnissent presque toujours. — *N° 53,789, Seine-et-Oise.* Le journal est bien heureux de cette appréciation et de cette propagande. Tout abonnement part du 1er de chaque mois; si on ne le fait pas remonter en arrière, il faut attendre le mois suivant : c'est là ce qui est arrivé pour Mme B..... dont l'abonnement est inscrit à dater du 1er mars. Nous avons fait paraître tout récemment dans les *Patrons illustrés* un patron de pantalon pour femme; nous y reviendrons. — *N° 1,250, Charente-Inférieure.* J'ai examiné plusieurs échantillons de cet objet; cela est superbe, utile, excellent.... mais seulement sur le prospectus. On reçoit tous les ans des patrons pour *layette;* nous en publierons l'été prochain, Comme la mode n'y apporte aucun changement, on pourrait, en attendant, se servir des patrons publiés l'été dernier. Le patron illustré n° 13 (année 64) est épuisé. Nous ne pouvons *ajouter* tout ce que l'on nous demande, sans que les abonnées *ajoutent* à leur tour un supplément au prix de l'abonnement. Or cette mesure, qui serait acceptée par un certain nombre de nos abonnées, nous serait essentiellement préjudiciable, car la majorité la repousserait. Le nom des Magasins du Louvre, rue de Rivoli, est tout à fait suffisant, nul ne s'y trompera. — *N° 41,495, Doubs.* Il y a longtemps que l'on ne porte plus de chemises dites *russes;* nous ne pouvons par conséquent publier cet objet. On peut toujours teindre en noir le fond d'un cachemire; s'adresser pour cela à la maison Guigné-Dusacq, rue du Bac, 46.

N° 1,245, Bas-Rhin. Couper les franges de crêpe de Chine, les conserver, car la mode pourra un jour les favoriser. Broder le châle (s'il est uni) soit au passé, soit en soutache noire ou violette; le border avec une guipure noire ayant de 4 à 30 centimètres de hauteur. On peut diminuer le mantelet et le couper en forme de pointe. Rien ne s'oppose au chapeau en crin, porté à Pâques. — *N° 52,158, Manche.* Nous ne pouvons donner de *patron de fauteuil*, la tapisserie devant au contraire se faire d'après la forme particulière du siége auquel on la destine. Tous les dessins doivent être pareils pour des fauteuils destinés à la même pièce : cette uniformité ne s'étend pas aux tabourets. On ne peut demander *isolément* l'une des planches des *Patrons illustrés;* pour recevoir cette publication il faut s'y abonner. — *N° 52,617, Rhône.* Il nous est malheureusement impossible de faire paraître des dessins à époque déterminée et rapprochée. On recevra des costumes de première communiante dans le n° 17; ces costumes ne subissent du reste guère de variations : c'est toujours une robe de mousseline blanche, montante, un bonnet et un voile. — *N° 1, Mme R., Paris.* La question est délicate, et je préférerais la traiter directement; on peut venir me demander ce conseil un mardi à 3 heures, rue Jacob, 56. — *N° 42,180, Ain.* On peut faire un paletot court, en linos, pareil à la robe. Soutacher en rouge la robe de toile grise, pour petite fille. — *N° 5,362, Loir-et-Cher.* Ces patrons paraîtront dès que cela sera possible. — Merci pour la bienveillance témoignée au journal. — *N° 7,170, Seine-et-Marne.* La passementerie ornée de jais sera plus parée que les rubans de velours; mais, à moins d'être en deuil, on n'assiste pas à une messe de mariage avec une robe de taffetas noir; le plus simple linos, le plus modeste *poil de chèvre* conviendrait mieux; on y ferait un paletot court pareil. Adressez-vous à Mme Fladry, rue Hauteville, 18 *bis.* — *N° 35,558, Saône-et-Loire.* Cette visite n'est pas indispensable; en tout cas, on ne peut la faire qu'après son mariage, en compagnie de son mari. — *N° 15,107, Pas-de-Calais.* On a reçu, récemment, une gravure de modes indiquant une garniture jolie et simple, en entre-deux de dentelle noire (imitation). On porte des fichus blancs garnis de dentelles blanches, même sur des robes foncées et montantes; cette mode convient particulièrement aux femmes d'un *certain âge.* Un fichu de ce genre pourrait accompagner cette robe pour peu que les entre-deux soient posés sur une bande de taffetas blanc. — *N° 6,090, Loire.* On ne porte plus de jupons blancs en hiver pour les courses à pied. Il n'y a pas de doigt *déterminé* pour porter des bagues, mais on n'en met ni à l'index (trop commun), ni au petit doigt (trop prétentieux), ni au pouce : restent le troisième et le quatrième doigt, entre lesquels on peut choisir. — *N° 40,957, Isère.* Cette toilette est convenable. Le prix des fourches ondulatrices est de 1 franc la paire; s'adresser à M. Croisat, rue Richelieu, 76. — *Mme L. Saint-G., Haute-Garonne.* On ne porte pas de paletot en cachemire blanc. Ainsi que je l'ai déjà dit, on garnit des robes et des paletots pareils avec des franges à boules. — *N° 54,223.* On couvre les pianos (quand on les couvre, ce qui est rare) avec une housse en drap doublée de peau. — *N° 54,230, Yonne.* On trouve sur presque tous les *Patrons illustrés* et sur les planches de la *Mode illustrée* des patrons pour costumes de petits garçons avec veste et gilet. La broderie en soutache brune sur piqué blanc est la seule garniture convenable pour ces costumes. Paletot en soie noire. Le châle de cachemire est trop chaud pour l'été, et il serait dommage de le garnir avec de la dentelle de Chantilly, qui est trop fine pour cet objet. — *N° 46,828, Haut-Rhin.* Les dessins et les patrons ne s'improvisent pas, malheureusement; il faut le temps matériellement nécessaire pour les préparer; d'un autre côté, pouvons-nous faire préparer en plein hiver les modes de l'été? exposer nos abonnées à recevoir des modes d'une saison en arrière? Ne serait-il pas plus facile de porter pendant quinze jours, en supposant que le besoin s'en fasse sentir, les vêtements de la saison précédente? *N° 52,370, Espagne.* Le prix de ces trois numéros, affranchissement compris, est de 1 franc 25 centimes. Je suis bien heureuse d'obtenir l'approbation des mères de famille. — *C. P., Nevers.* Je n'ai malheureusement ni le temps ni l'expérience nécessaires pour me charger de ces questions commerciales. — *N° 46,081, Hérault.* Il n'y a absolument rien à changer à la robe de linos, car les bords dentelés ne sont pas abandonnés. Corsage montant avec doublure décolletée pour la robe de barége. Le chapeau de crin noir *oui*, mais le ruban paille ferait avec la robe verte un effet assez laid. Laissez sécher *sans essuyer* les gouttes d'eau tombées sur le velours; mouiller celui-ci à l'envers et poser à cette place un fer très-chaud en tenant les velours *en l'air*, c'est-à-dire sans le placer sur une table à repasser. Mélanger de la poudre de quinquina avec de la graisse de porc, pour composer une pommade fortifiante pour les cheveux. — *N° 3,169, Paris.* Plus tard, pour ce patron.

AVIS.

Nous publierons avec le n° 15 la 4e livraison des *Patrons illustrés*, contenant les objets suivants :

Pantalon avec corsage, pour petite fille de six à huit ans. — Tablier pour petite fille de deux à quatre ans. — Chemisette montante pour petite fille de sept à neuf ans. — Corsage *Roncevaux.* — Tablier avec *plastron*, pour petite fille de cinq à sept ans. — Pièce et manche brodées pour chemise de femme.

Les reliures dites reliures Marie annoncées dans la *Mode illustrée* occasionnant aux abonnées de l'étranger qui les demandent des frais énormes d'expédition, nous les invitons à vouloir bien faire prendre ces reliures dans nos bureaux directement ou par l'entremise d'un libraire de leur localité.

Nous ferons paraître, avec le n° 16, des dessins de chapeaux de printemps et d'été, de résilles pour chignons, et les patrons des objets suivants :

Jupons à cercles. — Corselet pour jeunes filles de quinze à dix-sept ans. — Tablier-blouse pour enfant d'un à trois ans. — Paletot printanier. — Corsage blanc avec fichu. — Corsage de mousseline avec broderie. — Chemisette avec manches pour enfant de six à huit ans. — Paletot d'été. — Boîte pour table de toilette.

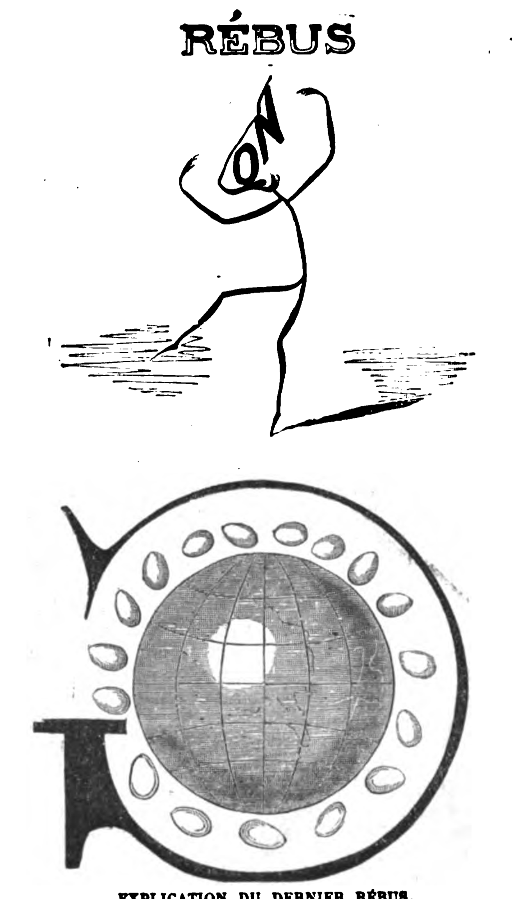


Quand mon premier
Devient mon dernier,
On en fait mon entier.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

La récolte de vin est assez abondante cette année.



Leroy Imp. Paris.

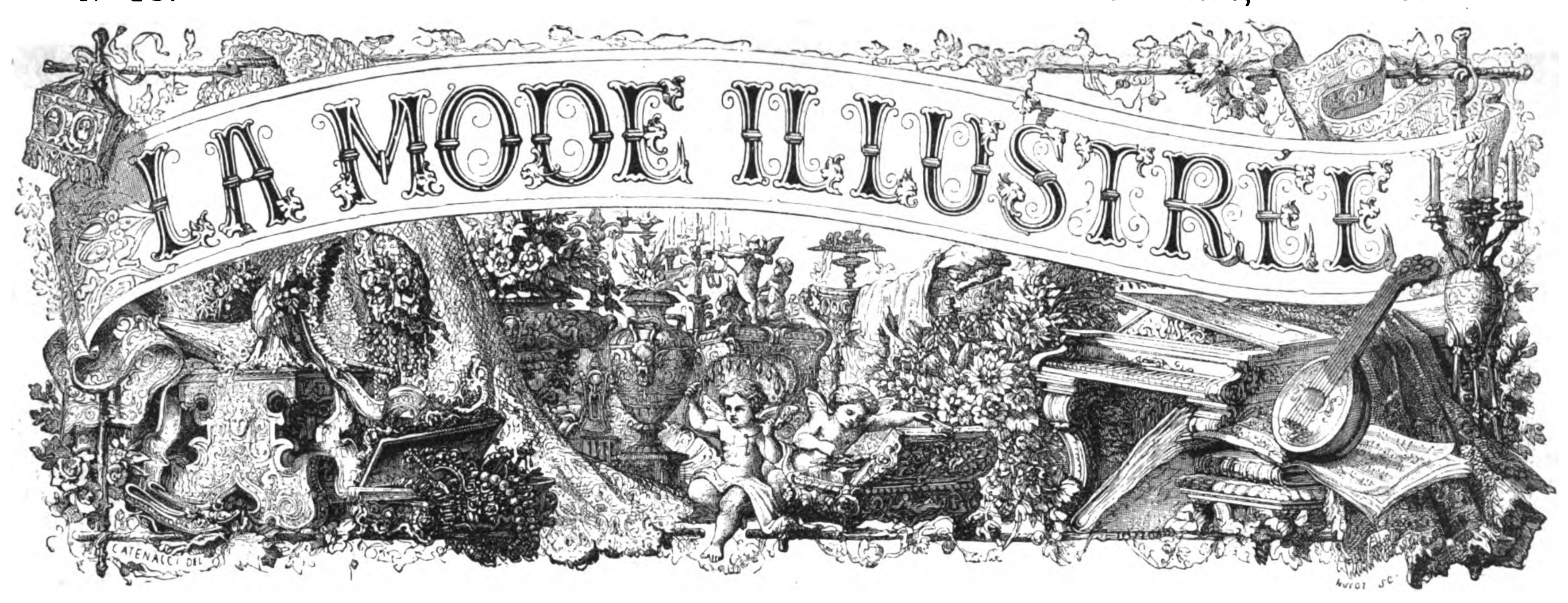
LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal, 56, Rue Jacob, Paris

Toilettes de Mme BREANT-CASTEL, 58 bis r. Ste Anne.

Envois de la Mon de COMMISSION Gle 53 rue d'Hauteville.

N° 15. SIXIÈME ANNÉE. Dimanche, 9 avril 1865.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cie, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 13, Bedford Street, Covent Garden, W. C. —

Coiffure simple pour jeune fille.

Les cheveux de devant partagés sur le côté, lorsqu'on veut *ménager* la raie du milieu, sont roulés en arrière sur



COIFFURE SIMPLE POUR JEUNE FILLE.

des crêpés; les cheveux de derrière, noués à leur extrémité, sont roulés en dessous et fixés sur le sommet de la tête par un ruban étroit en velours; on peut les recouvrir avec une résille.

Voile de fauteuil (filet et crochet).

MATÉRIAUX : Coton nos 30 et 50; gros coton à tricoter; un moule de filet ayant 2 centimètres 1/2 de circonférence (mesurée avec un bout de fil); un moule à filet ayant 2 centimètres de hauteur.

Si l'on ne recule pas devant un travail un peu long, on exécutera avec ce dessin non-seulement des voiles de fauteuils, mais aussi de petits rideaux pour garnir les fenêtres; ce travail se compose alternativement de bandes au filet et de bandes au crochet.

Bande au crochet. On prend le plus fin coton, et l'on fait une chaînette ayant la longueur voulue pour l'usage auquel on destine la bande.

1er *tour.* — On revient sur la chaînette; une maille simple dans la première maille; * 9 mailles en l'air, — une maille simple dans la même maille où l'on en a déjà placé une, — 5 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 6 mailles de la chaînette, — une maille simple dans la maille suivante de la chaînette. Recommencez depuis* jusqu'à la fin du tour.

2e *tour.* — * 3 mailles simples posées *à cheval* sur le feston de 9 mailles en l'air du tour précédent, — 4 mailles en l'air, — 3 mailles simples, — 4 mailles en l'air, — 3 mailles simples, 4 mailles en l'air, le tout sur le même feston de 9 mailles du tour précédent; — 3 mailles en l'air, sous lesquelles on passe les 5 mailles en l'air du tour précédent. Recommencez depuis *.

3e *tour.* — Une maille simple sur le picot du milieu des trois picots formés chacun par 4 mailles en l'air dans le tour précédent; — * 6 mailles en l'air, — une maille simple dans le picot du milieu du feston suivant. Recommencez depuis *.

Les 4e et 5e *tours* comme le premier et le second tour; les mailles en l'air qui encadrent la bande sont faites plus tard, pour rattacher en même temps la bande au filet.

Ceci représente la moitié de la bande au crochet; on fait la seconde moitié de la même façon, en les rattachant ensemble, comme le dessin l'indique.

Bande au filet. On monte le nombre de mailles voulues avec le gros coton à crochet, et l'on fait 9 tours; sur cette bande on brode en *reprises*, avec le coton à tricoter, les losanges indiqués sur notre dessin. Quand on a le nombre de bandes voulues, on les assemble, et sur les côtés transversaux on fait des mailles en l'air, rattachées aux bandes de distance en distance, comme le dessin l'indique; on prend le coton n° 30, et l'on exécute sur tout le contour du travail la frange, dont la *tête* se compose de deux tours au filet. Pour le premier de ces tours on fait sur le moule, ayant 2 centimètres de hauteur, 4 mailles dans chaque feston de mailles en l'air; dans le 2e tour fait sur le moule qui a 2 centimètres 1/2 de circonférence, on prend toujours ensemble dans une seule maille deux longues mailles du tour précédent. Enfin on noue dans chaque maille des houppes composées de six brins, ayant chacun 11 centimètres de longueur, faites avec le coton n° 30.

Broderie sur tulle.

On exécute cette broderie en soie plate, ou bien en coton plat, sur le tulle de soie ou de coton, pour robes, voiles de mariée, rideaux plaqués sur les fenêtres, etc.

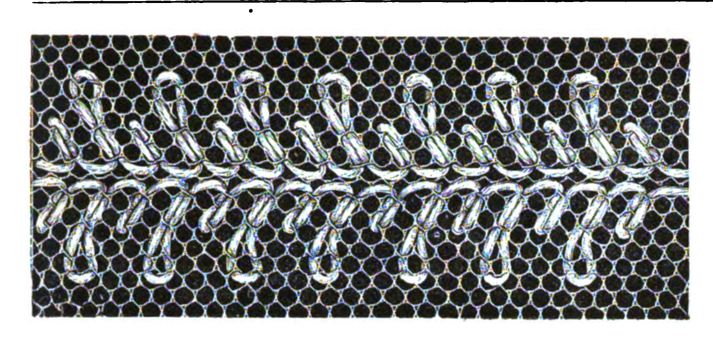
L'exactitude de nos dessins nous dispense de toute explication. Ainsi qu'on le voit, cette broderie se fait en *reprises*, c'est-à-dire que l'on passe le brin avec lequel on travaille, une fois *sur* le tulle, — la fois suivante *sous* le tulle. Pour le dessin n° 7, on écarte les fils du tulle avec un poinçon, et l'on entoure ces trous au point de cordonnet. Pour le dessin n° 8, à chaque nouvelle *rangée*, c'est-à-dire à la place où l'on croise la rangée précédente, le brin doit passer toujours sur le tulle et prendre seulement le tulle.



COIFFURE SIMPLE POUR JEUNE FILLE.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

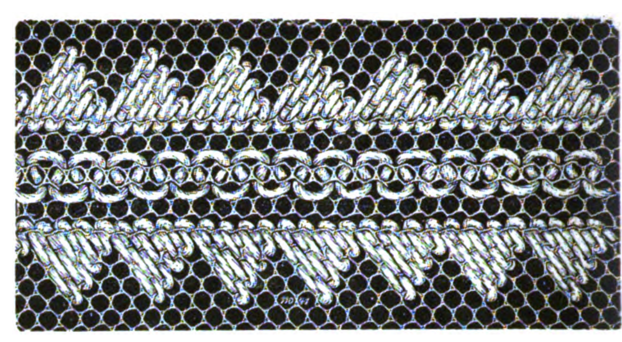
Toilette pour soirée de printemps. Robe de taffetas rose garnie avec un volant ayant 12 centimètres de hauteur, découpé de chaque côté, peu froncé. Robe de dessus en gaze d'orient, blanche, à rayures alternativement claires



BRODERIE SUR TULLE.

et épaisses; le bord inférieur de cette robe (qui est beaucoup plus courte que la précédente) est découpé en dents très-profondes, dont la pointe inférieure atteint le bord supérieur du volant de la robe rose. La robe de gaze est bordée avec une haute frange lama. Dans le creux qui se trouve entre deux dents on a placé six bouclettes étagées de ruban blanc. Corsage décolleté en taffetas rose. Bretelles pareilles à la robe blanche avec larges épaulettes dentelées, garnies de frange lama formant les manches courtes. Dans les cheveux, trois rangs de grosses perles blanches. La robe de dessus, comme celle de dessous, est plus longue devant que derrière.

Robe en taffetas gris. La garniture se compose d'un volant formant alternativement trois tuyaux et un espace plat. Pour séparer la *tête* du volant, une corde de soie grise, garnie avec une dentelle noire, très-étroite, est posée en ligne droite, sur les tuyaux, en trêfle renversé sur les espaces plats. Poches apparentes, ornées de corde, de dentelle, et terminées par un gland. Corsage montant, à basques tailladées, garnies comme la robe, de volants tuyautés, de corde et de dentelle noire. Même garniture en épaulettes. Manches étroites à poignets presque *justes*, laissant dépasser la dentelle du poignet blanc, fait en batiste. Col en batiste. Cravate bleue à glands.



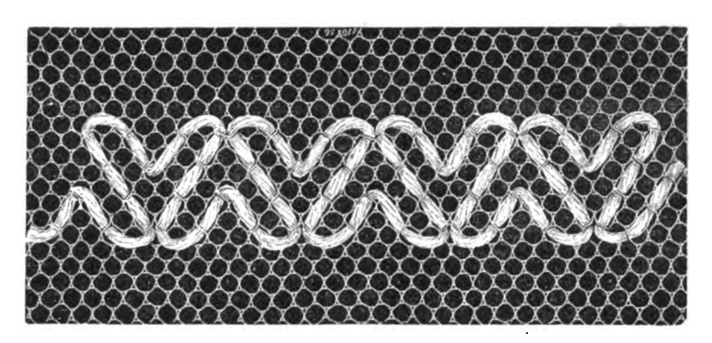
BRODERIE SUR TULLE.

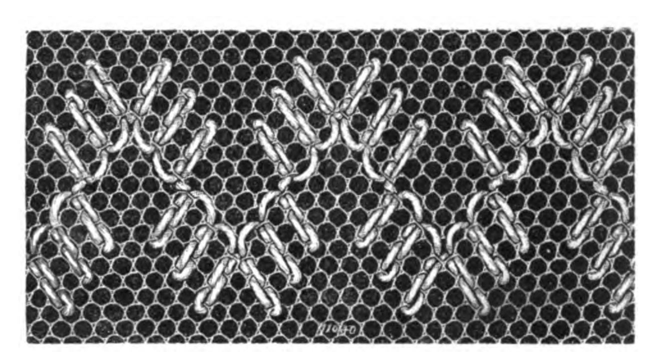
MODES.

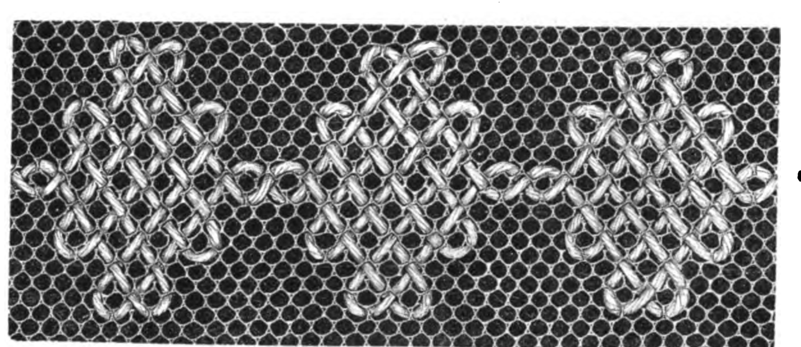
Ce qui semble dès à présent acquis à la toilette féminine, pour la saison d'été, ce sont les corsages blancs en mousseline ou nansouk, et les paletots pareils aux robes. Ces modes ne sont pas nouvelles, mais elles ne changeront pas de sitôt, et l'on peut, en toute sécurité, préparer toutes les combinaisons qui s'y rattachent.

VOILE DE FAUTEUIL (CROCHET ET FILET).

Le paletot pareil à la robe produit même une petite révolution locale qu'il importe de noter en passant : en place des cols montés sur des chemisettes en trois parties séparées (dos et devants), on prépare des cols et des manches attachés à des chemisettes formant un véritable corsage, fermées sur les côtés (sous les bras) et formant en même temps un *cache-corset*, terme plus technique qu'élégant. Ces chemisettes, exécutées dans la fabrique de lingerie de M. Ziègle, rue des Jeûneurs, 33 (le dépôt se trouve chez Mme Lemonnier, rue de Rivoli, 210), dispensent de porter un corsage de dessous, car elles enveloppent complétement le corset; on les erme devant avec des pattes unies ou brodées. Le col est droit, les poignets hauts et larges ; le tout est uni ou richement brodé, à volonté ; c'est l'accompagnement nécessaire, inévitable, des vestes et des paletots pareils aux robes, lorsqu'on porte celles-ci sans corsage, pendant les jours caniculaires. Les cols ordinaires de la même fabrique se recommandent par un avantage plus rare qu'on ne pense, c'est-à-dire par une coupe parfaite, par une encolure ni trop large, ni trop étroite, par une *brisure* qui ne fait pas remonter le col jusqu'à la racine des cheveux de la nuque, et lui permet de garnir gracieusement le cou. Beaucoup de ces cols ont une riche broderie qui se répète sur les hauts poignets ; d'autres sont faits avec applications de belles et fines dentelles de Valenciennes ; d'autres, et ce ne sont pas les moins jolis, ont un encadrement de fine broderie ; tous sont *épais*, c'est-à-dire faits en toile ou percale double; la mode n'a pas changé sur ce point.



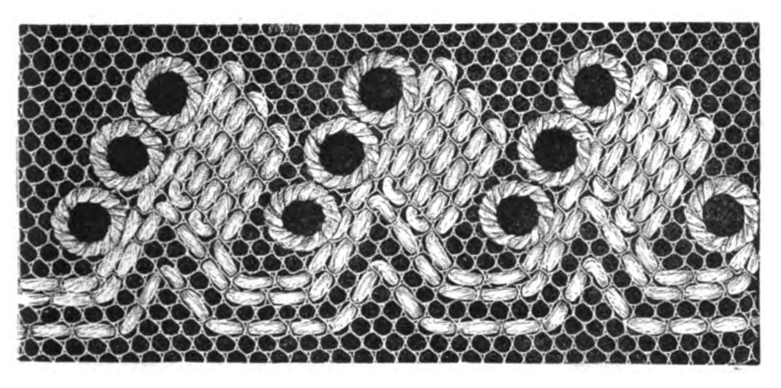


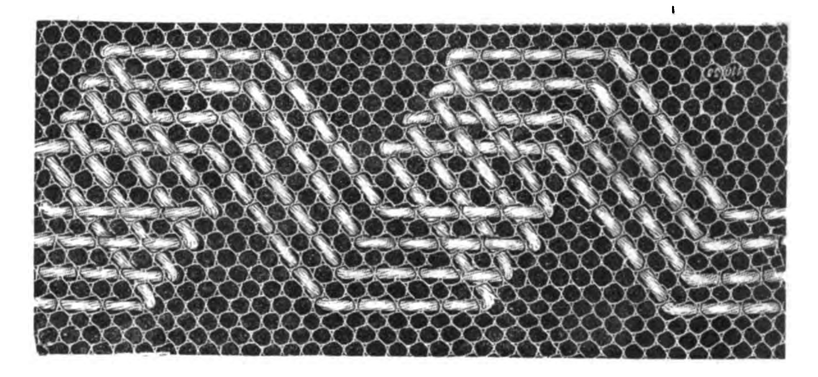


Il est un changement d'un autre ordre qu'il faut signaler, ne fût-ce que pour prendre date. Les coiffures grecques et romaines se montrent sur quelques têtes, et M. Croisat m'accuserait de négligence si je ne faisais usage des notes qu'il m'a données sur cet objet. C'est la minorité qui adopte ce genre désigné par les mots *coiffure-empire*, et qui l'adopte seulement pour le soir. Si ces coiffures se généralisaient, nous assisterions à une nouvelle transformation des chapeaux : ils se sont dépouillés de leurs bavolets ; ils ont même fait le sacrifice de leurs fonds, pour laisser aux volumineux chignons la place qu'ils réclamaient avec arrogance..... Si, par un juste retour des choses d'ici-bas, les chignons tombants étaient à leur tour dépossédés par les chignons relevés, à quels nouveaux aspects serions-nous condamnées?

Ainsi toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Ne pourrons-nous jamais, sur l'océan des âges,
Jeter l'ancre un seul jour ?

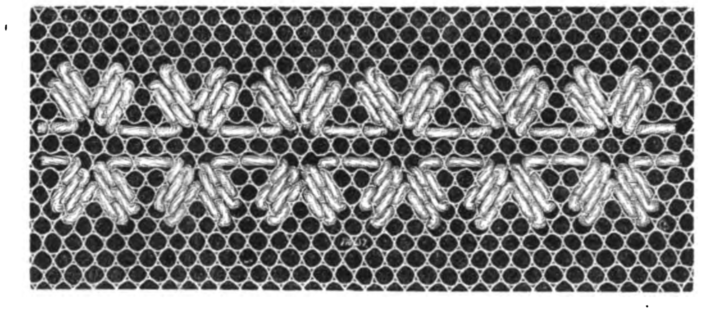
Si ces craintes se confirment, si le chignon relevé prend place dans nos mœurs, quelle place prendra-t-il dans nos chapeaux ? L'esprit se perd à sonder ce problème. Faudra-t-il donc porter des couvre-chefs en forme de tuyau, tout exprès pour contenir cette coiffure ? Oh ! qui nous délivrera des Grecques et des Romaines ! Mais elles ne portaient pas de chapeaux ; il leur était facile de se coiffer à leur guise, sans tenir compte du contenant ; nous, au contraire, nous ne pouvons nous passer des chapeaux, et il faudra sans cesse les modeler sur toutes les formes de chignons ! Espérons que la coiffure-empire verra sa puissance limité aux toilettes du soir. Pour le moment, ces coiffures se composent de cheveux ondulés par devant, divisés en deux ou trois *masses*, par des bandelettes de velours, de soie ou d'or (on peut demander ces dernières à M. Croisat, qui les vend 2 francs le mètre). Derrière, le chignon est placé plus haut, et garni de touffes de boucles ; des boucles très-courtes, dites *frisons*, se placent d'abord par devant, puis un peu partout, dans la séparation des bandeaux, dans l'espace qui s'étend entre les bandeaux et les boucles du chignon. On trouve ces *frisons*, tout montés sur des broches-frisettes, chez M. Croisat.

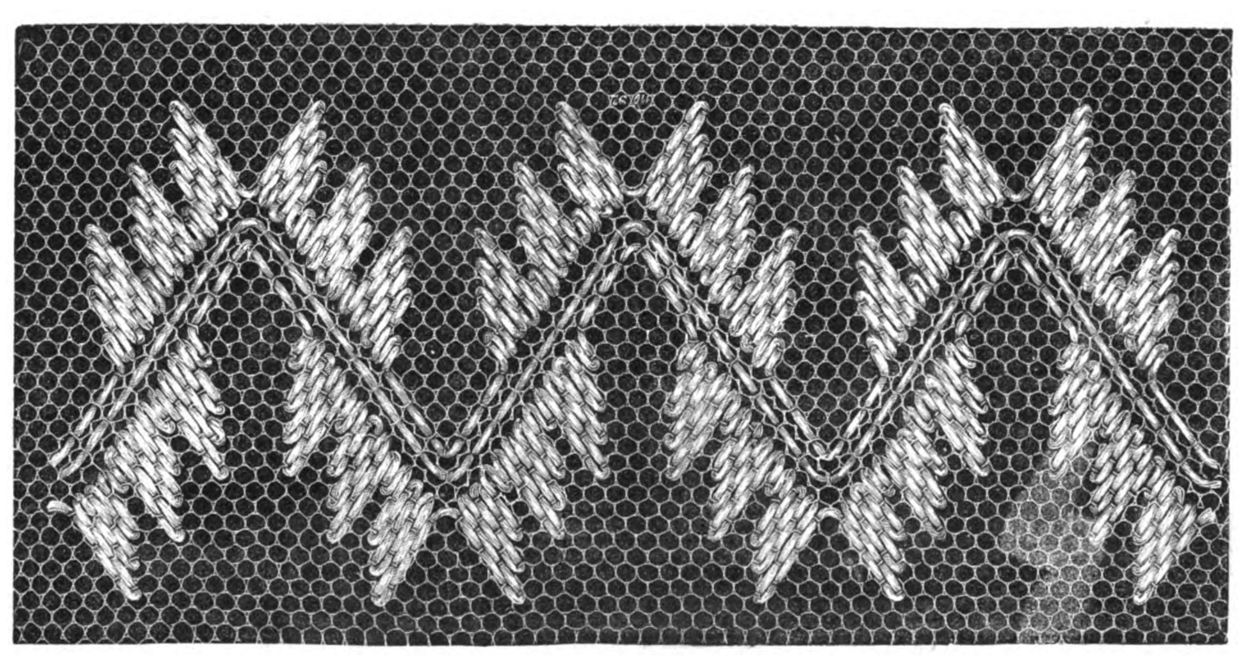




Pour compléter l'harmonie de ces coiffures un peu compliquées, on pose devant, de façon à masquer en partie la raie qui divise les cheveux, une touffe de petites boucles montées sur un peigne léger. Ce dernier détail est fort gracieux avec les nattes-diadèmes, dont la vogue augmente chaque jour ; on pose la natte *sur* la touffe qui comble tous les vides. Ajoutons que cette touffe sera particulièrement commode pour les personnes qui ont le devant de la tête un peu dénudé et la raie éclaircie.

Lorsqu'on ne veut pas porter de chignon *tombant*, avec les chapeaux actuels, dont la forme rend cet appendice indispensable, on le remplace par un grand nombre de boucles en ruban de velours ou de taffetas, qui occupent le vide produit par la disparition du bavolet. Ces *touffes* de rubans sont presque entièrement voilées par une ou deux dentelles, qui garnissent le chapeau à la place jadis consacrée au bavolet. Ce *mezzo-termine* est employé par les femmes d'un certain âge, qui veulent se conformer à la mode, sans cependant accepter toutes ses lois. E. R.





BRODERIE SUR TULLE.

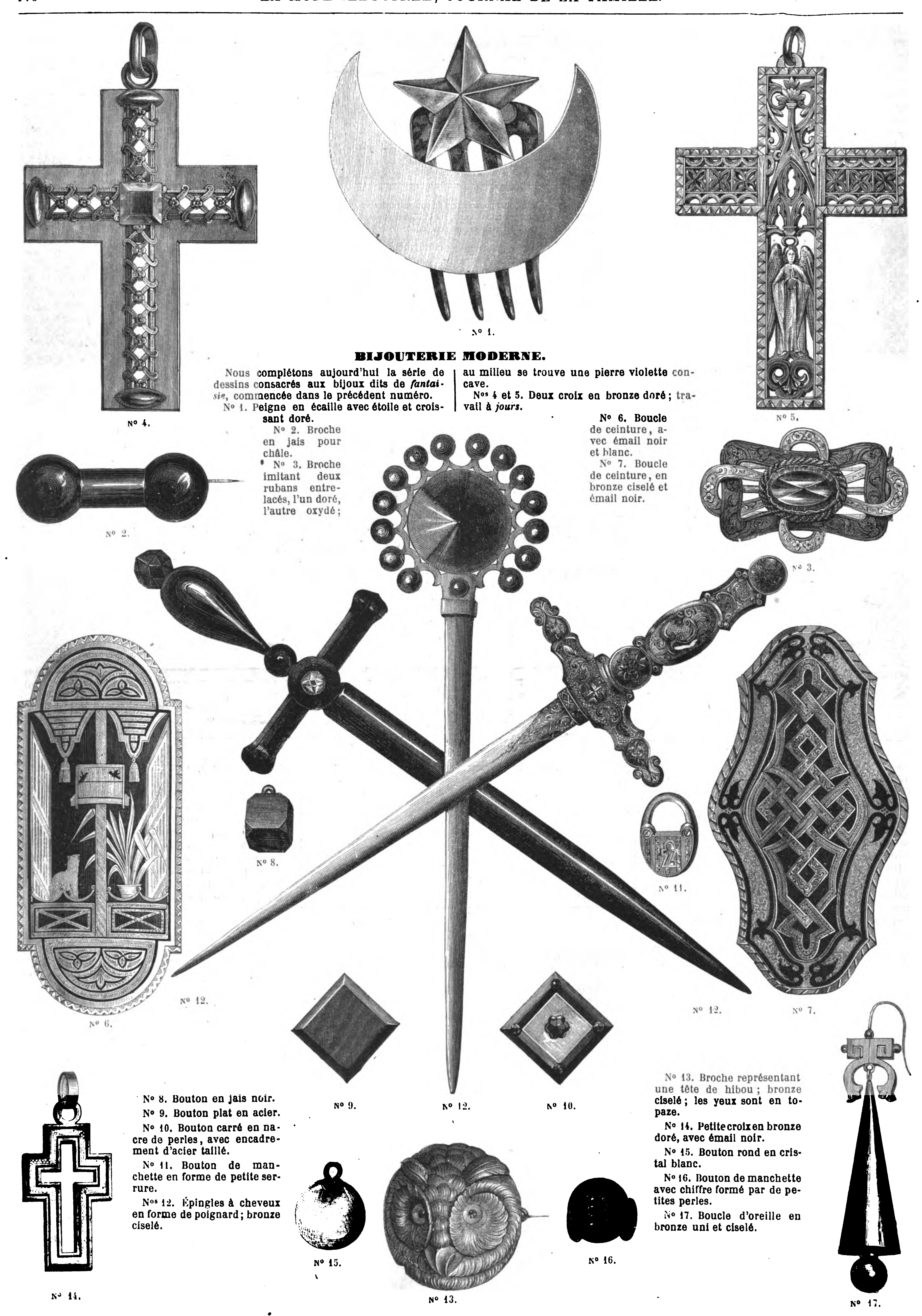
LE SECRET
DES
PARISIENNES.

IV *.

Le sujet dont le titre figure pour la quatrième fois dans les volumes de la *Mode illustrée* n'est pas inépuisable, quoi qu'en pensent nos lectrices, qui veulent bien réclamer a continuation ; mais je reconnais volontiers qu'à chaque renouvellement de saison, il offre quelques détails qui peuvent être notés, et je me hâte de dévoiler les ingénieuses combinaisons employées par les Pari-

* Voir l'année 1864.





BIJOUTERIE MODERNE.

Nous complétons aujourd'hui la série de dessins consacrés aux bijoux dits de *fantaisie*, commencée dans le précédent numéro.

N° 1. Peigne en écaille avec étoile et croissant doré.

N° 2. Broche en jais pour châle.

N° 3. Broche imitant deux rubans entrelacés, l'un doré, l'autre oxydé; au milieu se trouve une pierre violette concave.

Nos 4 et 5. Deux croix en bronze doré; travail à *jours*.

N° 6. Boucle de ceinture, avec émail noir et blanc.

N° 7. Boucle de ceinture, en bronze ciselé et émail noir.

N° 8. Bouton en jais noir.

N° 9. Bouton plat en acier.

N° 10. Bouton carré en nacre de perles, avec encadrement d'acier taillé.

N° 11. Bouton de manchette en forme de petite serrure.

Nos 12. Épingles à cheveux en forme de poignard; bronze ciselé.

N° 13. Broche représentant une tête de hibou; bronze ciselé; les yeux sont en topaze.

N° 14. Petite croix en bronze doré, avec émail noir.

N° 15. Bouton rond en cristal blanc.

N° 16. Bouton de manchette avec chiffre formé par de petites perles.

N° 17. Boucle d'oreille en bronze uni et ciselé.

siennes pour être toujours bien mises — à peu de frais, toute relation gardée.

Disons d'abord que les Parisiennes ne se montrent jamais aussi anxieuses sur le chapitre de la nouveauté, que les autres femmes éloignées de Paris ; elles savent fort bien porter leurs vêtements de la saison précédente, et ne se croient pas absolument obligées d'exhiber, au premier rayon de soleil, un costume tout *flambant neuf*, depuis le jupon jusqu'au chapeau. Beaucoup de raisons militent en faveur de cette ligne de conduite. Les Parisiennes savent que la mode n'atteint pas du premier coup la physionomie définitive qu'elle gardera pendant une ou plusieurs saisons ; elles savent qu'on lance bien des ballons d'essai qui disparaissent sans laisser de traces, et qu'enfin un changement soudain, une création imprévue, peuvent se produire *après* les premiers jours d'une saison nouvelle, et conquérir une position durable.

Elles ne préparent donc pas leurs vêtements d'été en hiver, ni leurs vêtements d'hiver en automne ; moyennant ce temps d'arrêt, elles peuvent choisir la forme qui leur agrée le mieux, qui a paru en dernier lieu, qui est en possession de l'approbation générale, qui sera durable par conséquent, et leur permettra pour l'année suivante la continuation du même système de prudente expectative ; leurs toilettes de printemps sont composées de façon à pouvoir servir pour les jours sombres et pluvieux de l'été, pour l'automne, et pour les premiers beaux jours du printemps suivant.

Quand on habite loin de Paris, on imagine volontiers que la mode change chaque jour, et que l'on aurait un aspect suranné en portant des vêtements ou même des garnitures de robes déjà connus ; c'est là une erreur que l'examen des faits détruit radicalement. A part quelques révolutions soudaines, telles par exemple que celle arrivée l'été dernier dans la forme des chapeaux, les changements procèdent par transitions, par lentes transformations, et plutôt dans l'ensemble que dans les détails du costume. Pour peu que l'on porte aujourd'hui des robes garnies seulement sur leur bord inférieur, des corsages à basques ou bien à large ceinture, des chapeaux plats sur le front sans bavolet et sans fond, des paletots à manches, on a la physionomie générale imposée par la mode. Quant aux garnitures des robes, peu importe qu'elles se composent de volants ou de ruches, d'entre-deux ou de passementeries, qu'on les pose en ligne droite ou ondulée, en croissant, en fer à cheval, en équerre, en ligne grecque ou étrusque ; la mode ne prend pas la peine de fixer la date de ces innombrables détails, et en abandonne le choix au goût particulier de chaque personne.

Toutes ces observations s'appliquent aussi aux jupons. Pour l'hiver, le printemps, les voyages, les jours pluvieux de l'été et pour l'automne, on porte des jupons en étoffe de laine plus ou moins légère. Ces jupons sont toujours à la mode, quoiqu'ils soient à la mode depuis plusieurs années ; leurs garnitures sont diverses, innombrables, et dépendent absolument du goût particulier. Quant aux jupons en



TOILETTES DE CHEZ Mme CASTEL-BRÉANT, RUE SAINTE-ANNE, 58 BIS.

Toilette de mariée. Robe en poult-de-soie blanc, garnie avec un large volant en dentelle surmonté d'un rouleau orné de perles blanches ; robe de dessus en mousseline blanche, de forme *princesse*, garnie de dentelle ; grand voile de tulle blanc.

Deuxième toilette de mariée. Robe en taffetas blanc bordée avec une large frange surmontée d'une corde en soie blanche ; un entre-deux en dentelle blanche se croise de façon à former des carreaux bordés de frange. Corsage à ceinture, manches étroites, ornées d'entre-deux en dentelle blanche ; grand voile de tulle blanc.

eux-mêmes, ils sont en harmonie avec les habitudes errantes de notre époque ; ils sont commodes en chemin de fer ; ils supportent bravement le contact des allées sablées et des boulevards macadamisés ; ils sont à l'épreuve de la poussière de charbon, de la pluie, de la boue, et ne portent pas trace de tous ces accidents qui déshonorent un jupon blanc. La disposition des garnitures qui les décorent n'a point d'importance absolue ; elle est plus ou moins riche, selon la dépense que l'on peut supporter ; mais elle peut être aussi élégante, aussi jolie, en substituant aux rubans de velours des rubans de laine, à la soutache de soie de la soutache de laine, aux volants de taffetas des volants d'alpaga ; c'est là ce que les Parisiennes comprennent parfaitement, et elles savent mieux que toutes les autres femmes des autres pays distribuer, équilibrer leurs dépenses de façon à ne pas consacrer aux détails insignifiants une somme trop considérable, qui imposerait un retranchement sur des objets plus nécessaires.

Dans tout budget féminin bien équilibré, l'été doit être une saison de repos pour la bourse, comme pour la personne : point de robes d'un prix élevé, point de confections luxueuses, mais plutôt plusieurs costumes à bas prix, qui emprunteront leur élégance à leur fraîcheur, à leur coupe moderne ; les *linos*, les poils de chèvre de qualité inférieure, les *mohairs*, les grenadines de laine, les alpagas de nuance claire : telles sont les étoffes choisies par les Parisiennes économes. Les organdis à grandes fleurs, les jaconas imprimés, sont évités par suite des frais incessants et considérables imposés par le blanchissage et le repassage. On ne peut envisager, en effet, sans horreur une robe d'organdi ou de jaconas froissée, chiffonnée, éclaboussée au passage par un fiacre maladroit ou malintentionné qui dirige ses roues au milieu du ruisseau tout exprès pour maculer une fraîche robe ; de plus, cette robe, si fraîche qu'elle soit, ne traverse pas impunément les gares et les wagons ; ce sont les chemins de fer, les voyages, les promenades à la campagne, qui ont fait la fortune des tissus de *fantaisie* adaptés aux toilettes d'été, tout comme le macadam et la boue jaunâtre et liquide qui en dérive a donné naissance aux jupons de couleur en proscrivant les jupons blancs, qui, pas plus que les robes de jaconas, ne peuvent se montrer froissés et maculés. Les Parisiennes économes ne portent plus de jupons blancs avec des toilettes autres que celles des soirées et des bals ; il y a, en effet, non-seulement économie, mais encore avantage, au point de vue d'un aspect net et *soigné*, à porter les jupons de couleur de préférence aux jupons de percale blanche.

L'adoption des corsages blancs, en nansouk ou per-

cale pour le jour, en mousseline et dentelles pour le soir, a généralisé la mode des petits paletots pareils à la robe, qui tiennent lieu de corsage et de *confection* à la fois, et qui donnent au plus simple costume un aspect élégant et gracieux. En portant le paletot avec un corsage blanc, substitué au corsage de la robe, on a une toilette légère, peu coûteuse et assez *parée;* pour peu que l'on mette avec ce corsage blanc une ceinture à pans, pareille à la robe, ou faite en taffetas de même nuance que les garnitures, on peut quitter le petit paletot, et se trouver *présentable.* Cette combinaison ne convient pas à tous les âges; lorsqu'on a la taille épaisse qui caractérise une matrone, il faut renoncer aux corsages blancs, aux jeunes ceintures, et garder le paletot pareil en guise de corsage de la robe.

Moyennant quelques garnitures de couleur, bandes en biais, droites ou dentelées, bandes tuyautées, coupées en pointes de distance en distance, ornées de soutache de laine ou d'étroits rubans en velours noir, on orne suffisamment les costumes d'été faits en tissus peu coûteux. Ces bandes peuvent être en soie ou laine; on les découpe dans quelque robe réformée, dans quelque haut volant mis à la retraite; le noir peut figurer sur tous les poils de chèvre blancs à filets noirs, gris unis, ou gris et feutre; mais, du moment où le tissu de la la robe est blanc, avec carreaux ou filets de couleur (mauve, verts ou blancs), la garniture doit toujours être de même nuance que la couleur des carreaux; on emploiera par conséquent du taffetas mauve pour garnir une robe à carreaux blancs et mauve, et ainsi de suite pour chaque tissu et chaque nuance. La garniture doit être toujours assortie, comme teinte, à la couleur des dessins figurant sur un tissu. Il est facile, avant de faire l'emplette d'une robe, d'examiner les morceaux d'étoffe dont on peut disposer pour préparer la garniture, et de leur assortir la robe, qui reviendra, moyennant cette précaution, à un prix peu élevé. La garniture se répète, bien entendu, sur le paletot pareil à la robe.

On ne porte guère de robes de soie en été (je parle au point de vue des toilettes soumises aux lois d'une économie rigoureuse). Pendant cette saison, on admet, par une sorte d'accord tacite, les toilettes de campagne et de voyage comme uniforme général; les soieries légères (taffetas à rayures, à filets, à petits dessins) seront surtout adoptées pour le printemps et l'automne; elles sont plus solides, plus économiques, par conséquent, que les foulards, dont l'aspect est fort séduisant, mais qui conviennent surtout aux personnes disposant d'un budget un peu considérable; les taffetas rayés noirs et blancs, bruns, à filets bleus ou orangés, sont particulièrement solides, et adoptés par les Parisiennes.

On ménage pendant l'été les dentelles noires que l'on possède; la poussière leur ferait le plus grand tort. Il n'en est pas besoin d'ailleurs pour les *confections* actuelles, qui n'ont plus de garniture posée *à bord;* la guipure noire, plus solide et moins coûteuse que la dentelle de Chantilly, suffit aux exigences élégantes de l'été pour composer les ornements que l'on pose sur les casaques demi-ajustées en taffetas noir; mais ce dernier vêtement sort un peu du cadre qui renferme nos observations, car la casaque ornée de dentelles ou de riches passementeries n'est point jugée *indispensable* par une Parisienne. Les paletots pareils aux robes suffisent aux toilettes quotidiennes; les pointes en dentelle de Chantilly, celles surtout en dentelle de laine, sont des *meubles* que l'on retrouve chaque année pour toutes les circonstances où l'on veut avoir une *tenue* un peu plus parée; ajoutons que l'une ou l'autre de ces *pointes* ne peut être portée avec un tissu un peu grossier, lequel, au contraire, peut se montrer sans inconvénient avec un pardessus de même étoffe : porter une pointe de dentelle avec une robe en gros poil de chèvre, ou même en *granité,* tissu relativement cher, constituerait, en matière de toilette, une hérésie qu'une Parisienne se gardera de commettre; les pointes en dentelle se montrent seulement sur les robes de soie, de foulard, sur les gazes de soie, sur les poils de chèvre extrêmement fins, sur les organdis imprimés; en un mot, et comme règle générale, on ne peut porter une pointe en dentelle avec une robe qui coûterait moins de 70 à 80 francs. Quelques-unes de nos lectrices sourient sans doute en lisant ces détails, et se demandent avec pitié si l'on peut porter des robes d'un prix inférieur à ce chiffre modique. Eh! mon Dieu! oui, on en porte, et, pour peu que l'on sache s'y prendre, ces robes modestes peuvent même être fort jolies.

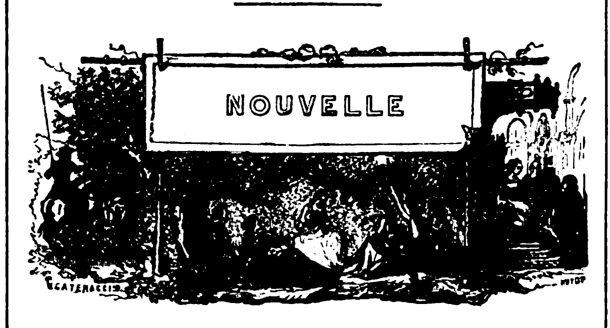
Les chapeaux de crin gris ou noirs reviennent à un prix plus élevé que ceux en paille ordinaire; tout bien considéré, l'économie les recommande cependant, car on n'imagine pas toutes les métamorphoses que peut subir un chapeau de crin, et tous les services qu'il peut rendre pendant un certain nombre d'étés. Est-il trop petit, on l'agrandit aisément, soit en y ajoutant quelques bandes de crin, soit en l'ornant avec des biais de velours ou de taffetas; est-il trop grand, on découd les bandes, et on le remet à la forme voulue. Mais ces chapeaux, pour être jolis, élégants, *gais* comme la saison à laquelle ils font cortége, ne peuvent être garnis en nuances *neutres* et vagues; il faut adopter des rubans de teinte vive et tranchante, ou des rubans exactement assortis à la nuance du chapeau, et, dans ce cas, raviver cette uniformité avec quelques fleurs tranchantes. Ainsi point de rubans bruns sur un chapeau gris ou noir, cela est triste comme un jour de brouillard; mais du rouge, du bleu, du vert, du rose, ou des rubans blancs et noirs; les costumes actuels, presque généralement composés de nuances effacées, encore aggravées par les pardessus pareils, rendent cette recommandation plus importante que jamais, au point de vue de l'ensemble agréable et *parisien* d'une modeste toilette d'été. Si la garniture du chapeau s'avisait d'adopter aussi ces nuances indécises, le regard errerait éploré sans trouver un seul point solide pour s'y reposer. La toilette qui ne sait pas appeler au secours de ses teintes neutres un accessoire de couleur un peu vive est fade comme un plat sans assaisonnement. L'âge n'a point d'influence sur ces détails; si l'on abandonne le rose pendant l'époque qui marque la transition de la jeunesse à l'âge mûr, on peut le reprendre plus tard, lorsque les cheveux ont blanchi; toutes les autres couleurs, y compris le rouge, qui est fort beau sur des boucles blanches, peuvent être portées à tout âge.

J'ai reçu, il y a peu de temps, une lettre qui me demande un conseil relatif aux robes faites l'été dernier, à une époque où les pardessus pareils n'étaient pas encore aussi généralement adoptés que cette année. Ces robes en sont dépourvues, et l'on m'interroge au sujet des *confections* qui peuvent les accompagner. Il y a d'abord, pour les toilettes *parées,* les paletots-casaques en soie noire, les pointes de dentelle de Chantilly et celles en dentelle de laine. Ces dernières ne méritent pas le dédain qu'on semble leur témoigner. Si l'on prend une pointe en dentelle de laine coûtant 15 à 20 francs, il est certain que le tissu n'en sera pas très-fin, ni le dessin fort riche; mais, si l'on peut la choisir d'un prix plus élevé, la pointe pourra être portée même par une femme élégante; à 35 francs, ces pointes sont déjà belles, et n'ont rien de commun avec l'*imitation* de dentelle, qui est molle, flasque, et pour toutes ces raisons *habille* mal.

La lingerie exclusivement faite en tulle et dentelles, avec ornements de rubans, disparaît pendant l'été; elle cède la place aux corsages en nansouk et percale, aux cols simples unis, ou bien ornés d'une broderie fort légère.

La chaussure peut être en coutil gris pour accompagner toutes les robes grises; mais on ne portera jamais de bottines grises avec des robes qui seraient d'une nuance foncée, ou qui, dans leurs dispositions, n'offriraient aucune teinte grise ou blanche; dans ce cas, on pourrait assortir une paire de bottines en étoffe de laine croisée à la nuance de la robe ou de ses garnitures, ou bien enfin adopter des bottines brunes en maroquin, ou bien en laine.

Les ombrelles se divisent en *marquises,* portées seulement en voiture, en *en-tout-cas,* qui sont de petits parapluies, et en ombrelles ordinaires, plus grandes que les marquises, plus petites que les *en-tout-cas,* unies, doublées, sans garniture aucune, du moins en général; quelques personnes y font poser des ornements en entre-deux de dentelle. EMMELINE RAYMOND.



LE LEGS.

Suite.

Louis n'avait qu'incomplétement hérité des sentiments qui animaient ses ancêtres maternels. La raison dirigeait toujours ses actions, sans gouverner constamment ses sentiments, et les deux races dont il descendait semblaient se livrer en lui des combats acharnés : le sentiment ne l'emportait pas, sans doute; il n'eût pas imité la branche cadette de sa famille, et n'aurait pas jeté aux vents sa fortune et sa jeunesse; il n'aurait pas donné son nom à la première femme qui lui eût plu; mais là s'arrêtait la ressemblance avec sa famille maternelle, car il n'aurait pu se résoudre à imiter les exemples donnés par chaque génération; il n'aurait pas consenti à ne calculer que les avantages d'une alliance, abstraction faite de la femme qui apportait ces avantages : en un mot, la raison était assez forte pour s'opposer aux entraînements du sentiment, tandis que celui-ci avait assez de puissance pour ne point s'anéantir devant sa rivale, et pour lui résister parfois avec succès. Le résultat de la lutte engagée dans l'âme de Louis pourrait se définir en un seul mot : indécision; il est vrai que la raison, fière de remporter quelques victoires, traduisait autrement ce mot, et lui donnait une signification plus flatteuse en le prononçant : abstention.

Louis eut de plus le malheur de naître fort riche; dès sa naissance il se vit entouré de domestiques complaisants, dont les respects et les flatteries firent germer et croître dans l'âme de l'enfant, dans celle du jeune homme, la conviction d'une importance exceptionnelle. Les enfants admis aux Charmilles à l'honneur d'être ses camarades de jeu respectaient en lui un maître futur, et se gardaient bien de faire une opposition quelconque à ses caprices les plus extravagants. L'instinct de la tyrannie, le sentiment de l'égoïsme, se développent rapidement dans une atmosphère chargée de flatteries intéressées, de concessions répétées, de complaisances stimulées par des arrière-pensées de cupidité; lorsqu'on façonne un enfant au rôle d'idole, il faut s'attendre à recueillir ce que l'on a semé; les idoles n'ont point de cœur, cela les gênerait pour remplir leurs fonctions, qui se bornent à se laisser adorer, à tout recevoir, sans rien donner en échange.

La vie de collége vint faire une diversion heureuse aux premières années de Louis, passées dans *son* château; c'est peut-être aux notions d'égalité et de justice qu'il reçut..... à coups de poing, que Louis dut de ne pas devenir un monstre, car il n'est point de cœur, si bien doué qu'il puisse être, assez fort, assez bon, assez pur, pour ne point se corrompre dans l'atmosphère que l'enfant avait traversée. Mais il en garda cependant quelques traces indélébiles; il se replia sur lui-même, pour passer ce temps d'épreuve; il réprima ses instincts agressifs par orgueil, pour n'être pas exposé à se voir châtier par ses camarades, sans renoncer pourtant à la ferme persuasion d'une supériorité personnelle dont il avait été investi par la nature, qui s'était, sans nul doute, complu à le pétrir d'un limon plus pur et tout particulier. Les leçons qu'il recevait chaque jour de ses camarades ne détruisirent pas les chimères dont il faisait sa plus chère compagnie; il se borna à les ajourner, en se promettant de prendre sa revanche quand l'âge lui aurait apporté l'indépendance.

En attendant, son orgueil eut au moins un bon résultat..... amoindri cependant et comme vicié par son origine; il ne voulut être inférieur à aucun de ses camarades, il chercha même à les dépasser tous, et fit des études brillantes. Malheureusement, il demandait aux livres, non les sages leçons qu'ils contiennent, non la maturité du jugement, non le développement du cœur et de l'esprit, mais uniquement un moyen de primer, de dominer, de briller, et parfois une passagère distraction. Tout ce qu'il lut, tout ce qu'il apprit, ne lui enseigna jamais qu'il faisait fausse route, et que le malheur et l'isolement étaient la juste punition de l'égoïsme. Il possédait cette singulière faculté de s'assimiler seulement ce qui pouvait encourager ses tendances, sans même apercevoir ce qui aurait pu les ébranler.

Sa générosité envers son frère, le soin scrupuleux qu'il apporta à l'exécution de la parole donnée à son père, n'étaient point dus à sa tendresse fraternelle et filiale; il s'était dit qu'un Darcet ne pouvait manquer à un engagement; — et, d'un autre côté, il avait pour la pauvreté une répugnance instinctive, et il lui eût été extrêmement pénible d'envisager la possibilité de voir un jour un Darcet, — son frère, réduit à gagner laborieusement sa vie.

Ce fut avec ces dispositions opposées que Louis entra en possession de son indépendance; il voyagea, revint vivre à Paris, et ne fit que de rares et courtes apparitions aux Charmilles, lesquelles revêtirent l'aspect désolé qui a été indiqué au commencement de ce récit. Rien n'est inanimé ici-bas, quoi qu'on en dise; la physionomie des objets participe toujours de la disposition de ceux qu'ils entourent, et reflète fidèlement leur humeur et leurs habitudes.

Louis, flatté et gâté dans son enfance, en prévision de la fortune qui devait lui appartenir, fut, pour le même motif, flatté et gâté par le monde parisien qu'il fréquenta; tous les jeunes gens voulaient devenir ses camarades, — il est si commode et si agréable d'avoir un camarade riche! — Toutes les mères de famille l'accueillirent, en lui prodiguant les marques de considération les plus exceptionnelles; — riche et orphelin, Louis Darcet offrait l'idéal d'un gendre; — mais les complaisances et les flatteries manquaient leur but; Louis les reçut comme un tribut qui lui était dû, tout naturellement, et ne laissa entamer ni sa fortune ni son cœur.

Sept ou huit ans s'écoulèrent ainsi; Maurice grandissait au collége; Louis, n'ayant pu se décider à écouter ni sa raison ni son cœur, était toujours célibataire, et vivait uniquement occupé de lui-même, de ses plaisirs, de ses jouissances, de sa santé. Triste vie!... entièrement consacrée aux satisfactions égoïstes, privée des joies qui naissent de l'oubli de soi-même, cette vie commençait à paraître un peu aride à celui-là même qui avait prétendu atteindre et posséder le bonheur, en consacrant toutes ses facultés, toutes ses ressources à ses jouissances personnelles. L'hiver était fini; les salons se fermaient un à un, et chacun faisait ses préparatifs pour employer l'été.

Un soir, Louis rentra chez lui plus tôt que de coutume, et trouva que sa demeure était fort solitaire; il feuilleta quelques livres, qui le firent bâiller, et jeta un coup d'œil sur les journaux.... puis, repoussant avec dépit tous les imprimés qui couvraient la table, il se leva, et fit avec agitation quelques tours dans son salon.

« Allons, » se dit-il, « je crois que le moment est venu; je suis las de toutes ces corvées qui se déguisent sous un aspect séduisant, et s'intitulent *relations sociales;* le jeu ne m'amuse pas, les dîners m'ennuient, les bals m'assomment, et cependant je trouve qu'il est agaçant d'être seul,.... comme je le suis en ce moment. Le monde ne donne rien.... La société n'est autre chose qu'une mar-

chande.... et elle vend fort cher. Après tout, je paye d'un prix très-élevé ce qui se débite à Paris sous le terme de *plaisir*. Pour être invité chez Mme de T....., je suis forcé de prendre chaque hiver un nombre incalculable de billets de loteries..... que l'on ne tire jamais, — de billets de concert, auxquels, heureusement, on n'est pas forcé d'assister.... Il ne manquerait plus que cela!..... Les dîners de Mme Sch..... m'obligent à des souscriptions qui ont pris pour modèle l'hydre de Lerne..... Les sourires de Mme de Cha..... sont charmants, mais on ne les obtient qu'à force de démarches plus désagréables les unes que les autres; elle a la fibre littéraire, et il faut toujours lui procurer des billets pour les premières représentations, des cartes pour assister à toutes les séances de l'Académie. Tout pesé, tout calculé, je ne fais pas mes frais, puisque le monde m'ennuie; la solitude n'est pas plus récréative : décidément, il est temps de me marier. »

Dès que ces solennelles paroles furent prononcées, trois forces égales surgirent dans l'âme de Louis, et s'apprêtèrent à se disputer la direction de sa décision.

« Épouse Mlle M...., » dit le calcul; « elle a plus de 50,000 francs de rente.

— Mais elle est laide, mais elle est dure, infatuée de sa fortune..... On ne peut l'aimer, » répondait le sentiment.

« Si tu choisis une femme pauvre, » disait à son tour l'égoïsme, « tu diminueras tes ressources; il faudra retrancher de tes habitudes une partie de tout ce qui te plait... diminuer le nombre de tes chevaux, renoncer aux voyages coûteux..... Mais, d'un autre côté, n'apportant rien à la communauté, elle aura moins de prétentions, elle sera plus soumise, elle s'occupera uniquement de toi, elle cherchera toujours à te complaire..... »

Cet argument habile donna gain de cause à l'égoïsme, car il lui rallia le sentiment. « Eh bien! oui! je me marierai, » conclut Louis en soupirant, « et je chercherai une femme qui me plaise. Après tout, il n'est pas dit que je la trouverai sans dot; Dieu merci, toutes les jeunes filles riches ne ressemblent pas à Mlle M..... D'ailleurs, j'ai le temps de penser à tout cela d'ici à l'hiver prochain. Que vais-je faire en attendant? Aller aux Charmilles? le château est si grand, si vide, si ennuyeux en un mot!... Non, décidément, je ne veux pas y aller. Je vais voyager un peu, je visiterai la Bohême, je ferai un tour à Carlsbad, à Franzisbad, et à tous les *Bads*, en attendant la saison des chasses, les réunions de châteaux et les réinstallations à Paris. »

Ce plan fut probablement suivi, car deux mois plus tard Louis Darcet se promenait sur la Wiese, passant en revue les voyageurs et les voyageuses en ce moment rassemblés à Carlsbad.

Parmi les jolies promeneuses qui passaient, s'arrêtaient, marchandaient les cristaux de Bohême et les menus objets mis en vente dans les boutiques de la Wiese, Louis remarqua immédiatement une jeune fille dont la beauté et la distinction étaient frappantes; elle accompagnait une dame âgée qui paraissait être fort souffrante. Le soir, Louis retrouva ces deux dames au concert de Posthof; il leur rendit quelques petits services en leur procurant de bonnes places, en découvrant un tabouret pour la vieille dame. La jeune fille leva sur lui des yeux d'un si beau bleu foncé, et le remercia avec un si joli son de voix, qu'il revint à son domicile plongé dans un profonde méditation.

« Elle me plaît beaucoup, cela est certain, » se disait Louis, « mais je ne commettrai pas la folie de m'attacher à elle sans la connaître. »

Il avait trouvé à Carlsbad un vieil épicurien qu'il rencontrait parfois à Paris, et qui faisait tous les ans le même voyage et la même cure, indispensables, disait-il, pour se retrouver en état de prendre part aux dîners de l'hiver; c'était un habitué de Carlsbad, et, lorsqu'il y apercevait un visage inconnu, il se mettait en quête de renseignements afin de satisfaire une curiosité insatiable. Ce fut à lui que Louis s'adressa.

« Je n'ai pas encore réussi à savoir au juste ce que sont ces deux dames, lui fut-il répondu; la dame âgée est Française, la jeune fille est étrangère, Anglaise ou Américaine, et porte un nom qui se prononce comme le vôtre, mais s'écrit différemment, d'Arcet; j'ai pu m'en convaincre en allant chercher une lettre à la poste; l'employé se trompa, et me tendit une enveloppe portant le nom que je viens de vous indiquer; elles ne sont pas même parentes, car la vieille dame, qui s'appelle comme tout le monde, Dumont, Dupuis ou Duclos, nomme la jeune fille Sarah..... Celle-ci l'appelle cérémonieusement *madame*; elles ne font connaissance avec personne, et vivent, relativement, retirées. »

Louis réfléchit quelques instants à cette quasi-conformité de noms, à cette origine que l'on supposait américaine; il se souvint qu'il avait peut-être quelques parents dans le Nouveau-Monde..... Mais la différence d'orthographe lui fit abandonner cette vision. Il possédait sans doute une certaine dose d'habileté, car il réussit, après quelques jours consacrés à des manœuvres insidieuses, telles entre autres que l'envoi quotidien des journaux français, d'abord à causer avec Mme Dupuis et sa jeune compagne lorsqu'il les rencontrait, puis enfin à être reçu par elles.

Les deux dames occupaient l'appartement, sinon le plus confortable, — il en est peu de ce genre à Carlsbad, — du moins le plus cher de la ville; elles étaient servies par un domestique et une femme de chambre qui parlaient seulement anglais, et Louis pouvait, d'après cette installation, supposer que l'une de ces dames au moins possédait de la fortune. Mais laquelle? Leur toilette, extrêmement simple, déroutait toutes les observations; elles ne connaissaient personne, et Mme Dupuis, adroitement questionnée, dit qu'elle habitait ordinairement Paris, et qu'elle vivait fort retirée.

Mais, en historien véridique, nous devons avouer que Louis ne se préoccupa bientôt plus de connaître la *position sociale* de ces deux dames; le calcul était mis en déroute, l'égoïsme était réduit au silence, la raison gémissait du mépris avec lequel on accueillait tous ses avertissements, le sentiment régnait sans partage; en un mot, Louis aimait; il aimait sincèrement, de tout son cœur, pour la première fois de sa vie; il ne connaissait plus l'ennui, ni le redoutait plus la solitude, car il la peuplait de mille rêves charmants : se promener près de Sarah, visiter avec elle les pittoresques campagnes qui entourent Carlsbad, venir s'asseoir près d'elle, et prendre la tasse de thé qu'elle lui servait, causer pendant toute la soirée, entendre sa voix si douce et si vibrante à la fois, tels étaient les simples incidents d'une existence qui lui semblait enchantée. Il faisait parfois un inutile effort de mémoire pour retrouver la notion du temps; les heures s'écoulaient sans qu'il eût conscience de leur durée, et, selon les étranges perceptions qui appartiennent aux songes, lui semblaient à la fois fugitives comme l'éclair, infinies comme l'éternité.

Chaque matin, en s'éveillant, Louis se répétait à lui-même qu'il était insensé de laisser son cœur s'engager dans une voie inconnue; il se promettait de découvrir ce qu'était Sarah, quelle avait été la position de ses parents..... et il revenait chaque soir aussi ignorant que la veille. Dès qu'il apercevait la jeune fille qu'il aimait, toute méfiance disparaissait, tout contrôle lui semblait inutile et injurieux, et il se laissait aller au charme qu'il goûtait pleinement pour la première fois. Il est d'ailleurs bien difficile de faire une enquête dans une ville ouverte à tous les étrangers, une sorte de caravansérail, où les voyageurs restent inconnus lorsqu'ils n'y trouvent pas leurs *pairs*. Or Mme Dupuis et Sarah vivaient à l'écart, renfermées dans leur solitude comme dans une forteresse; où découvrir, comment saisir un fil conducteur? Il était impossible de venir leur demander à elles-mêmes des preuves de leur honorabilité; il fallait laisser naître une occasion, et, en l'attendant, la passion faisait de nouveaux progrès, des progrès d'autant plus rapides que Louis commençait à espérer qu'il n'était pas tout à fait indifférent à Sarah.

Ce n'est pas à l'âge de Sarah que l'on possède l'amère science de l'analyse et le triste don de l'observation; il faut avoir beaucoup souffert pour savoir lire dans le cœur humain, pour se méfier des apparences, pour douter de l'affection que l'on vous témoigne, pour se dire tout au moins qu'en dépit de sa réalité actuelle, elle sera éphémère, car elle est subordonnée à l'égoïsme, aux intérêts qui peuvent se trouver en opposition avec sa durée. Non, Sarah n'avait, ne pouvait avoir cette cruelle expérience qui ne saurait d'ailleurs, sans courir le risque d'errer, s'appliquer à tous ceux que nous rencontrons sur le chemin de l'existence. Les côtés chevaleresques du caractère de Louis, son instruction brillante, la distinction de ses habitudes, touchèrent son cœur; d'ailleurs il aimait, et s'était purifié dans ce sentiment; les mesquines considérations qui président aux décisions importantes de la vie avaient été mises en déroute; le calcul, l'égoïsme, semblaient expulsés de son âme; éloigné de ses camarades parisiens, échappé au joug que le monde fait peser sur ceux qui l'acceptent comme un maître, comme un juge souverain, Louis était devenu meilleur, et par conséquent plus digne d'être aimé.

Un mois s'écoula ainsi; Mme Dupuis avait terminé le traitement qu'elle suivait à Carlsbad, et cependant elle ne paraissait pas se disposer au départ. Louis passait la soirée chez ces deux dames, comme d'habitude. Il leur parla de Prague, et les engagea à y faire une excursion, puis à parcourir en bateau à vapeur la petite mais ravissante rivière de l'Elbe.

« Le voyage serait-il bien long? » demanda Mme Dupuis.

« On peut l'effectuer en quelques jours.

— Les frais doivent être considérables? »

Les frais! Louis se dit rapidement que Sarah n'était pas riche. Cette question, d'un positivisme si peu déguisé, lui fut tout d'abord désagréable; mais cette impression s'effaça devant le beau regard interrogateur que Sarah levait sur lui pour appuyer la question adressée par Mme Dupuis.

« Mais non, » répondit-il; « je puis vous soumettre le total de la somme qu'il faut débourser; à condition, bien entendu, que vous me permettrez de vous servir de guide dans cette petite excursion. »

Un moment de silence succéda à cette demande; puis Mme Dupuis reprit la parole.

« Si le voyage ne coûte pas cher; si nous pouvons l'effectuer en quelques jours; si cela doit faire plaisir à Sarah, je ne m'y oppose pas.

— J'en serais charmée! » s'écria la jeune fille.

« Soit; nous ferons ce voyage; puis......

— Puis?..... » répéta Louis avec une certaine anxiété.

« Nous reviendrons ici, » répondit avec calme Mme Dupuis, « pour y attendre une personne dont l'arrivée a été retardée d'un mois, et qui sera à Carlsbad dans dix jours seulement. Mais, je vous en préviens, Monsieur, nous devons voyager avec économie, avec beaucoup d'économie.

— Moi aussi, » dit Louis, qui éprouvait un indicible plaisir à se sentir ainsi aimé pour lui-même; « je suis forcé de calculer mes dépenses, car je ne suis pas riche.

— Tant mieux!..... » dit Sarah; et elle s'arrêta, un peu confuse de son exclamation.

« Pourquoi cela? » reprit Louis en souriant. « La richesse n'est-elle pas un élément de bonheur ici-bas? Elle nous permet tout au moins de choisir notre voie.

— Pas toujours, » répondit la jeune fille, en secouant la tête; « la richesse est bien souvent aussi une chaîne qui nous retient dans un cercle de relations et d'habitudes contraires à nos inclinations. Chaque individu riche se croit obligé de vivre et d'agir comme ses confrères en richesse; de plus, ne sont-ils pas condamnés à être oisifs? Est-il ici-bas un malheur plus grand que l'oisiveté? L'humeur s'aigrit, le cœur se dessèche dans cette atmosphère. La possibilité de satisfaire ses caprices a pour conséquence inévitable un égoïsme sans frein, des exigences sans limites, et l'on arrive peu à peu à l'injustice, parfois à la méchanceté.

— Vous parlez bien savamment des inconvénients de la richesse ?

— J'ai vécu avec des personnes qui me les ont fait connaître.

— Mais pourquoi disiez-vous : *Tant mieux!*... en apprenant que je n'étais pas riche?

— Parce que je souhaite à... tous mes amis, comme élément principal de leur bonheur, l'obligation du travail, qui s'impose tout naturellement à ceux qui n'ont pas de fortune.

— Vous voulez bien, » reprit Louis, ravi de cette explication, « vous voulez bien me considérer comme un ami?

— Certainement.

— Merci. » Et Louis avança la main, et serra cordialement la main de Sarah.

La soirée était belle, et la jeune fille passa sur le balcon, qui communiquait avec le salon. La lune éclairait les collines couvertes de sombres bois de sapin au fond desquelles Carlsbad est placé comme dans un entonnoir. Combien Sarah se sentait heureuse! Louis n'était pas riche! Louis attachait un grand prix à son amitié!

Seule avec M. Darcet, Mme Dupuis lui adressa rapidement la parole :

« En Amérique, dans le pays de Sarah, le projet que vous formez de voyager avec nous n'aurait rien qui fût en opposition avec les usages généraux; en Europe, nous n'avons pas les mêmes habitudes, et je craindrais......

— Soyez tranquille, Madame; j'aspire à connaître les parents de Mlle Sarah, et mes projets n'ont rien que d'honorable.

— Elle est orpheline, sans fortune, sans appui autre que le mien; elle m'a été recommandée par un vieil ami de mon mari qui est allé s'établir en Amérique, où il a épousé la sœur de Sarah. Vous comprenez maintenant quelle est ma responsabilité.

— Oui, Madame, » répondit Louis, secrètement désappointé par la médiocrité de cette situation; « mais, je vous le répète, vous n'aurez pas lieu de vous repentir de la confiance que vous m'avez accordée; j'aime Sarah, je désire qu'elle me connaisse, et j'espère que notre voyage m'aidera à gagner son cœur et son estime.

— Sarah m'a été confiée il y a deux ans; elle est arrivée chez moi avec une lettre de son beau-frère, M. Champlieu.

— M. Champlieu, qui a été professeur? » s'écria Louis.

« Vous l'avez connu?

— Oui... c'est-à-dire qu'il a élevé un de mes amis, et j'ai conservé de lui un excellent souvenir.

— C'est le meilleur des hommes, » reprit Mme Dupuis; ses affaires prospèrent maintenant à New-York, et je crois qu'il ne tardera pas à demander Sarah... à moins qu'on ne le gagne de vitesse, » ajouta la bonne dame en souriant.

La conversation fut interrompue par le retour de Sarah; sa présence dissipa les impressions désagréables qui commençaient à s'accumuler dans l'esprit de Louis. M. Champlieu avait été son précepteur, et par son noble caractère, par l'élévation de son esprit, par sa rare instruction, il s'était acquis l'estime de son élève et cette mince dose d'affection qu'une âme égoïste peut accorder à autrui; mais il semblait pénible à Louis d'aimer, d'épouser la parente de son précepteur, d'un homme qui avait rempli près de lui des fonctions salariées. Hélas! les préjugés, qui en lui étaient d'autant plus puissants qu'ils se trouvaient en rapport avec ses propres instincts, livraient un terrible combat à la tendresse que Sarah lui inspirait; ils étaient vaincus, ou du moins réduits au silence en sa présence, mais ils prenaient une terrible revanche lorsque Louis se trouvait loin de la jeune fille.

Le voyage projeté eut lieu cependant; il enleva Louis à toutes ses habitudes, et le livra pieds et poings liés à la toute-puissance exercée par la compagnie de la jeune fille qu'il aimait; il accepta courageusement l'*infériorité* de sa position sociale; il se résigna à sa parenté avec son ancien précepteur; bref il imposa silence à toutes les répugnances qui lui étaient naturelles. Ils parcoururent ensemble, sous la tutelle de Mme Dupuis, la curieuse ville de Prague, qui représente si bien, par son aspect, par la nature qui l'environne, par ses sombres monuments, le passé de la Bohême avec ses luttes énergiques, et qui semble être un vivant tombeau du moyen âge égaré au sein de la civilisation moderne; puis ils s'embarquèrent dans une miniature de bateau à vapeur pour parcourir la rivière en miniature que l'on appelle l'Elbe, et virent la Suisse saxonne, autre miniature charmante, pays de montagnes, vu par le petit bout de la lorgnette. A Dresde, on trouva une dépêche télégraphique à l'adresse de Sarah, et les deux dames se décidèrent à repartir immédiatement pour Carlsbad.

Durant ce voyage, Louis s'était déclaré, et Sarah avait accepté sa demande avec une joie qu'elle ne songea pas à cacher; puis, lorsqu'il eut son consentement, il avoua que, recherché depuis son entrée dans le monde pour sa fortune, il avait voulu essayer d'être agréé pour lui-même; il dit enfin qu'il était riche......

Un nuage de tristesse envahit la physionomie de Sarah.

« Ainsi, vous vous êtes défié de moi? » dit-elle en souriant.

« Ce n'est pas ma faute, » répondit Louis. « Hélas! depuis que je suis au monde, toutes les affections ont été remplacées autour de moi par les menées de la cupidité.

— Vous voyez combien j'avais raison de plaindre ceux qui sont riches.

— Ce sont là des enfantillages qu'il ne faut pas exagé-



rer, » dit Mme Dupuis, en intervenant dans la conversation; « Dieu merci! vous pouvez tous deux vous estimer en vous aimant : vous avez choisi votre fiancée, quoique sa pauvreté vous fût connue; et vous, Sarah, vous avez accepté d'être la femme de M. Darcet, quoique vous ayez ignoré sa richesse. Aussitôt que nous serons arrivées à Carlsbad, j'écrirai à M. Champlieu; il sera bien étonné et bien heureux d'apprendre que sa belle-sœur épouse son ancien élève. Il faudra, ma chère Sarah, que vous reveniez avec moi à Paris; c'est là que nous nous retrouverons tous trois. »

Louis, de retour dans son domicile provisoire de Carlsbad, trouva chez lui plusieurs lettres de France; il parcourut à peine toutes celles qui concernaient l'administration de ses biens, et ouvrit avec une certaine appréhension l'enveloppe armoriée sur laquelle il avait reconnu l'écriture de l'un de ses camarades parisiens. Tout ce qui lui rappelait le monde, ce monde dont il avait sondé le néant, et dont il frémissait cependant de mériter le blâme, lui représentait une souffrance, et renouvelait en lui la lutte énergique, mais non éteinte, de ses habitudes et de ses préjugés combattant ses sentiments :

« Que devenez-vous, mon cher Louis? Dans quelle contrée inconnue, dans quelle île déserte, avez-vous donc planté votre tente? Les échos d'alentour ont été vainement interrogés; nul n'a pu nous révéler le secret de votre retraite; aucun d'entre nous n'a obtenu de vous la charité d'un souvenir. Vous auriez mérité de notre part la peine du talion, mais nous sommes trop généreux pour vous l'infliger. Quelques-uns d'entre nous se trouvaient récemment de passage à Paris; nous nous sommes réunis en serrant les rangs, et nous nous sommes demandé les uns aux autres si vous étiez encore de ce monde. La question est restée sans réponse, et les hypothèses se sont emparées du terrain que votre silence laissait libre :

« Il s'est retiré à la Trappe, » a mugi le petit de Montceux.

« Il est amoureux! » s'est écrié Belrieux. Vous le connaissez; il ne peut avaler deux verres de vin sans être gris; aussi la supposition qu'il émettait a-t-elle été accueillie par un rire général. En effet, elle était absurde; il y a longtemps que vous êtes déniaisé, à l'abri, par conséquent, d'une infirmité de ce genre.

« Attention! » s'écria Léon Pelnot. « Je demande la parole, et surtout je demande le silence.

— Vous voulez parler et vous taire? Cela est encore plus fort que de se taire sans murmurer.

— Je fais comme tout le monde : je demande la parole pour moi, et le silence pour les autres; c'est très-naturel et très-répandu.

— A qui demandez-vous la parole? Il n'y a pas de président ici.

— Eh bien! je me nomme président, et je m'accorde la parole. Silence, Messieurs, silence! Je propose que nous mettions en commun toutes nos découvertes sur le sort de Louis......

— Mais puisque nous ne savons rien!.....

— Silence! Point d'interruption!... Je propose que l'un de nous se dévoue pour aller à sa recherche, et que le sort désigne celui qui accomplira cette mission sacrée. Cela sera beau, cela sera grand, cela sera digne de lui et de nous!

— Bravo! bravo! Adopté. »

« On écrivit tous les noms des assistants sur de petits bouts de papier, on les jeta dans une coupe, et le petit de Montceux, désigné à l'unanimité comme étant le plus innocent de nous tous, procéda au tirage; il amena le nom de Léon Pelnot, qui se déclara prêt à remplir la mission de confiance dont il avait eu l'heureuse inspiration. Léon a découvert chez votre banquier que Carlsbad était le but vers lequel vous aviez dirigé vos pas. Carlsbad! Quelle naïade vous avez été choisir, mon cher! C'est la divinité à laquelle sacrifient les pléthoriques, les gens envahis par la bile...... Pouah! qu'êtes-vous allé faire là-bas?

« Nous le savons aujourd'hui, mystérieux jeune homme. Léon est parti; il est même arrivé; il ne vous a ni vu, ni vaincu, c'est vrai, mais il nous a écrit.

« Comment! mon pauvre Louis! c'est l'absurde Belrieux qui aura eu raison? En vérité, c'est à douter du témoignage de ses yeux. Aussitôt installé, Léon s'est mis en rapport avec les bavards de la localité sauvage dans laquelle il s'est jeté par dévouement pour vous; il a appris, il nous écrit..., et sans horreur je ne puis le *récrire*, qu'après vous être montré l'attentif d'une fort jolie quakeresse, vous vous étiez laissé enlever par elle! Prenez garde, mon cher Louis; les Américains, et les Américaines aussi, sont fort habiles; ils ont même donné leur nom aux plus délicates opérations industrielles, et s'entendent merveilleusement à lever des contributions sur le public crédule. Si vous succombez, ce sera un deuil, non-seulement universel, mais national; qui donc, parmi nous, sera sûr de lui-même si Louis Darcet, l'homme sage par excellence, celui qui a su conduire sa barque sans sombrer sur aucun des écueils parisiens, tombe victime des menées adroites d'une petite étrangère? Ah! Louis! nous vous pleurerons, car vous serez perdu pour nous! Je vous vois d'ici passer votre vie en tête-à-tête avec une femme qui vous lira chaque jour plusieurs chapitres de sa Bible, qui vous citera la Vulgate, et vous forcera à chanter avec elle des psaumes et des hymnes religieuses; vous vieillirez très-vite dans ces saintes occupations, et il me semble déjà vous apercevoir avec des lunettes qui vous pinceront le nez, et vous obligeront à nasiller lorsque vous ferez une pieuse lecture à votre habile moitié. Petit serpent protestant! car elle est protestante, j'en suis certain.

« Nous n'avons plus d'espoir qu'en Léon; il vous attend à Carlsbad par pur dévouement, car il s'y ennuie mortellement. Il est décidé à engager la lutte, et il ne vous quittera que le jour où il vous verra sombrer dans l'abîme d'un mariage disproportionné.

« Votre ami désespéré, Pierre DE VALCREUX. »

(*La suite au prochain numéro.*)

EMMELINE RAYMOND.



N° 12,308, Paris. On porte aujourd'hui des vêtements pareils avec toutes les robes, même avec celles qui sont à dessins. A dix-sept ans, il est difficile d'adopter une garniture autre qu'une ruche découpée, en taffetas noir, au milieu de laquelle on poserait une ruche pareille, mais plus étroite, en taffetas blanc. Le paletot plutôt que l'écharpe. Merci pour l'assurance d'amitié; il m'est doux, en effet, de penser que j'ai des amies parmi nos lectrices. — *Sans beauté.* Hélas! je ne suis pas docteur en médecine! Il me serait absolument impossible de donner un conseil quelconque en une semblable circonstance. Je ne comprends pas pourquoi l'on n'aurait pas recours à un médecin. Il n'est point indispensable d'être *belle* (au contraire) pour éviter soigneusement de devenir déplaisante. — *M. J. Droiteaul.* Les instructions pour couper une jupe en pointes ont été données l'année dernière et ne peuvent être répétées à cette place; on les trouvera dans le n° 19 de l'année 1864. On ne peut garnir une robe de piqué; il faut la broder en soutache brune, faire le corsage à longues basques, les manches étroites. Poser au bord de la robe de foulard, qui est trop courte, un volant tuyauté, en taffetas noir, ou bien une bande de taffetas noir, qui remonterait aussi par devant, au milieu de la jupe, jusqu'au cou. Garnir la robe de taffetas noir et blanc avec une grosse corde en soie noire et blanche. — *N° 395, Haute-Vienne.* On ne fera pas de nouveaux talmas en cachemire, mais on portera ceux que l'on possède. Le gris clair sera plus commode que le bleu vif ou le violet pour s'allier sans difficulté à toutes les couleurs de robes et de chapeaux. — *N° 40,561, Charente-Inférieure.* Le châle de cachemire noir garni de guipures est un vêtement *grave* et qui est trop chaud pour l'été. Le chapeau rond est au contraire très-*jeune*; ces deux objets ne peuvent donc se porter ensemble. Paletot plus ou moins long en légère étoffe de laine grise. Je ne puis décrire à l'avance les patrons que nous publierons. Selon toute probabilité, on en recevra une première série dans le courant du mois d'avril. Rien ne s'oppose à la robe blanche avec ornements en guipure. Je regrette la visite que l'on ne m'a pas faite. — *N° 24,913, Vienne.* Voir le *Secret des Parisiennes* dans ce numéro. Le prix de la soie de cordonnet nécessaire pour ce travail équivaudrait pour ainsi dire à celui d'une pointe en dentelle de Chantilly. Les plis sont facultatifs; on fait ceux que l'on préfère. — *R. E., Bruxelles.* Quelques personnes excentriques ont, dit-on, subi cette opération de teinture en *roux*, mais cela n'est nullement obligatoire, et, en tout cas, il me serait impossible de la recommander ni d'indiquer les procédés à suivre. La couleur des jarretières n'a aucune importance. Les parures d'acier conviennent aux soirées plutôt qu'aux bals. — *N° 22,243, Sarthe.* Une robe de dessous pour toilette de bal doit avoir 4 mètres 50 centimètres de largeur. Le paletot sera plus *à la mode* que le talma et le châle. Oui pour les bandes. Les chemises de cachemire et de foulard, *plates*, c'est-à-dire non *bouffantes*, peuvent se porter; ces dernières sont absolument abandonnées. — *N° 38,724, Haute-Garonne.* La mesure dépend de la dimension du paletot; 4 mètres de taffetas en grande largeur doivent suffire pour un paletot court; il ne peut être garni *à bord*, et les entre-deux ou les passementeries se prêtent mieux que la dentelle aux ornements placés sur le paletot même. Il me serait impossible d'affirmer que les bords dentelés seront à la mode pendant plusieurs années. Nulle description ne peut suppléer au dessin lorsqu'il s'agit de broderie en soutache ou lacets. Prière à notre lectrice de consulter pour ce sujet nos gravures de modes. Soutache ou lacets marrons sur la robe de piqué blanc. Il faut toujours suivre pour le deuil les usages de la localité que l'on habite. Le châle de grenadine de laine, très-épaisse, remplace pour l'été le châle de cachemire noir affecté aux toilettes de deuil. — *L. M. Belgique.* Pris note du patron désiré. Tous les articles de modes annoncent depuis quelque temps que l'on portera des paletots pareils aux robes. Papier blanc avec bords de couleurs. Une instruction doit accompagner les flacons de lait virginal, dont j'ignore l'emploi. S'adresser au libraire qui a fait l'abonnement.

N° 49,286, Mme P. Les petites filles porteront de petits paletots plutôt que des bournous. On recevra des patrons de pardessus pour enfants. — *N° 38,158, Loiret.* Quoique les paletots pareils aux robes s'annoncent comme devant être la règle de cet été, il y aura un grand nombre d'exceptions sous la forme des paletots en poult-de-soie noire. — *V. B., Hautes-Pyrénées.* Les nos 1, 2, 4, 9, 45, 46, 47 de l'année 1864 sont épuisés; nous avons encore un petit nombre de volumes *reliés* de cette même année. — *N° 54,381, Isère.* Je conseille le corsage blanc montant avec les jupes privées de leurs corsages, et pour les jours frais une petite veste en poult-de-soie noire ou de couleur assortie aux robes; des paletots noirs ou pareils aux robes. Les talmas sont un peu abandonnés. La maison Guigné-Dusacq, rue du Bac, 46, se chargera de moderniser le châle rouge, qui peut parfaitement être adopté. Ces *charmants résultats* se réduisent à peu de chose. Il faut en général juger d'après soi, et non d'après les réclames salariées. Je ne connais pas cette publication et ne saurais expliquer les faits qu'on me signale. Point de bottes, surtout pour l'été. Je ne connais pas non plus cette nouvelle et *merveilleuse* industrie; quant à indiquer les prix de chacun des objets que nous publions, cela est absolument impossible; chacun de ces objets, chapeaux, vestes, etc., peut être exécuté en tissus plus ou moins chers et varier de prix à l'infini. Le cold-cream, employé une ou deux fois par semaine, ne peut nuire. — *N° 54,379, Haut-Rhin.* Merci mille fois pour la lettre d'un *père de famille.* — *N° 48,330, Rhône.* Se procurer du taffetas pareil à la rayure foncée, le disposer en *tablier* sur le devant de la robe, en encadrant ce taffetas avec des ruches étroites découpées; faire aux manches des revers et des épaulettes de même taffetas. — *N° 34,730, Charente.* Lorsqu'on ne met ni pointe de dentelle, ni paletot en taffetas, ni châle en cachemire, il ne reste pas d'autres pardessus que ceux pareils à la robe, ou bien encore les bournous en dentelle de laine. — *Gand.* En cette saison, nous sommes forcés de nous occuper des vêtements d'été et de printemps. Nous avons publié l'été dernier, tant dans *la Mode illustrée* que dans les *Patrons illustrés*, les modèles que l'on désire; nous y reviendrons, mais plus tard. — *N° 45,643, Ille-et-Vilaine.* Corsage montant à ceinture pour la robe de grenadine noire avec doublure décolletée. Écharpe ou châle de grenadine, le tout garni seulement avec un large ourlet. Chapeau de tulle noir avec perles de jais et ornements violets. — *N° 27,233, Nord.* On ne voit pas encore d'écharpes; on en portera selon toute probabilité. Nous avons indiqué dans les articles de *Modes* plusieurs procédés pour allonger et élargir les robes trop courtes, et comme il faut toujours tenir compte de la mode, telle qu'elle est, ces procédés sont en nombre fort limité. — *N° 13,182, Paris.* On recevra bientôt un carré en guipure. Il nous est malheureusement impossible de faire préparer nos dessins d'après les dimensions particulières qui nous sont demandées : nous ne pouvons favoriser personne, et nous ne pourrions contenter tout le monde. — *N° 37,452, Yonne.* S'adresser à la maison Guigné-Dusacq, rue du Bac, 46, pour la teinture et pour son prix. — *N° 11,891, Paris.* Nous ne pouvons revenir en arrière sur des explications déjà données. Prière de s'adresser à une personne qui donne des leçons pour ces sortes d'ouvrages. Merci pour la promesse de fidélité. — *N° 47,104, Rhône.* Nous sommes très-fiers de voir nos services si bien appréciés. Quant aux patrons de chapeaux, nous ne pouvons en publier, parce qu'on n'en fait pas; on fabrique leurs *formes* en grosse mousseline empesée, et les modistes les recouvrent selon qu'elles sont guidées par un talent qui est inné et ne peut s'acquérir; il n'y a pour cela ni mesures ni explications à donner. — *N° 19,257, Dordogne.* Quand on aura reçu nos patrons, on jugera mieux que je ne puis le faire, si le taffetas dont on peut disposer est suffisant. Il faut au moins 9 mètres de guipure pour garnir un châle de cachemire, qui ne peut, bien entendu, être porté pendant les jours chauds. Oui, pour la pointe en taffetas brodé. S'adresser, pour cette broderie et pour garnir la pointe, à Mme Hénard, rue de Provence, 73; elle la fera au plus juste prix, prix que je ne puis indiquer, puisque je l'ignore. La description d'une garniture, si étendue qu'elle puisse être, ne la représentera pas aussi bien que nos gravures. Prière de choisir dans celles-ci. On porte toujours des corselets et des ceintures à longs pans. — *N° 47,377, Haute-Marne.* On quitte le deuil seulement pour se marier; on le reprend le lendemain de la cérémonie : le mari ou la femme de la personne en deuil prend ce deuil avec elle et le garde aussi longtemps qu'elle. On n'envoie pas de lettres de faire part aux jeunes filles, on ne les mentionne pas sur l'adresse des lettres envoyées à leurs parents. — *N° déchiré, Aisne.* La toile grise aurait une garniture plus convenable avec des lacets en laine. La broderie *orientale* ferait trop d'*effet* sur un tissu aussi simple. Deux patrons de pardessus unis, tels qu'on les portera ce printemps, paraîtront dans le n° 16. — *N° 38,740, Hautes-Pyrénées.* Les formules de remerciment sont bien limitées..... et je regrette de ne pouvoir en trouver une entièrement inédite pour Mlle M. B. et pour son gracieux et trop élogieux quatrain. Faut-il si mal reconnaître ces excellents procédés?... faut-il donc passer à l'*ennemi?* Oui, il le faut, car sa mère a raison. Costume italien ou sicilien. Mme Aubert, modiste, rue Neuve-des-Mathurins, n° 6, se prête de fort bonne grâce à moderniser les toques et tous les chapeaux, *ronds* ou non *ronds.* — *N° 40,257.* S'adresser à la maison Guigné-Dusacq, rue du Bac, 46, pour tout ce qui concerne les cachemires, même leur vente. Oui, pour les chapeaux de paille pour les petits garçons. J'ai dit ce que je savais sur la forme des chapeaux ronds; les dessins compléteront ces renseignements, nécessairement insuffisants tant que la gravure ne les accompagne pas. On met les entre-deux en imitation sur toutes les étoffes. — *N° 61, Oise.* On recevra des dessins pour broderie, mais je n'ose les promettre absolument conformes au désir que l'on m'exprime, ces dessins étant en préparation. On recevra dans le n° 17 un carré de guipure; on n'en fait pas qui soit entièrement au *point de toile*, les dessins ne pouvant être produits que par la diversité des *points.* — *N° 47,764, Nord.* On recevra deux patrons de paletots dans le n° 16. Nous ne publions aucune gravure sans en donner l'explication. — *Une abonnée fidèle.* Une nouvelle de Mme E. Raymond a commencé avec le n° 14. Si flatteuse que soit cette réclamation, nous n'y pourrions faire droit sans courir le risque de nuire à la variété du journal en écartant toute autre collaboration. Mme E. R. succomberait à la peine si elle devait écrire toutes les nouvelles que nous publions. — *N° 49,579, Seine-et-Oise.* Poser au bord de la robe trop courte soit un volant tuyauté, soit une bande à bord dentelé. — *N° 43,632, Nord.* Nous avons publié tous ces objets dans le courant de l'hiver dernier, et ne pouvons y revenir en ce moment, où une saison nouvelle nous impose le soin de publier les vêtements qu'elle fait paraître.

Explication de la Charade.

Le mot de la Charade insérée dans notre dernier numéro est : *Vin-aigre.*

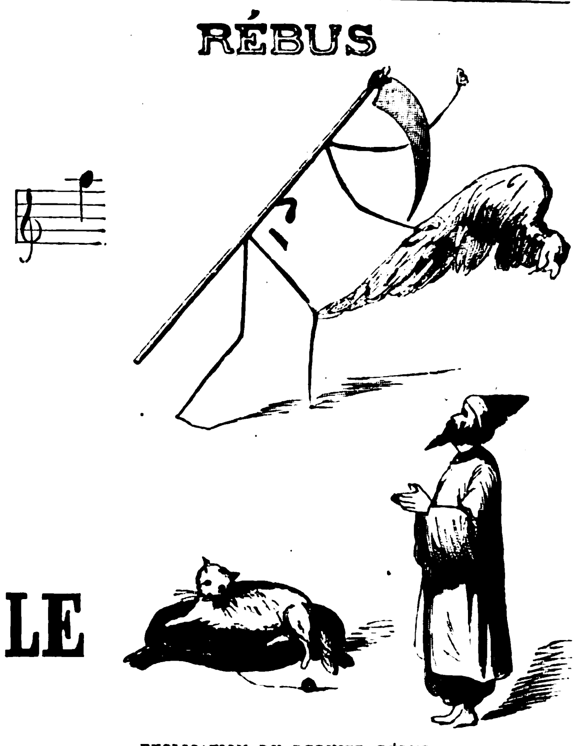
AVIS.

Pour que les changements d'adresse puissent être exécutés en temps utile, nous prions nos abonnées de nous les faire parvenir le **lundi** de chaque semaine au plus tard. *Il est indispensable d'envoyer en même temps la dernière bande du journal.*

Les changements qui seront remis après le jour indiqué ne pourront être faits que la semaine suivante, et le journal sera provisoirement envoyé à l'adresse précédente.

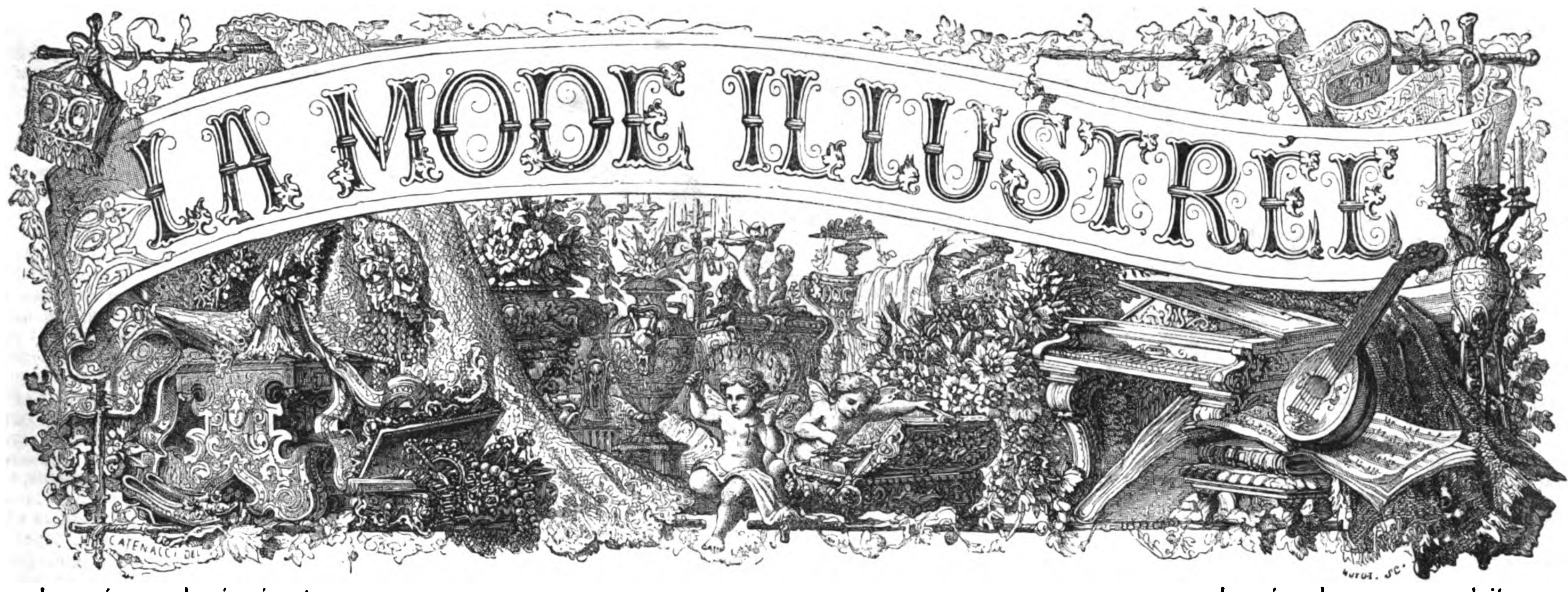
Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.
On est dans ce monde entouré de dangers.

N° 16 (*avec patrons*). SIXIÈME ANNÉE. Dimanche, 16 avril 1865.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cᵉ, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 13, Bedford Street, Covent Garden, W. C. —

CHAPEAU N° 1.

CHAPEAU N° 2, DE CHEZ Mme AUBERT.

CHAPEAU N° 3.

Chapeaux de printemps et d'été,

DE CHEZ Mme AUBERT, 6, RUE NEUVE-DES-MATHURINS.

N° 1. Chapeau en tulle blanc, bouillonné, avec *pattes* en velours améthyste entourées de boules en acier; cache-peigne formé d'une double blonde blanche, avec fleurs améthyste; dessous, mêmes fleurs; doublure de même couleur; brides en taffetas blanc.

N° 2. Chapeau en paille de riz écrue, bordé d'une *grecque* en velours noir à motifs d'acier, ayant à chaque pointe une olive en acier; sur le fond, même grecque en velours avec nœud de taffetas rose, à longs pans, recouvert d'une dentelle noire, à étoiles d'acier bordée d'olives en acier; sur le fond, une rose *rose* et avoines noires; dessous, mêmes fleurs; brides roses.

N° 3. Chapeau en crin blanc, bordé de grosses perles de crin; un bouillonné de tulle blanc est posé en cache-peigne; bouquet de jacinthes lilas, avec grandes feuilles de roseaux diamantés; dessous, mêmes fleurs; brides en taffetas lilas.

EXPLICATION DE LA PLANCHE DE PATRONS.

Corselet pour jeune fille

DE QUINZE A DIX-SEPT ANS.

Les figures 11 à 13 (*recto*) appartiennent à ce patron.

On fait ces corselets en taffetas noir ou de couleur vive pour accompagner toutes les jupes, ou bien en étoffe pareille à celle de la robe; on les porte avec une chemisette montante, à manches longues. La garniture se compose de ruches étroites de même étoffe que le corselet; celui-ci se ferme devant avec des boutons.

On coupe, en étoffe et doublure, deux morceaux, d'après chacune des figures 11 et 12; le dos est coupé entier d'un seul morceau, d'après la figure 13, en posant l'étoffe double en droit fil sur la ligne indiquant le milieu. On coud les pinces de la poitrine (fig. 11) point avec point jusqu'à l'étoile, croix avec croix, jusqu'au double point; on fait les boutonnières indiquées, on pose les boutons,

et l'on assemble les diverses parties du corsage en réunissant les lettres pareilles par des coutures à points arrière, sous lesquelles on pose des baleines courtes et flexibles. Le bord supérieur du corsage, les entournures et le contour inférieur sont garnis avec un passe-poil et une ruche ayant 3 centimètres de largeur ; sur la couture de cette ruche, on pose un galon en passementerie avec perles noires en jais.

Chemisette avec manches,

POUR ENFANT DE SIX A HUIT ANS.

Les figures 14 et 24 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Les petits garçons, comme les petites filles, peuvent porter cette chemisette avec les vestes, blouses ou bretelles; on la fait en toile, ou percale, ou nansouk. En coupant le devant, on pose l'étoffe double en droit fil, sur la ligne indiquant le milieu de la figure 14, en laissant en plus l'étoffe nécessaire pour le large pli du devant, pour les plis étroits des côtés, et pour l'ourlet des bords, comme aussi pour le large ourlet inférieur du dos et des devants, à moins qu'on ne préfère le *figurer* en mettant un faux ourlet. Pour le dos, on coupe deux morceaux d'après la figure 15, en laissant en plus l'étoffe nécessaire pour les ourlets, qui doivent être garnis de boutons et de boutonnières. Après avoir fait tous les ourlets et tous les plis, on assemble les figures 14 et 15 en réunissant les lettres pareilles sur l'épaule, par une couture en ourlet, sous laquelle on pose (après avoir ourlé

PALETOT DE PRINTEMPS.

es côtés) une bande d'étoffe ayant 1 centimètre de largeur. On coud l'encolure entre les deux *doubles* du tour du cou (fig. 16), taillé d'un seul morceau ; on le ferme par derrière avec un bouton et une boutonnière. Pour le col, fendu devant et derrière, on coupe quatre morceaux d'après la figure 17; on les assemble deux par deux à points arrière, on y pose une garniture quelconque, unie ou brodée, puis on pose le col entre les deux côtés du tour du cou, étoile avec étoile, point avec point; on pose un bouton, on fait une boutonnière au col, par derrière.

On coupe la manche en entier d'après la figure 18 ; depuis X jusqu'à l'étoile, on la réunit par une couture en ourlet; on ourle de chaque côté la fente restée depuis l'étoile jusqu'au bord inférieur ; celui-ci est froncé, puis cousu entre les deux *doubles* du poignet coupé d'après la figure 20, garni d'un bouton et d'une boutonnière. La figure 21 représente la manchette coupée en étoffe double, garnie comme le col, puis cousue à la figure 20 (poignet), croix avec croix, point avec point. Sur le bord supérieur, la manche est froncée depuis le milieu, de chaque côté, jusqu'au double point, d'après la largeur de la figure 19, tandis que l'espace plat est ourlé. On coud la manche autour de la figure 19, X sur X, — U avec U; on réunit la manche à la chemisette, U avec U, étoile avec étoile, point avec point. L'ourlet inférieur de la chemisette sert de coulisse; on y passe un cordon, que l'on dirige ensuite dans l'ourlet du dos.

Pour varier les garnitures de cette chemisette, nous publions les figures 22, 23 et 24 (*verso*), qui serviront pour lingerie d'enfant. Les figures 22 et 23 représentent un col avec poignet assorti, orné de broderie *russe*, exécutée en soie noire. La figure 24 est un poignet uni, simplement *piqué*.

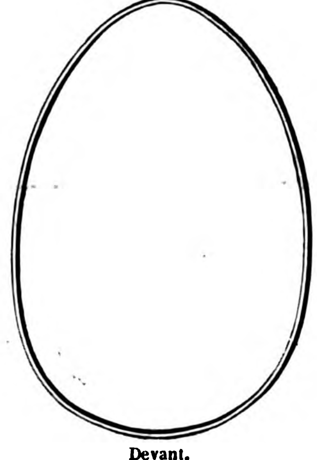


CORSELET POUR JEUNE FILLE DE QUINZE A DIX-SEPT ANS.



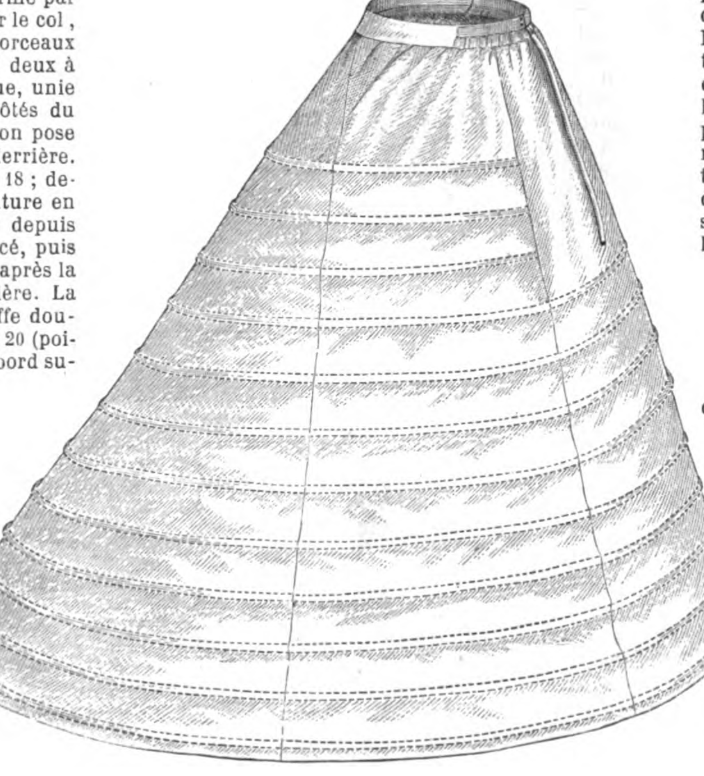
CHEMISETTE AVEC MANCHES POUR ENFANT DE SIX A HUIT ANS.

Derrière.



Devant.

CONTOUR INFÉRIEUR DU JUPON A CERCLES.



JUPON A CERCLES.

Paletot printanier.

Les figures 6 à 10 (*recto*) appartiennent à ce patron.

On exécute ce paletot en toute étoffe, et il convient à tous les âges; on le fait en tissu de laine grise, en flanelle légère de couleur unie, ou bien à rayures, et enfin en étoffe pareille à la robe.

Le paletot est à poches et revers; il se ferme avec de larges boutons et des bouclettes en passementerie; des boutons pareils garnissent les manches et marquent la taille par derrière. On coupe deux morceaux d'après chacune des figures 6, 7, 8 et 9, celle-ci (le col) en étoffe double; — deux morceaux aussi pour chaque manche, d'après la figure 10, mais en échancrant le morceau de dessous sur la ligne du patron. On assemble les deux moitiés du dos, dans le milieu par derrière, depuis I jusqu'au K; depuis la croix jusqu'au K, la moitié de gauche se croise sur la moitié de droite, et doit être piquée sur celle-ci. On coud les pinces de la poitrine depuis le point jusqu'à la croix; on place sous le bord des devants une bande de même étoffe, ayant 8 centimètres de largeur, et l'on assemble les diverses parties du paletot, en réunissant les lettres pareilles. On pique les devants, sur le dos, depuis O jusqu'à P. La couture qui s'étend depuis O jusqu'à N forme le côté intérieur du pli, dont le côté extérieur est représenté par la ligne ponctuée, depuis P jusqu'à M. Les bords supérieurs du pli sont piqués point avec point sur la ligne fine. Les deux moitiés de chaque *double*, du col, sont cousues ensemble, dans le milieu par derrière; on réunit les bords des deux parties du col, puis on les pique ensemble à 1 centimètre de distance,



PALETOT DE PRINTEMPS, VU PAR DERRIÈRE.

environ, du bord. On pose le col dans l'encolure en réunissant les lettres pareilles; on réunit aussi les lettres pareilles des manches. On pose à l'intérieur de la manche une bande d'étoffe pareille, *piquée* sur le dessus de la manche, comme l'indique la figure 10. On fait les boutonnières, on pose les boutons, puis on coud la manche dans l'entournure, W avec W, en *soutenant* un peu le bord supérieur du dessus de la manche. On pose sur le paletot les boutons avec leurs bouclettes, et si le paletot n'a pas été doublé, on couvre toutes les coutures à l'intérieur avec du ruban étroit, en soie, ayant 1 centimètre de largeur, et de même nuance que l'étoffe; un ruban semblable, fixé par deux coutures piquées, recouvre le bord du paletot replié à l'intérieur.

Jupon à cercles.

Les figures 1 à 5 (*recto*) appartiennent à ce patron.

La forme de ce jupon est calculée d'après les exigences du costume actuel, c'est-à-dire qu'il est un peu aplati par devant, et que son contour le plus volumineux se trouve par derrière, ainsi qu'on peut le voir par le dessin spécial qui représente le contour inférieur. Le jupon est garni avec douze cercles étroits en acier; les trois cercles supérieurs ne garnissent pas tout le tour du jupon ; ils s'arrêtent de chaque côté, de façon à laisser par devant un espace sans cercles. Un cordon est attaché de chaque côté à l'un des cercles du milieu ; on noue ces deux cordons ensemble, par derrière, de façon à rejeter en arrière tout le volume du jupon.

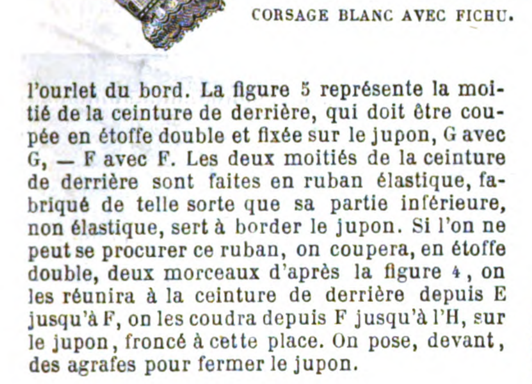
Les figures 1 à 5 permettront à nos abonnées de préparer elles-mêmes ce jupon, dont la forme est excellente. On n'a pu, faute de place, indiquer *entièrement* les cordons dans lesquels les cercles sont passés. Sur chaque partie du patron, on trou-



vera cependant le premier et le dernier cercle indiqués *entièrement*. Les cercles intermédiaires sont marqués à chacune de leurs extrémités. Les cercles sont indiqués sur la figure 1 par des lignes ponctuées et des traits (...... — ...... —); sur la figure 2, par des lignes seulement ponctuées (..........); sur la figure 3, par des lignes fines (———). Nous plaçons de plus, sur la planche de patrons, la réduction au seizième de toutes les parties du jupon, afin de faciliter la compréhension et l'exécution de ce patron.

En coupant le devant d'après la figure 1, on place l'étoffe en droit fil sur la ligne indiquant le milieu de cette figure. Les deux côtés sont coupés d'après la figure 2; — les deux moitiés de derrière d'après la figure 3, en posant l'étoffe en droit fil sur la ligne marquée C. D. Sur le milieu du devant, on fait une fente depuis le bord supérieur jusqu'à l'étoile; on ourle le côté gauche de cette fente, et l'on pose sur le côté de droite un faux ourlet, ayant 2 centimètres de largeur, qui couvre cette fente. On assemble les côtés et le devant par des coutures ourlées, depuis A jusqu'à B; — les côtés et les moitiés de derrière, depuis C jusqu'à D; — les deux moitiés de derrière, depuis G jusqu'à leur bord inférieur. En posant le cordon destiné au cercle inférieur, on fixe en même temps le rempli qui forme

BRODERIE DU CORSAGE EN MOUSSELINE.



CORSAGE BLANC AVEC FICHU.

l'ourlet du bord. La figure 5 représente la moitié de la ceinture de derrière, qui doit être coupée en étoffe double et fixée sur le jupon, G avec G, — F avec F. Les deux moitiés de la ceinture de derrière sont faites en ruban élastique, fabriqué de telle sorte que sa partie inférieure, non élastique, sert à border le jupon. Si l'on ne peut se procurer ce ruban, on coupera, en étoffe double, deux morceaux d'après la figure 4, on les réunira à la ceinture de derrière depuis E jusqu'à F, on les coudra depuis F jusqu'à l'H, sur le jupon, froncé à cette place. On pose, devant, des agrafes pour fermer le jupon.

Corsage blanc avec fichu.

Les figures 6 à 10 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Notre modèle est fait en tulle de Bruxelles blanc; les devants et le dos complétant la forme du fichu sont *ajoutés*, et plissés horizontalement et perpendiculairement, de façon à former des carreaux alternativement clairs et opaques; sur ces derniers, on *applique* une toute petite feuille en dentelle noire, ainsi que l'indique le dessin représentant les plis, en grandeur naturelle; on peut substituer à ces feuilles un léger dessin exécuté en soie noire ou laine anglaise noire, au point russe. On trouvera une étoile pour cet usage sur la feuille de patrons. Si l'on a exécuté ce corsage en tulle noir, on brodera les carreaux avec des perles noires. On peut aussi poser, sous le tulle blanc, de petits carrés en taffetas de couleur vive. L'encolure, le bord inférieur du fichu, les poignets, sont garnis sur notre modèle avec une bande de tulle blanc brodée en noir et blanc, festonnée et garnie de picots. La couture de cette bande est partout recouverte avec un entre-deux de guipure noire, ayant 1 centimètre de largeur, doublé de ruban en taffetas blanc.

CORSAGE EN MOUSSELINE AVEC BRODERIE.

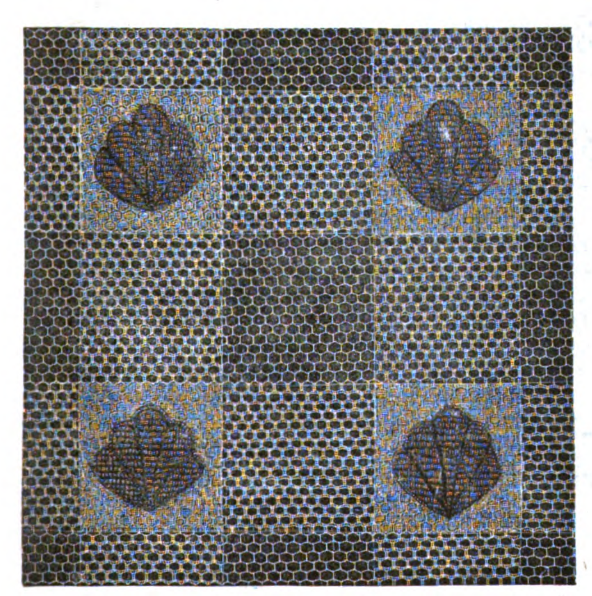
Avant de couper le fichu, on prépare le tulle pour les devants, le dos et les poignets, en le plissant en long et en travers, d'après la figure 10. Pour cela on assemble dans la longueur du tulle, deux par deux, les lignes fines, en posant la croix de l'une de ces lignes sur le point d'une autre ligne portant le même chiffre; on coud ainsi l'étoffe ensemble sur la longueur des lignes. Les plis en travers sont faits de la même façon, en assemblant les lignes ponctuées, en sorte que l'on forme alternativement de petits carreaux avec neuf *doubles*, — avec trois *doubles*, et enfin des carreaux simples; les premiers (qui sont les plus épais) sont ornés d'applications en dentelle ou de broderie, ainsi que nous l'avons déjà dit.

On coupe ensuite, en tulle uni, deux morceaux d'après la figure 6, pour les deux devants, le dos d'un seul morceau d'après la figure 7; puis, d'après les figures 6 et 7, on coupe les devants et le dos des fichus en tulle plissé, jusqu'à la ligne qui indique la couture du fichu; on fait cette couture qui réunit le fichu et le corsage, puis on coupe le tulle uni *sous* le tulle plissé. On peut aussi, si l'on veut épargner le tulle, couper le patron d'après les lignes de réunion; mais, dans ce cas, l'assemblage des divers morceaux devient assez difficile.

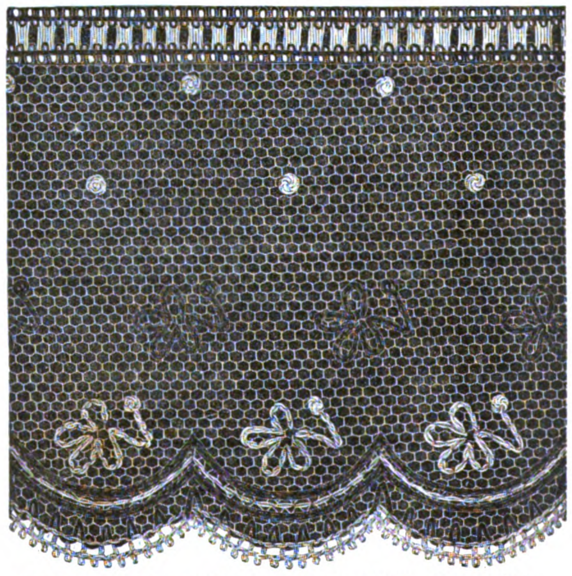
On réunit les diverses parties du corsage en assemblant les lettres pareilles. Sur le bord de chaque devant, on pose un faux ourlet, double, en tulle, ayant 3 centimètres de largeur. Le faux ourlet de droite repose à moitié sur le fichu; il est orné au milieu avec un entre-deux de guipure noire doublé de ruban. Sur le bord inférieur, on fronce les devants jusqu'à l'étoile, le dos depuis le milieu, de chaque côté, jusqu'au point; on serre ces fronces, plus ou moins, selon la dimension de la taille, on les coud entre les deux doubles d'une ceinture ayant 4 centimètres de largeur. L'encolure est ourlée ou bordée avec une étroite bande de tulle; on la garnit avec une dentelle froncée ayant 3 centimètres de largeur, 63 centimètres de longueur, posée *debout*; sur la couture de cette dentelle et sur celle des épaules, on pose un entre-deux; une dentelle et un entre-deux semblables bordent le fichu; on en emploie 1 mètre 63 centimètres pour chaque côté, ayant sur les épaules 8 centimètres de largeur; à cette place la dentelle forme six plis, ayant chacun 2 centimètres de largeur; depuis cette place, la dentelle est plate, devant et derrière, et se réduit graduellement de façon à n'avoir plus que 3 centimètres de largeur.

CORSAGE BLANC AVEC FICHU, VU PAR DERRIÈRE.

La manche est coupée en tulle uni, d'après la figure 8; on échancre le côté de dessous sur la ligne du patron; on la coud ensemble, depuis R jusqu'à l'S, on la fronce d'après l'envergure du poignet coupé en tulle plissé, d'après la figure 9; on réunit manche et poignet en assemblant les signes pareils. Une dentelle froncée, ayant 3 centimètres de largeur, garnit le poignet, de chaque côté. Les coutures de la dentelle sont recouvertes avec de l'entre-deux, que l'on pose aussi sur le côté transversal boutonné; on garnit le poi-



DISPOSITION DES PLIS DU CORSAGE BLANC EN GRANDEUR NATURELLE.



DENTELLE ET ENTRE-DEUX DU CORSAGE BLANC AVEC FICHU EN GRANDEUR NATURELLE.

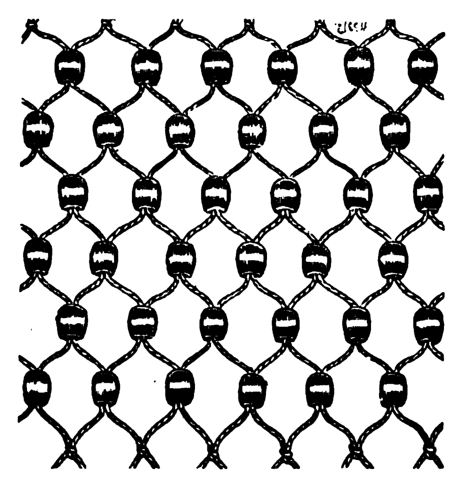
gnet de boutons et de boutonnières, puis on coud la manche dans l'entournure, R sur R.

Si l'on veut préparer soi-même la garniture du fichu, on brodera une bande de tulle blanc avec du fil blanc et de la laine anglaise noire ou de la soie noire, d'après le dessin de la dentelle que nous publions en grandeur naturelle, surmontée de l'entre-deux qui l'accompagne. Ajoutons que l'on peut exécuter ce corsage en mousseline blanche, et qu'il est facile aussi de changer sa forme de *fichu*, en le coupant d'un seul morceau, sans tenir compte des lignes qui indiquent les coutures du fichu.

Corsage en mousseline avec broderie.

Les figures 11 à 13 (*verso*) représentent la broderie de ce fichu.

Notre modèle, fait en mousseline blanche, est orné d'une riche broderie en soie noire, avec étoffe appliquée



N° 1. FOND DE RÉSILLE.

en dessous. Pour faire ce corsage, on emploiera (à l'exception des manches) le patron du *corsage blanc avec fichu*, figurant sur le verso de la planche de patrons, sans tenir compte, bien entendu, des lignes qui représentent le fichu. La broderie des devants est faite d'après la figure 11 du verso de la planche, et d'après le dessin qui représente une partie de cette broderie avec tous les détails en grandeur naturelle. Ainsi qu'on peut le voir sur ce dernier dessin, les petites fleurs, les feuilles et les boutons ont une teinte plus blanche que le fond; pour obtenir cet effet, on pose en dessous de petits morceaux de nansouk épais. Les contours extérieurs et intérieurs sont festonnés très-*lâches* avec de la soie noire, en piquant, bien entendu, les deux tissus, celui de dessus et celui que l'on a appliqué en dessous; on découpe celui-ci en dehors des contours. Les tiges et les nervures sont faites au point de cordonnet; les feuilles non *doublées* sont exécutées au point *russe*, les petites branches au



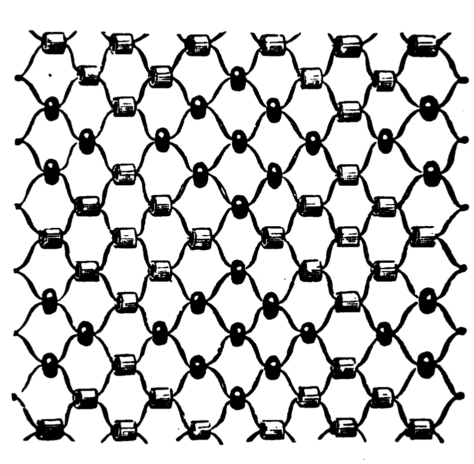
CHIGNON RECOUVERT D'UNE RÉSILLE AVEC GROSSES PERLES.



TABLIER-BLOUSE POUR ENFANT D'UN A TROIS ANS.

tre 1/2 de circonférence, mesurée avec un bout de fil. On monte 20 mailles, et l'on fait d'abord 1 tour uni; on prend un moule ayant 2 centimètres de circonférence, on fait 1 tour uni; dans le tour suivant, en commençant depuis la seconde maille, on met dans chaque maille une perle moyenne, c'est-à-dire, qu'après avoir terminé la seconde maille, on enfile une perle, on fait le nœud de la maille suivante, on repasse la navette dans la première perle. On en fait autant pour toutes les mailles. La dernière est sans perles.

On fait ensuite 1 tour sans perles. 1 tour avec de petites perles, dont on place une sur chaque maille, à l'exception de la première et de la dernière. Les 2 tours suivants sont faits sans perles, — puis 1 tour avec quatre des plus grosses perles, placées par intervalles de 4 mailles; puis 4 tours sans perles, — 1 tour avec trois grosses perles placées dans les intervalles des quatre grosses perles précédentes; encore 4 tours sans perles, — 1 tour



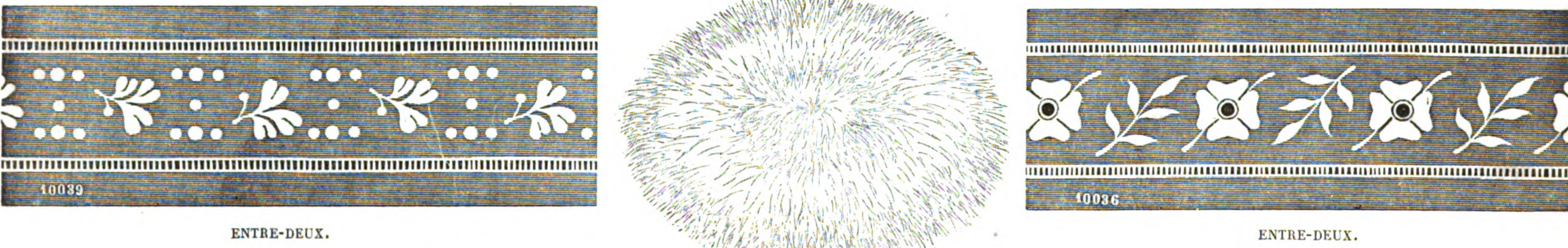
N° 2. FOND DE RÉSILLE.

avec deux grosses perles, et enfin 1 tour sans perles. On reprend le moule plus fin, on fait 4 tours, en allant et revenant, — encore 4 tours, encadrant le fond carré; dans le dernier tour on passe un ruban élastique ayant 36 à 38 centimètres de longueur.

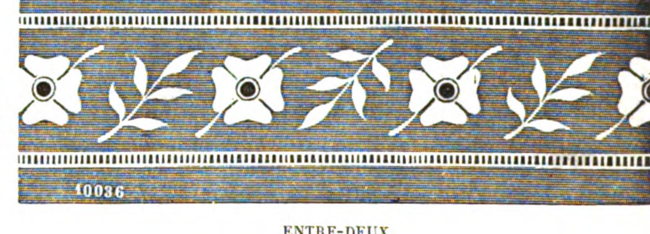
Nous publions en outre deux autres fonds de résille en grandeur naturelle; le n° 1 est fait avec de la soie bleue et des perles blanches en jais; le n° 2, en soie rouge, est orné de perles d'acier et de perles blanches en jais.

Entre-deux au plumetis.

Ces entre-deux sont employés dans tous les objets de lingerie.



ENTRE-DEUX.



ENTRE-DEUX.

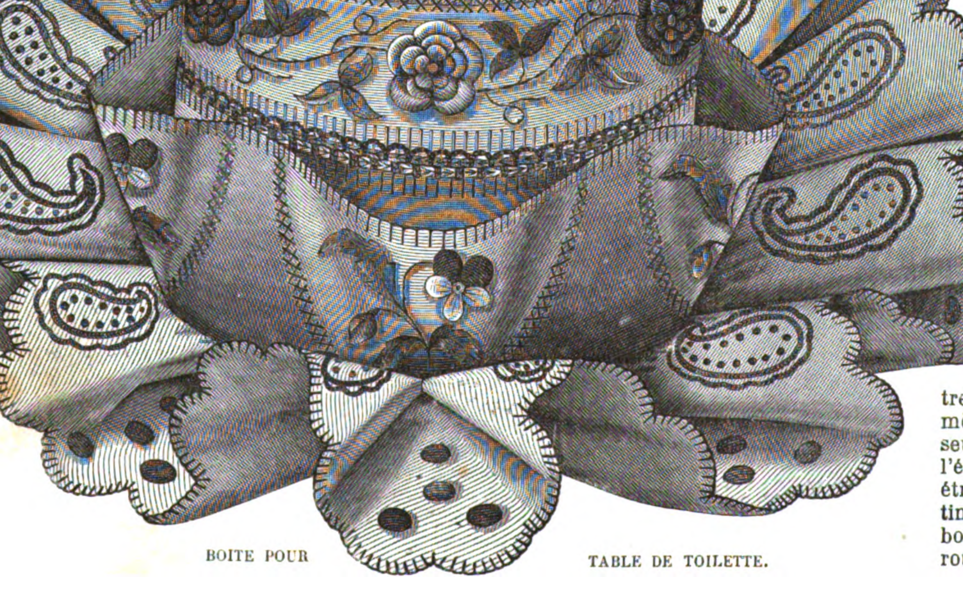
point d'arêtes. L'ourlet de devant est brodé de la même façon d'après le dessin n° 12, puis encadré de chaque côté avec une dentelle de Valenciennes légèrement froncée, ayant 1 centimètre 1/2 de largeur. La manche de ce corsage est pareille à celle du corsage-veste publié dans le n° 13. Les poignets ou *revers* sont brodés, d'après la figure 13, sur de la mousseline *double*; on les réunit aux manches; on garnit l'encolure, les coutures de l'épaule et les poignets, d'après la disposition indiquée par le dessin du corsage, avec deux dentelles de Valenciennes légèrement froncées, ayant 1 centimètre et demi de largeur.

Résille

AVEC GROSSES PERLES.

MATÉRIAUX : Soie fine de cordonnet, ou fil d'or; perles de diverses grosseurs.

On porte toujours des résilles de toutes couleurs avec des perles de toutes nuances. Nous publions un dessin qui représente un chignon recouvert de l'une de ces résilles; elle est faite en fine soie brune de cordonnet avec de grosses perles blanches *soufflées* ou de cristal taillé. On exécute le filet avec une navette très-fine, qui passe dans les grosses perles. Le moule a 1 centimè-



BOITE POUR TABLE DE TOILETTE.

Tablier-blouse pour enfant

D'UN A TROIS ANS.

Les figures 14 à 18 (*recto*) appartiennent à ce modèle.

Ce vêtement participe de deux genres, car il peut servir de tablier posé sur une robe, et aussi remplacer une robe, et être porté sur un jupon. Il marque la taille par une *pièce* en forme de *corselet*, composé de plis et d'entre-deux brodés, qui se rattache au large tablier.

On coupe la figure 14 d'un seul morceau, et deux morceaux d'après chacune des figures 15 et 16, en nansouk plissé et entre-deux. On réunit l'épaulette avec la pièce de devant et celle de derrière, en rassemblant les lettres pareilles, de telle sorte que cette épaulette se trouve placée sur le bord dentelé de la pièce (voir le dessin). Le tablier a 40 centimètres de longueur, 1 mètre 20 centimètres de largeur; on le coupe d'un seul morceau en laissant en plus l'étoffe nécessaire pour trois plis étroits et pour l'ourlet qui a 4 centimètres de hauteur. On fronce le bord supérieur en surjet *lâche*, roulé sous le doigt, et on le réunit

aux pièces de devant et de derrière, en distribuant les fronces également. La manche, coupée en entier d'après la figure 17, est froncée sur le bord inférieur, comme le tablier, puis cousue *l* avec *l*, *m* avec *m*, sur le poignet fait en entre-deux, d'après la figure 18 ; on coud ensuite la manche ensemble, depuis *n* jusqu'à l'*o*; on fronce le bord supérieur, et l'on coud la manche dans l'entournure en employant un passe-poil, de façon que les lettres *n* de la manche et des *pièces* se rencontrent à une distance de 12 centimètres du bord supérieur, de 8 centimètres du milieu de devant; on pose les deux petites poches préparées en nansouk et entre-deux, d'après la disposition indiquée par le dessin en les *piquant* sur le tablier.

Boîte pour table de toilette.

Les figures 25 à 30 (*verso*) appartiennent à ce modèle.

MATÉRIAUX : Drap blanc ; soie de cordonnet noire, rouge, bleue, jaune, violette et verte ; un peu de mousseline blanche et de ouate ; une boîte ronde en carton, ayant 7 centimètres de hauteur, 8 centimètres 1/2 de diamètre.

Notre dessin représente le plateau et *la couverture* d'une boîte à poudre de riz, qui se trouve entourée de petites poches destinées aux menus ustensiles de toilette. On peut aussi changer la destination de cette boîte, et la consacrer, entre autres, à contenir des bijoux ; dans ce cas, le petit coussin supérieur servira de pelote, la houppe de cygne sera remplacée par un bouquet de violettes exécutées en ruban. On peut aussi convertir cet objet en un *plomb*, servant aux travaux de couture, tandis que la partie supérieure sera consacrée aux ustensiles de travail, dé, ciseaux, fil, etc.

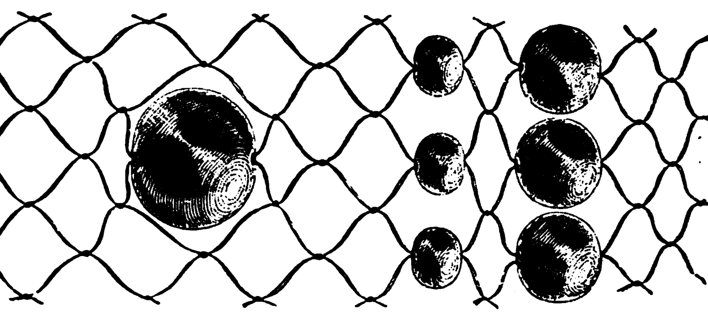
Le patron représente le *quart* des diverses figures qui le composent, avec leur broderie ; on complète toutes les figures du patron, à l'exception de la figure 30, d'après laquelle on coupera *un* morceau, et la figure 27, d'après laquelle on coupera les quatre petites poches ; on exécute ensuite la broderie ; les étoiles du couvercle sont faites au point *russe*. La bordure supérieure, les bouquets des poches, les pois de la garniture plissée, sont exécutés au passé, les palmes de la bordure au point de chaînette et au point noué. D'après les figures 29 et 30, on fait six coutures en croix ; on festonne la figure 30 des deux côtés, les autres d'un côté, en faisant un feston *lâche*. Pour la figure 30 (garniture plissée) on fait ces festons d'une même couleur, ou bien d'une couleur différente pour chacun des six petits festons d'un grand feston. On coud ensemble, sur leurs côtés transversaux, les figures 25, 26, 28, — puis aussi les figures 28 et 29; celle-ci représente le couvercle de la boîte ; on couvre cette couture, à l'endroit, avec une couture en croix ; on met dans le couvercle une feuille de ouate renfermée dans de la mousseline.

L'étoffe coupée d'après la figure 26 est garnie sur son bord supérieur, festonnée avec un petit galon fait en deux tours, au crochet, et servant à cacher la jonction du couvercle avec la boîte. Le premier tour de ce galon (fait sur du fil d'or, ou de soie, pour lui donner plus de consistance) se compose alternativement d'une bride, — une maille en l'air, sous laquelle on passe un ou deux points du feston. Le second tour se compose de petits festons faits avec des mailles en l'air.

On fixe les poches d'après les indications du dessin, en faisant des coutures en croix, puis on forme les plis de la figure 26, en mettant chaque croix sur le point voisin portant un chiffre identique ; on coud la figure 26 à points arrière sur le bord inférieur, depuis l'envers, avec la garniture plissée. Pour le fond, on prépare un morceau rond, en drap, ayant 9 centimètres de diamètre ; un morceau de mousseline un peu plus petit, garni de ouate, est posé à l'intérieur de ce fond. On pose le travail sur le couvercle de la boîte de carton, de telle sorte que la ouate lui donne une forme bombée, un peu creusée au milieu. L'étoffe préparée d'après la figure 30 est doublée de mousseline, et cousue sur un morceau pareil en carton, de façon à former un petit entonnoir, fixé par chacune de ses pointes sur le couvercle. Si l'on destine ce travail à une boîte de bijoux, l'intérieur de cette boîte sera ouaté et doublé de soie.



CHAPEAU DE PRINTEMPS POUR DAME AGÉE,
De chez Mme Aubert, rue Neuve-des-Mathurins, n° 6.



RÉSILLE AVEC GROSSES PERLES.

Chapeau de printemps pour dame âgée,

DE CHEZ Mme AUBERT.

Les femmes qui ne sont plus jeunes modifient la forme actuelle des chapeaux, et les portent accommodés à leur coiffure. Le chapeau dont nous publions le dessin est fait en tulle lilas, à fond *dissimulé* par les ornements, qui se composent de dentelles et de plumes noires et lilas.

Paletot d'été.

Les figures 1 à 5 (*verso*) appartiennent à ce patron.

On fera ce paletot en taffetas noir, — en étoffe pareille à celle de la robe, et même, pour toilette de demi-saison, en tissu de laine gris. La garniture se compose de bandes étroites piquées, de frange à grelots et de gros boutons en passementerie.

Pour faire ce paletot, on emploiera 2 mètres 50 centimètres d'étoffe, ayant 1 mètre 32 centimètres de largeur. Après avoir coupé les *côtés repliés* de chacune des figures du patron, on taille deux morceaux d'après chacune des figures 1, 2, 3. Le col est coupé double, d'après la figure 4, d'un seul morceau. Pour chaque manche on coupe deux morceaux d'après la figure 5, en échancrant le côté de dessous sur les lignes du patron. Sur l'envers du bord de chaque devant, on pose une bande d'étoffe ayant 5 centimètres de largeur fixée par des coutures piquées. On pose les boutons, on fait les boutonnières indiquées sur la figure 1. On coupe les deux poches d'après les indications de la figure 1, on les coud à leur place ; leurs contours sont cachés plus tard par les bandes piquées. On assemble les deux moitiés du dos, puis le dos, les petits côtés et les devants, en réunissant les lettres pareilles. Les deux *doubles* du col sont cousus ensemble sur leur contour extérieur; on y exécute les lignes piquées d'après la figure 4 : on pose le col sur le paletot, G avec G, — H avec H. Le col est rabattu sur la ligne de la figure 4 qui indique ce pli. Les deux moitiés de la manche sont cousues ensemble, depuis I jusqu'au K, — depuis L jusqu'à M; on pique sur la manche le revers coupé d'après la ligne de la figure 5, et réuni depuis K jusqu'à la croix, depuis L jusqu'au double-point. En cousant la manche dans l'entournure, les deux lettres M doivent se rencontrer.

La garniture posée autour des poches se compose de bandes d'étoffe, ayant 2 centimètres 1/2 de largeur, coupées en *rond*, d'après les lignes de la figure 1; on conduit ces bandes autour de l'entournure, en les *piquant* partout. La poche et l'entournure sont garnies avec de la frange à grelots, ayant 3 centimètres de hauteur. Les poches et les revers des manches sont ornés avec de gros boutons en passementerie. Le contour du paletot est replié à l'*endroit*, et fixé par une couture piquée.



PALETOT D'ÉTÉ.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe en foulard écru à dessins groseille, bordée avec une ruche chicorée en taffetas groseille; le lé de devant figure un tablier dentelé de chaque côté et bordé d'une ruche groseille; la robe est relevée par un jupon de mohair écru de nuance unie, bordé avec un volant tuyauté *à tête*, garni de chaque côté avec un ruban groseille posé à cheval; corsage bleu montant; ceinture large en *gros-grain* groseille; paletot en drap léger écru, doublé de poult-de-soie groseille. Chapeau de paille de chez Mme Aubert, garni de rubans de velours groseille et bordé avec des *sequins* en paille.

Toilette de petite fille de cinq à six ans. Robe en alpaga blanc, garnie d'un volant tuyauté, bordé avec un très-étroit galon-cachemire qui se retrouve sur le bord supérieur du volant, y forme des *trèfles* de distance en distance, et sur chaque couture remonte jusqu'au corsage qui est décolleté carrément, fait à basques et orné de galons-cachemire; écharpe pareille à la robe, posée en sautoir.

Robe de forme princesse en poult-de-soie antique vert-d'eau. La garniture se compose de bandes en velours vert posées en ondulations, ornées sur leur bord inférieur d'une frange étroite, sur leur bord inférieur d'une guipure noire étroite; *berthe* en velours posée sur le corsage montant; mantelet de taffetas noir garni d'une haute dentelle noire. Chapeau de tulle blanc, brodé en perles de cristal.

MODES.

Par où commencer? A qui répondre? Comment m'y prendre pour satisfaire les personnes qui aspirent après la nouveauté, pour rassurer celles qui pleurent le passé et voudraient le retenir à tout prix? Tout se montre à la fois, tout éclate avec un printemps trop tardif, et l'on met décidément au rebut les chapeaux de velours, les vêtements lourds, chauds, de nuance sombre, que l'on porte depuis huit mois. On se révolte à la fin contre une pareille prolongation d'hiver; tant pis pour le printemps! S'il se dérobe encore à nos vœux, nous nous consolerons de son absence en portant sa livrée.

Je ne puis cacher à nos lectrices qu'une grave question s'agite dans le domaine des chapeaux; la destinée des jolies et gracieuses *fanchons*, si bien ornées, si *seyantes* quand elles sont faites par une modiste-artiste, est mise en péril par des formes grotesques que l'on ne sait comment qualifier, parce que la seule image qu'elles évoquent, la seule ressemblance qui puisse les retracer d'une façon exacte, est du nombre de celles qui ne s'énoncent pas, et surtout ne s'écrivent pas. On a essayé de mettre quelques fonds de chapeaux en rapport de proportion avec les chignons hauts et volumineux exhibés dans quelques-unes des plus récentes réunions, et l'on a produit.... Non, je ne puis le redire.

Quoi qu'il en soit de l'avenir, le présent, du moins, n'appartient pas à ces formes; les chapeaux-fanchons règnent et gouvernent : ils sont charmants.... ils le seraient plus encore s'ils n'accumulaient sur eux une si grande quantité d'ornements en métal. Aujourd'hui les chapeaux brodés en perles représentent le goût de la fraction des femmes *raisonnables;* c'est la modération même, la simplicité incarnée. Les autres chapeaux, ceux qui sont moins *raisonnables*, sont brodés avec des croissants, avec des fers à cheval, avec des astres ou des clochettes en métal doré; le diadème intérieur se compose souvent d'un bandeau doré; mais *bonne renommée vaut mieux que chapeau doré;* j'espère que nos lectrices ne l'oublieront pas. Les plus jolis chapeaux que l'on voit chez Mme Aubert sont ceux en tulle blanc bordés de plumes de paon, en tulle bleu, ou mauve, ou vert, ou bleu et vert; ce dernier, très-original, est en tulle vert, recouvert de tulle bleu, noué avec une bride verte et une bride bleue.

Certains objets de toilette ne sont plus des *modes*, mais de véritables institutions; ainsi, on me demande si l'on portera des chapeaux ronds? Eh, grand Dieu! en peut-il être autrement? Il a été difficile de faire accepter ces chapeaux; mais il serait impossible de les rejeter aujourd'hui. Les plus jolies formes de cet été ont une passe qui avance sur le front, et se termine un peu en pointe par derrière; on les garnit, comme d'habitude, de plumes, de velours, de rubans, mais jamais avec des fleurs. Quant aux tout petits enfants, tant qu'ils ont cet âge heureux qui leur confère le privilége de s'endormir quand bon leur semble au milieu d'une promenade ou d'une visite, ils portent des capotes à coulisses en taffetas ou satin, selon la saison; passé cet âge, ils ne portent que des chapeaux ronds, avec ou sans plumes.

Les jupons en tissus de couleur, les robes de piqué soutachées, les corsages blancs, les paletots pareils aux robes, les ceintures larges, avec ou sans longs pans, les châles de cachemire brodé, garnis de guipure, tous ces objets que je rapproche, parce que je n'ai qu'une seule réponse à faire aux questions qui m'ont été adressées à leur sujet, sont du nombre de ceux qui sont passés à l'état d'institution; on les portera cette année, et longtemps encore. Pour les enfants, pour les petites filles surtout, les corsages blancs seront en grande majorité pendant l'été prochain; elles les porteront avec des ceintures à bretelles, ou bien avec des vestes flottantes, sans manches; pour la rue on ajoutera à ce costume de petits paletots en soie, ou cachemire, ou tissu pareil à la jupe. Les petits garçons auront un très-léger costume : pantalons larges s'arrêtant sous le genou, chemisette montante, large et longue ceinture-écharpe en ruban noir, nouée sur le côté, frangée aux deux bouts; ce costume, quasi *suisse*, sera toléré, même sans pardessus, jusqu'à l'âge de six ou sept ans pendant les jours très-chauds, — si nous en avons.

Quant aux femmes, le costume de demi-toilette se composera invariablement de la jupe et du paletot pareil; les beaux pardessus en soie noire, les pointes en dentelle, les bournous en dentelle lamée, sont réservés aux toilettes plus élégantes. Pour les voyages et pour les bains de mer (cette question est bien prématurée), on prépare de petits pardessus en molleton d'été (étoffe en laine blanche à fines rayures noires), à capuchon et à manches, qui seront les plus commodes de tous les pardessus créés pour les besoins d'une époque où la locomotion est à l'ordre du jour. E. R.

LA CIVILITÉ *
NON PUÉRILE, MAIS HONNÊTE.

XXII.

LES LOCUTIONS VICIEUSES OU INCIVILES.

Il est beaucoup de choses que l'on oublie après les avoir apprises, beaucoup aussi que l'on n'apprend jamais; d'autres que l'on retient machinalement, et que l'on répète sans se rendre compte de leur signification. Le défaut de mémoire, l'ignorance et l'insuffisance du jugement se relayent en nous pour nous tendre des piéges si nombreux qu'il n'existe, pour ainsi dire, pas une seule personne qui soit absolument certaine de n'avoir jamais commis, de ne commettre jamais une faute contre la grammaire. Mais il y a certaines de ces fautes qui peuvent passer inaperçues, ou trouver quelque excuse; d'autres, au contraire, ont un sens grotesque, une signification vulgaire, et l'on ne saurait en faire usage sans donner à penser que l'on est absolument dépourvu de bon sens, de bon goût et d'instruction.

Je n'ai pas le dessein d'entreprendre une énumération complète des locutions vicieuses; ce travail, qui formerait plusieurs volumes, existe, et nul ne pourrait l'écrire avec plus d'érudition, d'autorité et de verve amusante (voir *Remarques sur la langue française au dix-neuvième siècle, sur le style et la composition littéraire, par M. Francis Wey*). Il s'agit seulement d'indiquer les termes qui sont trop choquants pour n'être pas évités à tout prix. Quant aux locutions inconciliables avec l'élégance du langage, on ne peut les écarter qu'en veillant soigneusement sur les termes que l'on emploie, en consultant fréquemment le *Dictionnaire de la Conversation;* en un mot, en acquérant cette seconde instruction, qui est le fruit de nos propres réflexions, de nos recherches, des comparaisons que l'expérience nous suggère, seule instruction solide, car elle repose sur le raisonnement, au lieu de s'appuyer sur la routine.

Parmi les locutions inciviles, nous rangerons tout d'abord celles dont la construction implique la supériorité, ou même l'égalité. Pour être parfaitement polis, nous devons toujours admettre implicitement que ceux auxquels nous adressons la parole sont supérieurs à nous. La construction de la phrase ne saurait suffire pour indiquer cette nuance; il faut encore que l'accent complète l'intention, la commente et la développe. Un ton impératif détruirait la signification d'une phrase polie, car il prouverait que l'on s'arrête à la forme sans atteindre jusqu'au fond, sans pénétrer le sens véritable de la civilité. S'il est indispensable d'employer des formules courtoises lorsqu'on s'adresse à une femme jeune ou vieille, à un vieillard; si dans ces trois cas l'on ne peut s'en départir sans être convaincu d'une impardonnable grossièreté, il est d'un extrême bon goût d'user des mêmes formules en toute circonstance et envers toutes les personnes avec lesquelles on a des rapports quelconques. Le ton impératif avilit celui qui l'emploie, bien plus encore que celui à qui il s'adresse; *apportez-moi, — envoyez-moi*, et tous les équivalents, sont essentiellement grossiers; *voulez-vous, — voudriez-vous m'apporter* ou *m'envoyer*, sont des formules bien plus convenables, qui indiquent, non-seulement une bonne éducation lorsqu'on en fait usage près de ses égaux, mais aussi un bon cœur quand on les emploie vis-à-vis de ses inférieurs. Ces phrases écartent tout symptôme de commandement; elles semblent réserver l'indépendance de la personne à laquelle on les adresse, et, à tous ces titres, méritent d'être adoptées par tous ceux qui savent comprendre que la politesse est respectable, parce qu'elle implique la connaissance et la pratique des sentiments les plus délicats, et que, réservant tout d'abord l'équité, en commandant l'égalité, elle va plus loin encore, et ne s'arrête qu'à la générosité. Gardons-nous donc des formules impérieuses, des phrases hautaines, car elles compromettent à la fois notre éducation, notre esprit et notre cœur, et n'oublions pas que la sottise seule croit s'élever en abaissant les autres. Si je ne me trompe, la vraie mesure à observer est de parler à nos inférieurs comme nous parlerions à nos égaux, tandis qu'il est de bon goût de nous adresser à ceux-ci en employant toujours des formules qui semblent indiquer que nous nous estimons moins qu'eux. Les sots seuls pourront se méprendre à ces procédés, et porter au compte de leur importance ce qui doit être mis au chapitre de la politesse d'autrui. Les sots seuls ne se hâteront pas d'annuler cette signification généreuse, en en rendant immédiatement l'équivalent. Mais quoi! est-il possible de donner un démenti aux habitudes polies, parce qu'on est exposé à rencontrer des individus qui attribueront l'exercice de la civilité au respect qu'on leur doit, et à la considération qu'ils inspirent? Non, sans doute, et il faut se consoler de ces mécomptes, en se souvenant que la politesse est un devoir, non-seulement envers les autres, mais aussi envers nous-mêmes, et que nous devons le remplir, au moins par égard pour nous, lorsque nous sommes exposés à le voir mal interprété par quelques individus mal-appris, sots et suffisants.

En ce qui concerne la correction du langage, on doit éviter deux écueils opposés, car, si la vulgarité est déplaisante, l'extrême recherche est ridicule, et n'est pas même toujours fort correcte. Les termes les plus simples sont aussi les plus élégants, et, entre deux ou trois synonymes, on écartera les plus prétentieux, pour adopter celui qui aura le mérite de rendre exactement le sens le plus simple. La voie opposée conduit à la déclamation, au style boursouflé, à l'enflure, au langage ampoulé, qui ont le ridicule pour résultat inévitable: vouloir transporter dans le langage familier et usuel les termes pompeux de la poésie et de la tragédie, c'est s'exposer à faire sourire tous ceux qui constatent la disproportion existant entre l'expression, le sujet et la situation. M. Francis Wey l'indique bien finement, et un exemple pris au hasard dans son livre, donnera la mesure exacte du goût qui doit guider dans le choix des termes employés: il remarque « qu'au mot *patrie* s'attache un sens moral, tandis que le mot *pays* concerne le côté matériel des choses. » Il y a par conséquent beaucoup de cas dans lesquels le mot *patrie* peut être ridicule, parce qu'il manquerait de proportions, eu égard au sujet auquel on l'applique; la conclusion fort juste de ce chapitre est « qu'il y a moins de danger à abuser du mot *pays* qu'à mésuser du mot *patrie*, à parler de *mourir pour son pays* qu'à *importer dans sa patrie* une industrie quelconque. »

Cette citation a pour objet d'indiquer dans quelle mesure il faut veiller sur les termes qu'on emploie au point de vue de la correction du langage; les nuances à observer en ce qui concerne la politesse ne sont pas moins délicates; là aussi il faut faire choix des phrases les plus simples, les plus précises. Certaines personnes croient être plus civiles en employant les mots *époux, épouse*, que ceux de *mari* et de *femme;* les gens bien élevés n'emploient jamais les premiers, et font toujours usage des seconds. Il est impoli de joindre le nom des personnes auxquelles on parle à l'épithète de *Monsieur, Madame* ou *Mademoiselle;* quand au contraire on parle de ces personnes à leurs parents, on joint toujours le nom aux mots de *Monsieur, Madame* ou *Mademoiselle;* on ne dira pas à une femme : Comment se porte *Monsieur?* cela serait de mauvais goût; ni *Monsieur votre époux*, cela serait pompeux, et par conséquent ridicule; mais on dira : Comment se porte *Monsieur Derville?* et ainsi de suite, qu'il s'agisse d'une dame ou d'une demoiselle.

Si l'on me demande pourquoi il est incivil de prononcer le nom d'une personne en lui parlant, tandis qu'il est ridicule de ne pas le prononcer en parlant d'elle, je répondrai, en ce qui concerne la première partie de la question, qu'autrefois les grands seigneurs avaient l'habitude de parler aux *bourgeois* en prononçant leurs noms, et qu'ils ne s'adressaient jamais à leurs fournisseurs sans les appeler *Monsieur Duval* ou *Madame Dimanche;* c'était là un signe de démarcation, une marque d'impertinence, et l'effet a survécu à la cause. Quant à la deuxième partie de la question, il est probable que le mot *Monsieur* ou *Madame*, employé sans que l'on y joigne un nom, emprunte son ridicule à son manque de précision. C'est aussi parce que les grands seigneurs usaient d'une prononciation imparfaite lorsqu'ils parlaient à leurs inférieurs, que certaines imperfections de prononciation sont considérées aujourd'hui comme une preuve d'insolence. Ainsi, l'on ne dira pas *Maame* pour *Madame, M'sieur* pour *Monsieur, Mamselle* pour *Mademoiselle;* mais on prononcera ces mots distinctement et correctement, quelle que soit la personne dont on parle, ou à laquelle on parle.

Je sais bien qu'aujourd'hui il y a, dans un certain monde, certaines personnes, bien posées cependant, bien apparentées, qui, d'après toutes les apparences, ont dû recevoir une bonne éducation, et qui, pourtant, suppriment le mot *Monsieur* devant les noms des

* Droits de traduction et de reproduction réservés.





LA MODA ELEGANTE ILUSTRADA

56, Rue Jacob Paris

n° 16 - 1865

hommes qu'elles reçoivent, soit en leur parlant, soit en parlant d'eux. Quelques jeunes filles de la *high life* suivent même cet exemple; cela constitue une preuve irrécusable d'habitudes mauvaises, contractées dans la plus mauvaise compagnie; cela rappelle M. le duc de Richelieu s'exerçant à parler comme les *balayeux*. Non-seulement je me hâte de prémunir nos lectrices contre ces façons sans façon, mais encore je me crois obligée de les avertir qu'on ne peut avoir aucuns rapports avec les personnes qui ont adopté ces manières plus que cavalières, parce que les symptômes de ce genre ne peuvent être isolés, insignifiants, et qu'ils témoignent infailliblement d'habitudes condamnables. Une femme bien élevée ne supprimera pas le mot *Monsieur*, même devant le nom de famille de son mari, lorsqu'elle parlera de lui à des personnes qui ne sont pas ses amies intimes.

Il était incivil, autrefois, de désigner un homme célèbre par son nom, sans le faire précéder par le mot *Monsieur*. Cet usage a subi quelques modifications; en se généralisant il a perdu de son importance, et il serait peut-être plus prétentieux aujourd'hui de dire *Monsieur Dumas, Monsieur Victor Hugo,* que de désigner ces hommes célèbres par le nom qui signe leurs œuvres. Le privilége de traiter ces hommes comme des égaux appartient seulement à ceux qui les connaissent personnellement; pour le public ils sont, non pas M. Dumas, ou M. Hugo, mais *Alexandre Dumas* et *Victor Hugo*. On ne peut, en aucun cas, étendre cet usage aux femmes célèbres ou illustres (ce qui n'est pas synonyme); quelle que soit sa notoriété, et quelle qu'en soit l'origine, on placera toujours le mot *Madame* avant le nom d'une femme, pour peu que l'on ait quelques notions de savoir-vivre.

On court le risque de se servir de locutions vicieuses lorsqu'on emploie des mots sans se rendre un compte bien exact de leur propriété; si l'on n'est pas absolument certain du sens qu'ils représentent, il faut avoir recours à un dictionnaire. On évitera ainsi d'employer le mot *réclame* entre autres pour le mot *réclamation;* le premier n'a rien de commun avec le second. Si nous en croyons le Dictionnaire de l'Académie, il indique un *petit article dans un journal;* dans le langage parisien, il signifie une recommandation *payée;* mais, en tout cas, il est absolument étranger au sens du mot *réclamation*.

On *joue* de tous les instruments; on ne *pince*, on ne *touche* ni de la guitare, ni du piano.

Le mot *société* est si souvent employé mal à propos qu'il est prudent de l'écarter du langage, pour éviter tous les cas dans lesquels il est impropre ou de mauvais goût. On ne dira pas qu'on va en *société*, ni qu'on a rencontré quelqu'un en *société* avec une autre personne; on doit dire que l'on va, ou que l'on a été *dans le monde;* et cette phrase sera de meilleur goût que la phrase aujourd'hui si généralement adoptée, *aller en soirée;* et l'on ne manquera pas de dire que l'on a rencontré M. un tel, non pas en *société*, mais en *compagnie* de M. un tel.

Beaucoup de locutions vicieuses s'épanouissent sur des terrains particuliers, et sont inconnues dix lieues plus loin; il faut les éviter avec soin, en les contrôlant toujours d'après un bon Dictionnaire. Dans certaines localités on emploie le mot *machin* au lieu de machine; à Paris, l'on dit volontiers *sur* pour aigre, et les mauvais plaisants affirment que l'étymologie de ce mot doit être reportée au vin de Suresnes. On dira souvent *rester* à la campagne ou à la ville, au lieu de *demeurer* à la campagne ou à la ville. On emploiera les mots *bon genre* ou *mauvais genre*, qui sont de très-mauvais goût lorsqu'on les substitue aux mots *bon goût* et *mauvais goût*. Les Parisiens disent et même écrivent partir *à* la campagne, partir *en* voyage, au lieu de partir *pour* la campagne, partir *pour* faire un voyage; cette faute, très-grossière, est parfois commise par des écrivains, même distingués. Les mêmes personnes diront: Mme une telle *a* voiture, ou bien *a pris équipage,* pour dire que Mme *** a sa voiture; en continuant la même faute, elles ajouteront que Mme *** *a* femme de chambre et cuisinière, au lieu de dire que cette dame a une femme de chambre et une cuisinière. Imitant le langage trop riche en ellipses qui est généralement adopté par les commis et les demoiselles de magasin, lesquels s'occupent plutôt de parler vite que correctement, certaines Parisiennes diront du *tulle Bruxelles*, pour du *tulle de Bruxelles*, de la valenciennes, de la malines, au lieu de dentelle de Valenciennes, dentelle de Malines; c'est absolument comme si l'on appelait *du Toulouse* le pâté de foies de canards, et d'aussi mauvais goût que si l'on désignait les vins de Champagne ou de Bordeaux par les mots *champagne* ou *bordeaux*. Les mêmes personnes diront une *mise élégante*, au lieu d'une toilette élégante; il m'a dit des *sottises*, pour il m'a dit des injures.

Pour résumer ce chapitre, forcément écourté, je dirai que le langage ne peut être correct si l'on ne s'applique à connaître la véritable acception des termes que l'on emploie; qu'il est prétentieux, et par conséquent de mauvais goût, du moment où l'on se voue à la recherche, à l'emploi des termes peu usités; qu'il est vulgaire, lorsqu'on y introduit des ellipses qui ont pour résultat de dénaturer la précision des mots et de leur attribuer, soit une signification trop vague, soit plusieurs sens opposés; et qu'enfin le langage sera toujours incivil dès que l'on ne saura pas corriger, déraciner, ou tout au moins voiler en soi les prétentions vaniteuses qui inspirent à ceux qui les possèdent la persuasion de leur propre supériorité, et celle de l'infériorité d'autrui.

EMMELINE RAYMOND.



LE LEGS.

Suite.

Louis, après avoir lu cette lettre, la jeta avec impatience; ces plaisanteries obstinées et forcées, ce style plaqué de clinquant, évoquaient tout à coup devant lui le souvenir de sa vie passée, et il lui sembla tout d'abord que cette vision le confirmait dans la résolution qu'il venait de prendre. Puis, sans qu'il pût se rendre un compte bien exact du revirement latent qui se produisait en lui, il se sentit rougir, en se disant que tous ses camarades se moqueraient de lui. Il avait chassé le naturel, mais celui-ci revenait au galop; son orgueil, ou plutôt sa vanité, se révoltait à la pensée d'être considéré comme une dupe par tous ses anciens camarades. Il arpenta sa chambre en tous sens, en proie à une lutte violente, malheureux comme le sont tous les caractères faibles, qui, faute de discerner le but qui leur convient, et d'y marcher avec courage, sont condamnés aux regrets en se laissant ballotter entre leurs inclinations et la crainte du blâme prononcé par des individus qui cependant leur inspirent la plus profonde indifférence. Mais, au milieu de toutes ces préoccupations, la douce image de Sarah vint surgir; elle dissipa les nuages, elle triompha des obstacles qui s'élevaient contre elle, et Louis s'écria enfin: « Que m'importe l'opinion de tous ces cerveaux fêlés! J'irai m'établir aux Charmilles, et nous y vivrons tranquilles, heureux comme mes ancêtres. »

A Carlsbad, on vit dans la rue; nul moyen pour éviter quelqu'un, car tous les voyageurs se rencontrent à toute heure de la journée. Louis s'apprêta, dès le matin, avec un vif déplaisir, à voir son ami, Léon Pelnot; il prévoyait un assaut désagréable, et, avec l'iniquité qui caractérise les gens faibles, il éprouvait un ressentiment très-prononcé, non contre lui, non contre Léon Pelnot..., mais contre Sarah; il s'en prenait ainsi à la cause indirecte de sa contrariété plutôt qu'à ses causes directes, et se décida à éviter à tout prix une lutte qu'il n'avait pas le courage d'entamer. « Je nierai tout, » se dit Louis, « ou plutôt j'emploierai des termes évasifs. Je partirai après-demain pour Paris, en disant que je vais voyager; j'échapperai ainsi à tous les sots propos qu'on va tenir, et j'aurai gagné du temps. »

Éluder, biaiser, parler sans affirmer et sans nier, telle est, en effet, la principale ressource, l'armée de réserve de la faiblesse. Grâce à ces moyens dilatoires, qu'elle voudrait bien faire accepter comme une preuve d'habileté, elle réussit seulement à inspirer une méfiance générale, à éloigner tous les caractères droits et sincères, qui ne peuvent vivre dans son atmosphère de réticences, de mots détournés de leur nette signification, et finalement à se mécontenter elle-même, soit par les concessions injustes faites aux uns, soit par les concessions justes refusées aux autres. Il est de l'essence même de la faiblesse de céder et de résister mal à propos; elle croit racheter ses lâchetés en donnant de temps en temps une preuve de fermeté.... Malheureusement ses velléités d'indépendance se font jour seulement vis-à-vis de ceux qu'elle ne craint pas, et lui acquièrent, selon elle, le droit de plier sous la volonté de ceux qu'elle redoute, sans courir le risque de mériter la qualification qui lui convient: à tel jour, à telle heure, n'a-t-elle point résisté? Sa résistance était inique, sans doute, puérile et sans danger; n'importe, elle doit suffire pour tromper les jugements d'autrui et pour établir une renommée de fermeté et d'indépendance.

On vit malheureux près des caractères faibles, et ils sont malheureux eux-mêmes, car ils ne possèdent pas les qualités qui peuvent assurer une somme de bonheur ici-bas. La force morale implique la bonté, la générosité, la délicatesse, toutes les vertus qui ennoblissent l'existence et lui communiquent cette paix intérieure, supérieure à toutes les prospérités, et sans laquelle toutes les prospérités sont illusoires. La faiblesse ne connaît et ne pratique aucune de ces vertus; elle croit y suppléer à force d'habileté, mais ses efforts sont inutiles pour faire prendre le change, soit aux autres, soit à elle-même, et il ne lui en reste qu'un levain d'amertume, un dépit mal déguisé, contre les innocentes causes de ses mécomptes et de son mécontentement.

Ce fut dans ces mauvaises dispositions que Louis quitta son appartement, situé tout près de l'allée qui conduit à Posthof. Une jeune femme à la taille flexible, nonchalante, et pour ainsi dire *ondoyante*, s'y promenait seule; elle retourna tout à coup sur ses pas, regarda devant elle au travers d'un petit lorgnon, et vint droit à Louis.

« Ne me reconnaissez-vous pas, Monsieur Darcet?

— La princesse G..... ! » s'écria celui-ci; « une étoile, et l'étoile la plus brillante prêtée par la Russie au monde parisien! Comment pourrais-je n'avoir pas gardé le souvenir de tant de beauté, de grâces!.....

— ..... Oui, oui, d'esprit, de charmes...... Ah! en voilà assez, Monsieur. Vous voyez que je sais par cœur toutes vos phrases parisiennes; de grâce!... laissons-les de côté, puisque nous sommes dans les montagnes. Dites-moi donc, n'êtes-vous pas très-surpris de me rencontrer ici?

— On ne vous y attendait pas, Madame.

— Oh! j'avais donné les ordres les plus précis; j'ai voulu voyager toute seule, avec une unique femme de chambre, comme une petite bourgeoise, pour m'amuser, et j'avais envoyé une partie de ma maison à Carlsbad, avec ordre exprès de ne pas même prononcer mon nom, car je voulais essayer de vivre ici *incognito*, pour me reposer. Je me proposais de sortir voilée si j'avais trouvé sur la liste des voyageurs un nom connu; mais, en cette saison un peu avancée, je ne cours plus aucun risque, et mes précautions sont devenues inutiles. Figurez-vous que j'avais fait louer mon appartement sous le nom d'une parente ou amie, je ne sais pas au juste, de ma lectrice....

— Ah!

— Une petite Américaine, très-gentille, qui me tient compagnie lorsque je veux vivre dans la solitude. Elle est très-drôle, cette petite personne, très-naïve... Cela me repose: aussi je la traite fort bien. Elle mange à part, bien entendu; mais quelquefois, lorsque j'ai besoin d'être amusée, je la fais dîner avec moi; cela ne tire pas à conséquence, puisque cela arrive seulement quand je suis seule. Donnez-moi le bras, et venez sans façon prendre le thé avec moi. J'ai du thé exquis; Sarah le fait en perfection; en sa qualité d'Américaine, elle l'aime beaucoup, et je soigne sa provision. Venez; nous ferons causer ma demoiselle de compagnie, et vous verrez qu'elle est très-amusante; elle a sur le monde les idées les plus originales! C'est presque une quakeresse, et c'est pour cela que je la paye assez cher; ce contraste me fait rire bien souvent; et c'est si rare et si agréable de rire naturellement!

— Je vous accompagnerai jusqu'à votre porte, » répondit Louis, terrassé et exaspéré par la découverte qu'il venait de faire; « mais je ne puis pour le moment user de votre bonne invitation; j'ai donné rendez-vous à l'un de mes amis, Léon Pelnot.

— Ah! celui qui conduit si bien un cotillon?

— Oui, Madame; nous partons demain pour Paris.

— Si vite! Eh bien alors, amenez-le moi ce soir, puisque votre départ est si prochain; cela ne troublera pas beaucoup mes projets de retraite. »

Louis quitta la princesse G..... sur cette invitation mélangée d'impertinence, et courut se renfermer dans son appartement. C'en était trop! Il s'était décidé à épouser une jeune fille pauvre et obscure; mais donner son nom à la lectrice de la princesse G....., à une pauvre subalterne qui recevait des ordres!... à une demoiselle de compagnie que l'on appelait et que l'on renvoyait selon le caprice du moment!... Ainsi lui, l'égal de la princesse G..... dans le monde parisien qu'ils fréquentaient tous deux, avait été reçu à Carlsbad par *sa domesticité!*... Il avait pris chaque soir du thé payé par la princesse, absolument comme son groom et son cocher lorsqu'ils étaient invités par des confrères à faire *bombance* aux frais des *maîtres!*..... Ces pensées n'étaient pas soutenables, et il ne pouvait, sous peine de se couvrir de ridicule, donner suite aux projets insensés qu'il avait formés. En ce moment il détestait Sarah: n'était-elle pas la cause de l'humiliation qu'il éprouvait vis-à-vis de lui-même? Ne lui devait-il pas les contrariétés par lesquelles il était assailli depuis vingt-quatre heures? Son ressentiment était légitime, à ce qu'affirmait l'égoïsme, et il fallait se délivrer à tout prix et immédiatement de tous ces tracas. « Je ne suis plus assez jeune, » se disait Louis, « pour admettre que l'on puisse se passer du monde, et je ne suis pas assez sot pour engager une lutte avec le ridicule. Il me semble entendre la princesse G..... : « M. Darcet veut « épouser ma lectrice! Quelle singulière idée! Cela ne se « fait pas; je ne pourrai plus le recevoir..... » Et mes camarades, comme ils se moqueraient de moi!

« Je vais partir; c'est ce qu'il y a de mieux à faire; partir de suite, sans la revoir. Lorsqu'on s'est fourvoyé, il faut savoir trancher dans le vif. Madame Darcet! Oui, vraiment, c'était un joli rêve pour une dame de compagnie; elle ne semblait pas se douter que cela était au-dessus de ses espérances, que j'étais sur le point de faire une mésalliance; non; cela paraissait tout simple à ses yeux; il faut qu'elle soit bien orgueilleuse ou bien ignorante. »

Après avoir prolongé ce monologue de façon à mettre sa bile en mouvement, Louis, arrivé à un point d'irritation suffisant, conquit enfin une persuasion qui facilitait sa tâche; il se considéra comme la partie lésée dans toute cette affaire, et se décida à écrire quelques lignes qui seraient remises à Mme Dupuis dès qu'il aurait quitté Carlsbad.

La faiblesse s'étaye surtout de la brutalité. Craignant de ne pas atteindre le but, elle le dépasse, soit par un faux calcul d'efforts, soit par un calcul d'un autre ordre; elle se dit qu'en se montrant injuste, elle arrachera à ceux qu'elle blesse quelque marque d'indignation ou de mépris qui constituera à son profit une sorte de justification de sa conduite. Peu lui importe d'avoir provoqué les manifestations dont elle se déclare froissée; elles suffisent, selon elle, pour légitimer ses actes: tant il est vrai que la conscience ne peut être inerte, et que l'on se décide difficilement à avouer devant ce tribunal incorruptible des sentiments méprisables. On élude les témoignages à

charge, on se fabrique des sophismes, on essaye de donner, même à l'injustice, les apparences et la majesté de la justice; moyennant ces efforts, on pense avoir conquis la paix vis-à-vis de soi-même..... C'est là un vain espoir et des tentatives inutiles; quelles que soient les excuses que nous nous fournissions à nous-mêmes, nous ne saurions faire taire la voix qui condamne le mal dans notre cœur, et nous accuse toujours quand nous avons nui à autrui.

Louis traça à la hâte le billet suivant:

« Madame,

« Le monde est un maître cruel, et l'on est forcé tôt ou tard de retomber sous son joug. Lorsque je vous ai fait part de mes projets d'union avec Mlle Sarah d'Arcet, qui vous est confiée, j'ignorais que le sort l'avait placée dans une position dépendante. Mieux aurait valu m'en prévenir; cette confidence, faite à temps, m'aurait évité la démarche pénible qui m'est imposée en ce moment: ma famille, mes amis, le monde enfin, verraient avec déplaisir un mariage qui, d'ailleurs, jetterait une ombre défavorable sur le caractère de Mlle Sarah; on lui imputerait, sans nul doute, des manœuvres ayant pour but un mariage inespéré; sa fierté et la mienne seraient atteintes du même coup.

« Oublions, Madame, les plans d'avenir formés à une époque où je ne connaissais pas la position sociale de Mlle Sarah, et veuillez me croire

« Votre dévoué serviteur, Louis DARCET. »

« Elles vont être indignées, » se disait Louis en cachetant cet odieux billet, « et cependant je ne dis que la vérité; il est certain que si j'avais su, dès le premier jour, que cette jeune fille était aux gages de la princesse G....., je n'aurais jamais songé à lui donner mon nom. »

Avec la duplicité, qui est la fidèle compagne de la faiblesse, Louis s'abstenait soigneusement de se dire *toute* la vérité; il ne voulait pas se souvenir que Sarah avait accepté sa main lorsqu'elle le croyait pauvre; il évitait de se rappeler que la princesse G..... avait défendu *à sa maison* de prononcer son nom, qu'elle avait fait louer son appartement par Mme Dupuis..... Il écartait avec obstination toutes les circonstances qui pouvaient excuser Sarah, parce qu'elle ne pouvait être excusée sans qu'il fût condamnable.

Il fit venir des chevaux de poste, et partit immédiatement pour prendre à la station la plus voisine le chemin de fer qui le conduisit à Paris, d'où il se rendit aussitôt aux Charmilles.

La justice n'existerait pas si une lâche action devait faire souffrir seulement ceux qu'elle frappe; elle atteint du même coup celui qui la commet, et lui fait une blessure plus inguérissable que celle de sa victime. Louis l'éprouva, sans consentir à se l'avouer; il ne reçut pas même la lettre de reproches violents qu'il espérait pour se mettre à l'aise vis-à-vis de lui-même. Mme Dupuis garda un silence plus méprisant cent fois que les plus amères et les plus justes récriminations. Il passa quelques semaines aux Charmilles, puis il usa des invitations qui lui étaient adressées, et chercha l'oubli, en renouant toutes les relations dont il avait depuis longtemps déjà constaté le vide et l'insignifiance; il se livra sans défense à ses plus mauvais instincts, crut avoir enfin réussi à dessécher complétement son cœur, et pensa qu'il avait obtenu la véritable indépendance, celle qui se compose d'une dose égale d'égoïsme et d'indifférence pour tout ce que l'on ne rapporte pas à soi. Mais, chose singulière! malgré ses efforts pour atteindre ce résultat désirable, malgré la gloire d'avoir vaincu le sentiment, Louis ne se sentait pas heureux, et, ce qui est pis encore, il s'ennuyait; il ne trouva pas à se marier à son gré, et prolongea sa vie de célibataire, dépourvue de tout souci, mais vide de toute affection. Cinq ans se passèrent ainsi, ramenant périodiquement les mêmes distractions qui lui semblaient toujours plus fades. Son frère Georges n'avait pas encore terminé ses études; il l'emmenait tous les ans aux Charmilles, pendant les vacances, et cette compagnie, gaie et turbulente, animait cette vaste solitude. Certes, si Louis eût pu aimer quelqu'un, son affection eût été acquise à cet enfant, qui était déjà presque un jeune homme; mais, dirigé par le funeste égoïsme qui avait étouffé tous ses bons sentiments, Louis considérait son frère comme une distraction; sa compagnie l'amusait, cela était suffisant, et il ne chercha jamais à connaître les goûts de Georges, pour les satisfaire ou les combattre, selon qu'ils étaient dignes d'encouragement ou passibles de répression.

Georges possédait, heureusement, l'une de ces organisations privilégiées qui n'ont aucun effort à faire sur elles-mêmes pour marcher dans la bonne voie. Il avait les qualités aimables et brillantes, le cœur ardent, qui formaient de temps immémorial l'apanage des Darcet de la branche cadette, et bien souvent leur apanage s'était réduit à ces dons de la nature; mais il possédait en plus une raison très-ferme et une perspicacité qui devait servir à lui faire éviter les écueils sur lesquels ses ancêtres avaient, hélas! trop souvent chaviré. Capable d'élans généreux, mais non de duperies ineptes, Georges entrait dans la vie avec une fougue qui eût semblé inquiétante, seulement aux observateurs superficiels; son jugement était à la fois net, droit, résolu, et l'équilibre devait se faire tôt ou tard entre ses diverses facultés.

(La suite au prochain numéro.)

EMMELINE RAYMOND.



N° 45,908, *Pas-de-Calais*. La ceinture *Cyrilla* est toujours à la mode. Les cordes de soie se choisissent, soit de même nuance, soit de couleur différente; leur prix varie suivant leur grosseur: il me serait impossible de l'indiquer. — *Marseille*. S'adresser à M. Wagner, dentiste, rue du Four-Saint-Germain, n° 73. — *N°* 13,615, *Paris*. Les sorties de bal sont faites en étoffe de laine rayée, en cachemire uni, blanc, bleu, rose ou rouge. Ce vêtement n'est pas de saison, et nos patrons doivent être consacrés en ce moment aux modes d'été. S'adresser, pour la coiffure de bal, à Mme Aubert, modiste, rue Neuve-des-Mathurins, n° 6. Choisir de longues feuilles de roseaux mélangées de fleurs aquatiques blanches. — *Châlons-sur-Marne*. On porte les *confections* écossaises que l'on possède, mais on n'en fait pas de nouvelles. — *N°* 3,243, *Marne*. Le point russe ne peut se *décrire*, il doit se démontrer: c'est une sorte de piqûre ou point *arrière;* on fait un *point* pour chaque *trait* du dessin. — *Mme I., Bordeaux*. Il est difficile, pour ne pas dire impossible, de donner en deux lignes, et sur des affaires de famille aussi intimes, un bon conseil. Il y a autant de bonnes raisons *pour* que *contre* le jeune homme, et je ne saurais prendre la grave responsabilité d'un avis; en tous cas, il me semble qu'un homme est trop jeune, à vingt ans, pour se marier, et il faut tout au moins *ajourner* cette décision. — *N°* 53,802, *Saône-et-Loire*. A quatre ans, un petit garçon porte indifféremment les blouses et les vestes. Le premier costume est plus *négligé*, le second plus *paré*. Pantalon large; ils ne portent guère de guêtres en été. Popeline grise, brune ou gros bleu. — *N°* 9,007, *Algérie*. Le lait virginal est si inoffensif qu'on peut l'employer pur et quotidiennement. — *C. L., Tarn*. Les petits enfants de tout âge portent de petits vêtements à manches. Pris note pour le patron. Il paraîtra aussitôt que possible. — *N°* 17,666, *Mme C. B.-N., Turin*. Merci mille fois pour cette jolie lettre, pour la demande et la propagande. — *Comtesse R., Bruxelles*. On peut toujours suivre sans crainte les usages de la localité que l'on habite. Je préférerais que l'on évitât ces petits rapports trop familiers, mais il faut se garder de se singulariser, et de paraître blâmer ce que font les autres. — *N°* 3,318, *Paris*. Les renseignements relatifs aux termes employés dans l'explication des travaux au crochet ont été répétés plusieurs fois, et en dernier lieu dans le n° 8 (voir les Renseignements généraux). — *N°* 49,616. On porte toujours des paletots demi-ajustés. — *N°* 47,277, *Charente-Inférieure*. S'adresser à M. Croisat, rue Richelieu, 76. Il y a des crêpés de plusieurs prix, selon leur dimension. Oui, les fourches ondulatrices coûtent 1 franc la paire. Nous avons publié un patron de pèlerine courte en cachemire, dans le n° 13. — *N°* 49,286, *Indre*. Les enfants porteront des paletots à manches plutôt que des bournous. — *N°* 53,270, *Seine-et-Oise*. Les lettres qui sont envoyées *sans bande* ne sont pas conservées: il nous est donc impossible, à notre grand regret, de répondre à cette lettre, que nous ne connaissons pas. — *N°* 8,086, *Vienne*. Pour préserver tous les lainages, on les saupoudre avec de la poudre de pyrèthre, que l'on trouve chez tous les herboristes. Paletot à manches. Nous publierons des patrons. Châle long ou carré en grenadine de laine noire pour toilette de deuil en été. — *N°* 13,378, *Paris*. En effet, on n'annonce plus les visiteurs, — *N°* 12,152, *Paris*. Les lettres non accompagnées d'une bande ne sont pas conservées, et nous ne pouvons y répondre si, en envoyant la bande, on ne répète pas les questions qui nous étaient adressées. — *N°* 912, *Marseille*. On recevra des patrons de paletots dans le n° 16 et dans la 5e livraison des *Patrons illustrés*, sans compter la grande planche qui sera consacrée aux *confections* d'été. — *N°* 49,211, *à Terrasson, Dordogne*. Les petites filles portent des vestes, tout comme les petits garçons. Chacune de nos planches de patrons contient plusieurs objets pour la toilette des enfants. — *N°* 48,236, *Cantal*. Le temps me fait défaut pour relire tous les *Renseignements* insérés dans les cinq ou six derniers numéros, mais j'affirme à notre abonnée que *sa* réponse s'y trouve si elle m'a envoyé la bande portant son nom. S'adresser à la maison Sajou, rue Rambuteau, 52, pour monter le porte-cigares. Un *abat-jour* paraîtra dans l'un des prochains numéros. Je chercherai la recette. Si la *nouvelle* nous convient, nous l'accepterons avec empressement. — *N°* 40,876, *Somme*. On trouve aux *Magasins du Louvre* des *poult-de-soie antique* noirs et de toutes couleurs, superbes et solides, ayant 80 centimètres de largeur, au prix de 8 fr. 75 centimes le mètre. C'est la meilleure robe noire que je puisse conseiller. Quant à la garniture, il faut choisir parmi nos figurines et *Descriptions de toilettes*. — *N°* 23,336, *Villequier*. Les rideaux blancs ne peuvent remplacer les rideaux d'étoffe; ceux-ci sont indispensables dans un salon, et, en aucun cas, on ne peut mettre une moitié de fenêtre en étoffe et l'autre en mousseline: les deux rideaux doivent être pareils à chaque fenêtre; prendre du reps; on en trouve à 5 fr. 60 centimes le mètre (en 1 mètre 30 centimètres de largeur) dans les *Magasins du Louvre*. On encadre ces rideaux avec une crête en laine de même couleur, on les double en percale gaufrée vendue 80 centimes le mètre (en 80 centimètres de largeur) dans les magasins ci-dessus indiqués. On met dans les salons des tables carrées; les guéridons ronds ou ovales sont *démodés;* ces tables sont généralement en marqueterie Louis XVI. Pendule et candélabres en bronze doré; deux lampes pour garnitures de cheminée. Les jupons blancs se font en percale blanche. Broder au-dessus de l'ourlet, qui a 4 centimètres de hauteur. Les robes de baptême se font en mousseline ou batiste. Il me serait impossible, sans le secours de dessins et patrons, d'indiquer *comment on les fait*. Nous en avons publié dans le cours de l'année 1864; nous avons publié également beaucoup de patrons de camisoles. Il ne dépend pas de nous de répondre plus ou moins promptement. — *N°* 17,761, *A. Espagne*. J'ai vu en effet cette note, mais les patrons que l'on demande, d'une part, ne peuvent s'improviser, et, d'une autre, rempliraient à eux seuls une planche; or nous avons beaucoup d'autres demandes..... On reçoit sans cesse sur nos planches des cols, des patrons de chemisette, etc. Quant aux initiales enlacées ou séparées, nous n'en publions pas, par suite de l'impossibilité de nous vouer à cette spécialité, ce qui arriverait forcément, si nous devions publier les initiales de toutes nos abonnées. Nous les remplaçons par des alphabets. — *N°* 40,355, *Mostaganem*. On trouvera des patrons de faux-cols dans l'année 1864. On recevra des costumes de première communiante. — *Tours. Une Polonaise*. Vous avez deviné; je connais votre pays et je l'aime; j'espère vous voir quand vous viendrez à Paris. S'adresser la maison Guigné-Dusacq, rue du Bac, 46, pour les nettoyages et teintures. — *N°* 3,350, *Gironde*. Je ne puis donner des renseignements dont la nature m'obligerait à de continuels déplacements. S'adresser à un commissionnaire ou bien à Mme Page, boulevard Magenta, 129. — *N°* 3,456, *Vosges*. Il est inutile d'envoyer un timbre-poste, puisque je ne puis répondre directement. Mille regrets de devoir refuser, mais ce sujet ne saurait figurer dans la *Mode illustrée*, et ne conviendrait ni à nos abonnées parisiennes, ni à nos abonnées étrangères, ni à la plus grande partie de nos abonnées des départements. — *N°* 49,866, *Yonne*. S'adresser, pour faire teindre l'étoffe, à la maison Guigné-Dusacq, rue du Bac, 46. Je ne connais aucun livre de ce genre. — *N°* 9,094, *Vosges*. Les instructions pour couper une robe en pointe ont été publiées dans le n° 19 de l'année 1864. Nous ne pouvons les répéter à cette place. On trouvera des corsages et des garnitures de robes sur toutes nos figurines, nos patrons et nos descriptions de toilettes. Allonger la jupe de foulard gris avec une bande de foulard lilas ou de taffetas ou gros bleu qui pourrait aussi remonter par devant, au milieu, jusqu'à l'encolure. Garnir la robe noire et blanche avec une bande de taffetas noir, bordée de soutache blanche. — *N°* 38,497, *Périgueux*. Cela est positivement *impossible* pour un prochain numéro, car il faut *chercher*, *trouver*, *dessiner*, *graver*, *publier*, sans préjudice des travaux courants; mais que ne ferait-on pas lorsqu'on a reçu une semblable lettre! Je vais m'occuper activement de cet objet. Puissé-je communiquer mon ardeur aux dessinateurs, graveurs, *quadrilateurs*, des dessins de tapisserie! Merci pour la propagande *forcenée*, merci pour l'épigraphe, quoique je n'aie osé la faire imprimer. De grâce! ne me donnez pas le vice de la vanité! — *N°* 12,101, *Paris. Une Allemande*. On peut broder sur un écran un sujet autre que des armoiries. Garnir la robe noire et blanche avec une bande de taffetas noir dentelée d'un côté, bordée d'un liséré blanc. Je suis bien heureuse d'être utile, mais les bons avis ne produisent un bon résultat que dans les bons cœurs, et ma jeune lectrice est trop modeste en m'attribuant tout l'honneur de son perfectionnement. Merci pour la propagande. — *N°* 34,891, *Aisne*. Il faudrait, ou diminuer les proportions du bonnet de nuit masculin, ou le tricoter en laine anglaise. Pris note de la demande. Une femme restée mince peut porter des corsages blancs jusqu'aux approches de l'âge de quarante ans. Si sa taille est épaisse, elle doit s'en abstenir plus tôt. — *N°* 9,269, *Alpes-Maritimes*. Impossible de laisser passer cette lettre sans adresser mes plus vifs remerciments à Mlle J. M. — *N°* 53,164, *Aube*. Les châles en cachemire noir brodés et garnis de guipures sont devenus classiques; on en portera aussi longtemps que l'on portera des châles, c'est-à-dire toujours, selon toute probabilité. On brode les cols blancs avec de la fine soie noire. — *N°* 32,847, *Yonne*. Les châles carrés en dentelle *lama* sont peut-être un peu épais; de plus, ils sont trop courts par devant pour être relevés sur les bras; je leur préfère les pointes, et comme *pardessus* du même genre, plus distingué, les bournous en dentelle de laine noire. Je ne comprends pas la réclamation relative aux *figurines;* notre abonnée ne regarde donc pas son journal? Il lui en donne dans chaque numéro, à bien peu d'exceptions près. On va recevoir les dessins et patrons de paletots. On recevra plus tard les dessins et patrons de bonnets. Il nous serait impossible de publier dans le même numéro tous les objets qui remplissent la collection de l'année. Quant aux *faux cheveux*, comme nous ne faisons pas la mode et que nous devons nous borner à la reproduire, nous ne pouvons nous dispenser de faire une large part au détail le plus important de la mode actuelle, c'est-à-dire à la coiffure.

AVIS.

Nous prions nos abonnées de Paris qui partent pour la campagne de vouloir bien nous envoyer leur changement d'adresse accompagné d'une bande du journal le lundi de chaque semaine, au plus tard, *ainsi que le coût en timbres-poste, soit 20 centimes pour un mois.*

Nous publierons, avec le n° 17, la cinquième livraison, des *Patrons illustrés*, contenant les objets suivants: Paletot court en flanelle, ou étoffe pareille à la robe. — Pantalon pour petit garçon de trois à quatre ans. — Col formé d'entre-deux en dentelle et de bandes de toile. — Sous-manche avec poignet, assortie au col. — Corset pour toilettes de négligé. — Col en batiste plissée et entre-deux de dentelle, avec chemisette intérieure. — Sous-manche assortie au col. — Ceinture et bordure pour jupon.

Nous prions nos abonnées de Paris qui désirent changer leur édition contre une autre, à l'expiration de leur abonnement, de vouloir bien en donner avis *directement* à l'Administration, et de refuser simplement la quittance de renouvellement qui est toujours présentée 15 jours à l'avance.

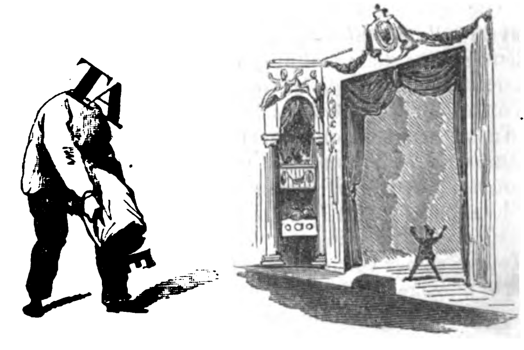
Nos abonnées de Paris chargent souvent les porteurs de commissions pour le Journal, soit pour les renouvellements, soit pour les changements d'adresse; nous les prions de vouloir bien s'adresser pour cela *directement* à l'Administration, les porteurs n'étant pas attachés au journal.

Le Directeur-Gérant: W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

RÉBUS





EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.
La faute appelle le châtiment.

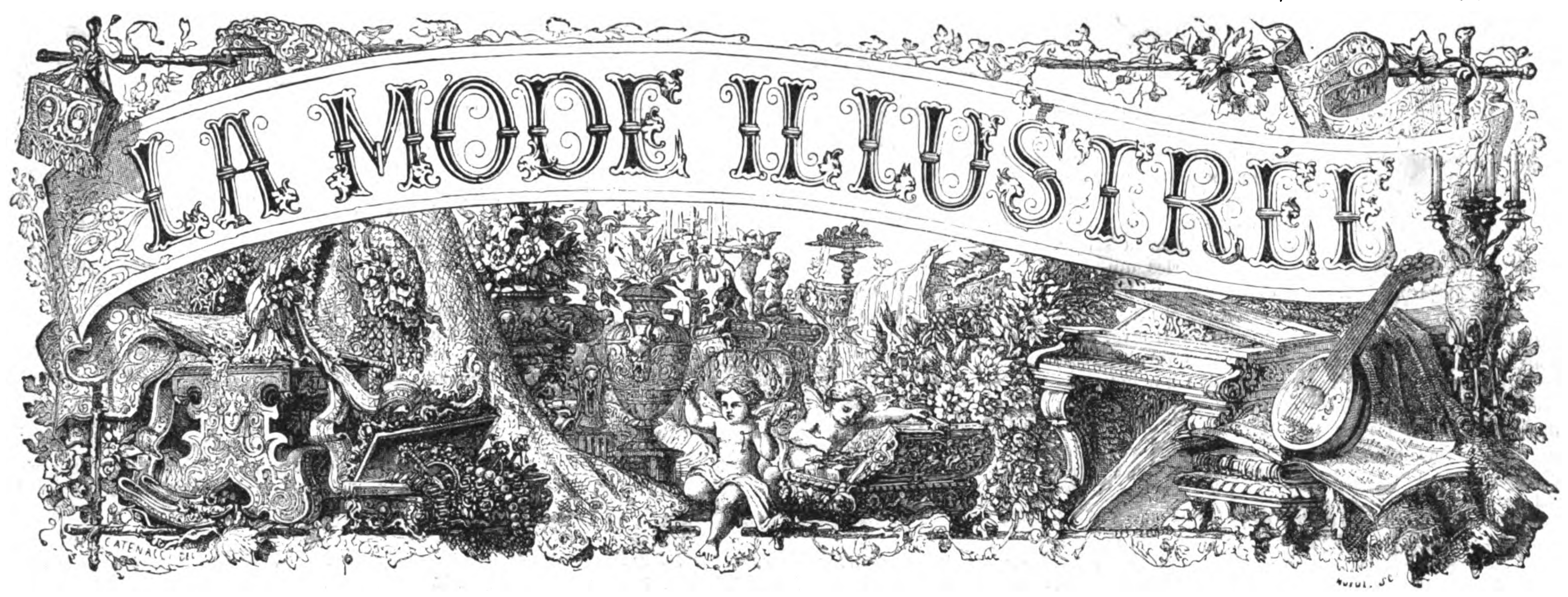


LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal 56 Rue Jacob Paris

Toilettes de Mmes BER et FAYVE Faubg St Honoré, 3.

N° 17. SIXIÈME ANNÉE. Dimanche, 23 avril 1865.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 30 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (frais de poste compris).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (frais de poste compris).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cie, sera considérée comme non avenue. — On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (Pour l'étranger le port en sus). — LONDRES, 13, Bedford Street, Covent Garden, W. C. —

Robe de printemps.

On fera cette robe en taffetas, mohair, ou linos, ou poil de chèvre. La robe est taillée en pointe. Sur chaque couture réunissant les lés, se trouvent trois plis tuyautés et surmontés d'une sorte de *patte* ornée de soutache et bordée d'une légère passementerie à jours; même garniture sur le corsage et sur les manchettes.

Chemise pour enfant,

LINGERIE DES MAGASINS DU LOUVRE.

Ce joli modèle peut, en été, tenir lieu d'une chemisette intérieure, et être porté avec une veste flottante. Les garnitures sont des bandes de nansouk, brodées, ayant environ 2 centimètres 1/2 de largeur. On fait depuis le milieu de l'encolure, par devant, une fente perpendiculaire ourlée de chaque côté, puis une fente transversale, et l'on pose les garnitures (*piquées* à l'endroit) comme l'indique notre dessin; cette garniture peut être posée sur toutes les chemises montantes des enfants, et les convertit ainsi en *chemisettes*, si nécessaires pour les toilettes d'été.

Chemise de nuit

POUR FEMME.

Lingerie des *Magasins du Louvre*.

Très-simple et très-élégant, telle est la définition de ce patron. Le devant est plissé; les quatre plis les plus rapprochés de chaque côté de l'ourlet sont cousus jusqu'à l'extrémité de la fente; les autres vont toujours se raccourcissant, de façon à former une sorte de *pièce d'épaule;* par derrière la *pièce* est plate. Cette chemise peut être portée avec une robe de chambre, en tenant lieu d'une *chemisette*.

Deux bordures

DE JUPON.

Les jupons de cachemire ou d'alpaga blanc ou gris, ou bien à rayures blanches et violettes, à rayures blanches et noires, etc., font partie intégrante de la toilette féminine dans toutes les saisons de l'année; nous publions deux garnitures pour ces jupons.

N° 1. Ruche en ruban de laine noire, ou bien en alpaga noir, attachée à une bande de cachemire rouge, ornée de soutache noire; cette bande est surmontée d'une sorte d'arabesque de corail, découpée en cachemire rouge, appliquée sur le jupon et encadrée avec de la fine soutache noire. Ces arabesques se répètent sur tout le contour du jupon, à la distance de 15 centimètres l'un de l'autre.

N° 2. Ruban de velours noir, avec broderie chaînette, exécutée en soie blanche ou bien soutache blanche; la bordure étroite placée entre les deux rubans de velours noir, et l'arabesque, remplissant chaque *dent*, sont faites en soutache de même nuance que celle employée pour encadrer les rubans de velours noir.



ROBE DE PRINTEMPS DE Mme CASTEL-DRÉANT, RUE SAINTE-ANNE, 58 BIS.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

De chez Mmes Ber et Fauné, rue du Faubourg-Saint-Honoré, 3.

Robe de chambre en cachemire blanc, composée d'une jupe et d'une veste courte non ajustée. Au-dessus de l'ourlet de la jupe se trouve une bande de cachemire rouge, ayant 5 centimètres de largeur, bordée de chaque côté avec un étroit ruban de velours noir; au ruban inférieur se rattache une frange à boules rouges; des boutons de velours noir sont placés de distance en distance sur la bande de cachemire rouge, qui remonte sur chaque couture réunissant les lés, de façon à former une *patte* terminée en triangle; poches ornées de la même façon. Veste garnie comme la jupe.

Robe en poult-de-soie antique de nuance mauve. La garniture se compose de bouillonnés en tulle blanc, posés en biais, séparés les uns des autres par un rang de grosses perles blanches; ces bouillonnés remontent par devant jusqu'à moitié de la jupe, puis se raccourcissent graduellement, de façon à n'avoir plus que 25 centimètres de hauteur sur la *queue*, par derrière; ils sont encadrés de chaque côté avec une ruche double, en tulle, ornée d'un rang de grosses perles. Corsage décolleté, avec berthe en poult-de-soie mauve, ornée de blonde blanche. Chemisette plissée, décolletée, à l'intérieur du corsage; manches courtes, composées de deux bouillonnés en tulle. Pour coiffure, une étoile d'améthyste posée au-dessus du front.



MODES.

Nos lectrices nous ont parfois exprimé le désir de trouver ici l'indication d'un magasin dans lequel elles pourraient faire de bonnes emplettes à des prix modérés. Comme nous voulions réagir contre certaines traditions, et qu'il nous semblait difficile de nous porter garants, près de nos abonnées, de l'excellence des produits que nous leur aurions indiqués, nous avons résisté aux instances qui nous étaient faites. A l'entrée de la saison nouvelle, nous avons visité les vastes galeries qui composent les *Magasins du Louvre*, et nous avons pu nous convaincre qu'en indiquant ces magasins et recommandant les objets de tous genres que l'on y trouve, nous pouvions rendre un service sérieux à nos abonnées, tout en restant fidèles à la circonspection que nous observons et que nous observerons toujours sur ce sujet délicat. Notre devise est et restera : point de recommandations, ou bien des recommandations consciencieuses, faites non dans notre intérêt, mais dans l'intérêt de nos abonnées.

Nous nous occuperons d'abord des salles consacrées à la lingerie, qui nous a déjà fourni les devis de layettes et de trousseaux désirés par nos lectrices et publiés dans ce numéro. Nous y voyons d'abord des robes en mousseline blanche, brodées, avec un volant de 7 mètres, 2 m. 50 c. de bandes brodées pour le corsage; 5 mètres de mousseline en 1 m. 80 c. de largeur pour la robe, coûtant 18 fr. 50 c. Des robes pareilles, mais dont le volant est orné d'une plus riche broderie, coûtent 23 francs; d'autres, brodées tout autour, avec cinq mètres de bandes brodées pour le corsage, coûtent 32 et 35 francs; d'autres enfin, dont les dessins sont fort riches, avec guirlandes brodées et semés au-dessus, coûtent 39 et 45 francs. Ces robes conviennent aux réunions d'été, aux promenades en voiture, aux toilettes des villes *d'eaux*.

Après les robes, mentionnons les jupons de mousseline brodée. Ceux-ci se mettent sous les robes très-légères de l'été; ils sont assez longs et assez larges pour pouvoir être portés soit avec un corsage blanc, montant, soit avec une veste de mousseline ou de taffetas; presque tous sont garnis d'un volant. Nous trouvons ensuite les jupons de percale de divers genres; les plus jolis (à mon avis) sont bordés avec deux volants étroits, surmontés de deux plis, d'un entre-deux brodé, puis encore de deux plis. Viennent ensuite, sur le comptoir voisin, des camisoles simples, à plis et *piqûres*, avec col en toile, à 7 francs 50 centimes; d'autres, avec col et manches festonnées, à 9 fr.; des chemises en toile brodées, à 13 fr. 50 centimes; des chemises de nuit brodées, à 15 fr. 75 centimes. Au même comptoir on me montre des jupons exceptionnellement élégants, ayant un volant brodé surmonté d'un entre-deux brodé, au-dessus duquel se trouve un ruban de velours noir, *barré* de distance en distance par des *pattes* perpendiculaires, brodées; au-dessus de ce ruban, deuxième entre-deux brodé; ce jupon coûte 125 francs. Des pantalons diversement garnis, depuis 6 fr. 75. Ce qu'il importe de mentionner, c'est que toute cette lingerie est parfaitement coupée et cousue, et que l'objet le moins cher diffère de l'objet le plus cher, non par les qualités solides que nous venons d'indiquer, mais seulement par la richesse des ornements. En veillant soigneusement à la bonne forme et à la bonne exécution des divers objets de lingerie mis en vente, les *Magasins du Louvre* ont donné à cette industrie une importance qu'on ne lui reconnaît pas ordinairement dans les maisons qui ne se vouent pas spécialement à la préparation de la lingerie; le public l'a constaté, et aujourd'hui l'on commande dans ces magasins les trousseaux des plus riches, des plus élégantes comme des plus simples mariées parisiennes. On y trouve des mouchoirs en batiste avec vignettes et initiales brodées au plumetis, à 80 centimes, et à 1 fr. 10 centimes; près des draps les plus simples, faits cependant en superbe toile filée à la main, sans couture, ayant 2 mètres 40 centimètres de largeur et 3 mètres 60 centimètres de longueur, avec larges ourlets à jours, coûtant 19 francs, on voit les draps de lit brodés *à retour*, garnis de volants de batiste à 110 francs et au dessus; les élégances intermédiaires coûtent 23 francs, — 34 francs, — 39 francs, et enfin ceux qui sont ornés de guirlandes brodées, 48 et 55 francs le drap.


CHEMISE POUR ENFANT.

Si nous quittons la lingerie pour jeter un coup d'œil sur les tissus dits de *fantaisie*, dont la fabrication et l'usage ont pris un développement énorme, dû à nos habitudes de locomotion, nous trouvons les poils-de-chèvre à carreaux blancs et noirs et à couleurs variées, les *grisailles* et les tissus quadrillés, les alpagas, les mohairs noirs et de couleurs, les toiles de Saxe à 75 centimes le mètre; d'autres étoffes de même genre, mais de qualité supérieure, coûtent 95 centimes, 1 fr. 25 c., et 1 fr. 45 c. le mètre.

Si l'on m'interroge sur les dessins et les nuances qui me semblent mériter la préférence de nos lectrices, je dirai aux personnes qui ne veulent ou ne peuvent avoir qu'un petit nombre de robes, de choisir les tissus blancs et noirs; cette combinaison ne *date* pas, et c'est encore celle dont on se fatigue le moins.

Au-dessus du poil-de-chèvre bon marché, se place le linos blanc et gris coûtant de 95 centimes à 1 fr. 90 c. le mètre; puis les *sultanes*, tissu en grande largeur, à 3 fr. 25 c. le mètre; puis le *granité* gris, un peu plus cher; puis la gaze de Chambéry unie, dans toutes les nuances nouvelles, à 2 fr. 75 c. le mètre; la grenadine noire unie, pour toilettes de deuil, les alpagas, les mohairs, les linos blancs, étoffes de laine plus légères et plus élégantes que les piqués blancs.

Quant aux soieries, la plume me tombe des mains lorsque je veux tenter d'énumérer ces riches teintes nouvelles, ces beaux *verts* doux et veloutés, ces *violets* si riches et si majestueux, tous les tons *gris*, *bruns*, *modes*, qui forment des robes si belles — et si peu coûteuses; en effet ces poult-de-soie qui ont 60 centimètres de largeur, coûtent 8 fr. 50 ou 75 c. le mètre. J'ai déjà indiqué les jolies rayures de printemps et les belles moires *camaïeu*, qui composent des robes si commodes et si élégantes dans leur simplicité.

Les robes toutes prêtes ont causé une véritable émeute dans ces magasins; toutes les femmes se précipitaient sur les jupes et casaques en poil de chèvre, à 15 fr. 50 c., sur les jupes avec paletots pareils, garnis de cachemire et soutachés, à 21 francs; sur les robes de chambre avec ceintures longues et pèlerines, du même prix (21 fr.);

N° 1. BANDE DE JUPON.

sur les jupes et vestes avec ceintures suédoises ornées de 300 petites boucles en acier, à 26 francs ; sur les jupes avec paletots pareils à bords dentelés garnis de lacets et de boutons, à 26 francs ; sur les robes en granité avec vestes, à 58 francs, et sur les mêmes robes du même prix, à bords dentelés. Ces toilettes serviront pour le matin, pour les promenades à la campagne, pour les voyages, et la salle qui les contient a été prise d'assaut par les Parisiennes qui les essayaient — devant tout Paris.

Nous avons fait dessiner quelques-uns des manteaux et paletots d'été, préparés pour les *Magasins du Louvre*. Comme paletot très-commode, très-joli, quoique très-simple, je conseillerai celui de 19 francs et celui de 22 francs en drap léger ; on y trouvera de beaux paletots en soie noire, à 65 et 75 francs, qui conviennent aux toilettes élégantes des jeunes filles et aux toilettes simples des femmes ; d'autres à 90, — à 110 francs et au-dessus ; les plus jolis sont, à ce qu'il me semble, ceux que l'on désigne par les noms : *La Vallière*, — *Rachel*, — *Agnès* (celui-ci est avec doublure jaune ou rouge), le *Capitaine*, etc. Un vêtement d'intérieur fort commode se trouve aussi dans ces magasins : ce sont les vestes en molleton, cachemire, rayé, demi-ajustées.

Je ne saurais mieux affirmer la sincérité de ces recommandations qu'en engageant nos lectrices à demander aux *Magasins du Louvre* des échantillons qu'on leur enverra *gratis*.



CHEMISE DE NUIT POUR FEMME.

AMEUBLEMENT.

La mode adopte décidément, pour les meubles et pour les étoffes qui les recouvrent, les formes et les dessins qui ont prévalu sous le règne de Louis XVI : mais les puristes seuls, c'est-à-dire les pédants, imposent à leur demeure entière l'uniformité de style ; les autres, c'est-à-dire le plus grand nombre, se bornent à observer cette uniformité pour chaque pièce en particulier, tout en adoptant pour leur appartement la diversité. Ainsi les grands salons sont de style Louis XIV, les petits salons de style moderne, les chambres à coucher ont un mobilier Louis XV, les salles à manger sont modernes aussi ; les bibliothèques et les cabinets masculins peuvent être Louis XIII ou Louis XII, mais à la condition que les meubles anciens soient authentiques et non fabriqués de nos jours, d'après des modèles anciens, supercherie dans laquelle on excelle à Paris.

Les mobiliers en bois peint en blanc, de forme Louis XVI, conviennent parfaitement pour les maisons de campagne ; on les recouvre avec des perses *cretonnes* (sans apprêt) de style ancien, dont la fabrication a pris une extension considérable. Rien n'est plus gai, plus *décoratif* que ces perses, dont on trouve, aux *Magasins du Louvre*, le plus riche assortiment ; on y voit celles dites Louis XIV, fond blanc, avec ramages et oiseaux d'une seule nuance, rose vif ou bleu vif. Le prix de cette perse est de 1 fr. 75 c. le mètre ; la largeur est de 85 centimètres, quelle que soit la richesse du dessin, et par conséquent le prix de la perse.

Viennent ensuite les fonds bleu vif de nuance superbe, avec dessins grisaille, copiés sur les étoffes de soie Louis XV et Louis XVI ; ces perses coûtent 2 fr. 60 c., et 2 fr. 90 c. le mètre. Elles conviennent aux chambres à coucher et aux petits salons ; les grands salons appellent la perse rouge vif, à dessins grisaille, dont le prix est de 2 fr. 90 c. à 3 fr. 25 c.

Nous trouvons ensuite les fonds écrus, à ramages enluminés (de 2 fr. 45 à 3 fr. 50 c.), et j'ai habilement ménagé comme dernier terme de ma gradation le dessin avec *paons* gris, sur bleu, écru sur rouge vif, enluminé enfin, sur fond blanc ou écru ; rien n'est plus magnifique que ce dessin représentant des *paons* la queue étalée, perchés sur un fouillis de branches. Le dessin gris sur bleu coûte 4 fr. le mètre ; — écru sur rouge, 4 fr. 25 c., et enfin le coloris naturel du paon sur fond blanc ou écru, 4 fr. 50 c.

Ces sujets, et leur parfaite exécution, font le plus grand honneur aux fabriques françaises ; la grâce du dessin, la légèreté de la disposition, l'éclat et l'exactitude du coloris, tout s'y trouve réuni avec un goût exquis. Les oiseaux de fantaisie, sur branches de corail, à 3 fr. 75 c., les fonds écrus avec perroquets, à 3 fr. 25 c. le mètre, sont également très-beaux ; mais, puisque je suis mise en demeure d'indiquer mes préférences à nos lectrices, je leur indiquerai les perses Louis XVI, à oiseaux roses ou bleus, sur fond blanc, pour chambres d'enfants et d'amis, les dessins *grisaille*, sur fond bleu et sur fond rouge, et enfin les *paons* dans toutes leurs dispositions sur fond bleu, sur fond rouge et sur fond blanc. On a fait revivre, pour ces perses, les plus beaux dessins de l'ancienne fabrique de Jouy, et l'on obtient des résultats magnifiques en exécutant ces dessins avec le beau coloris que la science moderne a mis à la disposition de l'industrie. Les *Magasins du Louvre* envoient dans les départements des rouleaux composés des échantillons de toutes ces perses ; seulement ces rouleaux représentent une certaine valeur, puisque les échantillons ont souvent plus de 1 mètre de longueur, afin de montrer le dessin dans toute son étendue, et l'on doit les renvoyer fidèlement.

Pour les salles à manger, les bibliothèques, les cabinets de travail, les kiosques d'été, on trouvera dans les mêmes magasins des tissus à dessins indiens, ayant 1 mètre 40 centimètres de largeur (un lé suffit pour un rideau) coûtant 4 fr. 75 c. le mètre ; les uns ont des dessins *cachemire ;* d'autres sont à rayures perpendiculaires, d'autres encore à rayures horizontales. Le tissu que l'on appelle *Tiflis* a de fines rayures d'or ; il est de même largeur que tous les autres tissus à rayures et coûte 5 fr. 75 c. le mètre : cette étoffe fabriquée en bourre de soie est extrêmement solide, et produit un effet très-*décoratif*. Je recommande les rayures perpendiculaires qui (à mon avis, et sauf erreur) *meublent* mieux que les rayures horizontales. Tous les rideaux, même ceux en perse, doivent être doublés pour former de beaux plis ; la doublure est d'ailleurs une condition de durée et de solidité pour les rideaux, qu'elle préserve des ardeurs du soleil. On en trouve à 80 et à 90 centimes (ayant 85 centimètres de largeur) dans les *Magasins du Louvre ;* la première est unie, la seconde est gaufrée, de façon à imiter une doublure *piquée*, en toutes petites losanges.

L'économie n'est pas tout entière résumée dans l'application à ne point dépenser ; elle est surtout habile lorsqu'elle sait dépenser à propos et employer immédiatement une somme d'argent qui évitera l'emploi futur d'une somme plus considérable. Ainsi les beaux rideaux en soie, velours, reps uni ou broché, doivent être enlevés pour la saison d'été. Quelque soin que l'on apporte au gouvernement des persiennes et des stores intérieurs ou extérieurs,

Nº 2. BORDURE DE JUPON.

PARDESSUS D'ÉTÉ DES **GRANDS MAGASINS DU LOUVRE,**



N° 1. Mignon. Paletot d'été pour jeune fille et pour demi-toilette de dame. Ce paletot est fait en poult-de-soie noir, avec *pattes* en galon et boutons de jais noir. — Prix : 90 francs.

N° 2. Matinée. Paletot en taffetas noir, orné de passementeries richement ornées de perles en acier. Ces passementeries sont disposées sur le paletot de distance en distance, couvrent les coutures des épaules en se terminant par des pendeloques, garnissent l'extrémité des manches et forment la ceinture qui retient le paletot. — Prix : 180 francs.

N° 3. Casino. Sortie de bals et de concerts d'été, en fin tissu de laine rouge vif; la orme de la manche, carrée par devant et plus longue derrière que devant, est un peu orientale, ainsi que les ornements qui se composent de galons en or, avec boutons dorés. Robe en poil de chèvre à rayures, des mêmes magasins. — Prix : 120 francs.



N° 4. Arabesque. Paletot en gros-grain noir, à lés fendus, bordés d'un large galon de passementerie noire, terminé par une frange de soie. Les divers ornements du paletot, sont exécutés avec du galon fort large, encadré de bouclettes en soutache, et orné de longues olives en passementerie. — Prix : 210 francs.

N° 5. Paletot en poult-de-soie noir bordé avec une frange étroite surmontée de plusieurs rangs de galon étroit; le même galon est employé pour les ornements brodés qui garnissent les devants du paletot, et couvrent la manche depuis l'épaule, sur le coude. — Prix : 140 francs.

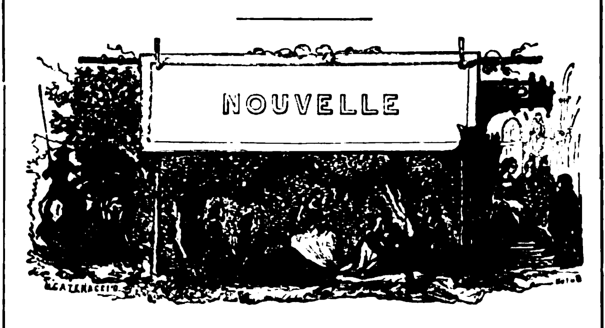
N° 6. Le Paletot double. On le fait en molleton-cachemire blanc, moucheté de noir, garni de franges blanches à demi recouvertes par des franges noires; deux cordelières, terminées par des glands, forment une arabesque au milieu du paletot par derrière. Les manches sont garnies à chaque extrémité avec une frange double blanche et noire. — Prix : 125 francs.

rieurs, le soleil se glisse toujours par quelque interstice, et, frappant régulièrement sur le même point, enlève la couleur primitive, en y substituant des taches blanches ou jaunes. Toute personne qui peut avoir de beaux rideaux d'hiver doit se procurer des rideaux d'été, en perse plus ou moins riche, car ceux-ci doubleront et tripleront la durée de ceux-là ; user en été, exposer aux rayons du soleil des étoffes belles et de grand prix, pour éviter l'achat de rideaux d'un prix modique, constituerait une économie inintelligente. Les rideaux de perse *cretonne* sont plus solides, infiniment plus beaux, et d'un prix moins élevé que les rideaux en mousseline blanche. Ceux-ci, quelle que soit leur valeur, communiquent toujours à la pièce dans laquelle ils figurent un aspect mesquin, démeublé, nu et triste ; ils sont honnis à Paris, où l'on entend la science de l'ameublement, et sont employés seulement sous les rideaux d'étoffe, de façon à les dépasser un peu, — sans préjudice, bien entendu, des *petits* rideaux plaqués sur les carreaux. Quant aux rideaux, au sujet desquels on m'interrogeait récemment, composés d'un lé d'étoffe à droite de la fenêtre, et d'un lé de mousseline à gauche, on n'en voit, on n'en fait jamais de semblables : cela est laid comme aspect. Si l'on m'objecte l'économie, je répondrai qu'il faut additionner le prix que coûtera pour chaque fenêtre le lé d'étoffe et le lé de mousseline, et choisir une étoffe moins coûteuse, mais dont on fera deux rideaux semblables pour chaque fenêtre, ce qui sera incomparablement plus joli et plus élégant que les rideaux mixtes, lors même que l'on se proposerait de choisir pour ceux-ci un lé fort cher.

Je n'entreprendrai pas, en cette saison, de passer en revue les riches étoffes d'ameublement que contiennent les *Magasins du Louvre ;* je ne puis cependant m'empêcher de mentionner les reps unis en toute nuance, ayant 1 mètre 33 centimètres de largeur (c'est-à-dire une largeur suffisante pour un côté de fenêtre) et coûtant 5 francs 90 centimes le mètre. Les reps brochés sont d'un prix plus élevé; ils ont des dessins magnifiques. Viennent ensuite les reps *unis* avec bordure grecque en soie, coûtant 14 fr. 50 c. le mètre; il y a surtout l'un de ces reps nuance *bois* avec bordure en soie jaune, qui, employé en rideaux et portières de salle à manger, avec les siéges recouverts en reps uni de même nuance, composerait la plus belle et la plus *distinguée* des salles à manger, dont le mobilier serait, bien entendu, en bois de noyer massif à moulures noires.

Je confesse ici l'une de mes faiblesses, et j'ose même ajouter que je désirerais la faire partager à quelques-unes de nos lectrices. Je voudrais que, toute proportion gardée, l'économie portât sur la toilette plutôt que sur l'ameublement de la demeure; je voudrais que les femmes fussent assez habiles pour préparer elles-mêmes leurs vêtements, assez industrieuses pour tirer parti de tous les objets qui composent leurs toilettes, de façon à les renouveler le moins souvent possible, et à pouvoir parer non-seulement leur personne, mais aussi leur demeure, grâce aux économies réalisées sur d'autres détails. Ce vœu n'est pas aussi frivole qu'on pourrait le croire; on se plaît davantage, on reste plus volontiers dans un appartement riant et *confortable*, toute proportion gardée. Or nous savons qu'un grand nombre de chagrins sont dus surtout à ce que *l'on ne sait pas rester au logis*. Combien de femmes se vêtent de soieries somptueuses, de velours, de dentelles, et se résignent, pour subvenir à ces dépenses exagérées, à habiter une demeure froide, triste, incomplétement ou sordidement meublée ! Quel plaisir un mari peut-il trouver à passer la soirée sur une chaise de paille ou de canne, près d'un foyer *chauffé* par une bûche économique, éclairé par une lampe sans lumière, coiffée d'un abat-jour de papier brûlé ou maculé de taches d'huile? Il a accompagné *dans le monde* sa femme superbement vêtue..... Mais ce souvenir ne peut suffire à son bonheur, et il supporte avec tristesse, avec mécontentement, avec impatience, jusqu'au moment où il se hâte de lui échapper, ce logis incommode, cette demeure dont la femme s'est désintéressée, dont elle ne s'occupe jamais, à laquelle elle ne communique aucun des attraits qui retiennent ou charment. J'espère que l'on me comprend, sans que j'aie besoin d'insister sur aucun détail. Je ne songe pas à blâmer l'économie, la sainte économie, qui se compose de privations inévitables, courageusement supportées; je blâme l'économie égoïste, celle qui s'applique à retrancher l'aisance, le bien-être intérieur, celle qui s'exerce aux dépens du mari et de la famille, celle qui leur impose une nourriture mesquine, mesquinement servie, un mobilier laid et sordide, pour subvenir aux frais d'une toilette qui n'est pas en harmonie avec la situation que l'on occupe et les ressources dont on dispose. L'économie, comme la dépense, doivent se répartir équitablement sur tous les détails de l'existence; l'une et l'autre sont condamnables dès que l'équilibre est rompu, dès que l'on impose autour de soi une privation quelconque pour s'accorder à soi-même une dépense qui flatte seulement la vanité. Mais l'économie est condamnable aussi lorsque, étant exagérée, elle devient sordide, lorsque, n'étant pas commandée par la nécessité, elle est due à une manie qui nous porte à vivre, quand nous n'y sommes pas obligés, et à faire vivre ceux qui nous entourent dans un intérieur qui est *inutilement* triste, laid, mesquin et désagréable. Pour observer, en tout ce qui concerne la dépense, une règle qui préservera de tout errement, il faut veiller soigneusement sur les dépenses personnelles, sur celles qui sont sollicitées par notre vanité, ou conseillées par nos goûts particuliers; c'est sur ce point que doit se porter l'économie, sous peine d'être égoïste et condamnable. Savoir retrancher sur sa part pour augmenter la part d'autrui, celle de la famille, celle même des domestiques : tel est le caractère d'une économie respectable, qui réussit ainsi à se fonder, non sur la parcimonie, mais sur la générosité, non sur la sécheresse du cœur, mais au contraire sur son intarissable bonté.

EMMELINE RAYMOND.



LE LEGS.

Suite.

Cette année-là, Georges arriva en triomphateur aux Charmilles; il avait obtenu un grand prix au concours général de la Sorbonne. Il n'attendit pas que la voiture dans laquelle il arrivait eût atteint le perron pour bondir par-dessus la portière, gravir les degrés du grand escalier, et se jeter dans les bras de son frère.

« Tu es pâle, Louis, tu as maigri ; serais-tu malade?

— Nullement; mais j'ai un meilleur compliment à t'adresser ; la santé, la jeunesse, la vie, rayonnent dans tes regards.

— Oh, je suis si heureux! Mes études sont finies, ou à peu près, et je vais passer deux mois avec toi ! Je monterai à cheval, nous irons à la chasse, nous irons danser dans les fêtes de village et dans les bals des châteaux voisins; toi-même, tu recevras du monde, n'est-ce pas?

— Cela est bien difficile; tu oublies que je suis célibataire.

— C'est vrai. Pourquoi ne te maries-tu pas? »

Louis haussa les épaules avec indifférence.

« Tu ne serais pas si seul, ta grande maison ne serait pas si silencieuse; sais-tu bien qu'elle est effrayante, cette maison ? Je suis toujours forcé de refaire connaissance avec elle, et parfois, lorsqu'il m'arrive de rire, de chanter ou de parler très-haut, je m'arrête tout à coup, comme si je venais de commettre une inconvenance. Il y a ici un écho sépulcral et solennel, comme dans une église. Les chiens se portent bien? Et les chevaux? et mon cher alezan?... Je vais aller faire une tournée générale.»

Georges se précipita hors du cabinet de son frère, et l'on entendit, se perdant au loin, les notes d'une mélodie qu'il jetait aux majestueux échos des Charmilles, peu habitués à être secoués dans leur torpeur.

« Il est charmant, » se dit Louis, non sans une nuance de dépit; « sa taille est des plus élégantes; quels beaux yeux! vifs, pénétrants, et cependant si doux! Une profusion de cheveux châtain foncé tranche vigoureusement sur son front blanc. Comme il ressemble à notre père! comme il est gai! comme il s'intéresse à tout! Je n'ai jamais été ainsi, même quand j'avais son âge.

— Un miracle, Louis! » s'écriait Georges en rentrant; « cela ne s'est jamais vu ! Depuis que je viens aux Charmilles, je n'ai jamais été témoin d'un événement aussi surprenant! J'ai toujours considéré ce château vénérable comme une copie, une reproduction du célèbre palais de la Belle au bois dormant, — n'était que je ne pouvais te prendre pour une charmante princesse..... — Aujourd'hui toute mon expérience est mise en défaut; j'assiste à la chose la plus étonnante, la plus incroyable, la plus...

— En voilà assez; de quoi s'agit-il? Laisse là les réminiscences de Mme de Sévigné, et parle en peu de mots, si cela t'est possible.

— Une visite ! » dit Georges, en se conformant instantanément au programme laconique qui lui était imposé.

« Allons donc!

— C'est une vérité.

— Qui est-ce?

— Un homme, une femme; non, je me trompe, c'est une négresse..... un enfant.

— On se trompe sans doute.

— Voici une carte pour toi.

— Que ne le disais-tu tout de suite, et que ne l'as-tu remise, en t'épargnant ce bavardage?

— Écoute, mon cher Louis: je serais trop riche si je ne dépensais de temps en temps les provisions de paroles que j'accumule en ta compagnie peu loquace, soit dit sans reproche.

— Monsieur Champlieu! » s'écria Louis, en jetant les yeux sur la carte, sans écouter son frère; « comment! il est en France!.... » Et, agité par quelques souvenirs pénibles, le maître des Charmilles ne se hâtait pas d'aller au-devant de ses hôtes.

« Il attend, » dit Georges doucement.

« C'est juste, je vais au-devant de lui, » et les deux frères descendirent ensemble.

On avait introduit M. Champlieu dans la vaste salle à manger du rez-de-chaussée; ce fut là que son ancien élève vint le rejoindre. Près du visiteur se trouvait une négresse, sur le giron de laquelle une ravissante petite fille de cinq ans était blottie; ses joues blanches et roses se détachaient vigoureusement sur la peau d'ébène qui lui servait de repoussoir; de longues boucles soyeuses et dorées voilaient en partie ses grands yeux bleus, si foncés qu'ils étaient noirs dans l'ombre. De temps en temps la petite fille écartait vivement de sa main rose et mignonne le voile mouvant de ces boucles blondes qui s'interposait entre elle et tous ces personnages inconnus; mais elle le laissait bien vite retomber, et se pressait contre sa noire compagne, avec l'épouvante d'un oiseau qui redoute les piéges.

En apercevant Louis, M. Champlieu lui tendit cordialement les deux mains.

« Je vous croyais bien loin d'ici, » dit le propriétaire des Charmilles, en répondant aux marques d'amitié qui lui étaient adressées avec une effusion mélangée d'une sorte d'embarras.

« J'ai quitté définitivement l'Amérique, mon cher enfant; j'ai voulu revenir au gîte; j'y ramène tout ce qu'il me reste de ma belle et florissante famille, c'est-à-dire ma petite Sarah, » répondit M. Champlieu en désignant l'enfant porté par la négresse : quelques larmes obscurcirent le tendre regard que le père adressait à sa fille.

« Avant tout, il faut songer à vous installer commodément, » dit Louis, troublé par ce nom de Sarah ; « vous restez avec moi, n'est-il pas vrai, le plus longtemps possible?

— Quelques jours, si vous le voulez.

— Georges, fais appeler la femme de charge; qu'elle installe l'enfant dans la chambre bleue, près de l'appartement que l'on préparera pour M. Champlieu; fais servir une collation quelconque; va, occupe-toi de tous ces soins.

— Me voilà élevé à la dignité de maîtresse de maison, » répondit gaiement Georges; « voulez-vous venir avec moi, ma mignonne? » ajouta-t-il en se penchant vers la petite fille.

Elle écarta ses cheveux, regarda le jeune homme, et lui sourit... Mais, lorsque Louis s'approcha d'elle et voulut la prendre dans ses bras, elle se rejeta violemment en arrière, en criant:

« Non, non; papa! Je veux rester avec papa!

— Voyons, Sarah, » dit son père en l'embrassant, « ne sois pas si sauvage; tu es ici avec des amis.

— Je vous montrerai de beaux chiens, de grands chevaux, d'autres chevaux tout petits, des oiseaux, des poules, » reprit Georges.

La petite fille ne résista pas à cette attrayante énumération ; elle consentit à quitter les bras de la négresse, et même à donner la main à Georges ; mais son autre main s'accrochait à la robe de sa compagne, et ce fut dans cet ordre qu'ils s'éloignèrent tous trois.

Louis emmena M. Champlieu dans son appartement. La cordialité que lui témoignait son ancien précepteur le délivrait d'une certaine angoisse, en lui prouvant que l'on n'avait pas fait connaître au beau-frère de Sarah les projets noués et dénoués lors de son séjour à Carlsbad; mais d'un autre côté ce silence froissait un peu son amour-propre. Ainsi Sarah l'avait si complétement, si aisément oublié, qu'elle n'avait pas même daigné exprimer à son plus proche parent une plainte ou un regret!

« Ainsi, je vous retrouve seul, » dit M. Champlieu en s'asseyant dans son grand fauteuil; « comment se fait-il, mon cher Louis, que vous ne vous soyez pas encore marié?

— Je n'ai pu me décider à faire un mariage de convenance, et n'ai pas réussi à éprouver une inclination assez forte pour déterminer une alliance.

— Il n'y a pas encore de temps de perdu ; vous êtes jeune, puisque vous avez trente-cinq ans; mais croyez-en votre vieil ami, ne tardez pas trop longtemps à vous créer une famille; il est amer de vieillir seul; mais il est bien triste de se marier, dans la maturité de la vie, avec une jeune femme, de voir naître des enfants que l'on n'aura peut-être pas le temps de protéger jusqu'au jour de leur établissement, et que l'on redoute de laisser orphelins. »

M. Champlieu passa une main sur son front ridé, et ce geste exprimait un profond découragement.

« Écoutez mon histoire, » reprit-il, « et puissiez-vous y trouver un enseignement!

« Vous savez ce qu'est la carrière d'un professeur en France; l'ambition la plus modeste ne saurait y trouver le moindre espace pour s'y déployer; heureux encore lorsqu'on peut y trouver les ressources nécessaires pour arriver à une chétive existence. Je n'avais jamais rêvé la fortune, mais j'avais ardemment désiré posséder une famille, avoir autour de moi une femme, des enfants à aimer, à adorer; je ne pouvais épouser qu'une jeune fille dénuée de fortune... et je n'avais pas même une humble existence à lui offrir; je possédais le strict nécessaire pour moi : c'était la misère pour une famille; et que deviendrait-elle si le chef, le gagne-pain venait à manquer?

« J'avais atteint l'âge de quarante ans, lorsque l'un de mes amis, établi à New-York, m'engagea à aller le rejoindre : il me proposait une association, laquelle devait aboutir infailliblement à la richesse pour tous deux. Après quelques hésitations, je me décidai, et partis pour l'Amérique.

« Tout marcha à souhait; nos entreprises prospérèrent, et ma fortune s'augmentait chaque année. Seulement, je l'achetais au prix d'un labeur opiniâtre, écrasant, qui s'était emparé de toutes mes heures, qui avait pris à son service toutes mes facultés; je n'étais plus qu'une machine à gagner de l'argent, qui en gagnait, cela est vrai,



mais à la condition d'abdiquer tout sentiment et toute pensée. Pour vous faire mesurer d'un seul coup la tyrannie de mes travaux, je vous dirai que, tout en désirant vivement accomplir mes projets de mariage, je ne trouvai pas le temps de me marier.

« Parmi les plus humbles des commis attachés à notre florissante maison de commerce, se trouvait un copiste presque vieux, qui portait le même nom que vous. Ce nom me frappa tout d'abord; mais, un jour que je signais la feuille des appointements, je vis, par l'orthographe de ce nom, qu'il n'avait rien de commun avec le vôtre; notre commis écrivait son nom avec une particule, d'Arcet. Je n'y pensai plus.

« J'avais déjà passé six années en Amérique; je possédais près d'un million, et je songeais parfois à revenir en France; mais cette vie absorbante, riche en émotions, possède des charmes auxquels il n'est pas facile de se soustraire. J'étais plongé dans mes pensées, lorsqu'un matin la porte de mon cabinet s'ouvrit respectueusement pour laisser apparaître l'un de nos commis en chef.

« Qu'y a-t-il? » dis-je, brusquement rappelé aux *affaires*.

« Monsieur, je viens prendre vos ordres; il nous faut un employé de plus, la correspondance ne marche pas depuis que M. d'Arcet n'est plus ici.

— Pourquoi n'y est-il plus?

— Il est sérieusement malade depuis quinze jours; faut-il le remplacer?

— Sans doute; mais ne disposez pas de sa place définitivement. Où loge-t-il? »

« Le commis me donna son adresse, et j'allai visiter notre employé.

« Ah! mon ami, quel triste spectacle je vis ce jour-là! Dans une pauvre chambre donnant sur une sorte de puits qui représentait une cour, se trouvait un vieillard malade; il y avait autour de lui quelques pauvres meubles vermoulus, et deux ravissantes jeunes filles: l'aînée avait vingt ans à peine, on l'appelait Jane; la deuxième était presque une enfant, et se nommait Sarah.

« En m'apercevant, M. d'Arcet rougit et pâlit; il essaya de quitter son fauteuil pour me recevoir, et j'eus beaucoup de peine à calmer ses craintes. Mon apparition représentait à ses yeux son congé définitif, c'est-à-dire la plus affreuse misère pour lui et ses filles; je me hâtai de le rassurer. Ses filles, appuyées sur le dossier du fauteuil dans lequel il était étendu, aspiraient, pour ainsi dire, mes paroles; penchées en avant, leurs grands yeux fixés sur moi, elles semblaient, en m'écoutant, renaître à la vie en recouvrant l'espérance.

« Je reprochai doucement à M. d'Arcet de m'avoir laissé ignorer sa maladie.

« Je croyais que la santé allait revenir, » répondit-il; « j'espérais chaque jour que je pourrais le lendemain aller reprendre mon travail..... Les forces vont revenir, Monsieur; bientôt je pourrai retourner à mon bureau.

— Non pas, il faut prendre du repos; votre travail sera fait par un intérimaire, car nous ne voulons pas que vous soyez remplacé; vos services nous sont trop précieux pour que nous renoncions jamais à vous.

— Ah! Monsieur, comme vous êtes bon!

— Du tout; je suis égoïste, au contraire; et je vais vous le prouver, en vous avouant que votre médecin ne m'inspire aucune confiance..... »

« Le vieillard rougit; les deux sœurs se regardèrent avec tristesse. Hélas! on n'avait pas même pu appeler un médecin!

« ..... Et je vais vous envoyer un bon docteur, qui m'a parfaitement soigné dans ma dernière maladie. »

« Je quittai M. d'Arcet, et ses filles m'accompagnèrent, en me comblant de remercîments. Sur le palier je m'adressai à Mlle Jane.

« Mademoiselle, » lui dis-je, « nos employés sont pour nous une grande famille dont tous les membres s'entr'aident mutuellement; nous prélevons tous les ans, sur nos bénéfices, une somme dont les intérêts sont employés dans les circonstances analogues à celle où se trouve monsieur votre père. Une pension vous sera remise chaque semaine pour subvenir aux frais de sa maladie; il est bien entendu que ses appointements lui sont maintenus. Voici la somme qu'il aurait dû toucher depuis qu'il est malade..... Et je remis à la jeune fille deux billets de cent francs. »

« Jane se recula en balbutiant:

« Mon père ne voudra pas..... Il faut lui demander la permission de recevoir cet argent.

— Puisque c'est pour soigner papa, » dit la petite Sarah, « puisque cela se fait ainsi! Soignons-le d'abord, et, quand il sera bien portant, il s'expliquera avec Monsieur. »

« Hélas! le dénûment était bien grand, car la fierté de Jane fléchit et se résolut en deux ruisseaux de larmes; elle accepta, et je quittai cette pauvre demeure.

« Mais j'y revins, et bientôt on me considéra comme un ami. La convalescence de M. d'Arcet fut lente, et je passais souvent mes soirées près de lui. Vous l'avez deviné, sans doute: ce n'est point à ma générosité qu'il fallait faire honneur de mon assiduité; j'aimais Jane, je la demandai en mariage, et cette demande fut accueillie avec reconnaissance par le père et par la fille.

« Ma pauvre, chère, noble Jane! Elle me donna, en effet, sa reconnaissance, son dévouement... Mais elle ne pouvait me donner cette affection que l'on éprouve pour celui qui est, par son âge, un compagnon, un égal. J'étais le bienfaiteur, le protecteur de son père; elle se dévoua à mon bonheur..... Mais elle, fut-elle heureuse? Je m'adresse bien souvent cette question, et parfois elle prend les proportions d'un remords.

« Peu de jours avant notre mariage, M. d'Arcet me communiqua une foule de papiers relatifs à sa famille; j'y découvris une circonstance singulière: son père avait jugé à propos d'anoblir son nom en y accolant une particule; mais ce nom s'écrivait en réalité comme le vôtre, mon cher Louis, et il m'a été clairement démontré que les parents de ma femme sont vos alliés.

« Après mon mariage, mes affaires continuèrent à prospérer; nous perdîmes mon beau-père, et Sarah vint habiter avec nous; j'eus plusieurs enfants, il ne m'en reste qu'un, la petite fille que vous avez vue. »

M. Champlieu se leva, fit quelques tours dans le cabinet, puis revint s'asseoir près de Louis.

« C'est un singulier pays que l'Amérique, » dit-il en reprenant sa narration; « la roue de la fortune y tourne avec une vélocité qui est inconnue sur notre vieux continent; pauvre aujourd'hui, vous pouvez être riche demain, ruiné le jour suivant, et enrichi le lendemain de votre ruine. La destinée me devint contraire, et nous nous trouvâmes un jour presque aussi pauvres que l'était M. d'Arcet quand je le vis pour la première fois. Sarah voulut se créer une ressource, et se décida à se rendre à Paris pour y perfectionner ses talents. Après son départ, nous perdîmes successivement nos quatre enfants... Ah! Louis! je ne puis, sans ressentir une angoisse mortelle, me reporter à cette époque... me souvenir du désespoir de Jane.

« Mon courage ne m'abandonna pas, heureusement; je refis quelques affaires. Nous allions avoir un enfant; je me préparais à rappeler Sarah près de nous, lorsqu'un dernier et effroyable malheur vint fondre sur moi: Sarah vint au monde, et Jane le quitta..... Elle n'embrassa pas même notre dernier enfant.

« Dès qu'elle reçut cette nouvelle, ma belle-sœur revint en Amérique; elle remplaça pour l'orpheline la mère qui avait quitté ce monde; elle fut pour moi un ange gardien, courageux, actif, veillant à tout, et se multipliant pour se dévouer. Quels trésors il y avait dans ce cœur!...

— Il y avait? » dit avec émotion Louis.

« Je l'ai perdue, elle aussi; elle est morte il y a six mois. Elle s'était consacrée à nous; elle avait refusé la main d'un honorable et riche banquier pour ne point quitter sa nièce... Une fluxion de poitrine l'a emportée en quelques semaines.

« L'Amérique m'était devenue odieuse; je ne me sentais plus capable de travailler..... Je réunis à la hâte les épaves de mon opulence passée, une somme de cent et quelques mille francs, et je partis pour la France avec Sarah et sa nourrice. Le banquier auquel j'étais recommandé au Havre a été en relations avec vous; j'ai su par lui que vous étiez aux Charmilles, et me suis subitement décidé à venir vous serrer la main.

— Quels sont vos projets pour l'avenir? » demanda Louis, en essayant de dominer les émotions qui l'avaient assailli.

« L'avenir... » répéta tristement M. Champlieu; « des projets..... Je n'en ai qu'un, un seul: je veux vivre pour que mon enfant ne reste pas seule ici-bas; je veux vivre pour pouvoir choisir moi-même le compagnon de sa vie. Oh! » ajouta-t-il avec une énergie fébrile, « il faut que je vive encore douze ans!

— Eh bien, mon ami, essayez de rester aux Charmilles; vous y vivrez paisiblement; les émotions n'y sont pas fréquentes. J'habite rarement ce château... et d'ailleurs qu'importe? il est assez vaste pour contenir plusieurs familles.

— Parlez-vous sérieusement?

— Sans aucun doute.

— Mais si vous vous mariez?

— Alors comme alors!... Cependant cela me paraît peu probable; la narration que vous venez de me faire ne me convertit pas, au contraire. Que de peines, que de chagrins, combien de malheurs vous vous seriez épargnés en ne vous mariant pas!

— Il me reste Sarah, » répondit M. Champlieu avec l'accent d'une tendresse infinie.

Comme il prononçait ce nom, la petite fille parut, suivie de Georges et de sa nourrice. Sa tête était ornée d'une guirlande de fleurs naturelles; elle portait dans ses bras une corbeille de fruits; ses joues rosées, ses yeux brillants, doublaient sa beauté. Elle courut embrasser son père; puis, prenant d'elle-même la main de Georges, qui était décidément devenu son ami intime, elle l'entraîna dans l'une des profondes embrasures des fenêtres pour recommencer l'édifice de sa corbeille de fruits.

« L'offre que vous me faites, mon cher Louis, » dit M. Champlieu en reprenant la conversation, « me convient d'autant mieux que le repos, un repos absolu, est l'une des conditions rigoureuses de mon existence. On me soigne depuis deux ans pour une maladie de cœur, et, quoique je n'aie pas une foi absolue en l'infaillibilité de la médecine, quoique je ne croie pas à cette maladie, j'ai cependant pris mes mesures pour le cas où je serais subitement emporté; mon testament est dans mon portefeuille; je vous fais un legs.....

— A moi?

— Oui, je vous lègue Sarah; je vous demande d'être son tuteur..... Acceptez-vous? » demanda M. Champlieu en riant.

Louis regarda l'enfant... Elle ressemblait à sa tante... Ce souvenir toucha son cœur, et se tournant vers son interlocuteur:

« J'aurais accepté ce legs, » dit-il avec gravité, « et j'aurais fait de mon mieux.

— Merci! J'en étais sûr; mais il est heureusement peu probable que je vous laisse cette corvée... Je vis, je vivrai..... Qu'est-ce donc? Que se passe-t-il?... De l'air!... J'étouffe!... Il faut que je vive!... » s'écria M. Champlieu au moment où tous les assistants s'empressaient autour de lui. Il se souleva avec l'aide du bras de Georges, puis retomba pesamment dans son fauteuil: il n'existait plus.

Il est plus aisé d'imaginer que de décrire la scène causée par ce malheur si soudain. Tandis que Louis courait à toutes les sonnettes, appelait tous ses domestiques, leur donnait des ordres multipliés, contradictoires, les envoyait dans toutes les directions pour chercher des médecins, Georges défaisait en tremblant la cravate de M. Champlieu, interrogeait la place où son cœur battait naguère, et ne voulait pas se rendre à l'évidence de la mort, qui venait de frapper sous ses yeux ce pauvre père laissant derrière lui une orpheline. La jeunesse n'accepte pas aisément ces coups imprévus qui, en retranchant soudainement une existence, en bouleversent plusieurs autres; il lui semble qu'elle est assez forte pour engager la lutte avec tous les événements; et, lorsqu'elle se trouve en face de ceux qui sont irréparables, il se produit en elle une grande douleur, car elle apprend à douter de sa puissance, et envisage tout à coup la faiblesse de la nature humaine.

Mais ce qu'il y avait de plus navrant dans ce moment solennel, c'était la stupeur, l'angoisse, puis les cris perçants, les lamentations de la négresse, auxquelles vinrent se joindre les sanglots de Sarah; l'enfant pleurait par imitation, sans avoir la perception nette du malheur qui l'atteignait.

« Mon pauvre maître, » s'écriait la nourrice, « vivant il y a une minute, et maintenant immobile pour toujours! Oh! pourquoi nous a-t-il amenées ici, dans ce pays étranger, où nous ne connaissons personne! Que faire? » ajoutait-elle en se tordant les mains, en se frappant la poitrine et la tête; « où aller? Pauvre, pauvre Sarah! tu n'as plus que ta nourrice, et elle ne sait rien, elle ne connaît personne!

— Calmez-vous, » dit Georges en passant doucement la main sur les boucles blondes de Sarah, qui s'était réfugiée dans les bras de son unique amie; « essayez de vous calmer, au moins pour cette enfant. Vous ne serez abandonnées ni l'une ni l'autre; nous vous protégerons... c'est-à-dire mon frère Louis vous protégera, j'en suis sûr, car il est très-bon. Moi, je suis bien jeune, mais enfin je serai bientôt un homme, et j'aiderai mon frère dans cette tâche. N'est-il pas vrai, Louis, que nous garderons la petite Sarah avec nous? »

Louis se promenait à grands pas dans cette chambre mortuaire; plus nerveux que sensible, il était bouleversé par le terrible événement qui venait de se passer sous ses yeux, et même, dans cette circonstance, sa personnalité se faisait jour; la peine qu'il éprouvait, les ennuis qu'il prévoyait, l'emportaient de beaucoup à ses yeux sur l'importance du malheur qui transformait une enfant chérie en une orpheline abandonnée. La nourrice, reconnaissant en lui le maître de la maison, l'arbitre naturel de la destinée de Sarah et de la sienne propre, le suivait des yeux avec anxiété, et secoua la tête avec découragement à plusieurs reprises en voyant qu'il évitait d'appuyer les paroles de Georges et de consoler leur affliction.

Enfin Louis parut avoir pris une résolution; il s'approcha de la nourrice.

« Votre maître, » lui dit-il, « au moment même où il allait expirer, me disait qu'il m'avait choisi pour être le tuteur de sa fille; je lui répondais que j'aurais accepté ces fonctions... Je n'ai qu'une parole, et, comme il ne peut plus me dispenser de remplir ces fonctions, je les exercerai du mieux qu'il me sera possible. Georges, appelle la femme de charge, les domestiques... Que l'on transporte M. Champlieu sur son lit. Emmène, je te prie, la nourrice et l'enfant... Si elles pouvaient cesser de crier!... On peut être très-affligé sans se lamenter si haut.

— C'était un si bon maître! » répondit la négresse.

« Ah! Monsieur, pardonnez-moi! Mais nous ne pouvons cesser si vite de pleurer... Nous allons pleurer quelque part, dans un coin... » Et la nourrice quitta la chambre en emportant Sarah; Georges les conduisait toutes deux.

Les ordres de Louis furent promptement exécutés; on emporta le fauteuil dans lequel gisait M. Champlieu; et le maître de la maison, subitement revenu au silence et au calme qui l'entouraient habituellement, put supposer qu'il avait fait un rêve désagréable.

Mais il fut bientôt enlevé à cette illusion; les médecins mandés arrivèrent un à un; ils constatèrent la mort, due à la rupture d'un anévrisme; vint ensuite l'intervention du juge de paix, requis par Georges pour apposer les scellés sur les malles et cassettes appartenant au défunt.

On dîna tard ce jour-là aux Charmilles, car il était dix heures du soir lorsque les deux frères s'assirent l'un vis-à-vis de l'autre dans la vaste salle à manger du rez-de-chaussée; mais ils agissaient en vertu d'une routine qui commande à nos actions, même dans les tristes circonstances où l'on désirerait s'affranchir des habitudes quotidiennes. Les deux frères mangèrent peu, et demeurèrent silencieux; enfin Louis rompit ce silence lugubre:

« Comment va l'enfant?

— Elle s'est endormie après avoir pris un léger repas.

— La nourrice est-elle sur pied?

— Oui; elle dit qu'elle ne peut se coucher.

— J'ai à lui parler; il faut la faire appeler. Baptiste, prévenez cette femme. »

La négresse descendit bien vite en s'essuyant les yeux, et comparut devant M. Darcet.

« Avez-vous pensé, » dit celui-ci, « à faire quelques préparatifs?

— Non, Monsieur, » répondit la nourrice effarée; « quels préparatifs? Excusez-moi; je suis si ignorante... et... si affligée!

— Il faut vous entendre avec la femme de charge pour préparer vos vêtements de deuil et ceux de Mlle Sarah; l'inhumation aura lieu après-demain; vous y assisterez toutes les deux, et il ne serait pas convenable de paraître avec vos vêtements actuels.

— Assister! Comment! nous verrons enterrer notre cher et bon maître!... Non, cela n'est pas possible... ou, du moins, il faudra qu'on nous permette de pleurer.

— On ne songe pas à vous en empêcher, » répondit

Louis avec un peu d'impatience; « mais il faut vous occuper de votre deuil.

— Merci, Monsieur; nous n'avons rien à faire; il y a tout ce qu'il nous faut dans nos malles; l'enfant et moi, nous mettrons les robes qui ont servi pour le deuil de sa tante, Mlle Sarah. »

Toujours ce souvenir, qui venait réveiller une vieille blessure !

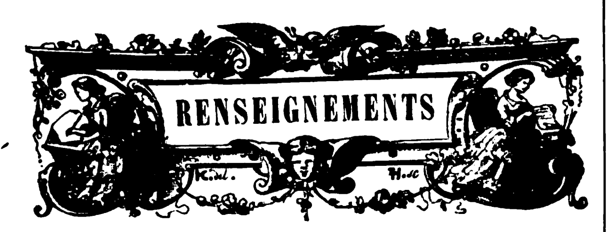
« C'est bien, » dit Louis un peu attendri; « allez vous reposer, et soyez tranquille; nous ferons tout ce qui sera nécessaire pour assurer votre existence à toutes deux. »

— Oui, » dit Georges avec feu, « ne vous croyez pas abandonnée; nous vous aimerons, ma pauvre Adéla, vous et l'enfant.

— Merci, Messieurs! Que Dieu vous rende à tous deux le bien que vous faites! »

(La suite au prochain numéro.)

EMMELINE RAYMOND.



RENSEIGNEMENTS GÉNÉRAUX.

Deuil. La première toilette de grand deuil se compose invariablement d'une robe en tissu de laine noire (batiste de laine pour l'été) sans aucune garniture ni ornement, d'un châle long en cachemire noir pour l'hiver, carré, en grenadine de laine noire pour l'été, d'un col et sous-manche, en crêpe noir ou grenadine de laine noire. Chapeau noir en crêpe avec grand voile de crêpe. Gants noirs en soie; bas noirs.

— Pour nettoyer les meubles de bois de palissandre, on prend chez les marchands de couleurs et d'encaustiques du *vernis blond;* on fait un gros tampon de flanelle, on agite le flacon de vernis, on en fait couler sur le tampon, puis on prend avec un doigt un peu d'huile de lin, que l'on ajoute au tampon avec lequel on frotte le bois toujours *à rebours*, c'est-à-dire dé droite à gauche. Il faut beaucoup de force pour s'acquitter convenablemeut de cette opération.

— Toute lettre non accompagnée de la bande du journal portant le nom de l'abonnée et le numéro de l'abonnement est considérée comme non avenue et ne reçoit pas de réponse.

DEVIS DE TROUSSEAUX

DES GRANDS MAGASINS DU LOUVRE.

TROUSSEAU DE 3,067 FRANCS.

		La pièce.	Ensemble.	
	Chemises.			
24	Chemises toile, festonnées	15 f. »	360 f.	
12	d° brodées	20 »	240	
12	d° broderie et valenc.	25 »	300	fr.
6	d° riches	30 »	180	1,080
	Chemises de nuit.			
12	Chemises nuit percale	12 »	144	
6	d° jabots	15 »	90	
6	d° brodées	25 »	150	384
	Camisoles.			
6	Camisoles festonnées	8 50	51	
6	d° brodées	15 »	90	
6	d° d°	25 »	150	291
	Jupons.			
3	Jupons flanelle	15 »	45	
3	d° madapolam	5 »	15	
6	d° baguette	7 »	42	
6	d° percale à plis	12 50	75	
2	Jupons à volant	20 »	40	
2	d° entre-deux	40 »	80	
2	d° brodés à même	30 »	60	357
	Pantalons.			
12	Pantalons percale plis	6 »	72	
6	d° festonnés	8 »	48	
6	d° entre-deux	10 50	63	183
	Peignoirs toilette.			
3	Peignoirs percale	10 »	30	
3	d° de bain	12 »	36	66
	Bonnets de nuit.			
12	Bonnets de nuit	3 »	36	
6	d° garnis de valenciennes	12 »	72	
2	d° du matin	20 »	40	148
	Mouchoirs.			
12	Mouchoirs toile	» »	20	
12	d° ourlés à jour	3 »	36	
3	d° variés	10 »	30	
2	d° d°	25 »	50	
1	d° riche	» »	90	226
	Toilettes.			
6	Toilettes toile, garnies	8 »	48	
2	d° toile, brodée	12 »	24	
2	d° mousseline garnies	25 »	50	
1	d° toile, garnie valenciennes.	» »	60	182
	Bas.			
24	Paires bas coton	3 »	72	
6	d° bas	4 »	24	
6	d° fil d'Écosse	5 »	30	
2	d° soie	12 »	24	150
	Total			3,067

TROUSSEAUX DE 5,019 FRANCS.

		La pièce.	Ensemble.	
	Chemises.			
48	Chemises toile, festons	18 f. »	864 f.	
12	d° toile, brodées	25 »	300	fr.
12	d° entre-deux valenciennes	35 »	420	1,584
	Chemises de nuit.			
12	Chemises percale festonnées	12 »	144	
12	d° jabots	18 »	216	
6	d° brodées	25 »	150	
6	d° riches garnies valenc.	35 »	210	720
	Camisoles.			
12	Camisoles festonnées	8 50	102	
6	d° brodées	15 »	90	
6	d° riches garnies valenc.	35 »	210	402
	Jupons.			
6	Jupons	15 »	90	
6	d° percale	6 »	36	
12	d° baguette	7 »	84	
6	d° percale à plis	14 »	84	
6	d° d° unis	8 »	48	
4	d° d° petits volants	20 »	80	
4	d° d° entre-deux riche	40 »	160	
4	d° brodés à même	30 »	120	702
	Pantalons.			
12	Pantalons percale plis	6 »	72	
12	d° festons	8 »	96	
12	d° entre-deux	10 50	126	294
	Peignoirs de toilette.			
6	Peignoirs percale	10 »	60	
6	d° de bains en toile	12 »	72	132
	Bonnets de nuit.			
12	Bonnets de nuit	3 »	36	
6	d° garnis	12 »	72	
2	d° du matin	20 »	40	
2	d° garnis val. et rub.	25 »	50	198
	Mouchoirs.			
12	Mouchoirs toile	» »	25	
12	d° ouriet à jour	3 »	36	
12	d° brodés variés	10 »	120	
2	d° brodés	25 »	50	
1	d° garni valenciennes	» »	60	
1	d° riche	» »	125	416
	Toilettes.			
6	Toilettes toile, garnies	8 »	48	
6	d° brodées	15 »	90	
3	d° mousseline garnies val.	25 »	75	
1	d° d° riche	» »	100	313
	Bas.			
24	Paires bas coton	3 50	84	
12	d° coton fins	5 »	60	
6	d° fil d'Écosse	6 »	36	
4	d° soie uni	12 »	48	
2	d° d° brodés	15 »	30	258
	Total			5,019

DEVIS DE LAYETTES

DES GRANDS MAGASINS DU LOUVRE.

LAYETTES DE 100 fr.

18	Couches	22 50
4	Langes coton	10 »
2	Langes laine	6 »
4	Brassières flanelle	8 »
4	Brassières piqué	9 »
2	Robes blanches	17 »
4	Béguins	4 »
4	Bonnets	5 »
2	Bonnets	4 50
2	Bonnets	8 »
6	Fichus	6 »
	Total	100 f. »

LAYETTES DE 225 fr.

24	Couches	36 »
6	Langes	12 »
4	Langes laine	16 »
6	Brassières flanelle	12 »
6	Chemises	15 »
6	Brassières piqué	15 »
6	Béguins	6 »
6	Bonnets de nuit	12 »
6	Bonnets de jour	16 50
2	Bonnets plus jolis	7 50
2	Bonnets riches	14 »
6	Fichus	9 »
2	Blouses	14 »
1	Pelisse	40 »
	Total	225 f. »

LAYETTES DE 350 fr.

24	couches	42 »
6	Langes	18 »
6	Langes laine	24 »
1	Couverture	10 »
6	Brassières flanelle	15 »
12	Chemises de jour	30 »
6	Brassières piqué	15 »
6	Brassières assorties	21 »
12	Béguins	12 »
6	Bonnets de nuit	12 »
6	Bonnets de jour	15 »
4	Bonnets plus jolis	15 »
2	Bonnets riches	12 »
6	Fichus	9 »
2	Blouses	16 »
1	Robe longue	15 »
1	Robe plus jolie	27 »
1	Pelisse	45 »
	Total	350 f. »

LAYETTES DE 525 fr.

36	Couches	72 »
6	Langes coton	24 »
6	Langes laine	30 »
3	Langes piqué	18 »
1	Couverture	10 »
12	Chemises	30 »
12	Chemises flanelle	30 »
6	Brassières piqué	36 »
6	Brassières plus jolies	21 »
4	Brassières riches	24 »
2	Couvre-langes	24 »
3	Blouses	27 »
2	Robes longues	45 »
1	Pelisse	50 »
6	Béguins	6 »
6	Bonnets de nuit	12 »
4	Bonnets de jour	14 »
2	Bonnets de jour	12 »
2	Bonnets de jour	16 »
4	Draps de lit	24 »
	Total	525 f. »

RENSEIGNEMENTS PARTICULIERS.

N° 43,680, Sarthe. Nos gravures et nos patrons ne s'improvisent pas, malheureusement! Il nous serait impossible de publier aucun grand patron dans ce délai. — *N° 12,738, Paris.* Erreur d'impression : taffetas ou poult-de-soie tels qu'on les fabrique maintenant, ayant 80 centimètres de largeur. On trouve chez Mme Aubert, rue Neuve-des-Mathurins, n° 6, un grand choix de chapeaux d'enfants. — *N° 40,893, Dordogne.* Les petits enfants d'un an portent des chapaux à coulisses *fermés*, non pas *ronds*. En général, ils adoptent ceux-ci vers deux ans. Quant aux costumes, voir nos dessins et patrons. Jusqu'à présent, on ne porte pas de robes en mousseline blanche, brodée, pour toilettes du jour, portées à pied. Sans doute pour les chapeaux ronds, cela a été dit bien souvent, de même que pour les corsages blancs : ils se mettent avec toutes les jupes. Les robes de linos sont plus *commodes* que les robes d'organdi, mais ne se portent pas dans les mêmes circonstances. Nos figurines indiquent la mode des ceintures. On portera encore, selon toute probabilité, les robes de piqué blanc, mais on ne les a jamais portées avec des corsages décolletés, le piqué étant une étoffe exclusivement réservée aux toilettes négligées du matin; cette étoffe étant très-chaude, on portera au lieu de corsage des chemisettes montantes en mousseline, avec large ceinture, et, pour sortir, de petits paletots pareils. Merci pour la propagande et pour la promesse de venir me voir. — *M. de S...., Belgique.* Une femme ne quitte pas le deuil tant que son mari le porte *ou le porterait*. Un deuil de belle-mère (mère du mari) doit durer un an; belle-mère (seconde femme du père), six mois. On porte toutes les variétés de ceinture pour l'été, à hautes boucles, à longs pans, etc. Des questions adressées avec tant de politesse ne peuvent jamais m'*importuner*, car je suis très-heureuse de pouvoir être utile à nos abonnées. — *N° 869, Marseille.* Voir le n° 7 pour ce renseignement. Il n'y a point de quantité déterminée, quelques grammes suffisent. — *N° déchiré, Mme B. de la G..., Loire-Inférieure.* Faire plutôt un paletot court en *molleton* d'été (étoffe que l'on trouve dans les *Magasins du Louvre*) et un paletot plus long en taffetas noir. Oui, pour la robe de piqué. Faire à la petite fille vouée au bleu des tabliers en toile de Vichy bleue et blanche. On trouve beaucoup d'étoffes de fantaisie à carreaux bleus et blancs; faire un paletot pareil. Merci pour la propagande. — *N° 41,924, Saône-et-Loire.* Dès que cela sera possible, mais non maintenant. — *N° 750, Aude.* Un joli paletot en soie noire tels qu'on les fait aux *Magasins du Louvre;* on en trouve à 75 francs, à 125 francs et au-dessus de ce prix. — *N° 27,262, Suisse.* On ne porte pas de ces choses sous les crinolines, car cela ne servirait à rien. Je ne puis, à mon grand regret, aller m'informer du prix d'aucun objet. On peut se fier aux annonces des *Magasins du Louvre.* — *N° 12,404, Paris.* La guipure ancienne, faite sur filet, est fort solide. Je conseille des damiers formés par des carrés de guipure et des carrés de mousseline, ceux-ci ornés d'un *motif* en broderie anglaise. On fait aussi avec ces carrés de guipure, ajoutés les uns aux autres, des bandes perpendiculaires alternant avec des bandes de mousseline. Les carrés peuvent être pareils ou variés, à volonté. Les rideaux en étoffe sont toujours préférables aux rideaux de mousseline blanche. — *N° 45,116, Gard.* Broder une bande noire en soutache violette. Calquer le dessin sur du papier, poser celui-ci sur l'étoffe, coudre la soutache sur le papier et l'étoffe à la fois, déchirer le papier. Il nous est impossible d'envoyer *plusieurs* patrons d'un même objet. — *N° 17,246, Finistère.* Un deuil en général, un deuil de père en particulier, doit être sévère; point de garniture ni d'enjolivements. Corsage à basques ou rond, pour éviter la ceinture de soie. — *N° 47,436.* Il ne faut attendre aucun miracle de l'eau de benjoin; son effet se borne à purifier un peu le teint en le rendant plus uni. Voir les articles de *modes*, ces détails prendraient à eux seuls beaucoup plus que la place réservée à *tous* les renseignements. Dans cette situation, une femme porte, non des corsages serrés, mais des paletots courts dont nous publions le patron dans le n° 16 et dans la 5me livraison des *Patrons illustrés* (n° 18 de la *Mode*). S'adresser, pour toutes les robes d'été, aux *Magasins du Louvre*, rue de Rivoli. Robe en mohair ou linos, avec paletot pareil. — *N° 46,426, Aisne.* On porte les talmas que l'on a, mais on n'en fait pas de nouveaux. Pour garnir convenablement un talma ou tout autre vêtement, on emploie 1 mètre 75 centimètres de dentelle par mètre du vêtement. Si la dentelle est très-haute, il en faut 2 mètres par mètre. On porte en effet, même sur les corsages montants, des fichus en dentelle ou guipure, noire ou blanche, soit en forme de pèlerine, soit même à pans croisés. — *N° 53,868, Lot-et-Garonne.* On recevra avec le n° 16 un patron pour crinoline. Je ne connais aucun cosmétique pour embellir, conserver, et pour faire disparaître les rides. J'ajouterai que cela doit être difficile à trouver, et j'engagerai notre lectrice, dans l'intérêt de sa santé, à s'abstenir de tout essai.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

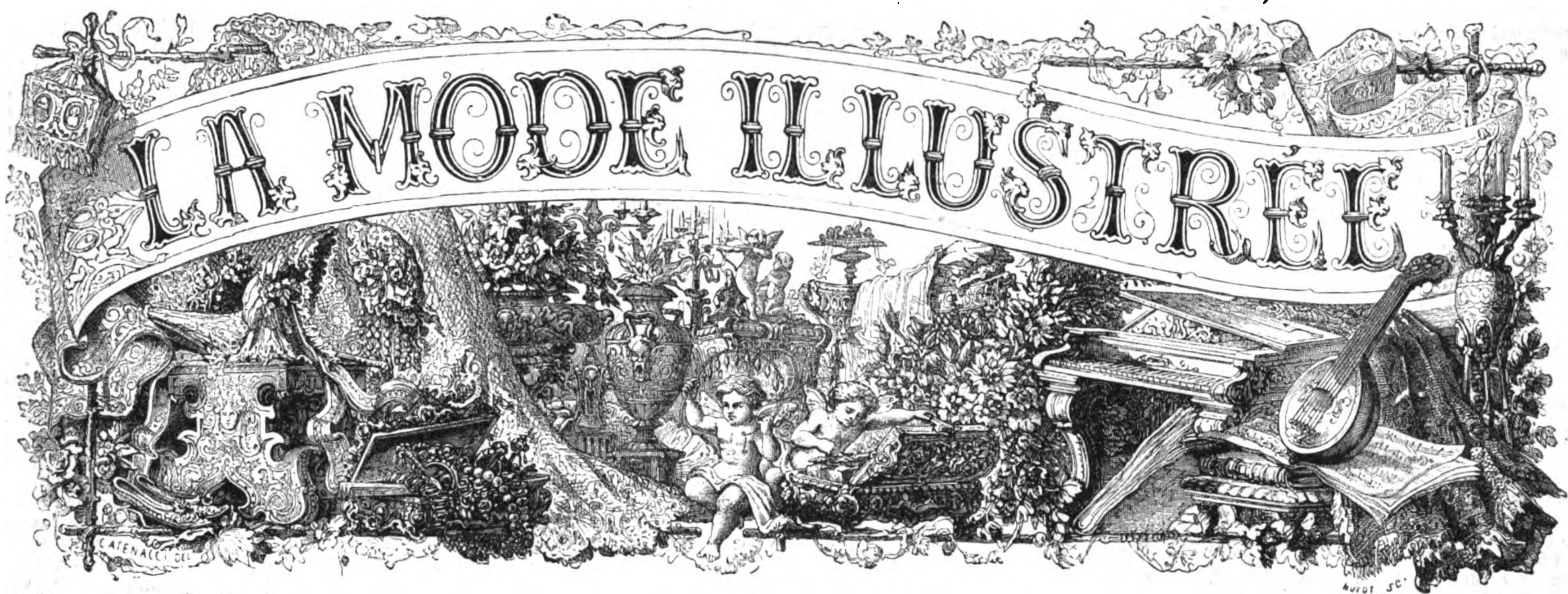
Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.
La multitude est avide de spectacles.



N° 18. SIXIÈME ANNÉE. Dimanche, 30 avril 1865.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 30 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (frais de poste compris).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (frais de poste compris).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue. — On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 13, Bedford Street, Covent Garden, W. C. —


COIFFURE N° 2.


COIFFURE N° 1.

Coiffures exécutées par M. Croisat,

RUE RICHELIEU, 76.

N° 1. Les bandeaux sont roulés en arrière sur une tresse-diadème dont l'extrémité retombe de chaque côté derrière l'oreille, en encadrant un chignon bouclé, au-dessus duquel on fixe une fleur de pavot blanc.

Nos 2 et 3. Coiffure Watteau, en fleurs et rubans, de chez Mme Aubert, rue Neuve-des-Mathurins, n° 6. Les cheveux de devant, séparés non au milieu, mais sur le côté gauche, sont roulés en *canons;* la même irrégularité préside à la disposition du chignon, qui se compose d'une coque lisse, une coque nattée, et sur le côté opposé d'une touffe de boucles.

N° 4. Chignon composé de trois coques nattées et d'une longue boucle posée sur le côté de droite; les bandeaux, légèrement ondulés, sont ornés au milieu avec une touffe de boucles courtes, dites *frisons;* fleurs et feuilles de *lotus*, avec nœuds en velours rouge.


COIFFURE N° 3.

Costumes de première communion.

N° 1. *Robe de mousseline blanche, bordée avec un bouillonné.* Un second bouillonné simule une seconde jupe.


COIFFURE N° 4.

Corsage montant, un peu plissé sur la ceinture, garni avec deux petits bouillonnés. Manches longues demi-justes (avec manche courte en percale), garnies d'un bouillonné à chaque extrémité. Ceinture en ruban de taffetas blanc, nouée sur le côté. Bonnet de mousseline blanche en forme de résille, avec ruches de tulle. Grand voile de mousseline, attaché derrière la ruche du bonnet.

N° 2. *Robe de mousseline blanche ornée de douze plis.* Corsage montant à plis horizontaux, sur lequel une *pièce* unie, bordée avec un entre-deux brodé, simule un second corsage plat, décolleté, et ouvert par devant. Manches demi-larges, se rétrécissant au poignet, qui est orné de cinq plis. Ceinture en ruban de taffetas blanc, à longs



pans frangés, nouée par derrière. Col de batiste blanche, bordé avec une ruche étroite en tulle blanc uni. Même ruche à l'extrémité des manches, pour entourer le poignet. Bonnet en mousseline blanche à fond large et tombant, orné de ruches en tulle blanc, formant une pointe par devant. A cette place, les ruches se trouvent au nombre de cinq; elles diminuent graduellement de longueur, et il n'y en a plus que deux au milieu, par derrière. Le voile de mousseline blanche atteint presque le bord de la robe. Il est posé sur le bonnet, de façon à envelopper la jeune fille.



Nº 1. — COSTUME DE PREMIÈRE COMMUNION.

Bordure de vêtements.

Ce joli dessin peut être exécuté sur toutes les étoffes; on l'emploiera pour robes d'enfant et de jeune fille, pour calotte d'homme, pour jupons, etc.

On exécute ce dessin au point chaînette, au point d'arête, et avec du cordon rond, du galon ou de la soutache, pour la partie *grecque*.

Sur notre modèle, la grecque est faite avec trois nuances brunes de soie de cordonnet; la ligne du milieu est faite au point chaînette avec la nuance moyenne; les deux autres nuances encadrent cette ligne au point de *tige* (ou cordonnet); les petites croix exécutées avec de la soie jaune d'or, employée aussi pour les lignes fines des spirales, et pour les spirales mêmes, qui sont faites au point d'arête; les points noirs sont des nœuds exécutés avec de la soie noire.

Deux dessins

EN TAPISSERIE.

On emploiera ces dessins pour coussins et tabourets de pied, pour pantoufles, etc. Le nº 2 pourrait composer un joli tapis pour devant de lit ou de cheminée, si on l'exécutait sur du gros canevas.

Nº 1. Chaque carré se compose de quatre croix ordinaires en hauteur et en largeur; les carrés foncés ont chacun quatre croix, faites chacune sur quatre fils en hauteur et largeur; les autres carrés ont chacun seize croix ordinaires que l'on couvre avec deux grandes croix (voir le dessin). Les carrés foncés sont faits avec une nuance moyenne de beau vert anglais; les carreaux clairs sont brun doré, les grandes croix en soie d'Alger jaune d'or.

Nº 2. Ce dessin sera plus joli si on l'exécute sur du canevas non *partagé;* le fond est bleu bluet; — les *queues* d'hermines sont blanches et noires.

Vignette de mouchoir.

On brodera cette vignette à l'un des coins du mouchoir, en biais; les personnes qui ont *deux* et non *trois* initiales supprimeront la division du milieu et rapprocheront les deux petits médaillons.

Carré en guipure.

Nous avons publié, dans les nºs 41, 44 et 52 de l'année 1864, l'explication des divers *points* employés pour l'exécution des travaux en guipure; l'encadrement du carré placé dans le présent numéro est fait en *point d'esprit*. Les autres détails de ce travail sont indiqués par des dessins spéciaux, qui les reproduisent plus grands que nature.

D'après le *détail* nº 1, on exécute le *point de toile*, qui compose pour ainsi dire le *fond* du carré, et l'on y rattache çà et là quelques-unes des arabesques opaques qui se détachent sur le fond, relativement clair. Nous commencerons le complément d'explications que nous publions aujourd'hui par le point de toile (détail nº 1) à la place marquée *a;* depuis cette place, on suit facilement la direction du brin. Aux places désignées par les autres lettres, cette direction change, entre autres de *b* à *c, d, e;* lorsqu'on est arrivé à la lettre *f*, on enveloppe le fil du filet avec le brin, jusqu'au *g;* les directions *h, i, k,* sont analogues à celles marquées *b, c, d;* la lettre *l* indique le procédé pareil à celui marqué par la lettre *e.* Lorsqu'on a exécuté le *point de toile*, tel qu'il est indiqué sur le détail nº 1, on a fait la moitié du fond qui entoure l'arabesque; on continue depuis le point, et l'on fait le *point de toile*, dans tous les carreaux indiqués par des croix. Sur ce même dessin on trouve l'arabesque du milieu, pour laquelle on fixe le brin au milieu, et l'on exécute aux quatre coins une sorte de *flèche*, au point de *reprise*, tandis que l'on fait une petite roue au milieu (voir les nºs 41, 44 et 52). Il reste encore autour de cette arabesque du milieu, à chaque coin, quatre carrés à remplir; dans chaque coin on fait une *roue* et une *rosette* (voir les numéros ci-dessus indiqués).

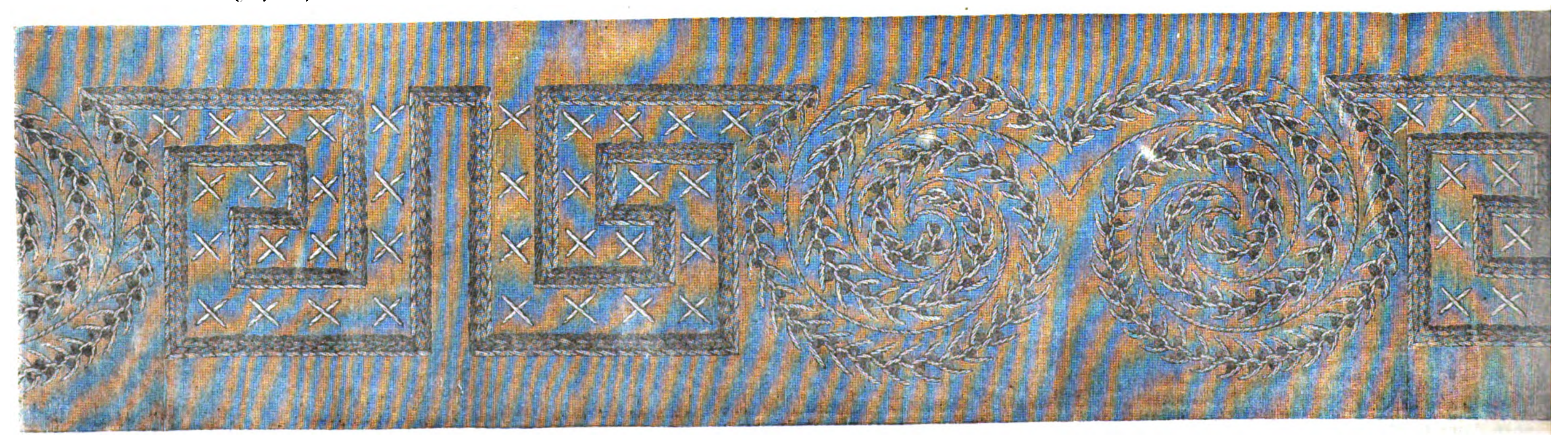
Il reste à nous occuper de l'étoile représentée dans ses diverses phases, par les détails nº 2 et 3. On emploie pour faire cette étoile quatre carreaux du filet, formant une croix en ligne droite; dans chacun de ces carreaux on exécute deux coins au *point de feston;* le carreau du milieu, qui reste vide pour le moment, est marqué par une croix; on fixe le brin à la place *a*, et l'on exécute le point de feston sur ce premier coin, en consultant le dessin nº 2; on fait alternativement deux points sur le fil de droite, — un point sur l'autre fil, en sorte qu'en serrant les points, le premier côté est complétement rempli, — le second, à moitié rempli; depuis ce second côté, à la place marquée *b* sur le dessin nº 3, on dirige le brin vers *c*, et l'on exécute le deuxième coin, dont le dernier point doit être fait à la place *b;* dès lors, on pique dans les deux coins à la fois, dans l'espace non encore rempli pour achever les coins; on dirige l'aiguille au travers de la bouclette *c*, et depuis cette place on continue l'étoile dans le carreau suivant, en faisant toujours deux coins dans chaque carreau marqué par une croix. Par-dessus l'étoile terminée, on fait une grande croix (voir le dessin nº 4) en commençant depuis le dernier coin de l'étoile, et dirigeant le brin en biais vers la lettre *a*, puis depuis *a* au *b*, — depuis *b*, au milieu, vers la lettre *c*, et toujours en *tournant* le brin, comme le dessin l'indique; de là vers *d*, depuis *d* de nouveau au milieu vers la lettre *e*, — de là vers *a*, puis à la place marquée par un point. Sur chacun des quatre côtés de ce carreau, on fait une bouclette, et l'on termine en conduisant le brin au travers des bouclettes pour le fixer.

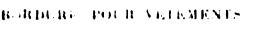
Ajoutons que, pour pans de ceinture, de ruban servant de cravate, etc., on pourra faire l'une des étoiles avec son encadrement de *point de toile;* les contours seront festonnés sur l'étoffe, et celle-ci découpée en-dessous; ce même ornement servira pour pointes de col, de poignets, etc.

Sac pour parfum.

MATÉRIAUX : 24 centimètres de ruban de taffetas rouge, ayant 9 centimètres de largeur; soutache blanche; dentelle étroite faite au crochet.

On fera plusieurs de ces jolis petits sacs pour les disséminer dans le linge et la lingerie. On peut substituer au mot *Parfum* des initiales brodées en soie noire ou blanche sur la moitié du ruban; puis on fera le sac, on l'encadrera avec une dentelle, on le remplira de poudre d'iris ou d'héliotrope, ou de tout autre parfum préféré; à 3 centimètres de distance du bord supérieur, on serrera le petit sac avec de la soutache blanche, dont on formera aussi une rosette fixée par un bouton blanc en passementerie ou porcelaine.





BORDURE POUR VÊTEMENTS.



Gilquin fils imp. r. des Fossés St. J. J. Paris

LA MODA ELEGANTE ILUSTRADA

56 Rue Jacob Paris

N.º 18 - 1865

Encadrement de coussin.

TAPISSERIE.

Cet encadrement servira pour des coussins de pied ou de canapé, dont le milieu sera en étoffe capitonnée, ou rempli par un bouquet. On pourra aussi faire un large coussin carré en peluche ou bien en velours de laine, broder cet encadrement, puis au milieu un bouquet de fleurs, puis placer ce carré brodé, qui devra avoir 22 centimètres en carré, au milieu du coussin de velours, en *losange*, c'est-à-dire que chaque *pointe* du carré brodé se trouvera au milieu de l'un des quatre côtés du coussin. Le canevas sera pris en biais; sur notre modèle, chaque côté de la broderie compte 72 croix en biais; on encadre le carré de tapisserie avec une guipure étroite, ou bien une frange *crêpée*.

COIFFURES
de chez Mme Aubert,
RUE NEUVE-DES-MATHURINS, N° 6.

N° 1. — Coiffure en ruban bleu vif, avec touffe de fleurs mélangées; un nœud de ruban est posé derrière les fleurs; les rubans attachés à ce nœud passent derrière les bandeaux, et retombent sous le chignon.

N° 2. — Coiffure en ruban de velours ponceau avec dentelle blanche.

N° 3. — Coiffure en dentelle noire, ruban de velours noir et fleurs mélangées.

DESCRIPTION DE CHAPEAUX
de chez Mme Talon, 20, rue de la Chaussée-d'Antin.

N° 1. — *Chapeau de taffetas blanc*, recouvert de gaze lisse, blanche, bouillonnée; sur le côté aigrette blanche et noire avec petites plumes vertes; à bord du chapeau, très-étroite dentelle blanche à demi voilée par une dentelle noire encore plus étroite; à l'intérieur, deux cordons en petites feuilles vertes; grande *libellule* sur le côté gauche; brides blanches, bordées d'une étroite dentelle.

N° 2 — *Chapeau-fanchon, en crêpe vert plissé;* diadème de fleurs mélangées; bouclettes de ruban retombant sur le chignon, surmontées d'un petit panache.

N° 3. — *Chapeau rond en paille noire*, bordé d'une garniture en plumes de paon; sur le devant, oiseau vert avec une queue blanche formant panache.

N° 4. — *Chapeau-fanchon en tulle noir*, brodé d'étoiles en acier; une sorte de voilette, également en tulle, également brodée, garnie de dentelle, est rejetée en arrière, et fixée de distance en distance; elle voile à demi le chignon, et la garniture en velours rouge du chapeau qui est orné, devant et derrière, avec des fuchsias de velours rouge; brides en velours rouge.

N° 5. — *Chapeau formé de carreaux en chenille noire*, réunis par des perles blanches; ce treillage est doublé de taffetas rose; une dentelle noire borde le chapeau par derrière; brides roses; les ornements se composent, dessus et dessous, de feuillage en velours noir, de gros boutons de roses, et de grappes de grosses perles blanches.



N° 2. — COSTUME DE PREMIÈRE COMMUNION.

MODES.

La mode semble être à peu près fixée quant aux *pardessus* que l'on portera cet été; la règle est représentée par les deux formes publiées dans le n° 16, et par le paletot que l'on a reçu dans les *Patrons illustrés*, accompagnant le n° 17; nous avons dû nous en occuper tout d'abord. Il existe cependant encore bien des exceptions à cette règle, et nous en ferons l'objet d'une prochaine planche. On a essayé, mais vainement, d'acclimater l'écharpe; elle n'est tolérable qu'en étoffe pareille à la robe, et ne convient qu'aux jeunes filles. On m'interrogeait récemment au sujet de la transformation d'une écharpe de taffetas noir en paletot; cela ne pourrait avoir lieu qu'à la condition d'ajouter tout le taffetas qui ferait défaut, car il ne faut pas songer à faire en taffetas noir un paletot court; cette forme est essentiellement *négligée*, et se porte seulement en tissu pareil à la robe, ou bien en molleton d'été gris ou *grisaille* (mélange de noir et de blanc), ou blanc à rayures noires ou de couleur, ou bien enfin rouge... lorsqu'on ne craint pas d'arborer cette nuance.

Pour les toilettes plus *parées*, on porte les pointes en dentelle de Chantilly, garnies avec un large volant assorti, les pointes et les bournous en dentelle de laine, infiniment préférables aux dentelles noires imitant la dentelle de Chantilly. L'*imitation* de dentelle en soie, faite au métier, peut être employée en entredeux, en garnitures peu larges pour robes et chapeaux, coiffures, lingerie; mais, lorsqu'il s'agit de volants larges, de pointes, de tout objet considérable, il faut l'éviter, car cela est mou et *habille* mal, tout en coûtant un prix assez élevé; il faut donc, selon la somme dont on peut disposer, porter de la dentelle de Chantilly, de la guipure ou de la dentelle de laine, ou bien enfin n'en pas porter du tout; ce dernier parti est préférable à l'emploi de la dentelle-imitation, qui représente un luxe faux. Les dentelles noires peuvent être portées avec les robes en poil-de-chèvre très-fin ou bien en foulard; celles-ci, même à dessins, se font aussi avec le paletot pareil.

Les *poils-de-chèvre* sont bien jolis cette année; la fabrication de cette étoffe s'est perfectionnée de telle sorte, qu'aujourd'hui elle peut lutter avec l'organdi le plus diaphane quant à la légèreté, tandis qu'elle possède sur tous les tissus de coton un avantage inappréciable, celui de sa fermeté. Unir toutes les grâces de la légèreté aux solides mérites qui accompagnent la fermeté, n'est-ce pas un beau programme, non-seulement pour les étoffes, mais encore pour les femmes, et même pour les hommes?

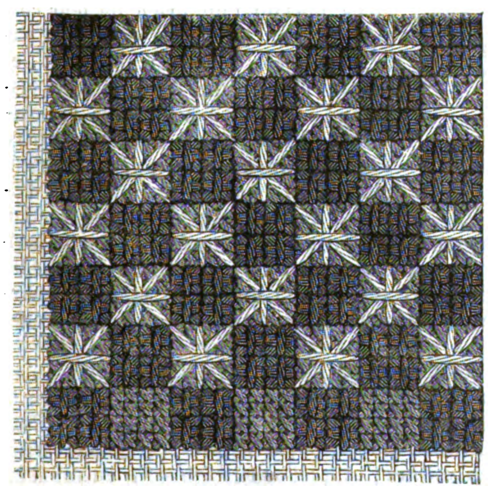
Pour en revenir aux *poils-de-chèvre*, les plus jolis sont unis, ou bien à rayures unies; les plus *gais* (ceux dont on se lassera le plus vite) sont à rayures cachemire; cette étoffe, lorsque la qualité en est superfine, compose une robe dont le prix est assez élevé, mais dont la solidité élégante est à toute épreuve; on peut en demander des échantillons aux *Magasins du Louvre*, rue de Rivoli.

Les jupes sont toujours coupées en pointes; on fait généralement un large pli creux, ayant 12 centimètres de superficie au milieu par devant; un pli semblable au milieu par derrière, et enfin de petits plis ordinaires sur les côtés, entre ces deux plis; cette façon convient fort bien aux personnes un peu chargées d'embonpoint.

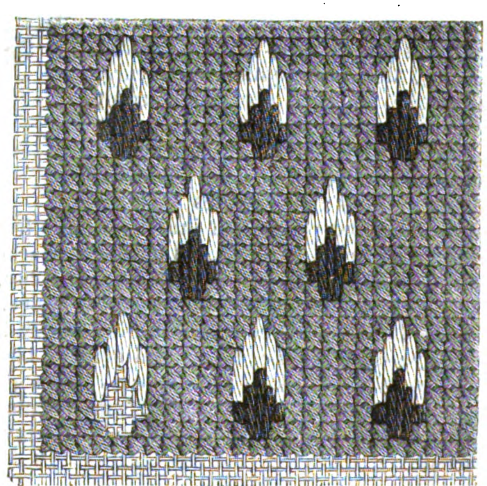
Il y a de cela quelques années, on portait au bal des *chignons* en fleurs, que l'on nommait des *cache-peignes;* ils ont été remplacés par les chignons en cheveux; mais on les retrouve aujourd'hui sur les chapeaux, surtout sur ceux qui sont destinés aux personnes qui ne veulent pas s'astreindre à porter un chignon visible. On les fait en fleurs et en franges de plumes, en les surmontant très-souvent d'un peigne,



VIGNETTE DE MOUCHOIR.



N° 1. — DESSIN EN TAPISSERIE.

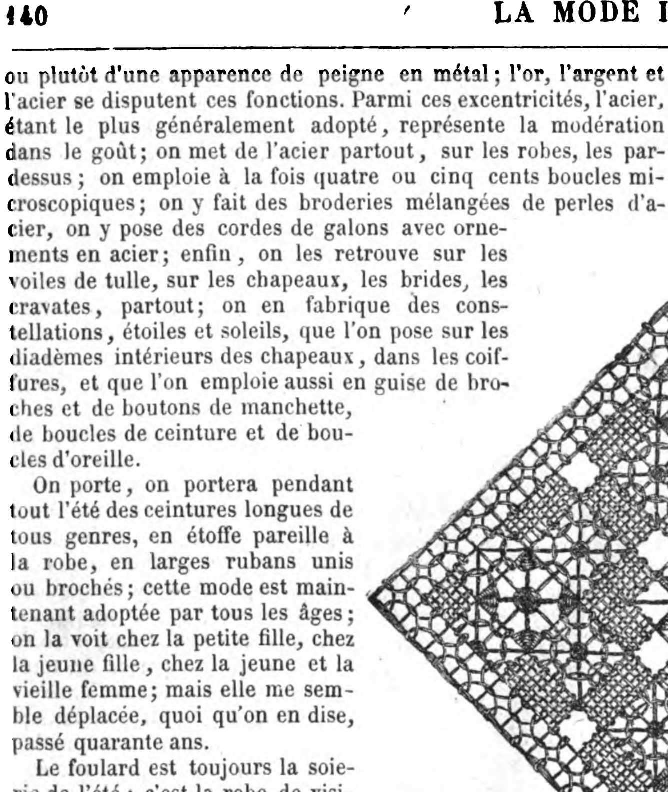


N° 2. — DESSIN EN TAPISSERIE.

ou plutôt d'une apparence de peigne en métal; l'or, l'argent et l'acier se disputent ces fonctions. Parmi ces excentricités, l'acier, étant le plus généralement adopté, représente la modération dans le goût; on met de l'acier partout, sur les robes, les pardessus; on emploie à la fois quatre ou cinq cents boucles microscopiques; on y fait des broderies mélangées de perles d'acier, on y pose des cordes de galons avec ornements en acier; enfin, on les retrouve sur les voiles de tulle, sur les chapeaux, les brides, les cravates, partout; on en fabrique des constellations, étoiles et soleils, que l'on pose sur les diadèmes intérieurs des chapeaux, dans les coiffures, et que l'on emploie aussi en guise de broches et de boutons de manchette, de boucles de ceinture et de boucles d'oreille.

On porte, on portera pendant tout l'été des ceintures longues de tous genres, en étoffe pareille à la robe, en larges rubans unis ou brochés; cette mode est maintenant adoptée par tous les âges; on la voit chez la petite fille, chez la jeune fille, chez la jeune et la vieille femme; mais elle me semble déplacée, quoi qu'on en dise, passé quarante ans.

Le foulard est toujours la soierie de l'été; c'est la robe de visites, la robe de voyage très-simple ou très-élégante, selon la nuance que l'on choisit. Le *Comptoir des Indes*, boulevard de Sébastopol, 129, offre au public, outre un choix immense de foulards de tous genres, quelques facilités qui peuvent convenir à nos lectrices, parce qu'elles seront



CARRÉ EN GUIPURE.

N° 1. DÉTAIL DU CARRÉ EN GUIPURE.

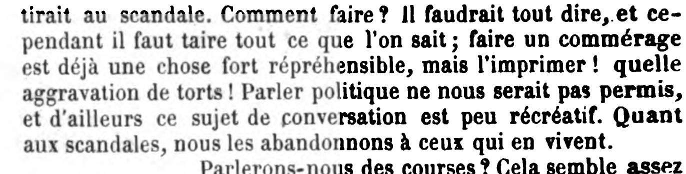
ainsi dispensées de recourir à un intermédiaire; on s'adresse directement au directeur de ce *Comptoir* pour recevoir des échantillons qui sont envoyés *franco*; dans le paquet se trouvent une enveloppe et un timbre pour renvoyer ces échantillons dont le transport ne coûte rien... si ce n'est au *Comptoir*. Sur chaque étiquette se trouvent le prix et le métrage; celui-ci peut être diminué ou augmenté à volonté; tout envoi au-dessus de 25 francs est adressé *franco*, et, lorsqu'on prend plusieurs robes, on obtient une remise de 2 francs par robe.

Les dessins nouveaux ont une extrême originalité. Il y a des foulards *pointillés* en toute nuance, des rayures fines et rapprochées, ou larges et espacées; des feuilles camaïeu, des raies imitant les galons-cachemire, des raies formant de petits festons, de gros pois, de petites étoiles, des arabesques, des fleurs. Mais cette nomenclature, qui pourrait être interminable, ne donnerait qu'une faible idée de l'éclat, de la magnificence des teintes nouvelles, bleues, mauve, vertes; les teintes neutres elles-mêmes ont perdu leur indécision, et offrent des nuances superbes. Les foulards unis sont charmants; on sait qu'ils servent non-seulement pour robes, mais aussi pour doublure de paletots cette année. Avec tous les foulards, même ceux à dessins, on fait le pardessus pareil à la robe. Le foulard noir, ou blanc à dessins noirs, ou noir à dessins blancs, fait partie des étoffes permises en toilette de deuil; les deux dernières combinaisons (blanc sur noir et noir sur blanc) ne sont pas exclusivement *deuil*, et peuvent servir pour toutes les toilettes.

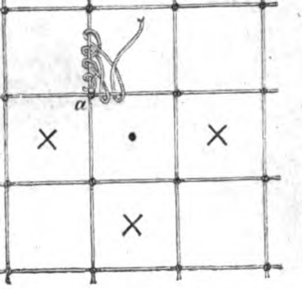
E. R.

CHRONIQUE DU MOIS.

La physionomie de Paris est fort compliquée en ce moment, et il est malheureusement difficile pour moi de fixer tous les traits qui la composent. Tel événement touche au commérage, tel autre confine à la politique, tandis que celui-ci aboutirait au scandale. Comment faire? Il faudrait tout dire, et cependant il faut taire tout ce que l'on sait; faire un commérage est déjà une chose fort répréhensible, mais l'imprimer! quelle aggravation de torts! Parler politique ne nous serait pas permis, et d'ailleurs ce sujet de conversation est peu récréatif. Quant aux scandales, nous les abandonnons à ceux qui en vivent.

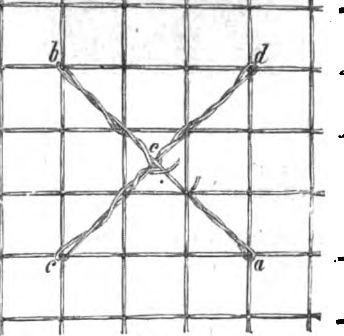


Parlerons-nous des courses? Cela semble assez innocent; et pourtant, en examinant bien ce sujet, on y trouve encore bien des pierres d'achoppement. Je ne saurais, lorsque je suis dans l'exercice de mes fonctions actuelles, m'empêcher d'évoquer une ressemblance, peu flatteuse pour moi du reste, et que je me permettrai, pour cette raison, d'indiquer sommairement. Avez-vous jamais examiné la marche tortueuse, embarrassée, fertile en circuits, de certains insectes qui s'avancent en paraissant avoir un but bien déterminé, et qui reculent brusquement, effarés, ahuris, au moindre atome qui barre leur voie? Ils n'ont pas même l'esprit de tourner l'obstacle, et ne savent que s'arrêter tout à coup, faire volte-face, et revenir sur leurs pas, démentant ainsi l'apparente fermeté dont ils faisaient preuve naguère. Cet insecte, c'est moi... C'est vous peut-être, car j'ai ouï dire que ces démentis donnés à la logique et à la fermeté, que ces brusques revirements, ces essais avortés, ces forces dépensées en pure perte, constituaient un mal assez répandu à notre époque. J'espère que personne ne m'accusera de parler politique à propos d'entomologie.

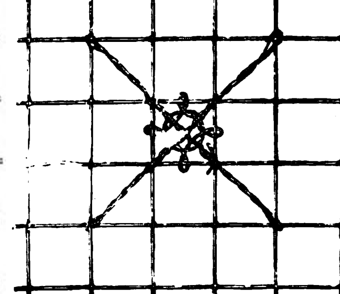


N° 2. DÉTAIL DU CARRÉ EN GUIPURE.

N° 3. DÉTAIL DU CARRÉ EN GUIPURE.



N° 4. DÉTAIL DU CARRÉ EN GUIPURE.



N° 5. DÉTAIL DU CARRÉ EN GUIPURE.



SAC POUR PARFUM.

Explication des signes: ▫ Soie d'Alger grise. ▪ Laine lilas. ▫ Soie d'Alger lilas plus clair. ▪ Même soie blanche. ▪ Laine noire. ▫ Soie blanche de cordonnet. ▫ Laine brune.

ENCADREMENT DE COUSSIN.

Les courses ont été brillantes; il y avait beaucoup de petites voitures, contenant un personnel féminin fardé et reluisant d'or et de pommade; il y avait des femmes vêtues en hommes, et des hommes cachant modestement leurs visages sous des voiles verts, jadis réservés aux héroïnes des romans anglais; quelques-uns de ces visages masculins avaient, ajoute-t-on, de bonnes raisons pour dérober à une foule nullement idolâtre les traces trop visibles laissées par un déjeuner trop copieux. Tout à coup, une voiture lancée à fond de train a fait apparition dans l'assemblée; elle renfermait des collégiens portant l'uniforme de leur collége, laissant flotter au vent, non pas leur panache, mais leur voile vert, et portant l'exactitude de l'imitation jusqu'aux dernières limites de la ressemblance; ils entraient dans la carrière sans attendre que leurs aînés n'y fussent plus, et ils y entraient dans l'état d'ébriété qui est adopté par une fraction du personnel des courses, comme faisant partie intégrante de ce passe-temps. La jolie caricature pour les gens désintéressés dans la question! Et quelle charmante leçon pour les originaux de ces trop jeunes copies!

Vous parlerai-je de Longchamp? A quoi bon? Ce n'est plus qu'un vieux souvenir, et l'on n'oserait aujourd'hui avouer que l'on a eu la naïveté de se montrer à ce défilé, qui n'est plus autre chose que l'exposition équestre des diverses industries parisiennes, promenant leurs enseignes à cheval et en voiture; et quelles enseignes! Il en est dont on détourne la vue avec empressement, absolument comme lorsque



le regard s'égare par distraction sur la quatrième page des grands journaux.

Si je vous parlais de l'Académie? A la bonne heure; voilà un sujet suffisamment grave et nullement périlleux..... Eh bien, non! Il n'est pas si grave ni si innocent qu'il en a l'air, et il pourrait me ramener, par quelque brusque circuit, à un point qu'il faudra fuir en toute hâte; en ce cas, nous nous arrêterons bravement, nous ferons courageusement volte-face, pour opérer la retraite avec dignité.

Chacun sait qu'il y avait à l'Académie deux fauteuils qui étaient vacants, car ces pauvres académiciens ont beau être immortels, ils meurent presque autant que nous; je dis *presque*, parce qu'on y voit, Dieu merci, des exemples de longévité remarquables, qui feraient supposer un privilége tout particulier attaché au fauteuil académique. Chacun sait aussi que, si l'Académie a des secrétaires perpétuels, elle possède toujours des candidats tout aussi perpétuels. (Immortels, perpétuels, que de fatuité dans ces diverses appellations!...) Enfin M. Jules Janin avait la faiblesse de vouloir être de l'Académie; il y avait autant de droits que pas un, et, sur deux fauteuils, l'un au moins devait lui échoir. Ce résultat eût été immanquable si le suffrage, au lieu d'être restreint, avait été universel.

Mais un écrivain illustre, habitué à exercer l'autorité, et même, *dit-on*, à imposer sa volonté, un ancien ministre, a fait nommer un candidat, *son* candidat. Un autre écrivain non moins illustre, non moins habitué à exercer l'autorité, non moins ancien ministre, a tenu, *dit-on*, à démontrer à son ancien rival, son confrère actuel, qu'il n'avait rien perdu de son talent pour l'opposition, et il a produit un candidat imprévu, et il a fait nommer M. Prévost-Paradol, afin d'avoir la gloire d'une nomination faite par lui. L'élu n'a pas grandi depuis son élection, et M. Jules Janin n'a pas diminué depuis son échec: c'est la meilleure vérité qu'on puisse dire à l'un et à l'autre, et c'est en même temps un compliment sincère pour l'un et pour l'autre.

Le Théâtre-Italien poursuit péniblement sa carrière avec quelques *doublures* et quelques antiquités; il aurait pu se dispenser de s'accorder à lui-même une prolongation superflue. Quelques-unes de ses représentations sont véritablement funèbres; la scène est peuplée de fantômes essayant de faire entendre l'ombre d'une voix, tandis que des ombres de spectateurs laissent éclater une ombre d'enthousiasme.

Il n'en était pas ainsi au beau concert qui a magistralement clos la saison musicale. C'était Wilhelmine Clauss (Mme Szarvady) qui donnait ce concert, dont le programme était magnifique. L'orchestre de M. Pasdeloup accompagnait deux concertos, l'un de Schumann, l'autre de Beethoven; on avait pratiqué en tous sens de larges ouvertures pour augmenter le nombre des places, et tout était rempli par une foule compacte. Qui donc a osé dire que les Parisiens étaient blasés sur les concerts? Cette calomnie est réduite à néant dans certaines occasions; ils sont blasés seulement sur le charlatanisme, ils sont devenus difficiles sur le compte des artistes et ne se laissent plus prendre à aucune comédie; cela seul est vrai; mais vienne un beau concert, une grande artiste, simple dans sa grandeur, comme l'est Mme Szarvady, s'occupant de l'effet à produire sur le public, non pour le solliciter ou l'extorquer, mais pour le mériter, possédant un talent à la fois poétique et énergique, fin et ferme, gracieux comme la femme, ardent et passionné comme le véritable artiste, et l'on verra se produire cet enthousiasme éclairé, chaleureux, qui a accueilli Mme Szarvady. Cette soirée doit lui avoir laissé des souvenirs aussi doux que glorieux. Il y avait entre elle et son public cette entente parfaite qui décuple le talent de l'artiste et les jouissances de son auditoire; le courant magnétique qui doit aller de l'un à l'autre, sous peine de les isoler l'un de l'autre, s'est établi dès les premières mesures, et a toujours été croissant. Il n'y avait là aucun applaudissement complaisant: il y avait l'élan spontané d'une foule considérable portant à l'illustre artiste un tribut de reconnaissance et d'admiration. De pareilles soirées sont bonnes pour tout le monde: pour le public, pour l'art, pour l'artiste; elles maintiennent le goût à la hauteur qu'il doit conserver sous peine de déchoir; elles réagissent contre la lassitude de notre époque, contre la déplorable facilité avec laquelle une partie de la génération actuelle se laisse glisser sur la pente de la décadence, et enfin elles font gravir à l'artiste quelques degrés de plus sur l'échelle de l'art, qui, ainsi que celle de Jacob, commence à la terre, mais aboutit au ciel.



COIFFURES DE CHEZ Mme AUBERT, RUE NEUVE-DES-MATHURINS, 6.

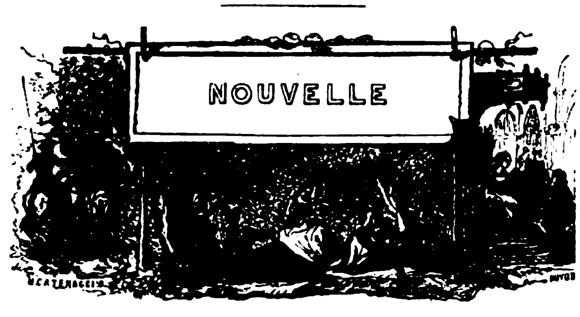
Les théâtres, subitement battus par l'apparition du printemps, ont peu fait parler d'eux pendant ce mois. La Comédie-Française a représenté une petite pièce appelée *l'Œillet blanc;* mais c'est si court, si court, que, sous peine de détruire toutes les lois de l'équilibre, on ne peut lui accorder une mention, laquelle, toute écourtée qu'on pourrait la faire, serait encore en disproportion avec son sujet. L'Odéon représente toujours *Madame Aubert*, vieille histoire bien connue, et que pour cette raison (et d'autres encore) je ne raconterai pas ici. Il semble que toutes les scènes s'assoupissent, que tous les théâtres fassent silence, pour laisser à l'*Africaine* la faculté de se produire et d'attirer une attention que rien ne viendra partager ou distraire. On prépare en ce moment même la première représentation de cette œuvre, et je regrette de devoir attendre un mois pour parler à nos lectrices de cet important événement musical. Le détail dont on s'occupe le plus en ce moment est relatif à la manœuvre du vaisseau, qui exige, dit-on, cinquante minutes d'entr'acte pour être démonté. Cinquante minutes! Il faudra inventer un divertissement quelconque pour ce public qui ne pourra rester si longtemps uniquement livré à ses réflexions.

Je termine en ce moment la lecture d'un intéressant volume, les *Révélations poétiques* de Mme Auguste Penquer*. On y trouve un talent incontestable et original, car il est fort complexe; il y a de tout dans ce volume, des hymnes grandioses, de fraîches et pures rêveries, des

* Paris, Didier.

accents passionnés; il y a des inspirations qui feront tressaillir les hommes courageux, les *apôtres* d'une vérité, de calmes visions pour les jeunes âmes, des accents passionnés, amers, désolés..... Enfin il garde à chacun une ressemblance, il offre à tous une réminiscence, car il semble que la femme qui l'a écrit a tout éprouvé, qu'elle a gardé le souvenir de toutes ses impressions, et que chez elle la puissance de l'analyse ne fait pas tort, comme cela arrive trop souvent, à la force, à la fraîcheur, à la grâce de l'inspiration poétique.

EMMELINE RAYMOND.



LE LEGS.

Suite.

— Louis, » dit Georges en continuant la conversation lorsqu'ils furent seuls, « je ne connais pas tes intentions; mais nul mieux que moi ne peut savoir combien tu es généreux; permets-moi de te demander une grâce au sujet de ce triste événement.

— De quoi s'agit-il?

— M. Champlieu a dit qu'il possédait quelque chose.... N'entamons pas, pour l'éducation et l'entretien de sa fille le petit capital dont elle hérite; laissons les revenus s'accumuler, pour lui composer une dot passable. Grâce à toi, je suis riche..... plus riche même qu'il ne le faudrait, car je suis décidé à embrasser une carrière, et ne veux pas vivre en rentier, les bras croisés..... Veux-tu me donner la permission de subvenir, sur la fortune que je tiens de toi, aux frais causés par cette enfant? Réduis ma pension dès à présent, si tu le préfères..... Laisse-moi faire pour une autre ce que tu as fait pour moi.

— Mon cher Georges, ne t'occupe pas de cette question d'argent; cela me regarde à plus d'un titre, et nous la déciderons après avoir pris, dans quatre jours, connaissance des dispositions de M. Champlieu. Sais-tu bien que la mère de cette enfant portait le même nom que nous?

— Comment! elle serait notre parente?

— Parente bien éloignée, sans doute, puisqu'elle descend d'un Darcet qui a quitté la France il y a cinquante ou soixante ans. Mais enfin, cette alliance, quelle qu'en soit le degré, m'impose le devoir de veiller sur la fortune et l'avenir de cette enfant: je le ferai.

— Bien..... Mais est-ce que tu songes à l'éloigner de nous?

— Son père a peut-être indiqué une ligne de conduite dont nous ne pourrons nous départir; s'il a exprimé la volonté de la faire élever dans une institution, nous nous conformerons à ce vœu.

— Oh! pauvre enfant! Et cette nourrice?

— Que veux-tu que j'y fasse? » répondit Louis avec impatience.

« Si j'étais à ta place, » dit Georges avec eu, « je garderais l'enfant; je t'assure qu'elle égayera ta maison; elle t'aimera, nous t'aimerons tous deux....

— Tu n'y songes pas. Comment! j'ai évité de me marier pour n'avoir pas autour de moi tous ces tracas d'enfants, de bonnes d'enfants, d'institutrice; et j'irais m'imposer ces ennuis pour une enfant étrangère? On ne peut raisonnablement exiger une semblable abnégation; ce serait à dégoûter du célibat. D'ailleurs, il est probable que je me marierai.

— Sans doute..... Mais garde-la en attendant; ne l'envoie pas dans une institution, où elle sera étrangère, et, partant, si malheureuse! Je l'aime déjà, cette petite fille; elle est si jolie avec ses grands yeux bleu foncé que l'on aperçoit sous ses boucles blondes! Et puis, c'est presque une Darcet. »

C'était prendre habilement Louis par son faible.

« Nous verrons, » dit-il; « il faut remettre toute décision jusqu'à la lecture du testament; si M. Champlieu n'a pris aucune disposition à cet égard, eh bien! Sarah pourra rester ici.

— E tu l'emmèneras à Paris pendant l'hiver?

— Quant à cela, non, » répondit Louis avec énergie; « il n'y a pas de place pour elle dans ma vie parisienne; et il serait fort ridicule de traîner à ma suite tout ce bagage d'enfant, de nourrice et d'institutrice. »

Georges avait gagné un peu de terrain; il essaya, avec plus de bonté que d'adresse, d'obtenir davantage encore.

« Ton hôtel contient au moins deux appartements qui restent vides; les Charmilles ne sont pas très-gaies en été, elles doivent être bien tristes en hiver.

— Non, c'est inutile; ne me presse pas à ce sujet; si l'enfant s'ennuie, que veux-tu que j'y fasse? Je ne puis consacrer ma vie à l'amuser. Si elle doit entrer dans une institution, je payerai tous les frais de son éducation. Si, au contraire, elle reste aux Charmilles avec sa négresse, la maison est toute montée, elles y vivront confortablement; et plus tard on pourra lui donner une institutrice. Que diable! on ne peut exiger d'un galant homme plus que je ne suis disposé à faire pour cette enfant, qui me tombe des nues. »

C'était rigoureusement vrai; Georges en convenait vis-à-vis de lui-même; mais il sentait en même temps, instinctivement, que la générosité limitée aux sacrifices d'argent n'était point une générosité *vraie* et suffisante; l'orpheline avait besoin d'affection; l'enfant qui venait de perdre tout à coup le père qui l'aimait uniquement, ne pouvait, sans danger pour son cœur ou pour sa vie, être sevrée tout à coup de tendresse. « Si Louis ne me permet pas de payer une partie des frais, » se dit Georges, « du moins je considérerai Sarah comme une petite sœur que Dieu m'envoie, et je l'aimerai de tout mon cœur... Sa négresse aussi, quoiqu'elle soit bien laide, cette pauvre Adéla! »

Le lendemain, Louis monta à cheval, et fit une longue promenade pour éviter l'aspect des lugubres préparatifs qui s'accomplissaient dans sa maison. Georges, au contraire, ne quitta pas la petite fille, et répondit avec patience à toutes ses questions.

« Où donc est papa? je veux voir papa!

— Il est parti, mon enfant, pour aller rejoindre ta maman et ta tante Sarah.

— Pourquoi ne m'a-t-il pas emmenée? Je veux aller avec lui!

— Il ne pouvait te prendre avec lui, et il t'a laissée ici avec deux bons amis, mon frère Louis et moi.

— Non, non, je veux m'en aller avec Adéla. Toi, tu es bon; mais l'autre monsieur n'est pas bon.

— Cela n'est pas vrai, Sarah, tu te trompes; *l'autre monsieur*, comme tu dis, c'est-à-dire mon frère, est bien meilleur que moi; tu verras cela plus tard, quand tu le connaîtras davantage. Veux-tu venir avec moi, pour donner à manger aux cygnes qui sont là-bas sur le grand bassin?

— Avec Adéla? » dit la petite fille.

« Oui, elle viendra avec nous.

— Partons tout de suite! » s'écria l'enfant.

Georges emmena la négresse et Sarah, presque aussi *enfant* l'une que l'autre; il les conduisit dans le vaste jardin, leur fit visiter les serres, les promena même dans la campagne, et réussit ainsi à faire quelque diversion à leurs tristes pensées, et à leur éviter la rencontre du maître menuisier... qui venait, hélas! prendre ses mesures pour préparer la dernière demeure de M. Champlieu.

On rentra assez tard, et Georges voulut assister au dîner de sa petite amie, qui mangea de bon appétit; la nourrice elle-même semblait être un peu consolée. Georges, avec le tact qui appartient au cœur, et seulement au cœur, car l'intelligence seule ne le possède jamais, ne voulait point exciter la gaieté de l'enfant en un semblable moment; mais il lui fabriqua des jouets, il lui conta des histoires de pauvres petits enfants bien plus malheureux qu'elle, puisqu'ils n'avaient point d'amis. Sarah l'écoutait avec avidité, et cette triste journée lui laissa une bonne et salutaire impression; elle avait deux amis, car Georges affirmait que Louis aimait la petite Sarah, et Georges ne pouvait mentir, cela était certain.

Le jour des funérailles se leva enfin; le soleil s'était caché, comme pour éviter d'établir un contraste douloureux entre sa gaie lumière et la triste nuit qui enveloppait des cœurs désolés. L'enfant, vêtue de noir, guidée par Adéla et par Georges, suivait le convoi de son père avec Louis Darcet et tous les gens des Charmilles. Sarah pleurait, car Adéla sanglotait; mais sa main était serrée amicalement par Georges, et elle se sentait moins malheureuse. Le convoi marchait lentement au travers de la campagne assombrie par des nuages lourds et gris. Au moment de quitter l'église, Adéla eut un spasme si violent qu'on dut la mettre en voiture, et la renvoyer aux Charmilles avec Sarah; ainsi leur fut épargnée la partie la plus douloureuse de la cérémonie.

Quand, plusieurs heures plus tard, les deux frères se mirent à table pour dîner, Georges demanda à Louis s'il ne serait pas bien aise de voir plus souvent leur pupille.

« Elle est très-gentille, je t'assure; elle t'amuserait.

— Mais sa négresse ne cesse pas de pleurer et de se lamenter, cela n'est pas gai; et, dès que je l'aperçois, je n'ai plus d'appétit.

— Dame! il faut bien excuser cette pauvre femme pendant quelques jours; cela se passera; on peut essayer d'ailleurs; et, si cela ne te convient pas, nous la renverrons.

— Fais ce que tu veux, » répondit Louis avec indifférence.

On fit donc appeler au dessert Adéla et la petite fille, qui vint s'asseoir avec empressement près de Georges. Louis lui offrit quelques friandises, et lui demanda si elle voulait désormais dîner avec eux.

« Je dînais toujours avec papa, » répondit l'enfant en levant sur son interlocuteur ce beau regard qui le troublait toujours profondément, car il lui rappelait un amer et lointain souvenir, « et il causait toujours avec moi. J'aimerais mieux dîner avec vous, et avec Georges, » ajouta-t-elle plus bas et avec un accent de tendresse.

« Eh bien! Adéla, vous amènerez dorénavant l'enfant pour dîner avec nous; il faut bien que nous fassions connaissance, et cela continuera ainsi tant qu'elle sera sage.

— Quand je ne m'étais pas mise en colère, quand j'avais répété ma prière, quand j'avais bien fait attention aux lettres que mon papa me montrait dans mon livre, il disait que j'étais sage; ce sera comme cela avec vous?

— Oui, » dit Louis en souriant au petit visage qui se tournait vers lui, « cela nous suffira pour le moment.

— Eh bien! je serai sage, je vous le promets, » répondit l'enfant fort sérieusement. « Est-ce que papa est reparti par le vaisseau qui nous a amenés ici?

— Si tu es bien sage pendant toute ta vie, » dit Georges, en retenant à grand' peine une larme qui roulait dans ses yeux, « ton papa sera bien heureux, car il pourra te retrouver... un jour.

— Oh! vous me direz ce qu'il faut faire, et je serai bien obéissante, vous verrez! Faut-il étudier ma leçon?

— Nous verrons cela demain; aujourd'hui, » ajouta Georges d'un ton grave, « tu prieras Dieu de tout ton cœur; tu lui demanderas d'être miséricordieux pour ton père et pour toi.

— Bien! après?

— Maintenant il n'y a rien de plus à faire. Raconte-nous ce que tu voyais dans ton pays avant d'entrer dans le vaisseau qui t'a conduite ici avec Adéla.

— C'est bien plus beau là-bas qu'ici; les chambres avaient de l'or partout, des meubles en soie rouge et bleue, et la maison était remplie d'une quantité de domestiques qui se levaient quand je passais, en disant: *Voilà Mademoiselle!* Mais j'aimais mieux encore la jolie petite maison dans laquelle nous avons demeuré plus tard avec ma tante Sarah; les chambres étaient petites, et les meubles n'étaient pas si beaux; mais il y avait un jardin, beaucoup de fleurs; et ma tante était si jolie et si bonne! Elle me disait que maman l'avait envoyée près de moi pour me soigner et m'aimer; elle me promettait qu'elle ne partirait jamais... Elle est partie pourtant, et alors papa nous a mises sur le vaisseau, et nous a amenées ici.

— Je vais faire un tour de promenade, » dit Louis en se levant brusquement. « Au revoir, Georges. Bonsoir, petite!

— Il a l'air fâché, » dit Sarah, en suivant des yeux le maître de la maison. « Est-ce que je n'ai pas été sage?

— Si, mon enfant; aussi Louis n'est-il pas fâché du tout; seulement il n'est pas habitué à rester tranquillement dans une chambre pour causer avec les petites filles.

— Ah! Et qu'est-ce qu'il fait?

— Il lit de beaux livres qui lui apprennent toutes sortes de choses, il écrit, il se promène.

— Et puis?

— Voilà tout, » dit Georges, embarrassé par toutes les questions que les enfants posent avec tant de ténacité.

« Papa aussi lisait, il écrivait; mais, le soir, il n'aimait rien tant que de rester avec moi et ma tante, et de parler avec nous. Il nous aimait beaucoup. Est-ce que votre frère ne nous aime pas?

— Ce n'est pas la même chose, » dit Georges, découvrant tout à coup que l'enfant pourrait bien avoir raison, et que son frère n'était pas très-affectueux. « Tu n'es pas sa fille.

— Mais vous êtes son frère, comme ma tante était la sœur de papa; et certainement il n'est pas avec vous comme papa était avec ma tante.

— Tous les caractères ne sont pas les mêmes; tu verras plus tard comme Louis est bon. Je suis resté seul, comme toi, quand j'étais tout petit; ma mère, mon père, sont partis, en me laissant pour unique ami mon frère; eh bien! il m'a élevé, il a partagé avec moi ce qu'il avait, et je l'aime comme un père et comme un frère à la fois.

— Alors je l'aimerai aussi; mais je suis plus heureuse que vous, car j'ai deux amis. »

Trois jours s'écoulèrent ainsi. Au terme de ce délai, on leva les scellés apposés sur les effets de M. Champlieu, et l'on trouva un testament qui instituait M. Louis Darcet tuteur de Sarah; l'héritage se montait à une somme de cent vingt mille francs. M. Champlieu abandonnait au tuteur de sa fille le soin de subvenir à son éducation sur les revenus de ce capital; il demandait seulement qu'on ne séparât pas immédiatement l'enfant de sa nourrice, et conseillait de les placer l'une et l'autre dans quelque honnête famille qui consentirait à les recevoir à titre de pensionnaires, et à les garder pendant deux ou trois ans; au bout de ce temps, on remettrait à Adéla une somme de cinq mille francs pour retourner dans son pays, si elle le désirait.

Tout bien considéré, Louis, qui n'aimait pas à prendre une décision, consentit à suivre à peu près le programme tracé par M. Champlieu. La maison des Charmilles était toute montée, et dirigée par une respectable femme de charge, madame Delong. Adéla consentit passivement à rester où elle se trouvait, et on l'installa dans un appartement avec la petite orpheline. Le principal motif qui milita près de Louis en faveur des instances de son frère fut que cette installation ne le gênait pas du tout. Il n'habitait les Charmilles qu'accidentellement, et la maison était si vaste qu'il pouvait éviter la compagnie de ces étrangères lorsqu'il lui conviendrait de s'isoler.

« Il faudra bien un jour s'occuper de son éducation, » objectait Georges en assistant aux dispositions prises par son frère.

« Nous avons le temps d'y songer, » répondait Louis; « quand elle aura six ou sept ans, je la placerai dans un bon pensionnat, à moins qu'on ne trouve une institutrice convenable qui consente à habiter les Charmilles pendant toute l'année; car, ainsi que je te l'ai déjà dit, je ne consentirai pas à changer mes habitudes en encombrant ma vie de cette enfant. J'y aurais regardé à deux fois, même si elle avait été ma fille, et je ne puis me considérer comme obligé à faire pour une étrangère plus que je n'aurais fait pour mes propres enfants. »

Georges soupirait en songeant à l'existence de cette enfant, renfermée aux Charmilles... Mais deux mois devaient s'écouler avant que les deux frères se missent en route pour Paris; et, à l'âge de Georges, deux mois sont un laps de temps infini, au-delà duquel il est superflu d'envisager l'avenir.

Les vacances se passèrent pour Georges autrement qu'il ne se l'était proposé. Ce garçon turbulent, qui saisissait avec ardeur toutes les occasions d'exercices violents, devint volontairement le compagnon d'une petite fille; il la promenait, l'amusait, l'instruisait, et délaissait pour elle tous ses plaisirs favoris. Il avait d'abord agi sous l'empire d'une tendre pitié pour cette orpheline, subitement privée de toute affection protectrice; mais un bon sentiment porte sa récompense en lui-même: on commence par



plaindre, on finit par aimer. Aimer, se dévouer, ce sont là les plus grandes joies qu'il soit donné d'avoir ici-bas; c'est la lumière, la vie, introduites dans l'âme, et l'on peut affirmer que les égoïstes seuls sont constamment malheureux; ils sacrifient tout à leur personnalité absorbante, qui ne se lasse jamais d'exiger, et n'est jamais satisfaite d'obtenir. L'égoïsme est l'infini transporté dans les aspirations stériles qui ont pour objet une satisfaction personnelle, toujours poursuivie, jamais atteinte; il lève des tributs injustes sur ceux qui l'entourent, et porte partout avec lui un mécontentement latent. Quoi qu'il fasse, en effet, l'égoïste éprouve toujours une sourde irritation; il s'interdit toute affection pour ne point compromettre son bonheur, et il ressent un amer dépit contre ceux qu'il écarte de sa route, et dont il a repoussé la tendresse pour s'éviter tout sacrifice. Il essaye alors de les évoquer à son tribunal; il les accuse pour s'excuser, et accumule contre eux les apparences les plus ingénieusement groupées... Peine perdue! l'injustice peut tromper les autres, elle ne se trompe jamais elle-même, et ne peut réussir à prendre le change sur ses véritables mobiles; les cœurs qu'elle habite sont bientôt desséchés, la solitude se fait autour d'eux, la méfiance et l'amertume sont leurs hôtes uniques, et le châtiment légitime de ceux qui n'ont pas voulu s'oublier pour autrui.

Par ce charme tout-puissant qui émane d'un enfant, par son intelligence sérieuse unie à un caractère gai, Sarah payait à son jeune compagnon tous les sacrifices qu'il lui avait faits. Le matin, il lui apprenait à lire, et l'enfant faisait des progrès rapides avec ce maître affectueux qui était toujours disposé à la distraire. Puis on entreprenait des promenades, et, lorsque la petite fille était lasse, elle revenait au logis assise sur l'épaule de Georges. Louis, après avoir assuré les intérêts de sa pupille, après avoir donné des ordres brefs, mais absolus, pour régler toutes les questions qui se rattachaient au bien-être matériel de l'enfant, ne lui accorda guère qu'une attention distraite; mais l'habitude, à défaut du sentiment, s'insinua dans son âme, et, vers la fin du séjour qu'il faisait aux Charmilles, il lui eût semblé pénible de ne plus rencontrer dans sa maison cette petite fille aux grands yeux sérieux et expressifs, rejetant gracieusement en arrière ses longues boucles de cheveux lorsqu'il s'agissait de se jeter au cou de Georges.

Il fallut cependant prévoir et préparer la séparation; on décida que le vieux maître d'école du village viendrait continuer l'instruction commencée par Georges. Enfin les malles furent faites, la voiture avança près du perron, les deux frères étaient prêts à partir. Sarah, suspendue au cou de son ami Georges, ne pouvait comprendre ni admettre la nécessité de leur séparation. La notion du temps n'a heureusement aucune signification pour l'intelligence des enfants, et Georges, en promettant cent fois de revenir, put enfin s'éloigner; mais de la voiture qui les emmenait les deux frères purent encore entendre les cris déchirants de l'enfant, qui restait seule aux Charmilles.

« Comme tout cela est ennuyeux! » dit Louis, en s'appuyant avec humeur dans le fond de la voiture. « Mieux eût valu certainement placer cette enfant quelque part; elle serait déjà familiarisée avec sa nouvelle situation, et nous n'aurions pas eu à subir cette scène désagréable: je déteste de voir pleurer. »

Georges était très-affligé de son côté, et sa dignité d'*homme* l'empêchait seule de pleurer sa petite amie. « Le chagrin est violent chez les enfants, » répondit-il; « mais heureusement il ne dure pas longtemps.

— Je ne sais pas; cette petite est singulière.

— C'est vrai; elle est plus sérieuse qu'on ne l'est à son âge; elle a toujours vécu privée de la compagnie d'enfants, et je crois que cela ne vaut rien; j'ai peur qu'elle ne s'ennuie beaucoup aux Charmilles.

— Alors mettons-la tout de suite dans un pensionnat, et qu'il n'en soit plus question.

— Oh! non, Louis, je t'en prie, ne la renvoie pas de chez toi!

— Je ne puis cependant lui fournir un cercle de petites filles de son âge. Tout cela me rompt la tête. Ce pauvre Champlieu avait bien besoin de revenir en France! »

Là-dessus Louis alluma un cigare, et le fuma d'un air morose.

« Tu me permettras de faire une visite aux Charmilles, vers Noël? »

Le frère aîné haussa les épaules avec indifférence.

« A propos, Georges, » dit-il tout à coup, en employant ce terme usité surtout lorsqu'on veut changer de propos; « que me disais-tu lors de ton arrivée? Tu veux embrasser une carrière? Laquelle? Je ne comprends pas la nécessité, lorsqu'on a une fortune indépendante, d'aliéner son indépendance et de travailler pour gagner de l'argent.

— Que veux-tu? » répondit Georges gaiement. « Il me semble que l'on est bien plus indépendant lorsqu'on se crée une occupation quelconque, qu'en restant oisif; ainsi personne n'est plus dépendant que toi.

— Moi? Quelle plaisanterie!

— Ne t'ai-je pas vu cent fois poursuivi chez toi par des compagnons qui t'ennuyaient; forcé de t'habiller pour assister à des dîners, à des bals qui te faisaient bâiller par avance; obligé de quitter un livre intéressant pour la conversation de certaines dames qui, disais-tu, avaient autant de ressources dans l'esprit que des perruches? Eh bien! j'éviterai tout cela. J'aurai un domestique qui répondra aux importuns avec un air grave que je lui enseignerai: « Monsieur travaille! »

« Quand il s'agira de concerts, d'assemblées majestueuses, je m'excuserai en alléguant que j'ai *à travailler*. Vive le travail! Il dispense de tout ce qu'on n'aime pas, et n'empêche rien de ce que l'on aime!

— Fort bien! Mais que comptes-tu faire?

— Il y a deux ans, je voulais m'engager, être militaire comme notre père, avoir un bel uniforme, et plus tard des croix, beaucoup de croix, quand viendraient les rhumatismes; mais j'étais encore enfant à cette époque-là; j'ai réfléchi depuis quelque temps: d'abord je me ferais tuer probablement, et cela rendrait Sarah trop malheureuse. Je veux être avocat, ou homme de lettres, et avant tout faire mon droit.

— Soit; je ne vois pas d'inconvénient à ce dernier projet. Quant à la littérature, ce n'est pas là une profession à laquelle on puisse se destiner à l'avance; elle vient trouver d'elle-même ceux qui peuvent la remplir. Sois donc un homme de génie, si tu peux; mais, quant à voir ton nom... le mien, au bas de quelque feuille obscure, souvent en mauvaise compagnie, je te préviens que je m'y opposerai de toutes mes forces.

— Voyons, ne te fâche pas! Nous saurons, dans deux ou trois ans, si j'ai du *génie*, comme tu dis; dans le cas opposé, eh bien!... je me ferai avocat. »

Louis reprit à Paris toutes les chaînes qu'il portait à regret depuis si longtemps. Il recevait toutes les semaines un bref bulletin rédigé par M[me] Delong, la femme de charge des Charmilles. M[me] Delong était une personne timide, pénétrée de respect pour son maître, et tenue à distance par la froideur de son maintien; elle aurait craint de se rendre importune en écrivant tous les petits événements qui se passaient sous ses yeux, et se bornait à annoncer régulièrement à M. Darcet que tout allait bien; que M[lle] Sarah s'accoutumait aux Charmilles; que M[me] Adéla était une personne très-douce.

Un jour cependant le bulletin, toujours aussi laconique, était moins rassurant: M[lle] Sarah était un peu malade. La semaine suivante, M[lle] Sarah était toujours malade, et la lettre de M[me] Delong en contenait une deuxième, adressée à M. Georges Darcet; Louis la remit à son frère, qui l'ouvrit avec empressement. C'était Adéla qui l'avait dictée au maître d'école. En voici la teneur:

« Monsieur,

« Excusez une pauvre femme qui ne sait plus ce qu'elle doit faire, et vous demande secours. J'ai eu peur d'écrire au tuteur de M[lle] Sarah, parce qu'il a déjà été bien bon pour elle en la laissant dans cette maison, et je ne voulais pas l'ennuyer; mais vous, Monsieur Georges, vous étiez pour mademoiselle comme un frère, vous amusant avec elle, et que Dieu vous récompense! Voilà, Monsieur, ce qui arrive. Nous sommes donc restées ici, où tout le monde est très-bon pour nous; mais la pauvre enfant est toujours toute seule avec moi, qui suis une négresse ignorante, et depuis que vous êtes parti, Monsieur, elle n'a plus ri ni joué, et depuis deux semaines elle est malade, et ne mange presque plus. Que faire? Le médecin a été appelé par M[me] Delong, et il dit que ce n'est rien; mais moi, Monsieur, je connais bien l'enfant, et je dis que c'est quelque chose. Votre bonté et celle de Dieu vous dira ce qu'il faut faire, et moi, je vous écouterai comme si Dieu avait parlé.

« Et maintenant, Monsieur Georges, je suis moins chagrinée depuis que j'ai pu vous faire connaître la chose, et j'attends votre réponse, et j'espère que je ne l'attendrai pas longtemps, et que Dieu vous fasse toujours heureux, en vous laissant toujours bon.

« Votre bien humble servante, ADÉLA. »

« Pauvre enfant! » s'écria Georges. « Tiens, Louis, lis toi-même. Je vais partir, si tu ne le trouves pas mauvais, et j'emmènerai un médecin, n'est-ce pas?

— Sans doute, » dit Louis en parcourant cette lettre naïve; » mais que d'ennuis! Cette petite fille qui s'avise d'être malade à présent! Il ne lui manquerait plus que de mourir!

— Oh! Louis, peux-tu parler ainsi! » dit Georges avec un accent de reproche. « Si je ne savais par moi-même combien ton cœur est généreux, je croirais parfois que tu es méchant. C'est une habitude que tu as prise, j'en suis sûr, uniquement parce qu'il faut paraître indifférent pour être distingué, selon le code des *gens du monde*.

— Pas du tout; je dis ce que je pense. Je trouve qu'il est souverainement désagréable de voir son existence envahie et troublée par un sot devoir qu'il faut remplir vis-à-vis d'une enfant étrangère.

— Elle est presque notre parente.

— Eh bien! laisse-moi tranquille, et va-t'en; tu verras ce qui se passe là-bas, et nous viserons. »

Les préparatifs de voyage que Georges faisait étaient en général peu compliqués; ils se bornaient à puiser dans ses divers tiroirs une *brassée* de chemises, de mouchoirs, de vêtements jetés provisoirement au milieu de la chambre, puis introduits de gré ou de force dans une malle aussi exiguë que possible. Quant aux élégants *nécessaires*, quant aux pommades, aux *mousses*, aux *pâtes*, dont un *merveilleux* ne saurait se passer, tout cela n'alourdissait pas le bagage du jeune étudiant, qui put se mettre en route deux heures après avoir reçu l'autorisation de partir.

Si les Charmilles n'offraient en été qu'un aspect médiocrement gai, il est aisé de comprendre qu'en hiver cet aspect devenait décidément lugubre. Les grandes allées d'arbres, taillés selon les règles adoptées pour les majestueux jardins qui représentaient la nature accommodée au goût du grand roi, étaient dépouillées de leurs feuilles, et, dressant vers un ciel gris leurs membres amputés, ces arbres semblaient une armée d'invalides régulièrement alignés pour être passés en revue par des fantômes. La vaste habitation des Charmilles, qui contenait un petit nombre de domestiques, avait des échos effrayants; le silence, la solitude, l'ennui, montaient la garde dans ces grands salons inhabités, dans ces couloirs interminables, dans ces escaliers majestueux. Ainsi isolée, inhabitée, cette demeure agissait sur l'imagination à l'instar d'une machine pneumatique qui absorbe peu à peu l'air respirable. Georges, qui ne l'avait jamais visitée en cette saison, fut saisi, en l'apercevant, d'une mélancolie invincible, dont il n'avait jamais éprouvé les atteintes; un souvenir funèbre l'assaillit; il lui sembla entendre les dernières paroles de M. Champlieu: « De l'air!... de l'air!... J'étouffe! »

La petite fille qu'il avait léguée à son ancien élève était bien près de prononcer les mêmes paroles. Lorsque Georges entra dans la chambre occupée par Sarah, il la trouva ensevelie dans une vaste bergère à *soufflet* entourée d'oreillers, sur lesquels son jeune visage se détachait avec des tons de cire; ses grands yeux bleus avaient une expression navrante; sa petite main amaigrie pendait inerte; elle souriait à Adéla, mais l'expression même de ce triste sourire disait clairement: « Pourquoi resterais-je ici-bas? Personne ne m'y retient, excepté toi... qui ne peux me suffire. »

Quand elle aperçut Georges, une lueur de joie passa sur sa physionomie amaigrie, et se refléta plus intense encore sur le noir visage de sa compagne. Adéla articula une exclamation, une sorte de sauvage clameur de bonheur: « Vous voilà, mon bon Monsieur! Tout ira bien maintenant, n'est-ce pas, Sarah?

— Sans aucun doute, » dit Georges en se penchant vers la petite fille pour l'embrasser, » vous guérirez, mon enfant; vous *voudrez* guérir, car cela nous fait tant de peine de vous voir malade!

— Bien vrai? » répondit l'enfant en regardant attentivement son jeune ami.

« Louis n'a pas pu venir avec moi; mais il envoie son médecin, qui arrivera ce soir ou demain matin; je n'ai pu l'attendre, car j'étais tourmenté de savoir que vous étiez malade.

— Puisque vous êtes venu, il n'y a pas besoin de médecin; je guérirai. Vous allez rester avec moi?

— Oui, tant que vous serez malade.

— Alors je ne veux pas guérir.

— Nous causerons plus tard, mon enfant, et comme vous êtes raisonnable et bonne, vous comprendrez tout ce que je vous dirai.

— Si je dois rester seule ici, je ne veux pas guérir cela m'est bien égal d'être malade, » répondit la petite fille, en laissant retomber avec découragement son pâle visage sur l'oreiller.

« Voyons, Sarah, dites-moi ce que vous désirez; qu'est-ce qui vous manque?

— Je ne sais pas; dans mon pays, là-bas, j'avais ma tante, mon papa; des petites filles venaient jouer avec moi; ils sont tous partis; je suis restée seule avec Adéla; alors, quoiqu'elle soit bien bonne et que je l'aime beaucoup, tout me fatigue, et je crois que je voudrais bien m'en aller avec ceux qui m'aimaient.

— Ce n'est pas bien, Sarah, de parler ainsi, car vous savez que je vous aime beaucoup, et que j'aurais un bien grand chagrin si vous... vous en alliez. Il faut s'habituer, même lorsqu'on est toute petite comme vous, à supporter ses peines avec courage, en songeant à ceux qui tiennent à nous. »

Ce reproche sérieux, dont la portée semblait devoir être au-dessus de l'intelligence de l'enfant, émut profondément Sarah; en voyant qu'il était compris, Georges continua son discours.

— Pour ne parler que d'Adéla, » reprit-il; « ne pensez-vous pas qu'il est bien affligeant pour elle-même de voir que vous ne voulez pas faire un effort pour chasser la maladie? Vous comptez donc sa tendresse pour peu de chose?

— C'est vrai, » dit Sarah en baissant les yeux; « je ferai ce qu'on voudra; je guérirai. »

Vers le soir, un célèbre médecin parisien arriva pour examiner la petite malade; il conféra, non pas seulement avec son confrère qui avait jusque-là soigné l'enfant, mais encore avec Georges, et même avec Adéla. Le résultat de ces enquêtes fut, non pas l'ordonnance d'une drogue quelconque, mais la recommandation de faire changer l'existence de Sarah, et même de l'envoyer, si si faire se pouvait, passer l'hiver à Nice.

Georges n'avait pas les pleins pouvoirs de son frère; il se trouva, par conséquent, fort embarrassé pour suivre les conseils du médecin, et ne lui cacha pas les difficultés d'exécution que ce plan présentait. Deux hommes, deux jeunes gens, ne pouvaient remplir convenablement les fonctions de garde-malade et celles d'institutrice. Le médecin tint compte de ces objections; puis, après quelques moments donnés à la réflexion, il s'écria tout à coup: « J'ai trouvé! J'ai sous la main ce qu'il faut à cette enfant, c'est-à-dire la compagnie d'une femme affectueuse qui remplacera la mère dont elle est privée. Écoutez-moi, jeune homme, et tâchez de décider votre frère, qui est le tuteur de cette enfant, à prendre le seul parti qui puisse la sauver.

« J'ai soigné, il y a peu d'années, une petite fille à peu près de même âge que celle-ci, atteinte d'un mal qui fut malheureusement incurable, et auquel elle a succombé, malgré les soins admirables de sa mère. Celle-ci est restée seule; sans être riche, elle possède une petite aisance; mais elle est si malheureuse de ne pouvoir plus se dévouer à quelqu'un, qu'elle accepterait, je l'espère, les fonctions que je souhaite de lui voir remplir près de votre protégée. Ce ne sera pas, je vous en préviens, une institutrice qui remplira tant bien que mal ses fonctions en vue de la rétribution qui y sera attachée; elle refuserait ces fonctions s'il s'agissait uniquement de s'en acquitter en des circonstances ordinaires, et l'élévation de la rétribution qu'on lui offrirait ne la déterminerait pas; mais ici elle sera indépendante, puisque ce château est rarement habité; la mère sans enfant trouvera une enfant sans sa mère; elles se consoleront l'une l'autre en s'aimant. On pourrait les envoyer à Nice, ou bien à

Cannes, pour deux ou trois mois, et lorsque ces deux grandes douleurs se seront calmées dans une mutuelle affection, il n'y aura plus de danger à installer ici Mme Viennay et la petite fille, revenue à la santé, ainsi que je l'espère. Écrivez à votre frère, ou revenez avec moi, pour traiter cette affaire, car il ne conviendrait pas à la dignité de Mme Viennay d'essuyer un refus; je lui ferai cette proposition seulement lorsque j'aurai par-devers moi le consentement du tuteur de l'enfant.

— Je préfère ne point quitter Sarah, » répondit Georges, « tant que l'on n'aura pas pris une détermination quelconque; je réussis à l'égayer, à la distraire un peu...

— Vous avez peut-être raison; je vais dîner pendant que vous écrirez à M. Darcet; je lui rendrai compte de ma visite, et lui dirai mon avis sur la situation de cette singulière petite fille.

— Ne croyez-vous pas, docteur, qu'il vaudrait mieux la placer dans une institution? Elle y trouverait des compagnes de son âge.

— Hum!... Elle verrait là des petites filles qui ne sont pas orphelines... Elle ne serait pas l'objet d'une affection particulière; elle se trouverait délaissée; elle ne serait qu'une pensionnaire numérotée comme un prisonnier... Franchement, je crois que mon projet vaut mieux.

— Moi aussi! » s'écria Georges; « mais j'ai voulu avoir votre avis, parce que je me méfiais de mon expérience.

— C'est une singulière enfant! » reprit le médecin en récapitulant mentalement tous les renseignements qui lui avaient été donnés. « Un petit cœur sauvage, farouche, à la fois tendre et ardent, qui se donnera tout entier, ou s'éteindra, s'il ne trouve une affection dont la sincérité l'aide à surmonter le dégoût de la vie. Cette extrême lassitude physique, produite par l'isolement moral, est une maladie qui n'éclate guère que dans les âmes arrivées à la maturité; mais le malheur mûrit prématurément, et tous les événements pénibles qui se sont succédé dans cette courte vie d'enfant ont développé le sentiment aux dépens de la santé. Il faut rétablir l'équilibre détruit, et, si l'on veut que cette enfant survive à ces épreuves, il faut la chérir et donner à son cerveau une bonne et saine occupation, proportionnée à ses forces. »

EMMELINE RAYMOND.

(*La suite au prochain numéro.*)



Plusieurs de nos abonnées, ne recevant pas une réponse aussi prompte qu'elles la désirent, nous écrivent deux fois à propos du même renseignement.

Elles s'imposent ainsi une double dépense, et donnent à la rédaction un travail double, le tout inutilement.

On répond *toujours* à toutes les lettres accompagnées de la bande du journal, mais on ne peut intervertir la date des réponses au gré de celles de nos abonnées qui désirent une réponse immédiate.

Toutes les lettres accompagnées d'une bande sont classées par ordre d'ancienneté; on y répond en suivant cet ordre, on imprime les réponses, et, dans cette composition, on *taille* la quantité de renseignements qui peut figurer à la place laissée libre par les autres articles contenus dans le journal. Toutes les demandes, les prières et les *exigences*, ayant pour but de bouleverser cet ordre de choses, sont absolument inutiles, parce qu'il nous est impossible d'agir différemment.

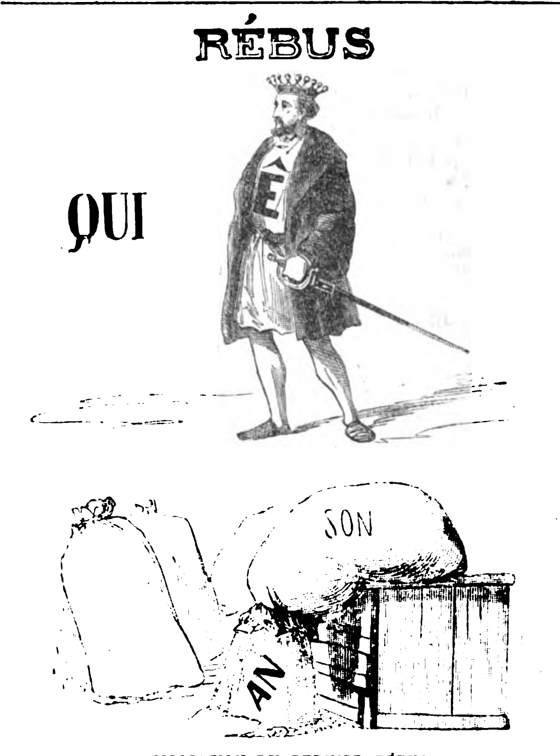
Rochefort. L'affranchissement du journal pour Chandernagor est de 18 centimes par 40 grammes ou fractions de 40 grammes; mettre sur la bande du journal: Voie de Suez et des paquebots anglais. Merci mille fois pour cette lettre. — *Hôtel A..., Paris.* On portera encore des corsages plats en cachemire blanc ou de couleur, pour accompagner toutes les robes. Nous avons publié ce patron dans le n° 47 de l'année 1864. Cette mode convient aussi pour les petites filles de tout âge. — *N° 48,716, Doubs.* On a reçu des paletots dans le n° 16 et avec le n° 17, qui contient la 5me livraison des *Patrons illustrés.* — *N° 28,136, Ille-et-Vilaine.* Je ne comprends pas bien la demande: des *rideaux* ou *abat-jour* au crochet; ces deux termes ne sont pas synonymes et je prie que l'on veuille bien m'expliquer ce que l'on désire. — *N° 12,355, Haut-Rhin.* Les pointes en dentelle de laine sont et seront toujours à la mode. On ne porte jamais de bijoux en or lorsqu'on est en deuil ou demi-deuil; aucun bijou dans le premier cas; bijoux en jais ou en acier, si l'on y tient, pour le demi-deuil. — *N° 47,001, Ardennes.* On trouvera dans notre collection un grand nombre de dessins courants en tapisserie, que l'on pourra faire bleus et blancs. Ce tissu de soie n'est en effet plus à la mode. On pourra le teindre en bleu pour la jeune fille. Quant au prix, je ne saurais l'indiquer. On fera des paletots pareils aux robes, même avec les étoffes à rayures, carreaux et dessins. Le pouff sert à s'asseoir; on ne le met pas *absolument* au milieu du salon, mais de tous côtés, près des tables, etc., selon qu'on le juge commode. Je ne connais aucune méthode de *buanderie.* — *N° 46,208, Meuse.* Tout le monde porte et portera des paletots en soie noire. Tous les enfants portent des plumes sur leurs chapeaux. Le dessin seul et non ma description, si détaillée qu'elle soit, peut indiquer les formes des chapeaux ronds en paille. Les chapeaux de crin uni ne sont et ne peuvent pas être ridicules. Les touffes de boucles courtes coiffent parfaitement les femmes d'un *certain* âge. — *N° 13,721, Eure.* Faire tout le costume en popeline de laine bleue et blanche à carreaux. Chemisette non bouffante, veste sans manches, ornée de grelots en nacre, pantalon retenu par une large ceinture de même étoffe. Ainsi que je l'ai dit, il n'y a aucun patron particulier pour les vestes sans manches; on se borne à supprimer celles-ci, et les vestes rondes, courtes, flottantes, sont les plus gracieuses pour les enfants. On mettra au-dessus des grelots un étroit galon bleu et blanc. Il ne dépend pas de moi d'intervertir l'ordre des réponses et de publier celles-ci aux dates que l'on m'assigne. — *N° 44,775, Yonne.* A toutes les personnes qui veulent faire préparer des costumes en piqué blanc, je n'ai qu'un seul et même conseil à donner: une jupe, une ceinture large, que l'on mettra avec une chemisette blanche, montante; point de corsage, un paletot pareil à la robe; point de garnitures, ou simplement une ruche chicorée, posée sur l'ourlet. Un dentiste peut seul agir avec efficacité dans ces circonstances, et l'on ne saurait trop se hâter d'avoir recours à ses soins, qui ne peuvent être remplacés par des remèdes de *bonne femme.* — *N° 49,857, Angoulême.* Il n'existe pas dans le commerce d'étoffe ayant cette origine bien authentique; on donne son nom à des étoffes fabriquées en France et que l'on peut se procurer depuis 2 francs 50 centimes jusqu'à 5 francs le mètre. Il est impossible de mettre à un châle de grenadine noire une garniture autre que la dentelle ou la guipure. On peut choisir celle-ci fort étroite. — *N° 43,071, Seine-Inférieure.* Le *Magasin pittoresque* est le meilleur et le plus charmant journal de ce genre. — *N° 20,148, Lot-et-Garonne.* Les pantalons dépassent un peu le genou. Nous en avons publié (dans les *Patrons illustrés*) un modèle qui se termine par un poignet boutonné. On ne porte pas de guêtres de ce genre. Tous les objets en laine, fût-ce de la dentelle, peuvent être détruits par les insectes; on les conserve (pas les insectes!) en y mettant un peu de poudre de pyrèthre que l'on trouve chez les herboristes. — *N° 5,199, Aisne.* On portera surtout des plumes longues, *couchées* sur les chapeaux ronds. — *Vaurains.* Pour recevoir la roulette, on envoie aux bureaux du journal 1 franc 50 centimes en timbres-poste. — *N° 49,957, Creuse.* Il n'y a point de formes spéciales de paletots pour les femmes de quarante ans; elles portent des paletots à manches plus ou moins longs, selon qu'elles les préfèrent. La forme des chapeaux dépend de la coiffure adoptée. Si l'on ne porte pas un chignon tombant, on prévient la modiste afin qu'elle garnisse le chapeau par derrière avec des dentelles et des rubans. — *N° 44.623, Aube.* Les *damiers* noirs et blancs sont toujours à la mode. Le paletot court du n° 16 ou celui des *Patrons illustrés,* paraissant avec le n° 17. On voit encore quelques ceintures étroites. Prendre un ruban de taffetas blanc pour la ceinture, soit à filets noirs, soit uni; dans ce cas, broder au passé, en soie noire, un bouquet sur chaque pan; mettre à chaque bout une frange noire. Garnir la robe de linos avec des ruches violettes posées comme les bandes de la gravure de modes du n° 12. Oui, pour les corsages blancs et les ceintures nouées par derrière. — *N° 12,325, Paris.* Notre censure s'oppose à l'insertion du logogriphe, qui contient, dit-elle, trop de vers imparfaits. Je trouve la pensée jolie cependant, et je remercie notre abonnée pour sa lettre. — *N° 25,274, Cher.* On réimprimera très-prochainement *la Civilité, non puérile, mais honnête,* qui composera un volume; quant aux livres sur la géologie et la minéralogie, voir Rivière (chez Didot), in-8° coûtant 6 francs, et la *Géologie,* publiée chez Masson, in-18 coûtant 3 ou 4 francs. — *N° 53,622, Rhône.* Hélas non! je ne suis pas une fée, et cette qualité me deviendrait cependant chaque jour plus nécessaire pour m'aider à exaucer les vœux les plus contradictoires, et à publier plus de 80,000 patrons que l'on me demande chaque année. J'ai pris note de ce désir, mais je ne puis promettre que ce patron sera publié immédiatement. — *J. P. R., Belgique.* Le tapissier a raison; si le coussin recouvrant la tablette de la fenêtre était plus court ou plus étroit que cette tablette, il ne remplirait plus son objet, qui est d'en éviter le contact aux bras qui s'y appuient. — *N° 48,141.* L'abonnée qui nous écrit est dans l'erreur. Voir le patron et la réduction du patron. — *N° 282, Loir-et-Cher.* Pour pouvoir répondre à ces questions, il faudrait connaître: 1° la largeur de l'étoffe; 2° la forme que l'on compte donner au paletot; 3° la taille de la destinataire; faire à cette robe un large ourlet rabattu *à l'endroit,* dentelé sur le bord et bordé d'un gros liséré de même nuance que les rayures. — *N° 24,033, Seine-et-Marne.* Nous avons publié ce patron dans les premiers numéros des *Patrons illustrés.* Nous ne pouvons malheureusement faire paraître tous ceux que l'on nous demande.

N° 17,348, Italie. Le changement survenu tenant à l'état particulier de l'atmosphère du pays que l'on habite, il ne peut y avoir de remède à cet état de choses. On peut corriger la crudité de l'eau dont on se sert pour se laver le visage et le cou en y mêlant un peu d'eau-de-vie; pour les mains, de la pâte ou de la poudre d'amandes. Nous publions sur chaque planche des costumes pour enfants. — *Mme L..., à L., Belgique.* Une lettre datée du 28 mars me demande un patron pour le commencement d'avril. Il nous est malheureusement impossible d'envoyer des patrons à date fixe, et, sur ce point, il faut nous laisser le choix des objets figurant sur chaque planche. Nous recevons chaque mois au moins dix mille demandes de patrons différents; or il nous est impossible de satisfaire toutes ces demandes, et, de plus, le travail de préparation des patrons, très-long, très-compliqué, ne *s'arrête jamais;* en ce moment, la planche qui paraîtra en mai s'élabore déjà, c'est-à-dire que celles paraissant en avril étaient prêtes quand notre abonnée nous a écrit à la date du 28 mars. Il n'y a pas mauvaise volonté, il y a *impossibilité* d'envoyer des patrons *particuliers* autres que ceux préparés par nous. — *N° 54,507, Vaucluse.* Les fichus en dentelle noire ou blanche ne peuvent passer de mode; on en porte toujours avec les corsages décolletés. Ce que nous appelons en France *application d'Angleterre* est déjà de l'*imitation,* puisque le réseau est en tulle fabriqué au métier. Je ne connais pas d'*imitation* de cette application, si ce n'est le tulle brodé. — *N° 40,788, Gard.* Le patron de crinoline figure dans le n° 16; celui de veste non ajustée a paru plusieurs fois et *reparaît* sous la forme actuelle avec le n° 17 (*Patrons illustrés*). — *N° 44,909, Haut-Rhin.* Les jupons gris ont le privilége de pouvoir être portés sous toutes les robes. Choisir une étoffe à rayures grises, très-claires, pour l'été; l'orner avec l'entre-deux, en imitant la disposition figurant dans le n° 17 (bordure de jupon avec rubans de velours). Quant aux chapeaux, voir les dessins et articles de mode. — *L. de P..., Bruxelles.* Quand on ne rencontre pas la personne que l'on va visiter, on lui laisse une carte de visite, ce qui équivaut *tout à fait* à une visite. Les enfants portent les robes *trop* longues tant qu'ils ne marchent pas; les robes jusqu'à la cheville jusqu'à l'âge de deux ans. Toutes les vestes sont toujours à la mode. En alpaga blanc avec ornements noirs. On porte en effet des robes de dessous, en soie, avec les robes de gaze de Chambéry. Voir les gravures de modes pour une garniture qui ne peut guère être décrite ni comprise sans un dessin à l'appui. — *N° 22,509, Maine-et-Loire.* A trente-trois ans on peut encore s'habiller en *jeune femme;* on porte les corsages blancs *avec* ou *sans* vestes, à volonté. Les mantelets en mousseline blanche sont plutôt *vieux* que *jeunes.* Les ceintures flottantes sont portées aujourd'hui à tout âge. Quant aux corsages décolletés avec guimpe montante, ils sont trop *jeunes* passé trente ans. On noue les cravates blanches *par-dessus* les cols. Les nos 50 et 52 (année 63) sont épuisés. Les nos 11 (63) et 33 (64) seront envoyés franco contre 60 centimes. — *N° 11,842, Ille-et-Vilaine.* Il nous est complétement impossible de faire préparer et de placer sur nos planches des patrons faits d'après les mesures particulières que pourraient nous envoyer chacune de nos abonnées. Le costume pour premier communiant est invariable: il se compose de la veste en drap noir, du gilet de piqué blanc, du pantalon noir ou blanc; ces costumes sont faits par les tailleurs. Nous ne publions pas de planche de patrons dans chaque numéro, et nous ne pouvions attendre ces demandes pour faire préparer la planche parue avec le n° 16. Notre abonnée ignore que chaque planche exige au moins 20 jours pour la préparer. Elle nous écrit le 27 mars et nous demande deux planches devant paraître *avant* Pâques, dont la date était séparée de celle de cette lettre seulement par quinze jours? Il ne faut pas nous en vouloir, si nous ne pouvons faire ce qui nous est impossible. — *N° 42,988, Rhône.* Jupon en fine percale blanche avec volants et entre-deux. Bottines blanches pour la toilette de mariée. — *N° 50,811, Porte de B...* Le prix des numéros *isolés* est inscrit en tête de chaque numéro du journal. Il ne peut y avoir dans un talma assez d'étoffe pour faire un paletot à manches. Si les volants sont très-étroits, rien ne s'oppose à ce qu'on les porte. A dix-neuf ans, une jeune fille s'habille comme une femme, c'est-à dire qu'elle serait ridicule si elle se montrait avec des robes courtes. La *Mode illustrée* va partout où la poste peut la conduire. On a placé dans l'un des derniers numéros (voir les *Renseignements généraux*) un procédé pour nettoyer la flanelle. — *N° 54,783, Basses-Alpes.* Nous ne publions pas d'initiales; on trouve toutes les initiales possibles dans les alphabets qui paraissent plusieurs fois dans le courant de chaque année. Le linge de table se marque en biais, comme les mouchoirs; les draps de lit dans le coin supérieur, à droite. — *N° 50,480, Indre.* Nous ne pouvons opérer cette substitution, si flatteuse qu'elle soit pour Mme Raymond, car les articles *culinaires* sont au contraire demandés par un grand nombre de nos abonnées. — *N° 41,933, Tarn-et-Garonne.* Merci mille fois pour cette lettre si belle et si bonne. Pris note de la demande, qui ne pourra, hélas!... être satisfaite de suite. — *Mme Émile S...* Pour des ruches, en copiant la garniture d'entre-deux du n° 12. On borde toujours les robes avec un cordon posé *à cheval,* afin de les préserver. La maison Guigné-Dusacq, rue du Bac, 46, se charge de tous les nettoyages des cachemires; j'ignore quel serait le prix de cette opération. Je ne puis réformer la mode, et cette année elle favorise presque exclusivement les paletots à manches. Une dentelle bordant un mantelet doit avoir de 20 à 25 centimètres de hauteur. — *N° 47,110, Sarthe.* Les dessins que nous publions et publierons indiquent la forme des paletots mieux que ne pourraient le faire les descriptions les plus détaillées. La garniture en passementerie que l'on possède est encore à la mode. Un petit paletot-sac pour le petit garçon de quatre à cinq ans. A deux ans, un petit garçon porte une jupe et une veste, mais on ne lui met pas de crinoline. Il est difficile d'avoir un chapeau qui puisse servir en été comme en hiver. A la rigueur, un chapeau de tulle peut remplir ce double emploi. Chapeau en tulle blanc, garni de plumes de paon, ou bleu, ou mauve, avec plumes assorties. — *N° 52,753, Corse.* Il nous est malheureusement impossible de revenir en arrière sur les objets déjà publiés, et nos planches d'avril étaient en préparation au moment où l'on adressait cette demande; le dessin, tel qu'il est, ne pourrait d'ailleurs, vu sa dimension, être employé pour une veste; on n'en pourrait prendre que la bordure; or cette bordure existe sur le patron de la robe, et l'on peut la copier. — *N° 38,195.* La *Nouvelle* a commencé avec le n° 14. Des corsages blancs ont paru avec le n° 16: on ne peut être servie plus à souhait. Quant à l'autre *vêtement,* nous souhaiterions que l'on précisât davantage ce que l'on désire. — *N° 49,141, Lot-et-Garonne.* Le patron d'un corsage-habit a été publié dans le n° 8 des *Patrons illustrés* de l'année 1864. Nous ne pouvons revenir sur cet objet, qui est à son déclin. Quelle que soit la dimension d'un dessin, il faut d'abord le dessiner sur bois, puis le graver, puis le placer sur une planche de patrons. Le dessin demandé n'en est pas un, à vrai dire, et a été publié plusieurs fois dans les garnitures de robes, vestes ou corsages, parus tant dans la *Mode illustrée* que dans les *Patrons illustrés.* J'accepte l'augure des 100,000 abonnées, mais je dois prévenir l'aimable prophète qui m'annonce ce chiffre, que même dans ce cas la combinaison désirée ne pourrait se produire. Si nous nous l'interdisons maintenant, ce n'est pas pour éviter des frais considérables, mais surtout parce que les règlements de la poste s'y opposent formellement. Les étoffes *brillantes* ne peuvent servir pour le deuil, et je n'ai pas vu de linos entièrement noir, mais noir à filets blancs, formant carreaux, et ne pouvant composer des toilettes de demi-deuil. Merci mille fois pour cette lettre. — *N° 6,060, Seine-et-Marne.* Les pianos de Pleyel sont de différents prix, selon leur dimension et le bois plus ou moins précieux et orné qui les revêt; s'adresser directement à la maison Pleyel, rue Rochechouart, 22; demander un prix courant. Cette commission n'étant pas de nature à se renouveler souvent, j'accepte d'essayer et de choisir un piano, lorsqu'on aura eu connaissance de son prix. — *N° 19,476, Bouches-du-Rhône.* Pour rendre compte d'un recueil, il faut le connaître. La jolie poésie que l'on m'envoie m'inspire le désir de lire le volume. J'ignore si d'autres publications font payer des *recommandations;* nous n'avons pas cette coutume. — *Corte.* On a reçu une garniture de taie d'oreiller dans le n° 13 (il n'existe pas de patron pour la taie elle-même). Le patron de camisole figure dans le même numéro, celui de la crinoline dans le n° 16. Quant au caraco, n'est-ce pas la veste, dont nous publions tant de variétés? Merci pour cette lettre. — *Novare, Italie.* J'ai reçu une bien charmante lettre, écrite dans cette belle langue, que j'aime et que je comprends heureusement; cette lettre a été égarée sur mon bureau: on la cherche depuis quinze jours sans pouvoir la retrouver. Ma mémoire n'a retenu qu'une seule des questions qui y étaient contenues: en France, on met la jarretière au-dessus du genou. — *N° 45,710, Nièvre.* S'adresser, pour tous les patrons autres que ceux publiés dans le journal, à Mlle Florin, rue du Faubourg-Saint-Jacques, 35. — *Une abonnée de Moustapha.* Garnir la robe de toile écrue avec des lacets en laine noirs ou bruns, gros bleu ou rouges. — *N° 37,420, Morbihan.* J'ignore le prix de ces objets. S'adresser à Mme Page, boulevard Magenta, n° 129, ou bien à un commissionnaire quelconque. — *N° 53,944, Bas-Rhin.* Les paletots actuels, grands ou petits, ne sont jamais ajustés. Les costumes (jupe et paletot) coûtant, aux *Magasins du Louvre,* 26 francs sont tout à fait convenables pour demi-toilette de dame ou de jeune fille. A moins d'avoir un embonpoint exceptionnel, il est inutile d'envoyer sa mesure. Les bords dentelés se portent toujours, et beaucoup, et l'on peut disposer de cette façon même les costumes neufs. — *N° 12,395, Haute-Vienne.* On ne fait pas de talmas cette année, mais on porte fort bien ceux que l'on possède. On peut nettoyer ce vêtement; si on le fait teindre, choisir le gris, plus commode à porter. Il ne dépend pas de moi d'avancer la date des réponses; ainsi notre abonnée m'écrit du 2 avril pour avoir une réponse dans le numéro du 8 avril; ce numéro s'imprimait au moment où elle m'écrivait. J'ai d'ailleurs déjà répondu à cette lettre.

Le Directeur-Gérant: W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

RÉBUS

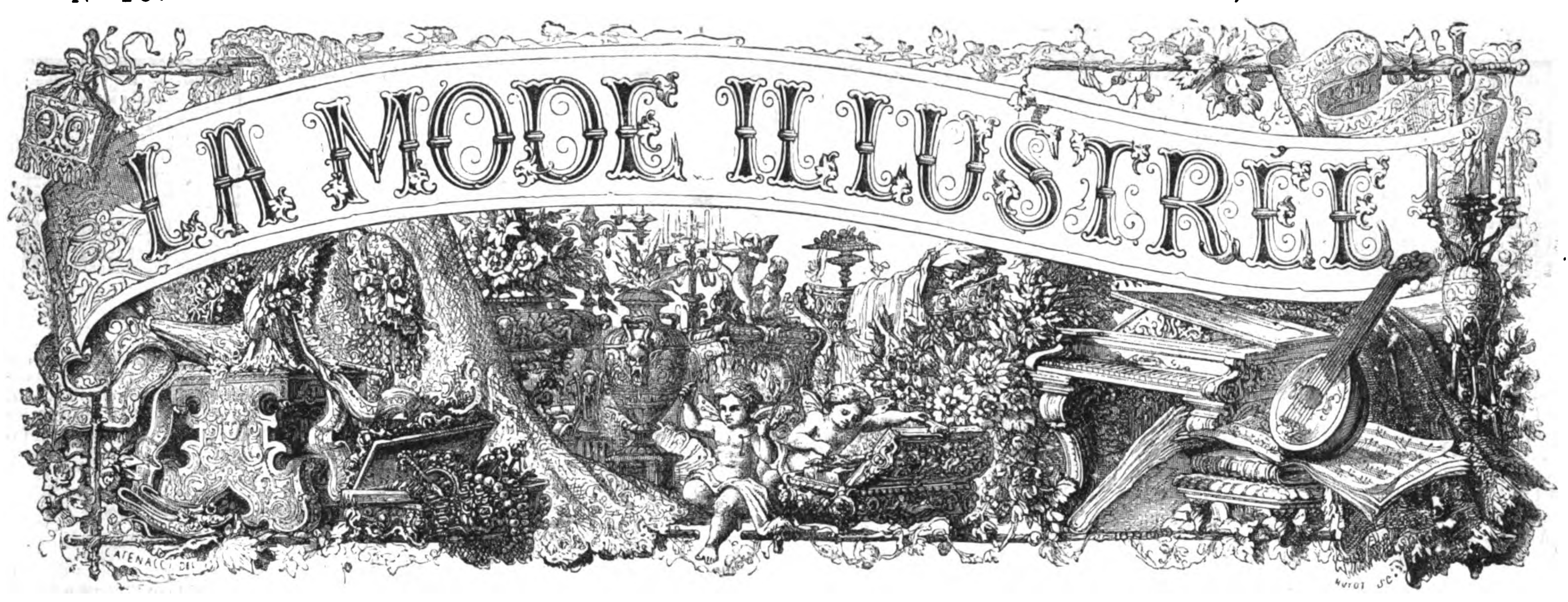


EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

C'est dans la solitude et le silence que l'on se recueille et que l'on se connaît.



N° 19. SIXIÈME ANNÉE. Dimanche, 7 mai 1865.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cᵉ, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 13, Bedford Street, Covent Garden, W. C. —



COIFFURE DE MARIÉE.

Coiffure de mariée,

DE M. CROISAT, RUE RICHELIEU, 76.

Les bandeaux sont ondulés et rejetés en arrière sur un crêpé qui couvre l'extrémité de la natte-diadème, accompagnée d'une branche de fleurs d'oranger. Le chignon Louis XV est accompagné de chaque côté par une touffe de boucles. Des branches de fleurs d'oranger garnissent le peigne et retombent en dessous du chignon. Le voile en tulle *illusion* blanc couvre le chignon et retombe en arrière.

Dentelle tricotée.

On fera cette dentelle en fil ou coton plus ou moins gros, selon l'usage auquel on la destine. On monte 32 mailles.

1er *tour*. 1 jeté (on jette le brin sur l'aiguille), — la première maille *levée* (sans être tricotée), — 23 mailles à l'envers, — 3 mailles à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, c'est-à-dire 2 mailles tricotées ensemble à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — une maille à l'endroit. — Nous ne répéterons plus le mot *maille*.

2e *tour*. — une levée, — 4 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — une à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — encore une diminution, — 1 jeté, — 2 à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — 5 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 2 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — encore diminution, — 1 jeté, — une à l'endroit, — 1 jeté, — 2 à l'endroit. Le jeté fait au commencement du premier tour est tricoté à l'endroit, ensemble avec la dernière maille, puis *tiré* un peu avec l'aiguille, afin de former une sorte de bouclette indiquée sur le dessin.

3e *tour*. — 1 jeté, — diminution, — 23 à l'envers, — 4 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — une à l'endroit.

4e *tour*. — Une levée, — 4 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 2 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 2 à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — 3 à l'endroit, 1 jeté, — diminution, — 2 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 2 à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — 3 à l'endroit, — 1 jeté, — 2 à l'endroit.

5e *tour*. — 1 jeté, — une levée, — 23 à l'envers, — 5 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — une à l'endroit.

6e *tour*. — Une levée, — 4 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 3 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — encore diminution, — 1 jeté, — 2 à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — une à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 2 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — encore diminution, — 1 jeté, — 5 à l'endroit, — 1 jeté, — 2 à l'endroit.

7e *tour*. — 1 jeté, — une levée, — 23 à l'envers, — 6 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — une à l'endroit.

8e *tour*. — Une levée, — 4 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 4 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 2 à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — 3 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 2 à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — 7 à l'endroit, — 1 jeté, — 2 à l'endroit.

9e *tour*. — 1 jeté, — une levée, — 23 à l'envers, — 7 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — une à l'endroit.

Tous les tours *impairs* à venir sont tricotés comme les tours *impairs* passés, c'est-à-dire qu'après les 23 mailles à l'envers, on fait des mailles à l'endroit, jusqu'au plus proche jeté ; nous ne mentionnerons plus ces tours impairs.

10e *tour*. — Une levée, — 4 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 5 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — encore diminution, — 1 jeté, — 5 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — encore diminution, — 1 jeté, — 4 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 3 à l'endroit, — 1 jeté, — 2 à l'endroit.

12e *tour*. — Une levée, — 4 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 6 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 3 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 2 à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — 3 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 3 à l'endroit, — 1 jeté, — 2 à l'endroit.

14e *tour*. — Une levée, — 4 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 7 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — encore diminution, — 1 jeté, — une à l'endroit, — 1 jeté, diminution, — encore diminution, — 1 jeté, — une à

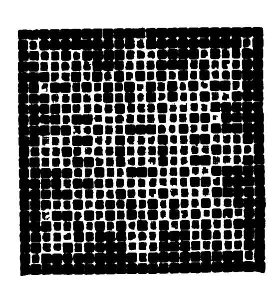


COIFFURE DE MARIÉE.

l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — encore diminution, 1 jeté, — 3 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — encore diminution, — 1 jeté, — une à l'endroit, — 1 jeté, — 2 à l'endroit.

16e *tour*. — Une levée, — 4 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 8 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 3 à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — 3 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — une à l'endroit, — 1 jeté, — 3 mailles tricotées ensemble à l'endroit, — 1 jeté, — une à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — 3 à l'endroit, — 1 jeté, — 2 à l'endroit.

18e *tour*. — Une levée, — 4 à l'endroit, — 1 jeté, — di-



N° 1.

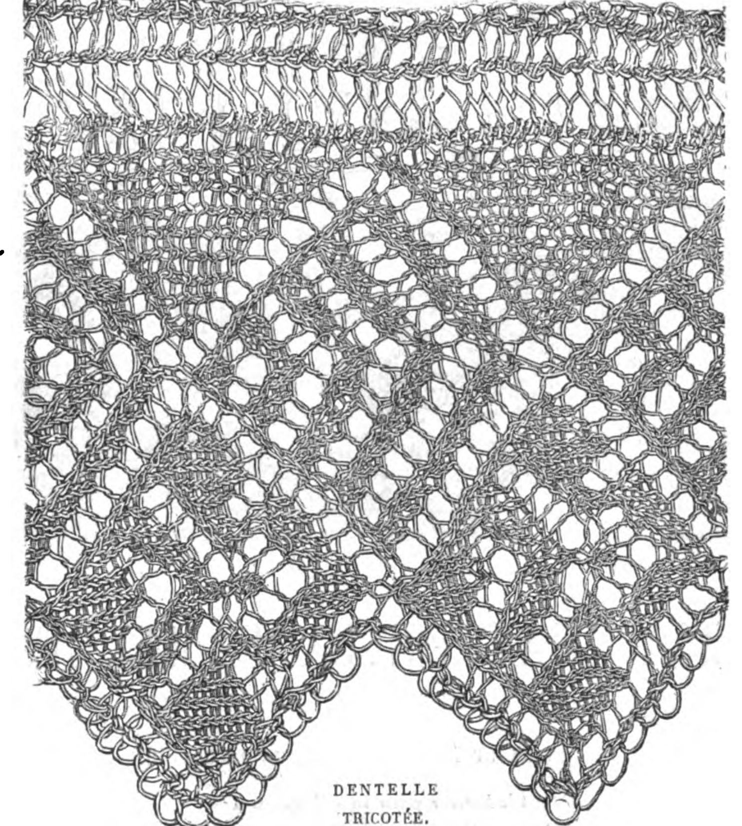
minution, — 9 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — une à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — 6 à l'endroit, — diminution, — un jeté, — une à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 6 à l'endroit, — 1 jeté, — 2 à l'endroit.

20e *tour.* — Une levée, — 4 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 10 à l'endroit, — 1 jeté, — 3 mailles tricotées ensemble à l'endroit, — 1 jeté, — 6 à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — 3 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 6 à l'endroit, — 1 jeté, — 2 à l'endroit.

22e *tour.* — Une levée, — 4 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 9 à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — une à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 4 à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, 5 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 4 à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — diminution.

24e *tour.* — Une levée, — 4 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 8 à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — 3 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 2 à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — 7 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 2 à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — diminution.

26e *tour.* — Une levée, — 4 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 7 à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — 5 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — encore diminution, — 1 jeté, — 4 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 3 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — encore diminution, — 1 jeté, — diminution.



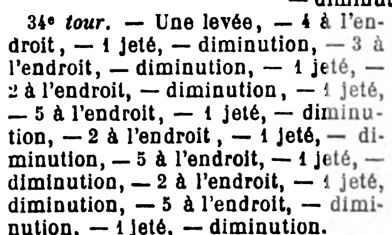
DENTELLE TRICOTÉE.

N° 3.

28e *tour.* — Une levée, — 4 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 6 à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — 3 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 2 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 3 à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — une à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 3 à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — diminution.

30e *tour.* — Une levée, — 4 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 5 à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — 2 à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — une à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 2 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — une à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — 3 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — une à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — diminution.

32e *tour.* — Une levée, — 4 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 4 à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — 2 à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — 3 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 2 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 7 à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — diminution.



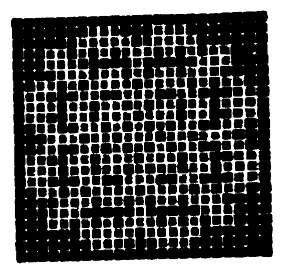
N° 5.

BOUQUET DE PLUMES DE L'ABAT-JOUR EN GRANDEUR NATURELLE.

34e *tour.* — Une levée, — 4 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 3 à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — 2 à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — 5 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 2 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 5 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 2 à l'endroit, — 1 jeté, diminution, — 5 à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — diminution.

36e *tour.* — Une levée, — 4 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 2 à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — 2 à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — 3 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 2 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 2 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 3 à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — diminution.

38e *tour.* — Une levée, — 4 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — une à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — 2 à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — 2 à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — une à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 2 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 2 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 1 à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — diminution.



N° 2.

40e *tour.* — Une levée, — 4 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — encore diminution, — 1 jeté, — 2 à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — 2 à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — 3 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 2 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 2 à l'endroit, — 1 jeté, — 3 mailles tricotées ensemble, — 1 jeté, — diminution.

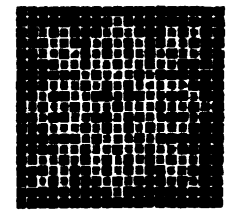
On recommence toujours depuis le premier tour, jusqu'à ce qu'on ait une quantité suffisante de dentelle.

Huit petits carrés

POUR CROCHET, FILET OU TAPISSERIE.

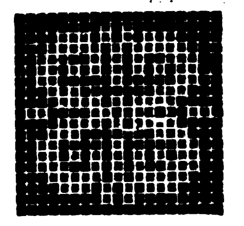
Ces huit dessins serviront pour voiles de fauteuil, nappes de toilette, rideaux, couvre-pieds, si on les exécute au filet, brodé en reprises, ou bien au crochet, pour en composer des *damiers*, en les alliant à des carrés de toile ornés de broderie anglaise; on pourra aussi les utiliser pour orner des carrés faits au crochet tunisien, ou bien on les brodera en perles ou soie sur du canevas *java*.

Abat-jour avec photographies.



N° 4.

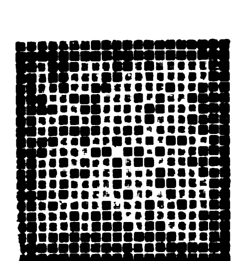
Pour préparer ce joli abat-jour, formé de photographies transparentes entourées de plumes, parsemées de gouttes de rosée, on formera deux cercles en cuivre ou carton, ayant 1 à 2 centimètres de hauteur; le cercle inférieur a 54 centimètres; le cercle supérieur 36 centimètres de contour; on les réunit avec trois morceaux de fil d'archal, ayant chacun 15 centimètres de longueur, posés à distances régulières; au-dessus du cercle inférieur, à 2 centimètres de distance, environ, on pose encore un cercle en fil d'archal; on recouvre cette charpente avec du tulle blanc, roide, sur lequel on dispose perpendiculairement six bandes de tulle, lesquelles ont 2 centimètres de largeur sur le cercle supérieur, 3 centimètres 1/2 de largeur sur le cercle inférieur; on les pose à intervalles réguliers. On prend une bande de taffetas vert, ayant 54 centimètres de longueur, 15 centimètres de hauteur; on la divise sans la couper, en six morceaux égaux, sur chacun desquels on colle une photographie, ayant 8 centimètres de hauteur et 5 centimètres de largeur; sur notre modèle, ces six photographies représentent des allégories figurant les heures de la nuit. Le bord supérieur de cette bande est froncé; on la fixe sous la charpente, de telle sorte que chaque photographie remplisse l'un des six vides de l'abat-jour, formés par les bandes perpendiculaires du tulle; celles-ci sont couvertes avec de petits bouquets de plumes vertes, unies et frisées. A l'extrémité de chaque plume, on colle, avec de la gomme arabique, une perle blanche en cristal. Nous publions le dessin en grandeur naturelle, de l'un de ces bouquets de petites plumes; on les coud sur le tulle aussi rapprochés que possible, de façon qu'ils cachent complétement le tulle qui leur sert de doublure. On peut substituer aux plumes des bandes de *mousse* tricotées avec de la laine anglaise.



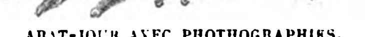
N° 7.

Étoile au crochet.

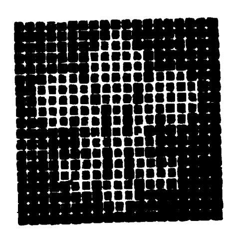
On choisira du coton ou du fil plus ou moins fin, selon l'usage auquel on destinera ce travail; on peut en faire des voiles de fauteuil, — des pelotes, — des ornements de



N° 6.



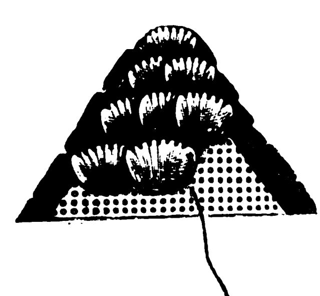
ABAT-JOUR AVEC PHOTOGRAPHIES.



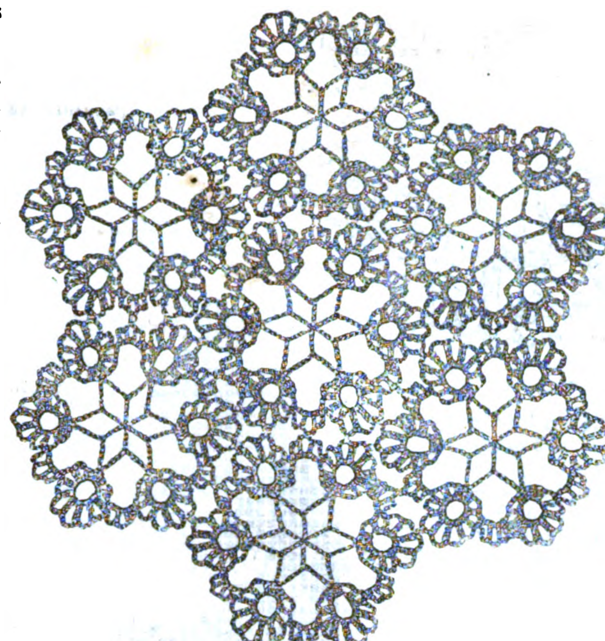
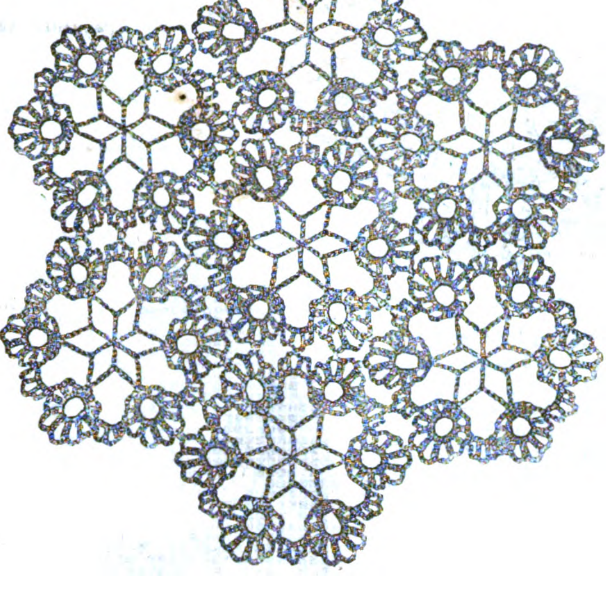
N° 8.

ceinture ou de cravate, en les appliquant à l'extrémité des pans.

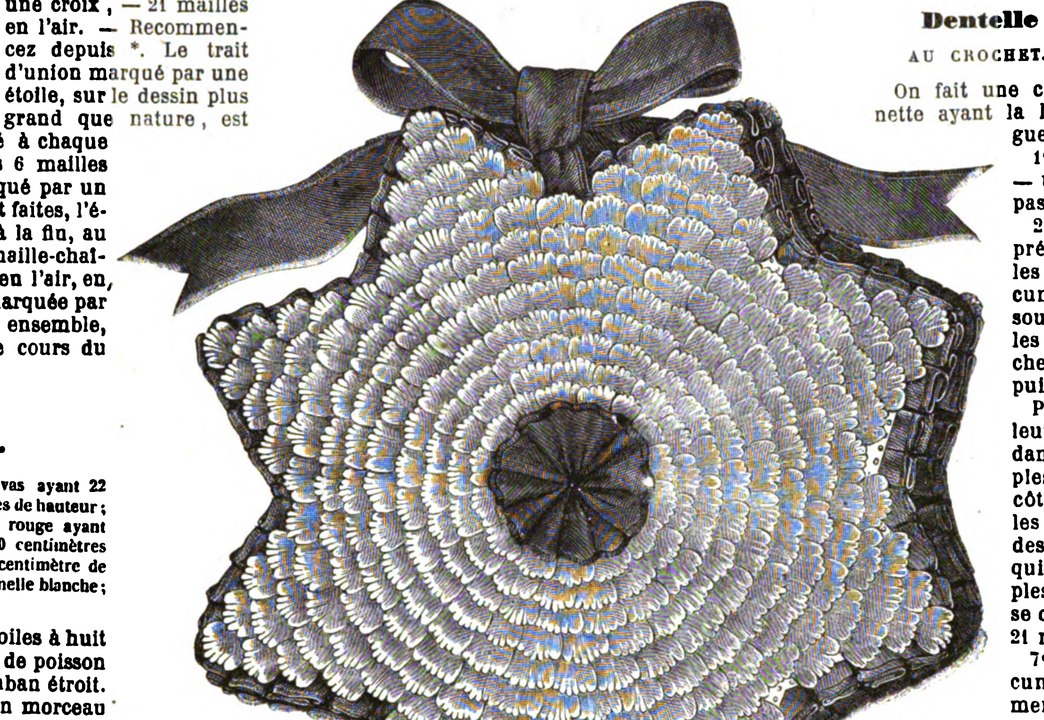
Notre modèle est fait avec du fil de lin n° 150, et le crochet le plus fin. Outre le dessin principal, nous publions l'un des détails plus grand que nature. La croix indique le milieu de l'étoile, la place où l'on commence le travail pour faire les six feuilles. On fait une chaînette de 26 mailles; * on forme un cercle avec les 12 dernières mailles en faisant une maille-chaînette dans la 13e, dans la 14e, dans la 15e maille; sur le cercle on continue de la façon suivante : 2 brides, — 3 mailles en l'air, — 2 brides, — 6 mailles en l'air pour commencer le trait d'union (marqué par une étoile) qui joint chaque feuille à la feuille suivante; dans l'avant-dernière de ces 6 mailles en l'air, on fait une maille simple, — sur les 6 mailles en l'air, 3 mailles en l'air, — 3 brides séparées les unes des autres par 3 mailles en l'air, — une maille simple sur le même trait d'union, — une maille en l'air, puis on continue sur le cercle; 2 brides, — 3 mailles en l'air, — 2 brides, — 3 mailles en l'air, — 2 doubles brides, — 3 mailles en l'air, — 2 doubles brides, — 3 mailles en l'air, — trois fois de suite 2 brides, et après chaque *paire* de brides, 3 mailles en l'air, — encore 2 brides, dont la dernière est rattachée à la troisième des mailles-chaînettes qui ferment le cercle; cela termine le tour; 6 mailles en l'air, une double bride dans la maille marquée par une croix, — 21 mailles en l'air. — Recommencez depuis *. Le trait d'union marqué par une étoile, sur le dessin plus grand que nature, est fait à chaque feuille, et rattaché à chaque feuille précédente en passant les 6 mailles en l'air au travers du vide marqué par un point. Quand les six feuilles sont faites, l'étoile est terminée, et l'on fait, à la fin, au lieu de la double bride, une maille-chaînette dans la cinquième maille en l'air, en comptant depuis celle qui est marquée par une croix. On coud les étoiles ensemble, ou bien on les rattache dans le cours du travail



DÉTAIL DE L'ÉTUI A AIGUILLES EN GRANDEUR NATURELLE.

ÉTOILE AU CROCHET.



ÉTUI A AIGUILLES, GRANDEUR NATURELLE.

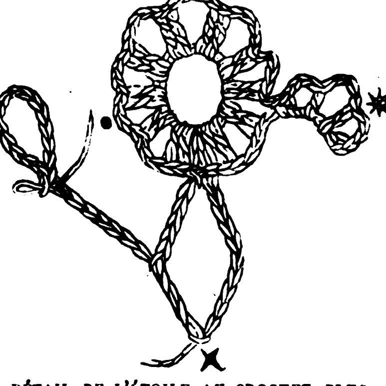
Étui à aiguilles.

MATÉRIAUX : Une bande de papier-canevas ayant 22 centimètres de longueur, 11 centimètres de hauteur; 22 centimètres de ruban de taffetas rouge ayant 11 centimètres de largeur; 2 mètres 50 centimètres de ruban de taffetas rouge ayant 1 centimètre de largeur; soie rouge de cordonnet; flanelle blanche; écailles de poisson.

Cet étui se compose de deux étoiles à huit branches, recouvertes d'écailles de poisson et bordées avec une ruche de ruban étroit. Chaque étoile est coupée dans un morceau de papier-canevas, ayant 11 centimètres de longueur et autant en hauteur, sur lequel on trace un cercle ayant 10 centimètres 1/2 de diamètre; on divise ce cercle en huit *coins*, ayant 1 centimètre 1/2 de profondeur, et on les découpe; le dessin de l'étui, étant fait en grandeur naturelle, pourra servir pour ce travail préparatoire. On recouvre les deux étoiles, en rangs pressés, avec des écailles de poisson, au préalable nettoyées dans de l'eau salée, bouillante, et essuyées dans un linge blanc; on passe de la soie rouge de cordonnet dans la partie arrondie de chaque écaille, pour la fixer sur le papier-canevas, en dirigeant toujours le bord dentelé vers le contour extérieur de l'étoile. On recouvre de la sorte d'abord chaque coin, puis on pose les écailles en cercles, en laissant seulement au milieu de l'étoile un espace rond, vide, ayant 1 centimètre 1/2 de diamètre, dans lequel on pose une petite rosette faite avec un morceau de ruban, ayant 8 centimètres de longueur, 1 centimètre de largeur, cousu ensemble à ses côtés transversaux, puis froncé sur l'un des côtés longs. Chacune des deux étoiles est doublée avec le ruban rouge, qui a 11 centimètres de largeur. A l'intérieur du bord des étoiles, on coud une ruche faite avec le ruban étroit qui dépasse ce bord d'un demi-centimètre environ. Pour piquer les aiguilles, on pose à l'intérieur de chaque étoile deux feuilles en flanelle fine, blanche, découpées comme l'étoile; la première feuille recouvre la doublure rouge, la deuxième est de 1 centimètre plus petite; on assemble les deux étoiles de papier-canevas, en réunissant deux pointes au moyen d'un morceau de ruban rouge, ayant 1 centimètre de longueur, formant une charnière; à l'extrémité opposée de chaque étoile, dans le creux qui se trouve entre deux coins, on pose un bout de ruban, ayant 18 centimètres de longueur, pour former un nœud qui ferme l'étui.

Bande pour filet ou crochet.

On emploiera ce dessin pour encadrer des rideaux, ou mieux encore pour former des rideaux ou des couvre-pieds, en réunissant ces bandes faites au filet ou crochet avec des bandes de même largeur en mousseline unie; il est superflu d'ajouter que toutes ces bandes doivent être perpendiculaires.



DÉTAIL DE L'ÉTOILE AU CROCHET, PLUS GRAND QUE NATURE.

Dentelle

AU CROCHET.

On fait une chaînette ayant la longueur voulue, pour la dentelle.

1er *tour.* — Alternativement, une bride, — une maille en l'air, sous laquelle on passe une maille de la chaînette.

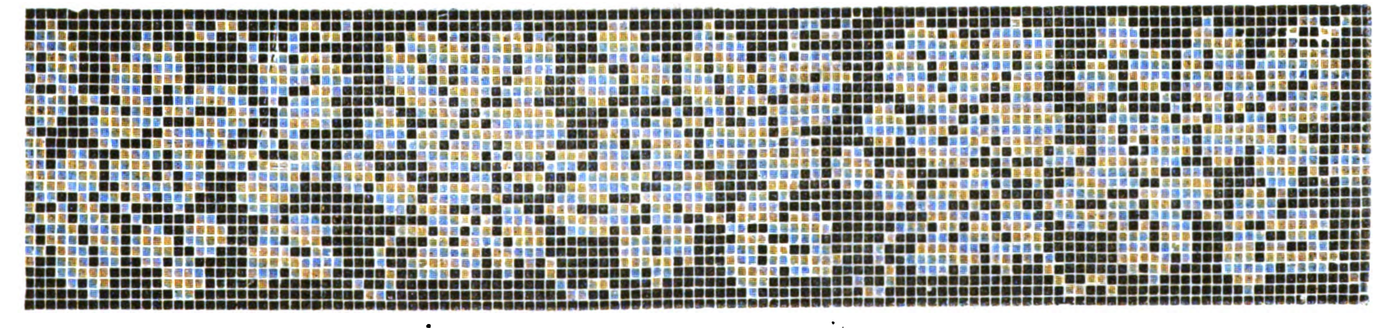
2e *tour.* — Sur la première maille du tour précédent, une maille simple; — * 5 mailles en l'air, — 6 mailles simples entre chacune desquelles on fait 5 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 3 mailles, — 7 mailles simples sur les 7 mailles les plus proches du tour précédent. Recommencez depuis * jusqu'à la fin du tour.

Pour les quatre tours suivants, le meilleur guide est notre dessin; on y voit que, dans le 3e tour, la rangée de mailles simples s'augmente d'une maille de chaque côté, — de 2 mailles de chaque côté, dans les 4e, 5e et 6e tours, tandis que le nombre des festons composés de mailles en l'air, qui séparent les rangées des mailles simples, diminue graduellement; le 6e tour se compose alternativement de 3 festons, 21 mailles simples.

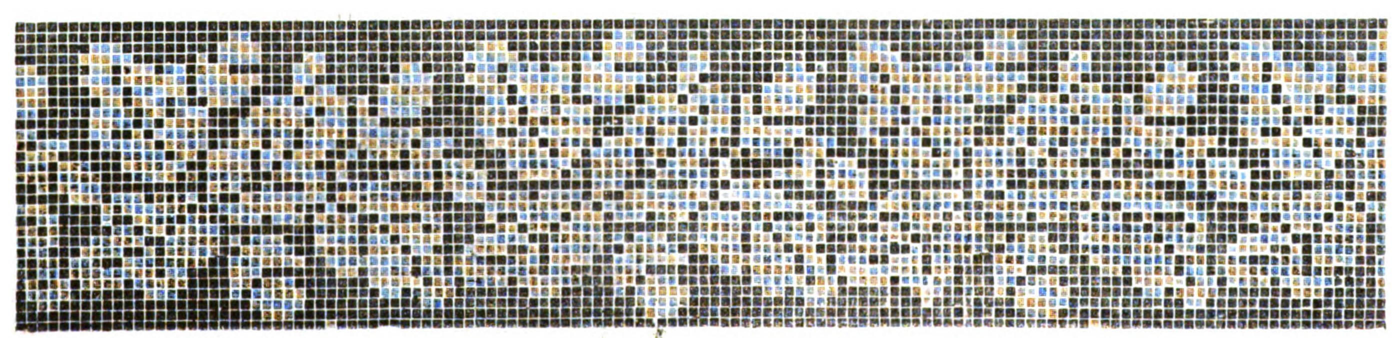
7e *tour.* — Une maille simple, sur chacune des 8 mailles simples, au commencement du tour précédent, et sur les 3 mailles en l'air suivantes; — * 5 mailles en l'air, — une maille simple dans le milieu des trois festons du milieu, — 5 mailles en l'air, — 11 mailles simples dont les trois premières sont placées sur les trois dernières mailles du feston suivant du tour précédent, — 7 mailles en l'air sous lesquelles on passe 5 mailles, — 11 mailles simples. — Recommencez depuis * jusqu'à la fin du tour.

8e *tour.* — 2 triples brides, séparées par 2 mailles en l'air, dans la première maille du tour précédent, — 2 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 6 mailles; — * 6 mailles simples sur les six mailles suivantes du tour précédent, — 5 mailles en l'air, — 6 mailles simples, dont la première doit se trouver sur le milieu du vide formé par les mailles en l'air dans le tour précédent, — 2 mailles en l'air, — 9 triples brides, séparées l'une de l'autre par 2 mailles en l'air sur le vide formé par les mailles en l'air, — 2 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 7 mailles simples. Recommencez depuis * jusqu'à la fin du tour.

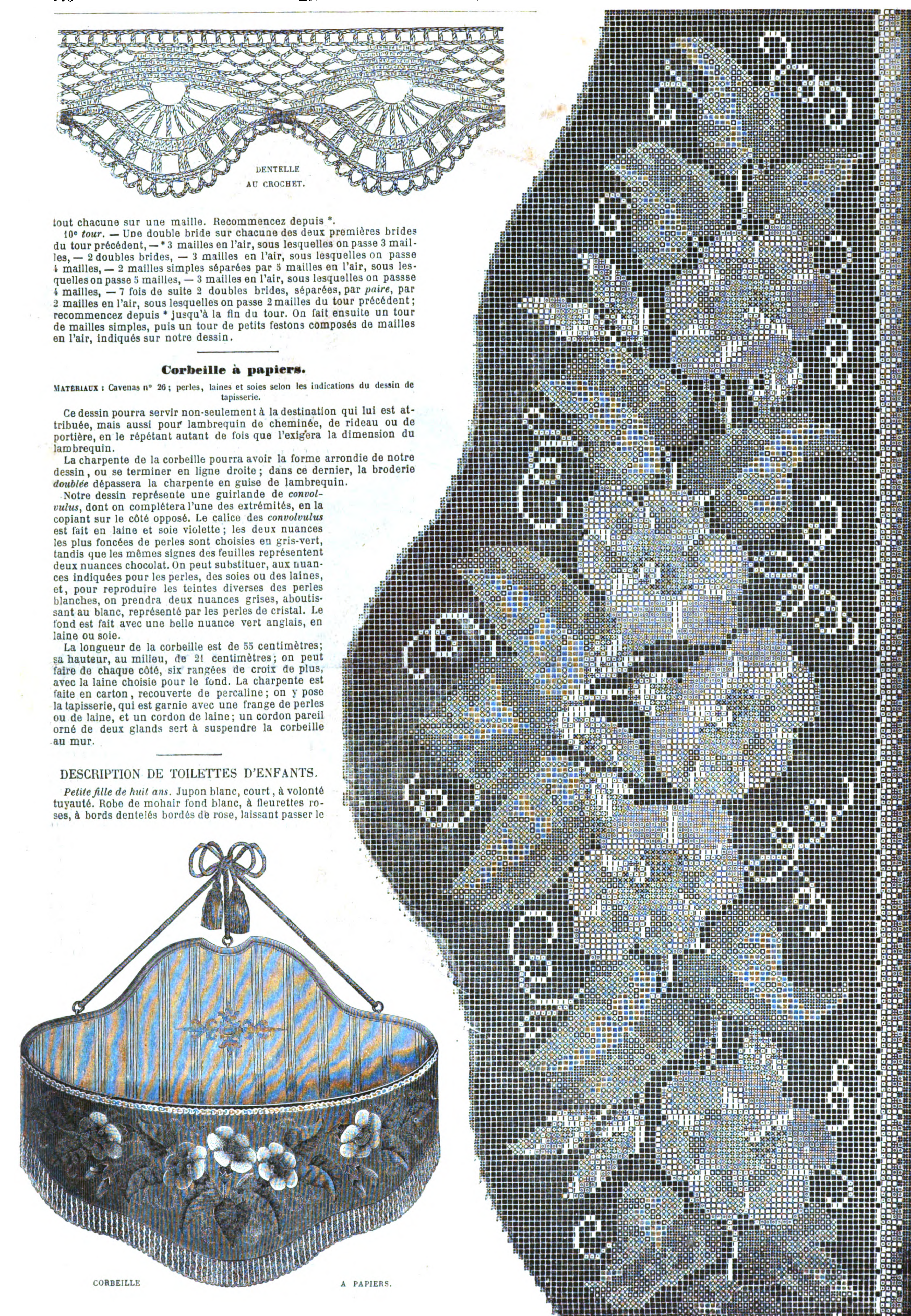
9e *tour.* — Une bride sur chacune des six premières mailles du tour précédent; — * 17 mailles simples, — 29 brides, le



BANDE AU FILET OU CROCHET.



BANDE AU FILET OU CROCHET.



DENTELLE AU CROCHET.

tout chacune sur une maille. Recommencez depuis *.

10e *tour*. — Une double bride sur chacune des deux premières brides du tour précédent, — * 3 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 3 mailles, — 2 doubles brides, — 3 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 4 mailles, — 2 mailles simples séparées par 5 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 5 mailles, — 3 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 4 mailles, — 7 fois de suite 2 doubles brides, séparées, par *paire*, par 2 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 2 mailles du tour précédent; recommencez depuis * jusqu'à la fin du tour. On fait ensuite un tour de mailles simples, puis un tour de petits festons composés de mailles en l'air, indiqués sur notre dessin.

Corbeille à papiers.

MATÉRIAUX : Cavenas n° 26; perles, laines et soies selon les indications du dessin de tapisserie.

Ce dessin pourra servir non-seulement à la destination qui lui est attribuée, mais aussi pour lambrequin de cheminée, de rideau ou de portière, en le répétant autant de fois que l'exigera la dimension du lambrequin.

La charpente de la corbeille pourra avoir la forme arrondie de notre dessin, ou se terminer en ligne droite; dans ce dernier, la broderie *doublée* dépassera la charpente en guise de lambrequin.

Notre dessin représente une guirlande de *convolvulus*, dont on complétera l'une des extrémités, en la copiant sur le côté opposé. Le calice des *convolvulus* est fait en laine et soie violette; les deux nuances les plus foncées de perles sont choisies en gris-vert, tandis que les mêmes signes des feuilles représentent deux nuances chocolat. On peut substituer, aux nuances indiquées pour les perles, des soies ou des laines, et, pour reproduire les teintes diverses des perles blanches, on prendra deux nuances grises, aboutissant au blanc, représenté par les perles de cristal. Le fond est fait avec une belle nuance vert anglais, en laine ou soie.

La longueur de la corbeille est de 55 centimètres; sa hauteur, au milieu, de 21 centimètres; on peut faire de chaque côté, six rangées de croix de plus, avec la laine choisie pour le fond. La charpente est faite en carton, recouverte de percaline; on y pose la tapisserie, qui est garnie avec une frange de perles ou de laine, et un cordon de laine; un cordon pareil orné de deux glands sert à suspendre la corbeille au mur.

DESCRIPTION DE TOILETTES D'ENFANTS.

Petite fille de huit ans. Jupon blanc, court, à volonté tuyauté. Robe de mohair fond blanc, à fleurettes roses, à bords dentelés bordés de rose, laissant passer le

CORBEILLE A PAPIERS.

DESSIN DE TAPISSERIE DE LA CORBEILLE A PAPIER. — Explication des signes : ■ Noir. ■ Vert anglais. ■ Violet. ⊙ Violet plus clair. ■ Violet clair (celui-ci en soie). ⊞ Perles blanches crayeuses (ou gris en soie ou laine). ⊞ Perles blanches lactées (ou gris plus clair en soie ou laine). □ Perles blanches en cristal ou soie blanche). ■ Chocolat clair. ◘ Chocolat de nuance moyenne. ◘ Chocolat foncé. ꜝ Or. ⊡ Acier. Acier bleu, le tout en perles (ou soie, ou laine).



volant tuyauté. Corsage décolleté carrément, sans manches; celles-ci sont remplacées par une bretelle rose, ornée sur l'épaule de bouclettes en ruban rose. Chemisette plissée, montante, à manches longues. Ceinture rose à longs bouts, noués par derrière. Casquette en paille d'Italie, ornée de velours noir.

Petit garçon de six ans. Jaquette longue, pantalon large froncé sous le genou et guêtres en cachemire gros bleu composant un costume breton.

Jeune fille de quatorze ans. Robe en alpaga gris clair; la jupe est ornée d'une bande de taffetas bleu, rayée perpendiculairement par des rubans étroits en velours noir, le dépassant de chaque côté, et repliés à chaque bout. Corsage blanc, à manches longues, ornées à chaque extrémité de rubans en velours noir. Ceinture de taffetas bleu avec ornements en velours noir et nœud de même velours par derrière.

Petite fille de douze ans. Robe de foulard blanc à raies rouges; sur le bord inférieur, chaque lé est replié sur lui-même en laissant voir une doublure rouge. Corsage décolleté avec manches courtes, ayant des ruches découpées en taffetas rouge pour garniture. Chemisette montante à manches longues en nansouk blanc, avec broderies rouges. Chapeau rond en paille de riz blanche, glacée, ornée de plumes blanches et de plumes rouges.

Enfant d'un an. Robe de nansouk blanc, à trois volants tuyautés, surmontés d'entre-deux brodés. Corsage décolleté à berthe tuyautée et manches courtes. Longue ceinture bleue.

Petite fille de dix ans. Robe de taffetas vert, ornée d'un treillage en chenille noire et blanche, terminé par une frange à *boules* assortie au treillage. Corsage-habit, garni comme la jupe; manches étroites. Gilet pareil à la robe.

MODES.

Le printemps, qui a fait tout à coup invasion dans notre existence, a donné une grande importance à la question des chapeaux improprement appelés *ronds*, forcément mis à l'écart pendant la bise et la froidure.

J'ai recueilli à ce sujet tous les renseignements suivants, que je vais communiquer à nos lectrices.



EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

Robe de taffetas gris, bordée avec une bande en biais, de taffetas noir. La garniture se compose d'un volant de dentelle noire, surmonté d'une bande de taffetas noir et remontant sur le côté droit, où se trouve un nœud en *faisceau,* fait avec du ruban de taffetas noir. Corsage à pointe par devant, à très-longs pans par derrière, garni comme la robe. Manches presque étroites, ornées de dentelle noire à chaque extrémité.

Toilette de jeune fille. Robe en mohair blanc, bordée avec un cordon de laine bleue. Au-dessus, se trouve un volant formant alternativement un tuyau et un triangle, celui-ci terminé par une boucle en laine bleue. Le volant est encadré de chaque côté avec du cordon bleu en laine. Corsage petites basques séparées. Manches ayant comme *jockey* une garniture identique à celle de la robe.

Robe en taffetas lilas garnie avec un volant qui forme un large tuyau de distance en distance. Au-dessus se trouve une bordure formée avec deux dentelles noires, séparées par un gros rouleau de taffetas lilas. A chaque point de jonction des dentelles on pose un gland en perles noires ou bien en passementerie. Corsage montant à basques, orné comme la robe.

Il existe une si grande diversité dans la forme de ces chapeaux, que rien ne s'oppose à ce que l'on porte ceux qui datent de l'année passée. Je ne conseillerai à aucune de nos abonnées la *casquette,* trop caractérisée; mais on on a préparé une forme mixte, qui participe de la casquette sans la copier trop fidèlement, et me paraît être la plus convenable parmi celles de cette année. Les bords se prolongent un peu par devant, de façon à former une sorte de visière qui préserve le visage; le fond s'incline par derrière, en suivant presque la forme de la tête. La garniture la plus répandue, et qui est en même temps la plus jolie, se compose de rubans de velours noir ou rouge, bleu ou groseille, disposés en bordure grecque, en zigzag, avec un bouquet de petites plumes, ou bien avec une grande plume couchée sur le chapeau qu'elle entoure. Les grandes plumes se placent du reste uniquement sur les chapeaux ronds; rien ne paraît plus suranné qu'un long plumage sur un chapeau ordinaire. Parmi l'énorme quantité de chapeaux de tout genre dont on peut en ce moment passer la revue chez Mme Aubert, rue Neuve-des-Mathurins, n° 6, je dois signaler de petites toques en paille, à fond carré, qui composent de jolies coiffures pour les petites filles, jusqu'à l'âge de dix ans. Comme chapeaux de voyage et de campagne, sans *prétention,* mais très-commodes, j'indiquerai les chapeaux à fond plat, prenant la forme de la tête, entourés de bords assez proéminents; on les trouve en paille blanche et en paille brune: les premiers sont plus jolis et plus *parés;* les seconds sont plus solides et plus simples. Les plus élégants sont faits en paille d'Italie, ou bien en paille de riz glacée, *brillantée,* qui ne se trouvent pas, à ce qu'il me semble, ailleurs que chez Mme Aubert.

Ainsi que je l'ai dit, depuis longtemps déjà, à nos lectrices, les pardessus pareils aux robes se font pour toutes les toilettes et en toutes étoffes, unies ou bien à dessins; on assortit, autant que possible, la nuance de la garniture du chapeau (rond ou ordinaire) avec la nuance de la garniture de la robe. Ainsi l'on fera, pour demi-toilette, une robe en tissu léger, gris ou écru; on posera au bord de la jupe une ruche étroite, tuyautée, en taffetas bleu vif, surmontée de quatre ou cinq très-gros lisérés en taffetas pareil. Le corsage à basques, les manches

étroites, auront la même garniture. Le pardessus sera pareil à la robe; le chapeau, garni avec la même nuance. Dans les jours chauds, on portera la jupe avec un corsage blanc, en nansouk, et pour sortir on mettra le pardessus sur ce corsage, en supprimant celui de la robe. On porte, avec les corsages blancs, soit une large ceinture à haute boucle, soit une ceinture-corselet pareille à la robe.

Les taffetas légers, de nuance claire, destinés aux toilettes plus *parées*, se portent indifféremment, soit avec un pardessus pareil, soit avec un mantelet ou bien un paletot de soie noire, soit avec une pointe en dentelle. Les robes de jaconas ou d'organdi sont bien délaissées; leur usage est incompatible avec nos usages et nos modes actuelles. On ne peut relever dans la rue des robes de ce genre, sans les chiffonner outrageusement; on ne peut les promener impunément en wagon; ces robes ne conviennent plus qu'aux dames châtelaines, attendant commodément leurs visiteurs chez elles, et disposant de plusieurs *repasseuses*, qui se relayent pour maintenir la fraîcheur de ces toilettes aériennes. L'alpaga d'été, le poil de chèvre, le mohair, le linos, ont détrôné les jaconas et les organdis.

Si l'on prévoit quelques réunions exigeant des toilettes un peu élégantes, on choisira des taffetas blancs ou gris, à fines rayures de couleur, ou grises sur gris; on *égayera* cette toilette en choisissant pour la garniture une nuance vive, soit pareille aux raies de couleur du taffetas blanc, soit bleue, ou verte, pour la robe gris clair. On fera au bord de la jupe un ourlet réel ou simulé ayant six à huit centimètres de largeur, replié à l'*endroit*, dentelé sur son bord supérieur; on bordera ces dents avec une ruche *chicorée*, en taffetas de nuance vive. Le corsage montant, à basques dentelées, sera garni comme la jupe. Comme corsage *décolleté*, on préparera un corsage blanc, en mousseline, que l'on portera soit avec une ceinture pareille à la robe, à longs pans dont l'extrémité sera dentelée, soit en ruban de même nuance que la garniture, nouée par derrière. Si l'on doit assister à une messe de mariage, on mettra le corsage montant à basques, avec une pointe ou bien un mantelet de dentelle noire, auquel on substituera, si une jeune fille porte cette toilette, un paletot court, en taffetas noir. Un grand nombre de paletots pareils aux robes sont doublés en foulard blanc ou foulard de couleur vive, rouge, vert, bleu ou mauve.

Nos abonnées peuvent s'adresser en toute sécurité à Mme Lucie Hénard, rue de Provence, 73, pour toutes les garnitures et broderies de robes, de jupons, de paletots pour femmes et enfants. On a parfois une ouvrière modeste qui sait faire une robe simple et ne pourrait exécuter des garnitures un peu élégantes; c'est pour combler cette lacune et pour fournir à nos lectrices la possibilité d'avoir de jolies toilettes à peu de frais que nous donnons cette adresse. E. R.

VARIÉTÉS.

LES FÉES CHIMISTES.

Le printemps était venu tard; l'hiver avait prolongé outre mesure son règne froid et nébuleux; vaincu tout à coup, chassé de toutes les positions qu'il avait détenues arbitrairement, il disparaissait devant son successeur, d'autant plus ardent que l'attente avait été plus longue. Il fallait regagner le temps perdu, et toutes les forces de la nature étaient appliquées à cette œuvre; le soleil séchait la terre, encore frémissante du froid linceul qui l'avait enveloppée si longtemps; les arbres, qui tendaient depuis si longtemps vers le ciel leurs branches suppliantes et dénudées, se couvraient de feuilles et se peuplaient d'oiseaux; la végétation renaissait avec une rapidité merveilleuse, et, sans être la princesse Fine-Oreille, on entendait pousser l'herbe et grandir la feuille. De tous côtés s'élevait un chœur joyeux, répétant sans cesse: « Voici le printemps! »

D'où vient cependant que cette joie est si mélancolique? Pourquoi le retour des beaux jours nous cause-t-il un ébranlement si douloureux? Est-il vrai que le regret accompagne toute séparation et accueille tout changement? Regrettons-nous ce rude compagnon que chasse le printemps? Celui-ci est plus beau, mais celui-là était devenu plus familier. Il en coûte toujours de renoncer à des habitudes, même à celles qui nous pèsent le plus; car les habitudes, quelles qu'elles soient, tiennent à notre cœur par des racines bien puissantes, et, lorsque le regret ne peut s'attacher à ce qu'elles représentent, il évoque tout au moins le souvenir de ce que nous étions quand elles étaient.

Ces réflexions, et toutes celles qui s'y rattachaient, m'occupaient pendant une longue promenade entreprise dans un bois situé à quelques lieues de Paris; l'identité d'impressions évoquait les années écoulées qui m'avaient, chacune à leur tour, apporté des sensations analogues; je remontais la chaîne déjà longue des jours passés, et j'arrivai à un souvenir déjà lointain, puisqu'il appartenait à l'enfance.

A cette époque il existait dans ma tête un mélange singulier, un amalgame hétérogène dans lequel se confondaient à la fois mes leçons, mes lectures, mes réflexions et mes souhaits; j'apprenais entre autres la mythologie, je lisais avec délices les contes de fées, et je m'étais créé de douces illusions qui participaient de la fable et du conte. Je trouvais dans ces rêveries des compagnes assidues, puissantes, qui embellissaient et transformaient la réalité. Je gardais soigneusement le secret de ce commerce mystérieux, car ma raison me disait qu'il ne resterait rien de ces songes bien-aimés, du moment où ils seraient divulgués; aujourd'hui même, je ne saurais rire de ces rêves enfantins et de la prudence qui, en m'engageant à ne point les révéler, aurait dû, en même temps, prouver leur néant à ma raison. Quel que soit le chiffre des années qui composent notre passé, sommes-nous bien sûrs de n'être jamais enclins à soustraire à l'analyse certaines illusions qui s'évanouiraient dès qu'on les soumettrait à ce contrôle? Ne prenons pas en pitié ces erreurs puériles, car l'enfance n'est autre chose que l'humanité en miniature, avec plus de franchise et plus d'ardeur.

Je retrouvai donc ce souvenir, et je regrettai de ne pouvoir plus me livrer à la demi-croyance qui m'aidait jadis à peupler le monde de fées appartenant à divers ordres, employées à servir d'intermédiaires entre l'humanité et la toute-puissance; il me semblait autrefois que ces fées nous accompagnaient partout, toujours invisibles et toujours présentes, infatigables, se partageant la besogne, et recueillant toutes nos pensées, toutes nos actions, bonnes ou mauvaises, pour préparer, selon leurs diverses attributions, la récompense ou le châtiment.

Pour rester dans les limites de la stricte vérité, je dois avouer que je m'étais assise en pensant à mes fées, que la chaleur était accablante, et que je me trouvais très-fatiguée. A ce moment, les objets qui m'entouraient prirent une forme indécise; tout ce qui était visible fut bientôt entouré d'une sorte de brume flottante qui altéra la réalité des contours; tout ce qui était invisible s'accentua au contraire; les atomes qui voltigeaient dans un rayon de soleil prirent des proportions imprévues, et j'aperçus près de moi trois personnages indéfinissables revêtus de draperies vert tendre.

« Vous ne vous trompiez pas autrefois », dit l'un de ces personnages en chuchotant à mon oreille, et imitant à s'y méprendre le murmure du vent courant dans les feuilles: nous existons.

— Qui donc êtes-vous? » m'écriai-je avec surprise.

Un second personnage cueillit une feuille sur l'arbre qui me prêtait son ombrage, et me la présenta; sur cette carte de visite d'un nouveau genre je lus ces mots, tracés en caractères fort lisibles:

« Les fées chimistes. »

La troisième fée s'avança vers moi, et m'adressant la parole:

« Voulez-vous nous suivre? » dit-elle. « Nous vous montrerons notre laboratoire, et vous assisterez à des transformations dans lesquelles vous pourrez trouver quelques enseignements. »

Je n'avais garde de repousser une offre semblable. Je saisis l'extrémité d'une branche qui m'était tendue par l'une des fées, et je me trouvai transportée instantanément dans une vaste crypte, aux horizons si lointains qu'ils échappaient à toute perception. Comment décrire l'infini? il n'y a pas dans la langue humaine de mots suffisants pour exprimer l'immensité sans bornes, et, dussé-je accumuler tous les chiffres qui composent tous les milliards passés, présents et à venir, je ne pourrais parvenir à énumérer les légions de fées qui s'agitaient dans cet espace.

Partout où mes regards pouvaient s'étendre, ils rencontraient des fées semblables à celles qui m'avaient accompagnée; silencieuses, actives, elles paraissaient, disparaissaient, mais non sans ordre et sans méthode. Je les comparais à un essaim innombrable d'abeilles affairées, d'autant plus que chacune d'entre elles apportait un butin, le déposait dans un lieu déterminé, et repartait immédiatement pour revenir bientôt. Les attributions de ces êtres singuliers étaient différentes et bien nettement réglées. Outre les fées voyageuses, il y en avait d'autres qui s'acquittaient d'autres besognes, ainsi qu'on le verra dans le cours de ce récit.

Mais quelles étaient ces besognes? C'est là ce qu'il m'était impossible de deviner sans l'aide de l'un de mes *cicerone*. Qu'on en juge plutôt par la description de cette scène bizarre.

Je me trouvais sous une voûte immense, revêtue et meublée de cristal. De vastes réservoirs recevaient des perles liquides, butin rapporté par les fées voyageuses; une autre classe de fées était employée à puiser dans ces réservoirs et à peser ces perles dans des balances également en cristal; elles classaient le contenu des balances et son poids d'après une méthode qui pour moi était énigmatique, et remettaient le tout à d'autres fées préposées au gouvernement d'alambics gigantesques. Avant d'examiner le résultat de ces derniers travaux, je voulais comprendre le spectacle auquel j'assistais; je n'eus pas besoin d'énoncer ce désir. Il est bien commode de frayer avec des fées: elles m'avaient deviné avant que j'eusse parlé.

L'une d'entre elles prit la parole:

« Notre mission nous commande de recueillir à toute heure, et sur tous les points du globe, toutes les larmes versées sur la terre; aucune ne doit être perdue, aucune ne se perd. Nous les apportons ici; elles remplissent ces réservoirs, elles vont prendre place dans ces balances, afin que l'on y vérifie leur poids, leur origine, et, suivant la peine ou la douleur qu'elles représentent, nous les jetons dans les alambics où se prépare leur transformation en récompense ou châtiment. Toutes sont rassemblées sans être confondues; chacune d'entre elles fournit son contingent de peine ou de joie. De même que les nuages formés par la vapeur résultant de la pluie se résolvent en pluie nouvelle, les larmes humaines se forment avec toutes les larmes qui ont été versées. Malheur à celui qui a fait pleurer! il pleurera à son tour. Heureux celui qui a fait verser des larmes de reconnaissance et d'attendrissement! lui et sa race ne connaîtront pas l'amertume des larmes. L'un pourra se croire impuni, l'autre pourra se croire abandonné; l'un et l'autre se tromperont. La notion du temps, telle qu'elle appartient aux hommes impatients, n'est pas véritable; il faut un enchaînement d'années, d'événements se déduisant logiquement, pour que notre travail soit arrivé au point précis qui compose son efficacité. Bien souvent le châtiment arrive lorsque le souvenir d'une mauvaise action est pour ainsi dire effacé de la mémoire humaine; et, lorsque ce vengeur apparaît, on ne le reconnaît pas tout d'abord, on l'accuse de rigueur, d'injustice. Jusqu'ici nous n'avons pas pris la peine d'expliquer notre œuvre; nous vous permettons de raconter ce que vous avez vu. Dites à vos frères, à vos sœurs, qu'aucune larme n'est perdue; qu'en faisant pleurer un être quelconque on prépare ses propres larmes ou celles de ses enfants.

— Même lorsque ceux-ci sont innocents?

— Cette distinction ne nous concerne pas; nous sommes des manœuvres accomplissant sans raisonner le travail qui nous est imposé; mais, si nous raisonnions, nous pourrions vous dire que les générations, en se succédant, héritent de tout ce qui les a précédées. Elles continuent leurs ancêtres, elles jouissent souvent des avantages acquis au prix des larmes qu'ils ont fait verser; il est donc juste qu'elles aient leur part d'expiation. Notre rôle consiste, ainsi que nous vous l'avons dit, à recueillir ici tous les pleurs de l'humanité. Les grades supérieurs de notre hiérarchie s'occupent des diverses transformations subies par ces pleurs. C'est dans ces grades que se trouvent les fées chargées de choisir les récompenses et l'expiation, et de discerner, en les appliquant, la consolation ou le châtiment qui sera le mieux approprié à la nature de l'individu relevé ou frappé par notre justice distributive. Les larmes les plus lourdes sont celles qui contiennent les plus lourds châtiments.

— Quelles sont ces larmes?

— Celles que l'on a fait verser à ceux dont on était aimé, lorsqu'on les a abandonnés, ou affligés par légèreté, égoïsme ou dureté », me répondit la fée; « celles aussi qui sont arrachées à la faiblesse par l'abus de la force; et, dans ces deux ordres, combien il y a de variétés infinies! Nous les recueillons partout où elles tombent, et, pour nous, il n'est point de petite injustice. Mais comment vous indiquer toutes les subdivisions de toutes ces variétés, et la rémunération à laquelle chacune d'entre elles donne naissance? Il nous sera plus facile de vous montrer quelques tableaux vivants, pris çà et là, et de vous faire apprécier du même coup la cause et l'effet. Celui-ci est ordinairement d'autant plus prompt que, toujours proportionné à son origine, celle-ci est plus puérile. Les châtiments les plus sensibles sont les plus tardifs: il faut que nous ayons le temps de les préparer, de les adapter à la nature particulière, aux sentiments de l'individu qu'ils doivent atteindre, et de les placer dans la suite logique des événements de leur existence. »

La fée se tut. Sur la paroi de cristal à laquelle je faisais face, je vis des contours se dessiner peu à peu, s'accentuer, se colorer, devenir vivants, en un mot. D'un côté, se trouvait une antichambre; une ouvrière attendait, humblement assise dans un coin; une élégante femme de chambre, sollicitée par elle, consentait enfin à pénétrer près de sa maîtresse.

« La brodeuse de Madame attend depuis deux heures que Madame veuille bien acquitter sa note.

— Qu'on me laisse tranquille, » répondait une jeune femme étendue sur sa chaise longue, « j'ai la migraine, j'ai défendu qu'on entrât ici.

— Elle dit que ce serait bientôt fait, qu'elle a bien besoin d'argent, que son enfant est malade.....

— Toujours les mêmes histoires! Que m'importe tout cela? Laissez-moi. »

Et l'ouvrière pleurait en quittant le seuil de cette brillante demeure. Ses larmes n'étaient pas perdues.

Le tableau changea. La femme impitoyable était atteinte dans sa vanité, dans sa richesse; sa fortune était engloutie dans une série de spéculations entreprises par



son mari; elle quittait en pleurant amèrement, à son tour, le seuil sur lequel l'ouvrière avait pleuré.

Le tableau changea. Une jeune fille pleurait, et ses larmes, qui coulaient sur la table où s'appuyait le bras qui soutenait sa tête, étaient recueillies une à une par une fée invisible pour elle. En un moment, tout l'édifice élevé par ses espérances avait croulé devant elle, et les débris jonchaient le sol. Hier elle était une fiancée heureuse; elle entrevoyait une succession d'années employées à aimer, à se dévouer; elle entendait une voix qui lui disait : « Je serai votre ami le plus cher. On a, ici-bas, plusieurs amis qui se partagent notre affection : on aime l'un parce qu'il est sévère, l'autre parce qu'il est indulgent, l'un pour son imagination, l'autre pour sa raison. Je veux résumer pour vous toutes ces affections qui se divisent parce qu'elles ne peuvent rencontrer un être sur lequel il soit possible de les concentrer; je serai cet ami qui veut être uniquement aimé, parce qu'il aimera uniquement. »

A ces douces paroles avait succédé un abandon inexplicable. Était-ce l'égoïsme ou la légèreté qui avait dicté cette lettre de rupture? Celui qui s'éloignait craignait-il de prendre une chaîne, ou bien avait-il trouvé une chaîne qui lui paraissait plus belle? Qu'importe? Il faisait couler des larmes qui s'amassaient contre lui, et l'on frémissait en voyant pencher le plateau sur lequel on les pesait; il devait les payer bien cher, après bien des années de sécurité et d'apparente impunité.

Beaucoup d'autres tableaux du même genre passèrent devant moi. Ici, la fille égoïste expiait en pleurant les larmes qu'elle avait fait couler à sa mère; là, le maître impitoyable était châtié pour sa dureté envers ses subordonnés. Épouvantée par ces scènes diverses dans leurs détails, mais semblables dans leurs causes et leurs effets, je souhaitais ardemment apercevoir l'autre face de l'œuvre qui s'accomplissait devant moi. « Assez de châtiment! » me disais-je avec angoisse.

Ma pensée fut devinée, mon vœu exaucé; une lumière douce et blanche éclaira une chambre où la misère se révélait à chaque pas. Une jeune femme se penchait sur le lit d'un enfant, en consultant le médecin qui l'avait accompagnée. « Il vivra! » disait-elle à la mère qui pleurait de joie..... Et plus tard, près du lit de son propre enfant, la femme bienfaisante poussait un cri de bonheur : l'enfant était sauvé, malgré les plus sinistres pronostics; les douces larmes qui avaient coulé sur sa bonté avaient été recueillies, et lui étaient payées.

Le tableau changea : la demeure sur laquelle mon regard s'arrêtait avait tous les caractères d'une opulence récente, et, chose rare entre toutes, cette opulence subitement acquise n'avait pas desséché l'âme de ceux qui n'avaient pas toujours été riches. « Votre fils est placé, » disait une femme à une pauvre veuve qui répandait devant elle des larmes d'attendrissement; « il gagnera honorablement sa vie et la vôtre; j'ai enfin réussi, Dieu merci! »

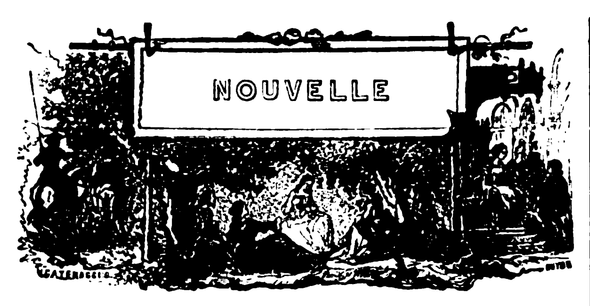
J'assistai à la transformation des larmes versées par la veuve; les fées les enfilaient une à une, et en composaient un splendide collier de perles fines.

« A qui ce collier est-il destiné? » demandai-je tout bas à mon guide.

« A la fille de cette femme qui a su compatir aux peines qui ne pouvaient plus l'atteindre; cet effort est le plus rare, celui qui obtient la plus haute récompense : ressentir l'angoisse d'autrui, s'appliquer à la diminuer, à la faire cesser si cela est possible; garder le souvenir des humiliations que l'on a pu subir, pour épargner à autrui leur cuisante blessure; se rappeler que l'on a souffert, pour chercher sans cesse à diminuer ou bien à consoler la souffrance des autres; savoir s'arracher aux jouissances de la vanité, à la béatitude d'une belle position, pour reporter sa pensée sur les petits, les humbles, les pauvres; ressentir leurs peines et leurs douleurs jusqu'au fond du cœur, et mettre ce cœur au service de tout ce qui est malheureux... ah! c'est là une bonne action permanente, dont la continuité est un beau titre à notre tribunal. Aussi, vous le voyez, nous composons un beau collier; il sera offert à la fille de la femme qui a su rester *bonne*, par un fiancé dont elle sera l'heureuse épouse. Ce ne sont pas seulement les mauvaises actions dont on lègue le lourd héritage à ses enfants; ils recueillent aussi le bénéfice des qualités et des vertus qui ont appartenu à leurs parents. »

Au moment où l'on prononçait ces dernières paroles, je me retrouvais près de l'arbre sous lequel je m'étais arrêtée pendant ma promenade; j'y étais seule, l'horizon m'envoyait les lueurs pourpres qui accompagnaient le coucher du soleil. Je me remis bien vite en route, en méditant sur le spectacle auquel j'avais assisté. Les incrédules affirmeront probablement que j'avais dormi pendant trois heures, et que je viens de vous faire un conte; je ne pense pas avoir dormi; mais en tout cas, je puis affirmer que mon récit n'est pas aussi fabuleux que voudront se le persuader ceux qui écartent volontiers de leur pensée la grande question de l'expiation, telle qu'elle m'a été révélée par les *Fées chimistes*.

EMMELINE RAYMOND.



LE LEGS.

Suite.

Georges écrivit rapidement à son frère le résultat de la visite du médecin, et, en attendant une réponse, il se dévoua à sa petite amie. Ses soins ne furent pas infructueux. Cependant Sarah retombait dans son mutisme lorsqu'elle avait provoqué quelque allusion au prochain départ de son ami; il résolut de *raisonner* sérieusement avec elle, et un jour qu'ils étaient assis tous deux dans une embrasure de fenêtre, à la recherche d'un pâle et fugitif rayon de soleil, Georges entreprit de questionner la petite fille :

« Quand tu seras tout à fait bien portante, voudras-tu quitter cette maison, venir à Paris?

— Avec toi? » dit Sarah en levant vivement la tête. « Oh! oui!

— Tu ne peux pas venir avec moi; si l'on t'envoie à Paris, ce sera pour te placer dans un pensionnat, c'est-à-dire dans une grande maison qui contient beaucoup de petites filles; nous irons te voir, mais rarement, tandis que, si tu restes ici avec une dame qui t'aimera beaucoup et te donnera des leçons, nous te verrons pendant les vacances d'abord, et quelquefois aussi dans le courant de l'année.

— Alors j'aime mieux rester ici.

— N'est-ce pas? C'est ce que j'avais pensé; comme cela nous serons quelquefois ensemble. Mais il faut avoir du courage, Sarah; il faut me promettre de guérir, d'être gaie, de penser à ton grand frère, mais non pour te désoler de ce qu'il est loin de toi. Les frères et les sœurs ne vivent pas ensemble; tandis que les uns étudient dans les colléges, les petites filles restent à la maison, ou sont élevées dans des pensionnats. Comme toi, j'ai perdu mon père et ma mère, et je n'ai pas de maison où je puisse t'emmener; il faut donc rester ici, étudier pour devenir une petite fille instruite, et pour nous faire plaisir.

— C'est bien! » répondit l'enfant; « je ferai tout ce que tu me diras pour que tu sois content de moi.

— Mon frère, qui est ton tuteur, c'est-à-dire ton père maintenant, désire aussi que tu sois gaie et bien portante.

— Ton frère ne m'aime pas, » répondit brusquement la petite fille; « ça lui est bien égal, ce que je fais! » Et, comme Georges, frappé de surprise, essayait de combattre ce jugement, Sarah se borna à remuer la tête avec une expression de découragement, sans répondre un seul mot au panégyrique de Louis Darcet.

La réponse attendue arriva enfin. Louis se félicitait de pouvoir résoudre la question au prix d'un sacrifice d'argent; il annonçait à son frère que des propositions avaient été faites à Mme Viennay, qui les avait acceptées, et partirait dans peu de jours pour les Charmilles; dès que Sarah serait un peu plus forte, cette dame la conduirait à Cannes. « Ainsi se trouvent arrangées, » ajoutait Louis, « toutes les difficultés qui ont surgi dans notre existence; nous n'avons plus à nous occuper de cette enfant du moment où elle sera confiée à une personne instruite et capable de la soigner. En tous cas, ma responsabilité est dégagée, puisque j'aurai fait tout ce qui était en mon pouvoir pour assurer sa santé et préparer son éducation. Il serait absurde de nous en tourmenter davantage; je t'engage, dès que Mme Viennay sera installée aux Charmilles, à revenir bien vite reprendre tes études. »

Les lettres et les discours de Louis Darcet étaient toujours parfaitement raisonnables et convenables; mais Georges s'en trouvait toujours attristé, en se reprochant à lui-même les impressions pénibles qu'il ressentait. Sans doute, Louis ne pouvait, dans sa situation, se constituer le gardien de sa pupille, et lui témoigner une tendresse paternelle; mais il laissait trop entrevoir à quel point son égoïsme se trouvait excédé d'avoir à remplir un devoir quelconque; et Georges était péniblement affecté de découvrir ce sentiment dans l'âme du frère qu'il était habitué à aimer et à respecter.

Il se garda bien de laisser entrevoir sa pensée à la clairvoyante petite fille, qui s'était attachée à lui, et se borna à lui annoncer la bonne nouvelle : désormais elle ne serait plus seule; elle aurait une amie qui la conduirait dans un beau pays situé près de la mer, éclairé par un soleil radieux et fortifiant; et Sarah fit des questions multipliées sur le compte de cette amie inconnue avec laquelle elle vivrait dorénavant.

Quelques jours se passèrent ainsi. La petite fille avait en partie repris ses forces, et se promenait un matin avec Georges devant la maison, lorsqu'ils virent une voiture dans l'avenue; bientôt cette voiture s'arrêta près du perron; une dame portant un simple et austère costume de deuil s'avança vers la petite fille, la prit dans ses bras, et se prit à pleurer doucement.

« C'est vous qui êtes mon amie? » dit Sarah, nullement interdite, mais touchée de cette affliction.

« Oui, mon enfant, » répondit Mme Viennay; « je viens ici pour vivre avec vous, pour vous aimer.

— Pourquoi pleurez-vous?

— C'est que j'avais une petite fille, moi aussi, et..... elle est partie.

— Ah! comme ma tante et mon père? »

Mme Viennay fit un signe d'assentiment, et, se tournant vers Georges, qui assistait à l'entrevue en se tenant un peu à l'écart, elle lui tendit la main.

« Vous voyez, Monsieur, » lui dit-elle, « que le docteur a levé tous les obstacles; il a réussi à me faire accepter une mission qui, en m'imposant des devoirs constants, pourra peut-être me faire oublier que j'ai le malheur de vivre; je n'ai pu réprimer un premier mouvement... Mais n'ayez aucune inquiétude pour votre petite amie, je n'assombrirai pas son humeur par le spectacle de mon chagrin; désormais je ne penserai plus qu'à elle, et les fonctions que je veux remplir consciencieusement auront pour moi un résultat bienfaisant, car elles détourneront forcément le cours de mes pensées, qui sont devenues trop personnelles. On n'a pas le droit de se plaindre tant que l'on peut être utile à quelqu'un ici-bas; et, pour peu que l'on cherche avec bonne foi, on trouve toujours un but d'utilité. »

Georges offrit son bras à Mme Viennay, qui donnait la main à Sarah, et tous trois se dirigèrent vers la maison en continuant la conversation commencée.

« Votre acceptation, votre arrivée, me rendent bien heureux, » dit le jeune homme : « vous ne serez pas seulement utile, madame, vous serez indispensable, car l'isolement aurait eu pour cette enfant les conséquences les plus graves; je ne parle pas seulement de la solitude.... Nous aurions pu l'y soustraire en la plaçant dans une institution; j'insiste sur les périls de l'isolement, parce qu'elle a surtout besoin d'être soutenue, rattachée à l'existence par une affection qu'elle n'eût probablement pas trouvée dans une maison d'éducation.

— Je sais tout cela, » répondit Mme Viennay; « ce sont justement ces détails qui ont influé sur ma décision. Parmi les étrangers que l'enfant a trouvés près d'elle à un moment suprême, vous, Monsieur, plus que personne, lui avez témoigné non pas seulement de la pitié, mais de la tendresse, et je sais que cette petite fille vous a voué une sorte de culte. Il s'agit maintenant de modifier cette affection trop exclusive, de la contenir en des limites moins gênantes pour vous, et je vais m'y appliquer, en sollicitant une place dans le cœur de Sarah. »

Mme Viennay fut conduite à l'appartement qui lui avait été préparé, et elle entra immédiatement en fonctions, non pas en faisant passer un examen à Sarah, mais en la gardant près d'elle, comme aurait pu le faire une mère qui vient de rejoindre son enfant.

Sous l'influence bienfaisante exercée par une femme dont le cœur et l'esprit étaient en équilibre parfait, la petite fille reprit peu à peu ses forces; elle entendit annoncer le prochain départ de Georges sans manifester ses regrets en termes excessifs, et le jeune homme put enfin rejoindre son frère.

Il trouva Louis un peu mécontent, et fort disposé à le persifler sur ses fonctions de *bonne d'enfant*. Les jeunes gens sont presque toujours disposés à rougir même de leurs bons sentiments et de leurs bonnes actions, pour peu qu'ils rencontrent des individus capables de ridiculiser leurs élans généreux; leur jugement, encore incertain, ne leur permet pas de dédaigner bravement la raillerie, lorsqu'elle s'attaque à des sentiments respectables, et ils renonceraient volontiers à toutes leurs bonnes qualités, plutôt que d'endurer quelques plaisanteries. Mais Georges avait une fermeté supérieure à son âge, et il soutint avec enjouement les attaques de son frère.

« Te voilà, enfin! » lui dit Louis. « En voyant ton séjour aux Charmilles se prolonger indéfiniment, j'ai dû croire que tu songeais à remplacer Adéla.

— C'est là, en effet, ce qui est arrivé, » répondit Georges en riant; « j'ai promené la petite fille, j'ai assisté à ses repas, je lui ai raconté des histoires.

— Fort bien; l'accomplissement de ces devoirs de *mie* sied admirablement à un jeune bachelier.

— Pourquoi t'en moquer? Tu sais bien que je n'aurais pu m'en abstenir sans remords; c'est par égoïsme que j'ai fait ce séjour aux Charmilles, et tu te trompes si tu crois devoir en faire honneur à une grandeur d'âme qui excite ton hilarité; j'espérais que ma présence serait salutaire à la santé de cette enfant, et l'événement a prouvé que je ne me trompais pas. Si je m'étais abstenu, je me serais toujours reproché d'avoir rejeté loin de moi un devoir quelconque, et cela aurait troublé ma sérénité habituelle. Tu le vois, j'ai agi, ainsi que je te le disais, en franc égoïste, et tu peux me rendre ton estime.

— Selon toi, en restant tranquillement ici, au lieu de voler aux Charmilles, à la première nouvelle de l'indisposition de cette petite fille, je me suis imposé des remords qui vont éternellement bourreler mon âme?

« Tu te trompes, maître Georges, » ajouta Louis en s'étendant paresseusement dans un grand fauteuil; « ma conscience ne me reproche rien du tout. Je ne prétends pas à la succession de don Quichotte, et n'ai nullement le dessein de battre les grandes routes en l'honneur d'une Dulcinée de six ans.

— Tu as raison, » répondit Georges, sans chercher à relever les railleries de son frère; « tu as agi généreusement, selon ta coutume, en envoyant à cette enfant Mme Viennay, qui lui tiendra lieu de mère. A chacun son lot; tu es riche, maître de ta fortune; tu rends des services sérieux, tandis que je dois me borner à donner un peu d'affection. »

IIe PARTIE.

Dans la marche insensible, mais incessante, que poursuit le temps, la transition imperceptible est la règle, les changements soudains sont l'exception. Pendant dix années, la vie des personnes qui figurent dans ce récit fut conforme à cette règle, qui nous enlève la perception des modifications survenues en nous, parce que ces mo-



difications sont la conséquence logique, la déduction forcée des défauts et des qualités qui dominent notre âme.

Mme Viennay continue à remplir sa tâche, non-seulement en instruisant, mais en chérissant tendrement Sarah; peut-être même y aurait-il lieu de lui reprocher d'avoir donné un développement excessif à cette deuxième partie de sa mission. La pauvre mère a presque réussi à se faire illusion. La petite fille abandonnée, qui a grandi sous ses yeux, a remplacé l'enfant dont elle continue à porter le deuil; mais, dans son désir de dédommager l'orpheline de tous les biens qu'elle a perdus, Mme Viennay n'a pu appliquer à l'éducation de la jeune fille cette divination merveilleuse qui appartient à la plupart des mères, mais seulement lorsqu'il s'agit de leurs enfants; elle n'a pas su discerner ce qui devait être élagué dans l'imagination trop vive de la jeune fille, elle n'a point songé à diriger ses pensées, et leur a permis de se créer un monde à part, n'ayant avec le monde réel qu'une ressemblance bien fugitive.

Louis Darcet a continué à se considérer comme une précieuse idole dont il a toujours hésité à compromettre la tranquillité; il est resté célibataire pour éviter les devoirs d'un chef de famille, tout en éprouvant un secret mécontentement causé par son isolement, rendu plus complet encore par l'absence de Georges qui voyage depuis deux ans.

Pendant l'enfance de Sarah, ses deux tuteurs, comme elle s'obstinait à les appeler, venaient de temps à autre passer quelques jours, ou même quelques semaines aux Charmilles; alors l'enfant retrouvait avec bonheur son jeune compagnon, dont l'activité naturelle, doublée par le désir de distraire et d'amuser la petite fille, créait chaque jour un divertissement nouveau : c'était une belle et solide escarpolette, placée sous de vieux arbres, une partie de pêche, un déjeuner improvisé dans la campagne. Quant à Louis, il accordait une attention bien distraite à l'enfant qu'il avait installée dans sa demeure. Sarah ne lui était pas précisément désagréable pourtant, et, n'eût été sa ressemblance avec l'autre Sarah, qui lui rappelait un épisode de sa jeunesse dans lequel il n'était pas tout à fait certain d'avoir eu un beau rôle, il aurait éprouvé quelque plaisir à voir sa maison animée par la présence de cette petite fille; mais ses grands yeux bleus avaient un regard sérieux, presque profond, qui le troublait chaque fois qu'il le rencontrait, et il évitait cette rencontre en cachant ses motifs sous une affectation d'indifférence.

Mais ces habitudes furent forcément interrompues par quelques longs voyages entrepris par les deux frères, et, pendant leur absence, les Charmilles devinrent une demeure bien solitaire. A cette époque, il s'opéra, dans le caractère de Sarah, un revirement singulier; le malheur avait, pour ainsi dire, suspendu en elle le cours régulier de l'enfance; elle avait des sentiments sérieux, des pensées exprimées sous une forme parfois inquiétante; l'affection sincère et un peu passionnée qu'elle trouva en Mme Viennay dissipa l'engourdissement qui s'était emparé d'elle, et, si la petite fille n'avait pas eu d'enfance, la jeune fille, en revanche, était une enfant. Elle avait conservé une vive amitié pour Georges; mais, ne se sentant plus aussi isolée, elle ne se cramponnait plus à ce sentiment comme un naufragé, en serrant l'épave qui représente pour lui le salut, sinon probable, du moins possible; heureuse d'être aimée par sa compagne, heureuse de vivre, Sarah acceptait sa solitude actuelle avec une parfaite insouciance, et lisait avec un tranquille plaisir les lettres assez peu fréquentes, il faut l'avouer, que Georges adressait aux Charmilles. Ne se sentant plus indispensable à sa petite amie, Georges avait peu à peu diminué la fréquence des rapports qu'il entretenait avec elle par l'entremise de Mme Viennay.

Une belle et chaude journée d'automne s'éteignait dans une soirée sans nuages; le soleil couchant suspendait la fraîcheur, mais quelques vapeurs commençaient à s'élever du sol, et faisaient presser le pas à deux personnes qui nous sont connues: Mme Viennay et Sarah se hâtaient de regagner le château; sur un horizon pourpre se détachaient les deux amies, qui marchaient en se donnant le bras.

« Hâtons-nous, » disait Mme Viennay, « je crains bien que nous n'arrivions pas à temps pour recevoir M. Darcet; je n'aurais pas dû consentir à entreprendre si tard une si longue promenade, surtout le jour fixé pour l'arrivée de ton tuteur.

— Qu'importe?... » répondit Sarah en riant; « le mal ne sera pas grand, après tout, si nous ne nous trouvons pas au perron pour prêter foi et hommage au seigneur châtelain; est-ce que tu te proposais de lui présenter les clefs rouillées des Charmilles sur un plat d'argent?

— Mon enfant, tu devrais bien m'épargner le chagrin que j'éprouve lorsqu'il faut te réprimander, » dit Mme Viennay d'une voix douce.

« Me réprimander? et pourquoi cela, chère mère? »

Quand Sarah employait ce mot, sa cause, quelle qu'elle fût, était à demi gagnée.

« Et pourquoi voudrais-tu te fâcher contre moi?

— Mon Dieu! tu le sais bien! Il m'est très-pénible de t'entendre parler légèrement de l'homme généreux auquel toi et moi avons tant d'obligations; n'a-t-il pas protégé ton enfance? Ne m'a-t-il pas permis de vivre près de toi, pour toi?

— Si vous le prenez sur ce ton, il est évident que vous aurez raison, et il ne me resterait plus qu'à confesser mes torts; mais, avant d'en venir à cette extrémité, vous me permettrez, chère maman, de me disculper. J'ai pour M. Darcet une vive reconnaissance; mais il y a cinq ans à peu près que je ne l'ai aperçu, et l'humilité ne me permet pas d'espérer qu'il s'aperçoive de mon absence lorsqu'il arrivera chez lui.

— Je crains seulement qu'il ne l'attribue à un manque d'égards, dont je serais principalement responsable; car enfin, c'est moi qui te gouverne..... ou plutôt qui devrais te gouverner; il n'en est malheureusement pas tout à fait ainsi.

— Comment puis-je me réjouir de l'arrivée de M. Darcet? N'est-ce pas à lui que je dois ces reproches que vous ne m'avez jamais adressés? » dit Sarah d'un ton boudeur. « D'ailleurs, je ne lui ai pas manqué de respect.

— L'expression d'un respect exagéré équivaut à une raillerie. »

En prononçant ces dernières paroles Mme Viennay, qui entraînait Sarah et lui faisait presser le pas, avait enfin atteint l'avenue conduisant au château; les derniers rayons du soleil rasaient le sol, et, s'interposant entre le ciel et la terre, couvraient de lumière les deux promeneuses, qui se trouvèrent tout à coup en face de celui qui faisait le sujet de leur conversation. M. Darcet était arrivé, et venait lentement à leur rencontre; il s'arrêta subitement à quelques pas, ébloui..... Était-ce par les rayons du soleil ou par l'apparition de cette fraîche jeune fille qu'il avait laissée enfant et qu'il s'attendait peut-être à retrouver enfant, tant il lui était désagréable d'arrêter sa pensée sur la marche du temps..... et sur ses conséquences?

Louis Darcet était resté mince, et la chevelure qui recouvrait sa tête était toujours noire et épaisse; il fallait l'examiner de bien près pour apercevoir les rides fines qui encadraient ses yeux, et le changement qui s'était produit en lui appartenait au domaine moral plus qu'à l'apparence physique.

EMMELINE RAYMOND.

(La suite au prochain numéro.)



Il est *impossible* de répondre dans le prochain numéro qui paraît immédiatement après la réception de la lettre. Il est inutile de s'adresser à Mme Raymond pour des commissions quelles qu'elles soient, et pour l'envoi des patrons autres que ceux publiés dans le journal.

Nº 45,798, *Haut-Rhin*. On ne porte que des paletots cette année; voir la forme publiée avec le nº 17 dans les *Patrons illustrés*. On aura probablement assez d'étoffe dans l'ancien manteau pour faire le nouveau. — **Nº 12,244, *Paris*.** Oui pour la robe de baptême. Quant à la rétrécir, ne faudrait-il pas plutôt l'élargir, puisque l'enfant a six mois? Il y aurait beaucoup d'affectation de la part d'une jeune fille à refuser l'eau bénite offerte par un jeune homme, et par conséquent infiniment plus d'inconvénient à refuser qu'à accepter. Je ne comprends pas la question relative à la messe; un mari y accompagne sa femme, si cela lui convient. — **Nº 55,095, *Dordogne*.** On trouvera, dans le nº 19 de l'année 1864, les règles à observer pour couper les jupes. Il y a des milliers de variétés de garnitures. Pour la robe de petite fille, faire un étroit volant tuyauté, posé à bord de la robe, surmonté de trois ou cinq velours étroits. On ne met pas de crinoline aux enfants de deux ans. — — **Nº 50,691, *Puy-de-Dôme*.** Nous répondons quand on nous envoie la bande portant le nom de l'abonnée et le numéro de l'abonnement. Si l'on n'a pas rempli cette formalité si souvent recommandée par nous, on ne reçoit pas de réponse. On recevra plus tard des bonnets de nuit. On garnit les pointes de dentelle de Chantilly avec un volant de même dentelle; il n'y a point de choix à faire entre ces pointes et les mantelets, car l'un équivaut à l'autre. A trente-cinq ans, une demoiselle peut s'habiller comme une dame de cet âge. — **Nº 50,933, *Seine-et-Marne*.** Est-ce un petit garçon ou une petite fille? dans le doute je ne puis que m'abstenir. — **Nº 51,075, *Deux-Sèvres*.** Si le dessin de la nappe le permet, on place au milieu deux grandes initiales. Les serviettes sont marquées à l'un des coins, en biais, comme les mouchoirs de poche. — **Nº 13,889, *Paris*.** Le cygne employé comme garniture de robe de bal n'est plus de saison; il ne conviendrait, en aucune saison, à une personne assez jeune pour danser. On ne porte jamais *à la ville* des robes décolletées avec pèlerine en tulle. — **Nº 29,144, *Deux-Sèvres*.** Jupe avec petit paletot pareil (celui dont le patron a été publié dans le nº 17 sur la planche des *Patrons illustrés*). Le genre d'étoffe dépend absolument du prix que l'on y veut mettre; il n'existe pas pour cet objet d'étoffe déterminée. — **Nº 13,183.** On peut parfaitement doubler le manteau avec de la soie ou du foulard rouge. On ne porte que des paletots en soie noire, et on ne les garnit pas avec des dentelles. — **Nº 38,187, *Oise*.** On ne fait guère de mantelets garnis de dentelles, mais on peut fort bien porter ceux que l'on possède. — **Nº 52,437, *Haute-Vienne*.** Quel que soit notre désir d'être utile à nos abonnées, nous ne pouvons faire ce qui est impossible. La broderie ne peut s'enseigner par écrit; il faut la démontrer par l'exemple. La broderie orientale est simplement le *passé*. Il n'y a pas de point *lacet*, et nous n'en avons jamais parlé. Les bandelettes sont des rubans en velours, soie, ou or, que l'on tourne autour de la tête. Nous publions sans cesse des patrons de vestes. On a reçu des corsages blancs. La casquette trop *caractérisée* ne convient pas aux jeunes filles. — **Nº 47,790, *Bas-Rhin*.** Il ne faut jamais se hâter de juger et de blâmer; votre cher journal ne s'est pas borné à vous parler des paletots, puisque vous en avez reçu deux patrons dans le nº 16, un avec le nº 17 (*Patrons illustrés*); on a trouvé dans les dessins, les articles de modes, les réponses à toutes ces questions. Je dois avouer qu'il m'a été impossible de déchiffrer le reste de la lettre, et que je n'ai pu comprendre celles des observations que j'ai pu lire. — **Nº 54,189, *Gers*.** Le vert n'est pas plus *sérieux* que toute autre nuance, et rien ne s'oppose à ce qu'une jeune fille porte cette couleur. — **Nº 24, *Jura*.** Je ne connais aucun journal de ce genre. Nous publions et publierons des dessins pour filet ou crochet, que l'on pourra employer pour faire des rideaux. Une jeune fille ne sort pas seule avec son cousin. — **Nº 22,771, *Suisse*.** Je n'ai jamais trouvé une bonne recette pour laver les robes de foulard, et j'ai toujours dû recourir à un nettoyeur; j'ai ouï dire qu'il faut mettre le foulard à la cave pendant 48 heures, avant de couper la robe, pour l'imprégner d'humidité, et enlever ainsi l'apprêt, qui occasionne des taches. Dans les *Renseignements généraux* de l'un des derniers numéros on trouvera une recette pour vernir des meubles. Je n'ai jamais vu de patron de ce genre, et ne saurais à qui m'adresser pour l'avoir. — **Nº 3,167, *Paris*.** On ne peut utiliser cette jupe qu'en lui associant un corsage blanc, qui pourra être brodé en noir, ou orné d'entre-deux noirs. On a reçu avec le nº 16 les deux formes de paletots qui seront le plus répandues cet été. La plus courte est la plus *négligée*. Je n'ai aucune expérience de l'industrie des *manicures*, et je le regrette, puisque notre abonnée m'interroge à ce sujet. Mais je ne puis recommander ce qui m'est inconnu. — **Nº 22,724, *Creuse*.** Les règles pour couper les jupes ont été publiées dans le nº 19 de l'année 1864. On met en ce moment huit lés pour faire une robe avec une étoffe ayant 60 centimètres de largeur; garnir les basques et les manches *à bord* avec une guipure ou une frange ayant 1 centimètre 1/2 de largeur; poser au-dessus trois assez gros lisérés en taffetas noir. Oui pour le corsage décolleté; le porter avec une veste courte en tulle ou dentelle, qui sera plus *moderne* qu'un fichu. Oui, certes, employez des plumes noires pour les chapeaux des petits garçons. — **Nº 23,656, *Seine-Inférieure*.** Les châles français remontant à quelques années ont aujourd'hui une valeur nulle. Quelque *revendeuse à la toilette* les prendrait sans doute, mais les prendrait pour rien. Je ne connais pas, du reste, des personnes exerçant cette industrie. — **Nº 41,383, *Vosges*.** Hélas! nous ne faisons pas la mode; nous la copions, et il lui a pris fantaisie, depuis plusieurs années, de repousser les grands chapeaux ronds préservant du soleil; on n'en fabrique plus. Voir l'article *Modes* de ce nº. On peut indiquer ces particularités à une modiste, et lui demander un chapeau rond pour une figure un peu grosse. Je ne saurais à cette place indiquer les diverses formes de ces chapeaux, car la description n'indique rien lorsqu'elle n'est pas aidée par le dessin. On recevra des dessins de chapeaux ronds. — **Nº 54,355, *Calvados*.** On ne peut faire un tapis de table en coton blanc, au crochet. — **Nº 1,495, *Savoie*.** On peut encore porter cette robe. Quant à la reliure Marie, on ne peut vous en avoir envoyé une autre que celle employée par tout le monde et par moi-même; on fixe chaque numéro à chaque bout par un crochet, dont le côté le plus long se pose au milieu du journal, le côté le plus court dans une rainure qui se trouve à chaque extrémité du cartonnage. — **Nº 12,210, *Alpes-Maritimes*.** Voir l'article *Modes* de ce nº. Les chapeaux de crin, *à jours*, sont en forme de fanchon. Paletot en soie noire. On ne peut garnir les robes de barége qu'avec plusieurs petits volants surmontés de galons unis en soie ou laine, ou de galons-cachemire. Quant à l'autre question, je demande un peu de répit. La réponse ne peut s'improviser, car il faut chercher et composer. Merci pour l'assurance d'amitié et de fidélité. — **Nº 15,607, *Nord*.** La toilette projetée est tout à fait convenable. Toutes les manches ont la même forme, même celles des robes faites en tissu clair. Je préférerais le paletot en soie; on n'y met pas de garniture. Pour la petite fille, veste sans manches, avec laquelle elle pourra même sortir sans mettre son paletot. La garniture du chapeau peut servir. Même costume pour le petit garçon, en piqué blanc. Oui pour le petit garçon de trois ans. Les toilettes de taffetas sont bien telles qu'on les projette, et plus convenables que le mohair pour assister à une messe de mariage. — **Nº 11,309, *Paris*.** La toilette de mohair sera parfaite. Voir l'article *Modes* de ce nº. On mélange le quinquina en poudre avec l'axonge, jusqu'à ce que la pommade ait la couleur de la cannelle; cette pommade est bonne, peu coûteuse, et fortifie le cuir chevelu. — ***Rochefort*.** Mille regrets; ces vers sont bien jolis, mais nous n'en insérons pas. — ***Marseille*, Mme *L...*** Je ne connais pas le mot *chaussage*, robe et pèlerine pour *chaussage*, et ne puis, à mon grand regret, répondre à cette question. Il nous est malheureusement impossible d'augmenter le nombre de nos planches de patrons. — **Nº 46,105, *Gironde*.** Pour la broderie russe, on fait un point pour chaque trait du dessin; c'est à peu près les coutures *piquées*. Un nettoyeur peut seul rendre à un vêtement de soie le lustre qu'il a perdu. — **Nº 670, *Paris*.** Non-seulement il n'est pas indispensable que des coussins de canapé soient pareils, mais il est plus joli de les faire différents. — **Nº 41,699, *Somme*.** Les lettres non accompagnées d'une bande sont détruites, et nous ne pouvons répondre à celle qui nous a été précédemment envoyée, puisque nous n'en avons pas pris connaissance. — ***E. F., Sarthe*.** Il n'est pas indispensable qu'une jeune fille de dix-sept ans porte un collier. En tous cas, quelques grosses perles de même couleur que les ornements de sa toilette sont plus convenables qu'un collier en métal. Les jeunes filles n'ont jamais porté de bouquet à la main pour aller au bal, et aujourd'hui les femmes mêmes n'en portent plus. — **Nº 40,893, *J. M. J., Dordogne*.** Je ne comprends pas malheureusement les questions que l'on m'adresse au sujet d'une robe blanche dont le fond est *mangé* et d'un manteau en laine douce. Les chignons Louis XV sont portés autant que les nœuds; quant aux coiffures, voir nos dessins, ainsi que pour les garnitures de robes et les formes de corsage. En été, et pour toilette très-élégante, on peut porter la gaze de Chambéry de jour, et *à la ville*. — **Nº 39,994, *Rhône*.** Hélas! les innombrables demandes qu'on nous adresse rendent notre tâche chaque jour plus difficile, par l'impossibilité matérielle où nous sommes de les satisfaire toutes. S'adresser directement à la maison Sajou, rue Rambuteau, 52, pour cet objet.

Avis aux personnes **non abonnées** *à l'édition avec gravures coloriées.*

La planche coloriée des costumes d'enfants, qui accompagne ce numéro étant en double format se *vend* 1 franc séparément.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

RÉBUS

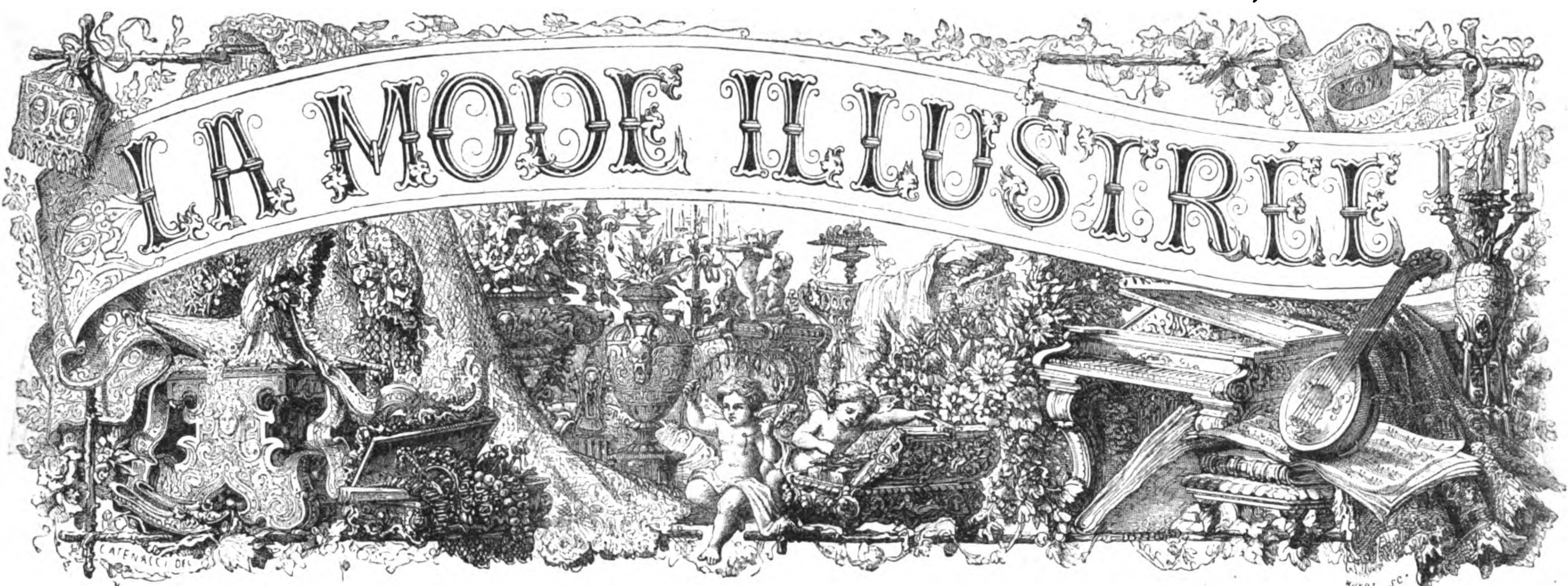


EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Qui est content de son sort?



N° 20 (avec patrons). SIXIÈME ANNÉE. Dimanche, 14 mai 1865.



Le numéro, vendu séparément, **25 centimes.** AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 80 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, **50 centimes.** AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 13, Bedford Street, Covent Garden, W. C. —

EXPLICATION DE LA PLANCHE DE PATRONS.

Paletot rococo,

POUR ENFANT DE TROIS A CINQ ANS.

Les figures 50 à 55 (*verso*) appartiennent à ce modèle.

Les petites filles comme les petits garçons portent l'un et l'autre des paletots que représente notre gravure.

Le paletot *rococo* est fait en drap léger ou cachemire gris clair; il est à pèlerine, formant épaulette autour de la manche les boutons carrés sont en nacre de perle; les ornements, très-simples, se composent seulement de coutures *piquées*, faites avec de la soie de même nuance que le paletot, et séparées par un espace d'un demi-centimètre; ces coutures sont au nombre de cinq sur le bord de chaque devant du paletot, au nombre de trois sur la pèlerine et les revers des poches.

On emploiera, pour faire le paletot, 75 centimètres d'étoffe, ayant 80 centimètres de largeur. On coupe deux morceaux d'après chacune des figures 50 à 53, en laissant en plus sur le bord des devants (fig. 50) 3 centimètres d'étoffe pour former l'ourlet qui soutiendra les boutons et les boutonnières. La figure 55 doit être coupée entière d'un seul morceau (sans couture au milieu). Avant d'assembler les divers morceaux du paletot, on exécutera, sur les devants, la pèlerine et les revers des poches; les coutures piquées, on fera les boutonnières, on posera les boutons sur le devant et sur les poches; pour celles-ci, on fera la fente indiquée sur la figure 50, par une double ligne; sous le bord de dessus de cette fente, on posera une poche arrondie; sur le bord de dessous, on fixera le revers, étoile avec étoile, point avec point. Le revers est rabattu à *l'endroit*, sur la ligne ponctuée, fixé par quelques points sur ses côtés transversaux, puis orné au milieu avec un bouton. On assemble les deux moitiés du dos en repliant à l'intérieur, d'un centimètre environ, l'étoffe de la moitié de gauche, et piquant cette moitié sur celle de droite, de façon à former un liséré d'un demi-centimètre environ. On procède de la même façon pour toutes les autres coutures, à l'exception de celle de l'épaule; en exécutant celle-ci depuis *e* jusqu'à *f* on prend aussi la pèlerine, *e* avec *e*, point sur point, après avoir fait dans la pèlerine, depuis *f* jusqu'au point, la fente indiquée sur la figure 55, et après avoir posé, sous le bord orné de *piqûres* de la pèlerine, un ruban de taffetas ayant 1 centimètre 1/2 de largeur. On coupe les deux moitiés de la manche d'après la figure 54, en tenant compte de l'échancrure qui doit être faite sur la moitié de dessous; on coud ces deux moitiés ensemble depuis *g* jusqu'à l'*h*, — depuis *i* jusqu'au *k*; on pose, sous le bord inférieur de la manche et sous sa couture, un ruban ayant 1 centimètre 1/2 de largeur; on y met un bouton. Sur le bord supérieur de la moitié de dessous, on forme un pli en posant la croix sur le point, et l'on place la manche dans l'entournure, *k* sur la couture *c*; on prend en même temps la pèlerine qui doit être rabattue en dessous, sur la ligne portant le mot *pli*, de telle sorte que l'*f* et le *c* se trouvent sur les mêmes lettres du devant, l'étoile sur l'étoile des côtés. On fixe ensuite le col sur le devant, sur la ligne du *pli*; on coud un ruban sous l'encolure.

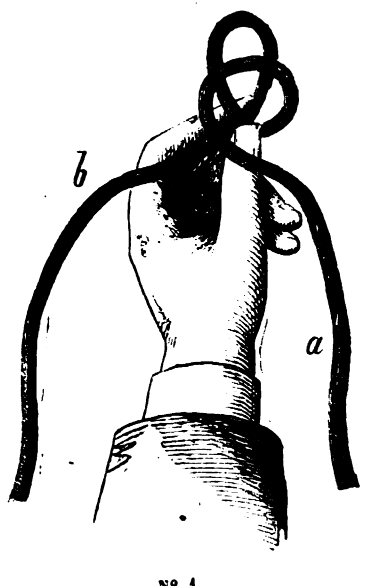
PALETOT ROCOCO POUR ENFANT DE TROIS A CINQ ANS. PALETOT-SAC POUR ENFANT DE QUATRE A SIX ANS.

Paletot-sac pour enfant

DE QUATRE A SIX ANS.

Les figures 56 à 62 (*verso*) appartiennent à ce modèle.

Notre modèle est fait en molleton-cachemire, de nuance gris-lilas. On emploiera 70 centimètres d'étoffe, ayant 80 centimètres de largeur; les bords sont partout dentelés, et marqués par deux lisérés de taffetas, l'un blanc, l'autre noir. On coupe les deux devants d'après la figure 56; le devant de gauche est en droit fil sur le bord, et non *dentelé;* le dos est coupé entier (sans couture) d'après la figure 58. On assemble les divers morceaux en réunissant les lettres pareilles. Ses coutures sont faites comme cela a été indiqué pour le paletot *rococo*. On pose partout, sur le bord de l'étoffe, le passe-poil blanc, sous lequel on coud ensuite le passe-poil noir, de telle sorte que celui-ci dépasse celui-là. Après avoir posé les boutons sur le devant de gauche, et fait les boutonnières sur le devant de droite, on place les poches en procédant comme cela a été indiqué pour le paletot *rococo*. La figure 57 est le revers de la poche. Le col, coupé en biais, au milieu et en deux parties, d'après la figure 59, est cousu sur l'encolure, étoile sur étoile, point sur point; on pose sur cette couture une étroite bande de taffetas. Les deux moitiés de la manche, coupée d'après la figure 60 (en échancrant la moitié de dessous sur la ligne du patron), sont cousues ensemble depuis *p* jusqu'à *q*, — depuis *r* jusqu'à *s*. Les figures 61 et 62 sont les revers, que l'on garnit de passe-poils que l'on coud ensemble depuis *t* jusqu'à *r* et que l'on fixe sur le bord inférieur de la manche, *q* avec *q*, — *r* avec *r;* on fixe aussi le côté transversal, dentelé du revers (figure 62), point avec point étoile avec étoile, en posant deux boutons. On-



N° 1.

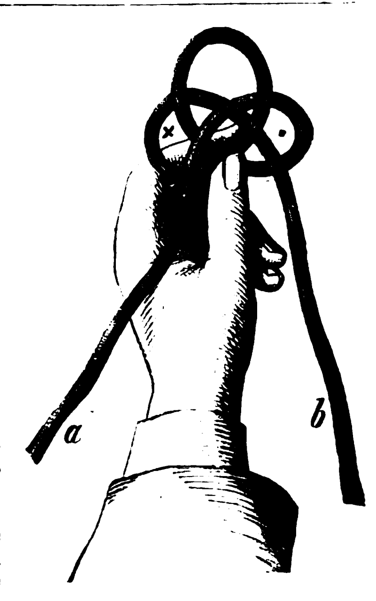
coud la manche à points arrière, dans l'entournure; on forme deux plis sur le dessous de la manche, en posant les deux croix sur le point; l'*s* de la manche doit se trouver sur la même lettre du devant (fig. 56).

Passementerie.

Les passementeries ornent maintenant tous les genres de vêtements pour femmes et enfants, et nous pensons qu'il sera utile à nos lectrices de trouver ici quelques indications pour exécuter elles-mêmes soit des *pattes* isolées, soit, en continuant le travail des bordures pour robes, jupons, paletots, etc.

Les dessins 1 à 4 indiquent les procédés à suivre pour exécuter la grande feuille n° 5. En commençant par le milieu de la longueur du cordon, on forme, comme l'indique le dessin n° 1, une sorte de boucle en croisant les deux bouts et posant au-dessus le morceau de droite (marqué *a*); on dirige ensuite ce morceau de droite à gauche en traversant la boucle, puis sous l'autre morceau, afin de le faire revenir à droite. On prend ensuite le morceau *b*, on l'entrelace dans le sens opposé, de gauche à droite (voir le dessin n° 2). Si l'on fixe les bouts et qu'on les coupe (voir le dessin n° 3), on aura une petite *patte* pour orner, en guise de boutons simulés, les devants des corsages ou des *confections*. Si l'on veut continuer le travail, on conduit le morceau *a* qui se trouve sur le morceau *b*, de haut en bas, au travers du vide marqué par un point, sur le dessin n° 2, formant ainsi une sorte de pointe de feston; on en fait autant avec le morceau *b* en sens opposé, de bas en haut, au travers du vide marqué par une croix, sur le dessin n° 2. Les deux morceaux doivent reposer l'un au-dessus, l'autre au-dessous du dernier entrelacement qui vient d'être fait (voir le dessin n° 4). On peut arrêter ici le travail qui forme une *patte*, ou le continuer si on veut avoir une feuille plus grande (voir le dessin n° 5) ou former une bordure. Les vides marqués par une croix et un point, sur la figure 5, sont ceux par lesquels on doit passer les bouts de cordon pour continuer le travail.

Les dessins 6 à 9 indiquent un travail de même genre, et servant aux mêmes usages. On forme la feuille n° 6 comme le n° 2, avec cette différence que le bout *a* se trouve *sur*, le bout *b* *sous* le dernier entrelacement. On croise les deux bouts, — celui marqué *b* est en dessous, — et on le dirige de gauche à droite, en biais, en travers du travail, en le passant (voir le dessin n° 6) en dedans du vide marqué par un point, et le retirant au dehors par le vide marqué par une étoile; le bout *a*, au contraire, passe de gauche à droite, dans la direction indiquée par une ligne ponctuée, sur le dessin n° 7, ce qui forme la feuille représentée par le dessin n° 8. On répète ce qui vient d'être fait, en passant les cordons dans les vides marqués par une croix et un point, sur le dessin n° 8, ce qui forme la feuille n° 9, que l'on peut continuer si l'on veut faire une bordure.



N° 2.

N° 3.

N° 5.

N° 4.

N° 6.

N° 9.

N° 7.

Costume de voyage.

ROBE PRINCESSE AVEC PALETOT.

Les figures 27 à 41 (*verso* appartiennent à ce patron.

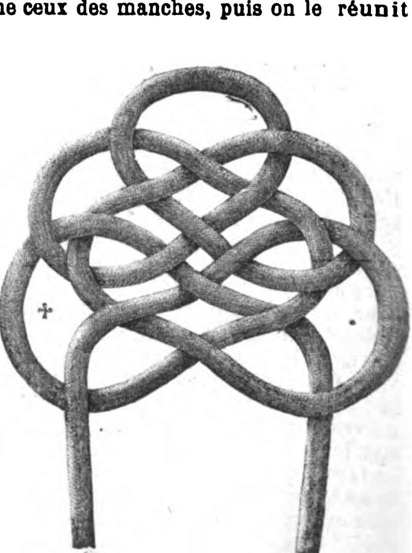
Le patron de cette robe peut servir aussi pour robe de ville en soie, ou tissu de laine pas trop léger; ainsi le barége ni le linos ne peuvent être employés avec cette forme de robe. L'alpaga, le poil de chèvre pas trop clair, et tous les tissus de soie conviennent pour ce patron.

Notre modèle est fait en popeline grise; la garniture est ornée de taffetas noir, avec galons mélangés de perles d'acier et boutons d'acier, plats et carrés. La doublure du capuchon du paletot, ses revers, ceux des manches, leurs *jockeys*, sont en taffetas noir; rien ne s'opposerait à ce qu'on fît le paletot de même nuance, mais d'un tissu autre que celui de la robe; dans ce cas la doublure et les ornements pourraient être rouges; si au contraire le paletot est de même étoffe que la robe, la similitude d'ornements est commandée par la similitude d'étoffe.

Le patron est coupé pour une personne assez petite; pour une grande taille, il faudra l'allonger de 17 centimètres sur le bord inférieur, en suivant la direction de chaque lé. Dans le cas où l'on voudrait avoir une jupe plate, coupée en pointe, pour la porter avec un corsage blanc, ou bien une veste, on s'arrêtera à la ligne ponctuée, qui, sur toutes les parties du patron, marque l'extrémité du corsage. Pour exécuter cette robe, on emploiera 8 mètres d'étoffe, ayant 80 centimètres de largeur. Après avoir complété le patron, en y ajoutant toutes les parties qui sont *repliées* sur notre planche, on coupera deux morceaux d'après chacune des figures 27 à 29, — 32 à 34; le dos est coupé entier, d'un seul morceau (sans couture au milieu), d'après la figure 30. Pour la garniture de derrière de la robe, on coupera une bande d'après la figure 31, et, pour la manche, deux morceaux d'après la figure 33, en échancrant la moitié de dessous sur la ligne du patron. On coud les pinces de la poitrine; on place sur le devant de droite une bande d'étoffe ayant 6 centimètres de largeur, suivant exactement la forme du bord de ce devant; on borde cette bande, de chaque côté, avec du taffetas noir, ayant un demi-centimètre de largeur; on l'orne avec un galon mélangé de perles d'acier; cette bande doit dépasser le devant d'un centimètre environ. Sous le devant de gauche, on pose une bande d'étoffe ayant 4 centimètres de largeur; on fait sur le devant de droite les boutonnières indiquées sur la figure 27, en prenant, bien entendu, aussi la bande posée sur ce devant; on pose les boutons sur le devant de gauche. On pose par derrière la bande-garniture (fig. 31), sur laquelle on imite des boutonnières, en y cousant des bouts de soutache noire, puis on place le taffetas noir et les boutons; l'étoile et la croix de la bande doivent se trouver sur les mêmes signes de la robe. On réunit les divers morceaux, en assemblant les lettres pareilles, et prenant en même temps la doublure du corsage. Dans la couture qui va depuis A jusqu'à B on laisse pour la poche, depuis la croix jusqu'au double-point, une fente, que l'on double de taffetas noir, et sur laquelle on pose la *patte* garnie (fig. 32). Après avoir assemblé les deux moitiés de la manche depuis I jusqu'au K, — depuis L jusqu'à M, on fait dans le revers (fig. 34) une fente entre les deux lignes, on le double de taffetas noir, on fixe les coins chacun avec un bouton, et l'on coud le revers ensemble, depuis K jusqu'à l'étoile; ensuite on le joint à la manche, et on l'y fixe en réunissant les lettres pareilles. On forme deux plis sur le dessous de la manche, en posant les deux croix sur le point intermédiaire, puis on coud la manche dans l'entournure, M avec M du devant; on pose autour de l'encolure un passe-poil de taffetas noir, et, sur le bord inférieur de la robe, un faux ourlet de même étoffe que la robe, ayant 6 centimètres de largeur.

Le paletot peut être fait en toute étoffe, molleton d'été, etc., ou de tout autre tissu pareil à toute autre robe; on emploiera 2 mètres 90 centimètres d'étoffe, ayant 80 centimètres de largeur. On coupe deux morceaux d'après chacune des figures 35 à 39; les figures 40 et 41, d'un seul morceau, c'est-à-dire sans couture au milieu. Sous les bords de chaque devant, on pose une bande de même étoffe, ayant 5 centimètres de largeur; on fait les boutonnières, on pose les boutons, et sur la figure 35 on fait une fente pour la poche intérieure.

La patte de la poche, qui a été doublée et ornée de taffetas noir, est cousue sur cette fente pour la cacher, étoile avec étoile, point sur point, et aussi sur ses côtés transversaux. Après avoir cousu les deux moitiés du dos ensemble, au milieu, par derrière, on réunit dos, petits côtés et devants, depuis N jusqu'à O, — P jusqu'à Q, — R jusqu'à S; on fait la fente du jockey (fig. 39), on le garnit de taffetas, de galon, on le fixe à chaque pointe avec un bouton, on coud le jockey dans l'entournure du paletot, en réunissant les lettres pareilles et posant un passe-poil. Le revers du capuchon (fig. 41) est doublé en taffetas; on y fait la fente nécessaire pour rabattre les coins, comme ceux des manches, puis on le réunit au capuchon (fig. 40) en le soutenant un peu depuis T jusqu'au double point, et le fixant étoile sur étoile. On plisse le bord supérieur du capuchon en posant chaque croix sur le point voisin, et on le joint au paletot, V et W sur les mêmes lettres de l'encolure, que l'on borde ensuite avec une étroite bande de taffetas noir. Les manches de la robe tiennent lieu de manches pour le paletot.



N° 8.

Gilquin fils imp. r. des Fossés St J. 3. Paris

LA MODE ILLUSTRÉE.

Bureaux du Journal 56, Rue Jacob, Paris

Toilettes de Mme BRÉANT-CASTEL, 58 bis Rue Ste Anne.



Paletot espagnol.

Les figures 16 et 17 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Notre modèle est fait en gros grain noir, avec revers de soie rouge, larges galons de passementerie noire, mélangés de perles de jais et frange en chenille noire.

Pour faire ce paletot, on emploiera 4 mètres 50 centimètres d'étoffe ayant 67 centimètres de largeur ; 9 mètres de galon ayant 2 centimètres de largeur ; 5 mètres de frange de chenille avec grelots de jais, ayant 4 centimètres de largeur ; 65 centimètres de gros cordon noir en soie ; 12 gros boutons en passementerie noire ; 10 mètres de galon ayant 3 centimètres 1/2 de largeur ; on peut substituer à ce dernier galon du ruban de velours de même largeur, brodé avec des perles noires.

D'après chacune des figures 20 à 24, on coupe deux morceaux ; on assemble les diverses parties du patron par des coutures à points arrière ; on coud ensemble les deux moitiés du dos depuis l'encolure jusqu'au point, puis les figures 20 et 22 depuis T^a jusqu'à S^a, les figures 22 et 23 depuis O^a jusqu'à P^a ; on réunit à la figure 23 la partie plissée, coupée d'après la figure 24, R^a sur R^a, — Q^a sur Q^a, — P^a sur P^a. Avec l'excédant de l'étoffe on forme un pli, dont on ourle le bord supérieur sur le dos et sur le petit côté. Après avoir réuni sur l'épaule dos et devant, depuis U^a jusqu'à V^a, on pose sous le bord du devant une bande de taffetas rouge ayant environ 14 centimètres de largeur, que l'on orne, sur la ligne marquant le revers, avec le galon étroit. On coupe pour chaque manche deux morceaux d'après la figure 26, en échancrant la moitié de dessous ; on assemble les deux moitiés, depuis W^a jusqu'à X^a, — depuis Y^a jusqu'à Z^a. Sous le bord inférieur de la manche, on pose une bande de taffetas rouge, ayant 10 centimètres de largeur ; on coud la manche dans l'entournure, Y^a avec Y^a. Après avoir coupé le col d'après la figure 25, on le coud sur le paletot, étoile sur étoile, point sur point ; on y pose le galon étroit, en *prenant* le bord du col qui a été un peu replié à l'endroit ; la garniture de galon est indiquée par des lignes fines ; sur le dos et le petit côté, on la complétera de façon à former une losange. Ce galon est posé autour de l'encolure et, à l'exception de la partie plissée, il borde tout le paletot ; une frange de chenille s'y rattache, un galon à bouclettes surmonte le galon large. La même garniture se répète sur le bord inférieur des manches, figure des épaulettes, se retrouve sur le revers imitant des poches (fig. 21), lequel doit être fixé étoile sur étoile, croix sur croix, point sur point, sur le devant. Il reste à poser sur chaque devant les boutons réunis par des bouclettes faites en gros cordon.

Paletot fermé.

Les figures 15 et 19 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Ce modèle est fait en reps de soie noire ; la garniture se compose de guipure noire et de passementerie. On emploiera 4 mètres 50 centimètres d'étoffe, ayant 67 centimètres de largeur ; cette forme convient surtout aux dames âgées.

Pour faire la garniture, on prendra 30 mètres 50 centimètres de guipure, ayant 4 centimètres de largeur ; — 9 mètres 50 centimètres de galon, ayant 1 centimètre de largeur, mélangé de perles noires ; 35 douzaines d'olives en passementerie, avec grelots, 14 glands et boutons ronds.

On coupe deux morceaux d'après chacune des figures du paletot, après avoir complété les côtés repliés. On coud ensemble, par derrière, les deux moitiés du dos, dont on double les bords dentelés avec une bande de taffetas ayant la largeur indiquée sur la figure 16, pour poser la garniture ; on assemble dos et devants depuis C^a jusqu'à D^a, depuis D^a jusqu'à l'étoile, depuis l'étoile jusqu'à l'E^a. La couture depuis D^a jusqu'à l'étoile est faite sur la ligne qui indique, sur la figure 16, la place où l'on pose le devant, qui jusqu'à cette ligne doit se trouver sous le dos. Les morceaux coupés d'après la figure 15^b sont piqués sur la couture faite depuis C^a jusqu'à D^a, et fixent en même temps les bords de l'étoffe du dos ; en dernier lieu on les prend depuis G^a jusqu'à la croix, dans la couture de l'épaule. Après avoir cousu le petit col, ensemble, au milieu, par derrière, et l'avoir placé dans l'encolure, en réunissant les lettres pareilles, on coud la manche ensemble, depuis K^a jusqu'à L^a, depuis M^a jusqu'à N^a ; on pose à l'intérieur du bord inférieur une bande de taffetas ayant 6 centimètres de largeur, on y met la garniture, et enfin on la coud dans l'entournure, N^a sur la même lettre de la figure 15^b. On borde le paletot à l'intérieur avec une bande de taffetas ayant 6 centimètres de largeur, et l'on place la garniture pour laquelle la guipure doit être un peu froncée, posée en deux rangs se touchant par leurs bords droits, et dont la couture est cachée par le galon étroit, orné d'*olives*. On pose des agrafes à l'encolure pour fermer le paletot.

Paletot-habit.

Les figures 45 à 49 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Ce paletot est très-élégant de forme, et convient aux toilettes *parées*. On emploiera pour l'exécuter 6 mètres 50 centimètres de poult-de-soie noir, ayant 58 centimètres de largeur ; la garniture se compose de galon (5 mètres 60 centimètres ayant 2 centimètres de largeur), de dentelle (7 mètres 50 centimètres de largeur) ayant 4 centimètres, et enfin de nœuds faits en même étoffe que le paletot.

COSTUME DE VOYAGE. — ROBE COUPÉE EN POINTE ET PALETOT PAREIL.

On coupera deux morceaux d'après chacune des figures 45 à 48, — deux morceaux aussi pour chaque manche, d'après la figure 49, en échancrant la moitié de dessous. Le col (figure 48) est fait en étoffe double. Après avoir cousu les pinces de la poitrine, depuis le point jusqu'à la croix, on coud ensemble les deux moitiés du dos, puis dos, petit côté et devant, depuis J^a jusqu'à K^a, depuis L^a jusqu'à M^a, depuis N^a jusqu'à O^a. On coud ensuite ensemble les deux côtés du col, et on le pose P^a et Q^a sur les mêmes lettres de l'encolure. Les deux moitiés de chaque manche sont cousues ensemble, depuis R^a jusqu'à S^a, depuis T^a jusqu'à U^a. On garnit la manche comme l'indiquent le dessin et le patron, et l'on pose à l'intérieur, sous le bord inférieur, une bande de taffetas ayant 4 centimètres de largeur. Sur le bord supérieur de la moitié de dessous, on forme deux plis, en posant les deux croix sur le point intermédiaire ; on fixe la manche dans l'entournure U^a sur U^a. On borde le paletot à l'intérieur, avec une bande de taffetas ayant 4 centimètres de largeur, et l'on place la petite patte qui se trouve au bord du devant de gauche. On fronce légèrement la dentelle, on la pose sur la ligne extérieure tracée pour le galon, puis on coud par dessus le galon, qui est orné de perles noires. Les nœuds qui garnissent le dessus de la manche, le petit côté et le dos, sont formés avec une bande de poult-de-soie, ayant 11 centimètres de largeur, doublée de gaze roide ; on pose ces nœuds en consultant la disposition de notre dessin.

Paletot Raglan.

Les figures 5 à 12 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Ce modèle qui, en modifiant un peu la garniture, convient aux jeunes filles aussi bien qu'aux femmes, est fait en taffetas noir ; la garniture se compose de galons en passementerie, ornés d'une profusion de perles d'acier, que nous conseillerions d'éviter si le paletot était destiné à une jeune fille. Il s'y trouve aussi des grelots en passementerie, des boutons ronds ; les contours sont bordés avec deux coutures piquées en soie noire ou blanche, faites l'une à bord, l'autre à quelque distance.

On emploiera pour faire ce paletot 4 mètres d'étoffe, ayant 67 centimètres de largeur ; pour la garniture, 11 mètres 25 centimètres de galon, 2 mètres 50 centimètres de frange à *grelots* ou bien à *boules*.

On coupe deux morceaux d'après chacune des figures 5 à 12 ; pour les figures 6 et 7, en outre, deux morceaux en soie légère de doublure ; on coud la pince de la poitrine, et, sous le bord de devant on pose une bande de taffetas, ayant 6 centimètres de largeur. Sur le devant de droite on pose des boutons, on fait des boutonnières ; sur le devant de gauche, on pose des boutons. On assemble les deux moitiés du dos, depuis G jusqu'à l'H ; depuis l'H il reste une fente, jusqu'au bord inférieur, et les remplis de l'étoffe sont cachés plus tard par une bande de taffetas. A la lettre H, la moitié gauche du dos doit se trouver sur la moitié de droite, et y être piquée depuis H jusqu'au point. On coud ensemble dos, devant et *basque de la hanche* depuis I jusqu'au K, — depuis L jusqu'à M ; on assemble ensuite les petits côtés (fig. 6 et 7), formant le revers, depuis N jusqu'à l'O, en prenant aussi la doublure ; puis on les réunit au dos et aux devants, en assemblant les lettres pareilles, et l'on fixe le bord supérieur de la basque de la hanche (fig. 8) sur la ligne fine des figures 6 et 7. Après avoir fait la couture de l'épaule, depuis R jusqu'à S, on coud ensemble les deux moitiés de chaque manche, d'abord depuis T jusqu'à l'U ; on continue cette couture en piquant le dessous de la manche sur le dessus, et réunissant les lettres pareilles ; on ourle à l'intérieur l'excédant de la manche. Après avoir fait la couture extérieure de la manche, depuis X jusqu'à l'Y on place sous le bord inférieur de la manche



une bande de taffetas ayant 3 centimètres de largeur, on pose la garniture, on fait les lignes *piquées*, et l'on forme sur le bord supérieur du dessous de la manche deux plis, en posant les deux croix sur le point intermédiaire. On coud la manche dans l'entournure, T avec la même lettre du devant. Le col qui a été cousu ensemble est doublé, garni, *piqué*, et posé avec un liséré dans l'encolure en réunissant les lettres pareilles, puis fixé sur le devant, croix avec croix. La garniture et les *piqûres* se retrouvent aussi sur les côtés, et la couture réunissant les côtés, les devants et le dos, est couverte par le galon ; à la fente du dos on pose les boutons indiqués; sur le col, les manches et les côtés on place la frange à grelots.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Redingote de taffetas gris de lin, à bords dentelés, ornés d'un gros liséré de taffetas lilas; la redingote est ouverte par devant sur une robe de dessous en taffetas lilas, bordée d'un étroit volant tuyauté; cette robe de dessous est simulée, et se compose de deux lés de taffetas; les côtés de la redingote sont fixés sur la robe de dessous par un gros bouton lilas posé dans chaque dent de la redingote; le corsage est assorti à la robe, c'est-à-dire qu'il est fait en taffetas gris, et *paraît* ouvert sur un corsage de même taffetas que la robe de dessous; celle-ci est boutonnée depuis le col jusqu'aux pieds. Les devants du corsage gris sont dentelés; dans chaque dent un bouton lilas; les manches ont une forme très-originale; elles semblent être faites en taffetas lilas, et recouvertes avec une manche plus étroite et plus courte, grise, dentelée tout autour et fixée par des boutons lilas: le taffetas lilas de la manche paraît autour de l'entournure et sur toute la longueur du bras du côté du coude. Chapeau de chez Mme Aubert, rue Neuve-des-Mathurins, n° 6; il est en paille de riz blanche glacée, bordé avec de grosses perles de même paille; longues branches de glycine lilas, brides lilas.

Robe de taffetas bleu, garnie avec un étroit volant tuyauté; corsage blanc, large ceinture bleue; veste courte devant, à pans arrondis par derrière, bordée d'olives en passementerie bleue.

MODES.

On me demande d'indiquer ici quelques toilettes bien simples, très-*pratiques*, et cependant élégantes. Si je tiens à être exacte, je serai très-brève, car la toilette des femmes est aujourd'hui un uniforme : jupe en un tissu quelconque, corsage blanc avec large ceinture en ruban de gros-grain, et haute boucle ou ceinture pareille à la robe, ou ceinture de ruban nouée par derrière, paletot pareil à la robe. Cette combinaison est universellement adoptée. Le tissu seul varie et les garnitures sont facultatives; mais, en général, on porte peu de garnitures, les paletots devant être semblables aux robes. Comme on ne garnit pas les paletots de ce genre, les robes subissent la loi qui leur est faite.

On ne voit guère d'écharpes en dentelle, et en tous cas les jeunes filles ne peuvent en porter; les écharpes de taffetas noir sont garnies avec de la dentelle ou de la guipure, ou bien avec une ruche *à la vieille*, si on les destine à des jeunes filles, ou si l'on ne veut pas porter des dentelles.

Les robes de linos et tous les tissus analogues sont ornés d'un seul petit volant tuyauté, posé à bord, surmonté de trois ou quatre rouleaux en taffetas ou de plusieurs soutaches, ou de trois *galons-cachemire*. Les entre-

PALETOT ESPAGNOL.

deux de dentelle noire avec ou sans doublure de couleur sont toujours employés pour garniture, en les disposant selon que l'indiquent la plupart de nos dessins. Lorsque les robes sont de deux nuances, on exécute toujours l'ornement, quel qu'il soit, avec la nuance la plus *accusée*, c'est-à-dire qu'une robe lilas et blanche aura des ornements lilas, une robe blanche et noire des ornements noirs, et ainsi de suite. Quant aux robes de percale destinées aux toilettes, on les orne avec un petit volant tuyauté ou bien avec des lacets blancs en coton. Pour toutes ces robes, on fait des corsages *séparés*, à basques ou bien à ceinture, afin de pouvoir, quand on le désire, substituer un corsage blanc à celui de la robe.

On prépare aussi des robes de mousseline blanche; j'en ai vu une qui m'a semblé être assez jolie pour que la description puisse être présentée à nos lectrices. Le lé de devant était disposé en tablier, c'est-à-dire recouvert avec de petits bouillonnés séparés par des entre-deux en dentelle de Valenciennes, doublés de ruban bleu, le tout disposé, non en ligne droite, mais en biais, pour chaque moitié du lé, de façon à représenter une sorte de grand *éventail*. Cette garniture se continuait sur le devant du corsage, qui n'était ni montant, ni décolleté, mais *carré*, autour du cou. Le lé de devant de la robe n'avait point de volant, mais sur chaque côté de ce lé commençait un volant froncé bordé de dentelle, très-étroit, et s'élargissant graduellement pour garnir la robe sur les côtés et par derrière. Grande ceinture bleue frangée, nouée sur le côté gauche. Manches étroites, entièrement composées de bouillonnés, séparés par des entre-deux.

Les robes faites avec un paletot pareil, mais en étoffe un peu coûteuse, ont parfois des garnitures. Les jupes avec paletots pareils, très-simples, se font sans garnitures; on se borne à les border avec des lacets, et parfois à faire quelques ornements avec ces mêmes lacets. Mais, quel que soit le parti auquel on s'arrête, il faut se garder (règle générale) de garnir des paletots *à bord*, soit avec des franges, soit avec des dentelles; celles-ci sont posés en *ondulations* plus ou moins prononcées, au-dessus du bord de la robe et au-dessus du bord du paletot.

Les chapeaux en tulle ont eu cette année un succès considérable, qui se répétera sans nul doute vers les derniers mois de l'été. A ce sujet, je me permettrai d'indiquer une *nuance* assez importante au point de vue du bon goût. Lorsqu'une Parisienne ne peut acheter un chapeau très-richement orné, elle prend chez une bonne modiste un chapeau très-simple, plutôt que de se donner un luxe de fort mauvais goût en choisissant les chapeaux reluisants d'oripeaux qui affichent leur *bon marché* derrière une vitrine. Je conseillerai toujours l'économie, mais je combattrai de toutes mes forces le faux luxe qui se vend bon marché. Les grosses fleurs banales, les étoiles, les paillettes d'or et d'acier fabriquées à bas prix, tout le clinquant actuel, en un mot, que l'on accepte difficilement, même lorsqu'il est parfaitement exécuté, devient hideux dans certaines conditions de *bon marché*, et nos lectrices ne doivent pas oublier qu'une femme est bien plus élégante avec le plus simple de tous les chapeaux de paille, orné du plus simple des rubans, mais fait par une bonne modiste, qu'avec un chapeau ambitieux, sonnant et reluisant, vendu 15 francs. Ces derniers chapeaux sont d'ailleurs loin de représenter une économie bien entendue; outre qu'ils sont fort laids, ils n'ont aucune solidité et se déforment si vite que l'on



ne tarde pas à se trouver coiffée d'une galette bosselée... résultat affreux, qu'une Parisienne évitera à tout prix. La mode actuelle offre de nombreux écueils du même genre, et j'ai pensé qu'il n'était pas inutile de prémunir nos lectrices contre les périls qui compromettraient leur bon goût. E. R.

LA CIVILITÉ*
NON PUÉRILE, MAIS HONNÊTE.
XXIII.
LES RÉUNIONS.

Toutes les circonstances qui réunissent dans un même cercle des individus plus ou moins nombreux, qu'il s'agisse simplement de visites faites à jour fixe, selon l'usage parisien, de soirées intimes, de *grandes réceptions* ou de bal, sont comprises dans ce seul mot : *réunion*. Si les devoirs de la politesse sont les mêmes dans toutes ces circonstances, si tous les usages que l'on doit connaître et observer ont une origine commune, c'est-à-dire le désir constant de ne blesser aucune des personnes que l'on rencontre, et des efforts non moins constants pour plaire à tous ceux qui forment la compagnie dont on fait partie, il est vrai, cependant, que les coutumes varient suivant les circonstances, et que l'on doit apprendre à connaître ces coutumes, pour s'y conformer dans l'ordre qui leur est attribué.

Les visites, à Paris du moins, forment aujourd'hui une véritable *réunion*. De tous les cercles, il n'en est point qui soit plus difficile à tenir. Les réunions du soir esquivent les difficultés, parce qu'elles ont toujours un ou plusieurs sujets de distraction pour les personnes qui les composent : la musique ou la danse, les tables de jeu, la conversation, occupent les uns, intéressent ou du moins paraissent intéresser les autres. Le rôle de la maîtresse de la maison est dans ce cas relativement facile à remplir; les préparatifs sont faits à l'avance, et chacun des invités cherche et trouve par lui-même le genre de distraction qui lui convient le mieux.

Dans un cercle de visites du matin, la maîtresse de la maison doit au contraire s'occuper particulièrement de chacun des visiteurs. Point de distractions, point de rafraîchissements qui permettent de rompre les associations mal formées, et de se rapprocher des divers groupes. Là, il faut s'occuper à la fois des détails et de l'ensemble, établir entre des personnes qui bien souvent ne se connaissent pas une conversation générale; veiller à ce que cette conversation ne se prolonge jamais assez longtemps pour épuiser son sujet, ce qui aurait pour résultat de la faire tomber tout à coup; préparer les transitions, ménager à chacun une *rentrée* convenable, et surtout s'appliquer à ce que personne ne soit exclu par la nature du sujet que l'on traite, sans cependant interrompre un sujet intéressant; satisfaire à la fois la majorité et la minorité, régner et gouverner à la fois, en maintenant une autorité effective, mais insaisissable, quel labeur! Et combien il exige de qualités diverses, de facultés opposées, de tact subtil et délicat! Mais il ne faut pas que cette énumération effraye mes lectrices et les décourage; la plupart de ces qualités et de ces facultés sont inhérentes aux natures féminines, et

LETOT FERMÉ. PALETOT-HABIT. PALETOT RAGLAN.

se résument toutes en quelques bons sentiments : ménager l'amour-propre d'autrui, épargner les humiliations et n'avoir aucune prétention personnelle.

C'est surtout ce dernier précepte qui doit être toujours présent à la mémoire des maîtresses de maison. La vanité et l'égoïsme sont pour elles des ennemis qui, si on ne les combattait résolûment, leur enlèveraient tout charme et tout pouvoir et leur communiqueraient un caractère grotesque ou révoltant. Avec un peu d'habileté, en effet, on est seulement révoltant, parce que l'on essaye de déguiser ses préférences et ses faiblesses; mais, lorsqu'on ne sait pas même tenter cet effort, on devient franchement grotesque.

Parmi les personnes que l'on reçoit et qui se trouvent réunies d'une façon fortuite, le hasard mélange volontiers les fortunes, les positions, les intelligences. Des femmes qui sont fort riches se trouveront dans le même cercle que des personnes moins riches ou même pauvres; des hommes qui possèdent un mérite réel, mais modeste, seront placés près d'individus parlant un jargon à la mode ou bien une faconde redondante; des personnes décorées d'une particule ou d'un titre se rencontreront avec des gens qui ne sont pas *nés* du tout et portent des noms très-bourgeois. Ces rapprochements inévitables produiront un malaise très-caractérisé si la maîtresse de la maison n'a pas la connaissance bien exacte des devoirs qu'elle doit remplir. Elle doit se porter là où il y a le plus de péril; elle doit faire contre-poids aux prétentions, aux façons suffisantes ou impertinentes qui pourraient blesser, humilier, écraser les personnes modestes par le caractère, la position ou la fortune, si elle ne venait en aide à ces dernières.

Le contraire arrive trop souvent, il faut bien l'avouer. Dans certains cas, ainsi que je le disais plus haut, certaines maîtresses de maison apparaissent véritablement grotesques. Une visite inespérée leur advient-elle, se fait-elle remarquer par un titre, ou se signale-t-elle à l'attention générale par une fortune considérable ou par une renommée quelconque, ces pauvres maîtresses de maison, prises d'un vertige subit, d'une suffocation de vanité et de joie, perdent littéralement la tête. Selon leur sentiment particulier, qui les porte à vénérer spécialement soit l'argent, soit les titres ou la notoriété, elles n'ont plus d'yeux ni d'oreilles, plus d'attentions et d'égards que pour cette visite, dont elles s'estiment si fort honorées, faisant ainsi, à force de vanité, le plus humiliant de tous les aveux d'infériorité. Le cercle qui les entoure n'existe plus; elles délaissent tous leurs visiteurs pour vouer toutes leurs facultés à cette nouvelle visite. Sont-elles un peu plus habiles? Tout en éprouvant ces sentiments de vanité, elles les voileront un peu en en atténuant les manifestations, mais ne pourront jamais dérober entièrement le mobile qui les fait agir, et se montreront révoltantes par la petitesse et la bassesse de ces sentiments. En vérité, en vérité, on ne peut substituer l'apparence à la réalité, et, pour atteindre la perfection de la politesse, il faut posséder la bonté et la générosité.

Ce seront ces deux vertus qui inspireront à une maîtresse de maison le courage d'intervenir toujours en faveur de la faiblesse, qui la porteront à se placer près de ses plus modestes visiteurs, ou bien à créer à ceux-ci des interlocuteurs bienveillants. Les autres trouveront assez de courtisans, et n'ont guère besoin de sollicitude. Chez elle, elle ne saurait avoir de préférence, sinon pour ceux auxquels elle peut être utile; elle doit savoir quitter

un causeur spirituel pour un visiteur ennuyeux, et accomplir tous les petits sacrifices que sa situation lui commande, sans jamais laisser apercevoir l'effort qu'ils lui coûtent. Veiller sur tout le cercle qui l'environne, savoir rapprocher les personnes entre lesquelles il peut exister des parités de situation et d'opinion, diriger la conversation sans prétendre lui imposer des sujets spéciaux, tout en la maintenant sur un terrain qui ne puisse réserver à personne des piéges désagréables ou des réminiscences pénibles, telles sont, entre autres, les obligations que e livre à la méditation des maîtresses de maison; par ce simple et bref énoncé, elles verront que toute la vie de la femme, la vie privée, comme la vie en *représentation*, se résume en un seul mot : dévouement.

Quelques femmes, en petit nombre, je l'espère, trouvent que le métier de maîtresse de maison, accepté et pratiqué de cette façon, constitue à tout prendre un métier de dupe. Eh quoi! diront-elles, donner toujours, ne recevoir jamais! Toujours prendre sur soi, prodiguer les attentions, les égards, sacrifier ses goûts, ne tenir aucun compte de ses inclinations, s'imposer la fatigue de veiller sur tout le monde, de protéger les gens *insignifiants*, d'acclimater chez soi ceux qui s'y trouvent peu familiers, et tous ces soins, tous ces efforts, cette contention d'esprit, ce renoncement perpétuel, aboutissant à un résultat absolument négatif, n'offrant d'autre récompense que celle de faire dire à quelques individus obscurs que l'on est une bonne maîtresse de maison? Quelle niaiserie, et combien il est plus sage de faire ce qui plaît en toute circonstance, sans tenir compte des autres, de leurs sentiments, de leurs préférences, de leurs antipathies!

Cela est parfaitement exact, et l'on ne saurait démontrer mathématiquement aux femmes qui feraient des réflexions de cette nature que leur calcul est faux et leur conclusion pitoyable. Ce que l'on acquiert en pratiquant la bonté et la générosité ne peut en effet se chiffrer, ni se mesurer, ni se peser; ces vertus font naître la sympathie, — dont elles ne se soucient pas, — et, moyennant l'aide du temps, transforment les étrangers en amis; de plus le cœur et l'esprit ne peuvent être satisfaits qu'au prix de ces efforts bienveillants, faits en faveur de nos semblables; l'arrogance et le masque de l'indifférence s'appliqueront toujours vainement à dissimuler le vide qui se produit dans toute âme humaine dès qu'elle est occupée d'elle seule et seulement d'elle. Pour arriver à ce degré d'égoïsme, on doit être né incomplet, obtus de cœur ou d'esprit, car la dose de suffisance que suppose tout égoïsme exagéré ne saurait se séparer d'un certain degré de sottise. Il y a au fond de toutes les manifestations de la personnalité, lorsqu'on les analyse avec soin, un élément de bêtise ou d'effronterie. Nul être doué d'esprit n'osera avouer à lui-même et aux autres qu'il se préfère à tous ses semblables, et que la moindre de ses satisfactions a plus d'importance pour lui que le plus sérieux intérêt d'autrui. Quant au cœur, c'est encore le meilleur guide que l'on puisse suivre en toute circonstance.

Pour alléger autant que possible le fardeau mposé aux maîtresses de maison durant la réception de leurs visites, on restera environ un quart d'heure lorsqu'on leur sera peu connu, et l'on se retirera dès que la conversation à laquelle on prend part commencera à languir. Je n'ai pas besoin de dire ici que cette mesure est loin d'être absolue. Les personnes intimes dans un cercle prolongent leur visite aussi longtemps que cela leur convient; les étrangers même, ceux qui connaissent imparfaitement la maîtresse de la maison, ne se retirent pas ponctuellement après un quart d'heure, si la conversation est bien engagée. Cette règle est surtout bonne à appliquer lorsqu'on ne peut échanger qu'un petit nombre de lieux communs, et quand on se trouve au milieu de personnes totalement étrangères. Dans ce cas, on imposerait à la personne que l'on visite l'obligation de conduire de front deux conversations différentes, et la besogne de présider à une seule conversation est déjà assez compliquée pour qu'il soit de bon goût de simplifier, en se retirant, le rôle de la maîtresse de la maison. Un homme garde son chapeau à la main pendant toute la durée de la visite. Il ne s'étend pas dans un fauteuil, il ne se place pas majestueusement dans un canapé; il s'assied sur le siége qu'on lui désigne et n'affiche aucune habitude familière, fût-il dans la maison de ses meilleurs amis. Tout privilége est essentiellement opposé à l'égalité, qui est la règle principale de la politesse, car jamais un homme bien élevé ne laissera supposer qu'il s'estime supérieur à ceux qui l'entourent; or la familiarité constitue un privilége vis-à-vis de ceux qui ne jouissent pas des mêmes immunités, et il est de bon goût de ne point les proclamer, parce que ceux qui ne les possèdent pas pourraient se trouver atteints dans leur susceptibilité, et mesurer avec un amer retour sur eux-mêmes la différence qui les sépare des *privilégiés*.

Pour les réunions du soir, au contraire, les hommes quitteront leur chapeau, en ayant soin de ne point le placer en évidence sur un siége ou un meuble dont on peut avoir besoin. Sans accabler la maîtresse de la maison d'un empressement qui pourrait lui sembler fatigant, ils se mettront à ses ordres pour toutes les circonstances où elle pourrait avoir besoin de leur service; c'est à elle qu'il appartient d'user avec discrétion de cette bonne volonté, et je l'engage à toujours essayer d'abord de se passer d'un service, à ne le réclamer que dans les cas où il serait indispensable. Certaines personnes exercent une hospitalité qui mérite la qualification de despotique; leurs invités sont toujours accablés d'une immense variété de corvées, et semblent avoir été conviés pour concourir à l'agrément particulier de leur hôtesse, ou simplement pour lui éviter l'emploi de nombreux domestiques. L'une ne peut souffrir les cartes; la vue d'une table de jeu agit sur ses nerfs et elle oblige tous ses invités, ceux-là même qui aiment le *whist* ou la *bouillotte*, à s'interdire cette distraction, pour rester en contemplation devant ses talents de musicienne ou de conversation; une autre, au contraire, n'aime que le jeu et veut imposer sa préférence à tous ceux qui l'entourent. La balance doit être tenue égale entre tous les goûts opposés, et cette tâche sera facile si l'on se trouve avec des personnes bien élevées, disposées par conséquent à se faire des concessions mutuelles; mais en toute circonstance, et à tout propos, une maîtresse de maison ne doit jamais oublier qu'il est une seule personne qu'elle peut sacrifier : elle-même.

Il faut étudier, connaître les goûts particuliers de chacune des personnes que l'on reçoit, et en garder un souvenir exact; celle-ci fuit le voisinage de la cheminée, on lui garde la place qui lui convient; une autre, au contraire, aime la chaleur, on la rapproche du feu; telle personne aime à causer, telle autre à jouer, on recrute des *partners* pour l'une et pour l'autre, n'imposant ni à l'une ni à l'autre le sacrifice de ses préférences. La diversité des rafraîchissements préférés par les uns et par les autres, la préparation même de ces rafraîchissements, doivent être étudiés par une maîtresse de maison. J'en ai connu qui ne se préoccupaient d'aucun de ces détails, parce qu'ils leur semblaient trop infimes et tout à fait indignes de fixer l'attention, consacrée à des objets bien plus importants. J'ai toujours remarqué qu'à moins de procéder d'une habitude de désordre invétérée et blâmable, cette superbe inattention appartenait toujours aux cœurs secs et aux esprits infatués d'eux-mêmes. Mais, quelle que soit l'origine de cette négligence, il est certain que beaucoup de personnes s'éloignaient peu à peu de ces maisons, parce que l'absence de tout confort constitue toujours un manque d'égards pour les invités, en leur prouvant qu'on se soucie fort peu d'eux et de leur agrément.

C'est dans ces mêmes soins, dans ces égards, dans cette sollicitude toujours active pour le bien-être de ceux qui l'entourent, qu'une jeune fille, une jeune femme, prendront l'habitude du dévouement qu'elles seront appelées à exercer en des occasions plus sérieuses. Il n'est pas exact d'affirmer que la générosité peut se scinder, qu'il est possible de la mettre à l'écart dans les relations sociales, et de la retrouver intacte, vaillante, dans les circonstances graves. Toute femme, tout être qui ne saura pas maîtriser son égoïsme dans les petits événements quotidiens de l'existence, se montrera bien plus égoïste encore lorsque des intérêts plus sérieux seront en jeu. Ceux qui savent se faire partout une *belle part* ne sont pas tout à fait estimables, car ils la prélèvent trop souvent sur leurs semblables; il leur manque une délicatesse essentielle, celle dont l'absence implique le dédain de quelques vertus, et les prive du plus doux plaisir : la science du sacrifice accompli au profit d'autrui.

EMMELINE RAYMOND.



LE LEGS.

Suite.

Ainsi, pour échapper aux habitudes mondaines qui lui pesaient, sans qu'il trouvât en lui le courage de s'en affranchir, M. Darcet avait entrepris de longs voyages poursuivis pendant trois ans en compagnie de son frère, et continués par celui-ci depuis deux ans; pendant ce laps de temps il s'était laissé maîtriser par une passion, laquelle allait devenir une manie. Dans ses voyages à travers l'Europe et l'Asie, il avait rassemblé une grande quantité de *curiosités*, sur lesquelles il veillait avec le soin minutieux et un peu exagéré que l'on considère comme étant l'un des attributs distinctifs des célibataires, qui reportent sur les choses l'activité qu'ils n'ont pu consacrer aux personnes; ses séjours dans les diverses villes capitales de l'Europe, ses voyages d'exploration, avaient agrandi le cercle de ses connaissances, et fournissaient des éléments intéressants à sa conversation. En un mot, Louis pouvait prétendre avec justice au titre de *parfait gentleman*, et, depuis qu'il soupçonnait que l'âge pourrait bien lui enlever quelques grâces, il était devenu plus aimable, afin sans doute d'établir un système de compensations.

Il aborda enfin les deux dames qui, ainsi que lui, avaient suspendu leur marche pendant quelques secondes, et offrit poliment son bras à Mme Viennay, en reprenant le chemin qui conduisait au château ; il interrompit gracieusement les excuses qui lui étaient adressées, en affirmant que tout s'était passé de la façon la plus convenable, car c'était à lui qu'il appartenait d'aller au-devant de ses hôtesses. Sarah, devenue fort silencieuse marchait près de Mme Viennay.

« Quel changement s'est produit en ma pupille ! » dit Louis en regardant la jeune fille.

« C'est une bonne enfant, » répondit Mme Viennay avec effusion, « et je n'aurais aucun reproche à lui adresser si elle consentait à être moins *enfant*.

— A l'époque à laquelle remonte notre première entrevue, on aurait pu lui adresser un reproche opposé.

— Oui, » dit Mme Viennay en riant, « mais elle a marché à rebours; et, pour regagner sans doute le temps perdu, elle a jugé à propos de reporter à la jeunesse les goûts et les habitudes retranchés à son enfance; elle ne marche pas, elle danse; elle ne court pas, elle vole; et, parfois, avant que j'aie eu le temps de m'apercevoir qu'elle n'est plus à mes côtés, elle a grimpé jusqu'à la cime d'un arbre, et en revient ses poches pleines de fruits.

— Maman ! » dit Sarah avec un ton de reproche suppliant.

« Il faut bien, mon enfant, que je rende mes comptes à ton tuteur. Oui, Monsieur, cette enfant languissante et sérieuse est devenue une jeune fille turbulente et insouciante.

— J'espère pourtant, Mademoiselle..... Dois-je vous appeler *Mademoiselle*, ou bien, en ma qualité de tuteur, puis-je continuer à vous nommer simplement Sarah ?

— Monsieur, » répondit la jeune fille, fort troublée, « vous savez mieux que moi ce qu'il convient de faire; si je suis aussi *enfant* qu'on me le reproche, tout le monde peut bien m'appeler Sarah tout court. Mais, comme il y a très-longtemps que vous ne m'avez vue, vous ne vous souvenez probablement plus de la petite fille; et alors, si vous me considérez comme une grande personne, il faut peut-être m'appeler *Mademoiselle*; du reste, cela m'est égal. »

En écoutant cette réponse, Louis éprouva diverses impressions : *Tout le monde peut m'appeler Sarah ;* ces mots lui causèrent une contrariété dont il lui fut impossible d'analyser l'origine, mais qui se traduisit par le regret d'être placé sur la même ligne que *tout le monde;* cette blessure d'amour-propre fut heureusement adoucie par la deuxième phrase qui lui sembla contenir un reproche fondé sur la longue absence qu'il avait faite; les derniers mots, prononcés avec un air un peu mutin, le firent sourire; ils confirmaient le jugement porté par Mme Viennay, Sarah était bien un *enfant*.

« Fort bien, » reprit M. Darcet; « si je saisis bien la nuance que vous indiquez, je me crois autorisé à vous appeler *Sarah* lorsque je serai dans l'exercice de mes fonctions de tuteur; *Mademoiselle*, dans toutes les autres circonstances. Pour reprendre le cours de mon allocution, je vous demanderai si, ainsi que je l'espère, votre... turbulence n'a point nui à vos études.

— Oh ! sur ce chapitre, nous n'avons rien à lui reprocher, » répondit vivement Mme Viennay; « elle est heureusement douée; elle a étudié en se jouant des difficultés, et vous verrez, Monsieur, qu'elle est instruite et ne manque pas de talents.

— J'en suis convaincu à l'avance, » dit M. Darcet en s'inclinant; « elle était en si bonnes mains! Mais vous ne me demandez pas de nouvelles de Georges, votre ami d'enfance?

— Je sais qu'il se porte bien, et qu'il est heureux en Italie, d'après la dernière lettre que Mme Viennay m'a lue.

— Cette lettre n'est pas tout à fait récente ?

— Nous l'avons reçue il y a deux mois environ, » répondit Mme Viennay.

« Je puis y ajouter quelques détails plus nouveaux : selon toute probabilité, Georges va se marier; je lui ai écrit à ce sujet il y a deux jours, et il acceptera, sans nul doute, l'honorable perspective qui lui a été offerte.

— Ah ! on l'a donc demandé en mariage? » dit Sarah avec un ton moqueur.

— « Cela vous étonne, Mademoiselle? C'est là ce qui arrive cependant tous les jours ; pour éviter aux célibataires les refus, les tentatives inutiles, on les demande en mariage, c'est-à-dire qu'on leur fait savoir adroitement que dans telle famille se trouve telle jeune fille qui les agréerait volontiers.

— Je conviens que l'on ménage ainsi l'amour-propre des hommes..... Mais que devient celui des femmes? car enfin, pour elles aussi, la tentative peut être inutile.

— Les femmes ignorent ces négociations, conduites avec une diplomatie délicate, tandis que dans le cas opposé les hommes à marier, au contraire, reçoivent en pleine poitrine un refus humiliant.

— Si j'étais une jeune fille à marier, il ne me conviendrait pas du tout de figurer dans ces négociations diplomatiques; heureusement, je ne suis qu'une enfant. »

Et Sarah, quittant brusquement ses compagnons, s'envola plutôt qu'elle ne courut vers le château. Quand M. Darcet et Mme Viennay atteignirent le perron, ils entendirent une roulade perlée s'échapper d'une fenêtre de l'étage supérieur, où se trouvait la chambre de Sarah ; les notes pures et vibrantes qu'elle faisait entendre semblaient une bande d'oiseaux s'envolant vers les espaces infinis, et se perdant dans le ciel.

Louis regagna son appartement, et se promena quelque temps dans sa chambre, en essayant de se rendre compte de ses impressions. Malgré lui, une sorte de sentiment joyeux avait envahi son cœur, et il se répétait à lui-même : « Elle n'éprouve que de l'indifférence pour Georges, et la nouvelle de ce mariage ne lui a causé aucune émotion. »

Sarah chantait gaiement en effet; mais, si M. Darcet avait pu lire tout au fond du cœur de la jeune fille, il eût peut-être modifié son jugement. En effet, elle éprouvait une vague angoisse, et en même temps l'irrésistible besoin de la dissimuler, quoiqu'il lui fût impossible d'en analyser l'origine. Une mère ne s'y fût point trompée.... Mais Sarah était orpheline, et nul ne suspecta sa gaieté.

Après avoir donné encore quelques moments à ses réflexions, Louis tira vivement un cordon de sonnette; son valet de chambre apparut.

« Allez demander à ces dames si elles me permettent de prendre le thé chez elles, et, en cas de réponse affirmative, venez préparer ma toilette. »

La commission fut faite; la réponse ne pouvait être douteuse, et le valet de chambre ouvrit les malles, et prépara un élégant négligé de campagne. Jamais son valet ne l'avait vu si minutieux et si exigeant; il lui arriva d'hésiter entre trois gilets différents, et ce symptôme fut noté comme très-grave dans cette case de leur mémoire que les domestiques réservent spécialement pour les faits et gestes indiquant les dispositions de ceux qu'ils servent. Mais, lorsque Louis fit ouvrir une petite caisse de *chinoiseries*, contenant des écrans curieusement peints, des étuis en ivoire, sculptés de façon à représenter une dentelle diaphane; lorsqu'il le vit puiser à pleines mains dans ces trésors réservés, en extraire de petites coupes de *jade*, des cassolettes décorées de monstres en bronze, et quitter l'appartement en emportant toutes ces raretés, mons André s'adressa à lui-même, dans la glace de son maître, d'abord une grimace significative, puis le discours suivant :

« Je crois, mon bien cher André, que tes beaux jours sont passés. Qu'est-ce qui lui a pris? Hélas! je ne m'en doute que trop bien! Les vieilles granges sont celles qui s'enflamment le plus facilement. Mes principes me défendent de servir un homme marié; pouah! Le dégoût me prend rien que d'y songer. Il y a là une femme qui a presque toujours la manie de faire elle-même une foule d'emplettes, et même de surveiller la dépense. Si vous faites cette folie, monsieur Darcet, j'affirme que je ne serai plus votre très-humble serviteur. Je vais écrire à ma femme, pour qu'elle se mette à la recherche d'une bonne place pour moi; veuf ou célibataire, voilà le maître qu'il me faut, et je ne veux pas laisser arriver les événements sans être pourvu à l'avance. »

Louis avait fait son entrée dans le salon réservé à Mme Viennay : c'était un aimable salon, dans lequel se révélaient à chaque pas les goûts de deux femmes distinguées. Sur la bibliothèque se trouvait, non un vieux buste en plâtre, représentant un sage ancien ou bien un écrivain moderne, mais un grand vase en faïence de Rouen, rempli de fleurs; le piano s'accotait à une haute étagère garnie de partitions d'opéra et de cahiers simplement reliés, mais exhibant avec une orgueilleuse simplicité les grands noms d'Haydn, de Mozart, de Beethoven. Une grande table carrée, datant de Louis XVI, était placée au milieu de la chambre et couverte de livres et de menus travaux féminins; d'immenses plantes tropicales au feuillage gigantesque ou finement dentelé et léger comme des brindilles de plumes, offrant toute la dégradation des tons verts aboutissant au brun et au rouge, formaient de grands massifs aux quatre coins de cette pièce trop vaste, et l'embellissaient en diminuant ses proportions. La soirée était assez fraîche; mais, comme on avait allumé un feu clair et gai, l'une des fenêtres avait pu rester ouverte, et laissait voir le paysage qui empruntait à la nuit des profondeurs mystérieuses, éclairées çà et là par la lune qui s'élevait dans un ciel pur.

Le charme que Louis avait subi ne fit que s'accroître lorsqu'il se trouva dans cette jolie chambre, en présence de Mme Viennay, si gracieuse, de Sarah, animée, rieuse, curieuse, et avide d'entendre parler du monde et de tous les pays lointains qu'elle connaissait seulement par les indications de ses cartes de géographie, ou par les récits de voyages dont on lui avait permis la lecture. Entendre sur tous ces sujets un témoin oculaire constituait pour elle un vif plaisir, et elle s'y abandonna avec toute la vivacité que lui reprochait parfois Mme Viennay; mais, lorsqu'elle tint en ses mains les curieux produits de l'industrie chinoise et japonaise, lorsque son tuteur déclara qu'il les avait apportés pour elle, une joie d'enfant domina tous les sentiments amers et compliqués dont elle avait renoncé à découvrir la signification; elle prenait et quittait tour à tour les objets d'ivoire, les sculptures de *jade*, et riait aux éclats devant les grimaces et les contorsions des magots de toute taille qu'elle avait rangés sur la table en cortége grotesque; puis elle voulut inaugurer sa cassolette; elle y alluma un peu de bois d'aloès pulvérisé, rapporté de Constantinople par M. Darcet, et une légère fumée remplit bientôt la chambre d'un parfum subtil et pénétrant.

« Vous avez *vraiment* été en Chine? » demandait-elle avec curiosité.

« Oui; et j'y ai fait des emplettes très-rares, dont vous ne voyez qu'un spécimen bien incomplet. J'ai rapporté de tous les pays que j'ai visités des objets précieux, tout au moins par leur originalité, et les ai successivement expédiés à Paris, où ils reposent soigneusement emmaillotés dans leurs caisses respectives. Je les ferai transporter ici, et nous les classerons dans une grande galerie.

— Comme cela sera amusant! Il faudra l'appeler le *Musée des souvenirs*, et consacrer un panneau à chaque contrée. Mais je crois qu'il est défendu de toucher aux objets conservés dans les musées? Je préfère, dans ce cas, ma petite collection à votre grand musée; je puis manier tout ceci, et m'en servir selon ma fantaisie.

— Vous aurez une autorisation spéciale pour enlever dans le musée projeté tout ce qui pourra vous tenter.

— Comme cela sera charmant!

— A une condition, cependant..... Vous chantiez tantôt; faites-nous, je vous prie, un peu de musique; mon plaisir se trouvera ainsi d'accord avec le devoir que m'imposent mes fonctions de tuteur; il faut bien que je puisse juger de vos talents. »

Sarah se leva, et prit un air soumis qui contrastait singulièrement avec son expression habituelle; elle fit à M. Darcet une profonde révérence en passant près de lui, et plaça une partition sur le pupitre du piano. Était-ce par malice, ou simplement le désir de faire entendre un morceau mieux étudié que tout autre? Toujours est-il que cette partition était celle du Barbier de Séville, et que la pupille commença l'air *Una voce poco fa.*

Ce rapprochement causa d'abord à M. Darcet une impression pénible; mais il n'en était plus à compter avec les impressions de ce genre, et il admira la voix pleine et pure qu'il entendait; l'expérience faisait défaut à la jeune fille, mais la nature l'avait bien douée, et quelques leçons de grands maîtres, quelques auditions de grands artistes devaient suffire, on le comprenait en l'écoutant, à développer un talent remarquable.

Quand elle eut fini la *cavatine*, elle vint reprendre sa place; Louis demeura silencieux pendant quelques secondes.

« En vérité, » dit-il en prenant enfin la parole, « je ne m'attendais guère à trouver une aussi bonne musicienne formée aux Charmilles.

— C'est l'homme du monde qui parle, » dit Mme Viennay en riant; « il vaudrait mieux que le tuteur exprimât franchement son opinion.

— Il ne pourrait que confirmer le jugement de son *alter ego*, Madame. Il manque à Mademoiselle seulement ce qu'elle n'a pu acquérir ici, un peu d'expérience, et la connaissance de quelques *procédés* particuliers; mais il sera bien facile de remédier à cette lacune; un séjour à Paris, un voyage en Italie, suffiront pour former son talent.

— Comment! j'irais à Paris, en Italie? » s'écria Sarah en se levant avec impétuosité.

« Nous causerons de ces projets, et nous prendrons la décision qui nous semblera à tous trois la plus sage et la plus agréable. »

Sarah tourna trois fois sur elle-même en se tenant sur la pointe des pieds, et vint embrasser Mme Viennay avec transport.

« Un peu de calme, mon enfant, » dit Mme Viennay, en essayant de modérer cette ardeur. « Excusez-la, Monsieur, » ajouta-elle en s'adressant à Louis, « elle n'est jamais sortie des Charmilles, et à son âge tout ce que l'on ne connait pas parait si beau!

— Il est bien inutile de plaider une cause gagnée à l'avance, » répondit Louis; « je comprends très-bien les sentiments de ma pupille, et j'aime à les voir exprimés avec franchise. Quoi! déjà onze heures et demie! Vous devez me trouver bien indiscret, Mesdames, car cette heure est réellement indue dans cette vieille demeure. Allons, il faut vous quitter. Si vous le permettez, nous déjeunerons ensemble, et nous ferons quelques plans de promenade. »

Quand M. Darcet se fut retiré, on parla de lui, et Mme Viennay lui accorda tous les éloges que méritaient sa bonne grâce et son extrême politesse.

« Oui, » dit Sarah, « je crois que je l'avais mal jugé. Quand j'étais toute petite fille, il ne m'accordait pas la moindre attention; il y avait dans ses manières, dans le son de sa voix, une sorte d'âpreté que je ne retrouve plus aujourd'hui, qui m'oppressait alors, et parfois m'indignait : je n'étais pas accoutumée à éprouver cette impression; ma pauvre nourrice pensait comme moi, et, jusqu'au dernier jour de sa vie, elle a conservé une sorte d'antipathie pour mon tuteur.

— Le jugement est la faculté qui se développe le plus tardivement, » répondit Mme Viennay; « elle fait défaut aux enfants, et certaines organisations restent, sur ce point, toujours enfantines; Adéla était de ce nombre. »

Sarah emporta dans sa chambre tous les présents qu'elle avait reçus; mais elle les jeta pêle-mêle sur une table, et ne put réussir à vaincre, ni même à analyser le sentiment de mélancolie qui s'était emparé d'elle, et qui gonfla son cœur, même durant le sommeil de la nuit.

Le soleil se leva radieux, et dissipa à la fois les brumes du matin et les rêveries de Sarah; la cloche qui sonnait le déjeuner réunit dans la vaste salle à manger les trois habitants du château; M. Darcet, loin de faire les honneurs de sa table, eut l'extrême bon goût de se considérer comme l'hôte de Mme Viennay; il n'intervenait qu'avec discrétion, et seulement lorsqu'il s'agissait de faire une proposition agréable; il était arrivé aux Charmilles dans une excellente calèche anglaise, et demanda aux dames s'il leur conviendrait d'entreprendre une longue promenade. Ce projet fut accueilli avec empressement, et l'on se mit en route peu après le déjeuner.

En parcourant les vastes prairies, en passant devant les fermes qui, toutes, faisaient partie de la terre des Charmilles, on causait de voyages, et Louis indiquait à sa pupille les horizons nouveaux qui s'ouvraient devant elle. Il lui parlait de Paris, de l'Italie, et ce dernier sujet ramena la conversation sur Georges.

« Il ne tardera pas sans doute à vous écrire, » dit Sarah; « il faut bien qu'il accepte la jeune fille qui le demande en mariage.

— Vous n'avez pas oublié cette circonstance?

— Elle est si extraordinaire

— Pas tant que vous le croyez, ainsi que je vous l'ai déjà expliqué.

— Si les mariages s'organisent de cette façon, » reprit Sarah, « je suis bien certaine de ne jamais me marier.

— Cela se fera sans que vous vous en doutiez. Ainsi, lorsque j'aurai découvert un jeune homme parfait, moi, qui, en ma qualité de tuteur, représente vos parents, je le demanderai en mariage pour vous.

— Monsieur! »

Sarah ne dit que ce seul mot; mais avec quel éclair de fierté dans le regard! Avec quel reproche dans l'accent!

« Calmez-vous, et soyez certaine, — cette fois je parle sérieusement, — que nous agirons de façon à ne point encourir votre déplaisir; mais il faut bien que vous me donniez vos instructions sur ce point. Lorsque vous ne serez plus une enfant, comment faudra-t-il s'y prendre pour vous établir?

— Cela ne nous regarde pas; on s'adressera à vous, Monsieur, ou bien à ma chère mère, et vous me conseillerez tous deux; je suivrai vos avis.

— Nous avons beaucoup de temps devant nous pour traiter cette question, » dit Mme Viennay, qui suivait la conversation avec beaucoup d'inquiétude; « les petites filles n'ont pas à s'en occuper. »

On revint à la maison; on se sépara, on se retrouva pour le dîner et pour la soirée; et plusieurs jours s'écoulèrent ainsi dans la charmante intimité de la vie de château.

Un soir, Mme Viennay, en rentrant dans sa chambre, trouva sur sa table une grande lettre, scellée d'un large cachet, et portant son nom. Elle l'ouvrit en tremblant, la lut, la relut, réfléchit pendant quelques moments, puis entr'ouvrit la porte qui la séparait de son enfant adoptive, et prononça ce seul mot :

« Sarah!

— Qu'y a-t-il? » s'écria celle-ci, émue par l'accent de Mme Viennay.

« Venez près de moi, mon enfant.

— A l'instant même. »

Elle avait retiré le large peigne qui retenait ses cheveux, et défait les tresses blondes qui encadraient habituellement sa tête; elle s'enveloppa bien vite d'un petit manteau, et se précipita près de Mme Viennay, qui s'était assise dans le coin d'un canapé.

« Me voici. Êtes-vous souffrante?

— Non, mon enfant. Il y a là, sur la table, une lettre qui m'est adressée, mais qui vous concerne; lisez-la. »

Sarah prit cette lettre et la parcourut hâtivement. Elle était ainsi conçue :

« Madame,

« Vous avez eu, pour l'enfant qui vous a été confiée, les soins et la tendresse d'une mère; les dix années de protection vigilante et affectueuse que vous lui avez consacrées vous confèrent les droits et les devoirs qui appartiendraient à la mère de Sarah, si elle l'avait conservée. C'est donc à vous que je m'adresse pour vous demander ma pupille en mariage, et je sollicite votre intervention pour faire agréer ma demande.

« Vous m'objecterez, sans nul doute, sa jeunesse et la différence d'âge qui existe entre nous; nous pourrons attendre un an, si vous le jugez nécessaire; quant à la différence d'âge, l'expérience nous prouve chaque jour qu'une femme peut être heureuse avec un mari plus âgé qu'elle; il a en plus la dose d'expérience qu'elle a en moins, et elle trouve en lui un ami affectueux et indulgent.

« Daignez, Madame, peser avant tout les circonstances particulières dans lesquelles Sarah se trouve placée; orpheline, privée de tout parent, que deviendrait-elle si, ce qu'à Dieu ne plaise!... elle venait à vous perdre avant d'avoir fixé son sort? Elle ne pourrait rester convenablement chez moi. Je serais seul, privé de votre concours au moment où il s'agirait de prendre une grave résolution; je pourrais me tromper, et confier sa destinée à un jeune homme incapable de la comprendre, de la guider, de l'aimer. Je puis du moins répondre de moi, et je lui offre un nom honorable, une belle fortune, un cœur disposé à la chérir.

« Je vous autorise, Madame, à communiquer cette lettre à Sarah; demain, si vous le permettez, je vous demanderai à toutes deux la réponse qui décidera de mon bonheur ici-bas.

« Louis DARCET. »

« Est-ce bien possible? » dit Sarah à voix basse. « Maman, que dites-vous de cette lettre?

— J'attends votre avis, ma chère enfant, et ne veux pas vous influencer dès à présent.

— Cela me paraît un rêve..... et cependant cela n'a jamais figuré dans mes rêves. » — Sarah vint s'asseoir près de Mme Viennay. « Vous avez lu, bien lu cette lettre?

— Oui, en pesant tout ce qui y est contenu.

— Et vous dites?

— Rien. J'attends que vous ayez parlé. »

Alors Sarah jeta ses bras autour du cou de Mme Viennet, et, se pressant contre elle, s'écria :

« Je n'accepterai pas; non, jamais! jamais! Cette lettre a une odeur particulière qui me sera toujours désagréable; le papier sur lequel on l'a écrite est renfermé sans doute dans un coffret de bois de sandal, pareil à celui qui m'a été donné hier au soir. Donnez-moi un conseil : n'est-il pas vrai que nous n'accepterons pas?

— Ma chère enfant, je dois me taire; c'est à vous qu'il appartient de vous interroger vous-même; si vous pensez pouvoir aimer M. Darcet, acceptez-le; sinon, refusez-le.

— Mais je ne l'aime pas, je ne l'aimerai jamais.



— Alors il faut refuser. »

Et, de temps en temps, Sarah murmurait ce refrain : « Je ne puis l'aimer ! » Et Mme Viennay lui répondait invariablement les mêmes paroles.

Enfin, elle reconduisit la jeune fille dans sa chambre, et resta près d'elle jusqu'à ce qu'elle se fût endormie.

Le lendemain, peu avant le déjeuner, un coup discret fut frappé à la porte du salon de Mme Viennay; Sarah s'y trouvait seule. Cette porte s'ouvrit doucement pour laisser passer M. Darcet. La jeune fille bondit hors du fauteuil sur lequel elle était assise, et saisit à deux mains la serrure de la porte opposée qui conduisait à sa chambre.

« Pourquoi voulez-vous prendre la fuite? Nous pouvons, nous devons causer tranquillement de la lettre qui, à ce que je vois, vous a été communiquée. »

Et, s'approchant de Sarah, Louis lui prit doucement la main, la reconduisit à son fauteuil, et s'assit vis-à-vis d'elle.

« D'où vient votre effroi? » dit-il en continuant la conversation. « Il suffira que vous prononciez ce mot : Non..... ou bien un équivalent quelconque, pour que je m'éloigne, si vous le voulez, ou pour que j'agisse comme je l'aurais fait, si je n'avais pas écrit à Mme Viennay. »

Et Sarah fixait obstinément ses yeux sur le parquet.

« Vous ne voulez pas me répondre?

— Oh! Monsieur, » dit-elle enfin avec effort, « je suis si jeune !

— Oui, » répondit-il en souriant avec une expression douloureuse; « et moi, je suis vieux?..... Non, » reprit-il avec un accent plus ferme et plus animé, « vous n'avez pu m'adresser ce triste compliment. Vous le savez, d'ailleurs, vous êtes libre, absolument libre de refuser comme d'accepter; et, dans le dernier cas, vous avez devant vous une année tout entière pour vous familiariser avec ma proposition. »

Sarah leva les yeux avec reconnaissance en entendant ce langage encourageant, et elle regarda son tuteur. Il avait un *grand air*, des manières nobles, courtoises, aisées; rien en lui ne pouvait être déplaisant, car les années ne lui avaient imprimé aucune des traces de la vieillesse.

Il parla longtemps, naturellement et tristement de sa vie solitaire et de toutes les espérances qu'il avait placées en elle; il lui dit qu'il n'avait jamais trouvé une jeune fille à laquelle il eût voulu confier sa vie, et qu'elle seule l'avait fait renoncer à la résolution de rester célibataire.

« Je suis pourtant bien imparfaite, » murmura la jeune fille; et en disant ces mots elle regarda M. Darcet. Il tressaillit, car ce regard évoquait une époque déjà bien lointaine, une autre Sarah, dont il avait sollicité, obtenu la main, et dont il s'était lâchement séparé pour ne point encourir la moquerie de ses camarades parisiens.

« Vous êtes ce que vous devez être, » reprit Louis; « ce que vous appelez vos *imperfections* vous sont séantes, et je n'en voudrais écarter aucune; laissez-moi les soucis de l'existence, le fardeau de l'expérience; vous n'avez qu'à vous laisser vivre, insoucieuse, libre comme l'oiseau qui passe devant votre fenêtre; mon bonheur à moi se composera de votre contentement; votre jeunesse embellira, rachètera, rajeunira mon âge mûr; le monde est ouvert devant vous; nous irons là où vous voudrez aller, car ma fortune vous permettra de réaliser vos caprices; vous verrez l'Italie; nous nous établirons à Paris si vous le voulez.

— Et Mme Viennay? » demanda Sarah avec une certaine hésitation, car elle comprenait instinctivement que cette question équivalait à une acceptation tacite.

Louis le comprit bien aussi, mais il ne se hâta pas de saisir l'avantage qui lui était fait, dans la crainte sans doute d'effaroucher la jeune fille; il répondit posément :

« Sur ce point, comme sur tous les autres, vous ferez absolument ce que vous voudrez. Si vous le désirez, Mme Viennay ne vous quittera jamais. »

C'en était fait; le consentement de Sarah était presque accordé, et, M. Darcet l'ayant quittée, la jeune fille chercha Mme Viennay, pour lui faire part de cette conversation décisive.

(*La suite au prochain numéro.*)

EMMELINE RAYMOND.



A TOUTES NOS ABONNÉES.

Il nous sera impossible de continuer l'article *Renseignements*, si l'on ne veut bien consentir, dans l'intérêt général, à mettre quelques limites au nombre et à la nature des demandes qui nous sont adressées.

La proportion prise par cet article est préjudiciable à celles de nos abonnées qui ne demandent pas de *Renseignements*, et nous sommes forcés de prendre leurs réclamations en considération.

Il nous est impossible de placer ici un article de modes particulier pour chacune de nos abonnées.

On ne peut écrire à cette place des articles de la *Civilité*, ni des articles sur la musique. Il faut que nos abonnées veuillent bien les lire dans le journal.

Il est complétement impossible de tenir note de toutes les demandes de patrons qui nous sont adressées et de satisfaire à toutes ces demandes qui rempliraient au moins deux mille planches de patrons, tandis que nous nous sommes engagés à en publier douze par an.

L'immense quantité de lettres qui nous sont adressées causent le retard forcé des réponses, et l'on nous écrit très-souvent trois fois pour le même objet; que nos lectrices veuillent bien se dispenser de prendre cette peine, qui triple une besogne déjà écrasante. On répond à toutes les lettres quand elles sont accompagnées d'une bande du journal, mais il est impossible de faire paraître les réponses aux dates qui nous sont assignées.

RENSEIGNEMENTS PARTICULIERS.

Nº 57,230, *Seine-Inférieure*. On porte à tout âge des paletots pareils aux robes. S'adresser aux *Magasins du Louvre*, rue de Rivoli. — Nº 54,546, *Meuse*. On a reçu dans le nº 17 des devis de trousseaux. On peut à volonté augmenter ou diminuer le nombre des objets qui les composent, supprimer les plus élégants ou les plus simples. Le mohair n'est point une étoffe de deuil. Il faut se préserver de cette liqueur, qui est fort dangereuse. — Nº 17,471, *Haute-Saône*. J'ai déjà répondu à cette lettre. Le poult-de-soie antique, gris, mauve, vert ou bleu, est l'étoffe qui convient le mieux pour être placée dans une corbeille de mariage en cette saison. — Nº 32,556, *Vosges*. Avec paletot pareil. — Nº 10,004, *Paris*. Tout dépend de la taille; si l'on craint de se grossir, mieux vaut couper que plisser. M. Croisat répondra mieux que je ne saurais le faire aux questions qui concernent la poudre. Les *Patrons illustrés* sont livrés seulement aux personnes qui s'abonnent à cette publication. 500 francs sont très-suffisants.

Nº 55,121, *Gard*. Ne connaissant pas l'ouvrage dont on me parle, il me serait plus que difficile d'en faire paraître le dessin. Le crochet tunisien est toujours plat, et je ne comprends pas, par conséquent, la première question. Belle laine de Saxe; quant à la quantité, je devrais, pour pouvoir l'indiquer, faire moi-même ce tapis; le faire blanc, bleu et jaune, avec bouquets de fleurs de toutes couleurs. — Nº 18,408, *Cher*. Je ne connais rien de ce genre qui puisse être à la fois efficace et sans péril. — Nº 25,285, *Ain*. Je remercie vivement l'aimable jeune fille qui m'adresse une lettre si aimable. Oui, pour le cachemire bleu. S'adresser aux *Magasins du Louvre*, rue de Rivoli, pour les échantillons. Je ne puis, à mon grand regret, indiquer les prix que l'on me demande. — Nº 18,230, *Loir-et-Cher*. Poil de chèvre avec paletot pareil. Pour les mesures, voir les explications des patrons. Je conseille le paletot figurant sur la planche des *Patrons illustrés* (nº 17 de la *Mode illustrée*); il remplacera le corsage. Quant aux autres questions, dont la réponse prendrait plus que la place réservée à *tous* les renseignements, je dois, à mon grand regret, prier notre abonnée de consulter le journal; elle y verra ce que j'ai répété si souvent : on porte encore des talmas. A dix-huit mois, un petit garçon est habillé comme une petite fille. — Nº 54,105. La commode et l'armoire à glace n'ont pas la même destination, et l'une ne remplace pas l'autre. Les personnes fort élégantes ne placent plus l'armoire à glace dans leur chambre, mais dans un cabinet de toilette. Toutes les femmes portent des corsages blancs, mais nulle n'est obligée à en porter si cela ne lui convient pas. — *Vendée*. On peut employer le lait virginal pur tous les jours; mais, justement à cause de son innocuité, il ne faut pas en attendre des miracles. S'adresser en toute confiance aux *Magasins du Louvre*, rue de Rivoli; le numéro est superflu, car tout Paris connaît ces magasins. Merci pour cette appréciation, et pour la propagande. — Nº 594, *Calvados*. On trouvera aux *Magasins du Louvre* de petits paletots en molleton d'été, blancs, destinés aux promenades sur les bords de la mer. Les costumes à 26 francs sont tout à fait présentables. Une robe de linos blanc, ornée de guipures noires étroites, conviendra pour les réunions du Casino. On reçoit dans ce numéro des paletots pour petite fille et petit garçon; une veste marine en molleton ou veste demi-ajustée, grise, des *Magasins du Louvre*. — *Hérault*. Les paletots à 75 francs sont parfaitement suffisants pour toilettes de visites. Quant aux autres questions, il aurait fallu les adresser aux *Magasins du Louvre*. Je ne pense pas que l'on envoie des échantillons des étoffes qui servent à préparer les vêtements que l'on vend tout faits. — Nº 50,029, *Rhône*. Ainsi que je l'ai déjà dit plusieurs fois, on brode sur les mouchoirs des initiales. Le prénom entier convient seulement pour les très-jeunes filles. — Nº 52,514, *Marne*. Merci pour ce gracieux souvenir, qui a été reçu avec reconnaissance, et pour l'approbation de la mère et de la fille. La robe de soie peut fort bien se porter; la faire sans aucune garniture, surtout si elle est destinée à une jeune fille. Oui pour le corsage blanc. Chapeau en paille de riz blanche et glacée, garni de rubans lilas. Oui pour la robe grise avec ornements bleus. — Nº 12,604, *Hautes-Pyrénées*. Un porte-cigares, un sac de voyage, une chaise brodée en tapisserie. — Nº 3,425, *Paris*. Ces objets paraîtront sans doute, mais non immédiatement. Nous avons des milliers de demandes antérieures à satisfaire. Le journal est très-fier des éloges qu'on lui adresse et des services qu'il rend aux bonnes mères de famille. — Nº 51,426, *Var*. Pour jeune fille de quatorze à quinze ans, écharpe de mousseline blanche, sur une robe de mousseline blanche. — *M. F., Marseille*. On recevra des dessins de coiffures *grecques*. Dans ce numéro (costume de voyage) se trouve le patron d'un paletot sans manches. On peut faire de cette façon tous les paletots *pareils* aux robes, la manche de la robe tenant lieu de celle du paletot, et le costume étant ainsi plus léger. — Nº 14, *Paris*. Une pincette; tout autre moyen peut être fort dangereux. — Nº 7,302, *Eure-et-Loir*. On accommode tous les anciens chapeaux de paille selon la forme actuelle. On ne garnit pas du tout les paletots avec une dentelle posée *à bord*, mais on les fait aussi courts que l'on veut. S'adresser, pour les vêtements d'enfants, à Mme Lucie Hénard, rue de Provence, 73. — Nº 39,999, *Bordeaux*. Robe en poult-de-soie blanc, garnie d'entre-deux de dentelle noire, posés sur des bandes de taffetas lilas. Mantelet de dentelle noire; très-légère coiffure *catalane*, posée sur le chignon, ou barbe en dentelle blanche, fixée par des épingles en métal ou pierreries. — *Amica, Turino*. Je conseille le linos blanc au lieu du piqué blanc; cela est plus joli et moins lourd. On vient de faire une nouvelle photographie de Mme E. Raymond; vous pouvez la demander aux bureaux du journal moyennant 1 franc 25 centimes et un timbre suffisant pour affranchir; mais l'on n'accepte pas de timbres étrangers; il faut donc joindre le prix de cette photographie au mandat que vous enverrez pour le renouvellement de l'abonnement. — Nº 51,477, *Corrèze*. Le paletot *Piccolomini*, publié l'hiver dernier, est tout à fait à la mode actuelle. — Nº 10,870, *Paris*. Les paletots pareils aux robes peuvent être portés à tout âge. — Nº 54,783, *Basses-Alpes*. Le journal est fier et heureux de cette appréciation. On porte toujours les chapeaux de paille d'Italie, mais en supprimant le bavolet et une grande partie du fond. On ne porte guère que des paletots. La robe d'organdi à volants tuyautés est toujours à la mode. Papier gris clair. Élargir les rideaux de perse rose en y ajoutant des bandes perpendiculaires de percaline rose unie, au milieu et sur chaque côté. On pourrait exécuter sur ces bandes un léger dessin avec du cordon en coton blanc. Nous ne publions pas d'initiales; nous les remplaçons par des alphabets. — Nº 46,680, *Charente-Inférieure*. Le paletot pareil à la robe n'est nullement *négligé*, car on adopte cette combinaison pour les étoffes les plus coûteuses. En dehors du paletot en taffetas noir il n'y a guère pour des jeunes filles que l'écharpe de mousseline blanche. — *Mlle F..., Belgique*. Voir les articles *Modes*, les gravures, les descriptions de toilettes, les patrons que nous publions. Ce que l'on appelle à Paris *chapeaux de fantaisie* sont précisément ceux en tulle ou crêpe, dont notre abonnée ne veut pas; on le fera blanc ou lilas. — Nº 54,073, *Haute-Vienne*. Garnir le chapeau de crin gris avec des rubans ponceau mélangés de rubans noirs avec des plumes noires et ponceau, si on veut le porter avec des toilettes parées. L'autre combinaison serait trop deuil. S'adresser aux *Magasins du Louvre*, rue de Rivoli. — Nº 42,986. Natte diadème et nœud. Les manteaux de voyage et de bains de mer les plus commodes sont faits en molleton-cachemire blanc, avec capuchon et ornements noirs; on les trouve aux *Magasins du Louvre*. La toilette noire n'est pas de cette saison. Rien ne s'oppose à ce que l'on fasse des corsages en cachemires ou alpaga, sur les patrons de corsages blancs, pour les porter avec des jupes différentes. Rien ne s'oppose non plus à ce que l'on change à son gré la destination ou la couleur des travaux que nous publions. — Nº 12,744, *Paris*. Hélas! je ne connais pas ce phénix et le demande vainement pour moi-même aux échos d'alentour. Mme Aubert fait des chapeaux pour toutes les bourses. Merci pour ce charmant éloge. Je regrette de ne pouvoir *expliquer* une forme de chapeau; le dessin seul peut se charger de cette démonstration, mais je puis dire que les petits chapeaux à petite visière conviennent aux garçons de deux ans et demi. — Nº 47,818, *Haut-Rhin*. On peut porter la robe de cachemire blanc, mais la bande de taffetas serait, je le crains, bien *tranchante*; je préférerais la garnir avec plusieurs bandes lilas recouvertes d'entre-deux en dentelle noire. Paletot pareil. On ne porte guère de châles légers, mais uniquement des paletots. — Nº 13,212, *Somme*. Les bas noirs ne sont pas de rigueur dans les deuils d'été; jupons blancs soutachés en noir. On ne porte plus du tout les chemises dites *russes*. A sept ans, une enfant porte pour le deuil, en été, un chapeau rond en paille noire ou crin, tabliers blancs ou gris à la maison. Des parents ou des amis peuvent seuls écrire des lettres de condoléance; il faut donc leur répondre. — Nº 25,103, *Manche*. Cette robe ne peut être portée pendant l'été, pas plus que la moire antique. On ôtera deux volants aux robes de jaconas, de façon à leur en laisser un seul. On ne porte pas, *de jour*, des bournous algériens blancs. La robe d'alpaga ne constitue pas une *grande* toilette; à Paris, on la porterait en négligé, avec le paletot pareil. — Nº 3,192, *Côte-d'Or*. Ainsi que je l'ai déjà dit plusieurs fois, toute femme restée mince peut porter des corsages blancs, même plusieurs années après cet âge. — Nº 6,465, *Lisbonne*. On ne porte pas de robe en mousseline blanche avec des bouillonnés en taffetas. Les seuls ornements admis pour ce genre de toilette sont les entre-deux en dentelle ou broderie. — Nº 49,636, *Charente-Inférieure*. J'achète toujours les pièces de toile à la foire des toiles, qui se tient à Paris, dans la halle aux Blés, les premiers lundis de chaque mois; je m'adresse à MM. Proux et Beaumeny, qui habitent à Lisieux, rue au Char, 3, et envoient, si je ne me trompe, des échantillons. — Nº 53,270, *Seine-et-Oise*. Les usages de ce genre varient suivant les pays et les localités. A Paris, on ne donne pas de gratification aux domestiques après une soirée dansante à laquelle on aurait assisté, pas plus qu'après un dîner; seulement, dans le cas où l'on dînerait souvent dans la même maison, on fait au premier jour de l'an un petit présent aux domestiques, quoiqu'il n'y ait rien d'obligatoire à ce sujet, et que l'on s'en dispense sans inconvénient. Quand on accepte une invitation à une soirée, on ne prévient pas que l'on s'y rendra; le silence sous-entend en ce cas l'acceptation. Toute pommade employée quotidiennement sur la peau lui devient nuisible. Je suppose qu'en *arrachant* les cheveux blancs on s'expose à une calvitie désagréable; je ne connais aucun autre *danger* à cette opération. Merci mille fois pour cette aimable confiance. — Nº 45,902, *Haut-Rhin*. Je ne connais malheureusement pas les *caisses* dont on me parle, qui sont placées, me dit-on, dans l'embrasure des fenêtres; j'ai vu en Allemagne, non pas des caisses, mais des coussins, recouverts en tapisserie ou bien au crochet tunisien. La mousse serait fort bien adaptée à cet usage; quant aux fleurs, j'espère faire paraître dans le courant de cet été quelques jolis objets ornés de cette façon. Les dessins ne suffiraient pas pour enseigner la combinaison de *poulies* qui sert à tirer les rideaux; ces leçons sont du nombre de celles qui doivent s'appuyer sur l'exemple, non sur le précepte.

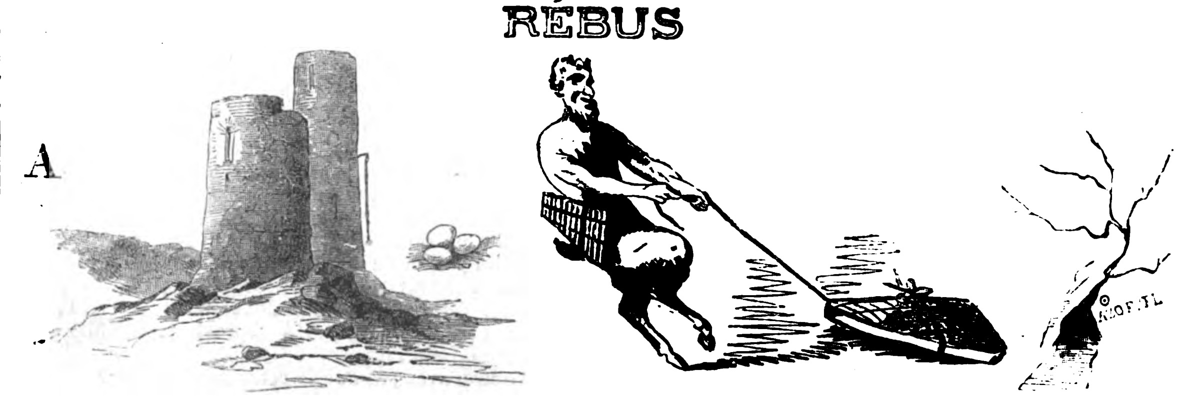
AVIS.

AVIS. Nous prions nos abonnées de **Paris** qui désirent changer leur édition contre une autre à l'expiration de leur abonnement, de vouloir bien en donner avis **directement** à l'Administration, et de refuser simplement la quittance de renouvellement qui est toujours présentée quinze jours à l'avance.

Nous rappelons à nos abonnées qu'il est indispensable d'envoyer une des dernières bandes d'adresse, toutes les fois qu'il s'agit d'un renouvellement, d'un changement quelconque ou d'une réclamation.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

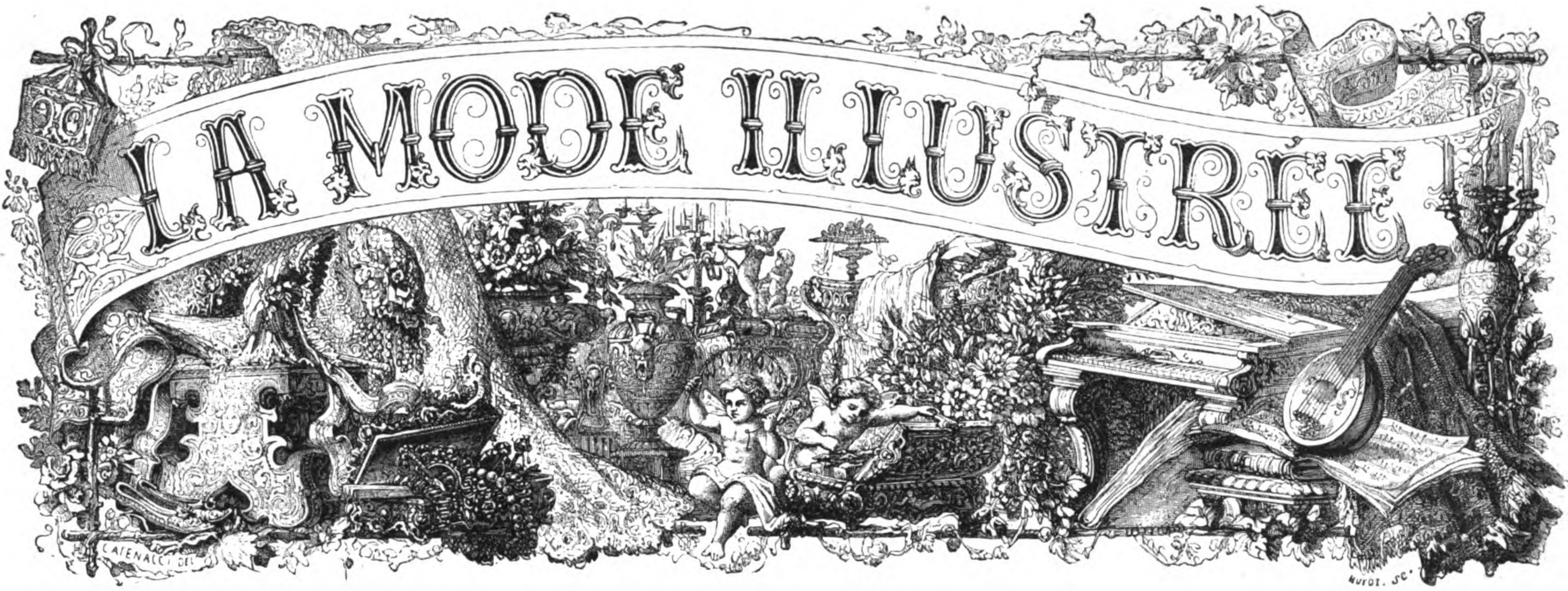
Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Que d'attrait dans le nouveau !

N° 21. SIXIÈME ANNÉE. Dimanche, 21 mai 1865.



Le numéro, vendu séparément, **25 centimes.** AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 80 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, **50 centimes.** AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cᵉ, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 13, Bedford Street, Covent Garden, W. C. —

Chapeaux d'été

DE CHEZ Mme AUBERT, RUE NEUVE-DES-MATHURINS, 6.

N° 1. — *Toque écossaise en paille anglaise*, inclinée derrière, en coquille, et à pointes ; bordure en velours bleu mexicain ; derrière, nœud de velours bleu, à plusieurs coques et à deux longs pans ; devant, coques de ruban et étoile d'acier, recouvrant le pied d'une plume d'autruche bleue, à perles d'acier, la pointe inclinée sur le côté gauche.

N° 2. — *Chapeau en crin blanc*, avec ornements transversaux, également en crin, ornés de perles blanches en cristal ; large blonde blanche, posée en guise de bavolet ; dessous, plume blanche et fleurs rouges ; même plume derrière, surmontant plusieurs coques de ruban blanc ; brides blanches.

N° 3. — *Chapeau en lacet de crin blanc, formant losanges.* Au bord une ruche de crin et de paille, à petits tubes de jais blanc ; une haute dentelle forme cache-peigne ; longues branches de pâquerettes, de perles longues, de feuilles de roseaux et de petites mûres en cristal ; dessous, mêmes fleurs ; brides en taffetas blanc.



N° 1. — TOQUE ÉCOSSAISE EN PAILLE ANGLAISE
De chez Mme Aubert, rue Neuve-des-Mathurins 6.

N° 2. — CHAPEAU EN CRIN BLANC.

Deux dentelles au crochet.

N° 1. — On fait une chaînette ayant la longueur voulue pour la dentelle.

1er *tour.* — * 23 mailles simples, — 7 mailles en l'air, sous lesquelles on passe deux mailles de la chaînette ; recommencez depuis *.

2e *tour.* — * 21 mailles simples sur les 23 mailles simples du tour précédent, en laissant libres la première et la dernière de ces 23 mailles, — 4 mailles en l'air, — une bride dans le milieu des 7 mailles en l'air du tour précédent, — 4 mailles en l'air ; recommencez depuis *.

3e *tour.* — 19 mailles simples sur les mailles simples du tour précédent en laissant libres la première et la dernière ; 4 mailles en l'air, — 2 brides séparées par 3 mailles en l'air, sur la bride du tour précédent ; 4 mailles en l'air ; recommencez depuis *.

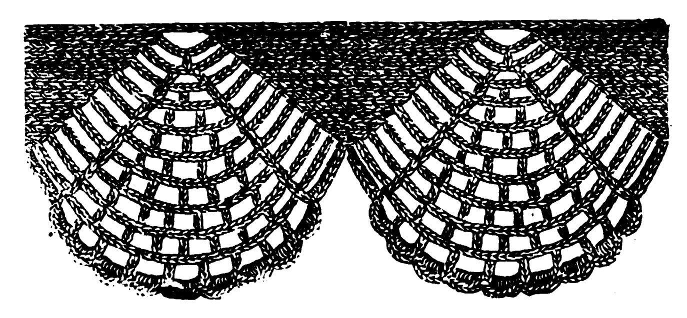
On continue la dentelle d'après notre dessin ; nous dirons seulement que, du 4e au 6e tour, on fait *cinq* mailles en l'air, au lieu de *quatre ;* — dans le 7e et 8e tour, *six* mailles en l'air au lieu de *cinq ;* — du 9e au 11e tour, *sept* mailles en l'air au lieu de *six.*

Dans le 12e tour qui termine la dentelle, on fait une maille simple, — 3 brides, — une maille simple, sur chacun des petits festons composés de mailles en l'air, dans le tour précédent, — 8 mailles simples sur les deux petits festons dans le creux de chaque dent.

Cette dentelle pourra servir pour couvre-pieds au



N° 3. — CHAPEAU EN LACET DE CRIN BLANC FORMANT LOSANGES.



DENTELLE AU CROCHET.

crochet, garniture de rideaux, et, exécutée avec du fil, pour lingerie d'enfants.

N° 2. — On fait une chaînette ayant la longueur voulue pour la dentelle.

1er *tour.* — Alternativement, 1 bride, — 2 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 2 mailles du tour précédent.

2e *tour.* — Comme le premier tour, mais en posant la bride sur les 2 mailles en l'air du tour précédent.

3e *tour.* — * une bride, — 5 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 5 mailles; recommencez depuis *.

4e *tour.* — Une maille simple sur la première bride; — * 6 mailles en l'air, sous lesquelles on passe le plus proche feston de mailles en l'air; dans le 2e, 3e, 4e de ces festons, on fait chaque fois une maille simple, — 5 brides, — une maille simple; recommencez depuis *.

5e *tour.* — * Dans le milieu des 6 mailles en l'air on fait deux brides séparées par 3 mailles en l'air, — 6 mailles en l'air, — une bride dans le milieu de chaque groupe de brides du tour précédent, et, entre chaque groupe, 5 mailles en l'air; puis 6 mailles en l'air; recommencez depuis *.

6e *tour.* — * 10 brides sur les mailles en l'air séparant les deux premières brides; entre la 5e et la 6e de ces 10 brides on fait 4 mailles en l'air, puis 6 mailles en l'air; dans chacun des deux vides formés par 5 mailles en l'air dans le tour précédent, on fait une maille simple, — 5 brides, — une maille simple, — 6 mailles en l'air; recommencez depuis *.

7e *tour.* — * Une bride sur chacune des 5 premières brides, et sur les 2 premières mailles en l'air (7 brides en tout) 4 mailles en l'air, sous lesquelles on ne passe aucune maille, — 7 brides, — 6 mailles en l'air, — une bride dans le milieu du plus proche groupe de brides, — 5 mailles en l'air, une bride dans le milieu du suivant groupe de brides, — 6 mailles en l'air; recommencez depuis *.

8e *tour.* — On passe la première bride du tour précédent; on fait 19 brides, dont les 5 du milieu doivent se trouver sur 2 mailles du tour précédent, — 6 mailles en l'air; sur les 5 mailles en l'air qui se trouvent entre les 2 brides, on fait une maille simple, — 5 brides, — une maille simple, — puis 6 mailles en l'air; recommencez depuis *.

9e *tour.* — * 8 brides séparées l'une de l'autre par 2 mailles en l'air; la première et la dernière de ces brides doivent se trouver sur la première et sur la dernière des 19 brides du tour précédent; la quatrième et la cinquième, ensemble, sur la dixième des 19 brides; 7 mailles en l'air, — une bride dans le milieu du groupe de brides, — 7 mailles en l'air; recommencez depuis *.

10e *tour.* — Alternativement, une bride, — 2 mailles en l'air, les brides posées comme notre dessin l'indique.

11e *tour.* — Sur chaque vide formé par les mailles en l'air, on fait une maille simple, 3 brides, une maille simple.

Étoile au crochet.

On commence cette étoile par le milieu, en faisant une chaînette de 10 mailles, dont on réunit la dernière à la première, pour former un cercle.

1er *tour.* — * Une maille en l'air, — une bride posée à cheval sur le cercle; recommencez 15 fois depuis *.

2e *tour.* — * Une maille en l'air, — une bride, celle-ci sur la maille en l'air du tour précédent, qui se trouve entre deux brides; recommencez depuis *.

3e *tour.* — Comme le 2e tour, mais on fait toujours au lieu d'*une*, *deux* mailles en l'air.

4e *tour.* — * 2 mailles en l'air, — 2 brides sur les 2 mailles en l'air du tour précédent; recommencez depuis *.

5e *tour.* — Comme le 4e tour, mais au lieu de *deux* on fait *trois* mailles en l'air.

6e *tour.* — * 3 mailles en l'air, — 3 brides sur les 3 mailles en l'air du tour précédent; recommencez depuis *.

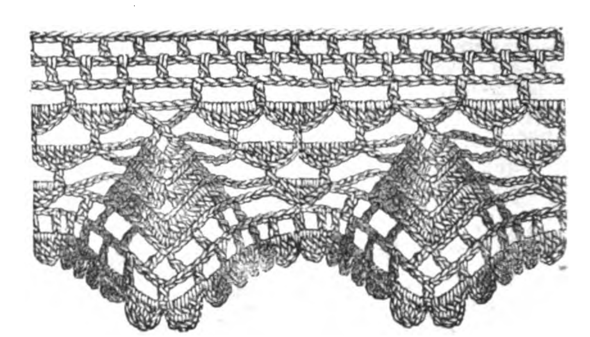
7e *tour.* — * 4 mailles en l'air, — 3 brides sur les 3 mailles en l'air du tour précédent; recommencez depuis *.

8e *tour.* Il se compose entièrement de brides serrées; çà et là on doit augmenter, pour maintenir l'étoile bien plate, et, dans ce cas, l'on fait 2 brides dans une même maille. Il doit y avoir dans ce tour 136 brides.

Pour l'espèce de dentelle qui encadre cette étoile, on fait les 5 tours suivants:

1er *tour.* — * 9 mailles simples sur les 9 mailles les plus proches du tour précédent; 4 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 2 mailles de l'étoile; — dans la maille suivante, deux brides séparées par 3 mailles en l'air, — 4 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 2 mailles de l'étoile; recommencez depuis *.

2e *tour.* — 7 mailles simples sur les 9 mailles simples du tour précédent, en laissant libres la première et la dernière de ces 9 mailles; — 4 mailles en l'air, — une bride sur la plus proche bride du tour précédent, — 3 mailles en l'air, sous lesquelles on passe une maille, — une bride, — 3 mailles en l'air, sous lesquelles on passe une maille, — une bride, — 4 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 5 mailles. — Recommencez depuis *.



DENTELLE AU CROCHET.

Les deux tours suivants se déduisent logiquement d'après le dessin, qui est en grandeur naturelle.

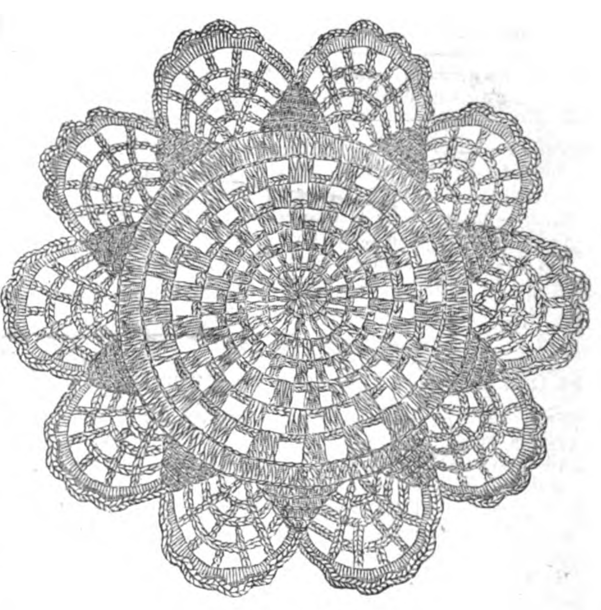
5e *tour.* — Une maille simple, — 2 brides, — une maille simple sur chacun des 4 festons du milieu de chaque courbe; dans le creux, c'est-à-dire sur chaque côté de la courbe, on fait 5 mailles simples, — puis une maille simple au milieu des 3 mailles simples du tour précédent.

On réunit un certain nombre de ces étoiles, soit en les cousant ensemble, soit en faisant une étoile intermédiaire plus petite, ou bien une *croix*, et l'on forme ainsi des voiles de fauteuil.

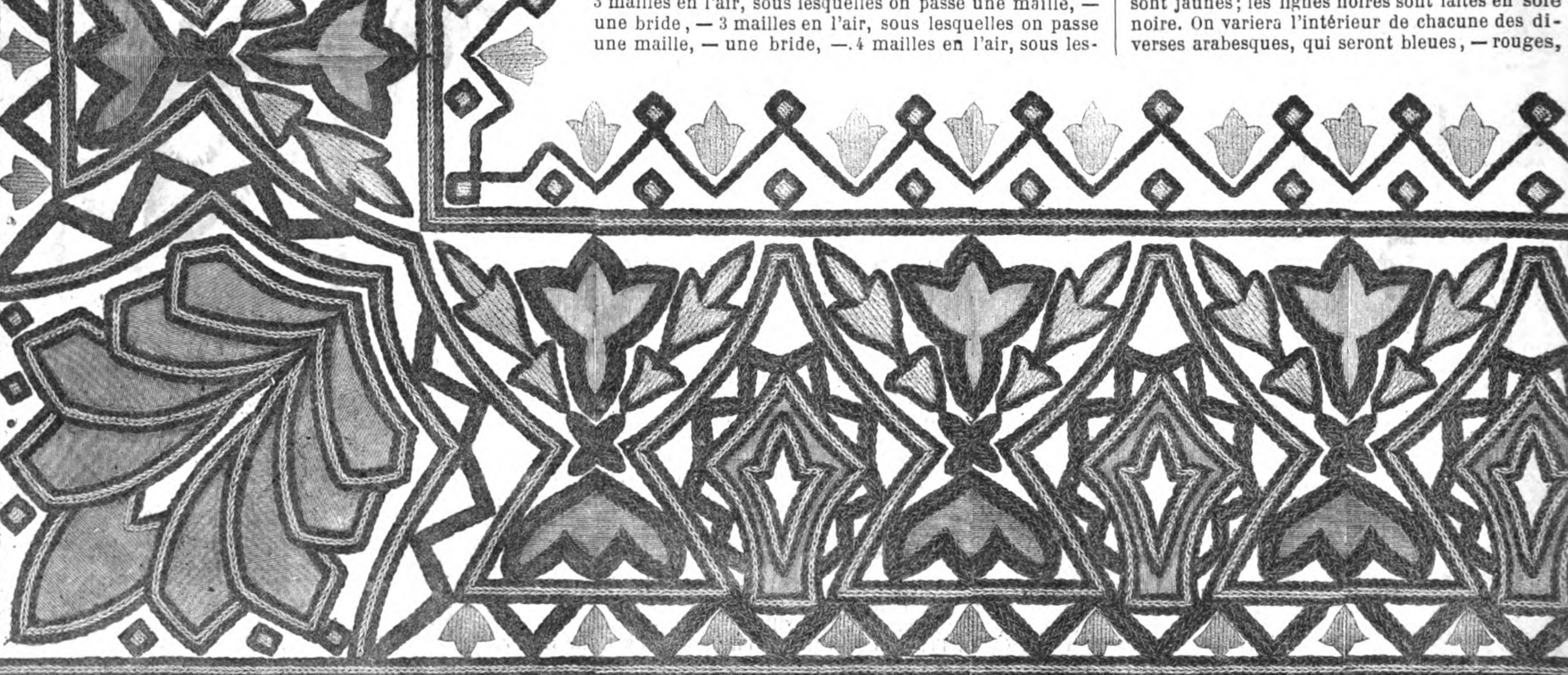
Une seule de ces étoiles, exécutée en laine, peut servir pour plateau de flambeau ou de flacon.

Bordure et milieu d'un tapis de table.

On exécute ce dessin en broderie orientale; le fond est en drap blanc, si on le veut très-élégant, — ou bien en drap noir, — ou reps de couleur foncée; on exécute le dessin en partie avec des *applications* de drap de couleur, en partie au point de chaînette avec des soies de couleurs vives. Pour remplacer les *applications* on pourra, si on le préfère, remplir l'intérieur des contours au point de chaînette avec de la soie. Les lignes de teinte claire, sur notre dessin, sont jaunes; les lignes noires sont faites en soie noire. On variera l'intérieur de chacune des diverses arabesques, qui seront bleues, — rouges,



ÉTOILE AU CROCHET.



BORDURE DU TAPIS DE TABLE.

— vertes, — rose de Chine, — mauve ; la rosette du milieu sera rouge ; la guirlande de feuilles qui l'entoure, bleu vif, avec une feuille jaune au milieu.

On brodera la bordure de telle sorte que le fond du tapis dépasse cette bordure de 5 centimètres ; on coudra une frange assortie tout autour, c'est-à-dire composée de toutes les couleurs employées pour la broderie.

La bordure pourra aussi servir pour bas de jupon.

Dessins pour filet

OU CROCHET.

Nos 1 et 2. — Bordure au filet pour rideaux, voiles de fauteuil, couvre-pieds, etc.; les *dents* sont festonnées, puis découpées, et enfin ornées, si l'on veut, avec une frange.

No 3. — Carré long; crochet ou filet.

Nos 4 et 5. — *Pleins* pour rideaux, couvre-pieds, etc.; filet brodé en reprises.

Nos 6 et 7. — Bordures étroites pour encadrements.

No 8. — Carré au crochet ou filet.

No 9. — Bordure avec coin, pour encadrement de rideaux ou de couvre-pieds.

No 10. — Milieu de couvre-pieds; crochet ou filet.

No 11. — Dessin *courant*, pour couvre-pieds ou rideaux.

No 12. — Bande de rideau, alternant avec des bandes de mousseline unie.

Nos 13, 14, 15 et 16. — Petites bordures.

pour passer au tour suivant, on fait 5 mailles en l'air, puis, à la fin du tour, on fait toujours 2 brides, séparées par 2 mailles en l'air, afin de donner au travail, la forme d'un éventail.

Le 15e et dernier tour se compose de 19 brides séparées les unes des autres par 2 mailles en l'air ; on le termine par six mailles en l'air, qui, plus tard, se rattachent au dernier tour de la partie suivante.

Les quatre morceaux ainsi réunis sont encore assemblés par un cercle composé de deux tours de mailles simples faits sur de la ganse ; on tire un peu celle-ci afin que la circonférence n'ait que 50 centimètres ; on exécute de la même façon l'autre moitié du panier. La petite rosette placée au centre du cercle du milieu se compose des six tours suivants :

1er *tour*. — 5 brides, séparées l'une de l'autre par 4 mailles en l'air ; la première de ces brides est formée par 3 mailles en l'air.

2e *tour*. — Sur chacun des festons formés par les mailles en l'air, on fait une maille simple, — 5 brides, — une maille simple.

3e *tour*. — * 5 mailles en l'air, — une maille-chaînette dans le creux le plus proche, en piquant le crochet dans le côté de derrière de l'une des deux mailles simples qui se suivent; recommencez 4 fois depuis *. Les 5 festons de mailles en l'air de ce tour doivent se trouver derrière le cercle de feuilles.

MILIEU DU TAPIS DE TABLE.

No 1.

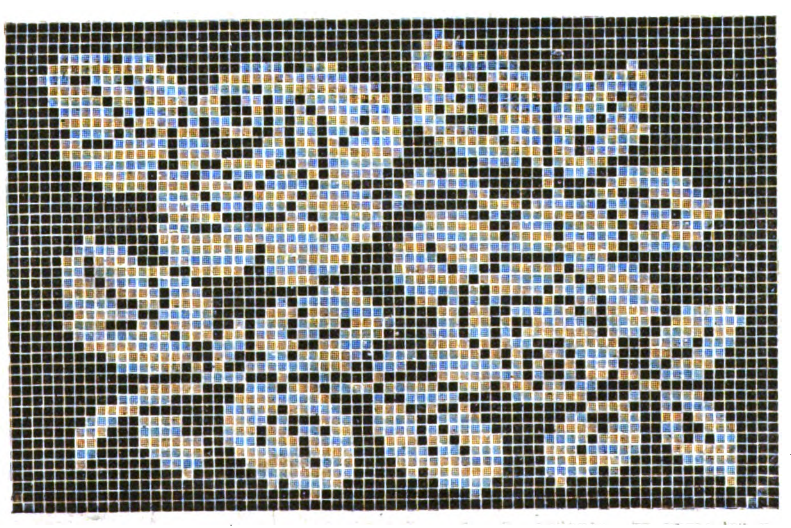
No 2.

Panier à ouvrage.

MATÉRIAUX : Gros fil; un crochet assorti ; 50 centimètres de taffetas bleu, ayant 50 centimètres de largeur ; 6 mètres de ruban bleu, ayant 2 centimètres de largeur ; soie bleue ; ganse blanche ; colle fine ; vernis brun.

Ce travail imite celui du vannier, et se détache par sa nuance brune sur le taffetas bleu qui le double ; on peut aussi le reproduire en plus grand format et l'utiliser pour le transport des coiffures et des bonnets que l'on met en quittant un chapeau.

On commence par l'anneau du milieu, pour lequel on fait une chaînette de 64 mailles en l'air, dont on réunit la dernière à la première; on ajoute la ganse de coton, et l'on recouvre ce cercle avec des mailles simples, aussi rapprochées que possible. Les quatre parties faites au crochet, qui *enserrent* le panier, se font depuis le cercle même et se composent chacune de quinze tours, faits en *allant et revenant*. On commence chacune de ces quatre parties par 5 brides, séparées par 2 mailles en l'air, sous lesquelles on passe deux mailles ;



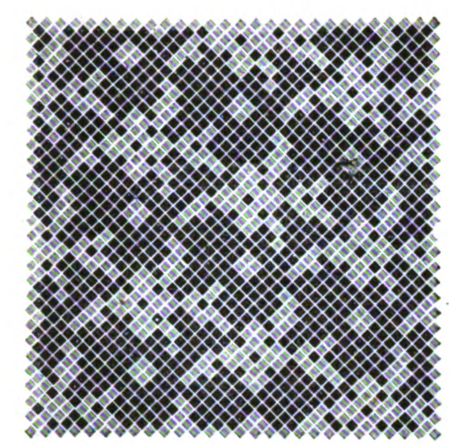
No 3.

4e *tour*. — Dans chacun des festons du tour précédent, on fait une maille simple, — 7 brides, — une maille simple.

Le 5e et le 6e *tour* forment le cercle de feuilles suivant, et l'on augmente le nombre des brides, comme celui des mailles en l'air, dans la proportion observée pour le deuxième cercle de feuilles. Les deux petites rosettes qui servent de boutons pour fermer le panier sont faites comme le premier cercle de la rosette que nous venons de décrire ; chaque poignée a 22 centimètres de longueur ; on la forme avec une tresse à trois branches, faite avec la ganse employée pour le travail ci-dessus indiqué.

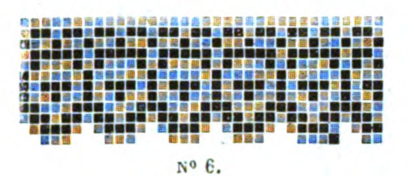
Quand l'ouvrage est terminé, on le plonge dans de la colle blanche un peu épaisse ; on fait sécher sur une *forme* quelconque un peu arrondie, ayant 16 centimètres 1/2 de diamètre, 8 centimètres de profondeur. Lorsque tous les morceaux sont secs, on les recouvre à trois reprises différentes, à l'intérieur et à l'exté-

rieur, avec du vernis blanc. Lorsque le vernis est sec, on procède à l'arrangement du panier ; on coupe un morceau de taffetas que l'on coud sous le cercle du milieu, en employant de la



Nº 4.

soie brune. Pour chaque bouillonné séparant les quatre parties faites au crochet, on coupe un morceau de taffetas ayant 15 centimètres de longueur, 10 centimètres de largeur, on l'échancre en biais à chaque extrémité, sur une hauteur de



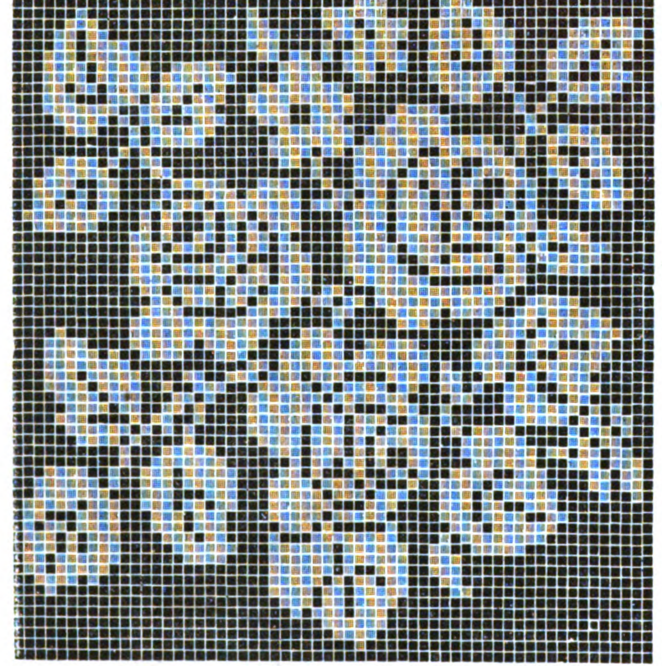
Nº 6.

2 centimètres ; on le fronce sur chaque côté long, de façon à lui donner la longueur des quatre morceaux faits au crochet ; on coud le bouillonné sous chaque bord de deux de ces morceaux. Quand les intervalles sont remplis par ces quatre bouillonnés, on double entièrement chaque moitié du panier, en employant pour cela une bande de taffetas, ayant 50 centi-



PANIER A OUVRAGE.

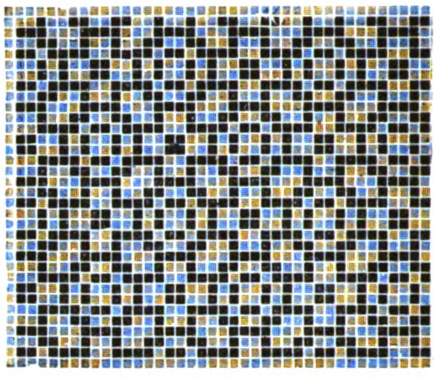
mètres de longueur, 14 centimètres de largeur, cousue ensemble sur les côtés transversaux : l'un des côtés longs est cousu *à plat*, sous le bord supérieur du panier ; l'autre côté est froncé ; la couture de cette doublure est couverte à l'intérieur et à l'extérieur, avec une ruche faite avec le ruban bleu. On réunit les deux moitiés du panier, en posant à l'intérieur deux morceaux de ruban ayant chacun 2 centimètres de longueur, servant de charnière ; sur le côté opposé on place les deux poignées et les deux boutons ; on réunit ceux-ci avec une bouclette ou *boutonnière* faite en soie bleue.



Nº 8.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

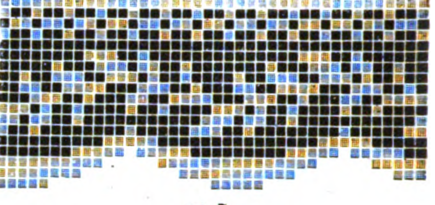
Robe de taffetas vert clair, garnie sur le bord inférieur, avec un volant composé alternativement de trois tuyaux et d'un intervalle plat. Sur chaque couture du lé de devant remonte une ruche de taffetas formée alternativement par trois tuyaux et un espace plat. Cette sorte de tablier est encore plus accusée par des arabesques de ruban de velours noir à filets blancs, qui surmontent le volant et remontent sur la jupe. Chemisette blanche ; très-haute ceinture pareille à la robe, ornée de rubans de velours noir. Veste courte, sans manches, autres que celles de la chemisette blanche. Chapeau rond, en paille cousue, de chez Mme Aubert, rue Neuve-des-Mathurins, nº 6. Le



Nº 5.

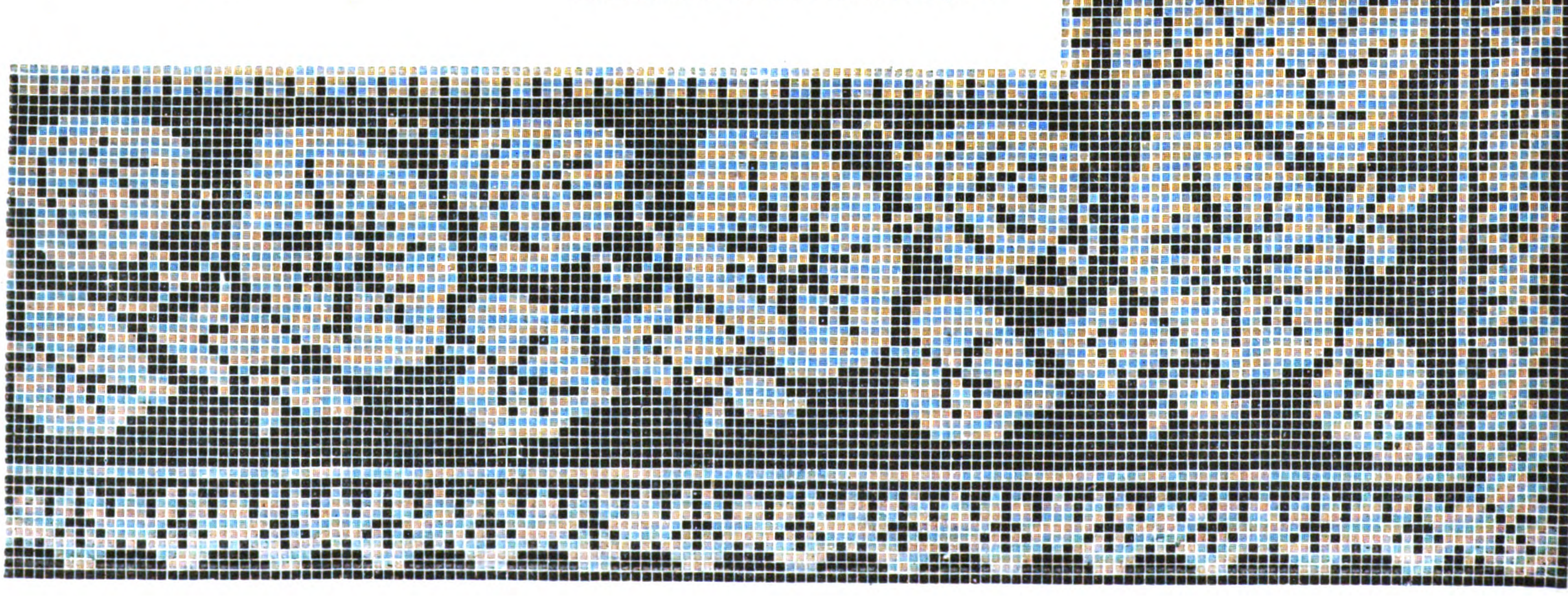
fond du chapeau est entièrement bordé de feuillage.

Jupon de taffetas rose, garni avec un volant tuyauté. Robe en taffetas gris à



Nº 7.

bord dentelés, garnis de taffetas rose. Corsage de taffetas rose, à manches longues. Ceinture-corselet à bretelles, en taffetas gris. Bournous en dentelle de laine noire. Ombrelle de taffetas gris doublée de taffetas rose, bordée d'une frange à grelots, en perles blanches. Chapeau de chez Mme Aubert, fait en tulle blanc, en forme de fanchon.



Nº 9.



LA MODA ELEGANTE ILUSTRADA

56 Rue Jacob Paris

Nº 21 - 1861

MODES.

Tout brille, tout miroite, en ce moment, à Paris; l'or, cier, l'argent, l'acier surtout, ont élu domicile sur toutes les robes, toutes les coiffures, tous les chapeaux. C'est un spectacle qui ravirait les innocentes peuplades des îles Marquises (innocentes, quant à l'esprit seulement), et qui semble quelque peu extravagant lorsqu'on n'a pas contracté dès l'enfance l'habitude d'adorer tout ce qui reluit, de se prosterner devant tous les métaux, devant l'or et l'argent, devant le fer et l'acier.

Nos lectrices ont reçu beaucoup de dessins et patrons qui leur ont retracé la physionomie de la mode telle qu'on l'observera pendant cet été. Il n'y a plus que des paletots, plus ou moins gracieux, mais toujours des paletots. J'ai expliqué quelque part que cette mode était solidaire de celle qui généralise les corsages blancs que l'on porte chaque année davantage. Les corsages blancs, à leur tour, se rattachent aux chemins de fer par un lien étroit, et, si cette affirmation semble être un peu téméraire, je vais l'appuyer par une déduction de raisonnements qui me semblent être logiques. Les chemins de fer, en invitant à des voyages fréquents, à des promenades incessantes, ont absolument écarté de la toilette féminine les tissus légers en coton (jaconas et organdi imprimés) qui se froissent trop facilement, en imposant l'usage des étoffes de laine, qui sont insupportables lorsque la température est trop élevée; de là la mode des corsages blancs, moins chauds que les corsages montants en tissu de laine. Le paletot à manches, suppléant dans la rue au corsage de la robe, supprimé pour cause de chaleur, est passé à l'état d'institution..... Voilà pourquoi toutes les *confections* se taillent en paletots; voilà la cause de l'abandon des mantelets. On comprend qu'il serait impossible de porter une robe de couleur et un mantelet noir, sur lequel se croiseraient les manches blanches d'un corsage blanc. Cette mode, réservée à son origine seulement aux jeunes filles et aux jeunes femmes, recrute de mois en mois un personnel moins jeune, qui se range sous ses drapeaux en se rendant à la nécessité.

On nous demande sans cesse des patrons de corsages blancs; on en a reçu, on en recevra sur notre prochaine planche. Mais que l'on me permette de dire ici que ces corsages n'ont pas une forme qui leur soit particulière; ils ne sont autre chose que nos corsages habituels à ceinture, dont nous avons publié l'hiver dernier plusieurs modèles, que l'on peut aisément exécuter en plissant perpendiculairement et régulièrement la mousseline ou le nansouk *avant* de tailler les diverses parties du corsage et les manches. Je conseille aux personnes qui sont un peu maigres d'adopter des plis horizontaux; cette disposition *étoffe* (style parisien des marchands de nouveautés).

Un certain nombre de nos abonnées m'adresse des lamentations. On n'aime pas les paletots; on voudrait n'être pas forcée de les adopter; on n'aime pas les écharpes (peu répandues du reste), ou bien on les trouve trop *jeunes;* on n'aime pas les châles, ou bien, étant demoiselle, on ne peut en porter, et l'on me demande un conseil pour porter *autre chose:* en vérité, c'est me demander l'impossible; je ne puis obliger la mode à changer ses décrets au gré des vœux contradictoires qui me sont adressés. On ne porte pas autre chose que des paletots, à tout âge. Si l'on préfère un mantelet, on est libre de l'adopter... mais on ne sera pas *à la mode.* Les mantelets-écharpes, seuls, se voient encore; c'est une écharpe fort large, échancrée à la hauteur du bras.

Quant aux petites filles, on a franchement adopté une mode à la fois économique et rationnelle : pendant l'été, elles sortent sans paletot, sans *pardessus* d'aucun genre; on les voit avec leurs corsages décolletés, complétés par une guimpe montante à manches longues; grande ceinture nouée par derrière. A huit, à neuf ans même, on peut se dispenser de leur mettre un pardessus. Depuis dix ans jusqu'à douze, elles peuvent, pendant l'été, sortir avec une veste. De douze à quatorze ans, elles portent des écharpes pareilles à leurs robes ou des paletots. Les petits garçons, à plus forte raison encore, sortent sans paletots. Sont-ils tout petits? corsage décolleté et chemisette montante; depuis quatre ans, ils portent une veste, ou, si l'on veut, de quatre à huit ans, pendant les jours très-chauds, on les promène avec un pantalon large atteignant le genou, bas longs, petites bottes; point de veste; une chemise montante à manches longues; ceinture de ruban noir à rosette et longs pans, fixée sur le côté gauche; chapeau rond ou casquette de paille, jaune, noire ou brune, garnie de taffetas noir et de plumes noires.

E. R.

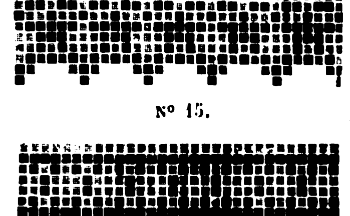


N° 10.

N° 11.

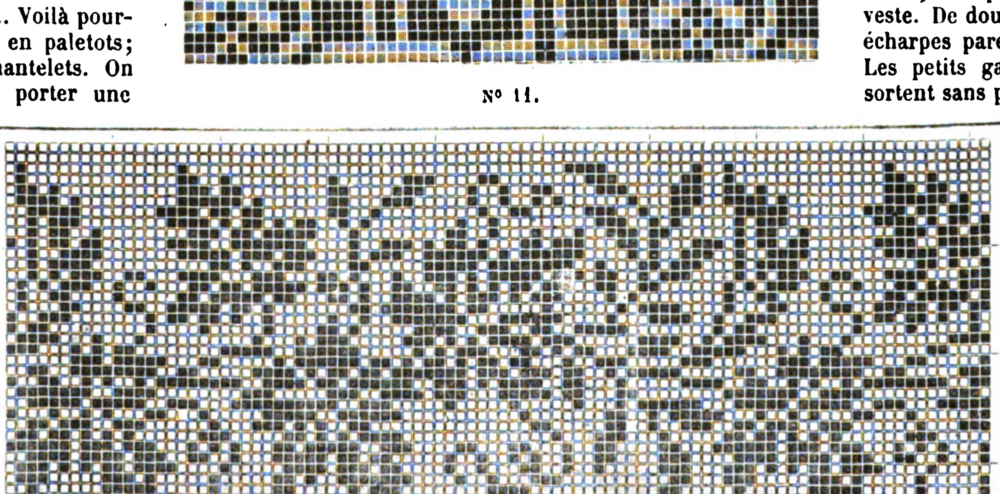
N° 13.

N° 14.



N° 15.

N° 16.



N° 12.

VARIÉTÉS.

LES RELATIONS PARISIENNES,

ÉTUDES DE MŒURS.

Un grand nombre de personnes destinées à vivre toujours loin de Paris, d'autres devant tôt ou tard effectuer un projet de voyage ou de séjour dans cette ville, se créent, à propos des relations que l'on y établit, beaucoup d'illusions, qui aboutissent inévitablement à des mécomptes pour le moins désagréables. La vérité est toujours bonne à connaître, et je vais entreprendre de la dire, en ce qui concerne les rapports que l'on y entretient avec ses semblables.

On imagine volontiers, lorsqu'on n'a jamais été à Paris, qu'il suffit de s'y installer pour se mettre en relations quotidiennes avec les personnes célèbres ou illustres qui y vivent, et que rien n'est plus aisé que de s'y créer un cercle entièrement composé d'individus remarquables à plusieurs titres. Le premier point que je dois établir est celui-ci : rien ne se donne, à Paris, tout s'y vend, ou du moins s'y échange; les personnes inconnues, fussent-elles douées d'un caractère élevé, d'un esprit supérieur, ne représentent aucune valeur pour les Parisiens tant que leur supériorité ne se traduit pas par une influence s'exerçant sur une spécialité quelconque. L'intérêt personnel, dans toutes ses variétés, divisions et subdivisions, plane sur toutes les relations parisiennes et gouverne tous les actes de l'existence des Parisiens. La communauté de goûts et d'opinions, la parité d'intelligence, ne suffisent nullement à créer des relations. Il faut avant tout que le nouveau venu puisse *servir à quelque chose*, qu'il soit posé de façon à apporter un contingent quelconque à la société, qui ne se réunit que pour des pique-nique. Le nouveau venu doit être très-*amusant*, ou procurer des billets de spectacle *gratis*, ou donner d'excellents dîners, ou posséder des parents ou des amis influents, ou apporter enfin à ceux qui le reçoivent une satisfaction de vanité due à son nom ou bien à ses alliances.

Il serait injuste de mettre tous les défauts parisiens à la charge des Parisiens. Beaucoup sont inhérents à la ville que ceux-ci habitent. Si l'intimité y est pour ainsi dire inconnue, il faut en accuser l'énormité des distances, qui crée l'isolement. Si l'on ne donne pas sa sympathie, ses loisirs, l'influence dont on peut disposer, si l'on échange tout cela contre des équivalents, c'est parce que les besoins, à Paris, dépassant toujours les ressources dont chacun peut disposer, il devient tout à fait essentiel que chacun paye son écot, et c'est là le principal soin dont on doit s'occuper dès que l'on veut établir des relations avec les Parisiens.

Ceux-ci ont du reste les qualités de leurs défauts : ils ne sont jamais susceptibles, parce qu'ils sont très-indifférents; ils n'exigent rien, parce qu'ils redouteraient toute réciprocité; ils acceptent toutes les excuses qu'on leur adresse, si invraisemblables qu'elles puissent être, et consentent à considérer tous les prétextes comme des motifs valables, parce qu'ils savent que ces bons procédés s'exercent à charge de revanche. De même que les indications des baromètres et des horloges n'ont rien d'absolu en elles-mêmes et varient suivant les élévations des lieux et les degrés de longitude, les paroles, à Paris, n'ont pas tout à fait la signification qu'on leur accorde généralement, et, pour rester dans la vérité *vraie*, il faut absolument s'habituer à faire un calcul mental qui abaisse de plusieurs degrés le sentiment dont ces paroles témoignent. A Paris, on est très-facilement *charmé* ou *désolé*; on y rencontre plus de personnes *ravissantes* que dans tout autre lieu. On est *ravi* d'une invitation, on sera *désespéré* de ne pas s'y rendre, et bien souvent, au moment où l'on exprime son *ravissement*, on prévoit son *désespoir*, car on projette un passe-temps plus agréable que celui auquel on vient d'être convié. Cette exagération dans les termes dont on fait usage n'implique pas absolument une fausseté révoltante; elle résulte surtout de la nécessité d'employer les formes de langage qui sont généralement adoptées, et de rendre à chacun l'équivalent des protestations aimables que l'on reçoit. Cela n'est pas toujours facile, et l'on doit passer à Paris plusieurs années avant de pouvoir se tenir sans effort au diapason normal; mais l'on arrive tôt ou tard à adopter ces formules gracieuses, élogieuses, qui ne représentent aucun des sentiments qu'elles expriment, et servent seulement à prouver le savoir-vivre *parisien* de ceux qui les emploient.

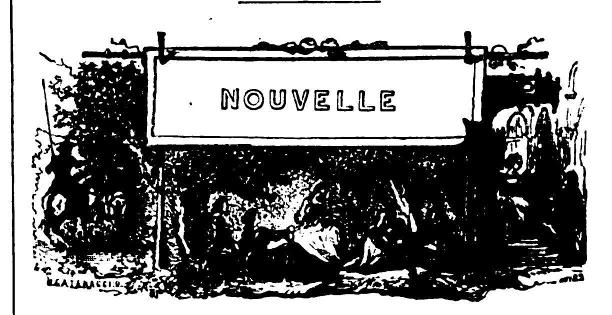
Nulle part il ne se produit plus facilement qu'à Paris des accidents subits dans la composition d'un cercle. Tel individu, découvrant tout à coup qu'il perd ici un temps précieux qui pourrait être employé ailleurs plus utilement ou plus agréablement, disparaît tout à coup; ceux qu'il accablait naguère de protestations affectueuses supportent philosophiquement cet abandon : dans une circonstance passée ou future ils ont usé ou bien useront du même procédé. En revanche, les ruptures ouvertes, franchement déclarées, sont rares à Paris : d'une part, elles sont inutiles, puisqu'on peut se *perdre de vue* sans se déclarer la guerre; d'une autre, elles peuvent être nuisibles, car la société parisienne est périodiquement remuée de fond en comble. Tel individu, inutile hier, et en cette qualité relégué parmi les rebuts, peut devenir tout à coup un personnage important, dont l'influence sera précieuse : alors on revient à celui qui a été abandonné, on lui reconnaît toutes les grâces et toutes les qualités, on se souvient avec attendrissement des relations passées, on oublie avec une entière bonne foi les éclipses qui se sont produites dans l'affection qu'on lui témoigne, et l'on éprouverait une surprise très-sincère s'il avait gardé le souvenir d'un autre ordre de choses. Les Parisiens en général (et ils ont pour cela des raisons excellentes) ne prévoient pas qu'on pourra juger sérieusement eux et leurs actes. Tout cela est en effet inconstant, soumis à une seule règle, mais tellement considérable, que l'on examinerait avec suprise le niais qui se refuserait à comprendre que cette règle domine tout, répond à tout, explique et excuse toutes choses, même les bassesses, même les lâchetés, même les cruautés. Cette règle, déjà indiquée, est l'intérêt personnel sous toutes ses formes, à peine voilé par des prétextes que l'on ne prend pas même le soin d'accommoder aux règles de la vraisemblance.

Un grand nombre de mots changent d'acception sous la latitude parisienne. O nouveaux venus! sachez tout d'abord et n'oubliez jamais que la répugnance causée par une mauvaise action, que l'indignation provoquée dans un noble cœur par le spectacle du mal, sont considérées à Paris comme étant des sentiments puérils et de mauvais goût. Gardez, si vous voulez, ces sentiments, mais préservez-vous de les manifester. Ici, il est une religion qui domine toutes les autres : le succès. Réussissez, on ne vous en demande pas davantage pour vous absoudre, pour vous admirer; cette indulgence, qui n'est à vrai dire qu'une association générale, laquelle pourrait s'appeler *la tolérance mutuelle*, s'interdit discrètement toute appréciation d'une mauvaise action, et s'entend admirablement à ne point appeler les choses par leur nom. Lorsque les faits sont trop notoires, c'est-à-dire quand les tribunaux les discutent et s'apprêtent à les punir, on plaint, non pas les victimes d'une escroquerie, mais bien celui qui l'a commise, et l'on s'écrie bien souvent : *Le pauvre homme! Eh bien! quand il sera riche, il deviendra honnête!* Ai-je besoin d'ajouter qu'il s'agit ici d'apprécier, de caractériser, non *tous* les Parisiens, mais ceux-là seulement qui, guidés par des sentiments identiques, par la soif immodérée des jouissances qu'excitent les mille tentations de la vie parisienne, forment une sorte de groupe, lequel représente fidèlement la légèreté et les brillants défauts des Parisiens? Dieu merci, les milliers de cœurs qui battent dans cette ville immense ne sont pas tous indifférents au bien et n'éprouvent pas tous cette naïve sympathie pour le mal; mais je m'occupe en ce moment d'une étude qui a pour objet d'indiquer les points principaux par lesquels la société parisienne diffère des autres sociétés et possède une originalité incontestable. Ce qu'il y a de plus précieux pour les Parisiens, après l'argent, c'est le temps; on ne l'emploie donc pas soit à entretenir des relations qui ne *mènent à rien*, soit à s'occuper de questions de morale. On va à son but en passant par-dessus tout cela; on poursuit les plaisirs, les jouissances de la vanité, et les amis, à Paris, sont, non pas des compagnons que l'on choisit selon ses inclinations de cœur ou d'esprit, pour traverser ensemble la jeunesse et la vieillesse, mais simplement des relais, qui conduisent d'étape en étape, et que l'on abandonne sans regret, sans remords, dès qu'on en a reçu l'aide que l'on attendait d'eux, dès que l'on entrevoit plus loin une aide plus efficace, une compagnie plus agréable ou plus satisfaisante pour l'amour-propre. Aussi, grâce à cette facilité avec laquelle on change ses relations, grâce aussi à ce grossissement des choses, dû à l'exagération des termes que l'on emploie, un Parisien peut compter une centaine d'amis, pour le moins..... tandis que l'expérience nous enseigne que l'on est bien heureux lorsqu'on en possède seulement un ou deux.

Nulle part on ne s'entend mieux qu'à Paris à embellir la surface de toutes choses; on met à la surface tout ce que l'on possède..... et bien souvent on emprunte pour rendre cette surface plus resplendissante; on y place l'esprit que l'on a, celui que l'on prend à autrui, la fortune dont on dispose, en estompant bien entendu les contours, afin de leur laisser une incertitude favorable aux interprétations les plus avantageuses. A la surface aussi, les relations dont on se fait honneur, négligemment indiquées, placées dans un clair-obscur qui ne permet pas une analyse un peu minutieuse; à la surface, les alliances qu'on annonce bien haut..... et qui souvent ne rendent pas la pareille; à la surface, tout ce qui brille, tout ce qui fait briller, tout ce que l'on accepte sans contrôle, tout ce qui ne soutiendrait pas un examen que l'on interdit du reste soigneusement et réciproquement; à la surface, les particules, les titres que l'on peut citer parmi ses relations, les hommes célèbres, les grands fonctionnaires dont on a parfois à peine obtenu un regard et sur lesquels on ne tarit pas en anecdotes intimes et biographiques, dans lesquelles on se réserve bien entendu un rôle actif; à *la surface, enfin*, les priviléges de toutes sortes, dont l'énumération est destinée à indiquer que l'on jouit de prérogatives particulières près des grands et des heureux du jour.

La vie parisienne est du reste merveilleusement propre à ce genre d'exhibition; on n'a pas le temps de vérifier ce que l'on y passe en revue, et il existe en ce genre une hâblerie qui peut être qualifiée d'artistique, eu égard à sa perfection. Il existe des hâbleurs qui réussissent à effacer jusqu'au moindre vestige de leur procédé, et, pour découvrir celui-ci, il faudrait avoir recours à une intimité continuelle, à une attention toujours fixée sur ce visage si habilement grimé qu'il affecte un caractère absolument opposé à la vérité. L'être le plus inconstant, le plus frivole, saura se grimer en caractère ferme, en esprit sérieux; le lâche se fera accepter pour un homme courageux; la vanité posera pour l'indifférence en matière de distinctions sociales. Tout est à la surface! Tant pis pour ceux qui se trompent, pour les niais qui concluent du connu à l'inconnu, qui supposent les vertus dont on leur montre l'apparence, qui comptent sur les protestations qu'on leur prodigue, et qui, se fiant à cette surface brillante, s'aventurent à s'y appuyer; ils la sentent craquer au premier essai, ils constatent avec douleur que tout ce qui existe sous la surface dément ce qui était au-dessus; tant pis pour eux, encore une fois! Que ne se contentaient-ils de l'apparence qui leur était offerte? Pourquoi attribuaient-ils une valeur réelle à ces jolis colifichets, qui ne doivent servir à rien? Pourquoi prenaient-ils une toile bien peinte pour un paysage, et un décor de théâtre pour un temple élevé à l'amitié, aux grands et nobles sentiments? A Paris, tout être qui compterait comme une monnaie sérieuse la jolie monnaie courante qui y passe de main en main, serait naturellement considéré comme un ennemi public. En soumettant cette monnaie au contrôle, il risquerait en effet de la déprécier; il faut savoir rester ce que l'on est, conserver en soi les qualités que l'on peut posséder, accepter les gracieuses paroles que l'on y recueille, et surtout, surtout! croire tout le monde sur parole, — en ayant bien soin de ne mettre personne à l'épreuve.

EMMELINE RAYMOND.



LE LEGS.

Suite.

Elle trouva sa mère adoptive livrée à de profondes méditations; elle vint s'asseoir près d'elle, et lui dit tout bas: « J'ai vu M. Darcet.

— Eh bien?

— Je ne vous quitterai pas. Oh! il est très-bon, j'en suis sûre, et il est malheureux aussi; seul, sans famille, car son frère se marie, et ne vivra pas avec lui. Il m'a dit tout cela, et..... et cela m'a serré le cœur.... et je crois que j'ai consenti. »

En prononçant ces derniers mots, des larmes se montrèrent à l'extrémité des longs cils recourbés qui formaient une frange épaisse autour des yeux de la jeune fille.

« Il ne faut pas vous engager témérairement, mon enfant: on ne se marie ni par politesse, ni par pitié; ainsi que je vais le dire à M. Darcet, il faut attendre une année au moins avant de donner un consentement définitif. Cette alliance vous offre sans nul doute des avantages inespérés; mais votre jugement doit être plus formé qu'il ne l'est, lorsqu'il s'agira de prendre une décision si importante. »

Mme Viennay eut ce jour-là une longue conversation avec M. Darcet; il fut convenu qu'on ne parlerait plus de ce mariage avant un an, et que Sarah ne serait appelée à se prononcer définitivement qu'après ce laps de temps écoulé.

Il se produisit depuis ce moment une singulière métamorphose dans l'humeur de la jeune fille; l'enfant se transforma peu à peu, et devint une personne sérieuse; elle avait toutes sortes de bonnes raisons à faire valoir vis-à-vis d'elle-même, pour affermir la résolution qui était presque arrêtée; et cependant la fréquence même des réflexions suggérées par ce sujet prouvait qu'il était nécessaire de répéter bien souvent ces bonnes raisons.

Louis aussi était bien changé : cet égoïste systématique et invétéré employait toutes ses heures à écarter toutes les contrariétés qui auraient pu surgir sous les pas de cette petite fille naguère si dédaignée. Mais, hélas! l'affection qu'il éprouvait avait bien pu changer ses habitudes, non ses sentiments; il aimait d'une tendresse égoïste; c'était lui encore, c'était son bonheur, la joie de sa vieillesse qu'il soignait en Sarah, et les pures satisfactions d'une affection désintéressée, dévouée, généreuse, devaient lui rester toujours inconnues. Une divination mystérieuse avait-elle révélé à la jeune fille cette particu-

larité du caractère de son fiancé? Avait-elle compris que l'affection dont elle recevait des témoignages chaque jour n'avait point de racines dans le passé, et que l'âme dans laquelle son éclosion avait eu lieu ne lui offrait qu'un terrain ingrat? Était-ce ce soupçon qui pesait à toute heure sur le cœur de Sarah, et lui enlevait sa sécurité, son insouciance, sa gaieté?

Un jour Mme Viennay demanda des nouvelles de Georges.

« Ne m'en parlez pas, » répondit M. Darcet, avec un peu d'humeur; «je ne réussirai jamais à caser ce vagabond; ma lettre ne l'a plus trouvé en Italie, on la lui a expédiée à Malte, où il a jugé à propos de se rendre, et il m'a répondu très-brièvement, en me disant qu'il avait encore quelques voyages à terminer avant de rentrer définitivement en France; il affirme que, si la jeune fille qu'on lui propose ne veut pas attendre son retour, il en trouvera une autre tout aussi charmante, et m'écrit mille folies de ce genre.

— Vous parle-t-il de nous? » demanda Sarah.

« Il ne savait pas que sa lettre me trouverait aux Charmilles, et ne me dit rien à votre sujet. »

On ne parla plus de Georges ce jour-là ni les jours suivants.

Sarah se laissait gagner par une torpeur toujours plus caractérisée. On s'aperçut enfin du changement qui s'était fait en elle; et, un soir, Louis proposa aux deux dames d'aller passer l'hiver à Rome, et Mme Viennay hasarda quelques objections timides; mais, lorsque M. Darcet eut affirmé que ce voyage aurait les meilleurs résultats pour la santé de Sarah, toute velléité d'opposition s'évanouit. Ce projet charmait la jeune fille, et l'on ne songea plus qu'à l'effectuer.

M. Darcet était un homme précieux lorsqu'il s'agissait de voyages; il avait été partout, il connaissait toutes les routes, il avait logé dans les meilleurs hôtels, il possédait une collection inépuisable de *Guides*, d'albums de voyages, de cartes de géographie; nul ne s'entendait mieux que lui à ne jamais se séparer du *confortable* dont il avait l'habitude, et il faisait tenir un nombre incalculable d'objets dans un espace extrêmement réduit; ses *nécessaires* anglais étaient merveilleux; on y trouvait tout ce que l'on pouvait désirer, depuis les crayons à dessiner jusqu'à une pharmacie ambulante.

M. Darcet fit venir de Londres et de Paris tous les objets qui pouvaient être utiles aux deux dames, et l'on pressa les préparatifs. Sarah avait repris sa gaieté; son visage s'était ranimé comme son esprit; toutes les tables étaient encombrées de cartes géographiques, et l'on avait enlevé à la bibliothèque tous les livres qui concernaient l'Italie; la jeune fille se faisait décrire à l'avance les monuments qu'elle allait visiter, les cérémonies qu'elle verrait, les villes et les campagnes que l'on devait traverser. Les journées et les soirées, qui étaient devenues un peu monotones, passaient comme un rêve; Sarah envisageait maintenant sans aucune répugnance les projets qui avaient été ajournés à un an; il lui semblait doux d'être la principale, et, pour ainsi dire, l'unique pensée de M. Darcet; ses moindres goûts, ses caprices les plus éphémères, étaient satisfaits avant d'être énoncés; comme il le lui avait promis, elle n'avait qu'à *se laisser vivre*; toutes les difficultés étaient écartées à l'avance, et aplanies avant qu'elle eût pu les apercevoir.

On était arrivé aux premiers jours de novembre, le temps était superbe, et l'on quitta les Charmilles pour rejoindre une station de chemin de fer. Quelle ivresse pour Sarah! Elle ne s'était jamais éloignée de ce triste château, dans lequel elle était devenue orpheline; tout était inconnu, c'est-à-dire beau et remarquable pour elle. Le voyage s'accomplit avec une ponctualité mathématique; chaque journée était réglée à l'avance par un chronomètre infaillible, celui qui appartenait à M. Darcet, et Sarah éprouva un peu de mauvaise humeur en voyant que toutes les heures étaient numérotées par leur compagnon; elle se demanda même plusieurs fois si le bonheur consistait à *se laisser vivre*, ou s'il n'était pas préférable au contraire de vivre par soi-même, d'éprouver même quelques contrariétés, inévitables sans doute, mais qui devaient dissiper la fadeur d'une éternelle sérénité. La première ville marquée du mot *séjour* dans l'itinéraire tracé par M. Darcet était Venise.

Les voyageurs y arrivèrent dans l'après-midi; vers le soir on entreprit une promenade. Les lumières s'allumaient une à une sur la place Saint-Marc, et les étoiles étincelaient au-dessus, bien au-dessus, dans un ciel pur, dont les tons jaunes et rouges, mélangés de violet, se jouaient dans le miroir mouvant que formait la mer; ses vagues se dirigeaient avec nonchalance vers les marches de marbre des vieux palais, ou se séparaient, violemment divisés par la proue d'une gondole, et s'éloignaient alors vers l'horizon lointain pour se perdre dans la nuit et dans l'immensité.

Sarah n'avait pas voulu attendre au lendemain pour faire cette promenade; la jeunesse, qui a cependant devant elle un long espace de temps, ne sait point supporter l'attente ni le retard, et, par une bizarre contradiction, c'est l'âge mûr, et même la vieillesse, qui se résignent le plus facilement à patienter, à retarder l'accomplissement de leurs désirs; c'est que le temps paraît si long lorsqu'on en a beaucoup devant soi..... si court, au contraire, quand on a déjà usé une grande partie des années qui composent une existence! Ajoutons aussi que l'expérience nous démontre chaque jour combien peu la réalité ressemble à la vision que l'on s'en est faite; la patience de l'âge mûr est moins une qualité que le résultat d'une lassitude morale qui nous enlève l'impatience de jouir, parce qu'elle évoque les souvenirs de toutes les situations où il nous a été démontré que nos vœux, nos aspirations sont toujours par-delà le but qu'il nous est donné d'atteindre, et que ce n'est pas ici-bas que notre cœur peut être pleinement satisfait.

Sarah commença ce soir-là à entrevoir confusément quelques-unes de ces vérités. Dès qu'elle eut manifesté le désir de monter immédiatement dans une gondole, M. Darcet donna les ordres nécessaires, et, peu après, les trois voyageurs étaient doucement emportés sur les canaux qui serpentent parmi les palais vénitiens. La nuit était belle, et l'on percevait dans un lointain sonore les sons d'un excellent orchestre installé sur la place Saint-Marc. Sarah tenait à la main un superbe bouquet de violettes qui venait de lui être offert par M. Darcet; elle était heureuse, ou plutôt elle se répétait qu'elle devait être heureuse; son cœur avait la sérénité du ciel, sur lequel elle fixait ses yeux; seulement, si elle n'y apercevait aucun nuage, elle n'y voyait non plus aucune étoile. Peu à peu le vif plaisir qu'elle s'était promis lui sembla bien moins intense qu'elle ne l'avait espéré; elle avait rêvé tout ce qu'elle voyait, tout ce qui l'entourait, et le rêve se trouvait plus beau que la réalité; celle-ci lui devint peu à peu indifférente, et sa pensée s'envola bien loin, et remonta le cours des années.

Elle revit les Charmilles, cette triste habitation qui, dans les premiers jours succédant à son arrivée, lui avait semblé une prison odieuse que son âme aspirait à quitter; mais, vue à distance, cette maison ne lui présentait plus cet aspect compassé dont elle avait tant souffert sans s'en rendre compte. Un jeune visage se penchait vers elle, une voix fraternelle l'encourageait à vivre... Ah! c'était Georges! Il aimait Sarah lorsqu'elle était privée de toute affection...... Depuis, les années, en s'écoulant, l'avaient peu à peu éloigné d'elle; et, d'ailleurs, c'était par pitié sans doute qu'il avait témoigné de l'affection à la pauvre orpheline. Dès qu'il avait pu se convaincre qu'elle n'était plus isolée, qu'elle avait trouvé une amie en Mme Viennay, il avait négligé celle qu'il appelait naguère sa petite sœur. Qu'importe? Ce sentiment de pitié prouvait tout au moins la bonté du cœur qui l'avait éprouvée, et Sarah l'acceptait avec tristesse, avec humilité, mais avec reconnaissance. Quelques larmes montèrent jusqu'à ses yeux; il lui sembla tout à coup entendre la voix de Georges; il lui parut que la main de Georges s'avançait vers elle..... Machinalement, elle ouvrit sa main, et le bouquet de violettes tomba à la mer.

Elle frissonna, et M. Darcet se pencha vers elle.

« Qu'avez-vous, Sarah? »

Elle demeura d'abord silencieuse.

« Vous tremblez?

— Oui..... non..... je ne sais..... Peut-être fait-il froid.

— Vous êtes fatiguée, ma chère enfant, » dit Mme Viennay, « et nous avons eu tort de céder à votre caprice. Il fallait vous obliger à vous reposer ce soir, et remettre cette promenade à demain.

— Nous allons retourner à l'hôtel, » dit M. Darcet, visiblement inquiet.

Le retour fut silencieux. Au moment où l'on débarquait, une voix féminine se fit entendre:

« Monsieur Darcet à Venise! Nous sommes destinés à nous rencontrer en voyage.

— Madame la princesse ***, » dit Louis en s'inclinant devant une dame entourée d'un cortége assez nombreux.

— Oui, vraiment, c'est moi-même; nous nous retrouvons à Venise comme nous nous sommes retrouvés à Carlsbad, il y a de cela... voyons, combien y a-t-il d'années? Vous vous taisez? Est-ce par ménagement pour moi..... ou pour vous? Si c'est pour moi, je relève votre politesse du silence qu'elle s'impose. Il y a quinze ans, Monsieur, que nous nous sommes vus à Carlsbad; j'étais jeune alors; c'est avouer que je ne le suis plus. Ma franchise vous étonne? Convenez cependant avec moi que, sur la question de la vieillesse, comme sur toutes les autres du reste, il vaut mieux sauter par la fenêtre que de rouler dans l'escalier.

— Est-ce bien de la franchise? » répondit Louis en souriant avec contrainte. « Ne serait-ce pas plutôt un raffinement de coquetterie qui vous porte à affirmer une vieillesse que dément le premier regard jeté sur vous?

— Le premier...... c'est possible, » répondit la princesse en riant; « mais le second, monsieur Darcet, le second regard! Ah! il me donne terriblement raison! Mais vous n'êtes pas seul, » ajouta-t-elle en se tournant vers Mme Viennay, qui était restée avec Sarah un peu en arrière.

« Permettez-moi, Madame, de vous présenter Mme Viennay, qui a été une seconde mère pour ma jeune pupille, Mlle Sarah Champlieu, fille de l'un de mes meilleurs amis.

— Ainsi, vous êtes investi des graves fonctions d'un tuteur? Vous voyagez en Italie? » dit la princesse en se rapprochant gracieusement des deux dames qui venaient de lui être présentées. « Comptez-vous séjourner à Venise?

— Nous pensons y rester pendant un mois.

— Très-bien. Monsieur Darcet, j'invite solennellement madame Viennay, mademoiselle votre pupille et son tuteur, au bal masqué que je donne dans huit jours. Vous entendez? Un bal masqué rigoureusement, obligatoirement masqué: je n'admets pas d'exception à cette règle, et je n'accepte aucun refus. Ceux qui ne se rendront pas à cette invitation sont prévenus qu'ils se brouillent irrévocablement avec moi. Cette menace pourrait vous sembler fort indifférente, Mesdames, mais j'espère qu'elle donnera à réfléchir à M. Darcet; il pourra lui sembler désagréable de se brouiller avec une personne qu'il est destiné à rencontrer inopinément sur tous les points de la terre, dans les montagnes de la Bohême, dans les gondoles vénitiennes, partout, enfin. Nous n'allons pas nous quitter ainsi? J'ai opéré ce soir d'après un système de recrutement que je mets en pratique depuis quelque temps; je ramène chez moi, pour y passer le reste de la soirée, une troupe de prisonniers, pieds et poings liés. Allons, Mesdames et Monsieur, suivez-moi.

— Vous êtes mille fois trop bonne, Madame, » dit M. Darcet, « mais.....

— Encore votre jargon parisien! Vous allez vous en servir pour envelopper un refus? En voyage, en Italie, à Venise? Défaites-vous donc de cette mauvaise habitude; vivez, parlez, agissez avec franchise, sans user votre temps à tâter le pouls de l'étiquette, pour lui demander si elle est satisfaite ou mécontente; acceptez ma proposition, tout simplement, comme elle vous est faite.

— Nous sommes arrivés ce matin seulement, et la fatigue du voyage.....

— Cela n'est pas vrai; on ne se fatigue plus aujourd'hui en voyage.

— Ma pupille est un peu souffrante..... .

— Cette belle enfant? ce n'est pas possible. N'est-il pas vrai, Mademoiselle, que vous consentez à venir terminer la soirée chez moi, plutôt que d'aller vous enfermer dans un vilain hôtel?

— Votre insistance nous enlève, Madame, la seule crainte qui pourrait nous empêcher de vous suivre, celle de vous être importune; et si Mme Viennay y consent.....

— Ah! ah! me voilà renvoyée à une autre autorité. Voyons, Madame, plaiderai-je en vain près de vous?

— Non certes, Madame, et je suis prête à accompagner Sarah et M. Darcet.

— Alors, mettons-nous en route. Nous ressemblons, sur ce quai, à un rassemblement de choristes qui répètent sur tous les tons: Marchons! suivez-moi! couronsl... et qui ne bougent pas. Voyons, Monsieur Darcet, donnez-moi votre bras, je vais vous montrer le chemin. »

L'on fit ainsi quelques pas pour atteindre le palais loué par la princesse ***. De nombreux valets de pied remplissaient une antichambre aussi vaste qu'un vaste appartement parisien; des valets de chambre, graves et solennels, ouvrirent les portes d'une immense galerie brillamment éclairée, et la princesse *** fit les honneurs de sa demeure avec la vivacité gracieuse, mais un peu tyrannique, qui la caractérisait.

« Allons, Monsieur, n'ayez donc pas un air désespéré; c'est votre redingote qui vous tourmente, » disait la maîtresse de la maison à Louis; « oubliez-la; un enlèvement est un cas de force majeure.

— Vous l'avez deviné, Madame; je suis confus de me trouver dans ce costume de voyage à l'une de vos réceptions.

— Ce n'est pas une réception, je vous l'ai déjà dit; tout ce qui est convenu, arrêté à l'avance m'est antipathique, et je ne supporterais pas l'obligation de me trouver chez moi à jour, à heure fixe, pour y recevoir une compagnie prévue, et y soutenir une conversation déterminée. Ces mœurs-là sont en vigueur dans votre Paris; là, en effet, chacun prend quelques heures dans la matinée ou dans la soirée d'un jour irrévocablement désigné pour cet emploi, on fait une toilette, on enlève les gazes qui préservent les candélabres et les lustres, les housses qui recouvrent les meubles, on époussette son intelligence, on étend sur soi, autour de soi, un vernis plus ou moins brillant, et l'on reçoit son monde. Le lendemain, les gazes, les housses, recouvrent toutes choses; on peut avoir envie de s'habiller... on s'en abstient, ce n'est pas le jour de réception... On désirerait causer... ce n'est pas jour de réception... On rentre dans sa coquille pour huit jours, et l'on y fait des économies de toute nature de toilette et d'esprit.

— Chacun dépensant à Paris plus que ne le permettent les ressources que l'on possède, » répondit Louis en riant, « il faut bien se recueillir pour ménager ses forces et maintenir l'équilibre; on éparpille tant d'esprit dans une conversation, que l'on ne pourrait subvenir indéfiniment à cette dépense.

— Ah! oui: la plupart des Parisiens vivent d'emprunts, et il faut leur donner le temps de recueillir les bons mots et les jolies anecdotes qui composent le fond de leur bagage intellectuel; à ce compte-là on ne peut pas dire d'un Parisien, même savant, qu'il est un puits de science, car il n'est qu'une citerne, recueillant à droite et à gauche les richesses qu'il contient, au lieu de les trouver en lui-même. Marquis? »

Un jeune homme s'avança.

« Ayez, je vous prie, la complaisance de montrer à mademoiselle, » dit la princesse en désignant Sarah, « ce gros volume relié en maroquin rouge, que vous trouverez sur cette étagère lointaine; il contient un grand nombre de costumes charmants, très-exacts, parmi lesquels elle choisira celui qui lui conviendra le mieux. Je ne veux pas être mise dans la confidence; je demande à tous mes invités une discrétion absolue, non-seulement entre eux, mais encore, mais surtout vis-à-vis de moi. Gardons, je vous en prie, le plaisir de la surprise bien intact: il n'en est pas de plus vif. Je ferai remettre le volume chez vous, Mademoiselle, » ajouta la princesse, « si vous y trouvez quelque costume digne d'être copié et porté par vous. »

Depuis que Sarah se trouvait dans cet élégant salon, qu'elle écoutait cette conversation vagabonde, qu'elle examinait la nonchalance gracieuse, la politesse despotique de la princesse ***, ses pensées avaient pris un autre cours. La mobilité qui appartient à la jeunesse la transporte aisément dans les situations les plus opposées; en un moment elle s'assimile tout, elle adopte une vie retirée, elle s'élance dans un tourbillon mondain, elle se voit tour à tour humble bourgeoise, brillante grande dame, embellissant un foyer modeste, ou régnant sur un cercle d'admirateurs. Une jeune fille, par cela même que son avenir est indéterminé, peut le peupler de toutes les visions les plus contradictoires; il en est de sa vie future comme des légers nuages qui passent sur l'horizon, en prenant toutes les formes que la rêverie leur donne. Sarah avait, depuis quelques moments, banni les vagues



tristesses qui l'envahissaient parfois. Tous les instincts d'élégance, toutes les aspirations vers le luxe, que les natures nerveuses des femmes et des artistes portent en elles-mêmes, étaient flattés, excités par le spectacle auquel elle assistait; elle se dit que la fortune était le plus désirable des biens de ce monde; elle se substituait par la pensée à la maîtresse de ce palais; elle se voyait entourée d'un cercle soumis, tour à tour amicale et moqueuse, tenant compte seulement de ses caprices, les imposant à tout le monde, de gré ou de force, par ténacité ou par ruse, et elle se dit qu'il tenait à elle de transformer ce rêve brillant en une réalité Si M. Darcet eût sollicité son consentement en ce moment, elle l'eût donné sans hésitation.

Le livre ouvert devant elle et devant Mme Viennay lui servit de contenance, et lui permit d'écouter les conversations qui se croisaient autour d'elle, sans être forcée de s'y mêler.

« Je vous dis qu'il n'y a plus de conviction, » répondait la princesse avec impatience à un interlocuteur qui se permettait de la contredire. « Lequel d'entre nous..... hélas! je puis bien frapper sur vous, puisque je ne m'épargne pas..... lequel d'entre nous serait capable de faire un sacrifice sérieux à ses opinions, ou bien à ses affections? Je ne parle pas de ces sacrifices réputés sérieux selon le sentiment général, mais bien de ceux qui seraient sérieux selon notre sentiment particulier. Vous, Monsieur le comte, vous sacrifieriez sans doute votre vie à votre souverain et à votre pays; certes, cela peut s'appeler, en thèse générale, un sacrifice sérieux; mais leur sacrifieriez-vous votre fortune, ou même une partie de votre fortune? Moi, qui vous parle, je vous déclare qu'il n'est point de cause au monde pour laquelle je renoncerais au luxe..... ni même à une partie de mon luxe. Quant aux sacrifices de vanité, n'en parlons pas; ce sont les plus difficiles à faire, et nous refuserions même le bonheur, si nous devions le payer à ce prix. Ah! il n'y a plus de héros, » soupira la princesse en laissant retomber sa tête sur le dossier de son fauteuil..... Puis, se relevant tout à coup avec vivacité, elle s'écria:

« Je suis injuste, car j'ai vu un jeune héros il y a quelques mois à peine. Monsieur Darcet, écoutez-moi bien; vous connaissez sans doute l'anecdote que je vais vous raconter; mais quelques détails auront peut-être été omis dans la narration qui vous aura été faite, et je veux vous les apprendre. Je me trouvais, il y a quatre mois, à Constantinople. Un grand nombre de vos compatriotes habite cette ville pour y exercer diverses industries; il y avait entre autres, dans le quartier franc, un honnête négociant, récemment installé avec sa femme et leur jeune enfant. Il vendait de jolis petits objets d'ébénisterie, et venait de recevoir de Paris une pacotille fort considérable, pour laquelle il s'était endetté. Un jeune voyageur, Français comme mon négociant, visitait souvent celui-ci, dans lequel il avait retrouvé un ancien camarade de collége; car, en vérité, la société est bien mêlée en France, à commencer par les colléges! Avec ce singulier système d'éducation, on court le risque de se trouver lié d'amitié avec ses futurs fournisseurs..... Mais passons; vous trouvez ce système-là à votre gré, cela vous regarde. Le jeune voyageur m'avait été présenté, il venait assez souvent chez moi, et, désireux de faire prospérer le commerce de son *ami* le marchand d'ébénisterie, il me conduisit dans son magasin, qui était du reste fort bien approvisionné et magnifiquement tenu; j'y ai même acheté une merveille, une ravissante étagère-buffet en bambou, et plateaux de Chine à l'extérieur comme à l'intérieur; cela m'avait coûté mille francs, et cela restait emballé dans une caisse énorme qui encombrait mon appartement, et dont je ne savais que faire, car je m'étais avisée, mon emplette faite, qu'elle m'était tout à fait inutile, puisque je suis résolue à n'avoir point de domicile. Un soir, le jeune voyageur était chez son ami, dont la femme et l'enfant s'étaient retirés à l'étage supérieur. Tout à coup, on entend des cris, une épaisse fumée envahit la chambre... la maison flambait, l'escalier était en feu.

« Le malheureux négociant avait totalement perdu la tête; son ami le jette dehors, se précipite dans une maison voisine, trouve une échelle, l'applique sur la devanture du magasin, grimpe au premier étage, enlève la femme, l'enfant, et les sauve, en moins de temps que je n'en mets à vous raconter sa belle action. Il ne fallait pas songer à sauver autre chose; dans ce bienheureux pays il n'y a point d'incendies anodins; quand on brûle, c'est pour tout de bon; on n'a pas même la ressource d'intenter un procès aux compagnies d'assurance; celles-ci sont trop bien avisées pour faire leur petit trafic dans une ville essentiellement inflammable, peu hospitalière aux pompiers, trop hospitalière en revanche à certains industriels, qui exploiteraient l'incendie au grand détriment des compagnies dans un pays où il n'y aurait guère d'autre police que celle des assurances. Bref, vos compatriotes, monsieur Darcet, étaient sauvés, mais totalement ruinés, réduits, pour ainsi dire, à la mendicité, et n'ayant pas même la somme nécessaire pour payer leur retour en France. Savez-vous ce que fit mon jeune voyageur? Il fit venir le tiers de sa fortune, c'est-à-dire une somme de cent mille francs, et la prêta à son ami, qui, sans ce secours, se serait probablement brûlé la cervelle. J'ai su tout cela par mon banquier, qui était en même temps le banquier de mon héros, car je maintiens le terme. Risquer sa vie... presque tout le monde en eût fait autant; mais risquer le tiers de son bien... Hum! c'était un héros. Quant à moi, j'ai renvoyé à ce marchand ma belle étagère; c'est tout ce que j'ai pu faire pour lui... et encore, je crois que j'ai fait ce sacrifice, surtout parce que la caisse me gênait.

— Cette anecdote est fort touchante, » dit Louis, « mais pourquoi disiez-vous, Madame, que je devais la connaître? Je n'en ai jamais entendu parler.

— Comment! Est-ce bien possible? C'est encore plus beau que je ne le pensais.

— Pourquoi cela?

— Parce que mon jeune héros s'appelle Georges Darcet, et qu'il est votre frère; il ne s'est pas vanté de sa belle conduite, même auprès de vous?

— Non, » répondit Louis, en manifestant quelque contrariété; « mon frère est passablement original, et il ne juge guère à propos de me prendre pour confident. »

La main de Sarah tremblait un peu en soutenant une page qui représentait un costume grec, dont la disposition lui avait paru être particulièrement gracieuse. Elle n'examina pas même les autres feuillets, et demeura plongée dans une profonde rêverie. Était-ce parce que son choix était fait? Non; les nuages avaient changé de forme. Ce n'étaient plus les plaisirs élégants et raffinés que procure la richesse; ce n'étaient plus les enivrements du luxe qui se dessinaient sur un horizon lointain : elle revoyait son premier ami; elle apprenait qu'il avait tenu tout ce qu'il promettait; qu'il était resté bon, généreux et brave; il lui semblait qu'une atmosphère glaciale s'interposait entre elle et ce cœur chaleureux; il l'avait oubliée... et elle était, pour ainsi dire, fiancée à son frère, condamnée à ignorer toujours la joie d'honorer pardessus tout l'âme et le caractère de celui dont elle porterait le nom.

Et cependant, n'était-elle pas injuste? Louis ne s'était-il pas montré généreux aussi envers son frère, envers elle? N'était-il pas *honorable* dans la plus sévère acception de ce mot?

« Oui, pour le monde, » répondait le secret instinct de cette enfant ignorante, douée tout à coup de cette terrible faculté d'analyse qui appartient d'habitude seulement aux cœurs maltraités par la destinée. « Oui, M. Darcet est généreux... Mais je ne crois pas qu'il soit bon uniquement pour le bonheur d'être utile à autrui..... Je crois qu'il a donné une fortune à son frère, parce qu'il portait son nom. Et moi?... C'est son frère qui a sollicité, obtenu ce qu'il a fait pour moi... Mais qu'est-ce que toutes ces pensées? Elles sont odieuses, et moi, je suis une ingrate! Oh! mon Dieu!... J'aurais pourtant aimé M. Darcet autant que Georges, si seulement il m'avait témoigné, comme celui-ci, un peu d'amitié quand j'étais une enfant... J'aurais pour lui une profonde reconnaissance, s'il n'avait pas pensé à ce mariage. Oui, c'est cela qui trouble les sentiments que je lui dois. Un mari... c'est un égal; et si je m'habitue à la pensée de ce mariage, je ne peux plus considérer M. Darcet comme un bienfaiteur. »

Pendant que toutes ces pensées se heurtaient en Sarah, Mme Viennay, se conformant à un léger signe fait par M. Darcet, se levait pour saluer la princesse; Sarah l'imita machinalement.

« Tout est bien convenu, » disait la maîtresse de la maison; « vous viendrez tous trois à mon bal; dès demain, je ferai porter ce volume à votre hôtel, et vous pourrez faire vos préparatifs à votre aise. »

On se quitta. Louis donnait, selon sa coutume, le bras à Mme Viennay; Sarah marchait silencieusement près d'eux; elle était plongée si profondément dans ses réflexions qu'elle n'entendit pas la question qui lui était adressée par son tuteur; il dut la répéter:

« Serez-vous bien aise d'assister à ce bal?

— Moi?.... Ce bal? Ah! oui! Le bal costumé et masqué?

— Il sera fort beau, je vous en préviens; la princesse peut mettre une grande fortune au service de l'imagination la plus vive, de la fantaisie la plus inépuisable.

— Si vous êtes assez bons tous deux pour consentir à voir ce bal, je crois... c'est-à-dire, je suis certaine que je serai très-contente de m'y rendre.

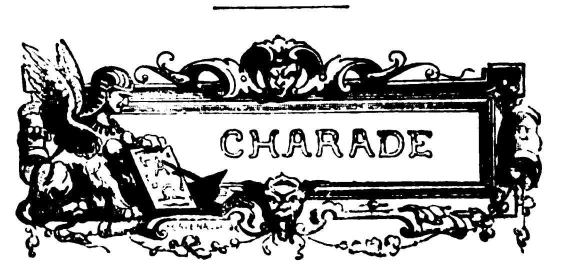
— Vous savez bien que notre étude est de vous traiter en enfant gâtée, et de nous soumettre à toutes vos volontés; dès demain nous arrêterons le choix de nos costumes, et nous les ferons préparer. »

(*La suite au prochain numéro.*)

EMMELINE RAYMOND.



N° 6,317, Paris. Dessin pour jupon dans e n° 17 de l'année 1864. Nous ne pouvons publier les patrons de *tous* nos dessins; celui que l'on m'indique n'existe pas; s'adresser à une maison que j'appellerai la *lingerie de la famille.* Mmes Labory et Potier, rue Villedo, n° 3, se prêtent avec une rare complaisance à toutes les combinaisons économiques que l'on peut souhaiter. Je n'ai rien de plus à ajouter à tout ce qui a été dit sur l'eau de benjoin. Je n'ai pas besoin (et, hélas! la place me fait défaut) de dire à notre abonnée combien son approbation m'est précieuse. — *N° 44,453, Maine-et-Loire.* Les indications que l'on me demande relativement au prix de l'abonnement avec gravures coloriées se trouvent en tête de *chaque* numéro. La robe de linos est tout à fait convenable pour toilette de visites. — *N° 40,811, Isère.* Nous ne prévoyons pas pouvoir publier un patron de ce genre cette année. — *N° 45,501, Somme.* Nous ne publions pas d'initiales; on trouve celles-ci dans nos alphabets. — *N° 2,233, Seine-Inférieure.* On trouvera dans le n° 27 de l'année 1864 le patron des vestes que l'on porte avec les corsages blancs. Nous publions chaque année plusieurs alphabets. Je n'ai jamais vu de serviettes marquées *au milieu.* Le châle de cachemire noir brodé a beau être généralement adopté, il n'est pas *commun*, pas plus que les châles de l'Inde, qui sont aussi d'un usage général. Le châle uni, garni de guipure, est infiniment moins joli que le châle brodé. — *Une abonnée.* Hélas! ainsi que vous le verrez dans un *avis*, il nous est devenu absolument *impossible* de composer le journal d'après les demandes qui nous sont adressées, ces demandes se détruisant l'une l'autre et renouvelant le miracle de la multiplication indéfinie; il faut donc que l'on veuille bien recevoir le journal tel qu'il est, en nous permettant de le composer. Nous avons publié pendant tout l'hiver et tout le printemps des robes pour enfants, et c'est dans ces patrons qu'il faut chercher le *montage* des jupes et leur ampleur, qui augmente naturellement selon l'âge de l'enfant. On a reçu beaucoup de patrons et dessins de paletots. On peut juger si l'emploi de la dentelle est possible avec les formes actuelles, et comment on la pose. — *N° 56, Isère.* S'adresser, pour tous les achats et commissions, à Mme Page, Faubourg-Poissonnière, 94. Il m'est absolument impossible de me charger d'aucun soin de ce genre, qui est tout à fait étranger, du reste, aux fonctions que je remplis. — *N° 51,691, Charente-Inférieure.* Voir les articles de modes. On marque le papier à lettre au milieu ou bien au coin, à gauche, selon qu'on le préfère, car il n'y a rien d'absolu dans ces menus détails, pas plus pour la couleur que pour la disposition des lettres; celles-ci sont fort souvent enlacées, bleues sur fond blanc. Le papier de petit format ne peut être employé que pour écrire des billets, soit à des amis, soit à des personnes avec lesquelles on a des relations; on plie ce papier seulement en deux, et l'on emploie *toujours* l'enveloppe carrée. — *N° 54,365, Dordogne.* Nous avons publié récemment deux dessins de tapisserie, qui peuvent servir pour pantoufles de toute dimension. Une pèlerine pareille à la robe n'est pas aussi à la mode qu'un paletot; de plus, elle *s'envole* en tous sens et ne couvre plus le corsage blanc, qu'il n'est pas *séant* de montrer dans la rue. Voir les articles *Modes.* — *N° 39,999, Bordeaux.* A reçu une réponse. — *N° 40,843, Pas-de-Calais.* S'adresser, pour cet achat, à Mme Page, Faubourg-Poissonnière, 94. Je ne connais pas la *meilleure* maison fabriquant cet objet, et je dois à la vérité d'ajouter que, malgré mes investigations, je n'en ai jamais trouvé qui méritât même une faible partie des éloges qui lui sont décernés. — *N° 41,699, Somme.* S'adresser directement aux *Magasins du Louvre*, rue de Rivoli, en envoyant la longueur de la robe. Les paletots pareils, n'étant pas ajustés, n'exigent point de mesures. Poil de chèvre blanc à filets noirs formant carreaux. Il n'y a pas d'explication autre que celle déjà donnée pour le costume de petit garçon; on a fait ce costume en toile grise ou écrue, en piqué, en alpaga, en mohair, en foulard même. — *N° 24,023, Provins.* Rien ne s'oppose à cette combinaison. La robe des petites filles tombe un peu au-dessous du genou. A cinq ou six ans, les petites filles sortent maintenant sans pardessus et même en corsage blanc et jupe de couleur, mais non décolletées et manches courtes. La chemisette est toujours de rigueur. — *C. F.* On peut employer, pour sécher des cheveux trop *gras*, du tannin en poudre, qui en même temps fortifie le cuir chevelu. — *N° 630, Puy-de-Dôme.* L'écharpe de mousseline blanche convient parfaitement pour une jeune fille de vingt ans. Je n'en dirai pas autant des écharpes de dentelle noire; on n'en voit pas, du reste. — *N° 53,534, Loire-Inférieure.* Il faut en effet couper un lé en pointe pour élargir cette robe et placer une pointe su chaque côté du lé de derrière.



Ce n'est pas tout, lecteur, de monter au pinacle,
De porter ou l'épée, ou la toge, ou la croix;
D'être le favori, le ministre et l'oracle
Des peuples et des rois :

Il faut, si ton premier affirme ta noblesse,
Que, porté vers le bien par un heureux penchant,
Ton dernier soit toujours l'espoir de la détresse
Et l'effroi du méchant.

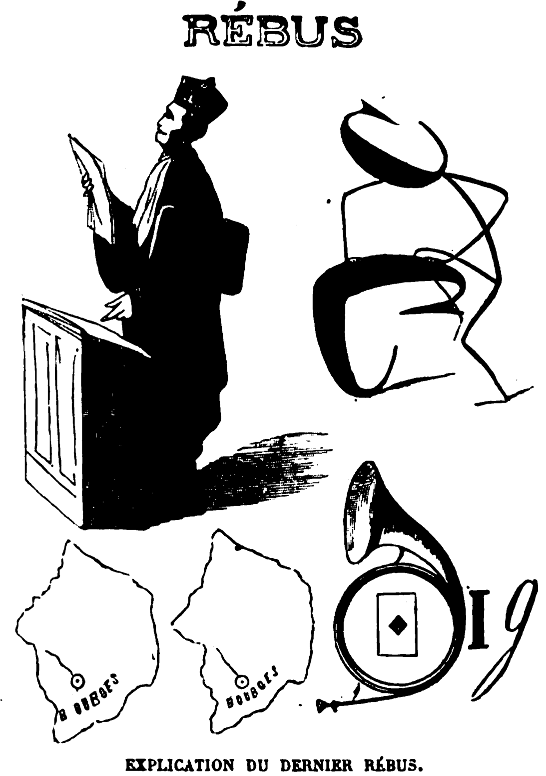
Il faut, comme Titus, bien remplir ta journée,
Être bon, tolérant, généreux, et surtout
Accomplir un devoir, une tâche donnée
Sans attendre mon tout.

H. BRU.

Le Directeur-Gérant: W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

RÉBUS

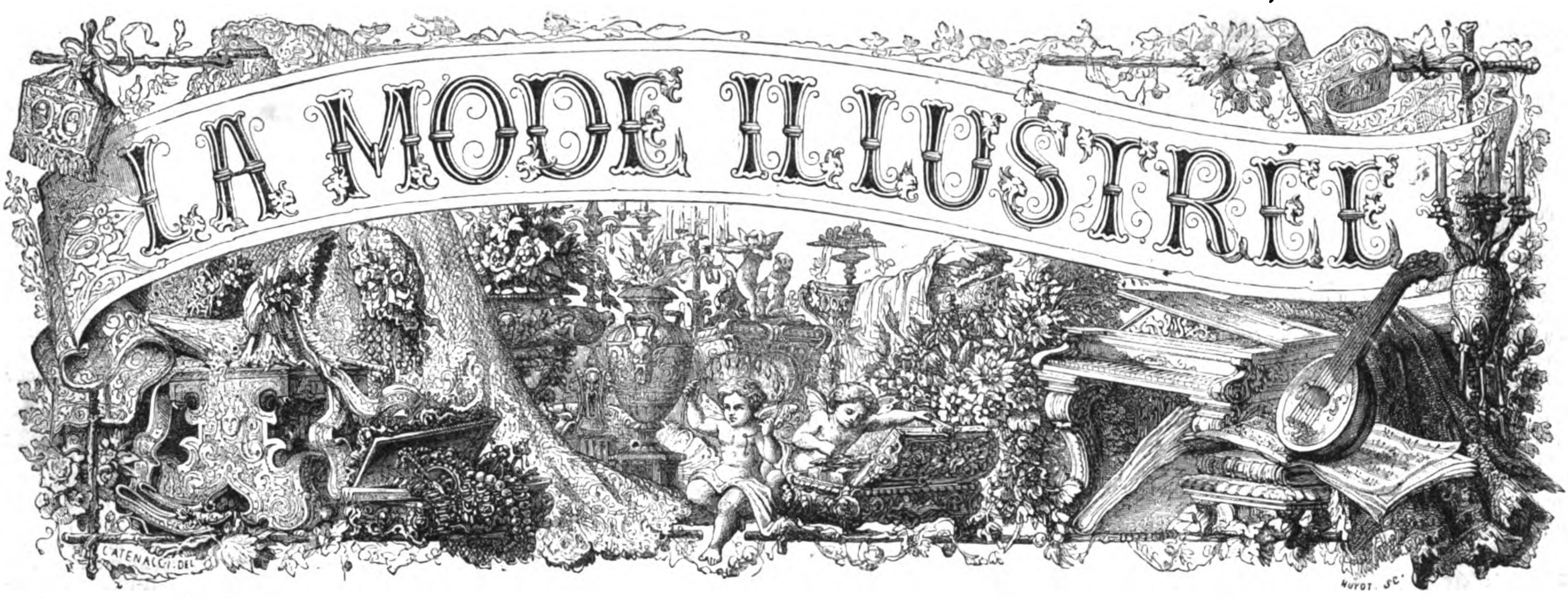


EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

A tout repentir pardon.



N° 22. SIXIÈME ANNÉE. Dimanche, 28 mai 1865.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 30 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cᵉ, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 13, Bedford Street, Covent Garden, W. C. —



COIFFURE EMPIRE AVEC BANDELETTES.

DESSINÉE CHEZ M. CROISAT, RUE RICHELIEU, N° 76.

Coiffure empire,

DE CHEZ M. CROISAT, RUE RICHELIEU, 76.

Le devant de cette coiffure est exécuté avec deux mèches serpentines (voir le n° 48 de l'année 1864), auxquelles se joignent les cheveux que l'on a eu soin d'onduler vers les tempes.

On noue les cheveux de derrière un peu au-dessus de la ligne des oreilles ; on rabat la chevelure en avant du cordon, en l'y maintenant à l'aide de deux épingles noires ; on pose sur la ligature une touffe faite avec des cheveux crêpés, un peu mous, ayant 45 à 50 centimètres de longueur; on la couvre avec les cheveux naturels.

Avant de terminer ce chignon, on pose les mèches serpentines, c'est-à-dire que l'on met les peignes de chaque côté de la raie de devant; ces mèches recouvrent les cheveux de devant, moins ceux des tempes, et, lorsque les bandelettes sont posées, on soulève les cheveux avec la tête d'une épingle noire; si l'on a 1 mètre 1/2 d'excédant, on croise la bandelette autour du chignon comme le dessin l'indique.



Passementerie

POUR GARNITURES DE ROBES, DE VESTES, DE JUPONS, ETC.

Ces passementeries serviront à divers usages, selon les cordons que l'on emploiera : en laine, on pourra les utiliser pour garnir des rideaux, des coussins, des meubles; en laine très-fine et en soie, elles serviront pour les vêtements de tous genres.

Outre les galons, nous publions deux nœuds différents qui pourront être employés comme bordure, en les répétant à intervalles réguliers ; nous plaçons leur explication plus bas.

Les galons (nos 1 à 4) vont d'abord nous occuper. Le n° 1 est fait avec un seul cordon ; après l'avoir replié à l'une de ses extrémités, de façon à former deux boucles opposées (voir le bord supérieur de ce dessin), on passe l'autre extrémité alternativement dans ces deux boucles de haut en bas, comme si l'on exécutait un point de feston ; ainsi, en continuant le galon représenté par notre dessin, on passerait le cordon dans le vide marqué par un point, puis dans celui marqué par une croix, et ainsi de suite.

N° 2. — Également avec un seul cordon sur une sorte de *fourchette* en métal ; on fait un nœud que l'on place entre les deux côtés de la fourchette ; on fait une boucle que l'on passe dans le nœud, on la jette sur la fourchette, et l'on continue ainsi en veillant seulement à ce que le cordon soit *toujours* tenu par la même main (droite ou gauche) ; la lettre *a* indique l'une de ces boucles, au moment où on la passe dans un vide, et la lettre *b* est le cordon avec lequel on va former une nouvelle boucle. Quand la fourchette est couverte, on glisse en arrière une partie du galon pour continuer le travail.

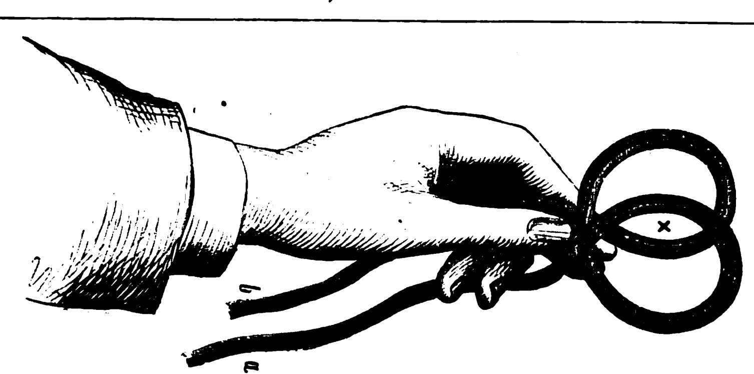
N° 3. — Galon fait avec quatre cordons. La natte s'exécute avec trois cordons ; le quatrième demeure perpendiculaire et se trouve tantôt *sur*, tantôt *sous* la natte.

N° 4. — Galon fait également avec quatre cordons. Pour l'exécuter, on prend le cordon marqué *a*, on le natte horizontalement de droite à gauche sur les trois autres cordons, puis on le laisse pendre perpendiculairement ; on en fait autant avec les cordons *b* et *c*; avec le dernier on forme la pointe de la *dent*, en le passant immédiatement de gauche à droite, au travers des cordons *b*, *a*, *d*, et continuant le travail tel qu'il vient d'être expliqué. Avec le cordon *d*, on forme la pointe de la dent opposée, ainsi que l'indique le dernier entrelacement du dessin; les cordons doivent être bien régulièrement nattés.

N° 8. — *Nœud de capucin*, exécuté en très-gros cordon de laine, et répété à distances régulières. Ce nœud servira aussi pour cordon de sonnette, embrasses de rideaux et portières, etc.; en cordon fin, de laine ou de soie, on l'emploiera pour orner des vêtements; les dessins nos 5 et 6 démontrent l'exécution du nœud. On prend l'une des extrémités du cordon dans la main gauche, on dirige le cordon vers le bout de l'index, et, revenant sur ceci, on enveloppe l'index et le cordon quatre ou cinq fois avec ce cordon ; on le passe sous ces enroulements, en le dirigeant vers le bout de l'index, et, si le cordon n'est pas très-gros, on emploie à cet effet un *passe-lacet*, ou bien une épingle à cheveux. Si le cordon est très-gros, on fait ces enroulements sur deux doigts à la fois ; les extrémités du cordon se croisent ainsi à l'intérieur de l'enroulement ; on les tire dans deux directions opposées, en laissant glisser le nœud hors du doigt (voir le dessin n° 6). Avant de serrer complétement le nœud, on subs-

tituera au doigt un crayon, pour maintenir ce nœud bien égal, en procédant graduellement. Si l'on n'observait cette précaution, le nœud serait mal fait, semblable à celui du dessin n° 7, placé ici seulement pour indiquer un nœud imparfait; le véritable *nœud de capucin* est représenté par le dessin n° 8.

Nœud gordien, dessins n°s 9, 10, 11 et 12. On emploie deux cordons; on en prend d'abord un, et l'on forme deux boucles, comme les indique le dessin n° 9; l'extrémité supérieure est marquée *a*, l'extrémité inférieure est marquée *b*. On prend ensuite le deuxième cordon; on dirige le bout marqué *c* sur le n° 10 de bas en haut, au travers du vide marqué par une croix sur le n° 9; on le dirige à gauche sur le cordon *b* et on le natte au travers des boucles, comme cela est indiqué sur le dessin 11, où il est représenté en plus gros cordon, pour rendre la démonstration plus claire. Avec le même cordon, on fait encore un tour à gauche, en suivant la ligne ponctuée du dessin n° 10; on prend sur un côté les cordons *a* et *c*, sur l'autre les cordons *b* et *d*, on les passe par *paire* dans les diverses directions, et on serre le nœud en tirant isolément chaque cordon, jusqu'à ce que l'on ait formé ce nœud, tel que le représente le dessin n° 12.



N° 9.

N° 5.

2° série de passementeries.

Les dessins 1 à 23 de la page 171 représentent les boutons et les franges, que la mode actuelle place sur tous les vêtements; la plupart de ces objets peuvent être exécutés par nos lectrices.

Les dessins 1 à 10 offrent une série de boutons composés de moules en bois, recouverts soit avec de la soie, soit avec de l'étoffe, et ornés de soutache ou de perles.

N°s 1 et 2. — Boutons ronds, plats, recouverts d'étoffe. Sur le n° 1, se croisent des soutaches de couleur, fixées au centre par des croix faites en soie noire; le n° 2 est orné de cordon rond.

N° 3. — Bouton carré recouvert de taffetas, orné de cordon en soie, et de soutache de couleur.

N°s 16 et 17. — *Bordure* à grelots de jais.

N°s 18 et 19. — *Lacet* noir ondulé et perles.

N° 20. — *Cordon* et perles de jais longues et rondes.

N°s 21 et 22. — Bordures composées de soutache et de perles.

N° 23. — Cordon, soutaches grosses et petites, perles de jais.

Frange en plumes

POUR GARNITURE DE CHAPEAUX.

Nous avons voulu placer sous les yeux de nos lectrices l'un des plus jolis ornements adoptés pour garnir les chapeaux. Il se compose de plumes terminées par un grelot de perles, et *montées* sur un ruban de taffetas de même nuance; on pose ces franges en guise de *bavolets*, pour voiler le chignon ou suppléer à son absence.

Dentelle au crochet avec glands.

On fait une chaînette ayant la longueur que l'on veut donner à la dentelle; on travaille toujours sur le même côté, non en allant et revenant, et par conséquent on coupe le brin à la fin de chaque tour, pour le rattacher au commencement.

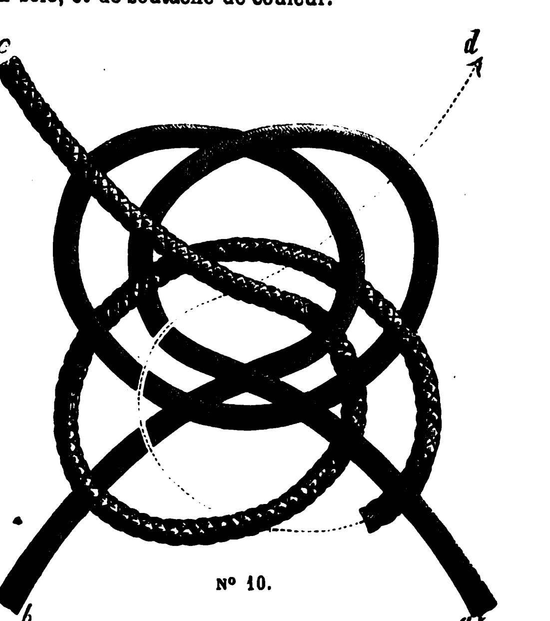
1er *tour*. — Alternativement une bride, — une maille en l'air; sous celle-ci on passe une maille.

2e *tour*. — Sur chacune des 6 premières mailles du tour précédent, une maille simple; — * 4 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 3 mailles, — 3 brides sur les 3 mailles suivantes, — 4 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 3 mailles, — 11 mailles simples, sur les onze mailles suivantes, du tour précédent. Recommencez depuis *.

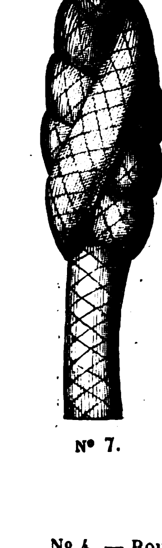
3e *tour*. — Sur chacune des cinq premières mailles, on fait une maille; — * 4 mailles en l'air, — 5 brides (séparées l'une de l'autre par une maille en l'air) faites sur les 3 brides du tour précédent, — 4 mailles en l'air, — 9 mailles simples sur les 11 mailles simples du tour précédent, en passant la première et la dernière. Recommencez depuis *.

4e *tour*. — 4 mailles simples sur les 4 premières mailles; —

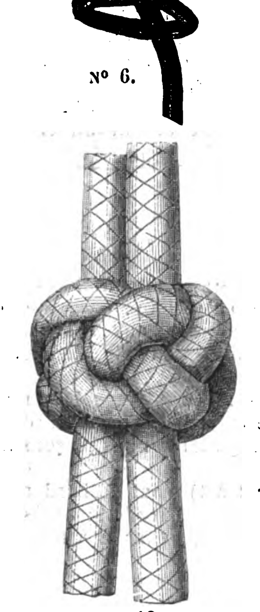
N° 6.

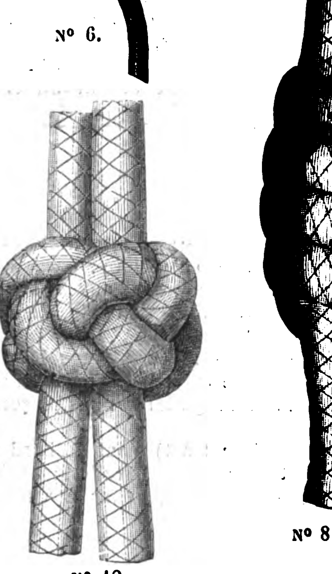


N° 10.

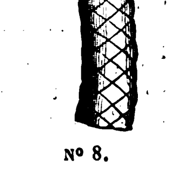


N° 7.

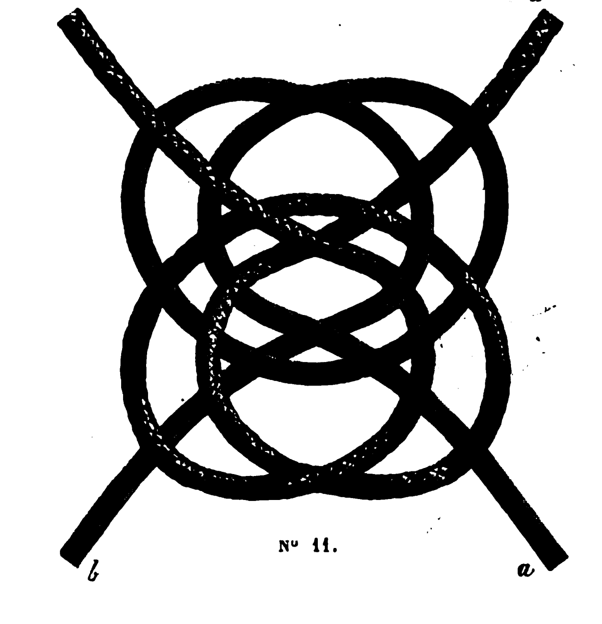




N° 12.



N° 8.



N° 11.

N° 4. — Bouton carré sur lequel se croisent des cordons; au centre une perle taillée.

N° 5. — Bouton rond, creusé au milieu, recouvert de soie plate et de cordon; au milieu un petit bouton, ou bien une grosse perle.

N° 6. — Bouton rond, bombé, recouvert de soie plate, noire, au milieu se trouve une étoile brodée en soie de cordonnet et perles noires; ornements en soutache noire.

N°s 7 à 9. — Boutons ronds, plats, recouverts en taffetas noir, ornés de perles en acier, de cordons et de soutache.

N° 10. — Bouton en forme de boule, recouvert d'étoffe; au milieu une étoile brodée en soie blanche de cordonnet; ornements en cordon et perles de jais.

N°s 11 à 23. — Ces galons et franges à grelots sont exécutés avec du cordon, de la soutache, des perles de jais, d'acier. On prépare les n°s 12 à 16 sur une feuille de papier roide, sur laquelle on reporte les contours de ces franges, et l'on fixe tous les méandres de la soutache sur ce papier. Aux places où les soutaches se croisent, on les réunit en les entourant avec des brins de soie, qui servent en même temps à fixer les perles. Les grelots des n°s 12, 13 et 16, sont posés après que la bordure terminée est séparée du papier.

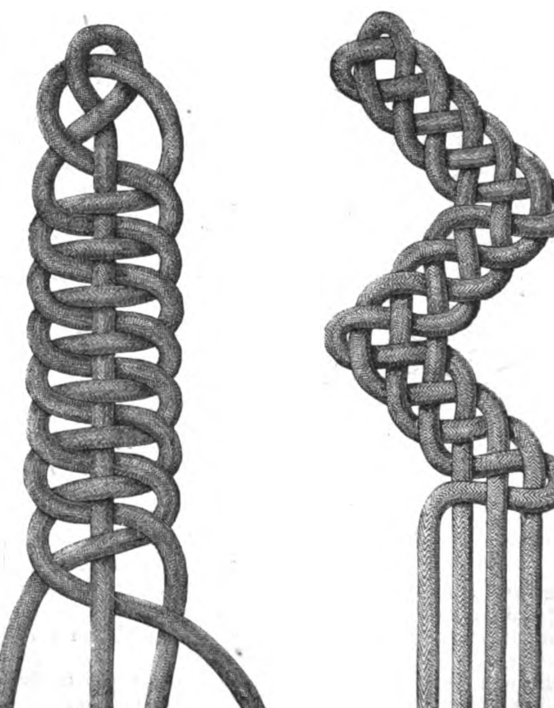
N° 11. — Galon composé d'une sorte de tissu ou de *canevas*, formé avec du cordon ou de la soutache très-fine, avec perles de jais intercalées.

N°s 12 et 13. — Deux bordures faites avec de la soutache carrée, du cordon et des grelots longs, noirs, en passementerie.

N°s 14 et 15. — Deux bordures en perles, la première en perles noires, la deuxième en perles noires et perles d'acier.

N° 1.

N° 2.



N° 3.

N° 4.



LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal 56 Rue Jacob Paris

Toilettes de Melle LISE, 17 r. Nve St Augustin

Reproduction interdite

* 4 mailles en l'air, — 5 brides, séparées l'une de l'autre par une maille en l'air, sur les 5 brides du tour précédent, — 4 mailles en l'air, — 7 mailles simples sur les 9 mailles simples du tour précédent, en passant la première et la dernière; recommencez depuis *.

5e *tour*. — 3 mailles simples sur les 3 premières mailles; — * 4 mailles en l'air, — 14 brides, dont la première et la dernière doivent se trouver sur la première et la dernière des 5 brides, — 4 mailles en l'air, — 5 mailles simples sur les 7 mailles simples du tour précédent, en passant la première et la dernière; recommencez depuis *.

6e *tour*. — 2 mailles simples; — * 4 mailles en l'air; sur les 14 brides on fait 8 brides, séparées l'une de l'autre par 3 mailles en l'air; — 4 mailles en l'air, — 3 mailles simples sur les 5 mailles, en passant la première et la dernière; recommencez depuis *.

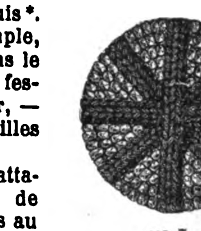
7e *tour*. — Une maille simple; — * 4 mailles en l'air, — une maille simple sur chacune des 8 brides, et entre chaque maille simple 5 mailles en l'air, — 4 mailles simples, — une maille simple sur le milieu des 3 mailles simples; recommencez depuis *.

8e *tour*. — * Une maille simple sur la maille simple, — 5 mailles en l'air; sur les 7 festons formés dans le tour précédent, par les mailles en l'air, on fait 6 festons, ayant, les deux premiers, 7 mailles en l'air, — les deux suivants 9, les deux derniers encore 7 mailles en l'air; 4 mailles en l'air; recommencez depuis *.

Aux deux festons du milieu (les plus grands) on attache chaque fois un gland; celui-ci se compose de 34 brins, ayant 6 centimètres de longueur, ployés au milieu.

N° 9.

N° 10.



N° 7.

N° 8.

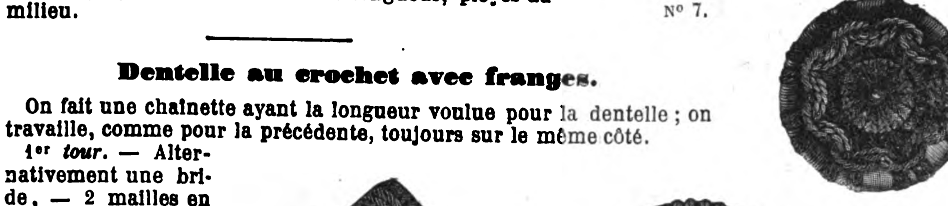
N° 5.

Dentelle au crochet avec franges.

On fait une chaînette ayant la longueur voulue pour la dentelle; on travaille, comme pour la précédente, toujours sur le même côté.

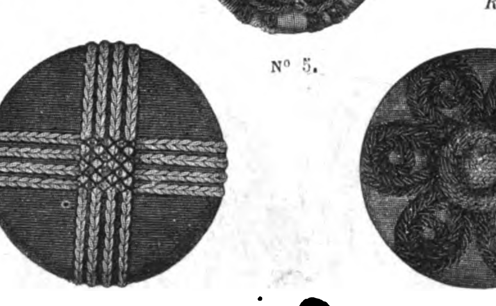
1er *tour*. — Alternativement une bride, — 2 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 2 mailles.

2e *tour*. — Sur chacune des deux premières mailles, une maille simple; — * 5 mailles en l'air, et dans la deuxième et la première de ces 5 mailles en l'air, une bride, de telle sorte que les 3 dernières des 5 mailles en l'air forment une bouclette; — une maille simple dans la quatrième maille, en passant par-dessus 3 mailles du tour précédent, — 5 mailles en l'air, et, dans la deuxième et la première de ces 5 mailles, on fait une bride, de façon à former une bouclette que l'on rattache par une maille simple à la quatrième des mailles suivantes, de façon à passer par-dessus 3 mailles; dans la maille suivante, encore une maille simple; 8 mailles en l'air, sur lesquelles on *revient*, en faisant 7 mailles simples; sur cette *nervure* de feuille on fait encore un tour composé, d'abord, d'un côté, de 7 mailles, ensuite 7 mailles en l'air, — et sur l'autre côté de la nervure, encore 7 mailles simples, — une maille simple sur chacune des 2 mailles suivantes; recommencez depuis *.



N° 4.

N° 1.





N° 3.

N° 6.

3e *tour*. — * Une maille simple sur la pointe de la première bouclette, — une bouclette (5 mailles en l'air et 2 brides, comme dans le tour précédent), — une maille simple sur la pointe de la bouclette suivante, 3 mailles en l'air, — une maille simple sur le milieu des 7 mailles de l'un des côtés de la feuille, — 3 mailles en l'air, — 16 doubles-brides sur les 7 mailles en l'air de la pointe de la feuille, — 3 mailles en l'air, — une maille simple dans la quatrième des 7 mailles simples, sur l'autre côté de la nervure, passant ainsi par-dessus 3 mailles, — 3 mailles en l'air; recommencez depuis *.

4e *tour*. — * Une maille simple dans le milieu de la bouclette, — 2 mailles en l'air, — une maille simple dans la première des 16 doubles brides, — 7 mailles en l'air, — une maille simple dans la troisième de chacune des 16 doubles brides suivantes, et entre chaque maille simple 7 mailles en l'air. On a formé ainsi 5 festons de mailles en l'air; — 2 mailles en l'air; recommencez depuis *.

Dans chacun des festons de mailles en l'air, on noue par le milieu une houppe de 7 brins, qui se trouve ainsi en avoir 14.

Calotte pour homme.

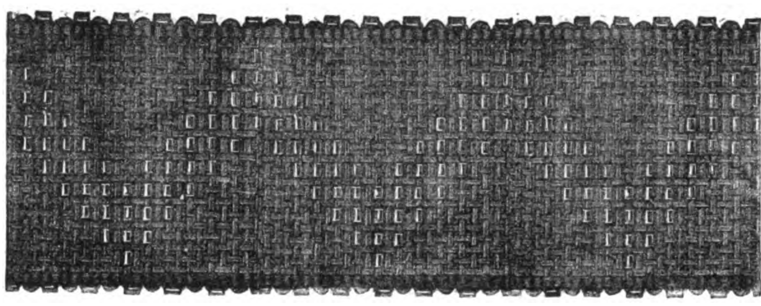
Notre modèle est fait en velours gros bleu; les lignes ondulées se composent d'un fin cordon en passementerie noire, orné de perles; les nœuds et les petits bouquets sont exécutés avec du fil d'or; à défaut du cordon de passementerie, on emploiera de la soutache, et l'on coudra les perles isolément. On peut substituer du drap au velours. On double la calotte avec de la soie ou de la peau.

Le dessin du tour peut servir pour robes, jupons, etc.; celui du fond peut être utilisé pour plateau de lampe, etc.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

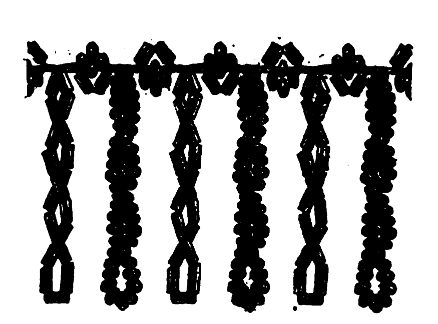
Robe en toile écrue très-pâle. — Le bas de la jupe est bordé avec une corde en laine rouge, remontant sur toutes les coutures réunissant les lés; au-dessus de cette corde, c'est-à-dire sur le bord de la robe, se trouve une guirlande de coquelicots avec feuilles et tiges, le tout brodé en laine. La jupe est nouée par devant avec une cordelière de laine rouge. Corsage blanc, en nansouk, brodé au point russe, en laine rouge. Paletot pareil à la robe, bordé et brodé comme la robe. Chapeau rond en paille d'Italie avec grande plume blanche et petite plume rouge. Gants nuance chamois. Ombrelle blanche recouverte de dentelle noire.

Robe en foulard lilas, festonnée par devant depuis les pieds jusqu'à la taille, avec des boutons en passementerie lilas, ornés de perles blanches. Au-dessus de l'ourlet de la jupe (cet ourlet a seulement 3 centimètres de largeur) se trouve une légère broderie en lacets lilas, très-étroits, mélangée de perles blanches. Corsage montant, orné d'une basque en forme d'habit, entièrement faite en passementerie lilas, mélangée de perles blanches. Le corsage est boutonné devant jusqu'au cou. Grand bournous en dentelle de laine blanche. Chapeau en tulle lilas, brodé en perles blanches, orné d'une très-courte frange en marabouts lilas qui entourent le visage. Ce chapeau a été dessiné chez Mme Aubert, modiste, rue Neuve-des-Mathurins, 6.

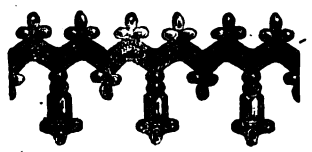


N° 12.

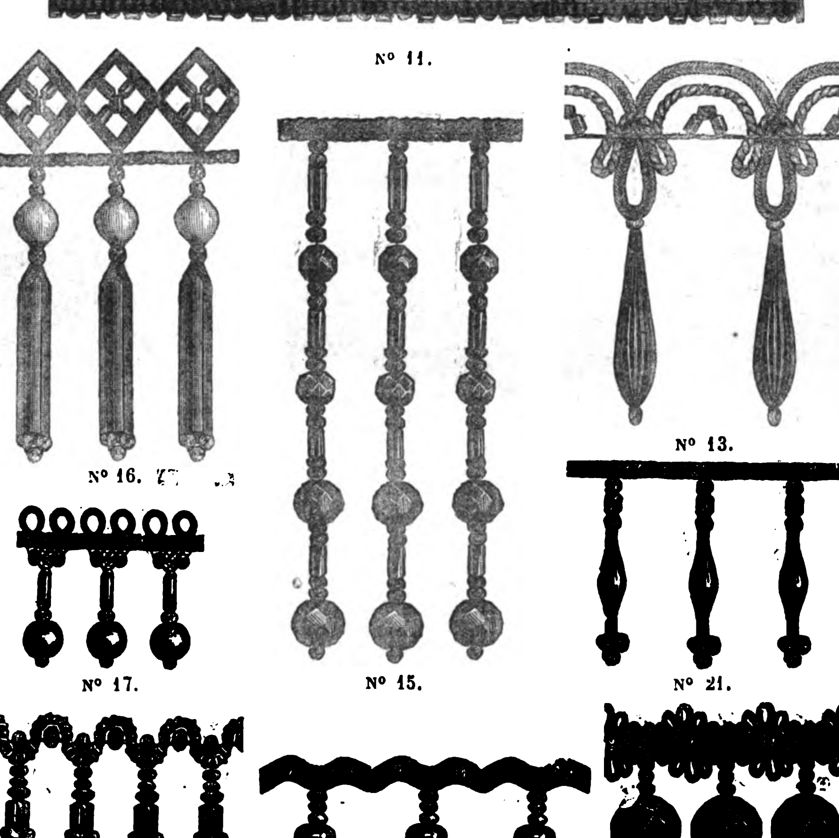
N° 11.



N° 14.



N° 18.



N° 16.

N° 13.

N° 17.

N° 15.

N° 21.

N° 20.

N° 23.

N° 19.



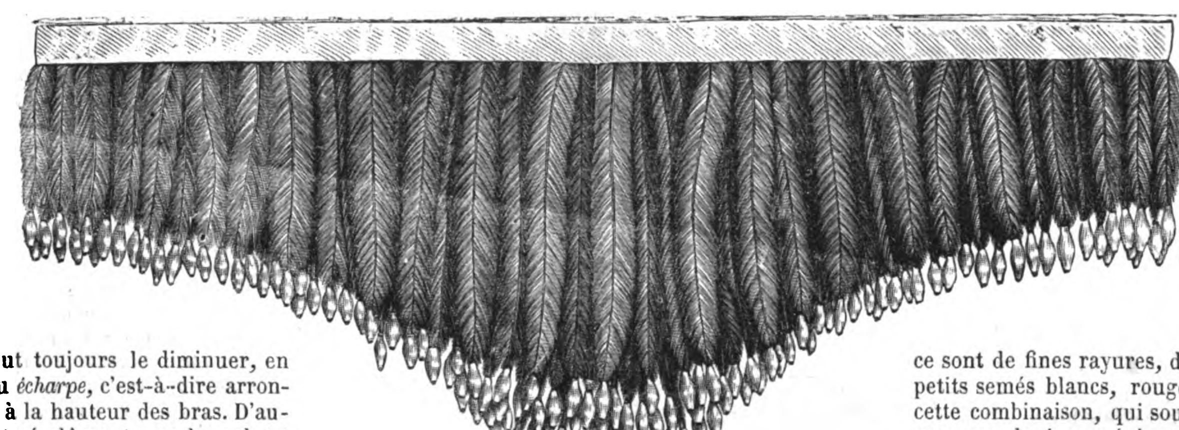
N° 22.

MODES.

On m'adresse beaucoup de lettres exprimant une profonde désolation au sujet de quelques-uns des décrets promulgués par la mode, servilement publiés par moi; il y a, entre autres, toutes les femmes propriétaires de mantelets en soie noire, qui se révoltent contre la tyrannie du paletot. Je dois, avant tout, décrire la mode telle qu'elle est, pour être utile à celles de nos lectrices qui aiment à la copier exactement. Quand ce premier devoir est rempli, je cherche à côté de la mode, dans la mode elle-même, les procédés plus ou moins ingénieux qui pourraient servir à quelques autres lectrices, à celles qui veulent suivre la mode, sans imposer à leur budget un fardeau trop pesant.

On ne fait plus de mantelets en taffetas noir, cela est exact; mais, pour peu que l'on ne tienne pas absolument à

suivre la mode du jour, on porte les mantelets que l'on possède. Cette mesure est surtout adoptée par les femmes raisonnables de tout âge et par les vieilles femmes. Sans indiquer ici la catégorie dans laquelle je me range, je confierai à mes lectrices que j'ai un mantelet-écharpe en taffetas noir, et que je compte bien le porter. Si le mantelet est trop grand, on peut toujours le diminuer, en lui donnant la forme un peu *écharpe*, c'est-à-dire arrondie par derrière, échancrée à la hauteur des bras. D'autres personnes me déclarent résolûment que le paletot leur semble être un vêtement trop négligé pour les toilettes très-élégantes. Ces personnes possèdent probablement des dentelles noires ou des guipures ; je les engage à faire couper, en étoffe pareille à leur robe, une bande assez étroite, un peu arrondie sur son bord inférieur, afin d'être échancrée à la hauteur des bras ; on garnira cette bande-écharpe avec deux larges volants en dentelle noire. Cela n'est-il pas encore assez élégant ? Il faut alors adopter les petits mantelets de dentelle, garnis de très-larges volants en dentelle, ou les bournous en dentelle, ou les pelisses en dentelle (sans capuchon) ; ce dernier vêtement est l'un des plus gracieux et des plus élégants que l'on puisse voir. On en

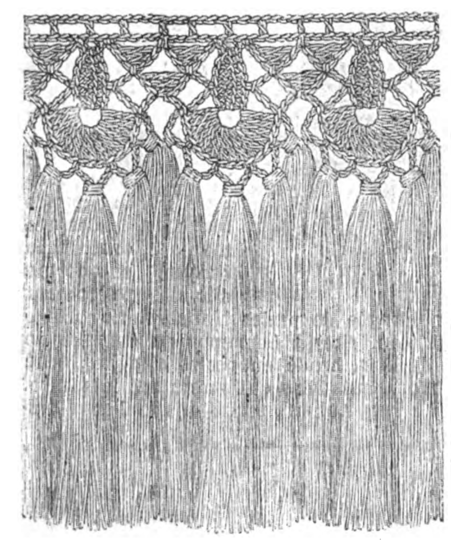


FRANGE DE PLUMES.

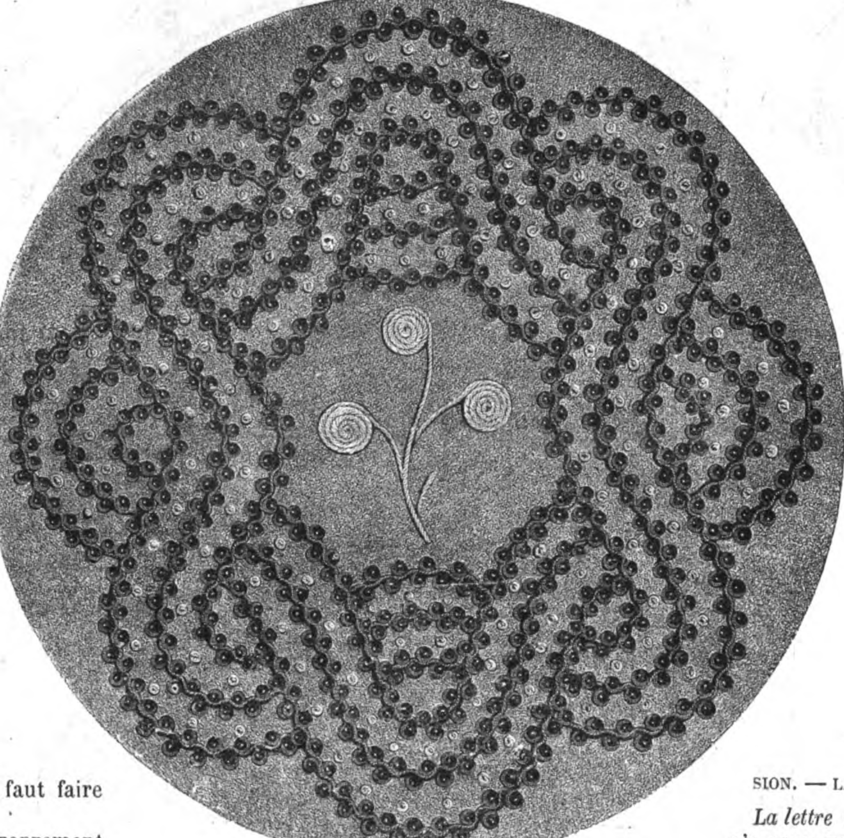
l'encolure et sur les bords, par devant, avec du galon pareil à celui employé pour le diviser en compartiments. Moyennant ces petites dispositions, le talma devient un pardessus *avouable* pour la femme la plus élégante, tandis que, lorsqu'il apparaissait dans sa nudité avec une dentelle unique posée à ses confins, cette dentelle évoquait, par son isolement, des pensées mélancoliques ; rien ne s'oppose, du reste, à ce que l'on substitue au galon des entre-deux en dentelle, ou même deux dentelles très-étroites, cousues, *pied* contre *pied*, en recouvrant cette couture avec un léger *agrément* en passementerie.

Les robes de taffetas uni se transforment aujourd'hui par la teinture et deviennent méconnaissables. Chacun peut voir chez Mme Guigné, rue du Bac, 46, les échantillons des diverses *impressions* faites sur les taffetas unis : ce sont de fines rayures, des filets formant carreaux, de petits semés blancs, rouges ou maïs. Je recommande cette combinaison, qui soustrait le taffetas uni à quelques-uns des inconvénients de la teinture, qui lui permet d'éviter les *cassures*, les tons ternes que l'on ne pouvait pas toujours réussir à écarter par les procédés appliqués jusqu'ici. On trouvera dans la même maison de jolies et solides garnitures pour jupons, robes de voyage et d'enfants, costumes d'intérieur et robes de chambre. Ce sont des bordures en cachemire français avec frange, qui, employées sur la plus simple des étoffes unies, lui donnent un éclat joyeux, fort applaudi par la mode actuelle.

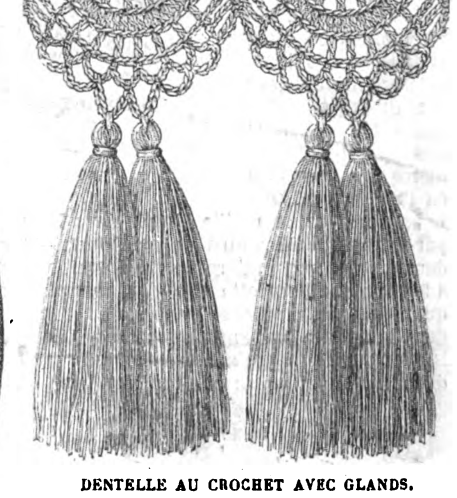
E. R.



DENTELLE AU CROCHET AVEC FRANGES.



FOND DE LA CALOTTE POUR HOMME.



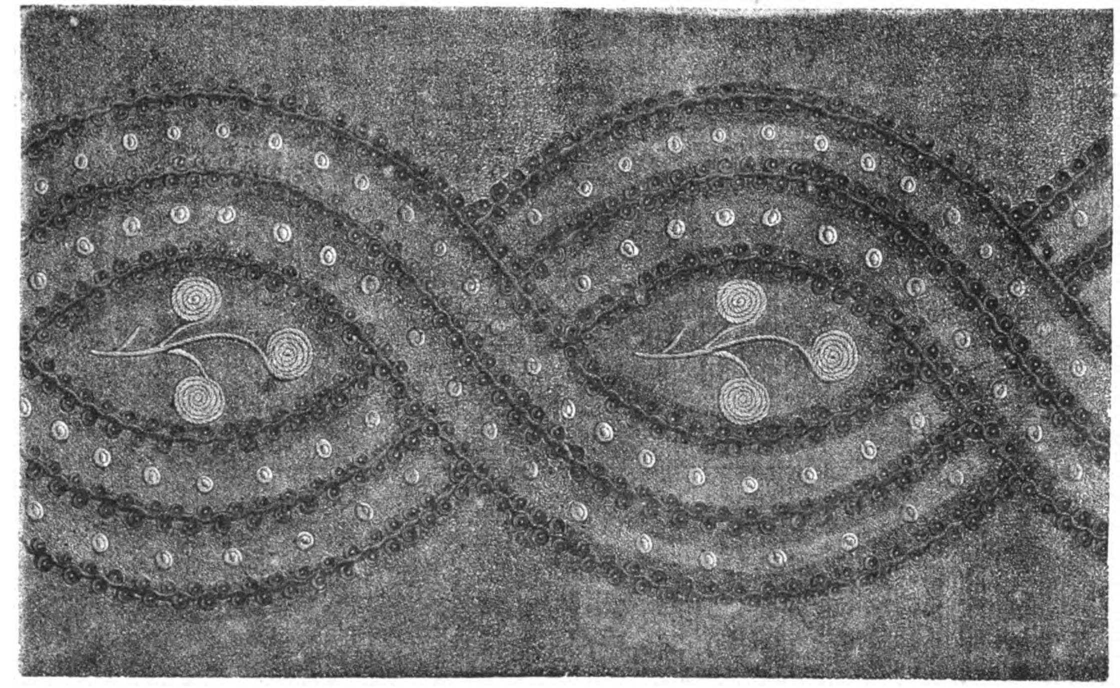
DENTELLE AU CROCHET AVEC GLANDS.

fait en dentelle de laine, qui coûtent 125 francs aux *Magasins du Louvre*, rue de Rivoli.

Si quelques-unes de nos lectrices déplorent l'inconstance de la mode à propos des mantelets, d'autres en gémissent relativement aux talmas. Il y a moyen de rajeunir un talma, et voici à peu près ce qu'il faut faire pour cela.

Supposons un talma (généralement et improprement appelé *rotonde*) de taffetas noir, garni d'une dentelle ou d'une frange posée *à bord* ; il faut se procurer : 1° du galon noir en passementerie, mélangé de jais ou d'acier ; 2° de la dentelle ou de la frange, semblable ou à peu près semblable à celle qui garnit le talma.

On prend le galon, on le coud perpendiculairement sur le talma, à distances régulières, de façon à le partager en cinq *zones* ; celle de derrière a pour milieu le milieu du talma ; celui-ci reste bordé avec sa dentelle ou sa frange ; mais dans la deuxième zone on pose, au-dessus de la dentelle ou de la frange bordant le talma, une seconde dentelle, ou frange, se terminant de chaque côté aux galons qui bornent la zone. Dans la troisième zone, on pose de la même façon deux dentelles ; il y a par conséquent une seule dentelle à bord du talma par derrière, — deux dentelles dans la seconde *zone* ou *compartiment*, trois dentelles dans la troisième zone. On encadre le talma à



TOUR DE LA CALOTTE POUR HOMME.

LA CIVILITÉ
NON PUÉRILE, MAIS HONNÊTE.
XXIV.

LES INDIVIDUS POLIS EN APPARENCE SEULEMENT. — LE DÉNIGREMENT. — LA DISCUSSION. — LA DISTRACTION AFFECTÉE. — LA BIENVEILLANCE.

La lettre tue, l'esprit vivifie..... Qui n'a entendu, qui n'a prononcé cette maxime si profonde, si exacte, qui s'applique à tout ici-bas, et qu'on applique à tout... excepté à soi ? Si j'ai tenté souvent, dans les divers articles qui se rattachent à la civilité, de conseiller au moins la *forme*, en l'absence du *fond*, je tiens cependant à établir que la politesse réelle ne peut s'accommoder d'une scission, et que le fond lui est aussi nécessaire que la forme ; nous allons le prouver tout à l'heure.

Chacun a rencontré, chacun a connu des individus empressés à remplir les menus devoirs de la civilité, s'informant exactement de la santé des personnes qu'ils visitent ou qu'ils rencontrent, ne négligeant jamais d'envoyer leur carte de visite dans toutes les circonstances qui commandent ce soin, polis envers toutes les femmes, même pour celles qui sont vieilles, même vis-à-vis de celles dont ils n'attendent rien, ni invitation à de bons dîners, ni recommandation près de personnages influents ; ils ont par conséquent tout-à-fait l'apparence de gens de bonne compagnie

hélas! seulement l'apparence! La *forme* a été soignée; le *fond* fait défaut, soit par un vice organique, soit par le manque de réflexion sur l'intime cohésion qui existe entre la bienveillance, la bonté, la charité, et la politesse; ils s'attachent à la lettre qui tue, et négligent l'esprit qui vivifie.

Ces individus si polis, tant qu'on effleure seulement la mince couche de vernis qui recouvre leurs prétentions, leur vanité et leurs défauts, se montrent franchement incivils dès que la conversation s'engage. Ils ont adopté une ligne de conduite qui demeure absolue, parce qu'ils pensent y trouver la satisfaction de leur puérile vanité; or leur vanité s'applique à cette spécialité: être bien informés de tout ce qui concerne les gens que leur fortune ou leur position sociale place en évidence. Si vous racontez devant eux l'anecdote du jour, ils se sentiront profondément humiliés, car on empiète ainsi sur leurs attributions. La politesse d'emprunt qu'ils possèdent se dissipe immédiatement; ils prendront une attitude d'ennui ou de commisération, et laisseront tomber avec majesté soit un démenti formel, soit une phrase dédaigneuse: C'est bien vieux! Cette anecdote est bien connue! Personne ne parle plus de cela!... Et autres paroles gracieuses du même genre.

Je ne saurais trop prémunir mes jeunes lectrices, et même mes jeunes lecteurs, puisque j'en ai, contre de semblables faiblesses, absolument incompatibles, soit avec la politesse, soit avec la bonté, soit avec l'intelligence; le moindre des inconvénients de cette mauvaise habitude est de dénoncer la sottise de celui qui l'a contractée. Si l'aveu volontaire, et surtout involontaire, d'une prétention a pour conséquence immédiate et forcée d'amoindrir celui qui en est atteint, combien ce résultat ne s'aggrave-t-il pas de la puérilité de cette prétention! Et que découvre-t-on en analysant celle-ci? Un plat sentiment d'admiration pour tout succès obtenu à un titre quelconque, pour toute notoriété acquise à tout prix; une infime vanité s'efforçant de se rattacher au succès et à la notoriété, et voulant à toute force frayer avec les *premiers rôles* de la scène du monde, ou tout au moins *paraître* frayer avec eux. Le ridicule inhérent à cette prétention s'aggrave presque toujours de sa fausseté. En effet, on n'affiche pas la vérité avec tant de persistance, on ne se vante pas des relations que l'on possède naturellement et légitimement; on ne jette de la poudre aux yeux, en un mot, que dans les circonstances où l'on a tout intérêt à aveugler son public.

Ce n'est pas seulement la prétention en elle-même que j'entreprends de combattre ici, parce qu'elle est incompatible avec la civilité, parce qu'elle a pour origine et pour but le désir d'indiquer que l'on hante une sphère inaccessible à ceux que l'on veut bien entretenir des faits et gestes de personnages haut placés; ces motifs ne seraient peut-être pas suffisants pour décider la vanité à abandonner tous les petits moyens qui, dans sa persuasion, l'aident à obtenir de grands effets. Il sera plus efficace, je crois, d'en appeler à la vanité elle-même, de lui dire qu'elle fait fausse route, qu'elle ne trompe personne; qu'au lieu d'éblouir, elle fait sourire; que les esprits les plus simples discernent fort bien la *hâblerie*; que mille circonstances imprévues, mille symptômes légers, mais accusateurs, mettent sur la voie de la vérité, et détruisent en un moment l'édifice que le mensonge, ou du moins l'exagération, élève si laborieusement. Quoi que l'on fasse, et quelque habileté que l'on déploie, on ne parvient pas à duper longtemps un auditoire. Quelques esprits naïfs et crédules, quelques bonnes âmes peu disposées à soupçonner sans preuve, se laisseront peut-être éblouir une fois, lorsque la réflexion n'aura pas eu le temps d'examiner les faits qu'on affirme; mais il en est de l'exagération qui farde la réalité comme de tous les fards: sans s'en douter on augmente la dose, et l'on se trouve bien vite en désaccord avec la vraisemblance; dès lors, en place de l'admiration qu'on poursuit, on ne recueille plus qu'une moquerie méprisante, ou une pitié dédaigneuse. Au nom même de votre vanité, réprimez votre vanité, ô gens vaniteux!

Une deuxième variété, due aux mêmes combinaisons d'origine, adopte le dénigrement perpétuel, en le considérant comme une preuve irrécusable de goût raffiné, délicat, suprême. Pour dénigrer ce que les autres approuvent ou admirent, il leur importe peu de se mettre en contradiction avec la vérité, avec la vraisemblance, et en opposition avec la politesse; si l'on admire devant eux une œuvre d'art, un artiste habile, ou même un monument, ils entreprendront immédiatement de prouver que l'on ne sait ce que l'on dit, espérant ainsi, d'un seul coup, abaisser leurs interlocuteurs, et s'élever eux-mêmes à des hauteurs vertigineuses. Dénigrer ce que les autres admirent, n'est-ce pas en effet démontrer avec la dernière évidence que l'on possède un discernement supérieur, un jugement éclairé? Hélas! non! on se trompe tout aussi souvent en dénigrant qu'en approuvant, et, lorsque le jugement que l'on porte est contraire à la vérité, on s'expose au contraire à produire un effet absolument opposé à celui qu'on recherche..... à prouver, en un mot, que l'on est absolument ignorant, et, de plus, mal élevé.

La politesse n'impose à personne le devoir de se ranger, en toute circonstance, à l'avis d'autrui; elle n'oblige pas à abdiquer toute opinion personnelle, tout sentiment particulier; elle permet l'opposition et la discus-

EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

Robe en mohair écru foncé. La jupe est garnie avec des rubans de taffetas brun foncé, fixés par des boutons carrés en jais noir, ornés de boules noires. Le contour inférieur du corsage est découpé en pointes aiguës. Le corsage et les manches ont les mêmes ornements que la robe.

Robe de foulard uni, nuance mauve. Garniture en dentelle noire, surmontée de rouleaux entrelacés, en taffetas noir, ornés de boules en jais noir; mêmes ornements sur les manches. Ceinture en ruban de taffetas mauve, avec nœud Directoire, placé derrière le corsage.

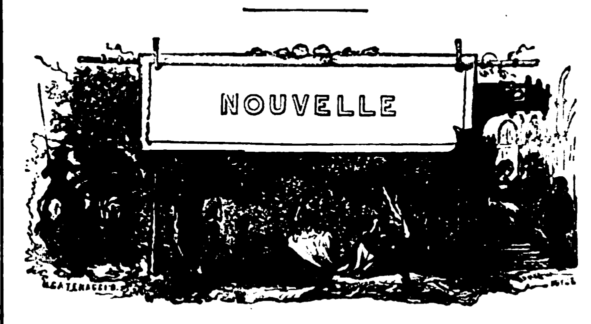
sion, pourvu que l'on sache manifester celle-là, et conduire celle-ci, non dans l'intérêt d'une personnalité vaniteuse se prétendant infaillible, mais au nom de l'indépendance d'esprit qui appartient à chacun. Ainsi dirigée, la discussion ne prendra jamais le caractère violent qui est en contradiction avec la politesse ; nul n'a le droit de prétendre imposer son opinion à autrui. En entendant émettre certaines doctrines, certains sentiments, qui sont un outrage à l'humanité, à la vérité, à la justice, on peut être surpris, affligé ou indigné, mais on ne peut se permettre de forcer celui qui les proclame à adopter une opinion plus honorable. Si votre contradicteur vous semble manquer de sens moral, n'en faites pas votre ami; s'il est impoli, agressif, s'il sème la discussion de personnalités offensantes, ne le suivez pas sur ce terrain, d'où la politesse serait absolument exclue ; ayez la force de clore la discussion, et, s'il s'agit de principes sérieux, déclarez que vous ne sauriez en changer, et que toute discussion devient par conséquent absolument inutile. Les attaques directes ou indirectes, les allusions, les accusations, les récriminations, n'ont jamais eu d'autre résultat que de faire naître et croître des hostilités implacables; ces moyens ne ramènent personne à ce que nous croyons être la vérité, et enlèvent aux relations sociales tout le charme qu'on peut en espérer lorsqu'on observe de part et d'autre les principes de la politesse.

Il serait aisé de ne jamais se départir de ces principes, si l'on rencontrait uniquement des gens bien élevés ; leur application est difficile, justement parce qu'un grand nombre de personnes les méconnait. Mais, lors même que l'on se trouverait en butte à des agressions acerbes, il faut se garder d'imiter ces exemples d'incivilité; on peut toujours se réfugier dans la froideur, et couper court à une conversation qui discute et attaque non plus les principes, mais les personnes; car, si la politesse nous commande des égards pour nos semblables, la justice veut que ces égards soient réciproques. Si, par le fait de la mauvaise éducation de ceux qui nous interpellent, cette réciprocité ne se produit pas, il n'y a, pour toute personne bien élevée, qu'un parti à prendre: se retirer absolument de la conversation engagée, afin de ne point être entraîné à imiter les emportements que l'on réprouve.

L'une des formes les plus blessantes que puisse revêtir l'incivilité, est l'attitude distraite et dédaigneuse adoptée par quelques sots, qui pensent s'attribuer une grande importance en s'étudiant à ne marquer aucun intérêt à ce que l'on dit autour d'eux. C'est là un pauvre calcul, qui ne peut germer que dans les cervelles étroites et dans les âmes dépourvues de noblesse. Parfois ce calcul a pour origine une incapacité absolue, qui espère déguiser le vide en le masquant avec l'indifférence ; ces puérils procédés ne trompent personne, et blessent tout le monde. Celui-là seul qui les emploie se méprend sur leur portée, car chacun sait que la véritable supériorité s'intéresse à tout et à tous, soit pour satisfaire l'intelligence, soit pour contenter le cœur. La bienveillance est un sentiment que nous devons à tous nos semblables, et la civilité ne saurait exister sans ce sentiment; sommes-nous en situation de rendre des services sérieux, nous ne pouvons, sous peine de manquer de cœur ou de politesse, nous dispenser de les rendre avec bienveillance, c'est-à-dire sans hauteur, sans sécheresse. Si, au contraire, nous avons le malheur de ne pouvoir être utiles, la bienveillance adoucira le refus, en prouvant que nous aurions été heureux d'accorder l'aide que l'on nous demandait, et que l'obstacle ne peut être attribué à notre égoïsme ou bien à notre sécheresse d'âme. Enfin, lorsqu'on ne peut accorder un secours efficace, apporter son contingent d'efforts pour écarter quelques difficultés, soutenir enfin une partie du fardeau qui pèse sur chacun de nos semblables, on l'allége tout au moins par des marques de bienveillance et d'intérêt sincère; toute autre ligne de conduite ne peut être adoptée, je le répète, que par des sots dépourvus de tout sentiment délicat et généreux.

Ce sentiment de bienveillance, inhérent à tout cœur bien doué et inséparable d'une grande intelligence, se manifeste sans cesse dans les relations sociales ; il est l'essence même de la politesse ; c'est lui qui commande les égards, les ménagements, qui inspire les soins, les attentions; c'est grâce à lui que l'on écoute avec complaisance, même les détails auxquels on ne porte pas un intérêt direct, même les anecdotes que l'on connait déjà, même les lieux communs, les banalités qui composent le répertoire de certaines personnes ; c'est la bienveillance qui écarte les honteux mouvements de l'égoïsme et de la vanité ; c'est la bienveillance qui nous porte à accueillir avec empressement les parents pauvres, les amis placés dans une sphère inférieure, tous ceux enfin dont la susceptibilité pourrait être blessée par ces façons distraites et froides qui établissent une sorte de barrière, imaginaire sans doute, mais nullement chimérique. Il n'est point de situation ici-bas qui puisse nous dispenser de manquer à ce premier devoir de civilité ; et, quelle que soit l'élévation à laquelle les hasards de la fortune puissent nous placer, nous ne saurions faillir à ce devoir sans accuser des instincts bas et mauvais. Il ne faut pas croire qu'il existe en ce monde une situation dans laquelle on soit dispensé de témoigner à *tous* ses semblables la bienveillance qu'on leur doit. Tant pis pour ceux qui s'élèvent sans songer à s'améliorer : leurs défauts de cœur et d'intelligence seront d'autant plus visibles qu'ils seront plus haut placés, d'autant plus répréhensibles qu'ils peuvent blesser un plus grand nombre d'individus, d'autant plus inexcusables que la bienveillance leur est devenue plus aisée à manifester.

EMMELINE RAYMOND.



LE LEGS.

Suite.

Le lendemain un valet de pied avait remis chez M. Darcet les *in-folio* qui contenaient une collection d'habillements empruntés à toutes les époques et à tous les pays. C'était certes une grande affaire pour une jeune fille de seize ans, élevée dans une solitude profonde, que d'entendre agiter autour d'elle une question de parure, de voir comme première fête mondaine un bal organisé par une femme d'esprit, disposant d'une grande opulence ; et cependant Sarah demeurait presque passive, indifférente dans ces circonstances qui auraient dû lui causer de vifs élans de joie. Il fut décidé que Mme Viennay revêtirait un ample domino en moire blanche, et que Louis Darcet prendrait le pourpoint de velours noir, la barrette, les bijoux gothiques d'un patricien de Venise; quant à Sarah, elle accepta un costume sciote, peut-être plus joli qu'exact.

Ces préparatifs occupèrent les huit jours qui précédaient le bal. Sarah retrouva les impressions de son âge en revêtant la toilette qui lui avait été préparée. D'amples pantalons en gaze de soie blanche, à rayures alternativement épaisses et mates, se rattachaient au-dessus de la cheville de ses pieds, chaussés de mignons souliers en velours bleu, brodés d'or; une tunique de satin bleu était attachée autour de sa taille, une veste de velours bleu s'entr'ouvrait sur une chemisette en gaze de soie blanche; un collier de sequins, des bracelets pareils, entouraient son cou et ses poignets; une petite calotte en velours bleu était posée sur ses cheveux blonds qui retombaient en deux longues et lourdes nattes. En un mot, la jeune fille était si charmante sous ce déguisement, qu'elle oublia momentanément toutes les pensées qui la tourmentaient depuis huit jours.

On partit, et après un court trajet on atteignit le palais occupé par la princesse. Le bal était organisé dans une vaste rotonde ; tout le luxe qui appartient à ces fêtes, c'est-à-dire les fleurs et les lumières, était prodigué de toutes parts ; les parures étincelaient, les costumes bizarres, ingénieux ou gracieux se pressaient sous le dôme élevé du principal salon. Les générations passées, les races les plus diverses, semblaient s'être réunies pour faire passer en revue le passé et le présent. L'aspect de cette foule, les lumières décuplées par leur entourage de cristal taillé, les sons de l'orchestre, produisirent sur Sarah l'effet d'une vision; elle perdit la perception d'elle-même, et ne sut plus se rendre un compte bien exact de ce qui se passait autour d'elle. Il lui sembla rencontrer la princesse portant un splendide costume mongol; il lui parut qu'elle donnait le bras à un grand jeune homme, qui portait avec désinvolture la veste maltaise; elle crut comprendre que la princesse lui présentait son compagnon, dont elle répondait, et qui sollicita la permission de la conduire à un quadrille; elle suivit docilement son danseur masqué, et imita machinalement les évolutions qui s'accomplissaient autour d'elle.

Rien n'est dépourvu de sens pour un observateur; nous savons tous que le plus indifférent, le plus banal des mouvements, a encore, pour qui sait l'analyser, sa signification particulière, et qu'il peut être à la fois symbole et symptôme. Tout le monde se donne la main, mais tout le monde ne donne pas la main de la même façon ; les gens timides n'osent pas, les gens méfiants ne veulent pas la donner; les premiers effleurent à peine la main d'autrui; les seconds ne donnent pas la leur; ils semblent la prêter, et se hâtent de la retirer, comme s'ils craignaient de conclure un pacte, ou de prendre un engagement. Les caractères francs, résolus et dépourvus d'égoïsme, présentent au contraire leur main largement ouverte; ils n'accomplissent pas une formalité banale, mais semblent affirmer que l'on peut se fier à eux, et, au besoin, trouver un appui en eux. Selon toute probabilité, le proverbe : *Avoir le cœur sur la main*, est dû à des observations de cette nature, et on peut leur donner créance jusqu'à un certain point.

Le jeune Maltais, présenté par la maîtresse de la maison, offrait respectueusement à Sarah une main franche et loyale. Dès qu'elle l'eut touchée, il lui sembla que la vision dans laquelle elle s'agitait depuis quelques moments prenait d'autres aspects; des souvenirs lointains venaient se mêler à son existence présente ; elle oublia tout à coup le bal splendide dans lequel elle figurait, le satin, le velours qui la couvraient, les bijoux qui se heurtaient à ses bras; il lui parut qu'elle était redevenue une petite fille, qu'elle *portait* une robe noire, qu'Adéla pleurait sur elle, et qu'un visage jeune et bon se penchait vers elle pour la consoler.

Elle regarda son compagnon. « Oui, » se dit-elle mentalement, « Georges doit être comme lui, grand et mince ; ses cheveux doivent être bruns et touffus comme ceux de ce jeune Maltais. Pourquoi donc cet étranger masqué, que je n'ai jamais vu et que je ne reverrai jamais, me semble-t-il être un ami? Ah! c'est qu'il me rappelle le protecteur, le frère qui était si généreux pour la petite fille abandonnée, celui qui m'a forcée à vivre, qui m'a soignée, qui m'a guérie en m'aimant. Oh! mon cher Georges, où êtes-vous?

— Vous êtes récemment arrivée à Venise, Mademoiselle? » dit le jeune Maltais, en interrompant par cette question la rêverie de Sarah.

« Oui, Monsieur, et notre voyage a été si rapide, je me trouve si inopinément admise dans ce bal, que je suis presque tentée de croire à un rêve. Tout ce que je vois est si différent de ce que j'ai vu jusqu'ici!

— Vous habitiez Paris, cependant?

— Non, j'ai été élevée à la campagne.

— Et vous *rêviez* les réunions, les bals?

— Je ne sais..... J'aspirais seulement à jeter un coup d'œil sur le monde..... et, quoique je n'aie rien pu imaginer qui dépasse la réalité actuelle, je vois avec regret qu'un bal est encore plus beau de loin que de près.

— Vous aimez la danse, pourtant?

— Oh! oui!

— Pardon, Mademoiselle, c'est à nous de figurer. »

Et la jeune fille s'élança pour regagner la mesure perdue; elle dansait avec une simplicité et une grâce incomparables, et, lorsqu'elle revint à sa place, elle trouva M. Darcet.

« Vous n'avez pas oublié que vous m'avez promis la prochaine contredanse? » lui dit Louis.

« Non, certes.

— Voulez-vous bien, Mademoiselle, m'accorder le cotillon? » dit à son tour le jeune Maltais.

— Oui, Monsieur. »

La princesse venait de se rapprocher de ce groupe.

« Qui donc est ce jeune homme qui danse avec ma pupille? » demanda Louis.

« Vous êtes bien curieux, don Bartholo, » répondit en riant la maîtresse de la maison. « Il est trop tôt pour faire tomber les masques de mes invités; ils me sont tous connus, cela doit suffire à chacun d'entre eux; mais, j'y songe, ne m'avez-vous pas dit que votre frère était à Malte? Vous pourriez peut-être demander de ses nouvelles à cet insulaire.

— Oh! mon Dieu! non! » répondit Louis avec une certaine aigreur; « j'aurai des nouvelles de Georges quand il lui plaira de nous en donner; je ne m'occupe pas des gens qui ne s'occupent pas de moi.

— Cela est plus majestueux que tendre, » répondit la princesse, qui paraissait s'amuser un peu aux dépens de M. Darcet. « Qu'avez-vous donc? vous me paraissez inquiet, préoccupé.....

— Du tout, Madame; » et M. Darcet adressa à la maîtresse de la maison tous les compliments que méritait l'ordonnance de la fête..... exactement dans les termes qu'il eût employés, lors même que le bal n'eût pas valu les éloges qu'il en faisait.

La contredanse continuait; Sarah et son compagnon causaient avec une sorte de confiance; elle racontait son voyage, ses surprises, l'éblouissement que lui causaient tous les changements survenus dans son existence; enfin elle fut ramenée près de Mme Viennay; et, avant de la quitter, le jeune Maltais demanda la confirmation de la promesse qui lui avait été faite. Lorsqu'il fut bien convenu qu'elle danserait le cotillon avec lui, le jeune homme la salua profondément et se perdit dans la foule bigarrée qui bourdonnait sous la vaste coupole du principal salon.

Sarah demeura absorbée et pensive ; les lumières semblaient s'être voilées tout à coup à ses yeux; tout avait brusquement changé d'aspect autour d'elle, et cette brillante assemblée lui parut insignifiante et terne. « J'ai déjà éprouvé une impression semblable, » se dit la jeune fille; « oui, je m'en souviens, j'étais toute petite alors, et lorsque Georges est parti, quand je me suis trouvée seule dans cette grande et triste maison des Charmilles, quand j'ai perdu la protection affectueuse de celui qui m'appelait sa sœur, il m'a paru que tout s'éteignait autour de moi, comme en ce moment. »

A un signal donné par la princesse, tous ses hôtes ôtèrent leurs masques; et, lorsque le jeune Maltais vint réclamer le cotillon qui lui avait été promis, Sarah reconnut avec une joie indicible son vieil ami Georges. On demanda, on donna mille explications. Louis voulait tout d'abord reprocher à son frère le mystère qui lui avait été fait; mais celui-ci en rejeta toute la responsabilité sur la princesse; il raconta qu'arrivé le jour même à Venise, ignorant le voyage de son frère, il avait été amené au bal par l'un de ses amis, parent de la princesse; que celle-ci avait demandé, exigé sa parole de ne point se faire connaître avant l'heure prescrite, et qu'il s'était étourdiment prêté à cette fantaisie.

« Plus d'une fois, » ajouta Georges, « j'ai été violemment tenté de manquer à ma promesse, de me jeter dans tes bras pour t'embrasser, de dire à Sa.... à Mademoiselle Sarah que j'étais son ancien camarade de jeux..... Mais il n'est point d'engagement frivole; on ne doit pas se permettre de peser à sa guise la valeur des promesses que l'on a faites, pour se dispenser de celles qui nous paraissent légères. J'ai donc réprimé mon désir de t'embrasser, mon cher Louis, et je me suis dédommagé en entendant parler des Charmilles par cette jeune Sciote.



— Entendez-vous mon héros? » dit la princesse, qui s'était rapprochée de ce groupe. « Quel scrupule délicat! quel respect de la foi jurée!

— Madame!..... Heureusement que vous vous moquez de moi; ce n'est pas ma modestie, mais plutôt ma vanité qui aurait à gémir de ces éloges ironiques.

— Ironiques! Oui, c'est vrai; il m'est bien difficile maintenant de n'être pas ironique; le pli en est pris; l'ironie m'a servi de barrière pour empêcher les indifférents d'arriver jusqu'à moi, et d'occuper sottement ma vie; elle m'a tenu lieu de défense, de masque, de bouclier, pour éloigner les faux amis, pour me soustraire aux investigations indiscrètes, pour me protéger contre l'hostilité. Mais apprenez, mon jeune ami, qu'elle n'implique pas absolument un manque de cœur, et sachez que je sais encore être sensible à toute manifestation de sentiments généreux. Mon Dieu! il me semble que tout cela devient bien sérieux, et que cet intermède est fort déplacé au milieu d'un bal masqué. Excusez-moi, monsieur Darcet, d'avoir voulu vous intriguer un moment, en présentant votre frère à votre pupille..... et laissons ces deux jeunes gens prendre place dans le cercle du cotillon; nous autres, vieilles gens raisonnables, nous allons faire un tour dans le salon; voulez-vous me donner le bras? »

Sous peine de manquer aux lois de la prudence comme à celle du savoir-vivre, un homme du monde ne peut laisser apercevoir les légères blessures qui l'atteignent. Quoiqu'il y eût dans les paroles de la princesse plusieurs expressions qui lui étaient éminemment désagréables, Louis s'empressa d'offrir son bras, et s'éloigna en souriant. Mais il revint bientôt, et se plaça derrière la chaise occupée par Sarah.

Quand les diverses évolutions commandées par le cotillon ramenaient à la danse Georges et Sarah, on ne pouvait s'empêcher de les suivre d'un regard sympathique. La jeune fille semblait prendre un vif plaisir à glisser sur le parquet; une joie encore enfantine faisait rayonner ses traits, éclatait dans ses regards avec une si franche intensité, que chacun se disait en les voyant passer : « Voilà une charmante enfant! » C'était une enfant en effet, et elle était tout entière au plaisir de danser en s'appuyant sur le premier ami de sa triste enfance.

« Ce cotillon est composé d'un si grand nombre de personnes, » dit Sarah à son compagnon, « que notre tour arrive bien rarement..... Ne nous serait-il pas permis de faire un peu de fraude?.... Ne pouvons-nous danser maintenant avant notre tour?

— Cela est grave, » répondit Georges en riant..... « Mais nous pouvons essayer, cependant. »

Il se leva, et ils firent autour du salon plusieurs tours de valse. Lorsque Sarah, à bout de forces, vint reprendre sa place, elle rencontra le regard sévère de M. Darcet; il se pencha vers elle, et lui dit :

« Vous allez vous fatiguer, ma chère enfant; de plus, il faudrait éviter de se faire remarquer comme cela vient d'avoir lieu.

— J'aime tant la danse..... et Georges valse si bien!

— Quand vous aurez plus d'expérience, vous saurez que l'on doit réprimer, dans le monde, la vivacité de ses goûts, et s'y montrer, en toutes circonstances, absolument maître de soi.

— Que dit Louis? »

C'était Georges qui intervenait dans la leçon infligée à sa jeune amie.

« Il blâme notre tour de valse fait en contrebande, et il doit avoir raison, » répondit Sarah, « car je m'en repens depuis un moment.

— Bah! » reprit Georges en s'adressant à Louis autant qu'à Sarah, « mon frère vous traite trop en grande personne, et il oublie que vous êtes une enfant. »

Encore cette expression, qui était si particulièrement désagréable à M. Darcet! Il hocha la tête avec dépit, et engagea sa pupille à s'amuser avec plus de modération, puis il s'adossa à la chaise qu'il occupait, croisa les bras, et se prit à réfléchir profondément

Rien n'était changé autour de lui, et tout lui paraissait ébranlé. Nous connaissons tous ces mystérieuses commotions qui semblent être des avertissements donnés par l'avenir au présent; nous nous appuyons sur une affection, nous contractons une douce habitude, nous dotons l'avenir d'une espérance..... Mais le temps a marché sans que nous nous en doutions; il a miné l'appui, il a tout préparé pour détruire l'habitude, et nous amène brusquement à une nouvelle étape de l'existence qui nous conduit en sens inverse de la voie entrevue par nos espérances et nos désirs. Au moment où un écroulement quelconque va se produire en nous et autour de nous, nous ne savons rien encore, et nous pressentons tout; rien n'a changé, et tout semble avoir revêtu cet aspect vague, indéterminé qui appartient à ce qui va disparaître; nous voudrions donner un démenti à ces douloureuses divinations, nous essayerions volontiers d'agir sans tenir compte de ces avertissements..... Mais un secret instinct, plus fort que notre raison, plus clairvoyant que notre sagesse, nous prévient tout bas qu'il serait inutile de lutter avec une puissance supérieure, et nous avertit que le changement est inévitable, que nos affections, nos habitudes, nos espérances, ne sont plus que des fantômes qui vont se perdre peu à peu, et se transmer en souvenirs lointains.

Louis Darcet éprouva toutes ces angoisses et ressentit cette trépidation qui annonce le terrible régulateur de notre existence, celui qui dirige tout, en bouleversant tout, qui mélange incessamment le mal et le bien, et les fait procéder l'un de l'autre, le changement, en un mot. Il s'interrogeait avec une sorte d'emportement; que se passait-il donc autour de lui? N'était-il pas toujours le riche Darcet, le gentilhomme accompli, recherché par la meilleure compagnie? N'allait-il pas assurer le bonheur de sa vieillesse (si tant est qu'un homme si privilégié dût vieillir), en épousant la jeune fille qu'il aimait? Tout cela était, ou lui paraissait vrai; mais, par un singulier phénomène qui se produit en nous à de rares intervalles, il démentait mentalement toutes ces affirmations mentales, et se voyait à la fois sous un double aspect : le dandy qui avait conservé toutes les apparences de la jeunesse s'apparaissait à lui-même tombé dans la décrépitude; l'épouse qui devait, selon ses projets, s'associer à sa vie, ne lui semblait plus qu'une enfant mutine, ayant trente ans de moins que lui... et lui! il jouait ce rôle pitoyable, caractérisé en deux mots par la maîtresse de la maison : don Bartholo!

Mais son orgueil se révolta contre ces visions; il revint à la réalité, — à ce qu'il croyait être la réalité, et résolut de quitter au plus tôt ce funeste bal, où il avait été attiré par le désir de plaire à Sarah, en lui faisant entrevoir les jouissances que le monde tenait en réserve à la richesse. Prévenue par lui, Mme Viennay vint avertir la jeune fille qu'il fallait quitter le bal dès que le cotillon serait terminé. Sarah était occupée en ce moment à retirer la longue épingle d'or qui fixait son bouquet; il s'agissait d'une distribution de fleurs commandée par l'une des figures du cotillon, et Georges se trouva ainsi possesseur d'un beau camélia, qu'il plaça dans l'une des boutonnières de sa veste.

« N'y a-t-il donc rien pour moi dans cette généreuse distribution? » dit Louis en s'inclinant vers la jeune fille.

Elle leva les yeux sur lui. Cette demande contrastait d'une façon presque burlesque avec l'âge et la gravité de son tuteur, car tout ce qui sied à la jeunesse ridiculise l'âge mûr. Louis n'était pas un sot cependant, mais nul ne peut répondre qu'il n'agira pas en sot à un moment donné, et qu'il saura conserver en toutes circonstances cet équilibre parfait que l'on désigne par le mot *tact*.

Sarah sourit involontairement, et répondit :

« Le règlement s'y oppose; ceux qui ne dansent pas n'ont rien.

— Mais je vais danser, si vous voulez.

— Oh! cela ne dépend pas de vous; on ne s'introduit pas ainsi subrepticement dans une danse; il faut y figurer dès l'origine. Pourquoi vous y prenez-vous si tard? »

Ces derniers mots contenaient encore un avertissement.

« Parce que Georges m'a devancé, » répondit M. Darcet; « parce que je ne m'attendais nullement à me voir enlever une danse... qui m'appartenait de droit, » ajouta-t-il en baissant la voix.

Mais Sarah n'entendit pas, ou ne voulut pas entendre cette dernière phrase, et elle répondit gaiement :

« Que je danse avec vous, Monsieur, ou bien avec Monsieur Georges, cela revient tout à fait au même; vous avez l'un et l'autre les mêmes titres, car vous êtes tous deux mes tuteurs.

— Non pas; ne faisons, s'il vous plaît, aucune confusion de ce genre; laissons Georges à ses voyages, à ses plaisirs, et ne lui permettons pas ce que vous venez de m'interdire à propos du cotillon. Il ne faut pas qu'il s'introduise dans nos projets; le règlement s'y oppose. »

Quand le cotillon fut terminé, Mme Viennay donna discrètement le signal du départ; mais, au moment où M. Darcet se plaçait près des deux dames dans la gondole qui lui appartenait, une quatrième personne y sauta brusquement.

« Comment, c'est toi, Georges?

— Mais, certainement; je vais vous accompagner jusqu'à votre hôtel, et j'y séjournerai tant que vous y resterez; notre entrevue de ce soir ne peut compter; à peine si nous avons échangé quelques paroles, et nous devons avoir amassé, chacun de notre côté, des sujets de conversation que j'ai hâte de mettre en commun.

— Soit, » répondit Louis; « mais ton empressement a lieu de me surprendre; comment! nous nous trouvons dans la même ville, après une longue séparation, et tu ne cherches pas à me voir? Tu donnes toutes tes heures à la composition d'un costume, tu vas au bal avant de songer à venir chez moi?

— Prends garde, mon cher Louis, tu vas te montrer injuste; il semblerait même que tu crains de perdre l'occasion de m'adresser des reproches, puisque tu te hâtes de m'accuser avant même d'avoir demandé ou reçu une explication quelconque. Tu oublies que j'ignorais ton séjour à Venise, que j'y suis arrivé aujourd'hui, que l'un de mes amis, logé dans l'hôtel où je suis descendu a vu dans mes malles le déguisement que je porte, et qui n'est autre qu'un costume acheté à Malte, d'où je viens; qu'il m'a proposé d'aller chez la princesse; et qu'enfin, elle m'a dit ce soir seulement que tu assistais à la fête qu'elle donnait, en me faisant promettre de lui laisser le plaisir de nous rapprocher. »

Cette explication nette, franche, amicale, eût ramené tout mécontent qui aurait été de bonne foi; mais tel n'était pas tout à fait le cas. Or il n'est pas de pire désappointement, quand on cherche un prétexte à peu près valable pour manifester honorablement sa mauvaise humeur, que de se voir enlever ce précieux prétexte, grâce auquel on peut satisfaire son ressentiment tout en gardant les apparences de l'équité.

Pourquoi donc Louis se montrait-il si acerbe vis-à-vis de son frère? Sarah s'adressait cette question, et ne pouvait la résoudre. Nous qui avons l'expérience qui lui faisait défaut, nous nous dirons qu'il y avait seize ans de différence entre les deux frères; que le beau visage de Georges indiquait la jeunesse, la force et la bonté; que celui de Louis semblait s'être rétréci sous l'action combinée des années et des sentiments égoïstes; qu'enfin l'un était jeune, et que l'autre regrettait d'autant plus sa jeunesse disparue, qu'il la retrouvait chez son frère plus florissante et plus gracieuse qu'il ne l'avait jamais possédée.

Peu importait d'ailleurs à Sarah; elle avait retrouvé le premier ami qu'avait eu son enfance désolée, et toutes les vagues tristesses qui la troublaient même au milieu des plaisirs les plus enviés avaient disparu subitement; les projets de son tuteur ne lui causaient plus cette inquiétude persistante qui mêlait une dose d'amertume à toutes ses impressions; elle se disait que Georges la conseillerait, que son amitié et sa sagacité sauraient bien discerner la décision qu'elle devait prendre, et qu'elle suivrait ses conseils avec docilité.

Dès le lendemain l'existence des voyageurs avait totalement changé, malgré les résistances de M. Darcet. Plus de longues matinées passées à l'hôtel, plus de promenades stéréotypes accomplies selon le rite indiqué par le *Guide du Voyageur*, plus de soirées monotones.

« Que faisons-nous ce soir? » demandait Georges, après une journée employée à l'exploration des plus anciens quartiers de Venise.

« Ce soir? » répondait M. Darcet; « mais, nous allons nous reposer, nous en avons besoin; nous resterons tranquillement ici, et nous y prendrons le thé.

— Autant valait rester aux Charmilles, » s'écriait Georges en entendant l'énoncé de ce programme. « Non, non, il faut faire une longue promenade, passer deux heures à l'Opéra, qui est fort bon en ce moment; puis, prendre des glaces sur la place Saint-Marc. »

Et Sarah applaudissait à ces projets; Mme Viennay partageait tous les sentiments de sa fille adoptive, et M. Darcet était forcé de se rendre à la volonté générale, tant il craignait de prendre aux yeux de sa pupille l'apparence maussade d'un vieux tuteur, interdisant par goût et par système tout plaisir à sa pupille. Mais la situation s'envenimait sans que l'on s'en rendît compte, et l'orage était bien près d'éclater lorsque tout le monde croyait encore au calme apparent qui régnait sur ces existences. Chacun de nous a connu sans s'en douter des situations de cette nature. La paix, la cordialité, la générosité, sont à la surface..... mais cette surface est fragile; le moindre choc peut la briser, et l'on verra surgir les sentiments et les passions qui démentent toutes les apparences laborieusement maintenues.

Toutes les opinions manifestées par Georges trouvaient en son frère un contradicteur systématique, à moins que la controverse ne fût remplacée par un dédaigneux silence, une indifférence écrasante, qui établissait une infranchissable ligne de démarcation, et semblait destinée à prouver qu'aucune communauté d'idées et de sentiments ne pouvait exister entre les deux interlocuteurs, ou bien encore que les paroles prononcées par Georges ne valaient pas même une discussion ou bien une réfutation. Le double but, évidemment poursuivi par M. Darcet, était d'abaisser son frère dans le jugement de Sarah, et de se placer lui-même sur un piédestal inaccessible; mais la contradiction ne représente pas la raison, pas plus que l'abstention ne remplace la force. M. Darcet réussit seulement à éveiller, même dans l'âme pacifique de Georges, un ressentiment latent; c'était déjà un succès. Un ressentiment, même lorsqu'il est excité par celui qui l'inspire, peut être un jour habilement exploité. Il y a là une question de dates, que tout esprit impartial cherchera sans nul doute à éclaircir; mais la chronologie est une science qui n'est point à l'abri de l'erreur, et l'on commet chaque jour des anachronismes qui bouleversent les époques, et contribuent à faire porter bien des jugements téméraires. Georges, élevé, enrichi par la munificence de son frère, devait, sous peine d'être un monstre, lui conserver une reconnaissance inaltérable. M. Darcet comprenait les avantages de cette situation, et voulut en profiter; était-il guidé par un sentiment honteux, ou seulement excité par la jalousie que lui inspirait son frère? Cette dernière passion communique une sorte de démence à ceux qui l'éprouvent, et leur donne par conséquent le bénéfice des circonstances atténuantes. Comme Louis, après tout, n'avait pas l'âme vile, il semble plus équitable de juger qu'il agissait sous l'empire d'une passion tardive et d'autant plus intense.

Il exerça envers Georges une persécution sourde, et lui marqua en toute circonstance une hostilité latente, mais ingénieuse et incessante; il sut trouver pour lui des paroles amères, dédaigneuses, qui, pendant quelque temps, demeurèrent inexplicables pour celui qui les supportait. Si Georges donnait l'ordre le plus insignifiant, M. Darcet se hâtait de le contredire, en représentant à son frère que sa dignité ne lui permettait pas de subir l'influence d'une volonté autre que la sienne. Lorsque Mme Viennay ou Sarah questionnaient Georges sur ses voyages, Louis s'étudiait à prendre une attitude dédaigneuse, qui, il l'espérait du moins, devait frapper de discrédit tous les récits de son frère, et prouver du même coup sa propre supériorité. Georges prenait-il un livre? c'était précisément celui que M. Darcet avait le dessein de consulter, et il exprimait sa contrariété de façon qu'on pût la deviner sans qu'il la laissât éclater. S'agissait-il d'une promenade? c'était bien pis, et tous les obstacles surgissaient soudainement pour combattre le projet énoncé par Georges.

Il serait impossible de noter les imperceptibles et innombrables persécutions qui furent exercées par M. Darcet; quelle que fût l'origine du plan qu'il s'était tracé, et qu'il suivait avec obstination, qu'il fût le résultat de la réflexion, ou, ce qui semble plus probable parce qu'en effet ce serait plus excusable, l'inspiration de l'instinct, les effets devaient être tels qu'il les désirait. Si Georges éprouvait du mécontentement, s'il le laissait éclater, quel triomphe pour M. Darcet! Le passé ne lui assurait-il pas l'impunité? Il avait élevé l'édifice sur lequel reposait l'existence de son frère, il pouvait le miner sans diminuer la somme de reconnaissance qui lui était due, et qui ne pouvait s'amoindrir sans qu'il eût le droit acquis, incontesté, de dénoncer l'ingratitude qui se révélait. Dans les divers jugements que la société porte sur les indivi-



dus qui la composent, elle s'arrête ordinairement aux faits, sans prendre la peine d'examiner les circonstances dans lesquelles ces faits se produisent; ce sont ces détails cependant qui modifient l'ensemble..... Mais nul n'a le temps de les étudier, et il est bien plus commode, bien plus expéditif de condamner quelqu'un, que d'instruire sa cause et de chercher patiemment à découvrir les motifs qui pourraient l'absoudre.

Si Georges, au contraire, lié par les obligations qu'il avait envers son frère, se décidait à supporter sans se plaindre les méprisantes taquineries dont il était l'objet, n'était-il pas bien naturel d'attribuer sa patience à des vues intéressées, ou bien à un sentiment d'infériorité qui lui faisait accepter les caprices et les rigueurs de son frère? Cette situation aboutissait fatalement à un abaissement..... Quel triomphe d'abaisser Georges aux yeux de Sarah!

Parmi les défauts et les vices que l'on reconnaît à la nature humaine, l'ingratitude est, d'après l'opinion générale, le plus répandu de tous. Il y a dans ce jugement une exagération, une rigueur, qu'il serait équitable de reconnaître; l'ingratitude est un sentiment si monstrueux qu'il devrait être classé parmi les phénomènes; si le contraire a lieu, si les détracteurs de l'humanité peuvent avec raison citer des exemples innombrables qui confirment cette accusation, ne faudrait-il pas examiner avec impartialité la conduite réciproque du bienfaiteur et de l'obligé? Le premier est-il dispensé de toute obligation, de tout ménagement envers le second? Peut-il transformer la reconnaissance en un fardeau si pesant qu'on le rejette loin de soi, au risque de mériter le reproche d'ingratitude? Du moment où l'on prétend retirer du bienfait un intérêt quelconque, matériel ou moral, où l'on revendique, où l'on exige la reconnaissance, on ne la mérite plus; en un mot, si le bienfaiteur pouvait oublier le bienfait, l'obligé s'en souviendrait davantage, et l'ingratitude deviendrait plus rare.

(*La suite au prochain numéro.*)

EMMELINE RAYMOND.

LIVRES.

L'été, avec les loisirs que cette saison amène, est favorable aux lectures. Soit que l'on se retire à la campagne, que l'on reste isolé, délaissé à la ville, ou que l'on voyage, que faire à la campagne ou bien à la ville déserte, que faire en un vagon, à moins qu'on n'y lise?

Mais il faut savoir choisir ses lectures; tous les livres ne conviennent pas aux jeunes filles, ni même aux jeunes femmes; il faut choisir des œuvres qui offrent quelque attrait, grâce à un style élégant et ingénieux, qui intéressent sans troubler l'imagination, et dont il reste quelque chose dans l'esprit qui se les est assimilées. Nous indiquons, à nos anciennes comme à nos nouvelles abonnées, la *Bibliothèque des mères de famille*, collection des romans de Mme Emmeline Raymond. Celles de nos abonnées qui connaissent déjà ces *Nouvelles* les retrouveront avec plaisir réunies en élégants volumes; celles qui n'en ont lu qu'une partie voudront lire tout ce qui est signé d'un nom auquel elles ont bien voulu accorder leur sympathie.

La *Bibliothèque des mères de famille* contient les volumes suivants:

Lettres d'une marraine à sa filleule.
Journal d'une jeune fille pauvre.
Histoire d'une famille.
Les Rêves dangereux.
Aide-toi, le ciel t'aidera.
Prix de chaque volume: 3 fr.

Sous presse: *La Civilité non puérile, mais honnête.* — *Le Legs.*

Dans la collection choisie et variée de MM. Didot, nous pouvons, en toute assurance, recommander aux jeunes personnes, comme offrant un intérêt véritable aux divers points de vue de la littérature, de la science et de l'histoire, des volumes in-18 d'un format commode et d'un prix modique, tels que:

Le *Manuel de l'amateur des jardins*, par J. Decaisne. Tome Ier. Prix: 7 fr. 50.
L'*Histoire naturelle des Insectes*, par Blanchard; 2 vol. in-18. Prix: 7 fr.
Les *Œuvres choisies de Chateaubriand*, 10 vol. in-18. Prix: 30 fr.
Les *Mémoires de Mme Campan sur Marie-Antoinette*, 1 vol. in-18. Prix: 3 fr. 50.

Aux lecteurs plus âgés, et aimant les publications sérieuses et plus étendues, nous indiquerons entre autres ouvrages:

Le *Dictionnaire de la Conversation*, en 16 vol. in-8°, qui se publie aussi par livraisons. Prix: 200 fr.
L'*Histoire universelle de Cantu*, 19 vol. in-8°. Prix: 114 fr.
L'*Histoire contemporaine de Gabourd* (suite à *Cantu*), en voie de publication; 4 volumes ont paru. Prix du vol.: 6 fr.
Les *Études de M. Floquet sur Bossuet*, 4 vol. in-8°. Prix: 27 fr. 50.
L'*Encyclopédie pratique de l'agriculteur*, dont le tome 10e vient d'être mis en vente. Prix du volume: 7 fr.
La Biographie des Musiciens, par M. Fétis, 8 vol. in-8°, Prix: 64 fr.

Une très-curieuse publication, qui s'adresse surtout aux érudits et aux voyageurs, vient d'être mise en vente: c'est LE LIVRE DE MARC-POL, citoyen de Venise, rédigé en français sous sa dictée en 1298, par *Rusticien de Pise* (édition donnée par M. G. Pauthier). 2 beaux vol. in-8°, accompagnés d'une *carte coloriée*. Prix: 40 fr.

W. UNGER.



RENSEIGNEMENTS GÉNÉRAUX.

On trouve des pianos à louer chez M. Mabo, éditeur de musique, rue du Faubourg-Saint-Honoré, 25, à 15, 20 et 25 francs par mois.

RENSEIGNEMENTS PARTICULIERS.

N° 48,320, Finistère. On nettoie les gants de peau avec de la benzine. La quantité de taffetas dépend de la dimension du paletot que l'on fait, et je ne puis l'indiquer au hasard. Il faut laisser seulement un volant à la robe, puis la laver, pour effacer la trace des deux volants supérieurs, ou bien poser l'une des garnitures des robes de mariées publiées dans le n° 15. — *N° 54,556, Loire-Inférieure.* Je m'engage à lire la nouvelle, mais non à la publier, car cela ne dépend pas de moi, mais bien d'un comité, qui juge en dernier ressort et refuse tout ce qui pourrait toucher à la politique ou éveiller quelques susceptibilités. — *N° 47,447, Eure.* Les paletots de drap n'étant pas *ajustés*, pas plus que ceux des robes, on n'envoie pas de mesures aux *Magasins du Louvre*, à moins que l'on n'ait une taille exceptionnelle.

N° 54,560, Var. Je ne comprends pas très-bien la question qui m'est adressée. Lorsqu'on a une toilette dite *duchesse*, c'est-à-dire une table recouverte de percaline ou de taffetas, recouvert de mousseline garnie de dentelles, on pose encore par-dessus tout cela, si l'on veut, une *nappe* faite au crochet ou composée de carrés de guipures, réunis par des entre-deux fort clairs, faits en guipure ou bien au crochet, lesquels encadrent chaque carré; ce dernier genre est le plus élégant. Cette nappe dépasse le dessus de la table de 10 à 12 centimètres environ, et je ne puis indiquer sa dimension, puisqu'elle dépend de celle de la table; on ne double pas ces sortes de nappes. Merci pour cette aimable lettre. — *N° 14,049, Paris.* Rabattre à l'*endroit* l'ourlet de la jupe de linos, le découper en *dents*, garnir ces dents avec une ruche étroite en ruban de taffetas noir. Il n'y a pas plusieurs formes de paletots; c'est toujours le paletot à manches à trois coutures, ou bien à deux coutures, un peu cintré, non ajusté, que tout le monde porte. Nous avons publié assez de dessins et de patrons de ce genre pour que l'on puisse choisir. *N° 29,900, Constantinople.* A Paris, en effet, lorsqu'on reçoit des visites, on se lève pour accueillir et reconduire les dames; on reste assise quand les hommes entrent ou prennent congé; ces détails ont été indiqués dans les articles de la *Civilité*, qui vont être réunis en volume; on y trouvera aussi les usages qui concernent la correspondance, trop étendus pour être répétés ici. Ainsi que je l'ai dit plusieurs fois, on ne porte pas de paletots *ajustés* à la taille. Les ongles dépassent un peu le dessus du doigt. On lave ses mains avec de la pâte d'amandes. Au renouvellement de votre abonnement, envoyez 1 franc 25 centimes en plus et le prix du port, pour recevoir la photographie, ou bien envoyez cette somme en un mandat sur la poste. — *Aix.* Un jeune homme salue toujours une jeune fille qu'il connaît lorsqu'il la rencontre, fût-elle accompagnée seulement d'une domestique. — *N° 31,576, Suisse.* Volants ou rouleaux de taffetas noir pour la robe de barége noir. Manches étroites ou composées du haut en bas de petits bouillonnés. — *Allier.* Voir les articles de modes. — *N° 14,346, Paris.* Les plus riches rideaux blancs sont effectivement ceux que l'on brode en *reprises* sur filet ou tulle-filet. On a reçu, on recevra encore, des dessins pour cet objet. — *C., Indre-et-Loire.* Merci mille fois pour cette lettre. On peut porter du bleu ou du lilas et un chapeau de tulle blanc, à tout âge. — *V. J., 2me arrondissement.* Mme Fladry, couturière, habite maintenant, 14, rue du Faubourg-Poissonnière. — *N° 22,283, Sarthe.* Les corsages à ceinture amincissent, tandis que ceux à pointe produisent l'effet opposé. Faire le corsage de barége montant, avec doublure décolletée et large ceinture de gros grain noir, avec une haute boucle. Faire teindre le taffetas et le faire *imprimer* en rayures ou *semés*. Les bandes du tapis doivent avoir de 3 à 4 centimètres de largeur. Le tapis dépassera la table de 15 centimètres environ tout autour. Blanc et groseille alternativement, en réunissant les bandes avec de la soie d'Alger maïs. Je ne douterai jamais du bon vouloir de ma filleule. — *N° 52,919, Haute-Garonne.* Nos abonnées ont reçu cette recette dans l'une de nos précédentes années. — *N° 51,845, Ardennes.* Toutes les formes de corset peuvent être portées sans que l'on en soit incommodée, pourvu que le busc de devant soit divisé en deux parties, réunies par des pattes et des boucles, de façon à pouvoir élargir à volonté le corset lorsque l'estomac l'exige. — *N° 43,047, Bas-Rhin.* A Paris, on donne souvent des noms nouveaux à des objets connus, pour leur communiquer un intérêt nouveau: tel est le cas du jupon au sujet duquel on m'interroge. On peut porter des talmas à tout âge, on en fait de toute longueur. — *N° 48,560, Orne.* Nous craignons de ne pouvoir publier cet objet; pour en avoir le dessin, s'adresser à M. Sajou, rue Rambuteau, 52. — *N° 45,682, Allier.* La doublure des paletots est tout à fait facultative. Je ne connais pas le prix de ce livre; en tous cas, il est peu élevé: on peut le demander à la maison Hachette. — *N° 23,608, Yonne.* On peut porter cette pelisse. — *N° 55,170, Manche.* Je ne puis qu'approuver ce costume pour petit garçon, puisque je l'ai moi-même indiqué. Chemisette à plis. Pointe de taffetas noir, garnie avec cette dentelle. Comment aurais-je pu répondre à une lettre reçue huit jours avant la date que l'on m'indique pour la réponse? Cela équivaut au *prochain numéro*, et j'ai dit bien souvent qu'il était impossible de répondre dans un pareil délai. — *N° 52,514, Marne.* J'ai reçu en effet ces jolis muguets, et je remercie l'aimable personne qui a bien voulu penser à moi. — *N° 43,785, Somme.* Il est absolument impossible d'augmenter ce carré de filet, et il faut l'employer à un autre usage. — *N° 27,002, Drôme.* On porte à tout âge des robes de mousseline de couleur foncée, ou même de couleur claire. — *N° 57,753, Gironde.* A dix-huit mois et deux ans, il n'y a aucune différence entre les costumes de petits garçons et ceux de petites filles. Robes de nansouk ou de piqué, ou de tissus de fantaisie, à corsage décolleté. — *N° 55,760.* Mille regrets; nous ne publions pas d'initiales, y suppléant par des alphabets. — *Alice, Belgique.* On recevra dans le n° 24 des modèles de capelines d'été. On trouvera dans les précédentes *tables des matières* du journal la recette d'un dentifrice. — *N° 357, Trieste.* Ce costume est si simple qu'il peut être compris sans dessin. Pour l'automne, on peut en effet l'exécuter en tissu de laine avec chemisette en cachemire blanc. — *N° 42,867, Sarthe.* On a reçu des gravures pour costumes de mariée. Comme on ne sort pas ce jour-là, on met chez soi un costume simple, en mohair, ou tout autre tissu. Voir les gravures et articles de modes pour toilettes de ville. En cette saison, la toilette de visite sera en taffetas de couleur très-claire, châle de dentelle noire, jupon blanc, plus ou moins élégant. — *Gand, Belgique.* Robe en gaze de soie blanche ou lilas, avec les volants de dentelle noire, disposés l'un au-dessus de l'ourlet, l'autre plus haut, *figurant* une seconde jupe, plus longue devant que derrière. Châle en dentelle noire. — *N° 14,357, Hérault.* Oui pour l'alpaga avec paletot pareil; non pour le chapeau rond, en crêpe; ce chapeau peut être en paille noire ou crin noir, avec rubans noirs. — *N° 24,272, Gironde.* Il me semble impossible d'allonger suffisamment cette robe, à moins d'y ajouter un volant tuyauté pareil; mais la garniture me surprend. Les jeunes filles ne portent pas de robes ornées d'entre-deux en dentelle. On a reçu des dessins pour garnitures de jupon. — *N° 54,484, Dordogne.* Il faut toujours se conformer aux usages du pays que l'on habite. A Paris, le deuil de beau-père est d'un an; six mois en laine, trois mois en soie noire, trois mois en demi-deuil gris, violet et noir. Toilette grise ou lilas pour assister au mariage. — *N° 4,305, Charente.* On a pourtant reçu beaucoup de patrons et dessins pour costumes d'enfants. A trois ans passés, un petit garçon porte une jupe sans crinoline et une veste avec chemisette plate. La soutache et les lacets de coton garnissent invariablement les vêtements en piqué pour enfants. Toutes les robes se coupent en pointe. — *N° 18,839, Vichy.* Nous ne comprenons pas quelle est la robe que l'on désigne par ces mots, et nous ne pouvons que répéter ce qui a été dit bien souvent: nous n'envoyons pas de patrons autres que ceux publiés dans le journal. — *N° 57,830, Aisne.* Les vestes en dentelle sont fort jolies; on en recevra, dessin et patron, dans dans le n° 24. — *N° 40,627, Var.* Nos abonnées ne sauraient me donner *trop* souvent des marques de sympathie, et je les accueille toujours avec une reconnaissance nouvelle. Jupe, ceinture large à pointe, corsage montant blanc, pour la petite fille de neuf ans. Robe avec corsage décolleté pour la petite fille de deux ans. La place fait parfois défaut, et l'on ne saurait se dissimuler que les *Renseignements* sont les ennemis des *Sauts du cavalier*. — *Hermance L...* Hélas! non, mon *indulgence* ne peut exercer aucune action dans cette circonstance. Il ne s'agit pas en effet de moi, du sensible plaisir que j'éprouverais en rendant un service; il s'agit du public; il n'est point disposé à payer une publication qui lui porterait des *nouvelles* reçues par *indulgence*. Il ne faut pas confondre mes sentiments personnels avec les devoirs qui me sont imposés par les fonctions que je remplis; lorsque ceux-ci ne peuvent s'accorder avec ceux-là, les derniers sont écartés. — *N° 14,141, Paris.* Je chercherai, sans pouvoir m'engager à *trouver*.

AVIS.

Nous publions, avec le présent numéro, la 6e livraison des *Patrons illustrés*, contenant les objets suivants: Paletot pour femme ou jeune fille; — Col en toile avec broderie; — Poignet assorti au col; — Paletot pour petite fille de six à huit ans; — Costume pour enfant de deux à quatre ans.

Explication de la Charade.

Le mot de la Charade insérée dans notre dernier numéro est: *Mer-cure*.



A l'aide de mon premier
Le riche peut toujours alléger la misère:
Chez une dame mon dernier
Est souvent un mystère;
L'enfant surpris, dans les bras de sa mère,
Se blottit en tremblant, au bruit de mon entier.

A. M.

Le Directeur-Gérant: W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

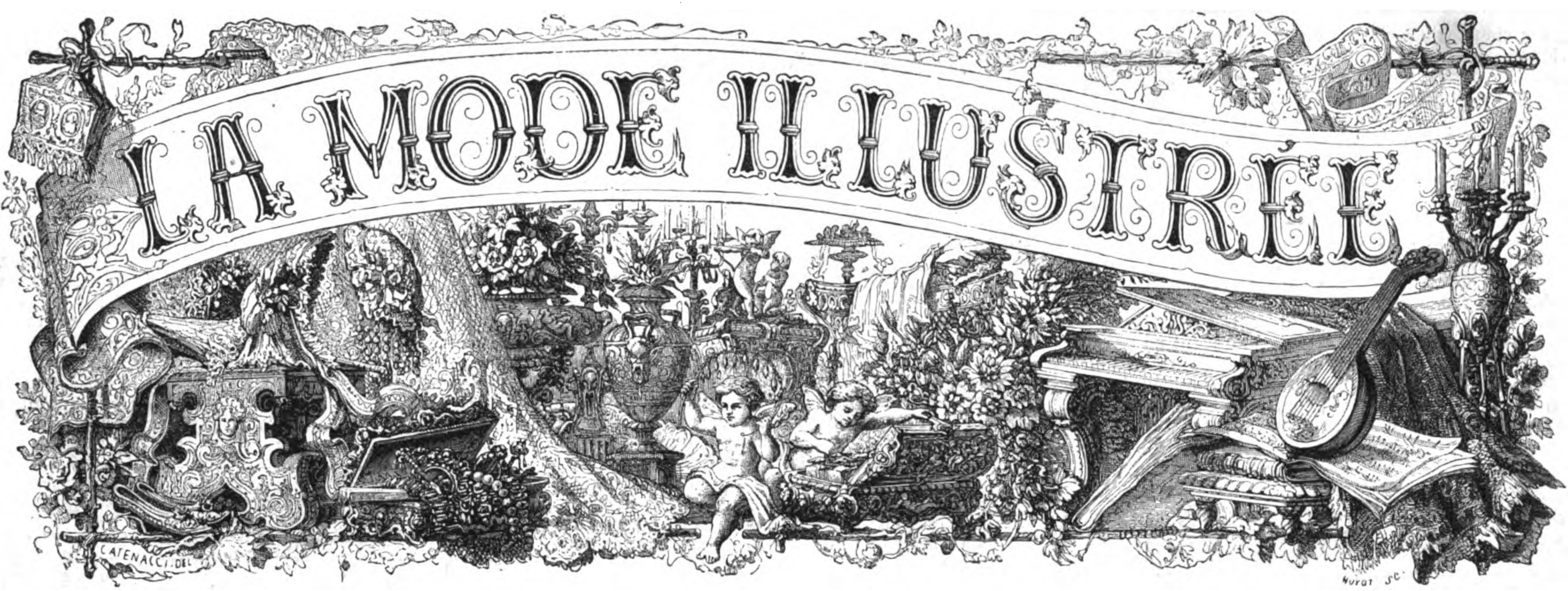
RÉBUS





EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.
Avouer ses torts, c'est chercher à s'en corriger.

N° 23. SIXIÈME ANNÉE. Dimanche, 4 juin 1865.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 30 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 13, Bedford Street, Covent Garden, W. C. —

L'abondance des matières contenues dans le prochain numéro nous oblige à placer dans celui-ci les dessins et explications du *Corsage montant* et des *Ombrelles* dont les patrons se trouveront sur la planche jointe au prochain numéro.

Corsage montant

MODÈLE DE CHEZ Mme BRÉANT-CASTEL, rue Sainte-Anne, 58 bis.

Les figures 33 à 39 (*verso*) appartiennent à ce patron.

On pourra faire ce corsage, soit en étoffe pareille à la robe, soit en taffetas noir ou brun, gros bleu ou violet, pour accompagner plusieurs jupes de couleur claire. Les ornements se composent de boutons d'acier, en forme de boules, de gros lisérés, de frange en soie ou chenille. Pour faire ce corsage, on emploiera 2 mètres 66 centimètres d'étoffe, ayant 70 centimètres de largeur.

On coupe le dos entier (sans couture) d'après la figure 36; deux morceaux en étoffe et en doublure, d'après chacune des figures 33, 34 et 35. On pose sous le devant de gauche une *patte* de même étoffe, ayant 4 centimètres de largeur. On assemble les diverses parties du corsage en réunissant les lettres pareilles, puis on le borde entièrement (y compris les diverses *pattes*) avec un gros liséré, ou bien avec une fine corde de soie, mélangée d'acier; si l'on a employé de la corde, on en formera, à distance régulière, des boutonnières pour les boutons. Le corsage ferme en dessous avec des agrafes. On pose sous toutes les coutures des baleines flexibles; on coud les boutons sur le devant de gauche; on entrelace les *pattes* d'après les indications du patron, qui marquent celles de *dessus* comme celles de dessous, et l'on pose les boutons. Sur la moitié de dessus de la manche, on complète l'une des *pattes* par la figure 38, que l'on coud, I et K sur les mêmes lettres de la patte de la manche; la patte



CORSAGE MONTANT.

placée sur celle-ci est garnie à son extrémité avec une bande étroite pour la dépasser. Les deux moitiés de chaque manche sont cousues ensemble depuis L jusqu'à M, depuis N jusqu'à l'O, puis garnies comme le dessin l'indique. On fait deux plis sur le bord supérieur de la figure 39, en réunissant les deux croix sur le point intermédiaire. On coud la manche dans l'entournure, O sur O.

Voile de fauteuil (crochet).

Ce travail, composé de raies alternativement épaisses et claires, pourra servir aussi pour couvre-pieds; doublé de percaline bleue ou rose, on en erait une jolie couverture d'été pour berceau.

La raie épaisse est faite en *allant* et *revenant;* la raie claire, au contraire, se fait toujours sur le même côté, c'est-à-dire que l'on coupe le brin à la fin de chaque tour, pour le rattacher au commencement.

Le voile de fauteuil qui nous sert de modèle compte vingt et une raies sur une longueur de 41 centimètres, en dehors de la bordure, qui se termine par des franges.

On fait une chaînette ayant la longueur voulue pour l'objet que l'on entreprend, et l'on revient sur cette chaînette pour faire huit tours de mailles simples, en piquant toujours le crochet dans le côté de derrière de chaque maille; ces tours faits en *allant* et *revenant* composent une raie épaisse un peu côtelée. La raie claire suivante est faite en cinq tours; au 1er, 2e, 4e et 5e de ces tours, on laisse, au commencement et à la fin, en coupant et rattachant le brin, un bout ayant environ 6 centimètres de longueur.

1er *tour.* — * Une bride, — une maille en l'air, sous laquelle on passe une maille du tour précédent. Recommencez depuis *.

2e *tour.* — Une maille simple dans la première maille du tour précédent; * 5 mailles en l'air. Dans la première

de ces cinq mailles on fait une double bride en passant par conséquent par-dessus les quatre dernières mailles en l'air, et l'on termine cette bride, non avec toutes les mailles qui se trouvent sur le crochet, mais en y en laissant deux. Dans la même maille en l'air on fait encore une triple bride que l'on termine en passant dans les 3 mailles qui se trouvent sur le crochet; cela forme une petite feuille. On en fait une seconde pareille, en sens opposé; pour celle-ci, on exécute 5 mailles en l'air, — dans la première, une double bride, puis une triple bride; une maille simple dans la sixième maille du tour précédent en passant par-dessus 5 mailles. Recommencez depuis *.

3e *tour.* — Une maille-chaînette dans le milieu du feston formé par deux feuilles; * une feuille, — une maille-chaînette dans le milieu du feston suivant. Recommencez depuis *.

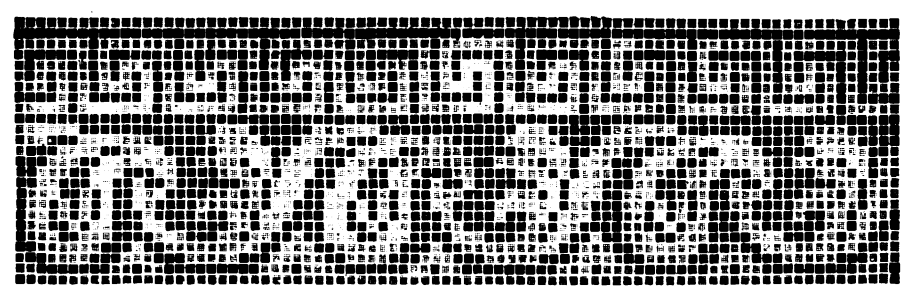
BORDURE AU CROCHET.

4e *tour.* — Comme le deuxième tour, mais la maille simple qui se trouve entre deux feuilles est faite sur la maille-chaînette du tour précédent.

5e *tour.* — * 5 mailles en l'air, — une maille-chaînette dans le milieu du feston formé par les deux feuilles. Recommencez depuis *.

6e *tour.* — Comme le premier tour de la raie à jours. Vient ensuite une raie épaisse. On fait ainsi en alternant vingt et une raies. Après la dernière, qui est épaisse, on exécute sur chaque côté transversal de l'ouvrage un tour de mailles simples, en employant les *bouts* laissés chaque fois que l'on a coupé et rattaché le brin, comme traits d'union entre le premier et le cinquième tour, c'est-à-dire en faisant les mailles simples sur ces bouts. On fait ensuite un tour semblable au premier tour de la raie claire, — puis une raie épaisse. On répète, comme encadrement à tout l'ouvrage, une raie claire, telle qu'elle est indiquée du 1er au 5e tour. Sur chaque ligne de mailles en l'air du dernier tour de la raie claire, on fait 7 à 8 mailles simples, puis on exécute de la manière suivante la petite bordure surmontant les franges.

1er *tour de la bordure.* — * 5 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 3 mailles du tour précédent; une maille simple. Recommencez depuis *.



BORDURE AU CROCHET.

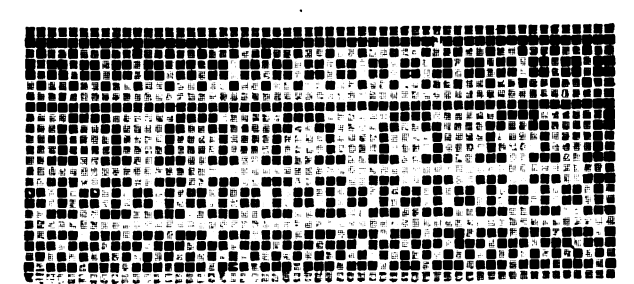
2e *tour.* — * 3 mailles en l'air, — une maille simple sur la plus proche ligne de mailles en l'air du tour précédent. Recommencez depuis *.

3e *tour.* — Une maille simple sur la ligne de mailles en l'air du tour précédent; * 9 mailles en l'air, — une maille simple sur la deuxième ligne, en passant par conséquent par-dessus un vide. Recommencez depuis *. Dans ce dernier tour on noue des houppes composées de 6 à 8 brins de coton, ayant 18 centimètres de longueur.

Corbeille pour cartes de visite.

MATÉRIAUX : Un petit panier rond et plat, ou bien un peu de carton et du fil d'archal de grosseur moyenne; drap-reps de *laine* ou *taffetas*; — soie de cordonnet de diverses couleurs vives; — ruban de taffetas ayant 2 centimètres de largeur.

Si l'on ne peut se procurer les feuilles en osier qui forment ce panier, on y suppléera en coupant quatre morceaux de carton d'après le dessin qui représente l'une de ces feuilles en grandeur naturelle. On laissera ces morceaux *un peu* plus grands que le dessin. Quant aux *séparations*, on les formera chacune avec un anneau rond et deux anneaux ovales, en fil d'archal, recouverts au crochet de mailles serrées faites en soie. On coupe aussi le fond en carton et on le recouvre, à l'intérieur, avec une rosette de taffetas. Sous ce fond on fixe un cercle de carton, ayant 1 centimètre de hauteur, recouvert de taffetas. On *habille* l'extérieur des feuilles de carton avec du taffetas, l'intérieur en drap ou reps bleu, blanc, jaune et rouge (chaque



BORDURE AU CROCHET.

feuille a une couleur différente). On découpe le contour comme l'indique notre dessin, et l'on brode les feuilles au passé avec des soies de cordonnet de toutes couleurs, pour faire une sorte de broderie orientale. On peut aussi exécuter cette broderie sur du canevas *java*, à la croix, après avoir tracé les contours du dessin. On coud ensemble les diverses parties de la corbeille.

Porte-jupe.

MATÉRIAUX : Tresse en soie ou bien en laine noire, ayant 1 centimètre 1/2 de largeur; perles noires taillées; 8 boutons noirs en forme de boule.

Par ce temps de promenades et de voyage, il sera sans nul doute agréable à nos lectrices de recevoir le modèle d'un porte-jupe qui tient peu de place, se place au fond d'une poche, et peut être facilement quitté et repris.

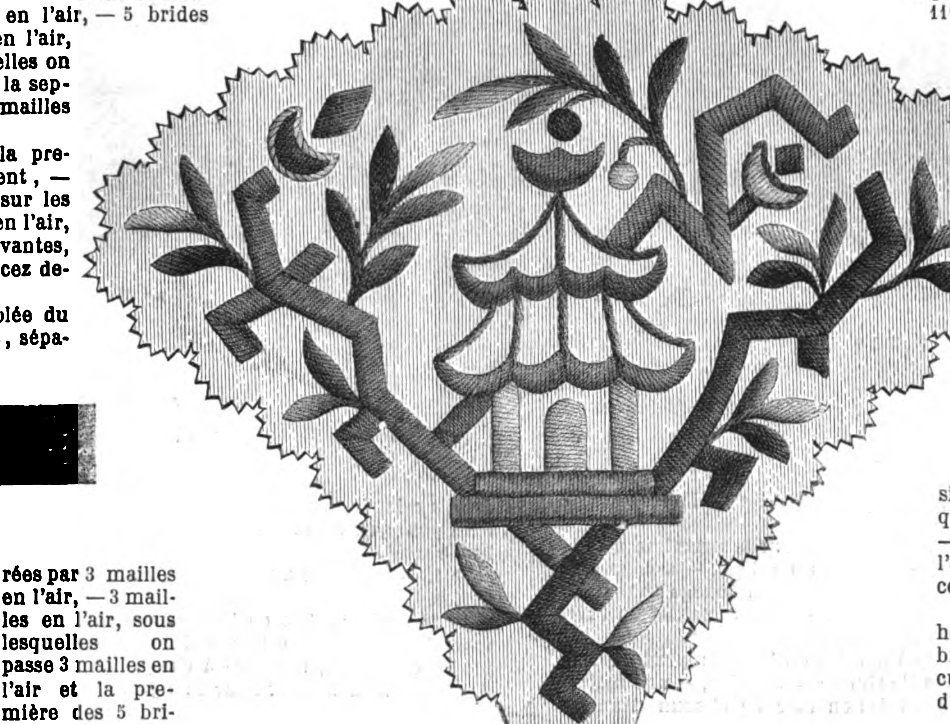
Il se compose de sept morceaux de tresse, brodés en perles, posés à distance égale autour d'un huitième morceau ayant la longueur voulue pour entourer la taille, et s'attachant par devant avec un bouton et une bouclette en cordon élastique; un bouton pareil est posé à l'extrémité de chacun des sept morceaux de tresse. Nous publions le dessin en grandeur naturelle, de la broderie, que l'on exécute avec des perles.

VOILE DE FAUTEUIL.

A l'envers de la jupe, à 15 centimètres de son bord inférieur, on fait sept boutonnières en forme de bouclettes, pour y passer les boutons qui terminent chaque morceau de tresse ; la longeur de ces morceaux dépend de la taille de la personne qui doit employer le porte-jupe.

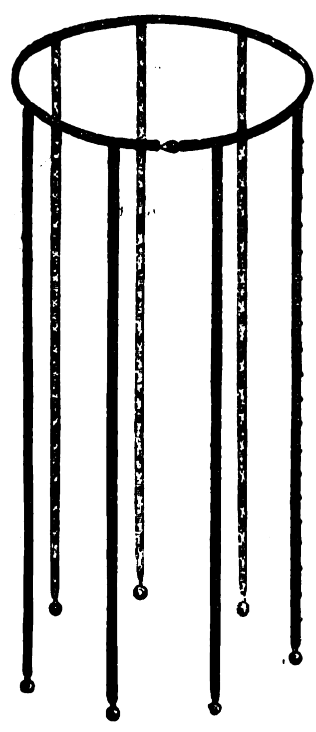


CORBEILLE POUR CARTES DE VISITE.



FEUILLE DE LA CORBEILLE EN GRANDEUR NATURELLE.

BRODERIE DU PORTE-JUPE.



PORTE-JUPE.

Dentelle au crochet.

On peut employer cette dentelle *avec* ou *sans* frange, et, selon sa destination, l'exécuter avec du gros coton ou du fil fin. On fait une chaînette ayant la longueur voulue pour la dentelle.

1er *tour*. — Alternativement une bride, — une maille en l'air, sous laquelle on passe une maille de la chaînette.

2e *tour*. — * Une maille simple, — 7 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 4 mailles, — une maille simple, — 9 mailles en l'air sous lesquelles on passe 5 mailles. Recommencez depuis *.

3e *tour*. — * une maille simple dans le milieu des 7 mailles en l'air, — 2 mailles en l'air, — 5 brides dans la troisième des 9 mailles en l'air, — 3 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 3 mailles, — 5 brides dans la septième des 9 mailles en l'air, — 2 mailles en l'air. Recommencez depuis *.

4e *tour*. — * Une bride dans la première maille du tour précédent, — 3 mailles en l'air, — 5 brides sur les 5 premières brides, — 3 mailles en l'air, — brides sur les 5 brides suivantes, — 3 mailles en l'air. Recommencez depuis *.

5e *tour*. — * Dans la bride isolée du tour précédent on fait 2 brides, séparées par 3 mailles en l'air, — 3 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 3 mailles en l'air et la première des 5 brides, — 4 brides sur les 4 brides suivantes, — une maille en l'air, — 4 brides sur les 4 brides qui viennent ensuite, 3 mailles en l'air. Recommencez depuis *.

6e *tour*. —*Dans la première bride du tour précédent on fait 2 brides séparées par 3 mailles en l'air, — une maille en l'air; — dans la deuxième bride, 2 brides séparées par 3 mailles en l'air, — 3 mailles en l'air, — 7 brides, et celle du milieu doit se trouver sur la maille en l'air isolée du tour précédent, — 3 mailles en l'air. Recommencez depuis *.

7e *tour*. — * Dans la première bride du tour précédent on fait 2 brides séparées par 3 mailles en l'air, — une maille en l'air, — 5 brides sur la maille en l'air qui est placée entre la 2e et la 3e bride du tour précédent, — une maille en l'air; — dans la quatrième bride du tour précédent on fait 2 brides séparées par 3 mailles en l'air, — 3 mailles en l'air, — 5 brides sur les 5 brides du milieu des 7 brides du tour précédent, par conséquent en passant la première et la dernière de ces 5 brides, — 3 mailles en l'air. Recommencez depuis *.

8e *tour*. — * 3 mailles en l'air sur la première bride du tour précédent, — 2 brides séparées par 3 mailles en l'air, — une maille en l'air, — 5 brides sur la maille en l'air isolée, — une maille en l'air, — 5 brides sur la suivante maille en l'air isolée, en passant par conséquent par-dessus 5 brides du tour précédent, — une maille en l'air, — sur la deuxième des brides isolées suivante, 2 brides séparées par 3 mailles en l'air, — 3 mailles en l'air, — 3 brides sur les 3 brides du milieu des 5 brides. Recommencez depuis *.

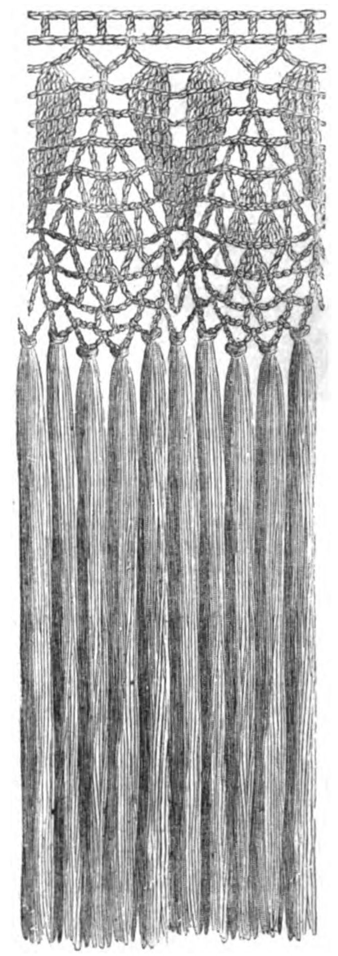
9e *tour*. — * Une maille simple sur la première des 3 mailles en l'air du tour précédent, — 5 mailles en l'air, — 2 brides séparées par 3 mailles en l'air dans la deuxième bride du tour précédent, — une maille en l'air, — 5 brides sur la maille en l'air qui se trouve entre deux groupes de brides dans le tour précédent, — une maille en l'air, — 2 brides séparées par 2 mailles en l'air sur la suivante maille en l'air isolée, — 5 mailles en l'air, — une maille simple dans la dernière des mailles en l'air, avant les 3 brides du tour précédent, — 5 mailles en l'air. Recommencez depuis *.

10e *tour*. — * Une maille simple dans la première maille simple du tour précédent, — 5 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 4 mailles en l'air, — une maille simple dans la cinquième maille en l'air, — 5 mailles en l'air; — dans la maille en l'air isolée placée avant les 5 brides, on fait deux brides séparées par 3 mailles en l'air, — une maille en l'air, — 2 brides séparées par 3 mailles en l'air dans la maille en l'air qui suit les 5 brides, — 5 mailles en l'air, — une maille simple dans la première des 5 mailles en l'air du tour précédent, — 5 mailles en l'air, — une maille simple dans la plus proche maille simple du tour précédent, — 7 mailles en l'air. Recommencez depuis *.

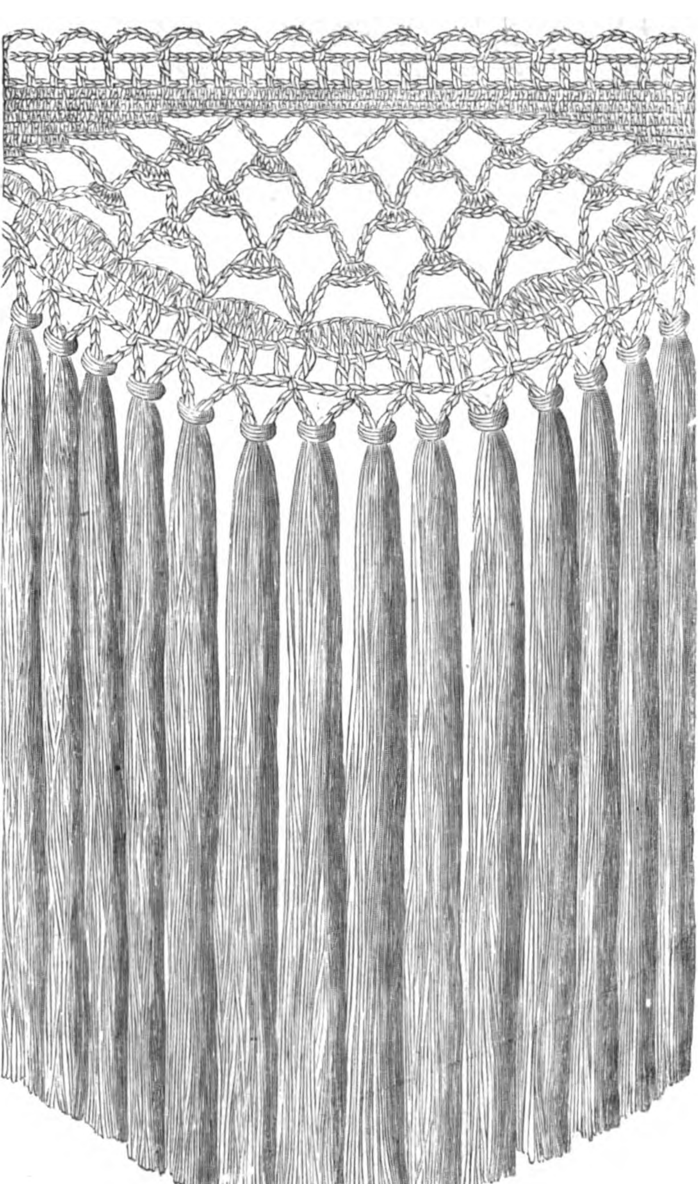
11e *tour*. — * Une maille simple sur le premier feston composé de mailles en l'air du tour précédent, — 5 mailles en l'air, — une maille simple sur le feston suivant, — 5 mailles en l'air, — 2 brides séparées par 3 mailles en l'air dans la maille en l'air isolée du tour précédent, — 5 mailles en l'air, — une maille simple sur le plus proche feston composé de 5 mailles en l'air, — 5 mailles en l'air, — une maille simple sur le feston suivant, — 9 mailles en l'air. Recommencez depuis *.

12e *tour*. — Une maille simple sur le premier feston du tour précédent, — 5 mailles en l'air, — une maille simple sur le second feston, — 5 mailles en l'air, — une bride sur le troisième feston, — 5 mailles en l'air, — une maille simple sur le quatrième feston, — 5 mailles en l'air, — une maille simple sur le cinquième feston, — 11 mailles en l'air. Recommencez depuis *.

On noue une houppe de 10 brins dans chacun des festons du dernier tour.



DENTELLE AU CROCHET.



FRANGE AU CROCHET POUR PAN DE CEINTURE.

Frange

AU CROCHET POUR PAN DE CEINTURE.

On exécute cette frange en soie de cordonnet de toute nuance.

On fait une chaînette de 52 mailles; si, vu la grosseur de la soie et la largeur du ruban, cette chaînette a une longueur suffisante pour border l'extrémité d'un pan de ceinture, on la posera en ligne droite *à bord* du ruban. Si au contraire celui-ci est beaucoup plus large, on y fera une entaille en triangle, afin de poser la frange dans le vide du ruban.

1er *tour*. — Sur la chaînette on fait d'abord un tour de mailles simples, — puis un tour composé alternativement d'une bride, une maille en l'air, — puis un tour composé alternativement de 5 mailles en l'air (sous lesquelles on passe 3 mailles du tour précédent), — et d'une maille simple, toujours posée sur la bride, en piquant le crochet sous les deux côtés de cette bride. Ces trois tours forment la bordure supérieure de la frange. Les tours que nous allons décrire se font sur le côté opposé de la chaînette par laquelle on a commencé l'ouvrage.

1er *tour*. — Dans chaque maille on fait une maille.

2e *tour*. — En piquant toujours sous les deux côtés de chaque maille, on fait : * 12 mailles simples sur 12 mailles, — 5 fois de suite 7 mailles en l'air sous lesquelles on passe 5 mailles, une maille simple. Après la maille simple du cinquième de ces festons, composés chacun de 7 mailles en l'air, on fait 10 mailles simples sur 10 mailles. Recommencez depuis *.

3e *tour*. — * Sur chacune des 9 premières mailles du tour précédent, on fait une maille † —



9 mailles en l'air, — une maille simple, — 4 brides, — une maille simple (ces 6 dernières mailles sont placées dans la maille du milieu du plus proche feston de mailles en l'air). — On recommence quatre fois depuis le signe †; — ensuite 9 mailles en l'air, — 8 mailles simples, dont la première se trouve sur la quatrième des plus proches mailles simples du tour précédent. Recommencez depuis *.

4e *tour.* — * Sur chacune des 6 premières mailles du tour précédent, une maille simple; — † 9 mailles en l'air, — une maille simple, — 4 brides, — une maille simple (ces 6 dernières mailles dans le milieu du plus proche feston). Recommencez 5 fois depuis le signe †; — 9 mailles en l'air, — 5 mailles simples, dont la première se trouve sur la quatrième des plus proches mailles simples. Recommencez depuis *.

5e *tour.* — Sur chacune des 3 premières mailles du tour précédent, on fait une maille simple; — † 5 mailles en l'air, — une maille simple, — 4 brides, — une maille simple (ces six dernières mailles dans le milieu du plus proche feston). Recommencez 6 fois depuis le signe †, mais en faisant à chaque répétition, au lieu de 5 mailles en l'air, 9 mailles en l'air, ensuite 5 mailles en l'air; — 2 mailles simples dont la première se trouve sur la quatrième des plus proches mailles en l'air. Recommencez depuis *.

6e *tour.* — * Une maille simple sur la première maille du tour précédent, — 5 mailles en l'air, — une maille simple dans le milieu de chacun des 8 festons de mailles en l'air, et entre chaque maille simple 9 mailles en l'air, — 5 mailles en l'air. Recommencez depuis *.

7e *tour.* — * Sur les 5 mailles en l'air du premier feston, on fait : une maille simple, — 3 brides, — une maille simple ; — sur les 9 mailles en l'air de chacun des sept festons suivants, on fait : une maille simple, — une demi-bride, — 2 brides, — dans une seule maille, 2 doubles brides, — 2 brides, — une demi-bride, — une maille simple sur les dernières 5 mailles en l'air, encore une maille simple, — 3 brides, — une maille simple. Recommencez depuis *.

8e *tour.* * Une bride dans la quatrième maille du tour précédent, par conséquent dans l'avant-dernière maille du premier feston; — † une maille en l'air, — une bride dans la 2e maille du plus proche feston, — 3 mailles en l'air, — 2 brides séparées par 3 mailles en l'air, sur les deux mailles du milieu du même feston, — 3 mailles en l'air, — une bride sur l'avant-dernière maille du même feston. Recommencez six fois depuis le signe †; ensuite une maille en l'air, — une bride sur la deuxième maille du plus proche feston, — 3 mailles en l'air. Recommencez depuis *.

9e *tour.* — * Dans le milieu des deux brides rapprochées on fait une maille simple, — entre chaque maille simple 7 mailles en l'air, mais dans le creux du grand feston, au lieu de 7, seulement 5 mailles en l'air.

Dans chacun des festons du dernier tour on noue une houppe de brin de soie plus ou moins longue et forte.

N° 2.

N° 1.

CHAPEAUX RONDS
de chez Mme Aubert,
rue Neuve-des-Mathurins, 6.

N° 4.

Chapeaux ronds

DE CHEZ Mme AUBERT, RUE NEUVE-DES-MATHURINS, 6.

N° 1. — Grand chapeau de jardin, en paille de riz glacée, garni de larges rubans noirs. Devant et derrière, bouquet de fleurs mélangées avec petites boules de cristal.

N° 2. — Toque en paille anglaise, garnie de velours bleu. Devant, une cocarde; derrière, nœud à longs bouts, retenu par une patte de paille.

N° 3. — Toque en paille anglaise brune, ornée de plumes de paon et, sur le côté gauche, d'une aigrette de petites plumes noires avec plume de paon au milieu. Derrière, se trouvent deux rubans en velours noir, ornés de grelots en perles noires.

N° 4. — Chapeau rond, en paille d'Italie, garni en velours vert, avec cocarde ornée d'une boucle en acier taillé. Sur le côté deux plumes de coq.

N° 5. — Toque en paille de riz glacée, garnie en velours brun. Sur le côté de droite une plume brune et une plume blanche.



N° 3.

Ombrelles.

La figure 62 (*verso*) appartient à ce patron.

Il pourra être agréable à nos lectrices de trouver ici, outre quelques détails relatifs aux ombrelles, le patron à l'aide duquel elles pourront recouvrir elles-mêmes et garnir une ombrelle usée.

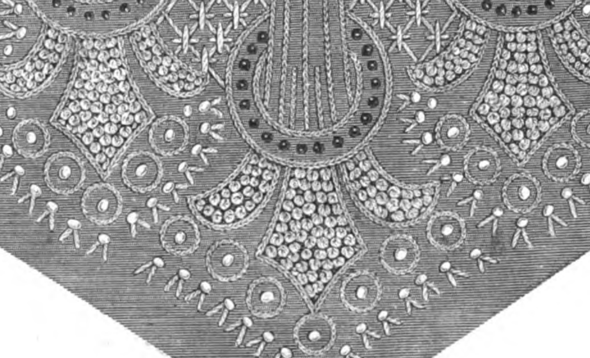
N° 1. — Ombrelle avec bandes en biais et glands de perles.

Notre modèle, fait en taffetas gris avec doublure de marceline blanche, est orné de bandes de taffetas gris, posées en *pointes*, retenues à chaque coin par une patte de taffetas. On trouvera sur la figure 63 la largeur et la direction de la bande, ains que l'indication du liséré plat qui l'encadre; on fait ce liséré sans cordon, on le coud au bord de la bande qui n'a point de doublure. Chaque patte est préparée comme la bande, et faite avec un morceau de taffetas ayant 10 centimètres 1/2 de longueur, 3 centimètres de largeur y compris le liséré; on fait au milieu de chaque patte un pli, qui réduit sa largeur à un centimètre 1/2. La place de chaque patte est indiquée sur la figure 63 par deux petites lignes ponctuées. On pose les glands comme l'indique le dessin.

N° 2. — Ombrelle avec dentelle et ornements d'acier. Chacune des feuilles de cette ombrelle (coupée comme la précédente sur la figure 63) est garnie séparément avec deux volants de taffetas découpés, légèrement froncés, ayant 3 centimètres de largeur, auxquels se rattache une dentelle noire, ayant 1 centimètre de largeur, ornée de perles d'acier et d'une paillette d'acier à chaque pointe des ondulations. La garniture inférieure laisse dépasser de 2 centimètres le bord de l'ombrelle. L'extrémité du second volant touche presque les paillettes de la garniture inférieure. On assemble les feuilles de l'ombrelle, seulement quand elles sont toutes entièrement garnies.



N° 5.



DESSIN POUR OMBRELLE.





Leroy. Imp. Paris.

LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal, 56, Rue Jacob Paris

Toilettes de Mme CASTEL-BREANT. 58bis r. Ste Anne.

En outre nous publions plusieurs dessins destinés à orner des ombrelles.

N° 3. — Paon. La queue est faite au point d'arêtes, avec de la soie blanche. Les contours du paon sont exécutés avec de la soie noire de cordonnet. L'intérieur est rempli avec de la chenille noire. Le cou et le bec sont faits avec de la soie rouge. La tête est remplie au point *noué*, avec de la soie blanche, employée aussi pour l'aigrette que terminent des perles. Pour l'œil, on met une perle noire. On exécute le dessin à 4 centimètres de distance du bord de chaque feuille.

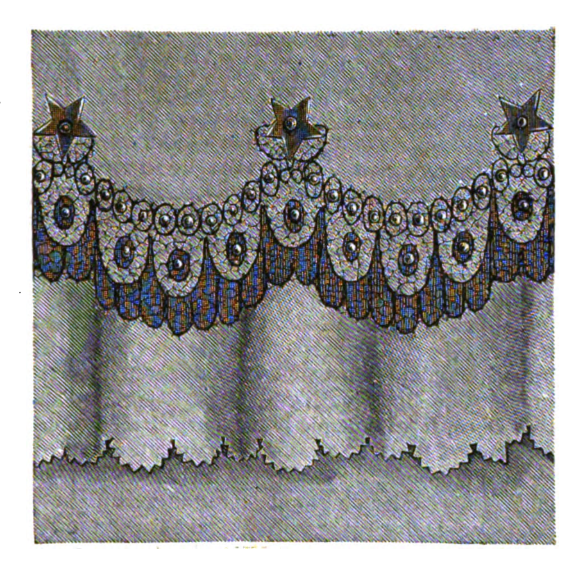
N° 4. — Ce dessin peut aussi servir pour robes et jupons. On l'exécute sur fond gris, avec du ruban de velours noir et de la soie de cordonnet gros bleu.

N° 5. — Ce riche dessin est exécuté en soie blanche de cordonnet, en partie au point de chaînette, en partie au point *russe*. Les fleurs de lis sont remplies au point noué.

On peut s'adresser à Mme Hénard, rue de Provence, 73, pour exécuter toutes ces broderies.

N° 1. — OMBRELLE.

N° 2. — OMBRELLE.



N° 4. — GARNITURE DE L'OMBRELLE EN GRANDEUR NATURELLE.



N° 5. — BORDURE POUR OMBRELLE.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe en poil de chèvre rose uni. La jupe est garnie avec un volant bordé d'un entre-deux en dentelle noire, et surmonté d'une ruche de taffetas rose, froncée au milieu, garnie de chaque côté avec une étroite dentelle noire; un ruban de taffetas noir est posé sur chaque couture réunissant les lés. Corsage blanc, montant, à manches longues, avec broderie noire; ceinture-corselet, pareille à la robe, garnie de ruches qui remontent vers les épaules en guise de bretelles.

Petite fille de six ans. Robe en grenadine blanche à petites raies bleues, garnie avec trois volants tuyautés en taffetas bleu uni; corselet à épaulettes pareil à la robe, longue ceinture nouée par derrière.

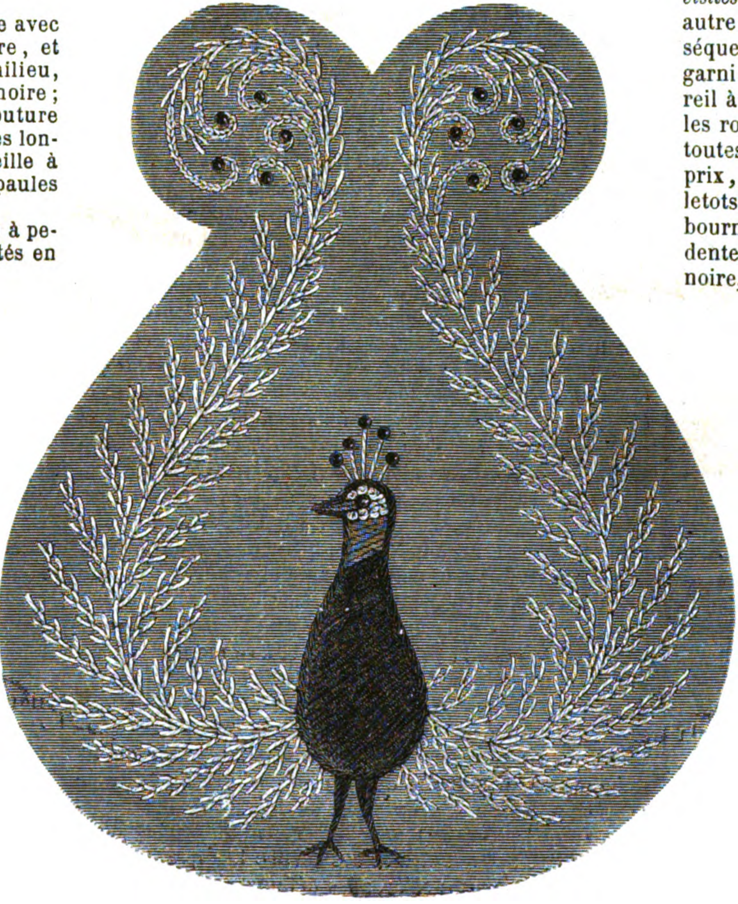
Robe de taffetas chamois à semé d'hirondelles noires. Le bas et le devant de la robe sont doublés et festonnés en soie noire; large ceinture noire à haute boucle; corsage montant à manches longues, en mousseline blanche, avec ornements en broderie noire. Paletot court, pareil à la robe, sans manches, avec entournures dentelées et festonnées. Chapeau rond en paille d'Italie, garni de velours noir, et orné, par devant, d'une hirondelle. Ombrelle en taffetas chamois, avec frange de même nuance, et doublure de taffetas blanc.

MODES.

On porte cet été beaucoup de robes qui n'ont aucune garniture, mais aussi beaucoup de robes qui ont des garnitures; chacun choisira la combinaison qui lui convient le mieux. En tout cas, je dois noter ici que les garnitures sont de moins en moins volumineuses, et de plus en plus ingénieuses les rubans, les ruches, les bandes de taffetas, les galons, sont tourmentés, coupés, tordus de cent façons différentes, pour produire beaucoup d'effet en un petit volume. Les rouleaux en taffetas de couleur vive se voient fréquemment sur les linos, les grenadines, les mohairs et toutes les étoffes de *fantaisie*. Quand on veut rompre l'uniformité de leurs trois ou quatre rangs qu suivent docilement des lignes parallèles à celle de l'ourlet de la robe, on les interrompt soit avec des anneaux de taffetas noir, entrelacés, soit avec des *fers-à-cheval* ou des *treillages*, également en taffetas noir. En dehors des rouleaux de taffetas noir, qui sont employés pour garnir les robes de grenadine ou de barége noir, il n'y a guère que des ruches découpées en taffetas noir ou violet qui puissent convenir; si l'on rejette comme trop connus les deux ou trois étroits volants tuyautés faits en étoffe pareille à la robe, ces volants peuvent, du reste, être modernisés si l'on groupe les *tuyaux* par trois, si on sépare ces groupes par un espace *plat*, que l'on orne soit avec de la frange, soit avec un *médaillon* ou losange de taffetas noir, encadré d'une dentelle étroite.

La jupe, le corsage blanc, la veste, le paletot pareil, tel est, en toute étoffe, l'alpha et l'oméga de la toilette parisienne en l'été de grâce 1865. Pour le matin et pour les toilettes de voyage, on choisit des étoffes sans prétention, le *granité*, le poil de chèvre écru à filets bruns; pour les mêmes toilettes, plus coûteuses, on emploie les poils de chèvre unis, dits *sultanes* dans plusieurs magasins, les poils de chèvre à rayures vives, le mohair blanc brodé ou garni en brun, le foulard uni, ou bien à dessins; les légères soieries, de couleur claire, sont réservées aux toilettes de visite. Il y a dans ces toilettes, dites de *visites*, une nuance imperceptible peut-être pour toute autre que pour une Parisienne, importante par conséquent à noter. On portera un mantelet en dentelle garni de dentelle de Chantilly, ou bien un mantelet pareil à la robe, orné de larges dentelles, seulement avec les robes de soie, tout au plus avec celles de foulard; toutes les autres robes, quels que soient leur élégance, leur prix, leur fraîcheur, devront être accompagnées de paletots pareils. On porte, mais en voiture seulement, des bournous en mousseline blanche, garnis d'une étroite dentelle noire ou blanche posée à plat; si la dentelle est noire, on placera au-dessus de l'ourlet du bournous, tout autour par conséquent, un entre-deux de dentelle noire, et, à chaque coin, une palme en dentelle noire. Tout cela se fait en imitation, et se trouve à très-bas prix chez Mme Aubert, modiste, rue Neuve-des-Mathurins, n° 6. Ajoutons que l'*imitation* de dentelle noire est adoptée par les femmes les plus élégantes lorsqu'il s'agit d'accessoires de toilette; il n'en est pas de même pour la dentelle blanche.

Une charmante garniture pour robes et paletots en poil de chèvre ou linos de couleur claire, ou même taffetas d'été, se compose des légères, soyeuses et brillantes franges lama blanches. On les pose au-dessus de l'ourlet des robes, sur les paletots pareils, et même aux entournures des manches de ces paletots. Ce dernier détail n'est pas fort gracieux, mais, comme il est très-répandu, il faut bien le noter; il exhausse toutes les épaules, et donne à toutes les femmes cette tournure jadis stigmatisée par un mot essentiellement parisien, *engoncée*. Enfin, puisque c'est la mode! Il n'y a rien à répondre à cet argument; la mode seule



N° 3. — PAON. (GARNITURE POUR OMBRELLE.

est responsable de tous les attentats qui se commettent en son nom contre le goût. Les fabricants, les couturières, les modistes, nous disent en chœur : C'est la mode! prenez-vous-en à la mode. Or, la mode étant insaisissable, il en résulte que l'on n'a pas même la consolation de s'en prendre à quelqu'un.

Nos lectrices m'ont souvent posé des problèmes qui me semblaient insolubles ; je viens cependant de résoudre l'un de ceux que l'on me répétait le plus souvent. Elles trouveront, rue Villedo, n° 3, chez Mmes Labory et Potier, une maison de lingerie qui s'engage à fabriquer *bien* et bon marché. Ces dames consentent à employer tous les bouts de dentelle, d'entre-deux de rubans; en un mot, se mettent à la disposition de nos abonnées pour les aider à être élégantes, elles et leurs enfants, sans ruiner elles et leurs enfants. Je suis sobre de recommandations de cette nature; mais je n'hésite pas à faire celle-ci, parce qu'il s'agit d'un point important de la toilette féminine, et que je pense être utile en donnant cette indication. E. R.

VARIÉTÉS.

LETTRES A UNE JEUNE FILLE.

Vous êtes accablée à la fois, me dites-vous, par une grande douleur, un vif chagrin et une atteinte à votre amour-propre. Vous vous adressez à moi pour consoler votre douleur et pour dissiper votre chagrin ; quant à votre amour-propre, vous espérez réussir à le calmer tout en me demandant de vous aider dans cette tâche.

Je ne vous cacherai pas que la mission à laquelle vous me conviez est bien difficile à accomplir. Sachez-le bien, on ne console pas ceux qui pleurent : la consolation est en eux et doit leur venir par eux-mêmes ; elle se trouve lorsqu'on porte courageusement sa douleur; elle nous arrive par l'action combinée du temps et du travail. Non, je ne saurais diminuer la suprême souffrance qu'éprouve une jeune fille subitement privée de sa mère, et je désespérerais de votre consolation, même dans un avenir éloigné, si vous n'aviez autour de vous des devoirs nettement tracés, si vous n'étiez indispensable à votre père. Je ne sais point de paroles pour amoindrir l'horreur du coup qui vous frappe, mais je reconnais qu'il existe des préceptes d'hygiène morale dont l'observance vous enlèvera à vous-même, à la contemplation continuelle de votre souffrance, et qui pourront ainsi adoucir vos regrets.

Acceptez courageusement la mission qui vous incombe, en vous appliquant à remplacer celle qui n'est plus. Étudiez les goûts, les préférences, même les petites *manies* de votre père, et disposez toutes choses de telle sorte que, pour lui du moins, la perte éprouvée ne renouvelle pas quotidiennement sa souffrance en se révélant dans mille petites négligences. Ne froissez aucune de ses habitudes, car les habitudes représentent, pour les vieillards, le seul bonheur qui puisse encore être leur lot. En vous occupant sans cesse de votre père, en réussissant à le distraire, vous vous serez rapprochée, sans vous en douter, de la consolation que vous recherchez pour vous-même. Le désespoir ne peut subsister longtemps avec intensité dans les âmes qui savent se dévouer à autrui, dans les existences qui ont un but d'utilité direct et défini. Du reste, dans toutes les circonstances de la vie, nous éprouvons chaque jour que le fardeau de nos propres peines nous écrase, tant que nous ne savons pas y joindre une part du fardeau d'autrui : porter la peine des autres, tel est le plus important parmi les préceptes d'hygiène morale que vous me demandez de vous indiquer; les êtres les plus heureux, les plus gais, sont justement ceux qui s'oublient au profit de leurs semblables. Voyez les sœurs de charité : quelle existence, quels rudes travaux, quelle abnégation continuelle, quels spectacles rebutants elles s'imposent ! Elles sont pourtant, non-seulement paisibles, mais contentes; non-seulement contentes, mais gaies; non-seulement gaies, mais heureuses. D'où vient ce phénomène? Comment se peut-il que le renoncement absolu à tous les plaisirs, à toutes les joies, que les privations de toute nature, produisent un résultat si inattendu, si inutilement poursuivi dans la voie opposée, dans celle des jouissances vaniteuses, des plaisirs égoïstes, des satisfactions personnelles? Eh ! mon Dieu! elles sont paisibles et heureuses, justement parce qu'elles ont abdiqué toute personnalité, parce qu'elles ont détourné leurs pensées d'elles-mêmes, pour les reporter sur autrui.

Ce beau rôle, ce résultat enviable, sont à la portée de toutes les jeunes filles qui se trouvent dans votre situation; toutes, elles peuvent être la *sœur de charité* de la famille, l'ange secourable dans la maison paternelle et, plus tard, dans la maison conjugale. Ce n'est pas en effet par les discours plus ou moins éloquents ou ingénieux que je pourrais vous adresser, ce n'est pas par le raisonnement que vous obtiendrez la consolation; il faut échapper à vous-même, et, pour cela, vous occuper sans cesse de ceux qui vous entourent.

Une bonne et régulière distribution de votre temps contribuera plus que vous ne pouvez le prévoir à apaiser vos douleurs. Marquez à chaque heure de la journée un emploi quelconque, et interdisez-vous toute contravention aux règles que vous vous serez imposées; la règle absolue, inflexible, est le meilleur moyen à employer pour assoupir toutes les peines. Quand nous ne savons pas user le temps par le travail, le temps devient notre ennemi le plus implacable ; les rêveries auxquelles l'inaction nous abandonne se peuplent de chimères dangereuses ou de regrets inutiles, qui détruisent notre énergie et nous conduisent à cet état douloureux qui s'appelle la prostration. Nous n'avons pas cherché à être utiles à autrui, nous subissons notre châtiment, qui est de nous sentir inutiles à nous-mêmes, et la contemplation égoïste à laquelle nous avons voué toutes nos facultés a détruit toutes nos forces. Ayez donc pour premier soin celui d'attribuer à chacune de vos heures un emploi actif; consacrez telle heure aux comptes de ménage, telle autre à la surveillance exercée sur l'entretien du linge, de l'argenterie, du mobilier. Si, en dehors des travaux utiles, vous pouvez disposer d'une ou deux heures, employez-les régulièrement à l'étude de la musique ou du dessin, ou bien à faire des lectures profitables. Ne restez pas oisive, même pendant une demi-heure ; ne consacrez pas même ce temps à vous reposer ; on se repose du travail par un autre travail, et l'opinion ne s'égare jamais en attribuant à une femme oisive des défauts considérables, ou même des vices. L'action vaut mieux que la méditation ; lorsque celle-ci ne nous conduit pas au mal par une voie directe, elle nous mène tout au moins à la tristesse, qui, selon l'organisation que nous possédons, nous porte à nuire soit aux autres, soit à nous-mêmes. Travaillez donc toujours, à toute heure ; c'est seulement à ce prix que l'on peut obtenir la santé morale. Surveillez l'administration du ménage de votre père; apprenez à connaître par vous-même tous les rouages qui sont en jeu ; étudiez tous les détails, rendez-vous compte de toutes les dépenses, même (ou plutôt *surtout*) des plus futiles, des plus insignifiantes. On est assez souvent disposé à prendre souci seulement des sommes considérables, tandis qu'il faut au contraire veiller avant tout sur les menues dépenses, sur celles qui se répètent plusieurs fois chaque jour. Ce conseil a déjà été donné ; mais, comme il est fort important à l'ordre intérieur d'une maison, et, par conséquent, à l'honorabilité de l'existence, on ne saurait répéter trop souvent qu'*il faut veiller sur les centimes et sur les francs, les pièces d'or et les billets de banque se gardant tout seuls.*

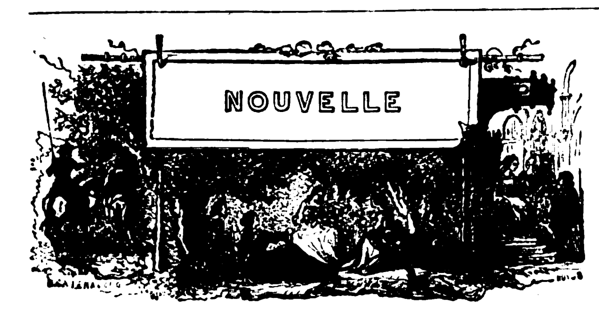
Si vous acceptez votre tâche avec courage et simplicité, vous l'accomplirez avec gaieté, en sachant demeurer aimable. Oubliez-vous en toute circonstance, surtout lorsqu'il s'agirait de faire sur vous-même, sur vos qualités et vos vertus, un retour orgueilleux. Quel que soit le perfectionnement auquel nos efforts peuvent nous faire atteindre, nous devons regarder, non en arrière pour mesurer la distance parcourue, mais en avant pour examiner la distance à parcourir ; nous devons porter en nous-mêmes l'idéal du bien qui écartera de nous toute pensée orgueilleuse, parce que la comparaison avec cet idéal nous démontrera instantanément toutes nos imperfections, sans nous décourager cependant pour les combattre et les diminuer. Du moment où nous nous jugeons dignes d'éloge, nous perdons tous nos droits à l'éloge. L'humeur des gens qui se croient parfaits est toujours aigre, quinteuse, hargneuse, exigeante, parce que le tribut de considération et de louanges auquel ils pensent avoir droit n'est jamais assez considérable à leurs yeux. Ils s'estiment à une valeur si grande qu'on ne peut se mettre d'accord avec eux sur ce point, et qu'il faut bien leur faire banqueroute d'une partie de l'admiration qu'ils exigent; ils adoptent alors des intonations solennelles, des attitudes majestueuses, et se renferment à tout propos dans leur dignité méconnue ; leurs vertus et leurs qualités ne leur servent plus qu'à tourmenter ingénieusement tous ceux qui les entourent, et leur faire répéter l'exclamation de Cornélie *sur les vertus qui se font haïr*. C'est que le bien lui-même perd sa signification et sa valeur quand on l'accomplit dans un but personnel ; les âmes vaniteuses qui s'appliquent à la vertu, non pour ce qu'elle peut rapporter aux autres, mais pour ce qu'on en retirera sous forme d'approbation et de louange, s'éloignent du but qu'elles poursuivent. Pour agir avec efficacité, pour exister dans toute sa grandeur, la vertu doit s'ignorer elle-même : du moment où elle se contemple, où elle s'enorgueillit de ses actes, elle n'est plus autre chose que l'une des formes de la vanité et de la personnalité ; elle se nie elle-même, et tombe du piédestal qu'elle prétend escalader. Soyez donc bonne et dévouée, avec simplicité, avec désintéressement, et ne songez jamais à exiger le prix de vos qualités ; on les payerait trop cher s'il fallait subir quotidiennement le système de taquineries ingénieuses, de reproches aigrement énoncés, de bouderies inexplicables, auquel certaines femmes se croient autorisées parce qu'elles ont des qualités et des vertus. Les qualités hargneuses se voient préférer les défauts aimables : il ne faut pas oublier que, lorsqu'on est vertueux avec mauvaise humeur, on compromet, non-seulement sa cause, mais encore celle du bien, car certains esprits superficiels, certains caractères légers, concluent volontiers de l'exception à la règle, et se hâtent de confondre la vertu avec l'acrimonie, par cela seul qu'ils les auront rencontrées en compagnie l'une de l'autre.

Votre chagrin provient du prochain mariage de votre sœur et de votre séparation qui est imminente ; ces moments sont douloureux sans doute, mais ils sont inévitables. Envisagez avec fermeté ce changement qui rompt vos habitudes, mais pour étendre vos affections. Une nouvelle famille va s'élever, qui sera encore *votre* famille, dans laquelle vous trouverez des appuis et des intérêts; là encore vous pourrez exercer une influence bienfaisante..... à la condition de ne jamais donner les conseils que l'on ne vous demandera pas et d'éviter soigneusement tout acte qui tendrait à vous mettre en possession d'une domination à laquelle vous n'auriez aucun droit. La satisfaction de *mener* quelqu'un ou quelque chose n'est qu'une vaine gloriole, qui peut aboutir à des résultats désastreux pour soi et pour les autres. Effacez-vous en toute circonstance ; et, si jamais vous êtes sollicitée de jouer un rôle actif, appliquez tous vos efforts à concilier et à réconcilier. Il pourra arriver que l'on ait, de part ou d'autre, le tort de vous adresser quelques plaintes, et de vous faire quelques confidences ; il pourra même arriver que l'on vous adresse ces plaintes et que l'on vous fasse ces confidences des deux côtés à la fois : oubliez-les dès que vous les avez reçues, et gardez-vous de la vanité qui pourrait être flattée par la confiance que l'on vous aurait témoignée. Cette vanité pourrait vous engager à laisser entrevoir les confidences qui vous auraient été faites, tandis que vous devez au contraire ne jamais laisser soupçonner leur possibilité, et vous efforcer d'adoucir l'amertume que l'on vous dévoile en insistant sur les bonnes qualités de la personne incriminée, et sur son affection pour la personne *plaignante*. Si, par malheur, on suivait une autre ligne de conduite, la paix générale succomberait sous les interprétations, les incriminations, les explications qui enveniment la situation; sous les contradictions, les démentis, en un mot sous tous les fléaux qui forment un cortége inévitable à la funeste habitude du commérage. Savoir réfléchir avant de parler, c'est une qualité qu'il faut absolument acquérir si elle n'est pas innée ; quand on y joint un peu de bienveillance, on a la certitude de ne jamais nuire à personne, et l'on se trouve à l'abri des insupportables, des dégradants tracas qu'entraînent le défaut de réflexion et l'intempérance de langage. Cette détestable habitude de rapporter, de colporter de côté et d'autre ce qui a été dit sur le compte d'autrui, implique forcément la petitesse d'esprit et le manque d'intelligence. N'y a-t-il pas en effet d'autres sujets de conversation que le *prochain*, et ses actions, et ses discours? Mais la vanité est satisfaite de se montrer bien informée, d'avoir reçu des confidences, et elle s'empresse d'étaler au grand jour toutes les preuves de confiance qui lui ont été accordées, sans s'apercevoir que, grâce à ces indiscrétions, on prouve hautement combien l'on était indigne de cette confiance. Si jamais il vous arrive, dans le ménage de votre sœur, ou dans celui d'une amie, d'être investie de la dignité de *confidente*, ayez le scrupule d'un confesseur ; gardez-vous de laisser soupçonner que l'on vous a confié une plainte, et hâtez-vous de l'oublier vous-même : cela sera facile dès que vous serez décidée à n'en jamais faire usage.

Quant au fait qui intéresse votre amour-propre, est-il nécessaire de l'examiner? Je ne le pense pas, puisque vous avouez qu'il perd de son importance à vos yeux, par cela seul que vous l'avez énoncé. Vous avez été, me dites-vous, un peu *froissée* de voir votre sœur mariée avant vous ; c'est là un sentiment bien puéril, et je comprends que vous éprouviez quelque confusion en l'avouant. Qu'importe la priorité d'âge en cette circonstance? Votre futur beau-frère a désiré épouser votre sœur; ce mariage convenait à votre famille; fallait-il donc le rejeter, ou le retarder indéfiniment, afin que votre amour-propre ne fût pas *froissé?* Ma chère enfant, la réflexion a agi en vous sans attendre mon aide ; vous avez compris que, sous peine de manquer à la fois d'équité et de générosité, nous devons veiller à ce que le plateau qui porte nos intérêts les plus futiles ne l'emporte pas sur l'autre plateau, sur celui qui contient les intérêts considérables de nos semblables. Trop souvent ceux-là nous paraissent plus importants que ceux-ci. Pour nous épargner une peine légère, nous infligeons un chagrin profond ; pour nous éviter un ennui insignifiant, nous laissons en souffrance des affaires importantes pour autrui. Cette inclination naturelle qui nous porte à nous chérir, à préférer la plus futile de nos satisfactions aux plus sérieux intérêts d'autrui, n'est autre chose que la grande route conduisant à l'égoïsme brutal, à la sécheresse d'âme, qui nous rend à jamais incapables d'inspirer, de mériter aucune sympathie.

EMMELINE RAYMOND.





LE LEGS.

Suite.

Quinze jours s'étaient écoulés depuis e bal costumé. M. Darcet prévint Mme Viennay et sa pupille, qu'à moins de bouleverser leur itinéraire, il fallait faire les préparatifs de départ pour se rendre à Florence. Il ne rencontra aucune opposition, et Georges s'écria gaiement, à l'issue du déjeuner :

« Va pour Florence! je suis prêt à vous suivre. »

Ce consentement, accordé sans avoir été sollicité, aggrava la mauvaise humeur de M. Darcet.

« Tu n'es pas obligé de prendre la direction que nous avons choisie, » dit-il à son frère.

« Je le sais bien, » répondit celui-ci; « mais je me sens tout à fait disposé à m'attacher à vos pas. Je t'ai quitté depuis longtemps, — depuis trop longtemps, mon cher Louis, et je ne puis me résoudre à me séparer si vite de toi et de notre pupille. Quant à Mme Viennay, elle est une vieille amie pour moi, et j'ai été bien heureux de la retrouver; je ne pense pas qu'elle veuille m'interdire sa compagnie.

— Oh! non, certainement non, » répondit Mme Viennay en paraissant éprouver un peu d'embarras..... « seulement.....

— Quoi? qu'y a-t-il?

— Je voulais dire, » répondit Mme Viennay en baissant un peu la voix afin de n'être pas entendue de Sarah, accoudée au balcon, — « je voulais dire que la petite fille à laquelle vous vous intéressiez avec tant de bonté il y a dix ans environ, est devenue une jeune fille, et que..... pour le monde, pour nous tous..... il vaudrait peut-être mieux que vous vous abstinssiez de nous accompagner. »

Georges ne répondit pas immédiatement; une ombre de tristesse se répandit sur son visage.

« Est-ce bien vrai? » dit-il enfin; « suis-je réellement forcé de vous éviter, parce que cette petite fille, que tant de fois j'ai promenée sur mon épaule, a grandi et s'est transformée? Je n'y pensais pas, je ne m'étais aperçu d'aucun changement; je la voyais toujours telle qu'elle était il y a dix ans, quand elle m'appelait son seul ami, et qu'elle pleurait à la pensée de me quitter. Mais c'est une enfant, Madame! elle a quinze ans,... et je suis presque son tuteur.

— Vous êtes trop jeune, Monsieur, pour remplir ces fonctions.

— En ce cas, Louis est plus heureux que moi, puisque son âge l'autorise à vivre près de vous deux.

— Il n'est pas question de cela, » dit M. Darcet en interrompant son frère avec impatience; « ce n'est pas seulement mon âge qui m'autorise à veiller sur Sarah; je suis son véritable tuteur.... et tu usurpes un titre qui ne t'appartient pas, lorsque tu la traites comme une pupille. Mme Viennay a raison, Georges, il vaut mieux nous séparer.

— Il faudra donc m'interdire désormais les villes où il te plaira de résider? Il ne me sera sans doute pas permis de m'y trouver en même temps que toi, et je ne pourrai plus te visiter? Cela me paraît absurde.

— Cela est absurde, en effet; mais c'est ton interprétation qui mérite cette qualification. Nous nous bornons à penser que ta présence continuelle parmi nous pourrait donner lieu à des réflexions qu'il vaut mieux éviter..... Voilà tout.

— Sans doute, » dit Mme Viennay en se hâtant d'intervenir pour tout concilier; « rien ne s'opposerait à ce que vous partiez après nous..... Vous pourrez venir nous voir sans aucun inconvénient; mais il sera plus convenable de voyager séparément. »

La conversation fut brusquement interrompue par Sarah, qui rentrait en fredonnant un duo entendu la veille à l'Opéra, et qui se hâta d'ouvrir le piano pour chanter avec Georges le morceau dont la réminiscence hantait sa mémoire; elle était gaie, charmante, et se faisait expliquer d'avance toutes les merveilles artistiques qu'elle allait admirer dans le charmant musée qui s'appelle Florence. Dans tous les plans d'exploration, dans tous les projets de voyages, elle faisait intervenir le nom et la présence de Georges, et n'envisageait pas même la possibilité d'une séparation. Mais la jeune fille s'aperçut enfin qu'on lui donnait à peine la réplique; le duo avait été négligemment chanté, la conversation languissait et s'éteignait en monosyllabes.

« Qu'avez-vous donc, Monsieur Georges? » s'écria-t-elle tout à coup, « seriez-vous malade?

— Non, mon enfant, » dit Mme Viennay en se hâtant de prendre la parole, « Monsieur Georges est seulement chagriné de ne pouvoir nous accompagner à Florence; il nous y rejoindra peut-être; il vient de nous annoncer cette résolution, et voilà pourquoi vous nous trouvez tous trois sous l'empire d'une impression désagréable.

— Allons, » dit M. Darcet, « tout cela ne vaut pas la peine de nous occuper bien longtemps; Georges est indépendant, il va où son caprice l'appelle, et il reviendra près de nous quand cela lui conviendra.

— C'est vrai, Monsieur Georges, que vous allez nous quitter?

— Oui, Mademoiselle, bien contre mon gré; j'aurais désiré pouvoir agir autrement.

— Il en a toujours été ainsi depuis que je vous connais, » répondit Sarah, en essayant de plaisanter, pour dissimuler son désappointement. « Vous n'êtes pas un ami, vous êtes une apparition... Partez, puisque cela vous convient.

— Cela ne me convient pas du tout; mais je suis forcé de prendre ce parti.

— Nous logerons sur l'Arno, n'est-il pas vrai? » dit la jeune fille en s'adressant à son tuteur, et en évitant d'accorder aucune attention aux paroles prononcées par Georges.

— On loge toujours sur l'Arno quand on est à Florence, ma chère enfant, » répondit gaiement M. Darcet, qui voyait renaître sa sécurité, en envisageant l'éloignement de Georges. « J'ai déjà donné les ordres nécessaires pour que l'on nous arrête un bel appartement : de là, nous irons à Rome.

— Quel bonheur! Comme ce voyage m'intéresse, et combien je vous dois de reconnaissance, Monsieur, pour avoir bien voulu me faire connaître ce beau pays!

— Laissons cela, de grâce. Le plus heureux de nous tous, c'est encore moi; car tout ce que je vois me semble bien plus beau lorsque je l'examine aux reflets de vos jeunes et fraîches impressions. »

Georges gardait un morne silence. On se sépara sans arrêter aucun projet pour l'emploi de la journée.

Les repas se prenaient dans un salon dépendant de l'appartement occupé par Mme Viennay et par Sarah. Une heure environ avant le dîner, Sarah entr'ouvrit la porte du salon, et se trouva en face de Georges, qui y était seul et semblait plongé dans une profonde méditation.

« Je vous cherchais, Monsieur Georges, » dit la jeune fille en s'avançant vers son ancien ami. « Depuis ce matin j'ai un poids sur la conscience, et je voudrais vous prier de m'écouter, et de me pardonner, afin que je respire librement.

— Vous pardonner! Eh! mon Dieu! quelle faute avez-vous donc commise envers moi?

— Vous allez le savoir. Quand on m'a dit ce matin que vous alliez nous quitter, j'ai éprouvé une grande affliction; mais je me suis dit qu'il ne fallait pas laisser voir mon amitié à celui qui en faisait si peu de cas, et, puisque vous partiez, j'ai eu la sotte pensée d'essayer de vous affliger, en vous montrant que votre départ m'était bien indifférent. Cette pensée était à la fois sotte et mauvaise; je ne devrais jamais oublier que vous m'avez témoigné de l'amitié autrefois, quand personne ne s'occupait de moi; et cependant je l'ai oublié en ce moment-là! Pardonnez-moi ce mauvais sentiment..... Excusez aussi ma sottise; il vous est bien égal que je sois indifférente à votre départ..... Ainsi, je me trompais lorsque j'essayais de vous blesser en acceptant gaiement cette nouvelle. Mais je sens que vous pourriez être sérieusement peiné en pensant que je suis ingrate envers vous, et c'est cette peine-là que je veux vous éviter. Sachez donc que je penserai toute ma vie à vous, comme au meilleur, au plus généreux de mes amis, et que je désire de tout mon cœur votre bonheur, dût-il vous retenir toujours bien loin de nous.

— J'avais un peu deviné tout cela, » répondit Georges regardant amicalement la jeune fille, qui restait debout devant lui, « et j'en éprouvais quelque tristesse; votre franchise dissipe ce sentiment; agissez toujours ainsi. Si vous ne pouvez toujours réprimer les premiers mouvements du dépit ou de la colère, sachez du moins réparer vos injustices. Ne doutez jamais de moi, je vous en supplie; reposez-vous toujours sur mon amitié, qui ne peut vous faire défaut.

— Vous ne me la retirerez jamais? Si..... ainsi que mon tuteur me l'a laissé deviner, vous allez vous marier, vous me permettrez de connaître, d'aimer votre femme?

— Me marier! » répéta Georges avec une extrême surprise; « mais il n'en est aucunement question! Comment Louis a-t-il pu supposer?.....

— Il nous avait dit, il y a quelque temps, qu'il vous avait écrit à ce sujet, que vous accepteriez sans nul doute. Quelque temps après, lorsque nous lui avons demandé de vos nouvelles, il nous a répondu que vous aviez retardé cette résolution, et il en paraissait même contrarié. Comme vous avez dit ce matin que vous étiez *forcé* de partir, et que M. Darcet paraissait très-gai, j'avais cru comprendre que vous alliez enfin suivre ses conseils.

— Vous vous étiez trompée; je ne me marierai pas de cette façon; je ne veux pas d'une alliance faite par procuration. Si jamais je me marie, je voudrai choisir moi-même ma femme, la connaître et l'aimer; comme je la choisirai douée de bonté, elle deviendra votre amie, et, à nous deux, nous vous trouverons un établissement digne de vous.

— Quant à moi, » répondit Sarah, « tout ce que je désire, est de rester toujours avec Mme Viennay; ne vous occupez donc pas de moi. De cette façon, il va donc falloir vous dire encore un adieu? J'espérais que vous étiez enfin fatigué de voyager, que vous alliez rester avec nous, et revenir avec nous aux Charmilles.

— Il faudra bien cependant vous marier un jour, » reprit Georges, sans répondre aux dernières paroles de Sarah. « Agirez-vous comme certaines jeunes filles de notre époque, qui m'ont décidé jusqu'ici à rester célibataire? Ne considérez-vous dans le mariage que la fortune du mari, les relations que cette fortune vous permettra d'établir, les fêtes, les toilettes, les plaisirs de vanité que vous lui devrez?

— Oh! Monsieur Georges, comment pouvez-vous supposer en moi de pareils sentiments! Non, non; je voudrais toujours vivre près de personnes bonnes, généreuses, dévouées, intelligentes; et si je les avais près de moi, je consentirais avec une bien grande joie à ne jamais sortir d'une maison qui serait encore plus triste que les Charmilles. Tout d'abord, quand je me suis vue dans ce château, si grand, si vide, j'ai trouvé que je ne pouvais y rester..... Mais lorsque, grâce à vous, Mme Viennay s'est installée près de moi, je n'ai plus rien souhaité; le jardin m'a paru beau, malgré ses grands carrés de gazon et ses allées droites, toujours droites; la maison m'a semblé gaie, — et cependant elle était toujours bien silencieuse. Vous voyez bien que les objets ne sont rien, ou plutôt qu'ils sont tels que nous les voyons au travers de nos impressions tristes ou joyeuses.

— La vérité parle par la bouche des enfants, » répondit Georges après avoir écouté la jeune fille avec attention. « Vous ne vous trompez pas; c'est en soi-même qu'il faut chercher le bonheur, et non dans les jouissances que donne la fortune; celles-ci sont bien plus considérables de loin que de près; lorsqu'on ne les connaît pas, on les envie, on les recherche, on leur sacrifie parfois des biens solides; quand on les possède, on constate leur néant, et l'on apprécie trop tard le prix qu'elles nous ont coûté.

— Monsieur Darcet est bon et généreux, n'est-il pas vrai? » demanda Sarah, qui paraissait plongée en de graves réflexions.

« Vous ne pouvez m'adresser cette question, » répondit Georges avec vivacité; « ne sommes-nous pas l'un et l'autre de vivants témoignages de sa générosité? Je lui dois tout ce que je possède..... et vous avez grandi dans sa maison, sous sa protection.

— C'est vrai; excusez-moi; ne prenez pas une mauvaise opinion de moi; ne croyez pas, je vous en prie, que j'aie oublié tout ce que je lui dois; je conserve malgré moi quelques-unes des fausses impressions de l'enfance; alors il me paraissait si froid, si indifférent, si dur quelquefois! Mais je me trompais, car il m'a donné depuis quelque temps bien des preuves de bonté.

— Louis n'aimait pas beaucoup les enfants quand était jeune; de là venait sans doute un éloignement que vous vous exagériez facilement, parce que vous le compariez à la vive affection dont vous aviez été l'objet au milieu de votre famille.

— Oui, c'est vrai, cela doit être vrai; cependant je trouve qu'il se montre parfois un peu sec avec vous, Monsieur Georges.

— Il s'est toujours considéré comme étant pour moi une sorte de Mentor, et il a conservé, dans la forme seulement, ces habitudes pédagogiques qui nous semblent sévères, mais qui ont été bien salutaires pour moi.

— Peut-être est-il mécontent que vous n'ayez pas voulu suivre ses conseils pour vous marier?

— Probablement. D'ailleurs, il faut user mutuellement d'indulgence dans la famille comme dans la société; il faut tenir compte des qualités solides, des sentiments généreux; et si nous les voyons parfois obscurcis par quelque défaut, nous devons, sous peine d'être injustes, mitiger ou suspendre le blâme que nous serions tentés d'exprimer. Les inégalités d'humeur ne doivent pas plus nous faire oublier les vertus auxquelles elles s'allient parfois, que les nuages, couvrant en tout ou en partie la surface du ciel, ne peuvent nous faire perdre le souvenir de sa sérénité et de sa splendeur.

— Ne vaudrait-il pas mieux, cependant, savoir dominer notre humeur, et éviter de blesser ceux qui nous aiment?

— Ah! oui: il vaudrait mieux être parfait qu'imparfait, et il faut tout au moins essayer de nous perfectionner sans cesse. Mais soyons sévères pour nous seuls; gardons pour les autres l'indulgence qui nous a été départie; et surtout abstenons-nous de remarquer les défauts de ceux auxquels nous devons de la reconnaissance; cette pente nous conduirait rapidement à l'ingratitude.

— Quand j'ai causé avec vous, Monsieur Georges quand j'ai écouté attentivement les conseils que vous voulez bien me donner aujourd'hui comme jadis, je sens que votre bon esprit et votre bon cœur produisent sur moi leur effet habituel; toutes les pensées qui me tourmentent s'apaisent, et je ne forme plus qu'un souhait : celui de devenir meilleure, afin de vous ressembler, et de mériter votre approbation. Quand vous reverrons-nous?

— Bientôt, je l'espère; peut-être même pourrai-je me rendre à Florence vers la fin du séjour que vous allez y faire; en tous cas, je vous retrouverai tous à Rome.

— A la bonne heure! » dit Sara joyeusement; « j'étais bien triste depuis hier, en pensant que plusieurs années allaient peut-être s'écouler sans que nous vous revoyions parmi nous. »

Le reste de la journée s'écoula sans incidents; Georges était plus sérieux que de coutume; mais son humeur ne paraissait pas assombrie, au contraire. Sarah, de son côté, se montrait plus gaie, et témoignait à son vieil ami une amitié fraternelle, à la fois tendre et respectueuse; cette disposition eut pour résultat d'amener quelques nuages sur la physionomie de M. Darcet. Sans que l'on pût assigner aucune cause apparente à la situation de ces divers personnages, il était impossible de ne point percevoir quelques symptômes menaçants. Sous le calme qui préside toujours aux relations que les gens bien élevés ont entre eux, on sentait une sorte de contrainte; on s'étudiait de part et d'autre pour éviter toute discussion, mais on discernait aisément que, si la prudence inspirait la conduite de Georges, son frère devait la petite dose de patience qu'il dépensait ce jour-là uniquement à la perspective d'une prochaine séparation; et Mme Viennay, tout en s'appliquant à écarter les causes d'hostilité, s'applaudissait d'avoir provoqué la rupture des habitudes qui auraient pu, en se prolongeant, amener quelque débat regrettable, d'autant plus dangereux qu'il aurait eu pour point de départ, non un motif sérieux, mais un prétexte plus ou moins ingénieux.



Nous passons tous, dans le cours de notre existence, près de situations, sinon identiques, du moins analogues à celle-ci. Sous les apparences de la concorde et des affections mutuelles, se trouvent bien souvent des dissentiments dont la gravité est atténuée par le *savoir-vivre*, l'un des plus précieux résultats de la civilisation ; en interdisant les discussions violentes, en imposant à ceux que l'on a dressés à l'observance de ces lois l'obligation de réprimer toutes les manifestations de la colère, le savoir-vivre fait plus et mieux que de polir les mœurs : il adoucit les caractères, et, grâce à lui, l'antagonisme se dépouille de ses apparences brutales. Le savoir-vivre ne préserve pas de tout emportement; il ne peut donner à tous les cœurs la justice et la bonté, mais il les oblige tout au moins à agir comme s'ils possédaient ces vertus. Or il n'est jamais indifférent de savoir se dominer, et l'on peut dire avec vérité que, du moment où l'on prend l'habitude de réprimer les mauvais mouvements à l'instant où ils se produisent en nous, on est à peu près sûr de les vaincre.

Si M. Darcet n'eût pas possédé en lui-même l'empire que donne le savoir-vivre, il aurait, sans nul doute, traité son frère avec un emportement qui eût pu les séparer à jamais, en le rendant odieux à toutes les personnes qui l'entouraient; mais la nécessité d'obéir aux habitudes courtoises qui font partie intégrante du caractère de tout homme bien élevé, le préserva de cette faute, et lui permit de garder sa dignité intacte. On se sépara amicalement, et Georges resta seul à Venise.

Il avait joui depuis quinze jours de tous les charmes attachés à la vie de famille, et se retrouvait tout à coup seul dans une ville étrangère; l'isolement, qu'il avait jusqu'ici décoré du beau non d'*indépendance*, lui apparut tout à coup sous son véritable aspect. Les auberges, dans lesquelles il vivait depuis plusieurs années, lui révélèrent instantanément la triste banalité qui les rend odieuses pour certaines organisations. Aucun souvenir né s'attache à ces murs, à ces meubles, qui ont vu passer tant d'êtres indifférents, sans en conserver d'autres traces que des flétrissures nouvelles venant s'ajouter aux anciennes flétrissures. « Eh quoi ! » se disait Georges, « toujours errer ! N'avoir que des amitiés de voyages, c'est-à-dire des rapports éphémères prenant naissance à table d'hôte, à bord d'un bateau à vapeur, dans un vagon, finissant comme elles ont commencé, et représentant en raccourci, avec une exagération un peu brutale, ces futiles relations mondaines fondées sur quelque intérêt, et détruites par un intérêt plus considérable!

« La prolongation de cette existence doit être malsaine pour le cœur, » se disait Georges en regardant tristement, derrière la fenêtre de la chambre qu'il occupait, le ciel bas et plombé qui s'étendait au-dessus des lagunes. « L'âme se modèle tôt ou tard sous l'influence des habitudes que l'on adopte ; il doit être difficile dans une existence errante de conserver intacte la précieuse faculté d'aimer sérieusement; on s'accoutume à changer d'amis en changeant de paysage; et, lorsqu'on a contracté forcément l'habitude de former sans cesse des relations nouvelles, on est bien près d'une indifférence générale. »

Après avoir brillamment terminé ses études, Georges avait suivi le plan qu'il s'était tracé; il avait été reçu avocat : mais, en se trouvant en possession d'une fortune échue, il se laissa enivrer par la perspective que son indépendance ouvrait devant lui. Considérée dans ses résultats, la fortune est bien certainement le plus funeste don qui puisse être fait à un jeune homme; car, du moment où le travail n'est pas obligatoire, il devient aisément insupportable. Pour connaître les bienfaits qui en sont la conséquence inévitable, il faut avoir été forcé de se plier sous sa loi à l'âge où l'esprit possède toute sa souplesse; mais il y a tant de séduisantes visions qui entraînent ceux que la nécessité n'enchaîne pas ! L'indépendance leur apparaît comme le résumé de toutes les joies, comme la condition principale de tous les bonheurs; ils découvrent plus tard que les joies n'ont point de saveur quand on ne les gagne pas laborieusement, et que le bonheur se rencontre moins encore parmi ceux qui vivent sans travailler que parmi ceux qui ont accepté la bienfaisante règle d'un labeur quotidien.

EMMELINE RAYMOND.

(La suite au prochain numéro.)

A MES LECTRICES.

Quand on a le bonheur d'aimer les livres, on acquiert, si je ne me trompe, l'habitude d'entreprendre simultanément plusieurs lectures. La matinée est consacrée aux livres sérieux; quand vient le soir, lorsqu'on est fatiguée par le travail de la journée, on lit pour se distraire, pour se délasser, et l'on choisit volontiers des romans et des *nouvelles*. En un mot, si les unes lisent pour s'instruire, si les autres lisent uniquement pour se distraire ou pour satisfaire un peu de curiosité, d'autres lisent pour tous ces motifs à la fois; et, comme je suis de ce nombre, je pourrai rendre à mes lectrices le service qu'un grand nombre d'entre elles réclament de moi. Je ne leur adresserai pas de *comptes rendus* philosophiques; je ne leur raconterai pas les livres que je les engagerai à lire, mais je leur dirai familièrement, comme on le dit à ses amies : *Lisez ces volumes, j'y ai pris un plaisir extrême.*

Parmi les livres lus avec curiosité, j'indiquerai le *Livre des blondes*, par M. Ausone de Chancel *; c'est, entre autres, le recueil de tout ce qui a été dit et écrit *pour* les blondes et *contre* les brunes. Ce livre est composé avec tant d'esprit, de verve, d'*humour*, que l'auteur ne peut se dispenser de nous en donner la contre-partie, en écrivant le *Livre des brunes*. Qu'il y songe sérieusement: tant que cela ne sera pas fait, il court des périls. Je fais du reste preuve d'impartialité en signalant ce volume, car enfin je ne suis pas blonde..... mais je me console des attaques portées contre les brunes. M. A. de Chancel, en vantant les blondes, a prouvé qu'il connaissait bien son sujet; il savait qu'il courait moins de risques en maltraitant les brunes, qu'en attaquant leurs sœurs blondes. Ce n'est pas une conviction qu'il exprime, c'est tout simplement une tactique qu'il applique ; il sait bien de quel côté se trouvent la générosité, la grandeur d'âme, et il ne se fie pas beaucoup à la prétendue douceur de certaines femmes blondes *comme les blés*. Oh! les femmes blondes !..... celles surtout qui sont sur le point de ne l'être plus!....... Quand M. de Chancel le désirera, je lui fournirai des matériaux pour le *Livre des brunes*, que je m'obstine à espérer; j'obtiendrai ainsi l'honneur d'une seconde citation, et cet espoir me fournit l'occasion de le remercier pour la petite place qu'il a bien voulu me faire dans le *Livre des blondes*.

J'ai lu aussi un livre qui est à la fois un récit dramatique, émouvant dans sa simplicité, un voyage instructif, un précis géographique, instructif et exact; ce volume est *la Sibérie*, par F. de Lanoye *, orné de vignettes, et accompagné de cartes géographiques.

Enfin, je lis, pour me délasser, un roman anglais de Miss Braddon, *la Trace du serpent* **. Aimez-vous les romans anglais? Quant à moi, je les adore. D'abord, ils sont longs, ils contiennent une foule de types originaux, vivants, qui vous deviennent familiers, grâce à la multitude de détails qui les concernent. On y voit d'affreux bandits, on y assiste à des crimes exécrables; mais on est tranquille sur le sort des victimes et des innocents; tôt ou tard les unes sont vengées, les autres disculpés : cela repose de la réalité, qui ne se montre pas toujours aussi équitable. L'expiation arrive sans doute pour toutes les fautes; le châtiment ne manque pas à celui qui l'a mérité : mais nous n'embrassons pas toute la vie de ceux qui subissent l'expiation et le châtiment; nous ne connaissons pas les mouvements de leur conscience, et, comme nous n'apercevons pas l'expiation quand elle se produit, nous sommes tentés de la nier. Les romanciers anglais prennent le soin de faire agir à nos yeux et la faute et le châtiment, celui-ci procédant de celle-là, naissant inévitablement d'elle, grandissant et portant enfin les fruits amers que l'on a semés.

Quand j'aurai lu les romans anglais qui se trouvent rangés sur ma table de récréation, je les signalerai à nos lectrices. EMMELINE RAYMOND.

* Chez Hachette, boulevard Saint-Germain, 77. Prix : 3 francs.

* Chez Hachette; Bibliothèque des jeunes filles.

** Chez Hachette; 2 volumes, à 2 francs le volume.



N° 13,375, Vienne. Les deux invités les plus étrangers à la réunion donnent le bras aux deux maîtresses de la maison pour se rendre à table, à moins cependant qu'il y ait parmi les autres convives des hôtes beaucoup plus âgés ; dans ce cas, l'une des maîtresses de la maison choisit l'un de ces derniers. Les cartes portant les noms réunis du mari et de la femme suffisent dans toutes les circonstances. Si l'on veut *franciser* un mot anglais, on prononce *macadan*; mais le mot étant anglais, il vaut mieux prononcer *macadame*. — *N° 54,729, Dordogne.* J'enlèverais la partie *chinée* de chaque volant ; je coudrais ensemble les deux parties brochées en brun, en enlevant aussi la partie supérieure, qui est en gaze; je poserais ces bandes ainsi disposées, à plat sur la robe, en trois rangs, bordés chacun avec la frange, en laissant seulement un petit espace entre cette frange et la bande posée au-dessous. La première bande (inférieure) serait cousue sur l'ourlet. — *N° 2,668, Seine-Inférieure.* La robe relevée sur un jupon pareil est toujours une toilette fort distinguée, et tout à fait à sa place pour visiter les expositions. On peut porter des robes blanches avec pardessus pareil à tout âge. Longue ceinture en ruban broché, noir et blanc, entre autres, avec semé de feuilles brunes ou sans semé, ou brun et blanc, ou violet et blanc. On voit plutôt de hautes boucles que des rosettes. Oui, pour le chapeau rond. — *L. B., Paris.* M. Jacowski, dentiste, demeure maintenant rue Neuve Saint-Augustin, 5. — *N° 51,116, Haut-Rhin.* Le n° 3 de l'année 1861 est épuisé; nous ne pouvons répéter dans le journal les recettes déjà données, celles surtout qui prennent beaucoup de place, mais on réunira au volume de la *Bonne Ménagère* toutes les recettes publiées depuis l'origine du journal. — *N° 50,688, Seine-et-Marne.* Reproduire avec des volants de tarlatane l'une des garnitures de la gravure du n° 15. On met si l'on veut des ceintures en ruban de taffetas blanc. — *N° 41,144.* Je pense que l'on peut faire teindre les robes en grenadine de soie et gaze de Chambéry. — *N° 24,460, Bas-Rhin.* Il est bien difficile pour ne pas dire impossible d'indiquer par écrit et à cette place des dispositions de garnitures de robes. Voir nos dessins et articles de modes. Le violet ne serait pas trop *tranchant* sur cette étoffe. On peut poser sur chaque côté du ruban une très-étroite dentelle noire.



De huit lettres je me compose,
Et je forme un nom gracieux :
Le nom d'une fillette rose
Et d'un pays aimé des cieux.
On trouve en moi, chère lectrice,
Souvent la parure de bal,
Et la sévère protectrice
Qui sait nous préserver du mal
En moi le fleuve qui féconde,
Le roi superbe du désert,
Le métal trop prisé du monde,
L'aimable ville au doux hiver;
Puis un instrument très-sonore,
Et du cheval l'habillement.
Cherchez toujours: je donne encore
Un saint; plus d'un département;
L'un des deux produits de l'abeille;
Du pâtre le frugal repas;
Ce qu'au soleil la bonne vieille
Souvent file en priant tout bas.

P. C.

Explication de la Charade.

Le mot de la Charade insérée dans notre dernier numéro est : *Or-age.*

AVIS.

Nous prions nos abonnées de Paris qui partent pour la campagne de vouloir bien nous envoyer leur changement d'adresse, accompagné d'une bande du journal, le lundi de chaque semaine, au plus tard, *ainsi que le coût de l'affranchissement en timbres-poste, soit* 20 *centimes pour un mois.*

Le prochain numéro contiendra un grand nombre de dessins et patrons représentant des objets nouveaux et utiles; en voici le contenu :

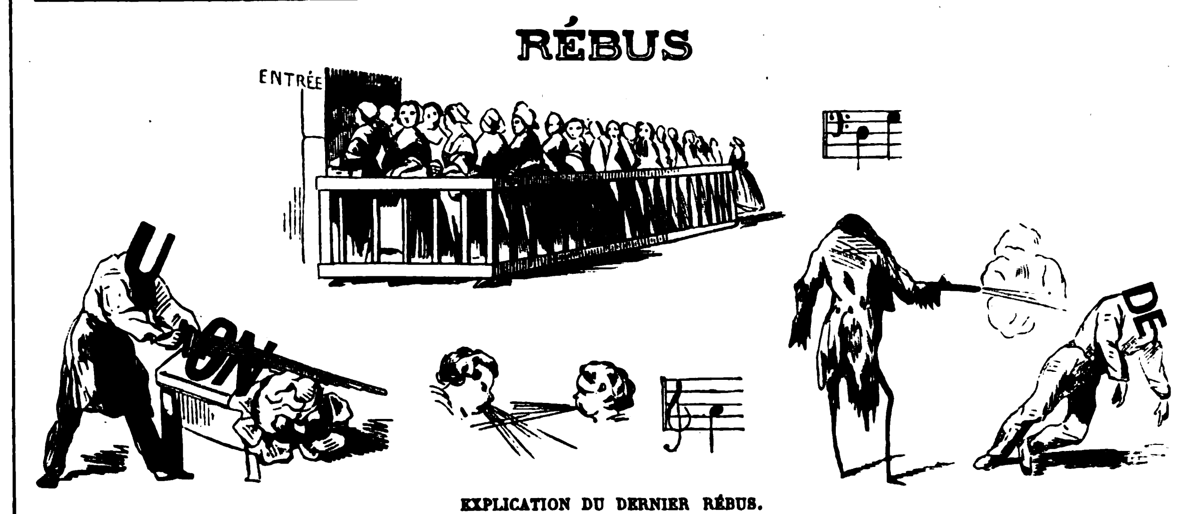
Veste Zuleima. — Coiffure napolitaine (capuchon d'été). — Châle-capuchon. — Écharpe-capuchon. — Corsage d'été. — Veste en dentelle. — Chapeau-fanchon. — Corsage montant. — Corsage en cachemire. — Col et poignet festonnés en noir avec chemisette. — Col et poignet avec branches de corail. — col et poignet avec palmes. — Corsage blanc avec ornements en guipure. — Poignet avec jours en dentelle. — Panier à bonnet. — Porte-jupe. — Ombrelle.

Tous ces dessins sont accompagnés de leurs patrons.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

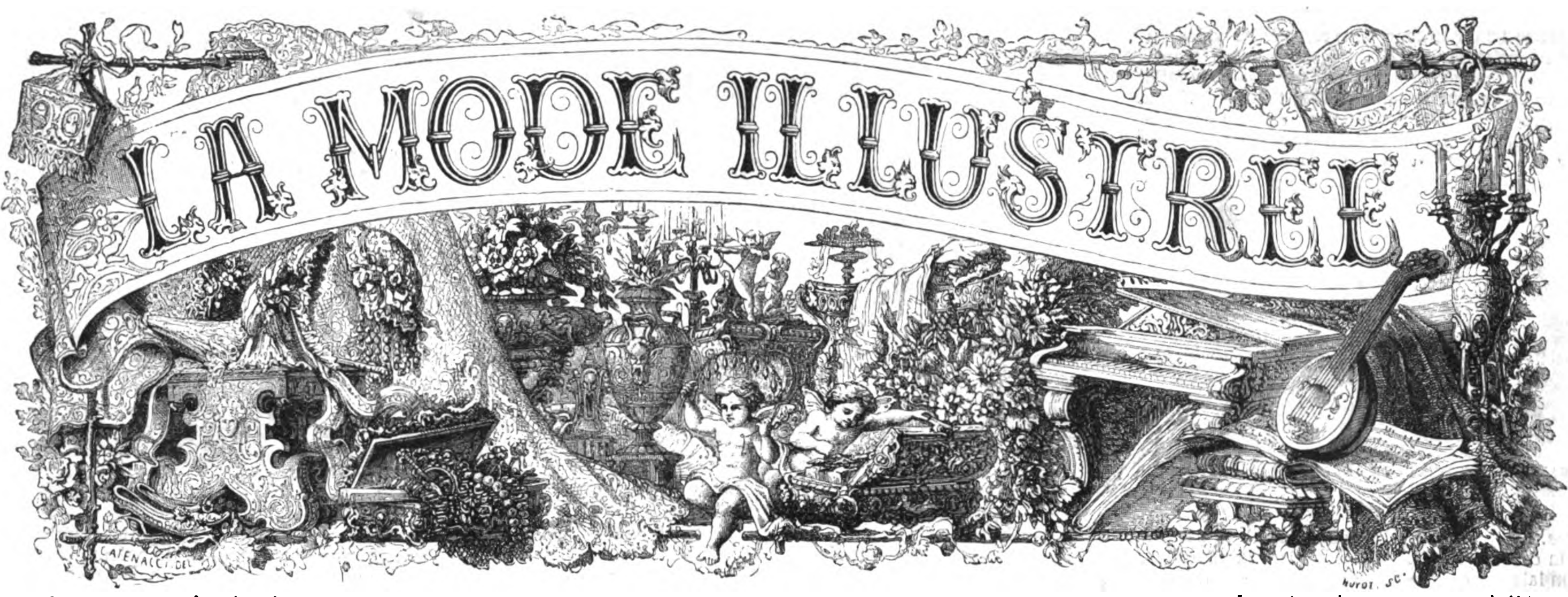
RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

C'est pendant le carnaval que la folie fait sonner ses grelots.

N° 24 (*avec patrons*). SIXIÈME ANNÉE. Dimanche, 11 juin 1865.



Le numéro, vendu séparément, **25 centimes.**
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 30 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, **50 centimes.**
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cie, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 13, Bedford Street, Covent Garden, W. C. —

CORSAGE EN CACHEMIRE.

EXPLICATION DE LA PLANCHE DE PATRONS.

Corsage en cachemire.

Les figures 40 à 46 (*verso*) appartiennent à ce modèle.

On fait ces corsages soit pareils aux jupes des robes, soit en cachemire blanc ou de couleur, pour être portés avec toutes les jupes.

Notre modèle est en cachemire ponceau. Les ornements se composent de dentelle noire étroite, de galons-cachemire, ayant 1 centimètre de largeur, et de grelots en passementerie. On peut substituer à ces galons des entre-deux étroits, ou bien une broderie *orientale* exécutée en laine fine de plusieurs couleurs, ou enfin une broderie faite au point russe, en soie de cordonnet noire ou blanche. Le corsage est doublé en percaline ou bien en soie ; il est à basques par derrière ; sous les basques on met une ceinture, comme l'indique notre dessin.

On coupe deux morceaux d'après chacune des figures 40, 41, 45 et 46. Pour la figure 40, on laisse en plus l'étoffe nécessaire pour un ourlet de 3 centimètres, destiné à soutenir les boutons et les boutonnières. Les figures 42 et 43 sont coupées d'un seul morceau (c'est-à-dire sans couture). On fait le col double. Pour chaque manche on coupe d'après la figure 44 deux morceaux, en échancrant la moitié de dessous sur la ligne du patron. On fait les boutonnières sur le côté de droite et, sur chaque côté de cet ourlet de droite, on pose les dentelles et les galons. On dipose sur chaque devant les galons avec grelots, qui ont été indiqués sur le patron autant que l'espace l'a permis. On assemble ensuite les figures 41 et 42, en réunissant les lettres pareilles et laissant *libre* l'un des côtés de la doublure, qui est ensuite rabattu et ourlé sur chaque couture. Dans la couture de côté qui va de la lettre R à l'S, on prend en même temps, de chaque côté, l'une des moitiés de la ceinture qui a été doublée de gaze roide et de taffetas, bordée de galon, et qui doit se trouver dans la couture S avec S, point avec point; on la ferme avec une boucle, ou bien avec des agrafes. Après avoir réuni les deux *doubles* du col, on le garnit avec du galon et de la dentelle, on le pose étoile avec étoile, point avec point dans l'encolure, on y met un bouton, on y fait une boutonnière. Les basques sont ornées de galon et de dentelle bordant leur contour et couvrant aussi la couture du corsage (voir le dessin). Les deux moitiés de chaque manche sont cousues ensemble, depuis V jusqu'à W, — depuis X jusqu'à l'Y. On y pose le galon et les grelots. On réunit le revers (fig. 45) avec la doublure, on le coud ensemble depuis X jusqu'à la croix, on le garnit de chaque côté avec du galon et de la dentelle, on le coud sur la manche, X avec X, — W avec W. On place la manche dans l'entournure avec un liséré, Y sur Y du devant.

MODÈLES DE LINGERIE

De la fabrique de M. Ziègle, rue des Jeûneurs, 33.

Col et manche avec dents carrées.

Les figures 47 à 52 (*verso*) appartiennent à ce modèle.

On coupe le col *double*, d'après la figure 47. On trace les contours du dessin, puis on réunit les deux *doubles* du col. On exécute sur le bord des dents un feston avec



CORSAGE EN CACHEMIRE.

de la soie noire pas trop fine. On brode ensuite le dessin avec du coton et l'on découpe le nansouk (ou la toile) en dehors des dents carrées, festonnées en noir. On coud ensuite (en prenant seulement le côté de dessous du col), à l'envers, un volant plissé en batiste, ayant 1 centimètre 1/2 de largeur, garni d'une dentelle étroite. On peut substituer à ce volant une dentelle ayant centi-

mètres 1/2 de largeur, pour remplir les vides, et aussi festonner les dents avec du coton blanc. Le col terminé est fixé, point avec point, étoile avec étoile, sur le tour du cou, taillé d'après la figure 48. Celui-ci est réuni au corsage de dessous en assemblant les lettres pareilles. Ce corsage, que l'on fait en nansouk ou batiste, peut être porté sous les paletots et les vestes ouvertes. Les figures 49 et 50 en donnent le patron. On coupe les deux devants d'après la figure 49, en laissant en plus l'étoffe nécessaire pour l'ourlet large de devant. Le dos est coupé entier, sans couture, d'après la figure 50. Après avoir fait l'ourlet destiné à soutenir les boutons et les boutonnières, on forme dans chaque devant deux plis, en réunissant, pour chaque pli, deux lignes fines de la figure 49, portant le même chiffre. Quand le pli est cousu, ses côtés doivent se trouver sur les lignes ponctuées. On assemble dos et devant sur l'épaule depuis *a* jusqu'à *b*, — sur les côtés depuis *c* jusqu'à *d* en faisant une couture double. On ourle l'entournure et le bord inférieur du dos. Ce dernier ourlet forme en même temps une coulisse. On pose au bord de chaque devant un faux ourlet de 3 centimètres.

MANCHE AVEC POINTS DE DENTELLE.

COL AVEC DENTS CARRÉES.

MANCHE AVEC DENTS CARRÉES.

COL AVEC POINTS DE DENTELLE.

MANCHE AVEC BRODERIE TURQUE.

MANCHE AVEC BRANCHES DE CORAIL.

COL AVEC BRODERIE TURQUE.

COL AVEC BRANCHES DE CORAIL.

Le poignet (fig. 52) est exécuté comme le col. On coupe la manche d'après la figure 51, en entier; on la coud ensemble depuis *g* jusqu'à *l'h*, — depuis *i* jusqu'au *k*. On fait un ourlet large sur le bord supérieur; on ourle la fente du bord inférieur, on fronce celui-ci; on rabat à l'intérieur les bords du poignet, on le réunit à la manche.

Col et manche

AVEC POINTS DE DENTELLE.

La figure 60 (*recto*) est le patron du poignet.

On coupe le col d'après la figure 53, en toile fine double. On festonne le contour extérieur d'après le dessin de la figure 60. On exécute chaque œillet selon les règles de la broderie anglaise, on remplit ces œillets alternativement avec deux *points de dentelle* différents. Nous publierons prochainement une collection de ces points. On attache le col à un *tour* de cou, et celui-ci à une chemisette ou corsage de dessous.

Le poignet (fig. 60) est pareil au col. On pose trois boutons sur le côté transversal, qui est en ligne droite; on fait trois boutonnières sur l'extrémité opposée qui est arrondie; celle-ci reste *flottante*, depuis le point de la figure 60, en guise de *patte*.

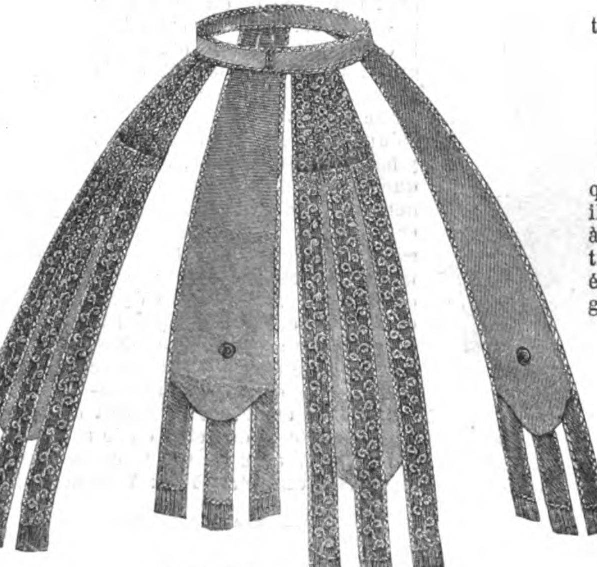
Col et manche

AVEC BRODERIE TURQUE.

Les figures 55 et 56 (*verso*) appartiennent à ce modèle.

La mode favorise ce genre de broderie très-coloriée, et l'applique même à la lingerie. Nous allons décrire cette fantaisie, en prévenant nos lectrices qu'elles peuvent aussi exécuter les palmes de ce dessin simplement au point *russe*, avec de la soie noire. Sur notre modèle ces palmes sont faites avec diverses couleurs de laine anglaise. Chaque compartiment de chaque palme a une couleur différente : l'un est bleu, l'autre rouge, ou jaune, ou violet, ou vert, ou brun, etc. De longs points en laine noire séparent ces compartiments et forment les contours de la palme. On prépare le col et le poignet d'après les figures 55 et 56.

COL DROIT AVEC GARNITURE PLISSÉE.



PORTE-JUPE.

Col et poignet

AVEC BRANCHES DE CORAIL.

Les figures 53 et 54 (*verso*) appartiennent à ce patron.

La figure 53 est la moitié du col, qui se fait en étoffe *double*. On assemble le dessus et le dessous à points *devant*, à un 1/2 centimètre de distance du bord. On retourne le col, afin de renfermer cette couture à l'intérieur, puis on y fait deux coutures piquées. On exécute le dessin avec du coton blanc, après avoir bien *bourré* l'intérieur de ses contours. Le poignet (fig. 54) est fait comme le col.

Col droit avec garniture plissée.

Pour faire ce col, on exécute la broderie dont nous publions le dessin en grandeur naturelle, sur une bande double en toile, ayant 38 centimètres de longueur, 3 centimètres de largeur; les contours extérieurs sont festonnés; le reste se fait au plumetis. Quand la broderie est terminée, on découpe les dents, et l'on coud à l'envers en piquant seulement dans la doublure du col une bande de batiste, ourlée, plissée, ayant 2 centimètres 1/2 de largeur, posée de façon à dépasser les dents d'un demi-centimètre.

Deux dessins de broderie

POUR LINGERIE.

On exécute ce dessin sur des bandes, en festonnant d'abord l'un des côtés, et découpant l'étoffe à l'intérieur et à l'extérieur des festons. La broderie est faite au plumetis.

Le second dessin est de genre oriental. On l'exécute au passé avec de la laine anglaise, de couleur vive. Les nervures, les tiges et les contours sont faits au point *russe*, avec de la laine noire.

Porte-jupe.

La figure 62 (*verso*) appartient à ce patron.

Nous publions le dessin et le patron d'un porte-jupe qui est en même temps une élégante garniture de robe; il se compose de quatre ou six longues écharpes attachées à une ceinture. Dans les deux écharpes de devant se trouvent deux poches. On fait ce porte-jupe soit en même étoffe que la robe, soit en taffetas noir, pour accompagner toutes les robes. On le double en gaze roide et taffetas léger. On le garnit avec des bandes de taffetas de couleur, ayant 4 centimètres 1/2 de largeur; ces bandes dépassent chaque écharpe de 22 centimètres environ.

On coupe, selon la largeur de la robe, quatre ou six écharpes d'après la figure 62 (qui représente la moitié d'une écharpe), en posant l'étoffe double en droit fil sur la ligne indiquant le milieu de l'écharpe. Les bandes qui dépassent l'écharpe servent en même temps de *doublure* pour les ornements, qui se composent de bandes en taffetas bleu, brodées en cordon blanc et cordon noir, bordées avec du lacet blanc et



noir et garnies à leur extrémité avec de la frange blanche et noire, ayant 5 centimètres de largeur. Notre modèle est fait en mohair gris, pour être porté sur une robe de même mohair. Sur les deux écharpes de devant on fait une fente (indiquée par une ligne fine sur le patron) tant dans le mohair que dans les bandes de taffetas, et l'on y pose une poche plus ou moins longue, à volonté. On fait dans chaque écharpe deux plis, en réunissant les deux croix, sur le point intermédiaire, puis on coud toutes les écharpes autour d'une ceinture de même étoffe, bordée de chaque côté avec du lacet blanc et noir, fermée par devant avec deux boutons. En dernier lieu, on pose à l'envers de l'extrémité arrondie de chaque écharpe, un bouton qui vient se rattacher à une boutonnière de même couleur que la robe, faite sur chaque couture réunissant les lés, à 10 centimètres de distance du bord inférieur. Le jupon sur lequel la robe est relevée est fait en mohair gris comme la robe, orné d'une bande de velours ayant 5 centimètres de largeur, encadrée de chaque côté avec une dentelle noire ayant 2 centimètres de largeur. Ce ruban de velours est traversé en biais par des bandes de taffetas bleu ayant 1 centimètre de distance, brodées au point russe avec trois petites étoiles; l'espace qui sépare ces bandes est de 6 centimètres.



ROBE RELEVÉE AVEC LE PORTE-JUPE.

Panier à bonnet.

La figure 61 (*recto*) appartient à ce patron.

MATÉRIAUX : Canevas Java ; soie plate rouge; cordonnet d'or; ruban étroit en velours noir; taffetas rouge; ruban de velours rouge.

DESSIN DE BRODERIE POUR LINGERIE.

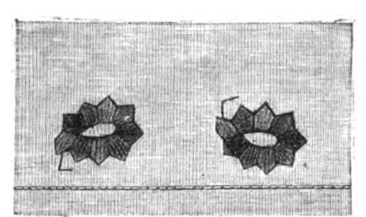
Nos lectrices feront sans nul doute un bon accueil à ce panier qui rendra de grands services, principalement aux mères et grand'mères, c'est-à-dire à toutes les femmes qui sont obligées de mettre un bonnet ou une coiffure lorsqu'elles quittent leur chapeau pour un dîner ou une soirée. Le bonnet, ou la coiffure, sont transportés sans dommage dans ce panier.

Nous publions deux dessins pour ce panier. L'un est le panier entier, l'autre en représente le fond fait en canevas Java.



PANIER À BONNET.

Sur notre modèle, ce fond a 30 centimètres en longueur et autant en largeur. Le dessin est exécuté au point russe avec de la soie rouge. Le cordonnet d'or est placé au milieu de chaque branche de chacune des petites étoiles. Le canevas est très-gros. Si l'on emploie du canevas plus fin, on augmentera le nombre des étoiles qui se trouvent sur chaque côté du carreau, mais en veillant à ce que ce nombre soit toujours *impair*. On peut du reste exécuter tout autre dessin sur ce fond, ou l'orner avec des *applications* de drap ou de velours.



DESSIN POUR LE COL AVEC BRODERIE TURQUE.

Quand la broderie est terminée, on double le fond avec du taffetas semblable à celui qui doit former le sac, en mettant entre cette doublure et le canevas un morceau de carton de même forme que le fond. On réunit le tout en bordant le carré avec du ruban de velours noir, cousu *à cheval*. Pour le sac, on prend un morceau de taffetas ayant 78 centimètres de longueur, 30 centimètres de hauteur. On réunit les deux côtés transversaux, et l'on coud ce sac sur les lignes ponctuées de la figure 61, à l'intérieur du fond. Les quatre coins du carré sont réunis deux par deux, croix sur croix, et fixés sur le sac jusqu'à leur pointe. Le sac est ourlé, et l'on passe un ruban dans cet ourlet, qui sert de coulisse.

Il est superflu d'ajouter que l'on fait ce panier en toute nuance. Le bleu bluet, employé pour la broderie et pour le sac, produit un effet charmant.

FOND DU PANIER À BONNET.

Châle-capuchon.

Les figures 10 et 11 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Ce modèle, comme le précédent, peut être fait en mousseline blanche, jaconas de couleur, ou cachemire, ou mohair blanc.

C'est en cette dernière étoffe que notre modèle est fait. Sa garniture se compose de ruches *chicorée* en taffetas bleu. On coupe la figure 10 en entier (après avoir complété le patron qui est replié) en posant l'étoffe double en droit fil sur la ligne indiquant le milieu. On ourle le contour et l'on forme sur le devant quelques plis, en posant chaque croix sur un point. On garnit le capuchon tout autour, jusqu'à l'étoile, avec une ruche découpée, ayant 4 centimètres de largeur. L'espace laissé vide est garni avec une ruche plissée, ayant 7 centimètres de largeur, à laquelle se rattache, au milieu, encore une ruche, ayant 4 centimètres de largeur, qui, ensuite, se continue sur la ligne jusqu'à l'étoile de chaque côté. Pour fixer le fond sur la nuque, on forme trois gros plis, en réunissant les deux points qui portent le même chiffre (après avoir, bien entendu, reporté les mêmes signes sur l'autre moitié du patron). On pose ensuite, pour maintenir le capuchon, la bande (fig. 11) en dessous, S sur S. Les points portant les mêmes chiffres sur le capuchon et sur la bande doivent être réunis; devant on pose une ou deux agrafes.

Corsage d'été.

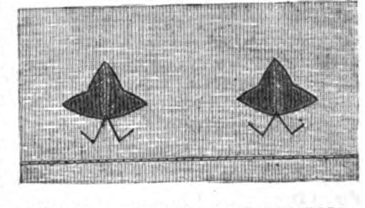
MODÈLE DE CHEZ M[me] BRÉANT-CASTEL, RUE SAINTE-ANNE, 58 BIS.

Les figures 13 à 18 (*recto*) appartiennent à ce patron.

La mode est comme la fortune : elle aime la jeunesse. Ce corsage est nouvellement créé, et convient tout particulièrement aux jeunes filles et aux jeunes femmes. Il est décolleté et cependant montant, car le fichu fait partie du corsage même et continue le dos. Un ruban de velours ou de taffetas borde le fichu. On fait ce corsage pour les robes de mousseline imprimée, jaconas, organdi, gaze de soie, grenadine, etc. La manche se compose d'un morceau *droit*, bouillonné de distance en distance. On peut aussi joindre au corsage la manche de la *veste de dentelle*.

BRODERIE DU COL DROIT.

On coupe en étoffe et doublure deux morceaux d'après chacune des figures 13 à 18, à l'exception du dos, qui doit être d'un seul morceau (sans couture). On trouvera sur la figure 16 une ligne pour le cas où l'on voudrait faire un corsage décolleté derrière et devant. Après avoir cousu les pinces dans les devants, on fait des boutonnières sur le devant de droite, on pose des boutons sur le devant de gauche. Le petit côté (fig. 15) est piqué sur le dos, depuis *a* jusqu'à *b*, — depuis *c* jusqu'à *d*. On réunit les diverses parties du corsage, en assemblant les lettres pareilles. Le fichu (fig. 17) est *pris* dans la couture de l'épaule, depuis *j* jusqu'à l'*h*, et l'on forme deux plis à son extrémité inférieure. Sous les coutures on pose des baleines flexibles. La manche courte, coupée en étoffe de doublure, est cousue ensemble depuis *k* jusqu'à *l*; en plaçant la manche dans l'entournure, les deux lettres *k* doivent être réunies. Sur le bord inférieur du corsage on pose un passe-poil. On en fait autant pour les devants décolletés, en les *soutenant* un peu. La largeur des rubans encadrant le fichu est indiquée sur le patron.



DESSIN DE BRODERIE POUR LINGERIE.

Écharpe-capuchon.

La figure 12 (*recto*) appartient à ce patron.

Ce modèle peut, comme les précédents, être exécuté en toute étoffe. Les écharpes se croisent sous le menton, et sont rejetées en arrière. Notre modèle est fait en très-léger barége bleu vif.

On coupe l'écharpe d'un seul morceau d'après la figure 12, qui a dû être repliée. On ourle le contour. On forme par devant quelques plis, en posant chaque croix sur un point. La garniture, faite en taffetas de même couleur, se compose de bandes ayant 4 centimètres de largeur, découpées de chaque côté, posées de façon à former une *tête* d'un centimètre. Une ruche pareille garnit, à l'intérieur de l'écharpe, la pointe de devant jusqu'au dernier pli du bord, de façon à former là une double garniture. On pose les agrafes indiquées sur le patron.

Les ruches sont ourlées et bordées (si l'on veut) avec une dentelle étroite, dans le cas où l'on ferait cette écharpe en mousseline blanche.



CHALE-CAPUCHON.

CORSAGE D'ÉTÉ

ÉCHARPE-CAPUCHON.

VESTE ZULEIMA.

Veste Zuleima.

Les figures 3 à 5 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Cette veste est faite en reps de soie gros bleu avec ornements en broderie orientale, exécutée en soie. On peut substituer à cette broderie des bandes de cachemire français telles qu'on les trouve chez Mme Guigné-Dusacq, rue du Bac, 46, ou bien encore des bandes de taffetas noir, brodées en perles noires et perles d'acier. Mme Lucie Hénard, rue de Provence, 73, se charge de faire ces broderies.

On peut aussi faire cette veste en étoffe pareille à la robe, ou bien en taffetas noir, avec bandes unies en taffetas de nuance vive. On coupe deux morceaux d'après chacune des figures du patron (à l'exception de la figure 6, dont il faut couper quatre morceaux, deux pour chaque manche), le tout en étoffe et doublure. En coupant les manches, on tiendra compte de la différence des contours pour la moitié de dessous. On coud la pince de la poitrine, depuis le point jusqu'à l'étoile. On assemble les deux moitiés du dos, puis aussi toutes les parties du patron en réunissant les lettres pareilles. Les deux revers du corsage (fig. 4 et 5) sont brodées d'après le dessin de la figure 5, au point russe, avec des soies de couleurs vives, si l'on veut faire la veste telle que notre dessin la représente. Le *semé* intérieur se compose de perles noires. Ce dessin est si simple qu'il s'adapte facilement à toutes les autres parties de la veste. On borde la veste avec un passe-poil, la figure 4 à son extrémité avec une frange de couleurs mêlées, puis on la pose sur la ligne du patron. La figure 4 doit se trouver G et H sur les mêmes lettres de l'encolure, — I sur I des devants, — la figure 5, I et K sur les mêmes lettres des petits côtés de devant et de derrière. Après avoir cousu ensemble les deux moitiés de chaque manche, depuis L jusqu'à M, — depuis N jusqu'à O, on pose sur le bord inférieur la garniture, sur le bord supérieur le jockey. Celui-ci, garni comme la manche, est fixé, P et étoile sur les mêmes signes du dessus de la manche. On fixe celle-ci dans l'entournure, O sur O, et l'on forme un pli en posant la croix sur le point. On met à l'encolure une agrafe que l'on cache sous un nœud, formé avec une bande ayant 50 centimètres de longueur, 18 centimètres de largeur, brodée, ornée de frange, garnie d'un passe-poil, en un mot semblable à la garniture de la veste.

Veste

EN DENTELLE.

Les figures 19 à 22 (*recto* appartiennent à ce patron.

On fera cette veste en toute étoffe, comme aussi en tulle de dentelle noir ou blanc. Notre modèle est en dentelle noire, garni avec un volant de dentelle noire, partout surmonté de grosses perles noires. On porte cette veste soit avec un corsage montant, soit avec un corsage décolleté; dans le premier cas, la manche longue est

remplacée par un *jockey* en dentelle; avec le corsage décolleté, au contraire, à manches courtes, la manche longue de la veste est indispensable.

On coupe deux morceaux d'après chacune des figures 19 et 20, — la figure 21 entière (sans couture); on coud les pinces des devants point avec point jusqu'à l'étoile, et l'on assemble les figures 19, 20, 21, en réunissant les lettres pareilles; on couvre les coutures et l'on borde la veste avec une étroite bande en biais. Pour chaque manche on coupe deux morceaux d'après la figure 22, en tenant compte de la différence des contours pour la moitié de dessous; la moitié de dessus seule est découpée en

VESTE EN DENTELLE (SANS MANCHES).

pointe d'après les lignes de la figure 22. On coud ensemble les deux moitiés de chaque manche, et l'on place celle-ci dans l'entournure, *v* sur *v*.

Pour garnir la veste on emploie 4 mètres de dentelle, ayant 6 centimètres de largeur, et 2 mètres ayant 3 centimètres de largeur. La plus large dentelle, très-légèrement froncée, est cousue autour de la veste; on la *rentre* peu à peu à la hauteur des pinces, afin de diminuer sa hauteur, qui, vers l'encolure, doit être de 2 centimètres. On la surmonte d'une rangée de grosses perles qui ont été cousues côte à côte sur un bout de soie noire. La dentelle étroite sert à garnir les manches; la fente de la moitié de dessus est retenue par une *patte* ayant 10 centimètres de longueur, formée par un entre-deux de dentelle orné de perles.

Corsage blanc avec ornements en guipure.

Les figures 57 à 59 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Ce corsage est garni, à l'encolure et aux poignets, avec des entre-deux de guipure et de la guipure à laquelle on peut substituer de la broderie. Pour cette dernière combinaison, on trouvera sur la figure 58 un dessin que l'on exécutera au point *russe* et point de cordonnet.

Les deux pattes de l'encolure (fig. 58) sont coupées en étoffe semblable à celle qui a été choisie pour le corsage, en nansouk ou mousseline. L'espace encadré sur la figure 58 par une ligne fine est recouvert avec un bout de ruban de couleur, couvert lui-même avec un entre-deux en dentelle; on encadre cet entre-deux avec une dentelle ayant 1 centimètre 1/2 de largeur, et l'on pose la patte, étoile et double point, sur les mêmes signes de la figure 57 (tour du cou), composée d'un entre-deux doublé en ruban, et surmonté d'une dentelle légèrement froncée. On coud ce *tour du cou* autour de l'encolure. On prépare de la même façon la garniture du poignet, d'après la figure 59; on la pose de telle sorte que, depuis la ligne ponctuée avec croix et point de la figure 59, la patte flotte librement. Le corsage est plissé perpendiculairement en plis

CORSAGE BLANC AVEC ORNEMENTS EN GUIPURE.

d'un centimètre; on le coupe d'après l'un des patrons récemment publiés.

Coiffure napolitaine.

CAPUCHON D'ÉTÉ.

Les figures 8 et 9 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Selon que l'on voudra employer cette coiffure pendant le jour, ou pour les soirées fraîches, on l'exécutera en nansouk blanc ou cachemire rouge; dans l'un et dans l'autre cas les ornements se composent de rubans en velours noir et de dentelle noire étroite. On peut aussi exécuter cette coiffure de jardin en mousseline imprimée (ou jaconas), et l'encadrer avec une ruche de même étoffe.

La coiffure se compose de trois écharpes droites; celles qui encadrent le visage sont d'un seul morceau, sur lequel croise l'écharpe du milieu, laquelle tombe par derrière. Les figures 8 et 9 représentent la moitié des écharpes, mais non *toute* leur longueur (la figure 9 indique la moitié de la largeur); on pose l'étoffe double sur la ligne indiquant le milieu, et l'on prolonge les coutures en ligne droite



VESTE EN DENTELLE (AVEC MANCHES).

dans la direction de la pointe de la flèche, jusqu'à ce que l'on ait pour la figure 8 une longueur d'un mètre 26 centimètres, pour la figure 9 une longueur de 83 centimètres.

On pose les rubans larges et étroits de velours noir tels qu'ils sont indiqués par le dessin et le patron; en cousant le ruban de devant on prend aussi une dentelle noire ayant 1 centimètre 1/2 de largeur; on pose les brides à la hauteur voulue. L'écharpe du milieu est doublée de gaze roide jusqu'à la ligne ponctuée de la figure 9, et l'on couvre cette gaze avec de l'étoffe pareille à celle de la coiffure. On fait, dans la figure 8, un large pli en posant la croix sur le point et le côté du pli, étoile sur étoile à l'envers. On pose le milieu de l'écharpe du milieu sur le milieu de la figure 8 en réunissant les lettres Q et R.

COIFFURE NAPOLITAINE.

Chapeau-fanchon

EN TRESSE DE PAILLE OU DE CRIN.

La figure 23 (*recto*) appartient à ce patron.

Les chapeaux-fanchons, faits en tresse de paille ou de crin, avec boutons de paille et perles noires ou blanches, doublés en taffetas ou crêpe de couleur vive, ont acquis une faveur telle que nous publions le dessin et le patron de l'un de ces chapeaux. Si l'on ne peut se procurer aisément ces tresses, on les remplace par des chenilles ou d'étroits rubans en velours. La figure 23 est le dessin en grandeur naturelle, et en même temps la moitié de la fanchon. La gravure publiée dans le journal représente la pointe de derrière en grandeur naturelle, et le travail terminé.

On reporte le dessin de la fanchon sur du carton de grosseur moyenne; on fixe sur ce carton d'abord les tresses qui suivent les lignes parallèles en les cousant avec du fil de couleur tranchante, afin de pouvoir le reconnaître aisément et le couper sans inconvénient lorsqu'il faudra séparer la fanchon du carton. On croise ensuite toutes ces lignes en fixant les lacets (mais non sur le carton cette fois) à chaque pointe de chaque carreau; on pose les perles et les boutons tels qu'on les voit sur notre des-

sin. Enfin, on sépare la fanchon du carton sur lequel on l'a préparée; on la pose sur le chapeau qu'elle doit recouvrir.

Cette fanchon sera fort utile pour couvrir des chapeaux un peu fanés, à la fin de l'été.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe de dessous en taffetas bleu, garnie avec un volant, ayant 8 centimètres de largeur, découpé de chaque côté, froncé, posé à *tête*. Robe de dessus en gaze de soie blanche à gros pois bleus; le bord inférieur de chaque lé est découpé de façon à représenter trois gigantesques feuilles de trèfle, bordées avec un volant de dentelle noire. Cette robe de dessus est plus courte que celle de dessous; la dentelle bordant la feuille du milieu de chaque lé (la plus longue par conséquent) atteint seule le volant de la robe de dessous. Corsage décolleté, froncé *à la grecque*, avec cordelière en perles blanches; mêmes cordelières sur la manche, qui est très-courte. Coiffure empire avec bandelettes blanches ornées de grosses perles bleues.

Robe en poil de chèvre à rayures blanches et jaune d'or. Le bord est découpé à dents très-aiguës, garnies d'une ruche en ruban jaune; sous les dents se trouve un volant tuyauté, bordé avec un ruban jaune posé à plat. Chemisette blanche; veste courte sans manches pareille à la robe. Ceinture en ruban de taffetas noir, ayant deux pans par devant, et nouée, par derrière, avec deux autres pans; à leur extrémité se trouve un bouquet d'épis de blé brodés en soie jaune. Chapeau en crin blanc, orné de rubans et de plumes jaunes.

MODES.

Que pourrais-je dire de la mode dans ce numéro, qui contient tant de dessins, accompagnés de patrons et d'explications pour aider nos lectrices, non-seulement à connaître, mais à exécuter elles-mêmes tous ces objets, si nombreux et si divers? Des manteaux ont été publiés, des chapeaux ont paru et paraîtront, des corsages, des vestes, des manches, des cols; tout cela figure dans ce numéro... En vérité, ma tâche, à force d'être simplifiée par nos dessinateurs, devient presque impossible à remplir.

Je me hâte cependant de mentionner un détail que je n'ai pas encore eu le temps de faire dessiner; il s'agit de petits châles simples en cachemire ou grenadine, et d'une nouvelle façon de les porter. On fait, pour les jeunes filles de tout âge, et même pour les petites filles, de ces petits châles, qui sont tout simplement des *pointes*, parfois arrondies par derrière, garnis avec des franges à boules, ou bien avec une frange de laine, composée de *boucles*. On les met avec une large ceinture, c'est-à-dire que le châle couvre la ceinture par derrière, mais que celle-ci est mise par-dessus les deux pans de devant; on porte de cette façon même des pointes en dentelle de laine ou de soie. On peut adopter cette mode à tout âge, mais non avec toutes les tailles; une personne qui serait un peu trop grasse devra s'en abstenir.

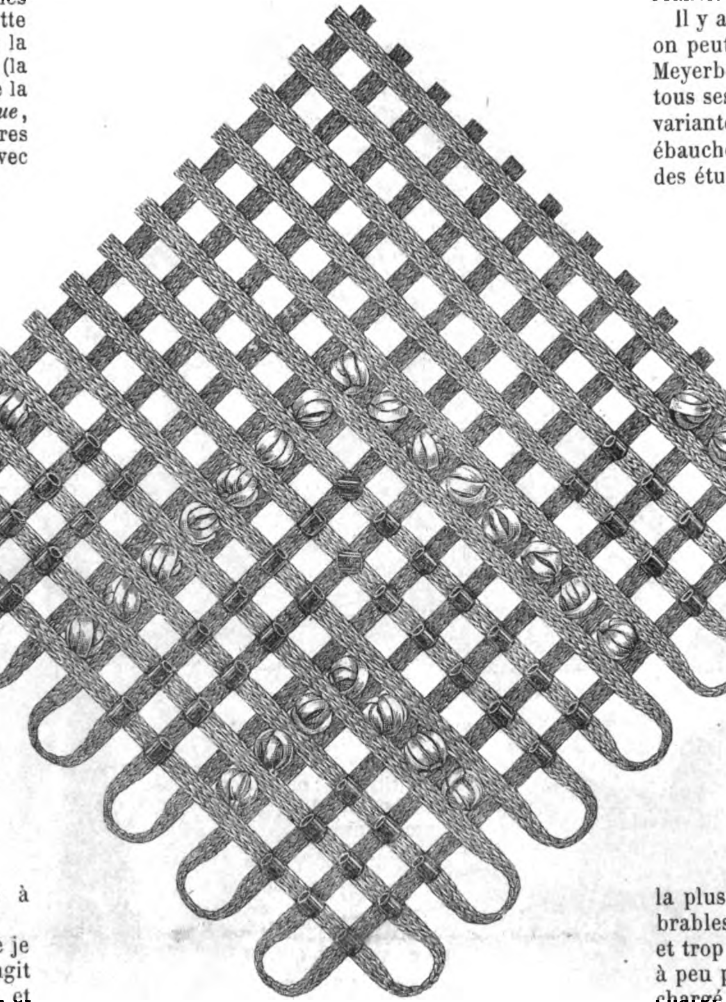
Les éventails en bois, qui ont eu tant de succès l'année dernière, font fureur en ce moment. Je crains de m'être mal expliquée lorsque j'ai indiqué ces éventails à cinq francs chez Mme Rebours, rue Richepance, n° 10; à ce prix, les éventails ont seulement un petit sujet, *hirondelle*, etc. Avec un chiffre simple on les paye dix francs; davantage si les initiales sont considérables et compliquées; une couronne coûte toujours cinq francs de plus. Les plus jolis parmi ces éventails sont en bois gris, avec chiffre ou guirlande de violettes; ces derniers coûtent quinze francs. On trouve en outre, chez Mme Rebours, un riche assortiment d'éventails plus ou moins somptueux, mais toujours d'un goût exquis.

Si je n'ai rien ou presque rien à dire sur ce qui se porte, je puis du moins parler de ce qui ne devrait pas se porter. J'ai vu récemment une ceinture..... mais une ceinture...... Jugez-en.

A la vitrine d'un grand magasin figurait un mannequin revêtu d'une robe blanche sur laquelle s'étalait une ceinture en fort large ruban bleu; jusqu'ici il n'y a rien que de fort simple : attendez.

A l'extrémité de chaque pan de la ceinture se trouvait une tête de cheval ayant 15 à 20 centimètres de hauteur, faite en taffetas brun; une bonne couche de ouate donnait à cette tête un relief considérable. Le harnais était exécuté en or et verroterie. L'œil du cheval était représenté par un gros morceau de verre grenat, et la tête avait une crinière véritable; ce dernier détail était d'une vérité parfaite. On voit chaque jour bien des extravagances destinées à la toilette des femmes, mais il faut avouer que rien n'a encore dépassé les têtes de cheval employées comme ornement. Pauvres chevaux! on les met décidément à toutes les sauces.

Les coiffures empire, dont nous publierons prochainement plusieurs spécimens, ont fait leur apparition dans une saison qui leur est peu propice; leur adoption générale aurait pour conséquence inévitable l'usage des chapeaux aussi *empire;* et quand nos lectrices auront vu les dessins de ces chapeaux qu'on leur prépare en ce moment, elles reculeront épouvantées, et comprendront que ces coiffures ne recrutent qu'un bien petit nombre d'adhérentes. Qu'on les porte le soir, si l'on y tient absolument, mais qu'on nous laisse la possibilité de mettre ces jolis chapeaux-fanchons, si gracieux, si légers, si seyants; il faudra y renoncer, du moment où l'on aura adopté ces



POINTE DE CHAPEAU-FANCHON EN TRESSES DE PAILLE.

coiffures qui, du reste, enlaidissent tous les visages, et ne peuvent être supportables si l'on n'a des traits classiques et un profil régulier. La rage du *nouveau* est parfois bien dangereuse, et l'on voit un grand nombre de femmes sacrifier courageusement leur grâce et leur charme pour adopter les modes *nouvelles*. Une mode, quelle qu'elle soit, peut toujours être mitigée, accommodée à la tournure, au visage de chaque personne; mais copier servilement même ce qui enlaidit, c'est là un sacrifice héroïque..... et absurde.

Les verroteries de tous genres sont plus à la mode que jamais, on n'est pas forcé d'en porter cependant. Il y a certains détails qui, plus que tous les autres, semblent être l'incarnation de la frivolité, du désir de briller. Les perles, les garnitures d'acier, d'or ou d'argent, excusables jusqu'à un certain point dans la toilette des jeunes femmes, sont, par cela même, déplacées dans la toilette des vieilles femmes, qui doit toujours essayer de concilier la mode du jour avec la dignité et la gravité inhérentes..... ou devant être inhérentes..... à la vieillesse.

E. R.

CHRONIQUE DU MOIS.

Je n'ignore pas que le titre placé en tête de ces lignes est, pour cette fois, passablement inexact, et qu'il devrait être remplacé par celui-ci : *Chronique de six semaines.* Oui, je m'en confesse, je suis en retard de quinze jours, et je m'en suis aperçue hier seulement en consultant l'almanach qui établit les dates de mes diverses attributions. Mais le public auquel j'ai l'honneur de m'adresser me donne quotidiennement tant de marques de bienveillance, que je compte sur l'absolution de cette faute involontaire : d'ailleurs, un péché avoué est à demi pardonné, si l'on en croit les proverbes, et je vais essayer de regagner le temps perdu.

De quoi a-t-il été surtout question à Paris depuis six semaines? De *l'Africaine*, et toujours de *l'Africaine*. Il serait difficile de se former une opinion quelconque sur la valeur du dernier opéra de Meyerbeer, si l'on s'appliquait à recueillir les avis opposés, les jugements contradictoires émis par les fanatiques et les critiques. Selon les premiers, *l'Africaine*, par le seul fait du nom de son compositeur, ne peut être qu'un chef-d'œuvre. Des impies, seuls, peuvent avouer qu'ils ne sont pas enthousiastes de cette musique, et qu'un grand homme peut être sujet à des erreurs ou bien à des défaillances. Les critiques, à leur tour, se montrent peut-être bien absolus dans leur blâme, et donnent ainsi raison aux idolâtres qui les accusent de manquer d'équité.

Comme toujours, la vérité ne se trouve dans aucun de ces jugements excessifs, et se compose d'éléments empruntés à ces opinions opposées. Ni les fanatiques ni les détracteurs n'ont absolument tort; seulement les uns et les autres s'obstinent à ne voir que l'un des côtés de la réalité.

Il y a tout d'abord une réserve importante à établir : on peut juger *l'Africaine*, mais il serait injuste de juger Meyerbeer d'après *l'Africaine*. Chacun sait, en effet, que tous ses opéras, même avec leur innombrable cortége de variantes, ne représentaient guère pour lui qu'une ébauche, sans cesse modifiée pendant le cours même des études et des répétitions. Or, Meyerbeer manquant à ce travail, on n'avait, on ne pouvait avoir qu'un tableau incomplet. Il faut donc, ô critiques!... vous en prendre à la mort qui a immobilisé des esquisses probablement destinées à être retouchées ou retranchées, mais non à la gloire du génie qui nous a donné les *Huguenots*.

Telle qu'elle est, *l'Africaine* ajoutera-t-elle beaucoup à la gloire de Meyerbeer? Ici les fanatiques répondent *oui*, dans un chœur formidable; mais les critiques sont plus justes lorsque, avec la majeure partie du public, ils se prononcent négativement. Vers les dernières années de sa vie, Meyerbeer, homme hélas!... quoique génie, avait vu s'affaiblir quelques-unes de ses plus brillantes qualités, ainsi qu'on en peut juger par *le Prophète*, *l'Étoile du Nord*, et *le Pardon de Ploermel*; en revanche, il exagérait involontairement quelques-uns de ses défauts. La musique de *l'Africaine* est si touffue, si travaillée, si *cherchée*, qu'on éprouve à l'entendre une sorte d'oppression pénible, et que l'attention la plus robuste ne saurait suffire à suivre les innombrables dessins qui s'entrelacent dans cette partition, et trop souvent se contredisent. Cela présente à l'ouïe à peu près l'effet produit sur la vue par un papier surchargé d'une écriture, — parfois illisible, et sur lequel les lignes se croisent en tous sens. C'est donc, non pas un plaisir que l'on va chercher en assistant à la représentation de *l'Africaine*, c'est un labeur que l'on s'impose, pour peu que l'on veuille, non pas seulement *voir*, comme cela arrive à un grand nombre de Parisiens, mais encore entendre et comprendre.

Sur ce fond trop surchargé se détachent quelques morceaux magnifiques. Citons le chœur des évêques, dans le premier acte, et même le septuor, quoique les avis, unanimes pour le chœur, se divisent sur ce second morceau. Au troisième acte, le chœur des femmes et le cantique des matelots, un duo entre Seliska et Vasco; au quatrième acte, la célèbre ritournelle jouée à l'unisson par les instruments à corde; dans le cinquième acte, le chœur invisible, pendant la scène du mancenillier. Il y a certes, outre cette rapide nomenclature, d'autres beaux morceaux, mais tout le monde s'accorde à considérer ceux-là comme les points culminants de la partition; d'où l'on peut conclure que les morceaux d'*ensemble* sont les plus remarquables dans *l'Africaine*, et que la passion individuelle, retracée par des mélodies nettes et franches, fait trop souvent défaut à l'œuvre.

On parlait depuis si longtemps du célèbre vaisseau, chargé d'un rôle important, que la déception ne pouvait manquer d'être grande parmi les spectateurs. Ce doit être un vaisseau, puisqu'on l'affirme; mais un marin, non prévenu, reconnaîtrait difficilement un navire dans cette grande machine, qui évoque plutôt l'image d'une maison offrant à la vue trois étages ayant perdu un pan de mur. Les costumes, les décors, surtout celui du dernier acte, sont extrêmement beaux; voilà qui suffira à un grand nombre de spectateurs.

Après *l'Africaine*, a paru le *Supplice d'une femme*, au Théâtre-Français. Rien n'a manqué au succès de cette heureuse pièce, ni le talent de l'auteur, ou plutôt des auteurs, ni celui des interprètes, admirables de la première à la dernière scène, ni enfin un petit scandale qui amuse beaucoup les Parisiens. Singulière destinée que celle de cette pièce! Continuant par-delà la rampe la situation pathétique qui se développe sur la scène, comme la petite Jeanne, la pièce a un père et un parrain; mais qui est le père véritable? Là est la question. Les auteurs la renient tous deux tant qu'on la joue, et la réclament tous deux dès qu'il s'agit de la faire imprimer. Depuis un mois, MM. Émile de Girardin et Alexandre Dumas fils donnent au public, outre un drame magnifique, une comédie bien plaisante; ils ont



LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal 56, Rue Jacob, Paris.

Toilettes de Melles RABOUIN, 67, Rue Nve des Pts Champs.

engagé un duo dont on ne peut prévoir la fin, et qui se réduit à ces mots : Ceci est de moi, — cela est de vous. — Non, ceci est de moi, — cela est de vous; — c'est moi qui ai fait ceci; — ce n'est pas vous, c'est moi. Et ainsi de suite, à perpétuité, sans *sotto voce*. Comprend-on que l'on s'unisse en collaboration tant que le succès est problématique, et que l'on se divise si violemment dès qu'il est acquis, assuré, grand et légitime? L'affiche du Théâtre-Français, au lieu d'un nom ou de deux noms d'auteurs, offre trois étoiles nullement mystérieuses. On devrait en retrancher une, ne fût-ce que pour ne pas donner gain de cause aux gens malveillants qui affirment que la troisième étoile occupe une place à laquelle elle a droit, puisqu'elle représente Mme Delphine de Girardin, qui aurait laissé l'ébauche de ce drame si simple et si étrange, si émouvant, malgré sa donnée rebattue, sur laquelle se sont édifiés tous les romans et toutes les pièces de théâtre, depuis que l'on a écrit des romans et des pièces.

Vous croyez peut-être, Mesdemoiselles, que je vais vous raconter le *Supplice d'une femme?* Son titre même vous indique que ce sujet ne saurait vous convenir. Il ne s'agit pas en effet du supplice d'une jeune fille, et vos mères vous laisseront à la maison quand elles iront admirer les grands artistes de la Comédie-Française. On ne peut être plus noble, plus digne, plus passionnée, plus dramatique, plus touchante, que Mlle Favart, et nulle artiste ne jouerait, ne jouera ce rôle comme elle. M. Régnier rend son personnage avec une simplicité, une bonhomie adorables, et s'élève jusqu'au pathétique le plus émouvant. M. Lafontaine lui-même a du talent dans cette pièce, jouée par ces trois artistes seulement, avec un personnage épisodique fort bien rendu par Mlle Ponsin, et un petit phénomène qui a six ou sept ans. C'est une petite fille qui va, vient sur la scène, traverse les situations les plus dramatiques, en les aggravant par son innocence, et fait preuve d'un aplomb, d'un naturel, qui manquent trop souvent à des artistes émérites. Cette petite fille ne joue pas son rôle, elle s'y identifie, et l'on raconte qu'à l'une des dernières répétitions, lors de la scène où elle est mise en demeure de choisir entre son père et sa mère, émue par le jeu de Mlle Favart, l'enfant, oubliant la pièce et les leçons, s'écria : « Non, non, je veux aller avec tous les deux, avec papa et maman! » Je ne garantis pas l'anecdote, car la nouvelle actrice du Théâtre-Français se montre bien naïve sans doute, mais à force d'art, d'une habileté surprenante, inconciliable avec cet accès de sensibilité non commandé par son rôle.

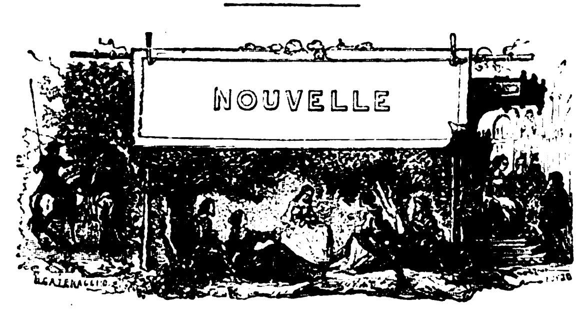
Quant aux théâtres d'été, ils rassemblent un public innombrable, grâce à Mlle Thérésa et à Rigolo, le mulet indomptable de l'Hippodrome. L'un et l'autre de ces premiers sujets a été l'objet d'une ovation. On affirme que Rigolo, pendant que l'on criait autour de lui : Vive Rigolo! penchait sa tête d'un air narquois, et semblait dire à ceux qui l'acclamaient : *Vous êtes plus ânes que moi!* Mais, comme je n'assistais pas à cette ovation, je ne saurais garantir ni traduire les intentions sardoniques de ce mulet; après tout, il est si féroce! Si cela n'est pas vraisemblable, raison de plus pour que cela soit vrai.

Qui donc gémissait sur la frivolité toujours croissante du monde parisien? Qui donc affirmait que l'étude donnait des vapeurs à ces jeunes merveilleuses, à ces fringants gandins? Toutes ces accusations étaient calomnieuses. On ne se réunit plus, ni pour danser, ni pour écouter de la musique en bâillant et babillant, ni pour jouer la comédie avec des costumes *à effet*, ni pour représenter des tableaux vivants aussi dépourvus de costumes que pourvus de grâce; non, on s'est réuni ce printemps pour faire des dictées. On compose une phrase aussi hérissée que possible de perfides participes passés, de régimes directs et indirects, de substantifs et d'adjectifs, à double entente et à quadruple orthographe, et, lorsque tous les assistants l'ont écrite sous la dictée d'un pédagogue élu par le suffrage universel, on examine les diverses versions, et l'on décerne un prix à la moins imparfaite, je veux dire à la plus parfaite. On doit applaudir à ce passe-temps nouveau; puisse-t-il durer! S'il ne forme pas l'esprit et le cœur, il formera peut-être l'orthographe.

Les théâtres subventionnés sont en butte à une étrange persécution. Parce que le Théâtre-Lyrique persiste à faire des recettes superbes avec la *Flûte enchantée*, parce que l'Odéon a magnifiquement terminé sa saison avec la reprise du *Marquis de Villemer*, de George Sand, on accuse les directeurs de ces théâtres de manquer à leurs devoirs; en un mot, on affirme qu'un directeur doit choisir entre la subvention et le succès; que la subvention est inventée pour tenir lieu de succès, et qu'il y a abus, du moment où il n'y a pas scission. Les théâtres subventionnés, dit-on, sont ceux que le public ne subventionne pas; ils doivent se vouer à présenter au public, dans l'intérêt de l'art, toutes les pièces qu'il ne veut pas voir, toutes les œuvres informes ou ennuyeuses qu'il plaira au premier venu de mettre au jour, et ils emploieront, en guise d'interprètes, les anciennes actrices, les vieilles cantatrices et toutes les jeunes médiocrités ambitieuses de paraître sur la scène.

Est-ce parce qu'il veut remplir consciencieusement ces conditions que M. Bagier, le directeur du Théâtre-Italien, sollicite la subvention à laquelle il avait renoncé dans un mouvement de générosité irréfléchie?

Que le Théâtre-Lyrique et l'Odéon y prennent garde; on les surveille, en affirmant que les subventions sont un luxe inutile, quand on se voue à donner au public Mozart et George Sand. EMMELINE RAYMOND.



LE LEGS.

Suite.

Georges commençait à entrevoir ces vérités, et, pendant la journée qui suivit le départ de son frère, il médita sur l'usage qu'il avait fait de tous les dons départis à son existence : l'intelligence, l'instruction, l'énergie..... et même la fortune; il les avait tous dépensés selon les caprices du moment, et n'avait pas encore songé à préparer l'avenir avec les richesses du présent.

Mais son carctère était énergiquement trempé, et il résolut de rompre immédiatement avec ses habitudes. Il entrevoyait maintenant avec attendrissement les joies paisibles qui sont étroitement liées aux occupations régulières, à la vie de famille; tous les tableaux qui lui apparaissaient jadis éclairés d'une teinte grise, monotone, déplaisante, se transformaient à ses yeux, et lui offraient au contraire l'aspect doux et consolant attaché au devoir, aux habitudes régulières; il ne pensait plus, avec la plupart des jeunes gens ses contemporains, que la vie de famille était un éteignoir pour toutes les brillantes facultés de l'imagination; l'expérience lui avait démontré que cette opinion appartenait seulement aux paresseux, qui possèdent plus de vanité que de *facultés brillantes*, et seraient bien aises de persuader aux autres, et à eux-mêmes, que, s'ils n'ont pas pris place parmi les génies dont l'humanité s'honore, la faute en est, non pas à leur insuffisance, mais uniquement aux obstacles que les habitudes *bourgeoises* de la famille ont accumulés autour d'eux pour entraver leur essor. Cette interprétation est pour eux féconde en excellents résultats; elle leur permet de ne jamais abdiquer les prétentions à une supériorité qui, ne s'étant jamais manifestée, a évité le péril de se faire discuter; elle les autorise à prendre et à garder pendant toute leur vie l'attitude mélancolique et méprisante qui est l'emblème des génies méconnus, et enfin elle préserve leur vanité, sans entamer leur paresse.

Georges, du moins, s'était trompé de bonne foi; il n'avait pas rejeté le travail par incapacité ou par indolence, et, s'il avait jusqu'ici rendu aussi légère que possible la part faite au devoir, ce n'est point parce qu'il espérait ou faisait semblant d'espérer que l'intelligence est une divinité jalouse et absorbante, à la façon des divinités païennes, exigeant qu'on lui voue un culte entouré de sacrifices..... que l'on fait peser sur autrui. Il savait bien au contraire que le cœur seul peut alimenter, élever, étendre l'intelligence, et que celle-ci demeure toujours stérile quand celui-là est égoïste; mais il avait gaspillé à l'aventure bien des années précieuses, et il voulait réparer cette faute.

« Il faut enfin songer à l'avenir, » se disait-il, « je ne veux pas vivre et vieillir seul comme Louis; pauvre frère!..... Cela lui a bien mal réussi; comme il est devenu morose, comme son humeur et ses discours marquent une aigreur toujours croissante! C'est l'isolement qui a produit ses effets inévitables; il est mécontent de lui, et par conséquent mécontent des autres, irritable, exigeant..... injuste souvent. Je ne veux pas suivre son exemple; il m'a guéri de l'amour de l'indépendance auquel il s'est obstiné à sacrifier tout ce qui eût pu le rendre heureux, et qui l'a conduit insensiblement à l'isolement qu'il déplore, j'en suis certain. Mais, s'il est trop tard pour lui, Dieu merci, il est encore temps pour moi! Je vais exercer la profession que j'avais choisie autrefois; car il faut augmenter mes ressources pour me marier à mon gré, en cherchant une femme plutôt qu'une dot. Quand j'aurai une famille, j'engagerai Louis à vivre avec nous, et il sera moins malheureux. »

Georges se sentit plus calme lorsque ses réflexions se furent arrêtées sur tous ces projets d'avenir; mais il ne put réussir à dissiper entièrement la tristesse qui pesait sur son cœur. L'appartement qui avait été occupé par Mme Viennay et Sarah était entr'ouvert à l'extrémité du corridor; Georges y entra, poussé par une force invincible. On nettoyait le salon où il avait passé des heures si douces; dans la chambre voisine, un frotteur prenait possession du salon, et secouait en chantant les coussins du canapé. Sur le piano resté ouvert, se trouvait un camélia blanc un peu fané, et dans un coin un bout de ruban bleu qui avait attaché les cheveux de Sarah. Georges s'empara avec empressement des derniers vestiges qui lui rappelaient la présence de ses amies, et il revint chez lui pour les serrer précieusement.

Il se prit en pitié, cependant, et s'adressa quelques reproches sévères. « Elle est trop jeune, » se disait-il, « il ne faut pas y songer; » puis il se rassura, en s'affirmant qu'il n'y songeait pas autrement qu'à une enfant qui lui avait toujours inspiré une affection singulière. « Je la vois encore, » ajoutait-il en reportant ses souvenirs vers un passé déjà lointain, « je la vois arrivant aux Charmilles, dans les bras de sa nourrice noire; elle sommeillait; sa joue, appuyée sur sa petite main, était toute rose à cette place, et ses grosses bandes blondes, retombant sur ses vêtements noirs, l'entouraient d'un splendide cadre doré.

« Elle a conservé son visage et son caractère d'enfant; et, pour peu que l'on sache comprendre ce caractère à la fois indomptable et docile, on pourra développer dans son cœur les plus nobles sentiments. Elle sera généreuse, dévouée jusqu'à l'abnégation, disposée à tous les sacrifices, — ou bien méfiante, exigeante, fantasque et coquette; si elle aime, si elle respecte celui auquel sa destinée sera un jour remise, elle sera docile pour lui comme elle l'est pour Mme Viennay et pour moi, sachant que nous l'aimons tous deux. Mais, si elle épouse un freluquet..... ou si elle découvre jamais dans l'âme de celui qui sera devenu son mari un sentiment qui soit en désaccord avec son idéal de grandeur, malheur à eux!... Sarah est extrême en tout, et elle peut satisfaire toutes les espérances ou toutes les craintes, selon la direction qui lui sera donnée. »

Les voyageurs étaient arrivés à Florence. Sarah faisait preuve d'une sérénité d'humeur qui charmait M. Darcet, et dissipait peu à peu les inquiétudes dont il était poursuivi à Venise. Il s'attachait chaque jour davantage au projet de fixer à jamais sa pupille près de lui en l'épousant; il ne se demanda jamais si cette union offrait quelques éléments de bonheur pour la jeune fille qui lui avait été confiée, et il envisageait ce plan uniquement au point de vue de sa propre convenance. Monsieur Darcet possédait quelques qualités sérieuses : il était intelligent et instruit; mais ses qualités, s'exerçant uniquement au point de sa personnalité, étaient par cela même frappées de stérilité. Nous n'avons de valeur réelle qu'autant que nous sommes capables de comprendre et d'exercer, non-seulement la justice, mais encore le dévouement; l'égoïsme, pour l'appeler par son nom, est une sorte d'incapacité morale qui borne notre entendement en rétrécissant notre âme, et nous fait perdre la notion exacte de nos rapports avec nos semblables, de la mutualité des devoirs qui unit les hommes, en nous portant à ne considérer que nous-mêmes dans toutes les circonstances de la vie. Le châtiment de l'égoïsme naît de l'égoïsme lui-même; l'homme, à l'état de société, voit centupler ses forces matérielles et intellectuelles. L'égoïste qui se fait solitaire au milieu de ses semblables, pour éviter les sacrifices qui pourraient lui être imposés, s'amoindrit de tout ce qu'il refuse à autrui; il se prive volontairement des nobles joies qui sont le lot et la récompense du dévouement, et détache lui-même tous les liens qui pourraient un jour lui servir d'appui.

Mme Viennay reçut une lettre de Georges, et lui répondit; peu après, M. Darcet annonça avec une satisfaction évidente que son frère ne viendrait pas à Florence, et qu'on le retrouverait peut-être à Rome. Dès ce moment Sarah n'aspira plus qu'à quitter la ville charmante qu'elle avait tant souhaité de connaître; elle ne témoigna pas hautement ce désir, mais Mme Viennay le devina, en mille symptômes presque imperceptibles. Sarah n'accordait qu'une attention distraite à tout ce qui sollicitait son regard; automate docile, mais impassible, elle se laissait conduire, promener, ramener, sans se départir d'une indifférence que rien ne pouvait ébranler.

Enfin, le jour fixé pour le départ se rapprocha, et la jeune fille retrouva une partie de sa gaieté. Le temps était radieux, et semblait communiquer à tout ce qui existe une part de sa sérénité. On atteignit bientôt Rome, et l'on se trouva installé dans un appartement agréable et commode, arrêté à l'avance par M. Darcet, qui y avait séjourné plusieurs fois.

Personne ne pouvait l'égaler sur ce terrain; il connaissait chaque pierre de chaque édifice; et il avait étudié Rome en amateur érudit, en antiquaire éclairé, en homme riche et oisif. Sarah était infatigable, et écoutait avec un ardent intérêt tous les récits de M. Darcet, tous les détails qu'il lui donnait sur l'histoire grandiose de ce peuple qui a soumis et gouverné le monde entier; toutes les grandes actions accomplies par patriotisme, tous les sacrifices des héros qui vivront éternellement dans la mémoire des hommes, faisaient battre son cœur. Elle connaissait cette histoire, mais elle l'avait apprise et retenue comme une sorte de fiction, en la plaçant dans les temps fabuleux. Voici qu'elle foulait la terre où s'étaient passés ces événements héroïques, la terre des Scipions et des Gracques, et elle croyait les voir revivre autour d'elle.

Un mois se passa ainsi; les trois voyageurs étaient réunis et s'entretenaient des promenades du jour et des projets du lendemain; des médailles antiques, des échantillons de marbre, de pierre, les uns précieux, les autres n'ayant qu'une valeur de convention qui n'en était pas moins inestimable, — le souvenir, — couvraient les tables du salon. Un coup fut frappé à la porte; on l'ouvrit doucement : c'était Georges!

Son frère l'accueillit avec une certaine cordialité. Sarah lui tendit affectueusement les deux mains; Mme Viennay lui témoigna une sincère amitié, et lui désigna un fauteuil placé entre le sien et celui de M. Darcet.

Mais Georges était bien changé; son visage semblait altéré, sa gaieté assoupie, sa verve éteinte; loin d'animer ceux qui l'entouraient, et de les entraîner dans le tourbillon de son activité, il faisait des efforts visibles pour se maintenir au niveau général. Mme Viennay s'aperçut de cette métamorphose; mais elle ne jugea pas à propos d'en parler. Sarah, plus inexpérimentée et plus expansive, ne tarda pas à demander si Georges était ma-

lade. A cette question M. Darcet regarda son frère avec surprise, comme s'il ne l'avait pas encore aperçu. Georges fut légèrement troublé, mais il se remit bientôt, et affirma qu'il ressentait seulement une légère fatigue, causée par le voyage. Après une visite assez courte, il retourna à l'hôtel qu'il habitait.

Le lendemain il arriva de bonne heure, et monta résolûment à la chambre de son frère. La conversation s'engagea d'abord sur des matières indifférentes; mais Georges paraissait décidé à ne pas la laisser s'égarer sur ce terrain, et il saisit la première occasion qui se présenta pour faire part à M. Darcet des projets qu'il avait formés et arrêtés.

« Qu'as-tu fait depuis que nous nous sommes quittés? » demanda M. Darcet.

« Rien, — et beaucoup, » répondit Georges; « j'ai vécu très-solitaire à Venise; mais j'ai longuement réfléchi à ma situation, et j'ai pris une grave résolution.

— Vraiment?

— Oui, mon cher Louis : j'ai reconnu la justesse de tes conseils, je suis décidé à les suivre; je ne veux plus vivre désormais oisif, inutile aux autres, et, par conséquent, à charge à moi-même; je veux me marier.

— Tu feras bien; mais, si je ne me trompe, tu as beaucoup diminué ta fortune, — par philanthropie, — si j'en crois une anecdote qui m'a été racontée à Venise par la princesse S***.

— Cela est vrai, » répondit Georges; « mais ne blâme pas mon sacrifice; tu aurais agi comme moi, si tu avais vu comme moi le désespoir de ce pauvre père de famille, exilé loin de son pays, et ne pouvant pas même y revenir pour chercher à gagner le pain de sa femme et de son enfant.

— Laisse-moi te dire qu'il y a eu cependant un peu d'imprévoyance dans ta générosité; car enfin tu as sauvé une famille étrangère aux dépens de ta propre famille. Tu possédais, sinon la richesse, du moins l'aisance; tandis qu'aujourd'hui tes ressources sont presque insuffisantes pour entrer en ménage, à moins cependant que tu ne trouves une dot considérable.

— Mon cher Louis, j'ai réfléchi à tout cela; et décidément je préfère augmenter mes ressources, non par un mariage d'intérêt, qui me semblerait odieux, mais par mon travail.

— Que d'exagération dans tes paroles! Il serait temps que tes réflexions te conduisissent à envisager les choses sous leur véritable point de vue. Un mariage qui doublerait ta fortune ne serait pas, par cela seul, *odieux*. Dieu merci, les jeunes filles riches ne sont pas nécessairement déplaisantes, et.....

— Ici, je t'arrête. N'est-il point vrai que, lorsqu'on a décidé de faire ce qui s'appelle un *mariage de convenance*, traduction honnête d'un *mariage d'argent*, on s'accoutume, par la force des choses, à n'envisager que la dot, en considérant la femme comme un appoint inévitable que l'on subit avec déplaisir? Toi-même, si je ne me trompe, tu n'as jamais réussi à concilier tes goûts avec tes prétentions, légitimes du reste; et te voilà seul, ayant laissé la jeunesse derrière toi, et t'avançant vers la vieillesse, sans avoir dans la vie aucun intérêt, aucune affection, — autre que la mienne. »

(*La suite au prochain numéro.*)

EMMELINE RAYMOND.



Una straniera. Venez un mardi ou un vendredi, rue Jacob, 56; je vous indiquerai ce qu'il vous faut. Sous le rapport de l'instruction et de l'honorabilité, vous ne pourrez mieux trouver. On vous donnera plusieurs heures de leçons, y compris la musique.

N° 51,557, Aube. On a reçu, on reçoit, on recevra des patrons de manches de robe : 1° avec toutes les vestes, 2° avec les corsages, 3° avec les paletots, 4° avec les corsages blancs. On porte les cols et poignets en toile, non-seulement avec des châles en dentelle de laine, mais aussi en dentelle de soie. — *N° 42,855, Loire.* Il s'agit d'avoir une robe de mousseline blanche à deux corsages, l'un montant, pour le matin, l'autre décolleté, pour le soir. Grande ceinture de couleur vive. Pour le matin, écharpe de mousseline blanche. Garnir la robe avec plusieurs plis, bordés de dentelle blanche, étroite. — *N° 25,640, Palerme.* Cette lettre est au contraire écrite en fort bon français, et je suis très-touchée de l'approbation dont j'y trouve l'assurance. Envoyer un mandat sur un banquier pour la somme de 33 francs 75 centimes, pour les trois derniers mois de l'année 1865 et pour l'année 1866 entière.

N° 906, Marseille. Nous avons publié, dans l'année 1864 et en 1865, beaucoup de patrons pour vêtements d'enfants de tout âge, sans préjudice de ceux qui se préparent. Prière de consulter nos numéros et nos planches. — *N° 57,742, Gers.* Nos articles et nos gravures de modes ont depuis longtemps répondu à toutes ces questions. La grande pèlerine en dentelle de laine noire ne peut être portée avec un corsage blanc; celui-ci peut être mis pour dîner, mais il constitue toujours une toilette un peu *négligée*, et mieux vaudrait, s'il s'agit d'un dîner de cérémonie, un corsage pareil à la robe. On porte des croix; on les attache avec un ruban de velours noir. Oui pour les ceintures. — *N° 17,486, Doubs.* Il n'y a point de proportions à indiquer pour cette pommade, qui doit seulement, lorsque le mélange est terminé, avoir la couleur de la cannelle. — *Mme V....., Paris.* Si j'indique des objets sans indiquer leur provenance, on m'écrit pour me reprocher de donner un renseignement incomplet; si j'indique des magasins et des couturières, on me rend responsable des déceptions que l'on a pu éprouver, en me chargeant même de juger les différends qui peuvent s'élever. Je ne saurais accepter cette mission, mes goûts et mes occupations s'y opposant absolument : nous ne faisons pas de *réclames*. Lorsque, par ma propre expérience ou par celle de mes amies, j'ai découvert une industrie qui me semble avantageuse, je l'indique; si je fais une emplette dont je suis satisfaite, j'en préviens nos abonnées : là se bornent mes fonctions. Chacun doit faire usage de son entendement et agir suivant ses goûts et ses ressources. Quant à m'ériger en juge, je ne puis y consentir; je ne puis condamner sans faire une enquête, car enfin il faut toujours entendre les deux parties..... Pendant que je m'occuperais d'instruire tous ces petits procès, qui ferait le journal? — *Mme P. d'A..., Suisse.* Ainsi que l'administration a eu l'honneur de vous en informer, elle ne répond pas des irrégularités qui peuvent être commises, lorsque l'abonnement n'est pas fait *directement*; dans ce cas, on ne peut même répondre aux réclamations qui lui sont indûment adressées, puisque ces réclamations doivent être faites à l'intermédiaire. Dans le cas dont il s'agit, du reste, on n'a pas fait l'abonnement avec les *Patrons illustrés*. — *N° 9,247, Versailles.* J'ai le regret de retarder les réponses que l'on me demande jusqu'à la publication d'un article de *la Bonne Ménagère*, ces réponses devant prendre trop de place pour figurer à l'article *Renseignements*. Une partie de ces recettes a déjà été donnée (voir la table des matières des précédentes années), et ne pourra être répétée. — *N° 44,708, Haute-Vienne.* Ces objets paraîtront en tout ou en partie dans le courant de cet été. — *N° 54,507, Vaucluse.* Robe de taffetas de nuance gris clair, paletot pareil ou bien en taffetas noir, chapeau de crin blanc avec rubans bleus ou rouges. — *N° 45,414, Suisse.* On élargit ou l'on rétrécit les patrons toujours sur la couture placée sous le bras. On peut faire les paletots plus étroits, si l'on désire qu'ils soient ouverts par devant.

N° 49,805, Haut-Rhin. On porte en effet, aux eaux et au bord de la mer, des robes en tissus blancs et noirs, garnies de rouge. Du moment où une mode devient générale, comme celle-ci, elle n'est plus *étrange*. — *N° 14,308, Seine-Inférieure.* On porte des ceintures-corselets en taffetas noir avec toutes les jupes et toutes les robes; les ceintures pareilles aux robes ne peuvent être portées qu'en toilette négligée. Robe de gaze de soie blanche, à filets roses ou bleus formant des carreaux, pour assister à un dîner et à une soirée de noce. L'alpaga, le poil de chèvre, le foulard, pour robes de jeunes filles. Quant à la couleur, il n'en est pas qui leur soit particulière. — *N° 28,136, Ille-et-Vilaine.* Nous appliquons le mot *abat-jour* seulement à l'objet que l'on substitue au globe d'une lampe pour *rabattre* la lumière; je suis par conséquent toujours aussi ignorante, à mon grand regret, au sujet des abat-jour pour *croisées*. — *N° 22,196, Seine-et-Oise.* Si je connaissais cette recette, je l'aurais depuis longtemps communiquée à nos lectrices; malheureusement, elle n'existe pas; le même spécifique ne peut convenir aux diverses variétés de maladies qui peuvent affecter le cuir chevelu. — *N° 50,015, Isère.* On fait ce que l'on veut en fait de corsages blancs; les plus simples sont entièrement plissés (plis perpendiculaires). Quant à la garniture, on ne met jamais des ruches en tulle, mais bien un col et des poignets plats, ou bien un entre-deux et une bande froncée en broderie, en un mot les cols et les poignets tels que les offrent le n° 24, qui contient du reste encore des modèles de ces corsages. Voir les gravures et articles de modes pour les garnitures de robes. On a reçu des paletots de plusieurs formes. On porte, et cela a déjà été dit, un paletot en taffetas noir avec un corsage blanc et une jupe de couleur. A dix ans, une petite fille ne sort pas avec un simple corsage sans paletot. Notre abonnée ne lit donc pas son journal? elle y aurait trouvé la réponse aux précédents renseignements et à tous les autres relatifs aux chapeaux ronds, garnitures de grelots, etc. — *N° 49,725, Saône-et-Loire.* On trouve les grelots en laine dans tous les magasins de mercerie, mais on n'envoie pas d'échantillons pour un objet si peu important. Quant à la réponse insérée dans le *prochain numéro*, hélas! combien de fois faudra-t-il répéter que cela est de toute impossibilité? — *N° 15,275, Morbihan.* Le paletot court sera plus utile que la veste, surtout dans la circonstance particulière dont il s'agit, qui interdit *absolument* l'usage des corsages blancs. Dans cette situation, une femme doit cacher sa taille, et adopter, même à la maison, les paletots courts, non ajustés. On assortit toujours, au contraire, la dimension des enveloppes de lettres à celle du papier. — *N° 45,427, Saône-et-Loire.* On trouvera la réponse à toutes ces questions dans les premiers articles de *la Civilité*, actuellement sous presse, pour être réunie en volume. Je ne dispose pas d'un espace suffisant pour répondre *ici* à ces questions, et je le regrette, car il s'agit d'une bien aimable abonnée. — *N° 6,212, Paris.* Je suis toute disposée à rendre à notre abonnée le service qu'elle réclame pour son inventeur; mais je me suis imposé le devoir de recommander seulement ce que je connais, ce qu'il m'a été possible d'apprécier par moi-même; il faudrait donc *voir* cet objet, et je ne puis l'aller voir. Est-il portatif? Qu'on le remette rue Jacob, 56. — *N° 16,320, Landes.* Quoique le temps me fasse absolument défaut pour m'occuper de détails qui me sont tout à fait étrangers, je répondrai à cette lettre. Mme de P... a demandé un abonnement à partir du 14 décembre, sans indiquer qu'elle était déjà abonnée, sans envoyer une ancienne bande, indispensable pour tout renouvellement d'abonnement. Or les abonnements partent toujours du 1er de chaque mois, et l'on a inscrit celui-ci à partir du 1er décembre, ne pouvant deviner qu'il s'agissait seulement de continuer un abonnement déjà fait. Quant à la réponse que M. Unger a fait écrire par un employé, il faut bien l'excuser, une seule personne ne pouvant se charger de toute la correspondance de l'administration. Par ce simple exposé de faits, Mme de P... verra que l'administration ne mérite aucune des accusations portées contre elle et que tous les ennuis eussent été évités de part et d'autre si l'on avait bien voulu envoyer une bande du journal et indiquer qu'il s'agissait d'un renouvellement. Les mesures nécessaires ont été prises pour reporter la fin de l'abonnement à la fin du mois de juin. — *N° 58,826, Basses-Alpes.* Nous ne pouvons envoyer des dessins en dehors de ceux publiés dans le journal. On a reçu, on recevra des étoiles au crochet; *idem* pour les patrons de col. Quant au filet, il n'existe pas d'autre moyen pour le faire, que la navette, repoussée par notre abonnée. — *N° 22,421, Aveyron.* Les fables de la Fontaine (édition elzévirienne) n'ont pas encore paru à la librairie Didot. — *N° 49,673, Gard.* Plusieurs recettes pour nettoyer les gants ont été publiées dans nos années précédentes; mais le meilleur moyen est encore d'employer de la benzine. Nous avons publié, tant dans la *Mode illustrée* que dans les *Patrons illustrés*, plusieurs dessins pour broder des châles. Je conseille la broderie en soie noire. Si l'on a une guipure plus large que la frange du châle en crêpe de Chine, il faut la poser sous cette frange; sinon enlever celle-ci et lui substituer une guipure plus ou moins large. On trouvera dans l'année 1864 plusieurs dessins pour coussins ou tabourets ronds. On fait maintenant des tabourets carrés pour les pianos. La laine ou les applications de drap conviennent mieux que les perles pour un siége. — *N° 41,433, Mayenne.* On laisse par devant environ 30 centimètres sans plis, pour les robes. On fait ensuite des plis autour de la ceinture. L'étoffe dont on n'a pu envoyer l'échantillon était sans doute épuisée, et, dans ce cas, il faut s'adresser à un commissionnaire. Une robe de mousseline blanche sur jupon de taffetas bleu, avec pardessus pareil, ne peut convenir comme toilette de ville pour jeune fille; cela serait infiniment trop élégant. Le journal est très-fier de rendre tant de services et d'être si bien apprécié. — *N° 229, Vendée.* Le piqué et le nankin conviennent parfaitement pour les costumes de petit garçon et de petite fille; on n'y met point de garnitures autres que des lacets en laine ou coton, posés en deux, trois ou quatre rangs sur le pantalon, en deux rangs sur la veste, un rang sur le gilet. Ces costumes se portent à la ville comme à la campagne, et le pantalon blanc peut accompagner la blouse de couleur. Merci pour cette charmante lettre. — *N° 28,946, Meurthe.* Je regrette de ne pouvoir donner ce renseignement, ne connaissant aucune maison de ce genre; on en pourra trouver l'adresse dans l'almanach Didot. — *N° 47,838, Château de Sainte-F...* On recevra prochainement des dessins pour bandes de tapisserie. On porte des bords dentelés (robe et paletot) à tout âge. Border les dents du linos blanc et lilas avec du taffetas ou du lacet lilas. Si jamais je commets le péché d'orgueil, j'en reporterai la responsabilité à nos lectrices et à leurs lettres trop aimables. — *N° 6,509, Prusse-Rhénane.* Après l'éloge, le correctif. Cette abonnée ne sera pas responsable du péché que je redoute dans ma précédente réponse. *Mes enfants* (si j'en ai) n'ont rien à voir ni à faire dans mes articles, et je ne puis comprendre à quel titre on les fait intervenir dans l'aigre réclamation que l'on m'adresse. A quatorze ans, la toilette des garçons n'est plus de la compétence des mères, et celle des filles est la même que celle des jeunes filles; il est donc naturel que nous nous occupions plus spécialement des petits enfants, qui sont habillés par leurs mères. — *N° 2,034, Italie.* Saupoudrer les étoffes de laine avec de la poudre de pyrèthre; ce moyen m'a toujours réussi pour les préserver des vers. — *N° 39,959, Pas-de-Calais.* Voir l'un des derniers articles de modes pour la robe à grands volants qu'il s'agit de moderniser. On ne peut trouver un ornement qui figure sans inconvénient au milieu de la jupe, mais on peut élargir celle-ci avec du taffetas uni, comme cela a été expliqué dans l'un des derniers articles de modes. La planche du n° 20 contient des paletots d'enfants. Pour prolonger l'abonnement jusqu'au 1er de janvier, il faut envoyer 3 francs. Le journal est très-fier de l'utilité qu'on lui reconnaît, et je suis très-reconnaissante de la bienveillance que l'on veut bien me témoigner. — *Mme P. O., Belgique.* Après avoir bien examiné le sphinx placé en tête des charades, nous nous sommes convaincus qu'il n'offrait aucun danger pour les enfants qui pourraient l'apercevoir; nous avons le regret de ne pouvoir nous conformer à cette demande : si l'on retranchait les attributs du sphinx, attributs classiques et consacrés par la tradition, il ne serait plus un sphinx, et deviendrait une énigme. — *N° 35, Paris.* Dans ce cas, le tort retombe sur les personnes qui n'ont pas rempli cette formalité, et j'approuverais le refus. Un homme ne porte guère de boutons en diamants à sa chemise. — *N° 7,416, Paris.* Mieux vaut porter le deuil de mère tout en noir, deux mois encore, c'est-à-dire huit mois, au moins, avant d'adopter des marguerites blanches, qui accompagnent les toilettes de demi-deuil. — *N° 9,090, Seine-Inférieure.* Il faut être poli *même* avec ses amis, et mieux vaut ne pas les quitter, quand on les reçoit chez soi, pour aller faire une sieste. Ici d'ailleurs la civilité est d'accord avec l'hygiène, car rien n'est plus préjudiciable à la santé que cette habitude, qui alourdit le corps et l'esprit et peut préparer des congestions. Une jeune fille est toujours libre de refuser quelques danses dans un bal, et la civilité ne s'y oppose aucunement. — *N° 14,247, Eure.* On peut porter ce mantelet tel qu'il est; mais, si l'on veut le changer, il faut choisir dans nos patrons ceux qui pourraient être taillés dans ce taffetas. — *N° 17,338, Rome.* Le libraire a fait l'abonnement *sans* les *Patrons illustrés*; c'est à lui, non à nous, que cette réclamation doit être adressée, car nous répondons seulement des abonnements faits *directement* chez nous. Le 1er trimestre des *Patrons illustrés* est totalement épuisé. Merci pour cette aimable lettre.

Errata. — Le mot de la Charade insérée dans le n° 21, annoncé par erreur, page 176, *Mer-cure*, est *De-main*.

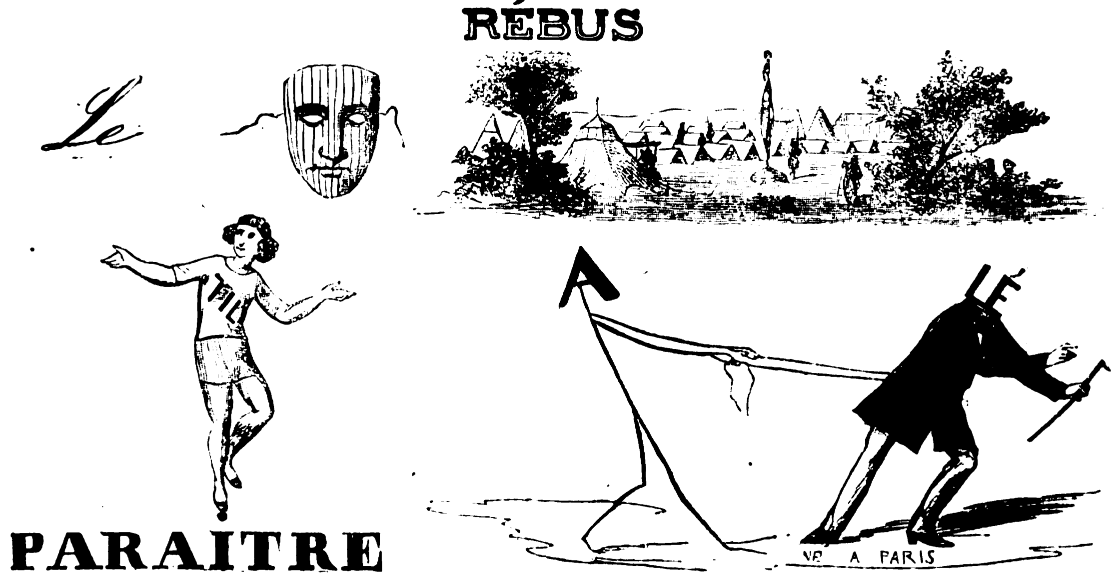
Explication du Logogriphe.

Le mot du logogriphe inséré dans notre dernier numéro est : *Caroline*, dont les lettres diversement placées font : La *Caroline* des États-Unis, *corail*, *loi*, *Nil*, *lion*, *or*, *Nice*, *cor*, *crin*, *Léon*, *Ain-Orne-Loire*, *cire*, *ail*, *lin*.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.
Que de bonnes résolutions échouent devant la vieille habitude.

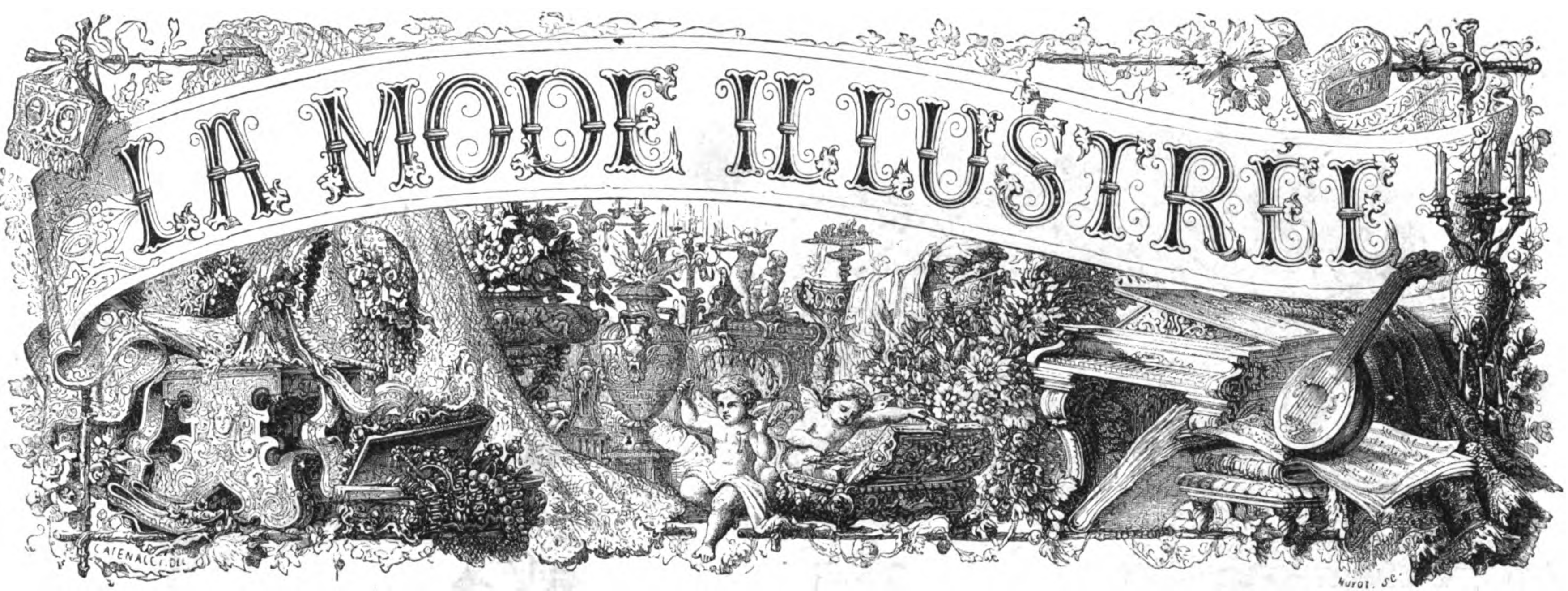


LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal 56 Rue Jacob Paris

Toilettes de Mlles Rabouin, 67 rue Nve des Pts Champs.

N° 25. SIXIÈME ANNÉE. Dimanche, 18 juin 1865.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 30 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cie, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 13, Bedford Street, Covent Garden, W. C. —

COIFFURE POUR JEUNE FEMME OU JEUNE FILLE.

Coiffure pour jeune femme

OU JEUNE FILLE.

Les cheveux de devant, largement ondulés, sont rejetés en arrière de façon à paraître presque droits, sans raie visible. Les cheveux de derrière sont contenus dans une résille faite en cheveux. Sur le côté droit est placé un nœud de ruban bleu vif, et un papillon en dentelle noire.

On trouve les résilles en cheveux, de toutes nuances, chez M. Croisat, rue Richelieu, 76.

Dessins pour travaux

AU FILET OU CROCHET.

Nous continuerons aujourd'hui la série des dessins pour filet ou crochet, voulant contenter successivement toutes nos abonnées ; mais pour cette raison même nous ne pouvons, ainsi qu'on vient de nous le demander, placer des dessins de ce genre dans *chaque* numéro.

N° 1. — Carré pour voile de fauteuil ou coussin. Les chaises longues sont habituellement garnies d'un oreiller couvert de soie rouge, bleue, jaune ou verte, sur lequel on fixe un carré fait avec du coton, ou crochet, ou filet. On fait aussi ces carrés en grosse soie noire de cordonnet pour recouvrir un coussin de canapé.

Nos 2, 3 et 4. — Bordures pour rideaux ou encadrements de tous genres.

Jupons blancs.

MODÈLES DE CHEZ Mmes LABORY ET POTIER, RUE VILLEDO, 3.

Nos lectrices nous ont souvent demandé de leur indiquer une lingère habile, se contentant de gains modérés et consentant à employer toutes les *fournitures* qu'on lui donnerait. On a souvent, en effet, des entre-deux, des broderies, des bouts de dentelle, qui peuvent être utilisés pour une foule d'objets en lingerie pour femmes ou enfants, et l'on n'ose proposer tout cela à certaines lingères parisiennes. Mmes Labory et Potier ont à cœur de contenter les abonnées de la *Mode illustrée*, et nous avons la certitude qu'elles y parviendront.

Nous publions aujourd'hui deux modèles de jupons blancs exécutés dans cette maison.

N° 1. — Grandeur réduite de moitié, percale fine, plis horizontaux, formant une sorte de bordure *grecque*, encadrée par des bandes en biais, piquées, et par un entre-deux en guipure blanche. Sur le bord inférieur, un volant tuyauté se rattache à la dernière bande piquée. Les plis sont exécutés séparément et posés sur le jupon.

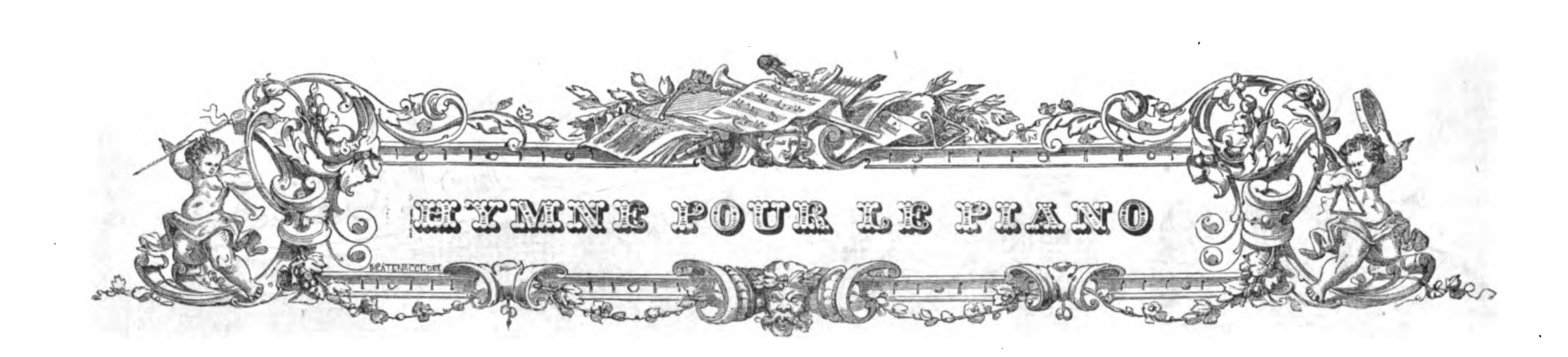
N° 2 Grandeur naturelle. — Bande brodée, encadrée par des entre-deux et des bandes en biais piquées. La broderie est interrompue à intervalles réguliers par des médaillons composés de petits plis encadrés par une bande piquée. Un volant tuyauté est posé sur le bord inférieur du jupon ; toutes nos lectrices pourront exécuter ce joli jupon.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe montante en percale blanche. Le lé de devant est orné d'une bordure composée de carrés faits avec du lacet rouge en laine ; à chaque point de jonction des carrés se trouve un bouton rond et plat en soie rouge ; cette bordure a 25 centimètres de largeur environ sur le lé de devant, et seulement 10 centimètres de largeur sur tous les autres lés ; le corsage montant à manches longues est bordé en laine rouge. Seconde robe de foulards à rayures rouges et blanches, faite en forme *princesse, à corselet* ; des bretelles retiennent ce corselet sur le corsage de percale ; la robe est arrondie et ouverte par devant sur le lé blanc ; cette robe de foulard est entièrement bordée avec six rouleaux de taffetas rouge, et une étroite dentelle noire posée à plat. Les bretelles, également bordées de dentelles, sont ornées de nœuds en étroit ruban rouge posé sur les épaules.


DE CHEZ M. CROISAT, RUE RICHELIEU, 76.

Robe en linos gris. Le lé de devant est orné d'une grande arabesque, exécutée en fine corde de soie bleue ; sur chaque côté de ce lé se trouve une bande de taffetas bleu, encadrée avec de la corde de soie commençant sous le corsage et s'élargissant en descendant pour entourer tout le bord de la robe. Épaulettes en passementerie bleue sur les manches longues du corsage montant : mêmes ornements pour le poignet. Chapeau de tulle blanc, orné de rubans bleus et de fleurs lilas.



Musique de Rud. WILLMERS.

Andante religioso.

Piano.

risoluto ed accellerando poco a poco — ff — rit. — dim. — in tempo. — p

f — p — rit. — p

mf — f — 8va — loco — mf

8va — loco — f — p — legg. — pp

fp — cresc. — ffz — ffz

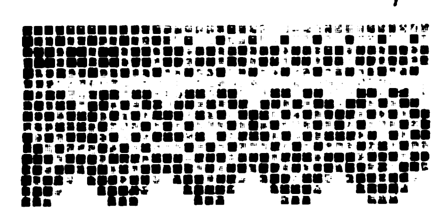
MODES.

Cet acticle sera en quelque sorte un appendice à celui des renseignements. Il donnera quelques indications, qui, vu leur étendue, ne sauraient figurer à la dernière page, et qui, vu leur nature, pourront être, utiles à un grand nombre d'abonnées.

On me questionnait sur un châle noir garni de guipure, destiné à une jeune fille. Ce châle ne peut lui convenir, les jeunes filles n'en portent pas. Il n'y a d'exception à cette règle que pour les châles décrits dans l'un de nos derniers numéros, c'est-à-dire passés dans la ceinture.

On voit des voiles d'un genre nouveau; ils sont assez grands, plus longs devant que derrière, parfois arrondis par devant, carrés par derrière; d'autres fois ronds ou carrés sur les deux côtés; on les fait en tulle uni, sans garniture, sans être même ourlés; ils sont fixés sur le chapeau, et l'enveloppent, ainsi que la figure, d'un nuage bleu, blanc ou rose.

Les chapeaux empire, dont nous comptons publier prochainement des *spécimens*, n'ont pas encore été adoptés; on ne les voit guère que chez les modistes; s'ils arrivent au succès, ils seront traînés à la remorque des coiffures empire, lesquelles, en se généralisant, imposeraient ces chapeaux, qui sont du reste fort disgracieux. Nous les trouverons probablement charmants quand ils triompheront,..... s'ils triomphent. Ne vous moquez pas des faibles femmes, ô hommes forts! vous



N° 2. — BORDURE AU FILET OU CROCHET.

n'agissez pas autrement qu'elles, et vous êtes moins excusables, car pour vous il ne s'agit pas de chapeaux, et vous donnez ou retirez votre admiration selon que l'on réussit ou que l'on échoue.

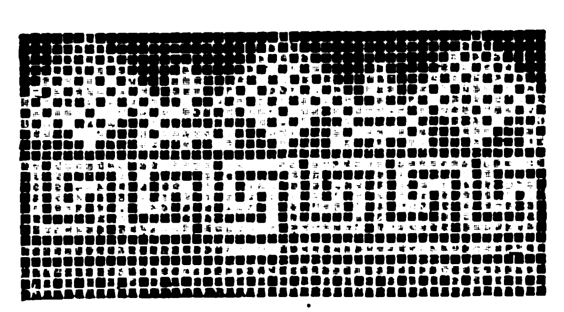
On porte aujourd'hui tant de choses extraordinaires, pour avoir un prétexte de dépense, que l'on peut bien se permettre quelques combinaisons singulières pour satisfaire l'économie; tel avait été probablement le sentiment d'une dame à laquelle j'ai vu une robe dont j'ai pris note.

C'était une robe neuve en taffetas, faite avec deux robes anciennes, trop étroites et trop courtes, probablement. Les lés, tous coupés à pointe, étaient alternativement à grands carreaux blancs et noirs et bruns unis. Le bord de la robe avait pour garniture une bande de taffetas brun, dentelée sur son bord supérieur, et sous laquelle on avait pu mettre une doublure quelconque, — une bande de taffetas à carreaux blancs et noirs, droite sur chaque côté, — et enfin encore une bande de taffetas brun, dentelée cette fois sur son bord inférieur. La largeur de ces diverses pointes dépendra toujours de la prolongation jugée nécessaire pour une robe trop courte. Le corsage se composait d'un gilet Louis XIII, en taffetas brun, et d'une veste ouverte, en taffetas à carreaux blancs et noirs; manches demi-ajustées, garnies avec deux bandes brunes à chaque extrémité.

N° 1. — CARRÉ POUR VOILE DE FAUTEUIL.

On peut varier cette combinaison, mais l'alliance de deux étoffes unies ne produirait pas un bon effet, pas plus que celle de deux étoffes à dessins; l'une doit être unie, — l'autre peut avoir tous les dessins quels qu'ils soient. Cette toilette était un peu bizarre, mais nullement extravagante, et l'on pouvait l'avouer en toute sécurité.

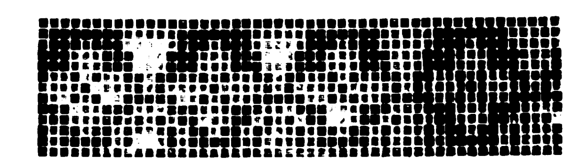
On peut aussi utiliser tous les vieux volants à *dispositions*, soit sur les robes qu'ils ont primitivement ornées, soit sur de modestes étoffes en laine, auxquelles ils communiquent beaucoup d'élégance. On retranche de ces volants toute la partie unie, et l'on emploie leur partie *façonnée* en guise de bandes, que l'on pose *à plat*. L'une de ces bandes peut être fortement doublée et posée à bord d'une robe, s'il est indispensable de l'allonger. Dans tout autre cas, mieux vaut poser trois ou quatre bandes au-dessus de l'ourlet au bord des manches, et des *chevrons* pareils sur chaque épaule. On fera une ceinture ou bien un corselet en taffetas de même nuance que le fond des volants, ou bien en étoffe pareille à la robe; on la garnira avec des bandes coupées dans les volants, mais plus étroites que celles posées sur le bord de la robe; celles des manches sont de même largeur que celles de la ceinture. Sur un tissu uni, cette garniture produira un effet charmant. Ce tissu sera du linos ou du poil de chèvre.



N° 4. — BORDURE AU FILET OU CROCHET.

A propos de ces étoffes, je vais répondre par un reproche à un reproche qui m'a été adressé. On m'engage à indiquer des étoffes modestes... Eh mon Dieu! que fais-je? En dehors des linos et des poils de chèvre à bon marché, je ne connais aucune étoffe moins coûteuse encore que ces étoffes si souvent citées. Il y a bien les jaconas, mais on n'en porte pas à Paris, où les frais de blanchissage, qui sont fort élevés, en font une toilette très-coûteuse. Il y a aussi les percales, mais on n'en porte que pour toilettes d'intérieur, en les garnissant, selon qu'elles sont claires ou foncées, de galons en coton ou de lacets en laine. L'alpaga de nuance claire compose des toilettes d'été jolies et modestes..... mais je n'ai pas oublié d'en parler. Dès lors que me reproche-t-on? C'est aux fabricants qu'il faudrait s'adresser pour leur demander une plus grande variété de ces tissus; je me borne à indiquer ceux qui sont mis en vente, et je n'ai pas failli à cette mission. Quant à la composition des toilettes simples, je n'ai pas non plus omis de l'indiquer plus d'une fois: robe et paletot pareil, avec ou sans garnitures, selon qu'on le préfère.

E. R.



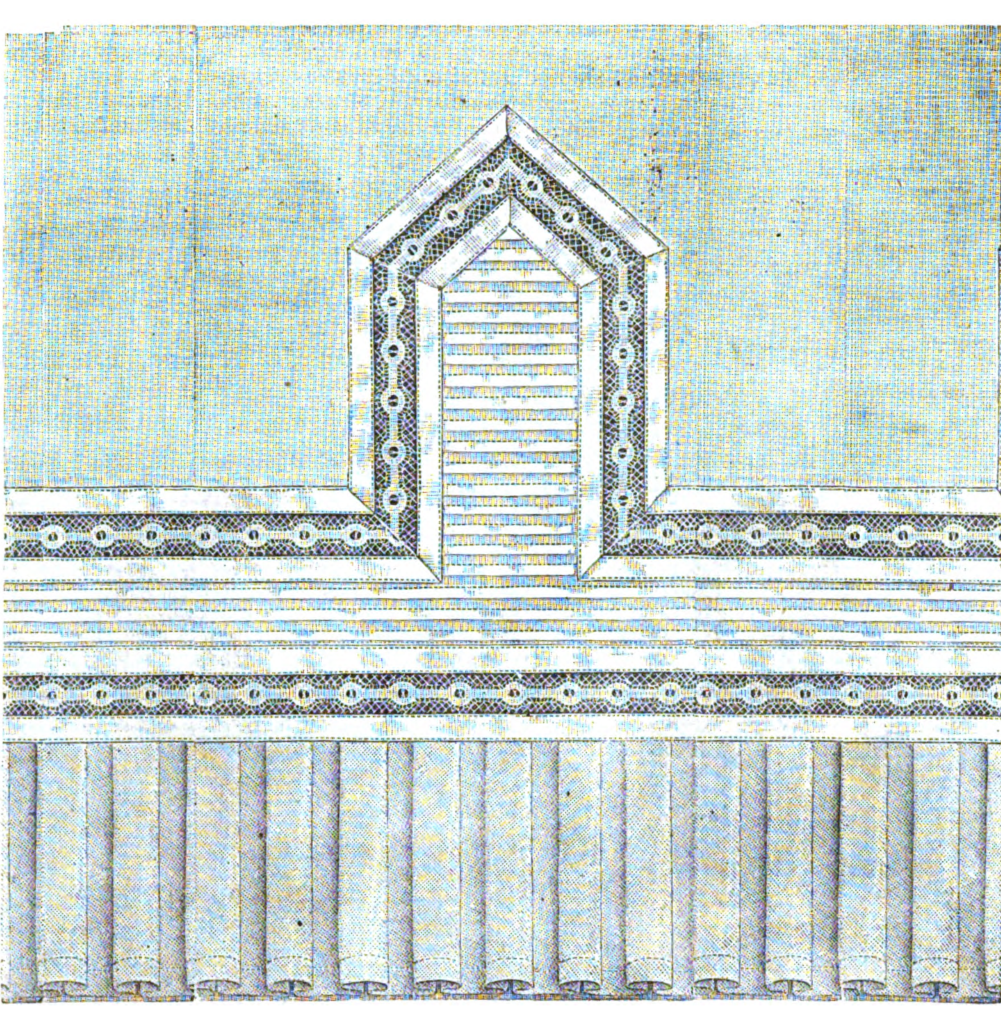
N° 3. — BORDURE AU FILET OU CROCHET.

LES PROMENADES DE M. SAINFOIN.

Je n'apprendrai rien à aucune de mes lectrices en leur disant que nous sommes tous les très-humbles ser-



viteurs de leurs caprices, et que les hommes ont été évidemment organisés pour être conduits par les femmes. Voyez le plus fier d'entre nous, celui-là même qui pousse l'indépendance jusqu'à la rudesse, et ne recule pas même, l'occasion s'en présentant, devant un peu de brutalité; ce n'est pas que je l'approuve, quoiqu'il me soit parfois arrivé de l'imiter, je le confesse et m'en accuse; mais je l'ai choisi pour sujet de mes réflexions, justement parce qu'il a la prétention de ne se laisser gouverner par personne, et de ne relever que de lui-même. Pendant qu'il se défend du côté où l'on ne songe pas à le renverser, il est atteint du côté opposé, et succombe à l'improviste, abattu du premier coup; car l'esprit de corps qui m'anime à juste titre me fait un devoir de signaler cette tactique féminine, bien connue, et cependant toujours couronnée de succès. Je veux parler des fausses attaques, des manœuvres perfides que nous prenons au sérieux, et qui nous portent à concentrer toutes nos forces sur le terrain que l'on feint d'envahir. Nous imitons ainsi le sot astronome dont la Fontaine nous a conté la mésaventure, et, pendant que nous prêtons toute notre attention au point vers lequel l'ennemi semble se porter, nous tombons niaisement dans un piége tendu sous nos pas, et dont nous n'avions pas même soupçonné l'existence.



N° 1. — JUPON BLANC.

L'astronome, c'est moi; l'ennemi, c'est ma directrice; le piége n'est autre chose que le papier sur lequel j'écris en ce moment. On me demandait depuis quelque temps un article d'horticulture, et je le refusais obstinément. J'alléguais toutes sortes de bonnes raisons, entre autres la saison actuelle qui m'oblige à m'occuper de jardinage dans mon jardin, plutôt que dans un journal. Chacun sait que les gens qui parlent le mieux sur les arts sont justement ceux qui sont incapables de faire œuvre d'artiste, c'est-à-dire que le sens critique est incompatible avec le don d'invention et la facilité d'exécution, qui sont le partage des écrivains, des peintres, des musiciens, en un mot de toute la gent vouée à barbouiller du papier ou de la toile. Cette demande me mettait donc dans la cruelle alternative de faire de pauvres articles ou de mauvais jardinage. On a d'abord discuté, puis on a cédé, en me posant une condition cependant: là était le piége; je ne l'ai pas aperçu, et j'y suis tombé pleinement. La transaction proposée et acceptée par moi a eu pour effet de me faire venir aux Expositions des Champs-Élysées pour en parler ici. Or je n'ai pas la moindre connaissance en peinture, et je n'aime pas beaucoup les chiens; vous voyez que le choix est heureux, et que vous serez bien renseignées.

On m'a dit que l'on n'exigeait pas de moi un compte rendu savant; que l'on me dispensait de parler de *modelé*, de *mouvement*, de *composition*, de *brosse*, etc. Assez d'autres ont porté des jugements meilleurs que tous ceux dont nous pourrions enrichir ces pages, a-t-on ajouté. Nous n'avons ni les lumières ni l'autorité qui seraient indispensables..... ni la place qui serait nécessaire pour traiter convenablement ce sujet. Examinez tout cela et dites-nous-en votre avis, absolument comme la servante Laforêt appelée à écouter les vers de son maître. Envisagée à ce point de vue, ma tâche se trouvait simplifiée: on ne me demandait ni méthode ni science... Je pouvais accepter les fonctions qui m'étaient imposées.

On ne peut se dissimuler que la simultanéité des deux expositions a été fort nuisible pour celle qui était établie au Palais concédé à la peinture, les curieux se portaient surtout vers les chiens, et, quand on était forcé de faire un choix entre les deux expositions, ainsi que cela arrive très-souvent à Paris, où la denrée la plus chère est le

N° 2. — JUPON BLANC DE CHEZ Mmes LABORY ET POTIER, RUE VILLEDO, 3.

temps, parce qu'elle sert à acquérir toutes les autres, ce ne sont pas les tableaux que l'on allait voir.

J'ai fait comme tout le monde, et je me suis dirigé d'abord vers les chiens. Si l'on me demande combien il y en a, je répondrai dans les termes employés par un spirituel journaliste, placé près de moi : Il y en a quatre kilomètres; en effet quatre rangs à un kilomètre donnent exactement cette mesure.

J'espère que l'on ne m'interrogera pas sur le but et l'utilité de cette réunion, immense foire offrant cette particularité, que la vente n'y est point la question principale, car je ne saurais répondre à cette interrogation. J'ai vaguement entendu parler de l'amélioration des races. Je n'ai point analysé le motif, car on est trop occupé à Paris, soit pour adresser des questions, soit pour y répondre. Les explications les plus brèves, celles-là même qui n'expliquent rien du tout, y sont toujours considérées comme les meilleures. Va pour l'amélioration des races! Mais, si ce but est réellement atteint, les exposés n'auraient-ils pas le droit de conseiller aux exposants l'application du procédé à leur propre race humaine? On suivrait la méthode adoptée dans certains volumes de grammaire, en insérant quelques individus mal venus, de mauvaise mine et de mauvais caractère, pour montrer par l'exemple comment il ne faut pas être; ils serviraient de repoussoir à ceux qui seraient exposés pour leurs qualités, leur beauté, leurs vertus. Si jamais l'on juge à propos de donner quelque suite à ce projet, que je livre généreusement aux méditations de mes contemporains, en leur abandonnant le bénéfice sans même me réserver la gloire, je demande, comme unique récompense, que l'on veuille bien m'accorder quelques cages, me réservant de les garnir; l'une porterait cet écriteau : *Envieuse*, et je sais bien qui j'y enverrais; mais il faudrait mettre à cette cage de bons et solides barreaux.

Telle qu'elle est, l'exposition des chiens me semble avoir légèrement dévié de son but. Les chiens ne sont guère qu'un accessoire, un prétexte, et leur réunion pourrait porter le titre d'un célèbre roman anglais: *la Foire aux vanités.* J'y ai vu surtout d'affreux *bichons* frisés, enrubannés et maquillés, car aujourd'hui une femme ne se contente pas de peindre son visage; il faut encore que sa palette serve à la toilette de son quadrupède favori. On en voit qui ont des oreilles roses ou bleues. Les Parisiens, qui descendent tous en droite ligne d'Alcibiade, ne coupent plus la queue de leurs chiens, mais ils la mettent en couleur..... ce qui revient au même lorsqu'il s'agit d'attirer l'attention.

Les chiens qui appartiennent à la noblesse, ou bien à l'aristocratie de l'argent, étaient installés dans des niches surmontées d'armoiries et meublées avec une rare entente du confortable : parois capitonnées en velours ou bien en satin, coussins de duvet, vaisselle d'argent ou de vermeil, pour la nourriture et pour la toilette; tels sont les détails qui frappaient tout d'abord les curieux. Boîtes de poudre de riz, teintures de toutes sortes, peignes, brosses, serviettes, baignoires parfumées, eaux de senteur, tout cela était prodigué de façon à faire croire que l'on avait dépouillé, à l'intention de ces charmants quadrupèdes, les cabinets de toilette de leurs maîtresses. Avais-je tort d'affirmer que le chien n'était plus qu'un prétexte, et qu'il s'agissait surtout de faire une *réclame* pour attirer l'attention sur le goût exquis, sur les raffinements ingénieux, sur la richesse de la personne qui possède la bête?

On était saisi de commisération, en comparant à ces ridicules petites caricatures les chiens de berger, d'aspect mâle et simple, si beaux dans leur douce gravité. On connaît leur intelligence, leur dévouement, leur courage; ils représentaient la nature (j'entends celle qui est bonne) mise



ROBES DE Mme CASTEL-BRÉANT, 58 BIS, RUE SAINTE-ANNE.

Toilette de jeune fille. Robe en mohair écru, orné de bandes en taffetas gros bleu, posées au-dessus du volant tuyauté, à bord du corsage à basques, et autour de l'encolure; les revers des manches sont également en taffetas gros bleu; la corde de soie entrelacée sur le côté droit est de même couleur.

Robe en taffetas noir. Une passementerie noire mélangée de perles d'acier, avec boutons et glands assortis, compose les ornements de la robe et du paletot pareil.

en regard de la civilisation, telle qu'on la comprend aux époques de décadence, l'être utile placé en face du parasite inutile. Charmants, merveilleux gandins, frisés et bichonnés, cravatés de ruban, ô vous tous qui pensez (si tant est que vous pensiez) avoir été mis au monde pour faire valoir les habits du tailleur en renom, avez-vous été visiter l'exposition des chiens? oui sans doute, car elle était à la mode; ne vous a-t-il pas semblé un peu humiliant de constater, dans cette sphère infime, toute la distance qui sépare la créature travailleuse et intelligente de l'être oisif, uniquement voué aux soins de sa toilette?

Chaque année on entend répéter, après chaque exposition de peinture, le grand cri poussé par Bossuet : La peinture se meurt! la peinture est morte! Puisque cette opinion paraît être généralement répandue et acceptée, elle doit contenir une certaine dose de vérité. Mais j'ai ouï dire autour de moi qu'elle ne datait pas d'hier, que le dix-septième siècle pouvait déjà l'émettre en se comparant au seizième siècle, tandis que le dix-huitième siècle avait le même droit, en appréciant son prédécesseur, et ainsi de suite jusqu'à nous. L'humanité est, sauf le respect que je lui dois, assez semblable à mes espaliers et à mes quenouilles : quand ces arbres ont produit une récolte exceptionnellement remarquable, ils sont forcés de se reposer et demeurent languissants, quelquefois pendant plusieurs étés. Les siècles, pour l'humanité, équivalent à peine aux années par lesquelles nous comptons notre courte vie. Qui peut calculer combien de centaines d'années il doit falloir à la nature épuisée pour se reposer d'avoir produit Raphaël, Michel-Ange, etc., et pour rassembler dans son creuset les éléments qui composeront les égaux de ces grands hommes? Il n'est donc pas tout à fait raisonnable de comparer nos contemporains à ces colosses, et il vaut mieux juger les peintres modernes en les comparant entre eux.

Si je ne me trompe, ce qui fait généralement défaut à notre époque, c'est le don de l'invention, l'idée rendue vivante par la forme qui l'exprime. On fait bien,..... il y a même des peintres qui font trop bien, mais il est rare que l'on soit ému ou même intéressé par l'œuvre en elle-même. Succès d'originalité, succès de scandale, succès de naïveté, il y en a pour tous les goûts..... excepté pour ceux qui prétendraient à une émotion élevée.

Les paysages sont fort beaux, et je m'y connais, en ma qualité de jardinier. Mais, qu'on me permette de le dire, il n'y a pas là un grand mérite de composition, ni un remarquable don d'invention; c'est Dieu qui a créé, c'est la nature qui pose, l'artiste n'est qu'un peintre de portrait qui, s'il sait son métier, choisira les *bons moments* de son modèle pour en composer un ensemble

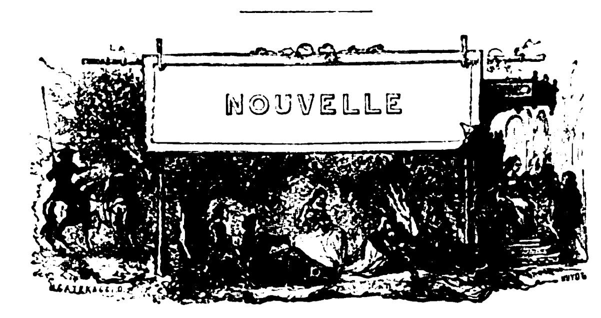
ressemblant, quoique idéalisé. Ceux de ces paysages que j'ai préférés sont une *Vue du lac de Némi*, par M. Corot; un *Effet de lune*, par M. Daubigny. Le *Paradis terrestre*, de M. Desvaux, m'a décidé à amnistier notre mère Ève : je ne regrette plus qu'elle nous l'ait fait perdre. La *Perle noire*, de M. Hébert, est une Africaine mieux réussie, dit-on, que celle de l'Opéra. Mais que fait ici une *Olympia* de M. Manet? Évitez ce tableau, mes chères lectrices; en le fuyant vous perdrez du même coup le *Christ*, à qui l'on a jugé à propos de donner ce singulier voisinage, et vous y gagnerez doublement, tant il est vrai que la vertu est toujours récompensée. M. Moreau a été moins heureux que l'an passé; le *Jason* et le *Jeune Homme et la Mort* ne valent pas (à ce que l'on disait autour de moi) le *Sphinx*. Cette année, il paraît que c'est sa peinture qui se pose en sphinx, car on ne comprend rien à l'énigme qu'il propose au public. Ah! voici M. Meissonnier dans son atelier; mais non, ce doit être le Petit-Poucet. Quelles bottes, mon Dieu! quelles bottes gigantesques! Je vois ce que c'est : la renommée de Bastien a sans doute troublé son repos, et il a demandé à son fils de faire savoir que ses bottes sont plus grandes que ses tableaux. Cette peinture est jolie du reste.

Quant à vous énumérer les portraits féminins qui tapissent toutes les salles, j'y renonce; adressez-vous à un autre que moi. Sont-elles décolletées, grand Dieu! sont-elles bien peintes! Rien n'y manque. On pourrait à la rigueur compter les grains de la poudre de riz qui couvre leur visage. Ces portraits doivent être d'une ressemblance surprenante.

Quant à la sculpture, Paris, qui est toujours affairé, toujours disposé par conséquent à réduire toutes choses en un résumé aussi succinct que possible, ne consent à s'occuper que d'une seule statue, le *Guitariste*, de M. Dubois, qui a obtenu la médaille d'honneur. Les puristes affirment que cette récompense, justement parce qu'elle est équitable, donne la mesure exacte de la faiblesse des œuvres exposées par les sculpteurs. Si la statue de M. Dubois est la meilleure de l'exposition, et l'on s'accorde à peu près sur ce sujet, où allons-nous, grand Dieu! Une statue habillée! Car enfin le *Guitariste* est habillé. Cela vous mène tout droit à la sculpture d'étagère; ce n'est plus de l'art, c'est du métier. Mais en voilà assez sur ce sujet. On serait lapidé aujourd'hui à Paris si l'on osait ne pas partager l'enthousiasme général que cette statue inspire. Tout en répétant les *on dit* de l'exposition, je ne me porte pas garant de leur exactitude. La statue m'a paru charmante, simple et gracieuse, et je n'ai eu aucun effort à faire pour me mettre au diapason général.

Mais, pendant que je faisais ces promenades, je ne pouvais m'empêcher de pousser quelques soupirs vers mon ermitage. Les roses ont été très-pressées cette année; elles sont en pleine floraison. J'ai laissé un *Général Jacqueminot* et un *Lord Raglan* tout couverts de boutons; et je voudrais bien voir laquelle l'emportera, de la France ou de l'Angleterre, dans cette lutte pacifique. Permettez-moi d'aller m'en informer.

E. R. SAINFOIN.



LE LEGS.

Suite.

Bien des choses, dans cette allocution, blessèrent profondément M. Darcet. Il lui semblait tout d'abord surprenant que l'on pût s'assimiler à lui, et se montrer aussi difficile qu'il l'avait été lui-même; il se reconnaissait de bonne foi des priviléges tout particuliers, et il ne pouvait admettre que l'on eût l'étrange prétention de se placer, près de lui, sur un pied d'égalité. Les allusions qui évoquaient la désagréable vision de la vieillesse, sans cesse repoussée par lui, et le hantant cependant avec une constante importunité, achevèrent de l'irriter.

« Fais comme tu l'entendras, » répondit-il avec sécheresse; « aussi bien je sais qu'il serait fort inutile d'essayer de modifier tes opinions, car tu n'as jamais voulu suivre mes avis; laisse-moi seulement te dire qu'il me sera éminemment désagréable de te voir exercer une profession quelconque; cela ne s'est jamais fait dans notre famille, j'entends dans la branche dont nous descendons en ligne directe; — et c'est pour m'éviter ce déplaisir que j'ai partagé avec toi cette partie de ma fortune qui s'était accumulée durant ta minorité.

— Si tel a été ton motif, tu aurais dû me le laisser ignorer, » répondit vivement Georges, froissé à son tour; « mais je ne te crois pas; laisse-moi continuer à penser que tu as agi généreusement, non par vanité, non par égoïsme, mais par affection pour moi; et n'essaye pas, je t'en conjure, d'ébranler la reconnaissance que tu m'as toujours inspirée. D'où vient cette sorte d'hostilité que tu me témoignes depuis quelque temps? En formant les projets que je t'ai confiés, je te faisais, par la pensée, une place dans notre cercle de famille, et j'aimais à me retracer l'avenir, en songeant que je vivrais près de toi, et que tu aurais une part de mon bonheur.

— Je te remercie; mais je préfère arranger mon existence à ma guise. Si j'en crois l'éloignement que t'inspirent mes conseils, et l'aversion que tu manifestes pour un mariage de convenance, ton choix serait déjà fait.

— Hélas! je ne puis te répondre affirmativement; si mon cœur dit oui, ma raison dit non; il y a une notable différence d'âge entre elle et moi, et je crains d'être trop vieux pour elle.

— Allons donc! Encore ton exagération endémique; les mariages de ce genre sont souvent plus heureux que tous les autres.

— Eh bien! je vais te prouver, » dit Georges en souriant, « que je ne suis pas aussi obstiné que tu le crois, et que ton opinion peut modifier la mienne; mon cher Louis, mon mariage dépend de toi.

— Comment? Que veux-tu dire? » s'écria M. Darcet, craignant de comprendre son frère, et le comprenant trop bien.

« J'ai aimé Sarah depuis qu'elle était une petite fille, et aujourd'hui je la demande en mariage à son tuteur.

— Malheureux! » s'écria M. Darcet, oubliant tout à coup ses habitudes de décorum, et se laissant aller à un emportement effrayant, « je n'attendais pas moins de toi! Sarah est ma fiancée, et je ne la céderai à personne; elle m'a accepté librement, et je ne pense pas lui avoir donné lieu de retirer sa promesse.

— Sarah! » répéta Georges avec épouvante..... « Comment! tu comptes épouser cette enfant?

— Je viens de te le dire, » répondit M. Darcet en recouvrant un peu de calme. Il avança un fauteuil, s'assit en affectant un extrême sang-froid, et regarda son frère bien en face avec une expression de dédain ironique.

« Tu aimes Sarah? » dit Georges à voix basse.

« Probablement.

— Et elle t'aime aussi?

— Cela ne te regarde pas; et cette question est tout à fait superflue de toi à moi. »

L'extrême tranquillité, la froideur avec laquelle M. Darcet répondait à son frère, eurent un résultat inévitable; sa douleur se transforma en une irritation qu'il ne put dominer, et il s'écria avec emportement:

« Elle ne t'aime pas, elle ne peut t'aimer!

— Qu'en sais-tu? l'as-tu interrogée?

— Non certes, car je ne pouvais guère prévoir un semblable projet; mais j'affirme qu'elle peut t'aimer comme un tuteur, comme un second père, mais non comme un époux; j'ajoute qu'il est peu généreux de ta part de surprendre le consentement d'une enfant qui n'a pas conscience de ses actes, et, qu'en un mot, tu as agi avec égoïsme.

— Bien, Georges, » dit M. Darcet avec un amer sourire; « continue ton discours injurieux; laisse-moi évaluer la valeur morale de ton cœur, que l'on me représente comme l'un des meilleurs et des plus généreux; voilà donc ce que la reconnaissance t'inspire pour ton bienfaiteur?

— Oh! mon frère! » s'écria Georges en fondant en larmes; « tu es bien cruel! tu vois que je souffre, et tu irrites ma souffrance pour m'arracher des plaintes qui te fournissent le prétexte d'une accusation d'ingratitude! Je t'en conjure; sois plus juste et plus miséricordieux. Quand je suis venu te dire que j'aimais cette enfant, je ne connaissais pas tes projets; un mouvement affectueux de ta part eût adouci le coup que tu me portais; mais sans doute tu souffrais aussi, car tu m'as adressé des paroles acerbes, et tu as agi envers moi comme si j'étais réellement un ingrat. Bien souvent on fait naître les mauvais sentiments en les supposant chez autrui, et surtout en agissant comme s'ils étaient démontrés; cela peut être habile, et les hommes enclins à juger sur les apparences, donnent en ce cas raison à celui qui représente à leurs yeux un bienfaiteur outragé... Mais il est une autre justice que celle des hommes; celle-là pèse les intentions, et absout celui qui a été condamné ici-bas.

— Prends garde, Georges, tu es bien près de prouver que je ne t'accuse pas à tort, car chacune de tes paroles contient une supposition blessante.

— S'il en est ainsi, pardonne-moi; tu sais bien que je t'ai toujours aimé, et je ne sais si la pensée de renoncer à ton affection ne me serait pas aussi pénible que celle... de cet autre renoncement. Il faudra donc te fuir... m'éloigner à la fois de toi et d'elle; effacer d'un seul coup toutes les visions qui me promettaient un avenir heureux passé entre vous deux.

— Ce tableau était touchant en effet, » répondit M. Darcet sans se départir du ton ironique qu'il avait adopté; « mais tu es trop juste pour ne point m'excuser si je refuse de réaliser ce programme à mes propres dépens. »

Et Georges, malgré sa douleur, malgré le ressentiment qu'attristaient en lui les dédains de son frère, fit rapidement un examen de conscience. « Si j'étais *lui*, » se disait-il, « et s'il était *moi*, et s'il fallait renoncer à Sarah, lui céder le bonheur de vivre près d'elle, aurais-je le courage d'accomplir ce sacrifice?... Non, je ne le crois pas... Mais cependant je suis certain que j'aurais défendu ma cause avec plus de bonté. » L'irritant spectacle de l'impassibilité dédaigneuse gardée par son frère fit fermenter les ressentiments qu'il essayait de dominer.

« Soit, » dit Georges en se levant brusquement, « défends tes droits..... Mais il n'en est pas moins certain que tu n'aimes pas Sarah, — et que je l'aime. »

Les deux frères se quittèrent sur ces paroles, sans que la situation dangereuse dans laquelle ils se trouvaient placés l'un vis-à-vis de l'autre eût été pacifiée par un élan, un mot affectueux.

Georges passa quelques heures dans un trouble indescriptible; tout croulait à la fois autour de lui, et il éprouvait cette terrible sensation que nous avons tous ressentie lorsqu'il nous a fallu renoncer tout à coup à une chère vision qui résumait toutes nos préférences et toutes nos espérances. Dans ces moments, il semble que l'on tombe du ciel sur la terre, et que l'on s'y réveille dépouillé, gisant dans les ténèbres sur un sol glacé; partout la solitude, partout la nuit..... la lueur qui nous éclairait, nous soutenait, nous fortifiait, est éteinte, et nous voyons s'étendre devant nous un désert sans limites.

Sous peine d'être un monstrueux exemple d'ingratitude aux yeux de tous et aux siens propres, Georges ne pouvait disputer à son frère la fiancée qu'il avait choisie : il devait s'éloigner, les quitter pour bien des années, pour toujours peut-être, et renoncer à tout ce qu'il avait aimé jusqu'ici; le devoir exigeait ce sacrifice.... Mais le devoir serait trop aisé s'il ne se trouvait bien souvent en opposition avec d'autres devoirs qui paraissent également sacrés. Georges se dit bientôt que son bonheur n'était pas seul mis en question, que Sarah regretterait tôt ou tard le mariage auquel elle avait donné son consentement, que trente ans de différence entre deux époux constituaient une disproportion d'âge qui était monstrueuse, et que de même qu'il avait défendu Sarah contre l'égoïsme de son frère lorsqu'elle était une petite fille sans patrie et sans famille, il devait aussi la défendre contre ce même égoïsme se produisant aujourd'hui sous une nouvelle forme. Il prit donc la résolution d'en appeler à Mme Viennay, et de la conjurer d'intervenir au nom du bonheur de Sarah.

Il la trouva seule, car Sarah avait été emmenée par la famille d'un secrétaire de l'ambassade française, et M. Darcet avait accepté une invitation de son banquier; Georges put donc effectuer son projet sans retard, et entra aussitôt en matière. Mme Viennay écouta avec tristesse les observations qu'il lui adressa relativement au projet de son frère.

« Je savais bien que, de part ou d'autre, vous feriez naître un débat regrettable, et c'est pour cela que je désirais une séparation, » dit-elle; « il paraît que cela était inévitable. Allons, Monsieur Georges, il faut me faire une confession complète, afin que nous cherchions ensemble le moyen de remédier à ce malheur. D'où provenait l'irritation de votre frère?

— Hélas! cette irritation existait déjà à l'état latent; l'explosion a eu lieu lorsque je lui ai confié mes plans d'avenir..... quand je lui ai demandé Sarah en mariage.

— Que n'êtes-vous revenu en France avant de nous rencontrer à Venise! » répondit Mme Viennay en gémissant; « la situation est étrangement compliquée, et il semble impossible d'en sortir sans blesser quelque sentiment respectable.

— Oh! Madame, ce mariage serait une véritable captation; songez à l'âge de Sarah... à l'âge de mon frère.

— Qui sait, » répondit Mme Viennay en fixant le vide, comme pour essayer de pénétrer l'avenir, « si les choses ne sont pas bien telles qu'elles sont! Nous nous repentirons peut-être si nous changeons la situation actuelle.

— Ce n'est pas votre cœur ni votre raison qui vous dictent ces paroles, » dit Georges avec vivacité; « elles vous sont suggérées par des sentiments artificiels, et vous tenez un langage officiel qui sert à cacher votre véritable pensée. Le temps presse; Sarah ou mon frère peuvent revenir subitement; dites-moi bien vite comment vous appréciez la situation actuelle, — et ce que vous augurez de l'avenir!

— Hé bien! puisque vous ne craignez pas d'entendre la vérité, je vais vous dire que vous ne pouvez honorablement donner suite à vos projets. Vous devez trop, l'un et l'autre, à Monsieur Darcet, pour n'être point, l'un et l'autre, dignes de blâme, non pas seulement devant le monde, mais encore au tribunal de votre conscience, si vous rompiez à votre profit les desseins qu'il a formés.

— Je lui rendrai tout ce que je possède, » s'écria Georges avec emportement; « les dernières lettres que j'ai reçues d'un ami auquel j'ai rendu quelques services me permettent d'espérer la prochaine restitution d'une somme considérable; je pourrai donc lui rendre tout, tout ce qu'il m'a donné, et me retrouver vis-à-vis de lui indépendant, capable, par conséquent, de lutter pour tout ce que j'aime.

— Il n'est pas aussi facile que vous le pensez de se dégager des dettes de la reconnaissance, » dit Mme Viennay, en posant doucement la main sur le bras du jeune homme; « si vous pouvez lui restituer la fortune qu'il vous avait donnée, pouvez-vous en même temps effacer le souvenir et les résultats de sa protection? Vous pouvez lui rendre de l'argent..... mais vous n'en avez pas moins vécu de ses bienfaits pendant dix ans.

— Oh! mes projets! » s'écria Georges avec un douloureux regret; « combien j'avais raison de vouloir me vouer au travail, de ne relever que de mes propres forces! Mon adolescence était mieux inspirée que ne l'a été ma jeunesse; celle-là entrevoyait une carrière laborieuse, comme unique port de salut; elle pressentait tous les périls attachés à l'oisiveté; elle comprenait instinctivement que l'indépendance, telle que la comprennent ceux qu'on appelle les *gens du monde*, n'est qu'un abominable esclavage. Eh quoi! n'être rien, qu'en vertu d'un capital plus ou moins considérable?..... Ne pouvoir se suffire à soi-même?.... Voir son existence étroitement enchaînée à une somme d'argent?..... Qui donc oserait affirmer, dans cette situation, que les conseils de l'honneur, que les inspirations de la dignité prévaudront toujours contre les suggestions de ce que la lâcheté nomme la *nécessité*? Hélas! quand j'ai voulu employer mon temps, mes facultés, mon énergie, à exercer une profession, mon frère me disait :

« A quoi bon? N'as-tu pas une fortune suffisante? Jouis de ta jeunesse, de ton indépendance; voyage, amuse-toi; il ne faut pas qu'un Darcet travaille..... » Et, sans être convaincu, je me suis laissé entraîner. C'est ainsi que j'ai dépensé les années que je ne retrouverai plus; ces *années* qui, employées utilement, m'auraient donné l'indépendance morale. Heureusement, il en est temps encore; je me libérerai de ce dur servage. Mais vous, Madame, ne craignez-vous pas de vous tromper dans l'appréciation de ce qui représente notre devoir à tous? Par cela seul qu'il est riche.... et qu'il a pu nous combler de ses bienfaits..... mon frère n'a-t-il que des droits? Le devoir, à son tour, n'est-il pas fait pour le courber sous ses *lois*? En acceptant le legs fait par un vieil ami, en se chargeant de la tutelle de cette enfant, en lui permettant de vivre et de grandir dans l'une de ses maisons, a-t-il donc acquis une esclave que nul ne peut lui disputer, sans encourir la réprobation générale, sans déchoir, même à ses propres yeux?

— Mieux vaut se tromper par excès de scrupule que de risquer de s'égarer en écoutant les habiles suggestions de notre personnalité. Vous, son frère, vous ne pouvez devenir son adversaire.

— Et pensez-vous, Madame, que les véritables amis de Louis n'aient aucun devoir à remplir, même un devoir qui serait en opposition avec la respectueuse passiveté qu'impose sa situation de bienfaiteur?

— Je n'ai pas dit cela; et je n'ai pas du reste à me reprocher d'avoir jamais conseillé à cette enfant une alliance aussi disproportionnée.

— Suffit-il de ne pas la conseiller? J'en appelle à votre conscience. Louis, que j'ai mieux appris à connaître en un mois qu'en vingt ans, vous semble-t-il fait pour ne jamais inspirer un regret à l'imprévoyante enfant qui a consenti à devenir sa femme? L'énorme différence d'âge qui existe entre eux est à mes yeux la moindre des incompatibilités, lorsque je la compare à toutes les autres. Ah! Madame, il est bien des degrés dans la générosité, et bien des variétés de générosité! Lorsque c'est l'esprit ou la vanité, et non le cœur, qui nous dictent des actions généreuses, il arrive tôt ou tard qu'on est forcé de les apprécier à leur véritable valeur, et de leur retirer l'approbation que méritent seuls les actes absolument dépourvus de toute arrière-pensée égoïste. Est-il, hélas! rien de plus personnel que le caractère de Louis? Cette triste et récente découverte n'est pas la moindre de mes douleurs. Eh bien! ce que j'ignorais avait été pressenti par Sarah. Dès sa première enfance elle avait vaguement entrevu l'intensité de cet égoïsme, et, en dépit de sa raison, de sa conscience, qui lui imposent l'obligation d'honorer son tuteur, l'instinct veille en elle et la met en défiance; ce sentiment n'est qu'assoupi..... Il se réveillera à la première occasion qui lui permettra d'apprécier ce caractère; elle est généreuse, véritablement généreuse; elle professe un culte pour tout ce qui est beau et bien dans l'ordre moral..... Jugez de la souffrance, de l'humiliation qu'elle éprouvera lorsqu'elle verra Louis..... tel que je le vois maintenant. Seront-ils bien heureux alors, l'un et l'autre, — l'un par l'autre?

— Soyez assuré que ma prudence ne dégénérera jamais en lâcheté. Ce mariage n'est pas fait; Sarah sera toujours libre de rétracter sa promesse, et, si je ne me trompe, ce dénoûment est inévitable et imminent; lorsqu'elle viendra à moi pour faire appel à mon expérience, à la tendresse que je lui ai vouée, je lui représenterai les malheurs attachés à une union mal assortie, — mais non sans avoir loyalement prévenu monsieur Darcet, non sans lui réserver la possibilité de lutter pour sa cause.

— Alors il vous séparera d'elle, » reprit Georges avec découragement; « il lui donnera une compagne plus disposée à soutenir ses projets..... et Sarah sera perdue pour nous.

— Monsieur Darcet ne pourrait en venir à une semblable extrémité sans se rendre odieux à Sarah; non, Monsieur Georges, ces craintes sont vaines. Agissons avec loyauté..... et fions-nous à la Providence du soin de justifier la confiance que nous aurons mise en elle. Sous peine de déchoir à vos yeux, à ceux même de Sarah, vous ne pouvez la solliciter et l'obtenir que du consentement de son tuteur; toute autre voie serait mauvaise, et vous vous la reprocheriez tôt ou tard.

— Je me suis déjà dit tout cela, » reprit Georges tristement... « Mais je n'ose espérer aucune issue favorable à ma situation; je ne puis revoir mon frère; il faudra donc lui écrire? Et s'il ne communique pas le contenu de ma lettre à Sarah, s'il ne me répond pas, faudra-t-il donc renoncer à cette affection qui fait maintenant partie de moi-même?

— Les événements ne sont jamais si douloureux ni si heureux qu'ils nous apparaissent d'avance. Mettez-vous toujours d'accord avec le devoir envisagé dans son aspect le plus rigoureux; vous ne tarderez pas à découvrir que, moyennant cette ligne de conduite, les obstacles les plus insurmontables en apparence s'aplanissent à notre insu. »

Il y avait dans le rayonnement des yeux de Mme Viennay, dans le son de sa voix, tant de bonté, de conviction et de douce fermeté, que Georges se retira un peu consolé, et tout à fait décidé à suivre des conseils qui se trouvaient exactement d'accord avec ses sentiments, lorsqu'il pouvait écarter ceux-ci sans se laisser égarer par la passion, qui lui adressait un langage bien différent.

Louis revenait seul à pied; il avait quitté la maison de son banquier, et marchait un peu à l'aventure, livré à ses pensées; il regardait autour de lui sans rien voir, et s'avançait machinalement; il se trouva tout à coup devant une petite porte qui réveilla en lui un vague souvenir. Le soleil couchant l'éclairait de lueurs pourpre; sur la large pierre qui servait de seuil à cette pauvre petite maison, une jeune femme était assise, tenant un enfant sur ses genoux; un autre enfant, un peu plus âgé, jouait à ses pieds.

Un artiste se serait arrêté devant ce tableau; il aurait admiré la beauté de la jeune mère, la gracieuse attitude de l'enfant qui était renversé sur ses genoux, et tenait dans une de ses petites mains un pied rose et potelé, en fixant son regard vague sur les dernières clartés du soleil. Qui pourra sonder le mystère qui s'agite dans le regard d'un enfant? La précoce gravité qui s'y révèle à certains moments indique-t-elle le souvenir ou la prescience? Est-ce le vide, est-ce l'immensité qui se peint dans ces yeux si prématurément méditatifs? Ignorent-ils tout ce que nous savons, ou bien connaissent-ils tout ce que nous ignorons.... tout ce qu'ils oublieront, à mesure qu'ils feront l'apprentissage de la vie?

L'autre enfant, gros garçon de deux ans environ, faisait quelques pas à la poursuite d'un moineau qui venait picorer effrontément quelques grains sous les pieds des passants, puis revenait en criant près de sa mère, à laquelle il racontait, dans ce langage qui est intelligible seulement pour une mère ou une nourrice, ses précoces déceptions et la fuite de l'oiseau qui s'obstinait à ne pas se laisser prendre.

Louis s'était arrêté. La jeune femme ne s'étonnait nullement de l'examen dont elle était l'objet; les artistes qui peuplent Rome prennent de tous côtés leurs sujets d'études, et plus d'une fois elle avait été l'objet de leur attention; mais, après avoir regardé l'étranger avec indifférence, elle ne put s'empêcher de l'examiner plus attentivement; leurs yeux se rencontrèrent, le même souvenir frappa à la fois Louis et la jeune mère, et celle-ci lui sourit joyeusement.

Trois ans auparavant, Louis se trouvait à Rome avec son frère, et ils avaient passé tous deux devant cette maison; ils revenaient d'une brillante réunion, dans laquelle on les avait obligés tous deux à jouer, contre leur coutume, un assez gros jeu, et leur gain avait été considérable. Devant cette même porte se tenait un homme furieux; il tenait la main de la jeune femme, qui, alors, était une jeune fille, et voulait l'obliger à rentrer dans la maison; mais un jeune homme tenait l'autre main de la jeune fille, en adressant, tantôt à l'un, tantôt à l'autre, les plus ardentes supplications. En Italie, on ne craint pas de mettre le public dans la confidence des affaires de famille, et, en s'arrêtant près de ce groupe, les deux frères furent bientôt instruits du sujet de cette scène.

C'était le père, la fille et le fiancé de celle-ci. D'abord accepté, le fiancé se trouvait éconduit par le père, qui avait reçu pour sa fille des propositions plus avantageuses et les avait accueillies avec empressement. Elle avait été demandée en mariage par le boucher installé dans la boutique du coin, qui avait déjà quelque bien et un bon état. Le jeune homme ne possédait rien; il travaillait chez un lapidaire; c'était la plus belle tête que Louis eût jamais vue, même dans ce pays romain, où toutes les têtes sont belles. Les deux frères s'approchèrent de ce groupe, et chacun des personnages qui le composaient s'adressèrent à eux avec véhémence, en les prenant pour juges et arbitres de leurs droits mutuels. Le boucher lui-même sortit de sa boutique pour se mettre de la partie, et raconta ses griefs. Cela composa un chœur de malédictions, de supplications, de reproches et de menaces.

« Véritable quatuor final d'un acte d'opéra, » dit Louis à son frère; « voilà la basse grondante et tonnante; le boucher est arrivé à temps pour tenir l'emploi du *baryton*; le jeune fiancé persécuté est le *ténor*, tandis que la jeune fille dit sa douleur sur les notes aiguës du *soprano*. »

Georges, sans répondre aux plaisanteries de son frère, remplissait avec conscience les fonctions de juge qui lui avaient été si brusquement dévolues; il exhortait le jeune homme à la patience, il faisait honte au père de la jeune fille du sordide intérêt qui le portait à la rendre malheureuse pour un peu d'argent. Puis, s'adressant au *baryton*, c'est-à-dire au boucher, il l'adjura de ne point désunir deux cœurs qui s'aimaient; il en appela à ses sentiments; il ajouta qu'il ne pouvait trouver une bonne épouse dans celle qui ne l'acceptait que pour obéir à son père, et qui lui obéissait en gémissant. Plus amusé que touché par cette scène, Louis était intervenu à son tour. Il est si aisé de prêcher les bons sentiments dans une cause étrangère!.... si facile de soutenir le droit, de vanter la justice et le désintéressement quand on n'a aucun intérêt personnel qui soit en jeu, et qui se trouve en opposition avec la pratique de ces vertus!

Les jeunes fiancés étudiaient avec anxiété l'impression causée par ces exhortations sur l'arbitre de leurs destinées; le vieillard, un moment irrésolu, s'était pris à secouer la tête, comme pour chasser des pensées importunes.

« Tout cela est bel et bon, » répondit-il à Georges; « mais si ce gendre-là, — il désignait le jeune homme, — tombait malade, il faudrait l'aider et le soutenir, lui, sa femme, ses enfants, s'ils en ont?..... Tandis qu'avec cet autre gendre, non-seulement je ne cours pas le risque de voir ma fille tomber à ma charge, mais encore je puis espérer que mes vieux jours finiront doucement, sans que je sois obligé de demander l'aumône. Savez-vous bien qu'il a beaucoup d'écus?..... Il en a pour trois mille francs de votre monnaie française. »

Le boucher se caressait la barbe d'un air triomphant, et approuvait de la tête chacun des arguments de son futur beau-père.

« Trois mille francs? » répéta Georges en s'adressant à son frère. « Tu l'entends? Justement la somme que nous venons de gagner au jeu; c'est sans doute en prévision de la scène qui nous attendait à cette place, c'est afin que nous venions au secours de deux cœurs désolés que la Providence a permis notre gain. »

— Toujours tes idées romanesques, » répondit Louis en haussant les épaules avec dédain. « Tu deviens tout à fait absurde, je t'en préviens; quoique j'aie une fortune suffisante, je ne puis cependant m'habituer à distribuer de tous côtés des dots de trois mille francs.

— La moitié de cette somme m'appartient, puisque nous nous étions associés pour la perte comme pour le gain. Voyons, Louis, tu ne comptais pas sur cet argent; il ne t'est ni indispensable ni nécessaire; le riche Darcet fera-t-il moins que le pauvre Darcet? » ajouta Georges en riant.

« Allons, » dit Louis en tirant son portefeuille, « puisque nous sommes, selon toi, les hommes d'affaires de la Providence, puisque cette somme n'est qu'un fidéicommis, il ne faut pas trahir la confiance qui nous a été témoignée. Voyons, mon brave homme, renvoyez votre boucher; nous donnons trois mille francs à ce jeune homme, à la condition que vous lui donnerez votre fille. »

Jamais l'on ne vit un plus brusque changement d'expressions, et Louis affirma, séance tenante, qu'il ne regrettait pas la somme déboursée pour ce spectacle. Le boucher, atterré, s'éloigna la tête basse; le père sourit immédiatement au jeune homme, qu'il accablait naguère d'injures et de malédictions; celui-ci tomba aux pieds de Louis, tandis que la jeune fille s'élançait vers Georges et s'agenouillait devant lui.

« Vous êtes des anges envoyés par la Madone, devant laquelle j'ai prié nuit et jour! » s'écriait-elle.

« Oh! seigneur, » disait à son tour le fiancé; « ma vie, mon sang, tout vous appartient!

— Que Dieu vous comble de ses bénédictions; qu'il vous ramène sain et sauf dans votre pays; qu'il vous donne une femme belle et vertueuse, des enfants dont vous verrez les enfants et les petits-enfants, » reprenait la jeune fille toujours prosternée aux pieds de Georges, malgré les efforts qu'il faisait pour la relever.

— Je demanderai tous les jours à la Madone de bénir votre maison et le mariage de vos enfants, » ajoutait le fiancé, ne pouvant admettre qu'une *excellence* riche, et pas tout à fait jeune, n'eût pas déjà à se préoccuper de l'établissement de sa famille.

— Allons, c'est bon, » répondit Louis avec quelque impatience. « Voici l'argent; marie-toi, et laisse-moi tranquille, » ajouta-t-il en français.

« Relevez-vous, » disait Georges à son tour; « on ne se met à genoux que devant Dieu.....

— Et devant ses anges, » répondit la jeune fille..... « Oh! que pourrais-je faire pour vous?

— Oubliez les chagrins que vous a causés votre père; il croyait travailler à votre bonheur; soignez sa vieillesse, soyez une bonne épouse.

— Oui, oui, vous pouvez y compter. »

La somme fut remise au fiancé, et les deux frères s'éloignèrent en commentant, chacun à leur façon, le petit drame dans lequel ils avaient représenté la Providence. Georges voyait dans un prochain avenir une heureuse famille se serrant autour de l'aïeul. Louis disait que le fiancé, devenu riche si subitement, pourrait bien renoncer à la jeune fille, et chercher à doubler son bien, en épousant quelque bouchère, et Georges s'indignait de ces suppositions.

Toutes les circonstances de cet épisode se représentèrent subitement à la mémoire de Louis; il ne put s'empêcher de faire un cruel retour sur lui-même, et de constater des analogies pénibles entre sa propre situation et le petit drame de famille auquel il avait pris part; il ne put s'empêcher de se voir un moment sous les traits du boucher éconduit, de prêter à la jeune fille le charmant visage de Sarah, tandis que Georges lui apparaissait comme son adversaire, comme son rival.

La jeune femme avait appelé son mari; tous deux lui présentèrent leurs enfants, en renouvelant les bénédictions dont ils l'avaient comblé le jour de leur première rencontre. Le vieux père était mort; le ménage vivait paisible, laborieux, dans cette petite maison. Tandis que le mari prodiguait tous ces détails à Louis, qui l'écoutait d'un air distrait, et qu'il s'obstinait à le considérer comme son unique et principal bienfaiteur, parce qu'il tenait le portefeuille qui avait assuré leur bonheur, la jeune femme, plus perspicace, mieux avisée (comme toutes les femmes), demandait avec attendrissement des nouvelles du *fratello*; et comment se portait le frère? « Où était-il? Était-il marié, heureux, avec une femme bonne et belle? Ah!... il la méritait bien! Il était si bon, si généreux! »

Ce panégyrique devint bientôt insupportable pour M. Darcet. Il fit quelques brèves, sèches et vagues réponses, repoussa l'enfant qui lui tendait les bras, d'après les injonctions paternelles, et s'éloigna en toute hâte.

Sarah était revenue près de Mme Viennay; elle se montra fort désappointée de l'absence de Georges, et, dès qu'elle aperçut M. Darcet, elle se hâta de lui demander pourquoi son frère n'avait pas encore paru.

La réponse de M. Darcet fut calme, mais glaciale, et presque sévère; il répondit « que Georges n'était pas indispensable à leur existence, et que, de son côté, il avait sans doute trouvé un meilleur ou plus agréable emploi de ses moments. Sarah l'écouta avec surprise, parut réfléchir profondément au sens de cette réponse, et demeura fort silencieuse pendant le reste de la journée.

La soirée se passa tristement. Mme Viennay, tout en travaillant, s'efforçait de soutenir la conversation; mais l'on sait que rien n'est plus difficile, en certains cas, que de trouver des paroles n'ayant aucun rapport avec une secrète préoccupation; la pensée reste fixée sur le sujet que l'on veut éviter; tout y ramène lorsqu'on veut s'en écarter, et ce sujet demeure présent pour tous ceux qui paraissent l'oublier, grâce à la surveillance constante, rigoureuse, qu'ils exercent sur eux-mêmes, afin de se préserver de toute allusion périlleuse de nature à met-



tre en péril la trêve qui semble être momentanément convenue.

Alors la conversation est un fardeau trop lourd pour chaque assistant; on la laisse languir dans les monosyllabes, et, peu à peu, elle tombe..... Mais, comme le silence peut être aussi éloquent, aussi explicite que le langage, chacun comprend qu'il faut le rompre à tout prix. On se précipite maladroitement sur cette conversation, qu'il faut absolument soutenir; on la fait renaître tant bien que mal, on recommence cette pénible tâche, qui consiste à parler pour ne rien dire, à s'intéresser à tout ce qui est indifférent, à paraître indifférent à tout ce qui intéresse.

Cette pénible soirée se termina enfin. Dès le lendemain Mme Viennay reçut deux lettres: l'une qui lui était adressée, l'autre qu'elle était chargée de remettre à M. Darcet, auquel elle fit immédiatement demander un moment d'entretien.

Elle lui présenta silencieusement la lettre dont elle avait déjà pris lecture, puis celle qui lui avait été confiée. Louis ut la première.

« Madame

« Vous avez remplacé près de Sarah la mère qu'elle avait perdue; vous l'avez entourée d'une affection si tendre, que vous lui avez rendu la force de vivre, lorsqu'elle s'éteignait, mortellement frappée par une atmosphère d'indifférence; elle est presque votre enfant, et je m'adresse à vous comme je me serais, en cette circonstance, adressé à la mère que vous avez remplacée.

« J'aime Sarah, je l'aime dès son enfance; elle m'apparaissait alors comme une frêle enfant, qui avait besoin de mon affection pour lutter contre le précoce dégoût que lui inspirait la vie. Aujourd'hui, je l'aime autrement; mais, je vous le jure, avec le même dévouement.

« J'ignorais les projets formés par mon frère; cette affirmation, dont il pourra vous garantir l'exactitude, ne me sauve-t-elle pas des reproches que j'aurais mérités si ces projets m'avaient été confiés?

« Aujourd'hui, il est trop tard, et je ne puis effacer de mon cœur l'image de cette enfant, désormais associée à ma vie, à mes plus chères espérances. Je n'essayerai pas une lutte qui m'est interdite par les sentiments de tendresse fraternelle; eux aussi ne peuvent être arrachés de mon cœur sans me causer une amère, une insupportable souffrance. Mais je demande à vous, Madame, à mon frère, tuteur de Sarah, d'instruire celle-ci de l'affection que je lui porte, de lui dire que j'aurais été bien, bien heureux s'il m'avait été permis de vivre désormais près d'elle, par elle et pour elle. Si elle refuse de m'accorder sa main, si elle maintient le consentement accordé à mon frère, ni lui, ni elle, ne me reverront plus..... à moins que les années, en s'écoulant, ne réussissent à adoucir ou calmer tous les sentiments qui nous divisent maintenant. Je ne rentrerai pas en France; j'irai m'établir en Amérique.

« Si au contraire Sarah, libre comme la loyauté l'exige, libre de disposer de sa destinée, conservait quelque affection à l'ancien ami de son enfance; si elle consentait à m'accorder le droit de me dévouer à son bonheur, je vous la confierais, Madame, à vous, à mon frère, jusqu'au moment prochain, je l'espère, où j'aurais conquis l'indépendance, en me vouant au travail. J'ai des amis; je trouverai, dans quelque grande entreprise industrielle, l'emploi de mon temps, de mes facultés, et nous pourrons conserver et témoigner à mon frère la reconnaissance que nous lui devons, sans être soupçonnés d'agir sous l'impression d'un vil sentiment de cupidité.

« Je vous charge, Madame, de remettre à mon frère la lettre que je lui adresse; je vous supplie d'obtenir une réponse, et de me la transmettre aussi vite que possible.

« Votre ami,

« Georges DARCET. »

M. Darcet rendit cette lettre à Mme Viennay, et prit silencieusement connaissance de celle qui lui était adressée. Il y trouva les mêmes prières, les mêmes propositions, énoncées en des termes qui présentaient un singulier mélange de douceur et d'emportement. On y suivait le courant, le choc, l'antagonisme de sentiments opposés; on y trouvait tour à tour des appels à l'amitié fraternelle, des révoltes de la dignité qui aspirait à l'indépendance, des apaisements subits qui étaient, sans nul doute, imposés, non par la crainte servile de mécontenter celui qui allait décider de son sort, mais qui témoignaient visiblement de l'appréhension bien autrement grave d'une accusation d'ingratitude.

« Répondrez-vous, Monsieur? ou me chargerez-vous de répondre à M. Georges? » dit Mme Viennay, lorsque Louis, posant cette lettre devant lui, demeura quelques instants sans rompre le silence.

« Il est peu probable que je lui écrive, » répondit Louis; « nous avons eu, relativement au sujet sur lequel il revient fort inutilement, une longue discussion, qu'il ne me conviendrait pas de renouveler. Georges a oublié tout ce qu'il me doit..... tout ce que j'ai fait pour lui; il m'a profondément blessé, et je désire ne plus le revoir..... de quelques temps au moins.

— Qu'a-t-il donc fait, Monsieur? Il a aimé Sarah; mais il ignorait vos projets; cette excuse doit être suffisante à vos yeux pour l'absoudre du reproche d'ingratitude.

— Soit, » reprit M. Darcet avec sécheresse, « mais je ne saurais lui pardonner si aisément le langage qu'il a tenu dans cette discussion. J'ai droit, tout au moins, à son respect....

— Il pensait sans doute que la tendresse a plus de valeur que le respect, et il vous a tendrement aimé, chacun peut l'affirmer comme moi. Quant à l'emportement que vous lui reprochez avec raison, ne pensez-vous pas, Monsieur, qu'on ne peut demander à la jeunesse le calme qui est l'apanage de l'âge mûr, et lui a été donné, sans nul doute, pour user d'indulgence vis-à-vis de ceux qui ne le possèdent pas encore?

— S'il en était ainsi, Madame, le rôle que j'ai rempli jusqu'ici serait, il faut en convenir, une pitoyable duperie. Eh quoi! par cela seul que l'on a contracté des obligations envers moi, tous les ménagements, toute la douceur, tous les égards seraient mon lot? Je les devrais à ceux qui me doivent tout, tandis qu'eux n'auraient pas d'autres devoirs envers moi que de me laisser travailler à leur bonheur?

— L'exagération rend parfois la vérité plus frappante, » répondit Mme Viennay en souriant, « comme la caricature est plus ressemblante que la peinture sérieuse. Vous venez d'énoncer de grandes vérités, Monsieur; oui, nous avons à remplir envers ceux qui ont reçu nos bienfaits des devoirs incessants; il faut leur faire des sacrifices plus pénibles que les sacrifices d'argent accomplis par vous; afin d'assurer l'existence de votre frère, vous avez voulu lui donner l'indépendance. Où serait votre générosité si, le rendant indépendant vis-à-vis d'autrui, vous exigiez de lui l'attitude et la soumission d'un esclave? Avons-nous encore le droit d'exiger la reconnaissance de celui qui a reçu notre bienfait, au moment où nous lui appliquons un coup de poignard.... ou bien un coup de pied? J'exagère à mon tour, Monsieur, afin de rendre mon raisonnement plus compréhensible; j'ajoute que la susceptibilité de l'obligé est tout naturellement bien plus ombrageuse que celle du bienfaiteur, ce qui impose à celui-ci des ménagements plus délicats encore que ceux dus à tous ses semblables. Ce n'est pas seulement l'individu et son amour-propre que nous préservons en nous imposant ces soins minutieux et généreux. S'il s'agissait uniquement de ménager la vanité, je n'envisagerais pas de cette façon les devoirs du bienfaiteur; mais il s'agit de l'existence d'une qualité, d'une vertu; il s'agit de développer ou d'étouffer l'un des plus nobles sentiments de la nature humaine..... la reconnaissance; et je ne saurais m'empêcher de croire que nous sommes responsables devant Dieu de tous les bons sentiments dont nous avons arrêté ou empêché le développement.

— Alors, Madame, vous pensez que pour remplir mon *devoir* envers Georges, » répondit M. Darcet, en appuyant ironiquement sur le mot *devoir*, « je dois me hâter de renoncer à tous mes projets d'avenir? Que par cela seul que je lui ai fait un sacrifice, je ne puis plus m'arrêter dans cette voie, et que je suis forcé désormais de préférer en toute circonstance son bonheur au mien... sous peine de détruire tout ce que j'ai fait pour lui, et de lui donner le droit d'être ingrat?

— Non, Monsieur, » reprit froidement Mme Viennay, « la justice n'exige de vous aucun de ces sacrifices; la générosité seule vous les imposerait, surtout si le bonheur de M. Georges n'était pas seul mis en question.

— Que voulez-vous dire, Madame? » s'écria M. Darcet avec emportement.

« Ne pensez-vous pas, Monsieur, qu'il serait fort malheureux, non-seulement pour Sarah, mais pour vous-même, qu'elle apprît un jour... et trop tard, les propositions qui vous sont faites aujourd'hui?

— Pensez-vous qu'elle les accepterait? » dit M. Darcet avec ironie, « qu'elle oublierait l'engagement pris envers moi, qu'elle repousserait l'amour librement accepté par elle?

— Je n'oserais affirmer le contraire; Sarah a toujours conservé pour votre frère une amitié très-vive; elle n'a jamais oublié la tendresse désintéressée qu'il lui témoignait lorsqu'elle était une pauvre enfant privée de toute affection. Mais il est un moyen bien simple pour écarter tous nos doutes; il faut instruire Sarah de la demande qui vous a été adressée par M. Georges, et l'autoriser à se prononcer librement. La prudence nous conseille cette ligne de conduite, la conscience nous l'impose, car nous sommes responsables l'un et l'autre, Monsieur, du bonheur de cette enfant.

— Ainsi, » dit M. Darcet, répondant à ses pensées plutôt qu'aux paroles prononcées par Mme Viennet, « ainsi, j'aurai enrichi mon frère, j'aurai recueilli le legs qu'un père m'a fait de son enfant, j'aurai élevé cette enfant sous mon toit, j'aurai doublé sa fortune en l'administrant sagement, j'aurai mis en elle l'espoir de mon avenir, pour me la voir enlever par cet ingrat... pour rester seul, abandonné par ces deux ingrats!

— Si vous regrettez, Monsieur, le sacrifice fait pour votre frère, vous pourrez vous entendre avec lui au sujet de..... d'une restitution qu'il projette, je crois, depuis la dernière conversation qu'il a eue avec vous. Quant à Sarah, Monsieur, outre qu'il n'est pas absolument certain qu'elle revienne sur la promesse qui vous a été faite, vous avez l'esprit trop élevé pour ne pas comprendre aisément une vérité qui doit nous être toujours présente: le bienfait conserve son caractère sacré et respectable tant que nous n'en exigeons pas la rétribution. Si, au contraire, nous voulions qu'il fût reconnu par des sacrifices plus considérables que ceux accomplis par nous, la générosité serait déchue de son rang, car elle descendrait au niveau de la spéculation. Dites, Monsieur, me trompé-je dans cette appréciation? Ce n'est pas à vous qu'elle doit sembler rigoureuse ou erronée, car vous avez été pendant dix ans le tuteur désintéressé de la jeune fille qui vous a été léguée. »

(*La suite au prochain numéro.*)

EMMELINE RAYMOND.

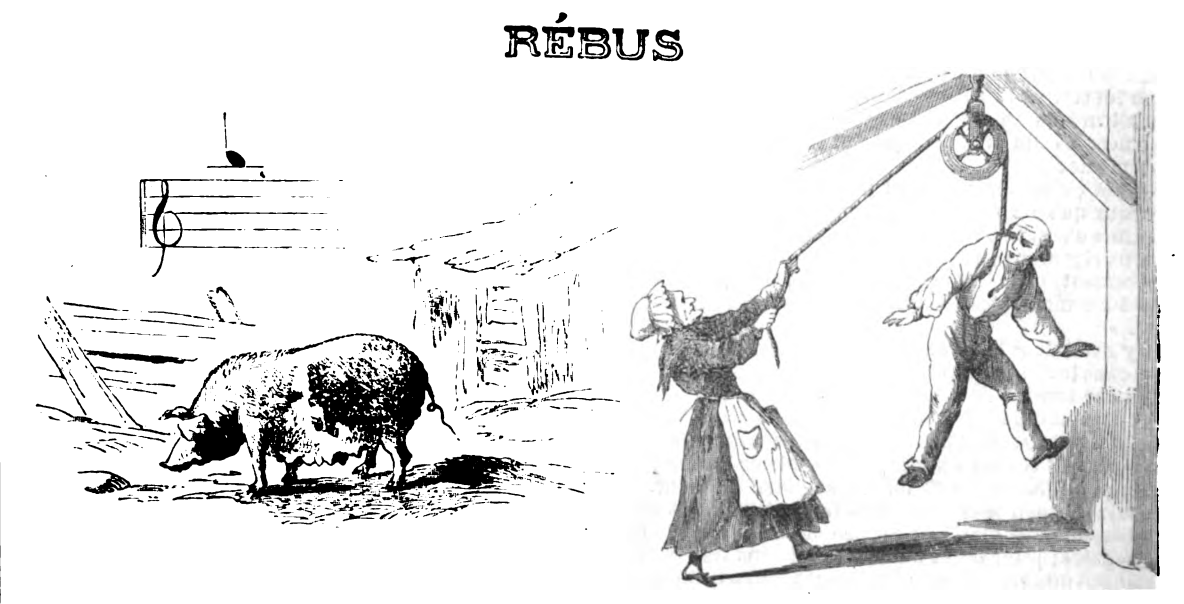


Mme la Comtesse Gi..... Je me souviens, en effet, d'avoir reçu une bande sans lettre, annonçant que j'avais reçu une lettre sans bande; mais cette lettre avait été détruite, et je ne pouvais m'y reporter pour la réponse. Nous ne pouvons publier en été que des *confections* d'été. Si un climat plus froid en exige d'autres, il faut prendre nos modèles d'hiver. On peut porter des robes blanches à tout âge, même quand on est âgée; mais, dans ce cas, on s'abstiendra des corsages décolletés, des vestes courtes dégageant la taille, des ceintures à pans par derrière, en un mot de tous les détails d'une toilette *jeune*. Mme Aubert, rue Neuve-des-Mathurins, 6, fait de charmants chapeaux et bonnets pour dame âgée, quand on la prévient que l'on consent à avoir l'âge que l'on a. — *N°* 17,341, *Palerme*. Pour accompagner une toilette très-légère en mousseline de soie, faire une écharpe pareille à la robe destinée à une jeune fille. Encadrer cette écharpe avec une bande en taffetas ayant 2 centimètres 1/2 de hauteur, découpée d'un côté comme de l'autre *côté, à plat*, sous l'ourlet de l'écharpe, en *soutenant* un peu la bande seulement aux coins: si la mousseline est à rayures ou dessins de couleur, le taffetas serait de même nuance que les rayures, et qu'une longue ceinture en ruban, nouée par derrière. — *N°* 58,069, *Rhône*. On met une crinoline à une petite fille de trois ans; la longueur des jupes dépend de sa taille. En général, les robes des petites filles, à cet âge, tombent un peu au-dessus du genou. — *N°* 44,911, *Gironde*. Les robes de mousseline blanche, *à pois*, ne peuvent passer de mode; elles conviennent mieux que la mousseline unie pour toilettes de jour; on fait ces robes, surtout pour jeune fille, *sans aucune garniture*, avec un large ourlet. Nous ne pouvons publier toujours les mêmes dessins. Il est certain que l'on porte toujours des *coques* en chignon. — *N°* 1,050, *Mons*. Il n'est pas d'usage, en France du moins, que les dames assistant à un mariage offrent un bouquet à la mariée. Merci pour cette aimable lettre. — *Liège*. A trente ans, on peut porter un chapeau rond et des fleurs naturelles, si l'on veut; mais ces dernières ont l'inconvénient d'être plus poétiques que gracieuses et commodes, quand on les emploie en guise de coiffure. Je ne saurais répondre à la dernière question, mais je suis persuadée qu'une extrême propreté doit triompher de cet inconvénient. — *N°* 57,917, *Gard*. Nous ne pourrons à notre grand regret nous occuper de ces dessins en ce moment.

Le Directeur-Gérant: W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

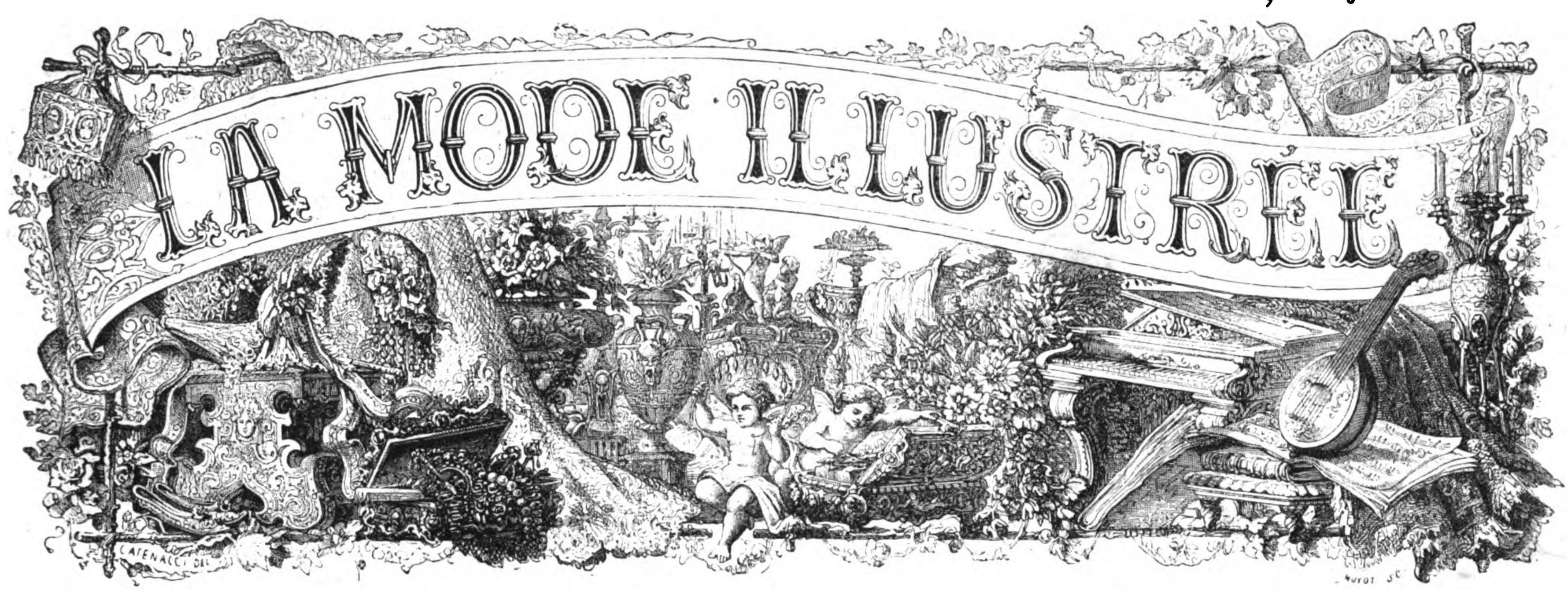
RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Le mascaret, quand il est sur le point de paraître, attire les Parisiens.

N° 26. SIXIÈME ANNÉE. Dimanche, 25 juin 1865.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 80 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (frais de poste compris).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (frais de poste compris).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (Pour l'étranger le port en sus). — LONDRES, 13, Bedford Street, Covent Garden, W. C. —



COIFFURE ANTIGONE.

Coiffure Antigone,

DE CHEZ M. CROISAT, RUE RICHELIEU, 76.

Cette coiffure, très-simple, convient aux jeunes filles. Pour exécuter le chignon, on noue les cheveux au lieu de les tordre, afin de ne rien perdre de leur longueur.

Par devant, deux bandeaux s'enlacent à deux tresses *circassiennes*, montées sans *bouffants* à l'intérieur, plates par conséquent, réunies par la monture. On les fixe d'abord sur le côté droit du chignon. Parfois on achève cette coiffure en frisant, à l'aide d'un fer chaud, les petits cheveux placés près du front.

S'adresser directement à M. Croisat pour tous les accessoires de cette coiffure.

Passementerie.

(Voir les nos 20 et 22).

Les dessins 1, 2 et 3 représentent le travail, qui forme une arabesque ; on les termine par un bouton ou par un gland, lorsqu'il s'agit d'employer plusieurs de ces arabesques pour garnir une robe ou bien un pardessus. On place le cordon comme l'indique la figure 1, on conduit le bout *a* vers la gauche, par-dessus la bouclette, le bout *b* à droite, sous les bouclettes, en se dirigeant vers le haut, on y croise les deux bouts (voir le dessin n° 2), puis on les entrelace comme l'indique le dessin n° 3. On coupe les deux bouts en leur laissant 1 centimètre de longueur pour les coudre ensemble, et l'on cache cette couture sous un bouton, ou bien sous un gland.

N° 7. — Grande arabesque que l'on emploiera en la garnissant de frange pour orner un bournous ; on peut la continuer, en la répétant, pour former une bordure. Pour faire cette arabesque, on emploiera un mètre de cordon. On la commencera comme le n° 2 de la page 154 du n° 20. Sur ce commencement on conduira le bout *a* dans la direction indiquée sur le dessin n° 4 par une ligne composée de petits traits, de telle sorte que l'extrémité de ce bout reste vers la pointe de la flèche ; on obtient ainsi le résultat indiqué par le dessin n° 5. On entrelace ensuite le cordon dans la direction suivie par la ligne composée de petits traits. Pour terminer l'arabesque on conduit le cordon *a* dans la boucle marquée par un point sur les dessins 6 et 7, — le cordon *b* au travers de la boucle marquée par une croix, en croisant encore les deux bouts et les entrelaçant comme l'indique le dessin n° 7.

Embrasse de rideau.

MATÉRIAUX : 6 mètres et demi de cordon blanc, ou de couleur.

Notre dessin représente un peu plus de la moitié d'une embrasse de rideau en grandeur naturelle. On la fait avec du cordon pris double ; chacun des deux morceaux est d'abord plié en deux et tordu depuis le milieu, pour former la grande bouclette qui se trouve à chaque extrémité de l'embrasse. Avec les quatre morceaux réunis, on fait une sorte de natte, ayant 6 à 8 centimètres de longueur, que l'on entoure à son extrémité avec un cordon tourné quatre ou cinq fois. On tire les cordons de bas en haut au travers de ce cordon que l'on vient de tourner, et l'on commence l'embrasse proprement dite, qui n'est autre chose que le travail portant les chiffres 6, 7, 8 et 9 dans le n° 20.

On répète 6 fois ce travail pour le contour, on forme ensuite le dessin du milieu, et l'on répète le contour en revenant sur ses pas. L'arabesque du milieu de l'embrasse (à la place où cette embrasse s'élargit) est faite comme l'arabesque représentée par les dessins 4 à 7. Les traits placés dans l'intérieur de cette arabesque indiquent le milieu de l'embrasse.

Deux bordures en broderie orientale.

Les contours des diverses arabesques sont faits au point de chaînette, l'intérieur est rempli au passé, le tout en couleurs tranchantes et variées.

On emploie ces bordures pour les jupons, les robes de chambre, les vestes, les bournous et les vêtements d'enfants.

Entre-deux au crochet.

N° 1. — On fait cet entre-deux dans le sens de sa longueur, coupant le brin à la fin de chaque tour, pour le rattacher au commencement ; sur une chaînette ayant la longueur voulue, on revient, en faisant alternativement une bride, — une maille en l'air ; sous celle-ci on passe une maille de la chaînette.



DE CHEZ M. CROISAT, RUE RICHELIEU, 76.

2e *tour*. — Une maille simple ; — * 13 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 8 mailles, — une maille simple dans la neuvième maille du tour précédent. Recommencez depuis *.

3e *tour*. — On le commence dans la maille du milieu du premier feston composé de mailles en l'air du tour précédent, c'est-à-dire dans la septième des 13 mailles en l'air ; — * une bride, — 5 mailles en l'air, — une double bride, — 5 mailles en l'air, — une double bride, — 5 mailles

en l'air, — une bride, le tout dans cette même septième maille; 3 mailles en l'air, — une maille simple dans la septième des 13 mailles en l'air suivantes, — 3 mailles en l'air. Recommencez depuis *.

4e *tour.* — * Une maille simple, — 5 brides, — une maille simple *à cheval* sur le premier feston composé de mailles en l'air du tour précédent, — une maille simple, — 5 brides, — une maille simple sur le second feston, — une maille simple, — 5 brides, — une maille simple sur le troisième feston, 3 mailles simples sur les 3 mailles en l'air suivantes, — une maille simple sur la maille simple suivante, — † 7 mailles en l'air, — une maille simple dans la deuxième de ces 7 mailles, de façon à former une bouclette ou *picot*. Recommencez depuis † trois fois encore, — une maille simple dans la dernière maille simple, avant le commencement de ces quatre picots, — 3 mailles simples sur les 3 mailles en l'air suivantes. Recommencez depuis *.

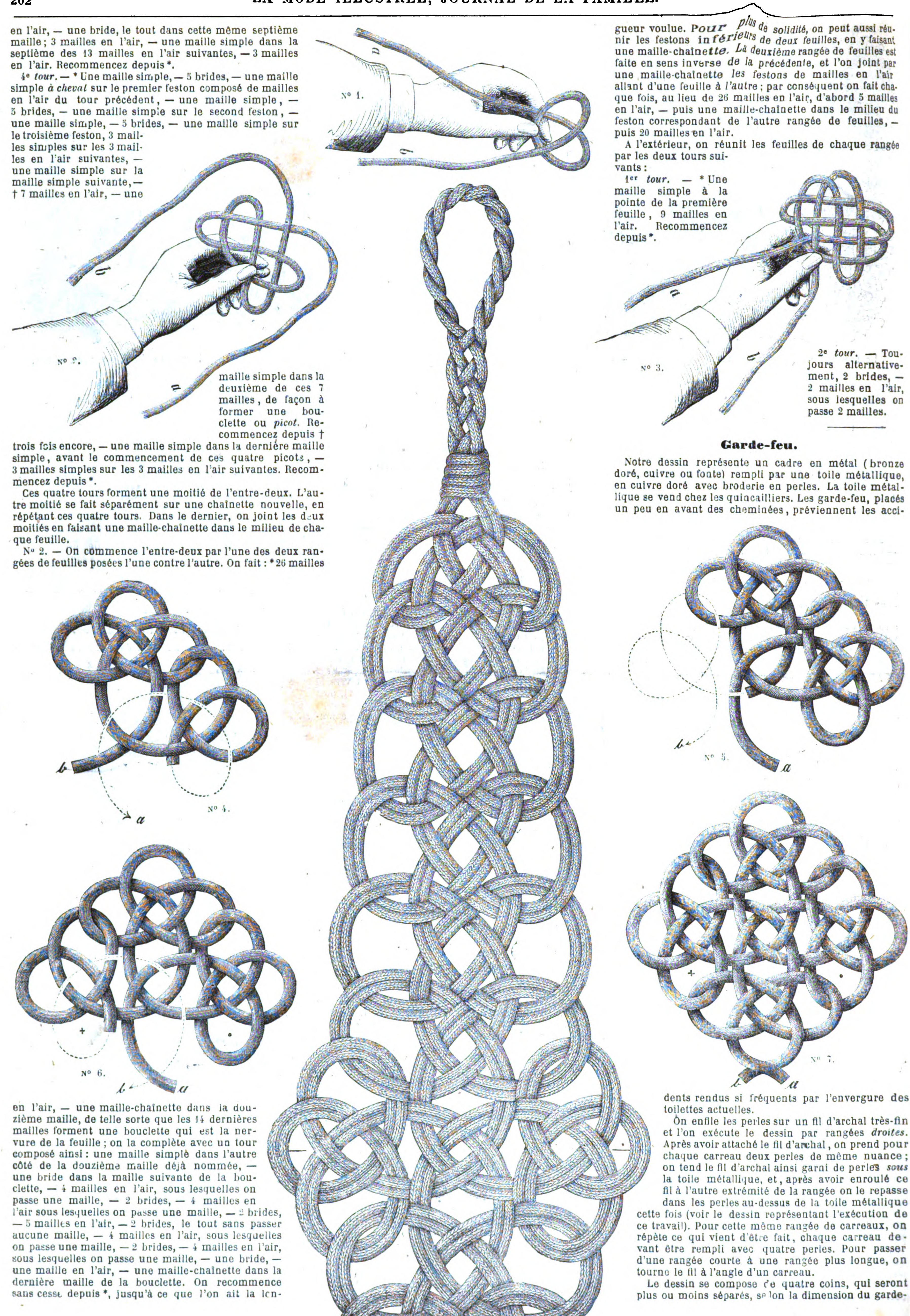
Ces quatre tours forment une moitié de l'entre-deux. L'autre moitié se fait séparément sur une chaînette nouvelle, en répétant ces quatre tours. Dans le dernier, on joint les deux moitiés en faisant une maille-chaînette dans le milieu de chaque feuille.

No 2. — On commence l'entre-deux par l'une des deux rangées de feuilles posées l'une contre l'autre. On fait : * 26 mailles en l'air, — une maille-chaînette dans la douzième maille, de telle sorte que les 14 dernières mailles forment une bouclette qui est la nervure de la feuille; on la complète avec un tour composé ainsi : une maille simple dans l'autre côté de la douzième maille déjà nommée, — une bride dans la maille suivante de la bouclette, — 4 mailles en l'air, sous lesquelles on passe une maille, — 2 brides, — 4 mailles en l'air sous lesquelles on passe une maille, — 2 brides, — 5 mailles en l'air, — 2 brides, le tout sans passer aucune maille, — 4 mailles en l'air, sous lesquelles on passe une maille, — 2 brides, — 4 mailles en l'air, sous lesquelles on passe une maille, — une bride, — une maille en l'air, — une maille-chaînette dans la dernière maille de la bouclette. On recommence sans cesse depuis *, jusqu'à ce que l'on ait la longueur voulue. Pour plus de solidité, on peut aussi réunir les festons inférieurs de deux feuilles, en y faisant une maille-chaînette. La deuxième rangée de feuilles est faite en sens inverse de la précédente, et l'on joint par une maille-chaînette les festons de mailles en l'air allant d'une feuille à l'autre; par conséquent on fait chaque fois, au lieu de 26 mailles en l'air, d'abord 5 mailles en l'air, — puis une maille-chaînette dans le milieu du feston correspondant de l'autre rangée de feuilles, — puis 20 mailles en l'air.

A l'extérieur, on réunit les feuilles de chaque rangée par les deux tours suivants :

1er *tour.* — * Une maille simple à la pointe de la première feuille, 9 mailles en l'air. Recommencez depuis *.

2e *tour.* — Toujours alternativement, 2 brides, — 2 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 2 mailles.



Garde-feu.

Notre dessin représente un cadre en métal (bronze doré, cuivre ou fonte) rempli par une toile métallique, en cuivre doré avec broderie en perles. La toile métallique se vend chez les quincailliers. Les garde-feu, placés un peu en avant des cheminées, préviennent les accidents rendus si fréquents par l'envergure des toilettes actuelles.

On enfile les perles sur un fil d'archal très-fin et l'on exécute le dessin par rangées *droites*. Après avoir attaché le fil d'archal, on prend pour chaque carreau deux perles de même nuance; on tend le fil d'archal ainsi garni de perles *sous* la toile métallique, et, après avoir enroulé ce fil à l'autre extrémité de la rangée on le repasse dans les perles au-dessus de la toile métallique cette fois (voir le dessin représentant l'exécution de ce travail). Pour cette même rangée de carreaux, on répète ce qui vient d'être fait, chaque carreau devant être rempli avec quatre perles. Pour passer d'une rangée courte à une rangée plus longue, on tourne le fil à l'angle d'un carreau.

Le dessin se compose de quatre coins, qui seront plus ou moins séparés, selon la dimension du garde-



Gilquin fils, Imp. r. des Fossés S.t J. J. Paris.

LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal 56 Rue Jacob Paris

Toilettes de M.me BREANT-CASTEL, 58 bis r. S.te Anne.

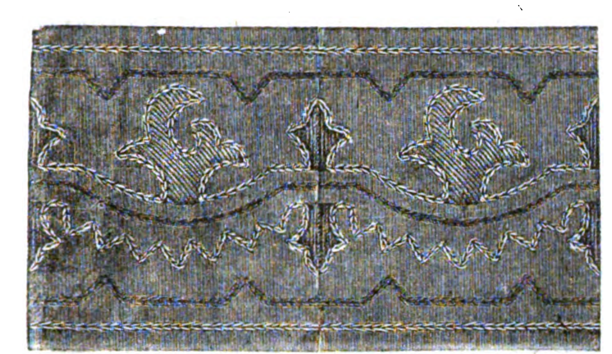
feu; on peut placer au centre des initiales exécutées en perles d'après le procédé indiqué pour les coins.

Paletot Hussard

DES MAGASINS DU LOUVRE, RUE DE RIVOLI.

Malgré sa dénomination masculine, ce paletot est très-féminin, et de plus très-joli; on le porte cet été aux bains de mer.

Le paletot est fait en molleton d'été blanc. Les ornements se composent de larges galons noirs,

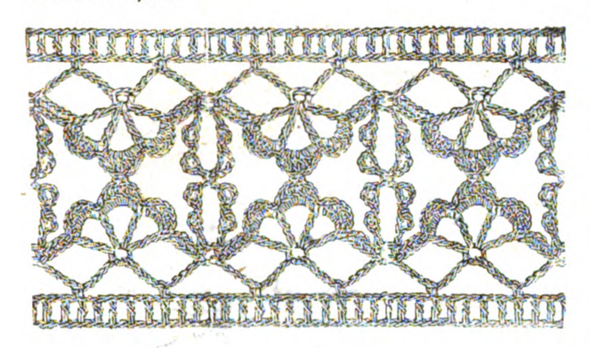


BRODERIE ORIENTALE.

auxquels se rattachent des bouclettes exécutées avec de la soutache noire. Les *brandebourgs* sont également noirs.

Bande en tapisserie.

Nos lectrices connaissent tous les divers usages pour lesquels on emploie les bandes de tapisserie. Il est superflu de répéter ici qu'elles servent aux rideaux, portières, siéges de tous genres, coffres à bois, etc.



N° 1. — ENTRE-DEUX.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Jupe en foulard mais, bordée avec un rouleau de taffetas noir. La jupe est ornée d'une guirlande de marguerites brodées en soie noire remontant par devant en *tablier*. Ceinture bordée et brodée comme la jupe, à pointes par devant, à deux longs pans par derrière, garnis à leur extrémité avec des boules en soie noire. Corsage blanc en mousseline avec broderie de soie noire. Veste sans manches, courte, ouverte, arrondie, brodée comme la jupe, garnie de boules noires tout autour et sur l'entournure des manches. Chapeau en paille, de chez Mme Aubert, rue Neuve-des-Mathurins, n° 6.

Jupe de mousseline blanche, bordée d'un large bouillonné. Au-dessus se trouvent placées trois ruches en tarlatane de couleur, c'est-à-dire une ruche rose entre deux ruches vertes, puis un bouillonné, trois ruches, — un bouillonné, trois ruches, le tout occupant un espace de 30 centimètres.

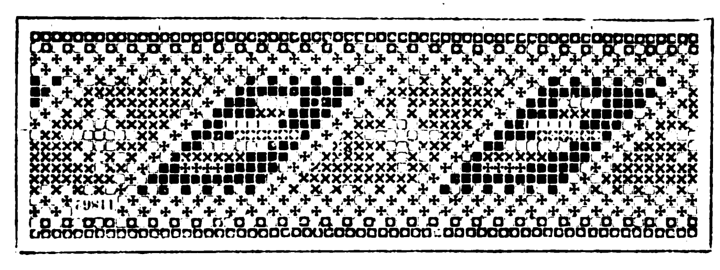
Robe d'organdi blanc imprimé à grands bouquets de roses avec leur feuillage; cette robe est ouverte sur la jupe de mousseline et bordée de chaque côté avec trois bandes plates en tarlatane: une bande rose entre deux bandes vertes. Corsage blanc, montant, à manches longues. Corselet pareil à la robe, très-décolleté, à bretelles et manches courtes. Ceinture longue en ruban rose nouée par devant.

MODES.

Il faut bien renouveler en ce moment la plainte annuelle qui surgit toujours en cette saison: rien de nouveau... rien, ou presque rien de nouveau dans le domaine de la mode.

Les petites filles, et même les jeunes filles, jusqu'à l'âge de douze ou treize ans, commencent à porter une coiffure enfantine entre toutes; je veux parler des cheveux séparés en deux parties depuis le front jusqu'à la nuque, tressés derrière l'oreille en deux nattes, tombant par derrière, à la façon des paysannes de l'Helvétie. A l'extrémité de ces nattes, terminées avec un ruban de couleur vive, on fait, avec ce même ruban, un nœud plus ou moins long; cela est joli, mais ne peut *absolument* être porté lorsqu'une jeune fille a quitté les robes courtes. Parfois les chapeaux sont garnis avec deux nattes en ruban noir ou brun, également terminées par un nœud et retombant en arrière. Ce détail, trop ingénieux, n'est pas très-gracieux.

Pendant les années où les petites filles, grandissant beaucoup, en effet,



BANDE EN TAPISSERIE. — Explication des signes: ◘ Bleu. ▫ Jaune. ▪ Rouge. ■ Brun foncé. ✖ Vert. ꞌ Blanc. ⊡ Grenat.

changent sans cesse de taille, la mode autorise l'adoption, pour les costumes simples, de corsages en étoffe unie, ou bien à carreaux noirs et blancs, taillés absolument comme une chemise de nuit, c'est-à-dire montante, et portés avec une très-large ceinture qui cache la jonction du corsage avec une jupe d'étoffe différente. Cette combinaison peut être utile et économique lorsqu'il s'agit de *finir* des jupes de robes.

Si l'on voulait conclure, du petit au grand, on pourrait soupçonner que le temps n'est pas éloigné où les *confections* ne seront plus de rigueur. Les petites filles sortent sans aucun pardessus, en jupe et corsage blanc. A dix ou onze ans, elles sortent avec une veste courte dégageant la taille; au-dessus de cet âge, elles portent comme leurs mères de petits paletots courts, pareils à leur robe, avec un corsage blanc montant. Les petits garçons ne portent aucun pardessus, si ce n'est pour être garantis du froid. Leur costume est invariable; c'est toujours la blouse ou la veste.

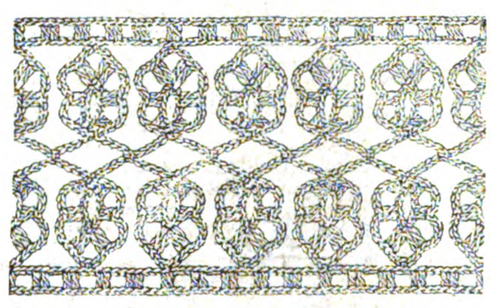
Les jupons *de couleur*, ou, pour parler d'une



BRODERIE ORIENTALE.

façon plus technique, les jupons en tissus de laine sont toujours à la mode, même pour l'été; seulement on les choisit de nuance fort claire, blancs, à très-fines rayures noires, etc. Ils sont pour ainsi dire indispensables à la campagne et en voyage. Leurs garnitures, plus ou moins compliquées, reproduisent fidèlement les garnitures de robes, et sont tout aussi élégantes, si l'on veut.

Les ombrelles de campagne et de voyage



N° 2. — ENTRE-DEUX.

GARDE-FEU.

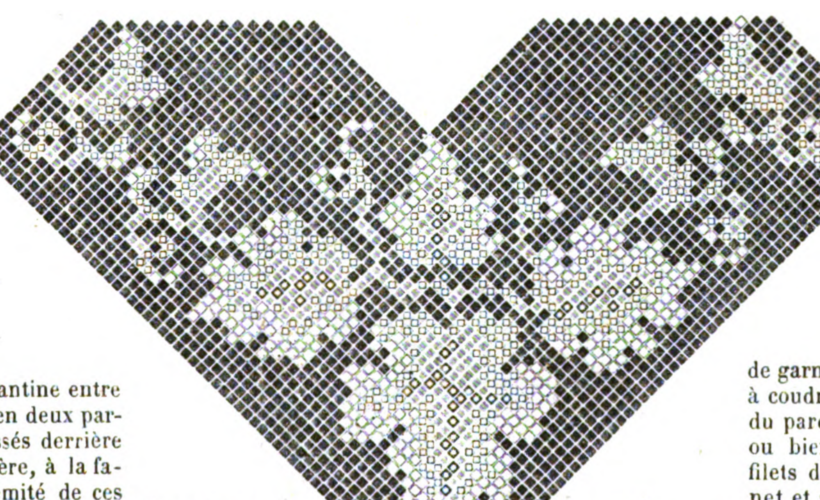
EXÉCUTION DE LA BRODERIE EN PERLES.

sont fort grandes, faites en foulard nankin, doublé de foulard groseille ou rose, bleu ou vert; leur manche est assez long pour servir de canne pendant les longues promenades. Leur destination, d'abord toute féminine, s'étend peu à peu jusqu'au sexe barbu, et l'on voit parfois des hommes circuler sous la protection d'une grande ombrelle en foulard.

La révolution qui s'est opérée dans la coiffure n'est pas aussi radicale qu'on pourrait le supposer. Jusqu'ici l'on n'est pas encore forcée d'abandonner les chignons à coques lisses, ou ondulées, ou nattées, dont on a fait l'emplette. Pour se maintenir au diapason du moment, on peut se borner à placer ces chignons un peu plus haut qu'autrefois, et à leur ajouter une touffe de boucles. S'adresser à M. Croisat, rue Richelieu, 76, pour ces changements et additions, plus nécessaires d'ailleurs pour les toilettes du soir que pour celles du jour. Le chignon élevé est en effet incompatible avec la mode des chapeaux ronds et des chapeaux-fanchons. La mode flotte irrésolue entre ces deux contradictions, et nul n'oserait dire avec assurance: *Ceci tuera cela*. Qui est-ce qui l'emportera, des chapeaux actuels ou des chignons élevés? Insondable mystère! Funeste ignorance! Cruelle indécision!

En cette saison règnent les poils de chèvre, les linos bon marché, qui composent des toilettes de campagne suffisamment élégantes. La plupart des magasins de nouveautés de Paris vendent des linos blancs, à filets bleus ou lilas, formant des carreaux, au prix de 75 à 95 centimes. On ne fait aucun frais de garniture pour ces robes à bon marché. On se borne à coudre, sur la couture même de l'ourlet de la robe, du pardessus et du bord des manches, une soutache, ou bien un lacet très-étroit de même couleur que les filets du linos; cela donne, à peu de frais, un aspect net et soigné à ce costume si simple, et les Parisiennes s'entendent à merveille à tous ces petits détails, se gardant bien de poser une garniture ambitieuse ou coûteuse à des robes impliquant une extrême simplicité, représentée par le prix d'achat peu élevé.

E. R.



DESSIN DE BRODERIE POUR LE GARDE-FEU. ◘ Vert foncé ■ Moins foncé. ▫ Clair. ▫ Très-clair.



Cravate en tulle ou mousseline,

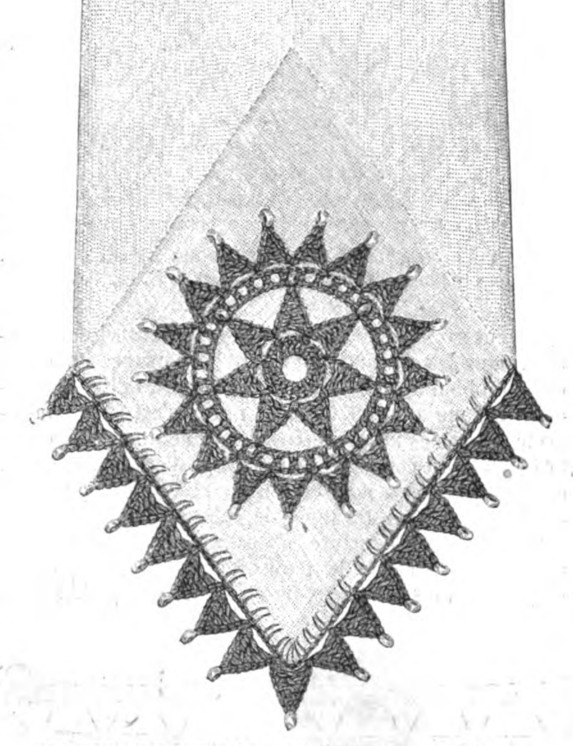
AVEC ÉTOILES AU CROCHET.

On peut aussi reproduire cette cravate, en taffetas, ou grenadine de soie de couleur vive, en maintenant l'étoile et la bordure au crochet.

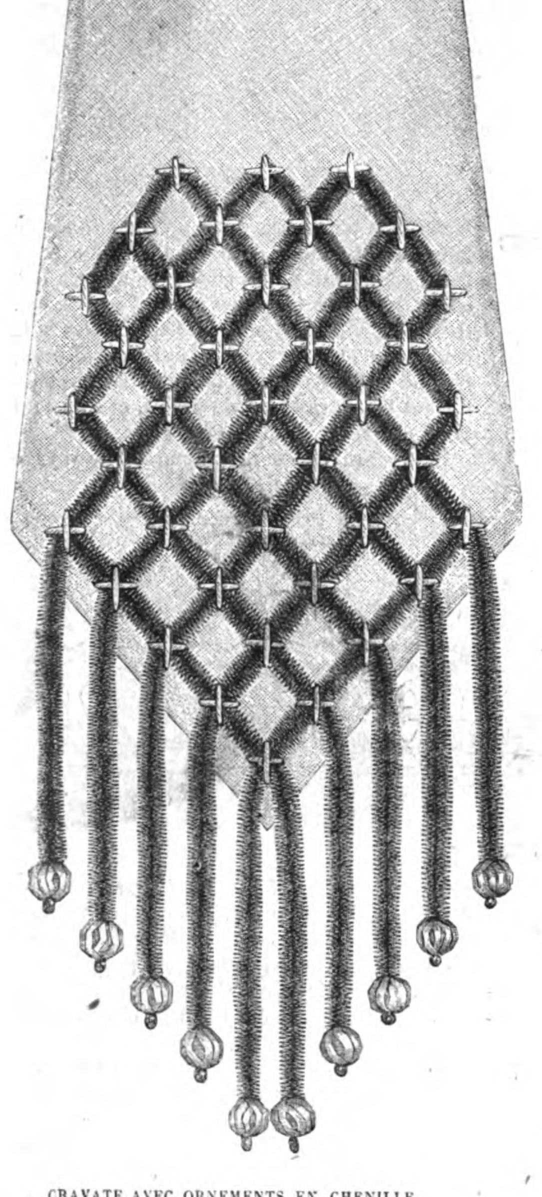
Étoile. On enfile 78 perles blanches en cristal sur du fil fin. On fait une chaînette de 10 mailles, dont on réunit la dernière à la première.

1er *tour.* — 24 mailles simples, *à cheval*, sur le cercle.

2e *tour.* — * 6 mailles en l'air, — une perle glissée tout près de la dernière maille en l'air, — une maille simple, — 2 brides, — 2 doubles brides dans les cinq der-



CRAVATE EN MOUSSELINE AVEC ÉTOILE AU CROCHET.



CRAVATE AVEC ORNEMENTS EN CHENILLE.

nières des 6 mailles en l'air, — une maille simple dans la 4e maille du tour précédent, en passant, par conséquent, par-dessus 3 mailles. — Recommencez 5 fois depuis *. On a ainsi formé 6 coins.

3e *tour.* — On attache le brin à la pointe de l'un des six coins, — on fait * une maille simple, — 10 mailles en l'air, — Recommencez depuis *.

4e *tour.* — 3 mailles en l'air, pour former la première bride, — puis alternativement, une maille en l'air, — une bride; sous la maille en l'air on passe toujours une maille.

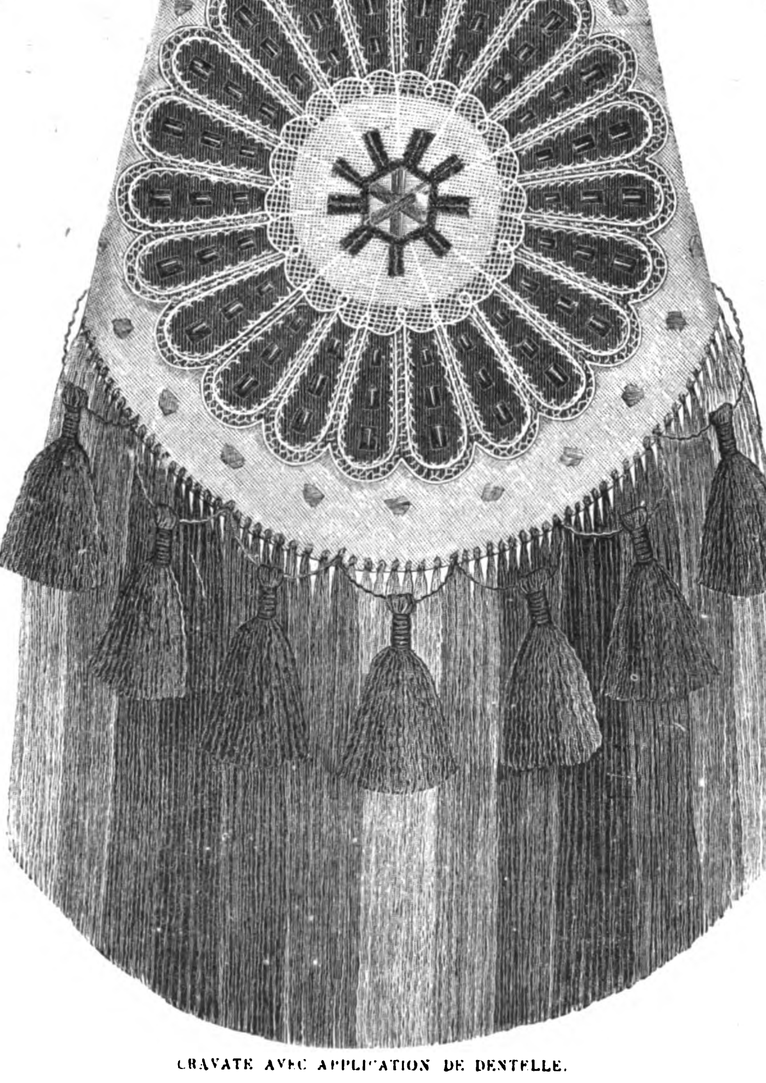
5e *tour.* — 15 coins sur le cercle, chacun fait comme ceux du deuxième tour, mais on passe toujours 4 mailles au lieu de trois. L'étoile est terminée.

La bordure se compose d'une chaînette de longueur suffisante, sur laquelle on fait les *coins* expliqués dans le 2e tour. On coud cette bordure à chaque pan de la cravate.

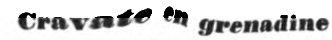
Cravate avec ornements

EN CHENILLE.

Cette cravate (en mousseline ou grenadine de soie) a 1 mètre 4 centimètres de longueur, 7 centimètres de largeur, à son extrémité inférieure coupée en pointe, 2 centimètres de largeur au milieu. Les ornements se composent de morceaux de chenille lilas, ayant chacun 5 centimètres de longueur, terminés par un grelot de paille et une perle noire. Pour préparer ces ornements, on trace les contours de la chenille sur du papier, et l'on y fixe tous les morceaux en faisant une croix avec de la soie maïs, à tous les points de jonction. Cette sorte de résille, ainsi préparée, est ensuite posée et fixée sur la cravate, et peut aisément s'enlever quand on veut blanchir la cravate; celle-ci doit être coupée en largeur *double* de celle ci-dessus indiquée, quoiqu'on la plie en deux, en la ployant à l'*envers*.



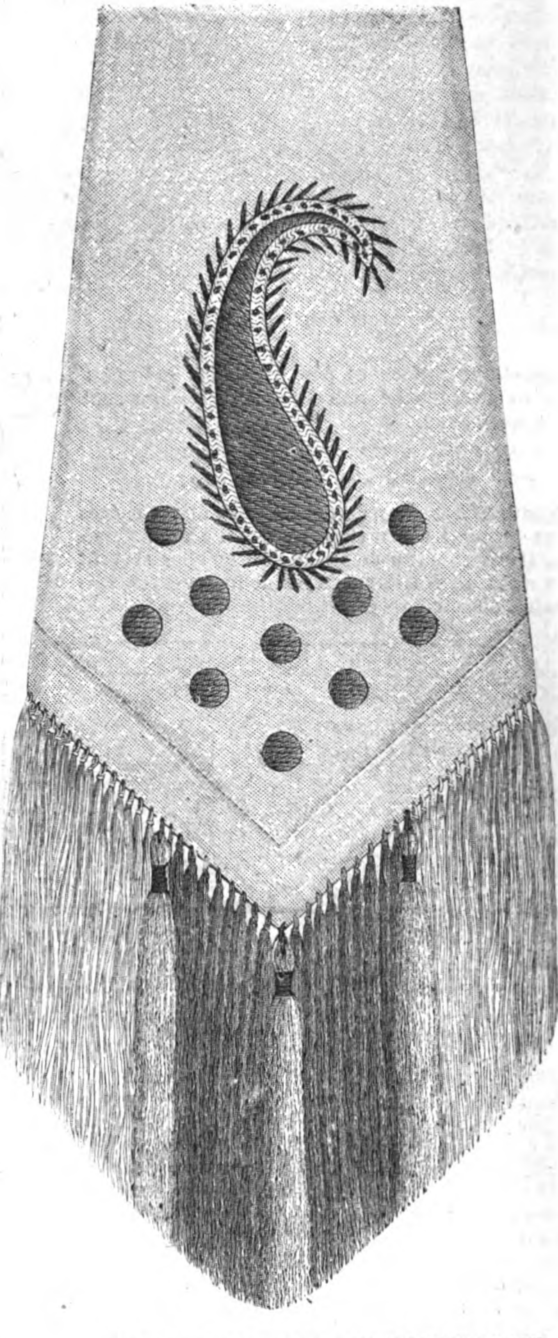
CRAVATE AVEC APPLICATION DE DENTELLE.



Cravate en grenadine

AVEC BRODERIE EN SOIE.

On prend une bande de grenadine blanche, ayant 1 mètre 15 centimètres de longueur, ayant 7 centimètres de largeur à chaque extrémité, 3 centimètres de largeur au milieu. On suit d'abord les contours de la palme avec une soutache très-fine en soie maïs. On remplit l'intérieur au *passé*, avec de la soie rouge, en *piquant* dans la soutache même, sur laquelle on fait des nœuds, toujours avec la soie rouge. Autour de la palme, on exécute les points indiqués en employant la même soie. Les pois sont faits au plumetis avec de la soie rouge. Les pans de la cravate sont ourlés, les deux côtés longs, cousus en-



CRAVATE EN GRENADINE AVEC BRODERIE EN SOIE.

semble à points *devant*. La frange, nouée à l'extrémité de la cravate, est en soie blanche sur les côtés, rouge au milieu. Trois glands en soie maïs sont ajoutés à la frange, l'un au milieu de la pointe, les autres sur chaque côté.

Cravate avec application

DE DENTELLE.

Cette cravate, également faite en grenadine de soie blanche, est ornée à chaque extrémité avec une sorte de rosace en taffetas, ayant 8 centimètres de diamètre, sur le milieu de laquelle se trouve une seconde rosace de même dimension en dentelle blanche. Au centre de la seconde rosace, se trouve un *rond* de tulle blanc, orné d'une étoile faite au point russe avec de la chenille noire. Au centre de l'étoile se croisent des bouts de soutache bleue. Des perles noires de différentes grandeurs sont cousues sur les rosaces, que l'on fixe sur chaque pan de la cravate. Les *pois* sont faits en soie blanche. La frange nouée, qui a 7 centimètres de largeur, est alternativement bleue et blanche, ornée de petits glands bleus en soie crêpée.

LA CIVILITÉ

NON PUÉRILE, MAIS HONNÊTE.

XXV.

RÉSUMÉ.

Le sujet qui nous a occupés dans les chapitres

précédant celui-ci est du nombre de ceux qui ne s'épuisent jamais et par conséquent restent forcément incomplets, quel que soit le nombre des pages qui leur sont consacrées. On ne peut en effet dresser un catalogue exact des mouvements et des paroles appartenant aux diverses petites circonstances qui surgissent dans nos rapports avec nos semblables; on ne peut indiquer la teneur des phrases qui doivent être prononcées, le degré d'inclinaison appartenant aux saluts et aux révérences. En un mot, le savoir-vivre ne saurait s'apprendre, comme une leçon qu'un enfant récite machinalement, sans se rendre compte des mots qu'il prononce. C'est en raison de cette impossibilité qu'au risque de revenir bien souvent sur le même objet, nous avons essayé d'insister plutôt sur l'origine du savoir-vivre que sur ses diverses manifestations, dans la persuasion que, dès qu'on en aurait pénétré l'esprit, la forme ne saurait faire défaut. Si au contraire l'on considérait la politesse comme un vernis superficiel, si l'on espérait remplir suffisamment les devoirs qui en résultent en se bornant à appliquer plus ou moins exactement quelques préceptes plus ou moins exacts, si l'on comptait atteindre ce but en apprenant par cœur quelques lambeaux de phrases banales, on courrait le risque de commettre bien des erreurs et de démentir bien souvent, dans les actions les plus insignifiantes en apparence, les dehors que l'on aurait laborieusement acquis.

Pour être véritablement poli, il faut être à la fois bon, juste et généreux.

Toutes ces vertus n'appartiennent pas, malheureusement!..... à tous les gens bien élevés que l'on rencontre; mais ceux auxquels ces vertus font défaut sont polis, seulement en apparence, et pour les individus qui les voient incidemment. Dès qu'on analyse de près la politesse des gens qui manquent de bonté, ou de justice, ou de générosité, on aperçoit bien vite toutes

PALETOT HUSSARD, DES MAGASINS DU LOUVRE.

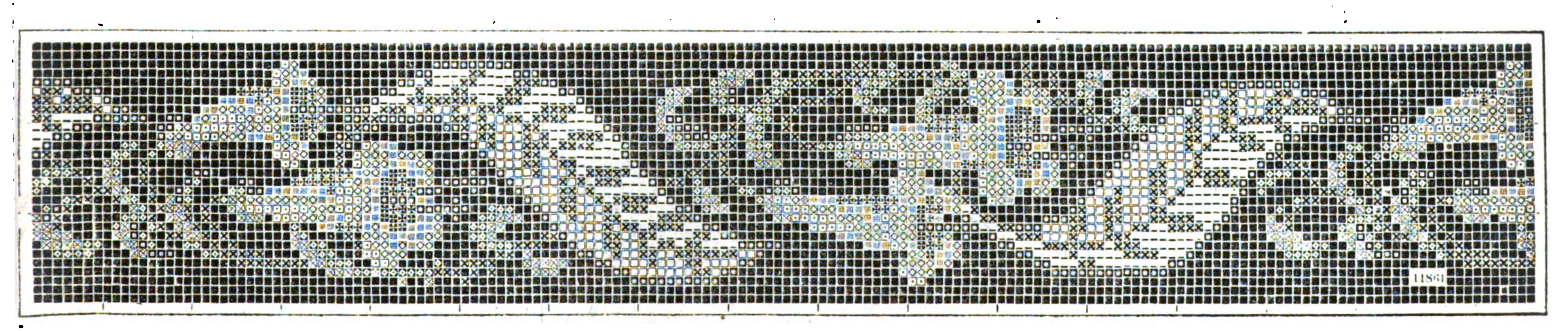
les lacunes qui existent dans leur savoir-vivre : les uns se montreront durs et hautains pour ceux qui leur sont inférieurs; les autres auront plusieurs poids et plusieurs mesures, ajoutant aux devoirs d'autrui tout ce qu'ils retranchent aux leurs propres; les derniers enfin ne consentiront jamais à s'imposer au bénéfice de leurs semblables un sacrifice d'amour-propre ou de bien-être, si léger qu'il soit.

La générosité est en effet l'un des éléments qui doivent figurer à dose élevée dans la combinaison de beaux sentiments formant une politesse de bon aloi; inséparable de la délicatesse, elle annonce une élévation d'âme qui constitue un charme puissant. La générosité ne se borne pas, comme pourraient le croire ceux qui envisagent uniquement sa forme la plus matérielle, à donner sans compter, à rétribuer largement les services reçus, à tout ramener, en un mot, à la question d'argent. Les uns ne peuvent pas donner sans compter, les autres le font par ostentation, et ces derniers ne sont pas toujours généreux dans la bonne acception du mot, car, en agissant généreusement, ils ne recherchent pas la satisfaction d'autrui, et s'appliquent seulement à acheter une satisfaction pour leur vanité.

La générosité dont nous avons à nous occuper ici, celle qui tient intimement à la civilité, impose des sacrifices plus pénibles qu'un sacrifice d'argent, parce qu'ils sont plus continuels. On rencontre parfois dans le monde parisien des personnes qui ne sont pas dépourvues de bonté, qui ne manquent pas même trop ouvertement aux devoirs de la politesse, et qui savent s'arranger de façon à conquérir, partout où elles se trouvent, la meilleure place, le siége le plus en vue, en accaparant les voisinages les plus intéressants et les plus enviés. Par une foule de manœuvres peu respectables, en somme, parce que leur but n'est autre que la satisfaction d'un intérêt personnel, ces personnes sauront en toute circonstance se constituer à elles-mêmes une foule de petits priviléges, et se faire une part plus considérable que celle d'autrui, parce qu'elles la prélèveront sur toutes les autres parts; elles vont instinctivement à ce qui leur convient, sans tenir compte de ce qui conviendrait aux autres, et leur politesse sera toujours incomplète, parce que la générosité et la délicatesse leur font absolument défaut. Il pourra arriver cependant que ces mêmes personnes soient serviables dans certaines circonstances, et ne se montrent pas égoïstes sur tous les points; elles seront égoïstes surtout lorsqu'il s'agira des intérêts qui sont les plus considérables selon leur appréciation, et entre autres des jouissances vaniteuses et de quelques satisfactions matérielles.

La générosité, dans nos rapports avec la société, nous commande justement une conduite opposée; elle nous inspire le désir constant d'augmenter la part de bien-être des autres aux dépens de la nôtre propre; elle nous oblige à abdiquer nos préférences et nos petits intérêts de vanité, afin d'éviter de les satisfaire au détriment de ceux qui nous entourent, et elle trouve une compensation suffisante à tous les sacrifices qu'elle accomplit sans les compter, une récompense proportionnée à ses efforts, dans le témoignage qu'elle peut se rendre à elle-même de n'avoir pas reçu plus qu'elle n'a donné.

Mais précisément en raison de son but principal, qui est de créer à toute réunion une atmosphère paisible,



BANDE EN TAPISSERIE.

Explication des couleurs : ■ Fond. ◘ Jaune d'or. ■ Gris de nuance moyenne. ꞌ Blanc. □ Nuance chocolat très-pâle. ◙ Vert clair. ◘ Vert moins clair. ⸱ Vert de nuance moyenne. ◘ Violet très-clair en soie ou laine. ◘ Violet moins clair. ■ Violet de nuance moyenne. ■ Violet foncé.

dépourvue de toute inquiétude, de toute gêne, il faut éviter d'adopter l'excès opposé à celui qui vient d'être signalé. Certaines personnes portent trop loin, en effet, l'application des principes de générosité et de délicatesse; elles s'effacent trop constamment, elles s'amoindrissent volontairement avec une persistance qui impose un labeur fatigant à tous ceux qui veulent réagir contre une modestie exagérée, et par cela même gênante pour tout le monde. S'il faut lutter contre les premiers, qui veulent se faire une part plus large, il est plus pénible encore de lutter avec et pour les derniers, qui s'obstinent à agir d'après des scrupules exagérés, qui refusent la place qu'on leur propose, parce qu'ils supposent qu'un autre s'y trouverait bien, qui ne veulent pas accepter ce qu'on leur offre, dans la crainte de commettre une indiscrétion, et donnent ainsi à la maitresse de maison qui les reçoit un souci perpétuel, une préoccupation de tous les moments, de nature à paralyser tous ses efforts ou à les concentrer sur un seul point.

Cet excès de délicatesse, honorable et rare sans nul doute, dépasse et manque son but. Ne rien exiger, mais accepter sans se faire prier ce qui est offert franchement et de bon cœur, se suffire à soi-même, afin de ne pas obliger les autres à s'occuper constamment de mettre en relief ceux qui s'obstinent à s'effacer, accueillir sans scrupules immodérés l'équivalent des soins, des égards, des attentions, que l'on a soi-même pour ses semblables, telle est, si je ne me trompe, la ligne de conduite qu'il faut observer pour n'être à charge à autrui, ni par excès de vanité, ni par excès de modestie. Que l'on ne s'y trompe pas d'ailleurs, le dernier confine souvent à l'orgueil. Il est injuste d'interdire à nos semblables la faculté d'acquitter les petites dettes de politesse qu'ils peuvent avoir contractées envers nous, et l'on peut dire de cette humilité excessive ce que l'on a dit du manteau de Diogène : on voit l'orgueil au travers de sa transparence. La véritable générosité donne ses soins, ses sacrifices, sans les compter, sans prétendre qu'on lui en restitue l'équivalent; mais elle accepte l'échange lorsqu'il lui est offert, parce qu'on ne peut s'obstiner à laisser peser sur les autres une dette dont ils veulent s'acquitter.

Nous avons vu, dans le cours des pages précédentes, que tout sentiment qui se trouve en désaccord avec la charité est par cela même en opposition avec la politesse. L'une et l'autre nous commandent l'indulgence dans nos jugements, la bienveillance dans nos rapports avec nos semblables. L'une et l'autre nous interdisent les commentaires hasardés sur la conduite de notre prochain, commentaires dérivant toujours en commérages envenimés. S'occuper des personnes que l'on connait pour scruter leurs intentions, blâmer leurs actions, dénaturer les faits pour mettre une vraisemblance factice d'accord avec les mauvaises intentions que l'on suppose à autrui, cela est non-seulement mauvais, mais encore de fort mauvais goût. Écoutez la conversation des personnes bien élevées : elles ne parleront des gens qu'elles connaissent que pour les défendre dans le cas où l'on essayerait de les attaquer devant elles. On ne les entendra jamais élever publiquement la voix pour attaquer une réputation; elles s'abstiendront même des commérages moins graves et ne s'appliqueront jamais à blâmer Mme X..., parce qu'elle renouvelle trop souvent ses robes, et Mme Y... parce qu'elle ne les renouvelle pas assez souvent. Elles n'occuperont ni leur esprit ni leurs hôtes des tracas de ménage qui ont surgi chez Mme ***, ni de la parcimonie ou de la prodigalité de Mme ***. Cet acharnement contre les personnes, cette application à mille détails infimes, constituent la conversation des petits esprits, des intelligences vulgaires, tout au moins, quand on n'y trouve pas la marque d'une âme méchante et envieuse. Les personnes ignorantes, celles qui ne savent s'occuper ni d'art, ni de littérature, ni de morale, ont seules recours à la médisance; les autres n'y trouvent aucun intérêt pour leur esprit, lors même qu'elles n'en seraient pas détournées par leur conscience.

Nous avons vu aussi (et, si je le répète, c'est pour résumer brièvement les sujets sur lesquels nous nous sommes arrêtés), nous avons vu que la politesse ne peut se concilier avec aucune prétention. Des gens vaniteux, toujours occupés à se mettre en évidence au détriment d'autrui, toujours tourmentés du désir de jouer un rôle principal, d'attirer l'attention, ne peuvent être polis : leur personnalité affamée et absorbante s'interpose entre eux et les devoirs qu'ils ont à remplir envers leurs semblables.

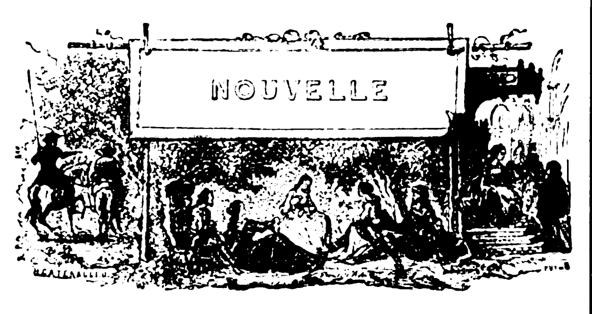
Ils ne peuvent être polis non plus, ceux qui ne savent pas s'imposer le renoncement sous toutes ses menues formes, ceux qui ne savent pas écouter avec patience un récit ennuyeux, une anecdote peu intéressante, ceux qui ne savent pas cacher habilement qu'ils préféreraient une autre conversation et un autre interlocuteur. Ils ne sont pas polis, ceux qui, sous prétexte de franchise, contractent l'habitude de satisfaire leur malveillance naturelle en distribuant de tous côtés des vérités désagréables et de mauvais compliments. La franchise qui a pour résultat de blesser et de peiner ceux devant qui elle se manifeste se transforme en brutalité, et, pour être juste, il faut lui restituer sa physionomie véritable. La franchise peut s'opposer à ce que nous exprimions une pensée qui ne serait pas sincère, mais elle ne peut nous imposer la loi et nous conférer le droit d'énoncer celles de nos pensées qui seraient désagréables pour ceux qui nous entourent. Lorsqu'on lui permet d'adopter cette voie, on transforme une qualité sérieuse en un défaut insupportable, tout à fait opposé à la bonté comme à la politesse. S'il faut, dans le monde, apprendre à parler, il faut surtout apprendre à se taire. Il faut savoir se taire lorsqu'il s'agit de dire inutilement une vérité désagréable, lorsqu'on est exposé à froisser l'amour-propre d'autrui, lorsqu'on court le risque de peiner ou d'humilier quelqu'un. Il est permis de dire *toute* la vérité, seulement dans le cas où des intérêts graves seraient compromis par notre silence. Mais, dans les rapports purement mondains, la franchise est une vertu qui ne peut se produire dans tout son épanouissement, sans froisser inutilement toutes les vanités, sans créer des ennemis implacables, sans exciter des représailles tout à fait incompatibles avec le *décorum* qui doit présider à toute réunion.

L'assurance, pour n'être point blessante, doit avoir pour origine, non une conviction exagérée de notre propre mérite, mais une confiance loyale en la bienveillance de ceux parmi lesquels nous nous trouvons. Si elle s'appuie sur la vanité, l'assurance fait immédiatement naître chez ceux devant qui elle s'affirme le désir de la détromper, en la ramenant à une appréciation plus modeste. Vient-elle au contraire d'un sentiment qui nous porte à compter sur l'indulgence de ceux qui nous entourent, elle atteint immédiatement le degré qui éveille la sympathie, en donnant la tranquillité à l'amour-propre d'autrui. Une trop grande dose d'assurance conduit au ridicule ceux qui la possèdent, tout en blessant ceux qui la constatent; le manque d'assurance, la gaucherie et l'indécision qui en résultent, ont pour effet de peiner les personnes bienveillantes, qui voient ainsi leur bonté mise en doute, tandis que les gens frivoles se hâtent de juger un individu d'après la défiance que lui inspirent à lui-même ses propres forces et de le prendre au mot lorsqu'il paraît s'estimer trop peu.

Je terminerai les chapitres consacrés à ce sujet en engageant mes jeunes lectrices à se préoccuper moins des détails insignifiants de la civilité que des sentiments et des vertus qui composent son origine et rayonnent sur toutes les paroles, sur toutes les actions qui émanent d'elle. Il faut s'appliquer plutôt à envoyer sa carte de visite à tous ceux qui ont droit à cette marque d'attention, qu'à la plier à droite ou à gauche. Peu importe que la date d'une lettre figure à la première ou bien à la dernière page, pourvu que la lettre témoigne de sentiments bienveillants et prouve le bon cœur de la personne qui l'a écrite, en même temps que sa bonne éducation, représentée, dans une lettre, par une bonne orthographe. Il faut rendre les saluts que l'on reçoit, avec aménité et empressement, plutôt que de se demander quel doit être le degré d'inclinaison de la tête. En s'attachant à corriger, à vaincre en elles la vanité et l'orgueil, la malveillance et la hauteur, l'injustice et l'indélicatesse..... à supposer que l'un de ces défauts puisse exister parmi les personnes qui lisent ces lignes..... mes lectrices auront fait plus de progrès, et des progrès plus solides dans la connaissance et la pratique de la civilité, qu'elles n'en pourraient espérer par la lecture assidue, par l'étude constante de tous les *Manuels du savoir-vivre*, de tous les dictionnaires du *bon ton*, qui ont pu être écrits jusqu'à ce jour. La politesse ne peut résider uniquement dans quelques formalités plus ou moins exactement remplies, et ne se rencontrera jamais dans sa forme la plus parfaite tant qu'elle voudra se séparer des qualités et des vertus. C'est donc sur soi qu'il faut agir pour réprimer ses instincts égoïstes et développer ses bonnes qualités, si l'on a la noble ambition de se montrer sans effort, et, en toute circonstance, digne de porter le beau titre d'une personne *bien élevée*.

EMMELINE RAYMOND.

FIN.



LE LEGS.

Suite.

L'égoïsme de M. Darcet, battu sur ce point, se hâta de revêtir une autre forme. On est bien ingénieux lorsqu'on défend ses intérêts menacés, et l'on sait appeler à son aide même les apparences du désintéressement; l'esprit humain est fort habile dans ces exercices, qui consistent à concilier ses inclinations avec ses devoirs, et il arrive ordinairement à se persuader qu'il y a identité entre les uns et les autres, ou plutôt, pour ne pas méconnaître l'action continue de la conscience, il espère donner cette persuasion aux autres, sans pouvoir jamais la conquérir absolument pour lui-même. Ce fut donc au nom du devoir que lui imposait sa qualité de tuteur que M. Darcet reprit la conversation.

« Il ne m'est nullement démontré, » dit-il froidement, « que le bonheur de Sarah soit mieux assuré sous la protection de mon frère que par la réalisation des projets que j'avais formés. En admettant pour un moment que je consente à ce que vous appelez la *restitution* opérée par Georges, en supposant qu'il persévère dans ce ridicule scrupule, il ne lui resterait aucune fortune, et Sarah vivrait dans la médiocrité. Quant aux projets de travail qu'il nous indique, ils sont peu sérieux à mes yeux; on ne prend pas tout à coup l'habitude et le goût du travail; et ce n'est guère que dans les romans que l'on rencontre ces conversions subites, subitement récompensées par des résultats magnifiques. Que peut gagner Georges? deux ou trois mille francs pour commencer, et il a près de trente ans? La belle affaire!

— Mieux eût valu sans doute qu'il embrassât plus tôt une carrière quelconque. Si je ne me trompe, Monsieur, vous n'étiez pas de cet avis?

— Eh! sans doute. A quoi bon? Qu'avait-il besoin de travailler, de recevoir un salaire? Cela me paraissait blessant pour moi, et Georges aurait dû avoir la délicatesse de ne jamais revenir sur ce sujet; mais lui, et vous, Madame, m'avez démontré que j'aurais tort d'attendre une marque de reconnaissance de sa part. Qu'il agisse donc comme bon lui semblera; il veut restituer? qu'il restitue; il veut travailler? qu'il travaille; il veut épouser Sarah?.... Ceci est une autre affaire; je ne me montrerai pas aussi accommodant là-dessus que sur tout le reste, non parce que mes projets sont antérieurs aux siens, non à cause de mes vues personnelles, mais uniquement parce que je me regarde comme responsable de la destinée de ma pupille, et parce que je ne suis nullement persuadé que mon frère soit pour elle un parti convenable.

— Excusez-moi, Monsieur, si je prolonge cette conversation, si je vous demande de vouloir bien m'expliquer les motifs qui vous inspirent ce jugement sévère. Ne faut-il pas que je cherche à m'éclairer pour discerner la voie où se trouvent mes véritables devoirs? Avez-vous des reproches sérieux à adresser à M. Georges?

— Ne voyez-vous pas, Madame, que cette prétendue affection éprouvée pour Sarah n'est qu'un pur caprice venu subitement, et qui disparaîtra subitement? Ne savez-vous pas qu'il possède seulement ce qu'il tient de moi, et qu'il ne lui resterait rien s'il me prenait fantaisie d'accepter cette restitution?

— Il ne me paraît pas bien certain qu'il n'éprouve qu'un caprice; rien, dans son caractère, ne me semble être un indice de légèreté; sa résolution de se rendre indépendant par le travail paraît bien arrêtée. Ne vous semble-t-il pas, Monsieur, qu'on pourrait, en tout cas, attendre qu'elle ait porté des fruits? Nous connaissons sa bonté, sa générosité, le dévouement dont il a donné des preuves à ses amis; et toutes ces qualités semblent faites au contraire pour donner des gages de sécurité à la femme qui lui confiera son avenir. M'autorisez-vous, Monsieur, à soumettre cette question à Sarah, ou préférez-vous vous en charger?

— Ce soin me concerne, » répondit M. Darcet avec une certaine âpreté; « je m'en acquitterai prochainement. »

Comme il prononçait ces mots, un coup fut discrètement frappé à la porte; le valet de chambre demandait, de la part de Mlle Sarah, si elle pouvait rejoindre Mme Viennay. Sur la réponse affirmative de M. Darcet, la jeune fille entra gaiement.

« Que se passe-t-il donc? » dit-elle; « tout le monde m'abandonne; on ne voit plus M. Georges, et Mme Viennay vient s'enfermer avec vous, Monsieur, pour conférer mystérieusement. S'agit-il d'une surprise que l'on prépare à quelqu'un? Pourquoi me tient-on en dehors de ce complot? J'attends depuis longtemps que l'on me fasse la charité d'une explication. J'ai ouvert un livre, et n'ai pu en lire une page; j'ai pris ma tapisserie, et j'y ai cassé deux aiguilles; j'ai osé toucher au tricot de Mme Viennay, et j'ai laissé tomber deux mailles qu'il m'a été impossible de retrouver. Voyant que rien ne me réussissait, je me suis mise à errer dans l'appartement; j'ai rencontré le valet de chambre, je l'ai envoyé en avant pour négocier mon admission dans ce sanctuaire interdit aux profanes; et, enfin, m'y voilà. Qu'y a-t-il donc? mon Dieu! comme vous paraissez sérieux de part et d'autre! On dirait même que vous êtes fâchés.

— Sarah, » dit M. Darcet, en prenant la parole avec effort; « nous sommes en effet occupés d'un incident fort grave pour moi... pour nous. Il y a six mois environ que je vous ai demandé de vouloir bien accepter mon nom; vous y avez consenti; depuis ce temps avez-vous eu un reproche à m'adresser?

— Non, oh! non.

— Avez-vous trouvé en moi un ami affectueux, toujours empressé de deviner vos moindres désirs, et de les satisfaire?

— Certainement.

— Vous n'avez, par conséquent, aucune raison sérieuse, valable, pour revenir sur les projets arrêtés, pour me repousser après m'avoir accueilli, pour me rejeter dans la vie triste et solitaire à laquelle j'ai échappé, grâce à vous, dans le présent, et, grâce à votre promesse, dans l'avenir? Songez-y, je serais bien malheureux si je devais renoncer à vous maintenant; plus malheureux encore que si vous m'aviez refusé dès ma première proposition : mais vous l'affirmez, et je vous crois, vous n'avez aucun motif pour manquer à votre promesse?

— Aucun, » répondit Sarah avec un peu d'hésitation et à voix basse.

« Si j'avais reçu pour vous une demande en mariage, j'aurais peut-être le droit de la repousser, sans même vous la communiquer, en vertu de l'engagement que vous avez pris envers moi, et que vous venez de confirmer *librement* : mais je ne saurais me résoudre à user de ce droit; il me semble que la délicatesse veut que je vous fasse connaître cette demande pour vous prouver une fois de plus que j'entends vous obtenir de vous-même, de vous seule. Sarah, l'époux qui s'offre pour *vous* est plus jeune... beaucoup plus jeune que moi; me le préférerez-vous?

— Oh! Monsieur, cette raison ne serait pas suffisante pour l'accepter.

— Il ne possède rien..... et vous vivriez dans la médiocrité.

— Cette raison ne serait pas suffisante pour le refuser, » répondit Sarah en souriant.

— Soit, on parle ainsi à votre âge; mais un tuteur a plus d'expérience que sa pupille, et il sait mieux qu'elle combien il est difficile de renoncer à une large aisance pour accepter des privations de toute nature se répétant quotidiennement.

— Ajoutons, » dit Mme Viennay, en prenant courageusement la parole, « que celui qui vous demande en mariage est bon, généreux et intelligent. »

Sarah se taisait.

« Je puis lui répondre que vous ne voulez pas retirer le consentement que vous m'avez accordé, et que vous refusez son offre? » reprit vivement M. Darcet.

« Oui, Monsieur, vous le pouvez, » dit faiblement Sarah.

« Bien, je vais lui écrire. Ah! vous me rendez bien heureux, et ma vie entière sera employée à vous chérir.

— Je connais la personne qui... qui a pensé à moi?

— Oui, » répondit Mme Viennay.

Sarah s'était levée; elle appuyait sa main sur la table.

« Qui est-ce?

— C'est Monsieur Georges Darcet.

— Georges! » s'écria la jeune fille. La main sur laquelle elle s'appuyait trembla un peu, ses joues, tout à l'heure si roses, pâlirent... sa tête se pencha... puis, la relevant tout à coup, elle s'adressa à son tuteur:

« Je croyais que M. Georges avait d'autres projets?

— Il en change souvent, » répliqua M. Darcet; « mais peu nous importe; nous sommes d'accord sur la réponse que je vais lui faire, et ce caprice ira rejoindre tous les autres. »

Sarah retourna dans son appartement avec Mme Viennay, et, lorsque la porte se ferma derrière elle, la jeune fille se jeta dans les bras de son amie, et pleura amèrement. Mme Viennay laissa couler ces larmes; puis, quand Sarah parut plus calme, elle entreprit de mettre un peu d'ordre dans les sentiments opposés qui la troublaient.

« Pourquoi pleurez-vous, mon enfant? » lui dit elle. Vous avez renouvelé le consentement accordé à M. Darcet et je ne puis discerner la cause de vos larmes, qui me semblent être en opposition avec vos propres décisions. Les regrettez-vous?

— Je ne sais.

— Préféreriez-vous que cet engagement n'eût pas été confirmé?

— Oui... peut-être...

— Mais, pourquoi alors avez-vous refusé la proposition qui vous était communiquée par votre tuteur?

— Je ne savais pas qu'il fût question de Georges... et puis, M. Darcet paraissait inquiet, triste; il disait qu'il serait malheureux si je retirais cette promesse..... et je n'ai pas eu le courage de l'affliger.

— Réfléchissez, mon enfant; examinez vos pensées, vos sentiments, et ne prenez aucun engagement téméraire.

— Georges est-il vraiment capricieux? Est-il vrai qu'il oubliera bientôt le projet que l'on m'a communiqué?

— L'avenir seul peut nous éclairer sur ce point; suspendons tout jugement sur la triste complication qui s'est produite, et laissons faire le temps. »

Mme Viennay répondit le jour même à la lettre que Georges lui avait adressée. Elle l'encouragea dans l'accomplissement de sa résolution, et l'engagea à la mettre en exécution sans retard. « Rien n'est décidé, » lui disait-elle, « si vous n'avez aucun motif certain pour espérer la réalisation de vos vœux, il n'existe non plus aucune raison positive pour désespérer du succès. Travaillez, mon ami; vous devrez au travail soit le bonheur que vous ambitionnez, soit une saine et forte consolation. »

La lettre écrite par M. Darcet était plus explicite; il annonçait à son frère qu'il avait laissé à Sarah toute liberté pour accepter sa demande, et qu'elle avait préféré maintenir son premier engagement. Georges avait heureusement dans la lettre de Mme Viennay un doux correctif à cette amère communication, et il partit résolûment pour la France, décidé à conquérir son indépendance et une modeste aisance due à son travail.

M. Darcet séjourna encore à Rome pendant un mois, puis le voyage se continua. On visita Naples, on alla même en Sicile. Rien ne paraissait changé en apparence dans les rapports des trois voyageurs : mais Sarah devenait chaque jour plus sérieuse; ce n'était plus l'enfant éblouie par les charmes du voyage, par les séductions de la richesse; elle paraissait avoir acquis subitement le don de la réflexion et la faculté de l'analyse. Mille indices de l'égoïsme et de la sécheresse de M. Darcet se révélaient à elle, et la mettaient en défiance; elle le voyait de près, et il ne songeait pas toujours à réprimer ses instincts.

Un jour, on était encore à Rome, les trois voyageurs avaient entrepris une promenade; ils furent arrêtés par un ami de M. Darcet, nouvellement arrivé, qui demanda à les suivre. Mme Viennay et Sarah marchaient en avant, le nouvel arrivé donnait le bras à M. Darcet, et leur conversation s'engagea sur Paris et leurs amis communs.

« Dubourg est tout à fait ruiné.

— Vraiment? » répliqua M. Darcet; « et comment cela s'est-il fait?

— De fausses spéculations, qui ont mal tourné.... Cela serait trop long à vous raconter. Bref, ce malheureux est resté sans ressources; il est marié, il a quatre enfants.

— Et que va-t-il faire?

— On a été au plus pressé; un ami lui a trouvé une place de teneur de livres; mais deux mille francs d'appointements, six personnes à soutenir avec cette somme!

— Oui, cela doit être difficile.

— C'est impossible. Mais, à propos, vous êtes intimement lié avec Aurian?

— Oui, pourquoi cette question?

— Ah! mon cher, vous pouvez rendre un service signalé à Dubourg! Aurian, dont vous connaissez l'intelligence, l'indomptable activité, vient d'être nommé directeur d'une vaste entreprise industrielle. Il s'agit de paquebots, je crois, ou de quelque chose d'approchant; il demande des hommes énergiques, décidés à travailler avec persévérance, et il promet de leur faire faire une fortune. Il est homme à tenir sa promesse; écrivez-lui; ou, mieux encore, envoyez une lettre pour lui à Dubourg. Recommandez celui-ci; vous savez qu'il mérite toutes les plus chaleureuses recommandations; il l'emploiera certainement, et vous aurez ainsi sauvé de la misère une famille honorable.

— Soit, j'écrirai, » répondit M. Darcet avec indifférence.

« Votre frère est aussi fort lié avec Aurian, je crois? Mais on ne peut jamais rejoindre Georges. Enfin, cela est inutile, puisque vous voulez bien vous charger de cette négociation. De la promptitude, surtout.

— Oui, oui, » dit M. Darcet d'un ton nonchalant.

Sarah avait entendu cette conversation; son cœur battait bien fort. « Je le jugerai, » se disait-elle, « d'après cette action. Eh quoi! il continue sa promenade! il parle de choses indifférentes! Ah! Georges serait immédiatement allé écrire cette recommandation en quelques lignes, d'où dépendent le pain, la tranquillité d'une famille. Il est bien triste de vivre toujours près d'une personne qui sent si froidement la peine d'autrui. »

Mme Viennay, s'étant arrêtée un moment pour examiner les bas-reliefs d'un arc de triomphe, M. Darcet et son ami se trouvèrent en avant. Quand elle se remit en marche, Sarah leva la tête pour examiner l'arc de triomphe.

« C'est ici, » se dit-elle en se dirigeant vers le Forum, « que se déployaient les cortéges des triomphateurs; c'est ici que marchaient enchaînées au char de leur vainqueur les reines que la force avaient faites prisonnières. Que devaient-elles éprouver? que se passait-il dans ces âmes? Ah! comme elles devaient haïr celui qui les avait enlevées à tout ce qu'elles aimaient! Comme elles devaient mépriser ce vainqueur, dépourvu de générosité! Mais, si nous ne voyons plus cet affligeant spectacle, n'y en a-t-il pas d'autres qui révoltent la conscience et la délicatesse? Les pauvres sont enchaînés, eux aussi.... Et l'on ne se hâte pas d'alléger, de briser les chaînes qui les écrasent. M. Darcet rit, il plaisante... Il ne presse pas même le pas pour venir à l'hôtel, pour écrire cette lettre! »

Il ne l'écrivit ni ce jour-là ni le suivant; non qu'il fût plus mauvais que tant d'autres, mais uniquement parce qu'il lui était désagréable d'arrêter sa pensée sur une infortune. Nous possédons tous, ou presque tous, un don précieux, une qualité qui est presque une vertu : on l'appelle la commisération; mais, tandis que les uns écoutent sa voix, les autres l'étouffent. Comme nos sentiments, même les meilleurs, accusent presque toujours à l'analyse une dose d'alliage, il est bien difficile de rencontrer la commisération à l'état pur et désintéressé. Nous sommes d'autant plus sensibles à ses sollicitations que notre situation est plus modeste et plus rapprochée des situations qui excitent notre pitié; la fortune, le succès, nous font-ils gravir quelques marches, la voix de la commisération va toujours s'affaiblissant, et bientôt nous ne l'écoutons plus que d'une oreille distraite. Les cœurs vraiment nobles, vraiment forts, sont les seuls qui résistent à cette épreuve difficile; seuls, ils savent comprendre la peine d'autrui, sans se laisser étourdir par leur satisfaction personnelle; seuls, ils conservent la volonté d'être utiles, sans laisser amoindrir en eux cette vertu divine que les hommes désignent par le mot de commisération.

Mme Viennay allait parfois porter quelques lettres à la poste; elle en trouvait toujours à son adresse, *poste restante*, dans toutes les villes où l'on séjournait; elle paraissait toujours plus satisfaite..... Mais elle ne parla jamais à Sarah de cette mystérieuse correspondance, et le nom de Georges était bien rarement prononcé dans leurs conversations.

Enfin, on revint en France. Trois mois s'étaient écoulés depuis la demande de Georges, et, comme M. Darcet voyait qu'il s'était abstenu de toute nouvelle tentative, il avait tout lieu de croire que ce projet n'avait laissé aucune trace chez ceux qu'il concernait. On s'arrêta quelques jours à Paris avant de retourner aux Charmilles. Mme Viennay et Sarah logeaient à l'hôtel des Ambassadeurs, rue de Lille, tout près de l'hôtel habité par M. Darcet. Un jour, il proposa de passer la soirée au Théâtre-Français. Pendant le spectacle, il s'aperçut que Sarah pâlissait tout à coup.

« Êtes-vous indisposée? » demanda-t-il à la jeune fille en se penchant vers elle.

« La fatigue, la chaleur... » balbutia Sarah en respirant le flacon que Mme Viennay plaçait entre ses mains.

« Voulez-vous retourner à l'hôtel?

— Non... oh! non. Je vous remercie; cela va se passer, » répondit la jeune fille avec agitation; « je préfère rester jusqu'à la fin du spectacle. »

Mais, M. Darcet ayant quitté la loge dans un entr'acte, Sarah exprima le désir de revenir à l'hôtel, et, chargeant l'ouvreuse de prévenir M. Darcet, les deux dames s'éloignèrent.

Au lieu de monter en voiture, Sarah préféra faire à pied le court trajet qui les séparait de leur demeure; mais elle avait sans doute trop présumé de ses forces, car son pas devint toujours plus languissant, et elle fut forcée de s'asseoir quelques instants sur l'un des bancs de pierre qui garnissent les bâtiments du Carrousel.

« Il me semble, » répondait-elle aux questions affectueuses de Mme Viennay, « que je traîne avec moi une enveloppe de plomb. »

Mme Viennay interrogea son pouls.

« Vous n'avez point de fièvre, mon enfant; que se passe-t-il en vous?

— Oh! pourquoi ne sommes-nous pas restées aux Charmilles! J'y étais heureuse près de vous.... quand nous y étions seules, » répondit la jeune fille en pleurant.

« Êtes-vous donc malheureuse, maintenant?

— Venez, » dit la jeune fille sans répondre à cette question; « retournons bien vite à l'hôtel. »

A peine y étaient-elles rentrées, que l'on annonça un médecin envoyé par M. Darcet, qui attendait au salon le résultat de cette visite. Le médecin examina la jeune fille, qui affirmait n'avoir nul besoin de ses soins; il ordonna une potion calmante, et rassura M. Darcet sur les suites d'une aussi légère indisposition.

Mme Viennay n'était pas aussi ignorante qu'elle voulait bien le paraître des causes de ce malaise subit; elle avait aperçu, à une modeste place de parterre, Georges, qui regardait fixement la loge occupée par son frère, et elle ne douta pas que Sarah n'eût vu son ancien ami.

M. Darcet l'avait-il entrevu de son côté? Toujours est-il que le séjour de Paris fut subitement abrégé, et que, deux jours après la soirée passée au Théâtre-Français, on se dirigeait vers la Picardie. On s'installa aux Charmilles pour y passer tout l'été.

Le temps s'écoulait, rapprochant insensiblement le terme fixé par M. Darcet; toute communication avec le monde qui aurait pu entraver ses projets était rompue, et M. Darcet croyait avoir habilement écarté tous les obstacles qui avaient surgi sur sa route; il ne prévit pas un seul moment que l'obstacle le plus considérable était en lui-même, et que la jeune fille apprenait chaque jour à le connaître et à l'évaluer à sa véritable valeur. Elle suivait docilement les habitudes tracées pour l'emploi de chaque journée; elle n'exprimait jamais un désir, une volonté; mais ses regards évitaient obstinément la place occupée par M. Darcet, et il la vit peu à peu substituer à ses élégants travaux de grossiers ouvrages de couture. Il l'en plaisanta, et lui demanda si elle fondait un ouvroir.

Elle répondit fort sérieusement qu'elle s'exerçait à des travaux utiles.

« Utiles, à qui?

— Aux pauvres enfants qui attendent ces vêtements pour supporter plus facilement la triste saison d'hiver.

— Que ne les faites-vous faire par les femmes de service? Vous allez piquer et déformer vos doigts au contact de ces grosses aiguilles et de ces rudes étoffes.

— Quel mérite aurais-je en me bornant à donner quelques ordres pour faire exécuter ces travaux?

— Vous auriez d'abord le mérite, » répondit M. Darcet d'un air railleur, « d'être plus réellement et plus promptement utile; car des ouvrières prépareraient ces vêtements beaucoup mieux et beaucoup plus vite que vous ne pouvez le faire.

— Cela est vrai, » dit Sarah, en baissant les yeux avec tristesse, « je suis bien malhabile; mais je fais tous mes efforts pour me perfectionner, et je fais encore du travail passable. Je reconnais qu'avec de l'argent.... peu ou beaucoup, selon les circonstances, on est plus immédiatement utile que lorsqu'on ne peut mettre au service d'autrui autre chose que de la bonne volonté; mais il me semble que les services représentés uniquement par une somme d'argent plus ou moins forte sont stériles pour ceux qui les reçoivent comme pour ceux qui les rendent, lorsqu'on n'y ajoute pas quelque chose de soi-même.... un élan de cœur, un effort, une privation quelconque. Si je ne consultais ici que mes goûts frivoles, je préférerais faire en ce moment une belle tapisserie, ou commencer ce joli dessin au crochet..... Les femmes de service pourraient, pendant ce temps-là, travailler à ces blouses et à ces vestes; les pauvres n'y perdraient rien en apparence, mais moi, j'y perdrais quelque chose, je n'aurais pas éprouvé les sentiments de pitié et d'attendrissement qui se développent en moi pendant que mon aiguille forme ces coutures; je ne penserais pas si souvent aux souffrances des pauvres, leur misère me serait moins présente; en un mot, ils seraient plus loin de moi, et je craindrais, tant je me sens imparfaite, de perdre une partie de la commisération qu'ils m'inspirent si je les perdais totalement de vue.

— Tout cela me semble bien subtil, » reprit nonchalamment M. Darcet, « et, en tout cas, cela est fort romanesque. Tout ce qui est romanesque est de mauvais goût aujourd'hui; je vous en préviens, ma chère enfant, afin que vous ne soyez pas exposée à contracter des habitudes auxquelles vous devrez renoncer plus tard, quand vous vivrez dans le monde; ces élans de charité active pourraient être taxés d'exagération, suspects d'affectation.

— Oh! soyez tranquille, Monsieur, » répondit Sarah, avec l'accent d'une indignation contenue, « nul ne s'en doutera; si je me suis permis de travailler devant vous, c'est parce que nous étions seuls au château, et aussi parce que j'ignorais que cela pût vous déplaire.

— Rien de ce que vous faites ne peut me déplaire, » dit gracieusement M. Darcet; « seulement j'ai essayé de vous faire comprendre que vous preniez une peine bien inutile. »



Les plus futiles incidents de la vie quotidienne révélaient un désaccord toujours plus accusé entre ces deux âmes, qui devaient vivre d'une seule existence. En toute circonstance, le premier mouvement de M. Darcet démasquait brusquement sa personnalité absorbante, son égoïsme intense; et, lorsqu'il revenait sur ce premier mouvement par un calcul de dignité, ou pour un sentiment de courtoisie et de galanterie inspiré par Sarah, il était trop tard, car celle-ci avait aperçu l'incurable sécheresse de cette âme uniquement occupée d'elle-même. Les jours s'écoulaient pourtant, mais Sarah ne faisait jamais aucune allusion aux projets formés par M. Darcet, acceptés, confirmés par elle. Lui, de son côté, affectait de les considérer comme étant irrévocables, et ne les remettait plus en discussion; il se bornait à en parler de temps en temps, sans admettre l'ombre d'un doute sur leur réalisation. Tantôt il soumettait aux deux dames des plans pour la disposition des appartements du château, en sollicitant l'approbation de la future maîtresse des Charmilles; tantôt il faisait passer sous leurs yeux des échantillons d'étoffes pour la décoration intérieure. Les réponses de Sarah étaient toujours brèves, évasives, et tout être, moins intéressé que Louis Darcet à maintenir cet état d'indécision, aurait provoqué une explication immédiate; mais il avait au plus haut degré le système de temporisation, qui est le refuge des caractères faibles et des esprits lâches. Comme ils n'ont pas l'énergie nécessaire pour vaincre les difficultés, et qu'ils ne veulent pas se faire à eux-mêmes cet aveu humiliant, ils se persuadent volontiers que la suprême habileté consiste à les ajourner; le temps est leur principal auxiliaire, et ils lui laissent le soin de résoudre tous les problèmes, de niveler tous les obstacles, de supprimer toutes les oppositions, quoique le temps ne travaille pas toujours pour leur compte, et se plaise parfois à aggraver les situations, qui, prises à leur origine, auraient pu se dégager des entraves que le temps fortifie souvent, s'il les rompt quelquefois. Mais, quel que soit le résultat obtenu par l'application de ce système d'ajournement, il offre l'avantage de satisfaire la vanité. Ce résultat est-il conforme aux vœux que l'on a formés, on en fait honneur à la sagesse profonde, à la prévoyance, à la prudence, à la divination que l'on possède. Si l'on échoue, au contraire, on se persuade aisément qu'il n'en pouvait être autrement, et l'on se réfugie dans le fatalisme, pour excuser l'inertie et l'incapacité.

Les natures franches ne peuvent au contraire supporter sans angoisse cet état d'indécision, et Sarah souffrait visiblement de tout ce qui se disait autour d'elle, comme aussi de ce qu'elle ne disait pas; il lui semblait difficile de prendre l'initiative, de dire brusquement à son tuteur que plus elle examinait ce projet d'union, plus il lui paraissait impraticable; mais elle éprouvait une irritation croissante contre M. Darcet; elle n'était pas dupe de la diplomatie qu'il déployait vis-à-vis d'elle, de son apparente sécurité, et elle se disait qu'il manquait de générosité en ne comprenant pas le silence par lequel elle accueillait tous les plans qu'il venait lui soumettre.

« Non, » se répétait la jeune fille en s'interrogeant, « je ne pourrai jamais vivre près d'un diplomate, près d'un homme qui croit que la ruse est une marque d'habileté, qui n'a pas la force d'être franc, qui n'a pas le courage d'être sincère avec les autres, et de provoquer la sincérité chez autrui. Il doit s'être aperçu que la reconnaissance seule s'oppose à la manifestation de mes véritables sentiments, et il profite de ce motif pour agir comme s'il ne les soupçonnait pas. Ah! la bonté ne lui fait pas seule défaut, il n'a pas même de délicatesse; et lui, qui est si hautain, il prouve que la véritable fierté est incompatible avec la vanité. D'ailleurs, qui sait? il suppose peut-être que je suis trop heureuse de devenir riche en l'épousant; si j'avais la certitude de cette opinion, je trouverais le courage de m'expliquer avec lui tout de suite. »

EMMELINE RAYMOND.

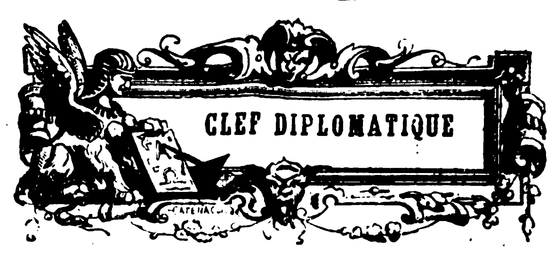
(*La suite au prochain numéro.*)



Toute lettre non accompagnée d'une bande du journal portant le nom de l'abonnée et le numéro de l'abonnement est considérée comme non avenue et reste sans réponse.

N° 13,781, Paris. La toilette projetée est convenable. S'adresser à Mme Fladry, rue du Faubourg-Poissonnière, n° 14; elle pourra mieux que moi donner les indications relatives à la largeur de l'étoffe et à la quantité qu'il en faut employer. On peut se fier à Mme Fladry pour tout cela. La demoiselle d'honneur ne se place pas dans la voiture de la mariée. Aucun présent n'est obligatoire de l'une à l'autre. — *N° 32,816, Marne.* Le châle de mousseline ne sera nullement ridicule en accompagnant une robe pareille. — *N° 53,033, Allier.* Cette étoffe et ses couleurs conviennent à tout âge, mais cela me paraît bien épais pour être porté avec un corsage blanc. Je préférerais faire seulement le paletot en ce molleton, la robe en poil de chèvre, à mêmes rayures; la percale aussi est infiniment trop épaisse pour le corsage blanc. Je ne connais pas de meilleur système que celui des cordons. Quant au molleton rouge, il est impossible d'y songer à aucun âge pour faire un costume complet. Je garnirais la robe blanche à rayures mauve avec des biais en cachemire mauve; doublure pareille au capuchon du paletot; cela coûterait moins cher que le taffetas ou le foulard. — *N° 9,286, Madrid.* Les petites filles peuvent porter des jupons en alpaga sur leur crinoline, si l'on veut. Les jupons sont courts comme les robes, à cet âge, et ne risquent pas d'être salis lorsqu'on n'est pas en voyage. La jupe à cercles est portée par toutes les petites filles, dès qu'elles marchent. Six semaines de deuil sont *tout au plus* nécessaires pour le cousin germain d'un père. En France, on ne met point de dentelles autour des draps de lit. Le mot *toilette* employé pour la lingerie indique un col avec les manches assorties. Merci pour l'appréciation et la propagande. — *N° 6,688, Comté de Devon, Angleterre.* On ne donne pas sa carte avant d'entrer dans un salon, à moins d'être tout à fait inconnu aux personnes que l'on visite et de venir chez elles pour affaires. *Sur* et non pas *sous.* Erreur, quant à ce résultat; les annonces le promettent, mais on ne l'obtient pas. Pour avoir du velours bon et solide, il faut se résoudre à le payer de 20 à 22 francs le mètre : le velours est de l'argent comptant, qui représente toujours sa valeur, et on ne le vend pas meilleur marché en été qu'en hiver. La quantité d'étoffe à employer est indiquée avec chaque patron de manteau. Je ne puis dès à présent donner mon avis sur la forme des manteaux de l'hiver prochain. En France on emploie, en fait de papier à lettre, seulement le blanc et le bleu. Quant à ces substances, il me serait impossible d'indiquer si on les trouve en Angleterre, chez les pharmaciens. L'abonnée qui m'écrit étant dans ce pays, doit pouvoir s'y procurer ce renseignement. — *N° 54,388, Pas-de-Calais.* On envoie une carte de visite en signe de réception de toutes les lettres de *faire part.* Merci mille fois pour cette lettre. — *Belgique.* La place me manque pour exprimer comme je le voudrais la reconnaissance que m'inspirent les lettres que l'on veut bien m'adresser. Je suis malheureusement mal placée pour donner ces renseignements, car les processions n'ont pas lieu, à Paris, dans les rues. — *N° 13, 612, Corrèze.* Le dessin et la gravure de ces armoiries, qui en outre conviendraient seulement à une abonnée, nous coûteraient une somme beaucoup plus élevée que le prix de son abonnement pour toute l'année; on voudra bien nous excuser de ne pouvoir accéder à ce désir. — *Batignolles.* Voir les articles de bibliographie. S'abonner au *Magasin pittoresque*, au *Tour du monde*, publications excellentes, et que leur prix rend abordables pour tout le monde. — *N° 51,597, Hérault.* Employer de la poudre de quinquina pour sécher la racine des cheveux lorsqu'ils sont *gras* ou humides. — *A. B.* Rien n'est changé à la mode qui autorise les dessins en soutache noire sur les jupons blancs. Les ourlets de robe ont 4 centimètres de largeur en général, 5 et 6 centimètres pour les robes de mousseline sans garniture. Demander à M. Sajou, rue Rambuteau, 52, des dessins de soutache. J'attends la visite. — *N° 53,982, Indre.* Les châles en dentelle de laine de prix modeste sont aussi grands que ceux dont le prix plus élevé atteint 70 ou 80 francs. On ne porte pas de *casaques* en mousseline blanche. — *N° 50,701, Aveyron.* Des entre-deux en imitation de dentelle noire disposés en *pointes.* Point de paletot pareil, mais un châle en dentelle de laine ou de soie noire. Merci pour la promesse de fidélité. *N° 18,524, Isère.* Poser *sous* la frange du châle en crêpe de Chine une guipure noire plus haute que cette frange. — *N° 47,818, Haut-Rhin.* Ceinture en ruban de taffetas blanc ayant de 10 à 15 centimètres de largeur. — *N° 48,247, Gironde.* Je ne pense pas qu'il existe un seul journal ayant cette spécialité. — *N° 52,526, Puy-de-Dôme.* Il n'en saurait être de même pour les châles de dentelle que pour les mantelets ou talmas en tissus épais. Pour les premiers, un seul volant (longueur de 5 mètres) est tout à fait suffisant. Les mantelets, quoique petits, sont assez grands, aussi garnis, surtout grâce à la mode actuelle, qui favorise les petits pardessus; mais on pourrait aussi *rehausser* la dentelle large avec une bande de tulle ayant 10 à 15 centimètres, et cacher ce tulle avec une dentelle de même largeur. Il n'y a jamais lieu de se préoccuper d'assortir le dessin du mantelet avec celui de la dentelle. On coupe en *pointes toutes* les robes, unies ou à dessins, à carreaux, ou bien à rayures. On a droit à tous nos remercîments pour cette active et bienveillante propagande. La dernière photographie est bien réussie et fort ressemblante, à ce que l'on dit. — *N° 50,787, Basses-Pyrénées.* On a reçu dans le n° 24 un patron de corsage d'été pour robes en mousseline. — *N° 313, Neuilly.* Nous sommes forcés de suivre la mode dans ses préférences et dans ses inconstances. La soutache n'est plus assez favorisée pour que nous lui fassions une large place. — *N° 23,119, Nord.* Si l'on peut avoir un petit mantelet de dentelle, je vote pour ce mantelet. Merci pour cette bonne lettre.

N° 10,017, Pas-de-Calais. Cette lettre ne demande point de *renseignements.* On doit comprendre qu'il est impossible d'engager ici une correspondance sur un sujet qui n'est, à ma connaissance du moins, mis en doute par personne. — *N° 48,667, Deux-Sèvres.* On ne fait point de robe de mariée en tulle; en cette saison, la mousseline seule est admise, dès que l'on repousse la robe de taffetas blanc, et les dentelles, — lorsqu'on peut en avoir, — sont l'indispensable ornement de la mousseline blanche; y substituer, si l'on veut, des franges crêpées en soie blanche, disposées en ondulations. La toilette de visites se composera d'une robe en soie de couleur claire, d'une pointe en dentelle... c'est en un mot la *toilette de ville* habituelle, telle qu'on en trouve des descriptions et des gravures dans chaque numéro. Je ne comprends pas la question relative aux dentelles. — *Mme P..., Belgique.* Ainsi que j'ai le regret de le répéter bien souvent, il m'est impossible de me charger des commissions de nos abonnées; non-seulement il faudrait, pour faire ces commissions, renoncer à mes fonctions actuelles, mais mon existence entière n'y suffirait pas. — *N° 43,207, Tarn.* La forme de pardessus désignée actuellement par le mot *pelisse* n'est autre chose qu'un talma fort long, très-collant sur les épaules; cette forme est fort gracieuse. L'un des articles de *modes* du mois dernier indique une jolie disposition de dentelles pour garnir un talma. Quant à la pelisse, vu sa longueur, elle ne peut qu'être *bordée* avec des volants de dentelle posés en ligne droite.



L* N*D D* P*NS*N.

* l**br* d* l**r*g*,
N*n l**n d* m* m**s*n,
*l *st d*ns l* f***ll*g*
*n b*** n*d d* p*ns*n.

L* m*r* v*g*l*nt*
* g*rd* s*s p*t*ts;
S**s s*n **l* tr*mbl*nt*
ls s s*nt t**s bl*tt*s.

L**m* t**j**rs f*d*l*,
T**j**rs t*ndr* *t c*nst*nt,
L* p*r*, *cc**rt pr*s d**ll*,
*m**r**x *t c*nt*nt.

Q**l pl**s*r * s* v**,
*t q** d* j****x ch*nts!
D* l**n l* m*r* *m**
R*p*nd * s*s *cc*nts.

*l * s**s l* v*rd*r*,
D*ns l*s b**s *t l*s ch*mps,
Tr**v* l* n**rr*t*r*
D* t**s c*s *nn*c*nts.

*l d*nn* *n* c*r*ss*,
*n gr**n. — Ch*q** p*t*t
** pl*s v*t* s* pr*ss*
S*r l**tr**t b*rd d* n*d.

*DR**N M**S*.

AVIS. Nous prions nos abonnées de **Paris** qui désirent changer leur édition contre une autre à l'expiration de leur abonnement, de vouloir bien en donner avis **directement** à l'Administration, et de refuser simplement la quittance de renouvellement qui est toujours présentée quinze jours à l'avance.

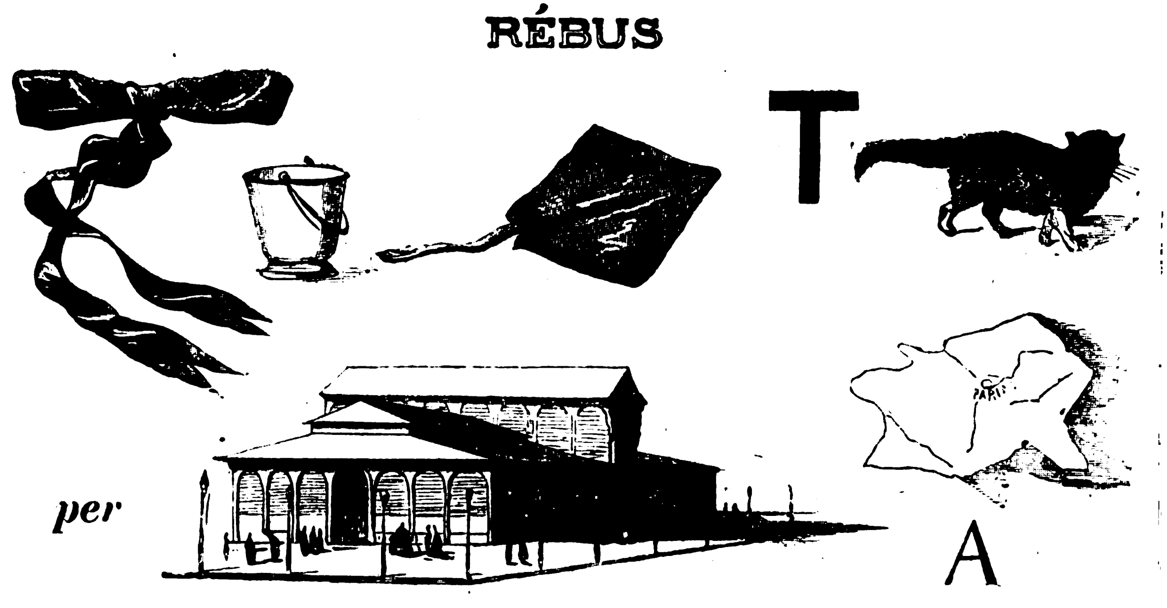
Nos abonnées de Paris chargent souvent les porteurs de commissions pour le journal, soit pour les renouvellements, soit pour les changements d'adresse; nous les prions de vouloir bien s'adresser pour cela *directement* à l'Administration, les porteurs n'étant pas attachés au journal.

Nous prions nos abonnées de Paris qui partent pour la campagne de vouloir bien nous envoyer leur changement d'adresse, accompagné d'une bande du journal, le lundi de chaque semaine, au plus tard, ***ainsi que le coût de l'affranchissement en timbres-poste, soit 20 centimes pour un mois.***

Nous publions avec ce numéro la 7e livraison des *Patrons illustrés* contenant les dessins et patrons suivants: Paletot à revers. — Corsage montant à écharpes. — Corsage à basques fendues. — Capeline moissonneuse.

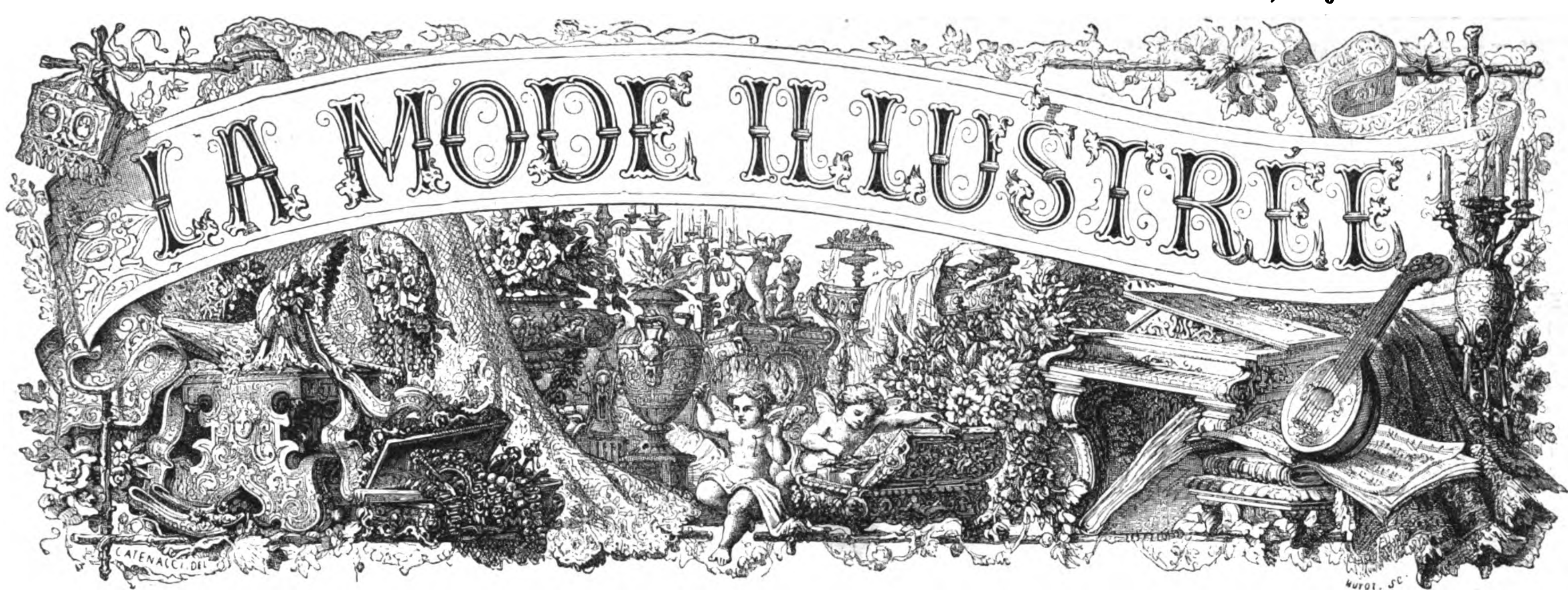
Le Directeur-Gérant: W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.
Les soucis vieillissent l'homme.

N° 27. SIXIÈME ANNÉE. Dimanche, 2 juillet 1865.



Le numéro, vendu séparément,
25 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 30 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée,
50 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 13, Bedford Street, Covent Garden, W. C. —

Coiffure de chez M. Croisat,

RUE RICHELIEU, 76.

Coiffure Livie. On noue les cheveux assez haut, au-dessus de la nuque, on les tresse, on les fixe en spirale, au-dessus de laquelle on pose un chignon bouclé, ou *cache-peigne* ; on dispose ensuite sur chaque côté du chignon une *mèche jumelle* formant une sorte de coque, puis dirigée au-dessus des tempes, et se terminant au milieu du front. La jonction des deux mèches est cachée sous un *bouquet de frisure.* Les cheveux de devant, divisés en plusieurs parties, sont rejetés sur la tresse-diadème et crêpés çà et là pour la soutenir. Une bandelette en or, ou velours de couleur vive, serpente dans la coiffure.


COIFFURE LIVIE.


COIFFURE JOSÉPHINE.

Coiffure Joséphine. On forme avec les cheveux de derrière, si l'on en a en quantité suffisante, une tresse disposée en trois coques (on peut demander ce chignon tout prêt chez M. Croisat) placées un peu haut. La natte-diadème repose sur une couronne bouclée, dite *Joséphine*, dont les extrémités sont cachées par les cheveux de devant qui sont relevés, de façon à former une sorte de bandeau perpendiculaire, près des tempes. Un cordon de perles serpente dans la coiffure, complétée par un bouquet de roses.

Deux entre-deux au crochet.

N° 1. — On commence par le bord, et l'on fait une chaînette ayant la longueur voulue pour l'entre-deux.

1er *tour.* — Alternativement, une bride, — 3 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 3 mailles.

2e *tour.* — 6 mailles, sur les 6 premières mailles du tour précédent ; — * 10 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 8 mailles, — 10 mailles simples (une sur chacune des dix mailles suivantes). Recommencez depuis *.

3e *tour.* — Une maille simple sur chacune des 5 premières mailles ; — * 4 mailles en l'air, — 2 mailles simples sur les 2 mailles du milieu des 10 mailles en l'air, — 4 mailles en l'air, — 8 mailles simples sur les 10 mailles simples du tour précédent, en laissant la première et la dernière. Recommencez depuis *.

4e *tour.* — Une maille simple sur chacune des 4 premières mailles ; — * 4 mailles en l'air, — 4 mailles simples dont les deux du milieu sur les 2 mailles simples du tour précédent, de telle sorte que la première et la quatrième se trouvent sur des mailles en l'air, — 4 mailles en l'air, — une maille simple sur chacune des 6 mailles du milieu des 8 mailles du tour précédent. Recommencez depuis *.

5e *tour.* — Une maille simple sur chacune des 3 premières mailles ; — * 4 mailles en l'air ; — 6 mailles simples dont les 4 du milieu sur les quatre mailles simples du tour précédent, — 4 mailles en l'air, — 4 mailles simples sur les quatre du milieu des 6 mailles simples. Recommencez depuis *.


COIFFURE JOSÉPHINE.



6e *tour.* — 2 mailles simples; — * 4 mailles en l'air, — 8 mailles simples, — 4 mailles en l'air, — 2 mailles simples. Recommencez depuis *. La disposition des mailles est indiquée sur le dessin.

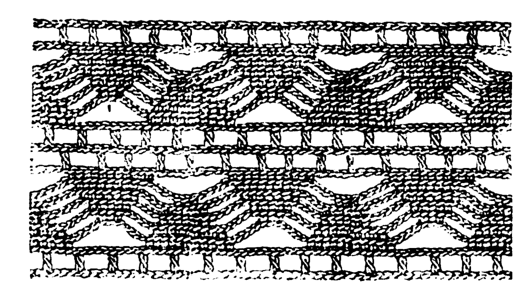
7e *tour.* — 4 mailles en l'air; — * 10 mailles simples, dont les 8 du milieu sur les 8 mailles simples du tour précédent, — 8 mailles en l'air. Recommencez depuis *.

On fait ensuite deux tours comme le premier tour, en contrariant les brides (voir le dessin), puis on répète depuis le deuxième jusqu'au septième tour, en *contrariant* les festons, comme l'indique le dessin. On termine par un tour pareil au premier tour.

No 2. — On prend du fil fin, on fait une chaînette de 24 mailles et l'on travaille *en travers*, en allant et revenant.

1er *tour.* — * 5 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 3 mailles, — une maille simple. Recommencez 5 fois depuis *. — 5 mailles en l'air.

2e *tour.* — Dans la dernière maille simple on fait 7 brides, — une maille simple dans le milieu du premier feston de mailles en l'air; — * 5 mailles en l'air, — une maille simple dans le milieu du feston suivant des mailles en l'air. Recommencez quatre fois



No 1. — ENTRE-DEUX AU CROCHET.

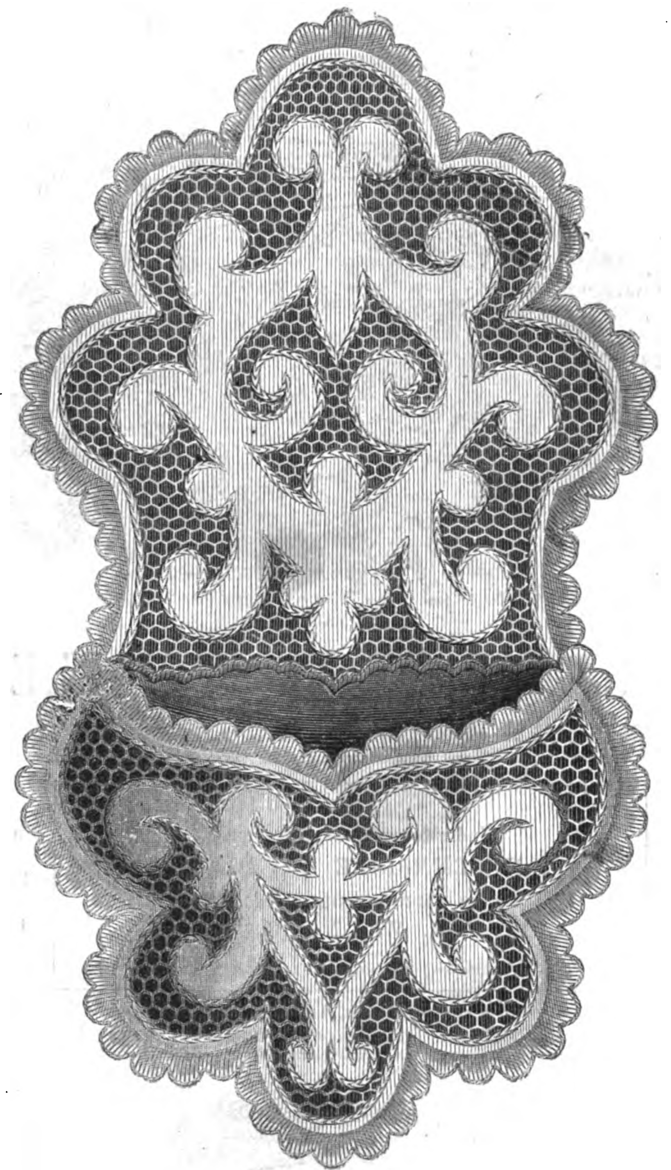
depuis *. — 7 brides dans la dernière maille en l'air du tour précédent, — une maille en l'air.

3e *tour.* — Sur chacune des 3 premières brides du tour précédent, une maille-chaînette, — sur la quatrième bride, une maille simple, — 5 mailles en l'air, — une maille simple dans le milieu du plus proche feston de mailles en l'air, — 5 mailles en l'air, — une maille simple dans le milieu du feston suivant, — 7 brides dans la plus proche maille simple du tour précédent, — une maille simple dans le milieu du feston suivant, — 7 brides dans la maille simple suivante, — une maille simple dans le milieu du feston suivant, — 5 mailles en l'air, — une maille simple dans le milieu du dernier feston, — 5 mailles en l'air.

4e *tour.* — 7 brides dans la première maille simple du tour précédent, — une maille simple dans le milieu du premier feston composé de mailles en l'air, — 5 mailles en l'air, — une maille simple dans le milieu du feston suivant — 7 brides dans la maille simple suivante, — ple dans le milieu du premier feston, — 5 mailles en l'air, — une maille simple dans le milieu du feston suivant, — 7 brides dans la plus proche maille simple, — une maille simple dans le milieu du feston, — 5 mailles en l'air, — une maille simple dans le milieu du feston, — 7 brides dans la plus proche maille simple, — une maille simple dans le milieu du feston, — 5 mailles en l'air, — une maille simple dans le milieu du feston, — 7 brides dans la plus proche maille simple, — une maille en l'air.

7e *tour.* — Sur chacune des trois premières brides, une maille-chaînette, — une maille simple dans la quatrième bride, — 5 mailles en l'air, — une maille simple dans le milieu du feston, — 5 mailles en l'air, — une maille simple dans le milieu des brides, — 7 brides dans la plus proche maille simple, — une maille simple dans le milieu du feston, — 7 brides dans la plus proche maille simple, — une maille simple dans le milieu des brides, — 5 mailles en l'air, — une maille simple dans le milieu du feston, — 5 mailles en l'air, — une maille simple dans le milieu des dernières brides, — 5 mailles en l'air.

On recommence depuis le 2e tour, inclusivement. Quand l'entre-deux a atteint la longueur voulue, on réunit les groupes de brides qui se trouvent sur chaque côté, en faisant alternativement une maille simple, — 4 mailles en l'air.



PORTE-MONTRE BRODÉ.



COSTUME POUR PETITE FILLE DE SEPT A NEUF ANS.

une maille simple dans le milieu des brides du tour précédent, — 5 mailles en l'air, — une maille simple dans le milieu des brides, — 7 brides dans la maille simple suivante, — une maille simple dans le milieu du feston, — 5 mailles en l'air, — une maille simple dans le milieu du feston, — 7 brides dans la dernière maille du tour précédent, — une maille en l'air.

5e *tour.* — Sur chacune des trois premières brides du tour précédent, une maille-chaînette, — dans la 4e bride, une maille simple; — * 5 mailles en l'air, — une maille simple dans le milieu du feston suivant. Recommencez 5 fois depuis *. — 5 mailles en l'air.

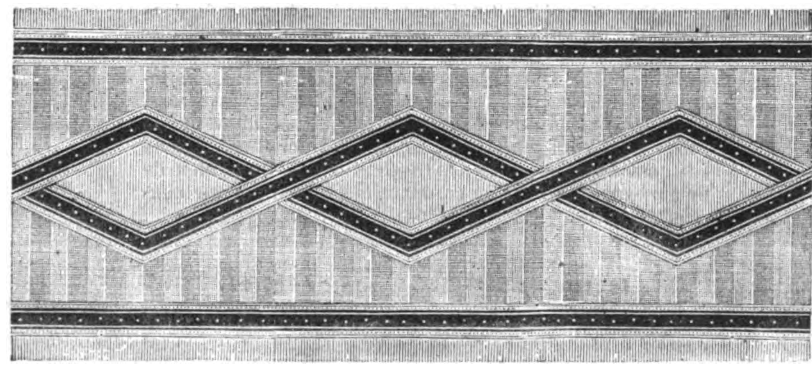
6e *tour.* — 7 brides dans la première maille simple du tour précédent, — une maille sim-

Porte-montre brodé.

MATÉRIAUX : Tulle, batiste ou nansouk fin; coton à broder no 30.

Ce porte-montre est fait en *application* de batiste ou nansouk sur du tulle; on calque le dessin sur le nansouk (en traçant, bien entendu, le fond tout entier et la poche séparément); on pose l'étoffe sur le tulle, et l'on exécute la broderie, qui se compose de point de cordonnet, — ou de chaînette, — ou de feston. On pose ensuite la poche sur le fond, et l'on festonne tout le contour, et sur le bord inférieur les quatre étoffes à la fois. On découpe l'étoffe appliquée de façon à laisser paraître le tulle, comme l'indique notre dessin.

On monte la broderie sur du carton recouvert de taffetas de couleur. Il est presque inutile d'ajouter que l'on peut exécuter ce travail d'*application* en velours sur drap, ou drap sur drap, en employant, au lieu de coton, du cordonnet d'or ou d'argent, ou de la soie.



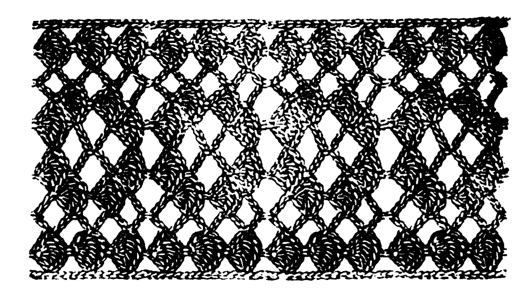
GARNITURE POUR CORSAGES BLANCS, JUPONS ET PANTALONS.

Costume pour petite fille

DE SEPT A NEUF ANS.

Ce costume se compose d'une jupe avec corsage montant, d'une large ceinture avec basques et d'une veste courte. Dans les jours très-chauds on peut supprimer le corsage et même la veste, et se borner à la jupe et à la ceinture.

Le costume est fait en mohair écru, la garniture en mohair brun. Cette garniture se compose de passe-



No 2. — ENTRE-DEUX AU CROCHET.

poils et de petites dents. Les boutons, en forme de boule, sont en acier. La robe a 3 mètres 1/2 de largeur, 50 centimètres de hauteur, y compris la bande du bord inférieur, qui a 9 centimètres de hauteur. La jupe proprement dite a seulement 45 centimètres de longueur, mais sa doublure se prolonge de façon à doubler aussi la bande qui est ajoutée et surmontée d'une autre bande étroite, brune cette fois et découpée en petites dents, bordant les grandes dents de la bande ajoutée.

Cette garniture peut être reproduite en toute étoffe, pour toutes les robes de tout âge.

Garniture pour corsages blancs,

JUPONS ET PANTALONS.

Cette garniture, très-simple, mais très-élégante et très-distinguée, peut être reproduite de plusieurs façons. Les



COSTUME POUR PETITE FILLE, VU PAR DERRIÈRE.

lignes noires en lacet et soutache seront faites, si l'on veut, en lacet blanc; ce lacet est bordé de chaque côté avec une étroite bande en biais, piquée, et encadrant des médaillons en toile unie. Le tout se place sur une bande de nansouk ou de percale, plissée perpendiculairement, encadrée de lacet, et posée sur l'objet que l'on garnit.

Pour jupon de couleur, les médaillons peuvent être en cachemire de nuance vive, les lacets noirs, la bande servant de fond peut être de nuance autre que le jupon.

Col au crochet pour enfants.

MATÉRIAUX : Fil de lin no 20.

On travaille fort serré. On fait une chaî-



nette de 30 mailles; on passe sept de ces mailles, pour faire une maille simple dans la huitième maille, — 4 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 4 mailles, — une maille-chaînette, — 3 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 3 mailles, — une maille-chaînette, — 3 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 3 mailles, — une maille-chaînette, — 2 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 2 mailles, — une maille-chaînette, — 2 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 2 mailles, — une maille-chaînette, — 2 mailles en l'air, — une maille-chaînette dans la dernière maille. Ainsi se trouvent formés les sept petits anneaux qui composent la nervure de l'une des feuilles du col; sur cette nervure on travaille de la façon suivante :

1er *tour*. — On commence sur l'un des côtés et l'on fait 4 mailles simples sur chacun des 3 premiers festons, composés de mailles en l'air; — sur le 4e et 5e feston, chacun 5 mailles simples; — 6 mailles simples sur le 6e et autant sur le 7e, — 3 mailles en l'air, qui représentent la pointe de la feuille, et encore 6 mailles simples sur le 7e feston pour l'autre côté de la nervure, — puis 6, puis deux fois 5, — puis trois fois 4 mailles simples. En dernier lieu une maille en l'air.

2e *tour*. — On retourne l'ouvrage, et, piquant toujours dans le côté de derrière de chaque maille, on travaille depuis l'envers. Dans chaque maille du tour précédent, une maille simple; — à la pointe, on fait 3 mailles dans une seule maille; une maille en l'air.

3e *tour*. — On travaille sur l'endroit. Dans chaque maille, une maille simple, — 3 mailles dans le milieu des 3 mailles faites dans une seule maille. On pique toujours le crochet dans le côté de derrière de chaque maille.

Pour passer à la feuille suivante on fait 5 mailles en l'air, et l'on commence la seconde feuille comme la précédente, par 30 mailles, en ayant soin de les rattacher aux cinq *traits d'union*.

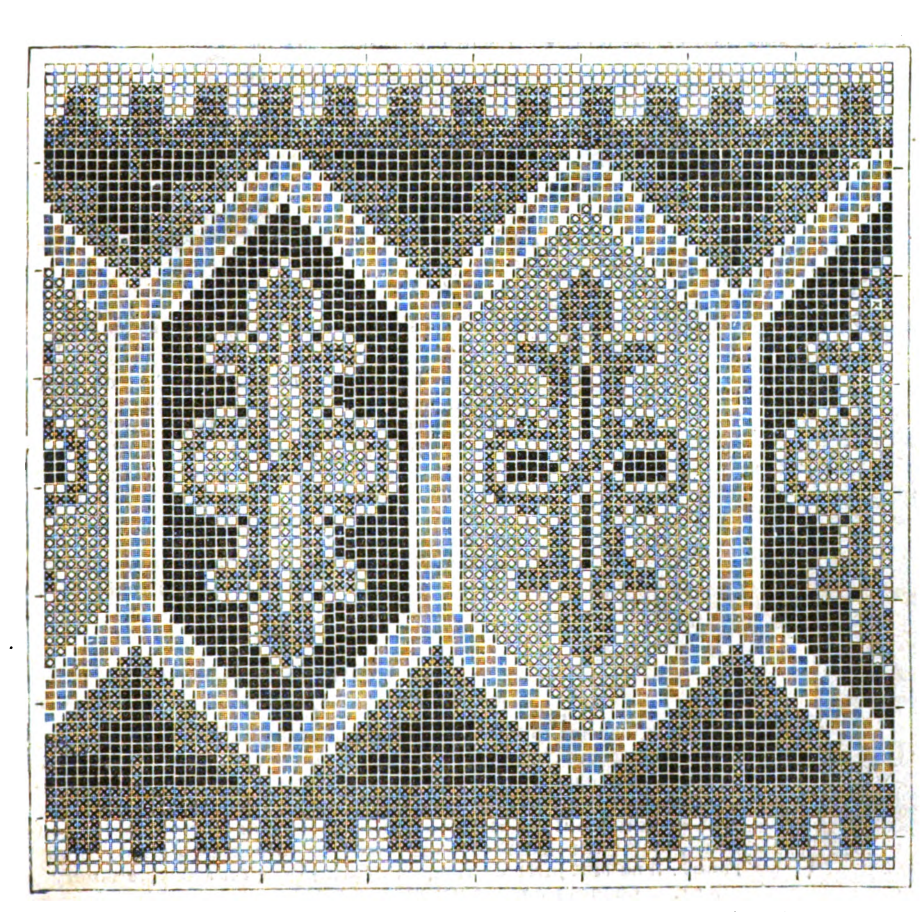
Il y a 30 feuilles sur notre modèle. On peut augmenter ou diminuer ce nombre, selon la dimension que l'on veut donner au col. A la fin de la dernière feuille on coupe le brin, on le rattache au commencement du dernier tour de la première feuille, afin de faire depuis cette place, sur l'endroit du col, un tour sur le bord extérieur de toutes les feuilles, et d'exécuter en même temps l'espèce de dentelle qui encadre les feuilles. On fait d'abord des mailles simples autour de la première feuille, — 3 mailles dans une seule maille à la pointe, — puis on passe à la feuille suivante. A celle-ci, on fait d'abord 3 mailles simples, — 2 mailles en l'air, on passe la seconde de ces mailles dans la maille correspondante de la précédente feuille, puis on fait un picot (c'est-à-dire 4 mailles en l'air, dans la première desquelles on fait une maille-chaînette), — une maille simple dans chacune des plus proches 4 mailles de la seconde feuille, — 3 mailles en l'air, en passant la troisième dans la maille correspondante de la précédente feuille, — une maille en l'air, — 1 picot, — une maille en l'air, — 5 mailles simples, en continuant la seconde feuille, — 4 mailles en l'air, dont la dernière est passée dans la maille correspondante de l'autre feuille, — une maille en l'air, — 1 picot, — 2 mailles en l'air, — 5 mailles simples pour continuer la feuille, — 5 mailles en l'air, la dernière passée dans la maille correspondante, — une maille en l'air, — 1 picot, — une maille en l'air, — 1 picot, — une maille en l'air, — 6 mailles simples pour continuer la feuille. On forme ensuite la croix supérieure de la façon suivante : une maille en l'air, — 1 picot, — 3 mailles en l'air, — 1 picot, — 1 picot, — 3 mailles en l'air, — 1 picot, — 2 mailles en l'air, la dernière passée dans la maille correspondante de la feuille précédente, — une maille en l'air, — 1 picot, — une maille en l'air, — une maille-chaînette dans le milieu des plus proches 3 mailles en l'air, de telle sorte que les deux derniers picots qui viennent d'être faits soient placés *droits* l'un devant l'autre; — une maille en l'air, — 1 picot, — 3 mailles en l'air, — 1 picot, — 3 mailles en l'air, — 1 picot, — une maille en l'air, — une maille-chaînette dans le milieu des avant-dernières 3 mailles en l'air, en sorte que les picots sont placés comme les précédents; — une maille en l'air, — 1 picot, — une maille en l'air, — une maille-chaînette dans le milieu des 3 mailles en l'air qui se trouvent entre le premier et le second picot de la croix, — une maille en l'air, — 1 picot, — une maille en l'air, — puis en continuant le tour des mailles simples sur le reste de la feuille. La feuille suivante est réunie à celle qui la précède, comme cela vient d'être expliqué, et l'on continue ainsi jusqu'à la dernière feuille. Lorsqu'on a bordé la seconde moitié de cette dernière feuille avec des mailles simples, on fait un tour de mailles simples sur l'encolure, puis deux tours pareils, en *allant* et *revenant*, en faisant une boutonnière à l'une des extrémités. Il ne manque plus que les festons du bord. On attache le brin à la pointe de la dernière feuille, de façon à faire ce tour depuis l'envers du travail; on fait : * 5 mailles en l'air, — une maille simple dans la plus proche pointe de la croix, — 8 mailles en l'air, — une maille simple dans l'autre pointe libre de la croix, — 5 mailles en l'air, — une bride dans la pointe de la plus proche feuille. Recommencez depuis * jusqu'à la fin des feuilles. De la pointe de la dernière feuille, dans laquelle on fait seulement une maille en l'air, on fait, en *revenant*, le dernier tour. Sur le plus proche feston composé de 5 mailles en l'air, on place, *à cheval*, 2 mailles simples, — 4 mailles en l'air, — une maille-chaînette dans la seconde des mailles simples, de façon à former un picot, — 3 mailles simples, — 1 picot, — une maille simple, le tout sur ce même feston; — sur le feston de 8 mailles en l'air : 2 mailles simples, — 1 picot, — 3 mailles simples, — 1 picot, — 3 mailles simples, — 1 picot, — 3 mailles simples, 1 picot, — 3 mailles simples, — 1 picot, — une maille simple. Recommencez depuis * jusqu'à la fin du tour. Sur le côté opposé à la boutonnière on pose un bouton.

COL AU CROCHET POUR ENFANT.

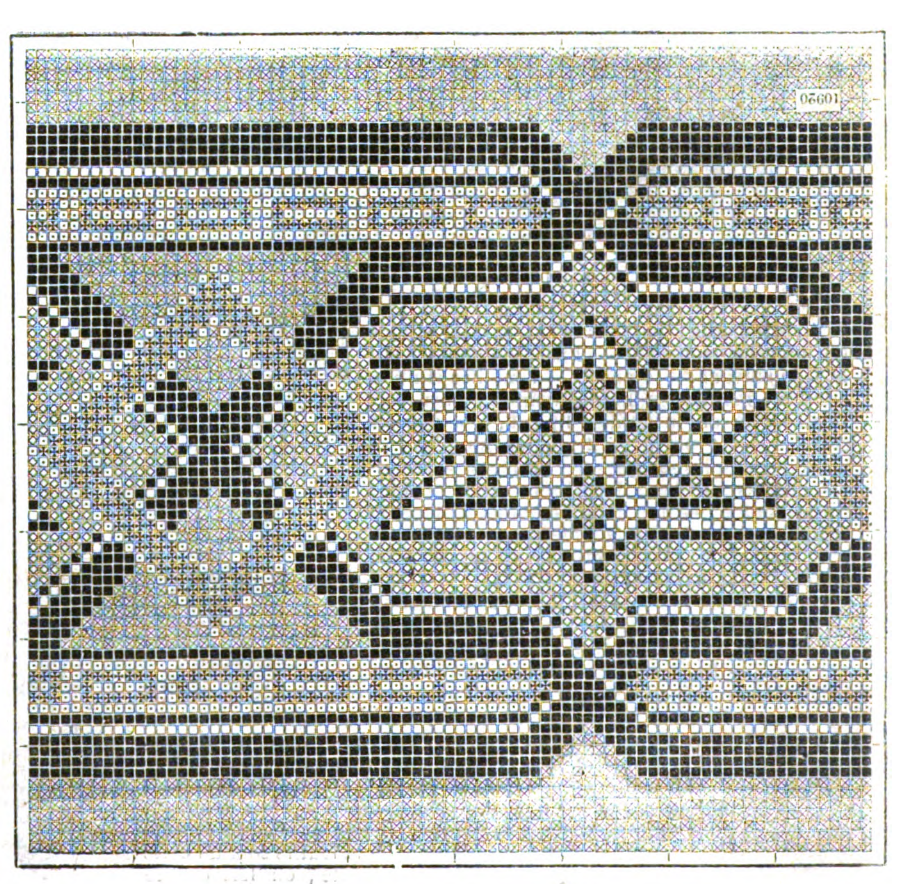
ÉTOILES AU CROCHET.

Étoiles au crochet.

On peut exécuter ce travail en coton ou fil de lin plus



No 1. BANDE EN TAPISSERIE. — Blanc. Ponceau. Noir. Jaune, en soie ou laine. Vert anglais de nuance moyenne. Pensée.



No 2. BANDE EN TAPISSERIE. — Noir. Brun foncé. Brun clair. Gros bleu. Ponceau. Soie ou laine maïs.

ou moins fin, selon l'usage auquel on le destine, pelote ou voile de fauteuil, etc.

On commence chaque étoile par le centre, en faisant une chaînette de 8 mailles. Dans la première maille on fait une bride; — * 4 mailles en l'air, — une bride dans cette même première maille. Recommencez encore 3 fois depuis *. 4 mailles en l'air, — une maille-chaînette dans la 4e des 8 mailles par lesquelles on a commencé le travail. On a ainsi formé six rayons se réunissant dans la première maille, et l'on commence (sans couper le brin) les feuilles qui sont faites depuis leur milieu.



N 2. — CHAPEAU EMPIRE.

Première feuille.

1er *tour*.—18 mailles en l'air,—une bride dans la treizième de ces 18 mailles, de telle sorte que les cinq dernières forment un picot,—2 mailles en l'air, — 3 brides séparées l'une de l'autre par deux mailles en l'air, sous lesquelles on passe deux mailles, — 2 mailles en l'air, — une maille-chaînette dans la dernière des 18 mailles.

2e *tour*.—2 mailles simples sur le premier vide formé par 2 mailles en l'air, — 2 mailles simples, séparées par un picot, sur le vide suivant (un picot se compose toujours de 5 mailles en l'air, et d'une maille-chaînette, faite dans la maille simple qui précède le picot), — 2 mailles simples sur le vide suivant, — 1 picot, — 7 mailles simples sur les 5 mailles en l'air suivantes, puis, sur l'autre côté de la feuille: 1 picot, — 2 mailles simples, — 1 picot, — 2 mailles simples, — 2 mailles simples séparées par un picot, — 2 mailles simples sur les 2 dernières mailles en l'air de la feuille, — une maille-chaînette dans la maille d'où la feuille commence, — 5 mailles simples sur les 4 mailles en l'air du cercle. D'ici commence la *seconde feuille*.

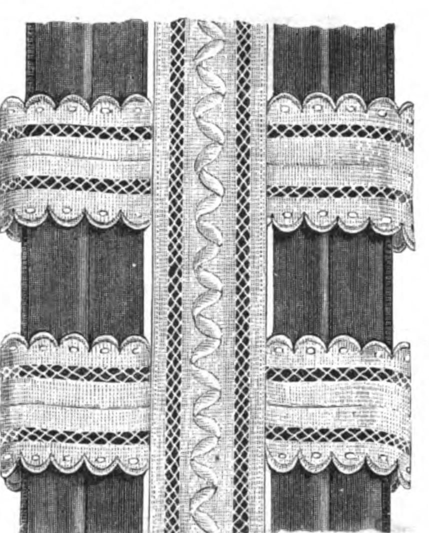
1er *tour* de la seconde feuille. — 22 mailles en l'air. — Une maille simple dans la deuxième de ces mailles, de façon à former un cercle.

2e *tour*. — Dans chacune des 21 mailles en l'air, on fait une maille simple; cependant dans la onzième de ces mailles on fait une maille simple, — une maille en l'air, — une maille simple, pour former la pointe de la feuille. Pour passer au tour suivant, on fait une maille-chaînette dans la première maille du premier tour.

3e *tour*. — * Une maille simple dans chacune des 3 premières mailles simples du tour précédent, — 1 picot. — Recommencez 2 fois depuis *; puis des mailles simples jusqu'à la pointe, où l'on augmente comme dans le tour précédent. On fait l'autre moitié de la feuille comme cette première moitié. Pour arriver à la feuille suivante, on fait encore **5 mailles simples sur les mailles en l'air du cercle.**



No 1. — CHAPEAU EMPIRE DE CHEZ Mme AUBERT, rue Neuve-des-Mathurins, 6.



GARNITURE, EN GRANDEUR NATURELLE, DU CORSAGE BLANC, ORNÉ DE VELOURS NOIR.

On fait six feuilles en exécutant alternativement les deux qui viennent d'être décrites, et, après avoir coupé le brin, on le rattache pour réunir les pointes des feuilles par les deux tours suivants :

1er *tour*. — Une maille simple à la pointe d'une feuille; * 4 mailles en l'air,—1 picot en arrière (c'est-à-dire que, pour faire ce picot dirigé en bas, on exécute 5 mailles en l'air, on retourne le crochet avec la bouclette qui s'y trouve, vers **la droite, on piqué le crochet de haut en bas dans la première des mailles du picot, et l'on fait ainsi une maille-chaînette), — 4 mailles en l'air, — 1 picot en arrière, — 4 mailles en l'air, — 1 picot en arrière, — 4 mailles en l'air, — une maille simple sur la pointe de la plus proche feuille. Recommencez 5 fois depuis *.**

2e *tour*. — * Une maille simple sur chacune des quatre plus proches mailles en l'air, — 1 picot ordinaire (dirigé en haut) une maille simple sur chacune des 4 mailles en l'air suivantes, — 1 trèfle (c'est-à-dire une maille en l'air — 1 picot, — une maille en l'air, — 1 picot, — une maille en l'air, — 1 picot, — une maille en l'air,— une maille simple dans la maille simple qui précède ces trois picots), — une maille simple sur chacune des quatre mailles en l'air suivantes du tour précédent,— 1 picot, — une maille simple sur chacune des cinq mailles suivantes, — 1 trèfle. Recommencez 5 fois depuis *.

On coud les étoiles en les réunissant comme l'indique notre dessin.

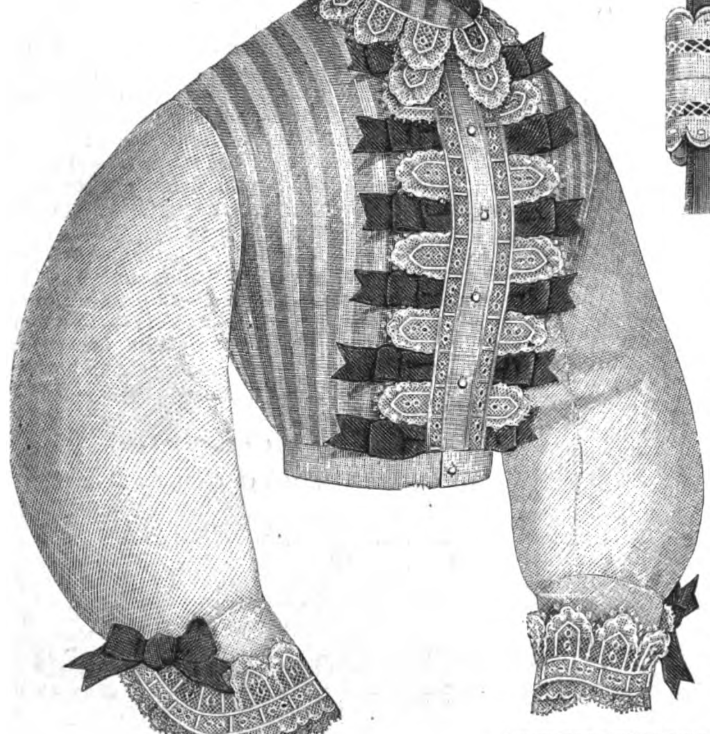


No 3. — CHAPEAU EMPIRE.

Deux bandes

EN TAPISSERIE.

On emploiera ces dessins pour chaises, fauteuils, coffres à bois, tapis de table, etc.



CORSAGE BLANC GARNI DE RUBANS.



CORSAGE BLANC ORNÉ DE VELOURS NOIR.

GARNITURE DU CORSAGE BLANC GARNI DE RUBANS.

Pour les chaises et les fauteuils, on place maintenant une seule bande au milieu du siége et du dossier. Pour tapis de table, on fait avec ces bandes un encadrement posé *à bord* du tapis en reps, drap ou velours. Après la bande de tapisserie on pose une bande étroite pareille au tapis, et terminée par une frange. Pour exécuter un encadrement de ce genre, on termine chaque extrémité des quatre bandes qui la composent, en angle aigu, se *raccordant* à l'angle de la bande suivante.

Chapeaux Empire

DE CHEZ Mme AUBERT, RUE NEUVE-DES-MATHURINS, 6.

En publiant des coiffures nouvelles, nous avons voulu placer dans leur voisinage les chapeaux Empire, et rapprocher ainsi l'effet de la cause, le contenant du contenu. Nous préserve le ciel de subir l'empire des chapeaux Empire! Nos lectrices formeront sans nul doute le même vœu en examinant ces étranges couvre-chefs, non encore adoptés sans doute, mais qui peuvent cependant arriver au succès d'un moment à l'autre. Il ne faut jurer de rien, en France, lorsqu'il s'agit de mode.

No 1. — Chapeau *auvergnat*, en paille d'Italie, orné d'une ruche en **ruban jaune et de bouquets de blé; brides jaunes.**




Nº 1. PAN DE CRAVATE.

Nos 2 et 3. — Même chapeau en paille de riz, vu par devant et par derrière ; les ornements se composent de touffes de roses mélangées de plumes noires, brides noires.

Corsage blanc

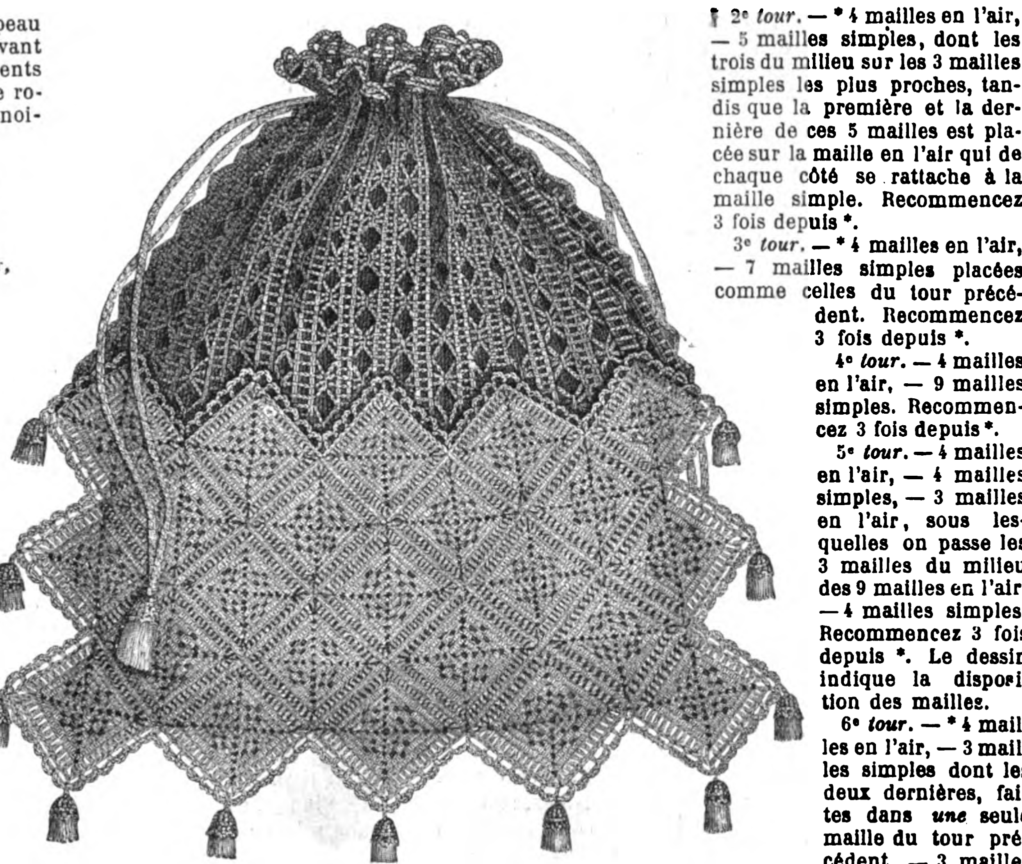
AVEC RUBANS,

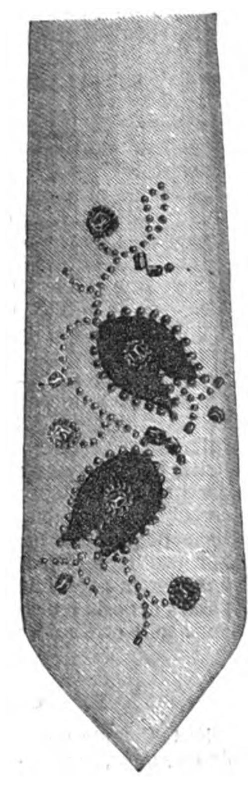
de chez Mmes Labory et Potier, rue Villedo, 3.

Nous avons publié plusieurs patrons de corsages blancs, et voulons aujourd'hui faire connaître à nos lectrices quelques-unes des garnitures adoptées pour ces corsages.

Celui-ci est plissé perpendiculairement et orné de pattes formées par des entre-deux encadrés de dentelle; les pattes sont séparées par des nœuds de ruban rose. Nous publions le dessin de cette garniture en grandeur naturelle, afin qu'on puisse la copier aisément; l'entre-deux de chaque patte est encadré avec une bande étroite de nansouk, piquée, à laquelle se rattache une dentelle de Valenciennes légèrement froncée. A ces pattes se rattache dans chaque devant un entre-deux de dentelle, ayant 1 centimètre 1/2 de largeur.

Le col se compose de treize petites pattes; deux de ces pattes forment de chaque côté une patte plus longue. Un ruban rose est passé sous le col. Un poignet arrondi se rattache à la manche; il se compose d'un entre-deux traversé régulièrement par des bandes piquées en nansouk, bordé d'un côté avec de la dentelle, de l'autre avec sept pattes pareilles à celles du col. Un nœud de ruban rose orne chaque poignet.


SAC AU CROCHET.

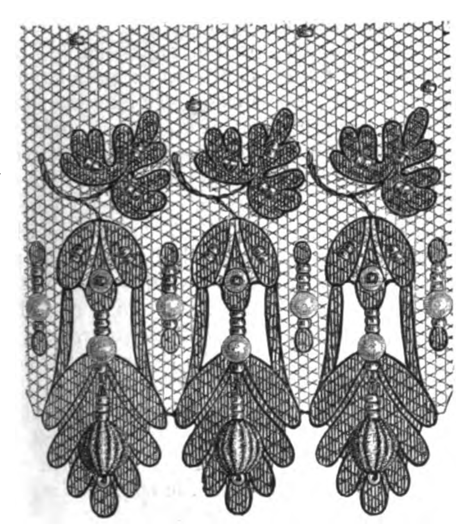

Nº 2. PAN DE CRAVATE.



Corsage blanc orné de velours noir,

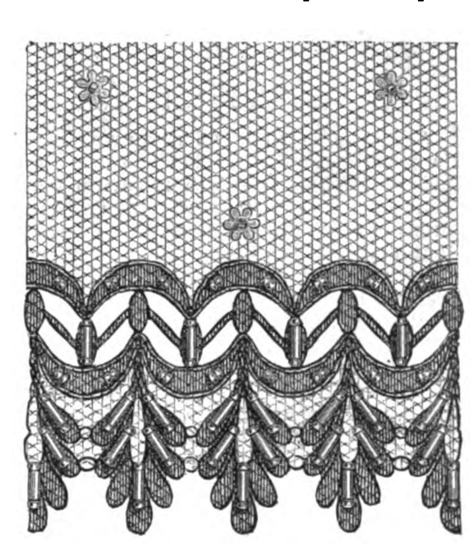
de chez Mmes Labory et Potier, rue Villedo, 3.

La garniture de ce corsage (nous en publions le dessin en grandeur naturelle) compose aussi de charmantes *parures* (col et poignets). On exécute cette garniture avec des entre-deux en broderie, — ou bien en dentelle, — ou bien enfin faits au crochet avec du fil très-fin, pour imiter la guipure. Un entre-deux est posé en sens perpendiculaire. Des bouclettes du même entre-deux s'y rattachent de distance en distance, et sont traversées en sens perpendiculaire par des rubans en velours noir, ou velours de couleur, ou ruban de taffetas.


GARNITURE POUR VOILE.

CARREAU EN GRANDEUR NATURELLE DU SAC AU CROCHET.

PARTIE SUPÉRIEURE DU SAC AU CROCHET.


GARNITURE POUR VOILE.

Sac au crochet.

Selon le degré d'élégance que l'on voudra donner à ce sac, on le fera en fil écru ou bien en soie de cordonnet.

La partie inférieure se compose de carreaux faits isolément, puis assemblés; un dessin spécial reproduit l'un de ces carreaux en grandeur naturelle.

On commence chaque carreau par le milieu, en faisant une chaînette de 12 mailles dont on réunit la dernière à la première. Autour de ce cercle on travaille en spirale.

1er *tour*. — * 3 mailles en l'air, — une maille simple dans chacune des 3 premières mailles du cercle. Recommencez 3 fois depuis *. On pique toujours le crochet dans le côté derrière de chaque maille.

2e *tour*. — * 4 mailles en l'air, — 5 mailles simples, dont les trois du milieu sur les 3 mailles simples les plus proches, tandis que la première et la dernière de ces 5 mailles est placée sur la maille en l'air qui de chaque côté se rattache à la maille simple. Recommencez 3 fois depuis *.

3e *tour*. — * 4 mailles en l'air, — 7 mailles simples placées comme celles du tour précédent. Recommencez 3 fois depuis *.

4e *tour*. — 4 mailles en l'air, — 9 mailles simples. Recommencez 3 fois depuis *.

5e *tour*. — 4 mailles en l'air, — 4 mailles simples, — 3 mailles en l'air, sous lesquelles on passe les 3 mailles du milieu des 9 mailles en l'air, — 4 mailles simples. Recommencez 3 fois depuis *. Le dessin indique la disposition des mailles.

6e *tour*. — * 4 mailles en l'air, — 3 mailles simples dont les deux dernières, faites dans *une* seule maille du tour précédent, — 3 mailles en l'air, — 3 mailles simples sur les 3 mailles en l'air du tour précédent, — 3 mailles en l'air, — 3 mailles simples, dont les deux premières faites dans une seule maille. Recommencez 3 fois depuis *.

7e *tour*. — * 4 mailles en l'air, — 7 mailles simples, — 3 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 3 mailles du tour précédent, — 7 mailles simples. Recommencez 3 fois depuis *.

8e *tour*. — * 4 mailles en l'air, — 19 mailles simples. Recommencez 3 fois depuis *.

9e *tour*. — 5 mailles en l'air, — 21 mailles simples. Recommencez 3 fois depuis *.

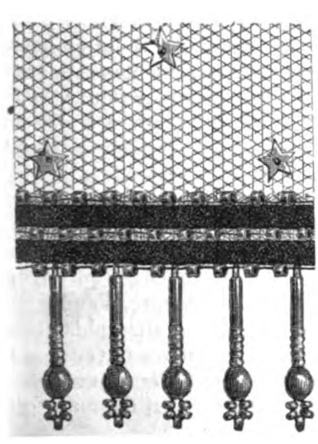
10e *tour*. — * Une bride sur les 2 premières des 5 mailles en l'air, — 2 brides dans la troisième, — une bride sur chacune des deux dernières mailles en l'air, et, après la 1re, 2e, 4e, 5e et 6e de ces brides, on fait une maille en l'air, — 2 mailles en l'air après la 3e bride. Sur les mailles simples on fait 10 brides séparées l'une de l'autre par une maille en l'air, sous laquelle on passe une maille. Recommencez 3 fois depuis *. La première bride de ce tour est naturellement formée par 3 mailles en l'air. Le carreau est terminé. Il faut 23 carreaux pour chaque moitié de la partie inférieure. On les assemble selon la disposition indiquée par notre dessin. On pose chaque moitié l'une sur l'autre, on les réunit sur le bord inférieur et sur les deux côtés transversaux, en exécutant le tour suivant : une bride sur les 2 mailles en l'air qui forment le coin d'un carreau (en piquant toujours dans le carreau de dessus et dans celui de dessous), — * 5 mailles en l'air, — une bride dans la première de ces 5 mailles en l'air, ce qui forme un petit feston, — une bride sur le deuxième vide, en passant par conséquent par-dessus deux brides. Recommencez toujours depuis *.

Il doit y avoir huit petits festons sur chaque côté du carreau. Quand on a réuni de la sorte trois côtés du sac, on borde son ouverture avec des festons pareils.

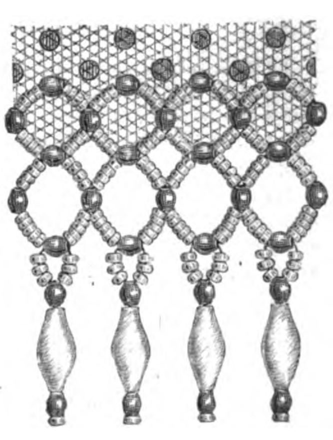
On peut faire la partie supérieure avec une bande de taffetas; si l'on préfère l'exécuter au crochet, on travaillera de la façon suivante :

On fait une chaînette *lâche* de 390 mailles, dont on réunit la dernière à la première.

1er *tour*. — * Dans chacune des 2 premières mailles, une bride (la première est formée


GARNITURE POUR VOILE.

VOILE EN TULLE DE DENTELLE.


GARNITURE POUR VOILE.



par 3 mailles en l'air), — 2 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 2 mailles, — 2 brides, — 7 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 7 mailles. Recommencez 29 fois depuis *. A la fin du tour, on joint la 7e maille en l'air à la première bride.

2e *et* 3e *tours*. — Comme le premier tour.

4e *tour*. * 2 brides, — 2 mailles en l'air, — 2 brides, — 4 mailles en l'air, — une maille simple, avec laquelle on enserre les 3 barrettes formées par les mailles en l'air des 3 tours précédents; — 4 mailles en l'air. — Recommencez depuis *. Les deux brides doivent toujours se trouver les unes au-dessus des autres.

On répète encore huit fois ces 4 tours; on fait ensuite encore une fois le 1er tour, — puis un tour entièrement composé de brides (une bride dans chaque maille), — 1 tour de *brides croisées* (déjà expliquées précédemment; nous répéterons cette explication dans le no 29, à l'article *Corselet au crochet*), — encore un tour composé de brides simples, puis une dentelle faite en 3 tours. Le premier de ces trois tours est pareil à celui qui encadre la partie inférieure. Les 2e et 3e tours se composent des mêmes petits festons, que l'on rattache à ceux qui les précèdent par une maille simple (en place d'une bride) posée *à cheval* sur le feston. On coud la partie supérieure du sac sous les coins des carreaux de la partie inférieure, et l'on fixe ceux-ci par quelques points. Les petits glands ont chacun 3 centimètres de longueur. Deux cordons sont passés dans le tour composé de brides croisées; ces cordons sont ornés d'un gland.

Deux pans de cravate.

No 1. Cravate en taffetas ponceau ayant 84 centimètres de longueur, se rétrécissant au milieu, de façon à n'avoir qu'un centimètre de largeur, brodée avec des perles et des paillettes d'acier. L'étoffe est coupée en largeur double de celle de la cravate, puis repliée et cousue ensemble; la couture est placée sur le milieu de l'envers de la cravate.

No 2. Cravate en pouit-de-soie bleu vif, avec application de velours noir et broderie en perles noires.

Voile en dentelle

AVEC DIVERSES GARNITURES.

Le voile a 32 centimètres de hauteur, 50 centimètres de largeur; le fond entièrement brodé de perles d'or, ornement excentrique, qu'il vaut mieux remplacer par des perles noires.

Les garnitures, no 1, 2, 3, 4, reproduisent les diverses bordures que l'on met aux voiles; ce sont des dentelles ornées de perles longues, rondes ou ovales, de rubans étroits en velours, de grelots en perles longues ou ovales, etc. Tout en répétant que la mode favorise tous ces enjolivements, nous devons prévenir nos lectrices qu'ils ne sont pas indispensables pour être *à la mode*.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe en taffetas vert, à larges rayures de deux nuances. La plus foncée est unie, la plus claire a un semé de gros pois de même teinte que la rayure foncée, et de plus deux fines rayures foncées, qui, de chaque côté, encadrent le *semé*. Le bord de la jupe est garni avec un volant découpé de chaque côté, tuyauté, ayant 12 centimètres de hauteur, y compris la tête. Corsage montant à très-large ceinture fermée par une haute boucle. De gros boutons de la teinte la plus foncée garnissent le corsage. Manches étroites. Pointe en dentelle de Chantilly, garnie avec un volant de même dentelle. Chapeau de tulle vert entièrement bouillonné, brodé en petites perles de cristal, orné dessous avec une rose thé. Deux longs pans de tulle retombent par derrière. Brides vertes.

Robe en poil de chèvre gris-lapis, à rayures blanches, bordées de chaque côté avec une fine rayure noire. Trois étroits volants bordés de taffetas noir, tuyautés, sont posés en dents aiguës sur le bas de la jupe. Une bande de taffetas noir, brodée de *pois* en soie gris-lapis, surmonte ces volants. Sur la pointe supérieure, les *dents* sont ornées d'un carreau de taffetas noir avec une broderie représentant une hirondelle en plusieurs nuances de soie gris-lapis. Corsage-casaque, c'est-à-dire à longues basques découpées reproduisant la forme et les ornements de la garniture de la jupe.

MODES.

Le grand, le dernier mot de l'élégance en ce moment, c'est..... d'assortir. Assortir le chapeau avec les garnitures d'une robe, et même ces garnitures avec le jupon sur lequel la robe est relevée : tel est le but que l'on poursuit.

La robe est universellement faite en tissu de couleur négative, blanc, gris, feutre, nuance *sable* ou *terre desséchée*, etc.; le pardessus est toujours pareil à la robe. Sur ce fond, favorable justement parce qu'il est terne, on entrelace des rouleaux ou des bandes, on enchevêtre des lacets, ou des cordes, ou des rubans, en taffetas de couleur vive. La ceinture flottante est de même nuance que la garniture; de même nuance aussi les rubans du chapeau rond ou de forme fanchon; de même nuance enfin le jupon pour toutes les toilettes de promenade ou de voyage. Ainsi, une toilette gris clair, ornée de taffetas violet, mais de ce beau violet éclatant qui a peu d'analogie avec le violet un peu noir adopté pour les toilettes de demi-deuil, sera relevée sur un jupon de même nuance violette. Ce jupon pourra, par mesure d'économie, être seulement un *bas de jupon*, c'est-à-dire avoir de 25 à 30 centimètres de hauteur, en se rattachant, pour le reste de sa longueur, à un jupon de percaline ou de tout autre tissu. Le porte-jupe publié dans le no 24 conviendrait admirablement pour cette combinaison; on le ferait, bien entendu, de même nuance que la garniture et le jupon, et il pourrait même tenir lieu de garniture pour la robe.

On porte toujours toutes les variétés de ceinture larges *ou* longues, comme larges *et* longues, en taffetas ou ruban frangé.

La toilette des jeunes filles est, comme toujours, beaucoup plus simple que celle des petites filles: peu ou point de garnitures à leurs robes; tout au plus quelques lacets en laine, et pour les robes de soie une grosse corde en soie. Lacets et cordes sont fixés en ligne droite, en festons, en losanges, en équerre, en bordure grecque. Le paletot pareil est toujours orné comme la robe. Les étoffes sont des poils de chèvre, depuis les moins coûteux jusqu'aux plus fins, qui sont aussi les plus chers, le mohair, le linos, l'alpaga. On voit peu de *piqué;* cette lourde étoffe, plus chaude que la plupart des tissus destinés à l'hiver, constituait une anomalie en été. Pour les matinées et les soirées fraîches, les jeunes filles, comme les petites filles, comme les femmes de tout âge, portent des paletots courts en molleton d'été, lequel, malgré ce correctif, n'en est pas moins un tissu fort épais, léger, j'en conviens, moelleux, je ne le nie pas, mais très-chaud et par conséquent bon pour une robe de chambre, mais non pour une robe d'été. Employé pour des paletots, le molleton rend des services inappréciables, car il représente, sous un petit volume, un excellent et suffisant préservatif contre le froid; c'est à peu de chose près le tissu que l'on désignait l'année dernière sous le titre de *flanelle rayée*. Il paraît qu'il est plus facile d'inventer des mots que des choses, car on retrouve dans Paris à chaque pas des objets connus portant une désignation nouvelle. Cette désignation varie, non-seulement avec les années, mais encore selon les quartiers, et, si je note le nom d'une étoffe ou d'un vêtement pour l'indiquer à nos lectrices, il m'arrive souvent de découvrir tout à coup que ce nom ne constitue nullement une indication suffisante.

On porte en voiture, on prépare pour les eaux, des toilettes en mousseline blanche. La robe a seulement un large ourlet; mais, au milieu de chaque lé, se trouve une sorte de patte figurant un triangle, dont la pointe se rapproche de l'ourlet, et dont les deux côtés remontent jusqu'à la ceinture, le tout fait en ruban étroit, *faufilé* sur la robe; ce ruban est mauve, vert ou bleu. Le corsage est pareil à celui qui figure sur la planche du no 24 (voir *Corsage d'été*); la toilette est complétée par un grand châle en mousseline blanche à large ourlet, simplement surmonté d'un ruban semblable à celui qui orne la robe.

Les bournous arabes, ceux qui se composent d'un carré long, plié en deux, et cousu au milieu de façon à former un capuchon, sont plus à la mode que jamais. On en fait en toute étoffe pour les voyages et les bains de mer. Cette forme, si aisée à plier et à transporter, est en effet fort commode à notre époque de locomotion. On fait même ces bournous pareils aux robes qu'ils accompagnent; cela est fort élégant, et, si l'on veut bien y réfléchir, d'une élégance pas trop onéreuse. D'une part le bournous offre une précieuse ressource de rajeunissement et de transformation pour la robe; d'une autre, la plupart des étoffes actuelles étant de nuance neutre et ayant des dessins insignifiants, le bournous peut être porté avec toutes les autres robes, quoique assorti à l'une d'entre elles. E. R.

CONSEILS D'UNE EX-MUSICIENNE.

V.

L'assiduité la plus exemplaire, les exercices les plus constants, l'application la plus consciencieuse, ne sauraient suffire pour acquérir une habileté, même relative, si l'on ne possède pas un bon doigté; c'est de cette condition principale que dépendent la netteté de l'exécution, le *legato* de la mélodie, et cette exactitude qui ne laisse échapper aucune note des traits brillants. Lors même que l'on aurait la patience de répéter cent, deux cents, mille fois, un passage difficile, si on l'étudie avec un doigté défectueux, on obtiendra un résultat non-seulement imparfait, mais encore pernicieux, parce que l'on fera acquérir aux doigts, aux mains, des habitudes dont on ne pourra plus se défaire, et qui étendront leur mauvaise influence sur tous les morceaux que l'on voudra jouer. Avec un bon doigté, au contraire, les difficultés s'aplanissent comme par enchantement, ou plutôt elles n'existent plus; il s'agit uniquement de répéter plusieurs fois, lentement d'abord, mais toujours en mesure, les passages les plus difficiles, et de presser peu à peu le mouvement, jusqu'à ce que l'on soit parvenu à jouer ces passages dans la mesure indiquée pour tout le morceau. Un bon doigté ne se perd jamais, quand on en a acquis l'habitude. Une longue interruption peut nuire à la souplesse des doigts, à leur agilité; mais l'un et l'autre peuvent se reconquérir en peu de temps avec des exercices et des gammes. Il n'en saurait être de même pour le doigté; si l'on n'y veille pas soigneusement dès l'origine des études, on est à peu près certain de perdre son temps et ses peines. Le doigté n'est autre chose que l'emploi intelligent de toutes les forces dont la main peut disposer; le mauvais doigté est l'éparpillement de ces forces, que l'on ne sait pas faire concourir au but proposé. Quel que soit le dessin particulier des passages difficiles écrits par des maîtres différents, le doigté est le même pour tous ces passages; seulement, les compositeurs modernes ayant agrandi le rôle du piano et lui ayant attribué des effets inconnus à leurs prédécesseurs, ils ont dû recourir à des procédés nouveaux en fait de doigté. C'est ainsi que Chopin, entre autres, a fait passer par-dessus le cinquième doigt le quatrième et même le troisième, en inclinant un peu la main. Ce fut une hérésie, une innovation scandaleuse pour les pianistes du temps; mais il en a été de ce coup d'État comme de tant d'autres : le succès l'a amnistié, et les imitateurs ne lui ont pas fait défaut. Aujourd'hui ce procédé, particulier à Chopin, indispensable même, eu égard au caractère de ses compositions, aux effets originaux qu'il obtenait du piano, est tombé dans le domaine public, et chaque compositeur, chaque exécutant, apprend à gagner deux doigts dans un trait rapide, en passant par-dessus le cinquième, ce qui donne pour ainsi dire deux doigts de plus à chaque main.

C'est justement en raison de l'importance capitale du doigté, importance reconnue, proclamée par tous les pianistes, par tous les professeurs éminents, que je recommande avec insistance la collection des *Classiques du piano* de M. Le Couppey, éditée chez M. Maho, rue du Faubourg-Saint-Honoré, 25. Dans cette collection, en effet, chaque œuvre ancienne ou moderne est soigneusement doigtée, et l'on peut affirmer qu'à elle seule cette collection, prise depuis son commencement et soigneusement étudiée jusqu'à la fin, suffirait pour former un talent solide. Je voudrais la voir entre les mains, ou plutôt sous les doigts de toutes celles de nos lectrices qui s'occupent de musique et me demandent des conseils à ce sujet. M. Le Couppey et son éditeur ont rendu, grâce à cette publication, un service considérable à tous ceux qui étudient ou étudieront le piano; il serait injuste de la considérer seulement comme une spéculation. M. Maho est l'un de ces rares éditeurs qui ont pour but principal l'art auquel ils consacrent tous leurs efforts, et ne le considèrent pas uniquement au point de vue du commerce. Pour ne parler que de cette collection, il a voulu en faire une œuvre remarquable à tous égards. Les planches ont été confiées aux premiers graveurs de l'Allemagne, demeurés jusqu'ici sans rivaux pour ce genre de travail; le papier est magnifique et solide, l'impression irréprochable, minutieusement corrigée, et ne contenant pas une seule de ces erreurs qui fourmillent dans certaines éditions et faussent l'oreille des personnes inexpérimentées. M. Maho a ainsi édité une foule de morceaux exquis par la forme comme par le fond, et l'on peut se fier à tous les cahiers qui portent son nom. Connaisseur excellent, bon musicien et bon critique, il édite seulement les compositions remarquables, et l'on peut s'adresser à lui en toute sécurité pour toute la musique ancienne et moderne.

Nous nous sommes arrêtées, dans le dernier article (voir le no 13), au 26e morceau de la collection; c'est une sonate de Clémenti en *mi* bémol majeur, dont le premier morceau est grave et brillant, le *larghetto* large et beau, le *finale* très-vif et très-élégant.

Le no 27 renferme deux célèbres nocturnes de *Field*, qui a inauguré ces morceaux courts, mélodieux, pleins de fantaisie et de rêverie, dont Chopin et Mendelssohn, celui-ci en leur donnant le titre de *romances sans paroles*, devaient tirer un si grand parti. Cela satisfait l'oreille sans lasser l'attention; cela est complet dans sa brièveté, charmant enfin, pourvu que l'on se préserve de toute exagération et de toute affectation, pourvu que l'on se borne à les exécuter simplement, sans prétendre donner au compositeur plus d'esprit qu'il n'a voulu en mettre dans son œuvre, plus d'*intentions* évidentes et sous-entendues qu'il n'a jugé à propos d'en indiquer. Veiller sur l'accompagnement, sans lui permettre d'effacer la mélodie, maintenir celle-ci sans s'appliquer à la souligner outre mesure, telles sont les seules indications qu'il faut suivre pour bien exécuter ces nocturnes et tous ceux qui en dérivent.

Le no 28 est la ravissante sonate de Mozart en *ut* majeur. Là, point de longueurs, aucune phrase qui engourdisse l'attention. Dès la première mesure, l'auditeur et l'exécutant sont transportés dans une atmosphère lumineuse. Chacun des morceaux qui composent cette sonate sont parfaits dans leur genre, et l'*allegro moderato* et l'*andante cantabile*, et l'*allegretto*, si fin, si élégant, si gracieux, qui sert de *finale*.

29. Rondo de Beethoven en *ut* majeur. Ici, le lion a rentré ses griffes : il consent à être gracieux, élégant.





LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal 56 rue Jacob Paris

Toilettes de Mme CASTEL BREANT 58 bis rue Ste Anne

comme Mozart; il atteint presque la sérénité d'Haydn, et s'astreint même à écarter toutes les difficultés d'exécution qui sont habituellement inhérentes à ses compositions; celle-ci est *aimable* d'un bout à l'autre.

N° 30. 2e sonate en *ut* majeur de Haydn. Cette œuvre a une portée plus élevée que celle de quelques autres sonates du même compositeur. L'inspiration, mieux soutenue, ne tourne pas *trop court*, et va plus loin que d'habitude.

N° 31. Sonate en *ut* majeur et rondo turc. Cette œuvre débute par un thème qui tient en trois lignes et se compose de deux phrases. On a fait beaucoup de chemin depuis Mozart, et ce n'est pas aujourd'hui qu'un compositeur quelconque se contenterait de procédés aussi simples. La philosophie et les doctrines humanitaires, la géométrie et l'algèbre, ne sont point représentées dans cette composition, écrite dans un passé déjà lointain, mais capable encore de charmer les générations actuelles, et même celles de l'avenir, pour peu que la musique existe encore, qu'elle n'ait pas été mise à néant par tous les penseurs qui la préparent, en la modifiant selon les goûts particuliers que l'on suppose à nos arrière-petits-neveux. Rien n'est plus poétique que ce thème si simple; il évoque avec une mélancolie pénétrante et résignée un souvenir unique, persistant, qui ne se voile que pour reparaître dans chacune des variations qui lui succèdent. Reproduire la même pensée sous mille formes diverses, sans la dénaturer cependant, sans jamais lasser l'attention par ces répétitions ingénieuses, c'était le secret des grands maîtres, et ils semblent ne l'avoir légué à aucun héritier. Combien de déductions Mozart sait tirer de ce thème si court! Comme cette phrase principale, explorée et jamais épuisée, revient avec un rare bonheur, et comme on lui souhaite toujours la bienvenue avec joie! La cinquième variation est un superbe *adagio*, procédant toujours du même thème. Après la sixième variation, qui clôt par un brillant *allegro* cette première partie de la sonate, vient un menuet comme Mozart les écrivait, suivi d'un trio délicieux, qui ramène au menuet par un gracieux détour. Au menuet succède le célèbre rondo turc, gai, brillant, plein de fantaisie et d'*humour*, comme on dit aujourd'hui. Cette sonate est l'une des plus complétement belles parmi celles de Mozart.

N° 32. Gavotte variée par Haendel. Excellent morceau d'étude, qui, s'il n'est point aussi agréable que les précédents pour l'auditeur et l'exécutant, communiquera tout au moins à celui-ci les qualités qui sont indispensables pour bien jouer les œuvres plus *aimables*. Il faut donc étudier soigneusement cette gavotte avec le doigté qui est indiqué, et qui servira en plus d'une circonstance.

N° 33. *La Consolation*, de Dussek. Point d'exagération ni de monotonie dans l'exécution de ce morceau. Dussek est un compositeur austère, qui ne saurait s'accommoder de l'affectation et échouerait sur la monotonie, si l'on n'indiquait finement toutes les nuances de son style.

N° 34. *L'Orage*, de Steibelt. Morceau célèbre, extrait d'un concerto pour piano. Ce fut l'objet de l'ambition de tous les pianistes renommés au commencement du siècle actuel. Aujourd'hui, il est classé dans les morceaux qui représentent la *moyenne difficulté;* bien étudié, il causera toujours un grand plaisir.

N° 35. Sonate en *ré* majeur à quatre mains, par Mozart. Voici un petit chef-d'œuvre qui réduit à néant les affirmations de ceux qui, se vouant à défendre les compositions musicales dépourvues d'inspiration, soutiennent qu'on ne saurait prendre plaisir à la musique avant d'avoir fait un stage et subi plusieurs noviciats. Les auditeurs les plus ignorants des règles de l'harmonie sont ravis à la première audition de ce morceau, et ils n'ont besoin d'aucune préparation, démonstration, explication, d'aucune brochure, d'aucun article de journal, pour se sentir émus et transportés. Au lieu de leur démontrer la musique, de leur enseigner que la mélodie est un préjugé bon pour les gens arriérés, pour ceux que n'anime point le grand souffle de la philosophie musicale, Mozart se borne à leur livrer cet adorable *andante*, et..... voyez la force des préjugés!..... tous le suivent avec ravissement dans les sphères bénies où il évoque nos plus purs, nos plus tendres, nos plus poétiques sentiments.

Assez difficile: telle est l'inscription que porte, dans la collection des *Classiques du piano*, la série dont nous allons nous occuper.

N° 36. 1er livre des 24 études choisies de Cramer. Si l'on doit faire remonter à Field l'origine des nocturnes, c'est à Cramer que revient l'honneur d'avoir doté le piano de belles études concertantes. Quelques-uns de ses successeurs ont un peu abusé de ce genre, mais la somme du bien l'emporte sur celle du mal, puisqu'on possède aujourd'hui plusieurs collections d'études remarquables.

Celles de Cramer n'ont pas été dépossédées du premier rang qui leur revient, non pas à titre d'ancienneté, mais bien à titre d'excellence. Trop souvent aujourd'hui l'étude est purement concertante; selon la conception de Cramer, elle doit être à la fois *concertante*, c'est-à-dire brillante et agréable, et utile au talent de l'exécutant. La plupart des études de Cramer sont mélodieuses, dramatiques même, et soutenues par un souffle puissant, qui n'a pas toujours appartenu à tous les compositeurs d'études. Trop souvent, depuis quelques années, lorsque l'inspiration tourmentée ne produisait qu'un morceau informe, dont la mélodie à courte haleine ne pouvait se délayer en une longue *fantaisie*, on donnait à cette composition sans caractère déterminé le titre d'*étude*, et on la lançait dans le monde sous l'invocation d'une désignation qui était trop vague pour qu'on pût discuter l'œuvre placée sous ce drapeau protecteur. Telles ne sont pas les études de Cramer, celles de son quasi-contemporain, Moschelès; chaque étude est un morceau court, mais complet, utile à jouer, agréable à entendre.

N° 37. Sonate en *mi* bémol majeur, de Haydn. Composition à la fois noble et charmante, précise et poétique. L'*andante* a une ampleur rare; il est suivi d'un *finale* gai et fin, élégant et gracieux.

N° 38. Rondo en *mi* bémol majeur, d'Emmanuel Bach. Tous les musiciens connaissent de réputation la glorieuse dynastie des Bach, en qui résida, par un singulier privilége et pendant une longue succession d'années, toute la science et toute la prescience servant à préparer, à accumuler les éléments auxquels nous devrons Haydn, Mozart, Beethoven et leurs successeurs. Mais le nombre des pianistes qui connaissent particulièrement les Bach est assez restreint; il est essentiel, cependant, de jouer quelques compositions de ces maîtres, afin de n'être pas tout à fait ignorant de leur style.

N° 39. Sonate en *sol* majeur de Beethoven. Le premier morceau est un *presto* assez difficile; l'*andante* est beau; le *vivace* offre quelques difficultés pour la mesure. Cette sonate est excellente comme étude.

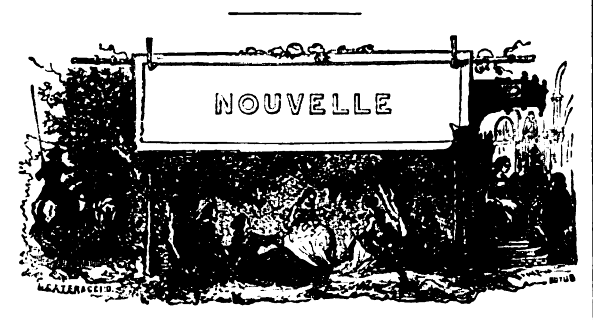
N° 40. Trois menuets de Haydn. Extraits de ses sonates, ces trois petits morceaux sont des modèles parfaits du genre naïf et mélodieux, dans lequel Haydn n'a point d'égal. En les jouant correctement et simplement, un enfant même peut satisfaire son auditoire.

N° 41. Sonate en *mi* bémol de Hummel. Mieux vaudrait, selon l'avis même de M. Le Couppey, mettre en réserve cette sonate jusqu'au moment où l'on sera assez habile pour jouer le *finale*. Le premier morceau a motivé la place assignée à cette œuvre dans la moyenne difficulté: qui peut le moins, ne peut le plus, tandis qu'en renversant la proposition, nous trouvons que, lorsqu'on pourra le plus, on pourra le moins.

N° 42. 5e concerto en *si* bémol majeur de Dussek. Excellente étude pour acquérir un bon style, composée à la fois de précision et de grâce, d'esprit et de sentiment.

N° 43. Sonate en *fa* majeur de Cramer. Toutes les qualités de Cramer se trouvent réunies dans cette sonate. Son étude rendra des services considérables aux pianistes qui manquent d'*aplomb*, de précision, d'égalité dans leur jeu.

EMMELINE RAYMOND.



LE LEGS.

Suite.

Il y avait, dans le voisinage du salon habité ordinairement aux Charmilles par Mme Viennay et Sarah, une bibliothèque dans laquelle on se réunissait souvent. Un soir, la nuit était venue; Sarah méditait tristement dans cette bibliothèque, le front appuyé contre une vitre; elle regardait sans intérêt le vaste parc qui s'étendait devant elle, les grands arbres que l'automne commençait à rougir et à dépouiller, et qui, à travers leur nudité partielle, laissaient apercevoir les lignes plates d'un horizon indéterminé. Ainsi que cela arrive habituellement, la jeune fille établissait un lien mystérieux entre l'aspect de la nature et les sentiments qui s'agitaient dans son cœur. Ce parc mélancolique, ces feuilles sèches répandues à terre, parfois soulevées et portées bien loin de la place où elles étaient tombées par le vent qui soufflait dans les allées; tout ce spectacle désolé qu'offrent les premiers jours de l'automne, destructeur de tout ce qui a vécu, lui présentait des analogies frappantes avec les tristesses qu'elle éprouvait: Georges l'avait sans doute oubliée..... Un caprice l'avait rapproché d'elle, un caprice avait dicté cette demande en mariage, qui lui était présente, à elle, à toute heure de sa vie. Ainsi donc, il n'y avait rien ici-bas, rien que des élans sans suite; et son tuteur avait sans doute raison en professant les tristes doctrines de scepticisme, qu'il décorait du mot: Expérience.

Pendant qu'elle réfléchissait ainsi, on causait dans le salon voisin; deux personnes, Mme Viennay et M. Darcet, parlaient en se promenant, et entrèrent dans la bibliothèque en continuant la conversation.

« Non, Monsieur, » disait Mme Viennay avec douceur, mais avec fermeté, « mes doutes ne sont pas dissipés; loin de là; je crois que ni vous ni Sarah ne trouverez le bonheur dans la réalisation de ce projet.

— Je suis plus intéressé que vous, Madame, dans cette question, et j'ai, vous pouvez le croire, étudié attentivement la situation. L'indécision de Sarah tient à son âge, uniquement à son âge; mais, dans quelques années, elle sera trop heureuse d'avoir eu confiance en mon expérience. Quelle est la femme qui n'apprécierait pas à leur immense valeur la sécurité, la dignité, les jouissances, les plaisirs, que représente la possession d'une belle fortune? Tout est éphémère ici-bas, les illusions, les affections; cela seul est positif, cela seul nous reste lorsque tout nous abandonne.

— Mais cela *seul* ne nous suffit pas, Monsieur, » répondait Mme Viennay; « vous le prouvez, puisque vous désirez ajouter à toutes les satisfactions que la richesse peut vous donner l'affection d'une femme et les joies paisibles de l'intérieur. »

Sarah prit soudainement une décision; il ne lui convenait pas d'assister à une conversation dont on la croyait exclue; la doctrine de M. Darcet, relative à la toute-puissance de l'argent, avait fait monter à son front la rougeur de l'indignation, et elle s'avança rapidement, en disant: « Je suis là, je vous entends! »

Puis, raffermissant sa voix, et s'adressant à M. Darcet: « Vous vous trompez, Monsieur; si je vous épouse, ce ne sera pas parce que vous êtes riche.

— C'est bien, ma chère Sarah, laissons ce sujet; il est inutile d'en parler plus longtemps.

— Non, je suis sûre au contraire qu'il faut en parler, et tout de suite. Nous vivons, depuis quelque temps, en nous cachant de part et d'autre ce que nous pensons, et cela est mauvais de toute façon; cela impose une contrainte perpétuelle; on pèse toutes ses paroles, et, dans la crainte de dire ce que l'on pense, on ne dit rien, ou bien l'on s'épuise à chercher les sujets de conversation qui sont les plus insignifiants. Mieux vaut, je le sens bien, faire cesser le plus tôt possible cette situation, qui devient chaque jour plus pénible.

« Vous disiez, Monsieur, que toutes les femmes aspiraient à la richesse, parce que cela leur tenait lieu de tout; permettez-moi de protester contre une semblable opinion, et pas seulement en mon nom. Je ne suis pas une exception, et la plupart des femmes doivent penser comme moi. Être la première dans un cœur qui sache éprouver tous les bons sentiments, dans une intelligence dont on mesure la supériorité avec orgueil; éprouver à toute heure l'indicible bonheur de trouver près de soi un ami à la fois sensé et tendre, indulgent et énergique, qui, sans descendre au rôle de dupe, et tout en possédant la perspicacité qui sauve de la niaiserie, a su conserver en lui-même, comme le plus précieux trésor, la foi au bien et la force d'accomplir le bien: ah! Monsieur, c'est là qu'est le bonheur, et non pas dans la possession d'un hôtel, d'un château, d'une voiture et de plusieurs écrins. En ce qui me concerne, je n'aurais pas hésité, et la pauvreté eût été la bienvenue si elle s'était présentée à moi avec un tel compagnon. Vous allez me dire que le consentement donné à votre proposition plaide contre moi, qu'il prouve que ces sentiments ne sont pas tout à fait les miens, ou du moins qu'ils n'ont pas toujours existé en moi. Songez à mon âge, Monsieur, et convenez que mon opinion actuelle a du moins le mérite d'être plus réfléchie, et de succéder à je ne sais quelle passagère vanité dont j'ai été saisie en m'apercevant que vous, si dédaigneux et si froid pour moi depuis que je vous connaissais, étiez devenu subitement bon et affectueux. J'ai beaucoup réfléchi depuis quelque temps; je pense qu'on ne peut se marier uniquement par reconnaissance, que vous-même n'accepteriez pas un mariage accompli dans ces conditions, et que vous pourriez en être malheureux.

— Ainsi, vous me repoussez? » dit Louis amèrement; « vous préférez sans doute épouser un homme plus jeune?.....

— Pardonnez-moi, Monsieur; il y a beaucoup de jeunes gens que je ne vous préférerais pas, parce que je les ai vus nuls, sots et vains. Le principal obstacle pourrait en effet être dû à la disproportion d'âge qui existe entre nous; mais non comme vous l'entendez, à un point de vue uniquement frivole. Nous n'avons ni les mêmes opinions ni les mêmes sentiments sur aucun point; est-ce parce que vous êtes venu au monde trente ans avant moi? ou simplement parce que vous différez de moi? Je l'ignore: mais je puis vous affirmer que si j'avais reconnu en vous cette bienveillance naturelle qui ne se dément jamais, et ne cesse de s'affirmer, cette chaleur de cœur qui nous fait partager tous les maux dont on souffre autour de nous, en nous portant à les diminuer; si je vous avais vu moins hautain pour vos inférieurs, moins méprisant pour ceux qui ont besoin de vous..... ah! je n'aurais pas songé à faire un retour sur le nombre de vos années, et j'aurais été heureuse de vivre sous votre protection. Mais, Monsieur, j'en appelle à vous-même; si je devenais votre femme, je ne pourrais souffrir sans que vous ressentissiez le contre-coup de ma souffrance. Vous riez de toutes mes croyances, votre expérience vous engage à souffler sur toutes mes illusions pour les dissiper; ce qui m'émeut vous laisse froid, ou vous rend ironique; si vous n'accueillez pas toutes mes paroles par une raillerie, c'est uniquement parce que vous vous dominez parfois, parce que vous avez une grande courtoisie, et que vous voulez éviter de me blesser: mais j'aperçois l'effort que vous vous imposez, et, pour vous l'épargner, je réprime toutes mes pensées, je glace tous mes sentiments. Cela pourrait-il durer toujours? Cette discordance perpétuelle ne vous lasserait-elle pas en me désolant? Si je ne me trompe, là est le plus sérieux péril des unions extrêmement disproportionnées sous le rapport de l'âge. Il est cruel, tôt ou tard, de constater un désaccord cons-

tant dans les pensées et les sentiments de deux êtres unis pour toujours; et je pense que la reconnaissance même que je vous dois m'oblige à vous tenir ce langage.

— Fort bien, Mademoiselle, » répondit M. Darcet, en se roidissant contre la blessure qu'il recevait, et en appelant sa vanité à l'aide de sa dignité. « Vous avez profité des exemples qu'on vous a donnés; voilà bien la nature humaine prise sur le fait; voilà bien ces nobles êtres animés des plus nobles sentiments dans leurs discours, et qui ne peuvent pas même se préserver de l'un des vices les plus odieux : l'ingratitude.

— Ah! Monsieur! » dit Sarah en pleurant, « vous êtes ingénieux pour vous venger, car vous appuyez justement sur ma plaie la plus douloureuse. Que ne m'avez-vous permis en effet de vous vouer, dès mon enfance, la reconnaissance que vous me reprochez de ne pas ressentir!

— N'ai-je pas fait mon devoir envers vous? N'avez-vous pas grandi sous mon toit? N'ai-je pas géré et doublé votre avoir? Que fallait-il donc faire?

— Il fallait m'aimer, » répondit Sarah à voix basse, « comme votre frère m'a aimée; et encore, laissez-moi ajouter, Monsieur, que ma gratitude, pour être moins expansive et moins ardente, vous eût été cependant acquise, parce qu'enfin je n'avais aucun droit à votre affection. Si du moins, si.... vous n'aviez pas exigé ce mariage; si je ne m'étais pas bien souvent démontré à moi-même, avec angoisse, que je ne pouvais rompre ce projet sans attirer sur moi les reproches d'ingratitude que vous m'adressez! Oh! Monsieur! ayez un peu de générosité, un peu de pitié pour l'enfant qui vous a été léguée! Ne l'obligez pas à se mépriser elle-même, si elle refuse ou si elle accepte l'honneur de devenir votre femme. »

Mme Viennay, assise dans un fauteuil, suivait silencieusement cette scène véhémente, cette amère explication, prévues par elle depuis le jour où M. Darcet, ne consultant que son égoïsme, avait fait cette funeste demande en mariage. Le visage de Louis demeurait inflexible; aucun sentiment d'équité ou de commisération ne vint détendre la sombre expression de ses traits. Il avait dépensé sa vie en fuyant tous les liens, parce qu'ils représentaient à ses yeux un fardeau pour son égoïsme; puis, à l'heure où il touchait à la vieillesse, il avait voulu échapper à l'isolement, sans tenir compte un seul moment du bonheur de l'enfant qu'il voulait attacher à son existence. Il perdait cette espérance suprême, et ce n'était pas même la douleur qui dominait en lui; la douleur l'eût rendu respectable du moins, et aurait ramené les cœurs dont il exigeait la reconnaissance, sans vouloir prendre la peine de la mériter. Sa vanité avait été atteinte, et s'il souffrait, c'était surtout en constatant que son infaillibilité n'était qu'une illusion : une femme repoussait son nom, sa fortune, ces deux supériorités qu'il avait contemplées avec respect depuis qu'il était né; et ce refus lui était infligé par l'obscure fille de son professeur, — par la nièce même de cette Sarah qu'il avait rejetée bien loin de lui, tant il la jugeait inférieure à lui!

Sarah s'était réfugiée près de Mme Viennay, dont elle serrait convulsivement la main. M. Darcet se taisait toujours.

Mme Viennay prit enfin la parole :

« Nous allons nous retirer, Monsieur; demain, si vous le voulez, nous quitterons les Charmilles, et nous irons attendre vos instructions à Paris.

— Peut-être, en effet, ce parti serait-il le plus sage, » répondit M. Darcet avec effort; « il n'est pas certain cependant que je m'y arrête; c'est moi qui partirai si..... si les incroyables discours tenus par Mademoiselle ne sont pas dus uniquement à un accès d'aberration momentané. Nous reparlerons de tout cela demain, Madame, lorsque nous serons un peu plus calmes de part et d'autre. »

Cette soirée et cette nuit se passèrent tristement dans le grand château des Charmilles. Sarah sanglotait dans les bras de Mme Viennay, en s'accusant d'ingratitude..... Puis elle se redressait en s'écriant : « Mais je ne l'aime pas, je ne puis l'aimer! cela ne dépend pas de moi..... Et cependant je l'aurais épousé, je vous jure, maman, que je l'aurais épousé s'il avait eu plus de pitié pour les autres, s'il n'avait pas toujours glacé toutes mes pensées, toutes mes croyances, en raillant les unes et en détruisant les autres, en vertu de son *expérience!* »

M. Darcet, de son côté, passa la nuit tout entière à arpenter son appartement; il avait été si habitué à croire en sa supériorité, qu'il comprenait difficilement les raisons alléguées par sa pupille pour rejeter le mariage proposé, et les réduisait toutes, dans sa pensée, à la disproportion d'âge qui existait entre elle et lui. Il souffrit cruellement en mesurant, à ce moment, le néant de tous les avantages qu'il possédait par droit de naissance : mais il ne découvrit pas que le principal obstacle aux projets qui représentaient à ses yeux le bonheur de sa vieillesse, était en lui-même, qu'il procédait de ce manque de pitié et de bienveillance qui lui était inhérent, de la froideur et de l'indifférence que lui inspiraient les sentiments et les intérêts d'autrui; en un mot, de l'égoïsme qui avait gouverné toute son existence. Il se disait seulement qu'il était dédaigné parce qu'il n'était plus jeune..... Et cette pensée remplissait son âme d'une amertume désespérée. Tout était donc fini pour lui? La vie ne lui offrait plus aucune perspective brillante; il n'avait plus qu'à attendre la vieillesse, avec son cortége d'infirmités, si affligeantes lorsqu'elles ne sont pas adoucies, consolées par la présence et les soins d'une famille. Le tableau qui se dressa devant lui en cette heure d'insomnie et de désespoir fut si cruel qu'il s'approcha d'une fenêtre, en calcula la hauteur, et se demanda s'il pourrait se fracasser la tête en se jetant sur le pavé de la cour; mais il recula avec horreur, non devant l'acte coupable dont il avait eu la pensée.... il recula seulement parce qu'il craignit de se faire du mal, sans réussir à se délivrer immédiatement des tourments qu'il endurait.

EMMELINE RAYMOND.

(La fin au prochain numéro.)

LIVRES.

Suivant la promesse faite à nos abonnées, je viens leur indiquer quelques livres, et je ne saurais mieux commencer qu'en mentionnant le volume intitulé : *Toilette d'une Romaine au temps d'Auguste, et Cosmétiques d'une Parisienne au dix-neuvième siècle,* par M. le docteur Constantin James *.

Dans ce livre intéressant pour les érudits comme pour les ignorants, M. le docteur James donne aux femmes des avertissements salutaires. Il leur signale le danger qui résulte de l'emploi de certains liquides, dont on vante à la fois l'innocuité et l'énergie, et donne d'excellents préceptes d'hygiène, en même temps que de bons conseils sur les substances qui peuvent être employées sans péril. J'ai depuis longtemps essayé, dans la mesure de mes forces, de prémunir nos lectrices contre les tentations excitées par les *réclames,* qui promettent des cheveux aux têtes chauves, la disparition des rides aux visages vieillis, la jeunesse et la beauté à tout le monde; mais l'autorité et les lumières nécessaires me faisaient défaut. Je suis heureuse de signaler ce volume, écrit avec érudition, avec esprit, avec une verve appuyée d'une raison supérieure. Lisez-le donc, mes chères abonnées, car vous y apprendrez à la fois ce qui doit être évité dans l'intérêt de votre santé, et ce qui peut être utile à la conservation de votre beauté.

J'ai lu quelques ravissants romans de Dickens : *Nicolas Nickleby, — Bleak-House, — la Petite Dorrit* **. Nul ne s'entend mieux que Dickens à combiner les divers éléments qui font naître l'intérêt, et à les diviser en doses savamment mesurées pour composer un livre qui doit son mérite, non pas uniquement à la curiosité qu'il sait tenir en éveil, mais à l'originalité des types que l'auteur met en scène, à la profondeur, à l'exactitude d'observation qui rassemble tous les détails pour créer des caractères, non pas seulement vraisemblables, mais vrais et vivants. Toutes les jeunes filles peuvent lire *Nicolas Nickleby* et *la Petite Dorrit;* elles y trouveront de bonnes et saines émotions, et des récits dont l'intérêt ne se dément pas un seul moment.

Miss Braddon, dont je viens de lire plusieurs romans, procède différemment. Aimez-vous les mélodrames, les catastrophes, les traîtres, les monstres à figure humaine, les événements imprévus, invraisemblables? lisez *Henry Dunbar, — le Testament de John Marchmont, — la Trace du Serpent* ***. Cela n'a pas, sans doute, le talent d'analyse et d'observation dont Dickens nous a donné tant de preuves; l'intérêt n'y est point dû à la patiente étude des caractères; on n'y trouve pas ces ravissantes figures féminines, créées par le grand romancier anglais, ces types vivants avec lesquels on s'est identifié en lisant le récit de leurs luttes, de leurs souffrances, de leurs joies; mais on ne saurait sans injustice dénier à miss Braddon un talent tout particulier, un peu mélodramatique, je le répète, mais par cela même de nature à satisfaire certaines imaginations. Dans une courte préface, miss Braddon recommande à tous ceux qui rendront compte de ses romans d'éviter d'en donner l'analyse; je me conformerai au vœu qu'elle exprime, mais je me permettrai de demander à l'auteur un peu plus de vraisemblance dans les événements qu'elle déroule sous nos yeux. Je lui reprocherai en outre de méconnaître les lois et les mœurs françaises... sans parler de la géographie : Dijon ne se trouve pas en Normandie, soit dit en passant, et les jeunes filles ne se marient pas, en France, à l'insu de leur famille. Cette part légère faite à la critique, nous convenons que les romans de miss Braddon nous offrent un coloris, violent peut-être, mais énergique et réservant beaucoup de surprises à leurs lecteurs. La traduction de la *Trace du Serpent* et du *Testament de John Marchmout* contient des incorrections de style qu'il serait aisé de faire disparaître.

* Chez Hachette, boulevard Saint-Germain, 77.

** Chez Hachette. Chaque roman a deux volumes à 1 franc.

*** Chez Hachette.



N° 25,279, *Gironde.* Je ne connais pas cette pommade ni son effet, et, ne pouvant l'analyser, je ne saurais la recommander. — *N°* 31,830, *Mayenne.* A quatre et six ans, les petits garçons portent des chemisettes à cols et poignets. Nous en avons publié un patron dans le n° 16 de cette année. On peut toujours s'abonner aux *Patrons illustrés* pour la durée de l'abonnement que l'on a à la *Mode illustrée.* — *N°* 27,416, *Rhône.* On emploie l'eau-de-vie au quinquina *sans eau,* et si l'on veut user en même temps d'une pommade, mieux vaut sans nul doute la faire préparer au quinquina. Ainsi que je l'ai dit, les corsages en nansouk blanc peuvent accompagner *toutes* les jupes sans exception, pour les petites filles comme pour les jeunes filles. Laissez-moi employer vos paroles, je n'en saurais trouver de meilleures pour vous dire à mon tour : *Bien heureux sont vos amis,* en ajoutant que les gracieusetés parisiennes ne valent ces jolies *vérités* ni pour la forme, ni pour le fond. — *N°* 58,286, *Calvados.* Les petites filles portent des *toques* en paille en guise de chapeaux ronds. Nous avons publié des costumes de première communiante dans le n° 18. — *N°* 55,009, *Gironde.* Le journal est très-heureux de voir une nouvelle abonnée confirmer les jugements bienveillants des anciennes abonnées. Robe et paletot pareil en poil de chèvre uni, ou linos, ou foulard. Chapeau rond, garni de velours bleu avec plumes blanches. Mme Hénard, rue de Provence, 73, se charge d'exécuter tous les genres de broderie sur étoffe.

Explication de la Clef diplomatique.

LE NID DE PINSON.

A l'abri de l'orage,
Non loin de ma maison,
Il est dans le feuillage
Un beau nid de pinson.

La mère vigilante
Y garde ses petits;
Sous son aile tremblante
Ils se sont tous blottis.

L'ami toujours fidèle,
Toujours tendre et constant,
Le père, accourt près d'elle,
Amoureux et content.

Quel plaisir à sa vue,
Et que de joyeux chants!
De loin la mère émue
Répond à ses accents.

Il a sous la verdure,
Dans les bois et les champs
Trouvé la nourriture
De tous ces innocents.

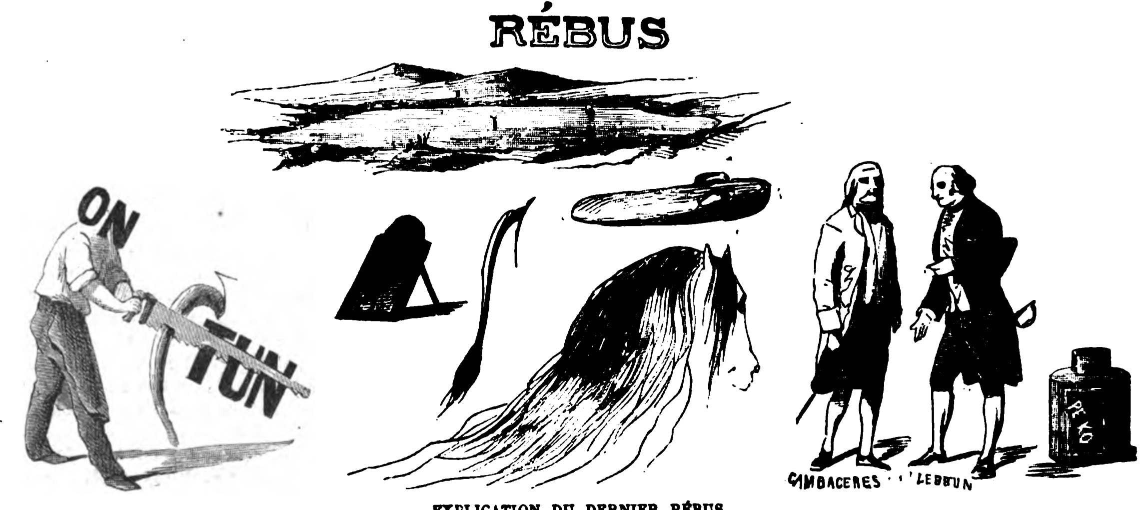
Il donne une caresse,
Un grain. — Chaque petit
Au plus vite se presse
Sur l'étroit bord du nid.

ADRIEN MOISY.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

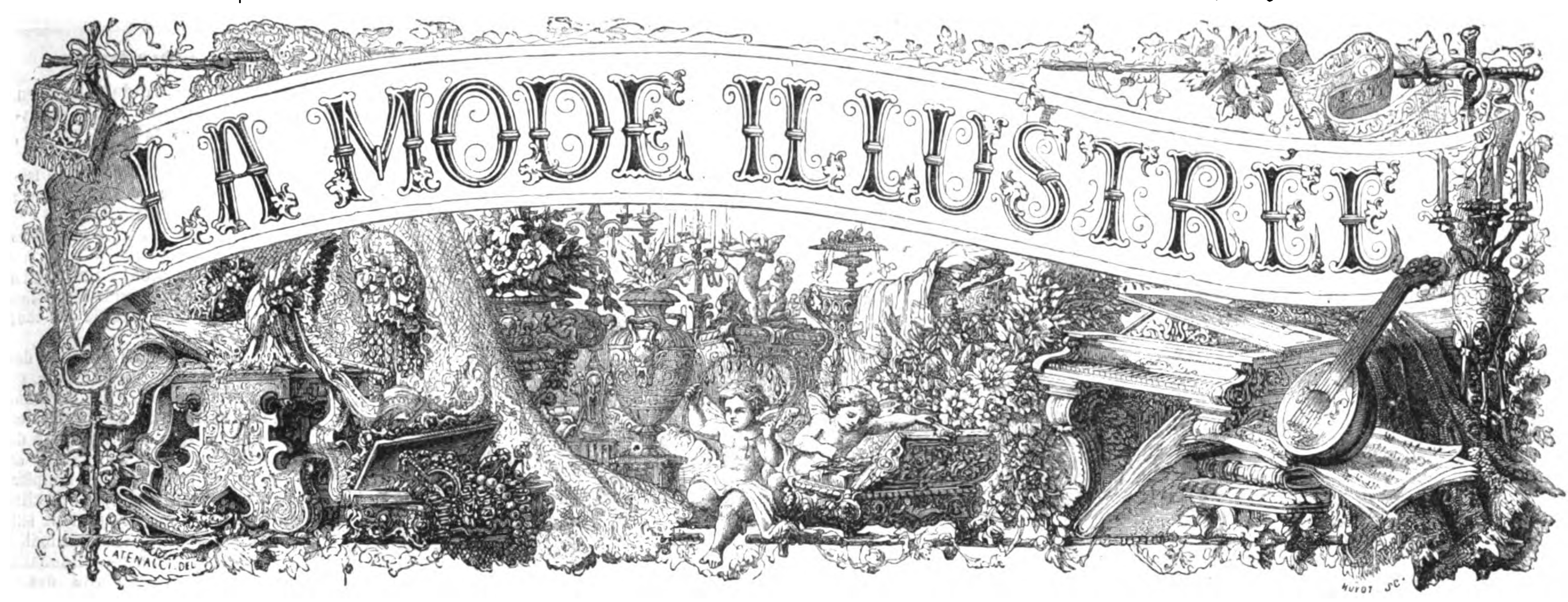
RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

L'on ne saurait échapper à la souffrance.

N° 28. SIXIÈME ANNÉE. Dimanche, 9 juillet 1865.



Le numéro, vendu séparément,
25 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée,
50 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 13, Bedford Street, Covent Garden, W. C. —



COIFFURE DE MARIÉE.

Coiffure de mariée

DE CHEZ M. CROISAT, RUE RICHELIEU, 76.

Cette belle coiffure se compose de doubles bandeaux légèrement ondulés et d'un chignon natté. Les cheveux de devant sont partagés en deux parties sur chaque côté. La partie supérieure est roulée sur un crêpé, puis tressée avec la partie inférieure qui a été peignée en arrière; entre les deux bandeaux élevés on place une petite touffe de boucles au-dessus du front; les cheveux de derrière sont noués et divisés pour former deux tresses, retenues par un peigne élégant. Quand la coiffure est terminée, on la couvre avec un voile en tulle de soie, plissé au milieu et retombant jusqu'à l'ourlet de la robe. On pose çà et là, comme le dessin l'indique, des branches de fleurs d'oranger et des roses blanches.

Cadre au crochet

POUR PHOTOGRAPHIES.

MATÉRIAUX : Gros fil tors ou coton à tricoter; fil de lin nos 30 et 50 ganse blanche; un peu de fil d'archal verni en blanc; 23 centimètres de taffetas.

Quoique l'usage de placer les photographies dans un album soit universellement adopté, il existe cependant quelques figures préférées que l'on veut isoler de la foule banale et que l'on garde encadrées. Nous publions pour ce cas un cadre fort original; fait au crochet, puis verni en brun, ce cadre, avec ses ornements en relief, imite fort bien un travail de sculpture.

On commence l'ouvrage par le bord uni, qui sert à soutenir les fleurs et les feuilles. Avec le plus gros fil on fait une chaînette de 245 mailles dont on réunit la dernière à la première. On fait ensuite 11 tours composés de mailles simples exécutées sur la ganse de coton employée comme la ficelle dont on se sert pour les plateaux de chandeliers; pendant ces onze tours, on augmente de façon à donner au travail la forme ovale de notre dessin. L'espace vide (intérieur du cadre) doit avoir 23 centimètres de hauteur, 19 centimètres de largeur. Le cadre ne doit être nulle part trop *tendu* ou *froncé*, mais se maintenir bien plat dans sa forme ovale. Le bord *à jours* qui l'entoure se compose des deux tours suivants :

1er *tour*. — Des brides séparées l'une de l'autre par 2 mailles en l'air, sous lesquelles on passe soit une, soit deux mailles, suivant que la forme du cadre l'exige.

2e *tour*. — Dans chaque vide du tour précédent, une maille simple, — entre chaque maille simple 5 mailles en l'air. A l'intérieur du cadre, on fait aussi un tour *à jours*, se composant de brides séparées l'une de l'autre par une maille en l'air, sous laquelle on passe 2 mailles.

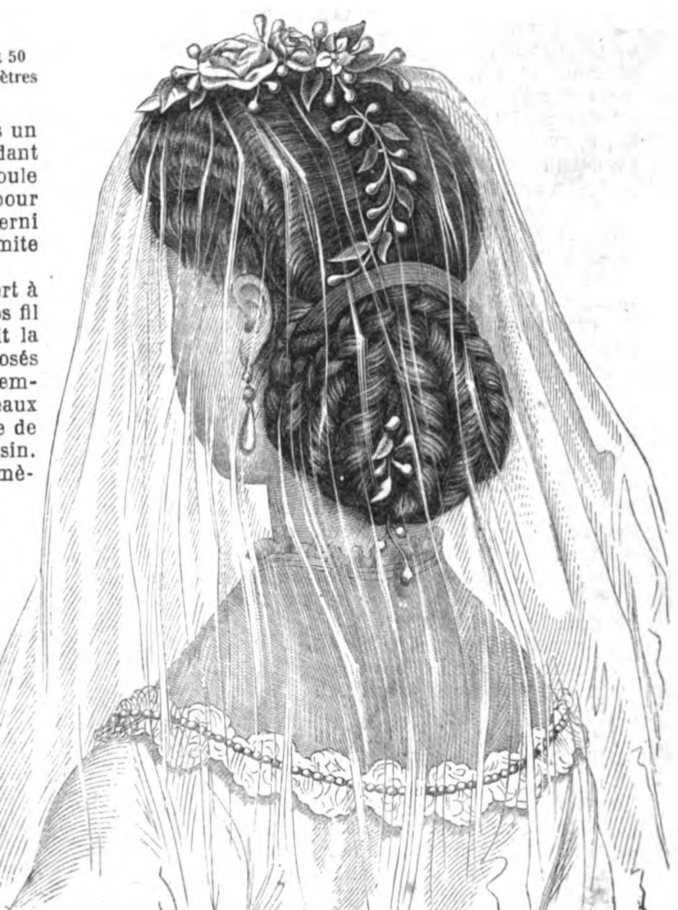
Avec le fil fin et celui de grosseur moyenne, on exécute les petits bouquets, qui sont faits séparément. Chaque bouquet se compose d'une rose entourée de quatre rangs de feuilles. Les plus grosses fleurs sont faites avec le fil de grosseur moyenne, les autres avec le fil fin.

Pour chacune des quatre grandes roses, on fait une chaînette de 5 mailles, dont on réunit la dernière à la première. Sur ce cercle, on place *à cheval* 5 brides séparées l'une de l'autre par 4 mailles en l'air; la première de ces brides est formée par 3 mailles en l'air.

2e *tour*. — Sur chacun des festons composés de mailles en l'air, on place *à cheval* une maille simple, — 5 brides, — une maille simple.

3e *tour*. — * 5 mailles en l'air, — une maille-chaînette dans le premier *creux* entre deux feuilles, en piquant le crochet dans le côté de derrière de l'une des 2 mailles simples qui se suivent. Recommencez 4 fois depuis *. Les cinq festons composés de mailles en l'air doivent se trouver derrière le cercle précédent de feuilles.

4e *tour*. — Sur chaque feston du tour précédent, on fait une maille simple, — 7 brides, — une maille simple.



DE CHEZ M. CROISAT, RUE RICHELIEU, 76.

Les quatre tours suivants terminent la rose; ils forment deux cercles de feuilles pareils aux précédents et augmentant dans la proportion indiquée pour le 2e cercle. Pour les petites roses on supprime le quatrième cercle.

Pour chaque branche de trois feuilles, on fait une chaînette de 27 mailles, sur laquelle on revient en faisant 9 mailles-chaînettes. Cela forme une nervure que l'on entoure avec des brides sans retourner l'ouvrage, en augmentant seulement à la courbe supérieure, et faisant deux demi-brides sur chaque côté de la tige, pour donner sa forme à la feuille. Sur chacune des deux mailles voisines appartenant à la chaînette primitive, on

fait encore une maille simple, pour former une tige courte; viennent ensuite 14 mailles en l'air, sur lesquelles on revient en faisant des mailles-chaînettes. Cette nervure de la feuille du milieu est entourée de brides, comme cela a été expliqué pour la précédente. Lorsque la feuille du milieu est terminée, on fait, pour former la tige, 3 mailles simples dont la première est placée sur la première des mailles encore libres de la chaînette primitive, derrière la première feuille de côté; depuis cette place on commence la seconde feuille de côté. Lorsqu'elle est terminée, on fait des mailles simples sur ce qui reste de la chaînette primitive.

Lorsque le travail au crochet est terminé, on le recouvre en employant un pinceau, avec de la colle blanche et fine, cuite de façon à être un peu épaisse, et l'on tend le cadre sur une planchette pour le laisser sécher. Quand la colle est bien sèche, on passe sur le cadre trois couches de vernis brun. Avant que les fleurs et les feuilles soient tout-à-fait sèches, on les courbe et on le plie çà et là pour éviter trop de roideur. Les fleurs et les feuilles sont cousues à leurs places respectives dans la disposition indiquée par notre dessin. On double le cadre avec un morceau de moire ou de taffetas cousu au bord du cercle épais du cadre, avec de la soie de même couleur que le vernis brun. A 3 centimètres de distance du bord supérieur on fait une fente transversale pour placer la photographie dans le cadre, auquel on ajoute un anneau ou bien une bouclette de ruban pour le fixer au mur.

CADRE AU CROCHET POUR PHOTOGRAPHIES.

Sac pour tricot.

MATÉRIAUX : Laine zéphyr noire; même laine rouge; deux fines aiguilles à tricoter; perles d'argent soufflées; six boutons pointus en acier; 1 mètre 20 centimètres de ruban rouge en taffetas, ayant 2 centimètres 1/2 de largeur.

Ce sac est d'une exécution si facile, et d'un usage si commode, que toutes les petites filles pourront et voudront l'exécuter pour l'offrir à leurs grand'mères et grand'tantes.

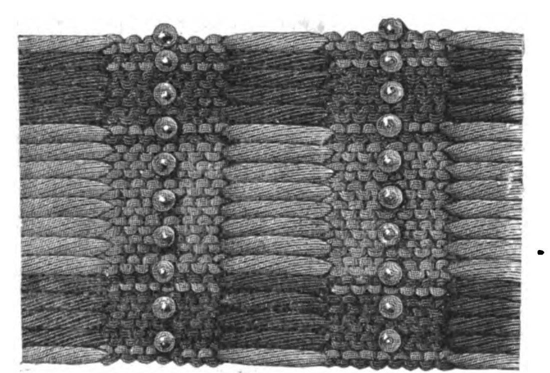
Notre modèle est fait en laine rouge et laine noire, avec plusieurs rangées de perles soufflées. Un dessin spécial reproduit le *point* et par conséquent les perles en grandeur naturelle. On enfile d'abord ces perles sur la laine rouge et sur la laine noire, en employant une fine aiguille de tapisserie. On monte 46 mailles avec la laine noire, et l'on tricote toujours à l'endroit, en allant et revenant, alternativement 8 tours noirs, — 16 tours rouges. A chaque quatrième tour cependant, par conséquent toujours sur le même côté, on tricote une perle, — 8 mailles d'intervalle, — encore une perle, et ainsi de suite. Si l'on trouvait ce procédé incommode pour des mains novices, on pourrait supprimer les perles dans le tricot, et les y coudre lorsque le travail serait terminé. Quand on a fait ainsi 15 rayures, que l'on a terminé par conséquent une raie noire, * on démonte 6 mailles (c'est-à-dire qu'on les surjette), on laisse glisser 2 mailles hors de l'aiguille, et l'on recommence depuis * jusqu'à la fin du tour. On prend une fine aiguille à tricoter, et l'on défait jusqu'au bord inférieur de l'ouvrage chacune des mailles qu'on a laissé glisser hors de l'aiguille. On plie l'ouvrage en deux et l'on coud ensemble les deux bords transversaux, de chaque côté à l'envers du tricot, bien entendu. Sur le bord supérieur on fait trois tours au crochet.

1er *tour*. — Laine rouge. Une maille simple dans chaque maille de lisière.

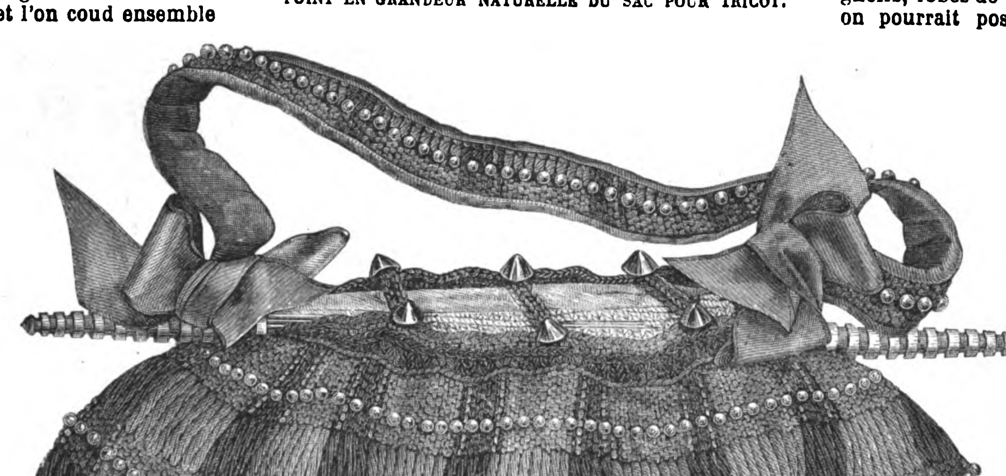
2e *tour*. — Laine noire. Ce tour se compose entièrement de brides faites sur un fin cordon noir, élastique; on serre ce cordon de telle sorte que le bord n'ait plus que 25 centimètres de largeur.

3e *tour*. — Laine rouge. Une maille simple dans chaque bride du tour précédent.

Sur chaque côté de l'ouverture on pose, à distance régulière, trois petits boutons en acier, que l'on rapproche par de petites boutonnières ou bouclettes de laine rouge se composant d'une chaînette faite au crochet. L'anse est une bande tricotée ayant 30 centimètres de longueur, 5 mailles de largeur, faite alternativement avec 16 tours rouges et 8 tours noirs. Sur le milieu, on glisse des perles en tricotant, ou bien l'on coud ces perles. On double la bande avec du taffetas rouge, ayant 38 centimètres de longueur, 2 centimètres 1/2 de largeur. On pose un nœud de ruban rouge à chaque extrémité de la bande tricotée; l'excédant du taffetas qui la double (4 centimètres à chaque bout) est coupé dans sa longueur, ourlé, puis cousu à l'intérieur sur chaque couture de côté du sac. Cette petite fente sert à retenir la gaîne des aiguilles à tricoter.



POINT EN GRANDEUR NATURELLE DU SAC POUR TRICOT.



SAC POUR TRICOT.

Trois dessins de broderie

SUR TULLE.

Cette broderie, fort aisée à exécuter, puisqu'il s'agit seulement de passer alternativement l'aiguille *sur* et *sous* le tulle, sert pour nappe d'autel, etc.

Médaillon au crochet pour jupons.

Ce *bas de jupon* se compose d'une bande plissée en nansouk ayant 17 centimètres de hauteur, ornée de distance en distance avec des médaillons faits au crochet, sous lesquels on découpe le nansouk.

On commence chaque médaillon par le milieu, en faisant une chaînette de 12 mailles dont on réunit la dernière à la première.

1er *tour*. — On fait sur le cercle 16 mailles simples posées à cheval.

2e *tour*. — Alternativement, une maille simple, — 7 mailles en l'air, sous lesquelles on passe une maille du tour précédent.

3e *tour*. — Dans chacune des 3 premières mailles en l'air, on fait une maille simple. — * Dans la quatrième de ces mailles en l'air (qui est celle du milieu du feston composé de mailles en l'air), on fait 3 mailles simples, — une maille simple sur chacune des 3 mailles en l'air suivantes; — on passe une maille du tour précédent, — une maille simple dans chacune des 3 mailles en l'air suivantes. Recommencez depuis *.

4e *tour*. — Comme le tour précédent, mais dans chaque *creux* on passe 2 mailles, au lieu d'une seule maille.

5e *tour*. — On passe 2 mailles dans le premier *creux*, — on fait 3 mailles simples; — * 9 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 3 mailles, — puis quatre fois de suite une maille simple, 9 mailles en l'air, sous lesquelles on passe, la première et la quatrième fois, 6 mailles, les autres fois 8 mailles, — une maille simple. Recommencez depuis *.

6e *tour*. — Tout en mailles simples; on en fait toujours trois dans la maille du milieu de chaque feston, et l'on passe toujours chaque maille simple du tour précédent.

7e *tour*. — Comme le 6e tour, mais on passe cette fois 2 mailles dans chaque *creux*.

8e *tour*. — Comme le 5e tour, mais on fait 11 mailles en l'air, au lieu de 9 mailles en l'air.

9e et 10e *tour*. — Comme les 6e et 7e tours.

11e *tour*. — On fait 7 mailles pour atteindre la maille du milieu du premier feston, puis * 13 mailles en l'air, — une maille simple dans le milieu du feston suivant. Recommencez depuis *.

On fait deux tours composés entièrement de mailles simples, puis la dentelle.

1er *tour de la dentelle*. * Une maille simple, — 6 mailles en l'air sous lesquelles on passe une maille du tour précédent. Recommencez depuis *.

2e *tour*. — * Une maille simple sur le premier feston de mailles en l'air du tour précédent, 5 mailles en l'air, — une maille simple sur le feston suivant, — 9 mailles en l'air, — une maille simple dans la troisième de ces dernières 9 mailles en l'air, ce qui forme un picot, — 3 mailles en l'air. Recommencez depuis *.

Après avoir cousu les plis de la bande, on pose les médaillons à distances régulières, on les festonne tout autour; on découpe le nansouk à l'envers, on le replie et on ourle ce rempli.

Cet ornement peut aussi servir pour pantalons, peignoirs, robes de mousseline blanche. Dans le dernier cas, on pourrait poser un ruban de couleur vive sous la bande plissée, qui tiendrait lieu d'ourlet.

Aumônière.

MATÉRIAUX : Taffetas noir; doublure roide; ruban de velours noir de deux largeurs; 80 centimètres de galon noir mélangé de perles grosses et petites perles d'acier.

Les aumônières, ou sacs suspendus à la ceinture, sont commodes surtout avec les robes d'étoffes légères qui interdisent l'emploi des poches.

Notre dessin reproduit, en grandeur naturelle, une aumônière faite en taffetas noir, ornée de perles, de rubans de velours et de grelots. On coupe, d'après notre dessin, deux morceaux de taffetas noir; sur l'un de ces morceaux (dessus de l'aumônière), on exécute un treillage avec un ruban étroit (zéro) en velours noir. Au-dessus du treillage, on coud deux velours en ligne droite. La broderie se compose de perles en acier de gros-



LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal 56 Rue Jacob Paris

Toilettes de Bains de Mer

de Melles RABOUIN 67 r Nve des Pts Champs

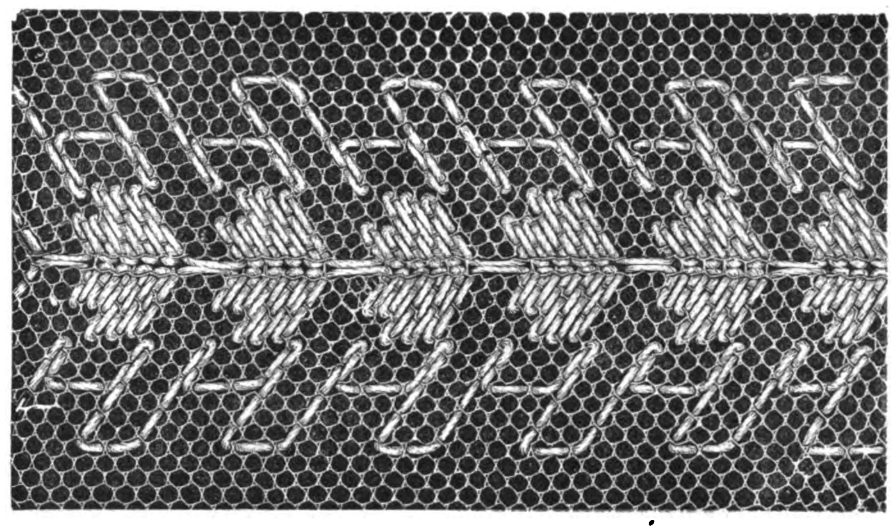
seur moyenne, encadrées avec des perles plus petites ; ces dernières composent aussi le semé. Chaque côté de l'aumônière est doublé de gaze ou de toile roide, recouverte de mousseline. On borde l'aumônière avec un galon mélangé de perles d'acier, et terminé par des grelots en acier; la même garniture simule un revers sur le bord supérieur. Les deux rubans sont cousus entre la doublure et le dessus de l'aumônière; ils ont chacun 22 centimètres de longueur, 2 centimètres 1/2 de largeur, et sont brodés avec des perles. A leur extrémité supérieure on coud ces deux rubans ensemble, et l'on pose à cette place un assez fort crochet pour attacher l'aumônière à la ceinture.

Tapis de table en toile écrue.

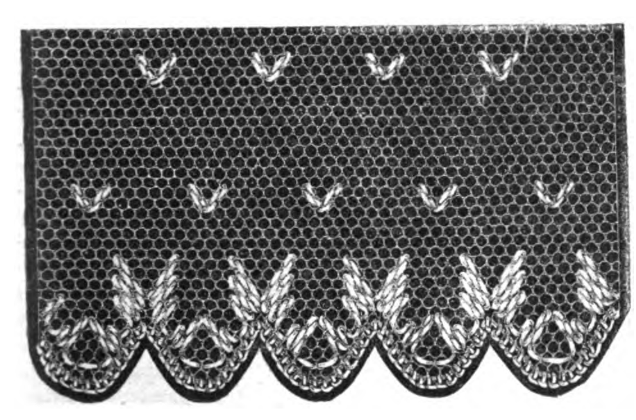
MATÉRIAUX : Toile écrue; ganse noire et ganse blanche ; coton à broder; soie noire de cordonnet de grosseur moyenne.

Ce tapis tiendra bien sa place sur la table d'un salon de campagne, comme sur une table de thé, dressée en plein air. Disons de suite, qu'en changeant le fond, en substituant du drap ou du reps à la toile, des soies de couleur au coton et à la soie noire, on pourra avoir un élégant tapis pour les salons de ville.

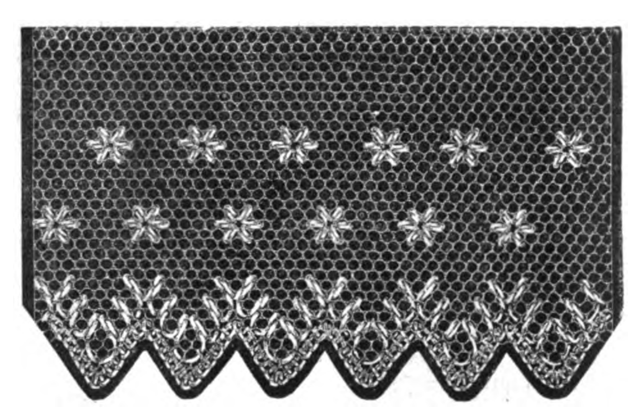
Notre dessin reproduit l'un des coins du tapis et une partie de sa bordure. Celle-ci est exécutée avec deux ganses, l'une blanche, l'autre noire ; avec du coton blanc à broder et de la soie noire de cordonnet. Après avoir reporté le dessin sur la toile, on festonne le contour extérieur avec du coton, et l'on borde la partie supérieure de ce feston, au point de cordonnet, avec de la soie noire. A l'intérieur des contours de l'arabesque, on fait un treillage avec du coton blanc; une croix en soie noire fixe les petits carreaux; les petites branches sont faites au point d'*arête* avec de la soie noire. On coud les ganses comme notre dessin l'indique, c'est-à-dire que l'on fixe d'abord les arabesques, puis les lignes qui *ondulent* en traversant ces arabesques.



BRODERIE SUR TULLE.



BRODERIE SUR DENTELLE.



BRODERIE SUR TULLE.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe de dessous en mousseline blanche. Cette robe, extrêmement longue, est froncée sur le bord inférieur de chaque couture réunissant les lés de façon à former à cette place un large bouillonné qui se termine en *mourant*. Sur chaque couture, se trouve un étroit ruban en velours rouge, bordé de chaque côté avec une étroite dentelle noire. Robe de dessus un peu moins longue que la précédente, garnie à son extrême bord avec un ruban de velours rouge encadré de dentelles noires, relevée sur le côté droit par un bouquet de narcisses et plusieurs nœuds flottant, du même ruban de velours. Corselet en taffetas rouge bordé de dentelles noires, surmonté d'une draperie en mousseline blanche. A l'intérieur, chemisette blanche, décolletée. Manches courtes, ornées de narcisses et de rubans de velours rouge.

Jupe en foulard bleu, à rayures bleues plus foncées. Le bord de la jupe, découpé à dents arrondies, est garni avec une ruche chicorée en taffetas de même nuance que les rayures. Sous cette ruche, se trouve un volant tuyauté de même étoffe que la robe. Large ceinture en ruban bleu retenue par un grand fermoir en argent ciselé. Corsage blanc en mousseline orné d'entre-deux en guipure blanche doublés de rubans bleus. Résille en rouleaux de taffetas bleu. Bournous blanc à capuchon, en tissu algérien.

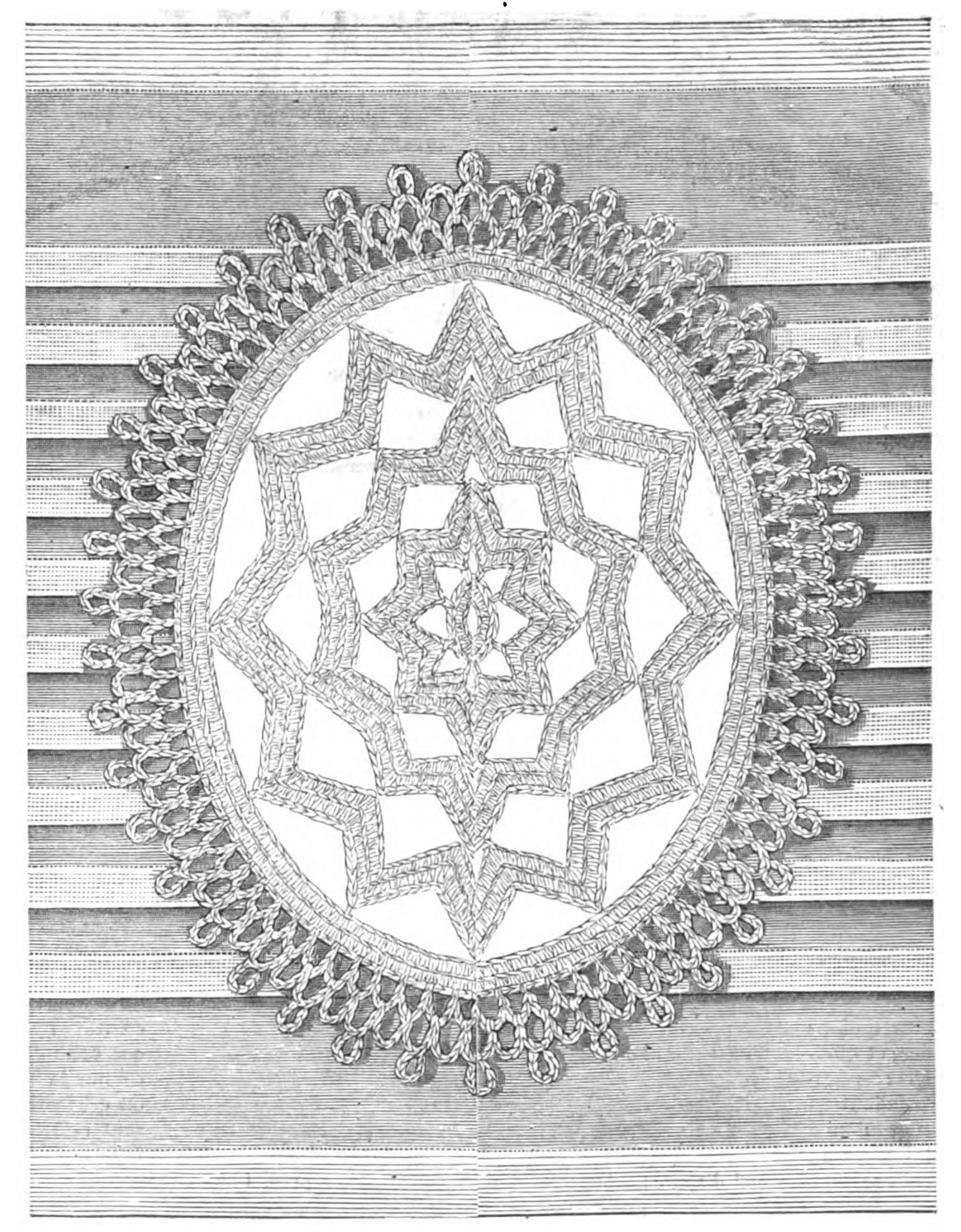
MODES.

En ce moment, les toilettes dont on s'occupe le plus sont les costumes de voyage. Le temps est passé, en effet, où l'on cherchait parmi ses vêtements les robes fanées, les chapeaux bosselés, les mantelets usés, pour composer une toilette de voyage. Il ne s'agit plus, maintenant, de passer plusieurs jours et plusieurs nuits dans une diligence pour arriver à destination. Grâce aux wagons, on peut aller bien loin en un petit nombre d'heures, sans avoir à redouter la poussière et le contact de voisins trop rapprochés. La toilette de voyage aujourd'hui est une toilette de visite.

On fait beaucoup de costumes de voyage composés d'une jupe et d'un pardessus pareil, en toile écrue ; cela est frais et léger, mais cela se froisse facilement, et contracte des plis indélébiles ; mieux vaut, pour le même emploi, choisir du mohair. Les garnitures de ces toilettes sont extrêmement simples quant à leur disposition, plus ou moins coûteuses quant à leur composition. Sur la toile écrue, on fait un grand usage de *tresses* en laine rouge, noire ou brune (cette dernière nuance convient surtout aux femmes qui ne sont plus jeunes). Cette tresse de laine se remplace par une corde en soie, quand on veut avoir une toilette simple, mais plus coûteuse que la précédente. Tresses et cordes se placent à peu près de la même façon; on en borde d'abord le bas de la jupe, non au-dessus de l'ourlet, mais tout à fait *à bord*, puis on fait remonter la tresse ou la corde sur toutes les coutures réunissant les lés. Parfois on pose, sur la droite de chacune de ces tresses *remontantes*, cinq à six petits morceaux de tresse, s'étendant horizontalement au-dessus du bord de la robe, occupant dans leur longueur un peu moins de la largeur du lé, et se terminant brusquement sous un bouton ; parfois ces bouts de tresse ou de corde sont égaux en longueur; d'autres fois le morceau inférieur est le plus long et les suivants se raccourcissent graduellement. Le paletot est garni de la même façon. Cet ornement très-simple convient aussi à toutes les robes de jeunes filles. Comme chapeau *rond*, en voyage, on adopte une forme dont les bords, assez étroits sur les côtés, s'avancent et même s'inclinent un peu par devant et par derrière, afin que le visage soit préservé sans que l'on ait forcément recours à une ombrelle. On garnit ce chapeau soit en ruban de taffetas noir, avec plumes noires, soit en ruban de même nuance que les ornements de la robe. Ce détail est rigoureusement obligatoire et strictement observé aujourd'hui. On comprend en effet que les garnitures de nuance tranchante sur les fonds neutres, actuellement adoptés pour toutes les robes, ne sauraient s'accommoder du voisinage d'une autre couleur vive ; on garnit donc les chapeaux avec des rubans de même teinte que la garniture des robes. Quelques lectrices vont peut-être m'alléguer l'impossibilité d'assortir toutes leurs robes à leurs chapeaux ; je les engage à consulter les divers articles portant ce titre : *le Secret des Parisiennes;* elles y verront que les Parisiennes réussissent à être toujours bien habillées, en n'ayant pour chaque saison qu'un fort petit nombre de robes ; en supposant que l'on en fasse deux, — c'est déjà une dépense maximum, — il est facile de leur assortir le chapeau simple et le chapeau plus élégant.

On prépare en ce moment une foule de garnitures pour robes, vestes, corsages de cachemire, costumes d'enfants et robes de chambre, avec des galons microscopiques fabriqués, je crois, à Saint-Étienne. Sur un fond de teinte unie, gros bleu, ou rouge, ou vert, ou violet, serpentent des dessins ingénieux, de genre oriental, c'est-à-dire de toutes couleurs. Une toute petite frange, de même nuance que le fond, termine ces galons sur un de leurs côtés ; on les emploie isolés ou réunis par leurs côtés non garnis de frange, — ce qui forme une sorte d'entre-deux encadré de frange ; — on les emploie, dis-je, en ligne droite, ou *ondulée*, continue ou *brisée;* on les pose en tous sens, et l'on forme ainsi de charmants ornements.

La lingerie crée de jolis modèles avec l'aide de la grosse guipure dite de *Cluny ;* on en met sur les cols et



MÉDAILLON AU CROCHET POUR JUPONS.

les poignets, sur les corsages blancs, en nansouk et mousseline, et j'en ai vu de charmants emplois chez Mmes Labory et Potier, lingères, rue Villedo, 3. Cette guipure peut parfaitement être imitée par nos lectrices, si elles veulent bien exécuter au crochet, avec du fil très-fin, les entre-deux, les dentelles, les étoiles, que le journal leur fournit. On pose ces étoiles sur la pointe des cols et des poignets, on les festonne tout autour, on découpe la toile en dessous. Le prochain numéro portera à nos abonnées des dessins et patrons de ce genre nouveau.

E. R.

AUMÔNIÈRE.

CHRONIQUE DU MOIS.

Ce n'est point dans les concerts, les bals, les réunions, les théâtres, que la population parisienne cherche et trouve ses plaisirs en cette saison. Ce qui l'attire, la charme, ce qui excite en elle un certain sentiment dont elle semblait avoir perdu l'habitude, c'est-à-dire l'enthousiasme, n'est autre chose que les courses, et, faute de courses, l'Hippodrome avec ses exercices équestres. Oui, cette population intelligente, artiste, spirituelle, connaissant toutes choses et devinant ce qu'elle ne connaît pas, consacre ses sympathies, ses applaudissements, aux quadrupèdes qui luttent de vitesse sur le *turf*. Les plaisirs de l'esprit, les jouissances dues aux arts, n'offrent plus aux Parisiens qu'un intérêt médiocre. Ceux d'autrefois pouvaient chercher à connaître, à admirer les œuvres originales, passionnées, puissantes ou sublimes de leurs prédécesseurs et de leurs contemporains; ceux d'aujourd'hui veulent seulement voir et se faire voir. Plus le spectacle sera de nature à laisser sommeiller leur intelligence, mieux il sera accueilli. Tout au plus s'il est nécessaire d'avoir quelques notions biographiques sur les rivaux mis en présence, et quelques connaissances relatives à leurs filiations respectives. Trente mille personnes au moins se rendent au bois de Boulogne pour ces solennités. On se donne mutuellement des nouvelles de la santé des héros du jour. Celui-ci a toussé pendant la nuit, celui-là paraît être mal disposé; puis on se raconte de petites anecdotes, on explique aux ignorants la généalogie des illustrations hippiques; on leur raconte comment *Gladiator*, cheval anglais, a produit *Gladiateur*, cheval français, vainqueur sur tous les champs de course, établissant sa supériorité des deux côtés de la mer, et, plus heureux que la plupart des héros, également acclamé en-deçà comme au-delà de la frontière.

L'enthousiasme excité par les *Monarque*, les *Gladiateur*, etc., est tellement exubérant qu'il s'applique par extension même aux propriétaires de ces chevaux célèbres, et M. le comte de L..., l'heureux possesseur de *Gladiateur*, a été publiquement applaudi. On peut espérer mieux encore : l'antiquité n'a-t-elle point accordé à un cheval les plus hautes dignités dont il lui était possible de disposer?

Tout cela échappe un peu à notre compétence; mais il est un point par lequel les courses se rattachent plus spécialement aux sujets dont nous nous occupons : je veux parler de l'influence exercée par les courses sur les habitudes et la toilette des femmes. On ne saurait nier cette influence, pour peu que l'on prenne la peine d'étudier les effets et de remonter aux causes. Partout où les femmes se réunissent, chacune d'entre elles, à peu d'exceptions près, s'efforce d'attirer et de fixer l'attention. Or, lorsqu'il s'agit d'une assemblée de trente mille personnes, on comprend qu'il faille agir par des moyens énergiques pour se faire remarquer. De là les verroteries étincelant au soleil, les robes brodées de sequins en or, les toquets extravagants, les couleurs tranchantes, criantes, qui semblent mettre le pistolet sur la gorge du public pour exiger son attention. De là le rouge sur les vêtements, sur les joues, sur les lèvres, le noir sous les yeux, les visages repeints à neuf pour faire *de l'effet* sur les spectateurs placés à quelque distance; et les bottes, les vestes de hussard, les casquettes, les *habits!* Toutes ces modes cavalières, qui transforment la femme en une créature hybride, grotesque, n'ont pas d'autre origine que celle dont je viens de signaler l'existence; puis, comme la logique est implacable en ce monde, comme on est fatalement entraîné vers des conséquences qui sont inévitables, du moment où l'on a accepté certaines prémisses, en empruntant, à peu de chose près, l'habit masculin, les femmes ont pris peu à peu les habitudes masculines. Beaucoup d'entre elles parlent aujourd'hui *argot*, dissertent à tue-tête sur les mérites respectifs des chevaux et des jockeys, et jouent des sommes plus ou moins considérables. Il est possible,

COIN DU TAPIS DE TABLE.

ainsi qu'on l'affirme, que les courses aient produit l'amélioration de la race chevaline, mais en tous cas ces courses n'ont pas eu pour résultat l'amélioration de la race féminine.

On annonce comme devant être fort prochaine une exposition d'insectes. Le but de cette exposition est-il aussi l'amélioration des races? Ne vaudrait-il pas mieux, en cette circonstance, renverser les habitudes suivies jusqu'ici, et accorder des prix aux propriétaires des insectes les plus languissants, les plus mal venus, les moins aptes à nuire, en un mot? Veut-on encourager l'*élève* des chenilles, des hannetons, et la multiplication des insectes plus domestiques, la puce, la teigne, etc.? S'il en est ainsi, qu'on le dise! Que l'on poursuive comme hostile à la loi Gramont l'industrie des *morto-insecto* et autres *insecticides* impudemment affichés de tous côtés en violation de la loi susdite. Mais que l'on se hâte, car l'inquiétude se propage, et l'on se demande s'il sera permis désormais d'attenter à l'existence de ces futurs médaillés, de ces *grands prix*, proclamés par un jury d'experts. Un mot encore sur ce sujet palpitant: comment jugera-t-on de la capacité particulière de chaque insecte? Où sera le champ de bataille? Il faudra donc autoriser les divers compétiteurs à goûter leurs juges? Cela est bien beau, en théorie, une exposition d'insectes; mais la pratique apparaît hérissée de difficultés.

Passons des insectes aux reptiles. Nous sommes arrivés à la saison qui fait éclore dans les bureaux des journaux, affamés par la disette des *faits divers*, les grands serpents de mer et tous leurs dérivés. Cette fois il ne s'agit plus d'un reptile aquatique : le serpent habite son élément, qui est la terre, mais il choisit de singuliers domiciles, comme vous allez vous en convaincre. Un petit journal du soir raconte qu'un paysan s'était endormi dans un champ, à Carella (Italie); on le trouva garotté par un énorme serpent qui s'était en grande partie introduit dans le gosier du dormeur. De même que le dormeur n'avait pu être arraché à son sommeil par l'étrange invasion du serpent, celui-ci ne put être arraché du gosier dans lequel il s'était glissé. Mais aussi qu'allait-il y faire? Ce point mystérieux n'a pas été éclairci, ou du moins le journal qui nous livre ce fait surprenant n'a pas jugé à propos de nous expliquer les intentions du serpent. Il va sans dire que l'un et l'autre, contenant et contenu, n'ont pu survivre à cette malheureuse association.

Les théâtres, on le comprend, sont languissants en cette saison; quelques-uns ont fermé tout net leurs portes; les autres, ayant épuisé les succès du printemps, font reparaître sur leurs affiches certaines pièces privilégiées qui ont le don d'attirer le public, même en ces beaux jours, si peu propices aux bonnes recettes théâtrales, et de le disputer même aux irrésistibles exercices de l'Hippodrome. Ainsi, le Gymnase a repris le *Voyage de M. Perrichon*, et la jolie petite pièce des *Curieuses;* l'Opéra-Comique joue le *Pré aux Clercs;* le Théâtre-Français juge que Molière seul peut soutenir les recettes des soirées où l'on ne joue pas le *Supplice d'une femme;* quant au théâtre du Palais-Royal, il répète activement le *Supplice d'un homme*, et l'on affirme que l'on rira beaucoup.



TOILETTES DE CHEZ Mme FLADRY, RUE DU FAUBOURG-POISSONNIÈRE, N° 14.

Robe en alpaga écru garnie de biais en taffetas vert avec rosettes et pans du même ruban. Paletot pareil à la robe, garni comme la robe. Chapeau de paille garni de rubans verts.

Robe en linos blanc, garnie de rubans mauves encadrés de chaque côté avec une étroite dentelle noire. Les rosettes sont faites en même ruban, avec un bouton carré en jais, placé au centre. Paletot pareil à la robe.

Costume pour petit garçon. Pantalon et veste de piqué nankin. La garniture se compose de lacets en laine rouge et de petits boutons en nacre.

Le Vaudeville, qui continue à n'être pas heureux, a produit Mme Ristori dans Béatrix; cette tentative est regrettable pour le théâtre comme pour l'artiste. Mme Ristori jouant en français un drame français, avec la prononciation réservée dans tous les opéras-comiques aux personnages burlesques, afflige tous ceux qui l'ont applaudie dans *Maria Stuarda, Medea*, etc.; la prononciation ne se redresse pas, quelques efforts que l'on puisse employer pour la réformer. Entendez plutôt Naudin dans *l'Africaine!* Il en sera indubitablement de même pour une nouvelle artiste, une cantatrice allemande, dont on traite, dit-on, la prononciation à l'Opéra, pour la mettre à même de débuter dans les *Huguenots*.

L'Opéra a produit une danseuse nouvelle dans un ballet quelconque, et la direction de ce théâtre a jugé à propos de donner à ce ballet une petite préface, un lever de rideau, dont la durée est calculée de façon à permettre d'arriver à son aise, sans presser le dîner ni la toilette. Ce petit accessoire du ballet n'était pas autre chose que deux actes de *Guillaume Tell*, joués par la troupe *de zinc;* on m'affirme qu'on désigne ainsi les *doublures* des rôles principaux, en langage de coulisse. Voilà donc le chef-d'œuvre du grand génie dont nous avons l'honneur d'être contemporains, voilà donc *Guillaume Tell* transformé en accessoire d'un ballet! Ah! la logique! On ne peut lui échapper, et l'on doit compter avec elle au moment où on s'y attend le moins. Oui, ce résultat était inévitable à notre époque; on devait assister à ce honteux emploi d'un chef-d'œuvre, dans ce temps qui réserve son enthousiasme pour des chansons banales, pour des pirouettes, des exercices de trapèze, des danses de saltimbanques, pour tout ce qui brille d'un éclat vulgaire, pour tout ce qui s'éloigne de l'art qui élève, pour tout ce qui rapproche des goûts les plus grossiers qui abaissent l'humanité.

EMMELINE RAYMOND.

HYGIÈNE MORALE.

L'EMPLOI DU TEMPS.

La santé de notre esprit dépend principalement de l'emploi plus ou moins judicieux que nous savons faire du temps. Si je ne me trompe, il se trouve çà et là, parmi les femmes surtout, quelques personnes qui souffrent sans se donner la peine de remonter, par quelques réflexions, à l'origine de leur souffrance, et je voudrais, en appelant leur attention sur le sujet qui forme le titre de cet article, les aider à diminuer cette souffrance, sinon à la vaincre.

Ces personnes sont toujours mécontentes d'elles-mêmes et des autres; elles s'agitent sans cesse pour trouver des distractions, et, comme les amusements sont pour nous un élément tout à fait insuffisant, pernicieux même, lorsqu'on ne le prend pas à petites doses, elles se trouvent malheureuses et le sont en effet, lors même

qu'une destinée exceptionnelle les a mises à l'abri des malheurs réels. Leur humeur s'aigrit; elles deviennent injustes et agressives pour ceux qui les entourent, exigeantes, impérieuses, insupportables pour ceux qui les servent; tous les biens de la vie leur sont prodigués et demeurent stériles entre leurs mains, parce qu'elles ne savent pas en faire usage et les apprécier à leur véritable valeur.

Cette maladie de l'esprit, qui cause en nous des perturbations si funestes, n'est point rare aujourd'hui; elle sévit surtout parmi les femmes riches, parmi celles de ces femmes du moins qui ne savent pas employer leur temps; l'oisiveté la fait naître, la frivolité l'aggrave, l'ignorance la développe; on l'appelle l'ennui.

Il faut en effet être en même temps oisive, frivole et ignorante, pour devenir la proie de l'ennui : avouer que l'on s'ennuie, ou, ce qui revient au même, dépenser ses heures à chercher sans cesse des amusements nouveaux, équivaut à l'aveu d'une infirmité morale qui n'est point honorable, car il dépend toujours de nous de la combattre et de la guérir.

Les devoirs d'une femme sont si nombreux, ses occupations sont si variées, si attachantes, que le temps doit lui manquer pour s'acquitter des uns, pour s'appliquer aux autres, plutôt que de lui sembler trop long; il est donc honteux pour une femme d'avouer qu'elle s'ennuie, car elle avoue implicitement qu'elle ne remplit aucun devoir, que la lecture, l'étude des arts, les mille travaux féminins, n'ont aucun attrait pour elle. Cet aveu n'est point rare cependant; beaucoup de femmes pensent, en le faisant, qu'elles excitent l'intérêt. Quelques freluquets ou quelques esprits légers les encouragent en les plaignant; ils pourraient réserver leur commisération pour des infortunes plus nobles et plus intéressantes, et l'on devrait se borner à tracer une règle hygiénique aux femmes qui s'ennuient, plutôt que de gémir sur leurs souffrances très-volontaires. Elles s'ennuient? eh bien, qu'elles travaillent! Leur mal sera guéri instantanément, et, comme il est rare que l'on souffre sans faire souffrir ceux dont on est entouré, le mari, les enfants, les amis, les domestiques, échapperont du même coup aux tracasseries, aux exigences, aux injustices que l'ennui produit forcément et abondamment.

Cela est bientôt dit, répondront languissamment ces victimes de l'oisiveté; je ne suis pas une ouvrière; je n'ai rien à faire, je ne saurais m'occuper ; j'ai commencé une tapisserie, un ouvrage au crochet, une broderie... Eh bien, cela ne m'a pas désennuyée, au contraire, et j'ai abandonné tout cela pour faire et recevoir des visites, pour aller me promener, pour faire préparer des toilettes... Tout cela a-t-il au moins dissipé votre ennui?... Non, vous en convenez; vous voyez bien que votre remède est loin d'être efficace.

L'ennui ne se guérit pas en quelques heures; il cède seulement à des efforts persistants dirigés par une volonté énergique... Mais si l'on n'est point capable d'avoir cette volonté?... Il faut l'avoir, il faut la faire naître en se représentant les conséquences logiques, inévitables, de l'oisiveté et de la frivolité. Une femme qui s'ennuie est seulement insupportable tant qu'elle est jeune : elle devient odieuse quand elle vieillit. Alors, en effet, elle ne peut plus demander aux succès de salon les stimulants qui l'aident à porter le fardeau de son ennui en le rendant, il est vrai, chaque jour un peu plus lourd. Elle n'a plus de raisons pour s'occuper de combiner les détails de ses ajustements, ou, si elle continue à consacrer à ce soin une grande partie de son temps, son miroir lui renvoie une image qui n'est guère faite pour récompenser ses peines. Il ne lui reste rien quand elle est vieille, rien, pas même le monde, ses plaisirs, ses réunions; alors, si elle a quelques tendances mauvaises, elle devient envieuse et se trouve livrée à toutes les tortures, à toutes les ignominies de cette abominable passion; si elle est seulement frivole, elle devient acariâtre, tracassière, pour sa famille, ses amis, ses serviteurs, et, comme elle rend malheureux tous ceux qui l'entourent, elle est malheureuse elle-même. A quoi lui servent désormais les bijoux, les dentelles, les garnitures compliquées, les plumes, les fleurs, tous ces objets auxquels sa jeunesse a voué un culte unique? Hélas! en parant une vieille femme, ils enlaidissent la vieillesse, car ils lui enlèvent sa dignité.

Tous ces maux ont une origine commune; ils dérivent tous du mauvais emploi que l'on fait du temps; ils peuvent être tous évités pour peu que l'on soumette sa vie à des règles invariables. Il ne faut pas s'exagérer les difficultés de l'entreprise. Dans cette voie, comme dans toutes les voies bonnes ou mauvaises, le premier pas est seul difficile à faire. Un intérêt très-vif et très-puissant s'attache au travail, quel qu'il soit, dès qu'on en a pris l'habitude. Les progrès s'accomplissent sans que l'on s'en aperçoive, et le résultat se trouve acquis sans que l'on ait pour ainsi dire conscience des efforts qui l'ont préparé et obtenu; on s'intéresse à son œuvre, quelle qu'en soit la nature et la portée, par cela même que l'on y travaille chaque jour.

La régularité dans les occupations est en effet le premier point que l'on doive observer pour arriver à un bon emploi du temps. En donnant invariablement chaque jour une ou deux heures aux travaux utiles, puis à chacun de ceux qui sont purement d'agrément, on arrive au but sans s'en douter. Il n'est point de travail qui soit rebutant dès qu'on l'accomplit régulièrement. Mais, pour recueillir les bienfaits d'une vie laborieuse, il faut se garder d'éparpiller ses efforts, et s'astreindre au contraire à les concentrer sur quelques points invariables. La variété dans la régularité, telle doit être la devise de toute femme qui aspire à bien employer son temps : ainsi l'on n'entreprendra jamais un travail, quelque séduisant qu'il paraisse, sans avoir terminé le travail du même genre qui se trouve commencé. Parfois, je le reconnais, on est saisi de découragement pour telle ou telle tâche; on voudrait bien l'abandonner pour en entreprendre une autre qui, étant plus nouvelle, paraît être plus agréable; on capitule avec les engagements que l'on a pris envers soi-même; on se promet de revenir à l'ancien ouvrage dès que l'on aura terminé le nouveau... Je gagerais volontiers que quelques-unes de mes plus jeunes lectrices reconnaissent dans ces lignes des dispositions qui leur sont familières; je ne saurais trop leur recommander de résister à ces tentations de changement : cette pente les conduirait bien vite loin des résultats bienfaisants qu'elles obtiendront du travail régulier; mais je reconnais qu'il faut autant que possible alléger la tâche que l'on s'impose dans l'intérêt même de son accomplissement. Je les engagerai donc à varier leurs occupations en consacrant à chacune d'entre elles un espace de temps déterminé, *invariable* surtout. Si parmi ces occupations il en est qui paraissent plus agréables, il faut bien se garder de leur permettre d'empiéter sur les heures consacrées aux autres travaux. On obtiendrait ainsi et bien vite le dégoût de tout ce que l'on préférait, tandis qu'en en usant avec modération, on se ménage une jouissance toujours renaissante. Vous aimez à faire de la tapisserie, Mademoiselle, et la couture vous ennuie? Si vous pouviez sacrifier totalement celle-ci à celle-là, vous n'hésiteriez pas? Sans vous en douter, vous vous prépareriez un mécompte, car, du moment où vous donneriez tout votre temps à votre occupation favorite, elle vous deviendrait bientôt fatigante et fastidieuse.

Chaque femme devrait toujours avoir plusieurs travaux de divers genres, à la condition, bien entendu, de s'occuper chaque jour, pendant un laps de temps déterminé, de chacun de ces travaux. Quand on sait écarter du travail la monotonie, on n'y trouve plus que des plaisirs. Ces occupations varient suivant l'âge, suivant la position que l'on occupe; mais on peut s'accorder la variété même dans l'utilité proprement dite: ainsi une mère de famille obligée de coudre, de préparer ses vêtements, ceux de ses enfants, agira sagement en mélangeant ces divers travaux; après s'être occupée de travaux de couture pendant un certain nombre d'heures, elle prendra un travail plus attrayant, parce qu'il est moins mécanique; elle coupera des vêtements, elle y travaillera pendant quelques heures; en recommençant chaque jour ses travaux d'après cette bonne méthode, la besogne se trouvera faite sans avoir langui, sans avoir pesé d'aucun poids sur l'humeur de la femme. C'est par le travail qu'il faut se délasser du travail; cette vérité est si évidente qu'il me paraît superflu de la développer. Imagine-t-on, en effet, qu'à moins d'une indisposition grave, une femme puisse rester oisive, absolument oisive? Non certes, elle se reposera d'un travail utile par un travail agréable; elle donnera une ou deux heures à la lecture, distraction précieuse entre toutes, qui renferme dans un délassement, dans un plaisir très-vif, les progrès de l'intelligence et le développement du jugement.

La régularité, que je recommande comme principale condition dans le traitement de la maladie qui s'appelle l'ennui, est plus difficile à observer, je le reconnais, pour les femmes riches que pour celles qui ont une position modeste. Lorsqu'on a peu d'argent, en effet, il faut bien que le travail vienne augmenter les ressources de la maison, et l'ennui n'a pas la place qui lui serait nécessaire pour s'épanouir dans ces existences laborieuses. Mais cependant la régularité est indispensable; seulement, au lieu d'être imposée par la nécessité, elle sera due à un effort de la volonté et n'en deviendra que plus méritoire et plus respectable; on fera la part... non pas du feu, mais du monde, et l'on ne souffrira pas que les visites, les distractions de tous genres, envahissent les heures qui seront invariablement consacrées au travail. On a reçu quelques talents dans l'éducation qui a été donnée par les parents; il faut s'imposer la loi de les entretenir et même de les perfectionner : ce résultat ne peut être obtenu que par un travail constant, régulièrement accompli chaque jour. Plutôt que de rester étendue sur une chaise longue, en réfléchissant tristement et amèrement aux succès de salons obtenus par cette petite Mme ***, qui est si dépensière et si coquette, ne vaudrait-il pas mieux étudier consciencieusement la musique pendant deux heures chaque jour? Deux heures!... Cela suffit pour conserver et même pour acquérir un beau talent, pourvu que sur ce point aussi on sache employer judicieusement son temps; on donnerait une heure aux exercices proprement dits, au *mécanisme* du piano ou du chant, une autre heure à l'étude et à la lecture des morceaux. Durant les premiers jours seulement, les exercices paraissent arides; pour peu que l'on ait le courage de persévérer pendant huit jours, l'étude du mécanisme même devient intéressante, tant par les résultats que l'on obtient, par les progrès que l'on constate soi-même, que par l'attrait du travail régulièrement fait. Ces deux heures données chaque jour à cette étude préparent des jouissances infinies en aidant au progrès, à la connaissance de l'art... Mais de plus, si on ne les avait pas employées de cette façon, on les aurait peut-être dépensées chez la couturière... chez la modiste, et l'on y aurait dépensé encore bien autre chose... On y aurait fait quelque grosse note inavouable à son mari, et l'on aurait ainsi introduit dans le ménage des éléments de discorde.

Et après?... N'a-t-on pas quelque bonne œuvre à accomplir, quelque place à solliciter, quelque secours à porter? N'a-t-on personne pour qui il soit urgent de chercher du travail? Ne faut-il pas faire travailler ses doigts? On donne une ou deux heures à la tapisserie, autant aux travaux de crochet, qui sont les plus amusants de tous et tiennent lieu de compagnie lorsqu'on se trouve seule. Si riche que l'on soit, ne faut-il pas s'occuper de l'administration de son ménage, de l'éducation de ses enfants?

En un mot, une femme sensée, honnête et bonne n'a jamais trop de temps et ne s'ennuie jamais. On est très-occupée quand on s'occupe des autres pour leur être utile, pour leur devenir agréable, et l'on est récompensée au centuple des peines que l'on a prises, d'abord par la conscience d'avoir bien agi, puis par le bonheur d'échapper à l'ennui, qui est l'ennemi le plus dangereux et le plus honteux du foyer domestique. Rien ne peut prospérer dans l'atmosphère qui est envahie par l'ennui; il dessèche, il détruit toute chose, et les tranquilles joies de l'intérieur, et les bons sentiments, et surtout, pardessus tout (conséquence terrible, mais inévitable, châtiment sévère, mais juste), le contentement de soi-même, l'approbation que l'on peut accorder à ses efforts, pourvu que l'on se promette de faire mieux encore.

EMMELINE RAYMOND.



LE LEGS.

Suite et fin.

La vie peut rester pendant quelque temps calme, unie, absolument préservée de toute secousse et de tout changement; mais il s'y fait à notre insu un travail latent qui prépare les séparations et les rapprochements, qui substitue ce qui doit être à ce qui est, et compose l'avenir avec les ruines et les démolitions du passé et du présent, recueillies sans que nous nous en doutions. Les jours s'écoulent, semblables en apparence à ceux qui les ont précédés, à ceux qui les suivront. Tout à coup, un événement peu important se produit..... Il semble que l'on pourra renouer la chaîne des habitudes qui vient d'être légèrement entamée..... Mais c'est là un vain espoir; cet événement insolite fraye la voie à des changements plus considérables, il les prépare, il les annonce, et nous nous trouvons tout à coup mis en demeure de payer le tribut que nous devons tous à la mobilité, lot inévitable de toutes les existences, redoutée par les uns, sollicitée par les autres, toujours mélancolique, même quand elle agit dans le sens de nos vœux, car son intervention clôt une partie de la vie et la relègue dans l'abîme qui engloutit toutes choses, dans le passé, sur lequel nous nous penchons en vain pour lui redemander les dons qu'il nous a enlevés.

Les premières clartés du jour avaient un peu dissipé les sombres visions auxquelles M. Darcet avait été en proie; leur action bienfaisante chassa les inquiétudes et les terreurs qui composent le cortége inévitable des ténèbres. Quand le soleil éclaira le vaste parc des Charmilles, Louis pensa que ses craintes avaient exagéré la gravité de sa situation; Sarah avait cédé à un moment d'impatience et de caprice; la conversation qu'il avait eue avec elle ne représentait sans nul doute qu'une crise passagère due peut-être à la solitude et à la tristesse de ce grand château; il fallait l'emmener le plus tôt possible, voyager, amuser cette enfant par des aspects nouveaux. Elle avait été si heureuse durant les premières semaines du voyage fait en Italie! C'était la présence de Georges qui avait troublé la situation; cette fois on n'aurait rien de pareil à craindre; Dieu merci! on n'entendait plus parler de lui. Plus tard, lorsqu'on aurait décidé Sarah à tenir sa demi-promesse, lorsque le mariage aurait eu lieu, il n'y aurait plus à se préoccuper de son humeur et de ses caprices; elle serait la propriété de son mari; la loi et le devoir réunis l'obligeraient à l'aimer, à l'honorer, à chercher à lui complaire en toute circons-

tance; les rôles seraient changés alors, se disait Louis, triomphant à l'avance, et impatient de rejeter loin de lui les soins fatigants par lesquels il avait cherché depuis quelque temps à capter le consentement de la jeune fille.

Au moment où il s'installait dans cette agréable perspective, Louis entendit sur le perron la voix du facteur s'adressant à un domestique :

« Une lettre pour M. Darcet, une lettre pour Mme Viennay, et celle-ci est bien lourde; il y en a deux au moins dans cette enveloppe : même écriture pour les deux adresses. »

Ces paroles, si insignifiantes, causèrent à M. Darcet un ébranlement inexplicable et douloureux; il lui sembla apercevoir la réalité, une cruelle réalité, venant chasser tous ses rêves. Il sonna vivement, et son valet de chambre, qui n'avait pas les mêmes raisons que lui pour être matinal, se fit attendre pendant quelques instants, et apparut enfin en balbutiant quelques excuses.

« Mes lettres! je veux mes lettres! » dit M. Darcet, sans écouter les explications diffuses qui lui étaient adressées.

« Les lettres de Monsieur?... » répondit le domestique en reprenant son assurance un moment ébranlée..... « Il n'y a point de lettres, le facteur n'est pas encore venu; cela n'est pas étonnant, de si grand matin.....

— Je n'aime pas que l'on parle sans savoir ce que l'on dit, » reprit M. Darcet d'une voix tonnante; « le facteur a été ici, puisque je l'ai entendu causer avec un domestique. Allez me chercher tout de suite toutes les lettres qu'il a apportées; je remettrai moi-même à Mme Viennay les paquets qui porteront son adresse. »

Sur cette injonction, qui ne permettait point de réplique, le valet de chambre s'éloigna avec diligence et humilité; mais quand il eût refermé derrière lui la porte qui conduisait chez son maître, il leva les bras au ciel en signe de découragement, ou même d'imprécation. Ce domestique n'était autre que monsieur André, celui-là même qui avait si judicieusement deviné, dès leur éclosion, les tendres sentiments qui devaient troubler, non-seulement l'existence de son maître, mais la sienne propre. Il n'avait pas encore donné suite au projet d'abandonner les fonctions qu'il remplissait, et se réservait de prendre cette détermination seulement le jour où M. Darcet cesserait d'être célibataire : il attendait. La place était bonne, non que le maître fût excessivement généreux; mais parce qu'il avait trop de vanité pour s'astreindre à une surveillance quelconque, dont les détails lui auraient semblé être tout à fait au-dessous de sa dignité. Ainsi, le linge, les habits, les chaussures de M. Darcet, devaient être sans cesse renouvelés, et disparaissaient sans laisser de traces, mais non sans que mons André éprouvât les effets de la vive reconnaissance que sa façon de procéder inspirait aux divers fournisseurs de sa maison.

En ce moment le valet de chambre avait compris, grâce à la perspicacité dont il était doué, que l'impatience et la dureté avec lesquelles son maître l'avait traité devaient avoir une cause féminine..... et il levait vers le ciel ses bras, comme pour le prendre à témoin des iniquités qu'il subissait.

« Oh! les femmes!.... » s'écriait le domestique philosophe, « là où elles apparaissent, on peut bien dire adieu à la paix! J'étais si tranquille dans cette maison; beaucoup de révérences, des façons obséquieuses, un air non-seulement respectueux, mais humble, cela suffisait. J'étais même dispensé de m'évertuer à trouver des discours flatteurs, parce qu'il est vaniteux sans doute, mais orgueilleux aussi, et qu'il pense de lui assez de bien pour qu'il lui soit indifférent d'être flatté par les autres. Enfin, il était convenable, poli même, et il ne m'eût jamais autrefois parlé comme il vient de le faire. C'est cette maudite petite fille qui s'est avisée de grandir, à laquelle je vais reporter tous mes remercîments pour la scène qui vient de se passer. Mais, patience! Il est mécontent : donc cela va mal; le mariage n'est pas fait encore. »

Tout en discourant avec lui-même, ainsi qu'il en avait pris depuis longtemps la douce habitude, André s'était acquitté de sa mission; il se présentait humblement courbé pour offrir à son maître, sur un plateau d'argent, une lettre portant son adresse.

« Et les autres lettres? » dit M. Darcet en reconnaissant avec déplaisir l'écriture de son frère.

« Il n'y en a point d'autres.

— Mais, puisque je vous dis que j'ai moi-même entendu le facteur annoncer un paquet pour Mme Viennay.

— Ah! oui... Pardon.... Il n'y pas d'autre lettre pour Monsieur; quant au paquet, il n'est pas en mon pouvoir de le remettre à Monsieur, la femme de chambre de ces dames l'ayant déjà pris et porté à son adresse. Si j'avais su que Monsieur désirât voir les lettres de ces dames, j'aurais donné les instructions nécessaires pour que le facteur me fût directement adressé.... Mais, Monsieur ne m'ayant rien dit, je ne savais pas que Monsieur....

— Plait-il? Vous devenez fou, je crois; je n'ai pas à examiner la correspondance de Mme Viennay, et je voulais seulement lui remettre moi-même un paquet qu'elle attendait sans doute avec impatience. En voilà assez; laissez-moi; je m'habillerai plus tard. »

Et Louis, demeuré seul, put enfin briser avec emportement le cachet de l'enveloppe. La lettre était de Georges en effet, et contenait ces lignes :

« Le temps, en s'écoulant, a-t-il banni de ta mémoire les débats qui nous ont éloignés l'un de l'autre? Nous! deux frères..... orphelins tous deux!..... Ah! mon cher Louis, laisse-moi espérer que tu me permettras de te revoir, que nous pourrons renouer la chaîne des douces habitudes du passé; laisse-moi oublier les paroles irritantes prononcées de part et d'autre; laisse-moi surtout te demander pardon pour ma violence. Enfin, mon existence est fixée : j'ai un but devant moi, j'y marche d'un pas assuré; j'ai pu concilier, dans une certaine mesure, les exigences de ta susceptibilité avec le soin de mon indépendance. L'entreprise d'Aurian, notre ami à tous deux, a magnifiquement réussi; il m'a associé à ses travaux, et les paquebots de notre compagnie traversent en tous sens les mers que nous avons parcourues ensemble; t'en souviens-tu?

« Je gagne, dès à présent, six mille francs par an, et ma situation s'améliorera prochainement; mon ami m'a rendu les cent mille francs que je lui avais prêtés. Tu me pardonneras, n'est-il pas vrai? d'avoir remis chez ton notaire la fortune que tu m'avais si généreusement donnée? Oh! mon cher Louis! comprends bien, je t'en supplie, que ce n'est pas par vanité, ni pour froisser ton orgueil, que j'ai voulu opérer cette restitution. Si tu as été un peu dur pour moi lors de notre dernière conversation, la faute en est surtout à ce malheureux argent, à la situation particulière que ta grande fortune t'a faite depuis ta naissance; on t'a habitué à compter uniquement sur tes bienfaits pour obtenir l'affection de tes semblables, et la servilité des uns, la cupidité des autres, ont pu te faire penser que l'argent obtenait tout, même les sacrifices les plus sensibles. Grâce à cette restitution, je pourrai te prouver qu'en moi du moins il ne se trouve aucun sentiment intéressé, et t'aimer de tout mon cœur, pour te réconcilier avec la nature humaine que tu méprises trop.

« Il faut bien que j'aborde aussi un sujet bien délicat... la malheureuse rivalité qui, à mon insu, s'est produite entre nous. Je suis indépendant aujourd'hui, puisque je puis gagner la vie de ma famille. Je n'éprouvais pas pour Sarah un caprice éphémère, mais bien une tendresse vive et profonde qui m'a soutenu dans mes efforts, et m'a aidé à atteindre mon but. Je viens te demander loyalement de lui permettre de choisir la vie qui lui conviendra le mieux. Avec toi elle aura toutes les jouissances qui sont attachées à une grande fortune..... je ne puis lui offrir que la médiocrité..... Mais, pardonne-moi si je te blesse..... Il s'agit, vois-tu, non pas seulement de mon bonheur, mais de celui de Sarah, du tien propre; je crois qu'elle m'a toujours conservé une partie de la vive affection qu'elle m'avait accordée dans sa première enfance; je crois qu'elle mettra avec confiance sa main dans la mienne, et m'acceptera comme compagnon de sa vie. Tu lui es trop supérieur de toutes façons, pour qu'elle arrive aisément à te considérer comme son égal; elle te respectera toujours.... mais cela ne suffit pas en ménage. Tu as toujours une raison si droite et si ferme, qu'elle ne peut entièrement faillir en cette circonstance. Ne me juge pas avec le scepticisme que tu m'as parfois témoigné; je te jure que, tout en étant directement intéressé dans cette cause, ce n'est pas pour moi seul que je plaide; pourrais-tu être heureux si Sarah était malheureuse près de toi, lorsqu'elle serait devenue ta femme? Louis, je l'aime; je crois qu'elle m'aime.... Fais cesser, je t'en supplie, cette situation cruelle, qui pourrait devenir monstrueuse si tu persévérais dans tes projets. J'écris à Mme Viennay, en lui envoyant une lettre pour Sarah; elle la lui remettra si tu le permets..... Mais tu ne peux songer à le défendre, car je connais ta loyauté et ta délicatesse. Georges DARCET. »

En prévision de certains événements, on forme volontiers des projets de résistance et de lutte; on se prépare à soutenir, à repousser les plus cruels assauts; mais il arrive souvent que ces événements se produisent entourés de circonstances qui nous enlèvent une à une toutes les armes dont nous comptions faire usage, et qui usent à l'avance toute l'énergie que nous croyions avoir à notre disposition. Ces effets s'étaient produits en ce qui concernait Louis Darcet; il s'était promis de disputer Sarah à son frère, de combattre pour ce qu'il considérait comme son droit, pour ce qui représentait son bonheur : mais la question qui se posait nettement devant lui, se présentait dans un moment où le découragement avait envahi son esprit; la déclaration faite la veille même par Sarah donnait une grande importance à la lettre de Georges..... Encore, s'il l'avait reçue avant cette conversation..... il se serait obstiné à ignorer l'évidence, si la jeune fille ne la lui avait pas révélée; et alors il eût lutté avec ténacité, avec emportement; il aurait usé des droits d'un tuteur, en défendant à Mme Viennay de faire connaître à sa pupille la demande de Georges; il serait parti en emmenant Sarah, il aurait rompu toutes les communications entre elle et son frère..... Elle eût peut-être oublié Georges..... Mais aujourd'hui, il était brisé de fatigue, éclairé, écrasé par la conversation de la veille; il n'ignorait plus l'éloignement de la jeune fille pour le mariage qu'il lui avait proposé, et il ne pouvait, sans faillir à ses propres yeux, l'empêcher de prendre connaissance de la lettre que Georges lui avait adressée.

Il prit une décision par lassitude plutôt que par générosité, et écrivit à Mme Viennay un billet fort court, par lequel il l'autorisait à remettre à Sarah la lettre que Georges avait écrite pour elle. Quand ce billet fut envoyé, il se jeta dans un fauteuil, et attendit les événements avec une sombre inertie, renonçant à évoquer les probabilités, fatigué de suivre par la pensée les tableaux du passé, du présent et de l'avenir.

La lettre adressée à Mme Viennay n'était qu'une sorte de *duplicata*, une paraphrase de celle que M. Darcet avait reçue. Celle qui était destinée à Sarah fixa les destinées de tous les personnages de ce récit, et mérite par conséquent d'être transcrite :

« Ma chère Sarah,

« Si vous lisez cette lettre, vous aurez été autorisée par mon frère à en prendre connaissance. Lisez-la donc sans remords, sans crainte, avec l'attention qu'il faut donner aux circonstances les plus importantes de la vie.

« Si vous lisez cette lettre, Louis aura agi noblement, comme je m'y attendais, car il m'aura permis de me poser près de vous comme son rival..... Oh! non; non pas comme son rival, je ne puis supporter cette situation; il aura craint seulement d'exercer une pression sur vos sentiments et vos décisions, et aura voulu, par excès de délicatesse, que ma proposition vous fût soumise, qu'elle fût librement discutée par vous..... rejetée, ou acceptée librement par vous.

« Oh! si ma demande pouvait être acceptée! Ma chère enfant, ma bien chère Sarah, laissez-moi vous dire, puisque votre tuteur m'y autorise, que je vous aime, et vous ai toujours aimée, depuis le premier jour, où, toute petite fille, vous êtes apparue aux Charmilles dans les bras d'Adéla. Le souvenir de l'enfant qui écartait ses boucles blondes pour me sourire affectueusement n'a jamais vacillé devant moi; il m'a suivi partout, dans le monde parisien comme par-delà les mers; et, si je n'ai jamais consenti à fixer mon existence vagabonde, c'est, sans nul doute, parce que, à mon insu même, mon cœur ne voulait, ne pouvait s'attacher à une autre que vous.

« Le mariage qui vous a été proposé, il y a un an je crois, vous présente des avantages dont il ne m'est pas possible de vous offrir l'équivalent. Vous jouiriez avec Louis d'une grande fortune..... Mieux que cela, vous seriez la compagne d'un homme honorable. La perspective que je vous présente est moins brillante; il faut que je sois l'artisan de votre bien-être..... Mais, croyez-moi, cela est bien doux quand on s'aime; on est heureux de veiller ensemble à assurer l'existence quotidienne, à préparer, à améliorer l'avenir. Avec Louis, vous serez riche, adulée par conséquent; avec moi, vous serez tendrement aimée, honorée, j'en suis certain. Décidez!

« Oui, décidez, Sarah. Mon frère, en permettant que cette lettre vienne jusqu'à vous, consent, par le fait, à ce que vous choisissiez vous-même la voie que vous préférez. Quoi que vous fassiez, je me soumets d'avance à votre décision..... et j'espère vous aimer toujours l'un et l'autre, même si vous me repoussez.

« Votre ami, GEORGES. »

Il n'était pas difficile de prévoir la réponse de Sarah; elle la donna à Mme Viennay en pleurant, et lui confia alors, mais alors seulement, qu'elle avait toujours aimé l'unique ami de son enfance abandonnée.

Dès que cet aveu fut transmis à Louis Darcet, il renonça à engager une lutte devenue impossible; son orgueil le conseilla; mais, hélas!.... l'orgueil seulement, et le sacrifice qu'il accomplit avec héroïsme ne put lui être compté comme méritoire par ceux-là même auxquels il accordait le bonheur. Il demanda à voir Mme Viennay et Sarah, et pendant cet entretien il se renferma strictement dans son rôle de tuteur, se bornant à discuter la proposition de son frère au point de vue des intérêts de sa pupille. Il joua son rôle convenablement et froidement, aidé dans cette tâche douloureuse par son invincible orgueil.

« Mon frère ne possède absolument rien que les appointements de la place qu'il occupe; s'il venait à mourir en laissant une famille, vous seriez pauvre.

— Je croyais avoir un peu d'argent, » dit timidement la jeune fille.

« Oui, Mademoiselle; vous avez aujourd'hui près de deux cent mille francs qui vous appartiennent, ainsi qu'en feront foi mes comptes de tutelle.

— Mais c'est énorme!... Oh! Monsieur, je vous assure que c'est plus que suffisant, même..... même dans le cas où ce que vous disiez pourrait arriver.

— Vous pourriez, Mademoiselle, épouser un homme plus riche..... Oh! rassurez-vous..... je ne parle pas d'un vieillard..... Je veux dire seulement que votre dot vous permettrait de choisir un jeune homme qui aurait quelque fortune.

— Mais, Monsieur, je ne tiens pas à épouser un jeune homme..... ni un jeune homme riche; il s'agit seulement de Georges.....

— Vous l'aimez donc bien?...» Et en faisant cette question la voix de Louis Darcet trahit une angoisse amère, malgré l'empire qu'il avait sur lui-même.

« Lui seul m'a aimée quand je suis venue ici; il a toujours été si bon pour moi!

— Lui seul, dites-vous? Qu'avez-vous donc à reprocher à votre tuteur, à celui que votre père avait chargé de le remplacer près de vous?

— Oh! rien, Monsieur, rien..... J'ai pour vous une grande reconnaissance... Mais, c'est ma faute sans doute... Vous ne m'avez pas témoigné autrefois cette amitié que j'ai toujours trouvée chez Georges; moins je la méritais, plus le don qui m'en était fait devait me sembler généreux. Il me semble que je vous ai beaucoup ennuyé, et cela m'a toujours affligée, car je ne savais comment m'y prendre pour tenir encore moins de place dans votre existence.

— C'est bien, Mademoiselle, » dit M. Darcet en se levant brusquement, pour terminer une conversation qui lui infligeait mille tortures. « Madame Viennay voudra bien m'accompagner, pour m'aider à prendre les mesures que vous désirez: elle répondra à mon..... à votre futur époux.

— C'est moi, Monsieur, qui vais me retirer, » répondit Sarah avec soumission.

La jeune fille alla en effet renfermer dans sa chambre, non cette joie sans mélange que l'on rêve toujours sans l'obtenir jamais, mais une grave satisfaction tempérée par le remords de la souffrance qu'elle infligeait à celui qui avait été chargé de remplacer son père près d'elle.

«Eh bien! Madame, Georges l'emporte, » dit M. Darcet en s'adressant à Mme Viennay.

« Il ne faut pas envisager ce qui se passe comme le triomphe d'un individu : il n'y a ici ni vainqueur ni

vaincu, Monsieur : il y a l'inclination qui a toujours rapproché Sarah de votre frère, depuis que celui-ci lui a donné les preuves d'une affection désintéressée, c'est-à-dire depuis sa première enfance.

— En vérité, » dit M. Darcet, « il se passe autour de moi des événements qui me semblent inexplicables. Le sens réel des faits et des sentiments ne se révèle donc qu'à moi? Comment! cette jeune fille s'est attachée à Georges par reconnaissance? Mais qui donc méritait cette reconnaissance, sinon moi? Est-ce lui qui l'a recueillie? Lui qui l'a élevée sous son toit? Est-ce lui qui a presque doublé sa dot? C'est moi qui aurai eu toutes les charges de cette tutelle, c'est lui qui en recueille tous les bénéfices..... lui qui mérite la reconnaissance que l'on me refuse, ou que l'on m'accorde avec une froideur qui dément l'assurance que l'on m'en donne.

— Hélas! Monsieur, on obtient d'autant plus de reconnaissance que l'on en exige moins; Georges s'est borné à aimer cette enfant de tout son cœur, et il a ainsi conquis l'affection dont elle ne pouvait disposer à son gré. Il y aurait moins d'ingrats ici-bas si nous ne prétendions pas tirer de nos bienfaits un prix excessif..... ou impossible. Soyez généreux, Monsieur, dans le domaine des sentiments, comme vous l'êtes dans tout ce qui concerne les besoins matériels de l'existence. Accordez un peu d'amitié à ces deux jeunes gens; relevez-les de l'accusation d'ingratitude sous laquelle vous les écrasez depuis quelque temps; laissez-les être heureux, en leur permettant de vous aimer; votre vie aurait alors encore bien des jours heureux..... plus heureux peut-être que ceux du passé.

— Vous l'avez dit, Madame, » répondit Louis amèrement; « on ne dispose pas de ses affections à son gré; il n'y aurait pas seulement de l'héroïsme, il y aurait de la duperie à bénir ma pupille et mon frère en les serrant dans mes bras.

— Oui, Monsieur, ce que l'on appelle *duperie* fait en effet partie intégrante de toutes les affections; il faut donner toujours, donner plus qu'on ne reçoit, quand on aime..... Mais comme l'on recueille des compensations inestimables! Le bonheur ne consiste pas seulement à être aimé, mais encore, mais surtout à aimer, à se dévouer, à faire aux autres tous les sacrifices qui peuvent leur rendre la vie douce et facile.

— Voilà, en effet, de nobles maximes, » répondit M. Darcet avec ironie..... « Mais pourquoi ne les avez-vous pas prêchées à Sarah, à mon frère? Pourquoi serai-je chargé de les appliquer à mon détriment et à leur bénéfice?

— Parce que vous êtes leur protecteur, leur aîné dans la vie; parce que ceux qui sortent à peine de l'enfance, comme Sarah, ont droit à toute notre sollicitude, et même à tous nos sacrifices. Il n'appartient pas à ceux qui ont déjà vécu depuis longtemps, à ceux qui ont, sans nul doute, eu à leur portée des joies qu'ils ont possédées ou méconnues, de prélever sur la jeunesse sa part de bonheur légitime, et de l'en dépouiller à leur profit.

— Selon vous, Madame, tous les sacrifices doivent peser sur nous autres..... vieillards? J'aurais cru au contraire que la vieillesse, puisque vieillesse il y a, avait des droits sacrés.

— Vous avez raison, Monsieur; mais ces droits s'acquièrent justement par la dette que les vieillards ont payée à la vie, à ses charges, à ses douleurs, et ne peuvent avoir pour conséquence d'absorber, à titre de reconnaissance, la part de bonheur que la jeunesse se cherche à elle-même parmi ceux qui ont les mêmes croyances, les mêmes illusions, la même générosité, la même gaieté, parce qu'ils ont le même âge.

— N'en parlons donc plus, Madame; laissons ces jeunes gens être heureux : quant à les aimer, cela est au-dessus de mes forces. Aimer en père cette enfant qui m'a dédaigné..... le frère qui est venu me voler l'affection qu'elle m'aurait sans doute accordée..... Non, jamais! S'ils comptent sur mon héritage pour joindre à leur bonheur domestique toutes les jouissances que donne la richesse, ils se trompent; je me marierai, moi aussi...... n'importe à qui, n'importe comment, et je ne les reverrai jamais.

— Vous changerez d'avis, Monsieur, du moins quant à la dernière partie de cette décision. Vous êtes le tuteur de Sarah, vous assisterez à son mariage, et le temps adoucira la blessure dont vous souffrez en ce moment.

— Non, Madame, je n'assisterai pas à ce mariage; j'accorderai mon consentement; nul n'a le droit de me demander davantage; vous accompagnerez mademoiselle Champlieu à Paris; elle s'y mariera sans que je m'en mêle, autrement que pour déposer chez un notaire mes comptes de tutelle et la dot de ma pupille. »

Mme Viennay jugea qu'il était convenable de faire presser les préparatifs d'un départ rendu urgent par les dispositions du maître de la maison. Dès le lendemain, Sarah sollicitait une dernière entrevue, refusée par M. Darcet, et elle dut s'éloigner avec Mme Viennay, sans avoir revu le maître des Charmilles. Il ne pouvait se venger des souffrances endurées par son orgueil qu'en manifestant un profond dédain pour ceux qui l'avaient abaissé à ses propres yeux; il se renferma donc dans son dédain comme dans une forteresse inaccessible, et resta seul aux Charmilles.

Quand la voiture qui emmenait Sarah ne fut plus qu'un point éloigné dans la longue avenue qui conduisait à sa demeure, Louis Darcet vint s'accouder à une fenêtre. Il était seul..... seul désormais..... Et pour faire cesser cette solitude, il ne pouvait plus espérer qu'en la cupidité d'une jeune fille empressée de devenir riche, ou bien en la paresse d'une pauvre fille rebutée par l'obligation d'un travail quotidien. A ce moment, sa pensée se reporta en arrière; il revit les montagnes de la Bohême; cette petite ville de Carlsbad, où la destinée lui avait offert un bien inappréciable, l'affection désintéressée d'un noble cœur; il se souvint qu'il avait repoussé ce bien, qu'il avait infligé à ce cœur la plus cruelle blessure, et rapprocha involontairement le passé du présent.

« Vous êtes bien vengée, Sarah, » se dit-il, « et le legs de votre nièce peut me tenir lieu d'une expiation suffisante..... si je vous ai fait souffrir. »

Mais ce souvenir traversa la pensée de Louis sans y laisser de traces. Les brusques commotions ont parfois pour résultat de dissiper non-seulement les illusions que nous nous faisons sur les autres, mais encore celles que nous avons sur nous-mêmes; nous voyons alors la vérité en face, nous jugeons, nous condamnons nos actions..... Le voile retombe sur tout cela, et nous reprenons le joug de nos défauts et de nos erreurs.

M. Darcet tint la parole qu'il s'était donnée; il n'assista pas au mariage de son frère, et ne voulut plus le revoir. Cette sévérité donna lieu à quelques commentaires, et l'on parla un peu de l'ingratitude de Georges. Mais les Parisiens n'ont pas assez de loisir pour s'appliquer à envenimer des commérages. Louis avait des parasites et des flatteurs; il n'avait point d'amis. Georges, au contraire, qui donnait son affection sans la mesurer, sans prétendre la faire payer par aucun sacrifice, était aimé de tous ceux qui le connaissaient; et parmi ceux-ci nul ne lui attribua le honteux sentiment dont son frère s'appliquait à lui donner l'apparence. Celui-ci n'a pas encore réalisé les projets de mariage annoncés à Mme Viennay. On rencontre partout ce vieux jeune homme, car il traîne partout l'ennui qui le dévore, l'amertume qui résulte de l'isolement volontaire. Il n'a voulu prendre la charge d'aucun devoir ici-bas, et n'a pas encore compris que l'égoïsme, en se préservant de tout fardeau, se prive aussi de toute joie.

Monsieur André a conservé sa place.

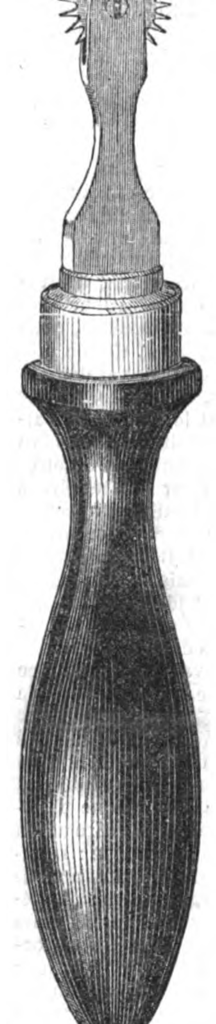
FIN.

EMMELINE RAYMOND.



N° 13,502, Haute-Garonne. Lorsqu'on désire un patron autre que ceux publiés dans le journal, on s'adresse à Mme Rossignon, rue Laffitte, 41. La robe et le paletot sans garniture, en taffetas de couleur claire, sont convenables à tout âge. — *N° 39,197, Maine-et-Loire.* Toutes les toilettes de ville conviennent pour assister aux courses; je ne connais pas ce chapeau, mais sa dénomination seule indique que ce n'est point une coiffure de jeune fille surtout pour assister à des courses, où il faut soigneusement éviter de se faire remarquer. J'ignore les habitudes anglaises relatives aux présents de noce. — *N° 23,180, Allier.* On ne peut faire un pardessus en gaze de Chambéry; avec une robe de cette gaze, on porte des pointes ou des bournous, ou des *pelisses* en dentelle noire de soie ou de laine. On peut mettre des lacets rouges sur cette toile écrue; les jeunes filles et les jeunes femmes en portent tout comme les enfants. — *E. L., à Egre...* Demander des échantillons de poult-de-soie noir aux *Magasins du Louvre*, rue de Rivoli. — *N° 28,305, Loudon.* Je préférerais la robe soutachée sur les deux lés de devant et sur le corsage. S'adresser pour ce dessin à la maison Sajou, rue Rambuteau, 52. — *N° 52,259, Isère.* Merci mille fois pour cette aimable lettre. Des difficultés et même des impossibilités s'opposent bien souvent à ce que je puisse placer dans le journal tout ce que l'on me demande. En tous cas, je préviens notre nouvelle abonnée que nous avons publié dans le n° 35 de l'année 1864 une fort jolie robe de baptême avec son patron. — *N° 37,925, Loire-Inférieure.* Une toilette simple ne peut pas être ridicule, pas plus aux courses qu'ailleurs; aux courses, en effet, on passe inaperçue dans l'énorme affluence de spectateurs, et il faut avoir une toilette bien extravagante pour y être remarquée. Paris est rempli de chapeaux ronds; on en porte *presque* à tout âge. On peut mettre des volants de dentelle à un mantelet-écharpe en taffetas noir ou bien à un mantelet de dentelle noire.

Mme Y. de V..., Belgique. Nous avons lu la lettre qui nous est adressée avec une surprise croissant à chaque ligne; il nous est impossible d'y rien comprendre; nous devons supposer que cette lettre a été remise par erreur aux bureaux de la *Mode illustrée*, ou qu'elle contient une mystification qui a manqué son but, car elle est demeurée inintelligible pour nous. — *N° 32,231, Basses-Pyrénées.* On fait des robes de chambre en toute étoffe; la somme que l'on veut y consacrer détermine seule le choix de l'étoffe, qui peut être du velours, du poult-de-soie, de la popeline, du cachemire ou de la flanelle. On ne dit pas *à*, mais bien *au* revoir. Il n'y a point de cosmétiques qui puissent rendre les mains blanches, si elles ne sont pas blanches d'elles-mêmes, et ce n'est guère le cas à dix-huit ans. En envoyant 1 franc 25 centimes en timbres, plus un timbre pour l'affranchissement, on reçoit, en effet, la photographie de Mme E. Raymond. — *N° 25,644, Palerme.* Les jugements téméraires sont toujours erronés. La réponse a été faite *aux Renseignements;* il ne dépend pas de Mme Raymond de répondre *immédiatement.* — *N° 50,014, Creuse.* Il faut, pour *moderniser* un châle blanc en crêpe de Chine, poser *sous* la frange tout autour une guipure noire ou bien une dentelle de Chantilly plus large que la frange. Toutes les corsetières font des corsets pour *nourrice.* Merci pour ces gracieuses marques de bienveillance. — *L. de L..., Corrèze.* Merci aussi. Je suis forcée de répéter ce mot bien souvent, mais je ne m'en plains pas, au contraire! Je ne connais pas d'autres procédés pour calquer les dessins. — *N° 45,311, Creuse.* On peut demander les volumes qui composent la *Bibliothèque des mères de famille* directement à la librairie Didot, en envoyant un mandat sur la poste ou bien chez tous les libraires. C'est pour satisfaire à des demandes pareilles à celle-ci que nous publions et publierons l'indication des meilleurs romans anglais et français. Il est impossible de porter un corsage blanc sans mettre en dessous un corsage décolleté en percale, couvrant le corset. Une jeune fille ne reçoit point de visites en l'absence de ses parents. A la campagne, cependant, cette interdiction n'est pas aussi absolue, et, suivant les usages observés dans les localités que l'on habite, on offre des rafraîchissements aux visiteurs. Mettre de temps en temps sur le visage une légère couche de cold-cream. Merci pour la confiance et l'amitié qui me sont témoignées. — *N° 3,243, Marne.* Les écharpes sont assez larges pour que le buste soit enveloppé, même si l'écharpe n'est pas fixée. La préméditation est proche voisine de l'affectation; il ne faut donc rien préméditer, pas même la *négligence*, et porter son écharpe tout naturellement et très-simplement. J'ai déjà répondu bien souvent à cette deuxième question. Il ne peut y avoir de raison pour qu'une jeune fille ne rende pas un salut qui lui est adressé, fût-ce un salut adressé par un jeune homme. Un salut suffit comme réponse au remercîment d'un partenaire à la danse. Je n'ai pu comprendre la dernière question. Quant au *point d'armes* et au *passé*, comme tous les points de broderie, ils ne s'expliquent pas, et doivent se démontrer par l'exemple. — *N° 57,385, Pyrénées-Orientales.* En cette circonstance, comme toujours, il faut agir d'après les conseils et la permission des parents. S'ils y consentent, porter le bouquet soi-même, sinon l'envoyer, mais toujours avec leur autorisation. — *N° 55,955, à R...* La place me fait malheureusement défaut pour insérer ici des appréciations qui, pour être motivées, exigeraient quelques développements. J'ai reçu avec reconnaissance et intérêt l'envoi que l'on a bien voulu m'adresser. — *N° 23,871, Seine-Inférieure.* On pose la dentelle noire *sous* la frange du châle en crêpe de Chine. Avec des robes de nuance claire mieux vaut porter un chapeau de paille ou de crin blanc, gris ou écru. — *N° 41,970, Aveyron.* On voit parfois de ces châles affichés à 15 francs; mais je ne saurais donner une adresse positive pour ce prix, car les objets exposés dans les vitrines changent quotidiennement de place, et surtout de *prix* à Paris, le *bon marché* étant une amorce pour attirer l'acheteur. — *N° 18,705, Angleterre.* Le prix de la photographie est de 1 fr. 25 centimes; prière de nous faire parvenir encore trois timbres de 20 centimes. — *N° 3,187, Alpes-Maritimes.* Je prends toujours mes chaussures chez Wolf, rue du Vieux-Colombier, n° 7, et j'en suis tout à fait satisfaite. Ce sont les modistes qui fournissent les chapeaux ronds. — *N° 3,333, Bordeaux.* Il ne dépend nullement de moi... hélas! combien de fois le répéterai-je?... de répondre dans le *prochain numéro;* cela est absolument impossible, puisque le tirage du journal ne s'arrête jamais, et qu'au moment où les abonnées reçoivent un numéro, *le suivant* s'imprime; or, pour y placer une réponse, il faudrait arrêter les presses, faire recommencer la *composition* du journal, détruire les numéros déjà imprimés, et finalement ne point paraître à jour fixe : c'est là ce que l'on me demande quand on m'écrit que l'on attend une réponse *dans le prochain numéro.* Laisser une carte, puis faire une visite quand la personne sera de retour. — *N° 18,909, Italie.* On peut mettre une légère couche de cold-cream le soir sur le visage, de deux jours l'un, mais en ayant le soin de laver le visage le lendemain à grande eau, avec une éponge fine. Enfin on peut étendre un jaune d'œuf cru sur la peau, le laisser sécher, l'enlever par *lanières.* Ces moyens rafraîchissent l'épiderme, mais l'on ne doit pas espérer qu'ils suffiront pour donner de la blancheur et de l'égalité au teint : il n'y a aucun cosmétique qui puisse faire acquérir ces avantages, si on ne les possède pas.



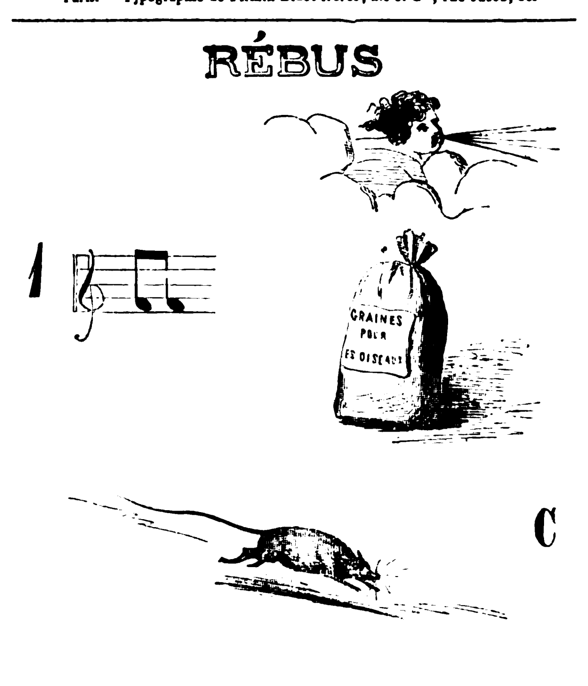
Roulette pour relever les patrons.

Ce petit instrument rendra des services importants à nos lectrices. Elles placeront les feuilles de patrons sur une feuille de papier, puis elles suivront avec cette roulette tous les contours du patron qu'elles désirent couper. En appuyant légèrement sur cette roulette, on *marquera* son passage sur la feuille de papier; puis, la séparant de la feuille de patrons, on pourra couper chaque morceau encadré par le passage de la roulette. Le prix de cette roulette est de 1 fr. 50, qu'il suffira d'adresser en timbres-poste, à l'Administration, pour la recevoir *franco.*

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

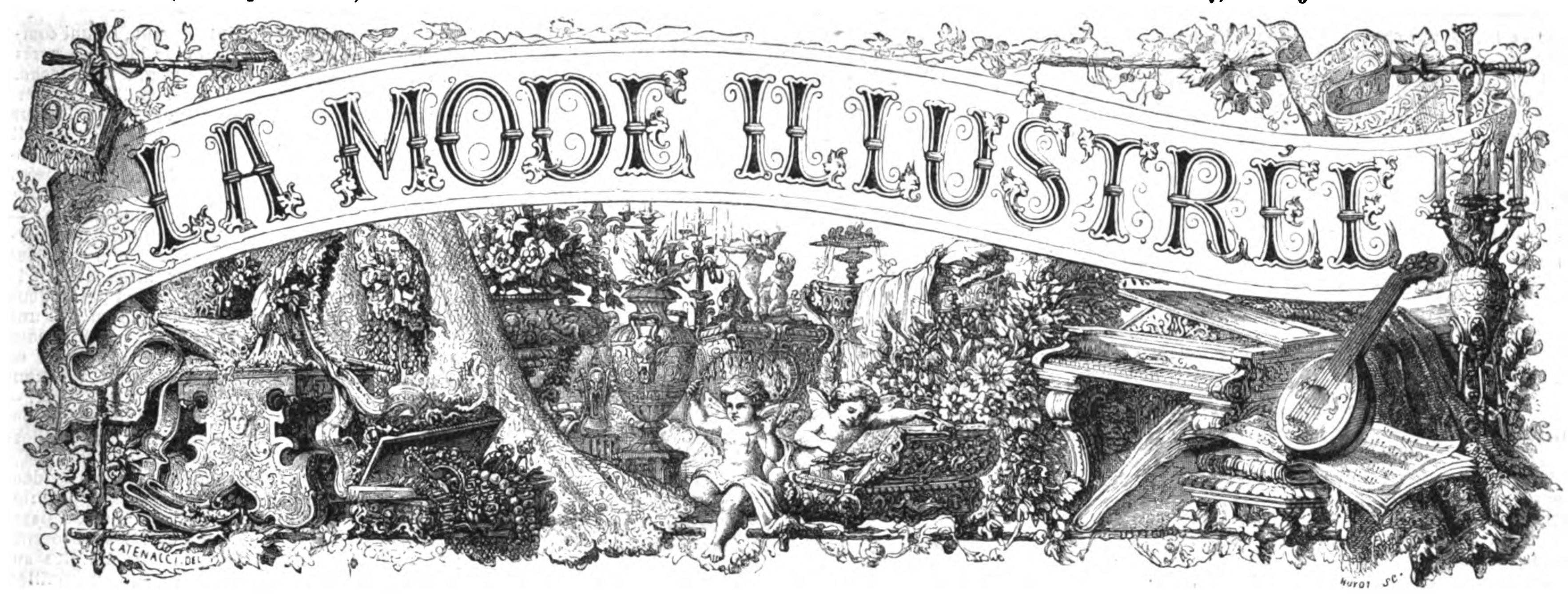
RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

La conscience est un miroir que l'on craint souvent de consulter.

N° 29 (*avec patrons*). SIXIÈME ANNÉE. Dimanche, 16 juillet 1865.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cie, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 13, Bedford Street, Covent Garden, W. C. —

EXPLICATION
DE LA PLANCHE DE PATRONS.

Costume pour jeune fille
DE DOUZE A QUATORZE ANS.

Les figures 7 à 13 (*recto*) appartiennent au patron du paletot.

Ce costume se compose d'une jupe avec un paletot pareil et d'un corsage blanc en nansouk. Le costume est fait en mohair écru; la garniture se compose d'une bande de même tissu découpée; entre chaque *découpure* se trouve un morceau de taffetas bleu vif; un rouleau de même taffetas borde les dents, et, pour la jupe, surmonte la bande découpée. Des boutons en acier ornent toute la garniture. Ce costume serait encore plus élégant, si on le faisait en mohair blanc; dans ce cas les boutons seraient en nacre.

Pour faire le paletot, on emploiera 3 mètres 50 centimètres d'étoffe, ayant 70 centimètres de largeur. Après avoir complété les figures 7 et 10, qui ont dû être repliées, on coupe deux morceaux d'après chaque figure (la figure 11 exceptée). Les morceaux taillés d'après la figure 12, qui représente la moitié de l'un d'eux, doivent être *sans couture*. D'après la figure 11, on coupe deux morceaux pour chaque manche, quatre en tout par conséquent, en tenant compte de l'échancrure pour le dessous du bras. On coud les pinces de la poitrine depuis la croix jusqu'au point, et l'on fait la fente indiquée pour chaque poche; le revers de la poche couvre cette fente; on le coud, étoile et double point, sur les mêmes signes du devant du paletot. On exécute, avant de fixer le revers, la garniture dentelée; pour cela on ourle, à l'*endroit*, les coutures de la figure 8, et l'on couvre cet ourlet avec un rouleau en taffetas de même couleur que celui choisi pour être placé entre les *dents* de la garniture; ce taffetas peut être découpé en morceaux séparés ou posés en *bande*; on l'ourle à l'envers, on le fixe sous la garniture dentelée, de telle sorte qu'il remplisse partout les vides. On pose ensuite les boutons comme notre dessin l'indique. Après avoir fait les boutonnières indiquées, et posé les boutons du devant du paletot, on assemble le dos, les petits côtés et les devants, en réunissant les lettres pareilles; puis on dispose la garniture telle que la représente la figure 7, et d'après les explications qui viennent d'être données pour le revers. Sur le bord des devants, où la garniture est *retournée*, on fait cette garniture avec une bande séparée, cousue ensuite avec le bord du paletot. On coud ensemble les deux moitiés de chaque manche, puis on complète la manche, en y posant le jockey et le revers; celui-ci est cousu ensemble sur ses côtés transversaux, puis fixé sur la manche, en réunissant les lettres pareilles; le jockey est cousu sur la manche, étoile avec étoile, double point avec double point; sous le bras, on forme un pli dans la manche, en posant la croix sur le point, et on la coud dans l'entournure, U sur U. La garniture de la jupe est semblable à celle du paletot, et posée à 3 centimètres de distance de son bord inférieur.



COSTUME POUR JEUNE FILLE DE DOUZE A QUATORZE ANS.

Costume de bain.

Les figures 1 à 6 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Ce costume se compose d'une blouse avec capuchon, faite en flanelle blanche, ornée de ruches en ruban de laine rouge. On emploiera 8 mètres de flanelle, ayant 80 centimètres de largeur. Après avoir complété les figures 1 et 2 qui sont *repliées*, on coupera deux morceaux d'après chacune de ces figures, en complétant la longueur, — d'après les proportions de chaque personne, — dans la direction indiquée par la pointe de la flèche, et laissant l'étoffe nécessaire pour un ourlet de 3 centimètres sur le bord inférieur de la blouse; celle-ci devra atteindre à peu près la cheville du pied; on coupe la *pièce* de la blouse d'après les figures 3 et 4, la dernière comme aussi la manche (la figure 5 en représente la moitié) d'un seul morceau, sans couture. La figure 6 est la moitié du capuchon, coupé aussi sans couture, en laissant en plus l'étoffe nécessaire pour un rempli sur son bord extérieur. On coud ensemble les deux moitiés du dos, au milieu, par derrière, puis aussi les devants ensemble, depuis l'étoile jusqu'au bord inférieur; on fait un ourlet à l'endroit, tout autour, et l'on pose sur l'ourlet un ruban de laine ayant 2 centimètres de largeur. On plisse le bord supérieur en posant deux croix sur le point intermédiaire, de telle sorte que les lignes ponctuées représentent le côté extérieur des plis; on borde les plis avec un cordon, et l'on réunit la blouse et la *pièce* en assemblant les lettres pareilles. La pièce a été bordée d'un passe-poil et garnie de boutons et de boutonnières; on assemble ensuite la blouse depuis A jusqu'au bord inférieur, la pièce depuis F jusqu'au G. On coud la manche ensemble, depuis H jusqu'à la croix,

et on la fronce sur chaque côté long. Le bord inférieur est garni avec une bande double posée *à cheval*, ayant 1 centimètre 1/2 de largeur, dont la longueur est déterminée par la grosseur du bras; on couvre cette bande avec une ruche en ruban de laine, on coud la manche dans l'entournure, H avec la même lettre de la figure 1. Le capuchon est replié à l'intérieur, de telle sorte qu'il est double jusqu'à la ligne intérieure qui indique la place de la coulisse. On couvre les bords de l'étoffe avec un cordon qui sert de coulisse. On fronce le capuchon sur son bord supérieur, depuis le point, on le réunit à la blouse en assemblant les lettres pareilles; les remplis de cette couture sont couverts avec un ruban rouge. La *pièce* de la blouse et le capuchon sont ornés de ruches comme le dessin l'indique.


COSTUME DE BAIN.

Corselet au crochet pour petite fille

DE CINQ A SEPT ANS.

La figure 47 (*verso*) appartient à ce patron.

MATÉRIAUX : 80 grammes de coton à crochet, 4 fils, n° 18; coton tors n° 50; ganse blanche en coton.

La partie inférieure du corselet est faite sur de la ganse, et peut tenir lieu de corset, tandis que la partie supérieure, *à jours*, forme une sorte de chemise *russe*, très-légère; le tout est fort solide et se lave très-facilement. La partie inférieure, formant une sorte de ceinture, peut aussi être faite séparément, et portée en guise de corset. On en trouvera le patron sur notre planche (la figure 47 est la moitié de cette ceinture).

On commence la ceinture par l'un de ses côtés transversaux. On fait une chaînette, dont la longueur est égale à la hauteur du patron, on ajoute la ganse, et sur cette ganse on exécute le premier tour, tout en mailles simples. Dans le deuxième tour, on forme les œillets séparés les uns des autres par un intervalle de 4 mailles; on exécute ces œillets en faisant 3 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 3 mailles du tour précédent; pour chacune des 4 mailles, que l'on fait dans l'intervalle de chaque boutonnière, on pique toujours le crochet sous les deux côtés de la maille du tour précédent, pour plus de solidité. Depuis le tour suivant, on pique toujours le crochet dans le côté de derrière de chaque maille. A chaque extrémité de chaque tour on augmente, ou bien l'on diminue selon que le patron l'exige. On sait que l'augmentation a lieu par des mailles en l'air sur lesquelles on revient pour rejoindre l'ouvrage. Les œillets doivent être faits sur chaque côté, par derrière. Quand la ceinture est terminée, on la borde avec un tour de mailles simples (sans ganse) et l'on fait ensuite les deux tours suivants :

1er *tour*. — Alternativement, une maille simple, — 5 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 3 mailles.

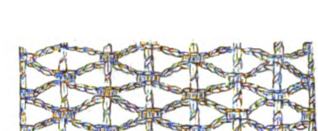
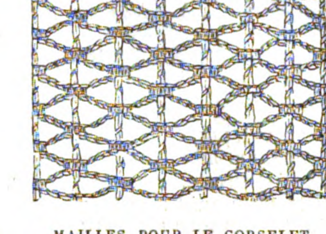
2e *tour*. — Dans chaque feston composé de mailles en l'air, on fait : une maille simple, — 5 brides, — une maille simple.

Nous publions le dessin, en grandeur naturelle, de la partie supérieure faite *à jours*; on fait une chaînette de 580 mailles, et l'on travaille sans augmentation ni diminution.

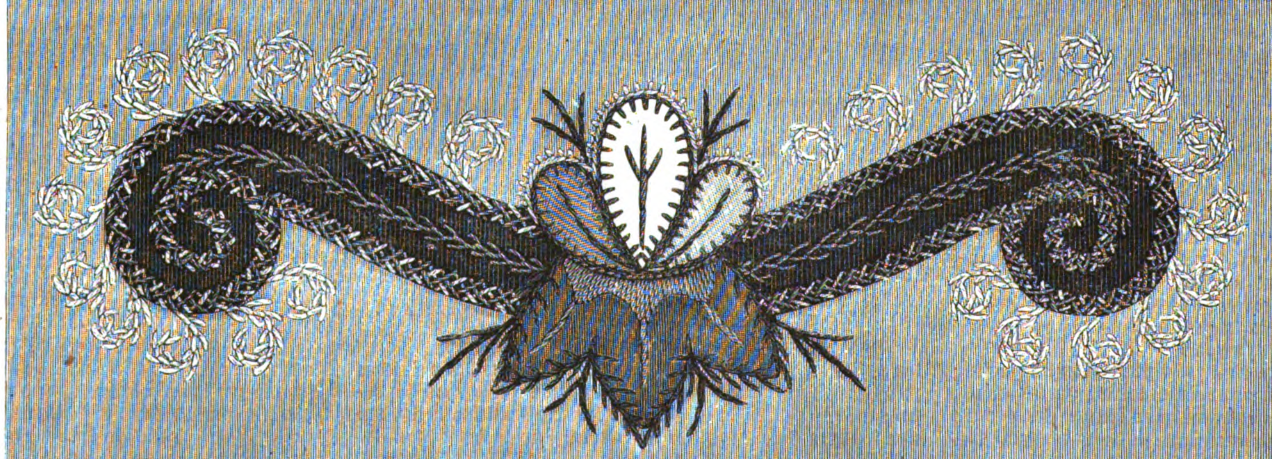
1er *tour*. — Une maille simple dans chacune des deux premières mailles; — * 3 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 3 mailles, — une bride, — 3 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 3 mailles, — une maille simple dans chacune des 3 mailles suivantes. Recommencez depuis *. A la fin de chaque tour on coupe le brin, on le rattache au commencement, l'ouvrage devant être fait d'un seul et même côté.

2e *tour*. — * Une bride dans la première maille; — * 3 mailles en l'air, — 3 mailles simples, celle du milieu placée sur la plus proche bride du tour précédent, les deux autres de chaque côté, sur les mailles en l'air qui s'y rattachent; — 3 mailles en l'air, une bride dans le milieu des 3 mailles simples du tour précédent. Recommencez depuis *.

On répète alternativement ces deux tours, jusqu'à ce qu'on en ait fait 20 en tout. On a atteint le dessous du bras. On divise les mailles de telle sorte que les 52 brides du milieu soient réservées pour le devant, 13 de chaque côté pour les entournures, le reste pour les deux moitiés du dos. On fait *isolément*, encore 8 tours pour le devant, autant pour chacune des moitiés du dos. On fait à part deux bandes pour les épaulettes; pour chaque bande on fait une chaînette de 130 mailles, et dans le cours de sept tours on augmente de chaque côté, de telle sorte que le septième et dernier tour compte 146 mailles.



MAILLES POUR LE CORSELET AU CROCHET, EN GRANDEUR NATURELLE.


CORSELET AU CROCHET POUR PETITE FILLE DE CINQ A SEPT ANS.


QUARTIER DE LA PANTOUFLE VÉNITIENNE POUR HOMME.

On coud les épaulettes entre le dos et le devant, ce qui complète l'entournure, sur laquelle on fait un tour de brides, après lesquelles on recommence le dessin pour former la manche. Dans le premier tour du dessin, sous les 3 mailles en l'air, on passe seulement une maille, pour augmenter la largeur de la manche; on fait ainsi 28 tours. Dans le dernier on fait toujours, au lieu de trois, une seule maille en l'air. Vient ensuite un tour de brides, — puis un tour de brides croisées que l'on exécute de la façon suivante : * on jette deux fois le brin sur le crochet, comme pour faire une bride double; — on passe une bouclette dans la première maille du tour précédent, — puis encore une bouclette dans la maille qui vient d'être formée, et dans le premier des deux brins jeté sur le crochet, — sans terminer cette double bride, on passe deux mailles du tour précédent, et dans la troisième on fait une bride. On passe deux fois le brin dans les bouclettes, pour terminer la première double bride; — on fait 5 mailles en l'air, — une bride dans le milieu des brides qui viennent d'être faites, pour former une croix; — 2 mailles en l'air, — on passe 2 mailles, — une bride dans chacune des 3 mailles suivantes du tour précédent, — 2 mailles en l'air, sous lesquelles on passe une bride. Recommencez depuis *.

Après ce tour, on en fait encore un composé de brides; ensuite, une maille simple dans chacune des 2 premières mailles, — 7 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 3 mailles; par-dessus ce tour, on en fait encore un, pour lequel on place *à cheval* des mailles simples sur chaque feston de mailles en l'air; — on fait des mailles-chaînettes sur les mailles simples du tour précédent.

Sur le dos, on couvre les brins restés au commencement et à la fin de chaque tour, en faisant un tour de mailles simples qui se transforment, sur l'encolure, en brides. Après ces brides, vient un tour de brides croisées comme pour la manche, — un tour de brides, puis les festons ci-dessus indiqués. On passe un ruban de couleur vive dans les tours de brides croisées. On fixe la partie supérieure du corselet sous la partie inférieure.

Col à bavettes avec manche assortie.

Les figures 45 et 46 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Ce col est fait en toile fine; on le coupe entier, en posant la toile double en droit fil, sur la ligne indiquant le milieu de la figure 45. Les *pattes* ou *bavettes* se trouvent ainsi coupées en biais. Le bord extérieur est replié, *piqué* et garni avec une guipure blanche, ayant 1 centimètre de largeur, surmontée d'un entre-deux pareil de même largeur; dentelle et entre-deux sont disposés sur les pattes, de façon à bien marquer les coins. A 1 centimètre 1/2 de distance du bord inférieur de chaque patte, on place une étoile faite au crochet, dont on festonne le contour. On coupe ensuite la toile sous cette étoile. Pour le poignet assorti, on peut faire deux étoiles différentes posées alternativement. Nous donnons plus bas l'explication de ces étoiles.

Poignet. On coupe le poignet d'après la figure 46, sans tenir compte des *pattes* qui le traversent; on garnit cette bande droite de dentelle et d'entre-deux assortis à la garniture du col. Les *pattes*, coupées isolément d'après la figure 46, sont ornées au milieu avec un entre-deux, dont la place est indiquée par une ligne, puis encadrées avec de la dentelle. On *pique* ces pattes sur le poignet, et l'on enlève la toile du poignet sur toutes les pattes. Sur les cercles tracés sur la figure 46, on pose et l'on festonne les étoiles faites au crochet. Sous la croix et le point de la première patte, on fait deux boutonnières correspondant avec les deux boutons que l'on place sur le côté opposé.

Première étoile. On fait une chaînette de 8 mailles, dont on réunit la première à la dernière par une maille simple.

1er *tour*. — 6 mailles en l'air, — une bride dans la première maille du cercle; — * 3 mailles en l'air, — une bride dans la maille suivante. Recommencez 5 fois depuis *. — 3 mailles en l'air, — une maille-chaînette dans la troisième des 6 premières mailles en l'air : on a 8 brides autour du cercle.

2e *tour*. — * Une maille simple, — une bride, — 3 doubles brides, — une bride, une maille simple, le tout posé *à cheval*, sur les 3 premières mailles en l'air. Recommencez 7 fois depuis *.

3e *tour*. — Une maille-chaînette dans chacune des 3 premières mailles du premier feston composé de brides, — une maille simple sur la quatrième de ces mailles; — * 2 mailles en l'air, — 1 picot (pour ce picot on fait 6 mailles en l'air), — une maille-chaînette dans la première de ces 6 mailles, — 3 mailles en l'air, — un picot, — 2 mailles en l'air, —



une maille simple dans la dernière maille simple qui a été faite dans le présent tour, — 7 mailles en l'air, — une maille simple dans le milieu du plus proche feston composé de brides. Recommencez 7 fois depuis *.

4e *tour.* — 4 mailles-chaînettes pour atteindre le milieu du plus proche feston de mailles en l'air, — 9 mailles en l'air, — une bride dans la troisième de ces 9 mailles, de telle sorte que les 6 dernières forment une bouclette, — * 5 mailles en l'air, — une maille simple sur les 3 mailles en l'air qui se trouvent entre les deux picots suivants, — 5 mailles en l'air, — une bride triple dans le milieu du plus proche feston de mailles en l'air, — 5 mailles en l'air, — une bride dans le milieu de la bride triple. Recommencez depuis * jusqu'à la fin du tour.

5e *tour.* — Tout en mailles simples et rapprochées, que l'on pose *à cheval* sur les mailles en l'air du tour précédent.

6e *tour.* — On retourne l'ouvrage et l'on fait *à l'envers* un tour de mailles simples, en piquant toujours le crochet dans le côté de derrière de chaque maille du tour précédent. L'étoile est terminée.

Deuxième étoile. On fait une chaînette de 8 mailles, dont on réunit la dernière à la première.

1er *tour.* — 24 brides posées *à cheval* sur le cercle.

2e *tour.* — 30 mailles simples sur les brides, en piquant toujours le crochet sous la maille entière.

3e *tour.* — * 7 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 4 mailles, — une maille simple dans la cinquième maille du tour précédent. Recommencez 5 fois depuis *.

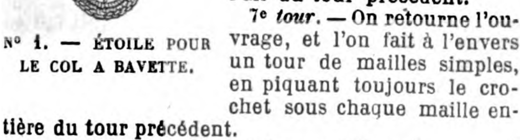
4e *tour.* — 11 mailles simples sur chaque feston de mailles en l'air du tour précédent.

5e *tour.* — Une maille-chaînette dans chacune des 6 premières mailles simples du tour précédent; — * 15 mailles en l'air, — une maille simple dans le milieu du plus proche feston. Recommencez depuis *.

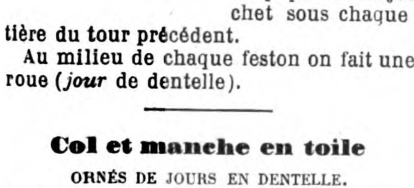
6e *tour.* — 23 mailles simples sur chaque feston des mailles en l'air du tour précédent.

7e *tour.* — On retourne l'ouvrage, et l'on fait à l'envers un tour de mailles simples, en piquant toujours le crochet sous chaque maille entière du tour précédent.

Au milieu de chaque feston on fait une roue (*jour* de dentelle).



MANCHETTE ACCOMPAGNANT LE COL EN TOILE.



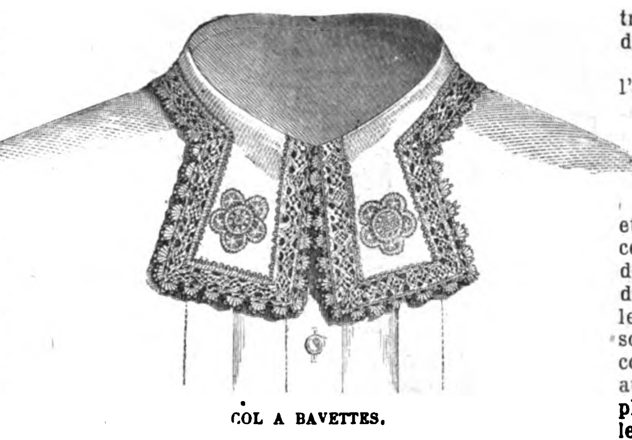
No 1. — ÉTOILE POUR LE COL A BAVETTE.

Col et manche en toile

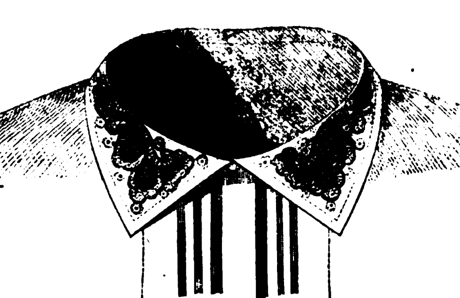
ORNÉS DE JOURS EN DENTELLE.

Les figures 43 et 44 (*verso*) appartiennent à ce patron.

On coupe le col en toile double d'après la figure 43. On réunit dessus et doublure sur leurs contours extérieurs, on retourne le col comme une poche. Sur la ligne fine du patron on fait une couture piquée; on reporte le dessin du patron sur le col; on pose en dessous un morceau de tulle, et l'on exécute *sur les trois étoffes* tous les contours au point de cordonnet. Les espaces encadrés sont remplis (voir la fig. 43) au point noué et avec des œillets; aux places où le tulle devra paraître (on les a indiquées par des croix) on coupe les toiles sur les contours, et l'on orne le tulle avec divers *jours* de dentelle dont nous allons prochainement publier plusieurs séries; on attache le col avec un tour de cou à une chemisette (voir la planche jointe au no 24). Le poignet est exécuté comme le col; on l'attache à une sous-manche en mousseline.



COL A BAVETTES.



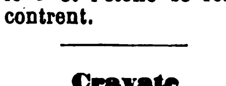
COL EN TOILE ORNÉ DE JOURS EN DENTELLE.

Pantoufle vénitienne pour homme.

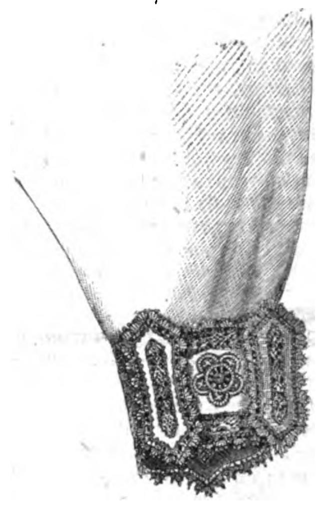
Les figures 39 et 40 (*verso*) appartiennent à ce modèle.

Cette pantoufle est à la fois élégante et commode, et nos lectrices nous sauront gré de leur indiquer ce joli travail; il se compose d'applications en drap sur drap et de broderie en soies de diverses couleurs.

Le fond est en drap rouge; le quartier et le bord de l'empeigne sont bordés avec du maroquin vert foncé; la doublure est en soie rouge. On reporte sur le drap les contours du dessin que nous publions en grandeur naturelle, — après avoir, toutefois, tracé sur le drap rouge la forme des figures 39 et 40, qui représentent *la moitié* de l'empeigne et du quartier. On peut augmenter les proportions si cela est nécessaire. On calque sur du papier les contours des diverses applications, que l'on distingue sur notre dessin par la différence des teintes; on les découpe, on les colle sur les morceaux de drap en employant une dissolution de gomme arabique; on découpe le drap aussi correctement que possible, on les colle sur le drap rouge, aux places qu'elles doivent occuper. Les applications les plus foncées sont en drap noir, la teinte qui se rapproche le plus de celle qui est la plus foncée est en drap vert. La suivante est bleue, jaune, grise, en drap; la plus claire est en drap blanc; les feuilles, de même teinte que le fond, sont en drap rouge; on encadre ces applications, partie au feston, partie au point d'*arêtes*, ou bien avec des coutures en croix. Le choix des nuances de soie est facultatif; disons seulement qu'il ne faut pas redouter les tons heurtés, tout en maintenant une harmonie générale. Un cordonnier *montera* ces pantoufles; l'empeigne doit être posée *sous* le quartier, de telle sorte que le P et l'étoile se rencontrent.



PANTOUFLE VÉNITIENNE POUR HOMME.



MANCHETTE ACCOMPAGNANT LE COL A BAVETTES.

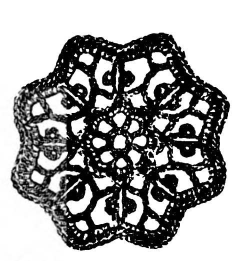
Cravate

EN MOUSSELINE GARNIE DE DENTELLE.

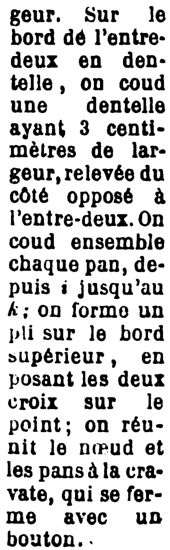
Les figures 48 et 49 (*verso*) appartiennent à ce modèle.

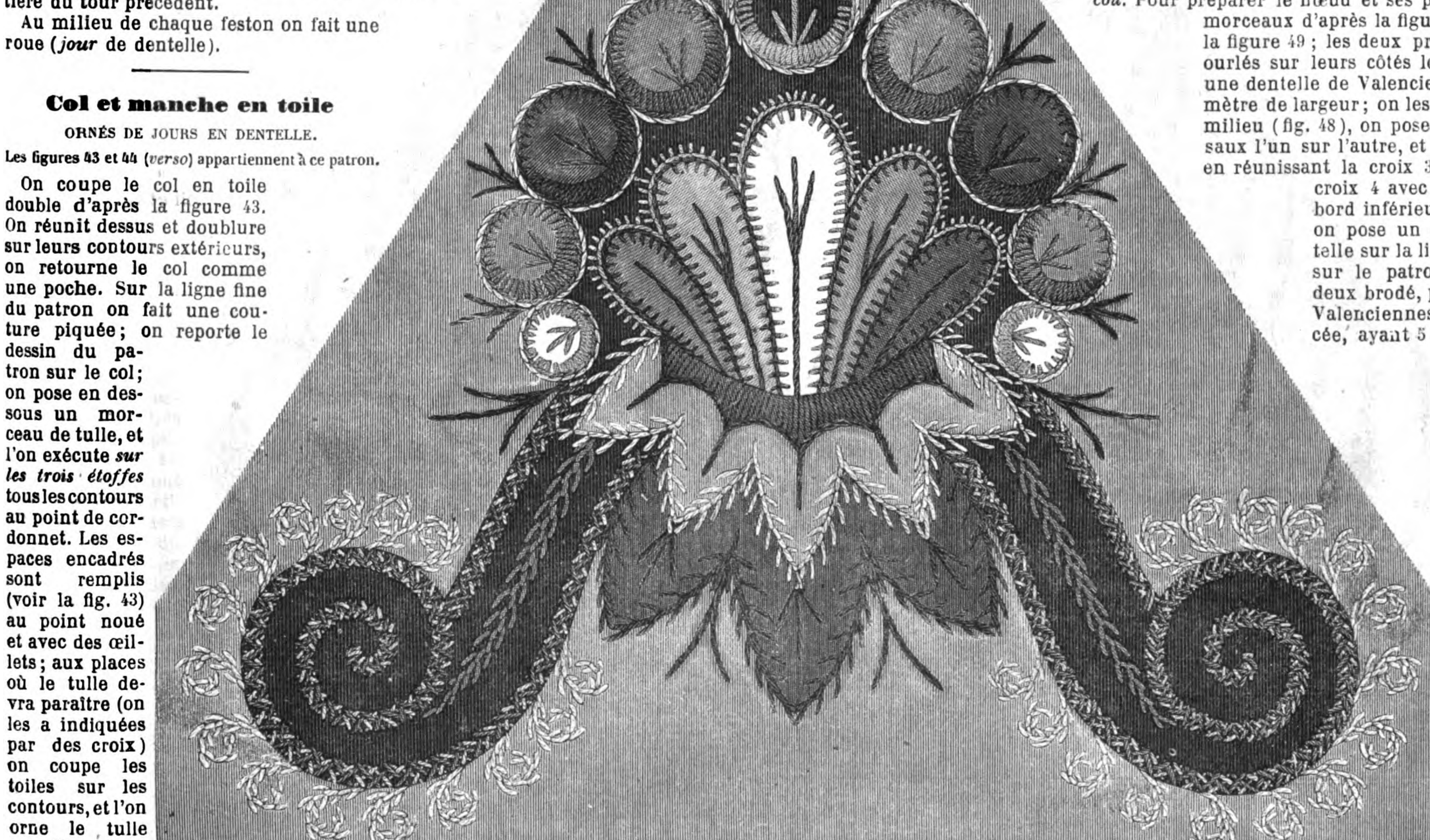
Ces cravates sont surtout agréables aux personnes que leur âge empêche de porter des corsages blancs et qui sont incommodées par la chaleur. Les cravates de mousseline, attachées par une épingle au corsage de la robe, les dispenseront de porter des cols à chemisette.

Pour faire cette cravate, on prendra une bande de mousseline ayant 40 centimètres de longueur, 12 centimètres de largeur; on l'ourle de chaque côté et l'on y fait trois plis dans le sens de sa longueur; ceci forme le *tour du cou*. Pour préparer le nœud et ses pans, on coupe deux morceaux d'après la figure 48, autant d'après la figure 49; les deux premiers (nœud) sont ourlés sur leurs côtés longs, et garnis avec une dentelle de Valenciennes, ayant 1 centimètre de largeur; on les plie sur la ligne du milieu (fig. 48), on pose les côtés transversaux l'un sur l'autre, et l'on forme deux plis en réunissant la croix 3 avec le point 3, la croix 4 avec le point 4. Sur le bord inférieur des pans (fig. 49) on pose un entre-deux en dentelle sur la ligne en partie tracée sur le patron, puis un entre-deux brodé, puis une dentelle de Valenciennes légèrement froncée, ayant 5 centimètres de largeur. Sur le bord de l'entre-deux en dentelle, on coud une dentelle ayant 3 centimètres de largeur, relevée du côté opposé à l'entre-deux. On coud ensemble chaque pan, depuis *i* jusqu'au *k*; on forme un pli sur le bord supérieur, en posant les deux croix sur le point; on réunit le nœud et les pans à la cravate, qui se ferme avec un bouton.



No 2. — ÉTOILE POUR LE COL A BAVETTES.





EMPEIGNE DE LA PANTOUFLE VÉNITIENNE POUR HOMME.

Bournous orné de rubans.

La figure 42 (*verso*) appartient à ce patron.

Notre modèle est fait en batiste de laine grise ; à 1 centimètre de distance du bord, se trouve une couture *piquée*, exécutée en soie bleu bluet qui fixe en même temps le rempli ployé à l'envers. Le bord supérieur et les devants sont doublés avec une bande de taffetas gris, ayant 10 centimètres de largeur ; un large pli double est formé au milieu ; il est orné de rubans bleu bluet.



CRAVATE EN MOUSSELINE GARNIE DE DENTELLE.

Pour faire ce bournous, on emploiera 3 mètres 50 centimètres d'étoffe ayant 1 mètre 30 centimètres de largeur. La largeur représente la longueur du bournous par derrière ; on l'arrondit graduellement jusqu'aux coins, de façon à diminuer cette largeur, ainsi que l'indique le patron *réduit*, qui représente la moitié du bournous. Outre ce patron réduit nous publions (voir la figure 42) la partie *plissée*, réduite à moitié seulement, afin que l'on puisse aisément exécuter ce patron très-simple d'ailleurs. On reportera sur l'étoffe toutes les distances représentées par des *lignes*, des *signes* quelconques, des *lettres*, en doublant les intervalles qui les séparent. L'espace qui se trouve sur le bord supérieur, entre la croix 1 et la croix 2, est le milieu, par derrière, de ce bord supérieur ; le *dessus* de la partie plissée doit reposer par conséquent sur la ligne ponctuée qui va depuis Q[a] jusqu'au double point. Dans la direction opposée on place la croix 2 sur le point 2, l'étoile 2 sur l'R[a], en veillant à ce que le dessus de la partie plissée se trouve *à l'envers* depuis l'étoile 2 jusqu'à l'S[a] sur la ligne ponctuée qui va de Q[a] jusqu'au double point ; le T[a] doit par conséquent se trouver sur l'U[a]. On coud cette partie plissée sur la ligne ponctuée, puis aussi depuis le T[a] jusqu'au double point, puis on pose le ruban, qui doit avoir 1 mètre 80 centimètres de longueur, 11 centimètres de largeur ; on fait au milieu un pli qui réduit sa largeur à 4 centimètres 1/2 ; on le fixe sur l'extrémité de la partie plissée, on le ploie de chaque côté comme le dessin l'indique, on le croise sur le milieu de la partie plissée, puis on le laisse flotter dans toute sa largeur. A la place où le ruban est croisé, on pose une rosette en même ruban, ayant 9 centimètres de diamètre. Sur chaque côté, par devant, à 34 centimètres de distance du milieu, on pose un ruban plus étroit, que l'on noue pour fixer le bournous, puis aussi une agrafe.

Bournous

AVEC CORDELIÈRE.

La figure 41 (*verso*) appartient à ce patron.

Ce modèle diffère du précédent, en ce que les devants sont coupés de façon à former des pointes semblables à celles d'un châle. On fait ce bournous en batiste de laine.

On emploiera 3 mètres 50 centimètres d'étoffe, ayant 1 mètre 30 centimètres de largeur. Après que les devants ont été échancrés pour diminuer leur hauteur, on exécute l'ourlet *piqué* du bord inférieur, et l'on pose sous le bord supérieur une bande en taffetas, de même nuance que le bournous. La figure 41 représente la moitié de la partie plissée, comme pour le précédent modèle, mais cette fois en grandeur naturelle ; on devra répéter pour l'autre moitié tout ce qui se trouve indiqué sur la figure 41, mais en sens opposé.

En posant chaque croix sur un point, on forme de chaque côté un pli pointu vers son bord inférieur, dont la direction est en partie indiquée par une ligne ponctuée. On coud le bournous ensemble, sur son bord supérieur, depuis le milieu *a* jusqu'au point ; on plie l'étoffe depuis le point jusqu'au *c*, et l'on pose ce pli sur la ligne fine allant de la croix au *d*, de telle sorte que le *c* se trouve sur le *d* ; le précédent petit pli est ainsi couvert par celui-ci. On plie ensuite l'étoffe depuis *c* jusqu'à l'*a*, ainsi que la ligne ponctuée se dirigeant vers l'étoile, de telle sorte que le bord du dernier pli se trouve étoile sur double point, tandis que le côté extérieur du pli, depuis *c* jusqu'à l'*a*, repose sur la ligne fine, *a* sur *b*.

On a ainsi formé un carreau dont on coud le contour extérieur sur la moitié de dessus, tandis que la moitié de dessous est fixée par la pointe, *a* sur *b*. On fait ensuite sur chaque côté le pli de l'épaule. On le réunit d'abord, *e* sur *e* jusqu'à *f* sur *f*, en piquant la ligne de devant *e*, *f* sur l'autre ligne *e*, *f* ; on plie l'étoffe sur la ligne ponctuée *g*, *h*, on la pique sur l'autre ligne, *g* avec *g*, *h* avec *h* ; sur le carreau du milieu on pose un ornement en passementerie, formé avec une grosse cordelière en soie.

Paletot duchesse,

MODÈLE DES MAGASINS DU LOUVRE, RUE DE RIVOLI.

Les figures 33 à 38 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Ce paletot, fait en *gros grain* noir, est orné de passementeries et de dentelles étroites qui garnissent les côtés. Pour faire ce paletot, on emploiera 3 mètres 50 centimètres de pouit-de-soie ou de gros grain, ayant 60 centimètres de largeur ; on coupe deux morceaux d'après chacune des figures 33, 34, 35 et 36, en complétant sur tous les morceaux les *dents* indiquées en partie. On coupe deux morceaux aussi d'après la figure 37, mais en tulle noir, roide ; pour chaque manche, on coupe deux morceaux en étoffe et doublure, d'après la figure 38, en tenant compte de l'échancrure qui doit être faite sur la moitié de dessous de chaque manche ; on réunit les figures 33 avec les suivantes, jusqu'à 36, en assemblant les lettres pareilles. Toutes les coutures sont faites à points *arrière*, et leurs remplis sont couverts, à l'envers, avec du ruban étroit en taffetas noir. Sur le bord intérieur du paletot, on pose une bande de marceline, ayant 6 centimètres de largeur, pour soutenir le poids de la passementerie. Cette bande doit être découpée en *dents*, comme le bord du paletot ; sous l'encolure, la bande est en ligne droite. Après avoir cousu ensemble les deux moitiés de chaque manche, depuis L jusqu'à M, — depuis N jusqu'à l'O, on pose à l'intérieur, sous le bord inférieur de la manche, une bande de marceline ; on coud la manche dans l'entournure avec un passe-poil, O sur l'A de la couture de côté du paletot. On borde le paletot, jusqu'à l'encolure, avec une dentelle ayant 4 centimètres de largeur, que l'on *soutient* légèrement ; une passementerie surmonte la dentelle en cachant sa couture ; la même garniture se répète sur la manche ; sur l'entournure, cette garniture est disposée en *dents*, comme à l'autre extrémité de la manche.

Les côtés, coupés en tulle, sont recouverts de dentelles plus ou moins larges, à volonté, posées de façon à recouvrir, à cacher entièrement le tulle ; on coud ces côtés, G, D et point, sur les mêmes signes du dos du paletot, H sur H du devant, et enfin sous le bord supérieur du paletot, en *soutenant* un peu le tulle quand cela est nécessaire.

Ce paletot serait aussi fort joli fait en velours noir pour l'automne ; dans ce cas, on substituerait au tulle, soit du velours, soit du poult-de-soie, ce qui serait moins coûteux.

Paletot le Voyageur

DES MAGASINS DU LOUVRE.

La figure 20 (*recto*) est le patron du capuchon.

Ce joli et commode pale-



BOURNOUS ORNÉ DE RUBANS. BOURNOUS AVEC CORDELIÈRE.

tot de voyage et de campagne est fait en molleton d'été à rayures bleues et blanches et doublé en cachemire bleu ; le capuchon est garni avec une cordelière en laine bleue ornée de glands. La place nous fait défaut pour donner le patron du paletot ; on le trouvera sur la planche jointe au nº 20 (voir *Costume de voyage*). On coupera le paletot *le Voyageur* un peu plus long que celui du nº 20, et l'on arrondira le bord inférieur comme l'indique notre dessin. Le capuchon est fait d'après la figure 20, placée sur le *recto* de notre planche d'aujourd'hui ; on pose l'étoffe *double* sur la ligne indiquant le milieu du capuchon, afin de couper celui-ci d'un seul morceau ; on le plisse en posant chaque croix sur le point voisin en sens opposé; on fixe ensuite les coins de devant en posant l'étoile sur l'étoile. Le bord supérieur est plissé (on pose chaque croix sur un point) et *monté* sur une bande de cachemire bleu, qui sert en même temps à réunir le capuchon au paletot. On pose la cordelière avec les glands, et aussi un gland sur chaque coin de devant du capuchon, en le fixant par un bouton bleu. Cette figurine porte un chapeau *Florian* en paille d'Italie, garni de rubans bleus. Cette forme est l'une des plus nouvelles que la mode ait créées ou plutôt *essayées* ; c'est à titre d'essai que nous la plaçons sous les yeux de nos lectrices.

PALETOT DUCHESSE.

PALETOT LE VOYAGEUR.

Corsage créole.

Les figures 14 à 19 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Ce corsage, qui peut être porté avec toutes les jupes, convient surtout aux toilettes de voyage et d'intérieur, si on le fait en nankin, toile écrue ou cachemire ; rien ne s'oppose à ce qu'on le reproduise en nansouk ou mousseline.

Notre modèle est fait en fine toile blanche avec manchette, jockey et col de toile écrue, brodés en soutache blanche, et ornés de boutons en os ou ivoire; cinq bandes de même toile écrue garnissent le devant du corsage. On coupe en toile ou percale les deux devants, d'après la figure 14, en laissant en plus, pour le devant de gauche, 1 centimètre 1/2 d'étoffe pour faire l'ourlet. On place l'étoffe double en droit-fil sur la ligne indiquant le milieu de la figure 15, pour couper le dos d'un seul morceau. Chaque manche est coupée également d'un seul morceau, d'après la figure 17, en échancrant le dessous du bras. Sur chaque devant, on pose deux bandes de toile écrue, ayant chacune 2 centimètres de largeur ; sur chaque bande on coud en ligne droite trois soutaches blanches, posées de telle sorte que la toile écrue, repliée de chaque côté, forme sous la soutache une sorte d'ourlet. La bande du milieu a 3 centimètres de largeur; on y pose de chaque côté deux soutaches, on la coud sur le devant de droite, replié à l'endroit, et l'on forme ainsi l'ourlet sur lequel on devra faire les boutonnières; on coud les boutons sur l'ourlet du devant de gauche qui a 2 centimètres 1/2 de largeur et que l'on *pique*. A l'extrémité du corsage on forme, dans chaque devant, deux plis, en posant la croix de la figure 14 sur le point voisin, de telle sorte que les deux bandes se réunissent. On assemble dos et devants, en réunissant les lettres pareilles par des coutures doubles; on fait un ourlet sur le bord inférieur du corsage, et sur les fentes des coutures de côté. On coud, à l'envers du dos, un cordon servant de coulisse. Le col est coupé d'un seul morceau d'après la figure 16 (avec une doublure) en posant l'étoffe double, en droit fil, sur le côté long du patron; les deux étoffes sont cousues ensemble sur chaque côté transversal, retourné, puis orné à l'endroit avec quatre soutaches; on le pose dans l'encolure en réunissant les lettres pareilles. On coud la manche ensemble, depuis G[a] jusqu'à H[a], — depuis I[a] jusqu'au K[a]; on fronce son bord supérieur depuis le milieu jusqu'à la croix et au point, de façon à l'adapter à l'entournure, et le bord inférieur, de façon à le faire cadrer avec la manchette. Celle-ci est coupée en étoffe double (c'est-à-dire avec *doublure*) d'après la figure 18, ornée avec quatre soutaches, cousue ensemble depuis H[a] jusqu'à L[a], puis fixée, H[a], I[a] et point, sur les mêmes signes de la manche; la *patte* de la manchette est ornée avec trois boutons. Le jockey, coupé d'après la figure 19 et orné de quatre soutaches, est cousu avec la manche dans l'entournure, de telle sorte que le C[a], le point et l'étoile se trouvent sur les mêmes signes du devant et du dos, tandis que le K[a] de la manche se rencontre avec la même lettre du devant; la pointe inférieure du jockey est fixée sur la manche par un bouton.

Pour l'automne, on fera ce corsage en cachemire ou mohair blanc, ou de couleur.

CORSAGE CRÉOLE.

Corsage

EN MOUSSELINE.

On emploiera pour faire ce corsage le patron du *Corsage créole*. Dos et devants sont disposés en plis perpendiculaires, ayant 1 centimètre de largeur. Le dos est orné d'une garniture qui se continue par



CORSAGE EN MOUSSELINE.

devant, en guise de bretelles; cette garniture se compose d'entre-deux brodés et de dentelles, doublés de ruban rose; la disposition de ces entre-deux, qui ont chacun 3 centimètres 1/2 de longueur, est indiquée sur le dessin; ils sont séparés par des bandes étroites piquées; sur chaque côté se trouve une dentelle froncée, ayant 1 centimètre. Le col et les poignets sont pareils à cette garniture; les pans du nœud ont chacun 40 centimètres de longueur; le ruban de ce nœud a 6 centimètres 1/2 de largeur.

DESCRIPTION DE TOILETTES DE BAINS DE MER.

Jupon de taffetas rouge, garni d'un étroit volant tuyauté, lequel est surmonté d'une guirlande de fleurs, brodées en soie blanche. Robe de mohair blanc découpée à dents très-profondes, bordées d'un étroit volant tuyauté, et ornées d'une broderie exécutée en laine rouge. Paletot pareil à la robe, orné de la même broderie, retenu autour de la taille par une ceinture-écharpe (faite en très-large ruban rouge), nouée sur le côté, et frangée à chaque extrémité. Chapeau rond, en paille de riz blanche glacée, orné de rubans étroits en velours rouge, de coquelicots et de bluets.

Robe de taffetas brun clair. Le bord inférieur est découpé en dents carrées très-larges, bordées de trois rangs de galons en soie brune, mélangée de perles d'acier; sous les dents se trouve un volant tuyauté en taffetas brun un peu plus foncé que la robe. Ceinture large à basques devant et derrière, ornée de galons pareils à ceux de la robe. Corsage montant à manches longues, fait en mohair blanc, et orné de broderies faites en fine laine bleue; ces broderies ornent le col, les devants du corsage, les entournures et les poignets des manches. Chapeau rond en crin gris, garni de plumes brunes, et d'un très-long voile en crêpe brun. Ombrelle brune, doublée de taffetas blanc.

MODES.

Quelques lettres réclament non-seulement des conseils, mais aussi des gravures pour toilettes de dames âgées; il nous est malheureusement impossible de déférer à ces demandes; il n'existe point de costume particulier pour les dames âgées, et nous ne pourrions faire autre chose que de représenter les toilettes que nous publions en les unissant à un vieux visage. C'est aux femmes qu'il appartient de choisir dans les mille changements de la mode les détails qui conviennent le mieux à leur âge, qui s'accordent le mieux, non-seulement avec les ravages causés par le temps, mais encore avec la forme particulière que prennent ces ravages. Telle femme vieillira par la taille qui s'épaissit : à elle d'éviter les corsages blancs, les ceintures *jeunettes* à longs bouts flottants par derrière, les vestes qui épaississent; telle autre, au contraire, conserve sa taille et perd ses cheveux : elle se coiffera d'un bonnet, d'une coiffure, et pourra cependant porter sans inconvénient les corsages, les paletots qui dégagent la taille. Pour conseiller avec efficacité les *dames âgées*, il faudrait savoir comment a vieilli chacune d'entre elles, si c'est par le visage, ou la taille, ou les cheveux. Il n'existe pas plus de costume pouvant convenir à *toutes* les dames âgées qu'il n'existe de panacée universelle guérissant toutes les diverses maladies du cuir chevelu et faisant repousser les cheveux.

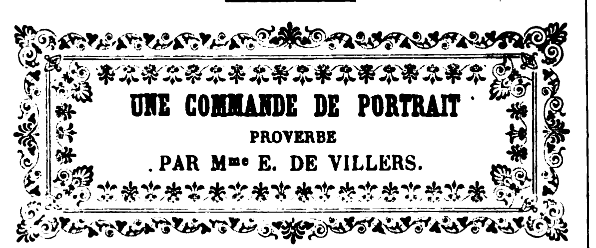
Ainsi les femmes qui ne sont plus jeunes se plaignent de ne pouvoir profiter de la mode actuelle, qui autorise des costumes très-frais et très-légers, composés seulement d'une jupe et d'un paletot. Il est bien facile de *vieillir* ce costume; il suffit de choisir une forme de paletot qui cache la taille au lieu de la découvrir, et d'attacher, par derrière, la jupe à ce paletot, qui sera boutonné par-devant au lieu d'être flottant. Il en est de même pour les chapeaux-fanchons : on peut les porter à tout âge, même lorsqu'on veut se dispenser d'attacher sur sa nuque un chignon en cheveux gris; des nœuds de rubans posés par la modiste, qui est prévenue de cette particularité, tiennent fort bien lieu du chignon en remplissant la place qui lui est réservée.

Il n'y a point d'étoffes qui soient interdites aux vieilles femmes; ce dont elles doivent se préoccuper uniquement a été depuis longtemps indiqué par Brid'oison : la foorme! la foorme! Ainsi rien ne s'oppose à ce qu'une vieille femme porte des robes en jaconas ou même en mousseline blanche, pourvu que le corsage et la garniture n'en soient pas trop *jeunes*. On voit reparaître pour tous les âges les fichus portés sur les corsages montants, fichus en dentelle ou bien en mousseline garnie de dentelle, dont les bouts sont croisés par devant et passés dans la ceinture. Ce détail convient parfaitement aux vieilles femmes, parce qu'il les cache tout en leur communiquant un aspect *soigné*.

On porte toujours beaucoup de corsages en cachemire, en foulard uni, ou bien à *pois*. Nous publions dans le présent numéro le patron de l'un de ces corsages. Pour les jours chauds, ils tiennent lieu à la fois de corsage et de chemisette, car ils peuvent accompagner toutes les jupes. On coud à leur encolure une ruche en dentelle étroite, une ruche aussi au bord des poignets, pour tenir lieu de lingerie.

Les corsages à basques, à ceinture, sont également à la mode, et l'on peut aisément avoir deux corsages différents avec un seul de ces corsages : il suffit de les tenir détachés de la jupe. Veut-on avoir son corsage à pointes ou bien à basques, selon qu'on l'a taillé? on le met par-dessus la jupe; désire-t-on le mettre avec une ceinture? on passe le corsage *avant* la jupe, on agrafe celle-ci par-dessus le corsage, et l'on met une ceinture à boucle ou bien à longs pans. Les longues ceintures de rubans se nouent fréquemment sur les côtés, même pour les jeunes personnes. Les dames âgées les nouent par devant.

On m'a apporté récemment des échantillons de dentelles de Chantilly faites en soie de couleur représentant des palmes, des papillons, des paons, des bouquets de violettes, de muguets, de roses, etc., le tout richement colorié; c'est une sorte de peinture à l'aiguille exécutée avec beaucoup d'art. Le prix de ces dentelles les maintiendra, je le crains, dans une sphère inaccessible à la majorité de nos lectrices, trop limitée par conséquent pour les intérêts du fabricant. Il est incontestable que l'on pourrait exécuter avec ces divers sujets des garnitures de robes très-riches et très-originales. Je ne saurais mieux comparer ce travail qu'à celui des femmes grecques de Constantinople, qui exécutent à l'aiguille, avec des soies de toutes couleurs, de charmantes petites guirlandes de fleurs, entremêlées de fruits : on appelle ce travail *Bibilla;* on l'emploie à garnir des fichus et des coiffures de toutes sortes. E. R.



UNE COMMANDE DE PORTRAIT

PROVERBE

PAR Mme E. DE VILLERS.

LA BARONNE DE FELSBOURG, octogénaire.
BERTHA DE FELSBOURG, sa petite-fille.
Mme DUVAL.
M. DE TEILLY, neveu de Mme Duval.
CATHERINE, ancienne nourrice de Mlle de Felsbourg.

La scène se passe dans une petite maison de campagne dans les Vosges. Petit salon donnant sur un balcon. — La baronne est assise dans un grand fauteuil, près de la fenêtre ouverte. — Catherine, en costume d'Alsacienne, travaille à l'aiguille.

LA BARONNE.

Où est Bertha?

CATHERINE.

Madame la baronne, Mademoiselle est à la ferme. Comme tous les jours, après avoir fait sa promenade accoutumée, elle est allée porter à la pauvre malade quelques petites douceurs et quelques bonnes paroles.

LA BARONNE.

Quelle heure est-il?

CATHERINE.

L'horloge du village marque dix heures.

LA BARONNE.

Quelle manie as-tu donc, ce matin, de regarder l'heure à l'horloge du village? N'avons-nous pas là ma vieille pendule, exacte et fidèle comme toi, Kettely? — Mais je ne la vois plus à sa place habituelle. Encore une innovation! Je les déteste, les innovations! Gagne-t-on jamais à changer?..... Au lieu de cette imposante pendule de cuivre et d'écaille qui a sonné l'heure de ma naissance, et qui sonnera l'heure de ma mort comme elle a sonné celle de l'entrée et du départ pour tant de personnes de ma famille, cette tête folle de Bertha n'a-t-elle pas eu l'idée de mettre sur cette cheminée une corbeille de jonc remplie de mousse et de fleurs? Ah! vraiment, ma petite-fille est née avec des goûts de bergère; et, si je la laissais faire, nous n'aurions plus qu'à nous habiller en Jeannetons, et à courir les champs une houlette à la main. — Hélas! courir les champs!..... Ce n'est pas moi qui suivrai cette fantaisie-là, clouée comme je le suis sur mon fauteuil par cette cruelle attaque de paralysie. Mais ne murmurons pas contre les décrets de la Providence. Beaucoup m'a été enlevé, mais Bertha me reste; et, avec elle, je suis heureuse encore. Elle est si tendre, si dévouée! Gaie comme une alouette, active comme une abeille. Ah! c'est une bénédiction dans une maison qu'une pareille enfant! Aussi, à mon tour, je fais tout pour lui rendre la vie douce et selon ses goûts; ne suis-je pas venue ici pour lui plaire? Elle n'aime pas le monde, où, d'ailleurs, mes infirmités ne me permettraient plus de la conduire. Elle a voulu quitter l'Alsace, et cette petite originale préfère, à notre antique château des bords du Rhin, ce simple chalet, parce qu'ici, me dit-elle, on est libre comme l'oiseau des bois; on ne mène pas cette vie de château « insupportable ». — Je la supportais très-bien, à son âge, cette grande existence qu'on menait à Blumfeld chez mon père, et à Felsbourg chez mon mari. Chasses dans les grands bois, excursions dans les montagnes, festins de gala, bals dans la grand'salle, promenades en barques sur le fleuve. Un salon comme celui-ci; fi donc! ma chambre de jeune fille, dans la tourelle, était plus spacieuse... Il est sûr qu'à présent ce peu de place me suffit.... C'est à peine si je puis, à de rares intervalles, faire le tour de ce jardin, qui pourrait tenir comme un vase de fleurs sur la vaste cheminée de notre salon de Felsbourg. (Bertha entre.) Ah! Bertha, te voilà donc, enfin! Viens, que je t'embrasse! Que les heures sont longues sans toi, mon enfant bien-aimée!

BERTHA.

Mais, ma bonne mère chérie, j'ai fait, comme tous les jours, ma promenade matinale; et, au retour, je suis entrée chez ces bons Marcelin; la pauvre fermière est encore bien malade. Voilà des œufs, des fruits de la ferme; vous voyez que je pense toujours à vous! — Si vous saviez comme c'est charmant de passer le matin le long des haies, en aspirant cette odeur saine et pénétrante des bois, quand la rosée brille encore sur les pointes vertes des sapins, que les oiseaux chantent dans les hautes branches, et qu'un parfum de menthe et de fraises sauvages sort des touffes de verdure au pied des grands arbres!

LA BARONNE.

Oui, mon enfant, je le comprends; à ton âge on a besoin d'air et de mouvement comme une jeune hirondelle. Mais, Bertha, faut-il donc que ta vieille grand'mère te donne des leçons de coquetterie? Tu dédaignes trop, vois-tu bien, la toilette qui convient à ton rang. Une baronne de Felsbourg ne sort pas, même le matin, dans un tel négligé! Avec ce chapeau de grosse paille et cette robe d'indienne, tu ressembles à une fille des champs; tandis qu'une plume blanche sur un toquet te va si bien! Souviens-toi, Bertha, que tu es une Felsbourg-Blumfeld; ma fille, pense au sang qui coule dans tes veines!....

BERTHA, gaiement.

Allons, grand'mère, calmez votre juste courroux; je mettrai une plume, un panache comme celui du roi Henri, si cela vous plaît; car, avant tout, je veux vous plaire.....

LA BARONNE, développant un grand rouleau.

Maintenant que te voilà rentrée, mon cher cœur, tu vas t'occuper paisiblement. Je t'ai trouvé un travail utile et agréable tout à la fois. Aide-moi à dérouler cette feuille de parchemin : c'est le tableau généalogique des Blumfeld et des Felsbourg. C'est tellement ancien, tellement ancien, que certains noms se lisent difficilement. Il faut recopier cela, Bertha, de ta plus belle écriture; toi, qui peins comme une artiste, tu te tireras aisément de ce léger travail.

BERTHA.

Ah! ciel! les souches, les alliances, les rejetons, les ramifications des Blumfeld et des Felsbourg! Il serait plus facile de compter les branches de ce vieux sapin qui se dresse devant la fenêtre. — Est-ce que vous y tenez beaucoup, grand'mère, à ce que je fasse ce travail-là?

LA BARONNE.

Si j'y tiens, Bertha? si j'y tiens? Mais à quoi donc tiendrais-je en ce monde?

BERTHA, s'inclinant.

Il sera fait comme vous voulez.

UN DOMESTIQUE en livrée.

Madame la baronne est servie.

LA BARONNE.

Allons, Mademoiselle de Felsbourg, venez.

(Elle sort, appuyée sur sa petite-fille.)

CATHERINE, seule.

Ah! mon Dieu!... cela fait du bien de pouvoir soupirer de temps en temps; car, devant ma pauvre maîtresse, il ne faut pas laisser voir une mine triste ou inquiète... Hélas! hélas! il y a pourtant bien de quoi s'affliger!... Sans cet ange de jeune fille, que deviendrions-nous? Une ruine complète! complète!... Le château de Blumfeld vendu! le château de Felsbourg à vendre!... Ah! ce maudit banquier!... je l'étranglerais de mes mains, le misérable, si je le tenais! Une faillite qui ruine tout le monde... excepté lui!... Si madame la baronne avait appris ce fatal événement, elle serait morte sur le coup! Aussi, que de soins, que de précautions, pour qu'elle ignore ce désastre affreux! Quand mademoiselle a reçu la terrible lettre qui lui annonçait que tous les fonds placés par madame la baronne dans cette maison de banque étaient engloutis, elle s'est écriée : « Surtout que grand'mère ne sache rien! » Et depuis, elle est accoutumée, l'admirable enfant, à garder toutes les fatigues du présent, toutes les inquiétudes de l'avenir pour elle! pour elle! et pour moi!.... Et, à force de pieux mensonges, nous avons sauvé à madame la baronne cette douleur qui, à son âge et dans son état de souffrance, eût été mortelle! Mlle Bertha a pris sur elle toutes les résolutions difficiles; décidée à tirer parti de son talent en peinture, ce qui était plus pénible dans un pays où sa famille avait occupé une si grande position, elle a décidé sa grand'mère à quitter l'Alsace, et à venir passer un été dans les Vosges, sous le prétexte de peindre des sites qui lui avaient plu, dans un voyage fait il y a quelques années avec feu M. le baron.

Ah! si Madame savait que le bien-être dont elle jouit, elle le doit au travail opiniâtre de sa petite-fille! Si elle savait que Mlle de Felsbourg se lève avec le jour pour m'aider dans les soins de notre petit ménage; si elle savait que la promenade matinale dont on lui parle se borne à traverser le petit bois qui sépare la ferme des Marcelin de notre chalet; et que, dans cette ferme, une des pièces, transformée en atelier, permet à Mademoiselle de faire un tableau d'église, *commandé* par M. le curé, qui est dans le secret de notre position!....

Pour moi, qui connais le dévouement, le courage de cet ange de jeune fille, je suis fière de l'avoir nourrie! Oh! oui, j'en suis fière..... à en pleurer! (Elle s'essuie les yeux.) Heureusement, nous avons retrouvé ici ces bons Marcelin, d'anciens serviteurs de la famille, qui se sont mis entièrement à la disposition de Mademoiselle. Au milieu de nos chagrins, je ne puis, par moments, m'em-





LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal 56 Rue Jacob Paris

Toilettes de bains de Mer.

de Mlles RABOUIN. 67. r. Nve des Pts Champs

pêcher de rire, en voyant le fils aîné des Marcelin affublé de la livrée des gens de madame la baronne. Ce laquais improvisé ne paraît qu'aux heures des repas; puis, tandis que la baronne le croit occupé au service de la maison, il mène la charrue dans les champs.... Comme le cœur donne de l'esprit! Ce garçon-là est si bête quand il n'a pas cette livrée... Et, dès qu'il l'a endossée, il devient intelligent, prévenant. Il n'y a rien de tel que de n'être pas payé pour bien faire les choses...

BERTHA.

Catherine, va vite près de grand'mère; elle veut se reposer dans son grand fauteuil; tu m'appelleras, si elle a besoin de moi. — Ne perdons pas de temps. A l'ouvrage, sérieusement. (Elle place sa table près de la fenêtre.) Oh! je suis enchantée! Cette fois-ci, voilà une *commande* qui ne tient pas de place! Je ne serai pas obligée d'aller à la ferme des Marcelin demander l'hospitalité pour une madone ou un tableau de famille. Ce petit morceau d'ivoire est peu gênant; on le cache dans sa poche aussi facilement qu'un étui. Développons sur cette table le terrible arbre généalogique, auquel il faudra bien, hélas! travailler de temps en temps; puis mettons-nous à la copie de ce portrait. La peinture est bonne, le modèle est beau; au moins, pour moi, est-ce la vraie beauté de l'homme: un air digne et doux, des yeux sincères, et un sourire fin. Il y a dans cette physionomie un mélange d'intrépidité et de tendresse! On sent que le portrait de ce vaillant officier de marine était destiné à une mère. Comme cet uniforme est élégant! Ah! il faut que M. Edmond de Teilly ait le don de plaire, puisqu'il plaît tant à M. Duval, ce riche maître de forges, qui, d'habitude, n'aime que l'argent, et, par exception, ce neveu auquel il pardonne d'avoir préféré la gloire aux écus, ainsi qu'avait fait déjà sa mère, sœur de M. Duval, en choisissant le colonel de Teilly, officier sans fortune, de préférence à un millionnaire, qui n'était distingué que par ses millions. Et c'est sans doute avec l'espoir que ce portrait, remarqué dans son salon, fera la conquête d'une héritière, que Mme Duval m'a commandé cette copie. Une héritière!... Elle sera heureuse, la jeune fille venant apporter la fortune à qui la mérite si bien! car ce visage ne peut mentir, la noblesse de l'âme est écrite sur ce front. Mais je ne suis plus une héritière, moi; et il ne m'est permis d'apprécier M. de Teilly qu'au point de vue de l'art.

C'est une excellente femme que Mme Duval, malgré ses prétentions à la distinction et son babillage futile. Je la préfère à son mari, qui a les ridicules d'un enrichi, et qui dit: « des gens qui n'ont rien, » avec un air non moins méprisant que celui d'une de nos vieilles douairières disant: « des gens de rien. » Ma bonne grand'mère, elle, n'a, grâce à son cœur parfait, que de bien innocents préjugés, et *noblesse oblige* est sa constante devise. — Pauvre grand'mère! si elle savait que sa pendule, antique monument de cuivre et d'écaille, qui décorait si bien la colossale cheminée de Blumfeld, figure maintenant sur la cheminée du moderne salon de M. Duval! Quelle chute, grands dieux (c'est à ne pas s'en remettre)! pour le Saturne doré qui lève sa faux d'un air si menaçant sur le petit Amour éploré que le Temps inexorable va sacrifier!..

La provision de vieux vin ordonné à grand'mère par le docteur s'épuisait; j'ai fait comme le Temps, j'ai sacrifié l'Amour, et Saturne et sa victime ont été achetés par Mme Duval, qui ignore le nom de leurs anciens possesseurs... Ah! maintenant, il me faut avoir du courage pour deux; car ma pauvre grand'mère ne doit pas souffrir moralement. A son âge, le chagrin est une maladie mortelle. (Elle regarde une petite bague.) Je me rendrai digne de la devise de la famille! O ma chère petite bague, dernier présent de mon père, toi qui ne me quittes jamais, tu me rends, chaque fois que je te regarde (et je te regarde souvent), la force et l'espérance! — Mais on marche dans l'allée du jardin. Schwartz aboie. — Ce sont des étrangers. (Elle regarde à la fenêtre.) Ah! Mme Duval; un jeune homme est avec elle. Je me sauve. — Mme Duval m'a vue à la ferme; elle me croit la nièce des Marcelin. Je voudrais qu'elle le crût le plus longtemps possible. C'est bien difficile! (Elle entend venir, jette précipitamment dans un tiroir, qui reste entr'ouvert, l'ébauche commencée et la miniature, et sort à la hâte.)

Mme DUVAL.

Je te dis, Edmond, qu'à la campagne on peut agir sans façons. D'ailleurs, quoi de plus simple? Je suis établie dans ce pays depuis assez longtemps, et d'une manière assez honorable, il me semble, pour pouvoir faire des avances à qui me plaît. Ce joli chalet, caché dans ce creux de vallon comme un nid dans le feuillage, ne peut être habité que par des personnes distinguées, avec lesquelles il n'y a aucun inconvénient à entrer en relations de voisinage.... Quant à toi, ta vie de marin t'a jeté, je le suppose, dans des voyages de découverte plus aventureux que celui-ci.

M. DE TEILLY, en riant.

Ah! ma tante, que voulez-vous? chacun a son courage. Moi, je ne suis brave qu'avec les ennemis; et j'ai cent fois plus peur des êtres civilisés que des sauvages les plus féroces...

Mme DUVAL.

Oui, je connais ta timidité. Aussi ne t'inquiète pas, Edmond; dans les grandes occasions, je te viendrai en aide. — Ainsi, je te marierai, je ne te laisserai pas l'embarras de t'occuper de cela toi-même....

M. DE TEILLY.

Ah! ceci est autre chose, ma bonne tante; j'ai, sur ce sujet, des idées qui vous paraîtront originales, mais dont je ne démordrai pas. Ni vous ni moi ne nous mêlerons de mon mariage. — Le hasard, un hasard providentiel, m'enverra une femme telle que je la rêve. C'est dans le ciel que ces choses-là se traitent. Avoir échappé à la dent des requins et des cannibales, pour tomber dans des griffes de notaire et des sympathies de contrats! Non, non, vous dis-je! Il faut que le ciel s'en mêle, et il s'en mêlera! — Mais cette demeure est donc le château de la Belle-au-bois-dormant? Quel silence! C'est habité, pourtant. Voici encore sur cette table des pinceaux mouillés, et une palette fraîchement chargée. Ah! quels charmants paysages! quelles fines miniatures! (Il aperçoit dans le tiroir entr'ouvert le portrait commencé; à part.) Ah! que vois-je? Est-ce un rêve? c'est à confondre la raison!

(Catherine entre).

Mme DUVAL.

Comment se nomme votre maîtresse, ma brave femme?

CATHERINE.

Madame la baronne de Felsbourg.

Mme DUVAL.

Eh bien! remettez cette carte à la baronne de Felsbourg, et dites-lui que Mme Duval, Mme Duval de la forge, non, Mme Duval, cela suffit, demande la permission de visiter ce délicieux jardin, et serait très-heureuse de présenter ses devoirs à madame la baronne.

CATHERINE.

Madame la baronne est bien souffrante, Madame; mais je vais toujours la prévenir. (Elle sort.)

Mme DUVAL.

La baronne de Felsbourg! J'aime ce nom-là; et toi, Edmond?

M. DE TEILLY.

Moi, je le connais, ce nom, ma tante. Mon père m'a souvent parlé d'un de ses amis de jeunesse, le baron de Felsbourg, homme aussi distingué par le cœur que par l'esprit. M. de Felsbourg s'est marié en Alsace, d'où il a écrit à mon père pendant quelques années. Hélas! tout cela est déjà bien loin de nous. Mon père n'existe plus, et ses compagnons du jeune âge ont sans doute aussi quitté ce monde. Je serais heureux de retrouver quelqu'un de cette famille.

Mme DUVAL.

Felsbourg! J'aime ce nom; on se trouve immédiatement transporté aux bords du Rhin, dans un de ces poétiques manoirs, un de ces nids d'aigle sur le rocher, au pied duquel coule le fleuve majestueux! — Un château à pont-levis, à tourelles, avec la salle des chevaliers remplie de portraits d'ancêtres. Ah! j'étais faite pour avoir des ancêtres. Hélas! et je n'ose pas chercher en arrière. Je suis née grande dame, Edmond. Me trouves-tu l'air d'une grande dame?

M. DE TEILLY.

Je ne connais pas une grande dame meilleure que vous, ma tante.

Mme DUVAL.

Tu m'ennuies, Edmond. Je le sais bien, que je suis une excellente femme! une excellente femme! c'est-à-dire une brave ménagère, qui élève des poulets avec tendresse, pour leur tordre le cou à point; qui met son verger en confitures, qui surveille la lessive et raccommode le linge avarié du coquin de neveu qu'elle adore! Une excellente femme! Ce n'est pas cela que je te demande; je te demande si tu me trouves l'air distingué?

M. DE TEILLY.

Il n'est personne au monde de plus distingué que vous, ma chère tante, par les qualités du cœur.

Mme DUVAL.

Tais-toi..... Edmond, s'il y a une demoiselle de Felsbourg, j'entends que tu lui fasses la cour; et je te déshérite si tu ne réussis pas; car, si tu ne réussis pas, c'est que tu le feras exprès. Avec une figure comme celle-là, et ce grade, et cette croix! (Elle regarde des tableaux.) Mais regarde donc, Edmond, voilà le château que je t'ai dépeint tout-à-l'heure, un rocher, des tours féodales, le fleuve..... « Vue de Felsbourg, côté du nord. » Et ici, près de la cheminée, des portraits de chevaliers avec leurs armures, des marquis avec « un œil de poudre », de belles petites dames avec des roses au corsage, des mouches à la joue et un éventail à la main! Oh! c'est charmant! c'est charmant! Toute une galerie d'ancêtres en miniature! Edmond, s'il y a une demoiselle de Felsbourg..... Mais qu'as-tu donc? Tu ressembles à la statue du Commandeur.

M. DE TEILLY, se parlant à lui-même.

C'est incompréhensible! Il y a des choses qui confondent la raison.

LA BARONNE appuyée au bras de Catherine.

Excusez-moi, Madame, si je viens bien lentement à votre rencontre; mais je veux au moins dire que je suis charmée d'avoir l'honneur de vous recevoir. Bien que vivant dans la retraite la plus profonde, à cause de la passion de ma petite-fille pour la solitude, je n'en ai pas moins entendu parler de la rare bonté, de la charité inépuisable de madame Duval, qui fait bénir son nom par tous les pauvres de ce pays; et c'est une justice du ciel de mettre la fortune en de telles mains.

Mme DUVAL.

Madame la baronne, je suis confuse... et heureuse. Il y a longtemps que j'aurais dû vous rendre mes devoirs. Mon neveu, le capitaine de frégate Edmond de Teilly...

LA BARONNE.

De Teilly! Ce nom me rappelle un souvenir. Hélas! Madame, à mon âge, tout est souvenir; le passé tient tant de place quand on n'a plus d'avenir! Mon mari, le baron de Felsbourg, m'a souvent entretenu d'un colonel de Teilly, avec lequel il avait été fort lié dans sa jeunesse. Les circonstances l'ont séparé de cet aimable ami; mais il était resté dans le cœur de M. de Felsbourg un sentiment de profonde sympathie pour cet ancien compagnon des jours heureux.

M. DE TEILLY.

C'est dans les mêmes termes de chaleureuse amitié que mon père nous parlait du baron de Felsbourg. Mais quel charmant hasard vous a jetée, Madame, dans notre pays? Il est bien flatteur pour nos Vosges de vous voir préférer un de leurs chalets à vos châteaux des bords du Rhin.

LA BARONNE.

Ah! Monsieur, ce n'est pas moi..... Moi, je ne trouve rien dans le monde de plus beau, de plus séduisant que mon vieux domaine de Felsbourg... Mais ma petite-fille est artiste dans ses goûts, c'est dire fort originale. Elle prétend que dans notre Alsace, où le nom de Felsbourg est comme un cri de ralliement pour toute la noblesse, nous ne pourrions vivre solitaires, et elle m'a décidée à nous établir ici pour un été... Nous menons une vie de recluses, elle peignant ses miniatures à mes côtés, moi feuilletant sans cesse ce vieux livre que chacun de nous porte en soi, et dont les pages sont marquées par mes sourires ou par mes larmes.... le passé...

M. DE TEILLY, à part.

Elle peint toute la journée; serait-ce elle? Mais non, c'est impossible! (A sa tante.) Ma tante, demandez donc à voir Mlle de Felsbourg.

Mme DUVAL, avec empressement.

Madame la baronne, est-ce que nous n'aurons pas l'honneur de faire la connaissance de mademoiselle votre petite-fille?

LA BARONNE.

Oh! je le voudrais de grand cœur; si cette petite sauvage, qui est charmante, charmante, car son visage est noble comme son âme, si cette petite sauvage voulait se montrer. Et puisque je vous ai fait la confidence des bizarreries de ma chère enfant, vous ne trouverez pas étonnant qu'il me faille quelque peine pour la décider à faire de nouvelles connaissances; je vais essayer cependant. Veuillez faire un tour de jardin. Ah! ce n'est pas le parc de Felsbourg, où l'on peut chasser au chevreuil dans les fourrés; vous ne vous perdrez pas. Si je décide Bertha à paraître, je m'empresserai de vous rappeler.

Mme DUVAL.

Madame la baronne, je désire bien vivement que vous réussissiez.... Viens, Edmond; allons admirer les belles roses de la baronne. (Bas à son neveu.) Si tu veux être mon héritier, tu feras la cour à Mlle de Felsbourg.

M. DE TEILLY s'incline devant la baronne, et se dit tout en sortant:

Il y a des hasards bien étranges!...

BERTHA, en robe blanche, une rose à la ceinture.

Grand'mère, me voici.

LA BARONNE.

Mon cher cœur, veux-tu me faire un vrai plaisir? Mets de côté, pour un moment, ta sauvagerie; aide-moi à recevoir Mme Duval, la femme de ce riche maître de forges, qui a une si bonne réputation en ce pays. — Quand on fait un si noble emploi de sa fortune, on est presque noble, vois-tu, mon enfant! Madame Duval a un neveu, M. de Teilly, fils d'un ancien ami de mon mari; et ce neveu est un homme fort distingué. Veux-tu, Bertha, que je te présente à Mme Duval?

BERTHA, à part.

Ai-je tort? ai-je raison? Je ne sais; mais je m'y sens entraînée irrésistiblement. — Comme vous voudrez, grand'mère.

LA BARONNE.

Merci, mon enfant. Catherine, va dire à Mme Duval que Mlle de Felsbourg est avec moi.

LA BARONNE.

Madame, j'ai l'honneur de vous présenter ma petite-fille.

Mme DUVAL, à part.

Ah! mon Dieu! la nièce des Marcelin!

BERTHA, tout bas à Mme Duval.

Ne me trahissez pas, Madame, je vous en supplie..... Je vous expliquerai tout..

Mme DUVAL, avec effort.

Mademoiselle de Felsbourg est bien ce que vous nous disiez, Madame. Nous venons d'admirer, Mademoiselle, votre délicieux jardin. Mon neveu, qui a beaucoup voyagé, me dit n'avoir rien vu de plus charmant que ce petit coin de terre cultivé avec tant de soins et tant de goût. Quand on aime les arts, on répand partout de la grâce et de la poésie.

LA BARONNE.

Ah! Madame, Bertha est une fée bienfaisante. Tout ce qu'elle touche s'embellit. — Montre donc à Mme Duval tes dernières esquisses. Tenez, Monsieur de Teilly, là, dans ce tiroir, vous trouverez des albums.

M. DE TEILLY ouvre précipitamment le tiroir, saisit la miniature commencée, et dit tout bas rapidement à Bertha:

Et cette ébauche est-elle aussi de vous, Mademoiselle?

BERTHA, très-émue.

Grand'mère, voulez-vous me permettre d'emmener Mme Duval sur la terrasse du jardin? Là, elle jugera

mieux, en regardant le charmant paysage qui nous entoure, si mes dessins le rappellent avec fidélité.

LA BARONNE.

Oui, mon enfant; c'est une excellente idée.

BERTHA, emmenant Mme Duval.

Venez, Madame, venez, je vous expliquerai tout.

LA BARONNE, seule.

Ce M. de Teilly est charmant! Je ne sais s'il a de la fortune, mais il porte un beau nom, et il le porte bien! Capitaine de frégate à son âge, cela dit tout comme glorieux services de guerre. S'il plaisait à Bertha autant qu'à moi, je serais heureuse de voir ce jeune homme entrer dans notre famille. Peut-être déciderait-il ma petite-fille à retourner dans le monde, qu'elle a quitté par une bizarrerie qui m'étonne et m'inquiète parfois!..... Son rang, sa fortune, lui assurent une position brillante; mais son bonheur, qui s'en chargera? Quand je ne serai plus, sur qui cette âme tendre et dévouée trouvera-t-elle à s'appuyer? M. de Teilly me semble digne d'elle; mais c'est peut-être encore une de mes illusions! Hélas! que deviendrais-je, clouée comme je le suis sur ce fauteuil par la souffrance, si je ne m'envolais parfois dans le pays des rêves avec les ailes de l'imagination? (Elle reste pensive, appuyée dans son fauteuil.)

(Bertha et M. de Teilly restent sur le balcon et regardent des albums.)

Mme DUVAL dit à part avant de s'approcher de la baronne :

Mon neveu est, comme moi, frappé d'admiration pour cette jeune fille. Quel dévouement! — Edmond voulait un mariage qui tombât du ciel; en voilà un, on ne peut le nier!... Il vient de me dire de parler tout de suite à la baronne; tout de suite! On voit bien que c'est un marin; il s'embarque si je ne parle pas! Cette pensée me donne du courage. (Elle marche vers la baronne.) Madame la baronne, daignerez-vous m'accorder un moment d'entretien..... sérieux?

LA BARONNE.

De grand cœur, Madame.

Mme DUVAL.

Dans d'autres circonstances, Madame la baronne, je n'agirais pas avec si peu d'étiquette; je mettrais, à la proposition que je viens vous soumettre, le temps et le cérémonial exigés; mais notre bonheur à tous dépend, en ce moment, d'une décision rapide.... et vous me pardonnerez le peu de transition que je mets entre une première visite et une demande en mariage, quand je vous aurai dit que mon neveu part demain si je ne réussis pas, et je voudrais tant qu'il ne partit pas!... En vérité, Madame, je suis si émue, si remplie du désir de réussir et de la crainte d'échouer...

LA BARONNE.

Allons, ma chère Madame Duval, remettez-vous, je vous en supplie. Je vous écoute, je vous assure, avec une bien véritable sympathie.

Mme DUVAL.

Eh bien! Madame, je vais parler comme mon neveu monte à l'abordage, résolûment. Madame la baronne, mon neveu, M. de Teilly, n'est connu de vous que depuis un jour; mais il y a cinquante ans que vous savez, par M. de Felsbourg, ce qu'était le père d'Edmond de Teilly, et l'honneur est de tradition dans cette famille-là. Je n'ai d'enfant que ce neveu; je le traiterai en fils unique. M. de Teilly aspire au bonheur de plaire à Mlle de Felsbourg, et d'être trouvé digne d'obtenir sa main. Vous comprendrez aisément qu'il ne faille qu'un moment pour voir comme elle est belle, et sa tendresse touchante pour vous, son remarquable talent, nous ont vite révélé son cœur et son esprit.

LA BARONNE.

Ah! Madame, tout ceci est bien prompt...

Mme DUVAL.

Mais comment voulez-vous, Madame la baronne, que j'agisse avec lenteur et progression? Mon neveu part si vous ne l'admettez pas à faire sa cour à mademoiselle votre petite-fille; et quand mille lieues nous sépareront, et qu'il sera de nouveau livré « aux caprices des flots, » comme disent les romances; quels caprices, grand Dieu! les vents furieux, les vagues déchaînées, les naufrages, les requins, les sauvages..... Ah! Madame, qui me dit que tous mes plans de bonheur n'iront pas s'engloutir au fond de l'Océan!.... De grâce, laissez-moi espérer!....

LA BARONNE.

Je ne puis être seule à répondre à votre proposition. Pour ma part, j'y acquiescerais volontiers; mais il nous faut prendre l'avis de Bertha. Je la consulte en toutes choses : c'est bien le moins de la consulter sur celle-ci. Sous son air de gaieté insouciante, cette enfant cache une grande raison. Vous savez, chère Madame, la raison, comme la valeur, « n'attend pas le nombre des années. » — Appelons Bertha, et parlons-lui. Jamais, j'en suis sûre, ma petite-fille ne ferait un mariage contre mon gré; mais jamais non plus elle ne se mariera que selon son cœur. Cette petite originale a toujours peur qu'on ne la prenne pour sa fortune; mais ceci n'est pas à craindre avec le caractère de M. de Teilly. (Elle appelle Bertha.)

(Bertha entre.)

LA BARONNE.

Ma chère enfant, j'ai à te parler sérieusement. Madame Duval, que je ne connais de vue que depuis quelques heures, mais que je connais de cœur depuis longtemps, car c'est par les pauvres de ce pays que j'ai entendu prononcer son nom avec des larmes de reconnaissance; Madame Duval, qui aime son neveu en mère, vient de me parler de M. de Teilly... Mais, tenez, chère Madame Duval, parlez-en vous-même; nul, mieux que vous, ne peut plaider cette cause-là.

Mme DUVAL.

Mademoiselle, mon neveu, le capitaine de frégate Edmond de Teilly, a toujours fait la joie, l'orgueil de sa famille; il a été le fils le plus tendre, il est le neveu le plus aimable, l'officier le plus intrépide et le plus modeste; mais, s'il ne dit jamais rien de ces choses-là, les rapports de ses commandants de vaisseau les disent pour lui..... Enfin, Mademoiselle, M. de Teilly me semble digne de faire le bonheur d'une femme telle que vous; et certes, je ne puis rien dire de plus flatteur pour lui; Madame votre grand'mère paraît disposée en notre faveur.

LA BARONNE.

Je ne voudrais pas t'influencer, mon enfant; et pourtant je crois devoir te dire que ce que tu redoutes le plus au monde dans un mariage, un choix par intérêt, ne doit pas t'effrayer en cette occasion, le caractère de M. de Teilly.....

BERTHA regarde en souriant Mme Duval.

En effet, ma mère chérie, je ne pense pas que l'intérêt guide en rien dans son choix M. de Teilly. Et..... que me conseillez-vous? Je désire, au contraire, être influencée par vous.

LA BARONNE, gaiement.

Eh bien! moi, Bertha, je lui permettrais de chercher à me plaire.

BERTHA.

Puisque vous m'y engagez, vous savez, ma mère chérie, que j'ai l'habitude de vous obéir.

Mme DUVAL.

Ah! tous mes vœux sont comblés! J'ai donc l'espoir de jouir un peu plus paisiblement de ce neveu pour qui j'ai tant prié en pleurant pendant les nuits d'orage! (Elle fait signe à M. de Teilly d'approcher.) Edmond, Mesdames de Felsbourg veulent bien vous faire espérer une issue favorable à vos vœux les plus chers...

M. DE TEILLY.

Ah! Madame la baronne, ah! Mademoiselle! que je suis heureux! Comment pourrai-je mériter mon bonheur? Avais-je raison, ma tante, de dire que le ciel s'en mêlerait?...

LA BARONNE.

Mais je veux mettre une clause expresse à mon consentement : c'est que nous retournerons en Alsace. Il faut absolument, Monsieur de Teilly, que vous connaissiez mon beau Felsbourg. Vous viendrez admirer notre vue des bords du Rhin, du haut de la terrasse de mon vieux manoir...

BERTHA.

Ah! retourner à Felsbourg, ma bonne mère; je ne sais... si nous pourrons...

Mme DUVAL.

Je sais, moi, Mademoiselle Bertha, que vous n'aurez pas la cruauté de refuser à Madame votre grand'mère de revoir sa chère Alsace. (Tout bas.) « J'achète Felsbourg, je le donne à mon neveu, qui le mettra dans la corbeille, » et je réclame une chambre dans la tourelle; j'ai une passion de tourelle.

BERTHA.

Ah! chère Madame, que nous serons heureux de vous voir au milieu de nous!... Vous êtes si bonne... vous avez un cœur si....

Mme DUVAL.

Ah! toujours!... bonne! cœur parfait! Allons, je vois qu'il faut me résigner à n'être qu'une excellente femme... Mais, vous me permettrez de vous quitter. Madame la baronne, je vous laisse mon neveu; pour moi, il faut que j'aille prévenir M. Duval de ces événements, qui l'enchanteront comme moi; car M. Duval est toujours de l'avis de sa femme, ainsi que doit être tout bon mari..... Tu entends, Edmond? (Elle cherche à voir l'heure.) Il se fait tard...

LA BARONNE.

Ah! Madame, je suis confuse..... Vous ne pouvez ici voir l'heure qu'à l'horloge de l'église..... Ma petite-fille a déplacé ma vieille pendule, pour mettre sur cette cheminée de la mousse et des fleurs... encore une de ses idées champêtres..... Mais, Bertha, où donc as-tu caché ma vieille et fidèle pendule, qui a sonné l'heure de la naissance de tant de baronnes de Blumfeld?

BERTHA.

Grand'mère, votre vieille pendule a été infidèle une fois en sa vie. Je l'avais donnée à arranger sans vous le dire... Mais elle est remise en état, et vous la retrouverez..... au château de Felsbourg.

(Pendant que Mme Duval prend congé de la baronne, M. de Teilly dit à Bertha :)

M. DE TEILLY.

Comment, si jeune encore, avez-vous eu tant de force d'âme, tant de constance dans cette lutte obstinée contre l'adversité?

BERTHA.

D'abord, un peintre de miniature ne doit pas pleurer... Puis, je regardais ce talisman, cette petite bague, donnée par mon père : elle porte la devise de ma famille. (Elle montre sa bague à M. de Teilly, qui lit les mots qui y sont écrits.)

M. DE TEILLY.

A cœur vaillant rien d'impossible.

Mme E. DE VILLERS.



Il est *impossible* de répondre dans le prochain numéro qui paraît immédiatement après la réception de la lettre. Il est inutile de s'adresser à Mme Raymond pour des commissions quelles qu'elles soient, et pour l'envoi des patrons autres que ceux publiés dans le journal.

Toute lettre non accompagnée d'une bande du journal portant le nom de l'abonnée et le numéro de l'abonnement est considérée comme non avenue et reste sans réponse.

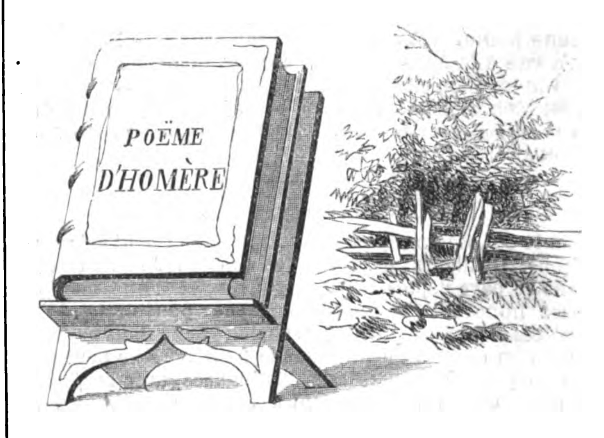
N° 11,332, *Paris.* Il est difficile de donner des prescriptions absolues à propos d'usages qui varient toujours suivant la position que l'on occupe, c'est-à-dire suivant la somme que l'on *peut* ou *veut* consacrer à la dépense. Tous ces détails, qui occuperaient trop de place dans la colonne des *Renseignements*, forment l'un des chapitres de *la Civilité non puérile, mais honnête*, publiée dans le journal et actuellement sous presse. Oui, on donne des gants et des fleurs à la marraine. Quant à la quantité de boites de dragées offertes tant à la marraine qu'à la mère de l'enfant, quant au présent (une pièce d'argenterie) fait à la mère, tout cela dépend, comme je le disais plus haut, de la somme que l'on peut consacrer à ces dépenses. Il ne dépend nullement de moi d'avancer ou de reculer une réponse; cela dépend seulement de la quantité des renseignements demandés et de la place qui peut leur être accordée. — *N°* 45,746, *Meurthe.* Les demandes de patrons s'accumulent malheureusement en se multipliant; dans l'impossibilité où nous nous trouvons de satisfaire les demandes les plus opposées, il faut, à notre grand regret, que nous choisissions nous-mêmes les objets qui nous semblent avoir une utilité générale; il nous serait d'ailleurs *matériellement* impossible de faire paraître ceux que l'on nous demande dans le très-bref délai indiqué. On ne peut laver ces jupons sans enlever les caoutchoucs après avoir tracé leur place avec un fil.

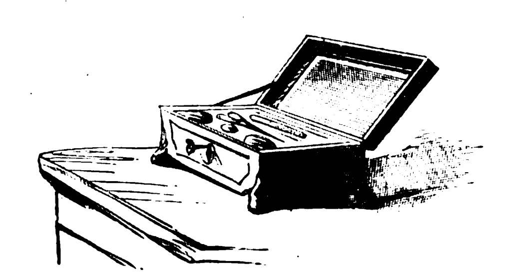
N° 9,007, *Algérie.* La mode ne s'oppose nullement à ce désir. Placer sur la robe seulement l'un de ces volants; employer l'autre pour garnir les voiles dont la longueur sera mesurée de telle sorte que le bord inférieur du volant effleure le bord supérieur de l'autre volant garnissant la robe. — *N°* 49,990, *Vosges.* Les robes de mousseline imprimée n'ont aucune garniture cette année; on les borde avec un très-large ourlet; on ne garnit pas non plus les paletots, sinon avec une corde en soie. Chapeau de crin blanc. Oui, pour la robe de tarlatane. — *N°* 40,910, *Pas-de-Calais.* La parure en entre-deux de dentelle de Valenciennes convient mieux. Robes en mousseline blanche ou organdi imprimé pour bal champêtre. Oui pour la robe de percale et le chapeau rond. — *N°* 53,609, *Seine-et-Marne.* Nous avons publié dans nos années précédentes un grand nombre de ceintures-corselets, et, quoique la mode en persiste, la variété étant notre devise et notre devoir, nous ne pouvons faire reparaître ces patrons. — *N°* 54,284, *Aude.* Je ne connais pas ces maisons, tandis que je connais celle de Mme Aubert, rue Neuve-des-Mathurins, n° 6, et puis la recommander. — *N°* 49,788, *Indre-et-Loire.* Mille regrets; nous ne pourrions faire graver à nos frais la composition en question. — *N°* 81, *Paris.* Ces articles sont justement ceux que nous publions, et feraient ainsi double emploi avec les vôtres; nous sommes par conséquent forcés de remercier et de nous excuser de ne pouvoir accepter cette proposition. — Des bords de l'Escaut, *le frère d'une abonnée.* Si flatteuse que soit cette réclamation, nous sommes forcés de n'y pas faire droit. Pour augmenter la place consacrée au roman, il faudrait retrancher des dessins et explications de modes et de travaux; consultez votre sœur : je doute que cette combinaison lui agrée. — *N°* 54,074, *Indre-et-Loire.* Merci pour la lettre et pour la *Clef*, qui est reçue sans aucune correction et approuvée de tous points. — *N°* 57,711, *Basses-Pyrénées.* On trouvera dans plusieurs de nos derniers numéros, et aussi dans le n° 31, les dessins de broderie orientale qu'on nous demande.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

RÉBUS



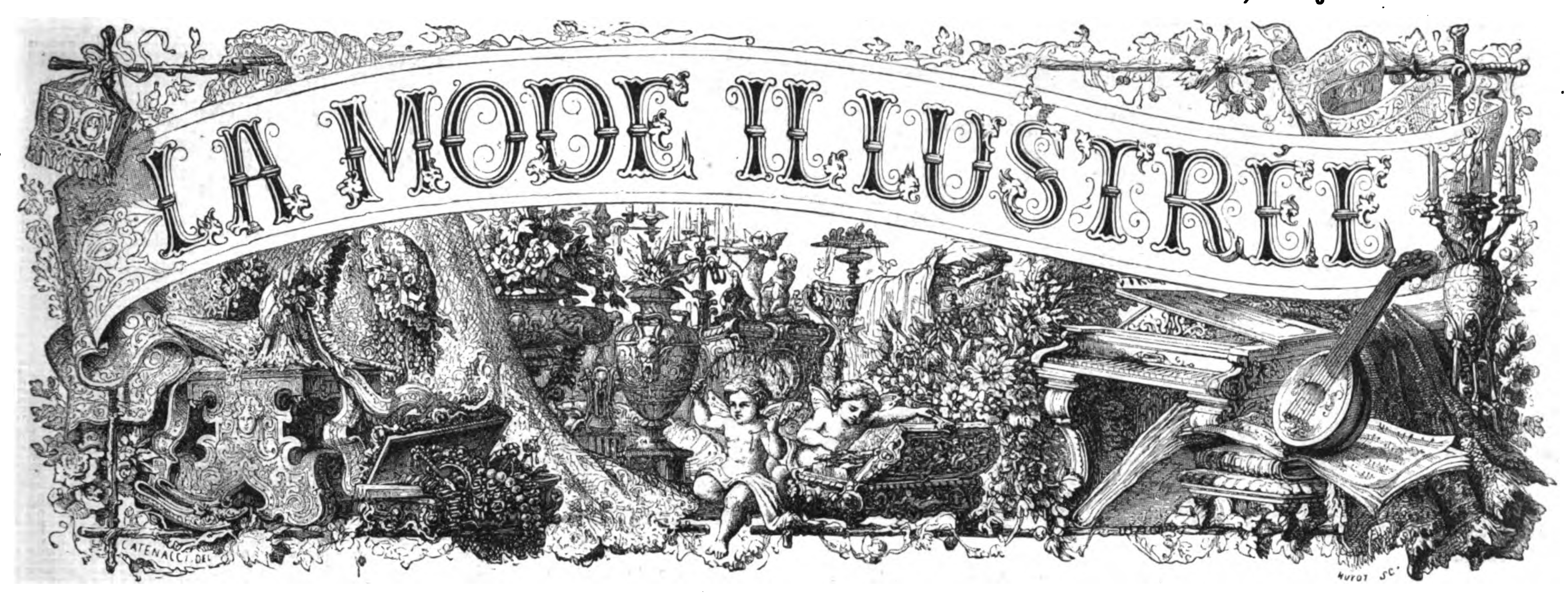


EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Un père de famille est souvent embarrassé.



N° 30. SIXIÈME ANNÉE. Dimanche, 23 juillet 1865.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 30 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cᵉ, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 13, Bedford Street, Covent Garden, W. C. —

Corsage

DÉCOLLETÉ A BASQUES.

Cette toilette est faite en taffetas rose de Chine. Le corsage décolleté, fait à basques, est orné d'une bordure exécutée en velours noir très-étroit et broderie *russe*, en soie noire; une bordure semblable, mais beaucoup plus large, est posée au-dessus de l'ourlet de la robe; cet ourlet a 4 centimètres de hauteur.

CORSAGE DÉCOLLETÉ A BASQUES.

Les manches courtes sont fendues, repliées de chaque côté et fixées par un bouton noir.

Pour faire un corsage décolleté à basques, il suffit de poser un patron de corsage décolleté ordinaire sur l'un des nombreux patrons de corsages montants à basques ou de vestes *ajustées*, publiés dans la *Mode illustrée;* on coupera ce dernier patron d'après l'encolure du corsage décolleté.

Trois encadrements au filet ou crochet.

Ces dessins serviront pour nappe d'autel, pour couvre-pied, etc.

Dentelle au crochet.

On exécute cette dentelle en travers; on fait une chaînette de 5 mailles, sur laquelle on revient pour faire le :

1er *tour.* — * 2 brides, la première formée par 3 mailles en l'air, — la seconde faite dans la plus proche maille de la chaînette ; — une maille en l'air, sous laquelle on passe une maille de la chaînette ; dans la maille suivante on fait une bride, mais sans la terminer, de telle sorte qu'il y a deux boucles sur le crochet ; on jette le brin sur le crochet, on pique celui-ci dans la maille même où l'on vient de placer la bride, on y passe le brin, — on jette celui-ci sur le crochet, on passe encore le brin dans la même maille. Après avoir procédé ainsi, on a six boucles sur le crochet ; on reprend le brin, on le passe au travers de 5 de ces boucles, on le reprend, on le passe au travers des deux boucles qui sont sur le crochet. Nous désignerons désormais ces détails par le mot *groupe*, pour simplifier l'explication. On fait ensuite 4 mailles en l'air, une maille simple dans la dernière maille de la chaînette. ‐ ↓

2e *tour.* — Sur les mailles en l'air du dernier tour, on fait 3 fois de suite : 4 mailles en l'air, — une maille simple posée à cheval, sur les mailles en l'air du tour précédent ; 6 mailles en l'air, — une bride sur chacune des 2 brides du tour précédent.

3e *tour.* — 3 mailles en l'air, pour former la première bride, une bride dans la seconde bride du tour précédent ; — une maille en l'air sous laquelle on passe une maille, — un *groupe* dans la maille suivante, qui est la deuxième des 6 mailles en l'air du tour précédent, — 4 mailles en l'air, — une maille-chaînette faite dans la maille qui précède les deux dernières des 6 mailles en l'air, de telle sorte que ces deux mailles restent libres. On répète alternativement ces deux tours, jusqu'à ce que l'on ait une longueur suffisante de dentelle; on l'emploiera pour garnir la lingerie d'enfants et toute lingerie simple.

Entre-deux au crochet.

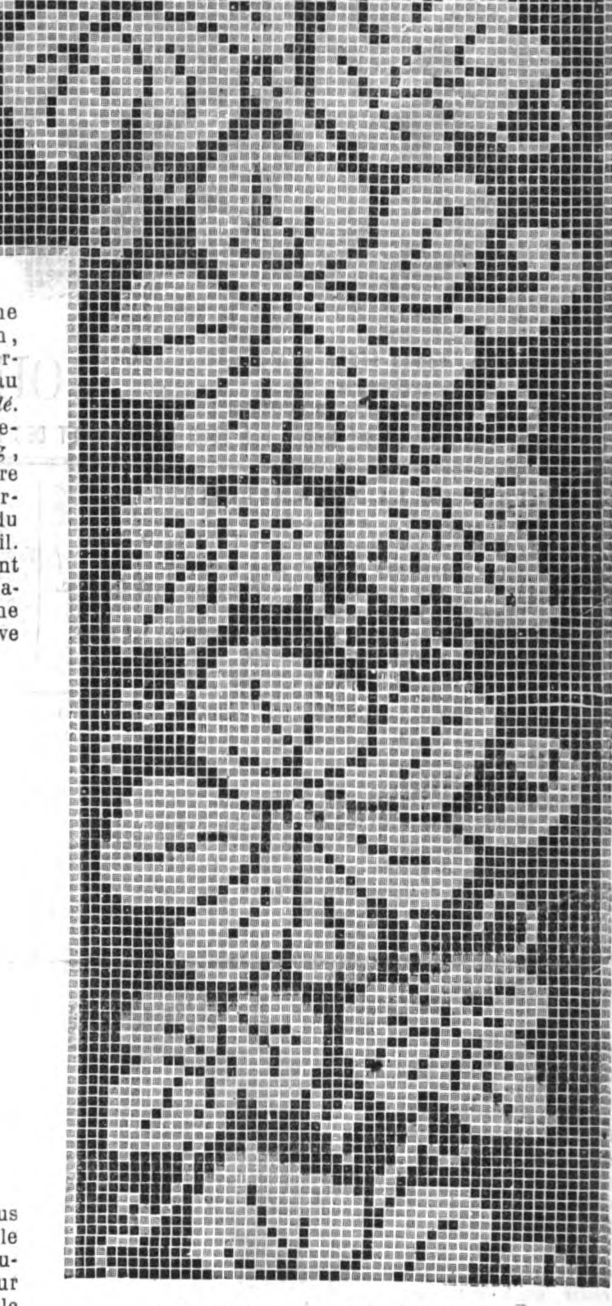
On exécute une chaînette de 6 mailles; dans la deuxième de ces mailles on fait une bride, mais sans la terminer; on a par conséquent deux boucles sur le crochet; on jette le brin sur le crochet, on pique celui-ci dans la première maille de la chaînette, on y passe le brin pour y faire une maille ; on reprend le brin, on le passe à la fois dans les deux plus proches des boucles qui sont sur le crochet, — on fait une maille en l'air, on prend le brin pour le passer encore dans deux boucles, — on le reprend, on le passe dans les deux dernières boucles qui se trouvent sur le crochet; on a ainsi formé l'une des branches qui composent le losange; on recommence depuis *, rattachant ainsi les branches l'une à l'autre, jusqu'à ce que l'on ait une longueur suffisante pour l'objet que l'on se propose de garnir.


CORSAGE DÉCOLLETÉ A BASQUES.

2e *tour.* — On retourne l'ouvrage ; on passe par-dessus quatre branches, et l'on fait * une maille simple sur le quatrième des vides qui se trouvent entre deux branches, — puis deux branches pareilles à celles du tour

précédent, sous lesquelles on passe deux branches de ce tour précédent; — une maille simple sur le second vide. Recommencez depuis *.

On répète ce second tour jusqu'à ce que l'entre-deux soit suffisamment large; on le borde ensuite de chaque côté avec deux tours: le premier se compose alternativement d'une maille simple, — 7 mailles en l'air; — le second est fait entièrement avec des mailles simples.



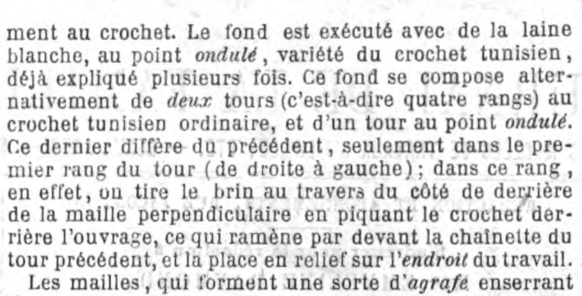
ENCADREMENT AU FILET OU CROCHET.

Bordure

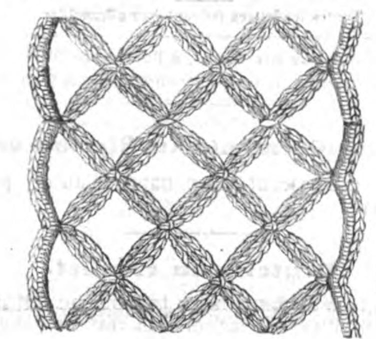
AU CROCHET POUR JUPONS.

MATÉRIAUX : Laine zéphyr de trois couleurs différentes; un crochet assorti.

Cette bordure peut être employée à garnir tous les jupons en étoffe de laine. Notre modèle est fait entièrement au crochet. Le fond est exécuté avec de la laine blanche, au point *ondulé*, variété du crochet tunisien, déjà expliqué plusieurs fois. Ce fond se compose alternativement de *deux* tours (c'est-à-dire quatre rangs) au crochet tunisien ordinaire, et d'un tour au point *ondulé*. Ce dernier diffère du précédent, seulement dans le premier rang du tour (de droite à gauche); dans ce rang, en effet, on tire le brin au travers du côté de derrière de la maille perpendiculaire en piquant le crochet derrière l'ouvrage, ce qui ramène par devant la chaînette du tour précédent, et la place en relief sur l'*endroit* du travail.



Les mailles, qui forment une sorte d'*agrafe* enserrant l'ouvrage de distance en distance, sont faites dans chaque troisième tour. Dans le premier rang de ce troisième tour, chaque fois que l'on a relevé trois mailles, on relève



ENTRE-DEUX AU CROCHET.

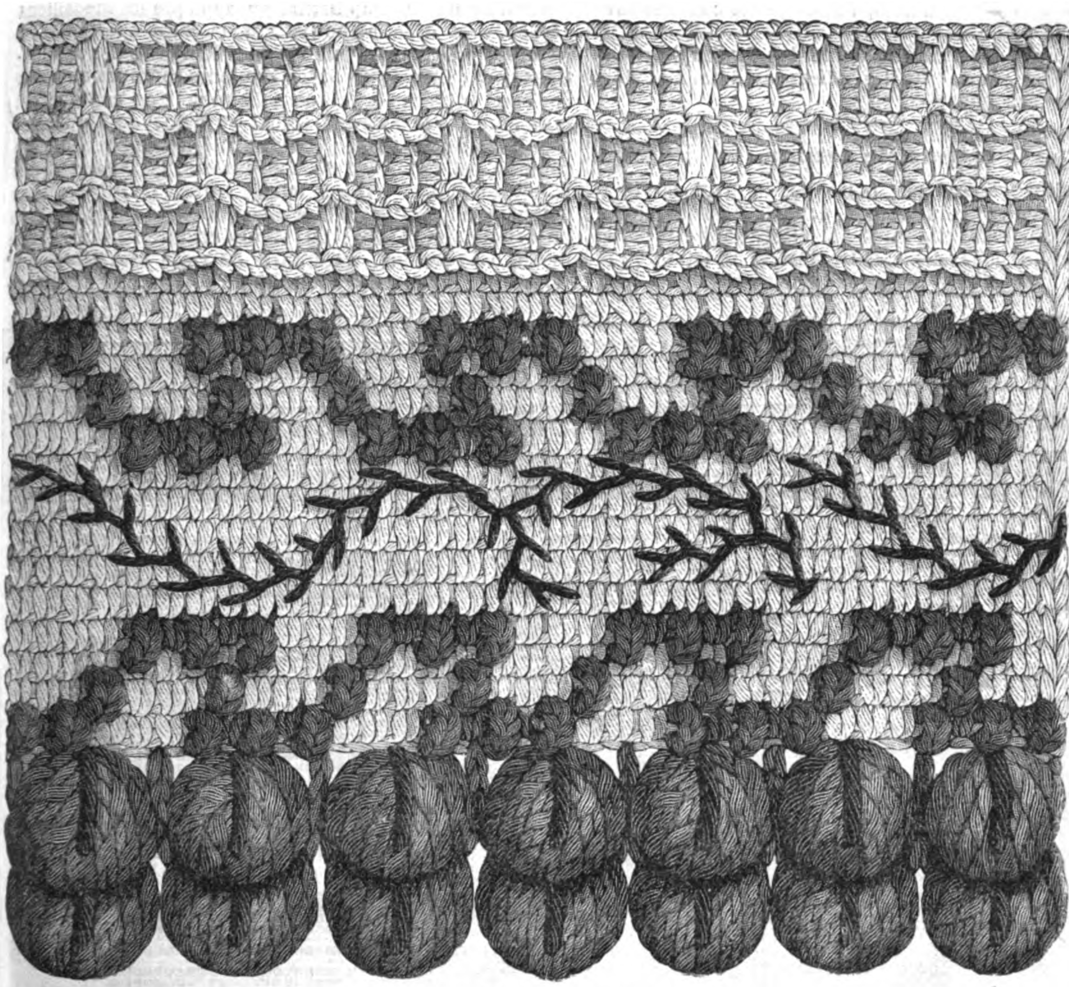


DENTELLE AU CROCHET.

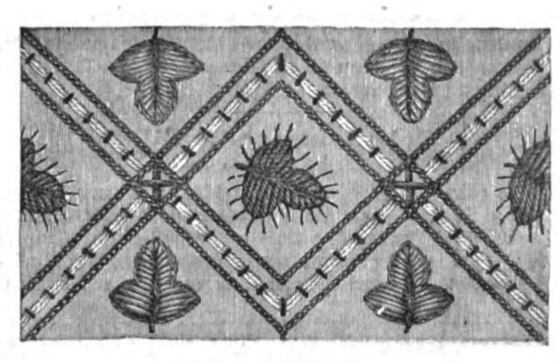
une maille dans le tour *ondulé*, qui se trouve en dessous de celui auquel on travaille, et l'on allonge cette maille jusqu'à ce qu'elle atteigne les autres mailles qui se trouvent sur le crochet; celui-ci doit être un peu gros pour que l'ouvrage ne soit pas trop *serré*. On ne passe pas le brin dans cette longue maille, on la garde sur le crochet, et l'on tire le brin, comme d'habitude, dans la maille du crochet tunisien qui suit *immédiatement* les 3 mailles relevées avant que l'on ait pris la maille longue; on continue de cette façon. Dans le rang suivant de gauche à droite, on démonte chaque maille longue *en même temps* que celle qui a été faite immédiatement après cette maille longue. Comme l'indique le dessin de la bordure qui se rattache à une partie du fond, ces mailles longues, ou *agrafes*, doivent toujours se trouver les unes au-dessus des autres.

Bordure. — On fait une chaînette de longueur suffisante et l'on travaille au point *croisé*. Pour ce *point* on pique toujours le crochet sous la maille entière, c'est-à-dire sous ses deux côtés supérieurs, en tenant le brin non pas *sur* mais *sous* le crochet. Le fond de cette bordure est fait également en laine blanche; le dessin de *grecque* est exécuté en même temps que le fond, avec de la laine groseille. On fait 4 mailles en l'air avec cette laine, et la quatrième est jointe à la maille blanche qui se trouve sur le crochet; cela forme l'une des trois *bouclettes*, qui se trouvent sur la même ligne; une maille simple (laine groseille) sépare chacune de ces bouclettes de la suivante. Les branches qui sont placées entre les deux dessins de *grecque*, sont faites avec de la laine

ENCADREMENT AU FILET OU CROCHET.



BORDURE POUR JUPON AU CROCHET.



BRODERIE ORIENTALE.

noire au point d'arêtes. Les deux rangs de *coquilles*, qui terminent la bordure, s'exécutent avec la laine groseille de la façon suivante :

1er *tour*. — Dans la première maille de la bordure on fait : * une maille simple, — 2 mailles en l'air, — une bride double, — 5 brides triples, — une bride double; dans la quatrième maille suivante 2 mailles en l'air. Recommencez depuis *.

2e *tour*. — Une maille simple sur la maille simple du tour précédent ; — * 5 mailles en l'air derrière la *coquille* formée dans le tour précédent, — une maille simple dans la plus proche maille simple du tour précédent. Recommencez depuis *.

Le deuxième rang de coquilles est fait avec les deux tours qui viennent d'être décrits, mais on place toujours une *coquille* dans le milieu des 5 mailles en l'air du tour précédent. En dernier lieu on fait un point long, avec de la laine noire, au milieu de chaque *coquille*.

On peut faire ainsi plusieurs rangs de coquilles, en les nuançant, c'est-à-dire en employant d'abord une nuance claire, puis, pour chaque rang suivant, une nuance plus foncée.

Broderie orientale.

On emploie ce genre de broderie pour vestes, corsages de foulard ou de cachemire, bournous, robes, etc. Les contours des carrés sont faits soit au point chaînette, soit en soutache brune très-fine ; à l'intérieur deux soies blanches de cordonnet sont traversées de distance en distance par des points noirs ; les palmes sont rouges, bleues, jaunes, vertes, violettes, rose de Chine, etc.

Dessin de tapisserie.

On emploiera ce dessin pour chaise, fauteuil, ou, en le répétant, pour tapis de foyer, descente de lit, etc.

Dentelle au crochet avec franges.

On exécute cette dentelle en travers ; on fait une chaînette de 44 mailles; on retourne l'ouvrage à la fin de chaque tour.

1er *tour*. — Une maille simple dans la huitième maille de la chaînette, en comptant bien entendu depuis la dernière maille ; cela forme une sorte de bouclette ; * 5 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 3 mailles de la chaînette, — une maille simple. Recommencez 8 fois depuis *.

2e *tour*. — 7 mailles en l'air, — une maille simple dans le milieu du plus proche feston composé de mailles en l'air, — * 5 mailles en l'air, — une maille simple dans le milieu du feston suivant. Recommencez 7 fois depuis * ; — ensuite 5 brides dans la quatrième des 7 mailles en l'air qui forment une bouclette, — 3 mailles en l'air.

3e *tour*. — 5 brides dans la première des dernières 3 mailles en l'air, — une maille simple dans le milieu des 5 brides du tour précédent, — puis toujours 5 mailles en l'air, — une maille simple dans la maille du milieu du feston suivant, ainsi de suite jusqu'à la fin du tour, qui est le premier représenté *complet* sur le dessin.

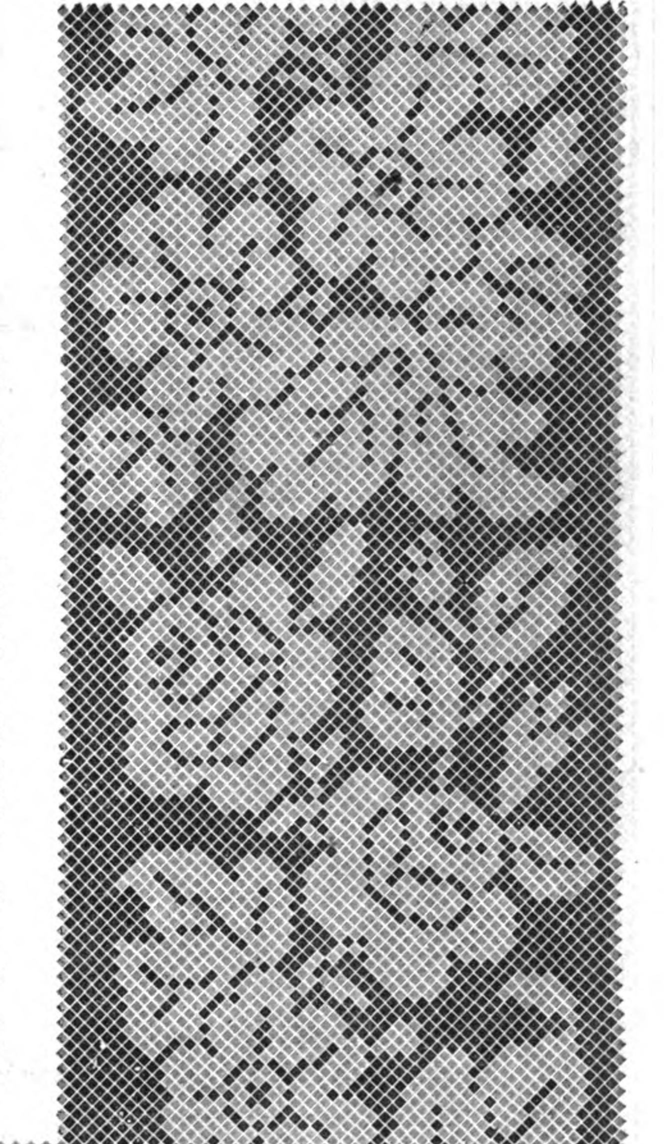
4e *tour*. — Comme le second, mais on a, en tout, 10 festons, et la *coquille* à faire, dans la plus haute des 3 mailles en l'air du bord.

5e et 6e *tours*. — Comme les 3e et 4e tours.

Dans le tour suivant on commence la branche qui se répète dans chaque *dent* de la dentelle.

Le dessin indique la continuation du travail ; disons seulement que chaque *coquille*, composée de 5 brides, qui forme une feuille, est toujours faite dans la maille simple qui se trouve entre deux festons, et que deux coquilles sont toujours séparées par une maille simple; une coquille isolée a toujours une maille simple de chaque côté. Quand on exécute la seconde moitié de chaque dent, les tours vont se raccourcissant depuis la pointe, vers le *creux*, et l'on fait une maille en l'air après une coquille du bord ; puis 3 mailles-chaînettes, pour atteindre la bride du milieu de la dernière coquille qui a été faite ; la coquille suivante est faite dans la plus proche maille simple du tour précédent.

Quand la dentelle est terminée, on fait, sur le bord des *dents*, des festons, composés chacun de 7 mailles en l'air, — une maille simple. Dans ces festons, on noue des houppes composées chacune de 8 brins, ayant chacun 6 centimètres de longueur.



ENCADREMENT AU FILET OU CROCHET.

Deux dessins de tapisserie.

Ces dessins conviennent pour exécuter des tabourets, des *devants* de foyer ou de lit, des chaises, des fauteuils, des coffres à bois, etc.

Robe pour petite fille

DE CINQ A SIX ANS.

Cette robe est faite en alpaga blanc; la garniture se compose de tresses en paille ayant un centimètre 1/2 de largeur, et de frange étroite en soie paille. Cette garniture est posée à 8 centimètres de distance du bord inférieur et se répète sur la berthe, la ceinture et les manches; de petites perles noires, taillées, sont cousues sur les tresses de paille.

La garniture dont nous venons de donner l'explication peut aussi être placée sur les robes des dames et des jeunes filles.

Plateau de lampe.

Le travail représenté par notre dessin peut servir à d'autres usages que celui auquel nous l'attribuons. Cette bordure si originale, et d'un si bel effet, peut être faite en ligne droite, pour garnir, entre autres, un tapis de table. Nous allons décrire notre modèle.

Sur un fond de drap brun, on applique les médaillons découpés en drap blanc (voir pour cette *application* la *pantoufle pour homme*, publiée dans le nº 29). Ces applications sont collées, puis fixées sur leurs contours au point de feston très-écarté, fait en soie rouge; ce contour est lui-même bordé extérieurement au point de cordonnet avec de la soie blanche; la ligne intérieure, parallèle au contour, est faite avec de la soie bleue; les *pois* sont des points *noués*, faits avec de la soie noire. (Le *point noué* se compose simplement d'une *bouclette* faite avec le brin au-dessus de l'étoffe; on pique ensuite l'aiguille, de dessus en dessous, au milieu de cette *bouclette*, pour former un nœud.) Les fleurs de lis, alternativement rouges, vertes, lilas, sont brodées en soie, au *passé;* pour ce *point* le dessin indique la direction et même le nombre des *points*. Les arabesques qui se trouvent entre les médaillons sont faites au point de cordonnet. La ligne supérieure est rouge, l'inférieure jaune, toutes deux en soie; les petites étoiles sont faites au point *russe*, avec de la soie bleue; la ligne qui ondule au-dessus des médaillons est faite au point de chaînette avec de la soie verte.

10,715

DESSIN DE TAPISSERIE. — Explication des couleurs : ■ Gris très-foncé. ■ Gris moins foncé. ▣ Gris de nuance moyenne. ■ Gris plus clair. ▫ Gris encore plus clair. ▫ Gris très-clair. ▣ Gris presque blanc. ' Soie blanche. ■ Noire. ▣ Ponceau. ▣ Jaune d'or. ▣ Bleu bluet. ▣ Vert anglais de nuance moyenne.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Jupe en taffetas vert Clotilde, unie par derrière, ayant devant un volant de 40 centimètres de hauteur, garnie d'une passementerie mélangée d'acier; cette passementerie borde le haut, les côtés du volant, et remonte en se rapprochant sur la jupe jusqu'à la taille, serrée par une ceinture de passementerie formant basques sur les hanches et sur le pli de derrière. Corsage de mousseline blanche orné de plis et de dentelle de Valenciennes. Veste Figaro très-courte, sans manches, ornée de riches jockeys en passementerie et de franges à grelots. Bournous en dentelle lama blanche. Chapeau en tulle blanc orné de branches de houx.

Toilette de jeune fille. Jupon de taffetas rose garni avec un volant tuyauté ayant 10 centimètres de hauteur. Robe de mousseline blanche très-claire, bordée avec un ourlet ayant 5 centimètres de largeur; au-dessus de l'ourlet,





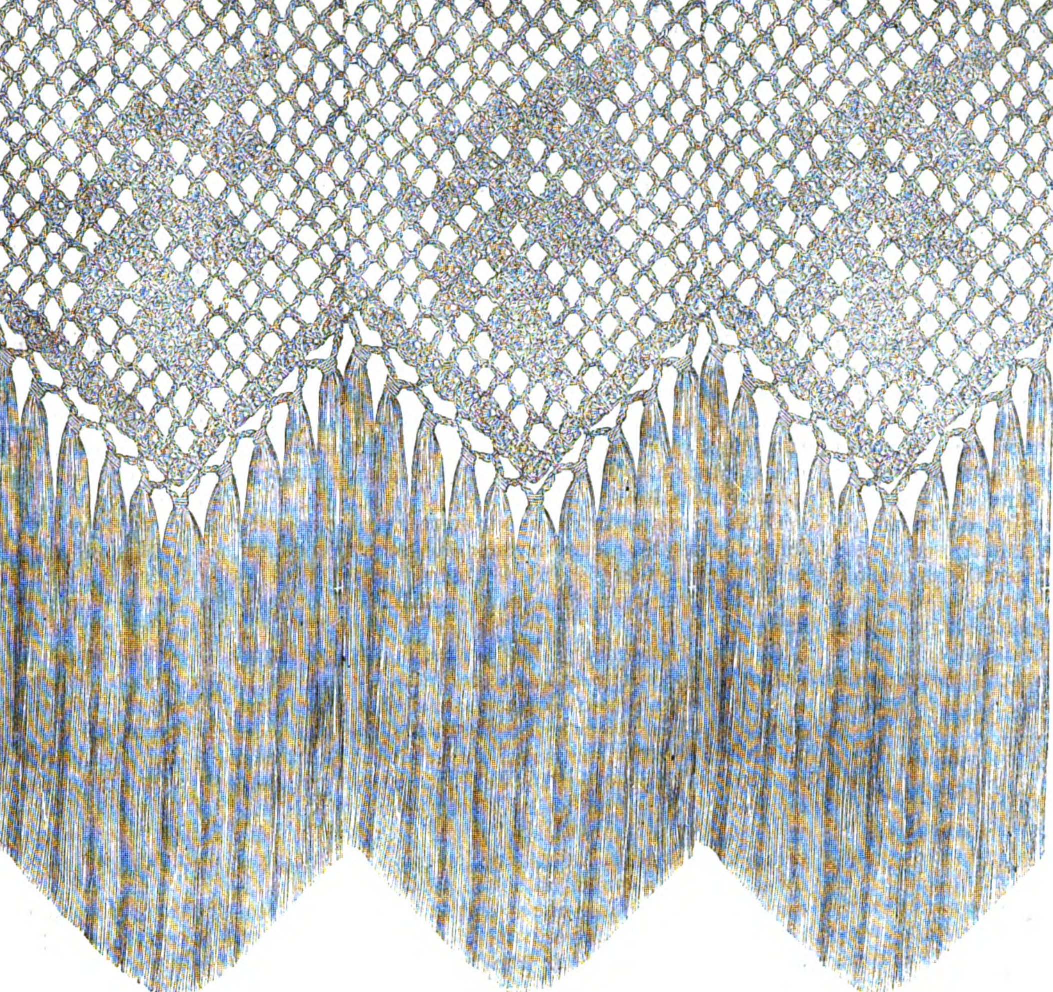
LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal 56 Rue Jacob Paris

Toilettes de Mme CASTEL-BRÉANT, r. Ste Anne, 58bis

Envois de la Mon de COMMISSION GÉNÉRALE r. d'Hauteville, 53

trois petits plis, un entre-deux en gulpure, trois plis, un entre-deux, encore trois plis et un entre-deux. Corsage décolleté en taffetas rose. Corsage de dessus montant, en mousseline blanche et entre-deux de gulpure. Châle carré en mousseline blanche ayant 1 mètre en tous sens, bordé comme la jupe, d'ourlet, de plis et d'entre-deux. Sous ceux-ci, se trouvent des rubans roses. Ce châle est posé comme les fichus Marie-Antoinette, avec un pli au milieu du dos; ce pli est retenu par un nœud de ruban en taffetas rose, à longs bouts. Devant, les pans du châle sont croisés dans la ceinture de ruban rose, retenue par une large boucle en argent ciselé.



DENTELLE AU CROCHET.

MODES.

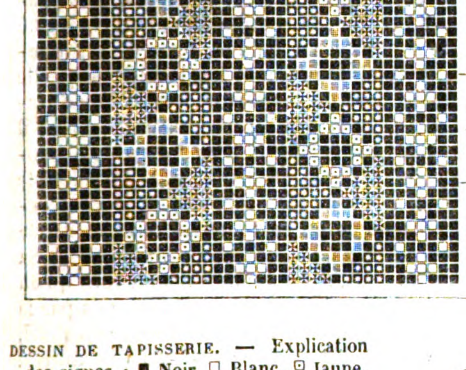
Si je plaçais à l'article *Renseignements* les réponses à certaines questions, cet article ferait d'une part double emploi avec celui-ci, et d'une autre prendrait des proportions absolument inadmissibles. Le journal n'existerait plus, et serait remplacé par quarante mille articles de *modes;* il est vrai que je ne pourrais les faire.

Si changeante que soit la mode, elle l'est moins encore qu'on ne le croit ou qu'on ne le désire. Non, en vérité, je ne puis trouver, ni dans la réalité, ni dans mon imagination, les éléments nécessaires pour décrire ou inventer deux ou trois garnitures différentes pour chacunede nos lectrices. Plus de cent mille garnitures ! Qu'on y songe, et que l'on veuille bien se reporter aux articles *Modes*, lorsqu'on me demande des *renseignements* sur la mode.

On prépare quelques toilettes pour bals d'été, aux eaux ou dans les châteaux; ces toilettes se font en mousseline blanche, unie ou bien à *pois*, en gaze de soie, en organdi. Le blanc uni est toujours la couleur que je conseillerai aux jeunes filles. Elles s'en lassent parfois, et veulent changer ; mais on regrette toujours cet essai, quand on voit autour de soi les autres robes blanches qui sont incontestablement les plus jolies.

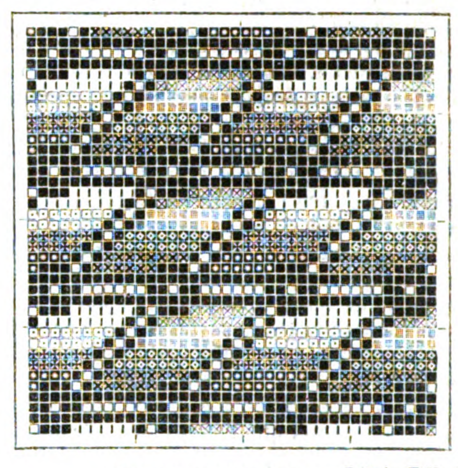
On est dispensé en été de porter des robes de dessous en soie ; on recouvre la crinoline avec un jupon blanc, celui-ci avec un jupon de grosse mousseline roide, par-dessus lequel on met un troisième jupon de mousseline de même nuance que la robe. Les ruches de ruban ou d'organdi, les volants étroits, garnissent ces robes. L'une de celles que j'ai vues était en gaze de soie blanche, bordée avec un étroit volant tuyauté, ayant 10 centimètres de hauteur. Au-dessus de ce volant se trouvait une garniture dont nous avons publié le dessin dans le n° 27 de la présente année (voir la garniture en grandeur naturelle du corsage blanc, orné de velours noir, page 212) ; seulement il y avait à cette garniture un seul rang de *bouclettes*, c'est-à-dire que l'entre-deux brodé était remplacé par un étroit ruban blanc, auquel se rattachaient, de distance en distance, des bouclettes traversées par un ruban cerise vif. Cette garniture avait, bien entendu, des proportions plus considérables que celles de notre dessin ; le ruban blanc avait 2 centimètres 1/2 de largeur, et chacune des bouclettes qu'il formait, 4 centimètres de longueur ; le ruban cerise traversant les bouclettes avait 4 centimètres de largeur. Le corsage de gaze blanche était décolleté et entièrement plissé; un corselet de taffetas cerise le recouvrait à moitié; il était fait, non à basques, mais à très-large ceinture de ruban cerise, qui retombait par derrière, en deux longs pans frangés. Des bretelles fixaient le corselet et s'élargissaient sur l'épaule de façon à couvrir à moitié les manches courtes et bouffantes du corsage blanc. Dans les cheveux, deux bandelettes de ruban cerise traversaient les bandeaux ondulés, et retenaient vers le chignon une branche de fuchsias blancs à cœur cerise.

Les poils de chèvre de belle qualité sont si fins et si soyeux qu'on en fait des robes pour bals d'été. On en trouve à rayures fines ou larges de toutes nuances ; le cerise, le rose, le bleu, formant rayures, sur le poil de chèvre blanc, sont les couleurs qui conviennent le mieux pour toilettes de bal. On les garnit avec des rouleaux de taffetas ou des rubans étroits posés *à plat*, de même nuance que la rayure, Ces rou-

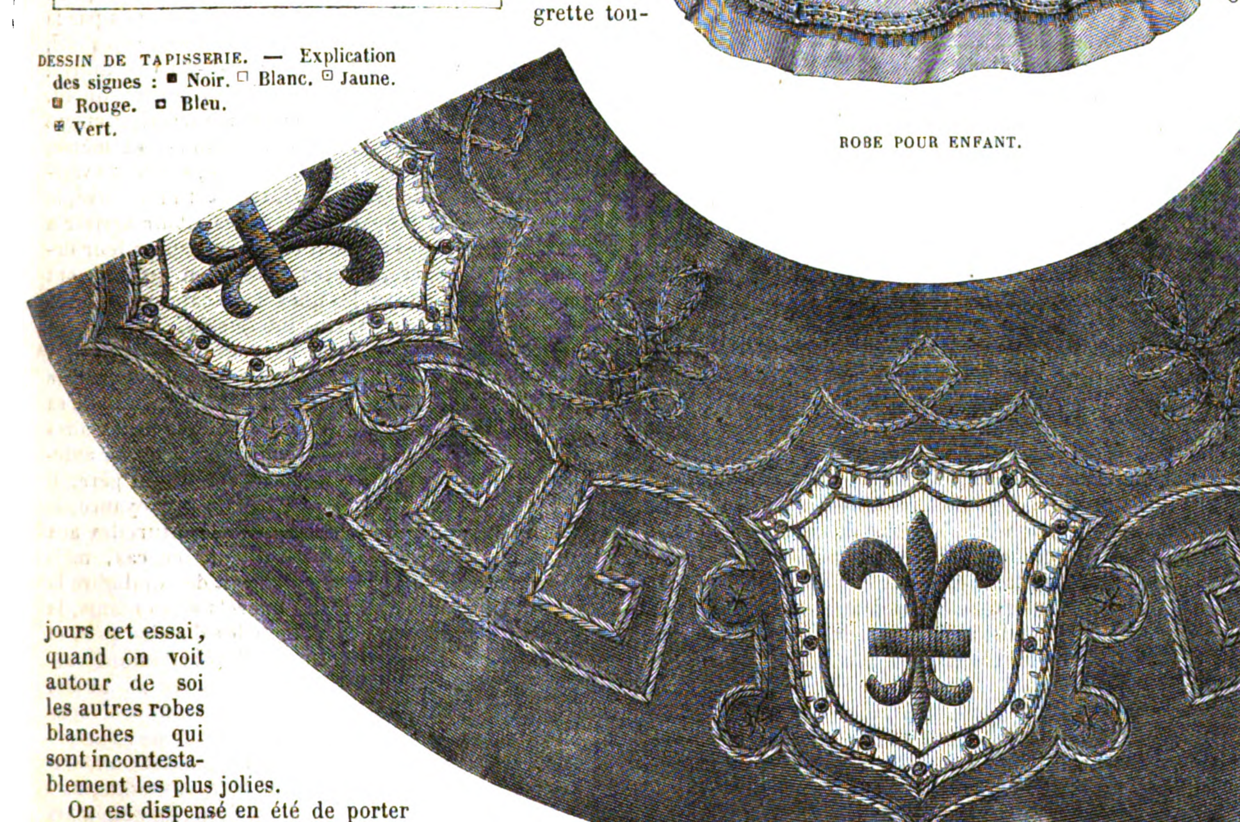


DESSIN DE TAPISSERIE. — Explication des signes : ■ Noir. □ Blanc. ⊡ Jaune. ▫ Rouge. ▫ Bleu. ⊛ Vert.

ROBE POUR ENFANT.



DESSIN DE TAPISSERIE. — ■ Noir. ⊠ Vert foncé. ▫ Vert moins foncé. ▪ Vert plus clair. ⊠ Vert clair. ▫ Brun foncé. ⊞ Brun moins foncé. ⊡ Brun plus clair. ' Brun clair en soie. □ Soie jaune.



PLATEAU DE LAMPE.

leaux et ces rubans se placent en tous sens au-dessus de l'ourlet; on en voit beaucoup en ligne droite, d'autres en bordure grecque, d'autres qui ondulent, qui forment des festons ronds ou pointus, mais toujours sur plusieurs rangs, quatre au minimum, huit au maximum.

Les robes de chèvre à rayures paille ou bien à gros pois de même nuance se garnissent avec des franges de paille, des galons à sequins de paille ou bien à boules de paille, pareils à ceux que l'on emploie parfois dans les garnitures de chapeaux. Ces toilettes conviennent aux dames; mais une robe de gaze blanche unie, garnie de franges de paille, conviendrait aussi à une jeune fille.

J'ai prononcé le mot de chapeaux; il me fait souvenir que je me suis engagée à une rectification : les dessins de *chapeaux empire*, publiés dans le n° 27, ont été fournis par Mme Aubert... mais un peu à titre d'*épouvantail;* elle n'en fait de semblables que dans le cas où on l'exigerait, car elle a trop bon goût pour livrer à ses clientes des chapeaux disgracieux.

Les corsages de foulard et de cachemire blanc, portés avec des jupes différentes, s'établissent plus que jamais dans la toilette féminine; on les orne de broderies russes exécutées en soie brune ou noire, de rubans de velours, de galons-cachemire à franges microscopiques; j'ai déjà indiqué ces galons à nos lectrices. On les emploie à faire des garnitures de robes, de vestes, de corsages; on les voit aussi sur tous les costumes élégants que l'on prépare pour les petites filles. Ils font un effet charmant sur les vêtements blancs, gris ou écrus; ils sont moins à leur place sur les vêtements rouges, et redeviennent jolis lorsque le fond du galon est pareil au vêtement qu'il garnit. E. R.

VARIÉTÉS.

L'APPOINT DES VERTUS.

Toutes les vertus grandes ou petites que nous devons nous efforcer d'acquérir ne suffisent pas pour nous rendre heureux, ni surtout, chose plus importante encore, pour rendre heureux ceux qui nous entourent. Quelle que soit leur importance, quel que soit le rang qui doit leur être assigné, vertus sublimes, héroïques ou menues vertus quotidiennes, il faut, pour leur donner tout leur éclat, pour les mettre à même de porter tous leurs fruits, il faut savoir les compléter par un appoint: le désintéressement.

Sans le désintéressement, en effet, il n'existe point de vertu réelle, et toutes les vertus prises isolément ou réunies ne représentent plus qu'une spéculation habile et avantageuse.

La vertu consiste à donner, à donner toujours, sans compter, ses soins, ses sacrifices, son dévouement, à prendre toujours sur soi, sur sa part, pour augmenter la part d'autrui. Si mes lectrices doutent de cette affirmation, je les engage à analyser avec moi quelques-unes des vertus qu'elles sont appelées à exercer. Le sujet est digne de leurs méditations, et j'ose espérer qu'elles ne perdront pas le temps qui me sera accordé.

D'où vient que certaines femmes vertueuses, remplissant exactement, à leur sens, leurs devoirs envers Dieu et envers leur famille, n'inspirent pourtant qu'une sympathie médiocre, que l'on se hâte d'exprimer du bout des lèvres, comme pour acquitter une dette dont on reconnaît la validité, mais à laquelle on veut échapper le plus vite possible? C'est que leurs vertus nombreuses, incontestables, mais s'exerçant sans désintéressement, sont dépourvues de leur charme principal : elles seront toujours respectables, mais ne seront jamais aimables.

S'il s'agissait uniquement de ces individualités, de l'avantage personnel qu'elles obtiendraient en modifiant leur caractère, les réflexions que je soumets à mes lectrices auraient déjà quelque importance; mais il s'agit d'un intérêt bien autrement considérable, car il y va du bien en lui-même, de sa force d'expansion, des prosélytes qu'il peut faire, des imitateurs qu'il peut trouver. Or la vertu dépourvue de désintéressement éloigne au lieu d'attirer, et les esprits superficiels commettent bien souvent l'injustice de lui attribuer toute la maussaderie, la sécheresse, tous les inconvénients, en un mot, qui sont inhérents, non à la vertu elle-même, mais aux caractères qui la pratiquent incomplétement et l'appliquent, dans une mesure étroite autant que déplaisante, à l'accomplissement de leurs vues égoïstes, à la satisfaction de leurs intérêts personnels.

Prenons pour premier exemple une jeune fille mondaine. Elle a reçu l'éducation que l'on donne aujourd'hui, hélas!... à beaucoup de jeunes filles: on lui a appris beaucoup de choses inutiles, peu de choses essentielles; elle brode admirablement, mais elle ne sait pas coudre; elle joue, pas toujours en mesure, des contredanses brillantes, voire même des fantaisies compliquées, mais elle ne sait pas faire même une omelette, et, si elle est destinée à gouverner un modeste ménage, le ménage jeûnera le jour où son unique servante viendra à tomber malade. Elle n'a pas été élevée en vue des devoirs qu'elle aura à remplir, mais uniquement pour les plaisirs que l'indépendance lui tient en réserve dès que le mariage l'aura émancipée de la tutelle exercée par ses parents. Nul ne connaît l'avenir d'une femme. Ne faudrait-il pas, en face de cet inconnu qui peut être menaçant, élever chaque jeune fille de façon qu'elle puisse s'acquitter sans gaucherie des fonctions les plus diverses, qu'elle tienne convenablement et utilement sa place devant sa table à ouvrage, et même dans sa cuisine? Loin de là, on paraît supposer qu'elle ne quittera jamais un salon élégant, et on lui donne des connaissances et des talents, superficiels d'ailleurs, faits uniquement pour lui attirer quelques compliments plus complaisants que sincères. La jeune fille qui a reçu cette éducation se soucie peu du bonheur de l'homme qu'elle épousera; elle l'envisage comme étant destiné de par la nature et les lois du monde à lui procurer la facilité de hanter les salons, les fêtes, en étant toujours l'humble esclave de ses goûts et de ses caprices.

Ces dispositions éveillent à juste titre l'indignation de certaines personnes vertueuses; mais sont-elles bien sûres de n'avoir pas à se reprocher quelques sentiments qui, par une route tout à fait opposée, aboutissent au même but égoïste?

Celles-ci se sont mariées pour exercer rigoureusement leurs devoirs, tous leurs devoirs; elles seront économes, actives, infatigables, ingénieuses, adroites; voilà bien des vertus! Hélas! il leur manque l'appoint... le désintéressement.

Elles ne donneront pas ces vertus, elles voudront les échanger; en retour de leurs sacrifices, elles exigeront des sacrifices au moins équivalents; si elles s'imposent, par esprit de prévoyance, par instinct d'économie, des privations louables, elles en diminueront la valeur, elles les rendront moins louables en imposant ces privations à ceux qui dépendent d'elles. Certaines femmes économes obligent leurs maris à scier leur provision de bois : cela n'a rien que de fort naturel lorsqu'on ne peut payer un scieur; mais, quand un travail pénible est exigé uniquement pour réaliser une économie non obligée, l'économie n'est plus une vertu et se transforme en défaut. Sur ce point, comme sur tous les autres, il est permis de s'imposer à soi-même toutes les peines, toutes les fatigues, mais non de les imposer à autrui. Mais, dira la femme vertueuse telle que je la suppose, cela n'est que juste; les services que je demande à mon mari sont seulement l'équivalent de ceux que je lui rends. Prenez garde!... Voici que le désintéressement fait défaut; il est bon de se rappeler parfois cette maxime d'un auteur ancien : « La justice absolue se transforme en injustice. » Dès que la vertu tient un registre exact de ses sacrifices et de ses efforts pour en réclamer le prix, elle déchoit, car elle ne représente plus qu'une association terminant son inventaire par le partage exact des bénéfices et des pertes de la communauté. Le mariage est en effet une association, m'alléguera-t-on; sans doute, mais il doit être l'association de deux cœurs généreux, évitant mutuellement de faire peser sur leur compagnon des charges trop lourdes.

En retour de son économie, de ses privations, des fatigues qu'elle s'impose pour assurer aux moindres frais possibles le bien-être de la communauté, la femme vertueuse, mais non généreuse, demandera à son mari le sacrifice des goûts et des habitudes qu'il a pu contracter. « Je ne me permets aucun plaisir, » dira-t-elle, « il est juste que lui aussi n'en ait aucun; s'il y a des distractions qui lui sont chères, il doit y renoncer; il doit penser comme moi, agir comme moi, préférer ce que je préfère, éviter ce que j'évite, renoncer à ce qu'il aimait pour aimer uniquement ce que j'aime. »

On le voit, nous arrivons exactement au résultat condamnable auquel aboutit la jeune femme mondaine telle que nous l'avons esquissée plus haut. L'une et l'autre des femmes que nous étudions partent d'un point opposé, chez l'une les défauts, chez l'autre les qualités, pour arriver à un but qui est identique, parce que l'une et l'autre y est conduite par un sentiment égoïste. Sans doute le mari et la femme doivent vivre d'une vie commune, avoir, s'il se peut, les mêmes sentiments, les mêmes goûts, les mêmes opinions, renoncer de part et d'autre à tout ce qui pourrait les diviser, mais à une condition : le renoncement doit être volontaire et mutuel. Sur ce point, d'ailleurs, il ne faut pas dissimuler cette vérité aux femmes : la transformation doit se faire surtout en elles; ce sont elles qui doivent s'efforcer de changer en elles-mêmes tout ce qui troublerait l'harmonie du ménage. L'homme est le véritable *éducateur* de sa femme; les rôles ne peuvent être intervertis sans que les qualités de la femme soient amoindries par l'exercice d'un despotisme qui altère en elle tout le charme que la nature lui a accordé. L'influence de la femme est bienfaisante et légitime sans nul doute; elle peut, elle doit s'exercer au profit de la communauté : mais cette influence perd son caractère de légitimité dès qu'elle s'exerce au profit personnel de la femme, dès qu'il s'agit pour elle de satisfaire des vues égoïstes qui sont en opposition avec les inclinations de son mari.

Comment discerner cependant la limite qui sépare ce qui est légitime de ce qui est injuste? Plus que toute autre, la femme vertueuse sans générosité se dit avec orgueil: « Je remplis tous mes devoirs; donc mes opinions, mes inclinations, sont la vérité même; donc il faut que, dans l'intérêt même de mon mari, il partage mes convictions, puisque ces convictions sont justes et salutaires. » C'est ainsi que l'orgueil nous conduit à l'intolérance, et voilà comment les vertus non désintéressées arrivent à des conclusions absolument opposées à l'esprit de la vertu, à celui de la religion. Il ne faut pas oublier, en effet, que le Fils de Dieu a condamné les pharisiens par cela seul qu'ils se croyaient plus parfaits que leurs semblables et qu'ils méprisaient ceux-ci du haut de leur vertu prétendue. Ceux qui se hâtent de juger la conscience d'autrui, de la régenter, de la redresser, de la soupçonner, dès qu'ils croient y découvrir une différence avec la leur propre, sont les pharisiens modernes; ils ont besoin de relire l'Évangile pour y apprendre la tolérance, pour y puiser l'indulgence qu'ils doivent à leur prochain, la défiance et la sévérité qu'il est bon d'avoir vis-à-vis de soi-même. Mais la vertu sans désintéressement n'est point modeste, ou du moins elle n'est humble qu'en paroles; elle dit volontiers : « Je suis un vase d'iniquités, mais, Dieu merci, voilà de ce côté des âmes encore plus perverses que ne l'est la mienne. »

La femme est, ou du moins devrait toujours être, la gardienne de la paix domestique; mais cette paix se compose d'un grand nombre d'éléments divers. Elle ne se résume pas tout entière dans les soins donnés à l'existence matérielle : cela est beaucoup, sans doute, mais cela n'est pas suffisant. Elle fera maudire la vertu à son mari s'il est d'un caractère vif, ou le rendra malheureux s'il est patient et faible, du moment où elle s'accordera le droit de réformer ses idées et ses habitudes, d'exiger de lui un changement radical, conforme à ses propres tendances. Son action sera d'autant plus insupportable qu'elle s'exercera au nom de principes plus absolus, et elle obtiendra ce résultat déplorable, de faire détester tout ce qui devrait être respecté. On ne change pas un cœur, on ne détruit pas des habitudes d'esprit, en imposant des règles sévères, des pratiques minutieuses; il faut d'abord faire aimer le bien, et le despotisme est tout à fait impropre à ce résultat. Être en toute circonstance irréprochable quant à soi, tolérante, indulgente pour les autres et pour son mari comme pour les autres, ne jamais supposer un seul moment que les qualités dont on peut être douée confèrent le droit de façonner à sa guise le compagnon de son existence, le dispenser généreusement de tout ce qui peut lui déplaire, tels sont les meilleurs moyens à employer pour rendre la vertu aimable; telles sont les conditions qui seules peuvent constituer un bon ménage.

Il en est sans doute qui sont fort paisibles en apparence, et même en réalité, sans que l'on se soit conformé à cette ligne de conduite. La femme, forte de ses qualités, s'exagérant involontairement les bénéfices qu'elle doit retirer de l'exercice de ses vertus, a résolûment façonné son mari à tout ce qui lui paraît être le bien; il se meut d'après ses instructions, il agit d'après le programme qu'elle lui a impérieusement tracé, il n'existe plus qu'à l'état de machine bien soignée et devant reconnaître les soins reçus en se mouvant dans le cercle qui lui est désigné sans jamais oser s'en écarter. Sa femme le dirige en tout, sans même s'apercevoir qu'en intervertissant les rôles tels qu'ils sont assignés par la nature, elle arrive à annuler l'intelligence de son mari, à amoindrir sa valeur, à l'abaisser vis-à-vis des autres, vis-à-vis de lui, à s'abaisser elle-même par conséquent.

C'est qu'il existe peu de femmes qui aient sérieusement réfléchi sur leur mission, sur leurs devoirs, et même, pour toucher une corde plus personnelle, sur leurs véritables intérêts. *Conduire son mari*, telle est l'idée fixe, le désir ardent de la plupart des femmes. Pour arriver à ce résultat envié, elles agissent chacune d'après leur organisation particulière, d'après l'éducation qu'elles ont reçue, mettant en œuvre, les unes leurs caprices et leurs défauts, les autres leurs vertus intéressées.

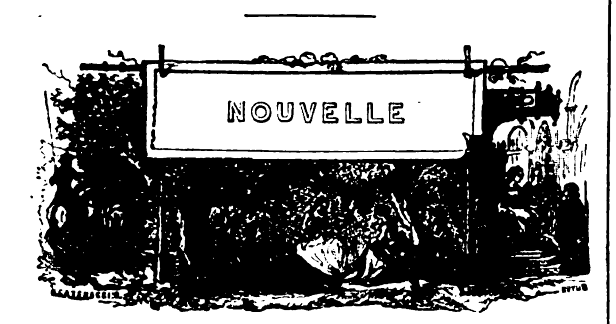
La femme n'est point faite pour exercer l'autorité, mais pour la subir. La mère seule, la mère, responsable de l'avenir de ses enfants, acquiert, par le seul fait de sa responsabilité et de sa tendresse, les lumières nécessaires pour diriger les intérêts de la famille; mais cette autorité ne peut s'exercer qu'à défaut de celle du père. Il arrive, cela ne saurait être nié, que la prévoyance, le renoncement, toutes les vertus qui sont naturelles aux mères manquent parfois au père; dans ce cas, mais uniquement dans ce cas, lorsqu'il s'agit de combattre la prodigalité, de sauvegarder les intérêts des enfants, la femme dont la maternité a étendu les devoirs peut et doit même montrer de la fermeté. Mais prétendre *conduire son mari* dans toutes les circonstances de la vie, même lorsqu'il peut fort bien se conduire lui-même, trouver une satisfaction de vanité dans la docilité de l'homme dont on porte le nom, combien cela est puéril! Combien même cela est opposé à une fierté bien entendue, noblement comprise! La femme, dépendante de son mari de par les lois de la nature et de la société, ne peut bénéficier d'une considération dont elle le dépouille à son profit. C'est de son mari, c'est par lui, qu'elle doit recevoir le reflet de la considération, du respect qu'il peut

mériter. En le *menant* à sa guise, elle le ridiculise et se déconsidère elle-même par conséquent; au contraire, sa déférence envers lui, une soumission qui peut fort bien *s'allier* avec la fierté, puisqu'elle est due à la conscience de la supériorité du chef de famille, appellent le respect de tous, et établissent ainsi la considération, qui ne peut déserter un mari sans s'éloigner de sa femme.

Mais tous les maris ne sont pas justes, me dira-t-on, tous n'ont pas la supériorité d'esprit et de caractère qui inspirent à la femme une confiance sans limites et la décident à abdiquer son individualité. J'ai dit assez de vérités aux femmes pour pouvoir reconnaître que ces allégations ne sont pas absolument dénuées de justice. Oui, l'on peut rencontrer des maris exigeants, déraisonnables, égoïstes : raison de plus pour soustraire soigneusement ces défauts à la connaissance d'étrangers moqueurs et malveillants; raison de plus pour redoubler de déférence envers celui dont on porte le nom, et qui ne saurait déchoir dans l'estime d'autrui sans entraîner sa compagne dans sa chute.

Si certains esprits se refusent à pratiquer le désintéressement pour lui-même, ils devraient s'y décider tout au moins pour atteindre plus sûrement le but qu'ils ambitionnent; ils devraient se souvenir que l'on obtient d'autant plus qu'on exige moins; ils devraient connaître les effets de l'émulation, et savoir que tout est contagieux en ce monde, le mal comme le bien, l'égoïsme comme la générosité; ils devraient apprendre que leur exemple peut être recueilli, suivi, et que, lorsque chacun arrive à vivre pour lui seul, chacun s'affaiblit en s'isolant. La sympathie se retire absolument de tout être, fût-il le plus vertueux du monde, du moment où cet être n'emploie ses vertus qu'à sa propre satisfaction; or la sympathie de nos semblables est une force qui ne doit pas être dédaignée, une ressource qui peut devenir précieuse, et en tout cas, en toute situation, une jouissance exquise dont on ne saurait se passer sans que le cœur se dessèche et s'appauvrisse dans l'isolement.

EMMELINE RAYMOND.



HISTOIRE D'UNE CORBEILLE DE NOCES.

I.

« Monsieur Duval, vous êtes pensif, ce soir !

— Et vous aussi, ma chère, votre tricot ne va pas fort; vous ralentissez vos aiguilles, et vous essuyez vos lunettes de temps en temps.

— Ah ! mon ami, on ne marie pas sa fille tous les jours. Un peu de rêverie et d'inquiétude dans ces moments-là est bien permis à une mère.

— Et moi donc, madame Duval, ne puis-je pas aussi être soucieux? N'ai-je pas raison de me chagriner, en pensant qu'elle va nous quitter, que nous allons la donner à un autre, notre fille, notre trésor, notre Emmeline? »

Ici, M. Duval se tut et baissa la tête sur sa poitrine; sa femme poussa un long soupir, et, pendant un moment, les deux époux restèrent silencieux.

C'était dans un appartement parisien, confortable et bien rangé, qu'avait lieu cet entretien de famille; dans un petit salon tendu, décoré, frais meublé et capitonné, où tout révélait l'aisance, le repos et le bonheur domestique; où tout était soigné, propret, agréable et commode, depuis le cuivre étincelant et le marbre gris du foyer, jusqu'aux éclatantes fleurs pourprées des verveines de la jardinière, depuis la lampe perfectionnée, avec son globe de cristal et son prudent abat-jour vert, jusqu'à l'épais tapis où Mme Duval enfonçait ses pieds, en faisant cliqueter ses aiguilles; depuis le grand fauteuil à oreillettes, qui berçait parfois l'assoupissement de son digne mari, jusqu'au numéro du *Journal* qui avait tout doucement provoqué ce somme.

Aussi y avait-il beaucoup de calme, de satisfaction et de bien-être dans la contenance et sur les traits des deux époux. Mme Duval avait un beau teint frais, une bouche qui souriait toujours, une petite main grassouillette et de vifs yeux bruns, qui semblaient noirs à côté des grosses boucles blanches brillant en reflet d'argent sous les nœuds ponceau de son bonnet de dentelles. Le profil reposé, les yeux tranquilles, le sourire paternel et bonhomme de M. Duval, avaient une expression de bienveillance infinie et de suprême paix intérieure que rien ne pouvait troubler des petites vicissitudes de ce monde, pas même le susdit numéro du *Journal*, malgré la guerre de Schleswig, détaillée dans toutes ses péripéties, et le procès de Jacques Latour, raconté avec toutes ses horreurs. Cependant le sourire du vieux père s'était éteint pour un moment, et il avait légèrement incliné sa tête couverte de cheveux gris, lorsqu'il avait parlé du prochain mariage et aussi du prochain départ d'Emmeline.

« Que cela paraît singulier, de marier son enfant! » reprit Mme Duval après un moment de silence. « Il y a si peu de temps qu'elle a quitté la pension et les robes courtes! Elle laisse encore traîner ses dés et ses mouchoirs dans tous les coins, et sa dernière poupée, Monsieur Duval, n'est pas du tout abîmée. Pensez que nous la lui avions donnée à la Noël, il y a quatre ans.

— C'est vrai; notre Emmeline n'en a que dix-sept à peine! Et elle est si enfant, si rieuse, si gentille! Je ne puis pas m'habituer à ces gros bandeaux qui lui haussent le front, à ces longues queues qui cachent ses petits pieds, et qui balayent la pelouse. Je la vois toujours avec ses petits tabliers bleus et sa jolie frisure blonde, vermeille comme une fraise, blanche comme une marguerite, vive comme un pinson, et pas plus haute que cela.

— Et moi donc, Monsieur Duval, je la vois de bien plus loin encore! Vous rappelez-vous le jour de joie, le beau jour du bon Dieu où notre Emmeline est née? Vous n'étiez pas à Paris alors; vous étiez allé à Mulhouse faire des commandes dans les fabriques. Le soir même de sa naissance, vous êtes revenu; on lui avait mis, pour votre arrivée, son plus joli bonnet de dentelle; ses petits doigts, fins et potelés, s'agitaient sur son oreiller; sur ses lèvres roses il y avait encore quelques gouttes de lait, parce qu'elle venait de teter sa nourrice; et comme à vos baisers Emmeline avait entr'ouvert les yeux, vous vous êtes écrié d'un air tout satisfait : « En vérité, Madame Duval, notre fille a pris vos beaux yeux noirs. Elle a, ma foi! bien raison; ce sont, à mon avis, les plus jolis yeux du monde. »

— Et vous la rappelez-vous à trois ans de là, lorsqu'elle a eu le croup? Pauvre petite! comme j'ai encore tout cela devant les yeux : la chambre en désordre, les rideaux baissés, le murmure des pas étouffés dans l'antichambre, la figure soucieuse du docteur, la vôtre, pâle et fatiguée; la sienne, pauvre cher ange, toute tirée et bleuie par le mal; et sa respiration haletante, et ses membres immobiles, nos mains entrelacées, notre attente affreuse, et nos larmes qui, en se mêlant, tombaient larges, lourdes, silencieuses, sur son petit lit!

— Et ce premier de l'an, Monsieur Duval, où elle est venue vous apporter sa première page d'écriture? Comme elle était timide et glorieuse, confuse et triomphante dans sa petite robe de cachemire bleu, quand elle est entrée sur la pointe du pied, allant tout droit au lit dans notre chambre, et qu'en se haussant sur ses petits doigts, elle vous a tendu la feuille de papier doré, et vous a dit d'une voix gentille : « Papa, je te souhaite une bonne année, une bonne santé, une longue vie, et je t'apporte un compliment et deux gros baisers pour étrennes! »

— Et ce jour donc, Madame Duval, où Emmeline était perdue? Nous étions à la campagne alors, et, depuis le matin, notre espiègle était partie. J'avais cherché dans le jardin, dans les combles de la maison, sur la route du village; j'avais appelé dans la prairie, et je pensais, avec un frisson, aux bords fleuris de la rivière. Mais voici qu'en traversant le verger, et en appelant Emmeline, la voix troublée et le cœur battant, j'entends soudain une voix qui me répond et qui semble venir du ciel : « Je suis là, papa; je descends tout de suite. » Je lève la tête, je regarde, et je vois ma fillette dans un cerisier. Les longues touffes de feuilles lui faisaient comme des guirlandes sur sa robe de basin blanc; sa bouche était toute rafraîchie et humide encore du bon jus des fruits sucrés; et, à ses oreilles, elle avait attaché deux cerises qui brillaient dans les papillottes bleues comme des pendeloques de corail. « Et que fais-tu donc là, petite étourdie? » lui dis-je, moitié riant, moitié fâché. « Papa, j'ai été jeter par terre ce vilain homme de paille qui fait peur aux oiseaux; maintenant ils sautillent sur les branches, ils chantent en becquetant, et je mange avec eux. Il faut bien, papa, que tout le monde vive! »

— Elle avait déjà bon cœur, » dit Mme Duval en se remettant à l'écharpe commencée. « Et cela n'a pas changé avec l'âge, au contraire. Elle se mettrait au feu pour nous, elle nous fait oublier la vieillesse et l'ennui; elle a toujours mille raisons pour nous réconforter, mille gentillesses pour nous faire rire; et, sur sa petite bourse de chaque mois, elle fait d'abord la part des pauvres : celle de sa toilette ne vient qu'après.

— Heureusement que nous sommes là, Madame Duval, pour parer notre trésor d'une façon convenable. Ah! c'est pour nous un trésor, en vérité; et il faut que nous la cédions à un autre. Pourvu que cet autre comprenne combien il nous doit de reconnaissance, et combien il lui doit d'amour!

— Monsieur Duval, je ne crois pas que, de ce côté-là, il y ait jamais rien à craindre. Raymond Lagrange est un gentil garçon, aussi bon que joli, aussi gai que modeste. Il a tout, à mon avis : du cœur, de la raison, de l'esprit et du bon sens; et, ce qui ne gâte rien, il est riche.

— Encore plus riche que nous, » répliqua M. Duval avec une expression d'admiration secrète.

« Oh! ce n'est pas cela qui m'éblouit, » reprit la mère. « Emmeline le mérite bien d'abord; elle est faite pour être femme du monde et pour briller dans un salon.

— Certainement, » répondit le papa. « Y a-t-il rien de trop beau pour elle? Je suis sûr que, quand on la verra à un balcon des Italiens ou à l'Opéra, dans une loge, en robe de velours ou de tulle, avec des diamants au cou et des diamants dans les cheveux, on se dira, en la lorgnant et en se poussant le coude : « Quelle est donc cette grande dame, cette ambassadrice, cette princesse étrangère? » Et on ne se doutera guère que c'est une simple petite Parisienne, née au-dessus d'un magasin de toiles peintes de la rue des Bourdonnais.

— Eh! tout doux, tout doux; comme vous y allez, Monsieur Duval, avec vos loges à l'Opéra et aux Italiens, vos grandes façons et vos diamants au corsage! Raymond a beau avoir quinze mille livres de rente et une bonne place de sous-chef au ministère de l'intérieur, ce n'est pas avec ces revenus-là qu'on peut faire de pareilles dépenses.

— Dame, pourquoi pas? » reprit l'époux non convaincu. « Je ne vois pas pourquoi mon gendre refuserait quelque chose à ma fille. Il ne le fera pas maintenant du moins, il est trop épris.

— Ce n'est pas tout d'être épris, il faut être raisonnable, » dit la mère avec gravité. « Et si Raymond ne l'était pas, je suis sûre qu'Emmeline le serait pour deux. Elle est si gentille, notre Emmeline!... La voilà, tiens, Monsieur Duval. Ne va pas lui tourner la tête avec tes projets de toilette et de loge à l'Opéra. »

A cette recommandation prudente, M. Duval n'ajouta pas un mot; seulement il se rassit sur son fauteuil, et tourna la tête du côté où des pas légers se faisaient entendre et où Emmeline allait entrer.

La jeune fille s'annonçait de deux manières : d'abord, par le frôlement de la robe aux fauteuils du premier salon, puis par les éclats argentins de sa voix fraîche et veloutée. Ce qu'elle chantait, c'était un des plus jolis thèmes de *Rigoletto*, la cavatine du duc de Mantoue : *Souvent femme varie*, qu'elle répétait, prolongeait, et reprenait encore, comme un écho fidèle et joyeux. Soudain la porte du salon s'ouvrit, et l'enfant gâtée entra en sautillant : « Bien fol qui s'y fie! » chantait-elle à plein gosier au moment où elle alla se jeter au cou de son père. « Et vous, papa, vous y fiez-vous? » lui demanda-t-elle en le regardant entre les yeux, et en lui prenant les deux mains avec une finesse pleine de grâce.

M. Duval avait dit vrai : on ne pouvait guère se douter, en voyant Emmeline, que cette mignonne fleur de beauté était éclose, par un brumeux ciel de novembre, au second étage d'une maison noire et humide, au-dessus des rayons poudreux et des antiques comptoirs d'un vaste magasin de la rue des Bourdonnais. On eût dit plutôt qu'elle était née auprès des bois verts, auprès des eaux limpides, au souffle d'un air embaumé, tant il y avait en elle de fraîcheur, d'éclat, de rayonnement et de vie. Du soleil sur ses cheveux blonds qui se tordaient capricieusement en belles ondes dorées; du soleil dans ses fins yeux noirs, qui brillaient et réchauffaient comme deux rayons; du soleil sur ses lèvres incarnates, qui avaient la teinte vive des haies d'églantines; du soleil dans son sourire qui était si radieux et si doux. Il n'y avait rien d'étonnant à la *gâterie* du papa, à l'idolâtrie du vieux ménage. Le visage d'Emmeline était aussi attrayant que son chant était sympathique, et l'aimable expression de ses traits achevait vite la conquête commencée par le charme de sa voix.

« Si je me fie... à qui? aux femmes, me demandes-tu, Liline? » dit M. Duval en caressant des ondes de cheveux d'or.

« Ah! papa, ce n'est pas la peine de me répondre; je sais mieux que vous ce que vous pensez. Pourriez-vous douter de nos vertus, de nos charmes, de nos perfections même, quand vous vivez depuis vingt ans entouré de deux femmes d'élite, paisible, favorisé et heureux comme un cher papa que vous êtes, entre maman, qui est un ange, et moi, qui suis un lutin?

— Un lutin, c'est le mot, » dit Mme Duval en levant la tête, et cessant d'agiter ses aiguilles; « un lutin sautillant, aussi espiègle et aussi joyeux que les airs italiens qu'il chante.

— Ah! maman, j'ai beau chanter, je ne ris pas toujours, » répliqua Emmeline avec un petit air triste, poussant un léger soupir, et jetant un regard de côté sur une lettre qu'elle tenait à la main. « En ce moment, par exemple...

— Tu es triste en ce moment? Ah! je ne m'en doutais guère, » dit M. Duval avec un air soulagé. « Et voyons, Liline, dis-moi ce qui t'afflige. Veux-tu une robe neuve ou une nouvelle partition? Ou bien, as-tu envie d'une loge pour la première représentation de *l'Africaine?* Ou serait-ce cette lettre que tu chiffonnes là dans la poche de ton tablier?

— Une lettre? De qui donc cette lettre? » interrompit Mme Duval, quittant ses aiguilles et son tricot pour prendre une position interrogative.

« Oh! maman, c'est d'Emma Vernier. Vous savez qu'il y a déjà deux mois que je ne l'ai vue?

— Et tu cesseras sans doute de la voir tout à fait, Emmeline; je ne vois pas même l'utilité de cette correspondance. Les amitiés de pension ne sont pas éternelles, et vous vivez, Emma et toi, dans des cercles si différents! Tu seras presque une dame du grand monde après ton mariage, ma fille, tandis que la pauvre Emma... Je ne nie pas que son père, monsieur Vernier, soit parfaitement honorable; mais enfin, c'est un homme qui a eu des malheurs...

— Oui, maman, et qui, jusqu'à présent, les a supportés avec beaucoup de résignation et de courage. Et puis, je ne pourrais pas oublier Emma, quand même je deviendrais tout à fait grande dame. Est-ce qu'on perd son cœur parce qu'on prend un mari? Je voudrais bien voir que Raymond s'avisât de vouloir usurper toute ma tendresse au détriment de mes anciens amis... N'est-ce pas, papa, vous lui diriez bien qu'il n'est pas le premier en date?

— Qu'elle est drôle et gentille! » répliqua M. Duval, en caressant la petite main blanche qu'Emmeline avait passée autour de son cou.

« A propos de Raymond, » reprit Mme Duval en relevant ses lunettes, « sais-tu bien, Emmeline, qu'il est venu aujourd'hui?

— Il est venu?... Et où donc étais-je?

— Dans le jardin, je suppose, à faire des boutures de fuchsias.

— Et pourquoi, maman, ne m'avez-vous pas appelée?

— Parce que, ma chère, Raymond venait pour moi

seule. Il avait une confidence à me faire; il ne voulait pas te voir.

— Il ne voulait pas me voir! le malhonnête! » s'écria Emmeline avec un sourire éclatant et une petite moue de bonne humeur.

« Non, ma bonne Emmeline, parce que ta présence l'aurait gêné dans ses confidences. C'est moi qu'il a chargée de sonder le terrain.

— Sonder le terrain... vous, maman? ce doit être alors un sujet grave.... Qu'est-ce qu'il peut avoir d'important à me révéler? Revient-il des fantômes dans les greniers de sa maison de campagne? Monsieur Raymond n'a-t-il pas pu assortir, pour notre boudoir mauresque, ce reps bleu et argent qui me plaisait si fort? A-t-il une affaire d'honneur avec un de ses confrères de bureau; ou, au lieu de m'emmener à Naples, complote-t-il de faire notre voyage de noces au Havre ou à Enghien?

— Rien d'aussi tragique que tout cela, ma fille, » répondit Mme Duval en souriant. « Le mystère dont il s'agit est important sans doute, mais il est essentiellement joyeux. M Raymond venait pour me parler de ta corbeille de noces.

— Ah! ce n'est que cela? » fit Emmeline d'un petit air négligent.

« Ce n'est que cela? Vraiment, je te trouve difficile. Attends un peu que je te rapporte le discours de Raymond, et tu vas voir si cette corbeille doit être peu de chose. « Ma chère madame Duval, » m'a-t-il dit, « je « vous avouerai, sans avoir l'intention de me flatter, que « j'ai fait quelques économies. Il me reste, par exemple, « tout mon revenu de l'an passé, plus cinq mille francs « touchés au ministère. Notre logis est trouvé, notre mé« nage complet; je ne sais plus que faire de cet argent, « et je voudrais l'employer à faire plaisir à Emmeline. Je « pense donc à mettre les vingt mille francs dans sa cor« beille; mais je ne connais pas assez ses goûts; ques« tionnez-la donc sur le choix des objets. »

Quiconque, pendant ce bref récit, eût attentivement considéré le visage d'Emmeline, eût vu ses lèvres s'entr'ouvrir, son regard étinceler, sa petite main frémir d'hésitation et d'impatience, et, en un mot, tous ses traits mobiles exprimer l'étonnement, la crainte et le désir. Quand sa mère eut fini de parler, elle releva lentement la tête, qu'elle avait baissée pour un moment dans l'attitude de la réflexion, et s'écria d'un ton à la fois joyeux et un peu troublé:

« Ainsi, maman, vous dites vingt mille francs... vingt mille francs tout juste?

— Oui, Emmeline; quinze mille francs du revenu de Raymond et cinq mille francs du ministère.

— C'est superbe, en vérité! » répéta la jeune fille, retombant dans une sorte de rêverie.

« Oui, vraiment, c'est superbe. Monsieur Duval, tu n'as pas été aussi généreux que cela; il est vrai que nous n'étions alors que de petits commerçants, nous autres, et qu'on ne faisait pas tant de luxe dans notre temps. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit, Emmeline... Tu sais comme Raymond est impatient quand il a un projet en tête. Il va venir demain me demander combien tu veux de robes, de parures, de cachemires et de volants de dentelle. Je serai forcée de lui répondre, et il faudra que tu sois décidée d'abord... Il me semble qu'il serait bien temps d'y penser. Il est cinq heures et demie, et ton amie, madame d'Aubel, vient dîner avec nous à six heures... Allons, ma bonne, tâche de tout considérer et de bien réfléchir.

— Oui, maman, » répondit la jeune fille d'un air rêveur, toujours inclinant la tête.

« Ce sera peut-être difficile pour toi, de choisir; tu n'as pas encore l'habitude de commander tes toilettes..... Je t'aiderai, si tu veux; j'ai déjà combiné une partie de notre affaire. Ainsi, il faudrait d'abord: 1o deux robes de satin, l'une claire et l'autre foncée; *item*, deux robes de velours; quatre robes de poult de soie, de taffetas ou de gros de Naples; trois en foulard, une pour les soirées, une autre pour les promenades de l'après-midi, et la troisième foncée, pour les courses du matin. Avec cela, il faudrait deux cachemires, un indien, de trois mille francs, et un français de quinze cents francs peut-être; une pointe de dentelle blanche; un châle et un bournous de dentelle noire; un....

— Maman, vous êtes bien bonne, » dit soudain Emmeline en relevant la tête avec un air de décision subite; « mais vous prenez une peine inutile. Vous m'avez dit tout à l'heure de me décider... Eh bien! j'ai déjà choisi.

— Ah! ah! tu vas vite en besogne... Ce sont des bijoux qui te tentent, j'en suis sûre. Tu auras vu un bel écrin, un collier de perles et de turquoises, ou bien cette étoile de brillants que tu admirais tant hier dans ce grand magasin...

— Non... pas précisément, ma mère... Vous avez dit vingt mille francs?

— Je parie qu'Emmeline songe à se donner un pavillon à la campagne, » dit M. Duval en riant avec des éclats joyeux. Quelque petit chalet suisse, hein? quelque chaumière de Trianon, où madame la bergère vous invitera à venir cueillir des noisettes et manger des fromages à la crême, confectionnés par ses blanches mains?

— Ce n'est pas cela non plus, papa..... Il est bien entendu, maman, que Raymond veut mettre vingt mille francs dans ma corbeille?

— Mais je te l'ai déjà répété vingt fois! » s'écria Mme Duval impatientée.

« Et c'est vous, maman, qui devez lui répondre demain?

— Oui; il m'avait dit de te questionner adroitement, de bien démêler tes goûts... Tu devrais avoir l'air de ne rien savoir... tu comprends qu'on veut te faire une surprise?

— Oui, j'entends bien, maman... Mais une surprise qui me soit agréable, n'est-ce pas?

— Eh! cela va sans dire; autrement on ne t'aurait pas consultée.

— Eh bien! maman, » dit Emmeline, rougissant un peu et parlant vite, comme quelqu'un qui, pour un difficile aveu, a rassemblé tout son courage: « Eh bien! maman, vous direz ceci à Raymond: ce que je préfère, ce que je désire, ce que je veux dans ma corbeille, ce sont.... les vingt mille francs en actions de chemins de fer.

— Vingt mille francs... dans une corbeille... en actions de chemins de fer! » répéta Mme Duval d'un ton de stupéfaction suprême.

« Serait-il Dieu possible! » s'écria M. Duval, laissant tomber son journal pour lever les bras en l'air.

« Oui, et, si cela se peut, des actions du chemin de fer du Nord; ce sont celles-là que je préfère, » reprit Emmeline très-calme, mais d'un petit ton fort décidé.

« Prodigieux! » répéta l'ex-négociant, se redressant à deux mains sur son fauteuil pour mieux considérer sa fille.

« Ah çà! voyons, Emmeline, parlons raison, » reprit la mère. « Tu n'es plus pensionnaire, mon enfant, pour nous faire des niches. Voici que tu prends un mari, ce n'est pas le moment de plaisanter.

— Aussi je ne plaisante pas, ma mère, » répondit Emmeline fort sérieuse et baissant les yeux.

« Mais tu ne me feras jamais croire que tu n'aies plus l'intention de t'amuser. Comment! je te propose des cachemires indiens, des diadèmes de diamants, des parures de dentelles, et tu me répondrais sérieusement que tu préfères des paperasses, des billets de banque, des actions de chemins de fer?

— Il est possible, maman, que mon choix vous semble bizarre; mais il est légitime et spontané. Vous m'avez dit que ces vingt mille francs me sont destinés, que je suis maîtresse d'en régler l'emploi; je vous ai crue, et voici ma réponse.

— Emmeline, ma fille, » reprit alors Mme Duval d'un air de gravité; « tout ceci est un jeu de votre part, ou bien la marque d'un sentiment jusqu'alors inconnu, qui m'étonne autant qu'il m'afflige. Je vous ai élevée, il est vrai, dans les principes d'un ordre bien entendu et d'une judicieuse économie, et je vous en ai donné l'exemple assurément; mais vous ne m'avez jamais vue lésiner. Je ne serais point surprise de vous voir aimer les fêtes, la parure et les frivolités; mais aimer l'argent, l'argent tout seul, pour lui-même!... cela me surprend de votre part. Nous sommes de simples bourgeois de Paris, et nous avons dû jadis bien compter pour mettre les deux bouts ensemble et faire honorablement notre fortune; mais nous ne sommes pas des ladres; vous êtes notre fille, et il est tout à fait impossible que vous teniez si fort à quelques misérables écus.

— Toi qui es riche surtout! » reprit M. Duval, « songe donc que tu as deux cent mille francs de dot, ma Liline.

— Oh! papa, vous les donnerez à Raymond, et il ne m'en restera pas dans les mains un seul billet de banque.

— Est-ce là ce que tu veux? » s'écria le papa complaisant. « Eh bien! je te donnerai cinq mille francs d'épingles, ma mignonne. Tu as peut-être quelque vieux compte de toilette, quelque petite dette que tu ne veux pas avouer.

— Des dettes! oh! vraiment non, papa, » répondit Emmeline avec un franc et joyeux éclat de rire. « Ah! pardon, » dit-elle soudain en se ravisant avec malice, « je dois dix sous à la portière, qui m'a monté tout à l'heure du mouron pour mes serins... Mais je viendrai bien à bout de m'acquitter avant d'entrer en ménage.

— Mais alors, ma fillette, je ne te comprends plus, » répliqua M. Duval d'un air décontenancé. « Tu n'as pas de dettes, tu ne fais pas de dépenses folles, tu sais calculer et tu as un bon cœur; je t'ai vue moi-même faire exactement la balance de tes petits comptes de chaque mois, et te passer d'un manteau de cygne pour envoyer du bois aux pauvres. Que veux-tu faire de vingt mille francs d'actions, puisque tu n'es pas avare, j'en mettrais ma main au feu?

— Je ne suis pas avare, mais je suis entêtée... je suis capricieuse, je suis absolue, » dit Emmeline, en fronçant ses fins sourcils noirs et en battant le tapis de la pointe de son petit pied. « Ce n'est pas avant le mariage que Raymond doit se permettre d'enfreindre mes volontés et de questionner mes motifs. Après, c'est différent, nous changerons de rôle. Mais pas à présent, ce serait trop tôt; je maintiens obstinément mon droit. Tant que je n'ai pas dit *oui*, je commande. »

Emmeline accompagna ces derniers mots d'un énergique mouvement de tête qui fit jaillir des reflets d'or de sa belle chevelure éclairée d'un rayon de soleil. En même temps un malin sourire vint se jouer sur ses lèvres, tandis que, d'un regard furtif, elle épiait la physionomie de chacun des deux époux, muets et étonnés. En ce moment, on entendit le bruit argentin de la sonnette, agitée par une main jeune et vive. Mme Duval se redressa sur sa chaise, et replaça ses lunettes avec un soupir de satisfaction.

« Enfin, c'est Mme d'Aubel; elle nous arrive à propos; elle réussira sans doute mieux que nous, et viendra à bout de confesser Emmeline. » Et, disant ceci, la digne mère dirigea son regard le plus courtois et le plus prévenant de ses sourires vers la porte de l'appartement.

(*La suite au prochain numéro.*)

ÉTIENNE MARCEL.



No 56,440, *Var*. Nous sommes bien forcés de nous conformer à la mode, qui tour à tour adopte ou rejette complétement certains objets. Ainsi, les travaux au crochet, plus beaux et plus solides, il faut en convenir, ont remplacé le tricot pour couverture de lit et d'édredon. Les ouvrières qui nous préparent nos modèles n'en font aucun au tricot; si nous en trouvons un qui soit beau, nous le publierons. — *No* 41,736, *Somme*. Nos dessinateurs prennent leurs modèles partout où ils les trouvent à leur convenance, et nous ne pouvons toujours en indiquer la provenance. Les boucles de ceinture se vendent à Paris dans tous les magasins de mercerie et de nouveautés. — *No* 47,794, *Italie*. Merci mille fois pour cette aimable lettre; on s'occupe de ces objets pour l'une de nos plus prochaines planches. — *No* 52,354, *Ardennes*. Les questions relatives à la santé sont balbutiées plutôt que prononcées avec solennité; dans une première visite qui est une sorte de présentation, il n'y a pas lieu, en effet, de demander à une personne que l'on voit pour la première fois des nouvelles de sa santé. Il est de toute impossibilité de sortir en cheveux, de jour, à pied; il faut par conséquent avoir une coiffure qui permette de quitter le chapeau. On ne *touche* pas *du* piano, on en joue. Il est naturel de faire en commençant au moins quelques accords dans le ton du morceau que l'on va jouer. Quand on va dans le monde, il faut éviter de se singulariser: toutes les femmes portent des corsages décolletés dans les soirées dansantes, on doit donc en porter ou rester chez soi; mais rien n'oblige à porter un corsage *très*-décolleté, ou plutôt tout devrait obliger les femmes à s'abstenir d'une mode inconvenante. On ne porte jamais de guimpe dans les soirées dansantes. Il n'existe pas de pommade *inoffensive* pour enlever le duvet qui se trouve sur les bras. * *Etudes sur la vie de Bossuet*, par Floquet; 3 volumes in-8o: 20 francs. — *Bossuet, précepteur du Dauphin*, 1670-1682, par Floquet; un volume: 7 fr. 50. *L'Abbé Maynard*, réfutation des *Provinciales*, de Pascal; 2 volumes in-8o: 12 francs. Tous ces livres peuvent être offerts à un ecclésiastique; on les trouve à la librairie Didot. — *No* 58,167, *Rhône*. Les dentelles au crochet sont plus jolies que celles au tricot; le premier genre offre aussi une plus grande variété de dessins, et enfin il est plus *à la mode*. On ne peut faire des *sujets* pour *housses* au crochet qu'en travaillant au crochet carré; de plus cela ne serait pas joli, et nous ne nous engageons pas à les publier; si l'on veut en exécuter, on peut copier des dessins de tapisserie. Merci pour l'envoi. — *No* 3,145, *Seine-et-Oise*. Ce n'est pas à sa sœur, mais à leur mère, qu'un frère présente un jeune homme, par conséquent la jeune fille n'a *jamais* à s'occuper d'une pareille présentation. Une jeune fille ne fait aucun présent à un jeune homme qui, me dit-elle, deviendra *peut-être* son mari. Quant à la jeune fille *évaporée* qui promet la même danse à plusieurs danseurs, je l'engage d'abord à se corriger de son étourderie, puis à renoncer absolument à la danse qui a été promise successivement à plusieurs danseurs: elle n'a pas d'autre parti à prendre pour expier son étourderie; il n'y a pas de *cas particulier* qui tienne. Chaque réponse arrive à son tour, et je ne puis faire aucune exception. — *No* 57,978, *Nièvre*. Je n'ai rien à critiquer dans les toilettes que l'on projette. Quant aux fichus accompagnant les robes décolletées, rien n'étant changé dans leur forme, il faut se reporter aux modèles de l'année dernière. Je n'ai jamais vu de linos rose, je ne crois pas que l'on en fasse; prendre du linos blanc avec le corsage pareil (voir notre *Corsage d'été*). Rien à changer pour le surplus. Gants paille pour le jour. Sous-manches et fichu en tulle avec dentelles. Les corsages à ceinture amincissent une personne qui a un embonpoint modéré, et grossissent au contraire les personnes *très*-grasses; dans ce dernier cas, mieux vaut encore le corsage à pointe. — *No* 45,736, *Aisne*. On ne fait plus guère de châles en cachemire blanc, brodés avec des soies de couleurs vives. Un pardessus en taffetas noir n'est pas assez chaud pour être porté en hiver. — *No* 43,859, *Isère*. Une jeune fille se met sur le devant de la voiture et laisse les places du fond à sa mère et à son père. — *Pologne*. Nous publions chaque année des modèles de ce genre, mais il nous est impossible de les conformer à toutes les tailles. Quant aux ornements, il est plus facile de les supprimer quand ils sont indiqués, que de les inventer quand ils ne sont pas indiqués. — *No* 56,574, *Rhône*. Les couvertures au tricot sont remplacées maintenant par celles faites au crochet.

AVIS.

Nous publierons avec le prochain numéro, la huitième des *Patrons illustrés* contenant les dessins et objets suivants: Caleçon pour homme. — Ceinture-corselet avec bretelles. — Guimpe en mousseline avec broderie. — Chemise décolletée pour femme. — Bonnet pour femme.

Le Directeur-Gérant: W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

RÉBUS

TOUS LES GOUVERNEMENTS.
ON DOIT ÊTRE PATRIOTE

ON DOIT
DE SES AFFECTIONS ET DE SES INTÉRÊTS,

L'AMOUR DE LA PATRIE.

DIEU, ET,

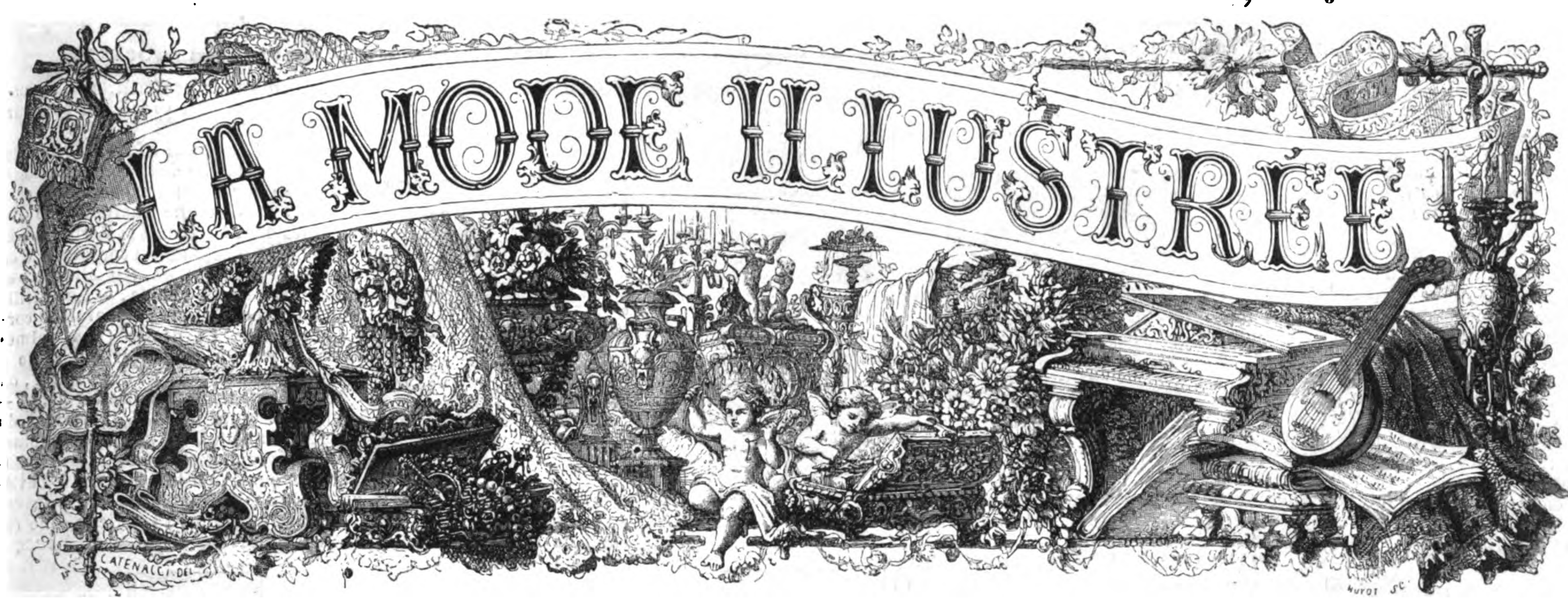
MIS,
EN FILS

ON DOIT AIMER SON PRINCE ET SES PARENTS.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Il y a des maux nécessaires.

N° 31. SIXIÈME ANNÉE. Dimanche, 30 juillet 1865.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 80 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cie, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 13, Bedford Street, Covent Garden, W. C. —

TOQUE POLONAISE.

Chapeaux d'été

DE CHEZ Mme AUBERT, RUE NEUVE-DES-MATHURINS, 6.

N° 1. — Toque polonaise, en paille, bordée d'un ruban de velours noir; même ruban, plus étroit, autour du fond; par derrière, large nœud en ruban de velours noir; devant, une touffe de feuilles de chêne. Cette toque convient aux petites filles et aux très-jeunes filles.

N° 2. — Chapeau en paille d'Italie à passe très-baissée, devant et derrière, bordée avec une ruche de velours bleu vif, à grelots de perles blanches; par devant, une touffe de ruban de velours bleu vif, ornée d'un papillon en perles, retient une grande plume blanche rejetée sur le fond du chapeau.

Jours de dentelle (points d'Alençon).

La lingerie la plus belle et la plus élégante offre presque toujours un mélange de broderie et de *jours* de dentelle, qui est d'une grande richesse, et par conséquent d'un prix fort élevé. Nous pensons être utiles à nos lectrices en leur donnant, au sujet de quelques *points* dits d'Alençon, une démonstration qui leur permettra, pour peu qu'elles y mettent quelque persévérance, d'exécuter elles-mêmes ces *jours* de dentelle.

On les fait au milieu d'une feuille ou d'une fleur, ou bien encore dans les cols et poignets des parures en toile fine ou bien en batiste. Nous avons publié récemment des patrons de cols ornés de cette façon. On découpe l'étoffe, sous le *jour* de dentelle.

Pour exécuter ces jours on emploie du coton n° 200 ou même 300, si la broderie est très-fine. La plupart de ces jours se composent de points de feston et de bouclettes, dont les nos 1 et 2 indiquent l'exécution. Après avoir fixé le brin dans la broderie entourant l'espace consacré au *jour*, on le passe à une petite distance de bas en haut, en laissant seulement une bouclette dans laquelle on passe l'aiguille, comme l'indique le dessin n° 1, qui offre un certain nombre de bouclettes déjà faites, tandis que celles marquées par un point blanc sont de simples points *de feston*. Si l'on veut exécuter un fond de tulle, on recommence un second tour, dès que l'on a terminé le premier, en rattachant chaque bouclette nouvelle à une bouclette du tour précédent. Quand on veut au contraire faire une sorte de fond de guipure, on passe le fil dans chaque bouclette, lorsque le tour est terminé, en piquant toujours de haut en bas dans la bouclette, et l'on fixe à la fin du tour le fil que l'on tient un peu tendu (voir le n° 2).

N° 3. — Roue simple se composant de sept *barrettes* (bouclettes un peu longues pour lesquelles on entrelace le brin deux ou trois fois).

N° 4. — Roue composée de deux rangs de barrettes.

N° 5. — Roue avec pois au milieu, formé par quatre fils tendus dans l'espace vide, au centre desquels on fait en rond le point de *reprise*, tel qu'on le voit sur le n° 26.

N° 6. — Roue composée de deux rangs de barrettes serrées.

Nos 7 et 8. — Le n° 7 indique plus grand que nature le travail représenté par le n° 8. Il se compose de deux rangs de barrettes *contrariées*; — vient ensuite un rang dans lequel on rattache toujours *quatre* barrettes à *une* bouclette du rang précédent, huit fois de suite à intervalles réguliers; on enfile ensuite les barrettes en piquant de *dessous* en *dessus*, pour les rapprocher les unes des autres. Le dessin n° 7 indique les barrettes du troisième rang au moment où on les enfile; on fait encore un


CHAPEAU EN PAILLE D'ITALIE.

tour avec le brin, en le passant seulement dans chaque jour qui sépare les barrettes, quatre par quatre, puis on le fixe et on le coupe.

Nos 9 et 10. — Le n° 9, plus grand que nature, indique l'exécution du n° 10. Le premier rang est formé par des barrettes, le second par huit bouclettes; le troisième rang a huit fois quatre barrettes, qui se rattachent au



brin sur lequel les bouclettes sont enfilées dans le rang précédent.

Nos 11 et 12. — Les deux premiers rangs ont chacun 32 barrettes (les premières non *enfilées*); le troisième a 16 longues barrettes; viennent ensuite deux rangs de 16 barrettes non enfilées, — un rang de brides enfilées; les huit vides et les petits œillets du milieu peuvent être festonnés comme dans la roue. Celle-ci commence par trois rangs de barrettes, les deux premières non enfilées; le milieu est fait comme pour le no 11.

No 13. — C'est un résumé de tous les *points* qui viennent d'être expliqués.

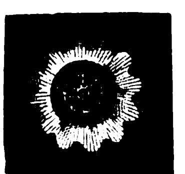
No 14. — Dans le premier rang les barrettes ne sont pas enfilées; les œillets qui forment un cercle sont festonnés; un point blanc indique la place de ceux qui ne sont pas encore faits.

Nos 15 et 16. — Le premier rang se compose de huit bouclettes; on les enfile en tendant un peu le brin; cela forme un triangle que l'on remplit au point de *reprise;* chaque triangle se commence par la pointe supérieure; quand l'un est terminé, on tourne le brin autour de la barrette pour atteindre la pointe du triangle suivant. Le dessin no 16 indique la continuation du travail.



No 2.

No 1.

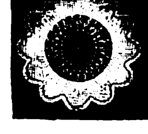


No 8.

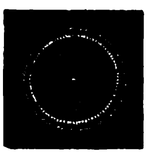
Nos 17 et 18. — On fait d'abord six bouclettes, mais en deux rangs, c'est-à-dire que dans le deuxième rang on dirige le brin comme dans le premier, et qu'il s'entrelace autour des bouclettes; alors on enfile les doubles bouclettes de façon à former des vides en forme de triangle, comme dans le dessin no 15. On forme un rang de bouclettes un peu longues (voir le no 17) que l'on attache dans les intervalles qui séparent les doubles bouclettes; on enfile les bouclettes longues, on festonne le petit œillet du milieu, puis on festonne aussi les doubles bouclettes (voir le dessin no 18).



No 4.



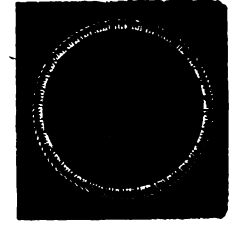
No 6.



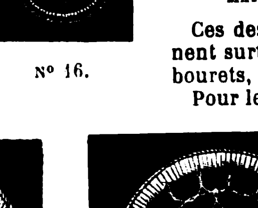
No 16.

Nos 19 et 20. — Le premier dessin, plus grand que nature, indique l'exécution du no 20. Quand on a fait le travail que représente le no 19, on remplit, au *point de reprise*, les vides contenant des points.

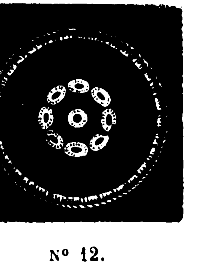
Nos 21, 22, 23. — Les nos 22 et 23 représentent des jours pour remplir un espace ovale. Ces deux dessins sont faits comme l'indique le no 21, c'est-à-dire que l'on entoure l'espace vide d'abord avec des barrettes; puis on tend le brin de façon à former une sorte de treillage, composé au milieu de carreaux en biais, de chaque côté de vides en forme de triangle; ceux-ci sont remplis au *point de reprise*. Pour le no 23, les carreaux sont divisés en deux moitiés, puis remplis en *reprise*.



No 11.



No 15. No 9.



No 12.

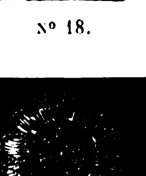
No 3.



No 18.

No 14.

Nos 24 et 25. — On tend le brin en biais à distances régulières, puis on le croise en biais dans le sens opposé, et enfin on le croise encore une fois en ligne droite. Le dessin no 24 indique la direction de tous ces brins. Pour ceux en ligne droite, on conduit le brin une fois *sur*, une fois *sous* les précédents; dans les rangs en biais on forme des *pois* en entourant deux ou trois fois chaque point de jonction avec le brin, en passant toujours l'aiguille une fois *sur*, une fois *sous* les fils que l'on entoure. Pour rejoindre un autre point de jonction, on entrelace le brin autour de l'un des brins qui sont tendus; ce procédé est d'ailleurs une règle générale dans ce genre de travail. Le no 25 représente ce jour terminé.

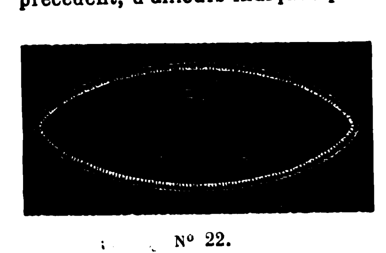




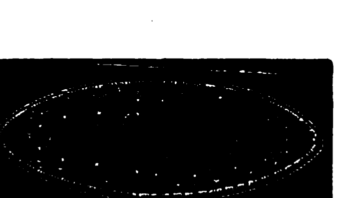
No 17. No 20. No 19.

Nos 26 et 27. — Même préparation que pour le précédent, d'ailleurs indiquée par le no 26, qui est plus grand que nature; on exécute les *pois* tels qu'ils sont représentés dans le no 26. On fait ensuite des bouclettes sur chaque brin dirigé en biais.

no 28. — On fait d'abord les *rayures*, qui se composent de cinq rangs de bouclettes, dont le dernier est enfilé. Pour le premier rang de la rayure du milieu, on tend un brin pour y attacher les bouclettes; dans l'intervalle des rayures on exécute un rang de bouclettes un peu espacées, *contrariées*, de façon à se rattacher aux vides des rayures (voir le dessin représentant sur son bord les bouclettes non encore festonnées). En dernier lieu on festonne ces bouclettes pour en former des œillets.



No 22.

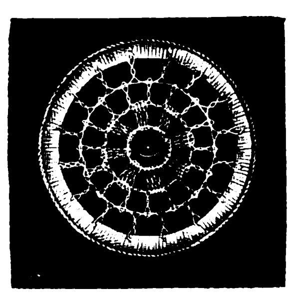


No 21.

Porte-allumettes (travail au crochet).

On prend une bande de carton, ayant 9 centimètres de hauteur, 28 centimètres de longueur, on la réunit en *rond*, on pose sur un côté un fond également en carton.

On *habille* ce porte-allumettes avec de la chenille fine de deux couleurs, noire et rouge sur notre modèle. Pour cela on fait d'abord une chaînette de 110 mailles dont on réunit la dernière à la première; on ajoute du cordonnet d'or un peu gros, et l'on fait alternativement une maille simple, — une maille en l'air, sous laquelle apparaît le cordonnet d'or. Le dessin (des palmes rouges sur un fond noir) est facile à suivre; sur chaque côté des palmes, on fait un tour noir, — 2 tours rouges, — encore 2 tours noirs. A l'intérieur du porte-allumettes, on met une doublure en soie rouge garnie d'une légère couche de ouate; on le recouvre à l'extérieur avec de la soie rouge bien tendue, sur laquelle on fixe le travail au crochet. On pose une chenille rouge sur le bord extérieur, une ruche faite en ruban rouge, ayant 2 centimètres de largeur, à chaque bord, et un nœud sur chaque côté.



No 7.

Deux dessins de tapisserie.

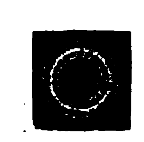
MATÉRIAUX : Laine zéphyr et soie d'Alger.

Ces dessins, de genre nouveau, conviennent surtout pour pantoufles, coussins, tabourets, etc.

Pour le no 1, on prend du canevas dont les brins ne sont pas *séparés* (préparés pour la croix), on le pose en biais et avec des croix, on le divise en carreaux plus ou moins grands; on remplit ces carreaux avec des points *arrière* faits chacun sur une et deux croix du canevas posé en biais, et changeant de direction pour chaque carreau. Le carreau non terminé indique ces points. Quand ce *remplissage* est fait, on le traverse avec un brin de soie de couleur vive, en glissant l'aiguille sous chaque point *court*, et la passant sur chaque point long.

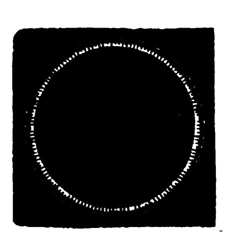


No 10.



No 5.

Le no 2 se compose d'étoiles formées de trois grandes croix faites les unes sur les autres, et ayant au centre une croix plus petite (quatre fils en largeur et hauteur) exécutée avec de la soie ou de la laine de couleur tranchante; une croix pareille remplit l'espace qui se trouve entre les grandes croix.



No 13.

Dentelle au crochet.

Cette belle dentelle en forme de lambrequin pourra servir pour orner, entre autres, des nappes d'autel. Le travail, pour être beau, doit être fait un peu serré. On fait une chaînette ayant la longueur voulue pour l'objet que l'on se propose de garnir; le nombre des mailles doit être rigoureusement maintenu *le même* pour chaque tour; par conséquent on passera sous les mailles en l'air un nombre égal de mailles du tour précédent, les brides devant toujours se trouver les unes au-dessus des autres. L'explication de quelques tours sera suffisante pour exécuter cette dentelle, si l'on veut bien recourir à notre dessin qui est minutieusement exact.

On coupe le brin à la fin de chaque tour; on le rattache au commencement et l'on fait toujours 3 mailles en l'air, comme première bride.

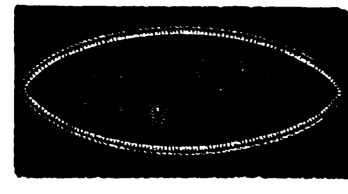
1er *tour*. — Il se compose entièrement de brides.

2e *tour*. — 2 brides, — toujours alternativement, 5 mailles en l'air, — 7 brides.

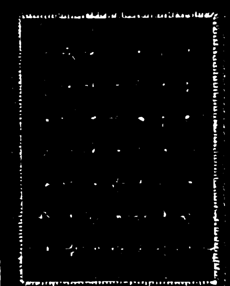
3e *tour*. — 2 brides, — 4 mailles en l'air, — une bride; — * 4 mailles en l'air, — 3 brides qui doivent se trouver sur la 3e, la 4e, la 5e bride du tour précédent, 4 mailles en l'air, — une bride. — Recommencez depuis * jusqu'à la fin du tour. Nous supprimerons désormais cette dernière indication : *Recommencez*, etc.

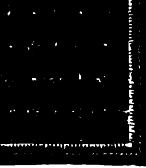
4e *tour*. — 2 brides; toujours alternativement, 5 mailles en l'air, — 7 brides.

5e *tour*. — Entièrement formé de brides.

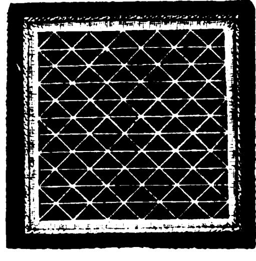


No 23.

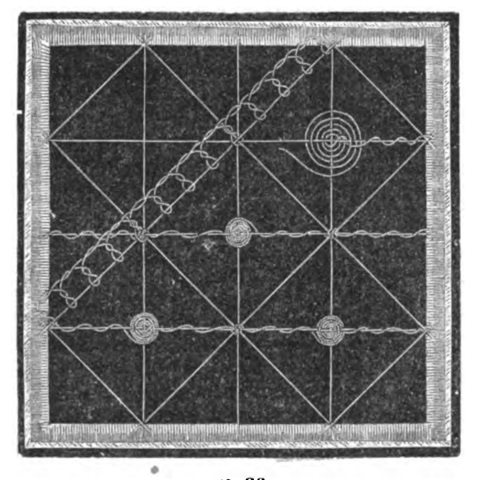




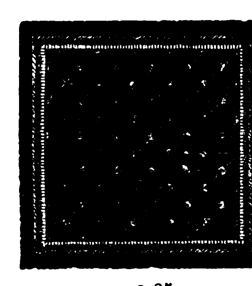
No 27.



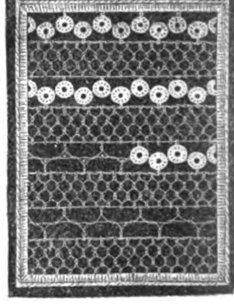
No 24.



No 26.



No 25.

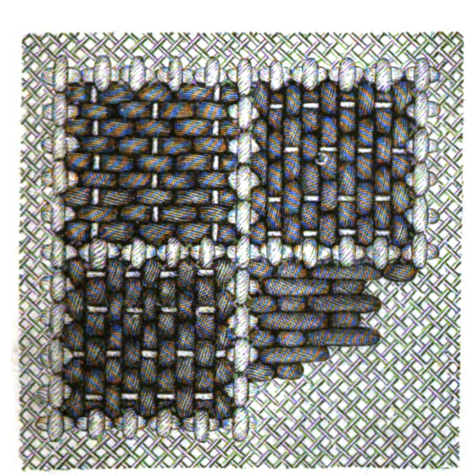


No 28.

6e *tour*. — * 2 brides, — 4 mailles en l'air, — une bride, — 4 mailles en l'air, — une bride, — 5 mailles en l'air, — 3 brides, — 7 mailles en l'air, — une bride, — 7 mailles en l'air, — 3 brides, — 5 mailles en l'air, — une bride, — 4 mailles en l'air, — une bride.

7e *tour*. — * 6 brides, — 4 mailles en l'air, — une bride, — 6 mailles en l'air, — 3 brides, — 4 mailles en l'air. — 7 brides, — 4 mailles en l'air, — 3 brides, — 6 mailles en l'air, — une bride, — 4 mailles en l'air, — 5 brides.

8e *tour*. —* Une bride, — une maille en l'air, — 7 brides, — 2 mailles en l'air, — une bride, — 5 mailles en l'air, — 3 brides, 3 mailles en l'air, — 3 brides, — 3 mailles en l'air, — 3 brides, — 3 mailles en l'air, — 3 brides, — 5 mailles en l'air, — une bride, — 2 mailles en l'air, — 7 brides, — une maille en l'air.



N° 1. — DESSIN DE TAPISSERIE.

9e *tour*. — * une bride, — 2 mailles en l'air, — 8 brides, — 6 mailles en l'air, — 3 brides, — 4 mailles en l'air, — 7 brides, — 4 mailles en l'air, — 3 brides, — 6 mailles en l'air, — 8 brides, — 2 mailles en l'air.

10e *tour*. — * 3 brides, — 2 mailles en l'air, — 8 brides, — 4 mailles en l'air, — 3 brides, — 7 mailles en l'air, — une bride, — 7 mailles en l'air, — 3 brides, — 4 mailles en l'air, — 8 brides, — 2 mailles en l'air, — 2 brides.

En copiant le dessin, on continue jusqu'au 45e tour, qui commence par une bride et un picot; celui-ci se répète toujours entre deux grandes dents; pour chaque picot, on fait 5 mailles en l'air, puis une maille-chaînette dans la première de ces mailles.

Avec le 46e tour on commence l'une des dents, qui se font toutes séparément. Chaque fois que l'on commence un nouveau tour, on attache le brin à la 2e bride du tour précédent, on fait 2 mailles en l'air, — un picot, et l'on continue le dessin dans la maille suivante, en travaillant sur le bout du fil pour le renfermer. Chaque tour se termine comme il a commencé, c'est-à-dire par un picot, 2 mailles en l'air, une maille simple, en laissant intacte la dernière maille du tour précédent. Dans le dernier tour de chaque dent on fait toujours un picot entre 5 brides.

Bottines

EN LAINE.

Travail au crochet.

MATÉRIAUX : 100 grammes de laine zéphyr (10 fils) grise; 400 grammes de laine zéphyr blanche ; un crochet assorti.

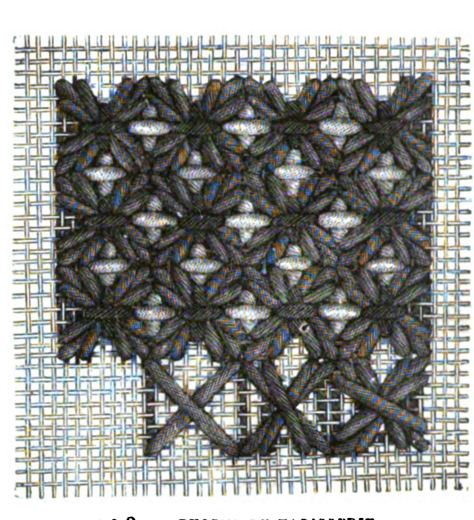
Ces bottines serviront aux personnes frileuses ou malades qui ne peuvent réchauffer leurs pieds au lit; leur usage est beaucoup plus commode que celui des bouteilles remplies d'eau chaude.

PORTE-ALLUMETTES.

L'enveloppe extérieure des bottines est faite avec la laine grise. La doublure de cette enveloppe est faite avec la laine blanche, absolument comme la doublure de la *chancelière de voyage* (voir le n° 1 de cette année).

On commence chaque bottine par le bord supérieur, en faisant avec la laine grise une chaînette de 88 mailles, dont on réunit la dernière à la première. On travaille entièrement en mailles simples. On fait d'abord cinq tours entièrement composés de mailles simples, en piquant toujours le crochet sous la maille entière du tour précédent. A la fin du 6e tour on passe une maille; on répète toujours cette diminution à la même place, comme si l'on faisait un bas, et on la répète de telle sorte que, dans le 45e tour, où l'on diminue pour la dernière fois, il n'y a plus que 68 mailles.

On fait encore 5 tours sur ce même nombre de mailles. Vient ensuite le talon, pour lequel on fait 11 tours, sur 34 mailles, en *allant et revenant*. Dans le 11e tour, on réserve les 10 mailles du milieu pour travailler comme si l'on faisait un bas, en prenant toujours la dernière des mailles réservées avec la plus proche des mailles du talon ; on augmente çà et là, entre la première et la deuxième des mailles réservées, de telle sorte que leur nombre est de vingt dans le dernier tour; alors on travaille de nouveau en *rond* et l'on diminue sur chaque côté du dessus, comme s'il s'agissait de faire un bas. Cette diminution a lieu dans chacun des 7 premiers tours. Viennent ensuite 12 tours sans diminution, puis 16 tours dans lesquels on diminue régulièrement, de façon qu'il n'y ait plus que 22 mailles par lesquelles on termine la pointe du pied.



N° 2. — DESSIN DE TAPISSERIE.

Pour la doublure, on fait d'abord un fond *à jours*, en observant pour le talon les règles d'un bas; en exécutant sur ce fond une espèce de *fourrure*, on laisse intactes les deux dernières rangées de brides à la pointe du pied, et l'on fixe la doublure à l'intérieur de la bottine. On passe un cordon de laine orné de glands au travers du bord supérieur de la doublure, pour pouvoir serrer la bottine à volonté.

Dentelle tricotée.

On commence la dentelle en montant 16 mailles.

1er *tour*. — Une levée (une maille levée), — 6 à l'endroit, — une augmentée (ceci a lieu en tricotant dans une seule maille, une maille à l'envers, et une maille à l'endroit), — 4 à l'endroit, — 2 augmentées, — 5 à l'endroit.

2e *tour*. — Une levée, — une à l'endroit, — 1 jeté (c'est-à-dire qu'on jette le brin sur l'aiguille), diminution (c'est-à-dire qu'on tricote 2 mailles ensemble, à l'envers), 1 jeté, — 2 à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — 1 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — diminution.

3e *tour*. — Une levée, — 7 à l'endroit, — une augmentée, — 4 à l'endroit, — une augmentée, — 2 à l'endroit, — une augmentée, — 5 à l'endroit.

4e *tour*. — Une levée, — 2 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — 4 à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — 3 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — diminution.

5e *tour*. — Une levée, — 7 à l'endroit,

DENTELLE AU CROCHET.

— une augmentée, — une à l'endroit, — une augmentée, — 4 à l'endroit, — une augmentée, — 4 à l'endroit, — une augmentée, — 6 à l'endroit.

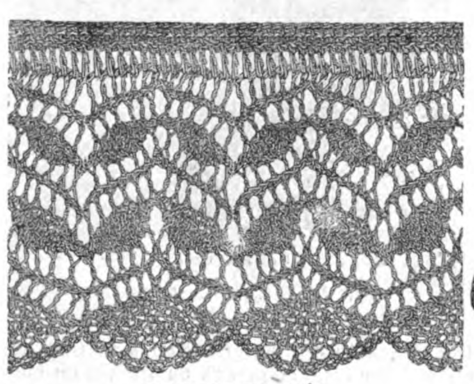
6e *tour.* — Une levée, — 3 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — 6 à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — 3 à l'endroit, — une augmentée, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — diminution.

7e *tour.* — Une levée, — 5 à l'endroit, — diminution, — 6 à l'endroit, — diminution, — 3 à l'endroit, — diminution, — 7 à l'endroit.

8e *tour.* — Une levée, — 4 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — 4 à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — 2 à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — diminution.

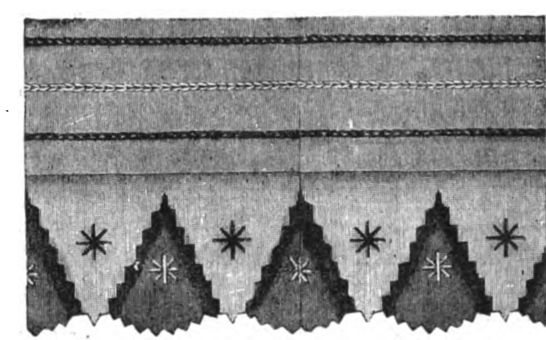
9e *tour.* — Une levée, — 8 à l'endroit, — une augmentée, — 3 à l'endroit, — diminution, — une à l'endroit, — diminution, — 8 à l'endroit.

10e *tour.* — Une levée, — 5 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — 2 à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — 2 à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — diminution.

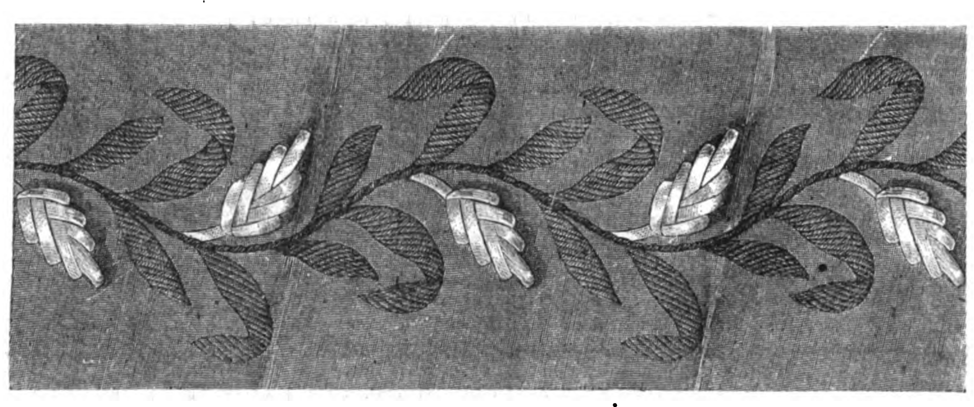


DENTELLE TRICOTÉE.

BOTTINES EN LAINE AU CROCHET.



GARNITURE POUR VESTES, ETC.



BORDURE POUR ROBES.

11e *tour.* — Une levée, — 5 à l'endroit, — 3 tricotées ensemble, — 3 à l'endroit, — 3 tricotées ensemble, — 9 à l'endroit.

12e *tour.* — Une levée, — 5 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — diminution.

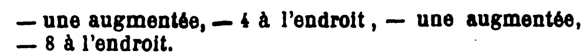
13e *tour.* — Une levée, — 6 à l'endroit, — une augmentée, — 4 à l'endroit, — 2 augmentées, — 9 à l'endroit.

14e *tour.* — Une levée, — 3 à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, diminution, — 2 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — une à l'endroit, — une augmentée, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — diminution, — 1 jeté.

15e *tour.* — Une levée, — 8 à l'endroit, — une augmentée, — 4 à l'endroit, — une augmentée, — 2 à l'endroit, — une augmentée, — 4 à l'endroit.

16e *tour.* — Une levée, — 4 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — 4 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — 3 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — diminution.

17e *tour.* — Une levée, — 6 à l'endroit, — une augmentée, — 3 à l'endroit, — une augmentée, — 4 à l'endroit,



— une augmentée, — 4 à l'endroit, — une augmentée, — 8 à l'endroit.

18e *tour.* — Une levée, — 2 à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — 6 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — 3 à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — diminution.

19e *tour.* — Une levée, — 8 à l'endroit, — diminution, — 3 à l'endroit, — diminution, — 3 à l'endroit, — diminution, — 7 à l'endroit.

20e *tour.* — Une levée, — 1 à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — 4 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — 3 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — diminution.

21e *tour.* — Une levée, — 5 à l'endroit, — diminution, — 5 à l'endroit, — diminution, — 1 à l'endroit, — diminution, — 6 à l'endroit.

22e *tour.* — Une levée, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — 2 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — 2 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — diminution.

23e *tour.* — Une levée, — 5 à l'endroit, — 3 tricotées ensemble, — 3 à l'endroit, — 3 tricotées ensemble, — 5 àl'endroit.

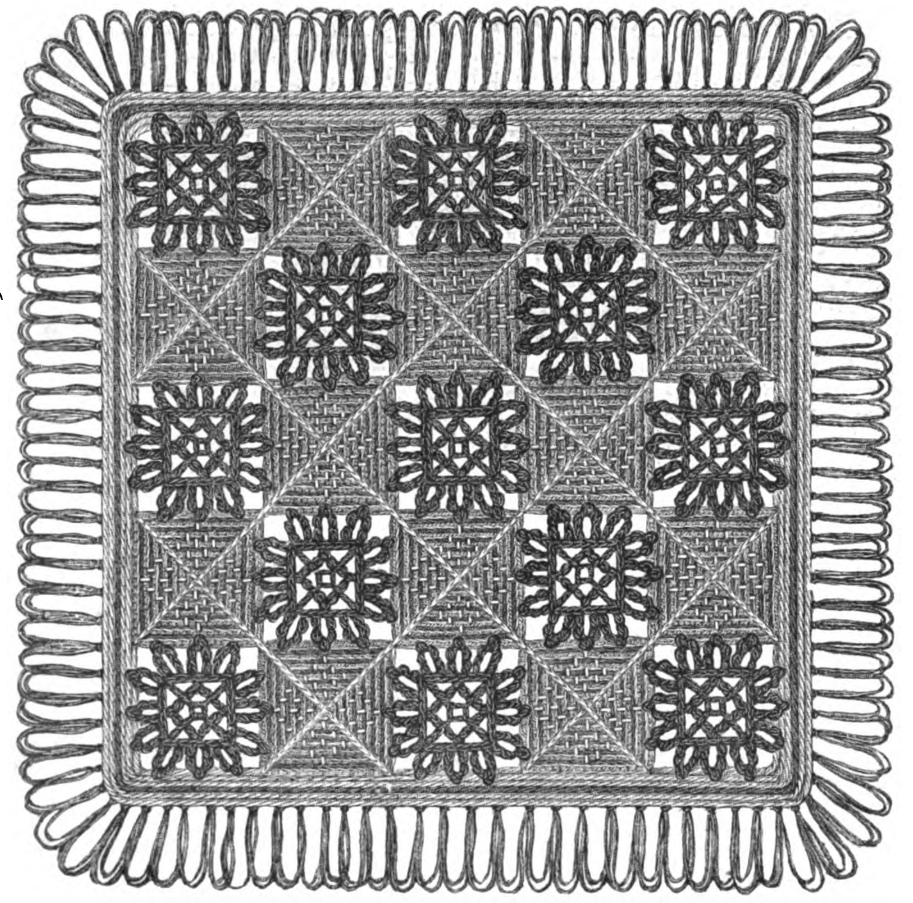
24e *tour.* — Une levée, — une à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — diminution, — 1 jeté, — diminution.

On répète depuis le premier tour, pour continuer la dentelle.

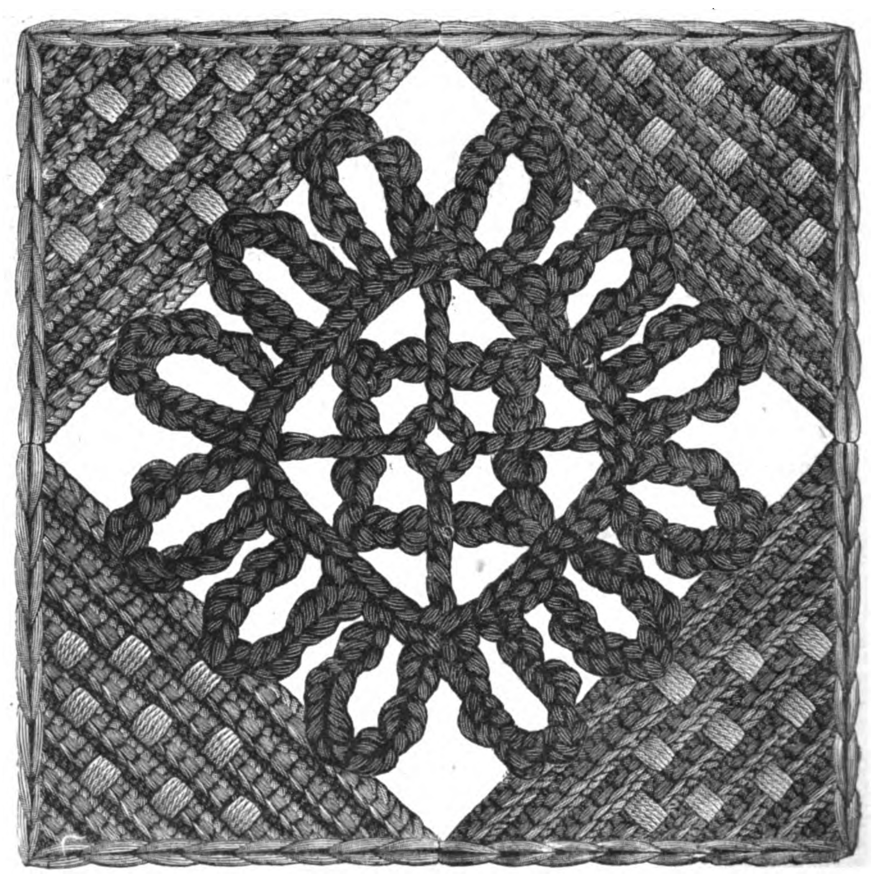
Le bord est garni de *picots* pour chacun desquels on fait au crochet, dans chaque maille de lisière, — une maille simple, — 3 mailles en l'air, — une maille simple; sur le bord en ligne droite, on fait deux tours de mailles simples (une maille simple dans chaque maille de lisière), puis un tour composé de brides avec lesquelles on serre un peu le bord.

Garniture pour veste, bournous, etc.

On emploiera cette garniture aussi pour robes ou ju-



COUVERTURE AU CROCHET.



ÉTOILE DE LA COUVERTURE AU CROCHET (GRANDEUR NATURELLE).

pons; on la fait en taffetas ou cachemire de deux couleurs; sur notre modèle les *dents* de teinte claire sont en taffetas rouge, orné d'une étoile faite au point russe avec de la soie noire. Ces dents sont fixées sur une bande de taffetas noir qui remplit les intervalles vides, et qui a pour ornement une étoile pareille à la précédente, faite en soie rouge; on fixe cette garniture à la place qu'elle doit occuper, on la surmonte de quelques rangs de soutache rouge et noire.

Bordure pour robes.

On exécute cette bordure au passé, en soie de couleur vive, ou couleur sur couleur; les *épis* sont faits avec de fines tresses ou des *fétus* de paille; on peut aussi les exécuter avec de la soutache très-fine en soie.

Couverture au crochet.

Matériaux : Laine zéphyr de deux couleurs (bleue et noire sur notre modèle); soie d'Alger blanche; même soie jaune.

Cette couverture forme une sorte de *damier* composé de carreaux à *jours* et de carreaux épais; ceux-ci sont bleus; on les fait par *quarts*, plus tard cousus ensemble; ces coutures sont couvertes au point de chaînette, exécuté avec de la soie jaune. Les carreaux sont ornés de *pois* faits avec de la soie blanche. Un dessin reproduit les carreaux réunis en grandeur réduite; — un second dessin est l'un des carreaux en grandeur naturelle, ayant au centre l'étoile, aux quatre coins un quart de carreau, devant se réunir à trois autres *quarts*. Pour exécuter l'étoile on prend la laine noire et l'on fait une chaînette de 8 mailles, dont on réunit la dernière à la première.

1er *tour*. — * 3 picots (chaque picot se compose de

TOILETTES DE CHEZ Mme CASTEL-BRÉANT, RUE SAINTE-ANNE, 58 BIS.

Jupe de mohair écru, bordée d'une haute bande de cretonne gros bleu à dents aiguës. Robe de même mohair, bordée de cretonne gros bleu, relevée par deux anneaux entrelacés, en taffetas gros bleu bordé de perles noires. Corsage à basque avec large ceinture.

Robe de taffetas noir, ornée de rubans de velours noir brodés de perles d'acier et d'une ruche tuyautée bordant le lé de devant. Corsage demi-décolleté. Fichu décolleté à très-longs pans pareils à la robe.

3 mailles en l'air, et d'une maille-chaînette faite dans la première de ces 3 mailles), — on passe une maille du tour précédent, — on fait une maille simple. Recommencez 3 fois depuis *.

2e *tour*. — 10 mailles en l'air, dont les 4 premières comptent pour une double bride, — * une maille simple dans le milieu des plus proches trois picots, — 5 mailles en l'air, — une double bride dans la maille qui sépare 3 picots des 3 picots suivants, — 5 mailles en l'air. Recommencez 2 fois depuis *. — Ensuite une maille simple au milieu des trois derniers picots, — 5 mailles en l'air, — une maille-chaînette dans la cinquième des 10 mailles en l'air par lesquelles on a commencé le tour actuel.

3e *tour*. — Une maille simple; — * 6 picots, — 4 mailles simples sur les 4 mailles les plus proches appartenant au tour précédent (par conséquent on ne passe pas de mailles), 5 picots sous lesquels on passe une maille, — 4 mailles simples sur les quatre plus proches mailles du tour précédent, — 6 picots, — 3 mailles simples sur les trois plus proches mailles du tour précédent. Recommencez 3 fois depuis *; mais, à la troisième répétition, on fait, au lieu de *trois*, seulement *deux* mailles simples, que l'on rattache par une maille-chaînette à la première maille simple du tour actuel.

Pour composer les carreaux épais, on fait séparément, en *allant* et *revenant*, chacun des quatre *quarts* formant l'un de ces carreaux; on commence par la pointe, en faisant une chaînette de 3 mailles sur lesquelles on revient en faisant 2 mailles simples, puis une maille en l'air, et l'on retourne l'ouvrage; on fait toujours des mailles simples, on augmente d'une maille dans la première et la dernière maille, et l'on pique toujours le crochet sous la maille entière. On fait de la sorte 15 tours, dont le dernier doit compter 29 mailles; on réunit quatre *quarts* pareils pour en former un carreau que l'on brode avec des *pois* composés de cinq points exécutés en soie



blanche placés l'un près de l'autre, et enserrant une *côte* du travail au crochet; on couvre ensuite les coutures, au point de *chaînette* avec de la soie blanche. Si l'on préfère avoir une couverture de couleurs plus variées, on pourra faire les carreaux épais, alternativement bleus et rouges. Après avoir fait un nombre de carreaux et d'étoiles suffisant pour la dimension que l'on veut donner à la couverture, on les réunit selon la disposition indiquée par le dessin, et l'on encadre la couverture avec 5 tours composés de mailles simples, exécutés avec les couleurs employées pour les carreaux, puis avec une frange de bouclettes, ayant 5 à 6 centimètres de longueur, faites avec de la laine noire.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Jupe en poil-de-chèvre rose uni, ornée de trois volants tuyautés, le dernier à tête, bordés de chaque côté avec une étroite guipure blanche; un quatrième volant remonte en pointe sur le côté de droite; il y est fixé par un très-large ruban de taffetas rose avec grand nœud à pans; ce ruban part de la ceinture. Corsage de dessous, décolleté, à manches courtes, fait en taffetas rose. Corsage de dessous, montant, à manches longues, à plis et entre-deux de guipure noire. Coiffure antique à bandelettes d'or.

Costume d'alpaga blanc, composé d'une jupe et d'un paletot long, à longue et large ceinture. La jupe est bordée avec un large biais garni de sequins en paille, et surmonté de deux tresses en paille. Le paletot, assez long, est fermé par devant comme un corsage montant. Sa garniture est pareille à celle de la robe. Sur l'entournure, sequins et cordelière en paille. La ceinture assez large, nouée par devant, est en forme de triangle à l'extrémité de chaque pan, brodée en paille, ornée de cordes et de glands en paille. Cette ceinture est posée par-dessus le paletot, qui est ajusté à la taille comme un corsage de robe. Ombrelle en moire antique blanche, doublée de florence paille, à manche en bois sculpté. Chapeau rond en paille d'Italie, orné d'épis mûrs, de coquelicots et de touffes de paille; une cordelière en paille garnit le fond du chapeau sur lequel se trouve un très-long voile blanc en tulle de soie. Gants en peau de Suède, nuance paille.

MODES.

On me demande bien souvent d'indiquer des procédés pour allonger les robes qui sont trop courtes. Malheureusement, le nombre de ces procédés est loin d'être illimité; j'ai mentionné tous ceux qui s'accordaient avec la mode actuelle, et je ne puis que me répéter.

Supposons une robe grise trop courte. On commencera par découper son bord inférieur en dents carrées, ayant chacune 6 centimètres de largeur; on bordera ces dents avec un lacet noir en laine ou soie, ou bien avec un ruban noir étroit, ou encore avec un entre-deux de dentelle noire, suivant le degré d'élégance que l'on voudra donner à la robe. A 1 centimètre de distance on posera encore un ruban ou un entre-deux un peu plus étroit que le précédent; enfin, on placera sous les *dents* un volant de taffetas noir plissé à très-larges tuyaux, qui remplira l'intervalle devenu vide entre chaque dent, et, dépassant la robe de 10 à 15 centimètres, lui donnera la longueur voulue. On m'alléguera peut-être que cette garniture coûtera un prix assez élevé. Hélas! il ne dépend pas de moi de mettre d'accord, à moins de frais, la mode avec l'économie.

Les volants de dentelle noire s'emploient souvent posés *à plat*, sans être aucunement froncés; on les voit ainsi sur les châles de cachemire blanc ou de couleur, et même sur des châles de mousseline. On pose un premier volant, non *à bord* du châle, mais sur le châle même, de telle sorte que le volant dépasse celui-ci de 3 centimètres seulement. Un second volant est encore posé sur le châle, mais en sens inverse, c'est-à-dire *pied* contre *pied* (le *pied* de la dentelle est son bord supérieur en ligne droite); un très-léger galon noir *à jours*, ou mieux encore un entre-deux en dentelle couvre les *pieds* réunis des deux volants. Ceux-ci sont légèrement froncés, seulement aux pointes du châle, qui peut être à volonté simple ou double, et qui se trouve ainsi presque entièrement recouvert de dentelles; le dessin de celles-ci apparaît dans toute sa richesse. On prépare cette garniture, qui peut aussi être faite en guipure, pour châles de cachemire blancs, lilas, violets, destinés à l'automne.

Le plus grand nombre des robes de la saison actuelle est accompagné de jupons pareils, ou quasi pareils; ainsi, une robe de mohair maïs ou écru, à gros pois noirs, a pour toute garniture un bord dentelé avec un gros liséré noir. Cette robe est relevée sur un jupon en mohair uni maïs ou écru comme la robe, garni avec un volant tuyauté *à tête*, bordé de chaque côté avec un liséré noir. Paletot pareil à la robe, sans aucune garniture, à bords dentelés, lisérés en noir. Un chapeau de paille, garni de rubans bleus ou rouges, mélangés de noir, accompagne cette toilette et en relève l'uniformité de ton.

Les grands voiles font une rude guerre à leurs petits prédécesseurs. La logique de la mode procède souvent par soubresauts; les voiles *muselières* étaient trop courts, ceux d'aujourd'hui sont un peu longs, il faut en convenir. On les fait en tulle noir ou blanc, sans ourlet, avec un encadrement composé d'un *semé* de petites feuilles ou de papillons en dentelle noire. On trouve un grand nombre de ces voiles chez Mme Aubert, modiste, rue Neuve-des-Mathurins, n° 6. On y trouvera aussi un dépôt considérable des belles ceintures en dentelle noire à longs pans, que l'on porte avec toutes les robes d'été et d'hiver, quelle que soit leur couleur, et que l'on pourra encore utiliser l'hiver prochain sur les *confections* de velours. Si cependant on trouvait cette emplette trop coûteuse, on pourrait préparer soi-même, à moins de frais, des ceintures de ce genre. Il faudrait couper en papier un pan de ceinture arrondi sur son bord inférieur, et se rétrécissant un peu vers son extrémité opposée. Sur ce *patron* on posera et l'on faufilera les entre-deux en guipure, ou même en imitation de dentelle; on les coudra ensemble sans piquer l'aiguille dans le papier, on enlèvera celui-ci, on encadrera le pan avec une dentelle froncée plus ou moins large; on couvrira la réunion de cette dentelle avec les entre-deux, en posant sur cette couture soit un léger galon *à jours* en passementerie noire, soit une ruche en rubans noirs très-étroits. Le tour de la taille et le nœud de la ceinture sont préparés de la même façon, moins la dentelle froncée, qui encadre seulement les pans, et qui, pour le nœud et le tour de la taille, est remplacée par une dentelle fort étroite posée *à plat*. Les bournous en dentelle de laine, les pointes en même dentelle ou dentelle de soie, les mantelets de dentelle, ont toujours un succès que rien ne peut ébranler, parce que rien ne peut remplacer, pour la saison d'été, ces vêtements à la fois riches, élégants et commodes. On porte aussi des bournous en dentelle de laine blanche.

NOUVELLES D'ALLEMAGNE.

LE FESTIVAL DE COLOGNE.

On ne connaît guère en France ces réunions qui comptent les exécutants par centaines et les auditeurs par milliers, qui se renouvellent périodiquement chez nos voisins les Allemands et sont désignées par ce titre: *Festival*. Nous avons des concerts qui mettent en vue des solistes, des concours qui sont une lutte, pacifique sans doute, mais enfin une lutte entre des sociétés musicales excitées par l'émulation; mais nous n'avons pas de *festival*.

C'est sans doute à la différence des races qu'il faut attribuer cette différence dans les habitudes. En France, malgré les remarquables progrès accomplis dans cet art et ses diverses manifestations, il est bien certain que l'on considère encore la musique comme étant faite pour les musiciens, tandis qu'en Allemagne, au contraire, on croit avec ferveur que les musiciens sont faits pour la musique. Ici, on demande à l'art de faire briller l'artiste, de lui rapporter la renommée et surtout la fortune, qui en est la conséquence; là, chaque artiste abdique sa personnalité au profit de l'art et s'efface soigneusement, heureux des progrès auxquels il concourt, sans chercher, sans ambitionner une satisfaction personnelle de vanité, ni même ces autres satisfactions plus positives qui ont tant de valeur pour les Parisiens. Savoir abdiquer sa personnalité au profit d'une abstraction... de l'art!... On s'y décide difficilement en France. On le fait naturellement, spontanément, en Allemagne. Là, on consent à être l'ombre qui fera valoir les grands contours; ici, on veut être en relief partout et toujours. C'est dans ces sentiments tout à fait opposés qu'il faut chercher la raison du grand succès qu'obtient un festival en Allemagne, de la difficulté que l'on trouverait à acclimater en France ces belles fêtes, qui peuvent se comparer aux jeux Olympiques de la Grèce... revus et corrigés par le sentiment chrétien et le moderne sentiment de l'art. L'analogie est incontestable, si l'on considère l'affluence des spectateurs, l'importance attribuée à ces solennités; mais la comparaison est tout entière à l'avantage du temps actuel, lorsqu'on se souvient qu'il ne s'agit plus de glorifier par-dessus tout la force, ni même l'adresse, mais le plus sublime, le plus immatériel de tous les arts. Sans doute, les jeux Olympiques ne se bornaient pas aux exercices du corps, aux luttes, aux courses à pied, à cheval, en char; d'autres exercices plus nobles se mêlaient à ceux-ci, et l'art dramatique, poétique, ou même musical, avait des représentants à ces fêtes; mais alors l'art était honoré surtout en la personne de l'artiste, du triomphateur qui obtenait une couronne de feuillage, et chaque ville se disputait l'honneur de lui avoir donné naissance. Les modernes *festivals* ont absolument écarté ces préoccupations égoïstes, cette lutte des vanités. Ils ont aggloméré sur un même point les exécutants à la fois modestes et habiles qui se vouent au culte fervent et désintéressé de la musique, et reportent à celle-ci tous les honneurs que les artistes réclament pour eux-mêmes en d'autres pays.

C'est pour la quarante-deuxième fois que l'on a célébré, les 4, 5 et 6 juin, le festival annuel de la ville de Cologne. La partie vocale comptait 621 exécutants, 6 solistes; la partie instrumentale se composait de 139 exécutants, un seul soliste, ou plutôt, pour parler plus exactement, *une* seule soliste; et voyez combien cela est glorieux: c'est une femme qui a reçu cet honneur suprême de figurer comme soliste dans le festival; il est vrai que cette femme est Mme Wilhelmine Clauss-Szarvady, c'est-à-dire la plus grande pianiste de notre temps. C'est M. Ferdinand Hiller, maître de chapelle de la ville de Cologne, qui dirigeait l'orchestre et les chœurs.

Toutes les musicales et artistiques petites villes de l'Allemagne avaient contribué à former l'orchestre et les chœurs: Leipzig, la ville des livres, des fleurs et de la musique; Hanovre, Düsseldorf, où habita pendant plusieurs années Joachim, le grand violoniste que Paris a applaudi l'hiver dernier; Bonn, la patrie de Beethoven; Aix, Mayence; ces villes et bien d'autres avaient envoyé leurs plus habiles musiciens pour figurer modestement dans la grande armée des chœurs, dans celle de l'orchestre. Il n'y avait là ni premier ni second rang; personne ne songeait à faire dominer *sa* note; mais tous s'unissaient pour arriver au résultat qu'ils s'efforçaient d'atteindre: la glorification de l'art.

Le dimanche 4 juin, le concert se composa de l'ouverture de l'oratorio *Paulus*, de Mendelssohn, et d'*Israël en Égypte*, oratorio pour double chœur, solistes, orchestre et orgue, de Haendel; la partie de l'orgue est de Mendelssohn. On sait que cette œuvre gigantesque fut composée et écrite en vingt-sept jours. Haendel venait de terminer *Saül*, le 27 septembre 1738; le 1er octobre de la même année il commença cette partie d'*Israël*, qui aujourd'hui est la seconde de l'œuvre. Cet oratorio n'eut qu'un médiocre succès à Londres, et l'on y intercala à diverses reprises des fragments d'ariettes italiennes. Aujourd'hui on exécute l'oratorio tel qu'il a été composé; dans la première partie on a seulement ajouté quelques récitatifs; dans la deuxième partie un splendide *Alleluia* emprunté à l'*Esther* de Haendel, et magnifiquement chanté cette année par Mme Sherrington-Lemmens.

Le 5 juin, on a entendu l'ouverture de *Coriolan*, ce héros si fier, si fort, et si accessible cependant à la tendresse qu'il abandonna sa vengeance pour obéir à la voix d'une femme, de sa mère. Ce caractère avait avec celui de Beethoven des analogies que celui-ci ne pouvait méconnaître et qui devaient l'attirer. Vint ensuite, à ce deuxième concert, la troisième partie du *Faust* de Schumann, qui est, même prise isolément, une œuvre complète, ainsi que l'a implicitement reconnu son auteur.

Ce concert se terminait, ce jour-là, par l'*Été* et l'*Automne* des *Saisons* de Haydn; ces radieuses inspirations, connues depuis plus d'un demi-siècle, — les *Saisons* furent exécutées pour la première fois à Vienne, en 1801, — sont toujours jeunes, fraîches, et évoquent toujours l'image des horizons calmes de la campagne, ses teintes vertes et dorées, sa parure de fleurs, les richesses de ses moissons et de ses vendanges. N'omettons pas de mentionner la symphonie en *la* de Beethoven, heureusement devenue familière aux Parisiens par les concerts du Conservatoire, et plus encore par les concerts populaires de M. Pasdeloup.

Le mardi 6 juin, le concert commença par l'ouverture de la *Flûte enchantée*, de Mozart. Vint ensuite un air du même opéra, chanté par M. Walter, ténor viennois, puis un *concerto* de Beethoven pour piano, avec accompagnement d'orchestre (*sol* majeur), exécuté par Mme Szarvady avec cette délicatesse exquise qui chez elle s'allie si heureusement à la passion, à l'énergie, dirigées et contenues avec tant de *maestria*. Nul artiste ne sait peut-être aussi bien que Mme Szarvady s'identifier avec le compositeur, lui prêter son âme et son talent pour l'aider à révéler à la foule tous les sentiments, toutes les pensées qui l'ont agité; elle ouvre ainsi au-delà des horizons connus des perspectives inattendues, toujours rigoureusement d'accord avec les intentions du compositeur. Il serait impossible de décrire la tempête enthousiaste qui se déchaîna autour de Mme Szarvady ce jour-là. Ceux-là ont connu le bonheur dans son intensité, qui ont su s'élever au premier rang dans leur art et en révéler les beautés à la foule à force de conscience et de simplicité.

L'industrie française obtenait ce même jour un succès mémorable en Allemagne. Un grand piano de la fabrique Pleyel avait suivi Mme Szarvady en Allemagne. Tous les assistants ont été émerveillés des sons pleins, ronds, veloutés de ce bel instrument; les trilles exécutés, même dans les octaves tout à fait supérieures, arrivaient à l'auditoire avec une plénitude douce et forte à la fois. Le bois et le fer, disait-on, semblent n'avoir pas été employés dans cette fabrication, car l'oreille ne perçoit jamais aucun son métallique ou dur. Les facteurs allemands, bien habiles pourtant, ont soigneusement étudié la contexture du grand piano fabriqué en France.

Si l'industrie française a obtenu ce beau triomphe, l'art français a été aussi chaleureusement acclamé. M. Stockhausen a chanté, à ce concert, un air de Boïeldieu. M. Stockhausen est, nul ne l'ignore, l'un des premiers chanteurs de notre époque. Quelle plénitude dans cette voix, qui remplissait l'immense salle de réunion! Et quelle douceur infinie, quel sentiment profond dans





LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal. 56. Rue Jacob. Paris

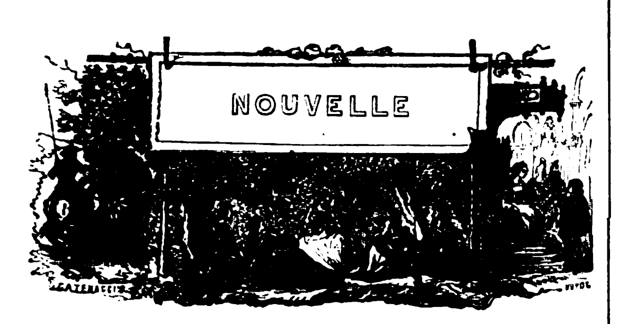
Toilettes de Melles RABOUIN, 67 r. Nve des Petits Champs.

ces modulations, toujours guidées par une méthode simple et grandiose!

Les chœurs ont ensuite fait entendre un hymne du quinzième siècle, *Alla trinità beata*. Mme Sherrington-Lemmens a chanté avec le plus grand succès un air de Haendel; enfin on a exécuté une belle symphonie de Ferdinand Hiller, inspirée par un chant dédié à l'espérance : *Le printemps arrivera*.

Aujourd'hui tous les musiciens, acteurs et auditeurs qui composaient cette réunion, sont dispersés. Les sons qui ont excité tant d'enthousiasme sont évanouis, car tel est le sort éphémère de l'art musical: il ne se modèle pas en marbre, il ne se fixe pas sur la toile en couleurs quasi impérissables, il n'a en lui-même rien de perceptible pour la vue; il était, et il n'est plus; on ne peut le retenir, car il nous fuit après avoir passé sur nous comme un souffle révélateur. Mais on ne saurait oublier le festival de Cologne, même en ce moment, où le silence a succédé à ces chants divins, et l'impression qu'ils ont causée est de celles qui ne s'effacent pas.

EMMELINE RAYMOND.



HISTOIRE D'UNE CORBEILLE DE NOCES.

Suite.

II.

Cette porte s'ouvrit bientôt pour donner passage à une jeune femme, toute radieuse, toute pomponnée, toute sémillante, qui entra le sourire aux lèvres, l'aumônière-princesse au côté, l'ombrelle-marquise à la main, épandant tout autour d'elle les ondes chatoyantes de sa robe, les nuages légers de ses dentelles et les suaves effluves de son parfum à l'*ess-bouquet*. En un clin d'œil, et avec la grâce la plus preste et la prestesse la plus gracieuse, elle eut serré la main de Mme Duval, fait une coquette révérence à son mari, et donné un petit coup d'éventail sur la joue veloutée d'Emmeline, en les saluant tour à tour et tous ensemble de son babil joyeux, continu et un peu enfantin.

« Bonsoir, chère madame Duval; je vous salue, Monsieur; comment se porte notre belle fiancée?... Je vous trouve toujours solitaires, toujours en famille comme Philémon et Baucis acclimatés dans un salon parisien.... Et ma chère Emmeline, toujours en beauté, en émotions, en doux rêves?.... Mais, à propos, ce futur, pourquoi n'est-il pas présent?..... Il est six heures du soir, et on se marie dans dix jours; il devrait être à son poste.... Sais-tu bien, Emmeline, que voici un trait que je ne pardonnerais pas? Les hommes nous doivent, avant le mariage, les galanteries qu'ils nous refusent après; ce n'est que juste... Mais, j'y pense, mes bons amis, ne serait-il pas arrivé quelque catastrophe?..... Vous avez l'air soucieux, Monsieur Duval, et le journal est à vos pieds sur le tapis, chose que je n'ai jamais vue..... Et vous-même, Madame Duval, vous avez laissé échapper deux mailles dans votre tricot, signe évident d'une préoccupation étrange..... Qu'est-il arrivé, dites?..... Je serais presque effrayée, si je ne voyais qu'Emmeline a conservé ses couleurs roses et son sourire de lutin.

— Oh! rien n'est arrivé, » répondit Mme Duval un peu tristement; seulement, nous discutions la corbeille de mariage d'Emmeline.

— Ah! par exemple! voilà qui est charmant! Et c'est cela qui vous préoccupe? Je ne m'étonne plus, alors..... Ma chère Emmeline, j'ai bien fait d'arriver; je vais te donner les plus excellents conseils, les renseignements les plus précieux..... Figure-toi que je sors des *Magasins du Louvre*, et j'y ai vu des moires... oh! mais des moires d'une beauté!.... riches, moelleuses, chatoyantes, largement ondées; une surtout, bleu-ciel avec des reflets d'argent. Il t'en faut absolument une robe dans ta corbeille; tu la garniras avec des bandes de peluche et des boucles de chenille argentée, et tu auras l'air de Vénus sortant de la mer bleue frangée d'écume.... Et à la *Compagnie des Indes*, mon enfant! Si tu savais quelles merveilles! des cachemires comme on n'en voit que dans les Mille et une Nuits.... Un surtout, fond vert, à grandes palmettes bariolées, un véritable tapis de gazon, semé de fleurs, un vrai printemps qui sourira sur tes épaules.. Il coûte quatre mille francs, c'est vrai... c'est un peu cher, mais on a un cachemire de reine .. Et je suppose qu'il est généreux, ce beau fiancé?... Puis-je savoir, madame Duval, combien il veut mettre à l'achat de la corbeille?

— Vingt mille francs, » répondit la dame en secouant tristement la tête.

« Vingt mille francs!... mais c'est magnifique... Après l'achat du cachemire, nous pourrons encore disposer de quinze mille francs... Il te faudra des dentelles, Emmeline, beaucoup de superbes dentelles. C'est le grand luxe du jour... Tout le monde peut donner deux cents francs pour une robe de pouit-de-soie, mais donner deux cents francs pour un bout de dentelle, c'est autre chose; ceci rentre dans le luxe princier.

— Ma chère Marguerite, je ne suis pas princesse, et je crois que je me passerai de dentelles, » répondit Emmeline en souriant.

« Comment?... que dis-tu? qu'est-ce que c'est que ce caprice?... Et de cachemire, dis-moi, t'en passeras-tu aussi?...

— Je le crains fort, » reprit la jeune fille, souriant toujours, et secouant la tête.

« Emmeline, je ne te comprends pas bien... Crois-tu te préparer à entrer au couvent?... Tu penses à ton fiancé, j'en suis sûre... As-tu bien entendu que nous parlons de ta corbeille?

— J'ai entendu, et j'ai répondu, » dit Emmeline simplement.

« Madame Duval, pourriez-vous me donner l'explication de ce mystère? » reprit alors la jeune femme en se tournant vers la maman.

« Oh! l'explication est bien courte et bien triste, allez! Je crois vraiment qu'Emmeline est devenue folle..... Je lui demande tout à l'heure ce qu'elle veut avoir dans sa corbeille... et elle me répond... Vous ne vous figureriez jamais ce qu'elle m'a répondu...

— Que veut-elle donc? » répéta Marguerite avec surprise. « Serait-ce le trousseau de Peau-d'Ane, la robe couleur du temps, ou la robe de rayons de soleil, ou bien le Régent, la Montagne de lumière, que sais-je?

— Quelque chose de plus drôle encore que tout ça, » dit à son tour M. Duval, se tournant vers la jolie femme; « elle veut... elle veut... dans sa corbeille... vingt mille francs en actions du Chemin de fer du Nord.

— Et pas de diamants, pas de cachemires, Emmeline?... » s'écria Mme d'Aubel d'un ton d'immense stupéfaction. « Que penses-tu donc faire après ton mariage, si tu ne comptes pas t'habiller?... Te proposes-tu de fonder une banque?

— Pas plus que tu ne penses à fonder un couvent, Marguerite, » répondit Emmeline avec bonne humeur. « Mais je n'ai pas de projet, d'abord; j'ai un caprice.

— Un caprice!..... un caprice qui se traduit par une exigence de banquier!.... Je n'ai jamais vu qu'une jolie femme eût des caprices de cette couleur-là, ma chère.... Mais, peut-on savoir comment ce caprice t'est venu?

— Oh!... bien simplement, » dit Emmeline un peu confuse, parlant vite parfois, et d'autres fois ayant l'air de chercher ses mots... « Voilà le fait, tiens... Aujourd'hui je n'avais rien à lire; j'ai trouvé un numéro de *l'Époque*. C'est un journal rédigé, dit-on, par un romancier qui est devenu financier, et qui se réjouit fort d'avoir quitté la plume pour la Bourse... Papa me laisse lire son journal parce qu'il n'y met pas de feuilletons... Il en a écrit, lui, il paraît; il sait bien ce que cela vaut et ce que cela coûte... Enfin, imagine-toi qu'au lieu de feuilleton j'y ai trouvé une revue financière savante et... adorable. On y parlait si éloquemment de la cote de la rente, de la valeur des... consolidés, du transfert des... coupons (papa, vous me reprendrez si je patauge), que je me suis sentie prise d'un subit enthousiasme et d'un grand zèle pour la prospérité des chemins de fer. Il m'est venu un désir si fiévreux de participer aux évolutions flottantes de la fortune publique, de jeter aussi, moi, « mon grain d'or dans ce bouillant océan de métal » (je suis sûre de cette phrase-là, parce que je l'ai énormément admirée), que... que... ma corbeille survenant, j'ai voulu profiter des générosités de Raymond pour... pour me donner les émotions du capitaliste... »

Ici, Emmeline cessa son explication, et, promenant un regard furtif sur les visages ébahis de ses trois auditeurs qui la regardaient bras pendants et bouche béante, elle parut réprimer un joyeux éclat de rire, et chercha à se donner une contenance en tirant les oreilles d'un coquet king-charles endormi sur le canapé.

Quant à Marguerite, elle se leva de son fauteuil, et, se tournant vers les deux vieillards, leur fit une profonde révérence :

« Madame et Monsieur Duval, » dit-elle avec une gravité comique, « recevez mes très-sincères compliments; vous avez admirablement élevé votre fille. Vous pouvez désormais être fort tranquilles sur sa conduite et sur son avenir; elle ne faillira jamais qu'à la Bourse. Ce n'est pas elle qui se perdrait pour un collier, ni qui s'attendrirait pour un cachemire! Tant que les fonds seront en hausse, le bonheur d'Emmeline sera assuré, et par conséquent celui de son mari, à moins que M. Raymond ne s'avise d'être jaloux du courtier de sa femme..... Mais non, Emmeline, cela n'est pas possible; dis-moi que tu as voulu rire.

— Oh! je ne ris pas du tout, ma chère. J'ai été convertie par *l'Époque*; est-ce que cela est risible? Si tu avais lu ce superbe bulletin financier, ma chère Marguerite, à l'heure qu'il est tu penserais comme moi.

— Je te félicite sur ta conversion, ma chère; elle est vraiment merveilleuse... Je ne croyais plus aux miracles, j'en ai vu un aujourd'hui.... C'est bon de temps à autre, cela instruit, et cela édifie... Bonsoir, ma très-chère; je te souhaite des rêves d'or, c'est le cas de le dire... Je ne dîne pas ce soir; j'ai une loge pour *Lara*. J'aime mieux entendre la chanson arabe de Kaled qu'une ode à la gloire de M. de Rothschild... Au revoir, Madame Duval; ne vous dérangez pas, Monsieur... Quand j'aurai besoin d'un banquier, je penserai à toi, Emmeline... »

Et sur ce dernier trait, qu'elle décocha en fuyant à la manière des Parthes, la jeune femme sortit, balayant le tapis de la trame de sa robe de foulard couleur *mode*, et faisant ondoyer, d'un gracieux mouvement de tête et d'épaules, les plumes de son chapeau et les dentelles de son burnous.

« Vois-tu ce que c'est, Emmeline, que d'avoir de pareilles fantaisies? Madame d'Aubel va les publier partout, » dit la mère.

« Si au moins on l'avait priée de garder le secret! » dit M. Duval avec une mine soucieuse.

« Oh! papa, la précaution eût été inutile, » répondit Emmeline, souriant finement. Marguerite est aussi heureuse d'avoir une piquante histoire à conter, que si on lui eût donné une parure de reine ou une aigrette de phénix pour mettre à son chapeau... Et, d'ailleurs, qu'importe que le monde se trompe et babille, et prenne une fausse opinion de moi? Ne puis-je pas bien m'en passer, quand j'ai un heureux avenir qui me sourit, deux excellents parents qui m'aiment, et, bientôt, un bon petit mari qui devra m'obéir?

— Allons, c'est décidé, mon enfant, tu seras toujours un ange, » dit le papa d'un ton caressant. « Seulement Emmeline, la fortune a ses oscillations; la spéculation ses hasards; si tu veux garder ton bonheur et ton repos, prends bien garde à la Bourse!

— Oh! soyez tranquille, père, je ne risquerai ni la vôtre, ni celle de mon mari; c'est pour cela que j'ai voulu avoir la mienne, » dit Emmeline en riant.

Au même instant, le petit domestique vint annoncer que « Madame était servie. » On passa dans la salle à manger, et bientôt un ancien associé de M. Duval, survenant, se trouva au nombre des convives. On ne parla donc plus de la corbeille ce soir-là.

Mais, le lendemain matin, était réservée à Mme Duval une rude corvée. Vers dix heures elle entendit un coup de sonnette bien connu dans la maison des parents d'Emmeline, et, presque au même instant, on vint lui dire que M. Lagrange l'attendait au salon. Elle y descendit le cœur battant, la contenance chagrine et embarrassée, et poussa un soupir presque honteux à la vue du jeune homme joyeux, ému et impatient.

» Est-ce que je ne vous ennuie pas si matin, ma chère madame Duval? » dit Raymond, qui s'avança à sa rencontre avec toute la grâce affectueuse, la vivacité confiante, et l'entrain de ses vingt-cinq ans.

« Mais, non... non... Monsieur Raymond... je suis au contraire... enchantée... d'avoir le plaisir de causer avec vous.

— De causer avec moi, c'est le vrai mot, maman (si vous voulez bien me permettre ce titre). Nous avons en effet un sujet important à traiter ensemble; et puis vingt-quatre heures seulement pour le mettre à exécution... Avez-vous appris les désirs d'Emmeline relativement à mon petit projet d'hier?

— Oui... assurément... je l'ai... adroitement... questionnée.

— Par exemple, maman, que lui avez-vous dit?

— Je lui ai dit que... que... qu'il est d'usage de donner une corbeille dans les familles riches, et qu'elle pouvait imaginer, en s'amusant, les divers objets qu'elle aimerait trouver dans la sienne. Je lui ai même donné à entendre qu'elle pouvait désirer jusqu'au chiffre de vingt mille francs.

— C'est bon, chère maman; et qu'a répondu Emmeline?

— Elle a répondu... qu'elle serait contente si... qu'elle ne désire que...

— Eh bien! parlez vite, que désire-t-elle?

— Vous ne vous fâcherez pas, Raymond; c'est si extravagant!

— Je ne me fâcherai pas, ne craignez rien, » dit le jeune homme avec un franc sourire. « Je vous ai dit mon chiffre, et je n'irai pas au delà, parce que je ne veux pas empiéter sur les revenus de l'année qui court, ce qui ne serait pas raisonnable... Mais je ne resterai pas non plus en deçà, et je donnerai à Emmeline ce qu'elle aura demandé, quand bien même ce serait vingt-mille francs de dragées.

— Hélas! non; ce n'est pas vingt mille francs de dragées qu'elle demande; je l'aurais préféré. Mais c'est vingt mille francs d'actions.

— D'actions! » répéta Raymond dans un étonnement suprême.

« Oui, des actions du Chemin de fer du Nord. Elle préfère celles-là.

— Voilà qui est surprenant! » dit le jeune homme, après une pause, en interrogeant du regard la figure rouge et soucieuse de Mme Duval.

« Ah! mon cher monsieur Raymond, cela me surprend plus que vous, je vous assure. Je n'aurais jamais cru qu'un désir aussi étrange ait pu naître dans le cœur de mon enfant.

— C'est étrange, en effet... Et comment Emmeline vous a-t-elle dit cela? A-t-elle exprimé ce désir tout d'abord, paraissait-elle hésitante ou mal décidée?

— Ah! pas le moins du monde. Elle s'est montrée tout d'abord fort attentive, et puis toute joyeuse et tout émerveillée quand je lui ai parlé de vingt mille francs. Là-dessus, j'ai commencé à dresser un petit devis de la corbeille. C'était très-convenable et très-bien médité, je vous assure. Mais j'avais à peine mentionné quelques robes et un ou deux cachemires, qu'Emmeline m'a arrêtée tout net, en me disant que son choix était fait.... Et, là-dessus, elle m'a exprimé le souhait que je viens de vous dire... Son père et moi, nous n'en croyions pas nos oreilles. Nous pensions d'abord qu'elle avait perdu l'esprit.

— Mais quels motifs a-t-elle donnés pour une demande aussi particulière?

— Oh! des motifs... des motifs qui n'en sont pas... Elle n'a pas de motifs, monsieur Raymond, elle n'en peut pas avoir... Pourquoi aurait-elle besoin d'argent, elle qui ne manque de rien, qui a une belle dot, et qui ne connaît point les dettes?... C'est une fantaisie, quoi! une idée folle, un caprice d'enfant... Elle nous a dit qu'elle venait de lire *l'Époque*, et qu'elle avait été séduite par l'éloquence d'un bulletin financier... Avec cela, elle ne veut pas entendre parler de contradiction : elle s'em-



porte, elle divague; elle dit qu'elle vous sera infiniment reconnaissante et très-soumise après son mariage; mais qu'elle exige que ce caprice soit satisfait auparavant... Enfin, monsieur Raymond, je ne sais plus que vous dire... Monsieur Duval et moi, nous sommes consternés... Quelle impression va produire sur vous une originalité si excessive? et quelles conséquences pouvez-vous en tirer, vous qui ne connaissez pas notre enfant comme nous, qui ne l'aimez pas comme nous depuis son enfance?... Je ne puis certes pas vous dire ce que notre Emmeline a dans la tête et dans le cœur; mais n'allez pas croire qu'elle soit avide et avare au moins... Elle s'est toujours montrée bonne, simple, désintéressée, je vous le jure, monsieur Raymond.

— Ne craignez rien, madame Duval, je le sais aussi bien que vous, » répondit le jeune homme avec un confiant sourire... « Je connais Emmeline depuis moins longtemps que vous, il est vrai; mais, dès le premier jour, je l'ai tant aimée que les mois ont compté double... Et comment douterais-je de son cœur naïf, chaste, confiant et fidèle; de ce cœur qui parle dans sa voix, qui s'éveille dans son sourire, qui rayonne dans ses yeux? Mon respect involontaire, mon amour pur, ma sympathie si vite éclose, m'ont dit clairement que j'aurai en Emmeline une compagne douce, une femme charmante, la joie et l'orgueil de ma vie; et je sens bien que ni mon respect, ni mon amour, ni ma sympathie ne m'ont trompé... Mon jugement ne change point, ma confiance ne s'affaiblit pas, même en cette circonstance... J'ai cru en Emmeline, et quelque chose me dit que j'y croirai toujours... Demain, on lui apportera les vingt mille francs dans la corbeille. Plus tard, je saurai découvrir les motifs qui l'ont décidée à les demander, car, je vous l'avoue, madame Duval, je ne crois que fort médiocrement à ce qu'elle vous a dit du lyrisme entraînant du bulletin de *l'Époque*. Une jeune fille pleine de cœur, de raison et de poésie, se laisser séduire par l'éloquence d'un article financier, c'est cela surtout qui me paraîtrait étrange!... Enfin, la corbeille viendra demain, maman; n'en parlons plus.

— Vous êtes un excellent cœur, Raymond, et je vous souhaite tous les bonheurs de ce monde.

— Allons, allons, maman, n'ayez pas l'air si consterné. Ce n'est pas une catastrophe, après tout, que cette fantaisie d'Emmeline... Savez-vous même que nous y gagnons, vous et moi? Nos courses vont être, par ce fait, singulièrement abrégées. Je frémissais déjà à l'idée d'aller stationner des heures durant dans les *Magasins du Louvre*; et voici que, délivré de cette crainte, je n'aurai plus qu'à envoyer un ordre à mon banquier.

— Vous avez autant d'esprit que vous avez de cœur, Raymond, et vous m'avez délivrée d'une grande inquiétude... Mon cher garçon, c'est une mère qui vous remercie... Oh! les enfants! les enfants! que de soucis ils vous donnent! Vous verrez cela un jour, mon cher gendre, et vous m'en direz votre avis. »

Ce fut ainsi que la pauvre mère, un peu réconfortée, congédia assez joyeusement le jeune fiancé, qui s'éloigna vivement pour faire exécuter chez son banquier les ordres de sa jolie future.

Tout le long du jour, Emmeline se montra pensive, sérieuse et muette, ce qui arrivait rarement. Elle savait bien que Raymond était venu, qu'il avait demandé madame Duval et causé longtemps avec elle; mais elle ne savait pas ce qui en était advenu, et elle n'osait pas interroger sa mère. Raymond vint, comme il le faisait souvent, passer la soirée en famille; mais la corbeille devait être une surprise, et, naturellement, on ne parla de rien. Seulement, Emmeline remarqua que, plusieurs fois, à la dérobée, les yeux pénétrants de Raymond s'attachaient sur les siens, et cherchaient à y lire un secret, à y deviner une pensée. Soucieuse de cet examen, et gênée par cette muette observation, elle devint involontairement plus timide, plus réservée, moins expansive et moins joyeuse que les jours précédents. Lorsque Raymond la quitta, il avait l'air légèrement désappointé et un peu triste. Emmeline lui sut gré pourtant de n'avoir jeté dans la conversation aucune allusion délicate, aucune phrase transparente qui eût exprimé un doute ou sollicité une explication. Le soir, lorsqu'elle se trouva seule dans sa petite chambre toute blanche qu'elle allait quitter bientôt, elle s'assit sur sa causeuse, et y resta longtemps rêveuse, le front sérieux et incliné. Puis, avant de s'endormir, elle pria avec ferveur aux pieds de sa Vierge de marbre, et répéta plusieurs fois, avant que le sommeil blottît chaudement sa tête mignonne sur l'oreiller : « Oh! mon Dieu! trouverai-je demain les vingt mille francs dans la corbeille? »

Le jour suivant elle n'attendit pas longtemps du moins avant de connaître le résultat de sa demande. Vers neuf heures elle se trouvait au salon, essayant languissamment la partition de *Mireille*, lorsque la femme de chambre entra toute joyeuse, et lui dit :

« Mademoiselle, on apporte une caisse à votre adresse. » Emmeline bondit sur le tabouret de piano, et, en se retournant, vit entrer dans le salon la caisse portée par deux commissionnaires.

« On nous a dit de nous mettre à deux, parce que c'est délicat; sans cela, ce n'est pas lourd, et un seul aurait pu faire l'affaire, » lui dit un de ces hommes en lui tendant un papier.

Ce n'était pas lourd! il n'y avait donc pas de robes, de chiffons, de cachemires? Emmeline sentit son cœur battre de crainte et d'émotion, et ordonna de débarrasser promptement la corbeille de son enveloppe de planches de sapin.

Bientôt elle parut aux regards dans toute sa splendeur et son élégance. C'était une sorte de petit buffet en boule, aux incrustations rouges, noires et or, aux ornements dorés, délicats et somptueux, aux mignons pieds tournés, posés sur des roulettes creuses et évasées en arrière, pointues et recourbées en avant, figurant de petits sabots de fée. La petite clef d'or ciselée fermait les deux battants du coffre et semblait inviter la main à l'ouvrir pour en explorer le contenu. Tous les assistants se récrièrent sur la beauté du meuble; Emmeline seule n'en dit rien; muette et pensive, elle hésita quelque temps avant d'ouvrir.

« Que tout le monde sorte! » dit-elle enfin; « je veux être seule à admirer mon trésor, si trésor il y a. »

Les domestiques et les commissionnaires sortirent. Emmeline entendait sa mère marcher dans sa chambre, à l'étage au-dessus, et elle savait que son père faisait, en ce moment, sa promenade ordinaire. Sûre de n'être point troublée, elle porta donc la main sur la clef avec une sorte de terreur. La serrure céda, la porte s'ouvrit... Dans l'intérieur de l'armoire de boule il n'y avait pas d'autre objet qu'un portefeuille en cuir de Russie, doublé de satin bleu... Emmeline le saisit vivement, le déplia, et y vit, contenues dans les poches, les feuilles rougeâtres et satinées des actions du Chemin de fer du Nord... Saisie d'un grand battement de cœur, la jeune fille les compta... Il y en avait quarante, chacune de cinq cents francs. Emmeline joignit les mains et contempla le portefeuille avec un joyeux sourire : « Merci, Raymond, merci! » se dit-elle au bout d'un instant, « je te rendrai plus tard tout le bonheur que tu m'as donné. » Puis elle referma le coffre, et se retira, emportant le portefeuille.

(La suite au prochain numéro.)

ÉTIENNE MARCEL.



N° 25,103, *Manche*. Les devants des chemises pour homme se font à plis; on met un pli large au milieu, des plis plus étroits sur chaque côté. Une belle pointe en dentelle de Chantilly coûte de 300 à 400 francs. — *N°* 43,944, *Rhône*. S'adresser à la maison Sajou, rue Rambuteau, 52, pour les fournitures de tous les ouvrages publiés dans le journal. — *N°* 29,486, *Oise*. Il est impossible de sécher des prunes sans les mettre au four. — *N°* 3,539, *Haute-Loire*. Cette recette a été publiée dans l'une des deux premières années du journal, actuellement épuisées; nous la reproduirons. — *Mme C. P...*, *Pau*. Il faut couper les cheveux très-courts, mais non *ras*, et renouveler l'opération trois ou quatre fois par an. — *N°* 52,345, *Morbihan*. Voir les articles de *Modes*. — *N°* 57,621, *Eure-et-Loir*. On porte toujours toutes les variétés de ceintures *Suissesses*. Les nattes-diadème peuvent être portées à toute heure. — *N°* 12,368, *Basses-Pyrénées*. Nous ne pouvons en cette saison faire paraître des patrons de paletots d'été. Je ne comprends pas la question relative au droit-fil des morceaux qui sont en biais de chaque côté. Les ceintures portées par-dessus les paletots ont été un essai malheureux, très-disgracieux, qui n'a eu aucun succès à Paris. Nous avons publié l'année dernière les règles à observer pour monter les jupes. Une robe dont les lés de devant ont 1 mètre 8 centimètres de longueur a, par derrière, 1 mètre 36 centimètres de longueur. Ceci est la mesure ordinaire des tailles moyennes et des robes modérément longues. Je ne saurais résoudre la question relative à la coiffure; consulter nos dessins représentant les coiffures actuelles; on y verra que les particularités que l'on m'indique ne se concilient guère avec la mode du moment. On ne garnit pas les paletots avec de la dentelle. Je ne saurais conseiller des volants de dentelle pour une robe destinée à être portée de jour dans la rue.

N° 45,768, *Gironde*. On ne peut blanchir le crêpe; les nettoyeurs le remettent à peu près *à neuf*. Pour prolonger la fraîcheur des bonnets en crêpe noir, il faut mettre, entre la tête et le bonnet, un autre bonnet tout à fait plat en gros tulle noir.

N° 32,237, *Seine*. Selon toute probabilité, ces patrons paraîtront cet automne. La meilleure éducation que puisse recevoir une jeune fille se donne dans la maison paternelle, près de sa mère. — *R. B. P.*, *Belgique*. La broderie au passé s'exécute au contraire sur étoffe, et non sur tulle. Le dessin démontre le *passé* bien plus clairement que toutes les explications, puisqu'on y trouve le nombre et la direction des points. La laine que l'on désigne par le mot *anglaise* est extrêmement fine; je ne saurais lui trouver une désignation autre que celle-ci, qui lui est attribuée dans le commerce parisien. Merci pour cette aimable lettre. — *N°* 38,889, *Maine-et-Loire*. On teint en effet le velours; s'adresser à la maison Guigné-Dusacq, rue du Bac, 46. Oui, pour le paletot et le corsage. — *N°* 42,001, *Savoie*. Il faudrait faire poser d'abord deux petits volants tuyautés au bord de la robe, en ligne droite, puis deux ou trois à 12 centimètres de distance des précédents pour imiter une seconde robe, plus courte; si l'on avait une grande quantité de ces volants et que la broderie n'en fût pas trop haute, on pourrait diminuer la largeur de quelques-uns pour les faire remonter *pied contre pied* sur chaque couture réunissant les lés. Si je n'étais enchaînée ici, j'userais avec reconnaissance de cette aimable invitation pour visiter la Savoie et le château de L... — *N°* 47,705, *Morbihan*. La mousseline est préférable à la tarlatane pour robe de noce. Ce dernier tissu est toujours un peu grossier et assez laid au grand jour. Robe de dessous en taffetas blanc avec un étroit volant tuyauté, à corsage décolleté et manches courtes. Robe de dessus en mousseline blanche, un peu plus courte que la précédente, à bords dentelés et festonnés, à corsage montant et manches longues. Ceinture longue en large ruban fixant le bouquet de fleurs d'oranger. Pour les visites, chapeau-fanchon en tulle blanc brodé de perles blanches, orné de petites plumes blanches.



En traversant l'espace
Je m'élance avec grâce,
Et je semble inviter
A venir s'abriter.
Ni les plus hautes cimes,
Ni les plus noirs abîmes,
Ne peuvent m'arrêter.
Je m'élève et m'abaisse,
J'offre un appui trompeur,
Je soutiens la faiblesse,
Et, malgré ma souplesse,
J'étreins avec vigueur
La force et la grandeur.

S'il vous plaît de changer l'ordre de mes cinq lettres,
Vous trouvez quatre noms, dont l'un fut illustré
Par un conte charmant que lisaient vos ancêtres;
Le second vous rappelle un pape vénéré
Et martyr de sa foi; le troisième, une femme,
Épouse dédaignée; et le dernier enfin,
Un calife lettré, victime d'une trame
Ourdie au nom du ciel par un vil assassin.
Je peux aussi donner un des sons de la gamme,
Un point sur l'océan, un pronom masculin,
Le paisible héros d'une fête mystique,
Un modeste affluent, un fleuve magnifique;
Et, si vous m'enlevez ce qu'on jette au rebut,
Je forme un des anneaux d'une invisible chaîne;
Mais, bien loin d'avoir fait une recherche vaine,
N'avez-vous pas surpris mon secret au début?
J'en ai dit trop pour vous, bon entendeur, salut!

MARIA.

Explication du dernier rébus.

On doit être patriote
sous tous les gouvernements.

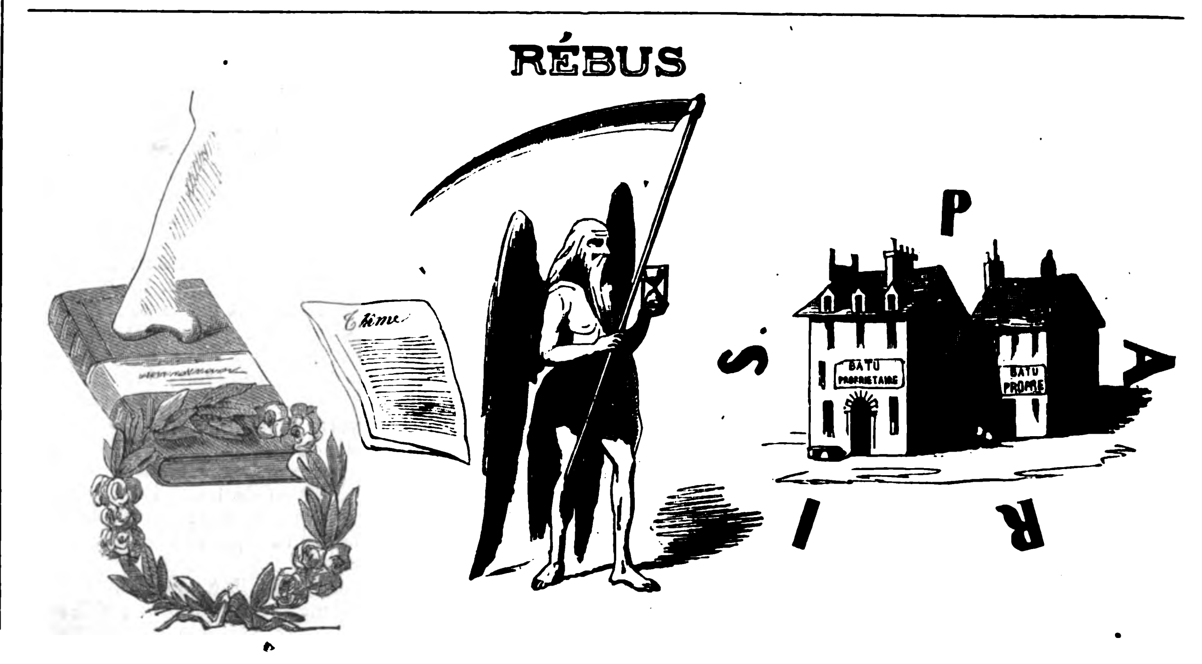
On doit *placé au-dessus*
de ses affections et de ses intérêts
l'amour de la patrie.

Et, *après* Dieu,
en fils *sous* mis
on doit aimer son prince et ses parents.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

RÉBUS



N° 32. SIXIÈME ANNÉE. Dimanche, 6 août 1865.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 30 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (frais de poste compris).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (frais de poste compris).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cie, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (Pour l'étranger le port en sus). — LONDRES, 13, Bedford Street, Covent Garden, W. C. —

Bourse tricotée.

MATÉRIAUX : 16 grammes de soie violette, de cordonnet; 4 masses de perles d'acier, n° 5; cinq fines aiguilles à tricoter.

On enfile sur la soie une certaine quantité de perles d'acier, on monte quatre mailles, on les divise sur quatre aiguilles en les réunissant en rond, et l'on travaille toujours à l'endroit (sur l'envers de l'ouvrage) : deux mailles dans chaque maille pour le premier tour.

2e tour. — On augmente le nombre des mailles de façon à le porter à douze.

3e tour. — Sans augmentation.

4e tour. — * Une (maille) à l'endroit, — on glisse 3 perles, — une (maille) à l'endroit. Recommencez 5 fois depuis *. En glissant les perles qui doivent toujours paraître *à l'envers* de l'ouvrage, on doit veiller à ce que la dernière perle ne soit pas entraînée par la plus proche maille.

5e tour. — * 1 jeté, — une à l'endroit, — 3 perles glissées, — une à l'endroit (c'est-à-dire *une maille*). Recommencez 5 fois depuis *.

6e tour. — * Une à l'endroit, dans le jeté du tour précédent, — 3 perles, — une à l'endroit, — 3 perles, une à l'endroit. Recommencez 5 fois depuis *.

7e tour. — * 1 jeté, — une à l'endroit, — 3 perles, — une à l'endroit, — 3 perles, — une à l'endroit. Recommencez 5 fois depuis *.

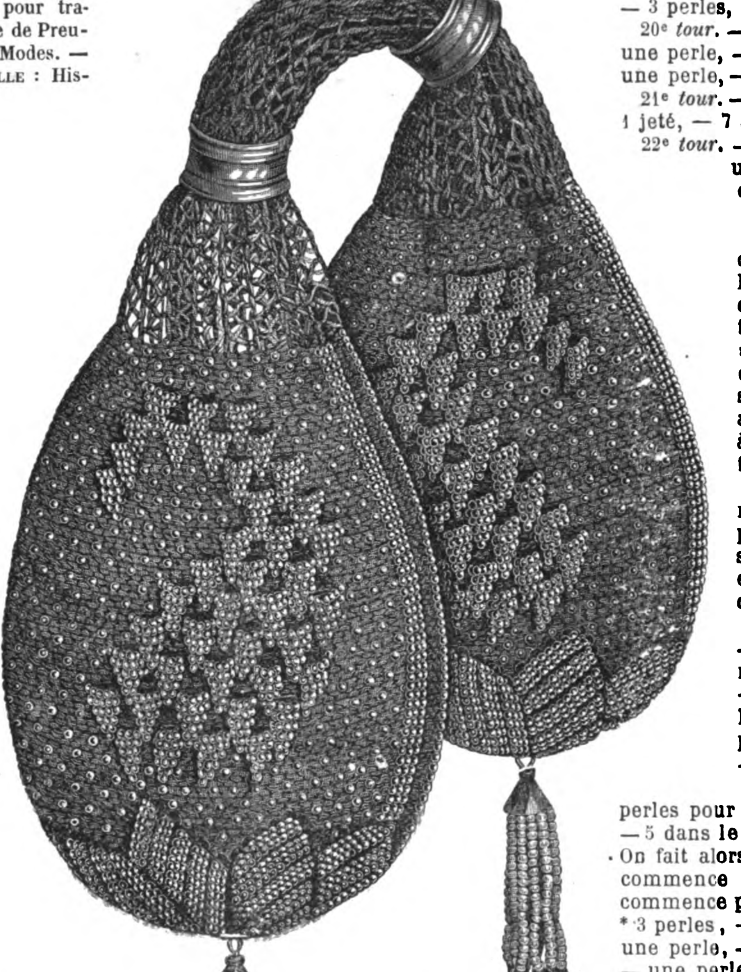
On fait les tours suivants pareils à ces quatre tours, de façon à former 6 rangs de *jours* séparés par une branche d'étoile faite en perles; les branches d'étoile s'augmentent d'une rangée de perles dans chaque deuxième tour, jusqu'à ce que l'on ait cinq rayures en perles à chaque branche, c'est-à-dire 13 tours en tout. On tricote la maille la plus proche qui est le *jeté* dans la dernière aiguille du 13e tour.

14e tour. — Une à l'endroit, — 3 perles, — une à l'endroit, — 3 perles, — une à l'endroit, — 3 perles, — une à l'endroit, — 3 perles, — 3 à l'endroit. Nous n'indiquerons plus les *répétitions* depuis le commencement du tour.

15e tour. — Une à l'endroit, — 3 perles, — une à l'endroit, — 3 perles, — une à l'endroit, — 3 perles, — une à l'endroit, — 3 perles, — diminution, — 1 jeté, — une à l'endroit.

16e tour. — Avec ce tour commence le *semé* de perles isolées ; une perle, — une à l'endroit, — 3 perles, — une à l'endroit, — 3 perles, — une à l'endroit, — 3 perles, — 3 à l'endroit, — une perle, — une à l'endroit, — 1 jeté.

17e tour. — Une à l'endroit, — 3 perles, — une à l'endroit, — 3 perles, — une à l'endroit, — 3 perles, — diminution, — 1 jeté, — 3 à l'endroit.



BOURSE TRICOTÉE.

18e tour. — Une à l'endroit, — 3 perles, — une à l'endroit, — 3 perles, — 3 à l'endroit, — une perle, — 2 à l'endroit, — une perle, — une à l'endroit, — 1 jeté.

19e tour. — Une à l'endroit, — 3 perles, — une à l'endroit, — 3 perles, — diminution, — 1 jeté, — 5 à l'endroit.

20e tour. — Une à l'endroit, — 3 perles, — 3 à l'endroit, — une perle, — 2 à l'endroit, — une perle, — 2 à l'endroit, — une perle, — une à l'endroit, — 1 jeté.

21e tour. — Une à l'endroit, — 3 perles, — diminution, — 1 jeté, — 7 à l'endroit.

22e tour. — 3 à l'endroit, — une perle, — 2 à l'endroit, — une perle, — 2 à l'endroit, — une perle, — 2 à l'endroit, — une perle, — une à l'endroit, — 1 jeté.

23e tour. — Diminution, — 9 à l'endroit.

L'étoile du fond est terminée et le dernier tour doit compter 60 mailles. On continue le *semé* sur le fond qui entoure la palme. Dans le 24e tour on commence les deux rayures de perles qui remontent sur chaque côté.

24e tour. — * 3 perles, — 3 mailles à l'endroit, dont les deux premières sont tricotées dans une seule maille du tour précédent, en sorte que l'on augmente d'une maille, — 3 perles, — 28 mailles à l'endroit, en faisant le *semé*. Recommencez une fois depuis *.

On continue les rayures de perles sans interruption, en glissant toujours 3 perles à la même place. Avec le 29e tour, on commence la palme qui se trouve sur chaque côté de la bourse. Cette palme est formée par des *écailles* composées de rangées de perles d'acier.

29e tour. — * 3 perles, — 3 mailles à l'endroit, — 3 perles, — 11 mailles à l'endroit, en continuant le semé, puis : une perle, — 2 à l'endroit, — une perle, — 2 à l'endroit, — une perle, — 2 à l'endroit, — une perle (chacune de ces quatre perles isolées représente la pointe d'une *écaille*), — 11 à l'endroit. Recommencez une fois depuis *.

Dans le 30e tour, on glisse, au lieu d'une, *deux* perles pour chaque écaille, — 3 dans le 31e, — 4 dans le 32e, — 5 dans le 33e, et le nombre de ces perles s'élève jusqu'à 7. On fait alors, par-dessus, un tour uni. Dans le 33e tour, on commence par 5 écailles la deuxième rangée d'écailles; on commence par conséquent le 33e tour de la façon suivante : * 3 perles, — 3 à l'endroit, — 3 perles, — 10 à l'endroit, — une perle, — une à l'endroit, — 5 perles, — une à l'endroit, — une perle, — une à l'endroit, — 5 perles, — une à l'endroit, — une perle, — une à l'endroit, — 5 perles, — une à l'endroit, — une perle, — une à l'endroit, — 5 perles, — une à l'endroit, — une perle, — 10 à l'endroit. Recommencez une fois depuis *.

La continuation des écailles s'indique par le travail même et par notre dessin. On y verra, entre autres, que le second rang n'est pas placé exactement au-dessus du premier, ni le troisième au-dessus du second ; il y a onze rangs d'écailles pour la palme. On fait ensuite 7 tours unis, mais en maintenant le *semé*, puis on commence le dessin *à jours* qui se fait sans perles, en *allant et revenant*, en commençant depuis le milieu de l'un des côtés.

1er tour du dessin *à jours*. — * Diminution, — 1 jeté. Recommencez toujours depuis *.

2e tour. — 1 jeté, — diminution. — Recommencez toujours depuis *. — On fait alternativement ces deux tours, jusqu'à ce que l'on en ait tricoté 42, puis on dé-

monte. L'autre extrémité de la bourse est faite isolément, puis cousue au dessin *à jours*, après que les anneaux ont été placés. On orne la bourse avec des glands faits en perles d'acier.

Voile de fauteuil, broderie en tulle.

On brodera ce dessin en *reprises* sur du tulle. Le contour du *voile de fauteuil* sera festonné comme l'indique notre dessin, ou seulement ourlé et garni d'une frange. Le dessin représente un peu plus que le quart du voile de fauteuil.

Jours de dentelle exécutés sur tulle.

Nous avons publié récemment une première série de *jours de dentelle* figurant dans les broderies; nous la complétons aujourd'hui, en conseillant d'employer pour ces travaux du tulle très-solide sans aucune roideur, afin que l'on puisse facilement en rapprocher les fils, sans courir le risque de les casser; on emploiera pour ces travaux du fil extrêmement fin, nº 150 ou 200.

Outre les dessins représentant ces *jours* en grandeur naturelle, nous les publions plus grands que nature, afin que l'on puisse aisément suivre la direction des fils.

Les dessins 1ª et 1 représentent un travail qui a quelque similitude avec la tapisserie. On trouvera sur le dessin 1ª deux rangées de croix dont une non encore terminée, pour plus de clarté. Chaque trou du tulle est, ainsi qu'on le voit, recouvert d'une croix exécutée avec le fil.

Nºˢ 2ª et 2. Festons exécutés en zigzags, comme l'indique le dessin 2ª, qui est plus grand que nature.

Nºˢ 3ª et 3. Sorte de point d'*arête*, mieux démontré par le dessin 3ª que par la plus longue explication.

Nºˢ 4ª et 4. Pour exécuter ce dessin nous donnons, avec le nº 4ª, un guide que l'on utilisera de la façon suivante: Le brin est attaché à l'un des fils du tulle, de telle sorte qu'il se trouve au trou nº 1; on pique dans le 2 de haut en bas, — dans le 3 de bas en haut, — dans le 4 de haut en bas, — dans le 1 de bas en haut; on a, par conséquent, croisé le vide marqué par un point; — on pique dans le 5 de haut en bas, — dans le 6 de bas en haut, — dans le 7 de haut en bas, — dans le 8 de bas en haut, — encore dans le 5 de haut en bas, — encore dans le 6 de bas en haut, — puis, continuant dans le 1 de haut en bas, — dans le 9 de bas en haut, — dans le 3 de haut en bas, — dans le 10 de bas en haut, — dans l'1 de haut en bas, — dans le 9 de bas en haut, — plus loin dans le 6 de haut en bas, — dans le 11 de bas en haut, — dans le 8 de haut en bas, — dans le 12 de bas en haut, — dans le 6 de haut en bas, — dans le 11 de bas en haut, on continue dans le 9 de haut en bas, — dans le 13 de bas en haut, — dans le 10 de haut en bas, — dans le 14 de bas en haut, — dans le 9 de haut en bas, — dans le 13 de bas en haut; ainsi de suite, d'après le dessin nº 4.

Nºˢ 5ª et 5. On exécute en même temps deux rangées de pois contrariés; on attache le fil au nº 1 du dessin 5ª; on le pique de haut en bas dans le 2, — de bas en haut dans le 1; on répète ce point trois fois, puis on pique dans le 2 de haut en bas, — dans le 3 de bas en haut, — dans le 4 de haut en bas, — dans le 5 de bas en haut, — dans le 6 de haut en bas, — dans le 5 de bas en haut, — puis dans le 7 de haut en bas, — dans le 8 de bas en haut, — dans le 9 de haut en bas, — dans le 10 de bas en haut; — on répète le point de 9 à 10 trois fois; on pique dans le 9 de haut en bas, — dans le 11 de bas en haut, — dans le 12 de haut en bas, — dans le 13 de bas en haut, puis on forme encore un pois en répétant 5 fois de 14 à 13; on pique dans le 15 de haut en bas, — dans le 16 de bas en haut, — dans le 17 de haut en bas, dans le 18 de bas en haut; on répète trois fois le dernier point; on pique dans le 17 de haut en bas, — dans le 19 de bas en haut, — dans le 20 de haut en bas, — dans le 21 de bas en haut, — puis cinq fois depuis 22 jusqu'à 21, et ainsi de suite; on termine en passant un fil en travers au-dessus et au-dessous de chaque rangée de *pois*. (Voir les dessins nº 5.)

Nºˢ 6ª et 6. En consultant le dessin nº 6ª, on pique, à partir du nº 1, quatre fois de 2 à 1, — trois fois de 3 à 4, — une fois de 3 à 5, — quatre fois de 6 à 5, — trois fois de 7 à 8, — une fois de 7 à 9, — quatre fois de 10 à 9, — trois fois de 11 à 12, — une fois de 11 à 13, — quatre fois de 14 à 13, et ainsi de suite; chaque rangée suivante se rattache à celle qui la précède.

Nº 7. Tandis que pour les dessins précédents on prend le tulle en travers, pour celui-ci on le prend dans le sens de sa longueur, et l'on fait de doubles rangées de *pois* chacun sur trois trous du tulle, en procédant comme pour le dessin nº 6.

Nº 8. On prend le tulle en travers pour faire alternativement une rangée de croix, comme dans le dessin nº 1, et un semé composé de quatre *pois* placés en croix.

Nºˢ 9ª et 9. Le dessin nº 9ª donne la marche à suivre pour exécuter ces petites étoiles; en commençant depuis le 1, on pique de haut en bas dans le 2, — de bas en haut dans le 3, — de haut en bas dans le 4, — de bas en haut dans le 5, — de haut en bas dans le 6, — de bas en haut dans le 3; ces trois points ont formé une étoile sur l'un des trous du tulle; pour la 2ᵉ étoile on pique de haut en bas dans le 5, — de bas en haut dans le 7, — de haut en bas dans le 8, — de bas en haut dans le 9, — de haut en bas dans le 10, — de bas en haut dans le 11, — de haut en bas dans le 5, — de bas en haut dans le 9; — pour la 3ᵉ étoile on pique de haut en bas dans le 11, — de bas en haut dans le 12, — de haut en bas dans le 13, — de bas en haut dans le 14, — de haut en bas dans le 15, — de bas en haut dans le 16, — de haut en bas dans le 11, — de bas en haut dans le 14, — puis de haut en bas dans le 16, — de bas en haut dans le 17, et ainsi de suite. Dans la seconde rangée les étoiles doivent être *contrariées*, et dans toutes les directions elles sont séparées par un trou du tulle.

Nºˢ 10ª et 10. Pour ce dessin, qui forme des rangées de demi-croix, on serre un peu le tulle en brodant; les points blancs qui figurent sur le dessin nº 10ª comptent pour le dessin suivant; on commence depuis le nº 1, et l'on va de 2 à 3 (de haut en bas pour 2, de bas en haut pour 3), — de 4 à 5, — de 6 à 7, — de 8 à 9; pour chacune de ces demi-croix on tire le brin de façon à *ramasser* le tulle; depuis 9 on peut exécuter la seconde rangée en allant de 10 à 7, — de 11 à 5, — de 12 à 3, — de 13 à 1, et ainsi de suite. Entre les deux rangées on élargit un peu les trous du tulle en employant un poinçon.

Nºˢ 11ª et 11. On exécute d'abord les demi-croix du dessin précédent (voir le nº 10ª); ensuite on travaille par-dessus ce travail dans la direction opposée, en consultant le nº 11ª; les chiffres 1 à 16 doivent être distribués sur les points du dessin nº 10ª, par conséquent *entre* les rangées du dessin nº 10; les trous du dessin nº 11ª, qui ne portent aucun chiffre, sont au contraire ceux sur lesquels on fait les demi-croix. On commence depuis le nº 1 du dessin nº 11ª; on pique de 2 à 1, — puis deux fois de 3 à 4, — de 5 à 6, — de 7 à 8, — puis, revenant en arrière, deux fois de 7 à 9, — de 5 à 10, — de 3 à 11, — de 2 à 12, — revenant encore en arrière, deux fois de 13 à 12, — de 14 à 11, — de 15 à 10, — de 16 à 9. Ici aussi il faut serrer le fil et élargir les trous qui portent des chiffres ou des points.

Nºˢ 12ª et 12. On élargit d'abord tous les trous portant des chiffres, puis on attache le brin au nº 1; on pique (en travaillant de droite à gauche), de 1 à 2, — de 1 à 3, — de 2 à 4, — de 3 à 5, — de 4 à 6, — de 5 à 7, — de 6 à 8, — de 7 à 9, — de 8 à 10, — de 9 à 11, et à chaque point on serre le tulle; on revient sur ce que l'on a fait, en piquant de haut en bas dans le trou qui se trouve entre 11 et 9, dans le 9 de bas en haut, puis on continue de 12 à 13, — de 9 à 7, — de 13 à 14, — de 7 à 5, — de 14 à 15, — de 5 à 3, — de 15 à 16, — de 3 à 1, et ainsi de suite pour



VOILE DE FAUTEUIL (BRODERIE EN TULLE).



Gilquin fils Imp. Paris

LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal 56 Rue Jacob, Paris

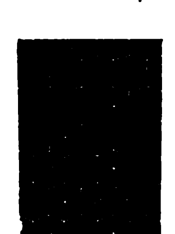
Toilettes de Mme CASTEL-BREANT, 58bis r. Ste Anne

Envois de la Mon DE COMMISSION GÉNÉRALE, r. Hauteville, 53

chaque rangée. On serre toujours le fil, et l'on écarte le tulle avec un poinçon, pour produire l'effet du dessin n° 12.

Nos 13a et 13. Le n° 13a offre des cercles indiqués à l'aide de chiffres et de signes dont le centre est marqué par un petit anneau; on fixe le fil de telle sorte qu'il *pende* au n° 1; on entoure le cercle comme si l'on faisait un œillet, en piquant dans le centre, et ressortant l'aiguille par l'un des chiffres dont on suit la gradation; on serre le fil à chaque point; après le dernier on élargit l'anneau formé au milieu en employant un poinçon : on a ainsi formé l'un des œillets dont on voit trois rangées sur le dessin n° 13; on exécute encore une fois les trois premiers points (1, 2, 3), pour atteindre la place de l'œillet suivant, indiqué par de petits points au lieu de chiffres sur le dessin n° 13a; on pique encore deux fois, de 4 à 3, puis on fait le second œillet pareil au précédent. Le 3e œillet est indiqué par de petits traits. Quand la première rangée est terminée, on exécute la seconde, où le premier œillet est marqué par de petits triangles, le second par des croix.

N° 14. Mêmes procédés que pour le précédent, seulement on ne tire pas le fil, et l'on n'élargit pas le tulle, en sorte que l'on forme de petites étoiles; le dessin n° 13a servira pour exécuter celui-ci.



N° 4a.

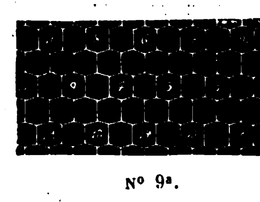
N° 6.

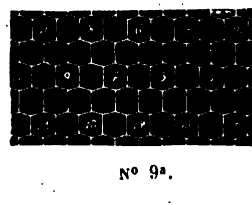
N° 4.

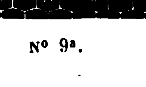
Tabourets mauresques

de la fabrique de meubles de M. Allard, rue du Faubourg-du-Temple, 50.

Cédant aux vœux exprimés par nos lectrices, nous publions parfois quelques dessins de meubles nouveaux; ceux-ci représentent un tabouret-siége et un tabouret de pieds en bois sculpté, de forme hexagone, peint à l'huile; la partie inférieure est jaune clair, avec dessins antiques *sang de bœuf*; la partie supérieure est grise, marbrée avec rayures, rouge-cinabre et filets dorés. Le coussin est recouvert de drap orné d'applications en drap.







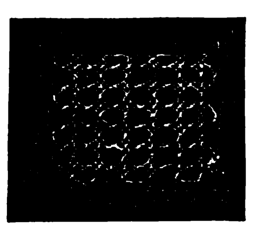
N° 9a.

Deux bordures en broderie orientale.

Ces bordures servent pour tous les genres de vêtements, bournous, vestes, robes, jupons. On les exécute sur une bande de drap.

N° 1. — *Pattes* en drap blanc, posées en biais, encadrées au point de cordonnet avec de la soie rouge foncé; le reste de la broderie est fait au point russe, avec de la soie brune de deux nuances et des perles d'or.

N° 2. — Des bandes de velours noir et de drap blanc imitent ici les plis d'un ruban. Sur un fond nuance cuir, le velours noir est festonné avec de la soie de cordonnet jaune d'or, le drap blanc avec de la soie de cordonnet nuance grenat; chaque soie est encore surmontée d'une soie de nuance un peu plus claire. Les *pois* du drap blanc sont faits au *passé* avec de la soie rouge, les étoiles au point russe avec de la soie noire; les autres pois sont bleus, encadrés de perles d'acier, employées aussi pour le *semé*.



N° 10.

Deux dessins de tapisserie.

Ces dessins *courants* servent pour siéges, pantoufles, sacs de voyage, coussins, tabourets, etc.

Plomb recouvert de tapisserie

POUR TRAVAUX DE COUTURE.

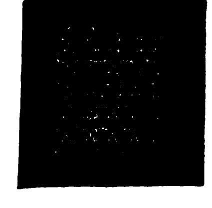
Modèle de Mme Boulanger, rue de Preurenberg, à Bruxelles.

MATÉRIAUX : Canevas Java; laines zéphyr; étoffe rouge en soie; doublure blanche; 70 centimètres de frange rouge, ayant 6 centimètres de longueur; 70 centimètres de grosse chenille; une poignée en bronze; une forme en bois remplie de plomb ou de pierres.

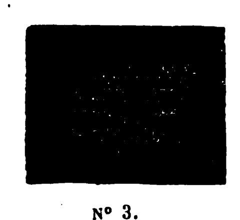
Ce travail est fait sur canevas Java; le *dessous* du plomb est moins grand que le dessin de tapisserie, ce dernier devant recouvrir un coussin un peu bombé; on recouvre la forme de bois avec de la percaline blanche, puis avec de la soie rouge. Cette forme a 6 centimètres de hauteur; le dessus est garni de ouate, puis recouvert avec la tapisserie. La poignée est vissée au milieu de la forme; on peut la remplacer par une anse faite en gros cordon.



N° 1.



N° 2.



N° 3.

JOURS DE DENTELLE SUR TULLE.



N° 1a.

N° 2a.



N° 3a.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe en foulard maïs, forme princesse, boutonnée depuis le col jusqu'aux pieds, dentelée sur le côté des boutonnières et sur le bord inférieur de la robe; les dents sont bordées de taffetas noir; les boutons sont noirs; une légère broderie, exécutée en soie noire, orne les manches, forme des épaulettes, et *figure* une veste courte et arrondie.

Robe en taffetas blanc, à larges rayures bleues. Sur le devant de la jupe, cinq grands nœuds de même étoffe que la robe, encadrés d'une fort étroite dentelle noire; la robe est bordée avec un large liséré bleu; deux *biais* de même étoffe que la robe sont posés devant en *tablier*, et bordent la robe au-dessus de l'ourlet; ces *biais* sont surmontés d'un liséré bleu, encadré de chaque côté avec une étroite dentelle noire. Corsage décolleté; berthe à double étage, plate, garnie d'une étroite dentelle noire; manches très-courtes, composées d'un bouillonné de mousseline blanche. Chemisette décolletée, plissée, en mousseline blanche. Bandeaux ondulés; ornés de deux *bandelettes* en ruban de taffetas bleu.

Petite fille de sept ans. Jupe en taffetas rose, garnie avec trois *biais*; robe (plus courte que la jupe rose) en linos blanc, bordée avec une ruche de taffetas rose; sur chaque côté les lés se séparent et se plient en guise de revers, fixés par une rosette en ruban rose. Corsage demi-montant. Manches courtes.

N° 8.

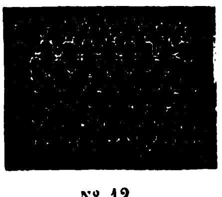




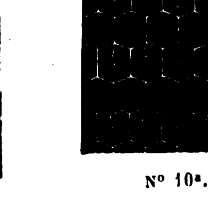
N° 11a.

N° 9.

N° 5a.

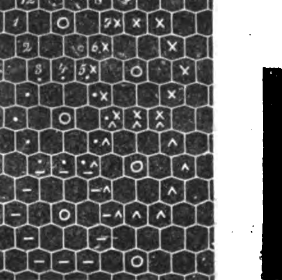


N° 12.

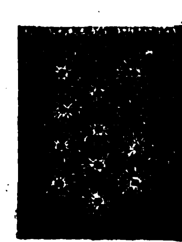


N° 10a.

N° 13.



N° 13a.



N° 14.

MODES.

Une question capitale s'agite en ce moment dans le domaine des chapeaux, et sera vraisemblablement résolue dans deux ou trois mois; on raisonne maintenant sur les probabilités, et c'est là ce que je vais faire connaître à nos lectrices. Les chapeaux paraissent devoir rester très-petits, mais à leur passe aplatie et écourtée viendra se joindre une calotte ronde ou une demi-calotte. Le bavolet demeure toujours supprimé; il sera remplacé pour les jeunes femmes par des chignons frisés, pour les femmes âgées par deux ou trois dentelles étagées mélangées de nœuds de ruban. Madame Aubert m'a montré tout récemment ses nouveaux modèles qui sont extrêmement jolis; ils sont faits en tulle avec des ornements de tous genres. Les oiseaux exotiques étalant des queues d'emprunt, — tout comme les femmes, — sont toujours en majorité sur les chapeaux; beaucoup sont brodés de constellations dorées. Les plus jolis, à mon avis du moins, sont en tulle blanc brodé avec des perles blanches en cristal et garnis d'oiseaux sans corps, composés seulement d'une tête et d'une queue; cela peut être inexact au point de vue de l'histoire naturelle, mais cela est plus gracieux que les gros insectes.

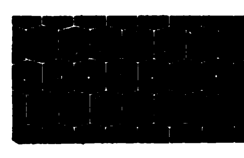
N° 6a.



N° 7.

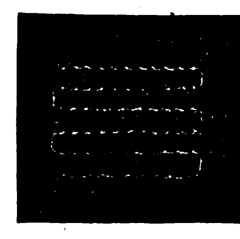
N° 5.

On me demande si la mode des bords de jupe dentelés durera encore l'été prochain.... Hélas! je ne saurais prophétiser l'avenir, et, lorsqu'il s'agit de le prévoir, je n'ai à ma disposition d'autres guides que ceux possédés, j'aime à le croire, par toutes mes lectrices, c'est-à-dire l'induction appuyée sur quelques réflexions; or le raisonnement me dit que cette mode, par son universalité même, n'a plus rien qui la désigne spécialement au changement. On a fait un si grand nombre de ces robes, il y en a tant qui sont mises en circulation, qu'elles ne pourront être supprimées subitement et que l'on peut être assuré de les voir reparaître la saison prochaine; or qu'importe une de plus dans ce nombre? D'ailleurs on peut toujours modifier cet ornement et l'obliger reprendre la ligne droite dont il s'était écarté, en plaçant sous le bord dentelé un étroit volant tuyauté qui comble tous les vides.



N° 12a.

On n'aperçoit rien de nouveau en fait de garnitures. Les toilettes en cette saison ont toutes une physionomie monotone qui semble se modeler sur l'uniformité des wagons destinés à les transporter; toutes les robes affectent d'être des toilettes de voyage. Il y a par conséquent un grand nombre d'ornements plats; beaucoup de rubans étroits sont employés en guise de galons; on les pose à plat en deux ou trois rangs au plus; parfois ils s'élèvent sur chaque couture réunissant les lés, de façon à former un angle aigu, ou bien un trèfle, puis ils redescendent docilement pour reprendre leur direction primitive; ces rubans sont posés au-dessus de l'ourlet de la robe. On les retrouve sur le bord inférieur et aussi sur le bord supérieur des manches, où ils tiennent lieu d'épaulette; on les revoit sur le paletot pareil à la robe, et même sur le corsage, où ils figurent la forme d'une veste, lorsque ce corsage est plat et montant.

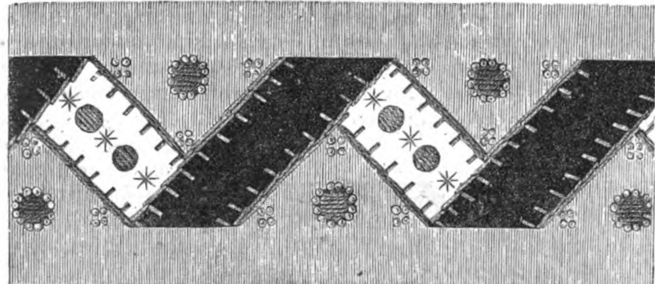


N° 11.

On m'interroge au sujet des ceintures posées par-dessus les paletots. Cette mode, essayée à la fin de l'été dernier, a été jugée disgracieuse, peu conve-

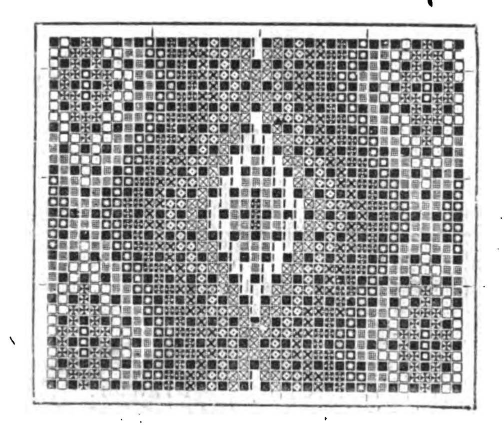


nable dans la rue et condamnée à l'oubli, en dernier ressort. Quelques étrangères l'ont maintenue et la font circuler sur toutes les voies ferrées, dans les bains de mer, dans les villes thermales, et finalement à Paris, où l'on rencontre quelques-unes de ces ceintures. Je ne saurais conseiller cette mode, si je consulte mon goût personnel, mais je ne puis absolument la décrier si j'écoute ma prudence, car on ne saurait affirmer que même une mode tombée ne puisse se relever et gagner



BORDURE EN BRODERIE ORIENTALE.

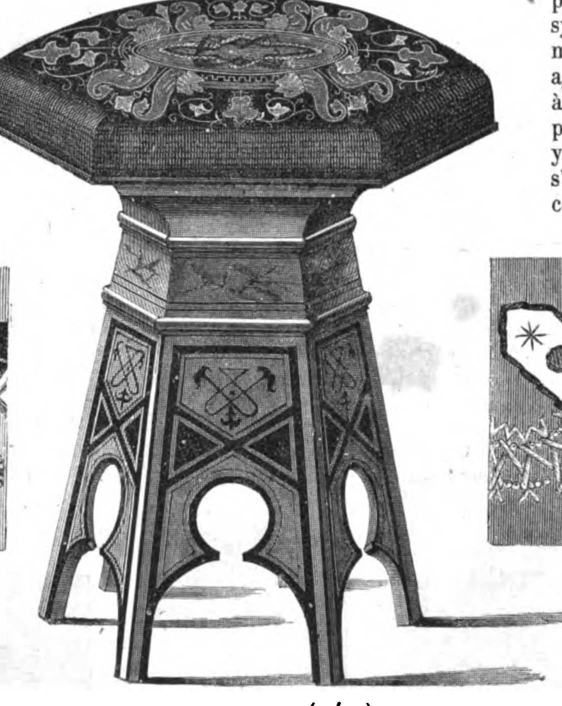
subitement la popularité qui lui a fait défaut à son origine. Le patron qui conviendrait le mieux pour être porté avec une ceinture est celui qui fait partie du *costume de voyage* (voir le nº 20), en lui donnant 5 ou 6 centimètres de longueur en plus, et supprimant le capuchon, bien entendu.



DESSIN DE TAPISSERIE. — Explication des signes : ■ Noir. ■ Rouge foncé. ◘ Rouge moins foncé. ⊠ Rouge plus clair. ■ Gris foncé. ◘ Gris moins foncé. ■ Gris plus clair. ◘ Violet foncé. ⊠ Violet moins foncé. Violet plus clair. ' Soie ou laine blanche.

Vous parlerai-je des rubans à *sujets?* Pourquoi non?... car enfin nulle n'est obligée de les adopter. On fait en ce moment des rubans admirables, c'est une justice à leur rendre, mais bien extravagants : ils représentent, qui une course, qui une chasse, et les personnages sont aussi bien exécutés que ceux des tapisseries. Les sujets varient suivant les circonstances, et, si l'on adoptait ces rubans symboliques, on serait forcée de veiller toujours au scrupuleux maintien d'une harmonie parfaite entre les rubans des chapeaux et leur destination ; ici se trouvent des chasseurs sautant des fossés, là des jockeys lancés pardessus des haies, ailleurs les pacifiques emblèmes de la pêche. Ce raffinement peut s'étendre fort loin ; on aura des rubans de baptême représentant des nourrices, des rubans de mariage offrant l'image du cortége nuptial. On aura des rubans de concert brochés en partitions, des rubans d'académie représentant la ressemblance de tous les membres immortels de la compagnie. Plaisanterie à part, mieux vaut s'en tenir à ces beaux rubans ornés de fleurs magnifiques que Saint-Étienne nous fabrique et qui n'ont pas de rivaux en ce monde.

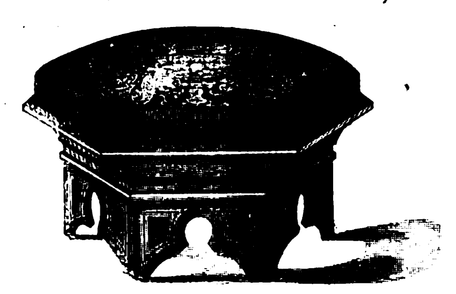
E. R.



TABOURET MAURESQUE (SIÉGE).

HYGIÈNE DU VISAGE.

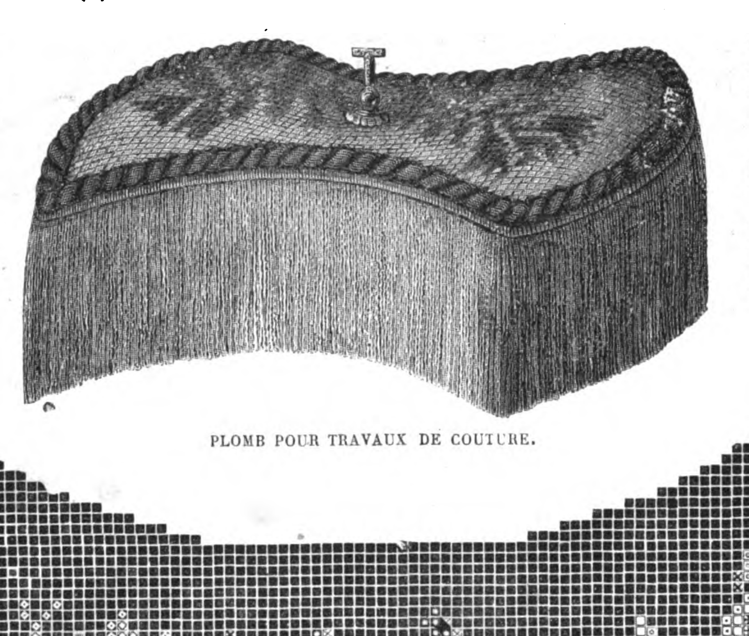
Aujourd'hui une fraction du monde féminin de Paris, deux fractions si l'on veut, placées l'une au sommet, l'autre au dernier échelon de la société, se sont franchement vouées aux fards de toutes couleurs; elles met-



TABOURET MAURESQUE.

tent du blanc, qui doit sa teinte éblouissante à la présence du plomb *, et s'inoculent ainsi un poison des

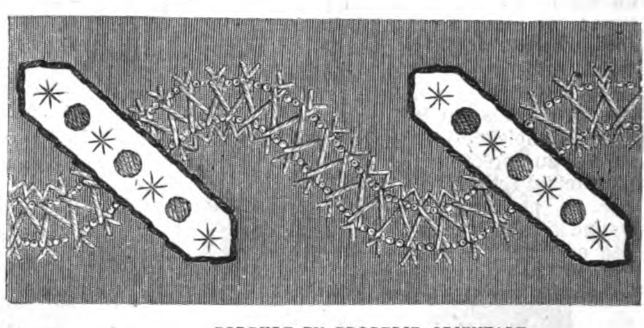
* Voir *la Toilette d'une romaine*, par le docteur Constantin James, page 221.



PLOMB POUR TRAVAUX DE COUTURE.

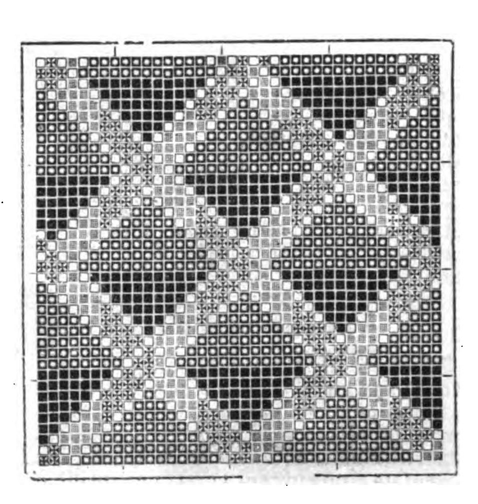
DESSIN DE TAPISSERIE POUR LE PLOMB.
Modèle de chez Mme Boulanger, 11, rue de Preurenberg, à Bruxelles.
Explication des signes : ▣ Vert très-clair. ◻ Vert clair. ⊡ Vert de nuance moyenne. ⊡ Vert plus foncé. ✖ Vert très-foncé. ◘ Brun clair. ◘ Brun foncé. – Rose très-clair. ⊞ Rose moins clair. ⊞ Rose foncé. ⊠ Lilas clair. ◘ Lilas foncé.

plus violents, qui ruine peu à peu leur santé, attaque le système nerveux et produit des névralgies étranges ou même des convulsions effrayantes. Au blanc, il faut bien ajouter le rose oriental, extrait du sulfure de mercure, à ce que nous apprend le docteur James; puis il faut peindre les veines avec des crayons bleus, le tour des yeux avec des crayons noirs; car tous ces cosmétiques s'engendrent l'un l'autre, et, du moment où l'on a recours à l'un d'eux, on est saisi par un engrenage fatal.



BORDURE EN BRODERIE ORIENTALE.

Mais on prêcherait dans le désert si l'on voulait soustraire certaines femmes à l'action des poisons qu'elles emploient à *s'embellir*, sans même s'apercevoir qu'elles atteignent un résultat bien opposé, puisque ces mixtures n'inspirent que le dégoût. Elles sont prévenues; des amis sincères, savants,



DESSIN DE TAPISSERIE. — ◻ Soie ou laine maïs. ■ Noir. ◘ Violet. ⊠ Brun foncé. ■ Brun plus clair.

ont pris le soin de leur signaler les périls qu'elles couraient : à elles de s'arrêter ou de continuer dans cette voie; ce n'est point des *incorrigibles* que nous voulons nous occuper aujourd'hui, mais de la fraction *hésitante*.

Celle-ci voudrait bien n'avoir pas recours aux fards; mais, d'un autre côté, en examinant, à distance, il est vrai, ces teints qui lui apparaissent comme étant *de lis et de roses*, ces teints artificiels, il est vrai, mais si éclatants!... elle se dit qu'il est bien désagréable de ne pouvoir les égaler sans péril, et demande un résultat égal à des cosmétiques inoffensifs.

Il faut bien les avertir qu'elles cherchent la pierre philosophale ou la quadrature du cercle. On ne transforme pas le teint; on ne peut lui donner, à moins de le peindre, la blancheur du plâtre et l'incarnat du vermillon. On peut entretenir sa fraîcheur (quand elle existe), le rafraîchir quand il est *échauffé;* mais ces résultats ne sont point immédiats, ni même toujours certains. En tous cas, on ne peut opérer en soi une métamorphose radicale, passer du brun au blanc et du jaune au rose avec des cosmétiques *inoffensifs;* je n'en connais, je n'en enseignerai pas d'autres.

L'eau de son est du nombre des cosmétiques que je puis re-



commander. On se borne à mouiller le son avec de l'eau tiède, à le *pétrir* un peu dans une petite cuvette pareille à celles que l'on emploie pour les éponges, et qui se compose d'une première soucoupe percée de petits trous, et d'une seconde soucoupe ou *cuvette;* on jettera le son mouillé dans la première soucoupe, on s'en servira pour frotter le visage; on laissera sécher. L'eau de son a coulé dans la cuvette inférieure; on se servira de cette eau pour laver le visage et enlever en même temps les pellicules qui y ont séché et qui adhèrent à l'épiderme. Cela est rafraîchissant, doux pour la peau, et l'on obtient de bons résultats en renouvelant quotidiennement cette opération. Ces bons résultats, quels sont-ils? vont sans doute demander quelques lectrices *positives*. Je ne promets, je n'annonce aucun miracle; l'eau de son ne donnera pas *naturellement* au visage l'éclat factice que lui communique pour quelques heures le fard, qui le ronge et le flétrit pour toujours; mais cette eau *l'améliorera*, le rendra plus frais et plus uni; il ne faut pas en attendre davantage.

Un jaune d'œuf agira dans le même sens, un peu plus énergiquement, pourtant. On séparera le blanc en réservant le jaune, que l'on remuera avec le bout du doigt; c'est avec le doigt que l'on étendra sur le visage une couche de jaune d'œuf. Quand cela sera bien sec, on enlève le jaune, qui se détache en minces lanières sans laisser aucune trace. Ce procédé est utile à employer *immédiatement* après une promenade faite au soleil; il ne détruit pas, mais il prévient le hâle en partie. A lui non plus il ne faut pas demander de miracle.

N'y a-t-il donc aucun remède, s'écrieront quelques voix, pour toutes ces taches ces *feux du visage*, cette couperose? Ah! mieux vaut encore écouter les promesses des empiriques : eux au moins nous laissent l'espérance.

Il paraît que l'on peut espérer la guérison de ces infirmités déplaisantes. Le docteur James, dont j'ai récemment mentionné un volume spécialement écrit pour les femmes *, indique la pommade dite sicilienne; il affirme qu'après un mois de traitement, le visage est complétement nettoyé. Je ne connais pas les ingrédients dont se compose cette pommade, et ne saurais en donner la recette; mais j'ai foi en l'affirmation du docteur James, et je crois rendre un service considérable à quelques-unes de nos lectrices en leur signalant l'existence de cette pommade, qui doit se trouver, je pense, M. James ne le dit pas, chez les principaux pharmaciens. E. R.

* Chez Hachette.



TOILETTES DE CHEZ Mme FLADRY, RUE DU FAUBOURG-POISSONNIÈRE, 14.

Robe de poult-de-soie gris. Le lé de devant est garni avec deux dentelles noires ayant chacune 6 centimètres de largeur. La dentelle supérieure est ornée d'une rosette en passementerie grise et noire, du centre de laquelle retombe un large gland. Ce lé de devant est en ligne droite; ceux de côté sont découpés en dents carrées, bordées d'un ruban noir; ces dents laissent voir le jupon de dessous, qui est en cachemire rouge. Corsage à basques pointues, ornées de passementeries noires et grises et de deux glands. Chapeau rond en paille brune avec plume rouge.

Robe de popeline violette. La garniture se compose de bandes en taffetas noir, garnies d'effilés noirs, de boutons en acier, et surmontées d'un dessin en soutache noire. Paletot en poult-de-soie noire.

CHRONIQUE DU MOIS.

Le mois de juillet n'a pas a été atteint cette année de la stérilité chronique qui l'affecte régulièrement. En cette saison, les Parisiens font d'ordinaire peu parler d'eux; chacun d'entre eux cherche un endroit écarté, où de respirer en paix il ait la liberté. La température africaine qui sévit pendant ce mois porte à fuir ses semblables, et chaque individu s'isole autant que possible, afin d'avoir à supporter seulement sa propre chaleur, et non les feux qu'exhale son prochain. C'est en vertu de ce sentiment égoïste de préservation que les salons sont fermés, les salles de spectacles vides.

On est donc régulièrement fort empêché quand la bise est partie, et que l'on se trouve cependant obligé de parler des faits et gestes parisiens. Cette année, les personnes qui, ainsi que moi, sont bavardes, non par vocation, mais par profession, peuvent du moins s'ériger en écho des conversations philosophiques et morales qui ont été tenues à Paris à propos de la mode et du luxe féminin.

« Eh quoi! » vont s'écrier nos lectrices, « va-t-on nous parler de philosophie? Ce sera bien ennuyeux! »

Ce n'est pas la *Mode illustrée* qui fait une incursion dans le domaine de la philosophie; c'est celle-ci, au contraire, qui vient chasser sur les domaines de la mode, et on ne peut nous dénier le droit de l'appréhender..... pas au collet, mais au passage, de la reconnaître, de la saluer, de lui dire qu'elle a raison, mais qu'elle a tort, c'est-à-dire d'approuver ses discours tout en la prévenant qu'autant en emporte le vent.

Les moralisateurs qui s'élèvent avec tant d'éloquence contre les absurdes dépenses féminines, contre le luxe extravagant des femmes, qui est actuellement la plaie des ménages parisiens, espèrent-ils obtenir la suppression d'un seul cercle de crinoline? Non certes; mais, avant d'aller plus loin, je préviendrai les adversaires de la crinoline que, pour être absolument vraies, leurs philippiques devraient être revues et corrigées par une femme. Ainsi la crinoline, cette pauvre crinoline si calomniée, n'est nullement une cause de dépense; c'est au contraire une garantie d'économie. Si la crinoline disparaissait de nos mœurs, son héritage serait semblable à celui d'Alexandre le Grand : il se partagerait entre dix jupons pour le moins, empesés, garnis de volants tuyautés, coûtant, l'un dans l'autre, au moins 6 francs de blanchissage. Épargnez donc la crinoline, messieurs

les réformateurs, c'est le dernier boulevard de l'économie féminine.

Quant aux autres détails, vous avez raison et mille fois raison. Oui, les femmes se ruinent en s'enlaidissant, mais il est inutile de leur adresser des mercuriales sur ce sujet. Pour guérir un mal quelconque, il est bon de le signaler, mais il est tout à fait insuffisant de raisonner sur son existence et sur ses effets; il faut le combattre à son origine.

Le luxe des femmes n'a pas pour but unique de s'embellir : il doit avoir surtout pour effet d'affirmer la richesse de celles qui le déploient; la richesse! idole de notre époque... la richesse, si uniquement honorée, quelle que soit son origine, que l'on s'efforce d'en réunir autour de soi au moins les apparences, quand on ne peut en posséder la réalité..... la richesse, qui compte des adorateurs, même platoniques, des courtisans, même désintéressés, prosternés même à distance devant les manifestations du luxe du premier... ou du dernier drôle enrichi dans des trafics inavouables. Tant que la richesse sera placée, dans l'opinion publique, audessus des principes d'honnêteté, tant qu'on l'honorera plus que le mérite, la probité, le savoir, — le luxe, qui en est l'enseigne, sévira avec tous les désordres qu'il entraîne à sa suite. Le mal est là, le remède est entre les mains de tous les pères, de toutes les mères de famille; c'est à eux qu'il appartient de former les sentiments, les opinions de leurs fils, de leurs filles, de détourner le cours de leurs ambitions actuelles, d'élever le but de leurs convoitises, d'écarter d'eux ces publications malsaines, ces petits journaux, dont les écrivains, toujours pâmés d'admiration devant le luxe, toujours prosternés, le front dans la poussière, devant ceux qui dépensent beaucoup d'argent, façonnent insensiblement et pervertissent, peut-être même sans parti pris, les jeunes esprits, qui arrivent peu à peu à l'adoration exclusive du veau d'or. C'est l'éducation, et non la toilette, qu'il faut changer, si l'on veut combattre efficacement les désordres moraux et matériels que l'on stigmatise avec raison; il faut prêcher, non-seulement en paroles, mais en exemple; il faut savoir se soustraire à la soif immodérée des richesses, qui est la véritable origine du mal dont la société souffre actuellement; il faut avoir le courage de flétrir la malhonnêteté, même si elle est riche, d'honorer la probité, même quand elle est pauvre; il faut savoir placer le caractère de l'individu au-dessus ou en dehors de ses revenus. Quand on a un fils, il ne faut pas l'élever de façon qu'il veuille pour femme Mlle ***, qui est sotte, et méchante, et dépensière, mais qui a une grosse dot. Quand on a une fille, il ne faut pas l'élever de telle sorte qu'elle soit toute prête à épouser M. ***, un barbon rhumatisant, désagréable, peu honorable, mais qui lui donnera une corbeille plus belle que celles offertes à ses amies. De quel droit la société se plaint-elle aujourd'hui? Elle recueille ce qu'elle a semé, et, si elle s'aperçoit un peu tard que non-seulement la fortune ne fait pas le bonheur, mais encore que l'argent que l'on possède excite très-souvent à en dépenser beaucoup plus que l'on n'en possède, que ce système conduit tout droit aux inconvénients que l'on a voulu éviter à tout prix, il lui est loisible de changer de direction en élevant les générations futures dans un culte autre que celui de l'or. Elle peut leur enseigner une foule de devoirs, aujourd'hui, hélas!... bien ignorés; elle peut leur dire, entre autres, que le travail est honorable lors même qu'il n'a pas la richesse pour but et pour résultat; elle pourrait même leur parler un peu d'honneur, de délicatesse, de désintéressement, les faire souvenir que tous ces sentiments, qui font la grandeur des individus, contribuent aussi à fonder la grandeur des États; elle pourrait ajouter, en s'adressant aux jeunes filles et aux jeunes gens, que la sottise marche toujours en compagnie de la vanité, et qu'il vaudrait mieux s'appliquer à posséder une valeur intrinsèque et personnelle, durable et inaliénable, à l'abri des coups de bourse, des désastres financiers ou industriels, composée d'instruction, de bonté, de générosité, de probité, plutôt que de s'efforcer de poursuivre et d'atteindre ces autres valeurs de convention qui, isolées des qualités solides et sérieuses, peuvent procurer les satisfactions vaniteuses, l'admiration de quelques sots, l'approbation de quelques complices, mais ne pourront jamais conquérir l'estime d'un seul cœur honnête.

La mode de la grève se propage. Après celle des cochers, qui communiquait à la ville de Paris une physionomie presque lugubre, sur laquelle se détachaient joyeusement les piétons ordinaires, heureux de tenir pour quelques jours le haut du pavé, de traverser sans péril, sans appréhension, le perfide macadam, est venue, entre autres, la grève des épouseurs. Eux aussi veulent faire augmenter leur salaire, et démontrent que la hausse de la toilette n'est plus en rapport avec l'immobilité des dots; il faut donc augmenter celles-ci en proportion des goûts et des habitudes que l'éducation donne aujourd'hui aux jeunes filles. Ce seront peut-être les chiffres qui nous ramèneront à la raison; ils seront plus éloquents que tous les moralistes. Enfin, il y a en ce moment la grève des spectateurs, qui, pour se rendre dans les divers théâtres, réclament, non une augmentation, mais une diminution.

Le gros lot de la loterie mexicaine a donné, non pas seulement 500,000 francs, mais encore une leçon d'équité et de politesse. On raconte que M. Gigre, qui vient de gagner ce lot, s'était présenté pour souscrire chez MM. Lune et Monteaux; arrive un médecin célèbre qui prétend être servi avant M. Gigre; celui-ci insiste pour conserver son tour; le médecin veut maintenir son usurpation, il prétend user d'un privilége, et il en use si bien qu'il prend dix obligations avant que M. Gigre ait pu se faire inscrire; force était à celui-ci de subir l'abus... et il prend les deux obligations qui suivaient immédiatement celles retenues par le médecin. Cette injustice a fait perdre au médecin 25,000 livres de rente, qui ont été gagnées par M. Gigre. O injustice!... Puisses-tu engendrer toujours ton châtiment! O abus! sois toujours puni! O privilége, que l'on attaque toujours chez les autres, jusqu'au moment où l'on peut le revendiquer pour soi, apprends enfin que le sort peut parfois avoir le caprice de répondre aux tours de faveur par quelques mauvais tours de sa façon!

Si l'été est la saison des voyages pour les Parisiens, saison désolée et désolante pour tous les entrepreneurs de plaisirs publics, il leur offre quelques compensations en amenant à Paris presque autant de voyageurs qu'il lui en ravit. Aujourd'hui le spectacle n'est plus que l'accessoire, ce sont les spectateurs eux-mêmes qui sont offerts comme appât, et leurs noms figurent sur les annonces, en primant, même la pièce qu'ils vont voir jouer, même les premiers sujets chargés de *l'interpréter* (style de programme). C'est ainsi que le public, prévenu à temps, a pu se rendre à l'Hippodrome, à l'Opéra, pour y voir..... Abd-el-Kader; demain viendra le tour de la reine Emma, ex-souveraine des îles Sandwich. Les détails que l'on nous donne sur sa personne et son caractère sont intéressants et de nature à faire réfléchir les femmes européennes. Elle est riche, fort riche, et cependant très-simple dans ses manières; elle est digne et affable; elle est bienfaisante et exerce sa bienfaisance sans la faire signaler à l'admiration de tous; elle est instruite et n'aime pas à rester oisive... Est-ce donc au *Pacifique* que nous autres, habitantes du vieux continent civilisé, devons recourir pour recevoir ces exemples?

Comme il est difficile de donner les nouvelles théâtrales du présent, on se dédommage en escomptant l'avenir; c'est ce qui s'appelle, à proprement parler, *manger son blé en herbe*. De quoi parlera-t-on, quand l'avenir sera devenu le passé, si l'on use dès maintenant la grande comédie de M. Ponsard, *le Lion amoureux*, lue au Théâtre-Français et reçue à l'unanimité? Que deviendra l'hiver, si l'été le dépouille à l'avance de toutes ses nouvelles? Mais on ne raisonne pas, ou plutôt on raisonne comme ce mari qui me disait, il y a de cela quelques années :

« Je veux vivre à Paris, et j'irai m'y établir très-certainement dans deux ans.

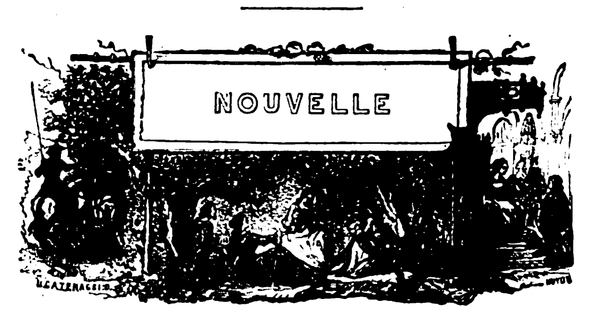
— Mais vous savez bien que madame votre femme n'accédera pas à ce projet et qu'elle ne veut pas vivre à Paris. »

Sa femme était beaucoup plus âgée que lui.

« Heu! » me répondit-il avec un jeu de physionomie inimitable, « dans deux ans, il peut arriver tant de choses!... »

C'est là sans nul doute ce que disent les chroniqueurs atteints par la disette de nouvelles.

EMMELINE RAYMOND.



HISTOIRE D'UNE CORBEILLE DE NOCES.

Suite.

III.

Dans l'après-midi du même jour, Raymond Lagrange se trouvait seul dans le cabinet de travail de son petit appartement de garçon, à un troisième étage de la rue Hauteville. Il avait envoyé la corbeille à Emmeline le matin, puis il s'était rendu à son bureau, et y avait consciencieusement travaillé jusqu'à quatre heures; il avait rédigé un projet de bail du coquet appartement où il installait son ménage. Il avait rempli tous ses devoirs envers l'État, la famille et la propriété; il aurait donc dû se sentir l'esprit satisfait et la conscience légère. Il n'en était rien pourtant : Raymond paraissait inquiet, mécontent et rêveur. En ce moment, il se livrait à une agitation évidente, tantôt passant sa main nerveuse dans les boucles brunes de ses cheveux, tantôt grattant avec une obstination féroce, sur le tapis de moquette qui recouvrait son bureau, une tache de bougie qui semblait concentrer son attention la plus profonde. En vain son lévrier Fox était-il venu lui lécher la main; en vain quelques hardis moineaux venaient-ils pépier dans les branches des jasmins en pot fleurissant à la croisée; en vain un orgue de Barbarie persistait-il à jouer bruyamment le galop-Sturm sous les fenêtres : rien n'arrachait Raymond à sa persistante rêverie et à l'acharnement féroce avec lequel il grattait toujours et regrattait encore cette mince tache blanche qui s'écrasait en farine sous la pression de ses doigts. A la fin pourtant il se leva, et commença à marcher à grands pas dans la chambre. Au moment où il passait devant la cheminée, la pendule sonna; il s'arrêta et jeta un coup d'œil sur le cadran.

« Déjà cinq heures! » se dit-il. « Dans une demi-heure il sera temps de m'habiller. Ce soir, je dîne chez Emmeline... Emmeline... elle a sa corbeille depuis ce matin... Elle doit en être contente... Mais que veut-elle en faire?... A quoi bon ces vingt mille francs?... »

Ici le front de Raymond se plissa encore, ses traits redevinrent soucieux, et, s'arrêtant dans sa promenade, il se laissa tomber sur un fauteuil avec une vive expression de lassitude.

« C'est égal, » reprit-il au bout d'un instant, « j'ai eu beau rassurer maman Duval, je ne suis pas aussi tranquille que j'en ai l'air... C'est une chose étrange que cette demande qui m'arrive brusque, tranchante, imprévue, comme le canon d'un pistolet... Vingt mille francs ou rien! C'est comme qui dirait : « La bourse ou la vie! » Et c'est Emmeline qui m'a dit cela... Emmeline tyran, Emmeline cupide! Non, non, c'est impossible; il y a quelque mystère là-dessous. Pourquoi me demanderait-elle des actions? Les meilleures, ce sont les siennes : actions qui sont toutes de paix, d'amour, de grâce et de charité... Je ne la soupçonnerai jamais; je l'admire d'abord, et surtout... je l'aime... Mais pourquoi donc ces vingt mille francs?... Allons, Raymond, mon ami, si tu as l'imagination féconde, c'est ici le moment de te livrer aux conjectures... Voyons, réfléchissons bien... Les Duval seraient-ils gênés, et auraient-ils forcé Emmeline à me demander cet argent pour subvenir aux frais de la noce?... Mais, non, le papa Duval me montrait encore hier les titres qu'il destine à la dot de sa fille; il y en avait d'autres avec... Et puis, Emmeline serait trop fière pour se prêter à un pareil stratagème, elle eût plutôt renoncé à moi que de me faire ainsi acheter mon bonheur... Ma future convoite-t-elle quelque diamant précieux, quelque pierre phénoménale pour l'achat de laquelle il faut vingt mille francs?... Mais elle eût exprimé son désir au lieu de demander la somme; et d'ailleurs, en ce cas, pourquoi aurait-elle tenu à des actions de chemin de fer?... Puis-je croire enfin ce que sa mère me dit : qu'à la lecture d'un bulletin de *l'Époque*, elle s'est sentie prise tout à coup de la fièvre de l'or?... Mais, comment les problèmes de la hausse et de la baisse entreront-ils dans cette petite tête blonde qui est si délicieusement ignorante des mystères de la règle d'intérêt simple? Et ma mignonne Emmeline pourrait-elle, de sang-froid, jouer à la Bourse, elle qui, il y a si peu de temps, jouait à la poupée?... Mais qui sait, après tout? le matérialisme abject a de si profondes racines dans notre société et dans notre vie! L'amour de l'or est si âpre, si ardent et si universel! On s'en pénètre par les enseignements, les conseils et l'exemple; on l'absorbe dans l'air qu'on respire, dans les livres qu'on accueille, dans les pièces qu'on applaudit, dans les merveilles des arts qu'on admire et qu'on envie... et les bulletins de *l'Époque* pour brocher sur le tout!... Cela peut bien s'appeler *l'Époque;* cela la peint en vérité : du clinquant et des lettres de change, du style usé monté à neuf et de l'emprunt mexicain... Et faut-il donc toutes ces misères-là pour tourner la tête des jeunes filles?... Ah! trompeuse Emmeline! funeste *Époque*, maudit rédacteur! »

Ici Raymond se renversa sur son fauteuil et se frappa le front de la main avec une irritation nullement dissimulée.

« Allons, allons, c'est impossible, » se dit-il après quelques réflexions. « Une belle jeune fille, tendre et pure, ne prend pas, du jour au lendemain, les sentiments et les convictions d'un agent de change. Il faudrait encore une autre plume que celle de *l'Époque* pour accomplir de ces merveilles-là... Ah! ah! j'y suis, peut-être... Emmeline a été longtemps de l'Œuvre de la Sainte-Enfance; elle s'intéresse beaucoup à la Chine, et me parlait l'autre jour, avec un certain enthousiasme, des talents et des vertus de la célèbre Pan-hoei-pan. Peut-être destine-t-elle ces vingt mille francs aux missionnaires qui devraient, d'après ses intentions, baptiser quelques chrétiens de plus, et propager la race des femmes lettrées... Tout bien considéré, j'aimerais encore mieux cela... Mais non; ce n'est pas encore possible. Elle m'eût alors demandé des billets de banque, et non des actions de chemins de fer. Je me demande combien les actions du Nord se coteraient à la bourse de Pékin? »

Ici Raymond, moitié riant, moitié sérieux, s'arrêta dans son monologue, et parut vouloir se livrer de nouveau à des réflexions profondes. Mais un bruyant coup de sonnette les interrompit bientôt, et la femme de ménage de Raymond, soulevant timidement la portière, lui annonça que le petit domestique des dames Duval venait de laisser, de la part de Mademoiselle, une lettre pour monsieur Lagrange.

Raymond n'avait pas besoin d'une si longue explication. Par cette intuition naturelle aux amoureux, il avait tout d'abord deviné un message d'Emmeline dans la lettre que Mme Giraud tenait à la main. Ajoutons aussi qu'il avait reconnu la nuance du papier, la coupe élégante de l'enveloppe, et d'abord, avant tout, ce mignon cachet de cire rose, où se gravait cette inscription autour d'un bouquet d'immortelles et de lis : *Pure comme eux et durable comme elles.* Le cœur du jeune homme avait sauté de joie à l'aspect de cette fine enveloppe; il pensa qu'elle allait

donner une solution quelconque à toutes ses perplexités; et, dans toute l'impatience du premier mouvement, il saisit la missive des mains de Mme Giraud, brisa le cachet de cire, et tira précipitamment la lettre, sans avoir pris le temps d'en regarder la suscription. A son grand étonnement, il la trouva grossie et comme doublée d'un papier fin et coloré, comme celui des billets de banque, et, lorsqu'il la déploya, les quarante actions du Chemin de fer du Nord s'éparpillèrent en tombant sur le tapis.

« Que signifie ceci? » s'écria-t-il en tremblant. « Emmeline me renvoie ces titres!... »

Il jeta un regard troublé sur les premières lignes de la lettre, et il lut ces quelques mots :

« Ma bien chère Emma, ma pauvre amie! »

« Ah! ce n'est pas pour moi la lettre... ni les actions non plus! » s'écria le jeune homme en poussant un long soupir de soulagement... Maintenant, il est clair que ce n'est pas pour elle qu'Emmeline les demandait, puisqu'elle les envoyait à son amie... A moins que cette amie ne soit la femme d'un agent de change auquel ma fiancée envoie l'ordre d'agioter?... Voilà mes perplexités qui reviennent.... Enfin, il est évident que l'explication du mystère est-là... Faut-il que je lise?... Ce n'est pas fort délicat, mais j'en suis fortement tenté... D'abord, dans dix jours Emmeline sera ma femme; j'aurai alors le droit de lire toutes ses lettres, celles qu'elle pourra écrire et celles qu'elle recevra; seulement, je ne crois pas que j'en userai... Mais, puisque mon droit existe, et que les titres me sont acquis, ma conscience ne me reprochera pas trop d'avoir pris un petit à-compte... D'abord, en toute occasion, je serais discret comme une boîte aux lettres.... Mais ces maudites actions du Nord m'ont si fortement intrigué!... »

Et Raymond, trouvant ainsi dans ses futures prérogatives de mari des accommodements avec sa conscience de galant homme, s'installa commodément devant son bureau, et commença la lecture de la lettre d'Emmeline. Nous engageons nos lectrices, en leur qualité de filles d'Ève, à ne pas se gêner, et à faire comme lui.

Voici donc ce que nous lisons par-dessus l'épaule du jeune homme:

« Ma bien chère Emma, ma pauvre amie,

« N'accuse pas mon cœur pour le silence que j'ai gardé « depuis hier, et qui a dû te sembler cruel dans ton ac« cablement et dans ton infortune. Mais, comme je l'ai « partagée en l'apprenant, j'ai cherché les moyens de la « diminuer; j'ai bien réfléchi, bien prié pour cela, et en« fin, Dieu m'a protégée, le bonheur m'a souri. Console« toi, réjouissons-nous, je t'apporte l'espérance.

« Tu trouveras, sous cette enveloppe, quarante actions « du Chemin de fer du Nord, de cinq cents francs cha« cune, représentant un total de vingt mille francs. Tu « les prendras de ma part, simplement, courageusement, « sans hésitation et sans scrupules, comme tu accepterais « de ma main un bouquet de roses ou une boîte de pas« tilles, parce que tu te rappelleras, mon Emma, que nous « sommes sœurs devant Dieu, et que tout doit être com« mun entre nous. Tu les emploieras à préserver du dés« honneur le nom honorable de ton père, à le sauver « peut-être du désespoir et des funestes tentations; à te « sauver toi-même du deuil, de l'abandon et de la honte. « C'est là mon désir formel, ma bonne Emma, et rappelle« toi bien qu'en ce moment je ne prie pas, j'ordonne... »

« Mon Emmeline bien-aimée! Et moi qui la soupçonnais! » s'écria Raymond, faisant une pause en cet endroit de la lettre. « Je sais tout, maintenant, et je pourrais bien m'arrêter... Mais, ma foi! c'est trop touchant; il faut que je continue. » Raymond reprit sa lecture, et nous allons faire comme lui.

« Je dois t'expliquer, Emma, comment il se fait que je « dispose facilement d'une somme relativement considé« rable. Tu sais depuis quelque temps que je vais me « marier. Mon fiancé, Raymond Lagrange, est un bon et « gentil garçon, tout à fait aimable et galant homme. »

(« Voilà des compliments que je ne devrais pas lire », se dit le curieux tout bas; « mais ne faisons pas de fausse modestie; saluons et voyons plus loin. »)

« Je t'avouerai même que j'ai consenti sans regrets à « devenir sa femme, et que si mon cœur bat lorsque je « dirai *oui!* ce sera de tendresse et d'émotion assuré« ment, mais certes pas de crainte et de tristesse. »

(« Oh! décidément, je suis un homme heureux! » s'écria joyeusement Raymond.)

« Eh bien! ce gentil fiancé, ce galant homme, se pro« posant de m'offrir une corbeille, a voulu faire les cho« ses grandement. Il a déclaré ne point s'entendre en « dentelles, en brillants, en cachemires; mais il a mis « à ma disposition vingt mille francs dans une armoire « de boule. Je garderai le contenant, mais je dispose du « contenu. Je n'ai pas besoin du tout, vois-tu, ma chère « Emma, de volants de Chantilly, de robes de velours et « de châles de l'Inde. J'ai un joli trousseau, bien soigné, « bien monté. Nous irons en Italie, parce que Raymond « aura un congé de deux mois; et, à mon retour, pour « faire mes visites, j'aurai un crêpe de Chine blanc et un « beau petit cachemire français que m'a donné ma mar« raine. Nous ne sommes pas des ducs, d'abord, ma « chère, et il siérait mal à la femme d'un simple em« ployé d'étaler sur ses épaules tous les trésors de l'In« doustan. Et puis, sais-tu bien où je trouverai ma meil« leure joie, ma plus aimable parure? Ce sera dans ton « sourire, pauvrette, qui me paraîtra si doux, après tant « de larmes versées; dans l'éclat de tes yeux de velours « que les pleurs n'ont pas encore éteints, dans les accents « joyeux de ta voix, dans l'attitude calme et soulagée de « ton père, que je respecte malgré tout, comme toi tu « l'aimes quand même... Quand je vous verrai heureux, « est-ce que je ne serai pas heureuse aussi?... Je retrou« verai de la gaieté sous votre toit, une bonne bûche à « votre foyer, des fleurs à vos fenêtres, et je passerai mes « heures avec toi gaiement, en tisonnant le feu, ou en « épluchant un bouquet. N'aurai-je pas mieux employé « cet argent que si on m'avait mis beaucoup de carbone « cristallisé ou de poil de chèvre du Thibet dans ma « corbeille?

« Ma dernière phrase te paraîtra un peu savante, mais « je l'ai employée à dessein, afin de te montrer le peu « de valeur réelle et la puérile vanité de tous les colifi« chets de ce monde. Ne t'y laisse pas prendre, toi aussi, « ma chère; ne glorifie pas les beaux dehors de ma dé« marche d'aujourd'hui. Il ne faut pas se payer de mots, « Emma; c'est trop enfantin et trop facile. On doit voir « les choses jusqu'au fond, et les juger d'après leur es« sence même. Ainsi, ma chère, ton père et toi, en rece« vant ma lettre, vous allez crier à la bienfaisance, à la « générosité, au prodige; et moi, qui ne veux pas être « vaine, je me charge de vous détromper... En fait de « bonnes actions de ma part, je ne connais que celles « que je t'envoie, parce que celles-là ont cours à la « Bourse, et qu'on peut les escompter. Emma, je te le « déclare, j'ai beau te donner toute ma corbeille, rap« pelle-toi que tu ne me dois rien; c'est encore moi qui « suis ton obligée... Tu vas t'étonner, te récrier peut-être? « Je te fermerai la bouche en te rappelant un des plus « beaux traits de ton enfance, un des meilleurs souvenirs « de nos jours de pension.

« Tu étais déjà malheureuse alors, pauvre petite; les « affaires de ton père commençaient à s'embrouiller, et « tu le savais bien. Puis tu n'avais pas là de mère pour « veiller sur tes besoins, pour te protéger de sa tendresse, « et tu en ressentais tristement la privation. Ton père, « qui avait ses préoccupations, ses anxiétés, ses soucis, « n'était guère disposé à partager ceux d'une petite pen« sionnaire, et les sommes hasardées qu'il risquait dans « le tourbillon des fonds publics, dans les opérations de « Bourse, étaient souvent retranchées sur le confort, « sur la chétive toilette de son enfant. Mais tu sup« portais tes privations avec douceur et humilité, sans « révolte et sans envie, et je ne sais quel instinct de tes « qualités, de ta supériorité réelle m'attirait et me rete« nait près de toi. Moi, au contraire, je voyais tous mes « désirs prévenus, toutes mes exigences satisfaites; je « ne comprenais pas la pauvreté, je ne considérais que le « luxe et la parure, et il me fallait bien t'aimer, mon « Emma, pour ne pas craindre alors de m'abaisser au « contact de ta pauvre petite robe de toile, moi qui m'en« orgueillissais de mes panaches et de mes fourrures, « comme une pauvre sotte que j'étais... Mais personne ne « me dessillait les yeux, personne ne m'ouvrait le cœur; « j'aurais grandi ainsi, et ainsi j'aurais vécu peut-être, « sans toi, ma bonne Emma, sans l'exemple de ta douce « charité. Tu te rappelles peut-être quand ce fut?... En « tous cas, je vais te le redire.

« C'était au mois de novembre, lorsque la Sainte-Cathe« rine approchait. Il devait y avoir un bal au pensionnat, « et nous songions à nos parures. Nous avions toutes, il « est vrai, nos robes blanches d'uniforme : les unes, ri« ches, en tarlatane ou en mousseline; les autres, plus « simples, de jaconas ou même de basin blanc. Mais ce « n'était pas tout : il fallait des ceintures, des rubans pour « attacher nos tresses, et ceci, on nous permettait de le « choisir à notre goût, après que nous avions reçu, à cette « intention, de l'argent de nos familles. Nous nous fai« sions un plaisir de les acheter nous-mêmes chez le four« nisseur de la pension. Or, cette année-là, je me le rap« pelle, j'avais reçu de papa, pour ma ceinture, un beau « louis tout neuf, que je comptais bien échanger contre « quatre mètres de large ruban rose, frangé au bout, comme « c'était alors la mode. Toi, pauvrette, à force de repré« sentations et de prières, tu avais obtenu du tien une « seule pièce de cinq francs, avec laquelle tu devais te « donner un ruban de mauvaise qualité pour la ceinture « et les nœuds du corsage.

« Un soir que nous sortions de l'église Saint-Paul, où « nous venions d'assister au salut, nous fûmes arrêtées, « toi et moi, dans un coin obscur d'une chapelle par une « petite fille de notre âge à peu près, pâle, triste, et ché« tivement vêtue. Ce fut à moi qu'elle s'adressa d'abord, « considérant avec un certain respect mon chapeau de « velours et ma pelisse de cachemire : « Mademoiselle, » « me dit-elle bien bas avec des larmes aux yeux, « excu« sez-moi si je vous importune... Je n'ai que douze ans, je « n'ai plus de mère, j'ai un père malade, et un petit « frère tout enfant à la maison... Demain, le propriétaire « nous mettra dans la rue... mon père mourra de froid... « et moi, malheureuse, je suis trop jeune et trop igno« rante pour travailler... Mademoiselle, excusez-moi, plai« gnez-moi, secourez-moi; je vous ai dit la vérité, et c'est « la première fois que je mendie. » Les paroles de la pe« tite fille m'impressionnèrent peu; j'étais en ce moment « tout occupée à considérer l'effet que produisait mon « chapeau, de forme nouvelle, sur un groupe de dames « élégantes qui passaient près de moi. Seulement, pour « me débarrasser de la mendiante, je tirai ma bourse « brodée, et j'y pris... une pièce de deux sous. Au même « moment, je vis que toi, mon Emma, qui étais retenue « dans ton banc, tu avançais la main pour passer ton of« frande. Je la pris machinalement, et, sans la consi« dérer, je la mis, avec la mienne, dans la main de la « petite fille.

« Le lendemain, on nous conduit chez le marchand « de rubans pour choisir nos ceintures. Toi, tu dis que « tu n'en as pas besoin, et que tu préfères ne pas sortir. « — Mais, Emma, n'avais-tu pas reçu cinq francs pour ta « toilette? — Oui, c'est vrai; mais je ne les ai plus... je « les aurai perdus en tirant mon mouchoir de ma poche. » « Et la Sainte-Catherine arrive, et lorsque nous nous « assemblons pour le bal, toutes pimpantes, roses et « enrubanées, toi, tu descends dans ta modeste robe « de basin blanc, sans même une pauvre petite *faveur* « au corsage; mais tu parais tranquille, et souriante, et « gentille comme toujours. On te regarde, on chuchote, « on te plaint; et toi, sans t'affliger, tu te mets au piano, « et tu nous joues une contredanse. Oh! ma bonne Emma, « ma pauvre petite chrétienne courageuse, je ne pourrai « jamais oublier cet héroïsme-là!

« Le dimanche suivant, au moment où nous entrons « à Saint-Paul, un peu avant la grand'messe, voici que « la même petite fille vient, presque en sanglotant, se « jeter à mes genoux, en présence de toutes nos com« pagnes : « Oh! merci, Mademoiselle, merci, » me dit« elle avec des pleurs de joie; « vous avez guéri mon « père. Avec les cinq francs que vous m'avez donnés, j'ai « pu lui acheter du vin et la potion que le médecin lui « avait ordonné de prendre... Il travaille depuis trois « jours, et le propriétaire, voyant cela, a promis d'atten« dre encore... Vous avez sauvé trois personnes, Made« moiselle, avec cinq francs. — Mais, je ne vous ai pas « donné cinq francs; vous vous trompez... ce n'était que « deux sous, répondis-je en baissant les yeux, et en sen« tant le rouge me monter au visage. — Il y avait bien « un gros deux sous, mais il y avait cinq francs aussi, » « insista la petite pauvresse, « et je vous avais vue fouil« ler dans votre jolie bourse bleue avant de prendre la « pièce que tendait votre compagne. » Alors, Emma, je « compris tout : la générosité venait de toi, la mesqui« nerie m'appartenait. C'était toi, la pauvre fille orphe« line, qui avais offert ta seule fortune à cet être souf« frant comme toi, à cette sœur en pauvreté; tandis que « moi, l'enfant gâtée, la riche héritière, je lui avais donné « deux sous! Seulement, l'enfant m'avait attribué la plus « libérale offrande, parce qu'elle m'avait vue une bourse « bien garnie et un chapeau de velours... Et je me rappelai « en même temps ton renoncement à la parure, la mes« quinerie de ta toilette, qui semblait t'empêcher de par« tager nos plaisirs. En même temps j'eus honte de moi, « et je me jetai dans tes bras en pleurant à chaudes lar« mes. La lumière était venue enfin; mon cœur s'était « ouvert : j'avais compris en un instant toutes les dou« ceurs du sacrifice, et toutes les joies austères de la « charité.

« Depuis ce temps, Emma, j'y ai pris goût, et je ne m'en « suis jamais repentie. Toute jeune que je suis, j'ai pu « faire quelques heureux, mais j'ai été encore plus heu« reuse moi-même. Et chaque fois que j'ai fait du bien « et que j'en ai goûté les joies, j'ai pensé à toi, qui m'en « as donné l'exemple, qui m'en as révélé les douceurs. « Accepte donc cette somme que je t'envoie, comme un « remercîment, comme un souvenir, comme une marque « de reconnaissance. Que ton père la considère comme « un don, s'il le veut bien; comme un prêt, s'il le pré« fère, mais qu'il s'en serve d'abord. C'est le seul moyen « qu'il puisse prendre pour me remercier.

« Je t'embrasse, mon Emma, et j'attends impatiem« ment un mot de toi qui me donne de vos nouvelles. « Rappelle-toi bien que nous nous brouillerions si tu « m'envoyais un refus.

« Ton amie dévouée,

« Emmeline DUVAL. »

« Laquelle vaut mieux des deux, Emma ou Emmelide? » se dit Raymond en repliant lentement la lettre et les billets. « Ne serai-je pas heureux d'avoir une femme comme Emmeline, qui a une amie comme Emma?... Mais, j'y pense; d'après la lettre de ce cher et bon ange, mademoiselle Emma et son père doivent être dans un grand embarras... Il faut les en tirer au plus tôt; je vais aller porter la lettre et les actions moi-même. »

Et, ramassant soigneusement l'enveloppe jetée à terre, Raymond y lut cette adresse, de la fine écriture déliée qui lui faisait si fort battre le cœur : « Mademoiselle Vernier, rue Lacuée, n° 18, faubourg Saint-Antoine. »

« Une chose que je ne comprends pas, c'est comment il se fait que cette lettre m'ait été remise, » se dit soudain Raymond soucieux. Mais Mme Giraud, questionnée, le tira bientôt de cette perplexité, en lui expliquant que le petit messager avait en main deux lettres, qu'il semblait fort pressé, et que, dans sa précipitation, il s'était probablement trompé en remettant les messages. « A la bonne heure, » se dit Raymond, « je trouverai alors pour moi une lettre à l'autre adresse; raison de plus pour y aller. » Et il se mit gaiement en chemin vers le faubourg Saint-Antoine.

IV.

Les rares promeneurs qui passaient ce jour-là vers trois heures de l'après-midi sous les épais marronniers en fleurs qui ombragent le boulevard Bourdon, en longeant le Grenier d'abondance, ne pouvaient s'empêcher de regarder avec curiosité un vieillard à la démarche saccadée, à la physionomie inquiète, à l'allure étrange, qui suivait les bords du canal, en paraissant venir du centre de Paris. Les vêtements de cet homme semblaient indiquer qu'il appartenait à la classe qu'on est convenu de nommer *aisée*, et qui l'a été souvent, mais qui déjà ne l'est plus. Il portait un paletot brun foncé, une chemise d'une blancheur satisfaisante, un chapeau qui ne choquait pas l'œil : mais un observateur attentif eût remarqué que le drap du paletot, d'une excessive netteté, était légèrement passé et usé jusqu'à la corde; que de patients et laborieux efforts avaient dû être employés pour étendre les derniers poils du chapeau dans une direction symétrique qui en voilât les meurtrissures; que la cravate de taffetas noir avait été plusieurs fois lavée; que la chemise était de toile lainée, affinée, éclaircie, dans laquelle apparaissaient des jours; qu'enfin, les bottes découvraient une ou deux pièces à l'empeigne, et les gants de filoselle quatre à cinq reprises au bout des doigts. Mais tout cela était propre, dissimulé, décent, quoique humble et misé-

rable. Misérable ! c'est là le vrai mot. Il n'y a pas de pire misère que celle qui est condamnée par le sort à l'habit noir, aux souliers vernis, au chapeau en tuyau de poêle; que celle qui voile les haillons du pauvre homme sous le paletot du monsieur, et qui, pour lui faire gagner son pain, le force à se procurer des gants, une cravate fraîche et une chemise bien repassée.

Le vieillard allait donc seul, préoccupé, presque tremblant, comme nous l'avons dit. Il n'avait point l'allure honteuse, la mine confuse et gênée de ceux que la misère vient de frapper tout récemment, qui n'y sont pas accoutumés encore, et qui cherchent à se voiler, à se glisser, à se faire petits pour échapper aux regards de la foule; sa contenance n'exprimait pas non plus la soumission définitive, le découragement résigné de ceux qui sont faits à la pauvreté par une longue habitude, et qui l'accueillent comme une compagne, en attendant que la mort les secoure comme une amie. Il paraissait plutôt troublé, désespéré, aigri, révolté contre le sort, irrité contre lui-même, et, par instants, le dirai-je... disposé à en finir. Ses yeux noirs, secs et brûlants, étaient fixes; ses lèvres, tressaillantes, fermement serrées; tous les muscles saillants de son visage maigre étaient contractés et tendus, annonçant qu'il était sous l'empire d'une seule idée, d'une désolante préoccupation, d'une crainte, d'une vision, et, qui sait?... d'un remords peut-être. Aussi, quoiqu'il marchât ainsi, rapide, concentré, silencieux, regardant fixement devant lui, il ne se détournait jamais pour voir passer personne; il attirait, sans le vouloir, l'attention des rares promeneurs. Une jeune et joyeuse fillette, qui balançait, en chantonnant, son carton de modiste tout plein de fleurs, s'arrêta court quand elle l'aperçut, et sa chanson s'éteignit sur ses lèvres. Un gentil espiègle à tête blonde, qui venait de faire rouler sa bille presque sous les pieds du vieillard, n'osa pas aller la reprendre, et attendit, pour la chercher, que le passant se fût éloigné de son pas fiévreux, incertain et rapide.

Par moments le trouble du vieillard croissait, et alors ses sourcils froncés se rapprochant formaient comme un trait d'ébène, étrange à voir à côté de ses cheveux argentés. D'autres fois il croisait ses bras, agitait ses lèvres, et laissait retomber sa tête, comme si l'excès de son mal l'eût forcé à prendre une suprême résolution. Dans un de ces moments-là il s'arrêta soudain, jeta autour de lui et sous les grands marronniers du boulevard un regard perçant et sinistre; puis, n'apercevant personne, il fit quelques pas et s'accouda sur l'épaisse balustrade de pierres au-dessous de laquelle coulent les eaux épaisses et jaunâtres du canal. Il les examina un instant avec ce même froncement des sourcils et ce même mouvement des lèvres, penchant en avant sa tête grise et ses larges épaules amaigries, comme s'il eût voulu choisir la place où il irait tomber et dormir... Puis une idée subite sembla l'arrêter; une larme furtive se glissa dans ses yeux, et il s'essuya le front du revers de sa manche usée, en murmurant bien bas : « Non, non... pas ici... pas encore... Je ne m'en sens pas le courage : il faut que j'aille embrasser ma fille auparavant ! »

Alors il se remit à marcher d'un pas encore plus rapide, parce qu'il sentait que la tension de ses nerfs et de son cerveau était arrivée à un point extrême, et que la force allait lui manquer. Bientôt il eut atteint l'extrémité de l'avenue, et passa le petit pont qui s'élève au-dessus de l'écluse et débouche sur la promenade voisine du pont d'Austerlitz. Le soleil, en ce moment, était ardent, presque torride, sans une brise pour le rafraîchir, sans un nuage pour le voiler; les maigres ormeaux, secs et ébranchés comme des manches à balai, ne donnaient ni fraîcheur ni ombrage à l'avenue, et la réverbération de la lumière et de la chaleur était intense et accablante sur les dalles polies, sur le gravier blanc, qui pavent la promenade. Le vieillard ne put pas les supporter longtemps. Au moment où il atteignait celle des extrémités du pont qui débouche en face de la rue Lacuée, un étourdissement le prit : la tête lui tourna, ses jambes chancelèrent, et il se laissa tomber pesamment, plutôt qu'il ne s'assit, sur un banc de pierre qui se trouvait à sa portée. Là, sa poitrine se souleva péniblement, comme pour se délivrer d'un grand fardeau et aspirer un peu de fraîcheur; ses yeux se fermèrent, ses poings se détendirent, et, s'appuyant à l'un des ormeaux entouré de son rempart de planchettes, il pencha languissamment sa tête sur sa poitrine, comme s'il eût été près de s'évanouir.

(La suite au prochain numéro.)

ÉTIENNE MARCEL.

AVIS.

Toute lettre non affranchie, fût-elle accompagnée d'une bande du journal portant le nom de l'abonnée, est rigoureusement refusée.

Toute lettre non accompagnée d'une bande du journal portant le nom de l'abonnée et le numéro de l'abonnement est considérée comme non avenue et ne reçoit pas de réponse.

On nous écrit souvent pour nous demander le prix d'un numéro avec ou sans patron; il serait aisé de s'éviter l'ennui d'un retard, la peine d'écrire et l'affranchissement d'une lettre, en jetant les yeux sur la première page de chaque numéro : on y trouve les indications que l'on nous demande.



N° 20,904. Voir les tables des matières des années écoulées; on y trouvera la recette désirée. — *G. de la C..., Eure.* A Paris, les femmes musiciennes, jeunes ou vieilles, peu importe, ne connaissent pas le répertoire des romances de Mlle Thérésa; je ne saurais par conséquent fournir les indications que l'on me demande à ce sujet. — *N°* 43,841. *Meurthe.* Peut-être, mais je ne m'y engage pas formellement. — *N°* 44,447, *Corse.* Je ne puis rien changer au renseignement donné. Il est sans exemple qu'une jeune fille, à Paris du moins, porte des châles garnis de guipure; elle ne met que des mantelets-écharpes et des paletots pareils à la robe ou faits en taffetas noir. Nous avons publié dans les *Patrons illustrés* une ceinture de jupon. Les ceintures un peu larges conviennent mieux pour *monter* les jupons blancs ou de couleur. Toutes les garnitures indiquées pour les robes conviennent aux jupons de couleur.

N° 41,856, *Var.* Il nous est tout à fait impossible de revenir en arrière sur les objets déjà publiés. Les nos 7 de 1861 et 31 de 1862 existent encore. Le prix est de 80 centimes pour chaque numéro, affranchissement compris. — *N°* 9,074, *Paris.* Mme Renouard, couturière, demeure rue du Dragon, 19. — *Mlle S..., Belgique.* Il faudrait écrire de gros traités pour répondre à cette question, qui ne peut être résolue en deux lignes. Je ne connais pas le livre de M. de Gasparin, mais il ne peut être qu'excellent. — *N°* 62,124, *Algérie.* Il n'existe point de teinture pour les cheveux qui ne recèle quelque péril pour la santé; je n'en saurais donc recommander aucune. — *N°* 46,462, *Nord.* Je ne conseillerai jamais des volants en *imitation* pour garnir un mantelet; le prix d'acquisition est moindre que celui de la dentelle, mais infiniment trop élevé pour de la fausse dentelle, qui devient bien vite *flasque* et fait un effet déplorable, car rien n'est plus laid que le faux luxe; on peut être élégante et bien mise sans volants de dentelle, on ne peut l'être avec des volants en *imitation.* — *N°* 55,123, *Gard.* Oui certes pour cette garniture; on peut la faire remonter sur toutes les coutures de la jupe. — *N°* 45,581, *Moselle.* Prendre le tulle le plus large; couper le voile de telle sorte qu'il retombe jusqu'à l'ourlet de la robe. Ruche de tulle. C'est en effet le prix des guirlandes en fleurs d'oranger. Ces robes sont probablement épuisées, car nous sommes à la fin de la saison d'été. La *Bonne Ménagère* n'est pas encore réunie en volume. La *Maison rustique*, de Mme Robinet, se vend à la Librairie agricole, rue Jacob, 26. — *N°* 51,247, *Calvados.* Si les dessins de broderie sur tulle que nous publions ne conviennent pas pour cet usage, s'adresser à la maison Sajou, rue Rambuteau, 52. — *N°* 53,891. Il n'existe aucun moyen pour empêcher la décoloration des cheveux, pas plus que pour extirper, sans péril pour la santé, ce qui enlaidit les bras. — *Mme C. T., Nantes.* On porte sans doute des corsages à basques, mais cette mode n'exclut nullement, ni les corsages à pointe, ni ceux à ceinture. Large ceinture en ruban gros grain noir avec une haute boucle. — *N°* 42,486, *de mon village.* S'adresser à Mme Fladry, rue du Faubourg-Poissonnière, 14. Pris note de l'autre demande, qui sera satisfaite, si nous trouvons la place nécessaire. — *N°* 23,014, *Lisbonne.* Il ne saurait y avoir de remèdes convenant en même temps à toutes les maladies, fort diverses, du cuir chevelu; mais l'eau-de-vie au quinquina est du moins au nombre des remèdes qui ne peuvent nuire. Ce nettoyage ne peut être fait à la maison. — *N°* 58,344, *Corse.* Les recherches du luxe ne sont jamais *de rigueur*, mais les portières donnent beaucoup d'élégance à une chambre; si les meubles sont recouverts en damas bleu, les rideaux et portières doivent être en même étoffe; la pendule et les candélabres sur la cheminée; le service à thé, en argent, a sa place marquée dans la salle à manger; le coffret sur un chiffonnier; le sucrier sur la table de nuit avec la tasse. La draperie surmontant des rideaux blancs ne peut être préférable aux rideaux d'étoffe, ainsi que je l'ai dit bien souvent, et les rideaux d'étoffe ne dispensent pas de ceux en mousseline blanche ou tulle brodé. L'édredon n'est nullement de rigueur. Plutôt une grosse corde pour embrasse de rideau qu'une embrasse en damas. — *N°* 13,124, *Paris.* Les tablettes de cheminées sont moins élégantes droites qu'avec des courbes. La préférence à donner à la frange ou au lambrequin est absolument facultative. On trouve un journal d'ameublements chez M. Guilmard, rue de Lancry, 2. — *N°* 56,197, *Lyon.* Je ne laisserai pas passer cette lettre sans remercier l'aimable jeune fille qui l'a écrite, et sa mère qui veut bien m'approuver. *E. B.* Les ceintures longues se portent toujours avec toutes les robes, y compris celles qui sont en mousseline blanche. On ne porte point de tulle, de jour, par conséquent point d'écharpes en tulle. Les bottines noires ne sont jamais ridicules, mais seulement trop foncées pour accompagner les robes claires de l'été; c'est pour cela qu'on les remplace par les bottines de coutil, adoptées pour les toilettes *négligées*, et par les bottines de prunelle grise, de maroquin brun, etc. — *N°* 6,191, *Corrèze.* A dix mois, la robe longue n'est pas nécessaire pour un baptême. Mettre à la petite fille une robe de mousseline blanche plus ou moins ornée, avec une robe de dessous en taffetas rose. Bonnet garni de rubans roses. Point de chapeau. — *N°* 57,862, *Algérie.* Nous ne comprenons rien aux réclamations que l'on nous adresse. D'une part, il nous serait difficile de faire remplacer une planche de patrons dont on ne peut nous indiquer la date, que nous ne saurions deviner; d'une autre, nous ne nous sommes jamais engagés à fournir deux planches de patrons par mois, et enfin il n'a été publié aucune planche de patrons avec le n° 26 ni avec le n° 22. Nous ne comprenons pas non plus la question qui nous est adressée relativement à la broderie de photographies. Nous ne pensons pas que l'on fasse des tableaux de batailles en tapisserie. Pour ce dernier objet, s'adresser à la maison Sajou, rue Rambuteau, 52. — *Château de S...* S'agit-il d'être spectatrices ou actrices dans ce grand jour? Je penche pour la première supposition, et je conseille des robes en poult-de-soie gris, très-longues, très-amples, sans aucune garniture. Corsage blanc en mousseline. Large et longue ceinture en rubans gris à bouts frangés. Paletot court, pareil à la robe. Merci mille fois pour cette lettre trop flatteuse. J'ai déjà prévenu nos lectrices qu'elles seront responsables du péché d'orgueil qu'elles me feront commettre l'un de ces jours. — *Une abonnée qui ne veut pas que l'on révèle le numéro de sa bande.* Soit pour cette fois ! Mais il me serait impossible d'étendre cette tolérance, car les *épigraphes* nous prendraient trop de place. On ne peut sortir avec des souliers à rosettes de ruban, qui ne sont autre chose que des pantoufles. Rien ne s'oppose, en cette saison, à ce que l'on adopte *tout à fait* le chapeau rond, même à l'âge de vingt ans. Si l'on m'a déjà posé ces questions et que l'on n'ait pas reçu de réponse, c'est sans nul doute parce que l'on m'avait adressé une lettre sans bande; or je ne vois pas même ces lettres, car un employé préposé à cette besogne ouvre celles qui me sont adressées pour les *trier;* on place sur mon bureau toutes les lettres accompagnées d'une bande portant le numéro et le nom de l'abonnée; on néglige toutes les lettres dépourvues de cette bande, qui seule constate la qualité d'abonnée. — *N°* 594, *Calvados.* Bottines en tissu de laine gris clair. Gants en peau de Suède maïs clair. — *Mme P..., Belgique.* La robe de mousseline blanche avec une écharpe pareille. — *N°* 19,575, *Finistère.* Nous avons publié une embrasse de rideau faite en ganse; on ne peut en faire au crochet, filet ou tricot. Il n'y a aucune explication à donner pour le point *russe.* On fait un point pour chaque trait du dessin, absolument comme si l'on faisait une couture à *points arrière.* Nous avons publié dans nos précédentes années des gilets en laine, et, comme il ne saurait y avoir beaucoup de variations dans cet objet, nous ne sommes pas certains d'y revenir. — *N°* 19,426, *Portugal.* Un homme garde son chapeau à la main pendant toute la durée de la visite. — *N°* 32,462, *Côtes-du-Nord.* A neuf ans, les petits garçons portent les pantalons longs, le gilet et la veste, le tout en même étoffe; la veste noire n'est nullement obligatoire pour leurs toilettes *parées.* On emploie pour les costumes de ce genre des draps légers, gris ou écrus, du piqué blanc ou maïs. — *N°* 32,603, *Meuse.* L'auteur du *Legs* remercie mille fois lecteurs et lectrices pour leur bienveillante appréciation de cette nouvelle. Nous ferons certainement paraître des objets de toilette pour les tout petits enfants. — *N°* 46,899, *Seine-Inférieure.* On monte les jupes des robes plates en laissant le devant, sur un espace de 8 centimètres, de chaque côté duquel on fait des plis. Après les hanches, au milieu de la taille, par derrière, on fait des fronces creuses. Les ceintures de mousseline à longs bouts se chiffonnent trop aisément; il vaut mieux porter une longue ceinture en large ruban, uni ou broché, qui, dans le premier cas, serait bordée de frange, dans le second, simplement coupée en biais à chaque extrémité. Je suis bien vivement touchée du jugement porté sur *le Legs* et de l'aimable regret que l'on m'exprime; bientôt paraîtra une autre *nouvelle* du même auteur. Merci aussi pour l'envoi; il a été remis à la personne qui décide en ces matières. — *N°* 13,474, *Meurthe.* Les préférences que vous exprimez sont les miennes, et le joli tableau que vous me faites de votre paisible intérieur dans ce joli pays de M... m'a vivement intéressée. Merci pour cette lettre. — *N°* 53,091, *Corse.* On commet une erreur; nous ne nous sommes jamais engagés à donner 12 planches de broderie, car, pour tenir cet engagement, il aurait fallu supprimer *toutes* nos planches de patrons, infiniment plus utiles que les broderies, dont on fait actuellement si peu usage. — *N°* 45,490, *à B...* Encore des remercîments bien sincères à adresser... Mais ces répétitions me semblent bien douces. Le renseignement demandé doit être *médité;* je promets d'y répondre dès que cela me sera possible. On trouve de la guipure de Cluny chez Mmes Labory et Potier, lingères, rue Villedo, n° 3. Les coiffures catalanes ne sont autre chose que des carrés longs pour lesquels il suffit d'assembler un certain nombre d'étoiles exécutées au crochet avec du fil très-fin; on en recevra de nouveaux modèles dans la série de numéros intéressants que nous préparons maintenant. Le fil d'Irlande se vend, entre autres, chez M. Sajou, rue de Rambuteau, 52.



LES VACANCES.

		Cha-	ni-	Chas-	les	s'é-	ons,	fê-	beaux,		
		milles.	prix	cun	ti-	ses,	plus	chap-	L'é-		
ses	Les	pu-	can-ces.	Sou-	de	sons	Que	Jeu-	tes	pe	cur-
Les	fa-	grilles,	leurs	les	voit	ta-	gar-	mois-	n'obs-	tu-	au
vaux	fin	va-	dain	grand	A	Fiers	son-	bleau,	nes	cit	con-
leurs	çons,	suc-	né	fuir	pri-	nom-bre	gai	çons	des	châ-	de
en-	tra-	bru-	plus	cès	filles,	ra-	cond	niè-	et	tent.	au-
le-	dans	frent	veaux,	me-	Un	Ses	et	mois	gen-	des	teau,
leurs	vran	tour-	yam-	au	nou-	fé-	res	vant	ences;	cune	Le
nent	des	pour	Of-	Re-	ment	vi-	Le	tilles.	tris-	Vo-	sci-
		Ou-	ru-	sur	te-	cou-	dieu	ya-	ombre.		
		l'eau;	nant	vent,	les	ges	Ob-	te	A-		

Le Cavalier du jeu des échecs fait deux pas, soit à gauche, soit à droite, en avant ou en arrière, mais toujours en se dirigeant d'une case blanche sur une case noire, ou d'une case noire sur une case blanche.

Explication du logogriphe.

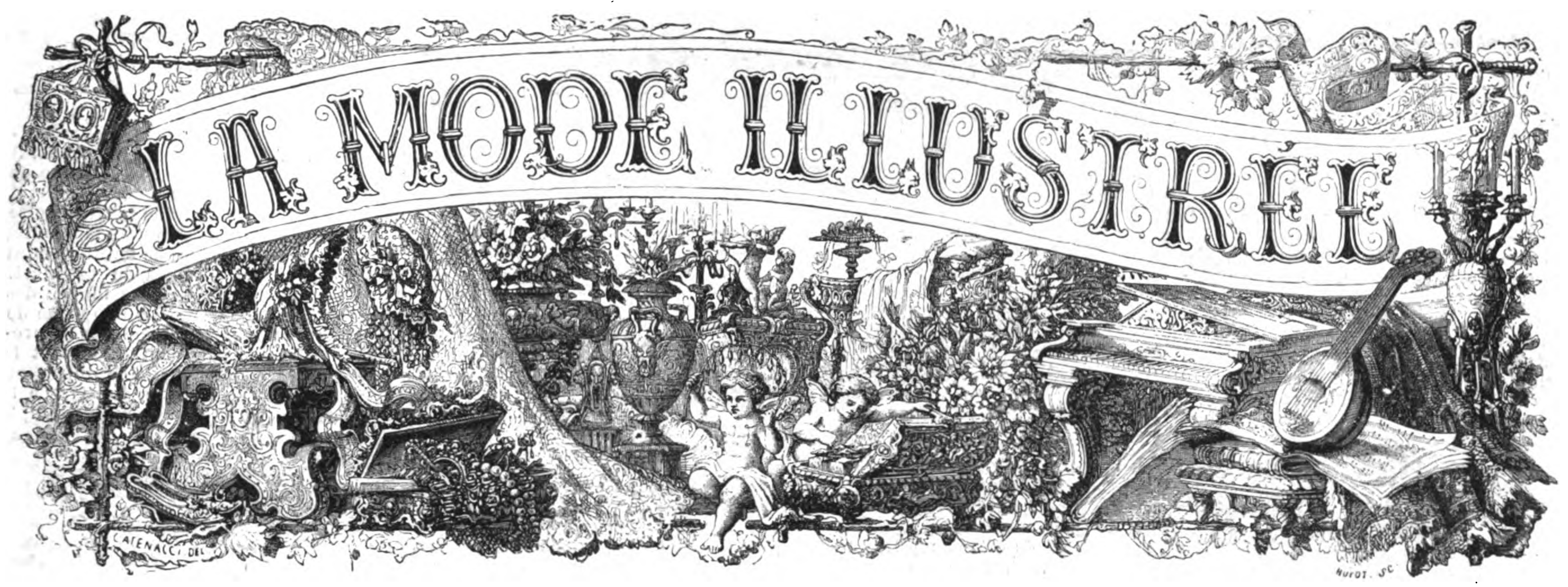
Le mot du logogriphe inséré dans notre dernier numéro est : *Liane*, dont les lettres diversement placées forment : *Aline, lin, Lia, Ali, la* (note de musique), *île, il* (pronom), *âne, Ain, Nil, lie, an.*

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.



N° 33. SIXIÈME ANNÉE. Dimanche, 13 août 1865.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 13, Bedford Street, Covent Garden, W. C. —

Corsage de voyage.

Ce corsage fait partie d'un costume en mohair écru, composé d'un jupon, d'une robe et d'un bournous, le tout en même étoffe. La forme du corsage permet de déposer le bournous et de circuler sans autre *confection*, pendant les heures les plus chaudes de la journée.

Le corsage est fait à basques assez longues, fixées par une ceinture; la garniture se compose de *pattes* et de bandes ornées de liserés en taffetas brun; ces bandes simulent par devant une veste arrondie; les boutons et les franges sont en passementerie brune.

Tapis pour table ronde.

MATÉRIAUX : Drap brun foncé; drap blanc; drap rouge; drap bleu, jaune et violet; soies de cordonnet de diverses couleurs vives; perles noires et perles d'acier.

Trois dessins sont consacrés à ce tapis exécuté avec des bandes de drap; l'un est un peu plus que la moitié du tapis en grandeur réduite; l'autre est le milieu du tapis, et le troisième une partie de l'encadrement en grandeur naturelle.

Ce tapis se compose de sept bandes de drap ayant alternativement 2 centimètres 1/2, et 3 centimètres de largeur, qui encadrent un fond octogone; le tout est richement orné de broderie.

La bande du milieu est froncée sans être brodée, et *montée* avec une *tête* découpée, ayant 1 centimètre de longueur. La broderie se compose de fleurs en applications de drap, de points d'*arêtes*, de cordonnet et de *point* russe, clairement représenté par notre dessin. Nous avons publié dans le n° 36 de l'année 1864 (voir le *tabouret-pliant*, page 284), les divers *détails*, des fleurs pour les applications en drap. Ces détails seraient déjà suffisants, mais ils sont complétés par les dessins en grandeur naturelle, relatifs au tapis dont nous nous occupons en ce moment.

Le fond est fait en drap brun, et l'on en voit encore une petite partie sur le bord supérieur du dessin consacré à l'*encadrement*; au milieu de ce fond se trouve une grande fleur à six feuilles, en drap rouge, festonnée sur le fond avec de la soie de même couleur, mais de nuance plus foncée; au milieu sont cousues des perles d'acier et une rosace en étoffe orange. Des feuilles vertes de diverses nuances se groupent autour de la grande fleur, et sont ornées de points exécutés en soies de nuances plus claires. Les petites fleurs sont bleues, jaunes, blanches; pour les fleurs *doubles*, on coud deux morceaux de drap découpé; les tiges, le bouton de rose, sont brodés avec de la soie verte double; au milieu du bouton, on met de la soie rouge; après le fond vient une bande blanche, — une brune, — une bleue, — une rouge, — une bleue, — une blanche, — une brune. La broderie des bandes est pareille à celle du fond; les étoiles sont faites au point russe. On coud les bandes ensemble à points *arrière*, à l'envers, et l'on recouvre ces coutures au point russe avec de la soie jaune d'or prise double. La dernière bande brune est découpée d'un côté, pour terminer le tapis.

CORSAGE DE VOYAGE.

Entre-deux au crochet.

On fait cet entre-deux en deux moitiés séparées; on le commence par la rayure épaisse, en faisant une chaînette ayant la longueur voulue pour l'objet que l'on se propose de garnir.

1er *tour*. — Dans chaque maille une maille simple.

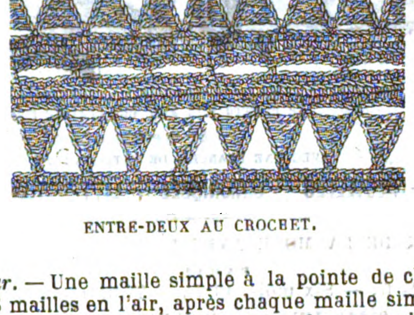
2e *tour*. — Dans chaque maille une maille simple.

3e *tour*. — Comme le précédent, mais en piquant toujours le crochet sous les deux côtés de chaque maille à la fois.

4e *tour*. — Dans celui-ci l'on forme les *dents*; * 8 mailles en l'air, on passe la dernière, on fait sur les sept autres une maille simple, — 3 brides, — 3 doubles brides; — on passe 6 mailles du tour précédent, on fait une maille simple. Recommencez depuis *, jusqu'à la fin du tour.



MOITIÉ DU TAPIS DE TABLE (GRANDEUR RÉDUITE).



ENTRE-DEUX AU CROCHET.

5e *tour*. — Une maille simple à la pointe de chaque dent; 5 mailles en l'air, après chaque maille simple.

6e *tour*. — Une maille simple dans chaque maille.

7e *tour*. — Comme le 3e tour.

La seconde moitié de l'entre-deux est pareille à celle-ci, mais s'y rattache; au lieu donc de faire une nouvelle chaînette, on fait alternativement: une maille simple dans l'une des mailles de la chaînette de la première moitié, — 7 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 7 mailles.

Dentelle au crochet.

On fait une chaînette ayant la longueur voulue pour l'objet que l'on se propose de garnir.

1er *tour*. — Dans chaque maille une bride.

2e *tour*. — Un picot (c'est-à-dire une maille simple dans une maille du tour précédent, en piquant le crochet sous cette maille entière, — 5 mailles en l'air, — une maille simple dans cette même maille entière), — puis alternativement 9 mailles en l'air, — un picot; sous les mailles en l'air on passe chaque fois 5 mailles du tour précédent.

Les 3e, 4e, 5e et 6e *tours* comme le 2e tour. On fait toujours la maille simple du picot dans le milieu de chaque feston composé de mailles en l'air.

7e *tour*. — * Une double bride dans la 3e, dans la 4e, dans la 5e maille du plus proche feston de mailles en l'air du tour précédent, — 3 mailles en l'air, — une double bride dans la 5e, dans la 6e, dans la 7e maille du même feston, — 2 mailles en l'air. Recommencez depuis *.

Calotte pour homme.

MATÉRIAUX : Velours, drap, reps ou poult-de-soie; bouillonné d'argent; cordonnet d'argent.

Cette calotte est faite en velours bleu; les feuilles et les baies sont exécutées avec le bouillonné d'argent découpé en petits morceaux enfilés sur de la soie blanche, et ainsi cousus à leurs places respectives; les tiges sont brodées avec du cordonnet d'argent.

Après avoir reporté le dessin sur l'étoffe, on *bourre*, avec du coton à repriser, tout ce qui doit être brodé; on peut substituer au velours du drap, et à la broderie d'argent une broderie en soie faite au passé; la combinaison la plus distinguée est la soie de même couleur, mais de nuance plus claire ou plus foncée que le fond. Quand la broderie (qui a été exécutée au métier) est terminée, on l'humecte à l'envers avec une dissolution de gomme arabique, et on la laisse sécher avant de l'enlever du métier. On double la calotte en taffetas ou bien en peau. On met un long gland de même couleur que la broderie au milieu du fond.



FOND DE LA CALOTTE.

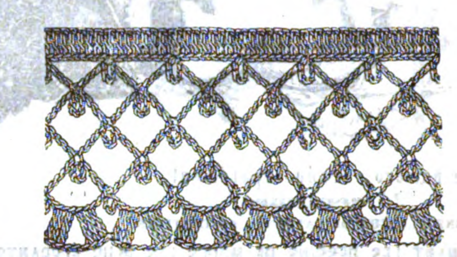
Pouff-tabouret

DE CHEZ Mme DECAN, RUE DROUOT, 32.

MATÉRIAUX : Laines : 3 nuances ponceau, — 2 nuances vertes, — noire.

Ce tabouret est recouvert de *rosettes* imitant les coquelicots, exécutées au crochet; il en faut dix-neuf, se composant chacune de trois cercles de feuilles (2 rouges, 1 vert), remplis à leur centre avec de la laine noire et de la laine verte; une plus grande rosette, composée de quatre cercles de feuilles, dont trois rouges, occupe le milieu du tabouret.

Pour la faire, on prend la plus foncée des laines vertes, on exécute une chaînette composée de 7 mailles en l'air, dont on réunit la dernière à la première, — on fait 5 mailles en l'air dont on réunit la dernière à la première; on prend la laine noire, on fait * 7 mailles en l'air dont on réunit la dernière à la première, — une maille en l'air, — une maille simple dans la plus proche maille de la chaînette. Recommencez 4 fois depuis *.



DENTELLE AU CROCHET.

1er *tour*. — Rouge le plus clair. Sur les mailles en l'air qui se trouvent entre les deux premiers festons ou *cercles*, on fait 5 brides, — une maille simple, en piquant le crochet sous les deux côtés de la plus proche maille simple. On fait de cette façon quatre feuilles en tout, en passant une fois une maille en l'air et une maille simple du tour précédent.

2e *tour*. — Il se compose de quatre festons de mailles en l'air, pour chacun desquels on fait 3 mailles en l'air, une maille simple, celle-ci dans la maille simple du premier tour, séparant deux boucles noires, et l'on pique le crochet *derrière* le premier cercle de feuilles.

3e *tour*. — Sur chaque feston de mailles en l'air, on place *à cheval* 3 mailles simples, — une maille simple dans chaque maille simple du tour précédent.

4e *tour*. — Deuxième cercle de feuilles. On prend la laine rouge de nuance moyenne; ce cercle se compose aussi de quatre feuilles. Dans la première maille d'un feston de mailles en l'air, on fait une maille simple, dans la suivante 2 brides, — dans celle du milieu 3 doubles brides, — dans la dernière encore deux brides; une maille simple, placée dans la maille simple du tour précédent, sépare deux feuilles.

5e *tour*. — On fait 7 festons composés de 3 mailles en l'air, et séparés par une maille simple, en les distribuant régulièrement autour du cercle; cela est aisé, la maille simple devant être faite derrière le travail, dans la maille simple du 3e tour.

6e *tour*. — Sur chaque feston, 3 mailles en l'air posées à cheval, — une maille simple dans chaque maille simple du tour précédent.

7e *tour*. — 3e cercle de feuilles, exécuté seulement pour la rosette du milieu, rouge foncé; ce cercle se compose de 5 feuilles, exécutées comme celles du 4e tour.

Le 8e tour a 9 festons de mailles en l'air. Le 9e tour se compose de mailles simples; l'un et l'autre sont exécutés comme le 5e et le 6e tour.



BORD DE LA CALOTTE.

10e tour. — 4e cercle de feuilles, laine verte ; pareil au 7e tour.

Les 11e et 12e *tours* comme les 5e et 6e. Le *premier* a 10 festons, chacun de 3 mailles en l'air.

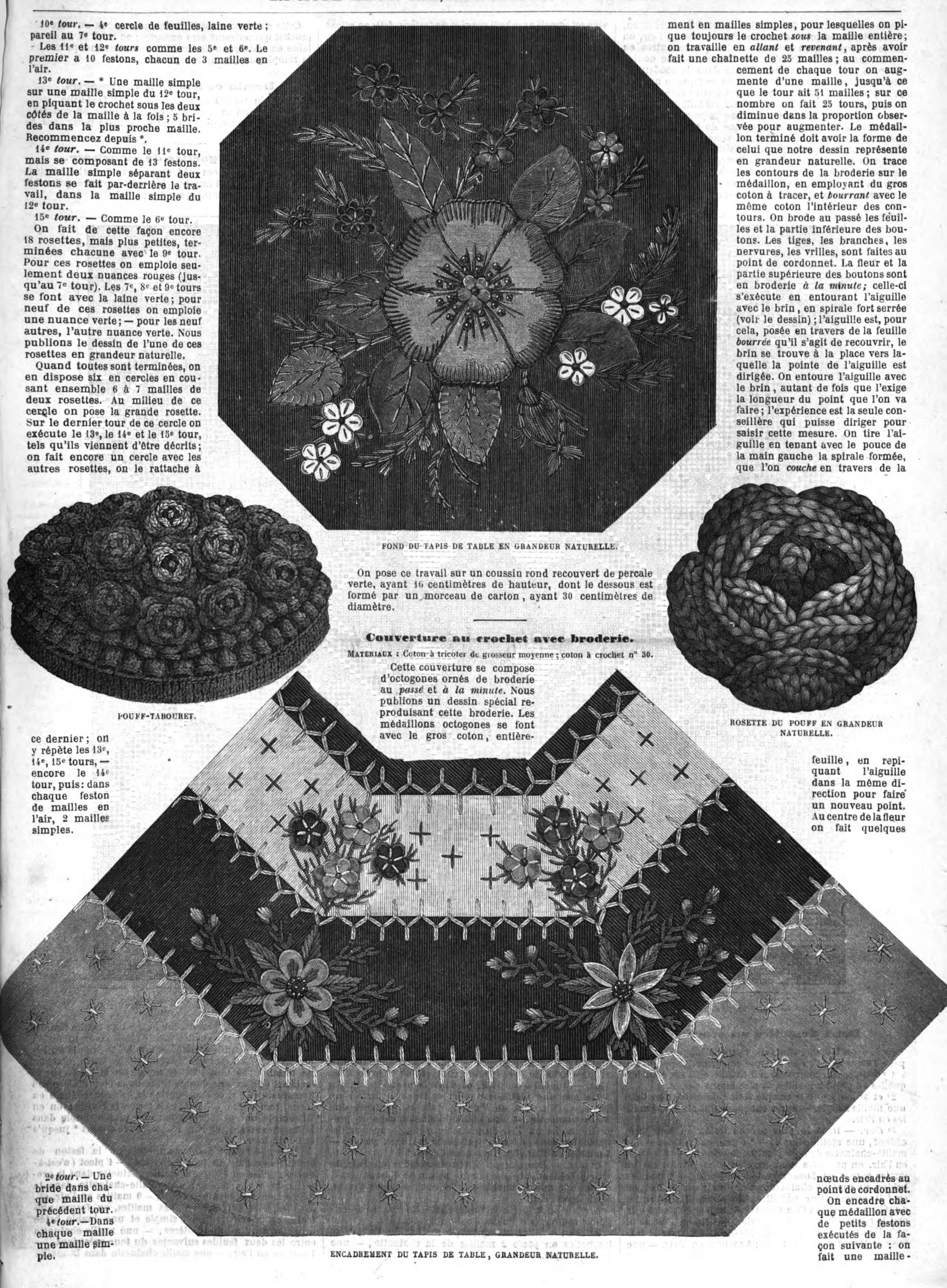
13e tour. — * Une maille simple sur une maille simple du 12e tour, en piquant le crochet sous les deux côtés de la maille à la fois ; 5 brides dans la plus proche maille. Recommencez depuis *.

14e tour. — Comme le 11e tour, mais se composant de 13 festons. La maille simple séparant deux festons se fait par-derrière le travail, dans la maille simple du 12e tour.

15e tour. — Comme le 6e tour.

On fait de cette façon encore 18 rosettes, mais plus petites, terminées chacune avec le 9e tour. Pour ces rosettes on emploie seulement deux nuances rouges (jusqu'au 7e tour). Les 7e, 8e et 9e tours se font avec la laine verte ; pour neuf de ces rosettes on emploie une nuance verte ; — pour les neuf autres, l'autre nuance verte. Nous publions le dessin de l'une de ces rosettes en grandeur naturelle.

Quand toutes sont terminées, on en dispose six en cercles en cousant ensemble 6 à 7 mailles de deux rosettes. Au milieu de ce cercle on pose la grande rosette. Sur le dernier tour de ce cercle on exécute le 13e, le 14e et le 15e tour, tels qu'ils viennent d'être décrits ; on fait encore un cercle avec les autres rosettes, on le rattache à ce dernier ; on y répète les 13e, 14e, 15e tours, — encore le 14e tour, puis : dans chaque feston de mailles en l'air, 2 mailles simples.



FOND DU TAPIS DE TABLE EN GRANDEUR NATURELLE.

POUFF-TABOURET.

ROSETTE DU POUFF EN GRANDEUR NATURELLE.

ENCADREMENT DU TAPIS DE TABLE, GRANDEUR NATURELLE.

On pose ce travail sur un coussin rond recouvert de percale verte, ayant 16 centimètres de hauteur, dont le dessous est formé par un morceau de carton, ayant 30 centimètres de diamètre.

Couverture au crochet avec broderie.

MATÉRIAUX : Coton à tricoter de grosseur moyenne ; coton à crochet n° 30.

Cette couverture se compose d'octogones ornés de broderie au *passé* et *à la minute.* Nous publions un dessin spécial reproduisant cette broderie. Les médaillons octogones se font avec le gros coton, entièrement en mailles simples, pour lesquelles on pique toujours le crochet *sous* la maille entière ; on travaille en *allant* et *revenant*, après avoir fait une chaînette de 25 mailles ; au commencement de chaque tour on augmente d'une maille, jusqu'à ce que le tour ait 51 mailles ; sur ce nombre on fait 25 tours, puis on diminue dans la proportion observée pour augmenter. Le médaillon terminé doit avoir la forme de celui que notre dessin représente en grandeur naturelle. On trace les contours de la broderie sur le médaillon, en employant du gros coton à tracer, et *bourrant* avec le même coton l'intérieur des contours. On brode au passé les feuilles et la partie inférieure des boutons. Les tiges, les branches, les nervures, les vrilles, sont faites au point de cordonnet. La fleur et la partie supérieure des boutons sont en broderie *à la minute ;* celle-ci s'exécute en entourant l'aiguille avec le brin, en spirale fort serrée (voir le dessin) ; l'aiguille est, pour cela, posée en travers de la feuille *bourrée* qu'il s'agit de recouvrir, le brin se trouve à la place vers laquelle la pointe de l'aiguille est dirigée. On entoure l'aiguille avec le brin, autant de fois que l'exige la longueur du point que l'on va faire ; l'expérience est la seule conseillère qui puisse diriger pour saisir cette mesure. On tire l'aiguille en tenant avec le pouce de la main gauche la spirale formée, que l'on *couche* en travers de la feuille, en repiquant l'aiguille dans la même direction pour faire un nouveau point. Au centre de la fleur on fait quelques nœuds encadrés au point de cordonnet.

On encadre chaque médaillon avec de petits festons exécutés de la façon suivante : on fait une maille-

2e tour. — Une bride dans chaque maille du précédent tour.

4e tour.—Dans chaque maille une maille simple.

chaînette dans l'une des mailles du bord du médaillon, en employant le coton à crochet; * 5 mailles en l'air, on passe la dernière, on revient sur les quatre autres en faisant une maille simple, — 2 brides, — une double bride, — puis une maille-chaînette dans le médaillon. Recommencez depuis *. Notre dessin indique le nombre et la place de ces festons. Sur leurs quatre côtés principaux, on réunit les festons de deux médaillons, en passant chaque 5e maille en l'air dans la pointe du feston de l'autre médaillon. Ces réunions de médaillons forment des carrés et des triangles vides; on les remplit avec les mêmes festons; pour un vide carré on fait d'abord une rangée carrée de ces festons, dont les pointes se rattachent aux pointes des festons des quatre médaillons; à deux coins, il se produit une légère irrégularité qui ne nuit en rien à l'effet général; l'espace encore vide est rempli avec huit rangées de festons, faits en *allant* et *revenant*, rattachés aux précédents par leurs pointes, puis par le côté en ligne droite; ceci se produit en faisant toujours la maille-chaînette dans le creux des précédents festons; on remplit de la même façon les triangles, en faisant des festons d'abord sur les trois côtés, et dirigeant leur côté en ligne droite vers l'intérieur; les coins de la couverture sont complétés par deux rangées de festons; on l'encadre ensuite avec un tour composé alternativement d'une maille simple placée entre deux festons et de 9 mailles en l'air. On prend pour faire la frange du fort gros coton à crochet, et l'on noue dans chaque feston, composé de 9 mailles en l'air, des houppes de neuf brins ayant chacun 30 centimètres de longueur, qui, repliées en deux, ont 14 centimètres 1/2 de longueur.

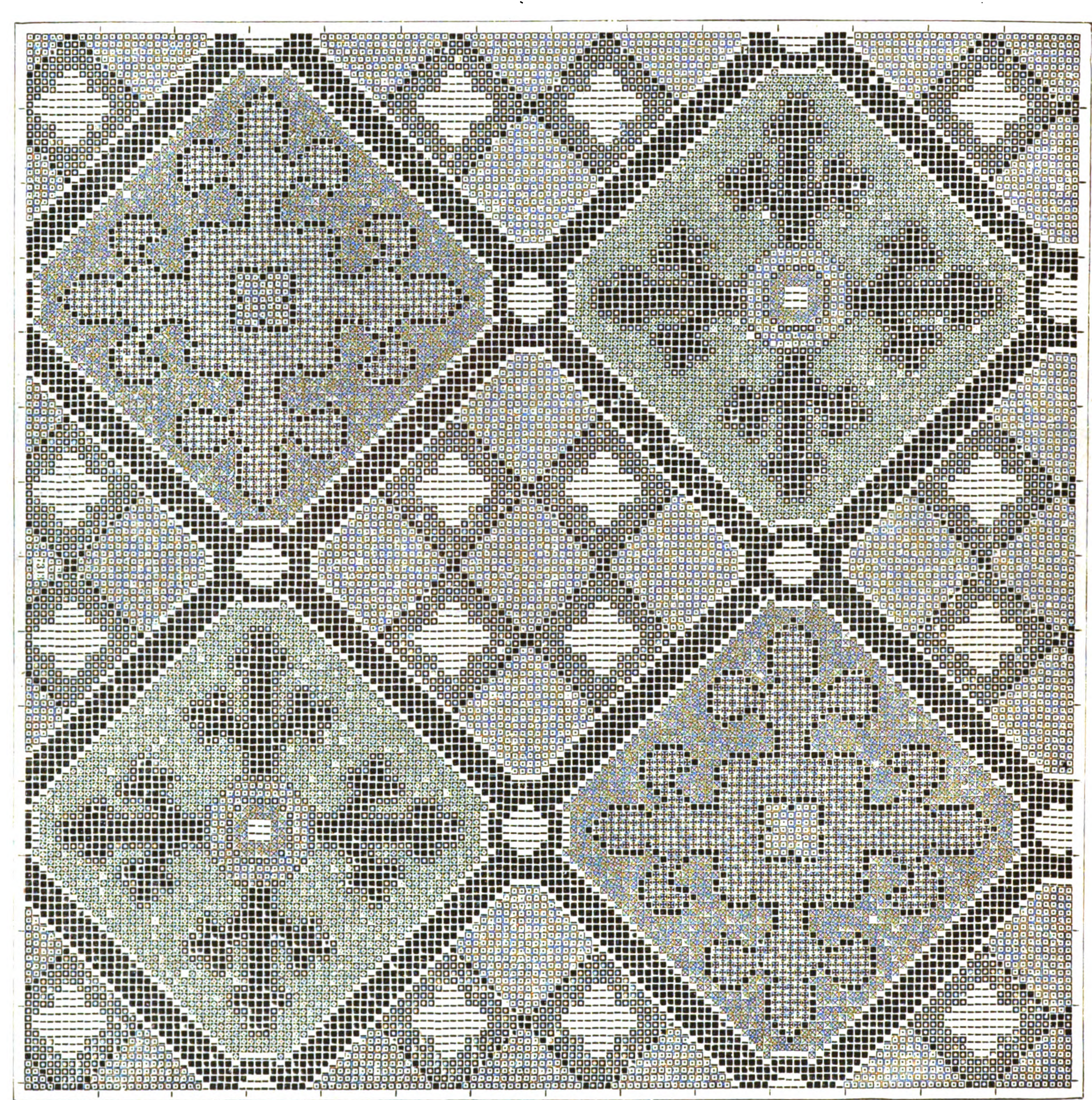
Cette couverture est l'un des plus beaux ouvrages au crochet qui puissent être exécutés; on peut la faire en laine en maintenant la broderie que nous indiquons, ou la remplaçant par de la tapisserie.

Dessin courant en tapisserie.

Ce dessin servira pour tapis, chaises, fauteuils, etc., exécuté sur du canevas fin; pour tabouret ou coussin, sur du canevas *très*-fin; on pourra l'utiliser pour sacs de voyage.

Deux vignettes de mouchoir.

On placera dans ces médaillons deux initiales copiées sur les caractères d'imprimerie; c'est le genre qui est le plus *à la mode* pour marquer des mouchoirs.



DESSIN COURANT EN TAPISSERIE. — Explication des signes : ■ Noir. ⊡ Ponceau foncé. ◘ Vert anglais de nuance moyenne. ⊠ Laine blanche. ˡ Maïs. ✱ Soie violette.

Deux dentelles au crochet.

No 1. — On fait une chaînette ayant la longueur voulue pour l'objet que l'on se propose de garnir.

1er *tour*. — Alternativement 5 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 2 mailles, — une maille simple.

2e et 3e *tours*. — Sur chaque feston de mailles en l'air, une maille simple, — après chaque maille simple, 5 mailles en l'air.

4e *tour*. — Dans le plus proche feston du tour précédent, une maille simple, — * 4 mailles en l'air, — une maille-chaînette dans le plus proche feston, — 6 mailles en l'air, on passe les deux dernières, on revient sur les quatre autres en faisant une demi-bride, — 2 doubles brides, une maille-chaînette; ceci forme *une* feuille; on en fait encore *deux* pareilles, en répétant depuis les 6 mailles en l'air, et l'on termine ce trèfle en faisant une maille-chaînette dans la première maille en l'air de la première feuille, puis une maille-chaînette dans le feston sur lequel repose le trèfle; 4 mailles en l'air, — une maille simple dans le plus proche feston du tour précédent, — 10 mailles en l'air, — une maille simple dans le feston suivant. Recommencez toujours depuis *.

5e *tour*. — * Une maille-chaînette dans la pointe d'un trèfle du tour précédent, — 6 mailles en l'air, — une maille-chaînette sur le feston composé de 10 mailles en l'air, — 5 mailles en l'air, et dans la première de ces 5 mailles, une maille-chaînette, de façon à former un picot, — 5 mailles en l'air, — dans la première une maille-chaînette, — une maille-chaînette dans la première maille en l'air du précédent picot, — une maille-chaînette dans le feston qui porte les deux picots, — 6 mailles en l'air. Recommencez depuis *.

6e *tour*. — Sur chaque feston de mailles en l'air du tour précédent, et dans chaque pointe de chaque picot, on fait une maille simple, — entre chaque maille simple, 5 mailles en l'air.

Dentelle no 2. — On fait une chaînette ayant la longueur voulue pour l'objet que l'on veut garnir.

1er *tour*. — Alternativement, 5 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 2 mailles de la chaînette, — une maille simple.

2e *tour*. — Sur le plus proche feston une maille simple, * 5 mailles en l'air, — une maille simple sur le feston suivant, — 3 mailles en l'air, — une bride dans le milieu des 3 mailles en l'air qui viennent d'être faites, mais on ne termine pas tout-à-fait la bride; on la garde sur le crochet, on fait une double bride dans la première des 3 mailles en l'air, et l'on termine la bride précédente en même temps que celle-ci; cela forme la feuille; on en fait encore une pareille, on fait une maille simple dans le feston suivant, et l'on recommence depuis * jusqu'à la fin du tour.

3e *tour*. — * Une maille-chaînette sur le feston de 5 mailles en l'air du tour précédent, — 1 picot (c'est-à-dire 5 mailles en l'air, une maille-chaînette dans la première de ces 5 mailles) une maille-chaînette dans le même feston du tour précédent, — 9 mailles en l'air, et, avec les trois dernières de ces mailles, on forme une feuille en faisant une bride simple et une double bride dans les deux avant-dernières, — une maille-chaînette entre les deux feuilles suivantes du tour précédent, — 4 mailles en l'air, — une maille-chaînette dans la maille



Leroy Imp. Paris

LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal. 56 r. Jacob. Paris

Toilettes de Melles RABOUIN, 67, r. Neuve des Pts Champs.

en l'air qui se trouve tout-à-fait au-dessus de la feuille qui vient d'être fermée (les 4 mailles en l'air doivent se trouver derrière cette feuille), — 3 mailles en l'air sur lesquelles on fait une feuille, — 9 mailles en l'air avec les trois dernières feuilles, — une maille-chaînette avec laquelle on *enserre* la précédente feuille par-dessus la première feuille, de telle sorte que l'on a formé une *bouclette* composée de deux feuilles et d'un feston de mailles en l'air, — 6 mailles en l'air. Recommencez depuis *.

4e *tour*. — * Une maille simple avec laquelle on enserre la *bouclette* du tour précédent à sa racine, — 7 mailles en l'air. Recommencez depuis *.

N° 1. — DENTELLE AU CROCHET.

N° 2. — DENTELLE AU CROCHET.

COUVERTURE AU CROCHET.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe de dessous en cachemire lilas, garnie avec un étroit volant tuyauté surmonté de deux gros rouleaux également en cachemire. Corsage montant plat, manches longues, composées, d'une extrémité à l'autre, de bouillonnés retenus par des bandes de mohair nuance fauve clair. Jupe de dessus en mohair fauve clair, garnie de six rouleaux en cachemire lilas, relevée sur la robe de dessous par des pattes en mohair pareil à la robe. Paletot en même mohair, sans manches, retenu par une large ceinture lilas, orné de quatre rouleaux lilas et de pattes pareilles à celles de la jupe, mais plus petites. Chapeau rond en crin fauve orné d'une longue plume et de rubans lilas.



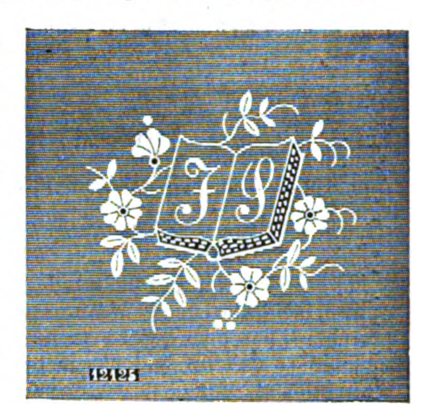
VIGNETTE POUR MOUCHOIR.

BRODERIE A LA MINUTE DE LA COUVERTURE AU CROCHET.

Robe de foulard blanc à très-fines rayures noires, relevée sur un bas de jupe de même étoffe, bordé avec un gros rouleau de taffetas vert clair. La robe est garnie avec un volant tuyauté surmonté d'un ruban vert. Le même ruban est posé sur chaque couture réunissant les lés et se termine par une rosette, au centre de laquelle se trouve une étoile en nacre de perles. Des étoiles pareilles sont placées sur tous les rubans verts. Corsage-paletot ajusté, à très-longues basques, garni et orné comme la robe. Chapeau de tulle blanc, recouvert de tulle vert, composé d'une passe et d'une demi-calotte, orné de guirlandes en feuillage; brides vertes, voile de tulle vert. Cette forme de chapeau se pose sur un chignon plat, auquel se rattachent des boucles retombant sur le cou de façon à garnir le bord inférieur.

MODES.

En ce temps de promenades et de voyages, non-seulement la robe et le paletot sont pareils, mais encore l'uniformité s'étend jusqu'au jupon sur lequel on relève la robe, et cette mode, qui nous a été signalée il y a déjà bien longtemps, deux ans, si je ne me trompe, devient presque obligatoire pour les toilettes demi-négligées. Quand la similitude n'est pas complète, l'harmonie est du moins recherchée et obtenue, car le jupon est de même nuance que les ornements de couleur tranchante adoptés pour la robe et le paletot. Celui-ci se fait assez souvent ajusté à la taille, et n'est plus, à vrai dire, qu'un corsage plat à basques très-longues. Il y a dans l'air quelque chose..... un je ne sais quoi..... et, si mes pressentiments ne me trompent pas, la *confection*, c'est-à-dire le mantelet sous toutes ses formes, sera bannie de la toilette féminine. Cette révolution ne peut se produire dans la saison prochaine, qui est celle de la froidure, mais je ne répondrais pas du printemps. Les symptômes précurseurs sont d'une part le paletot pareil à la robe, d'une autre les paletots avec ceintures, et, dernier et plus grave avertissement, les petits paletots tout à fait ajustés qui ont surgi tout récemment. Si cette mode s'établit, il faudra bien s'y soumettre... Mais on n'est pas forcé d'approuver tout ce que l'on subit. Le mantelet, quel qu'il fût, protégeait, enveloppait, cachait la femme; il dérobait sa taille, sa tournure, la grâce ou la disgrâce de sa personne à la foule inconnue, aux passants disposés à la critiquer... ou à l'admirer, ce qui est bien pis. La taille exhibée dans la rue, s'affranchissant de tout voile, c'est le triomphe du goût grossier, c'est l'abandon de toute poésie; il ne restera plus qu'à circuler avec le costume du Directoire, avec une grosse bague à l'orteil.



VIGNETTE POUR MOUCHOIR.

Beaucoup de robes de jeunes filles se font sans aucune garniture, ou bien, lorsque ces robes sont faites en une étoffe à rayures, on pose à l'extrême bord, en guise d'ourlet, une bande de la même étoffe, coupée en biais, ayant 6 centimètres de largeur; à 5 centimètres de distance, une seconde bande pareille, mais ayant 5 centimètres de largeur; à 4 centimètres de distance, encore une même bande, mais ayant 4 centimètres de largeur. Si le corsage est à ceinture, on choisit la ceinture en ruban gros grain de même nuance que les rayures; les manches ont l'entournure garnie avec une bande formée d'une rayure, si les rayures sont larges, tandis que leur extrémité inférieure est bordée avec trois bandes en biais très-étroites ayant 2 centimètres de largeur, puis 1 centimètre 1/2, puis 1 centimètre seulement; la plus large est posée sur l'extrême bord de la manche.

La mode des robes relevées sur les jupons favorise l'*allongement* des robes trop courtes pour satisfaire les exigences actuelles... Et encore! Avec quelque peu de patience, ces robes seront peut-être plus *à la mode* que leurs majestueuses rivales; ne nous menace-t-on pas des robes courtes? O abomination de la désolation! Le jour où cette menace sera suivie d'effet, où quelques personnes que je ne veux pas qualifier (et qui ne sont pas *qualifiées*) trouveront des femmes disposées à imiter les robes courtes, arborées par une minorité turbulente aux dernières courses, ce jour-là..... je crois que je déposerai les insignes de mes fonctions: mon crayon et ma plume.

Pour en revenir à mon point de départ, dont je me suis considérablement écartée (les robes courtes agissent sur mon système nerveux comme un affreux cauchemar), je dirai que le meilleur et le plus simple moyen d'allonger une robe *parée* qui est un peu trop courte, est de poser à son bord



MÉDAILLON EN GRANDEUR NATURELLE DE LA COUVERTURE AU CROCHET

une étroite dentelle noire presque plate; sous cette dentelle, une bande de taffetas d'une nuance différente de celle de la robe, et sur l'autre côté de cette bande, encore une dentelle pareille à la précédente, posée en sens inverse et fixée sur la bande. Même ornement aux manches.

On me demande quelques détails sur les chapeaux d'automne; voici ceux que j'ai notés lors de ma dernière revue des chapeaux préparés par Mme Aubert, modiste, rue Neuve-des-Mathurins, n° 6 :

Une passe en tulle blanc légèrement bouillonné, recouverte en partie de feuillage en dentelle noire. Une haute dentelle noire tient lieu de fond, tient lieu de bavolet, tient lieu de tout, et retombe sur les cheveux. Diadème de feuillage de dentelle. Brides blanches en taffetas, ornées de dentelle noire.

Un chapeau plat en poult-de-soie blanc, à calotte et passe brodées avec *piécette* ornée de dentelles; brides blanches ornées de dentelle noire et brodées d'une fleur au coin; aigrette blanche.

Chapeau à calotte en dentelle noire froncée; la passe est enlacée de petits bouquets de jacinthes blanches; barbes de dentelle noire; brides blanches.

Chapeau en tulle blanc; calotte et passe à bouillonnés bleus et à plis tirés; au bord du chapeau une barrette de velours bleu. La bande-bavolet est ornée d'une haute blonde; sur le côté une touffe de velours bleu contenant un oiseau-colibri et une longue écharpe de tulle blanc; brides blanches.

Chapeau plat en taffetas noir brodé de paille; l'intérieur en velours ponceau; bandelette-bavolet en dentelle imitant un effilé, aussi brodé en paille; sur la calotte, un bouquet d'épis rattachés par une bande de velours rouge à longs bouts; brides en ruban de taffetas noir brodées de fleurettes en paille. E. R.

VARIÉTÉS.

LES AVENTURES D'UNE PETITE FILLE.

A mademoiselle Noémi Teynard.

J'ai promis, ma chère enfant, de te raconter un conte de fées; mais, ainsi que tu le sauras plus tard, les grandes personnes, pas plus que les petites filles, ne font pas toujours ce qu'elles veulent : je ne trouve pas aujourd'hui un seul conte dans ma mémoire. Laisse-moi donc remplacer celui que tu attends par une histoire véritable dont l'héroïne portait le même nom que toi.

Noémi était une petite fille de huit ans; ses parents n'avaient pas d'autre enfant; ils l'aimaient beaucoup et ils l'élevaient avec soin, ce qui lui semblait parfois bien gênant. Ainsi, lorsqu'ils venaient passer l'hiver à Paris, ils ne laissaient pas la petite fille marcher toute seule, et il fallait qu'elle donnât constamment la main à son père ou bien à sa mère. Elle avait toujours, chose singulière!... le désir de faire ce qui lui était défendu, et aurait bien voulu, par exemple, sauter à la corde en traversant les boulevards, ouvrir les fenêtres quand elle était seule dans une chambre, et se pencher dans la rue au risque d'y tomber. Mais il n'y avait guère moyen de céder à ces tentations; on la surveillait pour l'en empêcher, et Noémi trouvait qu'il était bien désagréable de ne pouvoir faire tout ce qui passe par la tête.

Comme toutes les petites filles de son âge, elle aimait beaucoup les heures de récréation et les trouvait toujours trop courtes. Ne serait-il pas bien plus agréable, se disait-elle, de jouer dès le matin et toute la journée, au lieu d'apprendre l'histoire sainte, d'écrire deux pages, de faire un ourlet ou de tricoter une jarretière? Il lui semblait tous les jours plus évident que ces occupations étaient inventées tout exprès pour la tourmenter, et que ses parents n'avaient pas d'autre but que de l'empêcher de s'amuser. Du mécontentement à la révolte, il n'y a pas loin, et il arrivait quelquefois que Noémi, tout à fait fâchée contre son ourlet, cet ourlet qui lui paraissait si ennuyeux parce qu'elle ne voulait pas s'appliquer à le faire soigneusement, il arrivait, dis-je, que Noémi se répétait, tout bas d'abord, puis tout haut : « Je veux m'en aller, je m'en irai. »

Un matin, on était à la campagne, le temps était si pur, les fleurs si belles, les oiseaux si gais dans les branches des grands arbres, que Noémi envisagea avec plus de répugnance encore que de coutume les différentes *tâches* qui allaient la retenir hors du jardin. Elle entendait au loin la voix retentissante des coqs, qui chantaient à leur façon le soleil et le beau temps; les insectes bruissaient dans l'herbe en lissant leurs petits corps, déjà si propres et si nets; les merles, les fauvettes et les pinsons discouraient à l'envi les uns des autres; les papillons rouges rayés de noir, semblables à une garde suisse, ou jaunes soufre, ou blancs comme de petits lis, volaient d'une fleur à l'autre, d'autant plus affairés qu'ils ne savaient à laquelle s'arrêter. « Certainement, » se dit Noémi, « les fleurs ni les oiseaux, les coqs ni les papillons, ne travaillent; pourquoi veut-on donc me forcer à rester tranquillement assise pour écrire ou pour apprendre ma leçon, pour coudre ou pour tricoter? Pourquoi ne me laisse-t-on pas, comme les oiseaux et les papillons, libre de faire ce qui me plaît? Mais je m'en irai, oui, je veux m'en aller. » Et la petite fille, méditant sur ce grave dessein, arriva toute songeuse au fond du jardin; là une petite porte, ordinairement fermée à clef, était ouverte; Benoît, le jardinier, transportait par là, sur une brouette, toutes les mauvaises herbes, qu'il faut bien arracher parce qu'elles nuisent à celles qui sont bonnes. En ce moment, Benoît était allé déjeûner et il n'avait pas songé à refermer cette porte; on apercevait, au delà, des champs où les seigles, déjà tout jaunes, s'élevaient à côté des blés, encore verts, traversés les uns et les autres par de petits chemins bordés de groseilliers, et même par une grande route ombragée de beaux arbres. Quel tableau enchanteur pour Noémi! La liberté, représentée par ces petits chemins solitaires, la récréation sans contrôle dans ces beaux champs, sur cette grande route; point de livres ni d'ourlets à redouter! Aucune horloge pour sonner avec une exactitude implacable l'heure des leçons et la clôture des jeux... Sans compter les groseilliers, encore plus rouges qu'ils n'étaient verts, et ces autres groseilles presque amaranthe, qui sont si grosses et si douces! La petite fille n'y tint pas; mais un projet si grave ne pouvait s'accomplir sans quelques préparatifs; elle revint d'abord, en courant, à la maison. Là elle prit son petit panier, elle ouvrit une armoire, choisit un pot de confitures et le mit tout au fond de ce panier. Elle n'eut garde de prendre du pain; fi donc! Le pain est encore l'un de ces moyens que les parents emploient pour tourmenter les enfants, et, lorsqu'on s'en sert pour leur faire des tartines, c'est tout exprès pour diminuer le plaisir qu'ils ont à manger des confitures ou du beurre. Elle remplit le panier avec le trousseau de sa poupée, prit la poupée elle-même dans ses bras, et se préserva soigneusement de se couvrir la tête avec son chapeau : n'était-ce pas bien désagréable, en effet, d'être toujours obligée de mettre un chapeau avant d'aller au jardin et de s'entendre rappeler impitoyablement quand il lui prenait fantaisie de se soustraire à cette obligation?

Ainsi équipée, Noémi regagna bien vite la petite porte demeurée ouverte. Le cœur lui battit un peu lorsqu'elle en franchit le seuil, mais bah!... n'était-on pas heureux au delà? En s'en allant, ne se délivrait-elle pas du tricot, de la couture, de l'écriture et de l'histoire sainte?

Elle marcha tout droit devant elle; le soleil devenait toujours plus chaud, et elle commença à entrevoir l'utilité de son chapeau; puis elle eut soif et voulut cueillir de grosses groseilles; mais elle se piqua jusqu'au sang et se mit à pleurer ; cependant ce chagrin ne dura pas longtemps, et elle s'assit à l'ombre d'un grand arbre pour jouer avec sa poupée, l'habiller et la déshabiller.

Cela l'amusait beaucoup, ordinairement, et elle trouvait toujours que les leçons interrompaient ce plaisir au moment où il lui semblait le plus vif; elle pouvait s'y livrer à l'aise maintenant, et, chose singulière!... elle s'en ennuya bien vite. Elle chercha la distraction dans la variété, et, se disant que l'heure de son second déjeuner devait avoir sonné à l'horloge de la maison, elle attaqua son pot de confiture. A la bonne heure! Elle en pouvait manger à l'aise; il n'y avait là ni maman ni bonne pour l'empêcher d'en prendre assez, d'en prendre trop; point de pain non plus, ce pain si fade que les petites filles sont obligées de manger. Mais comment faire? Noémi n'avait pas emporté de cuiller; elle avait voulu se libérer tout d'un coup de toutes les entraves qu'on lui imposait depuis qu'elle était au monde. On l'avait empêchée, quand elle était toute petite, de manger en se servant de ses doigts en guise de couvert, ce qui lui semblait devoir être bien plus commode et plus expéditif; maintenant elle pouvait revenir à ce procédé et en apprécier l'agrément.

Eh bien! elle se trouva très-embarrassée devant son pot de confiture. Noémi n'était plus une toute petite enfant, et il lui parut fort désagréable de manger de la confiture avec ses doigts; elle s'y décida pourtant, et vous jugez dans quel état la petite fille se trouva bientôt! Le visage fut barbouillé comme les mains, et la poussière, chassée de la route par un grand vent, vint se coller sur cette surface gluante; ce fut avec cet aspect à la fois dégoûtant et incommode que la petite fille se mit en route. Elle ne put s'empêcher de souhaiter ce qu'elle maudissait chaque jour : la belle et grande éponge que l'on promenait toute ruisselante d'eau sur son visage.

Maintenant elle ne pouvait pas même porter sa poupée à la main; rien que pour avoir été touchée par Noémi, la poupée se trouvait enduite de confiture, et la poussière se collait sur elle comme sur sa maîtresse; c'était là une triste similitude. Noémi mit la poupée sous son bras et reprit sa promenade; mais la confiture, dont elle avait mangé une trop grande quantité, lui était devenue très-désagréable, et elle l'abandonna au pied de l'arbre en essayant de s'essuyer aux herbes; cela eut pour résultat d'ajouter une couleur verte à la couleur rouge qui la barbouillait déjà; Noémi se dit alors que les serviettes avaient du bon.

Cela est bientôt dit, que l'on va toujours se promener, toujours s'amuser; on se fatigue bientôt et de la promenade et de l'amusement. La petite fille marchait assez tristement dans son indépendance, dont elle ne savait que faire, lorsqu'un spectacle inattendu attira tout à coup son attention.

Un petit garçon grimpait à un arbre; il montait, montait toujours, sans se soucier de déchirer ses habits, que sa maman ne pourrait peut-être pas renouveler, et qu'elle avait tant de mal à raccommoder. « Voilà, » se disait-elle, « ce qu'on me défend toujours de faire; certainement il monte bien plus haut que moi lorsque je prends un tabouret pour ouvrir une fenêtre, à Paris, et regarder dans la rue; il est bien heureux, celui-ci! On ne l'empêche pas de faire ce qui lui plaît! »

Le petit garçon, qui était méchant, car il grimpait à cet arbre pour enlever un nid de petits oiseaux, c'est-à-dire pour désoler le père et la mère des oisillons, était arrivé à une branche à laquelle il crut pouvoir s'appuyer..... Tout à coup la branche cassa..... et le petit garçon fut précipité par terre, où il resta sans remuer. Noémi, bien effrayée, accourut auprès du petit garçon : il gémissait et essayait de se relever; Noémi voulut l'aider, mais elle n'était pas forte du tout et ne pouvait être bonne à rien.

« S'il y avait eu là seulement une pierre, » murmurait le petit garçon, « mon compte était bon : je me serais tué. »

Noémi se souvint que les rues de Paris étaient pavées de pierres, et commença à comprendre que ce n'était pas seulement pour la contrarier qu'on lui défendait de se pencher hors des fenêtres.

« Mais pourquoi êtes-vous monté là-haut? » demanda-t-elle.

« Pardi! » répondit grossièrement le petit garçon, « on était toujours à m'*embêter* en me défendant de grimper aux arbres; eh bien! j'ai voulu faire ce qu'on me défendait; c'est bien naturel. »

Noémi s'éloigna la tête basse; elle comprenait le sot sentiment qui avait décidé le petit garçon à exposer sa vie, et elle était honteuse de penser qu'elle aussi agissait comme lui. La poussière de la grande route l'incommodait beaucoup, et elle essaya de marcher sur le bord des champs; mais il y avait là des orties qui effleurèrent ses petites jambes, couvertes seulement à moitié par ses bas, et elle souffrit beaucoup en faisant connaissance avec cette vilaine famille de plantes malfaisantes.

La journée, cette journée qui devait être consacrée tout entière à la récréation, lui parut bien longue. Fatiguée, ennuyée même de son indépendance et de son oisiveté, elle se mit à penser à la maison. C'était sans doute l'heure du dîner; on mettait sur la table le potage fumant, ce potage qu'elle détestait tous les jours et qui lui eût semblé si bon aujourd'hui qu'elle ne s'était nourrie que de confitures. Que disait sa maman? On la cherchait sans doute; Juliette, sa bonne, courait de tous côtés pour la retrouver. Ah! comme elle aurait voulu en ce moment qu'elle fût là, près d'elle, pour la débarrasser de cette confiture, de cette poussière, pour lui mettre son chapeau! Elle ne se serait pas querellée avec elle et aurait accepté ses soins avec beaucoup de reconnaissance.

Pour dissiper ces tristes réflexions, Noémi essaya de sauter à la corde, car elle avait emporté sa corde aussi, qu'elle portait autour de sa taille, en guise de cordelière. Elle choisit la grande route pour se livrer à cet exercice, et déposa à terre le panier et la poupée, bien endommagée, hélas!

Pendant qu'elle courait en sautant, une voiture arrivait derrière elle au grand trot des chevaux. « Gare ! » cria le cocher... « Gare donc! » Et Noémi eut à peine le temps de se sauver sur l'un des côtés de la grande route pour éviter d'être renversée par les chevaux et écrasée par la voiture. Elle se souvint alors qu'il y avait encore bien plus de voitures sur les boulevards de Paris que sur cette route, et, de réflexions en réflexions, elle en arriva à se dire que sa maman avait de bonnes raisons de l'empêcher de sauter à la corde en traversant les boulevards et les rues.

Que faire de sa liberté? Sa poupée l'ennuyait, tous les jeux qu'elle essayait cessaient de l'amuser au bout de quelques instants. Oh! comme les heures lui semblaient longues! Comme elle pensait à son papa, à sa maman, et comme elle les regrettait! Décidément, sa liberté commençait à lui peser, et elle se décida à revenir bien vite à la maison.

Mais, si l'on peut toujours faire une bêtise, il n'est pas toujours aisé de la réparer. Noémi avait pris d'abord un petit chemin à gauche, puis la grande route, encore un petit chemin à droite, et toujours ainsi; seulement il lui était impossible de se rappeler combien de fois il fallait tourner à gauche, puis à droite, pour arriver à la petite porte qu'elle avait franchie avec tant de plaisir.

Elle marchait, marchait toujours; maintenant le soleil se couchait là-bas, derrière les grands arbres, la nuit viendrait dans peu de temps; que devenir? Ses petits



pieds étaient tout gonflés, et la fatigue devenait toujours plus grande; elle ne pouvait s'arrêter cependant. Comment passer la nuit, en plein air, sans avoir dîné ni soupé? Elle s'assit pourtant, et là, se trouvant toute seule, loin de sa maman, loin de sa maison, elle se mit à pleurer amèrement.

Elle entendit tout à coup des aboiements effrayants; un grand chien arrivait en courant, et Noémi se leva en criant de toutes ses forces, tant elle était épouvantée. Le chien, cependant, ne lui faisait pas de mal; mais, quand elle voulait se sauver, il tournait autour d'elle en aboyant, et semblait la garder à vue.

« Doucement, Murph, doucement! » dit une voix à quelque distance, et le chien répondait à cette recommandation d'un ton soumis, mais en jetant une fanfare d'avertissement à celui qui semblait être son maître.

Bientôt apparut, au détour du chemin, un vieillard qui tenait un livre et marchait lentement; son chien courut à lui, puis revint près de Noémi, comme pour continuer de la surveiller, tout en rendant compte à son maître de sa découverte.

« Une petite fille! » dit celui-ci; « eh! que faites-vous là toute seule, mon enfant?

— Monsieur, je ne peux pas retrouver mon chemin; je suis bien fatiguée, j'ai peur...

— Il faut me dire toute la vérité, » dit le vieillard avec bonté, mais cependant d'un air assez sévère : « Comment se fait-il que vous soyez loin de votre maison? N'avez-vous pas une maman?

— Oh! oui! » dit Noémi qui éclata en pleurs; « mais ce matin la petite porte du jardin était ouverte; j'ai voulu m'en aller toute seule pour jouer toute la journée... pour ne pas travailler, pour faire tout ce qui me plairait; j'ai emporté des confitures et pas de pain, parce que je croyais que je n'aimais pas le pain...

— Et vous vous êtes bientôt ennuyée de jouer, n'est-ce pas? »

Noémi baissa la tête affirmativement.

— Et la confiture ne vous a plus semblé aussi bonne que lorsqu'on vous force à la manger en tartine?

— C'est vrai.

— Et maintenant, vous voudriez bien vous trouver à la maison?

— Oh! oui! Monsieur! Oh! je vous en prie, conduisez-moi bien vite chez maman!

— Avez-vous fait votre prière ce matin?

— Oui, Monsieur.

— C'est pour cela que Dieu m'a conduit sur votre chemin; que seriez-vous devenue toute seule pendant la nuit, si je ne m'étais promené de ce côté? Mais, avant de vous conduire chez moi, où l'on attellera une petite voiture pour que je vous ramène à vos parents, car vous êtes trop fatiguée pour marcher, pouvez-vous vous engager à ne plus recommencer ce que vous avez fait aujourd'hui?

— Oh! oui! je vous le promets.

— Il ne suffit pas de dire ces quatre mots; il faut reconnaître votre tort bien humblement, et vous promettre à vous-même de ne plus vous révolter contre la discipline et le travail. Du reste vous avez dû comprendre que tout ce qui vous gênait avait quelques bons côtés, même pour vous. Ainsi, mon enfant, quand on ne fait rien autre chose que de s'amuser, vous l'avez-vu par vous-même, on s'ennuie bien vite ; quand on ne veut manger que de la confiture, on regrette bientôt le pain qu'on méprisait; quand on veut échapper à tous les devoirs, on est bien embarrassé de ses actions. Pensez à cela, mon enfant, non-seulement maintenant, mais plus tard, quand vous serez une grande jeune fille. Souvenez-vous de l'expérience que vous avez faite aujourd'hui, et gardez-vous de la recommencer. »

Alors le vieillard donna la main à Noémi pour l'aider à marcher; Murph gambadait autour d'eux, tout à fait content de voir entre eux ce bon accord. On reprit la route par laquelle le vieillard était arrivé près de Noémi, et, tandis que l'on attelait une voiture, un domestique partait à cheval pour avertir la maman de Noémi que sa fille était retrouvée; elle accourut aussitôt à leur rencontre, et arrêta la voiture. Le vieillard la pria de monter près d'eux. La petite fille et sa mère s'embrassèrent en pleurant; l'enfant avait assez souffert pour n'être point grondée.

On dit que depuis ce jour-là Noémi est la petite fille la plus obéissante qui se puisse voir; elle comprend que ce n'est point pour la tourmenter qu'on lui fait apprendre ses leçons et qu'on lui défend de faire tout ce qui lui passe par la tête; elle sait maintenant qu'il faut travailler, d'abord pour n'être pas une ignorante, puis pour trouver du plaisir à s'amuser; elle devine que, dans chacune des interdictions qui lui sont faites, il y a une précaution pour sa santé et pour sa sûreté.

EMMELINE RAYMOND.



HISTOIRE D'UNE CORBEILLE DE NOCES.

Suite.

Personne, en ce moment, ne passait sur l'esplanade auprès du vieillard accablé. Il n'y avait là ni gamin pour le railler, le croyant fou, ni agent de police pour le rudoyer, le croyant ivre, ni orgueilleux Pharisien pour le dédaigner, le voyant pauvre, ni Samaritain charitable pour le secourir, le voyant faible et souffrant. Seul, un caniche égaré s'approcha de lui en frétillant, et vint humer le cuir de ses bottes, puis s'éloigna dédaigneusement en constatant l'indifférence et en flairant la pauvreté. A chaque instant la défaillance et l'insensibilité du malheureux semblaient s'accroître, et il eût bientôt glissé à terre le long du banc, si, en ce moment, une jeune fille, accourant de la rue Lacuée, ne lui eût crié de sa voix fraîche, tout haletante et toute émue :

« Père, père, relevez-vous! me voici, me voici! »

Au son de cette voix qui lui arrivait comme un message de consolation et de miséricorde, le vieillard souleva lentement la tête, étendit faiblement les mains, et, à travers le brouillard dont ses yeux étaient encore voilés, vit approcher son enfant, toute jeune, toute brune et toute belle, mais pâle et tremblante de pitié et de terreur. Cette chère présence le ranima :

« Emma! Emma! » s'écria-t-il, en essayant de se soulever et de sourire.

« Venez vite avec moi, père; rentrons à la maison, » lui dit la jeune fille... « Quel bonheur que je vous aie aperçu ici en me mettant à la fenêtre!... Vous auriez pu vous évanouir sur ce banc, et personne n'était là pour vous porter secours.... Pauvre père! vous êtes bien faible encore; mais appuyez-vous sur mon bras, et nous pourrons rentrer chez nous... La maison est si près! »

En parlant ainsi, la jeune fille avait placé une des mains du vieillard sur son épaule, et celui-ci se souleva péniblement, regardant avec tendresse sa fille, qui venait de lui faire respirer quelques gouttes d'eau de Cologne, et qui avait essuyé la sueur glacée dont s'était baigné son front. Ainsi soutenu, ainsi réconforté, ainsi protégé, il se dirigea à pas lents vers le milieu de la rue, doucement guidé par Emma. La rue Lacuée est une rue humble, silencieuse, solitaire, où il est pourtant bon de vivre quand on est pauvre et timide, et qu'on veut avoir sa part d'air, de lumière et de soleil. Les maisons y sont modérément hautes, la rue suffisamment large; de vastes chantiers de pierres de taille, de pavés, de bois à brûler et de bois de construction l'environnent en partie de leurs clôtures basses et de leurs espaces libres. C'est une rue toute de recueillement, de solitude et de paix, où les voitures n'apparaissent qu'en petit nombre, où le commerce ne fleurit point. Un grand pensionnat y a vécu; un modeste tailleur et un humble perruquier s'y distinguent comme seuls représentants du commerce et de l'industrie, si l'on en excepte le marchand de vin obligatoire qui a élu domicile, à la façon classique, au coin de la rue de Bercy.

Emma avait ingénieusement choisi ce quartier un peu solitaire, où son père et elle, les deux pauvres bannis, pouvaient cacher plus aisément leur ruine et leur abandon. Il était, à la vérité, bien éloigné du centre de la ville, du foyer des affaires, de la Bourse surtout, cette attraction fatale; mais c'était là précisément ce qui avait séduit Emma; et son père, dans un moment de complaisance, et peut-être de bonnes résolutions, l'avait entièrement laissée faire. Actuellement l'ancien agent de change avait échangé son splendide appartement de la rue du Helder pour trois chétives pièces situées au troisième étage, dont deux fenêtres donnaient sur la rue, et une sur un chantier de bois. Rien qu'une chambre pour lui, une pour sa fille, et une toute petite cuisine. C'était là qu'ils avaient été précipités par quelques dépêches télégraphiques et une fatale liquidation. Seulement l'ancien capitaliste, avec une opiniâtreté ardente et une intrépidité nullement abattue, s'était mis en tête de sortir de sa misère et de reconquérir ses trésors. Il ne s'était aucunement résigné, il ne s'était pas découragé davantage; il avait combattu, tenté, rêvé, risqué, souffert... il avait édifié à nouveau un superbe plan d'avenir, et un dernier désastre, le plus cruel de tous, venait cette fois de l'abattre.

Le père et la fille, montant lentement et péniblement les degrés qui conduisaient au troisième étage, se virent enfin dans leur petit appartement. Combien il était différent de celui où la jeune fille avait passé les premières années de son enfance! Combien il eût été triste, froid, lugubre et misérable, sans l'active industrie, sans la persévérante énergie d'Emma! On y voyait encore quelques débris de l'ancien luxe, quelques brillants souvenirs de la prospérité des anciens jours : des chaises de tapisserie, branlantes et décolorées, un antique coffret de bois de rose, un vase de vieux Sèvres, et le portrait de la mère d'Emma, dans tout l'éclat de sa parure et de sa beauté, avec des perles dans les cheveux, un éventail chinois à la main, et un bouquet de fleurs de serre à sa ceinture. Mais ces quelques restes d'élégance faisaient mieux ressortir encore les chétifs accessoires dont ils étaient entourés: la table de bois blanc, les rideaux étroits et courts, la courte-pointe de perse fanée, reprisée en maint endroit, soigneusement tendue sur l'humble couchette. Heureusement, ce pauvre ménage était bien rangé, soigné et propre. Il n'y avait pas un grain de poussière sur les meubles, pas une déchirure au papier, pas une tache sur les vitres. Si Emma ne pouvait empêcher son logis d'être pauvre et triste, elle pouvait le préserver au moins d'être désagréable et repoussant. Les vieilles tapisseries des chaises étaient brossées avec soin; on aurait pu se mirer aux tiroirs de la commode; et, quand un beau rayon de soleil doré pénétrait à travers les vitres, il semblait rire à travers les rideaux bien blancs auxquels les plis manquaient, et dont le mètre avait coûté vingt sols.

Un seul meuble de ce pauvre logis avait sacrifié au confortable : c'était un grand fauteuil de cuir brun qu'Emma avait acquis difficilement, lentement, sur ses économies. Et quelles pouvaient être les économies d'une pauvre fille qui brodait pour vivre, ayant un père qui gagnait soixante francs par mois lorsqu'il avait des rôles à copier! Combien ce fauteuil représentait de nuits sans sommeil, de fatigues sans relâche, de privations sans faiblesse et de sacrifices sans orgueil! Pour toutes ces raisons, ce fauteuil devait être un meuble sacré, et M. Vernier l'avait bien senti quand il l'avait reçu de sa fille. Puis le financier ruiné y trouvait un repos facile, un souvenir confortable, choses auxquelles, dans sa subite pauvreté, il s'était vu forcé de dire adieu. Aussi y passait-il les heures oisives de ses journées; il y reconstruisait ses plans de fortune, ses projets de réhabilitation, de succès et d'avenir; tout en y fermant les yeux, il y continuait ses rêves, et il se disait parfois que, si ses derniers efforts étaient vains, si la fortune le trompait encore, c'était dans le fauteuil d'Emma qu'il lui serait le plus doux de mourir.

En ce moment, il s'y laissa tomber lourdement, et appuya sur le dossier sa tête pesante et fatiguée. Emma ouvrit la fenêtre, baigna d'eau froide les yeux et les tempes du vieillard; puis, quand elle le vit moins accablé et moins pâle, elle vint s'asseoir à ses genoux, caressant son visage du regard et réchauffant ses mains dans les siennes. Tous les deux se regardèrent quelque temps sans parler; et, pendant tout ce temps, Emma se contraignit pour ne pas laisser couler ses larmes.

« Du courage, mon père! Prions Dieu, et résignons-nous, » dit-elle enfin.

« Du courage! » répéta-t-il amèrement. « Tu me dis d'avoir du courage... Tu ne sais pas ce que tu dis, mon enfant. Du courage?... J'en ai eu contre la ruine, contre les privations, contre le travail, contre la misère; et toi de même, mon Emma! Mais en auras-tu contre la prison? en aurai-je contre le déshonneur?

— La prison?... le déshonneur? » répéta la pauvre fille avec un accent consterné. « Je savais bien que vous aviez perdu vingt mille francs, que ces vingt mille francs... ne sont pas à vous, mon père. Mais est-il impossible d'avoir du temps, de trouver, de faire attendre?... Est-ce un désastre qui nous frappe soudainement, qui nous anéantit, qui nous écrase; et après aujourd'hui n'y a-t-il plus d'espoir?

— Pour moi, il n'y a plus d'espoir humain possible, et je n'ai pas mérité un miracle, mon enfant. » Le vieillard laissa tomber ici sa tête dans ses mains, et poussa une sorte de plainte étouffée. Puis il reprit, au bout d'un instant, parlant avec difficulté, le front baigné de sueur, et les joues rouges de honte : « Mon Emma, ma fille, je suis bien coupable... Tu ne connais pas mes torts et mes malheurs jusqu'au bout... J'ai attristé, par les inquiétudes et les privations, les jours de ton adolescence; plus tard, ma ruine t'a condamnée à la misère, à l'obscurité, à un travail rebutant et assidu. Et ce n'est pas encore tout....! Ce n'était pas assez de te faire partager mes douleurs, il fallait encore t'abreuver de ma honte... Emma, je vais tout te dire..., et tu vas me condamner.

— Non, non, père; je ne veux rien entendre... Je vous respecte, je vous aime, et je ne croirai jamais à votre déshonneur.

— Emma, tu me laisseras parler... Il ne doit plus y avoir, de moi à toi, ni restrictions, ni secrets, ni voiles... L'expiation que je m'impose est juste et nécessaire, et je retrouverai peut-être un peu de courage et de repos, après que j'aurai obtenu le pardon de mon enfant... Tu m'avais donné un si vaillant exemple, mon Emma! pourquoi ne l'ai-je pas suivi? Pourquoi, après ma ruine, ne me suis-je pas résigné comme toi au travail opiniâtre, à la pauvreté courageuse?... Mais il me semblait que les labeurs incessants de ma tâche ingrate et obscure étaient au-dessous de moi, et, malgré mes revers, malgré mon adversité, je combinais, je rêvais, j'espérais encore... J'avais manié beaucoup d'argent dans ma vie, et il me semblait que, lorsque je n'en manierais plus, il me faudrait mourir... Aussi, bien souvent, après m'être hâté de terminer les misérables copies qui nous faisaient avoir du pain, je m'échappais, je courais à la Bourse, rôdant autour de ses murs, comme si je ne pouvais vivre que dans ma sphère d'autrefois... Mais c'était pour moi un lieu fatal... je m'y étais une fois perdu, je devais m'y perdre encore... cette fois sans retour... Mes malheurs précédents m'interdisaient d'y spéculer moi-même... Je m'associai alors avec quelques gens d'affaires plus hardis que consciencieux, et plus avides que prudents. Nous formâmes une sorte de bureau de change et d'escompte de valeurs. Quelques-uns de mes clients avaient conservé en moi une entière confiance... pour mon malheur, mon Dieu! L'un d'eux me confia, il y a quelques mois, vingt mille francs, en me priant de lui acheter des actions du Nord, qui étaient alors dans une situation très-favorable... Mais nous avions en vue, mes associés et moi, une spéculation brillante, quoique hasardeuse. Nous y employâmes les vingt mille francs, sans honte et sans

remords; et, comme nous le méritions, nous les perdîmes!... Ma pauvre Emma! tu sais le reste... Il y a trois jours, mon client, au retour d'un voyage, m'a redemandé ses actions.... Tu m'as vu foudroyé; je t'en ai dit la cause; mais tu as cru que c'était quelque vieille dette, quelque ancienne infortune. . Tu t'es trompée, ma fille... ton père ne s'est pas contenté d'être malheureux, maintenant il est infâme... Il t'a donné en partage la ruine, la misère d'abord, et puis la flétrissure et la honte... Et cela pour toujours, jusqu'au bout, jusqu'à la fin.

— Père, père! » cria la jeune fille, essayant d'étouffer sous ses baisers les accents entrecoupés qui, peu à peu, étaient devenus des sanglots; « ne désespérez pas ainsi; ne vous accusez pas ainsi... il y a peut être encore une espérance.

— Et laquelle? » murmura M. Vernier d'une voix épuisée. « Qui prêtera vingt mille francs à un vieux misérable comme moi?

— Mon père, j'ai essayé... j'ai écrit à Emmeline.

— Folie, mon enfant!... Comment mademoiselle Duval pourrait-elle disposer d'une somme aussi considérable? Et même, le voudrait-elle, si elle le pouvait? Si tu avais bien connu le monde, Emma, tu ne te serais pas bercée d'une aussi faible espérance...Tu vas en voir toi-même la fragilité... Quand, dis-moi, as-tu écrit à Emmeline?

— Avant-hier, papa.

— Et t'a-t-elle répondu?

— Non, pas encore.

— Tu le vois, ma fille, Mlle Duval aura trouvé la requête si extravagante, qu'elle ne te fait pas l'honneur d'y répondre un mot. Peut-être aussi craint-elle de t'affliger par un refus, et préfère-t-elle garder le silence.... Mais, j'y pense, Emma, lui as-tu donc révélé ma honte?

— Dieu m'en garde, mon père... Je lui ai dit que vous êtes dans un grand embarras; mais je n'ai point parlé de vos... spéculations... fatales...Vous venez, rappelez-vous, de me les révéler dans cet instant.

— C'est vrai... j'avais oublié...; et, du reste, pourquoi en faire un mystère? Ne saura-t-on pas tout bientôt... demain?... Ainsi, nous n'avons plus d'espoir, ma fille... Emma, ce désespoir et cette honte m'accablent... Je me sens faible et malade; je vais me reposer... Tu resteras ici, toi, n'est-ce pas? tu me laisseras tranquillement dormir dans ma chambre? Après un peu de sommeil, je me sentirai peut-être plus courageux. »

Emma, un peu consolée par ces paroles, prit le bras de son père et l'aida à se soulever. Au moment où le père et la fille se trouvèrent sur le seuil de la seconde chambre, M. Vernier se retourna vers Emma, et, en pleurant, prit sa jolie tête brune entre ses deux mains :

« Dieu te bénisse, mon enfant! » répéta-t-il; « je t'ai mal aimée, et tu m'as toujours rendu heureux... Console-toi; Dieu te bénisse! Embrasse-moi, pauvre enfant, pour que mon sommeil soit plus doux.

— Mon père... vos mains tremblent, et vos yeux sont troublés... Pourquoi m'embrassez-vous si tendrement? pourquoi pleurez-vous, mon père?

— Je pleure parce que je suis faible, triste et vieux; je tremble parce que je suis coupable... Mais embrasse-moi encore, et le repos viendra vite. »

Alors M. Vernier, pressant sa fille sur son cœur dans une étreinte chaleureuse, la repoussa doucement, et ferma en dedans la porte de sa chambre.

« Mon père! » lui cria Emma, qui frémit en entendant tourner la clef dans la serrure, « je ne craindrais pas de vous appeler s'il venait un message d'Emmeline?

— Non certes; dans ce cas tu frapperais, mon enfant. Mais je doute qu'il vienne ce soir; et, en attendant, je vais sommeiller quelques heures. »

Emma, alors, quitta la porte, et, s'asseyant dans le grand fauteuil, tomba dans une douloureuse rêverie. Elle ne pouvait se résoudre à cette écrasante douleur, à cette inaction poignante. Il lui semblait qu'elle devait faire quelque tentative désespérée, quelque effort suprême pour sauver son père du désespoir, de la ruine et de la prison. Si elle courait chez quelques anciens amis, si elle allait trouver Emmeline? Mais comment laisser son père seul, malade dans son appartement?

Un bruit de pas sur le palier vint bientôt l'arracher à ces incertitudes douloureuses. On sonna; elle courut ouvrir. La portière entra, et lui remit un billet d'Emmeline.

« Le messager, » dit-elle, « l'avait remis précipitamment, et était parti en toute hâte. »

Emma, incapable de parler, remercia d'un signe de tête, et ouvrit le billet, pendant que la portière battait en retraite. Le message était fort court; la jeune fille n'y lut que ces mots :

« Veuillez excuser, Raymond, l'inconvenance de ma
« démarche en faveur de l'excès de ma reconnaissance et
« de mon bonheur... Merci, ami, merci pour votre préve-
« nance, pour votre soumission, pour votre générosité;
« merci pour ma corbeille. Vous vous êtes conduit comme
« le plus aimable des hommes, comme le plus libéral des
« fiancés, et il n'y a pas de jeune fille plus heureuse que

« Votre petite EMMELINE, *qui vous aime*. (Je me
« permets de vous l'écrire aujourd'hui, mais je vous
« le dirai dans dix jours.) »

« Le messager s'est trompé! » pensa Emma en retombant sur sa chaise avec un désappointement horrible. « Il n'a pas regardé l'adresse, et a cru que la lettre était pour moi... Autrefois, il m'apportait si souvent des messages d'Emmeline!... Mais, maintenant, je suis pauvre, je suis humiliée; elle, qui est riche, ne m'écrit plus... pas même un mot de réponse à mes supplications, pas une ligne d'excuses, de regrets, d'affectueuses consolations, d'exhortation au courage!... Elle est aimée, elle est heureuse, elle se marie, elle écrit à son fiancé; elle le remercie pour quelques cadeaux somptueux, pour une superbe corbeille... Ah! dans cette corbeille, il y aurait eu peut-être de quoi rendre à mon père le repos et l'honneur...! Mon Dieu! mon Dieu! c'est la première fois que je murmure!... Mais n'avais-je point assez de mon accablement et de ma douleur, sans que je dusse souffrir encore plus par ce contraste cruel de nos deux destinées? »

La jeune fille se tordit les mains, essayant de retenir les sanglots qui gonflaient sa poitrine, lorsqu'elle entendit son père s'approcher de l'autre côté de la cloison.

« Eh bien! ma fille, » demanda-t-il, « est-ce un message d'Emmeline?

— Oui, mon père... Mais, si vous saviez? la lettre n'est pas pour moi... Le domestique s'est trompé... Emmeline adresse quelques mots à son fiancé pour le remercier de sa corbeille.... Et, à moi, elle ne me répond même pas.... elle ne m'écrit plus.

— Je te l'avais bien dit, ma fille, » répondit M. Vernier. Et Emma l'entendit s'éloigner à pas lents, et se diriger vers le fond de la chambre.

Ainsi, elle était éteinte, la dernière espérance d'Emma, et son dernier ami allait bientôt lui manquer de même. C'est ce que pensa le vieillard lorsqu'il s'éloigna de la porte, les yeux fixes, la bouche contractée par une sorte de sourire navrant.

« Pauvre enfant! pauvre enfant! » murmura-t-il tout bas, en agitant machinalement ses lèvres pâles et desséchées. « Je lui ai dit de me laisser dormir; elle ne sait pas que pour moi il n'y aura plus de réveil. Le suicide... c'est pourtant une flétrissure aussi... Mais la mort souille moins que le bagne... On pardonnera plus aisément au cadavre qu'au forçat; on aura plus de sympathies pour ses remords, plus de pitié pour sa fille... Ah! c'est seulement en pensant à elle qu'il m'est pénible de mourir! Pauvre, pauvre Emma, à laquelle j'aurais dû faire l'avenir si beau, la vie si douce!... Triste enfant! tu m'as pardonné ta misère; me pardonneras-tu ta honte et ta douleur?... Mais je ne suis plus bon à rien, qu'à prolonger ses anxiétés et ses larmes... Il vaut mieux que je meure bien vite, pendant que je sens encore son baiser de fille sur mon front, pendant que, dans mon cœur, parle encore sa douce voix qui voulait me consoler... Emma! Emma! je te laisse un triste héritage; rien que le mépris, le deuil et l'abandon! Je suis trop coupable pour oser te bénir, et ta douce piété, en présence de mon crime, ne te permettra même plus de prier pour mon âme. »

Ici, le vieillard, retenant un dernier sanglot, ouvrit résolûment un des tiroirs de son secrétaire. Il en tira une petite fiole pleine de laudanum, et la posa sur la table à côté de lui. Quelques instants il la considéra en silence, puis, en secouant la tête, il se dit :

« Je ne puis pourtant pas quitter mon enfant ainsi; il faut que je lui écrive. Je lui ai bien donné mon dernier baiser, mais je ne lui ai pas laissé mon dernier adieu... Qu'elle le retrouve ici, et, s'il se peut, qu'elle se console! »

Alors M. Vernier s'assit auprès de la petite table, et, pendant un quart d'heure, laissa courir sa plume sur le papier. Ensuite il prit sa lettre et la relut. Quelques pleurs y étaient tombés, larmes paternelles, rosée divine... Le vieillard y ajouta un baiser, puis il étendit la main gauche, et prit la fiole. Sa main droite se porta en tremblant à son front, comme s'il eût voulu se fortifier par le signe de la croix à cette heure suprême; mais il s'arrêta en frissonnant; le suicidé n'avait pas le droit d'invoquer pour son âme la bénédiction éternelle; il fallait boire le poison, et mourir réprouvé!... M. Vernier s'arrêta un moment, mais il pensa au bagne :

« Allons! » se dit-il, et il leva la fiole, s'apprêtant à la vider.

(La fin au prochain numéro.)

ÉTIENNE MARCEL.

AVIS.

Nous prévenons nos abonnées que nous tenons à leur disposition une feuille grand format, contenant vingt *alphabets* de tous genres, gothiques et modernes, majuscules et minuscules, de différentes grandeurs, très-riches et très-simples, pouvant servir pour le linge et la lingerie, accompagnés de plusieurs vignettes de mouchoir. L'envoi en sera adressé *franco* à toute personne qui nous enverra 60 centimes en timbres-poste, sous enveloppe affranchie. *Écrire bien lisiblement le nom, l'adresse, et l'indication du département.*

Explication du saut du Cavalier.

LES VACANCES.

Adieu les rudes leçons,
 Les punitions,
 L'étude des sciences;
Le mois fécond des moissons
A ramené les vacances.

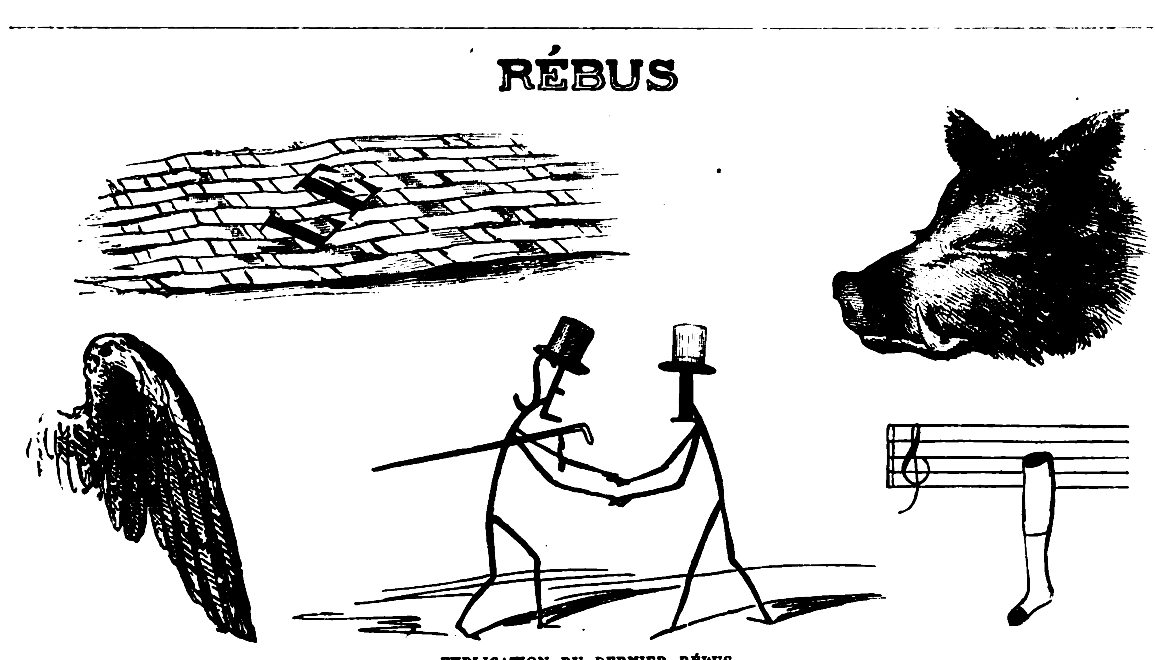
Chacun s'échappe content.
 Le triste couvent,
 Ouvrant enfin ses grilles,
Soudain voit fuir bruyamment
Ses prisonnières gentilles.

Obtenant pour leurs travaux
 Les prix les plus beaux,
 Jeunes garçons et filles,
Fiers de leurs succès nouveaux,
Retournent dans leurs familles.

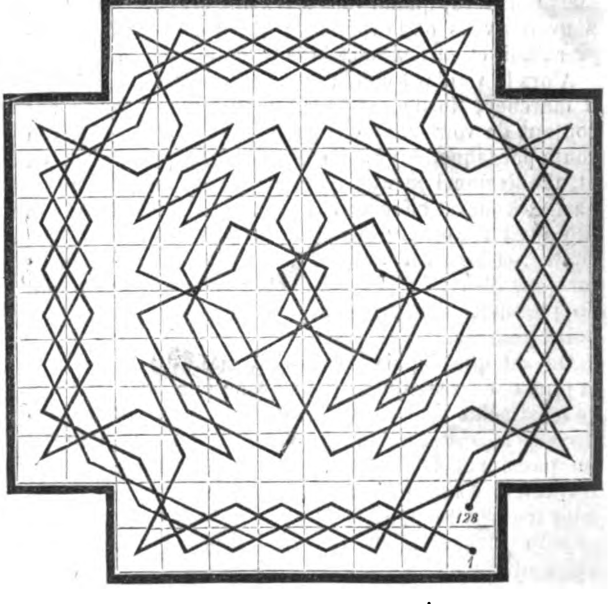
Chasses, fêtes au château,
 Voyages sur l'eau,
 Offrent au plus grand nombre
Un vivant et gai tableau,
Que n'obscurcit aucune ombre.

Adrien MOISY.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.
L'on est surpris de voir tant de maisons abattues dans Paris.

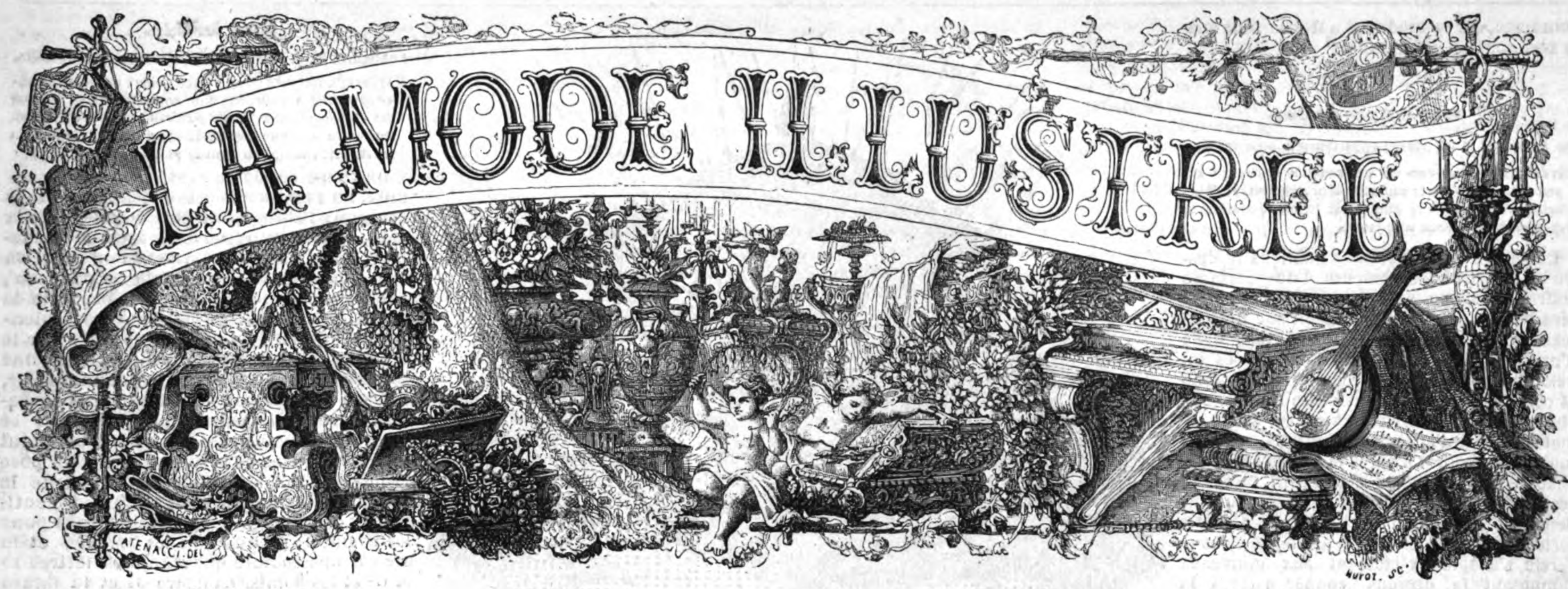


Voir, à notre dernier numéro, les syllabes de la pièce de vers contenues dans les cent-vingt-huit cases.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

N° 34 (*avec* **patrons**). SIXIÈME ANNÉE. Dimanche, 20 août 1865.



Le numéro, vendu séparément, **25 centimes.**
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, **50 centimes.**
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 13, Bedford Street, Covent Garden. W. C.—

EXPLICATION DE LA PLANCHE DE PATRONS.

Corsage pour jeune fille

DE QUATORZE A SEIZE ANS.

Les figures 5 à 11 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Les deux dessins représentent, vu de face et de dos, ce corsage qui participe de la veste et peut être fait en toute étoffe, comme la jupe qui l'accompagne; notre modèle est en légère popeline d'automne, gris argent; les ornements sont des boutons de cristal et des cordes bleu vif en soie; du cachemire de même nuance bleue forme par devant une sorte de gilet visible aussi au milieu de la basque de derrière.

On coupe en étoffe et doublure deux morceaux d'après chacune des figures 5, 6, 7, 10 et 11. Le col (fig. 8) est coupé entier (sans couture) d'après la figure 11 (manche); on coupe quatre morceaux; les deux représentant les moitiés de dessous doivent être échancrés sur la ligne du patron. On coud dans chaque devant la pince de la poitrine, depuis le point jusqu'à l'étoile; on pose sous le devant de gauche une *patte* ayant 3

CORSAGE POUR JEUNE FILLE DE QUATORZE A SEIZE ANS.

centimètres de largeur, avec les œillets auxquels viennent se joindre les agrafes fixées sous le devant de droite. Les deux devants sont cousus sur la bande de cachemire formant gilet, que l'on coupe d'après la figure 5, sur l'espace s'étendant en dehors des bords dentelés; les côtés et le dos sont aussi garnis avec ce même cachemire (pour le dos, ce cachemire va depuis le bord inférieur jusqu'à la ligne unie de la figure 7); on assemble l'étoffe et la doublure, puis les deux moitiés du dos; on *pique* ensuite les petits côtés, sur le dos, depuis I jusqu'au K, — depuis K jusqu'à L. Le dos est cousu avec la doublure du morceau voisin, de telle sorte que les *dents* restent libres. On réunit les autres parties du corsage en assemblant les lettres pareilles. Sous les coutures on pose des baleines flexibles. Le petit col doublé de taffetas, orné de corde en soie, est cousu sur l'encolure, R avec R, — S avec S; on coud chaque manche ensemble depuis T jusqu'à U, — depuis V jusqu'au W, et l'on y pose (en assemblant les lettres pareilles) le revers et le jockey, garnis comme l'indique le dessin. Sur le bord supérieur de la moitié de dessous de la manche, on forme deux plis, en posant les deux croix sur le point; on coud la manche dans l'entournure, W avec W. On place partout la corde de soie (en partie indiquée sur le patron) qui fixe en même temps les bords des *dents*, et cache leur jonction avec le cachemire. A la pointe de chaque dent on place un bouton de cristal (ou de passementerie bleue); sur le devant on fixe des bouclettes en ganse bleue, ayant chacune 6 centimètres de longueur.

Sur le patron, tel qu'il est disposé, le *gilet* et les morceaux de cachemire sont posés sur l'étoffe même du corsage; on peut par conséquent supprimer ces ornements si l'on veut faire un corsage uni; mais cela serait

dommage, car la mode les autorise sans que le bon goût les condamne.

Porte-cure-dents.

Les figures 42 et 43 (*verso*) appartiennent à ce modèle.

MATÉRIAUX : Papier-canevas de moyenne grosseur ; un peu de velours vert ; soutache d'or ; cordonnet d'or ; ruban vert ayant 1 centimètre de largeur ; soie verte de cordonnet ; même soie jaune.

Le petit travail dont nous publions le dessin et le patron se compose d'une sorte de coffret octogone séparé en deux moitiés (dessous et couvercle) reposant sur un plateau ; il est fait en papier-canevas, orné d'une application de feuilles découpées en velours vert, et d'une broderie en soutache et cordonnet d'or ; sa garniture est une ruche en ruban de taffetas vert. On coupe le plateau entier d'après la figure 42, — les deux moitiés du coffret d'après la figure 43 ; mais chacun des morceaux composant l'une de ces parties (couvercle) doit être un peu plus petit que ceux de l'autre moitié, de telle sorte que le bord en ligne droite de ce couvercle s'adapte exactement aux morceaux composant le dessous coupé d'après la figure 43. Sur toutes les lignes ponctuées on fait avec précaution une entaille entamant le papier seulement à moitié, pour le ployer aisément. Les contours du dessin sont reportés sur le dessous du coffret, et l'on fixe les feuilles de velours à l'aide d'une dissolution de gomme arabique et de points longs, faits avec du cordonnet d'or. Les tiges sont faites avec de la soutache d'or. On coud ensuite ensemble, depuis l'étoile jusqu'au double point, les deux morceaux coupés d'après la figure 43, on les ploie dans les entailles selon la forme indiquée par le dessin, on réunit les triangles et les carrés en assemblant les croix et les points qui portent les mêmes chiffres ; puis on couvre les coutures et les plis extérieurs du papier-canevas en y posant de la soutache d'or. Sur le plateau on exécute les mêmes ornements ; on ploie les coins pour lesquels on a fait des entailles comme cela vient d'être expliqué, et l'on garnit le bord avec une ruche de taffetas. Sur la couture fixant cette ruche on pose une soutache d'or cousue avec de la soie verte de cordonnet formant des croix. Le dessous du coffret est cousu solidement sur le plateau. On colle du papier doré *sur* et *sous* le bord du couvercle garni d'une ruche et orné, au milieu, avec une rosette de ruban, au centre de laquelle se trouve une bouclette de soutache d'or.



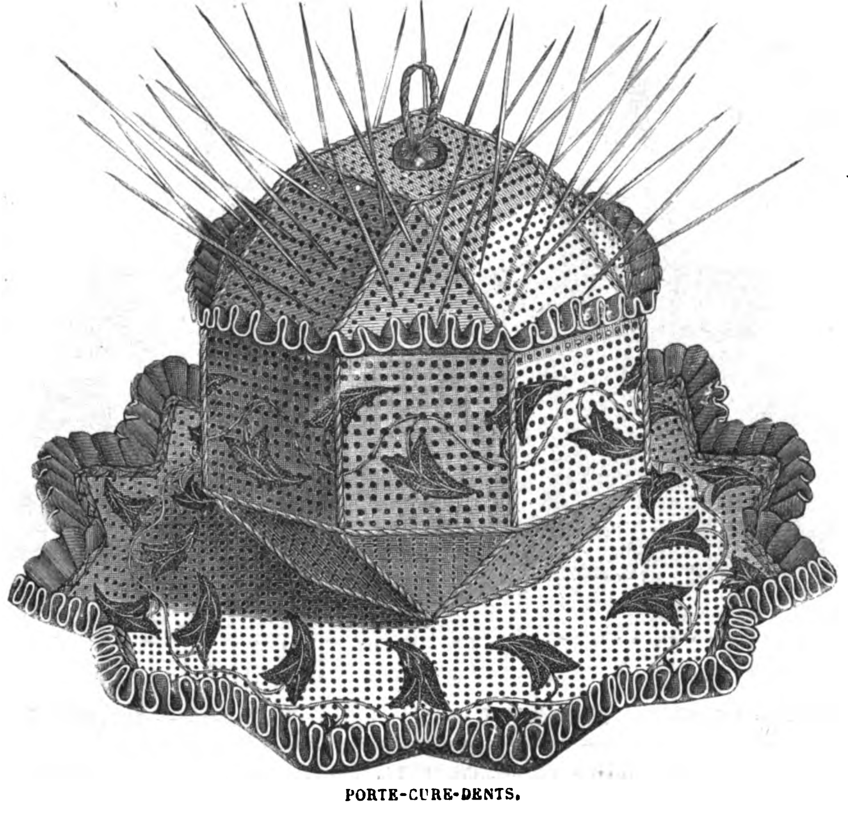
Amazone.

Les figures 1 à 4 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Les costumes destinés aux promenades à cheval offrent peu de variations ; ce sont toujours des corsages à basques, même quand on ne porte pas de basques; des tailles longues, même quand on veut essayer de porter ces disgracieuses tailles courtes ; des jupes plates même sous le règne de la crinoline. La crinoline, en effet, a été partout ; elle a gravi, elle a descendu tous les échelons de la société, elle a traversé les mers pour faire les délices des cours sauvages, mais elle n'est pas montée à cheval.

Le corsage d'amazone, dont nous publions le patron, pourra aussi servir pour les robes d'automne et d'hiver ; ses ornements se composent de boutons et de cordes en soie. Pour l'exécuter, on coupe en étoffe et doublure deux morceaux d'après chacune des figures 1 et 4, — un morceau d'après chacune des figures 2 et 3, mais sans couture. On coud sur les devants, les pinces de la poitrine, point avec point jusqu'à l'étoile, — croix avec croix, jusqu'au double point ; on fait les boutonnières sur le devant de droite, on pose des boutons sur le devant de gauche. On place une poche sur chaque devant depuis le bord inférieur jusqu'à la ligne fine de la figure 1. On forme deux plis sur la basque de la figure 2, en posant chaque croix sur le point, puis on assemble les diverses parties du corsage en réunissant les mêmes lettres. Le dos est piqué sur les petits côtés, depuis A jusqu'à B, et le bord supérieur des plis de la figure 2 est ourlé sur la doublure du dos, depuis B jusqu'à la croix.

La manche est cousue ensemble depuis G jusqu'à l'H ; on forme un pli sur son bord supérieur, en posant la croix sur le point, puis on la fixe dans l'entournure F avec F, — G avec G. La corde de soie borde le corsage, puis on la dispose comme l'indique notre dessin sur les manches, les devants, le dos et la basque.



PORTE-CURE-DENTS.

Sac brodé.

Les figures 34 et 35 (*verso*) appartiennent à ce modèle.

MATÉRIAUX : Alpaga blanc ; gaze roide ; cachemire ponceau ; taffetas ponceau ; fine soutache d'or ; cordon fin et soie et deux glands ponceau ; soie de cordonnet noire ; même soie ponceau ; deux petits boutons en métal doré ; un grand bouton plat en bois.

On coupe en alpaga, gaze roide et cachemire, un morceau d'après la figure 34 (sans couture) ; l'alpaga doit être doublé avec la gaze, et celle-ci recouverte avec le cachemire. D'après la figure 35 (*soufflet* ou *côtés*) on coupe deux morceaux en taffetas ponceau, gaze et cachemire ; on exécute la broderie de la figure 34 ; les lignes doivent être prolongées et répétées à la même distance sur le morceau entier ; elles représentent de la fine soutache d'or, ou du gros cordonnet d'or, fixé sur l'alpaga par de petits points transversaux en soie noire ; l'intervalle qui se trouve entre ces lignes est rempli au point d'*arêtes* fait avec de la soie ponceau. On pose la broderie sur les doublures, on borde le tout avec du ruban ponceau ayant 2 centimètres de largeur, — on en fait autant pour les soufflets ; on assemble les *soufflets* et le sac par une couture qui réunit les lettres F* et G* et les points. La figure 34 et la figure 35 sont pliées sur les lignes ponctuées ; on pose sur la partie inférieure du sac le bouton de bois recouvert de taffetas ponceau ; sous la partie supérieure on coud une bouclette de cordon ponceau venant s'attacher à ce bouton pour fermer le sac. Sur le sommet de cette partie supérieure, on coud deux boutons en métal doré, auxquels on attache un cordon double servant de poignée, orné de deux glands, comme le dessin l'indique.

Veste-paletot,

POUR ENFANT DE CINQ A SEPT ANS.

Les figures 26 à 29 (*verso*) appartiennent à ce modèle.

Cette veste-paletot, préparée en prévision des premiers jours frais de l'automne, peut servir indifféremment à la ville, à la campagne, dans la rue et dans la maison. Notre modèle est fait en fin drap gris ; la broderie est exécutée au point russe, avec de la soie de cordonnet noire, ou gros bleu, ou rouge.

Pour faire cette veste on emploiera 70 centimètres d'étoffe ayant 80 centimètres de largeur. On coupe les devants d'après la figure 26, — le dos et le col d'après les figures 27 et 28 ; pour chaque manche on coupe deux morceaux, d'après la figure 29, en tenant compte de l'échancrure indiquée pour la moitié de dessous. Après avoir assemblé à points *arrière* dos et devants depuis Q jusqu'à R, et depuis S jusqu'à T, on borde la veste avec un passepoil de même couleur que la broderie. On calque le dessin sur du papier fin ; on pose ce papier sur l'étoffe, on exécute la broderie en piquant dans le papier, puis on déchire celui-ci pour l'enlever. Le col, brodé et bordé d'un passe-poil, est fixé dans l'encolure U et V sur les mêmes lettres ; une bande étroite de taffetas coupé en biais couvre cette couture. La manche, également brodée, est cousue ensemble depuis W jusqu'à X, depuis Y jusqu'à Z ; on pose un passe-poil sur son bord intérieur, on forme un pli en fixant la croix sur le point, on la coud dans l'entournure, Z avec Z. On fait trois boutonnières sur le devant de droite, on pose trois boutons sur le devant de gauche.

Toque en velours

OU CACHEMIRE

POUR PETIT GARÇON

DE TROIS A QUATRE ANS.

La figure 36 (*verso*) appartient à ce patron.

On pourra exécuter cette toque en piqué blanc l'été prochain, — en cachemire pour l'automne, — en velours pour l'hiver.

On emploiera 40 centi-



AMAZONE.

mètres d'étoffe ayant 80 centimètres de largeur. Le fond est coupé d'un seul morceau (sans couture) d'après la figure 36 ; le bord sans couture aussi, du moins sans couture apparente, mais en étoffe *double*, en tenant compte de la dimension de la tête. On plisse le fond en fixant chaque croix sur le point voisin ; on pose ce fond ainsi plissé entre les deux côtés du bord, qui est double et garni à l'intérieur avec du papier roide, et l'on cache la couture réunissant le fond et le bord, avec un galon *à jours*, en passementerie, ayant 1 centimètre de largeur ; on double l'intérieur du bord avec une bande de peau. *L'aigrette* est formée par deux bandes d'étoffe, ayant l'une 14 centimètres de largeur, 11 centimètres de longueur ; — l'autre 12 centimètres de longueur, 8 centimètres de largeur ; on les double de gaze roide recouverte de taffetas ; on les encadre avec du galon, on les plisse en éventail et on les pose sur le devant de la toque, où elles sont maintenues par une troisième bande d'étoffe, ayant 12 centimètres de longueur, 8 centimètres de largeur, et plissée dans le sens de sa longueur.

SAC BRODÉ.

Chapeau-capote

POUR ENFANT NOUVEAU-NÉ.

Les figures 17 à 19 (*recto*) appartiennent à ce modèle.

Ce chapeau-capote est fait en mousseline blanche, doublé de soie rose s'il est destiné à une petite fille, de soie bleue s'il doit coiffer un petit garçon, pour peu que l'on veuille se conformer à la mode parisienne. On peut aussi l'exécuter en piqué, en cachemire, en taffetas, ou satin.

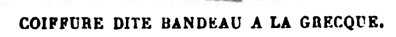


CHAPEAU-CAPOTE POUR ENFANT NOUVEAU-NÉ.

Les figures 17 à 19 représentent la moitié du chapeau ; on coupera chacune de ces figures d'un seul morceau en étoffe et doublure, la figure 17 en étoffe double, en posant la mousseline *double* sur le bord de devant en ligne droite du patron. Entre les lignes tracées sur la figure 17, on coud des baleines rondes, flexibles, ou du fil d'archal, ayant la longueur indiquée sur le patron même. En fronçant l'étoffe sur ces baleines, on obtient la forme de la passe. Les fronces doivent être rassemblées surtout sur le milieu, et là, distribuées également. Le bord de devant de la passe est garni avec un bouillonné en mousseline, ayant 2 centimètres de largeur ; un second bouillonné de même largeur est posé à l'intérieur du bord de la passe. On plisse le fond en posant chaque croix sur le point voisin. Les deux *doubles* du bavolet sont réunis sur leur bord inférieur, et garnis d'une dentelle ayant 1 centimètre 1/2 de largeur. On fait quatre plis dans le bavolet, en posant chaque croix sur le point portant le même chiffre ; on assemble la passe et le fond depuis G^a jusqu'à H^a ; on fixe le bavolet sur le chapeau depuis I^a jusqu'à K^a, et l'on couvre cette couture à l'intérieur, depuis C^a jusqu'à D^a, avec une bande de taffetas coupée en biais. La garniture se compose à l'intérieur d'une ruche en tulle, rehaussée de dentelle étroite ornée de petits nœuds de ruban étroit, de même nuance que la doublure, disposés en diadème. Sur le dessus du chapeau on pose trois nœuds de ruban pareil à la doublure, ayant 2 centimètres 1/2 de largeur ; l'un de ces nœuds, posé sur la passe, se rattache à un ruban qui couvre la couture réunissant la passe et le fond ; un point indique, au milieu du fond, la place du second nœud, tandis que le troisième couvre la couture d'une garniture faite avec une bande de mousseline ayant 5 centimètres de largeur, 35 centimètres de longueur, bordée de dentelle et plissée en plis ayant 3/4 de centimètre de profondeur. Lorsque par la formation de ces plis la longueur de la bande est réduite à celle de la ligne ponctuée qui se trouve sur la figure 17, on coud la bande sur cette ligne d'abord, puis sur le fond à 3/4 de centimètre de distance de la première couture ; sous cette bande on pose deux nœuds de ruban, ayant chacun 6 centimètres de longueur, dont les pans ont chacun 15 centimètres de longueur. Les brides de ruban sont de même couleur que la doublure.



VESTE-PALETOT POUR ENFANT DE CINQ A SEPT ANS.



COIFFURE DITE BANDEAU A LA GRECQUE.

Coiffure dite Bandeau à la grecque.

Cette coiffure se compose de trois demi-cercles recouverts en velours bleu, ou de toute autre couleur, et ornés de perles blanches ; chacun de ces demi-cercles est formé de fil d'archal, revêtu d'une bande de velours coupée en biais, ayant 4 centimètres de largeur, dont on coud ensemble les deux côtés longs ; cette couture est placée en dessous, et la bande ainsi disposée n'a plus qu'un centimètre 1/2 de largeur ; le demi-cercle de devant a 50 centimètres de longueur, — le second 35, — le troisième 33 centimètres de longueur ; les deux derniers sont fixés sur le plus long, comme l'indique le dessin. Des rubans étroits de même nuance que le velours fixent la coiffure sous le chignon ; on la pose par-dessus des bandeaux larges fortement ondulés, qui *ressortent* entre les bandelettes.

Cette coiffure (moins les perles blanches) convient même aux jeunes filles.

Jarretière.

Notre modèle est fait avec un ruban de moire blanche, festonné de chaque côté en soie bleue ; la même soie est employée pour broder l'inscription et son encadrement, fait au point d'*arêtes*. Un nœud en ruban bleu et ruban blanc couvre un ruban de gomme élastique terminé par un bouton ; à l'autre extrémité se trouve une bouclette en cordon bleu ; la jarretière est doublée de taffetas blanc.

Bonnet à revers.

MODÈLE DE CHEZ MESDAMES LABORY ET POTIER, rue Villedo, 3.

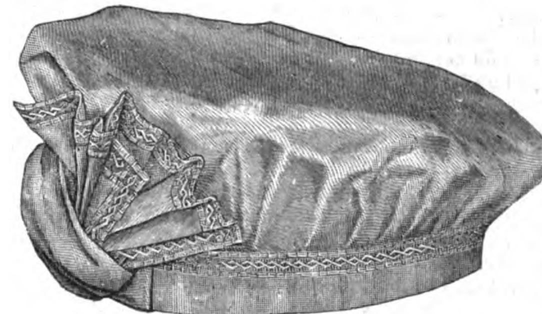
Les figures 30 à 35 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Ce bonnet conviendra à tous les âges ; les jeunes femmes en laisseront flotter les brides ; les femmes moins jeunes croiseront au contraire et noueront ces brides sous le menton pour encadrer leur visage. La broderie est noire et blanche, la garniture est faite en rubans bleus.

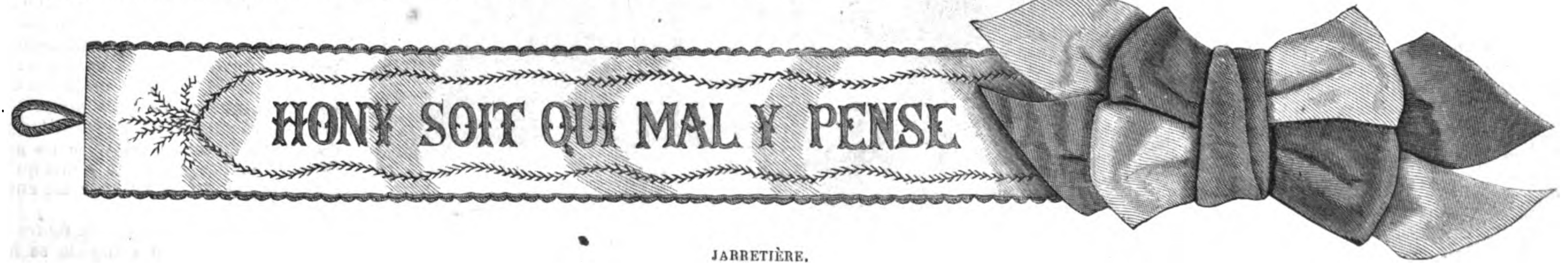


ROBE POUR ENFANT D'UN A DEUX ANS.

On coupe en mousseline, un morceau en entier (sans couture) d'après chacune des figures 30 et 31 en laissant en plus l'étoffe nécessaire pour faire l'ourlet de la nuque indiqué sur la figure 30, et servant de coulisse pour y passer un ruban, tandis qu'on laisse aussi l'étoffe nécessaire pour le large ourlet de la figure 31. On coupe deux morceaux d'après la figure 32, chacun double et en droit fil. On exécute la broderie sur la figure 31, en veillant à ce que cette broderie, faite sur l'ourlet, se trouve à l'*endroit* quand le revers est replié. Les losanges sont brodées en laine anglaise ou soie noire, au *point russe* ; les petits cercles en coton blanc ; l'ourlet est fait *à jours*, et l'on y enferme un ruban bleu, ayant 1 centimètre 1/2 de largeur. On coud dans la figure 30 l'ourlet servant de coulisse, dans lequel on passe un ruban élastique, ayant 12 centimètres de longueur, qui fronce cet ourlet ; on fronce aussi le devant du fond depuis le point jusqu'à l'étoile, on le pose sous la passe en assemblant les lettres *f*, le point, l'étoile. La garniture de devant est une bande de mousseline ayant 1 mètre 30 centimètres de longueur, 5 centimètres de largeur, festonnée en blanc, brodée de pois noirs, plissée à plis triples, et cousue sur le bord de la passe depuis le milieu de dessus jusqu'à la croix, de chaque côté. Une seconde bande pareille, qui se continue en une longueur de 45 centimètres de chaque côté, couvre la couture unissant le fond et la passe, et garnit cette passe dessus en plis *triples*, depuis la croix vers ses extrémités en plis *simples*. La figure 34 est la partie supérieure de la bride en forme de *barbe* ; on la complète en prolongeant cette barbe de 35 centimètres sur chaque côté, dans la direction indiquée par la pointe de la flèche ; l'extrémité est arrondie ou coupée en pointe, à volonté. On brode les barbes d'après le dessin de la figure 34 ; puis on les encadre avec une bande de mousseline froncée, ayant 2 centimètres 1/2 de largeur, brodée comme la garniture du bonnet. Sous la broderie faite au milieu de la *barbe*, on pose un ruban bleu ; on fixe ces barbes sur le fond, puis aux coins de la passe :



TOQUE POUR PETIT GARÇON DE TROIS A QUATRE ANS.



JARRETIÈRE.



BONNET A BANDES.

Bonnet à chignon.

La figure 40 (*verso*) appartient à ce patron.

Le fond du bonnet est en forme de fanchon et orné de broderie. Le *chignon* se compose de bandes brodées et de nœuds de ruban *mauve*.

On coupe le fond en mousseline d'après la figure 40, et l'on y exécute le dessin placé sur le patron, soit en coton blanc, soit en soie noire. On borde le fond sur son côté inférieur, avec une bande festonnée ayant 2 centimètres de largeur, légèrement froncée. La passe sous laquelle on coud le fond est taillée d'après celle du *bonnet à revers*; la garniture est pareille à celle du *bonnet à bandes*. Pour la garniture du chignon, on prépare deux bandes ayant chacune 23 centimètres de longueur et 3 centimètres de largeur, brodées comme le fond, et bordées sur chaque côté long avec une autre bande festonnée ayant 1 centimètre de largeur, légèrement soutenue. On pose un ruban mauve, ayant 3 centimètres de largeur, sous la broderie de la bande large; l'un des côtés transversaux de ces bandes brodées est fixé sous la garniture étroite du fond; l'autre côté transversal est cousu sur une *coulisse* étroite en mousseline qui renferme un ruban élastique, et qui est cousue à 3 centimètres de distance de chaque extrémité de la passe. En dernier lieu, on pose à chaque bout de la passe les brides, qui ont été festonnées tout autour, et qui ont chacune 50 centimètres de longueur, 12 centimètres de largeur. On pose les nœuds de rubans comme l'indique le dessin.



BONNET-FANCHON.

on coud les revers sur le fond à la place indiquée par les lignes qui s'y trouvent, et en réunissant les lettres pareilles, en laissant libre, bien entendu, l'ourlet de la figure 31. Sous les revers, on enlève (pas trop près des coutures) la mousseline du fond, puis on fixe les coins de la figure 31 sur la ligne ponctuée, en réunissant les coins des deux revers. On pose un ou deux nœuds de ruban sur le côté gauche, comme le dessin l'indique.

Bonnet à bandes.

La figure 41 (*verso*) appartient à ce patron.

Ce joli bonnet *négligé* est orné de bandes brodées, encadrées d'ourlets traversés par des rubans roses; des bandes festonnées et des nœuds de rubans roses complètent sa garniture.

La figure 41 est la moitié du fond, qui doit être coupé d'un seul morceau en mousseline ou nansouk, en posant l'étoffe double et en biais sur la ligne indiquant le milieu. Pour la garniture de ce fond on coupe quatre bandes en mousseline, ayant chacune 8 centimètres de largeur, sur lesquelles on exécute le dessin de broderie placé sur la figure 41. La longueur de ce dessin est aussi celle de ces bandes. Sur chaque côté de la broderie on fait l'ourlet indiqué, que l'on replie à l'*endroit* pour l'exécuter *à jours*, et dans lequel on renferme un ruban rose, ayant 1 centimètre 1/2 de largeur. On pose ces bandes sur le fond en les cousant sous l'ourlet qui reste libre, puis on enlève l'étoffe du fond sous la broderie. On coupe la passe d'après la figure 32, on pose à l'intérieur une bande de mousseline ayant 1 centimètre de largeur, en faisant un pli sur le bord de devant, plusieurs plis sur le bord de derrière. La garniture de devant, cette partie de la garniture qui borde le milieu supérieur de la passe, se compose de deux bandes festonnées en mousseline, ayant chacune 1 mètre 35 centimètres de longueur, 6 centimètres de largeur; on les plisse en plis triples; on pose l'une, tout à fait au bord de la passe, l'autre de façon à couvrir la couture; l'une et l'autre doivent aller en *mourant* vers l'étoile de la figure 41. La continuation de cette garniture sur les deux côtés de la passe est formée par une bande de mousseline ayant 65 centimètres de longueur, 5 centimètres de largeur, festonnée de chaque côté, disposée en plis doubles, et cousue sur le fond de façon à former une *tête* de 1 centimètre. Le fond est terminé par derrière avec une garniture composée d'une bande festonnée de chaque côté, ayant 90 centimètres de longueur, 8 centimètres de largeur; on la plisse au milieu en plis triples, laissant 10 centimètres non plissés à chaque extrémité, lesquels, lorsqu'on coud la garniture, sont pliés de façon à n'avoir plus qu'un centimètre de largeur; sur ce milieu on pose un ruban plat et deux bouclettes de ruban ayant chacun 3 centimètres de largeur. A chaque extrémité de la passe on place une bride faite en mousseline, ayant 50 centimètres de longueur, 10 centimètres de largeur, encadrée avec une autre bande festonnée ayant 1 centimètre 1/2 de largeur. Des nœuds de rubans cachent la couture des brides, et sont posés dans la garniture, comme l'indique le dessin.

Bonnet-fanchon.

Les figures 38 et 39 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Le fond, coupé en forme de fanchon, est terminé par un large bavolet; la broderie (pour laquelle nous publions deux dessins différents entre lesquels on pourra choisir) est blanche et noire. On pourra donc exécuter, pour le fond et le bavolet, soit le dessin de la figure 38 (point russe), soit celui plus simple de la figure 39 (plumetis). On peut aussi terminer le bavolet seulement par un feston, ou le garnir, tel qu'il est sur notre dessin, avec une bande festonnée brodée de pois noirs, et légèrement froncée. Quand la broderie est terminée, on fronce le bord supérieur du bavolet depuis le point jusqu'à l'étoile, on le réunit au fond, en assemblant les lettres pareilles, et *soutenant* un peu le fond sur son bord inférieur. Cette couture est cachée par une ruche formée avec une bande de mousseline ayant 68 centimètres de longueur, 3 centimètres de largeur, festonnée sur chaque côté long, et brodée de pois noirs. On peut aussi supprimer le bavolet et terminer le bonnet avec cette ruche.

On coud le fond sous la passe (celle-ci a été coupée d'après la figure 32), puis on dispose la garniture. Celle-ci se compose, premièrement, d'une bande ayant 1 mètre 20 centimètres de longueur, 5 centimètres de largeur, festonnée, brodée de pois noirs, plissée à plis triples, bordant le milieu supérieur de la passe et s'étendant de chaque côté jusqu'au point; secondement, de deux bandes festonnées et brodées comme la précédente, ayant chacune 82 centimètres de longueur, 5 centimètres de largeur, diminuant à chaque extrémité, de façon à n'avoir plus que 2 centimètres 1/2 de largeur pour les côtés de la passe, et plissées à plis simples. Ces bandes couvrent la couture réunissant le fond et la passe. Les brides, festonnées et brodées, ont chacune 50 centimètres de longueur, 12 centimètres de largeur.



CORSAGE ANGLAIS.

Corsage anglais.

Les figures 20 à 25 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Ce corsage simple et sévère convient pour les robes d'automne, les demi-toilettes d'hiver, et aussi pour les costumes d'*amazone*. La garniture se compose d'un étroit ruban de velours noir, brodé avec des perles noires, auquel on peut substituer un galon quelconque.

On coupe en étoffe et doublure deux morceaux d'après chacune des figures 20 à 23, — pour chaque manche deux morceaux aussi, d'après la figure 25, en échancrant, comme l'indique le patron, la moitié de dessous. La figure 24 est coupée sans couture. On garnit les devants avec des agrafes, et l'on assemble les divers morceaux en réunissant les lettres pareilles; les coutures, faites à points arrière, sont garnies de baleines. L'encolure et le bord inférieur du corsage ont un passe-poil. On coud chaque manche ensemble, depuis M jusqu'à N, depuis O jusqu'à P, et l'on coud la manche et un passe-poil dans l'entournure, P avec P. Un dessin spécial reproduit le ruban de velours qui orne le corsage; on pose ce ruban comme nos dessins l'indiquent, et l'on coud des boutons sur le devant du corsage.

Robe pour enfant

D'UN A DEUX ANS.

Les figures 12 à 16 (*recto*) appartiennent à ce modèle.

Cette robe peut être faite en toute étoffe, en cachemire, — popeline, — tissu de *fantaisie*. Notre modèle est en alpaga blanc, avec une garniture composée de quatre rangées de galons cachemire, posés en ligne droite au-dessus de l'ourlet, — de trois rangées de ces mêmes galons, disposés sur les plis de devant et sur la ceinture. La *pièce* de la robe et les poignets n'ont qu'un seul rang de galon. La robe est entièrement doublée.

On coupe la robe d'après la figure 12, sans couture, et l'on complète sa lon-

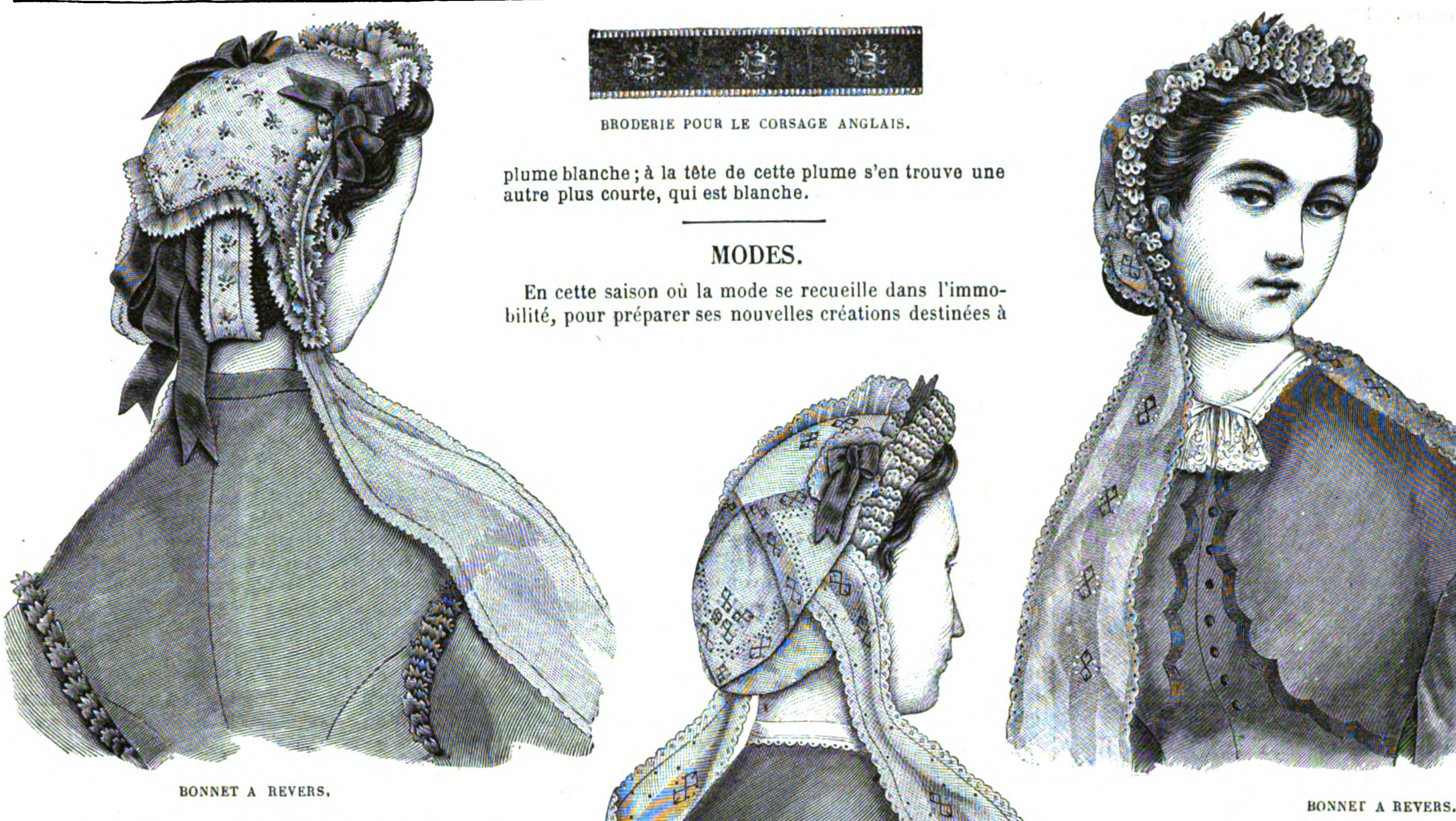
Gilquin fils imp Paris

LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal 56 Rue Jacob Paris

Toilette de Mme BREANT-CASTEL, 58bis rue Ste Anne.





BRODERIE POUR LE CORSAGE ANGLAIS.

plume blanche ; à la tête de cette plume s'en trouve une autre plus courte, qui est blanche.

MODES.

En cette saison où la mode se recueille dans l'immobilité, pour préparer ses nouvelles créations destinées à l'hiver prochain, il me sera peut-être permis de soumettre à nos lectrices une remarque dont elles feront, si bon leur semble, leur profit. Cette remarque a pour point de départ l'axiome suivant : *On fait comme on est.* Un peintre qui est très-laid peindra toujours de laides figures ; un dessinateur qui a des habitudes distinguées ou vulgaires donnera à ses dessins un aspect distingué — ou vulgaire ; en un mot, une œuvre, quelle qu'elle soit, ne peut être entièrement impersonnelle. Ces vérités sont connues, mais je leur ai trouvé une application dont je revendique la gloire.

Avant de vous faire faire une robe, examinez votre couturière; soyez assurée que, quelle que soit votre taille, elle vous donnera la sienne. Avez-vous trop d'embonpoint ? N'employez qu'une couturière très-mince, aussi exiguë que possible ; êtes-vous maigre, au contraire ? adressez-vous à une couturière douée d'un riche embonpoint... En un mot, traitez-vous à l'inverse des prescriptions homœopathiques, non par les semblables, mais par les contraires. J'ai dit ! Les personnes qui considéreront cette recommandation comme une puérilité indigne de fixer leur attention auront lieu de s'en repentir, car elles seront mal habillées, à moins que le hasard ne s'en mêle.

Autant que l'on en peut juger, les vêtements à manches seront toujours de mode l'hiver prochain ; la passementerie sera par conséquent employée plutôt que la dentelle pour leurs ornements. On portera beaucoup d'aiguillettes, et même des *ferrures* mêlées à la passementerie ; les galons larges et étroits, les *motifs* isolés, appliqués sur le velours, les glands, les *chaines* composées d'anneaux en passementerie, tout cela s'élabore pour figurer sur les manteaux d'hiver. Quelques-uns seront coupés de façon à être ajustés à la taille, mais ces formes ne sont pas tellement dissemblables de celles portées l'hiver dernier, que les femmes économes aient lieu de pousser un cri d'alarme. Les manteaux de 1864 se montreront sans inconvénient en 1865.

J'ai vu quelques jolis chapeaux d'automne chez Mme Aubert, rue Neuve-des-Mathurins, 6, et je pense que leur description pourra intéresser nos lectrices.

L'un était en crêpe jaune tendre, recouvert en tulle froncé de même nuance, brodé de gouttelettes d'eau; le demi-bavolet qui accompagne les calottes larges est garni d'une frange en perles de cristal. Sur la passe, et assez en avant, se trouve une superbe rose thé, jaune tendre et rosé ; dessous, diadème de tulle, rose pareille à celle de dessus, entourée de ses boutons, herbes et gouttelettes d'eau, brides en taf-

BONNET A REVERS.

BONNET A REVERS.



BONNET A CHIGNON.

gueur en suivant la direction indiquée par la pointe de la flèche, et laissant en plus l'étoffe nécessaire pour un ourlet de 4 centimètres. Lorsque l'ourlet est fait et que l'on a ourlé la fente de la robe depuis l'étoile jusqu'au bord supérieur, on reporte les signes destinés à l'exécution des plis aussi sur l'autre moitié de la robe, où, posant chaque croix sur le point portant le même chiffre, on forme devant trois gros plis : sous le bras *un*, de chaque côté de la fente *deux* plis. Les bords extérieurs de ces plis doivent se trouver sur la ligne ponctuée ; à la fente, sur la ligne ponctuée partant de Da, l'étoffe doit être repliée à l'intérieur. Les galons sont posés comme l'indiquent le dessin et l'explication. Le bord supérieur de la robe est posé Aa, — Ba, — Ca, — Da, — sur les mêmes lettres de la figure 13, entre l'étoffe et la doublure de la pièce, coupée sans couture, bordée d'un passe-poil, ornée de galon et fermée par derrière avec des agrafes. Pour chaque manche on coupe deux morceaux d'après la figure 14 en doublure, — deux morceaux aussi pour le bouillonné en étoffe, d'après la figure 15. Ce bouillonné est froncé sur chaque côté long, de façon à n'avoir plus que l'envergure de la figure 14. On assemble la manche de dessous et ce bouillonné, on les réunit au poignet (fig. 16). La manche est ensuite cousue ensemble, depuis Ea jusqu'à Fa, puis cousue dans l'entournure garnie de passe-poil, Fa sur Fa. La ceinture a 3 centimètres de largeur ; elle se compose d'une bande droite en même étoffe que la robe, ayant une longueur suffisante pour entourer la taille ; on la double, on la borde de passe-poils, on la couvre de galons, on la fixe sous la garniture de galons du pli du milieu du corsage, et enfin on y pose des agrafes pour la fermer par derrière.

DESCRIPTION DE TOILETTES,

De chez Mme Bréant-Castel, rue Sainte-Anne, 58 bis.

Robe en taffetas nuance Mode *à carreaux de même couleur, mais de nuance plus foncée.* De gros boutons cachemire ; trois étroits galons cachemire sont disposés en zigzags, formant *tunique* sur les lés de devant et garnissant par derrière le bord de la robe ; le dernier de ces galons retient une frange de boules. La garniture se répète plus haut, de façon à imiter, avec le corsage plat, une casaque ronde sur les côtés, et plus longue derrière que devant ; cette garniture est posée autour de l'encolure, en guise de collier, et dans l'entournure en guise d'épaulettes.

Robe de dessous en alpaga blanc, garnie avec trois biais étroits, ornés à distances très-rapprochées de boutons en velours noir. Robe de dessus en même étoffe plus courte que la précédente, bordée d'une dentelle noire, au-dessus de laquelle se trouve un biais pareil à ceux de la jupe. Cette robe est relevée sur le côté droit et fixée par une rosette de dentelle noire. Corsage à ceinture orné de cinq biais posés perpendiculairement, pareils à ceux de la robe de dessous. Petite écharpe placée sur l'épaule droite et nouée sous le bras gauche, de même étoffe que la robe, et garnie comme celle-ci ; manches étroites ornées à chaque extrémité de biais, sur lesquels sont placés des boutons de velours noir. Chapeau rond en paille de riz blanche glacée, garnie d'une grande



CORSAGE ANGLAIS.

fetas jaune tendre, et barbes en tulle jaune de même nuance.

Chapeau-capote en crêpe gris, avec un demi-bavolet en velours gris; une branche de fuchsias pourpre retombe en partie sur la calotte; dessous, deux bandes de velours pourpre coupées en biais, de même nuance que les fuchsias, sont plissées en diadème; brides grises, secondes brides en velours pourpre.

Chapeau-fanchon, en tulle nuance améthyste; cette nuance nouvelle est un violet clair extrêmement riche; une touffe de feuilles de roseaux est placée sur le côté gauche, un peu en arrière; un demi-voile arrondi garnit le bord inférieur du chapeau-fanchon; brides en ruban de taffetas nuance améthyste.

Un chapeau en tulle blanc, brodé avec un semé de petits croissants dorés, imperceptibles (quant à ce dernier détail, je n'approuve pas, je raconte); oiseau-mouche, les ailes étendues, et déployant une superbe queue d'emprunt, je le crois, mais composée de belles et fines plumes blanches; larges brides blanches; j'oubliais de dire que ce chapeau a une demi-calotte brodée en guise de bavolet, d'une dentelle blanche légèrement froncée; sous cette dentelle passent les boucles d'un chignon frisé, si le chapeau est destiné à coiffer une jeune tête; dans le cas opposé, on pose une série de bouclettes de ruban formant une sorte de longue ruche devant tenir lieu des boucles du chignon et garnissant le bord inférieur du chapeau, qui aurait, sans cette adjonction indispensable, un aspect trop dépouillé.

E. R.

L'EXCÈS EN TOUT EST UN DÉFAUT.

Nous attaquons les défauts depuis bien longtemps, et nous leur avons déclaré une guerre si acharnée qu'une trêve est devenue nécessaire. Si nous profitions de cette suspension des hostilités pour adresser quelques vérités aux qualités? Il ne faut pas qu'elles se croient à l'abri de toute critique, en dehors de tout blâme. Du moment où les qualités, quelles qu'elles soient, nourriraient cette illusion sur leur compte, leur caractère serait altéré, et on les verrait tomber au rang des défauts qu'elles méprisent tant, à un rang inférieur même, car l'on peut encore conserver quelque sympathie pour certains défauts plus préjudiciables à ceux qui en sont atteints qu'à autrui, tandis que la plupart des qualités intolérantes et orgueilleuses sont plus préjudiciables aux autres qu'à ceux qui les possèdent.

Il y a longtemps que les moralistes l'ont dit : *Tout excès est un défaut;* en effet, il n'existe pas une seule qualité, je dis pas une seule, qui, portée à ses limites extrêmes, ne dégénère en défaut. La générosité confine à la prodigalité, tandis que l'économie tient à la parcimonie par sa frontière. La confiance aboutit à la légèreté, comme la prudence peut se transformer en méfiance injuste. On peut ainsi trouver à chaque faculté belle et bonne un corollaire fâcheux, qui est le trait d'union entre la qualité et le défaut, première transformation par laquelle passe celle-là pour devenir un vice. Ne vous récriez pas, car cela peut arriver; un seul exemple vous en convaincra : souvenez-vous que, si l'économie dégénère en parcimonie, celle-ci à son tour est pour ainsi dire la chrysalide qui contient l'avarice.

Ainsi il ne suffit pas de combattre ses défauts, il faut encore veiller sur ses qualités, savoir les diriger et les employer. Cette application est plus difficile encore que celle consistant tout simplement à lutter avec un gros défaut bien caractérisé, si évident qu'il ne comporte aucun doute sur son origine et ses conséquences. Comment reconnaître le point précis où la qualité se dérobe habilement pour passer à l'ennemi à la faveur d'un déguisement? Comment savoir s'arrêter à temps? S'arrêter à temps! N'est-ce point la science la plus difficile de la vie? Les plus grands esprits, les plus grands conquérants, les hommes d'État les plus éminents, et même... exemple plus décourageant encore que les précédents... et même les femmes les plus habiles... tout cela n'échoue-t-il pas lorsqu'il s'agit de s'arrêter à temps dans le domaine de l'art comme sur les champs de bataille, dans l'exercice du pouvoir comme sur la scène où l'on recueille les triomphes mondains?

Dans le sujet qui nous occupe, il est heureusement une règle infaillible que l'on peut appliquer à tous les cas. Toute personne qui désire sincèrement posséder des qualités, non dans un but égoïste, mais pour concourir à un résultat plus noble, parce qu'il est plus désintéressé, c'est-à-dire à la paix et au bonheur d'autrui, pourra éviter les transformations de ses qualités en défauts, pour peu qu'elle veuille bien les arrêter au point où les qualités pourraient empiéter sur le droit, sur l'indépendance, sur la satisfaction d'autrui. Si cette définition ne semble pas assez précise, nous pourrons la développer par quelques exemples.

On ne peut, Madame, vous adresser le reproche que tant de femmes méritent aujourd'hui; vous ne vivez pas uniquement pour changer de toilettes et aller promener de maison en maison, de boulevard en boulevard, de soirées en soirées, les toilettes de visites, celles de promenades, celles de bal; vous aimez votre demeure, vous chérissez le travail, et la lecture est le délassement que vous préférez. Voilà bien des qualités!... Elles sont rares autant que belles; je ne saurais trop les louer en vous et vous féliciter de les posséder; on aperçoit difficilement le point par lequel on pourrait les trouver justiciables de la critique... Et pourtant il existe; vous allez vous en convaincre et en convenir, car la franchise, la justice, ne peuvent vous faire défaut. Ainsi que les défauts, les qualités marchent de compagnie, et, les unes étant données, il me semble impossible que les autres soient absentes.

Le point sur lequel portera la critique est justement celui qui appelle notre sollicitude, celui où doivent se porter tous nos efforts pour conserver intactes les qualités qui font votre honneur, et qu'il faut, pour cette raison, préserver de toute transformation fâcheuse. Êtes-vous bien certaine, en vous livrant complétement à vos goûts casaniers, de ne point consulter trop exclusivement votre propre convenance... de ne point la préférer à celle de votre mari, en un mot? S'il a tout naturellement des goûts identiques aux vôtres, je n'ai rien à reprendre en vous, car l'exagération de vos qualités ne s'exerce pas au détriment de quelqu'un. Mais si, au contraire, vous lui imposez une existence retirée; si, pour satisfaire votre inclination personnelle pour la solitude, vous lui enlevez quelques distractions légitimes telles qu'en peut donner la fréquentation de nos semblables, ne pensez-vous pas, comme je le fais, que vos qualités ont franchi la frontière? Ne devez-vous pas éprouver quelques scrupules, peut-être quelques légers remords? Ne reconnaissez-vous pas l'exactitude de ces paroles, qui peuvent être érigées en aphorisme?

« Du moment où une qualité s'exerce à notre profit exclusif et au détriment d'un autre, elle se transforme en défaut. »

N'alléguez pas, pour votre défense, que votre mari s'est docilement conformé à vos tendances, que vos habitudes sont devenues les siennes. On fait bien des sacrifices à la paix du ménage, et, pour peu que l'on ait le cœur bien placé, on ne laisse pas toujours évaluer l'importance de ces sacrifices; cela est méritoire, sans doute, mais savez-vous bien que ce n'est pas méritoire pour vous? Je suis persuadée qu'il existe quelque part une balance dans laquelle on pèse nos qualités; dans l'autre plateau, on place les ennuis, les tracas, les désagréments auxquels elles donnent naissance... et le premier plateau est trouvé trop léger.

D'ailleurs, une femme a tant de moyens à sa portée pour faire faire à son mari ce qui lui plaît, à elle, ce qui lui déplaît, à lui! Elle peut à son gré peupler, même l'air qu'il respire, de contrariétés microscopiques échappant à toute analyse, mais concourant au même but et l'atteignant avec certitude; elle ne se refusera pas toujours à faire une visite, une promenade, à accepter une invitation..... Mais, pour peu qu'elle ait les goûts casaniers, elle s'y décidera avec une mauvaise grâce si évidente, elle y apportera une contrariété si visible, elle soulèvera des difficultés si innombrables, elle les transformera en impossibilités si flagrantes, que le mari, comparant la distraction avec le prix auquel on la lui fait acheter, ne tarde pas à reconnaître qu'il fait un marché de dupe; c'est là où l'attend sa femme. Y a-t-il symptôme de soumission, de renoncement aux goûts qui sont en opposition avec les siens propres? Immédiatement l'atmosphère, trop chargée d'électricité, se détend; l'air respirable, dans le domicile conjugal, devient léger; le visage maussade s'épanouit; les petites préférences gastronomiques se révèlent à la mémoire, qui leur opposait naguère une distraction obstinée; le mari a-t-il quelque mets favori? il le voit apparaître sur la table, d'où on l'avait inexorablement exilé; son fauteuil vient se ranger tout naturellement, et comme de lui-même, à la place qui est la plus confortable; toutes les aspérités de la vie domestique s'effacent comme par enchantement; les difficultés sont aplanies; les impossibilités sont vaincues, il ne reste plus qu'à couler des jours filés d'or et de soie... pourvu que l'on renonce à tous ses goûts et que l'on adopte tous ceux de sa femme.

Vous le voyez, Madame, toutes ces attentions, tous ces soins, respectables en eux-mêmes, et constituant des qualités, seront viciés, parce qu'ils concourent tous, non à la satisfaction d'autrui, mais à la vôtre propre. La principale qualité, celle qui est primordiale, parce qu'elle contient la substance de toutes les autres, celle qui seule peut inspirer la sympathie et commander le respect, c'est le dévouement, la générosité, qui sacrifie les goûts personnels à la satisfaction d'autrui, quand celle-ci n'a rien que de raisonnable et de légitime.

Nous trouverions encore beaucoup d'autres exemples, presque analogues à celui-ci, si nous avions le loisir de chercher un peu autour de nous. Certes les parents doivent instruire leurs enfants et leur donner une bonne éducation; mais il en est qui poussent cette préoccupation à un excès préjudiciable; pour les préserver de l'oisiveté, ces parents condamnent leurs enfants à un travail incessant; pour leur éviter des relations qui pourraient leur donner des exemples de frivolité, ils leur imposent une solitude absolue. Il n'est pas de meilleur moyen pour faire détester le travail que d'en composer un fardeau trop lourd pour ceux qui le soutiennent. Lorsqu'on avance dans la vie, on sait se distraire du travail par le travail; mais l'enfance et la jeunesse ont besoin d'autres distractions, et l'on manque à une partie de ses devoirs lorsqu'on agit de façon à retrancher de la vie des enfants cette belle époque de gaieté bruyante, d'insouciance, d'exubérance de séve. Ce n'est pas non plus en isolant des enfants que l'on préserve de tout danger leur cœur et leur esprit; le danger n'est pas évité, mais seulement retardé, et rendu par cela même plus grave. Sans doute il faut choisir les compagnons que l'on donne à ses enfants, mais il faut surtout éviter de retenir ceux-ci dans un isolement qui plus tard les livre à mille périls, par l'inexpérience qu'il engendre ou par l'insociabilité qu'il développe. Là aussi, on le voit, l'excès est un défaut. Un enfant n'est point préservé par cela seul qu'il est isolé; tant qu'il reste sous la tutelle de ses parents, ceux-ci peuvent aisément combattre ce qui leur semble préjudiciable dans l'influence exercée par les compagnons de jeu; leur expérience peut servir à éclairer, à former l'expérience de leurs enfants. Plus tard, quand ceux-ci sont émancipés et abandonnés à leurs propres forces, ils apportent dans le monde une confiance ou une méfiance excessives d'eux ou des autres, résultat inévitable de l'excès qui a présidé à leur éducation, et, grâce à l'isolement dans lequel ils ont été retenus, ils sont forcés de subir les conséquences d'un grand nombre d'erreurs avant que leur jugement soit formé, avant qu'ils aient appris à vivre avec leurs semblables, et à les estimer à leur juste valeur.

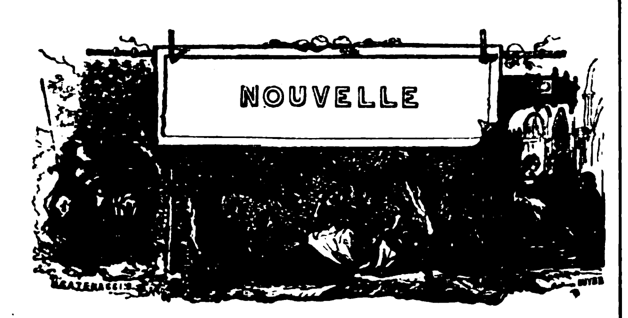
Vous, Madame, vous avez une sainte et légitime aversion pour les femmes qui compromettent l'avenir de leurs enfants et ruinent leur mari en *chiffons*, en parures de tout genre. Certes vous avez mille fois raison; mais prenez garde! arrêtez-vous au point précis où l'excès dégénérerait en défaut; vous avez raison de vous interdire les dépenses inutiles, mais vous auriez tort de vous refuser aux dépenses utiles; parmi celles-ci figurent, croyez-le bien, toutes celles qui ont pour objet le soin de notre personne, l'habillement, non-seulement propre, mais gracieux, qui contribuera à vous embellir. La négligence de soi-même n'est point une qualité, loin de là! C'est un défaut capital, car il porte atteinte à votre dignité extérieure, que vous n'avez point le droit de compromettre ou d'amoindrir, cette dignité n'appartenant pas uniquement à vous seule; c'est une propriété *indivise*, qui est à votre mari, à vos enfants, à vos parents, autant qu'à vous. Vous ne pouvez vous rendre ridicule sans leur faire tort, et vous ne pouvez manquer aux soins que vous devez à votre extérieur sans vous rendre ridicule. Ne vous dites pas, pour excuser votre paresse ou votre parcimonie : « Cela est bien bon pour moi!... A mon âge!... » car la vieillesse exige plus de soins encore que la jeunesse, et l'on ne saurait trop s'appliquer à l'embellir. On y parvient, non en singeant les modes de la jeunesse, mais en suivant la mode sans la devancer, sans accepter toutes ses extravagances, mais seulement de façon à ne point se donner gratuitement un aspect suranné qui devient aisément ridicule. On porte des jupes amples et des manches étroites; quel avantage trouvez-vous à garder vos jupes étroites et vos manches amples? Quel inconvénient y aurait-il à vous vêtir comme tout le monde, à éviter ainsi de vous signaler à l'attention générale, à la moquerie des sots, au blâme des gens sensés? Mais vous voulez user vos anciennes robes. Fort bien; tâchez de les accommoder à la mode du jour, ou, si cela est impossible, résignez-vous à en porter qui seront aussi simples que pourra l'exiger votre économie, mais qui du moins vous épargneront d'avoir un aspect ridicule. Vous trouverez peut-être que ces considérations sont bien frivoles... Quelle erreur! Le monde n'a pas le temps de juger nos caractères, nos vertus; il nous juge d'après notre extérieur, et il faut même ajouter qu'il ne se trompe pas toujours. Des vêtements surannés, parfois sordides, froissés, dénotent un manque d'équilibre dans l'esprit de la femme qui les porte. Plus soucieuse de sa dignité, de la crainte du ridicule, ou moins parcimonieuse, moins avide, la femme trouvera toujours le moyen de donner à son habillement un aspect gracieux et propre; on peut même affirmer qu'elle en est empêchée moins souvent par la pénurie ou même la misère, que par la négligence et la parcimonie.

Et l'économie, n'est-ce point une qualité, la plus désirable, la plus profitable au bien-être, à la dignité, à la prospérité de la famille? Il faut cependant veiller à ses confins, car au delà réside un vilain défaut qui se compose d'égoïsme, d'insensibilité, et porte le nom de parcimonie. Il faut savoir être économe, non pas seulement pour augmenter la somme des jouissances que l'on peut s'accorder sans compromettre l'équilibre de son budget, mais surtout afin de pouvoir être généreux dans la mesure de ses ressources, quand l'occasion s'en présentera. Pensez-vous que ce soit une qualité, cette économie qui a uniquement pour but des jouissances égoïstes et solitaires, qui trop souvent alimente ses satisfactions avec

les privations des gens placés dans sa dépendance? Non, ertes. Refusons cette dénomination au calcul qui s'applique à augmenter sa part de tout ce qu'il retranche à la part d'autrui. Il n'y a rien à louer, rien à aimer, rien respecter dans les qualités qui servent uniquement des *vues égoïstes*. Eh! que m'importe que vous soyez vertueux, si votre vertu ne sert qu'à vous, si elle n'apporte *aucun* agrément, aucun avantage à vos semblables, si en un mot elle n'est autre chose que de l'égoïsme habile, déguisé sous la forme d'une qualité?

Là est, je le répéterai à satiété, la pierre de touche de nos qualités comme de nos défauts : dès que les unes ou *les* autres se déploient au détriment d'autrui, le blâme les atteint, et ce blâme est mérité. Nous ne valons quelque chose, en effet, que par la justice, par la générosité que nous exerçons vis-à-vis de nos semblables. En dehors de la bienveillance, de la sympathie que nous leur devons dans nos rapports purement mondains, en dehors de l'aide efficace qu'ils trouvent en nous dans les circonstances importantes, il n'y a rien que des qualités négatives toujours, revêches souvent, désagréables parfois, et, lorsque nous possédons seulement ces qualités égoïstes, nous ne sommes autre chose que des *sépulcres blanchis*.

EMMELINE RAYMOND.



HISTOIRE D'UNE CORBEILLE DE NOCES.

Suite et fin.

V.

Un violent coup de sonnette retentit en cet instant, et le malheureux vieillard, tressaillant, resta immobile. Qui venait chez lui à cette heure? Était-ce une douleur dernière? était-ce un mystérieux salut que lui envoyait la Providence? Il crut bon d'attendre un instant, de faire une pause suprême entre la mort et la vie; et, se rapprochant de la mince cloison, il écouta ce qui se passait dans la pièce voisine.

La porte d'entrée avait été ouverte en ce moment, et une voix d'homme, fraîche, jeune et un peu émue, prononçait ces premiers mots :

« Mademoiselle... excuserez-vous ma hardiesse et ma précipitation en faveur du motif qui m'amène?... Je suis le fiancé de mademoiselle Duval; je viens de la part d'Emmeline...

— D'Emmeline! » répéta la voix tremblante d'Emma, avec un accent joyeux.

« D'Emmeline! » se dit le vieillard, saisi d'une angoisse soudaine. « Y aurait-il encore un espoir?.... Est-ce que vous voudriez me sauver, mon Dieu? » Et, appuyant contre les parois de la porte son front livide et ses jambes chancelantes, il écouta et attendit.

« Veuillez vous asseoir, Monsieur, » reprit Emma, toujours prévenante au milieu de ses larmes. « Et, » ajouta-t-elle, « votre message doit être important, puisque Emmeline vous l'a confié?... J'attendais une réponse d'elle, en effet, mais j'aurais cru qu'elle me l'aurait communiquée... à moi seule.

—Mademoiselle, » répondit Raymond, considérant avec un attendrissement respectueux ce pâle et doux visage, qui avait conservé toute sa noblesse et sa beauté au milieu des plus cruelles douleurs : « Mademoiselle, pardonnerez-vous à mon étourderie de jeune homme, à ma précipitation d'amoureux, une indiscrétion involontaire, qui a amené un léger retard dans la remise de ces billets?... Tout à l'heure un messager d'Emmeline m'a remis cette lettre... Je l'ai promptement décachetée, la croyant pour moi... Mais c'est à vous qu'elle est adressée, et je me suis hâté de vous l'apporter moi-même, en voyant qu'elle contenait des valeurs.

— Des valeurs! » s'écria Emma transportée.

« Des actions du chemin de fer du Nord, que voici attachées ensemble.

— Des actions! O mon Dieu!

— Me permettez-vous de les compter, Mademoiselle? » Emma, incapable de parler, fit un geste affirmatif.

« Il y en a quarante, » reprit Raymond au bout d'un instant. « Veuillez voir, Mademoiselle, si c'est bien là le nombre énoncé dans la lettre. »

La jeune fille, violemment émue, lut les premières lignes du message de son amie. Puis la lettre lui tomba des mains, et elle les joignit avec un geste de joie suprême et de profonde reconnaissance.

« Mon Emmeline! mon Emmeline! » s'écria-t-elle en pleurant. « Ah! vous ne la connaissez pas si bien que moi, Monsieur; vous ne pouvez savoir combien elle est bonne!... Il y a dans tout ceci une douloureuse histoire, que je ne voudrais raconter à personne... Mais il faut bien vous la dire, à vous, Monsieur, pour que vous aimiez Emmeline comme elle le mérite; pour que vous la voyiez telle qu'elle est, et que vous la respectiez comme un trésor. Ah! vous ne le savez pas encore, vous ne vous doutez pas de ce que contient cette lettre!

— Non, Mademoiselle, je n'ai rien lu, » affirma l'effronté futur, qui jugea nécessaire de se donner en ce moment le mérite de la discrétion.

« Elle m'écrit pour me prévenir, Monsieur, qu'elle m'envoie tout le contenu de sa corbeille; vingt mille francs, que vous lui destiniez, et qu'elle me sacrifie... Ne lui en voudrez-vous point? Lui pardonnerez-vous?... Si elle se défait ainsi de vos dons, c'est pour me secourir dans ma position épouvantable; c'est... pour sauver... l'honneur de mon père! » ajouta-t-elle en baissant la voix.... « Ah! monsieur Raymond... je vous ai confié notre grande douleur, notre secret fatal; mais je ne m'en repens pas : il le fallait pour glorifier Emmeline.

— Et vous vous en repentirez d'autant moins, Mademoiselle, que je vous assure ici de la joie que me cause cette noble action de ma gentille fiancée... Seulement... j'ai une demande à vous adresser... Me permettrez-vous de m'y associer, moi indigne?... Si monsieur votre père est dans la gêne faute d'une occupation lucrative, ne pourrais-je pas employer en sa faveur mes amis, mon influence au ministère?... Si j'étais assez heureux pour lui trouver une place bien rétribuée, je me sentirais plus digne alors de mon Emmeline chérie; car je n'oserai plus me présenter à elle les mains vides de bénédictions.

— Oh! Monsieur, que vous êtes bon! » s'écria Emma les yeux pleins de larmes. « Mais comment avez-vous pu prendre tant d'intérêt à nous? vous ne nous connaissiez pas!... Ceci encore, n'est-ce pas? nous le devrons à Emmeline?... Dites-lui bien, Monsieur, que nous ne serons pas assez ingrats pour refuser tout ce qui nous vient d'elle, et que nous sommes contents de lui devoir notre vie, notre bonheur, notre honneur... Nous ne pouvons pas l'en payer, Monsieur, mais que Dieu la bénisse, et que votre amour la récompense!

— Et, » dit alors le jeune homme, « me pardonnerez-vous, Mademoiselle, mon étourderie et mon indiscrétion qui vous ont donné un ami?

— Je n'ai rien à vous pardonner; c'est Dieu qui l'a voulu, » dit Emma; « Dieu a eu pitié de nous : allez, Monsieur, le dire à Emmeline. »

Raymond la comprit, et sortit en la saluant avec un profond respect. Il se doutait bien qu'Emma avait besoin de communiquer à son père le salut inespéré que la Providence leur envoyait. En effet, la jeune fille se précipita vers la porte aussitôt que Raymond eut quitté l'appartement.

« Père! père! réveillez-vous... Les vingt mille francs sont là! Emmeline nous a sauvés, mon père! venez vite! » Et comme elle attendit quelques instants la réponse, elle se disait, en souriant : « Pauvre papa, il dort... Il croit que je lui parle dans un rêve; est-ce qu'il peut se figurer la joie qui va le saluer au réveil? »

Et elle ne savait pas qu'en ce moment M. Vernier faisait disparaître dans les cendres de la cheminée la fiole pernicieuse et le testament qui auraient révélé sa criminelle tentative, son projet fatal, et qu'il disait, avant d'ouvrir, les yeux levés au ciel et les mains jointes, dans un remercîment suprême :

« A mes erreurs vous n'avez pas permis que j'ajoutasse un crime. Soyez béni, mon Dieu! protégez celle qui a conservé un père à son enfant! »

Enfin la porte fut ouverte; et quand Emma, le cœur palpitant, les yeux animés, vint se jeter dans les bras de son père, en lui montrant la lettre, les billets, et en criant :

« J'avais raison d'espérer, papa! Vous voyez maintenant combien elle est généreuse et bonne!

— Je le savais, mon enfant; j'ai tout entendu, et je suis si heureux que je me résignerai même à supporter l'humiliation d'une dette aussi considérable... Désormais je vivrai pour toi, ma fille, pour te rendre heureuse avant tout, et puis pour témoigner ma reconnaissance à Dieu d'abord, à Emmeline ensuite.

Dix jours après, Emmeline se maria, sans dentelles et sans brillants, toute rose et toute rieuse, sous son frais diadème d'oranger, sous son léger voile de tulle; elle s'agenouilla confiante devant l'autel, et promit du fond du cœur à Raymond cette chaste fidélité, cette soumission affectueuse, ce pur amour chrétien, qui ne se refroidit pas même aux approches de la tombe. Dans la foule élégante qui s'était pressée à l'église sur les pas des jeunes époux, on avait remarqué un vieillard pâle, aux traits distingués, accompagné d'une belle jeune fille brune. Tous deux étaient simplement vêtus, recueillis, silencieux; tous deux avaient, à plusieurs reprises, versé des larmes pendant la cérémonie. Au moment où les dernières bénédictions furent prononcées, et où les assistants se disposaient à se rendre à la sacristie pour y offrir aux nouveaux époux leurs félicitations et leurs souhaits de bonheur, le vieillard, après avoir quelque peu hésité, parut se décider à prendre un parti. Il se dirigea des premiers vers la sacristie toute grande ouverte, et la foule, respectant son émotion, s'ouvrit pour lui livrer passage. Il traversa le chœur, et, s'arrêtant devant Emmeline, à la fois timide et rayonnante, il lui prit la main et la baisa respectueusement, front baissé, tête nue :

« Permettez-moi, Madame, » lui dit-il, « d'être le premier à vous présenter mes vœux et mes hommages. Vous allez en entendre beaucoup de plus éloquents, de plus chers à votre cœur, mais vous n'en n'entendrez pas de plus sincères. Et les miens, je le sens, vous porteront bonheur, parce qu'ils invoqueront le souvenir d'une des belles actions de votre vie, parce qu'ils vous apporteront la reconnaissance d'une affligée et les bénédictions d'un vieillard. »

La jeune mariée, émue et surprise, ne put rien répondre à ces paroles de M. Vernier, mais, se jetant dans les bras d'Emma qui se trouvait près d'elle, elle murmura à son oreille, en l'embrassant :

« Ne me remercie pas, toi, du moins, car je dois ces bénédictions à ton exemple. »

Le soir même, Emmeline partait pour l'Italie, laissant derrière elle deux familles heureuses, et un secret fidèlement gardé; car, quoique Mme Duval eût arraché à Raymond une révélation mystérieuse sur l'emploi des actions du Nord, elle dut promettre, en son nom et en celui du papa, une discrétion absolue, et les deux époux se contentèrent d'adorer Emmeline en silence, peut-être un peu plus encore que par le passé.

Au bout de deux mois, la jeune femme, revenue d'Italie, dut faire le tour de ses anciennes connaissances. Une de ses premières visites fut pour Mme d'Aubel. Elle se présenta dans le brillant salon de la frivole jeune femme sans châle de l'Inde et sans volants de Chantilly, parée du modeste cachemire français que lui avait donné sa marraine; et Marguerite, qui, jusqu'au bout, avait regardé cette histoire de la corbeille comme une plaisanterie, fut pénétrée de terreur et de surprise à ce témoignage non équivoque d'un suprême renoncement. La présence de quelques visiteurs empêcha la maligne étourdie d'assaisonner la grâce de sa réception de quelques allusions trop directes. Pourtant elle ne put s'empêcher de rappeler à Emmeline, au moment où cette dernière allait sortir :

« Et les actions, mignonne? N'y a-t-il point eu de baisse? Es-tu contente du placement?

— Oh! très-contente, » reprit gaiement Emmeline. « Je n'ai jamais vu d'argent qui fût placé à de meilleurs intérêts...

— Vous voyez bien cette jolie petite créature? » dit Marguerite à ses visiteurs après que la jeune femme se fut éloignée au bras de Raymond. « Eh bien! elle a beau avoir des yeux noirs longs comme ça, des cheveux de la nuance du jour, et de petites dents de perle; elle a beau danser comme une sylphide et chanter comme une *diva*, elle ne saura jamais vivre; elle a trop de sang de marchand dans les veines; elle laisse voir, de mille manières, qu'on a pratiqué la tenue des livres en l'allaitant, et qu'un comptoir a été son berceau... Savez-vous bien ce qu'elle a demandé pour sa corbeille?... Oh! mais vous ne le croiriez jamais... c'est monstrueux, c'est inadmissible!... Elle a demandé (et elle a obtenu) vingt mille francs d'actions de chemins de fer. C'est pour cela qu'aujourd'hui elle ose se montrer avec cet affreux petit châle Biétry sur les épaules. Qui aurait soupçonné une pareille horreur, avec ce petit profil de marquise et ces sémillants yeux noirs? »

Tout le cercle fit chorus à ces paroles de Marguerite, et celle-ci reprit bientôt avec un petit air de tendre compassion :

« Celui que je plains le plus en tout ceci, c'est ce pauvre M. Lagrange. Un si charmant jeune homme, si convenable, si distingué! Voilà ce que c'est d'avoir été prendre femme au fond d'une arrière-boutique. Il aura beau se fatiguer, s'ennuyer et se ruiner à faire l'éducation d'Emmeline, à la lancer comme elle en a besoin, elle réglera toujours ses goûts, ses penchants et ses manières d'après les traditions du grand-livre, d'après les formules sacrées du *doit* et de l'*avoir*. Quand on voudra lui causer chiffons, elle vous répondra échéances. Ce pauvre monsieur Raymond! il a encore à présent la nouveauté qui le sauve; je suis certaine que, dans peu de temps, ce sera un homme fort malheureux. »

En ce moment, ce *pauvre* Raymond se trouvait fort heureux, au contraire. Assis dans son petit coupé, à côté de sa gracieuse Emmeline, il l'écoutait plaisanter, avec une indifférence joyeuse, sur l'étonnement mal dissimulé et la réception équivoque de Mme d'Aubel.

« As-tu remarqué, Raymond, » disait la jeune femme, « de quel ton elle m'a demandé des nouvelles de mes actions, et de quel air elle a regardé mon châle? Venir avec un cachemire français faire des visites de noce, c'est scandaleux, n'est-ce pas, Raymond? Je passerai pour une petite provinciale, et toi, qui sait? peut-être pour un avare. Il n'y pas de milieu, vois-tu. Dans ce salon-là, on me prendra pour une niaise ou pour une victime, et vous pour un Jocrisse ou pour un Harpagon, mon tyran chéri! « Dis-moi ce que tu portes, je te dirai qui tu es. » Voilà ce qu'on pense chez Marguerite.

— Est-ce que cela vaut la peine d'en parler, de cette folle étourdie? » répondit Raymond avec un peu d'humeur. « Lorsqu'elle a commencé à te railler, Emmeline, j'avais une furieuse envie de lui répondre que tes actions valent mieux que les siennes.

— Parlons sans calembour, mon ami, » répondit Emmeline avec un fin sourire. « Qu'entendrais-tu donc par les actions de Marguerite? Est-ce qu'elle peut agir, elle qui n'a jamais pensé? Plains-la, vois-tu, Raymond. Elle a, et aura toujours des fantaisies, mais point de but; des caprices, mais point de résolutions; des enivrements passés, et point de jouissances durables. C'est bien elle qui « s'habille et babille » sans rien pressentir, sans rien édifier au delà. Elle met tout son bonheur dans un écrin, tout son orgueil dans un cachemire, tout son univers dans un salon. Elle n'a pas su arranger sa vie, cette pauvre Marguerite... Est-ce que nous ne sommes pas bien plus heureux?... Quel joli bouquet, mon galant chevalier, vous m'aviez mis dans ma corbeille! Voici M. Vernier qui travaille, et qui redevient tranquille et heureux; Emma, qui prend un peu de repos, et qui redevient belle... C'est vous, Monsieur, qui m'avez donné tout cela : la fraîcheur de l'un et la vie de l'autre. Sais-tu bien que, lorsque je pense à eux, j'oublie aisément que j'ai un châle Biétry sur les épaules?

— Et ce ne sera pas tout, mon amour, » répondit Raymond en baisant la main de sa femme. « Dans quelques



années, M. Vernier sera trop vieux pour ses travaux; nous lui donnerons à gérer nos petits biens à la campagne; nous chercherons quelque bon garçon, et nous marierons Emma; et un jour, sous nos beaux bois des Frênes, nos petits enfants joueront et grandiront ensemble.

— Comme ce sera une jolie nichée de mignons petits amours! » dit Emmeline en battant des mains à cette espérance joyeuse. « Et dire, » ajouta-t-elle en tendant la main à son mari, « que tout ce bonheur-là aura tenu dans ma corbeille! »

En cet instant, précisément, Emma et son père s'entretenaient paisiblement dans leur appartement confortable, quoique modeste, situé actuellement au premier étage de la maison de la rue Lacuée.

« C'est aujourd'hui le 18, » disait Emma. « Aujourd'hui, mon père, il y a trois mois, jour pour jour, qu'Emmeline nous a envoyé les vingt mille francs de sa corbeille... Il y a trois mois que je vous ai trouvé tout défaillant, tout pâle, sur le banc là-bas, près du pont d'Austerlitz...

— Trois mois que j'ai tenu la fiole fatale dans mes mains, que je l'ai approchée de mes lèvres! Oh! grande Providence! » pensa le vieillard silencieux; puis il dit à voix haute: « Et, depuis ce temps, que de bienfaits, que de bonheur, ma fille! Je travaille tranquillement au ministère; tu prends des couleurs et de l'exercice en allant donner tes leçons, et nous ne craignons plus la honte ni la misère.

— Et c'est à ma chère Emmeline que nous devons tout cela, » dit la jeune fille en souriant.

« Oui, Emma; mais je t'avoue qu'il me tarde d'acquitter ma dette... ma dette d'argent, s'entend; car je ne pourrai jamais éteindre celle du cœur. En travaillant bien, nous pourrons peut-être rendre à Mme Lagrange deux mille francs cette année; et, si je mourais avant de m'être libéré, tu me promets, ma fille, de t'acquitter de cette dette, au prix des plus grands efforts?

— Je vous le promets, mon père, » répondit Emma avec fermeté. Mais ne vous inquiétez point à propos de cet argent. Je sais qu'Emmeline ne le regrette point, et s'applaudit au contraire d'avoir si bien vidé sa corbeille. D'ailleurs, je me fie à la Providence pour lui payer les intérêts de notre dette; car Dieu donne tout à la main qui a beaucoup donné, et le cœur qui se nourrit de la charité a le droit de se réjouir de l'espérance. »

FIN.

ÉTIENNE MARCEL.



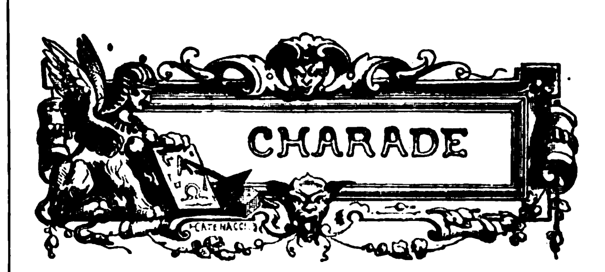
Il est *impossible* de répondre dans le prochain numéro qui paraît immédiatement après la réception de la lettre. Il est inutile de s'adresser à Mme Raymond pour des commissions quelles qu'elles soient, et pour l'envoi des patrons autres que ceux publiés dans le journal.

Toute lettre non accompagnée d'une bande du journal portant le nom de l'abonnée et le numéro de l'abonnement est considérée comme non avenue et reste sans réponse.

N° 45,490, à B... L'édition des grands écrivains des dix-septième et huitième siècles, publiée chez MM. Didot, ne laisse rien à désirer quant à l'exactitude du texte, et c'est justement en raison de cette exactitude que l'on ne peut mettre entre les mains de jeunes gens de 15 et 16 ans Voltaire et Rousseau, Beaumarchais, Montesquieu, etc. Il n'y a point de patron pour les coiffures *catalanes*, qui ne sont autre chose qu'un carré long, dont nous avons publié le modèle depuis bien longtemps. — *N° 62,450, Vienne.* Cela est malheureusement impossible. Nous prions notre abonnée de vouloir bien prendre un crayon et d'essayer de chiffrer le nombre de combinaisons qu'offrent *toutes* les lettres de l'alphabet entrelacées...., elle verra que l'on arrive à un total incalculable, qui remplirait à lui seul le journal pendant un laps de temps indéfini; de plus, la combinaison publiée ne serait jamais celle que l'on désire; pour l'une, le chiffre serait trop grand, pour l'autre trop petit, pour celle-ci trop simple, pour celle-là trop compliqué... tandis que, moyennant quelques centimes, on peut demander ses initiales enlacées chez M. Sajou, rue Rambuteau, 52. — *N° 23, Gard.* On imprime le volume de la *Civilité;* sous peu, il sera annoncé et mis en vente. — *N° 62,498, Algérie.* La photographie doit être arrivée; mais je tiens à remercier notre abonnée pour l'excellente lettre qu'elle a bien voulu m'adresser. — *N° 13,986, Saône-et-Loire.* Quand on envoie un présent, on y joint une carte de visite portant le nom de la personne qui offre ce présent. Quand on donne un dîner *prié*, le maître de la maison est toujours en habit, la maîtresse de la maison porte la toilette *parée* qui convient à son âge. On salue toujours ceux qui connaissent les personnes avec lesquelles on se trouve. Le volume de *la Civilité* est sous presse et paraîtra prochainement; on le trouvera à la librairie Didot et chez tous les libraires. — *N° 29,216, Mayenne.* Il est impossible de placer à l'article *Renseignements* des descriptions de *plusieurs* toilettes. Notre abonnée voudra bien nous excuser en réfléchissant que ce mot, ne représentât-il que trois toilettes, composerait, si toutes nos abonnées nous adressaient la même demande, un chiffre de 150,000 toilettes différentes à décrire et à faire imprimer. Les corsages à basques ou sans basques sont toujours doublés et se font ajustés à la taille. — *R. Z., Provence.* A Paris, du moins, la toilette projetée (robe de mousseline blanche ornée de rubans roses) ne pourrait être portée à pied dans la rue; on y substituerait une robe de taffetas de couleur très-claire, même fond blanc, si on le désire, avec corsage décolleté et paletot montant à manches longues pour la cérémonie, afin de n'avoir pas d'autre préparatif à faire pour le dîner que d'ôter le paletot. — *Une abonnée de R...* M. Wagner, dentiste, rue du Four-Saint-Germain, 75 ou 77. Quant à l'autre demande, je ne saurais y répondre, n'ayant aucune expérience des affaires commerciales; j'ai ouï dire que ces ouvrages se payaient aux ouvrières d'une façon très-modique. S'adresser, pour une réponse plus positive, à la maison Sajou, rue Rambuteau, 52. — *N° 28,804, Isère.* Oui certes; j'accepte de tout cœur et avec reconnaissance l'affection offerte par les jeunes sœurs de seize à vingt ans. Je ne puis répondre aujourd'hui à la question, mais je m'engage à le faire dès que l'on m'aura fait connaître un liquide que l'on me recommande comme étant assez efficace contre le hâle; malheureusement, je suis fort incrédule sur le chapitre des cosmétiques, n'ayant jamais vu les miracles qu'ils opèrent... sinon dans les réclames qui les recommandent. — *N° 45,643, Ille-et-Vilaine.* On ne porte pour ainsi dire que des paletots, et on ne les garnit pas *du tout* avec des dentelles; il faut donc laisser reposer celles que l'on possède ou les poser sur une pointe de velours, cette forme demeurant invariable. Tant que l'on a la tête suffisamment couverte de cheveux, il n'est pas indispensable de porter un bonnet ou une coiffure. Les chapeaux ronds ne peuvent guère être portés, même en voyage, passé trente-cinq ans. — *N° 3,473, Algérie.* Les éditeurs de musique nous fournissant autant de musique que nous en pouvons désirer, nous ne nous chargeons pas de faire graver à nos frais la musique manuscrite que l'on nous envoie. — *N° 15,489, Auteuil.* On a reçu des patrons de vestes pendant toute l'année; il s'en trouve un tel qu'on le désire dans le n° 13 et dans le n° 24, sans compter l'avenir. — *N° 54,281, Landes.* Ce n'est pas la bonne volonté qui me fait défaut; malheureusement je me trouve dans l'impossibilité absolue de rendre le service que l'on réclame; parmi les personnes que je connais, il ne s'en trouve aucune qui ait besoin d'une institutrice, et je ne sais en vérité comment on pourrait faire pour trouver une place; on pourrait peut-être s'adresser à une digne et sainte femme que j'ai l'honneur de connaître un peu, à la supérieure de l'hospice de Mont-de-Marsan. — *N° 46,189, Bas-Rhin.* Nous ne pouvons promettre ce dessin; s'adresser pour l'avoir à la maison Sajou, rue Rambuteau, 52. — *N° 50,564, Allier.* Il nous est impossible de répondre aux dates que l'on nous assigne, car les réponses paraissent à leur tour, et lorsqu'il y en a un grand nombre, il faut bien publier les plus anciennes avant les plus récentes. La robe grise peut parfaitement convenir; on peut l'orner avec de petits biais en taffetas bleu ou vert, posés au-dessus de l'ourlet, soit en ligne droite, soit en ondulations. Le journal a publié les plus nouvelles coiffures en cheveux. — *N° 62,653, Algérie.* Je compte sur la visite promise. La meilleure de toutes les méthodes de piano est, à mon avis du moins, *le Cours de piano élémentaire et progressif du pianiste*, par M. Lecouppey, publié chez M. Maho, rue du Faubourg-Saint-Honoré, n° 25; avec cette méthode, en faisant étudier un enfant bien soigneusement, toute mère, même si elle n'est pas pianiste, peut arriver à d'excellents résultats, et faire prendre à l'enfant, à l'âge de treize ou quatorze ans, seulement des leçons de *perfectionnement*. S'adresser, pour les *chauffeuses*, à la maison Sajou, rue Rambuteau, 52. — *N° 15,860, A. de B.* Je regrette de ne pas connaître le livre en question; j'ignore s'il existe. Je suis fort ignorante des modes masculines, et ne pourrais en aucun cas indiquer des *formes* de gilet sans le secours du dessin. Le seul gilet de *cérémonie* est celui en piqué blanc. — *N° 28,334, Seine-Inférieure.* Ces usages n'étant pas absolus et variant suivant les localités, il faut demander ce renseignement aux personnes qui habitent le lieu où la cérémonie doit être faite. — *N° 318, Yonne.* Plier soigneusement la *pointe* en dentelle de laine endommagée par la pluie; la mettre dans une terrine remplie de bière; l'y laisser pendant douze à quinze heures; la retirer, la repasser avec un fer chaud. — *N° 58,882, Lot.* Nous ne pouvons publier deux fois le même dessin en en changeant les proportions. Mille regrets de devoir refuser une si aimable abonnée. — *N° 4,670, Paris.* Un couvre-pied fait au crochet doit être garni avec une dentelle analogue, plutôt qu'avec une frange. Nous avons publié un grand nombre de ces dentelles, entre lesquelles on aura seulement l'embarras du choix, car elle peut être indifféremment large, ou demi-large, ou étroite. — *N° 28,460, Rhône.* Les cachemires de l'Inde à rayures sont toujours *portés* et *bien portés;* cette mode ne peut varier. Pour la robe blanche et noire, plusieurs ruches de mousseline blanche unie, bordées de dentelle noire très-étroite; pour l'autre, un volant tuyauté, surmonté d'un ou plusieurs rubans rouges étroits, disposés comme l'indiquent nos gravures coloriées et noires... comme la description la plus détaillée ne saurait l'indiquer sans le secours du dessin. — *N° 47,575, Basses-Pyrénées.* Tous ces renseignements figurent dans le volume de *la Civilité*, actuellement sous presse. Le maître de la maison doit naturellement demander aux visiteurs qu'il trouve chez lui des nouvelles de leur santé. On dépose son parapluie dans l'antichambre, mais on garde son ombrelle à la main pendant que l'on fait une visite. Il n'y a aucun costume *de rigueur* pour première visite; c'est le costume de ville. Gants en peau de Suède couleur demi-claire. — *N° 24,419, Haute-Marne.* On a reçu les indications que l'on désire. Il n'y a rien d'absolu dans les dimensions des voiles actuels, chacun les choisissant à sa guise; ils ont communément 70 centimètres de longueur, 80 centimètres de largeur; on les fait sans ourlet, ainsi que je l'ai dit il y a longtemps, ou encore encadrés de blonde étroite, ou enfin ornés de feuilles en dentelle noire; les plus simples sont ceux qui conviennent le mieux aux jeunes filles, et je leur conseille ceux en tulle blanc à pois noirs avec un ourlet étroit, car je dois ajouter que les voiles sans ourlet se déchirent très-vite. Chacun est libre, à ses risques et périls, de porter toutes sortes d'extravagances. Je n'ai pas rencontré à Paris l'enjolivement dont on me parle. S'adresser à Mmes Labory et Potier, lingères, rue Villedo, 3. — *N° 54,714, Ain.* On a reçu dans l'un de nos derniers numéros deux modèles de chapeaux *ronds*, que je trouve également jolis... surtout celui garni de velours bleu. Je pense que la plume est comprise dans le prix indiqué. — *N° 6,982, Paris.* J'ai le regret de ne point connaître le livre au sujet duquel on m'interroge, mais j'en ai entendu faire l'éloge plusieurs fois. Quant au petit reproche, il n'est pas mérité; vers la fin de l'hiver dernier ou dans le courant du printemps, j'ai mentionné les voiles longs en tulle. — *N° 46,449, Puy-de-Dôme.* Le *Magasin pittoresque* est le meilleur de tous les journaux de ce genre et convient à tous les âges; le *Tour du Monde* également. — *N° 25,505, Rhône.* Nous ferons paraître cet automne des bonnets tels qu'on les désire. Quant aux couvertures de berceau, on en a reçu un grand nombre, on en recevra encore un modèle dans un très-prochain numéro; la dimension de ces couvertures est tout à fait facultative et dépend en partie de celle du berceau. Nous avons publié l'hiver dernier des modèles de *chaussons* en laine pour enfants. — *N° 285.* Mieux vaut faire le dessin sur l'un des côtés seulement; sur l'autre l'encadrement, et au milieu les initiales, non entrelacées. Faire monter en étui. — *N° 44,370, Lozère.* La 8e livraison des *Patrons illustrés* contient un corselet. Nous ne pourrons revenir immédiatement sur cet objet. Merci pour l'approbation énoncée par notre *nouvelle* abonnée. — *N° 52,105, Puy-de-Dôme.* Je n'ai malheureusement aucune relation commerciale à Paris qui m'aiderait, non à *réussir*, mais du moins à *essayer* de réussir; je ne crois pas d'ailleurs que cela soit praticable. L'ouvrage manque à Paris, plutôt que les ouvrières, surtout en cette saison, et nulle maison ne consentirait à ces relations éphémères. — *N° 40,526, Creuse.* Robe de tarlatane nuance jonquille, bordée de quatre bouillonnés devant, trois sur les côtés, deux par derrière, de façon à figurer une *queue;* les dentelles noires posées au-dessus des bouillonnés, de façon à former des *dents* aussi hautes que le permettra la quantité de dentelle, retenues à chaque pointe par un bouquet de marguerites de plusieurs couleurs. Même touffe de fleurs dans les cheveux. — *N° 62,837.* Pour faire droit aux demandes, il faudrait, hélas!... que l'on nous demandât des choses possibles. Ainsi, je ne connais pas l'ouvrage dont on me parle; d'un autre côté, il y a dans certains travaux féminins des détails pour lesquels il faut prendre des leçons, car l'exemple et non la démonstration les enseigne..... et enfin, pour enlever une tache, il faut connaître son origine, la substance qui l'a causée, et souvent disposer de cylindres, de machines, qui ne se trouvent que chez les dégraisseurs. — *N° 59,744, Corse.* Velours noirs ou galons en soie noire pour garnir la robe *paille*. Pour le dessin, s'adresser à la maison Sajou, rue Rambuteau, 52. M. Sajou, seul, peut en indiquer le prix. — *N° 47,838, Deux-Sèvres.* Soutache brune pour la robe de piqué blanc. Paletot pareil, presque ajusté, retenu autour de la taille par une ceinture en *gros-grain* brun. Corde soie noire sur la robe Havane. Merci pour l'approbation si complète accordée par la mère et la fille. — *N° 22,176, Deux-Sèvres.* Pour être gracieux, le bournous doit être *drapé*, et cela serait impossible si on le faisait en molleton; il faut, avec cette dernière étoffe, adopter la forme *pelisse*, qui n'est autre chose qu'un talma très-long, et le border avec une bande de cachemire bleu, ou violet, ou rouge, coupée en biais. Un paletot en molleton peut se faire, mais cela n'est pas joli; le molleton de laine est un tissu très-épais, dont l'emploi est légitimé seulement par sa qualité de *préservatif* contre le froid; il faut donc lui donner une forme longue et ample. Le paletot un peu large en *faille* pareille à la robe est cependant le vêtement le plus convenable pour l'âge de la personne, et je crois que cette forme sera adoptée pendant longtemps encore. Merci mille fois pour la chaleureuse approbation qui m'est accordée.

AVIS.

Nous publierons avec le prochain numéro, la neuvième livraison des *Patrons illustrés* contenant les dessins et objets suivants: Bournous pour petite fille de dix à douze ans. — Pantalon pour femme. — Chemise pour enfant de deux à quatre ans. — Veste turcos. — Col à *bavettes*. — Poignet accompagnant le col.



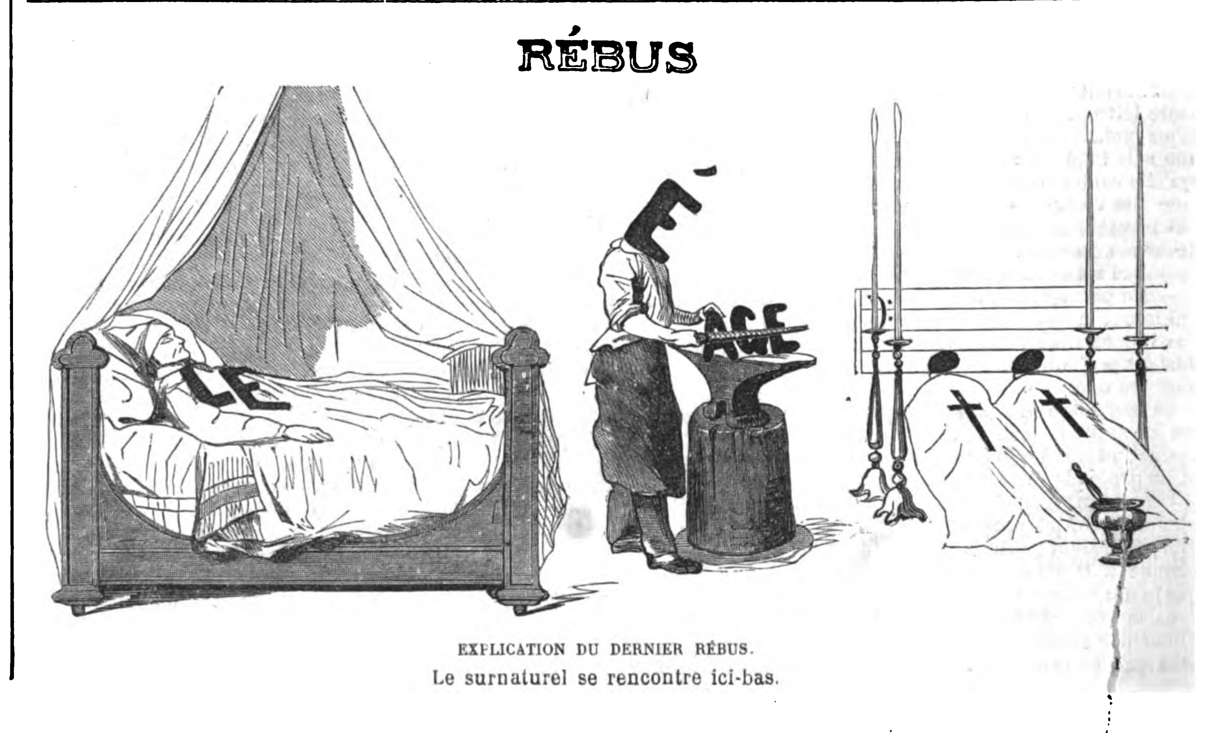
Comme un symbole d'abondance,
Cérès dans sa couronne a toujours mon premier;
Une mesure assez nouvelle en France
Vous donne mon dernier,
Et, sous forme de vers, un trait mordant qu'on lance
Compose mon entier.

A. M.

Le Directeur-Gérant: W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

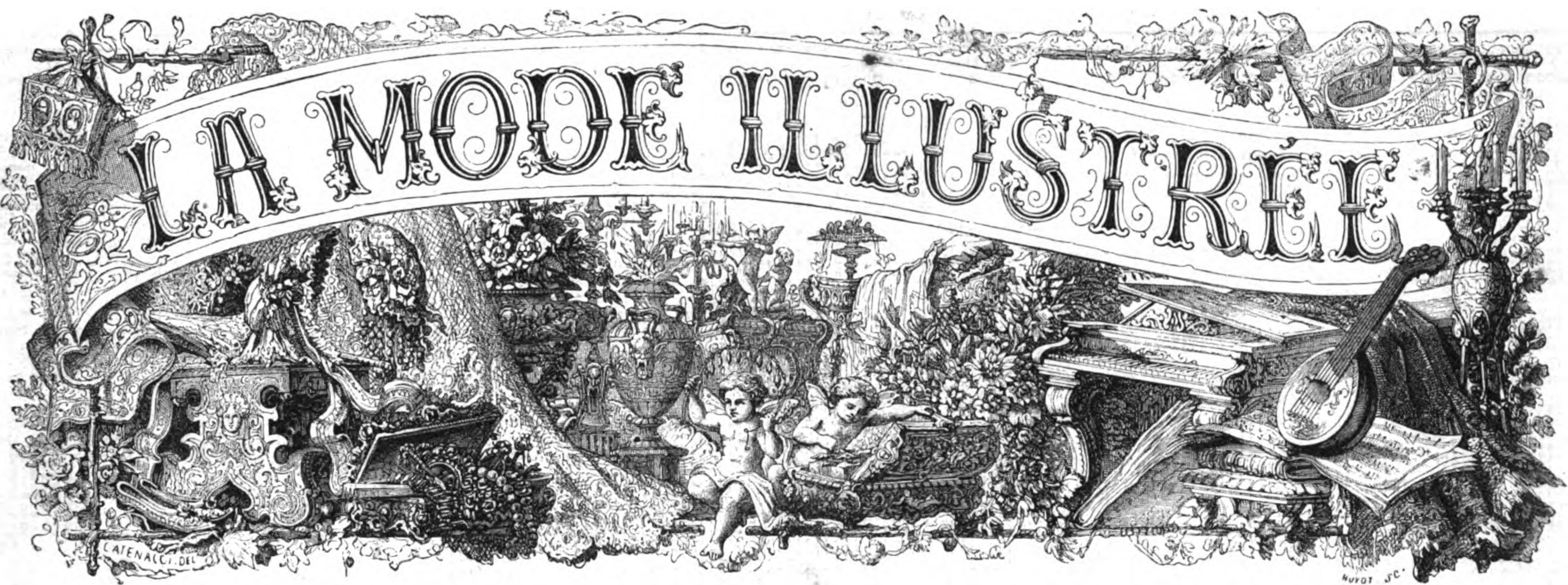
RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Le surnaturel se rencontre ici-bas.

N° 35. SIXIÈME ANNÉE. Dimanche, 27 août 1865.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

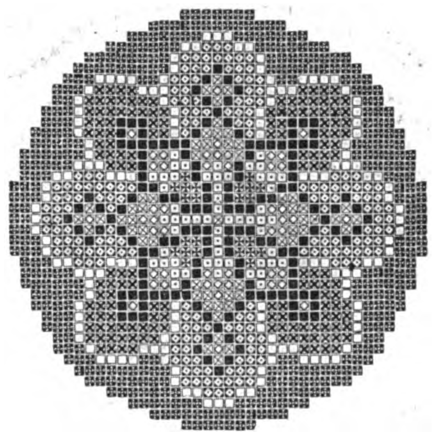
PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 13, Bedford Street, Covent Garden, W. C. —

Sommaire. — Broderie-mosaïque. — Tabouret-pouff au crochet, modèle de chez Mme Decan, rue Drouot, 32. — Lambrequin. — Plateau de lampe. — Dentelle au crochet. — Entre-deux au crochet. — Coussin rond, application de drap sur drap. — Dentelles et étoiles au crochet. Imitation de guipure Cluny. — Quatre étoiles au crochet. — Dentelle au crochet. — Col et poignet. — Alphabet et coin de mouchoir. — Dentelles au crochet. — Description de toilettes. — Modes. — Les Parisiennes à la campagne. — Rosa Bonheur. — Livres. — Musique. — Économie domestique.



DESSIN POUR LA BRODERIE MOSAÏQUE.

Broderie-mosaïque.

Nous offrons aujourd'hui à nos lectrices un travail original, d'un genre très-nouveau, et destiné, sans nul doute, à un grand succès.

Ce travail se compose de petits morceaux en drap, cousus sur un fond en drap, en reps, ou bien sur du canevas, avec de la soie de cordonnet; un dessin quelconque de tapisserie fort simple, reproduisant des figures géométriques, peut être copié avec ces morceaux de drap. Nous publions l'un de ces dessins, qui pourra aussi servir pour le point double-croix.

La dimension des morceaux de drap sera plus ou moins grande selon l'usage auquel on destine le travail; notre dessin le représente exécuté avec de fort petits morceaux pour former un plateau de lampe. Un dessin spécial reproduit ce travail fait sur canevas; ici les morceaux de drap sont beaucoup plus grands, et l'on voit la double croix faite avec de la soie de cordonnet, qui fixe chaque morceau; cette soie peut être d'une seule couleur vive pour tout le travail, ou de même couleur (plus foncée ou plus claire cependant) que chaque morceau de drap. La broderie mosaïque, faite sur du canevas, est la plus facile de toutes, parce que l'on peut calculer aisément la place occupée par chaque morceau; ce canevas ne doit pas être trop fin, et doit avoir un peu de roideur. Avant de découper les morceaux, on simplifiera la besogne si l'on prend des feuilles de papier blanc, sur lesquelles on tracera des carrés symétriques à l'aide d'une règle; on collera ce papier avec une dissolution de gomme arabique à l'envers du drap, puis on découpera celui-ci en carrés bien réguliers.

Le fond est fait à la croix ordinaire, soit au point double-croix, soit enfin avec de petits morceaux de drap d'une seule couleur.

Lambrequin.

Selon la grosseur du canevas que l'on choisira, ce lambrequin pourra servir pour portières et rideaux (très-gros canevas), pour cheminée (canevas moins gros), pour étagères (canevas fin). Le fond doit être assorti à l'ameublement de la pièce à laquelle le lambrequin est destiné.

Tabouret-pouff au crochet.

MODÈLE DE CHEZ Mme DECAN, RUE DROUOT, 32.

MATÉRIAUX : Laine de Saxe 10 fils, noire, et de cinq nuances ponceau; laine lamée noire; un crochet assorti.

BRODERIE MOSAÏQUE.

Ce pouff représente un dahlia gigantesque, fleuri sous les pieds qui s'y appuient. Il se compose de plusieurs rangées de feuilles, ainsi que l'indique un dessin spécial. Chaque rangée est faite séparément. La première rangée (centre du tabouret) se compose de six feuilles; pour les autres rangées les feuilles augmentent en nombre et en dimension, et de la 5e à la 9e rangée on en fait 19 pour chaque rangée.

On prend la laine ponceau la plus claire, on fait * une chaînette de 6 mailles; en passant la dernière de ces mailles, on fait une maille simple dans chacune des 5 autres mailles; on recommence cinq fois depuis *, de telle sorte que l'on a formé six nervures de feuilles. On retourne l'ouvrage et l'on encadre chaque nervure avec des mailles simples, en piquant d'un côté de la nervure dans le côté de dessous de la chaînette; et, pour l'autre côté, dans le côté de dessous des 5 mailles simples. A la pointe de chaque nervure on fait 3 mailles simples dans la maille que l'on a *passée* (6e maille de la chaînette primitive). Le contour intérieur de la rangée de feuilles est aussi bordé avec un tour de mailles simples, dont on réunit la dernière à la première, pour former un cercle. On prend la laine lamée, et l'on fait, autour des feuilles, un 3e tour de mailles simples en piquant toujours le crochet dans le côté de devant des mailles du tour précédent. On marque bien le creux entre deux feuilles, en faisant une maille simple, avec laquelle on enserre à cette place tous les tours précédents.

Notre dessin de feuilles en grandeur naturelle représente deux feuilles de la 5e rangée.

La 2e rangée a 10 feuilles, — la 3e 14 feuilles; l'une et l'autre sont faites avec la 2e nuance ponceau (en comptant depuis la plus claire); la 4e rangée a 17 feuilles, la 5e 19 feuilles; l'une et l'autre sont faites avec la 3e nuance ponceau; la 6e et la 7e rangée avec la 4e nuance ponceau, également 19 feuilles; la 8e et la 9e rangée, également composées de 19 feuilles, sont faites avec la 5e (la plus foncée) des nuances ponceau; mais pour chaque feuille de chacune de ces 4 rangées on fait une nervure de 9 mailles, sur lesquelles on revient en faisant 5 mailles, et laissant par conséquent 3 mailles en l'air libres, jusqu'à la nervure suivante. Dans le 2e tour des 6e et 7e rangées on fait sur les nervures, au lieu de mailles simples, des demi-brides; dans la 8e et 9e rangée, des brides au lieu de demi-brides; en outre on fait une maille simple dans la maille du milieu des 3 mailles qu'on a laissées libres dans chaque nervure. Après le tour intérieur de mailles simples qui forme le cercle, on fait encore, dans la 9e rangée, un tour de doubles brides, qui sont séparées par une maille en l'air, sous laquelle on passe une maille.

Quand on a ainsi préparé tous les cercles de feuilles, on les pose sur un coussin rond bombé, ayant 30 centimètres de diamètre, recouvert en percale noire. On commence par le cercle le plus foncé; on coud les doubles brides de la 9e rangée sur l'extrême bord du coussin, de telle sorte que les feuilles, en retombant, le cachent complétement. On continue en graduant les nuances et la dimension des cercles, et les disposant de telle sorte que chaque nouveau cercle voile à moitié le précédent. Au



11865

LAMBREQUIN.

Explication des signes : ▪ Jaune d'or. ▪ Blanc (soie ou laine). ▪ Gris très-clair. ▫ Gris moins clair. ▪ Gris de nuance moyenne. ▪ Gris plus foncé. ▫ Gris bleu clair. ▪ Gris bleu moins clair. ▫ Nuance chocolat clair. ▪ Noir. ▪ Vert clair. ▪ Vert anglais de nuance moyenne. ▪ Violet foncé. ▪ Violet de nuance moyenne. ▫ Violet clair (en soie).

EXÉCUTION DE LA BRODERIE MOSAÏQUE.

centre du dernier cercle, qui est le plus clair, on pose un gros bouton de ouate, ayant 3 centimètres de diamètre, recouvert de mailles simples faites avec de la laine lamée noire, et encadré avec deux tours de festons composés de mailles en l'air, faites avec de la laine noire.

Plateau de lampe.

Ce plateau se compose d'un morceau rond en carton, ayant 26 centimètres de diamètre, recouvert de peluche de soie de nuance violette très-foncée. Les feuilles de chêne qui encadrent ce fond sont découpées en drap rouge et drap gris, brodées, les premières avec des perles d'acier, les secondes avec des perles d'or et des perles noires. Cette disposition peut être modifiée; ainsi, l'on ferait le fond vert foncé, les feuilles de diverses nuances vertes et *aurore*, telles que l'automne les colore; on les broderait avec des perles de cristal imitant les gouttes de rosée. Décidément cette seconde combinaison est préférable à la première.

On calque les contours de la feuille publiée en grandeur naturelle, on la reporte sur un morceau de carton mince, en indiquant aussi la nervure; on colle ce morceau de carton ou de papier sur le drap; on découpe celui-ci, on le brode avec les perles. Quand on a ainsi préparé 20 feuilles, on les plie un peu, on les dispose sur deux rangs, en consultant notre dessin, qui reproduit ce plateau en grandeur réduite.



Dentelle au crochet.

On fait cette dentelle en travers en *allant* et *revenant*, c'est-à-dire que l'on retourne l'ouvrage à chaque tour. On fait une chaînette de 40 mailles.

1er *tour*. — Une double bride dans la 12e maille, de telle sorte que l'on passe par-dessus les 11 dernières mailles, — puis alternativement 3 mailles en l'air, — une double bride; sous les mailles en l'air on passe 3 mailles; à la fin du tour on fait 4 mailles en l'air.

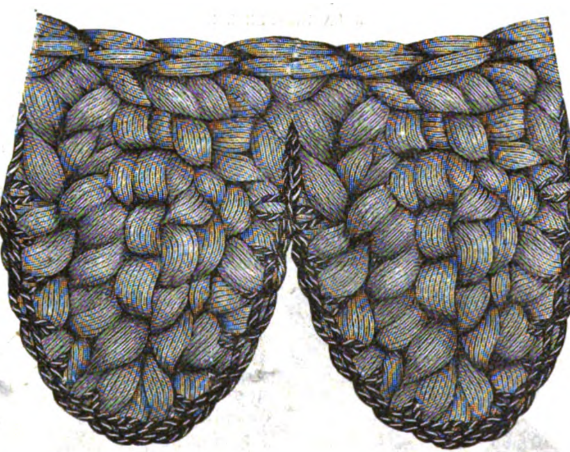
2e *tour*. — * 3 brides dans le premier vide du tour précédent, — une maille en l'air. — Recommencez 6 fois depuis *. — 17 brides et une maille simple *à cheval* sur les mailles passées au commencement du 1er tour.

3e *tour*. — 6 festons composés chacun de 6 mailles en l'air et d'une maille simple, le tout sur le grand feston de brides du tour précédent, en passant toujours 2 brides sous les mailles en l'air; puis, toujours alternativement, une maille en l'air, — une maille simple, celle-ci toujours placée sur la maille en l'air qui suit les 3 brides du tour précédent. On doit avoir en tout 13 festons.

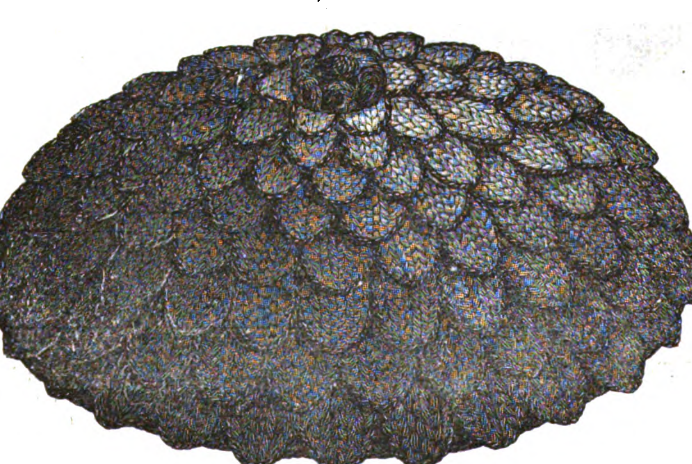
4e *tour*. — * 6 mailles en l'air, — une maille simple dans le milieu du plus proche feston de mailles en l'air du tour précédent. — Recommencez 7 fois depuis *.

5e *tour*. — 11 mailles en l'air; — * une double bride sur le milieu du plus proche feston du tour précédent; — 3 mailles en l'air. — Recommencez 7 fois depuis *.

On répète toujours depuis le deuxième jusqu'au 5e tour inclusivement.



FEUILLE DU POUFF AU CROCHET.



TABOURET-POUFF (DAHLIA).

Entre-deux au crochet.

L'exécution de cet entre-deux est si facile, et son dessin si correct, que nous sommes dispensés d'en décrire chaque maille. Disons seulement qu'on le fait dans le sens de sa longueur, et en maintenant rigoureusement le même nombre de mailles; on doit donc (à l'exception du centre des fleurs) passer toujours sous les mailles en l'air un nombre égal de mailles appartenant au tour précédent. Dans l'intérieur des fleurs le premier des quatre tours du milieu a 9 mailles en l'air, — le 2e et le 3e 11 mailles en l'air, — le 4e 5 mailles en l'air et une maille simple, — 4 mailles en l'air, et avec la maille simple de ce tour on enserre le feston de mailles en l'air des 3 tours précédents, comme le dessin l'indique.

Coussin rond,

APPLICATION DE DRAP SUR DRAP.

Notre dessin représente le tiers d'un coussin rond, ou tabouret de piano ou de pied; on pourra modifier les ornements de ce coussin, mais nous allons le décrire tel que nous l'avons vu.

Le fond est en drap noir; le centre est orné d'un cercle de bouclettes entrelacées, faites avec de la soutache de soie gris-lilas; vient ensuite un cercle de soutache d'or, traversée, de distance en distance, par des points en soie noire de cordonnet.



Les arabesques sont en drap gris clair, *appliqué* sur le fond, traversées au milieu par une soutache pareille à celle du centre, fixées de chaque côté par un feston écarté fait en soie noire, auquel se rattache un fin cordonnet d'or. Pour tous les travaux composés d'*applications*, le plus sûr procédé est de tracer les contours de ces *applications* sur du papier fin, de le découper, de le coller, avec une dissolution de gomme arabique, sur l'étoffe destinée aux *applications;* on laisse sécher, on découpe l'étoffe d'après la forme du papier, on la colle du côté du papier sur le *fond* du travail.

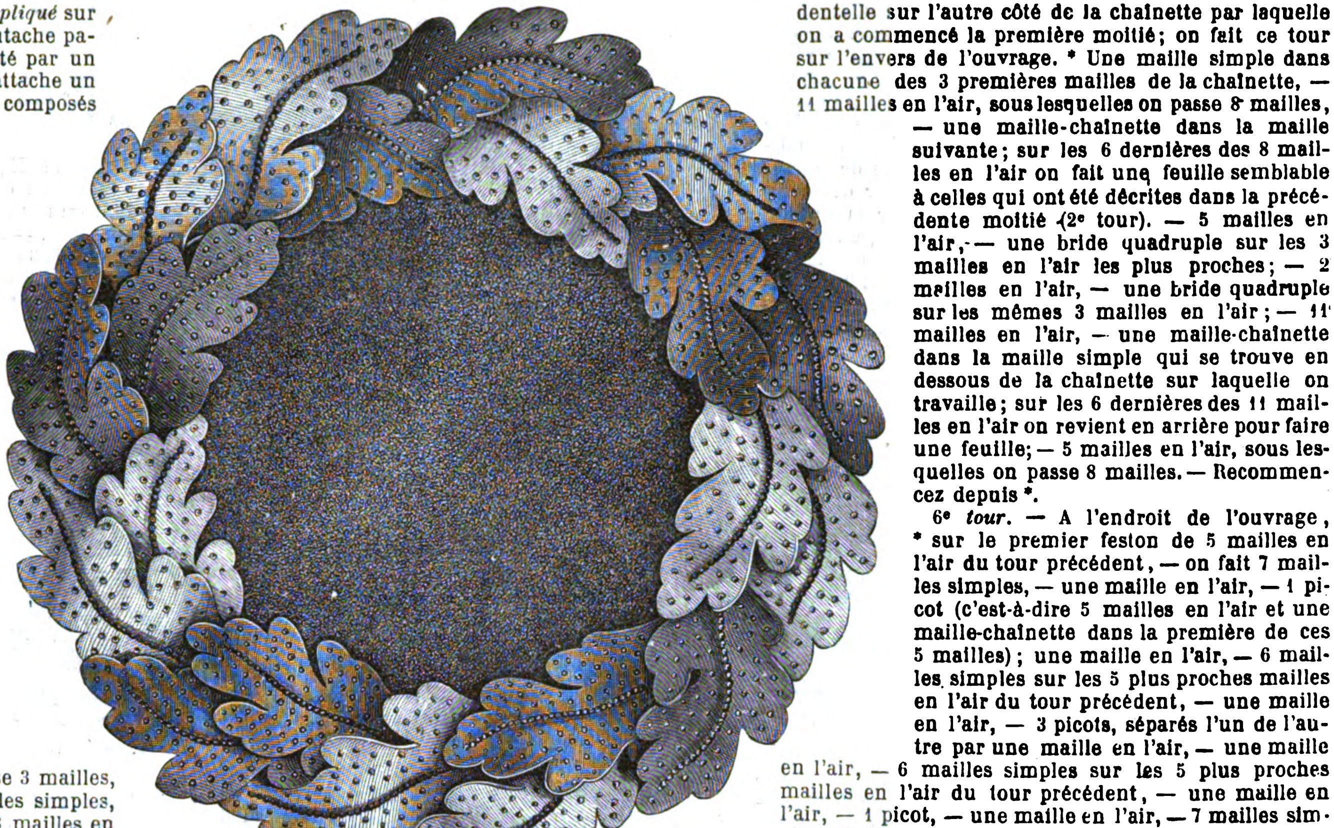
Dentelles et étoiles au crochet.

IMITATION DE GUIPURE CLUNY.

Exécutées avec du fil très-fin, ces étoiles et ces dentelles peuvent parfaitement servir pour garnir tous les objets de lingerie; leurs dessins sont copiés sur ceux des anciennes guipures.

Dentelle n° 1. On la commence par le milieu, en faisant une chaînette ayant la longueur voulue pour l'objet que l'on veut garnir.

1er *tour.* — * Une maille simple dans chacune des 3 premières mailles de la chaînette, — 3 mailles en l'air, sous lesquelles on pose 3 mailles, — 2 mailles simples, — 2 brides, — 2 mailles simples, chacune dans les 6 mailles suivantes, — 3 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 3 mailles, — 2 mailles simples, — 2 brides, — 2 mailles simples, chacune dans les 6 mailles suivantes, — 3 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 3 mailles. — Recommencez toujours depuis *.





PLATEAU DE LAMPE.

DENTELLE AU CROCHET.

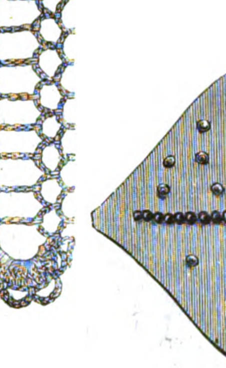
2e *tour.* — On le fait sur l'envers de l'ouvrage; dans chacune des 3 premières mailles du tour précédent on fait une double bride, séparée de la suivante par 2 mailles en l'air; — 8 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 8 mailles, — une maille-chaînette dans la maille suivante; revenant sur les 6 dernières des mailles en l'air, on fait une maille simple, — une demi-bride, — une bride, — une demi-bride, — une maille simple, — une maille-chaînette; ceci forme une feuille dont l'*endroit* se trouve à l'*endroit* du travail; — 2 mailles en l'air, — une double bride sur les 3 mailles en l'air du tour précédent, — 2 mailles en l'air, — une double bride sur les mêmes mailles en l'air; — 8 mailles en l'air, — une maille-chaînette sur la plus proche maille simple du tour précédent, puis en arrière, sur les 6 dernières mailles des 8 mailles en l'air que l'on vient de faire : une maille simple, — une demi-bride, — une bride, — une demi-bride, — une maille simple, — une maille-chaînette, — 2 mailles en l'air, en passant par-dessus 8 mailles. — Recommencez depuis *.

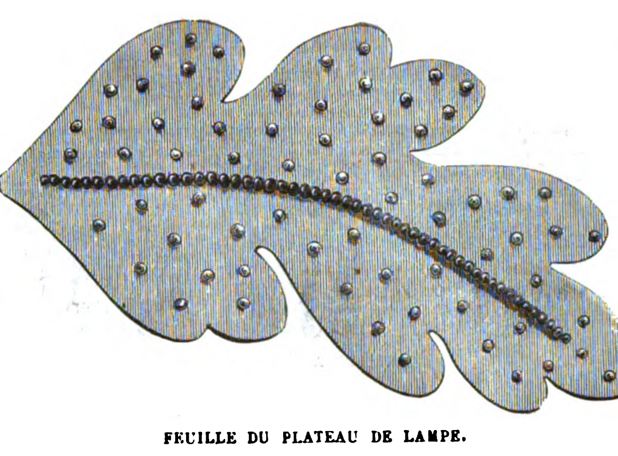
3e *tour.* — A l'endroit de l'ouvrage, dans chaque vide du tour précédent, 3 mailles simples.

4e *tour.* Toujours, alternativement, une bride, — une maille en l'air, sous laquelle on passe une maille du tour précédent.

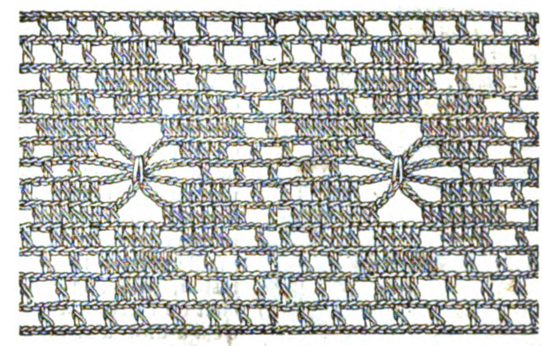
Avec le 5e tour on commence l'autre moitié de la dentelle sur l'autre côté de la chaînette par laquelle on a commencé la première moitié; on fait ce tour sur l'envers de l'ouvrage. * Une maille simple dans chacune des 3 premières mailles de la chaînette, — 11 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 8 mailles, — une maille-chaînette dans la maille suivante; sur les 6 dernières des 8 mailles en l'air on fait une feuille semblable à celles qui ont été décrites dans la précédente moitié (2e tour). — 5 mailles en l'air, — une bride quadruple sur les 3 mailles en l'air les plus proches; — 2 mailles en l'air, — une bride quadruple sur les mêmes 3 mailles en l'air; — 11 mailles en l'air, — une maille-chaînette dans la maille simple qui se trouve en dessous de la chaînette sur laquelle on travaille; sur les 6 dernières des 11 mailles en l'air on revient en arrière pour faire une feuille; — 5 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 8 mailles. — Recommencez depuis *.

6e *tour.* — A l'endroit de l'ouvrage, * sur le premier feston de 5 mailles en l'air du tour précédent, — on fait 7 mailles simples, — une maille en l'air, — 1 picot (c'est-à-dire 5 mailles en l'air et une maille-chaînette dans la première de ces 5 mailles); une maille en l'air, — 6 mailles simples sur les 5 plus proches mailles en l'air du tour précédent, — une maille en l'air, — 3 picots, séparés l'un de l'autre par une maille en l'air, — une maille en l'air, — 6 mailles simples sur les 5 plus proches mailles en l'air du tour précédent, — une maille en l'air, — 1 picot, — une maille en l'air, — 7 mailles simples sur les 5 plus proches mailles en l'air du tour précédent, — une maille simple dans le milieu des 3 plus proches mailles simples du tour précédent. — Recommencez depuis * jusqu'à la fin du tour.





FEUILLE DU PLATEAU DE LAMPE.



ENTRE-DEUX AU CROCHET.

Quatre étoiles au crochet.

N° 1. Une chaînette de 7 mailles, dont on réunit la dernière à la première.

1er *tour.* — Sur ce cercle 12 mailles simples posées *à cheval.*

2e *tour.* — 9 mailles en l'air, dont les 4 premières comptent pour une double bride. — On fait une double bride dans chacune des 11 mailles de ce tour en piquant toujours le crochet dans le côté de derrière de chaque maille; chaque double bride est séparée de la suivante trois fois de suite par 4 mailles en l'air, — trois fois par 3 mailles en l'air, et ainsi de suite alternativement. On termine le tour en faisant une maille-chaînette dans la 5e des 9 mailles en l'air par lesquelles on l'a commencé.

3e *tour.* — Dans chaque bride une maille simple sur les mailles en l'air séparant les brides; on fait 4 mailles, en sorte que ce tour compte 60 mailles.

Le 4e *tour* se compose de brides croisées. Pour les faire on pique le crochet comme cela est indiqué à l'explication du 2e tour; 3 mailles en l'air figurant la

COUSSIN ROND.

première bride; on passe une maille du tour précédent, on fait une bride, — 5 mailles en l'air, puis une bride dans la dernière bride qui vient d'être faite, et l'on forme ainsi une sorte de croix. Ensuite * 4 mailles en l'air; on jette le brin deux fois sur le crochet, comme pour faire une double bride, on tire le brin au travers de la troisième maille suivante du tour précédent, en passant par-dessus 2 mailles. — On prend le brin, on le passe au travers de la bouclette qui vient d'être formée et du premier des deux *jetés* qui sont sur le crochet; sans terminer la double bride, on passe une maille, on fait une bride, on passe, en s'y reprenant à deux fois, le brin au travers de toutes les bouclettes qui sont sur le crochet, on fait 2 mailles en l'air, puis une bride dans le milieu de la croix, c'est-à-dire dans la maille qui enserre les deux brides inférieures. — On recommence dix fois depuis *, et l'on fait par conséquent encore 10 *brides croisées;* dans les intervalles on fait comme dans le 2e tour : trois fois 4, — et trois fois 3 mailles en l'air alternativement. En dernier lieu on fait une maille-chaînette dans le côté supérieur de la *bride croisée.*

5e *tour.* — Dans chaque bride du tour précédent une maille simple; sur les 2 mailles en l'air de chaque *bride croisée* toujours 2 mailles simples, — dans les intervalles des *brides croisées*, 4 à 5 mailles simples.

N° 3. — ÉTOILE AU CROCHET.

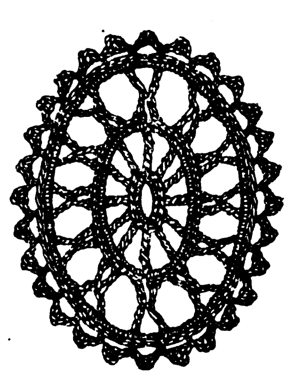


6e *tour.* — * Une maille simple, — 1 picot (c'est-à-dire 4 mailles en l'air, — une maille-chaînette dans la première de ces 4 mailles); — une maille en l'air, sous laquelle on passe 3 mailles, — une maille simple dans la maille suivante. — Recommencez depuis *.

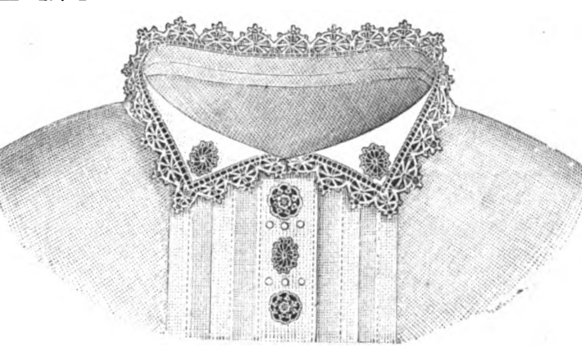
Étoile au crochet, n° 2. Une chaînette de 16 mailles, dont on réunit la dernière à la première.

1er *tour.* — 24 mailles simples posées *à cheval* sur ce cercle.

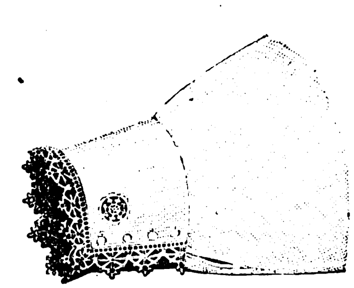
2e *tour.* — 12 mailles en l'air, sur lesquelles on revient en posant *à cheval* 17 à 18 mailles simples; dans chacune des deux plus proches mailles du tour précédent, une maille simple, — 15 mailles en l'air, — une maille-chaînette dans la 7e maille simple du précédent feston, en piquant le crochet de l'envers à l'endroit, c'est-à-dire d'arrière en avant, en sorte que l'on forme un feston ovale, sur lequel on revient en posant *à cheval* 21 mailles simples. — Dans chacune des 2 mailles suivantes du tour précédent on fait une maille simple. Les 14 festons qui doivent être placés autour du cercle sont faits de cette façon; mais le second de ces festons a 18 mailles en l'air, les deux suivants, qui sont les plus longs, chacun 21 mailles en l'air. Quand on rattache le 3e feston, on passe 8 mailles; — le 4e, on en passe 9, — puis 10 mailles du précédent feston; le nombre des mailles en l'air diminue de 3 mailles chaque fois dans les trois festons suivants, de telle sorte que le dernier compte 12 mailles en l'air, puis il augmente dans la même proportion, jusqu'à ce qu'il atteigne encore le nombre de 21; alors le tour se termine avec le 14e feston, qui a 15 mailles en l'air; en même temps on attache le premier feston à la 7e maille simple de ce dernier feston. Il est superflu d'ajouter que le nombre des mailles simples faites sur les mailles en l'air des festons augmente ou diminue avec celles-ci.



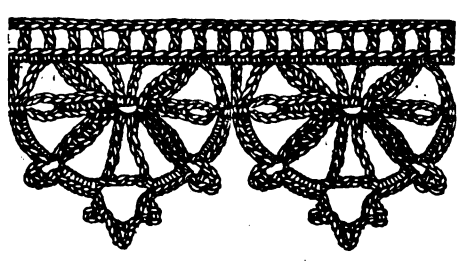
N° 1. — ÉTOILE AU CROCHET.



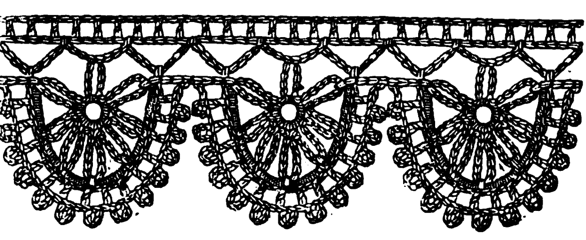
COL GARNI DE GUIPURE CLUNY.



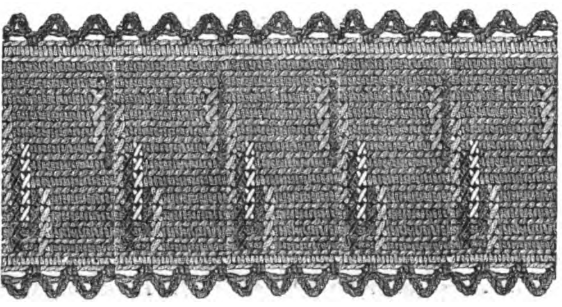
POIGNET ACCOMPAGNANT LE COL.



DENTELLE AU CROCHET.



DENTELLE AU CROCHET.



BRETELLE AU CROCHET.

3e *tour.* — On fixe le brin par une maille simple à la 2e ou 3e maille de l'un des festons, puis on fait de petits festons composés chacun d'une maille en l'air, — 1 picot, — une maille en l'air, distribués autour de l'étoile, comme l'indique notre dessin.

Étoile au crochet, n° 3. Une chaînette de 8 mailles, dont on réunit la dernière à la première.

1er *tour.* — Sur ce cercle on fait 8 brides, — entre chaque bride 3 mailles en l'air; la première bride est formée par 3 mailles en l'air.

2e *tour.* — * Une maille simple, — 3 brides, — une maille simple sur les premières mailles en l'air du tour précédent, — 10 mailles en l'air, — une maille-chaînette dans la 3e de ces 10 mailles en l'air, de façon à former un cercle; ensuite † 3 mailles en l'air, — 3 brides, — 3 mailles en l'air, — une maille simple sur ce cercle. — Recommencez encore deux fois depuis †. On fait 3 mailles-chaînettes sur le reste des 10 mailles en l'air avec lesquelles on a formé un cercle; on rejoint ainsi les mailles en l'air suivantes du tour précédent, et l'on recommence encore sept fois depuis †; on a ainsi formé 8 feuilles de trèfle; on fixe le brin à la tige de la dernière feuille.

N° 4. — ÉTOILE AU CROCHET.

On attache le brin au milieu supérieur de l'une de ces feuilles.

3e *tour.* — Une maille simple, — 10 mailles en l'air, ainsi de suite alternativement; la maille simple est toujours au milieu d'une feuille.

4e *tour.* — On passe chaque maille simple; on place 20 mailles simples *à cheval* sur chaque feston de mailles en l'air du tour précédent.

Étoile au crochet, n° 4. Une chaînette de 8 mailles en l'air dont on réunit la dernière à la première.

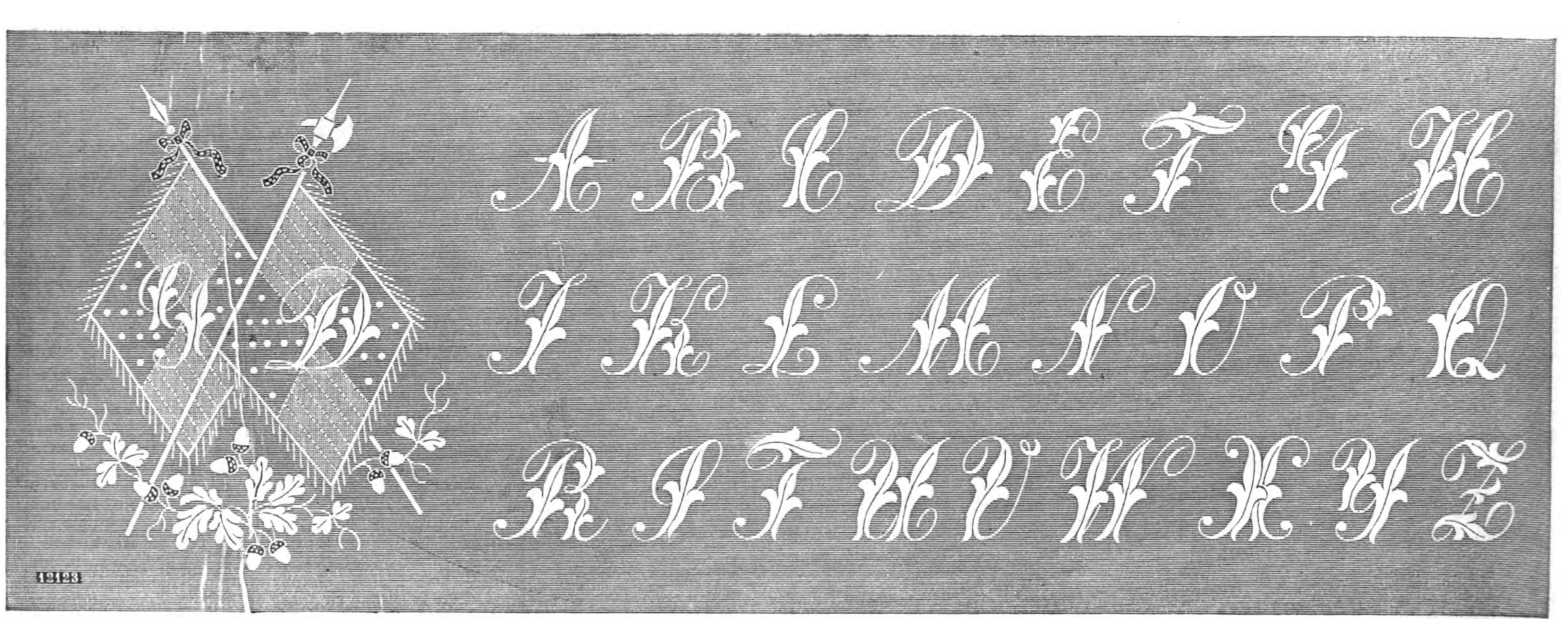
1er *tour.* — 12 mailles simples *à cheval* sur le cercle.

2e *tour.* — * 18 mailles en l'air, — une maille-chaînette dans la première de ces mailles; sur ce cercle on fait 3 mailles simples, — puis 7 picots, chacun de 4 mailles en l'air, séparés chacun par 2 mailles simples faites sur ce cercle. — En dernier lieu 3 mailles simples sur ce cercle. On fait 2 ou 3 mailles-chaînettes pour traverser le feston, et l'on travaille cette fois en *arrière*, c'est-à-dire de droite à gauche. On recommence cinq fois depuis *, de telle sorte que l'on a six festons ou *feuilles;* on fixe le brin, on le coupe.

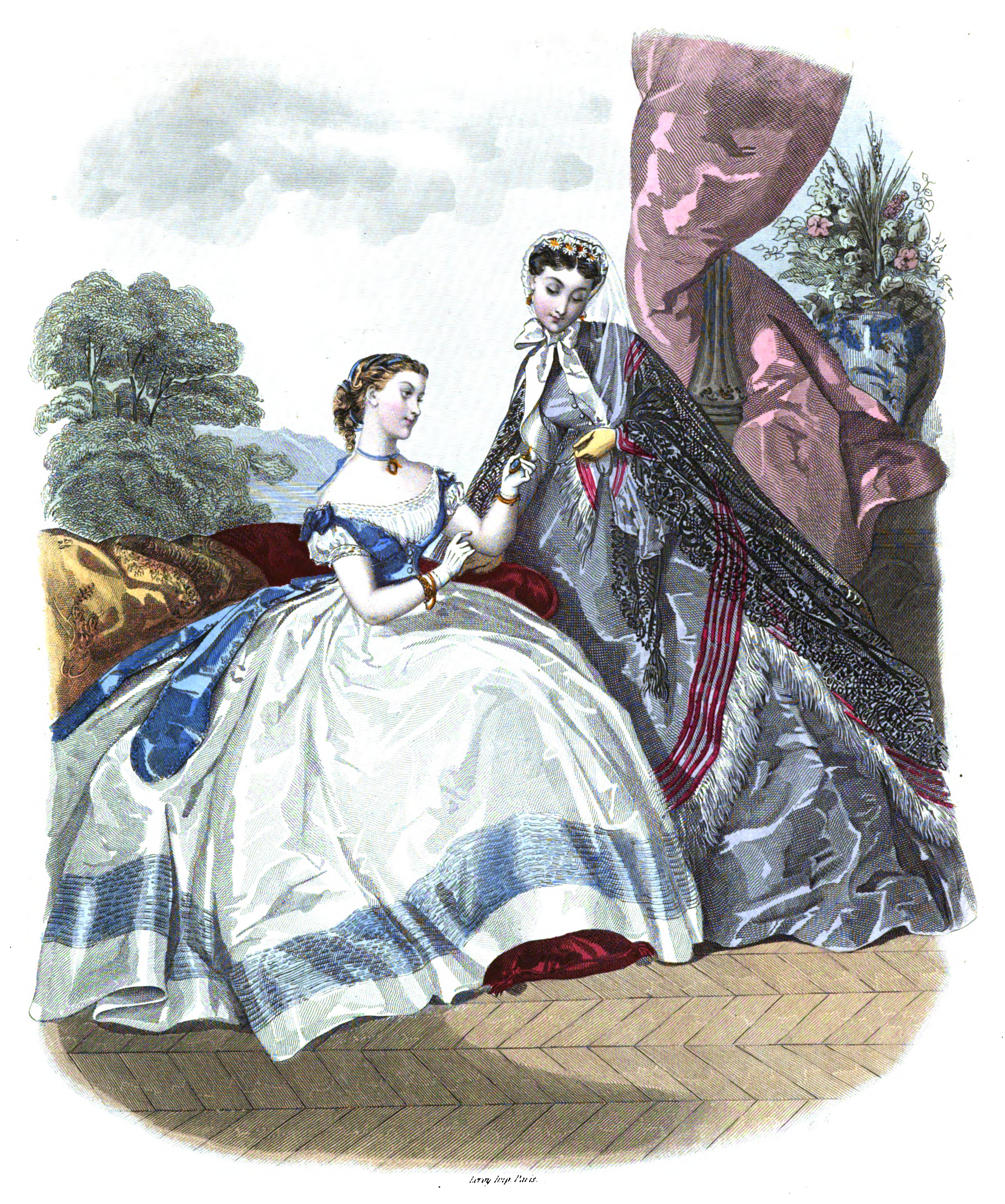
N° 2. — ÉTOILE AU CROCHET.

3e *tour.* — On rattache le brin dans le picot du milieu des 7 picots d'une feuille; on fait * une maille simple, — 9 mailles en l'air, — une bride triple avec laquelle on rapproche les deux picots inférieurs de deux feuilles voisines. — 9 mailles en l'air. — Recommencez depuis * jusqu'à la fin du tour.

4e *tour.* — Sur chaque feston de mailles en l'air on fait 3 picots de 4 mailles en l'air; — après chaque picot, 3 mailles simples *à cheval* sur le feston; dans chaque creux séparant les festons, 1 picot.



ALPHABET ET COIN DE MOUCHOIR.



Leroy Imp. Paris.

LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal, 56 Rue Jacob Paris

Toilettes de Mme CASTEL BREANT, 58 bis r. Ste Anne.

Dentelle au crochet.

On prend du fil extrêmement fin, on fait une chaînette ayant la longueur voulue pour l'objet que l'on se propose de garnir.

1er *tour*. — Alternativement une bride, — une maille en l'air; sous celle-ci on passe une maille.

2e *tour*. — Sur la maille en l'air une maille simple, — 7 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 3 brides, par conséquent 5 mailles; — une maille simple, — * 17 mailles en l'air, et les 9 dernières sont réunies en cercle par une maille-chaînette faite dans la 8e de ces mailles; sur ce cercle on fait 7 mailles en l'air, — 7 mailles simples, séparées les unes des autres par 11 mailles en l'air. Après la dernière maille simple, 5 mailles en l'air, la dernière rattachée par une maille-chaînette à la 4e des 17 mailles en l'air; sur le tour précédent 3 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 3 brides, — 3 mailles simples, séparées l'une de l'autre par 7 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 3 brides. — Recommencez depuis *.

3e *tour*. — Une maille simple sur le premier feston des mailles en l'air du tour précédent; * sur chacun des 7 festons composés de mailles en l'air du tour précédent, une maille simple; — après chaque maille simple, 4 mailles en l'air, — sur le feston de 7 mailles en l'air, proche du dernier feston, 5 mailles en l'air, — une maille simple sur le feston suivant du tour précédent. — Recommencez depuis *.

4e *tour*. — Sur chaque feston de 4 mailles en l'air du tour précédent, 5 mailles simples, — sur celui qui est de 5 mailles en l'air, 7 mailles simples.

5e *tour*. — * Toujours alternativement une bride, — 1 picot (c'est-à-dire 5 mailles en l'air, — une maille simple dans la première de ces 5 mailles); sous chaque picot on passe une maille du tour précédent, cette distribution varie seulement dans le creux des festons. Ainsi, après la 14e bride du tour actuel on fait 3 mailles en l'air, — une maille simple dans la maille du milieu du creux, — encore 3 mailles en l'air. — Recommencez depuis *.

Col et poignet.

Ce col, dont le patron a été publié plusieurs fois, est placé ici pour indiquer à nos lectrices l'effet des étoiles et dentelles au crochet employées pour la lingerie. La première des dentelles au crochet publiées dans ce numéro est la copie de la dentelle employée pour la garniture de ce col. Les étoiles sont fixées au point de cordonnet ou de feston aux coins du col et sur le dessus du poignet; l'étoffe est découpée en dessous de ces étoiles.

Le col et le poignet sont faits en nansouk *double*, comme d'ordinaire; on peut aussi orner avec ces étoiles le devant de la chemisette, en les posant sur le large ourlet que l'on découpe sous les étoiles.

Alphabet

ET COIN DE MOUCHOIR.

Le *coin de mouchoir* est non-seulement masculin, mais encore *militaire*. On double avec un petit morceau de batiste les parties *mates* des drapeaux.

L'alphabet est simple et facile à exécuter.

Bretelles au crochet.

Les petits garçons, en cette saison, portent un costume qui, étant réduit à une assez simple expression, rend l'usage des bretelles à peu près indispensable; ils sont vêtus d'une chemise et d'une paire de pantalons assez courts et assez larges.

On fait au crochet les bretelles destinées à retenir les pantalons des enfants. Nous publions un dessin pour ces bretelles, que l'on exécute de la façon suivante:

Dans le sens de sa longueur avec de la soie de cordonnet bleu-bluet, entièrement en mailles simples sur une ganse fine; le dessin est fait à la croix (comme si l'on faisait de la tapisserie) avec des soies de diverses couleurs vives, ou simplement noire et blanche. La petite bordure se compose de festons de mailles en l'air formant des *picots*, sous chacun desquels on passe 3 mailles. On peut aussi faire ces bretelles en fil écru, et les broder avec des laines fines.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Toilettes de jeune fille. Robe de mousseline blanche bordée d'un ourlet ayant 8 centimètres de largeur; au-dessus de cet ourlet, se trouvent des *engrelures* de dentelle cousues ensemble, et occupant un espace de 15 à 18 centim. Chacune de ces engrelures est traversée par un ruban bleu très-étroit (zéro). Corsage décolleté, plissé perpendiculairement, garni avec trois engrelures semblables à celles de la jupe. Manches très-courtes, bouillonnées, garnies d'engrelures. Ceinture large, à bretelles fixées sur les épaules par un nœud sans pans, terminée derrière par un nœud à longs pans arrondis, le tout en taffetas bleu bordé avec une très-étroite blonde blanche posée à plat sur le taffetas. Bandelettes bleues dans les cheveux. Collier en velours bleu noué par derrière.

Robe en poult-de-soie gris. Au-dessus de l'ourlet, cinq rubans de velours groseille foncé. Sous le dernier de ces rubans, se trouve une frange lama. Cette garniture remonte sur le côté droit presque jusqu'à la taille. Corsage à basques pointues garnies comme la robe. Bournous en dentelle de laine noire. Chapeau de tulle blanc à demi-fond garni d'un voile de tulle, blanc, arrondi et flottant par derrière, long et carré par-devant. Diadème de marguerites blanches, à l'intérieur. Larges brides blanches en ruban de taffetas.



EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

Jupe en mohair gris avec *pattes* brodées en fin lacet noir imitant un dessin de dentelle, et terminées chacune par deux glands; corsage blanc; veste arrondie, pareille à la robe, et ornée de la même broderie; haute ceinture noire; chapeau rond en paille orné d'une hirondelle.

Toilette de petite fille. Jupe en foulard blanc avec *semé* de feuilles *groseille*, ornée d'une bordures *grecque*, exécutée avec des rouleaux de taffetas groseille; chemise en cachemire groseille bordée en soutache blanche; ceinture-écharpe en taffetas groseille, à longs bouts frangés; petites bottes en cuir écru.

MODES.

On a porté cet été, on porte encore beaucoup plus de tissus en laine, en poil de chèvre, qu'en soie. Toutes ces étoffes brillantes et légères, portant le nom de yack, à teintes veloutées, de toutes les nuances grises et feutre, ou blanches, à rayures fines ou larges, noires, mauves, rouges, ou bien à gros pois jaunes ou rouges, ont composé les toilettes d'été et sont employées pour les toilettes d'automne : on comprend ce succès universel. Il est si commode, à cette époque de manie locomotive, d'avoir des robes qui ne se froissent pas, de descendre d'une voiture ou d'un wagon avec une toilette qui est tout aussi fraîche qu'au moment où l'on a entrepris sa promenade ou son voyage! Puis ces tissus conviennent si bien aux costumes que l'on préfère : jupon, robe et paletot uniforme!... Les ornements sont peu coûteux : le moindre galon de laine suffit comme garniture; on le pose selon l'inspiration du moment : en ligne droite ou ondulée, en *pattes* isolées, en *croissants*, en équerres; parfois la ligne droite traverse des anneaux ovales ou des carrés; la même disposition se répète toujours sur le paletot, et celui-ci est retenu toujours plus fréquemment par une ceinture qui le serre autour de la taille. La ceinture est toujours pareille, quant à la nuance, aux ornements de la robe; elle est tout à fait large, ou de largeur moyenne, à volonté. Les *très*-jeunes filles (de dix à quinze ans) remplacent souvent la ceinture de gros grain par une ceinture en ruban de taffetas ayant par derrière un nœud à quatre boucles et à deux pans très-longs. Cette mode des ceintures posées par-dessus le paletot ne m'a jamais semblé très-gracieuse, ni surtout de très-bon goût; mais, puisqu'elle se généralise, il faut bien la mentionner. Nous n'en sommes plus à compter les écarts du bon goût. Depuis plusieurs années déjà, le sentiment de la délicatesse fait complétement défaut à la mode; mais les protestations les plus énergiques ne peuvent servir de digue à ce torrent: écartons-nous, et laissons-le passer.

Le corsage de cachemire remplace, en voyage surtout, la lingerie (corsage, col et manches); on se borne à coudre à l'encolure et autour des poignets une étroite bande de nansouk brodé, posée presque *à plat*, de façon à figurer un petit col droit, et l'extrémité des poignets, droits aussi. Ce corsage est toujours de même nuance que les ornements adoptés pour le reste du costume.

On voit un grand nombre de paletots blancs en piqué ou bien en alpaga, associés à toutes les robes de nuances très-claires. Ces paletots sont pour la plupart ouverts par derrière, comme les redingotes masculines; les manches ont des revers, les boutons sont posés de façon à imiter tout à fait les habits mousquetaires; en un mot, c'est surtout dans les uniformes militaires des temps passés et présents que les femmes vont chercher leurs modèles de toilette.

Les toilettes des petites filles sont toujours la miniature des toilettes de *grandes personnes;* on les habille avec les mêmes étoffes, garnies des mêmes ornements : lacets de laine, de coton blanc ou de soie. Elles aussi portent beaucoup de corsages en foulard uni ou cachemire, montés sur une ceinture que l'on pose sous la ceinture des diverses jupes de robe que ce corsage accompagne. Une large ceinture ou ruban maintient le tout. Jusqu'ici on ne leur voit pas de *pardessus;* les premiers jours frais de l'automne ramèneront sans doute

la mode de ces vêtements, qui ne sont plus considérés comme une nécessité, mais seulement comme un préservatif.

La veste ronde et courte pour les tout petits garçons, un peu moins courte depuis l'âge de huit ans, les pantalons larges et courts, ou retenus dans la jarretière, composent tous les costumes portés par les petits garçons. Le chapeau melon, en feutre, sans aucun ornement, couvre leurs têtes depuis l'âge de dix ans; avant cet âge, leur coiffure relève uniquement de la fantaisie maternelle, et se compose de toques hongroises, ou écossaises, ou polonaises, en paille, feutre ou velours, selon la saison, avec des plumes de coq ou de faisan, des aigrettes placées fièrement tout droit au-dessus du front, ou coquettement au-dessus de l'oreille, ou enfin couchées modestement sur l'un des côtés de la tête. E. R.

ÉTUDES DE MOEURS.

LES PARISIENNES A LA CAMPAGNE.

Chacun sait que depuis quelques années il n'est plus guère possible qu'une Parisienne passe l'été à Paris. Comme les voyages de quelque durée sont à peu près incompatibles avec les occupations du mari parisien, qui est commerçant, ou banquier, ou employé dans une administration quelconque, on concilie toutes les difficultés en louant aux environs de la grande ville un *cottage*, un chalet, une maisonnette entourée d'un jardinet; la famille s'y installe. Le mari..... hélas! Paris est l'enfer, non pas seulement des chevaux, mais aussi des maris!... le mari, donc, ajoute à tous ses travaux ordinaires la fatigue d'un voyage quotidien. Ce n'est pas pour lui que la campagne étale ses parures, que le jardin fleurit, que le soleil produit ses jolies oppositions d'ombre et de lumière; il doit se lever avec l'aurore, courir au chemin de fer, et vivre pendant cinq ou six mois avec cette épée de Damoclès suspendue au-dessus de sa tête pendant qu'il dort, qu'il déjeûne, qu'il travaille, qu'il cause: *Ne pas manquer le train!...* le train qui l'emmène, le train qui le ramène.

Ces considérations venant s'ajouter à certaines autres, telles par exemple que la hausse des loyers à la ville, et les toilettes de Madame pendant l'hiver, engagent parfois Monsieur à faire la sourde oreille quand il entend sa femme gémir sur le sort infortuné qui la condamne à passer l'été dans le brûlant désert parisien. Mais, comme il s'agit d'une mode universellement répandue, généralement adoptée, comme il y va d'une infériorité sociale, d'une humiliation insoutenable pour la Parisienne qui ne passe pas l'été à la campagne, on peut parier à coup sûr que la surdité du mari sera soumise à un traitement tellement énergique qu'il s'ensuivra une guérison radicale. On ne lui accordera pas même l'alternative de dire pourquoi il veut être sourd, s'il persiste à ne pas vouloir entendre de l'oreille assiégée. Il ne s'agit pas d'expliquer les raisons qui lui font préférer le séjour de la ville; il faut qu'il aille à la campagne, et il ira, gardez-vous d'en douter!

Le siége commence vers le mois de mars ou d'avril. Madame a été faire quelques visites pour montrer une jolie toilette de printemps; partout on lui parle des projets faits pour l'été : son amie du Faubourg-Saint-Honoré a loué un chalet à Ville-d'Avray; son autre amie des Champs-Élysées a découvert et arrêté une ravissante maison gothique à Auteuil, tandis que ses autres amies s'établissent à Saint-Germain, si agréable à cause de la terrasse!... à Montmorency, à Enghien... Et comme on babille sur tous ces projets! Comme on met en surface (c'est le grand art des Parisiennes) l'élégance de ces diverses résidences! Comme on plaint les pauvres femmes dont les maris ne gagnent pas assez d'argent pour payer 2 ou 3,000 francs en loyers d'été! Quels airs de commisération insupportable on prend vis-à-vis de ces déshéritées! Comment peut-on rester à Paris, grand Dieu! Est-ce bien vrai? Vous n'allez pas à la campagne? Que je vous plains, ma chère!

Or rien n'est plus désagréable que d'éveiller la commisération de certaines femmes; elles possèdent un art particulier pour enfoncer mille épingles imperceptibles dans les points les plus douloureux; elles touchent avec tant de persistance aux petites plaies cachées, qu'elles réussissent toujours à les envenimer, à élargir, à étendre l'espace sur lequel ces plaies existaient à l'état latent et circonscrit. On revient donc chez soi agacée, contrariée, nerveuse, en un mot...

Et quel mot terrible!

Le mari arrive, bien fatigué de son travail quotidien; il s'apprête à se chauffer paresseusement près de la cheminée, à dîner de bon appétit; tout en montant son escalier, il évoque des visions séduisantes : un bon feu, un bon repas, une femme de bonne humeur.

Hélas!... la cheminée est occupée par deux tisons languissants... moins languissants pourtant que la maîtresse de la maison. Elle est assise dans son excellent petit fauteuil, morne, la tête baissée, absolument semblable à Hippolyte quittant les portes de Trézène. Elle est silencieuse, absorbée dans une farouche préoccupation.

Le mari sent que le terrain est brûlant; il devient très-aimable, très-empressé; il raconte les anecdotes du jour, les petits scandales, les gros procès. Tous ces frais de conversation viennent se briser contre un mutisme obstiné, à peine interrompu par de brefs monosyllabes, plus effrayants encore que le silence, car ils semblent être les échos d'un tonnerre lointain... mais se rapprochant par degrés. Enfin, ce mari qui flatte vainement les défauts mignons qu'il connaît à sa femme, c'est-à-dire la curiosité, et peut-être un certain penchant à la médisance, met maladroitement le pied sur le terrain où l'on voulait l'amener. Et comment en serait-il autrement? Où se trouve le mari qui sait éviter le point désigné par la femme pour engager la lutte dans laquelle il doit être vaincu? S'il existe quelque part, ce n'est point à Paris.

Le mari interroge sa femme d'un air affectueux.

« Qu'as-tu, ma chère amie? Es-tu malade?

— Malade?... » répond-elle avec une amère résignation... « qu'importe? Mieux vaut ne pas parler de cela.

— Comment donc? Mais il faut en parler, au contraire.

— A quoi bon? La guérison n'est pas à ma portée...

— Qu'est-ce que cela signifie?

— Je veux dire que nous n'y pouvons rien... Le médecin m'a répété tout l'hiver que je devais aller à la campagne; mais comme cela te gênerait de venir à Paris tous les jours... pourtant les wagons sont très-commodes et tout le monde fait le trajet sans difficulté... n'en parlons plus. » Et le bras qui soutenait une tête alourdie retombe inerte avec un superbe geste de résignation passive.

Le mari se lève, il est très-agité; cela lui semble désagréable de se voir tout à coup atteint et convaincu d'un égoïsme féroce.

« Ma chère amie, » dit-il timidement, « tu sais que nous payons un loyer fort cher... La moindre maison de campagne coûte au moins 2,000 francs... Je dois être à mon bureau à dix heures... Il faudra donc, si j'ai un trajet de deux heures à faire, me lever à 6 heures pour m'apprêter... déjeuner...

— Puisque je te dis qu'il vaut mieux ne pas parler de tout cela! Cela semble possible à tout le monde; mais pour nous c'est impossible... Soit; je n'examine pas, je ne discute pas... Je me soumets; on n'en peut exiger davantage, il me semble! »

A force de ne pas parler de ce projet, ainsi qu'on le devine aisément, la maison de campagne se trouve louée... et l'on peut à son tour annoncer à ses bonnes amies, surtout à celles qui ne peuvent quitter Paris, on peut, dis-je, leur annoncer que l'on va à la campagne.

Le mari soupire encore parfois, mais il est un peu réconcilié avec la villégiature; en effet, on dépense moins à la campagne qu'à la ville; on s'habille avec de *petites* robes qui ne coûtent rien du tout! On vit tout seul, ce qui évite beaucoup de dépenses. Nous aurons de bon lait... tu aimes cela... Tu verras... Sa femme est devenue si aimable depuis qu'il a fait ce qu'elle voulait!

On met les housses sur les meubles, on enlève les rideaux, on place dans l'antichambre quelques malles, sur lesquelles on a le plaisir de voir tous les visiteurs trébucher en s'écriant : « Vous partez donc!... » Et vers le milieu du mois de mai on ferme ses persiennes; on va s'installer à la campagne.

On a laissé à Paris son mobilier confortable, les fauteuils que l'on affectionne, les lits auxquels on est habitué; on trouve dans sa nouvelle résidence tous les petits désagréments qui sont inhérents à un mobilier en location, c'est-à-dire assemblé au hasard, offrant un amalgame hétérogène auquel se heurtent par mille côtés douloureux les habitudes désorientées, violemment transplantées, et décidément exaspérées. Deux jours après l'installation, on est prévenu que des engins indispensables font défaut dans la batterie de cuisine; on va à Paris pour les acheter; puis des obligations de cette nature surgissent trois ou quatre fois par semaine. Il faut sans cesse s'approvisionner à Paris : un jour on manque de fil; le lendemain on a besoin d'un ruban; le surlendemain d'une robe... Bref on n'habite plus Paris, c'est vrai, mais on y est toujours. A quoi servirait, d'ailleurs, d'être à la campagne, si on ne l'allait dire à Paris? Une autre raison encore invite à faire ce voyage... mais cette raison est d'une nature si intime, si délicate, que j'hésite à la révéler... Il le faut bien pourtant, si je veux compléter l'exactitude de mon esquisse...

Eh bien! on n'a plus vingt ans; les amies méchantes affirment même qu'il y a quinze ou seize ans qu'on a laissé derrière soi cette charmante vingtième année; cela est désagréable à tous les points de vue, mais surtout à celui du chapeau rond. On ne peut plus mettre un chapeau rond en restant à Paris... Et pourtant ce couvre-chef a un certain air printanier auquel il est difficile de renoncer. Quand on habite la campagne, c'est bien différent! C'est un chapeau de voyage, ni plus ni moins... et l'on se risque à l'adopter, et l'on arbore la grande plume, et l'on monte en chemin de fer pour promener et faire voir tout cela.

D'ailleurs, on ne l'avoue pas... Mais on s'ennuie, on a la nostalgie de Paris, de ses boulevards... de ses magasins surtout. Eh quoi! rester chez soi, toujours chez soi, ou se promener dans la campagne, où l'on rencontre seulement de grandes sauterelles vertes, effrontées, qui causent des peurs affreuses en s'abattant tout à coup sur une robe de mousseline... ou bien encore des moutons malpropres, qui ne ressemblent pas du tout aux jolies bêtes blanches et frisées qui figurent sur les tableaux de Watteau et de Boucher... ou bien des ânes efflanqués, ou des oies qui s'en vont en se dandinant d'un air si bête! Quant à se promener chez soi, on y renonce bien vite; le domaine est si restreint qu'on en fait le tour en cinquante pas. Il y a beaucoup d'araignées dans la maison, chose horrible!... et l'on en trouve aussi dans le jardin; on ne peut se procurer ni fruits ni primeurs, à moins d'aller en chercher à Paris; quant au laitage, si délicieux à la campagne, il a fallu y renoncer, comme à tant d'autres rêves : le lait s'en va à Paris, comme tout le reste. Il faut bien suivre cet exemple universel.

Aussi le suit-on. Monsieur a pris un abonnement pour circuler à moins de frais; mais Madame circule sans abonnement; elle n'avoue pas, bien entendu, qu'elle s'ennuie; mais, comme elle s'ennuie, elle va se distraire à Paris; et, comme on n'y a plus de domestiques, elle emmène son mari dîner dans les restaurants qui sont à la mode. De même que l'on a deux domiciles, deux mobiliers, deux installations, on a deux dîners, et l'on circule sans cesse entre Paris et la campagne, ce qui ne donne pas tout à fait le résultat économique sur lequel le mari comptait pour diminuer ses frais de location à la campagne.

Quant à lui, son existence serait véritablement digne de pitié si l'on consentait jamais à accorder ce sentiment à un mari. Il s'éveille en sursaut à chaque demi-heure craignant toujours de *manquer le train;* il ne déjeune plus, il avale à la hâte ce que l'on met à sa portée et se sauve en courant, pour atteindre à temps la station du chemin de fer. La même préoccupation le suit pendant toute la journée. S'il rencontre un ami, il ne peut s'arrêter pour lui serrer la main... le temps, le temps!... lui fait toujours défaut. Dans cette hâte, dans cette presse qui le dévore, ses affaires se font tant bien que mal, mais plutôt mal que bien. A force de se transvaser d'omnibus en wagons, il regagne son domicile d'été harassé, hors d'état de jouir des charmes de la nature. Que lui importe que le rosier du coin ait fleuri, que la clématite se couvre d'étoiles blanches, que le réséda envoie ses senteurs jusqu'à lui? Il n'aspire qu'à reprendre quelques forces dans l'engourdissement, car il faut qu'il recommence dès le lendemain matin à tourner sa meule quotidienne, dont le mouvement ne saurait s'arrêter sans tarir la source où l'on puise pour payer le loyer d'hiver, le loyer d'été, les toilettes d'hiver et les toilettes d'été.

Mais sa femme trouve, et c'est tout naturel, que la journée est bien longue à la campagne. A quoi cela sert-il de vivre, mon Dieu!... si l'on ne se fait voir? Quand on a une robe neuve, une toque polonaise, écossaise ou hongroise, est-ce donc pour son mari? Le chemin de fer est là, à vingt minutes de la maison, et il y a même dans le pays un petit omnibus qui y conduit et évite de parcourir ces vilaines routes de campagne où l'on ne voit que des champs de blé, de seigle, d'avoine, de pommes de terre, de pois, puis des arbres, toujours des arbres... Paris est au bout. A Paris, du moins, on rencontre des êtres semblables à soi, on fait quelques visites, durant lesquelles on a le plaisir de répéter : « Je viens vous voir en passant... Nous ne sommes pas à Paris, et il faut que je me sauve bien vite, car le chemin de fer ne m'attendrait pas. Que faites-vous à Paris, en cette saison? La vie doit y être insupportable.

— Mais non; pas trop, je vous assure. »

Pendant que l'on écoute cette réponse, on a la satisfaction de se dire *in petto* : Oui, oui, la campagne est trop verte.

« Mais, pourtant, on ne voit personne maintenant.

— Sans doute, nous avons perdu quelques habitués, mais il nous en reste encore quelques-uns. Nous allons respirer le soir aux Champs-Élysées, prendre une glace, assister à un concert... Les jours se passent fort bien. »

Ce tableau fait un peu soupirer la Parisienne victime de la mode qui impose actuellement la villégiature; elle se souvient que les cousins la poursuivent dans son jardinet, et l'obligent à se renfermer dans une chambre incommode dès que le crépuscule arrive; elle évoque involontairement l'image des Champs-Élysées, resplendissants de lumières le soir, des concerts, où l'on rencontre de si jolies toilettes, du café napolitain, où l'on prend de si bonnes glaces... et elle regagne la campagne, en y rapportant un ennui toujours plus intense, en se promettant de venir souvent, bien souvent à Paris.

Est-il bien nécessaire de placer à la fin de cette esquisse une *moralité* clairement indiquée? Je ne le pense pas; mais enfin, comme on pourrait ne pas partager mon opinion, je vais me conformer à ce procédé classique.

Une Parisienne *pur sang* n'est point faite pour habiter la campagne, elle y est poursuivie par la nostalgie du

gaz, de l'asphalte, du boulevard. Pour aimer la campagne, pour s'y plaire, il faut savoir se suffire à soi-même, occuper son esprit, ses doigts, apprendre à se passer de quelques superfluités parisiennes, se résigner à vivre pour son ménage, pour sa famille. Dans toute autre disposition d'esprit, il est inutile de chercher à s'éloigner de Paris, car on y est sans cesse ramenée par une attraction irrésistible; on dépense en voyage, en stations chez les pâtissiers, en dîners au restaurant, une somme presque équivalente à celle qui est consacrée au loyer d'été; on grève son budget, on tourmente son mari pour obtenir un résultat peu désirable : l'ennui.

Mais on a été à la campagne!

EMMELINE RAYMOND.

ROSA BONHEUR.

Mlle Rosa Bonheur est la première femme qui ait été décorée de l'ordre de la Légion d'honneur pour son mérite artistique. Il ne sera peut-être pas sans intérêt pour nos lectrices de trouver ici, à l'occasion de cette distinction unique, une courte notice biographique sur cette femme célèbre.

Mlle Rosa Bonheur, un de nos premiers peintres d'animaux et de paysages, est née en 1821 à Bordeaux. Son père, Raymond Bonheur, peintre de quelque talent, fut son seul professeur. Sa vocation d'artiste se révéla dès son enfance. Après avoir consacré quatre années à l'étude des grands maîtres, elle débuta au salon de 1841 avec deux tableaux intitulés : *Chèvre et Moutons*, et *Deux Lapins;* l'année suivante, elle exposa trois nouvelles toiles : *Animaux dans un pâturage*, *Vache couchée dans la prairie*, *Cheval à vendre;* en 1843, *Chevaux dans un pré* et *Chevaux sortant de l'abreuvoir;* en 1844, trois petits tableaux; en 1845, douze toiles capitales; en 1846, cinq tableaux dont un, les *Trois Mousquetaires*, sortait de son genre habituel; en 1847, *les Animaux;* en 1848 un groupe en bronze : *Taureaux et Brebis* (car elle manie l'ébauchoir à ses moments perdus), et six tableaux, dont l'un, les *Bœufs du Cantal*, fut acheté par l'Angleterre. Le jury des récompenses lui décerna cette année-là une médaille de première classe, et Horace Vernet, président de la commission, lui offrit, au nom du gouvernement, un vase de Sèvres d'un grand prix. En 1849, Rosa Bonheur envoya au salon nombre de tableaux remarquables, parmi lesquels on doit citer le *Labourage nivernais*, aujourd'hui au musée du Luxembourg, et un *Effet du matin*. Les dernières grandes œuvres qu'elle ait offertes au public sont le *Marché aux Chevaux* et la *Fenaison*. Après l'exposition universelle, cette dernière toile fut achetée pour le Musée du Luxembourg, et Mlle Rosa Bonheur obtint une médaille de première classe, « l'auteur ne pouvant être décoré, » disait le rapport. Mlle Rosa Bonheur a succédé à son père, mort en 1849, dans la direction de l'école communale de dessin pour les jeunes filles, située dans la rue Dupuytren.

Ses frères, Auguste et Isidore, l'un peintre et l'autre sculpteur, marchent sur ses traces.

La peinture de Mlle Rosa Bonheur est étudiée, grave,



Mlle ROSA BONHEUR.

admirablement consciencieuse, pleine d'un charme naïf et d'un sentiment profond. Son talent ne brille pas par la fougue, l'audace, et l'excès d'éclat; elle n'a point débuté par un coup de théâtre, et n'a apporté dans son art ni procédé nouveau, ni système subversif. Mais elle réussit, par sa simplicité même, près de ce public blasé des ragoûts bizarres qu'on lui sert depuis si longemps. La touche de Mlle Rosa Bonheur est loin d'être magistrale; au contraire, cette artiste trahit une inexpérience parfaite dans ses compositions où entrent des figures humaines. Pris à part, chacun de ses personnages est satisfaisant; mais ils ne sont jamais d'accord pour l'ensemble du tableau Toutefois elle rachète ce défaut par un sentiment très-exquis et très-poétique. (Extrait du *Dictionnaire de la Conversation*.)

Si de la biographie officielle nous descendons à la biographie intime, nous recueillons quelques détails, quelques anecdotes constatant que la vocation se révéla dès les plus jeunes années de l'artiste; toute petite, elle s'oubliait au bois de Boulogne à écouter les gazouillements des oiseaux et traçait sur le sable, à l'aide d'une branche d'arbre, les profils des chevaux et des voitures qui passaient devant elle.

Presque enfant encore, elle fréquentait assidûment les galeries du Louvre, et l'on se souvient encore de cette tête d'enfant, non pas jolie, mais puissante et expressive, entourée de cheveux coupés courts, comme ceux d'un petit garçon. Par-dessus tout, elle vivait avec la nature, étudiant les quadrupèdes, dormant, mangeant, ruminant; elle passait sa vie en plein air, et, bravant toutes les intempéries, se mettait en route dès le matin avec son portefeuille et ses crayons. Elle avait adopté, pour ses courses à travers la campagne, le costume masculin, composé de bottes, pantalon et large blouse; elle marchait en compagnie de deux amis fidèles, ses deux chiens.

On raconte qu'un jour de déménagement Rosa Bonheur avait quitté son ancien domicile, et était partie en costume de travail pour faire ses promenades artistiques. Elle revint assez tard à sa nouvelle demeure, et trouva les ouvriers encore occupés à transporter ses meubles. Très-fatiguée par sa promenade, elle s'assit sur l'escalier pour laisser passer les ouvriers; ceux-ci, voyant ce jeune homme en blouse lui adressèrent la parole sur ce ton demi-cordial, demi-ironique, qui leur est familier.

« Eh! voyez donc ce jeune paresseux! Voulez-vous que nous vous offrions un fauteuil, monsieur le marquis de la Fainéantise? Vous feriez mieux, petit bonhomme, de nous donner un coup de main pour faire passer cette belle armoire. »

Rosa Bonheur accéda à l'invitation... Mais les ouvriers déclarèrent que le *petit bonhomme* n'était bon à rien; ils changèrent d'avis quand ils reconnurent dans ce compagnon improvisé la grande artiste, la propriétaire du mobilier qu'ils transportaient.

Rosa Bonheur a installé une ménagerie complète à sa maison de campagne. Là vivent en bonne harmonie, outre ses chiens, des chevaux, des chèvres, des bœufs, des vaches, des ânes, des brebis, un singe, des perroquets, etc.; ce sont non-seulement des modèles pour elle, mais des amis qu'elle comprend, qui la comprennent et l'adorent.

Le cœur est à la hauteur du talent chez elle; jamais

un artiste n'a vainement imploré son assistance; on raconte même qu'aux débuts de sa carrière elle mit en gage sa première médaille pour venir au secours d'un confrère malheureux. Aujourd'hui, elle peut puiser à l'aise dans sa caisse, largement alimentée par son talent.

S. de PAROY.

LIVRES.

Un grand nombre de volumes, de genres très-divers, se sont accumulés sur mon étagère depuis un mois; je vais indiquer ceux qui peuvent être lus avec plaisir et profit.

Voici d'abord les *Prévalonnais*[1], scènes de province, écrites par Mlle Zénaïde Fleuriot. Ce livre a toutes les qualités que nous ont fait connaître les précédents ouvrages de cet auteur, c'est-à-dire un style sobre, net, énergique dans sa simplicité; des sentiments religieux, et, par-dessus tout, un intérêt très-pénétrant, qui satisfait l'imagination sans jamais la surexciter. Les jeunes filles peuvent lire les livres signés par Mlle Fleuriot, non-seulement sans inconvénient, mais avec profit.

C'est de la province aussi que m'a été adressé le volume qui porte le titre: *Une Chrétienne à Rome*[2]. Je l'ai lu avec un vif intérêt, car il est rare de rencontrer un écrivain qui s'efface devant son sujet, et consent à se mettre dans l'ombre pour placer son œuvre en pleine lumière. De l'auteur, nous ne savons rien, sinon qu'il a une foi pleine de simplicité, de tolérance, dépourvue de tout sentiment agressif, telle en un mot qu'on peut la souhaiter à toutes les femmes. Quant au sujet, on nous le fait connaître dans tous ses détails, et l'on emploie pour ses descriptions familières, mais revêtues de grandeur, par cela même qu'on les a écrites sous l'empire d'un sentiment sincère, un langage à la fois doux et énergique, poétique sans emphase, enthousiaste sans déclamation; c'est un *guide* précieux pour les femmes qui font un voyage à Rome, et il peut, pour ainsi dire, tenir lieu d'un voyage à celles qui ne sont point destinées à visiter la ville romaine avec ses monuments chrétiens.

Voici un volume d'un autre genre; c'est encore la province qui me l'envoie: *Un Bouquet de fleurs*[3], par Mme Fanny Faguet; tel est le titre d'un charmant petit volume écrit sur la botanique. Je suis persuadée que la vulgarisation de la science, et par conséquent sa propagation, aura lieu par les femmes; elles sont plus aptes que les hommes à proportionner le savoir aux forces intellectuelles des jeunes esprits, et savent admirablement leur mesurer les doses qu'ils peuvent supporter. Il n'y a dans le livre de Mme Faguet aucun pédantisme, nul désir d'éblouir, mais seulement l'inébranlable volonté d'instruire sans fatiguer, et d'intéresser même les esprits frivoles aux sublimes mystères de la nature, qui, tous, aboutissent à l'amour de Dieu.

Je n'ai pas oublié ma promesse de signaler ici quelques bons romans anglais, et j'en ai lu plusieurs, afin d'en parler avec toute connaissance de cause.

J'ai lu *Aurora Floyd*[4], qui est bien certainement le chef-d'œuvre de Miss Braddon, puisqu'on y trouve toutes ses qualités, et seulement un fort petit nombre de ses défauts. Si l'on ne peut placer sur la même ligne: *le Secret de lady Audley, Lady Lisle, le Triomphe d'Éléanor, le Capitaine du Vautour, l'Intendant Ralph*[5], on ne pourrait dénier sans injustice à Miss Braddon une qualité tellement rare qu'elle fait très-souvent défaut, même aux plus grands écrivains, je veux dire l'*intérêt*. Miss Braddon *intéresse*, même quand ses héros et ses héroïnes sont absurdes; elle *intéresse*, même quand les événements et les caractères sont invraisemblables; elle intéresse depuis la première jusqu'à la dernière ligne.

Mais je reconnais volontiers que l'*intérêt* offert par les œuvres de Dickens est d'un ordre plus élevé; cet écrivain est un créateur; il ne se borne pas à inventer une trame, il peint des caractères, il compose des tableaux complets, tour à tour doux, riants, sombres, effroyables, mais toujours vrais dans leur ensemble comme dans tous leurs détails.

Il n'est presque aucun des volumes de Dickens qui doive être interdit à une jeune fille, et on les lit avec ravissement à tout âge. Je viens de terminer *les Temps difficiles, Barnabé Rudge, Martin Chuzzlewit, Dombey et Fils, les Contes de Noël*[6], et je trouve qu'il est bien difficile d'énoncer et de justifier une préférence pour l'une de ces œuvres, car toutes sont également charmantes. Heureuses celles de mes lectrices qui ne connaissent pas encore Dickens! Elles ont un sérieux plaisir à leur portée.... Il est vrai que, lorsqu'on connaît ces volumes, on les relit volontiers; grâce au talent d'observation qui caractérise ce romancier, grâce à l'énergie et à la délicatesse des tableaux qu'il nous offre, on peut toujours revenir à lui, car il satisfait des sentiments moins aisés à émousser que celui d'une niaise et vulgaire curiosité. Les œuvres de Dickens, qui se réduisent malheureusement à vingt-trois ou vingt-quatre volumes seulement, devraient avoir une place d'honneur dans toutes les bibliothèques féminines. L'édition que je signale est accessible à toutes les bourses, puisque le prix en est de 1 franc le volume.

Emmeline RAYMOND.

[1] 2 volumes; chez Ambroise Bray, rue Cassette, 20.
[2] 1 volume; chez Poussielgue, rue Cassette, 27.
[3] Chez Adolphe Nuret, à Châteauroux.
[4] Chez Hachette, boulevard Saint-Germain, 77.
[5] Chez Hachette.
[6] Chez Hachette.

MUSIQUE.

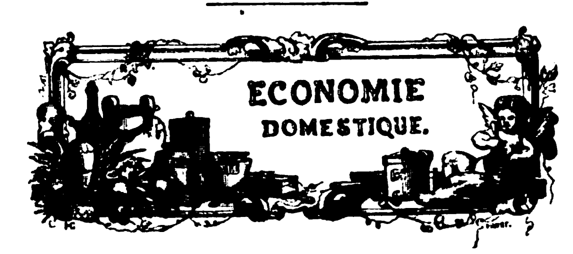
Je veux donner une bonne nouvelle à toutes celles de mes lectrices qui aiment la bonne musique. Un éditeur dont je leur ai quelquefois parlé, M. Maho, rue du Faubourg-Saint-Honoré, 25, vient de publier la partition de *la Flûte enchantée*[1], de Mozart, à quatre mains; ainsi, l'on pourra, dans chaque famille, connaître intimement le chef-d'œuvre qui charma Paris pendant tout l'hiver dernier.

L'opéra de Mozart revit tout entier dans cette transcription à quatre mains; c'est la gravure exacte d'un beau tableau, et l'on doit féliciter M. Herbert pour ce travail, d'autant plus méritoire qu'il est plus modeste. Il serait à souhaiter que chacun des beaux opéras de Mozart, Rossini, Meyerbeer, fût transcrit de cette façon, et réduit pour le piano, afin de familiariser grands et petits, à tout âge, avec des œuvres qui seront éternellement belles.

Je ne puis résister au désir de signaler à l'attention de *mon* public la physionomie extérieure de cette partition; papier, gravure, tout est exceptionnellement beau: c'est que M. Maho, tout en étant devenu un éditeur parisien, est resté un éditeur allemand; c'est qu'il n'est pas seulement un éditeur, mais encore un *dilettante*, un critique, un artiste, et qu'il tient à revêtir d'une belle parure ses compositeurs bien-aimés.

E. R.

[1] Prix net: 15 francs.



EAU DE BOTOT.

		fr.	c.
1 litre	Alcool, 36°.	1	80
0gr.30	Girofle en poudre. . . .	«	20
0 ,30	Cannelle id. . . .	«	20
0 ,30	Anis vert id. . . .	«	15
0 ,12	Teinture pyrèthre. . . .	«	15
0 ,06	Id. gayac.	«	05
0 ,06	Cochléaria.	«	05
0 ,06	Quinquina.	«	15
0 ,06	Benjoin.	«	15
0 ,09	Cochenille	«	20
0 ,12	Essence de Menthe. . .	1	20
	Pour un litre. . .	4	30

(Ces prix sont ceux des ingrédients fournis *par un droguiste*. Ils seraient plus élevés chez un pharmacien.)

Mélanger le tout dans un vase couvert, laisser infuser *douze jours*, en remuant de temps en temps ce mélange.

Mettre ensuite en flacon en filtrant au papier brouillard.

Cette eau de Botot est très-agréable.

L'eau de Botot qui sera faite d'après la recette ci-contre sera d'une teinte *plus rose* que l'échantillon fourni, car on y fait entrer un peu plus de cochenille.

HYGIÈNE DE LA CHEVELURE.

Une aimable abonnée qui habite l'Espagne veut bien nous adresser les deux recettes suivantes; nous nous hâtons d'en faire part à nos lectrices.

1° On se lave la tête tous les jours, pendant huit jours à peu près, avec une assez forte décoction de feuilles de noyer.

2° Les dames espagnoles humectent tous les jours leur tête, au moment de se peigner, avec une décoction d'écorce de cacao.

Ces deux recettes sont parfaitement inoffensives, nous écrit notre abonnée, et arrêtent généralement la chute des cheveux dans un très-court espace de temps.

EAU DE BOTOT.

8 grammes	d'anis étoilé.	
8	—	de girofle.
8	—	de cannelle.
4	—	Cochenille.
8	—	Teinture de benjoin.
8	—	Esprit de beccabunga.
9	—	Essence de menthe anglaise.
9	—	Esprit de cochléaria.
9	—	Esprit de kina.

Mettre ce mélange dans un litre d'esprit de vin; l'agiter souvent; laisser un mois; passer ensuite dans du papier à filtrer. A la pharmacie du Mortier d'or, rue des Lombards, n° 44, les substances susnommées coûtent 2 francs 25 cent.

Cette recette est excellente; je l'ai souvent employée.

A.-L. Bouveret.

POUDRE DENTIFRICE.

10 grammes. Poudre de charbon.
d° Ratania.
d° Quinquina.
d° Magnésie.
6 gouttes de menthe.

Très-bonne poudre.

A.-L. Bouveret.

Explication de la Charade.

Le mot de la Charade insérée dans notre dernier numéro est: *Épi-gramme.*



Dans les pays où règne un hiver éternel,
Où nulle fleur n'enbaume, où nul oiseau ne chante,
Mon premier règne en maître et menace le ciel
De sa tête imposante.

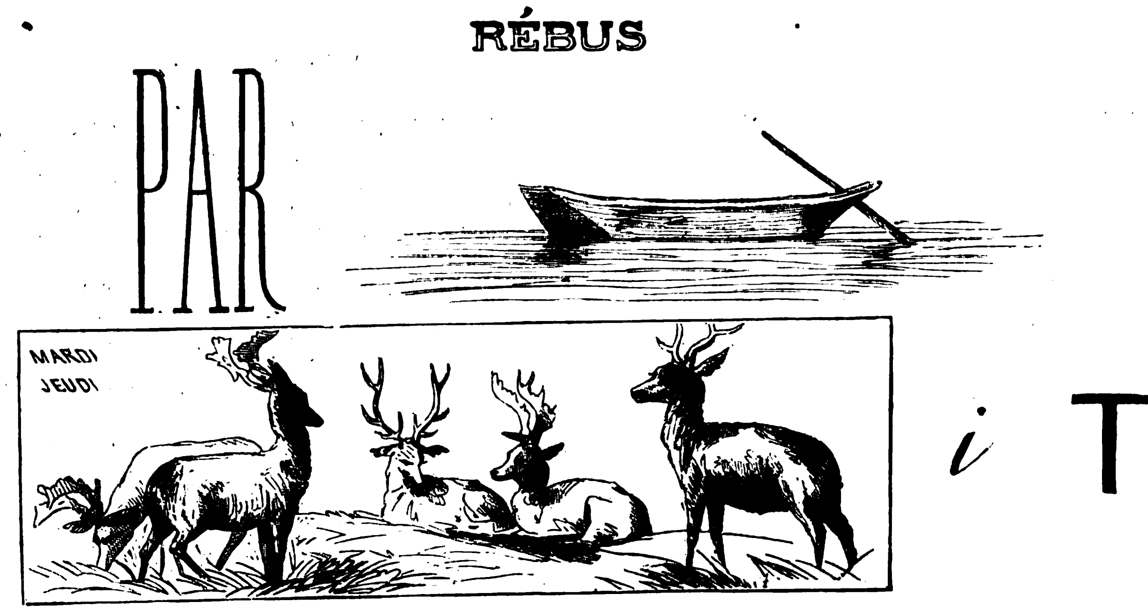
Aux courageux cheval qui pour notre plaisir
A parcouru les prés, les bois à l'aventure,
Vite, offrez mon dernier, et, pour le rafraîchir,
Qu'on y mêle une eau pure.

Quand le printemps renaît, que les oiseaux heureux
De leurs douces chansons ravissent les bergères,
Mon tout par sa gaîté, par ses ébats joyeux,
Brille parmi ses frères.

Le Directeur-Gérant: W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Le sommeil est l'image de la mort.

N° 36. SIXIÈME ANNÉE. Dimanche, 3 septembre 1865.

LA MODE ILLUSTRÉE

Le numéro, vendu séparément, 25 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 13, Bedford Street, Covent Garden, W. C.

Corsage en cachemire.

L'emploi de ces corsages se généralise chaque jour davantage ; on en portera beaucoup pendant l'hiver, avec des jupes de toute étoffe, dont on assortira les ornements en les choisissant de même nuance que celle du corsage.

Tous les patrons de corsages montants publiés dans le cours de cette année serviront pour celui-ci. Il est fait en cachemire bleu, orné avec des bandes de même étoffe, brodées en perles noires et au *point d'arêtes*, exécuté en soie noire de cordonnet. Si le corsage est destiné à une personne qui a de l'embonpoint, on exécutera la broderie non sur des bandes, mais sur le corsage même ; dans le cas opposé, l'autre combinaison sera préférable.

Nous publions le dessin de la broderie en grandeur naturelle.



CORSAGE DE CACHEMIRE.

Fichu tricoté

de chez Mme Ribes, rue des Batailles, 1, à Passy-Paris.

MATÉRIAUX : 55 grammes de laine anglaise.

Ce fichu, à la fois léger et chaud, peut servir aussi de capuchon, si l'on relève l'une de ses pointes, pour se garantir la tête pendant les soirées passées au jardin.

Notre modèle est fait en laine ponceau ; on peut l'exécuter avec deux nuances, ou faire le fond blanc et la bordure noire.

Outre le dessin du fichu, nous publions, en grandeur naturelle, le fond et la bordure, qui servent ainsi de *guides*, pour la grosseur des aiguilles. Cette bordure se compose de quatre morceaux tricotés séparément, se terminant de chaque côté en pointe et cousus ensemble.

Pour chacun de ces morceaux on monte 192 mailles *lâches*.

1er *tour*. — Une (maille à l'endroit) ; * 1 jeté, — 4 diminutions (c'est-à-dire que quatre fois de suite on tricote 2 mailles ensemble à l'endroit), — 6 jetés, et, après chaque jeté, on tricote une maille à l'endroit. — Après le 6e jeté 3 diminutions. Recommencez 9 fois depuis *. La dernière maille est tricotée unie.

2e *tour*. — Uni, à l'endroit ; chaque jeté compte comme une maille.

3e *tour*. — Une à l'endroit, — 1 jeté, — diminution (dans cette diminution, la première des 2 mailles est celle qui a été tricotée dans le jeté), encore 2 diminutions (ces deux dernières diminutions sont nécessaires pour la pointe), — 15 à l'endroit ; — * 1 jeté, — diminution, — 17 à l'endroit. Recommencez depuis *. A la fin on diminue pour la pointe, comme cela a été indiqué pour l'autre côté.

4e *tour*. — Uni à l'endroit.

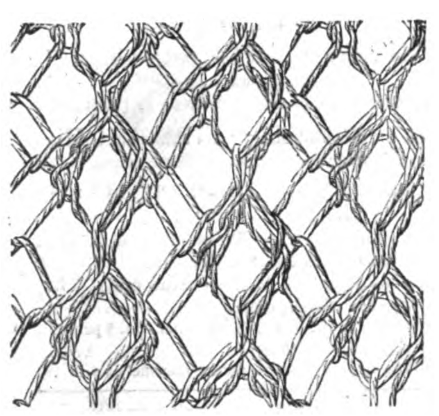
On répète cinq fois encore ces quatre tours, et l'on *biaise* à chaque extrémité, de telle sorte que, dans le

24e tour, les mailles du premier et du dernier feston de la bordure soient employées, moins une ou deux. On fait encore un tour composé alternativement d'un jeté, — une diminution, — puis un tour à l'endroit, après lequel on démonte *lâche*. Ceci a lieu seulement pour trois morceaux de la bordure; pour le quatrième, on garde les mailles sur l'aiguille; on fait d'abord deux tours à l'endroit, puis l'entre-deux séparant la bordure du fond du fichu. Désormais la diminution a lieu à l'endroit dans les tours à l'endroit, à l'envers dans les tours à l'envers.

1er tour de l'entre-deux (endroit). — 3 mailles à l'endroit, puis, alternativement, 1 jeté, — diminution. Après le dernier jeté, il reste sur l'aiguille 3 mailles que l'on tricote à l'endroit.

2e tour. — 2 à l'envers; — * diminution à l'envers (dans cette diminution on tricote ensemble la troisième des 3 mailles de lisière avec le jeté qui se trouve derrière). Recommencez depuis *. Les 3 dernières mailles à l'envers.

3e tour. — Comme le premier tour, et dans chaque diminution on tricote ensemble la maille avec le jeté qui se trouve devant. Après la dernière diminution on ne fait pas de jeté, et l'on tricote 2 mailles à l'endroit.


FOND EN GRANDEUR NATURELLE DU FICHU TRICOTÉ.

4e tour. — Comme le second tour.

5e tour. — Ici le dessin *à jours* se retourne de façon à former des *dents*. On fait : 2 à l'endroit; — * diminution, — 1 jeté. Recommencez depuis *. Après le dernier jeté 3 mailles à l'endroit.

6e tour. — 3 à l'envers; — * 1 jeté, — diminution. Recommencez depuis *. En dernier, 2 à l'envers.

7e tour. — Comme le 5e tour.

8e tour. — Comme le 6e tour.

Avec le 9e tour on commence le fond, mais, au commencement et à la fin, on exécute sur onze mailles le dessin de l'entre-deux, en le répétant du 1er au 8e tour.

9e tour. — 3 à l'endroit; — * 1 jeté, — diminution. Recommencez 3 fois depuis *. Ensuite 115 mailles à l'endroit. — Il reste 11 mailles sur lesquelles on travaille de cette façon : † 1 jeté, — diminution. Recommencez 3 fois depuis †. — 2 à l'endroit.

Notre explication ne portera plus que sur le fond, c'est-à-dire sur 113 mailles, de chaque côté desquelles il reste une maille que l'on tricote unie. Il est bien entendu que l'on continue le dessin de l'entre-deux sur 11 mailles au commencement, et sur 11 mailles à la fin de chaque tour.

10e tour. — A l'endroit.

11e tour. — 4 à l'endroit; — * 1 jeté, — diminution, — 6 à l'endroit. Recommencez 12 fois depuis *. Ensuite 1 jeté, — diminution, — 3 à l'endroit.

12e tour (envers). — 2 à l'envers, — diminution; — * 1 jeté, — 1 à l'envers, — 1 jeté, — diminution, — 3 à l'envers, — diminution. Recommencez 12 fois depuis *, puis 1 jeté, — 1 à l'envers, — 1 jeté, — diminution, — 2 à l'envers.

13e tour. — une à l'endroit, — diminution; — * 1 jeté, — 3 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — une à l'endroit, — diminution. Recommencez depuis *. La fin du tour est indiquée par son commencement.

14e tour. — Diminution; — * 1 jeté, — 2 à l'envers, — 1 jeté, — diminution, — une à l'envers, — 1 jeté, — 3 tricotées ensemble à l'envers. Recommencez depuis *.

15e tour. — 2 à l'endroit; — * 1 jeté, — diminution, — une à l'endroit, — diminution, — 1 jeté, — 3 à l'endroit. Recommencez depuis *.

16e tour. — 3 à l'envers; — * 1 jeté, — 3 tricotées ensemble à l'envers, — 1 jeté, — 2 à l'envers, — 1 jeté, — diminution, — 1 à l'envers. Recommencez depuis *.

FICHU TRICOTÉ DE CHEZ Mme RIBES, 1, RUE DES BATAILLES, A PARIS-PASSY.

17e tour. — Une à l'endroit, diminution; — * 1 jeté, — 3 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — une à l'endroit, — diminution. Recommencez depuis *.

On répète toujours les quatre derniers tours, c'est-à-dire du 14e au 17e inclusivement, jusqu'à ce que l'on compte 30 de ces sortes de petites écailles, l'une au-dessus de l'autre. On fait deux ou trois tours à l'endroit, puis l'entre-deux, encore trois tours à l'endroit. On démonte *lâche*. La bordure est cousue autour du fichu, puis terminée par une étroite garniture au filet, pour laquelle on fait deux tours avec de la laine double, en employant un moule ayant 1 centimètre 1/2 de circonférence, mesurée avec un bout de fil. Pour le premier de ces tours, on passe la navette dans la bordure; enfin on fait un troisième tour avec de la laine triple, sur un moule qui peut être un peu plus gros que le précédent.

Deux entre-deux au crochet.

No 1. — On le fait en travers; sous les mailles en l'air on passe toujours un nombre égal de mailles du tour précédent, afin de maintenir toujours le même nombre de mailles. On fait une chaînette de 25 mailles.

1er tour. — 2 brides, — 3 mailles en l'air, — 15 brides, — 3 mailles en l'air, — 2 brides (au commencement de chaque tour on fait 3 mailles en l'air, pour former la première bride).

2e tour. — 2 brides, — 3 mailles en l'air, — 4 brides, — 3 mailles en l'air, — une bride, — 3 mailles en l'air, — 4 brides, — 3 mailles en l'air, — 2 brides.

3e tour. — 2 brides, — 3 mailles en l'air, — 2 brides, — 3 mailles en l'air, — une bride, — 3 mailles en l'air, — une bride, — 3 mailles en l'air, — 2 brides, — 3 mailles en l'air, — 2 brides.

4e tour. — Comme le 2e tour.

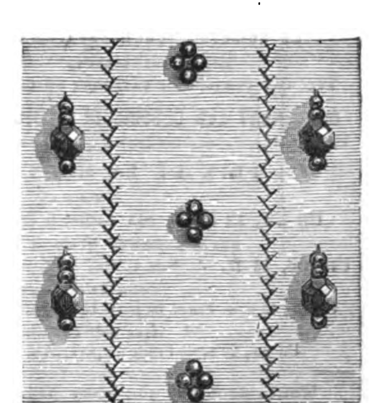
On répète sans cesse du 1er au 4e tour inclusivement.

No 2. — On le fait dans le sens de sa longueur. Sur une chaînette ayant la longueur voulue on exécute le :

1er tour. — * Une maille simple dans chacune des cinq premières mailles, par conséquent 5 mailles simples, — 11 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 8 mailles. Recommencez depuis *, jusqu'à la fin du tour.

2e tour. — Alternativement, une bride, — 3 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 3 mailles du tour précédent. La première bride se trouve sur la première maille simple.

On répète alternativement ces deux tours jusqu'à ce que l'on ait fait 7 tours. Dans le dernier, les 5 mailles simples sont séparées par 8 mailles en l'air.


BRODERIE EN GRANDEUR NATURELLE DU CORSAGE EN CACHEMIRE.

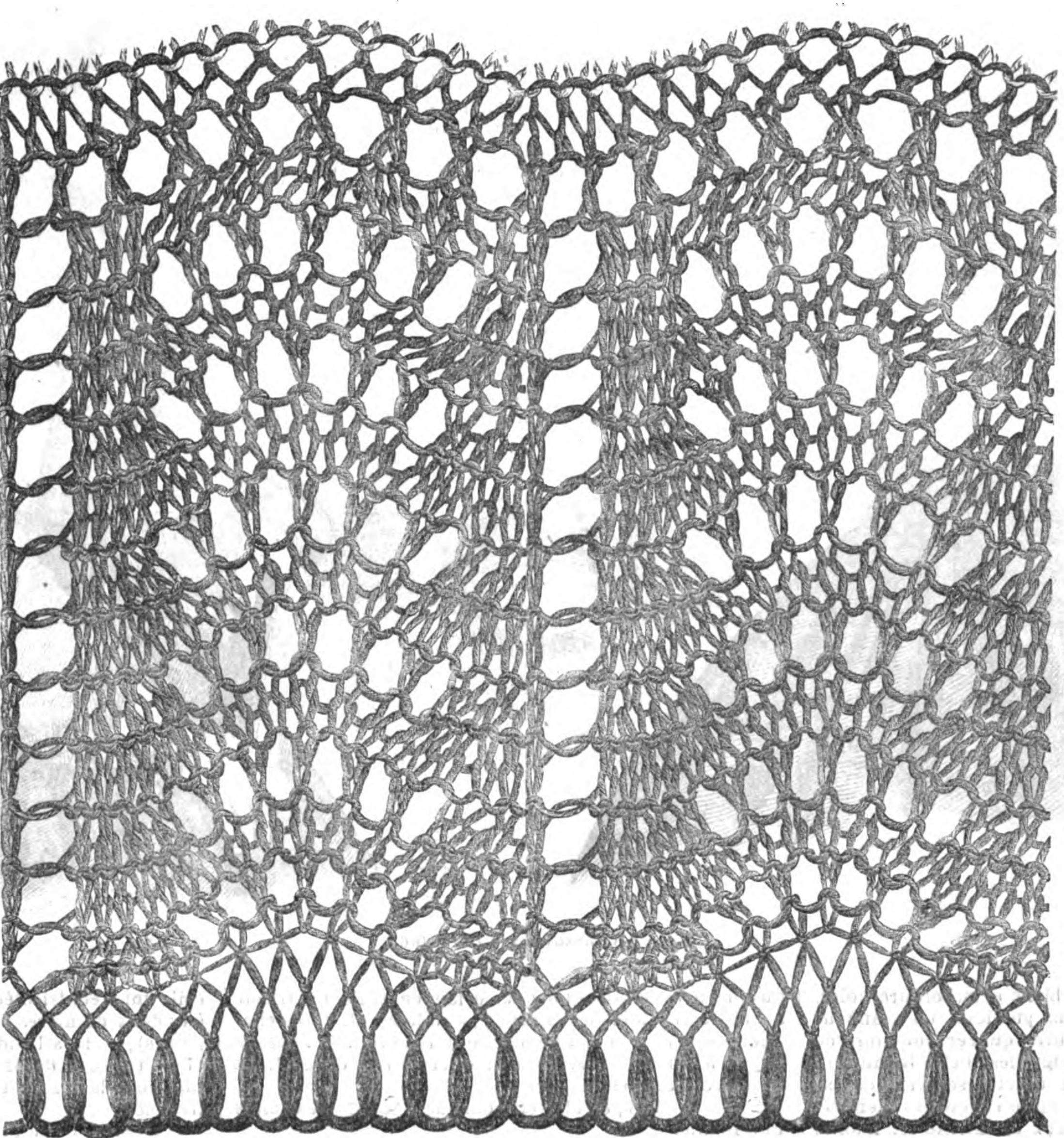


Nœud de cravate.

MATÉRIAUX : Velours violet; 10 petits glands en soie noire; cordon de soie noire; perles noires; un peu de tulle roide, noir.

Ces nœuds se fixent avec une broche ou une longue épingle, lorsque le col est trop petit pour que l'on puisse mettre une cravate.

On coupe deux morceaux de velours ayant chacun 11 centimètres de longueur, 7 centimètres de largeur, pointus à une extrémité, un peu rétrécis à l'autre extrémité. Pour le nœud, on prépare une bande de velours ayant 22 centimètres de longueur, 4 centimètres de largeur. Tous ces morceaux sont doublés avec du tulle roide, ornés d'une broderie exécutée avec du cordon, telle que notre dessin la représente, avec des perles et des glands. On coud ensemble les deux extrémités de la bande destinée au nœud, on y fait quelques plis au milieu; on replie aussi l'extrémité supérieure de chaque pan, que l'on coud à l'envers du nœud; on place au milieu un petit carré de velours, orné comme l'indique le dessin et représentant la traverse du nœud.


BORDURE EN GRANDEUR NATURELLE DU FICHU TRICOTÉ.

Deux colliers

EN VELOURS.

Les jeunes filles portent des colliers de velours, noués par derrière, ayant environ 2 mètres de longueur, 1 centimètre 1/2 de largeur. Nous publions pour cet objet deux dessins qui peuvent aussi être utilisés pour cravates.

On exécute la broderie avec des perles d'acier ou d'or, de cristal ou de jais; on borde l'extrémité de chaque pan avec une frange de perles ayant 2 centimètres de hauteur.

Couverture

AU CROCHET TUNISIEN.

MATÉRIAUX : Laine noire; laine d'une belle nuance moyenne de vert anglais; laine blanche; soie d'Alger jaune; très-fine soie noire à coudre.

Cette couverture se compose de bandes alternativement vertes et noires. Les bandes vertes, plus larges que les autres, sont ornées de carreaux faits avec de la laine blanche, puis, plus tard, brodés au point double-croix

avec de la laine blanche, de la laine noire, de la soie d'Alger. Le *treillage* intérieur est fait avec de la soie noire; sur les bandes noires la broderie, également au point double-croix, est faite seulement avec de la soie d'Alger jaune.

Pour la bande la plus large (verte) on fait une chaînette de 24 mailles, et l'on exécute quatre tours unis (chaque *tour* de crochet tunisien se compose, comme on le sait, de deux rangs).

Au milieu du premier rang du 5e tour, on attache la laine blanche, avec laquelle on fait la 12e et la 13e maille. On ne coupe pas la laine blanche, et l'on reprend la verte pour finir le rang. Dans le rang suivant (de gauche à droite) on démonte, bien entendu, les mailles blanches avec la laine blanche. On fait encore un tour pareil; — les suivants s'augmentent de deux mailles blanches de chaque côté, mais en faisant toujours *deux tours* avec le même nombre de mailles blanches. Le 11e et le 12e tour ont par conséquent 14 mailles blanches. Depuis le 13e tour, le nombre des mailles blanches diminue dans la proportion observée pour augmenter. Le plus petit nombre est de deux mailles, lesquelles forment en même temps le commencement du carreau suivant. Quand la bande a la longueur voulue, on la termine par quatre tours verts. On exécute ensuite la broderie. Le carreau est encadré au point double-croix, exécuté avec la soie jaune sur deux mailles en hauteur et autant en largeur. On fait ensuite les autres doubles-croix avec de la laine noire, et enfin on remplit les espaces vides avec de la fine soie noire, pareille à celle que l'on emploie pour la couture.

Les bandes étroites (laine noire) commencent par une chaînette de 14 mailles; quand on les a terminées, on exécute la broderie au point double-croix avec de la soie jaune. On réunit les bandes en employant de la soie jaune, travaillant à l'*endroit* de la couverture, et faisant des mailles simples, pour lesquelles on pique le crochet *à la fois* dans chaque maille de lisière de deux bandes.



NŒUD DE CRAVATE.

COLLIER EN VELOURS.



Plateau au crochet.

MATÉRIAUX : Fil gris de grosseur moyenne; ficelle; ganse verte (ou gros cordonnet) en soie; même ganse brune, rouge, violette; 2 mètres 15 centimètres de ruban rouge en laine ayant 3 centimètres de largeur; même quantité de même ruban un peu plus étroit.

On peut aussi exécuter ce plateau avec de la laine ou de la soie. Notre modèle est fait en fil gris sur de la ficelle; il a 21 centimètres de diamètre. La broderie est faite au *point russe* avec de la soie ou du fin cordon; une double ruche forme l'encadrement.

On fait 8 mailles simples sur la ficelle; on les réunit en cercle en tirant la ficelle pour rapprocher les mailles autant que possible; on travaille en spirale, augmentant toujours le nombre des mailles, pour chacune desquelles on pique le crochet sous la maille entière du tour précédent. Le plateau doit être maintenu tout à fait *plat*. On exécute ensuite avec des soies de plusieurs couleurs la broderie indiquée sur notre dessin. Le bord extérieur est garni avec le plus large ruban rouge, plissé d'un côté et surmonté d'une ruche plus étroite, plissée au milieu. Sous le plateau on colle un morceau de carton, ou bien on double le carton avec de la percaline, et l'on coud celle-ci autour du plateau.

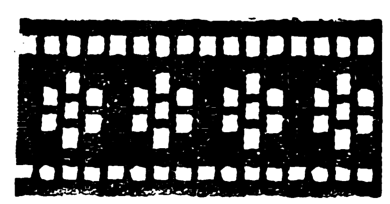
Bonnet au crochet

POUR ENFANT.

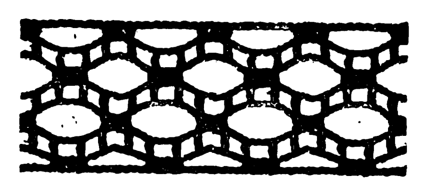
MATÉRIAUX : Coton n° 50 ou 60.

Nos abonnées nous ont exprimé le désir de voir paraître des modèles de bonnets au crochet pour enfant. Nous publions aujourd'hui le dessin de l'un de ces bonnets (grandeur réduite), dont le fond diffère un peu des travaux connus en ce genre; — de plus nous publions pour la passe deux dessins différents, pour varier les bonnets.

On commence par le milieu du fond, en faisant une chaînette de 10 mailles, dont on réunit la dernière à la première. Sur ce cercle on fait 20 mailles simples; viennent ensuite 4 tours de mailles simples, pour chacune desquelles on pique toujours le crochet sous la maille entière du tour précédent, — et l'on continue à travailler de cette façon pour tout le bonnet. Du 2e au 5e tour, on augmente çà et là, de telle sorte qu'il y a 42 mailles dans le 5e tour.



ENTRE-DEUX AU CROCHET.



ENTRE-DEUX AU CROCHET.

6e *tour*. — Alternativement 4 mailles en l'air, sous lesquelles on passe une maille du tour précédent, — une maille simple.

7e — 10e *tour*. — Ces quatre tours se composent, comme le précédent, de petits festons de mailles en l'air, qui forment une sorte de résille; mais dans le 7e tour les festons sont de 5 mailles, — de 6 dans le 8e, — de 7 dans le 9e. Dans le 10e tour, ils sont alternativement 2 de 8 mailles, — 1 de 9 mailles; la maille simple est toujours placée au milieu d'un feston du tour précédent.

11e *tour*. — * Sur le feston de 9 mailles on fait 17 brides, — une maille simple sur le feston suivant qui est de 8 mailles, — 5 mailles en l'air, — une maille simple dans le feston suivant. Recommencez depuis *.

12e *tour*. — * sur les 17 brides, on fait 15 mailles simples, en laissant libres la première et la dernière bride, — 5 mailles en l'air, — une maille simple sur le feston du tour précédent, — 5 mailles en l'air. Recommencez depuis *.

13e — 15e *tour*. — Comme le 12e tour; mais dans ces tours le nombre des mailles simples que l'on fait sur les mailles simples du tour précédent diminue de deux à chaque tour, de façon à former des pointes épaisses, tandis que les festons qui forment le fond-résille, entre ces pointes, augmentent d'un chaque fois. Les festons se composent chacun de 5 mailles en l'air.

16e *tour*. — * 7 mailles simples sur les 9 mailles simples du tour précédent, — 2 festons, — 11 brides sur le troisième des cinq festons du tour précédent, — 2 festons. Recommencez depuis *.

17e *tour*. — * 5 mailles simples, sur les 7 mailles simples, — 3 festons, — 9 mailles simples sur les 11 brides, en laissant la première et la dernière, — 3 festons. Recommencez depuis *.

18e *tour*. — * 3 brides sur le milieu des 5 mailles simples, — 4 festons, — 7 mailles simples sur les 9 brides, en laissant la première et la dernière, — 4 festons. Recommencez depuis *.

19e *tour*. — Toujours 5 mailles simples sur les 7 mailles simples du tour précédent, en laissant la première et la dernière, — partout ailleurs des festons, même au-dessus des trois brides.

20e *tour*. — * Sur le feston qui se trouve au-dessus des 3 brides, on fait 9 brides; — sur chacun des quatre festons suivants, une maille simple, après chaque maille simple, 5 mailles en l'air, — 3 brides sur les 5 mailles simples, en laissant la première et la dernière, — 4 festons. Recommencez depuis *.

21e *tour*. — * 7 mailles simples sur les 9 brides, — 9 festons. Recommencez depuis *.

22e *tour*. — * 5 mailles simples sur les 7 mailles simples, — 10 festons. Recommencez depuis *.

23e *tour*. — * 3 brides sur les 3 mailles du milieu des 5 mailles simples, — 11 festons. Recommencez depuis *.

24e et 25e *tours*. — Toujours des festons.

26e *tour*. — 4 brides dans le milieu de chaque feston.



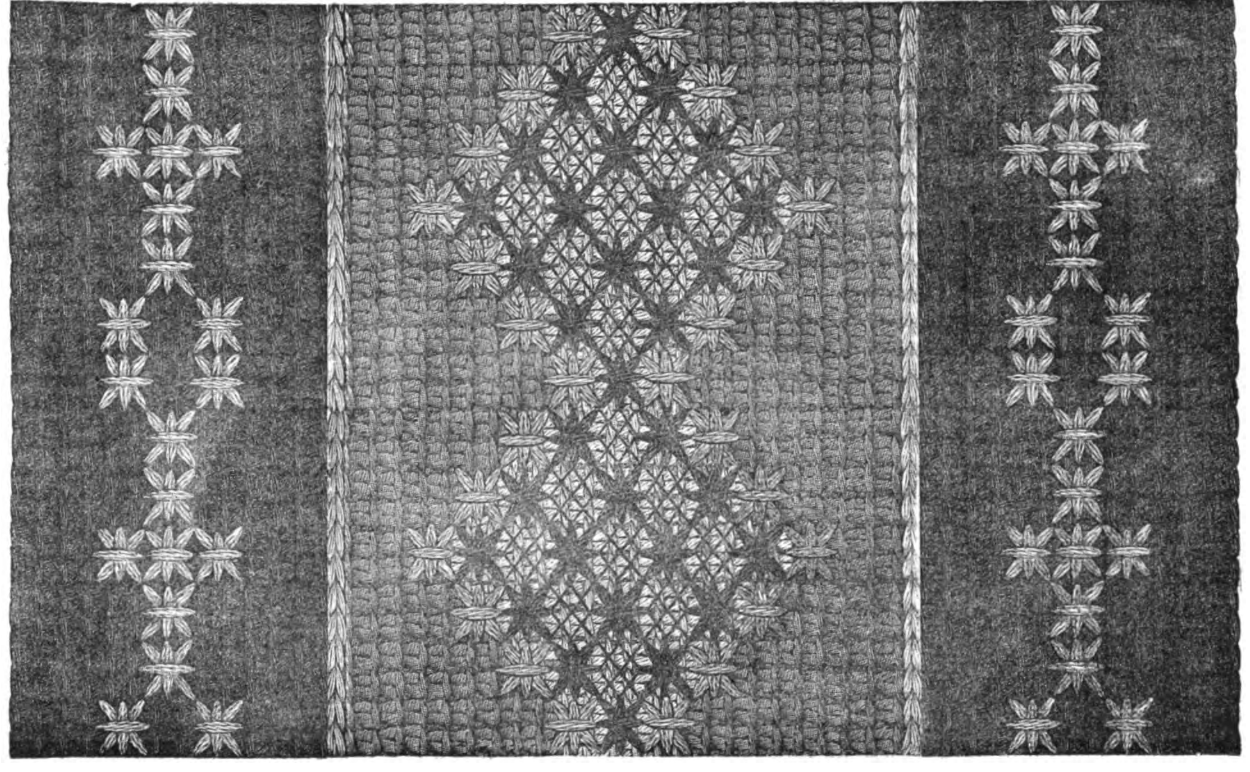
COLLIER EN VELOURS.

Le fond du bonnet est terminé; on compte 15 groupes de brides pour le côté de la nuque, et sur les 62 autres groupes de brides, on exécute la passe en allant et revenant.

1er tour de la passe. — Envers de l'ouvrage. Dans la première bride de chaque groupe de brides, on fait une bride; après chaque bride, 3 mailles en l'air; il doit y avoir 62 brides dans ce tour.

2e *tour*. — Dans le milieu de chaque feston de mailles en l'air du tour précédent, on fait 4 brides, — par conséquent, 61 groupes de brides en tout.

3e *tour*. — Avec celui-ci commence le dessin de la passe n° 1. * 4 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 2 mailles, — une bride, — 4 mailles en l'air sous lesquelles on passe 2 mailles, — une maille simple dans chacune des 3 mailles suivantes, — 4 mailles en l'air, sous lesquelles on passe *trois* mailles, — une bride, — 4 mailles en l'air, sous lesquelles on passe *trois* mailles, — une maille simple dans chacune des 3



COUVERTURE AU CROCHET.

mailles suivantes. Recommencez 13 fois depuis *. Dans la treizième répétition on ne fait qu'une maille simple après la dernière bride, puis une bride dans la dernière maille.

4e *tour*. — Une maille en l'air ; — * 3 mailles simples, dont celle du milieu sur la 2e bride du tour précédent, les autres sur les festons voisins ; — 4 mailles en l'air, — une bride dans le milieu des 3 mailles simples du tour précédent, — 4 mailles en l'air. Recommencez depuis *. Au commencement et à la fin de chaque tour on doit veiller à ce que l'ouvrage soit toujours maintenu en ligne droite.

5e *tour*. — * 2 mailles simples, la première sur la maille en l'air qui précède les 3 mailles simples, la deuxième sur la première de ces 3 mailles simples, — 5 brides dans la 2e de ces 3 mailles simples, — une maille simple sur la 3e de ces mailles, et sur chacune des mailles en l'air qui la suivent, — 5 mailles en l'air. Recommencez depuis *.

6e *tour*. — Une maille en l'air ; — * une maille simple, — une bride, — une maille simple ; la bride est faite dans la maille du 4e tour, qui enserre le groupe de brides (autrement dit *coquille*), les deux autres mailles sur les 2 mailles simples avoisinant la *coquille*, celle-ci est en *relief* à l'*endroit* du travail, — 4 mailles en l'air, — une bride sur le feston de 5 mailles du tour précédent, — 4 mailles en l'air. Recommencez depuis *.

7e *tour*. — 5 mailles en l'air ; — * une bride sur la bride qui est derrière la coquille dans le tour précédent, — 4 mailles en l'air, — 3 mailles simples dont celle du milieu sur la plus proche bride libre du tour précédent, — 4 mailles en l'air. Recommencez depuis *.

Cette explication suffit pour qu'il soit aisé de continuer le travail, avec l'aide du dessin. On répète du 4e au 7e tour, en contrariant les *coquilles*; il y en a dix rangs sur la passe de notre modèle.

Quand la passe est terminée, on fait 2 tours de brides contrariées (alternativement une bride, — une maille en l'air), — puis un tour composé d'une bride dans chaque maille. Viennent ensuite 2 dentelles ; celle de dessus (la plus étroite) se trouve jointe au dessin.

1er *tour de la dentelle*. *Une maille simple, — 5 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 2 mailles, — une maille simple dans chacune des 3 mailles suivantes, — 5 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 2 mailles. Recommencez depuis *.

2e *tour*. — Une maille-chaînette dans chacune des 4 premières mailles du premier feston ; — * une maille simple sur la dernière maille de ce feston, — 3 mailles simples sur les 3 mailles simples du tour précédent, — une maille simple sur la première maille du feston suivant, — 7 mailles en l'air. Recommencez depuis *.

3e *tour*. — * 3 mailles simples sur les 3 mailles du milieu des plus proches 5 mailles simples, — 4 mailles en l'air, — sur le plus proche feston 3 brides, après chaque bride une maille en l'air, — 4 mailles en l'air. Recommencez depuis *.

4e *tour*. — * Une maille simple dans le milieu des 3 mailles simples, — 5 mailles en l'air, — sur chacun des quatre vides les plus proches (voir le dessin) une maille simple, après chaque maille simple, — 5 mailles en l'air. Recommencez depuis *.

On commence la dentelle inférieure, qui est la plus large, dans le même tour où l'on a commencé la dentelle précédente.

1er *tour*. — En piquant le crochet derrière la dentelle précédente, on fait alternativement : une bride, — une maille en l'air, sous laquelle on passe une maille.

2e *tour*. — Comme le précédent, en *contrariant* les brides.

3e *tour*. — Une double bride sur une maille en l'air du tour précédent ; — * 3 mailles en l'air, — une double bride dans la seconde maille en l'air, sautant par conséquent 2 brides. Recommencez depuis *.

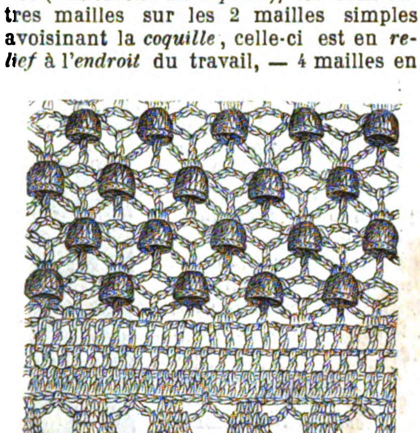
4e *tour*. — Dans chaque bride et dans chaque vide on fait une bride, — après chaque bride une maille en l'air.

5e *tour*. — Comme le précédent, mais les brides ne sont pas, cette fois, séparées par des mailles en l'air. On répète les 4 tours de la dentelle précédente et l'on termine ainsi le bonnet.

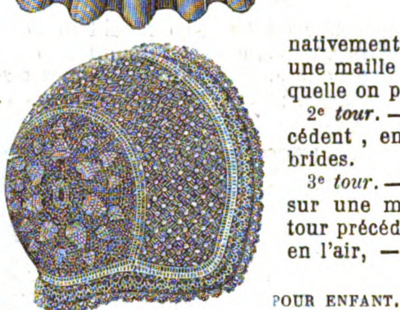
Passe n° 2. — Ce dessin se rattache, comme le précédent au second tour de groupes de brides. On pique également le crochet toujours sous la maille du tour précédent.

1er *tour*, envers de l'ouvrage. — 5 mailles en l'air, sous les-

PLATEAU AU CROCHET.

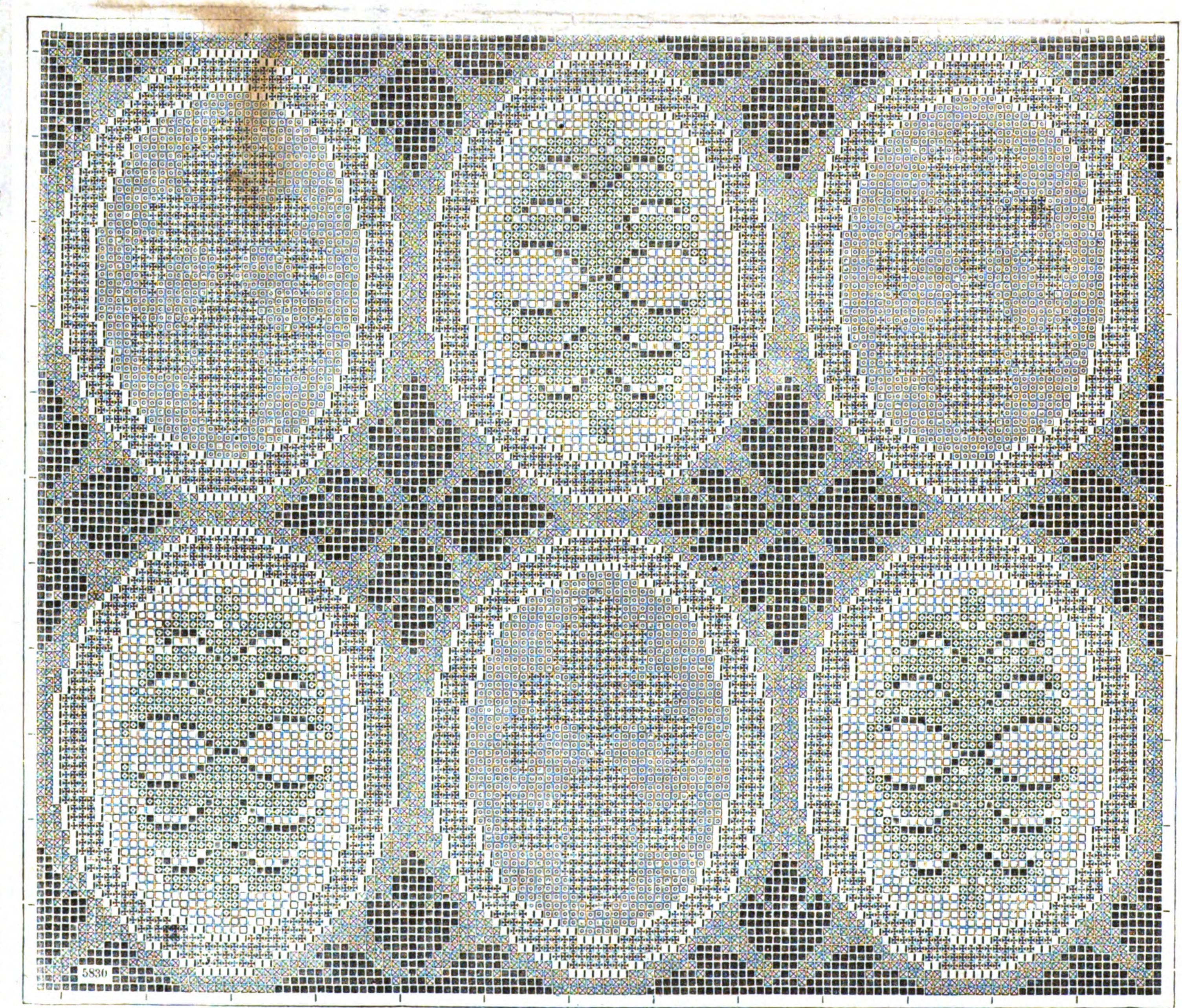


PASSE N° 1.



BONNET AU CROCHET POUR ENFANT.

PASSE N° 2.



DESSIN DE TAPISSERIE. — ▫ Blanc. ◦ Gris-jaunâtre clair. ▪ Noir. ⊞ Ponceau clair. ⊞ Ponceau foncé. ⁝ Vert anglais de nuance moyenne. ' Jaune d'or en soie.



n° 36 1865

quelles on passe 3 mailles, — *une maille simple dans chacune des 3 mailles suivantes, — 7 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 4 mailles, — une maille simple dans chacune des 3 mailles suivantes; — 4 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 3 mailles, — une maille simple dans chacune des 3 mailles suivantes; — dans la maille suivante 5 brides (une coquille), — encore une maille simple dans chacune des 3 mailles suivantes, — une coquille, — encore une maille simple dans chacune des 3 mailles suivantes; — 4 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 3 mailles. — Recommencez depuis *. Dans ce tour aussi on saute quelquefois 4 mailles au lieu de 3 sous les mailles en l'air, afin que la passe ne soit pas trop large.

2e *tour.* — Dans le feston précédant les mailles simples interrompues par les coquilles, on fait 2 mailles simples; — * 4 mailles en l'air; on saute la première et la dernière des mailles simples du tour précédent entourant les deux coquilles, et l'on fait : 2 mailles simples, — une bride, — 3 mailles en l'air, — une bride, — 2 mailles simples; — les brides doivent toujours se trouver sur la maille de l'avant-dernier tour dans laquelle on a fait la coquille; — 4 mailles en l'air, — 3 mailles simples, dont les deux premières dans le feston suivant, la 3e dans la première des 3 mailles simples du tour précédent; — 4 mailles en l'air, — une maille simple sur le feston de 7 mailles, — 4 mailles en l'air, — 3 mailles simples, dont la première est faite dans la dernière des 3 mailles simples du tour précédent, — les deux autres sur les festons avoisinants. — Recommencez depuis *.

Comme le dessin indique la position des coquilles, nous résumerons le reste de l'explication.

3e *tour.* — * 3 mailles simples (celle du milieu sur la maille simple, isolée, du tour précédent), — 4 mailles en l'air, — 3 mailles simples (les deux dernières sur le feston, après les 3 mailles simples), — 4 mailles en l'air, — 7 mailles simples (sur le carreau épais), — 4 mailles en l'air, — 3 mailles simples, — 4 mailles en l'air. — Recommencez depuis *.

4e *tour.* — * Dans le milieu des 3 mailles simples qui se trouvent sur le grand feston on fait une coquille, et, de chaque côté, 2 mailles simples, — 4 mailles en l'air, — 3 mailles simples, — 4 mailles en l'air, — 2 mailles simples, — une coquille, — 2 mailles simples (la coquille doit se trouver entre deux coquilles du premier tour), — 4 mailles en l'air, — 3 mailles simples, — 4 mailles en l'air. — Recommencez depuis *.

5e *tour.* — * Sur le carreau commencé des coquilles on fait : 3 mailles simples, — une bride, — 3 mailles simples, dont la première et la dernière sur les festons avoisinants; — 4 mailles en l'air, — 3 mailles simples, — 4 mailles en l'air, — une maille simple, — une bride, — une maille simple (la bride derrière la coquille), — 4 mailles en l'air, — 3 mailles simples, — 4 mailles en l'air. — Recommencez depuis *.

6e *tour.* — * Sur le carreau des coquilles : 9 mailles simples, — puis 4 mailles en l'air, — 3 mailles simples, — 4 mailles en l'air, — une maille simple, celle-ci sur la bride placée derrière la coquille; — 4 mailles en l'air, — 3 mailles simples, — 4 mailles en l'air. — Recommencez depuis *.

7e *tour.* — * Sur le carreau : 3 mailles simples, — une coquille, — 3 mailles simples, — une coquille, — 3 mailles simples, — puis 4 mailles en l'air, — 3 mailles simples, — 7 mailles en l'air, — 3 mailles simples, — 4 mailles en l'air. — Recommencez depuis *.

La continuation du dessin s'indique d'elle-même, quand on a suivi l'explication jusqu'ici.

Dessin de tapisserie.

Ce dessin peut servir pour sac de voyage, tabouret fauteuil, etc.



TOILETTES POUR PETITES FILLES DE DIX A TREIZE ANS.

Robe de cachemire gris. Le bord inférieur de la jupe est découpé en pointes terminées par une boule d'acier et bordées de velours noir. Sous les pointes est fixée une bande de cachemire rouge. Corsage à basques avec revers de velours noir.

Robe en alpaga nuance sable, à bord dentelés garnis d'un étroit ruban de velours gros bleu. Des *pattes* garnies de la même façon et fixées par des boutons en velours gros bleu relèvent, de distance en distance, les lés de la robe. Corsage à basques avec bouclettes de velours bleu.

Robe de popeline à rayures noires sur fond violet. Sur chaque côté, une languette carrée, doublée de taffetas noir, est relevée sur la robe et fixée par deux boutons-rosettes en passementerie noire. Le bord de la jupe est garni avec une bande de taffetas noir. Corselet à longs pans en taffetas noir.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Jupe de popeline gris-lilas à très-fines rayures noires. Le bord en est découpé à dents très-pointues, bordées de taffetas noir, *piqué* avec de la soie gris-lilas. Robe pareille à cette jupe, découpée comme celle-ci, relevée, de distance en distance, avec deux anneaux entrelacés en taffetas noir, *piqué* avec de la soie gris-lilas. Long paletot dentelé comme une robe; ceinture à très-longs pans arrondis, ornés d'anneaux entrelacés et retombant par derrière; cravate de taffetas noir. Chapeau rond en paille noire, orné de plumes noires et d'un grand voile de tulle noir.

Jupe de cachemire violet, bordée avec un volant tuyauté. Corsage pareil. Robe de taffetas violet (nuance plus claire que le jupon) à bords dentelés, garnis d'un rouleau bordé de chaque côté avec une dentelle noire étroite; la robe est relevée, de distance en distance, par des pattes de même étoffe. Veste très-courte sans manches, en étoffe pareille à celle de la robe; les manches du corsage de cachemire passent dans les entournures de la veste. Chapeau en tulle violet à demi-fond, avec grand voile de même tulle; à l'intérieur torsades de rubans; point de ruches blanches, mais quelques légers bouillonnés de tulle violet.

MODES.

En ce moment, où l'on ne parle plus du passé, où le présent ne fait pas beaucoup parler de lui, de quoi pourrait-on s'occuper, si ce n'est de l'avenir?

On m'interroge déjà à ce sujet, et j'observe que chaque année on devance la date de ces questions. Bientôt, je n'en doute pas, on me demandera quelques détails sur les modes de l'an 1870 ou 1880. Cette confiance est très-flatteuse..... mais bien difficile à justifier. Encore s'il m'était garanti que l'on ne conservera pas le souvenir de mes prédictions!... Je pourrais me hasarder, sûre de n'être pas convaincue d'erreur. Mais on collectionne la *Mode illustrée*, je le sais, on me l'a dit; mon infaillibilité courrait par conséquent de gros risques..... Mieux vaut adopter le langage des oracles, parler sans affirmer, éviter de préciser aucun fait, se renfermer dans une pénombre mystérieuse.

On me demande si l'on portera cet hiver des pardessus pareils aux robes. Sur ce point, je crois que je puis répondre hardiment : Non. Les pardessus d'hiver doivent être faits en étoffe très-épaisse, ou bien être ouatés; dans l'un et l'autre cas, ils ne conviennent pas pour être pareils aux robes qu'ils accompagnent; mais on a si bien pris l'habitude de cette uniformité, charmante du reste, que, si l'on n'assortit pas le paletot à la robe, on assortira la robe au paletot.

Je m'explique : on possède un paletot en drap brun, ou violet, ou gris, ou gros bleu, ou gros vert; il est destiné aux demi-toilettes, à ces petits costumes de *matinée* et de courses à pied, qui sont si soignés et si distingués à Paris; on a besoin d'une robe, précisément pour ces costumes... On la choisira de même nuance que le paletot, mais non de même tissu, et l'on conciliera ainsi l'uniformité et les exigences de la température froide qui impose un vêtement épais.

Les jupons de cachemire uni, blanc, gris clair, écru, seront les plus élégants; on les orne avec une broderie orientale plus ou moins large, exécutée sur les lés mêmes du jupon, en laissant en-dessous de la broderie l'étoffe nécessaire pour un ourlet qui, tout fait, a 5 centimètres de largeur environ.

Selon toutes les probabilités, la orme de pardessus la plus généralement adoptée sera toujours le paletot à manches... parfois à ceinture, même sur les paletots de velours. Les pardessus des jeunes filles, faits en drap, seront aussi très-souvent à ceinture de cuir ou de gros grain.

Quant aux corsages, ils se font et se feront à ceinture, ou bien à basques plus ou moins longues; les manches sont et seront toujours étroites.

Les chapeaux en velours seront bien décidément à demi-calotte ou calotte entière. La forme fanchon reste plus spécialement consacrée aux chapeaux très-légers, destinés aux toilettes du soir, c'est-à-dire aux spectacles. La passe, très-aplatie par devant, adhère absolument au visage sur les côtés. Les figures fines et maigres peuvent adopter les passes qui sont un peu fuyantes vers les joues. Les visages un peu gros doivent au contraire s'en abstenir et choisir des passes qui les encadrent plus complétement. Une modiste intelligente, telle que l'est Mme Aubert, comprend fort bien ces nuances, et n'impose pas aveuglément la même forme aux figures les plus diverses. Savoir concilier la mode générale avec les particularités d'âge, de physionomie, de conformation, tel est le grand secret des modistes habiles.

On me demande aussi quelques détails relatifs aux teintures, et j'ai été les chercher chez Mme Guigné, rue du Bac, 46. Le blanc se teint bien en toutes nuances; le rose en bleu; toute teinte claire en même teinte foncée; le jaune clair en marron; le vert en grenat; le vert clair en toute nuance, excepté le bleu et le gris. Les nuances extrêmement pâles peuvent seules être teintes en gris. On peut aussi faire une robe à dessins de couleur avec une robe unie. Avec du taffetas très-épais, ou mieux encore du poult-de-soie, on fait de la moire française. Tous les châles peuvent être teints en *réserve* sans toucher à la bordure. Enfin, avec des châles très-anciens, c'est-à-dire à bordures fort étroites, Mme Guigné crée des vestes, des sorties de bal; de plus, elle prépare pour cet hiver des robes en cachemire uni ornées de broderie orientale, composées de la jupe, d'une veste, d'un gilet réel ou simulé par la broderie. La veste se fait à volonté longue ou courte, large ou ajustée, ouverte ou fermée. On prépare aussi dans la même maison de splendides robes de chambre, également ornées de broderie orientale; des jupons de tous genres, plus ou moins richement brodés, des sorties de bal et des vestes en cachemire.

E. R.

CHRONIQUE DU MOIS.

Paris mérite les accusations les plus opposées, les éloges les plus contradictoires, les reproches les plus divers; on affirme qu'il se lasse vite de toutes les questions, et cela est fort exact. Mais on peut affirmer, avec une exactitude égale, que dans certaines circonstances il épuise les questions sans pouvoir épuiser l'obstination avec laquelle il les remet sans cesse en discussion. Je crois que si l'on voulait définir cette ville étrange, on pourrait la comparer à un jeune vieillard ayant toute la légèreté, l'inconsistance, l'inconséquence de l'enfance, unies aux habitudes de *radotage* qui appartiennent à l'extrême caducité. C'est grâce à ce bizarre alliage de contradictions que l'on entend ici traiter sérieusement les questions futiles, légèrement les questions sérieuses. Oui, Paris radote en ce moment, car il maintient à l'ordre du jour le sujet dont on s'occupait déjà pendant l'autre mois. Y a-t-il, je vous le demande, une question de morale, de philosophie, de politique, de littérature ou d'humanité dont Paris consentit à s'occuper pendant deux mois de suite? Non sans doute; deux mois! Qu'est-ce qui dure deux mois à Paris?

La crinoline et le luxe, si improprement rendus solidaires l'un de l'autre, auront eu cette gloire de fixer pendant deux mois l'inconstant esprit parisien. Une brochure attaquant les femmes actuelles a fait surgir beaucoup de réponses; on a répondu à toutes ces réponses, et de plaidoyers en plaidoyers, la cause est si bien embrouillée que l'on ne sait plus dans quel camp l'on veut se ranger, quand on a la prétention de marcher toujours sous la bannière du bon sens. Tout le monde a tort, et tout le monde a raison; les accusations que l'on se renvoie sont toutes méritées. Si je devais prononcer en dernier lieu, à l'instar de la Cour de cassation, je renverrais les parties dos à dos, en leur tenant à peu près ce langage :

« Votre querelle se prolonge trop longtemps pour n'être pas fort ennuyeuse; qu'il n'en soit donc plus question. Les hommes qui attaquent le costume féminin, le luxe et l'avidité des femmes, ont tout à fait raison; mais les femmes qui trouvent que le costume masculin n'est pas un modèle de grâce et qui affirment à leur tour que le sexe barbu ne leur donne pas précisément l'exemple du désintéressement, ont-elles tort? Vous savez le contraire: le fourgon n'est pas fait pour se moquer de la pelle. Oui sans doute, il pourrait sembler fort doux aux hommes de voir les femmes se ranger à leurs homélies, et se montrer en toute circonstance des modèles de désintéressement et d'économie; toutes les héritières se hâteraient de choisir des époux absolument dénués de fortune et vivraient dans les privations, afin que lesdits époux pussent s'accorder beaucoup de divertissements; mais, pour que ce beau rêve se réalisât un jour, il faudrait plus que des brochures... il faudrait l'exemple. Oui, Messieurs, quand les femmes ne vous verront plus commettre des actions parfois très-laides, pour de l'argent, elles ne penseront plus que l'argent est le bien suprême et tiendront moins à en dépenser. Méprisez ce vil métal si vous désirez qu'elles y attachent moins d'importance. Quand on verra que vous choisissez pour femme Mlle X, qui n'est que bonne, jolie, intelligente, sans essayer plutôt d'obtenir Mlle Y, qui n'est que riche, Mlle Z, à son tour, consentira à épouser M. ***, qui n'a que du mérite, de l'honneur, de la capacité. Mais si au contraire vous ne rêvez qu'à Mlle Y..., si vous attendez d'en être veuf ou d'avoir fait votre fortune, ce qui arrivera quand vous aurez dépassé la cinquantaine, pour épouser une très-jolie jeune fille, qui vous acceptera, hélas!... malgré votre âge et votre visage, parce que vous avez plus d'argent qu'elle, comment osez-vous condamner le luxe, même relatif, des femmes? Dans la société telle que vous l'avez organisée, vous n'avez pas indiqué aux femmes d'autre bonheur que celui d'écraser des rivales en frivolité, et de montrer des toilettes extravagantes. Quand elles trouveront chez leurs maris l'exemple du désintéressement, les femmes seront moins cupides et moins avides de luxe; alors les mœurs seront plus respectables, les mariages plus honorables, et les vieux barbons qui auront trop longtemps hésité à se marier avec une digne jeune fille en seront réduits à épouser leur femme de ménage, car ils ne trouveront pas même une pauvre enfant, si pauvre qu'elle soit, consentant au triste trafic qui est si commun aujourd'hui. »

Mais tâchons de ne point mériter à notre tour le reproche de monotonie que nous adressons aux conversations parisiennes qui roulent depuis deux mois sur le même objet, et changeons de sujet.

Le séjour d'Abd-el-Kader à Paris a été une véritable manne dans le désert, où les chroniqueurs parisiens errent affamés. On a rendu compte de ses paroles, de ses visites, et même de ses femmes; on s'est cramponné à son burnous blanc pour en tirer tous les effets imaginables, et quelques théâtres ont fait d'assez bonnes recettes, grâce à sa présence, soigneusement indiquée dans tous les programmes. Mais, ce sujet épuisé, la détresse a atteint son comble, si l'on en juge d'après les symptômes qui se produisent. Ainsi, la plupart des chroniqueurs renommés ont fui clandestinement la ville qu'ils sont condamnés à ne pas perdre de vue; leurs *Courriers,* toujours datés de Paris, sont écrits à Vichy, en Suisse, dans les Pyrénées, partout enfin, excepté ici. Ceux de leurs confrères qui appartiennent à une catégorie plus modeste, renversent le procédé; les voyages coûtant fort cher, et beaucoup d'argent dépensé supposant jusqu'à un certain point beaucoup d'argent gagné, ils datent au contraire de Bade, ou de Biarritz, ou de la campagne, leurs *Courriers* écrits à Paris. Combien d'entre eux, sous prétexte de *Causeries parisiennes*, entretiennent leurs lecteurs des fraîches senteurs de la prairie, des grands bois, des immenses horizons qu'il leur est donné de contempler, du lait écumeux, du pain noir, qu'ils consomment avec délices!... Et ces frais tableaux prennent naissance dans quelque torride mansarde parisienne ayant quelque mur hideux pour horizon, et d'où l'on n'aperçoit pas d'autre forêt que celle des tuyaux de cheminée.

D'autres adoptent pour l'été quelques spécialités. Ceux-là se vouent aux embellissements de Paris et les décrivent en un style tout particulier, enrichi de termes techniques appartenant à la profession des architectes ou à celle des ingénieurs; tandis que ceux-ci décrivent le Paris qui vient, ceux-là se consacrent au Paris qui s'en va. Chacun charme comme il le peut les loisirs forcés de l'été.

C'est justement cette saison, ingrate entre toutes, qu'a choisie M. Émile de Girardin pour prendre une éclatante revanche de l'éclatant succès du *Supplice d'une femme.* S'il n'a pu revendiquer la gloire de donner son nom à cette dernière pièce, il a du moins le droit de s'attribuer pleinement la chute des *Deux Sœurs,* comédie ou drame, comme l'on voudra, représentée au Vaudeville. M. Émile de Girardin, qui n'aime pas à être traité comme tout le monde, a dû être satisfait : il a eu une chute de premier choix, un insuccès comme on n'en voit pas. Je ne raconterai pas la pièce à mes lectrices, car il y a dans mon public des jeunes filles que l'on ne conduirait pas à une représentation des *Deux Sœurs.* Disons seulement que les spectateurs, qui n'étaient pas venus avec l'intention préconçue de siffler la pièce à cause de l'auteur, auraient bien volontiers sifflé l'auteur à cause de la pièce. L'intrigue est réellement enfantine; le dialogue se traîne et le style est à la fois plat et emphatique; il a un petit air suranné qui fait sourire pendant un moment, mais que l'on ne saurait supporter pendant une soirée; cet écrivain politique, si avancé, si *oseur*, est tout à fait arriéré et *démodé* lorsqu'il touche à la littérature; il s'est arrêté brusquement au genre qui florissait sous la restauration, et semble avoir embaumé à cette époque, par le procédé Gannal, le style et les *effets* qu'il sert aujourd'hui au public. D'ailleurs, eût-il fait un chef-d'œuvre, M. de Girardin n'aurait pu triompher sans soutenir une lutte dangereuse. Le journalisme est une mauvaise antichambre pour l'art dramatique, car tous les ennemis inconnus que l'on se fait dans un journal se font connaître dans la salle, où l'on brigue les applaudissements du public. Tous les gens qui ont été révoltés, à tort ou à raison, peu importe, par certains systèmes, par l'allure arrogante, provoquante, de certains articles, tous ceux qui aiment ce que vous attaquez ou qui n'aiment pas ce que vous défendez, trouvent fort doux et fort commode, ô journaliste qui vous risquez sur la scène ! de payer en un seul moment tout l'arriéré de leurs rancunes, et cela en se bornant à souffler dans la clé de leur appartement. Bref, la chute des *Deux Sœurs* était préméditée, — sur ce point, il ne saurait y avoir de doute, — mais elle était méritée aussi, et tout le monde s'accorde à le reconnaître.

Les fêtes du 15 août ont été quelque peu contrariées par l'inclémence du temps; les vents étaient déchaînés, le ciel ouvrait ses cataractes, et la pluie n'est pas l'élément le plus favorable à l'art pyrotechnique. Les préparatifs étaient splendides, comme toujours; l'obélisque s'était entouré de talus de gazon, de massifs de fleurs, de colonnes lumineuses, de portiques construits en pierreries. Des cordons d'opales et de rubis reliaient toutes ces décorations, depuis les Tuileries jusqu'à l'Arc-de-Triomphe de l'Étoile, en traversant la place de la Concorde et les Champs-Élysées.

On a inauguré ce jour-là deux fontaines posées sur la place de la Madeleine. La description que l'on en faisait était très-séduisante, et j'allais me borner à la copier, lorsque, prise d'un scrupule subit, j'ai voulu les voir avant de les louer.

« Cocher! à la place de la Madeleine!...

— Bien, Madame...

— Où me conduisez-vous? Je ne vois pas les fontaines...

— Nous en faisons le tour. »

C'était exact. Je saisis mon lorgnon, et, me courbant vers le sol, j'aperçus un joli petit *surtout* de table, dont le modèle n'est pas même très-original. Il y a longtemps que l'on vend chez Giroux des vasques remplies d'eau et de fleurs, surmontées d'un cornet également rempli de fleurs; ces fontaines ne sont pas des monuments, mais seulement des *bibelots*.

On s'occupe déjà des plaisirs de l'hiver... A quoi servirait l'été, en effet, si ce n'est à préparer les réunions et les toilettes de cette bienheureuse saison, où les lustres remplacent le soleil avec tant d'avantage, selon l'opinion des jeunes *merveilleuses?* On parle déjà de l'Opéra italien; on annonce que Graziani, l'excellent baryton que Paris n'a point oublié, reviendra pour la fin de la saison; on nous apprend enfin que l'orchestre sera dirigé par un nouveau chef, M. Scoz-Cdopole... Vous croyez peut-être à une faute d'impression? Pas du tout; cet alignement de caractères, qui ne sont pas habitués à se présenter de front, compose bien exactement le nom du nouveau chef d'orchestre du Théâtre-Italien. Qu'importe, après-tout? Ce qui ne peut s'énoncer se chante, et où pourrait-on mieux qu'au Théâtre-Italien appliquer ce procédé de simplification?

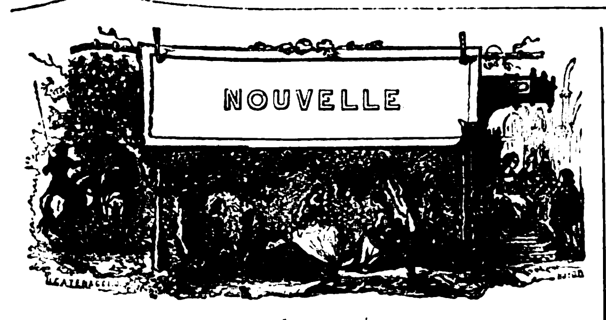
Parmi les nouvelles théâtrales, il en est une plus grave à elle seule que toutes les autres ensemble : la querelle de M. Got avec le Théâtre-Français. Si l'on ne comprend pas la Comédie-Française sans M. Got, ajoutons que l'on ne comprend pas davantage M. Got sans la Comédie-Française. Il veut s'éloigner... elle ne veut pas qu'il s'éloigne : de là, procès.

La Comédie-Française a-t-elle tort? Je l'ignore, je ne veux pas le savoir, pour soutenir à mon aise qu'elle doit avoir raison. Que ne suis-je *gouvernement!* Hélas! pourquoi y a-t-il des tribunaux en France? Il serait si simple et si facile de déclarer la Comédie-Française en danger, de faire garder M. Got à vue par quatre hommes, joignons-y même un caporal, et de l'obliger ainsi à continuer de nous charmer par son talent si fin, si intelligent, à la fois comique et dramatique... Mais on ne me consultera pas dans cette circonstance; personne ne me demandera mon avis, pas même M. Got, auquel j'aurais pourtant quelques mots à adresser; je lui aurais dit :

« D'autres que vous sont partis *excellents* et sont revenus bien médiocres, et tous leurs efforts pour effacer les *mauvais plis* contractés loin de la rue Richelieu ont abouti tout au plus à diminuer leur médiocrité. »

EMMELINE RAYMOND.





LA NÉCROBIE.

Il y a quelques années je fus pris d'un accès de misanthropie, à la suite d'un vif chagrin, et, résolu à fuir la société de mes semblables, je me réfugiai dans un petit village de Normandie.

Je vécus là, pendant les premiers jours, comme un ours dans sa tanière; mais je ne pus cependant rester tellement étranger à ce qui se passait autour de moi que je ne remarquasse mon voisin de campagne. C'était un grand vieillard, au corps maigre et sec, serré et boutonné jusqu'au cou dans une longue redingote grise, comme un parapluie dans son fourreau. Ce long corps était surmonté d'une grosse tête osseuse et jaune, qu'on eût dite sculptée dans un morceau de vieil ivoire. Son front large et chauve, ses petits yeux gris scintillant dans l'ombre de deux épais sourcils blancs, son grand nez en bec d'aigle, surplombant une bouche largement fendue, tout cela lui donnait un air étrange, un air d'oiseau de proie.

C'était bien cependant le meilleur homme de la terre que le docteur Pierre (on ne le connaissait pas sous d'autre nom dans le village); toujours prêt à prodiguer ses soins en cas de maladie, et ses conseils ou même sa bourse à ceux qui en avaient besoin. C'était la Providence du pays. — Voilà ce que j'appris, grâce à la loquacité de la bonne femme qui s'occupait de mon modeste intérieur.

Les premières fois que nous nous rencontrâmes, le docteur et moi, je le saluai; car être misanthrope ne dispense pas d'être poli. Peu à peu son air de bonté et de franchise me captiva, et, le premier, je lui adressai la parole. Huit jours à peine s'étaient écoulés, que ma misanthropie d'emprunt s'était fondue devant la bienveillante bonhomie du docteur, comme la neige sous les chauds rayons du soleil de mars; et, réconcilié par lui avec l'humanité, nous devînmes les meilleurs amis du monde, autant que le permettait au moins la grande disproportion d'âge qui existait entre nous. De jour en jour j'appréciai davantage les nobles qualités de cet excellent homme, et bientôt je ne sus plus me passer de sa compagnie.

C'était un véritable puits de science que ce docteur Pierre, bien que lui-même parût l'ignorer. Il avait tout étudié, tout vu par ses propres yeux pendant ses longs voyages, car il avait parcouru la terre entière. Il avait laissé la trace de ses pas dans les neiges du Spitzberg et dans les sables brûlants du Sahara; il avait erré dans les immenses plaines herbeuses de l'Amérique et dans les jungles touffus de l'Inde; et, de chacune de ces contrées, il avait rapporté quelque objet curieux, arme, vêtement, bijou ou peau de bête, qu'il avait attaché comme un trophée aux murs de sa demeure.

Tous ces objets rares et étranges, qui tapissaient les murs de son cabinet de travail, en faisaient, pour un étranger, un véritable musée d'ethnologie; mais, pour le docteur, c'étaient autant de souvenirs vivants, d'hiéroglyphes familiers, au moyen desquels il relisait sa propre Odyssée. Là, c'était le costume complet d'un chef Pawnie de l'Amérique du Nord, en peau de cerf wapiti, tout brodé en piquants de porc-épic, et élégamment frangé de chevelures scalpées, dont le chef lui-même avait fait présent au docteur, en reconnaissance des soins qu'il lui avait prodigués pendant une cruelle maladie. A côté, brillait une parure en plumes de couleurs éclatahtes, qui lui avait été donnée par la reine des Botocoudos. Ici, s'étalaient des pagnes en écorce de palmier, ornés de dessins bizares; là, des panoplies formées de pagayes et de casse-têtes en bois de fer, travaillés et ciselés avec un art merveilleux. Puis, c'étaient des colliers et des bracelets en griffes d'ours, en dents de carcajou ou en coquillages; des armes de toute espèce, depuis l'informe massue en bois brut et la flèche en os du grossier Africain, jusqu'au kandgiar ciselé et damasquiné de l'Inde, jusqu'aux flèches barbelées et au kris empoisonné des Javanais. Puis, de tous côtés, des idoles grimaçantes et terribles; des peaux de lions, de tigres, de jaguars, d'ours blancs et noirs, etc., servaient partout de tapis et de rideaux. Il y avait là de quoi enrichir dix magasins de curiosités et d'histoire naturelle.

Un jour, qu'ayant été faire ma visite accoutumée au bon docteur, je regardais toutes ces dépouilles humaines et animales, j'avisai dans un angle un petit cadre rond en bois d'ébène que je n'avais pas encore remarqué. Ce cadre était recouvert d'une glace, et au milieu était fixé, par une longue épingle qui lui traversait le corps, un petit insecte à peine gros comme une mouche. Cet insecte n'avait par lui-même rien de bien remarquable; sa tête était noire, surmontée de deux petites cornes; son corselet roux et ses ailes en étui ou élytres d'un bleu clair. Mais, au-dessous, étaient écrits ces mots : NÉCROBIE DE LATREILLE, 13 *septembre* 1793.

J'allais demander le sens de cette inscription au docteur, lorsque, tournant la tête, je le vis qui me regardait en souriant, comme s'il devinait la question que j'allais lui adresser.

« Ah ! ah ! vous regardez la Nécrobie, n'est-ce pas? et vous vous demandez ce que fait là ce petit insecte, encadré et étiqueté avec tant de soin ?

— Justement, » répondis-je.

« Vous savez sans doute ce que signifie le mot *Nécrobie ?* » me dit le docteur.

« Mais, si je ne suis pas trop brouillé avec les racines grecques, ce joli mot signifie une assez vilaine chose; ne veut-il pas dire *qui vit sur les morts*, et n'indique-t-il pas que cet insecte, comme beaucoup d'autres, se repaît sur les cadavres?

— Le mot peut en effet se traduire ainsi, » dit le docteur, mais ce n'est cependant pas là sa véritable signification, et l'insecte qui porte ce nom ne vit pas sur les cadavres, mais bien sur les fleurs. *Nécrobie* veut dire *la vie du mort;* et le célèbre naturaliste Latreille lui a donné ce nom, parce qu'il lui dut son salut. Je puis dire aussi que ce petit insecte a exercé sur ma vie une grande influence.

— Ah ! cher docteur, » m'écriai-je, « vous piquez singulièrement la curiosité dont la nature m'a si largement doté, et s'il n'y avait pas d'indiscrétion à vous demander le récit de cette histoire....

— Nullement, » dit l'excellent homme. « Si, comme tous les jeunes gens, vous aimez à écouter les histoires, comme tous les vieillards, moi, j'aime à les raconter. Asseyez-vous donc là près de moi, sur cette peau de bison, et je vais satisfaire votre curiosité. »

Je m'installai aussitôt à la place qu'il m'indiquait, et, voyant que je lui prêtais toute mon attention, l'aimable vieillard commença en ces termes :

« Ce récit se rattache aux années de ma jeunesse, et à une époque féconde en événements. C'était en 1793, j'avais vingt ans à peine, et j'étudiais la médecine à Bordeaux, sous les auspices du célèbre Barthez. On mûrissait vite alors, et, comme la moindre imprudence, la plus petite légèreté pouvait coûter la vie, on était sérieux avant l'âge. J'étais donc un homme fait, un citoyen, et je partageais mon temps entre la médecine et la politique, passant au club les instants que je pouvais dérober à l'hôpital.

« C'était une terrible époque, je vous assure. L'Europe entière s'était coalisée contre nous, et la France républicaine, qui avait perdu son prestige moral depuis les massacres de septembre et l'exécution du 21 janvier, était mise hors la loi et bloquée comme une ville forte. Nos armées, d'abord victorieuses, étaient partout repoussées et battaient en retraite; et les chefs du parti extrême, exaspérés par la crainte et la colère, criaient à la trahison en demandant la punition des traîtres. — Or les traîtres, suivant eux, c'étaient tous ceux qui s'opposaient aux mesures violentes et sanguinaires; c'étaient surtout les Girondins et tous ceux qui, comme eux, voulaient qu'on observât les lois et la Constitution, et osaient parler de modération. Cette lutte terrible entre les deux partis qui divisaient la France devait être mortelle pour l'un d'eux; le parti le plus fort, celui auquel se rattachaient toutes les mauvaises passions l'emporta, et les Girondins succombèrent. En vain tentèrent-ils de soulever les provinces, en vain la belle et courageuse Charlotte Corday frappa-t-elle Marat, le chef du parti sanguinaire. La tyrannie ne tenait pas à un homme, elle tenait à un parti. On accorda à Marat les honneurs du Panthéon, et la tête de l'infortunée jeune fille roula sur l'échafaud, précédant de trois mois celle de Marie-Antoinette et de ses amis les Girondins.

« Ainsi, ceux-là mêmes qui avaient préparé et commencé la révolution, ceux qui, à juste titre, s'en estimaient les héros, en devenaient les victimes. Ils avaient rêvé la paix et les félicités de la philanthropie, et ils se réveillaient au milieu de sanglants désastres; ils avaient cru organiser la liberté, et ne récoltaient que la plus épouvantable des tyrannies; et, comme pour couronner ces excès sanguinaires, les vainqueurs décrétèrent l'abolition du christianisme, qu'ils remplacèrent par le culte de la déesse Raison !

« De telles lois, on le comprend, ne pouvaient s'imposer que par la violence, et, pour les appuyer, on décréta la levée en masse du peuple et la loi des suspects. — Ce fut alors que régna, dans toute sa force, le régime de la Terreur. Affreux temps, je vous assure, mon jeune ami ! où la tristesse, la compassion, le silence même, devinrent suspects, et où le seul titre de modéré était un arrêt de mort. Il fallait cacher sa douleur de la mort d'un ami, d'un parent, si l'on ne voulait s'exposer à périr soi-même; il n'était même pas permis à une mère de pleurer son fils. Tout donnait de l'ombrage aux dictateurs. Un citoyen avait-il de la popularité? c'était un rival dangereux, qui pouvait susciter la guerre civile. Il était suspect. — Fuyait-on la popularité, et vivait-on retiré? on était encore suspect. — Étiez-vous riche? il y avait danger de corruption : suspect. — Étiez-vous pauvre? il fallait vous surveiller de près, car nul n'est plus entreprenant que celui qui n'a rien. — Il suffisait enfin de la dénonciation du premier misérable venu, à qui il pouvait déplaire de voir votre tête sur vos épaules, pour être jeté en prison, et, quand une fois l'on était en prison, on n'en sortait guère que pour marcher à la place de la Révolution, autrement dit au supplice. Aussi les prisons regorgeaient-elles, et bientôt, celles-ci ne suffisant plus à contenir les suspects, on employa les églises et les séminaires, devenus inutiles, à l'incarcération des trop nombreuses victimes des accusateurs publics. Les malheureux entassés dans ces lieux malsains succombaient fréquemment à la maladie et au désespoir, lorsqu'on leur faisait trop longtemps attendre la déportation ou la guillotine. Il est vrai qu'on menait rondement la justice en ce temps-là.

« Les élèves des hôpitaux étaient parfois chargés de visiter quelques-unes de ces prisons, et il m'était échu en partage le séminaire, vaste bâtiment depuis longtemps abandonné, et transformé en prison pour les besoins du moment. Dans l'une des salles basses étaient enfermés plus de quarante prêtres réfractaires, c'est-à-dire qui avaient refusé le serment, ou qui, l'ayant prêté, étaient soupçonnés de n'être pas sincères. Qu'avait-on d'ailleurs besoin de prêtres, puisqu'il n'y avait plus de culte? Ces infortunés attendaient donc, dans les angoisses les plus poignantes, que l'on décidât de leur sort, c'est-à-dire que le terrible tribunal optât entre la mort et la déportation.

« L'homme commis à la garde des prisonniers avait mérité ce poste de confiance par les nombreuses dénonciations qu'il avait faites, et l'aspect du citoyen geôlier était aussi repoussant que son caractère. C'était un homme de taille moyenne, d'apparence robuste, mais mal bâti; il avait une épaule plus haute que l'autre, et sa tête, comme enchâssée entre ses épaules, était hideuse à voir. Une épaisse chevelure noire, crépue comme une toison, rejoignait une longue barbe en désordre qui couvrait entièrement les joues, et son œil unique, verdâtre et enfoncé sous un sourcil touffu comme une brosse, dénotait la fausseté, la haine et la bassesse. Pour achever de le peindre, il portait une carmagnole grise couverte de taches de graisse et de vin, et, sur sa tête, était enfoncé un de ces bonnets à poils qui distinguaient alors, parmi le peuple, les patriotes exagérés; un grand sabre battant sur ses mollets complétait son costume de sans-culotte. Ce hideux personnage avait, suivant la mode du temps, adopté un nom de l'ancienne Rome, et, d'après le conseil de quelque mauvais plaisant sans doute, il avait pris celui d'Horatius Coclès. Ce geôlier émérite avait fait établir un guichet s'ouvrant au dehors pour pouvoir, sans être vu, surveiller à toute heure, ses pensionnaires, comme il les appelait.

« Chaque matin, je me rendais à la prison pour panser un pauvre vieil évêque auquel le zèle maladroit de ses serviteurs pour le défendre avait attiré de fort mauvais traitements, tout en leur coûtant la vie. Ce vénérable prélat, connu par ses vertus et la fermeté de ses principes, donnait à ses frères d'infortune, malgré son grand âge et ses souffrances, l'exemple du courage et de la résignation, les exhortant sans cesse à supporter les injures et à pardonner à leurs bourreaux.

« Près de lui se tenait habituellement un jeune prêtre à la figure douce et pensive, dans les yeux duquel se peignait une triste résignation mêlée de regrets. Lorsqu'il levait sur moi son regard mélancolique pour m'interroger sur l'état du pauvre vieil évêque, je me sentais, malgré moi, ému de pitié et de sympathie. — Un matin, qu'il m'interrogeait suivant son habitude, je lui dis à voix basse :

« Le pauvre digne homme n'a plus longtemps à souffrir. Mais vous, n'avez-vous donc aucun moyen d'échapper au triste sort qui vous attend? Ne connaissez-vous personne qui puisse faire ouvrir devant vous les portes de la prison? L'arrêt de déportation a été prononcé hier, et avant huit jours il recevra son exécution.

— Hélas ! » me répondit-il en baissant la tête sur sa poitrine, « je n'ai aucun moyen d'y échapper; je ne connais personne.

— Mais pourquoi ne prêtez-vous pas le serment? » lui dis-je en hésitant.

« Parce qu'il est contraire à ma conscience. Puis, » ajouta-t-il en souriant tristement, « cette lâcheté, que vous n'approuveriez pas vous-même, ne me sauverait pas. Il est déjà trop tard; mes croyances et mon caractère m'ont condamné d'avance.

— Mais peut-être vous exagérez-vous la gravité de votre position, » lui dis-je, m'efforçant de faire pénétrer dans son cœur un espoir que je n'avais pas moi-même. « De quoi vous accuse-t-on?

— Eh ! le sais-je moi-même? » dit-il.

« Alors il me raconta en quelques mots son histoire : — Il avait perdu ses parents de bonne heure, et s'était trouvé seul au monde avec une sœur plus âgée que lui d'une dizaine d'années, qui le chérissait comme une mère, et lui avait inspiré une vive piété. Après avoir fait ses études au séminaire, il s'était fait ordonner prêtre, mais sans s'attacher à aucune paroisse, et avait vécu avec sa sœur de leur modeste revenu à Brives-la-Gaillarde, lieu de leur naissance. Il avait ainsi, pendant six années, vu s'écouler ses jours au sein d'un bonheur tranquille, employant son temps à faire du bien aux hommes, à prier Dieu, et à étudier les merveilles de la nature. Bientôt la tourmente révolutionnaire gronda autour de lui; mais, tout à ses devoirs de chrétien et aux études qu'il affectionnait, il semblait ne pas s'en apercevoir, ou pensait que, n'ayant jamais fait de mal à personne, nul ne songerait à lui en faire. Il se trompait cependant. Bientôt éclata la terrible journée du 10 août, si fatale à la royauté; la constitution civile du clergé fut décrétée, et l'on poursuivit avec rigueur les prêtres qui refusaient le serment. La peine de la déportation fut prononcée contre eux; on les rechercha, on les traqua comme des animaux malfaisants. Le pauvre abbé crut que sa conscience et son devoir lui défendaient de prêter ce serment, et, fort de l'approbation de sa sœur, de celle qu'il regardait comme sa mère, il résolut de s'expatrier. Mais ce n'était pas chose facile que de sortir de France sans être reconnu et arrêté en route. Après avoir erré de village en village, obligé de recourir à la charité de plusieurs braves gens dont il avait acquis la reconnaissance dans des temps plus heureux, il avait enfin réussi à gagner la demeure d'un parent éloigné, qui avait consenti à lui donner l'hospitalité, malgré la terrible responsabilité qu'il assumait ainsi. Là, obligé de vivre enfermé pendant le jour dans une cachette étroite, incommode, presque privé d'air et de lumière, tremblant plus encore pour son généreux hôte que pour lui-même, il éprouvait des alarmes continuelles, auxquelles venait se joindre l'inquiétude que lui causait le sort de sa sœur bien-aimée. Il menait cette vie noc-



turne et misérable depuis près d'une année, lorsqu'une imprudence le fit découvrir. Un voisin, patriote avancé et intéressé, l'ayant reconnu, s'empressa d'aller faire part de sa découverte à l'accusateur public pour profiter de la gratification de 100 francs promise à ceux qui faisaient arrêter un prêtre. Le lendemain, le juge de paix, accompagné de quatre gendarmes, entra dans la maison, et trouva le pauvre abbé dans une mansarde, où, ignorant le danger qui le menaçait, il lisait tranquillement son bréviaire.

« Jeté en prison avec de nombreux compagnons d'infortune, l'ordre avait été donné de les diriger sur Bordeaux pour y être jugés. Conduits dans des charrettes, comme des malfaiteurs, voyageant lentement et par étapes, on leur faisait passer la nuit dans les églises, couchés sur des bottes de paille distribuées parcimonieusement. Pendant les haltes, ils séjournaient sur les places publiques, entourés d'une haie de gardes nationaux, et ils restaient exposés tantôt à la pluie, tantôt aux ardeurs du soleil, et toujours aux outrages de la populace.

« La mort n'est-elle pas préférable à une semblable existence? » me disait-il en terminant son récit. « Eh bien! que la volonté de Dieu s'accomplisse! »

« Je lui serrai la main en silence, et m'éloignai plein de tristesse, sentant que je ne pouvais rien faire pour lui. — Comme je sortais de la prison, le geôlier, dardant sur moi son œil verdâtre, à moitié caché sous les poils de son bonnet, me dit :

« Tu as bien des égards pour les ci-devant, citoyen carabin; prends garde que l'autorité n'ouvre les yeux sur toi; ne sais-tu pas que toute marque d'intérêt pour un ennemi de la nation est un crime?

— Fais ton service, geôlier, et ne te mêle pas du mien, » lui dis-je en le toisant avec mépris.

« C'est bon, c'est bon; ne fais pas tant le fier, monsieur le carabin; j'ai l'œil sur toi, et je ferai mon rapport à qui de droit. »

« Je m'éloignai en haussant les épaules, plein de dégoût et de mépris pour ce misérable.

« Le lendemain, je me rendis à l'heure accoutumée auprès du pauvre vieil évêque; la vie ne tenait plus chez lui que par un fil; et, après avoir pansé ses blessures avec le soin habituel, je m'approchai du jeune prêtre.

« Celui-ci m'avait à peine regardé lorsque j'étais entré, tout absorbé qu'il était dans la contemplation d'un petit objet dont je n'avais pu d'abord distinguer la nature. Lorsque je m'approchai de lui, je vis qu'il tenait à la main un petit insecte qu'il avait piqué sur un bout de bouchon, et je ne pus retenir un mouvement de surprise en voyant cet homme si occupé d'un insecte alors que sa vie était menacée.

« Cet insecte est donc bien précieux? » lui dis-je.

« Il est fort rare, » me répondit l'abbé, « et ce serait une précieuse trouvaille pour un entomologiste.

— En ce cas vous devriez me le donner, car je connais un amateur de la ville qui s'occupe beaucoup d'histoire naturelle, et possède une fort belle collection.

— Volontiers, » me dit le jeune prêtre en me présentant l'insecte. « Dites alors à votre ami que c'est une espèce nouvelle, et que vous le tenez de l'abbé Latreille, qui va mourir avant d'avoir pu terminer son ouvrage sur l'histoire naturelle des insectes. Peut-être connaîtra-t-il mon nom, car j'ai déjà publié quelques travaux. »

« Je sortis aussitôt, voyant dans cette circonstance singulière une lueur d'espoir d'être utile à mon nouvel ami. Mais, à la porte, je trouvai l'ignoble geôlier qui me barra le passage.

« — Un moment, un moment, citoyen carabin! » s'écria-t-il d'une voix rauque et avinée, et en laissant paraître une satisfaction haineuse. « Nous allons voir si tu pourras te charger impunément des commissions des ci-devant. J'ai bien vu le calotin te remettre quelque chose peut-être; un plan de conspiration, sans doute. Oui, oui, nous allons voir. » Et il appela : « Citoyen sergent! citoyen sergent! »

« La surprise et l'indignation m'avaient rendu muet, et je ne songeais même pas à forcer le passage, lorsque le sergent accourut en toute hâte, suivi de deux gardes nationaux.

« Eh bien! qu'y a-t-il donc? » dit-il en me regardant.

« Il y a, » dit le geôlier, « que le citoyen carabin est un traître, qui s'entend avec les ennemis de la répu...... »

« Il n'eut pas le temps d'achever.

« — Un traître! moi? » m'écriai-je exaspéré; et, avant que les gardes nationaux eussent pu intervenir, je déchargeai au milieu de la poitrine du misérable dénonciateur un si violent coup de poing, qu'il alla rouler à dix pas de là.

« Touché, » dit en riant le vieux sergent, ancien soldat à moustaches grises, qui, comme tous les honnêtes gens, éprouvait un profond dégoût pour cet homme méprisable. — Allons, allons, mon brave, » dit-il, en se mettant devant le geôlier qui, s'étant relevé et écumant de rage, faisait mine de tirer son sabre. « Rengaînons, s'il vous plaît, et voyons de quoi il s'agit.

— Oui, » vociféra le geôlier en me montrant le poing; « ce gueux d'aristocrate a reçu d'un des prisonniers un petit paquet; ce doit être une conspiration. Sergent, je te somme d'arrêter ce traître et de le fouiller; je t'en rends responsable si tu ne le fais pas, et je te dénoncerai avec lui.

— Ah! pas de sottises, cloporte, » dit le vieux sergent en retroussant sa moustache grise. » Et toi, citoyen, qu'as-tu à répondre à cette accusation?

— Oh! citoyen sergent, bien peu de chose, » dis-je en lui montrant l'insecte; « l'un des prisonniers a trouvé par terre ce petit insecte, et je le lui ai demandé pour le donner au citoyen Bory, qui fait collection de ces petites bêtes. Voilà toute la conspiration.

— Et c'est pour ça que tu nous déranges, citoyen portier? Tâche donc un peu dorénavant de mieux te servir de ton œil. Allons, vous autres, par file à droite, en avant, marche! » Et il sortit en me faisant passer devant lui, tandis que le geôlier, rendu plus furieux encore par les ricanements des gardes nationaux, me montrait le poing, en vomissant d'horribles imprécations. Puis, ne pouvant se venger sur nous, le misérable lâche courut à la porte de la prison dont il entr'ouvrit le guichet, et se mit à entonner une chanson impie et grossière. »

(*La fin au prochain numéro.*)

J. PIZZETTA.

En vente à la librairie Firmin Didot, rue Jacob, 56 : **La Civilité non puérile, mais honnête**, par Mme Emmeline Raymond, 1 gros volume de près de 400 pages (faisant partie de la *Bibliothèque des mères de famille*). Prix : 4 fr.

RECTIFICATION DES SIGNES DE LA TAPISSERIE PUBLIÉE DANS LE N° 33.

■ Noir. ▣ Ponceau clair. ▩ Ponceau foncé. ⊠ Vert anglais de nuance moyenne. ◻ Blanc. - Soie maïs. ▩ Soie violette.

Explication de la Charade.

Le mot de la Charade insérée dans notre dernier numéro est : *Pin-son*.



Joueur guidé par mon dernier,
Ne crains-tu pas que mon premier
Ne te conduise à mon entier?

A. M.



On trouve un dépôt de dentelles de Chantilly de couleur chez Mme Hussonmorel, rue de Saint-Pétersbourg, 14.

N° 28,815. Nous n'avons jamais publié la recette de ce vernis; on se le procure, ainsi que le borax, chez tous les marchands de vernis et de couleurs. Je ne comprends pas le paragraphe relatif au cadre. S'il y a eu une lettre envoyée *sans bande*, je ne l'ai pas vue. Je regrette d'avoir été mal comprise, car je n'ai jamais indiqué nulle part, que je sache, aucune préférence de ce genre. — *N°* 6,151, *Paris*. Quel plaisir aussi de rencontrer des sympathies exprimées d'une si charmante façon! Pris note de la demande. L'autre demande, celle qui se rapporte à la démonstration de *l'art* en question, a été bien méditée, mais le problème est loin d'être résolu; cela, en effet, ne se démontre pas mathématiquement, le compas en main; il n'existe point de règles définies, et celles-là même qui appliquent ces règles sont exactement dans la situation de M. Jourdain, car elles font de l'art sans le savoir, et se déclarent tout à fait incompétentes lorsqu'il s'agit d'expliquer leurs procédés. J'ai déjà cherché, je cherche encore sans me rebuter. Je serre de grand cœur la main que l'on me tend. — *Sarlat*. L'auteur du *Legs* remercie l'aimable abonnée qui veut bien être satisfaite de la nouvelle. On a reçu, on recevra encore des patrons de chemise et de pantalons. — *N°* 56,326, *Basses-Pyrénées*. Comme il devient matériellement impossible de faire tenir dans les patrons du journal les objets utiles que nous trouvons ou qui nous sont demandés, nous avons fondé les *Patrons illustrés*, qui complètent la *Mode illustrée*. Dans ces deux publications réunies, vous trouverez les objets que vous désirez. Quand on ne met pas de gilet à l'enfant, il faut bien lui faire porter des bretelles; quand il porte un gilet, on y attache le pantalon par des boutons. Quant aux autres questions, voir les articles *Modes*. — *N°* 58,760, *Saône-et-Loire*. On ne peut aller à une soirée dansante sans être habillée comme les autres femmes, c'est-à-dire avec une robe à corsage décolleté; rien n'oblige, je le répéterai toujours, à porter un corsage *trop* ou même seulement *très*-décolleté; mais arriver en corsage montant pourrait être considéré comme une affectation; on ne peut faire ce corsage montant en tulle, ou du moins cela ne se fait pas à Paris. — *N°* 9,900. Il n'y a, je pense, aucun inconvénient à enlever le jaune d'œuf avec une éponge, toutefois après l'avoir laissé sécher (l'œuf). Je ne connais pas du tout l'objet au sujet duquel on m'interroge, mais, regrettant de ne pouvoir donner le renseignement que l'on me demande, je le remplace par un renseignement qu'on ne me demande pas : on fabrique en Angleterre une eau parfaite pour le teint, qui s'appelle *Rowland's Kalydor*, et se vend à Paris, dans toutes les pharmacies anglaises, entre autres chez Roberts, place Vendôme 23; cela ne transforme pas un épiderme très-brun en un teint de lis et de roses; cela ne doit pas être considéré comme un remède infaillible et universel, enlevant les rides, faisant disparaître les taches, préservant de la migraine, guérissant à la fois les ophthalmies et les cors au pied; mais c'est une bonne petite eau, très-inoffensive, et produisant néanmoins sur tous les teints une amélioration relative, mais prononcée. — *N°* 872, *Seine-et-Oise*. Merci mille fois pour les recettes : le journal en fera son profit. — *N°* 23,656, *Seine-Inférieure*. Nous avons publié dans l'une de nos précédentes années (voir les tables des matières) un patron de cache-maillot. — *N°* 9,168, *Batignolles*. Ces objets ont été publiés à plusieurs reprises; voir nos tables des matières; nous y reviendrons. — *N°* 3,245, *Paris*. Nous répétons sans cesse qu'il est impossible d'insérer même une réponse dans le *prochain* numéro, et notre abonnée nous demande, pour ce même prochain numéro, qui s'imprimait quand elle nous écrivait, non-seulement des dessins, mais encore des patrons! Nous ne publions pas une feuille de patrons avec chaque numéro, et de plus, cette feuille, loin de pouvoir s'improviser, exige un travail très-minutieux et très-long; celui que l'on nous demande paraît d'ailleurs plusieurs fois dans le courant de chaque année. Mille regrets : nous ne publions pas d'initiales. — *N°* 39,369, *Isère*. Le velours épinglé teint en noir sera tout à fait convenable pour les toilettes de deuil ou autres, des fillettes. Pardessus en drap plutôt qu'en taffetas; on s'adressé directement à la maison Firmin Didot frères, fils et Ce, rue Jacob, 56, à Paris. — *N°* 29,109, *Vosges*. Le journal est fier des services qu'il rend, et sa rédactrice est heureuse des sympathies qu'on lui accorde. Les robes de mousseline blanche brodées ne se portent pas *à la ville*, à moins que l'on ait un équipage. Comme ressource pour l'avenir, je conseillerais donc plutôt une robe de soie blanche à deux corsages, l'un décolleté et qui pourra, grâce à ce second corsage, être plus tard utilisée pour robe de soirée, et plus tard encore teinte à dessins imprimés. Si cependant l'on tient à la robe brodée, le dessin devra se composer d'une bordure et d'un semé, les volants étant un peu délaissés. — *N°* 62,521. Nous n'avons jamais publié et ne pouvons publier un *patron* de coffre à bois; ces coffres sont faits par les menuisiers; nous publions seulement (et bien souvent) des bandes en tapisserie, avec lesquelles on recouvre les coffres à bois, en séparant ces bandes par d'autres bandes plus larges ou plus étroites, en reps ou velours de laine; il s'agit donc de décider seulement la dimension du coffre et de broder ses bandes en conséquence. J'ajouterai seulement que, le patron eût-il existé, nous n'aurions pu l'envoyer, puisque la bande d'abonnement jointe à cette lettre est déchirée à la place de l'adresse. — *N°* 35,038, *Bas-Rhin*. Nous avons publié dans le n° 31 de l'année 1864 plusieurs papillons pour travaux en tapisserie. — *C., Garonne*. Pour connaître le prix d'un objet quelconque indiqué dans le journal, il faut s'adresser, non à Mme Raymond, mais au négociant indiqué. La longueur des voiles longs est tout à fait facultative et varie de 60 centimètres à un mètre; la largeur est de 40 à 80 centimètres : ces détails ont déjà été indiqués. — *N°* 28,486, *Seine-et-Marne*. Nous avons publié durant l'automne et l'hiver dernier un grand nombre de *capelines* diverses en laine; d'autres modèles paraîtront, mais plus tard; prière à notre abonnée, si elle ne peut attendre, de choisir un modèle dans la collection du journal; la plus jolie forme est toujours celle à pointe au-dessus du front; on fait ces capelines *toujours* en laine, jamais en soie; je ne pourrais donner à cette place une explication aussi compliquée que l'est celle d'un travail de ce genre, qui ne peut d'ailleurs paraître sans un dessin. — *Une abonnée en Hongrie*. Le problème que l'on me pose est insoluble; c'est presque la quadrature du cercle; cet objet n'existe pas à Paris, du moins à ma connaissance. — *N°* 6,958, *Vienne*. Le fait est, pour dire la vérité, que l'on ne porte pas beaucoup de robes de mousseline brodée; mieux vaut encore faire un certain nombre d'entre-deux et les poser au-dessus de l'ourlet, en les séparant par une bande de mousseline un peu plus large ou plus étroite que les entre-deux. — N° 59,680, *Château de L...* Voir la réponse désignée par le mot : *C., Garonne*. Rien ne saurait être absolu en fait de sac de ce genre; nous en avons publié plusieurs modèles; un autre paraîtra dans le n° 39. Porter une ou deux boucles telles que les enverrait et les *expliquerait* M. Croisat. S'adresser, pour le filet, à la maison Sajou, rue Rambuteau, 52. — *N°* 24,745, *Saône-et-Loire*. On ne fait point de coffre à bois au crochet tunisien, et nous ne pourrons par conséquent publier un dessin de ce genre. La tapisserie est universellement employée pour recouvrir ces coffres. Il m'est de toute impossibilité de répondre dans le *prochain* numéro.

AVIS.

Nous répétons que l'Administration ne répond que des abonnements directement faits dans ses bureaux.

Lorsqu'il y a lieu à une réclamation, soit pour des numéros non reçus, soit pour un abonnement non servi, elle doit toujours être adressée *là où l'abonnement a été fait.*

Le délai accordé pour les réclamations est de quinze jours pour Paris et les départements, et d'un mois pour l'étranger.

Nous prions nos abonnées de Paris qui partent pour la campagne de vouloir bien nous envoyer leur changement d'adresse, accompagné d'une bande du journal, le lundi de chaque semaine, au plus tard, *ainsi que le coût de l'affranchissement en timbres-poste, soit* 20 *centimes pour un mois.*

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

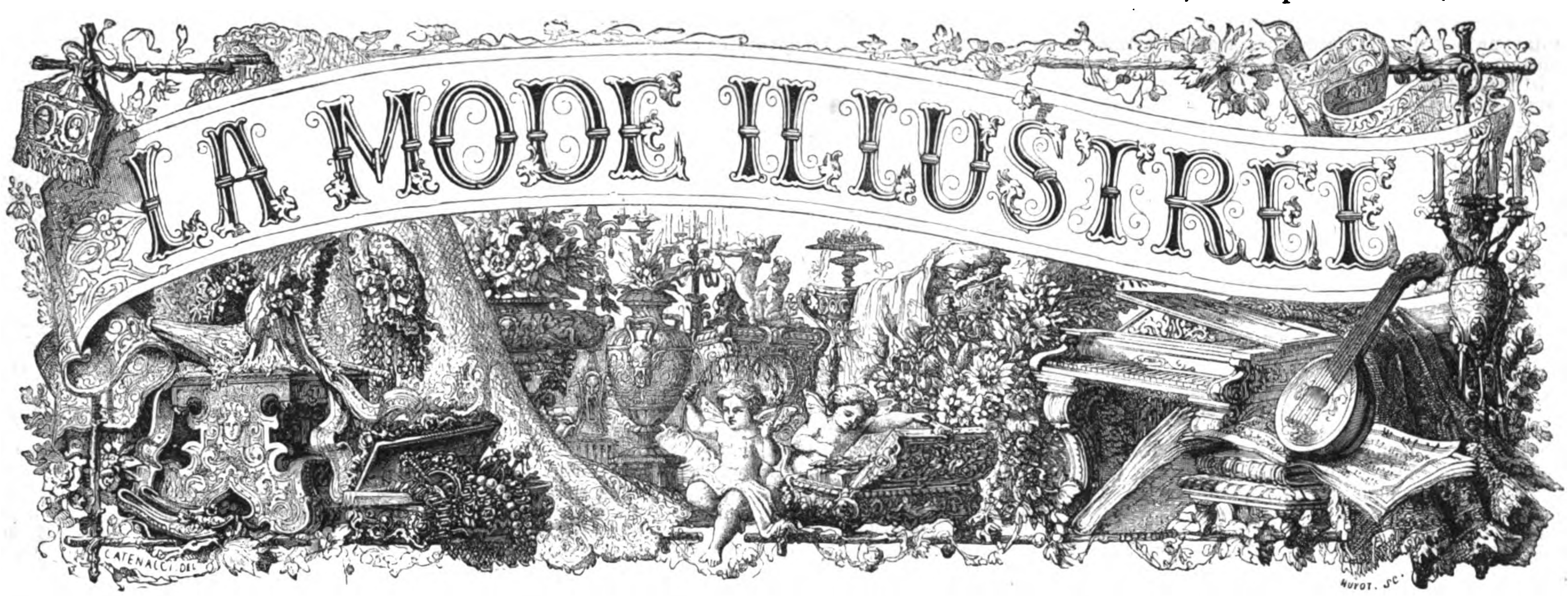
RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.
Parlons toujours avec sincérité.



N° 37. SIXIÈME ANNÉE. Dimanche, 10 septembre 1865.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 80 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (frais de poste compris).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (frais de poste compris).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cie, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (Pour l'étranger le port en sus). — LONDRES, 13, Bedford Street, Covent Garden, W. C. —

Toilettes d'enfants.

Toilette de petite fille de trois à cinq ans. Robe en mohair gris. Ceinture-corselet, avec six longues écharpes en cachemire rouge, soutachée de noir, et bordée de ruches en ruban noir. Des rosettes faites avec de la soutache noire ornent et fixent la ceinture-corselet.

Ce petit costume comporte des modifications de tous genres. On peut exécuter la ceinture-corselet en taffetas noir, l'orner de perles de jais, et la mettre sur toutes les robes. Pour toilette *parée*, on peut faire la ceinture en très-fin cachemire blanc, quasi transparent, et la poser sur une robe de taffetas ou de cachemire rose, ou bleu vif.

Toilette de petit garçon de deux à quatre ans. Jupe en mohair nuance *fauve*, soutachée en noir et bordée avec une ruche de cachemire violet. Veste à longs pans en cachemire violet.

N. B. Selon toute probabilité nous publierons prochainement le patron de cette veste.

TOILETTES D'ENFANTS.

Deux cols en frivolité et crochet.

MATÉRIAUX : Fil n° 16 et n° 120.

Nous avons publié, dans le courant de l'année 1863, l'explication détaillée avec les dessins à l'appui pour exécuter les travaux en frivolité.

Les deux modèles que nous publions aujourd'hui sont le résultat d'une heureuse alliance conclue entre la frivolité et le crochet.

N° 1. — La frivolité sert à former deux rangées de feuilles disposées en sens contraire, exécutées avec le plus gros coton. Chaque feuille se compose de 9 doubles nœuds et de 4 picots longs; on fait d'abord 2 doubles nœuds, chacun composé d'un nœud à l'envers et d'un nœud à l'endroit, — puis, un picot, — un nœud à l'envers, — 1 nœud à l'endroit, — 1 à l'envers, — 1 picot, — 1 nœud à l'endroit, — 1 à l'envers, — 1 à l'endroit, — 1 picot, — 1 à l'envers, — 1 à l'endroit, — 1 à l'envers, — 1 picot, — 1 à l'endroit, — 2 doubles nœuds; on forme une bouclette avec cette rangée de nœuds et on laisse un demi-centimètre d'intervalle entre cette feuille ou *bouclette* et la suivante. Après en avoir fait 71 pareilles, on coupe le brin, on le fixe en le cousant derrière la dernière feuille; on en fait autant pour le brin du commencement. On prend le coton fin, et l'on commence le travail au crochet.

1er *tour.* — 2 mailles simples dans chacun des picots de la première feuille marqués 1, 2, 3, 4, — après chaque picot 3 mailles en l'air. — On passe la seconde feuille dirigée en sens inverse. Dans les picots 5, 6, 7, 8, 2 mailles simples; après chaque picot, 3 mailles en l'air, — ainsi de suite. Pour former le coin, on fait, après le dernier picot de la dernière feuille, 5 mailles en l'air, — une bride dans le creux de cette feuille, — 3 mailles en l'air, — 2 mailles simples dans le plus proche picot de la première des feuilles dirigées en sens inverse, et sur lesquelles on travaille comme cela vient d'être indiqué pour les autres feuilles, avec cette différence, que, sur les picots de deux feuilles se joignant, on fait seulement une maille simple, ce qui rétrécit ce côté qui représente l'encolure. Le coin est formé comme le précédent; on attache le brin au premier coin dans les 3 mailles en l'air succédant à la bride.

2e *tour.* — Sur les feuilles formant le côté de l'encolure on fait : 10 mailles en l'air, — une maille simple dans le milieu des petits festons de mailles en l'air de la première feuille; — * 8 mailles en l'air, — une maille simple dans le feston du milieu de la feuille suivante. Recommencez depuis * jusqu'à l'autre coin, où l'on fait, après la dernière feuille, 10 mailles en l'air, — une maille simple sur les 3 mailles en l'air précédant la bride, — ensuite 3 mailles en l'air, — une bride sur le premier feston de mailles en l'air de la première feuille, — 3 mailles en l'air, — une bride sur le même feston, — 3 mailles en l'air, — 2 brides séparées par 3 mailles en l'air, sur le feston suivant, — 3 mailles en l'air, — une bride sur le dernier feston de cette feuille, — 3 mailles en l'air; — * une maille simple sur le trait d'union joignant deux feuilles, — 3 mailles en l'air, — une bride sur le premier feston de la feuille suivante, — 3 mailles en l'air, — 2 brides séparées par 3 mailles en l'air sur le feston du milieu de la feuille, — 3 mailles en l'air, — une bride sur le dernier feston, — 3 mailles en l'air. Recommencez depuis *, jusqu'au coin, fait comme le précédent.

3e *tour.* — D'abord sur l'encolure : 3 mailles en l'air, — 4 brides séparées par 3 mailles en l'air, sur les 10 mailles en l'air du tour précédent, — une maille en l'air *, — une bride dans la première maille du feston de 8 mailles en l'air du tour précédent, — 5 mailles en l'air, — une bride dans la dernière des 8 mailles, — une maille en l'air. Recommencez depuis * jusqu'au coin, que l'on fait comme le précédent, y compris les mailles faites sur les 10 mailles en l'air du tour précédent. On coupe le brin après l'avoir fixé, — on l'attache entre la 3e et la 4e des brides, faites en dernier lieu sur les 10 mailles en l'air; on fait 4 brides, — une maille simple sur les 3 mailles en l'air auxquelles on vient d'attacher ce brin, — 1 picot (c'est-à-dire 6 mailles en l'air, — une maille simple dans la première de ces 6 mailles), — encore 3 picots; — une maille simple sur le feston de mailles en l'air qui dépasse le premier picot de la première feuille du coin; 5 brides, une maille simple dans le feston suivant, — 4 picots, — une maille simple, — 5 brides dans le second feston (en

sautant un feston); — †4 picots, — une maille simple sur le deuxième feston de la feuille suivante, — 5 brides sur le troisième feston, — une maille simple sur le quatrième feston. Recommencez depuis † jusqu'au coin, sur lequel on travaille comme sur le précédent. Le col est terminé.

Nº 2. — Comme le précédent, ce col se compose de crochet et de frivolité ; c'est dans ce dernier genre de travail que l'on fait, avec le plus gros coton, 100 feuilles en deux sens inverses. Chaque feuille se compose de 8 doubles nœuds, — 1 picot, — 8 doubles nœuds ; on garde le même coton pour l'encadrement du col qui se fait en allant et revenant; on commence à l'avant-dernière feuille.

1er *tour*. — 3 mailles simples sur le picot de cette feuille, — 10 mailles en l'air qui forment l'un des côtés transversaux du col, — 3 mailles simples sur le picot de la dernière feuille qui a été faite, — 5 mailles en l'air, — et, sautant toujours une feuille intermédiaire (ces feuilles forment le côté de l'encolure), on fait toujours, alternativement, 3 mailles simples, — 1 picot, — 5 mailles en l'air ; on fait 10 mailles en l'air pour l'autre côté transversal, puis on travaille sur le côté de l'encolure, comme cela vient d'être indiqué, avec cette différence, qu'au lieu de 5 mailles en l'air, on en fait toujours quatre.

2e *tour*. — On retourne le col, et l'on travaille sur l'envers : une maille simple dans chaque maille du tour précédent, — mais on augmente de quelques mailles à chaque coin.

3e *tour*. — On retourne l'ouvrage : * une bride, — 2 mailles simples, — une bride, le tout sur les quatre premières mailles du tour précédent, — 2 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 2 mailles. Recommencez depuis *. A chaque coin on fait les 2 mailles simples dans une seule maille, et l'on ne passe qu'une maille sous les deux mailles en l'air.

4e *tour*. — Retournez l'ouvrage; comme le 2e tour.

On prend le coton fin, et l'on exécute la dentelle, qui se compose de deux tours. On attache le brin à l'un des deux coins.

1er *tour*. — Une maille simple; — * 3 mailles en l'air sous lesquelles on passe une maille du tour précédent, — une maille simple, — 7 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 3 mailles, — une maille simple. Recommencez depuis *.

2e *tour*. — Dans la première maille simple du tour précédent, on fait une maille simple, — 5 mailles en l'air, — une maille simple sur le feston de 7 mailles en l'air; — * 3 picots (chacun de 6 mailles en l'air et d'une maille-chaînette faite dans la première), — une maille simple sur le même feston de mailles en l'air, — 5 mailles en l'air, sous lesquelles on passe le plus proche feston de 3 mailles en l'air du tour précédent, — une maille simple sur le plus grand des festons suivants. Recommencez depuis *.

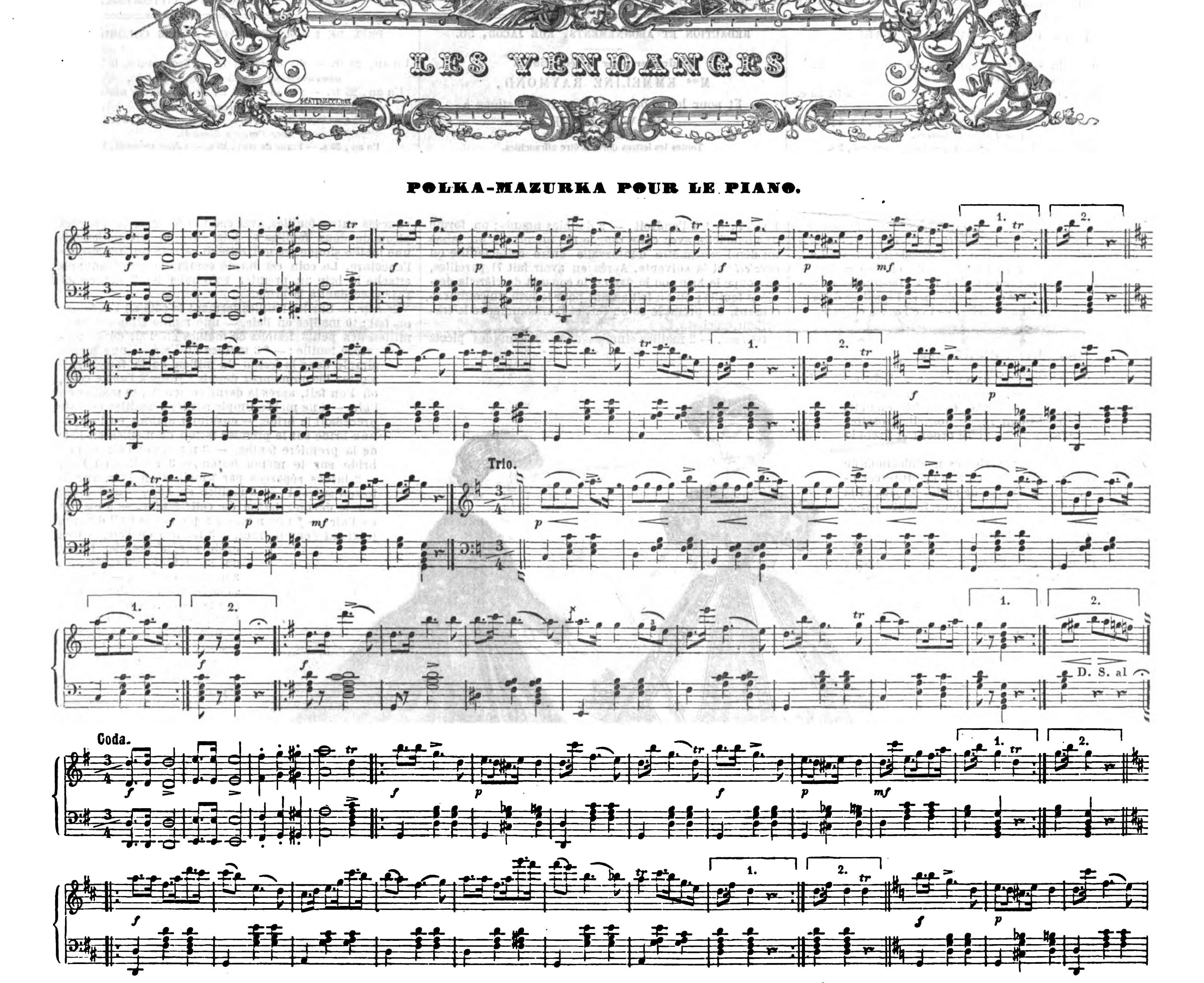
Coussin en application.

Le fond de ce coussin est en drap bleu bluet. Le dessin est fait en application de velours noir. Les applications sont bordées de chaque côté avec une soutache d'or, fixée par des points transversaux faits en soie noire. Au milieu de l'*application* court un bouillonné d'or.

Pantoufle sur canevas Java.

Notre modèle est fait en canevas *Java*, sans *fond* par conséquent pour la broderie, qui représente trois nœuds de dimension graduée, retenus par des boucles. La pantoufle est doublée en taffetas rouge.

Un dessin spécial reproduit le plus petit des trois nœuds en grandeur naturelle ; on y voit la direction des points qui sont *enchevêtrés*, et même la diversité des teintes. La partie la plus claire est en soie rouge très-claire, — la partie la plus foncée en soie noire ; les nuances intermédiaires sont en laine rouge; les boucles sont faites avec des perles d'acier. Il est facile de tracer sur le canevas le nœud dont nous donnons le dessin, et d'agrandir les





LA MODE ILLUSTRÉE.

Bureaux du Journal, 56, Rue Jacob, Paris.

Toilettes de Mlles RABOUIN, 67, rue N^{ve} des P^{ts} Champs

contours des deux nœuds suivants; le premier est celui qui est le plus rapproché de la pointe de la pantoufle.

Deux dessins pour fonds de pantoufles
OU DE COUSSINS.

Nº 1. — Croix ordinaires, divisées en carreaux par des lignes droites composées de croix longues ayant six fils en hauteur, deux fils en largeur; ces croix sont faites avec de la soie de même couleur que la laine employée pour le fond.

Nº 2. — Croix ordinaires avec semé de perles.

Brosse brodée.

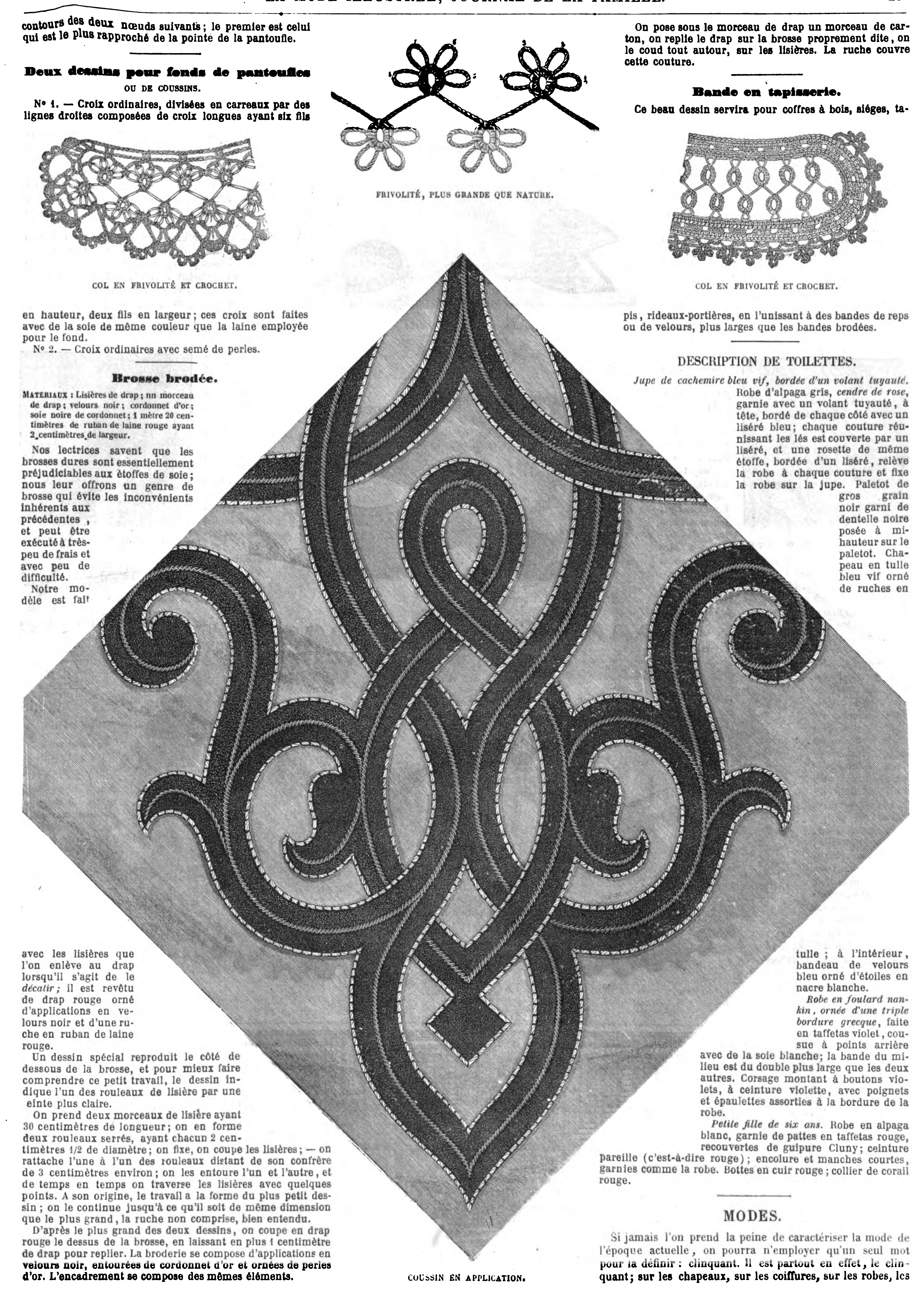
MATÉRIAUX : Lisières de drap; un morceau de drap; velours noir; cordonnet d'or; soie noire de cordonnet; 1 mètre 20 centimètres de ruban de laine rouge ayant 2 centimètres de largeur.

Nos lectrices savent que les brosses dures sont essentiellement préjudiciables aux étoffes de soie; nous leur offrons un genre de brosse qui évite les inconvénients inhérents aux précédentes, et peut être exécuté à très-peu de frais et avec peu de difficulté. Notre modèle est fait avec les lisières que l'on enlève au drap lorsqu'il s'agit de le *décatir;* il est revêtu de drap rouge orné d'applications en velours noir et d'une ruche en ruban de laine rouge.

Un dessin spécial reproduit le côté de dessous de la brosse, et pour mieux faire comprendre ce petit travail, le dessin indique l'un des rouleaux de lisière par une einte plus claire.

On prend deux morceaux de lisière ayant 30 centimètres de longueur; on en forme deux rouleaux serrés, ayant chacun 2 centimètres 1/2 de diamètre; on fixe, on coupe les lisières; — on rattache l'une à l'un des rouleaux distant de son confrère de 3 centimètres environ; on les entoure l'un et l'autre, et de temps en temps on traverse les lisières avec quelques points. A son origine, le travail a la forme du plus petit dessin; on le continue jusqu'à ce qu'il soit de même dimension que le plus grand, la ruche non comprise, bien entendu.

D'après le plus grand des deux dessins, on coupe en drap rouge le dessus de la brosse, en laissant en plus 1 centimètre de drap pour replier. La broderie se compose d'applications en velours noir, entourées de cordonnet d'or et ornées de perles d'or. L'encadrement se compose des mêmes éléments.



FRIVOLITÉ, PLUS GRANDE QUE NATURE.

COL EN FRIVOLITÉ ET CROCHET.

COL EN FRIVOLITÉ ET CROCHET.

COUSSIN EN APPLICATION.

On pose sous le morceau de drap un morceau de carton, on replie le drap sur la brosse proprement dite, on le coud tout autour, sur les lisières. La ruche couvre cette couture.

Bande en tapisserie.

Ce beau dessin servira pour coffres à bois, siéges, tapis, rideaux-portières, en l'unissant à des bandes de reps ou de velours, plus larges que les bandes brodées.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Jupe de cachemire bleu vif, bordée d'un volant tuyauté. Robe d'alpaga gris, *cendre de rose*, garnie avec un volant tuyauté, à tête, bordé de chaque côté avec un liséré bleu; chaque couture réunissant les lés est couverte par un liséré, et une rosette de même étoffe, bordée d'un liséré, relève la robe à chaque couture et fixe la robe sur la jupe. Paletot de gros grain noir garni de dentelle noire posée à mi-hauteur sur le paletot. Chapeau en tulle bleu vif orné de ruches en tulle; à l'intérieur, bandeau de velours bleu orné d'étoiles en nacre blanche.

Robe en foulard nankin, ornée d'une triple bordure grecque, faite en taffetas violet, cousue à points arrière avec de la soie blanche; la bande du milieu est du double plus large que les deux autres. Corsage montant à boutons violets, à ceinture violette, avec poignets et épaulettes assorties à la bordure de la robe.

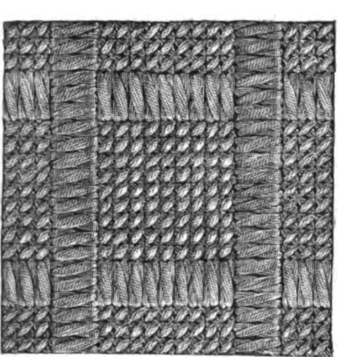
Petite fille de six ans. Robe en alpaga blanc, garnie de pattes en taffetas rouge, recouvertes de guipure Cluny; ceinture pareille (c'est-à-dire rouge); encolure et manches courtes, garnies comme la robe. Bottes en cuir rouge; collier de corail rouge.

MODES.

Si jamais l'on prend la peine de caractériser la mode de l'époque actuelle, on pourra n'employer qu'un seul mot pour la définir : clinquant. Il est partout en effet, le clinquant; sur les chapeaux, sur les coiffures, sur les robes, les

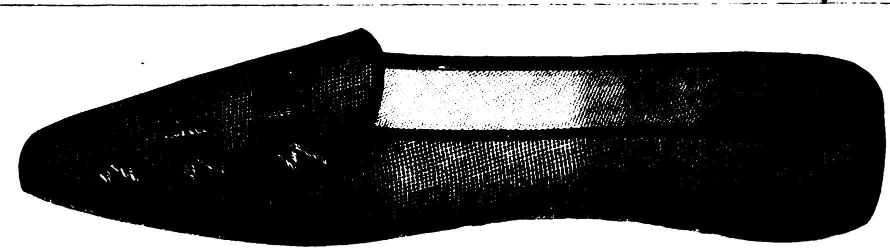
vestes, les manteaux tout chamarrés de perles, tout reluisants de galons, et le voici qui envahit le linge!... c'est-à-dire la lingerie, ce qui est quasi synonyme. Oui, l'on prépare des chemisettes toutes brodées de fil d'or, de soutache d'or. Heureusement, l'on n'est pas forcée d'en porter; il ne manquerait plus que cela!

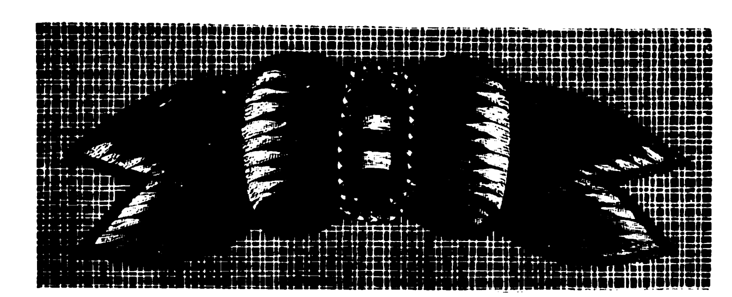
On fait en outre beaucoup de lingerie représentant des sujets divers, brodés en soies de toutes couleurs. Ce sont des paons déployant leur queue à chaque coin d'un col et d'un poignet de manchette, des oiseaux de paradis, et, pour les toilettes modestes et négligées, des hirondelles. Mais ce ne sont pas les bipèdes seuls qui sont appelés aux fonctions que je signale: les quadrupèdes, chevaux, chiens, renards, lions, se voient aux mêmes places, et l'on passe en revue une ménagerie à peu près complète quand on examine les nouveautés créées dans la lingerie. Après tout, peut-être s'agit-il moins d'une mode extravagante que d'un puissant moyen d'instruction! Pour décider les esprits frivoles de notre temps à étudier l'histoire naturelle, on l'a mise en gravures, on l'a *illustrée*, en un mot. Cela était encore insuffisant; en plaçant ces *illustrations* sur des objets de toilette, on enseignera forcément aux femmes l'histoire des bipèdes et des quadrupèdes.


FOND POUR PANTOUFLE, COUSSIN, ETC.

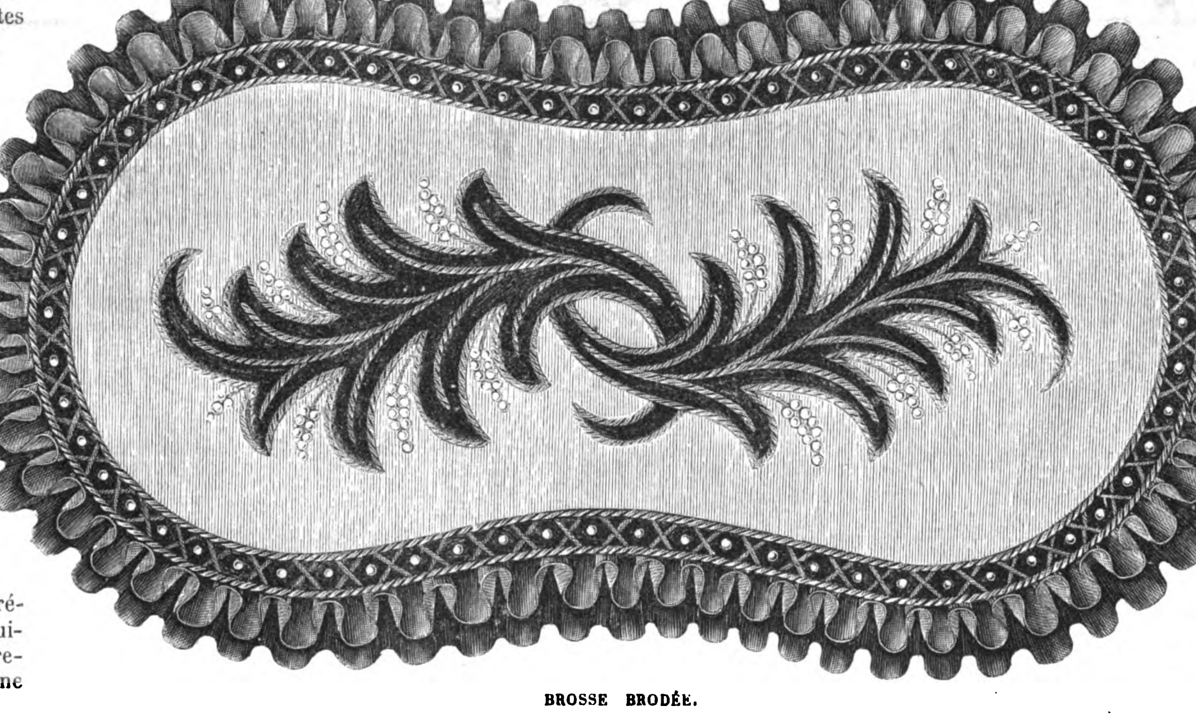
La plupart des vestes destinées à l'hiver prochain sont richement brodées en perles d'or, ou d'argent, ou d'acier, mélangées avec une broderie exécutée au point russe, en soie noire ou blanche. Les mêmes ornements se retrouveront sur les toilettes d'enfants. Celles-ci seront aussi très-fréquemment garnies avec de la guipure blanche de Cluny, que l'on imite fort bien au crochet. Des entre-deux de cette guipure seront posés à plat sur des vêtements de soie ou même de cachemire uni, bleu, violet, groseille, rose, ou rouge. Ces entre-deux seront encadrés par de légères arabesques exécutées en soie blanche au point *russe*. Vu le dessin un peu gros et le réseau assez grossier de la guipure de Cluny, ces entre-deux imitent presque une broderie ou une fine passementerie.

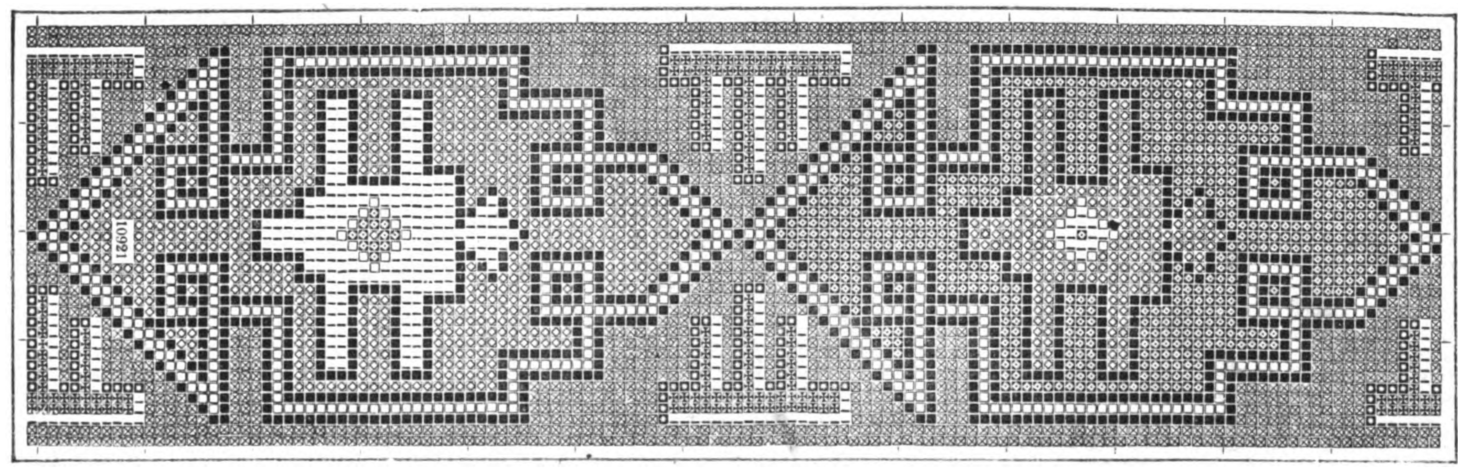
On porte simultanément toutes les variétés de ceinture que l'on a portées séparément. Je me hâte d'expliquer cette phrase, qui pourrait sembler un peu obscure. Je n'ai pas voulu dire que l'on portait *à la fois*, au même moment, des ceintures larges et des


PANTOUFLE SUR CANEVAS JAVA.


BRODERIE DE LA PANTOUFLE.


DESSOUS DE LA BROSSE.


BROSSE BRODÉE.

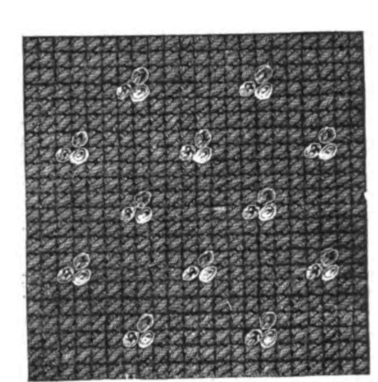

BANDE EN TAPISSERIE.

Explication des signes : ■ Noir. ▨ Violet. ◘ Vert anglais de nuance moyenne. ○ Ponceau. □ Gris foncé. ⊞ Gris clair. ▭ Maïs. – Blanc.

ceintures étroites, à pointe et sans pointe, avec pans et sans pans, mais seulement établir qu'aucun de ces genres n'en exclut un autre, et qu'on les voit tous en même temps. Chacune de mes lectrices est donc tout à fait libre de choisir la combinaison de ceinture qui lui convient le mieux.

On porte toujours les jupons pareils aux robes; mais la recherche suprême de l'automne sera le jupon de même couleur que les ornements employés sur la robe. Supposons une robe grise ornée de bandes ou de *pattes*, de croissants ou de triangles gros bleu; cette robe sera relevée sur un jupon gros bleu, et ainsi de suite.

Je dois constater avec plaisir que les corsages en cachemire, dont on prépare une grande quantité, sont plats et non plus taillés sur le patron, affreusement flottant, qui florissait il y a quelques années, et donnait aux femmes qui les portaient un aspect que je ne puis me décider à qualifier. Les corsages de cachemire que l'on portera cet hiver avec toutes les jupes veuves de leur corsage primitif, sont absolument pareils aux corsages blancs de mousseline ou de nansouk, qu'ils sont destinés à remplacer quand la bise sera venue. Même combinaison de plis étroits ou larges, de broderie au point *russe*, en soutache; on emploiera aussi à leurs ornements les microscopiques galons-cachemire dont j'ai parlé à mes lectrices depuis quelque temps, les broderies en soie (genre oriental) et enfin les perles de métal, de cristal, toutes les perles connues et à connaître.


FOND POUR PANTOUFLE, COUSSIN, ETC.

E. R.

LES ENVIRONS DE PARIS.

L'ERMITAGE DE SAINFOIN.

Si j'en crois certaines lettres qui m'ont été communiquées, les lectrices de la *Mode illustrée* ont mis en doute et ma personne et mon jardin; l'une et l'autre existent, cependant, et j'ai résolu, pour combattre les incrédules, de leur décrire tout au moins mon ermitage. Si l'on m'allègue la possibilité de faire une description de fantaisie, je répondrai que la vérité a un accent qui lui est propre, que l'on ne peut imiter ni méconnaître; que les détails, lorsqu'ils s'ajustent bien exactement entre eux, composent la physionomie extérieure de la vérité, et qu'enfin ceux-là seuls peuvent s'y tromper qui ne vivent pas en communauté

permanente avec cette vérité. Cet exorde ne manque pas d'habileté; non-seulement je m'affirme, mais je traite d'avance avec dédain ceux qui persisteraient à me nier: je ne procéderais pas mieux si j'étais avocat.

J'ai un autre but encore en écrivant les détails que l'on va lire; la notoriété, je suis trop modeste pour parler de la célébrité, s'est attachée à mon nom. Sainfoin, grâce à la *Mode illustrée*, est connu dans le monde entier et même en d'autres lieux. Quelque jour, vous verrez cela, un biographe se mettra en quête de mon existence; il voudra apprendre aux races actuelles et futures où et comment Sainfoin a vécu; il voudra connaître ses préférences, ses antipathies, ses habitudes, ses manies; je veux lui faciliter la tâche qu'il s'imposera sans nul doute, et afin de n'avoir pas à rédiger, dans un temps plus ou moins rapproché, tout un système de réfutation, je vais au devant du biographe à venir, et lui décris mon ermitage.

J'habite une jolie vallée située fort près de Paris. Ici, je demande à mes lectrices la permission, et je la prends, de jeter un voile sur le véritable point de ma résidence; en l'indiquant très-clairement, je redouterais de voir une immense file de pèlerines se diriger en procession vers mon ermitage. Ce n'est pas que, prises isolément, chacune de ces visites ne me fussent très-agréables, mais le nombre de mes lectrices croît avec chaque trimestre, et je serais forcé de renoncer à tous mes travaux pour recevoir mes visiteuses et leur faire les honneurs de mon jardin et de ma vallée; maintenons donc quelque obscurité sur ce point important; cherchez seulement plus loin que Sceaux, entre Aulnay, Chatenay, Fontenay, doux noms donnés à de bien doux paysages. C'est sur l'un de ces points que j'ai fixé mes préférences, et j'habite l'un de ces jolis coteaux que la nature, plus habile encore que les habiles jardiniers-décorateurs de notre temps, a semés sur la rive gauche de la Seine. Ce n'est pas que je veuille médire de la rive droite; mais celle-ci a des beautés plus factices que réelles; en bien des endroits son sol est détestable, sablonneux, en un mot essentiellement rebelle à la culture des arbres, des fleurs et des légumes; or, pour être content, tout cela m'est nécessaire; je ne veux pas plus de la prose sans la poésie, que de celle-ci sans celle-là; je veux pouvoir cueillir une grappe de raisin tout en admirant mes touffes de dahlias, mes reines-marguerites, mes rosiers et mes *zinnias*.

Ma maison est vieille, peut-être même contemporaine du grand roi. Je n'ai pas encore trouvé le loisir de feuilleter les parchemins poudreux qui sont mes titres de propriété, mais je suppose volontiers qu'elle a dû être construite pour et par quelque courtisan de la spirituelle et turbulente duchesse du Maine, installée à Sceaux. Dans ce temps-là, on ne bâtissait pas des maisons en carton, divisées en compartiments dont la dimension est calquée sur celle des wagons de chemin de fer. Les murs, qui ont 60 centimètres d'épaisseur là où ils figurent à titre de cloisons, et le double ailleurs, me survivront sans nul doute. On n'en pourrait pas dire autant de toutes les demeures semées autour de Paris, chalets-bonbonnières, châteaux gothiques en miniature, et autres habitations où l'on semble ne pouvoir habiter qu'en détail, en laissant une jambe au rez-de-chaussée, l'autre au premier étage, un bras au second étage, l'autre dans une mansarde, et la tête quelque part dans le grenier. Si Dieu m'afflige d'un embonpoint que je suis bien loin d'appeler de mes vœux, je ne serai pas forcé de vendre ma maison parce qu'elle ne pourrait plus me contenir. Hé! hé! tout le monde ne jouit pas de la même sécurité, dans les environs de Paris.

EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

Robe en poult-de-soie brun garnie de bandes en velours noir, cousues et ornées avec des perles d'or. Glands assortis. Une première bande de velours est posée sur le bord inférieur de la robe. Viennent ensuite des *dents* fort étendues et une bande de velours remontant sur chaque lé.

Jupon en cachemire gros bleu bordé de ve ours noir. Robe d'alpaga gris bordée d'un ruban de taffetas gros bleu. Même ruban remontant sur les lés, garnissant le pardessus et formant les nœuds qui relèvent la robe sur le jupon.

Une colossale porte-cochère, toujours hermétiquement close, ouvre sur la rue du bourg. A l'intérieur, cette porte est magnifiquement décorée d'un immense jasmin de Virginie à grandes fleurs pourpres, et d'une glycine lilas tendre, qui mêle ses grappes aux fleurs du bignonia. Cette glycine, lorsqu'elle est bien taillée, a la bonté de fournir trois floraisons, et retombe de tous côtés autour du puits. La maison est tapissée de rosiers grimpants, blancs, roses et grenats, qui ne cessent pas de se couvrir de fleurs; je puis cueillir un bouquet de roses en étendant la main hors de mon cabinet de toilette.

Hum!... vont dire mes lectrices en faisant ici une pause; voilà un détail qui cloche et qui jure avec la vraisemblance; qu'est-ce que ce Sainfoin, qui se dit jardinier et parle de son cabinet de toilette?

D'abord, j'ai dit que j'étais jardinier, c'est vrai; mais je n'ai jamais confié à mes lectrices que j'allais en journée, travaillant à 35 centimes l'heure. On peut être jardinier, et avoir quelques loisirs, et jouir de la médiocrité tant vantée par un poëte latin, laquelle n'est nullement incompatible avec la possession et l'usage d'un cabinet de toilette. Il faut bien que j'aille au-devant de ces objections, car la suite de ma description, qui est des plus véridiques, je l'affirme, pourrait en soulever bien d'autres de même nature.

La maison a un petit air *Place Royale*, Louis XIII, tout à fait réjouissant, avec ses teintes de briques, au milieu de la verdure qui l'environne. Au rez-de-chaussée, on trouve un assez grand salon garni de meubles Louis XVI, recouverts en perse fond rouge. Grands rideaux pareils, mais point de rideaux blancs qui, plaqués aux vitres, m'intercepteraient la vue du jardin. Entre le salon et la salle à manger, entièrement boisée, avec de grandes armoires, comme en voulaient nos pères, qui avaient des ménages plus considérables que ceux d'aujourd'hui, se trouve la cage de l'escalier, garni jusqu'au second étage avec une rampe en fer forgé; tout cela n'a point d'élégance, mais cela est commode et offre un aspect de bonhomie. Je ne vous parle pas de la cuisine, dans laquelle on taillerait un *appartement de garçon* parisien, ni du garde-manger, qui fait les délices de ma ménagère; non, je laisse de côté ces vulgaires détails, et, vous offrant le bras, je vous conduis au premier étage.

Là se trouvent les chambres à coucher. La mienne est tapissée d'un papier gris bien simple et garnie de grands rideaux en perse bleue, à dessins gris; siéges



Louis XVI; très-vieille commode de la même date, ayant grand besoin d'être restaurée, surmontée d'une copie de la *Vierge* de Mignard.

A droite de l'escalier est ma pièce de prédilection, c'est-à-dire la bibliothèque. Rideaux en étoffe à rayures algériennes... mobilier d'ordre un peu composite, que je ramènerai à l'unité, s'il plaît à Dieu. En effet, là se trouvent côte à côte une grande bibliothèque sculptée avec une table assortie; un secrétaire Louis XVI en bois de rose, et une petite table pareille, mais Louis XV; un grand canapé *Empire* avec des fauteuils de même date, par conséquent aussi laids qu'incommodes; mais j'ai là, rassemblés sous ma main, tous mes livres, tous mes papiers, car une immense armoire scellée dans le mur, à panneaux sculptés en plein bois, et représentant la couronne de laurier de Louis XIV, contient à la fois des volumes de tous genres, du papier noirci, et du papier à noircir.

Je méprise la rue; une seule fenêtre (je ne compte pas quelques petits cabinets insignifiants) ouvre sur le bourg, et elle est toujours fermée; toutes les autres fenêtres s'épanouissent grandes et larges sur le jardin. Il est temps que je vous y conduise, car le second étage, contenant une ou deux chambres d'amis, vous serait sans doute indifférent.

A gauche de la porte-cochère, en plein midi, s'étale un pavillon, recouvert bien entendu de vigne et d'espaliers; ce pavillon, vide pour le moment, est *retenu* par un charmant poëte qui voudrait l'habiter dans ses vieux ours. Devant les deux maisons s'étend un vaste espace sablé, sur lequel se dessinent les courbes des pelouses.

Comme j'espère être utile à quelques lectrices en leur décrivant l'*aménagement* de mon jardin, qu'elles pourront imiter en tout ou en partie, je poursuis ma description. Le mur qui clôt la propriété, près de la salle à manger, est couvert de lierre d'Irlande très-touffu, très-vigoureux. A ses pieds s'étend un tout petit parterre rempli d'hortensias, dont les boules roses se détachent vigoureusement sur le fond sombre du lierre; des rosiers du Bengale sont aussi parsemés dans le lierre, surmonté, près de la fenêtre de la bibliothèque (laquelle est située au-dessus de la salle à manger) par une clématite blanche, qui fait pénétrer dans la maison sa suave odeur d'amande; plus près encore de la fenêtre est un grand rosier blanc grimpant; pêle-mêle avec les hortensias fleurissent des héliotropes et une immense bordure de réséda.

Les pelouses sont garnies de beaux rosiers; c'est ici qu'est leur patrie; ici fleurissent toutes les variétés de roses. Chez moi s'épanouissent les roses nuance soufre clair à odeur de thé, le magnifique rosier blanc, *Souvenir de la Malmaison*, la *Gloire de Dijon*, le *Géant des batailles*, le *Général Jacqueminot*, et *Lord Raglan*, et vingt autres espèces qui luttent d'éclat et de suavité. Les parterres placés sur le devant des pelouses sont limités par une haie de glaïeuls pourpres et rosés, et teintés de jaune; puis viennent par devant les géraniums blancs, roses, rouges, les héliotropes, et toujours et partout le réséda. Au milieu de l'une des pelouses, un grand cerisier, orné à son pied d'un double cercle de géraniums pourpres et roses, fait face à un poirier auquel s'appuie un dôme d'osier tout recouvert de *petunias* violets. Derrière la pelouse de droite et celle du fond sont des bosquets de lilas auxquels s'adossent des fuchsias de plusieurs variétés, rouges à corolles blanches, blancs à corolles rouges, ou bien enfin rouges et violets; aux fuchsias se mêlent des rosiers du Bengale.

Derrière les lilas, à droite, des tilleuls ébranchés, par conséquent très-touffus, forment une petite salle de verdure, meublée d'un canapé et d'une table ronde. Après quelques allées assez ombragées commence le potager.

Le potager! O femmes frivoles qui méprisez cette partie du jardin, vous vous privez volontairement du plus vif plaisir! Si en général les Parisiennes s'ennuient dans les petites habitations qu'elles louent aux environs de Paris, c'est surtout parce qu'elles n'y ont pas de potager; c'est celui-ci, croyez-moi, qui est le véritable jardin d'agrément; mais nos Parisiennes cherchent seulement à *poser* dans une habitation bien en vue, et ressemblant autant que possible, par ses dehors, aux chaumières qui sont en honneur à l'Opéra-Comique. Deux ou trois arbres improductifs, condition essentielle!... quelques fleurs moribondes transportées aux marchés de Paris, achetées et retransportées dans ces soi-disant campagnes, une barrière à claire-voie permettant à tous les regards de plonger sur le décor, tel est l'idéal de la villégiature pour une Parisienne pur-sang. Aussi ne sait-elle bientôt à quelle distraction se vouer. Je la plains et je la comprends! Quant à moi, si je n'avais pas de potager, je détesterais la campagne.

Le mien, d'ailleurs, ne produit pas seulement des pommes de terre, des choux et des carottes; il y a de tout cela et d'autres légumes encore; mais les allées sont bordées de mauves gigantesques, de rosiers francs du pied, de touffes de dahlias, superbement panachés, de phlox, de reines-marguerites, de scabieuses, d'œillets; c'est un fouillis de fleurs, un pêle-mêle de couleurs et d'odeurs qui ahurit les papillons et me fait presque comprendre et excuser leur inconstance proverbiale! Hélas! cette inconstance n'est après tout que de l'indécision!

Du sein des plates-bandes de légumes s'élancent des pruniers, des poiriers, des pommiers, des néfliers, des pêchers; sur les murs s'étalent en espaliers les *beurrés magnifiques*, si dignes de leur nom, les doyennés colorés, et bien d'autres espèces d'arbres fruitiers. Au-dessus court la vigne, à laquelle j'ai déjà dû mettre ses papillottes, c'est-à-dire les sacs de papier qui défendent quelques-unes de ses grappes contre les essaims de guêpes; car tout n'est pas roses dans le métier des jardiniers; quand on a heureusement évité les divers écueils qui menacent les diverses récoltes, quand on a échappé à la gelée, à la chaleur, à la sécheresse, à l'humidité, à la grêle, il faut engager la lutte avec d'innombrables ennemis; ce sont, suivant les divers mois de l'année, diverses espèces de chenilles, qui, en ce moment, entre autres, font de la broderie anglaise sur les feuilles de mes rosiers; c'est le ver blanc, c'est l'araignée noire, ce sont les vers qui naissent dans la fleur même qui doit se transformer en fruit et grandissent avec lui, à ses dépens, éternels emblèmes de la guerre déclarée par tout ce qui est mauvais à tout ce qui est bon.

Comme je suppose qu'une moralité quelconque doit se trouver à la fin de cette description, j'y placerai ce conseil en guise de moralité :

Vous toutes qui voulez combattre l'ennui et vivre heureuses à la campagne, ayez un potager, dont vous irez surveiller les progrès dix ou douze fois par jour. Le potager vous fera oublier les toilettes, les boulevards et tous les passe-temps coûteux de Paris; vos maris s'en trouveront bien. Je leur demande, comme unique tribut de reconnaissance, de faire placer au-dessus de mon ermitage, quand je ne serai plus, une plaque avec cette simple inscription : *Ici vécut Sainfoin.*

E. R. SAINFOIN.

LA NÉCROBIE.

Suite et fin.

« Je m'empressai d'aller porter mon insecte chez Bory de Saint-Vincent, mon compagnon d'études et mon ami, qui déjà, à cette époque, s'occupait avec ardeur de l'étude des sciences naturelles, et dont la famille, hautement recommandable par les vertus, les talents et la bienfaisance de ses membres, jouissait d'un certain crédit.

« Arrivé chez lui, je lui racontai l'histoire du jeune prêtre, et lui dis combien il était digne d'intérêt. Il connaissait déjà l'abbé Latreille par ses travaux sur l'histoire des insectes, et promit de faire tout ce qui serait humainement possible pour le tirer de la terrible situation où il se trouvait. Il n'y avait pas de temps à perdre, et il me quitta aussitôt pour commencer les démarches.

« Le lendemain, au moment où je me disposais à me rendre à la prison, on me prévint que le pauvre vieil évêque avait rendu le dernier soupir, et que l'entrée du séminaire m'était à l'avenir interdite. Tout en regrettant de ne pouvoir revoir l'abbé Latreille et lui porter des espérances et des consolations, je ne m'étonnai pas de la circonstance qui me fermait l'accès de la prison, l'état du pauvre évêque étant désespéré; et je ne songeai pas un instant que le farouche Horatius Coclès pût y être pour quelque chose. Que m'importaient d'ailleurs ses dénonciations? Je ne croyais pas que l'on pût y attacher aucune valeur; mais cette sécurité faillit me coûter cher.

« Pendant ce temps, le généreux Bory faisait toutes les démarches possibles pour obtenir la délivrance de l'abbé; mais, outre la difficulté d'obtenir l'élargissement d'un homme, et surtout d'un prêtre condamné, le temps pressait, car le jour du départ était déjà fixé.

« Enfin, l'heure fatale sonna, sans qu'aucune nouvelle vînt me donner l'espoir de réussir à le sauver. Je courus au séminaire, et là, placé près de la porte, je vis les malheureux condamnés sortir deux à deux sous la conduite des gendarmes, et se diriger vers le port, où les attendait le navire qui devait les jeter sur les côtes inhospitalières de la Guyane. J'étais navré. Tous ces prêtres marchant en silence vers un sort inconnu, mais à coup sûr misérable, en butte aux injures et aux grossièretés de ces insulteurs publics, race immonde qui n'a d'humain que le nom, c'était, je vous assure, un triste spectacle. Les uns, faisant preuve d'une grande fermeté, cherchaient à consoler, par de douces paroles, ceux qui, plus faibles ou plus jeunes, ne pouvaient trouver en eux-mêmes assez de force pour supporter pieusement une aussi terrible épreuve; d'autres s'embrassaient en pleurant. Enfin, l'un des derniers je vis sortir l'abbé Latreille. Il marchait seul, la tête haute, et son regard inquiet errait à droite et à gauche sur la foule, me cherchant sans doute. Lorsqu'il m'aperçut, un triste sourire effleura ses lèvres : ce sourire n'était pas amer, il ne m'accusait pas, il semblait seulement vouloir me dire un dernier adieu, et me remercier de mon impuissante sympathie. Moi, je le regardais aussi, mais sans pouvoir lui dire un mot, ni même faire un signe d'encouragement, car j'étais épié; et, d'ailleurs, j'avais en réalité perdu tout espoir. Ce spectacle me navrait; j'allais me retirer, lorsqu'un affreux ricanement retentit à mon oreille, et, me retournant, je vis l'ignoble geôlier qui, d'une voix railleuse, me dit:

« — Eh! eh! citoyen carabin, tes amis les calotins vont avoir leur compte; j'espère bien qu'une bonne petite noyade nous en débarrassera, de ces gueux-là. »

« J'étais indigné du cynisme de cette brute, et je l'eusse étranglé volontiers. Heureusement, je fus assez maître de moi pour me contenir, et, lui saisissant le bras, que je serrai de façon à le faire pâlir :

« — Misérable! » lui dis-je à l'oreille, « tais-toi, et va-t'en, si tu ne veux pas que je t'ouvre le ventre avec mon bistouri. »

« La menace, et peut-être bien aussi la force de mon poignet, produisirent sur ce lâche fanfaron un effet salutaire, et il s'éloigna dès que je l'eus lâché, non sans darder sur moi tous les feux haineux de son œil de vipère. Je sortis aussi de la foule, et bien m'en prit, car j'entendis bientôt le misérable Coclès verser les flots de son éloquence pour ameuter contre moi la troupe avinée des insulteurs publics.

« Un dernier espoir me restait: le vent était contraire, et le navire ne mettrait à la voile que le lendemain au plus tôt, peut-être même dans deux ou trois jours seulement. D'ici là il pouvait encore arriver quelque nouvelle favorable. Je me dirigeai donc en toute hâte vers la maison du citoyen Bory. Il était parti depuis plusieurs jours pour se rendre près de son oncle, homme très-influent, qu'une indisposition légère retenait à la campagne à quelques lieues de Bordeaux, et on l'attendait d'un moment à l'autre. Je passai la soirée et une partie de la nuit à guetter le retour de mon ami, mais inutilement; et, vaincu par la fatigue, je rentrai chez moi, et me couchai.

« Le lendemain je m'éveillai de bonne heure, et, jetant les yeux sur une girouette qui tournait en grinçant sur le toit voisin, je vis que le vent changeait. Je m'habillai à la hâte, et courus vers la demeure de Bory :

« Grand Dieu! » m'écriai-je, car pour moi la déesse Raison n'avait pas encore détrôné le Tout-Puissant; « grand Dieu! faites qu'il vienne à temps. » Et, comme si Dieu m'eût exaucé, en arrivant à la porte de la maison, je vis mon ami qui descendait lui-même de cheval.

« Bonnes nouvelles! » me dit-il en me serrant la main; « bonnes nouvelles!

— Pour Dieu! n'entre pas chez toi, » lui dis-je; « les malheureux sont déjà embarqués, et le capitaine du *Brutus* n'attend plus qu'un vent favorable pour lever l'ancre. Or le vent change en ce moment, et dans une heure peut-être il sera trop tard.

— Courons, alors, » me dit-il; « j'ai une lettre pressante de mon oncle pour le citoyen proconsul. »

« Nous nous rendîmes en toute hâte à la maison de ville qu'habitait ce dernier, et un quart-d'heure après Bory me remettait un ordre d'élargissement en règle.

« Sans perdre un instant, je courus sur le port. Les hommes d'équipage faisaient les manœuvres pour lever l'ancre, et les malheureux condamnés, groupés sur le pont, et les yeux attachés sur la terre, semblaient dire un dernier adieu à leur patrie, comme si un secret pressentiment les avertissait qu'ils ne devaient plus la revoir.

« Je me jetai dans une barque, en promettant aux rameurs une bonne récompense s'ils atteignaient le navire, et je m'efforçai en même temps, par des signaux répétés, de faire comprendre aux gens de l'équipage que j'étais porteur d'un ordre pour le capitaine. Ce fut un moment d'anxiété pour moi, et bien plus encore sans doute pour celui qui était l'objet de ma démarche, et qui, poussé par un dernier et vague espoir, regardait cette scène de dessus le pont du navire. — Enfin, j'aborde, je m'accroche à l'échelle de cordes que me lance un matelot, et quelques secondes après j'étais sur le pont, tendant d'une main l'ordre de délivrance au capitaine, tandis que de l'autre je soutenais le pauvre abbé qui, pâle et tremblant d'émotion, s'était laissé tomber dans mes bras en versant un torrent de larmes, et sans pouvoir prononcer un seul mot. Comprenez-vous les sensations du condamné qui, sous l'horrible attente du coup fatal, entend tout à coup retentir à son oreille le cri de grâce?

« C'est bien, » dit le capitaine, après avoir lu avec attention l'ordre de relâchement; « le citoyen Latreille est libre de vous suivre. »

« Et, sans attendre davantage, j'entraînai, ou plutôt je portai le pauvre abbé dans le canot, dont les rameurs, se courbant de nouveau sur leurs avirons, nous eurent bientôt mis à terre. Je glissai un double louis dans la main du patron, et, passant mon bras sous celui de l'abbé, dont les jambes tremblaient encore d'émotion, je l'entraînai vivement, tandis qu'il balbutiait des paroles de gratitude.

« Venez, venez, l'abbé, » lui répondis-je, « vous aurez maintenant tout le temps de nous remercier à votre aise; mais ne perdons pas de temps, car, si votre hideux geôlier nous rencontrait, dans sa rage de voir échapper une des victimes, il serait capable d'ameuter contre nous tous les sans-culottes et toutes les tricoteuses de la ville. »

« L'abbé ne se le fit pas dire deux fois, et, la peur lui donnant des jambes, nous atteignîmes bientôt la maison de notre généreux ami, qui nous attendait avec impatience.

« A peine entré, le pauvre abbé se laissa tomber à genoux, et rendit grâces au Tout-Puissant, qui le sauvait d'une manière si miraculeuse. Puis, se jetant tour à tour dans les bras de Bory et dans les miens, il nous embrassa avec effusion, et nous remercia dans les termes les plus touchants.

« Bory offrit l'hospitalité à l'abbé Latreille, en le priant de se considérer comme chez lui, ajoutant, avec une grâce charmante, qu'il serait plus que payé de ses soins s'il voulait bien lui accorder son amitié. Je vous laisse à penser si le bon abbé la lui accorda du fond du cœur.

« Quelques jours après, nous étions tous les trois réunis à table pour le déjeuner, lorsqu'un ami de Bory entra, et nous apprit que *le Brutus*, sur lequel étaient les mal-



heureux exilés, avait sombré en vue de Cordouan. Les hommes de l'équipage et le capitaine s'étaient seuls échappés dans les chaloupes. Cet horrible événement faisait ressortir sous un jour encore plus éclatant la miraculeuse intervention de la Providence, qui avait fait servir à la délivrance de l'abbé la rencontre fortuite d'un chétif insecte.

« Le lendemain matin, j'étais encore couché lorsqu'on frappa à ma porte. J'allai ouvrir après m'être vêtu à la hâte; c'était Bory. Il avait l'air soucieux.

« — Mon cher Pierre, » me dit-il en s'asseyant, « je viens causer un peu avec toi. Pour aller droit au but sans exorde et sans périphrase, je te dirai une chose grave, mon cher ami.

— Laquelle?

— C'est que tu es fort mal noté. L'affaire de l'abbé Latreille, les dénonciations de ce misérable Coclès, tes anciennes relations avec les Girondins, tes opinions modérées, et ton horreur trop hautement avouée pour les mesures arbitraires et violentes, tout cela te fait accuser de froideur. Or, dans le temps de chaleur tropicale où nous vivons, quand on est froid, on est suspect, et quand on est suspect...... tu as trop d'intelligence, mon cher Pierre, pour ne pas savoir où cela mène.

— Où en veux-tu venir? » dis-je à Bory en le regardant fixement. « Conclus, je te prie.

— La conclusion, la voici : Un jour ou l'autre, demain, aujourd'hui peut-être, on t'arrêtera, et je crains de n'avoir pas assez d'influence ou de bonheur pour te tirer des griffes de ces vampires, comme je l'ai fait pour ce pauvre abbé. On me reproche déjà ce que j'ai fait pour lui, et je me perdrais moi-même sans vous sauver. Voici donc à quoi j'ai songé : j'ai depuis longtemps deux passeports en blanc, qu'en homme prudent je réservais pour une occasion pressante; je ne pourrai en faire un meilleur usage qu'en les faisant servir à votre salut. Grâce à eux vous pourrez gagner sans danger Bayonne, où vous vous embarquerez comme commerçants pour l'Espagne. Là, vous attendrez paisiblement des temps meilleurs. Tu sais d'ailleurs que tu laisses ici un ami qui prendra soin de tes intérêts comme des siens propres. »

« Je serrai affectueusement la main qu'il me tendait.

— Oui, tu as raison, » lui dis-je; « aussi bien, je suis las de cette existence. Je ne puis vivre dans cette fournaise de passions brutales. Despotisme pour despotisme, je préfère encore celui qui revêt des formes élégantes et polies à celui qui se vautre dans la fange et le sang. J'ai horreur de ce tyran à mille têtes, dont la pourpre est faite d'un sang quotidien, et qui a Sanson pour premier ministre. »

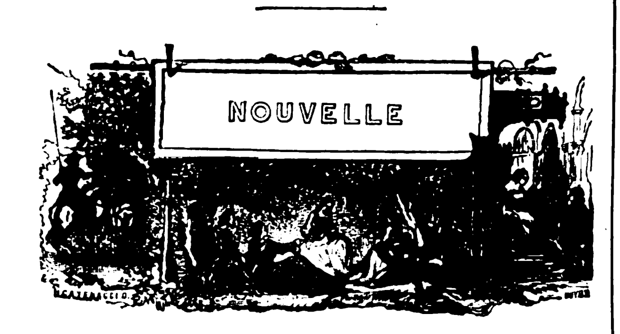
« Huit jours après, l'abbé et moi, nous étions en Espagne. Il trouva là des prêtres émigrés qui se chargèrent de lui procurer les moyens de gagner honorablement sa vie. Quant à moi, je partis pour l'Amérique.

. . . .

« Lorsque, vingt ans après, je revins en France, je retrouvai l'abbé Latreille parvenu à la position qui était si bien due à son mérite et à la noblesse de son caractère. Ses remarquables travaux lui avaient ouvert les portes de l'Institut, et il comptait parmi ses plus beaux titres de gloire, d'être le collaborateur et l'ami du grand Cuvier.

« Il avait conservé le petit insecte auquel il devait la vie; c'est celui que vous voyez là, et qu'il m'a laissé comme un souvenir de son amitié. C'est pour moi la pièce la plus précieuse de ma collection. »

J. PIZZETTA.



UNE FEMME ÉLÉGANTE.

Les environs de Paris sont peuplés d'institutions et de pensionnats, qui séduisent les familles par l'appât d'un *air pur* et de *vastes jardins*, mentionnés en lettres majuscules dans les prospectus de ces établissements; ces promesses, moins fantastiques que celles faites par quelques pensionnats situés dans Paris même, étaient amplement tenues par la maison de Mme de Laverdy.

En parcourant la route qui conduit de Paris à Bourg-la-Reine, on passait devant un mur respectable comme longueur et hauteur, sur lequel étaient tracés en caractères gigantesques ces simples mots : *Institution de jeunes demoiselles, tenue par Mme de Laverdy.* Ce mur, hérissé de pointes de fer et de tessons de bouteilles, qui lui communiquaient un aspect féroce et rébarbatif, atteignait en hauteur des proportions incommensurables, grâce à une plantation de tilleuls séculaires, lesquels formaient une allée sévèrement interdite aux pensionnaires, vu la proximité du mur d'enceinte, ce terrible mur, au-delà duquel commençait le monde avec ses mystères. Cette place réservée composait la promenade favorite de Mme Laverdy, qui, tout en jouissant de la solitude si précieuse pour les personnes forcées de vivre en contact perpétuel avec le public, pouvait encore surveiller les dames surveillantes, et le gracieux rassemblement de jeunes filles s'ébattant dans les allées soigneusement sablées du magnifique jardin qui s'étendait autour de la maison.

L'édifice qui abritait cette nombreuse couvée datait de deux siècles au moins, ainsi qu'en faisait foi le style de son architecture massive et imposante; sa solidité était à l'épreuve du temps, et semblait narguer les constructions modernes qui étaient venues s'annexer une à une au principal corps de logis sans ordre, sans méthode aucune, prenant naissance uniquement dans les besoins qui croissaient avec la prospérité de l'institution. Là, un cabinet de toilette s'était suspendu aux flancs robustes de la vieille maison, et ressemblait à une monstrueuse verrue; ici, un dortoir s'allongeait en ligne droite, se raccordant un peu à l'aventure à une longue fenêtre subitement métamorphosée en porte. Plus loin, une salle de bains, divisée en compartiments, se rattachait aux dortoirs, en formant des angles si irréguliers qu'ils devenaient fantastiques. Aucun architecte n'avait présidé à ces dispositions; tout s'était élevé sous la direction de Mme de Laverdy, qui régnait et gouvernait à la fois, et conduisait d'une main ferme la dictature de son empire.

Veuve d'un employé supérieur qui était mort en laissant à sa femme, jeune encore, seulement la dot qu'elle lui avait apportée, Mme de Laverdy avait voulu utiliser sa vaste instruction et ses diplômes bien gagnés. Elle avait trouvé cette vieille maison, s'y était installée à titre de locataire d'abord, puis, le succès récompensant ses efforts, elle avait acquis et augmenté cette propriété, dont la valeur représentait une aisance suffisante à Mme de Laverdy, quand sonnerait pour elle l'heure de la retraite et du repos. Mais cette heure sonnerait-elle jamais? Il était permis d'en douter, lorsqu'on connaissait la santé robuste, l'activité surhumaine de Mme de Laverdy. Ses amis lui parlaient parfois de la nécessité de jouir enfin des loisirs si péniblement gagnés..... « Vous voulez donc ma mort? » leur répondait-elle brusquement avec sa voix de contralto; car, il faut bien l'avouer, Mme de Laverdy, qui avait été une jolie femme mince et brune, avait pris des proportions colossales, et sa voix aurait pu commander l'exercice à un régiment entier. Parfois elle jetait un regard mélancolique sur un grand portrait à l'huile, qui n'était autre chose que son image retracée à l'âge de vingt ans..... Il y avait de cela trente ans au moins. En comparant ce visage à celui qui était reflété par le grand miroir vis-à-vis duquel le portrait était placé, elle ne pouvait s'empêcher de se dire, avec un soupir, très-léger du reste : *Ce que c'est de nous!* Ce rapprochement lui avait fréquemment fourni un texte de sermon sur la fragilité de la beauté, lorsqu'il s'agissait de prémunir quelque jeune fille vaniteuse contre l'importance exagérée attribuée aux dons les plus éphémères. Le sermon était écouté en silence et respectueusement; mais, lorsque Mme de Laverdy arrivait à sa péroraison, lorsqu'elle usait de son dernier argument, soigneusement réservé pour frapper un grand coup final, quand elle indiquait son portrait, puis elle-même, en s'écriant : « Voilà ce que devient une jolie femme!... » la jeune fille admonestée réprimait difficilement un sourire triomphant, qui, selon toute évidence, avait cette signification : « Vous, soit!..... Mais *moi!* ce changement ne peut arriver pour moi! »

Mme de Laverdy aurait pu, si elle avait voulu suivre de nombreux exemples, acquérir dans sa profession une fortune considérable; mais il lui eût été impossible, il lui eût semblé odieux de spéculer sur l'estomac, sur la santé, sur le bien-être des enfants qui lui étaient confiés. Elle était née, non pas maîtresse de pension, mais mère de famille; Dieu lui avait refusé les enfants qu'elle aurait adorés; elle se dédommageait de ce malheur en adoptant, en chérissant les enfants des autres. A la grande table réunissant toutes les élèves qu'elle présidait toujours elle-même, on ne servait jamais ces ragoûts sans nom, à saveur fade, qui laissent aux pensionnaires de si cruels souvenirs. Les jeunes filles retrouvaient dans la maison de Mme de Laverdy les soins, et jusqu'aux friandises de la maison maternelle; car sur ce point, comme sur tous les autres, la maîtresse de pension avait des idées fort arrêtées et résolûment mises en pratique; elle affirmait qu'il n'est rien de tel, pour rendre les enfants gourmands, que de les mettre au régime d'une nourriture rebutante, et de les priver de tous les entremets et plats sucrés préparés en des proportions colossales, pour figurer sur la table de Mme de Laverdy. Quant à l'infirmerie, c'était, au dire des femmes de service, un *vrai bijou*, fait pour donner envie d'être malade. Les enfants y trouvaient, non pas seulement des soins empressés et intelligents, mais encore la consolation d'y être sans cesse visitées par celle que tout le monde, depuis les servantes jusqu'aux pensionnaires, désignait par ce beau surnom : *la bonne Mme de Laverdy.* Si la fièvre et l'insomnie dévoraient l'un de ces enfants, la patiente apercevait sans cesse un visage affectueux penché sur elle, tandis qu'une main robuste relevait l'oreiller ou présentait une potion calmante. Pour résumer son caractère en un seul mot, Mme de Laverdy était la mère de toutes ces petites filles, et toutes l'appelaient de ce doux nom : *Maman.*

Diriger une institution, c'était pour Mme de Laverdy, non pas une profession, mais une vocation. Comme son but ne se bornait pas uniquement à gagner beaucoup d'argent, elle avait conservé son franc-parler avec tout le monde, et ne s'astreignait pas à revêtir avec souplesse les déguisements les plus opposés, pour plaire successivement aux caractères les plus divers. Sincèrement pieuse, non en paroles, mais en actions, elle ne prenait pas un masque hypocrite, et pensait être plus agréable à Dieu en soignant ses malades qu'en s'agenouillant sur un prie-Dieu confortable et élégant. Sa vie tout entière prêchait le bien, et elle s'attachait en tout, suivant la parole du divin Maître, non pas à la lettre, mais au fond. Hélas! comme cet exemple est rare! Combien de fois n'arrive-t-il pas que le charlatanisme de la dévotion se substitue à la véritable piété, et triomphe même de celle-ci, en la faisant accuser de tiédeur!

Si l'on voulait, en lui amenant une nouvelle pensionnaire, chicaner un peu sur le prix de la pension, Mme de Laverdy s'écriait avec indignation : « Est-ce que vous imaginez que je consentirais à faire jeûner votre fille, à la laisser grelotter pendant tout l'hiver, jusqu'à ce que le froid ait gercé ses mains? Est-ce que vous croyez que je voudrais faire des économies sur sa propreté, sur sa santé? Allons donc! Si tel est votre désir, cherchez une autre pension. Je ne vous ferai aucun compte, vous n'aurez pas à payer, en collaboration avec les autres parents, ce carreau traditionnel qui se casse au moins une fois par mois, et rapporte aux institutions autant qu'une petite ferme; vous n'aurez aucune liste de boutons de chemise, aucune note de médecins, aucun *compte d'apothicaire*, je vous le promets. Vous êtes prévenus, choisissez. »

Parmi les diverses générations de jeunes filles qui, depuis vingt-cinq ans, s'étaient succédé dans la maison de Mme de Laverdy, elle avait eu, à diverses époques, quelque jeune fille préférée entre toutes, secrètement préférée cependant, car elle aurait cru commettre une iniquité si son inclination avait conféré quelques priviléges à une favorite; mais elle ne pouvait absolument interdire à son cœur une affection plus particulière pour quelque enfant mieux douée, qui représentait à ses yeux la fille qu'elle aurait voulu avoir. Ses élèves, recrutées dans les situations les plus diverses, dans les pays les plus éloignés, avaient aussi les destinées les plus opposées; peu d'entre elles oubliaient Mme de Laverdy, qui ne les oubliait jamais. En tout temps, en toute situation, ses *enfants* la retrouvaient toujours disposée à les accueillir avec tendresse, à partager leurs joies, leurs espérances ou leurs douleurs.

Vers la fin d'une belle journée de juin, Mme de Laverdy se promenait à pas lents sous la grande allée de tilleuls; près d'elle marchait une jeune femme, devenue non-seulement célèbre, mais illustre, et demeurée honorable; Madame Garnier, grande musicienne, cantatrice admirable, était..... une actrice; elle avait été une ancienne favorite, non déclarée, de Mme de Laverdy, et avait conservé la douce habitude de visiter cette maison, où elle s'était trouvée si heureuse, et de venir confier à celle qui la dirigeait tous les événements qui se produisaient dans son existence.

Mariée depuis deux ans avec M. Garnier, qui s'était fait une belle place parmi les littérateurs de l'époque, Mathilde n'avait pas abandonné la carrière à laquelle elle devait la fortune et la renommée. Elle amenait ce jour-là à Mme de Laverdy son premier-né, un nourrisson superbe que l'on promenait à quelque distance, pendant que les deux dames causaient des mille petits événements survenus dans l'institution.

Au-delà de l'allée respectée par les pensionnaires s'étendait un vaste espace sablé, où les plus petites filles formaient un tourbillon sillonné par les cordes, les balles et les ballons; près du parterre qui confinait à cet espace abandonné à l'enfance, les *grandes* se promenaient par groupes formés d'après les lois des affinités et des préférences. Beaucoup étaient jolies parmi ces jeunes filles, dont l'âge variait de quinze à vingt ans; quelques-unes étaient vraiment charmantes, et l'une surtout faisait littéralement naître l'admiration sous ses pas : c'était une créole, confiée à Mme de Laverdy depuis cinq ans environ; elle avait quinze ans lorsque le *correspondant* parisien de son oncle, seul parent qu'elle eût conservé, l'avait installée au pensionnat de Bourg-la-Reine; on déposa en même temps chez le notaire de Mme de Laverdy une somme de vingt mille francs comme *provision*, pour le cas où des événements imprévus viendraient à interrompre les communications entre la France et la Nouvelle-Orléans, ville où résidait l'oncle de Marguerite Wallance; mais sa pension avait été régulièrement payée, et les vingt mille francs étaient restés intacts.

Marguerite avait les grâces nonchalantes qui sont l'apanage des femmes de son pays, et qui composent un attrait échappant à toute analyse. Elle était blonde; mais sa chevelure, loin d'avoir la couleur *des blés*, chantée par un poëte contemporain, présentait des tons d'or bruni d'une incomparable richesse; rien n'était plus bleu, et d'un plus beau bleu, que ses grands yeux; rien n'était plus pur, plus éclatant, plus blanc et plus rose que le teint dans lequel étaient enchâssés ces beaux yeux, tour à tour brillants, animés et rêveurs; une petite bouche à lèvres épaisses et d'un rouge vif, semblait faite tout exprès pour donner de la grâce à la bouderie.

Ce charmant visage s'embellissait encore par une taille admirablement proportionnée, dont l'élégance languissante était tout à fait particulière à Marguerite; tout s'affaissait gracieusement en elle, et sa tête se penchait de côté comme une belle fleur trop chargée de rosée; ses mains et ses pieds étaient minces et élégants, comme le sont les mains et les pieds des personnes qui ne s'en servent pas. Quand Marguerite arriva chez Mme de Laverdy, elle n'avait en effet jamais marché, — son oncle avait une voiture; jamais travaillé, — fi donc!..... on a des esclaves pour faire ces choses-là; — et Mme de Laverdy avait eu fort à faire pour lutter contre des habitudes d'oisiveté invétérées, contre une répugnance instinctive, mais insurmontable, pour toute espèce de travail et d'occupations régulières.

En ce moment, Marguerite s'appuyait nonchalamment sur le bras de sa meilleure amie, Hélène Faverot. C'était sans nul doute en vertu de la loi qui proclame les affinités des oppositions que l'amitié s'était formée entre ces deux jeunes filles; car le caractère droit et ferme d'Hélène était de tous points différent de celui de Marguerite



Fille d'un employé supérieur du ministère des finances, qui ne possédait aucune ressource autre que les émoluments attachés à ses fonctions, Hélène n'avait point de dot..... et soupçonnait que, en vertu de cette infirmité, pire que toutes les autres, elle ne se marierait jamais. Elle avait l'habitude d'envisager avec fermeté les conséquences les plus fâcheuses qui pouvaient se produire, afin de se familiariser avec les inconvénients inévitables, ou d'écarter ceux qui pourraient être surmontés; elle avait pensé qu'un jour viendrait peut-être où il faudrait se suffire à elle-même et gagner son pain quotidien; elle avait voulu se créer une profession et avait passé presque tous ses examens pour obtenir les diplômes qui lui permettraient de se vouer à l'instruction. Mme de Laverdy connaissait cette âme douce pour les autres, rigide pour elle-même, résolue en face de l'adversité, et l'attendant courageusement pour engager la lutte, résignée, dépourvue d'ambition, et elle avait donné à Hélène la place de *favorite*, restée vacante par le départ de Mme Garnier.

Celle-ci, frappée, en sa qualité d'artiste, par la beauté saisissante de Marguerite, arrêta subitement Mme de Laverdy, en s'écriant:

« Ah! qu'elle est belle!

— Oui, » répondit Mme de Laverdy en fixant avec complaisance ses regards sur les deux jeunes filles, « oui, elle est charmante; mais son âme est plus belle encore que son visage. Quels trésors de dévouement, quelle générosité inépuisable, quel constant renoncement d'elle-même! Heureux sera celui qui saura l'apprécier!

— Vraiment! elle est aussi bonne que belle?

— Plus, beaucoup plus encore; et avec toutes ses qualités de cœur, une intelligence élevée, vive, pénétrante, s'assimilant sans effort les sujets les plus divers, allant toujours droit à ce qui est beau, bien, juste. Du reste, il suffit d'examiner ces beaux yeux bruns, si lumineux, pour deviner ce qu'il y a dans cette tête et dans ce cœur.

— Des yeux bruns? Mais ils sont bleus, d'un bleu magnifique!

— De qui donc parlez-vous?

— Mais tout naturellement de cette belle jeune fille blonde, qui est créole, je crois?

— Ah! de Marguerite? » répondit Mme de Laverdy avec un ton désappointé..... « Oui, sans doute elle est bien jolie; mais je pensais que c'était sa compagne qui excitait votre enthousiasme.

— Mais non, » reprit Mme Garnier, « cette autre jeune fille me paraît être aussi fort jolie; cependant elle ne pourrait *exciter l'enthousiasme*, comme vous le dites; c'est un visage un peu froid peut-être, très-sérieux, légèrement hautain, qui doit tenir tout le monde à distance; elle est brune et pâle, avec des sourcils très-noirs, de beaux yeux, j'en conviens, mais rien de cette grâce nonchalante et charmante qui donne tant de charme à notre créole. »

Mme de Laverdy jeta un regard courroucé sur son ancienne élève.

« O race frivole! » dit-elle d'un ton contenu; « c'est toujours l'apparence, rien que l'apparence à laquelle on se prend; et puis on gémit, on se plaint, on accuse la destinée, on maudit l'existence, lorsque surviennent les déceptions que l'on a pris soin de se forger soi-même, en s'obstinant à fermer les yeux devant l'évidence!

— Est-ce à moi que ce discours s'adresse, ma chère maman? » dit Mme Garnier en riant.

« A vous, à tout le monde! » répondit brusquement Mme de Laverdy. « Je connais la race humaine, je sais avec quel imbécile empressement elle se détourne de tout ce qui est sain, pour courir à tout ce qui est nuisible; je sais qu'elle a pour habitude de rechercher ce qui brille, fût-ce du clinquant, fût-ce de la verroterie. Oui, oui, je n'en doute pas, » ajouta Mme de Laverdy en croisant ses gros bras avec un singulier mélange de satisfaction et de colère; « oui, je garderai mon diamant, tout le monde lui préférera le strass.

— Vous parlez en énigmes, Maman, en énigmes de lapidaire; où est le diamant? où est le strass? Qui est-ce qui vous laissera l'un pour prendre l'autre?

— Le monde, les gens sans cervelle dont il se compose, et dont vous faites partie, » répondit Mme de Laverdy en riant; « et encore y a-t-il une excuse à alléguer en ce qui vous concerne, car vous êtes artiste, tout à fait déraisonnable par conséquent, un peu folle parfois..... Oh! ne niez pas; cela fait partie intégrante de votre vocation; si les artistes avaient le sens du vrai, de la réalité, pourraient-ils, je vous le demande, s'adonner à toutes les chimères dont ils doivent peupler leur esprit et leur cœur?

— Oh! maman, voilà qui est bien bourgeois!

— Eh oui! je suis bourgeoise, je m'en vante; j'ai dû l'être pour vous élever toutes, et je ne voudrais pas avoir été autre chose.

— Nous y aurions trop perdu, » dit Mme Garnier en baisant tendrement la main de Mme de Laverdy..... « Mais donnez-moi, je vous en prie, quelques détails sur votre diamant et sur votre strass.

— Point d'application, je vous prie; je ne souffrirais pas que l'on eût sur l'une de mes filles des pensées injurieuses; je n'affirme rien, je puis me tromper dans mes observations; et d'ailleurs, je n'ai rien dit. Hélène Faverot, celle qui ne peut inspirer aucun enthousiasme, selon vous, est une digne jeune fille, qui n'a point de fortune, et qui restera avec moi, je l'espère, en qualité de sous-maîtresse, si, ainsi que je le crains, son père ne trouve pas à la marier. C'est franc, droit, ferme, courageux et tendre..... une âme d'élite; mais cela n'a pas de petits airs penchés, cela ne sait pas sourire à droite, en décochant un regard à gauche; cela n'ondule pas en marchant, en s'asseyant; cela sera dédaigné, n'en parlons plus. Quant à l'autre.... oh! c'est bien différent; je n'ai rien à en dire. Regardez-la, n'est-elle pas charmante, séduisante, éblouissante? »

Tout cela était vrai, et Mme Garnier ne pouvait se lasser de suivre des yeux la gracieuse créole.

« Mais enfin, que signifient vos réticences? Cette jeune fille a-t-elle un mauvais cœur?

— Je ne crois pas; cela dépendra des circonstances dans lesquelles elle se trouvera placée.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire; expliquez-vous.

— Ah! vous m'impatientez! Et moi qui me laisse confesser par cette petite Mathilde! En voilà assez, mon enfant; que vous importe tout cela?

— Marguerite a-t-elle une famille, de la fortune?

— Je n'ai que des données très-vagues sur ces points importants; je sais qu'elle est orpheline, qu'un oncle l'a envoyée en France pour qu'elle y fît son éducation, qu'elle a été amenée chez moi par un correspondant de son oncle, que celui-ci n'écrit jamais à sa nièce, dont il paraît se soucier fort peu. Le seul trait d'union que Marguerite possède avec son pays, l'unique lien qui l'y rattache est fort indirect, puisqu'il est représenté par ce correspondant, qui fait, je crois, des affaires avec la Nouvelle-Orléans. J'ai essayé plusieurs fois de le questionner, non par curiosité, mais seulement par intérêt pour cette jeune fille; il m'a répondu que Marguerite ne possédait rien, si ce n'est cette somme de vingt mille francs déposée chez mon notaire; que son père était mort ruiné peu de temps après avoir perdu sa femme. J'ai demandé si son oncle était riche, s'il doterait sa nièce.... Il m'a toujours répondu par un haussement d'épaules dubitatif, et par quelques interjections très-vagues; il ne savait pas..... l'oncle était riche, au moins d'après les dernières nouvelles.... et autres faits du même genre, presque aussitôt retirés qu'avancés. En effet, on ne sait jamais à quoi s'en tenir avec les Américains; ils sont millionnaires au moment où le paquebot part pour porter leurs lettres en Europe, et peuvent être ruinés avant que ce paquebot soit arrivé à sa destination.

— Si elle n'a point de dot, ou si elle n'a qu'une dot insignifiante, si son oncle n'est point riche, ou ne se montre pas disposé à l'établir, » dit Mathilde en regardant pensivement la jeune créole, « que deviendra-t-elle?

— Je me suis adressé cette question bien souvent, » répondit Mme de Laverdy, « et n'ai jamais pu la résoudre. Que deviennent ces ravissantes petites inutilités, ces charmants ornements de salons et de boudoirs? que deviennent-elles lorsqu'il s'agit d'envisager sérieusement l'existence, de remplir de rudes devoirs, de lutter avec la pénurie, de travailler sans relâche pour vaincre la misère? Mais il est un Dieu pour les enfants..... Marguerite sera enfant toute sa vie; elle sera encore une enfant, vieille par exemple, dans quarante ans. D'ailleurs, » ajouta Mme de Laverdy avec une certaine aigreur, « je crois que nous pouvons être tranquilles à son égard; certains êtres semblent venir au monde tout exprès pour passer leur vie en enfants gâtés; ce n'est pas seulement la frivolité humaine qui va à eux pour les choyer aux dépens de ceux qui valent mieux qu'eux, ce sont encore les événements qui se mettent de la partie, qui s'aplanissent, se modifient, se rangent pour écarter tous les obstacles de nature à meurtrir ces pieds délicats. »

(La suite au prochain numéro.)

EMMELINE RAYMOND.



Nous ne pouvons répondre aux questions qui nous sont adressées par nos nouvelles abonnées relativement au volume de *la Civilité non puérile, mais honnête*, annoncé dans le n° 36. Il nous serait difficile, on le comprendra, de placer ici l'éloge d'un livre qui, selon notre appréciation, sera bientôt jugé indispensable dans toutes les familles, car il convient à tous les âges. Nous nous bornons à publier la table des matières de ce volume. Nos lectrices connaissent Mme Emmeline Raymond et se chargeront, nous n'en doutons pas, d'exprimer une approbation que le journal, la *Mode illustrée*, doit s'interdire par modestie.

W. UNGER.

TABLE DES MATIÈRES.

AVIS. Nous prions nos abonnées de **Paris** qui désirent changer leur édition contre une autre à l'expiration de leur abonnement, de vouloir bien en donner avis **directement** à l'Administration, et de refuser simplement la quittance de renouvellement qui est toujours présentée quinze jours à l'avance.

Nos abonnées de Paris chargent souvent les porteurs de commissions pour le journal, soit pour les renouvellements, soit pour les changements d'adresse; nous les prions de vouloir bien s'adresser pour cela *directement* à l'Administration, les porteurs n'étant pas attachés au journal.

Explication de la Charade.

Le mot de la Charade insérée dans notre dernier numéro est : *Dés-espoir.*



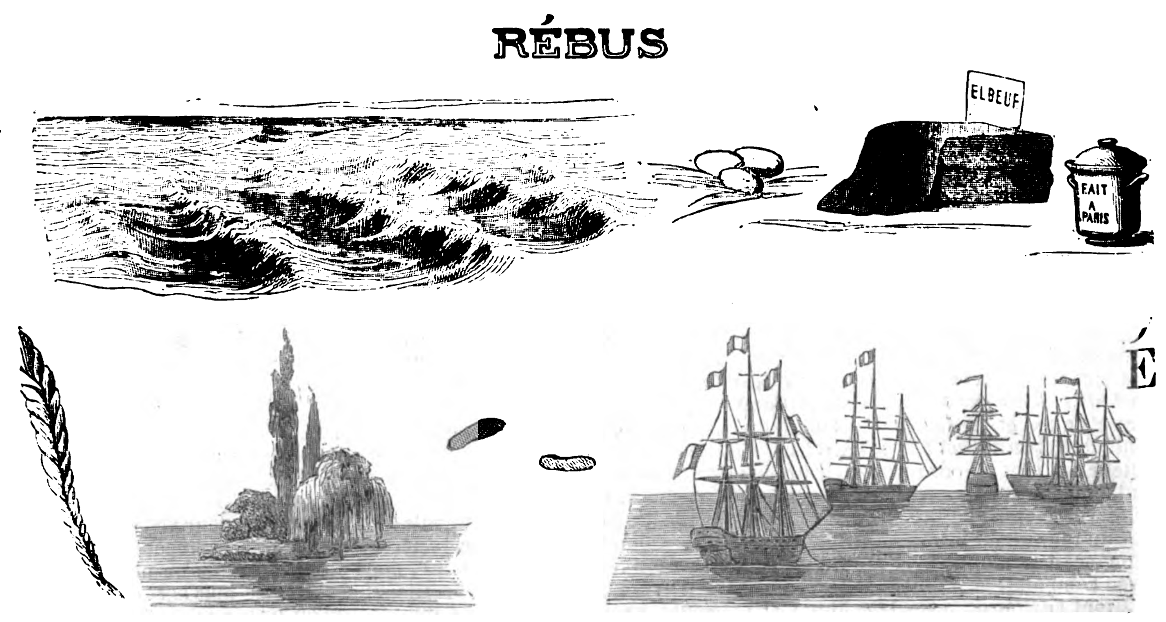
On cuit dans mon premier,
Un mal affreux est mon dernier,
Les champs produisent mon entier.

A. M.

Le Directeur-Gérant: W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

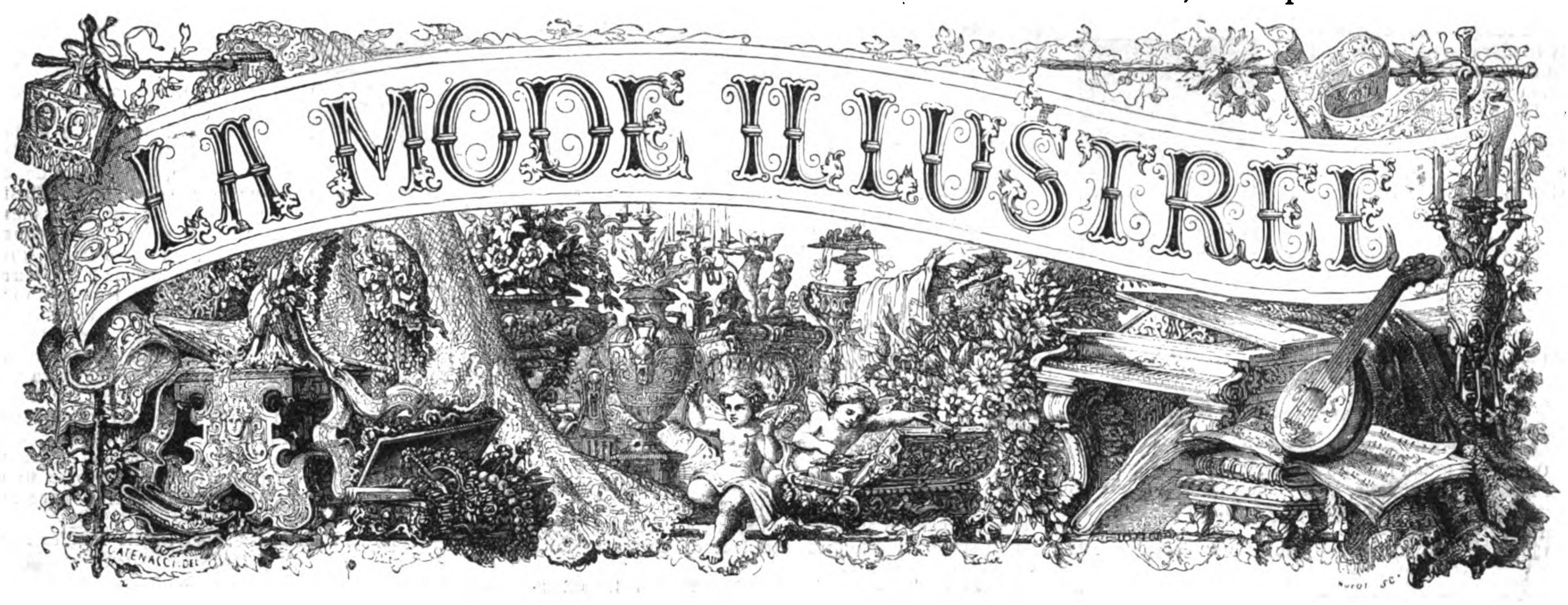
RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Défiez-vous des apparences.

N° 38. SIXIÈME ANNÉE. Dimanche, 17 septembre 1865.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cie, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 13, Bedford Street, Covent Garden, W. C. —

Corsage albanais.

Cette nouvelle variété de corselet convient non-seulement en cette saison, mais aussi pour les toilettes de *petites* soirées non dansantes, en hiver ; on les porte sur un corsage montant, plat ou plissé, en mousseline blanche.

Le corselet, fait en poult-de-soie noire, a 19 centimètres de hauteur ; sur chaque côté on le découpe en dents arrondies peu creuses, bordées d'un liséré ; des rubans de taffetas noir sont fixés entre ces dents par des boutons de jais et réunis entre eux par un treillage exécuté en fin cordon noir, retenu à tous les points de jonction par une grosse perle de jais. L'épaulette est en ruban à trois boucles, et trois pans terminés par une frange. Les boucles de ruban posées sous le bord inférieur du corselet sont également terminées par un pan frangé.

Ce corsage ne peut pour ainsi dire être exé-



CORSAGE ALBANAIS.

cuté autrement que sur la personne à laquelle il est destiné, du moins quant à sa partie supérieure ; les rubans doivent être placés d'abord, puis on fait le *treillage* qui les réunit. On peut aussi faire le corsage *albanais* en taffetas de nuance vive, et le mettre sur une robe blanche ; il convient aussi aux toilettes de spectacle.

Semés et bordure en broderie orientale.

Ces dessins serviront pour les petites écharpes de cachemire que l'on porte pendant l'hiver, et pour les petits châles également en cachemire que portent les petites filles ; le semé peut être disposé en trois ou cinq rangées, ou couvrir entièrement le châle.

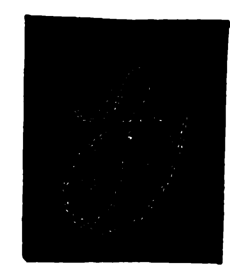
Les contours sont faits au point de chaînette avec de la soie mais ou jaune d'or ; l'intérieur est rempli au *passé* avec des soies de toutes les couleurs vives.

Serviette pour écrevisses.

MATÉRIAUX : Toile grise ou écrue ; coton rouge, gros et fin ; percaline rouge ; coton blanc à broder, gros et fin.

La broderie de cette serviette est un amalgame d'*application*, de point de chaînette et de point russe. Une frange ayant 2 centimètres 1/2 de largeur, alternativement rouge et blanche, borde la serviette ; après que celle-ci a été ourlée et que l'on y a reporté le dessin en employant le papier végétal, on commence la broderie ; les petits traits blancs traversant un médaillon indiquent le milieu de la serviette. L'écrevisse, que l'on place aux quatre coins, est faite en percaline rouge et fixée par un point de feston, exécuté avec du fin coton blanc. Les pattes et les antennes sont brodées au plumetis avec du

coton rouge. — Les contours de la bordure marqués au point de chaînette, sont faits avec du coton rouge; les petites étoiles et les petites écrevisses sont faites au point russe. Le treillage est formé par des brins de coton rouge tendus sur la serviette et fixés par une croix à leurs points de jonction; la frange, alternativement rouge et blanche, est faite sur une planchette ou sur un morceau de carton ayant 2 centimètres 1/2 de largeur; on la fixe dans l'ourlet par un point de feston. On coupe cette frange au milieu.



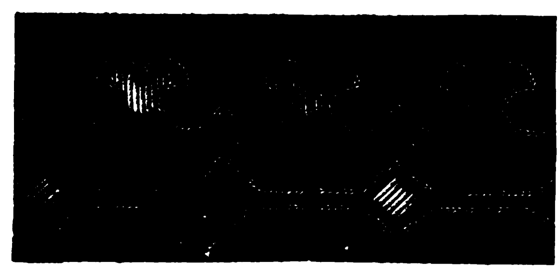
SEMÉ EN BRODERIE ORIENTALE.

Pupitre en tapisserie et bambou.

Modèle de chez Mme Michaud, boulevard Sébastopol, 14. (R. D.)

On fait un grand nombre de charmants petits meubles en bambou et tapisserie, et Mme Michaud crée sans cesse des modèles nouveaux, tous empreints d'une élégance parfaite.

Ce pupitre est fait en bambou noir à filets dorés. La tapisserie représente un bouquet de roses blanches sur canevas Java. On peut exécuter ces fleurs avec des nuances roses, et employer du canevas sur lequel on fera un fond en soie.



BORDURE EN BRODERIE ORIENTALE.

Cercle pour serviettes, travail en perles.

MATÉRIAUX : Perles vertes ; perles d'or ; fil d'archal très-fin ; carton ; un peu de taffetas blanc, etc.

Nous publions le dessin, en grandeur réduite, d'un cercle pour serviettes fait en carton recouvert de taffetas blanc, et orné d'un travail en perles, qu'un dessin spécial reproduit en grandeur naturelle. Ce cercle a 17 centimètres de largeur, 5 centimètres de hauteur. Les fleurettes, exécutées en perles, sont faites en trois rangées isolées formant des *dents*. Si l'on trouve quelque difficulté à enfiler les perles sur du fil d'archal, on peut employer de la grosse soie ou du crin. Chaque fleurette a cinq pétales, pour chacun desquels on enfile : une perle d'or, — 8 perles vertes, sur le fil d'archal ; on dirige celui-ci en arrière, au travers de la perle d'or et l'on commence le pétale suivant par une perle d'or; quand le 5e pétale est terminé, on passe encore le fil d'archal dans la première perle d'or qui a été enfilée. On clôt ainsi la fleurette, et, avec le même fil d'archal, à 1 centimètre 1/2 de distance, on commence la fleurette suivante, faite comme la précédente.

Dans les 2e et 3e rangées on fait seulement trois fleurettes de suite, puis, avant de continuer, on passe le fil d'archal dans la fleurette inférieure de chaque *dent* de la rangée précédente. La dernière fleurette de chaque rangée est rattachée à la première pour former le cercle; en outre on fixe avec un peu de soie toutes les fleurettes qui se croisent.

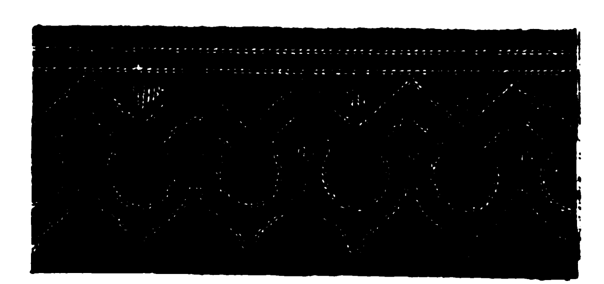
Les deux autres dessins représentent des variétés du même travail ; on les exécute de la même façon ; on les pose également sur un *rond* de carton recouvert de taffetas.

N° 1. — On fait ce dessin en trois rangées formant des *dents*, au nombre de cinq pour chaque rangée ; on attache deux morceaux de fil d'archal à une grosse perle d'or; on enfile sur chaque morceau 12 perles de cristal, puis on conduit derechef les fils d'archal au travers d'une grosse perle d'or; ceci forme le contour d'une feuille, — il en faut deux pour chaque *dent* ; on fait ainsi toutes les dents; mais dans les 2e et 3e rangées on passe les deux morceaux de fils d'archal qui viennent de former le contour d'une feuille, au travers de la perle d'or qui se trouve dans le *creux* entre deux dents de la rangée précédente. Chaque feuille est remplie par deux rangs de perles de couleur tranchante; ceci s'opère en passant un brin de soie entre les perles enfilées sur le fil d'archal, le remplissant d'autant de perles qu'en peut contenir l'espace qui se trouve entre les contours, et l'assujettissant sur le côté opposé; à l'intérieur du vide formé par la réunion de quatre feuilles, on pose une fleurette pareille à celles qui ont été décrites pour le *cercle de serviettes*.



SEMÉ EN BRODERIE ORIENTALE.

N° 2. — Fleurettes faites isolément, puis réunies sur



BORDURE EN BRODERIE ORIENTALE.

SERVIETTE POUR ÉCREVISSES.

deux rangs. Le cœur est formé par des perles de couleur enfilées sur de la soie ou du fil d'archal; les quatre feuilles sont faites en deux rangées avec des perles de cristal; la rangée extérieure se compose de onze perles placées sur du fil d'archal; la rangée intérieure compte sept perles enfilées sur de la soie.

On trouve tous les genres de perles chez Scheidel, boulevart Sébastopol, 76.

Voile de fauteuil.

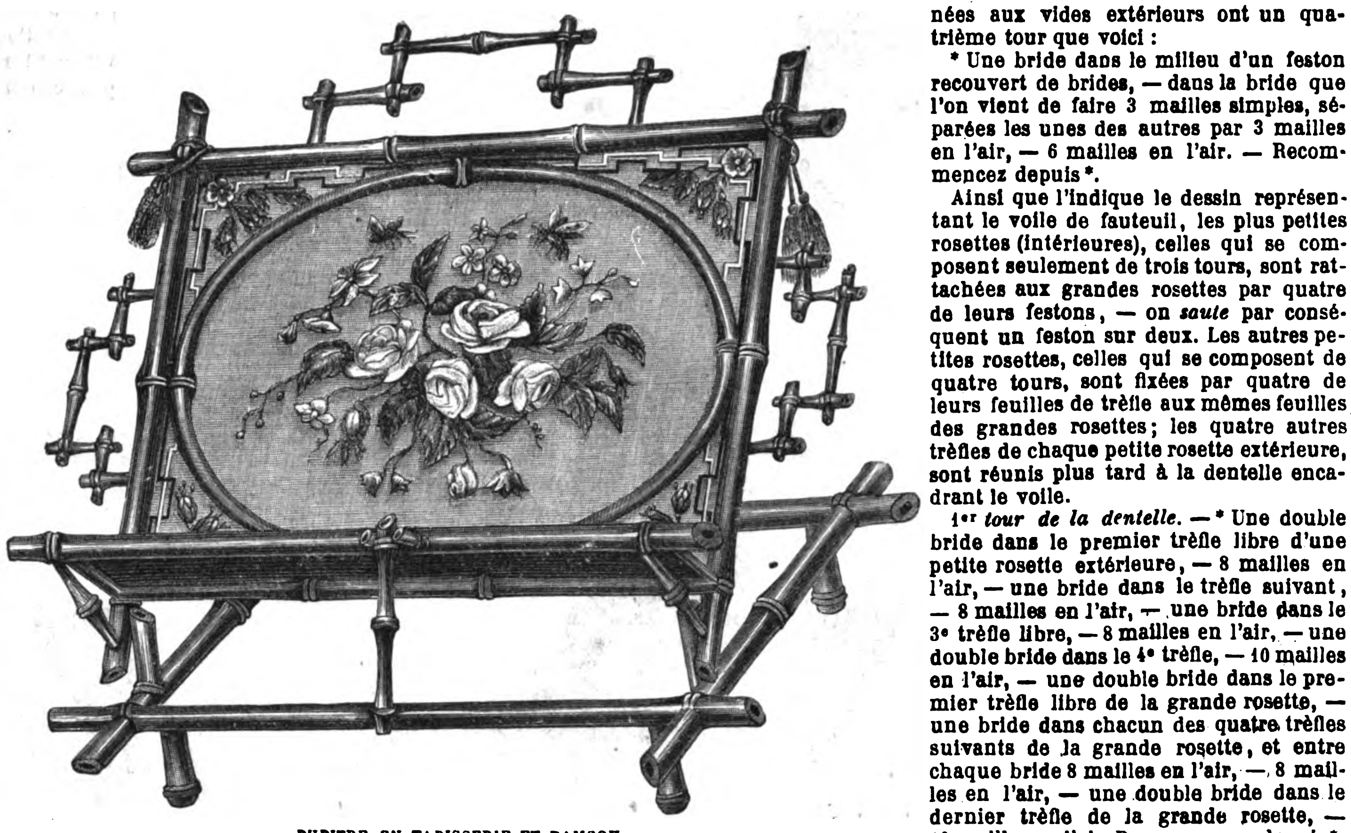
Les quatre dessins consacrés à cet objet en indiquent tous les détails. Chacune des grandes rosettes offre une sorte de dahlia en relief sur un fond de *résille à jours*. On commence une grande rosette par une chaînette de 18 à 20 mailles, dont on réunit la dernière à la première; sur ce cercle on fait 30 mailles simples posées *à cheval*. Ceci représente le 1er tour.

2e *tour*. — Dans chaque maille une maille, mais, après chaque cinquième maille, deux mailles dans une maille; ces six augmentations portent à 36 le nombre des mailles de ce tour.

3e *tour*. — Alternativement, une maille simple, — 5 mailles en l'air sous lesquelles on passe une maille du tour précédent; on a ainsi formé 18 festons composés de mailles en l'air.

4e *tour*. — Comme le précédent, mais la maille simple est toujours placée au milieu d'un feston.

5e *tour*. — Dans chaque maille du tour précédent on fait une maille, — mais dans



PUPITRE EN TAPISSERIE ET BAMBOU.
Modèle de chez Mme Michaud, boulevard Sébastopol, 14.

nées aux vides extérieurs ont un quatrième tour que voici:

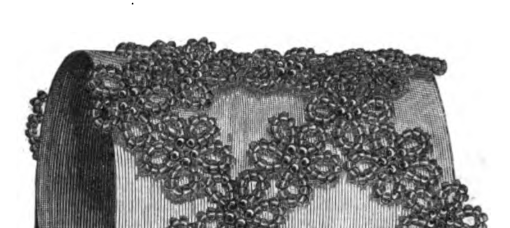
* Une bride dans le milieu d'un feston recouvert de brides, — dans la bride que l'on vient de faire 3 mailles simples, séparées les unes des autres par 3 mailles en l'air, — 6 mailles en l'air. — Recommencez depuis *.

Ainsi que l'indique le dessin représentant le voile de fauteuil, les plus petites rosettes (intérieures), celles qui se composent seulement de trois tours, sont rattachées aux grandes rosettes par quatre de leurs festons, — on *saute* par conséquent un feston sur deux. Les autres petites rosettes, celles qui se composent de quatre tours, sont fixées par quatre de leurs feuilles de trèfle aux mêmes feuilles des grandes rosettes; les quatre autres trèfles de chaque petite rosette extérieure, sont réunis plus tard à la dentelle encadrant le voile.

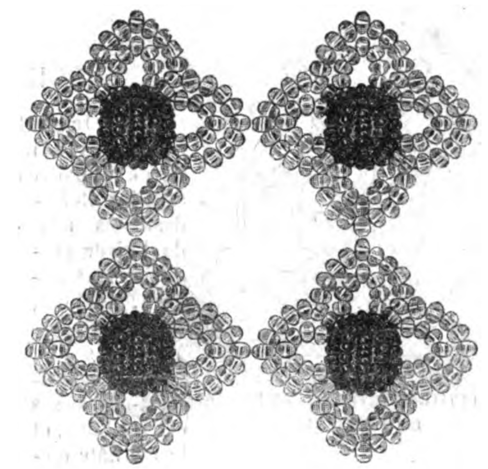
1er *tour de la dentelle*. — * Une double bride dans le premier trèfle libre d'une petite rosette extérieure, — 8 mailles en l'air, — une bride dans le trèfle suivant, — 8 mailles en l'air, — une bride dans le 3e trèfle libre, — 8 mailles en l'air, — une double bride dans le 4e trèfle, — 10 mailles en l'air, — une double bride dans le premier trèfle libre de la grande rosette, — une bride dans chacun des quatre trèfles suivants de la grande rosette, et entre chaque bride 8 mailles en l'air, — 8 mailles en l'air, — une double bride dans le dernier trèfle de la grande rosette, — 10 mailles en l'air. Recommencez depuis *.

2e *tour*. — Dans la première maille du

N° 1. — TRAVAIL EN PERLES DU CERCLE POUR SERVIETTES.



CERCLE POUR SERVIETTES.



N° 2. — TRAVAIL EN PERLES DU CERCLE POUR SERVIETTES.

le milieu de chaque feston, 3 mailles dans une seule maille.

6e — 12e *tour*. — Comme le 5e tour, par conséquent 3 mailles dans la maille du milieu de chaque feston; on forme ainsi 18 *plis* pointus qui sont les feuilles du dahlia.

13e *tour*. — Avec celui-ci commence l'entourage (ou *résille*) *à jours*. On fait toujours une maille simple entre deux feuilles, en prenant ensemble les deux mailles du milieu; d'une maille simple à la suivante, on fait 5 mailles en l'air; il y a par conséquent 18 festons dans ce tour.

14e *tour*. — Dans chaque maille simple et dans chaque maille du milieu de chaque feston on fait une maille simple, — après chaque maille simple, 5 mailles en l'air, par conséquent 36 festons en tout.

15e — 17e *tour*. — Dans chaque maille du milieu de chaque feston une maille simple, — après chaque maille simple 5 mailles en l'air.

18e *tour*. — * Dans le milieu du plus proche feston, une maille simple, — 4 mailles en l'air, — une bride dans le milieu du feston suivant; — dans cette bride, 3 mailles simples séparées les unes des autres par 3 mailles en l'air, — 4 mailles en l'air. Recommencez depuis *. La grande rosette est terminée. En faisant les rosettes suivantes, on peut les réunir en assemblant deux des petites feuilles de trèfle; pour cela on passe la deuxième maille en l'air de la petite feuille du milieu dans le milieu d'un trèfle d'une autre rosette.

Sur notre modèle, six grandes rosettes sont disposées autour d'une autre grande rosette pareille; les vides sont remplis avec de petites rosettes. Pour l'une de celles-ci on fait une chaînette de 10 à 12 mailles en l'air, dont on réunit la dernière à la première, et sur ce cercle on fait 16 mailles simples posées *à cheval*. Ceci est le premier tour.

2e *tour*. — Dans chaque deuxième maille, une bride; après chaque bride, 3 mailles en l'air, qui forment 8 petits festons.

3e *tour*. — Sur chaque feston, 9 brides posées *à cheval*, sur chaque bride une maille simple.

Pour les vides intérieurs, les petites rosettes se composent seulement de ces trois tours; les rosettes destinées

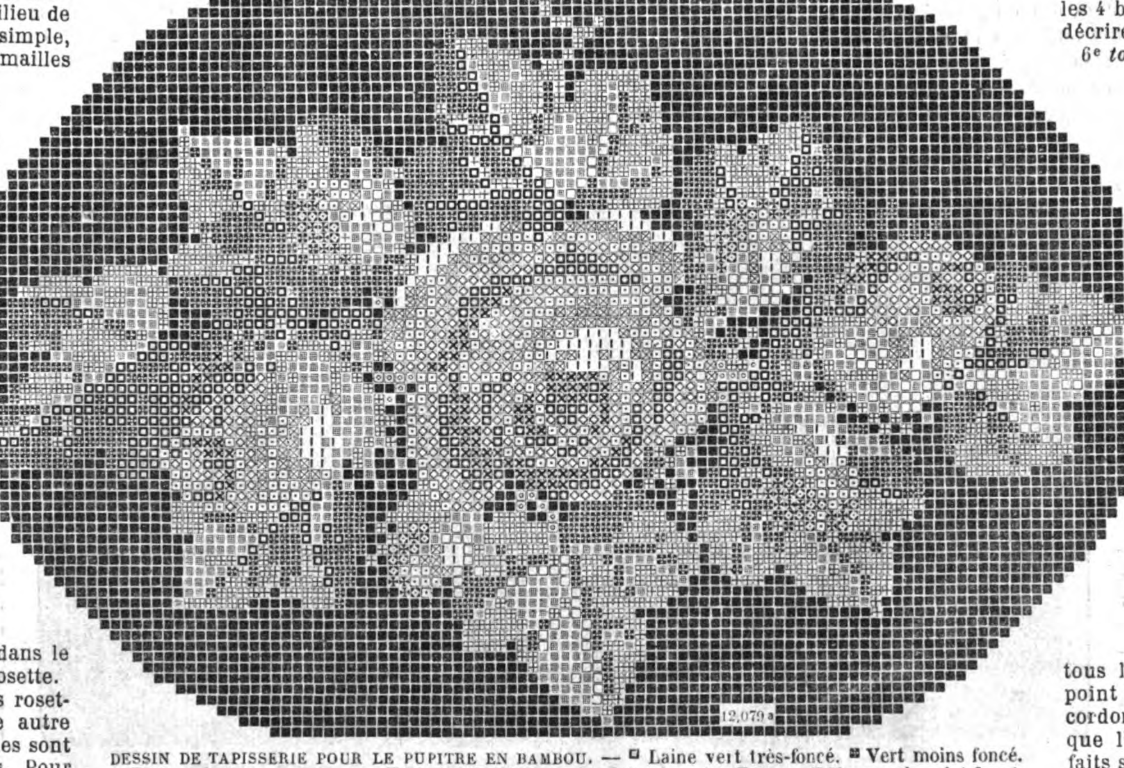
tour précédent, 2 brides séparées par une maille en l'air; — * 4 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 5 mailles du tour précédent, — dans la maille suivante, 2 brides séparées par une maille en l'air. Recommencez depuis *.

3e *et* 4e *tour*. — Comme le 2e tour; les brides que l'on fait deux par deux sont toujours placées dans une maille en l'air.

5e *tour*. — Dans chaque maille en l'air isolée, on fait 4 brides, et, après la deuxième de ces brides, une maille en l'air qui sépare la seconde bride de la troisième; après la quatrième bride, 4 mailles en l'air, puis encore les 4 brides, telles qu'on vient de les décrire.

6e *tour*. — Comme le 5e tour.

7e *tour*. — * Dans la plus proche maille en l'air du tour précédent, une bride; dans cette bride, 3 mailles simples séparées les unes des autres par 3 mailles en l'air, — 6 mailles en l'air, après la 3e maille simple. Recommencez depuis *.



DESSIN DE TAPISSERIE POUR LE PUPITRE EN BAMBOU. — ■ Laine vert très-foncé. ■ Vert moins foncé. ⊞ Vert de nuance moyenne. ■ Vert clair. □ Vert très-clair (en soie). ▩ Brun. □ Nuance chocolat foncé. □ Même nuance moins foncée. ⊠ Même nuance claire. □ Gris clair. ⁚ Blanc. ▫ Blanc en soie. ⊞ Gris foncé. ◘ Gris moins foncé.

Porte-cigares

OU CARNET.

MATÉRIAUX : Maroquin brun clair; moire verte; fin cordonnet d'or; perles d'or; cordon brun, en soie; soie brune de cordonnet.

Ce dessin servira pour porte-cigares ou carnet. Le milieu est rempli par de la moire verte *appliquée* sur le maroquin brun. Sur cette moire est un treillage exécuté avec de la soie de cordonnet jaune d'or, fixée à tous les points de jonction par un point fait avec de la soie brune de cordonnet. C'est avec la même soie que l'on exécute les points *d'arêtes* faits sur chaque côté du cordon brun qui s'enlace pour encadrer le carnet. Les étoiles sont faites avec du cordon.

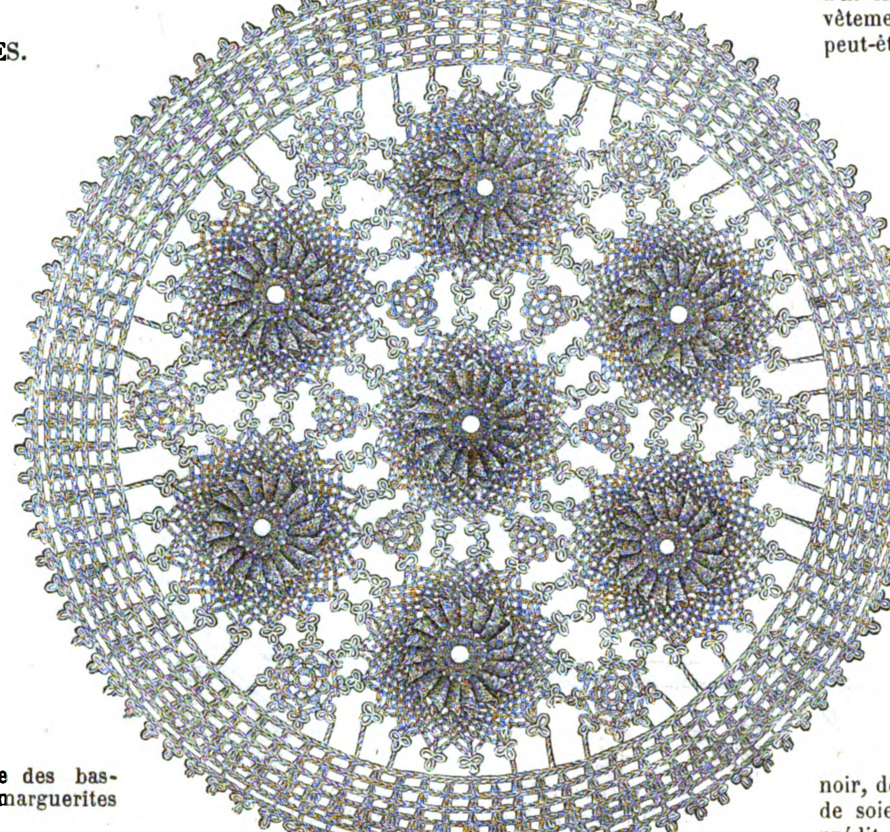
net d'or, ainsi que les lignes parallèles traversant les enlacements du cordon brun.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

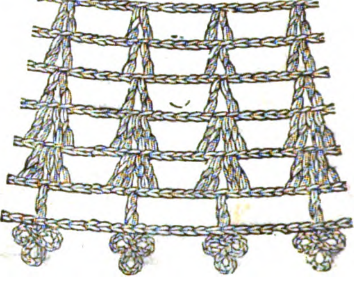
Jupe en popeline unie, nuance vert anglais, garnie d'un volant tuyauté, bordé d'un galon oriental et surmonté de quatre galons semblables. Robe pareille à cette jupe, garnie avec six galons un peu plus larges que les précédents, relevée sur la jupe par un *porte-jupe* dont le patron a paru dans le n° 24. Paletot pareil à la robe, bordé d'un galon, et retenu par une large ceinture en ruban assorti aux galons.

Petite fille de huit ans. Robe et paletot en alpaga blanc, ornés d'une broderie *branche de corail* exécutée en laine rouge.

Toilette de bal d'automme. Robe de dessous en taffetas mauve. Robe de dessus en mousseline blanche, brodée avec un gros bouillonné traversé par un ruban mauve. Un bouillonné pareil, mais étroit, forme tunique par devant et remonte garni, d'une dentelle étroite sur chaque couture des lés. Une dentelle plus large garnit, en guise de volant, ce bouillonné étroit et retombe jusqu'au gros bouillonné. Corsage décolleté à longues basques arrondies, entièrement bouillonné en *long* et garni d'un bouillonné étroit et de deux dentelles. Un *chou* de ruban mauve est placé à chaque échancrure des basques. Manches courtes. Couronne en marguerites blanches.



VOILE DE FAUTEUIL.



DENTELLE DU VOILE DE FAUTEUIL EN GRANDEUR NATURELLE.

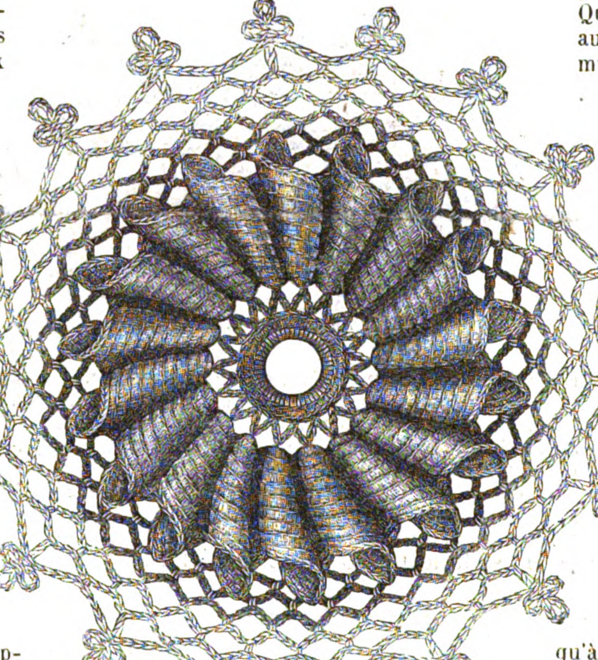
MODES.

Il ne sera peut-être pas indifférent à nos lectrices de connaître dès à présent les étoffes nouvelles destinées aux chapeaux de l'hiver prochain. Mme Aubert, modiste, rue Neuve-des-Mathurins, 6, me livre quelques-uns de ses échantillons, et je me hâte d'être indiscrète en les décrivant.

PETITE ROSETTE DU VOILE DE FAUTEUIL.

Voici d'abord des velours *bouclés* de toutes couleurs, épais, superbes, avec un semé de petites *houppes* noires ou blanches, sur fond blanc, sur fond rose, ou mauve, ou bleu vif. Toutes ces nuances sont d'un éclat incomparable, et ces velours bouclés se prêteront à mille fantaisies gracieuses.

Voilà des velours unis, mais non *ras;* ils sont beaucoup plus épais que tous ceux employés jusqu'ici pour faire les chapeaux. Ici se trouvent des *poult-de-soie* à tous petits *pois* blancs, en relief; puis une étoffe tout à fait inconnue : satin et taffetas avec des applications de crêpe, uni ou gaufré. Ces applications sont disposées en lignes ondulées et fixées à distances assez rapprochées par un large point en soie. Cela fera, à volonté, et suivant les ornements que l'on choisira, des chapeaux très-parés ou très-simples. Viennent enfin les velours épinglés et lamés, sur lesquels des rayures d'or ou d'argent courent en minces filets, plus ou moins rapprochés; car, il faut bien le dire, on portera des chapeaux lamés, avec ornements d'or ou d'argent, plus ou moins choquants, selon le goût de la modiste qui emploiera ces étoffes; les plus acceptables sont le velours épinglé, d'un bleu magnifique ou d'un superbe violet, avec un très-mince filet d'or assez espacé. La même combinaison existe en noir.

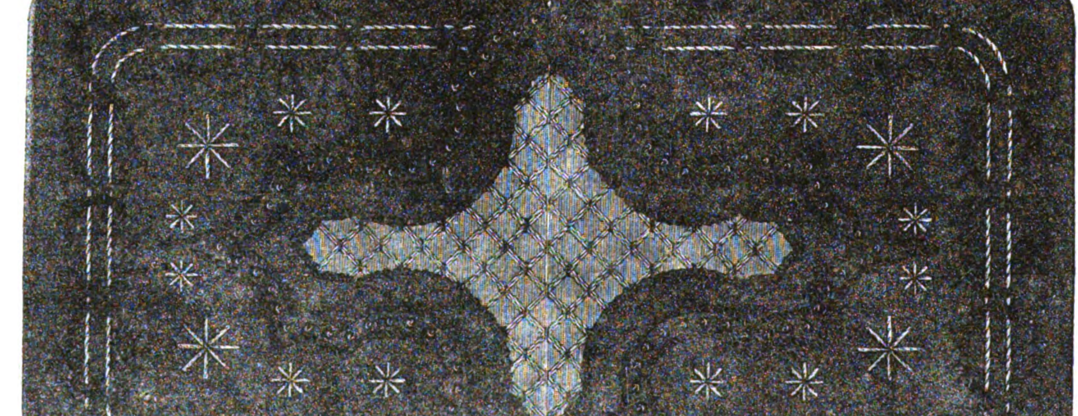


GRANDE ROSETTE DU VOILE DE FAUTEUIL EN GRANDEUR NATURELLE.

On fera, avec ces mêmes velours épinglés et lamés, de nuance claire, des robes pour soirées et dîners *priés*. Ces étoffes composeront des toilettes extrêmement chères, mais qui heureusement ne sont pas indispensables.

La rentrée de la population élégante a lieu fort tard à Paris; de là une indécision prolongée pour arrêter les formes définitives des vêtements d'hiver. Pour ne point risquer de faire préparer un vêtement relativement assez coûteux, et qui serait peut-être rangé parmi les formes surannées, on ne se hâte pas, à Paris, de faire les emplettes destinées à l'hiver. On prépare en ce moment quelques paletots pareils à ceux dont nous avons publié les patrons ce printemps et cet été, pour traverser l'automne et commencer l'hiver. On fait ces paletots en molleton et parfois en une étoffe nouvelle assez bizarre, et qui n'a point de nom particulier : c'est un tissu de laine sur lequel des houppes de couleur tracent en relief un dessin figurant des carrés ou des losanges; cela me semble devoir convenir plus spécialement aux enfants. Les petits paletots à capuchon, faits en molleton tout blanc, sont encore le plus joli pardessus d'automne. Le blanc est en ce moment la seule couleur qui ait le privilége d'accompagner toutes les robes, en qualité de pardessus. Les paletots de taffetas noir ne se voient plus guère qu'avec les robes de taffetas noir; toutes les autres robes ont leur paletot pareil; mais il faudra bien que cette mode universelle subisse quelques modifications. L'hiver, en ramenant la nécessité de se préserver du froid, ramènera les paletots de velours noir, de drap de couleur foncée, et peut-être même de soie ouatée. Chaque année, à cette époque, on prédit l'avénement de ces derniers pardessus, à la fois chauds et légers, commodes entre tous; mais chaque année aussi la mode leur accorde à peine de figurer en minorité, et encore à la condition d'être principalement portés par les femmes âgées. Quant aux vestes, quant aux corsages de cachemire, ou de foulard, ou même de taffetas, remplaçant les corsages blancs de l'été, on n'en aura jamais tant porté, si l'on en juge d'après les préparatifs qui se font dans les principales maisons de commerce de Paris.

E. R.



PORTE-CIGARES OU CARNET.

CAUSERIE SUR L'AMEUBLEMENT.

En dehors de la disposition classique du mobilier garnissant les diverses pièces d'un appartement, il est certaines petites dispositions que le bon goût fait deviner, que l'exemple enseigne, quand le bon goût n'est pas inné.

Nulle part on n'entend mieux cette science qu'à Paris, et ici on pourrait la résumer en quelques mots : « Paraître, sans laisser paraître le désir de paraître. »

Rien n'est plus indiscret que les prétentions; quand on croit les avoir soigneusement voilées, dissimulées d'un côté, elles font tout à coup irruption d'un côté opposé, et se révèlent sans détour, là où on pensait être préservé de ce risque. La plus sommaire inspection d'un appartement indiquera à première vue à un observateur, même superficiel, l'absence ou la présence d'une vanité mal entendue chez le propriétaire du mobilier.

Règles générales. Il faut se servir des objets que l'on possède.

Il faut caser chaque objet selon sa destination particulière, et ne jamais intervertir cet ordre.

En conséquence de ces règles, on ne payera pas d'un prix relativement trop élevé un objet dont on n'osera jamais se servir, et l'on n'érigera pas des ustensiles en ornements.

Une théière, une cafetière, un sucrier, fussent-ils en argent magnifiquement ciselé, et leur prix fût-il extrêmement élevé, ne peuvent figurer dans un salon, à moins qu'ils ne soient dans l'exer-





LA MODE ILLUSTRÉE.

Bureaux du Journal 56 Rue Jacob Paris

Toilettes de M^{elles} RABOUIN, 67, r. N^{ve} des P^{ts} Champs

cice de leurs fonctions, c'est-à-dire la théière à l'heure où l'on sert le thé, la cafetière pour servir le café. Placer ces objets en évidence dans un salon, les élever à la dignité d'*ornements*, dignité qui ne peut être leur partage, cela est à la fois puéril et de mauvais goût. Cette disposition n'a en effet qu'une seule signification : montrer à tous venants que l'on possède des objets qui ont coûté une somme d'argent relativement considérable. Il vaudrait autant faire encadrer quelques billets de banque et les exposer sous verre à l'admiration des visiteurs.

Les objets en porcelaine, à moins qu'ils ne soient en forme de coupes, pour contenir les cartes de visites, ou de vases pour être remplis de fleurs, ne peuvent non plus prendre place dans un salon. Tout ce qui se trouve dans chaque pièce d'une habitation doit avoir un emploi sinon actif, du moins possible ou probable. Ainsi les tasses, fussent-elles en porcelaine de Sèvres, les *déjeuners*, etc., doivent, comme toutes les pièces d'argenterie, aller se ranger dans la salle à manger. « Mais on n'y passe pas! Personne ne verra que je possède ces objets coûteux! » C'est là un petit malheur, et lorsqu'on a en vue, en possédant ces inutilités, seulement la vaniteuse satisfaction de les faire voir, on peut éviter ce malheur en se dispensant de faire ces emplettes coûteuses.

Un nécessaire de toilette, fût-il en or massif, coutât-il 10,000 francs, n'a pas d'autre place que la table de toilette et le cabinet de toilette.

Il faut en général éviter d'encombrer son habitation d'objets dont on craint de se servir parce qu'ils ont coûté trop cher. Un *verre d'eau*, c'est-à-dire un plateau contenant deux verres, le sucrier, la carafe, le flacon pour la fleur d'oranger, doit être placé dans la chambre à coucher; il ne saurait avoir accès au salon, même s'il est en cristal de Bohême. Mais si l'on ne s'en sert pas, quel embarras! Si l'on a l'habitude de prendre fréquemment un verre d'eau sucrée, il faudra donc donner une *doublure* à ce premier rôle, qui demeurera toujours inutile, trônant dans son inutilité, sur une commode qu'il encombre, et imposant l'obligation de le débarrasser quotidiennement et respectueusement de la poussière qui s'y accumule?

Il en est de même pour toutes les inutilités, car le bon goût les admet à une seule condition : celle de paraître utiles. Les coffrets doivent être employés selon leurs dimensions; si celui-ci peut servir à renfermer des jetons, des cartes, des fiches, si celui-là contient votre ouvrage, l'un et l'autre peuvent sans inconvénient élire domicile au salon; si un autre est destiné à vos gants, à vos rubans, il restera dans le cabinet de toilette ou dans la chambre à coucher. En un mot, c'est la destination d'un objet, et non son prix d'achat, qui décide de la place qu'on lui donne. Mais, croyez-moi : n'essayez pas de rassembler sur le point qui est le plus en vue tous les objets d'un prix élevé, soit en réalité, soit par relation; vous ne réussirez pas à éblouir, et vous parviendrez seulement à faire sourire, car ce soin équivaudrait à un écriteau sur lequel on aurait inscrit en gros caractères :

Regardez, admirez, enviez!

EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

Robe en alpaga gris argent. La garniture se compose de rubans noirs en taffetas posés en ligne droite, et traversés par des rubans semblables terminés de chaque côté en bouclette. Paletot pareil à la robe, garni comme la robe. Cette toilette convient à une jeune fille, ou pour robe simple de dame.

Robe en poult-de-soie mauve. La garniture se compose d'une large frange lama blanche, surmontée d'une grosse corde en soie mauve. Paletot pareil à la robe, garni comme la robe, ajusté par derrière, pas tout à fait ajusté par devant.

De plus, si c'est la vanité qui suggère cet arrangement, il faut bien lui dire qu'elle est mal entendue, et qu'elle manque son but en élevant à la dignité de reliques auxquelles on ne touche jamais des ustensiles de ménage ou de toilette, qui partout ailleurs sont soumis à un service actif.

On m'objectera peut-être qu'il y a certains de ces ustensiles élevés tout naturellement, c'est-à-dire par leur rareté ou la beauté de leur exécution, à l'état d'objets d'art, que l'on ne peut utiliser ceux-ci sans être atteint et convaincu de vandalisme, et qu'il faut bien les exposer à l'admiration des connaisseurs.

Si l'on a une grande quantité de *raretés*, on peut en composer une sorte de petit musée renfermé dans une armoire à portes vitrées. Mais, à Paris du moins, il y a encore certaines nuances à observer lorsqu'on veut employer ces raretés au décor d'un appartement; même en cette circonstance, on fait une sorte de triage, et l'on place dans la salle à manger les objets dont on ne se sert pas, mais dont on *paraît* ainsi pouvoir se servir à l'occasion. Ainsi, la plus belle et la plus rare soupière du monde serait déplacée dans un salon; il faut la mettre dans la salle à manger ou bien dans un musée. Au contraire, les vases, les coupes, les groupes de bronze, les statuettes de porcelaine, peuvent rester au salon, sur les consoles, sur la tablette de la cheminée, sur des étagères; mais ces *expositions* ne peuvent être excusables qu'en raison de la rareté et de la beauté des objets qui la composent. Il ne faut point essayer de les imiter avec des *bibelots* en cuivre estampé, en porcelaine grossièrement peinte, en zinc *repoussé*. Ce n'est pas seulement dans la composition de sa toilette, mais encore dans la disposition de son mobilier, qu'une femme doit toujours avoir l'aphorisme suivant présent à la pensée :

« L'absence du luxe n'est jamais choquante, l'aspect du faux luxe est toujours choquant. »

On peut se passer de richesse en effet, mais non d'élégance; or celle-ci est incompatible avec l'imitation plus ou moins grossière des objets de luxe, et le faux luxe implique à la fois et le désir immodéré de paraître, qui est l'une des plus triviales formes de la vanité, et l'ignorance, et le mauvais goût. De même qu'une femme sera bien plus élégante avec un châle uni qu'avec un châle garni d'une large dentelle en *imitation*, un salon sera de meilleur goût si l'on y voit des livres, de la musique, des corbeilles à ouvrage, plutôt que des *déjeuners* en porcelaine, des cafetières, des théières, des sucriers, des nécessaires de toilette ou des *bonshommes* en porcelaine enluminée.

EMMELINE RAYMOND.

LA BONNE MÉNAGÈRE.

XIX.

NETTOYAGE DES TACHES D'ENCRE SUR LE LINGE. — SAVONNAGE A L'AMMONIAQUE ET A L'ESSENCE DE TÉRÉBENTHINE. — RAISINÉ. — PRUNEAUX SÉCHÉS SANS ÊTRE MIS AU FOUR. — CONSERVATION DES TOMATES. — FLEURS D'ORANGER PRALINÉES.

Lorsqu'il s'agit, non de réunir un certain nombre de recettes de ménage plus ou moins imparfaites, inutiles ou inapplicables, mais bien de faire connaître quelques procédés éprouvés et garantis par l'expérience, la matière fait parfois défaut. Ainsi que je l'ai déjà dit à mes lectrices, les collaboratrices me sont indispensables pour ce travail, et toutes les personnes qui veulent bien m'envoyer leur contingent de *recettes* ont droit, non-seulement à ma gratitude, mais encore à celle de nos abonnées. J'ai recueilli depuis quelque temps les connaissances dont je vais faire part aujourd'hui à notre public parisien.

Une bonne amie de l'Isère m'envoie les instructions suivantes :

Taches d'encre. Pour enlever les taches d'encre, soit sur les mouchoirs d'écolier, soit sur les tabliers bleus dont l'étoffe est *bon teint* et peut aller à la lessive, il suffit d'arroser ces taches avec du suif de chandelle avant d'encuver les objets tachés; la lessive enlève le suif et la tache en même temps; s'il restait une trace jaune, une seconde lessive la ferait disparaître.

Savonnage à l'ammoniaque et à l'essence de térébenthine. On prend 1 kilogramme de savon, on le coupe en petits morceaux, on le met sur le feu en le faisant bouillir; pour cette quantité de savon on met 15 grammes d'essence de térébenthine, 30 grammes d'ammoniaque (alcali volatil), et 50 litres d'eau.

Emploi de la préparation.

On fait chauffer les 50 litres d'eau, sans cependant atteindre l'ébullition : le vrai *point* est de pouvoir y tremper les doigts sans se brûler, lorsqu'on est habitué à faire la cuisine, par conséquent un peu familiarisé avec un certain degré de chaleur. On ajoute à ce moment le savon, l'ammoniaque et la térébenthine, selon les proportions ci-dessus indiquées; on remue le tout avec un bâton; on jette dans ce mélange autant de linge sec qu'il en peut entrer dans le vase qui le contient; si l'on a des mouchoirs tachés de sang, ou des serviettes tachées par des fruits, on s'abstient de les joindre à ce savonnage. Le calicot s'y nettoie admirablement, et y reprend la blancheur du neuf. On laisse tremper deux heures, ou même toute une nuit; le lendemain on commence par frotter les parties les plus salies, entre autres les cols et les manchettes des chemises d'homme, en procédant à ce nettoyage dans le baquet même qui contient la mixture. A mesure que l'on frotte le linge, on le jette d'abord dans une petite quantité d'eau, puis on le lave à grande eau, jusqu'à ce que l'eau dans laquelle on a opéré soit tout à fait claire. Les bonnets les plus sales, les jupons les plus *terreux*, se nettoient parfaitement dans ce savonnage; il occupe, dans la proportion indiquée (50 litres d'eau), la journée entière d'une femme. Le linge de toile s'y nettoie aussi fort bien, mais spécialement celui qui est en coton. On ne jette pas le savonnage après ce premier emploi, car il sert encore à nettoyer les chaussettes de couleur, les robes en toile imprimée, en toile de Vichy. Ce second nettoyage se fait *à froid*. La méthode ci-dessus indiquée n'offre aucun danger pour le linge.

De l'Isère nous allons passer au département de Seine-et-Oise. Voici ce que m'adresse une abonnée de Saint-Germain :

Raisiné. Pour 12 kilogrammes de raisin, prenez 750 grammes de sucre; faites bouillir le tout, jusqu'à ce que le jus soit rouge; jetez sur un tamis, laissez égoutter, mettez le jus ainsi passé dans une bassine, et laissez cuire jusqu'à épaississement sirupeux; ajoutez alors les fruits, poires, coings, amandes ou noix fraîches. Ce raisiné est excellent.

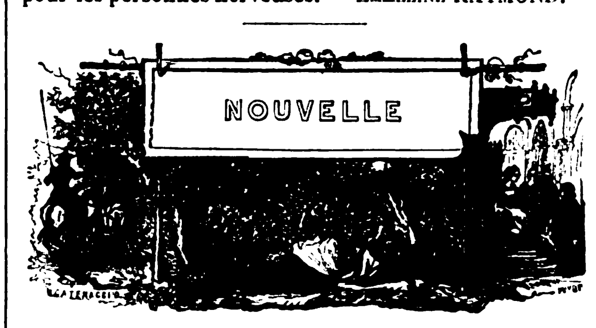
Pruneaux séchés sans être mis au four. Mettez dans une chaudière une lessive de bonne cendre, ou, mieux encore, de carbonate de potasse; quand cette lessive est en ébullition, on y plonge un panier à claires-voies rempli de prunes; après trois ou quatre secondes d'immersion on retire le panier, on le replonge dans une eau fraîche et très-pure; il faut, bien entendu, que tous les fruits baignent dans la première comme dans la seconde immersion; on répète trois fois ce double bain dans les mêmes conditions. La même lessive peut servir pour plusieurs opérations. On met ensuite les prunes sur des claies en osier, on les expose au soleil; si le soleil est absent, le vent y supplée en partie; il permet au moins de l'attendre. En très-peu de jours, selon l'état du temps, les pruneaux sont faits; mais il est prudent de ne pas presser l'emmagasinage. Ils sont très-bons, et se conservent parfaitement, pourvu qu'on les garde dans un lieu sec.

Conservation des tomates. Pelez les tomates comme vous pèleriez une pomme; enlevez soigneusement les graines, coupez les tomates en morceaux, mettez-les dans des bouteilles en verre très-fort et bien sèches, que vous ne remplissez pas complétement; bouchez hermétiquement, et ficelez le bouchon; remuez chaque bouteille soir et matin pendant neuf jours; achevez de remplir les bouteilles, après avoir pris la précaution de les agiter fortement avant de les déboucher, afin d'éviter l'explosion.

Voici enfin une recette envoyée d'Afrique, et j'ai de bonnes raisons pour garantir l'excellence du résultat.

Fleurs d'oranger pralinées. Pour 100 grammes de pétales (car on jette les étamines et les pistils), on prend 200 grammes de sucre que l'on fait fondre dans une cuillerée d'eau seulement. Lorsqu'il est cuit au *soufflé*, on y jette les fleurs d'oranger, et l'on remue sans cesse, jusqu'à ce que toute l'eau rendue par les pétales soit évaporée; le sucre redevient alors au *soufflé*. On retire les fleurs d'oranger en employant une écumoire, et l'on sépare les pétales les unes des autres en les manipulant dans du sucre en poudre; on les étend sur une feuille de papier, on les met dans un four très-doux, on les y laisse pendant un quart d'heure.

Les fleurs d'oranger pralinées sont, non-seulement un excellent *bonbon*, mais aussi un calmant très-efficace pour les personnes nerveuses. EMMELINE RAYMOND.



UNE FEMME ÉLÉGANTE.

Suite.

Pendant que Mme de Laverdy exprimait cette opinion, une conversation active se poursuivait entre les deux jeunes filles qui avaient été l'objet de l'entretien auquel nous venons d'assister.

« Cette maussade et ennuyeuse vie de pension est assez facile à supporter, » disait Marguerite, « lorsque l'on a comme toi une famille qui vient en rompre la monotonie. Tu vas chez ton père, toi!... tu y vois du monde, tu peux penser pendant toute la semaine aux distractions que tu as eues, et à celles que tu auras. Mais moi!.... Je ne sors jamais d'ici; je vois toujours, toujours les mêmes visages dans les mêmes cadres. Oh! mon Dieu! qui me délivrera de ce tourment? A quoi me sert d'être jeune, si je dois rester toujours enfermée derrière ce grand mur, cet horrible mur, couronné de pointes de fer? Se lever matin chaque jour, faire chaque jour ce que j'ai fait la veille, ce que je ferai le lendemain; étudier le piano, que je déteste, dessiner cet atroce Alexandre le Grand, coudre, broder... Mon Dieu! comme tout cela m'obsède! Quand on entr'ouvre une petite porte, je suis saisie d'un désir immodéré... Je voudrais me sauver, voir le monde, voir surtout autre chose que cette maison, ce jardin, toujours semblables à eux-mêmes.

— Comme tu es enfant, ma pauvre Marguerite!... » répondait Hélène en souriant; « tu quitteras cette maison, et tu la regretteras, car le monde n'est pas aussi beau que tu t'imagines.

— Ah! que dis-tu là? Les beaux salons dorés, étincelants de lumière, les meubles de soie, les jardinières remplies de fleurs rares, les toilettes, les dentelles, les diamants, les bals, les soirées commencées au Théâtre-Italien, terminées dans une brillante réunion..... Comme tout cela doit être enivrant! J'y pense sans cesse, j'y rêve le jour, la nuit, à toute heure; viendra-t-il, viendra-t-il le moment où tous ces tableaux ne seront plus peuplés de fantômes, où je figurerai dans ces fêtes perpétuelles, où je prendrai ma part de toutes ces joies?

— Nul ne peut répondre à ces questions, » dit Hélène, subitement devenue fort sérieuse; « nous ne sommes pas toutes nées riches et destinées à vivre au milieu du luxe; mais, crois-moi, il y a du bonheur à espérer, même sans bals, sans diamants, sans loge aux Italiens.

— Ah! tais-toi, je t'en prie! Il me semble entendre Mme de Laverdy lorsqu'elle m'appelle pour causer avec elle, et que, sous prétexte de causerie, elle me prêche la modération des désirs. Songe que nous sommes en récréation; ne me vole pas cette heure bénie où je puis échapper à tout ce qui m'entoure, où je me bâtis à moi-même, dans les nuages, hélas!... un palais splendide, dont les ornements varient chaque jour.

— Non, Marguerite, je ne te laisserai pas te livrer à cette distraction dangereuse; ce sont ces rêves qui te dégoûtent de la réalité, et t'enlèvent tous les plaisirs qui sont à ta portée.

— Les plaisirs! » s'écria Marguerite avec dédain; « et où sont-ils mes plaisirs?

— Ils pourraient être autour de toi; tu pourrais, si tu voulais, les trouver dans mon amitié, dans la paix que nous sentons en nous-mêmes lorsque notre journée a été bien remplie par nos occupations; n'y a-t-il donc pas de plaisir, dis, à nous promener ainsi, en nous donnant le bras, à voir ces beaux rosiers grimpants couvrir de leurs fleurs roses, grenat, blanches, les murs de la classe, tandis que les petites filles chantent et dansent là-bas, et que nous apercevons d'ici celle qui est notre mère à toutes, notre bonne Mme de Laverdy?

— Tiens, tu m'impatientes avec tous tes sermons; et, de plus, tu es une hypocrite; tu peux bien te complaire à tous ces fades et insignifiants tableaux.... tu en connais d'autres; tu sors, tu vas chez ton père, qui reçoit des amis. Tais-toi, tu n'es pas franche en me vantant cette vie à laquelle je suis condamnée: et celui qui est libre, ou à peu près, a mauvaise grâce en vantant au prisonnier les charmes de la prison.

— Je conviens qu'il est triste pour toi de ne jamais quitter la pension; mais laisse-moi faire..... j'ai un projet, » ajouta mystérieusement Hélène.

« Un projet? Oh! dis-le-moi tout de suite! Un projet pour sortir d'ici? un projet pour voir d'autres visages que ceux des sous-maîtresses et des professeurs? Chère bien-aimée, parle de suite!

— Hé bien! j'espère obtenir de mon père la permission de t'emmener pour passer les vacances avec moi chez nous. Mme de Laverdy a déjà consenti à te laisser venir quand mon père a donné un dîner pour ma fête; elle ne s'opposera pas, si nous l'en prions bien, à te laisser deux mois chez nous.

— Deux mois hors d'ici! Vivrai-je assez longtemps pour voir arriver ce moment heureux!

— Mon lit était un peu étroit pour nous deux; mais depuis ce jour-là j'ai fait des économies; j'ai maintenant près de cent francs, » dit Hélène d'un ton triomphant; nous achèterons un second lit; il entrera dans ma chambre, car j'ai déjà pris la mesure de la place qu'il doit occuper; seulement, ma chère Marguerite, tu ne trouveras pas chez nous le luxe que tu aspires à connaître; tu connais notre intérieur; il n'y a chez nous aucune tenture de soie; notre salon est modestement meublé en gros velours grenat; point de lustres étincelants, mais deux lampes sur la cheminée, et même une seule lampe sur la table quand nous sommes seuls. Ma chambre, qui sera aussi la tienne, a des rideaux bien simples en perse bleue; point de bals, mais seulement le whist de mon père avec ses partners habituels et quelques amis qui viennent causer près de lui.

— Oui, oui, je sais; mais n'importe; ce sera le paradis du moment où ce ne sera plus la pension. Si ton projet réussit, ma chère, ma bonne Hélène, eh bien! j'aurai du courage pour attendre la fin de mon existence actuelle, et je supporterai avec patience tous les ennuis qui m'oppressent et m'étouffent.

— Quoi! » dit Hélène avec un peu de tristesse, « tu es si impatiente de nous quitter, de voir cesser cette douce vie en commun, que je regretterai toujours pour ma part; tu me comptes donc pour rien?

— Toi!..... Mais sans toi, je me..... je ne sais pas ce qui serait arrivé, mais à coup sûr je ne serais pas restée ici. Crois-tu que Mme de Laverdy, que ton père, consentiront à ton projet?

— Je l'espère; je suis sûre de mon père, et presque sûre de Mme de Laverdy.

— Et, dis-moi, ton père ne voit pas plus de monde maintenant? Il me semble pourtant que lorsqu'on a une fille, on devrait recevoir, pour lui faire plaisir d'abord, ensuite, ensuite... Enfin il faut bien qu'elle fasse quelques connaissances, puisqu'elle est destinée à faire un choix, à se marier, enfin. »

A ces derniers mots, Hélène, la calme Hélène, devint pourpre, et détourna la tête pour dérober à son amie cette rougeur indiscrète; mais elle prenait une précaution inutile, Marguerite ne s'occupait pas d'elle.

« Vous voyez toujours monsieur de Rovigny?

— Oui, » dit Hélène, heureuse de cette diversion qui lui permettait de refouler son émotion.

« Il est riche, n'est-ce pas?

— Oh! oui! il a, dit-on, plus de trente mille francs de rente.

— Pas davantage? » fit Marguerite avec une petite moue dédaigneuse.

« Comme tu y vas! Mais, ma chère, c'est superbe pour un célibataire.

— Pour un célibataire, c'est possible. Dis-moi... tu n'as jamais songé à l'épouser?

— Monsieur de Rovigny?.... » s'écria Hélène en poussant un frais éclat de rire; « tu es folle certainement, ma pauvre Marguerite; il a deux ans de plus que mon père, qui a soixante ans. Où peux-tu prendre de semblables idées?

— Qu'importe l'âge? Une femme doit être très-heureuse avec un vieux mari; que de soins, combien d'attentions il doit prodiguer pour faire oublier sa vieillesse!

— Fi donc, Marguerite! comment peux-tu attribuer à une femme des pensées si égoïstes? On se marie pour se dévouer à quelqu'un, et non pour avoir un esclave occupé à satisfaire nos caprices.

— Et ce jeune homme, un peintre, je crois?... le seul jeune homme du reste que j'aie vu chez ton père?

— Monsieur François Gervais? » dit Hélène en baissant involontairement la voix, et rougissant tout aussi fort que précédemment.

« Oui, c'est bien cela. Dieu! quels vilains noms! S'appeler François, et de plus Gervais! Est-il riche?

— Oh! pas du tout. M. Gervais a, dit-on, un avenir superbe; son talent est déjà connu, et le placera au premier rang; mais il ne possède aucune fortune. Son histoire est bien touchante : il est fils d'un paysan, et, tout petit, il s'essayait à dessiner; il gardait des moutons dans la campagne, et, avec un morceau de charbon, il crayonnait sur les murs les paysages qu'il avait vus. Il a rencontré des peintres qui s'étaient arrêtés dans l'auberge d'un bourg voisin du village où il vivait, et cette rencontre a failli le rendre fou; il était si gentil, si intelligent, et montrait des dispositions si extraordinaires, que les peintres l'ont gardé avec eux pendant quelques jours



s'amusant à lui prêter des crayons et à lui donner des conseils. Enfin, l'un d'entre eux, qui était un grand artiste et un noble cœur, a eu pitié de cet enfant; il l'a demandé à ses parents, en promettant de lui faire gagner un jour beaucoup d'argent. La mère ne voulait pas entendre parler de ce départ; mais le père y a consenti, et, depuis que ce dernier est mort, M. Gervais soutient sa mère; il voudrait la faire vivre dans l'aisance, mais elle refuse tout ce qui lui semble être du superflu, et a seulement consenti à ce que son fils lui achetât la vieille maison dans laquelle elle vit, sans avoir jamais rien changé à ses habitudes. M. Gervais aime et honore sa mère, et va la voir plusieurs fois par an.

— C'est très-touchant, en effet, » répondit Marguerite d'un air distrait; « mais il gagne donc beaucoup d'argent, duisqu'il peut donner des revenus à sa mère, et lui acheter une maison?

— Oh! j'imagine que cette emplette n'a pas dû être très-coûteuse, » dit Hélène en riant; « à la campagne, loin de Paris, dans un village... Mais enfin tu comprends que ce qui concerne sa mère doit passer avant tout; d'ailleurs, M. Gervais gagne en effet de l'argent, et en gagnera davantage encore; mais qu'est-ce que cela te fait?

— A moi? rien du tout; je pense à toi, ma chère Hélène, à ton avenir, dont tu ne t'occupes pas assez. Est-ce que tu consentirais à épouser ce M. Gervais?

— Moi!..... » dit Hélène avec un élan involontaire; « Moi!..... Comment peux-tu me faire une pareille question? Je ne suis ni assez belle, ni assez riche, ni assez remarquable d'aucune façon pour que M. Gervais songe à moi. Heureuse sera la femme qu'il choisira! Elle pourra honorer pour son caractère, et adorer pour sa bonté, celui que tout le monde admirera pour son talent; elle pourra employer toutes les heures de sa vie à veiller sur lui, à écarter de lui les contrariétés, les obstacles qui pourraient entraver son essor; elle pourra lui tenir en réserve, dans sa demeure, la paix et la tendresse pour les heures d'inquiétude et de découragement inséparables des luttes qu'il aura à soutenir; elle pourra enfin veiller sur lui, se dévouer à lui, lui éviter les soucis matériels, garantir sa dignité, préparer les progrès de son talent en assurant son indépendance, de façon à lui permettre de travailler à ses heures, pour l'art, et non pas seulement pour de l'argent... Ce sera une belle mission à remplir... et la femme à laquelle cette mission est réservée pourra se dire heureuse entre toutes.

— Tu crois?... » dit Marguerite dont l'accent indiquait une forte dose d'incrédulité, et qui ne s'occupait pas assez de tout ce qui ne la concernait pas directement pour remarquer la chaleureuse réponse faite par son amie; « tu crois?... Eh bien! ce rôle ne me tenterait pas; non, vois-tu, je ne suis pas assez active pour le remplir; j'aimerais mieux que mon mari eût une fortune toute faite, plutôt que de l'aider à la gagner. Non, non, je serais incapable de compter, d'économiser. Ne penses-tu pas qu'il faut, pour réussir à rogner un peu sur toutes choses, avoir l'âme vénale jusqu'à un certain point? Aussi je suis bien sûre que tu ne t'acquitterais pas bien du tout de ces fonctions; tu es trop généreuse, ma chère Hélène, pour être économe.

— Tu te trompes; on peut être économe sans parcimonie, et retrancher sur soi pour augmenter la part des autres. Va, tu n'as pas encore réfléchi à toutes ces questions; lorsque tu aimeras ton fiancé, quand il sera devenu ton mari, tu verras comme on devient subitement habile, quelles ressources infinies on trouve dans son imagination pour lui rendre la vie agréable et facile, tout en assurant l'avenir. Admettons qu'un mari, sans fortune acquise, gagne par son talent quinze mille francs à peu près, comme..... comme M. Gervais; avec huit ou neuf mille francs on vit largement lorsqu'on sait s'y prendre, quand on ne fait pas de grandes dépenses chez les couturières et les modistes. La femme de..... M. Gervais, puisque nous le prenons pour exemple dans notre démonstration, n'aurait pas besoin d'aller dans le monde, car elle serait bien heureuse chez elle. Quelles fêtes vaudraient le plaisir de s'occuper de son mari, de causer avec lui? Lui, il sortirait, bien entendu; il a des relations brillantes, il en aura toujours davantage; mais ce n'est pas coûteux pour un homme d'aller aux dîners, aux bals, aux concerts. On pourrait donc, tous les ans, placer une somme de six ou sept mille francs... et s'affranchir ainsi peu à peu du souci de gagner le pain quotidien.

— Eh bien! ma chère, veux-tu que je te dise mon opinion? » répondit Marguerite en prenant la parole d'un air capable. « La femme qui jouerait ce rôle n'aurait pas le sens commun; elle ennuierait son mari. Le premier des devoirs pour une femme est d'être belle et élégante, de charmer les yeux, de plaire; le reste vient après, si c'est possible. La Cendrillon serait abandonnée dans ses cendres, au coin de son foyer délaissé, et l'on oublierait bien vite celle qui s'oublierait toujours pour les autres, celle qui s'effacerait sans cesse au profit d'autrui. Quand ils sont si naturels, quand ils paraissent coûter si peu, les sacrifices sont acceptés sans être comptés, sans même que l'on en éprouve ou que l'on en marque la moindre reconnaissance. Va, ce n'est pas en s'occupant de son mari que l'on gagne son affection, mais bien plutôt en l'occupant de soi; tous ces êtres-là sont égoïstes, et, de plus, très-infatués d'eux-mêmes; si on les adore, ils pensent que l'on fait seulement son devoir, que l'on ne peut même se soustraire à ce sentiment, et ils ne vous en savent aucun gré. C'est le contraire qui doit avoir lieu; il faut les obliger à adorer leurs femmes; et, pour arriver à ce résultat, il faut que celles-ci soient encore plus égoïstes qu'eux. »

Hélène écoutait ce discours avec une surprise toujours croissante.

« Est-ce bien possible? » dit-elle enfin; « est-ce toi qui parles ainsi? Oh! Marguerite, tu me fais peur! Quels sont donc les sentiments qui s'agitent en toi, et d'où vient que tu abaisses de cette façon et notre mission dans la vie et le caractère des hommes? Quant à moi, je plaindrais celui qui ne saurait pas apprécier l'abnégation, la générosité, toutes les vertus qui ennoblissent, et je me mépriserais moi-même si je ne devais être aimée que pour mes défauts et pour une beauté nécessairement éphémère.

— Comme dit Mme de Laverdy.

— Comme le dit Mme de Laverdy, qui a bien raison, » reprit Hélène très-vivement. « Dans le ménage, tel que tu le rêves, il faut donc faire disparaître les deux époux dès qu'ils sont sur le point de toucher à la vieillesse? Que feras-tu étant vieille, si tu prétends uniquement à être *adorée* comme une idole? Et les enfants? qui donc s'en occupera? quand préparera-t-on leur avenir? qui s'occupera de leur éducation? Marguerite, avoue bien vite, je t'en prie, que tu ne savais ce que tu disais.

— C'est bien possible, » répondit Marguerite en se penchant languissamment; « je ne suis pas comme toi, je ne sais pas réfléchir, et cela m'ennuie de raisonner, soit avec les autres, soit avec moi-même. C'est vrai, je n'avais pas songé à la vieillesse; mais c'est si loin!.... c'est si laid!.... A quoi bon s'en préoccuper, puisqu'on n'est pas bien certain d'y arriver? Quant aux enfants..... c'est embarrassant, en effet... Mais, après tout, Mme de Laverdy existera encore, ou cédera son établissement... Pour les garçons, il y a des colléges..... il y a même des maisons dans lesquelles on les met tout petits.

— Et voilà comment tu envisages l'existence? » dit Hélène en regardant son amie avec une compassion si extrême que l'indignation ne pouvait se manifester. « Avoir un mari pour le transformer en esclave..... pourquoi pas en bête de somme?..... Des enfants, pour s'en séparer le plus vite possible..... Pauvre Marguerite! Et que deviendrais-tu sans devoirs à remplir, sans famille pour animer ton intérieur? Comment emploierais-tu tes heures? comment occuperais-tu ton esprit et ton cœur?

— Mon Dieu!..... il est probable que je ferais comme tout le monde; il ne faut pas attacher une grande importance à ce que je te dis, ma chère Hélène; les jeunes filles font toutes beaucoup de projets, et s'arrêtent volontiers à ce qui est excessif; c'est ton exagération qui a produit mon exagération; si tu n'avais pas fait du mariage un tableau si sévère, qui était, je t'assure, un véritable épouvantail, je n'aurais pas été me jeter dans l'excès opposé; nous ne serons ni meilleures ni pires que toutes les autres femmes.

— Je n'ai jamais compté être meilleure qu'une autre, » reprit Hélène; « je suis persuadée que mon programme contient seulement le strict nécessaire pour rendre la vie de famille douce et paisible; et, quant à toi, je sais bien que tu t'amuses à mes dépens depuis un quart d'heure, en enlaidissant à plaisir ton cœur, parce que tu ne peux parvenir à enlaidir ton visage. »

Et les deux jeunes filles s'embrassèrent en riant.

C'était, par le fait, une singulière amitié que celle qui unissait deux caractères si opposés. Si sérieuse que fût Hélène, elle ne pouvait rester insensible aux grâces déployées par Marguerite, et pardonnait volontiers à cette bouche charmante même les paroles qui lui déplaisaient le plus; dans son empressement indulgent, elle fournissait à son amie mille excuses qui atténuaient ses torts, elle attribuait les singulières notions de Marguerite sur le rôle de la femme ici-bas à l'influence de la première éducation et d'exemples pernicieux.

Elle n'avait pas tout à fait tort dans cette appréciation, et cette fois, comme toujours, le cœur voyait mieux, plus juste et plus loin que l'esprit; celui-ci eût condamné sans retour Marguerite, en lui attribuant les instincts les plus pervers; celui-là lui trouvait une excuse valable, réelle, par cela seul qu'il la cherchait avec bonne foi, avec le sincère désir de la découvrir. Sans s'en douter, Hélène se trouvait d'accord avec tous les penseurs, et arrivait à l'une de leurs conclusions; elle devinait que certains défauts sont le résultat de grandes iniquités commises sur une partie de l'humanité; elle entrevoyait que l'esclavage engendre fatalement l'égoïsme, la lâcheté, et déprave le sens moral, en bouleversant toutes les lois de la justice. Elle comprenait que, par un équitable et fatal châtiment, les vices remontent de l'esclave courbé sous le caprice du maître à ce maître lui-même, à sa famille, par ses enfants, que corrompt dès leur naissance le spectacle de l'abus de la force partout substitué à l'exercice du droit. Quelles vertus pourraient résister à ce contact flétrissant? Partout le mensonge, pour échapper à la punition; la flatterie, pour obtenir des priviléges; partout le travail considéré comme une loi avilissante; l'oisiveté déifiée comme le bonheur suprême, les passe-temps frivoles recherchés avec une ardeur fiévreuse, pour se soustraire à l'ennui dévorant qui est le partage de ces esprits affranchis de tout devoir et ne relevant que de leurs caprices.

C'est vainement que l'on espérerait se soustraire à l'influence énervante qui s'empare des âmes dans cette atmosphère viciée; les défauts qui s'y développent sont inhérents, non pas aux individus, non pas à la race dont ils sortent, mais bien aux institutions qui les entourent, car on les retrouve au même degré, à toutes les époques et dans toutes les contrées où, sous des désignations différentes, — esclaves ou serfs, — une partie de la population se trouve hors la loi, et relève du caprice de quelques privilégiés; partout ceux-ci sont atteints d'un ennui maladif, d'une iniquité qui fausse leur jugement et leur communique une incapacité notoire; ils sont partout efféminés, frivoles, capables parfois d'élans généreux, mais incapables toujours d'un dévouement sérieux et soutenu. L'oisiveté et le luxe sont, à leur sens, les conditions principales de l'existence; tout ce qui les y retient ou les y ramène est, par cela seul, bon et légitime; tout ce qui peut les en éloigner est haïssable et monstrueux. L'imprévoyance vient à son tour compléter logiquement ces caractères; incapables de se suffire à eux-mêmes, de préparer, d'assurer eux-mêmes leur existence, ils se considèrent en quelque sorte comme irresponsables vis-à-vis de la destinée, et se dispensent de veiller sur eux-mêmes, en se laissant aller sur la pente qui les entraîne. S'ils inclinent vers la prodigalité, ils aboutissent au dénoûment, à ce dénoûment qui leur fait horreur cependant; ils le bravent, non par courage, mais par ignorance, parce qu'ils n'admettent pas un seul moment que cette extrémité puisse les atteindre; quand on y arrive pourtant..... Eh bien! quand on y arrive, comme il s'agit d'échapper à l'avilissement, représenté à leurs yeux par la privation de l'opulence, on essaye de regagner celle-ci, ou du moins de vivre à son ombre, en la payant comme on peut; la richesse ne fait pas longtemps défaut, lorsqu'on consent à l'acquérir à tout prix.

Telles étaient en substance les théories de Marguerite sur l'existence; on comprend qu'une grande partie de ces théories subsistaient en elle à l'état latent; c'étaient des instincts qui s'agitaient vaguement, des réminiscences peut-être, qui hantaient sa mémoire, non un système particulier, impossible autant qu'odieux chez une jeune fille. Aussi Hélène, éclairée par un cœur simple, bon et droit, ne s'en trouvait-elle pas rebutée outre mesure; elle considérait les paroles qu'elle venait d'entendre, qui plusieurs fois déjà s'étaient produites dans ses conversations avec son amie, mais avec un moindre degré de netteté, comme des boutades de jeune fille exaspérée par une quasi-claustration, ou bien encore comme les symptômes d'une maladie qu'elle voulait s'efforcer de soigner et de guérir.

Dès le lendemain Hélène prépara le siége qu'elle voulait entreprendre pour obtenir d'emmener son amie, et concentra ses efforts sur le point qui lui paraissait être le plus difficile à emporter; elle demanda à Mme de Laverdy de vouloir bien l'entendre, et lui communiqua son projet, qui fut tout d'abord assez mal accueilli.

« Il me semble que je dépasserais mes pouvoirs, ma chère enfant, en laissant partir Marguerite; c'est à moi qu'elle est confiée; elle doit donc rester près de moi.

— Mais, ma chère Maman, vous lui avez déjà permis une fois de venir avec moi; vous connaissez mon père; il est au moins aussi sévère que vous; lorsqu'il ne pourra pas nous accompagner, il ne nous laissera pas même sortir avec quelques dames de ses amies; nous étudierons et nous travaillerons à la maison, comme nous le faisons ici.

— Alors Marguerite serait aussi bien à la pension; cela ne vaut pas la peine de l'emmener.

— Non, Maman, ce ne sera pas tout à fait la même chose; songez combien il est triste pour elle de nous voir toutes partir gaiement, emmenées par nos parents, et de rester seule, ou presque seule, dans cette grande maison, qui doit être triste quand elle est vide; cela me fait souffrir pour elle, et je crains quelquefois que cette réclusion, cette privation absolue de toute distraction n'aigrisse son humeur, et même son cœur.

— Ah! ah! vous avez découvert cela, mon enfant?

— Est-ce que je me trompe?

— Pas absolument, j'en conviens, le caractère de Marguerite étant donné.

— Vous le voyez bien, Maman, il faut, dans l'intérêt de sa santé morale, m'accorder la permission que je vous demande; laissez-la venir avec moi, et vous verrez qu'après les vacances elle sera aussi heureuse que moi de se retrouver ici près de vous. »

Mme de Laverdy, sollicitée par son élève favorite, sentait que sa résistance faiblissait, et jugea à propos de s'étayer d'une autorité autre que la sienne.

« Votre père pourrait être contrarié de ce projet, et je suis persuadée que je lui rendrais un mauvais service en vous accordant mon consentement.

— Mais s'il le sollicite lui-même? » répondit vivement Hélène, à peu près certaine du succès, depuis que Mme de Laverdy se retranchait derrière l'autorité paternelle, toujours disposée à céder aux vœux d'une enfant tendrement aimée... « S'il vous demandait de nous confier Marguerite pendant la durée des vacances?

— Alors.... alors, je verrais; mais je ne vous cache pas, Hélène, que je préférerais trouver chez M. Faverot une opinion conforme à la mienne, au risque de prolonger un peu le malaise d'esprit auquel Marguerite est en proie; je voudrais la garder près de moi jusqu'au moment où ses parents la réclameront. »

La cause plaidée par Hélène était plus qu'à moitié gagnée, elle le savait bien, et porta à son amie les bonnes nouvelles que celle-ci attendait avec une anxiété fiévreuse. Le lendemain de cette conversation était un dimanche, jour de *sortie* pour les jeunes filles; et M. Faverot, ponctuel par caractère, par habitude, par tendresse pour sa fille, arriva à Bourg-la-Reine avant neuf heures, pour emmener Hélène à Paris; elle embrassa Marguerite, en faisant à la hâte ses préparatifs de départ.

« Sois patiente, » lui disait-elle, « aie confiance en mon amitié; je te rapporterai demain de bonnes nouvelles, car mon père ne refusera pas d'accéder à ma prière. »

M. Faverot et sa fille, à l'inverse des Parisiens qui aspirent à quitter leur domicile pour la campagne pendant les beaux jours d'été, se hâtaient de rentrer à Paris dans leur appartement de la rue Cassette, où Hélène était née, où sa mère était morte, hélas!..... avant que son enfant l'eût connue. Le père et la jeune fille étaient là chez eux, tout à eux; il la suivait des yeux avec bonheur, tandis qu'elle inspectait l'appartement; donnant ici un pli plus gracieux à un rideau, mettant à la place d'honneur, sur une console du salon, le beau bouquet que

Mme de Laverdy l'autorisait à cueillir et à emporter; rangeant les armoires, préparant l'argenterie qui devait servir au diner, car c'était jour de fête lorsque Hélène avait congé, et quelques vieux amis de M. Faverot venaient ce jour-là s'asseoir à sa table. Parmi ces vieux amis il s'en trouvait un, un seul qui était jeune; c'était M. François Gervais, qui avait excité la curiosité de Marguerite. M. Faverot l'avait connu dès son enfance chez le peintre qui avait adopté son jeune talent, et la cordialité témoignée à l'enfant pauvre avait jeté les bases d'une mutuelle et sincère amitié. François, devenu presque célèbre, n'avait jamais oublié l'intérêt dont M. Faverot lui avait donné tant de marques; il n'avait pas jugé que sa notoriété de fraiche date l'autorisât à rompre ses anciennes relations, ni qu'un artiste dût absolument fuir la compagnie des *bourgeois*, pour ne point compromettre sa dignité ou entraver l'essor de son génie. Ces sentiments et ces opinions sont l'ordinaire partage des talents surfaits, qui n'atteindront jamais l'éclosion dont ils caressent la perspective; l'art représente pour eux, non le travail avec ses joies infinies, non le bonheur de donner aux pensées, aux sentiments qui occupent la tête et le cœur une forme aussi parfaite, aussi complète que le comporte le talent dont on est doué, mais uniquement le succès, avec ses enivrements vaniteux.

Tel n'était point François Gervais; l'imagination ardente qui le dévorait, en développant son talent, s'unissait en lui à l'âme la plus tendre, aux sentiments les plus dévoués; il avait cette fierté délicate, qui est la marque à laquelle on reconnait les caractères d'élite; mais la vanité lui était inconnue, et, en se rendant assidûment chez M. Faverot, il se considérait comme son obligé. Quelques-uns de ses confrères auraient pensé qu'ils faisaient trop d'honneur à ce *bourgeois*, dont la fibre artistique n'avait jamais vibré au souffle de l'enthousiasme, et qui se bornait à chérir ses amis, lesquels pouvaient toujours compter sur lui, à toute heure, en toute circonstance, et à disposer en leur faveur de toute la part d'affection qu'il ne réservait pas à sa fille.

Hélène n'était pas tout à fait étrangère, il faut bien l'avouer, à l'assiduité de François; s'il lui était parfois arrivé de décliner une invitation de M. Faverot, en alléguant à son vieil ami l'obligation de terminer un travail pressé, son opposition avait toujours cédé à ces simples mots: « Hélène fera les honneurs du diner. »

Et Hélène? Il serait bien indiscret de vouloir dès à présent pénétrer dans les recoins mystérieux où se cachent les sentiments d'une jeune fille. Rien ne pouvait faire supposer à François qu'il y avait quelque préférence dans l'accueil qu'il recevait. Tous les amis de M. Faverot trouvaient près de sa fille un empressement affectueux, quasi filial; peut-être est-ce uniquement à la jeunesse de François qu'il faut attribuer la différence qu'Hélène faisait entre lui et les autres hôtes de son père. Avec lui elle était un peu plus sérieuse; elle ne s'appliquait pas à découvrir ses préférences, à flatter ses goûts; mais, par une singulière coïncidence, il arrivait que les préférences et les goûts de François trouvaient toujours leur satisfaction chez M. Faverot; si François manifestait quelque prédilection pour certaines fleurs, le hasard les indiquait à Hélène dans le jardin de Mme de Laverdy, et ces fleurs ornaient les jardinières du salon quand on attendait M. Gervais; si un mets déplaisait à François, il surgissait immédiatement mille difficultés qui s'opposaient à ce qu'on vît reparaître ce mets sur la table de M. Faverot. Sans s'en rendre compte à lui-même, sans jamais pénétrer la continuité et l'habileté des efforts employés à le rendre heureux dans cet appartement de la rue Cassette, il est certain que François s'y plaisait infiniment plus que dans les plus brillants salons dont l'accès lui était désormais permis; une atmosphère sympathique, paisible, rafraîchissante, l'entourait dès qu'il avait passé le seuil de cette demeure, dès qu'il s'était assis dans l'un des petits fauteuils qui se trouvaient toujours placés à proximité d'Hélène; François s'asseyait là, et causait avec abandon; il parlait de lui..... lui qui se gardait avec un soin fier et jaloux de traiter ce sujet de conversation, même avec ceux qu'il appelait ses amis; il racontait à cette jeune fille sa première enfance passée dans un village, la passion de son art, qui, dès alors, faisait ses délices et son tourment; il lui parlait de sa mère, simple paysanne, austère et stoïque, qui refusait l'aisance que lui offrait son fils, pour ne pas rompre, disait-elle, ses vieilles habitudes, et qui passait sa vie sur le même tabouret de bois près de sa fenêtre, à la place où son fils l'avait toujours vue, s'occupant de quelques travaux de couture pour le bourg voisin; « mais tout ce qu'elle refuse est placé en son nom, » ajoutait François, « car enfin elle pourrait me survivre, et je veux que sa vieillesse soit paisible. »

Ce n'étaient pas seulement ces détails familiers qui étaient confiés à Hélène: l'artiste lui parlait de son art, des travaux qu'il projetait, de la place toujours plus éminente qu'il voulait acquérir par ses efforts; et alors Hélène savait l'encourager, aiguillonner encore son ambition, l'exciter à monter plus haut, toujours plus haut. Parfois le peintre arrivait découragé; selon lui, le tableau auquel il travaillait naguère avec tant d'enthousiasme était une œuvre manquée, misérable même; il avait donné tout ce qui était en lui, et désormais il ne pouvait éviter de déchoir, sans même s'arrêter à la médiocrité; son arrêt allait être prononcé par tous les critiques, et confirmé par le public tout entier.

C'était surtout en ces moments de prostration, si fréquents chez les véritables artistes, que François recherchait et appréciait la bienfaisante influence exercée par Hélène sur tous ceux qui l'entouraient. Secondée par l'organisation nerveuse qui relève les artistes aussi rapidement qu'elle les abat, la jeune fille le réconciliait avec lui-même, avec ses travaux, avec l'avenir; elle le grondait doucement, elle l'admirait sincèrement, et cela seul suffisait pour rendre à François le courage qui l'avait momentanément abandonné. Nous ne pouvons toujours croire en nous, puiser en nous seuls la force nécessaire pour accomplir notre œuvre, quelle qu'elle soit, humble ou grande; il faut que nous trouvions près de nous un cœur dévoué, une affection inébranlable qui nous soutienne, nous relève, et, conservant comme un dépôt précieux la foi en nous-mêmes, que nous ne gardons pas toujours intacte, soit plus *royaliste que le roi*, plus certaine de notre force que nous n'en sommes certains nous-mêmes. Ajoutons que les artistes véritables ont seuls besoin de cet appui, de cet encouragement; les autres ne doutent jamais d'eux, de leur talent, de leurs œuvres, et se contemplent avec une sérénité inaltérable, avec une sécurité inébranlable, avec une admiration confiante, dont la contagion ne s'étend malheureusement pas hors du cercle ou de la coterie qui les a adoptés.

(*La suite au prochain numéro.*) EMMELINE RAYMOND.

Explication de la Charade.

Le mot de la Charade insérée dans notre dernier numéro est: *Four-rage.*



A. M., Belgique. Je ne comprends pas ce que l'on me désigne par les mots *garniture de salon.* Le reps de laine et le velours de laine sont contemporains, par conséquent égaux devant la mode. On salue et l'on passe. La dernière question se rapporte à des habitudes qui ne sont pas françaises, et sur lesquelles il m'est par conséquent absolument impossible de donner mon avis. Le chapeau rond ne peut jamais être indispensable. — *N° 59,331, Corse.* Je n'en sais pas plus sur la pommade *sicilienne* que ce qui en a été dit dans l'article *Hygiène du visage.* On confond assez souvent la *commission* avec la *rédaction;* je ne pourrais remplir toutes ces fonctions à la fois; si je devais me charger des commissions, il faudrait renoncer à la rédaction; je préfère celle-ci, qui s'accorde mieux avec mes goûts et mes habitudes. — *N° 62,768, Cher.* Mille regrets. Je ne sais malheureusement pas un remède pour tous les accidents. Je pense qu'il faut envoyer la robe chez un nettoyeur. — *N° 38,178, Puy-de-Dôme.* Avec ce châle long, il faut faire un châle carré reversible; les bordures, beaucoup trop étroites pour un châle long, seront convenables pour un châle carré. On peut à volonté faire nettoyer le fond blanc ou le faire teindre en bleu ou bien en violet. — *Mme R. Loiret.* Encore un problème insoluble que l'on me pose; je ne connais pour ce cas rien autre chose que la ceinture-corset entièrement élastique. Nous publierons probablement bientôt un bon patron de bonnet de nuit, mais je ne saurais m'engager à faire paraître plusieurs modèles d'un même objet. Prière d'adresser ces questions à M. Croisat; pour pouvoir y répondre, je devrais suspendre en ce moment le travail des *Renseignements*, prendre une voiture, employer près de deux heures afin d'aller demander ce renseignement à M. Croisat; or le temps me fait tellement défaut que mes lectrices voudront bien m'excuser d'être forcée de refuser *toute espèce de commission.* — *N° 57,062, Haute-Savoie.* Les châles carrés en cachemire français ne sont pas *à la mode.* Je conseillerais plutôt pour ce prix un châle noir à fond uni avec une belle bordure en cachemire des Indes, tel, en un mot, qu'on les prépare chez Mme Guigné-Dusacq, rue du Bac, 46.

N° 25,317, Hérault. Merci pour la propagande présente et à venir. Une jeune fille ne fait aucun présent à son fiancé. — *N° 3,120, Loire-Inférieure.* L'un des chapitres de la *Bonne Ménagère* contenait des recettes pour le nettoyage des tissus de laine et de soie. Je ne saurais expliquer ce qu'est la poudre *texienne*, que l'on vend chez tous les épiciers, avec une instruction indiquant le mode d'emploi, mais je puis affirmer en avoir obtenu de bons résultats. On ne continue jamais à travailler pendant que l'on reçoit une visite. — *N° 62,030, Lot-et-Garonne.* Voir les plus récents articles de *Modes.* — *N° 45,850, Haut-Rhin.* Encadrer la ceinture longue avec une étroite dentelle noire surmontée d'un léger galon de passementerie à *jours.* — *N° 3,397, Italie.* Il nous est complétement impossible de revenir sur les dessins déjà publiés en y introduisant telles ou telles modifications qui pourraient nous être demandées différentes par chacune de nos abonnées. Quant aux couleurs, on peut les changer aisément, selon les goûts particuliers et les divers mobiliers. Le rose de chine et le blanc s'accorderaient avec les nuances que l'on m'indique. Le journal est heureux de se voir si bien accueilli. — *N° 53,400, Loudun.* L'errata concernant le dessin de tapisserie a été récemment publié. — *Mme la baronne de R..., Belgique.* Malheureusement, cette demande se trouve en désaccord avec notre but, qui est *d'enseigner ce qu'on ignore.* Si nous publiions des modèles et explications de chaussettes, on nous adresserait des plaintes et des critiques. — *N° 46,665, Vosges.* Désolée de trouver *toutes* les lettres de *toutes* nos abonnées complétement en désaccord avec celle-ci, et de ne pouvoir par conséquent bouleverser le journal de fond en comble, supprimer les renseignements, etc., pour complaire au n° 46,665. — *N° 28,504, Sarthe.* Mme Aubert fait mes chapeaux depuis douze ans; je crois que ses prix seraient moins élevés que ceux que l'on m'indique. — *Mme H. L., Bruxelles.* Il nous est malheureusement impossible de satisfaire à la fois *toutes* les demandes de *toutes* nos abonnées; ces objets paraîtront successivement dans le journal, mais nous ne pouvons dès à présent indiquer leurs dates successives. Les petits garçons de sept ans portent toujours le costume composé de pantalon tombant au-dessous de la jarretière, veste et gilet pareils. On peut en effet s'abonner directement, et dans ce cas *seulement* nous répondons de l'abonnement. — *N° 82,839, Eure-et-Loir.* On peut faire des bournous en toute étoffe, pourvu qu'elle soit souple et pas trop épaisse, afin de se bien *draper.* Merci pour cette bonne lettre. — *N° 9,073, Seine-et-Marne.* Nous avons publié cet été plusieurs dessins de bordures et semés pour rideaux; nous ne pouvons y revenir de sitôt. — *N° 54,388, Pas-de-Calais.* Nous publierons des patrons de manteaux pour enfants, mais nous sommes obligés de nous conformer à la mode. — *N° 3,877, Indre.* Nous ne pouvons revenir sur un dessin déjà publié; on peut demander cette transformation à la maison Sajou, rue Rambuteau, 52. Le journal est heureux de voir les travaux qu'il publie si bien appréciés. — *N° 7,489, Algérie.* Non-seulement le précepte, mais l'exemple! Comment remercier notre aimable abonnée pour la boîte dont le contenu a été trouvé si délicieux? Il sera fait part de la recette à toutes nos lectrices. Je crois avoir ouï dire que Mme Ch. R... est bien souffrante. Son livre, celui que l'on m'indique, m'est inconnu. — *N° 15,447, Seine.* Toilettes de ville, en soie, mais de nuance claire, moire antique grise ou lilas pour la mère, taffetas bleu et blanc pour la sœur, avec corsage demi-décolleté, à manches longues, pardessus en poult-de-soie noir; pardessus de même étoffe, plus richement garni, pour la mère, ou enfin, si la température l'exige, châle de l'Inde. Point de présent. — *N° 58,521, Aveyron.* Ce roman, déjà publié, déjà mis en volume, ne peut reparaître dans le journal. Je suis bien heureuse de l'approbation accordée à mes nouvelles. — *N° 6,356, Bas-Rhin.* Le taffetas, le poult-de-soie, la moire, sont et seront toujours à la mode. Il n'y a pas d'autre tissu en soie, si ce n'est le satin et le velours. Il n'y a pas non plus de couleur qui soit plus particulièrement à la mode, mais on porte surtout le noir, le gris, le violet. — *N° 39,117, Indre-et-Loire.* Le *Cours de piano*, de M. Le Couppey, de même que la collection des *Classiques du piano*, se vend par livraisons détachées; on peut prendre un seul morceau, si l'on veut. Quant au prix, s'adresser à M. Maho, rue du Faubourg-Saint-Honoré, 25; il fait des conditions exceptionnelles aux abonnées de la *Mode illustrée.* On peut avoir un *petit* piano chez Pleyel pour cette somme; il sera excellent, sans valoir pourtant les grands pianos droits, et surtout ceux à cordes obliques. — *N° 53,672.* Demander à la librairie Didot le volume de la *Civilité, non puérile, mais honnête*, dont le prix est de 4 francs. La fiancée ne fait aucun présent à son fiancé. Oui, pour les chapeaux de tulle. Tant que l'on a assez de cheveux, on peut se coiffer en cheveux. On ne quitte pas la table pour se mêler du service, si l'on a des domestiques. Toilette de ville très-simple. On donne la main en entrant et en sortant, à moins que l'on ne se connaisse que fort peu; dans ce cas, on se borne à saluer.

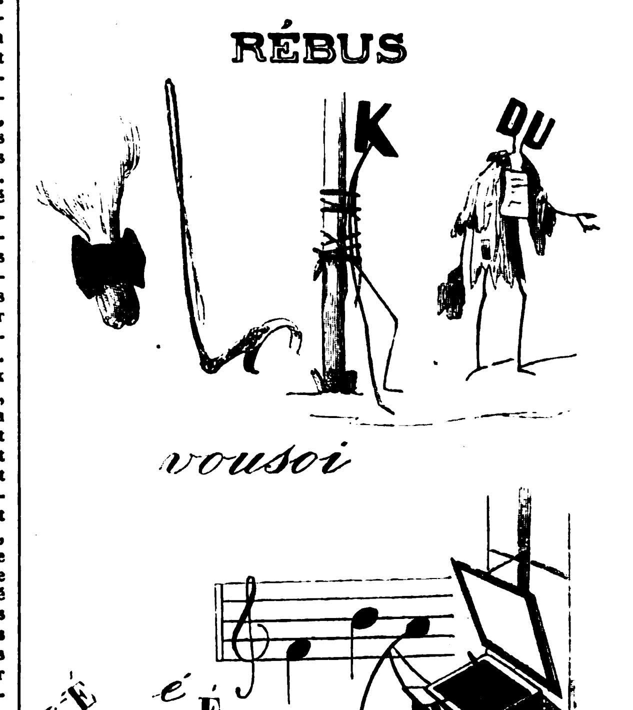
AVIS.

Nous publions, avec le présent numéro, la 10e livraison des *Patrons illustrés* contenant les dessins et objets suivants: Chemise de voyage pour homme. — Corsage montant à basques carrées. — Corsage en cachemire. — Col garni en dentelle de Valenciennes. — Manche assortie au col. — Autre manche assortie au col.

Nous prévenons nos abonnées que la feuille d'alphabets annoncée dans le n° 33 est complétement épuisée. — Elle sera réimprimée dans le courant de l'année et alors adressée aux personnes qui nous en ont envoyé le prix.

Le Directeur-Gérant: W. UNGER.

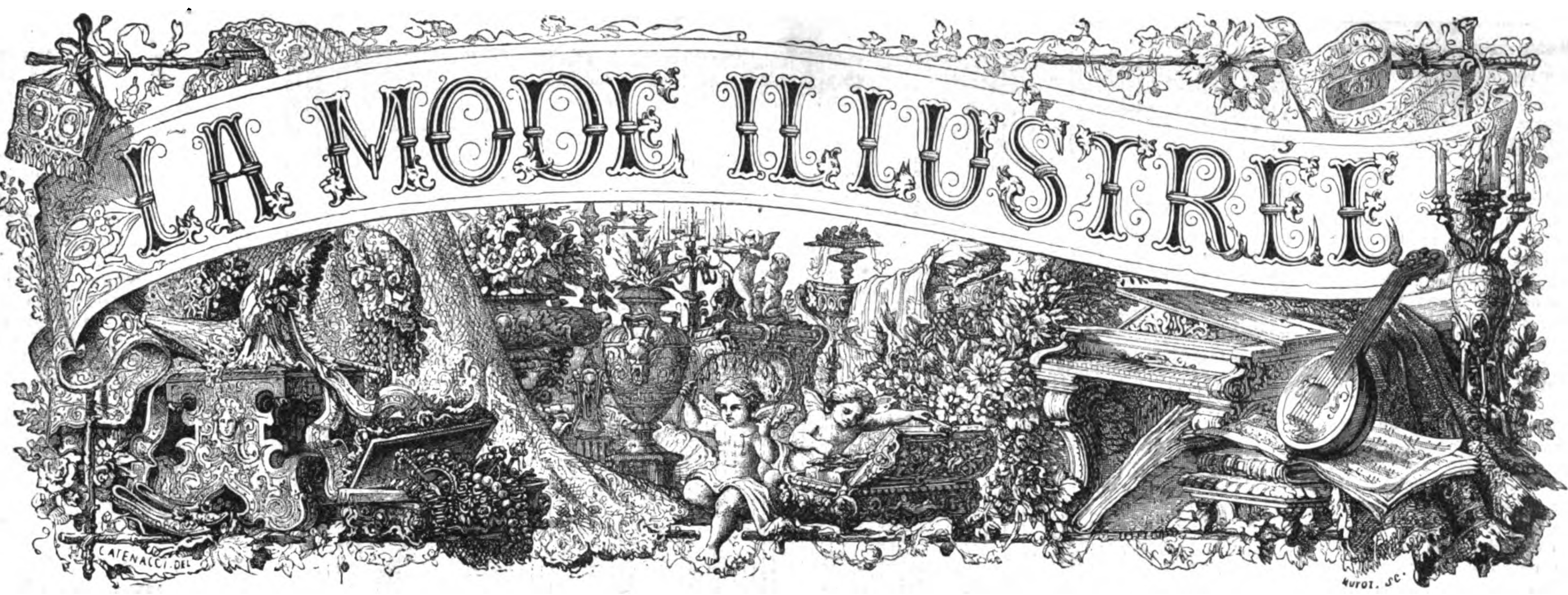
Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.
Où le drapeau français n'a-t-il pas flotté.



N° 39 (*avec patrons*). SIXIÈME ANNÉE. Dimanche, 24 septembre 1865.



Le numéro, vendu séparément, **25 centimes.** AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, **50 centimes.** AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 13, Bedford Street, Covent Garden. W. C. —

EXPLICATION DE LA PLANCHE DE PATRONS.

Costumes pour petites filles

DE CINQ A SIX ANS ET DE QUATRE A CINQ ANS.

Les figures 26 à 31 (*verso*) appartiennent au pardessus de la petite fille de cinq à six ans.

La plus grande des deux petites filles porte une robe à bords dentelés en popeline écrue, qui s'ouvre par devant sur un lé de cachemire rouge; les dents sont bordées de velours noir et fixées par de gros boutons en acier. Le corsage est fait en cachemire rouge; la ceinture à longs bouts, nouée sur le côté, est également en cachemire rouge.

Le pardessus dont nous publions le patron est fait en drap rouge, bordé de velours noir, orné de boutons en acier et de glands en soie noire; on peut l'exécuter en toute étoffe.

Si l'on choisit du cachemire, on devra y mettre une légère feuille de ouate et une doublure en taffetas. Pour faire ce pardessus, on emploiera 90 centimètres d'étoffe, ayant 1 mètre 20 centimètres de largeur. On coupe deux morceaux d'après chacune des figures, 26, 27, 28. La figure 28 (dos) peut, si l'on veut avoir le pardessus en forme de sac, être coupée d'un seul morceau, c'est-à-dire sans couture au milieu par derrière.

Après avoir assemblé les deux moitiés du dos, depuis W jusqu'au bord inférieur, on réunit les autres morceaux en joignant les lettres pareilles. Le bord du pardessus est replié à l'*endroit* et couvert avec du velours noir, qui remonte aussi sur les coutures de derrière, comme l'indique le dessin; la largeur du velours est marquée sur le patron à quelques places. Chaque manche se compose de deux morceaux coupés d'après la figure 29, en tenant compte, pour la moitié de dessous, de la différence de contour. Les deux moitiés sont cousues ensemble depuis P jusqu'à Q, depuis R jusqu'à S, et garnies de velours sur leur bord inférieur. La manche est posée dans l'entournure garnie d'un liséré, S sur S, et l'on forme un pli en réunissant la croix et le point de la moitié de dessous. Pour la pèlerine, on coupe deux morceaux d'après la figure 30; — la figure 31, d'un seul morceau (sans couture au milieu). On les coud ensemble sur l'épaule, depuis T jusqu'à l'U; on borde la pèlerine comme le pardessus, puis on la coud sur celui-ci, V sur V, — W sur W, en employant un passe-poil. On pose les boutons et les glands; ceux-ci garnissent aussi les pointes de devant de la pèlerine et du pardessus; on ferme celui-ci avec des agrafes.



COSTUMES POUR PETITES FILLES DE CINQ A SIX ANS ET DE QUATRE A CINQ ANS.

Costume pour petite fille

DE QUATRE A CINQ ANS.

Les figures 32, 33, 34 (*verso*) appartiennent à ce pardessus.

La petite fille porte une robe d'alpaga gris, fermée devant avec de gros boutons en nacre de perle; sur chaque côté de la robe est un lé en tissu de laine à carreaux écossais, ayant 30 centimètres de largeur, coupé en pointe vers son bord supérieur, garni de rubans de velours ayant 2 centimètres de largeur; les rubans transversaux sont terminés par une bouclette fixée par un gros bouton de nacre. Le pardessus est fait en molleton blanc de laine. Les dents sont bordées avec un ruban de velours noir, ayant 2 centimètres de largeur, employé aussi pour les ornements qui se complètent par de gros boutons en nacre de perle.

On emploiera 88 centimètres d'étoffe, ayant 1 mètre 20 centimètres de largeur. On coupe les deux devants d'après la figure 32; le dos d'un seul morceau (sans couture) d'après la figure 33. Pour chaque manche on coupe deux morceaux d'après la figure 34, en tenant compte de la différence des contours pour la moitié de dessous. On coud dos et devant ensemble, à points arrière, depuis *a* jusqu'à *b*, — depuis *c* jusqu'à *d*; on rabat à l'extérieur tout le contour du pardessus, y compris l'encolure, et l'on couvre ce contour avec le velours, en partie indiqué sur le patron. Le ruban qui limite les rubans transversaux formant *patte* se pose depuis là par-dessus la couture de l'épaule, et se continue sur la ligne de la figure 33 indiquant l'entournure; il va se perdant en pointe. Les boutons sont posés comme le marquent le dessin et le patron. On coud la manche ensemble, depuis *e* jusqu'à *f*, — depuis *g* jusqu'à l'*h*; on ourle son bord inférieur, on le garnit de velours comme l'indique la figure 34. On coud la manche dans l'entournure garnie d'un passe-poil, *h* sur *h*. Plusieurs agrafes ferment le pardessus par devant.

Mouches pour semé, en tapisserie.

On utilisera ces petits dessins pour les carrés ou bandes au crochet tunisien.

Tabouret de piano

OU POUFF EN APPLICATION.

MATÉRIAUX : Drap noir, rouge, blanc; tresse de soie brune de deux nuances; soie noire de cordonnet; deux nuances de même soie rouge, jaune, brune soie chinée verte, violette.

Le fond de ce beau travail est en drap noir; des trois feuilles qui se répètent, celle du milieu est découpée en drap blanc, les deux autres en drap rouge; on colle sur leur envers du papier, à l'aide duquel on colle toutes les *applications* sur le fond.

Les feuilles sont de plus fixées sur le fond par un feston fait en soie grenat sur la feuille du milieu, — jaune pour les feuilles rouges; après le feston on fait un encadrement au point de cordonnet avec de la soie de même couleur, mais de nuance plus claire. Dans le milieu des feuilles de côtés, on fait des nœuds ;— dans le milieu de la feuille blanche on fait des *points d'arêtes* avec de la soie noire et de la soie rouge. Les branches sont exécutées avec de la soie verte chinée, les petites *baies* avec de la soie violette chinée. Les contours du dessin sont faits avec de la tresse de soie brune de deux nuances festonnée avec de la soie de même nuance, ornée au milieu au point croisé, fait avec de la soie noire. Les points d'*arêtes* placés entre les deux tresses sont faits avec deux nuances brunes.

Ce dessin est l'un des plus riches que l'on puisse voir en ce genre.

Afin de faciliter l'exécution de ce travail nous avons placé sur la planche de patrons la moitié du pouff. (Voir figure 39.)

10,714

MOUCHE POUR SEMÉ EN TAPISSERIE. — Indication des signes. ▪ Brun très-foncé. ▫ Brun moins foncé. ▫ Brun clair. ▪ Noir. ▪ Gris foncé. ▫ Gris moins foncé. ▪ Gris argent. ▫ Gris argent plus clair (en soie). ▫ Rouge foncé. ▫ Rouge clair. ▫ Jaune foncé. ▫ Jaune d'or en soie. ▪ Bleu bluet. – Blanc.

Tresse pour cordon de sonnette,

EMBRASSES DE RIDEAUX, ETC.

La particularité qui désigne cette tresse à l'attention de nos lectrices n'est pas uniquement dans sa forme à trois faces, mais aussi dans la différence d'aspect qui caractérise chacune de ces faces, et qui est surtout évidente lorsqu'on emploie pour faire la tresse deux cordons différents; ceux-ci sont plus ou moins gros, selon l'usage auquel on destine la tresse en laine, ou coton ou soie.

Le dessin principal reproduit la tresse terminée, exécutée avec deux cordons différents; les deux autres dessins indiquent la marche à suivre, en commençant la tresse dans le milieu du cordon. On forme une boucle (marquée par une croix sur le premier détail). Quand on emploie deux cordons différents, on joint leurs extrémités pour former cette boucle; on la prend dans la main gauche en dirigeant la boucle en arrière, et avec la main droite on forme deux boucles perpendiculaires (voir le détail nº 1). On passe la boucle de gauche marquée *a* au travers de la boucle *b*, et l'on tire le cordon de droite de la boucle *a* pour qu'il se rapproche de la place désignée par une étoile, et que le tout ait l'aspect présenté par le détail nº 2. Le cordon *d*, qui se trouve en dessous, est pris derrière le cordon *e* vers la gauche, formé en boucle, et celle-ci est passée dans les deux boucles *a* et *b*, dans la direction indiquée par la pointe de la flèche. Sur le dessin principal on verra (lettre *d*) comment la boucle doit être posée; une croix marque l'ouverture dans laquelle on doit la passer. On serre d'abord la boucle *b*, on laisse la boucle *d* au-dessus, la boucle *a* comme seconde boucle, dans laquelle on passe le cordon formant la boucle *c*. On continue de la sorte, en employant alternativement les deux cordons, qui doivent toujours reprendre la position indiquée par le principal dessin, c'est-à-dire que le cordon de dessous est toujours celui que l'on passe dans l'ouverture, et sous deux boucles.

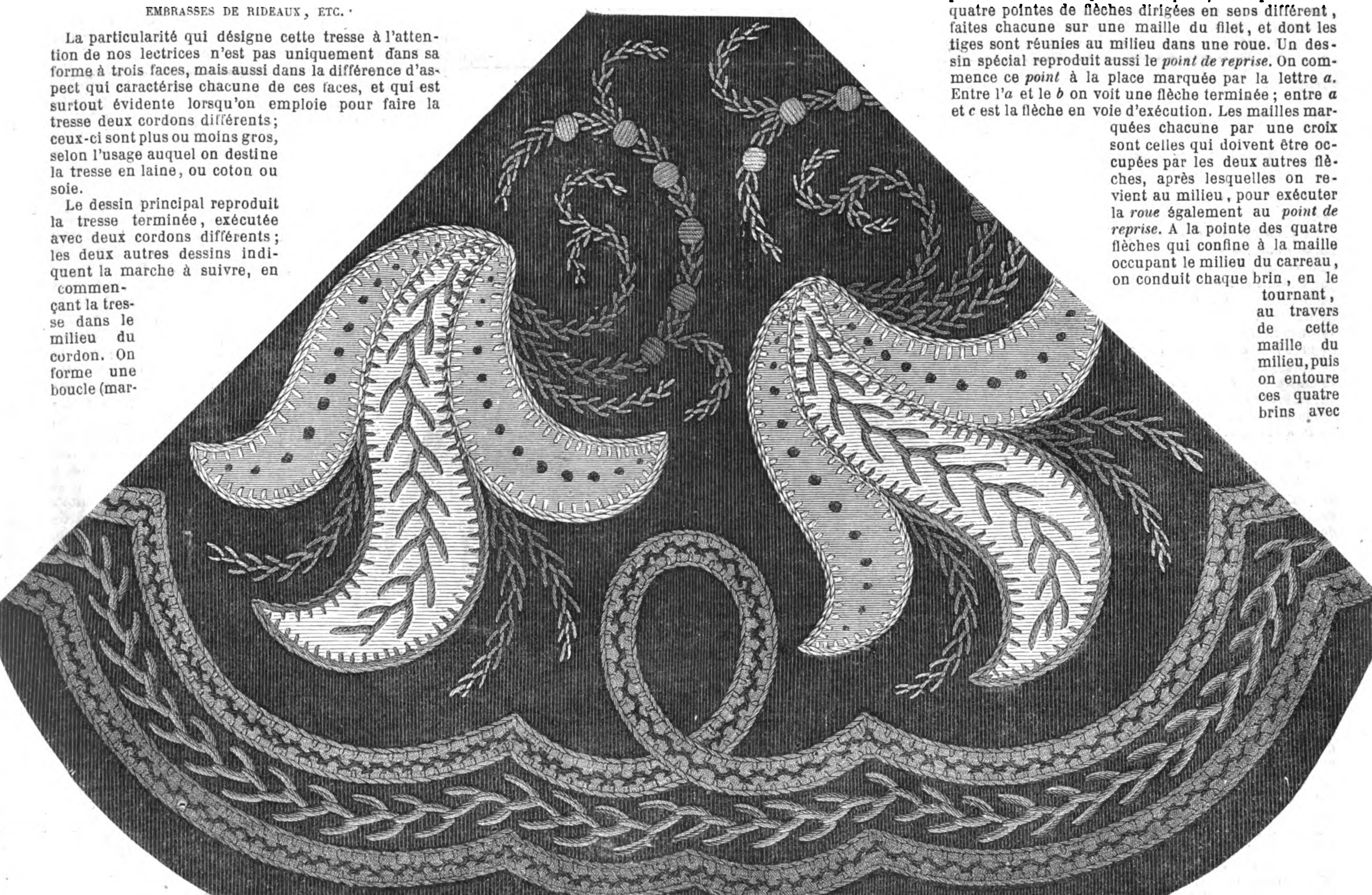
Deux carrés

EN GUIPURE.

Nos lectrices connaissent déjà ce genre de travail; son usage s'est multiplié, et on le voit aujourd'hui exécuté avec du fil très-fin, employé sur divers objets de lingerie, cols, manchettes, cravates, pièces de chemises, etc.

Pour chacun des deux carreaux dont nous publions le dessin, on emploiera un *fond* de filet, ayant 7 carreaux en largeur et autant en hauteur. L'emploi d'un *métier* (cadre en bois ou fil de fer) est pour ainsi dire indispensable à la correction de ce travail.

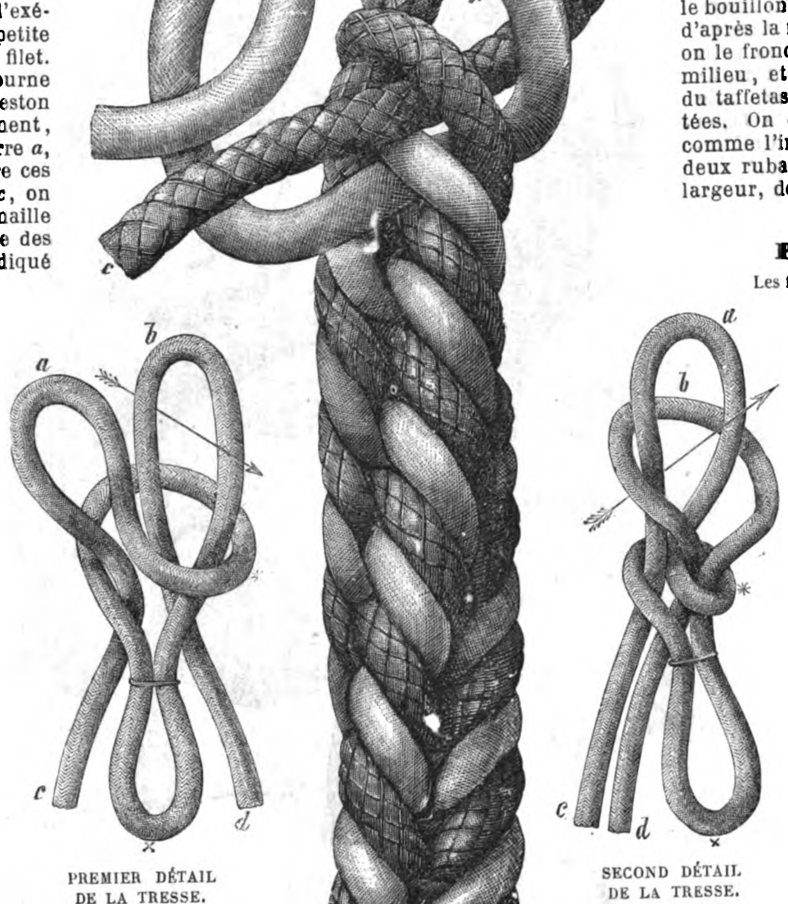
Carré nº 1. Le dessin qui sert d'encadrement, en remplissant le premier rang des mailles du filet, est le *point d'esprit*, auquel nous consacrons un dessin spécial; il se compose de rangées de points de feston faits en allant et revenant et enlacés. La petite croix (voir le dessin *point d'esprit*) marque le commencement de la première rangée de points. Les *figures* encadrées par le point d'esprit sont faites au point *de reprise*, et représentent quatre pointes de flèches dirigées en sens différent, faites chacune sur une maille du filet, et dont les tiges sont réunies au milieu dans une roue. Un dessin spécial reproduit aussi le *point de reprise*. On commence ce *point* à la place marquée par la lettre *a*. Entre l'*a* et le *b* on voit une flèche terminée; entre *a* et *c* est la flèche en voie d'exécution. Les mailles marquées chacune par une croix sont celles qui doivent être occupées par les deux autres flèches, après lesquelles on revient au milieu, pour exécuter la *roue* également au *point de reprise*. A la pointe des quatre flèches qui confine à la maille occupant le milieu du carreau, on conduit chaque brin, en le tournant, au travers de cette maille du milieu, puis on entoure ces quatre brins avec



POUFF OU TABOURET EN APPLICATION.

quatre points de feston (point d'esprit). C'est en tournant le fil autour du filet, ou bien en le passant au travers des *points de reprise*, que, sans jamais le couper, on atteint les places sur lesquelles on doit travailler.

Carré n° 2. Comme pour le précédent, l'encadrement est fait en *point d'esprit*, auquel se rattachent des *festons groupés* représentés par un dessin spécial, mais qui n'occupent pas les quatre mailles du coin. Le dessin indique l'exécution du *feston groupé*, puisqu'il en montre un terminé plus grand que nature, et le second en voie d'exécution. On commence à la place marquée par une petite croix, on y attache le brin au nœud de la maille du filet. On fait deux points de feston sur la barre *a*, on tourne le fil autour de la barre *b*, on fait deux points de feston sur la barre *a*, — et l'on continue ainsi alternativement, jusqu'à ce qu'il y ait huit points de feston sur la barre *a*, tandis que la barre *b* en supporte trois. On entoure ces dernières, comme l'indique le dessin, à la place *c*, on serre le brin pour les rapprocher, et l'on rejoint la maille suivante pour y refaire le *feston groupé*. Le nombre des mailles dans lesquelles on exécute ce feston est indiqué sur le carré n° 2; on y voit que ces mailles, au nombre de neuf, encadrent une sorte d'étoile, pour laquelle on consultera les deux *détails* consacrés au carré n° 2. Les huit branches de l'étoile remplissent quatre mailles qui encadrent la maille du milieu du carré marquée par un point, sur les deux dessins représentant les *détails*. On peut donc aisément s'orienter pour trouver la direction de la branche de l'étoile qui doit être faite en premier lieu. On attache le brin au nœud *a* et l'on exécute le feston sur les deux barres du coin de droite (voir le 1er détail); on fait alternativement deux points sur la barre perpendiculaire, un point sur l'autre barre horizontale (l'une des barres de la maille du milieu), — de telle sorte qu'en serrant les points, la première barre est entièrement remplie, la seconde à moitié. Depuis la place marquée *b* sur le second détail, on conduit le fil pour l'attacher au nœud *c*, et de là on fait la seconde branche en sens inverse; le dernier point de cette branche est fait à la place *b*. On pique ensuite entre deux branches dans l'espace encore vide de la maille voisine, on conduit l'aiguille au travers de la bouclette *c*, et depuis le *c* on continue l'étoile en faisant encore deux branches dans chacune des mailles désignées par une croix. Sur l'étoile terminée, on exécute l'espèce de croix que l'on voit dans le carré n° 2, et qui se termine par une pointe de flèche, faite dans chacune des mailles demeurée vide aux quatre coins; au milieu on fait une *roue*.



PREMIER DÉTAIL DE LA TRESSE.

SECOND DÉTAIL DE LA TRESSE.

TRESSE POUR CORDON DE SONNETTE OU EMBRASSES DE RIDEAUX.

Sac à ouvrage, tricot avec perles.

La figure 38 (*verso*) est le patron du bouillonné de ce sac.

MATÉRIAUX : Taffetas noir; soie de cordonnet bleu bluet; perles courtes en jais noir; cordon et glands en soie noire; ruban de taffetas noir, ayant 2 centimètres 1/2 de largeur.

Ce travail est, ainsi que la *jardinière* publiée dans ce numéro, du nombre des objets qui tiennent une place honorable dans les loteries de charité, ou composent un présent toujours bien accueilli. Notre modèle est tricoté en soie bleue et perles noires courtes en jais. Le bord inférieur est formé par un bouillonné de taffetas noir. La même étoffe sert pour la partie supérieure. Un cordon de soie noire couvre la couture qui réunit le tricot au taffetas.

N° 1. — CARRÉ EN GUIPURE.

On commence le tricot par son bord supérieur (après avoir enfilé les perles aussi égales que possible, sur la soie) et l'on monte 62 mailles *lâches*.

1er tour. — Une (maille) *levée*, — c'est-à-dire prise sans être tricotée; — * 2 en biais (pour chaque maille en *biais*, on pique de devant en arrière dans la direction de droite à gauche), on glisse une perle. Recommencez depuis *.

2e tour. — On retourne l'ouvrage. On tricote entièrement à l'envers et sans perles.

On répète alternativement ces deux tours jusqu'à ce que l'on ait fait 74 tours, dont 37 avec perles. On fait ensuite les *dents* du bord inférieur. Dans le 1er tour de la première dent, on glisse dix perles, comme cela a été fait jusqu'ici, puis on retourne l'ouvrage pour faire le 2e tour, qui est, comme tous ses semblables, à l'envers et sans perles. Dans le tour suivant on emploie seulement 8 perles, en ce que la première et la dernière perle du premier tour sont *sautées* avec une maille en biais. Viennent ensuite, — toujours séparés par le tour à l'envers, — encore 2 tours avec 8 perles, — puis 3 tours chacun avec 6 perles, et ainsi de suite, de telle sorte qu'après trois tours, le nombre des perles diminue de deux. Dans chaque tour on diminue une maille au commencement, en ce que l'on en tricote deux ensemble. Après le dernier tour, qui se compose de deux perles, on fait encore un tour à l'envers, puis on démonte *à l'endroit*. On rattache le brin au commencement de la première dent, et l'on fait encore deux dents pareilles à celle qui vient d'être décrite. Quand on a exécuté les deux moitiés du sac, qui sont tout-à-fait semblables, on les double avec du taffetas léger. Les perles doivent paraître *à l'endroit* du tricot, qui, par conséquent, ne doit pas être très-serré.

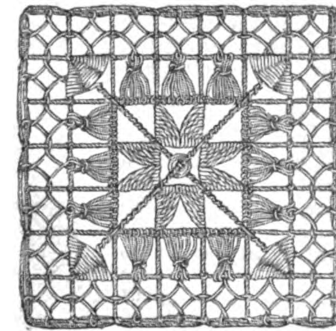
Pour la partie supérieure on prépare une bande de taffetas ayant 48 centimètres de longueur, 18 centimètres de largeur. On replie l'un des côtés sur un espace de 6 centimètres pour faire un ourlet. A 2 centimètres de distance on fait une couture destinée à former la coulisse, puis on coud ensemble les côtés transversaux de la bande. On coud cette bande sous les deux moitiés tricotées, de telle sorte qu'elle les dépasse sur chaque côté de 3 centimètres 1/2; c'est à ce taffetas que se rattache le bouillonné inférieur; on le coupe aussi en taffetas noir d'après la figure 38, en entier, c'est-à-dire sans couture; on le fronce sur les lignes ponctuées et sur la ligne du milieu, et l'on coud ses côtés transversaux sur les côtés du taffetas, ses côtés longs sous les deux moitiés tricotées. On couvre ces coutures avec le cordon disposé comme l'indique le dessin, et l'on passe dans la coulisse deux rubans en taffetas noir, ayant 2 centimètres 1/2 de largeur, dont les extrémités forment un nœud.

Peignoir-robe de chambre.

Les figures 23, 24, 25 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Nous avons voulu réunir côte à côte le luxe et la simplicité. Si le premier *peignoir* est fait en nansouk fin, orné d'entre-deux brodés et de dentelles de Valenciennes, le second, taillé sur le même patron, est une modeste robe de chambre en mohair gris. La riche *pièce* est remplacée par une pèlerine, faite, ainsi que les *pattes* de devant et la ceinture, en même étoffe. Les ornements se composent de boutons recouverts de taffetas gros bleu, et de ruches en rubans de même couleur, c'est-à-dire gros bleu, ayant 1 centimètre de largeur. Si l'on veut supprimer la pèlerine, on peut la *figurer* par une ganse et une ruche, posées sur les lignes fines du patron; on peut encore simplifier le tout en substituant une tresse de laine ou un passe-poil à la ruche de ruban.

Les figures 23, 24, 25, représentent la moitié de la robe, mais non dans toute sa longueur; on complète celle-ci, en continuant dans la direction indiquée par la pointe de la flèche. Chaque manche est faite d'après la figure 25, sans couture. Chacune des deux parties, coupée d'après la figure 23, est garnie sous son bord de devant avec une bande ayant 4 centimètres de largeur. Sous le devant de gauche, on pose une bande *double*, destinée à tenir lieu de patte; on fait les boutonnières, on pose les boutons, on prépare les pattes servant d'ornement, et qui augmentent de dimension jusqu'au bord inférieur de la robe. On assemble les deux moitiés du dos, par derrière, dos et devant, depuis A jusqu'au bord inférieur; — sur l'épaule depuis C jusqu'à D; sous le bord inférieur on pose une bande ayant six centimètres de largeur, formant un faux ourlet; on peut garnir ce bord soit avec un liséré, soit avec une tresse de laine ou une ruche de ruban. La manche est cousue ensemble depuis E jusqu'à F, — depuis G jusqu'à H, et garnie avec les pattes qui y sont indiquées. Une patte plus longue couvre tout le bord inférieur du dessus de la manche, et le dépasse avec sa pointe; on fronce le bord supérieur de la manche, on la coud dans l'entournure H sur H. Enfin on prépare la pèlerine, puis la ceinture qui est une bande d'étoffe ayant 6 centimètres de largeur, doublée, garnie, munie d'agrafes recouvertes par un nœud à longs pans de même étoffe.



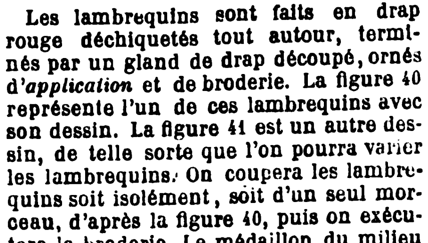
N° 2. — CARRÉ EN GUIPURE.

Jardinière.

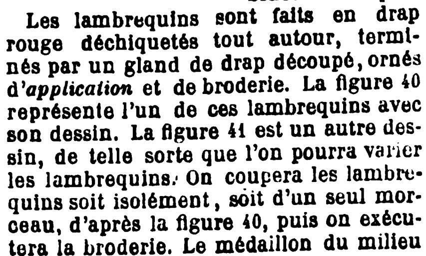
MODÈLE DE Mme MICHAUD, BOULEVARD SÉBASTOPOL, 14.

Les figures 40 et 41 (*verso*) appartiennent au patron et au dessin de cette jardinière.

MATÉRIAUX : Une charpente en bambou avec une cuvette en zinc; drap rouge; velours noir; ruban de taffetas bleu ayant 2 centimètres de largeur; lacet bleu, étroit, en soie; fin cordonnet d'or; soie de cordonnet de diverses couleurs vives, — de plusieurs nuances vertes et même soie noire; petits boutons en os ou ivoire.



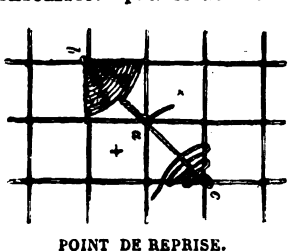
1er DÉTAIL DU CARRÉ DE GUIPURE.



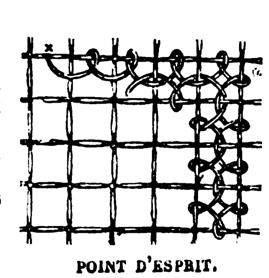
2e DÉTAIL DU CARRÉ DE GUIPURE.

La charpente en bambou, ou imitation de bambou, a ses parois vides, comblées par des morceaux de carton, recouverts de papier doré. La garniture extérieure se compose de lambrequins découpés de façon à être réunis seulement sur un espace de 2 centimètres sur leur bord supérieur. Les bambous qui paraissent entre les lambrequins sont entourés de lacet bleu-bluet très-étroit; ils sont ornés, à leur extrémité supérieure, avec un nœud de ruban bleu-bluet retenu par un bouton en os.

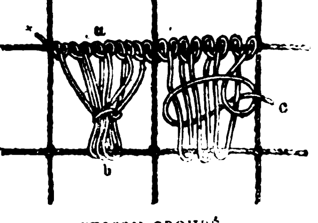
Les lambrequins sont faits en drap rouge déchiquetés tout autour, terminés par un gland de drap découpé, ornés d'*application* et de broderie. La figure 40 représente l'un de ces lambrequins avec son dessin. La figure 41 est un autre dessin, de telle sorte que l'on pourra varier les lambrequins. On coupera les lambrequins soit isolément, soit d'un seul morceau, d'après la figure 40, puis on exécutera la broderie. Le médaillon du milieu



POINT DE REPRISE.



POINT D'ESPRIT.



FESTON GROUPÉ.

est découpé en drap blanc. On y exécute la broderie avec des soies de cordonnet de couleurs vives. L'encadrement du médaillon est en velours noir; d'après la figure 40 ou 41, on coud sur ce velours avec des perles d'acier; on y colle à l'envers du papier à l'aide duquel l'encadrement adhère sur le drap. Le médaillon est entouré avec du cordonnet d'or, fixé par des points transversaux faits en soie noire; le velours est *festonné* sur le drap avec de la soie brune, puis entouré d'un second feston exécuté en soie jaune, fait en sens inverse du précédent. A peu de distance du contour extérieur, se trouve un lacet de soie bleu bluet, fixé par une couture en croix faite avec de la soie jaune. Pour chaque petit gland, on prendra une bande de drap ayant 12 centimètres de longueur, 1 centimètre 1/2 de largeur; on le découpera en lanières extrêmement minces, de façon à laisser seulement un bord d'un demi-centimètre, pour soutenir cette espèce de frange, que l'on roule sur elle-même, en spirale, et dont on serre l'extrémité supérieure avec de la soie bleue.

Col et poignet

GARNIS DE DENTELLE DE VALENCIENNES.

Les figures 42 et 43 (*verso*) appartiennent à ces objets.

Les étoiles et dentelles au crochet imitant les dessins de la guipure Cluny, qui ont été récemment publiées, conviendraient parfaitement pour l'ornement de ce col et de ce poignet, qui, sur nos modèles, sont garnis en entre-deux, en dentelle, et en motifs *isolés* de valenciennes.

On coupe le col *double* en toile fine, d'après la figure 42. On réunit les deux *doubles* en les bordant avec un entre-deux de dentelle de Valenciennes, aussi étroit que possible (presque une engrelure), cousu à points *arrière* sur la toile. A l'autre côté de cet entre-deux, se rattache une dentelle de Valenciennes, qui y est festonnée et légèrement froncée; celle-ci a 1 centimètre 1/2 de largeur. Sous l'entre-deux et sous la dentelle, on découpe la toile; on découpe ensuite, dans de petits restants de dentelle, des *motifs*, tels que fleurette — ou feuille; on les applique aux places qu'ils doivent occuper; on les festonne tout autour sur la toile, puis on découpe celle-ci en-dessous.

Le poignet, coupé d'après la figure 43, est orné et préparé comme le col.

SAC A OUVRAGE.

Calotte de voyage

AVEC ÉTUI.

Les figures 35, 36, 37 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Cette coiffure masculine est fort commode en voyage, et nous pensons qu'il sera agréable à nos abonnées de pouvoir la préparer elles-mêmes, pour leur père, leur frère ou leur mari. Ce modèle, qui se plie de façon à tenir peu de place, et à se trouver contenu dans un petit étui de cuir, est fait en taffetas noir, bordé de foulard à carreaux blancs et noirs, et doublé de maroquin. On peut orner de broderie la bande servant de bordure, et exécuter entre autres, au point *russe*, une étoile blanche dans les carreaux noirs, et noire dans les carreaux blancs. Nous publions en outre deux dessins différents, qui pourront être exécutés en soie de diverses couleurs, au passé et au *point russe*, sur du ruban de taffetas noir, lequel remplacerait le foulard à carreaux.

Les figures 35 et 36 sont le patron de la calotte. On coupe le fond et sa doublure sans couture, d'après la figure 36. Le bord relevé est coupé en deux moitiés, d'après la figure 36. On assemble en deux moitiés, depuis *j* jusqu'au *k*, — depuis *l* jusqu'à *m*; puis on réunit le fond et le bord *j* sur *j*, — *l* sur *l*. La doublure du bord est posée de façon à couvrir cette couture. La bande servant de bordure a sa place indiquée par une ligne fine; on la coud sur cette ligne, et l'on pose un cordon fin pour cacher cette couture. Le bord inférieur est ourlé, ou bordé de cordon. Un morceau de ruban posé sur chaque côté de la fente de derrière sert à rétrécir plus ou moins la calotte.

L'étui est fait en cuir, brodé au passé, et retenu par un cordon élastique. On peut aussi le préparer en drap ou soie, et le doubler avec du taffetas ciré ou du maroquin. On coupe l'étui d'un seul morceau (sans couture) d'après la figure 37, et l'on exécute la broderie indiquée sur le patron, en employant des soies de cordonnet. Les mots *Travelling-Cap* sont brodés en cordonnet d'or ou de soie jaune. On borde le tout avec un étroit ruban de taffetas et l'on réunit la figure 37, *n* avec *n*, jusqu'à l'*o*, à l'envers; au milieu on fixe un ruban élastique ayant 14 centimètres de longueur, dont les *extrémités* sont cousues ensemble.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe-princesse (à corsage non séparé de la jupe) en moire antique, nuance *marron*, boutonnée depuis le col jusqu'aux pieds avec de très-larges boutons plats en passementerie de même nuance; la robe est brodée sur son bord inférieur, et par-devant, de chaque côté, jusqu'au cou, d'une guirlande de feuilles de vigne, exécutée en soie marron. Manches *moyen-âge*, larges du haut, et se rétrécissant sur la moitié du bras. Châle en cachemire noir, brodé en perles d'acier et perles noires, garni de guipure noire. Chapeau en tulle gris, orné de nœuds en velours marron.

Robe de taffetas vert clair à rayures blanches. Le bord inférieur est garni avec une bande de taffetas uni, vert, couvert d'une guipure Cluny; cette bande remonte sur l'un des côtés seulement jusqu'à la ceinture sous le bras gauche; depuis le point où elle quitte la ligne droite, cette bande est garnie avec une guipure Cluny. Corsage décolleté à manches courtes en mousseline blanche plissée; ceinture-corselet, garnie de guipure, avec bretelles et larges pans arrondis retombant sur le côté gauche; le tout en étoffe pareille à celle de la robe, et garni, comme celle-ci, de bandes vertes unies, couvertes et bordées de guipure Cluny.



PEIGNOIR-ROBE DE CHAMBRE.

MODES.

Que dire de la mode en ce moment de stagnation complète, où Paris dépeuplé a déversé ses habitantes sur toutes les plages et dans toutes les villes où l'on se réunit sous prétexte d'eaux thermales? Pendant que le présent nous échappe, ou du moins ne nous offre rien de nouveau à signaler, Paris occupe les milliers de bras qui sont au service de la mode, et prépare l'avenir. Causons donc de l'avenir.

Les garnitures de certaines robes réputées simples (toilettes de ville, portées à pied) vont toujours se simplifiant. Quelques rouleaux de taffetas, quelques lacets, une ruche étroite posée à bord de la jupe, et remontant plus ou moins haut sur la couture de chaque lé: tels seront les ornements des robes de popeline, de cachemire, de toile de laine, de ces mille tissus de fantaisie qui servent aux toilettes du matin. Avec ces robes on portera un paletot en drap, à revers de couleur vive, ou de velours noir, et la nuance de ce paletot sera, autant que possible, assortie à celle de la robe. Vous proposez-vous d'acheter une robe en popeline brune, et un paletot de demi-toilette?



LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal 56 Rue Jacob Paris

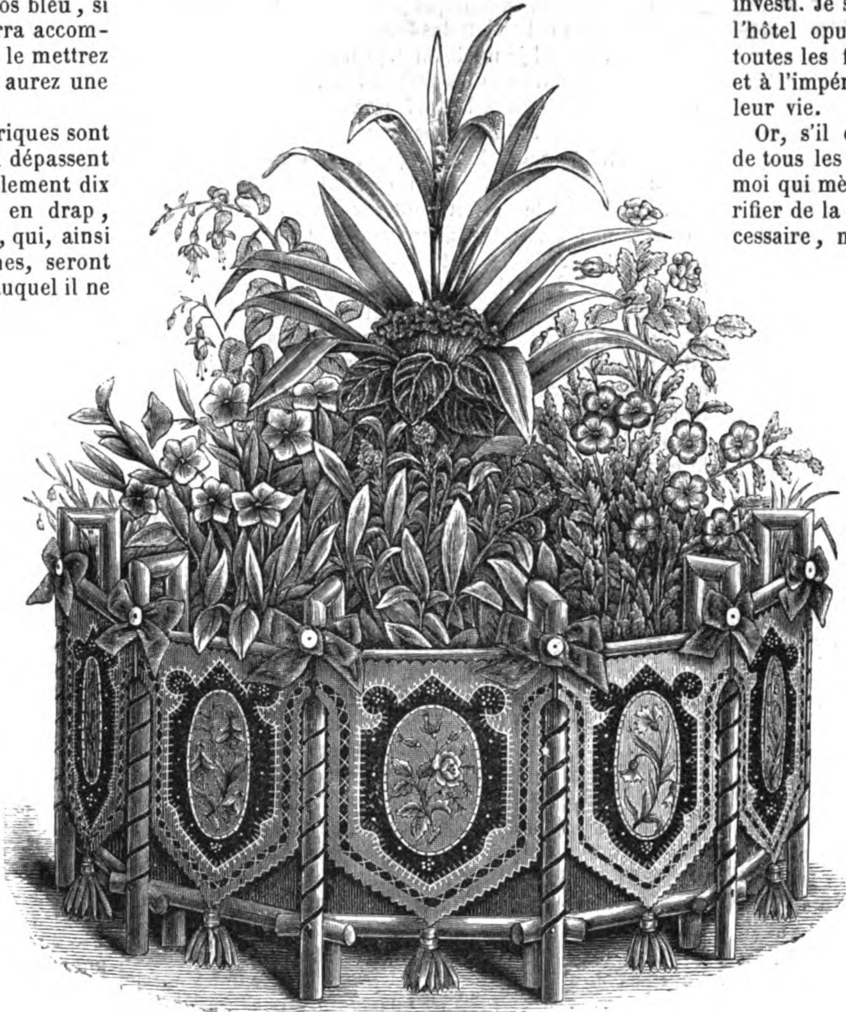
Toilettes de Mme CASTEL-BRÉANT, 58 bis rue Ste Anne

Prenez votre paletot brun, ou violet, ou gros bleu, si votre robe est violette ou gros bleu; il pourra accompagner d'autres robes aussi, et, lorsque vous le mettrez avec la robe qui est de même couleur, vous aurez une toilette distinguée dans sa simplicité.

Les personnes qui aiment les modes excentriques sont servies à souhait; on en crée chaque jour qui dépassent tout ce que la fantaisie eût pu rêver il y a seulement dix ans. On prépare pour l'automne des *tuniques* en drap, fendues par derrière, afin de rabattre les pans, qui, ainsi que les revers de la poitrine et des manches, seront doublés en drap rouge : véritable uniforme auquel il ne manque rien, pas même les aiguillettes.

Les vestes et les *corselets*, dont nous publierons plusieurs modèles à la fois jolis et originaux (ce qui, pour le dire en passant, n'est pas toujours facile à concilier), seront toujours à la mode l'hiver prochain. *On dit*, mais je n'affirme pas l'exactitude de cette prédiction, *on dit* que les jupons seront plus ornés et plus élégants que jamais, les robes devant être relevées et demeurer relevées sur ces jupons, même pendant la durée des visites. Le *porte-jupe* publié dans le n° 24 se voit maintenant sur la plupart des robes que l'on prépare pour l'automne, et leur tient lieu de garniture.

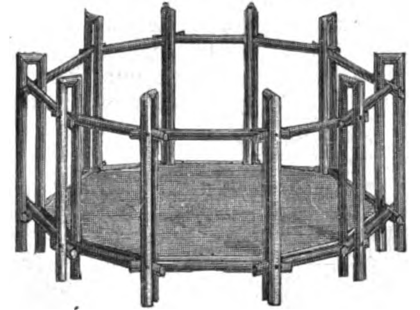
On voit beaucoup de chapeaux noirs, et l'on en prépare encore davantage; j'en ai vu un tout récemment chez Mme Aubert, rue Neuve-des-Mathurins, n° 6, et il m'a semblé si joli que je vais le décrire. Ce chapeau était fait en tulle noir bouillonné, moucheté de chenille pourpre; le diadème, *coquillé*, était en velours pourpre et dentelle noire, les brides en velours pourpre; dessus, un oiseau cardinal; un long voile en tulle noir retombait sur le côté. Ici, j'ouvre une parenthèse pour prévenir mes lectrices que le voile long ne se relève pas par-dessus le chapeau; il se tire de côté, comme un rideau que l'on écarte.



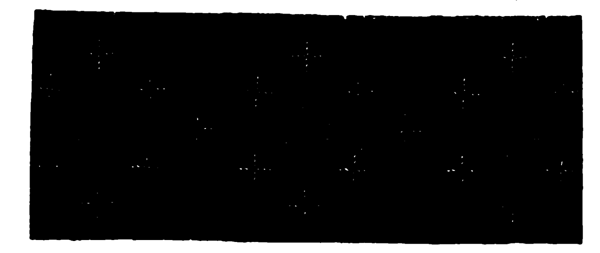
JARDINIÈRE EN BAMBOU, MODÈLE DE CHEZ Mme MICHAUD, 14, BOULEVARD SÉBASTOPOL.



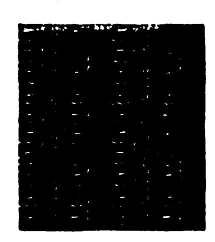
BRODERIE POUR CALOTTE DE VOYAGE.



CHARPENTE DE LA JARDINIÈRE.



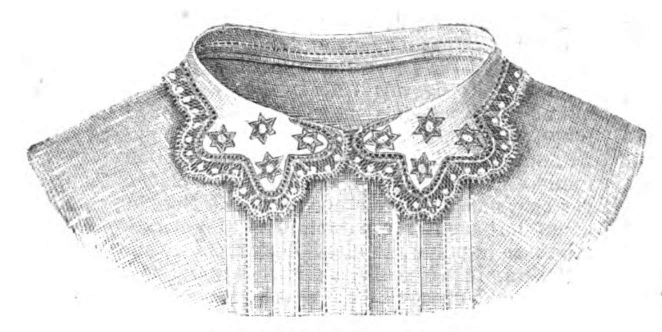
BRODERIE POUR CALOTTE DE VOYAGE.



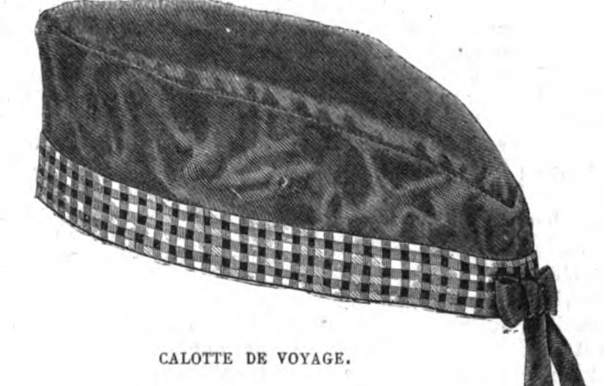
TRICOT DU SAC A OUVRAGE EN GRANDEUR NATURELLE.

Revenons à nos chapeaux, qui étaient tous fort jolis ce jour-là chez Mme Aubert. En voici un destiné aux premiers jours d'automne. Jugez-en.

Chapeau à calotte en poult-de-soie améthyste de Corinthe, avec crêpe gaufré en demi-losanges (étoffe tout à fait *inédite*, que j'ai signalée dans le dernier article de modes); la calotte est entourée d'un bouillonné en tulle blanc; à la passe, second bouillonné, et la piécette-bavolet est également garnie d'un bouillonné; sur le côté gauche se trouve une longue branche de fleurs améthyste à feuilles ombrées; dessous, nœud améthyste et



COL GARNI DE DENTELLE.



CALOTTE DE VOYAGE.



MANCHE ACCOMPAGNANT LE COL.

fleurs en blonde noire; brides pareilles à la nuance du chapeau.

Outre les étoffes nouvelles que j'ai récemment mentionnées, et qui sont destinées aux chapeaux d'hiver, il faut encore indiquer tous les velours épinglés, brodés de perles en cristal blanches ou noires; les velours bouclés à rayures, et les diverses combinaisons de losanges en crêpe, disposées sur toutes les étoffes et sur toutes les couleurs.

E. R.

LE CONSEILLER DES FEMMES.

Personne ne peut se vanter, dans le monde entier, de remplir un rôle plus actif que celui dont la destinée m'a investi. Je suis partout, dans la mansarde comme dans l'hôtel opulent, à la campagne comme à la ville; et toutes les femmes, depuis la paysanne jusqu'à la reine et à l'impératrice, me consultent dans tous les actes de leur vie.

Or, s'il est vrai, ainsi que l'ont affirmé les sages de tous les temps, que les femmes mènent le monde, moi qui mène les femmes, n'ai-je pas raison de me glorifier de la position que j'occupe? Je suis, non pas nécessaire, mais indispensable à cette belle moitié du genre humain; et si je voulais parler, je dirais bien des choses! Je pourrais, entre autres, apprendre aux femmes qui lisent ces lignes, que mon influence est reconnue même dans le camp masculin, et que plus d'un, parmi ces penseurs profonds, ces littérateurs renommés, ces philosophes qui semblent détachés, — en apparence seulement, — de toutes les faiblesses humaines, me consulte scrupuleusement sur la disposition de la mèche qui orne son front, sur la coupe de sa *barbiche*, et même sur la couleur de son gilet.

Malheureusement, il y a un revers à cette médaille dont je viens de vous montrer la belle effigie. Oui, il y a une ombre, — plusieurs même, — à ce beau tableau. Hélas! il y a bien de la similitude entre ma destinée et celle des conseillers privés ou publics attachés à toutes les puissances! On me consulte, c'est vrai..... mais on suit rarement mes conseils, ou du moins on s'y conforme seulement lorsqu'ils se trouvent tout à fait d'accord avec le sentiment particulier de la personne qui me demande un avis. A toutes les époques (et je suis bien aise de dire en passant que mon origine se perd dans la nuit des temps), il en a toujours été un peu de même; mais aujourd'hui, la situation empire chaque jour; la mesure est comble; je veux exhaler mes plaintes et mes doléances, je les exhalerai. J'ai choisi pour secrétaire la personne dont vous trouverez la signature au bas de ces colonnes; pour auditoire le public de la *Mode illustrée*. Aujourd'hui, les femmes ne tiennent plus aucun compte de mes représentations, et, pour peu que cela dure, mon rôle ne sera plus qu'une vaine sinécure; car, sachez-le bien, je ne descendrai jamais!..... jamais! au rôle de flatteur. Je ne suis pas du nombre de ceux qui se prosternent devant le succès, et, quand le succès est laid, je le lui dis sans détour. Lorsqu'une femme est belle et riche, je ne lui cache pas qu'elle est belle, et que sa riche toilette lui sied, — quand elle lui sied. — Mais si elle est seulement riche, rien au monde ne m'obligerait à lui dire qu'elle est belle, et je me borne à constater que sa robe lui coûte beaucoup d'argent, et que ses diamants représentent une grosse somme.



ÉTUI DE LA CALOTTE DE VOYAGE.

Je m'aperçois, en ce moment seulement, que j'ai négligé une formalité nécessaire; je vous parle sans m'être fait nommer à vous. Mais est-ce bien indispensable; Ne m'avez-vous pas deviné? Je suis là, tout près de vous? et, tout en lisant ces lignes, vous m'avez peut-être jeté plus d'un coup d'œil. En un mot, Saint-Gobain est ma patrie, à moins que je ne provienne de Saint-Quirin, ou de Cirey, de Sainte-Marie d'Oignies, en Belgique, ou de Montluçon; ma résidence est partout : on m'appelle le Miroir!

Jusqu'ici j'ai été un conseiller éloquent sans nul doute, sincère-plus que pas un, mais muet. Aujourd'hui je reconnais la nécessité de recourir à des moyens de persuasion plus efficaces que ceux, bien puissants pourtant!.... mis à ma disposition.

Hé quoi! Mesdames, n'êtes-vous pas suffisamment averties par les images que je vous renvoie? Je comprends, moi qui vous connais mieux que personne (je puis m'en vanter hardiment), je comprends que les conseils de la raison, que les lamentations de vos maris, que les satires, que les discours, que les brochures, vous laissent parfaitement indifférentes. Mais moi! moi, votre vieil ami, votre sincère conseiller! comment se fait-il que vous n'accordiez aucune attention aux burlesques tableaux que vous m'obligez à réfléchir? Ma réflection devrait pourtant vous tenir lieu de réflexion (excusez ce jeu de mots, je ne suis pas coutumier du fait), et vous obliger à convenir que l'habillement ne se trouve pas toujours bien de se mettre en trop complet désaccord avec la raison.

Qu'est-ce, pour prendre un exemple entre mille, qu'est-ce que ce tricorne dont vous essayez de vous coiffer? Non contentes d'avoir pris aux cochers des pompes funèbres leurs longues bottes et leurs habits *à la française*, voici que vous copiez leur coiffure? J'en éclaterais volontiers de colère, si ce joli modèle était jusqu'ici adopté par d'autres femmes que celles, trop dociles, habituées à se laisser guider par des *réclames* plutôt que par la vraie mode, la mode générale.

Qu'est-ce encore que cet enluminage pour lequel vous m'obligez à vous prêter le secours de mon ministère, en m'imposant ainsi une fonction qui me fait *rougir* de honte? Ici, d'ailleurs, un sentiment personnel m'oblige à protester. Le mercure, qui est la base de la plupart des fards que vous employez, ainsi que nous l'a révélé le docteur Constantin James, le mercure sert à ma fabrication; laissez-le moi, je vous en prie! Il me fait du bien, et ne peut vous faire que du mal, beaucoup de mal; sans compter que son emploi m'obligera à *mirer* un visage prématurément ridé, flétri, taché, affreux enfin, toute relation gardée.

Pensez-vous qu'il me soit bien agréable aussi de reproduire des figures enfarinées, absolument semblables à celles qui grimacent sur les tréteaux de la foire? Ce n'est que de la poudre de riz, dites-vous... Et la houppe marche, marche, en étendant une couche blanche, laquelle, analysée par le docteur susnommé, se compose de talc, d'amidon, de carbonate de chaux, même de céruse et autres ingrédients *de même farine*, ajoute le docteur. Cela m'est désagréable, parce que cela vous rend ridicules sans vous rendre plus belles, parce que votre visage, blanchi à l'instar de celui de Pierrot, fait sourire tous les hommes; et qu'enfin autant en emporte le vent... car votre poudre de riz sert uniquement à salir ma surface pendant que vous l'appliquez, et vos vêtements quand vous l'avez appliquée.

Je suis bien mécontent aussi de vos coiffures; vous oubliez trop souvent, en disposant vos frisons, en étageant vos bandelettes, que, si la jeunesse et la beauté peuvent adopter même des modes qui les enlaidissent, il n'en saurait être de même à tout âge et avec tout visage. Or voulez-vous que je vous dise carrément la vérité? Oui, je vous la dirai, même si vous n'y tenez pas; je vous la dirai, puisque mes avertissements muets sont dédaignés. Ces coiffures à bandelettes et à *frisons* ont pour effet de faire paraître les figures fanées et fatiguées, plus fanées encore et plus fatiguées qu'elles ne le sont réellement; elles partagent ce privilége avec les toques et les toquets, avec les petits chapeaux retroussés sur l'oreille, avec les tricornes jusqu'ici réservés aux pompes funèbres, comme je vous l'ai déjà fait remarquer, aux suisses d'hôtel, et d'autel. Encore un calembour! Décidément, j'ai du malheur, pour la première fois que je me mets à parler.

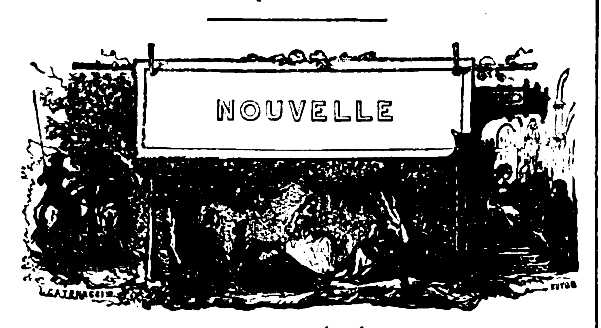
Et à ce propos, j'ouvrirai une parenthèse dans l'intérêt de mon secrétaire; il y a longtemps qu'il parle pour moi: il est juste que je parle pour lui. Une abonnée qui était très en colère (si je n'avais pris l'habitude de la discrétion, je pourrais vous dire *pourquoi* elle était si en colère) a adressé les plaintes les plus véhémentes, les plus amères et les plus aigres à la fois contre les modes actuelles. Selon l'appréciation de cette dame, il n'est pas une femme, douée de bon goût, qui consentirait à se coiffer avec une toque à aigrette. Cette dame semble ignorer que, de même que je suis forcé de reproduire tout ce qui passe devant moi, le laid comme le beau, la *Mode illustrée*, qui est le miroir de la mode, est obligée de publier ce qui se porte, qu'elle l'approuve ou le désapprouve; en un mot, le journal doit reproduire ce qui se prépare, ce qui se voit, sans pouvoir s'astreindre à soumettre ses désirs à l'approbation de Mme B***.

Ma situation, ainsi que je viens de le dire, est absolument identique à celle de ce journal; je reflète les visages enluminés, les toques à aigrette et sans aigrette, la verroterie, le cuivre doré, les coiffures de jeunes filles échafaudées sur de vieilles têtes; est-ce à dire que j'approuve tout cela? Vous savez le contraire.

Comme il est peu probable que je reprenne de sitôt la parole, je veux, pendant que je la tiens, signaler encore un point à la méditation des femmes; j'aperçois bien des choses, et, quand je ne dis mot, je n'en pense pas moins. Je leur dirai donc que les prétentions, les faiblesses vaniteuses, paraissent à la surface avec une rapidité foudroyante, et se traduisent par certains *tics* que je reproduis très-fidèlement, dans l'espoir, — vain jusqu'ici, — de corriger les personnes qui en sont atteintes. La vanité, et surtout le parfait contentement de soi-même, compagnon inséparable, apanage direct de la sottise, se traduisent par des symptômes accusateurs et prêtant aisément à rire. Moi qui vous parle, j'ai souvent miré une dame qui possède une si haute opinion sur sa capacité, ses talents, son élégance, ses relations, son savoir-faire mondain, qu'elle en est littéralement gonflée, et qu'elle se dégonfle bruyamment, comme une locomotive trop chargée d'air. Les mêmes sentiments portent un vieux barbon de ma connaissance à se caresser complaisamment le menton, tandis qu'il se contemple en moi, et qu'il contemple en lui tous les brillants avantages dont il pense être doué. Consultez-moi souvent, — je vous en conjure dans votre propre intérêt; — non pas uniquement pour vous admirer, mais pour vous scruter; interrogez vos sentiments, cherchez à saisir les symptômes légers, mais légers pour vous seule, par lesquels ils se manifestent à la surface, et vous réussirez peut-être à éviter les *tics* ridicules, — de même que les toilettes ridicules. Si, en effet, au moment où l'on regarde la coiffure enfantine ou excentrique que l'on vient d'échafauder sur sa tête, on avait le courage de se demander pourquoi on l'a choisie, et la bonne foi de s'avouer que l'on cherche à paraître jeune quand on ne l'est plus, ou bien à produire beaucoup d'effet, on comprendrait aisément mes protestations muettes, on se verrait telle que l'on est, et non telle que l'on voudrait être.

J'ai dit!..... Mais si je me tais désormais, si je me borne à refléter dans un morne silence toutes les toilettes absurdes que vous ferez passer devant moi, n'oubliez pas que le silence est la leçon des femmes aussi bien que celle des rois; ne m'accusez pas d'une lâche complaisance; car si vous consentiez à vous *bien* regarder, si vous examiniez sans parti pris l'image que ma surface vous renvoie fidèlement, vous vous hâteriez de revenir à ces toilettes qui étaient, pour ainsi dire, l'emblème de la dignité et de l'honnêteté, tandis que vos toilettes actuelles sont des emblèmes d'un autre ordre.....

Dispensez-moi de les qualifier. EMMELINE RAYMOND.



UNE FEMME ÉLÉGANTE.

Suite.

Dès qu'Hélène eut monté les trois étages qui conduisaient à l'appartement de son père, elle se mit à l'œuvre, sans même songer à donner à sa toilette ce degré d'élégance que les jeunes filles riches ou pauvres, belles ou laides considèrent comme le point le plus important de leur existence. Avant de penser à elle, il fallait s'occuper des autres. Elle eut tout d'abord une conférence secrète avec la cuisinière, cumulant toutes les fonctions dans la demeure de M. Faverot. Monique se considérait comme la plus forte tête de l'association; selon son jugement, M. Faverot ne voyait jamais *plus loin que son nez*. Hélène, qu'elle avait vu naître, était une petite fille; on pourrait en faire quelque chose un jour, mais c'était une *petite fille*. Forte de ces appréciations, Monique arrivait à cette conclusion logique: Elle devait tout diriger dans une famille où l'on ne savait rien diriger; elle se décernait la dictature dans l'intérêt général. Beaucoup pensent et agissent ainsi, sans être aussi désintéressés que la vieille Monique.

Hélène, en communiquant son projet à Marguerite, ne lui avait pas laissé entrevoir que le principal obstacle était représenté à ses yeux, non par Mme de Laverdy, non par son père, mais par la cuisinière de celui-ci; elle était presque sûre de triompher de l'opposition qu'elle pouvait rencontrer chez Mme de Laverdy, tout à fait certaine d'obtenir le consentement de son père..... mais il restait Monique.

La jeune fille ôta son chapeau, son mantelet de mousseline blanche, et ouvrit un petit panier apporté de Bourg-la-Reine; un paquet y reposait mollement étendu sur une couche de papier de soie; elle l'enleva avec précaution, et déploya les brides et les nœuds bleus d'un bonnet de mousseline brodée; elle tourna le bonnet, posé sur le bout de ses doigts, l'examina sous tous ses aspects, lui trouva bonne façon, et, munie de cet appât séducteur, elle envahit le domaine de Monique.

« Oh! vous voilà, Mademoiselle? » dit la vieille servante en la regardant avec complaisance; « vous avez bonne mine tout à fait; mais ce n'est pas pour vous, j'imagine, cette belle coiffure?

— Non, Monique; c'est moi qui l'ai faite; j'ai brodé ce bonnet, je l'ai même monté et garni, mais non pour moi; je l'ai fait à votre intention.

— Voilà une belle idée! Avec vous, Mademoiselle, il faut se fâcher, quand on devrait remercier; oui, il faut se fâcher, car vous pensez toujours aux autres, jamais à vous; et c'est ennuyeux pour les autres, à la fin. Voyons, n'auriez-vous pas mieux fait de vous préparer quelque joli colifichet, plutôt que d'employer votre temps à travailler pour une vieille cuisinière?

— Allons, Monique, ne me gâtez pas le plaisir que je me suis promis. J'ai voulu vous faire moi-même ce bonnet, — que j'aurais pu acheter tout prêt, — parce que j'ai pensé que vous seriez contente de vous parer avec mon ouvrage, et vous m'accueillez par des reproches, — moi et mon bonnet; — convenez que cela est pénible pour moi! Prenez-le, mettez-le aujourd'hui, et surtout ne m'en parlez plus, pas même pour me remercier; ce sera votre punition, bien méritée par la gronderie de tantôt. Qu'allez-vous nous donner à dîner?

— Vous savez que Monsieur attend M. de Rovigny et M. Gervais?

— Oui..... C'est-à-dire, je crois que mon père m'a dit que ces messieurs viendraient; n'importe, voyons le menu.

— Eh bien! je n'ai encore rien acheté; ce n'est pas un dîner, vous savez?.... Je ne vais pas vous faire trente-six services: deux bons petits plats, voilà tout. J'ai l'intention, » ajouta Monique après une pose employée à une profonde méditation, « de faire des rognons sautés; la dernière fois qu'il a dîné ici, M. de Rovigny, en goûtant ma sauce, prétendait qu'il n'avait jamais rien mangé de pareil. « C'est à point, » disait-il, « c'est parfait! » Avec cela je mettrai un poulet nouveau à la broche, avec une belle salade, des petits pois au sucre, une crème de ma façon, et l'on dînera aussi bien qu'aux Tuileries, je m'en vante!

— Mieux, beaucoup mieux, » répondit Hélène d'un air de profonde conviction. « Mais je voudrais pourtant vous prier de changer quelque petite chose à ce plan.

— Qu'est-ce qu'il y a donc à changer?

— Je voudrais bien avoir du poisson, en place des rognons, avec une bonne sauce mayonnaise comme vous seule savez la faire.

— Vous la faites assez bien aussi.... Au fait, c'est possible; je chercherai un mulet, ou bien un bar.... Cela se trouve bien, M. Gervais disait, il y a quelques jours, qu'il aimait beaucoup le poisson.

— Mon père se plaint que vous ne lui en donnez pas assez souvent.

— Pardi! il m'en demande toujours quand il n'y en a pas, ou bien quand il est hors de prix.

— Les poulets nouveaux sont encore bien chers..... Si nous prenions pour rôti un bon gigot... Avec la différence de prix qu'il y a entre le poulet et le gigot, et tout ce que coûterait la crème, nous aurons une petite *dame blanche* de chez Poiré, et c'est très-bon; cela donne tout de suite de l'élégance au plus modeste dîner; n'est-ce pas, Monique, que tout cela est possible?

— C'est là ce que vous appelez changer *quelques petites choses?* C'est-à-dire qu'il ne reste plus rien de *mon* dîner!

— Vous aurez moins de peine, puisque vous serez dispensée de faire une crème; et j'aime beaucoup les *dames blanches* de chez Poiré.

— M. Gervais aussi les aime.

— Il fait déjà très-chaud, » ajouta précipitamment Hélène, « et tout le monde sera content de voir arriver un bon fromage glacé.

— C'est bien, je vais faire mon marché; mais je ne m'engage à rien; si je ne trouve pas de poisson très-frais et pas trop cher, je reviens aux rognons de M. de Rovigny; c'est-à-dire, entendons-nous, aux rognons de mouton, qui lui plaisent. Il ne faut pourtant pas trop le sacrifier, ce pauvre homme. »

Sur cette observation malicieuse, Monique s'arma de son panier, et se mit en route; elle fut arrêtée dès la deuxième marche de l'escalier par la voix d'Hélène:

« N'oubliez pas d'apporter des fraises!

— C'est juste, » se dit Monique en continuant à descendre, « M. Gervais les aime beaucoup; et Monsieur qui ne s'aperçoit de rien, selon son habitude! Un de ces jours, je lui parlerai, moi; qu'il fasse expliquer ce jeune homme..... Et si M. Gervais n'a pas d'intentions, qu'il le mette à la porte; je ne veux pas que Mademoiselle ait des chagrins. Ah! mais non, » s'écria Monique en étreignant fortement son parapluie; « et à ceux qui lui feraient de la peine, je dirais deux mots... J'en réponds! »

Hélène, restée seule, s'occupa à parer le logis; elle jeta partout un coup d'œil sagace, reculant cette chaise, avançant ce fauteuil, veillant à tout, préparant toutes choses pour la satisfaction de tous. Puis, quand l'argenterie fut classée, lorsqu'elle eut choisi dans une armoire deux bouteilles du vin préféré par M. de Rovigny, elle se retira dans sa chambre pour vaquer aux préparatifs de sa simple et fraîche toilette.

Hélène ne savait pas donner à sa coiffure, à son habillement, ce tour savant, ce caractère apprêté, qui attirent l'attention..... bien souvent, au détriment de la femme qui aspire à se faire remarquer; ses cheveux, simplement roulés dans une résille de soie brune, n'avaient pas les gonflements et les ondulations ambitieuses qui sont en faveur depuis quelques années; sa robe montante, en grenadine de laine blanche à filets bleus, n'avait pas d'autre ornement qu'une large ceinture en ruban de même nuance que les filets de la robe. Simple, aisée, la jeune fille semblait dépouillée de toutes prétentions, et uniquement occupée de se dévouer à ceux qui l'entouraient, et ceux-ci paraissaient donner raison à l'étrange opinion émise par Marguerite: *Plutôt que de s'occuper des autres, il faut les obliger à s'occuper de nous;* car chacun la



traitait paternellement ou fraternellement, comme une enfant ou une sœur chérie, sans paraître s'apercevoir qu'elle était non-seulement bonne, mais encore charmante.

Dès qu'Hélène entendit le bruit d'une clef dans la serrure de la porte de l'antichambre, elle se précipita dans sa chambrette, certaine d'y être bientôt rejointe par Monique, qui rapportait ses provisions. La diplomatie la plus habile est inspirée, non par l'esprit, comme on a le tort de le croire communément, mais bien par le cœur. C'est le désir de contenter son amie qui suggérait à la jeune fille l'ingénieux détour qu'elle employa pour entrer en matière près de l'autocrate qui gouvernait la maison de M. Faverot. La proposition d'introduire et d'installer Marguerite dans cet intérieur ne pouvait être faite sans transitions habiles; Hélène saisit un mètre et prit minutieusement la mesure du mur faisant face à son lit; elle était en apparence profondément absorbée dans cette occupation, lorsque Monique vint la rejoindre en compagnie de son vaste panier.

« Tenez, Mademoiselle, j'espère que vous serez contente! J'ai fait tout ce que vous avez voulu; voyez le beau *bar*.... Eh bien! je ne l'ai payé que 3 fr. 50 cent.; et d'une fraîcheur...... de la première fraîcheur, quoi! Voilà un maître gigot, et des fraises, et des petits pois; vous aurez votre *dame blanche*.

— Merci, Monique; cela va faire un excellent petit dîner.

— Il faut bien l'espérer, c'est bien le moins, quand on dépense beaucoup d'argent. Mais qu'est-ce que vous faites donc là avec votre mètre et votre air sérieux?

— Je prends des mesures, ma chère Monique; j'ai un projet, et vous allez me donner un conseil, car vous avez bien plus d'expérience que moi.

— Dame! c'est bien le moins, quand on est vieille; après cela, il y a des gens qui ont beau vieillir.... ça ne leur vient jamais.

— Mais vous n'êtes pas de ces gens-là. Voici de quoi il s'agit. Asseyez-vous donc, Monique; vous restez là debout, avec votre lourd panier, et après avoir fait une longue course.

— Ne faites pas attention.

— J'ai à la pension une amie venue de bien loin, de l'Amérique; elle n'a point de parents ici, point d'amis; et le correspondant de son père est un vieux célibataire qui ne la fait jamais sortir; les congés, les vacances, tout cela se passe pour elle à la pension : c'est bien triste pour elle, n'est-ce pas?

— Je ne dis pas non... Mais c'est sans doute de Mlle Marguerite que vous parlez? » ajouta Monique d'un air assez hostile.

« Justement; vous savez qu'elle a passé vingt-quatre heures ici; je voudrais obtenir de mon père la permission d'amener Marguerite chez nous pour les vacances.

— En voilà une idée! » s'écria Monique. Et dans son saisissement, elle faillit laisser tomber son panier... Mais le sentiment du devoir l'emporta sur la surprise, sur le mécontentement, et elle se cramponna plus fortement que jamais à l'anse qui lui avait presque échappé. « Mais à quoi pensez-vous donc? où la mettrez-vous, cette demoiselle?

— Si mon père le permet, j'achèterai un de ces lits en fer qui se plient, et deux petits matelas; j'y serai fort bien, et je céderai mon lit à Marguerite.

— C'est cela, » grommela Monique, « et vous serez mal couchée, gênée dans votre chambre pendant deux mois. Ça n'est pas possible.

— S'il ne s'agissait que de moi...

— Oui, oui, je sais bien; vous vous appliquez autant à vous gêner pour les autres, que les autres à ne se gêner pour personne.

— Je serai bien plus contente, bien plus heureuse si Marguerite est avec moi; je ne puis m'amuser, quand je pense qu'elle s'ennuie là-bas à Bourg-la-Reine; je crains seulement que son séjour ici ne vous donne un peu plus de peine..... Mais vous me laisserez vous aider; je ferai ma chambre et le salon, j'aiderai Marguerite à s'habiller.....

— C'est cela, » repartit Monique avec aigreur, « vous serez la femme de chambre de cette demoiselle; pourquoi pas sa cuisinière?... Et elle vous laissera faire, j'en suis bien sûre.... Comme si vous ne valiez pas mille fois mieux qu'elle!

— C'est bien naturel, Monique; quand on a un hôte, il faut lui éviter toute espèce de tracas, et s'appliquer à lui rendre la maison aussi agréable que possible.

— C'est justement pour cela que je ne me soucie pas de voir réussir votre projet; vous n'aurez pas un moment de repos, vous vous fatiguerez.

— Non, non, ma bonne Monique; chacun cherche la satisfaction qui lui convient; la mienne sera de voir Marguerite heureuse de son séjour chez nous.

— Je ne peux pas vous empêcher de faire ce que vous voulez, » dit Monique en regardant la jeune fille avec tendresse; « mais il ne faut pas compter que je vous laisserai ranger votre chambre; non, non, je ne veux pas de cela; quant à s'habiller, il me semble que cette demoiselle est assez grande pour faire comme vous, c'est-à-dire s'habiller toute seule. Mais qu'est-ce qu'on fera d'un second lit, quand elle n'y sera plus?

— J'y ai déjà pensé, » répondit Hélène avec empressement; « c'est vous qui l'achèterez, parce que vous vous y connaissez mieux que moi; ce sera un lit pliant; on le mettra au fond du cabinet noir, et si jamais mon oncle vient nous voir, ce lit pourra être très-utile.

— Le vieux M. Faverot! Ah! bien oui, vous savez bien qu'il ne se soucie pas du tout ni de son frère, ni de sa nièce, ce vilain avare.....

— Monique!

— Oui, c'est un vilain avare, » répéta Monique avec énergie; « je le dis, et je le soutiens. Quand on songe qu'il ne veut pas voir son frère, qu'il ne connaît pas même sa nièce, parce qu'il a peur d'être obligé de lui faire un petit présent! Il vient à Paris pour y placer son argent, et ne se montre jamais ici! Il vit de pommes de terre dans une cabane, au fond d'un vilain village, et ne sort de là que pour acheter de la rente, quand elle est à bon marché.

— D'abord, Monique, il n'est pas du tout certain que mon oncle Faverot soit riche.

— Allons donc!

— M. Gervais le connaît un peu, puisqu'il habite le même village que sa mère; et il nous a toujours dit qu'il vivait misérablement.

— Ça ne prouve rien, au contraire; il n'y a rien de tel que les gens qui n'ont rien pour prendre du bon temps. Savez-vous bien qu'en 48, quand tout le monde avait perdu la tête, ce bonhomme est arrivé à Paris avec tout son argent, qu'il a acheté de la rente, et qu'il a doublé ce qu'il avait, à ce que l'on dit?

— Vous savez bien que tous ces propos ne signifient pas grand'chose; mon oncle est malheureusement un peu... maniaque, à ce que dit M. Gervais; il ne voit, il ne veut voir personne; mais cela peut changer. Comme je serais heureuse s'il consentait à venir chez nous!.... car mon père n'a jamais oublié son frère, et je suis sûre qu'il l'aime toujours. »

Monique s'en alla sans répondre; mais, après avoir fermé la porte de la chambre d'Hélène, elle rompit le silence pour sa propre satisfaction, et se dit en entrant dans sa cuisine :

« Il est assez simple pour cela. »

M. Faverot, sur le compte duquel Monique s'exprimait souvent avec une affection mêlée de pitié, n'était point aussi *simple* que le croyait sa vieille servante; il était simple, de cœur seulement, dépourvu de rancune, incapable de calcul, toujours disposé à analyser les qualités de ses semblables, et se refusant obstinément à constater leurs défauts, qui, lorsqu'ils étaient trop évidents, lui causaient une surprise douloureuse; il reportait sur les événements une partie de l'optimisme qui présidait aux jugements portés sur ses semblables. Lorsque quelques craintes relatives à l'avenir de sa fille traversaient son esprit et son cœur, lorsqu'il se demandait parfois ce qu'Hélène deviendrait si son père disparaissait avant qu'elle fût établie, en lui laissant une chétive dot de vingt-cinq mille francs, due à ses économies, il écartait bien vite ces pensées douloureuses, et se répétait : « Cela s'arrangera; tout s'arrange dans la vie. » Depuis quelque temps il se souriait à lui-même, et se félicitait de la confiance qu'il avait mise en la Providence. Les assiduités de François Gervais, la sincère et solide affection qu'il témoignait à Hélène, comblaient tous les vœux de M. Faverot. En ce moment même, bien rasé, soigneusement habillé, il se reposait dans l'un des grands fauteuils du salon, en relisant l'affectueux billet par lequel François le remerciait de son invitation, et promettait de se rendre rue Cassette avant six heures. M. Faverot était dans ces bonnes dispositions lorsqu'Hélène vint le rejoindre.

« Me voici, » dit la jeune fille en s'asseyant sur un *pouff* tout près de son père. « Mes préparatifs sont terminés; j'ai pensé à tout, j'ai fait une belle toilette... Qu'en dites-vous, mon père?

— Charmante; tu es charmante, ma fille.

— Je ne vous demande pas de compliments, et je ne veux pas que vous me flattiez.

— Des compliments!... » dit le bon père en jetant à sa fille un regard d'admiration... « Il n'y a pas de compliment à te faire, et ce n'est vraiment pas ma faute si je te flatte en disant la vérité. Non, il n'y a jamais eu, il n'y aura jamais une fille comme la mienne! » s'écria-t-il avec tendresse; « rien que de te voir, cela repose; rien que de t'entendre, cela dissipe toutes les tristesses. Oh! mon trésor! je ne crois pas qu'on puisse jamais t'apprécier à ta véritable valeur.

— C'est bon, c'est bon; je ne veux pas que vous vous attendrissiez. Si je vous plais telle que je suis, cela me suffit.

— Vraiment?... » fit M. Faverot en mettant dans ce seul mot une sorte de malice bien étrangère à son caractère.

« Oui, » répondit sérieusement Hélène; « vous, vous, d'abord, vous avant tout... le reste vient après, même lorsque j'y tiens beaucoup; et c'est pour cela qu'avant de vous demander une grâce, je veux savoir si vous n'éprouveriez pas quelque ennui en me la concédant. Si vous aviez eu deux filles au lieu d'une, ne seriez-vous pas bien content?

— Je ne sais pas..... Je n'ai jamais réfléchi à cela, ne pouvant rien désirer de plus que ce que je possède.

— Comment! vous n'auriez pas été satisfait de nous voir *deux* auprès de vous, de nous entendre causer ensemble, de nous voir travailler ensemble?

— C'est vrai, Hélène; tu dois te trouver bien isolée pendant les longues journées que je passe à mon ministère?

— Eh bien! mon cher papa, il dépend de vous de me donner une compagne pendant les vacances; il y a chez Mme de Laverdy une jeune fille orpheline, qui est ma meilleure amie....

— Marguerite?

— Oui; permettez-moi de l'amener chez nous avec moi; le chagrin de la laisser seule pendant deux mois troublera toute la joie que je pourrai éprouver.

— Mon Dieu! mon enfant, tu sais bien que je ne m'oppose jamais à ce que tu désires..... Mais, » ici M. Faverot baissa la voix, en indiquant d'un mystérieux signe de tête l'antichambre dans laquelle la porte de la cuisine avait accès. « Mais, que dira Monique?

— Elle consent! » s'écria Hélène d'un air triomphant.

— Hé bien! mais, si elle consent, qu'as-tu besoin de me solliciter? Fais ce qui te convient, ma fille, et sache bien que mon bonheur se compose uniquement du tien; si tu es contente, je serai satisfait.

— Cher et bon père, » dit Hélène en se jetant au cou de son père, prenant sa tête à deux mains, au risque de déranger l'artistique disposition de ses beaux cheveux blancs, et l'embrassant avec effusion.

« Ah! on s'embrasse par ici? » dit une voix de basse-taille.

« Monsieur de Rovigny! » s'écria Hélène.

« Oui; j'ai trouvé la porte de l'antichambre entr'ouverte, Monique étant probablement allée à la recherche de quelque *jus* ou de quelque *coulis* délicieux; je suis entré sans sonner; puis j'ai poussé cette porte sans frapper, et me suis trouvé en face d'un charmant tableau : *L'amour filial!* Joli sujet..... un peu désagréable pourtant pour les vieux célibataires. Ce méchant Faverot n'en fait pas d'autres; il s'applique toujours à nous transpercer le cœur par le spectacle de son bonheur paternel... Heureusement que toutes les jeunes filles ne vous ressemblent pas, ma chère Hélène.

— Heureusement?... » répéta M. Faverot...

« Eh oui! si l'on avait pu être certain d'avoir une fille comme la vôtre, on ne se consolerait pas de n'avoir pas voulu se marier; et pour ma part, j'attacherais quelque part une grosse corde... il faudrait que la corde fût bien solide par exemple..... et je me hâterais de m'y pendre. »

M. de Rovigny s'assit après avoir amicalement serré et baisé la main d'Hélène. L'ami de M. Faverot était un grand vieillard à buste développé, à figure vermeille, mais belle et spirituelle; la calvitie et l'obésité, ces deux infirmités trop souvent inséparables de la vieillesse, lui avaient épargné leurs atteintes. Nul ne pouvait se méprendre, à son attitude aisée et assurée, à la propreté minutieuse de sa toilette. M. de Rovigny avait été militaire, il avait quitté le service jeune encore, pour obéir à une charmante veuve, qui ne voulait pas épouser un militaire. Mais, hélas!.... quand le sacrifice, ce sacrifice si douloureux, avait été consommé, la jeune veuve avait changé d'opinion : elle épousait un lieutenant! Enveloppant dans un égal ressentiment les femmes et l'armée, M. de Rovigny avait juré de rester célibataire et de ne pas reprendre l'uniforme : il s'était tenu parole.

Sa fortune avait été médiocre pendant qu'il était jeune; mais, depuis dix ans environ, il lui était survenu un bel héritage. « On ne peut tout avoir à la fois », disait philosophiquement M. de Rovigny à propos de cette circonstance; « il est certain que si j'avais été riche quand j'étais jeune, je ne me serais pas vu préférer un lieutenant, parce qu'il avait une belle fortune; mais d'un côté j'ai su pertinemment que ce lieutenant n'avait pas coulé des jours filés d'or et de soie avec mon infidèle; et, d'une autre part, la Providence n'est-elle pas bien bonne de m'avoir mis cette compensation en réserve, de m'accorder la richesse pour me dédommager un peu de la perte de ma jeunesse? »

Ne pouvant plus, disait-il, aimer ce qui est beau, M. de Rovigny s'en dédommageait en aimant ce qui est bon : la bonne chère, les vins exquis, les fauteuils moelleux, une température chaude en hiver, fraîche en été. Mais s'il avait dû, à l'instar de tous ses confrères en célibat, s'habituer à choyer, à chérir sa personne, — n'ayant rien autre chose à aimer, — il n'était pas cependant devenu un égoïste sec, refrogné et maussade; il aimait ses amis, et particulièrement M. Faverot, et avait une sincère affection pour Hélène, qui seule, disait-il, pouvait réussir à le réconcilier avec l'espèce féminine.

« Vous ne m'attendiez pas sitôt, » dit M. de Rovigny en consultant sa montre. « Quatre heures à peine! vous espériez rester tous deux tête à tête... égoïstes! Mais vous comprendrez, je l'espère, que je ne pouvais supporter patiemment ma dernière défaite; c'est la vengeance qui m'amène ici. Allons, Faverot, il faut que je vous fasse échec et mat, et vous n'y échapperez pas.

— Vous savez ce qui arrive à ceux qui chantent victoire avant la bataille?

— Ta, ta, ta... Voyez un peu quels airs de triomphe modeste et d'ironie contenue il prend pour un malheureux *mat aveugle!* car c'était un mat aveugle, mon pauvre Faverot; vous ne vous en doutiez seulement pas, et votre succès vous a surpris autant que moi, ce qui n'est pas peu dire. »

Pendant que les deux adversaires se livraient à ces escarmouches, préludant, ainsi que les héros d'Homère, à un combat sérieux, par des défis ironiques, Hélène avait préparé sur une petite table un échiquier magistral; elle avait rangé toutes les pièces, chaque reine active près de son roi fainéant, les *fous* à proximité de leurs souverains, les pions en avant, prêts à se sacrifier, à périr obscurément pour sauver, ou, tout au moins, pour défendre leur roi, incapable de se protéger lui-même. M. de Rovigny suivait avec complaisance tous les mouvements de la jeune fille. Enfin, les deux amis s'installèrent l'un vis-à-vis de l'autre, et M. de Rovigny, voulant peut-être acquitter une dette de reconnaissance pour le soin apporté par Hélène à préparer sa distraction favorite, demanda tout à coup :

« Est-ce que nous allons dîner seuls? Gervais ne vient-il pas?

— Mais au contraire; nous l'attendons.

— Tant mieux; c'est un excellent garçon, que j'aime beaucoup; il a réussi à rester modeste, tout en ayant un grand talent, et quoiqu'il soit arrivé à la notoriété, en attendant mieux; cela indique un bon esprit et un bon cœur.

— Vous avez bien raison, » répondit M. Faverot, rayonnant d'aise; « je ne connais pas de caractère plus estimable que celui de Gervais.



— Hélène seule ne dit rien, » reprit M. de Rovigny ; « je croyais pourtant qu'elle avait un peu d'amitié pour notre peintre.

— Vous ne vous trompiez pas, » répondit Hélène, en souriant doucement, sans manifester le moindre trouble; « j'estime M. Gervais comme tous ceux qui le connaissent, et j'aime son caractère.

— A la bonne heure; mais, comme vous ne disiez rien.....

— Oh! vous acquittiez fort bien tous deux le tribut d'éloges qu'il mérite, et je pouvais me taire sans lui causer aucun préjudice.

— Ferons-nous notre whist ce soir?... » dit M. de Rovigny en prenant un pion blanc et un pion noir, pour laisser au hasard le soin d'accorder à l'un des joueurs l'avantage du premier trait.

— Mon Dieu non! Bénard est souffrant; il est parti hier pour les eaux de Vichy.

— Je lui répète toujours qu'il mange trop; mais il ne veut pas se rendre à mes avis. Eh bien! et Morangeot? il ne vient pas non plus? Nous aurions pu faire un *mort*.

— Il est parti pour la campagne.

— Quelle sotte manie ont tous ces Parisiens! La campagne, la campagne! ils se croient tous obligés d'aller mourir d'ennui dans quelque coin pendant six mois de l'année.

— Je croyais que vous aussi vous aimiez la campagne, » dit Hélène en riant.

« Moi! je l'adore.... quand il pleut, parce qu'alors on est forcé de s'enfermer au salon, et de jouer sérieusement aux échecs, ou bien au whist; pour tout le reste, je la déteste. D'abord, on y mange fort mal; le poisson n'y est jamais frais; l'eau, en revanche, y est toujours chaude; en fait de légumes et de fruits, on a seulement ceux dont les Parisiens ne voudraient pas... Fi! ne m'en parlez pas; il n'est rien de tel que Paris, et en toute saison, je le soutiendrai toujours.

— Nous reprendrons, après le dîner, le cours de nos échecs, » dit M. Faverot.

« Vous voulez dire le cours de *vos* échecs, mon cher? car vous allez être battu et rebattu.

— Nous verrons, » répondit M. Faverot, sans se départir de sa placidité.

« Après tout, j'aime autant cela; Bénard joue maintenant comme une mazette.

— Allons donc!

— Une véritable mazette, et j'ai toujours le malheur de l'avoir pour partner. J'espère que nous boirons frais, ma petite Hélène?

— Soyez tranquille; on connaît vos goûts, et l'on sait s'y conformer.

— C'est vrai; si je parle, c'est uniquement pour bavarder; car vous êtes véritablement le délégué de la Providence près de tous vos amis. Si j'avais seulement trente-cinq ans de moins!... je vous réponds que je ne laisserais pas un autre s'approprier ce trésor. Non!...Vous branlez la tête? vous me refuseriez votre consentement? Mais songez donc que je serais charmant... si j'avais seulement trente-cinq ans de moins! J'aimerais beaucoup moins Monique, et beaucoup plus la musique, tout comme M. Gervais, je vous assure... Bon, voilà que ma proposition, toute mitigée qu'elle est, la fait sauver. Ah! Faverot, il n'en a pas toujours été ainsi! »

Sur cette réflexion mélancolique, M. de Rovigny, favorisé par le sort, eut le premier *trait*, et avança le pion de la reine.

Hélène avait en effet quitté le salon pour donner à la salle à manger le suprême coup d'œil de la maîtresse de maison. Avouons qu'elle passa ensuite dans sa chambre, qu'elle consulta un peu son miroir, qu'elle mit à sa ceinture bleue quelques brins de chèvrefeuille, et qu'enfin elle rentra au salon quelques secondes à peine avant que la sonnette de l'antichambre eût été mise en mouvement.

« C'est Gervais, » dit M. de Rovigny; « je reconnais sa qualité de *son*. Avez-vous remarqué que l'on peut juger les gens, même d'après leurs habitudes les plus insignifiantes? Les uns tirent la sonnette à tour de bras, ce sont les étourdis ou les importants; les autres lui donnent un petit coup discret... ce sont les sournois; ceux-là leur font rendre un petit son étouffé... gens timides, solliciteurs, etc.; mais ceux-ci, au contraire, savent tirer la sonnette de façon à se faire entendre de tout le monde, sans faire bondir personne; leur son est net, sans être tapageur, mesuré, sans être hésitant; ils font bien tout ce qu'ils font, c'est-à-dire qu'ils sont pareils à notre ami Gervais, que voilà. »

François Gervais était entré en effet pendant cette improvisation, et l'écoutait en souriant du seuil du salon; il s'avança pour saluer d'abord Hélène, qui l'accueillait, non en rougissant et baissant les yeux, mais avec un sourire bon et franc, pour lui souhaiter la bienvenue; vint ensuite le tour de M. Faverot, puis l'échange de cordiales poignées de main.

« Vous avez entendu une petite partie des louanges que vous décerne M. de Rovigny depuis qu'il est ici?

— M. de Rovigny subit sans nul doute, » répondit François, « l'influence de la contagion qui s'étend à tous vos hôtes; on devient bienveillant ici, tout naturellement, comme on devient malveillant et médisant ailleurs... Toujours grâce à la contagion et à l'influence de l'exemple.

— Dites donc, Gervais, » s'écria M. de Rovigny, « c'est tout au plus si votre compliment, charmant pour Faverot, n'est pas désobligeant pour moi.

— Vous ne le pensez pas; ma réflexion ne peut en aucun cas s'appliquer à vous; car si je reconnais avec tout le monde que vos coups de boutoirs sont rudes parfois, je dois déclarer que j'ai toujours rencontré en vous une rare et flatteuse indulgence; je ne suis pas assez présomptueux pour attribuer cette exception à mon mérite; je ne saurais, sans injustice, affirmer que l'indulgence soit le trait principal de votre caractère. Il faut donc revenir à la théorie que j'ai émise : l'influence de l'exemple.

— Cela me semble un peu alambiqué, » dit M. de Rovigny en se frottant le menton d'un air méditatif, « et si je ne me trompe, malgré vos protestations, et tout en déclarant que vous retirez vos paroles, vous nous présentez la même pensée, en changeant son accoutrement. Mais, bah! je ne suis pas susceptible, et s'il vous est commode de servir à mes dépens un compliment à Hélène, je vous dirai volontiers : Prenez ma tête! Échec au roi, Faverot! Faites-y bien attention, vous allez être mat en deux coups! »

EMMELINE RAYMOND.

(*La suite au prochain numéro.*)



Mme B..., Paris. Je ne connais pas ce professeur; s'adresser à M. Le Couppey. — *N° 56,933, Basses-Pyrénées.* Je fais toutes mes confitures d'après ces recettes et les conserve même deux ans, en ayant le soin de les couvrir avec un papier trempé dans de l'eau-de-vie, posé sur la confiture même, puis un second avec papier noué autour du pot. — *N° 52,129, Gers.* Je ne connais cette pommade que par le livre du docteur James, et ne sais où elle se vend. — *N° 18,658, Savoie.* On ne porte guère ces fichus maintenant. La plupart des grands magasins de Paris se chargeraient de refaire un volant de dentelle d'après un modèle; mais on payerait cette dentelle le double au moins du prix primitif, puisqu'il faut monter un métier spécial. Une robe d'alpaga noir, étant la plus simple de toutes les robes, doit être garnie fort simplement; point d'ornements de couleur. L'étoffe étant très-molle, un volant tuyauté est indispensable; on peut le surmonter de velours noir. Merci pour cette lettre.

N° 12,232, Seine-Inférieure. On ne peut porter une robe de velours avant le mois d'octobre; rien n'est plus laid que le velours mélangé de coton. Corsage à basques carrées, garni avec une dentelle noire, mais non posée *à bord;* voir les articles des *modes.* Nous ne savons pas encore si les chapeaux-fanchons se porteront pendant l'hiver; ceux que l'on prépare en ce moment sont à calotte et demi-calotte. — *N° 50,215, Var.* On marque les mouchoirs d'hommes au coin, en biais, avec deux initiales très-simples. — *N° 19,361, Charente-Inférieure.* Oui, pour la teinture. Chapeau en velours noir, ou poult-de-soie noir, avec brides de même couleur que la robe; corsage de cachemire gros bleu, ou groseille. — *N° 40,807, Tarn.* Je chercherai, et je publierai, si je trouve. Merci mille fois pour cette chaleureuse approbation et pour la sympathie témoignée. En lisant le livre du docteur *James,* vous y trouverez le renseignement désiré; en général, les acides ne sont pas favorables pour l'épiderme. — *N° 62,979, Lozère.* Ces divers objets paraîtront sans nul doute, mais successivement, et nous ne pouvons dès à présent indiquer la date de leur publication. A six ans un petit garçon porte *invariablement* le pantalon un peu large, le gilet, la veste. — *N° 1,479, Aude.* Malheureusement le nombre des demandes qui nous sont adressées dépasse tellement le chiffre des patrons et des dessins parus et à paraître, qu'il nous est impossible de publier *tout* ce qui nous est demandé, et que ma bonne volonté est réduite à l'impuissance. Nous avons publié l'été dernier deux dessins et patrons de robes de baptême, et ne pouvons revenir maintenant sur cet objet. — *N° 24,321, Vienne.* Hélas!.... Voir la réponse ci-dessus. — *N° 3,686, Deux-Sèvres.* On porte, *à volonté,* les voilettes courtes ou les voiles longs; paletot en drap léger; point de chaîne de montre en or à quatorze ou seize ans....; d'ailleurs on ne porte plus de chaînes longues; à cet âge, un simple cordon en cuir.

N° 57,465, Gironde. Je doute qu'il soit possible d'arriver à un bon résultat sans démonter le meuble, car, pour *relever* le velours écrasé, on le mouille à l'envers, on le tient *tendu* (non posé), on met un fer chaud sur l'endroit mouillé. Ici le problème semble insoluble. On pourrait essayer de tenir le meuble *retourné,* au-dessus de la vapeur d'eau bouillante. Le journal est bien fier d'être ainsi apprécié. — *N° 9,508. C. la G...* Ce modèle ne convient pas du tout aux jeunes filles, parce que le *laisser-aller* ne leur sied pas. On ne peut rien faire qui soit joli sans prendre un peu de peine. Quant aux termes relatifs aux travaux de crochet, ils ont été publiés et *re*publiés en dernier lieu dans le n° 8 de cette année, à l'article des *renseignements généraux.* Nous ne publierons pas de patrons de *chemisettes* dites *Garibaldi,* parce qu'on ne porte plus ce genre de vêtement... On recevra des vestes. Je remercie l'aimable jeune fille qui m'adresse cette jolie lettre. — *N° 9094, Vosges.* Nous n'envoyons aucun patron autre que ceux publiés avec le journal, ou bien dans les *Patrons illustrés.* Les personnes qui désirent des patrons en papier ou mousseline, peuvent s'adresser à Mme Gérard, couturière, rue du Faubourg-Saint-Honoré, 40. Elle seule peut indiquer le prix de ses patrons. — *Mlle F... Loiret.* Les renseignements, prenant une place qui appartient à toutes nos abonnées, ne peuvent être donnés aux personnes non abonnées, lors même qu'elles prendraient le journal régulièrement, numéro par numéro. Si nous ne tenions pas à l'envoi de la bande, nous serions exposés à devoir répondre à tous les lecteurs et lectrices, ce qui serait impossible, à moins de créer un journal spécial pour les renseignements, et une agence chargée des réponses. — *N° 58,693, Rhône.* La maison Guigné-Dusacq, rue du Bac 46, teint les robes toutes faites. Je conseillerai de faire teindre celle-ci en noir avec fines rayures blanches, l'étoffe étant un peu trop mince pour une teinture unie. A trois ans les petits garçons portent encore des jupes et des vestes. Vers quatre ans, pantalons larges et vestes. Leurs robes tombent jusqu'au milieu de leurs jambes. Rien ne s'oppose aux jupons.

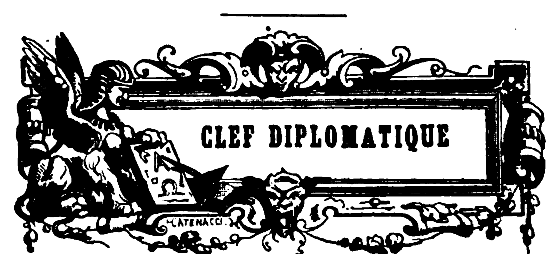
N° 41,424, Vienne. Les dentelles noires peuvent garnir un corsage à basques, mais on les pose *sur* les basques mêmes, à quelque distance du bord, et non *à bord*; si le corsage n'est pas fait à basques, la dentelle, pas très-large (4 cent.) garnira seulement les entournures et le bord inférieur des manches. — *N° 41,381, Indre-et-Loire.* Voir le n° 35. — *N° 12,461, Charente.* Il n'y a rien à critiquer à la coiffure; pour les bandelettes, s'adresser à M. Croisat, rue Richelieu, 76. Oui aussi pour la robe, mais je préférerais la passementerie bleue à la blanche. — *N° 3,081, Paris.* L'explication du *saut du cavalier* se trouve dans chaque numéro, contenant ce *saut.* — *N° 41,399, Cher.* On reçoit sans cesse des dessins *courants* de tapisserie. — *N° 6,119, Creuse.* Je ne connais malheureusement pas de livres de ce genre. — *N° 22,597. Bas-Rhin.* Ainsi que je l'ai déjà dit plusieurs fois, je ne connais ni le docteur *James,* ni la pommade *sicilienne* qu'il recommande. Merci *de tout cœur,* pour cette approbation. — *N° 10,027, Égypte.* Voilà encore une bien aimable lettre, et je tenais à remercier notre abonnée du Caire. Hélas! comment faire comprendre une mesure que le tact seul, réuni à l'équité, peut inspirer? Or le tact comme l'équité sont innés; on ne les enseigne pas.

AVIS A NOS ABONNÉES.

L'Administration du journal la *Mode illustrée* tient à la disposition de ses abonnées un cahier cartonné, dont le prix est de

Ce cahier est intitulé : *Frais de ménage;* il a pour but d'accoutumer toutes les jeunes filles, toutes les femmes à une comptabilité parfaitement régulière, et de les obliger à mettre leurs dépenses en regard de leurs revenus, en n'omettant aucun détail, si infime qu'il puisse paraître. Les divers chapitres des dépenses sont divisés en colonnes pour chacun des douze mois de l'année. Un *modèle* est joint à ce cahier, afin qu'il soit aisé de copier la distribution, à la fois claire et ingénieuse, de l'emploi des ressources dont on peut disposer.

Nous n'examinerons pas ici l'influence incalculable que des habitudes d'ordre peuvent exercer sur la paix et le bonheur des familles. Depuis sa création, le journal *la Mode illustrée* s'est attaché à développer dans l'esprit des jeunes filles et des jeunes femmes le respect de l'économie, ébranlé par de nombreux et funestes exemples. Nous n'avons avec aucune des industries parisiennes des traités qui nous obligent à exciter les convoitises de nos lectrices, en leur vantant les recherches du luxe, pour les entraîner à de coûteuses emplètes; nous ne saurions nous démentir nous-même, en conseillant l'ordre au *recto* d'une page, et plaçant au *verso,* les tentations de la dépense; nous pensons que l'on se rend coupable d'un abus de confiance en introduisant dans les familles le culte de la frivolité, les aspirations vers le luxe, qui entraînent à leur suite tous les désordres et toutes les calamités. Cette doctrine a été et sera toujours la nôtre, et nous accueillons avec empressement les publications analogues à celle que nous signalons aujourd'hui; nous ajouterons seulement que ce cahier est l'œuvre de M. Baudot, professeur de comptabilité au lycée impérial de Troyes. Bientôt, nous n'en doutons pas, le cahier des *Frais de ménage* sera entre les mains de toutes les femmes et de toutes les jeunes filles.

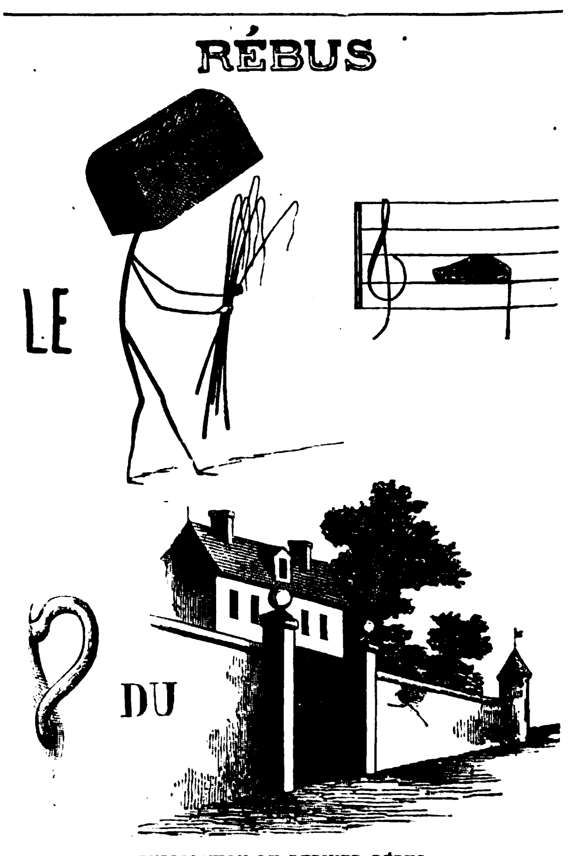


AVIS.

Nous rappelons à nos abonnées qu'il est indispensable d'envoyer une des dernières bandes d'adresse, toutes les fois qu'il s'agit d'un renouvellement, d'un changement quelconque ou d'une réclamation.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

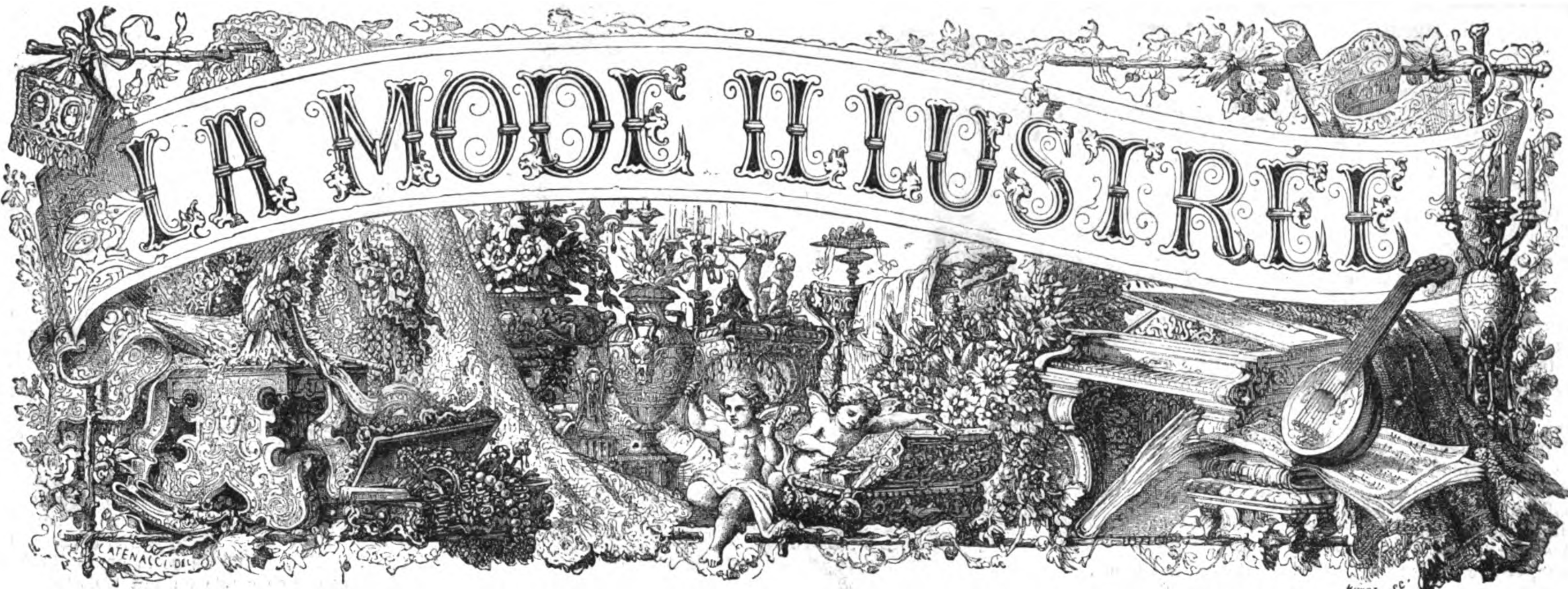
Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Que l'escalier du pauvre vous soit doux et facile à gravir.

N° 40. SIXIÈME ANNÉE. Dimanche, 1er octobre 1865.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 13, Bedford Street, Covent Garden, W. C. —

Talma d'automne.

Cet élégant pardessus se compose alternativement de bandes en gros-grain noir bordées de frange, brodées en perles d'acier, — et de bandes en tulle noir brodé en soie, garnies de dentelle noire, ornées de nœuds en ruban de taffetas noir, frangé, dont les pans sont fixés par des perles d'acier.

Cette combinaison pourrait subsister pour l'hiver si l'on doublait le tulle noir avec du taffetas violet, et tout le talma avec une feuille de ouate et du *florence noir*.

Berthe en guipure.

Les réunions d'automne offriront peut-être à nos lectrices l'occasion d'imiter cette berthe très-simple, mais très-élégante. Elle est taillée en mousseline et chaque *compartiment* (figuré par les courbes d'un entre-deux en guipure blanche) est orné d'*applications* de petits *motifs* isolés également en guipure. Un entre-deux brodé traverse dans toute sa longueur la berthe, qui est garnie avec une guipure blanche ayant 4 centimètres de largeur. Un ruban de couleur vive est posé sous les entre-deux de guipure qui forment les courbes de la berthe.

TALMA D'AUTOMNE.

Coussin en application.

MATÉRIAUX : Drap noir fin : drap nuance sable ; poult-de-soie bleu vif ; 72 centimètres de lacet de soie nuance sable ; 1 mètre 15 centimètres de même lacet, mais de nuance plus foncée ; soutache nuance sable ; cordon de même nuance ; soie chinée de même nuance ; soie de cordonnet de même nuance ; même soie noire ; cordonnet d'or.

Les arabesques gothiques de ce dessin produisent un effet magnifique, surtout si l'on maintient la combinaison que nous allons décrire.

L'arabesque du milieu et celle des coins sont coupées en drap nuance sable, aussi loin que s'étend la teinte claire, puis appliquées sur le drap noir, fond du coussin. Les parties plus foncées, placées au milieu des arabesques précédentes, sont exécutées en poult-de-soie bleu vif et appliquées avant les précédentes, puisqu'elles sont intercalées dans celles-ci. Les arabesques *sable* sont festonnées sur le fond avec de la soie noire, puis encadrées avec du cordonnet d'or, cousu avec de la soie



BERTHE EN GUIPURE (DEVANT ET DERRIÈRE).

COUSSIN EN APPLICATION.

jaune. Les larges lignes que l'on voit à l'intérieur des arabesques en drap *sable* sont formées avec du cordonnet de même nuance. Les parties bleues recouvertes d'un treillage sont pareillement festonnées avec de la soie noire, et encadrées avec du cordonnet d'or. Les lignes du treillage sont faites avec du cordonnet d'or, partout accompagné de lignes faites avec de la soie noire, au point de cordonnet. Dans le bord inférieur du coin se trouve une sorte de croix dont le fond est en poult-de-soie bleu vif. La croix elle-même est exécutée en soie chinée. Le centre du dessin est croisé avec du cordonnet d'or, disposé en étoile, entouré au point de cordonnet, fait en soie noire. Les sortes de *fers de lance* partant du milieu sont également en cordonnet d'or. En dehors des *applications* court une petite arabesque faite au point de chaînette avec de la soie chinée. La bordure réunissant les coins est faite avec deux lacets de même couleur, mais de deux nuances; le supérieur est de la nuance la plus claire; tous deux sont festonnés avec de la soie de leur nuance; ils sont traversés par une couture en croix faite en soie noire. L'arabesque entre ces deux lacets est faite avec du cordon *sable*, celle qui les surmonte avec de la soutache *sable*.

On ne peut trouver en ce genre un dessin plus beau et plus riche dans son austère simplicité.

Jardinière suspendue

FAITE AU CROCHET.

MATÉRIAUX : Fil gris ou écru; petites perles rondes noires ou vertes; perles longues noires ou vertes; 117 anneaux de cuivre ayant 1 centimètre 1/3 de diamètre.

Cette jardinière, très-facile à exécuter, est destinée à contenir un humble pot de fleurs fait en terre rouge; sa dimension réglera celle de son enveloppe, c'est-à-dire de notre jardinière.

La bordure est faite (ainsi que les anneaux-chaînons) en perles noires ou vertes; la grosseur des perles rondes employées pour la bordure doit être telle que chacune d'entre elles tienne la place d'une maille du travail. Le fond, la jardinière et son entourage sont faits chacun isolément. Le fond est fait entièrement en brides composant un plateau rond, dont le diamètre est de 7 centimètres. L'entourage, entièrement exécuté en mailles simples, doit cadrer avec ce fond, et lorsqu'on le commence, on fait une chaînette de 140 mailles environ, un peu serrées, après avoir, au préalable, enfilé une quantité de perles rondes à peu près suffisante pour la bordure inférieure. On joint la dernière maille de cette chaînette à la première, et sur ce cercle on fait trois tours un peu serrés, composés de mailles simples, pour chacune desquelles on pique le crochet sous la maille entière du tour précédent. Après ces trois tours on exécute avec les perles la bordure dont le dessin accompagne la jardinière. Chaque *type* noir (■) représente une perle que l'on glisse en travaillant, et qui paraît à l'envers du travail. Après le dernier tour de la bordure on fait trois tours unis, sans perles, durant lesquels on porte à 144 le nombre des mailles, et l'on élargit encore le cercle en travaillant plus *lâche*. On commence ensuite le dessin en *festons*, que l'on exécute à l'*endroit* de l'ouvrage, c'est-à-dire sur le côté où paraissent les perles, et en continuant à toujours piquer le crochet sous la maille entière du tour précédent, on travaille de la façon suivante : * une maille dans chacune des trois premières mailles, 3 mailles dans la quatrième maille, — une maille dans chacune des 3 mailles suivantes, — on saute par-dessus 2 mailles, et l'on recommence depuis *. Dans tous les tours suivants on fait toujours 3 mailles dans la maille du milieu du tour précédent, — et l'on passe toujours 2 mailles dans le creux séparant deux festons. Mais, dans le second tour du dessin, on augmente 2 fois dans chaque feston, de telle sorte que, sur chaque côté des 3 mailles, formant la pointe du feston, on fait 4 mailles, — au lieu de trois, — dans une seule maille. On augmente de la même façon dans les 5e, 11e, 17e tours. On fait 5 tours sans augmentation, puis le 23e tour, qui n'a aucune augmentation ni diminution, et se compose d'une maille dans chaque maille, de sorte que les festons s'égalisent. On répète la bordure inférieure, précédée et suivie de trois tours unis, puis on termine par une petite dentelle faite d'après l'explication suivante : * 4 brides dans une seule

maille, — 3 mailles en l'air, — 4 brides dans la maille où l'on a placé les précédentes, — on saute trois mailles du tour précédent, — on fait une maille simple, — on saute 3 mailles. Recommencez depuis*.

Après avoir réuni le fond et l'encadrement, on orne le premier et le dernier tour du dessin *à festons* avec des perles longues (perles de Bohême) que l'on enfile et que l'on coud ainsi comme un galon; en dessous de la bordure supérieure on forme à intervalles de 6 perles, — avec 11 perles, de petites boucles qui retombent sur la jardinière. Il ne nous reste plus que les chaînons à décrire. On entr'ouvre les anneaux pour y enfiler les perles, puis on les fait souder après les avoir passés l'un dans l'autre. Le cercle retenant tous les chaînons est plus gros et plus large que les autres; ceux-ci sont au nombre de 29 pour chacun des trois côtés. Il y en a 30 autour de la jardinière.

On trouve chez Scheidel, boulevard Sébastopol, 76, au coin de la rue Neuve-Bourg-l'Abbé, un assortiment complet de toutes les perles d'Allemagne et verroterie de Venise.

Dentelle tricotée.

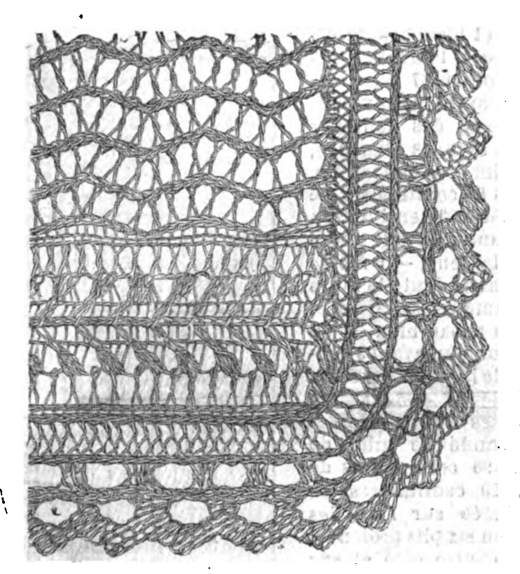
On fera cette dentelle, soit en laine noire, pour garnir de petits châles tricotés, soit en coton blanc de tricot ou de crochet, pour orner des pantalons d'enfants, ou des couvertures, ou des rideaux.

On monte 13 mailles *lâches*.

1er *tour*. — Une maille *levée* (sans être tricotée), — 2 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution (c'est-à-dire 2 mailles tricotées ensemble à l'endroit), — 2 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 4 à l'endroit.

2e *tour*. — Une levée, — une à l'endroit, — 4 jetés, — 2 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 2 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 3 à l'endroit.

3e *tour*. — Une levée, — 4 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 2 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 6 à l'endroit (dans le quadruple *jeté* on tricote 4 mailles, et alternativement une maille à l'endroit, une maille à l'envers).



FOND, BORDURE ET DENTELLE DU PARDESSUS TRICOTÉ (GRANDEUR NATURELLE).

4e *tour*. — Une levée, — 7 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 2 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 3 à l'endroit.

5e *tour*. — Une levée, — 4 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 2 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 6 à l'endroit.

6e *tour*. — Une levée, — 9 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 2 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — une à l'endroit.

7e *tour*. — Une levée, — 2 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 2 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 8 à l'endroit.

8e *tour*. — Une levée, — 4 mailles démontées, — 5 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 2 à l'endroit, 1 jeté, — diminution, — 1 à l'endroit. On répète sans cesse du 1er au 8e tour inclusivement, jusqu'à ce que la dentelle ait la longueur voulue.

Mme Ribes, rue des Batailles no 1, à Chaillot-Paris, donne des leçons pour tous les genres de travaux au tricot et au crochet; elle exécute de grands *châles de campagne*, à fond de couleur vive, garnis de larges dentelles en laine noire, qui sont à la fois commodes et élégants. La combinaison la plus distinguée est celle d'un fond violet avec une large dentelle noire, le tout tricoté.

Pardessus tricoté pour enfants nouveau-nés.

MATÉRIAUX : Coton à crochet no 50 ou 60.

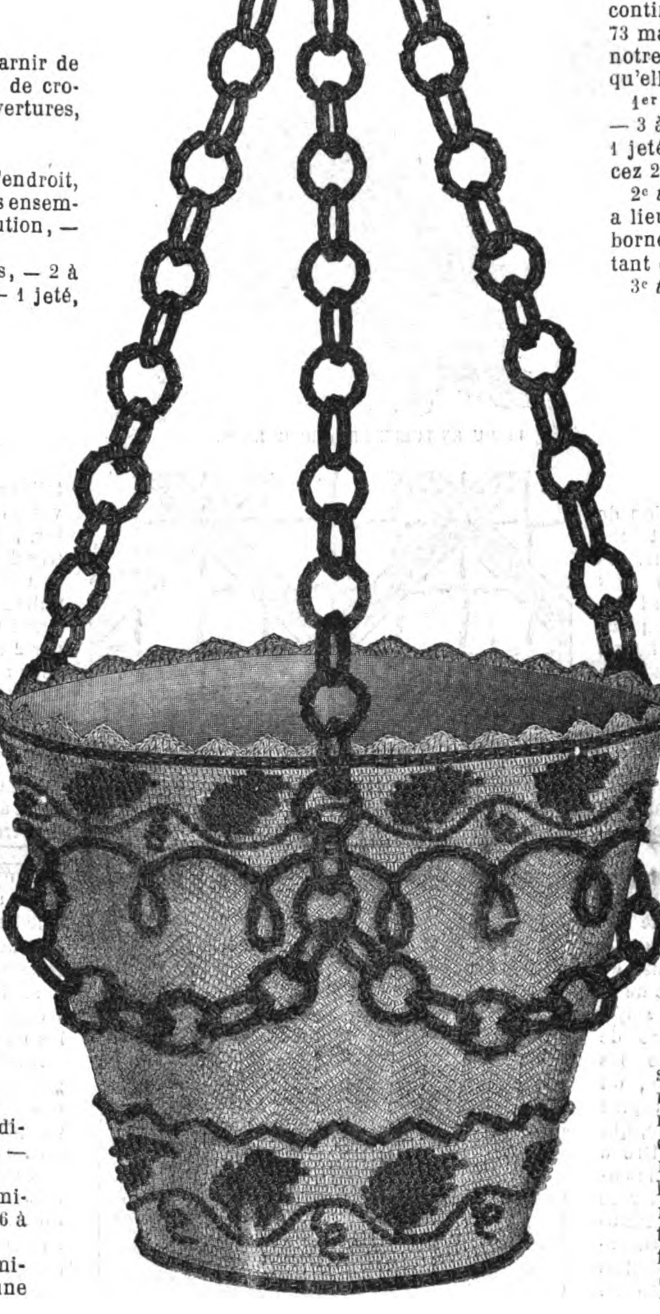
Ce petit vêtement, que l'on double avec du taffetas de couleur, se commence par la dentelle qui garnit le devant; on monte 8 mailles.

1er *tour*. — Une maille *levée* (sans être tricotée), — une à l'endroit, — 2 jetés, — diminution (c'est-à-dire 2 mailles tricotées ensemble), — 2 jetés, — une à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — une à l'endroit.

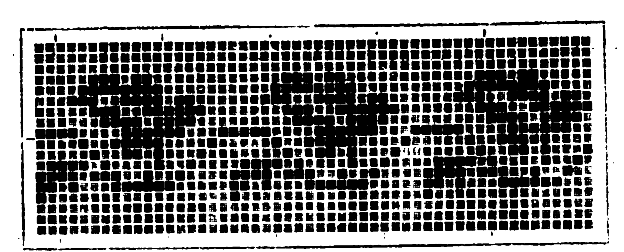
2e *tour*. — Une levée, — une à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — une à l'envers, — 3 à l'endroit, — une à l'envers, — 2 à l'endroit.

3e *tour*. — Une levée, — 7 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — une à l'endroit.

4e *tour*. — Une levée, — une à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — 7 à l'endroit.



JARDINIÈRE SUSPENDUE FAITE AU CROCHET.



BORDURE DE LA JARDINIÈRE.



PARDESSUS TRICOTÉ.

5e *tour*. — Une levée, — 7 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — une à l'endroit.

6e *tour*. — Comme le 4e tour.

7e *tour*. — 3 mailles démontées, — une à l'endroit, — 2 jetés, — diminution, — 2 jetés, — une à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — une à l'endroit.

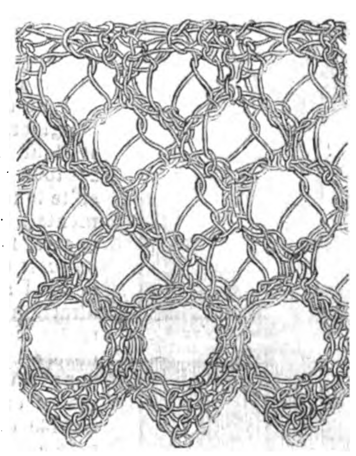
On recommence sans cesse, du 2e au 7e tour inclusivement, jusqu'à ce que la dentelle forme 26 dents; ensuite, pour continuer le pardessus, on relève les mailles du côté en ligne droite de la dentelle, comme s'il s'agissait du talon d'un bas, et de telle sorte que chaque maille soit croisée. Le commencement de la dentelle se trouve à l'encolure, le dernier tour tricoté au coin inférieur, où, deux fois de suite, on relève 4 mailles ensemble, de façon à n'en former qu'une chaque fois, afin que la dentelle ne soit pas *tendue* à cette place. On a ainsi relevé pour la petite bordure qui se rattache à la dentelle, et pour le fond du pardessus (voir le dessin en grandeur naturelle), 73 mailles en tout. On fait d'abord, en continuant la dentelle, deux tours unis à l'endroit, sur les 73 mailles, puis on commence le fond auquel nous bornerons notre explication, la dentelle devant se continuer telle qu'elle a été décrite ci-dessus.

1er *tour*. — Après les mailles consacrées à la dentelle : 1 jeté, — 3 à l'endroit, — 3 tricotées ensemble, — 3 à l'endroit, — 1 jeté, — 2 à l'endroit; — * 1 jeté, — diminution. Recommencez 29 fois depuis *. En dernier lieu, 2 à l'endroit.

2e *tour*. — Jusqu'à la dentelle, entièrement à l'envers. Ceci a lieu après chaque tour du dessin, en sorte que nous nous bornerons à mentionner les tours *à dessin*, qui sont ceux portant des nombres impairs.

3e *tour*. — 1 jeté, — une à l'endroit, — 1 jeté, — 3 tricotées ensemble à l'endroit, — une à l'endroit, — 3 tricotées ensemble à l'endroit, — 1 jeté, — une à l'endroit, — 1 jeté, — 2 à l'endroit, — * 1 jeté, — diminution. Recommencez 29 fois depuis *. En dernier lieu 2 à l'endroit.

5e *tour*. — 1 jeté, — 3 à l'endroit, — 3 ensemble, — 3 à l'endroit, — 1 jeté, — 2 à l'endroit; — * 1 jeté, — diminution. Recommencez 29 fois depuis *. En dernier lieu 2 à l'endroit.



DENTELLE TRICOTÉE.

7e *tour*. — 1 jeté, — une à l'endroit, — 1 jeté, — 3 ensemble, — une à l'endroit, — 3 ensemble, — 1 jeté, — une à l'endroit, — un jeté, — une à l'endroit; — * diminution, — 1 jeté. Recommencez 29 fois depuis *. — En dernier lieu, 3 à l'endroit. Le dessin de la bordure se répète sans cesse du 2e au 5e tour. Pour le fond, on fait les 9e et 11e tours comme le 7e tour, puis on recommence depuis le 1er tour, de telle sorte qu'après trois tours du dessin, les rangées de *jours* se contrarient, et forment des festons. Lorsqu'il y a 30 rangées de *jours* dans le fond, on augmente sur le côté de l'encolure, de telle sorte qu'en dix tours du dessin les rangées de jours comptent 6 jours de plus. Viennent ensuite 41 tours du dessin, sans augmentation, qui forment l'épaule, — puis dans le suivant tour qui se fait à l'envers, on démonte jusqu'au 17e *jour* pour l'entournure. A la fin du suivant tour *à dessin* on monte de nouveau autant de mailles qu'on en a démontées, on fait 14 tours à dessins, sans augmentation ni diminution. Dans les 10 tours *à dessin* suivants, on diminue dans la proportion observée pour augmenter sur le devant, puis on tricote encore 15 tours à dessin, sans augmentation ni diminution, c'est-à-dire jusqu'au milieu du dos, d'où l'on continue le pardessus d'après l'explication qui vient d'être donnée, mais en sens inverse, bien entendu.

Pour le bord du second devant on continue la dentelle en la rattachant par une maille avec le devant, à chaque changement du tour. L'épaule est cousue ensemble sur chaque côté, ou démontée ensemble, puis on commence la manche pour laquelle on monte 64 mailles sur lesquelles on revient en tricotant 8 mailles. On laisse le reste des mailles sans les tricoter sur l'aiguille et l'on retourne l'ouvrage. Ici commence le dessin du fond, et, à la fin de chaque second *tour à dessin*, on augmente d'une maille; par cette augmentation on forme la courbe supérieure de la manche. Le prolongement des tours dans la direction opposée, pour absorber les mailles restées sur l'aiguille, doit se faire de telle sorte, qu'au commencement du 10e tour à *dessin*, il ne reste plus que 25 mailles sur l'aiguille; on les tricote dans le tour qui revient par là-dessus, en sorte que les tours suivants sont faits avec toutes les mailles. Sur les 8 premières mailles, on commence la dentelle, puis on tricote, entre la dentelle et la bordure, une rangée de *jours* plus gros, dans lesquels on passe plus tard un ruban étroit. Pour ces jours, on fait d'abord une diminution (2 mailles tricotées ensemble), — 2 jetés, — encore diminution, — une maille à l'endroit. Vient ensuite la bordure, puis le dessin du fond. Dans chaque jeté, qui est double, on tricote

Dans le tour à *jours* on passe un ruban de même couleur que la doublure. La dentelle des manches est rabattue en guise de revers.

Fichu en tulle

de chez Mmes Labory et Potier, rue Villedo, 3.

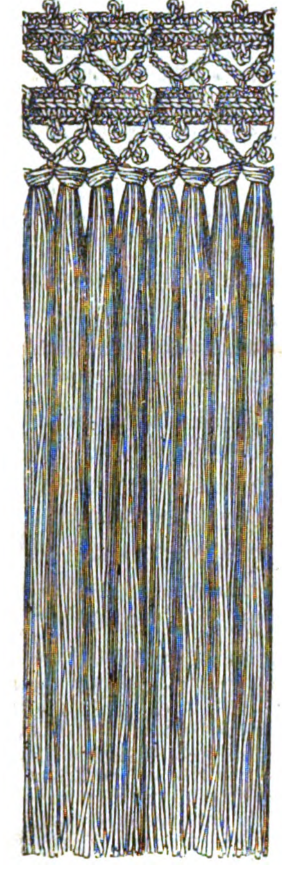
La garniture de ce fichu, très-simple de forme, est assez gracieuse pour mériter l'attention de nos lectrices. Le fichu est fait en tulle de soie blanc, à dessin, en den-



FICHU EN TULLE DE CHEZ Mmes LABORY ET POTIER, RUE VILLEDO, 3.

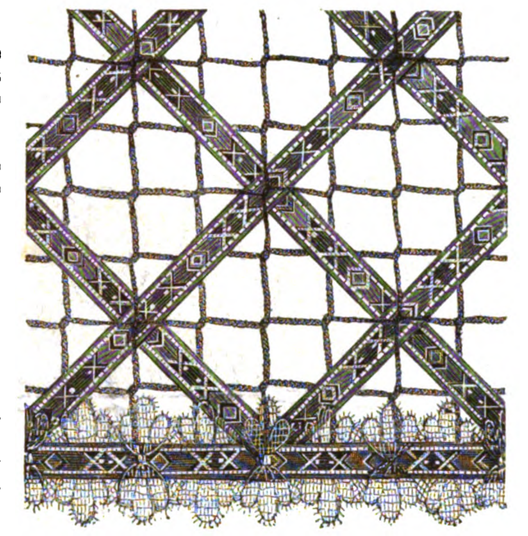
FICHU EN TULLE ORNÉ DE GALONS.

FICHU EN TULLE VU PAR DEVANT.

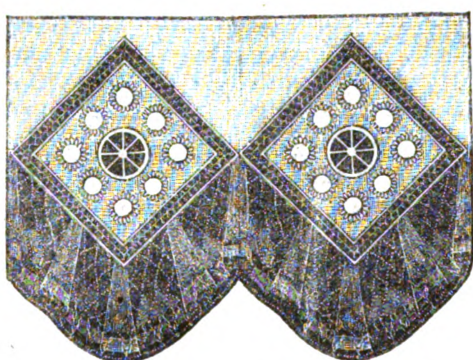


FRANGE AU CROCHET.

deux mailles. La répétition de ces *jours* a lieu seulement dans chaque 4e tour; on en tricote par conséquent toujours *trois* sans ces jours. Sur le bord supérieur de la manche on place l'augmentation dans chaque 4e tour seulement, jusqu'au 20e tour à *dessin*. Viennent ensuite 40 tours à *dessin*, sans augmentation, et, en dernier lieu encore, 13 tours à *dessin*, dans lesquels on diminue 7 fois sur le bord supérieur et dans la direction opposée on raccourcit les tours dans la proportion observée au commencement pour les augmenter; on démonte ensuite la manche ensemble et on la réunit de la même façon au pardessus, en faisant arriver la couture de la manche figurée par le *surjet* sur l'extrémité inférieure de l'entournure. On relève les mailles sur l'entournure, on prend du coton un peu plus gros, et l'on tricote 3 tours, qui à l'endroit doivent paraître à *l'envers*, puis on reprend le coton plus fin pour tricoter le suivant tour à *jours* : 2 diminutions de suite, — 2 jetés. On reprend le coton plus gros, on fait 3 tours à l'envers; on démonte. La dentelle se rattachant au tour à jours est faite au crochet, et se compose de six rangées de festons *contrariés*, faits chacun avec 9 mailles en l'air.



FOND DU FICHU EN TULLE ORNÉ DE GALONS.



CARRÉS BRODÉS POUR LA CHEMISE DÉCOLLETÉE.

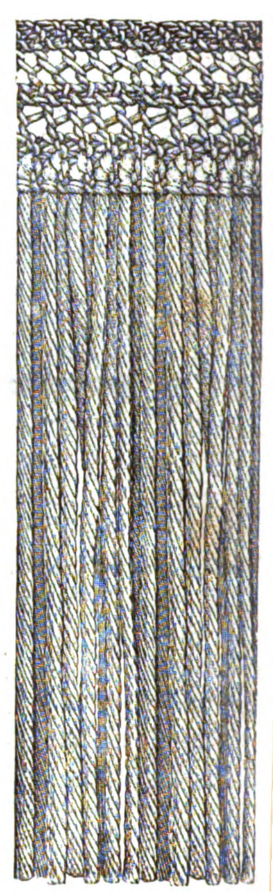
telles noires et blanches de diverses largeurs. Pour l'exécuter, on emploiera 67 centimètres de tulle, ayant 50 centimètres de largeur, des dentelles noires et des blondes blanches, ayant 6 centimètres de largeur, par 2 mètres 80 centimètres de chaque, 1 mètre 80 centimètres de blonde blanche, ayant 2 centimètres de largeur, — 1 mètre 40 centimètres de dentelle noire ayant 2 centimètres de largeur; 10 mètres de ruban bleu ou de toute autre couleur, ayant 3 centimètres 1/2 de largeur. Le fichu est doublé de tulle ~~de coton~~. Les épaulettes sont formées avec une bande de tulle de soie, ayant 90 centimètres de longueur, 20 centimètres de largeur, plissée sur l'un des côtés longs en six plis profonds, froncée sur l'autre côté et sur les côtés transversaux.

Au-dessus des dentelles, on pose le ruban comme l'indiquent nos dessins, c'est-à-dire plat, excepté sur l'épaulette où il forme une ruche. Sur chaque côté du milieu du dos, se trouve une ruche pareille. Des nœuds et des boucles de rubans ornées de perles blanches complètent cette garniture.

Fichu orné

DE GALONS-CACHEMIRE, de chez Mmes Labory et Potier, rue Villedo, n° 3.

La forme de ce fichu est une



FRANGE TRICOTÉE.



CHEMISE DÉCOLLETÉE.



CHEMISE DÉCOLLETÉE ORNÉE DE CARRÉS BRODÉS.



Gilquin et Fils Impr. r. des Fossés St J. 3. Paris

LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal 56 rue Jacob Paris

Toilettes de Mme BREANT-CASTEL.

Ameublements et Bronzes de la Mon de COMMISSION Cie r. Hauteville 53.

simple *pointe* un peu échancrée de façon à être demi-décolletée. Il est fait en tulle-filet noir et blanc, entièrement recouvert d'un treillage exécuté en galon cachemire. Un dessin spécial reproduit une partie de ce fond en grandeur naturelle. Ces galons-cachemire, tels qu'on les fabrique depuis peu, sont des rubans très-étroits, brochés à dessins orientaux sur un fond uni de couleur vive. A ce fond se rattachent une dentelle blanche et une dentelle noire, surmontées d'un entre-deux ayant 2 centimètres de largeur, traversé par un galon-cachemire pareil à ceux employés pour le fichu.

Chemise décolletée

ORNÉE DE CARRÉS BRODÉS.

Nous avons publié récemment, parmi les dessins de broderie qui figuraient sur la planche de patrons jointe au nº 39, des carrés brodés. Nos abonnées ont reçu aussi de petits carrés en guipure. Nous voulons placer aujourd'hui sous leurs yeux l'emploi de ces carrés dans la lingerie.

C'est une chemise décolletée, dont la *pièce* est entièrement formée par un damier composé de carrés brodés (ou bien en guipure) et de carrés en toile unie. Les manches et l'encolure sont garnies de la même façon, mais sans carrés unis, et de plus bordées avec une dentelle.

Chemise décolletée.

Ce modèle, beaucoup plus simple que le précédent, est simplement garni avec une bande brodée et festonnée ; les manches, courtes, tiennent à la chemise et sont boutonnées sur l'épaule.

Frange tricotée.

MATÉRIAUX : Coton très-fin et coton très-gros.

Cette frange servira pour couvre-pieds. On peut aussi l'exécuter en laine. On coupe d'abord en gros coton les brins de la frange qui ont chacun 20 centimètres de longueur; on prend le coton fin et l'on monte 11 mailles.

1er *tour*. — 3 mailles à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — une à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — une à l'endroit. On prend un brin de frange, on le plie en deux moitiés bien égales, on le suspend sur l'aiguille de droite, avant la dernière maille tricotée, et tout près de cette maille. Les deux bouts reviennent par devant; on amène le brin avec lequel on tricote à l'endroit pardessus le brin de frange qui vient d'être posé, on tricote à l'*endroit* la plus proche maille, on conduit le brin de frange à l'envers, entre la dernière et l'avant-dernière maille tricotée, puis on tricote la dernière maille à l'endroit.

2e *tour*. — 2 à l'endroit. La maille formée par le brin de frange est tricotée *ensemble* avec la suivante, — 2 à l'endroit, — 1 jeté, — diminution, — une à l'endroit, — 1 jeté, diminution; — une à l'endroit. (Les jetés du tour précédent comptent toujours pour une maille.)

On répète alternativement ces deux tours jusqu'à ce que la frange ait la longueur voulue.

EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

Toilette de dîner. Corsage montant et lé de devant, en poult-de-soie gris clair, entièrement recouverts avec un treillage exécuté en ruban de velours noir, très-étroit, retenu à chaque point de jonction par une grosse perle de cristal. Robe de dessus, c'est-à-dire jupe et corselet en moire bleu vif, ornée de guipure Cluny. La robe bleue est partout bordée avec un ruban en velours noir, orné de boutons en cristal.

Costume de petite fille. Jupon de cachemire rouge, sur lequel est relevée une jupe en flanelle blanche à fines raies noires. Veste en cachemire rouge brodée en soutache noire.

Robe en taffetas noir, ornée de bandes de taffetas violet, remontant par derrière jusqu'à la ceinture à *aumônière*, violettes l'une et l'autre. Sur les pattes qui se rattachent à ces bandes, se trouvent des hirondelles brodées en soies de couleurs *naturelles*. Entre les deux bandes de derrière se trouvent de gros boutons violets.

Frange au crochet.

Les brins noués de la frange forment des *houppes* composées chacune de 12 brins de coton *Bresson* nº 30, — tandis que la partie supérieure est faite avec du même coton nº 50 ou 60, dans le sens de la longueur, en *allant et revenant*.

La chaînette est faite de cette façon : * 9 mailles en l'air, — une maille-chaînette dans la sixième de ces 9 mailles, en sautant par-dessus les 3 dernières. On forme ainsi un picot qui doit être dirigé vers le bas. On recommence toujours depuis *, jusqu'à ce que l'on ait une chaînette de longueur suffisante.

1er *tour*. — * Une maille simple dans chacune des cinq premières mailles, — 3 mailles en l'air, — une maille simple dans la première de ces 3 mailles. Recommencez depuis *. Les picots doivent toujours se trouver *entre* les précédents.

2e *tour*. — Comme le 1er tour, mais on pique toujours le crochet sous la maille entière du tour précédent.

3e *tour*. — * Une maille simple dans la maille du milieu entre 2 picots du tour précédent, — 4 mailles en l'air, — une maille simple dans la deuxième de ces mailles, en sautant 2 mailles, — 6 mailles en l'air. Recommencez depuis *.

4e *tour*. — Une maille simple dans le milieu de chaque *feston* de mailles en l'air du tour précédent; — après chaque maille simple, 5 mailles en l'air. Recommencez depuis *.

5e *tour*. — Comme le 1er tour.

6e *tour*. — Comme le 2e tour, les picots toujours *contrariés*.

7e *tour*. — Comme le 3e tour.

8e *tour*. — Comme le 4e tour.

Dans chaque feston composé de 6 mailles en l'air du tour précédent, on noue deux *houppes* de brins de coton.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe en poult-de-soie bleu. La garniture se compose d'un bord en velours noir, arrondi de façon à simuler un bord *dentelé* à la robe. A 10 centimètres de distance se trouve un ruban de velours étroit, posé en ligne droite, auquel se rattachent des rubans semblables placés sur toutes les coutures réunissant les lés de la robe. Paletot pareil à la robe, garni comme la robe et ajusté à la taille. Chapeau empire en tulle blanc, orné à l'intérieur de fleurs bleues; brides bleues; grand voile en tulle bleu. Gants maïs, en peau de Suède, à trois boutons.

Jupe en popeline gris clair. Au bord de la jupe se trouve une bordure *grecque* double, exécutée en rubans de velours *marron*, et surmontée d'une soutache également marron. Sous le second velours (inférieur) se trouve une frange *à boules* de même nuance que le velours; sous cette frange un volant tuyauté suivant les sinuosités de la bordure grecque. Corsage en nansouk blanc brodé en



soie *marron*. Large ceinture en gros-grain marron. Veste ouverte par devant, courte, à manches étroites, faite en velours marron et garnie d'une frange à boules de même nuance. Bonnet-coiffure garni de velours marron. Le col est en toile *double*, de même que les poignets des manches.

MODES.

On voit déjà dans quelques magasins les étoffes d'hiver, mêlées aux légers tissus d'été dont l'existence a été prolongée par les derniers beaux jours. On peut par conséquent parler un peu des nouveautés qui se préparent.

On a fabriqué une grande quantité de tissus en laine et soie. Le gris domine pour cette saison comme pour les précédentes. Cette fois il se présente *chiné*, c'est-à-dire qu'il est formé par un amalgame de noir, de gris et de blanc, que l'on retrouve aussi sur les étoffes un peu épaisses destinées aux pardessus d'automne et d'hiver.

La mode des garnitures faites en même étoffe que les robes tend à disparaître complétement. La passementerie, — galons, tresses et cordes, glands et pattes, — se substitue partout aux volants. La broderie en soie, en perles de métal, — d'or, hélas !... va se montrer sur un grand nombre de robes. Les entre-deux, les dentelles étroites, noires sur fond de couleur claire, blanches sur les fonds de nuance foncée, seront employés en grandes quantités comme garnitures de robes. La grosse guipure dite *Cluny* n'a pas encore épuisé la faveur dont elle jouit. On la verra même sur les *toilettes de ville* des petites filles, et beaucoup sur les toilettes de leurs mères.

Oui, Mesdames, les perles d'or se verront sur les robes les vestes, les sorties de bal; cela est si certain qu'en ce moment vous trouveriez difficilement à Paris quelques *masses* de perles dorées pour faire une bourse. Toute la *fabrique* (style parisien) est occupée à préparer les ornements destinés aux toilettes de l'hiver prochain.

Les soieries nouvelles ne m'ont pas offert jusqu'à présent des dessins bien ingénieux ni même très-gracieux. D'ici à une quinzaine de jours je pourrai vous en dire davantage. J'ai vu beaucoup de rayures, et c'est bien le cas de dire : « Rayure, que me veux-tu? » Nous sommes condamnées aux raies et aux carreaux à perpétuité. Il y a aussi beaucoup de *pois* de couleur plus ou moins gros, semés sur des fonds unis; quelques-uns atteignent la circonférence d'une pièce de cinq francs. Cela n'est pas très-beau pourtant d'avoir sur sa robe une grande quantité de pièces de cinq francs, toutes rouges, ou toutes bleues, ou toutes jaunes, sur un fond noir, brun, ou violet.

Le genre oriental étant toujours en faveur, on a aussi fabriqué des étoffes en soie ou bien en laine et soie, ayant, en guise de rayures, la reproduction des plus étroits galons-cachemire. — Cela est joli quand on ne craint pas d'avoir une robe qui *date*. On a fait encore de grands carreaux; mais j'éprouve quelque confusion à parler de carreaux à propos de nouveauté. Ce n'est pas ma faute pourtant! O madame B***, notre abonnée si sévère, veuillez réfléchir que je ne fabrique pas les étoffes dont je parle, que je ne compose pas même leurs dessins et que je ne devrais pas être responsable, même à votre tribunal, de tous les détails qui vous déplaisent dans les modes actuelles!

Je continue le cours des indiscrétions que je commets envers Mme Aubert, modiste, rue Neuve-des-Mathurins, 6. Je vais vous révéler encore quelques-uns des chapeaux qu'elle prépare.

Un chapeau en velours *Malvina* (sorte de lilas un peu rouge), forme empire, avec un fond à cinq plis. La piécette de velours est rehaussée d'une frange de plumes d'autruche blanche; dessus une petite plume blanche et une plume *Malvina*. Brides très-nouvelles, mi-partise en velours Malvina et moire blanche; dessous, une petite plume et une pensée *Malvina*.

Chapeau à *mille raies* en velours royal noir, lamé d'or; passe à plis retournés avec bouillonné de tulle blanc, brodé de très-petites perles d'or; le fond est en même velours lamé, froncé avec une piécette plate, formant légèrement la pointe, entourée d'un *apprêt* en dentelle noire de Chantilly. Sur le côté gauche se trouve un saule noir à pampilles d'or; à l'intérieur diadème de marguerites noires à cœur d'or.

Chapeau forme empire en velours bleu lumière. Très-petite piécette, — bavolet en hermine avec biais de velours; très-petit fond composé de trois plis aussi en velours; brides en ruban de velours bordé d'hermine; à l'intérieur diadème de velours avec un papillon naturel, aux ailes de mille couleurs.

Chapeau en velours frisé, rose *suprême* à abeilles blanches; fond de tulle à trois bouillonnés en travers, brodés en perles de cristal. Piécette du même velours ayant au milieu, vers le côté gauche, une branche de roses fines à feuillage de deux tons; diadème en tulle blanc cristallisé; bouquet des mêmes fleurs, et un peu de dentelle noire. Courtes écharpes de tulle, bouquet de roses formant *agrafe*, et brides larges en moire rose. E. R.

CHRONIQUE DU MOIS.

On est parti, on revient pour repartir; tel est en une demi-ligne le bulletin de Paris. En ce moment, en effet, cette ville somptueuse, surnommée Ninive par quelques-uns, la grande Babylone par quelques autres, est tombée au rang infime d'une simple et obscure station de chemin de fer; on la traverse quand elle se trouve sur la ligne que l'on parcourt, mais on ne s'y arrête pas.

Le calme dont la plupart des industries jouissent à leur grand regret, n'existe guère qu'à la surface; s'il est réel chez les marchands, il est seulement apparent chez les fabricants, car ceux-ci préparent *la vente* de l'hiver; les marteaux retentissent, on tord, on découpe le cuivre, qui servira à composer les ornements des toilettes féminine. Préparez-vous, Mesdames, sinon à porter, du moins à rencontrer des toilettes bardées de perles d'or; les métaux sont en fusion, et l'on s'apprête à les mettre partout. Quand ce nouvel *effet* sera usé, quand on sera las des hirondelles empaillées, à quel ornement se vouera-t-on? Je signale en passant quelques garnitures inédites: des arêtes de poisson, des chapelets de dents d'animaux, parures ordinaires des îles où la verroterie et le cuivre doré, actuellement en honneur près des Parisiennes, ont toujours obtenu le plus vif succès.

Pour le moment, on s'absorbe dans la conservation des fleurs naturelles, desséchées par un procédé nouveau qui conserve leurs couleurs. C'est sans nul doute à titre de *conserve* que la *Salle à manger* signale cette mode venue d'Angleterre, et je suis bien aise de signaler à mon tour ce journal, qui n'est pas seulement gastronomique, mais encore spirituel et utile; il livre aux simples ménagères des recettes précieuses, et enseigne aux gourmets modernes des recherches dignes de Lucullus, dînant chez Lucullus; — c'est un excellent guide à consulter, et il devrait se trouver dans toutes les maisons, car enfin, quand on n'est pas gourmand pour son compte, on est obligé d'être gourmand pour ses amis.

On s'est un peu occupé pendant quelques jours d'un défi, d'un combat qui devait avoir lieu sur le terrain de la prestidigitation; deux frères, non Siamois, mais Américains, sont partis de leur pays, pour donner à Paris des représentations miraculeuses; ils sont suivis, non-seulement par leur boîte, mais encore, paraît-il, par des esprits aussi complaisants que voyageurs. Après cela, il en doit coûter si peu à des esprits de se déplacer! La spécialité de ceux-ci consiste, dit-on, à délier les deux frères, que l'on attache solidement et séparément. Mais si Paris est la patrie de l'esprit, il n'est pas la patrie des esprits; ceux qui ont essayé d'éclore sur ce terrain hostile se sont bien vite évanouis en fumée; ceux que l'on essaye d'y importer n'auraient pas, on peut le craindre, une destinée meilleure; tout se réunit contre eux, et la loi, récalcitrante au surnaturel, et l'incrédulité railleuse qui pénètre par tous les pores chez les Parisiens, et cette tendance irrésistible vers l'analyse, et cette habitude invétérée de soumettre toutes choses à l'examen, et enfin le souvenir d'un procès récent, dans lequel l'expertise a démontré que l'on pouvait sinon se délier, du moins se lier soi-même sans l'intervention des esprits, sans avoir d'autre aide qu'un mauvais esprit.

Les prestidigitateurs français ont examiné de près la mise en scène de ceux qui ont l'honneur de commander aux esprits, de les avoir pour ainsi dire attachés à leur personne, en guise de serviteurs obéissants, ou tout au moins de vivre avec eux en excellents rapports; ils ont nié le miracle: de là discussion et défi, comme je le disais tantôt. La lutte n'a eu lieu que dans les journaux; il ne leur en aurait guère coûté, pourtant, de se donner rendez-vous sur le terrain ; tandis que d'un côté les prestidigitateurs français pouvaient se fier à leur adresse pour éviter le péril, les esprits n'auraient-ils pas consenti, pour cette fois, à varier leurs exercices ordinaires, et à escamoter au passage les balles adressées à leurs protégés?

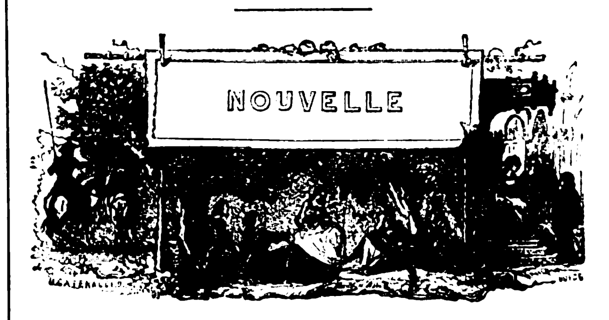
On comprend, sans que je l'indique, l'extrême difficulté de parler des théâtres en cette saison ; les salles encore fermées répètent à huis-clos; celles qui sont à représentations *persistantes*, répètent...., mais non à huis-clos, leur ancien répertoire. On affirme même que ces *reprises* laissent beaucoup à désirer; que les provinciaux venus à Paris pour y entendre, entre autres, les *Huguenots*, ont constaté avec une orgueilleuse satisfaction la supériorité de leurs *Huguenots* respectifs sur ceux de Paris; qu'en un mot ils ne remportent pas un souvenir très-admiratif du grand Opéra. Après tout, on se néglige toujours à la veille d'un déménagement; de même qu'en cette circonstance les appartements sont mal tenus, que l'on ne remet pas les clous tombés, que l'on ne relève pas les draperies trop languissantes, l'Opéra ne prend plus la peine de renouveler ses décors, et les costumes de ses seigneurs, qui montrent décidément la corde; je parle des costumes. O Marguerite de Navarre! élégante Marguerite! se peut-il que vous ne fassiez pas à vos dames d'honneur l'aumône d'une robe présentable? Est-ce bien là la cour tenue à Chenonceaux, de luxueuse mémoire? Des galons ternes et rougis, des pourpoints râpés, des robes que n'accepterait pas une revendeuse du Temple, telles sont les splendeurs que le premier théâtre de Paris exhibe aux yeux des spectateurs accourus de tous les points du globe, pour juger de ces magnificences devenues proverbiales. Le théâtre de l'Opéra paraît ignorer la nouvelle version d'un proverbe rendu célèbre; ne sait-il pas qu'il faut porter ses robes sales en famille?... Quelle opinion vont emporter ces voyageurs, ces curieux, aspirant à voir Paris depuis longtemps peut-être, ayant réuni leurs économies, — peut-être leurs privations, pour payer les frais d'un voyage à Paris? Ils diront sans nul doute que tous les détails donnés sur la supériorité de l'Opéra parisien sont des *réclames*, rien de plus, puisque l'examen fait évanouir la réalité de tous ces éloges.

C'est en cette saison que s'accomplit généralement un projet depuis longtemps couvé sous les latitudes les plus diverses; c'est en ce mois que l'on voit accourir les étrangers. Le voyage de Paris est devenu, par tous lieux et en tous pays, l'une des nécessités de toutes les existences; quand on n'a pas été à Paris, on est déclassé, examiné avec pitié dans le cercle dont on fait partie. On sacrifie tout à cette exigence sociale, son repos, son argent, les aises du foyer domestique, le charme des habitudes; on part, on arrive; on s'installe dans ces affreux hôtels dont Paris fourmille (tout le monde ne peut descendre au Grand Hôtel...); on étouffe dans ces entre-sols où l'on vit comprimé, comme les diablotins qui sont renfermés dans une petite boîte, et surgissent brusquement, quand on enlève le couvercle qui les retient captifs. Ici le couvercle ne se lève jamais, et voilà pourquoi les rues de Paris sont si peuplées en ce moment; ce sont les étrangers qui respirent; plaignez-les! Le soir ils vont rentrer dans leur boîte respective; revenus au gîte, ils se garderont bien de faire aucune allusion à leurs tribulations. A quoi serviraient tous leurs sacrifices, je vous le demande, sinon à exciter les regrets, — ou l'envie de ceux qui n'ont pu encore visiter Paris?

Tant qu'ils sont ici, du reste, ils tiennent à vivre comme des Parisiens; ils veulent aller voir telle pièce..... Et vous les préviendrez inutilement qu'ils vont perdre leur soirée, que la pièce est ennuyeuse; nous voulons nous ennuyer là où les Parisiens s'ennuient, vous répondraient-ils, s'ils avaient le courage d'être sincères; mais comme ils n'ont pas ce courage, ils blaisent, ils éludent pour ne pas avouer qu'il leur faut subir toutes les corvées, pour les raconter à leurs proches, en métamorphosant leur physionomie (celle des corvées), et lui donnant l'aspect le plus enchanteur. Quelques-uns veulent être plus Parisiens que les Parisiens; ils prétendent posséder, infuse, cette difficile science, que l'on acquiert seulement après quelques années d'application, et après l'avoir un peu payée à ses dépens, c'est-à-dire le savoir — parisien. N'essayez pas de les avertir, de les guider, de les prémunir contre certaines promesses fallacieuses, dont les vrais Parisiens ne sont plus dupes..... Ils accueilleraient vos conseils par de superbes sourires d'ironie, parce que leur amour-propre ne saurait admettre leur faillibilité, ou leur ignorance, sur un sujet quel qu'il soit. Cette variété de caractères est mise au monde par la prévoyante nature, en même temps que les intrigants de tous grades, auxquels elle est destinée à servir de proie, — absolument comme le feuillage se développe simultanément avec l'insecte rongeur. Ce n'est point leur confiance qui les prédispose à leur rôle de dupe; non pas! Ces caractères sont au contraire très-méfiants; seulement ils se méfieront des honnêtes gens, pour se fier aux gens malhonnêtes, et nulle expérience ne parviendra à redresser leur jugement à jamais faussé.

On répète aux Italiens, pour la réouverture fixée aux premiers jours d'octobre. Le Théâtre-Lyrique fait des recettes superbes et bien méritées avec *la Flûte enchantée*. Tout est en suspens pour les autres théâtres, qui, il faut l'espérer, feront parler d'eux d'ici au mois prochain.

EMMELINE RAYMOND.



UNE FEMME ÉLÉGANTE.

Suite.

François s'était rapproché d'Hélène; il s'assit près d'elle, et ils causèrent à mi-voix, pour ne point troubler les méditations des deux joueurs.

« Quelle nouvelle de là-bas?...» demanda Hélène avec empressement.

« Toujours les mêmes; ma mère se porte bien, et m'attend pour passer une quinzaine de jours près d'elle; ses lettres ne sont jamais bien longues. Elle les dicte à notre

bon curé, car elle n'a jamais su écrire; elle me dit entre autres, et en fort peu de mots, qu'elle a aperçu votre oncle, M. Faverot, qu'elle a essayé de lui parler du désir que son frère éprouve de le revoir enfin, après tant d'années de séparation...

— Eh bien?

— La réponse n'a pas été bien satisfaisante. M. Faverot s'est mis à rire, en disant qu'il n'avait besoin de voir personne, et qu'en laissant tout le monde tranquille, il avait le droit d'exiger la réciprocité.

— Enfin, n'est-il pas bien singulier que l'on n'aime pas son frère.... un frère tel que mon père, dites?

— Cela doit vous paraître bizarre en effet, parce que vous ne connaissez encore aucune des passions qui affligent l'humanité. Votre oncle... excusez-moi si je vous cause quelque peine, a le tempérament, les habitudes, la réputation d'un avare. Je n'ajoute pas foi à la légende qui s'attache à lui; je ne crois pas qu'il possède la fortune que lui supposent ses crédules et naïfs voisins; où et comment l'aurait-il acquise?... Mais je sais que l'on peut être avare, même sans être riche, et je crois que telle est la situation de M. Faverot. Il est venu s'établir il y a quinze ans environ dans le bourg de Briay, dont les dernières maisons confinent au village où je suis né; il s'est logé misérablement dans une pauvre chaumière, qui ne lui appartient même pas; il n'exerce aucune industrie, il ne se livre, rassurez-vous, à aucun trafic; il ne prête pas d'argent à gros intérêts, il ne spécule pas sur la misère des paysans, comme cela se voit trop souvent dans les villages; il vit seul, se nourrissant des légumes de son potager, qu'il cultive lui-même. Selon toute probabilité, il est maniaque; il fait consister son bonheur à compter quelques écus; mettons, si l'on veut, qu'il compte, recompte et contemple quelques pièces d'or; tout se trouve ainsi expliqué, et son indifférence pour sa famille, et l'isolement auquel il s'est volontairement condamné. L'avare n'a point d'affections, point de besoins; pour lui, tout se résume, tout se concentre dans la possession de son argent.

— Il vient quelquefois à Paris, et n'a pas même essayé de nous voir!

— D'abord, ces voyages sont-ils bien certains?

— Oui; on l'a vu ici, on en a prévenu mon père; mais quand il a réussi à découvrir le petit hôtel dans lequel mon oncle était descendu, celui-ci était déjà reparti.

— Il n'y a eu entre les deux frères aucune cause de discussion?

— Vous connaissez mon père: il n'y a eu, il ne pouvait y avoir aucune discussion entre eux. Mon oncle n'a jamais habité Paris; il faisait valoir un petit domaine qu'il avait acquis dans le Poitou, si je ne me trompe; il a vendu ce domaine il y a dix-huit ans environ, et a quitté le Poitou sans même écrire à mon père pour lui indiquer quelle serait sa nouvelle résidence. Il n'avait jamais écrit bien régulièrement; mais depuis ce moment il n'a plus écrit du tout. On a perdu ses traces pendant quelques années; et, sans vous, nous ignorerions encore qu'il habite près de votre mère. Je m'aperçois aisément, quand mon père me parle de son frère, qu'il déplore l'indifférence de celui-ci. Croyez-vous que ce sentiment changerait si nous allions ensemble le trouver? »

François regarda affectueusement le visage de la jeune fille, l'expression d'anxiété que ses traits révélaient.

« Votre aspect devrait suffire en effet, » répondit-il, « pour transformer l'indifférence en affection..... Mais, hélas! l'âme des avares porte une triple cuirasse, sur laquelle viennent s'émousser les sentiments les plus naturels, les plus irrésistibles; cette tentative serait inutile. Quand je serai près de ma mère, j'essayerai de voir M. Faverot; je lui dirai que son frère et sa nièce ne lui demandent rien, qu'ils vivent dans l'aisance, et n'ont pas besoin de ses dons.

— Grand Dieu! vous pensez qu'il peut croire?..

— Oui; selon toute probabilité, sa rupture avec son frère est une mesure dictée par la prudence de l'avare qui défend son bien, même contre des ennemis imaginaires. Je lui ferai comprendre, ou plutôt j'essayerai de lui faire comprendre qu'on peut l'aimer pour lui-même, que son frère l'aime encore, et désire le revoir; je lui dirai qu'il a une nièce, je lui indiquerai tout ce qu'il perd en se privant volontairement du bonheur d'être aimé par elle.

— Monsieur Gervais!

— Vous savez bien que je dis ce que je pense, maintenant comme toujours. Malgré tout, je ne m'engage pas à réussir dans la conversion que je veux tenter...

— Échec et mat! » cria M. de Rovigny; « vous êtes battu, Faverot! Il est six heures; Monique sert le potage. Allons, tout est en règle. »

Monique, en effet, portant les insignes de ses fonctions, c'est-à-dire un tablier d'une éclatante blancheur, coiffée du bonnet à rubans bleus brodé par Hélène, ouvrait la porte du salon, et disait avec le ton de modestie qui sied à ceux qui sont certains d'un triomphe:

« Monsieur est servi!

— Allons, Faverot, offrez-moi votre bras pour passer dans la salle à manger; je cède à Gervais l'honneur de conduire Hélène. »

La salle à manger, qui s'ouvrit devant les quatre amis, offrait, dans sa simplicité, l'aspect le plus doux et le plus riant. Il n'y avait là aucun *dressoir* surchargé d'argenterie, de faïences de Rouen, de porcelaines rares, ni tableaux précieux suspendus aux murs; la table était ornée de deux *jardinières* fort basses, en faïence, remplies de roses magnifiques harmonieusement groupées; les murs, recouverts d'un modeste papier nuance *bois*, n'avaient point d'autre décoration qu'une horloge large et plate, en bois de noyer à moulures noires; mais, aux quatre coins de la chambre, se dressaient quatre jardinières garnies de fleurs avec une riante profusion; les chaises, recouvertes en reps brun, n'étaient pas somptueuses, mais on s'y trouvait si bien assis qu'on ne pouvait se décider à les quitter, disait M. de Rovigny. La nappe damassée offrait aux regards une blancheur éblouissante; la vieille argenterie, soigneusement entretenue, les cristaux et la porcelaine, sans aucune décoration, composaient un ensemble satisfaisant, sans éclat, mais aussi sans disparate.

Hélène leva d'une main ferme le couvercle de la soupière placée devant elle; il s'en exhala une vapeur que M. de Rovigny huma en connaisseur.

« Il n'y a que Monique pour préparer un semblable potage, » dit-il d'un air pénétré, en recevant son assiette des mains d'Hélène.

Et Monique, après avoir recueilli ce témoignage précieux, retourna à ses fourneaux pour continuer à mériter une approbation si flatteuse.

« C'est un véritable dîner de province, » dit M. de Rovigny en faisant largement honneur à tout ce qui lui était présenté.

« Est-ce un compliment? » demanda M. Faverot.

« Oui, certes, et des plus sérieux. A Paris, on se met en frais seulement lorsqu'il s'agit de réunir quinze ou seize indifférents, qui se connaissent à peine, ou ne se conviennent pas du tout. En les recevant, on n'a qu'un but: payer en bloc les dettes que l'on a pu contracter envers chacun de ses convives. Le menu de ces dîners est stéréotypé, et je pourrais le réciter dès le potage; mais, lorsque l'ostentation n'est pas en jeu, quand il s'agit, non de présenter l'équivalent d'un dîner auquel on a été précédemment convié, mais seulement de réunir deux ou trois amis, on ne s'impose pas les soins minutieux dont nous jouissons en ce moment. On fait mettre un morceau de veau dans une casserole..... pouah!.... et tout est dit. Est-ce qu'on se gêne entre amis? Morbleu! oui: je veux qu'on se gêne, je veux qu'on me soigne, je prétends que l'on m'offre un petit nombre de plats excellents. C'est ainsi que l'on agit en province, et chez vous, Faverot.

— Si vous voulez être équitable, adressez vos remercîments à Hélène, car je ne suis rien ici, mon cher ami, absolument rien; je vis entre deux femmes qui me gouvernent despotiquement, et savent mieux que moi-même ce qui me convient et ce qui me plaît.

— Heureux homme! Que ne suis-je à votre place! Donnez-moi donc votre secret, ma chère Hélène, afin que je le propage dans l'intérêt général. Comment vous y prenez-vous, ma petite fée, pour que tout le monde soit content et heureux près de vous?

— Moi, Monsieur?... Mais en vérité, je ne sais... je n'ai pas de secret, je vous assure; cela est bien facile, parce que vous êtes tous bons et bienveillants.

— Ce n'est pas cela, » dit François; « j'ai pénétré les procédés de Mlle Hélène, et je vais les divulguer; leur définition tient en deux mots: Penser aux autres avant de penser à soi. »

M. Faverot approuva la démonstration; M. de Rovigny l'applaudit bruyamment; Hélène se défendit, mais inutilement, car elle avait trois contradicteurs déterminés.

« Comment se fait-il, mon cher Faverot, » reprit M. de Rovigny, « que, pouvant jouir chaque jour du bonheur de vivre près de votre fille, vous consentiez à la voir à des intervalles assez éloignés? Pourquoi la laissez-vous en pension? Elle a dix-neuf ans; elle est d'âge par conséquent à tenir votre maison.

— Patience, » répondit M. Faverot, « j'espère toucher au terme de la dure privation que je me suis imposée. Vous savez que je n'ai point de fortune à donner à ma fille; il a fallu lui donner une profession pour le cas..... plaise à Dieu de le lui épargner!... où elle serait forcée de se suffire à elle-même; Hélène a brillamment passé ses examens jusqu'à présent; il lui en reste un dernier à subir pour obtenir ses diplômes, et, Dieu merci, les vacances la ramèneront près de moi, pour ne plus me quitter.

— Vous avez agi sagement, Faverot; mais il est peu probable qu'Hélène soit jamais obligée de recourir à la profession que vous lui avez donnée.

— On ne peut prévoir ce que l'avenir nous tient en réserve, » répondit M. Faverot avec quelque tristesse.

« Laissez-moi donc tranquille! Je ne vous reconnais pas à ces dictons mélancoliques; j'aime bien mieux entendre votre maxime favorite: « Tout s'arrange ici-bas. » Croyez-vous donc que l'on sera assez sot pour vous laisser votre fille? Elle se mariera, je vous le garantis. Si, par impossible, il ne se trouvait aucun homme assorti à son âge, ayant assez de perspicacité pour deviner la valeur de votre trésor, je suis là, parbleu! Entendez-vous, Hélène? Je ne me laisse pas décourager par vos refus, et, quand vous voudrez, vous n'avez qu'un mot à dire pour vous appeler Mme de Rovigny. Eh bien! vous riez? C'est bon; vous ne repousserez peut-être pas ma proposition dans quinze ou vingt ans. »

On revint au salon. François avait été plus silencieux que de coutume, et se montra assez préoccupé pour qu'Hélène éprouvât quelques inquiétudes; elle attribua la distraction du jeune peintre à quelque récent découragement, et le questionna sur ses travaux.

« Je suis assez content de mon tableau, » lui répondit François sans forfanterie, mais avec l'assurance tranquille et modeste qui est permise au talent. « J'espère qu'il sera remarqué à l'Exposition; mais j'ai encore beaucoup de temps devant moi, et je voudrais préparer, pour la même époque, un ou deux portraits. Tous les modèles ne me conviendraient pas... Je voudrais trouver l'un de ces visages *inspirateurs*..... J'ai un moment songé à faire le portrait de ma mère; je ne saurais vous dire quelle énergie respire dans ses traits, et combien l'étude en serait intéressante..... Mais, toute réflexion faite, je garderai pour moi ce portrait que je vais entreprendre prochainement.

— A la bonne heure! » répondit Hélène avec un sourire d'allégement et de satisfaction.

« Ah! je vois que vous avez compris! Il est bien doux d'être ainsi deviné à demi-mot; vous pensez comme moi?

— Oui, » répondit Hélène; « exposer le portrait de sa mère, l'abandonner à la curiosité des indifférents, à la critique des gens malveillants, en faire un sujet d'étude, un instrument de succès, cela doit répugner à une âme délicate.

— Vous avez raison, je vous l'ai dit d'avance; et aujourd'hui j'éprouve quelque confusion en songeant à ce projet; comment ai-je pu le concevoir?

— C'est que l'artiste, si je ne me trompe, est tout d'abord frappé par les intérêts de l'art; il l'étudie partout, en lui-même comme sur les autres, et se saisit avec ardeur de tout ce qui lui semble être de nature à lui fournir un intéressant sujet de travail. Les artistes qui n'ont pas votre délicatesse ne se seraient pas arrêtés devant l'obstacle qui vous a décidé à abandonner votre projet; car ils n'envisagent que le succès, et se soucient peu de l'acheter à tout prix. N'ayez donc aucun remords; votre projet était d'un artiste, votre renonciation est d'une âme délicate.

— Comme j'aime à vous entendre parler! » dit François en regardant la jeune fille avec attendrissement..... « Comme on doit être heureux de vivre près de vous, d'être soutenu par vous, de vous entendre exprimer en toute circonstance, sans hésitation, avec fermeté, un avis conforme à tout ce qui est bien! Vous êtes une conscience vivante! »

Jamais François ne s'était exprimé avec tant de vivacité et de tendresse. Hélène se sentit envahie par une joie sans bornes; de radieuses perspectives, qu'elle s'était sagement interdites jusqu'à ce jour, se dégagèrent de tous les voiles accumulés par la jeune fille, qui ne voulait pas les envisager pour n'avoir pas à les regretter éternellement. Elle entrevit la vie qu'elle aurait choisie s'il lui avait été donné de trier parmi les dons de la Providence ceux qu'elle souhaitait le plus ardemment: une vie de dévouement incessant, un constant oubli d'elle-même, récompensés par le bonheur qu'elle donnerait à un noble cœur.

François Gervais n'était pas beau; sa figure, un peu trop effilée, paraissait indiquer une constitution maladive; ses cheveux n'étaient ni blonds ni bruns; ses yeux, ni gris ni bleus, étaient incolores, à l'état d'inaction ou d'indifférence. Dans ces moments, François regardait *en dedans*, c'est-à-dire que sa rêverie ou ses pensées l'isolaient si complétement, et l'enlevaient si absolument à son entourage, que nul n'eût songé à accorder un regard d'attention à ce terne visage. Mais, sous l'empire d'une vive émotion, d'un puissant intérêt, il se transformait; ses sentiments, toujours élevés, lui composaient une sorte d'auréole; l'intelligence animait chacun de ses traits, et leur communiquait une puissance surprenante. Lorsqu'il se détourna d'Hélène, quand il se rapprocha de M. Faverot, la transfiguration était complète; M. de Rovigny en fut frappé, et sa perspicacité, rarement mise en défaut, l'engagea à s'éloigner discrètement de M. Faverot, en se murmurant à lui-même, sur un ton de satisfaction:

« Tiens! tiens! tiens! »

François se hâta d'user des facilités que M. de Rovigny lui accordait, et s'adressa avec empressement au père d'Hélène.

« A quelle heure vous trouverai-je demain à votre bureau? Pouvez-vous m'y accorder quelques moments d'entretien?

— Certainement, mon ami; venez quand vous voudrez, de onze heures à trois heures.

— J'y serai à onze heures.

— De quoi s'agit-il?

— Vous le saurez.... Il s'agit d'Hélène.... de moi.

— Vraiment?.... » répondit M. Faverot, tout radieux, sans songer un seul moment que le décorum lui commandait de voiler son contentement.

« Oui, oui...... Oh! si vous saviez ce que j'ai à vous demander!

— Je commence à m'en douter. Mais, chut! en voilà assez pour aujourd'hui.... » Et M. Faverot appela M. de Rovigny, pour l'engager à reprendre sa place à la table d'échecs, et lui gagna rapidement deux parties; et, chose plus extraordinaire encore, M. de Rovigny n'en éprouva aucun ressentiment. On fut heureux ce soir-là dans le salon de la rue Cassette.

Hélène et François causèrent longtemps; puis la jeune fille ouvrit son piano. Parmi tous ses cahiers de musique elle choisit celui qui portait le nom de Mozart; parmi toutes les sonates de Mozart elle choisit un thème varié en *la majeur*. Une phrase sereine, limpide, doucement attendrie, toujours la même, et toujours renouvelée, se glisse au travers de toutes les variations; point d'*adagio* mélancolique, comme Mozart en a tant écrit, déchirant ou désespéré, comme tous ceux de Beethoven; mais encore la mélodie du thème, cette même mélodie suave, exquise, revenant dans un mouvement plus lent, comme pour retracer l'heureuse lassitude de l'âme parvenue au comble de ses vœux, puis, se réveillant tout à coup dans un *allegro* qui exprime une gaieté douce, mais intense, pleine de jeunesse et de fraîcheur.

Ils s'étaient compris, bien compris, car après la dernière note, François, qui s'était assis près du piano, en face de la jeune fille, se leva, et lui dit tout bas un seul mot:

« Merci! »

Hélène fut tout à coup rappelée au sentiment de la réalité par la voix de M. de Rovigny, qui réclamait une tasse de thé. Elle se rendit dans la salle à manger; mais je ne répondrais pas que ce soir-là le thé fût aussi parfait qu'à l'ordinaire, car la main de la jeune fille tremblait



un peu tandis qu'elle versait dans la théière le mélange que préférait M. de Rovigny. Elle se remit pourtant, et vaqua à ses autres préparatifs avec une présence d'esprit suffisante.

C'est qu'il faut bien avouer qu'Hélène avait l'oreille fine; que malgré le soin louable avec lequel M. de Rovigny s'était appliqué à la distraire pendant le court dialogue échangé entre François et M. Faverot, elle avait saisi quelques paroles, remarqué l'expression des physionomies des deux interlocuteurs; c'est que François se montrait autre qu'il n'était ordinairement... c'est que.... enfin il faut supposer qu'Hélène avait deviné ce qu'elle n'avait pas entendu, car elle était heureuse ce soir-là, si heureuse, qu'une vague inquiétude la saisit.

« Cela est-il bien possible? » se disait-elle. « Quoi! il aurait songé à moi? lui qui a tant de talent, tant d'intelligence, un si grand cœur! il ne me trouverait pas au-dessous de lui? Et je passerais toute ma vie près de lui, occupée de lui? »

Elle sut cependant contenir sa joie, et servit paisiblement le thé. Chacun semblait agir sous l'impression d'un sentiment particulier; toutes les variétés de bonheur étaient représentées dans cette petite réunion. M. Faverot respirait avec délices, comme s'il avait été inopinément délivré d'une pensée chagrine et persistante; François exprimait par toutes ses paroles une joie grave et profonde; M. de Rovigny lui-même ne songeait plus à faire ses plaisanteries habituelles; et Hélène..... nous l'avons déjà dit, elle se sentait heureuse, et le bonheur ne se raconte pas.

Le lendemain on se leva de grand matin rue Cassette, car M. Faverot devait reconduire sa fille à Bourg-la-Reine avant de se rendre à son bureau. Il n'instruisit pas Hélène de la visite que François lui avait annoncée; mais sa physionomie était si joyeuse, son humeur si gaie, qu'il n'en fallut pas davantage pour deviner que cette entrevue comblait tous ses vœux. Les jeunes filles ont, dans les circonstances de cette nature, une perspicacité incomparable, et Hélène savait, à n'en pouvoir douter, sans qu'on lui en eût dit un mot cependant, quelles étaient les pensées et les espérances de son père.

Marguerite attendait avec une angoisse fiévreuse le retour d'Hélène; toutes les inquiétudes que lui faisait éprouver la possibilité d'un insuccès se dissipèrent dès qu'elle eut jeté les yeux sur le visage doucement triomphant de son amie.

« Notre cause est gagnée! » lui dit Hélène en l'embrassant tendrement. « Tu passeras les vacances chez nous; mon père le demande en ce moment même à Mme de Laverdy, qui ne pourra refuser son consentement, car elle l'avait subordonné à celui de mon père. Prends donc patience, ma chère Marguerite; tu ne resteras pas ici seule, abandonnée, pendant que nous serons toutes choyées dans nos familles.

— Tu es mon bon ange, » répondit Marguerite, en se suspendant comme une liane flexible au cou de la jeune fille, et en appuyant gracieusement sa tête sur l'épaule de son amie; « tu me sauves du désespoir. Après les vacances il faudra bien que mon oncle nous donne de ses nouvelles, qu'il prenne une décision quelconque. Sais-tu bien que j'aurai vingt et un ans dans trois mois? Je serai majeure, et il sera temps, j'espère, de songer à me retirer de pension. Majeure! cela me paraît à la fois singulier et désagréable; c'est étonnant comme ce mot-là vieillit! Ah! on m'a laissée trop longtemps ici; il est vraiment ridicule de faire son entrée dans le monde après sa majorité.

— Qu'appelles-tu faire son *entrée dans le monde?*

— Eh mais! je donne à ces mots la signification qu'ils ont généralement; c'est-à-dire être présentée aux amis de ses parents, faire des visites, aller au bal, au spectacle; connaître le monde enfin, et en être connue.

— C'est singulier, » reprit Hélène toute pensive, « je n'ai jamais eu aucun désir de ce genre.

— Oh! toi! d'abord tu as deux ans de moins que moi; ensuite, chacun sait bien que l'on pourrait t'accorder le titre que Louis XIV décernait à Mme de Maintenon: *Votre Solidité*. Tu n'es pas une femme, toi; tu es un être abstrait, dépourvu de toute personnalité. Veux-tu que je te confie une inquiétude que tu m'inspires?

— Vraiment?... Laquelle?

— Eh bien! tu n'es pas assez *femme;* tu n'as aucun des défauts qui siéent aux femmes; à dix-neuf ans tu es raisonnable, active, grave, dévouée, comme la femme forte de l'Écriture. Cela te nuira, tu verras!

— Je ne crois pas, » répondit Hélène en souriant; « mais, quand cela serait, qu'importe? Je n'ai ni la prétention ni même le désir de trôner dans les salons, en attirant autour de moi tous les gens illustres qui peuvent s'y trouver réunis; pourvu qu'un cœur, un seul, ait quelque tendresse pour moi, pourvu qu'il me confie le soin de veiller sur lui, je serai heureuse au-delà de mes espérances. D'ailleurs, ma chère Marguerite, nous ne sommes destinées ni l'une ni l'autre à une vie d'oisiveté, remplie seulement par de puériles coquetteries. Je crains fort que tu ne te prépares des déceptions cruelles, en imaginant que les plaisirs donnés par la richesse t'attendent au-delà du mur de notre pension; tu le détestes surtout, parce que tu crois qu'il te sépare de tout ce que tu ambitionnes; nous sommes l'une et l'autre sans fortune; si nous nous marions, nous pouvons aspirer tout au plus à la médiocrité. Il faudra employer nos journées à travailler, à diriger avec économie notre ménage.....

— Oh! tais-toi, tais-toi, je t'en prie! Que savons-nous de l'avenir? Mon oncle est peut-être en route pour la France, avec une dot énorme qu'il m'apporte: c'est bien le moins qu'il puisse faire, en sa qualité d'oncle d'Amérique. Non, il m'est impossible d'envisager les tristes tableaux auxquels tu te complais. Eh quoi! ravauder des bas, raccommoder le linge de mon seigneur et maître; calculer ce qui sera le plus *avantageux* d'un gigot ou d'un morceau de veau... C'est impossible! tu ne parviendras jamais à me persuader que cette destinée me soit réservée.

— Il est vrai que les bas et le linge de ton mari seraient en un singulier état si tu étais chargée de t'en occuper. Mais il faudrait pourtant t'habituer à exécuter ces petits travaux qui te semblent si rebutants; je ne comprends pas la raison de cette répugnance. C'est l'oisiveté qui me serait à charge; et, si je n'avais rien de mieux à faire, j'aimerais mieux ramer des pois que de rester étendue sur une chaise longue. »

EMMELINE RAYMOND.

(*La suite au prochain numéro.*)

LA MOSAIQUE DES SALONS.

Nous voulons faire connaître à nos lectrices une invention nouvelle qui pourra les occuper agréablement, tout en leur donnant le moyen de créer une foule de jolis objets utiles, commodes et durables. Il s'agit de la *mosaïque des salons*, que la maison Sajou, rue Rambuteau, 52, vient de faire connaître au public.

Les *matières premières* sont représentées par diverses boîtes, contenant chacune de tout petits carrés de bois coloriés, et d'un flacon de mastic; c'est avec ces simples éléments que l'on compose de beaux bouquets, ornant des guéridons, des écrans avec papillons ou hirondelles, des jardinières, des coffrets reproduisant diverses arabesques; c'est le résultat du travail désigné par ces mots: la mosaïque des salons. — C'est pour ainsi dire de la tapisserie faite en bois, puisqu'on peut copier pour la mosaïque tous les dessins de tapisserie.

Peu d'outils, aucune odeur désagréable, la facilité de suspendre ce joli travail et de le reprendre quand on le veut, de pouvoir le transporter et l'exécuter partout où on a le désir d'amuser les femmes et même les hommes: tels sont les avantages qui recommandent cette nouvelle invention.

Les explications qui concernent la mosaïque des salons sont réunies dans un petit album, qui contient en outre des modèles coloriés; le prix de cet album est de 1 fr. 50 cent. En outre la maison Sajou a réuni dans une boîte, qui se vend 10 francs, tous les outils et matériaux nécessaires pour commencer à faire les mosaïques.



N° 25,647, *Rhône*. Je ne crois pas que l'on puisse trouver à acheter cet objet, à moins de le commander expressément; quant au prix, je ne puis malheureusement répondre à ce sujet, parce qu'il me faudrait beaucoup de temps pour m'en informer. A Paris, une femme de chambre, accompagnant dans la rue une jeune fille, ne sort pas avec un tablier blanc. — *N°* 23,365, *Puy-de-Dôme*. Nous avons publié dans l'année 1864 le travail des marguerites au crochet pour *jardinière;* ce travail est le même pour un *pouf*. Oui pour la toilette en linos; mais le corsage blanc devra être décolleté pour une soirée dansante. *L'Histoire d'une famille* commence avec le n° 38. Ce numéro existe, mais le n° 39 est épuisé; — l'histoire se trouvant interrompue, on ne peut donner suite à la combinaison demandée. — *N°* 149, *Paris*. Vous aurez en Mlle Restout, rue Mercadet, chaussée Clignancourt, 12 ou 21, un professeur de dessin et de peinture, à prix modéré. — *N°* 58,422, *Bas-Rhin*. Cela ne peut avoir d'inconvénient sérieux; mieux vaut pourtant employer une serviette. — *N°* 19,765, *Pas-de-Calais*. Je préfère au bois de palissandre le bois noir à filet de cuivre doré pour les chaises aussi, naturellement; fauteuil en velours bleu capitonné; rideaux en velours bleu ou bien reps gris avec franges, embrasses, glands bleus; tapis fond gris à fleurs de toutes couleurs; le bureau n'est pas à sa place dans le salon; lui substituer une armoire basse que l'on appelle, à Paris, meuble d'entre-deux, parce qu'on le pose entre deux fenêtres. Je ne puis résoudre la question relative aux oiseaux empaillés. Les tabourets, les coussins, *doivent* être variés et de couleurs vives. Garniture de cheminée en onyx. — *N°* 62,477, *Corse*. Je ne connais ni ce journal, ni cet objet, et ne puis, à mon grand regret, me charger d'aucune commission. — *Chartrelles*. Lettre très-flatteuse, mais supposition erronée, car je n'ai malheureusement pas l'universalité de talent que l'on veut bien me supposer. Voir la *Méthode Cavé* chez *Plon*, rue *Garancière*, 8, pour étudier le dessin. — *N°* 49,760, *Côte-d'Or*. Pour orner les jupons on copie, avec des lacets ou des rubans de velours, toutes les figures géométriques possibles, à peu près semblables aux dessins de *point russe*. On garnit les corsages principalement aux entournures, puis aussi sur les basques, quand il y en a; le corsage qui convient le mieux à une robe *parée* est à ceinture à longs pans par derrière. Voir nos gravures de modes coloriées. — *N°* 56,490, *Basses-Alpes*. Il n'existe aucun remède à la fois efficace et inoffensif pour ces deux inconvénients. Voir *la Civilité non puérile mais honnête;* pas de toque. — *N°* 18, *Belgique*. On portera des corsages blancs cet hiver, dans les petites réunions et dans les théâtres. — *N°* 29,318, *Finistère*. Voilà une excellente et aimable lettre. Je regrette tout particulièrement de ne point comprendre de quel patron il s'agit. — *N°* 54,881, *Allier*. Je préfère le bournous en cachemire blanc. Voir nos tables des matières pour les bournous de l'été dernier et de l'automne précédent, mais j'engage nos abonnées à attendre le riche numéro de *manteaux d'hiver* qui sera publié prochainement. Oui, certes, pour la veste Zuleima. — *N°* 35,319, *Rhône*. Tout dépend des usages locaux et des rapports plus ou moins familiers que l'on peut avoir avec cette personne. Nos prochains numéros et nos futurs dessins répondront aux autres questions. La veste en drap est plus convenable. *N°* 47,272, *Haute-Saône*. Le velours est aussi convenable que le drap pour habiller un petit garçon de quatre ans, mais le velours est plus *paré* que le drap; c'est donc notre abonnée qui doit choisir entre les deux tissus, car nous ne pouvons connaître l'usage qu'elle veut faire de ce costume; il doit être tout entier de même étoffe: pantalon court, veste et gilet. La guipure ne peut garnir le châle d'une jeune fille. — *N°* 1066, *Seine-et-Oise*. A 37 ans, si l'on a assez de cheveux, on portera un double-bandeau, l'inférieur sera roulé perpendiculairement, le supérieur horizontalement; — ou bien encore une touffe de boucles, fixées par des épingles-frisettes de M. Croisat. — *N°* 3422, *Vendée*. Un patron de pantalon pour femme a été publié dans l'une des dernières livraisons des patrons illustrés. — *N°* 27,557, *Doubs*. Ce genre de travail ne peut être enseigné dans le journal, car si le *point* en lui-même est très-facile, le découpage, en revanche, exige des leçons particulières et même quelque connaissance du dessin. — *N°* 3679, *Suisse*. La nouvelle rectification a été faite. Nous avons publié plusieurs fois des *blagues* à tabac. Voir nos tables des matières; ces dessins prendraient trop de place; on peut s'en procurer une collection à bas prix, chez M. Sajou, rue Rambuteau, 52. Attendre notre numéro de manteaux. Cachemire blanc, col et poignet en lingerie. Joindre le prix de l'alphabet au renouvellement de l'abonnement.



Dans les mains des joueurs, ou les vôtres, Madame,
Se trouve mon premier.
Nous naissons tous, et tous nous rendrons l'âme
Dans mon dernier.
Sans attendre un permis si ton fusil s'enflamme,
Pauvre chasseur! la Cour jugera ton entier!

UNE ABONNÉE.

Explication de la Clef diplomatique.

A NOS LECTRICES.

Le lis qui penche
Sa tête blanche;
L'humble pervenche;
L'œillet au parfum si doux;
Les roses vos amies,
Fraîches épanouies;
Les fleurs les plus jolies,
Sont moins belles que vous!

A. MOISY.

AVIS.

Nous publions, avec le prochain numéro, la 11e livraison des *Patrons illustrés* contenant les dessins et objets suivants: Chemise de nuit pour homme. — Pantoufle pour femme. — Paletot pour jeune fille de douze à quatorze ans. — Tablier pour enfants d'un à trois ans. — Dessin de broderie pour jupon. — Deux vignettes pour coins de mouchoir.

N. B. Prix du cahier des *Frais de ménage*, annoncé dans notre dernier numéro, où le *chiffre est tombé*: 1 fr. 50, *franco*, par la poste.

RECTIFICATION DES SIGNES DE LA TAPISSERIE PUBLIÉE DANS LE N° 33.

■ Noir. ▣ Ponceau clair. ▫ Ponceau foncé. ▩ Vert anglais de nuance moyenne. ▢ Blanc. - Soie maïs. ▦ Soie violette.

Le Directeur-Gérant: W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

RÉBUS

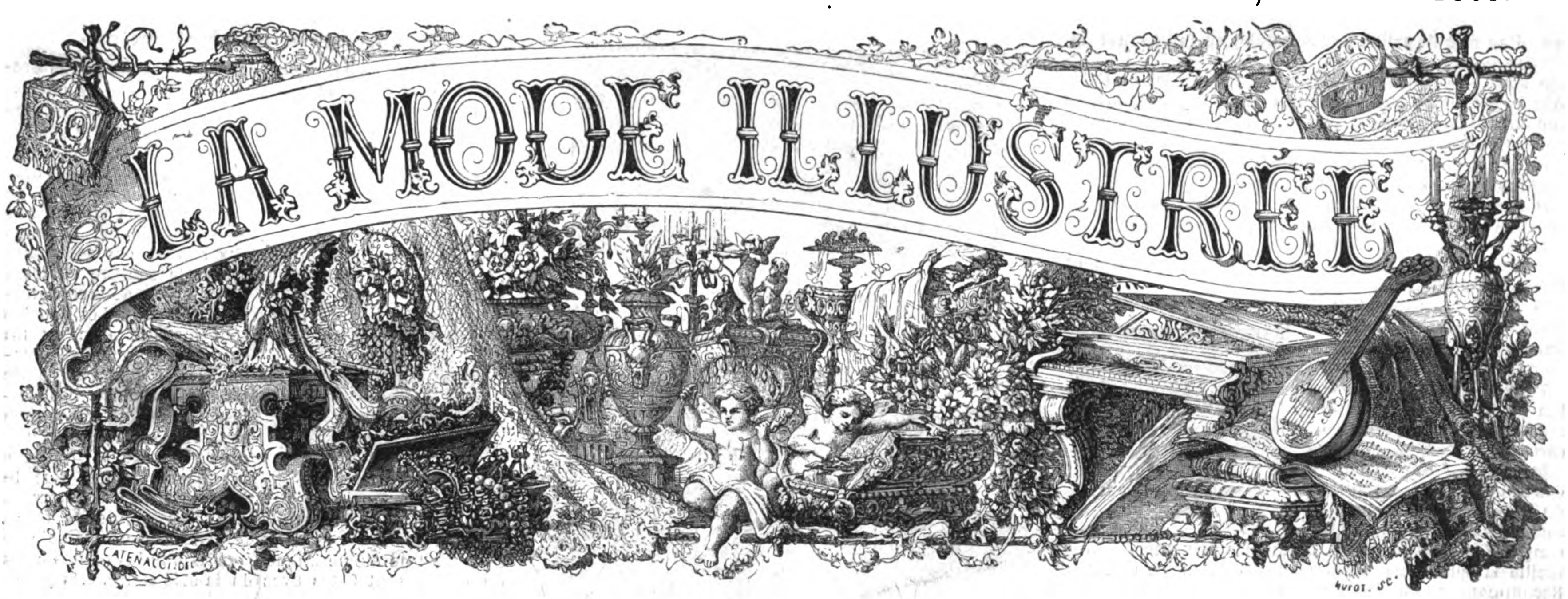


EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Le mal a quelquefois l'apparence du bien.



N° 41. SIXIÈME ANNÉE. Dimanche, 8 octobre 1865.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 30 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 13, Bedford Street, Covent Garden, W. C. —

Corsage en cachemire blanc.

Nous avons publié cet été le patron de ce corsage. Le dessin que nous plaçons aujourd'hui sous les yeux de nos lectrices, est destiné à leur indiquer une garniture aussi simple que jolie; des bandes de cachemire blanc, ayant 3 centimètres de largeur, sont ourlées avec de la soie noire (ourlet *piqué*) plissées et surmontées de rubans de velours noir ayant 2 centimètres de largeur.

On peut exécuter cette garniture en toute couleur, ourlet *piqué* et velours bleu ou rose, ou groseille ou ponceau.

Canevas jardinière.

On fabrique à Berlin, et l'on ne tardera pas sans doute à trouver chez M. Sajou, rue Rambuteau,



CORSAGE EN CACHEMIRE.

52, un canevas de genre tout nouveau, dit *jardinière*, existant en rouge, en gris, en nuance cuir, en vert, dont le tissu imite des dessins gothiques. Nous en plaçons ici trois spécimens divers. On comprend que l'on n'a que des dessins et point de fond à exécuter sur ce canevas.

Le plus grand de nos dessins représente du canevas nuance cuir. Les doubles croix sont faites avec de la laine noire. La rangée de croix se rattachant aux doubles croix est en laine brune; celles du milieu sont en soie bleue, et la croix du centre en soie blanche.

Ce genre de canevas servira dans toutes les circonstances où l'on emploie le canevas java. Il composera aussi de charmants siéges pour salon de campagne.

Rosette au crochet

POUR GARNITURES DE ROBES, DE VESTES, ETC.

MATÉRIAUX : Soie noire de cordonnet.

1er *tour*. — On coupe un morceau rond en carton, ayant 1 centimètre 1/2 de diamètre, dont on enlève le centre, de façon à former un cercle ayant à peine la lar-

geur d'un fétu de paille. Sur ce cercle, on fait 60 mailles simples.

2e *tour.* — A l'envers de l'ouvrage. * 5 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 4 mailles du tour précédent, — une maille simple dans la maille suivante. Recommencez 9 fois depuis*.

3e *tour.* — Sur chaque feston de mailles en l'air on fait 8 mailles simples posées à cheval.

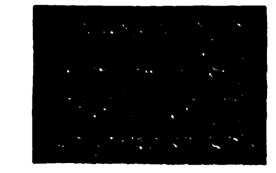
4e *tour.* — Alternativement 10 mailles en l'air, — une maille simple, celle-ci toujours placée dans un creux, entre deux festons.

5e *tour.* — Sur chaque feston du tour précédent 14 mailles simples.

6e *tour.* — Alternativement 15 mailles en l'air, — une maille simple dans le creux entre chaque feston.

7e *tour.* — Sur chaque feston du tour précédent, 19 mailles simples posées *à cheval.*

8e *tour.* — * Sur chacune des neuf premières mailles du plus proche feston du tour précédent, une maille simple, — 9 brides sur les dix mailles suivantes, — une maille simple dans chacune des 9 mailles suivantes. Recommencez neuf fois depuis *.



CANEVAS JARDINIÈRE.

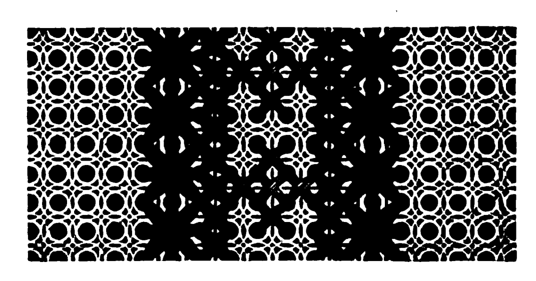
9e *tour.* — * Une maille simple dans le creux entre les deux plus proches festons, — 10 mailles en l'air, — une maille simple dans le milieu des plus proches neuf brides, — 14 mailles en l'air, — une maille simple dans la même bride où l'on a placé la précédente maille en l'air, — 9 mailles en l'air. Recommencez neuf fois depuis *.

10e *tour.* — Sur chaque feston du tour précédent, 14 mailles simples.

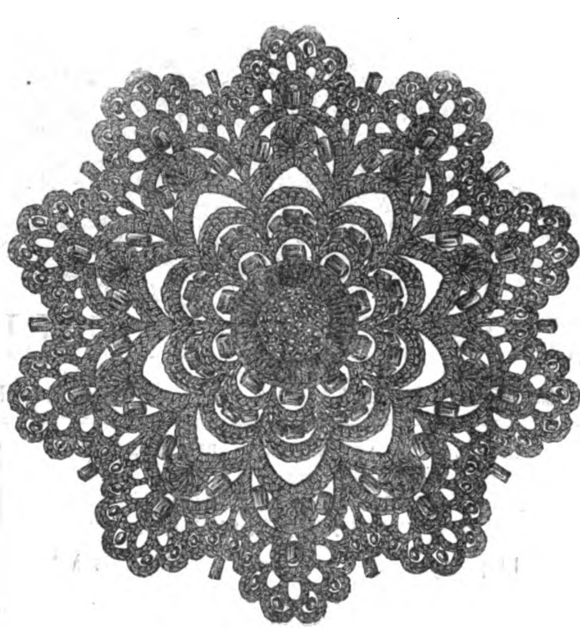
11e *tour.* — Toujours alternativement 5 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 2 ou 3 mailles du tour précédent, — une maille simple.

12e *tour.* — Alternativement une maille simple dans le milieu d'un feston, — 5 mailles en l'air.

Les perles de jais noir sont cousues aux places indiquées par notre dessin.



CANEVAS JARDINIÈRE.



ROSETTE AU CROCHET POUR GARNITURE DE ROBES.

Lambrequin en application.

Le fond de ce lambrequin est en reps vert. Les arabesques principales et les carrés sont en velours noir et fixés sur le fond au feston, exécuté en soie orange, auquel se rattache une ligne au cordonnet, exécutée en soie jaune. Cette dernière soie est employée aussi pour encadrer les carrés longs, placés au milieu des grandes arabesques, et brodés au passé avec de la soie bleue, — puis aussi pour l'encadrement des grandes étoiles. Les branches et les pois sont en soie verte chinée. Les plus grands points d'*arête* entre deux *applications* sont faits avec de la soie double gris-foncé; — la couture en croix est faite avec de la soie simple, gris clair. Les boucles sont formées avec du fin cordon gris, mélangé d'argent, fixé par des points faits en soie noire. Les étoiles petites et moyennes sont faites au *point russe* avec plusieurs nuances orange et brunes. Sur le bord inférieur se trouvent deux lacets gris en soie, fixés par des coutures en croix, faites avec de la soie de cordonnet de même nuance, tandis que les petites croix du milieu sont faites avec de la soie noire. Les perles sont en acier.



CANEVAS JARDINIÈRE.

On peut varier ces combinaisons de couleurs, et faire ce lambrequin tout à fait de *genre oriental*, en y plaçant des nuances très-vives de toute espèce.

Grande rosette avec glands.

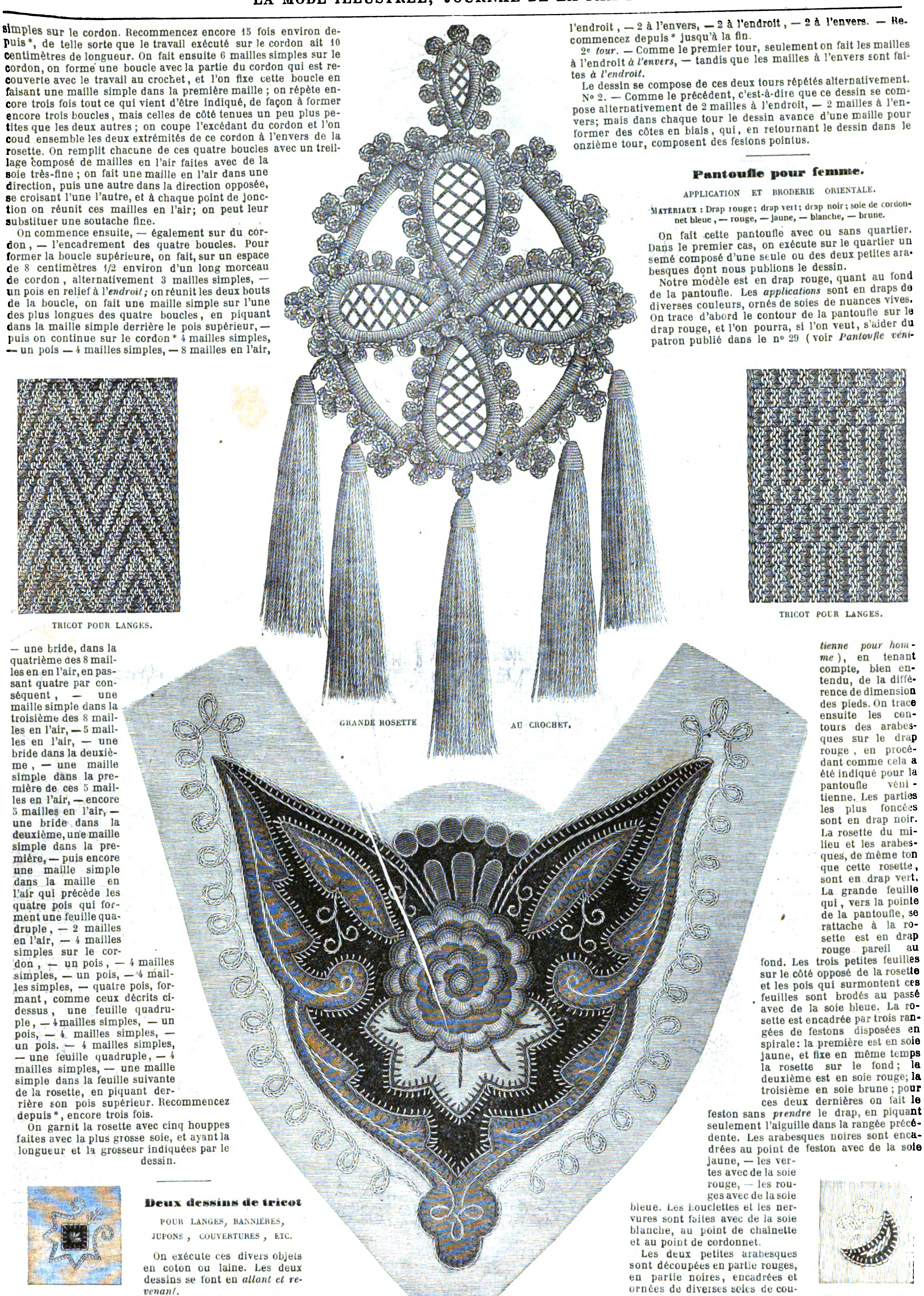
On fera cette rosette en soie de cordonnet noire ou de couleur pareille à celle de la robe ou du manteau qui devra en être orné. On prend du cordon de laine de même couleur, et l'on commence par l'une des quatre feuilles du milieu, — la supérieure. On coupe un morceau de cordon ayant 45 centimètres de longueur, sur lequel on place *à cheval* les mailles suivantes : 6 mailles simples; — * 6 mailles en l'air, — une bride dans la seconde des 6 mailles en l'air, — une maille simple dans la première des 6 mailles en l'air (ceci forme un *pois*), — 3 mailles

LAMBREQUIN EN APPLICATION.

simples sur le cordon. Recommencez encore 15 fois environ depuis*, de telle sorte que le travail exécuté sur le cordon ait 10 centimètres de longueur. On fait ensuite 6 mailles simples sur le cordon, on forme une boucle avec la partie du cordon qui est recouverte avec le travail au crochet, et l'on fixe cette boucle en faisant une maille simple dans la première maille ; on répète encore trois fois tout ce qui vient d'être indiqué, de façon à former encore trois boucles, mais celles de côté tenues un peu plus petites que les deux autres ; on coupe l'excédant du cordon et l'on coud ensemble les deux extrémités de ce cordon à l'envers de la rosette. On remplit chacune de ces quatre boucles avec un treillage composé de mailles en l'air faites avec de la soie très-fine ; on fait une maille en l'air dans une direction, puis une autre dans la direction opposée, se croisant l'une l'autre, et à chaque point de jonction on réunit ces mailles en l'air; on peut leur substituer une soutache fine.

On commence ensuite, — également sur du cordon, — l'encadrement des quatre boucles. Pour former la boucle supérieure, on fait, sur un espace de 8 centimètres 1/2 environ d'un long morceau de cordon, alternativement 3 mailles simples, — un pois en relief à l'*endroit*; on réunit les deux bouts de la boucle, on fait une maille simple sur l'une des plus longues des quatre boucles, en piquant dans la maille simple derrière le pois supérieur, — puis on continue sur le cordon * 4 mailles simples, — un pois — 4 mailles simples, — 8 mailles en l'air, — une bride, dans la quatrième des 8 mailles en en l'air, en passant quatre par conséquent, — une maille simple dans la troisième des 8 mailles en l'air, — 5 mailles en l'air, — une bride dans la deuxième, — une maille simple dans la première de ces 5 mailles en l'air, — encore 5 mailles en l'air, — une bride dans la deuxième, une maille simple dans la première, — puis encore une maille simple dans la maille en l'air qui précède les quatre pois qui forment une feuille quadruple, — 2 mailles en l'air, — 4 mailles simples sur le cordon, — un pois, — 4 mailles simples, — un pois, — 4 mailles simples, — quatre pois, formant, comme ceux décrits ci-dessus, une feuille quadruple, — 4 mailles simples, — un pois, — 4 mailles simples, — un pois. — 4 mailles simples, — une feuille quadruple, — 4 mailles simples, — une maille simple dans la feuille suivante de la rosette, en piquant derrière son pois supérieur. Recommencez depuis *, encore trois fois.

On garnit la rosette avec cinq houppes faites avec la plus grosse soie, et ayant la longueur et la grosseur indiquées par le dessin.



GRANDE ROSETTE AU CROCHET.

TRICOT POUR LANGES.

TRICOT POUR LANGES.

SEMÉ POUR PANTOUFLE.

PANTOUFLE POUR FEMME.

SEMÉ POUR PANTOUFLE.

Deux dessins de tricot

POUR LANGES, BANNIÈRES, JUPONS, COUVERTURES, ETC.

On exécute ces divers objets en coton ou laine. Les deux dessins se font en *allant et revenant*.

Nº 1. 1er *tour*. — * 6 mailles à l'endroit, — 2 à l'envers, — 2 à l'endroit, — 2 à l'envers. — Recommencez depuis * jusqu'à la fin.

2e *tour*. — Comme le premier tour, seulement on fait les mailles à l'endroit *à l'envers*, — tandis que les mailles à l'envers sont faites *à l'endroit*.

Le dessin se compose de ces deux tours répétés alternativement.

Nº 2. — Comme le précédent, c'est-à-dire que ce dessin se compose alternativement de 2 mailles à l'endroit, — 2 mailles à l'envers; mais dans chaque tour le dessin avance d'une maille pour former des côtes en biais, qui, en retournant le dessin dans le onzième tour, composent des festons pointus.

Pantoufle pour femme.

APPLICATION ET BRODERIE ORIENTALE.

MATÉRIAUX : Drap rouge; drap vert; drap noir; soie de cordonnet bleue, — rouge, — jaune, — blanche, — brune.

On fait cette pantoufle avec ou sans quartier. Dans le premier cas, on exécute sur le quartier un semé composé d'une seule ou des deux petites arabesques dont nous publions le dessin.

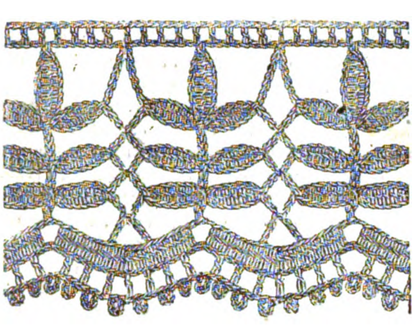
Notre modèle est en drap rouge, quant au fond de la pantoufle. Les *applications* sont en draps de diverses couleurs, ornés de soies de nuances vives. On trace d'abord le contour de la pantoufle sur le drap rouge, et l'on pourra, si l'on veut, s'aider du patron publié dans le nº 29 (voir *Pantoufle vénitienne pour homme*), en tenant compte, bien entendu, de la différence de dimension des pieds. On trace ensuite les contours des arabesques sur le drap rouge, en procédant comme cela a été indiqué pour la pantoufle vénitienne. Les parties les plus foncées sont en drap noir. La rosette du milieu et les arabesques, de même ton que cette rosette, sont en drap vert. La grande feuille qui, vers la pointe de la pantoufle, se rattache à la rosette est en drap rouge pareil au fond. Les trois petites feuilles sur le côté opposé de la rosette et les pois qui surmontent ces feuilles sont brodés au passé avec de la soie bleue. La rosette est encadrée par trois rangées de festons disposées en spirale: la première est en soie jaune, et fixe en même temps la rosette sur le fond; la deuxième est en soie rouge; la troisième en soie brune; pour ces deux dernières on fait le feston sans *prendre* le drap, en piquant seulement l'aiguille dans la rangée précédente. Les arabesques noires sont encadrées au point de feston avec de la soie jaune, — les vertes avec de la soie rouge, — les rouges avec de la soie bleue. Les bouclettes et les nervures sont faites avec de la soie blanche, au point de chaînette et au point de cordonnet.

Les deux petites arabesques sont découpées en partie rouges, en partie noires, encadrées et ornées de diverses soies de couleurs vives.

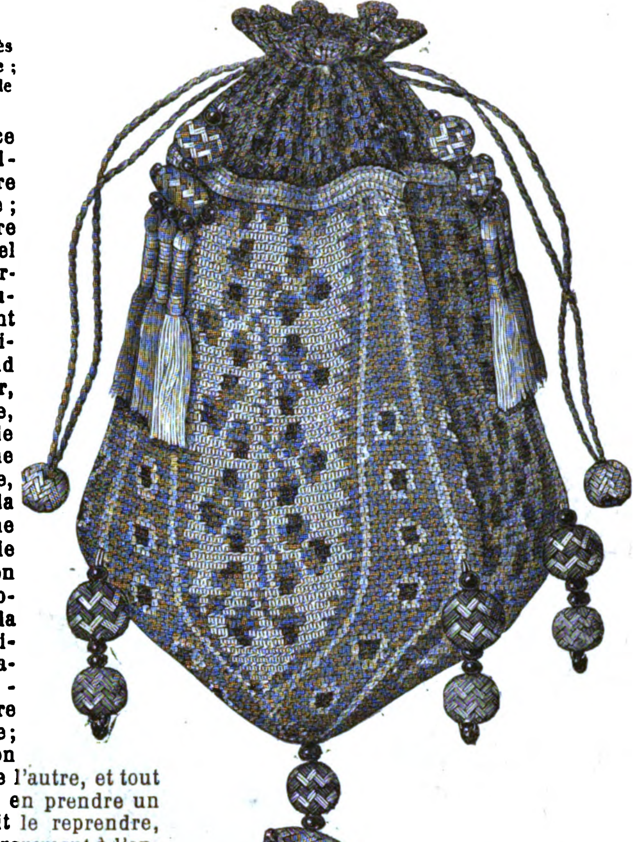
Bourse turque au crochet.

MATÉRIAUX : Fines soies pour crochet, selon les couleurs indiquées près du dessin ; 7 grammes de soie ponceau ; 4 grammes de soie jaune ; 7 grammes des autres couleurs réunies ; grelots, glands et boutons de couleurs assorties ; un cordon en soie rouge.

Cette bourse, dont la forme est carrée, se commence par la pointe inférieure ; on la fait *en rond* avec des mailles simples. Le dessin, qui se reproduit sur les quatre faces, est représenté à moitié par une gravure spéciale ; il faut donc, après avoir copié ce dessin une première fois, le répéter encore trois fois dans le *rond* sur lequel on travaille. L'exécution de cette bourse exige une certaine application, vu le fréquent changement des couleurs qui sont au nombre de cinq. Dans ce changement on doit constamment observer la recommandation suivante. Quand on doit passer, par exemple, d'une maille jaune à une maille rouge, on termine la maille jaune avec la soie jaune, puis on pique le crochet dans la maille suivante, au travers de laquelle on tire le brin rouge ; de cette façon les couleurs ne se séparent pas bien nettement l'une de l'autre, et tout le travail est un peu *chiné*. Le brin que l'on quitte pour en prendre un autre est laissé suspendu à l'envers, puis, quand on doit le reprendre, on le fait traverser à l'envers. Cette quantité de brins *traversant* à l'envers est plus tard cachée par une doublure en soie.



DENTELLE AU CROCHET.

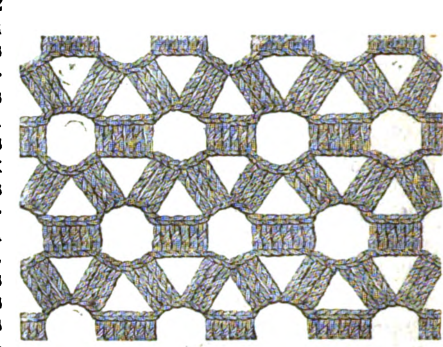


BOURSE AU CROCHET.

On prend la soie jaune, on fait une chaînette de 4 mailles, dont on réunit la dernière à la première ; dans le tour suivant, on fait 2 mailles dans chaque maille. Ce tour fini, on attache la soie rouge, et, chaque fois que l'on a fait 2 mailles jaunes, on en fait une rouge : — il y en a quatre de celles-ci dans le cours de ce tour. Dans le 3e tour, on fait 4 fois alternativement, 3 rouges, — 2 jaunes ; — dans le 4e tour, alternativement 5 rouges, — 2 jaunes, ces dernières toujours au-dessus des précédentes mailles jaunes, car l'augmentation a toujours lieu sur chaque côté des mailles jaunes, et la première des mailles rouges est faite dans la maille où l'on vient de faire la seconde maille jaune. Dans le 5e tour, on commence, sur les deux mailles rouges du milieu, le *pois* inférieur, celui qui est le plus rapproché de la pointe. Depuis ici, on n'a plus qu'à suivre le dessin spécial. Depuis les deux pointes inférieures des côtés du dessin, l'augmentation cesse. Par contre, à la même place, là où les contours du dessin reculent en dedans, commence une diminution qui se produit en supprimant la première et la dernière des mailles rouges de chacune des quatre parties du dessin. Cette diminution se renouvelle une première fois après cinq tours, puis plusieurs fois dans chaque quatrième, — puis enfin dans chaque 3e tour, de telle sorte, qu'en comptant depuis la pointe inférieure, il ne se trouve qu'une maille rouge dans le 39e, 40e, 41e tour de chaque raie en pointe. La guirlande, faite sur un fond blanc, se continue régulièrement jusqu'au 39e tour, tandis que les *pois* ne vont pas plus haut que ne l'indique le dessin spécial, ainsi que l'on peut s'en convaincre en examinant le dessin, qui représente la bourse terminée. Dans le 41e tour on commence les festons rouges sur le fond blanc, et l'on fait alternativement, une maille rouge, — 3 mailles blanches. Dans le 42e tour on fait, pour ces mêmes festons, 3 mailles rouges, — une maille blanche, et sur les raies jaunes réunies deux par deux, on fait chaque fois 6 mailles jaunes ; viennent ensuite un tour entièrement rouge, — 2 tours jaunes, qui terminent la partie épaisse de la bourse.

En commençant la partie *à jours*, on laisse *libres* les deux tours jaunes, et l'on fait le premier tour de brides dans le tour rouge, en piquant toujours le crochet derrière les tours jaunes. Pour cette partie *à jours* on fait 6 tours, alternativement composés d'une bride, — une maille en l'air, — la bride toujours placée sur la maille entière du tour précédent. On prend la soie jaune, on fait : * 4 brides, séparées l'une de l'autre par une maille en l'air, chaque bride placée sur une maille en l'air du tour précédent, — une maille en l'air, sous laquelle on passe un vide du tour précédent, et dans le vide suivant on fait une maille simple, — une maille en l'air, sous laquelle on passe un vide. Recommencez depuis *.

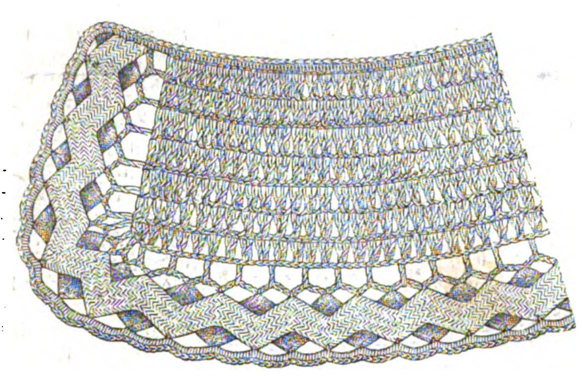
Pour terminer, on fait avec la soie rouge : * une maille simple sur la plus proche maille simple du tour précédent, en piquant dans le vide de l'avant-dernier tour, — une maille en l'air, — une maille simple dans chacun des trois vides suivants, et après chaque maille simple une maille en l'air, — une maille en l'air. Recommencez depuis *. Au travers des deux avant-derniers tours de brides, on passe en sens inverse deux fins cordons rouges terminés par un bouton jaune. On pose les grelots et les glands ornés de perles noires, comme l'indique le dessin.



FOND AU CROCHET.

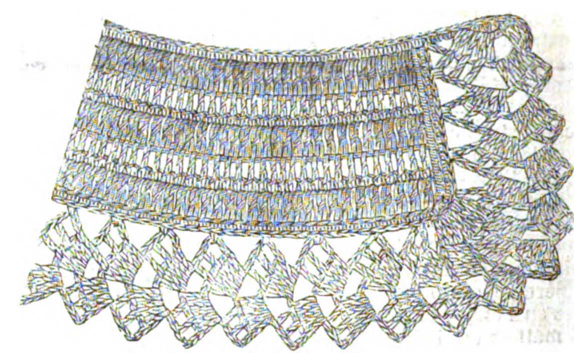
Dentelle au crochet.

On fait pour cette dentelle une chaînette ayant la longueur voulue, sur laquelle on revient en faisant alternativement : une bride, — une maille en l'air, sous laquelle on passe une maille. On commence ensuite par l'extrémité de l'une des branches et l'on fait : 2 mailles en l'air pour la tige, — 8 mailles en l'air pour la première branche de gauche, puis, sautant la dernière de ces 8 mailles, on fait sur les 7 autres, — une maille simple, — 5 brides, — une maille simple, — * 11 mailles en l'air, dont on saute la dernière, puis une maille en l'air, — 5 brides, — une maille en l'air sur les 7 mailles suivantes, de telle sorte qu'il reste encore 3 des 11 mailles en l'air pour la tige. Recommencez une fois depuis *. Ensuite 8 mailles en l'air, — une maille simple dans la dixième maille du bord par lequel on a commencé la dentelle, — une maille simple, — 6 brides, — une maille simple sur les 8 mailles en l'air, — une maille simple dans la dernière maille simple de la feuille précédente, — † 8 mailles en l'air, dont on saute la dernière, puis sur les 7 autres, une maille simple, — 5 brides, — une maille simple, — dans chaque maille de la tige une maille-chaînette. Recommencez 2 fois depuis †. 13 mailles en l'air, — une maille simple dans la pointe de la première feuille de cette branche, — 5 mailles en l'air, — une maille simple dans la seconde feuille, — 5 mailles en l'air, — une maille simple dans la troisième feuille, — 5 mailles en l'air, — une maille simple dans la dixième maille du bord, de telle sorte qu'on a passé 9 mailles de ce bord depuis la pointe de la branche, — 8 mailles en l'air, — une maille simple dans le milieu du feston qui réunit la seconde et la troisième feuille, — 5 mailles en l'air, — une maille simple dans le milieu du plus proche feston, — 5 mailles en l'air, — une maille simple dans la troisième des 13 mailles en l'air en comptant depuis la pointe de la première feuille, de telle sorte qu'il reste encore 10 de ces mailles en l'air pour la tige, — 3 mailles en l'air, — une bride triple dans la quatrième des 10 mailles en l'air, en comptant depuis la dernière maille simple que l'on a faite, — 7 mailles en l'air. On exécute la seconde branche en la commençant aussi par la tige, on réunit trois de ses feuilles aux *festons*, comme le dessin l'indique, et l'on continue le travail de la même façon. Pour terminer la

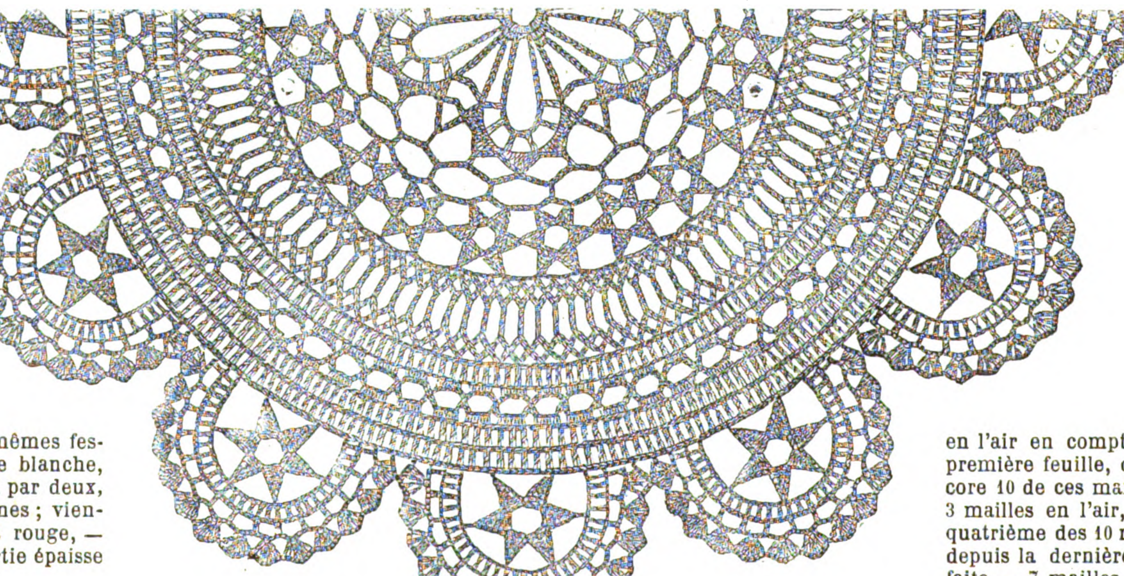


COL N° 1.

DESSIN POUR EXÉCUTER LA BOURSE AU CROCHET.
■ Ponceau. ■ Grenat. ◘ Vert anglais de nuance moyenne. ◘ Jaune d'or. ■ Blanc.



COL N° 2.



GRANDE ROSETTE AU CROCHET.

dentelle on fait les deux tours suivants sur son bord inférieur.

1er *tour*. — Sur chaque feston qui se trouve entre deux branches, on fait 25 brides, en sautant la dernière et la première maille de ce feston.

2e *tour*. — * Une bride dans la troisième bride du tour précédent, — 6 mailles en l'air, et dans la seconde, une maille-chaînette pour former un picot, — une maille en l'air. Recommencez 6 fois depuis *, de telle sorte que 7 brides, séparées l'une de l'autre par un picot, se trouvent sur l'un des festons du tour précédent. On continue d'après ces indications et celles du dessin.

Fond au crochet.

Ce fond servira pour voiles de fauteuil ou d'édredon. On peut aussi l'exécuter en laine, pour écharpes, cache-nez, etc., — ou bien encore employer du fil très-fin, et faire avec ce dessin un entre-deux pour lingerie. On fait une chaînette ayant la longueur voulue, pour l'objet que l'on se propose de garnir.

1er *tour*. — * Sur chacun des 6 premières mailles, on fait une bride, — 6 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 6 mailles de la chaînette. Recommencez toujours depuis *.

2e *tour*. — * On passe par dessus 6 brides, — sur les 6 mailles en l'air suivantes, on fait : 3 doubles-brides, — 6 mailles en l'air, — 3 doubles-brides. Recommencez depuis *.

On recommence sans cesse ces deux tours. On termine par le premier tour.

Deux cols au crochet.

N. B. La dentelle du col n° 2 est faite en travers et peut servir pour garniture de lingerie.

Col n° 1. — Matériaux : cordon fin ; lacet ondulé en coton blanc.

Le fond du col est fait en brides qui se croisent deux par deux ; son encadrement est fait avec deux lacets ondulés, réunis au crochet. On commence cet encadrement en fixant les deux lacets l'un sur l'autre (voir le dessin) ; leur longueur doit être mesurée sur un col ordinaire, et se trouver suffisante pour l'encadrer. Sur l'un des côtés de ces lacets on fait une maille simple dans chaque pointe du lacet de dessus et du lacet de dessous. Après chaque maille simple, 4 mailles en l'air.

Le second tour se fait en revenant sur le précédent ; alternativement : 4 mailles en l'air, — une bride, celle-ci toujours au milieu des mailles en l'air du tour précédent ; dans ce tour on forme aussi les coins du col en faisant à ces places environ 6 brides, sans les séparer par des mailles en l'air.

Du 3e au 9e tour, on forme le fond, et l'on fixe en même temps le côté transversal de l'encadrement. On commence le fond sur l'un des coins inférieurs du col, et l'on fait les brides croisées, qui, ainsi que nous l'avons déjà dit, se forment de cette façon : on fait une bride dans la seconde maille du tour précédent en sautant une maille, et c'est dans celle-ci que l'on fait la seconde bride. Dans ce tour, on *saute* toutes les brides du tour précédent (dernier tour de l'encadrement). Dans tous les tours suivants, on doit veiller à ce que les brides ne soient pas *contrariées*, mais au contraire toujours placées les unes au-dessus des autres. Quand on a fait ainsi sept tours en *allant et revenant*, on exécute encore deux tours de mailles simples, en *soutenant* le col pour former l'encolure. Le bord extérieur se fait ainsi :

1er *tour*. — Alternativement une maille simple (dans l'une des pointes des lacets), — 6 mailles en l'air.

2e *tour*. — Sur chaque feston, composé de mailles en l'air, on fait 10 à 12 mailles simples posées *à cheval*.

Col n° 2. — Le fond du col est fait dans sa longueur, et se compose alternativement d'un tour fait avec du fil *double*, le suivant avec du fil simple. On commence par une chaînette ayant la longueur voulue pour l'encolure.

1er *tour* (fil double). — Dans chaque maille une à deux *grandes brides* ; on forme une *grande bride* en prenant le fil sur le crochet, piquant celui-ci dans une maille, comme si l'on faisait une bride ordinaire ; on prend le brin sur le crochet, on le passe au travers de ce qui se trouve sur le crochet, on fait une maille en l'air, on reprend le fil sur le crochet, puis on passe ce fil dans les deux boucles qui se trouvent sur le crochet. Les quatre autres tours sont faits de la même façon, mais on pique toujours le crochet sous la maille entière du tour précédent, et l'on distribue l'augmentation de telle sorte que le col prenne une forme arrondie. L'ouvrage sera plus facile si l'on s'aide d'un bon patron de col.



TOILETTES DE CHEZ Mme CASTEL-BRÉANT, RUE SAINTE-ANNE, 58 BIS.

Robe en taffetas noir. La garniture se compose d'arabesques formées par des rubans de taffetas noir, et des cordes de soie noire d'acier, fixées çà et là par des boutons d'acier ; même garniture aux poches et au corsage qui est fermé par des boutons d'acier

Robe en poult-de-soie bleu vif, garnie d'une frange lama, surmontée de quatre rubans de velours noir à filets blancs. Corsage à basques très-courtes, garni de la même façon ; mêmes ornements à l'entournure et à l'extrémité des manches.

La dentelle est faite séparément en travers, et peut, par conséquent, servir aussi pour d'autres usages. On fait une chaînette de 9 mailles.

1er *tour*. — 4 mailles en l'air, dont les 3 premières forment la première bride. On saute la maille suivante, — on fait une bride, — une maille en l'air, sous laquelle on saute une maille de la chaînette ; — une bride, — 3 mailles en l'air, — une bride dans chacune des 5 mailles suivantes.

2e *tour*. — 4 mailles en l'air, dont les trois premières forment la première bride, — une bride dans la 2e bride du tour précédent, — une maille en l'air, — une bride dans la 4e bride du tour précédent ; — 3 mailles en l'air ; — 5 brides *à cheval* sur les 3 mailles en l'air du tour précédent. On répète toujours ce 2e tour, jusqu'à ce que la dentelle ait atteint une longueur suffisante. Quand on l'a terminée, on fait, sur l'un des côtés longs, 2 mailles simples dans l'un des cercles formés par les mailles en l'air, et, d'un vide à l'autre, 4 mailles en l'air, en tenant compte, bien entendu, des coins du col, où l'on fait quatre fois de suite les mailles simples, sans les séparer par des mailles en l'air. Après avoir fait un tour de mailles-chaînettes sur chaque côté transversal du col, on réunit le col et la dentelle en travaillant à l'envers, et faisant les mailles-chaînettes, pour chacune desquelles on pique le crochet *en même temps* dans une maille du col et une maille de la dentelle. En dernier lieu, on fait un tour de mailles simples sur l'encolure et sur les deux extrémités de la dentelle.

Grande rosette au crochet.

La grosseur du fil ou du coton que l'on emploiera pour ce travail dépendra de sa destination. Si l'on veut en faire un dessus de pelote, on choisira du fil *Clapperston* en bobine, ou du fil d'Alsace encore plus fin. Si l'on veut exécuter un superbe voile de fauteuil, ou bien un dessus de tabouret de piano, on choisira du coton breton n° 25, ou 20, ou 15. On commence par le milieu, en faisant une chaînette de 15 mailles, dont on réunit la dernière à la première.

1er *tour*. — 25 mailles posées *à cheval* sur le cercle formé par la chaînette.

2e *tour*. — En piquant toujours au travers de la maille entière, on fait d'abord une maille simple dans chacune des 2 premières mailles ; — 32 mailles en l'air, — une maille simple dans chacune des 5 mailles suivantes de la chaînette. — Recommencez quatre fois depuis *. Dans la dernière répétition on fait, au lieu de *cinq*, seulement *quatre* mailles simples, en laissant, par conséquent, *libre* la dernière maille, celle qui précède le premier feston de mailles en l'air.

3e *tour*. — * 7 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 8 mailles du premier feston, — une bride dans la neuvième maille de ce feston, — 3 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 3 mailles, — une bride, — 3 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 2 mailles, — une bride, — 3 mailles en l'air, — une bride dans la maille suivante, — 3 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 2 mailles, — une bride, — 3 mailles en l'air, sous les-

quelles on passe 3 mailles, — une bride, — 7 mailles en l'air, — 3 mailles simples sur les 3 mailles du milieu des 5 mailles simples du tour précédent. Recommencez quatre fois depuis *. Dans la dernière répétition les 3 mailles simples se trouvent sur les 3 dernières des 4 mailles simples du tour précédent.

4e *tour.* — Une maille-chaînette sur chacune des plus proches 7 mailles en l'air du tour précédent. Sur chacune des 6 brides isolées de cette feuille de la rosette, on fait une maille simple, et sur les 5 vides intermédiaires, toujours une bride, — 3 *grandes brides* (voir l'explication du col au crochet, n° 2, dans le présent numéro) ; — 6 mailles en l'air pour atteindre la feuille suivante ; — une maille simple sur la première bride de cette seconde feuille ; — 3 brides sur le plus proche vide, — 6 mailles en l'air. On passe la boucle qui se trouve sur le crochet. Dans la maille du milieu du dernier feston de brides de la feuille précédente, on fait 9 mailles en l'air. On termine le feston de brides en faisant encore 2 brides, puis on continue le tour de la façon suivante : après les 6 mailles en l'air qui, à la fin du tour, réunissent la dernière et la première feuille, on fait 4 mailles simples sur la première maille simple, et sur les 3 brides suivantes du premier feston de brides, 6 mailles en l'air ; — on passe la boucle qui se trouve sur le crochet au travers de la maille du milieu du feston de brides de la feuille précédente ; — on fait 9 mailles en l'air, puis des mailles-chaînettes depuis la pointe du premier jusqu'à la pointe du plus proche feston des brides.

5e *tour.* — 12 mailles en l'air, dont les 3 premières comptent pour une bride. — * Une maille simple dans la pointe de feston de brides du milieu de la feuille, — 9 mailles en l'air, — une bride dans la pointe du feston suivant, — 7 mailles en l'air, — une bride dans le milieu des 9 mailles en l'air du tour précédent, — 9 mailles en l'air, — une bride dans la pointe du suivant feston qui est libre, — 9 mailles en l'air. — Recommencez depuis *. A la fin du tour on joint la dernière maille à la première bride, formée par les 3 premières des 12 mailles en l'air.

6e *tour.* — 5 mailles-chaînettes pour atteindre la pointe du plus proche feston de mailles en l'air du tour précédent, puis on commence le cercle d'étoiles ; une bride formée par 3 mailles en l'air, — 14 mailles en l'air, et, passant la dernière, on fait sur les 5 suivantes de ces 14 mailles en l'air : — une maille simple, — une demi-bride, — 3 brides (ceci forme une *pointe* d'étoile), — 6 mailles en l'air, et, passant la dernière, on fait sur les 5 autres : une maille simple, — une demi-bride, — 3 brides (seconde *pointe* de l'étoile). Après avoir fait encore 3 pointes pareilles à celle-ci, on termine la 6e pointe en faisant, sur les mailles en l'air qui tiennent à la première pointe : 3 brides, — une demi-bride, — 2 mailles simples ; il ne reste plus que 2 mailles en l'air *libres* jusqu'à la première bride de ce tour ; — * 7 mailles en l'air, — une bride dans le milieu des mailles en l'air suivantes, appartenant au tour précédent, — 14 mailles en l'air ; on passe la dernière au travers de la 3e maille suivante des 7 mailles en l'air faites dans *ce tour*, en comptant en arrière depuis la dernière bride. Sur les 5 plus proches des 14 mailles en l'air on fait : une maille simple, — une demi-bride, — 3 brides (première *pointe* de l'étoile), — 6 mailles en l'air, dont on passe la dernière au travers de la plus proche *pointe* libre de l'étoile précédente ; puis on termine la seconde pointe de l'étoile qui vient d'être commencée. Les quatre autres pointes sont faites comme cela a été indiqué pour l'étoile précédente, et l'on recommence. depuis * jusqu'à la fin du tour, où l'on réunit les pointes opposées de la dernière et de la première étoile. Quand la dernière pointe est terminée, on fixe le brin, et on coupe.

7e *tour.* — On attache le brin à la première pointe *libre* d'une étoile ; * 8 mailles en l'air, — une maille simple à l'extrémité de la plus proche pointe de cette même étoile, 8 mailles en l'air, — une maille simple dans la plus proche pointe libre de l'étoile suivante. — Recommencez toujours depuis *.

8e *tour.* — Toujours alternativement une maille simple, — 5 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 2 mailles du tour précédent.

9e *tour.* — Dans le milieu de chaque feston de mailles en l'air du tour précédent, une maille simple, — après chaque maille simple, 5 mailles en l'air.

10e *tour.* — Dans le milieu de chaque feston du tour précédent une double bride (on jette deux fois le brin sur le crochet pour faire une double bride) ; après chaque double bride 5 mailles en l'air.

11e *tour.* — Comme le 9e tour.

12e *tour.* — Comme le précédent ; mais, au lieu de *cinq*, on fait *trois* mailles en l'air.

13e *tour.* — Toujours alternativement une bride, — une maille en l'air, sous laquelle on passe une maille.

14e *tour.* — Toujours alternativement 4 mailles simples, — 5 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 2 mailles.

15e *tour.* — Dans le milieu de chaque feston de mailles en l'air, — une maille simple ; — après chaque maille simple, 8 mailles en l'air.

16e *tour.* — Dans chacune des 4 mailles du milieu de chaque feston du tour précédent on fait une maille simple, — après ces 4 mailles simples on fait toujours 3 mailles en l'air.

17e *tour.* — Comme le 3e tour.

18e *tour.* — On fait, comme dans les précédents, des brides séparées par une maille en l'air ; mais on exécute en même temps les grandes *dents* arrondies du bord, qui forment la garniture de la rosette. On fait 14 brides, et après chaque bride (posée sur une bride du tour précédent) une maille en l'air, — 11 mailles en l'air, et l'on passe la dernière au travers de la 4e des 14 brides, en comptant en arrière, depuis la dernière de ces brides. On fait une étoile semblable à celles du 6e tour, en exécutant sa première pointe sur les 5 plus proches mailles en l'air. On fait les quatre autres pointes non *rattachées*, la sixième sur les 5 mailles encore libres, les 11 mailles en l'air, — puis une maille simple dans la dernière bride de ce tour. Ensuite : une maille en l'air, — encore 4 brides, séparées l'une de l'autre par une maille en l'air, — 9 mailles en l'air, — une bride dans l'extrémité de la plus proche pointe d'étoile (en arrière) ; — 11 mailles en l'air, — une maille simple dans la plus proche pointe, — 11 mailles en l'air, — une maille simple dans la pointe suivante ; — 11 mailles en l'air, — une maille simple dans la pointe encore libre, — 9 mailles en l'air, — une maille-chaînette dans la 8e des 14 brides, en comptant depuis la première ; — une maille-chaînette dans chacune des 2 mailles suivantes, en arrière ; sur ce grand feston on fait, en *allant* et en *revenant*, les tours suivants :

1er *tour.* Alternativement, une maille en l'air, sous laquelle on passe une maille, — une bride, — en tout 27 brides. Après la dernière maille en l'air, on fait encore une bride dans la dernière des 14 brides figurant dans le 18me tour, puis une bride, — une maille en l'air, — une bride, comme continuation du 18me tour.

2me *tour.* Une maille en l'air, — une bride dans la plus proche maille en l'air du tour précédent, puis alternativement 5 mailles en l'air, — une bride ; sous les mailles en l'air on passe 3 mailles. Il doit y avoir 15 brides dans ce tour, et après la dernière, on fait *en arrière*, dans le 18me tour, 3 mailles-chaînettes.

3me *tour.* Dans le milieu du plus proche feston de mailles en l'air appartenant au tour précédent, on fait 2 brides, — 3 mailles en l'air — 2 brides dans la même maille que la précédente, — une maille en l'air. Cette *figure*, composée de 4 brides et 3 mailles en l'air, doit être répétée sur chacun des 13 festons restants ; on fait une bride dans la dernière bride du 18me tour, — puis pour continuer ce 18 tour on fait 14 brides, et après chaque bride une maille en l'air. Alors on commence la seconde dent arrondie de la garniture, en procédant comme cela vient d'être indiqué, tant pour celle-ci que pour les 10 autres. Au commencement du 3me tour de chaque *dent*, on attache toujours la première *figure*, composée de 4 brides et 3 mailles en l'air ; on l'attache, disons-nous, à celle de la précédente dent, en ce que l'on passe la maille du milieu des trois mailles en l'air au travers de la maille de la figure voisine.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe en poult-de-soie blanc, bordée avec une corde de soie jaune. Au-dessus sont étagés cinq rubans de taffetas jaune, qui diminuent de largeur en s'élevant, et tout bordés de chaque côté avec un étroit ruban jaune, ruché. Corsage décolleté en mousseline blanche plissée, corselet en poult-de-soie blanc, à deux pointes, bordé de chaque côté avec du ruban jaune, encadré de mêmes ruches étroites ; berthe en ruban jaune et dentelles blanches ; manches très-courtes. Coiffure antique, avec perles blanches posées en guise de bandelettes et retenant un petit dahlia jaune.

Robe en popeline grise, à fines rayures noires, bordée avec une étroite bande de taffetas noir ; de distance en distance (environ à la couture de chaque lé), se trouvent trois anneaux formés avec des entre-deux de dentelle noire, bordés d'une très-étroite dentelle noire ; ces anneaux diminuent de proportions en s'élevant. Corsage à basques séparées et arrondies, avec deux anneaux en dentelle sur chaque basque. Large ceinture noire ; manches étroites, avec deux anneaux en dentelle noire, formant épaulettes ; même ornement à l'extrémité inférieure de la manche. Chapeau en tulle blanc bouillonné, orné d'un oiseau, en dentelle noire ; même oiseau mais plus petit, sous le chapeau, c'est-à-dire au-dessus du front ; brides blanches. Voile de tulle blanc posé en arrière.

MODES.

La mode oscille en ce moment entre deux genres bien différents, entre l'époque Louis XV et celle de l'Empire. Les robes sont plates sur les hanches et coupées en pointes, mais elles sont volumineuses vers leur bord inférieur, et soutenues par la crinoline ; les garnitures ont été se placer tout à fait à l'extrémité de la jupe, comme on les voyait sous l'Empire ; mais ces jupes relevées sur des jupons plus courts, ce mélange de couleurs différentes, appartiennent bien au genre que l'on désigne par le mot *Pompadour*.

Il est précieux au point de vue économique ; grâce au mélange de couleurs, on peut en effet allonger et élargir les robes trop courtes et trop étroites. Si le corsage montant fait défaut, n'a-t-on pas les corsages de nansouk, ceux de cachemire, les vestes de toutes formes ? Est-ce un corsage décolleté qui manque ? On fait ce corsage en mousseline blanche, entièrement plissé à tout petits plis perpendiculaires et plats si l'on a de l'embonpoint, bouillonné si l'on est maigre ; on associe ce corsage à toutes les jupes, en lui adjoignant une ceinture-corselet de même étoffe et de même couleur que l'étoffe choisie pour orner la jupe, et l'allonger, et l'élargir en l'ornant.

On peut élargir une robe en plaçant, non devant, mais derrière, un lé de couleur et d'étoffe différentes ; au milieu de ce lé on posera une bande perpendiculaire ayant 4 centimètres de largeur, de même étoffe et de même couleur que la robe, ou bien encore de velours noir, — le velours noir ayant le droit d'accompagner toutes les étoffes et toutes les couleurs. Seulement ce lé ne doit pas rester isolé ; il faut que sa couleur se répète sur la robe. On fera donc un volant de même nuance que le lé ; il sera tuyauté, bien entendu, et plus ou moins large, selon que la robe aura plus ou moins besoin d'être allongée. Le choix des couleurs est fort important. Pour orner une robe noire (l'élargir et l'allonger), il faudra employer du poult-de-soie violet, — gros bleu, ou vert anglais, mais surtout violet. Les mêmes couleurs conviendront indifféremment pour toutes les nuances neutres, grises, jaunes, etc. S'agit-il au contraire d'une nuance positive, brune, verte, violette, ou gros bleu, c'est le noir seul qui devra servir d'ornement.

On ne porte plus de bande unie au bord des robes ; cette bande était, en effet, trop dénuée d'artifice, elle disait trop nettement qu'elle était là pour allonger la robe ; c'était la véritable enseigne de l'économie. Aujourd'hui cette bande se découpe en dents carrées, ou arrondies, que l'on borde avec un petit agrément quelconque, passementerie ou dentelle ; mais surtout on lui substitue un volant, placé sous le bord de la robe, qui lui-même est découpé en dents arrondies ou carrées ; parfois, surtout quand l'étoffe est étroite, — chaque lé de la robe est arrondi de façon à former une large feuille, reposant sur le volant de couleur différente qui orne la robe, et l'allonge quand le besoin s'en fait sentir.

Une dame de nos abonnées me consulte sur un projet de toilette ; je le trouve si joli, si bien d'accord avec la mode actuelle et celle qui dominera l'hiver prochain, si utile probablement à un certain nombre de nos lectrices, que je vais l'indiquer ici.

Supposez une robe gris argent, clair par conséquent, qui est trop courte : on découpe le bord en dents arrondies, on sépare les lés en les dentelant de chaque côté aussi, sur 80 centimètres de hauteur ; toutes ces *dents* sont bordées avec une dentelle noire très-étroite. Sous les *dents* du bord inférieur, on pose un volant tuyauté, en taffetas vert, ou bleu-lumière, rose, ou même blanc ; même taffetas entre les lés qui sont séparés et qui se rejoignent de distance en distance, au moyen de nœuds en taffetas gris bordés de dentelle noire. Il n'y a point de corsage décolleté ; on fera un corsage blanc en mousseline plissée perpendiculairement, on le portera avec une ceinture-corselet en taffetas, de même couleur que celui employé pour allonger la robe. Voilà une ravissante toilette, tout à fait au goût du jour et dans laquelle le raccommodage se fait si peu apercevoir qu'on l'exécutera plus d'une fois, sans nul doute, avec du neuf.

Mais l'on possède parfois des robes plus simples. Que ferions-nous, entre autres, d'une robe de satin noir, trop courte, trop étroite et n'ayant point de corsage ? Nous ne pouvons remédier à tous ces inconvénients sans nous décider à faire un peu de dépense ; il faudra donc avoir du poult-de-soie violet ; placer au milieu par derrière un lé violet ; découper en dents carrées le bord de la robe, placer en dessous un volant tuyauté en poult-de-soie violet ; les *dents* seront bordées avec du velours noir ; une bande de velours noir sera posée au milieu du lé violet, et ornée au milieu, sur toute sa longueur, de boutons en passementerie violette ; en un mot le tout figurera une robe de satin noir, *posée* sur une robe de dessous en poult-de-soie violet.

Si une robe trop courte et trop étroite est de deux couleurs, noire et violette, ou noire et gros bleu, etc., on emploiera indifféremment l'une de ces deux couleurs pour l'allonger et l'élargir, le noir surtout, s'il s'agit d'une robe appelée à un service actif, que l'on désigne à Paris par ces termes expressifs : *robe de fatigue*.

E. R.

ON DIT.

Il existe deux mots si courts qu'ils sont prononcés avant que la réflexion ait eu le temps de les réprimer ; si légers, qu'ils peuvent atteindre tous les degrés d'élévation ; si *fluets*, qu'ils se glissent partout ; ils ont le pouvoir de justifier la médisance, d'autoriser la calomnie, et de propager impunément l'une et l'autre. Ces mots occupent dans la sphère morale exactement la place qui est attribuée aux lettres anonymes dans le domaine matériel. Seulement, s'il est beaucoup de personnes qui, Dieu merci ! envisageraient avec horreur la fabrication d'une lettre anonyme, il en est peu...., il n'en est point qui puisse affirmer, en s'interrogeant scrupuleusement, n'avoir jamais employé ces deux mots, dangereux toujours, et parfois criminels.

En les prononçant on croit se décharger de toute responsabilité. On se rassure soi-même par une singulière capitulation de conscience, car enfin on n'invente pas la médisance ou la calomnie... *On dit* est là pour calmer les scrupules, et, moyennant ces deux petits mots, on fait circuler avec empressement et sécurité les propos qui détruisent telle réputation, qui préparent la ruine et le désespoir de telle famille.

Aujourd'hui on ne croit plus aux spectres surgissant vers l'heure fatidique de minuit et traînant leurs linceuls derrière eux, pour épouvanter les vivants ; on a





LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal 56 Rue Jacob, Paris

Toilettes de Melles RABOUIN, 67, r. Nve des Pts Champs

destitué aussi les farfadets, les gnômes, les goules et toute la tribu des esprits impurs, qui se vouaient avec joie aux diverses besognes caractérisées par un seul mot: nuire. Mais est-il bien sûr que le monde soit délivré de ces esprits, par cela seul qu'il a relégué leur existence dans le domaine de la fable? N'y a-t-il plus de farfadets malveillants qui sont heureux du trouble qu'ils causent? N'y a-t-il plus de goules malfaisantes, affamées, insatiables, suçant l'honneur à défaut de sang, et s'acharnant sur leurs victimes? J'en connais, et vous qui me lisez, vous n'avez peut-être pas eu le bonheur de les éviter.

Le spectre est partout et nulle part; il surgit dans les ténèbres, — et comme tous les spectres, il s'évanouit devant la pure lumière; personne ne l'a jamais vu, tout le monde subit son empire; il ravit à la jeunesse ses joies, à la vieillesse sa dignité et son repos; il se dresse entre les amis, sépare ceux que la sympathie pourrait unir, et parfois détruit à jamais le bonheur de l'individu ou de la famille. Ce spectre est représenté parmi nous par ces deux mots perfides: *On dit!* — Leur source est aussi inconnue que celle du Nil; où est-elle? Où peut-on la chercher, la découvrir, la saisir, pour lutter contre ses miasmes délétères? Efforts inutiles! Cette source est aussi insaisissable que l'air, et l'on s'épuise vainement à vouloir remonter son courant; celui-ci coule partout et se reconnaît partout à la trace fétide qu'il laisse après lui; tout le monde en effet ne s'accorde-t-il pas à lui creuser de nouveaux déversoirs, à l'incliner en de nouvelles directions? Là où il n'a pas encore pénétré, on le porte avec un tendre soin, on le développe avec une douce satisfaction. *On dit* mérite l'horreur, les mépris, les répressions de la justice..... Mais il s'en rit, car il sait bien qu'on ne peut l'asseoir sur le banc des accusés, ni l'appeler sur le terrain du duel.

On dit a d'ailleurs accès dans toutes les maisons; il est choyé, il est intéressant, il est spirituel, il est amusant tant qu'il s'occupe du prochain; c'est seulement lorsqu'on se trouve directement, personnellement atteint par sa griffe que l'on aperçoit son horrible face de spectre. On se révolte alors, on s'indigne, et, quand on a du courage, on essaye de chercher son origine. Mais quoi! il faut dans cette recherche traverser tant de vase empestée, il faut aboutir à une bourbe si corrompue, qu'on s'arrête saisi de dégoût; le mal n'en est pas moins fait, car il existe des *on dit* de telle nature que la défense même, la défense la plus véridique est à elle seule une déchéance; on peut sortir disculpé de l'accusation, mais on en reste toujours flétri.

Pensez-vous que ce tableau soit chargé? S'il en est ainsi, il suffira, pour vous donner une conviction opposée, de vous citer une situation qui peut se présenter bien souvent. Vous avez habité une ville, un pays quelconque; vous y avez été aperçu par quelque personne méprisable, que vous avez peut-être méprisée; vous changez de résidence; dans la ville que vous habitez actuellement arrive cet individu dont votre mémoire a gardé un vague et flétrissant souvenir; dans la crainte d'être démasqué, il appelle *on dit* à son aide et profère sur votre compte quelque basse calomnie. Désormais vous aurez beau dire la vérité, il vous a gagné de vitesse; c'est vous qui serez le calomniateur, vous qui serez réduit à vous disculper, vous qui, de juge, descendrez à la position d'accusé, vous qui devrez devenir votre propre avocat; a-t-on bonne grâce à se défendre? Le proverbe ne dit-il pas que *tout mauvais cas est niable*?

On m'objectera sans doute que la crédulité a des bornes, qu'il existe des cœurs droits, des esprits nets et justes, des âmes inaccessibles aux insinuations malveillantes; il en existe sans doute, mais combien? Que sera leur nombre mis en opposition avec l'immense armée des gens disposés en toute circonstance à admettre le mal sans examiner, je ne dirai pas sa réalité, mais encore sa probabilité? Que sera-t-il quand il se mesurera avec cette foule timorée, qui préfère mille fois condamner cent innocents, plutôt que de courir le risque d'absoudre celui qu'on lui indique comme coupable? Que sera-t-il en comparaison des individus ayant un intérêt plus ou moins direct, inavoué, inavouable, tout-puissant cependant, qui les incite à accueillir, à transporter les *on dit*? Est-il bien vrai, en effet, Madame, que le respect de la morale vous engage seul à prêter une oreille si complaisante aux *on dit*? Si nous analysions cette complaisance, n'y trouverions-nous pas une forte dose d'un singulier alliage? N'y verrions-nous pas, entre autres, une rancune ancienne ou récente, due à une toilette plus jolie ou mieux portée que la vôtre? N'est-ce pas ce ressentiment qui vous porte à recevoir si gracieusement les porteurs des *on dit*, contre Mme ***? Ou ne serait-ce pas que vous n'avez pu lui pardonner de causer plus agréablement que vous? Ou bien encore, ne s'agirait-il pas du désappointement que vous avez éprouvé en vous apercevant qu'un personnage titré lui marquait un empressement que vous ambitionniez et dont vous vous jugez frustrée?

Mais allons!... Je veux bien admettre que vous soyez de bonne foi. Oui, c'est la morale seule qui vous guide, c'est la morale qui vous décide à admettre et à transporter les *on dit* qui viennent à vous. Vous ne tenez pas à être bonne, vous voulez vous montrer seulement juste. Dans ce cas, avant de vous faire la complice d'une vilaine accusation, n'y a-t-il pas lieu à l'examiner, à étudier sa vraisemblance? Ne craignez-vous pas d'agir comme ce juge qui condamnait un homme vêtu d'un habit gris, parce qu'une montre avait été volée par un individu qui portait un habit gris? Dans l'accusation que vous accueillez et que vous allez colporter, il doit y avoir sans nul doute quelques circonstances vraies, car le mensonge ne peut exister qu'à la condition de contenir une certaine dose, parfois homœpathique, de vérité; — privé de ce soutien, le mensonge ne saurait rester debout; il ne pourrait fournir la carrière qu'on lui demande et atteindre le but qu'on lui indique. Mais à quoi nous serviraient l'intelligence, et le jugement, et le cœur, si celui-ci ne pouvait nous éclairer de ses lueurs divines, tandis que l'intelligence et le jugement nous prêtent leurs lumières humaines? Le cœur affirme, — l'intelligence démontre, — le jugement confirme. Mais peut-être avez-vous peu de cœur, très-peu d'intelligence et pas du tout de jugement? Tout s'explique alors, et votre crédulité, et votre facilité à colporter les *on dit*.

Connaissez-vous un jeu qui consiste à former un cercle, à raconter tout bas à sa plus proche voisine une anecdote ou un fait quelconque? La personne qui vient de recevoir cette confidence est tenue de la répéter textuellement à son autre voisine; celle-ci la transmet plus loin dans les mêmes conditions. La dernière confidente, le dernier anneau de cette chaîne vivante, raconte à son tour, tout haut cette fois, le fait qui s'est transmis jusqu'à elle; il ne ressemble plus à ce qu'il était à son point de départ. Sa physionomie est complétement dénaturée par les additions, les retranchements, les embellissements dont on ne peut s'empêcher de le gratifier; chacun, sans même s'en rendre compte, l'a accommodé à sa guise, et lorsqu'on rapproche la version dernière de la version qui lui a donné naissance, on ne lui reconnaît plus qu'une bien fugitive ressemblance avec celle-ci.

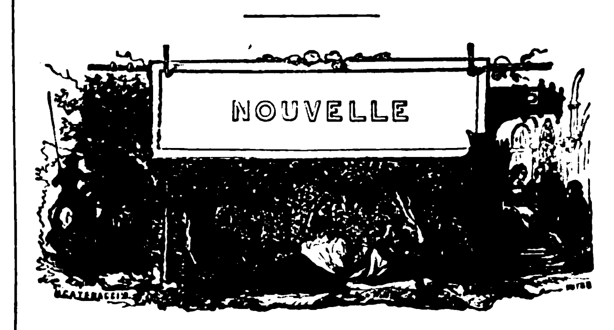
L'histoire de ce jeu est en raccourci l'histoire des *on dit*. On ne se borne pas en effet à propager ceux-ci tels qu'on les a reçus; on y ajoute tel détail qui semble mieux d'accord avec la vraisemblance, on retranche quelques petites circonstances qui diminuaient la gravité du propos; on fait, en un mot, la toilette du commérage et on lance celui-ci dans le monde, si bien accommodé, si grandi, si grossi, que les auteurs mêmes de ses jours ne peuvent plus le reconnaître, et que, le rencontrant dans cet accoutrement nouveau, dans un si bel état de prospérité, ils le traitent en étranger, et considèrent avec surprise ce nouveau-venu, qui vient appuyer leur mensonge et le confirmer en le présentant avec une nouvelle physionomie.

La croyance aux spectres s'est évanouie devant les clartés de l'instruction; fille de l'ignorance, elle reste reléguée dans le domaine surnaturel. Ne pourrait-on aussi conjurer cet abominable spectre sans nom, qui est représenté par les mots *on dit?* Quand le mensonge, la malveillance, la haine, les petites rancunes de la vanité humaine, quand les suggestions de l'intérêt personnel seront remplacées dans le cœur humain par la vérité, la justice, la bonté, l'amour du prochain, alors, mais alors seulement, nous verrons s'éteindre la puissance des *on dit*.

D'ici-là n'y aurait-il rien à faire? Les bons cœurs ne pourraient-ils se coaliser comme les méchants? Ceux-ci s'entendent par une sorte de franc-maçonnerie qui les révèle l'un à l'autre, et les unit dans les situations les plus opposées; sur quelque échelon qu'elle se trouve posée, une méchante femme trouvera toujours une femme méchante, prête à l'aider dans une entreprise venimeuse. Cette camaraderie ne pourrait-elle se répéter dans le cas opposé? La conscience épurée, éclairée, ne nous enseigne-t-elle pas que la charité ne peut se borner à l'aumône? Oh! oui! il serait bien facile de réduire la méchanceté à l'impuissance: il suffirait pour cela de prendre et d'observer l'engagement de ne jamais prononcer ces deux mots *on dit;* ils représentent probablement un mensonge, peut-être une calomnie, peut-être le déshonneur d'une personne estimable; ces probabilités, ces possibilités, ne sont-elles pas suffisantes pour épouvanter, pour avertir la conscience? Avant d'accueillir, avant de répéter une accusation portée par ce mystérieux *on dit*, demandez-lui sa signature; quand il ne peut ou ne veut la donner, repoussez-le avec le mépris que méritent les écrits anonymes, et ceux qui s'adonnent à ce genre de littérature. Si un *on dit* vous semble digne de remonter à sa source, essayez d'en retrouver l'origine; si vous ne pouvez la découvrir, tenez-le résolûment pour un menteur, pis que cela, pour un calomniateur. La vérité ne se cache pas; dans les circonstances où la justice doit prendre le pas sur la bonté, quand il s'agit de prévenir les entreprises de mauvaise foi, de flétrir un acte répréhensible, il n'est pas besoin de faire alliance avec *on dit*, car les honnêtes gens ne font pas usage de délations anonymes, pas plus que de lettres anonymes; ils avouent leurs paroles, parce qu'il n'en est point dont ils aient à rougir.

Vous le voyez, mes chères lectrices, il dépend de vous de porter un rude coup à tout ce qui est détestable: formez une sainte alliance qui cette fois méritera son nom; refusez votre appui à ces honteuses intrigues, à ces ignobles motifs, qui s'abritent sous les *on dit;* pour ruiner à jamais leur crédit il vous suffira de vous abstenir totalement de prononcer ces deux mots aiguisés et périlleux comme une lame empoisonnée. Si vous voulez bien former cette ligue, la *Mode illustrée* pourra être fière du service qu'elle aura rendu à l'humanité, car, ainsi que je vous l'ai déjà dit, tout est contagieux ici-bas, le bien comme le mal, et l'exemple que vous donnerez sera certainement suivi.

EMMELINE RAYMOND.



UNE FEMME ÉLÉGANTE.

Suite.

Tandis que les jeunes filles causaient ainsi, M. Faverot se rendait à son bureau. A onze heures précises il vit entrer François Gervais, qui l'aborda en lui tendant les deux mains.

« Vous savez ce qui m'amène? » dit le jeune peintre; « vous devez l'avoir deviné. Depuis que je suis venu à Paris pour y étudier l'art qui m'attirait invinciblement, vous avez été pour moi, à force d'indulgente amitié, presque un père; voulez-vous consentir à l'être tout à fait? Voulez-vous m'accepter comme gendre... m'adopter comme fils?

— Oui, mon ami, et avec la plus grande joie; mais êtes-vous sûr d'aimer Hélène? L'aimez-vous comme elle mérite d'être aimée? Avant de consentir à donner mon trésor, je voudrais du moins être certain qu'on l'apprécie à sa valeur.

— Soyez tranquille sur ce point; il n'est pas une seule des qualités fortes et aimables de votre fille qui ne me soit connue, qui n'ait pénétré jusqu'à mon cœur pour le soutenir ou le charmer. Oui, j'espère fermement qu'Hélène sera heureuse près de moi, et je suis certain d'être heureux avec elle; mais n'y a-t-il point d'obstacle de son côté?

— Je ne le crois pas, » répondit diplomatiquement M. Faverot, tout surpris lui-même de l'habileté soudaine qui se révélait en lui. « Je ne le crois pas, » répéta-t-il gravement, en s'imposant la cruelle obligation de voiler momentanément la vérité, qui aurait exigé une réponse plus affirmative. « Seulement il faut, mon ami, parler d'affaires plus positives. Je vous ferai remarquer que vous avez agi en sens inverse de la ligne de conduite suivie dans les circonstances où nous nous trouvons. Avant de demander une jeune fille en mariage, mon cher François, on s'enquiert du chiffre de sa dot; je n'ai que vingt-cinq mille francs, — mes seules économies, — à donner en dot à Hélène.

— C'est beaucoup plus que ce que je puis lui offrir, car je ne possède rien, » répondit François en souriant; « les seules économies que j'aie pu faire jusqu'ici sont représentées par une somme de quinze mille francs, placée au nom de ma mère; mais je gagne assez d'argent pour soutenir ma famille, et nous serons sages, je vous le garantis.

— Si Hélène s'en mêle, j'accepte votre garantie, » répondit M. Faverot en riant; « sinon, non. Vous avez un cœur excellent, mon enfant; et si ma fille se trouvait lotie d'une humeur dépensière et prodigue, je crois que vous n'auriez pas la force d'être sage pour deux.

— Raison de plus pour m'accorder bien vite la douce tutelle que je sollicite.

— Bien vite, bien vite.... Vous m'accorderez trois mois.

— Pourquoi cela?

— Je vais vous l'expliquer: si vous aviez eu un peu de fortune, mon cher François, je n'exigerais pas ce retard: mais, dans notre situation, je juge indispensable qu'Hélène passe ses derniers examens, et obtienne son diplôme avant de se marier. Ne faut-il pas prévoir tous les malheurs? Si vous veniez à lui manquer dans quelques années, si elle restait seule, chargée de pourvoir à son existence, peut-être à celle de ses enfants, ne faut-il pas qu'elle ait une profession? Croyez-moi, mon ami, on ne saurait trop multiplier les soutiens autour d'une famille, et là où il n'y a point de patrimoine, il faut qu'il y ait au moins la possibilité de se suffire par le travail. Je frémis toujours quand je vois un homme épouser une jeune fille ignorante, incapable de remplir les sérieux devoirs qui peuvent lui incomber, si le chef de la famille vient à faire défaut; que deviennent les enfants avec une mère qui ne peut suffire à les protéger, à les soutenir, à les élever?... Et que devient elle-même la jeune veuve qui ne saurait pas gagner son pain quotidien?

— Vous avez peut-être raison, » dit François en baissant la tête; « mais il est triste pour moi de recevoir un tel châtiment de mon imprévoyance. Si j'avais su résister à quelques entraînements, si j'avais eu la fermeté de refuser certains emprunts, qui, je le reconnais, ont presque toujours servi à alimenter l'oisiveté et le désordre de quelques parasites de mon atelier, je ne vous inspirerais pas aujourd'hui cette défiance, et je ne verrais pas

ajourner un bonheur que j'appelle de tous mes vœux.

— Mais non, mon cher enfant, vous ne m'inspirez aucune défiance; je me méfie seulement des événements que l'avenir peut nous tenir en réserve. Convenez que je serais un père bien imprévoyant si j'exposais ma fille à la bataille de la vie, sans lui donner au moins quelques armes défensives. Mieux eût valu pour vous que vous eussiez été un peu plus prévoyant et plus ferme; mais nous vous aimons tel que vous êtes.

— *Nous?* » interrompit François avec ravissement.

« Ai-je dit *nous?* Enfin, soit; je ne me dédirai pas, et je répéterai que nous vous aimons tel que vous êtes, avec vos défauts, lesquels représentent même des qualités à nos yeux; tant on a raison de dire que l'affection est aveugle!

— Laissez-moi vous embrasser, mon cher père!

— Oh! de grand cœur. Voyons; ce n'est pas bien long, trois mois? Il faut à peu près ce temps pour tous les préparatifs; pendant que nous nous en occuperons, Hélène continuera ses études, et dès que ses examens seront passés, je vous marierai. Est-ce convenu?

— Il le faut bien, puisque telle est votre volonté; mais vous parlerez à Hélène?... Je la verrai plus souvent pendant ces trois mois d'attente?

— Ceci me paraît raisonnable. Je parlerai à Mme de Laverdy, pour obtenir qu'Hélène vienne chaque dimanche à Paris; en lui faisant part de nos projets, son consentement n'est point douteux. Votre mère viendra-t-elle assister à votre mariage?

— Oh! non! je ne pense pas pouvoir l'y décider; elle désire depuis quelque temps me voir marié, et je ne vous cacherai pas que je lui ai souvent parlé d'Hélène, et qu'elle m'a toujours conseillé de la choisir pour femme. Quant à se déplacer, quant à quitter son village, le modeste cercle de ses habitudes et de ses occupations, il ne faut pas espérer qu'elle puisse y consentir.

— Eh bien! » dit M. Faverot, subitement devenu un peu rêveur, « quand vous serez marié, vous conduirez Hélène chez votre mère; je vous accompagnerai, pour essayer de voir mon frère, et nous réussirons peut-être, à nous tous, à vaincre l'indifférence qu'il me témoigne, et qui me semble si cruelle. »

Il ne se passa rien de nouveau jusqu'au jeudi de cette semaine. Ce jour-là, Mme de Laverdy ouvrait son salon, pour recevoir les visites de tous les parents de ses pensionnaires. M. Faverot, s'accordant à lui-même un congé bien étranger à ses habitudes laborieuses, se mit en route de grand matin. Il n'y avait encore personne dans le salon de Mme de Laverdy lorsqu'il y fit son entrée, et la bonne dame, très-surprise de cette visite insolite, se hâta d'apparaître pour connaître la cause d'une semblable infraction aux habitudes méthodiques de M. Faverot.

« Eh! mon cher Monsieur, » s'écria Mme de Laverdy, « qu'est-ce donc qui vous amène? Ce n'est point dimanche aujourd'hui; Hélène n'est point malade.....

— Je voulais causer avec elle et avec vous, sa seconde mère; je voulais vous dire.... vous faire part.... En un mot, Hélène va se marier.

— Vraiment?..... » répondit Mme de Laverdy d'un air radieux. « Qui donc a eu l'heureuse inspiration de deviner ce que vaut votre fille?

— Un jeune homme, notre ami, le plus digne et le plus excellent cœur; celui que j'aurais choisi, si j'avais été maître de choisir mon gendre: François Gervais, enfin

— Le peintre? Oui? Eh bien! je vous en fais mon compliment; c'est-à-dire, c'est à lui surtout que je fais mon compliment. Il y a donc encore des hommes sensés icibas? des gens qui ont à la fois du cœur et de la raison?...

— Oui, oui, Gervais a tout cela. Combien je suis heureux, ma chère dame! Ah! je ne craindrai donc plus de mourir, de laisser ma fille isolée, forcée peut-être de gagner sa vie chez des étrangers...

— Vous aviez..... vous avez osé avoir de semblables idées? Et moi, monsieur Faverot, vous me comptiez donc pour rien? Ne saviez-vous pas qu'Hélène aura, tant que je vivrai, un asile et une amie?... Tant que je vivrai... Mais il est vrai que je puis mourir; cette réflexion me raccommode avec vous. Et maintenant, vous voulez voir votre fille, sans doute? C'est bien, je vais vous l'envoyer, et je vous promets de ne point vous rejoindre avant une demi-heure au moins. »

Hélène fut mandée en effet au salon; elle y trouva son père, qui lui apprit tout ce que nous savons, ou plutôt qui lui confirma tout ce qu'elle pressentait. En peu d'instants M. Faverot acquit la persuasion qu'il ne s'était pas trop avancé en promettant à François Gervais le consentement d'Hélène.

« Travaille, mon enfant, » dit M. Faverot en terminant sa conférence; « dès que tu auras obtenu tes diplômes, le mariage aura lieu, et nous irons voir ta belle-mère..... peut-être ton oncle. »

Après lui avoir recommandé de garder sur ces projets le secret le plus absolu, même vis-à-vis de sa meilleure amie, M. Faverot revint allègrement à Paris.

Tous les dimanches, Hélène venait présider le dîner que l'on donnait rue Cassette. M. de Rovigny, instruit, en sa qualité de vieux et sincère ami, de la décision qui avait été prise, y applaudissait vivement, quoiqu'il eût, ajoutait-il, le cœur brisé par les refus qu'Hélène avait opposés aux propositions qu'il lui avait faites. « J'avais toujours espéré, » ajoutait-il, « que nous vivrions pendant quelque temps parmi des aveugles, incapables d'apercevoir tous les mérites de cette petite fée bienfaisante, et qu'un jour viendrait où, lasse de l'isolement, Hélène m'accorderait son consentement. Vaine espérance! Ce blanc-bec de Gervais s'est avisé d'avoir du discernement, chose improbable tout à fait; ces malheurs-là sont faits tout exprès pour moi! »

Les jours et les semaines s'écoulèrent, et, en s'amoncelant, produisirent enfin des mois. L'époque des vacances approchait; encore quelques jours et l'on y toucha. Hélène devait continuer ses études chez son père pendant quelques semaines encore; mais, ni son travail, ni ses nouvelles préoccupations, ne purent la décider à manquer à la promesse faite à son amie. Les deux jeunes filles furent emmenées par M. Faverot, et installées dans la chambre d'Hélène.

Celle-ci souffrait de ne pouvoir confier à Marguerite le projet qui la rendait si heureuse; mais sur ce point l'interdiction de M. Faverot avait été absolue. « J'ai bien souvent, » disait-il à sa fille, « constaté les inconvénients attachés à la divulgation des projets de ce genre, et je ne veux pas que tu les subisses; ton mariage sera annoncé quinze jours avant sa célébration. Or tu ne passes tes examens que dans trois semaines; apprends à te taire; c'est une bonne et salutaire étude. »

Marguerite fut bien heureuse de laisser enfin derrière elle le grand mur de la pension. Toute autre à sa place eût éprouvé quelques inquiétudes, car Mme de Laverdy l'avait prévenue que le correspondant de son oncle était gravement malade; mais l'insouciante jeune fille se livrait tout entière aux délices du changement; elle pria M. Faverot de la conduire au domicile de ce correspondant; il fut impossible de parvenir jusqu'à lui, car il était, dit sa servante, *à toute extrémité*..... Mais Marguerite n'accorda aucune attention à cette situation, qui pouvait devenir si grave pour elle. Elle avait eu le plaisir de traverser Paris au bras de M. Faverot; elle avait vu les splendides magasins des boulevards, étincelants de pierreries, ou bien offrant derrière leurs vitrines l'exposition des plus beaux tissus de Lahore, des merveilleuses étoffes de Lyon; enfin, elle avait recueilli sur son passage ces compliments, ces exclamations admiratives qui ne font jamais défaut à une jolie femme à Paris... et elle revint littéralement enivrée. Lorsqu'elle entra au salon, elle y trouva Hélène travaillant à un ouvrage de couture, en tête à tête avec M. François Gervais.

Les deux jeunes filles se retirèrent dans leur chambre pour procéder à quelques changements dans la toilette de Marguerite; et celle-ci questionna Hélène avec curiosité.

« Je croyais qu'une jeune fille ne recevait pas de visites quand elle était seule?

— En effet, » répondit Hélène avec un peu d'embarras; « l'usage le défend; mais M. Gervais est pour moi un camarade d'enfance; et mon père l'a autorisé à monter ici, même lorsqu'il n'y est pas.

— C'est singulier! Et puis comment se fait-il que ce jeune homme t'ait appelée *Hélène?* Il s'est repris, c'est vrai, pour dire *Mademoiselle Hélène;* mais enfin, il t'a appelée par ton nom, tout court.

— C'est encore une habitude d'enfance; depuis que j'ai grandi, il essaye de s'en corriger, il réussit même quand il y a du monde ici à me traiter cérémonieusement; mais quand nous sommes seuls, il m'appelle encore *Hélène*, comme le font M. de Rovigny et les autres amis de mon père.

— Il n'est décidément pas bien, M. Gervais.

— Tu trouves?... » répondit Hélène avec calme.

« Non. Quoiqu'il soit mince, il n'a pas l'air élégant; et puis, ce nom! Crois-tu qu'une femme pourra jamais se décider à s'appeler madame Gervais... comme une grosse fermière?

— Mais oui, » dit Hélène avec la même placidité souriante; « je suis persuadée qu'une femme à laquelle M. Gervais fera l'honneur de la demander en mariage acceptera ce nom avec reconnaissance. Tu es bien frivole, Marguerite!

— Oui, oui, je sais, c'est convenu. Est-ce que Mme de Laverdy t'aurait chargée de la suppléer pendant le temps que je vais passer loin d'elle? Est-ce que tu vas me répéter tous les sermons dont elle me gratifiait avec une prodigalité dont je l'aurais bien dispensée?

— Tu sais pourtant que ces avis sont dictés par le meilleur et le plus généreux de tous les cœurs; cette considération, fût-elle unique, devrait pourtant te décider à leur accorder quelque attention.

— Oh! ma chère Solidité, est-ce que tu vas te fâcher? prendre au sérieux les plaisanteries que m'inspirent la joie de me trouver près de toi, loin de la pension et des leçons? Laisse-moi m'égayer un peu, je t'en supplie; laisse-moi me dilater, respirer..... Tu me trouveras plus docile dans quelques jours, mieux disposée à accueillir avec componction tes sages exhortations. »

Et Marguerite donna un petit coup de peigne à ses bandeaux; elle ramena autour de son front quelques cheveux follets qui frisaient énergiquement, et se composa instantanément une coiffure pleine d'originalité et de grâce; elle possédait au plus haut degré le talent de varier indéfiniment le caractère de sa physionomie, et trouvait, d'instinct, les dispositions qui lui étaient les plus seyantes.

Les deux amies revinrent au salon; elles entendirent, avant d'entrer, la voix retentissante de M. de Rovigny. François Gervais dînait presque chaque jour avec M. Faverot, et celui-ci multipliait ses invitations à M. de Rovigny, afin de laisser aux fiancés toute liberté pour causer ensemble. Malheureusement cette combinaison ingénieuse se trouvait déjouée par la présence de Marguerite, et M. Faverot se disait en ce moment même, avec quelque humeur, qu'il aurait mieux fait de résister au vœu exprimé par sa fille.

M. de Rovigny se montra fort empressé pour la belle créole; il s'occupa tant d'elle, et l'occupa si bien, qu'Hélène et François purent poursuivre de longues conversations en *aparté*, sans que la nouvelle venue leur accordât la moindre attention. Cette habile manœuvre eût pour résultat de rasséréner l'humeur de M. Faverot.

EMMELINE RAYMOND.

(*La suite au prochain numéro.*)



N° 56,566. *Puy-de-Dôme*. On coupe, on coupera longtemps toutes les jupes en *pointes;* toutes ces indications ont été données et ne peuvent figurer à cette place, sans envahir au profit d'une seule abonnée tout l'espace réservé aux renseignements. Nous n'envoyons pas de patrons autres que ceux publiés dans le journal; si les manches seules de ce corsage se trouvaient sur cette planche, c'est parce que le corsage lui-même avait paru précédemment. Nous n'avons jamais obligé nos abonnées à faire leurs vêtements sans patrons, car nous prodiguons au contraire tous les genres de patrons, en dépassant même nos engagements. — *N°* 3,714; *Suisse*. Voir l'article *Modes*. — *N°* 12,057, *Vendée*. Cela sera fort joli et tout à fait à la mode. Faire le corsage décolleté en mousseline blanche, plissée, le porter avec un corselet à bretelles, vert, comme la garniture. Fleurs roses pour coiffure. — *N°* 45,714, *Loiret*. Quelle charmante et trop flatteuse lettre! Cela a été fait en partie, car plusieurs de ces articles se trouvent dans les volumes de la *Bibliothèque des mères de famille;* les autres seront aussi réunis en volume. — *N°* 3,915, *Italie*. Merci aussi mille fois à notre abonnée italienne. La forme du bournous n'est pas assez *deuil*. En France on porte *universellement* un châle long en cachemire noir, quand on est en deuil. — *N°* 14,875, *Italie*. Nous publions sans cesse des dessins de tapisserie, parmi lesquels on trouvera ce que l'on désire. Je dois prévenir notre abonnée que l'on ne recouvre pas des meubles avec du crochet tunisien; cela est trop gros pour être vu de près, et pas assez solide pour être tendu et cloué. — *Alba, Italie*. La photographie coûte 1 fr. 25 cent. L'affranchissement pour l'Italie est de 40 cent. On voit que la somme que l'on a envoyée est loin d'être suffisante. — *N°* 63,009, *Saône-et-Loire*. Je ne connais pas ce genre d'amazone; s'adresser à un tailleur. — *N°* 27,371, *Indre-et-Loire*. Dans les articles consacrés aux *Livres*, j'indique ceux qu'une jeune fille peut lire; quand cette indication ne s'y trouve pas, il faut s'abstenir de ces livres. Voir les précédents articles. Peut-être pour l'alphabet, mais non immédiatement. Merci pour cette aimable lettre. — *N°* 58,882, *Lot*. On recevra des coiffures et des bonnets-coiffures, entre autres dans une prochaine livraison des *Patrons illustrés;* il n'y a pas de magasins spéciaux de ce genre. — *N°* 56,570, *Oise*. On ne porte jamais des robes *piqué* en hiver, et l'on ne fait plus de talma pareil à la robe. Il nous est impossible en ce moment, où l'on s'occupe de préparer les patrons de manteaux et les toilettes d'hiver, de publier des patrons de layettes; quant aux robes et corsages, on en trouve dans tous nos numéros, et sur toutes nos planches. Nous avons également publié un grand nombre de plateaux de lampes. On porte autant de voilettes courtes que de voiles longs. Le journal est très-fier des services qu'il rend, et sa rédactrice très-heureuse de la sympathie qui lui est témoignée. — *N°* 6.349, *Finistère*. Les toques de feutres ne peuvent convenir que pour les promenades à cheval et pour les chasses; on n'en porte pas l'été, parce que le feutre est incompatible avec cette saison, et l'on ne porte pas en hiver des chapeaux de ce genre, à moins d'être une petite fille. Le gilet ne peut suffire à lui seul, il doit être accompagné d'une veste. Mieux vaut donc adopter des corsages en nansouk, ou bien en cachemire. — *N°* 3,167. *L. B.* Les dentelles de Chantilly, de couleur, peuvent servir pour garnir des robes de bal, ou de soirée. M. Renouard, rue du Dragon, 19. Les bottes ne sont nullement indispensables et ne préservent pas les pieds mieux que les bottines. S'adresser à Wolf, cordonnier, rue du Vieux-Colombier, 7.

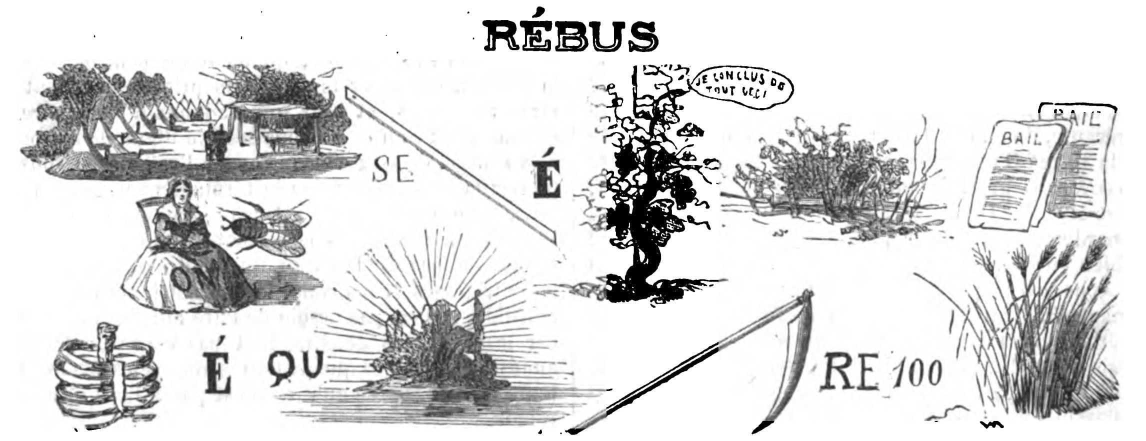
Explication de la Charade.

Le mot de la Charade insérée dans notre dernier numéro est: *Dé-lit*.

Le Directeur-Gérant: W. UNGER.

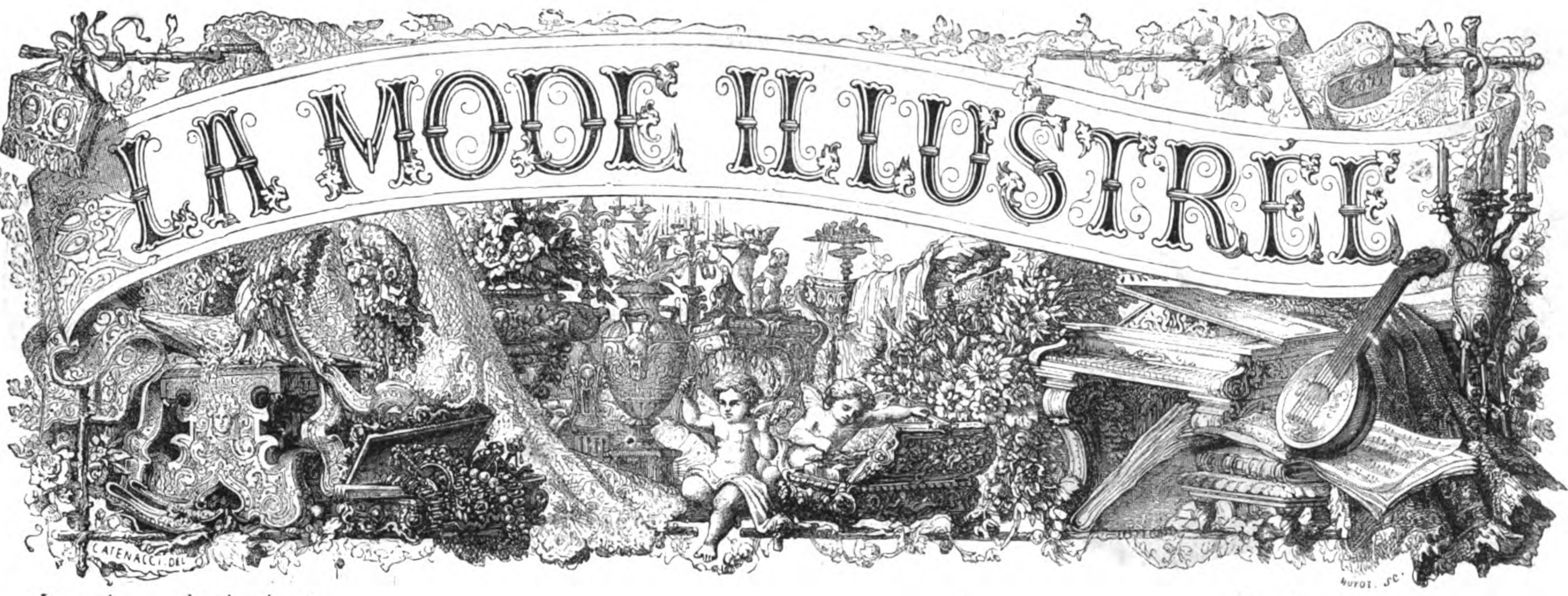
Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS. — L'égoïsme tue la grandeur d'âme.

N° 42. SIXIÈME ANNÉE. Dimanche, 15 octobre 1865.



Le numéro, vendu séparément, **25 centimes.** AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 80 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, **50 centimes.** AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

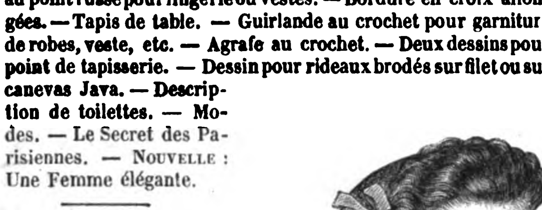
CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cᵉ, sera considérée comme non avenue. — On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 13, Bedford Street, Covent Garden, W. C. —



Veste Gulnare.

Ce modèle est fait en cachemire rouge, et garni de rubans étroits (genre oriental); celui qui est placé sur l'extrême bord est terminé d'un côté par une frange ayant un demi-centimètre de largeur, qui dépasse la veste. Les devants de la veste sont arrondis et légèrement ondulés, les manches sont à jockey, le dos forme deux *pattes* à son extrémité. La doublure est en soie blanche.

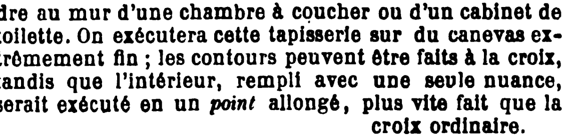
On peut aussi exécuter cette veste en taffetas ou bien en cachemire blanc, violet ou gros bleu.

Dessin de tapisserie

POUR PORTEMANTEAU OU COUSSIN ROND.

On fait actuellement des portemanteaux fort élégants, et nous plaçons sous les yeux de nos lectrices ce modèle nouveau.

Il est de forme ovale, et se compose d'un cadre en bois noir, garni de deux *grandes* et de quatre *petites têtes* ayant chacune au centre un bouton plat en cuivre doré. Au milieu se trouve une tapisserie dont nous publions le dessin, lequel pourra aussi servir pour coussin de canapé ou tabouret de pieds. Deux anneaux sont posés derrière le portemanteau, pour le suspendre au mur d'une chambre à coucher ou d'un cabinet de toilette. On exécutera cette tapisserie sur du canevas extrêmement fin ; les contours peuvent être faits à la croix, tandis que l'intérieur, rempli avec une seule nuance, serait exécuté en un *point* allongé, plus vite fait que la croix ordinaire.



Dessin au point russe

POUR LINGERIE OU VESTES.

On sait que le point *russe* se compose d'un point pour chaque *trait* du dessin ; lorsqu'il s'y trouve une ligne un peu prolongée, on fait tous les points à peu près d'égale longueur, et comme si l'on exécutait une couture à *points arrière*.





VESTE GULNARE.

On fait le point russe en coton, ou soie de cordonnet, ou laine fine.

Bordure en croix allongées.

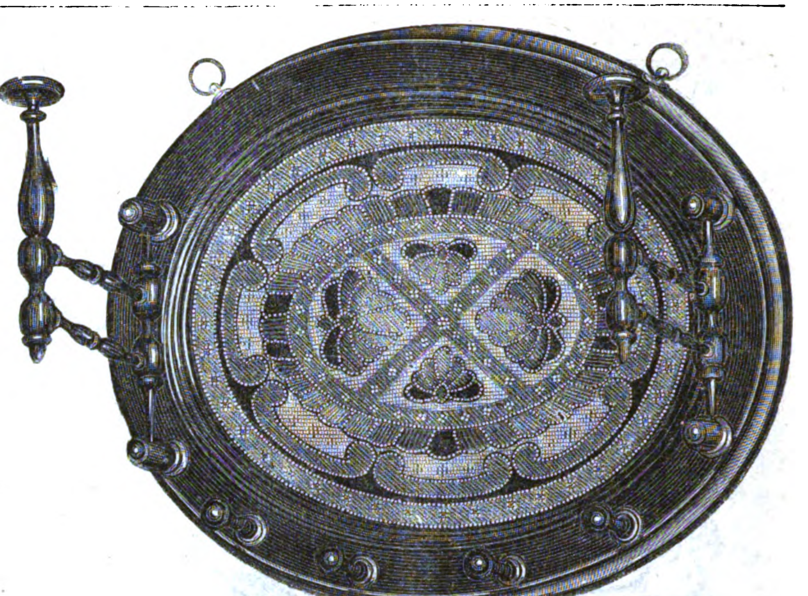
On emploiera cette bordure pour garnir des tapis de table faits en reps, drap ou velours de laine. On l'exécute sur du canevas avec quatre nuances d'une même couleur, bronze (la plus claire en soie), ou grises, ou nuance fauve; on la coud autour du tapis, à 4 centimètres de distance de son bord inférieur.

Comme l'indique notre dessin, les croix sont faites sur deux fils en largeur et quatre fils en hauteur ; elles sont *contrariées*, c'est-à-dire que la croix succédant à celle que l'on vient de faire se commence au milieu de celle-ci. Cet *enchevêtrement* a pour résultat de *fondre* les nuances plus harmonieusement qu'on ne peut le faire avec la croix ordinaire. Les différentes teintes du dessin indiquent la différence des nuances.

Tapis de table (application).

MATÉRIAUX : Drap en reps brun foncé et de plusieurs couleurs vives; soies d'Alger de plusieurs couleurs; perles d'acier de moyenne grosseur ; perles noires; mignardise (ou galon) en soie noire.

Ce tapis est l'un des plus jolis que l'on puisse faire en ce genre. Le fond est un carré long en drap brun, un peu arrondi aux quatre coins et orné, à ces coins, d'une palme en broderie orientale. Au fond se rattachent :



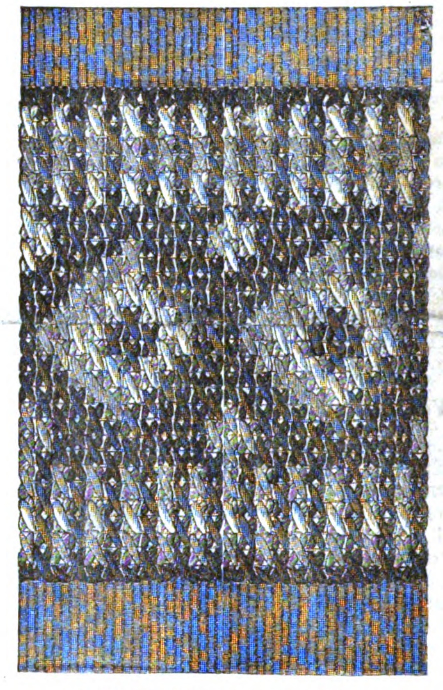
PORTEMANTEAU.

1° une bande de drap vert ayant 3 centimètres de largeur; 2° une bande de drap brun ayant 3 centimètres 1/2 de largeur, brodées l'une et l'autre, et séparant le tapis du volant qui lui sert de garniture. Ce volant se compose de bandes perpendiculairement réunies, et alternativement vertes, — rouges, — brunes, séparées l'une de l'autre par une bande blanche plus étroite; toutes sont ornées de fleurettes de drap *appliquées*, de points d'*arêtes* et de *points russes*, comme l'indique le dessin en grandeur naturelle.



POINT RUSSE.

La palme placée à chaque coin est en drap blanc au milieu, rouge à droite, verte à gauche, découpée tout autour et cousue avec des perles d'acier. Les petites fleurs encadrant ces palmes sont pareilles à celles de la *bordure en grandeur naturelle*, c'est-à-dire découpées en drap de couleur vive, ornées au milieu d'une étoile faite avec de la soie de couleur différente et tranchante, et d'une perle d'acier. Les branches sont faites mi-partie avec de la soie verte chinée, mi-partie avec de la soie blanche au point d'arêtes et au point russe. La broderie des deux bandes qui encadrent le fond, et sont légèrement *soutenues* aux quatre coins, est indiquée par un dessin spécial. Les *points russes* qui réunissent deux bandes sont faites avec de la soie d'Alger jaune, les points plus foncés qui s'y rattachent, en soie rouge. Les petites étoiles de la bande verte sont en soie rouge, les points plus clairs en soie blanche. Les branches qui se trouvent au milieu de la bande brune sont vertes, et entourent une fleurette découpée en drap rouge, — bleu, — violet, — rose, — orange, la couleur variant pour chaque fleurette.

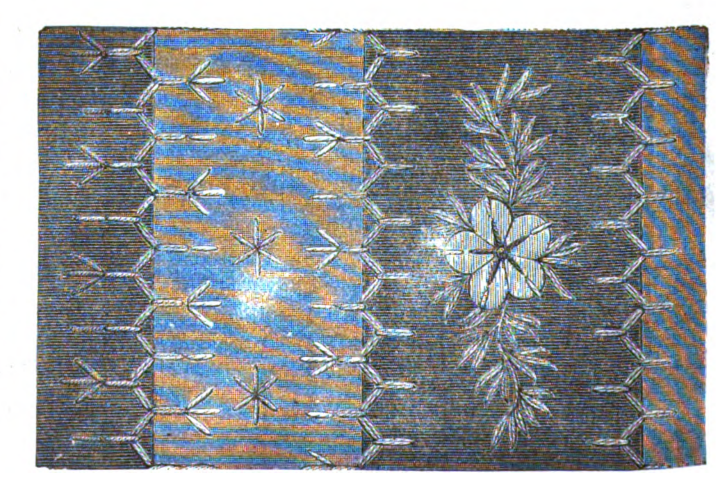


BORDURE EN CROIX ALLONGÉES.



POINT RUSSE.

Les bandes perpendiculaires réunies pour former le volant peuvent aussi servir pour lambrequin de cheminée, d'étagère, de portières, de rideaux; la plus longue, — celle qui est pointue, — a 21 centimètres de longueur; on les coupe d'après la largeur de notre dessin en grandeur naturelle, alternativement vertes, rouges, brunes, en les séparant par des bandes blanches qui ont chacune 15 centimètres de longueur; ces bandes sont d'abord cousues ensemble, puis l'on exécute au point *russe*, avec de la soie jaune, les deux *coutures*, qui encadrent de chaque côté la bande blanche, sur laquelle on pose ensuite des fleurettes en drap brun, fixées avec une perle d'acier et de la soie jaune; sur les bandes rouges les fleurettes sont brunes, — rouges sur les bandes brunes, — blanches sur les bandes vertes. Le bord inférieur est garni d'une *mignardise* ou petit galon à jours, en soie noire. A chaque coin, ce volant est légèrement soutenu; pour le rattacher au tapis, on procède comme pour la réunion entre elles des bandes du volant.



BORDURE EN GRANDEUR NATURELLE DU TAPIS DE TABLE.

DESSIN DE TAPISSERIE POUR PORTEMANTEAU OU COUSSIN ROND. — ▪ Jaune d'or. ▪ Gris acier. ▫ Blanc. ▪ Noir. ▫ Bleu. ▫ Vert très-clair. ▫ Vert moins clair. ▪ Vert de nuance moyenne. ▫ Vert foncé. ▪ Vert plus foncé. ▫ Rouge clair. ▫ Rouge moins clair. ▪ Rouge de nuance moyenne. ▫ Rouge foncé.

Guirlande au crochet

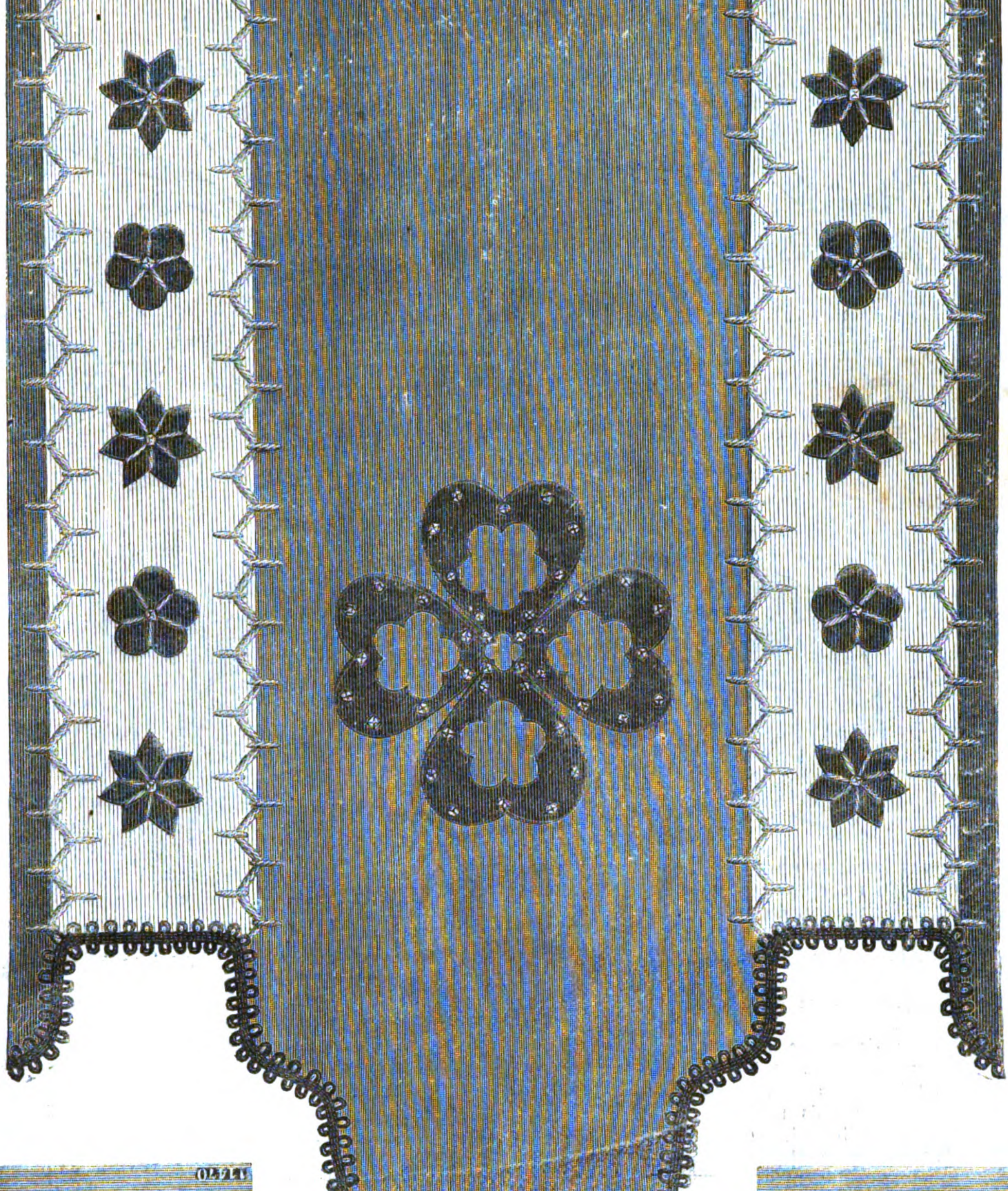
POUR GARNITURE DE ROBES, VESTES, ETC.

MATÉRIAUX : Soie de cordonnet ou coton blanc.

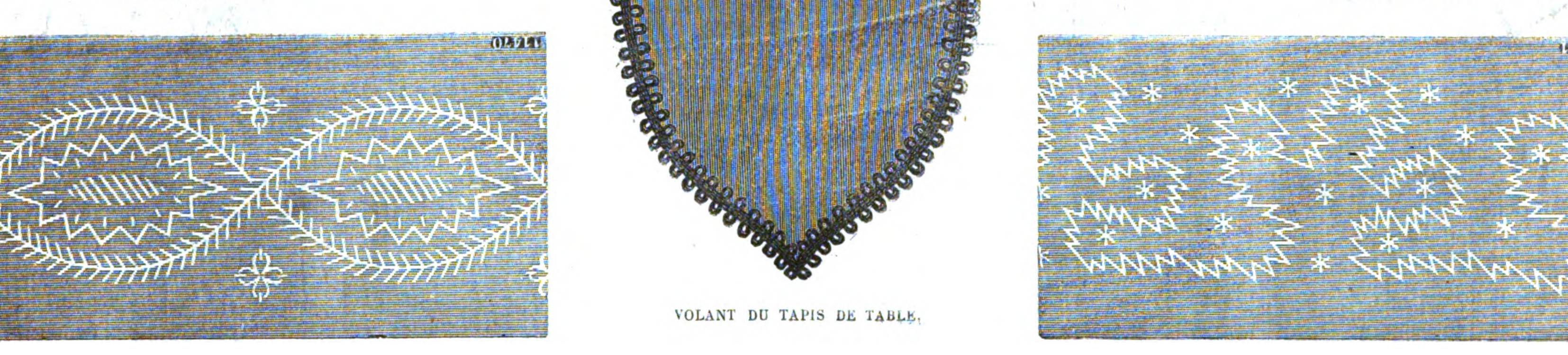
Selon la saison à laquelle appartient la robe ou la veste qui doit être garnie avec cette guirlande, on emploiera pour la faire de la soie ou du coton blanc. Pour toutes les robes et vestes d'hiver, on peut choisir de la soie noire, mais nous conseillons de la faire couleur sur couleur, c'est-à-dire gris sur du gris, — brun sur du brun, etc.

Chaque feuille est faite isolément avec sa tige; la tige principale, ployée régulièrement sur elle-même, est faite aussi isolément.

Pour chaque feuille on fait une chaînette de 9 mailles sur lesquelles on revient en faisant 8 mailles-chaînettes; autour de cette nervure on fait 6 tours de mailles simples, et dans le milieu de chaque tour, c'est-à-dire à la pointe de la feuille, on fait toujours, dans une seule maille, 2 mailles séparées par une maille en l'air; sur l'extrémité opposée (côté inférieur de la feuille), on augmente fréquemment, pour arrondir cette extrémité. Le 6e de ces tours doit se composer de 36 mailles environ; quand il est terminé, on fait 3 mailles en l'air, sous lesquelles on passe une maille, puis alternativement, une bride, — 2 mailles en l'air, sous lesquelles on passe une maille; à la pointe, on ne passe aucune maille entre les 3 brides supérieures. Sur chacune des 4 ou 5 dernières mailles du tour précédent, on fait une maille simple, mais avant, 3 mailles en l'air; viennent ensuite 2 tours de mailles simples en continuant l'augmentation. A la fin du dernier tour on fait 10 mailles en l'air, sur lesquelles on fait encore deux tours, ce qui forme la tige; dans le dernier de ces tours on diminue une ou deux fois pour courber la tige, et l'on veille à ce que les feuilles ne se trouvent pas toutes sur le même côté. Pour tige principale on fait une chaînette ayant la longueur voulue pour la guirlande, en tenant compte des *bouclettes* formées par cette tige; sur cette tige on fait deux tours de mailles simples, on forme, d'après le dessin qui est en grandeur naturelle, les *boucles* dirigées tantôt d'un côté, tantôt du côté opposé. On fixe ces boucles par quelques points, puis on coud les feuilles sur cette tige principale.

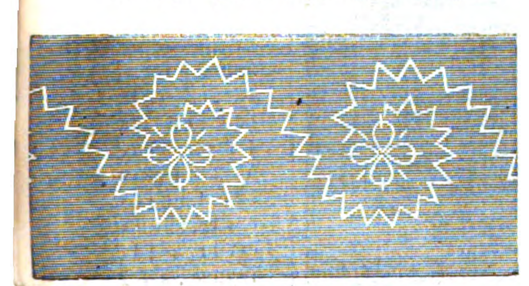


VOLANT DU TAPIS DE TABLE.



POINT RUSSE.

POINT RUSSE.



POINT RUSSE.

Agrafe au crochet.

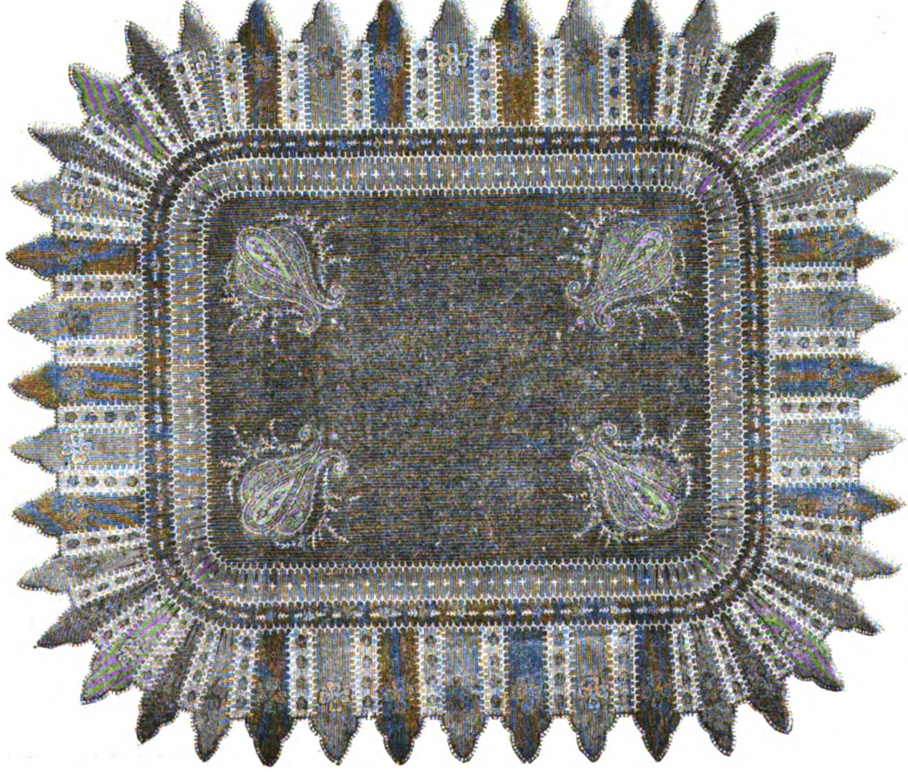
Pour exécuter cette agrafe qui servira pour garniture de robes (on peut disposer un certain nombre de ces agrafes en guise de boutons, depuis le col jusqu'au bord inférieur de la robe) et pour ornement de vestes, on prépare deux feuilles semblables à celles qui viennent d'être expliquées pour la guirlande. On prend ensuite deux boutons de bois en forme d'olives, on les recouvre avec des mailles simples très-serrées, puis on attache à ces boutons deux bandes faites comme la tige principale, et disposées comme notre dessin l'indique. On coud une feuille sous chaque bouton.

Deux points de tapisserie

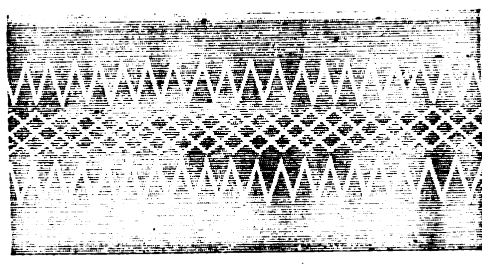
POUR PANTOUFLES, SACS, TABOURETS, ETC.

No 1. On l'exécute sur du canevas à fils non divisés avec de la laine noire et de la soie d'Alger rouge. Le dessin représente le travail mi-partie terminé, — mi-partie en voie d'exécution. Les grandes croix noires sont faites en biais, chaque point sur trois fils; dans les carrés qu'elles forment, on exécute une croix en ligne droite sur six fils en carré. Au centre on place une perle blanche en cristal.

No 2. Il se compose de point *natté* et de croix. Le premier est formé de points faits sur six fils en hauteur et en largeur, posés de telle sorte que deux de ces points se trouvent *au-dessus*, dans une direction, les deux points suivants au-dessous dans la direction opposée. On suivra les indications du dessin, qui montre le brin avec lequel on va faire le point suivant non encore *tiré*. On pique l'aiguille dans l'espace désigné par une petite croix, on la tire de dessous en dessus, deux fils plus loin, et l'on fait le point suivant dans la même rangée de trous du canevas où se trouve le brin, mais deux fils plus loin. Le fond en croix est fait avec de la laine noire, encadré de soie jaune et orné au milieu avec une étoile au point russe de même soie. La natte est faite en laine rouge. On répète alternativement les deux rayures.



TAPIS DE TABLE.

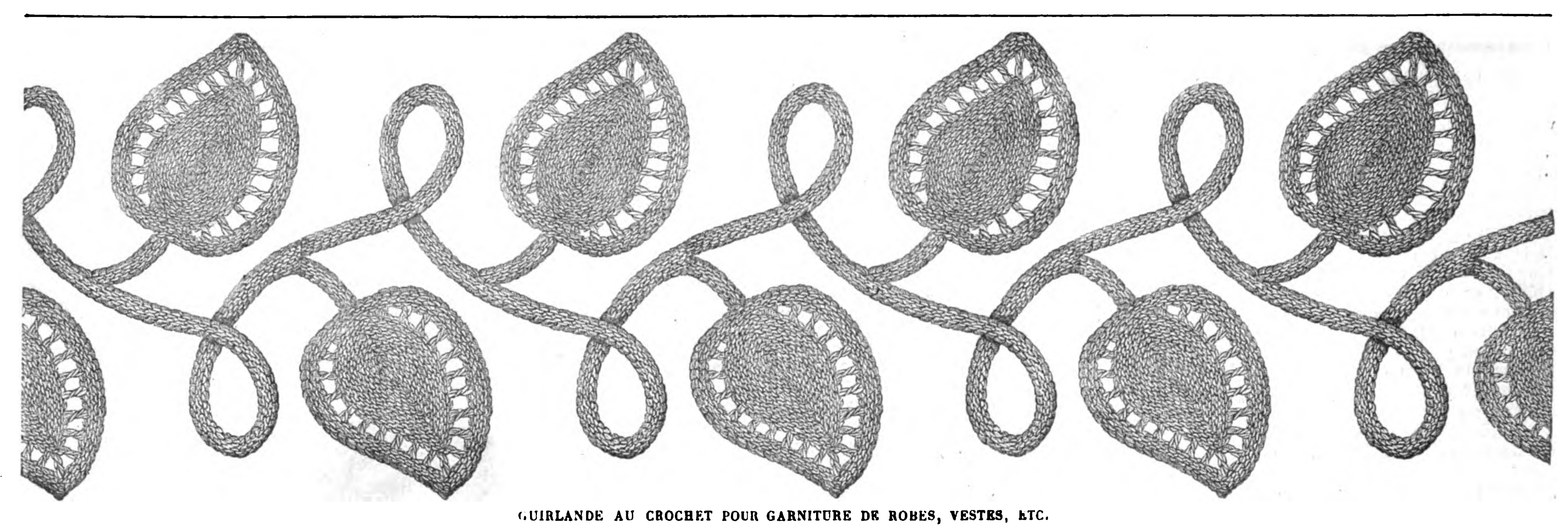


POINT RUSSE.

Dessin pour rideaux

BRODÉS SUR FILET OU SUR CANEVAS JAVA.

Ce dessin servira pour rideaux ou pour tapis de table, exécuté en canevas Java; dans ce dernier cas, on le brodera à la croix ordinaire avec de la laine blanche, — ou bleue, — ou rouge, et, pour rehausser l'effet, on encadrera tous les contours à *points arrière*, avec de la



GUIRLANDE AU CROCHET POUR GARNITURE DE ROBES, VESTES, ETC.

AGRAFE AU CROCHET.

soie d'Alger rouge, — ou jaune, comme l'indique le dessin qui représente l'étoile encadrée.

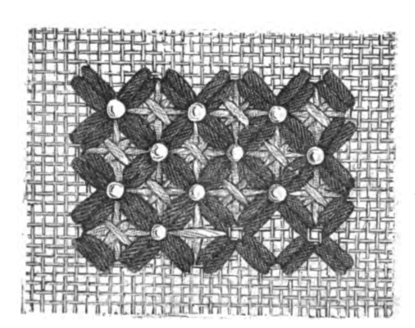
Un tapis fait sur du canevas Java ne doit pas être plus grand que la table qu'il est destiné à recouvrir. On le double de taffetas ou de percaline, on le borde avec une ganse ronde formant un trèfle à chaque coin.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

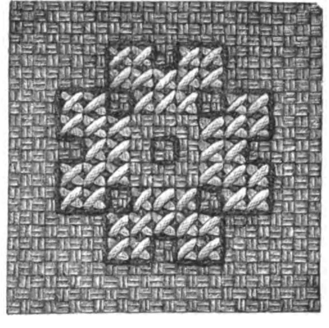
Robe en poult-de-soie violet. La jupe est bordée avec une large bande de velours de même nuance, sur laquelle se croisent des entre-deux en guipure Cluny, retenus par des boutons en nacre blanche. Paletot court pareil à la robe, sans aucune garniture, simplement orné de larges boutons en nacre. Chapeau en crêpe violet, garni de marguerites violettes de plusieurs tons. Grand voile de crêpe violet. Lingerie garnie de guipure Cluny. Gants en peau de Suède.

Robe de moire antique blanche, bordée, au-dessus du très-large ourlet de la jupe, avec trois rouleaux de moire blanche entre lesquels serpentent des guirlandes formées de fleurs de grenade. Un quatrième rouleau également en moire, est placé en dents aiguës, au-dessus des précédents rouleaux; il est accompagné d'une guirlande de fleurs de grenade. Corsage décolleté. Berthe en guipure Cluny, bordée de fleurs de grenade, formant une grappe par devant. Manches très-courtes, ornées de fleurs.

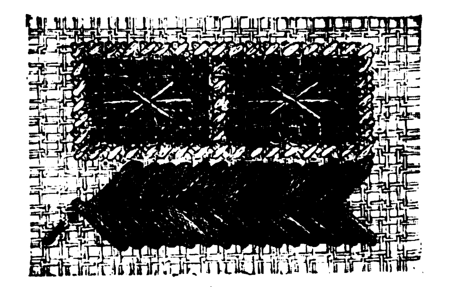
Coiffure à l'antique. D'étroits cordons de fleurs de grenade remplacent les bandelettes. Longues boucles d'oreilles en corail. Collier assorti. Bournous en flanelle rouge et blanche, doublé de cachemire rouge et bordé de frange lama; de longs glands lama ornent l'encolure du capuchon de cette sortie de bal.



N° 1. — POINT DE TAPISSERIE.



ÉTOILE ENCADRÉE, DESSIN POUR CANEVAS JAVA.



N° 2. — POINT DE TAPISSERIE.

MODES.

Malgré la prolongation inespérée des beaux jours, il faut bien s'occuper un peu des toilettes de l'hiver prochain. Parlons d'abord des étoffes. J'ai sous les yeux une collection d'échantillons qui m'a été adressée par les *Magasins du Louvre*, et je vais les décrire.

La description sera assez sommaire en ce qui concerne les dessins. On ne porte plus que des rayures, uniquement des rayures; on les varie autant que possible, mais on ne s'en écarte pas. Voici d'abord la rayure très-large (6 ou 7 centimètres) en toute couleur, unie au noir; cela s'appelle l'*Épingline*. C'est une sorte de gros grain en laine, coûtant de 4 francs 90 centimes à 5 francs 90 centimes le mètre. Le plus joli est noir et violet. Vient ensuite la rayure noire, aussi large que la précédente, mais coupée par une belle rayure satinée, d'un centimètre de largeur; c'est le drap de Paris, satiné, qui existe en toute couleur unie au noir. Ces couleurs sont superbes sur ces échantillons. Les bleus, les violets, les verts, ne ressemblent plus du tout à leurs devanciers; ils ont à la fois l'éclat, la solidité et la pureté de ton.

Parmi les robes de demi-toilette que je préfère, figure au premier rang la cretonne de laine noire ou gris foncé, ou brune à rayures, dont le prix est de 1 franc 50 c. à 3 francs 50 c. L'une de ces cretonnes est brune; la rayure, assez étroite, est de nuance mode, très-pâle, encadrée d'un filet noir. Cela paraît assez terne quand on la décrit; quand on la déploie on s'aperçoit que

10,380

DESSIN POUR RIDEAUX BRODÉS SUR FILET OU SUR CANEVAS JAVA.



Gilquin fils imp.

LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal 56, Rue Jacob Paris

Toilettes de M.elles RABOUIN 67, r. N.ve des P.ts Champs.

cette cretonne compose une robe ayant une distinction tranquille, que l'on ne trouverait pas en beaucoup d'étoffes à grand fracas de teintes. Une autre cretonne est noire, à raies orangées, — très-jolie aussi ; — une autre grise à raies noires. Je ne vous parle pas de toutes les combinaisons de cretonnes noires à raies blanches, rapprochées ou espacées, larges ou fines, simples ou doubles, parce que je craindrais de m'abandonner à une préférence que je combats, pour l'empêcher de devenir trop exclusive. Le fait est que rien ne me semble préférable au mélange du noir et du blanc. Je puis avouer ce goût puisqu'il est devenu universel, si l'on en juge par la quantité d'étoffes noires et blanches que l'on a préparées pour l'hiver prochain. Après la raie blanche, c'est la raie *orangée* que je préfère ; c'est aussi une teinte commode pour les chapeaux, bonnets, rubans, etc.; toutes les couleurs peuvent s'allier à cet *orangé* qui est une sorte de maïs foncé. Voici du *Biarritz*, dont le prix est de 2 francs 95 centimes. Le fond gris est un peu chiné; la raie est noire. Puis de la *coteline* noire à raies blanches satinées, coûtant 4 francs 50 centimes; une popeline d'Irlande noire, traversée par de fines rayures blanches, réunies par six, et qui est décidément ma robe de prédilection; des *granités* simples ou bien à étincelles, charmante étoffe imitant la soie, coûtant de 2 francs 95 centimes à 5 francs 50 centimes; des *Valencias* dont les teintes sont très-belles, à 6 francs 75 centimes; des *draps d'or* et *d'argent*, mélange de laine brune et de soie dorée, ou de laine noire et de soie argentée, à 4 francs 90 centimes ; — des *cailloutés* en brun, violet, gros bleu, à 5 francs 50 centimes et 5 francs 90 centimes: une autre jolie étoffe non encore nommée, offrant de capricieux dessins noirs sur fond argenté, ou gros bleu, ou violet vif; des *Knickerbocker*, à 2 francs 90 centimes, parfaits pour habiller les petits garçons; des *Lindsay* unis ou chinés, ou bien à rayures satinées, à 3 francs 90 centimes et 5 francs 50 centimes, et enfin des *Diagonales*, à 5 francs 50 centimes et 6 francs 75 centimes. Cette fois les rayures très-fines sont disposées en biais et fort rapprochées; le tout produit un effet charmant. Et les *Windsay?* Je ne puis les oublier, car leur famille est nombreuse et intéressante ; ils coûtent 5 francs 50 centimes.

Pour faire une robe simple, en étoffe de laine ayant, comme celle que nous venons d'indiquer, 80 centimètres de largeur, on emploiera 10 mètres; pour une jupe et un paletot, 12 mètres ; pour la jupe, le corsage et le paletot, 14 mètres.

Je n'ai pas fini, car voici encore un paquet d'échantillons. Ceux-ci sont en soie : toujours des raies, seulement des raies, mais quels beaux tissus, à la fois épais et souples; quelle vivacité de teintes, et comme la mode doit remercier la chimie qui a bien voulu travailler pour elle et lui découvrir des teintes riches et solides! L'orangé et le noir, le pourpre, le groseille, le vert, le maïs, le bleu, le violet, tout cela raye les fonds noirs en groupes séparés ou rapprochés. L'orangé convient aux femmes *sérieuses*, par âge ou par goût. Ni l'orangé, ni le maïs, ne doivent être choisis pour les jeunes filles ; elles doivent prendre du groseille, du bleu, du vert, du blanc et noir; le noir sur brun est aussi trop austère pour leur âge. Cette combinaison est réservée aux femmes qui ne sont plus jeunes, ou bien aux toilettes *négligées* des jeunes femmes.

E. R.

V.

LE SECRET DES PARISIENNES.

Il est sans doute des Parisiennes de toutes sortes. Les unes peuvent dépenser beaucoup d'argent pour leur toilette, et ne s'arrêtent guère aux détails minimes indiqués dans les articles qui portent le titre placé en tête de ces lignes. D'autres ne peuvent dépenser autant d'argent que les précédentes, mais emploient néanmoins des sommes tout aussi considérables, en vertu d'un *secret* qui, cette fois, est celui de la comédie, et peut se résumer en deux mots : dettes et ruine. Celles-ci sont des têtes faibles, des caractères vaniteux. Quelques publications, payées pour exciter à la dépense, leur répètent sans cesse qu'une femme ne peut être belle et élégante, qu'à la condition de prendre ses robes chez Mme A, ses coiffures chez Mme B, sa chaussure chez Mme C, ses cosmétiques chez Mme D; or Mmes A, B, C et D payent ces recommandations fort cher, et sont bien forcées, pour récupérer les frais causés par les réclames, de hausser encore le prix des objets qu'elles vendent: de là des notes considérables. Une troisième classe de Parisiennes a conservé intactes les traditions de toilettes qui jadis étaient en vigueur à Paris ; elles savent être élégantes à peu de frais, et remplacent la dépense par l'habileté: c'est la classe que nous étudions au profit de nos abonnées, parce qu'elle mérite d'être citée et imitée comme un bon exemple.



EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

Robe de forme princesse, en poult-de-soie antique violet. La garniture se compose d'entre-deux en dentelle noire, bordés de chaque côté de dentelle étroite ; boutons en jais noir ; agrafes en jais noir.

Toilette de dîner. Jupe en taffetas blanc garnie avec trois volants, dont le dernier est surmonté d'une rangée de grosses perles d'or. Robe à queue, en moire verte bordée de velours vert et brodée de perles d'or; pans de velours, au bas du corsage décolleté ; torsade en ruban vert et perles d'or, relevant la jupe de taffetas blanc.

En cette saison, la Parisienne songe à préparer ses toilettes d'hiver, sans se presser cependant ; elle sait qu'au renouvellement de chaque saison, on voit apparaître un grand nombre d'objets dont la durée est éphémère. Chaque industrie fait, à cette époque, des tentatives bien diverses : quelques-unes disparaissent sans laisser de traces ; les autres ont une destinée plus prospère et se transforment en mode universelle. Le moment actuel est en effet celui où se produisent les oscillations de la mode ; son mouvement n'est pas encore définitivement réglé, et les femmes prudentes laissent passer cet *équinoxe*, qui bouleverse toute règle et soulève beaucoup de contradictions.

En faisant usage d'un peu de réflexion, d'un peu de sagacité, en appelant l'expérience à son aide, on peut cependant prévoir jusqu'à un certain point les destinées diverses qui sont réservées aux créations de la mode. Quelques-uns des objets qui paraissent n'ont pas d'autre origine qu'un caprice..... Mais, lorsque l'économie peut y trouver son profit, ce caprice se *solidifie*, passe dans les habitudes et règne parfois assez longtemps. C'est l'économie qui a fait la fortune des teintes neutres, parce qu'elles s'accommodent de l'alliance de toutes les autres couleurs. C'est encore l'économie qui soumet en ce moment toutes les étoffes au régime de la rayure, parce que ce dessin ne *date* pas, parce qu'on peut le porter à toute heure et longtemps, parce qu'il permet de transformer une robe de parure en robe *de fatigue*. L'industrie, en effet, ne s'accommode pas des modes exclusives. Ses usines ne peuvent fonctionner, ses métiers ne peuvent tisser pour un petit nombre de clientes ; il lui faut la foule, la généralité, sinon l'universalité. De là l'uniformité des tissus, des dessins, des teintes, qui marque de son cachet la toilette moderne.

Il y a deux ans, si je ne me trompe, que nous avons fait paraître le patron d'un corsage en cachemire. A cette époque nous commettions une témérité ; on ne voyait guère de corsage de ce genre porté avec une jupe de couleur et d'étoffe différente. Mais cette mode devait convenir au grand nombre; mais elle permettait d'utiliser des jupes abandonnées par leur corsage primitif ; mais elle était commode..... Donc sa fortune était assurée. Aujourd'hui on prépare ces corsages par milliers; on les fait sans doute plus ou moins ornés. Les uns ont de riches broderies en soie et perles ; les autres sont seulement garnis de galons-cachemire..... tandis que ceux-ci, imitant le page de la chanson, ne portent rien du tout. Il n'importe, c'est toujours le corsage en cachemire qui se voit et se verra sur toutes les femmes.

Il en est de même du *corselet* dans ses innombrables variétés. Adopté d'abord parce qu'il était élégant, il règne universellement parce qu'il évite beaucoup de frais. Une jeune femme, une jeune fille, ont en effet une toilette toujours prête, moyennant un corselet de ce

genre. On met une jupe quelconque, un corsage décolleté en mousseline blanche, plissée; puis le corselet, qui se substitue à tous les corsages décolletés, qui remplace ceux qui n'existent plus, ceux que l'on veut éviter de faire préparer, et qui peut accompagner toutes les toilettes.

L'universalité des paletots pareils aux robes a pour principale origine son extrême commodité. On voyage beaucoup en été, et il devenait insupportable de porter un corsage serré encore recouvert d'un pardessus quelconque, à manches, depuis quelque temps. Ce double vêtement, ces doubles manches, étaient inconciliables avec la température chaude. On a donc abandonné le corsage, et l'on a adopté le paletot pareil à la jupe, mode qui, sans nul doute, durera longtemps encore. Ce sont des motifs de même nature qui ont fait adopter les chapeaux de crin noir; ils sont légers pour l'été, et leur couleur permet de les porter jusqu'à une date assez avancée de l'automne. Mais la question des chapeaux mérite d'être étudiée à part dans les secrets des Parisiennes.

A Paris, on porte volontiers des robes très-simples; mais les chapeaux sont toujours, toute relation gardée, frais et élégants. Une toilette, fût-elle très-riche et très-belle, est littéralement *tuée*, selon l'expression énergique des couturières, lorsqu'elle s'allie à un chapeau *démodé*. Ce détail est en effet celui qui est le plus en évidence dans la toilette féminine. Une toilette très-terne, tout à fait insignifiante même, est au contraire *relevée*, dès qu'on la porte avec un joli chapeau. Les Parisiennes attachent donc une extrême importance à ce détail, et s'appliquent à porter toujours des chapeaux au goût du jour.

Cela n'est pas aussi difficile qu'on l'imagine, même pour les bourses alimentées par un budget très-restreint. En effet, la fantaisie règne et gouverne aujourd'hui, dans le domaine de la modiste. Est-on courbé sous la loi des grands chapeaux? Vite une Parisienne imagine un bouillonné de tulle ou de taffetas, une bande en biais qui vient s'ajouter au bord du chapeau; et elle agit en cette circonstance absolument comme les maîtresses de maison qui placent et déplacent les rallonges de leurs tables de salle à manger. L'ère des petits chapeaux a-t-elle accompli son avénement? On rogne, on enlève, on diminue, mais jamais, jamais, on ne se montre avec un chapeau dont la forme procède d'une mode abandonnée. En ce moment une foule d'anciens chapeaux ont revu le jour, grâce à la forme que l'on désigne par le mot *Empire;* on leur a rendu le fond qu'on leur avait enlevé pour les transformer en *fanchon;* on a repris leur ancien bavolet, qui jadis était posé à *bord* de ce fond, et on l'a mis par-dessus, de telle sorte que ce fond paraisse réduit à moitié; bien entendu, ce quasi-bavolet est bordé de velours ou de rouleaux de taffetas, et se rapproche autant que possible, dans sa disposition, des bavolets du même genre que l'on voit sur les chapeaux neufs. Rester dans le style de la mode régnante en appliquant les ornements qu'elle autorise à masquer l'économie, imiter en un mot le neuf avec tout ce que l'on possède et qui n'est pas tout à fait neuf, tel est le problème que les Parisiennes résolvent chaque jour à leur grand profit. Du reste, jamais l'économie n'aura été si facile à pratiquer que cette année, à propos de chapeaux. On fait des chapeaux avec toutes sortes de rognures, en réunissant les étoffes les plus diverses: le velours avec la paille, pour l'été et surtout pour l'automne; le tulle avec le velours, le taffetas avec le velours ou le tulle. Rien n'est interdit et par conséquent tout est autorisé; grâce à cet éclectisme, tous les chapeaux peuvent être indifféremment portés dans toutes les saisons. Un chapeau de velours ou de tulle ne pouvait être mis, l'un dans les beaux jours d'automne et de printemps, l'autre dans les jours gris et froids de l'hiver; mais, du moment où ce chapeau est fait avec du tulle et du velours, la question change d'aspect. Le temps est-il froid, on est préservée par le velours; le soleil se montre-t-il resplendissant et chaud, on est excusée par le tulle. Avec un ancien chapeau de velours et un peu de taffetas ou de tulle on fait aujourd'hui trois chapeaux à la mode.

Il en est de même pour les robes. Leurs garnitures sont si diverses que l'économie ingénieuse en trouve bien facilement une ou deux qui lui accordent son *laissez-passer*. Les jupons sont longs sans doute et larges..... mais larges surtout sur leur bord inférieur; or il est toujours aisé d'augmenter cette ampleur, surtout si la robe est trop courte, car dans ce cas on allonge la jupe avec un volant, posé sur le bord de la robe *dentelé* plus ou moins largement. On peut même arrondir chaque lé, seulement à chacune des extrémités, c'est-à-dire vers chaque couture, et poser le volant, qui peut même être de couleur différente, sous ce bord ainsi disposé.

Parmi les robes que la Parisienne adoptera pour l'automne actuel et l'hiver prochain, figure au premier rang la *cretonne* de laine unie, ou bien à raies, et surtout à raies blanches sur fond noir; cela demeure distingué et cela passe inaperçu; cela peut braver les intempéries, tout en restant présentable. Cette étoffe peu coûteuse est destinée aux demi-toilettes, aux robes du matin et d'omnibus.

Sur un degré un peu plus élevé vient se placer la robe de taffetas noir indispensable dans la toilette féminine. On la fait plus ou moins ornée, selon le rôle qu'elle est appelée à jouer. Surtout, surtout, on se garde bien de porter en toutes circonstances la robe neuve. Pour aller le soir à un petit spectacle, on adopte l'ancienne robe de taffetas noir, celle qui est trop fanée pour circuler au grand jour. Mais elle n'a plus de corsage!... Alors apparaît dans toute son utilité le corsage de cachemire; s'il est blanc, brodé de noir, la toilette devient quasi élégante, et tout à fait suffisante pour le théâtre, puisqu'on y reste assise et que le buste seul est en vue.

Quand on ne peut avoir un grand nombre de robes de soie, on adopte, pour les toilettes plus élégantes, le mélange du noir et du blanc, bien connu déjà, mais dont la vogue va grandissant. Il n'y a plus à se le dissimuler, la mode se démocratise. Autrefois le petit nombre faisait la loi au grand nombre, choisissait les ajustements qui lui convenaient, et les faisait adopter même à la foule qui n'en voulait pas. Le contraire se produit aujourd'hui. La foule prend les ajustements créés pour ou par quelque coterie, les modifie à sa guise, les refait à son image, leur impose les changements qui conviennent à ses habitudes, puis les renvoie ainsi métamorphosés à la coterie, qui, pour suivre l'exemple général, est obligée d'adopter la mode devenue générale. C'est ainsi que les filets ou *résilles* s'éternisent; ils coiffent la jeune fille appartenant à une famille riche, tout comme la simple ouvrière; celle-ci est habillée comme celle-là; sa robe coûte moins cher, sans doute, mais va tout aussi bien. Le bonnet, l'ancien bonnet des *grisettes* est remplacé par la résille, tant que l'ouvrière est jeune; par le chapeau quand elle est vieille; en un mot il n'y a plus de ligne de démarcation, tracée par une différence quelconque dans le costume.

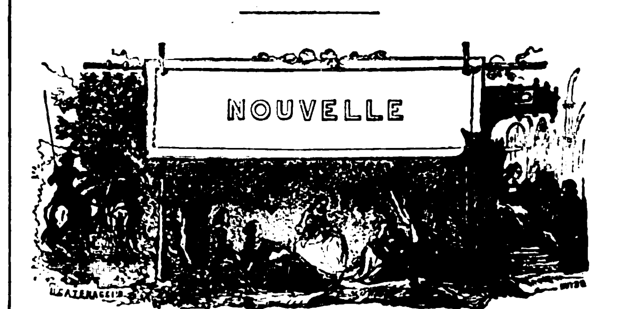
C'est justement ce but que se propose la Parisienne économe, mise en parallèle avec la Parisienne riche ou dépensière. La première ne veut pas que celle-ci ait sur elle l'avantage de porter des toilettes au goût du jour, tandis qu'elle se condamnerait à user des objets *démodés*. Elle transforme ceux-ci, elle en tire le meilleur parti possible, pour arriver à l'uniformité d'aspect. Sans doute les tissus peuvent différer, les ornements seront plus coûteux; mais il faut que la *forme*, que la physionomie générale de la toilette soit la même pour toutes. De là l'étude des accessoires, des garnitures qui pourront donner au plus simple tissu un degré d'élégance, sinon de richesse, égal à l'effet produit par l'étoffe la plus somptueuse. Les Parisiennes le savent bien. L'élégance est faite pour tenir lieu de la richesse, qu'elle remplace toujours avantageusement. Il faut donc, quand on ne peut renouveler ses vêtements à chaque caprice de la mode, s'abstenir soigneusement de choisir des étoffes relativement trop chères pour la bourse qui les paye, et se décider plutôt à porter des robes très-simples, faites à la mode, que de riches soieries dont la date ancienne sera accusée par la forme surannée du vêtement.

Je n'ignore pas qu'il faudra revenir plusieurs fois à la charge, pour faire accepter cette doctrine connue et pratiquée par toutes les Parisiennes. Quand on n'habite pas Paris, on veut avoir de belles robes, des toilettes qui ont coûté fort cher, — ainsi que tout le monde le sait, — mais on se garde bien de les porter! On s'en va parfois sordidement vêtue, portant des vêtements étriqués, démodés, des chapeaux outrageusement fanés, dont les brides flasques et amollies refusent absolument de remplir les fonctions qu'on attend d'elles..... On s'inquiète peu de tous ces détails. Chacun de ceux que l'on rencontre ne sait-il pas, en effet, que l'on a dans son armoire des robes qui ont coûté de grosses sommes? C'est en sens inverse que procèdent les Parisiennes. Elles achètent peu à la fois, — jamais à l'avance; — elles font usage de tous les objets de toilette qu'elles possèdent, elles ont le culte des détails *soignés*, et arrivent ainsi, sans dépenser plus d'argent que les femmes fixées loin de Paris, à être infiniment mieux habillées que ces dernières, et surtout à n'avoir jamais l'aspect suranné qui est trop souvent le partage des personnes ignorant le secret des Parisiennes.

Ce n'est pas seulement dans la jeunesse qu'il faut accorder une certaine importance à tous les détails qui composent la toilette. Il ne s'agit plus de plaire, sans doute, mais il s'agit de ne pas déplaire, et la vieillesse a plus à faire pour éviter ce résultat que la jeunesse pour atteindre son but. L'incurie, le dédain de la mode, semblent plus frappants encore, et plus déplaisants, lorsqu'ils s'allient à tous les tristes signes extérieurs auxquels on reconnaît les ravages du temps. Les cheveux blancs ébouriffés ou mal disposés font naître une impression pénible; la négligence accusée par des vêtements froissés ou absolument démodés fait mal augurer de la personne qui, pour s'éviter quelques efforts, consent à présenter un aspect désagréable. Le but que l'on doit se proposer à tout âge est celui-ci: *Ne pas se faire remarquer;* et les jeunes filles, les jeunes femmes, comme les vieilles femmes, doivent employer tous leurs efforts pour atteintre ce résultat. Il faut éviter de se faire remarquer par l'excentricité des costumes que l'on adopte, quelle que soit la nature de cette excentricité, qu'elle soit due à un sentiment vaniteux, ou bien à une franche insouciance. On remarque la jeune femme qui se hâte d'arborer successivement toutes les extravagances de la mode, comme on remarque la vieille femme qui ne veut tenir aucun compte des changements qui se produisent autour d'elle. Dans l'un comme dans l'autre cas, la dignité reçoit toujours quelque atteinte. Le costume ou plutôt le choix de ce costume, celui des accessoires qui le complètent, ne sont autre chose, en effet, que l'enseigne de nos goûts, de nos sentiments, de nos tendances particulières. La foule qui ne nous connaît pas, le cercle dont nous faisons partie et qui n'a pas toujours le temps de nous étudier, les inconnus et les indifférents, en un mot, ne peuvent nous juger que d'après les indications fournies par nous-mêmes, c'est-à-dire d'après notre enveloppe; ils frapperont d'une égale désapprobation la jeune femme qui paraît n'avoir pas d'autre souci, d'autre occupation que celle d'arborer avec frénésie tous les changements même les plus insignifiants ou les plus extravagants qui se produisent dans le domaine de la mode, et la vieille femme dont l'indifférence dégénérera en négligence. Les vieilles femmes parisiennes présentent rarement cet aspect déplorable que revêtent parfois les vieilles femmes des autres pays; elles copient la mode, sinon dans tous ses détails, au moins dans sa physionomie générale. Les garnitures de leurs robes sont plus simples sans doute que celles adoptées par les jeunes femmes, mais ces garnitures ne sont pas larges quand on les porte étroites, ni étroites quand on les porte larges. Quand elles n'ont pas de cheveux, elles en achètent, — tout comme les jeunes femmes, — non pour se faire des chignons ambitieux, non pour courir le risque d'être remarquées et ridiculisées, mais seulement pour permettre à leurs modistes de les coiffer selon leur âge, selon le goût du jour, avec lequel il est toujours des accommodements pour la vieillesse. On ne montre pas une tête toute blanche ou, ce qui est pis encore, dénudée çà et là; mais on porte des coiffures ou des bonnets qui ne s'écartent pas trop de la forme généralement adoptée, et laissent voir seulement la quantité de cheveux indispensable pour le bon aspect de la coiffure, c'est-à-dire une, deux, ou trois grosses boucles, blanches ou grises, selon que l'âge est plus ou moins avancé. Les chapeaux eux-mêmes, les chapeaux qui aujourd'hui sont si jeunes sur les jeunes têtes, peuvent être portés dans leur forme actuelle; ils sont petits, ils encadrent absolument le visage, ils laissent voir par derrière un chignon... Peu importe, les vieilles femmes parisiennes substituent au chignon des nœuds de ruban, des bouts de dentelle; et quant à la forme du chapeau, elles ne pensent pas que cette forme soit plus respectable, lorsqu'elle se dresse menaçante vers le ciel, comme elle se montrait il y a de cela quatre ans, que lorsqu'on la voit *aplatie* telle qu'elle est aujourd'hui.

Être à tout âge vêtue selon les prescriptions de la mode régnante, sans dépasser la somme qui peut être raisonnablement attribuée à la toilette, tel est, en quelques mots, le secret des Parisiennes, secret que nous étudions non-seulement dans les articles pareils à celui-ci, mais dans tous les dessins, patrons, explications, qui figurent dans chaque numéro du journal.

EMMELINE RAYMOND.



UNE FEMME ÉLÉGANTE.

Suite.

Jamais Marguerite n'était apparue si gracieuse et si éblouissante aux yeux d'Hélène, qui l'examinait parfois avec surprise; sa physionomie reflétait les impressions les plus diverses; elle était tour à tour enjouée et mélancolique, mutine, boudeuse, animée, indifférente. Elle cherchait évidemment le défaut de la cuirasse en M. de Rovigny; l'humeur un peu facétieuse et ironique de son vieil attentif lui rendait cette tâche un peu difficile, et l'obligeait à tenter les efforts les plus divers, en essayant les procédés les plus opposés.

Pendant qu'elle éprouvait la force de ses coquetteries en faisant ses expériences *in animâ vili*, faute de mieux, pareille à ces pianistes qui répètent les exercices destinés à leur *entretenir la main*, même sur un piano muet, François communiquait à Hélène la chaleureuse approbation que sa mère accordait à ses projets; il comptait les semaines qui le séparaient encore de leur accomplissement. Mais il était artiste, il était peintre, et ne pouvait s'empêcher de jeter quelquefois les yeux vers le côté du salon où Marguerite causait gaiement avec M. de Rovigny. Hélène suivit son regard, crut y discerner une ex-

pression de désapprobation, et se hâta d'aller au-devant de ce sentiment, pour le combattre.

« Comment trouvez-vous mon amie ? » dit-elle à François; « charmante, n'est-il pas vrai?

— Oh ! certainement; ce mot est celui qui lui convient le mieux, et que chacun prononcera en l'apercevant, » répondit-il avec un peu de contrainte; « mais.....

— Ah! voilà déjà les restrictions qui se produisent, » reprit Hélène en riant.

« Mais elle me parait être bien frivole, et effroyablement coquette.

— Parlez plus bas, je vous en prie; si elle vous entendait!

— Cela n'est pas probable; car, d'une part, elle est fort occupée de M. de Rovigny, et, d'une autre, elle ne nous a pas accordé, à moi du moins, la plus légère attention. » Ces derniers mots furent prononcés gaiement, mais cependant avec une insaisissable nuance de dépit.

« Ne la jugez pas sévèrement, je vous en prie; ne lui appliquez pas la règle commune. Elle a perdu sa mère lorsqu'elle était comme moi tout enfant, et je l'ai aimée tout d'abord, pour notre conformité de malheur; songez que la tendresse, que les conseils d'une mère lui ont fait défaut.

— Vous en avez aussi été privée, » répondit François, « et cependant.....

— Je sais que vous me jugez non-seulement avec indulgence, mais avec partialité; j'ai été élevée par Mme de Laverdy, une seconde mère.

— Elle aussi a reçu la même éducation.

— Pas tout à fait, puisqu'elle avait près de seize ans quand on l'a envoyée en France. Elle a conservé beaucoup d'enfantillage dans le caractère, et je dois affirmer que je ne l'ai jamais vue telle qu'elle est en ce moment; c'est, croyez-le bien, l'ivresse passagère qu'excite en elle une quasi-liberté, le bonheur d'avoir quitté pour quelques semaines la pension qu'elle ne quitte jamais.....

— Eh bien! je ne suis pas de votre avis, » disait Marguerite à M. de Rovigny, pendant qu'Hélène s'appliquait à l'excuser; « je trouve que les hommes sont bien plus polis, plus aimables par conséquent, lorsqu'ils ne sont plus tout à fait jeunes.

— Quoi! vraiment? Ah! Mademoiselle, permettez-moi de vous remercier. Quand je plaidais la thèse opposée à celle-ci, j'étais surtout inspiré par un sentiment de modestie, d'humilité même, auquel il m'a bien fallu m'habituer, tant était restreint le nombre des personnes qui consentaient à ne point fermer les yeux à l'évidence. Mais, puisque vous faites partie de ces personnes, je me hâte de déposer un masque gênant : vous avez mille fois raison; nous avons, nous autres vieillards, bien plus de grâces dans l'esprit, plus de courtoisie dans l'habitude, plus de souplesse dans le caractère que tous les jeunes gens.

— Malheureusement, » dit Marguerite en penchant la tête pour prendre une pose méditative, « on ne peut jamais deviner si vous parlez sérieusement, ou bien si vous vous moquez de ceux avec lesquels vous causez.

— Quelle erreur, grand Dieu ! Personne n'est plus sérieux que moi, et l'on doit toujours prendre toutes mes paroles comme celles d'un naïf bonhomme. Quant à me moquer de mes interlocuteurs, si cela m'arrive parfois, ce que je nie, je ne saurais en être soupçonné en ce moment près de vous.

— Nous allons inviter demain tous nos confrères les bourgeois parisiens, » dit M. Faverot en intervenant brusquement dans la conversation, pour faire cesser ce marivaudage qui l'impatientait un peu; « nous emporterons quelques provisions, et nous irons déjeuner dans les bois, à quelque distance de Chaville.

— Je suis des vôtres! » s'écria M. de Rovigny.

« Sans doute, cela est convenu, d'ailleurs. Gervais a promis de nous servir de guide.

— Vous aurez en effet besoin de faire appel à mon expérience de promeneur solitaire, » répondit François, « car demain est un dimanche, et les Parisiens s'abattent sur tous les bois pour les remplir d'une gaieté insupportable. Pour peu que ces demoiselles ne redoutent pas une promenade qui sera peut-être un peu fatigante pour elles, je vous conduirai dans un petit *pays* très-sauvage, très-isolé, charmant du reste, qu'on appelle Vélisy.

— Vous savez que je suis une bonne marcheuse, » dit Hélène.

« Quant à moi, » reprit M. de Rovigny, « vous me verrez à l'œuvre; j'ai, en voyage, toutes les qualités qui caractérisent le vrai marcheur : la force et la sobriété.

— Est-il bien nécessaire de chercher une solitude complète? » hasarda Marguerite.

« Si vous connaissiez la gaieté des Parisiens en promenade, vous n'émettriez pas ce doute, Mademoiselle, » répondit François.

— Ah!... » Et Marguerite regarda le peintre avec un peu de surprise, comme pour lui faire comprendre qu'il répondait indirectement à une question qui ne lui avait pas été adressée.

« Oui, cela est nécessaire, » reprit Hélène, « nous avons rencontré l'année dernière une effroyable cohue, parce que nous ne connaissions pas le chemin qui conduisait aux bois d'Aulnay, sans traverser les promenades hantées par le public parisien.

— Je ferai tout ce que tu voudras, » répondit languissamment Marguerite.

Le lendemain, les deux jeunes filles furent prêtes de bonne heure, grâce à l'activité d'Hélène, qui présida à la toilette de son amie. M. de Rovigny et François arrivèrent en même temps, et l'on se hâta de gagner la gare du chemin de fer de la rive gauche; on le quitta à la station de Chaville, et l'on arriva enfin près de la mare de Vélisy, après avoir parcouru des sentiers frais, solitaires, silencieux. Hélène eût été complétement heureuse en cette belle journée, si elle n'avait constaté avec un secret déplaisir qu'une sorte d'hostilité semblait naître entre Marguerite et François.

On s'assit à l'ombre. Hélène étendit sur l'herbe une petite nappe bien blanche; elle exhiba des profondeurs du panier le pâté traditionnel préparé par Monique, selon les prescriptions savantes dont elle ne voulait pas livrer le secret, et chacun fit honneur au déjeuner, M. de Rovigny plus que tout autre. Il convenait qu'en ce moment il avait perdu une des qualités qu'il s'était attribuées; mais il rejetait la responsabilité de son manque de sobriété sur le talent culinaire que Monique déployait dans chacune de ses productions.

Les deux jeunes filles s'éloignèrent un peu en se donnant le bras.

« Il me semble que tu es peu aimable pour M. Gervais, » dit Hélène à son amie.

« Ah ! mais non, je t'assure; je n'ai pas songé du tout à n'être pas aimable avec lui.

— Je ne dis pas que tu y aies songé; mais je t'en préviens, parce que nous l'aimons beaucoup, parce que nous voudrions qu'il y eût quelque sympathie entre tous ceux que nous aimons.

— Mais je ne te comprends pas.....

— Si, si; tu causes toujours avec M. de Rovigny, et tu sembles t'étudier à écarter M. Gervais de toute conversation; c'est justement parce que tu agis sans préméditation que je me suis permis de t'avertir; je veux que tout le monde t'aime, puisque tu es mon amie.

— Cette bonne Hélène! Mais, ma chère, ce n'est pas ma faute; M. Gervais ne me fait guère l'honneur de s'occuper de moi, et j'ai cru lui faciliter sa tâche en ne m'occupant pas du tout de lui.

— Mais, ma chère, je n'exige pas que tu *t'occupes* de lui; je voudrais seulement voir entre vous cette cordialité que je souhaite toujours établir entre tous mes amis. »

Tout en causant, Hélène cueillait avec distraction des convolvulus sauvages qui croissaient avec profusion dans cette partie solitaire du bois, sur la marge du sentier qui s'élevait de chaque côté en talus. Cette petite coupe blanche et rosée, exhalant son parfum d'amande amère, est l'une des plus gracieuses et des plus jolies fleurs que nous offrent les champs et les bois.

« Cela ferait une bien jolie coiffure, » dit Marguerite en cueillant à son tour une tige de convolvulus : « attends, tu vas voir! cueilles-en beaucoup, trop même! »

Et, joignant l'exemple au précepte, Marguerite coupa sans pitié toutes les tiges de convolvulus qui s'offraient à elle; mais, tandis qu'Hélène augmentait complaisamment sa provision, elle s'assit au sommet du talus, en croisant ses petits pieds suspendus sur l'escarpement, et se mit à composer une couronne en rapprochant les fleurs, élaguant le feuillage lorsqu'il était trop abondant, préparant ainsi, en un moment, une guirlande légère et charmante. Elle ôta son chapeau, passa rapidement ses mains dans ses bandeaux ondulés, et se couronna enfin avec son œuvre; les convolvulus blancs tombaient çà et là avec une gracieuse négligence, et, pour raviver un peu leur effet, Marguerite cueillit rapidement quelques fleurs d'ivraie, et les plaça en touffe sur l'un des côtés de sa coiffure.

A la voir ainsi placée, ainsi coiffée, les esprits les plus hostiles aux réminiscences mythologiques n'auraient pu s'empêcher d'évoquer le souvenir d'une hamadryade faisant l'école buissonnière. Hélène la contemplait avec complaisance, lorsque deux ou trois exclamations se firent entendre derrière elle. M. Faverot, M. de Rovigny et François s'étaient mis lentement à la recherche des deux amies, et exprimaient, chacun à leur façon, l'impression que leur causait ce joli tableau. Marguerite fut très-confuse d'être ainsi surprise : elle aurait bien voulu, du moins c'était là ce qu'exprimait sa pantomime, elle aurait bien voulu quitter son trône de verdure; mais, à l'inverse de tous les autres trônes, il était plus facile, semblait-il, de s'asseoir sur celui-ci que d'en descendre. Nul ne voulait l'aider; M. de Rovigny la suppliait de ne point changer d'attitude, et François se hâtait de prendre son carnet dans sa poche pour y fixer, en quelques coups de crayon, une esquisse représentant cette jolie image. Force fut donc à Marguerite de demeurer à sa place, car M. Faverot, qui s'apprêtait à lui offrir l'aide qu'elle réclamait, avait été arrêté par quelques mots rapidement prononcés par François.

Enfin, le peintre ferma son carnet, et tandis que Marguerite, soutenue par M. Faverot, descendait la pente du talus, il dit tout bas à Hélène :

« Je tiens un beau succès, si votre amie y consent.

— Comment? Que voulez-vous dire?

— Si elle consent à m'accorder quelques séances, je ferai un portrait, un tableau si vous voulez, qui sera remarqué à l'Exposition, j'en suis certain.

— Vous étiez si mal disposé pour elle, hier encore, » dit Hélène, qui éprouva une sourde douleur à laquelle sa raison ne put assigner aucune cause valable, « et voici que vous désirez faire son portrait?

— Oh! » répondit François en souriant, « un peintre a les mêmes prérogatives qu'un écrivain : il prend son bien où il le trouve; votre amie est un *sujet* pour moi, un *modèle*, et je suis certain de faire une œuvre remarquable en la peignant telle qu'elle était là, avec sa couronne de fleurs sauvages. Croyez-vous qu'elle y consente?

— Je ne pense pas qu'elle refuse cet honneur; grâce à vous, mon cher François, elle arrivera à l'immortalité.

— *La jeune fille aux liserons*, c'est ainsi que nous l'inscrirons sur le livret, » dit François, tout entier au sujet qui avait éveillé l'inspiration en lui.

« Peut-on jamais rien voir de plus gracieux! » s'écriait M. de Rovigny en s'adressant à François? « Et cependant, de quoi cela se compose-t-il? que resterait-il de cela si on avait le malheur de l'analyser? quelques plantes sans utilité, et un peu d'ivraie! »

Marguerite leva vivement les yeux sur M. de Rovigny; mais ce visage, sur lequel elle croyait saisir une expression ironique, ne reflétait qu'une vive admiration. Elle se hâta de quitter sa couronne rustique, malgré les protestations qui s'élevaient autour d'elle, remit son chapeau, et marcha posément près d'Hélène, qui était devenue silencieuse.

« Pourquoi donc M. Gervais s'est-il mis à dessiner, il y a quelques instants? » dit Marguerite, qui, attendant vainement une explication donnée par son amie, se décidait à imiter la sagesse de Mahomet, en allant elle-même vers l'explication.

« M. Gervais a trouvé que tu formais un joli tableau, et il en a pris une esquisse, » répondit Hélène avec effort.

« Et qu'en veut-il faire?

— Il voudrait exposer ton portrait.

— Quoi! vraiment? au Salon. Oh! que je serais heureuse!

— Il demande ton consentement, qui, je m'en doutais, ne lui ferait pas défaut......

— Naturellement.

— Mais qui, si je ne me trompe, serait insuffisant.

— Pourquoi donc?

— Ne trouves-tu pas qu'il faut, avant tout, consulter Mme de Laverdy, avoir son avis sur la convenance de ce projet?

— La convenance! Toujours ces mots de la pension! Mais, ma chère, que peut-il y avoir d'inconvenant à cela? On voit tous les jours des peintres distingués exposer des portraits de dames, de jeunes filles même.

— Cela est vrai; mais je suis certaine que mon père s'opposera à ce projet de M. Gervais, tant qu'il n'aura pas l'approbation de Mme de Laverdy; c'est d'elle que tu dépends.

— Sans doute, » répondit Marguerite d'un ton mutin; « mais cela va cesser; dans quelques mois je serai majeure. »

On revint à Paris. François, avec l'empressement d'un artiste qui prévoit un succès, avait déjà fait part de son projet à M. Faverot; celui-ci jugea, comme Hélène, qu'il était indispensable d'en référer à Mme de Laverdy.

« Ma réputation est intéressée à ce que nous obtenions ce consentement, » disait François; « ce sera ma meilleure toile, je le sens, j'en suis sûr; et vous, et Hélène, n'êtes-vous pas directement intéressés aussi à mes succès? Écrivez-donc, je vous en supplie, à cette dame; il faut qu'Hélène appuie ma demande; il y va peut-être de notre avenir à tous deux. »

Ainsi pressé, M. Faverot s'engagea à écrire dès le lendemain à Mme de Laverdy, et, selon son habitude, il tint sa promesse.

La réponse de Mme de Laverdy ne se fit pas attendre. Elle ne voyait aucun inconvénient à l'exécution de ce portrait, à la condition absolue, cependant, qu'il ne serait pas exposé sans que l'on eût le consentement, sinon de la famille de Mlle Wallance, dont on continuait à n'avoir aucune nouvelle, du moins du correspondant de son oncle, dont, par malheur, la situation était encore aggravée.

M. Faverot communiqua cette réponse à Marguerite, qui, tout entière à la joie de figurer à l'Exposition, n'accorda qu'une médiocre attention au paragraphe concernant sa famille et la maladie de son corrrespondant. M. Faverot insista cependant sur la nécessité de diriger la promenade du jour vers la rue qu'habitait ce correspondant, et à cinq heures, en revenant de son bureau, il y conduisit les deux jeunes filles.

Le bulletin de la maladie était toujours plus inquiétant : « Monsieur ne parle plus du tout depuis deux jours, » répondit une servante; « et le médecin dit qu'il ne passera pas la semaine.

— A-t-il une famille, des amis? » demanda M. Faverot.

« Il est tout seul, je n'ai jamais vu personne chez lui. »

Dès le lendemain François se mit à l'œuvre; il fit, d'après Marguerite, plusieurs grandes esquisses, car Mme de Laverdy s'était absolument opposée à ce que la jeune fille se rendît à l'atelier du peintre; puis, saisi de cette *furia* qui s'empare d'un artiste lorsqu'il est en possession d'un sujet qui excite son inspiration, François s'enferma dans son atelier pour exécuter le tableau qui devait lui assigner, selon ses espérances, une haute place dans l'art contemporain. Il revenait chaque soir rue Cassette; mais il semblait distrait, préoccupé, et lorsqu'Hélène l'interrogeait affectueusement, il attribuait à son travail l'inégalité de son humeur, et en appelait à l'indulgence de la jeune fille.

Marguerite avait continué pendant quelque temps le cours de ses escarmouches avec M. de Rovigny; mais elle était bien forcée de constater que, malgré tous les jolis compliments dont il l'accablait, il n'était nullement ébloui par ses grâces. Elle essaya d'exciter son dépit en lui retirant subitement l'attention qu'elle lui avait accordée, et la reportant sur François. Mais, ô humiliation! M. de Rovigny ne se montra nullement atteint par ce brusque caprice, qui le reléguait au second plan, lui habitué jusqu'ici à occuper sans partage la première place. Son humeur n'en fut pas moins enjouée, son appétit résista à cette déception, et demeura toujours aussi robuste; enfin, dernier et plus grave symptôme d'indifférence, il n'appela pas même l'ironie à son aide pour venger les dédains dont on l'abreuvait; il demeura invariablement le même, poli, empressé même, gai sans effort, et paternellement affectueux pour Hélène.

François avait sans nul doute le caractère moins ferme et la tête plus faible; les grâces qui lui furent prodiguées,



l'attention qu'on lui accorda, à lui, si dédaigné naguère, flattèrent délicieusement son amour-propre. A ce sentiment vint s'ajouter la reconnaissance qu'inspirait à l'artiste celle qui allait être mêlée à son triomphe, celle qui en était l'origine première, la cause principale ; il se livra naïvement au plaisir d'être flatté par une charmante personne ; et, sans cesser de témoigner à Hélène la tendresse qu'elle lui inspirait, il se laissa entraîner, il faut bien l'avouer, au plaisir de contempler Marguerite, et d'être le point de mire de ses coquetteries.

Hélène assistait silencieusement au changement qui se produisait en François ; elle en souffrait..... et parfois si vivement, qu'elle était tentée de confier à Marguerite le mariage qui était convenu. Mais quoi!..... pouvait-elle mendier le repos qu'elle avait perdu? Pouvait-elle solliciter d'une étrangère le cœur de son fiancé? N'était-ce point à lui qu'il appartenait de défendre ce cœur volontairement donné;..... et s'il n'en avait pas la force, ne prouvait-il pas une impardonnable faiblesse, une légèreté condamnable?

« Non, il n'est pas léger, » se disait Hélène avec angoisse, « je ne saurais l'en accuser sans être injuste. Hélas! il ne m'aimait peut-être pas!

Cette situation périlleuse ne pouvait se prolonger; on y échappa brusquement par l'arrivée inattendue de Mme de Laverdy, qui se fit annoncer à dix heures du matin, au moment où M. Faverot, qu'elle arrêta en route, se rendait à son bureau; ce fut avec lui qu'elle conféra tout d'abord.

« J'apporte des nouvelles bien graves pour cette pauvre Marguerite, » dit-elle en s'asseyant.

« Qu'y a-t-il donc?

— Il y a que le correspondant de sa famille vient de mourir.

— Nous nous y attendions bien.

— Oui, mais il y a quelque chose de pire; la famille de Marguerite se réduisait à un vieil oncle.

— Eh bien?

— Eh bien! il vient de mourir, ruiné, insolvable; en sorte que la voilà sans aucun appui, sans aucune ressource autre que les vingt mille francs déposés pour elle en France. Je viens la chercher, mon cher Monsieur; il faut qu'elle passe dans la retraite les premiers mois de son deuil; elle n'a plus aujourd'hui d'autre maison que la mienne.

— Que deviendra-t-elle? Pourrez-vous lui donner une profession?

— Pour cela, non, » répondit Mme de Laverdy, en roulant anxieusement l'un des rubans qui attachaient son chapeau; « le travail, sous toutes ses formes, lui inspire une répugnance invincible; elle est née élégante, il faut qu'elle soit une femme élégante; et je pense que sa destinée s'arrangera pour ne point heurter ses goûts. Franchement, vous me voyez bien embarrassée! Mais je vais au plus pressé en l'emmenant. Nous trouverons peut-être à la marier; jusque-là elle restera près de moi. Hélène passe ses examens dans huit jours; je viendrai la chercher pour la soutenir dans cette épreuve; et maintenant, faites appeler ces jeunes filles, je vous prie. »

Hélène et Marguerite se hâtèrent de venir près de Mme de Laverdy. Celle-ci remarqua une expression soucieuse sur le visage de sa *favorite*, et l'attribua tout naturellement à l'appréhension qu'excitait en elle son prochain examen. Elle la rassura affectueusement, lui prédit un succès immanquable, et enfin, prépara peu à peu Marguerite à apprendre les mauvaises nouvelles qu'elle lui apportait.

Marguerite ne manifesta qu'une médiocre douleur, et supporta courageusement tous les détails qui lui étaient donnés; elle fit quelques observations pour s'assurer de leur authenticité, et lorsqu'il lui fut bien démontré que son malheur n'était que trop certain, elle demeura silencieuse et impassible.

« Préparez-vous, mon enfant, » dit enfin Mme de Laverdy, « nous allons retourner à Bourg-la-Reine.

— A la pension?... Mais, pourquoi?... Ne puis-je rester ici, comme cela était convenu, pendant la durée des vacances?

— Vous allez prendre le deuil, et mieux vaut rester à l'écart pendant quelque temps.

— Je puis porter le deuil tout en restant chez M. Faverot. N'est-ce pas, Monsieur? » ajouta-t-elle en se tournant vers celui-ci.

« Il ne m'appartient pas de me prononcer en cette circonstance, » répondit-il; « mais, puisque vous exigez mon avis, je dois vous avouer qu'il est conforme à celui de Mme de Laverdy.

— Ah! et toi aussi, tu vas me laisser partir? » dit Marguerite en s'adressant à Hélène avec un ton de reproche.

« Tu ne peux mieux faire qu'en suivant les conseils de notre mère, ma chère Marguerite; tu n'as pas encore examiné la gravité des nouvelles qu'elle te donne; quand tu t'en seras rendu compte, tu trouveras, j'en suis sûre, qu'elle a raison.

— Bien, » dit Marguerite, sans chercher à dominer ni à voiler son dépit, « je vais m'apprêter.

— Attends-moi donc, » reprit Hélène en la suivant, « je viens t'aider. »

Les deux jeunes filles quittèrent le salon pour y reparaître bientôt. Marguerite, qui n'avait pas même adressé un mot de reconnaissance à Mme de Laverdy pour l'hospitalité qu'elle lui offrait généreusement, se considérait comme une victime, puisqu'on la frustrait des distractions qu'elle s'était promises. Elle fit à M. Faverot, à Hélène, quelques froids adieux, et suivit Mme de Laverdy.

Ce départ n'excita que de médiocres regrets. M. Faverot s'excusa de la satisfaction qu'il en ressentait, en disant à sa fille « que la présence d'une étrangère troublait leur intimité, qui lui était si douce. » Monique n'eut point de repos qu'elle n'eût restitué à la chambre d'Hélène son aspect habituel. La jeune fille se retira dans cette chambre et y pleura amèrement, non sur le départ de Marguerite, mais sur les motifs qui lui faisaient accueillir cette séparation comme une délivrance. Hélène se trouvait humiliée à ses propres yeux de ressentir un sentiment égoïste, et elle mesurait tristement la route qu'elle avait parcourue pour arriver à ce résultat. Qu'étaient devenues ses espérances, sa confiance aveugle en François? Tout cela avait été détruit, et la jeune fille assistait pour la première fois à ce lamentable spectacle qui place sous nos yeux les décombres de tout ce qu'il y avait de meilleur en nous. Lorsqu'on éprouve l'une des terribles crises morales qu'Hélène traversait en ce moment, on croit de bonne foi que la vie ne nous tient plus rien en réserve, et qu'on ne saurait plus la supporter; on s'y résout cependant, malgré les pertes irrémédiables que l'on a subies, et l'on s'habitue à la supporter telle qu'elle est, absolument comme un manchot accoutume l'unique bras qui lui reste à remplacer le bras qu'il a perdu.

Mais pour atteindre ce résultat, relativement heureux, l'intervention bienfaisante du temps est indispensable. Hélène n'en était encore qu'à la période aiguë de la douleur.

Les habitués de M. Faverot se réunirent chez lui dans la soirée, comme ils en avaient pris l'habitude; François arriva le premier; il apprit les graves événements qui avaient éloigné Marguerite, et plaignit chaleureusement la jeune fille. M. de Rovigny arriva un peu plus tard, et il fallut recommencer pour lui la narration qui avait déjà été faite; il n'exprima pas une commisération aussi vive que celle de François.

« Voulez-vous que je vous donne mon opinion? » dit-il. « Eh bien! je ne suis pas fâché du tout d'apprendre que Mlle Marguerite a réintégré la maison de Mme de Laverdy. »

Ici, François sourit imperceptiblement, mais ironiquement; il se disait sans doute que le dépit d'avoir été éclipsé se manifestait enfin en M. de Rovigny, malgré l'impassibilité qu'il avait su maintenir jusqu'à ce moment.

« Je le dis, et je le prouve, » ajouta M. de Rovigny en élevant la voix; « cette jeune fille est trop coquette et trop frivole pour mériter l'amitié de notre Hélène.

— Vous êtes bien sévère, Monsieur, » répondit François d'une voix émue.

« Il faut bien être sévère parfois, quand on veut être toujours juste. Je ne comprends pas comment cette Hélène, qui est si sensée, a pu se coiffer de Mlle Wallance.

— C'est que la raison et l'affection ne marchent pas toujours de compagnie, » dit François avec quelque mélancolie.

« Je l'ai aimée, » reprit chaleureusement Hélène, « d'abord, je crois, parce qu'elle était seule, privée de toutes les affections de la famille, puis..... je ne sais..... Comme le dit M. Gervais, on ne raisonne, on n'explique pas l'affection. Mais elle ne mérite pas, je vous l'affirme, le réquisitoire que vous prononcez contre elle. Marguerite était si heureuse d'avoir franchi les murs de la pension dans lesquels elle vit renfermée depuis un si grand nombre d'années, qu'elle a éprouvé, elle me le disait elle-même, une sorte d'enivrement passager. Croyez-moi, il se serait dissipé dans quelques jours, et vous l'auriez vue sous un aspect différent. »

EMMELINE RAYMOND.

(*La suite au prochain numéro.*)



LA FORTUNE ET LA CHARITÉ.

		par-	donne,	ain-	là,	miè-	qui	Ma	à		
		si :	Et	re	hon-	for-	donne	pre-	n'ont		
deux	tout-	cœur;	lait	Je	sole,	La	rien.	ceux	tus!	vole	man-
veilles!	Va-	coup	o-	je	ce	neurs,	-Sour-	se	la	en-	bien.
a-	voix	Quand	mon	pou-	reilles.	dé-	est	ver-	Je	sar-	à
la	mer-	ni-	sou-	mes	dans	voirs,	cun	ce	nui,	le	bre
Vin-	tiens	à	les	té	bois	se-	Je	fais	cha-	le-	de
L'une	de	con-	J'ad-	La	For-	pands	des	con-	Ou	som-	glou-
et	rent	est	La	rais	et	mon-de!	Je	re-	tit	ou	conde
sœur	sole.	mi-	est	ri-	les	tune	champs	ver-	de:	s'en-	le
		Cha-	plai-	nom.	le	ris	je	est	Des		
		--L'au-tre	té!	la	sirs,	son	ne	fleu-	gou-		

Le Cavalier du jeu des échecs fait deux pas, soit à gauche, soit à droite, en avant ou en arrière, mais toujours en se dirigeant d'une case blanche sur une case noire, ou d'une case noire sur une case blanche.



RÈGLES A OBSERVER POUR COUPER LES JUPES DES ROBES,

Par Mme Castel-Bréant, rue Sainte-Anne, 58 bis.

Les jupes des robes sont aujourd'hui très-larges sur leur bord inférieur, et doivent être diminuées sur le bord supérieur; on coupe le lé en pointe (en biais) d'un côté seulement; par conséquent chaque lé est plié également *en biais*, et coupé en biais; une jupe ayant 5 mètres de circonférence sur son bord inférieur doit avoir seulement 2 mètres 50 centimètres de circonférence sur son bord supérieur.

Le lé de devant seul devra être coupé en biais de chaque côté, c'est-à-dire que l'on enlève une petite pointe de chaque côté vers le haut du lé; les deux lés placés de chaque côté de celui de devant sont cousus du cô é qui est en droit fil; tous les autres lés sont réunis de 'a même façon, c'est-à-dire que l'on coud ensemble un côté en droit fil et un côté en biais; au milieu, par derrière, deux biais sont cousus ensemble. Ce dernier détail donne beaucoup de grâce à la jupe, et rejette son ampleur en arrière.

Pour monter cette jupe on laissera, par devant, 20 centimètres au moins sans plis; avec le reste de la jupe on forme des plis, en ayant soin de toujours recouvrir les coutures, en les renfermant sous un pli, et de rejeter toute l'ampleur par derrière.

Le nombre des lés varie suivant la largueur de l'étoffe; la jupe doit toujours avoir *au moins* 5 mètres de circonférence sur son bord inférieur.

Les jupes actuelles étant très-étroites du haut, on les plisse de cette façon.

Par devant un large pli, de 20 centimètres environ, formant tablier.

Par derrière le même large pli ou des fronces.

Les deux côtés des petits plis de 2 à 3 centimètres pour remplir la distance, en ayant toujours soin de dissimuler les coutures.

Tous les plis tournés en arrière.

Quelquefois on continue les petits plis jusque derrière; dans ce cas, on supprime le grand pli ou les fronces.

Toute lettre non accompagnée de la bande du journal, portant le nom de l'abonnée et le numéro de l'abonnement, est considérée comme non avenue, et ne reçoit pas de réponse.

Il est absolument impossible à Mme Raymond de répondre directement; les timbres-poste envoyés dans ce but sont perdus puisqu'on ne peut les restituer.

RENSEIGNEMENTS PARTICULIERS.

Mme G***. *Belgique.* Je ne garantis aucunement le *Kalydor*, dont je ne connais pas la composition. Pour toutes les substances de ce genre, mieux vaut avoir recours à un médecin. On m'a indiqué cette eau, je l'ai indiquée à mon tour, mais je ne saurais en garantir l'innocuité. — *N°* 47,821; *Bas-Rhin.* On a reçu et l'on recevra. — *Sarrebourg.* Merci pour l'envoi de la recette de ménage; puissent toutes nos abonnées suivre cet exemple! Par une singulière coïncidence je venais, quand cette recette m'est parvenue, de faire faire chez moi l'essai de ce procédé; s'il réussit, je le placerai dans le journal. — *N°* 15,312. On peut parfaitement imiter la passementerie avec les travaux au crochet, mais il faut employer de la soie de cordonnet très-grosse, ce qui élève le prix de ce travail; en tous cas, les entre-deux conviennent mieux que les étoiles.

AVIS.

Nous publierons avec le prochain numéro la 12me livraison des *Patrons illustrés*, contenant les dessins et objets suivants :

Camisole pour femme. — Bonnet en tulle de dentelle noire, pour dame âgée. — Bonnet du matin en mousseline brodée. — Bonnet en tulle de dentelle blanche. — Coussin pour enfant nouveau-né. — Brassière pour enfant nouveau-né. — Jupon pour petit enfant. — Dessin pour jupon.

AVIS. Nos abonnées de **Paris** chargent souvent les porteurs de commissions pour le journal, soit pour les renouvellements, soit pour les changements d'adresse, soit pour des numéros; nous les prions de vouloir bien s'adresser pour cela **directement** à l'Administration, **les porteurs n'étant pas attachés au journal.**

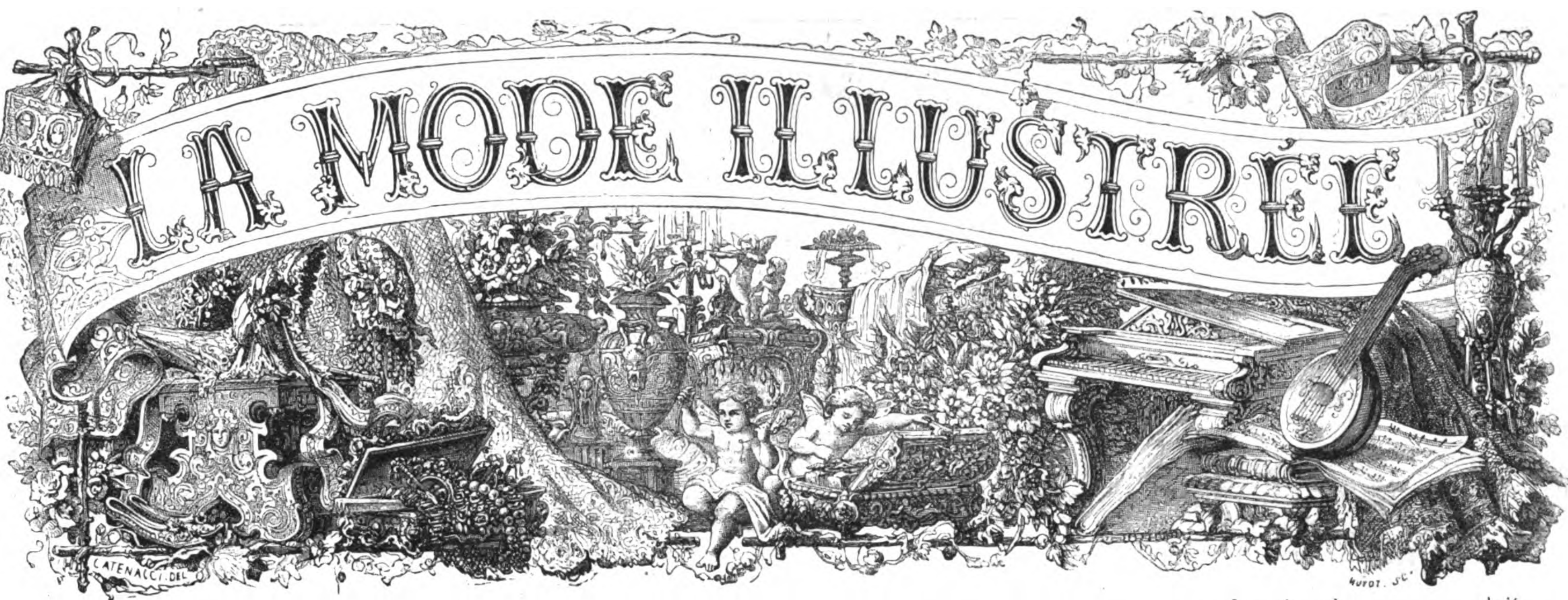
Nous prions nos abonnées de **Paris** qui désirent changer leur édition contre une autre, à l'expiration de leur abonnement, de vouloir bien en donner avis **directement** à l'Administration, et de refuser simplement la quittance de renouvellement qui est toujours présentée quinze jours à l'avance.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.



N° 43. SIXIÈME ANNÉE. Dimanche, 22 octobre 1865.



Le numéro, vendu séparément,
25 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 30 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée,
50 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 13, Bedford Street, Covent Garden. W. C. —

Bourse au crochet.

MATÉRIAUX : 12 grammes de soie de cordonnet nuance groseille ; soie verte, noire, blanche, jaune, par quantités égales, en tout 6 grammes ; un gland long ; trois glands plus courts des couleurs ci-dessus indiquées ; deux anneaux d'acier.

Cette bourse est aisée à faire, et produit un joli effet. La partie inférieure est exécutée en mailles simples ; un fond groseille fait en brides *contrariées* s'y rattache. On prend la soie groseille et l'on fait une chaînette de 124 mailles, dont on réunit la dernière à la première. Ce cercle a une envergure suffisante pour que l'on y répète quatre fois le dessin de tapisserie que nous publions pour cet usage, dans ce numéro. On l'exécute entièrement en mailles simples, en observant le procédé récemment indiqué, et que nous répéterons encore ici : pour passer d'une couleur à une autre, par exemple d'une maille jaune à une maille noire, on termine la maille jaune avec la soie jaune, et l'on passe la première boucle noire au travers de la maille suivante du précédent tour. Ce procédé donne aux dessins un aspect *chiné*.

Quand la partie inférieure de la bourse est terminée, on fait avec la soie groseille 41 tours de brides *contrariées*, c'est-à-dire alternativement une maille en l'air, — une bride, et, dans le tour suivant, la bride sur la maille en l'air, — la maille en l'air au-dessus de la bride du tour précédent. Dans le premier de ces tours, pour chaque bride, on pique le crochet sous la maille entière du précédent tour de la bourse.

Les 24 premiers tours se font en *allant et revenant* pour former la fente. Après le 41e tour on fait en mailles simples la petite bordure dont nous publions le dessin. Après le dernier tour jaune de cette bordure, on fait encore 7 tours du fond groseille (brides *contrariées*) ; avec le 8e tour on commence la diminution, c'est-à-dire qu'après 7 brides suivies de leurs mailles en l'air, on fait toujours 2 brides non séparées par une maille en l'air, et sous lesquelles on passe 2 brides du tour précédent. On répète régulièrement cette diminution dans tous les autres tours, ce qui termine la bourse en l'arrondissant. On fait un tour de mailles simples, pour réunir les deux bords inférieurs du côté carré. On double la bourse avec de la marceline blanche. On met le gland long à l'extrémité arrondie, les trois autres glands plus courts à l'autre extrémité.

BOURSE AU CROCHET.

DESSIN POUR LA BOURSE AU CROCHET.
■ Noir. — □ Blanc. — ▫ Vert. — ▫ Jaune.

Tabouret de piano

OU COUSSIN ROND (FILET BRODÉ).

On fera le fond de ce tabouret au filet ; on brodera le dessin en reprises ; on l'encadrera avec une large frange, ou bien une large dentelle faite au crochet.

Bordure pour jupon.

On découpe en cachemire rouge, ou gros bleu, ou violet, les grandes feuilles de ce dessin ; on les *faufile* à la place qu'elles doivent occuper, on les encadre avec de la laine blanche traversée par des points perpendiculaires faits avec de la laine noire très-fine ; les traits d'union sont faits en laine gris clair et grise plus foncée traversée avec de la laine noire ; les fleurettes et les pois sont faits au passé avec de la laine gris clair.

Ruban de velours

BRODÉ EN PERLES.

On brode avec des perles de jais ou d'acier des rubans de velours ou des galons de passementerie que l'on emploie comme garniture de robes, de vestes, de corsages en cachemire et de costumes d'enfants. Nous publions un dessin de cette broderie qui peut être variée de toutes façons.

Canevas jardinière.

Nous avons récemment signalé à nos lectrices le canevas jardinière, et nous publions aujourd'hui un nouvel échantillon de ce travail. Ce dessin existe seulement en vert, et la broderie se fait avec de la soie ou de la laine simple ou double ; dans ce dernier cas, on emploie deux nuances différentes d'une même couleur. On exécute ainsi des dessins peu compliqués, des lignes droites, des carreaux et autres figures géométriques. On peut aussi faire la broderie avec des rubans de velours très-étroits ou des tresses de paille, ou bien encore des lacets ou de la chenille.

Deux entre-deux au crochet.

N° 1. — On fait une chaînette ayant la longueur voulue.

1er *tour*. — Alternativement, une bride, — une maille en l'air, sous celle-ci on passe une maille de la chaînette.

2e *tour*. — Alternativement 3 brides, — 15 mailles en l'air, sous les-

quelles on passe 15 mailles du tour précédent. Les trois brides sont toujours placées de telle sorte que celle du milieu se trouve sur une bride du tour précédent.

3e *tour.* — Alternativement 5 brides, — 13 mailles en l'air; — les 3 brides du milieu de ces 5 brides doivent toujours se trouver sur les 3 brides du tour précédent.

4e *tour.* — * 5 brides sur les 5 brides du tour précédent, — une maille en l'air, — 2 brides, — 7 mailles en l'air, — 2 brides, — une maille en l'air. Recommencez depuis *.

On continue en copiant le dessin, qui est très-exact.

N° 2. — Entre-deux au crochet et lacet ondulé. Sur chaque côté du lacet ondulé on fait, dans le sens de sa longueur les 5 tours suivants :

1er *tour.* — Alternativement une maille simple, — 6 mailles en l'air, la maille simple toujours dans l'une des pointes du lacet.

2e *tour.* — Dans le milieu de chaque feston de mailles en l'air on fait: une maille simple, — 5 mailles en l'air, — une maille simple, — puis chaque fois 5 mailles en l'air.

3e *tour.* — Toujours alternativement, une maille simple, — 6 mailles en l'air, la maille simple toujours placée au milieu d'un feston de mailles en l'air du tour précédent.

4e *tour.* — * Une maille simple dans la première maille simple du tour précédent, — 2 mailles en l'air, sur le plus proche feston, — 2 brides, — 3 mailles en l'air, — encore 2 brides, — 2 mailles en l'air. Recommencez depuis * jusqu'à la fin du tour.

5e *tour.* — Une maille simple sur chacun des festons des 3 mailles en l'air du tour précédent, — après chaque maille simple 6 mailles en l'air.

TABOURET DE PIANO.

Deux dentelles au crochet.

N° 1. — On exécute cette dentelle dans le sens de sa longueur, mais non sur une chaînette. On commence par le côté *dentelé*.

1er *tour.* — * 2 mailles en l'air — dans la dernière de ces 2 mailles on fait 6 brides, séparées l'une de l'autre par une maille en l'air (la première de ces brides est formée par 3 mailles en l'air). Recommencez depuis * jusqu'à ce que l'on ait atteint la longueur voulue.

2e *tour.* — On le fait dans le côté en ligne droite du tour précédent; alternativement: — une bride, — une maille en l'air, en plaçant la bride une fois dans la maille en l'air qui sépare deux dents, — la fois suivante dans la maille en l'air qui contient les six brides.

3e *tour.* — Sur le côté *dentelé*, une maille simple sur chaque maille en l'air qui sépare les brides du premier tour; — après chaque maille simple 3 mailles en l'air; dans le creux qui sépare deux *dents*, on passe la maille en l'air du 1er tour; on ne sépare pas non plus par une maille en l'air la dernière maille simple d'une *dent* et la première maille simple de la dent suivante.

N° 2. — On fait une chaînette ayant la longueur voulue.

1er *tour.* — Alternativement une maille simple, — une maille en l'air; sous celle-ci on passe une maille de la chaînette.

2e *tour.* — * Dans chacune des deux premières mailles du tour précédent on fait 2 doubles-brides, — dans la maille suivante 2 doubles brides séparées par 3 mailles en l'air, — dans chacune des 2 mailles suivantes une double-bride. On a fait ainsi 6 brides sur 5 mailles du tour précédent. Recommencez depuis *.

3e *tour.* — * Une maille simple entre les 2 brides du milieu des 6 brides, — 5 mailles en l'air, — une maille simple sur les 3 mailles en l'air suivantes du tour précédent. Recom. depuis *.

4e *tour.* — Une maille simple dans le milieu de chaque feston de mailles en l'air, — après chaque maille simple 5 mailles en l'air.

TROIS DESSINS
de
tapisserie.

Ces dessins serviront pour tapis, tabourets, fauteuils, etc. Le n° 1 est celui que l'on copie pour la bourse au crochet.

Bonnet au crochet
POUR ENFANT.

MATÉRIAUX : Fil n° 60.

Ce joli bonnet se compose de rayures alternativement claires et épaisses, celles-ci *côtelées*, et ornées de pois en relief, se réunissant au milieu du bonnet. Nous publions le dessin en grandeur naturelle du centre de ce bonnet; nous publions aussi le dessin (grandeur réduite) du bonnet garni d'une double dentelle.

On commence par l'une des plus courtes raies (de la nuque) et l'on fait une chaînette de 64 mailles, sur laquelle on revient, en faisant 63 mailles simples, pour lesquelles on pique toujours dans le côté de derrière de chaque maille. Au commencement du 2e tour, on fait une maille en l'air, puis la première maille simple dans la dernière maille simple du tour précédent. On laisse



BORDURE DE JUPONS.

les 4 dernières mailles, on retourne l'ouvrage pour faire le 3e tour, qui se fait jusqu'à la dernière maille (le tout en mailles simples).

4e *tour*. — Comme le deuxième.

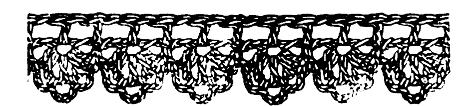
5e *tour*. — Comme le troisième, mais dans ce 5e tour on fait les *pois*, c'est-à-dire que dans la 5e maille d'abord, puis dans chaque 10e maille, on fait 5 brides, par-dessus lesquelles on passe dans le 6e tour, en faisant seulement une maille en l'air. On fait encore trois tours (7e, 8e, 9e) en *biaisant* toujours sur l'un des côtés. La raie épaisse, qui se compose entièrement de mailles simples, est terminée. Pour la raie *à jours*, on doit couper le brin à la fin de chaque tour et le rattacher au commencement.

1er *tour de la raie à jours*. — On le fait en continuation de la raie épaisse ; 3 mailles en l'air, — une bride, dans la plus proche maille du tour précédent ; — * une maille en l'air, — une bride en sautant une maille du tour précédent, 8 mailles en l'air sous lesquelles on passe 8 mailles, — une bride. Recommencez 2 fois depuis * ; ensuite une maille en l'air, — une bride, en sautant une maille du tour précédent, — 8 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 8 mailles, — 2 ou 3 mailles simples, de façon à laisser à l'extrémité du tour 3 mailles du tour précédent, car les *raies à jours* biaisent comme les raies épaisses, mais seulement de *trois mailles*.

ENTRE-DEUX AU CROCHET ET LACET ONDULÉ.

2e *tour*. — Sur la bride formée dans le tour précédent par 3 mailles en l'air, on fait une bride, — une maille en l'air, — une bride dans la plus proche maille en l'air *isolée* du tour précédent ; — * 3 mailles en l'air, — 4 brides dans les 4 mailles du milieu des 8 mailles en l'air du tour précédent, — 3 mailles en l'air, — une bride dans la plus proche maille en l'air *isolée* du tour précédent. Recommencez depuis *. On termine par 3 mailles en l'air, avec lesquelles on *renferme*, en même temps, le brin coupé du tour précédent.

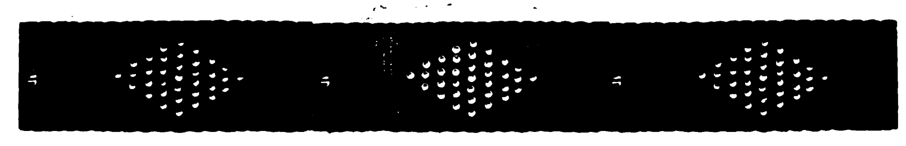
3e *tour*. — Une bride, — une maille en l'air, — une bride, — une maille en l'air ; — * 3 brides, — 2 mailles en l'air, — 3 brides, — 3 mailles en l'air. Recommencez depuis *. Sous les mailles en l'air, on passe toujours un nombre de mailles du tour précédent égal au nombre de ces mailles en l'air. On finit le tour comme on a fini le précédent.



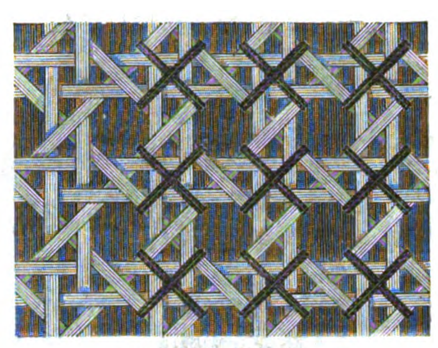
No 1. — DENTELLE AU CROCHET.

4e *tour*. — Comme le 2e tour.

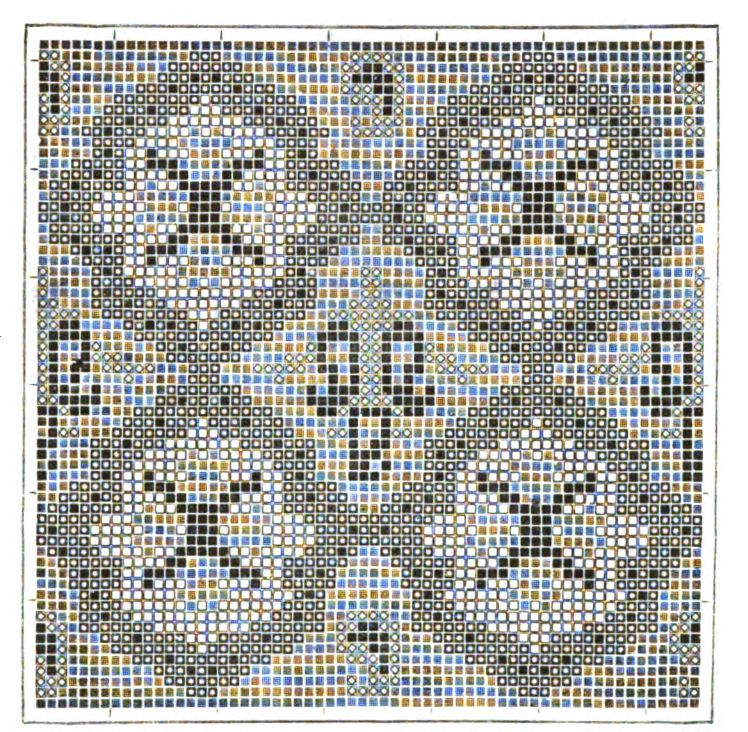
5e *tour*. — Comme le 3e tour. On commence immédiatement une raie épaisse dont le premier tour se compose de 63 mailles. On fait une maille dans chaque maille du tour précédent, et aussi dans les mailles passées dans les deux raies précédentes. Pour le reste on procède comme dans la première raie. On fait ensuite une raie à jours, — encore une raie épaisse de même longueur. Après le 7e tour de la 3e raie épaisse, on fait encore une chaînette de 68 mailles, puis on exécute les 8e et 9e tours de la 3e raie épaisse sur toute la longueur voulue pour la longueur de devant du bonnet, sans négliger de *biaiser*. On continue à faire alternativement les deux raies, et l'on maintient en ligne droite le bord de devant du bonnet. Quand on a 13 raies *à jours* et 12 raies épaisses, faites sur cette longueur prolongée, on termine la dernière raie (qui est *à jours*) en faisant à l'envers de l'ouvrage un tour de mailles simples, sur lequel on revient en faisant un second tour semblable au précédent, qui va jusqu'aux dernières 63 mailles, puis on réunit l'envers de ces 63 mailles avec la *première* raie épaisse. L'ouverture du centre est remplie avec des mailles simples formant une spirale, pour laquelle on diminue, de façon qu'elle reste plate.



RUBAN DE VELOURS BRODÉ EN PERLES.



CANEVAS JARDINIÈRE.



DESSIN DE TAPISSERIE POUR LA BOURSE AU CROCHET. — ■ Noir. □ Blanc. ■ Rouge. ▫ Vert. ▫ Jaune.

Pour commencer la dentelle, on borde d'abord tout le bonnet avec un tour de mailles simples.

1er *tour*. — Dans chaque maille une bride ; on augmente à chaque coin.

2e *tour*. — * 2 mailles en l'air, — une bride, — 2 mailles en l'air, — 4 brides. Recommencez depuis *, jusqu'à la fin du tour ; sous les mailles en l'air on passe un même nombre de mailles du tour précédent.

3e *tour*. — Alternativement, 3 brides, — 6 mailles en l'air. La bride du milieu doit toujours se trouver sur la bride *isolée* du tour précédent.

4e *tour*. — Dans chaque maille une bride.

5e *tour*. — Dans chaque maille une bride.

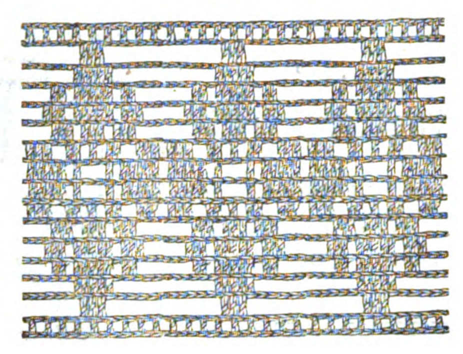
6e *tour*. — Alternativement 2 brides, — 2 mailles en l'air.

7e *tour*. — Alternativement 5 brides, — 7 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 6 mailles.

8e *tour*. — * 3 mailles simples sur les trois brides du milieu des 5 brides, — 5 mailles en l'air, — une maille simple dans le milieu des 7 mailles en l'air, — 5 mailles en l'air. Recommencez depuis *.

9e *tour*. — * Une maille simple dans le milieu des 3 mailles simples, — 3 mailles en l'air, — 3 brides, — 3 mailles en l'air, — 3 brides ; sous les dernières mailles en l'air, on passe seulement la maille simple isolée du tour précédent, et l'on fait les 3 brides chaque fois sur deux brides du tour précédent ; 3 mailles en l'air. Recommencez depuis *.

Une seconde dentelle, placée sous celle-ci, se rattache au 5e tour de la première dentelle terminée ; on pique par conséquent durant le premier tour, derrière la dentelle, dans le tour de brides, et l'on fait alternativement : une double bride, — 5 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 5 mailles. Vient ensuite un tour qui se compose alternativement d'une bride, — 5 mailles en l'air, — la bride étant toujours placée au milieu des 5 mailles en l'air du tour précédent. Après ces deux tours on fait les 6e, 7e, 8e et 9e tours de la dentelle précédemment décrite, et l'on termine ainsi le bonnet. On passe, si l'on veut, un ruban rose ou bleu autour du bonnet et l'on y pose deux nœuds de ruban (voir le dessin).



ENTRE-DEUX AU CROCHET.

Sac à ouvrage

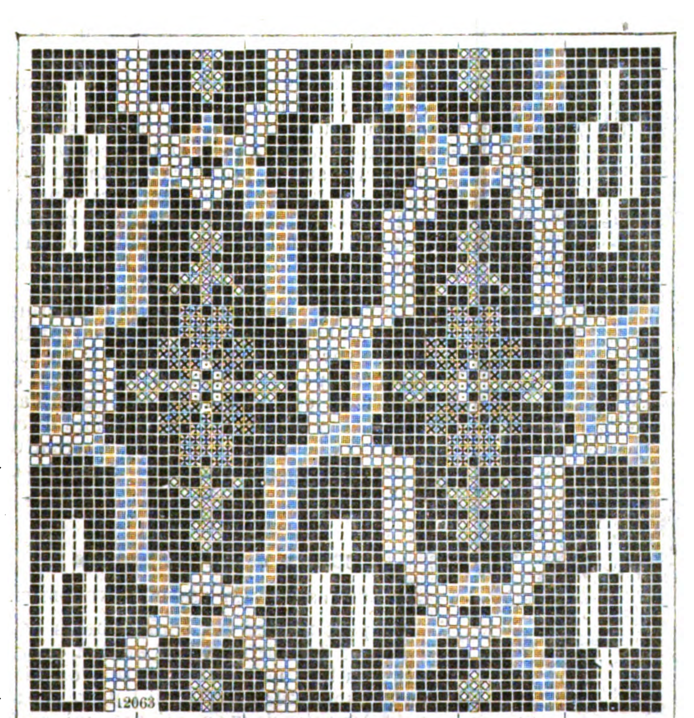
DE FORME CHINOISE.

MATÉRIAUX : 4 morceaux de cachemire ayant chacun 12 centimètres de largeur, 16 centimètres de hauteur, rouge, blanc, bleu, jaune ; soutache verte, lilas, blanche, bleue, noire ; soie de cordonnet chinée, verte, rouge, grise, orange, lilas, noire, bleue ; 5 glands rouges ; 4 glands blancs ; un morceau de taffetas rouge, ayant 30 centimètres de longueur, 42 centimètres de largeur ; 1 mètre 35 centimètres de cordon rouge en soie.

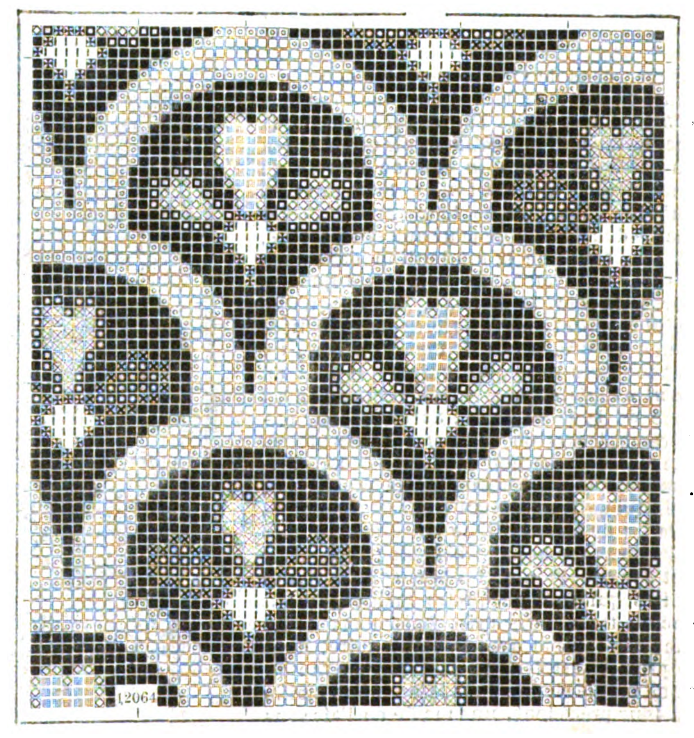
Ce sac se compose de quatre poches en cachemire, chacune de couleur différente, comme cela est indiqué dans l'énumération des matériaux ; la partie supérieure est faite en taffetas rouge ; chacune des quatre parties du sac est brodée en soutache et au point de chaînette. Un dessin spécial reproduit l'une de ces poches en grandeur naturelle avec son dessin. On fait chaque poche en une étoffe différente, cachemire, — reps, — taffetas, — drap ; sur notre modèle, l'une est blanche, l'autre bleue. La troisième rouge, la quatrième jaune ; elles sont ornées avec une sorte de *triangle* en cachemire, rouge sur la poche bleue, jaune sur la poche rouge, bleu sur la poche blanche, blanc sur la poche jaune ; une soutache noire fixée par des points transversaux faits avec de la soie blan-



No 2. — DENTELLE AU CROCHET.



DESSIN DE TAPISSERIE. — ■ Noir. ■ Gris. ▫ Rouge. ' Maïs. ▫ Vert clair. ⊠ Vert de nuance moyenne. ■ Violet clair. ■ Violet de nuance moyenne. ▫ Jaune.



DESSIN DE TAPISSERIE. — □ Vert de nuance moyenne. ▣ Vert foncé. ■ Noir. ▫ Rouge clair. ▫ Rouge moins clair. ▫ Rouge foncé. ⊠ Violet clair. ▫ Violet moins clair. ■ Violet foncé. ' Jaune clair. ■ Jaune moins clair.



che encadre chaque triangle; une soutache de couleur, fixée avec de la soie noire, borde chaque compartiment du sac; la ligne *ondulée*, qui entoure le triangle, est faite au point de cordonnet avec de la soie noire; la même soie est employée au point de chaînette pour former les treillages supérieurs du dessin; la nuance des soies varie sur chaque compartiment et se mélange dans le goût oriental. Quand les quatre poches sont brodées, on les double avec de la percaline ou de la soie, et l'on fait au milieu de chaque poche un pli; la seconde doublure formant les poches intérieures et la partie supérieure du sac sont faites d'un seul morceau de taffetas rouge ayant 28 centimètres de longueur, divisé en quatre parties égales, arrondi comme notre dessin et cousu sous les quatre compartiments brodés; la ruche qui les surmonte est faite avec une bande de taffetas rouge coupée en biais, ayant 2 centimètres 1/2 de largeur, ployée en deux dans le sens de sa longueur, puis plissée en plis pas trop rapprochés, et cousue sous les compartiments, de façon à les dépasser d'un centimètre. Sur le bord supérieur du taffetas on fait un ourlet de 3 centimètres, puis une couture sous cet ourlet devant servir de coulisse dans laquelle on passe en les croisant des cordons rouges. Les glands blancs et rouges sont *serrés* avec de la soie lilas et de la soie verte.

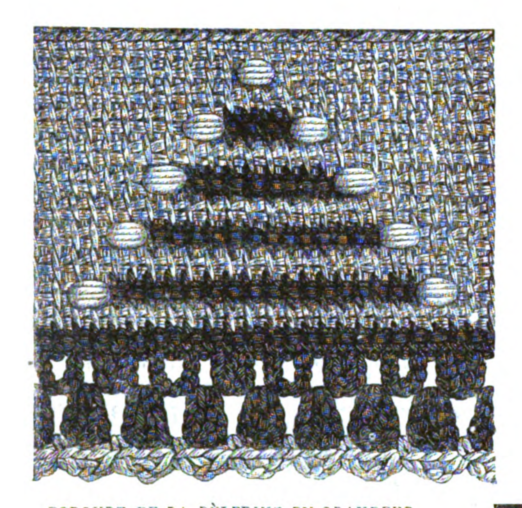
Pèlerine au crochet.

MATÉRIAUX : 40 grammes de laine rouge; 40 grammes de laine grise; 8 grammes de laine blanche; 12 grammes de laine noire zéphyr.

Le fond de cette pèlerine est faite au crochet tunisien avec de la laine rouge. La large bordure est faite avec de la laine grise, de la laine blanche et de la laine noire, partie au crochet tunisien, partie au point ondulé.



SAC A OUVRAGE DE FORME CHINOISE.



BORDURE DE LA PÈLERINE EN GRANDEUR NATURELLE.

Nous rappellerons seulement que les raies au point ondulé sont faites comme le crochet tunisien, et que la différence pour le point ondulé se borne seulement à la façon dont on relève les mailles dans le premier rang (de droite à gauche).

On commence la pèlerine par le bord inférieur, mais cependant au-dessus des deux tours de brides noires. On prend la laine noire, on fait une chaînette de 251 mailles sur lesquelles ou revient en faisant un tour de crochet tunisien ordinaire; dans le second tour (laine grise) on lève la maille de telle sorte que la raie précédente paraisse être faite au *point ondulé;* en même temps, dans le second rang du deuxième tour, on diminue une maille au commencement, à la fin et sur chaque côté de la maille du milieu; cette diminution a lieu en passant le brin *à la fois* au travers de deux mailles qui ainsi n'en forment plus qu'une; dans chaque tour suivant, cette maille double compte pour une seule maille, et l'on continue la diminution dans tous les tours suivants, de telle sorte que les bords de devant *biaisent*, tandis qu'une pointe se forme par derrière; dans la troisième rayure, après 7 mailles grises, on fait toujours 16 mailles noires qui sont au *point ondulé* et démontées naturellement avec de la laine noire; après un tour entièrement gris on refait les lignes noires qui ont dans ce tour et dans les suivants chaque fois quatre mailles de moins. Les pois qui se trouvent au commencement et à la fin de chaque ligne noire sont brodés plus tard avec la laine blanche; après avoir fait dans le 9e tour les plus courtes lignes noires qui sont de quatre mailles, on fait encore trois tours gris, puis deux tours sans diminution avec la laine noire, dont le premier est fait de la façon suivante : * une maille simple dans la première maille du tour précédent, une maille en l'air sous laquelle on passe une maille; au travers de la maille suivante on passe le brin, on fait 5 mailles en l'air, et, avec une sixième maille en l'air, on passe dans les deux boucles qui se trouvent sur le crochet, de façon à n'en former qu'une; de la sorte on fait une espèce de *bouclette*, après une maille simple et une maille en l'air. Recommencez depuis * jusqu'à la fin du tour.

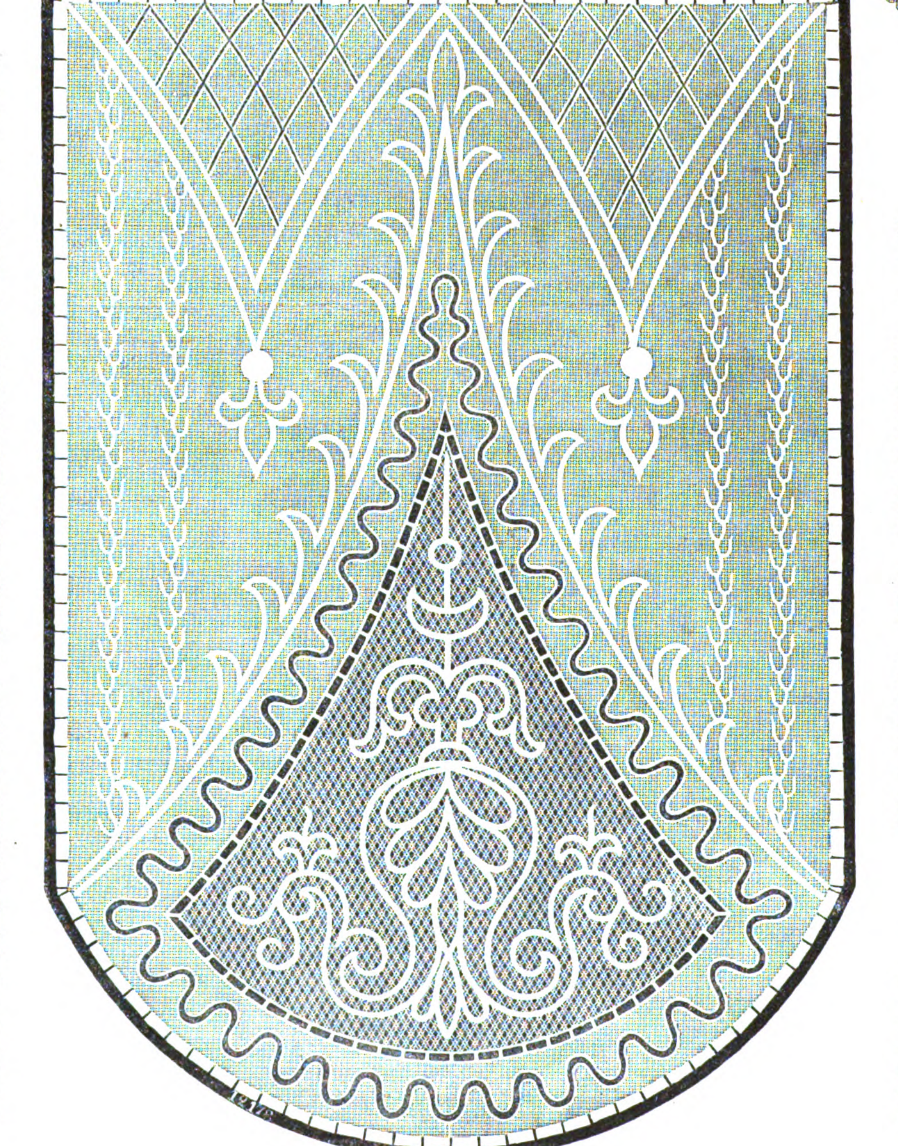
Le second de ces tours noirs est fait de la même façon avec cette différence que la bouclette est dirigée en sens inverse; le premier tour qui succède aux tours noirs est fait avec la laine grise au crochet tunisien, et l'on fait une maille dans chaque maille, de telle sorte qu'il y a le même nombre de mailles dans ce tour que dans celui précédant les tours noirs. Vient ensuite un tour au crochet tunisien avec la laine noire, — puis un tour gris au point ondulé, — un tour blanc au crochet tunisien, — un tour gris au point ondulé; celui-ci termine la bordure sur laquelle on commence le fond qui se compose de 20 tours au crochet tunisien avec la laine rouge; dans le 2e rang du premier tour on laisse les 33 dernières mailles sans les démonter sur le crochet, on travaille au second tour jusqu'à ce qu'on laisse à la fin 33 mailles libres, et, quand on démonte les mailles du second rang de ce second tour, on en démonte aussi 11 des 33 laissées sur le crochet; on répète ceci encore deux fois, en prenant à la fin de chaque rang 11 mailles sur les 33 laissées libres et démontant dans chaque second rang 11 mailles, sur les 33 laissées sur le crochet. Viennent ensuite 6 tours sur toutes les mailles, en maintenant toujours les diminutions. Dans le 11e tour du fond on commence la diminution des épaules, en ce que l'on démonte 2 mailles ensemble, à 41 mailles de distance de la maille du milieu; cette maille double (deux démontées ensemble) compte comme la *maille du milieu* des suivantes diminutions; dans les 12e, 14e, 16e, 18e et 19e tours, on diminue une maille, sur chaque côté de cette maille du milieu; le 20e (dernier) tour forme l'encolure, et les diminutions sont répétées de telle sorte qu'il n'y ait plus que 35 mailles dans ce tour. On fait alors (à l'exception du bord inférieur) deux tours sur le contour de la pèlerine; on prend la laine noire, et pour le premier tour on fait une maille simple dans chaque maille; pour le 2e tour, une bride dans chaque maille. Sans couper le brin on fait depuis la pointe, sur le bord inférieur cette fois, les deux tours suivants :

1er *tour*. — 4 brides sur la bride qui vient d'être faite; on passe la boucle qui se trouve sur le crochet au travers, du côté de dessus, de la première des quatre brides qui viennent d'être faites, ce qui forme une *coquille;* une maille en l'air sous laquelle on passe une maille, — 2 brides séparées par une maille en l'air, et la seconde bride se trouve sur la première maille du bord inférieur. Recommencez toujours depuis *.

2e *tour*. — Alternativement une *coquille*, — 2 mailles en l'air sous lesquelles on passe une fois une coquille, une fois les deux brides séparées par une maille en l'air.

Le dernier tour borde *toute* la pèlerine; on prend la laine blanche, on fait un maille simple sur chaque maille en l'air du tour précédent; après chaque maille simple, un petit picot composé de 2 mailles en l'air, une maille simple, dans la première de ces deux mailles; sur l'encolure alternativement, une maille simple, — 2 mailles en l'air.

PÈLERINE AU CROCHET.



POCHE DU SAC EN GRANDEUR NATURELLE.

Deux encadrements

EN GUIPURE POUVANT SERVIR D'ENTRE-DEUX.

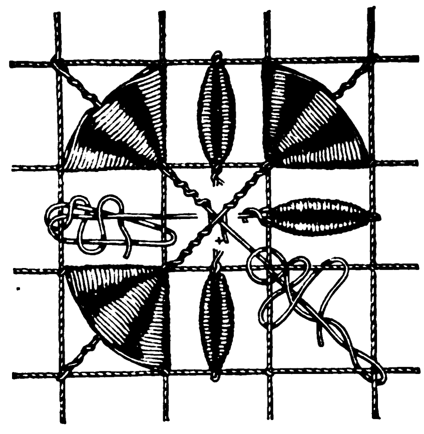
On peut utiliser ces encadrements pour entourer des carreaux faits au filet et brodés, ou faits en même guipure, ou bien enfin supprimer les *coins*, si l'on veut exécuter les entre-deux en guipure, qui, posés sur un ruban ou sur une bande de taffetas de couleur vive, servent aujourd'hui à garnir les toilettes d'enfants et de femmes.



LA MODE ILLUSTRÉE.

Bureaux du Journal, 56 r. Jacob Paris

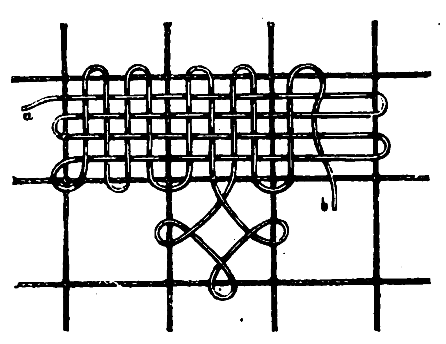
Toilettes des Mlles RABOUIN, 67 r. Ave des Pts Champs.



ÉTOILE. — 4e DÉTAIL DE L'ENCADREMENT N° 2.

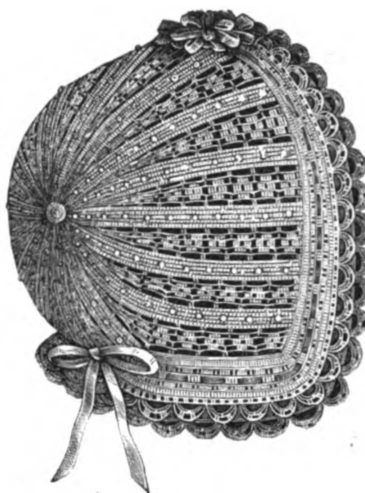
S'il s'agit d'encadrer quatre carrés réunis semblables à ceux que nous avons publiés dans le n° 39, et formant ainsi un grand carré, le filet, y compris l'encadrement, doit avoir 25 carreaux en hauteur et largeur; les quatre petits carrés seraient séparés par une rangée de *points d'esprit*. Nous placerons ici la répétition de quelques-unes des règles qui concernent l'exécution du fond de filet.

On commence avec 2 mailles; on travaille en *allant* et *revenant*, et l'on augmente d'une maille à la fin de chaque tour, c'est-à-dire que l'on fait 2 mailles dans la dernière maille. On continue ainsi jusqu'à ce que le nombre des mailles dépasse d'une maille le nombre voulu pour le fond de filet; si le fond doit avoir 25, on doit par conséquent arriver à 26 mailles. On fait encore un tour sans augmentation, puis, à partir du tour suivant, on diminue comme on a augmenté, c'est-à-dire qu'on prend les 2 dernières mailles ensemble et que l'on en fait une seule maille; quand il n'y en a plus que deux, on les prend ensemble, mais sans



POINT DE TOILE ET POINT D'ESPRIT.
1er DÉTAIL DE L'ENCADREMENT.

former une nouvelle maille, et l'on conduit seulement le brin jusqu'au nœud réunissant les 2 mailles. On a fait ainsi un carré régulier de 25 mailles; on le tend sur un petit cadre en bois, ou bien en fer, et l'on y exécute les dessins choisis.

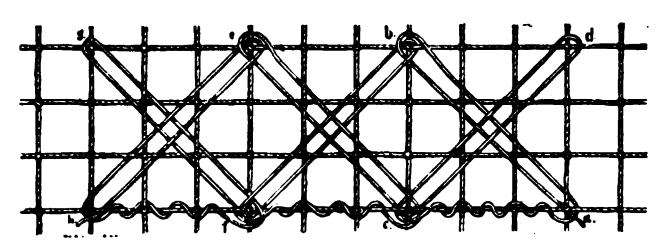


BONNET AU CROCHET POUR ENFANT.

CENTRE DU BONNET AU CROCHET POUR ENFANT.
(GRANDEUR NATURELLE.)

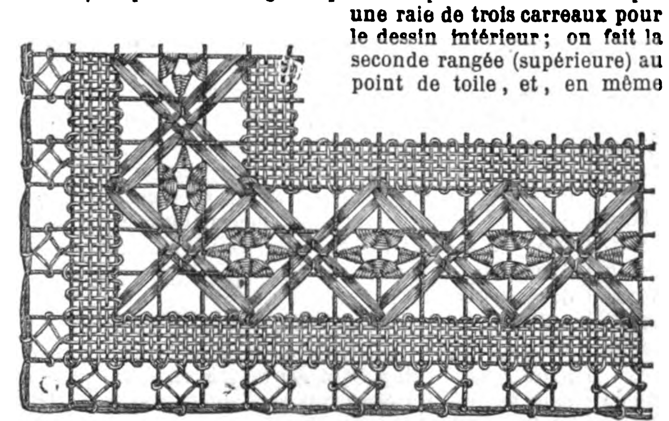
Encadrement n° 1.

Les dessins des deux premières mailles (ou carreaux) du filet sont faits ensemble. La première rangée offre alternativement un carreau vide, — un carreau rempli au point d'esprit. La seconde rangée est faite au point



1er DÉTAIL DE L'ENCADREMENT N° 1.

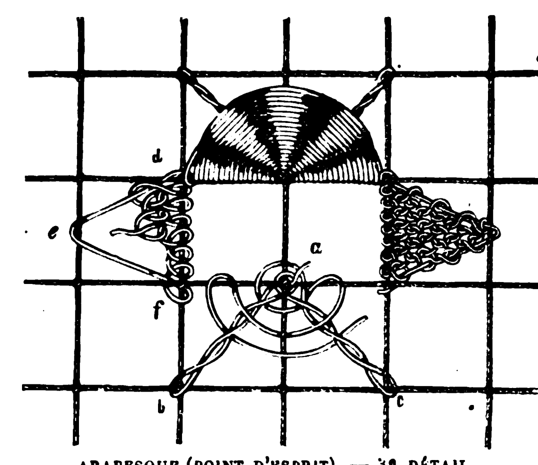
de toile, pas trop serré; ces deux rangées sont reproduites plus grandes que nature par un dessin spécial. Pour le point de toile, on passe d'abord quatre fois le fil dans le sens de la longueur, en agissant comme pour le point de *reprise*, c'est-à-dire que l'on passe alternativement l'aiguille *sur* et *sous* les barrettes du filet (voir le dessin spécial). Quand on fait ceci quatre fois, on travaille dans le sens opposé, c'est-à-dire que l'on traverse de la même façon ces quatre fils, et l'on fait en même temps, dans les carreaux inférieurs, l'espèce de losange au point d'esprit. Ensuite on compte une raie de trois carreaux pour le dessin intérieur; on fait la seconde rangée (supérieure) au point de toile, et, en même temps, les divers dessins épais de l'encadrement. Comme dans la précédente raie au point de toile, lorsqu'on exécute les lignes en travers, on remplit cinq carreaux au point d'esprit (voir le deuxième détail); le brin *a* part du point de toile, le brin *b* y revient; le carreau marqué par une croix est celui dans lequel on exécute, au point de feston, l'arabesque indiquée par un dessin spécial dont les carreaux sont indiqués par les lettres *d*, *e*, *f*. Après avoir exécuté, à l'aide de ce dessin, deux carreaux entiers et les deux carreaux commencés, la continuation du fond en point d'esprit s'indique d'elle-même. L'étoile se composant de quatre *flèches* et de quatre feuilles, qui se font alternativement avec l'arabesque, est clairement indiquée par un dessin spécial qui la reproduit plus grande que nature. Ce dessin indique les quatre feuilles non réunies, pour mieux démontrer l'exécution, et indiquer que ces feuilles ne tiennent pas aux flèches; mais nous noterons ici que les tiges des feuilles se croisent au milieu comme celles des flèches; autour de ces huit tiges on fait au milieu une roue. En se reportant aux explications précédemment données pour ce travail, l'exécution de cet encadrement n'offrira plus de difficultés.



N° 1. — ENCADREMENT EN GUIPURE.

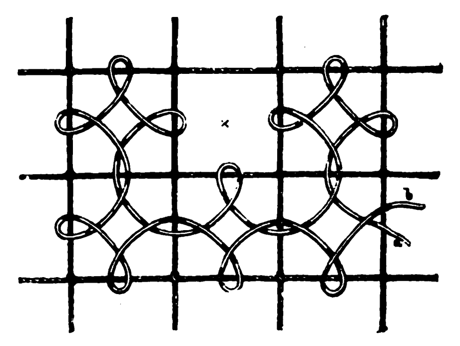
Encadrement n° 2.

Les deux rangées extérieures sont faites comme celles du précédent encadrement. Pour le travail du milieu nous publions deux dessins spéciaux. Quand la raie supérieure (point de toile) est terminée, on exécute le *premier détail*; le fil est attaché à la place marquée *a*, puis dirigé en biais jusqu'au *b*, ramené à l'*a*; on répète ceci encore trois fois, en passant toujours l'aiguille alternativement *sur* et *sous* les barrettes du filet; ensuite on tourne le fil autour de la barrette inférieure pour atteindre le nœud *c*; on dirige le fil vers le *d*, on le ramène vers le *c*; on répète ceci encore trois fois, et l'on continue de la même façon pour toute la longueur du travail.



ARABESQUE (POINT D'ESPRIT). — 3e DÉTAIL DE L'ENCADREMENT N° 2.

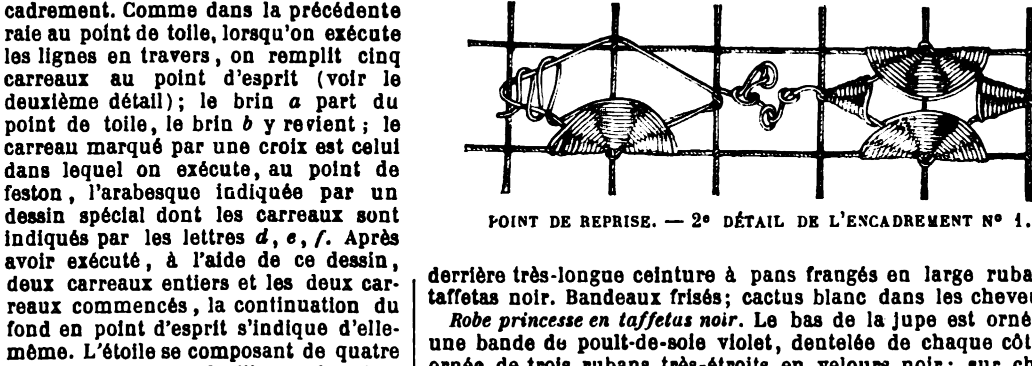
Le second détail démontre le remplissage des carreaux marqués par un point sur le dessin consacré au premier détail. On exécute cela au point de reprise; dans le carreau intermédiaire on noue le brin autour des quatre lignes qui s'y croisent. Le *second détail* indique un carreau terminé, le second en voie d'exécution, rangé de telle sorte que l'on puisse le copier sans peine. Pour le surplus nous renvoyons nos lectrices aux précédentes explications consacrées aux travaux en guipure.



POINT D'ESPRIT.
2e DÉTAIL DÉTAIL DE L'ENCADREMENT N° 2.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

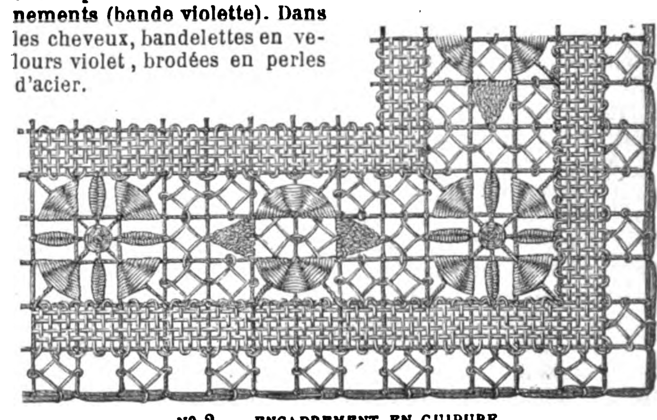
Robe en poult-de-soie vert anglais, ornée de trois rubans de velours noir recouverts d'entre-deux de guipure Cluny bordant la robe et remontant jusqu'à la taille. Corsage décolleté avec même garniture; tunique en moire antique gris clair à contours dentelés, bordés de velours noir couvert de guipure Cluny; une large dentelle blanche est posée sous les contours de la tunique; corselet à bretelles en même moire. Un oiseau, dont les ailes sont déployées, relève et fixe la tunique de chaque côté; même oiseau, mais plus petit, sur chaque épaule; par



POINT DE REPRISE. — 2e DÉTAIL DE L'ENCADREMENT N° 1.

derrière très-longue ceinture à pans frangés en large ruban de taffetas noir. Bandeaux frisés; cactus blanc dans les cheveux.

Robe princesse en taffetas noir. Le bas de la jupe est orné avec une bande de poult-de-soie violet, dentelée de chaque côté, et ornée de trois rubans très-étroits en velours noir; sur chaque couture l'une de ces dents se prolonge et s'élargit; elle est fixée à la pointe par un bouton noir, et se rattache à un liséré violet qui couvre la couture sur toute la hauteur de la robe; mêmes ornements remontant par devant en diminuant de largeur jusqu'au col. L'encolure, les entournures, les poignets et les poches reproduisent les mêmes ornements (bande violette). Dans les cheveux, bandelettes en velours violet, brodées en perles d'acier.



N° 2. — ENCADREMENT EN GUIPURE.

MODES.

Les chapeaux destinés à être portés l'hiver prochain excitent une vive curiosité. Si j'en crois les questions qui me sont adressées à ce sujet, je ne puis mieux les décrire qu'en prévenant nos abonnées que ces chapeaux sont petits, si petits, qu'ils ne peuvent même contenir la garniture intérieure, et que celle-ci, débordant son cadre ordinaire, se montre en dehors du chapeau, et repose sur la tête. Par derrière, les avis sont partagés; beaucoup conservent la forme fanchon, sans fond ni bavolet; mais un nombre plus grand encore adopte la demi-calotte, sous laquelle passe un peu de chignon, ou bien un chignon bouclé. Il est temps du reste de mettre un frein au chignon ; on en rencontre parfois qui, étant plus volumineux que la tête même à laquelle ils sont accrochés, présentent l'aspect d'une seconde tête, d'un phénomène monstrueux, d'une superfétation extraordinaire.

On emploiera beaucoup de galons-cachemire pour les ornements, mais ces galons ne peuvent figurer que sur des étoffes unies.

La lingerie se garnit universellement avec la guipure Cluny...., sans préjudice cependant de la dentelle de Valenciennes. Les cols ne seront plus aussi *rectilignes* qu'ils l'ont été depuis quelque temps. Si les chapeaux ont diminué, les cols, au contraire, semblent se disposer à augmenter. Le poignet reste jusqu'ici tel que nous le connaissons, c'est-à-dire droit, et cette forme est obligatoire avec les manches des robes actuelles; mais il reproduit les garnitures et ornements en dentelle que l'on voit sur les cols.

La ceinture large reste à la mode; mais on voit un certain nombre de ceintures qui n'ont pas plus de 4 centimètres de hauteur, avec une boucle assortie à cette largeur, ou bien avec un fermoir en métal. On peut donc choisir entre ces deux genres de ceintures, sans craindre de se trouver en contravention avec la mode. J'en dirai autant des voiles longs et des voilettes arrondies. Ces deux genres subsistent parfaitement côte à côte et se partagent les préférences qui, je dois le dire, penchent en ce moment en faveur de la voilette. Le voile long doit être en tulle vaporeux ; c'est le préservatif des jours où l'on n'a pas besoin de se préserver ; — mais vienne la bise, viennent les brouillards, on recourt bien vite à la voilette de dentelle, plus épaisse que le simple tulle. On m'objectera peut-être que l'on pourrait faire de grands voiles en dentelle; on en a déjà fait; mais le voile en dentelle coûterait 100 francs au moins, tandis que la voilette peut n'en coûter que 25. Or, ainsi que je le disais récemment, la mode se démocratise; elle se fait la très-humble servante du grand nombre. La voilette convient au grand nombre, donc elle ne périra pas. Convenons d'ailleurs que le voile très-long en dentelle, dépassant non-seulement le chapeau, mais presque la ceinture, est non-seulement fort cher, mais encore très-incommode.

On crée une innombrable quantité de vestes que nous ferons successivement passer sous les yeux de nos lectrices. Le corsage blanc, le corsage cachemire, la veste, composent le fond de la mode actuelle.

Il me serait bien difficile de décrire les coiffures que l'on prépare, et je suis forcée d'attendre, pour les faire comprendre, les dessins que l'on en doit donner. Les *frisons*, les boucles minuscules, les bandeaux ondulés, les chignons bouclés, tout cela se mélange dans un beau désordre, qui est cette fois un effet de l'art. M. Croisat, coiffeur, rue Richelieu, 76, qui réussit toujours à simplifier toutes les difficultés, prépare des bandelettes en rubans de velours toutes garnies de petites boucles plates. Cela sera extrêmement commode pour les femmes qui veulent suivre la mode, sans pouvoir se décider à couper, à crêper, à torturer leurs propres cheveux, selon que le commandent les caprices parfois contradictoires de la mode. En ce moment la coiffure adoptée par la majorité des jeunes filles est une sorte de coiffure *à la chinoise*, un peu mitigée cependant, et exécutée de la façon suivante :

On peigne les cheveux en arrière, sans trop les *tendre* cependant, et sans les diriger tous vers le sommet de la tête. *Avant* de les fixer par derrière, on pose devant un très-long ruban de velours ou de taffetas, destiné à former autour de la tête 2 ou 3 tours. Le premier tour laisse un peu *bouffer* les cheveux autour du visage..... le même effet se produit entre le premier et le second, entre le second et le troisième tour de cette bandelette ; on attache ensuite les cheveux par derrière, soit en formant, — soit en ajoutant un chignon, selon la quantité de cheveux dont on peut disposer. En général, il faut bien en convenir, la mode est mal peignée ; les chignons, — même naturels, — sont un peu flottants, un peu ébouriffés et conçus de façon à paraître toujours prêts à se dérouler ; ils forment une sorte de masse indécise, qui participe des *coques* et du chignon dit Louis XV ; beaucoup sont et seront ornés de boucles, plus ou moins authentiques.

La toilette des petites filles se modèle toujours un peu sur la toilette de leurs mères, et offre par conséquent une certaine variété de dispositions. Il n'en est pas de même de celle des petits garçons ; — celle-ci se compose invariablement de la veste et de la jupe, jusqu'à trois ans ou deux ans et demi ; — du pantalon et de la veste, ou de la blouse courte jusqu'à dix ans. Une jeune mère me demandait récemment si les petits garçons portaient des pantalons à dix mois ; on ne leur en met pas avant qu'ils aient quinze ou dix-huit mois. A cet âge ils portent des pantalons en percale, sous leur jupe, et n'adoptent les pantalons *visibles* que vers l'âge de trois ans. E. R.

LE GANT.

Il n'est pas un seul des objets composant notre costume actuel qui ne pourrait donner lieu à des recherches curieuses, si l'on voulait prendre la peine de remonter à son origine. Ainsi, en examinant l'histoire du gant, en étudiant son apparition, en rapprochant les pays qui en font usage de ceux qui le jugent inutile, on arrive à cette conclusion sous forme d'aphorisme :

Le gant est le symbole de la civilisation moderne.

Le gant a une histoire et même un arbre généalogique, quoique son origine ne soit pas aussi ancienne que la chaussure, car le soulier, ou plutôt la sandale, a été l'un des premiers besoins de l'humanité, et s'est produit sur tous les points de la terre, à une époque où l'on était bien loin de prévoir la nécessité qui surgirait plus tard, c'est-à-dire celle d'habiller la main humaine. Les femmes de la Bible ne connaissaient pas l'usage des gants, et la reine de Saba, lorsqu'elle alla rendre visite à Salomon, avait un cortége dont les magnificences sont devenues légendaires...., mais elle n'avait pas de gants. Cléopâtre faisait dissoudre des perles dans du vinaigre, — ce qui par parenthèse devait composer un breuvage peu agréable; — mais, malgré leur luxe proverbial, ces deux reines ne possédaient pas ce luxe considéré aujourd'hui comme indispensable à toutes les femmes : elles n'avaient pas de gants !

De quelque côté qu'on étudie l'histoire orientale, on n'y trouve pas trace de gants. Les Perses, qui étaient considérés comme un peuple efféminé par les raffinements du luxe, avaient adopté une sorte de prolongation de leurs manches qui, ainsi taillées, couvraient leur poignet, mais là se bornait cet esssai de gant avorté. Du reste, aujourd'hui encore, l'Orient reste rebelle aux gants. N'avions-nous pas raison de présenter le gant comme le symbole de la civilisation moderne? L'usage des gants a été transplanté dans ces contrées par les Européens, mais il n'y a jamais pris racine.

Les gants se montrent d'abord chez les Grecs, mais uniquement pour préserver les mains pendant le travail. Lorsque Laerte se livre à des travaux de jardinage, il met des gants, si nous en croyons l'Odyssée, pour se garantir contre les plantes épineuses. A cette époque, chez les Grecs, comme chez les Romains, du reste, les gants étaient considérés comme un symptôme de mollesse; on les portait cousus à la tunique, faits en même étoffe que cette tunique, et c'est à une époque plus avancée que l'on commença à les faire en peau, et à les séparer du vêtement.

En relisant les deux paragraphes que je viens d'écrire, j'éprouve une sorte d'inquiétude; n'ai-je pas, sans m'en douter, marché sur les traces de l'Intimé? Quoi les Perses, les Grecs, les Romains, se sont pressés dans ma narration? Pourvu que mes lectrices ne me prient pas de passer au déluge ! J'y arrive, soyez tranquilles ! M'y voici ! Je laisse là l'histoire *ancienne* du gant, et je me trouve au moyen âge.

Ici le gant est considéré comme indispensable à tous les hommes de guerre. Il se fait en métal, il se prolonge en manchette, pour garantir l'avant-bras, il s'appelle le gantelet, il est le symbole de la chevalerie. On n'a jamais vu un chevalier sans gants; comment eût-il pu, en effet, jeter son gant dans la lice, — s'il s'était présenté déganté ? Le gant fait en grosse peau, recouvert d'écailles en métal, faisait partie intégrante du costume d'un chevalier qui devait être toujours prêt au combat. L'église même considéra le gant comme la marque distinctive de la dignité, et ordonna aux évêques de porter des gants pour la célébration de la messe. C'est sans doute pour le même motif appliqué en sens inverse, c'est comme témoignage d'égalité et d'humilité que l'on doit se présenter déganté à la sainte table, pour y recevoir la communion.

Dans les huitième et neuvième siècles, on voit apparaître les gants richement brodés, et ornés de pierres précieuses, dans toutes les cérémonies où figurent les princes, les princesses, les hauts dignitaires. Ainsi compris, le gant appartenait au petit nombre ; il lui a fallu plusieurs siècles pour se démocratiser ; jusqu'au treizième siècle, il ne fait pas même partie obligatoire du costume des dames, même les plus nobles. A cette époque les gants sont fabriqués en toile, et atteignent le coude. Plus tard on les fait en peau. C'est surtout en Espagne qu'on les prépare, en les parfumant à la violette.

A la cour de France, sous le règne de Catherine de Médicis, les gants sont principalement tissés en soie. Elle envoya, dit l'histoire, une paire de ces gants à la reine de Navarre, mère d'Henri IV; on les avait enduits d'une préparation chimique, et, peu d'heures après qu'elle eut mis ces gants, la reine de Navarre mourait subitement emportée par un mal inconnu.

Les gants de peau fine se popularisèrent en France pendant le règne de Louis XIV. Cette fabrication fournissait ses produits à l'Europe entière, et rapportait des sommes considérables. La révocation de l'édit de Nantes causa l'émigration de cette industrie, qui alla enrichir les pays voisins. Ceux qui aiment à découvrir les petites causes des grands effets soutiennent que la dispute de la reine Anne avec la duchesse de Marlborough fut occasionnée, non par un verre d'eau, ainsi que l'indique M. Scribe, mais bien par une paire de gants si richement brodés en perles fines que la reine Anne ne put en donner le prix élevé qu'en demandait le fabricant. La duchesse de Marlborough aurait acheté ces gants, justement parce que la reine avait eu la sagesse de s'imposer cette privation : elle les aurait portés à un cercle..... Quoique reine on est femme, et la reine Anne, exaspérée, aurait prêté l'oreille à l'ambassadeur de France et conclu la paix qui, à cette époque, était pour Louis XIV une question de vie ou de mort. On peut choisir entre les deux versions, car elles se valent à peu de chose près. Il convient d'attacher un intérêt purement secondaire à ces causes minimes produisant des événements considérables, car il est certain que chez les rois, comme chez les particuliers, l'antagonisme est latent, bien avant le moment où il éclate ; il est alimenté par des faits bien divers, et, quand on le voit se produire au grand jour, il serait puéril de l'attribuer à une paire de gants, ou bien à un verre d'eau, car ces causes sont des prétextes, non des motifs, et, si l'un était venu à manquer, on en aurait trouvé plusieurs autres.

Beaucoup de pétitions étaient jadis accompagnées de l'offrande d'une paire de gants.... parfois, hélas !.... remplis de pièces d'or ou d'argent ; aujourd'hui encore on offre des gants en diverses circonstances, entre autres au baptême des enfants.

Maintenant les gants sont considérés comme indispensables : on en fait pour toutes les bourses, en coton, en fil, en laine, en soie, en peau. Nous avons rompu avec les modes exclusives, avec les lois somptuaires, chacun porte ce qu'il veut, — ce qu'il peut, — mais tout le monde porte des gants.

EMMELINE RAYMOND.

SOINS A DONNER AUX DENTS.

On ne saurait s'empêcher de remarquer que la conservation des dents existe en sens inverse de la civilisation. Toutes les peuplades sauvages ont des dents magnifiques, et, parmi les nations civilisées, celles qui n'ont pas encore atteint l'extrême degré du luxe et de la recherche possèdent le privilége d'avoir des dents saines et fortes ; en un mot, plus il surgit de poudre et d'essences de toutes sortes pour préserver les dents, moins il y a de dents. Est-ce le mal qui fait naître la multitude des remèdes? Serait-ce au contraire la multitude des remèdes qui cause le mal? Question insoluble...., et que pour cette raison je ne me chargerai pas de résoudre.

La première dentition des enfants, — pour prendre notre sujet à son origine, — est si intimement liée aux maladies qui surgissent à cette époque de crise, que l'on ne doit en aucun cas recourir à un dentiste, pour les accidents qui peuvent survenir à ce moment. Il faut s'adresser à un médecin.

Les premières dents, vulgairement nommées *dents de lait*, ne doivent jamais être arrachées, à moins qu'une nécessité absolue ne commande cette petite opération. On est assez généralement disposé à les enlever dès qu'on les voit un peu *branler*, dès qu'on suppose que les véritables dents vont leur succéder. Cette hâte intempestive a souvent un résultat funeste, car les secondes dents, découvertes quand elles ont encore besoin d'être préservées, se trouvent livrées à elles-mêmes lorsqu'elles n'ont pas encore acquis la solidité nécessaire pour surmonter tous les accidents. A cette époque comme à toutes les époques subséquentes, on doit avoir recours aussi rarement que possible aux instruments du dentiste. Sous prétexte de redresser les dents, de les séparer, de faire place à celles qui doivent pousser, on ébranle toutes les dents, sinon dans le présent, du moins dans l'avenir. Laisser faire la nature, tel est le principal conseil que nous donnons; mieux vaut encore une dent un peu inégale et même très-imparfaite qu'une fausse dent. Par conséquent il faut toucher aux dents non pour les perfectionner, mais seulement pour préserver celles qui sont voisines d'une dent attaquée par la carie, et pour prolonger la durée de la dent malade.

Durant les années qui s'écoulent entre quinze et vingt-trois ans, les dents traversent la période la plus périlleuse. Quand elles sont sauvées à vingt-trois ans, on peut espérer les conserver pendant la presque totalité de l'existence. C'est pendant ces années que l'on doit redoubler de soins.



Le principal traitement à observer, le plus efficace, j'ajouterai le *seul* traitement efficace est la propreté. La nourriture des peuplades sauvages, de même que celle des familles pauvres, est loin d'être aussi compliquée que la nôtre : point d'épices, point de sucre, point de ragoûts, peu de viandes...., et toutes ces recherches gastronomiques représentent autant de dangers pour la conservation des dents ; il faut donc *ne jamais omettre* de se laver soigneusement la bouche après chaque repas, avec un peu d'eau pure, attiédie, en hiver, afin d'enlever toutes les parcelles qui pourraient s'être attachées aux dents ; ce soin est non-seulement nécessaire, mais indispensable. Toutes les poudres merveilleuses, toutes les essences infaillibles, tous les liquides fortifiants, pris isolément, ou même simultanément, ne pourraient donner l'excellent résultat que l'on obtiendra avec cette simple précaution, ni remédier à son inobservance. On pourra ajouter à l'eau qui servira à laver la bouche une ou deux gouttes (pas davantage) d'extrait de menthe, pour un grand verre d'eau. Pour nettoyer les dents, on emploiera une brosse pas trop dure, que l'on dirigera toujours depuis la gencive vers la pointe des dents ; on ne frottera jamais celles-ci avec une serviette, ou bien avec les doigts ; on évitera autant que possible l'usage des cure-dents, et dans aucun cas on ne se servira de cure-dents en métal.

Il est difficile, — pour ne pas dire impossible, — d'indiquer une poudre universellement salutaire, car telle substance convenant à certaines dents serait inefficace ou même dangereuse pour d'autres dents. Il faut donc se borner à choisir les poudres les plus inoffensives, celles qui n'affichent aucune prétention et ne font aucune promesse. Les poudres pour les dents ne peuvent d'ailleurs rien pour la solidité des dents, mais en revanche elles peuvent aisément leur devenir nuisibles ; telle poudre contiendra des substances qui blanchiront momentanément les dents, mais à la condition d'attaquer, de rougir l'émail qui les recouvre et les préserve ; si des dents très-robustes peuvent braver ce péril, il n'en serait pas de même pour celles qui sont plus *friables*. Il faut donc adopter pour le nettoyage des dents une poudre inoffensive, telle que la magnésie, légèrement mélangée de quinquina pulvérisé et aromatisée avec quelques gouttes d'essence de menthe. Les acides doivent être soigneusement évités, car ils sont toujours nuisibles pour toutes les dents.

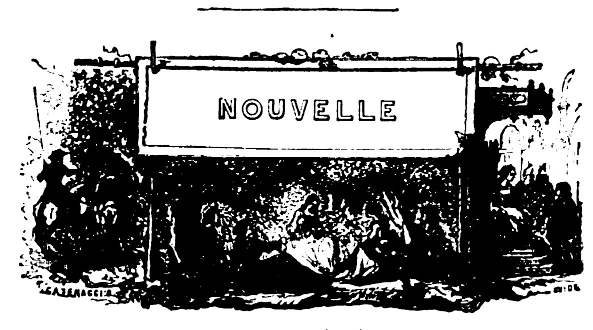
L'une de nos abonnées m'a écrit que l'on conservait ses dents jusqu'à l'âge le plus avancé, en faisant usage uniquement d'eau salée, à l'exclusion de tout autre liquide et de toutes les poudres quelles qu'elles soient.

Quand les gencives sont molles, on pourra se laver la bouche avec de l'eau de sauge, qui est astringente.

Les maux de dents ont des origines tellement nombreuses et diverses qu'il ne saurait exister de panacée universelle pouvant les guérir indistinctement. Ils proviennent très-souvent des nerfs ou de l'estomac, et doivent alors être combattus par un traitement indiqué par un médecin. On a recours à un dentiste seulement dans le cas où le mal est local, où la carie de la dent laisse le nerf à découvert ; dans ce cas il faut agir promptement et autant que possible dès l'origine du mal, pour faire plomber la dent creuse. On agira prudemment à tout âge, et même lorsqu'on a des dents parfaitement saines, en évitant de rester tête nue au grand air. C'est en partie pour cette circonstance que la *Mode illustrée* livre à ses abonnées une si grande quantité de capelines en laine, qui, en dehors de leur utilité, composent d'ailleurs des coiffures gracieuses et seyantes.

Ce n'est pas seulement par coquetterie que l'on doit remplacer par de fausses dents les dents perdues ; les fausses dents sont indispensables pour la mastication, et pour garantir les racines des dents du contact de l'air.

E. R.



UNE FEMME ÉLÉGANTE.

Suite.

Pendant qu'Hélène intervenait ainsi dans le procès intenté à son amie, la physionomie de François s'éclairait d'une vive satisfaction. M. de Rovigny conserva son expression railleuse.

« Votre expérience n'est point de force à lutter avec la nôtre, ma chère enfant, » dit-il à Hélène ; « croyez-moi, Mlle Wallance est une femme égoïste et paresseuse, rien de moins, rien de plus.

— Monsieur !...

— Je me tairai à l'avenir, puisque cette juste appréciation vous afflige ; mais je tiens, une fois pour toutes, à vous donner sur ce caractère des lumières qui pourront vous être utiles un jour ; vous en ferez ce que vous voudrez. Cette jeune fille a des goûts immodérés de luxe et de bien-être ; ces goûts sont fort dangereux lorsqu'on ne possède aucune fortune ; elle est paresseuse dans l'âme, paresseuse invétérée, et par conséquent elle demandera aux plaisirs mondains la distraction qu'elle ne saura, ne voudra pas trouver dans le travail.

— Sans être tout à fait conforme à la femme forte de l'Écriture, » dit François, visiblement froissé par cette sévère analyse, « sans affirmer que cette jeune fille ait uniquement pour but de rester à la maison et de filer la laine, on peut trouver que l'on va trop vite en besogne lorsqu'on veut trouver un vice en germe dans chacun de ses légers défauts. Si je défends Mlle Wallance, c'est uniquement parce qu'Hélène lui a donné son amitié, et que.....

— C'est aussi pour cette raison que j'essaye de faire voir Mlle Wallance telle qu'elle est ; en lui accordant son amitié, Hélène a commis une erreur qu'il importe à ses vieux amis de voir rectifiée... dans son propre intérêt.

— Eh ! Monsieur, » reprit François en s'emportant contre la contradiction, « il n'est point équitable de ramener tous les types, toutes les organisations à un type unique, et de les déclarer déchus, dangereux même, lorsqu'ils s'éloignent de cet unique point de comparaison ; les natures fines, nerveuses, artistes, ont, sans nul doute, le goût, la passion si vous voulez, de tout ce qui est beau, élégant... Est-ce une raison pour les accuser de vouloir tout sacrifier à ce goût ?

— Oui, » répondit gravement M. Faverot, qui, jusque-là avait gardé un profond silence ; « oui, quand ces natures n'ont pas en elles-mêmes un contre-poids salutaire dans leur conscience, dans le sentiment du devoir, dans le respect de leur dignité bien entendue. Remarquez, mon cher Gervais, que mes paroles n'ont aucune application particulière ; je me borne à des réflexions générales : je dis que, les goûts d'élégance étant donnés (et ces goûts sont assez séduisants par eux-mêmes pour qu'on ne les érige pas en qualités), une femme doit avoir des principes bien arrêtés, une volonté très-ferme, et une perception bien nette de ses véritables devoirs, pour ne point sombrer sur l'écueil du désordre et de la ruine, en entraînant sa famille dans son naufrage.

— Soit, » répondit François, qui avait reconquis en partie le sang-froid que M. de Rovigny lui avait fait perdre ; « Vous avez raison, mille fois raison en thèse générale ; mais il y a des exceptions à toute règle, et rien ne prouve jusqu'ici que l'amie de votre fille n'ait point le droit de revendiquer le bénéfice de l'une de ces exceptions. Rien ne prouve qu'elle sacrifierait aucun bon sentiment aux instincts de luxe et d'élégance dont on lui fait un crime.

— Rien ne le prouve ! » s'écria M. de Rovigny. « Eh bien ! regardez-moi ; je suis vieux, je suis gros, j'ai les cheveux blancs et la figure rouge ; tout cela ne compose pas, n'est-il pas vrai ? un ensemble bien séduisant pour une jeune fille de vingt ans. Si j'avais voulu cependant prêter l'oreille aux adorables flatteries de cette charmante créole, elle n'aurait pas tardé à s'appeler Mme de Rovigny... et à manger ma fortune, revenus et capital ensemble ; cela aurait été dévoré avec une extrême élégance..... oh ! je n'en doute pas !..... Mais je suis mieux avisé que ne l'auraient été la plupart de mes contemporains ; j'ai compris que je devais ces charmantes coquetteries, non à ma belle prestance, à mon intelligence et aux autres dons que l'on se plaisait à me reconnaître, mais uniquement à l'horreur que la pauvreté, le travail, ou même la médiocrité, inspirent à cette belle personne. Vous me croyez sur parole, je pense ? M'avez-vous jamais connu comme un fanfaron, un hâbleur, un homme capable d'en imposer, ou même d'exagérer quoi que ce soit, du moment où il parle sérieusement, comme je le fais en ce moment ?

— Non, sans doute, » répondit Gervais en faisant un effort pénible ; « mais vous me permettrez de douter, sinon de votre sincérité, du moins de votre infaillibilité ; si je n'ai que des illusions, laissez-les-moi, je vous en prie ! J'ai des raisons personnelles, égoïstes si vous voulez, et fort intéressées pour vous adresser cette demande ; laissez-moi voir mon modèle en beau, si vous ne voulez pas me faire manquer mon tableau. Il m'est impossible de séparer la nature morale de la forme physique ; quand celle-ci est belle, je ne puis me décider à supposer celle-là corrompue. Laissez-moi, je vous en conjure, finir mon portrait avec les illusions que je défends contre vous.

— J'ai peut-être eu tort en effet, » dit M. de Rovigny en regardant François avec un peu de pitié, « de vous parler de ce caractère comme je l'aurais fait si vous n'aviez pas été un artiste ; j'aurais dû me souvenir que pour vous en effet, — du moins au point de vue de l'art, — la forme passait avant le fond, et que l'on était certain de votre approbation dès que l'on avait des attitudes penchées, et que l'on savait poser gracieusement une couronne de fleurs sauvages. Vous êtes encore bien enfant, mon cher Gervais ! Permettez cette réflexion, ce léger reproche à un vieillard qui pourrait être votre père, et qui vous a voué, depuis un grand nombre d'années, une affection quasi paternelle ; j'ai tenu devant vous le langage que j'aurais fait entendre à mon fils, si je l'avais vu se déclarer le défenseur d'une coquette... Que cette réflexion m'absolve à vos yeux !... Toujours est-il que je vous engage fortement, quand vous serez marié, à diminuer un peu la fréquence des rapports d'amitié entre Hélène et Mlle Wallance. »

Cette dernière partie de l'allocution prononcée par M. de Rovigny produisit sur François l'effet d'une douche de glace ; elle le ramena instantanément, mais douloureusement, au sentiment de la réalité, qu'il avait perdu de vue depuis plusieurs jours. En effet, il était fiancé à Hélène... elle allait devenir sa femme, et c'était lui qui avait appelé cet événement de tous ses vœux ! Que se passait-il donc en lui ?

Hélas ! il faut bien l'avouer : François avait une âme faible, cachée derrière un langage énergique ; il raisonnait avec une extrême logique, mais agissait avec une extrême légèreté ; son esprit n'était jamais à court de prétextes, qu'il savait revêtir d'apparences très-raisonnables, et qu'il transformait ainsi en motifs sérieux ; il possédait réellement toutes les qualités qu'Hélène lui avait reconnues avec enthousiasme... mais il les possédait dans le moment où la jeune fille les avait constatées, parce que les circonstances l'avaient placé dans un courant où ces qualités se développaient naturellement, non parce qu'elles étaient un produit naturel de son organisation. Le bien et le mal, les qualités et les défauts qui en sont la conséquence, tout cela pouvait croître en lui alternativement, comme la végétation éphémère des tropiques que l'on trouve toute développée lorsqu'on s'y attendait le moins, et qui est flétrie et desséchée avant la fin de la journée. Toujours dominé par une idée ou un sentiment principal, il pouvait, lorsqu'il les avait épuisés, passer, sans aucune transition, aux idées et aux sentiments les plus opposés. Il demeurait de bonne foi dans ces brusques changements, car il perdait jusqu'au souvenir de ses contradictions ; il n'avait pas besoin d'excuse à ses yeux pour justifier ces inqualifiables revirements, mais, lors même que ces excuses eussent été nécessaires, François eût su en trouver d'assez ingénieuses pour le disculper au tribunal de sa conscience. C'est ainsi qu'on l'entendait parfois exprimer sur un caractère ou sur une action un jugement sévère, acerbe même, pour peu qu'il fût excité par la contradiction, ou qu'il eût les nerfs agités. Quelques jours à peine s'étaient écoulés, qu'on l'entendait soutenir une thèse opposée, et plaider pour tout ce qu'il avait condamné ; que si l'on s'obstinait à le considérer comme ayant quelques devoirs de logique, et qu'on le mit en face de ses opinions précédentes, il soutenait avec verve celles qui les avaient remplacées ; et, comme dernier argument, proclamait qu'il était permis de changer..... avec les circonstances.

Il avait malheureusement dans le cœur toutes les inconséquences qui se trouvaient dans son esprit... et encore, peut-être, étaient-elles moins excusables ici que là ; le cœur, en effet, échappe aux lois rigoureuses de la logique, et ne relève que du sentiment ; seulement il y a des sentiments et des changements qui ne se produisent que dans les cœurs associés à des esprits faibles et légers.

François avait cru qu'il aimait Hélène, et il l'aimait en effet, mais avec l'indécision et la légèreté qui composaient son caractère ; il l'estimait, il appréciait ses qualités, il lui était doux de trouver dans un noble cœur une affection dévouée. Placé au milieu de personnes qui partageaient ses sentiments, ceux-ci s'étaient facticement exaltés..... et il avait cru que son bonheur était attaché à ce mariage. Puis Marguerite était apparue ; il ne pouvait fermer les yeux à l'évidence : elle était plus charmante, plus gracieuse qu'Hélène ; elle s'emparait avec plus d'adresse que son amie n'eût pu en avoir, de l'attention générale ; Hélène se trouva éclipsée..... même dans le cœur de son fiancé.

Il n'eut pas la force de combattre cette impression, ni la justice de se juger et de se condamner ; il trouva au contraire mille raisons pour s'absoudre, pour atténuer son tort, pour l'expliquer, le raisonner, pour lui donner une apparence de droit. Hélène était une sœur vigilante, affectueuse, dévouée..... une amie sincère, une âme prévoyante et vaillante. Mais elle manquait de quelques-unes des plus charmantes qualités féminines ; elle était froide, et se montrait en général un peu indifférente..... pas pour ses amis, murmurait la voix très-faible de la conscience..... Non, sans doute, pas pour ses amis ; mais elle aurait, sans nul doute, pour son mari une affection sérieuse, monotone ; on la retrouvait toujours pareille à elle-même, tandis qu'il y avait tant d'imprévu chez Marguerite ! Oui, il faudrait avoir l'une pour amie, l'autre pour femme. Quel rayon de soleil à placer dans sa vie ! Quelle éternelle fête pour ses yeux !

Pourquoi pas ? Après tout, Hélène était si calme qu'elle ne pouvait souffrir beaucoup, ni longtemps, de cette rupture : elle était généreuse, et pardonnerait..... Fallait-il donc se lier volontairement à un joug que le cœur repoussait ? Les circonstances avaient changé..... ce n'était pas sa faute ; pouvait-on, sans iniquité, blâmer un sentiment éclos subitement dans son cœur ? Il se montrait d'ailleurs encore plus soucieux du bonheur d'Hélène que du sien propre, en lui épargnant la douleur de se trouver mariée à un homme qui ne l'aimait pas. Envisagée de cette façon, non-seulement sa conduite échappait au blâme, mais encore se trouvait digne d'éloges. Le mari d'Hélène serait certainement heureux, se disait François avec conviction ; en renonçant à ce bonheur, je fais un sacrifice méritoire, et personne ne pourrait me blâmer sans être injuste.

Que l'on n'accuse pas ces réflexions d'invraisemblance ; rien n'est plus digne de fixer l'attention de l'observateur que ces capitulations de la conscience qui s'applique à déjouer le blâme qu'elle mérite ; on arrive, dans cette voie, à acquérir une habileté d'escamotage et une subtilité de raisonnement qui feraient envie à Robert Houdin et à Escobar..... s'ils étaient contemporains ; mais Escobar n'est-il pas immortel ? Ne le retrouve-t-on pas toujours vivant lorsqu'il s'agit de donner à tout ce qui est mal les apparences de tout ce qui est bien ?

Ce fut ainsi que François s'encouragea et s'affermit dans la passion qui avait soudainement éclaté en lui ; il avait réussi à se prouver à lui-même qu'Hélène serait inique si elle rappelait les promesses échangées, que ces promesses ne pouvaient engager un cœur qui ne s'appartenait plus, et qui, d'ailleurs, agissait généreusement en rompant



des projets qu'on ne pouvait accomplir sans faire le malheur de deux êtres. Mais, si l'on va vite et loin dans la théorie, il est moins facile d'accommoder la réalité à tous les rêves que l'on forme; on avance, les yeux fixés à l'horizon, en démolissant avec une merveilleuse habileté toutes les difficultés que l'on entrevoit, en construisant non moins aisément tout ce qui plaît à l'imagination..... Tout à coup on trébuche contre un obstable infime..... C'est la réalité qui nous rappelle ses droits et nous avertit qu'il faut compter avec elle.

L'allusion faite par M. de Rovigny au prochain mariage d'Hélène fut la pierre d'achoppement qui exila tout à coup François des contrées enchantées dans lesquelles son imagination avait élu domicile depuis quelques jours. Dans cette tranquille conviction, qui n'avait encore été ébranlée chez aucun de ceux qui l'entouraient, François entrevit tout à coup un obstacle formidable. L'esprit des autres n'avait pas marché comme le sien, nul ne se doutait des évolutions qui s'étaient accomplies en lui; nul n'avait deviné qu'il n'était plus le même, que ses vœux avaient changé d'objet, que ses espérances avaient un autre but.

Croit-on qu'il en fut un moment découragé, ou qu'il éprouva quelque confusion en se trouvant en face de cette tranquille confiance? On connaîtrait bien mal le cœur humain, si l'on admettait cette possibilité. Non; François fut secrètement irrité contre le manque de clairvoyance de ses amis, car il prévit une lutte pénible, et cette irritation le conduisit, par une suite de raisonnements rapides, à se considérer comme étant la victime d'un aveuglement obstiné. Eh quoi! on n'allait pas audevant des difficultés qui devaient lui être insupportables pour les aplanir, ou du moins pour les diminuer! Serait-il donc obligé de parler? Ne l'entendrait-on pas à demi-mot? et faudrait-il, parce qu'il avait cru un moment qu'Hélène lui avait inspiré un sentiment plus vif que l'amitié, faudrait-il donc étouffer en lui ce sentiment actuellement puissant, intense, éprouvé pour une autre, ou bien engager des explications, subir des récriminations, supporter des reproches?

Mais on peut échapper à tout cela...... on peut s'éloigner, disait tout bas la faiblesse.....on peut écrire.... puis on part, et l'on évite ainsi les tracas. « J'admets que l'on souffre un peu, un moment, de cette rupture, » se disait François..... « Après tout, le temps est un grand niveleur, et je n'assisterai à aucune scène pénible.» Pour tout être plus nerveux que sensible, le point principal est en effet de se soustraire à l'aspect du mal que l'on cause; qu'importe son existence, qu'importent les angoisses que l'on fait supporter, du moment où l'on n'est pas témoin de leurs manifestations?

Cependant, sur ce point comme sur tous les autres, François ne put prendre une décision définitive; si absurde, si illogique que puisse paraître cette affirmation, il lui en coûtait de renoncer à la compagnie, à l'affection d'Hélène; il excusait sa préoccupation, en l'attribuant à ses travaux, et employait le même prétexte pour expliquer l'intermittence de ses visites. Il avait une fois déclaré en riant à M. Faverot que ses résolutions temporisatrices avaient fait de lui un prosélyte, qu'il traversait une crise au sortir de laquelle il se révélerait peut-être un grand artiste, et qu'il ajournait à quelques semaines toute pensée, tout projet qui ne se trouvaient pas intimement liés à son art. « J'appartiens en ce moment à un démon, » disait-il; « je suis en proie à une fièvre; il faut que je lutte, que je triomphe, pour me retrouver moi-même, pour être indépendant, pour venir réclamer de vous, si vous m'en trouvez toujours digne, l'accomplissement de vos promesses. »

Ces quelques semaines se passèrent sans apporter aucun changement à cette situation bizarre. M. Faverot était mécontent, sans pouvoir assigner aucune raison valable à son mécontentement. Hélène devinait, hélas! tout ce qu'elle ne savait pas. M. de Rovigny avait compris depuis longtemps tout ce qui troublait l'âme faible de François. Les examens d'Hélène étaient passés; elle possédait les diplômes que son père avait voulu ajouter à sa dot... Mais son fiancé ne pressait plus la conclusion du mariage, et trouvait, pour ne point le conclure comme pour ne pas le rompre, des raisons qui pouvaient paraître vraisemblables pour un esprit naturellement bienveillant, comme l'était celui de M. Faverot.

Mme de Laverdy se trouvait toujours dans la même perplexité; Marguerite n'avait plus de famille, presque point de fortune, point de profession..... Il fallait donc la garder; mais qu'en faire?

Elle causait un jour de ce sujet avec son ancienne élève Mme Garnier, qui venait la voir assez fréquemment. La scène était à peu près la même que celle indiquée au commencement de ce récit; seulement les roses avaient disparu, les arbres perdaient leurs feuilles, qui jonchaient la grande allée; c'était aussi l'heure de la récréation; les petites filles jouaient bruyamment; les jeunes filles se promenaient en causant : Hélène seule manquait à ce tableau.

« Enfin, » disait Mme de Laverdy en terminant le récit de ses peines, « Marguerite est majeure depuis quelques jours; elle aurait le droit de quitter cette maison, de se lancer dans le monde, seule, sans protection..... Et je ne répondrais pas qu'elle n'en eût la tentation, ou même le projet.

— J'ai pensé à tout cela, ma chère Maman, » répondit Mme Garnier, « et je voudrais vous enlever les inquiétudes que vous éprouvez au sujet de cette jeune fille; elle est vraiment adorable, et je suis sûre que je la marierai. Si elle y consent, je lui donnerai l'hospitalité; je reçois beaucoup de monde, et nous l'établirons convenablement, soyez-en certaine.

— Vous n'y songez pas, ma chère enfant! Quel embarras pour vous!... Et votre mari, comment prendra-t-il un pareil projet?

— Fort bien, car je le lui ai communiqué, et il m'a donné ses pleins pouvoirs pour traiter. Voyons: il faut pourtant être logique! Vous convenez que Marguerite, sans profession, sans fortune, doit s'appuyer sur un mari pour exister; elle ne peut rester éternellement à votre charge; et d'ailleurs vous croyez qu'elle ne le voudrait pas, qu'elle s'ennuierait près de vous. Or ce n'est pas ici que vous pourrez la marier.....

— C'est vrai, » murmura plaintivement Mme de Laverdy.

« Vous ne connaissez, vous ne recevez que des vieillards......

— C'est vrai.....

— A moins que vous n'ayez jeté les yeux sur votre vieux maître de piano, sur M. Wolff.....

— Oh! non! Pauvre Wolff!

— C'est le seul homme qui soit admis dans votre intimité. Que voulez-vous faire de Marguerite? Une sous-maîtresse?

— Cela ne lui conviendrait pas, » dit Mme de Laverdy en remuant négativement la tête.

« Eh bien! laissez-moi essayer d'être utile, à vous d'abord, à elle incidemment. Réfléchissez, consultez-vous, consultez-la; vous m'écrirez dans quelques jours le résultat de vos réflexions.

— Si je ne craignais qu'elle songeât à revendiquer son indépendance, » dit Mme de Laverdy, « je la garderais, sans être tourmentée de mille inquiétudes; mais elle n'aime pas la pension..... Elle veut voir le monde.....

— Eh bien! donnez-la-moi; elle m'a toujours intéressée, vous le savez?

— Ce projet, qui m'avait paru si absurde, est peut-être au fond plus sage qu'il n'en a l'air.

— Certainement; tout à fait comme moi.

— Je lui en parlerai, en la prévenant que le jour où elle voudrait revenir ici, elle y trouvera toujours la place qu'elle occupe aujourd'hui. Après tout, elle est majeure; elle choisira ce qui lui convient le mieux. »

(La suite prochainement.)

EMMELINE RAYMOND.



RENSEIGNEMENTS GÉNÉRAUX.

On place actuellement dans le berceau des enfants nouveau-nés une boite ayant exactement la même dimension que ce berceau; on la remplit avec du son qui remplace la literie, — matelas et drap; on met seulement dans cette boite un petit oreiller. L'enfant repose directement sur le son.

Les avantages de cette nouvelle méthode sont de plusieurs genres. Placé sur cette poudre, l'enfant évite de se *couper;* il n'est jamais exposé à rester pendant quelques heures sur des linges humides, et enfin les soins de propreté sont beaucoup plus aisés à prendre, l'humidité n'ayant d'autre effet que de former dans le son de petites pelotes qu'il est facile d'enlever.

RENSEIGNEMENTS PARTICULIERS.

N° 44,121. Creuse. On a reçu des dessins de broderie avec le numéro 39. Les jeunes filles ne portent *jamais* de châle en dentelle noire, et, à Paris du moins, ne sortent pas à pied avec une robe blanche. Merci mille fois pour cette excellente lettre. — *N° 28, Doubs*, M. Jacowski, dentiste, remplira ces conditions. — *N° 25,663, Isere.* Je préférerais un chapeau à une *toque*, pour aller à l'église. Ceinture bleue comme la jupe. Pardessus en soie, vu la saison, — et de plus on ne porte pas du tout des talmas en mousseline blanche. — *X.* Une partie de charade n'est pas astreinte à une seule syllabe. *Dés* (premier) *espoir* (dernier). — *N° 41,819, Puy-de-Dôme.* On trouvera les explications relatives à la *frivolité* dans le n° 35 de l'année 1863. Leur étendue nous interdit absolument la possibilité de les répéter ici.

N° 64,550, Haute-Vienne. Paletot à manches, et petit chapeau rond en feutre. Souliers et guêtres. On peut soutacher en couleur un tablier blanc; il est impossible de *décrire* ici une forme de tablier, voir nos dessins et les *Patrons illustrés*. Quand les enfants ont la tête bien garnie avec leur cheveux, ont peut supprimer le bonnet sous le chapeau. N° 34,967, *Rhône*. On porte des corsages montants en tulle, et des vestes en tulle plutôt que des fichus sur les corsages décolletés. Les fichus ne sont pas sans doute tout à fait abandonnés, mais ils sont considérés comme étant un peu *surannés*. — *N° 59,830, Haut-Rhin.* Couvrir la robe avec de la grenadine de laine ou de soie rose. Je ne connais pas les vers rongeurs qui envahissent le nez. Nous continuerons à publier tous les travaux de tous genres, sans pouvoir nous astreindre à une spécialité. Pour éviter de brunir les cheveux blonds, on s'abstient d'y mettre de la pommade, mais cela ne suffit pas toujours. — *N° 887, Eure.* On ne porte plus du tout de robes en drap; flanelle grès bleu, mais cela ne sera pas joli, car, à part les robes de chambre, on ne s'habille pas avec des tissus si épais. Personne ne se marie en gris, à moins d'être une veuve.

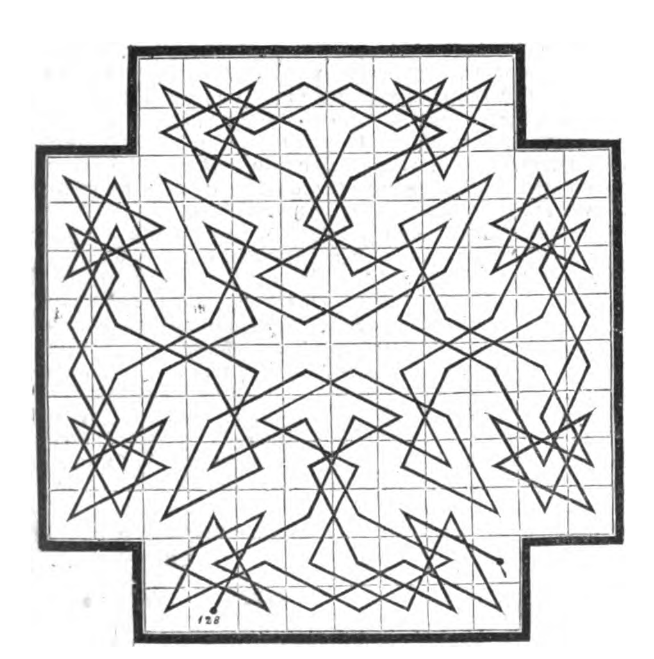
AVIS.

Nous publierons dans le n° 44 les modèles de cinquante-six manteaux nouveaux, pour dames, jeunes filles, petites filles, petits garçons. Avec ce numéro paraîtra une planche de patrons, grand format, contenant les patrons d'un grand nombre de ces manteaux.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

EXPLICATION DU SAUT DU CAVALIER.



Voir, à notre dernier numéro, les syllabes de la pièce de vers contenues dans les cent-vingt-huit cases du double échiquier.

LA FORTUNE ET LA CHARITÉ.

Des champs fleuris et des bois
J'admirais les merveilles,
Quand tout à coup deux voix
Vinrent à mes oreilles.

La première parlait ainsi :
Je donne honneurs, pouvoirs, vertus! — Source féconde
Où s'engloutit le sombre ennui,
Je répands les plaisirs, je gouverne le monde.

La seconde: — Je fais le bien.
Je vole à la mansarde où chacun se désole,
Et là, donne à ceux qui n'ont rien.
Ma force est dans mon cœur; je soutiens et console.

L'une est sœur de la Vanité,
La Fortune est son nom. — L'autre est la Charité!

ADRIEN MOISY.

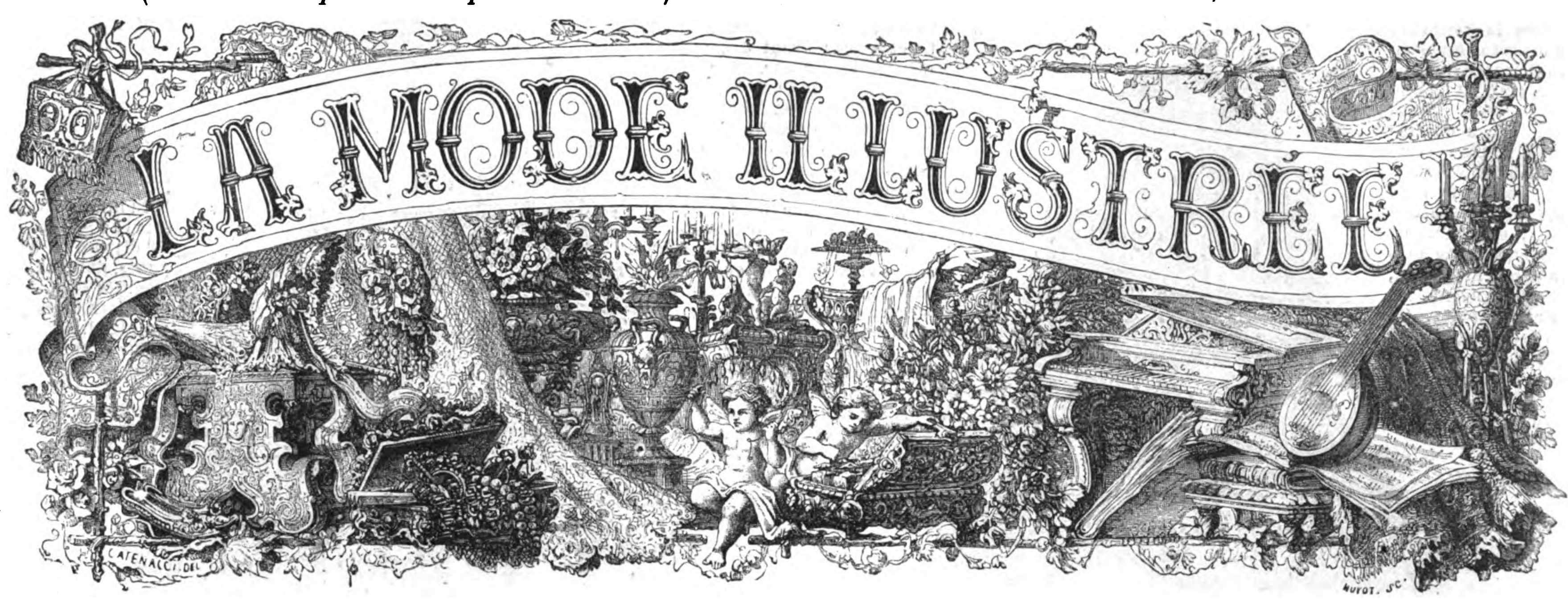
RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Quand sur une personne on prétend se régler,
C'est par les beaux côtés qu'il lui faut ressembler.

N° 44 (*avec double planche de patrons* : 75 c.). SIXIÈME ANNÉE. Dimanche, 29 octobre 1865.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cᵉ, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 13, Bedford Street, Covent Garden, W. C. —

EXPLICATION DE LA PLANCHE DE PATRONS.

Paletot court.

Les figures 12 à 18 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Ce modèle est fait en drap gris, simplement bordé avec une corde en soie brune. Les boutons sont en métal doré avec petit bouton de jais au centre. Le paletot est fendu par derrière. Les deux côtés s'avancent sur les devants, en formant de grandes poches à revers. La moitié de dessus de la manche s'avance de la même façon sur la moitié de dessous.

On coupe deux morceaux d'après chacune des figures de ce patron. On fait les boutonnières sur le devant de droite, on pose les boutons sur le devant de gauche, puis on assemble les deux moitiés du dos. Il reste une fente depuis le bord inférieur. Le bord de dessous est ourlé, celui de dessus (côté de droite) est bordé avec de la corde de soie, et garni avec les boutons indiqués. On pique le côté de droite sur celui de gauche, depuis la croix jusqu'au point; on assemble le dos et les côtés depuis Aᵃ jusqu'à Bᵃ, — les côtés et les devants depuis Cᵃ jusqu'à Dᵃ. Les devants sont cousus (à l'envers) sous les côtés, depuis Dᵃ jusqu'à Eᵃ, depuis Eᵃ jusqu'à Fᵃ, depuis Fᵃ jusqu'à l'étoile. Pour former le revers on ploie le côté sur la ligne du patron, et l'on garnit ce revers avec de la corde et un bouton. On fait la couture de côté depuis Gᵃ jusqu'à Hᵃ, et le col droit, cousu au milieu, est posé sur l'encolure, en réunissant les croix et les doubles points.

Après avoir bordé le dessus de manche avec de la corde, depuis Mᵃ jusqu'à Oᵃ, le dessous sur son contour extérieur, on assemble les deux moitiés depuis Lᵃ jusqu'à Mᵃ, depuis Oᵃ jusqu'à Pᵃ; depuis Mᵃ jusqu'à Oᵃ, le dessous de la manche est cousu à l'envers, sur le dessus, et celui-ci est garni avec un bouton. On forme un pli sur le bord supérieur du dessous de la manche, en posant la croix sur le point, puis on coud la manche dans l'entournure, Pᵃ sur Pᵃ. En dernier lieu, on pose sous le bord du paletot une bande de taffetas brun, ayant 5 centimètres de largeur; une bande pareille, plus étroite, couvre la couture réunissant le col au paletot.

On peut aussi employer ce paletot comme veste d'intérieur.



PALETOT COURT.



PALETOT A FRANGES (DEVANT).

Paletot à franges.

Les figures 27 à 31 (*recto*) appartiennent à ce modèle.

Ce paletot est fait en drap-velours bleu foncé; la garniture est en galons de passementerie noire, mélangée de perles d'acier bleu; les glands sont en soie noire.

Pour faire ce paletot, on emploiera 2 mètres 40 centimètres d'étoffe ayant 1 mètre 30 centimètres de largeur; pour la garniture, on prendra 7 mètres de galon ayant 3 centimètres 1/2 de largeur, — 6 mètres de galon ayant 1 centimètre 1/2 de largeur, — 3 mètres de frange ayant 7 centimètres de hauteur, 3 mètres 80 centimètres de frange ayant 5 centimètres de largeur, 10 glands ayant 9 centimètres de longueur, 4 glands ayant 15 centimètres de longueur.

On coupe deux morceaux d'après chacune des figures 27, 28, 29 et 30; mais le devant de gauche a seul la *patte* ou *hoche* tracée sur le patron.

Pour chaque manche, on coupe deux morceaux



PALETOT A FRANGES (DERRIÈRE).

d'après la figure 31, en tenant compte de la différence de contour pour la moitié de dessous. Après avoir cousu ensemble, à points *arrière*, les deux moitiés du dos, depuis le bord supérieur jusqu'à la croix, on réunit de la même façon tous les autres morceaux, en assemblant les lettres pareilles. On ourle à l'envers du paletot les remplis des coutures; on pose les agrafes sur les bords des devants, puis on y coud une bande de taffetas noir ayant 6 centimètres de largeur. Sur le bord inférieur, on fait un ourlet étroit; on met un passe-poil à l'encolure. Chaque manche est cousue ensemble, depuis *j* jusqu'au *k*, depuis *l* jusqu'à *m*; on les double sur leur bord inférieur avec une bande de taffetas noir ayant 6 centimètres de largeur, puis on coud la manche dans l'entournure *m* avec *m*. La garniture, qui se compose de deux galons de largeur différente, est posée selon les indications du patron et du dessin. Depuis l'encolure, on dirige le galon sur chaque côté de la couture de l'épaule, on forme deux *boucles* ayant chacune 3 centimètres 1/2 de longueur, et se terminant par deux bouts ayant chacun 14 centimètres de longueur. Sur le bord inférieur de la manche, le galon est disposé en trois *pattes*, dont les extrémités pointues sont terminées par un gland.



PALETOT ARION.

Sur le bord inférieur du paletot, la plus large frange se rattache au plus large galon (celui-ci est cousu sur le paletot même, non *à bord*), la frange plus étroite au galon plus étroit; cette dernière frange remonte par devant jusqu'à l'étoile, en diminuant graduellement de largeur. Les glands sont posés d'après les indications du dessin.

Paletot Arion.

Les figures 7 à 11 (*recto*) appartiennent à ce modèle.

La forme de ce pardessus convient surtout aux dames âgées. Il est fait en drap-velours brun, garni avec des galons en passementerie noire et des boutons de jais, en forme de boucles. Trois pattes, composées chacune de trois morceaux de galon, ayant pour la première 16, pour la seconde 14, pour la troisième 12 centimètres de longueur, fixent les plis du dos et se terminent par trois glands. Trois autres pattes semblables sont posées de chaque côté sur le bord inférieur. La garniture de devant se compose encore de trois pattes, ayant pour chaque devant du paletot 11, — puis 9, — puis 8 centimètres de longueur. Le bord inférieur de la manche a trois plis retenus par deux pattes, ayant l'une 16, l'autre 12 centimètres de longueur.

Pour faire ce paletot on emploiera 3 mètres 25 centimètres d'étoffe, ayant 1 mètre 30 centimètres de largeur. Après avoir complété, d'après leurs *côtés repliés*, les figures 7 et 8, on coupe d'un seul morceau le dos d'après la figure 8 (qui représente seulement la moitié de ce dos), — puis deux morceaux d'après chacune des figures 7, 9, 10, 11. On coud d'abord le dos ensemble, depuis G jusqu'à l'H, puis on forme les deux plis de la façon suivante : on plie l'étoffe sur la ligne ponctuée marquée par des croix, puis on pose la croix 1 sur le point 1, la croix 2 sur le point 2, et l'on fixe le pli.

~~Sous le bord~~ de ~~chaque devant~~ on pose une bande de taffetas noir ayant 10 centimètres de largeur; on fait les boutonnières, on place les boutons. On assemble dos et devant sur l'épaule depuis M jusqu'à N; on fait la couture de côté depuis I jusqu'au K, puis on *pique* le devant sur le dos depuis le K jusqu'à l'étoile, depuis l'étoile jusqu'au double-point; le bord du dos dépassant la couture est fixé à l'envers du devant. Le col droit (fig. 9) est cousu au milieu, puis placé sur l'encolure, G sur G, point sur point. Une bande de taffetas, coupée en biais, couvre cette couture à l'intérieur du paletot. Les pattes se composent de trois morceaux de galon ayant 2 centimètres 1/2, cousus ensemble, et dont les extrémités pointues sont garnies de frange ayant 2 centimètres de largeur. Afin que ces pattes paraissent être boutonnées sur le paletot, on imite les boutonnières avec un peu de soutache noire, puis on pose un bouton au milieu de cette boutonnière simulée; les pattes ainsi préparées sont posées d'après les indications du dessin et du patron. En préparant la manche, on forme les plis en posant les croix sur les points qui portent des chiffres identiques; sur les plis on place deux pattes; on coud ensuite les deux moitiés de la manche ensemble depuis O jusqu'à P, — depuis Q jusqu'à R. Sous le bord inférieur de la manche, on pose une bande de taffetas coupée en biais; sur le bord supérieur on forme un pli en posant la croix sur le point; on coud la manche dans l'entournure, R sur R.

Pardessus d'hiver pour enfants.

Nº 1. *Paletot pour petite fille de cinq à sept ans.* — Il est fait en drap-velours gris clair, orné de soutache noire et de perles noires en jais.

Nºs 2 et 5. *Paletot pour petite fille de sept à neuf ans.* — Les figures 19 à 26 (*recto*) représentent la garniture de



PARDESSUS D'HIVER POUR ENFANTS.



PALETOT CIRCASSIEN (DEVANT).

PALETOT CIRCASSIEN (DERRIÈRE).

PALETOT AFRICAINE.

PALETOT AVEC ÉTOLE.

ce paletot, dont le patron est semblable à celui du n° 3. Ce modèle est fait en drap gris; toutes les coutures sont couvertes de passe-poils en taffetas noir; les *coquilles* composant la garniture sont coupées en même étoffe que le manteau, ornées de soutaches, de perles et de boutons noirs. Six de ces coquilles sont posées sur les devants, deux forment chaque épaulette, — deux plus grandes marquent les poches, — une est placée à l'extrémité de chaque manche, — une à l'encolure, par derrière. La figure 25 est le patron et le dessin de l'une des grandes coquilles. La figure 26 représente l'une des petites coquilles. On en coupe 5 sur la figure 25, — 10 sur la figure 26. On les garnit avec de la soutache, en prenant une perle pour chaque point. On pose le bouton indiqué sur le patron. Le petit col droit est orné de la même façon.

N° 3. — Paletot pour petite fille de neuf à onze ans. Les figures 19 à 24 (*recto*) appartiennent à ce modèle et aussi au précédent.

Ce paletot est fait en drap gros bleu, un peu *peluché;* devant il est fait en forme de sac, tandis que le dos et les côtés sont un peu ajustés. La garniture est formée par 5 rangs de double soutache noire, encadrés par un cordon noir, lequel est orné à intervalles d'un centimètre avec de grosses perles de jais. Les revers de la poche sont garnis de la même façon.

Pour faire ce paletot on emploiera 2 mètres, 25 centimètres d'étoffe, ayant 1 mètre 30 centimètres de largeur. Les figures 19 à 24 représentent la moitié du paletot. On coupe deux morceaux d'après chacune de ces figures, on coud ensemble les deux moitiés du dos, puis on assemble tous les morceaux en réunissant les lettres pareilles. Sur les figures 19 et 20, à 1 centimètre de distance de la ligne ponctuée, on fait la fente de la poche, et l'on y pose une poche intérieure ayant 8 centimètres de longueur; on place sur cette fente, depuis l'étoile jusqu'au point, le revers de la poche, garni au préalable comme cela vient d'être indiqué. Le contour du paletot est replié et *piqué*. Sous les bords des devants, depuis l'encolure, on pose une bande de taffetas, ayant 5 centimètres de largeur et des agrafes destinées à fermer le paletot. On exécute la garniture d'après les indications du dessin et du patron, on coud chaque manche ensemble, depuis W^a jusqu'à X^a, — depuis Y^a jusqu'à Z^a, on borde à l'intérieur leur extrémité inférieure, avec une bande de taffetas ayant 5 centimètres de largeur, enfin on les coud dans l'entournure Z^a sur Z^a.

N° 4. — Paletot-sac pour petit garçon de 5 à 7 ans. Les figures 47 à 50 (*verso*) appartiennent à ce modèle.

Ce paletot-sac, fait en drap noir, est garni avec un simple galon noir; la manche est de forme nouvelle, et particulièrement gracieuse. Les figures 47 à 50 représentent la moitié du paletot; on coupe deux morceaux d'après chacune des figures 47, 49, 50, en ajoutant 4 centimètres d'étoffe sur le bord inférieur de chaque manche pour former le revers. Le dos (figure 48) est coupé d'un seul morceau; le col est double et le côté de dessous dépasse l'autre d'un centimètre environ pour être plus tard découpé à petites *dents*, et recouvrir la couture réunissant le col au paletot. Sous les bords des devants on pose, jusqu'à mi-hauteur environ, une bande de taffetas ayant 6 centimètres de largeur; on y fait les boutonnières, on y pose les boutons en jais, on fait la fente indiquée pour les poches, et l'on y coud à l'intérieur une poche ayant 15 centimètres de longueur, fixée sur le bord de cette fente et sur l'envers du paletot; on pose sur la fente le revers bordé de galon et de cordon. On coud ensemble dos et devants, depuis A^a jusqu'à B^a, depuis C^a jusqu'à D^a, — G^a sur G^a, — H^a sur H^a pour le col; le tout est bordé de lacet et de cordon. On coud chaque manche ensemble, depuis E^a jusqu'à F^a; ou ourle le bord inférieur, garni comme l'indique le patron, puis on pose la manche dans l'entournure, D^a sur D^a, — E^a sur E^a; enfin on termine le paletot en le garnissant selon les indications du patron.

N° 6. — Manteau pour petite fille de quatre à six ans. Ce manteau à grande pèlerine est fait en flanelle à carreaux bleus et blancs, ouaté et doublé de léger cachemire bleu; la garniture se compose seulement d'un passe-poil bleu. Nous en publierons le patron sur notre prochaine planche.

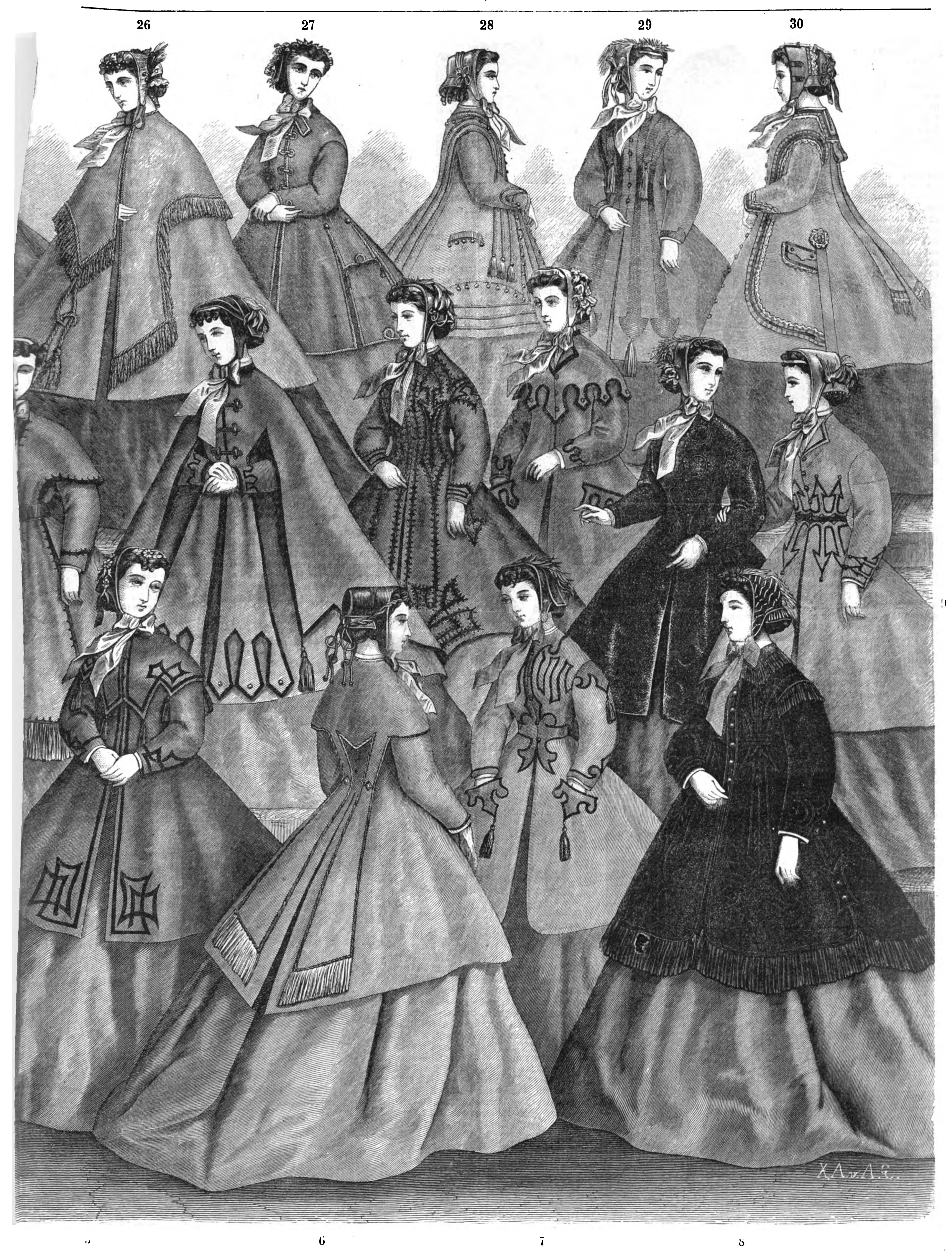
Paletot circassien.

Les figures 38 à 46 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Voici l'un des plus riches modèles que l'on puisse choisir. Ce paletot est fait en velours noir orné de passementerie noire, mélangée de boules en acier et gros grain noir employé pour les *applications* qui ornent la ceinture, les revers du col, les pattes du dos et de la poitrine, l'encadrement des deux poches, en forme d'aumônières, garnies en outre avec une frange à grelots d'acier. Qui peut le plus peut le moins. Cette garniture peut être simplifiée et remplacée par des cordes en soie noire.

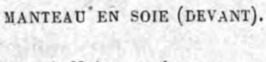
Pour faire ce paletot on emploiera


20
21
22
23
24
25
19
1
2
3
4


26
27
28
29
30
5
6
7
8

6 mètres 50 centimètres de velours ayant 50 centimètres de largeur. On coupe deux morceaux d'après chacune des figures, à l'exception de la figure 44, sur laquelle on coupe quatre morceaux, deux pour chaque manche, en tenant compte de la différence de contour pour la moitié de dessous. On





MANTEAU EN SOIE (DEVANT).

PATTE EN GRANDEUR NATURELLE DU BOURNOUS ERMITE.

nant compte de la différence des contours du patron pour la moitié de dessous.

N. B. La ligne fine tracée sur la moitié inférieure du dessus de la manche et la ligne de la garniture tracée sur le devant du paletot, ne doivent pas être prises en considération pour *ce* paletot; l'une et l'autre appartiennent au n° 30 de notre grand dessin.

Les bords des devants sont doublés à l'intérieur

double le paletot en taffetas noir, en y posant une légère feuille de ouate; on place les revers de l'encolure, on fait les boutonnières sur le devant de droite, on place les boutons sur le devant de gauche, et l'on assemble tous les morceaux en réunissant les lettres pareilles. On coud ensemble les deux moitiés de chaque manche, depuis W jusqu'à X, — depuis Y jusqu'au Z; on y place la patte à laquelle se rattache, pour la moitié de dessous, une patte pareille, mais sans son extrémité arrondie. Sur cette moitié de dessous on forme deux plis en posant les deux croix sur le point intermédiaire; on coud le jockey en même temps que la manche dans l'entournure, Z sur Z, M sur M.

Les poches sont coupées d'après la figure 43; on les double en taffetas, on forme le revers indiqué par la ligne ponctuée, enfin on les suspend aux cordes de soie placées comme l'indique le dessin.

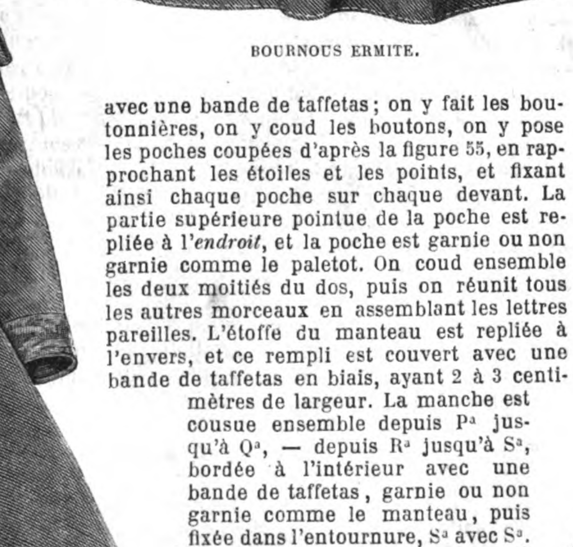
Paletot Africaine.

Les figures 51 à 55 (*verso*) appartiennent à ce modèle.

Ce paletot est fait en velours noir, avec ornements en passementerie mélangée de perles d'acier; on peut aussi l'exécuter en drap, en drap-velours, et diminuer la richesse de la garniture, en y substituant du velours; on peut aussi supprimer totalement cette garniture.

Pour faire ce paletot, on emploiera 4 mètres d'étoffe, ayant 1 mètre 30 centimètres de largeur; on coupera deux morceaux d'après chacune des figures 51, 52, 53; deux morceaux pour chaque manche, d'après la figure 54, en te-

BOURNOUS ERMITE.



PALETOT A RUBANS (DEVANT).

avec une bande de taffetas; on y fait les boutonnières, on y coud les boutons, on y pose les poches coupées d'après la figure 55, en rapprochant les étoiles et les points, et fixant ainsi chaque poche sur chaque devant. La partie supérieure pointue de la poche est repliée à l'*endroit*, et la poche est garnie ou non garnie comme le paletot. On coud ensemble les deux moitiés du dos, puis on réunit tous les autres morceaux en assemblant les lettres pareilles. L'étoffe du manteau est repliée à l'envers, et ce rempli est couvert avec une bande de taffetas en biais, ayant 2 à 3 centimètres de largeur. La manche est cousue ensemble depuis P^a jusqu'à Q^a, — depuis R^a jusqu'à S^a, bordée à l'intérieur avec une bande de taffetas, garnie ou non garnie comme le manteau, puis fixée dans l'entournure, S^a avec S^a.

Description

de la grande

gravure de manteaux,

occupant les pages 348 et 349.

Le patron de la pèlerine-écharpe du paletot n° 14 se trouve sur le *verso* de la planche (voir figure 58 et 59); celui de la pèlerine du paletot n° 15 sur le *verso* (voir fig. 56 et 57); le patron du n° 30 sur le *verso* (voir fig. 51 à 55).

Voici une véritable *exposition* de manteaux, réunissant en



MANTEAU EN SOIE (DERRIÈRE).

ces deux pages la diversité dans l'unité: car, si le paletot est devenu un uniforme, la fantaisie ne perd pas ses droits, et échappe à la monotonie par la variété des garnitures et des tissus. Si l'on rencontre des *sorties de bal* d'un rouge éclatant, ornées de passementeries en or, on voit, près de ces pardessus qui resteront toujours des exceptions, le modeste paletot gris, le sévère manteau noir. Tous les goûts et tous les âges sont ainsi représentés dans ce musée de manteaux.

N° 1. — Paletot à capuchon en *chenillé* gris, garni de velours noir, de glands et de franges en chenille grise.

N° 2. — Paletot-sac à capuchon, en molleton blanc à rayures noires, bordé de corde blanche et noire, en soie; glands noirs et blancs; boutons de jais noir.

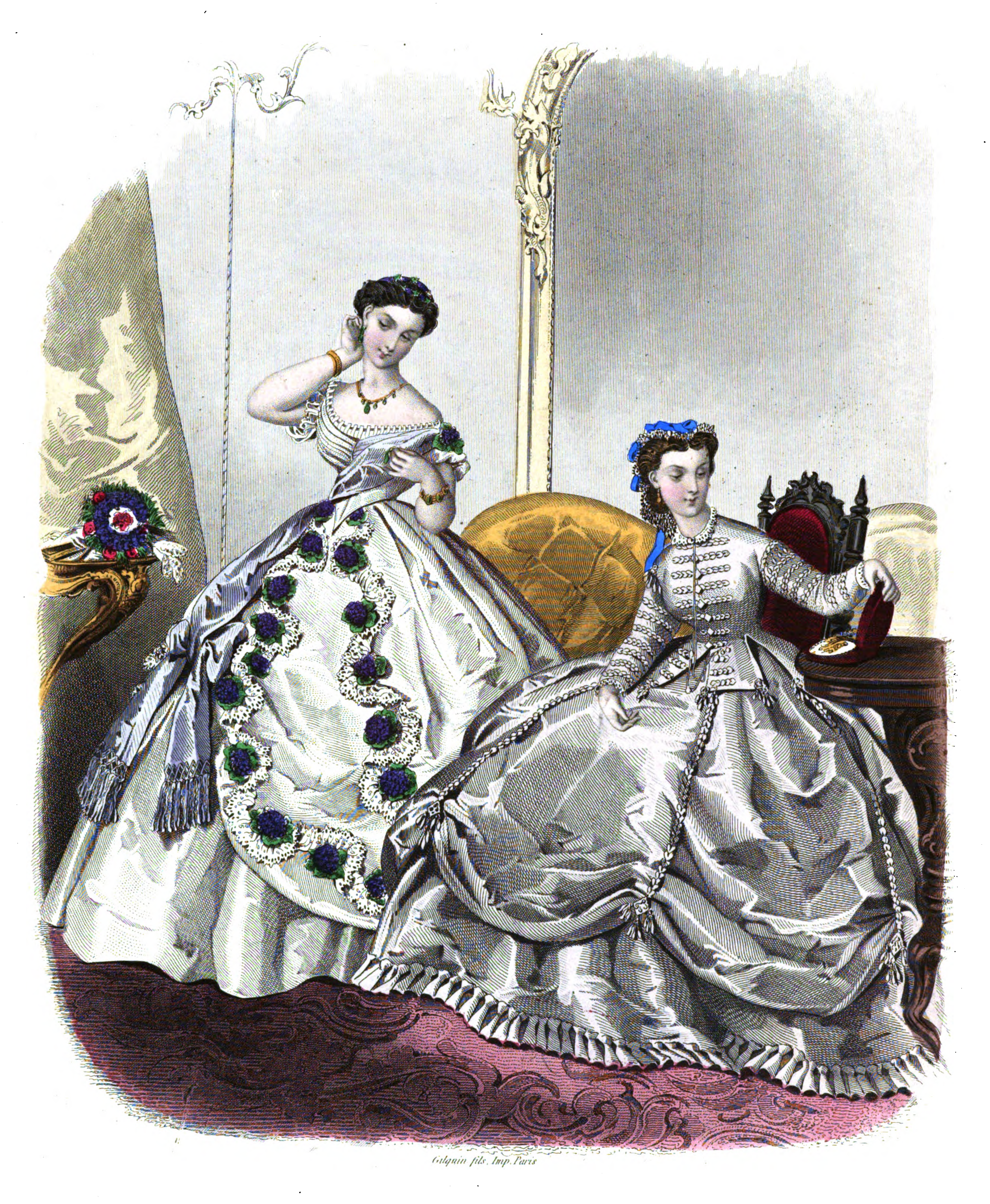
Nos 3 *et* 4. — Sortie de bal en cachemire blanc avec cordelières et glands en passementerie d'or; boutons carrés en nacre de perle, encadrés d'or.

N° 5. — Paletot demi-ajusté en drap Montagnac, violet, avec ornements en velours noir, et pélerine garnie de glands en soie; boutons noirs en forme de boucles.



PALETOT A RUBANS (DERRIÈRE).





Gilquin fils, Imp. Paris

LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal 56 Rue Jacob Paris

Toilettes de Mlles RABOUIN, 67, r. Nve des Pts Champs

N° 6. — Paletot demi-ajusté, à pèlerine en drap-velours brun. La pèlerine forme par derrière deux longs pans, et se termine par devant comme celle du n° 15. Garniture en corde de soie brune, frange pareille en chenille, et boutons carrés en nacre de perle noire.

N° 7. — Paletot ajusté en drap gris, avec ornements de drap noir, encadrés de velours noir; ceinture en velours noir, glands noirs et boutons gris.

N° 8. — Paletot-sac en velours noir, avec galons de passementerie noire, frange de chenille noire et boutons de jais noir.

N° 9. — (Nous comptons maintenant le second rang des figures, en nous dirigeant à reculons, au-dessus du rang précédent.) Paletot ajusté en flanelle grise, à revers de cachemire rouge, bordés de velours noir; garniture assortie; ceinture en velours noir.

N° 10. — Paletot ajusté en drap-velours bleu foncé, avec passementerie noire et boutons de jais.

N° 11. — Paletot demi-ajusté en drap brun, bordé de velours noir.

N° 12. — Paletot demi-ajusté en drap noir, avec passementerie noire.

N° 13. — Manteau en soie noire, ouaté, à grande pèlerine; passementerie noire.

N° 14. — Paletot ajusté avec pèlerine-écharpe dont le patron se trouve au *verso* de la planche (voir figures 56 et 57). Ce modèle est fait en drap-velours gris. Garniture et ceinture en passementerie noire.

N° 15. — Paletot demi-ajusté à pèlerine, dont le patron se trouve au *verso* de la planche (voir figures 56 et 57). Ce modèle est fait en *chiné* gris, garni de passementerie noire.

N° 16. — Paletot ajusté en velours violet, richement garni de velours noir, posé de façon à *figurer* une pèlerine; ceinture noire en velours.

N° 17. — Manteau en velours noir à pèlerine et capuchon de satin noir; frange en chenille noire; glands et cordons noirs.

N° 18. — Grand talma en *silskine* brune, avec cordelières et glands en soie brune.

N°s 19 et 21. — Manteau-bournous en molleton gris, bordé de corde noire en soie.

N° 20. — Paletot demi-ajusté en drap brun avec ornements en velours brun de nuance plus foncée.

N° 22. — Paletot demi-ajusté en *chenillé* bleu, avec revers en passementerie noire.

N° 23. — Paletot demi-ajusté en molleton blanc, avec *pattes* en velours noir.

N° 24. — Paletot en drap gris à pèlerine courte, pour jeune fille. Ce modèle est garni en drap bleu foncé.

N° 25. — Paletot demi-ajusté en drap bleu foncé avec passementerie noire.

N° 26. — Manteau en velours noir à grande pèlerine *boiteuse*, se terminant devant en deux pointes d'inégale longueur; frange de chenille noire, et corde noire en soie.

N° 27. — Paletot ajusté en drap violet. Corde noire.

N° 28. — Paletot demi-ajusté en drap brun. Passementerie noire.

N° 29. — Paletot demi-ajusté en *chenillé* bleu foncé. Garniture de même teinte en reps de soie. Glands noirs.

N° 30. — Paletot en reps de soie noire avec boutons noirs. Ruche en ruban noir à laquelle se rattache une dentelle noire, étroite. Capuchon carré se terminant en deux pans bordés de ruche, de dentelle, et de franges en soie; sur chaque côté larges boutons en passementerie.

Paletot avec étole.

Les figures 60 à 63 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Ce paletot est fait en drap-velours gros bleu; la garniture se compose de grosses cordes en soie noire, de soutache, de frange, de boutons et d'agrafes en jais.

Le patron est celui du paletot *Africaine*. On trouvera sur la planche les patrons de l'étole avec capuchon, du petit col droit, et du revers de la manche. Pour la poche on fera une fente en biais; on assemblera les divers morceaux du paletot en réunissant les lettres pareilles.

Bournous ermite.

Les figures 1 à 6 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Ce bournous peut être fait en toute étoffe de laine. Notre modèle est en drap noir léger, avec petite pèlerine carrée en velours noir, ornée d'une broderie en perles noires, et par derrière de rubans de moire noire, fixés par des *pattes* dont nous publions le modèle en grandeur naturelle.

Pour faire ce bournous on emploiera 3 mètres 70 centimètres d'étoffe, ayant 1 mètre 30 centimètres de largeur. On coupe deux morceaux d'après chacune des figures 1 et 2. Sous le bord du devant (figure 1) on pose une bande de taffetas, ayant 8 centimètres de largeur. On réunit les deux moitiés du dos depuis l'encolure jusqu'au bord inférieur, dos et devants, depuis A jusqu'à B, et l'on ourle à l'envers les remplis des coutures, en les écartant. On fait un ourlet sur le bord inférieur, on pose une corde de soie sur les devants; on forme deux plis sur chaque moitié du dos, en plaçant la croix 1 sur le point 1, la croix 2 sur le point 2; on coud les plis de dedans en dehors sur la ligne fine de la figure 2.

La pèlerine est coupée d'un seul morceau, d'après la figure 3 qui en représente la moitié; on la double avec du taffetas. La garniture est en partie indiquée sur le patron et peut aisément être copiée d'après le dessin. On l'encadre avec de la chenille noire, surmontée d'une fine corde de soie et de perles de jais; les boutons plats, en jais, sont encadrés avec du cordon noir et des perles.

Pour la garniture en rubans, qui peut être supprimée si l'on veut simplifier le manteau, on emploiera 4 mètres de ruban de moire noire, ayant 3 centimètres de largeur. On forme d'abord deux boucles, ayant chacune 24 centimètres de longueur, une troisième ayant 20 centimètres de longueur; celle-ci est fixée entre les deux précédentes, et au-dessus, dans le milieu de la pèlerine; leur point de jonction est caché par une patte dont nous publions le dessin en grandeur naturelle, et qui est exécutée comme la garniture de la pèlerine; des pattes semblables sont posées sur les rubans qui ont chacun 88 centimètres (les plus longs), et 78 centimètres (le plus court). Leurs bouts supérieurs sont cousus sous la pèlerine, qui est posée dans l'encolure en réunissant les lettres pareilles, et plaçant un passe-poil.

En outre de cette pèlerine, et pour le cas où nos lectrices préféreraient une combinaison plus simple, nous publions un col dont la forme est pointue par derrière, et qui peut être fait soit en velours, soit de même étoffe que le bournous. Sa garniture se compose de grosse corde en soie, et de glands. Pour l'exécuter, on coupe deux morceaux d'après la figure 4, un morceau sans couture d'après la figure 5; on assemble sur l'épaule les figures 4 et 5, on borde le contour dentelé avec de la corde, sans replier l'étoffe. Dans chaque *creux* la corde forme une spirale, au milieu de laquelle on pose une grosse perle noire. On place au milieu de la figure 5 une pointe en taffetas, à l'extrémité de laquelle on fixe un gland; on en pose un autre à la pointe du col, puis un autre encore sur chaque côté de celui-ci, à 10 centimètres de distance. On prépare un petit col d'après la figure 6, on le pose sur le précédent, en les réunissant avec un passe-poil, puis enfin on les coud sur l'encolure du bournous, qui se ferme avec des agrafes.



NŒUD DU DOS DU PALETOT A RUBANS.

Manteau en soie.

Les figures 32 à 37 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Ce manteau, qui conviendra particulièrement aux dames âgées, est fait en gros grain noir, ouaté, et doublé de taffetas noir; il est plat par devant et boutonné; le dos a deux plis profonds. Outre ses grandes et larges manches, le manteau a des manches étroites, intérieures. La garniture se compose de frange ayant 5 centimètres de hauteur, et de bandes en biais de diverses largeurs, de même étoffe que le manteau, encadrées de lisérés en satin noir (sans ganse à l'intérieur); un gros bouton en passementerie noire est placé à l'extrémité de chacune de ces bandes coupées en biais, ou pointues à leur extrémité. Une bande semblable, ayant 80 centimètres de longueur, 4 centimètres de largeur sur son bord supérieur, 5 centimètres de largeur sur son bord inférieur, est placée au milieu du manteau par derrière, depuis l'encolure. Une bande ayant 67 centimètres de longueur, 3 centimètres de largeur, pointue à chaque bout, borde l'entournure depuis la couture de la manche, jusqu'à la couture de côté du manteau; trois autres bandes, ayant chacune 3 centimètres 1/2 de largeur, garnissent la manche.

Pour faire ce manteau, on emploiera 9 mètres 50 centimètres d'étoffe, ayant 70 centimètres de largeur. On coupe deux morceaux d'après chacune des figures 32, 33, 35; — un morceau (sans couture) d'après chacune des figures 34 et 36; — quatre morceaux d'après la figure 37. Chacun de ces morceaux est ouaté et doublé; la doublure est *piquée* en losanges, après que l'on a repassé le taffetas de la doublure avec un fer modérément chaud, pour en effacer les plis. Sur le devant de droite on fait les boutonnières; on pose les boutons sur le devant de gauche. On forme les deux plis du dos en pliant l'étoffe sur les lignes ponctuées, et la fixant sur la ligne fine, en posant les deux points sur les deux croix. Après que la garniture est posée, on assemble le dos, les côtés, les devants, en réunissant les lettres pareilles. Les coutures sont faites à points *arrière*, en laissant toujours *libre l'un* des côtés de la doublure, pour le rabattre et l'ourler plus tard sur les coutures. Sur le contour du manteau on replie l'une contre l'autre l'étoffe et la doublure, pour les coudre ensemble. Le col (figure 36) est doublé en taffetas, bordé d'un passe-poil en satin, puis fixé sur l'encolure en réunissant les doubles points et les étoiles; on le replie en dehors sur la ligne ponctuée. La manche est garnie, puis bordée de frange et cousue dans l'entournure G sur G, H sur H; on place ensuite la bande de l'entournure. Les manches étroites, également ouatées, sont cousues ensemble depuis K jusqu'à L, depuis l'étoile jusqu'au point. Sur leur bord inférieur on pose la bande en biais indiquée sur le patron; on les attache à un ruban ayant 40 centimètres de longueur, qui est suspendu à la couture de l'épaule. On peut aussi poser à l'intérieur des *pattes* qui serviront à maintenir le manteau.

Paletot à rubans.

(Voir, pour le patron, celui du paletot *Africaine*.)

Ce modèle est fait en drap-velours gris foncé. La garniture se compose de ruban en moire noire, disposé en écharpes et en pattes, fixées par de gros boutons de jais noir. La seule différence existant entre le patron de ce paletot et celui du paletot *Africaine* est que le premier a un col droit ayant 2 centimètres de largeur, et des poches. Pour chaque poche on fait à 40 centimètres de distance du bord inférieur, à 25 centimètres du bord de devant, une fente transversale ayant 12 centimètres de longueur sous laquelle on place une poche. Pour la garniture du paletot on emploiera 5 mètres 50 centimètres de ruban moiré, ayant 6 centimètres de largeur; 2 mètres 80 centimètres de même ruban, ayant 3 centimètres de largeur, 80 centimètres de ruban de velours noir, ayant 1 centimètre de largeur. Pour faciliter l'exécution de cette garniture nous publions un dessin spécial, reproduisant le nœud placé sur le dos du paletot.

Description du nœud du paletot. On l'exécute avec 2 mètres 40 centimètres de ruban de moire, ayant 6 centimètres de largeur, 1 mètre de même ruban ayant 3 centimètres de largeur, 40 centimètres de ruban de velours, ayant 1 centimètre de largeur. La partie supérieure de ce nœud est disposée sur un disque de tulle noir roide, ayant 4 centimètres de diamètre. On prend deux morceaux du plus large ruban, ayant chacun 12 centimètres de longueur, pour former les deux pointes supérieures; le même ruban sert pour la patte, qui a 45 centimètres de longueur. Les pointes sont ourlées sur le bord supérieur, la patte est repliée en dessous, sur une hauteur de 8 centimètres. Les pans sont faits avec le ruban large; leur longueur est de 84 centimètres pour chacun; les bouclettes, dont le point de jonction est caché par un bouton de jais, sont exécutées avec le ruban plus étroit; le ruban de velours noir est bordé de filets blancs; il est partout posé sous les boutons; ceux-ci sont placés sur un disque en velours noir, et encadrés de perles de jais noir.

Toute la garniture du paletot est composée comme ce nœud.

AVIS. Nous publierons la semaine prochaine le dessin et l'explication de la pèlerine au crochet, dont le patron se trouve sur la planche jointe au présent numéro, l'espace nous faisant défaut aujourd'hui.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe de dessous en taffetas blanc, sans aucune garniture. Robe de dessus en gaze de soie blanche, plus courte que la précédente, s'arrondissant de façon à former une tunique ouverte sur le côté droit. Cette seconde robe est garnie avec un volant de dentelle blanche, pas trop large, et *coquillé* de distance en distance, de façon à entourer à demi un bouquet de violettes entourées de leur feuillage. Cette garniture remonte sur chaque côté de la tunique jusqu'au corsage; sur le côté gauche du corsage, par



conséquent de l'autre côté de sa pointe de devant, une seconde garniture pareille descend en s'écartant un peu, et va rejoindre la garniture qui borde la robe de dessus à 4 centimètres de distance de son extrémité. Corsage décolleté à pointe et à draperie. Une écharpe en ruban violet clair est fixée sur l'épaule gauche, par un bouquet de violettes ; cette écharpe, attachée ensuite sous le bras droit, au bas du corsage, retombe en deux longs pans frangés, formant un large nœud.

Robe de popeline grise unie relevée sur un jupon pareil (à petit volant tuyauté), par des tresses grises en soie, parées sur chaque couture réunissant les lés, terminées par une plaque de passementerie à grelots. Corsage montant à basques fendues, orné de tresse en soie, posées en brandebourgs. Manches étroites et garnies avec les mêmes tresses, posées sur la moitié de dessus de chaque manche, depuis l'entournure jusqu'à l'extrémité inférieure.

CHRONIQUE DU MOIS.

Le singulier mois que nous venons de traverser a dérouté toutes les habitudes et bouleversé tous les plaisirs qui sont l'apanage de la fin de septembre et du mois d'octobre. Les Parisiens n'aiment pas longtemps même ce qu'ils aiment beaucoup, et ce soleil persistant, qui s'est obstiné à donner à leur ville un aspect de fête, a agacé les nerfs de ceux-là même qui auraient le plus gémi sur son absence s'il avait donné sa démission en faveur de la pluie. Mais le soleil, en sa qualité d'astre-dieu, n'a pas accordé la moindre attention aux réclamations dont il était l'objet, et il a continué à verser des torrents de lumière sur ses obscurs détracteurs.

Un autre inconvénient s'est attaché à la continuation inespérée d'une température sénégalienne. Parmi les illusions que les Parisiens aiment à nourrir sur leur propre compte, il en est une qui se reproduit tous les ans, à une époque invariablement déterminée ; c'est une illusion périodique se déclarant tout à coup d'une façon..... foudroyante, c'est le cas ou jamais d'employer ce terme ; je veux parler de la chasse. Le Parisien croit ou plutôt désire faire croire qu'il est chasseur, chasseur passionné, invétéré comme le fut Nemrod, à jamais célèbre par cette spécialité. Donc, aussitôt que les arrêtés concernant cette matière ont fait leur apparition, les Parisiens mettent leurs fusils en bandoulière, et d'un air martial s'éparpillent dans la campagne.

Cette année ce divertissement leur a presque complétement fait défaut ; ce n'est pas sous les rayons d'un soleil de juillet, égaré en octobre, que l'on peut supporter les marches forcées et toutes les fatigues inhérentes à la chasse. Et d'ailleurs à quoi bon poursuivre un gibier qui était faisandé sur pied, avant d'être tué ?

L'attention accordée aux frères Davenport, devenus trop célèbres, est entrée dans une période décroissante, puis s'est évanouie, comme les esprits dont ils disposent, — sans laisser de traces. Un moment la presse parisienne a été séparée en deux camps bien distincts. Dans l'un, peu considérable il est vrai, — on affirmait hautement l'intervention des esprits; on la niait énergiquement dans le camp opposé. Il est difficile d'expliquer autrement que par la disette de *sujets*, qui sévit en automne sur le journalisme parisien, la querelle engagée sur une semblable matière. Admettre l'existence de ces *esprits* réduits à racler une guitare, à agiter un tambour de basque pour gagner leur pauvre vie, c'est véritablement, quand on est *croyant*, manquer de respect aux influences surnaturelles.

Des frères Davenport, décidément délaissés, l'attention s'est portée sur un jouet à la mode intitulé : *les Serpents de Pharaon*. Là, point d'intervention surnaturelle pour expliquer le miracle de l'évocation de ces serpents, représentés à l'état de repos par de petits cylindres blancs, très-poreux, très-légers, et imitant à s'y méprendre la plus innocente de toutes les pâtes, celle de guimauve. Mais les serpents prouvent une fois de plus qu'il ne faut pas se fier aux apparences. Ils avaient autrefois l'habitude de se cacher sous des fleurs; ils se conforment au matérialisme de notre époque, et se cachent maintenant sous des bonbons. Oui, ces *serpents* sont aussi dangereux que des serpents véritables, et le *Moniteur du soir, l'Union médicale*, signalent les périls attachés à ce divertissement qui s'introduisait dans tous les salons; ce jouet, nous dit-on, dangereux pour les enfants qui pourraient être tentés par la ressemblance qu'il offre, et s'empoisonneraient s'ils s'avisaient de le croquer, est dangereux même lorsqu'on se borne à le toucher. Le fabricant ou le dépositaire de la denrée s'est défendu, et s'adressant au public:

« Prenez mon serpent, » lui a-t-il dit, je vous le garantis inoffensif, doux, innocent.

— Qui nous garantira la garantie ?» répondait le public. « Car enfin, vous êtes orfévre, monsieur Josse!

— Ne le prenez pas, » répétaient ceux qui avaient éventé la mèche de ce petit feu d'artifice, « il est préparé avec du sulfocyanure de mercure, associé au nitrate de potasse. »

Entre ces deux affirmations opposées les Parisiens se montrent très-embarrassés. Le sulfocyanure de mercure est un mot très-long, très-effrayant et qui ne peut manquer de causer quelque appréhension ; mais d'un autre côté le vendeur ne nie pas le sulfocyanure, preuve évidente de sa loyauté. Il plaisante sur les craintes qui se sont manifestées; or, quand on plaisante, c'est que l'on a la conscience nette, et la raison de son côté..... D'ailleurs, c'est la mode !..... Ce dernier argument dispensait d'en chercher d'autres, et, malgré la sollicitude des journalistes, les serpents font leur chemin.

On n'a pas beaucoup parlé, à son origine, de l'exposition des beaux-arts appliqués à l'industrie; mais son déclin a été plus beau que son aurore. L'art ancien, représenté par les collections particulières de quelques amateurs, a vu croître le nombre des précieux spécimens qui sont éparpillés chez les collectionneurs de curiosités. L'exemple a produit son effet ordinaire, et pendant le dernier mois de sa durée cette exposition a offert un aspect splendide. Le rez-de-chaussée du palais de l'Industrie était consacré à l'industrie moderne, dont les produits se groupaient dans le jardin couvert de l'Exposition. Des meubles formaient l'encadrement du jardin, et, si le dix-neuvième siècle ne possède pas l'originalité qui fut le partage des siècles précédents, s'il se borne à copier les formes qui prirent naissance aux quatorzième, quinzième, seizième, dix-septième, dix-huitième siècles, il faut bien reconnaître que, sous le rapport d'une parfaite exécution, il ne rencontre aucune supériorité dominant la sienne. MM. Sauvrezy, Tahan, Mazaroz-Ribailler, ont exposé des meubles de toute dimension, aussi soigneusement *finis* que les plus beaux bijoux.

Dans le centre du jardin on voyait des objets très-divers: la voiture du vice-roi d'Égypte près d'un orgue, la photosculpture près d'une industrie nouvelle et qui mérite une mention ; je veux parler de la fonte de fer, du zinc galvanisé, imitant désormais le bronze de façon à tromper l'œil le plus exercé. Cette industrie a accompli des progrès merveilleux, car elle communique au zinc la finesse de grain qui jusqu'ici appartenait exclusivement au bronze. C'est là, on en conviendra, une belle conquête; tous les objets jusqu'ici réservés à la richesse pourront désormais devenir accessibles à toutes les bourses. Un ploir, un cachet, un presse-papier, coûteront 7 à 8 francs, au lieu d'en coûter 25. Quant à l'imitation, elle est si parfaite qu'on ne saurait maintenant distinguer le zinc du bronze, et que l'on pourrait se demander avec stupéfaction : Comment en un zinc vil le bronze pur se trouve-t-il changé ?

La seule différence est dans la durée et dans la valeur intrinsèque des deux métaux.

Examinons en passant le ravissant kiosque d'été, en forme de tente musulmane, exposé par M. Duval, et montons ce grand escalier : il nous conduit au premier étage, consacré à l'art ancien.

Il y a là d'innombrables merveilles réunies dans quelques galeries. Faïences, verreries, orfévreries, meubles, tous ces objets éblouissent le visiteur et lui inspirent un regret plus vif encore que son admiration : le regret de ne pouvoir étudier un à un ces trésors réunis en trop grand nombre. Devant cette large vitrine de bois noir se presse une foule composée d'érudits ; ils examinent, ils envient les livres d'heures, les missels, toutes les raretés bibliographiques qui font partie de la riche collection de M. Ambroise Firmin Didot. Plus loin, dans la galerie voisine, on s'arrête devant quelques objets ayant appartenu à Marie-Antoinette ; l'un d'entre eux est une pendule dont les aiguilles sont représentées par un serpent, marquant chaque heure de son dard empoisonné. Triste inspiration et funeste symbole ! Les événements devaient se charger de justifier le sombre et étrange caprice de l'artiste qui modela ce sujet.

Plus loin on s'extasie devant les meubles anciens appartenant à la famille de Rothschild; pas un qui n'ait une originalité saisissante, et ne diffère absolument de son voisin, quoiqu'il soit son contemporain. Aujourd'hui rien n'arrête particulièrement le regard; les objets même les plus artistiques offrent toujours actuellement une physionomie quasi banale, et semblent presque avoir été exécutés *à la machine*. Dans l'art ancien au contraire, tout révèle l'individu, tout indique une inspiration personnelle, se préoccupant peu du public, — qui d'ailleurs n'existait pas, — ne faisant aucune concession à la foule, — pour laquelle on ne travaillait pas, — et visant surtout à sa propre satisfaction.

Il est hors de doute que cette exposition sera renouvelée ; la sérieuse attention qui lui a été donnée dans la dernière partie de sa durée dénote les services que rendraient à l'industrie moderne la connaissance et l'étude de tant d'objets précieux, perdus pour le public, parce qu'ils composent des collections particulières.

Les théâtres ont été un peu oubliés, grâce à la continuation des beaux jours. L'Odéon s'est mis en frais, il a rajeuni sa physionomie, il a secoué sa vétusté. De tous les théâtres de Paris, c'est toujours le seul où l'on soit assis sans être à la torture..... Mais il a eu une malencontreuse inspiration en opérant sa réouverture avec *les Parasites*, comédie en 5 actes de M. Rasetti, nullement faite pour galvaniser le public de l'Odéon qui, à tort ou à raison, a la réputation d'avoir adopté cette salle de spectacle pour y faire la sieste. Le vaudeville se relève des *Deux Sœurs* avec une pièce de M. Sardou. Le Gymnase reprend quelques anciennes pièces *à succès* en attendant les nouveautés de l'hiver.

Nous faisons comme lui ; la saison d'été est définitivement close. Nous allons assister au spectacle que nous prépare Paris.

EMMELINE RAYMOND.



N° 60,246, Lyon. Jupe et paletot court, non ajusté. Cretonne de laine ou popeline de laine, sans autre garniture qu'un lacet en laine de couleur vive. On peut, pour ces circonstances, porter un pardessus en drap ou taffetas noir, avec toutes les jupes. On ne porte que des paletots et l'on en recevra une riche collection. Reps grenat en laine ; la doublure en percaline, de même couleur que le reps et l'ameublement ; la doublure des rideaux est indispensable à leur conservation et à la grâce des draperies ; on les borde si l'on veut, — mais cela n'est pas indispensable, — avec de la crête de même couleur ; ou garnit les rideaux avec des anneaux, dans lesquels on passe le bâton qui doit soutenir les rideaux. Le tapis *doit* être différent de teinte ; nous en avons publié un charmant modèle dans le n° 42. — *N° 39,699, Lot-et-Garonne.* Ce numéro est épuisé. Je suis bien heureuse de l'approbation que l'on veut bien m'accorder. — *Vannes.* S'adresser à la maison Sajou, mais cela sera malheureusement inutile, car les fabricants parisiens préfèrent traiter directement avec leurs ouvrières, plutôt que d'entretenir une correspondance avec les départements. — *Mme B. Bordeaux.* Le dessin d'édredon peut être d'un dessin différent. Nous avons publié un si grand nombre d'étoiles au crochet qu'il me serait bien difficile d'indiquer celle qui me semble la plus jolie ; les ayant toutes choisies, je dois les trouver *toutes* jolies. Tricotez de la *mousse* en bande, clouez-la sur le cadre *défraîchi* de la glace, et parsemez cette mousse de fleurettes en laine. Rien n'est plus joli. Tous ces travaux (mousse et fleurs en laine) ont été publiés dans le journal. On met les *voiles* de fauteuil sur les dossiers, *jamais* sur les siéges. Nous avons publié un grand nombre de tapis de table ; celui du n° 42 est fort beau. Cette robe pourra être portée dans la rue, seulement jusqu'aux premiers jours de novembre ; dans la chambre tout l'hiver si l'on veut. Tresse noire en laine pour garniture. Paletot court non ajusté. Nous en avons publié un patron dans le n° 20 (voir costume de voyage) ; on en supprimera le capuchon. Merci mille fois pour cette lettre. — *Rambouillet.* Un tapis de table doit dépasser la table qu'il recouvre de 15 centimètres au moins, plus si l'on veut ; je ne puis donc indiquer sa dimension positive, puisqu'elle dépend de la table à laquelle il est destiné ; on le double de soie ou de percaline, on le borde avec des franges en laine, ou bien un cordon de laine; point de glands aux coins, on n'en voit plus. Oui, pour le velours de laine, on n'en emploie jamais en soie pour des tapis de table. Les chapeaux ronds, par cela même qu'ils sont commodes en été, ne conviennent pas en hiver, quand il s'agit de se préserver du froid. Garniture en velours noir à filets blancs pour le jupon. J'ignore ce détail; s'adresser directement, les renseignements *sont* et *doivent* être gratuits. Si la rétribution que l'on conseille devait servir au payement d'un secrétaire, on ne recevrait plus *mes* avis, que l'on veut bien trouver bons, mais ceux d'une autre personne. — *N° 29,487, Bas-Rhin.* Le paletot non ajusté, mais seulement un peu cintré, est celui qui durera le plus longtemps. Il faut bien se garder de doubler une robe de taffetas noir ; une doublure de soie serait trop lourde, une doublure de mousseline roide communiquerait au taffetas des plis *cassants* et disgracieux. — *N° 45,490, Maine-et-Loire.* Demander à la librairie Didot les chefs-d'œuvre de la littérature française, collection destinée *particulièrement* aux distributions de prix. — *N° 59,827, Eure.* Robe en poult-de-soie antique, blanc, bordée avec une corde de soie blanche. Corsage montant, à simple pointe devant et derrière. Pour les toilettes de noce la ceinture à boucle, et les basques postillon ou *habit* doivent être évitées, puisqu'on ne met point de pardessus.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

RÉBUS

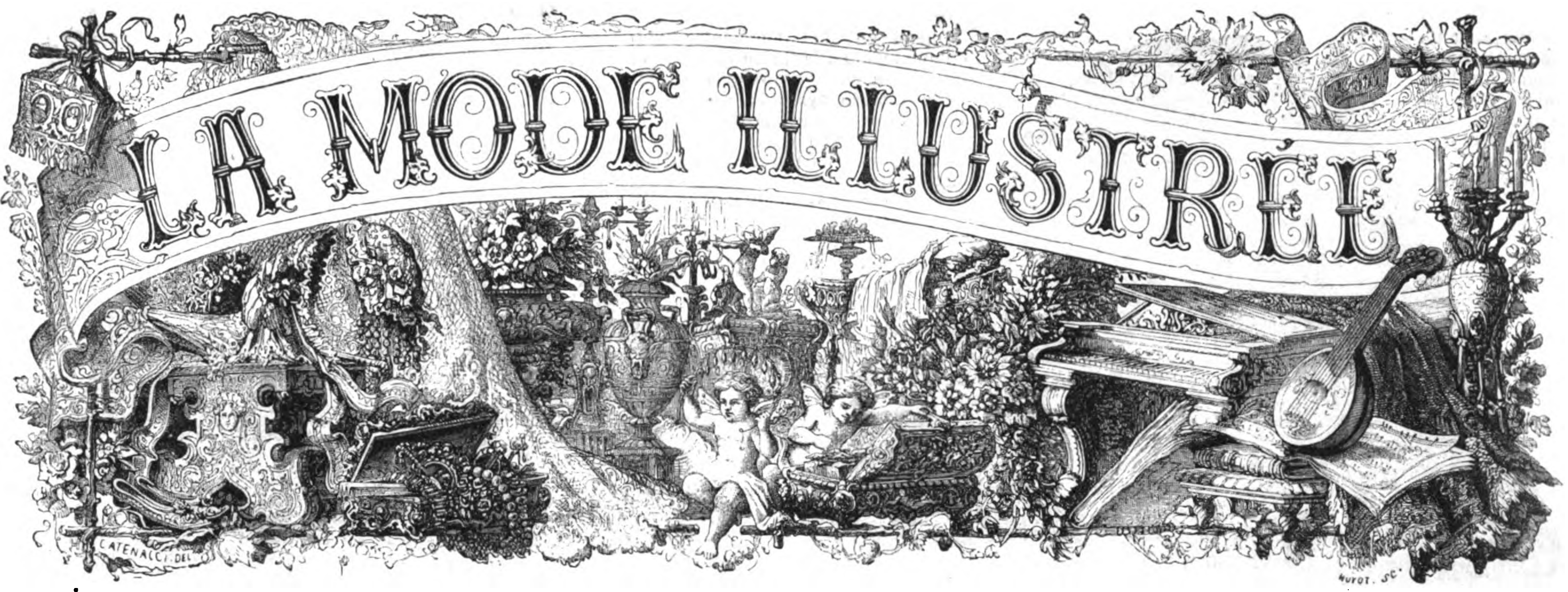


EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Le caractère joue un grand rôle dans la vie des hommes.



N° 45 SIXIÈME ANNÉE. Dimanche, 5 novembre 1865.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 13, Bedford Street, Covent Garden, W. C. —

Veste sans manches.

Si la forme de cette veste est connue, si le patron en a déjà été publié plusieurs fois, ce dessin offre tout au moins une combinaison nouvelle, quant à sa destination et à ses ornements.

On la porte avec un corsage montant en mousseline blanche, à manches longues. La veste est faite en taffetas blanc, brodée avec du lacet d'or, et garnie avec une ruche découpée en taffetas bleu vif. Les manches du corsage remplacent celles de la veste. On la portera au spectacle et dans les petites réunions de l'automne et de l'hiver, avec toutes les jupes de soie, de nuance pas trop foncée.

Pèlerine au crochet.

Le patron de la *patte* (fig. 64 et 65) se trouve sur le *verso* de la planche de patrons, jointe au n° 44.

MATÉRIAUX : 350 grammes de laine zéphyr (8 fils) ponceau ; 40 grammes de laine zéphyr plus fine, de même nuance ; 50 grammes de laine noire, chinée de blanc.

Cette pèlerine, aussi jolie que commode, est garnie d'un col en forme de *patte*, passé, devant et derrière, dans une sorte de cercle. La pèlerine est exécutée avec de la laine zéphyr 8 fils, le col avec de la laine plus fine, entièrement au crochet tunisien ordinaire. On peut substituer à la laine zéphyr de la laine fine de Saxe, dont on emploiera seulement 290 grammes. Les ornements sont exécutés avec de la laine noire chinée de blanc, et en partie faits au point d'arêtes. Une frange exécutée en épaisse laine ponceau garnit la pèlerine.

On commence par le bord inférieur en faisant une chaînette de 290 mailles, sur lesquelles on fait 22 tours (chaque tour se compose de deux rangs). Le premier et le neuvième tours sont démontés avec la laine noire, que l'on substitue à la laine ponceau, et dans le rang qui succède à ces tours démontés on relève les mailles de telle sorte que l'on forme le *point ondulé*. Pour former le point ondulé, on pique toujours le crochet dans le côté de derrière de la maille perpendiculaire. Ce procédé a pour résultat de ramener *en avant* la chaînette formée par le dernier rang *démonté*. Le point ondulé diffère du crochet tunisien ordinaire seulement par cette façon de relever les mailles, par conséquent seulement dans le premier rang du tour (de droite à gauche).

Dans le 23e tour on diminue 21 fois, à intervalles réguliers ; mais le bord extérieur doit rester en ligne droite à chaque extrémité, et la diminution se fait à 3 ou 4 mailles de distance de cette extrémité. La diminution s'opère au crochet tunisien, en ce que l'on démonte avec une maille en l'air deux mailles à la fois, et que, dans le premier rang du tour suivant, on relève une seule


VESTE SANS MANCHES.

maille dans les deux mailles démontées ensemble. Dans le courant de l'ouvrage, la diminution se maintient dans la proportion suivante : dans les 29, 34, 39, 44, 49, 53, 57 et 60e tours il y a 19 diminutions dans chaque tour ; 13, dans le 63e, — 20 dans le 65e, — 13 dans le 67e, — 9 dans le 68e, qui est le dernier tour. Dans le premier rang du 50e tour, on abandonne à la fin 6 mailles ; dans le 2e rang de ce même tour on ne démonte pas les 6 dernières mailles, et l'on commence aussitôt le 51e tour, dont on relève toutes les mailles. A la fin de ce tour on démonte toutes les mailles. Le 54e tour est comme le 50e raccourci, mais de 10 mailles à chaque extrémité ; le 58e est raccourci de 16 mailles, — le 61e de 22 mailles, — le 64e de 26 mailles à chaque extrémité. En commençant le 66e tour, on fait des mailles-chaînettes sur les 6 premières mailles du tour précédent, et l'on commence la diminution seulement à la 7e maille ; on abandonne 6 mailles à la fin ; ceci commence l'encolure. On raccourcit de la même façon le 67e et le 68e tour de 8 mailles à chaque extrémité. La diminution doit toujours être maintenue d'après nos précédentes indications.

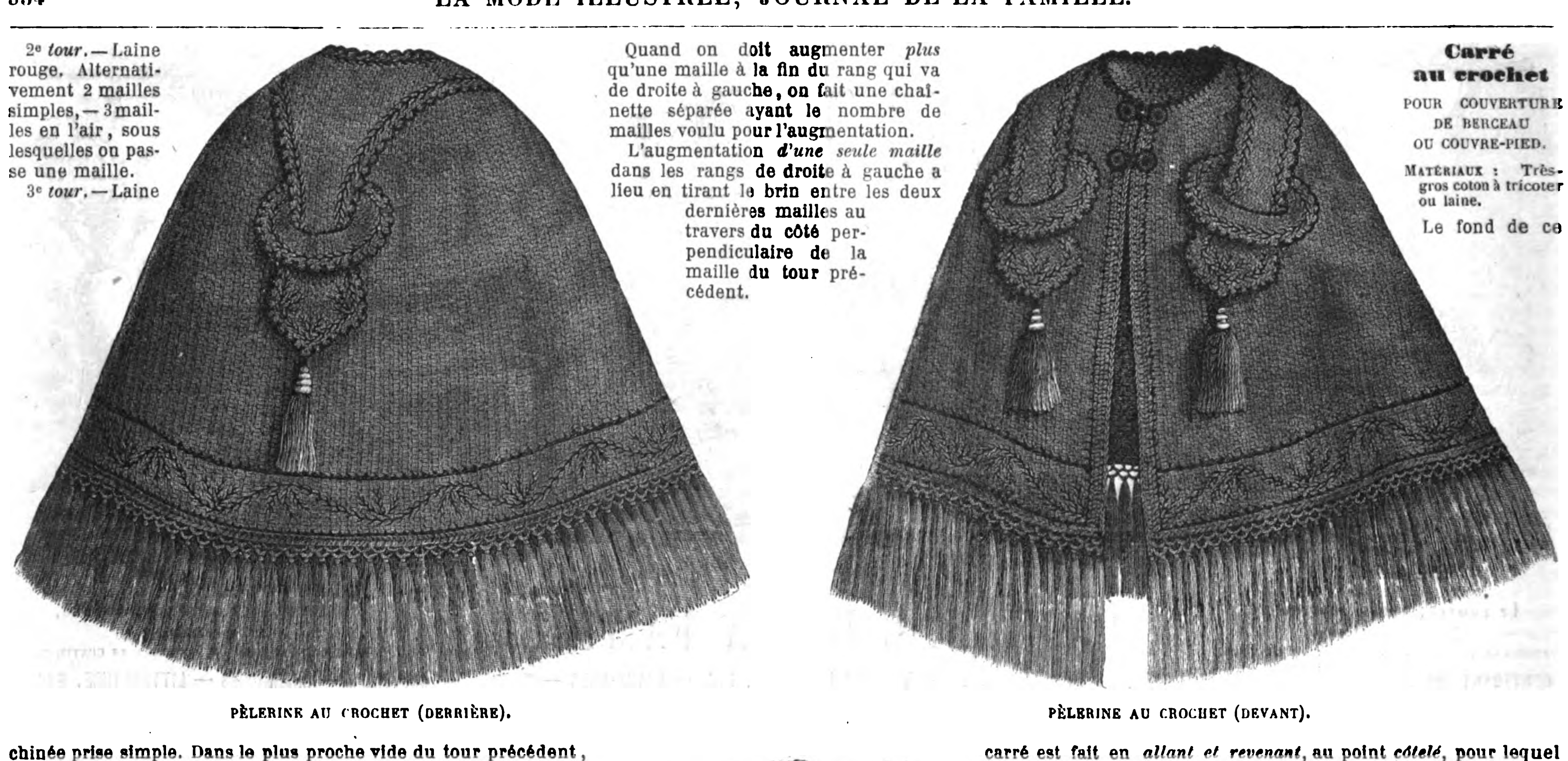
Sur chaque bord de devant de la pèlerine, on exécute un tour de mailles simples avec la laine chinée prise double ; on fait une maille dans chaque tour de crochet. Viennent ensuite deux tours de mailles simples faits avec de la grosse laine ponceau, en piquant toujours le crochet sous la maille entière du tour précédent ; puis un troisième tour (même laine) fait sur tout le contour de la pèlerine, y compris l'encolure ; — et finalement un tour exécuté avec la laine chinée prise double, qui termine l'encolure et les deux devants. Sur le bord inférieur on fait encore, avec la grosse laine rouge, deux tours de *festons*, alternativement une maille simple, — 5 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 2 mailles du tour précédent. Dans les festons du 2e de ces tours, on noue des houppes composées de six brins de laine rouge ayant chacun 16 centimètres de longueur. La pèlerine est terminée, moins la broderie en points d'arêtes et le col. La broderie est très-simple, clairement indiquée sur le dessin, et, de plus, peut être différente de notre dessin, si l'on préfère un autre genre. Pour le col et l'une pattes, nous avons publié des patrons sur la planche jointe au n° 44 (voir les fig. 64 et 65). On commence le col avec la laine fine, par une chaînette de 3 mailles ; on augmente de chaque côté, de telle sorte que dans le 9e tour on ait 25 mailles. (Pour l'*augmentation* au crochet tunisien, voir la petite note séparée, placée après l'explication de cette pèlerine.) On fait encore un tour sur le même nombre de mailles, puis on diminue de chaque côté, de telle sorte que le 21e tour n'ait que 13 mailles ; sur ce nombre de mailles on fait 11 tours, puis on augmente encore, de telle sorte que le 53e tour ait 49 mailles ; alors, pour commencer la patte de devant, on laisse intactes (pour l'encolure) les 11 mailles du milieu de l'encolure, et l'on fait séparément chaque côté de devant. Afin de former le côté en biais, on diminue d'un côté, tandis que l'on augmente de l'autre. Pour ce détail on aura recours au patron, sur lequel on posera l'ouvrage en suivant les contours dudit patron, en dehors duquel on fait cependant la bordure qui a 1 centimètre de largeur.

Bordure. 1er *tour.* — On travaille tout autour du col. Laine rouge. Toujours des mailles simples, en ayant soin qu'elles ne soient ni serrées ni *lâches*, et que la forme du col ne soit pas modifiée.



2e *tour*. — Laine rouge. Alternativement 2 mailles simples, — 3 mailles en l'air, sous lesquelles on passe une maille.

3e *tour*. — Laine chinée prise simple. Dans le plus proche vide du tour précédent, une maille simple; — * dans le vide suivant, une maille simple, l'une et l'autre aussi près que possible des deux mailles simples du tour précédent, — 4 mailles en l'air, — une maille sur le même vide, mais aussi près que possible de la suivante maille rouge. — Recommencez depuis *. Tout près de cette bordure, sur le fond même de la pèlerine, on fait une rangée de points d'arêtes, puis de petites branches (même point) aux extrémités des pattes. Pour le cercle du milieu on fait, avec la laine rouge fine, une chaînette de 81 mailles, et l'on exécute 6 tours, dans lesquels on diminue de la façon suivante: dans le 1er tour on démonte ensemble (diminution) la 11e et la 12e maille, — la 19e et 20e, — la 27e et la 28e, — la 55e et la 56e, — la 63e et la 64e. — la 71e et la 72e; six diminutions en tout, que l'on répète dans chacun des six tours suivants; mais en outre on diminue encore trois fois dans le 3e, deux fois dans le 5e rang en plaçant ces diminutions régulièrement au milieu. Après le 6e tour on prend la laine chinée et l'on fait un tour de mailles simples; sur le côté par lequel le cercle a été commencé, on fait d'abord avec la laine rouge, puis avec la laine noire, deux tours de *festons* semblables aux deux derniers tours du col. Chacun des deux cercles de devant est fait de la même façon, mais sur une chaînette de 65 mailles seulement, et se compose de 5 tours au lieu de 6. On brode les cercles au *point d'arêtes*, on les coud sur la pèlerine de telle sorte que l'on puisse passer au travers de ces cercles les *pattes* du col; celui-ci est cousu sur l'encolure, et orné d'un gland à chaque pointe. Des *boutons* ferment *la pèlerine* par *devant*.



PÈLERINE AU CROCHET (DERRIÈRE).

PÈLERINE AU CROCHET (DEVANT).

PROCÉDÉ POUR AUGMENTER LE NOMBRE DES MAILLES DANS LES TRAVAUX AU CROCHET TUNISIEN.

On augmente au commencement d'un tour, en faisant, à la suite du second rang du tour précédent, une chaînette ayant le nombre de mailles voulu pour l'augmentation, et l'on revient sur cette chaînette, comme lorsqu'on commence le premier rang du crochet tunisien, c'est-à-dire en passant dans chaque maille une boucle que l'on garde sur le crochet.

Quand on doit augmenter *plus* qu'une maille à la fin du rang qui va de droite à gauche, on fait une chaînette séparée ayant le nombre de mailles voulu pour l'augmentation.

L'augmentation *d'une seule maille* dans les rangs de droite à gauche a lieu en tirant le brin entre les deux dernières mailles au travers du côté perpendiculaire de la maille du tour précédent.

Carré au crochet

POUR COUVERTURE DE BERCEAU OU COUVRE-PIED.

MATÉRIAUX : Très-gros coton à tricoter ou laine.

Le fond de ce carré est fait en *allant et revenant*, au point *côtelé*, pour lequel on pique toujours le crochet sous la maille entière du tour précédent; le dessin est formé par des doubles brides qui, réunies deux par deux, enserrent chaque fois deux *côtés* du tour. En faisant ces doubles brides, pour lesquelles on jette toujours deux fois le brin sur le crochet, on pique toujours le crochet dans le côté de dessus du troisième tour suivant; on laisse un tour sans doubles brides, entre deux tours avec doubles brides. Pour faire un carré, on exécute une chaînette de 50 mailles; on fait 5 tours sans doubles brides, et, quand le dessin est terminé, encore 2 tours sans double bride. On encadre le carré avec le tour de mailles simples, puis avec 2 tours de brides *à jours*, auxquelles succèdent deux tours au point *côtelé*. On coud ensemble, à l'envers, les divers carrés composant la couverture. On peut la garnir avec une dentelle faite au crochet, ou bien une frange.

CARRÉ AU CROCHET POUR COUVERTURE

Capuchon tricoté.

MATÉRIAUX : 105 grammes de laine anglaise ponceau; 2 écheveaux de soie d'Alger blanche.

L'extrême légèreté de ce capuchon, qui permet de le porter sur toutes les coiffures sans compromettre leur ordonnance, n'exclut pas ses autres qualités, car il reste chaud, tout en étant léger. Quand il est étendu, sa forme est pointue devant et derrière. Notre modèle est tricoté en laine ponceau et garni avec une ruche faite au filet, qui encadre le visage et remonte derrière sur le milieu du capuchon, où elle s'arrête à 15 centimètres de distance de la pointe de devant. A cette place se trouve un ornement fait avec 2 cordons exécutés au crochet; ces cordons forment 4 boucles. Deux bouts sont terminés chacun par un gland, tandis que les deux autres bouts sont cousus de chaque côté sur le capuchon en ligne droite.

Le capuchon se compose de deux morceaux tricotés toujours à l'endroit, sur 200 mailles. Ce nombre représente le devant, depuis le milieu jusqu'au coin inférieur; il a 1 mètre 70 centimètres de longueur. On travaille toujours à l'endroit, avec de grosses aiguilles en bois, et, à la fin comme au commencement de chaque 4e tour, on diminue une maille. On fait ainsi

17 tours, puis, outre la diminution indiquée, on diminue encore dans chaque 2e tour, sur chaque côté des deux mailles du milieu. Après 80 ou 82 tours le travail est terminé; on le démonte très-serré; les deux moitiés ainsi exécutées sont fixées l'une sur l'autre. Sur le bord démonté qui représente l'encolure, on pose *à cheval* un ruban de taffetas ponceau ayant 2 centimètres de largeur. On pose un ruban pareil à chaque bout de l'encolure, pour servir de brides.

La bande de filet destinée à former la ruche est faite avec la laine zéphyr, sur un moule ayant 1 centimètre 3/4 de circonférence (mesurée avec un bout de fil). Pour la garniture de devant, on montera 376 mailles, — pour celle de derrière 124 mailles; l'une et l'autre se composent de cinq, sur chaque côté desquelles on fait un tour avec la soie blanche. On fera en outre une troisième bande sur 90 mailles, on la posera au milieu du capuchon, derrière la première ruche, pour augmenter le volume de la garniture au-dessus du front. On plisse chacune de ces bandes au milieu, et dans le milieu de chaque pli on noue ensemble les deux mailles des bords opposés, de façon à former une sorte de rosette. Deux cordons, ayant chacun 75 centimètres de longueur, sont faits avec de la laine zéphyr triple, au crochet, et se composent uniquement de mailles en l'air. A l'un des bouts de chacun de ces cordons, on pose un gland de laine; à 28 centimètres de distance de ce gland on forme les boucles, au-dessus de la ruche de filet; les autres bouts du cordon sont fixés sur chaque côté, de telle sorte qu'ils coupent en ligne droite la pointe de devant, et se dirigent sous la garniture de devant.

CAPUCHON TRICOTÉ.

Bonnet de nuit au crochet.

MATÉRIAUX : Coton n° 50.

Il n'y a pas de bonnets de nuit qui soient plus commodes à porter et plus *hygiéniques* pour la chevelure que ceux faits au crochet. — Le modèle que nous publions aujourd'hui est à la fois très-joli et très-facile à exécuter.

PASSE ET DENTELLE DU BONNET DE NUIT.

On commence le bonnet par le milieu du fond, en faisant une chaînette de 10 à 12 mailles, dont on réunit la dernière à la première; sur ce cercle on fait 24 brides, dans ce tour comme dans tous les suivants, la première bride est formée par trois mailles en l'air, la dernière est rattachée à la première par une maille-chaînette. Il est donc entendu que l'on travaille, non en spirale, mais en tours *fermés*.

2e *tour*. — Il se compose de 24 brides, pour chacune desquelles on pique toujours le crochet *entre* 2 brides du tour précédent; après chaque bride on fait une maille en l'air.

3e *tour*. — Comme le tour précédent, mais on fait 2 mailles en l'air après chaque bride.

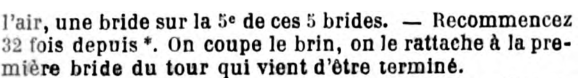
4e *tour*. — 48 brides, et, après chaque bride, 2 mailles en l'air, ou les brides alternativement sur les brides, et sur les mailles en l'air du tour précédent.

5e *tour*. — Dans chaque vide du tour précédent, une bride, — après chaque bride, 5 mailles en l'air.

6e *tour*. — * Sur le plus proche vide du tour précédent, 2 brides, — 2 mailles en l'air. — Recommencez depuis*.

7e, 8e, 9e *tour*. — Comme le 6e *tour*, mais dans le 9e on fait *trois*, au lieu de 2 mailles en l'air.

On continue le travail de la sorte : c'est-à-dire que, dans les 10e, 11e, 12e, 13e *tours*, on fait alternativement 3 brides, — 3 mailles en l'air; dans le 14e alternativement 4 brides, — 4 mailles en l'air; — dans le 19e, 4 brides, — 5 mailles en l'air; — dans les 20e, 21e, 22e, 23e *tours*, 5 brides, — 5 mailles en l'air. Le fond est terminé et l'on commence la passe en faisant une maille simple sur chacune des plus proches 5 brides du tour précédent, — puis 3 mailles en l'air représentant la première bride de ce *premier tour de la passe*; ensuite* une maille en l'air, — sur le plus proche feston de mailles en l'air 2 brides séparées par une maille en l'air, — une maille en l'air, — une bride sur la première des 5 plus proches brides du tour précédent; une maille en l'air, une bride sur la 3e de ces cinq brides, — une maille en l'air, une bride sur la 5e de ces 5 brides. — Recommencez 32 fois depuis*. On coupe le brin, on le rattache à la première bride du tour qui vient d'être terminé.



2e *tour*. — Alternativement une bride, — 3 mailles en l'air, sous lesquelles on passe toujours 2 brides et une maille en l'air du tour précédent. Il doit y avoir 83 brides dans ce tour.

3e *tour*. — 1 bride dans la première bride du tour précédent, — puis alternativement une maille en l'air, — une bride. On doit faire 2 brides sur chaque *feston* de maille en l'air du tour précédent.

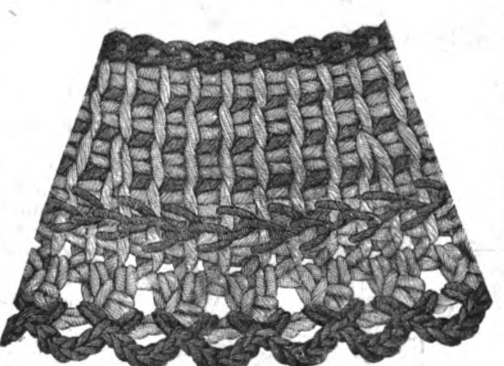
4e *tour*. — 1 maille simple sur la maille en l'air succédant à la première bride du tour précédent; * 7 mailles en l'air, — une maille simple dans la 4e maille en l'air, passant ainsi par-dessus 4 brides, et 3 mailles en l'air. — Recommencez depuis*, jusqu'à la fin du tour.

5e *tour*. — Une maille dans la maille simple du tour précédent, — 4 mailles en l'air, — * 2 mailles simples séparées par 4 mailles en l'air; sur le plus proche feston, — 4 mailles en l'air. — Recommencez depuis*.

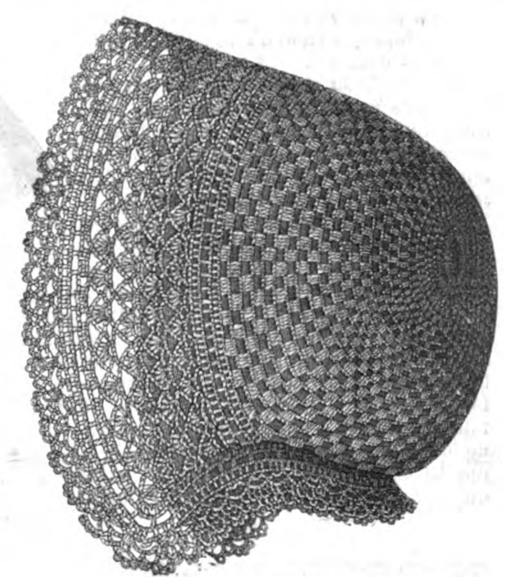
6e *tour*. — Une maille simple dans la 2e maille en l'air du tour précédent, — * une maille en l'air, — 2 brides sur le feston de 4 mailles en l'air, — 2 mailles en l'air, — 2 brides sur le même feston, — une maille en l'air, — une maille simple sur le feston suivant. — Recommencez depuis*.

7e *tour*. — Une maille simple sur la maille simple du tour précédent, — 9 mailles en l'air, — * une maille simple sur les deux plus proches mailles en l'air, qui forment la pointe d'une *dent* composée de brides, — 7 mailles en l'air. — Recommencez depuis*.

On répète trois fois encore les tours 5, 6, 7. A la troisième répétition, on conduit le 7e tour sur le bord du bonnet entier en *soutenant* un peu la nuque; et pour cela on passe toujours par-dessus les groupes de brides du fond, en faisant seulement 5 mailles en l'air. On commence ensuite la dentelle, qui doit être faite sur tout le contour du bonnet, et les trois premiers tours sont pareils aux trois premiers tours de la passe. Seulement on augmente sur les coins de devant.



PATTE DE LA PÈLERINE AU CROCHET (GRANDEUR NATURELLE).



BONNET DE NUIT AU CROCHET.

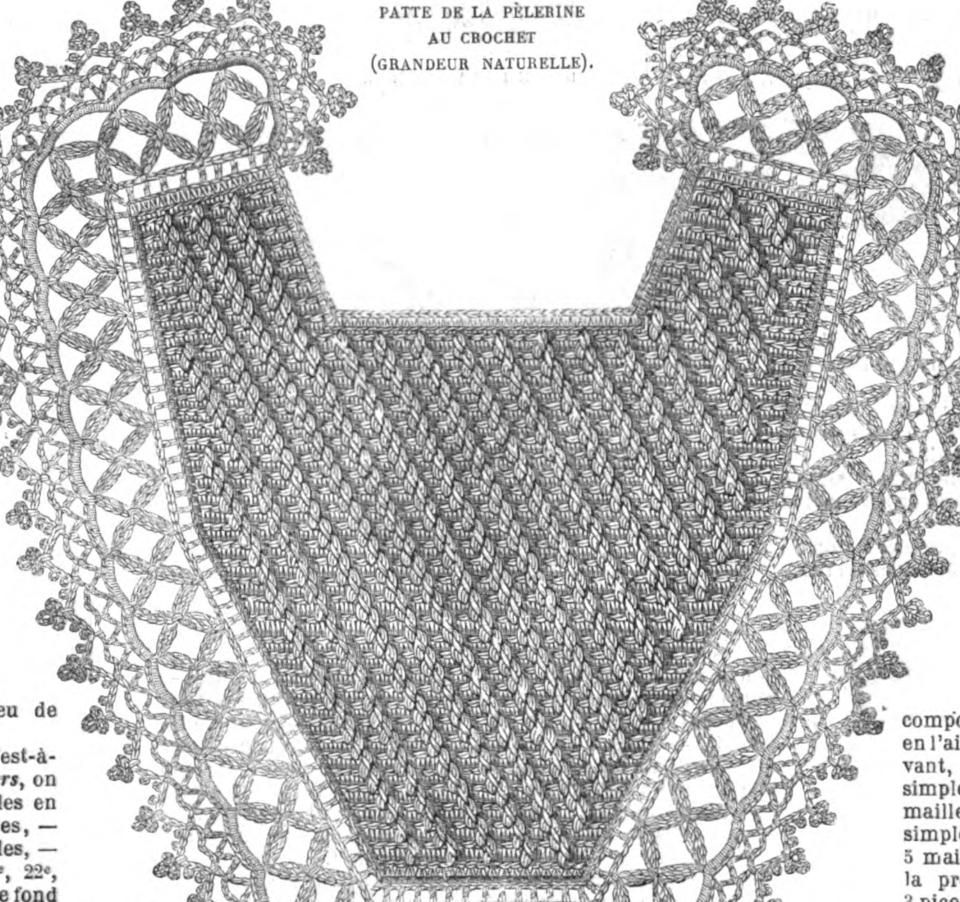
4e *tour de la dentelle*. — * 1 maille simple, — 3 mailles en l'air, — une maille simple, — 6 mailles en l'air. — Recommencez depuis*. Sous les 3 mailles en l'air on passe une bride, — on en passe *deux* sous les 6 mailles en l'air.

5e *tour*. — Sur les plus grands festons du tour précédent, on fait toujours 3 mailles simples séparées l'une de l'autre par 5 mailles en l'air, — on fait 7 mailles en l'air pour passer par-dessus les petits *festons*.

6e *tour*. — une maille simple sur le feston de 7 mailles, — 5 mailles en l'air, — une maille simple sur le feston de 5 mailles en l'air du tour précédent, — 3 mailles en l'air, — une maille simple sur le patron suivant, — 5 mailles en l'air. Recommencez depuis*.

7e *tour*. — Une maille simple sur le premier des deux festons composés de 5 mailles en l'air, — * 5 mailles en l'air, — une maille simple sur le feston suivant, — 5 mailles en l'air, — une maille simple dans la première de ces 5 dernières mailles en l'air, — 5 mailles en l'air, — une maille simple dans la première de ces 5 mailles, — 5 mailles en l'air, — une maille simple dans la première de ces 5 mailles, — cela forme 3 picots, — une maille en l'air, — une maille simple dans le deuxième feston en passant par-dessus celui qui est composé de 3 mailles en l'air. — Recommencez depuis*.

Dans le 2e tour de la dentelle, on passe un ruban qui sert à maintenir le bonnet, auquel on peut aussi poser des brides.



BAVETTE AU CROCHET.

Bavette au crochet pour enfants.

MATÉRIAUX : Coton à tricoter de moyenne grosseur ; coton à crochet n° 40.

Le fond de la bavette est *côtelé*, fait en *allant* et *revenant*; sur chaque *côté* des brides forment une sorte de dessin de *piqué* courant en biais. Le fond (à l'exception de l'encolure) est bordé avec une large dentelle. On prend pour le fond le coton à tricoter, on fait une chaînette de 18 mailles.

1er *tour*. — Dans chaque maille une maille simple ; à la fin de ce tour et de tous les suivants on fait, dans la dernière maille, 2 mailles, — puis une maille en l'air, — puis on retourne l'ouvrage.

2e *tour*. — On passe la dernière maille en l'air, — on fait une maille simple dans chaque maille en piquant toujours le crochet dans le côté de derrière des mailles du tour précédent.

3e *tour*. — * Une maille simple dans chacune des 3 premières mailles du tour précédent, — une bride dans le côté de dessus de la maille suivante de l'avant-dernier tour. — Recommencez depuis *.

On répète toujours alternativement les 2e et 3e tours; mais dans chaque tour on avance chaque bride d'une maille, afin que ces brides forment des lignes en biais se succédant après un intervalle de 3 mailles. L'augmentation, à la fin de chaque tour, se continue jusqu'au 40e tour. Viennent ensuite 22 tours sans augmentation, mais en maintenant la maille en l'air à la fin de chaque tour. Après le 62e tour on commence les épaules. Chacune a 14 mailles de largeur, 16 tours de hauteur, et se fait en continuation du fond; on termine par un tour de mailles simples qui encadre tout le travail; on prend le coton n° 40, et, dans le dernier tour qui vient d'être fait, on commence la dentelle.

1er *tour de la dentelle*. — Alternativement une bride, — une maille en l'air, sous laquelle on passe une maille du tour précédent. A chaque coin on fait 4 brides, après chaque bride une maille en l'air *sous laquelle on ne passe pas de maille*.

2e *tour*. — * 6 mailles en l'air, et dans la deuxième de ces 6 mailles on fait une double bride, de telle sorte qu'on a passé par-dessus les 4 dernières mailles ; on ne termine pas cette double bride, et l'on fait d'abord une autre double bride dans la première des 6 mailles en l'air ; alors on termine les deux doubles brides ensemble, on jette le fil sur le crochet, on passe le fil au travers des deux boucles qui se trouvent sur le crochet (ceci forme *une feuille*) ; une maille simple dans la première bride du tour précédent, — une feuille (composée, comme la précédente, de 6 mailles en l'air et d'une double bride), — puis on recommence depuis *, en passant toujours sous deux feuilles 5 mailles du tour précédent; on en passe seulement 3 aux coins.

3e *tour*. — Comme le 2e tour. On place la maille simple toujours entre les deux feuilles faites ensemble dans le tour précédent.

4e *tour*. — On réunit les feuilles deux par deux avec 7 mailles en l'air et une maille simple, la dernière placée entre les feuilles du tour précédent; aux coins on fait 10 mailles en l'air, au lieu de 7 mailles en l'air.

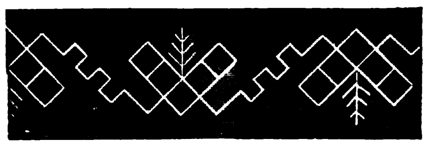
5e *tour*. — A l'envers de l'ouvrage. Sur chaque feston de mailles en l'air du tour précédent, on fait, *à cheval*, 11 mailles simples, — 14 mailles simples sur les plus grands festons.

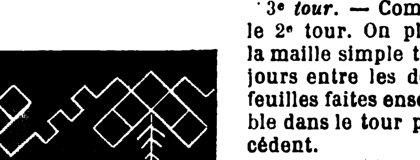
6e *tour* — * Dans la première maille du tour précédent une maille simple, — 5 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 3 mailles. — Recommencez depuis *.

7e *tour*. — A l'envers de l'ouvrage. Une maille simple sur chaque feston du tour précédent ; après chaque maille simple 4 mailles en l'air.

8e *tour*. — Une maille simple dans le premier feston du tour précédent ; — * 1 picot (c'est-à-dire 5 mailles en l'air), — une maille-chaînette dans la première de ces 5 mailles, — une maille-chaînette sur le même premier feston du tour précédent, — une maille en l'air, — 1 picot, — une maille en l'air, — 3 picots, — une maille-chaînette dans la première maille en l'air du premier de ces 3 picots, de telle sorte que l'on forme un petit trèfle, — une maille en l'air, — 1 picot, une maille en l'air ; avec ce feston, composé de picots, on passe un feston du tour précédent, et dans le suivant on fait une maille simple. — Recommencez depuis *.

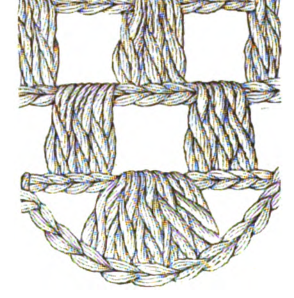
N. B. On peut faire cette dentelle isolément sur une chaînette ayant la longueur voulue pour l'objet que l'on se proposerait de garnir.





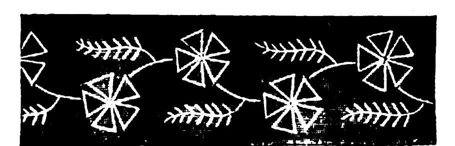
POINT RUSSE.

CORSAGE DÉCOLLETÉ.



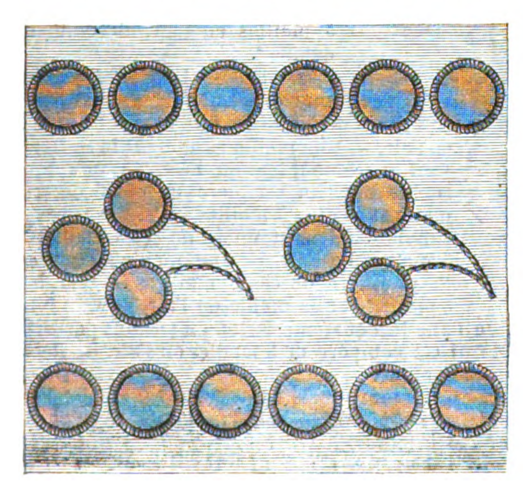


DESSIN DE LA FANCHON.



POINT RUSSE.

FANCHON AU CROCHET.



BAS DE JUPON (APPLICATION).

Corsage décolleté.

Quoique la saison des bals ne soit pas encore arrivée, nous pensons qu'il ne sera pas inutile à toutes nos lectrices de trouver ici le dessin d'un corsage décolleté, qui pourra servir pour quelques bals d'automne. Le corsage est fait en mousseline blanche, plissée perpendiculairement ; il est garni avec des perles blanches, auxquelles succèdent une engrelure de dentelle, traversée par du ruban de velours bleu et une guipure Cluny. La berthe, les jockeys des manches courtes, la ceinture, les trois pans posés *sur* et *sous* les basques du corsage blanc, sont en taffetas bleu vif, brodé en perles blanches.

Broderie orientale.

Les deux lignes qui s'entrelacent au milieu du dessin sont faites l'une en soutache de laine bleue, l'autre en même soutache jaune, traversée perpendiculairement par des points noirs en soie. Les *feuilles* sont exécutées au passé en laine bleue, rouge, brune, verte, rose de Chine, etc. Les petites arabesques isolées sont exécutées au point de chaînette avec de la fine laine noire et de la fine laine blanche.

Bas de jupon (application).

On découpe de petits morceaux ronds en cachemire rouge, on les fixe au point de feston exécuté en laine noire, qui sert aussi pour les tiges des bouquets.

Quant aux *ronds* employés comme encadrement, on les forme avec une bande sur laquelle on festonne les ronds du dessin, en dehors desquels on coupe le cachemire. Ce dessin est exécuté sur un jupon gris.

Point russe.

On nous demande d'indiquer l'exécution du point russe ; nous ne pouvons que répéter ce qui a été dit plusieurs fois : on fait un *point* pour chaque trait du dessin.

Fanchon au crochet.

Ce modèle, aussi simple que joli et facile à exécuter, est fait en laine anglaise blanche ; il se compose de groupes de brides contrariées que l'on fait en *allant* et *revenant*, de façon à former un carré ayant 80 centimètres en longueur et largeur. On le replie en triangle, en laissant une pointe plus courte que l'autre, et, dans le côté en biais, on passe un cordon terminé à chaque bout par un gland. On pose la fanchon en *fichu* sur le cou, et l'on relève sur la tête la pointe plus courte.

On fait une chaînette de 206 mailles, sur lesquelles on revient en passant les 9 dernières mailles, et l'on fait, dans la 10e 36 brides ; puis * 3 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 4 mailles de la chaînette, — 3 brides dans la maille suivante. Recommencez depuis * jusqu'à la fin du tour. On fait 6 mailles en l'air qui représentent le trait d'union entre ce tour et le suivant. Tous les autres tours sont faits comme celui-ci, mais en contrariant les *groupes*, c'est-à-dire en posant les brides sur les mailles en l'air. Notre modèle se compose de 50 tours ; après le dernier tour on borde le carré avec deux tours semblables à ceux qui viennent d'être faits, en exécutant, autant que possible, les groupes à distances égales, et en augmentant à chaque coin.

En dernier lieu on exécute encore le tour suivant: une maille simple sur le premier feston de mailles en l'air du tour précédent, — * 2 mailles en l'air, — 6 brides sur le feston suivant, — 2 mailles en l'air, — une maille simple sur le feston suivant.

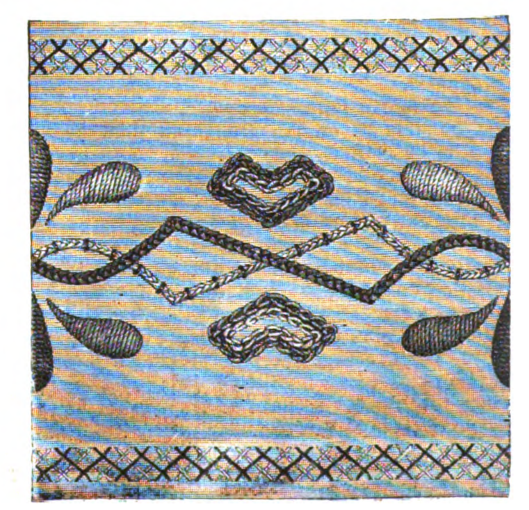
Après avoir plié le carré en deux triangles, on passe, à 25 centimètres de distance de chaque extrémité, un cordon de laine ayant 1 mètre 10 centimètres de longueur, ou, si on le préfère, un ruban étroit.



Dentelles cousues.

MATÉRIAUX : Fil de lin.

Ce nouveau genre de travail que nous plaçons sous



BRODERIE ORIENTALE.



Leroy Imp. Paris

LA MODE ILLUSTRÉE

Bureau du Journal. 56. Rue Jacob. Paris

Toilettes de Mme CASTEL-BREANT. 58bis r. Ste Anne.

Ameublements et Bronzes de la M^on de COMMISSION G^le 53. r. d'Hauteville

les yeux de nos lectrices a, sur les dentelles au crochet, l'avantage d'une exécution beaucoup plus prompte. On fait comme *base* ou *pied* de la dentelle une chaînette au crochet, sur laquelle on travaille en suivant les indications très-précises de nos dessins. La beauté de la dentelle dépend surtout de la régularité avec laquelle on tire le brin de fil; on attache la chaînette sur un *plomb*.

Pour la dentelle nº 1, le premier tour se compose de simples bouclettes de feston, séparées par une maille de la chaînette (voir le détail de la dentelle, brin marqué par le chiffre 1); ces bouclettes prennent la forme qui leur est attribuée lorsqu'on fait les nœuds du 2ᵉ tour. En consultant le dessin qui représente le détail de cette dentelle plus grand que nature, on se rendra compte du procédé à suivre pour faire les nœuds; ce procédé est le même pour les tours 5 de cette dentelle, 2 et 3 de la dentelle nº 2. On voit que l'on doit toujours passer l'aiguille de haut en bas dans la bouclette du tour précédent, de bas en haut dans la bouclette qui vient d'être formée. Le 4ᵉ tour de cette dentelle se compose de groupes de *torsades*, pour lesquelles on *tord* le brin comme l'indique le dessin.

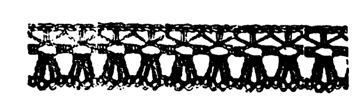
La dentelle nº 2 n'est pas moins facile à exécuter; les *feuilles* composant le second tour sont formées par 10 nœuds et bouclettes. Nous prions de suivre notre explication sur le dessin. On fait d'abord le nœud *a* comme nous venons de l'indiquer, en laissant naturellement une petite distance d'une feuille à l'autre; on pique l'aiguille de haut en bas dans la place marquée par une petite croix, et l'on forme le nœud *b*; — on pique encore dans le nœud *a* et l'on serre la bouclette; — on pique dans la place marquée par un point appartenant au nœud *b* pour former encore un nœud; on fait une bouclette dans la bouclette *c*, et l'on continue ainsi en faisant à gauche toujours des nœuds, de l'autre côté toujours des bouclettes, jusqu'à ce que la feuille, qui peut être plus ou moins grande à volonté, soit terminée.

Talma d'hiver.

Si le paletot triomphe et règne en maître absolu, le talma n'a pas cependant tout à fait abdiqué, et l'on portera encore ceux que l'on possède.

C'est pour ce dernier cas, et en prévision du désir que l'on pourrait avoir de moderniser un talma ancien, que nous publions ce dessin. Ainsi qu'on le voit, le contour est dentelé, bordé de perles d'acier, et garni d'une dentelle sur laquelle débordent légèrement les arabesques formées par un galon de passementerie noire mélangé de perles d'acier.

On peut copier tous ces ornements, en conservant au talma un aspect plus simple; il suffira pour cela de supprimer les perles et de substituer au galon un entre-deux en dentelle noire.


DENTELLE COUSUE Nº 1.

DÉTAIL DE LA DENTELLE COUSUE Nº 1.


CORSAGE DÉCOLLETÉ.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Jupon de cachemire bleu, garni avec un volant tuyauté, très-étroit, surmonté de quatre galons-cachemire. Robe de popeline nuance sable, à fines rayures noires, relevée sur le jupon par quatre longues et larges pattes de même étoffe que la robe encadrées avec une étroite ruche de taffetas bleu, de même nuance que le jupon; chaque patte est retenue par un gros bouton recouvert en taffetas bleu; corsage montant à basques arrondies, bordées avec une ruche de taffetas bleu; ceinture large en ruban bleu posée par-dessus les basques; manches étroites à jockey garni de ruche.

Robe en poult-de-soie violet. Le bord inférieur de la robe est garni avec un volant tuyauté, surmonté d'une assez large broderie en soutache noire, dont les *motifs* débordent à distance régulière, et se prolongent sur le volant. Ceinture très-large de même étoffe que la robe, garnie et brodée comme celle-ci, et dont les deux pans retombent un peu vers le côté gauche. Paletot de drap noir, garni avec trois simples galons noirs. Chapeau en satin violet à passe et calotte *tendues*; un voile long en gaze violette est retenu par un oiseau aux ailes déployées, placé sur le côté gauche.

MODES.

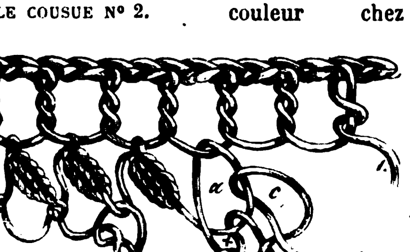
Ce qui est le plus à la mode en ce moment, ce n'est plus tant le noir sur le blanc que le blanc sur le noir, et aussi sur le violet ou le gros bleu. La grosse guipure dite *Cluny* s'emploie pour toutes les garnitures, et on la voit à la fois sur la lingerie, sur la soie, sur la laine, encadrant les cols et les manchettes, ornant les robes, bordant les vestes et les capuchons, garnissant les robes de chambre. Aucun accessoire de toilette n'a jamais obtenu, je crois, un succès si rapide et si universel; vêtements de femmes et, d'enfants, tout lui est bon pour se produire, et, comme son domaine commence au bonnet pour se terminer aux pantoufles, on peut bien dire que l'on porte de la guipure Cluny de la tête aux pieds.

La physionomie générale du costume féminin sera cet hiver à peu près semblable à celle de l'hiver précédent, mais avec un peu plus d'accentuation. Ainsi les robes, plus plates encore sur les hanches, et *toutes* coupées en pointe, formeront par derrière une queue plus positive que jamais. On avait, cet automne, mis un instant sur le tapis la question des robes écourtées..... Mais on a reculé devant l'énormité de ce coup d'État, et l'on a décrété la prolongation des robes longues; *prolongation* est un terme exact à tous les points de vue, car les robes sont plus longues que jamais, par derrière, entendons-nous, car, par devant, la jupe touche seulement terre.

Tous les pardessus accusent du reste plus ou moins cette disposition, et répètent la *queue* de la robe, en étant, eux aussi, plus longs derrière que devant.

L'imitation de l'antique poursuit sa carrière. Les cheveux sont disposés à l'antique, et se frisent en petites mèches autour du front. Mais, comme il pourrait à bon droit sembler désagréable de couper très-près des racines les cheveux de devant, comme on ne veut pas passer avec l'antique un bail indéfini, on s'est décidé à accepter l'intervention de *l'art*, et l'on porte de petites boucles plates, montées sur un ruban de velours formant bandelette. On trouve ces rubans en toute couleur chez M. Croisat, rue Richelieu, 76.

On a repris les jupons en tissus de laine. Le jupon gris conserve toujours ses droits, car il possède le privilége de se montrer avec toutes les robes. Mais le costume qui veut être à la fois très-élégant et très-


DENTELLE COUSUE Nº 2.

DÉTAIL DE LA DENTELLE COUSUE Nº 2.


TALMA D'HIVER.

simple adopte le jupon assorti à la garniture de la robe ou bien au pardessus. Je cite un exemple pris entre beaucoup d'autres: jupon violet en cretonne de laine, orné d'un volant tuyauté, bordé et *traversé* près de sa *tête* par des lacets noirs en laine. Robe d'alpaga noir, relevée sur ce jupon par des bandes en velours noir. Pardessus en drap violet. Chapeau en velours noir, avec natte-diadème en velours violet.

Les vestes se portent à toute heure, en toute étoffe et de toute forme. Depuis le mérinos noir et la forme sac, adoptée par les grand'mères, pour leur costume du matin, jusqu'à la veste sans manches, faite en dentelle ou bien en guipure Cluny, pour accompagner les corsages décolletés que l'on ne veut pas porter tout à fait décolletés, on voit des vestes à toutes les femmes et sur toutes les toilettes: négligées, — demi-négligées, — parées,— demi-parées. On en fait aussi en mousseline blanche plissée à tout petits plis, et doublée de taffetas rose ou bleu, jaune ou vert lumière.

La révolution accomplie dans les chapeaux se produit aussi dans les bonnets et surtout dans ce que j'appellerai les bonnets-coiffures, qui sont destinés plutôt à embellire les jeunes têtes qu'à garantir les têtes maternelles et à dissimuler des ans les outrages réparables. Il faut bien changer le vers, puisque la mode, plus ingénieuse aujourd'hui que jadis, sait cacher telle place vide dans la chevelure, encadrer les visages trop ravagés, et créer enfin ce que l'on désigne à Paris par ces mots: *une belle vieille femme*. Les bonnets destinés aux femmes qui ne sont plus jeunes conservent leur forme déjà connue: le fond tombant. Quant aux bonnets-coiffures, ils copient les chapeaux qui dominent cet hiver, et peuvent les remplacer au besoin, tant ces derniers sont devenus petits!

Il serait difficile de les décrire d'une façon à peu près compréhensible, car la fantaisie préside à leurs diverses combinaisons, tout comme s'il s'agissait des chapeaux. Eux aussi (je parle des bonnets-coiffures) laissent le chignon à découvert; eux aussi ont restreint leur envergure jusqu'aux plus minimes proportions. Une natte de velours ou de ruban enserrant étroitement la tête, un voile court ou long, pointu ou carré, jeté sur cette natte, une ou deux touffes de ruban ou de velours posées sur le côté, peu ou point de garniture, tel est le thème actuel de ces coiffures. Mais combien il comporte de variations! Ici une petite passe bouillonnée, en tulle, vient s'établir sur la natte diadème, et se termine brusquement sans bavolet, ni plus ni moins que s'il s'agissait d'un chapeau; — là, le fond, la passe, tout le bonnet enfin est représenté par deux barbes de dentelle cousues ensemble, et retombant en arrière. Là, la coiffure est tout simplement une fanchon dont on aurait coupé la pointe inférieure. — Ici quelques entre-deux de guipure Cluny (toujours Cluny) partent de l'encadrement de devant, fait en ruban ou velours, et vont s'attacher sous le demi-cercle qui rejoint cet encadrement de devant. Mais à quoi bon essayer de décrire tout cela? D'abord je n'y réussirais que bien imparfaitement, puis on s'occupe de préparer les dessins qui vous *raconteront* les bonnets-coiffures bien plus complétement que je ne pourrais le faire.

Les galons-cachemire poursuivent leur carrière de succès; — on en voit partout, on en met partout.

On voit quelques ceintures de cuir portées par-dessus des paletots de drap. Cette mode est presque uniquement adoptée pour les jeunes filles, car les femmes s'en abstiennent à peu près généralement.

Toujours beaucoup de verroterie en peignes, boucles d'oreilles et broches. Les boucles d'oreilles sont de toutes formes, mais principalement longues.

Nos dessins placent successivement sous les yeux de nos lectrices tous les détails qui composent la mode actuelle; ils semblent ainsi diminuer ma besogne, et suppléer à l'insuffisance des descriptions mises en regard de la netteté et de l'exactitude des contours tracés par le crayon et le burin. Mais, à côté de cette précision, il y a place, si je ne me trompe, pour tout ce que le dessin n'indique pas, et la prose, l'humble prose, vient à son tour compléter certaines indications, redresser certaines affirmations trop absolues; en un mot, tracer la physionomie *morale*, — si je puis employer ce terme en matière réputée frivole, — pour compléter l'œuvre du burin, qui, lui, ne peut donner que la physionomie matérielle.

Il ne faut pas toujours conclure de l'adoption d'une mode nouvelle au rejet absolu de la mode précédente; en quelques circonstances, il est vrai, la conséquence est forcée, mais il n'en est pas toujours ainsi, et je vais entreprendre de le démontrer.

Lorsqu'il y a un changement radical dans un objet capital, il faut l'adopter, sous peine d'être ridicule; mais, lorsque le changement se produit seulement dans les accessoires, l'obligation est loin d'être aussi impérative. Pour éclairer cette démonstration, nous allons prendre les chapeaux pour exemple : quand ils ont passé de l'élévation à l'aplatissement, le niveau a courbé les passes les plus orgueilleuses, et il est devenu subitement impossible de se montrer avec un chapeau à dôme élevé. Aujourd'hui le changement ne touche pas à la passe, qui reste telle que nous la connaissons, telle que nous la portons depuis deux ou trois saisons, mais un peu plus petite cependant. La réforme se produit par derrière, et prend le nom de *chapeau Empire*. On n'est pas forcée de se conformer à cette nouvelle loi, et rien n'oblige à rejeter le chapeau fanchon; j'en préviens solennellement mes lectrices, dont un certain nombre se révolte contre la mode nouvelle. Attendez d'ailleurs quelques jours, vous en jugerez d'après nos dessins.

J'en dirai autant des voilettes. Toutes les personnes qui ont un intérêt plus ou moins direct à prêcher la dépense se hâtent toujours de proclamer la déchéance d'une mode et l'avénement d'une autre mode. La voilette est morte! s'écrient-elles; vive le voile! Comme j'ai pour règle invariable de vous dire la vérité sur la mode des femmes raisonnables, je me hâte de vous prévenir que vous n'êtes nullement obligées de sacrifier vos voilettes sur l'autel des nouveaux dieux. Paris fourmille de voilettes, et en cette saison le grand voile représente une minorité qui est loin d'être imposante.

Il en est de même des *bottes;* nulle femme n'est obligée d'en porter, j'ajouterai même que peu de femmes en portent, ce genre de chaussure n'ayant d'avantages que pour le fabricant, les bottes coûtant plus cher que les bottines. Et, à propos de chaussures, j'indiquerai à celles de nos lectrices qui peuvent supporter une semelle un peu forte un magasin situé rue Montorgueil, 63; le quartier n'est pas élégant, mais la chaussure que l'on prend chez Latour a le triple avantage d'être très-solide, de coûter presque la moitié du prix ordinaire, et d'*habiller* fort bien le pied. Les mères de famille qui ne connaissent pas encore ce magasin me sauront gré, j'en suis sûre, de l'avoir indiqué. La crainte des semelles dures est d'ailleurs un préjugé; ces semelles conviennent aux pieds les plus délicats, qui sont ainsi bien mieux préservés et isolés de tout contact encore plus dur forcément que la plus dure semelle.

On fait les robes sans garnitures, avec de petites garnitures très-tranquilles, ou bien, sans transition aucune, avec des garnitures très-compliquées, d'un prix très-élevé, et parfois très-extravagantes. Notre devoir est de vous présenter la mode sous tous ses aspects; mais il nous est permis d'insister principalement sur celui qui convient au plus grand nombre de nos lectrices: je veux parler, on le comprend, des garnitures qui conviennent à tout le monde et peuvent se montrer à toutes les heures.

Toilette du matin pour dame, et toilette de visites pour jeune fille. Robe de popeline noire à rayures blanches groupées par cinq. Sur le bord inférieur, volant tuyauté en taffetas noir, ou en popeline pareille à la robe; au-dessus du volant bande de taffetas noir, régulièrement *creusée*, de façon à former des *dents;* sur chaque couture réunissant les lés une patte de taffetas noir se rattache à ces bandes; un bouton carré en nacre blanche fixe chaque patte sur la robe. Corsage plat à trois petites basques séparées par derrière, garnies comme la jupe, mais avec la *miniature* de cette garniture; manches à coude, mais presque *justes* vers le poignet, laissant pourtant passer le poignet de toile garni de guipure Cluny. Paletot en drap violet. Chapeau en velours noir, avec torsade de velours violet en diadème; brides violettes, jupon de cachemire violet, garni de bandes en taffetas noir cousues avec une soutache blanche.

Toilette de dîner pour dame jeune ou vieille. Robe en poult-de-soie bleu vif. La jupe est bordée avec des bandes de taffetas noir recouvertes de guipure Cluny blanche et formant des dessins géométriques assez semblables à ceux du *point russe;* corsage montant, — si la dame n'est pas jeune; — corsage de mousseline blanche décolleté ou montant, avec corselet semblable à la robe, dans le cas opposé.

Ici j'introduirai une parenthèse. On ne saurait le dissimuler, on se décollète de plus en plus, c'est-à-dire de plus en plus souvent. Je sais bien que certaines personnes s'appuient d'une mode imaginaire, inventée par elles pour s'excuser elles-mêmes, pour s'autoriser à porter des corsages inconvenants, tels qu'on devrait interdire l'entrée de son salon aux femmes assez dénuées de sens moral pour se montrer ainsi dévêtues. Mais on calomnie la mode; elle n'impose pas de semblables obligations, et, sur ce point, elle se montre bien avisée, car on ne se soumettrait plus aujourd'hui à adopter la tenue du Directoire. Donc, les personnes qui portent des corsages trop décolletés choisissent ces corsages non parce que la mode les y oblige, mais parce que leur mauvais goût les y engage. Il n'est pas une femme réellement distinguée qui consentirait à adopter de semblables toilettes. Je voulais dire seulement, en ouvrant cette parenthèse, que l'on porte plus souvent qu'autrefois des corsages décolletés. Sur ce point, comme sur certains détails concernant la toilette masculine, la mode devient de plus en plus anglaise. En Angleterre, on porte une robe à corsage décolleté, même pour assister à un dîner de famille; il n'y a plus à Paris de dîner *prié* où l'on se dispense du corsage décolleté. Quant aux hommes, ainsi que je l'ai appris récemment, ils opèrent aussi une petite révolution dans leur costume; l'habit ne se montre plus au grand jour, même dans les circonstances solennelles, même pour assister à un mariage ou bien à un enterrement. La redingote le remplace et le relègue dans les toilettes du soir qui deviennent son unique domaine. E. R.

UN MAGASIN DE NOUVEAUTÉS

AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Vous plairait-il, Mesdames, de me suivre pendant un moment dans un magasin de nouveautés?

Je suppose que tout le monde répond affirmativement.

Mais il s'agit d'un magasin de nouveautés du dix-septième siècle.

Ici les visages se rembrunissent.

« Ah! un article d'érudition, sans doute?.... » disent quelques jeunes femmes avec un air dédaigneux.

« Quoi! un article d'instruction? » s'écrient quelques jeunes filles..... « On va nous décrire les bâtiments dans lesquels ce magasin se trouvait, nous en nommer l'architecte, dont nous n'avons jamais entendu parler, et que nous ne tenons pas du tout à connaître; nous indiquer les sculpteurs qui ont travaillé aux ornements de cette construction; peut-être même nous enseigner la provenance des pierres de taille ou des briques qui y ont été employées?.... Ah! nous n'aurions jamais attendu cela de Mme Emmeline Raymond!

— Rassurez-vous, Mesdames, calmez-vous, Mesdemoiselles; non, je ne viens pas vous parler d'architecture, de sculpture et de construction; je veux seulement, en plaçant cette jolie estampe sous vos yeux, causer en votre compagnie de la mode d'autrefois, et rapprocher de l'image d'un magasin de nouveautés au dix-septième siècle l'esquisse d'un magasin de nouveautés au dix-neuvième siècle.

Quand je dis *magasin*, je néglige un peu, il faut bien en convenir, la couleur locale. On n'était pas, il y a de cela deux siècles, aussi ambitieux qu'aujourd'hui: certains mots du dictionnaire français n'avaient pas encore changé d'acception, et le terme de *boutiquier* n'avait pas du tout la signification méprisante qui s'y attache maintenant; on le portait avec vanité, on le revendiquait au besoin, et l'on était glorieux de tenir une boutique. Dans ce temps-là, les diverses classes de la société étaient séparées par des barrières si inflexibles que, nul ne pouvant songer à changer de situation, on s'accommodait de son mieux de celle qu'on avait reçue en partage. Quand on est tout à fait certain de ne pouvoir parvenir, il faut bien rester où l'on se trouve, et, comme il n'y avait pas de *parvenus*, on ne rougissait pas du métier que l'on exerçait. C'était encore une sorte d'égalité..... l'égalité dans la médiocrité et dans l'infériorité.

Mais nous voilà un peu loin de notre estampe. Voyez quelle simplicité de mobilier! Pas la moindre glace, nulle dorure, aucun fauteuil moelleux pour recevoir les nobles clientes, et cependant quels noms portaient les dames qui venaient choisir dans cette boutique les divers objets destinés à leurs parures! La brillante cour de Louis XIV a défilé devant ces modestes comptoirs soutenant le plus élémentaire de tous les étalages. Madame de Montespan a peut-être acheté à cette place le *point de Gênes* qui lui composait de si *triomphantes* coiffures. C'est là, sans doute, que l'on a choisi le tablier en *point* que portait Mlle de Blois, future princesse de Conti; et il est hors de doute que Mme de Sévigné est venue dans cette boutique si bien assortie, et qu'elle y a pris la robe de chambre destinée à Mme de Grignan. Voyez plutôt la coiffure de cette élégante dame qui donne la main... la main? non, le bras!... à ce galant seigneur; cette coiffure n'est autre chose que celle en *tête de chou*, mise à la mode, entre autres, par la belle duchesse de Nevers. Pour faire cette coiffure, on coupait tous les cheveux, et on les frisait *naturellement* au moyen de cent papillottes. Vous vous rappelez sans doute que la marquise de Sévigné s'en pâmait de rire, et s'égayait surtout aux dépens des dames qui, n'étant ni très-jeunes, ni très-jolies, s'empressaient d'adopter cette mode nouvelle. Hélas!..... autres temps, mêmes folies! Ne voyons-nous pas aujourd'hui une foule de femmes qui devraient soigneusement éviter, dans leur propre intérêt, de découvrir leurs tempes et d'écarter leurs cheveux, se hâter de se coiffer à l'*antique*?.... A l'*antique* est bien trouvé, et, dans ce cas particulier, cela signifie surtout que cette coiffure a pour résultat de vieillir prodigieusement les visages qui ne sont plus tout à fait jeunes.

Si nous avions besoin d'une excuse pour justifier la contradiction des opinions que nous énonçons à propos de la mode, nous la trouverions encore dans les Lettres de Mme de Sévigné. La *nouveauté* nous paraît presque toujours absurde, et très-souvent affreuse; mais, comme elle est à la mode, elle se généralise; nous nous habituons à elle, elle s'accommode à nous en nous faisant quelques concessions, et, quand elle nous quitte, nous l'accompagnons de nos regrets, après l'avoir accueillie par des protestations. C'est que la mode nouvelle, même



celle qui paraît la plus extravagante, a toujours pour résultat, sinon immédiat, du moins prochain, de nous indiquer d'une façon irrécusable les inconvénients inhérents à la mode qu'elle vient remplacer. D'ailleurs, les femmes raisonnables savent toujours lui arracher quelques concessions, et la portent rarement telle qu'elle apparaît à sa naissance. Voyez plutôt la coiffure en *tête de chou!* Après s'être *pâmée de rire* en l'apercevant, Mme de Sévigné rend les armes au bout de quinze jours: la voilà convertie, expliquant à sa fille *une certaine médiocrité qui l'a charmée*, et n'est autre chose que la mode nouvelle, copiée sans exagération, que nous conseillons sans cesse à nos lectrices. Elle décrit à Mme de Grignan l'exécution de cette coiffure, ni plus ni moins que ne le fait en ce moment M. Croisat, qui s'occupe de nos coiffures d'hiver; puis elle va faire coiffer une poupée pour l'envoyer à sa fille, puis *elle meurt de peur* que sa fille ne veuille pas prendre la peine de faire cette coiffure nouvelle... La conversion est aussi complète que soudaine.

La noble dame qui figure sur notre estampe a une coiffe de réseau. Quoique les tailles courtes me semblent bien laides, je conviens volontiers que sa taille est trop longue. Elle n'a pas de crinoline non plus, et, on aura beau dire, écrire, discourir sur et contre ce sujet, on ne sera jamais bien habillée sans crinoline. On peut acheter les objets les plus divers dans cette boutique qui était, paraît-il, une sorte de bazar universel de la toilette, sur des proportions moindres cependant que les Magasins du Louvre, entre autres magasins modernes. On trouvait dans cette boutique des rubans, des manchons, des volants de dentelle, des *tours de manches*, que nous appelons des *revers*, des gants à *entonnoir* qui atteignaient le coude, des chausses pour les hommes, des cravates en dentelle, des nœuds d'épaule... de tout enfin, puisque nous apercevons là-bas, vers la droite, des perruques posées sur des têtes en bois.

Aujourd'hui la boutique s'est transformée en magasin; le magasin aspire à devenir un immense bazar, une sorte d'exposition permanente de tous les objets composant la toilette et l'ameublement. Les magasins spéciaux sont ainsi réunis sous le même toit et se divisent en galeries immenses, en salons spacieux, élégamment meublés, revêtus de glaces, parfois éclairés *à giorno*, pour qu'on apprécie l'effet produit par les nuances et les dessins des étoffes destinées aux toilettes du soir.

Et le boutiquier? et la boutiquière? race disparue. Le *chef de la maison* a une voiture, une maison de campagne, parfois un hôtel entre cour et jardin; il vient chaque jour dans son cabinet recevoir les rapports des chefs de service. Le personnel féminin se compose d'une armée de *demoiselles* uniformément vêtues de robes en taffetas noir, coupées à la dernière mode, et dont la longue queue balaye majestueusement les beaux tapis qui recouvrent le parquet des salons de vente. Ce n'est pas une petite affaire que celle de choisir ces demoiselles! Quelques-unes doivent être fort minces, afin d'*essayer* pour les dames minces; d'autres, au contraire, doivent avoir un riche embonpoint pour *essayer* ce qui convient aux dames parvenues à la maturité de l'âge..... et par conséquent à l'ample majesté de la taille. Leur toilette doit être la copie scrupuleuse de la mode du jour; leur mission est de *faire valoir* la grâce des divers vêtements, en les essayant, en marchant lentement, en se tournant avec majesté pour mettre en lumière tous les effets. L'acheteuse n'a d'autre soin à prendre que celui d'examiner du fond de son fauteuil la représentation qu'on lui donne. Est-elle nerveuse, capricieuse? ou bien a-t-elle agi comme certaines Parisiennes qui vont passer chaque jour quelques heures dans les magasins *pour se désennuyer*, qui font déplier toutes les étoffes, essayer tous les pardessus, sans avoir l'intention d'acheter quoi que ce soit; en un mot, la *cliente* part-elle sans avoir fait aucune emplette? Les réprimandes se préparent pour les *demoiselles* de comptoir; on procède à une enquête, on fait dresser des rapports, et Mlle Maria ou Mlle Clara est mandée dans le cabinet du chef de la maison, qui trône majestueusement devant son bureau.

« Mademoiselle Maria, les chefs de comptoir m'ont adressé quelques plaintes vous concernant.

— Monsieur, je ne mérite aucun reproche, je vous l'assure.

— Toujours est-il, » reprend le chef de la maison qui vient de consulter un petit dossier, « toujours est-il que voici trois ventes que vous manquez en trois jours, et il ne faut pas que cela se représente.

— Si vous saviez, Monsieur, combien la clientèle est difficile! Sur les trois dames qui me sont tombées en partage, il y en avait deux qui voulaient seulement ce que nous n'avions pas; et la troisième ne voulait absolument rien. Je puis citer des témoins.

— Il y a quelque chose de plus grave encore.

— Quoi donc? » dit la pauvre Mlle Maria, qui tremble; car, hélas!.... les appointements qu'elle gagne si péniblement sont indispensables non-seulement à son existence, mais encore à celle de sa mère.

« Il y a que vous faites manquer l'*effet* de nos nouvelles confections; vous n'êtes pas assez crinolinée, entendez-vous? pas assez crinolinée! Votre queue n'est pas suffisamment soutenue, les plis ne s'étagent pas... Non... ne vous excusez pas, ce serait inutile; j'ai des yeux, peut-être! Comment nos confections paraîtraient-elles à leur avantage sur une robe flasque? Cela n'a pas de cachet, — pas de cachet du tout.... Souvenez-vous de ces observations, et que je n'aie plus à les répéter. »

Sur ce, le chef congédie Mlle Maria.

En vous esquissant l'intérieur d'un magasin de nouveautés au dix-neuvième siècle, je n'ai pas eu uniquement en vue de léguer des détails précieux aux amateurs de curiosités de l'an 1965; cette lointaine perspective me touche peu, je l'avoue, et je ne me soucie pas du tout d'être appelée à l'honneur des citations dans le *Magasin pittoresque* d'un avenir si reculé: mais j'ai essayé, j'en conviens, d'appeler l'attention des femmes sur un abus qui leur semble fort léger, et qu'elles commettent sans scrupule, uniquement parce qu'elles n'en connaissent pas la portée; je veux parler, on le devine, de cette coutume essentiellement parisienne qui consiste à *courir les magasins* pour *tuer le temps*.

Il est certain que l'on se garde bien de prévenir les demoiselles de comptoir et les commis de la ferme résolution que l'on a prise; on ne leur dit pas que l'on vient prendre leur temps, augmenter leurs fatigues, sans qu'aucun achat rémunère la peine que l'on cause. Cette restriction seule ne doit-elle pas suffire à éclairer les femmes qui visitent les magasins uniquement pour se distraire? N'indique-t-elle pas que l'on a secrètement conscience de l'abus que l'on commet, et qu'enfin on *vole* le temps de ceux pour qui le temps représente un capital? Si ces considérations d'équité n'étaient pas suffisantes, il y aurait encore beaucoup d'autres raisons à invoquer pour engager les femmes à se rendre dans un magasin seulement lorsqu'elles sont absolument décidées à y acheter quelque chose. On éviterait ainsi non-seulement l'abus que je viens de signaler, mais encore la tentation, qui peut souvent entraîner à faire une emplette qui n'était pas indispensable, mais encore les erreurs, la faiblesse qui se laisse parfois endoctriner par la faconde des commis, et se voit nantie d'objets absolument différents de ceux que l'on aurait *peut-être* souhaités.

Je ne saurais, dans cette esquisse, omettre les commis des magasins de nouveautés. Eux aussi doivent se conformer à la mode du jour, et, de même qu'on les a vus, à une époque essentiellement guerrière, prendre une allure martiale et des attitudes militaires, on les voit aujourd'hui, dans notre ère de paix et de diplomatie, adopter la physionomie des secrétaires d'ambassade et des *élégants* modernes. Ils portent, comme les uns et les autres, des favoris en forme de *nageoires*, une raie qui partage toute leur tête; seulement ils ne parlent pas encore *argot* à leurs clientes. Sur ce point ils sont en retard et ne suivent pas d'assez près la mode des exclusifs. En revanche ils possèdent une rare connaissance du cœur humain, du cœur féminin surtout; ils déploient une habileté, ils ont des ressources diplomatiques qui font souvent défaut aux brillants originaux qu'ils copient. Romanciers, philosophes, écrivains, vous tous qui, par vocation ou profession, observez la nature humaine, combien vous êtes loin de cette expérience pratique, de ce coup d'œil sagace, de cette inflexibilité de jugement! Un seul regard suffit au commis pour juger la *pratique;* il dresse immédiatement un plan de campagne, et se décide pour le charlatanisme ou pour la loyauté, selon qu'à des indices imperceptibles pour un autre, évidents pour lui, il a reconnu la... niaiserie, ou aperçu la fermeté d'un jugement éclairé. S'il est philosophe, le commis de magasin est coloriste aussi, et même un peu sculpteur, si l'on en juge par la grâce des draperies qu'il compose instantanément devant la clientèle. Il déploie les étoffes et leur donne un aspect irrésistible; il fait valoir leur bon marché, — 8 francs 95 centimes le mètre... c'est pour rien! — Riez si vous voulez de ces 95 centimes qui évitent le chiffre de 9 francs, mais ne l'évitent qu'au figuré; vous n'y êtes pas prise, soit, mais d'autres s'y laissent prendre, d'autres qui se seraient effarouchées du chiffre de *neuf francs*, et se familiariseront peu à peu avec lui, grâce à ces 95 centimes. Cela s'appelle tourner les difficultés pour les vaincre, et peut être rangé à bon droit parmi les meilleures armes de la diplomatie de magasin.

EMMELINE RAYMOND.



UN MAGASIN DE NOUVEAUTÉS AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

UNE FEMME ÉLÉGANTE.

Suite.

La réponse de Marguerite ne pouvait être douteuse; la destinée lui ouvrait un horizon inespéré. Le monde brillant, intelligent, que Mme Garnier recevait lui offrait une scène digne des aptitudes qu'elle sentait en elle. Sans avoir aucun dessein prémédité, sans être capable d'aucun calcul suivi, Marguerite pressentait qu'elle pourrait se faire dans le monde une place selon ses goûts, pourvu qu'elle eût l'occasion de figurer dans les réunions. Or Mme Garnier, riche par ses talents, par ceux de son mari, avait l'un des salons les plus fréquentés de Paris; sa vie était parfaitement régulière, honorable, honorée, mais nullement *bourgeoise*, dans l'acception particulière que les artistes donnent à ce mot. M. et Mme Garnier avaient des *intimes*, chose rare à Paris; on se réunissait chez eux sans attendre une invitation solennelle; on y venait presque chaque soir, car, lors même que Mme Garnier avait des engagements à remplir, son mari *commençait* la soirée qu'elle venait terminer chez elle après l'Opéra. Ces réunions intimes étaient souvent composées de vingt ou trente personnes; on y causait de tout, de politique, d'art, et la conversation s'y maintenait toujours intéressante.

Ce fut dans cet intérieur que Marguerite se trouva tout à coup transportée. Avoir quitté la prison dans laquelle elle gémissait sur elle-même, se trouver tout à coup établie dans cette société, qui se recrutait parmi toutes les célébrités et toutes les illustrations, quel rêve! Elle en était ravie, mais nullement surprise. Dans son for inté-



rieur, Marguerite s'était toujours attendue à quelque événement surprenant, à un miracle même, qui devait se produire tout exprès pour la placer sur le terrain qu'elle devait occuper. Elle se disait, avec une entière bonne foi, qu'elle n'était pas née pour mener une vie de privations, de travail, ni même pour occuper une position modeste: elle devait être *en vue*, jouir de l'élégance, des succès, dont elle éprouvait l'impérieux besoin...... C'était à la destinée qu'il appartenait de régler les événements de façon que ce but fût atteint.

Quant à Mme Garnier, elle avait, avec des qualités excellentes, un penchant irrésistible vers ce défaut que l'on appelle l'engouement. Marguerite l'avait charmée; elle avait jugé qu'elle ferait bon effet dans son salon, et avait eu envie de l'y placer, absolument comme elle aurait eu envie d'y mettre un joli tableau. Son mari était à la fois très-occupé et fort insouciant, et il n'avait pas songé à élever la moindre objection contre l'installation d'une étrangère sous son toit.

Une jolie petite chambre fut attribuée à Marguerite, et la jeune fille s'y installa avec cette satisfaction complète que l'on éprouve toujours lorsque les conditions extérieures sont en harmonie avec tous les penchants et toutes les inclinations que l'on possède. Les rideaux et les portières étaient en reps de laine seulement, cela est vrai, mais leur nuance bleue était si douce et si vive! La bordure blanche, à gracieuses guirlandes de fleurs, qui encadrait ces rideaux, était d'un si joli coloris! Il y avait une chaise longue près la cheminée. Une chaise longue! Ce fut le premier meuble dont Marguerite voulut se servir. « Comme on est bien là-dedans! » se dit-elle... « A la bonne heure! on entend la vie ici; ce n'est pas comme chez M. Faverot, ni comme dans cette horrible pension, où l'on ne pouvait pas même disposer d'un bon fauteuil capitonné! Et cette commode, ce chiffonnier, ce petit bureau, cette jolie table carrée en marqueterie..... tout cela est vraiment bien choisi; c'est du plus pur Louis XVI, si je ne me trompe. Comme tout cela est orné de jolis cuivres! Comme tout cela brille! Chez Hélène, on ne trouvait, en fait de tables, que des tables à ouvrages; il suffisait de les regarder pour bâiller et avoir des vapeurs. »

Quand elle eut terminé son installation et l'inventaire de tous les objets qui étaient mis à sa disposition, Marguerite rejoignit Mme Garnier, pour lui demander quelques conseils relatifs aux préparatifs de toilette qu'elle devait faire.

« Ma chère enfant, » dit Mme Garnier, « il ne faut pas perdre de vue le chiffre du revenu dont vous pouvez disposer; vous avez mille francs par an, n'est-il pas vrai?

— En effet; c'est ce chiffre qui m'a été indiqué par Mme de Laverdy.

— Eh bien! c'est suffisant, c'est trop même; vous n'aurez pas chez moi l'occasion d'exhiber des toilettes fort coûteuses, puisque nous ne donnons ni dîners d'apparat, ni bals, ni même des *soirées* proprement dites; nous voyons beaucoup de monde, nous recevons tous les jours, mais sans préparatifs ennuyeux. Ayez donc des toilettes fraîches, élégantes, si vous voulez, mais toujours simples; surtout, ne dépassez pas le chiffre de votre revenu! Je me suis engagée vis-à-vis de Mme de Laverdy à veiller sur vous, et je veux lui prouver que, tout en étant artiste, on peut être raisonnable.

— Je ferai tout ce que vous voudrez, » répondit Marguerite avec un sourire enchanteur; « mais je suis dénuée de tout, il faut absolument que je voie une couturière, une modiste; puis aussi, si vous m'y autorisez, que j'aille faire une visite à une amie de pension, Hélène Faverot.

— Très-bien; je vais m'habiller pendant que l'on attellera; nous sortirons ensemble pour vos emplettes, puis vous me laisserez au théâtre, où m'attend une répétition; vous irez faire votre visite, et vous viendrez me chercher au théâtre.

— C'est parfait, » répondit Marguerite, qui se hâta d'aller faire sa toilette. Une heure plus tard le joli coupé de Mme Garnier s'arrêtait à la porte de M. Faverot.

« Je n'ai pas même eu le temps de t'écrire, » dit Marguerite en embrassant Hélène, « pour t'annoncer l'heureux changement qui s'est produit dans ma situation; les événements ont marché si vite! Figure-toi que Mme Garnier est venue proposer à Mme de Laverdy de se charger de moi! Je suis chez elle depuis ce matin. Oh! ma chère Hélène, que je suis heureuse! Un appartement ravissant! Plusieurs domestiques, des chevaux, des voitures, des loges à tous les spectacles; du monde, des visites à toute heure! Voilà la vie pour laquelle j'étais née; je devais y aboutir, c'était immanquable, je le pressentais, je m'y attendais; seulement, je trouvais que cela tardait trop.

— Mme Garnier a vraiment un cœur excellent, et tu lui dois beaucoup de reconnaissance, » répondit Hélène.

« Oh! sans doute. Je suis venue dans sa voiture; regarde, tu verras par la fenêtre ces beaux chevaux qui s'impatientent de rester au repos. Elle est bien heureuse d'avoir une si belle position!

— Elle doit en être d'autant plus heureuse qu'elle la doit à son talent, à son travail, à celui de son mari.

— Comment, son travail?

— Crois-tu donc que l'on arrive à la réputation que possède Mme Garnier sans s'être imposé des études persévérantes? Rien ne se donne; tout se paye ici-bas.

— Allons donc! Et ceux qui naissent millionnaires?

— Ceux-là, d'abord, ne jouissent pas vivement du bonheur que tu estimes si haut, parce qu'ils y ont toujours été habitués. Et d'ailleurs, crois-tu qu'ils sont exempts de toute peine, à l'abri de tout chagrin? Une simple contrariété, qui, pour nous autres, passerait inaperçue, prend pour eux les proportions d'un malheur épouvantable. Les choses changent d'aspect suivant la place d'où on les examine, et sont, en un mot, ce que nous les faisons.

— Toujours des raisonnements, toujours de la morale! Laisse-moi, je t'en prie, m'épanouir à l'aise dans ces habitudes qui me conviennent si bien. Mais tu n'es pas aussi charmée de mon bonheur que je l'aurais attendu de ton amitié, tu parais un peu contrainte. Crains-tu, par hasard, que j'aie conservé quelque ressentiment contre toi, parce que tu n'as pas insisté assez vivement pour me garder, lorsque Mme de Laverdy a absolument voulu me faire réintégrer cette prison qu'elle appelle sa maison? Sois tranquille; je n'ai pas de rancune..... et je me trouve si bien où je suis!

— Non, vraiment; je n'ai pas cru un seul moment que tu puisses avoir le droit de nous conserver de la rancune; tu sais bien que tu avais été accueillie ici avec amitié; et, si mon père et moi n'avons pas insisté pour te garder chez nous pendant toute la durée des vacances, ainsi que cela avait été convenu, c'est uniquement parce que nous ne pouvions combattre en Mme de Laverdy une opinion que nous partagions. Tu devais prendre le deuil, et dans cette circonstance.....

— Le deuil d'un oncle que je ne connaissais pas?... Mais tu ne m'as pas expliqué la raison pour laquelle tu ne parais pas te réjouir de ma joie.....

— C'est justement l'existence large, opulente, à laquelle tu vas t'habituer, qui me cause quelque appréhension.... L'hospitalité que tu reçois ne peut être que provisoire, et...

— Bah! attendons à demain pour nous inquiéter de demain!

— Non, préparons demain dès aujourd'hui, pour n'être point surpris par le malheur, pour être certains de garder notre dignité toujours intacte.

— Mais, mon Dieu! que veux-tu donc que je fasse? car, en vérité, à t'entendre, on supposerait qu'il dépend de moi de gagner ma vie. Veux-tu que je reste en qualité de sous-maîtresse chez Mme de Laverdy? Jamais, jamais, pour rien au monde! D'ailleurs, je n'ai pas passé mes examens comme toi; je ne puis enseigner ce que je ne sais pas. Faut-il que je me mette derrière un comptoir pour vendre de la lingerie? Je n'ai pas du tout le génie commercial, et je serais bientôt remerciée si je m'avisais de vouloir remplir des fonctions auxquelles je n'entends rien. Dois-je me vouer à la couture? Je ne puis tenir une aiguille sans me piquer horriblement; et il m'est impossible de faire des points réguliers et des ourlets en ligne droite. Dis, que ferais-tu à ma place?

— J'aurais essayé de tout cela, et d'autres professions encore, pour conserver mon indépendance, et ne devoir mon existence qu'à moi seule.

— Mais puisque je ne réussirais pas, il est bien inutile d'essayer.

— La volonté, une volonté énergique, triomphe de tous les obstacles.

— Alors, » dit Marguerite à demi-voix, « j'aime mieux avoir de la volonté pour autre chose.

— On a toujours quelque vocation particulière; il s'agit seulement de s'interroger, de se fixer un but, de l'atteindre en s'y appliquant de toutes ses forces.

— Je n'ai aucune vocation de ce genre.

— Tu te trompes; tu en aurais une, si tu le voulais, d'accord avec tes goûts, et qui te constituerait une profession agréable, dans laquelle tu pourrais obtenir un succès relatif, si tu pouvais te livrer pendant quelque temps à un travail opiniâtre.

— Quant à cela, tu sais bien que c'est impossible, tout à fait impossible, » répondit Marguerite avec une profonde conviction; « mais quelle est donc cette vocation à moi inconnue, et qui t'a été miraculeusement révélée?

— Il n'y a là aucun miracle, mais seulement la clairvoyance de l'amitié. Tu dessines un peu.... tu as une certaine façon de *jeter* les figures qui est naturellement gracieuse; développe cette faculté par l'étude, par un travail assidu.....

— Et puis?

— Tu arriveras, sans nul doute, à faire ce que l'on appelle du *dessin de commerce* pour les journaux illustrés, des gravures de modes.

— En travaillant beaucoup? » dit Marguerite gravement.....

« Sans doute; mais songe que tu pourras gagner quatre ou cinq mille francs par an, davantage même, si tu acquiers une certaine renommée dans cette spécialité...

— Me vois-tu dans un pauvre petit appartement au cinquième ou sixième étage, assise sur une chaise de paille, et n'interrompant mon travail continuel que pour aller veiller sur la marmite dans laquelle cuit un pauvre petit pot-au-feu? Non, Hélène; il y a des choses inadmissibles; je n'ai pas été élevée pour cette existence, et il ne faut jamais demander l'impossible, » ajouta Marguerite sentencieusement.

« J'aimerais la chaise de paille qui serait à moi, mon appartement aérien, et même le pot-au-feu, qui seraient payés par mon travail..... Je les préférerais de beaucoup à la plus opulente hospitalité.

— Nous n'avons pas les mêmes goûts, » répondit Marguerite avec un sourire un peu ironique, car elle était persuadée que ses instincts de luxe et d'élégance étaient la marque évidente d'une organisation supérieure, tandis que les opinions d'Hélène prouvaient une nature vulgaire et *bourgeoise*. « Que veux-tu! nous ne nous entendons jamais là-dessus. Comment se porte M. de Rovigny? et M. Gervais? Vous les voyez toujours aussi souvent? »

Hélène pâlit légèrement.

« M. de Rovigny est en effet un excellent ami, » répondit-elle, « et il n'y a point d'intermittence dans l'affection qu'il nous témoigne. M. Gervais vient un peu plus rarement; il travaille avec acharnement aux tableaux qu'il doit exposer.

— J'espère les revoir chez vous l'un de ces jours; mais il me sera peut-être difficile de sortir le soir, car Mme Garnier reçoit du monde tous les jours.

— Nous attendrons qu'il te soit possible de venir nous voir; mais, je te le demande encore avec instances, songe à ton avenir.

— Mais j'y songe beaucoup, je t'assure. Je me marierai, j'y suis décidée; seulement je suis décidée à faire un riche mariage; je veux avoir une belle et bonne voiture, comme celle qui m'attend à ta porte.

— Soit; mais si cela ne se trouvait pas?

— Oh! » dit Marguerite en riant, « je trouverai toujours bien quelque vieux banquier, très-vieux.....

— Tu l'épouserais?

— Certes..... Mais il faut que je me sauve; la répétition de Mme Garnier doit être bientôt terminée. Tu viendras me voir, n'est-ce pas?... »

Et Marguerite s'éloigna, descendit bien vite l'escalier, monta en voiture, et s'étendit avec une indicible satisfaction dans la voiture qui l'emporta au grand trot des beaux chevaux qui la conduisaient.

(*La suite au prochain numéro.*) EMMELINE RAYMOND.



Une dame de nos abonnées nous a envoyé d'Espagne une recette, que nous avons publiée dans le n° 35. Il s'agissait, pour arrêter la chute des cheveux, de se laver la tête tous les jours, à peu près pendant huit jours, avec une assez forte décoction de feuilles de noyer.

Nous avons déjà reçu quatorze lettres témoignant de l'excellent résultat obtenu par ce moyen si simple, et nous le répétons aujourd'hui, parce qu'il s'appuie sur des témoignages parfaitement désintéressés et par conséquent dignes de foi.

Mlle N. M. Le journal *la Salle à manger* paraît trois fois par mois; il coûte 15 francs pour Paris, 18 francs par an pour les départements. On s'abonne quai Voltaire, 23. — *N° 8,896, Italie.* Hélas! je regrette bien vivement de ne pouvoir rendre ce service à notre abonnée, mais, dans l'intérêt de *toutes nos abonnées*, j'ai dû m'interdire de m'occuper d'aucune d'entre elles en particulier. Il fallait opter, en effet, entre la rédaction et les commissions. S'adresser directement à M. Sajou, pour la couverture en guipure. Quant à la réponse dans le prochain numéro, ainsi que nous le disons bien souvent, cela est complétement impossible. — *N° 39,573, Aube.* — Le prix des franges lama ne peut être précisé, puisqu'il varie suivant leur qualité et leur hauteur. — *N° 29,900. Constantinople.* On peut se servir d'un carnet au bal. Éventail en soie blanche, avec bouquet ou guirlande de fleurs, simplement monté en ivoire, ou bien en nacre, à branches *pleines*, tels qu'on les trouve chez Mme Rebour, rue Richepance, n° 10. On porte au bal des mouchoirs brodés, que l'on tient en effet à la main, mais en se gardant bien d'en *étaler* la broderie. Chaînes courtes comme celles des hommes; on peut mettre la montre dans une petite poche. On recevra des dessins de coiffure, que je ne puis expliquer à cette place. On ne porte pas de poudre d'or, les jeunes filles moins que personne; leur linge n'est pas brodé. La tapisserie est plus belle quand on la fait au métier. Une femme désigne son mari par le nom de baptême plutôt que par son nom de famille; mieux vaut ne pas se tutoyer. Je ne connais pas les habitudes des bals masqués. S'adresser à un médecin. On trouve la *Civilité* chez tous les libraires à Constantinople, entre autres chez Kohler et Weiss. *Le Magasin pittoresque* est un des meilleurs des journaux de ce genre. Le prix de la photographie est de 1 f. 25 centimes, le port en plus, pareil à celui d'une lettre. — 51,468, *Suisse.* C'est le gris de nuance moyenne, indiqué dans l'explication. On ne porte aucun corsage en molleton. Nous avons publié plusieurs recettes d'eau de Cologne que l'on retrouvera dans le volume de la *Bonne Ménagère* destiné à paraître en 1866. Je n'ose m'*engager* à publier ce dessin. — *N° 59,361, Vire.* Sur cette nuance, il faut employer la benzine, qui, si elle ne fait pas de bien, ne fera pas au moins de mal. Les jeunes filles de dix-huit à vingt ans ne portent pas des chapeaux ronds en hiver; leurs chapeaux sont de même forme que ceux de leurs mères, mais plus simples quant aux ornements; point de plumes sur ces chapeaux. — *N° 63,372, G. D.* La *Maison rustique des dames*, de Mme Robinet (librairie agricole, rue Jacob), contient ces détails.

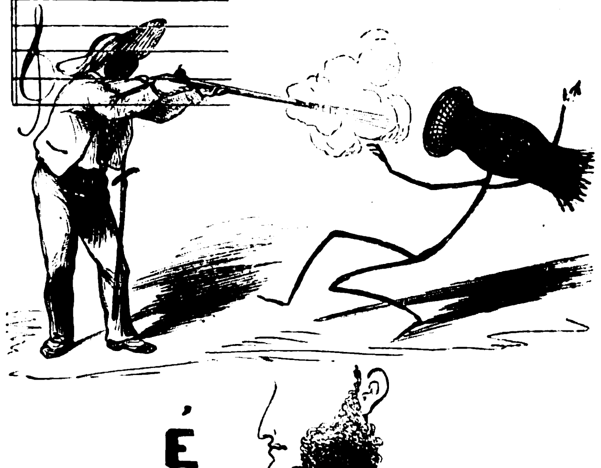
AVIS.

Nous publierons dans le prochain numéro une planche représentant les plus beaux manteaux d'hiver mis en vente par les *Magasins du Louvre.*

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

RÉBUS

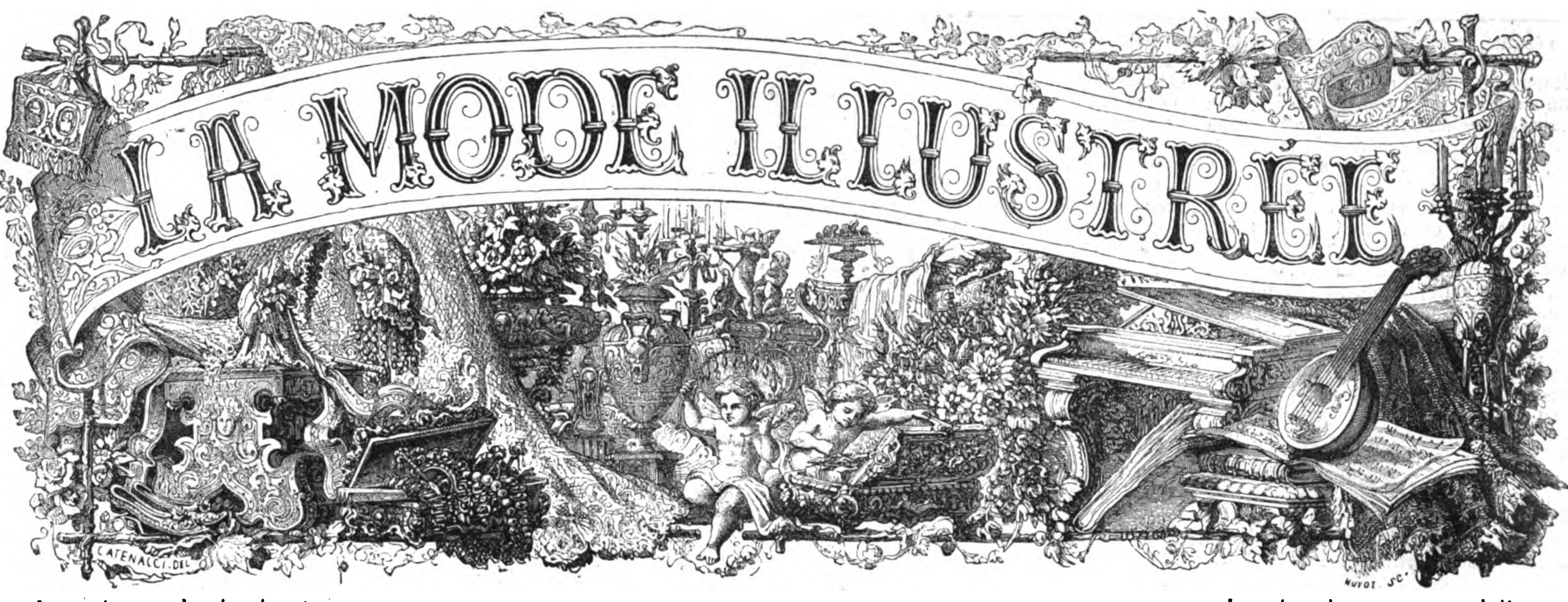


EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Une bonne action dans ce monde reçoit sa récompense dans l'autre.



N° 46. SIXIÈME ANNÉE. Dimanche, 12 novembre 1865.



Le numéro, vendu séparément, **25 centimes.** AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, **50 centimes.** AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 13, Bedford Street, Covent Garden. W. C. —

Chapeaux d'hiver de chez Mme Aubert

RUE NEUVE-DES-MATHURINS, 6.

N° 1. Chapeau Empire en velours violet, orné de plumes blanches et d'un oiseau cardinal; à l'intérieur, bouillonné en tulle de Malines, traversé par de petites pattes en velours violet soutenant de petits croissants dorés.

N° 2. Chapeau Empire en velours noir, à fond haut et mou, composé de bouillonnés en tulle de dentelle noir; rubans de taffetas bleu soutenant un bouquet de feuillage *automnal* et de fleurs variées.

N° 3. Chapeau tendu, à calotte, en satin noir, recouvert de lames de crêpe blanc en demi-losanges; piécette à lisérés blancs, recouverte d'une frange de jais et perles



CHAPEAU N° 2.



CHAPEAU N° 1, DE CHEZ Mme AUBERT.

blanches; dessus, une aigrette retombant sur la calotte, avec une palme de plumes de paon, un bouquet de chardons blancs et noirs, et de la verdure à perles blanches; dessous, mêmes fleurs; brides en taffetas noir, à lisérés blancs; secondes brides en tulle noir et blonde blanche.

Garniture de robes et de jupons.

Cette garniture est bien simple, mais nous en convenons volontiers, car c'est justement en raison de sa simplicité que nous la plaçons ici; en effet on invente rarement ce qui est simple.

Ce sont des rideaux de couleur placés comme l'indique notre dessin, c'est-à-dire fixés de distance en distance par un point fait avec de la soie ou de la laine; on peut substituer de la chenille ou du galon aux rouleaux.

Pardessus pour enfant

DE TROIS MOIS A UN AN. (CROCHET.)

MATÉRIAUX : 58 grammes de laine zéphir blanche.

On fait ce pardessus au crochet tunisien. On commence par le bord inférieur en faisant une chaînette de 105 mailles; on exécute 20 tours en maintenant les bords en ligne droite; on divise ensuite les mailles de la façon suivante : 26 pour chaque devant, — 2 mailles de chaque côté pour l'entournure, — 49 mailles pour le dos. Chaque devant, et aussi le dos, est fait isolément, et l'on y exécute 14 tours. Dans le 35e tour (en comptant depuis le bord inférieur) on réunit dos et devants sur l'épaule en faisant le premier rang du 35e tour sur les trois parties, qui forment ainsi un total de 101 mailles. En démontant le second rang de ce 35e tour on commence la diminution sur chaque épaule; là, on démonte *ensemble* 2 mailles du devant, — puis 2 mailles du dos, de façon à former chaque fois une *seule* maille, considérée comme telle dans le tour suivant. On répète cette diminution jusqu'au 37e tour, dans lequel on commence en même temps l'encolure; pour cela on fait des mailles-chaînettes sur les 11 premières mailles, et à la fin du tour on abandonne les 11 dernières mailles. Dans le 38e tour, qui recule de chaque côté de 3 mailles, on démonte 3 mailles ensemble (de façon à former une seule maille) sur cha-



CHAPEAU N° 3.

que épaule. On abandonne au milieu du dos 9 mailles, et l'on fait chaque côté séparément. Du 39e au 41e tour les mailles reculent de chaque côté du travail de 3 mailles, mais l'on diminue seulement une maille sur chaque épaule. Le pardessus est terminé. La manche est faite en travers; on la commence sur le bord supérieur par une chaînette de 27 mailles, et l'on fait 13 tours; après avoir démonté ce dernier tour, on fait 7 mailles en l'air, et l'on exécute le tour suivant sur ces 7 mailles et sur toutes celles qui leur succèdent. Quand le tour est terminé on fait 6 mailles en l'air, et l'on procède comme dans le tour précédent. La manche se compose de 31 tours; on diminue une fois au milieu des 12e, 18e, 23e, 27e, 30e tours; de plus, on diminue une fois au commencement et à la fin des deux derniers tours mentionnés. La manche est cousue ensemble à l'envers, puis cousue dans l'entournure, de telle sorte que sa couture se trouve sur les 2 mailles qui séparent le dos du devant. On encadre le pardessus de la façon suivante :

1er *tour.* — * Une maille simple dans une maille de lisière, — 3 mailles en l'air, sous lesquelles on passe la maille suivante. — Recommencez toujours depuis *.

2e *tour.* — * Dans le milieu des 3 mailles en l'air 4 brides, — une maille simple dans le milieu des suivantes 3 mailles en l'air. — Recommencez depuis * jusqu'à la fin du tour.

On passe dans cette garniture, à l'encolure et aux poignets, du ruban de taffetas ayant 2 centimètres de largeur.



PARDESSUS POUR ENFANT DE TROIS MOIS A UN AN

GARNITURE DE ROBES ET DE JUPONS.

DESSIN
pour tapis de table.

Le fond de ce tapis (dont le dessin peut aussi être employé pour coussins, tabourets, etc.) est en drap rouge, divisé en carrés par un lacet de laine noire, cousu avec de la soie de cordonnet jaune vif; à chaque point de jonction se trouve une étoile, et lorsqu'on arrive à la place qui doit être occupée par cette étoile, on fait dans le drap une petite entaille pour passer le lacet de laine en dessous, — une autre entaille au-delà de l'étoile pour le ramener au-dessus du drap. Les contours de l'étoile sont marqués par de la grosse soie jaune de cordonnet, traversée par des points faits avec de la soie; le dessin intérieur de l'étoile est exécuté au point *russe* avec de la soie jaune. Les feuilles de vigne sont découpées en drap blanc, festonnées en soie noire; même soie pour les nervures et tiges des feuilles.

On borde ce tapis avec une lourde frange en laine de même couleur que le fond.

DESSIN POUR TAPIS DE TABLE.

Tricots.

L'un et l'autre de ces dessins serviront pour jupon, couverture, brassière, lange, bordure de bas, etc.

No 1, 1er *tour.* — * On fait quatre fois de suite alternativement une maille à l'endroit, — une maille à l'envers, — puis une à l'endroit, — 9 à l'envers. — Recommencez depuis *.

2e *tour.* — Comme le tour précédent, mais, dans le cas où l'on travaillerait en *allant* et *revenant*, on ferait à l'*envers* les mailles faites à l'*endroit*, — à l'*endroit* les mailles faites à l'*envers*.

Après avoir fait 2 tours on *contrarie* les mailles; on exécute de la sorte encore 8 tours, on *contrarie* les carreaux entiers, et l'on continue le travail en copiant le dessin.

No 2, 1er *tour.* — Uni, à l'endroit.

2e *tour* (envers de l'ouvrage). — Alternativement 11 mailles à l'envers, — une à l'endroit.

3e *tour.* — 9 mailles à l'endroit, — une à l'envers, — une à l'endroit, — une à l'envers (la maille faite à l'endroit doit toujours se trouver sur la maille à l'endroit du tour précédent). Ces 3 tours forment le commencement des *festons;* on les continue en copiant le dessin.

Passementerie.

Parmi les accessoires employés pour orner tous les objets qui composent les toilettes actuelles, il n'en est point qui offre une plus grande variété que la passementerie; nous plaçons sous les yeux de nos lectrices quelques-unes des nouveautés de la passementerie.

No 1. Bouton orné de perles. Il se compose d'un moule rond et plat en bois, ayant 3 centimètres 1/2 de diamètre, recouvert en taffetas noir; sur cette forme on place seize lignes en soutache noire, rayonnant du centre à la circonférence; les intervalles sont remplis avec des perles noires taillées, mais en laissant au centre un vide de 2 centimètres, que l'on remplit avec un travail fait au crochet, en *spirale*, avec de la soie noire, orné au milieu avec deux perles rondes et deux perles longues.

No 2. Galon *damier*, bordé de perles en guise de picots.

No 3. Frange à grelots, faite en cordon *tors*. Sur chaque brin on coud des perles selon la disposition indiquée par le journal; une grosse perle noire est cousue à l'extrémité de chaque brin, et représente un *grelot*.

No 4. Bouton avec gland. Moule ovale en bois, recouvert en *gros grain* noir; des cordons et des perles cousues rayonnent du centre à la circonférence; à ce bouton se rattache le gland formé de cordons entrelacés, ornés de perles, et terminés par sept cordons soutenant chacun une grosse perle taillée.

BORDURE DU PARDESSUS POUR ENFANT.
Voir le dessin du prochain numéro.

No 5. Garniture pour paletot. Le milieu ovale a 38 centimètres de longueur, 21 centimètres de largeur sur son côté le plus large; il se compose de corde en soie cousue en spirale, et se pose au milieu de l'encolure, par derrière. Deux des cordons, terminés par des glands, ont chacun 58 centimètres de longueur; les deux autres, que l'on noue par devant, chacun 1 mètre 8 centimètres de longueur. De petites plaques en cuivre, vernies en noir, ornent cette spirale, et peuvent être remplacées par des boutons en passementerie.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Toilette de théâtre. Robe en poult-de-soie jaune d'or; le bas de la jupe est garni avec des entre-deux en dentelle noire composés de médaillons ovales, traversés perpendiculairement de distance en distance par des médaillons de même forme, mais plus grands, qui unissent les deux entre-deux et les dépassent; grand bour-



LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal 56 Rue Jacob Paris

Toilettes des Magasin du LOUVRE, 164 Rue de Rivoli

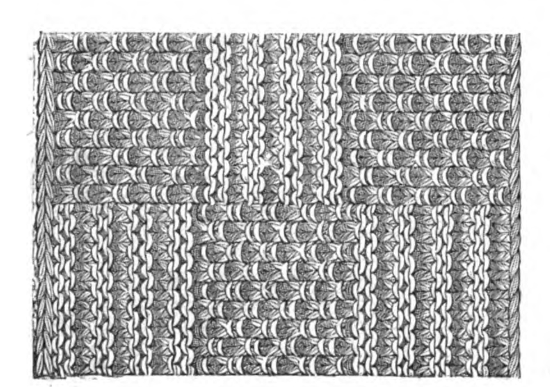
nous en dentelle noire. Chapeau composé de bandes de velours blanc, alternant avec des bouillonnés en crêpe rouge; brides rouges.

Première robe en poult de soie blanc, bordée avec un étroit volant tuyauté, surmonté d'un dessin composé de *trèfles* exécutés en lacet d'or. Robe en velours bleu clair, bordée avec une frange de chenille bleue, mélangée de boules en or; cette robe est relevée devant et sur les côtés, et fixée sur la première robe par des cordelières bleues et or, formant un large trèfle terminé par des glands; corsage décolleté en poult de soie blanc, garni d'une broderie en tulle blanc; corselet en velours bleu, boutonné devant avec trois boutons d'or, encadré avec une corde bleue et or; manches courtes, bouillonnées en tulle. Coiffure *antique* avec diadème et bandelettes en or. Chaînette en or, retenant au cou une croix d'or. Gants blancs à quatre boutons (très-longs par conséquent).

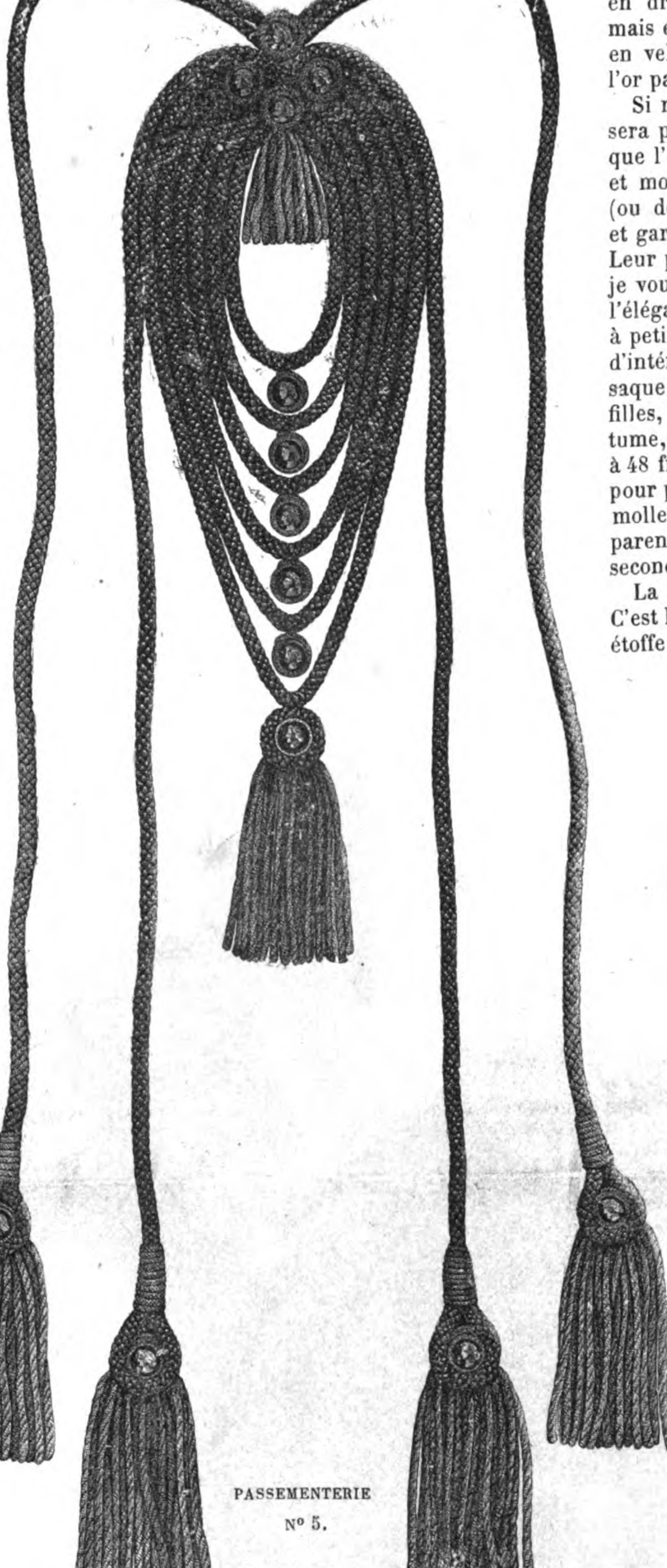
Dernière remarque. La robe de velours forme une longue queue par derrière.

MODES.

Après avoir indiqué à nos lectrices, dans les derniers numéros, les divers objets que la mode adopte pour cet hiver, il ne sera peut-être pas inutile de leur désigner les magasins où elles trouveront, non pas l'un de ces objets, mais tous indistinctement, et aux conditions les plus avantageuses. Si je passe aujourd'hui en revue quelques-uns des comptoirs des *Magasins du Louvre*, c'est parce que cette maison me semble avoir une direction assez semblable à notre propre programme: tenir compte de l'élégance, et, tout en offrant au luxe les objets qui le composent, satisfaire l'économie ; s'adresser en un mot à toutes les positions, depuis la plus modeste jusqu'à la plus élevée.



TRICOT N° 1.



PASSEMENTERIE N° 5.

Le dessin placé dans ce numéro reproduit un bien petit nombre des paletots que l'on trouve aux *Magasins du Louvre ;* il en est d'autres encore dont je ne veux pas omettre l'indication, parce que ces renseignements pourront être utiles. Les jeunes filles y trouveront des paletots et des casaques en drap, en velours, très-simples. Parmi ceux que je leur conseille, je mentionnerai la casaque en drap *à épis* en passementerie ; ce vêtement, convenant tout-à-fait aux toilettes de jeunes filles, coûte 70 francs ; le pardessus en astrakan gris 65 francs; — des casaques en drap-velours avec large galon, à 45 francs ; — le même modèle en velours uni, 98 francs. — Un autre modèle, très-élégant dans sa simplicité de bon goût, est en drap orné de *pattes* en passementerie ; il convient aux toilettes du matin pour dames, et à toutes les toilettes de jeune fille ; son prix est de 100 francs en beau drap, — de 200 francs en velours.

Les sorties de bal en tissu peluché, de couleur claire, ont la forme *pelisse;* leur prix est de 90 à 140 francs. Les pardessus en drap *reversible*, sorte de fourrure très-épaisse, coûtent 22 francs 50 centimes. Ils peuvent servir *à la ville* et aussi comme vêtement d'intérieur. J'indiquerai encore d'autres pardessus en soie noire, doublés et bordés de petit-gris, qui sont parfaits à *habiter;* ils coûtent 225 francs.



PASSEMENTERIE N° 2.

Parmi les vêtements très-riches, je signalerai le *paletot princesse*, garni de dentelles et de passementeries ; le *sportsman*, en drap velours blanc à capuchon et ornements en velours bleu, — ou drap rouge avec velours noir; un paletot en velours avec dentelles remontant en spirales, coûtant 225 francs; — le *papillon*, même prix, et le même modèle en drap, 120 francs ; d'autres, toujours en fort beau velours, avec ornements en guipure et jais, à 220 francs; une casaque de velours à ornements *gothiques*, exécutés en passementerie, à 170 francs ; ce dernier conviendrait aussi à une jeune fille riche ; un très-beau et grand manteau pour dame pas tout-à-fait jeune ; il est fait en velours avec immense pèlerine se terminant en pointe sur le bord inférieur du manteau, avec dentelles et passementeries, et coûte 275 francs. Un autre grand manteau à pans carrés, à manches carrées, garniture de passementerie d'une délicatesse exceptionnelle, et dentelles, coûte 360 francs. Une superbe sortie de bal en drap-velours rouge se conforme au goût actuel, mais évite cependant le clinquant, car la garniture est en velours noir avec franges de soie jaune qui imitent l'or par leur couleur seulement.

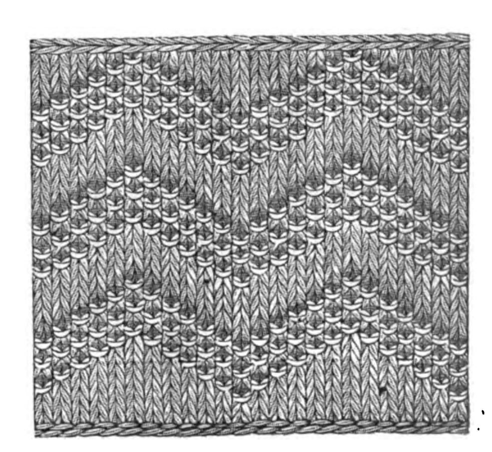


PASSEMENTERIE N° 1.

PASSEMENTERIE N° 3.

Si nous quittons le salon consacré aux *confections*, ce sera pour jeter un coup d'œil dans la galerie des robes que l'on vend toutes faites. Nous y trouverons de riches et moelleuses robes de chambre en cachemire violet (ou de toute autre nuance) doublées de cachemire blanc, et garnies avec une sage profusion de guipure Cluny. Leur prix est de 170 francs, mais attendez! Ainsi que je vous l'ai dit, on trouve ici l'élégance simple à côté de l'élégance somptueuse. Voici des robes en toile de laine à petites casaques flottantes, à 22 francs; des peignoirs d'intérieur avec pèlerine, à 26 francs; des jupes avec casaque *mexicaine*, à 35 francs, très-convenables pour jeunes filles, à paletot *marin* même prix que le précédent costume, — avec casaque *Sultane*, à 45 francs, et *moscovite*, à 48 francs. Jetons en passant un coup d'œil sur les robes pour petits enfants, faites en piqué blanc, et piqué blanc molletonné, ornées de guipure Cluny posée sur un transparent bleu, les premières à 9 francs 75 centimes, — les secondes à 13 francs 75 centimes.

La guipure Cluny mérite une plus longue mention. C'est la garniture que l'on met à toute chose et sur toute étoffe ; elle n'est pas seulement très-jolie, elle est encore

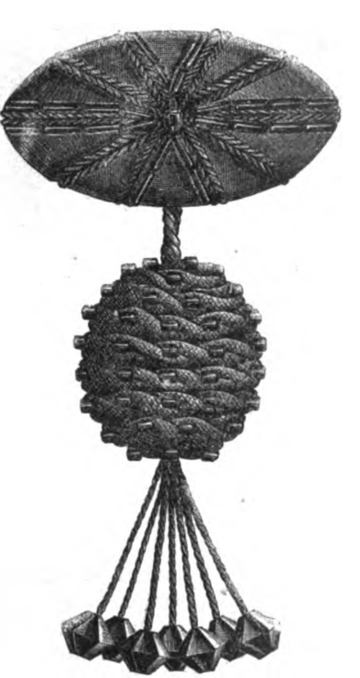


TRICOT N° 2.

raisonnable, car, lorsqu'elle quittera une robe ou une veste, on l'emploiera pour tous les objets de linge ou de lingerie. Les *dentelles* et *entre-deux* de guipure Cluny sont divisés en plusieurs largeurs et prix différents dans les *Magasins du Louvre*. On en trouve à 40, — à 65, — à 90 centimes le mètre pour layettes et trousseaux; à 1 franc 40 centimes, — à 1 franc 60 centimes, — à 1 franc 90 centimes le mètre (dentelle et entre-deux indistinctement), pour riches garnitures de robes. Les *parures* complètes (c'est-à-dire col et manches) *Van Dyck* en toile, avec guipure Cluny, coûtent 11 francs 75 centimes; — les cols droits (amazone) avec manches, même guipure, 8 francs 50 centimes. Les entre-deux en broderie suisse pour peignoirs, trousseaux, etc., coûtent 2 fr. 50 c. le mètre.

Les corsages en cachemire noir, violet, blanc, bleu, rouge, avec galons cachemire et passementerie, sont vendus 12 francs 75 centimes.

Les jupons de couleur en tissus de laine offrent une grande variété. Ceux qui sont à carreaux gris avec *plis à la main*, ou deux volants, coûtent 25 francs ; d'autres, gris également, en nuance claire ou foncée, en fort belle étoffe, coûtent 38 francs. Les jupons en cachemire de toute nuance, avec volant gaufré, et velours noir et blanc sur le volant, coûtent 45 francs. Celui que l'on désigne par les mots *robe relevée*, et dont la garniture imite en effet une robe drapée, est du même prix. D'autres, gris clair ou foncé avec volant et velours noir, coûtent 42 francs ; ceux en cachemire avec garniture plate et velours à dents (très-jolis), 45 francs; d'autres, également en cachemire de toute nuance, à 3 volants, bordés de velours, coûtent 39 francs.



PASSEMENTERIE N° 4.

Voilà, je crois, les principaux renseignements qui intéressent nos lectrices; j'ai voulu leur indiquer tous ces prix, afin de leur éviter la peine de les demander. Les *Magasins du Louvre* composent une sorte de vaste bazar, très-commode par la diversité des objets qu'il contient, et dont j'ai toujours trouvé les prix *consciencieux*, depuis treize ans que j'ai pris l'habitude d'y faire mes emplettes.

On peut y demander des échantillons, et le *Louvre* expédie *franco* tout objet dépassant la somme de 25 francs.



N° 1. **Paletot en velours noir**, richement garni de passementeries et de dentelle ; cette garniture suit les contours extérieurs du paletot, remonte sur les coutures, dessine une sorte d'encadrement sur les pans de devant, et se répète sur les manches. Il n'est pas de plus joli *pardessus* de visites pour les *élégantes* toilettes de l'hiver.

N° 2. **Sortie de bal en drap-velours blanc.** La garniture se compose de velours noirs, étroits, de galons et de franges en soie, nuance or *pâle*. La même sortie de bal existe en drap-velours rouge, avec la même garniture (velours noir, galons et frange en soie, nuance or *pâle*).

N° 3. **Casaque en drap gros bleu** avec *pattes* et galons en passementerie, convenant soit aux toilettes *parées* pour jeune fille, soit

SINS DU LOUVRE, RUE DE RIVOLI.

aux toilettes du matin pour dame. La forme de cette casaque est à la fois très-distinguée et très-élégante.

N° 4. L'**Élégant**, pardessus velours noir, garni de dentelle et de passementerie. Cette garniture simule des revers par derrière marque les poches et se répète sur les manches, sur les coutures d'épaules et sur l'encolure.

N° 5. **Le Sportsman.** Paletot en drap-velours blanc, avec ornements de velours bleu, liséré de blanc, sobrement mélangés d'or; les boutons sont en velours bleu, le capuchon est à revers de velours bleu; la grande cordelière est en soie bleue, blanche et or. Le même modèle existe en drap-velours rouge.

VARIÉTÉS.

LETTRE A UN JEUNE HOMME.

Il y a de tout dans la lettre que vous m'écrivez : des reproches et des compliments, de la révolte et de la soumission, des idées sérieuses et des expressions plaisantes, et vous me causez une extrême perplexité, car je ne sais trop s'il faut répondre à toutes vos questions, ou laisser habilement dans l'ombre celles qui me semblent un peu embarrassantes. Allons! je me déciderai selon l'inspiration du moment, et aussi, il faut bien vous l'avouer, selon les exigences du *metteur en pages*, qui, lui, mesure mes articles au mètre, et, sans s'inquiéter de leur sens, ne voyant que la *justification* de ses pages, me dit tranquillement selon l'occurrence: « C'est trop long,» — ou bien : « C'est trop court. »

Vous vous révoltez, me dites vous, contre l'évidente partialité que je témoigne à la moitié féminine de l'humanité. Vous trouvez qu'il est fort injuste, quand on a pour *sous-titre* « Journal de la famille», de s'occuper uniquement des femmes. Les mères qui vous lisent, me ditesvous, n'ont-elles point de fils? Les jeunes filles n'ontelles point de frères ?

Mon Dieu! Monsieur, vous n'avez pas tout à fait tort, j'en conviens, mais ne vous hâtez pas de triompher, car je ne trouve pas que vous ayez raison. Sans doute, dans les divers articles écrits jusqu'ici, je me suis principalement occupée des qualités et des défauts qui sont le partage des femmes ; je n'en ai consacré aucun aux qualités et défauts appartenant aux hommes, parce que la tâche eût été immense, — je parle des qualités bien entendu ; de plus, il m'eût semblé commettre un pléonasme. En essayant d'indiquer aux femmes la voie du perfectionnement, pensez-vous donc que je me sois occupé seulement des femmes? Eh! Monsieur!.... chaque défaut corrigé, chaque qualité acquise par elles correspond à un défaut atténué, à une qualité ébauchée chez les hommes. Vous le savez bien, ce sont les femmes qui font les mœurs. De plus, songez, je vous en prie, à notre titre principal : *la Mode illustrée* ; n'est-il pas exclusivement féminin? Pouvais-je entrevoir, devais-je espérer la gloire d'apprendre que ce journal était lu par des hommes?.... que des jeunes gens y chercheraient des conseils?

Vous m'accusez de partialité pour les femmes, et voyez combien les contradictions sont naturelles à un public nombreux! On me reproche aussi de faire la part trop belle à vos semblables, d'exiger trop de vertus des femmes, de n'en conseiller aucune à leurs maris. A ces accusations contradictoires je ferai une seule et même réponse. Oui, les défauts féminins me semblent plus malséants que tous les autres, l'imperfection me paraît plus naturelle chez l'homme que chez la femme, et je voudrais celle-ci parfaite, non par sévérité, — mais par *esprit de corps*.

Vous me demandez de vous dire sincèrement ce que je blâme dans l'éducation, les habitudes, les inclinations des jeunes gens qui ont votre âge (dix-sept à vingt ans). Oh! Monsieur! quelle besogne vous me donnez! Je n'irai jamais jusqu'au bout, je vous l'affirme : mon *metteur en pages* s'y opposerait.

Je voudrais bien que les jeunes gens fussent les uns *moins*, les autres *plus timides*. Les premiers sont timides parce qu'ils croient que tous les regards sont fixés sur eux; les autres ne sont pas timides parce qu'ils sont persuadés qu'ils excitent une admiration universelle. Les uns et les autres se trompent, et par conséquent je voudrais bien qu'ils apprissent à posséder une honnête assurance aussi éloignée de l'outrecuidance que de la niaiserie.

Sans faire aucune application particulière, je dois dire que le défaut dominant à notre époque est plutôt l'outrecuidance que la niaiserie; jamais il n'y eut tant d'*importants*. Les uns se croient importants, par cela seul qu'une particule est placée devant leur nom. Les autres se trouvent importants, par cela seul que leur père a gagné beaucoup d'argent. Enfin, ceux-ci se considèrent comme très-importants, parce qu'ils possèdent (selon eux) les plus rares dons intellectuels, et que l'univers se jetterait à leurs pieds si amais ils prenaient la peine de les manifester. Mais l'univers vaut-il réellement la peine de cette manifestation? Tout bien considéré, la réponse est négative, car une excessive confiance en soi marche toujours en compagnie d'un excessif dédain pour les autres. Non! l'on ne manifestera d'aucune façon les rares facultés que l'on contient..... Mais tout le monde sera enu d'y croire sur parole; tant pis pour les incrédules, car ils seront atteints et convaincus de crétinisme!

Je voudrais aussi que l'on sût choisir ses divertissements, et que l'on possédât des goûts plus élevés que ceux dont la jeunesse actuelle se fait gloire. N'y a-t-il pas d'autre utilité à acquérir ici-bas que celle de faire courir ou de voir courir des chevaux? N'y a-t-il pas d'autre musique que celle faite par Mlle ***, femme célèbre et actuellement idolâtrée pour la parfaite exactitude avec laquelle elle imite les allures, les intonations et les sentiments les plus..... non, je n'écrirai pas le mot..... les plus vulgaires?

N'est-il pas plus agréable de parler correctement un langage convenable que d'adopter les te mes d'argot empruntés aux chiffonniers, qui peut-être en ce moment commencent à rougir des mots actuellement adoptés par beaucoup de jeunes gens de *bonne maison?* Est-il bien indispensable d'éviter soigneusement tous les symptômes qui prouveraient du cœur ou de l'esprit, pour se montrer ridicule ou odieux ?

Vous vous écriez..... vous réclamez..... Mais ce n'est pas de vous que je parle, Monsieur, vous le savez bien; je m'occupe en ce moment de quelques individus-types, résumant en eux les défauts et les ridicules qui caractérisent notre époque, de ceux qu'il faut bien vous montrer afin que vous évitiez soigneusement toute analogie qui pourrait vous assimiler à eux, même par les traits les plus insignifiants. Vous voulez, dites-vous, connaître la ligne de conduite qui doit être suivie par un homme bien élevé, aspirant à devenir un homme de bien? On peut vous la tracer en deux mots:

Fuyez toute ressemblance avec les oisifs de notre époque.

L'oisiveté n'a jamais été en effet une école de bons sentiments et de bonne conduite; mais si vous saviez, si je pouvais vous dire ce qu'elle est aujourd'hui! La cause du bien serait à jamais gagnée. Dans les siècles qui précèdent le nôtre, les oisifs étaient parfois spirituels, toujours aimables, toujours polis; il y avait alors des traditions de courtoisie avec lesquelles il était impossible de rompre ouvertement, et la forme élégante recouvrait au moins de son vernis superficiel des actions et des doctrines qui n'en étaient pas moins condamnables, mais qui du moins rendaient à la vertu le seul hommage que le vice puisse lui offrir. Oh ! qui nous rendra l'*hypocrisie* de ces temps-là! Comme on la regrette aujourd'hui, quand on voit les goûts les plus bêtes, les habitudes les plus grossières, les sentiments les plus plats et les plus vulgaires, s'étaler sans vergogne, se produire au grand jour et se rire sottement de tout ce qui ne leur ressemble pas, de tout ce qui les condamne par cette dissemblance! Là est surtout le péril, Monsieur, pour les jeunes gens qui ont votre âge. Plutôt que de braver quelques ricanements de mauvais aloi et de bas étage, on se précipite tête baissée dans l'imitation des pires modèles; la vanité parle plus haut que la dignité, et l'on oublie que l'on ne doit pas rechercher d'autre approbation que celle des gens estimables. Mais, direz-vous peut-être, il est fort désagréable d'être éclipsé par ces merveilleux qui portent des favoris en nageoires, et qui semblent si charmants à ces jeunes personnes types de l'élégance moderne, lesquelles nagent, rament, chassent, s'en vont à l'église avec un toquet emplumé sur la tête, et crient d'un bout à l'autre du salon: «Voulez-vous venir demain au théâtre du Palais-Royal, Nini?

— Ah ! ça me botte, Fifi (*).»

Croyez-moi, Monsieur, ne briguez pas l'approbation de ces turbulentes jeunes personnes; ce seraient de singulières brus à donner à votre mère. N'acceptez pas le tournoi dans lequel vous devriez lutter pour conquérir leur camaraderie. Restez digne et froid au spectacle de toutes ces extravagances; évitez à tout prix..... au moins le ridicule qui en est la conséquence.

Évitez aussi dans votre propre intérêt de contracter une habitude très-répandue maintenant: abstenez-vous d'adopter ces habitudes d'esprit qui s'alimentent uniquement de la raillerie. Beaucoup d'entre vous échouent sur cet écueil, tout en ayant un bon cœur, tout en ayant reçu une bonne éducation; rire de tout pour essayer de faire rire de tout, tel est leur triste système. A ce jeu le masque se prend si bien au visage qu'il en devient bientôt inséparable. Rire des infirmités, rire de la vieillesse, rire de la pauvreté, en mettant en relief tous les aspects ridicules, s'attachant aux malheurs qui ne sont pas toujours majestueux quoi qu'on en ait pu dire, cela n'est-il pas cruel, je vous le demande? N'a-t-on pas le droit d'ajouter que cela est odieux? Voilà un bel exploit, et bien difficile à accomplir, certes, que de railler la démarche d'un vieillard, ou de se moquer du visage d'une vieille femme ! On ne s'excuse pas, on se condamne soi-même en alléguant les détails ridicules qui ont donné lieu à sa moquerie. Il est des ridicules dont on ne s'aperçoit pas quand on a bon cœur, et l'esprit n'a point à s'enorgueillir de les saisir et de les signaler, car celui qui s'adonne à la spécialité d'exciter le rire aux dépens d'autrui est par cela même un pauvre esprit, dénué de solidité parce qu'il est dépourvu de bonté.

La moquerie a d'ailleurs une conséquence inévitable, qui à elle seule devrait suffire pour corriger les moqueurs: je veux parler de l'impertinence. Y-a-t-il, je vous le demande, un défaut plus *inutile*, plus haïssable, plus haï, plus dangereux pour celui qui en est atteint..... et plus répandu aujourd'hui parmi les jeunes gens de votre âge? Beaucoup parmi eux, faute de raisonner avec justesse, assimilent ce défaut aux apparences de la supériorité, et se flattent de faire croire à celle-ci en se montrant impertinents ; ils ne savent pas que l'impertinence n'est autre chose que l'indice de la méchanceté ou le masque de la nullité. Ils ignorent qu'un impertinent est forcément un lâche, parce ce qu'il ne peut, fût-il un spadassin de premier ordre, mettre à toute heure flamberge au vent pour soutenir ses actes et ses paroles. Le plus élémentaire instinct de conservation l'oblige par conséquent à choisir ses victimes, à attaquer surtout les personnes qui ne pourront lui rendre coup pour coup, à se montrer impertinent surtout pour les individus qui sont trop faibles ou trop *dépendants* pour se défendre. L'analyse est exacte, vous en conviendrez, et vous reconnaîtrez que je n'ai pas eu tort de vous affirmer que l'impertinence et la lâcheté étaient synonymes.

(*) Historique.

J'ignore, Monsieur, quelle est la position de votre famille, si vous portez un nom illustre ou bien un nom obscur, si vous devez posséder une fortune déjà acquise, ou si vous êtes destiné à acquérir par vous-même la subsistance de votre famille future. Mais, en voyant chaque jour combien sont insuffisants les avantages reçus par héritage, je ne saurais trop vous engager à employer tous vos efforts pour être *quelque chose* par vous-même, abstraction faite de ce que vos parents ont pu être. Ceux-ci vous ont-ils transmis un grand nom ? Songez, Monsieur, que votre ignorance, votre médiocrité, vos défauts (si tout cela existait), se trouveraient plus en vue encore, et vous désigneraient plus sûrement au dédain de vos contemporains, que dans le cas où ce nom serait plus obscur. Le repos n'existe pas ici-bas et ne doit pas y exister. Nul ne peut dire que *ses parents ont assez fait*, et que son rôle consiste à jouir de leurs efforts, car la vie n'est pas une plaine parsemée d'oasis, c'est une pente escarpée qu'il faut gravir, en s'élevant sans cesse sous peine de *dégringoler* en un moment. Renommée, fortune, tout cela fondra entre vos mains dès que vous prétendrez jouir du bien acquis sans l'augmenter, sans le mériter par vos propres efforts. Il y a, en effet, une malédiction attachée à l'oisiveté, et c'est par elle que les familles arrivent à la déchéance. Travaillez donc, Monsieur, même si vous êtes noble, même si vous êtes riche; travaillez pour vous préserver des défauts..... des vices, qui sont le partage de ceux de vos contemporains décidés à méconnaître cette loi bienfaisante. Ayez un but, quel qu'il soit, — pourvu qu'il exige l'emploi de votre intelligence, et qu'il absorbe une grande partie des heures dont votre vie sera faite. Étudiez la langue *hindoue*, si vous n'avez plus d'autre étude à faire, mais étudiez toujours. L'honneur et le bonheur sont à ce prix.

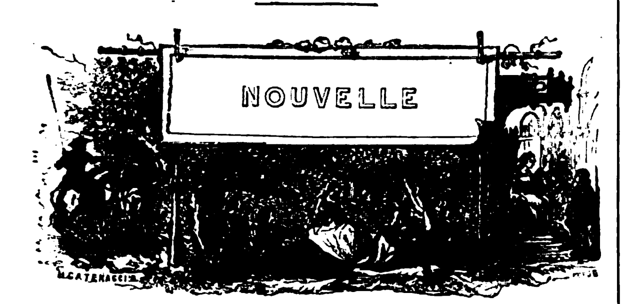
Je ne saurais omettre un point délicat à traiter, et qui, par son importance, mériterait d'être signalé par une plume plus accréditée, plus éloquente que celle mise en ce moment à votre service. L'apanage de la jeunesse s'est composé jusqu'ici de quelques exagérations charmantes, qui s'atténuaient sous l'action du temps, et, tout élaguées qu'elles étaient par la maturité de l'âge, ne laissaient pas que de devenir de sérieuses et solides vertus. Ces exagérations se composaient d'enthousiasme pour le bien et le beau, de générosité, de désintéressement, de principes délicats et élevés, qui faisaient refuser aux individus et aux actes blâmables cette partialité et cette indulgence même *platoniques*, grâce auxquelles on devient moralement complice de tous les méfaits que l'on excuse. Il a toujours existé, je le sais bien, des individus que l'âge avait conduits non pas à la maturité, mais à la pourriture, qui sans vergogne aucune étaient toujours les courtisans, les flatteurs du succès, et réservaient leur dédain pour les vaincus, abstraction faite du droit de ceux-ci et des armes employées pour les soumettre. Mais ceux-là même avaient été *jeunes*, c'est-à-dire qu'en d'autres temps ils n'avaient pas affiché des sentiments qui sont la honte de ceux qui les éprouvent. En voyant que, nonobstant ce temps d'arrêt, ils sont arrivés au point que je viens d'indiquer, n'est-on pas forcé d'envisager avec effroi l'avenir que se prépare la jeunesse lorsqu'elle se montre, dès son éclosion, plus égoïste, plus démoralisée que les plus vieux parmi les égoïstes de notre époque? Ah ! Monsieur, conservez précieusement les sentiments de justice et de générosité que la nature a mis en vous ! Ne permettez pas que des exemples funestes viennent amoindrir la part de bien que chacun de nous apporte ici-bas; souvenez-vous toujours que le but de l'existence ne peut être la satisfaction de quelques grossiers plaisirs et les sottes jouissances d'une vanité qui prête à rire. N'écoutez pas les matérialistes, les égoïstes, les gens prétendus habiles, qui sacrifient tout principe à leurs intérêts personnels, et traitent avec dérision tous ceux que leur doctrine révolte. Ce sont eux qui se trompent, lorsqu'ils affirment, par leur langage et leurs actions, que le but auquel doivent tendre tous les efforts est de nourrir l'estomac avec des morceaux délicats. Là où la conscience fait défaut, il ne reste rien qu'un vide qui ne peut jamais être comblé, un ennui dévorant alimenté par une indifférence générale. A quoi peut-il s'intéresser, en effet, celui qui s'est désintéressé du bien, de tous les sentiments généreux et forts? Il perd du même coup toute aptitude à reconnaître, à aimer le beau dans toutes ses manifestations; il fuit les lectures..... Que trouverait-il, en effet, dans les productions de l'esprit humain, sinon la constante condamnation de sa doctrine? Il évite toute conversation, car il y verrait jaillir des éclairs gênants pour sa quiétude, et de na-



ture à ébranler l'approbation qu'il essaye de s'accorder. Il est forcé de se renfermer dans les jouissances de mauvais aloi dont il a fait choix, et de s'entourer de niais ou de flatteurs intéressés à l'exploiter. Pensez-vous que cette existence soit bien enviable? Il n'en est point qui contienne plus de tristesse renfermée dans l'apparente prospérité que l'on a achetée au prix de tous les sentiments généreux.

N'oubliez pas non plus qu'il ne suffit pas d'avoir une conduite honorable, car, si vous êtes irréprochable, tout en accordant votre indulgence aux actes répréhensibles, on devra, on pourra penser que tout l'honneur de votre probité revient au hasard; on pourra, on devra croire que, si vous n'avez pas failli, vous seriez prêt à faillir. En un mot, faites estimer non-seulement votre conduite, mais encore votre caractère; n'alléguez pas que l'un est solidaire de l'autre, car vous seriez en dehors de la vérité. Nous voyons tous les jours des individus qui prouvent le contraire; on ne peut leur imputer aucun acte blâmable, mais, par cela seul qu'on les trouve toujours prêts à soutenir l'injustice, par cela seul qu'ils sont les champions déclarés de tout acte déloyal, légitimé selon eux par le succès, ils ne peuvent inspirer une sympathie sincère ni une estime sérieuse. Enfin, Monsieur, ayez à la fois la fermeté du cœur, celle de l'esprit, celle de la conscience..... Vous qui savez le latin, vous vous souviendrez toujours avec fruit que la race de laquelle nous descendons n'avait qu'un même mot pour désigner la force et la vertu, les faisant ainsi synonymes.

EMMELINE RAYMOND.



UNE FEMME ÉLÉGANTE.

Suite.

Hélène avait soulevé le rideau, et suivait des yeux la voiture dans laquelle Marguerite était installée. Elle laissa retomber le rideau avec un grand découragement, en se disant à voix basse :

« Je crois que M. de Rovigny avait raison. »

Cette découverte ajouta une amertume nouvelle à toutes les amertumes qui gonflaient son cœur. Certes, il est de grands malheurs, des catastrophes si soudaines, si épouvantables, que l'on se demande avec stupeur comment la nature humaine peut résister à ces coups imprévus. Mais la souffrance que l'on supporte dans ces cas est moins dissolvante, quoique plus intense, que celle due à certaines découvertes. Lorsqu'on constate que l'on a aimé ce qui ne méritait pas d'être aimé, estimé ce qui n'avait d'autre valeur que celle qu'on lui prêtait généreusement, il se produit un deuil soudain, une nuit épaisse, lugubre, dans laquelle on erre épouvanté et solitaire; il est bien rare que l'on triomphe complétement de ces douleurs; en tous cas, on y perd la fraîcheur et la pureté de la foi que l'on avait envers ses semblables.

Hélène avait été soumise à deux épreuves cruelles; après avoir été frappée dans l'affection qu'elle avait vouée à son fiancé, il lui fallait encore constater que son cœur s'était trompé aussi dans sa première amitié..... Il lui restait son père, heureusement; ce fut en songeant à lui qu'elle sécha ses larmes.

Si difficile que cela puisse paraître, François avait réussi à retarder l'époque de son mariage, sans froisser les justes susceptibilités qui se seraient manifestées en M. Faverot, s'il avait pu supposer que ce retard était volontaire. Simple et droit de cœur, doux, bienveillant, esclave du devoir, M. Faverot supposait difficilement une intention inavouable, cachée derrière les affirmations qu'on lui donnait; il avait réussi à se persuader, — aidé, il est vrai, par François, — que celui-ci s'était imposé une tâche qui devait être terminée avant son mariage, et il attendait patiemment. Bien plus, comme il est impossible qu'une dose quelconque d'égoïsme, très-légère dans les bonnes natures, ne se trouve pas mêlée à tous nos sentiments, M. Faverot, tranquille sur l'avenir de sa fille, qui se trouvait assuré par son mariage, voyait sans trop de peine le retard qui lui permettait de conserver son trésor un peu plus longtemps.

Hélène, trop fière pour se plaindre, ou pour laisser soupçonner la souffrance que lui causait l'indifférence de François, lui accordait toujours le même accueil; il la trouvait toujours paisible, affectueuse comme de coutume; aucune allusion à leurs projets, à moins qu'il ne lui en donnât l'exemple, pas le moindre symptôme de ressentiment. En la voyant veiller chaque jour avec un soin minutieux sur tous les petits détails de la vie domestique, sereine, impassible, malgré le changement qui s'était produit en François, et dont elle ne pouvait cependant ignorer complétement l'existence, il s'applaudissait de ne s'être pas *sacrifié* à la crainte de lui causer une vive douleur. « Elle est si calme, » se disait-il, « qu'elle ne pouvait manquer d'être indifférente. Ah! Marguerite a une autre organisation! »

Vers la fin de l'hiver, François ne vint plus qu'une ou deux fois par semaine passer la soirée rue Cassette; il avait toujours d'excellentes raisons à alléguer pour expliquer ses irrégularités : un ami était venu le chercher, ou bien il avait dû accepter un dîner, ou encore, il avait fallu aller au spectacle.... Mais tout cela allait cesser, Dieu merci! L'Exposition s'ouvrait bientôt, et alors on pourrait fixer l'époque du mariage.

Un jour, Hélène était sortie en compagnie de Monique, pour faire quelques emplettes; elle rencontra M. de Rovigny, qui semblait être plus sérieux que de coutume. Il lui offrit son bras pour la reconduire chez elle.

« Nous ne verrons pas Gervais ce soir, » lui dit-il doucement.

— Ah! cela est probable, en effet; mais comment le savez-vous?

— Je viens de rencontrer l'un de mes amis, qui m'a dit que Gervais était fort assidu chez Mme Garnier, depuis quelque temps, et qu'il doit s'y rendre ce soir pour entendre je ne sais quel ténor qui veut débuter à Paris.

— Vous êtes un ami véritable pour nous?

— Je l'espère bien!

— Vous ne me blâmerez pas si je vous choisis pour confident? » dit Hélène, qui eut le courage de sourire.

« L'état de confident, que j'exerce honorablement du reste, est chez moi une vocation naturelle, irrésistible; parlez donc, ma chère enfant.

— Si je parle, c'est surtout parce qu'il s'agit, je crois, de disculper quelqu'un à vos yeux... Vous avez paru surpris plusieurs fois du retard apporté à un projet que vous connaissiez?

— Cela est vrai.

— Depuis quelque temps vous semblez êtr devenu un peu hostile pour M. Gervais.

— J'en conviens.

— Hé bien! vous étiez injuste, sans vous en douter. C'est moi qui ai demandé à M. Gervais de retarder ce projet.... et si je ne craignais d'affliger mon père, je lui demanderais de rompre ce mariage. Toute réflexion faite, je préfère rester près de mon père, conduire sa maison, recevoir, soigner, chérir ses amis.

— Vous n'êtes pas capricieuse, cependant, ma chère enfant; comment avez-vous pu changer d'avis sur un semblable sujet?

— On ne peut jamais affirmer qu'une femme, même raisonnable, ne sera pas capricieuse, au moins une fois en sa vie, » dit Hélène en essayant de sourire gaiement. « D'ailleurs, cette décision n'est pas due à un caprice, mais, au contraire, à des réflexions très-sérieuses; je me suis examinée, jugée..... et condamnée. Non, je ne suis pas née pour être la femme d'un artiste; je suis trop *bourgeoise*, trop positive, trop femme de ménage, en un mot.

— Allons donc! Vous avez en effet toutes les qualités dont ces épithètes ridiculisent l'exagération; mais votre cœur et votre intelligence vous ouvrent toutes les sphères.

— Votre amicale partialité vous aveugle sur mon compte. Non, non, » reprit Hélène en s'animant involontairement, « croyez-moi, ce mariage ne doit pas se faire; aidez-moi à décider mon père; qu'il écrive à M. Gervais que je lui demande de vouloir bien me rendre ma parole.... qu'il lui dise surtout.... que je souhaite ardemment le voir heureux avec une femme plus capable que moi de partager la brillante existence qui deviendra son partage.

— Soit, » dit M. de Rovigny après quelques instants de silence; « je ferai ce que vous voudrez..... à une condition, cependant, une condition absolue! Vous ne demanderez pas à votre père d'accomplir cette rupture avant que je vous aie revue; vous ne lui en parlerez pas aujourd'hui, ni même demain, selon toute probabilité. Dans deux ou trois jours j'aurai vu... j'aurai réfléchi; si je vous dis que je vous approuve, alors, mais alors seulement, vous pourrez parler à votre père, et je vous seconderai de toutes mes forces. »

Sans paraître soupçonner le courageux mensonge d'Hélène, M. de Rovigny se montra pour elle plus paternel, plus affectueux encore que de coutume. Lorsqu'il la quitta, il prit la main de la jeune fille, et la baisa avec un tendre respect.

M. de Rovigny apprit bientôt tout ce qu'il lui importait de savoir. La présence de Marguerite chez Mme Garnier y avait attiré François; ses coquetteries l'y ramenaient chaque jour plus empressé. Tous les habitués du salon de Mme Garnier connaissaient la passion du peintre pour la belle créole; on parlait déjà de leur mariage.... en ajoutant que Mlle Wallance y consentirait seulement dans le cas où elle ne trouverait pas mieux... c'est-à-dire un mari plus riche.

Ces renseignements furent sérieusement contrôlés par M. de Rovigny, qui ne voulut pas s'en tenir aux premières informations qu'il avait reçues. Mme Garnier, adroitement interrogée, répondit qu'en effet ce mariage était probable, sinon certain, et dépendait uniquement du consentement de Mlle Wallance, qui se montrait encore indécise.

Alors il dit à Hélène, comme cela avait été convenu, *qu'il l'approuvait*, sans lui donner aucun des détails qui lui eussent été si douloureux. Dès le lendemain de la soirée où Hélène avait reçu cette laconique confirmation de toutes ses craintes, elle s'adressa à son père; elle lui répéta l'explication déjà donnée à M. de Rovigny.

« Comment! c'était toi qui avais demandé ce retard?

— Oui, mon père.

— Et moi qui accusais ce pauvre François!

— C'était à tort, vous le voyez, J'avais d'abord voulu obtenir quelque temps pour réfléchir... Et maintenant il m'est clairement démontré que ce mariage ne me convient pas; je ne veux pas me marier, d'ailleurs; je veux rester toujours près de vous.....

— Mais, quand je n'y serai plus?...

— Oh! de grâce..... taisez-vous; ne me parlez jamais ainsi! Sait-on ce qui peut arriver?.... ne s'en va-t-on pas à tout âge? Laissons cela; je vous jure que je ne veux pas épouser un artiste.

— Mais celui-ci, nous le connaissons, nous l'avons toujours eu parmi nous...

— N'importe; croyez-moi, mon père, lorsque je vous affirme que nous ne nous convenons pas, et que nous ne serions pas heureux ensemble. Il a pris, depuis quelque temps, des goûts mondains... Je vous le demande, que ferait-il d'une obscure petite bourgeoise comme moi, parmi ses brillantes relations?

— Ce pauvre garçon! Je vais lui porter un coup terrible, » dit M. Faverot.

« Il faut le lui adoucir, mon père, en lui parlant bien affectueusement en votre nom comme au mien; dites-lui que je serai toujours son amie.

— Oui, sans doute; mais pourtant, je ne puis m'y décider; tu fais une folie, Hélène, et tu m'en rends complice.....

— Je crois agir pour le mieux, » répondit simplement la jeune fille.

« Au moins, avant d'accomplir cette rupture, laisse-moi causer de tout cela avec Rovigny.

— Je le veux bien; prenez son avis..... Mais n'espérez pas agir avec tyrannie, et me marier contre mon gré.

— Ah! cela vaudrait mieux, peut-être; mais la vocation de tyran me fait défaut. »

M. de Rovigny, à la grande surprise de M. Faverot, donna complétement raison à Hélène; il assura son ami qu'il ne fallait pas combattre une résolution si bien arrêtée chez une personne aussi raisonnable, aussi prudente que l'était Hélène. Il supposa qu'elle avait étudié le caractère de François depuis quelques mois, qu'elle y avait fait, sans nul doute, des découvertes sur lesquelles elle gardait le silence par délicatesse, mais qui motivaient suffisamment la décision qu'elle avait prise. Bref, il engagea M. Faverot à écrire la lettre qui devait être envoyée à François.

« Le temps presse, » se dit M. de Rovigny en voyant M. Faverot s'asseoir à contre-cœur devant son bureau; « il faut éviter à ce monsieur la peine d'écrire une épître pareille à celle qu'il va recevoir; il importe d'ailleurs qu'il soit refusé par Hélène; j'aurais difficilement supporté que le refus vînt de lui. »

M. Faverot était entraîné, mais non convaincu; il regrettait ce projet, qui avait comblé tous ses vœux, et dissipé toutes celles de ses craintes ayant pour objet l'avenir de sa fille. Sa lettre fut dix fois recommencée, dix fois interrompue; de temps en temps il retournait son fauteuil pour regarder M. de Rovigny, qui avait pris un livre, et pour lui adresser quelques questions.

« Jamais, » disait-il avec tristesse, « jamais je n'aurais prévu une semblable décision; que s'est-il donc passé entre Hélène et Gervais?

— Je l'ignore.

— Pourquoi le refuse-t-elle, après l'avoir accepté?

— Mon cher ami, vous avez le bonheur inestimable autant que rare de trouver en votre fille un caractère raisonnable, sensé, à la fois prudent et courageux. Vous conviendrez que la réunion de toutes ces qualités se rencontre difficilement dans la race féminine; cette race est presque toujours charmante, très-souvent spirituelle, mais raisonnable, c'est une autre affaire. Je dois affirmer, en ce qui me concerne du moins, que je n'ai jamais trouvé chez une autre qu'Hélène autant de bonté, d'intelligence et de raison à la fois; cela se rencontre, mais avec des intermittences, des éclipses, ou bien ces qualités prennent chacune une direction opposée, et s'annulent en se combattant, tandis que votre fille est en toute circonstance à la fois bonne, intelligente et raisonnable. Vous pouvez donc être certain qu'elle a des motifs sérieux pour agir comme elle le fait; et, comme il s'agit d'elle après tout, de son avenir, vous n'avez point d'autre parti à prendre que de vous conformer à son vœu.

— Ah! Rovigny! j'avais, depuis quelque temps, fait trêve à toutes mes inquiétudes..... Je ne me représentais plus, à toutes les heures de mes longues insomnies, ma fille restée seule après ma mort, forcée de gagner péniblement sa vie chez des étrangers, dans une condition rendue bien pire que celle de la domesticité par la dureté de cœur, par l'égoïsme de ceux qui, payant des institutrices, imaginent volontiers qu'elles sont des machines à leur solde, des êtres d'une nature particulière, créés tout exprès pour être humiliés et persécutés...... Et voici qu'il faut me replacer sous le joug de ces craintes poignantes!

— D'abord, Faverot, il me semble que ces craintes sont à la fois exagérées et prématurées. M. Gervais n'est point seul de son espèce; un autre peut apprécier votre fille... Vous n'êtes pas un vieillard, que diable! vous ne lui manquerez pas de sitôt. Que ne puis-je dissiper d'un mot toutes vos inquiétudes! » ajouta M. de Rovigny, en arpentant le cabinet... « que ne puis-je vous dire : Hélène fera après moi un bel héritage!... Mais j'ai un neveu.... il est marié, a des enfants; je ne puis le dépouiller.... Et d'ailleurs, il n'est pas certain que je meure de sitôt..... Voyons; en mettant toutes choses au pire, vous savez bien que Mme de Laverdy aime sincèrement votre fille? Elle aura toujours là un asile, un refuge, une protection.

— Aurait-elle appris quelque fait qui lui a donné de la méfiance pour Gervais?

— Cela pourrait bien être. Entre nous soit dit, Gervais n'est point du tout ce que nous pensions : c'est un individu léger, inconstant, fort sujet à démentir ses plus belles théories, et ne se gênant pas pour approuver en lui tout ce qu'il blâme chez les autres; il a beaucoup de belles paroles à sa disposition..... C'est là, j'en suis certain, ce qui aura fait supposer à Hélène qu'il était un



modèle de toutes les vertus. Quand il s'agit de mettre ses actions d'accord avec ses paroles, c'est une autre affaire; seulement, comme il a le tempérament d'un avocat, il sait soutenir les mauvaises causes avec autant de succès que les bonnes, et il se persuade aisément à lui-même qu'il reste irréprochable, quoi qu'il fasse. Allez, allez, ne regrettez pas ce gendre; il n'est rien de pire à mes yeux, rien de plus méprisable que ces êtres sans consistance, ces girouettes qui tournent sous toutes les influences, qui n'ont ni principes, ni opinions, ni sentiments arrêtés, qui blâment aujourd'hui chez les autres ce qu'ils approuveront demain en eux-mêmes; qui croient enfin se disculper de la faiblesse par la violence..... et même par la grossièreté. Croyez que, si j'ai été mis sur la voie de ces découvertes par quelques renseignements qui ont éclairé certains côtés du caractère de Gervais, que nous ne soupçonnions même pas, Hélène, bien plus perspicace que vous et moi, en sa qualité de femme, douée de la faculté de l'observation qui appartient à toute la race féminine, Hélène aura remarqué les contradictions qui nous échappaient; dès qu'il ne lui aura plus été possible d'estimer son fiancé, elle a dû songer à la rupture qu'elle vous demande aujourd'hui.

— Enfin, enfin! puisqu'elle le veut..... » et M. Faverot se remit avec un soupir en face de son bureau, et écrivit les lignes suivantes :

« Mon cher Gervais,

« Je ne prévoyais guère qu'un jour pourrait venir où je serais forcé de rompre des projets qui m'étaient si chers. Ma fille veut retirer la parole qu'elle vous avait donnée; elle affirme qu'elle sera plus heureuse, et vous aussi, si nous ne donnons aucune suite aux plans que nous avions formés.

« Je ne connais pas les causes de ce changement; mais je connais Hélène, et je dois penser que ces causes sont sérieuses et fondées. Oubliez donc, mon cher Gervais, oubliez nos projets. Hélène me charge d'ajouter qu'elle vous conserve une amitié fraternelle, et que vous la retrouverez toujours inébranlable, quand il vous conviendra d'y faire appel. J'ai à peine besoin, j'imagine, de vous donner les mêmes assurances en ce qui me concerne; nous restons vos amis; ne l'oubliez jamais, quels que soient les sentiments avec lesquels vous lirez cette lettre, qui me semble si douloureuse à écrire.

« FAVEROT. »

M. Faverot conservait encore un secret espoir; il se disait que François viendrait le trouver à son ministère, qu'il y aurait entre eux une explication quelconque, dont le résultat pourrait peut-être décider Hélène à revenir sur cette rupture..... Mais il attendit vainement et anxieusement pendant deux jours..... Après ce délai, il reçut ce court billet :

« Mademoiselle Faverot est meilleur juge que nous, mon cher ami, des décisions qu'il lui convient de prendre; je ne puis plaider ma cause, puisqu'elle ne me fait pas connaître mon acte d'accusation; je ne puis que me soumettre à son arrêt. Peut-être a-t-elle raison, en ce qui la concerne du moins; peut-être sera-t-elle plus heureuse en confiant à un autre la mission de protection et de tendresse que j'aurais, paraît-il, imparfaitement remplie. Espérons que le temps fera son œuvre habituelle; il guérira les blessures, il affaiblira les dissentiments, il permettra enfin que nous nous retrouvions à une date plus ou moins éloignée, unis dans le sentiment d'amitié que vous me promettez tous deux, que je garderai intact en moi, pour en revendiquer un jour l'équivalent.

« F. GERVAIS. »

Ce fut ainsi que la rupture s'accomplit. Depuis ce jour, Hélène ne prononça jamais le nom du peintre; si elle souffrit, nul ne s'en aperçut, car elle se disait qu'il serait inique de faire retomber sur autrui le contre-coup de sa douleur. Elle demeura douce et courageuse, et fut toujours la bonne fée du foyer domestique, comme le proclamait M. de Rovigny; seulement, elle n'eut jamais la force de revoir Marguerite. Celle-ci ne jugea pas à propos de revenir chez Hélène, non qu'il y eût en elle un dessein quelconque qui fût prémédité : elle était incapable d'un calcul suivi, parce qu'elle était incapable de réflexion..... mais simplement parce que le courant de sa vie, d'une vie en harmonie avec tous ses goûts, avec tous ses instincts, l'entraînait loin de celle qui avait été son amie. Marguerite fut si occupée pendant tout l'hiver! Il faut bien se lever tard, quand on veille très-tard; la toilette, la promenade, quelques concerts élégants, tout cela prenait au moins la matinée; il fallait rentrer à temps, afin de s'habiller pour le dîner, puis aider Mme Garnier à faire les honneurs de son salon, et même la suppléer quand elle avait un rôle à remplir. Comment se souvenir d'Hélène au milieu de ce tourbillon enchanteur? Et d'ailleurs, Mlle Faverot ne lui avait-elle pas donné l'exemple de l'indifférence?

EMMELINE RAYMOND.

(*La suite au prochain numéro.*)

AVIS.

Quelques-unes de nos abonnées, désirant se procurer à l'Administration de la *Mode illustrée* **le Cahier des frais de ménage, la Photographie de Mme Raymond, la Roulette pour lever les Patrons, etc.**, nous ont demandé, pour le payement, de faire suivre en remboursement. — C'est vraiment impossible pour des objets si minimes. — Les frais de port seraient considérables par les Messageries, tandis que, par la poste, on reçoit partout, sans retard et *franco*, l'objet de la demande au *prix* indiqué par le journal. Malgré la meilleure volonté, au milieu de si nombreuses demandes, l'Administration ne peut rien expédier, *si la lettre n'est pas accompagnée de la valeur de l'objet* soit en *mandats* sur la poste, soit en timbres-poste.

Nous rappelons à nos abonnées qu'il est indispensable d'envoyer une des dernières bandes d'adresse, toutes les fois qu'il s'agit d'un renouvellement, d'un changement quelconque ou d'une réclamation.

Nous prévenons nos abonnées que nous ne nous engageons pas à fournir des patrons en dehors de ceux que publie notre Journal. Lorsqu'elles désirent un patron qui n'a pas été donné dans *la Mode illustrée*, elles doivent s'adresser à Mme Rossignon, 41, rue Laffitte, qui se charge de les fournir à 1 franc 50 centimes et 3 francs en papier, — et 4 francs en mousseline.

Nous publierons, avec le prochain numéro, la 13me livraison des *Patrons illustrées* (*pour les personnes abonnées à cette édition*), contenant les dessins et patrons suivants : Veste-Paletot pour dame. — Paletot pour petite fille de 5 à 9 ans. — Casaque avec dessin de broderie pour dame.



Toute lettre *demandant des renseignements* et n'étant pas accompagnée d'une bande portant le numéro de l'abonnement et le nom de l'abonnée est considérée comme non avenue, et ne reçoit pas de réponse.

Il est de *toute impossibilité* de recevoir une réponse dans le numéro paraissant immédiatement après la lettre envoyée.

Mme E. Raymond ne peut se charger d'aucune commission, ni faire aucune réponse *par lettres* à cet égard.

N° 60,321, Le Porage. La rédaction, se trouvant en parfaite conformité de vues avec M. le docteur R..., ne peut s'empêcher de le remercier pour cette *honnête lettre*, et renouvelle l'engagement de ne jamais manquer à son programme. — *N° 64,368, Nîmes.* Sortie de théâtre en forme de très-grand talma, en légère flanelle à rayures blanches et noires, doublée de cachemire rouge. On peut demander une *sortie de théâtre* aux *Magasins du Louvre*. — *N° 51,732, Corrèze.* On ne tire pas moins de 500 exemplaires d'un volume, et le prix dépend de la quantité de *feuilles* composant le volume. 36 feuilles d'imprimerie in-18 en trois cahiers coûteraient à peu près 800 francs pour ces 500 exemplaires. Les éditeurs ne donnent point de reçu d'un manuscrit. Merci, et encore merci pour cette lettre. — *Mlle Eliza V..... Deux-Sèvres.* La botte n'est nullement obligatoire, au contraire. On peut se procurer la photographie de Mme E. Raymond en envoyant en timbres-poste 1 fr. 25 centimes, plus le timbre pour affranchir. Écrire l'adresse bien lisiblement. — *N° 63,892, Eure.* Nous publions un grand nombre de dessins de tapisserie parmi lesquels on pourra choisir pour cet objet. — *N° 22,273, Sarthe.* Il Il n'existe aucun moyen à la fois efficace et inoffensif pour détruire cet inconvénient. En donnant un renseignement plus consolant, je le donnerais moins sincère. Le bournous n'est guère adopté que pour les sorties de bal. A Paris, à pied, il est incommode pendant la mauvaise saison, parce qu'il enlève toute liberté aux bras, parce qu'il est trop large, parce qu'il est inconciliable, en un mot, avec le parapluie, le manchon, le macadam et la pluie. — *N° 63,138, Côtes-du-Nord.* A dix mois, un enfant porte encore le grand manteau s'il ne marche pas, le petit manteau à grande pèlerine ou le talma, s'il marche. Les toilettes blanches sont faites pour les jeunes femmes et pour les jeunes filles. On réserve en temps opportun des descriptions de toilettes de bal qui, vu la place qu'elles occuperaient, ne peuvent figurer aux *Renseignements*. On ne se lève pas pour saluer un homme (voir la *Civilité non puérile mais honnête*). La dentelle noire se porte sur toutes les étoffes, gaze ou crêpe, mousseline, tarlatane ou tissu de soie. Merci mille fois pour cette appréciation de nos efforts. — *N° 837, Eure.* Les réponses paraissent chacune à leur tour, dans un ordre que nous ne pouvons avancer ou reculer. On ne porte plus du tout de robe en drap. Oui pour le corsage garni de guipure. — *N° 23, Gard.* On ne fait aucun présent à un ami qui se marie, ou du moins ce présent est tout à fait facultatif, et nul conseil ne peut être donné à ce sujet, puisque le choix d'un présent est soumis, d'une part, à la somme qu'on peut lui consacrer, d'un autre aux goûts particuliers du destinataire. On donne le bras à la demoiselle d'honneur. — *N° 41,277, Haut-Rhin.* Pris note de la demande; mais on ne pourra publier un *petit* col, car on va porter des *cols* presque *grands*. Nous publions pendant *toute* l'année de petits travaux pour objets d'étrennes, et l'on peut par conséquent faire son choix à l'avance. Les entre-deux, soit en *frivolité*, soit en guipure, doivent alterner avec ceux qui sont en mousseline brodée, et non en dentelle, sous peine de confusion. Merci pour cette propagande zélée. Nous mériterons la recommandation, en perfectionnant toujours notre publication. — *N° 24,781. Maine-et-Loire.* Cette nuance n'est nullement *démodée*, car on la retrouve sur les nouveaux tissus de aine et de soie. On ne pourrait la teindre qu'en noir avec impressions de couleur, rayures blanches, ou petits semés jaunes ou rouges tels qu'on les fait dans la maison Guigné-Dusacq, rue du Bac, 46. — —*N° 4304, Allier.* On peut en effet ouater une casaque de poult-de-soie noir et la porter en hiver. Pour sa garniture, voir les divers modèles du n° 44. Chapeau en velours noir, avec ornements rouges. *N° 39,698, Algérie.* Demander à M. Maho, éditeur de musique, rue du Faubourg Saint-Honoré, 25, le catalogue de la collection des classiques du piano; y choisir la série des morceaux *difficiles* et *très-difficiles*. — *N° 62,506. Lorient.* L'explication du point *russe*, bien souvent répétée, se borne à cette unique indication : un point pour chaque trait du dessin comme si l'on faisait une *couture piquée*. Quant aux autres points, il est, non pas difficile, mais *impossible* de les expliquer sans l'aide du dessin. Cela a été fait et nous ne pouvons y revenir, sinon dans le cours de la publication de l'*Art de la Couture*, qui commencera en 1866. La *Bonne Ménagère* n'a pas encore paru en volume. — *N° 60,399, Ille-et-Vilaine.* L'indication *d'une forme* ne peut qu'être inutile en cette circonstance si le patron fait défaut; nous l'avons publié dans le n° 8 de l'année 1864; on ne peut le garnir avec une ruche; on le brodera en soutache, ou bien on le garnira avec des galons blancs ou de même couleur que la doublure. Je suis heureuse de voir augmenter le nombre de mes amies *inconnues*, mais bien précieuses. — *N° 60,252, Calvados.* Je ne puis recommander aucune de ces publications, puisque je ne les connais pas. Tous les libraires se chargent d'abonner à tous les journaux.—*N° 59,878, Savoie.* Le patron de pantalon pour femme a été publié plusieurs fois, et dernièrement encore dans les Patrons illustrés.—*N° 64,811.* S'adresser à Mlle Ribes, rue des Batailles, n° 1, à Passy, pour prendre des leçons de tricot.—*N° 60,327. Une Toulousaine.* S'adresser pour l'écran de cheminée à la maison Alard, rue du Faubourg-du-Temple, n° 50, pour en demander le prix. Nous avons publié plusieurs recettes pour l'eau de Cologne, dans nos précédentes années.

N° 32,800, Lot-et-Garonne. L'abonnement à la *Salle à manger* coûte 15 francs par an pour Paris, 18 pour les départements, — 8 francs et 10 francs pour six mois. S'adresser quai Voltaire, 23. Le *bord* est le faux ourlet que l'on met à toutes les robes, pour ne pas perdre une certaine quantité d'étoffe. Merci pour la sympathie que l'on veut bien m'accorder. — *N° 41,002, Bas-Rhin.* Une personne très-honorable, très-digne de foi, m'affirme que l'on trouve à Grenoble, chez un coiffeur nommé Delpech, rue Vaucanson, n° 5, une pommade qui arrête la chute des cheveux. Je ne puis que répéter ce renseignement, sans lui apporter la garantie d'une expérience personnelle, puisque je n'ai pas eu à recourir à cette pommade. Voir de plus les *Renseignements généraux*. — *N° 47,767, Ain.* Pris note. Malheureusement cette explication a déjà été publiée dans les premières années du journal. Pour la jeune fille, découper à larges dents arrondies le bord du talma; pour la mère, voir le talma paraissant dans le n° 45. — *N° 60,412, Flandre.* Cette description, qui occuperait plus d'une colonne, ne peut, à mon grand regret, être placée aux *Renseignements*. Voir nos articles *Ameublements*. Pour salle à manger, chaise à dossier rembourré comme le siége; s'adresser à la fabrique de meubles d'Allard, rue du Faubourg-du-Temple, 50; on y trouve aussi un atelier de tapisserie. — *N° 12,458, Paris.* Ce n'est certes pas le manque de talent qui m'interdit de publier cette œuvre, mais bien le sujet choisi; nous craindrions de réveiller parmi nos lectrices quelque douleur poignante, qu'il faut au contraire laisser sommeiller. — *H. S. Autriche.* Je ne puis certifier par moi-même l'innocuité du Rowlands Kalydor, puisque je n'en connais pas la composition telle que l'indiquerait une analyse chimique : j'ai dit ce qui m'en avait été dit; à nos lectrices de chercher à l'éclairer, en soumettant cette eau à un médecin. On peut la demander à la pharmacie Roberts, place Vendôme. Le prix d'un flacon est de 6 francs. — *N° 60,498, Cantal.* J'approuve la robe, mais je préférerais à la frange lama une garniture composée de trois rangs de guipure Cluny blanche, posée sur un ruban de taffetas noir, et remontant par devant en moindre largeur jusqu'au cou. Mme Aubert fera un charmant chapeau. On aura pour 1,500 fr. un fort beau châle de l'Inde, long, chez les frères Ulmann, rue Drouot, au coin du boulevard. Je conseille de prendre ce châle à double face, l'une noire, l'autre bleu de Chine. Robe de velours noir, — robe de moire antique à petits dessins, et dentelles noires *au Louvre*, rue de Rivoli. Merci mille fois pour cette sérieuse approbation, et pour la promesse de causer verbalement avec moi. — *Belgique.* Si l'on voulait bien feuilleter le volume de la *Civilité non puérile mais honnête*, on y trouverait ce que l'on me demande, et que je ne puis, faute de place, répéter ici. On ne porte pas de robe noire à une noce. On ne va pas à l'église en chapeau rond; à l'exception des costumes destinés aux promenades à cheval, je n'ai jamais ouï dire qu'une femme portât un chapeau d'homme. La maîtresse de la maison peut à son gré être gantée ou dégantée. — *N° 9235, Maine-et-Loire.* Le chapeau de tulle blanc, même garni de velours noir, ne convient en hiver que pour les toilettes de spectacle. Ainsi que je l'ai déjà dit plusieurs fois, les corsages de cachemire sont taillés sur les patrons des corsages blancs de l'été, et peuvent se porter avec *toutes les jupes* de toute étoffe. — *N° 58,172, Hautes-Alpes.* Les enfants portent des robes en piqué blanc, même l'hiver, jusqu'à vingt mois environ. Les ruches de nansouk peuvent servir de garniture, mais en les *enjolivant* avec une soutache de couleur posée sur un ourlet. On emploie toujours de la soutache pour orner tous les costumes d'enfants. — *N° 50,269. Basses-Pyrénées.* Voir le dernier article du *Secret des Parisiennes*.—*N° 40,623, Nice.* Les divers dessins *courants* de tapisserie que nous avons publiés et publierons, peuvent servir pour cet objet. Merci de l'approbation qui nous est accordée.

AVIS A NOS ABONNÉES.

L'Administration du journal la *Mode illustrée* tient à la disposition de ses abonnées un cahier cartonné, dont le prix est de : 1 fr. 50 c., *franco*, par la poste.

Ce cahier est intitulé : *Frais de ménage;* il a pour but d'accoutumer toutes les jeunes filles, toutes les femmes à une comptabilité parfaitement régulière, et de les obliger à mettre leurs dépenses en regard de leurs revenus, en n'omettant aucun détail, si infime qu'il puisse paraître. Les divers chapitres des dépenses sont divisés en colonnes pour chacun des douze mois de l'année. Un *modèle* est joint à ce cahier, afin qu'il soit aisé de copier la distribution, à la fois claire et ingénieuse, de l'emploi des ressources dont on peut disposer.

Nous n'examinerons pas ici l'influence incalculable que des habitudes d'ordre peuvent exercer sur la paix et le bonheur des familles. Depuis sa création, le journal *la Mode illustrée* s'est attaché à développer dans l'esprit des jeunes filles et des jeunes femmes le respect de l'économie, ébranlé par de nombreux et funestes exemples. Nous n'avons avec aucune des industries parisiennes des traités qui nous obligent à exciter les convoitises de nos lectrices, en leur vantant les recherches du luxe, pour les entraîner à de coûteuses emplètes; nous ne saurions nous démentir nous-même, en conseillant l'ordre au *recto* d'une page, et plaçant au *verso*, les tentations de la dépense; nous pensons que l'on se rend coupable d'un abus de confiance en introduisant dans les familles le culte de la frivolité, les aspirations vers le luxe, qui entraînent à leur suite tous les désordres et toutes les calamités. Cette doctrine a été et sera toujours la nôtre, et nous accueillons avec empressement les publications analogues à celle que nous signalons aujourd'hui; nous ajouterons seulement que ce cahier est l'œuvre de M. Baudot, professeur de comptabilité au lycée impérial de Troyes. Bientôt, nous n'en doutons pas, le cahier des *Frais de ménage* sera entre les mains de toutes les femmes et de toutes les jeunes filles.

Explication du dernier rébus.

La Fortune a ses favoris.



Mon premier, charmante lectrice,
Est une armure à ton service
Pour diriger ton aiguille avec art
Mon second est un édifice,
Et mon entier, un artifice,
Qui se devine tôt ou tard.

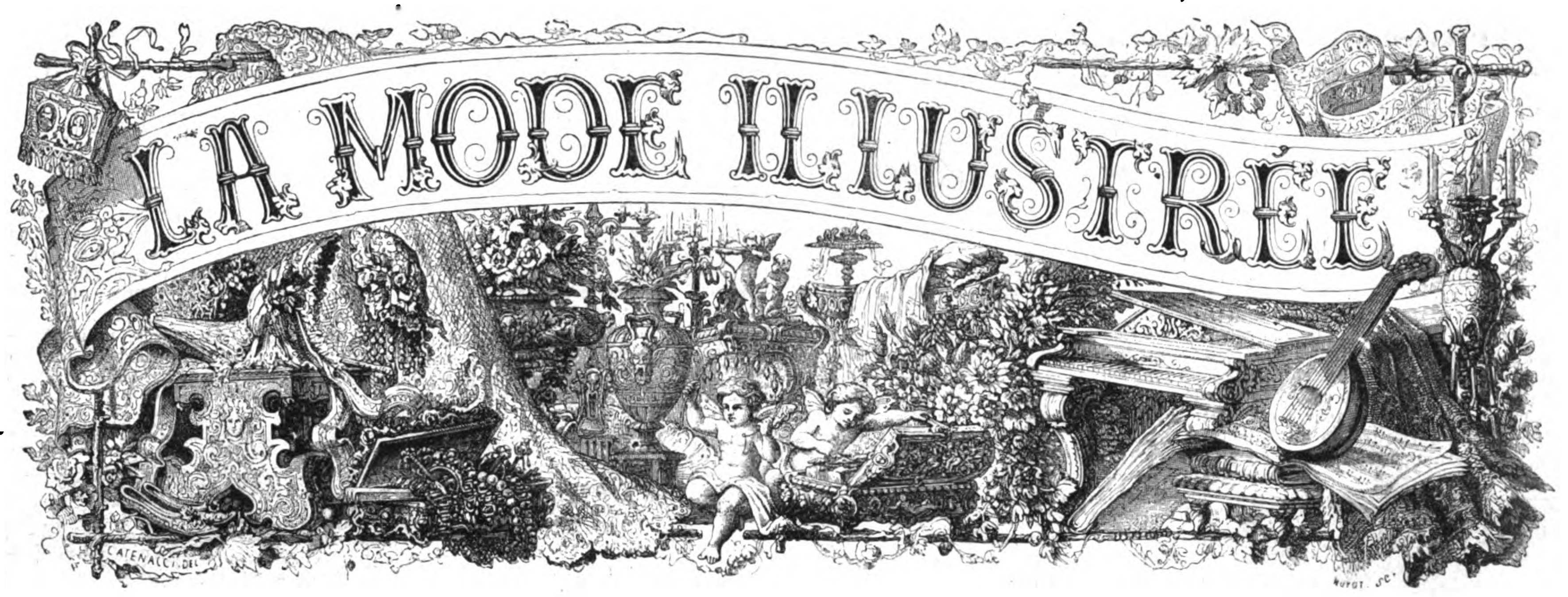
MARIA.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.



N° 47. SIXIÈME ANNÉE. Dimanche, 19 novembre 1865.



Le numéro, vendu séparément, **25 centimes.**
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 30 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, **50 centimes.**
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cᵉ, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 13, Bedford Street, Covent Garden, W. C. —

Corsage décolleté

AVEC CORSELET.

Nous publierons le patron du corselet avec la planche qui sera jointe au prochain numéro. Cette planche contiendra en outre les objets suivants : Robe coupée à pointes. — Coin du feu (veste non ajustée). — Veste illyrienne. — Chapeau Empire. — Manteau avec pèlerine, pour petite fille de quatre à six ans. — Paletot pour petite fille de trois à cinq ans. — Corsage à basques pour jeune fille de quatorze à seize ans. — Capuchon. — Corbeille à ouvrage. — Col et manche avec application de dentelle. — Col-cravate avec manche. — Col à *rabats* avec manche. — Col à plis-doubles. — Nécessaire de couture.

Les figures 41 à 45 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Nos lectrices recevront plusieurs patrons de *corselets*, car cette mode sera générale l'hiver prochain ; on les porte avec des corsages en mousseline, montants ou décolletés, dont elles recevront aussi les patrons.

Notre modèle est fait en taffetas noir, orné de perles et de boutons en jais, d'étroite dentelle noire et de cordes en soie noire, retenues par devant par une broche en forme d'étoile. Pour toilettes de bal, on exécutera ce corselet en taffetas de nuance claire.

Les figures 41 à 45 représentent la moitié du corselet; on coupe deux morceaux en étoffe et doublure, d'après chacune des figures 41, 42, 43, 45, le dos entier d'un seul morceau, d'après la 44. On *faufile* la doublure sur chaque morceau, on fait les boutonnières sur le devant de droite, on pose les boutons sur le devant de gauche, puis on réunit tous les morceaux en assemblant les lettres pareilles ; la manche, formant une sorte d'épaulette, doit se trouver Uᵉ et point, sur les mêmes signes du dos, Yᵉ et croix sur les mêmes signes du petit côté de devant. On borde le corselet avec une dentelle noire, ayant 1 centimètre 1/2 de largeur, puis on pose les ornements et cordes en passementerie d'après les indications du dessin.

CORSAGE DÉCOLLETÉ AVEC CORSELET EN TAFFETAS.

Une grande quantité d'objets devant figurer dans le prochain numéro, nous sommes forcés de publier aujourd'hui ce dessin et ses explications. Le patron paraîtra avec le nº 48.

Manteau de bain

POUR ENFANT NOUVEAU-NÉ.

La disposition aussi simple qu'ingénieuse de ce petit manteau nous dispense d'en publier le patron, ainsi que nos lectrices vont en juger. Il se compose d'un carré en flanelle blanche, ayant 1 mètre 30 centimètres en hauteur et largeur; l'un des coins est *arrondi* et garni d'une coulisse qui forme le capuchon. Le contour du manteau est bordé avec une bande de percale droite, ayant 2 centimètres 1/2 de largeur, cousue à l'envers à *points devant*, rabattue à l'endroit sur une largeur d'un demi-centimètre et ourlée sur une ganse. Dans le milieu du coin arrondi, à *l'endroit* du manteau, on fait, dans la flanelle même, deux œillets séparés par un espace de 2 centimètres et placés au-dessus de la bande de percale; on y passe deux rubans ou cordons ayant chacun 75 centimètres de longueur, 1 centimètre 1/2 de largeur; on les fixe sur la bande de percale, à 60 centimètres de distance du milieu de chaque côté. Ces cordons servent à serrer le capuchon.



Couverture au crochet tunisien.

Matériaux : Laine zéphyr rouge, — noire, — blanche soie d'Alger jaune ; fine soie noire à coudre.

La disposition du dessin et le choix des couleurs employées rendent cette couverture l'une des plus jolies parmi celles du même genre ; elle se compose de carreaux rouges et blancs, séparés par des raies noires. La broderie est faite en laine noire, soie jaune et soie noire à la croix ordinaire, au point double-croix et au point russe.

On prend la laine noire et l'on fait une chaînette ayant la longueur voulue pour la couverture, mais devant se diviser par le chiffre de 54, — et, en plus de ce chiffre, on fait 14 mailles pour l'une des raies extérieures. Les 14 premiers tours sont faits avec la laine noire ; du 15e au 22e tour (inclusivement) on fait alternativement 14 mailles noires, — 40 mailles rouges ; on démonte bien entendu le second rang du dernier tour, avec la laine employée pour le rang que l'on termine. Dans le 23e tour, on commence le médaillon blanc qui se trouve au milieu des carreaux rouges ; en examinant le dessin en grandeur naturelle, on y reconnaîtra aisément les mailles qui doivent être faites avec la laine blanche.



MANTEAU DE BAIN POUR ENFANT NOUVEAU-NÉ.

RAIE NOIRE DE LA COUVERTURE AU CROCHET TUNISIEN (GRANDEUR NATURELLE).

Quand la couverture est terminée, on encadre les raies noires avec une rangée de mailles-chaînettes faites avec la soie jaune ; à cet encadrement se rattachent des *points russes* également en soie jaune ; au milieu des raies noires des doubles-croix avec la même soie ; les médaillons blancs sont encadrés avec des croix ordinaires faites en laine blanche ; les doubles-croix sont faites avec de la laine noire, les croix ordinaires avec la fine soie noire. On borde la couverture avec une frange noire, rouge et jaune ayant 8 centimètres de hauteur.

Lange en flanelle.

Ce modèle très-simple se compose d'un carré en flanelle ayant 68 centimètres en hauteur et largeur, arrondi aux quatre coins, festonné tout autour et replié en *châle* (c'est-à-dire en *triangle*). Sur le côté en biais, à 26 centimètres de distance de chaque extrémité, on coud ce morceau de flanelle, de façon à former une coulisse ayant 1 centimètre 1/2 de largeur. On fait un œillet à chaque extrémité de la coulisse, et l'on y passe un cordon ayant 80 centimètres de longueur. Ainsi que l'indique le dessin, à chaque pointe du triangle, on coud un morceau de cordon ayant 8 centimètres de longueur ; dans chacun de ces morceaux, on passe l'un des bouts du cordon de la coulisse, et l'on noue ce cordon après avoir ramené le lange par devant.

Capuchon pour petite fille de deux ans.

TRICOT.

Matériaux : 32 grammes de fine laine zéphyr blanche.

Ce capuchon est fait, en partie au point *diamant*, en partie au tricot ordinaire ; il se compose d'une pèlerine et d'un capuchon à revers carré.

On commence par le bord de devant du capuchon, c'est-à-dire par la bordure figurant un ourlet, laquelle, — ainsi que tout le travail, — est faite en *allant* et *revenant*. On prend de grosses aiguilles en acier ou de fines aiguilles en bois, l'on monte 52 mailles et l'on tricote le 1er tour uni à l'endroit.

Du 2e au 6e tour, on fait alternativement une diminution, — 1 jeté (la diminution se compose de 2 mailles tricotées ensemble) ; du 3e au 6e tour, pour chaque diminution on tricote ensemble une maille, et le *jeté* qui se trouve derrière.

7e *tour.* — Uni à l'endroit ; on tricote une maille dans chaque jeté.

8e *tour.* — A l'endroit (sur l'*envers* du travail).

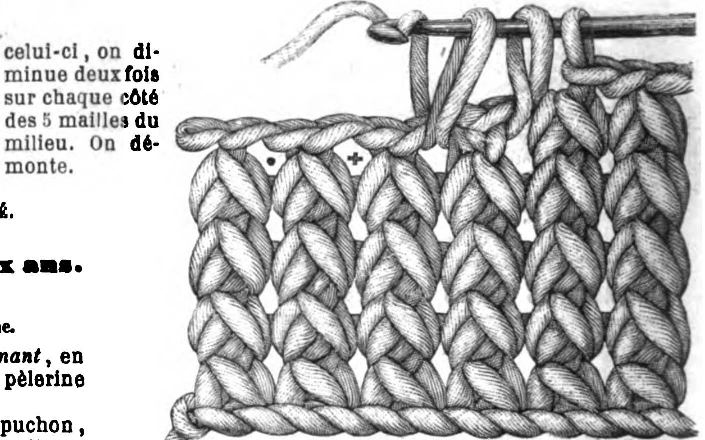
9e *tour.* — Alternativement : diminution, — 1 jeté.

10e *tour.* — A l'envers.

11e *tour.* — A l'endroit.

12e à 16e *tours.* — Comme les 2e à 6e tours.

Dans le 17e tour, pour former l'ourlet, on tricote chaque maille avec l'une des mailles par lesquelles on a commencé le travail ; on tricote toujours à l'endroit, et, dans le 1er, 3e, 5e, 7e, 9e, 11e de ces tours, on tricote *ensemble* les trois mailles du milieu ; du 12e au 21e tour aucune diminution. Puis on diminue dans chaque second tour, deux fois dans le milieu à intervalles de 5 mailles, c'est-à-dire dans les tours à nombre *pair*, 22e, 24e, etc., jusqu'au 48e tour ; dans celui-ci, on diminue deux fois sur chaque côté des 5 mailles du milieu. On démonte.



POINT ÉPI (GRANDEUR NATURELLE) DU CHAUSSON POUR ENFANT.

La pèlerine se compose d'une doublure unie recouverte au point diamant ; on la commence en montant 85 mailles ; on exécute, comme au capuchon, les 7 tours formant l'ourlet ; on prend la laine *double*, et l'on tricote six tours ; dans le 2e, le 4e, le 6e, on tricote ensemble les 3 mailles du milieu, et les deux mailles de chaque extrémité. On reprend la laine *simple* et l'on fait 16 tours pour la doublure, en maintenant régulièrement la diminution dans le milieu de chaque second tour, tandis qu'à chaque extrémité on diminue seulement dans chaque 3e tour ; après le 21e tour on démonte la doublure pas trop *lâche*. Pour le dessus, on relève les mailles du dernier tour tricoté avec la laine double et l'on fait le point diamant.

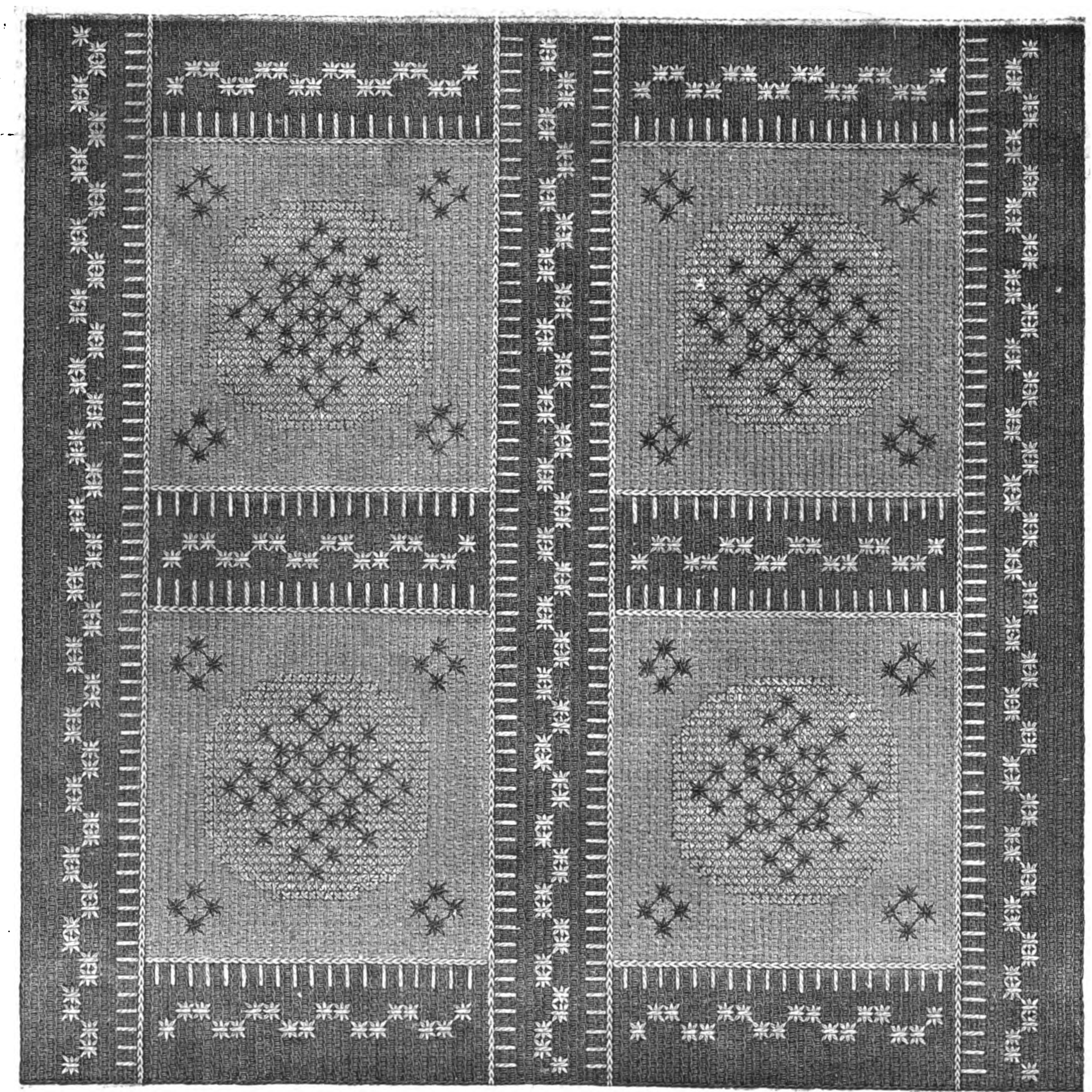
1er *tour.* — A l'envers (c'est l'*envers* du travail).

2e *tour.* — Alternativement : 1 jeté, — diminution.

3e *tour.* — A l'endroit. Chaque jeté est tricoté comme une maille.

4e *tour.* — Uni, à l'endroit.

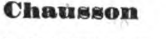
Ces quatre tours composent le *dessin* ; on les répète encore quatre fois. La diminution a lieu comme pour la doublure, mais seulement dans le tour *uni* à l'*endroit*. On démonte. On coud



COUVERTURE AU CROCHET TUNISIEN.

ensemble dessus et doublure avec le capuchon. Il reste encore le revers carré à tricoter; il est fait au point diamant avec bordure pareille à celle de la pèlerine; on commence le revers en montant 4 mailles avec la laine *simple;* on fait le point diamant, et à la fin de chaque tour on augmente d'une maille; cette augmentation se produit en tricotant, dans l'avant-dernière maille, une maille à l'endroit, — une maille à l'envers. Dans le 21e tour on a 31 mailles sur l'aiguille; on diminue dans la proportion observée pour augmenter, et l'on garde les trois dernières mailles sur l'aiguille. On relève les mailles de lisière qui se trouvent de chaque côté de ces trois mailles, jusqu'au coin le plus proche, on prend la laine *double*, on tricote la bordure en allant et revenant, en augmentant d'une maille à la fin de chaque tour et au milieu de chaque 2e tour. On fait ainsi d'abord 6 tours à l'endroit, — on prend la laine simple et l'on fait les 16 tours formant l'ourlet; dans les 8 derniers, au lieu d'augmenter on diminue; on fait de la même façon l'autre partie de la bordure, on coud ensemble les deux moitiés en réunissant leurs côtés en biais; puis on ourle à l'envers la partie *à jours* de la bordure. On fixe un coin de ce revers sur la pointe du capuchon, — les coins suivants sur les devants et l'on pose un bouton et une bouclette. Un gland de laine blanche est posé au quatrième coin du revers tombant en arrière.

LANGE EN FLANELLE.



Chausson

AU CROCHET POUR ENFANT.

MATÉRIAUX : 12 grammes de laine rouge; 6 grammes de laine blanche; 4 grammes de laine noire, le tout en laine zéphyr; un peu de soie d'Alger jaune.



CAPUCHON POUR ENFANT DE DEUX ANS.

CHAUSSON AU CROCHET POUR ENFANT.

PARDESSUS POUR ENFANT DE DEUX A TROIS ANS.



BOTTINE AU CROCHET POUR ENFANT.

La partie inférieure de ce chausson forme un petit soulier fait en laine rouge en mailles croisées et petites bouclettes de mailles en l'air. On commence par le bord inférieur du soulier en faisant une chaînette de 50 mailles dont on réunit la dernière à la première.

1er *tour*. — Sur ce cercle, on fait dans la première maille une maille croisée (pour la maille croisée, on tient le brin non *au-dessus* mais toujours en dessous du crochet, pour le passer dans la maille; pour le reste on procède comme pour la maille ordinaire); une *bouclette* pour laquelle on fait une maille dans la maille suivante, 4 mailles en l'air, et avec une 5e maille en l'air on passe au travers des deux boucles qui se trouvent sur le crochet. On recommence depuis * jusqu'à la fin du tour, de telle sorte qu'à *l'endroit* de l'ouvrage, apparaissent alternativement une *bouclette*, — une maille croisée.

2e *tour*. — Comme le précédent, seulement on *contrarie* les mailles croisées et les bouclettes et l'on pique toujours *sous* la maille entière du tour précédent; dans le milieu de devant de ce tour, ainsi que dans les 12 tours suivants, on diminue une maille dans un tour, 2 mailles dans le tour suivant, ainsi de suite alternativement, afin de rétrécir le soulier et de former l'empeigne.

Du 3e au 7e *tour*, — les bouclettes sont placées de telle sorte qu'il se forme cinq festons séparés par une maille croisée; pour cela, dans le 3e tour, après trois bouclettes (toujours suivies d'une maille croisée) on fait chaque fois 3 mailles croisées; les deux *dents* qui se rejoignent au milieu du soulier sont séparées seulement par la maille du milieu.

4e *tour*. — Alternativement, 5 mailles croisées, — 2 bouclettes. — Dans le 5e tour, 5 mailles croisées, — 3 bouclettes. — Dans le 6e tour, 7 mailles croisées, — 2 bouclettes. Le tout alternativement.

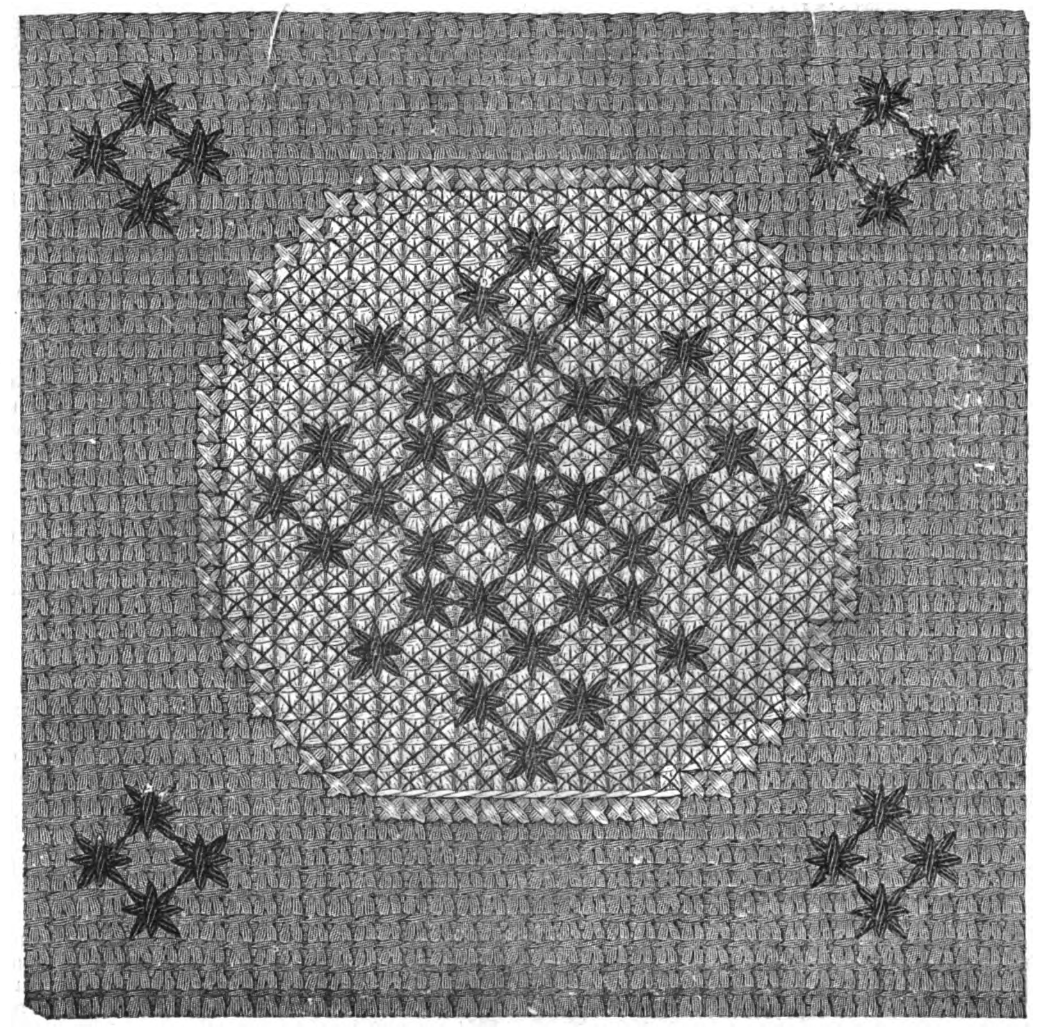
Le 7e *tour* forme les pointes composées chacune d'une bouclette; il y a 9 mailles d'intervalle jusqu'à la bouclette suivante.

Du 8e au 10e *tour*, tout en mailles croisées. — Dans le 11e alternativement, une maille croisée, — une bouclette.

— Les 12e et 13e en mailles croisées avec la laine noire.

— Le 14e et dernier tour (laine rouge), alternativement une maille croisée, — une bouclette. — Sur les deux tours noirs on fait des croix avec de la soie jaune, et l'on exécute le reste de la broderie en copiant le dessin. Les petites branches sont faites au point *d'arêtes* avec la laine jaune, — les fleurs au point russe, avec la laine blanche, avec cœur noir.

La semelle que l'on coud à l'intérieur du soulier se commence par la pointe; on fait une chaînette de 7 mailles, et 2 tours au crochet tunisien; au commencement et à la fin du 3e tour, on augmente d'une maille; on fait le 4e tour avec le même nombre de mailles; dans le 5e on augmente comme dans le 3e; — on fait le 6e comme le 4e; du 12e au 14e on diminue 2 mailles dans chaque tour, de telle sorte que le 14e n'a plus que 7 mailles, sur lesquelles on fait encore 3 tours, et dans chacun des 2 tours suivants on diminue 2 mailles.



CARREAU DE LA COUVERTURE AU CROCHET TUNISIEN (GRANDEUR NATURELLE).

Il reste à exécuter la *jambe* du chausson; on fait 8 tours en rond et l'on exécute, avec la laine blanche, le point épi, dont nous publions le dessin.

1er *tour*. — * On prend une maille sur le crochet, on tire le brin au travers des deux plus proches mailles de lisière du soulier, et l'on réunit les trois boucles qui sont sur le crochet en une seule maille; une maille en l'air. Recommencez depuis * jusqu'à la fin du tour.

2e *tour*. — On tire le brin au travers du vide, qui se trouve entre deux *groupes* de mailles; cette place est marquée sur le dessin par une croix. * Ensuite on tire le brin au travers du vide suivant marqué par un point, et l'on réunit les trois boucles en une seule maille; on fait une maille en l'air, on tire le brin encore une fois au travers du vide marqué par un point, et l'on recommence depuis *. Tous les autres tours sont faits comme celui-ci.

Quand le 8e tour est terminé, on exécute un tour de crochet tunisien, en piquant toujours dans le côté de derrière des mailles. Le premier rang de ce tour est fait avec la laine blanche, le second avec la laine rouge, et, dans celui-ci, on fait toujours 3 mailles en l'air, entre 2 mailles; avec une 4e maille en l'air, on démonte la plus proche maille; on fait encore un tour semblable dans le côté de devant des mailles du 8e tour au point épi, ce qui forme une ruche; quand elle est terminée, on coud ensemble, à intervalles de 3 mailles, trois mailles de chaque partie de la ruche en employant de la soie jaune; cela forme des plis. En dernier lieu on fait, avec la



laine rouge, une chaînette ayant 48 centimètres de longueur, on passe ce cordon dans le dernier tour du soulier, et l'on met un gland à chaque bout du cordon.

Bottine au crochet pour enfant.

MATÉRIAUX : 24 grammes de laine zéphyr rouge ; 4 grammes de même laine blanche ; 4 grammes de même laine noire ; un peu de soie d'Alger jaune.

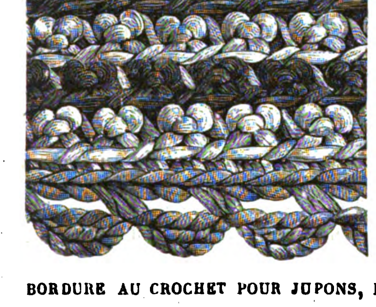
Cette bottine se compose alternativement de 2 tours au crochet tunisien, — 2 tours au *point ondulé* bien souvent expliqué ici, et ne différant du précédent que par la façon dont on relève les mailles dans le premier rang de chaque tour ; on pique le crochet *derrière*, dans le côté perpendiculaire de la maille, procédé qui a pour résultat d'amener en avant la *chaînette* du tour précédent.

On commence la bottine par la pointe, en faisant avec la laine rouge une chaînette de 7 mailles, sur lesquelles on fait le 1er tour au crochet tunisien. Du 2e au 6e tour, on fait toujours, sur chaque côté de chaque premier rang, une maille sur la maille-chaînette de lisière du tour précédent, et par conséquent on augmente de 2 mailles par tour. Dans le 6e tour, on divise en deux le nombre des mailles pour commencer la fente, et, sur chaque côté du travail, on fait 4 tours durant lesquels on augmente toujours d'un seul côté (celui du milieu de devant) de la façon suivante : cette augmentation est d'une maille dans les 7e, 8e, 9e tours ; de 3 mailles dans le 10e tour. Avec le 11e tour que l'on prolonge, en faisant à sa suite une chaînette de 15 mailles, commence la tige de la bottine qui se compose de 26 tours, sans augmentation ni diminution. Avant de réunir le dernier avec l'empeigne, on fait avec de la laine noire des points d'*arêtes* sur les tours au crochet tunisien ordinaire ; on orne çà et là cette broderie avec des points *noués*, faits en soie jaune. On fait ensuite, sur la fente et sur le bord supérieur de la bottine, un tour de mailles simples, alternativement une maille jaune, une maille noire. La semelle (laine blanche) est pareille à celle décrite pour le *chausson* placé dans ce numéro.

La *patte* placée au milieu de la fente pour imiter un bas est faite en laine blanche, au crochet tunisien. On fait une chaînette de 9 mailles, sur laquelle on exécute 45 tours. Au commencement et à la fin du 16e tour, on diminue une maille, — on fait encore 8 tours, puis on coud cette patte autour de la fente. On fait, avec des



CHALE AU CROCHET.



BORDURE AU CROCHET POUR JUPONS, ETC.

mailles en l'air et la laine rouge, un cordon ayant 96 centimètres de longueur, on le fixe sur la patte en le croisant (voir le dessin), on passe les bouts dans le bord supérieur pour serrer la bottine, et on les termine chacun par un gland.

GARNITURE DU FICHU A BASQUE EN GRANDEUR NATURELLE.

Pardessus pour enfant

DE DEUX A TROIS ANS (CROCHET).

MATÉRIAUX : 80 grammes de laine zéphyr ponceau ; 24 grammes de même laine noire ; 32 grammes de même laine blanche.

Le fond de ce pardessus est fait au crochet tunisien ordinaire. Afin d'indiquer autant que possible l'épaisseur du crochet qui devra être employé, nous dirons que, sur notre modèle, 7 tours occupent un espace de 4 centimètres, 10 mailles un space semblable, c'est-à-dire de 4 centimètres.

On commence par le bord inférieur en faisant une chaînette de 167 mailles, sur lesquelles on exécute 6 tours, ensuite on diminue une fois sur chaque côté (sous le bras) dans les 7e, 9e, 11e, 13e, 17e, 19e, 21e tours, de telle sorte qu'il reste *toujours* 71 mailles d'intervalle entre les deux diminutions ; le nombre des mailles diminue par conséquent, seulement par devant. On réserve les 91 mailles du milieu pour le dos, et l'on fait pour le dos et les devants (isolément chaque) 15 tours ; on réunit toutes les mailles au-dessus de l'entournure, et sur toute la longueur du travail on fait encore 12 tours. Dans chacun de ces 12 tours, on diminue sur chaque épaule à intervalles de 2 mailles. On fait ensuite un tour de mailles simples, en prenant toujours avec une seule maille 2 mailles du tour précédent, c'est-à-dire en diminuant constamment.

On commence la manche par une chaînette de 66 mailles, sur lesquelles on fait 24 tours, et dans chacun des 2 tours suivants on diminue 6 fois, à intervalles réguliers ; viennent ensuite 2 tours sans diminutions, puis un tour de mailles simples. Celui-ci représente le bord supérieur, tandis que la chaînette par laquelle on a commencé la manche en forme le bord inférieur. On la coud ensemble en la *soutenant* un peu, et l'on fait sur le bord inférieur 1 tour de mailles simples, durant lequel on prend 2 mailles du tour précédent, avec une seule maille simple. En plaçant la manche dans l'entournure, sa couture doit se trouver dans le milieu de la moitié de devant de l'entournure.

La garniture dont nous publions une partie en grandeur naturelle se compose d'une bande dentelée régulièrement plissée, faite en mailles simples avec de la laine blanche et de la laine noire, et bordée d'une étroite dentelle rouge. On commence par le coin supérieur du devant de gauche, et l'on fait avec de la laine rouge sur tout le contour (à l'exception de l'encolure) des mailles simples, jusqu'à ce que l'on ait atteint le coin supérieur du devant de droite.

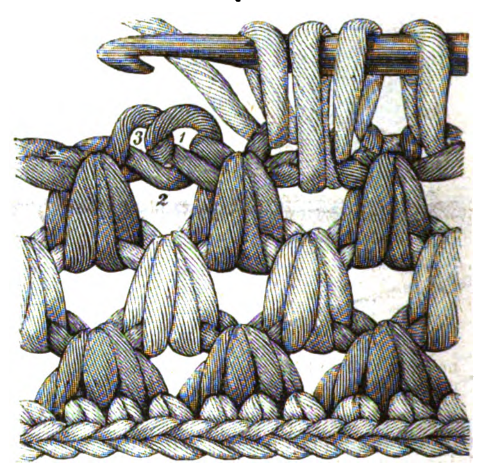
1er *tour* (bordure). — Laine noire ; une maille simple dans chacune des 4 premières mailles ; * 9 mailles en l'air sous lesquelles on passe une maille, — une maille simple dans chacune des 2 mailles suivantes. Recommencez depuis *. Pour les coins inférieurs, on ne passe *aucune maille* deux fois de suite ; on termine en faisant 3 ou 4 mailles sur les dernières mailles du tour précédent.

2e *tour. Laine noire.* — Entièrement en mailles simples, et, dans la maille du milieu de chaque feston de mailles en l'air, on fait 3 mailles ; on passe chaque fois les 2 mailles simples du tour précédent, et l'on fait une maille dans chacune des autres mailles.

On fait encore 4 tours comme le 2e tour, en passant toujours 2 mailles simples dans chaque *creux*, et faisant toujours 3 mailles dans une seule maille à chaque pointe. Les 3e et 5e tours sont faits avec la laine blanche, le 4e et le 6e avec la laine noire. On fait encore 1 tour blanc, et 1 tour noir depuis l'un des coins inférieurs à l'autre coin, afin que la bordure soit plus large sur le bord inférieur que sur les devants. On prend la laine rouge et l'on fait la petite dentelle.

1er *tour de la dentelle.* — Dans chacune des 3 premières mailles du tour précédent, on fait une maille simple, 4 mailles en l'air, — * 2 mailles simples sur la plus proche pointe, — 3 mailles en l'air. — Recommencez depuis *.

2e *tour.* — Une maille simple dans la 1re maille simple du tour précédent, — * 3 mailles en l'air, et, dans la 2e de ces mailles, une maille-chaînette et une maille simple, — une maille simple en passant par-dessus 2 mailles du tour précédent. Recommencez depuis *.



POINT BOUTON (FOND DU CHALE AU CROCHET EN GRANDEUR NATURELLE).

On garnit le bord inférieur des manches avec cette même bordure, mais en faisant seulement 3 tours (2 noirs, séparés par un blanc) pour la bande dentelée. Même bordure aussi pour l'encolure, et pour cette fois on fait d'abord une chaînette de 62 mailles, sur laquelle on exécute, avec la laine blanche, alternativement 2 mailles simples, dans une seule maille, — 9 mailles en l'air sous lesquelles on passe une maille. Les 2e et 4e tours sont faits avec la laine blanche, les 3e et 5e avec la laine noire ; on supprime cette fois la petite dentelle ; on coud cette bordure sous le dernier tour, au crochet tunisien, de l'encolure, et l'on pose devant deux cordons faits au crochet, et garnis de glands.

FICHU A BASQUE.

Châle au crochet.

MATÉRIAUX : 144 grammes de laine zéphyr, 8 brins, violette ou nuance brune *Carmélite* ; même quantité de même laine blanche.

Ce châle est fait au point *bouton*, nouvelle variété de l'inépuisable crochet tunisien, et se compose alternativement d'un tour blanc, — un tour violet ou brun (brun sur notre modèle) ; il est bordé avec une frange nouée composée des deux teintes employées pour le châle.

On commence par le bord inférieur en faisant une chaînette de 363 mailles, sur laquelle on revient comme pour le crochet tunisien ordinaire ; en démontant (second rang du tour) on fait 2 mailles en l'air entre chaque 3 mailles, et avec une 3e maille en l'air on démonte toujours *trois* mailles ensemble ; on forme ainsi de petits groupes de mailles qui doivent être *contrariés* dans chaque nouveau tour. Dans le premier rang de chaque tour suivant on relève les mailles comme l'indique notre dessin en grandeur naturelle (voir le *point bouton*) ; on y voit les 2 mailles en l'air dans lesquelles on devra piquer le crochet un peu *écartées* et marquées des chiffres 1 et 3 ; le vide dans lequel on devra faire un *groupe* est marqué du chiffre 2. Le second rang de chaque tour (de gauche à droite) est toujours fait comme



celui du premier tour. Depuis ce 2e tour on diminue régulièrement au commencement, à la fin, au milieu; cette diminution est chaque fois d'un groupe, et pour l'exécuter on relève les mailles au commencement du rang, entre le premier et le second groupe, et l'on termine à l'autre extrémité au point où l'on a commencé. Au milieu, on procède de la façon suivante: dans le 2e rang du tour précédent on fait, *avant* et *après* le *groupe* du milieu, seulement *une* au lieu de *deux* mailles en l'air, puis, dans le premier rang du tour suivant, on relève pour le *groupe* du milieu la première et la troisième des 3 mailles dans les 2 mailles en l'air isolées, — la 2e de ces 3 mailles est relevée dans le milieu du groupe du milieu du tour précédent. On travaille ainsi jusqu'au 37e tour; dans le 38e, à dix groupes de distance, de chaque côté du groupe du milieu, on commence la diminution des épaules, qui se fait comme celle du milieu, et se continue jusqu'au 42e tour; du 43e au 49e tour on travaille seulement sur le milieu du châle; le 43e tour a 13 groupes, lesquels diminuent de deux dans chaque tour suivant, de telle sorte que le 49e tour n'a plus qu'un groupe.

On fait ensuite sur le contour du châle (à l'exception de l'encolure) d'abord un tour de mailles simples avec la laine blanche, — une maille dans chaque maille du bord inférieur, tandis que sur les devants on divise les mailles de telle sorte que le travail évite d'être rétréci, comme d'être élargi.

2e *tour*. — Laine brune; sur les bords du devant: une maille simple dans chaque maille, en piquant le crochet sous la maille entière du tour précédent; sur le bord inférieur: alternativement une maille simple, — 5 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 2 mailles.

3e *tour*. — Laine blanche, comme le 2e tour, mais on place les mailles simples au milieu de chaque feston de mailles en l'air.

Sur chaque devant on fait un tour de mailles simples avec la laine brune, puis dans chaque feston du bord inférieur on noue des brins de laine triples ayant chacun 14 centimètres de longueur, formant des *houppes* alternativement brunes et blanches.

On prend la laine blanche, on fait sur l'encolure un tour de mailles simples, — un tour pareil avec la laine brune, en piquant toujours le crochet sous la maille entière du tour précédent; en continuation de ce tour on fait une chaînette de 156 mailles, — une pareille à l'autre extrémité du tour, et l'on termine chacun de ces cordons par un gland en laine brune ayant 13 centimètres de longueur. En dernier lieu, on place sur l'encolure une garniture pareille à celle du *fichu à basque*, faite avec de la laine brune, démontée avec de la laine blanche.

Ces châles, très-chauds et très-souples, d'abord réservés aux toilettes de la campagne, ont peu à peu acquis le droit d'être portés même en ville.

Bordure au crochet pour jupons,

CHALES, ETC.

Cette bordure se compose de rangées de bouclettes alternativement noires et blanches, avec petits festons ponceau.

On fait une chaînette avec la laine noire; on prend la laine blanche; * une maille simple dans la plus proche maille du tour précédent; on tire le brin au travers de la maille suivante; on garde cette bouclette sur le crochet, on fait 3 mailles en l'air, et avec une quatrième maille en l'air on réunit en une seule les deux bouclettes qui se trouvent sur le crochet. — On recommence depuis *, faisant ainsi alternativement une maille simple, — une bouclette. Dans chaque tour suivant les bouclettes sont *contrariées*, c'est-à-dire que chaque maille simple se trouve sur une bouclette, — chaque bouclette sur une maille simple, et l'on pique toujours le crochet sous la maille *entière* du tour précédent. Le nombre des tours dépend de la largeur que l'on veut donner à la bordure; pour les petits festons on prend la laine rouge, et l'on fait d'abord un tour de mailles simples, c'est-à-dire une maille sur chaque maille du tour précédent; puis: une maille simple dans la première maille du tour précédent; — * 5 mailles en l'air, — une bride dans la première de ces 5 mailles; — une maille simple dans la troisième maille suivante, c'est-à-dire en passant pardessus 2 mailles. — Recommencez depuis *.

EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

Robe en taffetas noir, orné sur chaque côté avec une bande de velours noir, brodée en perles d'acier; cette bande traverse de distance en distance les lés de la robe qui sont disposés de façon à paraître boutonnés par-dessus la bande; celle-ci forme des bretelles sur le corsage montant; sur le bord inférieur, la bande de velours repose sur un *bas de robe* simulé.

Robe de poult-de-soie antique bleu, bordée avec un volant tuyauté; un large entre-deux en dentelle noire garnit la robe; corsage décolleté en poult-de-soie bleu; corsage montant en tulle noir et dentelle noire.

Fichu à basque. (Crochet.)

MATÉRIAUX: 88 grammes de laine blanche; même quantité de même laine grise; 24 grammes de fine laine zéphyr blanche; même quantité de même laine grise chinée; 6 boutons en os ou ivoire.

Le fond de ce fichu est fait au crochet tunisien ordinaire, et se compose alternativement d'un tour blanc, — un tour gris.

On le commence par le bord du devant de gauche, en faisant une chaînette de 50 mailles, sur laquelle on exécute 6 tours; depuis le second tour on augmente au commencement de chaque tour de 3 mailles. A la fin (c'est-à-dire à la fin du premier rang de chaque tour) on augmente d'une maille; le 6e rang compte par conséquent 70 mailles; du 7e au 26e tour on augmente toujours de 2 mailles au commencement, tandis que l'on diminue 2 mailles à la fin de chaque tour; le nombre des mailles ne varie donc pas jusqu'au 26e tour; dans le 27e tour on commence l'encolure, pour laquelle on abandonne dans le premier rang de ce 27e tour les 20 dernières mailles du tour précédent; dans les tours suivants on abandonne toujours la dernière maille, mais on augmente de 2 mailles au commencement de chaque tour; le 32e tour a 57 mailles. Du 33e au 35e (inclusivement) il n'y a ni augmentation ni diminution; on a terminé la moitié du fichu, et l'on fait l'autre moitié en tout pareille, mais en sens inverse. On complète l'encolure en faisant sur les 6 dernières mailles du 27e tour encore 3 tours en diminuant une maille sur chaque côté. Sur le bord du devant de gauche on fait 4 tours de mailles simples en piquant toujours le crochet sous une maille entière du tour précédent; on fait ensuite sur le contour entier du fichu un tour de mailles simples avec la laine grise.

La garniture de l'encolure et du devant de droite est faite de la façon suivante: on prend la laine blanche, on fait une chaînette ayant la longueur voulue, et, sur cette chaînette, on fait un tour de crochet tunisien, — sur celui-ci un tour de mailles-chaînettes, dans lequel on relève des mailles comme pour le crochet tunisien, et on les démonte avec la laine grise chinée; sur l'autre côté de la chaînette primitive on répète ce qui vient d'être indiqué, et l'on coud cette *ruche* à sa place.

La garniture bordant le fichu se fait avec la laine blanche.

1er *tour de cette garniture*. — Alternativement une bride, — une maille en l'air, sous laquelle on passe une maille du bord.

2e *tour*. — Laine grise chinée: une maille simple, en piquant le crochet sous chaque maille entière du tour précédent; désormais on emploie la laine fine et l'on pique toujours le crochet sous chaque maille *entière* du tour précédent.

3e *tour*. — Laine blanche; il commence à 20 centimètres de distance du bord inférieur; une maille simple, — * 2 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 2 mailles, — 2 brides dans la maille suivante, — une bride dans la maille qui suit celle-ci, — 2 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 2 mailles, — une maille simple dans chacune des 2 mailles suivantes. — Recommencez quatre fois depuis *.



4e tour. — (Laine chinée.) Il est fait de la même façon, mais, dans chacune des brides faites dans une seule maille, on fait 2 brides, par conséquent 6 brides de suite.

5e tour. — Laine chinée; comme le 4e tour; mais en place de brides on fait des mailles simples, et dans chacune des deux brides du milieu *deux* mailles simples. Un dessin spécial reproduit une partie de cette garniture en grandeur naturelle, c'est-à-dire l'une des cinq grandes *dents* du milieu. En reculant de 27 mailles environ on commence le 6e tour avec la laine blanche, en travaillant comme dans le 3e tour, jusqu'au commencement de la dent précédente. On continue ce tour depuis là (ainsi que tous les suivants) alternativement avec la laine blanche et la laine chinée, en brides et mailles simples (voir le dessin). De plus, dans chaque tour composé de brides, on augmente de deux brides dans chaque *dent*. Le 9e tour se commence sur le bord inférieur, comme le premier tour, ensuite on travaille sur toute la longueur. Le 10e tour est fait en brides doubles avec la laine chinée; le 11e en mailles simples. L'autre côté de la garniture est fait de la même façon.

Basque. — Comme le fond du fichu; même laine et même travail; on fait une chaînette de 6 mailles, sur laquelle on exécute 9 tours; du 2e au 9e tour on augmente une maille à la fin de chaque premier rang (il doit y avoir 38 mailles dans le 9e tour), — 3 mailles à la fin de chaque second rang de chaque tour. Viennent ensuite 4 tours sans augmentation ni diminution. Depuis le 11e tour, qui forme le milieu de la basque, on exécute (en sens inverse) l'autre moitié de la basque, on l'encadre avec un tour de mailles simples, sur lequel on exécute les quatre premiers tours de la garniture qui vient d'être décrite.

Ceinture. — Une chaînette de 94 mailles avec la laine blanche, — 3 tours de crochet tunisien, celui du milieu avec la laine grise; on borde la ceinture avec des mailles simples, on la fixe derrière et devant sur le fichu. La basque est plissée et posée sous la ceinture; on pose sur celle-ci deux boutons, sur le fichu six boutons; la garniture de devant forme des boutonnières *naturelles.*

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe en poult-de-soie gros bleu, formant une longue queue par derrière (1 mètre 50 centimètres de longueur pour les lés de derrière); la garniture se compose d'une bande de velours gros bleu ayant 10 centimètres de largeur, encadrée avec une soutache blanche et noire, formant une sorte de *zigzag;* corsage à basque par derrière garni comme la jupe en velours gros bleu; épaulettes en même velours sur les manches, qui se rétrécissent de façon à être presque *justes* au poignet. Châle long en cachemire des Indes. Chapeau en velours noir à demi-calotte, orné de bandes en plumes de paon.

Robe en popeline très-claire. La jupe est bordée avec une bande en peluche de même couleur, mais de nuance plus foncée, découpée sur son bord supérieur en dents très-aiguës; chaque dent est fixée par un bouton carré en jais noir. Corsage-basquine ajusté et fixé par une ceinture retenue par une agrafe de jais noir; la basquine a la même garniture que la robe sur des proportions moindres; cette garniture se répète sur les manches et sur les entournures. Col Van Dick en guipure Cluny. Manchettes assorties; boutons carrés en jais noir fermant la basquine par devant.

MODES.

Il n'est pas aussi facile que nos lectrices semblent le croire d'indiquer, de *raconter* les garnitures des robes actuelles; ces garnitures sont des *compositions* si compliquées que la plume doit s'effacer devant le crayon, et laisser à celui-ci la mission qu'elle est impuissante à remplir. On emploie pour ces garnitures, simultanément, ou séparément :

De fins lacets en soie noire, bordés d'une imperceptible ligne blanche ;

Des franges de soie, — des franges lama, — des franges unies ou frisées;

Des galons dont le titre devrait être *légions*, et qui ne peuvent être chiffrés ni décrits, vu leur nombre incalculable.

Des applications en dentelle noire ; des entre-deux en dentelle noire ;

Des galons d'or ;

Des rubans à *sujets*, se composant principalement de têtes égyptiennes, — de camées, — de têtes de nègres, ressortant sur un fond d'or, enchâssé dans un ruban de soie ;

Des galons cachemire, toujours et partout;

Surtout de la guipure Cluny partout et ailleurs encore! La guipure blanche, posée sur du ruban noir en soie ou velours, forme en effet la garniture préférée de cet hiver. On ne peut en médire, car l'effet qu'elle produit est réellement charmant. On la pose aussi sur l'étoffe même sans transparent.

Les robes en tissus de laine comportent moins d'ornements; quand on les garnit, on emploie beaucoup de biais étroits ou larges, ou même étroits *et* larges en taffetas. Exemple: robe violette, ou grise, ou brune; biais en taffetas noir, distribués de la façon suivante : 1er biais ayant 1 centimètre 1/2 de largeur; à une distance d'un centimètre, 2e biais ayant 3 centimètres de largeur ; à une distance d'un centimètre, 3e biais ayant 1 centimètre 1/2 de largeur; on laisse un intervalle de 3 centimètres, on recommence *da capo*, encore une, ou deux fois tout au plus. J'ajouterai que le premier biais se pose à 4 centimètres de distance du bord inférieur de la jupe. Sur le corsage, même garniture en *brandebourgs*,— sur les manches, même garniture en *chevrons*.

Je ne veux pas omettre d'indiquer une *nuance* qui concerne l'emploi des galons cachemire. Ce détail sera probablement inutile pour nos lectrices parisiennes, car à Paris on apprend la mode sans s'en douter, et on la suit avec l'ignorance qui caractérisait M. Jourdain, faisant de la prose sans le savoir. Mais il n'en est pas tout à fait de même quand on habite loin de Paris. On est parfois exposée à prendre l'accessoire pour le principal, à employer hors de propos quelques-uns des objets qui sont à la mode. Ainsi les galons cachemire sont à leur place sur les pantoufles, — les jupons, — les vestes, — les corsages de cachemire, mais ils ne peuvent figurer sur les robes cet hiver, à moins qu'il ne s'agisse de robes de chambre.

Toutes les robes trop courtes et trop étroites vont être à la mode, — quoique les robes très-longues et trop larges soient plus que jamais à la mode. Cela peut paraître étrange, et va s'expliquer très-naturellement : on porte même comme *toilettes de ville* des robes de deux couleurs, l'une figurant une sorte de très-longue casaque ou tunique, l'autre représentant une robe de dessous sur laquelle la précédente serait posée. C'est-à-dire qu'une robe trop courte et trop étroite serait rajeunie de la façon suivante :

Je suppose cette robe de nuance foncée, avec ou sans dessins, peu importe ; on l'allonge avec un bas de robe en taffetas noir, ou bien de l'une des nuances (unie cette fois) de la robe ; ce bas de robe a un ourlet de 3 centimètres, sur lequel on pose une soutache de même nuance que la robe ; on ouvre celle-ci par devant, on l'élargit avec un lé pareil au bas de robe ; le même système se répète sur le corsage, où l'on place en continuation du lé de devant, soit un plastron, soit un gilet réel ou simulé ; moyennant ce lé ajouté et la division des lés de la robe, qui sont coupés en pointes, il n'est guère de robe courte et étroite, qui ne puisse devenir longue et large.

On fait pour les tout petits enfants de petits paletots en flanelle blanche très-fine, pareille à celle des jupons et brassières. On *égaye* ces paletots avec des bandes de velours pourpre, ou bleu, ou rose, ou bien avec quelques lisérés en cachemire ou en soie.

Les tapissiers-décorateurs et les ébénistes travaillent beaucoup pour la toilette des dames. Les uns préparent les embrasses de rideaux, qui ont subitement changé de fonctions, et se trouvent appelées aujourd'hui à l'honneur de draper les robes. Les autres polissent les garnitures de bois. On ne pourra plus dire que la mode manque de solidité. On fait pour les robes, paletots et vestes, des boutons en bois, et, qui mieux est, des *franges* composées de grelots en bois. Cela sonne et cela est lourd ; cela aura peut-être du succès.

Quand on choisit parmi toutes les fantaisies de la mode, quand on les soumet à un triage raisonnable, on peut sans nul doute y trouver de jolis détails; mais, lorsqu'on examine l'ensemble, lorsqu'on embrasse d'un seul coup d'œil l'excentricité s'étendant des coiffures aux chaussures, on ne peut s'empêcher d'incliner vers l'opinion d'un personnage arrivé à la maturité de l'âge, et qui, tout récemment, se livrait à de singulières violences de langage, devant les vitrines d'une modiste dont je tairai le nom. Ce monsieur accompagnait sa femme, et celle-ci analysait toutes les coiffures scintillantes disposées en *étalage ;* elle essayait visiblement de faire accepter à son mari ce chapeau orné de sonnettes en cuivre, à l'instar d'une pagode indoue,—ou bien cet autre garni de tiges dorées, — ou bien celui-ci à feuillage saupoudré de poudre d'or. Le mari éclatait devant la foule qui l'entourait et dont je faisais partie :

« Je vous dis, s'écriait-il, que c'est une pitié, — c'est une honte de voir des femmes honnêtes affublées d'oripeaux ; on a certainement fait maison nette à Charenton; les pensionnaires de cet établissement circulent dans Paris ; elles ont été remplacées par le petit nombre de femmes sensées qui se trouvaient dans la ville. Quoi ! ma chère amie, vous voulez porter du cuivre en pleinerue? Oh bien ! portez-en si vous voulez ! Mais vous le porterez seulement quand vous ne serez pas à mon bras, — je vous en préviens. »

La foule riait, quelques voix s'élevaient pour dire : *Il a raison, le vieux !* et je me suis éloignée en réfléchissant sur les singulières tendances de l'époque actuelle, sur ce besoin invincible de briller..... avec du cuivre. Quand je pourrai disposer d'un peu de place, je vous communiquerai ces réflexions.

E. R.

LE SECRET DES PARISIENNES.

VI.

Ce n'est pas uniquement dans le domaine de la toilette que l'on doit étudier l'habileté déployée par les Parisiennes; leur industrie ingénieuse s'applique à embellir tout ce qui fait partie de leur domaine, et l'ameublement, qui est la toilette de leur demeure, les occupe *presque* autant que le choix et l'agencement de leurs vêtements. Nous devons éviter de négliger l'un des points principaux de l'étude que nous avons entreprise, et par conséquent consacrer quelques lignes à cette question.

Si l'application est différente, le principe dont elle émane reste le même : suppléer à la dépense par l'invention, et masquer le procédé en l'ennoblissant par l'élégance et le bon goût.

Offrir aux regards un mobilier somptueux, irréprochable, composé d'objets dont la place est invariablement consacrée par la coutume générale; faire draper autour des fenêtres et des portes de lourds rideaux; poser sur chaque meuble, d'après sa destination particulière, ici une coupe plate, pour recevoir les cartes de visites, là un vase en porcelaine de Chine, contenant des fleurs; devant les fenêtres, des jardinières en bois richement sculpté ou doré; étendre sur le parquet un tapis épais: tout cela constitue une recherche dont nous n'avons pas à nous occuper, car on l'obtient sans difficulté par cette simple combinaison d'éléments: de l'argent et un tapissier.

Mais donner au logis que l'on habite une apparence de confort obtenue à force de soins ingénieux, atténuer la vétusté de tel objet, cacher ici une déchirure, là quelques traces désagréables d'un trop long usage, grouper toutes choses de façon à mettre en lumière celles qui ne perdront rien à être vues, rejeter au contraire dans une ombre protectrice celles qui ne doivent pas être examinées de trop près, appeler à son aide l'aiguille et le crochet pour orner même les procédés qui peuvent être classés parmi les *réparations*, tout cela constitue une science aimable, utile à toutes les femmes, et qui mérite d'arrêter leur attention. J'ajouterai même, sans crainte d'être taxée d'exagération, que ces efforts bien combinés, dirigés par une femme intelligente et douée de bon goût, donnent un résultat bien supérieur à celui obtenu par la seule puissance de l'argent. Dans ce somptueux salon, régulièrement meublé, rien ne parle au cœur et à l'esprit; ici, au contraire, dans cette demeure modeste où l'on n'a pu renouveler un mobilier fané par les années, où l'on a dû se borner à l'accommoder aussi bien que possible, chaque détail révèle une inspiration, chaque embellissement dénote l'intervention d'une femme soucieuse de donner à son logis un aspect aussi agréable que possible. Or les femmes qui savent rester chez elles, qui aiment à rester chez elles, peuvent seules donner au foyer domestique cette physionomie toute particulière, qui charme, attire, retient la famille et les amis. On ne se plaît jamais chez les femmes qui ne savent pas se plaire chez elles, qui n'y sont que *campées* pour ainsi dire, et se montrent toujours impatientes de reprendre le cours quotidien de leurs courses, de leurs promenades, de leurs visites. Quelles que soient d'ailleurs les qualités d'une femme qui ne sait pas *rester chez elle*, il est difficile de l'estimer complétement, plus difficile encore de lui accorder une sincère sympathie; sa conduite peut être parfaite, mais son esprit est dépourvu d'un équilibre indispensable, et son caractère est forcément frivole, ennemi de la règle et du travail. La conséquence de cette analyse succincte est facile à établir. Telle demeure, telle femme; plus on apercevra de travaux ingénieux consacrés à embellir le logis, plus on aura d'estime pour la maîtresse de la maison, et mieux on se plaira dans sa compagnie.

La théorie est une belle chose, disent peut-être nos lectrices, mais nous lui préférons encore la pratique : arrivons à la pratique, s'il vous plaît.

La pratique !.... C'est bientôt dit; elle doit se trouver en chacune d'entre nous ; j'en possède seulement la dose qui me revenait dans ce partage, et ne saurais la dispenser en quantité suffisante à chacune de mes lectrices. J'avouerai cependant que, désireuse de professer la science que j'indique en ce moment, j'ai jugé nécessaire de l'étudier; ce procédé est bien simple, et cependant on ne l'observe pas toujours. Quant à moi, j'ai examiné, analysé, recherché toutes les applications de mon sujet, et je vais mettre l'expérience que j'ai acquise au service des personnes qui me lisent.

Première, principale et pour ainsi dire unique règle. Le logis doit être *trop* meublé. Rien n'est plus triste qu'une chambre dans laquelle les meubles trop séparés les uns des autres voient leur existence s'écouler dans un isolement mélancolique. Rapprochez-les, de grâce, entassez-les, utilisez tout ce que vous possédez ; mettez, s'il le faut, votre corbeille à ouvrage au salon, apportez-y vos livres, habitez-le..... ou tout au moins ayez l'air de l'habiter, si vous voulez éviter de lui donner la plus maussade, la plus lugubre de toutes les physionomies. Le spleen a dû prendre naissance dans un salon non suffisamment meublé, presque toujours inhabité, et dont les fenêtres



LA MODA ELEGANTE ILUSTRADA

56, Rue Jacob, Paris

N° 47 - 1861

étaient uniquement garnies avec de maigres rideaux en mousseline blanche.

Mais les simples rideaux en damas de laine, qui sont drapés autour des fenêtres de ce salon, ont pris sur leur bord des teintes jaunâtres..... Faites-les teindre en même nuance..... ou, si cette dépense excède encore vos intentions, bordez-les avec une bande de teinte plus foncée..... ou mieux encore avec une bande de tapisserie. Ce dernier moyen n'est pas tout à fait économique, je le sais, mais il peut convenir cependant à quelques-unes de mes lectrices.

Là, près de la porte, le tapis est un peu usé..... Avant de le faire replacer on retournera ce lé, et la partie usée ira se cacher à l'autre extrémité de la pièce, sous un canapé.

La tablette de la cheminée qui est recouverte en velours est bien fanée; on y voit même une tache d'huile, causée par une lampe. Mettez bien vite sur cette tache un peu de poudre *texienne* que l'on vend chez tous les épiciers, ou même tout simplement de la terre de pipe pulvérisée.

— Il n'y a pas seulement cette tache..... le velours est décidément écrasé, blanchi, éraillé.....

— Faites une couverture de tablette avec l'une des jolies étoiles au crochet que le journal vous apporte. Cette couverture ne *dépassera pas la tablette* et sera encadrée avec une dentelle très-étroite; moyennant ces deux conditions, votre cheminée sera très-présentable, car votre ouvrage pourra être considéré comme un ornement, comme un préservatif, plutôt que comme un expédient.

— Voici aussi des fauteuils sur lesquels certaines têtes de votre connaissance ont laissé des traces de leur passage..... Les bras des fauteuils sont aussi quelque peu salis et déchirés..... — Même expédient que pour la tablette; faites au crochet un très-beau voile de fauteuil, avec les *manchettes* pareilles.

Ouvrons une parenthèse sur cet objet important: *les voiles de fauteuil*. Tous ces jolis travaux si intéressants à exécuter, et qui tendent chaque jour davantage à reproduire les plus beaux dessins des dentelles anciennes, sont employés tantôt comme préservatifs, tantôt comme palliatifs, et toujours comme ornement; mais on ne doit pas les placer inconsidérément et indistinctement sur tous les meubles. Ils peuvent figurer sur une tablette de cheminée, parce que les objets qui s'y trouvent, pendule, candélabres ou vases, doivent être considérés comme ayant un poste fixe. On ne doit pas les poser sur une table, ni sur une commode, parce qu'on se trouverait dans l'alternative de ne jamais placer sur ces meubles aucun objet portatif, — ce qui leur donnerait une physionomie *guindée*, désagréable, par conséquent, — ou d'entraîner avec la couverture au crochet tous les objets qui se trouveraient posés sur ces meubles. La couverture au crochet, quelle que soit sa dimension (déterminée d'ailleurs pour le rôle qui lui est attribué), ne doit jamais dégénérer en *nappe*, ni couvrir entièrement le meuble sur lequel on la place. Ainsi, sur une tablette de cheminée, la couverture ne dépassera pas la tablette; — sur un fauteuil, réduite aux dimensions d'un *voile de fauteuil*, elle occupera seulement la place que tiendrait une tête appuyée sur le dossier. Ce voile de fauteuil n'est pas astreint à la régularité, au contraire! Il sera rond, il sera carré, — et dans ce cas posé comme un fichu, de façon à former un triangle devant et derrière le dossier; — il se composera de grandes étoiles, — de petites étoiles, tout cela dans la même pièce. Sur les canapés il prendra la forme d'une bande en ligne droite ayant 10 à 15 centimètres de hauteur, et occupant toute la partie supérieure du dossier.

On ne revêt jamais d'une couverture au crochet le siége sur lequel on s'assied. Cette couverture est placée uniquement sur le dossier. On peut cependant, toujours grâce aux travaux faits au crochet, recouvrir à peu de frais un siége dont il s'agit de dissimuler la vétusté. On prend du gros fil écru ou de la laine noire, et l'on fait pour le siége fané une couverture au crochet, terminée par une frange. On ne *pose* pas, on *fixe* cette couverture sur le siége, par quelques points, de façon à n'exposer aucun visiteur à l'ennui d'emporter cette couverture, en quittant le siége qu'il occupait. Cette combinaison n'exclut pas le voile du dossier fait en coton blanc.

— Comment faire..... lorsqu'on n'a pas beaucoup de meubles..... pour donner à la pièce que l'on habite cet aspect *trop* meublé que vous recommandez?

— Ce problème paraît assez insoluble, et pourtant je puis indiquer une solution satisfaisante..... un meuble, très-*meublant*, élégant, joli, et dont le prix est très-minime, pour peu que votre aiguille vous vienne en aide.

— Mais cela réunit toutes les conditions les plus désirables! Indiquez-le bien vite!

— Placez dans tous les coins une ou deux planches servant d'*encoignures*; posez-les un peu haut, car ces encoignures pourront, le cas échéant, supporter des lampes ou des candélabres garnis de bougies; recouvrez les planches qui sont en bois de sapin, selon la dépense que vous pouvez faire, en percaline, — en reps de laine, — en tapisserie faite avec tous les restes de laine dont vous pouvez disposer, — en velours de laine; sur le devant de l'encoignure, vous clouerez un petit lambrequin en tapisserie ou bien en *application*, dont vous trouverez de nombreux modèles dans *la Mode illustrée*; — ou bien enfin, substituez au lambrequin une lourde frange en laine, ayant 10 centimètres de hauteur. Si vous devez dissimuler le trop simple *revêtement* de la planche, faites une dentelle (ayant 2 centimètres de hauteur) au crochet avec de la laine, fixez-la sur le contour de la planche en la posant les *dents* en l'air, comme une *crête* en passementerie.

Sur cette planchette vous poserez quelques petits vases contenant des plantes retombantes; derrière ces vases, une lampe ou bien une *potiche* quelconque. La lampe allumée au milieu des fleurs produira, je vous en préviens, un charmant effet quand vous aurez une petite réunion.

On ne doit pas poursuivre, pour ces *encoignures*, l'uniformité des teintes ni des couleurs. Le genre oriental, le genre chinois, le genre hindou, le genre arabe, tous ces genres enfin, relevant de la fantaisie, sont admis pêle-mêle dans le mobilier actuel. Profitez de la mode qui, en autorisant la variété, permet l'économie..... la sage et savante économie qui sait utiliser tout ce qu'elle possède et transforme tout ce qu'elle touche de sa baguette magique. Ne redoutez pas le mélange du bleu, du rouge, du vert, du blanc, du jaune; toutes ces teintes sont admises simultanément lorsqu'il s'agit des petits objets dits de *fantaisie*, et chacune de vos encoignures peut différer de sa voisine. Seulement ne les employez pas pour y exposer un musée d'objets achetés à bas prix, faits en cuivre grossièrement doré; n'y mettez point de petit *char*, point de corne d'abondance en porcelaine enluminée, point de porte-montre entouré de fleurs en porcelaine, éternels réceptacles de poussière. Tous ces menus objets sont du plus mauvais goût, et il n'est presque plus de concierge parisien qui consentirait à en orner sa loge..... pardon!... je voulais dire son *bureau!*

Écartez de vous toutes les superfluités qui ne seraient pas d'un goût irréprochable. Préférez aux vases de porcelaine peinte, lorsqu'ils ne sortent pas de la manufacture de Sèvres, la plus humble faïence bleue et blanche de Rouen ou du Nord; celle-ci est bien plus *décorative*, bien moins *heurtée*, comme ton et dessin, bien plus douce et plus agréable à l'œil.

— Mais il y a là, devant ce canapé, une place bien usée dans mon tapis.....

— Recouvrez-la avec un tabouret, un coussin de pied, ou même un petit tapis. Les petits tapis peuvent être posés partout, même par-dessus un grand tapis.

— Et puis le cadre de cette glace est bien laid..... Si je le fais dorer, cela causera une grosse dépense.

— Prenez vos aiguilles à tricoter ainsi que la mesure exacte de votre cadre et de la laine verte; faites quatre bandes de mousse terminées en biais, à chaque extrémité; clouez-les avec de petites *pointes* sur les quatre côtés de votre cadre et parsemez cette mousse avec des fleurettes en laine dont vous trouverez l'explication dans *la Mode illustrée*. Cette garniture doit être soigneusement époussetée chaque jour.

— Voici une petite table un peu endommagée.....

— Cachez l'accident en y posant un vase ou une coupe.

— Et ce vilain guéridon recouvert en marbre blanc, dont la laide forme est contemporaine du premier empire?.... J'aurais bien voulu le remplacer par une belle table carrée.... Mais, outre qu'un meuble nouveau serait dépaysé parmi nos anciens meubles, nous avons dû faire des dépenses plus urgentes.....

— Enlevez l'inutile galerie de cuivre qui encadre votre guéridon, et le rend si incommode. Recouvrez-le avec un tapis très-long, de façon à le cacher aussi complétement que possible.

— J'ai aussi quelques siéges anciens qui ne sont pas montés à ressorts..... fort durs par conséquent.

— Brodez un coussin en tapisserie que vous remplirez de plumes grossières, et placez le coussin sur le siége.

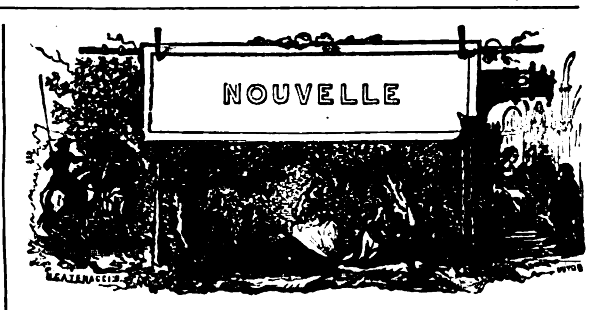
— Les galeries en bois doré coûtent fort cher..... Mais, d'un autre côté, les bâtons unis sur lesquels on voit les anneaux des rideaux sont bien laids.....

— Posez au-dessus des bâtons une planchette de sapin sur laquelle vous fixerez un lambrequin bordé de franges étroites, pareil à l'étoffe de vos rideaux.

J'ai essayé de procéder par des exemples afin de mieux démontrer la *pratique* qui peut être utile à nos lectrices; mais ce champ est vaste, et chacune d'entre elles pourra y faire des découvertes. Revenons-en à la théorie pour résumer cet enseignement.

Pour son mobilier comme pour sa toilette, une Parisienne agit en vertu du même principe: elle se sert de ce qu'elle possède; elle l'achète pour s'en servir, non pour le cacher sous des housses, non pour le mettre sous cloche, non pour le laisser se faner dans l'inaction et l'inutilité. Quand le temps et l'usage ont flétri son mobilier, elle dissimule les outrages du temps, en se conformant autant que possible aux nouvelles créations de la mode, de façon à transformer la *réparation* en ornement.

EMMELINE RAYMOND.



UNE FEMME ÉLÉGANTE.

Suite.

François, en recevant la lettre de M. Faverot, s'applaudit d'avoir évité de prendre l'initiative; ses plus heureuses prévisions s'étaient accomplies; les événements lui étaient venus en aide pour rompre des projets qui ne lui souriaient plus. Nul n'avait le droit de lui adresser un reproche; ce n'est pas lui qui avait rompu ses projets; il avait eu la magnanimité d'épargner ce coup à ses amis... Peu s'en fallut qu'il ne se considérât comme un héros. Il s'avouait maintenant qu'il s'était trompé en croyant aimer Hélène, mais il s'excusait en se disant « qu'il avait été aveuglé par le noble désir de satisfaire ceux qui avaient été pour lui des amis. Hélène a compris, sans nul doute, que mon talent s'étiolerait dans une vie bourgeoise, comme le disait Marguerite hier encore. Ce qu'il faut à l'artiste, c'est la vaste scène du monde, les plaisirs qui exaltent l'imagination, les splendeurs du luxe; oui, c'est là l'atmosphère qui développe l'inspiration en décuplant les forces. Or je ne pouvais enlever Hélène à ses habitudes, ou plutôt à celles de son père, qui sont devenues les siennes, à la compagnie des paisibles amis de M. Faverot; j'aurais dû me façonner à cette existence terre à terre que l'on mène rue Cassette, me voir chaque jour amoindri..... Oh! non, ce qui est vaut mieux que ce qui devait être! »

Et pourtant, en dépit de ces réflexions, en dépit de la passion qui l'avait si tristement transformé, il y avait en François un secret instinct qui protestait contre les félicitations qu'il s'adressait à lui-même. A chacune des affirmations que prononçaient l'orgueil ou l'ingratitude, la voix de la conscience répondait par une dénégation..... A chaque doute injuste ou impie, sa conscience alléguait l'évidence, bien connue de François. Qui donc l'avait tant de fois soutenu, encouragé, qui lui avait communiqué les bienfaits d'une paix fondée, non sur une inertie inepte, mais sur la vive intuition du devoir, sur la ferme raison, qui?.... sinon Hélène? Il s'en souvenait vaguement; elle semblait spécialement préposée à la garde, à la distribution des plus précieux trésors; c'était en elle, près d'elle, qu'il avait plus d'une fois trouvé la foi qui le fuyait, la persévérance qui l'abandonnait, le courage qui lui faisait défaut; c'est son exemple qu'il suivait lorsqu'il se montrait bon, lorsqu'il agissait généreusement. Toutes les vertus que la jeune fille constatait en lui avec tant d'enthousiasme n'étaient qu'un reflet... C'est sa propre image qu'Hélène contemplait en François; et, lorsqu'elle le trouvait dévoué, ferme et bon, elle ignorait que ces vertus d'emprunt n'étaient qu'une imitation involontaire de toutes les vertus qu'il voyait en elle.

Et maintenant, ajoutait cette voix importune qui se plaisait à faire revivre le passé, et maintenant où sera le recours contre le découragement, le refuge contre les influences malsaines? Où sera cette joie paisible, mais puissante, pénétrante, toujours nouvelle dans son uniformité, qu'inspirait la certitude d'être aimé par elle, de trouver toujours en elle une amie intelligente, un cœur plein d'abnégation, un esprit toujours guidé par la notion du devoir véritable?

Et Marguerite?.... répondaient les autres sentiments.... Marguerite ne fera-t-elle pas plus encore? Sa présence ne suffit-elle pas pour développer l'inspiration, pour faire entrevoir des visions riantes, magiques, poétiques? Qu'elle est brillante et gracieuse! Comme la monotonie s'enfuit loin d'elle.... d'elle qui sait si bien revêtir à chaque instant une physionomie nouvelle! Oh! c'est là, c'est près d'elle qu'un artiste doit vivre, s'il veut devenir grand par son art; et, d'ailleurs, je l'aime plus, autrement, que je n'ai cru aimer Hélène... Qu'importe tout le reste?

L'époque fixée pour l'ouverture de l'Exposition arriva enfin. Hélène demanda à son père, en présence de M. de Rovigny, de la conduire au Salon, et M. Faverot n'avait aucun motif pour refuser à sa fille cette distraction. M. de Rovigny, seul, examina Hélène d'un air soucieux, et essaya de combattre ce projet.

« Qu'irez-vous faire dans cette cohue?

— Ce que tout le monde y fait; voir..... et quelquefois admirer.

— Bah! c'est si fatigant! Tenez, j'ai toujours soutenu qu'on ne fait jamais et nulle part ses frais à Paris. Pour voir un bon tableau, on est forcé d'en examiner quatre-vingts qui sont médiocres, dix qui sont détestables, et dix autres qui sont grotesques.

— Eh bien! j'accepte même ce marché, si onéreux qu'il vous paraisse.

— J'irai avec vous.....

— Tant mieux.

— Pour vous diriger un peu, vous indiquer ce qui mérite d'être vu, vous épargner ce qui est trop déplaisant.

— Ainsi, vous avez déjà été au Salon? Vous ne nous en aviez point parlé.

— Vraiment? Pure distraction.

— Monsieur Gervais a-t-il exposé cette année? » demanda Hélène fort tranquillement.

« Mais oui; il a même obtenu un grand succès avec deux tableaux: l'un est un paysage des environs de Paris, le bois de Chaville; l'autre est intitulé: *La jeune Fille*



aux liserons; c'est le portrait de Mlle Wallance; on s'accorde à reconnaître qu'il n'a jamais rien fait de meilleur.

— Tant mieux, » dit Hélène; « on est toujours heureux de voir prospérer ses anciens amis. Nous irons demain au Salon. »

Cette résolution, si contraire à la ligne de conduite observée par Hélène, n'avait cependant rien de contradictoire pour qui sait pénétrer les mouvements d'un cœur féminin. Hélène n'avait revu ni François ni Marguerite; en s'isolant, en s'interdisant même de prononcer ces noms, elle avait espéré aider à l'action de l'oubli; mais, lorsqu'elle lut un soir un compte rendu des tableaux récemment exposés, lorsqu'elle y vit le titre de ce portrait, tout le travail laborieusement accompli s'écroula en un instant; une seconde suffit pour faire revivre le passé qu'elle voulait oublier, afin de pouvoir pardonner. Elle sentit renaître en elle toutes les douleurs qu'elle croyait assoupies; elle revit ces jours enchantés durant lesquels elle avait cru à la tendresse de son fiancé..... puis ces autres jours qui, un à un, lui enlevaient un lambeau de sa croyance. En face de ce terrible résultat, Hélène ne fut point découragée; elle se dit qu'il fallait recommencer son travail..... Mais elle s'accorda une trêve : elle fit un compromis entre son cœur et son devoir; elle s'engagea vis-à-vis d'elle-même à retrouver sa force, à recouvrer son calme, après s'être donné la cruelle satisfaction de voir ces tableaux, qui retraçaient l'irrémédiable naufrage de son bonheur.

Le lendemain, en effet, elle se rendit au Salon en compagnie de son père et de M. de Rovigny; elle examina avec soin toutes les œuvres remarquables qu'on lui signalait, et arriva enfin devant le portrait de Marguerite, qui attirait et retenait une foule compacte.

Ce portrait était bien beau en effet; c'était l'idéal vivant, qui semblait être près de se détacher de la toile où l'avait fixé le génie du peintre. Cette beauté, pleine à la fois d'éclat et de suavité, fixait irrésistiblement l'admiration; le soleil faisait étinceler la chevelure qui lui avait emprunté ses merveilleux rayons; ses yeux limpides, noyés dans une onde nacrée, commandaient souverainement; la capricieuse guirlande de liserons voilait de ses vrilles légères l'éclat du front : c'était enfin une œuvre magistrale, un tableau adorable. Hélène n'en pouvait détacher ses regards; elle s'accordait avec plénitude la douloureuse satisfaction de s'abandonner à sa souffrance. Nul, parmi ceux qui l'entouraient, ne se doutait, en voyant cette jeune fille si calme, qu'un drame douloureux se jouait dans son cœur. Enfin elle triompha; enfin elle recouvra en réalité la paix dont elle avait réussi à conserver l'apparence; ce fut en recueillant la certitude qu'elle échappa à l'angoisse : « Il l'aime, » se dit-elle..... « et ne m'a jamais aimée! »

De nombreuses conversations surgissaient dans la foule arrêtée devant ce portrait. « Gervais a décidément produit un chef-d'œuvre, » disait un peintre célèbre.... Et Hélène recueillit ce jugement avec joie..... « Il faudra voir, » répondait un critique; « attendons l'avenir; je juge ce tableau comme vous le jugez vous-même.... Mais je ne puis juger Gervais en ce moment, et d'après son tableau.

— Que voulez-vous dire?

— Simplement ceci : Gervais est amoureux de cette jeune fille; il va, dit-on, l'épouser; or ce n'est pas lui, c'est sa passion qui a produit son chef-d'œuvre; attendez l'avenir! »

Hélène entendit ce dialogue; elle ne défaillit pas, elle ne pâlit pas; elle conserva son attitude, qui était naturellement calme, et s'éloigna insensiblement. Quand M. Faverot se déclara fatigué, on quitta l'Exposition. Rien ne devait manquer à cette journée; au moment où M. de Rovigny faisait avancer une voiture pour reconduire Hélène et son père, la voiture de Mme Garnier s'arrêtait près d'eux; Gervais en descendait pour offrir la main à Mme Garnier, à Marguerite, et tous trois entraient dans le palais de l'Exposition.

« Est-il vrai que M. Gervais doive épouser prochainement Marguerite? » demanda Hélène en s'adressant à M. de Rovigny.

« Je... je crois l'avoir ouï dire... On m'a même annoncé que leurs bans étaient publiés. Pauvre Gervais!

— Vous êtes toujours bien sévère pour sa fiancée.

— Oh! non : je compte sur l'avenir pour me disculper de cette accusation de sévérité.

— S'il est malheureux, » ajouta tristement M. Faverot, « je ne crois pas que ta conscience puisse être tout à fait en repos; tu l'as repoussé, Hélène, et le voilà tombé dans les piéges de cette coquette.

— Il devait s'en défendre, mon père; croyez-vous donc, si votre jugement n'est point erroné, si Marguerite est aussi légère, aussi égoïste que vous la supposez tous deux, croyez-vous donc qu'on aurait pu s'appuyer avec sécurité sur celui qui a si vite, si aisément succombé à ces piéges?

— Ils se valent, allez, mon cher! » dit M. de Rovigny en intervenant brusquement; « si je me suis apitoyé sur le sort de cet artiste, ce n'est point par intérêt pour lui, je vous prie de le croire, mais seulement en prévision du martyre auquel il se condamne. Ce sont deux égoïsmes mis en présence, et qui vont entrer en lutte. Seulement, si Gervais est capable de tout sacrifier, sans hésitation, sans remords à sa passion actuelle, Mlle Wallance est encore pire à mes yeux, car elle sacrifiera à sa satisfaction personnelle non-seulement tout le monde et toutes choses, mais encore l'artiste qui va l'épouser. En voilà assez. Votre Hélène conserve toujours au service de ses anciens amis une part d'affection, et elle souffre en entendant mes médisances. Vous dînez chez moi tous deux.....

— Mais non; vous ne nous avez pas prévenus...... Monique nous attend.....

— Pas du tout, mon cher; Monique s'est transportée chez moi de son propre consentement; je vous prie de croire que je ne l'ai pas enlevée. Elle nous prépare un bon dîner, qui sera servi de bonne heure, car j'ai une loge excellente, une loge de foyer pour le Théâtre-Français; vous êtes mes prisonniers, je vous emmène, sans même vous permettre une plainte ou une réclamation. »

M. Faverot se soumit gaiement à cet amical despotisme. Hélène, en voyant sourire son père, eut le courage d'écarter toutes les douleurs qui déchiraient son cœur; elle était indispensable à une existence, elle avait des amis dévoués; le mal dont elle souffrait n'était donc pas sans remède, et les efforts même qu'elle s'imposait pour le dérober à l'affectueuse sollicitude de ceux qui l'entouraient devaient avoir pour résultat de le diminuer, sinon de le guérir.

EMMELINE RAYMOND.

(*La suite au prochain numéro.*)



N° 56,820, Somme. L'ammoniaque que l'on emploie pour le *savonnage* dont nous avons publié la recette est celui que l'on désigne par les mots *ammoniaque du commerce*, non rectifié par conséquent; *eau froide.* Les autres recettes ont été publiées dans nos précédentes années, et même déjà répétées; nous ne pouvons les reproduire encore sans faire tort à nos anciennes abonnées; on les retrouvera dans le volume de la *Bonne Ménagère*, qui paraîtra en 1866. *N° 23,870, Seine-et-Marne.* Merci, merci, et encore merci. On recevra, dans le n° 48, un patron de *corselet* nouveau, qui pourra être porté avec les corsages montants, comme avec les corsages décolletés. Je ne connais pas le procédé dont on me demande le secret, mais je le chercherai. — *Mme la comtesse de M., Italie.* En ce moment nous ne pouvons nous occuper de linge, la saison d'hiver réclamant tous nos patrons pour ses nouveautés. Je ne comprends pas bien la demande d'un patron de botte. Nous ferons paraître une fort belle chancelière, non telle qu'on nous la demande, mais tout à fait inédite; pour celle que l'on désire, on peut choisir parmi nos nombreux dessins en *application*, et prendre, entre autres, le dessin du tapis de table que l'on a reçu dans le n° 46. — *N° 22,586. Maine-et-Loire.* Rien ne saurait être plus précieux à mes yeux que l'approbation de nos lectrices. Je choisirais le fond *bleu de Chine* (bleu vif, ni clair ni foncé); c'est la teinte qui s'accordera le mieux avec le meuble grenat. Du moment où le bronze est *doré*, il ne court aucun risque; on le nettoie fort bien quand il se ternit, et enfin on le *re*dore à peu de frais dans la suite des temps; mais point d'*enveloppes* de gaze dans un salon où l'on reçoit du monde. A quoi serviraient les objets que l'on possède s'ils devaient rester perpétuellement enfouis sous des housses? Rien n'est plus triste et plus *inhospitalier* que la housse, partout où on la place. La table *carrée*, table principale d'un salon, doit être posée près du canapé principal; les tables de jeu, seules, s'adossent aux murs. Voir les articles *Modes* pour les voiles. — *N° 57,684, Manche.* Voir le n° 44. Il faut toujours *augmenter* ou *diminuer* les patrons de corsage sous les bras; on raccourcit les manches sur leur bord supérieur, quand elles sont trop longues. — *N° 60,690, C. P.* Les *rouleaux* employés pour garnitures de robe ont à peu près la grosseur du petit doigt; on les remplit avec un peu de ouate; on en peut mettre cinq ou six au-dessus de l'ourlet en ligne droite ou ondulée, ou si l'on veut un *à bord*, les autres lui succédant à intervalle d'un centimètre 1/2. Je conseille le corsage de cachemire, plutôt pour les jupes privées de leur corsage légitime. Quant aux robes neuves, mieux vaut un corsage pareil à la robe, orné de la même façon. — *N° 41,029, M. B....* Nos épreuves sont toujours mesurées à notre force, et l'aptitude grandira avec la responsabilité. La casaque noire conviendra à la petite fille. Si elle a un manteau ouaté, il est inutile de ouater cette casaque. Un petit volant tuyauté, surmonté d'un étroit ruban en velours noir, pour cacher sa couture. Le patron de jupon sans fronces ni plis ne peut convenir pour une robe. Voir, pour celle-ci, les *instructions* publiées dans le n° 42. Oui, pour le manteau à capuchon. — *N° 39,199, Aisne.* A dix-neuf mois un petit garçon porte une robe; l'*uni* est plus paré que les carreaux bleus et blancs. Toque en velours bleu, ou chapeau blanc en feutre garni de plumes bleues. Nous publions bien souvent des patrons de robes pour petits enfants. Quant au *pardessus*, il peut être indifféremment en forme de talma ou de paletot. Voir nos dessins et articles de *modes* pour les garnitures. — *N° 4,239, Versailles.* Voir les articles de *modes*. Les jeunes filles, comme toutes les femmes, portent des paletots. On ne porte pas de *toques* en hiver. Si l'on a conservé sa *taille*, on peut se dispenser de recourir à un mantelet de dentelle, à 50 ans; cette robe convient parfaitement à cet âge; la garnir en velours brun. La bordure d'un châle blanc ne peut s'accommoder d'un fond noir. S'adresser à la maison Guigné-Dusacq, rue du Bac, 46, pour ce châle. La dernière question est un peu bizarre; évidemment les articles signés *Emmeline Raymond* sont écrits par la personne qui porte ce nom. On se trompe par conséquent dans les conjectures que l'on fait. — *N° 3,915, Haute-Saône.* On ne fait point de dessins *isolés* au crochet. Je ne conseille pas cette combinaison d'ailleurs, parce qu'elle communiquerait au meuble quelque chose de trop *apprêté*, et ressemblant à un autel. Mieux vaut le recouvrir avec de la toile cirée de même teinte que le bois. Une jeune fille n'accepte que le bras de son père, d'un vieux parent, ou d'un vieil ami; un jeune homme *bien élevé* ne lui offrira pas son bras, à moins d'être agréé comme fiancé. — *N° 40,893, Dordogne.* Voir les derniers articles de *modes*, ils ont répondu à ces questions. Voir la précédente réponse. Une jeune fille se promène à cheval, avec son père, son oncle, ou un vieil ami; — si tout cela lui manque, elle ne se promène pas à cheval. On ne peut se dispenser de la jupe longue pour les costumes *d'amazone*. Je préférerais une autre teinte au *rouge*. Les jeunes filles ne portent pas de fourrures. Merci pour la promesse de fidélité. — *N° 62,861. Allier.* Merci pour cette aimable lettre..... Je ne connais malheureusement aucun recueil spécial de ce genre — *N° 41,879, Haute-Saône.* Nous avons publié récemment dans les *Patrons illustrés* ce pantalon, et ne pouvons en cette saison nous occuper de linge. Les corsages de cachemire se font sur les patrons des corsages blancs en nansouk, publiés aussi cet été. Merci à cette abonnée *enchantée de son journal*. — *N° 53,265, Haute-Marne.* Pendule en marbre noir, avec statuette en bronze (non *dorée*) pour l'appartement d'un célibataire. S'adresser à Mme Page, boulevard Magenta, 129, pour cette emplette. — *N° 16,185. Paris.* Les deuils sont toujours plus sévères; celui d'un grand-père doit se porter un an, — six mois en noir. — *N° 6,509, Prusse rhénane.* Je ne connais pas cet objet, et n'en ai jamais entendu parler comme étant inséparable des costumes d'amazone. — *N° 41,266. Dordogne.* Je suis bien reconnaissante de la continuation de ce bon souvenir. Ce numéro est en effet épuisé. — *N° 62,413, Loire-Inférieure.* Je ne comprends pas la question qui m'est adressée, car je ne vois pas en quelle circonstance une maîtresse de maison peut se dispenser de s'asseoir à sa table, pour un repas de noce ou tout autre repas. Les jeunes gens n'offrent pas de présents aux jeunes filles. — *N° 50,616. Sarthe.* Alphabets pour *broderies* tels qu'ils sont annoncés. — *N° 61,073, Puy-de-Dôme.* Nous avons publié ce printemps des costumes de premières communiantes; ces costumes sont *aussi simples que possible*, et ne sont jamais brodés. On ne porte pas de robe blanche à *la ville* (du moins à Paris). Petit paletot. Voir les articles *Modes*. — *N° 60,179, Var.* Mille regrets; nous ne pourrons faire paraître de dessin qui conviendrait à un trop petit nombre d'abonnées. S'adresser à M. Sajou, rue Rambuteau, 52. Le délai qu'on nous fixe eût créé à lui seul une *impossibilité*. Je suis bien reconnaissante pour cette aimable lettre. — *N° 62, Aisne.* S'adresser à la maison Sajou, rue Rambuteau, 52, car nous ne pouvons nous engager à faire paraître ce dessin. — *N° 62,521. à V.....* Je ne connais aucunement le négociant dont j'ai indiqué l'adresse, et n'ai malheureusement pas le temps de m'occuper de ces détails qui relèvent de la *commission*. S'adresser à Mlle Page, boulevard Magenta, 129; elle pourra traiter directement avec M. Scheidel. Cette lettre est *trop* aimable, et la conclusion me causerait trop de confusion, si je ne l'attribuais plutôt à la civilité de notre abonnée qu'à mon *mérite*. — *N° 63,993, Morbihan.* Un manteau bordé d'une bande de soie piquée ne sera pas ridicule, mais il accuse une date très-ancienne. Mieux vaut profiter de la tolérance de la mode qui autorise, cette année, les manteaux courts comme les manteaux longs, et enlever cette bande; les boutons peuvent rester. Les voiles longs en tulle ne sont pas des voiles d'hiver. Merci à la plus *ancienne* de nos abonnées, pour la continuation de la sympathie qu'elle veut bien témoigner au journal. — *N° 43,632, Nord.* Je n'ai pas reçu la lettre pour laquelle on réclame une réponse. — *N° 3,844, Basses-Pyrénées.* Nous ne pouvons remonter *en arrière* pour les patrons, et reprendre ceux-ci dans les modèles d'une saison précédente. La toque de petit garçon est toujours à la mode. — *N° 9,900, Orne.* Je suis bien heureuse de recueillir cette approbation maternelle. On prend de l'axonge pur, que l'on fait fondre au bain-marie; on retire du feu, on mélange avec du quinquina en poudre, jusqu'à ce que la pommade ait la couleur de la cannelle. Les pellicules se forment sur la tête quand les cheveux tombent; employer la décoction de feuilles de noyer récemment indiquée; je ne connais, à mon grand regret, aucun dépôt de ce genre. — *N° 42,978, Var.* Nous avons publié plusieurs fois, et entre autres aux *Renseignements généraux*, l'explication des termes employés pour les ouvrages au crochet. On fait une double bride en jetant deux fois le brin sur le crochet, afin de former une bride plus *longue* que la bride ordinaire. Merci pour cette lettre affectueuse. — *N° 62,225, Haute-Garonne.* La veste large qui paraîtra dans le n° 48. Point de crinoline pour un petit garçon, surtout à 3 ans. Pantalon et blouse ou veste. Cette capeline ne peut se blanchir, il faut la faire nettoyer. — *Château de S..... Corrèze.* Voir les articles de *modes* pour les talmas. — *N° 22,999, Tarn.* On peut porter un *chignon*, même à 50 ans, pour peu que l'on ait des cheveux et que l'on mette un *bonnet-coiffure* quelconque. Même réponse pour la gaze de Chambéry, quoique ce tissu convienne mieux, pourtant, pendant l'été. — *N° 45.736, Aisne.* On ne porte pour ainsi dire point de robes en mousseline brodée pendant l'hiver. — *N° 23,818, Charente.* On portera beaucoup de manchons en velours, garnis de fourrure, et l'on en recevra un très-joli modèle. Quant aux autres questions, le temps me manque, à mon grand regret, pour aller chercher ces renseignements, qui doivent être demandés à un commissionnaire. Mon horloger demeure rue Saint-George, n° 52. — *N° 16,116. Paris.* Nous ne pouvons *revenir* sur les dessins déjà publiés. — *N° 917, Seine.* Découper en *dents* le bord de la robe; border ces dents avec une ruche de ruban étroit ou de taffetas découpé, bleu ou rose, cerise ou jaune; substituer au corsage de la robe un corsage décolleté en mousseline blanche plissée, avec un corselet en taffetas de même nuance que la ruche. — *Oise. H. G.* Il n'y a rien à critiquer dans cette toilette, et le velours côtelé peut être garni avec du velours noir. — *La Haye.* Pris note du dessin. — *N° 63,341, Alpes-Maritimes.* Gon, rue Vivienne. — *N° 48,236, Cantal.* Jupon en cachemire blanc à *garniture plate*, en velours noir, aux *Magasins du Louvre*. Le prix de ce jupon est de 45 francs. Paletot en drap-velours brun, ou gros bleu. On recevra dans le n° 48 le patron d'une veste large. Veste ajustée en velours noir, mais avec du jais plutôt que de l'or; en tous cas pas en *grande* toilette; le drap d'or, la diagonale, les granités. *T. R. Loi—re.* Oui, pour le fond. Point de fleurs, mais une torsade ou bien un diadème en velours bleu, ou violet; brides en taffetas de même nuance. Le chapeau en satin *piqué* peut se porter avec demi-calotte pareille. On ne peut couper le crêpe en pointes; mieux vaut l'ouvrir sur les côtés, en laissant voir la robe de dessous, ou même séparer tous les lés de crêpe, sur une hauteur de 30 centimètres, en les encadrant avec un simple ourlet, vrai ou faux, et les fixant avec des nœuds de ruban de même nuance que la robe de dessous. On fronce les robes de crêpe. — *N° 3,712, Puy-de-Dôme.* La moire antique ne comporte guère de garniture. Je ferais un corsage montant, séparé de la jupe, afin de pouvoir mettre celle-ci avec un corsage décolleté en taffetas noir, recouvert d'un corsage montant en tulle noir, pouvant aussi accompagner d'autres jupes foncées. Nous en publierons des modèles. Oui, pour les manchons; on en recevra un modèle. Paletot. En remerciant notre abonnée je ne puis omettre d'adresser à son mari l'expression de ma gratitude, pour la gracieuse approbation qu'il m'accorde. — *N° 2,844, Corrèze.* On peut porter le talma en le *modernisant*, en découpant le bord inférieur comme l'indiquent les dessins des n°s 40 et 45. Le chapeau rond peut sans doute être porté en voyage par une jeune femme, même pendant l'hiver, mais il ne doit être ni très-chaud ni très-commode. Merci pour la propagande, et pour la prophétie nous annonçant que *tous les maris voudront que leurs femmes soient abonnées à la Mode illustrée.* — *N° 59,827, Eure.* Il m'est impossible de comprendre le reproche qui m'est adressé. Je réponds à *toutes* nos abonnées, *nouvelles* ou *anciennes*, pourvu que leurs lettres soient accompagnées d'une bande portant le numéro d'abonnement, pourvu aussi que leur lettre me soit parvenue; de plus notre nouvelle abonnée ignore peut-être que la réponse ne peut *jamais* figurer dans le numéro suivant immédiatement sa lettre?

Explication de la Charade.

Le mot de la Charade insérée dans notre dernier numéro est : *Dé-tour.*



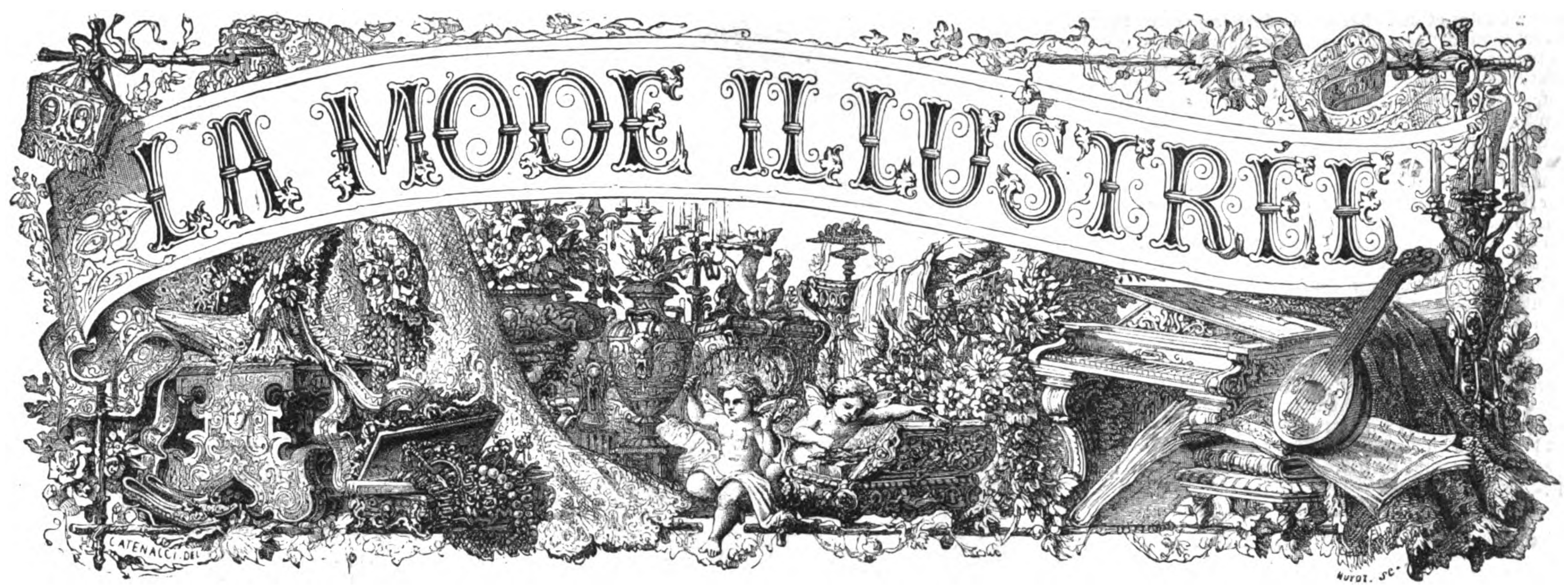
L'âne qui porte mon premier
Ne se décide guère à passer mon dernier
Quand il n'est pas sur mon entier.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.



N° 48 (*avec patrons*). SIXIÈME ANNÉE. Dimanche, 26 novembre 1865.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cie, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 13, Bedford Street, Covent Garden, W. C. —

EXPLICATION DE LA PLANCHE DE PATRONS.

Veste illyrienne,

Modèle de chez Mme Gérard, Faubourg-Saint-Honoré, 40.

Les figures 13 à 19 (*recto*) appartiennent à ce patron.



VESTE ILLYRIENNE, MODÈLE DE Mme GÉRARD, RUE DU FAUBOURG-SAINT-HONORÉ, 40.

Cette veste ajustée est faite en alpaga blanc, et garnie de passementerie noire; la manche peut être faite telle que l'indique notre dessin, ou bien être modifiée de telle sorte que la *pointe plate* du bord inférieur du dessus de la manche soit remplacée par un *crevé* en taffetas blanc. Nous avons prévu le cas de cette modification dans le patron de la veste.

Pour exécuter cette veste, on emploiera 1 mètre 50 centimètres d'étoffe, ayant 70 centimètres de largeur. On coupera en étoffe et doublure deux morceaux d'après chacune des fig. 13, 14, 16, 18, — un morceau d'après la figure 15, qui représente la moitié du dos; on faufile ensemble chaque morceau avec sa doublure, et l'on coud les pinces de chaque devant; on réunit tous les morceaux en assemblant les lettres pareilles, et, pour chaque couture, on laisse *libre* l'un des côtés de la doublure qui, plus tard, est ourlé sur la couture. Le contour de la veste est replié à l'envers, et recouvert avec une étroite bande de taffetas blanc. L'encolure et le bord du devant de droite sont ornés d'une couture à *points d'arêtes*, faite avec de la soie noire. Si l'on s'est décidée à garnir la manche avec un *crevé*, on le coupera d'après la figure 19, on le froncera tout autour, on le posera entre l'étoffe et la doublure de la figure 16, en réunissant les lettres pareilles. On assemble les figures 16 et 17 depuis Ma jusqu'à Ha, — depuis Ka jusqu'à La; — les figures 16 et 17 avec la figure 18, depuis Na jusqu'à Oa, — depuis Pa jusqu'à Qa. On pose sous le bord inférieur de la manche une bande de taffetas, et l'on fixe la manche dans l'entournure en assemblant les lettres Qa. On fixe le galon noir sur les lignes qui sont en partie tracées sur le patron, et l'on pose les *grelots* indiqués sur le dessin. On pose sur chaque devant des boutons et des bouclettes en cordon, servant de boutonnières. Sur le dos on place trois boutons qui *semblent* fixer la basque croisant depuis Ba jusqu'à Ca.

On peut faire cette veste en toute étoffe et de toute couleur.

Corsage pour jeune fille

DE QUATORZE A SEIZE ANS.

Les figures 33 à 39 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Cette robe est faite en popeline grise, sans aucune garniture. Le corsage est à ceinture et à basques, dont le bord dentelé est garni d'un lacet gros bleu en soie. On peut aussi faire ce corsage en drap ou cachemire et le porter avec toutes les jupes. On coupera, en étoffe et doublure, deux morceaux d'après chacune des figures 33, 34, 36, 37, en laissant en plus sur le bord de la figure 33 (devant) l'étoffe nécessaire pour faire un ourlet de 2 centimètres. D'après chacune des figures 35 et 38, on coupe un morceau (*entier*, ces figures représentant seulement la

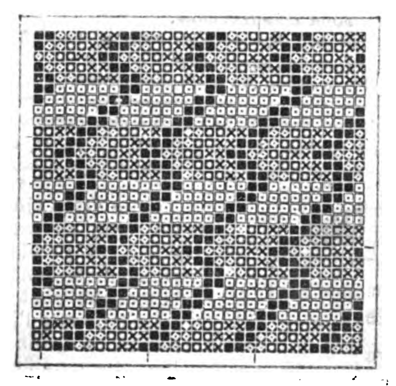
moitié du dos et de la basque de derrière); pour chaque manche on coupe deux morceaux d'après la figure 39, en tenant compte de la différence de contours pour la moitié de dessous. On faufile ensemble les morceaux avec leur doublure, on fixe l'ourlet des bords de devant, on coud les pinces de la poitrine, croix avec croix jusqu'au point, étoile avec étoile jusqu'au double point. On fait les boutonnières sur le devant de droite, on pose les boutons sur celui de gauche. On *pique* les petits côtés sur le dos, depuis Aª jusqu'à Bª, — depuis Bª jusqu'à Cª, puis on assemble, dos, petits côtés et devants, à points *arrière*, en réunissant les lettres pareilles. Sous les coutures, on pose des baleines courtes et flexibles. On borde l'encolure avec un passe-poil. On coud la manche ensemble, depuis Oª jusqu'à Pª, — depuis Qª jusqu'à Rª, et l'on pose sous son bord inférieur une bande de taffetas ayant 6 centimètres de largeur. On borde le tout avec du lacet. La manche est posée Rª sur Rª, dans l'entournure, garnie au préalable avec un liséré. Quand les basques sont réunies en rapprochant les lettres pareilles, et garnies avec le lacet, on assemble les basques et le corsage en rapprochant aussi les lettres pareilles et posant un liséré pour soutenir un peu les basques.

Capuchon pour jeune fille.

La figure 40 (*verso*) appartient à ce modèle.

Notre modèle, qui n'*aplatira* aucun chignon bouclé, aucun bandeau frisé, est fait en cachemire bleu de Chine, garni avec des ruches découpées et un étroit galon cachemire.

La figure 40 représente la moitié du capuchon. On pose par conséquent l'étoffe double, et en biais, sur la ligne indiquant le milieu. Sur le devant, on fait de chaque côté trois plis, en posant chaque croix sur le point voisin. On fixe ensuite les ruches. Sur la pointe de devant, on pose deux ruches ayant chacune 3 centimètres de largeur, et s'arrêtant de chaque côté, à la croix; ces ruches sont plissées sur un de leurs bords; à celles-ci se rattache une ruche plissée cette fois au milieu, ornée à cette place avec un galon cachemire, bordant les deux devants du capuchon, et dont la largeur, à la pointe du front, est de 7 centimètres. Cette largeur s'amoindrit graduellement, et n'est plus que de 4 centimètres sur les devants. Une autre ruche, également plissée au milieu, ornée de galon cachemire, ayant 6 centimètres de largeur, est posée derrière la précédente, à la pointe du front, sur un espace de 12 centimètres. Une dernière ruche, ayant 4 centimètres de largeur, plissée de façon à former une *tête* d'un centimètre, ornée d'un galon cachemire, est posée sur tout le contour du capuchon. Le nœud ornant le sommet de la tête est posé à 2 centimètres de distance des ruches; il se compose de deux pans déchiquetés, ayant chacun 7 centimètres de largeur, 28 centimètres de longueur de deux boucles ayant chacune 7 centimètres de longueur, d'une *traverse* de même longueur. Le galon garnissant ce nœud est posé à 1 centimètre de distance du bord. Chaque bride, ayant 7 centimètres de largeur, 54 centimètres de longueur, est cousue à l'intérieur du capuchon, à 14 centimètres de distance du bord inférieur.



TAPISSERIE Nº 1. — Explication des signes: ■ Noir. ▣ Bronze. ◘ Bronze plus clair. ▣ Jaune d'or. ◙ Blanc.



CORSAGE ET CAPUCHON POUR JEUNE FILLE DE QUATORZE A SEIZE ANS.

Deux dessins de tapisserie.

Ces dessins serviront pour pantoufles, tabourets, coussins, coffres à bois, etc.

Manteau avec pèlerine,

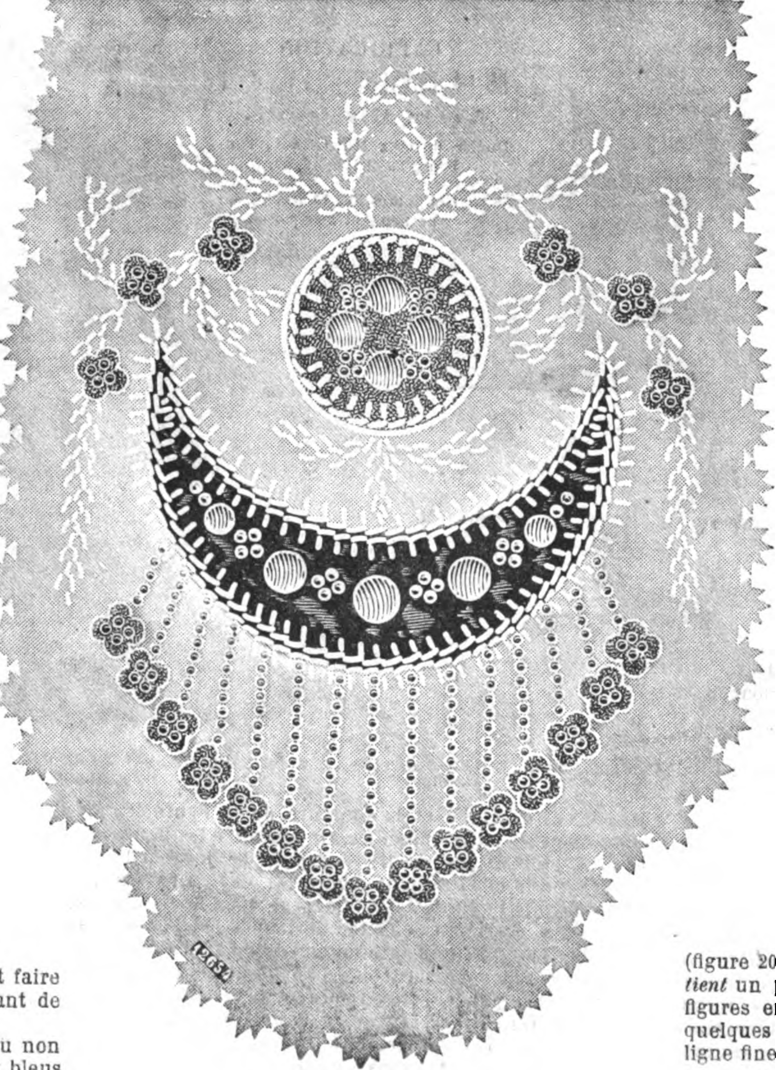
POUR PETITE FILLE DE QUATRE A SIX ANS.

Les figures 24 à 28 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Ce manteau atteint un double but, car on peut faire la pèlerine *isolément*, comme pardessus d'un enfant de quinze mois à trois ans.

On fait ce manteau en toute étoffe, ouatée ou non ouatée. Notre modèle est fait en flanelle à carreaux bleus et blancs. La garniture est un passe-poil en cachemire blanc bordant le manteau, la pèlerine, le petit col et la ceinture. Si l'on préfère employer une étoffe unie, on pourra orner la pèlerine (qui en aucun cas n'est ouatée, pas plus que le petit col) avec un dessin en soutache tracé sur la figure 10.

Pour faire ce manteau, on emploiera 1 mètre 40 centimètres d'étoffe, ayant 1 mètre 30 centimètres de largeur. Les figures 24 à 28 représentent la moitié du manteau. On coupe deux morceaux d'après la figure 24, — un morceau sans couture, d'après la figure 25, — deux morceaux pour chaque manche, d'après la figure 26, en tenant compte de la différence des contours, pour la moitié de dessous. La pèlerine est en deux parties, d'après la figure 27, — le col d'un seul morceau d'après la figure 28.



LAMBREQUIN DE LA CORBEILLE A OUVRAGE.

Après avoir *bâti* la ouate sur la doublure, on y pose l'étoffe du manteau, et l'on réunit les figures 24 et 25 sous le bras, depuis A jusqu'à B sur l'épaule, depuis C jusqu'à D, en les cousant à points *arrière*, et laissant toujours *libre* l'un des côtés de la doublure, afin de l'ourler plus tard sur les coutures. On borde le manteau (encolure exceptée) avec le passe-poil. Chaque manche est cousue ensemble depuis E jusqu'à F, — depuis G jusqu'à l'H, puis fixée dans l'entournure H sur H. Les deux moitiés de la pèlerine sont cousues ensemble depuis I jusqu'au point. On coud le pli de chaque épaule, depuis le double point jusqu'à la croix, et l'on borde la pèlerine avec le passe-poil. On réunit le col à la pèlerine en assemblant les lettres pareilles, puis on coud la pèlerine sur l'encolure du manteau, en employant un passe-poil. On pose sur le devant de droite du manteau des boutons en nacre blanche, sous le devant de gauche des bouclettes en cordon servant de boutonnières. On pose dans le milieu du dos une ceinture ayant 4 centimètres de largeur, doublée, bordée de passe-poil et se fermant par devant avec des agrafes.

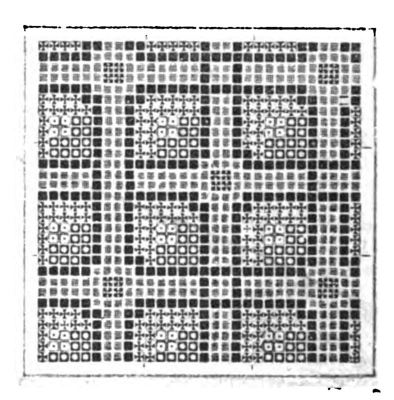
Paletot pour enfant

DE TROIS A CINQ ANS.

Les figures 29 à 32 (*verso*) appartiennent à ce modèle.

Ce paletot est fait en drap velours gris-lilas. La garniture se compose de pattes arrondies d'un côté, en même étoffe que le paletot, et ornées de soutache noire. Une couture piquée en soie noire encadre le paletot.

On coupe les deux devants d'après la fig. 29; le dos et le col (fig. 30 et 31) sans couture, deux morceaux pour chaque manche d'après la figure 32, en tenant compte de la différence de contours pour la moitié de dessous. On pose sur le devant de gauche une patte ayant 4 centimètres de largeur, découpée de chaque côté, et s'étendant depuis l'encolure jusqu'à la taille; on coud ensemble dos et devant, depuis L jusqu'à M, depuis N jusqu'à l'O; on coud sur l'étoile et sur le point le col droit orné de soutache; une bande de taffetas noir couvre la couture du col. On coud ensemble les deux moitiés de la manche, depuis P jusqu'à Q, depuis R jusqu'à S, on replie son bord inférieur, on le *pique*, en le garnissant à l'intérieur avec une bande en taffetas noir, coupée en biais, ayant 4 centimètres de largeur. On coud la manche dans l'entournure, S sur S. On pique le contour du paletot, on le double avec une bande de taffetas noir, ayant 3 centimètres de largeur. On fixe les *pattes*, brodées en soutache. On pose des agrafes sur le devant de droite et sur la patte de gauche.



TAPISSERIE Nº 2. — Explication des signes: ■ Noir. ■ Bleu de Chine. ■ Gris. ■ Gris plus clair. ◘ Blanc. ◙ Jaune d'or.

Chapeau Empire, de Mᵐᵉ Aubert,

RUE NEUVE-DES-MATHURINS, 6.

Les figures 20 à 23 (*recto*) appartiennent à ce modèle.

Ce chapeau est fait en velours vert avec bavolet, encadré de velours vert aussi, mais de nuance plus foncée. Les ornements se composent de cordelières en soie, entrelacées et terminées par des glands. Brides vertes en ruban de taffetas.

Les figures 20 à 23 représentent la moitié du patron de ce chapeau, pour lequel on devra généralement demander une *forme* toute préparée à Paris. Nous ne dissimulerons pas à nos lectrices que ce patron leur sera utile, *surtout* pour le cas où il s'agirait de *moderniser* un chapeau ancien, en lui donnant la forme actuelle.

On pose l'étoffe *double* en biais sur la ligne indiquant le milieu de chaque figure, et l'on coupe les figures 20 à 23. Le bord de la passe (figure 20) est replié sur la ligne ponctuée; on le *soutient* un peu en le cousant. On assemble les diverses figures en réunissant les lettres pareilles, et formant quelques plis dans la figure 22. Le bavolet est posé sur la ligne fine des figures 21 et 22.

Corbeille à ouvrage.

La figure 46 (*verso*) représente l'un des lambrequins de la corbeille.

Il n'est pas de plus joli meuble que celui-ci; il peut être placé au salon, dans le cabinet de travail, dans la chambre à coucher, et tiendra partout une place honorable. Avec l'aide d'un père, ou d'un mari, ou d'un frère, toutes nos lectrices pourront avoir le luxe de la plus élégante corbeille à ouvrage.

Trois bâtons de bois noir tourné, terminés en fer de lance, ayant chacun 90 centimètres de longueur, sont réunis par un large anneau de même bois, posé dans leur moitié inférieure; ils soutiennent deux corbeilles d'inégale dimension faites en jonc, ou bien en fil de fer, *habillées* de taffetas bleu. La corbeille supérieure est ornée de lambrequins brodés faits en drap alternativement rouge et blanc. La corbeille inférieure est bordée avec une ruche de ruban, ayant 2 centimètres de largeur. La plus grande corbeille a 42 centimètres de diamètre, 20 centimètres de profondeur; la plus petite a la moitié de ces dimensions; l'une et l'autre peuvent être faites avec du fil de fer formant une grossière *carcasse* recouverte de percaline, puis de taffetas. Cette dernière combinaison diminue les frais, minimes du reste, causés par la préparation de ce travail. Les étoffes employées pour *habiller* les corbeilles doivent être prises en fil droit, posées *à cheval* sur le bord supérieur, puis froncées au milieu, à l'intérieur et à l'extérieur; le point central est caché dehors et dedans par un bouton en bois recouvert de taffetas.

La figure 46 représente le patron et le dessin de l'un des lambrequins, complété par le dessin, en grandeur naturelle, de la partie du lambrequin *rejetée* en dehors de


MANTEAU A PÈLERINE POUR PETITE FILLE DE QUATRE A SIX ANS.

la corbeille. La broderie est d'une exécution prompte et facile; les croissants sont en velours noir, encadrés avec deux rangs de feston, l'un jaune d'or, l'autre jaune paille. Les étoiles peuvent être découpées en drap de toutes couleurs; les perles sont en acier taillé; le *rond* est rouge sur le drap blanc, — blanc sur le drap rouge. Les branches sont faites au point d'*arêtes* avec de la soie verte chinée. A chaque pointe de lambrequin se trouve un gland fait en drap rouge et blanc. Pour exécuter chaque gland on coupe deux bandes de drap, l'une rouge, l'autre blanche, ayant chacune 3 centimètres de largeur, 5 centimètres de longueur; on découpe ces bandes de façon à former une frange à laquelle on laisse une *tête* d'un centimètre environ, puis on les roule sur elles-mêmes en spirale, la blanche à l'intérieur, la rouge au-dessus, en maintenant leur bord en ligne droite, et l'on serre chaque gland avec de la soie bleue. On dispose les lambrequins de telle sorte que l'enveloppe de la corbeille forme une sorte de *bouillonné* dans les interstices des lambrequins; des cordons en laine blanche et rouge fixent la corbeille aux fers de lance; des glands en drap, ayant 10 centimètres de longueur, terminent tous ces cordons; la petite corbeille garnie d'une ruche est suspendue par trois rubans bleus.

Ce petit meuble, garni de bonbons et de fleurs, composera le plus joli présent de nouvelle année qui puisse être offert à une femme.

LINGERIE. — PARURES DIVERSES.

Col à rabats avec manche assortie.

Les figures 52 à 55 (*verso*) appartiennent à ces modèles.

Le col est coupé en toile d'un seul morceau, d'après la figure 52; on l'encadre avec un étroit entre-deux en dentelle de Valenciennes fixé sur la ligne fine de la figure 52. Les *rabats* sont coupés d'après la figure 53, en bandes de toile et entre-deux; on festonne ceux-ci sur les bandes qui ont été un peu repliées, puis on coupe la toile repliée; on forme ensuite les plis des rabats, en


CHAPEAU DE CHEZ Mme AUBERT, RUE NEUVE-DES-MATHURINS, 6.

réunissant les croix et les points qui portent des chiffres identiques, puis on festonne ces rabats sur le devant du col, en rapprochant les mêmes signes. On encadre le col avec une dentelle de Valenciennes, ayant 1 centimètre 1/2 de largeur, que l'on festonne. Sur chaque pli on pose (voir le dessin) deux boutons de linge. On monte le col sur une *brisure* coupée d'après la figure 54 en étoffe double; on y fait une boutonnière et l'on y pose un bouton.

La manche est préparée comme les *rabats* à l'exception des plis. La figure 55 représente la moitié de la manchette; on la borde de chaque côté avec un entre-deux, et l'on pose une bande de toile ayant 2 centimètres 1/2, sur son bord en ligne droite; une dentelle ayant 1 centimètre 1/2 de largeur garnit le bord inférieur.


CORBEILLE A OUVRAGE

Col à plis doubles avec manche assortie.

La figure 56 (*verso*) appartient à ce patron.

Ce col est, comme le précédent, fait en toile et dentelles. On le coupe en fine toile, d'après la figure 56, d'un seul morceau. Sur les coins de devant on festonne les entre-deux (voir le patron) qui ont 1 centimètre 1/2 de largeur. Le col est encadré avec une dentelle ayant 1 centimètre de largeur. On forme les deux plis doubles en posant les croix sur les points qui portent des chiffres identiques.

La manchette est formée, comme le col, de bandes de toile et d'entre-deux, dont la réunion compose une bande ayant 7 centimètres de hauteur sur les côtés transversaux (point de réunion de la manchette), et qui atteint, au milieu, une hauteur de 9 centimètres. La longueur de cette bande sera mesurée d'après les plis doubles du col, la manchette étant plissée de la même façon. On borde cette manchette avec une dentelle ayant 1 centimètre 1/2 de largeur.

Col avec application de dentelle.

MANCHE ASSORTIE.

Les figures 48 et 49 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Les ornements de ce col fort *riche* se composent d'*applications* en dentelle de Valenciennes, dans le milieu desquelles on applique une étoile découpée dans la toile fine.

On coupe la figure 48 (col) et 49 (manchette) en toile fine, prise double. Après avoir reporté le dessin sur la toile, on fixe de petits morceaux d'entre-deux ou de den-


PALETOT POUR ENFANT DE TROIS A CINQ ANS.

telle sur toutes les places marquées par une petite croix, on les encadre au point de feston exécuté avec du fil très-fin, on les entoure avec des points noués très-rapprochés, et l'on découpe la toile en dessous; les petits cercles qui portent un point au centre sont des œillets entourés de points noués. Autour du col et de la manchette on pose une dentelle de Valenciennes, ayant 2 centimètres de largeur, surmontée d'une rangée de points noués.

Col-cravate avec manche assortie.

Les figures 50 et 51 (*verso*) appartiennent à ce modèle.

Le dessin figurant un nœud peut être exécuté en soie noire ou coton blanc.

On coupe le col d'un seul morceau, en toile prise double, d'après la figure 50; on assemble le dessus et la doublure à points *arrière*, puis on retourne le col *comme une poche*, afin de renfermer les coutures à l'intérieur; entre les lignes doubles (dessin du nœud) on pique des cordons fins, employés aussi pour encadrer le col. Sur l'une des moitiés du nœud (côté de dessus) on fait une boutonnière, sur l'autre on pose un bouton. La broderie est faite au point d'arêtes et au point noué.

La manchette (fig. 51) est faite exactement comme le col.

Veste large.

MODÈLE DE CHEZ Mme GÉRARD, RUE DU FAUB.-S.-HONORÉ, 40.

Les figures 10 à 12 (*recto*) appartiennent à ce modèle.

Les personnes qui aiment à être commodément vêtues et celles qui sont souffrantes nous sauront gré de leur offrir ce patron de veste non ajustée, pouvant être portée avec toutes les jupes, lorsqu'on ne peut ou ne veut porter les corsages de ces jupes. Cette veste peut être exécutée en toute étoffe. Notre modèle est fait en alpaga blanc, ouaté et doublé de taffetas blanc. Les ornements se composent de six *écharpes* en cachemire bleu, ayant chacune 53 centimètres de longueur, 7 centimètres de largeur, et forment sur leur bord intérieur un carré de 19 centimètres. Deux dentelles noires, ayant chacune 2 centimètres de largeur, posées *pied contre pied*, et séparées par une soutache blanche, encadrent ces écharpes, terminées par des glands *angora*, ayant 15 centimètres de longueur.



Si cette garniture ne convenait pas à quelques-unes de nos lectrices, elles trouveraient sur le patron un dessin de soutache qui servirait pour orner le bord inférieur de la veste.

Pour exécuter cette veste, on coupera deux morceaux d'après chacune des figures 10 et 12, en laissant en plus, sur les devants (fig. 10), l'étoffe nécessaire pour un rempli ou ourlet, de 2 centimètres; — on coupe un morceau (sans couture) d'après la figure 11. Après avoir ourlé les bords des devants, on réunit dos et devants sur les côtés, depuis Q jusqu'à P, — sur l'épaule depuis N jusqu'à l'O; on ourle le contour de la veste, on le borde avec du lacet, on ourle le bord inférieur de l'entournure depuis R jusqu'à S. Une bande de même étoffe que la veste, ayant 2 centimètres de largeur, ornée de *points d'arêtes*, garnit l'encolure et forme en même temps un petit col. On forme dans la manche (fig. 12) trois plis, en fixant chaque croix sur le point voisin; on ourle le bord inférieur de chaque manche, puis on les pose dans les entournures, N sur N, — R sur R, — S sur S. Un gros bouton ferme la veste.

Nécessaire de couture.

Les figures 57 à 59 (*verso*) appartiennent à cet objet.

MATÉRIAUX : Un peu de cuir gris foncé; taffetas rouge; carton très-mince; soie de cordonnet rouge, blanche, noire, paillettes d'acier.

Ce nécessaire, destiné à contenir tous les ustensiles de couture, se compose d'une bande de cuir gris montée sur du carton et renfermant huit compartiments en carton, revêtus de taffetas rouge. A l'exception du *fond* qui retient les compartiments, cette bande est brodée en paillettes d'acier fixées par des points faits en soie rouge. On peut substituer aux paillettes une broderie au point *russe;* les compartiments sont ornés sur trois côtés avec des points de *feston* écartés, faits en soie noire et soie blanche.

On coupe en carton mince, en cuir et en taffetas, trois morceaux d'après chacune des figures 57 et 58; pour la figure 58, la bande de cuir doit atteindre seulement la deuxième ligne ponctuée, marquée *a* et *c;* depuis cette place jusqu'au bouton, on complète la bande avec du taffetas rouge. La figure 59 est l'un des deux plus grands compartiments (ceux du milieu); on en coupe deux sur cette figure 59, puis *six* plus petits, dont la partie inférieure et les côtés transversaux doivent être de moitié moins larges que ceux de la figure 59. On fait dans chaque compartiment, sur la ligne ponctuée de la figure 59, une entaille, laquelle doit entamer le carton seulement à moitié de son épaisseur, afin que l'on puisse replier les compartiments sans qu'ils soient séparés; on couvre de tous côtés ces morceaux de carton avec du taffetas rouge, et l'on fait au milieu de chacun d'entre eux une fente, pour le ruban étroit qui les traversera plus tard. On réunit ensuite les deux côtés des compartiments, en faisant des points de feston peu serrés, avec de la soie noire, sur laquelle on revient en sens opposé avec la soie blanche, en plaçant chaque point blanc près de chaque point noir. Les pattes de cuir (fig. 57 et 58) sont ornées de paillettes en acier, fixées par quatre points en soie rouge, rayonnant du centre à la circonférence. On *enfile* tous les compartiments (les plus grands au milieu) sur un ruban noir et blanc ayant 1 centimètre de largeur, 10 centimètres de longueur; les extrémités de ce ruban sont conduites dans la fente (qui a été faite seulement dans le taffetas et le carton) de la figure 58, où on la colle. On réunit les figures 57 et 58, en les festonnant comme cela a été indiqué pour les compartiments. La figure 57 est posée *a* sur *a*, — *c* sur *c*, sous la figure 58, et jointe à celle-ci depuis *a* jusqu'à *b*, — depuis *c* jusqu'à *d*; la pointe supérieure de la figure 58 est festonnée depuis *b* jusqu'à *d*, — puis aussi sur les côtés qui marquent le fond du *nécessaire*. En exécutant ce feston, on *prend* en même temps le coin inférieur de chaque compartiment. Pour fermer le nécessaire, on met d'un côté un petit crochet en cuivre, — on fait un œillet sur l'autre côté.

Robes coupées en pointes.

Les figures 1 à 9 (*recto*) appartiennent au patron de la robe n° 2.

Les deux figurines portent des robes coupées *en pointe*, avec garnitures différentes. La première (figure assise) est en poult-de-soie antique violet, avec rubans de velours violet, formant les arabesques, et boutons de cristal noir; ceinture en gros grain violet, plaque de ceinture en métal noir. La seconde robe est faite en poult-de-soie noir avec ornements en passe-



COL A RABATS.

MANCHE ACCOMPAGNANT LE COL A PLIS DOUBLES.

MANCHE ASSORTIE AU COL A RABATS.

MANCHE ACCOMPAGNANT LE COL-CRAVATE.

COL A PLIS DOUBLES.

COL-CRAVATE.

COL AVEC APPLICATION DE DENTELLE.

MANCHE ACCOMPAGNANT LE COL EN APPLICATION DE DENTELLE.

VESTE LARGE, MODÈLE DE Mme GÉRARD, RUE DU FAUBOURG-SAINT-HONORÉ, 40.

menterie noire, olives et grelots en jais noir. La garniture remonte sur le côté gauche et s'y trouve complétée par une *aumônière* de même étoffe que la robe, suspendue à la ceinture par des cordes en soie noire. Le corsage est un peu échancré près du cou.

Le patron de cette robe figure sur la planche jointe au présent numéro. En coupant la jupe on devra prolonger les lés, d'après la proportion de la taille de la personne à laquelle cette robe est destinée. Après avoir complété les *côtés repliés*, on coupera deux morceaux d'après chacune des figures 1 et 3, 6 et 7; on laissera en plus, sur les bords des devants, l'étoffe nécessaire pour faire un ourlet de 4 centimètres. Le dos (fig. 4) est coupé sans couture; on coupe un morceau d'après chacune des figures 8 et 9, — deux morceaux pour chaque manche d'après la figure 5, en tenant compte de la différence des contours pour la moitié de dessous. La doublure du corsage (coupée sur les figures 1 à 4) doit dépasser la taille de 5 centimètres environ. On coud les pinces de la poitrine depuis le point jusqu'à l'étoile, on ourle les devants, on fait les boutonnières sur celui de droite, on pose les boutons sur celui de gauche, et ces boutons se continuent sur l'ourlet de droite.

NÉCESSAIRE DE COUTURE.

le bord inférieur de la jupe; on exécute la garniture indiquée par le dessin, et l'on prépare, d'après la figure 8, l'aumônière qui est fixée, double-point sur double-point, — croix sur croix. On prépare la ceinture en gros-grain noir, on l'orne avec la patte (fig. 9) coupée en même étoffe que la robe.

On peut varier cette garniture, et y substituer des entre-deux noirs ou bien en guipure blanche de Cluny.

Presse-papier.

La figure 47 (*verso*) appartient à cet objet.

MATÉRIAUX : Une plaque de métal, ayant 1 centimètre 1/2 d'épaisseur, 16 centimètres de longueur, 11 à 12 centimètres de largeur; reps vert en laine; un peu de mousse; des petits coquillages et des petits cailloux; une boite ovale en carton (sans couvercle) ayant 1 centimètre 1/2 de profondeur, 10 centimètres de longueur, 6 centimètres de diamètre en travers; papier-canevas; laine zéphyr ou soie d'Alger de deux nuances vert-olive; soie de cordonnet de nuance moyenne vert olive; quelques perles noires; un peu de ouate et de gaze ruban vert ayant 1 centimètre 1/2 de largeur.

Le presse-papier représente une tortue reposant au milieu de la mousse et des coquillages. On exécute cette tortue au crochet et en broderie.

On prendra d'abord une plaque de métal, que l'on recouvrira avec du

ROBES COUPÉES EN POINTES, MODÈLE DE CHEZ Mme CASTEL-BRÉANT, RUE SAINTE-ANNE, 58 BIS.

jusqu'au bord inférieur de la robe. On assemble les diverses parties de la jupe, en réunissant les lettres pareilles. La doublure du corsage est *prise* dans les coutures de celui-ci, puis ourlée sur son bord inférieur, après avoir *dépassé* le corsage. On double les manches avec du taffetas léger, on réunit les deux moitiés, depuis I jusqu'au K, — depuis L jusqu'à M; on garnit le revers avec de la corde de soie et des boutons, on le fixe sur le bord inférieur de la manche, en réunissant les signes pareils. On procède de la même façon pour le jockey, puis on coud la manche dans l'entournure, M sur la couture A. On pose un faux ourlet de 6 centimètres sous

PRESSE-PAPIER.

reps vert. Sur le milieu de cette plaque se trouve une boite revêtue à l'intérieur de papier blanc glacé, et encadrée avec une ruche de ruban de taffetas vert, ayant 1 centimètre 1/2 de largeur; cette boite sert à contenir les pains à cacheter, timbres, plumes, etc. On colle tout autour, sur le presse-papier, un *lit* de mousse verte, sur lequel on dispose capricieusement les coquilles et les cailloux. Pour fixer tout cela, on emploie de la gomme arabique délayée dans de l'eau.

Le couvercle de la boite est formé par la carapace; la tête, les pattes, la queue, sont faites au crochet. Pour chacun de ces membres, on fait en mailles simples, avec de la soie vert olive, une sorte d'en-

veloppe que l'on remplit avec de la ouate; on imite l'œil avec une perle noire, la *queue* avec quelques points faits en soie noire, les griffes avec des perles noires, — duis on fixeces membres par quelques points autour de la petite boîte.

La carapace est coupée entière d'un seul morceau en papier-canevas d'après la figure 47, qui en représente la moitié. Sur ce papier-canevas on reporte les divisions de la carapace, et l'on coud ensemble, avec du fil noir, celles de ces divisions qui se trouvent séparées par les fentes du contour; afin de former la *courbe* de la carapace, on doit piquer l'aiguille dans la première, tout au plus dans la seconde rangée des trous du canevas, en évitant soigneusement de le déchirer. La broderie est faite à points *longs* avec deux nuances de soie d'Alger ou de laine zéphyr *détordue;* la nuance la plus claire est employée pour le *dessin*, la plus foncée pour le *fond*. On double cette carapace avec du taffetas vert, on la réunit à la boîte du presse-papier avec un morceau de ruban vert servant de charnière.

DESCRIPTION DE CHAPEAUX

De chez Mme Tallon, rue de la Chaussée-d'Antin, 20.

No 1. *Chapeau en velours bleu à demi-calotte* bordée avec un petit voile carré retombant sur le chignon; par devant le chapeau est bordé avec un bouillonné en tulle blanc: à l'intérieur bandeau en velours bleu, retenant une touffe d'azaléas blancs et une plume-marabout blanche très-touffue, rejetée en arrière; brides en velours bleu; quatre rubans étroits en même velours retombent en arrière.

No 2. *Chapeau Empire en velours noir*, orné de guipure Cluny blanche et d'une touffe de plumes *rosées;* brides blanches à l'intérieur; diadème de velours noir, avec guipure et gros bouton de rose.

No 3. *Toque en velours noir* pour jeune fille de douze ans. Par le devant une large cocarde en velours noir est fixée par un fer à cheval en argent ciselé.

No 4. *Chapeau de velours noir à fond souple en tulle blanc et blonde blanche.* Larges brides vertes; le chapeau est orné avec des branches de feuilles de vigne à tiges et vrilles dorées retombant *sur* et *sous* le fond; mêmes ornements à l'intérieur.

No 5. *Chapeau de velours violet*, à passe en blonde blanche fixée par deux rangées de clous dorés; une *coquille*, faite en petites plumes blanches, retient les brins étalés d'une aigrette posée sur le fond du chapeau; fruits noirs à l'intérieur, posés sur un bandeau de velours violet.

CHRONIQUE DU MOIS.

J'ai eu avec le *metteur en pages* du journal une conversation tellement importante que je ne saurais me dispenser de la placer sous les yeux de nos lectrices.

« Madame, » m'a-t-il dit, « le roman doit finir avec le no 52. — Certainement. — Hé bien! si nous continuons de la sorte, il ne finira pas. — Grand Dieu! mais c'est impossible! — Nos feuilles ne sont pas élastiques; supprimez la *Chronique* cette fois. — C'est impossible! — Supprimez un ou deux articles de *Modes*. — Impossible! Supprimez les *Renseignements*. — Impossible! — Prévenez au moins que vous ne répondrez pas, *parce que la place fait absolument défaut*, aux lettres de 8 et 16 pages, ni, en général, aux questions étrangères au journal. Nous n'y pouvons plus tenir! Les *Renseignements* prennent une trop grande place. En un mot, résumez..... si vous tenez à ce que le roman finisse avec l'année. »

Je conviens que tout doit céder à cette obligation, et je vais essayer de *résumer* d'abord la Chronique, puis tout le reste pendant quelques semaines au moins..... Mais c'est fort désagréable de *résumer!* Que serait une conversation *résumée*, un livre *résumé?* Tout se réduirait à des faits divers efflanqués, décharnés, séparés par un filet qui les réduit à l'isolement. Mais enfin, il le faut! Je vais essayer, — sans espoir de succès, — cette nouvelle façon d'écrire, en prenant pour modèle la littérature des télégrammes.

Théâtres. Pièces nouvelles nombreuses; étoiles filantes, quittant l'affiche sans dire où elles vont. Gymnase: *la Marieuse*, pauvre petit astre déjà éclipsé, astre sans queue ni tête. Vaudeville: *la Famille Benoiton*, comète flamboyante à plusieurs queues; toutes les femmes de la pièce en ont. Paris tout entier va y applaudir sa caricature. Contexture pas irréprochable, mais pièce amusante et *bonne;* car si le moraliste s'avisait de tonner contre les travers actuels aboutissant aux vices, on se moquerait de lui, en lui disant que les travers et les vices sont agréables et commodes. M. Sardou, plus habile, apprend aux Parisiens, et surtout aux Parisiennes, que ces travers sont non-seulement odieux (ceci est considéré comme tout à fait indifférent), mais *ridicules*, et cela fait dresser les oreilles au bon public. Mlle Fargueil, chargée du rôle jadis rempli par le chœur antique, résume les scènes passées, présentes et futures de la pièce, en moralisant sur le luxe effréné des femmes. Mais, hélas! comme il arrive trop souvent aux moralistes, sa conduite est tout à fait en désaccord avec ses sermons; elle adresse une pathétique invocation à la simple mousseline blanche en se promenant dans son jardin avec des robes à *queue* extravagamment garnie, coûtant au moins 1,500 francs pièce. La meilleure [illegible] de cette comédie est, — n'en déplaise à Mlle Fargueil, à Mlle Essler, si touchante pourtant, — une petite fille de six ans, remplissant le rôle d'un petit garçon déjà perverti, jouant à la petite bourse des timbres-poste, se grisant aux courses, et découvrant le secret qui sert à ouvrir le coffre-fort paternel. Fanfan, tel est le nom de ce joli échantillon de l'enfance actuelle, Fanfan est représenté avec une perfection navrante.

« Résumez! résumez!.... » dit une voix implacable. M'y voici! Les jeunes filles de l'aimable famille Benoiton parlent *argot*, changent de toilettes dix fois par jour, sont ignorantes, insupportables, ridicules surtout. Monsieur Sardou, recevez tous mes compliments! Sachez..... combien mon assentiment doit vous enorgueillir!..... sachez que, si j'avais su comment il fallait s'y prendre pour composer une pièce, j'aurais écrit *la Famille Benoiton!* D'ailleurs, j'y pense, ne pourrais-je pas vous accuser presque de plagiat? Il y a six ans que j'écris *la Famille Benoiton* dans la *Mode illustrée*.

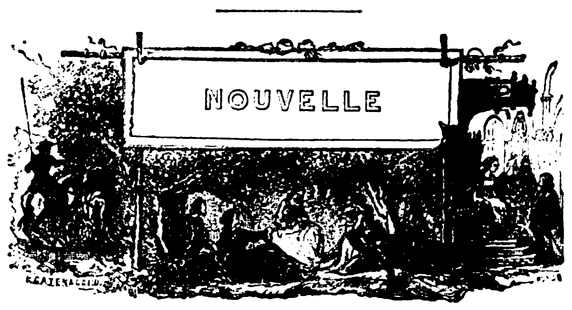
« Résumez! résumez! »

Paris a entendu la musique prussienne des fusiliers de Poméranie, qui a fait *fanatismo!* D'abord, c'était du nouveau, puis la musique était parfaite. Tous ces gigantesques instruments de cuivre chantaient avec une douceur idéale et stupéfiante. Figurez-vous des canons qui soupirent..... car l'orifice de ces mystérieux engins avait ni plus ni moins la circonférence de la bouche d'un canon; de plus, l'uniforme de cet orchestre militaire était fort joli, et un grand nombre de dames ont suivi les concerts pour étudier cette *coupe* nouvelle, afin d'exhiber cet hiver le costume des *fusiliers de Poméranie!*

« Résumez! résumez!

— Vous me permettrez bien de signer? »

EMMELINE RAYMOND.



UNE FEMME ÉLÉGANTE.

Suite.

M. de Rovigny fit les honneurs de son domicile avec la courtoisie délicate qu'il voilait habituellement sous une brusquerie affectée. Monique, ayant sous ses ordres deux aides et le valet de chambre de M. de Rovigny, trônait à la cuisine, où elle élaborait le plus succulent des dîners. Deux amis vinrent y prendre part, et Hélène, choyée dans ce cercle amical, réussit à dominer les sentiments amers qui surgissaient en elle en se succédant sans interruption, comme les vagues de l'Océan qui s'éteignent en se remplaçant, et substituent sans cesse celles qui s'agitent à celles qui s'apaisent, alimentant sans trêve une plainte continue et un gémissement incessant. Bientôt il lui sembla que son être se séparait en deux personnes bien distinctes: l'une remplissait scrupuleusement la tâche qui lui incombait, et se montrait attentive, souriante, enjouée même avec les véritables amis qui se pressaient autour d'elle; l'autre.... l'autre, hélas!... contemplait avec désespoir les ruines de tout ce qui s'était écroulé dans ses espérances, dans ses sentiments, et, rapprochant sans cesse le passé du présent, multipliait ainsi les blessures déjà reçues. Mais cette dernière partie d'elle-même était reléguée sur les derniers plans, et semblait flotter dans une brume lointaine qui la séparait de la réalité. Hélène se disait avec fermeté qu'il ne lui était pas permis de souffrir, qu'elle ne devait pas souffrir, sous peine d'infliger à son père un contre-coup douloureux, et elle refusait avec stoïcisme l'amer plaisir de s'abandonner à son chagrin.

Cette journée était destinée à lui donner la mesure du courage dont elle pouvait disposer. On se rendit au Théâtre-Français. Vers le milieu de la soirée, une loge, demeurée vide, se remplit tout à coup d'une nombreuse et brillante compagnie; deux dames se placèrent sur le devant, et toutes les lorgnettes se dirigèrent immédiatement vers les nouvelles venues. L'une portait une robe de velours bleu et quelques diamants... l'autre, habillée de blanc, enveloppée d'une immense et légère écharpe de tulle blanc qui l'entourait d'un nuage vaporeux, était coiffée d'une guirlande de liserons sauvages, dont les vrilles légères retombaient de tous côtés sur ses bandeaux frisés. Est-il besoin de nommer ces dames? Sans même avoir tourné la tête de leur côté, Hélène les avait pressenties, devinées, reconnues; elle resta là toute la soirée, se réfugiant dans une modeste pénombre, tandis que François Gervais, placé derrière sa fiancée, entouré d'artistes célèbres, de journalistes, qui se succédaient dans la loge de Mme Garnier, paraissait si heureux, si enivré de son bonheur, que l'image d'Hélène n'arrivait pas même à ses souvenirs les plus lointains, les plus vagues; il aimait Marguerite, et tout ce qui précédait cette page de son existence était provisoirement effacé de sa mémoire.

Mais, si Hélène acceptait avec résignation ce voisinage pénible, M. de Rovigny s'assombrissait visiblement; ses mains se serraient à son insu, et il se disait mentalement qu'il aimerait bien à casser quelque chose..... ou quelqu'un. N'y tenant plus, il alla prendre l'air au foyer pendant un entr'acte.

Il s'y trouvait depuis quelques instants, lorsqu'il fut salué par François Gervais; M. de Rovigny rendit ce salut avec une expression hautaine et grave qui ne lui était pas habituelle. François en fut frappé, et, avec la maladresse qui appartient à ceux dont la conscience n'est pas bien nette, mais qui n'ont pas encore eu le temps de se familiariser avec cette situation, il aborda M. de Rovigny: il s'en fût abstenu s'il avait eu plus d'expérience, si, en un mot, il avait acquis le savoir-faire des individus qui ont contracté l'habitude des mauvaises actions non justiciables des tribunaux.

« Bonsoir, Monsieur; vous ne me reconnaissez donc pas?

— Si fait, Monsieur, je vous reconnais fort bien.

— D'où vient alors que vous me traitez si froidement?

— Ah!..... cela serait bien long et bien inutile à expliquer.

— Permettez, cependant; si je vous en priais instamment?

— Eh bien! cela même ne serait pas suffisant, » répondit M. de Rovigny en hochant la tête avec quelque ironie. « Non, tout bien considéré, je ne me sens pas du tout disposé à me rendre à vos prières, ni à agir de façon à vous être agréable.

— Si je ne vous connaissais depuis vingt ans, Monsieur, » dit François en pâlissant légèrement, « je vous obligerais à m'expliquer ces paroles, que je devrais considérer comme offensantes; mais..... » ajouta-t-il en s'efforçant de sourire.... « je me souviens que vos amis sont loin d'être à l'abri de vos coups de boutoir.

— Si je les réservais exclusivement pour mes amis, » dit M. de Rovigny, « vous ne courriez pas le risque d'être atteint; je ne suis pas votre ami. »

Un soupçon traversa tout à coup l'esprit de François, et le disposa à l'indulgence. Marguerite s'était souvent égayée avec lui aux dépens des prétentions de M. de Rovigny; elle avait dépeint celui-ci comme un soupirant évincé, et François, avec la crédulité qui était inhérente à sa situation, avait récusé le témoignage que ses souvenirs auraient pu lui offrir, pour accepter aveuglément la version donnée par sa fiancée. Dès lors il devenait évident pour lui que M. de Rovigny, déçu dans ses espérances, repoussé par Marguerite, devait être, était jaloux... et, par conséquent, agressif. Mais le bonheur rend l'indulgence facile, et François se sentit disposé à pardonner à son vieux rival le chagrin que son triomphe, à lui, Gervais, lui faisait éprouver.

« Voyons, Monsieur, » lui dit-il en souriant, « quelle est la cause du mécontentement que vous me témoignez? Pourquoi êtes-vous si sévère pour moi? Est-ce parce que je ne me suis pas marié, ou parce que je me marie? Devais-je donc rester célibataire, parce qu'une jeune fille m'a repoussé?

— Vous avez été refusé, c'est vrai, » répondit M. de Rovigny, qui semblait se délecter au souvenir de cette circonstance; « mais c'est là justement ce qui vous condamne..... En voilà assez; vous ne me ferez pas prononcer un mot de plus sur ce sujet; mon opinion et celle de quelques amis, bourgeois encroûtés comme moi, doit vous sembler fort indifférente; vous avez la célébrité, le succès, le luxe, les relations enviées..... Notre amitié ne vous servirait à rien. Laissez-nous à notre obscurité, au sein des préjugés que nous conserverons toujours, et parmi lesquels je vous en citerai un qui est particulièrement tenace. Je suis fort religieux, à ma façon; je suis certain que toutes nos actions, bonnes ou mauvaises, ne peuvent se soustraire à la rémunération qui leur appartient; en les commettant, nous semons la récompense ou le châtiment. Allez donc, Monsieur, dans la voie que vous avez choisie; je vous ajourne à quelques années... trois ou quatre ans tout au plus; vous vous rendrez compte alors de la portée de vos actes; vous vous souviendrez que la destinée avait placé le bonheur entre vos mains..... et que vous lui avez préféré un mirage trompeur. »

Et M. de Rovigny s'éloigna, pour mettre fin à une conversation qui, décidément, échauffait trop fortement sa bile. Quant à François, fidèle à l'explication fort plausible qu'il s'était donnée à lui-même, il haussa les épaules avec commisération, et retourna près de sa fiancée, en plaignant les déceptions d'un vieillard insensé. Il ne manqua pas de raconter à Marguerite la colère et le chagrin témoignés par son vieil adorateur, et ces détails l'amusèrent prodigieusement, parce qu'elle avait réussi à se duper elle-même, avec la version quelque peu controuvée qu'elle avait fournie sur le compte de M. de Rovigny; le dépit de ce vieux beau n'était-il pas possible, en effet, plus vraisemblable en tous cas que son indifférence pour les coquetteries qui lui avaient été prodiguées? Dès lors, comment repousser la vraisemblance, pour admettre l'improbabilité?

Hélène acceptait ce rapprochement forcé comme une vision qui marquait nettement les destinées accordées aux deux pensionnaires de Mme de Laverdy. « Oui, » se disait-elle, « Marguerite était née pour l'éclat, pour le luxe, pour l'élégance..... et c'est là, paraît-il, ce que François préférait. Moi, je suis faite pour l'obscurité, pour l'exercice ignoré d'humbles devoirs. Ah! ce n'est pas l'éclat que je regrette..... Je ne regrette rien, d'ailleurs; n'ai-je pas mon père à aimer? »

Un charmant appartement venait d'être meublé rue de Douai, dans une magnifique maison, nouvellement construite. Dans un premier vestibule, soutenu au rez-de-chaussée par des colonnes de marbre, se courbait un gracieux escalier de pierre blanche, garni d'un tapis pourpre. Le premier étage avait été loué par François Ger-





Gilquin fils, imp.

LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal 56, rue Jacob, Paris

Chapeaux de Mme TALON, Chaussée d'Antin, 20.

vais, qui avait trouvé, dans la même maison, un vaste atelier. Dans ce joli réduit, si élégamment orné, régnait la belle madame Gervais, qui occupait tout Paris de sa beauté, de sa grâce indolente. Les nouveaux époux avaient fait un voyage en Italie aussitôt après leur mariage, et étaient de retour à Paris depuis quelques semaines. En demandant de faire ce voyage d'Italie, qui, à ses yeux, était le complément nécessaire d'une cérémonie nuptiale, c'est-à-dire la consécration du mariage par l'élégance, Marguerite avait démontré à son mari qu'elle envisageait uniquement les avantages qu'il en pourrait retirer au point de vue de son art; dans son for intérieur elle trouvait que le voyage d'Italie était indispensable pour affirmer immédiatement son élégance : y manquer lui eût semblé une déchéance; tous les mariages contractés dans le grand monde n'avaient-ils pas ce voyage comme corollaire inévitable?

« Nous voyagerons comme vous voudrez, comme nous le pourrons, » avait dit Marguerite quelques jours avant son mariage; « mais nous ne pouvons nous dispenser d'aller en Italie; ce n'est pas pour moi que je le demande, car les voyages me fatiguent; mais, vous, mon ami, il est indispensable que vous connaissiez l'Italie; vous trouverez là, pour votre art, une mine nouvelle, qui vous rapportera certainement bien au-delà des dépenses causées par ce voyage. D'ailleurs, à quoi bon nous occuper de ces détails? Dieu veille sur les imprévoyants, parce qu'ils se confient à lui; vos craintes, si vous en aviez, me sembleraient en quelque sorte impies; n'avez-vous pas été comblé par la Providence de dons inespérés? N'êtes-vous pas dans la situation enviée par tous ceux qui cherchent la pierre philosophale? Avec votre palette et vos pinceaux vous pouvez faire de l'or; votre dernier tableau a été vendu quinze mille francs..... il ne vous sera pas bien difficile d'en faire trois ou quatre par an. Eh bien! mais c'est immense! Que me faut-il, à moi? quelques robes de tulle et de gaze pour me faire belle et réjouir vos yeux..... voilà tout! Je me contenterai longtemps encore, toujours si vous le voulez, de ma guirlande de liserons sauvages. »

Il y aurait eu beaucoup de choses à répondre à ce discours, débité avec l'aide d'attitudes charmantes, pleines de grâce et de simplicité enfantine; on aurait pu alléguer, entre autres, que la Providence ne fait pas figurer dans ses missions sacrées le soin de procurer des robes de tulle et de gaze aux *imprévoyantes* qui se fient à elle pour ces détails; on aurait même pu ajouter que les quinze mille francs produits par la vente du dernier tableau étaient absorbés..... et bien au delà, par l'acquisition d'un mobilier somptueux, qu'il fallait emprunter pour la corbeille de mariage, emprunter encore pour faire ce voyage..... et que c'était imposer à la Providence un fardeau un peu trop lourd en la chargeant de subvenir au payement de ces dettes et aux dépenses de l'avenir. Mais Marguerite avait une façon toute particulière de pencher sa tête, et François était si occupé à admirer ce joli mouvement, qu'il accordait une médiocre attention aux projets énoncés par Marguerite : il ne répondit donc rien..... il acquiesça pleinement à tous les plans qu'elle venait d'exposer.

Pendant leur voyage, Marguerite, développant les principes qu'elle avait indiqués, persuada aisément à son mari que *célébrité oblige*. On ne pouvait voyager aux secondes places..... non par vanité, mon Dieu!..... mais parce qu'on était exposé à rencontrer des personnes faisant partie du monde parisien; certaines économies déconsidèrent celui qui les fait; elles le déclassent, ou plutôt le classent dans une sphère inférieure; en les reconnaissant, on dirait sans doute : « Comment! Gervais voyage aux secondes places? il ne gagne donc pas autant d'argent qu'on le disait? il n'a donc pas le talent qu'on lui attribuait? »

Il en était de même pour les hôtels; on choisissait les plus somptueux, pour la même raison, et l'on y faisait arrêter un appartement d'avance. Madame Gervais ne pouvait, décemment, se passer d'une femme de chambre; mieux eût valu même avoir aussi un valet de chambre pour M. Gervais..... Mais, enfin, il fallait bien se résigner à faire des économies. Quant à sa toilette, Marguerite avait des goûts bien simples! Seulement on ne pouvait exiger d'elle que ses robes fussent malpropres et mal faites. Or, en voyage, les robes s'usent très-vite; on commandait donc à Paris des costumes de voyage extrêmement simples...... mais le plus simple coûtait encore trois cents francs..... Puis aussi quelques robes pour les circonstances imprévues..... une invitation inopinée, un concert, un dîner.

Seulement, la somme d'argent empruntée par François s'épuisa assez rapidement. « C'était inconcevable! » disait Marguerite; « car enfin on ne faisait que le strict nécessaire! » Bref, il fallut se décider à revenir à Paris pour y travailler.

« C'est bien désagréable, » soupirait Marguerite, couchée avec indolence sur une chaise longue dans un bel hôtel de Milan; « Paris est vide en cette saison; y revenir au mois de septembre!..... Songez donc que nous y serons tout seuls.

— Tant mieux, » répondit tendrement Gervais..... « Et tant mieux aussi pour mon travail; il faut m'y remettre; je vous affirme, ma bien-aimée Marguerite, que je dois travailler.

— Et pendant que vous serez dans votre atelier, que deviendrai-je, moi?

— Vous me tiendrez compagnie, si vous le voulez bien! Oh! comme je travaillerai avec courage, si vous êtes près de moi!

— Vous êtes un égoïste...... Ne savez-vous pas que l'odeur de la peinture me fait mal?

— C'est vrai; j'oubliais, » répondit tristement François; « je ne songeais qu'à la joie de vous voir près de moi; vous ne croyez pas pouvoir vous habituer?.....

— A cette affreuse odeur? Oh! non! cela me cause des migraines, des maux de nerfs.

— N'en parlons donc plus; vous resterez au premier, dans votre appartement..... vous vous occuperez, vous lirez.....

— Ah! » fit Marguerite en bâillant involontairement; « cela ne sera pas bien gai. Les Garnier ne sont pas à Paris, n'est-ce pas?

— Non; Mme Garnier a un engagement pour Bade.

— Est-ce que nous ne pourrions pas les rejoindre?... Oh! pour quelques jours seulement, » ajouta Marguerite, en joignant les mains de la façon la plus séduisante.....

« Hélas! ma chère enfant, il faut que je gagne de l'argent. Pardonne-moi de t'ennuyer de tous ces détails, d'attrister ton joli front; pardonne-moi surtout de te refuser..... Va, je suis plus à plaindre que toi en ce moment!

— Oui, » dit Marguerite d'un air profondément méditatif; « c'est bien ennuyeux d'être forcé de travailler; quelle entrave cela met à toute chose! On voudrait être ensemble..... Non, il faut se séparer pour travailler; on désirerait s'amuser..... Pas du tout, il faut s'enfermer pour travailler. Pourquoi ne sommes-nous pas privilégiés comme les autres créatures de Dieu? les oiseaux, les papillons ne travaillent pas..... ils sont bien heureux!

— C'est une erreur, » répondit François en riant; « tout ce monde travaille comme nous; les oiseaux préparent leurs nids et cherchent leur subsistance tout comme nous le faisons nous-mêmes..... Seulement, ils n'ont pas autant de besoins que nous; les beaux meubles, les tentures de soie, ne leur sont pas indispensables par conséquent.

— Oui, oui; mais on est vraiment malheureux de ne pas avoir cent mille francs de rente. Il faut les gagner, François; alors, nous serons tranquilles, libres de faire tout ce qui nous plaira.

— Cent mille livres de rente..... plus de deux millions! Je ne m'y engage pas, mon enfant. Soyons plus modestes dans notre ambition, et surtout..... surtout!... laisse-moi me remettre au travail, pour commencer à gagner au moins une partie de la fortune que tu souhaites. »

Le nouveau ménage était revenu à Paris dans ces dispositions. François, laborieux, épris de son art, était littéralement affamé de travail. Il se mit donc à l'œuvre, fit quelques belles ébauches, et s'arrêta enfin à un paysage d'Italie, qui lui fut acheté et payé par son marchand de tableaux avant même d'être terminé : la composition était belle, d'une simplicité poétique, et marquait un sérieux progrès dans le talent de Gervais.

Marguerite employa plus de quinze jours à faire disposer à son gré le mobilier de son appartement, à y ajouter une belle coupe, des jardinières, à se faire fabriquer un hamac de forme particulière, non en corde de chanvre... quelle horreur!... on ne pouvait avoir cela sous les yeux... mais en belles cordes de soie, et elle dressa sa femme de chambre à balancer doucement ce hamac. Mais, lorsque ces diverses occupations vinrent à lui manquer, elle éprouva un vide que rien ne pouvait combler, dans cette saison où les réunions, les dîners, les concerts et les bals ont absolument cessé.

Elle se plaignit doucement à son mari de l'isolement dans lequel elle vivait. François allégua son travail... ce travail qui devait être poursuivi sans relâche, pour alimenter les dépenses de leur ménage; mais cette explication est rarement acceptée par ceux qui la provoquent; par ceux qui, dans l'association de la famille, vivant du labeur quotidien d'un ou de plusieurs de ses membres, arrivent volontiers à considérer celui qui travaille comme une machine spécialement organisée pour ce but, qui pourrait, en y mettant un peu plus de complaisance, accomplir sa tâche en bien moins de temps, et se trouver ainsi en état de faire jouir ceux qu'il fait vivre, d'une plus grande somme de plaisir et de distractions. Le repos, qui lui serait si nécessaire lorsqu'il a accompli sa tâche, toujours écrasante à Paris, lui est disputé, ou tout au moins accordé à regret. On n'avoue pas, bien entendu, et l'on ne s'avoue pas toujours ce sentiment à soi-même, que l'on est dirigé par des préoccupations égoïstes; on démontre au contraire que les distractions sont indispensables après un travail assidu, et l'on oblige un mari, harassé par sa besogne quotidienne, à ajouter la fatigue des plaisirs à la fatigue du travail.

Marguerite ne trouvait pas même, à son grand regret, l'occasion d'infliger à son mari les fêtes brillantes qu'elle convoitait. Le mois de septembre est, de tous les mois de l'année, celui qui offre le moins de ressources aux Parisiens pur-sang; elle passait ses matinées étendue sur sa chaise longue, lisant un roman, dont elle sautait ce qu'elle appelait avec mépris *les réflexions*, pour arriver au dénoûment. De temps en temps elle se relevait, passait dans son cabinet de toilette, cherchait et trouvait une ingénieuse courbe pour ses bandeaux, puis quittait son miroir avec dépit, en se disant : « A quoi bon? J'aimerais autant avoir quarante ans, c'est-à-dire être vieille et laide..... cela reviendrait au même! »

Parfois son mari lui proposait de passer la soirée au spectacle; mais elle haussait les épaules avec dédain; ce n'est point le spectacle, en effet, mais bien les spectateurs qui intéressaient Marguerite; que lui importait d'aller se montrer dans une salle à moitié remplie de *bourgeois* ou de *provinciaux?*

Un matin, réunis pour déjeuner, les époux traitaient sous toutes ses faces cette grave question de l'ennui de Marguerite; elle était à bout de forces, disait-elle, et son mari devait avoir pitié d'elle.

« Cherche toi-même des distractions, » répondait le pauvre Gervais.

« C'est bien facile à dire; que faire?.... où aller? il n'y a personne à Paris en ce moment.

— Ne devrais-tu pas visiter quelquefois Mme de Laverdy, qui a été si bonne pour toi? Tu remplirais ainsi un devoir, et tu emploierais quelques-unes des heures dont tu ne sais que faire.

— Aller à Bourg-la-Reine, à la pension!..... » s'écria Marguerite; « c'est là ce que tu me conseilles en fait de distractions? Sans doute je ferai une visite à Mme de Laverdy; mais rien ne presse, car elle ne doit pas même avoir appris que je suis de retour; mais, mon ami, si tu savais comme cette excellente femme est ennuyeuse! Elle est toujours, et à toute heure, maîtresse de pension; elle se croit toujours obligée de sermonner pendant toute leur vie toutes les jeunes filles qu'elle a élevées. Puis ces dortoirs, ces classes, ces réfectoires, avec leur régularité monotone et inflexible, me causent des vapeurs, même à distance, même en ce moment, où je puis me dire que je leur ai échappé pour toujours. Son salon, où elle me recevra, est d'une symétrie et d'une immuabilité vraiment désespérante; tout cela est roide, anguleux, absolument dépourvu de tout ce qui charme les yeux. Dès que je passe le seuil de cette porte, il me semble que l'on jette sur moi une chape de plomb, que l'on attache des boulets à mes pieds et des menottes à mes poignets; l'air, la pensée, tout me fait défaut à la fois; je n'ai plus qu'un désir, mais tenace, insurmontable : m'éloigner à tout prix, échapper à cette atmosphère qui m'est antipathique; et c'est là que tu veux m'envoyer pour me distraire?

— Je ne savais pas tout cela; j'avais seulement gardé dans ma mémoire un souvenir reconnaissant pour le bon cœur de Mme de Laverdy, je croyais que tu pouvais revoir chez elle d'anciennes amies.

— A propos d'anciennes amies, que peut être devenue Hélène Faverot?

— Je l'ignore.

— Soit dit entre nous, j'ai toujours pensé qu'Hélène, dont nous n'avons pas encore eu le temps de nous occuper jusqu'à présent, avait un caractère... comment le définir?... un caractère un peu jaloux... je ne voudrais pas dire envieux. Ainsi, elle m'a formellement désapprouvée lorsque j'ai accepté l'hospitalité que m'offrait Mme Garnier. Que pouvais-je faire, pourtant, et quoi de plus naturel? Cette désapprobation a même revêtu des formes positivement inconvenantes, puisqu'Hélène n'a jamais jugé à propos de me rendre, chez Mme Garnier, la visite que je m'étais empressée de lui faire dès que j'ai quitté la pension. Tout cela, si j'avais un mauvais cœur, si je me donnais la peine d'analyser, pourrait me conduire à une appréciation peu favorable sur le compte de cette Hélène, que Mme de Laverdy place si haut dans son estime. »

On croira peut-être que François fut un moment troublé par le sujet évoqué dans cette conversation conjugale; qu'il se souvint, vaguement du moins, des motifs qui avaient décidé Hélène à s'éloigner de son amie; qu'un certain sentiment d'honnêteté le porta à disculper ceux qui lui avaient tenu lieu d'une famille affectueuse pendant cette période de sa vie qui s'était écoulée dans l'obscurité? Ceux qui formeraient ces suppositions n'auraient qu'une médiocre connaissance du cœur humain, de la facilité avec laquelle il arrive à s'absoudre de tout reproche, et à rejeter sur autrui la responsabilité de ses propres fautes. François répondit à sa femme, d'un ton parfaitement dégagé :

« Les motifs qui ont éloigné de toi M. et Mlle Faverot sont probablement identiques à ceux qui m'ont moi-même éloigné d'eux. Il est impossible de conserver intactes à tous les âges de la vie les relations nouées à une époque antérieure, différente par conséquent; à mesure que nous avançons, notre situation s'élève ou s'abaisse, et nous ne pouvons toujours entraîner avec nous ceux qui étaient naguère nos compagnons, car il est impossible de nous river à eux, ou de les river à nous. On se quitte alors, comme lorsqu'on arrive à une bifurcation de chemin, et que l'on doit tourner à droite, tandis que d'autres se dirigent à gauche, que quelques-uns demeurent stationnaires. La vie bourgeoise, les idées, les prédilections, les habitudes bourgeoises de ceux qui furent, je le crois, nos amis sincères, devaient les empêcher de s'accommoder de notre voie; il est probable que la profession de Mme Garnier a dû aussi exercer une certaine influence sur l'abstention d'Hélène; son père, son entourage, auront jugé qu'il était peu convenable de l'envoyer chez une actrice. En thèse générale, ce préjugé n'est point complètement absurde; mais chacun devrait savoir qu'il y a des exceptions honorables, et j'en veux surtout à M. de Rovigny, qui, lui, pouvait éclairer M. Faverot et sa fille sur le compte de Mme Garnier, et s'en est abstenu par malveillance.

— Il ne me plaît pas du tout, ce M. de Rovigny; qu'il est suffisant et désagréable avec ses plaisanteries, pas toujours marquées au coin du bon goût!

— Cela est bien vrai; il n'a pas été étranger, je crois, à cette rupture, qui devait sans nul doute arriver graduellement, mais non si soudainement; il avait sans doute quelque petite rancune personnelle à satisfaire, » ajouta François en souriant.

« Mon Dieu! oui! » répondit Marguerite, en agitant sa jolie tête d'un air boudeur; « ce monsieur s'est montré parfaitement ridicule; je le traitais comme un vieux bonhomme sans conséquence, et je causais volontiers avec lui..... Mais c'est inconcevable quelle dose de fatuité vous possédez, vous autres hommes! Dès que l'on se montre avec vous polie, sociable, vous supposez tout de suite bien au-delà de ce que l'on vous témoigne, sans être arrêtés un moment par le doute, sans même vous demander si, au contraire, on n'exagère pas considérablement les marques de sympathie que l'on vous accorde tout simplement par politesse, par aménité de caractère. Ainsi, je n'osais pas trop causer avec toi quand je suis venue chez ces Faverot; je ne te connaissais pas, et tu étais un jeune homme; monsieur de Rovigny était tout à fait *sans conséquence*, j'ai donc beaucoup causé avec lui;



plus tard, quand je t'ai mieux connu, j'avoue que je l'ai un peu délaissé..... Depuis ce moment, il m'a manifesté son hostilité de toutes façons.

— Oui, oui, c'est bien cela ; à son âge on ne pardonne plus les déceptions, parce qu'on ne peut plus espérer les remplacer par de nouvelles illusions. N'accordons pas à toutes ces personnes plus d'honneur qu'elles n'en méritent; ne nous en occupons plus. En ce moment seulement je regrette que tu n'aies aucune relation avec Hélène Faverot ; elle doit se trouver à Paris, et sa compagnie t'offrirait quelques ressources dans ton isolement.

— Oh !..... quant à cela, pas du tout; Hélène n'était pas très-divertissante, je t'assure; elle s'appliquait à devenir la reproduction exacte, tout en étant réduite, de Mme de Laverdy; elle prêchait comme la maîtresse de pension, et avait toujours un sermon tout préparé, divisé en plusieurs points, au service de ses amies...... même lorsque celles-ci ne réclamaient pas ses conseils. Elle deviendra positivement assommante, et je n'ai rien perdu en la perdant; des idées étroites.... aucun entraînement vers la poésie de la vie; rien enfin de ce qui peut donner quelques charmes aux rapports sociaux ; en toute circonstance elle m'apparaissait toujours armée d'un compas et d'une balance, pour mesurer à l'avance tous les inconvénients qui pouvaient surgir, pour peser les raisons contradictoires qui s'élevaient pour ou contre une décision même insignifiante. Oh ! non... décidément elle m'aurait beaucoup ennuyée.

— Alors, tout est pour le mieux, n'en parlons plus.

— Mais que vais-je faire, moi, pendant que tu vas aller t'enfermer dans ton atelier?

— Il faut t'occuper, ma chère enfant.

— Dois-je donc coudre ? » dit Marguerite en examinant avec crainte l'index de sa main gauche..... « Faudra-t-il me faire là des piqûres dans lesquelles la poussière s'incruste, ce qui donne au doigt un aspect malpropre? D'ailleurs, je ne sais pas coudre!

— Fais ce que tu veux, ce qui te plait, » répondit Gervais, qui avait définitivement adopté cette conclusion, indulgente sans doute, mais tout à fait insuffisante, et même un peu périlleuse.

Et comme rien ne plaisait mieux à Marguerite que de chercher à s'embellir, elle visitait deux ou trois fois par semaine sa couturière et sa modiste, et jetait ainsi les bases de certains mémoires dont elle reléguait l'acquittement dans les limbes les plus vagues de l'avenir.

Rien n'était changé dans la calme demeure de M. Faverot; les mêmes amis venaient la visiter assidûment, et ils y trouvaient Hélène paisible, souriante, dévouée dans les petits détails comme dans les circonstances graves; le whist de M. Faverot se faisait régulièrement, et M. de Rovigny ne passait guère de jour sans faire une apparition rue Cassette. Ces habitudes invariables, cette régularité d'existence, produisaient sur Hélène leur effet ordinaire ; sa douleur était, sinon guérie, du moins endormie. Pourtant il lui arrivait parfois, lorsque la table de whist était au grand complet, lorsqu'elle se trouvait un peu à l'écart, assise dans un grand fauteuil dont le dossier l'isolait du petit cercle rassemblé dans le salon ; il lui arrivait, dis-je, de penser qu'elle eût aimé de pouvoir joindre aux amis de son père quelques amis plus jeunes, avec lesquels elle se serait trouvée en communauté plus directe d'idées et de sentiments; mais ces retours sur elle-même, ces timides regrets qu'elle se reprochait parce qu'elle les trouvait entachés d'égoïsme, étaient bien vite réprimés, et, lorsqu'elle avait essuyé une larme discrète, il n'y paraissait plus.

Quelques mois après le mariage de François Gervais, Mme de Laverdy avait échangé plusieurs lettres avec M. Faverot; et enfin elle vint un jour trouver Hélène pour lui soumettre une proposition de mariage; il s'agissait d'un jeune professeur, dénué de fortune, mais intelligent, actif, ayant par conséquent un avenir assuré.

« Votre père connaît le sujet qui m'amène, » dit Mme de Laverdy; « il approuve la proposition que je vous fais..... »

Hélène écoutait tristement.

« Enfin, nous autorisez-vous à présenter ici M. Hélouin?

— Mon père peut recevoir tous ceux qui lui conviennent; mais moi, ma chère Maman..... je ne puis pas... Oh! non..... je ne puis consentir à me marier.

— Il faut pourtant toujours en venir là, ma chère enfant ; vous devez y songer plus qu'une autre. Votre père redoute l'isolement qui serait votre partage après lui..... Sa santé l'inquiète, sans motif pour le moment, je me hâte de vous le dire ; mais enfin, toutes ces pensées, ces appréhensions, compromettent le repos de sa vieillesse.

— Tout, tout ce que l'on voudra, mais pas cela.... Oh! non, pas cela ! Je ne puis songer à me marier.

— Il ne faut pas croire, » dit Mme de Laverdy, « que tous les hommes soient indignes de vous inspirer la tendre estime que vous voudriez accorder au compagnon de votre vie; à votre âge, ma chère Hélène, on conclut volontiers de l'exception à la règle, et l'on rend tout le monde solidaire des fautes d'un seul être.

— Vous croyez que c'est par ressentiment que je désire rester isolée?..... Oh! combien vous vous trompez ! Je n'ai point de ressentiment; je n'aime personne; M. Gervais s'est trompé en croyant qu'il m'aimait; il a reconnu son erreur en rencontrant une femme plus belle, plus charmante que moi; celle-ci, il l'a aimée; il l'a épousée ; quoi de plus naturel? et pourquoi cela m'inspirerait-il du ressentiment? Cette expérience m'a donné de la méfiance, non envers les autres, mais envers moi-même; je ne pense pas que l'on soit incapable d'aimer, mais il m'a été prouvé que l'on ne peut m'aimer; c'est en moi qu'est l'insuffisance, c'est moi qui suis dépourvue des mérites qui attirent et fixent la tendresse. Je sais ce que vous allez me répondre..... Sans doute il est des mariages de convenance, de raison, qui, à tout prendre, sont encore peut-être les plus heureux de tous. Mais, pardonnez-moi ma déraison sur ce point, je vous promets de l'y circonscrire..... Je ne puis me décider à faire l'un de ces mariages ; à côté des sérieux devoirs imposés par la conscience, confirmés par la raison, exercés avec persévérance et courage, j'ai toujours aspiré à trouver... quoi ?... Je ne saurais le définir, l'exprimer nettement, car il s'agit d'aspirations indéterminées, puissantes néanmoins. Oui, j'aurais voulu éprouver, inspirer ce sentiment divin d'enthousiasme, de tendresse, qui transforme l'abnégation en une joie bien supérieure à toutes les jouissances égoïstes, qui allége tous les fardeaux, qui aplanit toutes les difficultés, et recouvre de sa poésie même les plus prosaïques détails de l'existence.

— Pourquoi y renoncer, ma chère Hélène? Mieux que toute autre vous êtes faite pour réaliser ce beau rêve....

— Non, je ne suis pas faite pour être aimée, je l'ai reconnu à des faits irrécusables. Laissez-moi donc vivre et vieillir dans mon isolement.

— En vérité, il arrive toujours un moment où la femme, même la plus raisonnable, ne peut s'empêcher de déraisonner. Parce qu'un homme léger, extravagant, a jugé à propos de s'éprendre d'une jolie petite mécanique, qui, du reste le broiera gentiment, j'y compte, et ce sera bien fait, vous venez me déclarer solennellement que vous n'êtes pas faite pour être aimée, et autres billevesées du même genre? Je ne retrouve pas là mon Hélène, et vous m'affligez sérieusement.

— C'est qu'en effet, » répondit gravement la jeune fille, « je crois qu'Hélène, telle que vous l'avez connue, n'existe plus. C'est sa faute, sans doute, si elle n'a pas été plus robuste; mais, quoi qu'il en soit, on l'a tuée avec une chiquenaude; on a éteint en elle la modeste confiance, l'humble ambition, qui étaient la vie de son âme, et nul ne peut plus les faire renaître. Laissez-moi vivre pour ceux qui tiennent à moi... S'ils doivent partir avant moi, ce qui n'est pas absolument certain...... eh bien ! alors Dieu mesurera le vent à sa brebis tondue. »

Mme de Laverdy reconnut, bien à contre-cœur, que cette proposition de mariage était encore trop prématurée, et se promit de revenir à la charge dans quelques mois..... si l'occasion s'en présentait encore.

(*La suite au prochain numéro.*)

EMMELINE RAYMOND.



RENSEIGNEMENTS GÉNÉRAUX.

J'ai omis d'indiquer, dans le n° 46, es riches manteaux de velours garnis d'une belle fourrure que l'on trouve aux *Magasins du Louvre*, au prix de 175 francs. Le manchon Louis XV, assorti au manteau, coûte 30 francs. Ces prix sont assez remarquables pour que je les signale dans l'intérêt de nos lectrices. E. R.

RENSEIGNEMENTS PARTICULIERS.

N° 28,043, Maine-et-Loire. Il est impossible d'habiller en *robe* un petit garçon ayant quatre ans et demi. Velours gros bleu avec galons noirs. La veste sera plus *habillée* que la blouse. Chapeaux en feutre gris avec plume de même nuance que le costume. — *N° 6,766, Paris.* On a reçu dans le n° 43. Voir *encadrements* en filet-guipure. — *N° 55,974, Aveyron.* D'autres dessins réclament en cette saison les pages du journal. S'adresser à M. Sajou, rue Rambuteau, 52, pour ces dessins de filet. — *N° 12,395, Haute-Vienne.* Rien ne sera plus joli que les toilettes projetées pour les petites filles, et je ne puis qu'approuver. Petit paletot, dont on a reçu le patron dans le n° 44. Corsage plat en cachemire bleu, plutôt que chemise russe. Je préfère les *colonnes* remontant sur chaque couture. — *N° 54,365, Dordogne.* Demander par la poste, à *Bédelet*, rue Séguier, 14, et à Ducros, rue de Seine, 55, les catalogues des livres pour enfants. Mille regrets de ne pouvoir donner aucun renseignement sur le dernier sujet. J'ignore quelle peut être la valeur de ces tableaux, et comment il faut s'y prendre pour les vendre. — *N° 65,185, Alpes-Maritimes.* L'approbation des pères et des mères, celle des personnes chargées de l'éducation des enfants, nous sont bien précieuses, en nous prouvant que nos efforts sont appréciés. — *N° 62,983, Savoie.* On ne place dans un salon aucun portrait de famille, ni tableau fait en cheveux. Le nombre des siéges dépend de la place qu'on peut leur donner. Je préférerais le canapé avec quatre fauteuils et six chaises ; mieux vaut, en effet, que tous ces siéges soient pareils. La cheminée ne peut être dépourvue d'une glace ; on s'en passerait plutôt entre les fenêtres. Je préfère à la porcelaine *bon marché* la vieille faïence à dessins bleus sur fond blanc. Mieux vaudrait aussi, pour ce salon *gothique*, une tapisserie imitant les dessins du cuir. — *N° 64,829. Calvados.* La crinoline règne toujours sans changement autre que celui d'être moins volumineuse sur les hanches. La toile de laine, la popeline, surtout le Knickurbocker, conviennent pour habiller des petites filles; les paletots ne peuvent être pareils, vu la saison, à moins d'être ouatés. — *M. J. Genève.* D'abord mille remercîments, ensuite le conseil de garnir la robe de taffetas rose avec des rubans de velours noir, recouverts de guipure Cluny, blanche; ce sera charmant. — *N° 38,008.* Popeline de même nuance que le paletot, avec un large bord dentelé en taffetas noir ; les dents bordées avec la plus étroite de toutes les franges noires ; même garniture sur le bord des manches et autour de l'encolure. Corsage en cachemire brun, bien préférable au bleu pour ces combinaisons. Merci mille fois pour cette appréciation. — *N° 3,953, Bougival.* Toutes ces explications ont été données, mais disséminées dans les diverses années du journal. Plusieurs des numéros qui les contiennent sont épuisés; on les retrouvera dans l'*Art de la Couture*, encyclopédie très-complète de tous les travaux à l'aiguille, qui commencera avec l'année 1866. On peut toujours s'abonner aux gravures coloriées, en envoyant la somme qui représente la différence de prix pour la durée de l'abonnement. Ce prix est indiqué en tête de tous les numéros. — *N° 65,077. Indre.* Le numéro 39 de l'année 1863 est épuisé. S'adresser à M. Maho, éditeur de musique, rue du Faubourg Saint-Honoré, 25, pour cette question. — *N° 59,828, Côte-d'Or.* S'adresser pour tous les *arrangements*, réparations, teintures de cachemire, à Mme Guigné, rue du Bac, 46. —

N° 61,552. Italie. Toutes les dentelles anuques sont toujours à la mode, et leur valeur est fort élevée à Paris, particulièrement cette année, où l'on s'en sert, en effet, pour garniture de lingerie et de robes. — *N° 256, Côte-d'Or.* On a reçu ou on recevra des modèles de capelines. Les grands manteaux en cachemire que portent les enfants nouveau-nés sont toujours garnis avec une bande de taffetas piqué. — *N° 54,419. Moselle.* Les serviettes à écrevisses sont distribuées à chacune des personnes qui assistent au repas. On peut mettre un voile ou bien une voilette avec tous les chapeaux, à moins que leur garniture ne s'y oppose. Voir les précédents numéros pour les prix et l'adresse du journal *la Salle à manger*. Merci pour la propagande. — *N° 32,513. Dordogne.* Robe et paletot ouaté, de même étoffe pour la petite fille de 2 ans. Broder le tout en soutache blanche, ou lacet blanc en soie. Nous n'envoyons aucun patron autre que ceux publiés dans le journal. S'adresser, quand on veut un patron *particulier*, à Mme Gérard, rue du Faubourg-Saint-Honoré, 40. — *N° 41,497. Morbihan.* Cela est tout à fait facultatif. Rien ne défend de faire des présents à ses amies quand on se marie, comme rien ne le commande. Selon la coutume parisienne, le mari seul fait un présent à ses futures belles-sœurs, ou beaux-frères. On ôte son voile quand on est revenue à la maison. Merci mille fois pour cette appréciation de mes efforts. — *N° 10,009. Ille-et-Vilaine.* Pour renouveler l'abonnement, il faut envoyer le montant de cet abonnement, sous peine d'introduire le chaos dans la tenue de nos livres. — *N° 43,632, Nord.* Le reps de laine *drape* mieux que le damas de laine. — *N° 3,112, Haut-Rhin.* Tous les dessins que nous publions peuvent servir pour la broderie en chenille, en en suivant les contours. — *N° 58,896, Italie.* Il nous est complétement impossible de nous charger d'aucune commission. S'adresser directement soit à M. Sajou, rue Rambuteau, 52, soit à un commissionnaire. — *N° 29,705, Doubs.* Le plus léger des échantillons peut être employé comme seconde robe, sur une robe blanche en tulle, ou tarlatane. L'autre échantillon se teindra, je crois, fort bien. — *N° 54,489. Drôme.* Les châles longs en cachemire noir sont *exclusivement* consacrés aux toilettes de deuil. — *N° 2,609. Charente-Inférieure.* Les vestes, et en général tous les corsages compliqués, ne conviennent pas aux toilettes de deuil. On fera donc un simple corsage montant, plat, à ceinture fixée par une boucle en jais noir. Même objection pour une *toque*, laquelle, même noire, ne conviendrait guère en hiver pour cette circonstance. *Aucun* ornement pour les toilettes de grand deuil. — *J. C. N° 35,557.* Il n'est point de couleur *spéciale* pour les chapeaux d'hiver ; on porte toutes les nuances; le rouge ou le bleu pour orner un chapeau blanc, à moins qu'on ne préfère le vert ou le mauve. Les bournous habillent mieux les grandes tailles que les petites. On peut en effet ajouter un bas de manche presque *juste* à cette ancienne manche bouillonnée. Quand on sert à table de cette façon, on fait le tour de la table, sans acception de dames ni de messieurs. Je ne connais aucun éditeur ayant cette spécialité; je puis seulement affirmer qu'il est absolument impossible, dans le délai d'un mois, de prendre connaissance d'un manuscrit, de le composer à l'imprimerie, de l'imprimer, de le brocher, etc., en un mot de préparer *maintenant* un volume pour le mettre en vente pour le jour de l'an. On porte *à volonté* le côté peluché en dehors ou en dedans. — *N° 33,103. Isère.* Les bandelettes sont incompatibles avec les doubles bandeaux ; vouloir les concilier, c'est vouloir résoudre la quadrature du cercle. Consulter les articles de modes. Ceinture à bretelles remplaçant un corsage pour la petite fille. On porte *toutes* les formes de voilettes adoptées jusqu'ici. Le journal est très-fier d'être ainsi apprécié. — *N° 3,392, Allier.* On met en effet des crinolines aux petites filles de dix-huit mois. Leurs corsages sont décolletés, ou remplacés par des vestes. Paletots en drap gris ou gros bleu. Quant aux pantalons, rien n'oblige à les broder. Il en est de même pour les bottes en cuir, qui peuvent être adoptées ou rejetées. Chapeaux de feutre gris ou blanc. Voir nos dessins pour le surplus, je veux dire pour tous les détails qui, vu leur nature, ne peuvent être décrits. — *N° 60,953. Seine-Inférieure.* Nous publions toute l'année des dessins de tapisserie, mais il nous serait *impossible* de faire composer celui que l'on nous demande, de le faire graver, préparer, et de le faire paraître dans ce délai. La robe conviendra pour la messe de mariage, avec la casaque en velours. — *N° 19,236, Espagne.* Pour éloigner les insectes rongeurs, il suffit de saupoudrer les vêtements, avec de la poudre de pyrèthre. — *N° 57,769, Pas-de-Calais.* On peut, en effet, teindre en noir un paletot en drap brun. S'adresser à la maison Guigné-Dusacq, rue du Bac, 46. J'ignore si le paletot doit être décousu, le teinturier répondra à cette question. — *N° 64,169, Loire.* Le n° 16 de l'année 1865 est épuisé. Je ne connais pas ces plumes. — *Metz.* Les éditeurs des nouvelles que je publie dans la *Mode illustrée* se sont réservé le droit de les reproduire en volume, et n'en autorisent pas la publication dans un autre journal. Mille remercîments pour cette aimable lettre. — *Mlle Lydie..... Belgique.* Oh ! non. Impossible, trop de couleurs disparates dans cette toilette. On ne porte pas de jupons blancs en hiver dans la rue. A gauche, naturellement. —

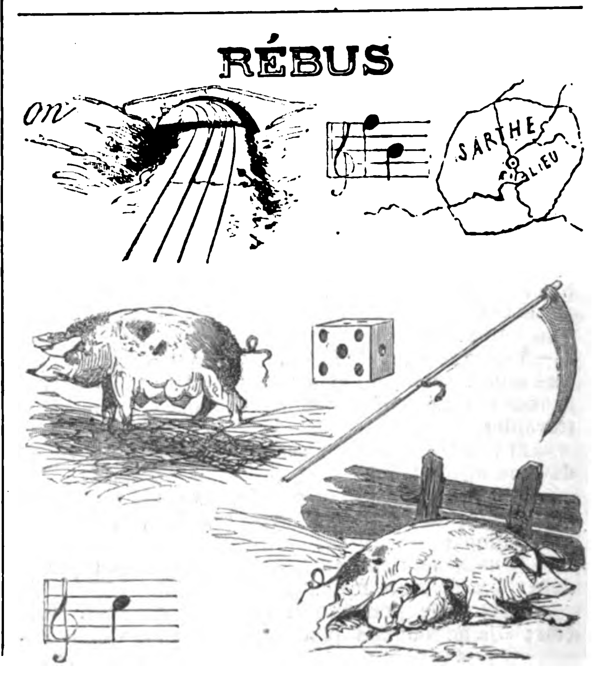
AVIS. La *Mode illustrée* doit arriver le *dimanche* à ses abonnées ; quelques personnes nous réclament, à tort, leur numéro le samedi. — Nous prions nos abonnées des départements qui craignent un retard dans leur envoi d'attendre au moins jusqu'au lundi soir, pour faire leurs réclamations, les communications en hiver étant difficiles là où les chemins de fer n'existent pas.

Explication de la Charade.

Le mot de la Charade insérée dans notre dernier numéro est : *bat-eau.*

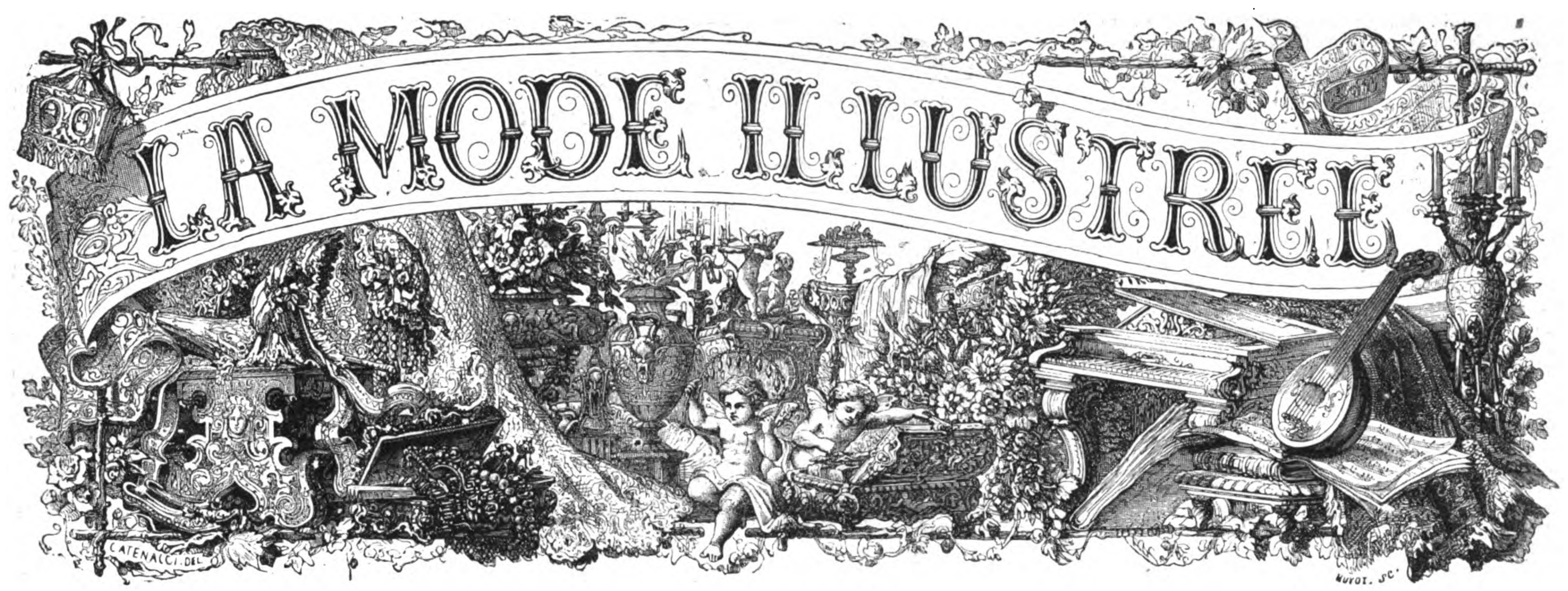
Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.





N° 49. SIXIÈME ANNÉE. Dimanche, 3 décembre 1865.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cie, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 13, Bedford Street, Covent Garden, W. C. —

Chapeau et voile

DE CHEZ Mme AUBERT, RUE NEUVE-DES-MATHURINS, 6.

Ce voile est fait en tulle blanc, moucheté de pois noirs en chenille; le contour est découpé en dents pointues garnies de dentelle noire, étroite, surmontée par un léger galon de perles noires; la coulisse est posée sous les dents du bord supérieur. Le voile est très-long et se rejette sur l'épaule; sa largeur est de 67 centimètres, sa longueur est de 90 centimètres. La largeur diminue graduellement vers le bord inférieur, de façon à n'avoir plus que 14 centimètres près des dents, qui se terminent chacune par un gland en soie noire.

Plateau au crochet.

MATÉRIAUX : Laine blanche, laine rouge, ganse blanche; on peut aussi employer du gros coton blanc à tricoter et du coton rouge.

On fait ce plateau sur de la ganse, en spirale. On commence par une chaînette de 4 à 5 mailles en l'air; on fait 3 tours de mailles simples, en augmentant régulièrement, de façon à avoir 30 mailles dans le 3e tour; dans le 4e tour on commence le dessin rouge, et l'on fait alternativement une maille rouge, — 3 mailles blanches, de telle sorte que l'on a 8 mailles rouges dans ce tour; on continue en copiant le dessin. Nous dirons seulement que l'augmentation a lieu dans les dessins rouges; dans les 4 tours suivants chaque dessin rouge augmente d'une maille sur chaque côté, de telle sorte qu'il y a dans le 5e tour 9 mailles rouges dans chaque dessin, et que l'intervalle est toujours de 3 mailles blanches. Depuis le 6e tour les dessins rouges se raccourcissent dans la proportion observée pour les élargir, et l'augmentation a toujours lieu dans les mailles blanches, en veillant à maintenir le travail tout à fait plat. Quand les dessins rouges sont terminés, on exécute 2 tours entièrement blancs, — un tour composé d'une maille blanche, — une maille rouge alternativement. On encadre le plateau avec les 2 tours suivants :

1er *tour.* — * 6 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 3 mailles, — une maille simple. — Recommencez depuis *.

2e *tour.* — Comme le précédent; mais, au lieu de 6, on fait 7 mailles en l'air.

CHAPEAU ET VOILE, DE CHEZ Mme AUBERT, RUE NEUVE-DES-MATHURINS, 6.

Alphabet (broderie).

La mode favorise tellement les animaux qu'ils se glissent partout; les voilà installés sur les mouchoirs de poche.

Cet alphabet, fort original, est fait au plumetis (parties blanches), au point d'armés (parties noires).

Étoile au crochet.

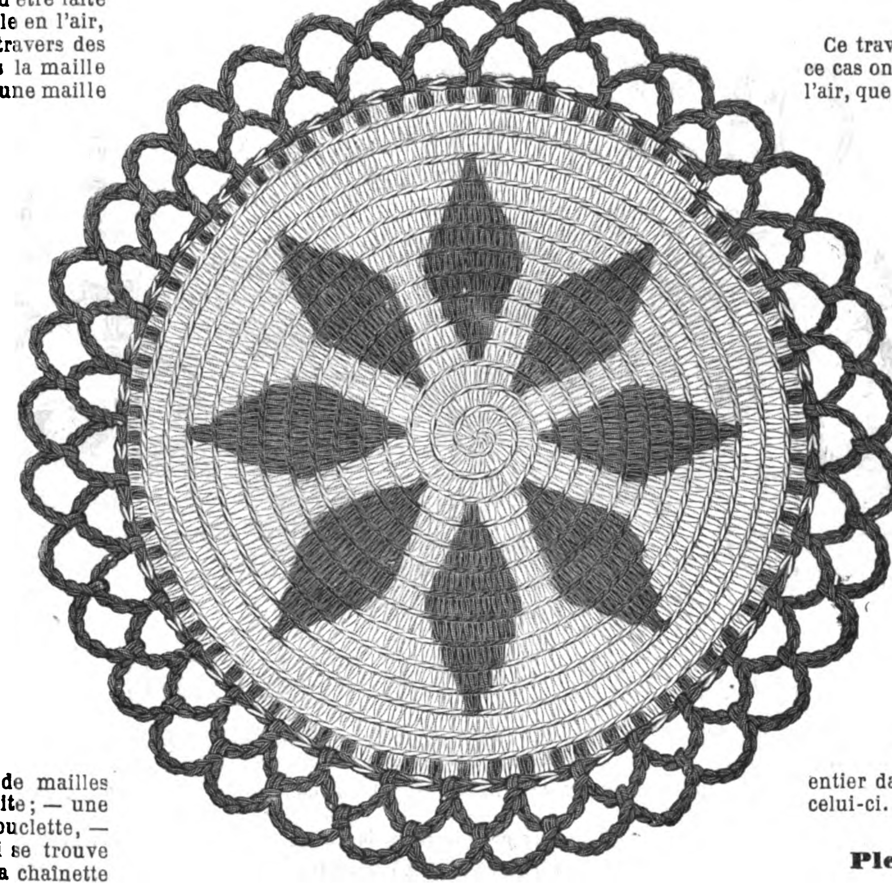
On pourra former avec cette étoile des entre-deux, en cousant ensemble le nombre voulu, ou bien en composer des voiles de fauteuil, — dessus d'édredon, etc.; on choisira du fil fin dans le premier cas, du coton Bresson n° 25, ou du gros fil de lin, dans le second cas. En employant du fil n° 100 ou 150, on pourra *appliquer* cette étoile sur des cols, poignets, cravates, etc., en découpant l'étoffe en dessous.

A l'inverse de la méthode habituelle, on commence cette étoile, non par le milieu, mais par le contour extérieur. On fait une chaînette de 70 mailles, dont on joint la dernière à la première; sur ce cercle on exécute les petites dents; — * 10 mailles en l'air, — on en passe 3; dans la 4e une *grande bride*; pour cette bride on reprend le brin 5 fois, c'est-à-dire qu'on le jette sur le crochet; on pique le crochet dans la maille sur laquelle on doit faire la grande bride, on y fait une maille en l'air, — on prend le brin avec le crochet,

on passe le brin dans la maille qui vient d'être faite et dans le jeté à la fois, — on fait une maille en l'air, — on reprend le brin, on le passe au travers des boucles qui sont sur le crochet. — Dans la maille suivante on fait une bride ordinaire, puis une maille simple avec laquelle on enserre la suivante des mailles en l'air, sans cependant y piquer le crochet, formant ainsi le pois rond qui se trouve au bout de la dent. Il reste encore 4 des mailles en l'air, sur lesquelles on fait: une maille simple, — une bride pour laquelle on reprend le brin 4 fois (supprimant dans l'explication ci-dessus donnée la première maille en l'air), — 2 brides pour chacune desquelles on reprend le brin 5 fois. On passe 4 mailles de la chaînette, on enserre la 5e avec une maille simple. — Recommencez 13 fois depuis *. On fixe le brin, on le coupe; on exécute l'intérieur de l'étoile en commençant par le milieu.

1er *tour*. — * 10 mailles en l'air, et, dans l'avant-dernière, on fait une maille simple, en passant par conséquent une maille (la 10e), — 7 mailles en l'air, — une maille simple dans la première des 10 mailles en l'air, ce qui forme une bouclette. — Recommencez 5 fois depuis *. On travaille ce tour de gauche à droite, de telle sorte que chaque nouvelle bouclette rejoigne le côté droit de la bouclette précédente.

2e *tour*. — * Dans la même direction, de gauche à droite, on fait 12 mailles simples sur le feston de droite (composé de mailles en l'air) de la plus proche bouclette de droite; — une maille simple dans le milieu de cette bouclette, — 2 mailles en l'air; on passe la maille qui se trouve sur le crochet dans l'une des mailles de la chaînette sur laquelle on a fait le cercle *à dents*; — on fait ensuite une maille simple dans la première des 2 mailles en l'air qui viennent d'être faites en dernier lieu (en passant par conséquent la *seconde* de ces mailles en l'air), — puis 12 mailles simples dans le feston encore vide de la bouclette, et enfin une maille simple, avec laquelle on enserre la bouclette à sa racine. — Recommencez 5 fois depuis *. Les intervalles qui séparent les divers points de jonction de cet intérieur avec le cercle primitif doivent être réguliers.



PLATEAU AU CROCHET.

Étoile en frivolité.

Ce travail peut aussi être exécuté au crochet; dans ce cas on fait le cercle du milieu avec des mailles en l'air, que l'on recouvre avec des mailles simples très-rapprochées, sur lesquelles on fait 12 picots, chacun de 3 mailles en l'air; le cercle extérieur est fait en deux tours (comme l'intérieur de l'étoile précédente). Dans le premier de ces deux tours on forme, avec des mailles en l'air, 12 bouclettes; chacune est fermée avec une maille simple, et l'on fait entre cette bouclette et la suivante une maille simple dans le picot du cercle. Dans le 2e tour on fait des mailles simples très-rapprochées sur chaque bouclette, que l'on joint, avant de commencer leur courbe supérieure, en passant la maille qui se trouve sur le crochet au travers de la maille correspondante de la précédente bouclette; au milieu supérieur de chaque bouclette on fait un picot.

Frivolité. Pour exécuter cette étoile en frivolité, on fait, pour le cercle intérieur, 12 doubles nœuds, l'un à droite, l'autre à gauche; après avoir fait 2 doubles nœuds, on fait toujours 1 picot. Chacune des 12 bouclettes se compose de 30 doubles nœuds et d'un picot dans son milieu supérieur. Pour rattacher une bouclette, ou bien 1 picot à la bouclette précédente, on emploie un crochet, avec lequel on passe les brins dans le nœud; on passe le peloton entier dans la boucle qui forme le brin, et on serre celui-ci.

Plein avec dentelle au crochet.

On pourra exécuter avec ce dessin des nappes d'autel, des couvre-pieds, etc.

On fait une chaînette ayant la longueur voulue; on coupe le brin à la fin de chaque tour.

1er *tour*. — 3 brides séparées par une maille en l'air, sous laquelle on passe une maille; — * 7 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 7 mailles, — une maille simple

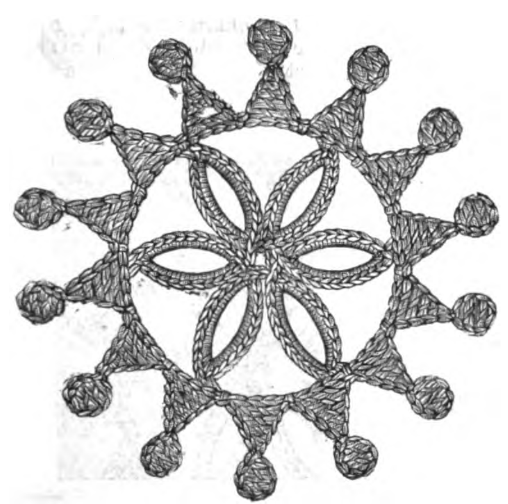
ALPHABET (BRODERIE).

dans chacune des 7 mailles suivantes, — 7 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 7 mailles, — 6 brides, séparées les unes des autres par une maille en l'air, sous laquelle on passe une maille. — Recommencez depuis *.

2ᵉ *tour*. — 2 doubles brides dans la première bride du tour précédent, — 4 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 2 mailles, — une bride dans chacune des 4 mailles suivantes, — 7 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 6 mailles, — une maille simple dans chacune des 5 mailles suivantes, — 7 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 6 mailles, — 4 brides, — 9 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 7 mailles. — Recommencez toujours depuis *.

3ᵉ *tour*. — Une maille simple sur la double bride du tour précédent; — * 6 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 6 mailles, — 4 brides, — 7 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 6 mailles, — 3 mailles simples, — 7 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 6 mailles, — 4 brides, — 6 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 6 mailles, — une maille simple. — Recommencez depuis *. On continue en copiant le dessin, qui est parfaitement exact.

On borde le *plein* avec un tour de brides serrées, puis on exécute la dentelle, qui est un peu froncée.



ÉTOILE AU CROCHET.

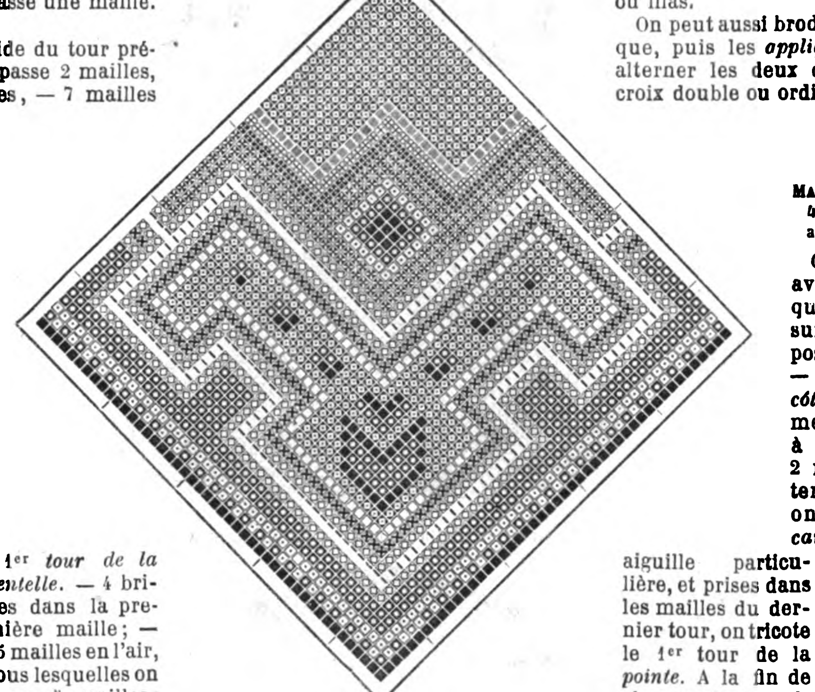
1ᵉʳ *tour de la dentelle*. — 4 brides dans la première maille; — *5 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 5 mailles; — 4 brides dans la maille suivante. — Recommencez depuis *.

2ᵉ *tour*. — Une maille simple dans la première des 4 brides du tour précédent, — 5 mailles en l'air, — * 4 brides dans le milieu des 5 mailles en l'air du tour précédent, — 5 mailles en l'air, — une maille simple entre les 4 brides du tour précédent, en laissant par conséquent 2 brides de chaque côté. — 5 mailles en l'air. — Recommencez depuis *.

3ᵉ *tour*. — Une bride dans le milieu des premières 5 mailles en l'air du tour précédent; — * 3 mailles en l'air, — une bride entre la première et la seconde des 4 plus proches brides, — 3 mailles en l'air, — une bride entre la 3ᵉ et la 4ᵉ des mêmes 4 brides, — 3 mailles en l'air, — une bride dans le milieu des plus proches mailles en l'air, — une bride dans le milieu des suivantes mailles en l'air. — Recommencez depuis *.

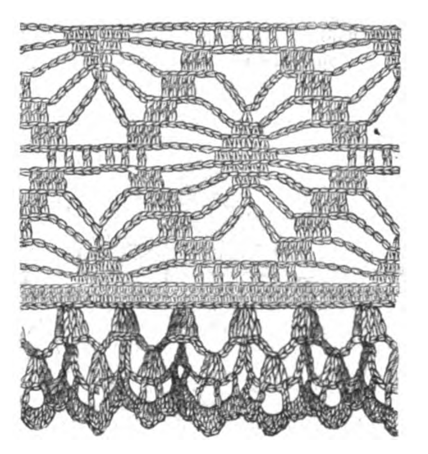
4ᵉ *tour*. — Sur chacun des festons de 3 mailles en l'air du tour précédent on fait toujours : une maille simple, — une demi-bride, — 2 brides, — une demi-bride, — une maille simple entre deux brides non séparées par des mailles en l'air, — toujours une maille simple.

Cette dentelle, qui peut aussi être faite isolément pour garnir de la lingerie, se plisse très-facilement.

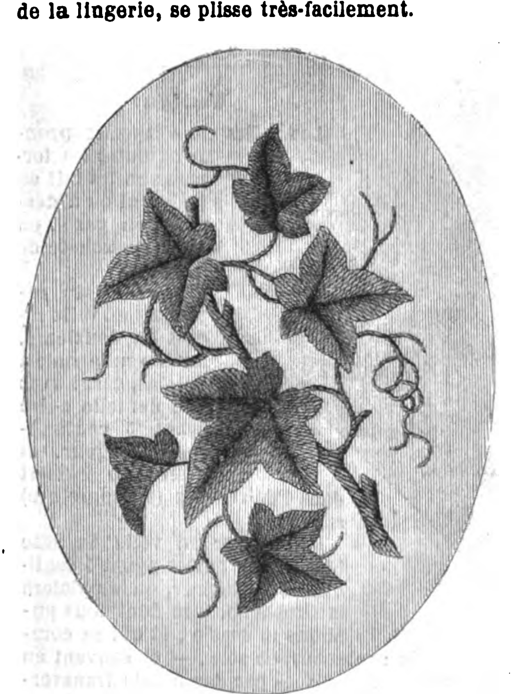


DESSIN DE TAPISSERIE POUR COUSSIN.

Explication des signes : ■ Noir. ◘ Rouge foncé. ▣ Rouge clair. ■ Gris jaunâtre foncé. ▫ Même gris moins foncé. ▫ Même gris clair. ı Soie blanche. ⊞ Bleu-bluet. ⊡ Bleu plus clair. ■ Orange foncé. ⊞ Orange clair. ■ Soie jaune d'or.



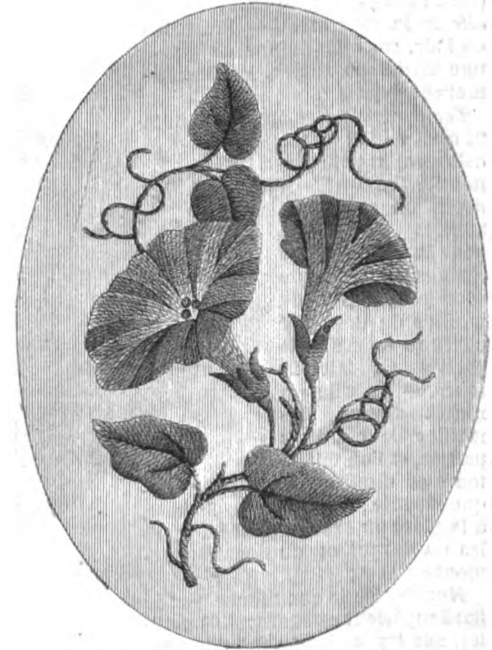
PLEIN AVEC DENTELLE AU CROCHET.



MÉDAILLON Nº 1.



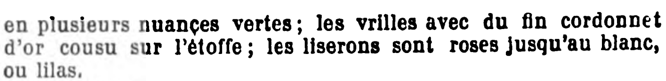
GENOUILLÈRE TRICOTÉE.



MÉDAILLON Nº 2.

Deux médaillons.

Ces deux dessins servent pour orner des porte-cigares, des albums, des carnets, des porte-monnaie, etc.; on les exécute sur maroquin, sur mohair, sur velours, suivant leur destination, au passé et au point de cordonnet, soit en diverses nuances d'une seule couleur, soit en nuances naturelles de fleurs et de feuillages ; dans ce dernier cas les feuilles du médaillon nº 1 sont en plusieurs nuances vertes et *automnales*; les feuilles du nº 2 également



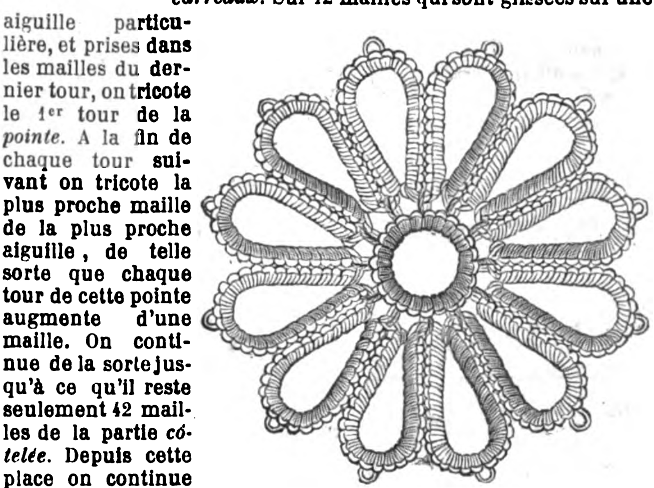
en plusieurs nuances vertes; les vrilles avec du fin cordonnet d'or cousu sur l'étoffe; les liserons sont roses jusqu'au blanc, ou lilas.

On peut aussi broder ces deux médaillons sur une étoffe quelconque, puis les *appliquer* sur le canevas d'un coussin en faisant alterner les deux dessins; on remplit ensuite le canevas à la croix double ou ordinaire.

Genouillère tricotée.

MATÉRIAUX (pour la paire) : 48 grammes de fine laine rose; 4 grammes de même laine blanche; aiguilles à tricoter en acier de moyenne grosseur.

On commence chaque *genouillère* en montant avec la laine rose 112 mailles, distribuées sur quatre aiguilles et réunies *en rond;* on tricote, sur ce même nombre de mailles, 47 tours, composés alternativement de 2 mailles à l'endroit, — 2 mailles à l'envers, formant ainsi un tricot *côtelé* très-élastique. Dans le 48ᵉ tour on commence la *pointe* couvrant le genou; on la fait à part en *allant* et *revenant*, toujours avec 2 mailles à l'endroit, — 2 mailles à l'envers alternativement. Après que l'on a fait ainsi 2 tours on *contrarie*, dans les 2 tours suivants, les petits *carreaux*. Sur 12 mailles qui sont glissées sur une aiguille particulière, et prises dans les mailles du dernier tour, on tricote le 1ᵉʳ tour de la *pointe*. A la fin de chaque tour suivant on tricote la plus proche maille de la plus proche aiguille, de telle sorte que chaque tour de cette pointe augmente d'une maille. On continue de la sorte jusqu'à ce qu'il reste seulement 42 mailles de la partie *côtelée*. Depuis cette place on continue la *pointe* isolément, et l'on diminue une maille au commencement et à la fin de chaque tour, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus que 12 mailles sur l'aiguille; on relève alors 50 mailles de lisière de chaque côté de ces 12 mailles et l'on fait encore 47 tours en *rond*, composés alternativement de 2 mailles à l'endroit, — 2 mailles à l'envers. La bordure posée sur chaque extrémité de la genouillère est faite au crochet. On fait avec la laine blanche une chaînette de 50 mailles sur laquelle on exécute un tour au crochet tunisien ordinaire; dans le rang suivant on relève les mailles avec la laine blanche, mais on les démonte avec la laine rose dans le rang qui succède à celui-ci (de gauche à droite), et l'on fait toujours 4 mailles en l'air, après avoir démonté une maille blanche; — avec une 5ᵉ maille en l'air on démonte la maille blanche suivante. On répète tout ceci sur l'autre côté de la chaînette primitive, et l'on forme ainsi une ruche avec laquelle on borde la genouillère.



ÉTOILE EN FRIVOLITÉ.

Robe tricotée pour enfant

D'UN A TROIS ANS.

MATÉRIAUX : 120 grammes de laine ponceau; 32 grammes de laine blanche; 16 grammes de laine noire.

La solidité et l'élasticité de cette robe permettent de la faire porter pendant deux ans à son petit propriétaire; en supprimant la garniture du corsage et les manches, on peut la convertir en jupon.

La laine ci-dessus désignée est de même grosseur que la laine zéphyr, mais plus dure; les aiguilles sont choisies de telle sorte qu'une raie de 12 tours faits à l'endroit en



allant et *revenant* ait une largeur de 3 centimètres 1/2. On prend la laine rouge, et, commençant la robe au-dessus de la bordure inférieure, qui est faite à part, on monte 180 mailles assez *lâches*, sur lesquelles on tricote 12 tours à l'endroit en *allant* et *revenant*.

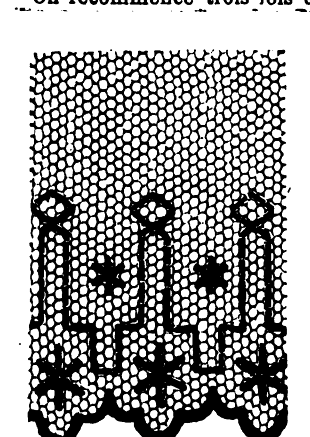
13e *tour*, envers de l'ouvrage. — Alternativement 1 jeté, — diminution à l'envers (c'est-à-dire 2 mailles tricotées *ensemble* à l'envers).

14e *tour*. — A l'endroit.

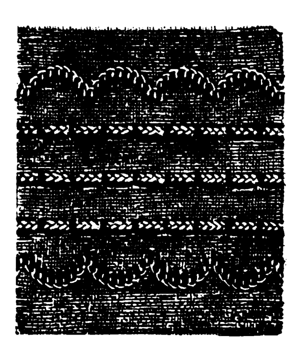
15e *tour*. — Comme le 13e tour.

16e *tour*. — Comme le 14e tour.

On recommence trois fois du 1er au 16e tour, puis du 1er au 14e tour; on tricote ensuite un tour à l'endroit, on démonte, et l'on coud la robe ensemble en laissant une fente de 10 centimètres.



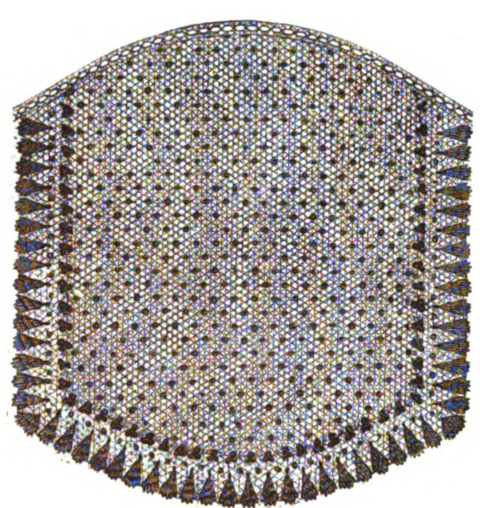
BRODERIE POUR VOILE.



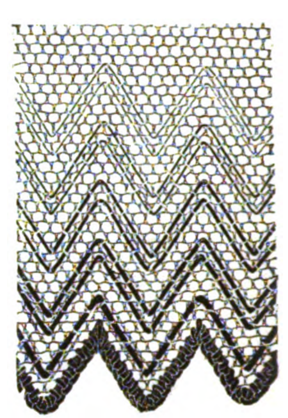
BORDURE POUR VOILE EN GAZE.



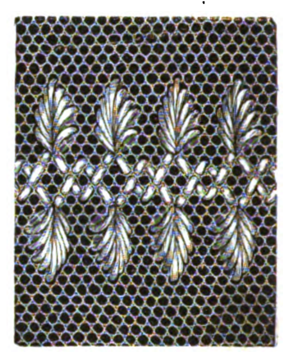
ROBE TRICOTÉE POUR ENFANT D'UN A TROIS ANS.



VOILE RÉDUIT AU DOUZIÈME.



BRODERIE POUR VOILE.



ENTRE-DEUX POUR VOILE.

Bordure, laine rouge. — On monte 20 mailles, et, *augmentant* à la fin d'un tour (ou aiguille), *diminuant* à la fin du tour suivant, on procède de la façon suivante: 6 tours à l'endroit, — les 4 tours suivants comme ceux du 13e au 16e tour de la robe; on répète ces 10 tours, — on fait 5 tours à l'endroit, — puis encore 10 tours à l'endroit, alternativement 2 tours blancs, — 2 tours noirs, — encore un tour rouge, — et enfin l'on répète ces 36 tours autant de fois que cela sera nécessaire pour que la bordure ait la longueur voulue par la largeur de la robe. Sur notre modèle cette bordure compte 11 larges raies rouges, et autant de raies étroites, blanches et noires, lesquelles *biaisent* par suite des augmentations et diminutions régulièrement répétées. Après avoir cousu la bordure ensemble et sur l'extrémité de la robe, on la termine par la petite garniture posée sur chaque côté de la bordure. Pour chaque garniture on monte avec la laine rouge 422 mailles, et, travaillant en *allant* et *revenant*, on fait alternativement 2 mailles à l'endroit, — 2 mailles à l'envers; on prend la laine noire, on fait 2 tours unis à l'endroit, et pour le premier de ces 2 tours on attache la laine noire au commencement de l'avant-dernier tour. Sans démonter, on fixe cette garniture sur l'extrémité de la bordure, en faisant au crochet, avec de la laine blanche, une maille simple dans chaque maille noire, en ayant soin de piquer toujours dans la bordure. Chaque garniture est bordée avec des *festons* exécutés au crochet avec de la laine blanche; pour ces festons on fait: * une maille simple dans une maille des lisières de la garniture, — une maille simple dans la deuxième des mailles suivantes (ces 2 mailles doivent enserrer une *côte* de la garniture), — 4 mailles en l'air, sous lesquelles on passe une maille de lisière. — Recommencez depuis *.

Corsage, laine rouge. On monte 94 mailles, et l'on tricote en allant et revenant 39 tours à l'endroit. On compte 50 mailles au milieu pour le devant, et 22 mailles de chaque côté pour les deux moitiés du dos. Sur chacune de ces trois parties on fait 28 tours, — ensuite on réunit toutes les mailles de ces trois parties, et l'on fait 15 tours en diminuant 2 fois sur chaque épaule, dans chaque 2e tour, à la place où l'on a réuni les mailles du devant et du dos. On démonte.

Manche. On la commence par le bord supérieur en montant 50 mailles, sur lesquelles on fait 2 tours à l'endroit, — puis 4 tours *à jours* (voir les 13e et 16e tours de la robe), mais en faisant avec de la laine blanche chaque 4e tour et le suivant. Viennent ensuite, toujours à l'endroit, 8 tours (alternativement 2 noirs, — 2 blancs); on démonte, on coud la manche ensemble, et sur son bord inférieur on fait, avec la laine rouge cette fois, des festons semblables à ceux qui ont été expliqués pour la garniture de la *bordure*. On coud la manche dans l'entournure, et la couture de la manche doit se trouver dans le milieu inférieur de l'entournure.

Berthe, ou garniture du corsage. Cette berthe se compose d'une bande de 7 mailles faite *unie* à l'endroit avec 2 tours *blancs*, — 2 tours *noirs* alternativement, afin que ces petites rayures *biaisent*. On diminue à la fin d'un tour, — on augmente à la fin du tour suivant. Après avoir fait ainsi 17 rayures noires, — 17 blanches, on ajoute 9 mailles nouvelles (du côté où l'on augmente) à la 35e rayure, et l'on diminue de chaque côté, de telle sorte que les cinq rayures suivantes forment la pointe de devant de la berthe. A la pointe on fixe le brin, on le coupe, on continue la bande pour l'autre moitié de la berthe sur les mailles nouvellement ajoutées, en veillant à ce que les rayures de cette deuxième moitié se dirigent en sens inverse de celles de la première moitié.

Quand la bande est terminée, on fait, au crochet, sur chacun de ses côtés, une rangée de mailles simples avec la laine blanche. Pour le bord inférieur, on prépare une garniture ayant 5 tours de largeur, pareille à celle de la bordure de la robe; on la démonte après le 5e tour avec de la laine rouge, on la coud en même temps que la berthe sur le corsage, de telle sorte que cette berthe descend de 5 centimètres 1/2 dans le milieu de devant, de 2 centimètres 1/2 dans le milieu de derrière, plus bas que le corsage. Sur le bord de la moitié de droite du dos on fait un rang de mailles simples blanches, puis un rang pareil noir; dans celui-ci on forme en même temps 5 boutonnières en faisant 3 mailles en l'air, sous lesquelles on passe une maille dans le rang blanc; on fixe en même temps le côté transversal de la berthe. Sur la moitié gauche du dos on fait une *patte* composée de six rangs de mailles simples, le premier blanc, le second noir, les autres rouges. Entre le rang noir et le rang blanc on pose de petits boutons, — un bouton pareil sur la pointe de devant de la berthe.

Sur le bord supérieur du corsage on fait des *festons* avec la laine blanche; enfin, on coud autour de la taille une ceinture ainsi préparée: on monte, avec la laine blanche, le nombre de mailles nécessaires pour la longueur voulue, on tricote à l'endroit 2 tours blancs, — 2 noirs, — 2 blancs; on démonte, on encadre cette bande avec un tour de mailles simples rouges, celui-ci avec un tour de festons blancs. Une *patte* arrondie à chaque bout, ayant au milieu une petite *traverse* faite au crochet avec la laine rouge, couvre, par derrière, l'extrémité de la ceinture; pour cette patte on monte 20 mailles avec la laine blanche, on tricote 6 tours comme pour la ceinture, on encadre la patte avec 2 tours de mailles simples rouges, — puis avec un tour de festons blancs.

COUSSIN EN APPLICATION ET TAPISSERIE.

Explication des signes: ■ Noir. ▫ Ponceau. ■ Vert anglais clair. ▦ Bleu bluet. ▩ Nuance chocolat. ▫ Gris clair. □ Blanc. ▫ Jaune clair en soie ou laine.

Voiles.

Les voiles de chapeaux prennent toutes les formes; on les fait en tulle uni ou à dessins, en gaze, en tulle moucheté de chenille.

Notre dessin reproduit un voile réduit au douzième, fait en tulle noir à dessins, garni avec une dentelle noire ayant 5 centimètres de largeur. On passe un ressort dans l'entre-deux (ou engrelure) supérieur.

Pour orner un voile en gaze bordé d'un ourlet ayant 4 centimètres de largeur, on emploiera la simple bordure dont nous publions le dessin, et qui se compose de trois soutaches en soie, — et souvent en or ou en argent, — fixées par des points transversaux faits en soie noire. Les festons qui encadrent ces soutaches sont faits d'abord avec de la soie noire, puis avec de la soie blanche.

Entre-deux pour voile. On l'exécute sur du tulle avec de la soie plate, blanche ou jaune, ou de même couleur que le chapeau, au-dessus de l'ourlet du voile, ayant 5 centimètres de largeur.

Deux dessins de broderie pour voiles. No 1. Il se compose de cinq rangées de *dents*; la première est festonnée en soie, les suivantes seulement *passées* dans le tulle.

No 2. Le bord inférieur est festonné, le reste est *passé* dans le tulle.



LA MODE ILLUSTRÉE.

Bureaux du Journal 56. Rue Jacob. Paris

Confections des Magasins du LOUVRE Rue de Rivoli.

Ameublements et Bronzes de la Mon de COMMISSION Gle r. d'Hauteville, 53.

Coussin en application et tapisserie.

Matériaux : Drap gris ou reps de laine ; lacet rouge en soie ; lacet d'or ; cordonnet fin en or ; soies de cordonnet, bleue, noire, rouge, verte, blanche ; laines et soies selon les indications accompagnant le dessin.

Le fond de ce coussin, en drap ou reps gris, est appliqué sur le canevas et entouré d'une bordure exécutée en tapisserie; c'est par la bordure que l'on commence le travail; la broderie du fond sera *plus* ou moins éloignée de la bordure selon la grosseur du canevas; on exécute cette broderie au point-chaînette avec de la soie noire pour les lignes noires, de la soie rouge pour les lignes de teinte moyenne, de la soie verte pour les doubles-lignes blanches de la soie bleue, pour les lignes blanches on peut substituer des soutaches à ces soies. Le contour de l'arabesque noire du milieu est tout en fil d'or, cousu avec de la fine soie noire. Un lacet rouge, fixé par une couture en croix (soie noire), encadre le fond. A ce lacet se rattache un lacet d'or cousu avec de la soie noire.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe de visites en faille noire, bordée avec une bande de taffetas violet coupée en biais, ayant 4 centimètres de largeur; au milieu de la robe, par derrière, et sur chaque couture de lés succédant immédiatement de chaque côté à cette garniture de derrière, les bandes de taffetas violet remontent jusqu'à la ceinture, en formant des pattes régulières; ces bandes (deux pour chaque couture) ne couvrent pas la couture, mais la bordent de chaque côté. La couture est ornée de gros boutons en taffetas violet; ces garnitures sont au nombre de trois : une au milieu par derrière, une sur chaque côté de celle du milieu. Paletot en velours violet, orné d'une dentelle de Chantilly, surmontée de galons en passementerie. Chapeau en satin blanc, et bandes en velours violet avec passe de même velours, orné de guipure Cluny blanche. Brides blanches.

Robe de chambre. Jupon en alpaga blanc, garni au-dessus de l'ourlet avec trois rubans en velours bleu. Robe de chambre composée d'une jupe en cachemire écru, ouverte par devant et garnie avec deux larges bandes en velours bleu; ceinture bleue; veste ouverte par devant, courte sur le côté, assez longue par derrière, de même tissu que la jupe, et garnie de même velours bleu. Chemisette blanche montante sous la veste.

MODES.

Il est des travaux célèbres imposés par quelques anciennes fées, exigeant, entre autres, que l'on compte tous les grains composant un tas de blé, ou que l'on cherche une aiguille dans une meule de foin. Tout cela est dépassé en ce qui me concerne, car ce que l'on me demande est non-seulement difficile, mais encore impossible ; si même j'avais le temps d'écrire un article de modes pour chacune de nos lectrices, où placerais-je dans ces colonnes cinquante mille de ces *articles*, sans préjudice des dessins, des travaux de tous genres et des explications tenant aux planches de patrons? Je me vois donc obligée, par la force des choses, d'écarter de la colonne des renseignements les descriptions de toilettes, les explications de garnitures, et de prier nos lectrices de chercher tout cela dans les dessins et articles de *modes*.

Disons, avant tout, que la *traine* est toujours plus caractérisée. On porte décidément les robes à *queue* (1 mètre 50 centimètres par derrière, pour les tailles moyennes), et la garniture, quelle qu'elle soit, est toujours posée de façon à s'incliner sur les côtés et par derrière, c'est-à-dire plus haut devant que sur les côtés et par derrière. On relève naturellement ces robes si longues, pour les courses et visites faites à pied.

EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

Robe en popeline gris argent ornée d'arabesques exécutées avec des bandes de taffetas noir coupées en biais. Corsages et manches étroites avec une garniture identique, mais de dimensions réduites.

Jupe en taffetas bleu, avec ornements exécutés en rubans de velours noir et boutons en acier. Veste-casaque en drap velours blanc, avec ornements en rubans de velours bleu et boutons en acier.

Les toilettes de ville peuvent être considérées comme *simples*, si on les compare aux toilettes de salons et de soirées. Les tissus noirs unis, ou bien à fines rayures blanches ou violettes, sont ceux que l'on préfère pour toilettes de *visites de matinée*. Le violet est pour ainsi dire la seule couleur que l'on allie communément au noir, lorsqu'on veut *égayer* celui-ci. On met avec ces robes un paletot ou bien une casaque en velours noir (la casaque est plus *ajustée* que le paletot), un chapeau de velours violet ou noir, garni de violet; on peut porter une ceinture de même nuance que les rayures de la robe. Les cordes de soie, dont on a beaucoup abusé, ne se mettent plus sur les robes neuves, ce qui n'empêche pas de porter les robes que l'on possède, ornées de cette garniture. Les robes de popeline sont toujours de mode. On peut faire teindre celles qui ne sont plus *fraîches* en une belle nuance *marron*, très-favorisée cet hiver, et les porter avec un paletot en drap de même couleur.

Les jupons noirs, même ceux qui sont en soie, ne sont à leur place que sous une robe noire; avec toute autre robe, un jupon en tissu de laine, plus ou moins richement orné, sera plus élégant qu'un jupon noir en soie. Toutes les Parisiennes comprennent cette *nuance*.

Quant aux toilettes de dîner et de soirée, un vaste horizon s'ouvre devant elles. On ne va plus à un dîner *prié* en corsage montant, et cependant il est des cas qui dépendent surtout des habitudes plus ou moins élégantes de la maison où se donne le dîner. — Il est des cas, dis-je, où l'on ne peut aller décolletée à un dîner. C'est pour ces circonstances que l'on a inventé le corsage de mousseline à encolure carrée, avec corselet, pour les jeunes femmes et les jeunes filles; puis aussi les vestes en dentelle noire ou blanche, portées sur un corsage décolleté, pareil à la robe. Parfois les vestes sont remplacées par des *casaques* en dentelle, retenues à la taille par une ceinture en ruban. Les vestes de même étoffe que la robe constituent des toilettes tout à fait *négligées*, et ne peuvent être mises en ces circonstances.

On ne met jamais de pèlerine en dentelle sur un corsage de cachemire, celui-ci étant réservé aux toilettes *négligées*.

Les toilettes de dîner *prié* peuvent servir pour les réunions même *dansantes* quand on danse. Toutefois le corsage décolleté est à peu près de rigueur dans ces soirées, jusqu'à quarante-cinq ans; passé cette date on les recouvre avec des fichus de dentelle.

Les coiffures en cheveux sont si volumineuses qu'elles suppriment, pour les *grandes toilettes*, les coiffures en fleurs et rubans, ou du moins celles-ci se trouvent réduites à une branche de fleurs, à un bout de ruban ; du reste les cheveux suffisent, — tant que l'on en a.

E. R.



UNE FEMME ÉLÉGANTE.

Suite.

Enfin Paris s'était à peu près repeuplé; Gervais continuait à travailler assidûment, et Marguerite ne gémissait plus sur la longueur de ses journées; le temps lui faisait défaut au contraire, et ses heures ne suffisaient pas aux visites à faire et à recevoir, aux promenades, aux réunions du soir. Elle acquit bientôt cette célébrité frivole et éphémère entre toutes, si enviée pourtant que l'on consent avec empressement à la payer au prix du repos d'une famille, et qui consiste à être classée parmi les plus jolies femmes de Paris. Gervais avait eu, comme tous ses confrères parisiens, une soirée spécialement consacrée à réunir ses amis et les amis de ses amis; plusieurs, parmi eux, jouissaient d'une notoriété quelconque, et, à ce titre, leur compagnie devenait fort désirable pour Marguerite. Elle prévint son mari qu'elle s'opposait absolument à ce qu'il changeât ses habitudes; elle lui dit « qu'elle n'entendait pas suivre l'exemple donné par tant de femmes, qui, aussitôt après leur mariage, se mettent à l'œuvre pour dénouer ou pour rompre toutes les relations antérieures de leurs maris, afin de les dominer plus aisément en les isolant.

— Je ne sais pas trop, » dit François en remerciant avec affection sa femme de la concession qu'elle voulait bien lui faire, « je ne sais s'il me sera possible de maintenir toutes mes relations telles qu'elles étaient; les camarades d'un artiste ne sont pas toujours une compagnie présentable à une jeune femme du grand monde telle que tu le deviens, et.....

— Pas du tout; je les accepterai tels qu'ils sont; ainsi, préviens-les que tu continueras à les recevoir le mercredi. »

Les soirées de Gervais reprirent donc leur cours; mais, lorsque ses amis se virent transplantés dans un salon doré, forcés de veiller sur toutes leurs paroles, dans la crainte de heurter cette élégante et charmante femme, leur verve, sur laquelle Marguerite comptait tant pour s'amuser, se trouva paralysée, et bientôt ce cercle compta un grand nombre de déserteurs. Un coup mortel fut porté à ces réunions par l'introduction de plusieurs *merveilleux*, qui mettaient un lorgnon à cheval sur leur nez pour toiser avec une surprise dédaigneuse le costume un peu négligé que portaient quelques anciens camarades de Gervais. Comme corollaire indispensable de ces jeunes et peu intéressants *gandins*, le salon de la rue de Douai vit bientôt apparaître un personnel féminin visiblement et uniquement occupé de ses robes et de ses coiffures; les soirées de Mme Gervais se transformèrent peu à peu en *raouts* brillants, imposants, qui se continuaient dans la rue par une longue file d'équipages. Il y avait dans ces soirées place pour tout le monde, excepté pour le maître de la maison et pour ses amis. Si enivré qu'il fût par la beauté et le succès de sa femme, Gervais ne pouvait s'empêcher de convenir parfois, vis-à-vis de lui-même, que l'institution avait singulièrement dévié de son origine.

Quant à Marguerite, elle se trouvait dans l'élément qui lui convenait le mieux; elle voyait autour d'elle quelques artistes, quelques hommes de lettres, des millionnaires; elle entendait annoncer à sa porte quelques grands noms de l'ancienne noblesse, qui représentent toujours, en dépit de certaines déclamations, une valeur sociale, puisque les démocrates les plus fougueux se hâtent d'employer leur argent, dès qu'ils en ont gagné, à s'acheter un gendre titré, et toute cette collection de supériorités diverses lui donnait une orgueilleuse satisfaction. « C'est moi, » disait-elle, « moi qui attire ici toutes ces personnes dont vingt salons se disputent la présence; je sers de lien entre ces positions si diverses, ces opinions opposées ou même hostiles; ces hommes si dissemblables dans le passé, le présent et l'avenir, c'est pour moi, pour m'admirer qu'ils se réunissent; ils viennent ici afin de pouvoir dire demain qu'ils ont passé la soirée chez la belle madame Gervais, chez la plus jolie femme de Paris. »

L'hiver fut une fête perpétuelle pour Marguerite; mais tout cesse ici-bas, même les fêtes. Le printemps arriva, et, avec lui, une foule de découvertes désagréables. Quoique François eût travaillé assidûment, quoiqu'il eût vendu plusieurs tableaux, son ménage se trouvait endetté de sommes assez considérables, au moment même où un enfant allait naître. Ce dernier événement causait à Marguerite la plus violente contrariété, et son mari évitait soigneusement d'y faire la moindre allusion. Contre son habitude, il n'avait pas visité sa mère depuis plusieurs mois, et se reprochait amèrement cette négligence; mais son temps n'était-il pas absorbé par le travail d'une part, par les relations mondaines de sa femme d'une autre?... Enfin, il demanda timidement à Marguerite si elle voulait effectuer un projet formé depuis si longtemps, et faire connaissance avec sa belle-mère. Elle le regarda avec une expression de stupeur.

« Comment, mon ami! vous prétendez que je me déplace, que j'entreprenne un voyage dans la situation où je me trouve?

— Mon Dieu! je ne prétends rien, ma chère enfant; je vous demandais seulement si vous ne seriez pas disposée à utiliser le temps pendant lequel il vaudrait mieux que votre vie fût tranquille, pour faire ce petit voyage.

— Ainsi, vous me proposez de voyager pour me reposer? Vous avez, il faut en convenir, de singuliers systèmes d'hygiène.

— Si nous comparons la fatigue très-médiocre que cause actuellement un voyage accompli dans un bon wagon à celle que vous supportez ici, » répondit François avec quelque impatience, « il est certain que le voyage représente le repos.

— N'allez-vous pas me reprocher les rares distractions de ma vie absolument solitaire, grâce au travail qui vous retient perpétuellement dans votre atelier?

— Je ne vous reproche rien; mais je crains quelquefois que ces veilles continuelles, ces fatigues quotidiennes, ne soient nuisibles à votre santé et à celle de notre enfant...

— Ah!... vous vous trompez; si je me laissais gagner par le spleen, le marasme, qui ne manqueraient pas de m'atteindre, pour peu que je reste absolument seule, nous nous en trouverions positivement fort mal.

— Avez-vous songé à faire les préparatifs nécessaires?

— Quels préparatifs? une layette?..... Non, certes; on trouve cela tout prêt chez les lingères. Vous vous attendiez peut-être à me voir coudre de petites chemises, ou broder de petits bonnets près de vous, comme cela se fait dans les romans vertueux et attendrissants? Mon ami, vous êtes bien romanesque! Aujourd'hui on achète les layettes préparées à la mécanique.

— Mais cela t'aurait distraite, amusée, de t'occuper toi-même de ces objets.

— Oh!.... pas du tout; positivement je ne suis pas née pour la couture; enfiler une aiguille me donne des nausées; je crois même que ma vocation n'était pas d'avoir des enfants; dès qu'ils sont au monde, ils crient, et vous offrent toutes sortes de spectacles déplaisants ou malpropres; cela va bien nous gêner, je t'assure!..... Je chercherai une bonne nourrice, car il serait impossible de garder l'enfant dans ce petit appartement.

— Oh! non! Marguerite, non, je t'en prie! ne le renvoyons pas de chez nous; j'ai tant plaint les mères qui, obligées de travailler, étaient forcées de se séparer de leurs enfants; j'ai tant blâmé celles qui les éloignaient uniquement pour éviter de les soigner!

— Cela prouve qu'il ne faut jamais se hâter de blâmer personne; ces mères cédaient sans doute, tout comme moi, à la nécessité. Où donc pourrai-je loger ici une nourrice et un enfant? Est-ce ma faute si nous ne pouvons avoir un appartement plus vaste et plus commode? Il faut bien nous en priver, puisqu'il coûterait plus cher.

— Mais on pourrait attribuer à cet usage ton petit salon.....

— Vraiment? Et où me tiendrais-je? Où recevrais-je mes visites?

— Dans ta chambre et dans le grand salon.

— Dans ma chambre? Cela ne se fait pas, et je suis étonnée que vous ne compreniez pas que l'on ne peut introduire des visiteurs dans une chambre à coucher. Il est tout à fait impossible que j'habite constamment le grand salon. Si vous voulez garder l'enfant, il faudra donc chercher un appartement plus grand, déménager notre mobilier, votre atelier, nous préparer enfin à faire des dépenses très-considérables; d'après ce que vous me répétez sans cesse depuis quelques semaines, je croyais que cela était impossible; si je me suis trompée, tant mieux. Cherchons un autre appartement.

— Hélas! non, tu ne t'es pas trompée; nous n'avons pas même entièrement payé ce mobilier..... On me présente chaque jour des notes..... Nous devons de l'argent de tous côtés, ma chère amie, et, le croirais-tu? j'ai eu bien de la peine à réunir les 300 francs que je dois à ma mère, pour le trimestre dernier. Je vais les lui porter, puisque tu ne peux venir avec moi; mon absence sera de quelques jours seulement, car il faut que je finisse un tableau qui a été payé d'avance, pour en commencer bien vite un autre.

— Le moment est mal choisi, mon ami, pour me faire ces confidences; je ne puis vous aider à gagner de l'argent, et certes on ne pourrait sans injustice m'accuser d'en trop dépenser. Pendant tout l'hiver, j'ai eu de véritables toilettes de pensionnaire; c'est au point que je craignais parfois de me rendre ridicule; ai-je donc des bijoux, des dentelles de prix? Toutes les femmes que nous voyons ont leur voiture, — je sors en voiture de louage; en vérité je ne saurais comment m'y prendre pour dépenser moins encore. Faut-il donc me séquestrer, rompre toutes nos relations, rester enfermée ici toute seule, pendant que vous vous tenez dans votre atelier? Vrai, j'attendais mieux de la vie. Je croyais qu'un artiste gagnait tout ce qu'il voulait, et, comme je n'ai jamais su compter, je pensais que nous mènerions une bonne petite existence; pas du tout, on est toujours tourmenté par des notes, des dettes, que sais-je? Le contre-coup en retombe sur moi, et vous venez me faire des scènes.....

— Moi! Mais je te jure.....

— Oui, vous venez me faire des scènes, parce que je ne sais pas être avare, parce que je ne suis pas vêtue de bure et que je ne file pas une quenouille. J'espérais qu'un artiste n'aurait pas des idées si bourgeoises; que je trouverais en lui, sur tous les points, une conformité de goûts et de sentiments..... Ah! je suis bien malheureuse, » s'écria Marguerite, en laissant retomber sa tête sur l'oreiller de sa chaise longue.

Il ne restait plus d'autre parti à prendre pour François que celui de s'excuser, de protester contre les accusations dont il était si soudainement devenu l'objet...., et enfin de se soumettre à toutes les décisions, volontés et caprices de sa charmante femme. C'est ce qu'il fit. Comme il s'éloignait, Marguerite le rappela d'une voix languissante.

« Nous allons ce soir à une représentation donnée chez la comtesse de V***; elle y joue le principal rôle, et, comme elle ne peut manquer d'être fort ridicule, je tiens à y assister. Le loueur de voiture vient de me faire dire qu'il n'a qu'un fort petit coupé à mettre à notre disposition. Il est très-peu aimable, cet homme. ...»

François se souvint d'une note de voiture présentée plusieurs fois, et qui n'avait pu encore être acquittée; il baissa la tête avec confusion.

« ..... Or, j'ai pour ce soir une robe de tulle, garnie de fleurs, dont l'unique mérite est représenté par sa fraîcheur; il est impossible qu'il y ait place pour nous deux dans ce coupé.

« Qu'à cela ne tienne, » répondit François avec empressement, « je me mettrai près du cocher.

— Cela ne te gênera pas?... Car enfin, je ne suis pas égoïste, et je ne voudrais pas exposer ta santé...

— Oh! pas du tout! Ne te préoccupe pas de cela.

— Il est vrai que ces indignes brouettes sont très-incomplétement closes, et que l'on y est encore plus exposé aux courants d'air à l'intérieur qu'à l'extérieur. »

Avant de se rendre à cette soirée, Mme Gervais voulut, par un sentiment bien naturel, montrer sa fraîche toilette dans une autre réunion. On alla donc faire une visite à Mme Garnier, qui entretenait toujours chez elle une chaleur tropicale. La bise était aigre, et François, en gravissant le siége du cocher, sur lequel le reléguait la toilette de sa femme, se sentit saisi par le froid, contrastant trop vivement avec la température du salon de Mme Garnier. Une place avait été réservée chez la comtesse de V***, pour la belle Mme Gervais. Quant à son mari, il lui fut loisible de se placer dans un couloir et d'y rester debout. Son indisposition s'aggrava, mais il ne pouvait obliger sa femme à quitter une si belle réunion, et elle y resta jusqu'au jour.

Le lendemain François avait une fluxion de poitrine. On fit venir une garde-malade..... Comment Marguerite eût-elle pu s'acquitter de ces fonctions fatigantes?... Et on engagea la lutte avec la maladie; celle-ci fut vaincue...., seulement le médecin ne paraissait pas complétement rassuré, même pendant la convalescence de son malade, et lui recommanda de prendre les précautions les plus minutieuses pour éviter une rechute. François dut encore retarder sa visite à sa mère, et lui annonça, quelques jours après son rétablissement, la naissance d'une petite fille qui fut immédiatement placée chez une nourrice dans le village d'Issy.

La maladie de Gervais, en retardant ses travaux, avait aggravé les difficultés de sa situation. Il fallait avant tout essayer de solder l'arriéré, et il ne pouvait être question d'augmenter les dépenses par une nouvelle installation. La petite Marthe ne pouvait donc rester chez ses parents, ainsi que Marguerite le démontra surabondamment à son mari. De plus ce sacrifice était commandé par l'intérêt même de la santé de l'enfant; Marthe se porterait bien mieux chez la jardinière qui allait la nourrir que dans les petites chambres de l'appartement de la rue de Douai; Marguerite ne pouvait, disait-elle, se rétablir complétement, si elle ne soignait un peu sa santé fortement ébranlée. Il fallait absolument qu'elle allât passer une saison aux eaux. Si son mari ne pouvait l'accompagner, elle irait avec Mme Garnier, qui s'offrait à la conduire. A moins d'être non-seulement indifférent, mais cruel pour sa femme, François ne pouvait former aucune opposition à ces projets, car il s'agissait de la santé de Marguerite, ainsi qu'elle s'appliquait à le lui démontrer.

Elle partit donc, et Gervais, harassé de fatigue, de travail, toujours faible depuis la maladie qu'il avait faite, s'accorda huit jours de congé pour aller voir sa mère.

Là, tout était immuable; il retrouvait toujours sa mère vêtue du même habillement, assise sur la même chaise de paille, près de la fenêtre qui s'ouvrait sur la grande rue du village qu'elle habitait, et occupée de quelques travaux de couture, dont le produit venait s'ajouter à la petite pension qu'elle acceptait de son fils. Leur séparation n'avait jamais été aussi longue. Cependant la vieille paysanne ne laissa paraître aucun signe d'émotion, lorsque son fils se pencha sur elle pour l'embrasser.

— Je ne t'attendais plus, » lui dit-elle en le regardant froidement; « il y a plus d'un an que tu n'es venu ici.

— C'est vrai, ma mère, mais j'ai été si occupé!

— Si c'est pour travailler que tu es resté à Paris, tant mieux; mais autrefois tu travaillais aussi et tu venais me voir, pas moins.

— Cette fois, ma mère, je me suis marié, j'ai voyagé, j'ai travaillé, j'ai été malade, il m'est né une petite fille, et tous ces événements m'ont retenu loin de vous, bien malgré moi, je vous assure.

— Je te crois, tu as toujours été un bon fils. Aussi me disais-je que tu faisais sans doute ce que l'on te faisait faire..... que ma bru n'était pas enchantée d'avoir une belle-mère coiffée avec un mouchoir de coton à carreaux, et que sans doute.....

— Non, ma mère, vous vous trompez, je vous assure que vous vous trompez; bien souvent Marguerite m'a parlé de vous, m'a dit combien elle désirait vous connaître.

— Pas moins, elle n'est pas venue..... Dis-moi donc pourquoi tu l'as épousée, à la place de la nièce au vieux Faverot qui doit avoir bien de l'argent..., et qui ne l'emportera pas?

— Ce n'est pas moi qui ai rompu ce mariage; Mlle Faverot a désiré que l'on ne donnât pas suite à ce projet, et je ne pouvais que me soumettre à ce désir.

— Tu t'y es bien vite soumis, » dit la vieille femme en relevant ses lunettes sur son front pour regarder son fils en face, « car tu as épousé l'autre au temps fixé pour épouser celle-ci. C'est pourtant singulier que la nièce à Faverot ait dit *non*, après avoir dit *oui*.... Enfin! Sais-tu que tu n'as pas bonne mine du tout? Tu as toujours été un peu chétif; à cette heure tu es tout à fait malingre.

— Je me porte bien pourtant.

— Tant mieux; ta femme n'est pourtant pas venue avec toi?

— Elle est souffrante depuis la naissance de notre petite Marthe, et, pour prendre le mal à son origine, j'ai voulu qu'elle allât aux eaux.

— Ça doit coûter bien de l'argent, ces allées et venues... Enfin, tu me diras que ça vous regarde, et tu auras raison. Ta chambre est prête, mon fils; tu peux y porter ta malle..... » Et Mme Gervais se leva pour préparer le repas de François.

Le peintre s'était assis près de la chaise occupée par sa mère; il examinait tous les objets familiers qui l'entouraient. Ici, dans cette alcôve obscure, se trouvait le vieux lit



en bois poli dans lequel il était né, dans lequel son père était mort. Là, un buffet en bois de sapin blanc contenait l'humble vaisselle dans laquelle son dîner allait être servi; quelques dessins, crayonnés par lui, étaient cloués sur les cloisons en bois de l'alcôve; là, dans un coin, se trouvaient les sabots et le grand parapluie rouge de sa mère. La maison se composait, au rez-de-chaussée, uniquement de cette pièce, qui servait de cuisine et de chambre à coucher à Mme Gervais; au-dessus se trouvait une seconde chambre, réservée à son fils. Depuis quelque temps Mme Gervais s'était permis une grosse *dépense*, ainsi qu'elle le confia à son fils.

« Tu ne sais pas? La vache à Martine est morte.

— Ah!.....

— Oui; elle ne pouvait plus me vendre de lait... alors, je me suis décidée à acheter une vache...

— Vous avez bien fait.

— N'est-ce pas? Oh! je n'emploie pas tout son lait; j'en vends! » s'écria Mme Gervais d'un air de triomphe... « et comme cela, le mien ne me coûte plus rien; seulement, ce qui fait frémir, c'est de songer que cette bête-là peut tomber malade..... et même périr! »

Tandis que sa mère parlait, François songeait à sa charmante femme, à cette habituée des plus élégants salons parisiens; il se représentait l'effet qu'aurait produit sur sa mère ses grâces indolentes, et aussi l'impression que Marguerite aurait ressentie près de sa belle-mère. En ce moment Mme Gervais portait une robe de cotonnade bleue, un tablier pareil, mais rendu presque blanc par l'action de nombreuses lessives; un mouchoir de coton à carreaux jaunes et rouges couvrait son cou, tandis qu'un autre mouchoir rouge et blanc de même étoffe et de même fabrique serrait sa tête; elle préparait une soupe, et mettait un couvert, tout en tenant son fils au courant de la chronique de la localité.

« Ce pauvre Joseph a un enfant de plus; ça lui en fait six; je sais bien que ça l'aidera plus tard, mais à présent qu'ils sont petits tous, c'est difficile à élever; le père travaille ferme, la mère porte de l'eau de côté et d'autre; elle blanchit chez Jean le maçon, dont la femme s'est mise blanchisseuse, et même qu'elle a pas mal d'ouvrage pour le bourg voisin..... Mais c'est égal, ils ont bien du mal à élever tout ça..... Je leur mets de côté tous les jours une portion de lait.

— Vous voyez bien, » dit François en souriant, « que vous ne le vendez pas.

— Je le vends aux riches..... Le vieux Faverot en vient prendre tous les jours pour un sou; c'est son heure, tu vas le voir. C'est égal..... c'est bien dommage que tu n'aies pas épousé sa nièce; qu'il le veuille ou ne le veuille pas, il faudra bien qu'il lui laisse un jour tout l'argent qu'il amasse.

— Est-il bien vrai qu'il y ait tant d'argent?

— Si c'est vrai! » s'écria Mme Gervais en se retournant rapidement sans quitter les pincettes avec lesquelles elle activait son feu, et les brandissant dans l'entraînement de son discours.... « Si c'est vrai!... Mais pourquoi donc qu'il s'enfermerait comme il le fait, pour vivre tout seul?

— Vous aussi, vous voulez vivre toute seule.

— Mais ce n'est pas la même chose. Qu'est-ce qu'il s'en va manigancer à la ville? On dit même qu'il va quelquefois à Paris pour placer ses fonds. Tout le monde sait bien qu'il est riche, pardié!...' comme on sait que je n'ai rien. Te v'là comme M. le curé, qui est toujours à vouloir excuser le monde. « On ne sait pas, » qu'il dit, « bien souvent les pauvres passent pour des avares. » Je réponds bien, moi, que le vieux Faverot est un avare; on peut en être bien sûr, rien qu'à voir la façon dont il regarde son sou avant de le donner; on voit bien que ça lui fend le cœur de s'en séparer.

— Décidément, » se disait Gervais, « je ne puis amener Marguerite ici; ce n'est pas seulement parce qu'elle serait heurtée par les habitudes de ma mère, mais surtout parce que ma mère, cela est certain, ne s'entendrait pas avec elle; mieux vaut leur éviter ces froissements à toutes deux. »

Une heure plus tard on frappait doucement à la porte de Mme Gervais.

« C'est Faverot, » dit-elle en se levant pour ouvrir, et elle introduisit un vieillard qui portait un vieux pot à confiture, ébréché.

« Entrez donc, je vas vous donner votre lait. Vous êtes bien beau, » disait Mme Gervais, « d'où venez-vous comme ça?

— J'ai été à la ville, » dit M. Faverot en s'asseyant sur la chaise que lui présentait François, et le regardant attentivement.

« C'est mon fils, M. Faverot, un beau monsieur de Paris, qui est venu me voir.

— Voulez-vous me donner mon lait?

— Vous êtes bien pressé. Voilà mon fils; il connaît votre frère.....

— Ah!....

— Votre nièce.....

— Voulez-vous me donner mon lait?

— Oui, Monsieur, » dit François en intervenant dans la conversation; « j'ai en effet connu monsieur votre frère et sa fille...

— Tant mieux pour vous, Monsieur, tant mieux pour vous.

— Je pourrais vous donner de leurs nouvelles, et leur en faire parvenir des vôtres.....

— Merci; vous êtes bien bon... Ah! voilà mon lait. Votre serviteur, madame et monsieur.

— Dites donc, » s'écria Mme Gervais en suivant M. Faverot, qui se hâtait d'atteindre la porte, « vous ne payez pas aujourd'hui?

— Croyez..... croyez-vous que je ne vous ai pas payée?

— Je ne le crois pas; j'en suis tout à fait sûre. »

M. Faverot fut obligé de poser son pot au lait pour fouiller dans sa poche, et François le vit bien en face: il était assez grand, un peu voûté, vêtu d'un vieil habit vert fort usé et très-court de taille; de longs cheveux d'un gris jaune et sale encadraient un visage rayé de mille rides se croisant en tous sens, comme les cours d'eau d'une carte géographique; une poussière jaune, impalpable, semblait avoir comblé ces rides, et les dessinait en une nuance foncée sur le fond du teint déjà hâlé et tanné par le grand air; des sourcils trop longs, de même teinte que les cheveux, retombaient sur ses yeux gris aux paupières rougies. Rien n'était plus repoussant que l'aspect de ce vieillard..... et cependant François l'examinait, non-seulement avec curiosité, mais encore avec intérêt. L'instinct du peintre se réveillait..... « Quel étrange portrait on pourrait faire avec cette tête! » se disait François, en étudiant l'expression des traits du vieil avare avançant à regret vers Mme Gervais une main qui tenait le sou dont il se dessaisit enfin avec un léger soupir.

— Eh bien! tu l'as vu, » dit Mme Gervais en fermant la porte sur M. Faverot; « qu'en dis-tu?

— C'est un vilain personnage, » répondit François, « voilà tout ce que je puis en dire.

— Il est bien riche! Dans tout le bourg, peut-être même à la ville, il n'y a personne d'aussi riche que lui.

— Grand bien lui fasse! Je ne voudrais pas, pour tout l'argent qu'il pourrait me laisser, être son fils.

— Son fils.... je ne dis pas; mais son neveu?

— Vous voyez bien qu'il ne veut pas même entendre parler de son frère.

— Oui, maintenant, parce qu'il a peur qu'on ne lui demande quelque chose; mais il n'emportera pas ce qu'il a. »

François resta quelques jours près de sa mère, puis il revint prendre son travail à Paris; sa femme prolongeait son absence, et il ne prenait pas d'autre distraction que celle d'aller voir la petite Marthe à Issy. C'était toujours avec une sorte de remords qu'il pensait à sa fille. Quand il avait rêvé la famille, il ne l'entendait pas selon les us parisiens; il croyait qu'on avait des enfants pour les soigner, pour les garder près de soi, pour les aimer, les voir grandir, assister à ce rapide développement qui se produit chaque jour; il s'était trompé; sa femme le lui avait démontré, et il le reconnaissait. Mais, tout en le reconnaissant, il regrettait que tout cela n'eût pu s'arranger différemment; il lui semblait qu'il ne remplissait pas précisément tous ses devoirs en acquittant les mois de nourrice; allant par-delà le moment présent, il se disait même que le sentiment maternel s'alimente des peines autant que des joies de la maternité, et que peut-être, en s'affranchissant de tous les sacrifices que la présence de Marthe lui aurait imposés, Marguerite s'exposait à aimer moins sa fille. Mais comment remédier à cette situation? comment imposer à cette femme si frêle, — qui avait des forces seulement lorsqu'il s'agissait de s'habiller pour s'amuser, — comment lui imposer les soins, les veilles, les fatigues inséparables de la surveillance qu'exige un enfant? Pouvait-on réformer des habitudes invétérées, changer le cours des sentiments, transformer instantanément une enfant gâtée par le monde et par son mari en une mère vigilante et dévouée? « Laissons faire le temps, » se disait François, « il la ramènera sans nul doute à une plus saine appréciation des choses. Quant à moi, je ne puis remédier à tout cela; je ne puis m'ériger en censeur, en maître exigeant et tyrannique, je ne puis tourmenter cette pauvre femme, et faire de notre ménage un enfer. Marthe est d'ailleurs fort bien soignée à Issy; la plupart des ménages parisiens nous donnent l'exemple que nous suivons; il serait absurde, après tout, de sacrifier absolument les enfants aux parents. »

Après avoir été aux eaux, Marguerite demanda à son mari l'autorisation de suivre Mme Garnier, qui possédait une maison à Bade, et allait y passer quelques mois tous les ans; elle s'engageait à un prompt retour; du reste, en prolongeant un peu son absence, elle cédait seulement aux prescriptions du médecin, qui lui avait recommandé la distraction.

Pendant qu'il était seul, François vivait avec une économie sévère; il termina quelques travaux, fit quelques ventes avantageuses, et put enfin acquitter ses principales dettes; il supporta patiemment l'absence de sa femme, et, lorsqu'enfin elle revint près de lui, il put lui apprendre que leurs dettes étaient presque entièrement payées.

Marguerite ne s'était jamais imposé de privations bien sérieuses; seulement, ce terrible fantôme des dettes hantait à toute heure l'esprit de son mari, et réagissait parfois sur elle-même; elle n'osait pas trop lui demander une belle parure, car elle connaissait d'avance sa réponse: « Nous avons des dettes, et, tant que nous ne les aurons pas payées, notre probité serait mise en souffrance par toute dépense inutile. » Mais il n'y avait plus de dettes! La situation était bien changée.

D'ailleurs, François devait aisément comprendre que, dans la seconde année de son mariage, une femme ne pouvait être habillée aussi simplement que lorsqu'elle était toute jeune et nouvellement mariée; une simplicité trop obstinée ne tarde pas à paraître forcée; une femme ne doit-elle pas être le vivant témoignage de la fortune ou du talent et du succès de son mari? Et dans ce Paris, où l'argent attire immanquablement l'argent, où le succès s'obtient toujours par les apparences du succès, n'est-il pas tout à fait indispensable qu'une femme sache donner à son ménage toutes les apparences de la richesse, pour en obtenir les réalités? Envisagée de cette façon, la question de l'élégance prenait un aspect tout à fait respectable, et Marguerite ne tarda pas à se prendre pour première dupe de ses raisonnements ingénieux; elle n'eut pas du reste beaucoup de peine à se convaincre, car le raisonnement lui semblait être une opération de l'esprit fort aride, et bonne seulement pour inspirer le découragement; elle ne reconnaissait d'autre guide, d'autre maître que l'instinct, mais elle subissait sa loi sans le connaître, sans l'avoir jamais analysé; l'instinct lui commandait de chercher à plaire, d'attirer l'attention de tous, de fixer l'attention de quelques-uns, de se placer dans un cadre qui fût en harmonie avec ses inclinations, et qui pût satisfaire sa vanité. Aucun principe sérieux, aucun sentiment généreux n'avait en elle la force nécessaire pour réagir contre ces inclinations, qui, lorsqu'elles n'ont pas de contre-poids, peuvent être qualifiées de vicieuses, et Marguerite céda à toutes ses convoitises, sans essayer un seul instant de les combattre en vertu de ses devoirs d'épouse et de mère.

Elle fut donc à la tête de la *fashion* parisienne pendant tout l'hiver, prodiguant ses coquetteries à tous ceux qui possédaient une notoriété quelconque, de nature à augmenter l'éclat de ses réunions; elle se montra partout, quêtant des invitations avec cette ténacité infatigable qui appartient à certaines Parisiennes dont la vanité envahit tout le terrain que leur dignité abandonne, et qui subissent toutes les humiliations pour se glorifier, vis-à-vis de ceux qui ignorent les moyens employés, du résultat qui leur permet de se montrer dans quelques salons enviés. S'abaisser vis-à-vis des uns pour se prévaloir vis-à-vis des autres des priviléges mendiés à toutes les issues, sacrifier enfin, en toute circonstance, la fierté à la vanité, peut paraître une anomalie, mais n'en est une que pour les observateurs superficiels. Les autres reconnaissent la secrète logique des caractères; ils savent que l'apparence suffit à quelques caractères dénués de délicatesse, et qui sont toujours disposés à sacrifier la dignité véritable aux plus puériles satisfactions de leur vanité.

Marguerite devait au moins à certaines facultés innées d'échapper au ridicule qui s'attache parfois à cette chasse aux distinctions; son élégance native la préservait des éblouissements; elle ne se *mettait jamais à sa fenêtre* pour se voir passer allant dans ses beaux ajustements à quelque fête princière, officielle ou particulière; elle allait vers le luxe, vers l'éclat et le plaisir, attirée aussi invinciblement que le papillon peut l'être par la lumière, mais sans s'appliquer à se faire de ses relations un piédestal dont l'élévation lui permettrait de dominer ceux qui étaient ses égaux. Cette basse sottise lui était inconnue, et, si elle se prêtait volontiers à mille petits manéges qui n'avaient pas toujours la véritable dignité pour point de départ, si elle savait mettre merveilleusement en œuvre ses grâces et ses sourires pour se faire ouvrir quelques portes rebelles, elle n'était pas du moins guidée par le désir d'étaler les priviléges laborieusement obtenus devant ceux qui en étaient déshérités: elle était uniquement inspirée par l'invincible besoin de partager l'existence de ceux qui vivaient au sein des raffinements du luxe.

Or il en coûte cher à Paris pour suivre, même de fort loin, ceux qui attirent par leurs dépenses l'attention de quelques badauds, et sacrifient souvent à cet enviable résultat leur patrimoine et leur honneur. Marguerite trouva de toutes parts de déplorables facilités pour alimenter son luxe à crédit; son mari s'imposait un labeur incessant, écrasant, pour subvenir aux dépenses du ménage; son talent s'éteignait dans cette tyrannique nécessité de produire sans cesse; il n'avait plus le temps d'attendre l'inspiration, de méditer, d'étudier, de choisir un sujet; il était forcé, avant tout, de subir la loi des marchands de tableaux, et en était arrivé à travailler sur commande. Pour lui il n'était point de repos; il passait de la fatigue du travail à celle du plaisir, tel qu'on l'entend à Paris; il prenait à la hâte un court repas, et devait immédiatement procéder à sa toilette, pour accompagner sa femme dans les cinq ou six soirées qui l'attendaient chaque jour. Il ne pouvait se soustraire à cette obligation: un mari n'est-il pas aussi indispensable qu'une belle robe pour se montrer dans le monde? Ne fait-il pas partie du bagage que l'on y doit porter? Le rôle qu'il y joue, pour être muet, n'en est pas moins obligatoire; tandis que sa femme exhibe dans le principal salon les atours qu'il a péniblement gagnés, tandis qu'elle prodigue ses plus gracieux sourires à tous les insignifiants *gandins* qui lui offrent languissamment leurs soins, le mari, relégué dans une salle à manger, dans un couloir, parfois dans un escalier, s'appuie, quand il peut y réussir, à une embrasure de porte, et a le loisir de méditer sur les charges de sa position; il ne peut s'y soustraire sans exciter une désapprobation générale. Comment refuser à une pauvre femme quelques distractions dont elle a si grand besoin? N'est-elle pas seule, toujours seule, pendant que son mari vaque aux travaux qui assurent l'existence de sa famille? Faut-il donc qu'elle se prive de tout plaisir? Que de plaintes, combien de larmes accueilleraient cette exorbitante prétention d'un mari qui aurait demandé à sa femme d'habiter son logis, plutôt que les salons dans lesquels elle va montrer ses toilettes!

François avait moins que tout autre mari la force de lutter contre les goûts mondains de sa femme; son caractère était trop faible pour qu'il pût se décider à engager un combat; et d'ailleurs, il faut bien le dire, la fermeté elle-même serait impuissante en face de certains adversaires, qui savent bien que la brutalité seule pourrait les réduire, et qui n'ignorent pas que son intervention semble aussi odieuse à ceux qui l'emploient qu'à ceux contre lesquels on l'exerce. Le raisonnement n'a point de base lorsque l'équité fait défaut: la force n'a point d'action quand la faiblesse oppose une résistance passive..... Il faut donc se résigner à porter le joug quand on n'a pas su rechercher avant tout, dans la compagne que l'on s'est donnée, l'équité du caractère, la justesse de l'esprit, la générosité du cœur.

Pendant que ce ménage poursuivait le cours de ses destinées si brillantes en apparence, l'existence d'Hélène



Faverot se dépensait dans les mêmes soins pieux; elle considérait toujours comme son principal devoir une constante application à maintenir autour de son père une atmosphère paisible et heureuse. A force de s'interdire tout retour égoïste sur elle-même, toute préoccupation personnelle, elle avait réussi à atteindre un but qui s'était révélé seulement lorsqu'elle l'avait touché : elle était parvenue à conquérir l'apaisement. Désormais elle pouvait envisager le passé, l'irrémédiable passé, sans ressentir une douleur aiguë; elle pensait encore, elle pensait toujours à celui qu'elle avait uniquement aimé; mais pour l'excuser à ses propres yeux par une raison qu'elle trouvait sans réplique : « Il ne m'aimait pas, » se disait-elle, et cette conviction, qui eût enflammé le ressentiment d'une âme vaniteuse, avait pour résultat d'amener seulement quelques larmes de regret dans les beaux yeux d'Hélène. Bientôt son indulgence s'augmenta d'un sentiment de pitié. M. de Rovigny avait de nombreuses relations, et quelques particularités de la situation de Gervais étaient arrivées jusqu'à lui : il savait que l'on blâmait la frivolité féroce de sa femme, que l'on constatait la décadence de son talent, et il ne put s'interdire l'âpre plaisir de faire part à ses amis de la rue Cassette d'une situation qui lui semblait être une juste expiation; mais ces rapports manquèrent le but qu'ils se proposaient. Depuis qu'Hélène soupçonnait les difficultés et les tristesses qui avaient assailli François, sa pensée revint à lui avec une plus douloureuse persistance.

Quant à François, il lui arrivait bien rarement de reporter sa pensée vers ce passé qui marquait, il le sentait, sans en convenir vis-à-vis de lui-même, une ère peu honorable pour lui. La vie est merveilleusement disposée à Paris pour aider à certaines défaillances et protéger certains méfaits, non-seulement dans leur exécution, mais encore dans leurs conséquences qui pourraient se traduire par quelques remords; on n'y est pas même exposé à se retrouver en face de ceux auxquels on a nui, de ceux qui ont le droit du mépris; il suffit, pour s'écarter d'eux, pour les oublier, de rompre quelques liens, d'en former d'autres dans un courant opposé, et l'on se trouve aussi préservé des rencontres désagréables et des évocations d'un passé méprisable que si l'on avait émigré en Chine. Or qu'importe d'avoir un remords en Chine? N'est-il pas démontré que peu de consciences seraient assez scrupuleuses pour s'interdire d'y tuer le mandarin traditionnel, si cet assassinat devait rester ignoré, impuni, tout en étant avantageux? Qu'importent donc les lâchetés que nul ne vous reproche, les méfaits qu'on n'expie pas? Qu'importent les larmes que l'on a fait couler, si l'on est à l'abri de l'ébranlement douloureux que ce spectacle pourrait causer à une organisation nerveuse? Il importe seulement ceci : en commettant une mauvaise action, on sème en même temps son châtiment; il croît à notre insu, il se développe et porte tous ses fruits au moment où le souvenir de son origine, de sa cause, est presque effacé de notre mémoire.

Vers la fin de l'hiver, François était à bout de forces et de ressources; plus son travail était hâtif, plus il avilissait la valeur de ses tableaux; ses créanciers devenaient pressants, et il avait réussi à grand'peine à parfaire la somme de trois cents francs qu'il envoyait chaque trimestre à sa mère. On était à ce moment de l'année où les réunions se multiplient à Paris, et Marguerite avait obtenu, à force de manœuvres habiles, à être désignée pour remplir un petit rôle dans une représentation théâtrale, organisée par la princesse de ***, pour aider une œuvre charitable. Quelle diplomatie il avait fallu déployer pour obtenir cette faveur sollicitée par tant de femmes! Quelle joie orgueilleuse Mme Gervais n'avait-elle pas ressentie en recevant le billet d'un vieil adorateur, qui lui annonçait un succès inespéré! Elle allait donc se montrer, avec tout le prestige de la scène, à l'élite du monde parisien! Elle allait voir son nom imprimé sur les programmes de la soirée à côté des plus grands noms de l'aristocratie! Désormais elle prenait définitivement rang parmi les quelques femmes qui tiennent à Paris le sceptre de l'élégance, et nulle ne pourrait plus le lui disputer. Cette soirée était un point culminant dans son existence, et marquait l'apogée de sa souveraineté. Ce résultat, Marguerite se l'avouait sans détour, était dû uniquement à ses propres forces : « Il ne m'a pas aidée du tout, » se disait-elle en évoquant son mari au tribunal où elle l'accusait; « au contraire, son nom, cet affreux nom, bon tout au plus pour un jardinier, m'a suscité mille obstacles. Madame Gervais! Entendre ces mots chaque fois que l'on annonce ma visite..... quel supplice! Ah! j'étais faite pour porter un titre..... c'est un meurtre d'avoir accepté cette sotte appellation! » Et tout en réfléchissant ainsi sur les douleurs de sa vie, Marguerite s'était mise en route pour commander le costume de paysanne qu'elle devait porter dans la pièce où elle remplissait un rôle.

Ses courses employèrent toute la matinée, et elle revint chez elle sombre et lasse. Elle demanda son mari; il n'était pas encore rentré; lui aussi frappait à bien des portes. Enfin, enfin!.... il avait réussi, et rapportait chez lui les trois cents francs qu'il devait à sa mère.

« Madame demande Monsieur, » lui dit une femme de chambre dès qu'il eut déposé son paletot dans le vestibule, et il se hâta de se rendre à cette invitation.

Une seule lampe brûlait sur la tablette de la cheminée; Marguerite, étendue sur sa chaise longue, était accoudée toute songeuse sur un coussin. Elle accueillit François avec un sourire enchanteur, qui, depuis longtemps, ne lui était plus accordé, et il vint s'asseoir près d'elle avec empressement.

« Tu m'as fait demander?

— Il le faut bien, » répondit Marguerite en haussant les épaules avec une expression mutine et enfantine. « Je t'ai appelé à mon secours, parce que tu es mon protecteur naturel, et que ton intervention est indispensable dans une grave affaire.

— Qu'y a-t-il donc?

— Oh! quelque chose de terrible, je t'en préviens.

— Mais encore?

— Eh bien! mon cher, sache que j'ai reçu ce matin un billet qui m'a comblée de joie; la princesse *** a consenti à m'accorder un rôle dans sa représentation.

— Tant mieux, si cela te fait plaisir.

— Si cela me fait plaisir! Mais il est ignorant comme l'enfant qui vient de naître! Mais depuis un mois cette représentation prive de sommeil au moins une trentaine de femmes; toutes les influences sont mises en jeu pour obtenir d'y figurer.... et je l'emporte!... Ah! quel triomphe!

— Mais, s'il en est ainsi, je ne vois pas pourquoi tu m'appelles à ton secours?

— Tu vas comprendre..... Je n'ai jamais rien souhaité aussi ardemment que de faire partie de cette représentation..... Je l'obtiens après bien des marches et des contre-marches savantes, et je me vois menacée de devoir y renoncer!....

— Comment cela?

— Mais il me faut un costume..... pas cher du tout... mais enfin il me le faut.. et ta femme n'a plus de crédit sur la place de Paris.

— Plus de crédit! » reprit François avec épouvante..... « Tu as donc des dettes?

— Oh!... un peu... comme tout le monde; peu de chose, je t'assure; car tu me rendras cette justice que je n'ai jamais voulu te tourmenter avec ces questions de chiffons. Toujours est-il qu'aujourd'hui ma couturière refuse de me faire mon costume, à moins que je ne le paye comptant. Je me suis fâchée..... J'ai été chez d'autres couturières; mais il paraît qu'il y a entre ces femmes une sorte de franc-maçonnerie, qu'elles s'entendent, qu'elles se soutiennent, car j'ai été très-froidement reçue, et l'on m'a dit que, vu l'excentricité de ce costume, il fallait être bien certain que je ne me dédirais pas, qu'il ne conviendrait à nulle autre personne... bref, toujours le même refrain, il faut le payer comptant. J'aurais bien la ressource de m'adresser encore à d'autres maisons, mais tu comprends que je ne puis m'exposer, dans une semblable circonstance, à être fagotée par la première ouvrière venue; je ne puis me faire habiller dans une autre maison que celle où l'on prépare la toilette de la princesse ***, et comme je n'ai pas le premier sou, soit dit sans reproche, je t'ai fait venir afin que tu me fournisses l'argent qui m'est nécessaire.

— J'en suis bien fâché, » répondit François, « mais tu me demandes tout simplement l'impossible; je suis en arrière avec tous mes fournisseurs, et en avance avec tous mes marchands de tableaux qui me procurent de l'argent : voilà notre situation en deux mots. »

(*La suite au prochain numéro.*)

EMMELINE RAYMOND.



L'une de nos abonnées de Genève veut bien nous adresser l'échantillon d'un joli travail, déjà connu, mais appliqué à de nouveaux usages.

Il s'agit de dessins exécutés à la croix ordinaire, en soie ou laine, pour orner les costumes d'enfants, les jupons, les corsages de cachemire, les vestes, etc.

On applique des bandes de canevas fin sur l'étoffe quelle qu'elle soit, on exécute la broderie à la croix, on coupe les fils du canevas et on les enlève. La plupart des dessins de tapisserie et *tous* ceux indiqués pour être faits au crochet, ou bien brodés en *reprise* sur du filet, servent pour ce travail.

N° 22,283. Sarthe. Pèlerine et manchon en velours gros bleu, bordés de chinchilla. Mieux encore, pèlerine *toute* en chinchilla avec le manchon comme ci-dessus. Merci, tout va bien. — *N° 54,380, Isère.* Supprimer la pointe du corsage décolleté en velours noir; le porter avec un corsage à ceinture, montant, fait en tulle noir à dessins, garni aux entournures avec une dentelle noire. Une dentelle large pourrait être posée en deçà de la ceinture, et retomber sur la robe de velours en guise de basque. Corsage décolleté à petits plis perpendiculaires, avec corselet de taffetas. Capote en satin blanc, bleu ou rose, à coulisses pour petites filles de deux ans. — *N° 65,548, Haut-Rhin.* Il nous est malheureusement impossible de faire composer des dessins pour les faire paraître à échéance fixe et très-rapprochée; mais il est impossible que l'on ne trouve pas ce que l'on nous demande dans nos numéros. De plus la mode réprouve ce mélange de deux genres différents en tapisserie. — *N° 41,538, Rhône.* Pour la petite fille de dix mois, robe de cachemire blanc, garnie de guipure Cluny blanche, posée sur du ruban rose, ou robe de cachemire de couleur, garnie de cette même guipure sans ruban. Poult-de-soie antique uni, nuance brune, un peu bronze. Voir les derniers numéros pour la question des manteaux, qui a été épuisée. On peut convertir un talma en paletot. — *N° 577, Ain.* On a reçu une capeline au tricot. Merci mille fois pour cette lettre si flatteuse. — *N° 7,062. Seine.* On me trouve le mardi et le vendredi, rue Jacob 56, entre 2 heures 1/2 et 3 heures 1/2. — *N° 52,609. Basses-Pyrénées.* Il n'y a aucune erreur, quant à la dentelle n° 1, du n° 35. Les 2 mailles simples, les 2 brides, et les 2 mailles simples, forment un total de 6 *mailles* dont chacune est faite dans les 6 mailles suivantes. Quant au jupon, il faut le choisir noir, avec ornements en lacet de laine verte, ou gris avec ornements de velours noir. Pour le dessin de tapisserie du n° 33, le signe ⊡ représente du vert anglais de nuance clair. — *N° 907, Marseille.* La robe relevée et fixée sur un jupon ne peut convenir pour une toilette *tout à fait* d'intérieur. Je conseille bien plutôt une robe de chambre (patron dans le n° 39) en cachemire violet, avec la garniture exécutée en guipure Cluny, blanche. On ne peut rien trouver de plus joli que cette combinaison. La pèlerine serait également bordée avec l'entre-deux qui formerait les *pattes*; celui-ci serait partout encadré d'une fort étroite guipure Cluny. La robe de chambre serait doublée de cachemire blanc. — *N° 53,478. Seine-Inférieure.* Nous préparons ce nouveau genre de travail au crochet. On recevra incessamment les objets désirés avec un *glossaire* des termes qu'ils exigent. Tous les dessins de guipure (même les carrés) peuvent être exécutés en entre-deux sans la moindre difficulté, puisqu'il s'agit de *continuer* en répétant le dessin. — *Anvers.* Robe en poult-de-soie violet, à corsage montant et plat. Casaque de velours noir, chapeau en peluche blanche et tulle blanc ornés de clématite blanche. — *N° 6,151, Paris.* Cela se prépare pour l'année 1866. Merci pour ces flatteurs témoignages d'estime et de confiance. — *N° 1187, Doubs.* A 18 ans *non*, à 25 ans *oui*, pour le châle long porté par une jeune fille..... et encore! Si elle le porte à 25 ans, c'est qu'elle ne craint pas de se vieillir. Ainsi que je l'ai dit bien souvent, on marque le linge à usage personnel, avec son initiale et celle du nom de famille du mari, tandis que le linge de la maison porte les deux initiales du mari. Aucune loi n'interdisant de porter des chapeaux, on en met quand on veut et de la forme que l'on préfère. — *N° 64,528. Côte-d'Or.* Le vison ne peut passer de mode. On portera cette année, sur les paletots et manteaux, des palatines en fourrure de *toute forme*. Oui pour les bandes de tapisserie; on en recevra. — *N° 56,603. Nord.* Il est difficile de renouveler la fraîcheur du velours noir, devenu roux. On peut essayer de le placer au-dessus de la vapeur d'eau bouillante, en posant sur l'envers (tandis que le velours est tenu par deux personnes) un fer chaud. On porte toutes les vestes de toute forme. — *N° 63,955. Deux-Sèvres.* Il n'y a point d'étiquette à ce sujet. En parlant à son père on dit *papa*, — en parlant de lui on dit *mon père*; tous les enfants tutoient aujourd'hui leurs parents, je n'y vois aucun inconvénient. Les colliers de perle et toute espèce de bijoux sont *inconvenants*, quand on les associe aux toilettes de deuil. Pourquoi du crêpe *lisse?* On peut continuer à porter pendant six mois au moins le chapeau en crêpe *crêpé*. Robe en toile de laine noire. — *N° 16,541. Ariége.* S'adresser à Mme Gérard, rue du Faubourg Saint-Honoré, 40, pour tous les patrons autres que ceux publiés dans le journal. Elle seule peut en indiquer le prix. — *N° 9,690, Paris.* Voir la précédente réponse. Robe en grenadine de laine noire, sur robe de taffetas pour toilette de deuil. — *N° 45,514, Indre-et-Loire.* On porte en effet, du satin blanc pour toilette de mariée. Il est désormais *indispensable* de couper les lés d'une robe en pointe. Corsage montant plat, avec ceinture à pans en dentelle blanche. Voir les articles de modes et les gravures. Chapeau de velours blanc, lamé d'or. On porte *moins* les voiles *rabattus* pour toilettes de mariée. Un châle long passable coûtera de 15 à 1600 francs. Voir aux *Magasins du Louvre.* — *N° 25,026, Lisbonne.* S'adresser au libraire qui a fait l'abonnement. Nous n'y pouvons rien. — *N° 60,204, Finistère.* Il nous est impossible de comprendre cette lettre. Il n'y a pas de forme *particulière* pour paletots de *jeunes filles*, et celles de Paris portent entre autres le *paletot à franges*, le paletot *Africaine*, le *paletot à rubans* du n° 44, dont on peut, si l'on veut, supprimer les ornements. — *N° 60,179, Var.* Ne servirait qu'à un bien petit nombre d'abonnées. S'adresser pour cette couronne à M. Sajou, rue Rambuteau, 52. Je reçois des millions de lettres et ne puis, à mon grand regret, me souvenir du détail auquel on fait allusion. — *Lille.* Voir les articles *Modes*. Corsage décolleté en mousseline blanche plissée, avec *corselet* pareil à la robe. En tout cas, pas de corsage montant, mais une veste de dentelle, ou un fichu, sur le corsage décolleté pareil à la robe, si on le préfère. — *N° 9,295, Eure.* Il nous est malheureusement impossible de multiplier indéfiniment nos planches de patrons; nous nous sommes engagés à en publier douze, et cette année on en aura reçu quinze. — *N° 39,398, Haut-Rhin.* Voir les articles de *modes*. — *N° 24,258. Marseille.* Si l'on veut bien lire les réponses précédentes et la suivante, on verra que nous sommes loin de publier *assez* de patrons, et que d'autres abonnées trouvent la part faite aux ouvrages trop grande. Nous n'avons introduit d'autre changement que celui d'augmenter de beaucoup le nombre des patrons comme celui des ouvrages, pour contenter tout le monde. Essayez ailleurs. Vous nous reviendrez. — *N° 2,717. Rocroi.* Voir avant tout la réponse précédente faite à une lettre trouvant que nous ne publions pas *assez* de travaux au crochet, etc. Je garnirais une robe de popeline grise avec des rubans noirs lisérés de blancs. — *Belgique.* Mille regrets. Nous ne pouvons faire composer des dessins de tapisserie qui ne serviraient pas à *toutes* nos abonnées. S'adresser à M. Sajou, rue Rambuteau, 52. — *Orne.* On peut se procurer les six premiers numéros de l'année actuelle; les demander à l'administration du journal.

AVIS. — Nous publierons avec le prochain numéro une planche de patrons contenant les objets suivants : *Robe princesse* pour petite fille de huit à dix ans. — Paletot pour jeune fille de douze à quatorze ans. — Habillement complet pour petit garçon de quatre à six ans. — Robe pour petite fille de six à huit ans. — Corsage en cachemire. — Corsage montant en mousseline. — Fichu à double basque. — Fichu croisé. — Pardessus pour petite fille de quatre à six ans. — Bonnet-fanchon en guipure Cluny. — Bonnet Empire. — Bonnet en mousseline et dentelle de Valenciennes. — Blague à tabac. — Chapeau pour petit garçon de six mois à un an. — Semelle et Empeigne au crochet. — Broderie en relief pour coussin.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

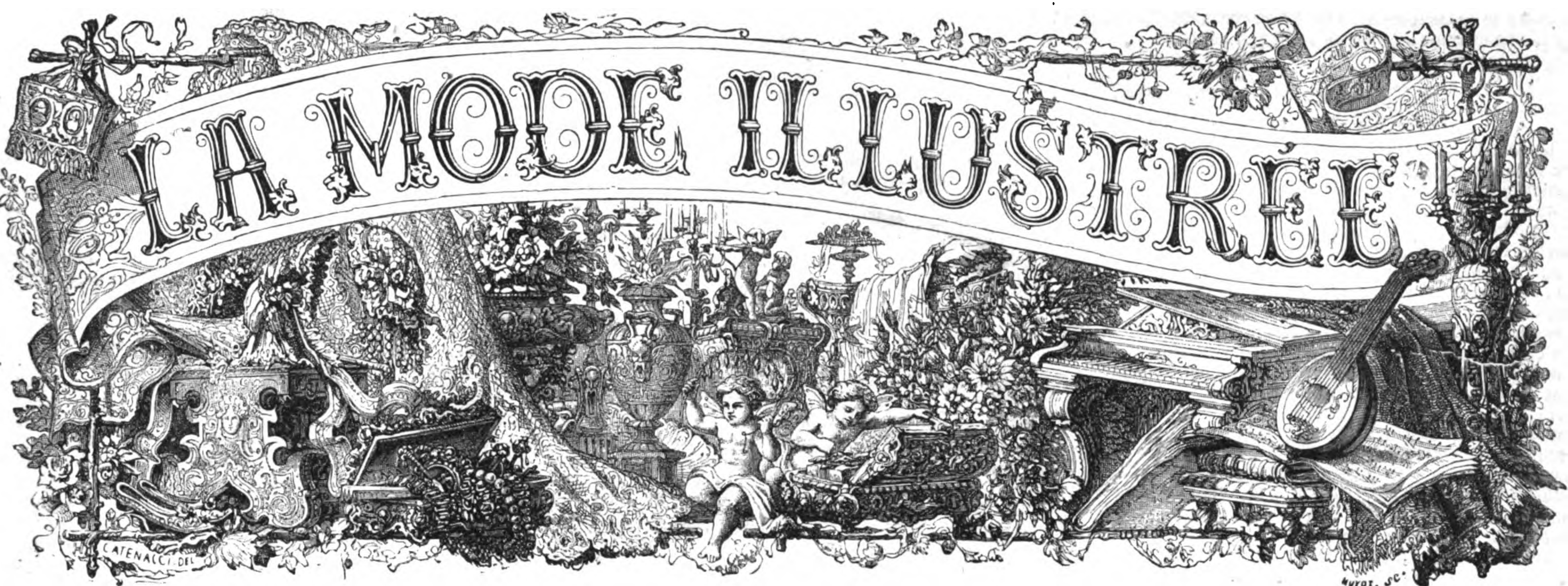


EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

On voit facilement les défauts d'autrui.



N° 50 (*avec patrons*). SIXIÈME ANNÉE. Dimanche, 10 décembre, 1865.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 30 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 13, Bedford Street, Covent Garden, W. C. —

Sommaire. — Bonnet Empire. — Coussin (broderie en relief). Corsage en cachemire. — Corsage montant en mousseline. — Fichu à double basque. — Blague à tabac. — Chapeau pour petit garçon de six mois à un an. — Habillement complet pour petit garçon de cinq à six ans. — Paletot pour jeune fille de douze à quatorze ans. — Fichu croisé. — Bonnet en mousseline et dentelle de Valenciennes. — Bonnet-fanchon en guipure Cluny. — Toilettes de petites filles : N° 1. Costume pour petite fille de trois à cinq ans. — N° 2. Costume pour petite fille de quatre à six ans. — N° 3. Robe princesse pour petite fille de huit à dix ans. — N° 4. Robe pour petite fille de six à huit ans. — Travestissements: — NOUVELLE : Une Femme élégante.

EXPLICATION DE LA PLANCHE DE PATRONS.

Bonnet Empire.

Les figures 44 à 46 (*verso*) appartiennent à ce modèle.

Ce bonnet se compose de bandes et de bouillonnés en mousseline, et de guipure Cluny. Le bavolet de guipure, doublé de taffetas rose, reproduit la forme affectée par les bavolets des chapeaux Empire. La passe étroite est garnie au-dessus du front avec une ruche de tulle rehaussée d'une étroite guipure; à cette ruche se joint une guipure large; une guipure pareille, posée sur du ruban rose, couvre les côtés de la passe, et, se continuant sur les rubans formant *brides*, figure des barbes ayant 20 centimètres de longueur; l'un des côtés de ces barbes se continue de façon à border le bonnet par derrière; des nœuds faits avec du ruban rose étroit complètent la garniture.

La passe (fig. 44) est coupée d'un seul morceau en mousseline, en laissant en plus l'étoffe nécessaire pour un ourlet étroit encadrant la passe. La fig. 45 représente la moitié du fond, et indique en partie la disposition des bouillonnés et des bandes brodées en mousseline, que l'on réunit par des surjets roulés sous le doigt. Pour faire des *bouillonnés*, on emploie *toujours* un morceau ayant *presque* le double de la longueur sur laquelle ce bouillonné doit être placé. On borde le devant du fond avec une étroite bande de mousseline, on le coud sous la passe Na sur Na, — Oa sur Oa. Le bavolet est coupé *double*, d'après la figure 46, et l'on fixe le côté de derrière du fond, Oa sur Oa, — Pa sur Pa, entre les deux *doubles* de cette passe, fronçant le fond çà et là. On recouvre le bavolet avec le ruban qui sert de transparent à la guipure, puis on le réunit à la passe, sur ses côtés transversaux, depuis Oa jusqu'à Qa. La garniture supérieure de la passe, qui couvre un espace de 18 centimètres, se compose d'une bande de tulle ayant 1 mètre 34 centimètres de longueur, 5 centimètres de largeur, y compris la guipure étroite; sur chaque côté cette garniture diminue graduellement, de façon à n'avoir plus que 2 centimètres de largeur; on la plisse à plis *doubles*. A chaque extrémité de la garniture se rattache un ruban ayant 14 centimètres de longueur, 8 centimètres de largeur, replié sur lui-même, au milieu, de façon à n'avoir plus que 4 centimètres de largeur, et posé de telle sorte qu'il dépasse un peu la passe. A l'extrémité inférieure de ce ruban se rattache de chaque côté la bride, qui a 56 centimètres de longueur, 8 centimètres de largeur. Une guipure ayant 1 mètre 60 centimètres de longueur, 4 centimètres 1/2 de largeur, borde le bavolet, puis, cousue ensemble, *pied* sur *pied*, forme la barbe et recouvre le ruban jusqu'à la passe. La guipure posée derrière la garniture a 34 centimètres de longueur; on la fronce légèrement, on la fixe à chaque extrémité sous les nœuds de ruban. Sur le côté de droite se trouve un nœud en forme de *rosette*, fait avec du ruban ayant 2 centimètres de largeur. Sur le côté de gauche, on pose, à 8 centimètres de distance, deux nœuds formés chacun de quatre boucles, et deux pans du même ruban, avec lequel on fait aussi quatre boucles, ayant chacune 9 centimètres de longueur, posées sous le bavolet de façon à occuper un espace de 11 centimètres. Sous les deux boucles du milieu, on pose des bouts de ruban, ayant chacun 34 centimètres de longueur. Le nœud placé sur le milieu supérieur du fond se compose de deux boucles ayant 8 centimètres de longueur, — 2 bouts ayant 18 centimètres de longueur, et une *traverse* de même ruban.

BONNET EMPIRE.

Coussin. Broderie en relief.

La figure 54 (*verso*) représente le dessin de ce coussin.

MATÉRIAUX : Velours noir; velours blanc, ou drap, ou reps; trois nuance de laine zéphyr rose ; trois nuances de même laine rouge ; trois à quatre nuances de même laine verte ; soie d'Alger d'une nuance plus claire que le ton le plus clair de chaque couleur ; lacets de soie de deux nuances bronze et rouge ; soutache de soie rouge et même soutache jaune d'or ; fine chenille noire, et même chenille brun-jaune.

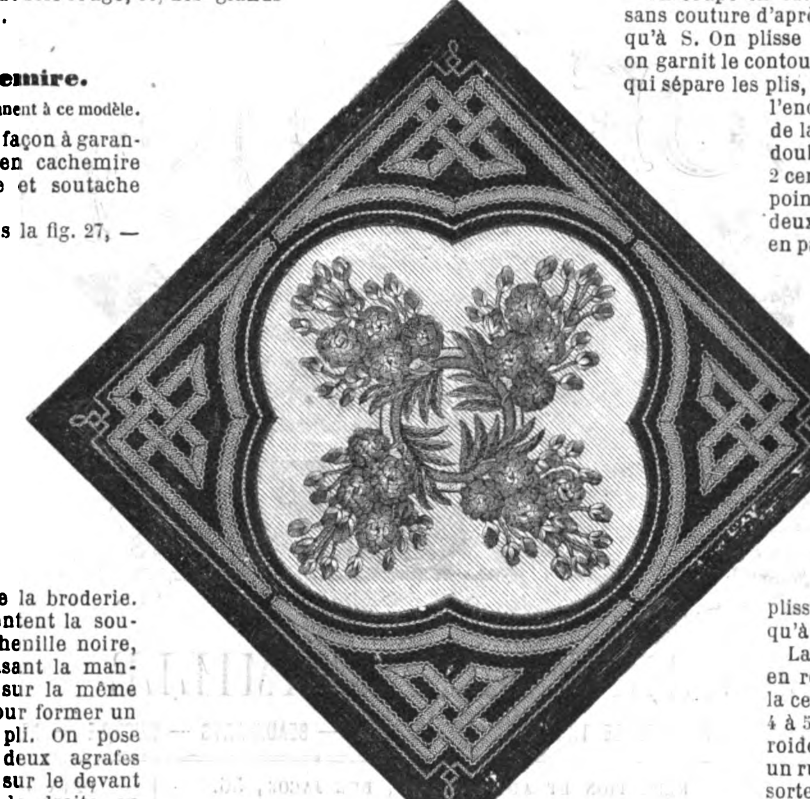
L'un de nos dessins reproduit en grandeur naturelle une partie de la guirlande de giroflées exécutées en relief, qui orne le coussin magnifique dont nous allons faire la description. Le fond est en velours blanc ; l'encadrement en velours noir, avec arabesques en lacet rouge. Sur le velours blanc, se détachent quatre branches de giroflées formant un cercle, exécuté avec du lacet de soie de deux nuances bronze. L'ouvrage doit être fait au métier.

Sur l'encadrement noir, le lacet rouge est fixé par une couture en croix, faite avec de la soie de cordonnet de même nuance. La ligne fine extérieure est faite en soutache rouge; la même ligne intérieure en soutache jaune. L'encadrement noir, qui dépasse d'un centimètre environ le milieu blanc, est cousu sur ce milieu, et l'on cache cette couture avec une chenille noire.

On trouvera, sur la planche de patrons, le quart de la broderie en grandeur naturelle. On coud tout d'abord les deux lacets qui forment le cercle sur lequel reposent les branches ; on couvre chacune des trois lignes ponctuées de la figure 54 avec une chenille fine, de même nuance que les lacets qu'elle sépare et encadre. On exécute ensuite au passé les feuilles et les boutons, avec plusieurs nuances de laine verte, dont le ton le plus clair est en soie ; la fleur du bouton est formée avec de la laine et de la soie, prises triples. Les tiges et les nervures sont faites au point de cordonnet.

Pour exécuter les fleurs, on prend la laine quadruple, on la passe au travers de l'étoffe à points *devant*, en formant une bouclette avec chaque point fait sur l'*endroit* du travail, tandis qu'à l'envers les points sont plats. On fait de cette façon le cercle extérieur, puis un deuxième et un troisième cercle. Le dessin reproduisant l'*exécution de la broderie* indique ces cercles par de petites lignes interrompues. Les bouclettes doivent autant que possible être *contrariées*, c'est-à-dire se trouver sur la séparation des bouclettes du cercle précédent. L'espace resté vide au centre est rempli avec quelques bouclettes. On trouvera, sur la planche de patrons, toutes les bouclettes désignées par des traits isolés. Les diverses nuances sont indiquées par des signes différents. Le centre de chaque fleur est rempli par des bouclettes faites avec de la soie d'un vert *bleuâtre* très-clair, d'une ou deux nuances. On

encadre le coussin terminé avec une corde de soie rouge, et des glands de même couleur sont posés à chaque coin.

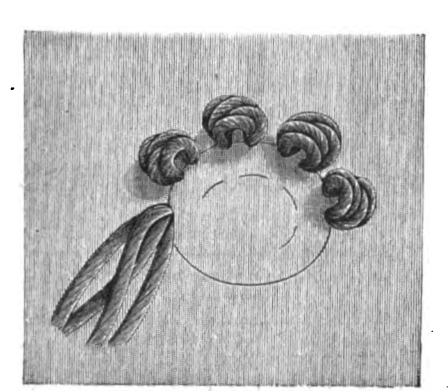

COUSSIN (BRODERIE EN RELIEF).

Corsage en cachemire.

Les figures 26 à 28 (*verso*), appartiennent à ce modèle.

La forme de ce corsage est combinée de façon à garantir complétement la poitrine ; il est fait en cachemire violet, orné de broderie en chenille noire et soutache blanche.

On coupera le dos (sans couture) d'après la fig. 27, — les deux devants d'après la figure 26, — chaque manche sans couture, d'après la figure 28, en tenant compte de la différence de contour du bord supérieur de la moitié de dessous. On laissera en plus sur chaque bord de chaque devant l'étoffe nécessaire pour un ourlet de 2 centimètres. On assemble dos et devants en réunissant les lettres pareilles, on pose un liséré sur l'encolure, on fait les ourlets des devants et du bord inférieur, y compris la fente des côtés qui est ourlée depuis D. Chaque manche est cousue ensemble depuis E jusqu'à F, — depuis G jusqu'à l'H; on pose en dessous du bord inférieur une bande coupée en biais, ayant 5 centimètres de largeur ; on exécute la broderie. Les lignes dont la teinte est claire représentent la soutache blanche ; les lignes foncées sont la chenille noire, cousue avec de la fine soie noire. En cousant la manche dans l'entournure, l'H doit se trouver sur la même lettre, et l'on pose la croix sur le point, pour former un pli. On pose deux agrafes sur le devant de droite, on fait deux œillets sur la couture d'épaule du devant de gauche.


EXÉCUTION DE LA BRODERIE EN RELIEF.

Corsage montant

EN MOUSSELINE.

Les figures 29 à 31 (*verso*) appartiennent à ce modèle.

Les corsages montants ou décolletés en mousseline remplissent actuellement un rôle si important dans les toilettes féminines, qu'on ne saurait en trop multiplier les patrons.

Notre modèle est fait en mousseline. La pèlerine carrée est figurée par des bouillonnés alternativement *sans* et *avec* un ruban qui les traverse. Pour faire cette garniture on emploiera 2 mètres de dentelle ayant 10 centimètres de largeur, — 1 mètre 80 centimètres de dentelle ayant 2 centimètres de largeur, — 8 mètres de ruban ayant 2 centimètres 1/2 de largeur.

On coupe deux morceaux d'après la figure 29, un morceau sans couture d'après la figure 30, deux morceaux d'après la figure 31, également sans couture, et en tenant compte de l'échancrure du bord supérieur de la manche. Après avoir ourlé le bord de chaque devant, on dispose à l'intérieur des lignes du dos et des devants les bouillonnés, qui ont chacun 4 centimètres de largeur, sont froncés et cousus dans la direction des lignes ponctuées. On passe les rubans dans ceux des bouillonnés qui doivent en être traversés, puis on assemble dos et devants depuis J jusqu'au K, depuis L jusqu'à M. On fronce le bord inférieur du devant du corsage de chaque côté jusqu'à l'étoile, et, depuis le milieu de derrière jusqu'au double point, on le monte sur une ceinture. Chaque manche est cousue ensemble depuis N jusqu'à l'O, depuis P jusqu'à Q. Le bord inférieur est garni avec cinq bouillonnés, dont trois sont traversés par du ruban, et le dernier orné d'un nœud formé de deux bouclettes ayant 6 centimètres de longueur, et d'un bout ayant 9 centimètres de longueur. Le bord supérieur de chaque manche est froncé selon l'envergure de l'entournure, et placé Q sur la même lettre du devant. Sur la couture de l'épaule, on pose un ruban plié à moitié de sa largeur et recouvert avec une dentelle ayant 2 centimètres de largeur. L'encolure est garnie de la même façon, ainsi que le bord inférieur de la pèlerine figurée, qui a de plus une dentelle froncée dont la largeur est de 10 centimètres. Le nœud de devant se compose de 2 bouclettes (chacune 4 centimètres 1/2 de largeur) et de deux pans (chacun 19 centimètres de longueur). On pose de petites agrafes, on fait de petits œillets pour fermer le corsage par devant.

Observations importantes. On peut d'après ce patron faire une *pèlerine carrée*, en suivant les contours tracés sur le corsage.

On peut supprimer la pèlerine et exécuter avec ce patron un corsage de cachemire.

Le patron, tel qu'il est, convient surtout aux personnes qui sont un peu maigres. Les autres substitueront des entre-deux brodés ou de guipure aux bouillonnés qui les épaissiraient.

Fichu à double basque.

Les figures 32 à 35 (*verso*) appartiennent à ce modèle.

Les vestes en dentelle et mousseline que l'on porte sur les corsages décolletés ne conviennent pas du tout aux tailles épaisses; on remplace donc parfois ces vestes par des fichus accommodés au goût actuel. Le présent modèle pourra du reste être porté par toutes les femmes et jeunes filles.

Il est fait en tulle de soie posé sur du tulle roide, et plissé à plis ayant 2 centimètres 1/2 de largeur, séparés par des entre-deux de dentelle, ayant 1 centimètre 1/2 de largeur, lesquels sont traversés par des rubans de velours aussi étroit que possible (zéro).

On coupe en tulle roide les deux devants d'après la fig. 32, le dos sans couture d'après la fig. 33. On assemble dos et devants depuis R jusqu'à S. On plisse le tulle de soie d'après la forme de cette *doublure ;* on garnit le contour du fichu avec un entre-deux, traversé, comme celui qui sépare les plis, avec du ruban de velours, encadré de chaque côté à l'encolure avec une dentelle noire ayant 1 centimètre de largeur ; cette dentelle recouvre la couture d'une double bande (coupée en biais) de taffetas bleu ayant 2 centimètres de largeur, garnissant l'encolure jusqu'aux pointes inférieures; cette double bande borde aussi en deux rangs le contour extérieur du fichu, et se trouve en partie indiquée par des lignes fines sur les fig. 32 et 33 ; chaque bande est partiellement recouverte par une dentelle noire dont la largeur est d'un centimètre.

Les deux parties de la basque (fig. 34 et 35) sont disposées comme le fond du fichu, puis la fig. 34 est fixée sur le dos, en réunissant les croix et les doubles points. Pour garnir le fichu et la basque, on emploiera 3 mètres de dentelle blanche ayant 6 centimètres de largeur, qui sera légèrement *soutenue* et dont la largeur sera diminuée de moitié vers les coins de devant. Une dentelle pareille (40 centimètres de longueur) dont la hauteur, augmentée par une bande de tulle, sera de 8 centimètres, est plissée et posée sous la précédente, depuis le point jusqu'à l'étoile, de façon à former une épaulette.

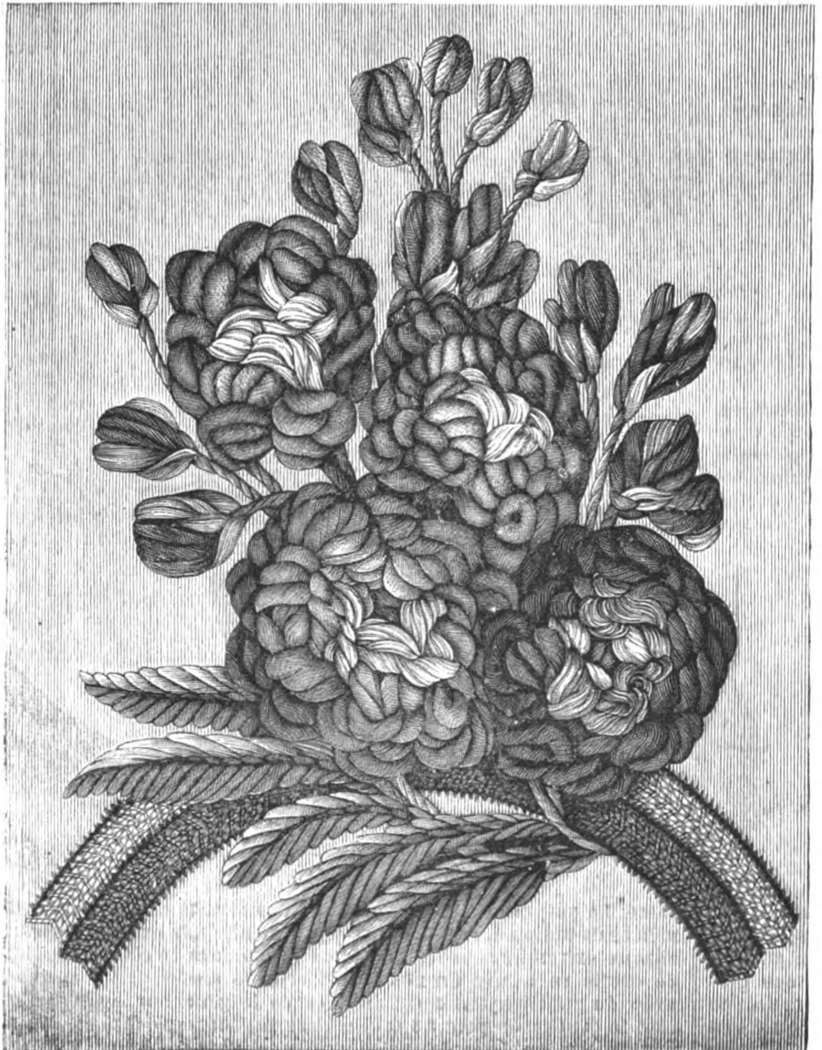
La plus grande basque (fig, 35) est posée sous le fichu en réunissant les croix et les doubles points. Pour former la ceinture, on prend une bande de taffetas bleu, ayant 4 à 5 centimètres de largeur; on la double avec du tulle roide, on l'orne au milieu avec un entre-deux traversé par un ruban de velours noir ; on pose devant et derrière une sorte de *chou* fait en taffetas bleu, orné d'entre-deux traversés par des rubans de velours noir.



Blague à tabac.

Les figures 49 et 50 (*verso*) appartiennent à ce modèle.

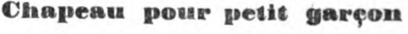
MATÉRIAUX : Reps gris en laine, taffetas ciré jaune; cordon d'argent ; soie cordonnet bleue; rouge; jaune ; brune ; blanche; noire ; fermoir en acier.


BRODERIE EN RELIEF (GRANDEUR NATURELLE).

DESSIN EN GRANDEUR NATURELLE POUR LA BLAGUE A TABAC.

Voici une blague à tabac *pratique* et commode entre toutes; elle est faite en reps de laine gris foncé, doublée en taffetas ciré jaune, et ornée d'une broderie originale, se composant d'arabesques exécutées avec du cordon d'argent fixé par des points transversaux en soie de cordonnet. Sur l'un des côtés on voit un Turc accroupi fumant gravement ; sur l'autre, un groupe formé de deux pipes et d'un cigare, le tout exécuté au passé. On peut substituer au reps du maroquin ou du velours.

On coupera deux morceaux (sans couture) en étoffe et doublure, d'après chacune des fig. 49 et 50. On exécute la broderie sur chaque côté, coupé d'après la fig. 49, puis on réunit ces deux côtés aux deux *soufflets* coupés d'après la fig. 50, en rapprochant les lettres pareilles. On couvre les coutures avec du cordon d'argent; on fronce un peu les soufflets sur leur bord supérieur, on coud la *blague* autour du fermoir.



Chapeau pour petit garçon

DE SIX MOIS A UN AN.

Les figures 51 et 52 (*verso*) appartiennent à ce modèle.

Ce modèle est fait en cachemire blanc, *piqué* en losanges, dont le centre est orné avec une perle de cristal; sur le devant du revers se trouve un nœud fait en ruban blanc, ayant 3 centimètres de largeur. Un ruban pareil, ayant 1 mètre de longueur, est posé de chaque côté pour servir de brides.

On coupera en cachemire et doublure de soie le fond entier, d'après la fig. 51 qui en représente la moitié; deux morceaux d'après la fig. 52 pour les revers; disons que ceux-ci peuvent aussi être faits en velours bleu et non *piqués*.

Le tout est ouaté. On exécute les carreaux (ou losanges) piqués, d'après les indications de la fig. 51. On coud les perles, auxquelles on peut substituer une petite bouclette de chenille blanche ou bleue. On forme les plis du fond en posant chaque croix sur le point voisin ; on coud les revers en rapprochant les lettres pareilles. A l'intérieur, sur le bord, on place une bande de doublure ayant 7 centimètres de largeur, laquelle a sur son bord supérieur une coulisse traversée par un cordon. On borde le chapeau avec une bande en biais ayant 2 centimètres 1/2 de largeur. Le nœud de devant se compose de 9 boucles et bouts d'inégale longueur retenus par une traverse.

Habillement complet

POUR PETIT GARÇON DE CINQ A SIX ANS.

Les figures 9 à 18 (*recto*) appartiennent à cet habillement.

Le pantalon, le gilet et la veste sont en knickerbocker, ou bien en drap gris, ou gros bleu foncé. Des lacets en soie noire et des boutons noirs en jais ou en acier composent la garniture. Les lacets sont *piqués* de chaque côté avec de la soie blanche.

Pour faire cet habillement, on emploiera 1 mètre 10 centimètres d'étoffe, ayant 1 mètre 30 centimètres de largeur. On coupera pour le pantalon deux morceaux d'après la fig. 9, en laissant en plus l'étoffe nécessaire pour faire sur le bord inférieur un ourlet de 6 centimètres. On coupera en étoffe et doublure un morceau sans couture, d'après chacune des fig. 11 et 12. Chaque *jambe* sera cousue ensemble depuis A^a jusqu'à B^a, puis on réunit les deux moitiés devant depuis C^a jusqu'à l'étoile, derrière depuis A^a jusqu'au G^a. On ourle la fente depuis l'étoile jusqu'au double point. On fait pour la poche une fente perpendiculaire sur la fig. 9, puis deux courtes fentes transversales, afin de pouvoir replier l'étoffe en dedans, pour l'ouverture de cette poche; celle-ci est préparée assez longue pour être *prise* dans la ceinture. A la fente, on couvre cette poche pour la cacher avec une bande d'étoffe ayant 3 centimètres de largeur; on pique les extrémités de la fente de la poche. On fait en outre sur chaque moitié du pantalon une fente entre la double ligne de côté, depuis D^a jusqu'à E^a, on ourle cette fente sur la moitié de devant, et l'on y pose une patte coupée d'après la fig. 10; l'extrémité de la fente est *piquée*. On forme deux plis dans chaque moitié, en posant chaque croix de la fig. 9 sur le point. On réunit la ceinture garnie de boutons et de boutonnières au pantalon, en rapprochant les lettres pareilles. Le lacet employé pour la garniture a 1 centimètre 1/2 de largeur.

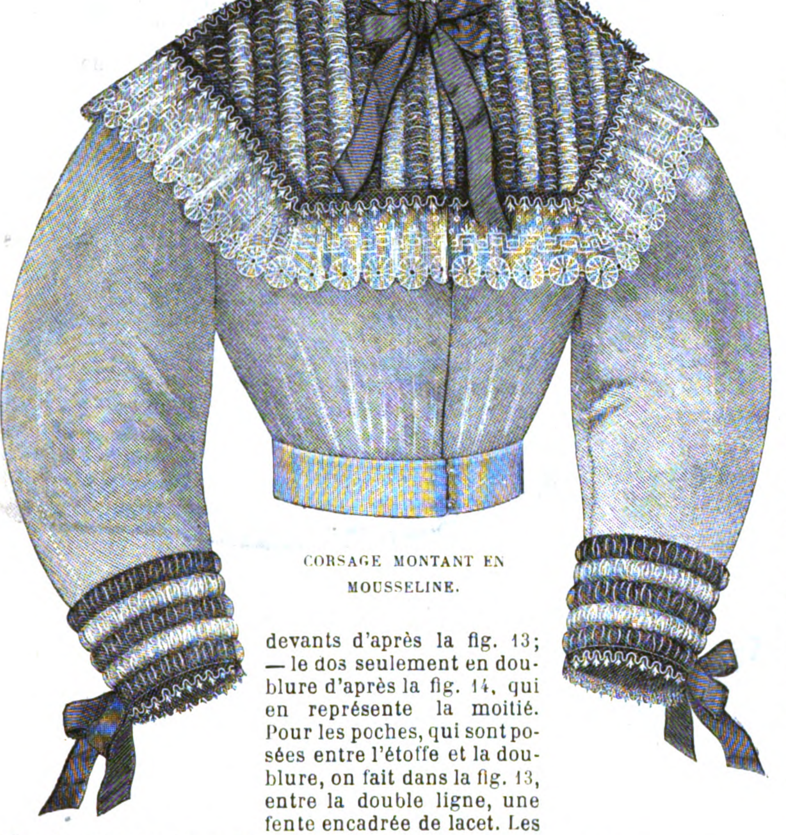
Gilet. On coupe en étoffe et doublure les devants d'après la fig. 13; — le dos seulement en doublure d'après la fig. 14, qui en représente la moitié. Pour les poches, qui sont posées entre l'étoffe et la doublure, on fait dans la fig. 13, entre la double ligne, une fente encadrée de lacet. Les devants sont bordés à l'intérieur avec une bande d'étoffe ayant 3 centimètres de largeur, et l'on fait les boutonnières indiquées. On assemble les diverses parties du gilet en rapprochant les lettres pareilles. On prend dans la couture de côté, croix sur croix, point sur point, la petite ceinture à boucle que l'on fixe encore à 8 centimètres de distance sur le dos. On garnit les devants avec du lacet; on pose les boutons sur celui de droite.

Veste. On coupe les deux devants d'après la fig. 16, — le dos d'après la fig. 17, qui en représente la moitié; — deux morceaux pour chaque manche d'après la fig. 18, en laissant en plus l'étoffe nécessaire pour faire un ourlet de 4 centimètres. Sur le devant de gauche on fait la fente indiquée sur la fig. 16, pour poser une poche ayant 12 centimètres de profondeur; on encadre cette fente avec du lacet.

On assemble dos et devants en réunissant les lettres pareilles; on borde les devants, à l'intérieur, avec une bande ayant 5 centimètres de largeur; on fait deux boutonnières, on pose deux boutons. La veste est bordée avec du lacet qui forme une patte au milieu du dos, laquelle enferme quatre boutons. Chaque manche est cousue ensemble depuis Q^a jusqu'à R^a, ourlée à son extrémité inférieure, ornée comme l'indique le dessin, fixée dans l'entournure Q^a sur Q^a.



CORSAGE EN CACHEMIRE.



CORSAGE MONTANT EN MOUSSELINE.

Paletot pour jeune fille

DE DOUZE A QUATORZE ANS.

Les figures 5 à 8 appartiennent à ce modèle.

Ce paletot-sac est fait en drap gris; les ornements sont exécutés avec deux rangs de grosse soutache noire disposés en ligne droite et en bouclettes. De gros boutons en passementerie sont posés sur les devants.

Pour faire ce paletot on emploiera 2 mètres d'étoffe ayant 1 mètre 30 centimètres de largeur. On coupe deux morceaux d'après la fig. 5, un morceau d'après chacune des fig. 6 et 7, — deux morceaux pour chaque manche, d'après la fig. 8 en tenant compte de la différence des contours. On fait dans la fig. 5 une fente entre les ornements de la poche, et l'on y pose celle-ci, qui a environ 7 centimètres de profondeur. On assemble dos et devants sur les côtés depuis L jusqu'à M, — sur l'épaule depuis N jusqu'à l'O. On ourle le contour du paletot à l'exception de l'encolure; on ourle aussi la petite fente du bord inférieur jusqu'à M, puis on exécute la garniture en partie indiquée sur le patron. Chaque devant (celui de droite croise celui de gauche) est orné des trois boutons indiqués, et chaque bouton est garni d'une bouclette en cordon nouée au milieu, ayant 16 centimètres de longueur. On peut exécuter soi-même les boutons, en recouvrant des moules de bois avec du taffetas noir, et y disposant de la soutache en spirale, ou bien en *rayons*. Le col est posé sur l'encolure en réunissant les lettres pareilles. La manche est cousue ensemble depuis R jusqu'à S, depuis T jusqu'à l'U. On la coud dans l'entournure U sur U.

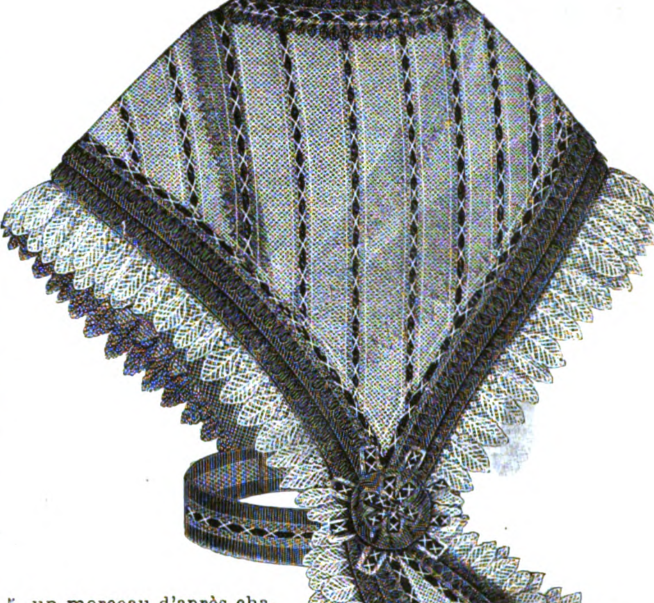
Fichu croisé.

Les figures 36 et 37 (*verso*) appartiennent à ce modèle.

Ce fichu est spécialement dédié aux mères qui ne veulent pas se décolleter, et doivent se *parer* pour accompagner leurs filles.

Le fond se compose de bouillonnés étroits; il est doublé de tulle uni; la garniture est formée par une dentelle large et une dentelle étroite, par des entre-deux et du ruban mauve.

On coupe en tulle ordinaire deux morceaux d'après la figure 36, un morceau sans couture d'après la figure 37, qui représente la moitié du dos. Sur cette doublure on forme, avec du tulle de Bruxelles ou de Malines, des bouillonnés ayant 2 centimètres de largeur, puis on réunit dos et devants depuis T jusqu'à U. Ainsi que l'indique le patron, on pose au milieu du dos, des devants et sur les épaules, un ruban de taffetas ayant 4 centimètres de largeur, recouvert avec un entre-deux en dentelle de même largeur. L'encolure, jusqu'aux pointes inférieures, y compris les côtés transversaux des entre-deux, est garnie avec une ruche formée par deux dentelles ayant chacune 2 centimètres 1/2 de largeur, cousues pied contre pied, et plissées au milieu. A l'extrémité du ruban qui traverse perpendiculairement le dos, on pose un nœud de ruban se composant de deux boucles ayant chacune 6 centimètres de largeur, et de deux pans, chacun de 36 centimètres. Deux nœuds pareils, mais avec des pans de moindre longueur, sont posés à l'extrémité des devants.



FICHU A DOUBLE BASQUE.



BLAGUE A TABAC.

Bonnet en mousseline

ET DENTELLE DE VALENCIENNES.

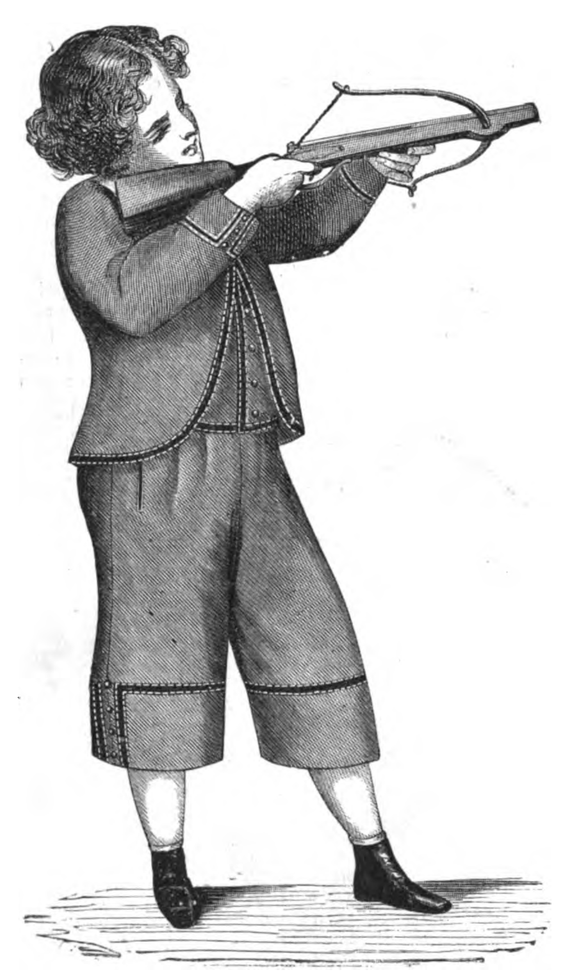
Les figures 47 et 48 (*verso*) appartiennent à ce modèle.

Le fond et la passe de ce bonnet, très-simple mais très-élégant, se composent de bandes en mousseline unie et d'entre-deux de dentelle ayant 2 centimètres de largeur, assemblés, se rattachant, dans le sens transversal, à d'étroites bandes brodées, non *fixées*. Le bavolet est traversé par trois

bandes posées à distances régulières, dont l'autre extrémité est *montée* sur un ruban élastique pour entourer le chignon. Deux bandes en mousseline, rehaussées de dentelle étroite, garnissent le bonnet.

La figure 47 représente la moitié de la passe, qui se compose d'un entre-deux et d'une bande de mousseline; l'entre-deux, qui doit être *soutenu*, termine le bord de derrière, la bande le bord de devant et la passe.

La figure 48 est la moitié du fond; on le coupe d'un seul morceau, en posant la mousseline en biais sur la ligne du milieu; on y croise ensuite deux entre-deux d'après les indications du patron, en les cousant sur la mousseline, puis on coupe celle-ci en dessous. Le reste du fond est formé de quatre entre-deux et quatre bandes de mousseline (voir la fig. 48). En cousant le côté inférieur de chaque entre-deux, on *prend* en même temps une bande de mousseline brodée ayant 1 centimètre de largeur, laquelle est festonnée et cache la bande de mousseline unie qui succède à l'entre-deux. Le fond ainsi disposé est réuni à la passe, Rª sur Rª, Sª sur Sª. Le bavolet se compose d'une dentelle ayant 4 centimètres de largeur et d'une bande de mousseline ayant 1 centimètre 1/2 de largeur. La longueur du bavolet est de 33 centimètres; les trois bandes qui le traversent ont, celle du milieu 18, chacune des deux autres 16 centimètres de longueur; chacune est formée d'un entre-deux auquel se rattache, de chaque côté, une bande brodée. L'extrémité de ces bandes est fixée sur le côté en ligne droite du bavolet; l'espace qui les sépare est de 8 centimètres. On coud sur le bavolet les coutures qui réunissent l'entre deux et les bandes brodées, de telle sorte que celles-ci ne sont pas tout à fait fixées. On découpe en-dessous la mousseline et la dentelle du bavolet; celui-ci est froncé et posé sur le bord inférieur du fond, où l'on trouve l'indication de la place des bandes. Les côtés transversaux du bavolet sont cousus depuis Sª sur les bouts de la passe; l'extrémité des bandes qui traversent le bavolet est ourlée et passée dans un ruban élastique cousu à chaque bout, à la place marquée par une croix sur la passe.



HABILLEMENT COMPLET POUR PETIT GARÇON DE QUATRE A SIX ANS.



CHAPEAU POUR PETIT GARÇON DE SIX MOIS A UN AN.

Les garnitures sont rehaussées par une dentelle ayant 1 centimètre de largeur; celle qui borde le devant et les côtés transversaux de la passe a 2 mètres de longueur, 4 centimètres de largeur au milieu, et se rétrécit de façon à n'avoir plus que 2 centimètres 1/2 de largeur, y compris la dentelle, à chaque extrémité; on la fronce à chaque bout sur un espace de 35 centimètres, on la plisse à plis triples pour le reste (c'est-à-dire depuis l'étoile de la figure 47), on la coud sur l'ourlet étroit de la passe. La deuxième garniture, qui s'étend sur la couture réunissant les deux parties de la passe, a 1 mètre 22 centimètres de longueur, 4 centimètres 1/2 de largeur au milieu, 2 centimètres 1/2 de largeur à chaque bout. On la fronce, pour la coudre sur le bonnet. Les brides, ourlées et encadrées de dentelle, ont chacune 48 centimètres de longueur, 13 centimètres de largeur.

Bonnet-fanchon en guipure.

Les figures 42 et 43 (*verso*) appartiennent à ce modèle.

Le fond se compose entièrement d'entre-deux en guipure garniture et le bavolet sont en batiste, et bordés de guipure large et étroite.

On coud ensemble les divers morceaux d'entre-deux d'après la forme du fond; la passe est coupée en batiste ou nansouk double, d'après la figure 42, et l'on coud le fond entre le dessus et le dessous de la passe, en réunissant les lettres pareilles. Le bavolet est formé par une bande ayant 58 centimètres de longueur, 6 centimètres de largeur, ourlée d'un côté, et bordée avec une guipure large; sur le bord supérieur on coupe les extrémités du bavolet, de façon à le terminer en pointe; on le fronce, on le coud sur le fond, bordé d'une bande de mousseline un peu *soutenue*, de façon à être recouverte par le fond. La passe est piquée de chaque côté, depuis son extrémité jusqu'à la ligne transversale ponctuée sur une bande en biais ayant 3/4 de centimètre de largeur, et l'on *prend* en même temps de chaque côté une guipure pareille à celle du bavolet qui garnit de chaque côté la bande piquée. La passe a de plus deux garnitures; chacune d'entre elles a 67 centimètres de longueur, 2 centimètres de largeur; on les fronce (surjet roulé sous le doigt), on les coud sur la passe l'une devant, l'autre derrière. Les brides, en batiste ou nansouk, ont 52 centimètres de longueur, 10 centimètres de largeur.

TOILETTES DE PETITES FILLES.

N° 1. Costume pour petite fille

DE TROIS A CINQ ANS.

La robe est faite en cachemire blanc brodé en soutache bleue; l'espèce de tunique qui la recouvre en partie est en cachemire bleu, de même que la berthe garnissant le corsage décolleté, et les revers des manches courtes. Chemisette et manches longues en mousseline blanche.

FICHU CROISÉ.

N° 2. Costume pour petite fille

DE QUATRE A SIX ANS.

Les figures 38 à 41 appartiennent à ce costume.

La toilette se compose d'une jupe et d'un pardessus faits en cachemire violet; des entre-deux de guipure Cluny, ayant 2 centimètres 1/2 de largeur, encadrés de chaque côté par une ligne de bouclettes de soutache blanche, composent la garniture; l'entre-deux est posé à 6 centimètres de distance du bord inférieur de la jupe; la largeur de celle-ci est de 2 mètres 25 centimètres, sa longueur de 35 centimètres, y compris l'ourlet inférieur de 3 centimètres. La jupe a dix plis; on la monte sur une ceinture.

Le pardessus est doublé en percaline blanche. On coupe, en étoffe et doublure, deux morceaux d'après chacune des figures 38 et 39; le dos (fig. 40) est sans couture. Pour chaque manche on coupe deux morceaux d'après la figure 41, en tenant compte de la différence de contours pour la moitié de dessous. On *faufile* ensemble chaque morceau avec sa doublure, on coud les pinces de la poitrine (fig. 38), on pose les boutons, on fait les boutonnières, on assemble les diverses parties du pardessus en réunissant les lettres pareilles; on replie en dedans le bord du pardessus, on le fixe avec une bande coupée en biais, ayant 1 centimètre 1/2 de largeur. Chaque manche est cousue ensemble depuis Gª jusqu'à l'Hª, depuis Jª jusqu'à Kª; on double le bord inférieur avec une bande de même étoffe que le pardessus, ayant 4 centimètres de largeur, puis on fixe la manche dans l'entournure Kª sur la même lettre du devant. La ceinture a 4 centimètres de largeur; on la double comme le pardessus, on la ferme devant avec des agrafes que l'on cache sous un *chou* fait en même étoffe que le pardessus, orné de guipure et d'un bouton de cristal posé au centre. La guipure est posée comme l'indique le dessin.



PALETOT POUR JEUNE FILLE DE DOUZE A QUATORZE ANS.

N° 3. Robe princesse

POUR PETITE FILLE DE HUIT A DIX ANS.

Les figures 1 à 4 (*verso*) appartiennent à ce modèle.

La robe est faite en popeline gros bleu, fermée par des boutons de bois recouverts en taffetas gros bleu, ornée d'entre-deux en dentelle noire, auxquels se rattachent de chaque côté des *bouclettes* faites en soutache noire. On peut remplacer l'entre-deux par un dessin de soutache (voir la fig. 4ª), par des lacets de soie ou de laine, des rubans de velours, des bandes d'étoffe de soie ou de laine à carreaux écossais.

Pour faire cette robe on emploiera 3 mètres 60 centimètres d'étoffe ayant 80 centimètres de largeur. On coupe, selon la longueur voulue, deux morceaux d'après chacune des figures 1 et 2, un morceau sans couture d'après la figure 3, deux morceaux pour chaque manche d'après la figure 4ª, en tenant compte de la différence de contours pour la moitié de dessous. La doublure du corsage doit dépasser la taille de 3 centimètres environ. Sur les bords des devants on pose une bande de taffetas en biais ayant 4 centimètres de largeur, on fait les boutonnières sur le côté de droite; on coud les pinces de la poitrine, on fait, entre la double ligne, sur la figure 1, une fente pour la poche, depuis l'étoile jusqu'au point, et l'on y pose une poche ayant 5 ou 6 centimètres de profondeur; la patte de la poche est faite avec une bande



Gilquin fils imp. Paris

LA MODA ELEGANTE ILUSTRADA

56 Rue Jacob Paris

d'étoffe pointue à chaque bout. On assemble les divers morceaux en réunissant les lettres pareilles; la partie de la doublure qui dépasse le corsage est ourlée. Sous le bord inférieur de la robe on pose une bande d'étoffe ayant 10 centimètres de largeur; on réunit les deux côtés de devant jusqu'à l'étoile de la figure 1, et celui de droite, formant un ourlet, croise sur celui de gauche sur un espace de 3 centimètres environ; on y pose des boutons. L'encolure est garnie avec un liséré; puis on exécute la garniture de devant. Sur les coutures du dos, vers l'extrémité de la taille, on imite, d'après la figure 3, deux pattes en harmonie avec la garniture qui a été choisie. On coud la manche ensemble depuis G jusqu'à l'H, — depuis J jusqu'à K; sous le bord inférieur de cette manche on pose une bande d'étoffe ayant 5 centimètres de largeur; on place la garniture, on coud la manche dans l'entournure garnie d'un liséré, en posant le K sur la même lettre. Une bande pointue forme l'épaulette.



BONNET EN MOUSSELINE ET DENTELLE DE VALENCIENNES.

N° 4. Robe pour petite fille

DE SIX A HUIT ANS.

Les figures 19 à 20 (*recto*) appartiennent à ce modèle.

Cette toilette est faite en cachemire rouge, brodée au point *russe* en soie noire et perles d'acier. La jupe a 50 centimètres de longueur, 2 mètres 50 centimètres de largeur; la broderie, exécutée à 5 centimètres de distance du bord inférieur, occupe un espace de 4 centimètres 1/2; elle est complétée par six pattes ayant chacune 12 centimètres de longueur, 4 centimètres de largeur, pointues à chaque bout, séparées par des distances égales. Les trois glands qui terminent chaque patte sont imités par la broderie; celle-ci peut être remplacée par des entre-deux en dentelle et de petits glands en passementerie. Le corsage est plat, à manches courtes, avec écharpe de même étoffe que la robe; il est complété par une petite veste sans manches.

Pour faire cette robe on emploiera 1 mètre 80 centimètres d'une étoffe unie, en laine ou soie, ayant 1 mètre 25 centimètres de largeur. On coupera en étoffe et doublure deux morceaux d'après chacune des figures 20 et 21, — deux morceaux pour chaque manche d'après la figure 22, — un morceau (sans couture) d'après la figure 19. Après que l'on a *faufilé* l'étoffe sur la doublure, on coud les pinces de la poitrine, on pique les petits côtés sur le dos depuis *a* jusqu'à *b*, — depuis *b* jusqu'à *c*, et l'on assemble tous les morceaux en réunissant toutes les lettres pareilles. Les ornements du corsage, semblables à ceux de la robe, se composent de deux pattes ayant chacune 13 centimètres de longueur, 3 centimètres 1/2 de largeur, placées en biais sur chaque devant, à 2 centimètres de distance de la couture d'épaule. Le haut du corsage est orné d'une bordure (point russe) ayant à peine 1 centimètre de largeur; le même ornement se répète sur le bord inférieur, mais disposé en courbes; une étroite dentelle noire, posée à plat, garnit le haut du corsage. La figure 19 reproduit le dessin de l'une des courbes, qui servira aussi pour la bordure supérieure, pour les manches et la veste. Chaque moitié de chaque manche est ornée avec la bordure et la dentelle; sur son bord supérieur on pose chaque croix sur le plus proche peint, puis on la coud dans l'entournure.

La jupe a six doubles plis, chacun de 10 centimètres, réduits à 5 centimètres sur leur bord supérieur, puis réunis au corsage; cette couture est cachée à l'envers sous une bande ayant 2 centimètres de largeur. L'écharpe, posée à l'extrémité du corsage, est formée avec une bande ayant 95 centimètres de longueur, 12 centimètres de largeur, ourlée, bordée de dentelle, disposée en nœud, dont les pans sont ornés de *pattes* brodées ayant 13 centimètres de longueur, 3 centimètres de largeur.

Veste sans manches. On coupe en étoffe et doublure deux morceaux d'après chacune des figures 23 et 24, un morceau sans couture d'après la figure 25; on assemble le tout en réunissant les lettres pareilles; on plie étoffe et doublure l'une contre l'autre sur les contours de la veste, on les coud ensemble. On exécute la broderie tout autour, et même autour de l'entournure; on brode sur la veste quatre *pattes*, deux sur les devants (voir fig. 23), deux sur les coutures du dos.

TRAVESTISSEMENTS.

Costume Valois. Robe de dessous en moire gris-lapis à corsage décolleté, et très-longue pointe ornée de 3 bouclettes en ruban; cette robe est divisée en deux jupes, garnies chacune avec trois galons d'or. Robe de dessus *à queue*, en velours ou satin noir, doublée de taffetas jaune et bordée avec un très-large galon d'or; sur chaque côté, par devant, cette robe est fixée sur la précédente par une agrafe en pierreries. Quoique les corsages soient décolletés, les manches sont longues; celles de la robe de dessus sont attachées à l'épaule, et retombent dans toute leur longueur, largement fendues par devant, pour laisser passer la manche grise. Chapeau *Valois*, en velours noir, à longue plume blanche. Miroir suspendu par un ruban sur le côté de droite; guipures anciennes et en berthe manchettes.

Robe de damas blanc, bordée avec un très-large galon d'or, coupée en *pointes* et formant une queue. Corsage à très-longue pointe coupé carrément garni comme la robe, et orné d'une longue cordelière. Manches longues ornées sur l'avant-bras avec un treillage de fin galon en or. Sur la tête résille en or contenant les cheveux et surmontée d'un bérêt en velours rouge; manteau en hermine doublé de satin rouge.



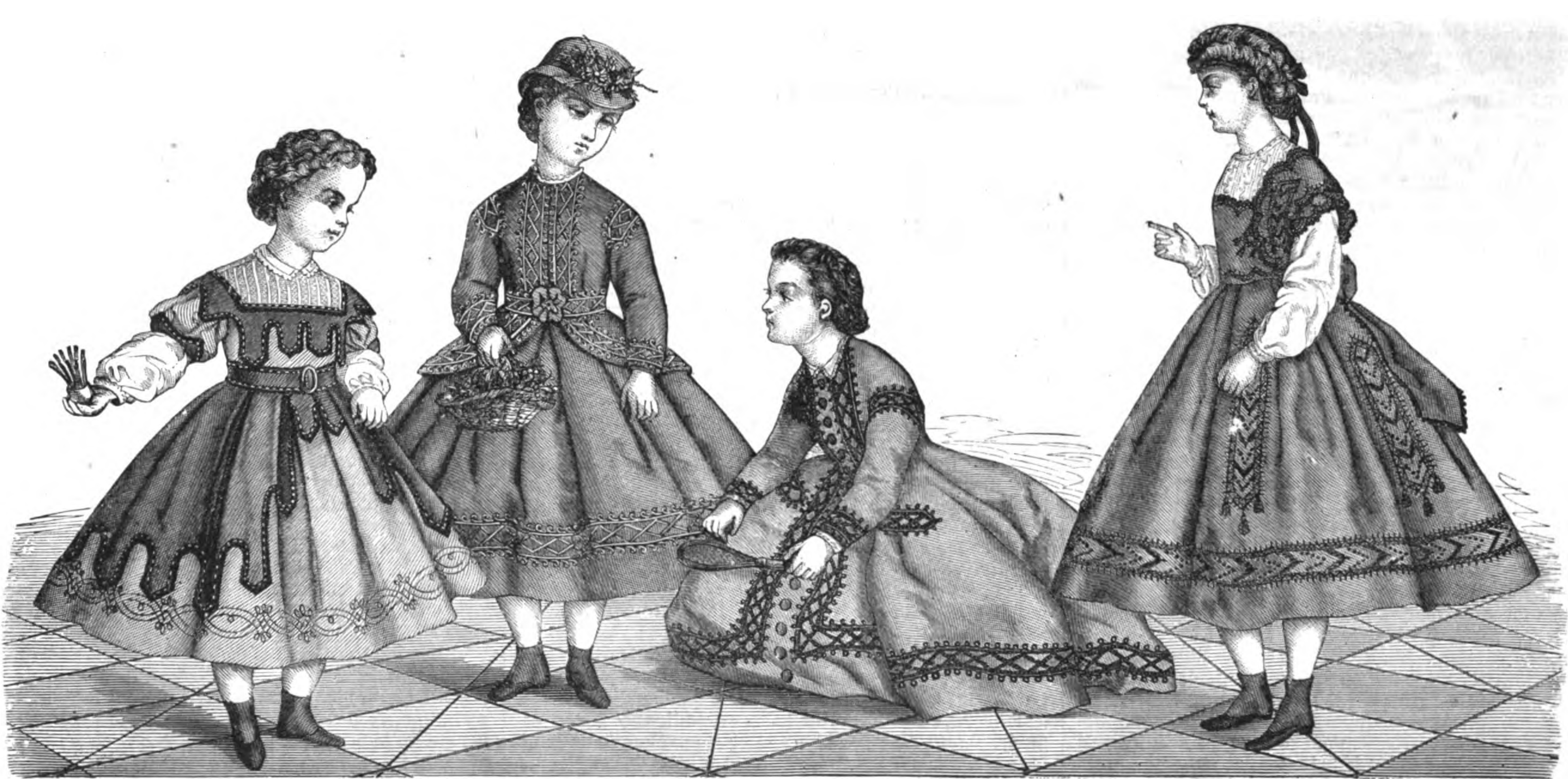
BONNET-FANCHON EN GUIPURE CLUNY.

UNE FEMME ÉLÉGANTE.

Suite.

— En vérité, François, je t'ai connu plus aimable; autrefois tu ne m'aurais pas brisé la tête avec des détails auxquels je ne comprends absolument rien; tu aurais dans ta chambre ou chez un de tes marchands, et tu m'aurais rapporté la somme que je te demande: c'est une bagatelle, d'ailleurs, une vraie misère, presque honteuse à énoncer, vu sa modicité..... En un mot, il s'agit de trois cents francs; peux-tu me donner ta parole que tu ne les as pas?

— Je les ai.



TOILETTES DE PETITES FILLES.

— Ah! tu vois bien?

— Mais ils ne m'appartiennent pas; c'est le montant de la rente de ma mère, et je suis même en retard cette fois; elle aurait dû recevoir cet argent il y a quinze jours.

— Si elle l'attend depuis deux semaines, elle pourrait bien te faire crédit encore quelques jours. Voyons, François, il ne faut pourtant rien exagérer; tu m'as dit cent fois que ta mère avait des économies; elle ne sera par conséquent nullement gênée par ce petit retard, et moi... Ah! je ne m'en consolerai jamais! Quoi! il faudra renoncer à cette soirée pour quelques misérables écus? Il faudra dire à tout le monde que je n'ai pas le moyen de payer ce costume..... Car, au milieu de tous les prétextes que je pourrais accumuler, on saura fort bien discerner le motif véritable, et il te nuira beaucoup; c'est là ce qui m'afflige le plus... Et tout cela par suite d'un scrupule faux, erroné, exagéré; car, très-certainement, tu pourrais réunir cette somme dans quelques jours, et l'envoyer à ta mère.

— Tu te trompes, » dit Gervais qui s'était levé et se promenait avec agitation, « il me sera bien difficile de retrouver cet argent.

— Où en sommes-nous donc? ce n'est pas possible; tu veux m'effrayer.....

— Non, je ne te dis que l'exacte vérité; que n'as-tu voulu la pressentir!

— De grâce! mon ami, ne parlons plus de tout ce!... Je suis tout à fait incapable de me retrouver dans les chiffres.

— Il le faut bien, cependant; sais-tu que nous payons six mille francs de loyer pour notre appartement et pour mon atelier?

— Un si petit appartement, pourtant!

— Sais-tu que nous avons trois domestiques?

— Je te défie de vivre convenablement à moins.....

— Que nous donnons des soirées, des dîners, que les voitures, les toilettes, absorbent chaque mois des sommes considérables.....

— Je n'ai pas même de bijoux.....

— Qu'en un mot, mon travail ne suffit plus à payer nos dépenses.....

— Que puis-je faire à tout cela? » s'écria Marguerite... « Voyons; puis-je travailler, moi, de mon côté? est-ce ma faute si tu n'es pas riche?

— Non, sans doute..... Mais tu pourrais, je crois, dépenser moins.

— Pour cela, non, » répondit résolûment Marguerite; « tu peux chercher autour de nous, et tu chercheras en vain, je t'en réponds, une femme moins exigeante que moi de tout ce qui est luxe; t'ai-je jamais persécuté pour avoir des volants en point d'Alençon, comme ceux de Mme Viguier?

— M. Viguier a cent mille francs de rente.....

— Ou des diamants et des perles comme Mme Prévalois?

— Son mari est agent de change, et gagne trois cent mille francs par an.

— Je n'en sais rien, je ne me mêle des affaires de personne; je constate seulement qu'aucune des femmes que nous rencontrons n'est aussi modérée que moi dans ses dépenses; il me semble que l'on pourrait m'en savoir quelque gré, au lieu de m'adresser des reproches immérités.

— Des reproches! » reprit tristement Gervais.... « Hélas! mieux eût valu peut-être que j'eusse le courage de t'en faire quelques-uns; ton argument ne prouve qu'une chose : le tort que nous avons eu de frayer avec des gens qui sont infiniment plus riches que nous.

— Vraiment? il faudrait donc demander aux personnes que l'on rencontre un état de leurs revenus et de leurs ressources, afin de constater que l'on peut se lier avec elles, ou qu'il faut les éviter à tout prix? C'est tout bonnement insensé, quand il s'agit de la vie parisienne; car ici, au contraire, on réussit seulement en se rapprochant des gens riches.

— Mais si les frais causés par ces rapports dépassent de beaucoup les avantages que l'on peut en espérer?...

— Alors..... alors, c'est que l'on n'a pas su s'arranger, et tirer parti de soi. Vois-tu, François, il ne faut jamais avoir de prétentions impossibles à satisfaire; tu ne pouvais compter que je tricoterais des bas, n'est-il pas vrai? en me renfermant dans un sordide appartement?.....

— Pourquoi sordide? Sans vivre entouré du luxe qui s'étale ici autour de nous en nous écrasant sous les conséquences qu'il entraîne forcément, nous aurions pu avoir un intérieur charmant, tout en étant simple, » et, ajouta François avec un gémissement, « nous n'aurions pas été forcés de nous séparer de notre enfant!

— C'est mal à toi de me parler de Marthe... Oui, tu sais que je souffre de ne pouvoir l'avoir près de moi, et tu viens augmenter mon chagrin.... Ah! François, je ne te reconnais plus!

— Tel est l'amer fruit des soucis d'argent, Marguerite! Si tu voulais, nous pourrions peut-être encore tout réparer; il faudrait prendre une résolution, quitter cet appartement qui est trop cher, renoncer à ces grandes soirées qui sont si coûteuses et si ennuyeuses, éloigner quelques-unes de ces relations frivoles qui sont une perpétuelle excitation à la dépense. Comme je travaillerai avec courage quand je serai certain de subvenir à notre existence! Maintenant..... il faut bien te l'avouer, le découragement me saisit quand je mesure ma tâche, quand je constate que, malgré mes efforts, je ne parviendrai jamais à la remplir.

— Comme je suis malheureuse! » dit Marguerite en pleurant..... « Voilà donc ce qui m'attendait! Pourquoi n'ai-je pas eu la raison de calculer? Pourquoi ai-je agi sans consulter les chiffres que l'on me reproche aujourd'hui de trop mépriser? Pourquoi ai-je écouté mon cœur? Ne valait-il pas mieux imiter les femmes qui ne consultent que leurs intérêts? N'aurais-je pas mieux fait de prendre quelque vieux mari, bien riche, qui m'aurait donné une existence paisible en place de cette vie précaire qui est mon partage actuel? Faut-il encore joindre à tous ces tourments des scènes comme celle-ci? Je ne les supporterai pas! Je ne puis les supporter! J'aimerais mieux me jeter tout de suite par la fenêtre! »

Est-il besoin d'indiquer le dénoûment de cette scène conjugale? Non, sans doute, car chacun le pressent. Sans examiner un seul moment si Marguerite avait fait preuve en l'épousant d'un désintéressement volontaire ou forcé, sans chercher à réduire ses plaintes à néant en lui prouvant leur injustice, François, qui, étant plus nerveux que sensible, ne pouvait supporter de voir pleurer, fut bientôt amené à s'excuser; il n'obtint pas tout de suite son pardon, on le devine bien; il dut le solliciter pendant longtemps, se livrer pieds et poings liés à la merci de son gracieux tyran, et finalement subir la loi qui lui était imposée. Le lendemain Marguerite allait commander son costume, mais François ne pouvait envoyer la rente de sa mère.

Tant de fatigues, d'inquiétudes, d'émotions pénibles venant se joindre à une mauvaise disposition de santé, renouvelèrent quelques-uns des symptômes qui, l'hiver précédent, avaient fait craindre une affection de poitrine. François toussait en effet, mais ce ne pouvait être, affirmait Marguerite, que les suites d'un rhume léger; tout le monde ne toussait-il pas à Paris pendant l'hiver? Elle-même n'avait-elle pas deux ou trois rhumes en six mois? Il ne faudrait pas conclure de cet optimisme à une extrême dureté. Marguerite avait ce rare privilége d'apercevoir seulement ce qu'elle voulait voir, de tenir compte uniquement des faits qui s'accommodaient avec ses goûts. Comme il lui eût été fort désagréable de se constituer garde-malade pendant les derniers mois d'une brillante saison parisienne; comme elle n'aurait pu continuer à se montrer dans toutes les réunions, en laissant son mari seul et malade à la maison, elle lui persuadait, le plus gentiment du monde, qu'il n'était nullement souffrant, et l'emmenait chaque jour passer une partie de la nuit dans plusieurs bals et concerts. Le travail pouvait moins que jamais s'arrêter; il fallait produire sans relâche pour tenir au moins quelques engagements importants, payer le loyer et les domestiques; le reste des dépenses s'accumulait sous forme de dettes, dont le chiffre, s'augmentant sans cesse, enlevait à François jusqu'à la possibilité de prendre quelques forces dans un rare et court repos.

Il se dirigeait souvent, mais presque toujours seul, vers Issy. Là grandissait sa fille; Marthe marchait, bégayait, et bientôt sa mère n'aurait plus d'excuses pour prolonger le séjour de l'enfant chez sa nourrice. Quand Marthe était venue au monde, Marguerite avait trouvé beaucoup de raisons pour l'éloigner du toit paternel : elle était, disait-elle, un peu chétive, et la campagne lui convenait mieux que Paris; puis on n'avait pas assez de place pour loger une nourrice et un enfant; puis les enfants nouveau-nés sont vraiment de petits paquets peu intéressants, bruyants et malpropres qui pis est, et elle n'aimait pas ces petits êtres tant qu'ils n'étaient qu'une masse rouge, molle, informe; ils sentaient mauvais, ils exigeaient des soins continuels, et elle n'était malheureusement pas assez robuste pour s'occuper de sa fille à toute heure de la nuit et du jour; mieux valait donc, de toute façon, attendre quelque temps avant de prendre la petite fille.

Mais un jour François, plus mal disposé que de coutume, sans doute un peu excité, soit par la souffrance, soit par les difficultés sans cesse renaissantes contre lesquelles il usait ses forces, se rendit à Issy. Marthe parlait déjà, et accueillit son père par un affreux juron. Il saisit l'enfant qui se débattait, l'examina attentivement, et put se convaincre qu'elle était fort négligée sous le rapport de la propreté. Il se décida à faire un coup d'État, paya l'arriéré dû à la nourrice, et revint chez lui avec sa fille.

Il était cinq heures environ lorsque François arriva à sa porte, rue de Douai; l'enfant s'était endormie après avoir crié et pleuré, et il l'emporta dans ses bras; la femme de chambre, qui vint à son coup de sonnette lui ouvrir la porte de l'appartement, recula en poussant un cri de détresse lorsqu'elle aperçut dans les bras de son maître la petite fille endormie. La porte du petit salon s'ouvrit brusquement à cette exclamation, et laissa entrevoir une charmante et vaporeuse toilette de tulle blanc, garnie de lis aquatiques, étalée de façon que l'on pût aisément juger de l'effet qu'elle était destinée à produire: c'était là l'occupation à laquelle se livraient la servante et la maîtresse au moment où François avait sonné à la porte de son domicile. Marguerite s'approcha de son mari avec une surprise indicible, jeta un coup d'œil sur l'enfant, et poussa, comme sa femme de chambre, un cri d'étonnement et de désapprobation.

« Qu'est-ce que c'est que ce paquet enveloppé d'indienne? » dit-elle en adressant à son mari un regard dédaigneux.

« C'est notre fille que je ramène, » répondit François avec une expression de froide résolution que sa femme ne lui connaissait pas.

« Comment! vous la ramenez? Mais nous n'avons pas de place pour la garder ici; rien n'est préparé d'ailleurs.

— Nous allons faire de suite les préparatifs indispensables, » dit François en entrant avec son fardeau dans le joli petit salon de Marguerite, qui le suivait. Il ferma la porte en disant à la femme de chambre : « Vous viendrez quand on vous appellera; » et déposa Marthe, toujours endormie, sur une jolie petite causeuse recouverte en satin blanc à grands bouquets de fleurs brochées. Marthe portait une petite robe en indienne lilas très-fanée, il faut en convenir; elle était enveloppée dans un gros châle tartan, et produisait au milieu de cet élégant boudoir l'effet d'une dissonance fort désagréable.

« Que signifie tout cela? » dit Marguerite.

« Cette enfant était négligée, comme vous pouvez vous en convaincre, et je n'ai pas voulu la laisser plus longtemps grandir loin de nous; vous ne l'avez pas encore embrassée?

— Elle sent mauvais, » dit Marguerite en se reculant avec répugnance.

« Cela est vrai; mais à qui la faute? N'avons-nous pas quelques reproches à nous adresser à son égard? N'est-ce pas ici, près de nous, qu'elle devait grandir? — Si son éducation est négligée de toutes façons, n'est-ce pas à notre égoïsme qu'elle devra ces mauvaises habitudes, que nous pourrons changer, mais qu'elle aurait toujours conservées si je n'avais pris le parti de la ramener maintenant?

— Que d'exagération, mon ami! Comment! vous vous préoccupez de l'éducation d'une enfant qui a quinze mois? Vous vous forgez mille chimères, et vous vous décidez, sans daigner me prévenir, à changer brusquement toute notre existence, en amenant ici cette enfant, que nous ne pouvons pas loger, je vous en ai prévenu, et je vous le répète! Ce n'est pas sur vous en effet que doit retomber le fardeau de mille petits tracas domestiques qui sont insupportables; c'est moi qui devrai le supporter, puis... il y a une autre considération encore qu'il m'est pénible de vous signaler..... vous devez le comprendre..... Pour avoir cette enfant près de nous, il faut changer d'appartement, augmenter notre loyer, prendre une bonne... Pouvons-nous, dans ce moment, songer à nous imposer ce surcroît de dépenses?

— Non, » répondit François en fixant le feu d'un air sombre, « mais nous pouvons diminuer les frais de notre existence; vous n'aurez qu'un salon, ma chère amie; vous transformerez celui-ci en chambre à coucher pour Marthe.

— Vraiment? C'est tout simplement insensé, cet arrangement-là; il est impraticable.

— Soit. Je donnerai ma chambre à ma fille, et j'irai coucher dans mon atelier.

— Et qui la soignera?

— Votre femme de chambre.

— Elle ne restera pas près de moi pour remplir des fonctions qui ne lui conviennent pas.

— Alors elle s'en ira, » dit François avec la même expression de sombre résolution.

« Fort bien; je vois que rien ne vous arrête. Quelles fonctions m'attribuez-vous pendant que vous êtes en train de métamorphoser votre intérieur?

— Seulement celles de mère, » répondit François en se levant gravement. « Marguerite! j'ai toujours espéré que la réflexion agirait enfin en vous, et je n'ai pas voulu la faire éclore avant l'heure qui, j'y comptais du moins, lui était marquée. J'ai fait la part de la jeunesse, des enivrements causés par les succès mondains, en me disant que vous ne tarderiez pas à en reconnaître le néant, que le sentiment maternel, sinon la tendresse conjugale, vous inspirerait tôt ou tard le désir de remplir vos devoirs, tous vos devoirs; je me suis dit qu'aucune femme, si frivole qu'on la suppose, ne peut accepter pour toute sa vie l'existence d'une poupée, uniquement destinée à changer de toilette cinq ou six fois par jour; j'ai pensé que l'indulgence même que vous trouviez en moi, la longanimité dont je vous donnais tant de preuves, toucheraient votre cœur, et que celui-ci éclairerait votre raison. Je vous attendais, ô ma chère enfant prodigue!... Je me préparais à vous dire qu'aucun sacrifice n'était trop considérable à mes yeux pour payer votre retour vers le foyer domestique, dont vous ignorez les joies, et que vous désertez sans cesse.... Mais il ne m'est plus permis d'attendre; le temps presse! Je vous ai ramené votre fille, parce que son absence prolongée l'exposait à nous demeurer toujours indifférente, parce qu'il faut que vous la connaissiez pour l'aimer, parce qu'il faut que vous l'aimiez, car bientôt elle n'aura plus que vous ici-bas! »

Et François quitta le salon pour aller se renfermer dans son atelier.

Restée seule, Marguerite arrêta un moment sa pensée sur le singulier discours tenu par son mari; mais, en levant les yeux, elle aperçut dans une glace son joli visage, et haussa les épaules en souriant :

« Il est fou, » se dit-elle, « cela ne fait pas l'ombre d'un doute. D'abord, tous les artistes ont des moments de folie, c'est bien connu; leur organisation les porte à s'exagérer involontairement toutes choses; puis, lorsqu'ils veulent passer du rêve à l'action, ils se trouvent tout à coup en contradiction avec la réalité. Ils ne s'en aperçoivent pas sans doute; mais ceux qui n'ont pas voyagé avec eux dans ce qu'ils appellent le pays de la fantaisie ne peuvent pourtant pas envisager les choses d'une façon si extrême. Mais... quelle sotte lubie il a eu de m'amener cette enfant! Ce n'est pas que je sois une mauvaise mère, au moins, mais cela va m'ennuyer. Comme elle est fagotée! La première chose à faire est d'aller demain chez Mme Leclerc lui choisir quelques petits costumes. »

Un peu réconfortée par ce sage projet, Marguerite sonna sa femme de chambre.

« Denise, il faut tout de suite aller chez un tapissier, pour faire apporter aujourd'hui même un petit lit pour cette enfant.

— Elle va rester ici? » répondit Denise avec l'accent d'un assez vif mécontentement.

« Pour le moment; telle est la fantaisie de Monsieur.

— Voilà une bien singulière idée! Cela va être gênant pour Madame.

— Les hommes sont si égoïstes! » répondit Marguerite en soupirant.

— Oh! c'est bien vrai! Mais, Madame, je ne puis sortir maintenant; il a fallu, comme Madame sait, défaire la berthe de la robe qui était trop large, et je suis occupée à la rétrécir; si je sors, la robe ne sera pas prête pour ce soir.

— Au fait, on pourra bien lui improviser un lit sur le divan de la chambre de mon mari.

— Certainement.

— Elle tombera peut-être? Les petits enfants, cela roule sans doute en dormant?

— Mais non, Madame, cela dort sans désemparer pendant toute la nuit.

— D'ailleurs, on l'entourera avec des chaises. C'est bon, Denise, continuez votre travail; nous aviserons demain.

— Qui soignera Mademoiselle?

— Ah! voilà! Il faudra prendre une bonne anglaise ou allemande.... Non, allemande, c'est plus distingué maintenant: tout le monde a des bonnes anglaises, tandis que les allemandes ne sont pas aussi répandues, » ajouta Marguerite en bâillant; « nous réfléchirons à tout cela demain. Ma berthe ira bien?

— Comme une peinture, Madame! J'ai fait au-dessus un petit *ruché*......

— Un petit *ruché!* Mais, Denise, vous parlez comme un journal de modes; je n'aime pas ces expressions ridicules; vous voulez dire sans doute une ruche?

— Oui, Madame, en tulle illusion; ce sera un vrai nuage autour des épaules de Madame.

— Je vais tâcher de dormir pendant une heure; vous m'avertirez quand on aura servi. Ah! à propos, Denise, ne pourriez-vous venir travailler près de l'enfant? Elle ne se réveille pas; je crains qu'elle roule hors de la causeuse.

— Madame est trop bonne de se tourmenter ainsi; quand elle roulerait, elle ne se ferait pas grand mal, le tapis est si épais; il me serait bien difficile de transporter ici tout mon attirail sans chiffonner ma ruche.

— C'est vrai; au fait, il y a le tapis..... » Et Marguerite se dirigea vers sa chambre, et s'étendit sur sa chaise longue, pour conquérir, grâce à un peu de sommeil, un teint frais et uni.

Un quart d'heure plus tard, Marthe s'éveillait, et, se trouvant toute seule dans une chambre qui lui était étrangère, elle se mit à pousser des cris perçants. Marguerite, désagréablement arrachée à son assoupissement, agita violemment une sonnette. Denise accourut, et fut envoyée près de l'enfant, qu'elle secoua un peu rudement pour l'obliger à se taire. Ce moyen ne réussit pas à calmer les pleurs de Marthe, et sa mère apparut en déclarant avec dépit qu'il était impossible de supporter cet infernal tapage, et qu'elle aurait ce soir-là un teint abominablement brouillé, « grâce à mademoiselle, » ajouta-t-elle avec dépit. Comme elle prononçait ces mots, François entra dans la chambre où il avait laissé sa fille.

« Cela est peu important, » dit-il en souriant avec quelque amertume, « car vous ne sortirez pas....

— Que dites-vous? Ma robe est prête, et je ne vois pas ce qui pourrait m'empêcher.....

— C'est que vous ne voulez pas le voir, ma chère amie; je suis fort malade, et j'ai besoin de repos.

— Nous en avons tous besoin; c'est pour cela sans doute que vous avez choisi justement ce moment pour amener ici cette enfant qui ne cesse pas de crier.

— Toujours est-il que je ne puis sortir aujourd'hui, et comme vous êtes trop jeune pour vous présenter seule dans le monde.....

— C'est aimable à vous, » interrompit Marguerite avec dépit; « encore, si vous m'aviez prévenue depuis ce matin, j'aurais pu écrire à quelques amis de venir me chercher.

— Donnez-moi cette enfant, Denise, et laissez-nous. Je regrette, Marguerite, de vous être si désagréable; mais, si vous voulez bien m'écouter un moment, vous m'excuserez peut-être. J'ai été ce matin consulter un médecin célèbre, qui s'occupe spécialement des maladies de poitrine.....

— Oh! mon ami, laissons cela, je vous prie; votre imagination vous égare, et vous ne réfléchissez pas même à quel point ce sujet est pénible pour moi.

— Je regrette de dissiper votre sécurité; le médecin m'a recommandé un repos complet, un régime régulier, et m'envoie aux Pyrénées..... si je suis encore en vie dans quelques mois.

— Mais non, François, je vous assure que vous vous trompez; le médecin fait son métier en envoyant des clients à ses confrères.

— Hélas! que ne puis-je partager votre confiance! J'éprouve une si poignante douleur en songeant à ce que serait votre situation, celle de cette enfant, si je dois disparaître, que je suis décidé à suivre scrupuleusement le régime qui m'est prescrit; je dois essayer de guérir pour vous deux, et il faut que vous m'aidiez. »

Marguerite eut le chagrin de rester chez elle ce soir-là, et bien d'autres soirs encore. Ainsi fut perdue pour elle cette arrière-saison parisienne, parfois plus brillante et plus agréable que l'hiver proprement dit. La situation de son mari empirait chaque jour, et quoiqu'elle se dît à part elle, pour se rassurer, qu'il attachait trop d'importance aux suites d'un simple rhume, elle ne put se soustraire à l'ennui de tenir compagnie au malade; il voulait avoir toujours sa fille près de lui; et, quand il était seul, il l'embrassait convulsivement, en répétant: « Pauvre enfant! pauvre enfant! »

Bientôt Marguerite elle-même ne put plus réussir à se faire illusion sur le danger que courait son mari. La maladie, poursuivant son cours inexorable, faisait surgir un à un les terribles symptômes qui sont les étapes de la mort; les accès de fièvre étaient devenus si violents, qu'ils ébranlaient le lit sur lequel François était étendu. Un jour, il voulut écrire; il dut s'y reprendre à plusieurs fois, et réussit enfin à sceller un paquet sur lequel il écrivit une adresse d'une main mourante. Quelle était cette adresse? Marguerite n'avait pu la lire; mais sa curiosité fut bientôt satisfaite, car, peu après, son mari la pria de remettre l'enveloppe à un notaire qu'il avait mandé; elle y lut ces mots:

« A Mademoiselle Hélène Faverot, »

et adressa à son mari un coup d'œil interrogateur; mais François gisait épuisé sur son oreiller. Le lendemain, il était mort.

Qui pourra peindre l'épouvante de cette frivole créature, mise tout à coup en face du plus affreux malheur? Sa frivolité même, sa faiblesse, en lui dérobant une partie des conséquences terribles qu'entraînait cet événement, la livraient à la violence des impressions toutes nerveuses suscitées par les funèbres apprêts. Elle gisait éperdue, en proie à des attaques de nerfs, incapable de puiser dans le devoir maternel la force de réagir contre sa douleur. Des amis de son mari lui épargnèrent la tâche qu'ils pouvaient remplir. Huit jours après la catastrophe, Marguerite regardait autour d'elle comme au sortir d'une catalepsie; elle se voyait seule, vêtue d'une robe de laine noire, en face d'un enfant qui portait comme elle le costume que la civilisation assigne à la douleur.

Une grande coupe en porcelaine de Chine était remplie jusqu'aux bords avec les cartes de visites qui avaient été remises à sa porte..... Hélas! de grandes enveloppes étaient mêlées à ces cartes; elle en ouvrit quelques-unes..... toutes contenaient des notes de fournisseurs; une pourtant, cachetée de noir, portait le timbre du bourg où habitait la mère de son mari. Elle lut la lettre suivante:

« Ma fille,

« Monsieur le curé m'a appris votre malheur; il veut bien se charger de vous écrire ces lignes.

« Un ami de mon pauvre François a écrit à notre curé que vous restiez avec des affaires bien embarrassées; s'il a laissé des dettes, il faut les payer; s'il n'y a pas de quoi, je vendrai la rente qu'il m'avait achetée; si vous n'avez plus rien, venez avec l'enfant; vous trouverez ici sa chambre..... et sa mère.

« Adieu, ma fille, Suzanne Gervais. »

Marguerite, qui ne voyait autour d'elle aucune ancre de salut, se hâta de se rattacher à la perspective qui lui était offerte; elle se dit qu'il était tout à fait convenable de passer à la campagne les premiers mois de son deuil, et s'abandonna avec sécurité à la protection si naturelle de sa belle-mère. Mais ces affaires, ces maudites affaires! Comment s'y prendre?

Elle reçut quelques-unes des visites qui venaient à sa porte, et annonça à ses amis qu'elle allait partir pour habiter les propriétés de sa belle-mère; on approuva ce projet, on l'y encouragea..... Quelques personnes plus intimes abordèrent enfin la question des affaires. François avait quelques tableaux qu'il n'avait jamais voulu vendre, entre autres le portrait de sa mère et celui de la *Jeune Fille aux liserons*; ces tableaux dataient de sa meilleure manière, et nul doute qu'ils ne se vendissent à un prix élevé, vu la mort de leur auteur. La réputation d'égoïsme attribuée aux relations parisiennes est à la fois juste et fausse, vraie pour quelques personnes, absolument inexacte pour quelques autres. On ne trouve pas sans doute des amis généreux, s'empressant de constituer des revenus suffisants pour soutenir l'existence des familles ruinées, ou d'ouvrir leur maison aux gens qui vont manquer d'asile; mais on y rencontre des gens serviables, donnant leur temps, qui, à Paris, est un capital, s'imposant les démarches les plus fatigantes, utilisant leur influence, le crédit de leurs proches pour parvenir à diminuer l'horreur de certaines catastrophes. Tel fut le sort de Marguerite; si une simple carte de visite fut l'unique marque de sympathie accordée par un grand nombre de ses amies mondaines, elle vit aussi, à l'heure du naufrage, surgir inopinément près d'elle quelques anciens amis de son mari, qui unirent leurs efforts pour améliorer sa situation. François Gervais laissait beaucoup de dettes, et son actif était représenté seulement par quelques tableaux, un grand nombre d'ébauches, de dessins, son mobilier et les curiosités qui ornaient son atelier et son appartement. Quelques amis directs ou indirects, disséminés dans le journalisme, annoncèrent une vente d'objets de prix, en les vantant avec un enthousiasme si habile qu'il se communiqua rapidement, et gagna surtout cette partie du monde parisien qui est composée de riches étrangers, plus accessibles à l'influence des décrets fashionables qu'à l'amour véritable de l'art, plus amateurs que connaisseurs de peinture, et, dans l'impossibilité où ils se trouvent de se former une opinion, adoptant avec empressement les opinions qui leur arrivent toutes faites, pourvu qu'elles soient signées par un nom accrédité. Les critiques les plus autorisés ayant bien voulu consentir à annoncer, à préconiser cette vente, une foule considérable s'y rendit, et les enchères furent poussées avec une ardeur tout à fait inespérée. On réussit ainsi à payer toutes les dettes de François, sans toucher au mince capital qui représentait la rente de sa mère, et l'on remit à Marguerite un millier de francs pour ses frais de voyage et d'installation. Elle partit avec sa fille, en voyageant aux premières places, car elle ne pouvait admettre la possibilité de faire dans ses dépenses quelques retranchements qui l'auraient déclassée à ses propres yeux d'une façon irrémédiable; sur ce point, l'expérience semblait ne pouvoir jamais réussir à l'éclairer, et les catastrophes les plus cruelles étaient insuffisantes pour la familiariser avec la réalité.

Les conséquences de ce caractère si naïvement égoïste, si naturellement frivole, que le malheur même ne pouvait enlever à la phase d'insouciance et de légèreté qui est le partage de l'enfance, sont faciles à déduire; incapable de se suffire à elle-même, d'envisager l'avenir, sinon avec confiance, du moins avec fermeté, Marguerite éprouvait cependant l'aspiration qui est inhérente à tous les êtres: elle voulait entrevoir un port, s'appuyer sur une espérance. Seulement, plus soucieuse de mettre ses projets d'accord avec ses inclinations, que de les conformer à la réalité en les renfermant dans le domaine de la raison, elle s'élança dans le pays des chimères; elle entrevit, vaguement sans doute, mais suffisamment pour calmer toute appréhension, d'abord la possibilité, puis la certitude d'un riche mariage, qui viendrait lui rendre l'existence indolente et élégante à laquelle il lui était impossible de renoncer, au moins en perspective. Les espérances auxquelles on ne peut assigner de forme sont bientôt insuffisantes, et l'esprit travaille sans relâche à les faire sortir du domaine abstrait. Ce fut ainsi que Marguerite, arrêtant sa pensée sur le village vers lequel elle se dirigeait, crut devoir s'alléguer à elle-même quelques objections, facilement combattues d'ailleurs, et bientôt mises en déroute.

« Trouverai-je dans cet endroit reculé, » se disait-elle en fixant ses regards sur le triste paysage qui fuyait de chaque côté du vagon; « trouverai-je quelqu'un à épouser... pas tout de suite, naturellement; plus tard, quand mon deuil sera fini? Le cercle de ma belle-mère doit être bien restreint... Mais il y a là un vieux monsieur Faverot, frère de celui de Paris, que l'on m'a toujours dépeint comme étant fabuleusement riche; qui sait? il est très-vieux, c'est vrai; il doit être arriéré, peut-être ridicule.... Mais il faut bien écouter la raison, et lui faire quelques sacrifices..... Il faut bien penser à cette enfant..... Enfin, nous verrons; l'essentiel est de ne jamais se laisser envahir par le découragement, et de former toujours quelque plan. »

Puis elle se représenta l'existence de sa belle-mère. Elle n'avait jamais entrevu la campagne, si ce n'est au théâtre. Là se trouvaient des paysans et des paysannes, niais, illettrés, ignorant les lois de la grammaire, fabriquant des temps de verbes qui n'avaient jamais été prévus, et substituant avec obstination au *présent* et au *singulier* les pluriels des imparfaits. Mais leurs demeures étaient si pittoresques, leurs costumes si propres et si coquets! « Je ne veux pas contrarier ma belle-mère, » se dit Marguerite; « si cela peut lui faire plaisir, j'adopterai même le costume de paysanne, quand je pourrai quitter le deuil. Une jupe rouge, courte, avec des rubans de velours noir au-dessus de l'ourlet; un corsage en velours noir, avec une gorgerette en mousseline; un tablier garni de dentelle, un chapeau rond en paille..... ce serait très-gentil. Mon Dieu! il faut bien se faire à toutes les situations! »

(*La suite au prochain numéro.*) Emmeline RAYMOND.



RENSEIGNEMENTS GÉNÉRAUX.

M. Croisat, coiffeur, rue Richelieu, 76, nous prie d'avertir nos abonnées de Buenos-Ayres qu'elles trouveront tous les accessoires de coiffures qu'il fabrique chez M. Avantin Bacqui, rue de la Florida, 37, à Buenos-Ayres.

On ne porte que des étoffes unies ou bien à rayures; toutes les robes sont coupées en *pointes*, même celles qui sont à rayures.

ERRATA. — Nous sommes priés de rectifier une erreur qui s'est glissée dans le nº 46: les Magasins du Louvre expédient *franco* les échantillons et non les objets achetés, dont le port est à la charge de l'acheteur.

RENSEIGNEMENTS PARTICULIERS.

Nº 60,915, *Isère*. Voir les articles de modes. — *Nº* 62.769, *Tarn-et-Garonne*. Rien ne s'oppose à ce que l'on porte un paletot de drap avec une robe de soie; on peut aussi ouater et doubler la casaque en soie noire, de l'été. — *Nº* 56,535, *Hérault*. Le seul *pardessus* admis pour les toilettes de grand deuil est le châle long en cachemire noir. On reçoit sans cesse des modèles de couvertures. — *Nº* 67,053, *Lot-et-Garonne*. Les rideaux doivent être pareils aux meubles. — *Nº* 44,208. *Haut-Rhin*. Voir le volume de la *Civilité non puérile mais honnête*, par Mme E. Raymond. Tous ces détails ont paru dans le journal et sont contenus dans ce volume. — *Nº* 15,663. *Haut-Rhin*. Cette publication se trouve, si je ne me trompe, chez M. Sajou, rue Rambuteau, 52, mais j'en ignore le prix. Merci pour cette bonne et aimable lettre. — *Nº* 62,512, *Moselle*. On réclame contre l'espace trop étendu consacré aux renseignements, et nous ne pouvons, à notre grand regret, insérer à cette place des explications de travaux déjà données, et qui occuperaient plusieurs colonnes au profit d'une seule abonnée. *Un tour*, au tricot, est une seule aiguille. — *Nº* 12,793, *Grenelle*. Nous avons publié, à plusieurs reprises, des dessins et explications pour la *frivolité*; voir aux Tables des matières. Je suis bien fière de cette approbation. — *Nº* 15,711, *Paris*. Voir les gravures de modes. Corsages montants à basques ou sans basques, mais boutonnés par devant; pardessus en drap gris; jupons gris; frange en laine, à boules, de même nuance que les talmas. — *Nº* 60,359, *Bas-Rhin*. Je n'ai aucune connaissance en médecine, et ne pourrais donner des consultations sans être poursuivie pour *exercice illégal de la médecine*. — *Nº* 33,241. On ne porte pas de taffetas brochés, et les étoffes unies peuvent devenir *universelles*, sans être jamais *communes*. — *Nº* 6,150, *Gard*. Aucune loi n'oblige à couper les robes en pointes, mais on ne les fait plus autrement, et, comme la mode veut que l'on soit plate autour de la taille, il n'est plus possible de *rentrer* l'excédant de l'étoffe. Mon obligeance est, à mon grand regret, tout-à-fait impuissante pour *avancer* la date d'une réponse; les *renseignements* sont purement un accessoire, que l'imprimerie retarde quand la place fait défaut. On ne porte plus de tissus écossais. Lacets brun clair pour la robe marron. Impossible de placer ici l'explication relative au *relevage* des jupes, qui prendrait trop de place. — *Nº* 65,186, *Calvados*. Tous ces détails ont paru dans les articles de la *Civilité*, actuellement réunis en un volume (prix: 4 fr.) mis en vente par la librairie Didot; on ne peut donc les répéter ici. — *Nº* 47,940, *Moselle*. S'adresser à Mme Ribes, rue des Batailles, nº 1, à Passy.

Explication du dernier rébus.

La vertu coudoie souvent le vice dans les rues.

A TOUTES NOS ABONNÉES.

LA MODE ILLUSTRÉE finira sa sixième année d'existence avec le n° 52. Il est des années où le 31 décembre tombe juste un dimanche, comme cela arrive pour la présente année. En pareil cas, pour ne pas priver nos abonnées de leur journal pendant la durée d'une semaine, et afin qu'on puisse en faire un cadeau pour le *jour de l'an*, nous leur fournirons, par avance, le dimanche 31 décembre 1865, le premier numéro de l'année suivante qui ne devrait, en réalité, être livré que le *lundi* 1er janvier 1866. Ainsi, nous le répétons, chaque abonnée à l'année entière aura 52 numéros. — Chaque abonnée à trois mois, 13 numéros, quel que soit le mois d'où date l'abonnement. — Les abonnements commencent le 1er de chaque mois, mais ne seront donnés que pour *trois mois*.

Le numéro 52 contiendra le titre et la table des matières de l'année qui vient de s'écouler. Cette table n'est d'une utilité réelle que pour nos abonnées à l'année entière; mais, comme elle pourra également intéresser les abonnées à un seul trimestre, nous la leur fournirons également. Elles seront étonnées du grand nombre de patrons que nous donnons, même au-delà de nos engagements, et dont les abonnées *à l'année entière* peuvent seules profiter, parce que le journal, pris dans son ensemble, leur montre toutes les variations de la mode, tous ses caprices, tous ses changements : tel trimestre contient *trois* patrons, tel autre en renferme *six*.

Un grand nombre de numéros de l'année courante sont épuisés; on ne peut donc plus promettre de compléter la présente année. Les numéros simples qui existent encore se vendent séparément 25 centimes, et chaque numéro avec patrons 50 centimes.

Nous rappelons à nos abonnées dont l'abonnement finit avec le n° 52, et qui ne l'auraient pas encore renouvelé, que nous publions également une édition avec 52 gravures coloriées, *une* chaque semaine.

Mais on peut s'abonner également à 12 gravures par an, soit *une* par mois; à 24 gravures, soit *deux* par mois; ou à 52 gravures, soit *quatre* par mois. *Toutes* nos abonnées ont dû recevoir ou peuvent se procurer un *spécimen* de ces belles gravures *coloriées*.

A dater du 1er janvier 1866, la *Mode illustrée* sera imprimée *en caractères neufs* et les illustrations du corps de l'ouvrage seront encore perfectionnées sous le rapport du *dessin* et de la *gravure*.

Nous donnons ici un tableau des *prix* des différentes éditions, afin que chaque personne puisse se rendre facilement compte du bon marché du journal.

La **MODE ILLUSTRÉE** se compose de quatre éditions et une *Annexe* pouvant servir de complément à chacune des quatre éditions.

PREMIÈRE ÉDITION. (*Franco.*)

Composée de 52 numéros (1 par semaine), formant, à la fin de l'année, 416 pages du format de l'*Illustration*, accompagnées de plus de 2,000 gravures sur bois imprimées dans le texte, et de 15 grandes feuilles détachées représentant plus de 60 patrons (de grandeur naturelle) de robes, manteaux, objets de lingerie, etc., des dessins de broderie, etc.

PRIX POUR LES DÉPARTEMENTS.

Trois mois : 3 fr. 50. — Six mois : 7 fr. — Douze mois : 14 fr.

PRIX POUR PARIS.

Trois mois : 3 fr. — Six mois : 6 fr. — Douze mois : 12 fr.

DEUXIÈME ÉDITION. (*Franco.*)

Contenant tout ce que la première édition renferme, plus 12 gravures de la grandeur du journal, très-richement coloriées, une par mois.

PRIX POUR LES DÉPARTEMENTS.

Trois mois : 4 fr. 25. — Six mois : 8 fr. 50. — Douze mois : 17 fr.

PRIX POUR PARIS.

Trois mois : 3 fr. 75. — Six mois : 7 fr. 50. — Douze mois : 15 fr.

TROISIÈME ÉDITION. (*Franco.*)

Renfermant tout ce que donne la première édition, plus 24 gravures de la grandeur du journal, très-richement coloriées, deux par mois.

PRIX POUR LES DÉPARTEMENTS.

Trois mois : 5 fr. — Six mois : 10 fr. — Douze mois : 20 fr.

PRIX POUR PARIS.

Trois mois : 4 fr. 50. — Six mois : 9 fr. — Douze mois : 18 fr.

QUATRIÈME ÉDITION. (Édition de luxe.) (*Franco.*)

Formée de tout ce que donne la première édition, plus 52 gravures splendidement coloriées, quatre par mois.

PRIX POUR LES DÉPARTEMENTS.

Trois mois : 7 fr. — Six mois : 13 fr. 50. — Douze mois : 25 fr.

PRIX POUR PARIS.

Trois mois : 6 fr. 75. — Six mois : 13 fr. — Douze mois : 24 fr.

ANNEXE. — Les **Patrons illustrés**, 14 feuilles séparées (*en dehors des 12 feuilles qui accompagnent déjà la* **Mode illustrée**), donnant les Patrons de 60 à 70 nouveaux objets de vêtements divers.

Prix uniforme (départements et Paris) franco :

Trois mois : 1 fr. — Six mois : 2 fr. — Douze mois : 4 fr.

Ces patrons ne se vendent pas *séparément*, et seront *uniquement* délivrés aux abonnées de la **Mode illustrée** avec leur journal.

Aucune feuille de Patrons ne sera vendue à part.

La Mode illustrée est un journal *indispensable* aux familles, par ses gravures innombrables représentant *tous* les travaux féminins, par ses explications *précises et détaillées* enseignant à faire ces divers travaux, par ses planches de grand format contenant des patrons d'une *exactitude rigoureuse*, donnés en *grandeur naturelle*. *La Mode illustrée* ne se borne pas à publier des dessins; les explications qu'elle contient et les patrons qui accompagnent les numéros permettent d'exécuter les objets représentés par les gravures.

Pour satisfaire celles de ses abonnées qui, reconnaissant l'utilité et la parfaite exactitude des patrons, ont désiré en voir augmenter le nombre, *la Mode illustrée* publie une *annexe* intitulée :

LES PATRONS ILLUSTRÉS,

composée de 14 livraisons par an (*en dehors des 15 feuilles de patrons livrés aux abonnées de* LA MODE ILLUSTRÉE). Ces 29 feuilles offrent un total de 200 patrons au moins; l'abonnement aux *Patrons illustrés*, réservé *aux abonnées* de LA MODE ILLUSTRÉE *uniquement*, est de 4 fr. en plus par an. Mais nous devons ici répéter que l'abonnement à la *Mode* et aux *Patrons illustrés* doit être fait à la même époque et pour le même laps de temps pour les *deux publications* à la fois. On les recevra sous la même bande.

Ces 14 patrons illustrés paraissent dans le courant de l'année, c'est-à-dire 7 par semestre, de sorte qu'une abonnée au premier semestre seulement pourrait en recevoir *trois* dans le premier trimestre, *quatre* dans le deuxième trimestre, et *en sens inverse;* ce qui donne aux abonnées *à l'année entière* l'avantage de n'être privées d'aucun patron.

L'envoi d'une des *dernières bandes* du journal est indispensable pour les réabonnements.

Si on désire les *Patrons illustrés* pour un trimestre seulement, on ne peut les recevoir qu'à la condition de s'abonner pour le même laps de temps à la *Mode illustrée,* également pour un trimestre, sauf à se réabonner ensuite au journal sans patrons.

Pour faciliter à nos futures abonnées la connaissance des *prix* de la *Mode illustrée*, par la *poste*, pour la *France* et l'*étranger*, nous en donnons le tableau ci-après :

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE
POUR LA FRANCE ET L'ÉTRANGER,

à partir du 1er janvier 1866.

L'Administration ne répond que des abonnements *directement* faits chez elle.

Lorsqu'il y a lieu à une réclamation, soit pour des numéros non reçus, soit pour un abonnement non servi, elle doit toujours être adressée *là où l'abonnement a été fait.*

Le délai accordé pour les réclamations est de 15 jours pour Paris et les départements, et d'un mois pour l'étranger.

LIEUX DIVERS D'ABONNEMENTS.	ÉDITION avec gravures sur bois.			ÉDITION avec gravures sur bois et 52 gravures coloriées.			PRIX DES PATRONS ILLUSTRÉS, *annexe* formant 14 feuilles de patrons *en plus* des 15 donnés avec *la Mode illustrée.*		
	3 mois.	6 mois.	1 an.	3 mois.	6 mois.	1 an.	3 mois.	6 mois.	1 an.
	fr.	fr.	fr.	fr.	fr.	fr.	fr.	fr.	fr.
France. { Paris	3 »	6 »	12 »	6 75	13 »	24 »	1 »	2 »	4 »
France. { Départements	3 50	7 »	14 »	7 »	13 50	25 »			
Portugal. — Suisse	4 »	8 »	16 »	7 50	15 »	30 »	1 25	2 50	5 »
Italie. — Belgique	4 25	8 50	17 »	8 »	16 »	32 »	1 25	2 50	5 »
Angleterre. — Grèce. — Espagne. — Égypte. — Pays-Bas. — Hollande. Turquie (voie de Marseille) : Constantinople. — Smyrne. — Beyrouth	4 50	9 »	18 »	8 50	17 »	34 »	1 50	3 »	6 »
Prusse. — Confédération germanique. — Russie. Suède. — Norwége. — Danemark. — Autriche. — Saxe	5 »	10 »	20 »	9 »	18 »	36 »	1 50	3 »	6 »
Indes Orientales. — Confédération argentine. — Colonies françaises et étrangères. — États-Unis. — Mexique. — Brésil. — Iles Ioniennes. — Principautés danubiennes. Turquie (voie d'Autriche)	5 50	11 »	22 »	10 »	20 »	40 »	1 75	3 50	7 »
Pondichéry (voie de Suez)	6 »	12 »	24 »	11 50	23 »	46 »	1 75	3 50	7 »
États-Romains	6 50	13 »	26 »	11 25	22 50	45 »	1 75	3 50	7 »
Pérou. — Chili (voie de Panama). — Iles Marquises	7 »	14 »	28 »	12 50	25 »	50 »	2 »	4 »	8 »

Les *numéros* de la MODE ILLUSTRÉE avec *patrons* ne se vendent pas séparément. Pour les avoir, il est de toute nécessité d'être abonné au journal : donc, on ne peut pas s'abonner aux 14 *Patrons illustrés* seuls, *qui seront d'un plus grand format que les* 15 *patrons ordinaires.*

Nous avons cru devoir offrir à nos abonnées de la France et de l'étranger un tableau des *prix*. A l'aide de ce tableau, il suffira d'ajouter les prix de la *dernière colonne* des *Patrons illustrés* à l'édition qu'on aura choisie, pour avoir le prix de l'abonnement complet.

Il est expressément recommandé d'envoyer, en même temps que la demande de réabonnement, une des dernières bandes d'adresse ou le numéro d'ordre se trouvant sur l'enveloppe du journal; autrement toute inscription devient impossible.

On s'abonne, en France, à l'Administration du Journal, 56, rue Jacob, par lettre *affranchie* au bureau des Messageries et chez les principaux libraires; à l'étranger, également chez les principaux libraires.

Pour l'Autriche, l'Allemagne, la Prusse et la Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck (Prusse).

Les bureaux de poste d'Italie font directement à Paris les abonnements du journal.

On s'abonne à dater du 1er de chaque mois; on est prié d'indiquer de quel mois on désire faire partir l'abonnement, ainsi que l'édition que l'on choisit; que l'abonnement soit nouveau, ou que ce soit un renouvellement, il est important de donner ces indications.

Les personnes des départements dont l'abonnement échoit à la fin de ce mois-ci sont priées de vouloir bien nous envoyer leur renouvellement par le retour du courrier, afin qu'elles n'éprouvent pas de retard dans l'envoi de leur journal. Il est indispensable d'envoyer une bande d'adresse, soit qu'on expédie directement, soit qu'on charge un tiers de faire l'abonnement au bureau.

Nos abonnées de *Paris* sont prévenues qu'une quittance de renouvellement leur sera toujours présentée à domicile *quinze jours* avant l'expiration de leur abonnement. Il est donc inutile de se déranger ou d'écrire à l'Administration.

— Quelques personnes des *départements* écrivent à l'Administration de faire recevoir à Paris le montant de leur renouvellement. Ce mode de recouvrement étant presque toujours sans résultat, et *occasionnant un retard dans l'envoi du journal*, nous prions nos abonnées de vouloir bien faire accompagner leur demande d'abonnement d'un mandat sur la poste ou simplement de timbres-poste.

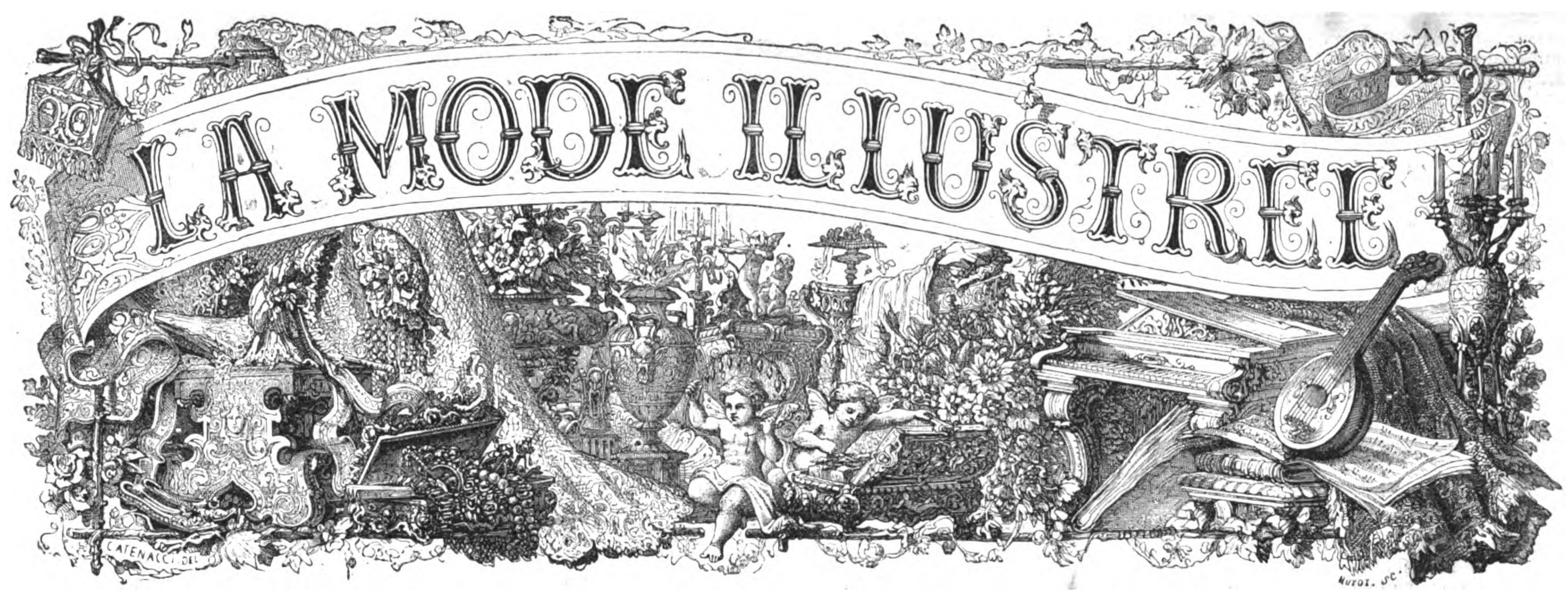
— Pour celles de nos abonnées qui font collection de la *Mode illustrée*, nous avons préparé une fort jolie couverture en cartonnage anglais, richement dorée, dont nous offrons ici un spécimen réduit. Nous l'enverrons sur demande *franco* par la poste (pour la France), au prix *de 5 francs*. Nous avons adopté la couleur brun-marron comme uniforme et définitive *pour l'édition sans gravures coloriées*; la couleur *rouge* pour l'édition *avec gravures*. Nous ne donnons pas de couverture de papier pour envelopper la collection brochée, le volume étant assez gros pour exiger une reliure.



Le Directeur-Gérant : **W. UNGER.**


Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

N° 51. SIXIÈME ANNÉE. Dimanche, 17 décembre 1865.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 30 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (frais de poste compris).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (frais de poste compris).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cie, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (Pour l'étranger le port en sus). — LONDRES, 13, Bedford Street, Covent Garden, W. C. —

Chapeaux d'hiver, de chez Mme Aubert,

RUE NEUVE-DES-MATHURINS, 6.

N° 1. Chapeau en velours blanc froncé, orné de pattes en dentelle noire qui garnissent le fond et se prolongent en deux rangs, de façon à former une sorte de bavolet, complété par une dentelle blanche, et séparé du fond par un ruban de velours blanc; fleurs en dentelle noire; mêmes fleurs et fleur de velours blanc à l'intérieur; brides en poult-de-soie blanc.

N° 2. Chapeau bouillonné en velours vert, avec passe étroite composée de tulle blanc bouillonné, doublé de taffetas blanc; bavolet en dentelle blanche; vers le côté droit deux plumes d'autruche blanches, et un oiseau de paradis à queue formant aigrette; brides en ruban de taffetas blanc.



CHAPEAU N° 2.



CHAPEAU N° 1.

N° 3. Chapeau Empire en velours bleu lamé d'argent. La passe est garnie avec un bouillonné de tulle blanc, mélangé de convolvulus en velours blanc *saupoudrés* de cristal. Grand voile en tulle blanc; brides blanches.

Blague à tabac.

MATÉRIAUX : Soie de cordonnet gros bleu, ou rouge, ou verte.

Ce modèle, très-simple d'aspect et très-facile à exécuter, est fait au crochet.

On fait une chaînette de 8 mailles, dont on réunit la dernière à la première.

1er *tour*. — Dans chaque maille deux doubles brides; la première double bride est formée dans ce tour, comme dans tous les suivants, par 4 mailles en l'air.

2e *tour*. — Une maille simple dans chaque maille.

3e *tour*. — Dans chaque maille une, et, parfois, deux doubles brides.

En répétant alternativement le 2e et le 3e tour, on exécute le fond, qui doit être maintenu *plat* par les augmentations. Quand on le trouve assez grand (la dimension de la blague est facultative) on le termine par un tour de mailles simples.

La partie supérieure est *à jours*; on exécute les deux tours suivants, que l'on répète jusqu'à ce que la blague ait la dimension voulue.

1er *tour à jours*. — * 3 brides dans une seule et même maille, — passez 3 mailles. — Recommencez depuis *.

2e *tour à jours*. — * Entre deux groupes de brides, une maille simple, — 5 mailles en l'air. — Recommencez depuis *.

Les 3 brides du premier tour à jours doivent désormais être placées sur le milieu des 5 mailles en l'air. Après le dernier tour *à jours* on fait la dentelle suivante :

1er *tour de la dentelle à jours*. — * Entre chaque groupe de 3 brides, une maille simple, — 11 mailles en l'air. — Recommencez depuis *.

2e *tour*. — Sur la première maille simple du tour précédent, une maille simple; — * 11 mailles en l'air, — une maille simple sur la maille simple suivante, — 11 mailles en l'air; on dirige ces 11 mailles en l'air en arrière, par-dessus le feston de mailles en l'air qui vient d'être fait; on fait encore une maille simple sur la première maille simple de ce tour et du précédent; — encore 11 mailles en l'air, — une maille simple sur la suivante maille simple de ce tour et du précédent; on a formé ainsi un quadruple feston. — Recommencez depuis *.



CHAPEAU N° 3.

3e *tour.* — *Une maille simple, avec laquelle on enserre le milieu du premier quadruple feston, — 6 mailles en l'air. — Recommencez depuis *.

4e *tour.* — Sur chacun des festons de 6 mailles en l'air du précédent on fait 8 mailles simples.

On fait, avec des mailles en l'air, un cordon en soie de couleur différente; on le passe dans les festons formés par les deux derniers tours (voir le dessin). Un cordon de même nuance que la blague sert à la fermer; on le passe sous la dentelle.

BLAGUE A TABAC.

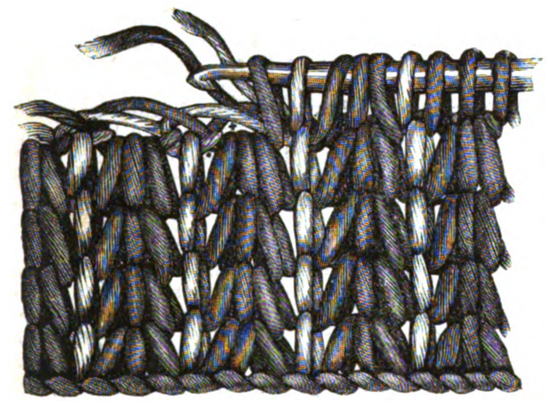
Guêtre tricotée

POUR PETITE FILLE DE HUIT A DIX ANS.

MATÉRIAUX pour une paire : 65 grammes de laine zéphyr brune ; 8 grammes de même laine ponceau; un peu de cuir noir ; boutons en jais ou bien en acier.

On commence par le bord supérieur de la guêtre, en montant 88 mailles sur des aiguilles en acier pas trop fortes. On travaille toujours en allant et revenant, et l'on fait d'abord 20 tours composés de 2 mailles à l'endroit, — 2 mailles à l'envers alternativement. On forme en même temps deux boutonnières, en démontant dans le 6e et le 16e tour les 4e, 5e, 6e mailles, et les remplaçant par trois nouvelles mailles dans les 7e et 17e tours. On répète ces boutonnières dans tout le reste du travail, en les formant dans chaque 9e et 10e tours, laissant par conséquent 8 tours d'intervalle entre chaque boutonnière. Après le 20e tour, on fait un tour entier à l'endroit, — un tour entier à l'envers, le suivant à l'endroit; ensuite un tour dans lequel on tricote alternativement une maille à l'envers, — 3 mailles à l'endroit. On répète sans cesse ces quatre derniers tours, en veillant à ce que les mailles à l'endroit soient toujours au-dessus des mailles à l'endroit, — les mailles à l'envers au-dessus des mailles à l'envers. Le côté sur lequel on fait le 4e de ces tours est l'*envers* de l'ouvrage.

Après avoir fait 10 fois ce quatrième tour (tour du dessin) on commence la diminution dans le suivant tour à l'endroit, sur le côté opposé à celui des boutonnières; par conséquent on tricote ensemble les 21e et 22e, — puis



DOUBLE-POINT GOBELIN.

les 23e et 24e mailles. On répète encore cinq fois cette diminution dans chaque dixième tour, c'est-à-dire qu'il y a toujours 9 tours d'intervalle entre les diminutions. Après le 25e tour du dessin, on fait 3 tours qui se trouvent à l'*endroit* sur l'*endroit* de l'ouvrage, — puis 3 tours qui se trouvent à l'*envers* sur l'*endroit* de l'ouvrage, — On commence ensuite le dessin suivant : 2 tours qui se trouvent à l'*endroit* sur l'endroit de l'ouvrage, — 2 tours composés alternativement de 2 mailles à l'endroit, — 2 mailles à l'envers. On répète ces quatre tours (sans diminution) en plaçant toujours les mailles à l'endroit et à l'envers au-dessus de leurs pareilles, et, quand on compte six raies de ce dessin à l'*endroit* de l'ouvrage, on fait encore trois tours à l'endroit, sur l'*endroit* de l'ouvrage. On commence ensuite le talon sur deux aiguilles séparées de même grosseur que les précédentes. On monte pour le talon 21 mailles, et l'on tricote en *allant* et *revenant* le dernier dessin, en prenant sur un côté, après la dernière maille faite, une maille de la guêtre restée sur l'aiguille primitive, afin de rattacher le talon au mollet. Cette opération commence sur le côté opposé aux boutonnières. La première maille du côté *libre* du talon est toujours levée sans être tricotée, et ne compte pas dans le dessin. Quand on a fait de cette façon 74 tours, et rattaché au talon 37 mailles de la guêtre, on prend les 37 autres mailles de la guêtre sur la guêtre, et l'on travaille de la façon suivante : sur les 7 dernières des 37 mailles, on exécute la *patte* des boutonnières, *à part* ; pour cela on *lève* toujours la première maille, on tricote à l'*endroit* sur l'endroit, à l'*envers* sur l'envers de l'ouvrage, et l'on répète les boutonnières. Après avoir tricoté 44 tours (ou *aiguilles*) dans lesquels on a formé 4 boutonnières, on démonte les 7 mailles et l'on relève, comme si l'on faisait un talon, les mailles intérieures de lisière, en les réunissant à celles de l'empeigne, de telle sorte que l'on a de nouveau 74 mailles sur l'aiguille, en tout. Les 30 du milieu sont consacrées à l'empeigne, et contiennent régulièrement le dessin commencé sous le mollet; on diminue une fois sur chaque côté, de chaque 4e tour, laissant par conséquent 3 tours d'intervalle entre chaque diminution. Sur les bords extérieurs on diminue dans chaque 6e et 7e tour, de telle sorte qu'après avoir fait 66 tours, on a épuisé les mailles sur chaque côté de l'empeigne. On relève sur chaque côté, sur de nouvelles aiguilles, les mailles de lisière, d'un côté jusqu'au premier tour du talon, de l'autre jusqu'aux 7 mailles de la *patte des boutonnières,* et sûr les mailles on tricote 7 tours en maintenant le dessin. Sur les 7 mailles de la patte on tricote uni, à l'*endroit* et à l'*envers* sur l'endroit et sur l'envers. On y forme encore une boutonnière dans les 3e et 4e de ces 6 tours, puis on démonte le tout.

On prend la laine ponceau, et l'on fait au crochet, sur tout le contour de la guêtre (à l'exception du bord supérieur), un tour de mailles simples. Sur le côté des boutonnières, on fait encore le tour suivant: une maille simple dans la première maille simple; * on passe une maille, et dans la suivante on fait 5 brides, — on passe une maille, dans la suivante on fait une maille simple, en piquant toujours le crochet sous la maille entière. On recommence depuis *. Il ne reste plus qu'à festonner chaque boutonnière avec de la laine rouge et à poser les boutons.

On fixe sous la guêtre une sorte de semelle droite, ayant 10 à 11 centimètres de longueur, 4 centimètres de largeur.

La seconde guêtre doit être tricotée en sens inverse de celle-ci.



GUÊTRE TRICOTÉE POUR ENFANT DE HUIT A DIX ANS.

Deux variétés du crochet

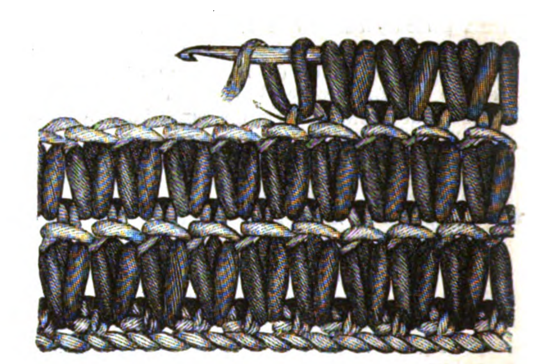
TUNISIEN.

Double-point Gobelin. On le fait avec deux couleurs rouge et blanc sur notre modèle.

1er *tour.* Premier rang. On relève les mailles comme pour le crochet tunisien, mais en faisant alternativement 3 mailles rouges, — une maille blanche; dans le second rang on démonte chaque fois les 3 mailles rouges ensemble (comme une seule maille) avec la laine rouge; chaque maille blanche est démontée isolément avec la laine blanche.

2e *tour.* Premier rang. * Dans chaque maille blanche, une maille blanche, mais en piquant le crochet, non dans la maille perpendiculaire, mais dans le côté de derrière de la maille-chaînette formée par le *démontage* des mailles dans le rang précédent; le dessin indique ces mailles chaînettes très-*écartées*, pour mieux les faire distinguer. Viennent ensuite 3 mailles avec la laine rouge. La première est faite dans le vide qui se trouve entre les 3 mailles réunies et la maille isolée. La deuxième se fait dans le vide marqué par une croix, la troisième dans le vide marqué par un point. Recommencez depuis* jusqu'à la fin du tour, qui doit avoir un nombre de mailles égal à celui du premier rang du premier tour. Le deuxième rang est pareil au deuxième rang du premier tour. On répète alternativement ces 2 tours.

Point gros-grain. On le fait avec une seule nuance ou bien avec deux couleurs; dans ce dernier cas il faut rattacher le brin au commencement de chaque rang. Sur notre modèle le rang de droite à gauche est blanc, celui



POINT GROS-GRAIN.

de gauche à droite est bleu. On fait avec la laine chaînette une chaînette ayant la longueur voulue par le travail que l'on entreprend.

1er *tour.* Premier rang; laine blanche. * On tire le brin au travers de la première maille de la chaînette, on le jette sur le crochet, on tire encore le brin au travers de la même maille; on passe une maille. On recommence depuis *.

2e *rang*, du 1er *tour*; laine bleue. * On démonte en une seule fois les 2 mailles avec le *jeté* qui les sépare, — on fait une maille en l'air. — On recommence depuis*.

Dans le premier rang de tous les tours suivants, on prend les *doubles* qui composent la double maille, dans la maille en l'air qui sépare les doubles mailles dans le tour précédent, c'est-à-dire que l'on pique le crochet dans le côté de derrière de cette maille en l'air indiqué par la pointe d'une flèche sur le dessin, qui représente ce point en partie terminé, en partie en voie d'exécution.

2e *rang du* 2e *tour.* Comme le 2e rang du 1er tour.

Bordure pour vêtements d'enfants.

Cette bordure pourra aussi servir pour jupons, robes, etc.; elle se compose de ruban en velours noir, traversant des cercles découpés en cachemire blanc; ces cercles sont encadrés avec une soutache noire, et brodés en fine laine noire.

Couverture au crochet,

POUR TABOURET DE PIANO OU DE PIEDS.

MATÉRIAUX : Laine de plusieurs nuances rouges aboutissant au grenat ; laine noire.

Cette couverture offrira la facilité de revêtir à peu de frais, en peu de temps, et avec peu de peine, un siége fané ou usé. On peut en augmenter ou bien en diminuer les proportions à volonté, en assortissant les nuances au mobilier.



Le milieu est formé par une *marguerite*. On prend la laine la plus claire, on fait une chaînette de 4 mailles, dont on joint la dernière à la première.

1er *tour*. — Quatre fois de suite, alternativement, une bouclette, — une maille simple, celle-ci posée *à cheval* dans ce tour, tandis que dans les suivants, pour la faire, on piquera le crochet sous la maille entière. Pour chaque *bouclette* on fait 6 mailles en l'air, rattachées par une 7e maille en l'air à la maille qui se trouve sur le crochet.

2e *tour*. — Dans chaque maille du tour précédent, on fait une bouclette et une maille simple.

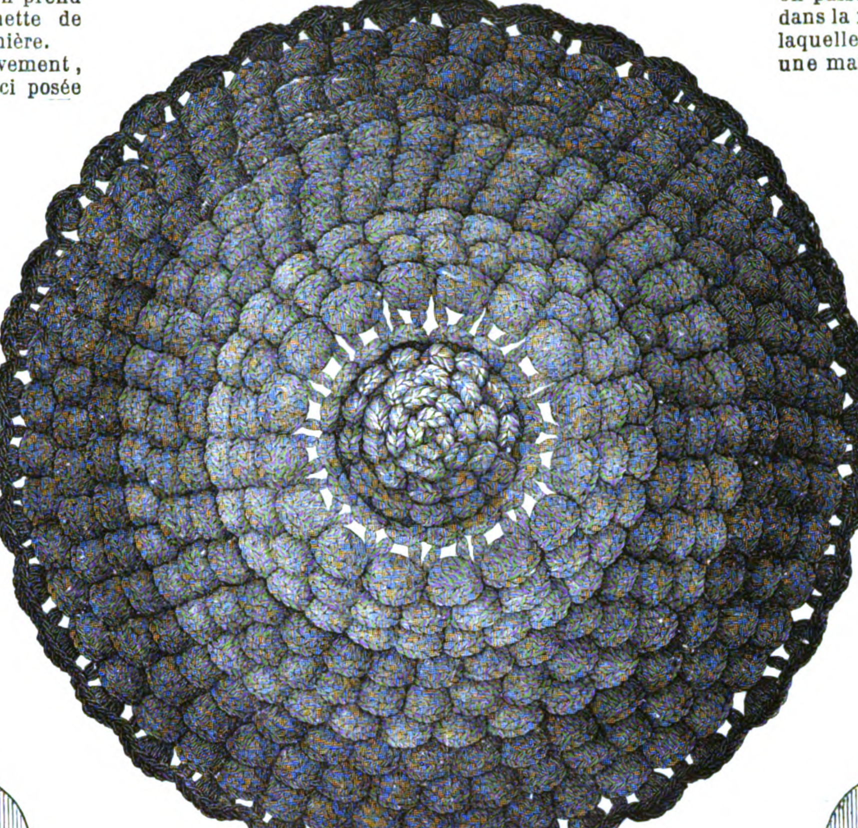
On fait de cette façon encore 4 tours (le dernier avec la suivante nuance qui est *un peu* plus foncée). On augmente çà et là de façon à maintenir la marguerite bien *plate* à l'envers. Sur notre modèle, le 3e tour a 12 bouclettes, — le 4e 14, les 15 et 16e 16 bouclettes, qui partout sont séparées par une maille simple.

7e *tour*. — Dans chaque maille une double bride, — après chaque double bride une maille en l'air.

8e *tour*, premier des cercles de coquilles. — * Sur la plus proche maille en l'air du tour précédent, une maille simple, — une bride, — 3 doubles brides, — une bride, — ces 5 brides et doubles brides sont placées sur la suivante maille en l'air séparant 2 brides dans le tour précédent. Recommencez depuis *.

9e *tour*. — *Une maille simple sur la maille en l'air du 7e tour, dans laquelle on a fait une maille simple dans le 8e tour, mais en piquant le crochet derrière ce 8e tour, — 3 mailles en l'air qui se trouvent derrière la *coquille* du tour précédent. Recommencez depuis *.

10e *tour*. — Sur chaque feston de mailles en l'air du tour précédent, on fait 3 mailles simples.

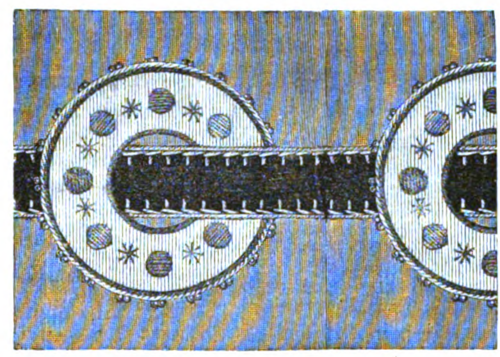


COUVERTURE AU CROCHET POUR TABOURET.

11e *tour* (deuxième cercle). — * une maille simple dans la plus proche maille, — dans la maille suivante une *coquille* composée d'une bride, — 3 doubles-brides, — une bride. Recommencez depuis *. Il y a 12 *coquilles* dans ce tour.

12e et 13e *tours*. — Comme les 9e et 10e tours, mais dans le premier on fait, au lieu de *trois*, 4 mailles en l'air, — dans le deuxième *quatre*, au lieu de *trois* mailles simples.

14e *tour* (3e cercle). — Comme le 11e tour, mais sur 3 mailles du tour précédent, il doit toujours y avoir une maille simple et une *coquille*.



BORDURE POUR VÊTEMENTS D'ENFANTS.

Après chaque coquille il faut donc passer une maille du tour précédent; il y a 33 *coquilles* dans ce tour.

Pour les six autres cercles, on répète six fois les 9e et 10e tours. Après chaque répétition du 10e tour, on fait un *cercle* (voir le 14e tour); trois de ces six cercles sont faits avec la 3e nuance (un peu plus foncée que la précédente), les trois autres avec la nuance grenat. On peut continuer si l'on veut augmenter les proportions du travail. Après le dernier cercle, on répète encore les 9e et 10e tours, puis on fait l'encadrement suivant.

Laine noire. Une maille simple — * une maille en l'air, sous laquelle on passe une maille du tour précédent, — 3 brides dans la maille suivante, — une maille en l'air sous laquelle on passe une maille du tour précédent, — une maille simple. Recommencez depuis *.

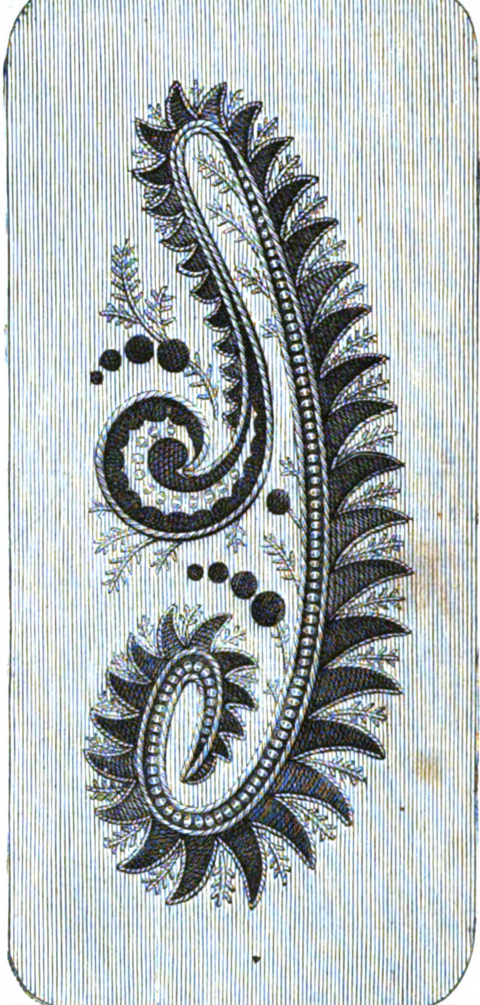
Deux dessins

POUR PORTE-CIGARES, CARNETS, ETC.

Nº 1. La broderie est exécutée sur du maroquin gris, au passé, avec des soies de toutes couleurs (genre oriental); les *dentelures* sont bordées avec du fin cordonnet d'or, employé aussi pour les petites branches. Les perles sont noires et taillées.

Nº 2. Ce Chinois qui fume si gravement sa pipe, à l'abri de son kiosque, pourra aussi servir pour pan de *cravate*, vu la faveur dont jouissent en ce moment les *sujets*. L'habillement du personnage est fait en *application* d'étoffes. La veste est en velours ou taffetas bleu, le pantalon en satin jaune. On borde ces *applications* avec du fin cordonnet d'or, on *marque* les plis avec quelques points faits en soie plus foncée. La tête et les mains sont indiquées très-légèrement au point de cordonnet comme un dessin à la plume. La pipe est brodée avec de la fine soie brune. Le toit du kiosque est fait avec de la soie plus grosse, de couleurs vives. La *charpente* est faite en cordonnet d'or, employé aussi pour border les lambrequins. Le palmier (tronc et feuillage) et le sol sont faits en partie au point russe, en partie au point de cordonnet. La fantaisie peut du reste introduire toutes les modifications possibles dans l'exécution de ce sujet.

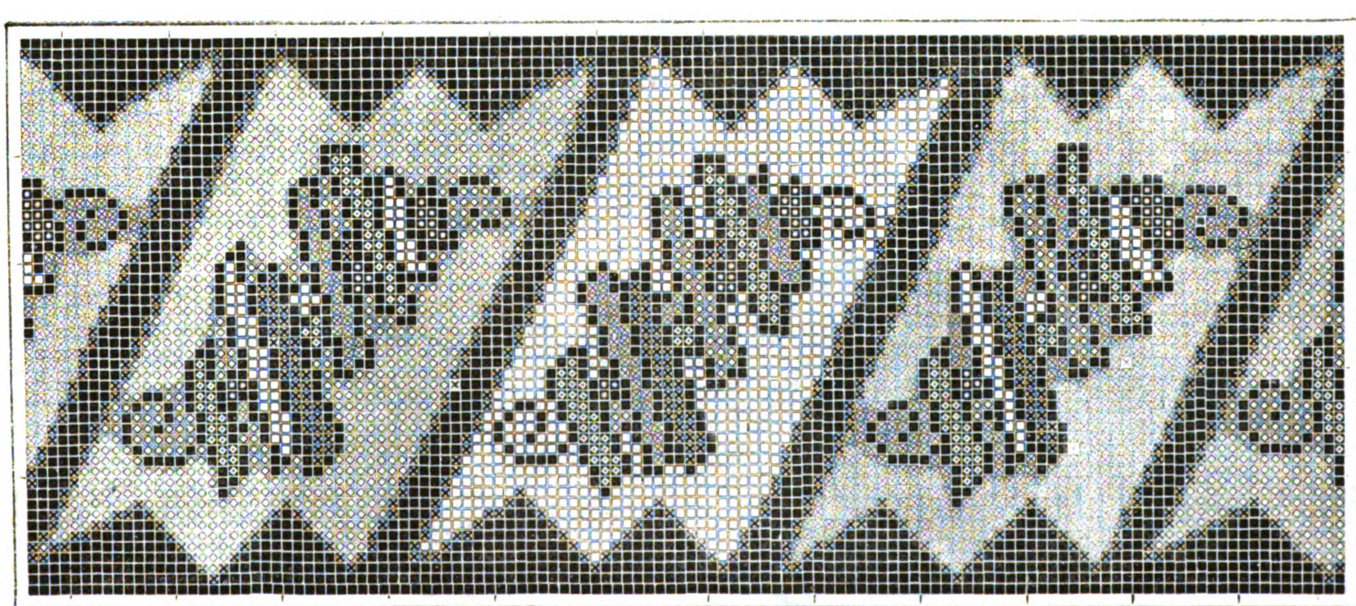
Nº 1. — PORTE-CIGARES OU CARNET.



Nº 2. — PORTE-CIGARES OU CARNET.

Bande en tapisserie.

Ce dessin servira pour chaises, fauteuils, coffre à bois, rideaux, etc.; il représente, sur un fond noir, des compartiments en biais dont le fond est alternativement jaune, blanc, bleu.



BANDE EN TAPISSERIE. — ■ Noir. ■ Grenat. ⊠ Bleu bluet. ◘ Vert anglais de belle nuance moyenne. ○ Blanc. ⊡ Ponceau. ◘ Jaune ou orange.



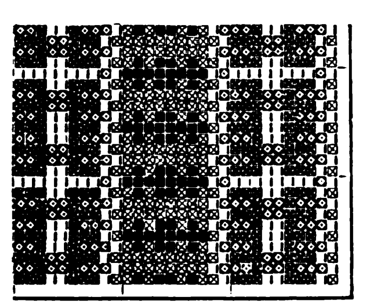
Quatre dessins pour tapisserie.

Ces dessins servent à tous les usages : pantoufles, tabourets, coussins, chaises, fauteuils, tapis, sacs.

Guipure Cluny (travaux au crochet).

GLOSSAIRE DES TERMES EMPLOYÉS DANS L'EXPLICATION DE LA GUIPURE CLUNY.

Demi-bride. On la forme comme la maille simple, avec cette seule différence que l'on jette le brin sur le crochet; — on pique celui-ci, on tire le brin avec le crochet, — on reprend le brin, on le passe au travers de toutes les bouclettes qui se trouvent sur le crochet.



TAPISSERIE N° 1. ■ Noir. ⊠ Vert anglais nuance moyenne. ■ Brun foncé. ⊡ Brun de nuance moyenne. ' Brun clair en soie.

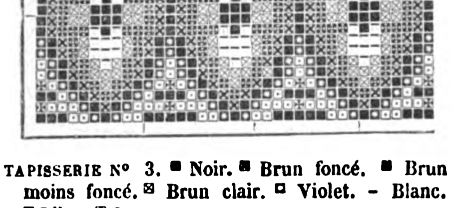
Petite bride. On jette le brin sur le crochet, on pique celui-ci, on tire le brin au travers de la maille dans laquelle on a piqué le crochet, — on reprend le brin, on le passe dans la bouclette (ou maille) qui vient d'être formée; on reprend le brin, on le passe au travers de la bouclette et du jeté, on reprend le brin, on le passe au travers de toutes les mailles qui se trouvent sur le crochet.

Bride. On reprend le brin quatre fois pour le passer dans les bouclettes, et, avant de le passer la première fois, on fait une maille en l'air.

Grande bride. On reprend le brin cinq fois, c'est-à-dire qu'avant et après la première fois on fait une maille en l'air. On peut aussi faire 2 mailles en l'air de suite, quand la grande bride doit être longue et mince.

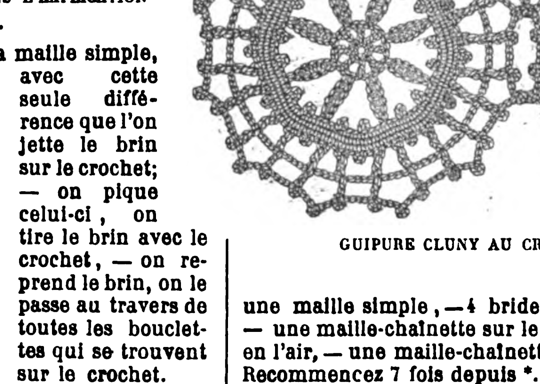
Double bride. On jette deux fois le brin sur le crochet, on le reprend six ou sept fois pour le passer dans les bouclettes, c'est-à-dire que l'on fait chaque fois une maille en l'air avant de le passer.

Brides triples et quadruples. Comme la précédente, en élevant le nombre de *reprises* du brin.



TAPISSERIE N° 3. ■ Noir. ■ Brun foncé. ■ Brun moins foncé. ⊠ Brun clair. ▫ Violet. - Blanc. ⊡ Lilas. ⊞ Jaune.

Dentelle Cluny au crochet.



GUIPURE CLUNY AU CROCHET (DENTELLE).

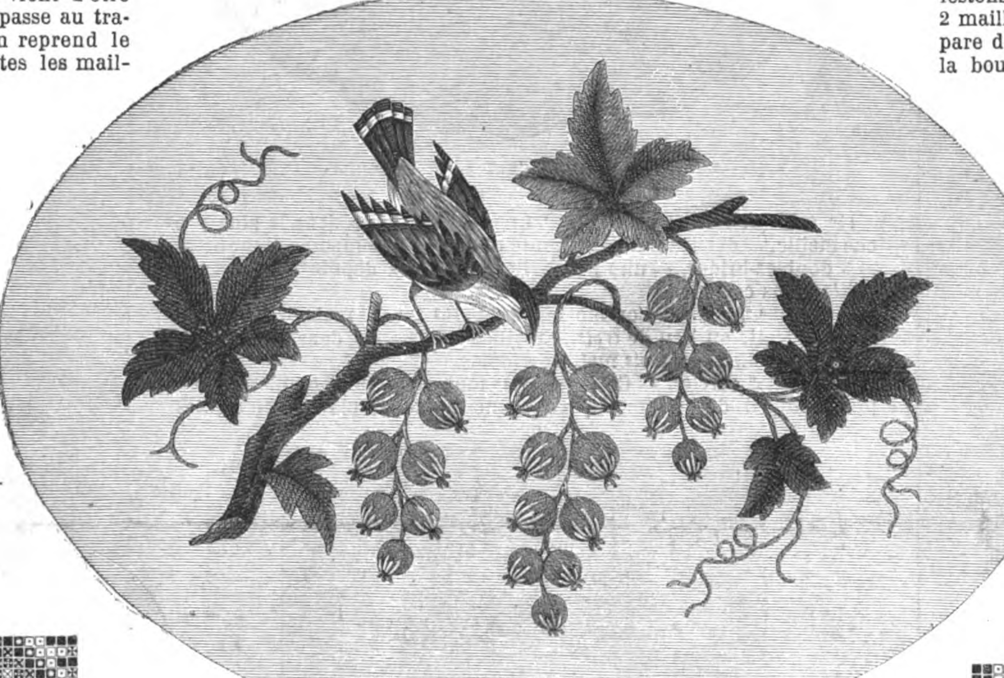
On travaille aussi *serré* que possible, en commençant par le milieu d'une *rosette;* on fait 6 mailles en l'air, dont on réunit la dernière à la première.

1er *tour.* — 16 mailles simples posées *à cheval.*

2e *tour.* — * Une petite bride, — 3 mailles en l'air, sous lesquelles on passe une maille. — Recommencez depuis *.

3e *tour.* — On rejoint le milieu de l'un des festons de mailles en l'air en faisant quelques mailles-chaînettes; — *7 mailles en l'air, sur lesquelles on revient en passant la dernière et faisant une maille simple, —4 brides, — une maille-chaînette, — une maille-chaînette sur le même feston, — 2 mailles en l'air, — une maille-chaînette sur le feston suivant. — Recommencez 7 fois depuis *.

4e *tour.* — Des mailles-chaînettes jusqu'à la pointe de la plus proche feuille. Depuis là : * 6 mailles en l'air, — dans la 3e de ces mailles une maille-chaînette, de telle sorte que les 3 dernières des 6 mailles en l'air forment un picot dirigé en-bas; — 6 mailles en l'air, et dans la 3e une maille-chaînette pour former le 2e picot (même direction que le précédent); — 2 mailles en l'air, — une maille-chaînette à la pointe de la plus proche feuille. — Recommencez 7 fois depuis *.



DESSIN POUR ALBUM, PORTEFEUILLE, ETC. (BRODERIE AU PASSÉ.)

5e *tour.* — Entièrement composé de mailles simples; il s'en trouve 11 sur chaque division de l'étoile.

6e *tour.* — Comme le précédent. On pique toujours le crochet sous la maille entière, et l'on augmente d'un maille dans le milieu de chaque division.

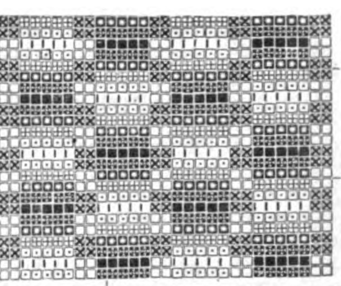
7e *tour.* — * Une maille simple dans chacune des 3 premières mailles, — 1 picot (c'est-à-dire 4 mailles en l'air, — une maille simple dans la maille qui les précède). — Recommencez 35 fois depuis *.

8e *tour.* — Depuis le dernier picot on fait une grande bride composée de 4 mailles en l'air, — *4 mailles en l'air, — une grande bride dans le plus proche picot, — 5 mailles en l'air, — une grande bride dans le 2e picot. — Recommencez depuis * jusqu'à la fin du tour.

9e *tour.* — Une grande bride dans la première bride du tour précédent, — * 1 picot (c'est-à-dire 4 mailles en l'air, — une maille-chaînette dans la grande bride); — 8 mailles en l'air, — une maille simple dans la 5e (on en passe quatre), — 8 mailles en l'air, — une maille simple dans la 5e; — une grande bride dans la plus proche bride, — 6 mailles en l'air, — une grande bride dans la plus proche bride. — Recommencez depuis*.

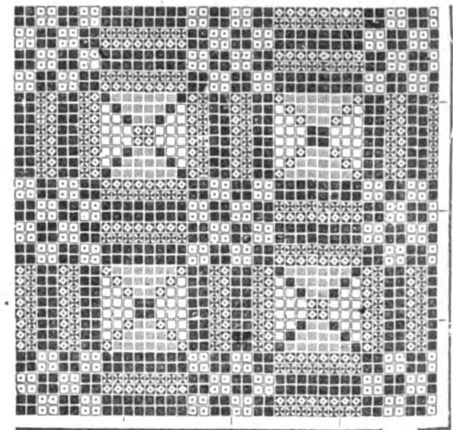
Une rosette est terminée; en faisant la suivante on les rattache ensemble en joignant 2 picots (voir le dessin). Pour le bord inférieur, on fait une chaînette ayant la longueur voulue, sur laquelle on revient en faisant deux tours de petites brides *contrariées* (alternativement une petite bride, — une maille en l'air et dans le tour suivant la bride sur la maille en l'air).

3e *tour.* — Sur l'autre côté de la chaînette on fait: une maille simple dans le premier vide, — * une maille en l'air, — une maille simple dans le 2e vide, — 4 mailles en l'air, — une maille-chaînette dans le plus proche vide. — Recommencez depuis*.



TAPISSERIE N° 2. ■ Noir. ■ Fauve foncé. ▫ Même nuance moins foncée. ⊞ Même nuance plus claire. ⊡ Même nuance claire. - Blanc. ■ Bleu. ▫ Jaune.

On fait un tour pareil sur le second tour de brides, et on la rattache (voir le dessin) à une rosette dont on fixe les pointes des 2 picots inférieurs; entre ces 2 points de jonction on passe trois des petits festons composés de 4 mailles en l'air; après le 2e point de jonction on fait 4 de ces festons, puis on revient sur le dernier en faisant 2 mailles-chaînettes; et de là la feuille qui sépare deux rosettes, c'est-à-dire 7 mailles en l'air; la bouclette qui se trouve sur le crochet est passée dans le picot correspondant de la rosette; on passe la dernière des 7 mailles en l'air, et l'on revient sur les autres en faisant: une maille-chaînette, — une maille simple, — 3 brides, — une maille simple, — une maille-chaînette, la dernière dans le dernier petit feston du tour en voie d'exécution; — 13 mailles en l'air, la dernière jointe au double picot, c'est-à-dire au point de réunion de deux rosettes; on passe la dernière de ces 13 mailles, et, sur les autres, on fait une maille simple, — une demi-bride, — 2 brides, — 4 doubles brides, — 2 brides, — une demi-bride, — une maille simple, — une maille-chaînette, celle-ci dans le petit feston; on fait encore une petite feuille en sens inverse de la première, et se rattachant à l'étoile suivante; on continue le tour de cette façon.

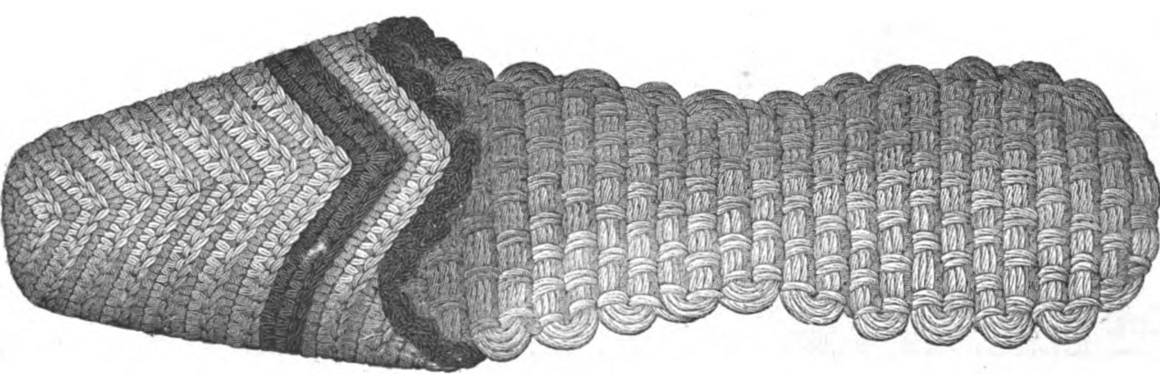


TAPISSERIE N° 4. ■ Noir. ■ Gris. ▫ Blanc. ⊞ Violet. ⊡ Jaune. ⊡ Lilas.

Dessin pour album, portefeuille, etc.

BRODERIE AU PASSÉ.

On exécute ce dessin sur du velours, ou de la moire, ou du reps, ou du maroquin. Le feuillage est fait avec de la soie verte chinée et de la soie ou de la chenille brune; les nervures et les vrilles avec du cordonnet d'or; les grappes sont en soie rouge et fil d'or; l'oiseau est fait avec des soies plates; le corps est gris; la partie supérieure de la tête, les ailes et la queue de diverses couleurs vives. Pour l'oiseau, les points doivent être *pris* les uns dans les autres, de façon à imiter des plumes.



SEMELLE AVEC EMPEIGNE AU CROCHET.

Leroy Imp. Paris.

LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal, 56 Rue Jacob, Paris

Toilettes de Mme CASTEL-BREANT, r. Ste Anne, 58bis



Semelle et empeigne au crochet.

La figure 53 (*verso* de la planche publiée avec le n° 50) appartient à cet objet.

ATÉRIAUX pour la paire : 16 grammes de laine zéphyr blanche ; 3 écheveaux de même laine rouge.

Les personnes frileuses nous sauront gré de leur indiquer un travail très-simple à exécuter, et pouvant être porté avec toutes les chaussures.

On fait cette semelle sur huit brins réunis de laine blanche ; on travaille en *allant* et *revenant* ; après chaque maille simple on fait une maille en l'air, et, dans le tour suivant, la précédente est faite sur la maille en l'air, c'est-à-dire *à cheval* sur celle-ci.

La figure 53 est le patron de la semelle, qui devra, bien entendu, être augmenté ou diminué selon la dimension du pied ; on suivra les contours du patron.

L'empeigne est faite, en *allant* et *revenant*, au point *côtelé*. On commence par la pointe avec la laine blanche, en faisant une chaînette de 3 mailles, sur lesquelles on revient en faisant le même nombre de mailles. Dans chacun des tours suivants on fait toujours 3 mailles dans la maille du milieu ; on fait ainsi 16 tours ; les 17e et 18e avec la laine rouge, — 16e et 20e avec la laine blanche. Sur les 7 premières et 7 dernières mailles du 20e tour on fait encore 6 tours avec la laine blanche, mais chacun de ces tours se raccourcit d'une maille du côté du milieu de l'empeigne. On termine celle-ci en prenant la laine rouge pour faire le tour suivant :

* Une maille simple dans la première maille de lisière, — 6 mailles en l'air, — une bride dans la première de ces 6 mailles. — Recommencez toujours depuis *. On coud l'empeigne sur la semelle.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe de dessous en taffetas vert, recouverte de tarlatane verte et bordée avec un gros bouillonné au-dessus duquel se trouvent deux bordures grecques en velours noir couvert de guipure Cluny blanche. Robe de dessus en tulle vert, bordée avec une ruche découpée de taffetas vert, et relevée sur le côté de droite par une ruche formant une patte. Corsage décolleté en mousseline blanche. Corselet à bretelles en taffetas vert. En supprimant cette guipure Cluny et faisant cette toilette blanche, bleue ou rose, on composera une toilette de jeune fille.

Robe de dessous en taffetas blanc garnie avec un volant de dentelle noire, orné à distances régulières avec des grenades rouges. Robe de dessus en satin rose ouverte sur chaque côté, garnie avec un volant en dentelle noire. Corsage en mousseline blanche, décolleté, avec corselet de satin rose, orné par derrière d'une grande ceinture, — écharpe en dentelle noire. Sur les épaules bouquets de roses. Au cou un collier de velours noir, noué par derrière, et retombant en deux longs bouts. Le corselet est lacé de chaque côté sous les bras, avec un ruban de velours noir. Gants blancs un peu longs (à cinq boutons).

UNE FEMME ÉLÉGANTE.

Suite.

Arrivée à V***, Marguerite, se conformant à l'itinéraire qui lui avait été tracé, quitta le chemin de fer pour prendre la diligence qui, après six heures d'un trajet qui lui parut épouvantable, la déposa avec sa fille et ses bagages dans l'hôtellerie d'un gros bourg. Là, elle devait attendre une voiture appartenant à un fermier qui avait bien voulu consentir à la conduire jusque chez sa belle-mère.

Tout ce qui entourait Marguerite se trouvait quelque peu en désaccord avec les visions qu'elle s'était complu à évoquer ; la servante de l'auberge ne portait pas le costume qui est attribué à son rôle dans toutes les pièces de théâtre qui se passent à la campagne. Elle avait une jupe de cotonnade lilas, extrêmement aplatie par un long et laborieux usage, un casaquin d'indienne brune, un grand tablier en cotonnade bleue, et, sur une chevelure fort ébouriffée, un béguin d'indienne jaunâtre, dont la nuance indécise, mais décidément déplaisante, pouvait être indifféremment attribuée soit à des lessives trop répétées, soit à des lessives trop rares. Cet accoutrement déroutait toutes les notions que Marguerite s'étaient formées sur la tenue campagnarde, et elle s'en trouva si déçue qu'elle aspira avec une impatience fébrile à s'éloigner le plus vite possible pour trouver dans la demeure de sa belle-mère un aspect conforme à ses habitudes et à ses inclinations.

EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

Robe en popeline grise. Une corde de soie noire *figure* une seconde robe, en garnissant le bord inférieur et remontant par devant jusqu'au col ; des boutons en acier complètent cette garniture.

Observation importante : le devant de la robe et celui du corsage peuvent être en étoffe autre que le reste de la robe ; cette combinaison conviendra pour élargir une robe trop étroite.

Robe en taffetas noir avec arabesques en velours noir, cordons et glands en passementerie et boutons en jais.

Elle fut servie à souhait, car une heure à peine s'était écoulée depuis son arrivée dans cette auberge lorsqu'elle entendit une sorte de mugissement à l'étage supérieur ; c'était la servante qui signalait à sa façon le véhicule attendu, en criant de toute la force fournie par ses robustes poumons :

« Voilà la *vouèture* au père Placide ! »

Marguerite se mit à la fenêtre..... Mais son regard interrogea vainement la route ; elle voyait bien une carriole, qui n'était nullement suspendue, mais de voiture point. Cette carriole s'arrêta pourtant devant l'auberge, et le dialogue qui s'établit entre son conducteur et la servante, toujours postée à son observatoire, établit complétement l'identité que Marguerite s'efforçait de repousser.

« Avez-vous reçu la dame de Paris ?

— La bru à la mère Gervais ? Oui, qu'elle est là, avec son mioche et des coffres, des coffres ! ça n'en finit pas, et je sais pas comment vous chargerez tout ça.

— C'est bon, c'est mon affaire, » répondit l'honnête Placide en descendant de la carriole ; « j'ai promis de la ramener, et je vas l'emmener. » Et Placide entra dans la salle commune où Marguerite écoutait cette conversation avec stupeur.

« C'est vous qu'êtes la femme à ce pauvre François ? » dit le fermier en saluant cordialement Marguerite.

« Je suis en effet Mme Gervais.

— Eh bien ! le temps de laisser souffler mon cheval, et nous allons partir. La mère Gervais vous attend, et je lui ai promis comme ça de vous faire arriver pour l'heure où elle mange sa soupe. Elle est bien chagrine, allez ! C'est une femme qui rentre son chagrin tant qu'elle peut, mais on le voit bien tout de même. Enfin ! il faut espérer que cette petite-là, qui est tout le portrait de François, lui redonnera du courage ; c'est pas qu'elle en manque, mais il lui en faut encore plus. Ce pauvre François ! je l'ons bien connu, allez, du temps qu'il gardait les moutons ; et le v'là mort ! Ah ! ce que c'est que de nous ! »

Pendant que Placide parlait, l'imagination de Marguerite avait subitement évoqué l'image du passé, et le comparait au présent ; l'un n'était plus qu'un songe, l'autre, au contraire, meurtrissait tous ses instincts au contact de la plus insupportable réalité. Où étaient maintenant ces relations élégantes, ces plaisirs exquis, ces habitudes de luxe et de mollesse si invétérées, si naturelles en elle ? Tout cela était remplacé par cette salle d'auberge meublée



de bancs en bois, par la conversation de Placide, par la carriole qui allait l'emmener... Où? probablement vers une demeure à peine égale, tout au moins pareille à celle dans laquelle elle se trouvait. Elle ne put résister aux bles sures causées par ce rapprochement, et se mit à sangloter amèrement.

L'honnête Placide fut, malgré sa rude écorce, vivement ému par ce désespoir dont il était incapable d'analyser la véritable et égoïste cause; il s'en voulut d'avoir provoqué cet accès de douleur par ses paroles intempestives, et entreprit de consoler la jeune veuve.

« Faut pas se désoler comme ça, ma pauvre petite dame! c'est triste sans doute de perdre son homme; mais faut penser à la petite fille qu'il vous a laissée, et avoir du courage pour elle. Avec du courage on se tire toujours de tout. Que voulez-vous? On ne peut empêcher la volonté de Dieu! Vous l'avez bien aimé, ce pauvre François, vous lui avez fait la vie douce, vous l'avez bien soigné dans sa maladie..... Par ainsi, il faut maintenant l'honorer encore en vous montrant vaillante. »

Quelque chose qui ressemblait à un mouvement de la conscience s'agita en Marguerite; mais elle se hâta d'éteindre cette lueur importune, qui, bien entretenue, aurait pu encore l'éclairer et la sauver, et elle chassa loin de son entendement le remords éveillé par les naïves suppositions de Placide.

« Voyons, » continua-t-il, « vous allez essayer de manger un peu.....

— Non, je ne puis pas.....

— Il faut essayer; et d'ailleurs cette enfant a besoin de se réconforter, car nous avons deux heures de marche avant d'arriver à la maison. On va nous faire une bonne omelette au lard...... Marion n'a pas sa pareille dans tout le pays pour faire l'omelette au lard. N'est-ce pas, petite, que tu en mangeras? »

La petite fille hocha affirmativement la tête.

« Et puis nous nous mettrons en route pour aller voir la grand'maman. C'est un joli petit pays, et vous trouverez là une maison agréable. Ah! il n'y a pas à dire, la maison est agréable. »

Malgré toutes ses instances, Placide ne put décider Marguerite à se mettre à table; il s'y installa avec Marthe, qui s'habitua très-vite à le traiter familièrement. Les premiers souvenirs de la pauvre enfant lui retraçaient dans la demeure de sa nourrice des habitudes presque identiques à celles dont elle se trouvait entourée; sa brusque transplantation dans la demeure paternelle était trop récente pour avoir laissé dans sa mémoire des traces durables. D'ailleurs elle avait été plus effrayée et incommodée que charmée par le luxe dans lequel elle avait vécu pendant quelques mois; durant la maladie de son père, elle avait été fort négligée, et se montrait ravie de se trouver attablée avec un compagnon complaisant et facétieux tel que se montrait Placide.

Marguerite croqua une tablette de chocolat qui se trouvait dans son sac de voyage, puis on s'occupa à hisser ses malles dans la carriole du fermier; ce ne fut pas une mince besogne. Enfin, tout se trouva à peu près casé; une planche posée en travers de la voiture, un peu de paille étendue en guise de tapis, tel était le siége réservé à Marguerite et à sa fille. Elle fut saisie d'une angoisse indicible en se trouvant ainsi placée, et ses instincts se révoltèrent avec une violence telle que, pendant quelques instants, elle songea à attendre le passage de la diligence pour reprendre la route qu'elle venait de parcourir, et retourner à Paris. Mais qu'y faire? Se loger dans un hôtel, y dépenser les quelques centaines de francs qui constituaient maintenant son unique avoir? Mieux valait encore surmonter les répugnances qu'elle rencontrait, et marcher bravement vers l'inconnu; il lui tenait peut-être bien des dédommagements en réserve.

On se mit en route. Placide aimait la conversation, et consentait même à en faire les principaux frais, car il s'arrangeait pour conduire son cheval tout en se posant de biais, de façon à pouvoir offrir l'un de ses profils à *ses* voyageuses, l'autre à son cheval. Il fournit beaucoup de renseignements à Marguerite, qui hasardait parfois quelques questions, mais en les choisissant de telle sorte qu'elle ne fût pas trop déçue dans leur solution; elle recherchait les éclaircissements, sans doute, mais non ceux qui auraient pu lui apporter des déceptions, et glissait rapidement sur ceux-ci pour se complaire dans les autres, dans ceux qui étaient de nature à confirmer ses espérances..... quelque peu ébranlées, il faut en convenir, depuis son séjour à l'auberge.

Selon Placide, la mère Gervais était une femme qui *avait de quoi;* elle avait une maison à elle, elle avait des rentes, une vache, un jardin, qui lui fournissait des légumes: et Marguerite, traduisant ces naïfs détails en un langage plus pompeux, revenait aisément à ses rêves de vie aisée et indolente.

« Voyait-elle du monde? »

Ici Placide ouvrit non-seulement les yeux, mais encore la bouche, en signe d'étonnement. Après avoir médité quelques instants sur le sens que pouvait offrir cette question, il se hâta, croyant avoir compris, d'y répondre affirmativement:

« Si la mère Gervais voyait du monde? Mais certainement qu'elle en voyait! D'abord, comme elle travaillait toujours assise près de sa fenêtre qui donnait sur la grand'rue du village, elle voyait tout le monde qui passait, et on s'arrêtait toujours pour lui dire un petit bonjour en passant.

— N'avez-vous pas dans le village un M. Faverot?

— Le vieux richard? » dit Placide en se retournant brusquement... « Ah! je crois bien que nous l'avons!

— Il est bien riche?

— Il ne sait seulement pas ce qu'il a, tant il y a chez lui de mille et de cents. Ah! le vieux madré! c'est lui qui s'entend à amasser l'argent... et à ne pas le dépenser!

— J'ai connu sa famille à Paris, et je serais bien aise de le voir.

— Pour le voir, vous le verrez, bien sûr. Il va tous les jours chez la mère Gervais, depuis qu'elle a une vache, pour acheter un peu de lait: c'est quasiment toute sa nourriture; mais il n'y fait pas seulement un bout de conversation; les paroles pourtant, ça n'est pas de l'argent, » ajouta Placide en fendant sa bouche jusqu'à ses oreilles, par un gros rire, « on ne devrait pas craindre de les dépenser. Eh bien! tout de même, les avares ne veulent rien dépenser.

— Mais comment est-il devenu si riche?

— Ah! voilà! Le vieux bonhomme est arrivé chez nous il y a bien des années, et on dit qu'il n'était pas riche du tout dans l'endroit qu'il habitait, et qui est bien loin d'ici. Les uns disent qu'il a trouvé de l'argent dans un coin; les autres, qu'il a fait comme ça des spéculations, et qu'il a eu de la chance. Enfin, il est riche, pour sûr. »

Tout en discourant ainsi, on avalait, disait Placide, bien des rubans de queue; en d'autres termes, on avançait vers le but du voyage.

« V'là le village! » s'écria le conducteur en montrant avec son fouet quelques chaumières groupées dans la plaine; « nous allons y être. »

Perdue dans ses réflexions, Marguerite fixait ses regards distraits sur le pays qui l'environnait: il était plat et triste; des champs de légumes se succédaient sans interruption, et l'accompagnèrent jusqu'à l'entrée du village. Là, il lui sembla qu'elle se *dédoublait*, qu'une moitié d'elle-même agissait sans qu'elle eût conscience de ses mouvements, tandis que l'autre moitié examinait avec stupeur ce qui l'entourait.

Placide avait traversé la *grand'rue* du village, bordée de maisonnettes grises, qui représentaient assez bien une collection d'infirmités. L'une était non pas petite, mais courte et disproportionnée comme une naine; sa voisine immédiate était étroite et efflanquée, et servait d'appui à un logis dont les murailles bombées et ventrues semblaient atteintes d'hydropisie. Une fantaisie sans limites avait procédé à l'alignement en s'étendant aux portes et aux croisées; il y en avait de toutes petites, d'autres qui étaient carrées, d'autres encore fermées par un volet de bois brut, le tout réuni pêle-mêle sur la même façade. Un ruisseau noir et infect, trop liquide pour représenter de la boue, trop épais pour tenir lieu d'eau, longeait toutes ces habitations, en ayant pour mission évidente de les entourer d'émanations fétides. Ce fut devant l'un de ces pauvres logis que s'arrêta la carriole. Marguerite s'aperçut vaguement qu'on l'aidait à en descendre. Lorsqu'elle recouvra la perception bien nette des objets extérieurs, elle se vit assise sur une chaise de paille près d'une vieille femme qui embrassait la petite Marthe en pleurant. Le silence n'était troublé que par le mouvement régulier d'un *coucou* suspendu au mur; une marmite en terre chantait doucement sur le grand âtre, et le feu qui la chauffait dégageait de temps en temps quelques lueurs qui éclairaient le vieux et triste mobilier de cette pièce servant à la fois de cuisine, de salle à manger et de chambre à coucher; une cloison en bois, jaunie par le temps, entourait le lit de la vieille paysanne, qui, assise dans un large fauteuil de paille, serrait dans ses bras la fille de son fils.

« Allons, » dit Mme Gervais en se levant, « il faut se faire une raison; nous n'y pouvons rien ni les uns ni les autres; vous devez avoir besoin de manger; je vous ai préparé une bonne soupe aux choux. Quand vous aurez soupé, nous monterons dans votre chambre, vous dormirez toutes les deux, — nous aurons plus de courage demain pour voir ce qu'il y a à faire. »

Et tout en parlant la vieille femme ouvrait un buffet en bois blanc, y prenait quelques cuillers d'étain, une miche de pain bis, et disposait le couvert.

« Le feu m'éclaire assez, » disait-elle tout en préparant ce repas; « il est bien inutile de brûler de la chandelle pour rien; tu y verras bien, petite, pour manger, n'est-ce pas? ta cuiller saura le chemin de ta bouche? »

Marguerite, agissant un peu sous l'empire d'une sorte de somnambulisme, s'assit à cette table, et prit son premier repas sous le toit de la mère de son mari; la vieille femme et la petite fille mangèrent de fort bon appétit.

« Si vous avez besoin de quelques affaires, ma bru, il faut aller trouver vos coffres sous le petit hangar, car il n'y avait pas de place pour les mettre ici. »

Marguerite assura qu'elle avait dans son sac tout ce qu'il lui fallait pour cette nuit, et sa belle-mère alluma une chandelle pour lui faire gravir l'escalier-échelle qui conduisait au premier étage. Là se trouvait une chambre unique, considérée par Mme Gervais comme la chambre d'honneur de son habitation, et soigneusement réservée pour son fils, qui l'occupait quand il venait visiter sa mère. Marguerite espérait y trouver quelques traces de confort et d'élégance, quelques similitudes avec l'appartement parisien dont elle pleurait amèrement la perte; mais cette chambre, modèle de luxe pour la vieille paysanne, apparut à sa belle-fille comme « un affreux taudis ». Un lit en bois de merisier s'y montrait décoré de rideaux trop courts et trop étroits en mousseline blanche brodée, fixés sur un bâton retenu au plafond par une *fiche* en fer. L'unique fenêtre, qui s'ouvrait sur la grand'rue du village, était garnie de rideaux pareils à ceux du lit; un grossier papier gris, *orné* d'inextricables arabesques nuance *rouille*, couvrait les murs; sur la cheminée se dressait, sous un globe préservateur, un temple en albâtre contenant un cadran de pendule dont les aiguilles ne marchaient pas; deux vases de porcelaine dorée, remplis de grossières fleurs artificielles faites en papier, tenaient fidèlement compagnie à la pendule, et lui servaient de gardes du corps. Là ne se bornaient pas les magnificences que Mme Gervais contemplait avec satisfaction; il y avait une commode dans cette chambre, et, sur cette commode, trônait une cuvette en faïence blanche; deux fauteuils, sobrement garnis d'étoupes, et recouverts en velours d'Utrecht, primitivement jaune, étaient rangés contre la cheminée; quatre chaises de paille complétaient l'ameublement, auquel on avait ajouté une étroite couchette d'enfant, garnie d'une paillasse et d'un mince matelas.

« Voilà la chambre de votre mari, » dit Mme Gervais en posant le chandelier sur la commode; « ce sera la vôtre désormais, ma fille; Dieu veuille que vous y viviez en paix, et l'enfant aussi! »

Après avoir prononcé ces paroles, la vieille paysanne se détourna brusquement, souhaita une bonne nuit à sa belle-fille d'une voix étouffée, et regagna sa chambre du rez-de-chaussée.

Marguerite s'assit; son visage avait une expression de stupeur désespérée. Marthe examina les objets qui l'entouraient, puis s'approcha de sa mère avec une timidité qui demeurait invincible:

« Maman..... je voudrais aller me coucher.

— Ah!..... Eh bien! je ne t'en empêche pas; va te mettre au lit.

— Mais..... ma robe?

— Je vais être obligée de lui servir de femme de chambre, » se dit Marguerite avec une sombre colère... « Demain il faudra la laver, la peigner..... moi qui déteste de toucher des cheveux.... Viens ici... »

Et elle défit les agrafes qui retenaient la robe de Marthe, et mit l'enfant dans son petit lit. Le sommeil l'eut bientôt envahie, soudain comme il l'est à cet âge. Quant à Marguerite, elle se replaça sur son siége, et fixa avec une sorte d'hébétude les arabesques *rouille* qui couraient sur le papier. La chandelle brûlait et coulait tristement dans le chandelier de cuivre placé sur la commode.

« Voilà donc le port auquel j'ai abordé! » se dit Marguerite avec une amère ironie. « Voilà l'abri que me tenait en réserve la famille de mon mari. Et tous ces gens de Paris! « Allez près de votre belle-mère, Madame, c'est l'unique ressource qui vous reste! »

« Et je resterai ici! Ici, dans ce bourg atroce, avec ces paysans! Ici, pour m'asseoir sur une chaise de paille, pour faire la cuisine peut-être, pour laver le linge, sans doute! Dans cette cabane, avec cette vieille femme et cette enfant! Comme elle dort tranquillement! Elle s'habituerait dans cette hutte; il semble qu'elle ait tous les instincts paysans de sa race; elle n'a rien de moi. Elle est laide, cette petite, » ajouta Marguerite en examinant le visage de sa fille endormie; « elle ressemble à sa grand'mère.

« Que devenir? où aller? à Paris, sans nul doute; je ne puis vivre que là. Prenons patience pendant quelque temps..... Puis il faudra bien s'arrêter à une décision. Ce qu'il y a de certain, ce que je dois me répéter sans cesse, c'est que *tout*, tout au monde, vaudra mieux que de rester ici; je ne puis y rester, je n'y resterai pas! »

Marguerite, un peu rassurée par cette évidence, se mit au lit; la fatigue causée par le voyage, et ce fonds d'insouciance produit en elle par l'inaptitude à la réflexion, par la légèreté de l'esprit et la sécheresse du cœur, lui procura bientôt un sommeil presque aussi paisible que celui de sa fille. Dans cette chambre qui avait été habitée par le malheureux qui était mort victime de son égoïsme et de ses exigences, elle n'eut pas une pensée de regret pour lui. Si le souvenir de son mari vint quelquefois se placer devant elle, Marguerite l'accueillit avec un ressentiment qu'elle trouvait parfaitement légitime. Il s'était bien mal conduit envers elle, cet homme qui était mort sans lui léguer une fortune suffisante pour défrayer son luxe! Et combien de reproches n'avait-elle pas à lui adresser, elle, pauvre victime, qu'il laissait sans ressources, pour cette odieuse parenté qui la liait à une vieille paysanne... dont elle n'aurait pas voulu pour servante!

Marguerite dormit fort bien, nonobstant sa situation désespérée. Elle s'était habituée à se désintéresser complétement de la direction des événements de sa vie; c'était l'affaire des « autres », de la Providence, évidemment obligée de s'arranger de façon à lui fournir de belles robes, de beaux appartements, et beaucoup de divertissements. Dans le demi-sommeil qui précède le réveil complet, elle entendit vaguement de petits pas trotter autour d'elle, mais elle n'y fit pas attention. Enfin, le soleil, qui n'était arrêté ni par des persiennes, ni par des stores intérieurs, ni par d'épais rideaux soigneusement tirés, se permit d'envoyer ses rayons jouer sur les paupières de la belle dormeuse.

Marguerite ouvrit les yeux; elle était seule dans la chambre; Marthe avait disparu, et ses vêtements aussi; elle se décida à se lever, releva en une énorme torsade ses beaux cheveux dorés, passa un peignoir du matin.... fait, hélas! en laine noire, et sans aucun ornement; puis elle descendit à grand'peine les marches du roide escalier qui la séparait du rez-de-chaussée.

« Vous avez dormi un peu tard, ma bru, » dit Mme Gervais; « mais ce n'est que juste, vous étiez fatiguée hier.

— Tard? » dit Marguerite sur le ton de l'interrogation, en désignant le coucou, dont les aiguilles marquaient sept heures et demie.

« Eh oui! ici ce n'est pas comme à Paris; il y a bien trois heures que je suis debout. En hiver on dort un peu plus; mais, en été, le soleil nous éclaire et nous fait l'économie de la chandelle; on se lève avec lui, on se couche avec lui. L'enfant est éveillée depuis bien longtemps, elle est venue me rejoindre en chemise; alors je l'ai envoyée chercher ses vêtements, je l'ai appropriée, et elle m'a suivie partout; nous avons été au jardin..... » et, par la porte ouverte, Mme Gervais indiquait quatre ou cinq petites planches de légumes; « puis au poulailler, où nous avons mis de côté deux œufs frais pour vous; puis à l'étable. L'enfant a déjeuné avec du lait; je vous ai fait tremper une soupe, et quand le cœur vous en dira....



Aujourd'hui nous sommes encore sens dessus dessous. Tout cela se mettra au pas; ainsi, ne croyez pas que je vais vous prendre Marthe tous les jours; non! non! ça doit être votre plaisir de la nettoyer, de l'habiller, et je ne vous en priverai pas. Quand vous aurez déjeuné nous parlerons de nos affaires. »

Marguerite se laissa docilement servir par sa belle-mère, et mangea d'assez bon appétit une soupe au lait et deux œufs frais. Quand le repas fut fini, l'active paysanne lava et rangea sa vaisselle, changea de tablier, prit son ouvrage, mit ses lunettes sur son nez, et désignant une chaise de paille.

« Mettez-vous là, ma bru, » lui dit-elle, « et parlons sérieusement. »

Marthe rôdait dans le jardin, examinait le poulailler, et semblait être parfaitement satisfaite de son sort.

« Mon fils..... » et la voix de Mme Gervais eut un léger frémissement.... « François m'a acheté cette maison, qui est gentille et commode, comme vous voyez; puis il a voulu aussi acheter en mon nom des rentes qui me rapportent douze cents francs par an. C'était un bon fils..... un bien bon fils, qui avait plus de souci de sa vieille, mère qu'elle n'aurait pu en avoir elle-même; c'était un bon mari aussi, n'est-ce pas?..... »

Marguerite porta son mouchoir à ses yeux.

« Il gagnait beaucoup d'argent; comment se fait-il qu'il ait laissé des dettes? »

Marguerite haussa les épaules avec une ignorance pleine de candeur.

« Je ne sais pas, » balbutia-t-elle; « je n'ai jamais pu me reconnaître dans ses chiffres.

— C'est cependant une science qu'il faut avoir, surtout quand on a un enfant; vous teniez les comptes du ménage; si François allait trop vite dans les dépenses, il fallait l'avertir, le retenir..... Enfin, ce qui est fait est fait; il n'y a pas à revenir là-dessus. Il est trop juste, puisqu'il ne vous a rien laissé, que je partage avec vous et la petite tout ce qu'il a mis de côté pour moi. »

Ici l'espérance évoqua une vision splendide; le *partage!* C'était sans nul doute douze mille francs au moins que sa belle-mère allait lui remettre; elle pourrait retourner à Paris. Douze mille francs! cela paraît une somme inépuisable quand on ne sait, ou plutôt qu'on ne veut pas savoir compter. Les caractères de même nature que celui de Marguerite ont volontiers pour devise : *Point de lendemain*. A quoi sert la prévoyance, en effet, si ce n'est à assombrir le présent, à empoisonner toutes les joies que l'on peut goûter?

« Voici donc ce que je vous propose, » continuait Mme Gervais, pendant que l'esprit de Marguerite se précipitait avec emportement vers le mirage parisien. « Vous resterez avec moi. »

O ciel! l'espérance s'enfuit bien loin.

« Il est juste que vous viviez dans cette maison, achetée des deniers de mon fils; seulement la rente, qui était trop grosse pour moi, puisque j'ai fait quelques économies, ne suffira pas pour trois; d'ailleurs, vous vous ennuiriez si vous restiez à rien faire; ça, ce n'est pas possible; il faut donc que nous augmentions nos ressources. Vous qui êtes Parisienne, vous devez être adroite; vous pouvez coudre, et même faire quelques bonnets..... Vous trouverez de l'ouvrage dans le bourg voisin, et même dans les châteaux, car il y a dans le pays des richards, et beaucoup restent chez eux sept et huit mois de l'année. Comme ça, nous pourrons joindre les deux bouts; ça doit vous aller.... puisqu'aussi bien il n'y a pas autre chose à faire.

— Mais je ne sais pas coudre, » répondit Marguerite, terrifiée par cette proposition, par la perspective qui s'ouvrait devant elle.

« Vous ne savez pas coudre? Une femme qui ne sait pas coudre! c'est-y Dieu possible! Qu'est-ce qu'on vous apprend donc à Paris?

— On m'a appris le français, quelques langues étrangères, la musique, le dessin.

— La belle avance! A quoi ça vous servira-t-il? Pouvez-vous au moins vous faire institutrice? Soit; je garderai l'enfant. »

Marguerite remua négativement la tête.

« Pour se faire institutrice, il faut avoir des diplômes, c'est-à-dire des espèces de certificats qui prouvent qu'on a passé certains examens. Je ne les ai pas.

— De mieux en mieux. Alors, avec toute votre belle éducation, vous ne pourriez pas même gagner votre vie?

— Que voulez-vous? Mes parents ne pensaient pas qu'on me proposerait un jour de devenir lingère.

— Dame! ça vaudrait encore mieux que rien; et au lieu d'apprendre tant de choses inutiles, on ferait mieux d'en apprendre une qui pourrait être un gagne-pain. Enfin, avec un peu de bonne volonté, nous en viendrons peut-être à bout. Tenez, voilà une corbeille; il y a là de beaux draps qu'on m'a donnés à coudre; car j'avais beau avoir des rentes, je ne pouvais pas me croiser les bras et rester à regarder les solives du plafond. Vous savez toujours bien faire un ourlet?

— Je n'ai jamais essayé.

— Mais enfin, on vous a montré ça quand vous étiez petite? Je vais vous enseigner. »

Et Mme Gervais se mit en soupirant à l'ouvrage; elle plia, bâtit, commença un ourlet, et le mit entre les mains de sa belle-fille, qui lui répétait de temps en temps d'un ton dolent :

« Je ne pourrai jamais réussir..... Vous verrez que je ne réussirai ps.

— Soit, » répondait Mme Gervais; « vous le découdrez, et vous recommencerez demain, jusqu'à ce que cela aille. »

Ce fut ainsi que Marguerite passa la première journée écoulée sous le toit de sa belle-mère. De la fenêtre près de laquelle elle était assise, elle voyait la grand'rue du village, où les poules, les coqs, les chiens et les chats prenaient librement leurs ébats; de temps en temps quelques enfants venaient jouer sous ses yeux, et Marthe alla même faire connaissance avec ces nouveaux compagnons. Les ourlets furent faits, tant bien que mal, et Mme Gervais accorda quelques éloges à la passive bonne volonté de sa bru. Vers midi, on entendit dans la rue un pas lourd et traînant.

« C'est le vieux Faverot, » dit Mme Gervais au moment où la porte s'ouvrait sous la main du vieillard. Marguerite leva vivement les yeux et examina le nouveau-venu avec une curiosité fiévreuse. Ce vieux homme, à mine sordide, représentait pour elle la délivrance. Avant de le connaître, elle avait jeté son dévolu sur lui, — ou plutôt sur la fortune qu'on lui supposait, — pour échapper à la pauvreté. Aujourd'hui, c'était bien plus encore qu'elle attendait de lui : il s'agissait d'échapper au travail!

Marguerite, dans les plans qu'elle formait, ne tenait jamais compte, je ne dirai pas d'une impossibilité, mais d'une difficulté; elle envisageait certains événements, elle les groupait dans le sens qui lui agréait le mieux, puis n'admettait pas qu'elle pût rencontrer quelque obstacle sur la route qu'elle se traçait; route insensée, route aboutissant à des précipices, ou subitement arrêtée par des montagnes qui ne se pouvaient gravir... peu lui importait! Elle cherchait, elle trouvait quelque analogie entre la réalité et le but qu'elle se proposait; puis, sans s'attarder à réfléchir, sans se dire que les exceptions peuvent ne pas se répéter identiquement, elle s'établissait par la pensée dans la perspective qui lui convenait, et la considérait comme certaine, infaillible, acquise, par cela seul qu'elle se l'était édifiée.

« Dieu! qu'il est affreux!..... » se dit-elle en examinant le vieux M. Faverot, qui s'asseyait en chancelant sur la chaise que lui présentait Mme Gervais. « Qu'il est jaune, qu'il est sec! Il ressemble à ces harengs fumés que je faisais prendre chez Cuvillier, rue de la Paix. Quels bras! On dirait qu'il est retenu par des charnières qui se sont disloquées, et se trouvent trop larges maintenant. Décidément, il est atroce! Quels cheveux plats!... ils ont l'air sales... Et cette barbe qui se montre seulement par place... Cela ressemble à un gazon inégalement desséché par le soleil. Mais, s'il est aussi riche qu'on le dit?..... Bah! en le faisant nettoyer et habiller, il serait moins horrible. »

Selon son invariable habitude, Marguerite discutait avec elle-même la possibilité d'*accepter* la main de ce vieillard, sans discuter un seul moment la vraisemblance de cette offre. N'avait-on pas vu des vieillards qui avaient une grande fortune épouser de jolies, — de très-jolies femmes, qui étaient pauvres? — Oui, cela s'était vu; donc, cela pouvait arriver en ce qui la concernait; et qui, mieux qu'elle, était faite pour inspirer ces tardives passions, si intenses qu'elles éloignent chez ceux qui les éprouvent la raison qu'ils ont pu posséder, la prévoyance dont ils ont pu donner des preuves, et jusqu'aux sentiments de dignité, d'équité, de pitié, de moralité, qui devraient leur interdire ces unions disproportionnées, affligeantes et honteuses pour ceux qui les proposent comme pour celles qui les acceptent?

Personne, cela est certain, ne pouvait mieux qu'elle faire naître cette passion. Elle se dit, elle se répéta encore que *tout*, tout au monde valait mieux que sa situation actuelle; — et lorsque sa belle-mère fit mine de se lever pour aller chercher le pot de lait que M. Faverot venait prendre chaque jour, Marguerite la prévint gracieusement.

« Ne vous dérangez pas, je vous prie; je vais servir M. Faverot, s'il veut bien me permettre de vous remplacer; » et tandis qu'elle atteignait la porte, et se retournait pour jeter un coup d'œil en arrière..... un de ces coups d'œil irrésistibles, décochés pendant qu'elle penchait sa tête, elle eut l'indicible satisfaction d'entendre quelques mots prononcés par M. Faverot :

« Elle est bien jolie, votre bru, mère Gervais..... » Et le vieillard regardait Marguerite en frottant son horrible barbe.

« Voici votre lait, Monsieur. Eh quoi! vous partez déjà? » ajouta Marguerite, en recevant le sou que M. Faverot lui tendait tout en suivant du regard avec tendresse et regret sa pièce de cuivre.

« Nous autres pauvres gens, nous ne pouvons pas gaspiller le temps, qui est notre capital. Je sème une planche de pommes de terre..... vous concevez..... C'est ma nourriture, et elle ne viendra pas toute seule, si je ne l'aide pas. » Et M. Faverot s'en alla en trébuchant.

« Il est bien causeur aujourd'hui, ce père Faverot, » dit Mme Gervais en le suivant des yeux. « Le voilà qui passe avec son pot de lait; a-t-il peur d'en verser une goutte! Vieux ladre!

— Il est riche, n'est-ce pas?

— Très-riche. Ce vieux fou pourrait vivre à l'aise; mais non, il préfère s'échiner, s'ôter le pain de la bouche. Sont-ils bêtes, les avares! Ils devraient bien penser, eux qui ont si peur de donner quelque chose, qu'ils se privent de tout pour grossir la part de leurs héritiers..... Et encore ils ont toujours été si mauvais pendant leur vie, que leurs héritiers ne peuvent pas même les regretter. »

On alla se coucher avant la nuit. Marthe paraissait enchantée de son existence, et Marguerite... Marguerite s'était posé un but, elle était décidée à le poursuivre activement, et à supporter, eu égard à ce but, cette vie misérable, la compagnie de sa belle-mère, et même la couture.

Les jours se succédèrent en se ressemblant. Tous les jours M. Faverot venait prendre sa provision de lait; mais, quoiqu'il échangeât assez volontiers quelques paroles avec ses voisines, Marguerite ne pouvait se dissimuler que les progrès faits dans le cœur du vieillard n'étaient pas bien sensibles. Trois mois s'étaient écoulés depuis son arrivée, il ne fallait pas non plus s'exposer à perdre vainement son temps. Un soir, rentrée dans la chambre, Marguerite ne put résister à une violente tentation. Sa fille était endormie; elle poussa le verrou de sa porte, et choisit dans ses malles un brillant ajustement; elle se coiffa, se couronna de fleurs, revêtit une robe élégante, se donna enfin la représentation de sa beauté... « Encore s'il me voyait ainsi » se disait-elle avec regret.... Mais toujours cette odieuse robe de laine noire, ce bonnet de crêpe..... Demain je ne mettrai pas mon bonnet. »

Le lendemain, en effet, elle descendait coiffée seulement de ses magnifiques cheveux, qui *ondulaient* naturellement, et lui composaient une si charmante coiffure. Mais Mme Gervais lui jeta un regard sévère.

« Pourquoi n'avez-vous pas mis votre bonnet?

— J'ai trop chaud; d'ailleurs, il faudra remplacer ce bonnet si je l'use..... dépenser de l'argent.

— Je puis vous prêter quelques-uns de mes bonnets blancs avec des pointes noires pour les attacher. »

Cette proposition exaspéra la jeune femme.

« Merci, » répondit-elle assez sèchement; » je suis habituée à rester tête nue, et, si je me couvrais les cheveux, j'aurais la migraine.

— Ça ne convient pas pour une veuve, je vous en préviens.

— Et qui donc me blâmerait, » répondit Marguerite avec amertume, « puisque nous ne voyons personne?

— Et les voisines qui viennent causer?

— Les voisines s'y habitueront, » dit Marguerite résolûment en s'asseyant à sa place, près de la corbeille de linge.

L'événement donna en partie raison à Marguerite, car M. Faverot resta beaucoup plus longtemps près d'elle ce jour-là.

Deux heures plus tard, Marguerite, qui avait étudié les habitudes de son voisin, se plaignait d'un violent mal de tête.

« Vous voyez bien que le bonnet n'y faisait rien, » objecta Mme Gervais.

« Au contraire, je suis sûre que je souffre pour l'avoir porté trop longtemps; je vais faire un tour au grand air. » Et, prenant une ombrelle, Marguerite sortit sans attendre la réponse de sa belle-mère. Elle se dirigea vers un sentier qui aboutissait à la grand'route qu'elle avait parcourue dans la carriole de Placide le fermier, et s'assit sur une pierre.

Peu après elle entendit une toux qui lui était bien connue : c'était M. Faverot, en effet, qui faisait son petit tour dans les champs; il la regarda avec une légère surprise, puis continua sa promenade, après avoir touché le bord de son crasseux chapeau de paille. Mais Marguerite se leva, le rejoignit, et engagea la conversation :

« On vous voit bien peu, Monsieur Faverot.....

— Vous me voyez tous les jours.

— Oui, mais vous ne restez jamais pour causer. Savez-vous que j'ai connu votre famille à Paris?

— Ah!..... Qu'est-ce que ça me fait?

— Vous ne tenez pas à en entendre parler?

— Oh! pas du tout.

— Soit. Permettez-moi alors de vous parler de moi. Monsieur Faverot, je viens vous prier de me donner..... »

A ce mot malencontreux, le vieillard fit un brusque écart pour s'éloigner de sa compagne.

« ..... De me donner un conseil.

— Un conseil? Hum! hum! » M. Faverot se rapprocha.

« Je ne puis rester comme je suis.

— Vraiment?

— Non, cela ne peut me convenir. Ne connaissez-vous pas dans le pays quelqu'un qui consentirait à me confier l'administration de son ménage? Je préférerais un homme qui ne fût plus jeune..... qui n'eût pas de femme.

— Oui, oui, je conçois.

— S'il n'aimait pas les enfants, je pourrais laisser ma fille chez ma belle-mère.

— Sans doute. Eh bien!..... eh bien! non, je ne connais personne.

— Décidément, il ne comprend pas, ou ne veut pas comprendre, » se dit Marguerite; elle continua : « Mais, vous-même, Monsieur, ne vous serait-il pas agréable d'avoir chez vous une femme qui s'occuperait de votre ménage, qui vous soignerait si vous étiez malade, qui vous tiendrait compagnie?..... »

M. Faverot, frappé de stupeur, regardait avec ébahissement la jolie veuve. Tout à coup il fut pris d'un accès de rire violent, irrésistible, qui se combina malheureusement avec un accès de toux non moins violent. Il fut forcé de s'asseoir pour reprendre haleine; il essaya de parler, mais ne put prononcer que des paroles entrecoupées. Marguerite restait debout devant lui, attendant patiemment la fin de cette impertinente hilarité; patiemment, car les caractères pareils au sien font bon marché de la dignité.

Enfin M. Faverot recouvra en partie le souffle qui lui faisait défaut.

« Si j'ai bien compris, ma petite dame, vous m'offrez de venir tenir ma maison?..... mais je n'ai qu'une cabane; de faire mon ménage? mais je n'ai pas de ménage. D'ailleurs, qu'est-ce qu'on peut faire avec de petites mains blanches et fines comme le sont les vôtres? Non, non; vous ne seriez qu'un embarras pour moi... Et puis, » ajouta le vieillard en clignant de l'œil avec une ironie inattendue : « ça ne serait pas bon pour vous, on pourrait en jaser! eh! eh! » M. Faverot s'éloigna en riant.

Une colère, qui atteignit bientôt son paroxysme, éclata dans l'âme de Marguerite. Repoussée! elle était repoussée par cette *vieille horreur!* Le frêle château de cartes sur lequel reposait depuis trois mois l'unique espérance qui avait lui sur elle s'écroulait sans retour; il fallait accepter, sans espoir de changement, cette vie odieuse, se dé-



cider à rester dans cette humble demeure, à vieillir près de sa belle-mère dans cet obscur village..... ou partir. Oui, partir, se sauver, se rendre à Paris..... Oh! comme elle releva la tête à cette vision magique! Paris! le luxe! les plaisirs!.... Puis d'autres pensées vinrent peser sur elle, et elle pencha la tête sur ses jolies mains.

Elle fut tirée de ses méditations par un joyeux claquement de fouet.

« Bonjour, ma petite dame, » dit l'honnête Placide en arrêtant devant elle sa carriole; « voulez-vous que je vous ramène à la maison?

— Merci; vous êtes bien bon, mais je puis y retourner à pied.

— Vous n'êtes pas bien loin, ça, c'est sûr; mais pourtant, je vais m'en aller tout doucement pour que vous puissiez marcher près de la voiture, si vous ne voulez pas monter dedans. Les habitants sont honnêtes par ici... Mais enfin, vous pourriez rencontrer quelqu'un qui aurait bu un coup de trop.....

— Alors, je vais marcher près de vous. D'où venez-vous?

— Mais, de la ville; c'est jour de marché; j'y vais toujours avec ma carriole le mardi et le vendredi.

— Vraiment? Si l'on avait une affaire à la ville, cela ne vous gênerait pas de donner une place dans votre voiture?

— Ça dépendrait de ma charge, » répondit Placide en riant; « mais, bah! il y aurait toujours une petite place sur la banquette. Est-ce vous qui avez besoin d'aller à la ville?

— Oh! je ne sais pas..... Je crois que ce ne sera pas tout de suite.... J'attends une lettre, et peut-être alors... Seulement, n'en parlez pas à ma belle-mère, je vous prie; ce serait pour des affaires de son fils, cela lui ferait beaucoup de chagrin, et je veux lui éviter cela.

— Ça se comprend, et ça prouve de la bonté de votre part. Après ça, cette mère Gervais est une si bonne femme! Eh bien! quand le cœur vous en dira, disposez de la voiture.

— Merci, je n'oublierai pas cette bonne offre. »

Marguerite rentra à la maison; sa belle-mère avait employé le temps de son absence à lui préparer une tasse de café noir.

« Buvez cela, et vous vous en trouverez bien; c'était toujours le remède de mon pauvre François quand il avait la migraine. C'est donc une maladie qu'on gagne à Paris? Nous ne savons pas ce que c'est, par ici. »

Marthe vaguait, selon son habitude, avec les poules, les canards et les enfants du village; sa mère ne s'occupait aucunement de ses faits et gestes, et sa grand'mère ne pouvait trouver mauvais de lui voir prendre les habitudes de tous les autres enfants, ses égaux et ses compagnons.

L'enfant revint à l'heure du dîner assez malpropre, il faut l'avouer; les cheveux ébouriffés, le front couvert de sueur, et fut accueillie fort aigrement par sa mère.

« Comme la voilà faite! » dit Marguerite; « on dirait que c'est l'enfant d'une pauvresse!

— Que voulez-vous? » repartit philosophiquement la grand'mère, « il faut bien que cette enfant s'amuse; dans deux ans nous l'enverrons à l'école. Elle est bien gentille tout de même, elle m'aime beaucoup; c'est drôle, car les enfants n'aiment pas les vieilles figures. Savez-vous bien que celle-ci m'a demandé de la faire coucher ici avec moi? Ça ne vous contrarie pas qu'elle m'aime?

— Au contraire..... au contraire, » répondit lentement Marguerite avec un étrange son de voix.

« Que voulez-vous? avec moi elle est plus libre; je suis sûre que je la dresserai très-bien au ménage et au travail.

— Certainement..... certainement, » dit Marguerite, parlant toujours par saccades comme un automate.

« Allons, je vois que vous êtes encore un peu malade; ne vous gênez pas, remontez chez vous; je garderai la petite avec moi, si vous voulez.

— Cela m'obligera, » répondit Marguerite en profitant de l'autorisation qui lui était donnée, et remontant dans sa chambre. Là, elle s'enferma; elle ouvrit un beau sac en cuir de Russie, y prit une bourse, et compta les pièces d'or qui y étaient contenues. Il y avait onze cents francs dans la bourse; puis, mettant en usage les éléments de couture qui lui avaient été enseignés, elle tailla deux immenses poches en percale, les cousit, les monta sur une forte ceinture. Lorsque ce travail fut terminé, elle le cacha soigneusement, se coucha et dormit.

Le lendemain, un mercredi, elle employa sa journée comme d'habitude; mais, à l'heure où M. Faverot faisait son apparition, elle trouva un prétexte pour quitter la chambre. Le jeudi se passa de même. Marthe couchait désormais avec sa grand'mère, et personne ne réclamait contre cet arrangement. Au moment de se quitter pour la nuit, Marguerite, voulant éviter ce soin à sa belle-mère, se chargea de fermer la porte d'entrée.

Elle se coucha, mais à une heure elle était debout; elle s'habilla, noua autour d'elle ses grandes poches qui contenaient tout ce qu'elle avait de plus précieux, toutes les épaves de son luxe passé, quelques dentelles, quelques bijoux, sa bourse, se vêtit chaudement, mit à ses pieds des caoutchoucs, qui devaient assourdir le bruit de ses pas, descendit l'escalier, passa devant la porte de la chambre où dormaient paisiblement sa fille et la mère de son mari, s'arrêta..... mais seulement pour se convaincre qu'on ne l'avait pas entendue, se glissa en dehors de la porte, qu'elle avait laissée entr'ouverte au lieu de la fermer, et prit la grand'route.

Il faisait encore nuit, mais le crépuscule commençait. Marguerite marcha résolûment, puis s'assit sur le talus. Elle attendait Placide et sa voiture.

Quelles réflexions devaient torturer cette mère, qui fuyait en abandonnant sa fille..... qui se dirigeait seule, à vingt-quatre ans, sans ressource, sans profession, vers cette grande ville dont les ondes humaines roulent pêle-mêle tant de misères, d'ignominies, de luxe, de dévouements sublimes et ignorés! Où allait-elle prendre sa place dans cette lutte acharnée, sur ce terrain si disputé? Combien de remords, quelles craintes poignantes assaillaient sans nul doute le cœur de cette fugitive!

Telles n'étaient pas cependant les préoccupations de la jeune femme; elle se disait que la pierre était un siége bien dur, et redoutait d'avoir à subir trop longtemps l'ennui d'attendre Placide.

« Enfin! enfin! Est-ce cela? Oui..... on entend des grelots, et même une ronde villageoise, chantée à tue-tête. C'est bien la voix de Placide! Il approche...... »

Marguerite se ève, agite un mouchoir, et le fermier s'arrête aussitôt.

« C'est donc vous, ma petite dame? Vous allez à la ville?

— Oui, si vous voulez bien m'emmener.

— A votre service; ma voiture est chargée..... mais il y a toujours place pour vous. Montez; mettez le pied là, sur la roue; bien, vous y êtes; n'ayez pas peur, » ajouta Placide en riant, car Marguerite, parvenue au terme de son ascension, avait poussé un léger cri d'effroi en apercevant près d'elle deux gros yeux ronds... Ce n'est que mon veau, je le conduis au marché... » Et le fouet claqua, et Marguerite s'éloigna de son enfant!

Arrivée à la ville, elle remercia le bon Placide, qui lui demanda s'il la ramènerait le même jour; elle répondit qu'elle irait le trouver à l'auberge où il s'arrêtait ordinairement, et se dirigea en toute hâte vers la gare du chemin de fer. Une heure plus tard, elle partait pour Paris.

Tandis que tous ces événements se succédaient rapidement, tandis que Marguerite revenait à Paris, écoutant seulement l'instinct, qui est toujours brutal lorsque la raison et le sentiment n'ont pas la puissance de le réprimer ou de le diriger, Hélène Faverot vivait paisiblement près de son père et de ses amis. Ai-je dit *paisiblement?* Oui, cela était vrai si l'on en jugeait d'après les apparences, qui, du reste, ne se démentaient jamais. Certains cœurs, et celui d'Hélène était de ce nombre, savent renfermer vaillamment en eux-mêmes toutes les douleurs dont le contre-coup serait pénible pour ceux qui les entourent et auxquels ils se doivent. Nul ne sut ce qu'elle avait souffert en assistant à la ruine de ses espérances. Une âme moins noble eût trouvé du moins une amère satisfaction dans les désastres qui furent la conséquence de la trahison de François Gervais; Hélène en gémit... et lorsque la mort vint brusquement enlever à François le fardeau sous lequel il succombait, la jeune fille pleura secrètement, mais sincèrement, sur cette triste destinée. Elle ne pouvait se décider à envisager François tel qu'il s'était révélé; elle ne voulait pas le voir déchu par sa faiblesse, par la funeste passion qui avait empoisonné son existence; elle conservait fidèlement le souvenir de Gervais tel qu'il lui était apparu autrefois, quand elle reconnaissait en lui un fils tendre et dévoué, un artiste éminent, un caractère honorable, un ami précieux, un compagnon intéressant et spirituel. Le cœur a des naïvetés sublimes dont il faut bien reconnaître l'évidence, quoiqu'elle se trouve en opposition avec la vraisemblance; dans ces cas la raison s'évertue à lui prouver qu'il aime à tort et se dévoue en vain; il n'écoute pas ces démonstrations, si lumineuses qu'elles soient, et poursuit sa mission sans s'en laisser distraire.

Trois mois environ s'étaient écoulés depuis que Marguerite était revenue à Paris, lorsque Hélène reçut un jour une large enveloppe d'aspect solennel, portant un cachet magistral; la lettre qui y était renfermée portait comme *en tête* le nom d'un notaire. C'était effectivement un notaire, qui écrivait à Hélène pour la prévenir qu'il était dépositaire d'un paquet à elle adressé, qui devait lui être remis dans certaine circonstance déterminée; que, cette circonstance s'étant produite, il devait remplir son mandat, et remettre le paquet à sa destinataire; il terminait en priant Mlle Faverot de passer le lendemain à son étude.

Cette communication causa une vive surprise à M. Faverot; sa fille avait depuis si longtemps l'habitude de reporter toutes ses pensées sur un sujet unique, qu'elle pressentit une partie de la vérité. François lui avait peut-être écrit? Oui, cela était probable.

C'était vrai. Le lendemain, le notaire reçut M. et Mlle Faverot dans son cabinet; il leur dit « qu'il avait eu François Gervais pour client, qu'il était resté chargé de veiller aux intérêts de sa mère; que, peu d'heures avant de mourir, François lui avait confié des papiers qui devaient être remis à Mlle Faverot dans un cas déterminé. »

Quel était ce cas?

Ici le notaire aspira une prise de tabac, et comme il avait la parole précise, et qu'il ne gazait pas ses discours, il répondit brièvement:

« L'abandon de l'enfant par la mère. Monsieur Gervais supposait... prévoyait qu'elle pourrait se remarier.

— Elle se remarie? » s'écria Hélène avec indignation.

« Non; mais elle a abandonné sa fille; elle vit à Paris, où elle déploie un grand luxe.

— Comment cela se peut-il, » demanda Hélène, « puisqu'elle ne possédait rien?

— Ah! voilà..... » répondit le notaire en chassant avec une chiquenaude quelques grains de tabac qui s'étaient logés dans sa cravate blanche. « Il me serait difficile de vous expliquer comment cette dame a procédé; on parle d'un brillant salon tenu par elle, donnant l'hospitalité à des jeux de hasard et à de jeunes étourneaux. Mais laissons ce sujet répugnant. Madame Gervais, qui s'appelle maintenant..... heureusement pour la mémoire de son mari et pour l'avenir de sa fille..... madame *de* Wallance, a abandonné son enfant dans le village où vit encore la mère de son mari. Aujourd'hui elle ne pourrait même plus la réclamer; et, du reste, il est peu probable qu'elle en éprouve le désir.

— Je suis de votre avis, Monsieur, » dit M. Faverot avec un geste de répulsion; « moins nous parlerons de... cette dame, mieux cela vaudra.

— Dois-je prendre connaissance de ces papiers devant vous, Monsieur?.... » dit Hélène fort agitée par tous ses souvenirs.

« Du tout, mademoiselle, » répondit le notaire, qui témoignait à la jeune fille le plus profond respect; « ma mission se borne à vous les remettre. En les déposant entre mes mains, mon client m'a dit « que nul caractère au monde ne lui inspirait plus de confiance que la vôtre, et que, dans la détresse où il se trouvait, vous seule représentiez à ses yeux un peu d'espoir. »

EMMELINE RAYMOND.

(La fin au prochain numéro.)

(La fin au prochain numéro.)

LIVRES.

Quoique la place me soit mesurée d'une main bien avare dans les derniers numéros de l'année, je ne veux pas tarder à indiquer ici un livre qui m'a été bien souvent demandé. On me pose très-souvent des problèmes équivalents à la quadrature du cercle. On voulait, par exemple, un livre très-complet, pas très-cher, traitant de la littérature moderne, la faisant connaître aux vieux comme aux jeunes lecteurs, sans lacunes pour ceux-là, sans inconvénients pour ceux-ci. D'après ce rapide exposé de conditions difficiles à concilier, et un peu contradictoires, si l'on y regarde de près, chacun comprendra mon silence; que pouvais-je répondre à ce sphinx exigeant? Heureusement M. Poitevin est venu, et, nouvel Œdipe, je puis prendre la parole avec assurance; j'indique par conséquent le *Cours pratique de littérature française au XIXme siècle*, par M. Poitevin*, comme remplissant parfaitement les conditions désirées. Chaque auteur y est représenté par un extrait de ses meilleures œuvres, accompagné d'une biographie; c'est un livre excellent à étudier, une sorte d'encyclopédie des plus parfaits morceaux de littérature, et je le souhaite à toutes nos lectrices.

On trouvera à la même librairie la 6me et dernière partie des *Mémoires touchant la vie et les écrits de Madame de Sévigné*, par M. Walckenaër **. Comme tous les esprits délicats, M. Walckenaër avait voué une sorte de culte à la mémoire de cette mère, célèbre entre toutes; il lui a élevé un monument...... interrompu par la mort, qui n'attend pas toujours pour nous enlever que notre plus chère besogne soit terminée. M. Aubenas a suivi le plan tracé par M. Walckenaër, et le sixième volume offre toutes les qualités attachantes des cinq volumes précédents.

L'ignorance n'a plus de prétextes pour exister aujourd'hui; non-seulement les livres ne manquent pas à ceux qui veulent s'instruire, mais la science est dépouillée de ses aspérités. On la trouve sans la chercher, on l'acquiert sans même courir le risque de s'ennuyer; d'habiles *vulgarisateurs* lui donnent la vie, l'intérêt, et la présentent aussi resplendissante, aussi attrayante qu'une œuvre d'imagination. Voyez plutôt la *Géographie physique*, traduit de l'anglais par MM. Zurcher et Margollé; — l'*Histoire d'une chandelle*, par Faraday (traduction de M. Henri Sainte-Claire Deville, membre de l'Institut); — *De la physionomie et des mouvements d'expression*, par Pierre Gratiolet, livre curieux et intéressant pour les simples observateurs comme pour les peintres et les sculpteurs; — *Aventures de terre et de mer*, par Mayne Reid, le plus amusant des livres de voyage; — et enfin *De la terre à la lune*, trajet direct en 97 heures par Jules Verne, le remarquable auteur de *Cinq semaines en ballon*, livre rapidement arrivé à sa sixième édition. Ces cinq volumes, coûtant chacun 3 fr. 50 centimes, se trouvent à la librairie Hetzel, rue Jacob, 18.

La librairie Ducrocq, rue de Seine, 55, a édité un beau volume intitulé *Marie-Antoinette et sa famille*, d'après les nouveaux documents, par M. de Lescure ***. Cette œuvre intéressante et consciencieuse embrasse tous les événements qui se sont accomplis dans cette lamentable existence. Les documents sur lesquels s'appuie le travail de M. de Lescure sont empruntés à MM. Feuillet de Conches, Jules Janin, Sainte-Beuve, Cuvillier-Fleury, c'est-à-dire qu'ils sont authentiques, inattaquables, et que cette histoire, qui a tout l'attrait d'une œuvre d'imagination, est en même temps une œuvre de vérité.

Le 8e et dernier volume de la *Biographie des musiciens* ****, par M. Fétis, vient de paraître à la librairie Firmin Didot. Cette collection de documents historiques, d'anecdotes intéressantes, constitue l'un des plus remarquables ouvrages de notre époque; c'est l'histoire complète de la musique, composée avec l'histoire de tous les musiciens et de toutes leurs œuvres.

Il me serait impossible d'indiquer de bonnes lectures sans rappeler, sans recommander à notre public l'excellent *Magasin pittoresque* (29, quai des Grands-Augustins), journal mensuel coûtant 6 francs par an. Il est beaucoup de publications que l'on recommande pour les faire réussir; je recommande celle-ci parce qu'elle a réussi depuis plus de trente ans, et qu'elle mérite à tous égards son honnête succès.

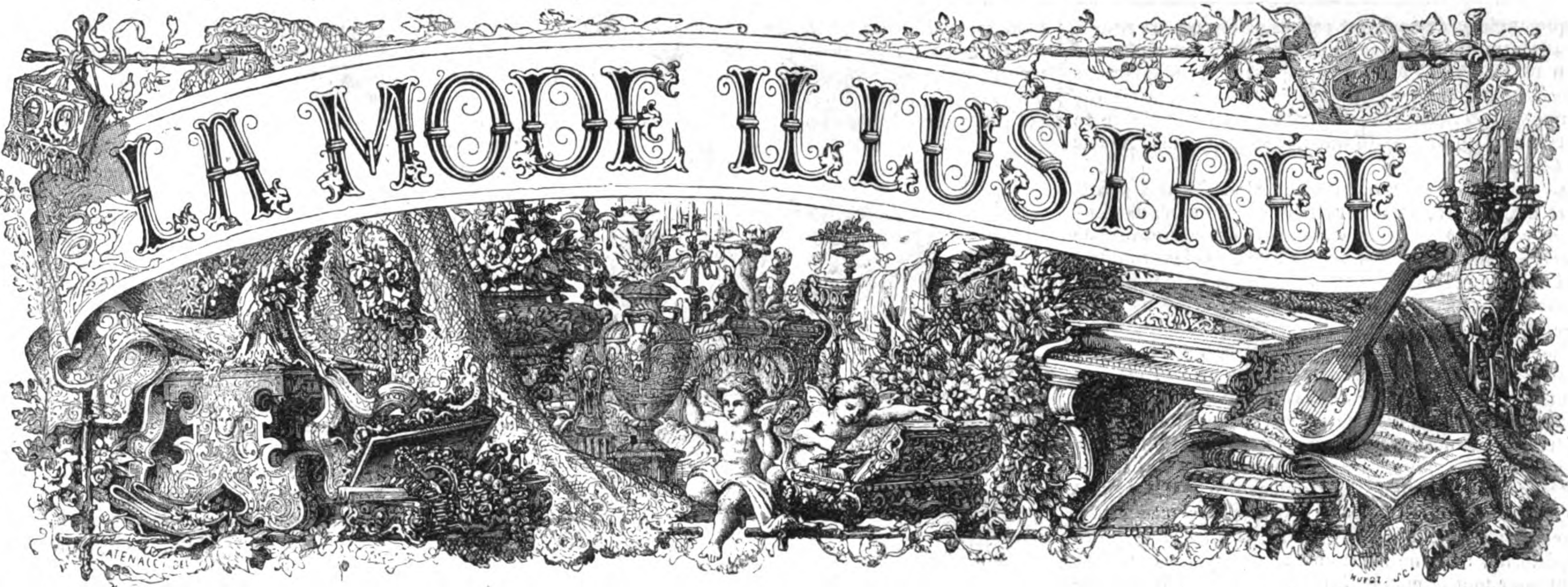
E. R.

* Firmin Didot frères, fils et Ce, rue Jacob, 56. 2 vol. in-12 Prix : 7 fr.
** Firmin Didot. 6 vol. in-12. Prix : 24 fr.
*** 1 vol. gr. in-8° jésus, illustré de 10 grav. sur acier par Staal. Prix : broché, 12 fr.
**** Firmin Didot, 8 vol. in-8° : 64 fr.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

N° 52 (*avec patrons*). Ce numéro avec gravure coloriée, *Costumes d'enfants*, sera vendu séparément 1 fr. SIXIÈME ANNÉE. Dimanche, 24 décembre 1865.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 13, Bedford Street, Covent Garden, W. C. —

A dater du 1er janvier 1866, la *Mode illustrée* sera imprimée *en caractères neufs* et les illustrations du corps de l'ouvrage seront encore perfectionnées sous le rapport du *dessin* et de la *gravure*.

LA RÉDACTRICE DE LA *MODE ILLUSTRÉE*

A SES LECTRICES.

La fin de chaque année représente une étape, et j'y fais volontiers une halte, plus fictive du reste que réelle, car mon travail ne s'arrête jamais, et, tout en m'occupant du présent, je prépare l'avenir, en étudiant le passé dans ses résultats. Ce qu'il importe d'obtenir avant tout, c'est l'approbation de nos abonnées : notre loyauté et notre prospérité y sont également intéressées.

J'ai pris l'habitude, désormais invariable, d'examiner à cette époque l'année qui vient de s'écouler, et d'adresser à nos lectrices un petit discours qui renferme une sorte de résumé de nos tendances et de nos efforts. Le charlatanisme, qui n'est pas dans mes goûts, n'est plus dans nos mœurs; il s'est usé par son exagération

CORSAGE DÉCOLLETÉ EN MOUSSELINE, AVEC CORSELET.

même, et, loin d'être maintenant un moyen de succès, il n'est plus qu'une cause de méfiance et d'incurable discrédit.

Si je vous disais, mes chères lectrices, que notre journal est parfait, vous souririez sans doute, car vous savez bien que la perfection est un but illusoire, qui s'éloigne à mesure que nous le poursuivons, et dont la vision nous est donnée seulement pour nous rendre perfectibles. Nous serions bien fâchés d'être un journal *parfait*, car nous n'aurions plus à nous perfectionner, comme nous sommes certains d'y réussir l'année prochaine; nous vous demandons seulement de nous comparer....... et nous laissons à votre jugement le soin de tirer des conclusions que le bon goût nous interdit d'indiquer nous-mêmes. Sur ce point nous ne redoutons rien; nous vous le disons avec l'assurance qui appartient non à la vanité, mais à la conscience d'avoir fait tous les efforts possibles pour contenter notre public. Nous ne craignons pas la concurrence...... j'ajouterai même que les copies, plus ou moins exactes quant à l'apparence, qui sont ou peuvent être faites de notre publication, ne nous sont pas précisément désagréables : de même que l'hypocrisie est un hommage rendu à la vertu, la copie est toujours la reconnaissance implicite du mérite de l'original; seulement personne ne s'avise de préférer la copie à l'original.

Depuis sa fondation la *Mode illustrée* s'est appliquée, non à tirer sa subsistance de *réclames* excitant à la dépense, mais d'inspirer par ses dessins, ses explications, ses patrons, le goût du travail, devenu attrayant en étant rendu facile. On nous a demandé de faire plus encore : on a désiré trouver dans nos colonnes un *Renseignement* qui n'a pas été encore fait; on l'a voulu métho-

dique, précis, démontrant par principes un art resté à peu près traditionnel, pouvant suppléer aux exemples que l'on ne trouve pas toujours autour de soi, indiquant les procédés qui, faute de propagation, restent parfois inconnus, renfermés qu'ils sont entre un petit nombre de personnes; on veut enfin que nous enseignions l'*Art de la Couture*.

Ce vœu était légitime; il s'accordait de tous points avec notre cadre, et il sera satisfait. Prenant patiemment cet art à son origine, nous le démontrerons de façon à l'enseigner aux petites filles, aux jeunes filles, aux femmes; le dessin nous viendra en aide pour nos démonstrations, que nous commencerons dans l'année 1860.

Nous ne vous dirons pas, chères lectrices, que le monde entier, *urbi* et *orbi*, entend notre voix : vous ne vous contenteriez plus de sourire ; vous ririez, et vous auriez raison. Mais nous vous disons que, grâce à vos efforts et aux nôtres, *grâce à la propagande que chacune d'entre vous veut bien nous faire*, grâce à notre désir de justifier votre recommandation, le journal se tire maintenant à 50,000 exemplaires; ce chiffre est plus éloquent que tous discours tendant à prouver notre excellence et notre supériorité. Si je ne me trompe, ce résultat est intéressant pour tout le monde, à plus d'un titre; il indique en effet que l'on peut rompre sans péril avec toutes les traditions du charlatanisme, et que, malgré les doctrines contraires des gens qui se croient fort habiles, le succès solide, sérieux, est indissolublement lié à la plus scrupuleuse observance des principes de loyauté.

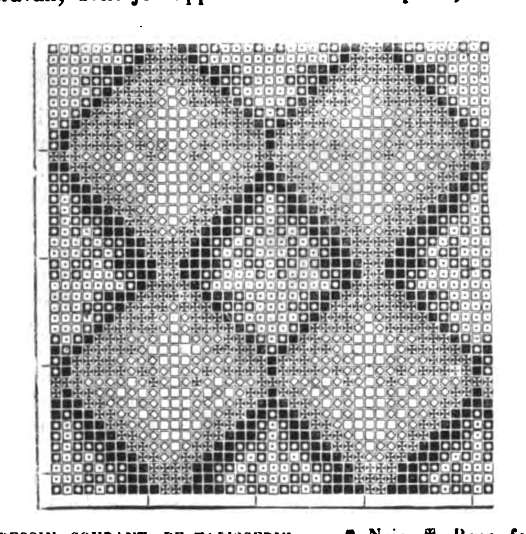
Nous nous sommes engagés à fournir 12 planches de patrons par an; vous en avez reçu quinze; nous oserons ajouter que l'on nous saurait quelque gré de cet excédant, si l'on connaissait le chiffre de la dépense qu'il nous coûte, et le surcroît de travail qu'il exige.

Quelques mots aussi sur l'article *Renseignements*. Ce travail, dont je supporte seule tout le poids, étant renuméro, en écarter tel dessin, tel article, devant être utile à *toutes les abonnées*, pour faire paraître des réponses, utiles seulement à cinq ou six personnes. En toutes choses, l'intérêt général doit passer avant l'intérêt particulier. Je suis tout à fait impuissante à changer cet ordre invariable, et les sollicitations particulières qui me sont adressées à ce sujet ne peuvent que m'affliger en me mettant en face d'un problème insoluble.



COIFFURE A BANDELETTES ONDULÉES DE CHEZ M. CROISAT, rue Richelieu, 76.

Un grand nombre de personnes non abonnées m'écrivent pour avoir des renseignements. Mon temps et les colonnes du journal appartiennent aux abonnées, et je ne saurais en disposer vis-à-vis de personnes qui n'y ont aucun titre et qui ont souvent la bonne foi de me l'avouer. C'est justement pour éviter autant que possible cet abus que nous exigeons la bande du journal portant le nom de l'abonnée; cette mesure, contre laquelle nous avons reçu quelques protestations, a été prise *principalement en vue de sauvegarder les intérêts de toutes nos abonnées* qui seraient peu satisfaites de recevoir un journal dont toutes les colonnes se trouveraient envahies par des *renseignements*. C'est pour cette raison que nous supplions nos abonnées de vouloir bien se soumettre à une brièveté *indispensable* si l'on veut maintenir l'article *Renseignements*. Nous ne pouvons y refaire un article de modes pour chacune des personnes qui nous écrit, — y recommencer de fort longues explications de travaux, — y reproduire des articles de la *Civilité non puérile, mais honnête*, déjà parus, et actuellement réunis en volume *; enfin il m'est tout à fait impossible d'y traiter aucune affaire *particulière, étrangère* aux fonctions que je remplis.



DESSIN COURANT DE TAPISSERIE. — ▪ Noir. ▦ Brun foncé. ▫ Brun plus clair. ▫ Brun clair (en soie). Vert foncé. ▫ Vert clair (en soie).

Je crois avoir tout dit; qu'il me soit permis d'ajouter que l'extension prise par l'article des *Renseignements* me prive bien souvent du plaisir de témoigner la reconnaissance que m'inspirent un bien grand nombre de lettres. En échange d'approbations si précieuses, d'encouragements si honorables, qui me communiquent la force nécessaire pour accomplir ma tâche en m'inspirant le désir de mériter toujours mieux ces approbations et ces encouragements, je puis à peine tracer un bref remerciment...... Mais je puis en ce jour essayer d'acquitter tout l'arriéré de cette dette de reconnaissance ; je puis adresser à mes amies et amis inconnus tous les témoignages de ma gratitude pour l'aide qu'ils m'apportent, et les assurer que, grâce à eux, je marche d'un pas toujours plus ferme dans une voie toujours plus large. *Éloge oblige* : le journal est heureux de la bienveillance qu'on lui témoigne, mais il veut la mériter toujours mieux en se perfectionnant toujours davantage.

EMMELINE RAYMOND.

* Firmin Didot, 56, rue Jacob. Prix : 4 francs.

EXPLICATION DE LA PLANCHE DE PATRONS.

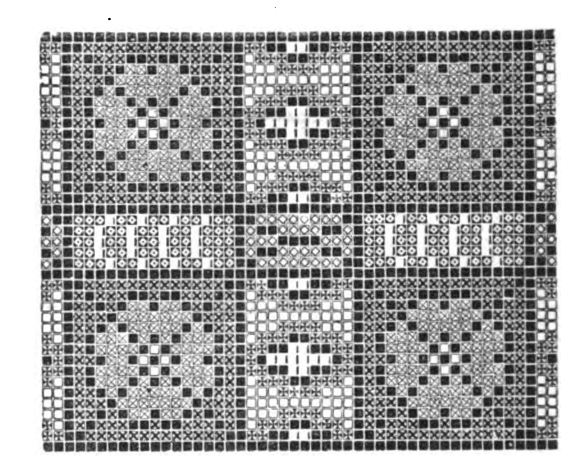
Corsage décolleté en mousseline

AVEC CORSELET.

Les figures 39 à 46 (*verso*) appartiennent à ces patrons.

Nous ne pouvons nous dispenser, à la veille de la saison des bals, d'offrir à nos lectrices les patrons des corsages si généralement adoptés cet hiver.

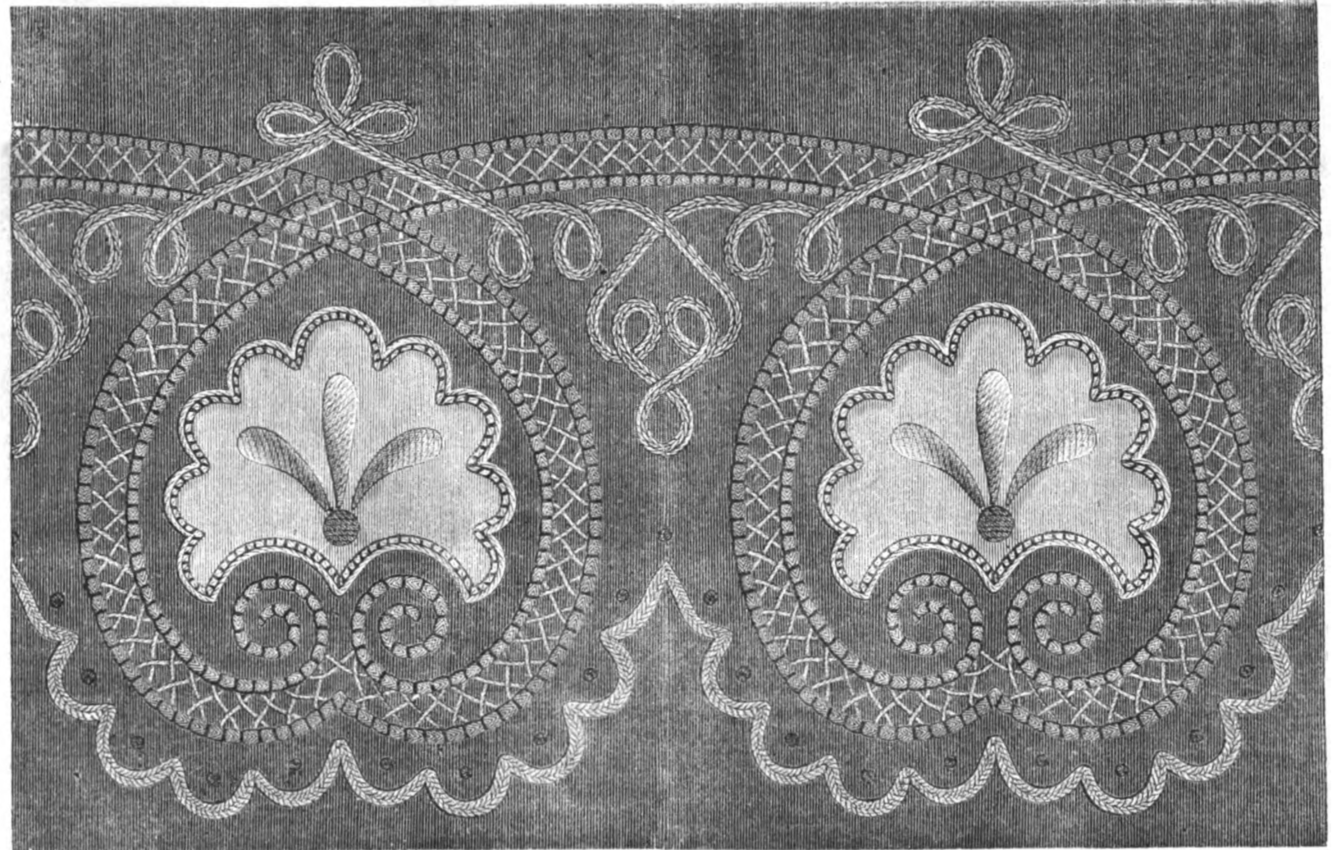
Le corsage décolleté (fig. 39 à 41) est fait en mousseline plissée, orné d'entre-deux de dentelle, de rubans larges et étroits en velours ou taffetas.



DESSIN COURANT DE TAPISSERIE. — ▪ Noir. ▪ Vert foncé. ▪ Violet. ▫ Ponceau. ▫ Blanc. ▫ Nuance fauve. ▦ Soie vert clair. ' Soie maïs.

connu utile par la majorité de nos abonnées, ne sera jamais pour moi un fardeau trop pesant; mais il importe d'indiquer ici que, pour demeurer *possible*, cet article doit rester contenu dans certaines limites.

L'article *Renseignements*, s'adressant à un grand nombre d'abonnées, mais non cependant à *toutes les abonnées*, ne peut jamais être considéré à un autre titre qu'à celui d'*accessoire*; selon la place dont elle peut disposer, l'imprimerie le publie entier ou l'écourte, retardant ainsi des réponses que l'on voudrait avoir plus immédiates. Ceci ne peut être évité; on ne peut changer capricieusement la disposition d'un



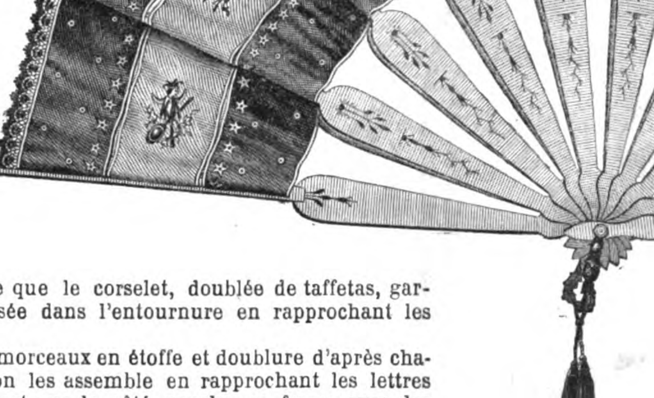
BAS DE JUPON (APPLICATION).

Le corselet avec écharpes (fig. 42 à 46) se fait en toute étoffe, velours, taffetas ou satin. Sur notre modèle ce corselet est en taffetas bleu, avec bandes de velours bleu coupées en biais et dentelle blanche étroite.

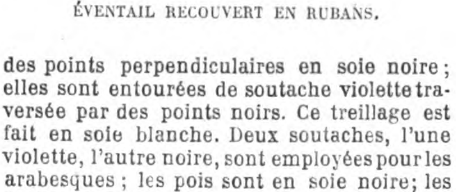
Corsage. On plisse perpendiculairement plusieurs morceaux de mousseline, puis, dans cette mousseline *plissée*, on coupe les deux devants d'après la figure 39, en laissant en plus la mousseline nécessaire pour faire un large ourlet sur les bords des devants; le dos est coupé sans couture, d'après la figure 40, qui en représente la moitié. Les manches (mousseline non plissée) sont coupées d'après la figure 41; on fait, sur les devants, les pinces de la poitrine, puis les ourlets soutenant les

boutons et les boutonnières; on assemble les diverses parties du corsage en réunissant les lettres pareilles; on le *monte* sur une ceinture ayant 3 à 4 centimètres de largeur; on encadre le bord supérieur et le devant avec la garniture, qui se compose de deux dentelles (guipure ou valenciennes) ayant 1 centimètre 1/2 de largeur, cousues et un peu froncées *pied* contre *pied*; sur cette couture on pose une engrelure (ou entre-deux très-étroit à gros trous), traversée par un ruban de velours. La manche est cousue ensemble depuis *e* jusqu'à *f*, garnie comme le corsage, ornée de nœuds faits avec du ruban de velours ayant 2 centimètres de largeur; le plus grand nœud se compose de bouclettes ayant 16 centimètres de longueur. On coud la manche dans l'entournure, *e* sur *e*; l'épaulette (fig. 46) est coupée en même étoffe que le corselet, doublée de taffetas, garnie comme le corselet, posée dans l'entournure en rapprochant les signes pareils.

Corselet. On coupe deux morceaux en étoffe et doublure d'après chacune des figures 42 à 46; on les assemble en rapprochant les lettres pareilles. Le corselet, ouvert sur le côté gauche, se ferme avec des agrafes; les écharpes sont posées derrière, ou sur le côté gauche, à volonté; leur longueur et leur largeur sont facultatives; on peut aussi les supprimer; elles doivent être faites en même étoffe que le corselet.



ÉVENTAIL RECOUVERT EN RUBANS.



PALATINE EN HERMINE.

Coiffure avec bandelettes ondulées

DE CHEZ M. CROISAT, RUE RICHELIEU, 76.

Cette coiffure de jeune personne, dite à l'*Empire*, se compose de trois bandelettes ondulées, d'un chignon remonté et doublé d'un sous-chignon crêpé, ainsi que d'une touffe de boucles artificielles.

Exécution de la coiffure. On peigne les cheveux de devant en arrière, et l'on réunit toute la masse pour la lier au-dessus de la ligne de l'oreille; on rabat la chevelure en avant du cordon, au-dessus duquel on la fixe à l'aide d'un peigne étroit et à dents longues; on fixe ensuite le sous-chignon, dont la monture cache le peigne; on recouvre le tout avec les cheveux naturels, que l'on replie en dessous du crêpé, pour les fixer un peu au-dessus de la nuque. Le bouquet de boucles, frisé d'avance, est posé sur le sommet du chignon. On place ensuite les trois bandelettes ondulées, en commençant par celle qui borde le front; celle des trois bandelettes qui a de petites boucles faites avec des pointes de cheveux frisés se met par en bas.

Bandelettes ondulées. Le genre des coiffures actuelles exigerait le sacrifice total ou partiel des cheveux naturels. C'est pour obvier à cet inconvénient désastreux, inacceptable, que M. Croisat a inventé les *bandelettes ondulées*. Chacune d'entre elles se compose d'une longue mèche frisée *à plat*, et formant une ligne sinueuse qui imite les ondulations naturelles. Cette mèche, tissée au centre, est garnie d'un velours, ou d'un galon, ou d'un rang de perles que l'on peut poser et changer soi-même à volonté; on en emploie trois pour former une coiffure pareille à celle dont nous publions le dessin; l'une de ces bandelettes (celle qui est accompagnée de la *touffe Joséphine*) peut être employée isolément, pour former une coiffure simple; l'usage en est des plus faciles. C'est absolument comme si on attachait des rubans sur la tête.

Le prix des trois bandelettes est de 25 francs. La bandelette *Joséphine*, prise seule, coûte 10 francs.

Il faut envoyer pour échantillon une petite mèche de cheveux prise à la racine, non à la pointe, où les cheveux ont toujours une teinte plus claire. M. Croisat expédie *franco* par la poste dans toute la France.

Bas de jupon (application).

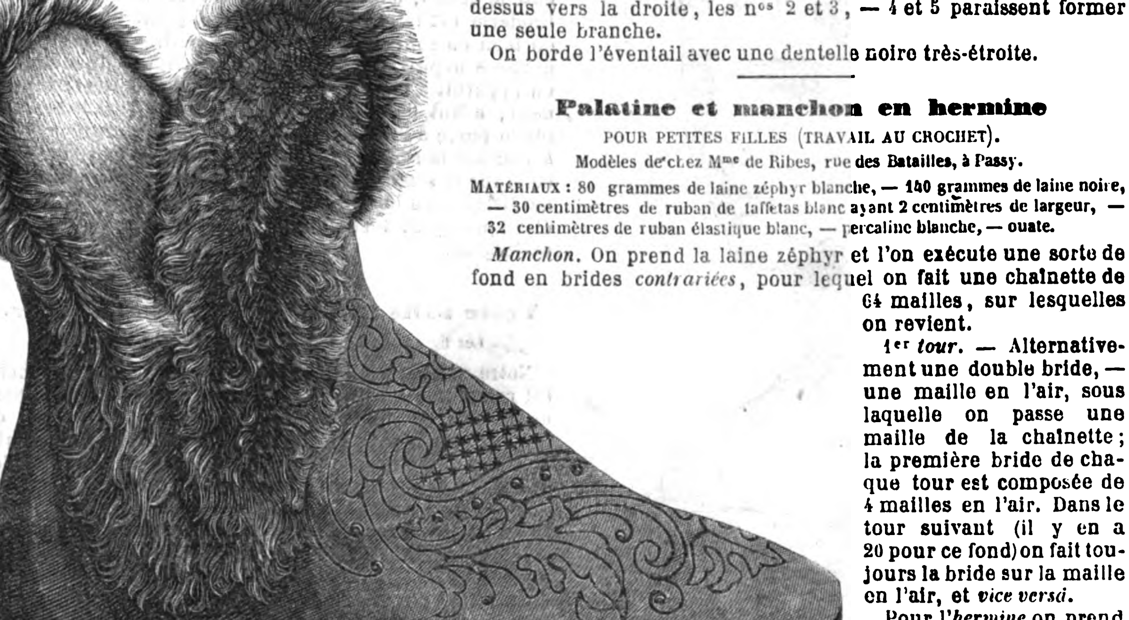
Ce dessin, dont les détails pourront être simplifiés si l'on désire exécuter rapidement ce travail, est exécuté sur un fond gris. Les *coquilles*, découpées en cachemire violet, sont encadrées de soutache blanche *traversée* par des points perpendiculaires en soie noire; elles sont entourées de soutache violette traversée par des points noirs. Ce treillage est fait en soie blanche. Deux soutaches, l'une violette, l'autre noire, sont employées pour les arabesques; les pois sont en soie noire; les feuilles à l'intérieur de la coquille en soies grises, nuancées jusqu'au blanc.

Deux dessins de tapisserie.

Ces dessins serviront pour tabourets, coffres à bois, devant de foyer, sacs de voyage, etc.



MANCHON EN HERMINE.



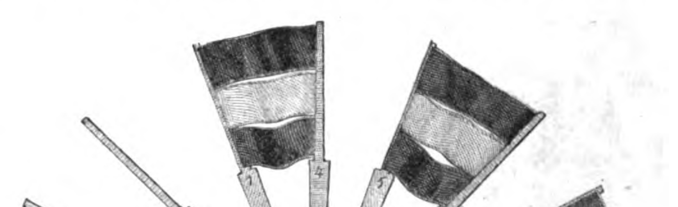
BOTTINE DOUBLÉE EN FOURRURE, POUR HOMME.

Éventail en rubans.

Si nous nous efforçons d'instruire nos lectrices de toutes les évolutions accomplies dans le domaine de la mode, nous poursuivons avec tout autant de persévérance un but de nature toute différente. Nous ne pensons pas devoir faire dans ce journal de coupables excitations à la dépense, et placer près de chaque objet l'indication, — rarement désintéressée, — des magasins qui l'ont mis en vente; nous voulons, au contraire, dans les limites du possible, enseigner à nos abonnées le moyen de préparer elles-mêmes tous les objets qui servent à leur toilette.

Un éventail est bien vite usé, tandis que sa monture est presque toujours solide, et peut fournir plusieurs carrières: il s'agit donc de recouvrir cette monture, et nos deux dessins atteignent ce but.

Notre modèle se compose de vingt branches, sans compter les deux branches principales des côtés; on les réunit avec trois rubans ayant chacun 3 centimètres de largeur. Quand l'éventail est déployé de gauche à droite, il semble recouvert d'une étoffe un peu plissée (voir le dessin de l'éventail); quand, au contraire, on le déploie de droite à gauche, ces branches se divisent par groupes de deux (voir le dessin de la monture).



MONTURE DE L'ÉVENTAIL.

On coupe dix morceaux de ruban bleu clair ayant 8 centimètres de longueur, — dix autres ayant 7 centimètres 1/2 de longueur, — dix morceaux de ruban blanc ayant 8 centimètres de longueur. Sur chaque côté des rubans bleus on coud des paillettes d'acier (voir le dessin de l'éventail); sur chaque côté (ou *face*) du ruban blanc on pose un *motif* découpé dans de la dentelle noire; on peut substituer à la dentelle une broderie faite au passé, ou bien encore employer du ruban blanc *broché*, à bouquets séparés. On pose les rubans blancs entre les rubans bleus (les plus courts parmi ceux-ci se placent près du manche). On réunit ainsi, d'abord les branches 1 et 3, — puis 2 et 5, — 4 et 7, — 6 et 9; les rubans sont collés sur ces branches à l'aide d'une dissolution de gomme arabique, et d'abord *sur* les deux premières branches indiquées, à chaque *paire* de branches suivantes *sous* la branche de droite et *sur* celle de gauche. Quand on déploie cette monture de droite à gauche, c'est-à-dire le nº 1 en dessous, vers la gauche, le nº 7 en dessus vers la droite, les nºs 2 et 3, — 4 et 5 paraissent former une seule branche.

On borde l'éventail avec une dentelle noire très-étroite.

Palatine et manchon en hermine

POUR PETITES FILLES (TRAVAIL AU CROCHET).

Modèles de chez Mme de Ribes, rue des Batailles, à Passy.

MATÉRIAUX : 80 grammes de laine zéphyr blanche, — 140 grammes de laine noire, — 30 centimètres de ruban de taffetas blanc ayant 2 centimètres de largeur, — 32 centimètres de ruban élastique blanc, — percaline blanche, — ouate.

Manchon. On prend la laine zéphyr et l'on exécute une sorte de fond en brides *contrariées*, pour lequel on fait une chaînette de 64 mailles, sur lesquelles on revient.

1er *tour.* — Alternativement une double bride, — une maille en l'air, sous laquelle on passe une maille de la chaînette; la première bride de chaque tour est composée de 4 mailles en l'air. Dans le tour suivant (il y en a 20 pour ce fond) on fait toujours la bride sur la maille en l'air, et *vice versâ*.

Pour l'*hermine* on prend la plus grosse laine blanche, un *moule à frange* (en bois ou carton) ayant 6 centimètres de hauteur, et sur chaque *chaînette* du

fond on exécute le tour suivant : après avoir attaché le brin à la première maille, on le tire avec le crochet, ce qui forme une bouclette *; on tourne le brin une fois sur le moule qui doit être posé tout près de la chaînette, on pique le crochet dans la suivante maille de la chaînette, et l'on fait une maille simple au-dessus et tout près du moule. — On recommence sans cesse depuis *. Quand le tour est terminé, on coupe la frange, puis on la peigne soigneusement. Les *queues* sont formées isolément avec quatre ou cinq brins de laine noire bien peignée, ayant 12 centimètres de longueur, que l'on noue au fond dans la disposition indiquée par le dessin.

Quand tout le fond est couvert avec ces franges, on fronce les côtés du manchon de façon à y laisser pénétrer la main; on le ouate, on le double de soie ou de percaline, on ourle dans la doublure aux ouvertures laissées pour les mains un ruban élastique ayant 16 centimètres de longueur. La ouate doit être renfermée dans un morceau de mousseline.

Palatine. On fait pour le fond une chaînette de 114 mailles; on travaille comme cela vient d'être expliqué pour le manchon. Du 2e au 6e tour on passe 2 mailles au commencement et à la fin (4 pour chaque tour). En outre, du 3e au 5e tour on passe encore 2 mailles au milieu, de telle sorte que le 6e tour (dans lequel on ne diminue pas au milieu) a 98 mailles ou 49 brides. Pour former une pointe par derrière, on abandonne 16 mailles au commencement du 7e tour; on commence sur la 17e maille, on fait 8 demi-brides, — 4 brides ordinaires, — puis, comme toujours, des doubles brides; on répète tout cela, mais en sens inverse à la fin du tour, et l'on abandonne les 16 dernières mailles. Le dernier tour du fond forme l'encolure; on le fait en mailles simples, en passant çà et là une maille du tour précédent, selon la dimension que l'on veut laisser à l'encolure. L'hermine est faite comme celle du manchon. On double la palatine et l'on borde l'encolure avec une bande de taffetas blanc, le nœud est formé de deux bouts de ruban ayant 2 centimètres de largeur, 16 centimètres de longueur.

FEUILLE EN VELOURS POUR COIFFURE.



VESTE SANS MANCHES POUR PETITE FILLE.



Bottine doublée de fourrure

POUR HOMME.

Les figures 47 et 48 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Voici une excellente chaussure de voyage ou de coin du feu, et nos lectrices voudront l'offrir à un grand-père..... Les pères eux-mêmes n'y seront probablement pas insensibles.

La bottine est faite en drap noir, brodée en soie *Havane*, doublée à l'intérieur avec de la fourrure blanche, garnie à l'extérieur avec de la fourrure brune. On coupe deux morceaux de drap d'après la figure 47; on les coud ensemble à *points arrière*, depuis *n* jusqu'à l'o, et l'on exécute le dessin, dont la figure 47 représente la moitié. La broderie est faite au point *russe* et point de chaînette, ou bien en soutache. On coud la bottine ensemble par derrière depuis *p* jusqu'à *q*, on la double de fourrure, on la garnit à l'extérieur avec la fourrure brune. Cependant, avant de poser la fourrure, on devra fixer la semelle posée à l'intérieur de la bottine (retournée) et *rabattue* sur la semelle sur un espace d'un centimètre. On colle sur la semelle un morceau de drap; à 6 centimètres de distance du bord inférieur de la fente on fixe un ruban élastique ayant 4 centimètres de longueur, 1 centimètre de largeur.



FEUILLE EN VELOURS POUR COIFFURE.

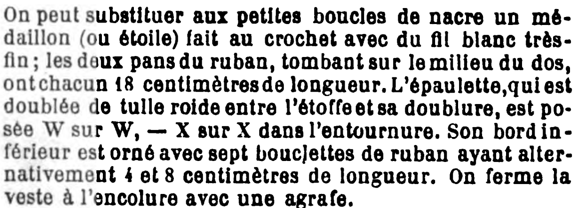
Veste sans manches pour petite fille.

Les figures 35 à 38 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Notre modèle est fait en cachemire blanc; la manche est remplacée par une épaulette; la garniture se compose de rubans en velours rouge ayant 1 centimètre 1/2 de largeur, sur lequel sont *enfilées*, à intervalle de 4 centimètres, de petites boules en nacre de perles; ce dernier ornement peut être supprimé sans inconvénient.

On coupe deux morceaux d'après chacune des figures 35, 36, 38; — un morceau sans couture d'après la figure 37, — et la doublure de tous ces morceaux, en taffetas ou percaline.

On *faufile* chaque morceau sur sa doublure, puis on assemble le tout en rapprochant les lettres pareilles: on replie l'étoffe contre la doublure, et, pour mieux *soutenir* la garniture, on pose sous le contour de la veste une bande de mousseline roide ayant 2 centimètres de largeur, qui est placée entre l'étoffe et la doublure. On met un passe-poil sur l'encolure, puis on pose partout le ruban de velours.



On peut substituer aux petites boucles de nacre un médaillon (ou étoile) fait au crochet avec du fil blanc très-fin; les deux pans du ruban, tombant sur le milieu du dos, ont chacun 18 centimètres de longueur. L'épaulette, qui est doublée de tulle roide entre l'étoffe et sa doublure, est posée W sur W, — X sur X dans l'entournure. Son bord inférieur est orné avec sept bouclettes de ruban ayant alternativement 4 et 8 centimètres de longueur. On ferme la veste à l'encolure avec une agrafe.

Coiffures.

La figure 49 (*verso*) appartient à la coiffure Cérès.

Coiffure Corinne. Cette coiffure se compose de feuilles grandes et petites en velours à nervures formées de fil d'or; ces feuilles sont montées sur un diadème de velours ayant 36 centimètres de longueur, 5 centimètres de hauteur au milieu, garni, à l'intérieur, de fil d'archal. A chaque dernière feuille de chaque côté on attache un ruban de velours ayant 1 mètre de longueur, que l'on dispose en bandelettes; ce ruban est de même couleur que les feuilles.

Ces feuilles, qui figureront dans toutes les coiffures et toilettes de bal, ne sont pas difficiles à préparer. Nous publierons l'une des plus grandes en grandeur naturelle.

Les branches (nos 1 et 2) serviront dans les mêmes circonstances; on les découpe isolément en ruban de velours ayant 2 centimètres de largeur; on les double avec du tulle roide collé sous le velours avec une dissolution de gomme arabique. A chaque pointe on pose une perle de cristal ou de jais. On forme les nervures en appuyant sur le velours à l'envers avec une grosse aiguille à tricoter.

Coiffure Cérès. Une petite couronne de petites roses blanches, entourée de feuillage parsemé de gouttes de rosée, repose sur deux pattes de velours noir, recouvertes de feuilles de lierre; ces pattes se rejoignent à quelque distance de la couronne, et retombent en pans de 40 à 50 centimètres de longueur.

La figure 53 représente la moitié de l'une de ces pattes; on la fait en tulle noir roide pris double; on coupe le milieu du tulle de telle sorte qu'il reste seulement deux bandes jointes ensemble, en-dessous desquelles on pose un fil d'archal. On recouvre le tout avec du ruban de velours, dont l'extrémité forme le pan de derrière.

FEUILLE EN VELOURS POUR COIFFURE.



COIFFURE CORINNE.



COIFFURE CÉRÈS.



LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal 56, Rue Jacob, Paris

Costumes d'Enfants.

Paletot garde-française,

MODÈLE DE Mme GÉRARD, 40, RUE DU FAUBOURG-SAINT-HONORÉ.

Les figures 27 à 34 (*verso*) appartiennent à ce modèle.

Que nos lectrices ne se récrient pas en apercevant ce paletot *militaire!* Si nous ne pouvons façonner la mode à notre guise et écarter de ces pages toutes les excentricités qui peuvent plaire à quelques femmes, nous devons du moins indiquer à celles de nos abonnées qui se refusent à tout accepter dans les modes actuelles les procédés à suivre pour en atténuer l'extravagance.

Ainsi on peut supprimer les aiguillettes, et *rabattre* les revers, ainsi que nous l'avons prévu sur le patron; moyennant ces précautions on aura un joli paletot fort simple pour jeune fille.

Notre modèle est fait en drap-velours gris foncé, avec passe-poils et *revers* doublés de taffetas gros bleu; ceinture en cuir gris; aiguillettes et glands en soie gros bleu, gros boutons gris en passementerie.

Pour faire ce paletot, on coupera deux morceaux en étoffe et doublure d'après chacune des figures 27, 28, 31, 32, 34; un morceau (sans couture) d'après chacune des figures 29 et 30, — deux morceaux pour chaque manche d'après la figure 33, en tenant compte de la différence de contours pour la moitié de dessous; on pose sous les bords des devants une bande de drap gris ayant 5 centimètres de largeur; on coud les pinces de la poitrine, on fait les boutonnières, on place les boutons. Les pinces de la poitrine sont cousues ensemble point avec point jusqu'à l'étoile, en *soutenant* un peu l'un des côtés depuis le point jusqu'à l'étoile. On assemble les diverses parties du paletot en réunissant les lettres pareilles, et l'on pose le petit col droit en rapprochant les signes pareils.

On coud les plis de la figure 31 point sur point jusqu'à l'étoile. Les deux figures 32 sont réunies par un passe-poil, puis on y forme deux plis plus profonds en posant la croix sur le point qui se trouve sur la couture; on coud ensuite cette figure 32 sur la doublure de la figure 31, depuis G jusqu'à l'H, et l'on assemble le tout en rapprochant les lettres pareilles (si l'on veut porter le paletot *sans* revers, les figures 32 sont inutiles, et l'on coud ensemble les deux figures 31). Paletot et revers sont bordés d'un passe-poil; l'un des revers a une boutonnière à l'un de ses coins inférieurs; sur l'autre coin de l'autre revers on pose un bouton.

Après avoir cousu les manches, en réunissant les lettres pareilles, on pose *sous* le bord inférieur une bande de drap gris ayant 4 centimètres de largeur, *sur* ce bord le revers, en réunissant les lettres pareilles, mais après avoir cousu le revers ensemble depuis O jusqu'à P, et l'avoir orné d'une bande en taffetas gros bleu garnie de boutons.

En posant la manche dans l'entournure, on rapproche les lettres pareilles, et l'on forme deux plis sur le bord supérieur de la moitié de dessous de la manche.

DESCRIPTION

DE TOILETTES.

Jeune fille de douze ans. Jupon de cachemire blanc, à bord dentelé, garni avec un lacet violet, en laine; robe d'alpaga noir; chaque lé, arrondi sur son bord inférieur, est garni avec une ruche de taffetas violet, remontant jusqu'au corsage, et laisse voir l'extrémité du jupon; corsage blanc, montant, à manches longues, en mousseline; corselet pareil à la robe, avec bretelles formant épaulettes.

Une nourrice tenant un baby, posé dans un coussin à matelas; la robe longue de l'enfant est couverte par devant avec des entre-deux brodés, encadrés de chaque côté avec une bande festonnée; large ceinture rose.

Petit garçon de six ans. Pantalons larges fixés sous le genou, et veste de drap écru foncé; galons gros bleu, disposés en trèfle et gland, sur chaque côté du pantalon et sur la veste; large ceinture de ruban frangé, gros bleu; bottes de cuir à *cœur*, et glands gros bleu.

Petit garçon de huit ans. Costume écossais; jupe et guêtres en tartan à carreaux rouges, verts et blancs; veste de drap gros bleu; écharpe assortie à la jupe; toque gros bleu, avec revers de velours à carreaux.

Petite fille de neuf ans. Robe en popeline gris argent, ornée au-dessus de l'ourlet avec une guirlande, brodée en soutache rouge pour les contours, et laine rouge pour les pleins; corsage montant en mousseline; corsage très-bas brodé comme la jupe; large ceinture rouge; bottes rouges; toque de velours noir, à plume rouge.



PALETOT GARDE-FRANÇAISE.

UNE FEMME ÉLÉGANTE.

Suite et fin.

M. Faverot se retira avec sa fille; tous deux revinrent silencieusement à leur domicile, et Hélène alla s'enfermer dans sa chambre. Ses mains tremblaient en ouvrant l'enveloppe qui portait son nom, et ses yeux, voilés par les larmes, distinguaient à peine les lignes qui lui étaient adressées. Enfin, elle *voulut* retrouver la force qui lui faisait défaut; elle *voulut* lire cette lettre, commencée, on le voyait à sa date, quinze jours environ avant la mort de François. Elle lut ce qui suit:

« On peut beaucoup demander à ceux que l'on a gravement offensés, quand ils ont un noble cœur, parce qu'ils ont la grandeur de proportionner le pardon à l'offense. Hélène! permettez à un mourant de vous appeler ainsi, de vous donner le doux nom qu'il pouvait prononcer autrefois avec tendresse et confiance..... Hélène, je crois que je vais mourir. Quand la vie est près de finir, il semblerait que l'on voie s'écarter tout à coup les voiles qui nous cachaient les abîmes dans lesquels nous avons roulé et les nuages qui nous dérobent l'avenir. Pendant quelques instants on juge sainement, sûrement, soi et les autres, et je veux profiter, pour vous parler, de cette clairvoyance suprême qui se révèle en moi.

« Je ne vous ferai pas l'injure de me plaindre d'*elle* près de vous; ce n'est pas à ce prix, qui vous semblerait à juste titre indigne de vous et de moi, que je veux acheter votre intérêt. Plaignons-la! Plaignons ce caractère que l'adversité même ne pourra mûrir, parce qu'elle ne trouvera jamais dans ses principes le courage de la supporter ni la force de la combattre. Je n'ai pas besoin de vous demander d'être indulgente et miséricordieuse pour elle, si jamais vous la rencontrez..... Je vous connais, et je sais que votre cœur renferme d'inépuisables trésors de pitié et de générosité.

« Il s'agit d'un intérêt plus sacré à mes yeux que Marguerite elle-même, il s'agit de ma fille. Hélène, un jour pourra venir, je le crains, où cette enfant n'aura point de mère; celle qui l'a mise au monde est incapable d'éprouver la tendresse maternelle, qui se compose surtout de dévouement. Elle se remariera, sans nul doute, et si Marthe est un sujet d'embarras pour elle, elle l'abandonnera, sans remords, je le *sens*,.... je le vois; j'ignore dans quelles circonstances cet abandon se produira, mais il est dans la logique du caractère de Marguerite; elle ira instinctivement vers tout ce qui l'attire, vers le luxe, l'élégance, les plaisirs, et laissera sans remords sa fille sur la voie qu'elle quittera, pour se précipiter vers tout ce qui brille.

« Je vous demande de servir de mère à Marthe, je vous demande de la modeler à votre image, en lui donnant l'exemple de vos qualités solides et de vos vertus charmantes. Si ma fille n'a plus de mère, soyez sa mère, ô ma chère Hélène! Hélas! je sais bien que je n'ai aucun titre à faire valoir près de vous pour obtenir une si précieuse faveur! Mais je me souviens des trésors de bonté que contiennent vos cœurs à tous deux; je me souviens de l'amitié que me témoignait votre père, et j'espère, contre toute espérance; je fixe obstinément les yeux, au moment où je sombre dans la mort, sur ce port vers lequel je voudrais pouvoir diriger ma fille. Mais que dis-je? Vous vous marierez, vous aurez une famille..... Marthe ne pourra trouver place près de vous..... Eh bien! je ne rougirai pas, dans ma détresse, d'implorer un bienfait. Vous obtiendrez, j'en suis certain, de l'excellente Mme de Laverdy, l'admission de ma fille dans sa maison. Je ne laisse rien.... Mais cette enfant héritera un jour du chétif avoir de ma mère; on pourra alors payer la dépense que Marthe aura causée chez Mme de Laverdy. »

Quelques lignes, écrites le jour même de la mort de François, terminaient cette lettre.

« Ma tête s'égare dans une anxiété fiévreuse... J'ai bien souffert!.... Oh! je dois avoir tout expié!... Faites ce que vous voudrez... comme vous le voudrez... Mais protégez ma fille, je vous en conjure.... Et surtout..... surtout..... qu'on lui donne une profession..... qu'on lui apprenne à se contenter de peu... à se suffire à elle-même.

« Adieu, mon amie; je meurs en vous aimant comme autrefois, avec respect, avec confiance!.....

« François GERVAIS. »

Hélène demeura renfermée pendant quelques heures; enfin elle put rejoindre son père et lui communiquer avec calme l'appel désespéré qui lui était adressé. M. Faverot ne faisait pas plus que sa fille étalage de nobles sentiments; les philanthropes de profession l'avaient même en assez médiocre estime, car il s'abstenait de souscrire à ces bonnes œuvres qui ont une lointaine destination, et dont on ne connaît jamais les résultats. En revanche, son âme bienfaisante ne faiblissait devant aucun sacrifice, quand il s'agissait de secourir une infortune qui lui était connue, ou de remplir un devoir difficile.

Au moment où M. Faverot terminait la lecture du *testament* de François, la porte s'ouvrit brusquement.

« Hé bien! qu'y a-t-il? » dit gaiement M. de Rovigny; « qu'est-ce que ces visages bouleversés? Ah ça! » fit-il en changeant brusquement de ton, « que vous arrive-t-il, mes amis? »

M. Faverot consulta sa fille en lui jetant un regard d'interrogation auquel Hélène répondit affirmativement en inclinant la tête. Alors il raconta en quelques mots la communication faite par le notaire et la teneur de l'appel qui était adressé à Hélène.

« Oui, oui, » dit M. de Rovigny en parlant entre ses dents, « je sais..... je savais ce qui concernait cette femme; je ne m'étais pas trompé sur son compte, depuis le jour néfaste où notre pauvre Hélène l'a introduite ici; mais je ne vous en avais pas parlé... parce que le toit qui abrite votre fille, mon cher Faverot, doit être respecté. En voilà assez. Quel est l'avis d'Hélène? » ajouta-t-il en s'étendant confortablement dans un grand fauteuil. « Dans toutes les circonstances délicates j'ai toujours remarqué qu'il fallait d'abord laisser parler les femmes; elles ont un certain tact qui leur est tout à fait particulier, pour passer entre les difficultés et concilier les impossibilités, et je le comparerais volontiers à l'adresse, à la souplesse des chats qui circulent à travers les cristaux et la porcelaine sans causer aucun dommage. Bien entendu, je parle des femmes qui ont le sens commun et de la bonté...... quand on est assez heureux pour en connaître..... et cela n'arrive pas souvent!.....

— Si mon père y consent, j'accepterai la mission qui m'est confiée.

— J'en étais sûr.

— Mon enfant, cette décision est bien grave pour être prise si subitement. Enfin, tu te marieras..... je l'espère, j'y compte fermement.

— Eh bien! mon père, celui qui m'épousera m'acceptera avec mes charges.

— Non, mon enfant, » répondit M. Faverot avec fermeté; « je ne puis admettre que tu t'exposes à sacrifier ton avenir, ta vie tout entière à cette enfant. Si je consentais à la faire venir près de toi, ce serait à la condition absolue de ne point imposer la charge de cette enfant à celui qui deviendrait ton mari, car cette charge nouvelle pourrait compromettre tes chances d'établissement.

— Dans ce cas, il faudrait donc la renvoyer? » reprit doucement Hélène..... « l'abandonner?

— La renvoyer..... l'abandonner.... Je ne sais pas, moi.

— Attendez, » dit M. de Rovigny; « je vais résoudre le problème, puisqu'aussi bien je suis sûr que notre petite Hélène deviendrait triste et mécontente si vous l'empêchiez de remplir ce qu'elle considère comme un devoir. Si Hélène se marie, nous plaçons la petite chez Mme de Laverdy, et je me charge de payer la pension. Ce pauvre garçon n'a pas dit un mot de moi dans sa lettre..... Mais j'ai été bien dur pour lui quand j'ai cru qu'il était un méchant homme, quand la colère m'empêchait de voir qu'il était seulement un fou digne de pitié; j'ai quelque chose à me faire pardonner de ce côté-là, et il me semble que ma conscience sera plus tranquille moyennant ce petit sacrifice. Mais les bonnes intentions ne suffisent pas, les paroles non plus; un gros homme sanguin, mangeant bien, et estimant le bon vin, peut disparaître tout à coup; j'irai aujourd'hui même chez mon notaire, prendre les dispositions nécessaires pour assurer le payement des frais causés par l'éducation de cette enfant. Consentez-vous à cet accommodement? » dit M. de Rovigny en s'adressant à Hélène.

La jeune fille se leva, vint à lui, et l'embrassa avec tendresse.

« Bien! me voilà payé au centuple; ceci est réglé. Mais comment allons-nous procéder? A vous la parole, ma chère enfant!

— Mon père demandera un congé; nous irons à ***; il satisfera un désir bien ancien déjà, en essayant de voir son frère. L'enfant habite le même village, puisqu'elle l'a laissée chez sa grand'mère.

— A merveille; le projet est sensé..... Mais vous n'allez pas m'abandonner ici? La saison n'est pas précisément propre à un voyage d'agrément; mais n'importe! entre deux maux on choisit le moindre. J'irai avec vous.

— Tant mieux!.....» s'écrièrent à la fois le père et la fille.

« Je suis sûr que ce que nous mangerons sera exécrable là-bas; ils sont capables de nous offrir des omelettes au lard, dans ces affreuses auberges de campagne. J'emporterai des provisions, » ajouta M. de Rovigny après quelques secondes données à une profonde méditation.

« Mon frère, » reprit M. Faverot avec mélancolie, « ne paraît pas désirer ma présence; mais n'importe! Je l'aurai revu, je lui aurai fait connaître Hélène.....

— Sans doute! S'il nous reçoit mal, ou même s'il ne nous reçoit pas du tout, vous ne risquez rien, puisque vous vous retrouverez au même point qu'aujourd'hui. »

Peu de jours après cette conversation, les trois amis se mirent en route. M. de Rovigny loua une voiture à la ville où Placide était venu chercher Marguerite, et les trois voyageurs arrivèrent en vue du village au déclin d'un triste jour d'octobre. Le jour tombait sur la campagne dépouillée de végétation; les labours d'automne marbraient la plaine de taches noirâtres; tout était silencieux, rigide dans le paysage qui s'étendait devant les regards. Dans la rue où s'engagea la voiture, Hélène se pencha vivement..... Une vache cheminait à pas lents et pesants, conduite par une corde que tenait une toute petite fille, chaussée de sabots, vêtue d'une robe noire devenue trop courte, et coiffée d'un *béguin* en indienne noire. L'enfant s'arrêta devant une porte, en tourna le loquet... et la voiture s'arrêta devant la même porte : on était arrivé à la maison de Mme Gervais... L'enfant qu'Hélène avait remarquée était la fille de François.

Mme Gervais, plus grave et plus sévère encore que de coutume, reçut les voyageurs sans manifester ouvertement aucune surprise. M. Faverot se nomma ainsi que sa fille.

« Ah! c'est mademoiselle Hélène Faverot? » dit la vieille femme, en jetant sur la jeune fille un regard de sympathie.

« Nous étions les amis de votre fils, ajouta M. Faverot, et M. de Rovigny, que voici, l'aimait aussi.

— Soyez les bienvenus, Messieurs, et vous, Mademoiselle. »

Hélène cherchait du regard la petite fille, qui avait disparu, tout effarouchée par ces visages inconnus.

« Nous sommes venus d'abord pour voir mon frère, » continua M. Faverot, « puis... pour une autre affaire.

— Avant tout, » interrompit la voix éclatante de M. de Rovigny, « avant tout, il faut savoir ce que nous allons devenir; y a-t-il par ici un logis quelconque qui puisse nous recevoir, sinon à cheval, du moins à pied?

— Une auberge? Non, Monsieur, il n'y en a pas.

— Eh bien! cela sera charmant! Qu'allons-nous faire d'Hélène?

— J'ai une chambre pour mademoiselle; quant à vous, Messieurs, le fermier Placide vous logera de très-bon cœur.

— Va pour Placide! Car il faut vous avertir, ma chère dame, que nous ne repartirons que demain soir, au plus tôt.

— Mademoiselle Hélène Faverot peut rester ici tant qu'elle voudra, » repartit la paysanne avec un accent attendri; « je la soignerai de mon mieux.

— Merci, Madame, » répondit Hélène en regardant avec mélancolie la mère de François.

« Je sais que vous avez été bien bons pour..... pour mon fils, et je voudrais bien vous prouver que je m'en souviens.

— Nous causerons demain des affaires qui nous amènent ici, » dit M. Faverot, « et j'espère que tout s'arrangera à la satisfaction générale.

— Je voudrais bien voir la petite fille, » dit timidement Hélène.

« Où donc est-elle? Marthe!

— Me v'là, grand'mère, » dit une petite voix en dehors de la chambre.

« Où donc es-tu?

— Dans l'étable.

— Viens ici, viens tout de suite.

— J'veux pas; je suis mieux ici.

— Allons, ne raisonne pas, et viens tout de suite, sinon tu iras te coucher sans souper. »

Cette menace produisit son effet, car la porte fut doucement poussée; de petits pieds chaussés de sabots retentirent sur les carreaux de la chambre, et Marthe apparut, hésitante, longeant les murs, et faisant un circuit pour éviter les nouveaux venus, et s'approcher de sa grand'mère. Hélène voulut l'attirer près d'elle, mais l'enfant se débattit en criant, et cacha son visage sous le tablier de Mme Gervais. Celle-ci, plus flattée de cette préférence ostensible que contrariée par la manifestation des habitudes trop rustiques de sa petite-fille, caressait doucement la tête qui reposait sur ses genoux. Tout à coup Marthe se releva brusquement en jetant à sa grand'mère un regard d'épouvante, et montrant du doigt les trois étrangers :

« Ces gens-là ne viennent pas pour m'emmener chez maman, n'est-ce pas? » dit-elle. « Je ne veux pas, je ne veux pas aller avec elle; je ne l'aime pas du tout; je veux rester ici, avec vous. »

Le visage de Mme Gervais exprima la répulsion et un amer ressentiment.

« Sois tranquille, » répondit-elle en étendant sa main sur la tête de Marthe, comme pour la protéger et prendre possession de l'enfant, « tu resteras avec moi. »

La vieille femme s'était complétement abstenue de faire à ceux qu'elle considérait comme ses hôtes aucune question relative à l'affaire qui les amenait de Paris dans ce village obscur et écarté; mais elle était visiblement préoccupée du sujet de cette visite imprévue. M. Faverot comprit les motifs de cette réserve délicate, et jugea qu'il valait mieux aborder immédiatement la question, que de retarder jusqu'au lendemain cette explication. Il indiqua la petite fille d'un coup d'œil expressif, et Mme Gervais, retirant la main qui la retenait prisonnière, l'enfant usa de la liberté qui lui était rendue en se sauvant pour aller se cacher. M. Faverot prit alors la parole pour rendre compte des dernières volontés de François; il raconta l'entrevue avec le notaire, il communiqua même à Mme Gervais la lettre écrite par son fils; elle en écouta la lecture..... car elle ne savait pas lire.... puis répondit froidement qu'elle comptait garder Marthe.

« Quand mon fils a écrit cette lettre, » ajouta-t-elle, « il ne savait pas ce qui allait se passer; il pensait peut-être que j'allais aussi mourir; enfin il ne prévoyait pas que..... sa femme..... viendrait ici, et me laisserait l'enfant. Tant que je vivrai, elle restera avec moi; paysanne je suis, paysanne elle sera.... si je vis. Voulez-vous donc qu'on l'élève à Paris, pour qu'elle devienne ce qu'est devenue sa mère? Elle aussi n'a point de fortune; si elle allait prendre là-bas le goût de la richesse et le dégoût du travail, il ne lui resterait qu'à imiter madame *de* Wallance. Ça vous étonne que je sois si bien instruite? J'ai voulu savoir, moi, ce qu'était devenue cette femme, qui s'est sauvée d'ici en abandonnant sa fille. J'ai fait écrire au notaire qui m'envoie mes rentes, et je sais tout. Ah! si mon fils ne m'avait pas quittée, s'il était resté paysan comme son père, il vivrait peut-être! Mais, puisqu'il me reste son enfant, cette petite fille à laquelle je me suis attachée, je ne permettrai pas qu'on me l'enlève! Merci, Monsieur, merci, Mademoiselle; je comprends qu'il y a une grande bonté de votre part à vouloir vous charger d'une enfant étrangère; mais il lui reste une mère, tant que je vis; et, d'ailleurs.... » ajouta Mme Gervais en se redressant, « elle n'en est pas réduite à être élevée par charité.

— Oh, Madame!...» interrompit Hélène.

« Oui, Mademoiselle, si vous l'emmeniez, elle serait élevée par charité; et je ne veux pas que la fille de mon fils soit une charge pour personne. Si je vis assez longtemps pour la voir grandir, je l'enverrai à l'école, j'en ferai une bonne couturière, et, avec mon bien, elle pourra un jour épouser quelque honnête fermier. Cela ne vaut-il pas mieux que d'apprendre à Paris quelque état qui, ne lui rapportant peut-être pas même du pain, la dégoûterait un beau jour de l'honnêteté? Si je meurs... eh bien! alors, vous pourrez agir comme mon fils vous a prié. Ma rente payera son apprentissage quelque part, et je vous confierai l'enfant avec tranquillité. Mais laissez-moi essayer de mon idée..... D'ailleurs je ne peux pas me séparer de cette petite fille.... C'est tout ce qui me reste à aimer.

— Je comprends tout cela, » répondit Hélène... « mais, je vous en supplie, réfléchissez encore; songez que votre fils voulait que Marthe reçût une bonne éducation.....

— Elle aura l'éducation qui convient à sa pauvreté; croyez-vous que ce soit un bien, Mademoiselle, d'avoir une éducation qui donne des goûts au-dessus de la position que l'on a? Est-on heureux lorsqu'on a pris des habitudes qui font souffrir de ne pas avoir autour de soi de beaux meubles, et sur soi de belles robes? Allez, allez! on n'est pas privé quand on ne connaît pas ce qui manque. La petite fille grandira ici, sans les grands miroirs qui ont perdu sa mère; elle apprendra à travailler, à être honnête, pieuse, et certainement son pauvre père ne pouvait rien désirer de plus. »

M. de Rovigny avait plusieurs fois hoché la tête avec approbation pendant que Mme Gervais avait parlé; M. Faverot, de son côté, rendait justice au bon sens de la vieille femme..... Hélène, elle-même, ne pouvait s'empêcher de convenir qu'on ne pouvait lui enlever cette enfant, qui semblait l'aimer tendrement.... Elle réfléchit pendant quelques moments... et prenant la parole :

« Je crois, Madame, » dit-elle, « que vous jugez sainement la situation. En venant ici pour remplir la mission que votre fils m'a adjurée d'accepter, je pensais vous décharger d'un fardeau..... j'imaginais que la tâche d'élever une enfant, que l'obligation de vous imposer des soins difficiles, des sacrifices peut-être..... vous sembleraient lourde à remplir..... J'ai eu tort; j'oubliais tout ce que votre fils nous a révélé de votre cœur, de votre courage... Pardonnez-moi. Nous vous laisserons Marthe; mais n'oubliez jamais que si un jour elle a besoin d'amis, de guides, d'appui, nous sommes toujours prêts à lui tenir lieu d'une famille.

— Tous les trois, » ajouta M. de Rovigny en déployant les richesses de sa belle voix de basse.

« Tous les trois, » répéta M. Faverot.

« Merci, » répondit Mme Gervais avec simplicité, « je ne l'oublierai pas; si je meurs..... eh bien! je vous ferai avertir par le curé. »

Ce soir-là il ne fut plus question de l'affaire qui avait amené les voyageurs chez Mme Gervais. Elle s'empressa de préparer leur souper, avec l'aide d'Hélène, qui se faisait gloire de mettre à profit les conseils et les exemples de Monique, et qui prépara un plat de croquettes de pommes de terre, dont M. de Rovigny parla longtemps avec enthousiasme. Placide, prévenu, prépara chez lui deux lits, tandis qu'Hélène était conduite à la chambre *d'en haut*, cette chambre habitée jadis par François. En l'y installant Mme Gervais dit à la jeune fille :

« Cette chambre me semblait pestiférée depuis qu'elle a servi à..... vous savez à qui. Dieu merci! votre passage ici va la sanctifier; et plus tard, quand Marthe sera grande, je pourrai l'y mettre sans craindre qu'un mauvais esprit vienne l'y hanter. Bonne nuit, ma chère demoiselle..... » Et Mme Gervais se hâta de quitter Hélène, se reprochant sans doute de n'avoir pas su dominer cette explosion de sentiments si rare chez elle.

Le lendemain M. Faverot entreprit l'autre négociation qui faisait l'objet de son voyage, et, de l'avis de M. de Rovigny, il se rendit avec sa fille à la porte de la masure habitée par son frère. Cette porte était hermétiquement fermée, et personne ne répondit aux coups frappés par M. Faverot avec une pierre qu'il avait ramassée. Une paysanne, qui passait en tenant en équilibre deux seaux d'eau réunis par un cercle de bois, répondit à l'interrogation d'Hélène :

« Le père Faverot est là-bas dans son champ. »

Sur cette indication un peu vague, le père et la fille se mirent en marche dans la direction désignée par le menton de la paysanne, et, après quelques instants de marche, ils arrivèrent près d'un champ dans lequel un vieillard travaillait, péniblement courbé sur une bêche. Il se retourna au bruit des pas, releva les longues mèches de ses cheveux blancs, et jeta un regard indifférent sur les nouveaux venus.

« Mon frère! » s'écria M. Faverot en s'avançant, « te voilà enfin! Je puis encore te voir avant de mourir.



— Ah! c'est toi, Adolphe? » dit le vieillard visiblement contrarié.

« Tu ne m'as pas tout à fait oublié, n'est-ce pas? Cela n'est pas possible, quoique tu aies cessé de m'écrire depuis si longtemps.

— Oublié..... non, je ne dis pas..... Mais, que veux-tu? Je suis un pauvre homme... et payer des ports de lettres...

— Voici ma fille, ta nièce Hélène, que tu ne connais même pas. Quoi! tu ne l'embrasses pas?

— J'ai les mains bien sales, et je gâterais son beau manteau.

— Nous allons revenir chez toi, n'est-ce pas? causer un peu du passé.....

— Pourquoi donc êtes-vous venus ici?

— Un peu pour te voir, un peu pour une affaire. Gervais m'avait laissé la tutelle de sa fille, et j'étais venu m'entendre avec la grand'mère.

— Ah oui! Et la femme? » ajouta le vieillard avec un méchant rire.

« Comme il n'y a rien de bon à en dire, il vaut mieux n'en pas parler.

— Elle était bien jolie, » dit le vieux Faverot en continuant à se livrer à ses souvenirs malicieux.

« Mais nous ne sommes pas ici pour parler d'elle, » interrompit son frère avec un peu d'impatience. « Voyons, conduis-nous chez toi.

— Je n'ai qu'une masure; je suis bien pauvre.... je n'ai rien à vous donner.

— Nous ne vous demandons rien, mon oncle, rien qu'un peu d'amitié, » dit Hélène, « nous resterons ici chez Mme Gervais pendant un ou deux jours, uniquement pour vous voir.

— Vous êtes bien bonne, ma nièce, mais ça ne doit pas vous faire un bien grand plaisir de me voir, comme vous dites. »

Tout en parlant ainsi le vieux Faverot prenait sa bêche et se mettait en route avec son frère, d'assez mauvaise grâce.

Enfin, il fit entrer les deux visiteurs dans la misérable demeure qui était la sienne. Un vieux coffre en bois, une table de bois jadis blanc, maintenant bruni par l'usage, un grabat dans un coin, une mauvaise chaise de paille, tel était l'ameublement de l'unique pièce qu'il habitait.

« Mon cher Pierre, » dit M. Faverot en jetant un coup d'œil autour de lui, « je ne puis comprendre pourquoi tu vis dans un semblable dénûment, quand tu as des parents qui seraient heureux de te soigner dans ta vieillesse. On m'avait dit que tu étais riche.

— Vraiment?

— Mais je vois bien que l'on m'a fait des mensonges. Que fais-tu ici? Pourquoi y es-tu venu? Comment se fait-il que tu aies abandonné la carrière dans laquelle ton éducation et ton instruction auraient pu te faire trouver la fortune, pour t'enfouir comme tu l'as fait depuis tant d'années, pour vivre dans les privations, dans la misère, en t'imposant de rudes travaux qui ne sont plus de ton âge?

— Voilà bien des questions, » répondit le vieillard en jetant un regard de méfiance sur son interlocuteur. « Je vis à la campagne tout seul et dans la misère, parce que je suis pauvre; voilà tout! Je me suis retiré du monde et des affaires, parce que j'en avais assez du monde et des affaires.

— Qu'est-ce qui s'est donc passé?

— Tu veux le savoir? Eh bien! apprends donc qu'il y a de cela bien des années, — ma nièce n'était pas née, et je n'étais déjà plus jeune, — j'ai connu une jeune fille, je l'ai aimée, et, vieux fou que j'étais, j'ai cru qu'elle m'aimait, parce qu'elle avait accepté de m'épouser. J'étais employé à une manufacture de porcelaine, j'avais d'assez bons appointements, quelques économies par-devers moi. Quand mon mariage a été décidé, j'ai acheté une petite maison, et je l'ai préparée du mieux qu'il était possible pour y installer celle qui devait être ma femme. Mais elle n'avait accepté ma proposition que pour inspirer de la jalousie à un adorateur plus jeune que moi, qui ne se hâtait pas de se déclarer: la tactique a réussi... elle a épousé l'autre.... J'ai vendu la maison, j'ai réalisé mes économies... une bien petite somme, et je suis venu vivre ici tout seul. Pendant bien longtemps j'ai été assez sot pour souffrir au point de ne pouvoir me décider à revoir ceux que je connaissais, ceux qui auraient pu m'amener à parler de tout cela, comme tu le fais en ce moment. Maintenant, cela m'est devenu indifférent.... cela..... comme le reste.

— Ne parlez pas ainsi, mon oncle; parce que vos espérances ont été déçues par un cœur léger ou lâche, est-il juste de douter de tous les cœurs? Venez avec nous; mon père n'a jamais cessé de vous aimer, il sera content de vivre avec vous.

— Si tu savais comme on est heureux près d'elle! » ajouta M. Faverot avec effusion, en désignant sa fille.

« Merci; ce n'est pas possible, » répondit le vieillard d'un ton sec; « mes habitudes sont prises, et je ne puis en changer. Rien que de vous avoir vus, cela me fatigue, cela me trouble.....

— Nous allons vous laisser, mon oncle, » dit Hélène en se levant. « Nous reviendrons dans quelques heures.

— Non, non, c'est inutile; je vais partir; j'ai une affaire dans le bourg voisin... des semences à acheter pour mon jardin. Allons, adieu, Adolphe! Portez-vous bien, ma nièce.... » Et le vieillard se hâta de reconduire ses visiteurs; il ferma soigneusement la porte derrière eux.

« Eh bien?..... » dit une voix sonore à quelques pas de la maison de Mme Gervais.

« Eh bien! mon cher Rovigny, je crois qu'il ne nous reste plus qu'à partir; nous n'avons pas été heureux dans nos entreprises, et nous allons retourner à Paris dès ce soir.

— Vive Paris et Monique! Alors, votre frère?.....

— Est, je crois, devenu aussi insensible qu'il l'affirme, et ce n'est pas peu dire. Croiriez-vous qu'il n'a pas même embrassé Hélène?

« Cette preuve est concluante, » répondit M. de Rovigny en s'inclinant avec la paternelle galanterie qu'il témoignait toujours à sa jeune amie; « ce doit être un rocher, si elle n'est pas parvenue à l'attendrir.

— Il est bien pauvre, et j'aurais voulu lui procurer chez moi une vie un peu plus confortable..... mais il a repoussé toutes nos instances.

— Partons, partons, mon cher, puisque nous n'avons plus rien à faire ici. Nous allons donc échapper à ces brouets trop lacédémoniens, qui tiennent lieu de potages dans cette contrée. O mes consommés! je vais donc vous retrouver! »

On dîna chez Mme Gervais. Marthe, toujours farouche pour les étrangers, témoignait à sa grand'mère la plus vive tendresse. De ce côté-là, du moins, la conscience d'Hélène était en repos. La voiture, remisée depuis la veille chez Placide, fut attelée, et les voyageurs se remirent en route. Hélène chercha vainement Marthe pour l'embrasser avant de partir; à quelque distance du village elle aperçut la petite fille assise sur le talus du chemin, et *goûtant* solitairement avec un morceau de pain noir. Ce fut le dernier aspect sous lequel lui apparut la fille de François Gervais.

Trois mois après son retour, M. Faverot reçut une lettre écrite par le curé du village où habitait son frère; il lui apprenait la mort de celui-ci, et ajoutait quelques détails aux révélations qu'il avait faites sur son passé, quand il avait été pressé par les questions de son frère.

Pierre Faverot avait dit la vérité, mais une partie de la vérité seulement. Dans cette maison, achetée par lui, pour y installer sa fiancée, il avait découvert une somme de vingt mille francs en or, en déplaçant lui-même une marche d'escalier qu'il voulait faire réparer. La possession de cette somme avait développé en lui la passion de l'avarice qui, peu à peu, avait envahi toute son âme; il avait voulu augmenter son avoir, et y était parvenu en s'imposant les plus rudes privations; il avait fait des placements heureux, et laissait en mourant plus de cent mille francs à son frère.

Éclairé, au moment de mourir, par le prêtre qui lui reprochait d'avoir gardé une somme qui ne lui appartenait pas, Pierre Faverot avait déclaré que les possesseurs légitimes de cet argent avaient disparu depuis longtemps, sans laisser d'héritiers; il en avait la certitude, d'après les recherches qu'il avait faites..... non, avouait-il, pour restituer un avoir qui lui était devenu plus cher que sa vie, mais pour être assuré qu'il ne serait pas troublé dans sa possession. Pour mettre sa conscience en repos, il demandait à son frère, d'après le conseil de son confesseur, de faire don à un hospice d'une somme de trente mille francs.

Ce fut ainsi que se termina la carrière du vieil avare. Il avait vécu pendant trente ans dans la misère pour cacher une somme d'argent qu'il eût pu gagner et posséder ostensiblement, s'il avait suivi la carrière dans laquelle il était engagé; il vécut et mourut misérable, s'isolant de tous ses semblables, se privant de toute affection pour se livrer tout entier à la passion d'augmenter son avoir. Son dernier vœu fut scrupuleusement réalisé; M. Faverot, tranquille désormais sur le sort de sa fille, revint chaque jour à la charge avec insistance, secondé par Mme de Laverdy, pour décider Hélène à accepter la main de M. Hélouin, l'habile et honnête professeur que Mme de Laverdy voudrait marier à celle qui est toujours sa favorite.

ÉPILOGUE.

Huit années se sont passées depuis la mort de François Gervais; quelques changements se sont produits dans la vie des personnages qui ont figuré dans ce récit, non pas imprévus, bizarres, mais simples, naturels, tels que les a préparés la logique des divers caractères. Hélène a résisté pendant quatre ans aux instances de son père; mais pendant ces quatre ans elle a vu souvent M. Hélouin, qui est devenu l'un des commensaux préférés de M. Faverot; elle a pu juger par elle-même quelle respectueuse estime son caractère inspirait à tous ceux qui pouvaient l'apprécier; elle a beaucoup réfléchi sur les défauts qui sont inhérents aux organisations brillantes; elle a reconnu qu'une condamnable légèreté s'allie trop souvent aux dons séduisants qui avaient une première fois éveillé son enthousiasme; elle a compris qu'une femme doit trouver en son mari, non pas seulement un causeur spirituel, dont la parole pittoresque charme ceux qui l'entrevoient pendant quelques instants, mais aussi, mais surtout une intelligence sérieuse, un caractère ferme, en faveur duquel on peut abdiquer avec sécurité et dont on peut suivre les avis avec confiance. Depuis quatre ans elle a épousé M. Hélouin, et chaque jour elle fait dans le cœur du compagnon de sa vie des découvertes qui le lui font chérir et honorer davantage encore. Elle comprend qu'un effet contraire se serait produit si elle s'était unie à l'un de ces êtres dont toute la valeur est en surface, dont les apparences de fermeté, de courage, de probité, de bonté, ne supportent pas un examen sérieux, et ne sont autre chose qu'un *placage* plus ou moins habile, propre seulement à donner le change aux indifférents et aux observateurs superficiels; lorsqu'elle envisage l'horrible douleur que l'on éprouve en voyant que la réalité est en opposition avec l'apparence dont on a été la dupe, elle remercie Dieu des douleurs qu'il a envoyées à sa jeunesse.

Mme de Laverdy a enfin réalisé un projet qui, depuis longtemps, était le rêve de sa vieillesse. A l'extrémité de son grand jardin de Bourg-la-Reine, elle a fait construire un joli pavillon, qui est la demeure de ses associés, monsieur et madame Hélouin; M. Faverot a pris sa retraite, et vit avec sa fille; il a été le parrain d'un petit garçon qui a déjà deux ans, et qui est l'idole de son grand-père. Hélène n'entendait pas volontiers raison sur un accaparement trop complet, et disputait souvent son fils à son père; mais elle le lui cède plus volontiers depuis quelques mois, car elle a une petite fille; celle-ci a eu M. de Rovigny pour parrain..... et, pour marraine, une toute jeune fille, portant des vêtements de deuil, qui est arrivée chez Mme Hélouin depuis quelque temps. Mme Gervais est morte; elle n'a pas oublié l'offre généreuse faite par Hélène, les vœux exprimés par son fils, et Marthe Gervais grandit sous la tutelle d'Hélène Hélouin, qui la considère comme sa fille aînée.

M. de Rovigny est resté environ un an à Paris après le départ de ses amis; après ce laps de temps, il est arrivé à Bourg-la-Reine, il y a loué un bel appartement, et s'y est installé, en déclarant à M. Hélouin qu'il ne pouvait vivre loin d'Hélène. Les matinées sont employées à jouer aux échecs dans le jardin; les soirées sont consacrées au whist, qui se fait alternativement chez Mme de Laverdy et chez Hélène. Malgré cette touchante intimité, malgré la tendresse qu'il témoigne à cette famille dont il a fait sa famille d'adoption, malgré l'estime qu'il professe hautement pour les talents de Monique, les héritiers de M. de Rovigny sont et peuvent être tranquilles; il se trouve engagé d'honneur à leur laisser sa fortune, et n'en distraira rien en faveur de ses amis; mais depuis quelques années il fait des économies considérables, et il a dit à M. Faverot que, pour peu que sa vie se prolongeât, les parents de sa filleule n'auraient point à s'occuper de sa dot.

Marthe était, à proprement parler, une jeune paysanne quand elle est arrivée chez Hélène; mais les habitudes de travail, les sentiments de piété, avaient de si profondes racines en elle, qu'il s'agit uniquement de polir quelques aspérités, de compléter son instruction, de lui enseigner enfin à figurer d'une façon convenable dans un salon. La véritable éducation, celle du cœur, celle du caractère, lui a été donnée par sa grand'mère dont elle vénère la mémoire.

Un jour du mois de septembre dernier, toute la famille était réunie devant le pavillon; le temps avait la splendeur éblouissante qu'il revêt pendant la saison d'automne; les rosiers *remontants*, cette gloire de la contrée dont Bourg-la-Reine fait partie, étalaient une parure aussi riche qu'au mois de mai; les chasselas étendait sur les murs ses grappes dorées; les dahlias se dressaient fièrement dans leurs vêtements de velours violet, jaune, pourpre. Devant le pavillon se trouvaient plusieurs sièges; Hélène travaillait près d'une table, sur laquelle son mari avait posé un volume dans lequel il lisait à haute voix; M. Faverot, assis dans son fauteuil à bascule, se balançait en tenant son petit-fils dans ses bras, et ce mouvement faisait pousser des cris de joie à l'enfant; M. de Rovigny, toujours épicurien, avait accaparé un fauteuil chaise-longue; M. Hélouin termina le chapitre qu'il lisait à sa femme. A la causerie qui s'était engagée sur cette lecture, succéda un silence complet; chacun semblait se recueillir pour apprécier à leur valeur les jouissances que faisait naître cette belle journée, cette paisible réunion de famille. Marthe chantait à demi-voix une ronde villageoise, qui avait endormi sa petite filleule reposant sur ses genoux. Tout à coup, un coup de marteau vif et sec retentit à la porte que l'on avait ouverte dans le mur pour l'usage du pavillon; chacun se redressa: un second coup de marteau, plus fort encore que le premier, se fit entendre. Trop subitement arraché à l'engourdissement dans lequel il se complaisait, M. de Rovigny s'écria d'un ton mécontent:

« Eh bien! voilà quelqu'un qui est bien pressé! »

M. Hélouin n'avait pas attendu cette réflexion pour se diriger d'un pas rapide vers la porte; il l'ouvrit; un jeune homme s'y trouvait, et, à en juger par l'état des chevaux qui conduisaient la voiture qu'il venait de quitter, son trajet s'était accompli dans des conditions de célérité tout à fait anormales. Il échangea quelques paroles rapides avec M. Hélouin..... puis celui-ci appela sa femme.

Lorsqu'Hélène s'approcha, elle entendit les derniers mots d'une narration faite par l'étranger.

« Oui, Monsieur, je suis envoyé par le médecin; cette dame va mourir; elle demande à voir madame Hélouin, et il n'y a pas de temps à perdre.

— De qui donc s'agit-il? » demanda Hélène avec émotion.

« De madame de Wallance. »

En ce moment, Hélène retrouva dans ses souvenirs l'une des adjurations que François Gervais lui avait adressées: *Si vous la rencontrez, soyez miséricordieuse pour elle...* et elle n'eût pas un moment d'hésitation.

« Partons tout de suite, » dit-elle à son mari; et tandis que M. Hélouin instruisait en quelques mots M. Faverot de l'incident qui se produisait, Hélène jeta à la hâte un vêtement sur ses épaules. Dans la chambre voisine de la sienne, Marthe chantait encore sa ronde près du berceau de sa filleule, qu'elle avait rapportée au pavillon, l'heure de sa sieste ayant sonné.

Avant de partir, Hélène interrogea le messager qui lui avait été envoyé.

« Dois-je arriver seule?

— Oui, Madame; on ne demande que vous.

— On n'a pas parlé de..... d'un enfant?

— Non, Madame, pas du tout. Madame de Wallance supplie madame Ménard de se rendre près d'elle..... Tels ont été les termes du médecin..... Seulement, celui-ci a ajouté qu'il fallait venir de suite, si vous vouliez la trouver vivante. »

Les chevaux qui avaient amené le messager étaient trop fatigués pour repartir immédiatement, et M. Hélouin s'était rendu chez un loueur de voitures pour y faire préparer un équipage; la promesse d'un généreux payement



activa si bien les préparatifs, qu'un quart d'heure après l'arrivée du message, monsieur, madame Hélouin et l'individu qui était venu les chercher étaient en route pour Paris.

Ils arrivèrent dans le quartier des Champs-Élysées, et furent conduits dans la splendide rue du Colisée. M. Hélouin s'arrêta dans un premier salon; Hélène traversa l'appartement, garni d'un mobilier splendide, et fut introduite dans une chambre à coucher où Marguerite Gervais, — madame de Wallance, — se mourait au milieu des dentelles qui garnissaient les rideaux de son lit. La jeune femme se pencha sur son ancienne amie, sur celle qui lui avait enlevé le cœur de François, sur la mère dénaturée qui avait rejeté sa fille loin d'elle, sur la pécheresse qui avait tout sacrifié ici-bas, les joies pures et saines de la famille, les devoirs, l'honneur..... pour satisfaire ses aspirations insensées vers le luxe, — et la pitié, la divine pitié, effaça sous quelques larmes le souvenir du passé, et ne laissa plus subsister dans le cœur de la femme irréprochable que l'indulgence due à l'infortune présente.

Marguerite poussa un faible gémissement, et se retourna; elle aperçut Hélène.

« Ah!..... » dit-elle avec un faible mouvement de joie, « tu es venue, toi! tu n'as pas craint de te compromettre en passant ce seuil?..... Hélène, il paraît que je vais mourir..... Et c'était horrible, vois-tu, de mourir seule. Il y a un mois à peine tous ces salons étaient encombrés...., et maintenant, seule, toute seule! Madame Garnier n'a pas voulu venir..... C'est dur, n'est-ce pas?... Car enfin, je vais mourir.

— Calme-toi, espère; combien se sont rétablies qui étaient encore plus malades que toi!

— Tu crois? » dit Marguerite en fixant sur Hélène des regards avides..... « tu crois? Mais non; tu me trompes, tu as toujours été bonne.

— Mais, quelle que soit l'issue de cette maladie, Marguerite, songe à recouvrer la paix qui te manque; tu viens d'avouer que tu souffrais de ta situation..... Oh! repens-toi, je t'en conjure!

— Me repentir? » dit Marguerite pensivement... « Mais ce n'est pas ma faute.... je t'assure; si seulement j'avais été riche, j'aurais certainement eu une vie irréprochable.

— Tu le vois! tu vois maintenant à quels abîmes nous pouvons être conduites quand nous laissons prendre à nos instincts un empire qui doit appartenir à nos principes.

— Après tout, mieux vaut encore mourir jeune; je n'étais pas faite pour vieillir. Me vois-tu, avec une bouche édentée et un faux tour de cheveux comme celui de Mme de Laverdy?

— Elle élève ta fille, maintenant.....

— Ma fille! Marthe! » s'écria Marguerite en se dressant sur ses oreillers. « Oh! c'est vrai! c'est vous qui l'avez recueillie.... Hélène, Hélène!..... je suis une misérable créature!..... » Et la mourante saisit les mains de son amie et les baisa humblement.... « Mais ne me juge pas seulement d'après mes paroles odieuses et insensées..... J'aurais voulu voir ma fille, je te le jure.... Et.... je n'ai pas osé..... je n'ai pas voulu qu'elle vînt ici..... dans cet appartement..... Cela me comptera peut-être comme une expiation..... crois-tu? »

Hélène inclina gravement la tête.

« Maintenant, je me repens..... Ai-je le temps de me repentir?.... Envoie chercher un prêtre; jusqu'à présent j'ai eu peur.... j'ai cru qu'on mourait quand on avait fait venir un confesseur.... Mais tu es là, tu m'as donné du courage.... Envoie vite. »

M. Hélouin, prévenu par sa femme, se hâta d'accéder à ce désir. Retirés au salon, tandis que le prêtre relevait la pécheresse de ses fautes, les deux époux furent rejoints par le médecin: peu après on rappela Hélène.

« Écoute, » lui dit Marguerite, « le prêtre dit que je puis revoir ma fille.... Tu vas la faire venir.

— Je vais la chercher, » répondit Hélène en se levant.

« Non, pas toi; reste près de moi..... ton mari aussi; envoie quelqu'un..... Mais, si je meurs avant qu'elle vienne..... tu ne lui diras rien..... Dis-lui seulement que sa mère est morte loin d'elle..... Cache-lui tout!..... Oh! qu'elle ne sache pas!..... qu'elle ne me méprise pas! Appelle ton mari. »

Le médecin entra avec M. Hélouin. Après avoir examiné la malade, il prévint Hélène à voix basse qu'avant un quart d'heure elle n'existerait plus.

Sa respiration devint plus difficile....

« Venez près de moi, » dit-elle avec effort..... « Tous les deux.... Je meurs, soutenue par un honnête homme et une honnête femme.... et pardonnée.... » ajouta-t-elle en levant les yeux sur le prêtre.

C'est ainsi que la belle Marguerite termina son existence. La vente des objets de luxe qui l'entouraient solda à grand'peine les notes de ses fournisseurs: quinze jours suffirent pour la faire oublier.

L'existence paisible de la famille installée à Bourg-la-Reine reprit son cours habituel, troublé par ce lugubre événement. Hélène est encore plus tendre pour Marthe qui, désormais, est réellement orpheline. Elle a voulu pendant deux ans porter le deuil de sa grand'mère, et n'a pas même su que ce deuil était double. Parfois la jeune fille interroge ceux qui l'entourent sur la mystérieuse destinée de cette mère qui apparaît vaguement dans ses plus lointains souvenirs d'enfance. Mais l'affection est ingénieuse, et l'on a su trouver un mensonge pieux pour excuser la pécheresse; on dit à Marthe que sa mère l'a quittée seulement pour retourner en Amérique, afin d'y recueillir un héritage qu'on lui avait fait espérer; on ajoute qu'elle y est morte, en regrettant l'enfant qu'elle n'avait pu emmener avec elle.

Marguerite repose non loin de François; mais sa tombe ne porte, hélas!..... que son prénom, car Marthe visite parfois le coin de terre sur lequel on a élevé un simple mausolée à la mémoire de son père.

EMMELINE RAYMOND.

FIN.



RENSEIGNEMENTS GÉNÉRAUX.

LISTE DES PRÉSENTS POUR LA NOUVELLE ANNÉE.

Présents utiles. Dans la famille: livres, pièces d'argenterie, objets de toilette. On a, en Allemagne, la bonne habitude de ne point dépenser de l'argent inutilement. Les jouets d'un prix très-élevé servent seulement à flatter la vanité de celui qui les offre, à exciter la vanité de l'enfant qui les reçoit; il ne s'amuse pas mieux, — au contraire, — avec un jouet très-coûteux, qu'avec un jouet *bon marché.* On lui donne donc l'un de ceux-ci, puis, suivant la somme qui peut être consacrée à un présent, on joint au jouet une pièce d'argenterie. Le futur ménage de l'enfant se monte ainsi peu à peu.

Parmi les *présents utiles* figurent aussi plusieurs objets de toilette: un manchon, — une robe, — un manteau, — un éventail. Beaucoup de jeunes filles et de femmes aiment les bijoux. Les premières, quelle que soit leur fortune ou leur position, ne peuvent en porter que de fort simples: du corail, — pour collier une chaînette d'or soutenant un médaillon ou bien une croix en perles ou turquoises, — des boutons de manchettes, une broche, une boucle de ceinture, un peigne, le tout absolument dénué de pierreries.

Aux jeunes gens on donnera des livres, — quelques bijoux masculins, — un fusil, — une paire de pistolets.

Quant aux femmes, il est de règle, à Paris, de leur offrir des bonbons; ils se présentent dans tous les contenants: corbeille à ouvrage, — coffret plus ou moins riche, — plat en vieille faïence de Nevers ou de Rouen, en porcelaine de Chine ou du Japon, — ou bien enfin simple sac en papier. Les hommes qui ne reçoivent pas chez eux sont seuls astreints à l'observance de cette règle. Les bonbons et les fleurs de la nouvelle année représentent le *payement* des menues attentions dont on a pu être l'objet dans le courant de l'année, et dont on n'a pas été à même de rendre l'équivalent.

Les jeunes filles donnent *uniquement* des ouvrages dus à leur aiguille et à leur crochet.

La mode n'est nullement exclusive, en ce qui concerne les pardessus: on les porte de toute longueur; il n'y a de véritablement délaissés que les talmas courts. Les talmas longs sont encore admis.

Les manches des robes se rétrécissent toujours davantage vers les poignets, on substitue souvent aux manchettes des dentelles étroites, légèrement froncées autour de la main, ou plus larges, et rabattues sur la manche de la robe.

On peut s'adresser aux *Magasins du Louvre*, rue de Rivoli, pour l'*achat* ou la *réparation* des fourrures.

Pour recevoir la nouvelle photographie de Mme E. Raymond, adresser en timbres-poste, au bureau du journal, 1 fr. 25, plus le timbre suffisant pour l'affranchissement de la carte.

RENSEIGNEMENTS PARTICULIERS.

N° 59,032, Saône-et-Loire. Ainsi que je l'ai dit plusieurs fois, les vestes, soit en étoffe, soit en dentelle, *habillent* mal les personnes qui ne sont pas maigres. — *N° 10,251, Meuse.* La moire ne peut se porter en été, si le corsage est trop étroit, on peut l'élargir en *simulant* par devant un petit gilet en velours noir; allonger la jupe avec une bande de velours *dentelée* sur son bord supérieur. A Paris les deuils sont sévères, et l'on ne porterait pas cette robe, après six mois de deuil de mère. Merci mille fois pour cette charmante lettre. — *Gallicie, Isouniac.* Il est impossible de répondre dans le *premier numéro*, ainsi que je le répète sans cesse. A Paris, une jeune fille de quatorze ans, quelle que soit sa taille, porte des robes longues. Les gants pour visites sont nuance chamois, pas trop claire. Je n'ai pas compris la dernière question relative à la *plique.* — *N° 8,860, Paris.* Les draps ordinaires se marquent avec deux petites lettres dans un coin; les draps riches avec deux grandes lettres, au milieu du bord supérieur, en calculant que le drap de la couverture est *retourné*, que les lettres doivent se trouver à l'endroit; serviettes ordinaires, avec petites lettres, près de l'ourlet; serviettes riches, avec grandes lettres, au coin, comme les mouchoirs de poche. Pour l'autre question, voir le volume de la *Civilité non puérile, mais honnête.* — *N° 16,452, Paris.* On recevra des toilettes de bal. Je ne connais pas de remède *inoffensif* pour obvier à cet inconvénient; je conseille tout simplement de l'oublier, et de porter les manches courtes, *quand même.* — *N° 29,374, Indre.* Il faudrait pour cela monter des métiers, et faire l'apprentissage des ouvriers passementiers; nous ne pouvons enseigner cet ouvrage qui n'est pas à la portée des femmes. — *N° 990, Saône-et-Loire.* Remplacer le ruban par un coude en soie noire. On fait des corsages à basques ou à ceinture, plutôt que des corsages à pointes. Après les dames, et avant les hommes, bien entendu. — *N° 25,042, Loire.* Quelque prodigalité que l'Administration ait déployée dans le nombre des patrons, nous ne pouvons, à notre grand regret, envoyer *tous ceux* qui nous sont demandés; mais il doit être bien facile d'accommoder à cette taille le petit manteau à pèlerine publié dans le n° 48. Il n'y a guère qu'une robe grise pour accompagner un manteau rouge; on la garnirait avec des velours rouges, étroits. On se plaint d'autre part de ne pas recevoir *assez* de travaux au crochet; ils sont d'ailleurs *moins coûteux* que tous les autres, car on fait un voile de fauteuil avec deux ou trois pelotes de coton, coûtant 30 centimes chacune. Merci pour cette approbation pleine et entière. — *N° 47,818, Haut-Rhin.* Les corsages en cachemire conviennent mieux que les vestes aux personnes qui ont un certain embonpoint; du reste, l'un n'exclut pas l'autre; on porte autant de vestes que de corsages; on les porte rouges, c'est-à-dire *ponceau* si l'on veut...... je ne les porterais pas; on ne pourrait les mettre avec une robe dont la garniture serait d'une autre couleur. — *N° 48,336, Rhône.* On porte toujours les bas de jupe dentelés, plus du tout ceux garnis de plusieurs petits volants; la dentelle ne peut figurer sur un manteau qui a des ornements en guipure; on porte au bal un mouchoir aussi élégant que possible. A Paris, on ne voit guère de chapeaux de velours au théâtre, mais toujours des chapeaux légers. — *N° 53,642, Ain.* Nos derniers numéros ont tout dit sur la question des manteaux: on ne porte que des paletots. On ne revoit pas les grands voiles en dentelle, mais j'ignore ce que l'été prochain nous réserve. Comparer le chapeau aux dessins que nous publions; on jugera, mieux que je ne puis le faire, s'il est suffisamment à la mode. Pour toujours, la robe rayée. Depuis sept ans, les petites filles ne portent que des chapeaux ronds; rien n'empêche sans doute qu'on leur mette des bonnets en dessous, mais cela n'est pas joli, et ne se fait guère. — *N° 51,856, Somme.* On ne porte que des paletots pour manteaux *de jour*. Les chapeaux de tulle blancs sont uniquement pour le soir, en hiver. — *N° 1,211, Oise.* On ne porte pas *le jour* les pardessus garnis de cygne. Voir le volume de la *Civilité non puérile, mais honnête*, par Mme Emmeline Raymond; il est mis en vente à la librairie Firmin Didot. Une jeune fille ne porte *jamais* de diamants. Voir, pour tous ces détails, le volume de la *Civilité*.

N° 30,046. Vaucluse. On porte des manteaux de toute longueur. Rien n'est obligatoire sur ce point. — *N° 1,020, Carlsruhe.* Voile en tulle blanc, moucheté de chenille noire. Merci pour cette bienveillante appréciation. — N° 48,727. *Morbihan.* On peut ne pas garnir *du tout* les robes de taffetas noir, surtout pour jeune fille. Voir les dessins et explications de modes. Velours rouge. On ne double pas les rideaux plaqués aux vitres. — *N° 20,382. Espagne.* On se préserve des *mites*, en saupoudrant les objets en laine avec du pyrèthre pulvérisé, que l'on trouve chez les herboristes et dans les pharmacies. — *N° 24,043, Loire.* Corsage pareil, montant, plat, à ceinture, ou bien à basque. On en a reçu plusieurs modèles, tant dans la *Mode illustrée* que dans les *Patrons illustrés*. Garniture en galons noirs, de laine ou de soie. — N° 3,032. *Paris.* Mme Renouard, rue du Dragon, 17, va faire des robes, *en journée;* son honnêteté est parfaite. — *N° 29,465. Rhône.* Je chercherai, mais je n'ose m'engager à faire paraître un objet que l'on ne fait plus du tout, c'est-à-dire des couvertures au tricot. *Non bis in idem*, pas plus pour les visites que pour autre chose. Une seule visite suffit. — *N° 45,798, Haut-Rhin.* Je conseillerais des rideaux en reps brun, pas très-foncé, bordés devant et sur le bord inférieur avec une bande de tapisserie fond blanc, ayant 3 centimètres de largeur. En place de *galeries*, une planchette couverte d'une bande pareille, mais faite sur du plus gros canevas, de façon à avoir 6 centimètres de largeur; cette dernière bande terminée par une frange en laine, assortie. — *Lozère.* Rideaux grenat et rideaux blancs, les uns ne dispensant pas des autres. Tapis à grands bouquets sur fond gris nuancé, tels qu'on les trouve aux *Magasins du Louvre.* — *N° 3,167, Paris.* Je ne connais pas de *coiffeuse*; je crois qu'il n'y en pas à Paris. Affreux!..... pour la disposition et la réunion de ces couleurs. Je préfère les confections sans ceinture. S'adresser pour cette question à Mme Renouard. — *N° 64,878. Rome.* Il n'y a encore rien d'officiel à cet égard. — *Mont-de-Marsan.* Merci mille fois..... On vient de faire une nouvelle photographie. Oui, si le climat le permet, mais s'il fait froid, il devient difficile de porter un paletot en soie, non ouaté. Mais je m'oppose à ce que les femmes accaparent le journal, car je suis très-honorée d'avoir des lecteurs. — *N° 54,074, Indre-et-Loire.* Personne ne pourrait donner une réponse positive; en tous cas, il est impossible d'espérer que les cheveux repoussent à quarante ans, comme dans la jeunesse. Essayer de la pommade de M. Delpech, coiffeur, rue Vaucanson, 5, à Grenoble. Merci pour l'envoi, qui va être soumis à l'examen, et pour la bienveillante appréciation de nos efforts. — *N° 6,956. Paris.* Rien ne s'oppose à la garniture de chapeau en guipure Cluny, pour jeune fille. — *N° 15,495, Drôme.* Je ne connais aucun ouvrage de ce genre. — *N° 45,010. Pas-de-Calais.* Il m'est malheureusement impossible de donner des réponses longues et détaillées. Voir les articles de modes. Mme Fladry, couturière, rue du Faubourg-Poissonnière, 14, indiquera aussi le corset. En tous cas, l'astracan employé en garniture de robe doit *grossir.* — *N° 1,015. Manche.* Je n'ai jamais entendu mentionner ce livre. S'adresser aux *Magasins du Louvre*, rue de Rivoli, pour les étoffes d'ameublement.

AVIS.

On s'abonne, en France, à l'Administration du Journal, 56, rue Jacob, par lettre affranchie, au bureau des Messageries impériales et généralement chez les principaux libraires; à l'étranger, également chez les principaux libraires.

Pour l'Autriche, l'Allemagne, la Prusse et la Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck (Prusse). Pour *une partie du Midi de l'Allemagne et toute l'Autriche* à l'OFFICE DES POSTES A KHEL *(Bade)*.

Les bureaux de poste d'Italie font directement à Paris les abonnements du journal.

On s'abonne à dater du 1er de chaque mois; on est prié d'indiquer de quel mois on désire faire partir l'abonnement, ainsi que l'édition que l'on choisit; que l'abonnement soit nouveau, ou que ce soit un renouvellement, il est important de donner ces indications.

Les personnes des *départements* dont l'abonnement échoit à la fin de ce mois-ci sont priées de vouloir bien nous envoyer leur renouvellement par le retour du courrier, afin qu'elles n'éprouvent pas de retard dans l'envoi de leur journal. Il est indispensable d'envoyer une bande d'adresse, soit qu'on expédie directement, soit qu'on charge un tiers de faire l'abonnement au bureau.

Nos abonnées de *Paris* sont prévenues qu'une quittance de renouvellement leur sera toujours présentée à domicile *quinze jours* avant l'expiration de leur abonnement. Il est donc inutile de se déranger ou d'écrire à l'Administration.

Nous prévenons nos abonnées que la couverture en cartonnage anglais, dont nous avons offert un specimen dans le n° 50, sera prête dans les premiers jours de l'année prochaine.

Cette couverture est en toile Lavallière pour les exemplaires *sans* gravures coloriées, et en toile rouge pour ceux *avec* gravures coloriées.

Le Directeur-Gérant: W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

FIN DE L'ANNÉE 1865.



